



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

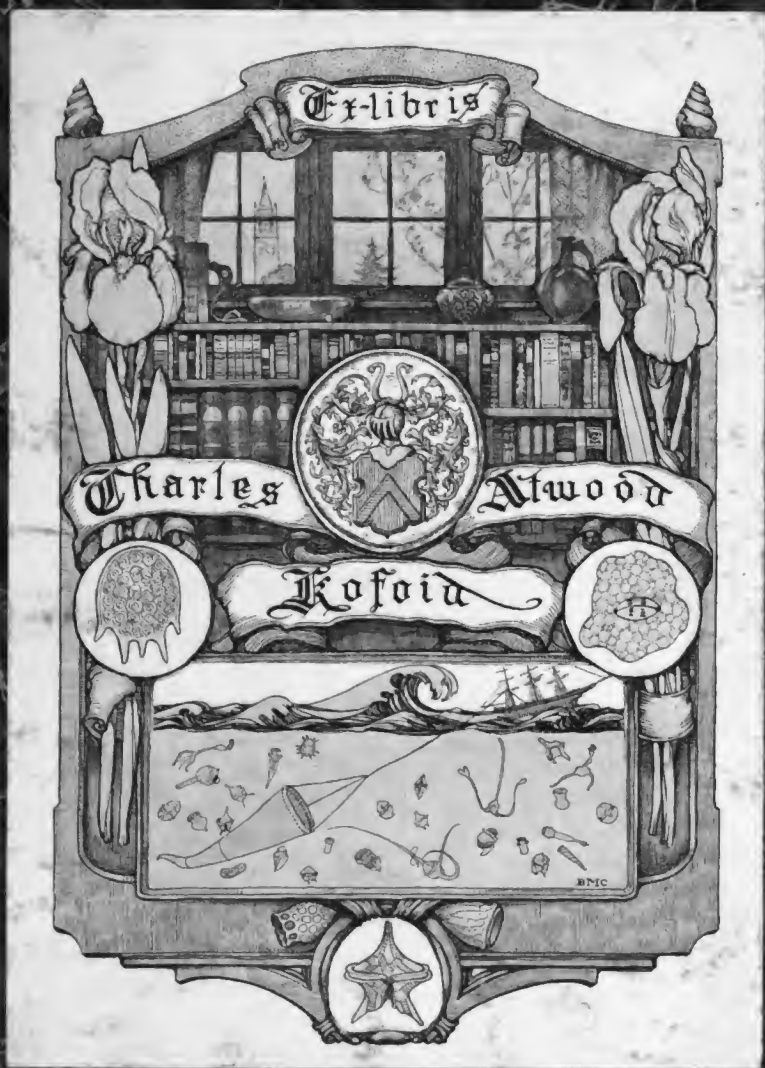
Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.



Die Geflügelzucht

Bruno Dürigen





THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

173
~~46~~



Die Geflügelzucht

nach ihrem jetzigen rationellen Standpunkt.

Unter Mitwirkung von

Direktor Dr. Bodinus, Berlin; f. L. Rath Bruckhagen,
Dien; T. Ehlers, Hannover; A. Huth, Frankfurt a. M.;
Dr. med. Tax, Hildesheim; Direktor B. Tenen,
Böln; H. Warten, Lehn; G. Meyer, Minden; Haus-
besitzer W. Meyer, Berlin; H. Wöckel, Hamburg;
B. Brillepp, Magdeburg; A. Petermann, Rostock;
A. Proschke, Dresden; Prof. Dr. Seelig, Kiel; Julius
Springer, Altenburg; Baronin v. Alm, Coburg;
Baron Villa Serra, Oettingen, u. A.

bearbeitet von

Bruno Dürigen.

Mit 80 Kassetafeln

und zahlreichen in den Text gedruckten
Holzschnitten.

Berlin.

Verlag von Paul Parey.

Verlagsbuchhandlung für Sammelbibliothek, Gartenbau und Landwirtschaft

1885.

Vollständig in zwanzig Lieferungen à 1 Mark.

Inhalts-Uebersicht.

Erster Theil:

Arten und Rassen.

I. Hühnervögel.

1. Haushühner.

Allgemeines. Wildhühner (Bankiva-, Ceylon-, Sonnenrads- und Gabelschwanz-Huhn). Züchtung, Geschichtliches, Verbreitung. Körperbau. Gefieder, Ohr- und Kinnlappen, Kamm, Fuss.

A. Deutsche Landhühner: 1. Das gewöhnl. deutsche Landhuhn, 2. Lakenfelder, 3. Todtleger, 4. Böhm. Landhuhn, 5. Ramelsloher, 6. Bergische Hühner: Kräher, Schlotterkämme und Holthäuser, 7. Thür. Barthuhn. Kreuzungen.

B. Ausserdeutsche Landhuhn-Schläge: 8. Dänisches Landhuhn, 9. Schotten, 10. Dominikaner.

C. Abarten des Landhühners: 11. Kriecher, 12. Kaulhühner, 13. Nackthäse.

D. Hamburger: 14. Gespreukelte-, Lack-Hühner, Schwarze.

E. Italierisch-Spanische Rassen: 15. Italiener, 16. Weisswangige Spanier, 17. Andalusier.

F. Schopf- und Haubenhühner: 18. Laßbche, (19. Bresse, 20. Maus), 21. Breda, 22. Houdan, 23. Crève-cœur, 24. Brabant, 25. Türken, 26. Holländer.

G. Dorkings: 27. Farbige und weisse.

H. Riesenhühner: 28. Cochin, 29. Brahma, 30. Langschan, 31. Plymouth-Rock.

I. Kampfhühner: 32. Malayen, 33. Indische Kampfhühner: Fassaubraune, Asuels und Mehrsporige, 34. Belgische, 35. Englische, 36. Yokohamas, (37. Phönixhühner).

K. Zwerghühner: 38. Zwergkämpfer, 39. Eigentliche Bantams, 40. Chabos, japan. Bantams, 41. Zwerghühner.

L. Hühner mit abnormer Hautfarbe und Federbildung: 42. Strupphühner, 43. Seidenhühner, 44. Negerhuhn.

II. Truthühner: 1. Wildes, 2. Zahmes, 3. Pfauen-Truthuhn.

III. Perlhühner: 1. Gewöhnl., 2. Pinsel-, 3. Helm-, 4. Hauben-, 5. Geier-Perlhuhn.

IV. Pfauen: 1. Pfau, 2. Achrenträger - Pfau, 3. Assam-, 4. grünleckiger, 5. Germain's Pfauhasen etc., 6. Argus.

V. Fasanen: 1. Jagd-, 2. Ring-, 3. Schiller-Fasan, 4. Sommerings, 5. Elliots, 6. Königs-, 7. Wallichs, 8. Gold-, 9. Archerst-, 10. Silber-, 11. Strichel-, 12. Cuviers, 13. Horsfields, 14. schwarzrück., 15. weiss-haubiger, 16. Swinhöds, 17. Vivillots, 18. Borneo-, 19. Prälat-, 20. ungehaubter Fasan, 21. Mandschurri-, 22. Mongol-, Ohrfasan, 23. Impey-, 24. Sclaters Glanzfasan, 25. Schopf-, 26. Darwius und 27. Halsband-Pukrasfasan, 28. Satyr-, 29. Teuinecks, 30. Blyths, 31. Ifings, 32. Cabots Hornfasanen.

VI. Feldhühner: Reb-, Roth- und Steinhühner. Deutsche, Virginische, Kalifornische Wachtel u. a.

II. Wassergeflügel.

1. Enten. Wildente.

A. Haus- oder Nutzenten: 1. Gewöhnl., 2. Rouen-, 3. Duclair-, 4. Japan-, 5. Schwed., 6. Aylesbury-, 7. Peking-, 8. Cayuga-, 9. Smaragd-, 10. Hauben-, 11. Krummschnabel-, 12. Zwerg-Ente; 13. Moschus-Ente.

B. Zierenten: 14. Schnatter-, 15. Australische, 16. dunkle, 17. buntschnäbel., 18. gelbschnäbel., 19. kastanienbrüst., 20. Peposaka-Ente bis 42. Baum-Enten.

II. Gänse. Wildgans.

A. Haus- oder Nutzgänse: 1. Gewöhnl., 2. Pomm., 3. Emdener, 4. Toulouser, 5. Locken-, 6. Schwan-, 7. Kanada-Gans

B. Ziergänse: 8. Saat-, 9. Acker-, 10. Kurzschnabel-, 11. Mittel-, 12. Blass-, 13. Zwerg-, 14. Indische, 15. Ringel-Gans bis 35. Glanz-Gans.

III. Schwäne: 1. Höcker-, 2. Sing-, 3. Zwerg-, 4. Trompeter-, 5. Koskoroba-, 6. schwarzhalziger, 7. schwarzer Schwan.

III. Tauben.

Allgemeines. Wildtauben.

A. Feld- und Farbentauben: 1. Blaue, 2. Silberfahle, 3. Eis- und Porzellan-Taube, 4. Elbe, 5. Mond-, 6. Lerchen-, 7. Viktoria-, 8. Luchs-, 9. Staarhals- und Schwaben-Taube, 10. Weisseschwänze, 11. Pfaffen, 12. Mäuser, 13. Mönche, 14. Verkehrtfügel und Weisseschlag, 15. Gimpel, 16. Brüster, 17. Latz-Tauben, 18. Farbenköpfe, 19. Masken-, 20. Storch-, 21. Schwalben-, 22. Schild-, 23. Locken- u. Seiden-Tauben. Tamburini

B. Trommettauben: 24. Altenburger-, 25. Deutsche 26. Bucharische Tr.

C. Flugtauben: 27. Braunschw. Bärtchen, 28. Haunov., 29. Celler und Bremer, 30. Holländer, 31. Stralsunder, 32. Danziger, 33. Dänische, 34. Krakauer, 35. Wiener Langschnäbel, 36. Berliner Fliegetauben, 37. Calotte, 38. Nönnchen, 39. Hamburger Elstern, 40. Ungar. Gausel, 41. Poln. Krontümmler, 42. Bukowinaer und Orient. Roller, 43. Mohrenköpfe, 44. Mecklenburger, 45. Berliner Hellblaubunte, 46. Altstamm, 47. Reinaugen, 48. Wiener kurzschnäb. Tümmeler, 49. Peather und Prager, 50. Weissköpfe, 51. Englische Tümmeler, 52. Biugschläger, 53. Kapuziner.

D. Perrückentauben: 54. Perrücken- od. Schleier-Taube, 55. Schmalkaldener.

E. Mövchen: 56. Deutsche u. Englische, 57. Ital. 58. Egyptische, 59. Chinesische, 60. Orientalische.

F. Pfautauben.

G. Kröpfer: 62. Deutscher u. Aachener, 63. Sachsischer, 64. Pommer., 65. Engl., 66. Franz., 67. Brünner, 68. Ballon-Kröpfer.

H. Warzentauben: 69. Indianer, 70. Türken, 71. Nürnberger und 72. Franz. Bagdette, 73. Carrier, 74. Dragoner, 75. Brieftauben, 76. Segler.

I. Riesentauben:

77. Römer, 78. Montauban.
K. Mühntauben: 79. Malteser, 80. Huhnschecke, 81. Florentiner, 82. Modeneser, 83. Straaser, 84. Monteneur.

L. Voliërentauben. (Yemen, Dolchstich-, Schopf-, Wonga-, Harlequin-, Glanz-, Turtel-, Wandertaube u. a.)

(Fortsetzung auf der dritten Seite des Umschlag.)

G e f l ü g e l z u c h t .



Erster Theil.

Arten und Rassen des Geflügels.



Die Ge fl ü g e l z u c h t

nach ihrem jetzigen rationellen Standpunkt.

Unter Mitwirkung von

Direktor Dr. Bobinus, Berlin; Landes-Rechnungs-Rath Bruckhan, Wien; L. Ehlers, Hannover; R. Fuhl, Frankfurt a. M.; Dr. med. Fay, Hildesheim; Direktor H. J. Fenzl, Köln; H. Harten, Lehrte; G. Meyer, Minden; Haushofmeister W. Meyer, Berlin; H. Moeschel, Homburg; R. Ortlepp, Magdeburg; W. Petermann, Rostock; A. Proschke, Dresden; Prof. Dr. Seelig, Kiel; Julius Springer, Altenburg; Baronin v. Alm, Erbach; Baron Villa Serra, Ottakring, u. A.

bearbeitet von

Bruno Dürigen.



Mit 80 Kassetten
und 101 in den Text gedruckten Holzschnitten.

Berlin.

Verlag von Paul Parey.

Verlagsbuchhandlung für Landwirtschaft, Gartenbau und Forstwesen.

1886.

v. Benda

SF482
D8

Seiner Durchlaucht

dem

Prinzen Hermann zu Schaumburg-Lippe,

dem Hochfürstlichen Geflügelzüchter,

ehrfurchtsooll gewidmet

dem

Verfasser.

M368169

Vormort.

Obgleich ich seit Jahren bei jeder sich mir bietenden Gelegenheit Beobachtungen und Vergleiche angestellt und über das Gesehene und Erfahrene Aufzeichnungen gemacht, also ein reiches eigenes Material gesammelt habe, konnte ich an die Lösung der umfangreichen Aufgabe einer „Geflügelzucht nach ihrem jetzigen rationellen Standpunkt“ doch nur herantraten im Vertrauen auf die freundliche Mitwirkung anderer Fachmänner und tüchtiger Spezialzüchter. Diese ist mir denn auch zu Theil geworden. Namentlich war es der so jäh von hinnen gerufene Dr. Bodinus — in dessen Schöpfung, dem auch durch seine herrlichen Kollektionen edlen Rasse- und Biergeflügels bekannten Berliner Zoologischen Garten, ich seit 1874 aus- und eingehe und so werthvolle Studien machen konnte —, welcher mir die regste Unterstützung gewährte, so manchen schätzenswerthen Fingerzeig mir gab und an dem Fortgang des Buches, welches er in einer Sitzung des Vereins „Cypria“ nach Erscheinen der ersten Lieferung „eine Frucht reblichen deutschen Fleißes und ernststen Strebens, ein ebenso von wissenschaftlichem Geist wie praktischem Blick zeugendes Werk“ nannte, lebhaften Antheil nahm. Man wird mir gewiß gern gestatten, an dieser Stelle zu erinnern an die Verdienste, welche der Verstorbene um die deutsche Rassenzucht sich erworben — und wie er, so auch zwei andere Fachmänner und Mitarbeiter, deren Lebensfaden der Tod während der Drucklegung des Buches durchschnitt: Julius Springer in Altenburg i. S., einer der tüchtigsten Taubenkenner, und Pfarrer W. Thienemann in Zangenberg bei Reiz, in dem die deutsche Vogelwelt einen treuen Freund und Anwalt gefunden hatte. J. Springer sandte mir manche Notiz über Farben- und Kropftauben; W. Thienemann schrieb mir über Erfahrungen in der Gänse- und Entenzucht.

Die meisten der Rasse-Beschreibungen habe ich, nachdem ich sie auf Grund der von mir gemachten Aufzeichnungen und der vorliegenden Berichte entworfen und ausgeführt, anerkannten Spezialzüchtern und Kennern nochmals zur Einsichtnahme bezw. zwecks etwaiger Abänderungen unterbreitet. In zuvorkommendster und dankenswerthester Weise willfahrten meinem Wunsch Herr J. B. Brucklay hinsichtlich der Pfau- und Perrüdentauben u., Herr Dr. med. Lag der Laskisches und Crève-coeurs, Herr Dir. Lenzen der Briestauben, Deutschen und Egypt. Mövchen, Herr G. Marten der Haubenhühner, Dorlings, Cochins, Brahmas, Bantams, Herr G. Meyer der Westfäl. Landhühner, Herr W. Meyer der Engl., Französ. und Brünner Kröpfer, Bucharen u. a., Herr R. Ortlepp der Feld- und Flugtauben, Deutschen und Holländ. Kröpfer, Herr R. Petermann der Spanier und Andalusier, Plymouth-Rocks, Rönne-

chen und Mecklenburger Tümmler, Herr A. Brosche der Yokohamas und Mövchen, Herr Kommerzien-Rath F. du Roi-Braunschweig der Kampfhühner, Herr Baron Villa Secca der Paduaner, Türken u., Herr L. Wolter-Königsberg der Königsberger und Elbinger Tümmler; Frau Baronin Ulm-Erbach stellte mir schätzenswerthe Mittheilungen über Japanische Geflügelrassen, Herr Geh. Reg.-Rath Baumstark in Greifswald über Aus- und Einfuhr von Eiern u., Herr Graf Breunner-Entevourth auf Grafenegg bei Krems über Einbürgerung wilder Truthühner, Herr L. Ehlers über Schottische Kuckuckperber, Brahmas, Bantams, Herr R. Huth über Zwergkämpfer u., Herr A. Lohhoff in Elberfeld über Vergifete Hühner, Herr v. Mehlich auf Köslitz bei Görlitz über Putenzucht, Herr F. Mödel über Fasanen, Herr Prof. Dr. W. Seelig über Langschans, Chabos und die auf Seite 724 bis 737 wiedergegebene Abhandlung über wirthschaftliche Geflügelzucht zur Verfügung; manch' andere Angabe verdanke ich den Herren A. F. Bau, F. Happoldt, Laschky, F. Stolzenburg, R. Wiedemann in Berlin, A. Häfeler in Esbeck bei Freden, Ed. Pfannenschmid in Emden, F. L. A. Schülke-Hamburg u. A.

So dürfte es denn — zahlreiche Zuschriften hervorragender Fachkenner und Züchter drücken mir dies in anerkenntnissvoller Weise aus — gelungen sein, jedem Kapitel, jedem Abschnitt des Buches ein originales Gepräge zu geben und somit ein Werk zu schaffen, wie es bisher fehlte. Es will, obgleich von der Verlagshandlung schön ausgestattet, kein sogenanntes Prachtwerk bilden, wie solche neuerdings, mehr für den Salon als das Arbeitszimmer bestimmt, für die verschiedensten Zweige des Wissens und Könnens erscheinen — es will, als ein Handbuch des Züchters, des Landwirths und Geflügelfreundes, nicht angesehen, sondern gelesen sein. Darum entrollt es ein Bild der deutschen Geflügelzucht, wie sie ist, wie sie sein und werden soll; darum bespricht es alle einschlägigen Arbeiten und Aufgaben des Wirthschafts- und des Rassegeflügelzüchters, und darum behandelt es nicht nur eine Gruppe, sondern alle Abtheilungen des Haus-, Hof- und Parkgeflügels: es bringt, abgesehen von den Unterassen und Varietäten, die Beschreibung von 44 Haushuhn-Rassen, 14 Arten Trut-, Perlhühnern und Pfauen, 32 Arten Fasanen, 21 Arten Feldhühnern und Wachteln, 44 Arten und Schlägen Haus- und Zier-Enten, 35 Arten und Schlägen Haus- und Ziergänsen, 7 Arten Schwänen und gegen 90 Rassen Haustauben; kein anderes derartiges Werk erreicht diese Vollständigkeit auch nur annähernd.

Das Buch wurde geschrieben in dem Bestreben, damit einen Theil zur weiteren Hebung und Förderung der deutschen Geflügelzucht beizutragen; sollte ihm dies gelingen, so würde der Verfasser darin den schönsten Lohn für seine jahrelange Mühe erblicken.

Rankwitz-Berlin, Sommer 1885.

Bruno Dürigen.

Inhalt.

	Seite		Seite
Einleitung:		E. Italienisch-Spanische Rassen...	113
Die Bedeutung der Geflügelzucht	1	15. Italiener	114
		16. Spanier	126
		17. Andalusier (Minorca)	136
		F. Schopf- und Haubenhühner ...	141
		Schopfhühner	145
		18. Fackel	146
		(19. Bresse-Huhn)	151
		(20. Le Mans)	154
		21. Brede-Huhn	155
		Haubenhühner	160
		22. Houdan	161
		23. Cerve-cœur	167
		24. Paduaner (Brabanter)	173
		25. Türken	188
		26. Holländer	192
		G. (27.) Dorkings	197
		H. Riesenhühner	205
		28. Cochin-Chinas	205
		29. Brahmas	216
		30. Langschans	228
		31. Plymouth-Rocks	233
		J. Kampfhühner	237
		32. Malaien	238
		33. Indische Kämpfer	243
		Sumatra- und Japan. R. ...	250
		34. Belgische Kämpfer	251
		35. Englische Kämpfer	253
		36. Yokohamas	260
		37. Phönixhuhn	264
		K. Zwerghühner (Bantams)	271
		38. Zwergkämpfer	271
		39. Bantams	274
		40. Chabos (Japan. B.)	284
		41. Federfüßige Zwerghühner	290
		Kaul-, Strupp-, Seiden-Zw. u. c.	294
		L. Strupp-, Seiden- u. Negerhühner	296
		42. Strupphühner	297
		43. Seidenhühner	298
		44. Negerhühner	301
		II. Truthühner.	
		1. Wildes Truthuhn	302
		2. Zahmes "	308
		3. Pfauen- "	315
		Ziergeflügel	317

	Seite
III. Perlhühner.	
1. Gewöhnliches Perlhuhn	319
2. Blaulappiges oder Pinsel-P. ..	322
3. Helm-Perlhuhn	322
4. Hauben-Perlhuhn	322
5. Geier-Perlhuhn	323
IV. Pfauen.	
1. Eigentliche Pfauen	323
1. Gewöhnlicher Pfau	324
2. Grünhäufiger Pfau	327
2. Spiegelpfauen	328
3. Tibetanischer Pfaufasan	329
4. Grünfediger "	330
5. Germain's	330
6. Napoleon's, Schleiermacher's, bronzeschwänziger Pfaufasan ..	330
3. Arguspfaunen	330
7. Argusfasan	330
V. Fasanen.	
1. Edelfasanen	332
1. Jagdfasan	332
2. Ringfasan	334
3. Bunt- oder Schillerfasan	335
4. Sommering's Fasan	336
5. Elliot's Fasan	337
6. Zierfasan	338
7. Königsfasan	338
8. Wallich's Fasan	339
2. Kragenfasanen	340
8. Goldfasan	340
9. Amherst-Fasan	341
3. Fasanhühner	343
10. Silberfasan	343
11. Strichelfasan	344
12. Cuvier's Fasan	345
13. Horsfield's Fasan	345
14. Schwarzlückiger Fasan	346
15. Weißhäubiger Fasan	347
16. Sattel- oder Ewinhoe's Fasan ..	347
17. Vieillot's Fasan	348
18. Borneo-Fasan	348
19. Prälat-Fasan	349
20. Ungehaubter Fasan	349
4. Ohrfasanen	350
21. Mandchurei-Ohrfasan	350
22. Mongolischer "	351
5. Putras-Fasanen	351
23. Schopffasan	351
24. Darwin's Putras	352
25. Halsband-Putras	352
6. Glanzfasanen	352
26. Impey-Fasan	353
27. Sclaters Glanzfasan	353
7. Hornfasanen oder Tragopans ..	354
28. Satyr-Hornfasan	355
29. Lemmind's Hornfasan	355
30. Blyth's "	356

	Seite
31. Gasting's Hornfasan	357
32. Cabot's "	357
VI. Feldhühner.	
1. Rebhühner	359
1. Rebhuhn	359
2. Bambushuhn	360
3. Arabisches Rebhuhn	361
2. Berg-, Stein-, Rothhühner	361
4. Steinhuhn	361
5. Ischular	362
6. Rothhuhn	362
7. Felsenhuhn	363
3. Frankolin-Hühner	364
8. Clapperton's Frankolin	364
9. Kap- "	365
10. Band- "	365
11. Somali- "	365
12. Gemeiner "	365
13. Hügel- "	365
4. Wachteln	366
14. Wachtel.	366
15. Regenwachtel	367
16. Kronwachtel	367
5. Baumwachteln	368
17. Kalifornische Schopfwachtel	368
18. Gambel's Schopfwachtel	369
19. Hauben-Wachtel	370
Weißhohr- u. Sonnini's Wachtel	370
20. Virginische Wachtel	370
21. Weißstirnige Baumwachtel	370

II. Wassergeflügel.

Die Entenvögel oder Zahn Schnäbler 371

I. Enten.

A. Haus- oder Rug-Enten	376
Wild-Ente	376
Haus-Ente: Zählung, Geschichtliches etc.	378
1. Gewöhnliche Haus-Ente	380
2. Rouen-Ente	381
3. Duclair-Ente	384
4. Japanische Ente. Pinguin-Ente	385
5. Schwedische "	386
6. Aplesbury- "	388
7. Peking- "	392
8. Capuga- "	394
9. Smaragd- "	395
10. Hauben- "	397
11. Krummschnabel-Ente	398
12. Zwerg- oder Fod-Ente	398
13. Moschus-Ente	399
B. Zier-Enten	401
a) Schwimm-Enten	401
14. Schnatter-Ente	402
15. Australische Wild-Ente	403
16. Dunkle Ente	403
17. Buntschnäbelige Ente	403
18. Gelbschnäbelige Ente	404

	Seite
19. Kastanienbrüstige Ente	404
20. Schwarzspiegel-E. — Spiegel-E.	404
21. Paposaka-Ente	404
22. Pfeif-Ente	405
23. Chilos-Ente	406
24. Rüssel-Ente	406
25. SpeiB-Ente	407
26. Gelbschnäbelige SpeiB-Ente	408
27. Bahama-Ente	408
28. Krid-Ente	409
29. Knäcl-Ente	410
30. Japanische Krid-Ente	410
31. Brasilianische „ „	411
32. Sichel-Ente	411
33. Chilenische Krid-Ente	411
Blauflügelige Krid-Ente	412
Schmuck-Enten	412
34. Braut-Ente	413
35. Mandarin-Ente	414
b) Tauch-Enten	414
36. Moor- oder Weißaugen-Ente	416
37. Kolben-Ente	416
38. Tafel-Ente	417
39. Berg-Ente	417
40. Reiher-Ente	418
41. Schell-Ente	418
c) Baum-Enten	419
42. Wittwen-Ente	419
43. Herbst-Ente	419
44. Baum-Ente	419
II. Gänse.	
A. Haus- oder Ruh-Gänse	421
Bildgans	421
Hausgans: Züchtung, Geschichtliches rc.	423
a) Deutsche	427
1. Landgans	428
2. Pommerische Gans	429
3. Embener Gans	430
b) Ausländische	433
4. Toulouse Gans	433
Italienische Gans	436
5. Lockengans	436
6. Hödergans	438
7. Kanadische Gans	441
B. Zier-Gänse	442
8. Saatgans	442
9. Acker gans	443
10. Rothfußgans	443
11. Mittelgans	444
12. Bläßgans	444
13. Zwerggans	444
14. Indische Gans	444
15. Ringelgans	445
16. Nonnengans	446
17. Rothhalsgans	446
18. Nagellan-Gans; Chili-Gans	446
19. Grautopf-Gans	447
20. Rothköpfige Gans	447
21. Falklands-Gans	448

	Seite
22. Anden-Gans	448
23. Sandwich-Gans	448
24. Schopfgans	448
25. Fühnergans	449
26. Eßtergans	450
27. Spornflügel-Gans	450
28. Nilgans	450
29. Drinoko-Gans	451
30. Brandgans	452
31. Kofsgans	453
32. Paradiesgans	453
33. Australische Brandgans	454
34. Grautöpfige Fuchsgans	454
35. Glanzgans	454

III. Schwäne.

1. HöderSchwan	457
2. SingSchwan	457
3. ZwergSchwan	458
4. Trompeterschwan	458
5. Rosloroba-Schwan	458
6. Schwarzhalbiger Schwan	459
7. Schwarzer Schwan	459

III. Tauben.

Allgemeines	461
-------------------	-----

Haustauben.

Stammart: Feltaube	462
Abstammung, Züchtung, Gesch., Verbreit.	463
Befiederung, Schnabel, Augen	467
A. Feltauben. Farbentauben	469
a) Einfarbige und Geschuppte	471
1. Blaue Feltauben	471
2. Silberfahle Feltauben	473
3. Eistauben	473
4. Mondtaube	475
(5. Elbe)	476
6. Perchtentauben	476
(7. Viktoria- und Hvazinth-Taube)	477
8. Fuchstaube	478
b) Farbige mit weißer Zeichnung	480
9. Staarchals- u. Schwaben-Tauben	481
10. Weißschwänze	483
11. Pfaffentauben	485
12. Mäusertauben	486
13. Mönche	487
14. Verkehrtflügel und Weißschlag	488
15. Gimpeltaube	489
c) Weiße mit farbiger Zeichnung	493
16. Brülster	493
17. Falttauben	493
18. Mohn- u. andere Farbköpfe	495
19. Farbenschnippen	496
20. Storchtaube	497
21. Schwalben- oder Flügeltauben	498
22. Schildtauben	502
Italienische Feltaube	503
23. Lockentaube	504
Seidentauben	506

	Seite
B. Trommeltauben	506
24. Altenburger Trommler	507
25. Deutsche ob. Russische Trommler	508
26. Bucharische Trommler	510
C. Flugtauben oder Tümmeler	512
a) Langschnäbel	513
27. Braunschweiger Bärtchen	513
28. Hannoverscher Soloflieger	516
29. Teller Weißschlag-Tümmeler	517
Bremer u. Casseler T.	517, 518
30. Holländer Hochflieger	518
31. Straßsunder "	519
32. Danziger "	520
33. Dänische (Kopenhagener) T.	521
34. Deutsche und Krakauer Elstern	523
35. Wiener Flugtauben	524
36. Oriental. u. Bulowinaer Roller	526
37. Berliner Flugtauben	527
b) Mittelschnäbel	529
38. Hamburger Truppsieger	529
39. Calotte	530
40. Rönnechen	531
41. Mecklenburger Burzler	533
42. Bulow, Ungar., Poln. Tümmeler	534
43. Preussische Weißköpfe	535
44. Königsberger Mohrenköpfe	536
45. Berliner Hellblaubunte, Entige etc.	537
c) Kurzschnäbel	539
46. Berliner Altstamm	539
47. Königsberger Reinaugen	541
48. Elbinger Weißköpfe	542
49. Englische Tümmeler	543
50. Wiener kurzschnäb. Tümmeler	545
51. Pester Störche; Lemberger	546
52. Prager Tümmeler	547
53. Kapuzentaube	548
54. Ringflieger	549
Österrische Elente	549
D. Perrücken-Tauben	550
55. Perrückentaube	550
56. Schmalkalbener Mohrenkopf	555
E. Mövchen	556
A. Glattfüßige	557
57. Deutsche und Englische Mövchen	557
Nachener Schildmövchen	563
58. Italienisches Mövchen	564
59. Egyptisches Mövchen	567
60. Chinesisches Mövchen	569
B. Federfüßige	572
61. Türkische Mövchen	572
F. (62.) Pfautauben	577
Seiden-Pfautauke	581
G. Kropftauben	582
A. Große Kröpfer	584
63. Deutscher Kröpfer; Klätcher	584
Nachener Bandkröpfer	586
64. Sächsischer Kröpfer	587
65. Pommerischer Kröpfer	589
66. Englischer Kröpfer	591
67. Französischer Kröpfer	596

	Seite
B. Zwergkröpfer	599
68. Brünner (Prager) Kröpfer	599
69. Holländischer Ballonkröpfer	602
H. Orientalische ob. Warzen-Tauben	603
70. Indianer	604
71. Türkische Taube	607
72. Nürnberger Bagdette	608
73. Französische Bagdette	610
74. Carrier	611
75. Dragoner	614
76. Brieftauben	615
77. Segler	617
Damascener	618
J. Riefentauben	619
78. Römer	619
79. Montaubans	621
K. Fuhntauben	622
80. Malteser	622
81. Fühnerfische	625
82. Florentiner	626
83. Nobener	627
84. Straßer	628
85. Monteneur	629
(Yemen-Taube)	629
L. Volieren-Tauben (fremdländische)	629

Zweiter Theil.

Behandlung u. Züchtung des Geflügels.

I. Wohnräume des Geflügels.

A. Stallungen f. Wirtschaftsgesflügel	633
Fühner- oder Geflügelhäuser	635
Allgemeine Hinweise (Lage, Bau etc.)	635
Pläne u. Beschreibung verschied. Häuser	651
Holzerne Häuschen	651
Häuser aus Fach- oder Mauerwerk	654
B. Wohnräume für Ziergeflügel	665
Schutzhäuser (Lage etc.) für Fasanen	665
Volieren	669
Häuschen u. Niststätten f. Wassergefl.	672
C. Taubenschläge, Häuser	674
1. Taubenschläge (Lage, Größe etc.)	674
Brieftaubenhöden	687
2. Taubenkästen und Höhlen	692
3. Taubenhäuser	693

II. Ernährung des Geflügels.

I. Bestandtheile des Thierkörpers	695
II. Stoffwechsel im Thierkörper (Verdauung)	697
III. Futtermittel	700

III. Grundsätze und Regeln der Züchtung.

I. Züchtungszweck	706
II. Züchtungs-Gegenstand	707
III. Züchtungs-Verfahren	708
1. Reinzucht, 2. Inzucht, 3. Kreuzung	709
IV. Vererbung. Zuchtthiere	711

	Seite		Seite
IV. Stand, Zehung, Ertrag der Geflügelzucht.			
Klein- und Groß-Vetrieb.			
Auswahl des Geflügels	714	2. Darre	776
Geflügelzucht in der Landwirtschaft	715	3. Federkrankheiten	776
Zehung und Förderung der wirthschaftl. Geflügelzucht (durch Private, Vereine u. Regierungen)	720	4. Erfrorene Füße	776
Grundlagen der wirthschaftl. Geflügelzucht	724	5. Fußgeschwulst	776
a) Wahl der Rassen	725	6. Verkrüppelte Zehen	777
b) Futter und Wartung	727	7. Kalkbeine	777
c) Werth der Kreuzungen	728	8. Weinbrüche	778
d) Auswahl der einzelnen Thiere	730	9. Flügelbrüche	779
e) Getrennte Haltung der Zuchtthiere	731	10. Wunde Flügelspitzen	779
f) Lege- und Fleischhühner	732	11. Schnabel-Mißbildungen	779
g) Richtige Anwendung der Kreuzung	733	12. Warzenartige Bildungen	780
h) Blut-Erneuerung	735	13. Krankheiten an Kamm u. Lappen	780
i) Erhaltung der guten Eigenschaften	735	14. Schorfe im Gesicht zc.	781
k) Trennung des Junggeflügels nach Geschlecht	735	15. Augen-Entzündungen	782
Sport- und wirthschaftliche Zucht	736	b) Innere Krankheiten	782
Ertrag der landwirthschaftl. Geflügelzucht	737	16. Traumatifche Rachen-Entzündung.	
Geflügelzucht im Kleinen. Eiergewinnung	738	Pips	783
" " Fleischgewinnung	740	17. Schnupfen (Katarrh)	783
" " Großen	741	18. Luftröhren-Entzündung	784
Hühnerzucht-Anstalt St. Ilgen	742	19. Luftröhren-Wurm	784
Zucht- und Mast-Anstalten	746	20. Schleimhaut-Entzündg., croupöso-diphtheritische	785
Rassenzucht. Ertrag	747	21. Durchfall	788
Geflügelzucht-Vereine	749	22. Darm-Entzündung	789
Ausstellungen	750	23. Geflügel-Cholera	790
Prämierungen	752	24. Verdauungsschwäche	791
Verfendung lebenden Geflügels. Anlauf	754	25. Kropfkrankheiten	791
		26. Magen-, Darm-, Bauchfell-Entz.	793
V. Regeln für den Geflügelhof.		27. Verstopfung	793
Januar	758	28. Gelsucht	793
Februar	759	29. Tuberkulose. Schwindsucht	793
März	760	30. Fettsucht	794
April	760	31. Schwindel und Schlagfluß	794
Mai	761	32. Fuß- und Flügelgicht	795
Juni	762	33. Knochenschwäche, Beinweiche	796
Juli	763	34. Nabelbrüche	796
August	764	35. Eierstock-Krankheiten	796
September	764	36. Legenoth	797
Oktober	765	Krankhafte Angewohnheiten	798
November	765	1. Eier-, 2. Feder-, 3. Roth-Fressen	798
Dezember	766	Feinde des Geflügels	798
		1. Eingeweide-Würmer	798
VI. Krankheiten des Geflügels.		2. Schmarotzer-Insekten	799
Körperbau des Geflügels	767	3. Raubthiere und -Vögel	800
1. Knochengeriist	767		
2. Muskeln	769	VII. Pflege und Züchtung des Geflügels.	
3. Verdauungs-Organ	769	A. Hühner	800
4. Athmungs-Organ und Blutgefäße	771	1. Auswahl der Rassen	800
5. Fortpflanzungs-Organ	773	2. Behandlung der Hühner	801
6. Gehirn- und Sinnes-Organ	773	3. Futter und Fütterung	806
Krankheiten des Geflügels (Ursachen, Vorboten)	774	4. Brut	814
a) Außere Krankheiten	775	5. Aufzucht	825
1. Wunden	775	6. Mastung	831
		7. Nutzung	837
		B. Truthühner	843
		C. Enten	846
		D. Gänse	849
		E. Fasanen u. a. Ziergeflügel	854
		F. Tauben	860

Verzeichniß der Rassetafeln.

Tafel	zu Seite	Tafel	zu Seite
1. Sonnerats-Hühner	27	47. Truthahn	308
2. Falenfelder	57	48. Truthenne	308
3. Kamelsloher	63	49. Perlhuhn	320
4. Bergische Kräher	74	50. Goldfasanen	340
5. Bergische Schlotterkämme	76	51. Silberfasanen	343
6. Thüringer Barthühner	79	52. Kaliforn. Wachteln, Hahn, Henne	368
7. Schottische Kuckuckshühner	87	53. Birgintische Wachtel	370
8. Siebenbürger Nachthülse	100	53. Rouen-Enten	381
9. Hamburger Goldsprenkel	108	54. Schwedische Ente	386
10. Weiße Italiener, Hahn	116	54. Hauben-Ente	397
11. Weiße Italiener, Henne	116	55. Aplebury-Ente	388
12. Spanier, Hahn	129	56. Peking-Enten	392
13. Spanier, Henne	129	57. Moschus-Ente	399
14. Andalusier, Hahn (jung)	140	58. Bahama-Ente. Braut-E. Mandarin-E.	412
15. Andalusier, Henne	140	59. Pommerische Gans	430
16. Laskische, Hahn	147	60. Embdener Gans	431
17. Laskische, Henne	147	61. Toulouse Gans	433
18. Breba, Hahn	156	62. Kanada-Gans. Höder-Gans	441
19. Breba, Henne	156	63. Magellan-G. (Musch.). Nil-G. m. Jung.	446
20. Pouban, Hahn	162	64. Koffgans (Wbch.). Paradies-G. (Wbch.)	453
21. Pouban, Henne	162	65. Schwarzer Schwan. Schwarzhalb. Schw.	459
22. Crève-Coeur, Hahn	168	66. Schnippentaube	496
23. Crève-Coeur, Henne	168	66. Staarhals	481
24. Silberlack-Brabanter, Hahn	178	67. Englisches Bärtchen	543
25. Silberlack-Brabanter, Henne	178	67. Braunschweiger Bärtchen	513
26. Türken, Hahn	188	67. Almond	544
27. Türken, Henne	188	67. Stipper	522
28. Holländer, Hahn	192	68. Berliner Fliegentaube	527
29. Holländer, Henne	192	68. Dänische Elster	521
30. Dunkelgraue Dorking, Hahn	200	68. Berliner hellblaubunter Tümmeler	537
31. Dunkelgraue Dorking, Henne	200	68. Berliner Altkamm	539
32. Helle Brahmaputras	220	69. Schmalstübener Mohrenkopf	555
33. Rebhuhnfarbige Cochinchinas	211	69. Perrißkentaube (roth, gemischt)	553
34. Plymouth-Rock	233	70. Egyptisch. Mövchen, Chines. Mövchen	569
35. Malayen, weiß	240	70. Blondinette, Satinette	575
36. Englische Kämpfer (schwarz-roth mit Goldbehang)	255	71. Weiße (Englische) und (Deutsche) Gelbschild-Pfautauben	580
37. Englischer Kampfhahn (blau mit Goldbehang)	256	72. Amsterdamer Ballon-, Deutscher und Brünner Kröpfer	600
38. Englische Kampfhenne (blau mit Goldbehang)	256	73. Sächsischer Kröpfer	587
39. Yokohama, Hahn	260	73. Pommerischer Kröpfer	589
40. Yokohama, Henne	260	74. Englischer Kröpfer	592
41. Silberbaltige Phönix-Hühner	267	75. Französischer Kröpfer	596
42. Goldbaltige Zwergkämpfer	272	76. Englischer Indianer. Egler. Sächsischer Indianer	605
43. Schwarze Bantams	275	77. Carrier. Franzöf. u. Nürnberger Bagbette	610
43. Japanische Bantams	285	78. Buchar. Trommeltaube	510
44. Gold-Bantams	281	78. Brieftauben	615
45. Strupphahn	297	79. Montauban- und Römer-Taube	621
46. Wilder Truthahn	302	80. Modenaer. Fuhnschede. Malteser	624



Einleitung.

Die Bedeutung der Geflügelzucht.

Jahrhunderte lang, bis in unsere Zeit hinein, hat die Geflügelzucht in Deutschland mit widrigen Umständen zu kämpfen, unter dem Druck ungünstiger Verhältnisse zu leiden gehabt. Noch heute betrachten gewisse Kreise, welche den Sätzen und Gewohnheiten der Vorfahren gemäß fortzuleben gewöhnt sind, die Geflügelzucht, ohne irgend einen Unterschied zu machen, als ein nothwendiges Übel, als eine zwecklose Spielerei oder als einen unrentablen Geschäftszweig; noch heute sehen Viele in alten trivialen Sprüchwörtern — wie z. B.: „Wer verderben will und weiß nicht wie, der halte nur viel Federvieh“ — den Inbegriff aller Wahrheit. Freilich Derjenige, welcher bei Anschaffung und Behandlung des Geflügels (die Liebhaberei für das eigentliche Ziergeflügel: Tauben u. a. bleibt hierbei natürlich ausgeschlossen) unzweckmäßig verfährt und nicht auf die sich Geltung verschaffenden Verhältnisse zc. Rücksicht nimmt, kurz: nicht rationell wirthschaftet, wird statt Vortheil Nachtheil ernten — allein ist dies nicht mit jedem anderen Theil der Landwirthschaft wie mit jedem Geschäftszweig überhaupt der Fall? Es ist hier nicht der Ort, auf die Ursachen der früheren Geringschätzung, der Vernachlässigung und des Rückgangs der Geflügelzucht und die Mittel zu ihrer Hebung einzugehen — diese Punkte sollen vielmehr in späteren Kapiteln zur Erörterung kommen —, wohl aber verdient hervorgehoben zu werden, daß man mehr und mehr die Unhaltbarkeit gewisser Vorurtheile und Anschauungen einsieht, daß der Stimmen, welche den Landleuten abrathen, Geflügelzucht zu treiben, immer weniger werden, daß man der Verbesserung, Züchtung des Wirthschaftsgeflügels ebenso Aufmerksamkeit schenkt wie der Zucht von Schmuckgeflügel, daß der hohe Werth der Erzeugnisse der Geflügelzucht, namentlich Eier und Fleisch, den Blick der leitenden Kreise, Regierungen und Landwirthschafts-Ministerien, auf diesen Zweig der Kleinhierzucht hinlenkt. Die Nachfrage nach Eiern und Geflügelfleisch (abgesehen von Federn) ist im gleichen Maße gestiegen wie die nach reinem, feinem Massegeflügel; jene wie dieses sind Gegenstand des Welthandels geworden. Die Länder Europas und die Kulturgebiete Außer-Europas tauschen die Ergebnisse ihrer Bestrebungen aus. Wohin man sieht, regt es sich, oder es machen sich wenigstens die Anzeichen wahrnehmbar. Manches

ist schon geschaffen worden von einzelnen Personen, von Vereinen und Behörden, Vieles jedoch noch zu thun! Hoffentlich läßt der fast allenthalben sich zeigende Eifer nicht nach, sondern theilt sich allen Kreisen mit!

„Die Geflügelzucht, und in derselben gerade die Hühnerzucht“ — sagte der verdienstvolle Ehrenpräsident der 1881er Ausstellung des „Baltischen Centralvereins für Thierzucht“ zu Greifswald, Herr Geh. Reg.-Rath Prof. Dr. Baumstark, im Katalog jener Ausstellung — „ist eine überaus nützliche Beschäftigung des Volkes, nicht bloß in wirthschaftlicher, sondern auch in sittlicher Beziehung. Es werden Abfall- und Reststoffe aus dem Haushalte und im Hofe, nicht bloß auf dem Lande, sondern auch in den Städten verwerthet, die sonst nutzlos verkommen müssen. Deshalb ist, auf dem Lande wenigstens, ein verhältnißmäßig geringer Aufwand von Fütterungskosten erforderlich. Die, wenn auch meistens nicht werthvollen, Drusch- und Reinigungsabfälle von Getreide und Hülsenfrüchten und Futterpflanzen in landwirthschaftlichen und Gartenbaubetrieben, aus Getreidespeichern und Waarenmagazinen in Städten werden ausgenutzt. Selbst bei Betrieben im Großen, in welchen an sich werthvolles Futter erforderlich ist, dürfen dieselben nicht zu gering geschätzt werden. Sie ist überhaupt vorzugsweise eine Beschäftigung für das weibliche Geschlecht. Es werden zur Wartung Personenkräfte benutzt, welche sonst unbenutzt bleiben würden. Es werden brauchbare andere Kräfte in Zwischenzeiten verwerthet, in welchen sie sonst brach liegen würden. Der eigentliche Großbetrieb erfordert allerdings wohl organisirte geübte besondere Hauptkräfte, aber sie sind wirthschaftlich besondere Unternehmungen, wie andere Zweige der Thierzucht. Die Wartung des Geflügels ist eine an und für sich befriedigende und Vergnügen gewährende Thätigkeit. Sie befördert die Selbsthingabe an eine ebenso schöne, zum Theil anmuthige, wie nützliche Beschäftigung. Sie ist eine Schule der Geduld und Ausdauer. Sie weckt und fördert die Beobachtung der Natur an der schönen Thierwelt, indem sich die Wirksamkeit der Naturkräfte hinsichtlich der Fortpflanzung und der Vererbung von Eigenschaften der Gestalt, der Größe, des Gefieders, der Abzeichen, des Temperaments der Thiere unmittelbar beständig und oft überraschend aufdrängt. Sie bildet den Sinn für Naturschönheit aus. Sie weckt und erweitert die Liebe zu den Thieren, eine steigende Sorgfalt für ihre Pflege, besonders bei Krankheiten, sie wehrt der Rohheit und Mitleidlosigkeit gegen die Thierwelt und ist ein nachhaltiges Mittel zur Verbreitung des Thierschutzes durch gutes Beispiel.“

Daß die Geflügelzucht rentiren und im Vergleich zu Anlage- und Betriebskapital unter günstigen Verhältnissen recht einträglich werden kann, läßt sich leicht berechnen und ist thatsächlich erwiesen, wie in einem späteren Kapitel durch Beispiele aus der Praxis dargethan werden soll. Aus den mir vorliegenden Ertrags-Aufstellungen sei für jetzt nur eine mitgetheilt, welche ich der Freundlichkeit des Herrn Gutspächter H. Häfeler in Esbeck bei Freden (Hannover) verdanke. Herr H. sagt:

„Meinen Fachgenossen, glaube ich, wird es in Hinsicht eines Nutzens des Federviehes ebenso ergangen sein, wie mir in früherer Zeit, nämlich, daß sie das Federvieh als nothwendiges Uebel betrachteten und meinten, es könne keinen Vortheil gewähren. Man rechnete nicht die Eier, nicht das geschlachtete Federvieh, die Federn u. a. zum eignen Verbrauch (was Feder, welcher kein Geflügel halten

kann, einkaufen muß), ebenso nicht den Dlinger, welcher für uns Landwirthe doch auch einen Werth hat. Man schenkte ferner früher dem Federvieh keine Aufmerksamkeit in Hinsicht auf dessen Pflege und verbesserte Zucht als Eierleger und auf schwereres Gewicht für die Tafel. Um mich nun einmal vom Gegentheil zu überzeugen, daß das Geflügel also bei rationeller Zucht einen Nutzen gewähre, führte meine Frau im Jahre 1881 ein genaues Konto über Einnahme und ich über Ausgabe, und das Ergebnis war, daß ich den Nutzen zugestehen mußte.

In Bezug auf nachstehende Berechnung wurde mir in der Generalversammlung des Kreisvereins Alfeld von einzelnen Stimmen vorgehalten, daß meine Preise in der Einnahme zu hoch berechnet seien; ich konnte darauf nur erwidern, daß die angegebenen Preise keine anschlagsmäßigen, sondern wirklich bezahlte wären. Man kann aber nicht sagen: ein Ei ist ein Ei, ob dasselbe 40 bis 45 g, oder 65 bis 75 g durchschnittlich wiegt. Ob das Federvieh auf der Tafel leicht oder schwer, ist ebenfalls ein Unterschied. Das Jahr 1881 war für das Federvieh kein günstiges; Kälte, Trockenheit und Hitze waren der Aufzucht hinderlich; auch die Bruteier kamen schlecht aus, was daraus zu ersehen ist, daß aus 180 Hühnereiern nur einige 90 Kücken und aus 90 Enteneiern nur 18 Stück Enten ausschlüpften.

Einnahme.

1. Hühner.

Im Januar 1881 war ein Bestand von 78 Hühnern. Es trat unter ihnen eine Krankheit ein, wobei 12 Stück eingingen, sodaß 66 Stück verblieben. Diese lieferten 94 Schock Eier, und davon sind zu berechnen:

Januar und Februar 10 Schock, à 3 M 60 Pf.	36 M — Pf.
März, April, Mai, Juni, Juli und August 80 Schock, à 3 M	240 " — "
September, Oktober, November und Dezember 4 Schock, à 3 M 60 Pf.	14 " 40 "
Geschlachtet im Haushalt 10 alte Hühner, à 1 M 50 Pf.	15 " — "
Es sind im Jahre 1881 zugezogen 34 Hühnerküken, um den Verlust der 12 gestorbenen und der geschlachteten 10 Stück alten Hühner zu decken, bleibt jetzt ein Mehrbestand von 12 Stück junger Hühner, sind werth	30 " — "

2. Hähne.

Januar 1881 war ein Bestand von	12 Stück
zugezogen	38 "
von Groß-Freden angekauft	45 "
(zum Schlachten verkauft),	
fremde Zucht angekauft	4 "

Summa 99 Stück.

Von vorstehenden 99 Hähnen sind:

11 Stück Kapannen verkauft, à 3 M	33 " — "
12 " zur Zucht verkauft, à 2 M 50 Pf.	30 " — "
32 " verkauft und geschlachtet, à 1 M	32 " — "
2 " gestorben	
12 " Zuchthähne reservirt	
30 " verkauft, 15 Stück, à 2 M, 15 Stück, à 1 M 50 Pf.	52 " 50 "

3. Gänse.

Von 1 Ganser und 2 Gänsen erhalten 19 Junge, davon 5 Stück geschlachtet und

14 Stück gemästet verkauft; dieselben wogen 241 Pfd., à 70 Pf.	168 " 70 "
22 Gänse haben geliefert 21 Pfd. Federn, à 4 M	84 " — "
und 4 Pfd. Daunen, à 6 M	24 " — "

Latus 759 M 60 Pf

1*

Transport 759 M 60 Pf.

4. Enten.

Januar 1881 Bestand 2 Erpel und 12 Enten. Infolge einer anhaltenden kalten und trocknen Zeit war 1881 kein günstiges Jahr für die Enten, weshalb sie wenig legten und die Eier zum Ausbrüten schlecht waren; während in anderen Jahren 40 bis 50 Stück aufkamen, sind 1881 nur aufgefunden:

12 Stück, à Stück 2 M 50 Pf.	30	"	—	"
10 Schock Eier erhalten, à 3 M 60 Pf.	36	"	—	"

5. Tauben.

Von etwa 70 Stück Festscheiben geschlachtet und verkauft 162 Stück junge Tauben, à 35 Pf.

10 Centner gewogenen reinen Taubendünger, à 2 M	20	"	—	"
Gegen 48 Centner Dünger mit Streu von Hühnern, Gänsen, Enten	36	"	—	"
Summa der Einnahme	938	M	30	Pf.

Ausgabe.

12 ³ / ₄ Sptn. kleinen Weizen, à 4 M.	51	M	—	Pf.
149 Sptn. Mengkorn und Hafer, à 2 M 70 Pf.	402	"	30	"
12 Sptn. kleine Bohnen und Erbsen, à 3 M 50 Pf.	42	"	—	"
10 Sptn. Schrot, à 4 M	40	"	—	"
200 Pfd. Weizenkleie, à 5 M 40 Pf.	10	"	80	"
10 Pfd. Schrotgrütze, à 25 Pf.	2	"	50	"
40 Pfd. Brot, à 10 Pf.	4	"	—	"
8 Sptn. kleine Mohrrüben, à 75 Pf.	6	"	—	"
26 Sptn. kleine Kartoffeln, à 50 Pf.	13	"	—	"
180 Stück Hühnereier zum Bebrüten	9	"	—	"
90 Stück Enteneier zum Bebrüten	5	"	40	"
11 Stück Hähne zu kapaunen, à 20 Pf.	2	"	20	"
22 Stück Gänse drei und vier Mal gerupft	4	"	60	"
Grünfutter der Gänse und Enten, Klee	6	"	—	"
45 Stück junge Hähne angekauft, ord. Rasse zum Schlachten	22	"	50	"
Bei Ankauf von 4 Stück fremden Zuchthähnen zugelegt	6	"	—	"
Für Tagelohn, die Federviehställe zu reinigen	2	"	—	"
Summa der Ausgabe	629	M	30	Pf.

Vergleich.

Die Einnahme beträgt	938	M	30	Pf.
Die Ausgabe beträgt	629	"	30	Pf.

Bleibt Überschuß 309 M — Pf.

Es mag an diesem einen Beispiel für jetzt genügen; wie sich die Ertragnisse bei Zucht im kleinen und größeren Maßstabe, bei gewerbmäßigem Betrieb, bezw. in Zucht- und Mast-Anstalten stellen, muß eingehender Erörterung in einem später folgenden Abschnitt vorbehalten bleiben. Welch hohe Bedeutung die Geflügelzucht hat, welchen Werth ihre Produkte für den Haushalt der Familien, für den Volkswohlstand besitzen, welche wichtige Rolle namentlich das Ei im Welthandel spielt, dürfte sich aus den folgenden Ausführungen, für welche Herr Geh. Reg.-Rath Baumstark in Greifswald die oben erwähnte Abhandlung gütigst mir zur Verfügung gestellt hat — einige Nachweise des Statist. Jahrbuch f. d. deutsche Reich, des Statist. Jahrbuch f. die Stadt

Berlin und anderer Publikationen, sowie briefliche Mittheilungen schließen sich an —, ergeben.

Der Vorwurf, daß man mittelst der erweiterten und verfeinerten Hühnerzucht nur dem Luxus fröhne, trifft so gut und so wenig zu, wie der gleiche gegen die veredelte Schafzucht, Fischzucht und Gärtnerei. Denn das Hühnerfleisch ist ein treffliches Nahrungsmittel für Gesunde und Kranke, und die Hühnereier sind es in beiden Beziehungen noch mehr. Kindern, Schwachen und Kranken können nunmehr häufiger Eier gereicht werden, deren Verbrauch in Krankenhäusern nunmehr einen kolossalen Umfang angenommen hat. Im Universitätskrankenhaus zu Greifswald sind im Verwaltungsjahre 1879/80 im Ganzen 20 160 Hühnereier zur Verwendung gekommen, welche 986,85 M im Ganzen, in den Monaten April, Mai, Juni 3,75 bis 3,95, Juli, August, September, Februar, März 4,10 bis 4,87, Oktober, Januar 5,38 bis 5,86, November, Dezember 7,06 bis 7,25 Pf., im Jahresdurchschnitt 4,98 Pf. das Stück gekostet haben. Die Herstellung von Konserven aus Eigelb mit Eiweiß und die fabrikative Gewinnung des Albumins aus Eiern (Eiweißstoffes) zu den verschiedensten technischen Zwecken, in Fabriken, namentlich zur Zeugdruckerei, verbrauchen Hühnereier in großen Massen neben dem Verbräuche derselben als Speise an sich und als Zuthat zu Speisen in den Haushaltungen und Speiseanstalten für alle Stände der Bevölkerung. Wie viele Eier zu dem einen oder anderen dieser Zwecke verwendet werden, kann ziffermäßig nicht festgestellt werden. Das Ei ist Volksnahrung und anderweites Volksbedürfnis in rascher Zunahme geworden, deren Verbrauch man auf den Kopf der Bevölkerung berechnet.

Im Jahre 1878 wurden nach Berlin mittelst der Eisenbahnen an Eiern eingeführt: 10 351 371 kg (= 207 027 426 Stk.), ausgeführt 888 263 kg (= 189 262 160 Stk.), es kam somit auf den Kopf der Bevölkerung 9,2 kg = 18,4 Pfd. oder 184 Stück, nachdem der Kopfsatz noch im Jahre 1875 = 8,3 kg = 16,6 Pfd. oder 166 Stück betragen hatte; allerdings läßt sich nicht behaupten, daß diese 184 oder 166 Stück von der Bevölkerung und den Fremden nur als Speise verzehrt worden seien. Der Preis der Eier belief sich je nach der Jahreszeit für 60 Stück im Jahre 1878 auf 2—4,80 M, im Jahre 1876 auf 2—6 M. Die Einfuhr 1878 vertheilte sich auf die verschiedenen Bahnen in folgender Weise: Niederschlesisch-Märkische 9 077 180 kg (= 181 543 600 Stück), die Ostbahn 932 763 kg (= 18 655 260 Stück), die Berlin-Stettiner 290 261 kg (= 5 804 220 Stück), die Nordbahn 4 481 kg, die Potsdamer 2 421 kg, die Dresdener 820 und die Lehrter Bahn 569 kg. Dagegen war die Ausfuhr am stärksten auf der Potsdamer, Anhaltischen und Berlin-Hamburger Bahn, am schwächsten auf der Ostbahn (228 kg). Im Jahre 1880 wurden insgesammt eingeführt 10 090 740 kg, dagegen ausgeführt nur 671 117 kg, sodaß demnach 9 419 623 kg in Berlin verblieben. Nach den Ein- und Ausfuhrtabellen wurden in 5 Jahren von 1880—1876 mehr ein- als ausgeführt pro Kopf der Bevölkerung an Eiern 9,2 (1880); 9,3, 9,1, 11,62, 8,51 (1876) kg. Die Einfuhr 1880 vertheilte sich auf die Eisenbahnen: Niederschlesische 8 134 590 kg, Ostbahn 1 183 084, Stettiner 482 007, Görlitzer 97 914, Dresdener 90 810, Anhaltische 79 650, Hamburger 10 492, Nordbahn 6 268, Potsdam-Magdeburger 3 175, Lehrter 2 180,

Blankenheimer 570 kg. Die Marktpreise stellten sich pro Schock auf 2,35 M (Mai) bis 3,92 M (Januar), der Durchschnitt auf 3,19 M.

Wendet man indessen den Blick auf den Eierhandel zwischen den Staaten, so erscheint das Hühnerei als ein überaus bedeutender Gegenstand des Welthandels. Leider hat in früheren Jahren die amtliche Statistik dem Ei gar keine Aufmerksamkeit gewidmet. Allein das Ei hat sich dem Blick derselben in neuester Zeit immer mehr aufgedrängt und die Ehre genauerer Aufzeichnung der Aus- und Einfuhr erzwungen. Daher rührt es, daß die nachfolgenden Aufzeichnungen nur diejenigen Staaten umfassen, von welchen die Aus- und Einfuhr von Eiern verzeichnet wurde und bis jetzt wird.

In Großbritannien bestand bis März 1860 ein Einfuhrzoll von 1 p. auf das Duzend Eier, dessen Ertrag vom Jahre 1819 bis 1850 von 7 530 auf 38 577 £st. stieg. Die Eiereinfuhr stieg vom Jahre 1827 bis 1860 von 66,492 auf 167,695 Millionen Stück, von 1860 bis 1865 auf 364,013 Millionen und von 1865 bis 1878 auf 783,714 Millionen Stück. Der Geldwerth der Einfuhr nahm vom Jahre 1860 bis 1878 von 478 658 £st. auf 2,511 Millionen £st. zu. Die Wirkung der Aufhebung des Zolles ist nicht zu verkennen. Der Preis für 60 Stück betrug im Jahre 1854 = 2,25 M, 1860 und 1865 = 3,50, 1875 = 3,83 M, und es kamen auf den Kopf der Bevölkerung im Jahre 1854 = 4,41, 1860 = 5,63, 1865 = 12,23 und 1875 = 22,63 Stück. Der Einfuhrbedarf wird vorzugsweise von Frankreich und Belgien gedeckt; aber auch Deutschland führte direkt über Newcastle im Jahre 1878 = 9,634 und im Jahre 1879 = 8,071 Millionen Stück ein; Großbritannien führt jährlich für etwa 45 Millionen Mark Eier (zum Verbrauch als Nahrungsmittel) ein, und London bezog z. B. 1879 über 131 Millionen Eier. Die Eier-Einfuhr Englands überhaupt belief sich im Jahre 1863 auf 266,9 Millionen Stück im Werth von 13,4 Millionen Mark; 1870 = 430,8 Millionen Stück (20,2 Mill. Mark); 1877 = 751,2 Millionen Stück (49,4 Millionen Mark); 1878 = 783,7 Millionen Stück (50,2 Millionen Mark); 1879 = 766,7 Mill. Stück (45,8 Millionen Mark); 1880 = 747,3 Millionen Stück (44,6 Millionen Mark); 1881 = 756,7 Mill. Stück (46,4 Mill. Mark).

Während Großbritannien keine Eier-Ausfuhr zu verzeichnen hatte, nimmt diese in Frankreich das Übergewicht ein. Vor 1864 findet sich die Ausfuhr nur in Geldwerth bezeichnet: im Durchschnitt zu 1827 — 36 zu 3,6 Millionen, 1837 — 46 zu 4,9 Millionen, 1855 — 59 zu 7,7 Millionen Franken jährlich und sie stieg im Jahre 1859 auf 13,04, 1864 auf 27,274, 1865 auf 37,650, 1875 auf 46,5 Millionen Franken. Das Gewicht der Eierausfuhr findet sich erst vom Jahre 1864 an verzeichnet mit 22,379 Mill. Kilogramm (= 447,58 Mill. Stück) und auch später nicht regelmäßig, doch aber stieg die Stückzahl im Jahre 1878 auf 660 Millionen; im Jahre 1875 belief sich der Werth (344 200 Metercentner) auf 46,66 Mill. Franken. Doch läßt sich nicht verkennen, daß die Eierausfuhr Frankreichs in stetem Rückgange begriffen ist, jedenfalls infolge der wachsenden Konkurrenz Italiens und Österreich-Ungarns. In den Centralhallen zu Paris wurden im Jahre 1880 verkauft 288 Mill. Eier, von denen etliche 50 Millionen nach England gingen; für die Pariser verblieben

durchschnittlich knapp 100 Stück pro Kopf. Die Eier-Einfuhr betrug im Jahre 1849: 0,795 kg = 0,795 Mill. Franken und stieg bis 1878 auf 8,514 Mill. Franken (= 127,710 Mill. Stück). Die Einfuhr aus Deutschland betrug im Jahre 1869 = 195,892 kg (= 3,917 Mill. Stück), 1877 = 311 765 kg (= 6,235 Mill. Stück), die Ausfuhr nach Deutschland im Jahre 1874 = 243 689 kg (= 4,873 Mill. Stück). Der größte Theil der französischen Ausfuhr geht nach Großbritannien, so z. B. im Jahre 1866 = 550,580 und im Jahre 1867 = 547,440 Mill. Stück.

Das Land Belgien bildet ein mannigfaltiges Bild der Ein-, Durch- und Ausfuhr von Eiern dar. Auch hier wurde früher (bis 1860) nur der Geldwerth verzeichnet und dieser betrug von der Ausfuhr in den Jahren 1847—51 durchschnittlich im Jahre 341 000 Franken, stieg aber bis 1854 schon auf 1 290 024 und 1864 auf 2 379 000 Frkn. Die Ausfuhr nach Stückzahl im Jahre 1864 = 20,520 Mill. stieg bis 1877 auf 73,519 Mill. (Vom Jahre 1878 fehlt eine sichere Angabe der Ausfuhr.) Die Einfuhr nahm von 1865 bis 1877 von 5,096 Mill. auf 62,177 Mill. und 1878 auf 124,322 Mill. zu. Stapelplätze für die Ausfuhr nach Großbritannien sind Antwerpen, dessen Ausfuhr dahin im Jahre 1866 = 10,888 Mill. Stück betrug, und Ostende, dessen Ausfuhr dahin von 1860 bis 1877 von 4,608 bis 5,680 Mill. Stück stieg. Deutschland nimmt an der Aus-, Ein- und Durchfuhr Belgiens einen erheblichen Antheil. Die Ausfuhr Deutschlands nach Belgien ist von 1866 bis 1878 von 20,249 bis 80,002 Mill. Stück gestiegen (Preußen und Luxemburg), während die Einfuhr aus Belgien nach diesen Landen im Jahre 1878 = 958 760 und im Jahre 1877 = 1,265 Mill. Stück betrug.

Von Italien liegen Aus- und Einfuhr-Aufzeichnungen erst im Jahre 1869 vor. Die Ausfuhr stieg von 1869 bis 1878 von 6 456 502 kg (= 129 130 040 Stück) auf 22 832 200 kg (= 456 644 000 Stück), im Geldwerthe von 5,165 bis 27,398 Mill. Franken, — die Einfuhr von 1160 bis 35 200 kg (= 23 200 bis 704 000 Stück). Die Betheiligung Deutschlands an diesem Handel ist, was die Einfuhr nach Italien anbelangt, gleich Null, aber die Ausfuhr an Eiern aus Italien ist für das Jahr 1879 zu 15 600 kg (= 312 000 Stück) in amtlich geschätztem Geldwerthe von 20 000 Franken angegeben; im Jahre 1881 betrug sie 218 309 Metercentner im Werthe von 28,4 Mill. Franken.

Die Schweiz erweist fast nur Einfuhr von Eiern. Diese betrug jährlich im Durchschnitt von 1840—47 = 25 000 kg (= 500 000 Stück) und stieg bis 1875 auf 2 049 700 kg (= 40,994 Mill. Stück), im Jahre 1878 auf 3 437 400 kg (= 68,848 Mill. Stück). Von dieser Summe von 1878 bezog die Schweiz aus Frankreich 703 900, aus Deutschland 2385 700, aus Österreich 187 200 und aus Italien 160 600 kg. Es ist übrigens vom Jahre 1879 eine Ausfuhr nach Deutschland = 61 000 kg, eine Durchfuhr dahin = 42 700 kg, eine Durchfuhr aus Deutschland = 28 500 kg und eine Einfuhr aus Deutschland = 1 139 500 kg (= 22,279 Mill. Stück) verzeichnet. 1883 führte die Schweiz für 5 487 670 Frkn. Eier ein.

Einen interessanten Beweis von kleinem Anfang und rascher, bedeutender Zunahme des Eierhandels zeigt Dänemark. Seine Einfuhr stieg vom Jahre 1869/70 bis 1878 von 4990 auf 1 137 200 Stück und die Ausfuhr von 64 540 auf 64 019 460 Stück. Von diesen Beträgen gingen nach Deutschland 0,8, nach Schweden 1,2 und nach Schweden 19,2 Mill. Stück.

In Nordamerika wird bekanntlich, wenigstens schon seit 50 Jahren, die Geflügelzucht im größten Maßstabe betrieben, am hervorragendsten die Puten- und Gänsezucht. Auch hat die Ein- und Ausfuhr von Eiern, jedoch besonders die erstere, schon eine gewisse Bedeutung, freilich bis jetzt nicht in steigender Bewegung. Die bekannt gewordenen Verzeichnungen beginnen im Jahre 1871, in welchem die Einfuhr 79,680 Mill. Stück betrug, worauf sie sich im Jahre 1877/78 auf 72,643 Mill. (= 3,085 Mill. Mark) stellte, nachdem sie in den Zwischenjahren zwischen 66,763 und 48,579 Mill. Stück herabgehend geschwankt hatte. Die Ausfuhr beträgt im Jahre 1871 nur 53 250, aber im Jahre 1877/78 schon 1 131 180 Stück (= 62 900 M.). Von der Einfuhr kommen auf 1 M 23,5, bei der Ausfuhr nur 18 Stück, was nicht leicht zu erklären ist. Der Werth der in den Vereinigten Staaten jährlich verbrauchten Eier wird auf 75 Mill. \$ angegeben.

Vor 1873 giebt es in Deutschland keine besondere Aufzeichnung der Aus- und Einfuhr von Eiern. Dieselbe begann im Jahre 1873 mit einer Einfuhr von 206,743 Mill. Stück (= 10,487 Mill. Mark, bei 20 Stück auf 1 M) und mit einer Ausfuhr von 148,7 Mill. Stück (= 7,441 Mill. Mark bei gleichem Maße). Sowohl Ein- wie Ausfuhr stieg von Jahr zu Jahr und erreichte im Jahre 1878 folgende Ziffern: Einfuhr = 771,040 Mill. Stück (= 26,200 Mill. Mark amtlich geschätztem Geldwerthe), Ausfuhr = 348,140 Mill. Stück (= 13,9 Mill. Mark amtlich geschätztem Werthe). Von Ausfuhr gingen ab zur See 12 000 kg, zu Land nach deutschen Zollauschläffen 13,539 Mill. Kilogr., nach Dänemark 13 000 kg, nach Rußland 6000 kg, nach Oesterreich 264 000 kg, nach der Schweiz 1,049 Mill. Kilogr., nach Frankreich 58 009 kg, nach Belgien und den Niederlanden 2,466 Mill. Kilogr. Von der Einfuhr kamen zur See 193 000 kg, aus den Zollauschläffen 251 000 kg, aus Dänemark 37 000 kg, aus Rußland 3,272 Mill. Kilogr., aus Oesterreich 34,296 Mill. Kilogr., aus der Schweiz 98 000 kg, aus Frankreich 185 000 kg, aus Belgien und den Niederlanden 220 000 kg, zu 20 Eiern. — Oesterreichs Eier-Ausfuhr wird wie folgt angegeben: 1873 = 97 114 Metercentner, 1877 = 240 656, 1878 = 290 254, 1879 = 312 495, 1880 = 272 628 und 1881 = 293 628 Metercentner.

Ein übersichtliches Bild des auswärtigen Eierhandels der vorgenannten Länder im Jahre 1878 (Belgiens Ausfuhr 1877) mag nachfolgende Tabelle (Seite 9), nach berechneten Ziffern in Stückzahl und Mark Geldwerth, geben.

Die Ernährungsgenie setzt 20 Hühnereier an Nahrungswerth gleich einem Kilogramm mittelfetten Ochsenfleisches, und 20 solche Eier mit Schale wiegen auch ein Kilogramm. Also haben 4000 Mill. Eier den Nahrungswerth von 200 Mill. Kilogramm solchen Ochsenfleisches. Nimmt man einen mittelfetten englischen Ochsen, nach Lawes und Gilbert, zu 500 kg Fleischgewicht an, so enthalten 4000 Mill. gute Hühnereier den Nahrungswerth des Fleisches von 400 000 solcher Ochsen.

Im Jahre 1873 betrug im Königreich Preußen die Zahl der Haushaltungen, welche Vieh besaßen mit Landwirthschaft, 1 491 301. Dürfte man im Durchschnitt auf jede solche Haushaltung 10 Hühner rechnen, so wären mehr als 15 Mill. Hühner vorhanden gewesen, welche, bei 60 Eiern auf ein jedes, ungefähr 900 Mill. Eier legten. Das im Hühnerbesitz stehende Kapital, 1 Huhn durchschnittlich zu 1½ M

Länder.	Ausfuhr.		Einfuhr.	
	Millionen Stück.	Millionen Mark.	Millionen Stück.	Millionen Mark.
1. Großbritannien	—	—	783,714	50,220
2. Frankreich	660,900	37,200	127,710	6,811
3. Belgien	63,519	4,574	124,332	8,952
4. Italien	456,644	21,920	0,704	0,039
5. Schweiz	—	—	68,748	3,656
6. Dänemark	24,019	1,601	1,137	0,079
7. Nordamerika	1,131	0,629	72,743	3,085
8. Deutschland	348,410	13,900	771,040	30,800
1—8 zusammen	1 553,723	79,258	1 950,028	103,633
9. Rußland	65,440	2,224	Nr. 9—11 ist in Deutschland besonders bezeichnete Einfuhr, folglich Ausfuhr dieser Länder nach Deutschland. In ihren amtlichen Listen waren Auf- zeichnungen von Eiern nicht zu finden.	
10. Österreich	685,920	23,308		
11. Niederland-Belgien	4,400	0,087		
9—11 zusammen	755,760	25,621		
1—11 zusammen	2 309,483	104,879		
Dazu die Einfuhr	1 950,028	103,633		
Ein- und Ausfuhr zusammen	4 259,411	208,512		

gerechnet, hätte damals $22\frac{1}{2}$ Millionen Mark betragen. Setzt man den täglichen Nahrungsbedarf jedes Huhnes nach den verschiedenen Erfahrungen im gewöhnlichen Betrieb auf Eiergewinnung nach den Umständen auf 1 Pf., so ergeben sich für 15 Mill. Hühner als Jahresbedarf $54\frac{3}{4}$ Mill. Mark, bei nur $\frac{2}{3}$ Pf. täglich nahezu $36\frac{1}{2}$ Millionen Mark.

Nimmt man nach Anderen den täglichen Bedarf für jedes Huhn zu 3 Loth = 5 dkg Gerste an, so werden für 15 Mill. Hühner $547\frac{1}{2}$ Mill. Pfd. oder $273\frac{3}{4}$ kg Gerste erfordert. Gar viele Hühner bekommen aber überhaupt oder doch wenigstens in gewisser Jahreszeit kein Futter in Gerste, sondern nur in Abfallstoffen. Angenommen, daß jene 15 Mill. Hühner nur ganz gewöhnliche Legehühner sind, so berechnet sich bei Voraussetzung von $\frac{2}{3}$ Pf. für tägliches besonderes Futter für das Stück der weiter oben angegebene reine Überschuß, selbst nach Verzinsung des Kapitals, von denselben auf $22\frac{1}{2}$ Mill. Mark. Je mehr man sich die Verbesserung der Hühnerstämme und -Zucht angelegen sein ließe, um so mehr würde dieser Gewinn sich steigern.

Die Hühnerzucht auf Fleisch und noch mehr auf Mastfleisch gewährt — natürlich müssen die Verhältnisse entsprechende sein (wie z. B. in Frankreich) — noch größere Gewinnste. Nach F. König's Zusammenstellung (Chemie der Nahrungsmittel. 1868—80. 2 Bde.) wird in Münster in Westfalen das fette Huhn, dessen vergleichener Nahrungswert für 1 kg = 130,1 Pf. ist, mit 242 Pf. für 1 kg bezahlt, ein junger fetter Hahn bei 149,2 Pf. Nahrungswert mit 300 Pf. für 1 kg — allerdings das Kilogr. Hühnereier bei 100,2 Pf. Nahrungswert mit 125 bis 250 Pf. Die Züchtung von Gänsen, Enten, Puten auf Fleischgewinnung wird sich bei uns in Deutschland verhältnismäßig einträglicher erweisen, als die von Fleisch- und Masthühnern; Gänse und Enten werden bei uns viel begehrt. In Berlin waren z. B.

am 17. Dezember 1880 auf sämmtlichen Märkten zusammen 20 278 geschlachtete Gänse (meist aus dem Oberbruch) zum Verkauf gestellt. Im Jahre 1880 wurden auf den Eisenbahnen nach Berlin eingeführt 671 135 Gänse (davon 402 116 mit der nieder-schlesischen, 162 827 mit der Ostbahn und 100 831 mit der Stettiner Bahn); ausgeführt wurden 186 730 Stück, sodaß hier verblieben 484 405 Stück. Die Einfuhr an Puten betrug 2504 (Ausfuhr 156) Stück; von anderem Geflügel wurden 1 448 109 kg ein-, aber nur 49 926 kg ausgeführt. In Wien wurden 1879, außer anderem Geflügel, 645 192 Hühner zum Konsum eingeführt; in den Hallen zu Paris kamen im Jahre 1880: 8898 177 Hühner und 2513 880 Tauben (Schlachtwaare), im Jahre 1881: 15 220 262 Stück Federvieh zum Verkauf.

Werfen wir noch einen Blick auf Deutschland. Um das Bedürfniß an Eiern zu decken, wurden im Jahre 1882: 18 125 Tonnen (à 2000 Pfd.) Eier eingeführt; da nur 1937 Tonnen ausgeführt wurden, blieben im Lande 16 188 Tonnen. Diese 16 188 Tonnen aber, auf 1 Pfd. 10 Eier gerechnet, ergeben an Stückzahl 322 760 000. Nehmen wir als Durchschnittspreis für das Ei nur 4 Pf. an, so erhalten wir die Summe von 12 910 400 M. Dazu kommen noch Geflügel und Federn! Ganz niedrig gegriffen, werden wir die Summen, welche für Eier, Geflügel und Federn aus Deutschland jährlich ins Ausland wandern, auf 18 Mill. Mark zu veranschlagen haben. Könnten nicht durch eine mit Einsicht, Verstandniß und Fleiß betriebene Geflügelzucht diese Summen, oder wenigstens ein erheblicher Theil derselben, unserem Vaterlande erhalten bleiben?

Was die Federn — die Schmuckfedern natürlich ausgeschlossen — anbetrifft, so sei hier nur bemerkt, daß im Jahre 1880 die Einfuhr von Federn nach Deutschland 3848, die Ausfuhr nur 1342 Tonnen betrug; im Jahre 1882 stellte sich die Einfuhr sogar auf 4035, die Ausfuhr nur auf 1282 Tonnen.

Daß schließlich auch die Züchtung von feinem Rassengeflügel Beachtung in hohem Grade verdient, dürfte aus der einen Angabe erhellen, daß ein deutscher Geflügelhändler, H. Marten in Lehrte, jährlich für 25 000 — 30 000 M edles Geflügel aus England bezieht und dieses an Liebhaber und Züchter Deutschlands, Österreichs, Rußlands, Dänemarks, der Niederlande und der Schweiz abgibt, während die Ausfuhr von Deutschland nach England dem gegenüber als Null erscheint. Sollte dies nicht eine Mahnung für unsere Züchter — namentlich für solche, die sich der Sache voll und ganz widmen können — sein, sich je nach den obwaltenden Verhältnissen die eine oder andere Rasse auszuwählen und in der Zucht derselben das Vollkommenste zu erreichen, damit der Bedarf an edlem Geflügel im Inlande gedeckt werde und Summen, die jetzt immer noch über die Grenze gehen, von außen her in ihre Taschen fließen könnten? Und ist die Geflügelzucht wirklich ein Gegenstand, von dem man mit Geringschätzung sprechen darf? Ist er nicht vielmehr der Beachtung und Förderung seitens der Land- und Volkswirthe, der Vereine und Gemeinden, vor Allem aber der Behörden und Regierungen werth?



Erster Theil.

Arten und Rassen des Geflügels.

~~~~~

.



## I. Hühnervögel.

Keine Ordnung oder Abtheilung der Vögel hat solche Bedeutung für den Haushalt und zugleich die Liebhaberei des Menschen, als die der Hühnervögel. Außer dem eigentlichen Huhn haben wir Puter, Perlhuhn und Pfau zu Haus- und Hofgenossen gemacht, von Fasanen können wir ebenfalls einige Arten schon als Hausgeflügel betrachten, andere bilden die Zierde unserer Parks und Volieren, noch andere gewähren als Jagdvögel mannigfachen Sport und hohen Nutzen u. s. f. Man könnte sie in dieser Beziehung mit einer Gruppe der Säugethiere vergleichen, nämlich mit den Zwißhußern oder Wiederkäuern, deren verschiedene Arten ja auch entweder des Nutzens wegen zu Hausthieren gemacht worden sind, oder als Jagdthiere hohen Werth haben, oder zum Vergnügen, zur Belebung von Parks &c. gehalten werden.

Der bekannteste und wichtigste Vertreter der Hühner- oder Scharrvögel (*Gallinae* s. *Rasores*) ist das Haushuhn mit seinen zahlreichen Rassen und Schlägen, es verlangt daher unsere Beachtung in erster Linie. Da jedoch im Folgenden außer ihm die für die Zwecke des menschlichen Haushalts und der Liebhaberei überhaupt in Betracht kommenden Arten berücksichtigt werden sollen, so dürfte es angezeigt sein, einen Blick auf die allgemeinen Merkmale dieser Vögel zu werfen.

Die meisten Hühnervögel sind von mittlerer Größe, die größten und stärksten sind die Truthühner, zu den kleinsten gehört unsere Wachtel. Der Körper ist kurz, kräftig, bei manchen — Glanzfasanen und einige Haushuhn-Rassen — gedrungen, ja schwerfällig, der Hals (abgesehen von Malaien-Hühnern &c.) kurz oder mittellang, der Kopf in der Regel klein.

Letzterer zeigt in Bezug auf die Befiederung vielfache Abweichungen: er weist entweder, und zwar sehr oft, nackte Stellen und dann auch häutige oder harte Anhängsel auf, oder er trägt besonderen Federschmud. Einfach, glatt befiedert ist er verhältnißmäßig nur bei wenigen (Wachteln, Rebhühnern). Der Federschmud stellt sich dar: als aufrechtstehende bezw. aufrichtbare, aus fein verästelten oder nur am Ende gebärteten Federn bestehende Krone (Kron- und Schopfwachtel, Pfauen, Glanz-, Borneo- und Vieillots-Fasan), als nach hinten liegender Federschopf (Gold-, Amherst-, Silber-Fasan u. a.), als Federbüschel oder Federhörnchen hinter dem Ohr (Jagd-, Ring-, Bunt-, Ohr-Fasanen), als helmraupenartiger, krauser Federlamun (Hodcos), als wirklicher Schopf (Haubenperlhuhn, Haushühner), als Bart an Kehle und Gesicht (Thüringer Barthuhn u. a. Haushühner). — Nackte Stellen resp. häutige und fleischige Anhängsel bemerkt man an Gesicht, Kehle und Oberkopf: eine blaue Kehle bei Hornfasanen, blaue (bei Vieillots- und Borneo-Fasan) oder schön rothe (bei Hühnern und Fasanen) Wangenselder, welche beim Silberfasan in dehnbare, rothe, in der Erregung hervortretende Gesichtslappen und bei den Hornfasanen in weit größere blaue, roth gefleckte, zur Paarungszeit sich entfaltende Kehllappen übergehen; rothe oder weiße Ohrlappen bei Haushühnern, rothe Kinnlappen bei Haus- und Perlhühnern, rothe Kämme bei Haushühnern, am hinteren Winkel des nackten Augenrings entspringende weiche, fleischige, aufrichtbare, farbige „Hörner“ bei Hornfasanen; beim Puter einen abwärts hängenden fleischigen Fleischapfen auf der Oberschnabel-Wurzel, fleischige Warzen auf Kopf und Oberhals und lappenartige Anhängsel an Kehle und Gurgel. Alle diese

Hautwucherungen, welche gerade bei den Fasanenvögeln besonders zu beobachten sind, stehen in deutlicher Beziehung zum Geschlechtsleben und schwellen zur Fortpflanzungszeit mehr oder weniger an. — Bei den Perlhühnern endlich bemerken wir Knöchelne, mit farbiger Haut überzogene, seitlich zusammengedrückte Scheitelhöcker oder Helme.

Der Schnabel ist in der Regel kurz, etwa von halber Kopflänge, breit und hoch und dabei durch die übergreifenden schneidenden Ränder und die gewöhnlich hakig herabgebogene Spitze des Oberschnabels gekennzeichnet. An der Wurzel ist er meist mit Federn bekleidet, gewöhnlich so, daß die Befiederung den Mundwinkel umschließt und dann auf der Schnabelspitze wie an den Sciten nach vorn hin über ihn hinausgeht. Die Farbe des Schnabels ändert sich, ebenso wie die des Gefieders und der Hornhaut des Auges, mit dem Alter.

Die Füße bilden für die Hühnervögel das eigentliche Bewegungsorgan und zugleich das wichtigste Werkzeug zur Auffuchung der Nahrung. Die Schenkel der gewöhnlich mittelhohen Beine (Gangbeine) sind stark, muskulös, die Läufe kräftig, die Zehen wohl entwickelt. Die Befiederung geht in der Regel bis zur Fußbenge oder Ferse herab, bei den Schnee- und Steppenhühnern, wie auch einigen Haushühner-Rassen (Brahma, Cochin) sogar auf diese über. Der Lauf ist kürzer oder wenig länger als die Mittelzehe, nackt (außer den oben erwähnten Ausnahmen) und dann mit größeren oder kleineren Schildekn (vergl. Fig. 1 u. Fig. 4) oder auch Gürteltafeln besetzt. Die 3 Vorderzehen sind fast stets am Grunde durch Binde- oder Spannhäute verbunden (Sipfüße). Die Hinterzehe ist etwas höher eingelenkt, bei den Kronenwachteln ohne Nagel, manchmal ganz

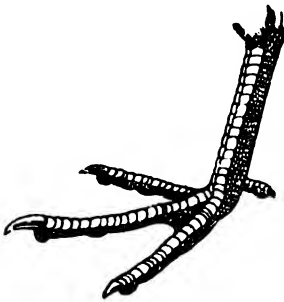


Fig. 1. Fuß der Wachtel.

fehlend, bei manchen Haushühnern (Houdons, Dorkings, Türken) dagegen in Doppelzahl vorhanden (1. Fuß in Fig. 4). Schließlich trägt der Lauf der Hähne vieler Arten (Hühner, Fasanen, Pfauen, Truthühner, Frankoline) oberhalb der Hinterzehe einen spitzen, nach hinten gerichteten, als Waffe dienenden Sporn, der bei manchen Arten, z. B. einem Pfauafasan, in Doppelzahl, bei manchen indischen Kampfhühnern sogar in Vier- und Fünffzahl (d. h. an jedem Lauf) vorkommt; anderseits fehlt er manchen Arten ganz (Perlhuhn, Argus, Kronwachtel, Rebhuhn, Wachteln, Hügel-frankoline), oder es findet sich (Verghühner) nur ein Spornhöcker; ausnahmsweise, wie z. B. bei manchen Indischen Kämpfern, kommen Sporen auch bei Hennen vor. Die Krallen oder Nägel sind meist kurz, breit, stumpf, wenig gebogen, die der Vorderzehen trefflich geeignet zum Scharren bezw. zum Auffuchen der Nahrung, weshalb den Hühnervögeln die Bezeichnung „Scharrvögel“ beigelegt wurde.

Das Gefieder der Hühnervögel ist reich, oft sehr schön, ja prächtig gefärbt und gezeichnet, die Außenfedern sind verb, straff, dicksthaftig. Die Federn entsprechen als Hautgebilde den Haaren der Säugethiere und Menschen, nur daß sie von zusammengesetzterem Bau sind und außer zur Bedeckung, zu Schutz und Wärmung des Vogelförpers, noch zur Bewegung dienen; man könnte sie als verästelte Haar-

gebilde ansehen. Wie angegeben, haben sie, gleich den Haaren, ihren Ursprung in der Haut, jedoch nicht in der obersten Hautschicht, der Oberhaut (Epidermis), sondern in der unter ihr sich befindenden, die Grundlage der äußeren Haut darstellenden Lederhaut (Cutis). In jeder vollkommenen Feder treten der Kiel oder Stamm — an welchem man wiederum die Spule (unterer Theil) und den Schaft unterscheidet — und die Fahne oder der Bart als die beiden Haupttheile hervor.

Nach der Art der Fahrenbildung und der Beschaffenheit des Schaftes oder Kiels unterscheidet man dreierlei Federn: 1. Licht-, Außen-, Umriß- oder Konturfedern, 2. Flaumfedern und 3. Fadenfedern (Vorsten); jedoch nur die ersteren sind als vollkommene Federn zu betrachten. Die Fadenfedern besitzen einen dünnen fadenförmigen oder borstenartigen Schaft mit verkümmelter Fahne, welche auch gänzlich fehlen kann. Sie haben im Allgemeinen eine untergeordnete Bedeutung, obgleich sie zuweilen ganz wohl zur Geltung kommen, wie z. B. der einem kleinen Pferdehweif gleichende Büschel an der Oberbrust des Truthahns.

Die Flaumfedern oder Dunen (Feder 4 in Fig. 3) kommen bei den Hühner- vögeln in verhältnißmäßig geringer Anzahl vor. Sie besitzen, im Gegentheil zu den Konturfedern, einen schlaffen, feinen Schaft und keine Fahne, weil die unregelmäßig stehenden Äste keine Wimpern und Häkchen haben, also nicht zusammengehalten werden. Sie entsprechen der Wolle der Säugethiere, werden fast durchgängig von den derben Außenfedern bedeckt und bilden unter diesen die eigentliche wärmende Decke des Körpers, ein weiches, namentlich bei den Wasservögeln der kälteren Gegenden entwickeltes Dunenpolster. Die Bedunung wird noch verstärkt durch den mehr oder minder dunenartigen unteren Theil der wirklichen Fahrenfedern, d. h. der Außen- oder Konturfedern. Dieser flaumige Wurzeltheil einer Fahrenfeder geht regelmäßig so weit, als die letztere von der Spitze der zunächst darüberliegenden verdeckt wird. Da also weder er, noch die Dunen an und für sich zu Tage treten, so nehmen die Dunenbildungen nicht theil an der gerade bei den Hühnervögeln oft prächtigen Färbung und Zeichnung, sie sind gewöhnlich einfach heller oder dunkler grau.

Die Konturfedern bilden das sogenannte große und kleine Gefieder; ersteres besteht aus Flügel- und Schwanzfedern, letzteres bedeckt den Körper im Allgemeinen. Obgleich dieser dicht befiedert erscheint, so stehen die Federn doch nicht so dicht und gleichmäßig als die Haare der Säugethiere. Sie beschränken sich vielmehr auf mehrere, gewöhnlich scharfbegrenzte Gruppen (Längsstreifen), welche Federfluren oder Federbeete genannt werden und durch breite federfreie oder nur mit Dunen besetzte Felder, die sogenannten Raine, getrennt sind. Die Anordnung und Ausdehnung dieser Fluren und Raine ändert zwar je nach der betreffenden Vogelgruppe ab, allein dies geschieht nach bestimmten Regeln, und schon der junge Vogel läßt sich daran erkennen. So zieht sich bei den Hühnervögeln die Rückgratsflur die Oberseite des Halses hinab, verbreitert oder theilt sich auf dem Overtücken, um sich auf dem Mittelrücken wieder zu verengen oder zu vereinigen, bis zur Wirzeldrüse fortzugehen und sich jenseits derselben als Schwanzflur fortzusetzen; ihr entspricht eine Unterflur, welche sich am Vorderhals entlang zieht, zu Anfang der Brust in einen rechten und linken Streif sondert und (d. h. eben bei den Hühnern) am Bauch, hinter dem Brustbeinkamm, in der Regel wieder zusammenläuft; ferner ist jederseits eine Schulterflur und eine mit langen, meist bunigen Federn reich besetzte Lenden- oder Schenkelflur. Die Hals- und Körperseite und die Mitte des Unterkörpers sind also nicht mit Konturfedern besetzt; äußerlich allerdings erscheint der ganze Körper gleichmäßig befiedert, weil die den Rainen zunächst stehenden Federn sich über dieselben hinweglegen, sie förmlich überdachen. Daß übrigens gerade der Körper der Hühnervögel außer den

Nainen noch andere nackte oder höchstens mit Dunen besetzte Stellen aufweist, wurde bereits auf Seite 13 eingehender besprochen.

Während das kleine Gefieder oft die prächtigste Färbung besitzt, nimmt sich das große Gefieder, vor Allem Schwingen und Steuerfedern, bescheidener aus; außerdem ist es größer und starkschäftiger, mit strafferer Fahne, aber ohne Asterschaft. Es dient der Bewegung in der Luft, die Flügelfedern (Schwingen) als Ruder, die Schwanzfedern als Steuer.

Die Flügel sind bei den Hühnervögeln in der Regel kurz, stumpf oder abgerundet und schildartig gewölbt. Schon daran läßt sich das unvollkommene Flugvermögen dieser Vögel erkennen; die kurzen Flügel — nur einige wenige, wie Flug- und Steppenhühner, bilden hier eine Ausnahme — gestatten ihnen nur einen niederen, schwerfälligen, geräuschvollen Flug, und da dabei die Flügel, um möglichst vorwärts zu kommen, oft und rasch bewegt werden müssen, so hält die Kraft der sie bewegenden Muskeln nicht lange aus, der Vogel ermattet bald. Er unternimmt deshalb nur ungern, ja nur gezwungen seinen kurzen Flug, er läuft am liebsten; daher erklärt es sich auch, daß die weitaus meisten Hühnervögel Standvögel sind, welche an der „Scholle kleben“ und sich aus diesem Grunde wiederum leicht zu Hausgenossen machen lassen, anderseits aber muß es uns deshalb Wunder nehmen, daß trotz alledem einige — ich erinnere an unsere Wachtel — zu den Wandervögeln gehören.

Die Flügelfedern stehen in fünf Gruppen: Handschwingen, Armschwingen, Schulterbedeck, obere und untere Deckfedern und Eckflügel. Wie die Abbildung des Skeletts vom Hahn zeigen wird, besteht das Flügelgerüst aus Oberarm, Unterarm und Handknochen. Diejenigen großen und starken Federn nun, welche von der Hand getragen werden, bilden die Handschwingen oder Schwingen erster Ordnung; die Hühnervögel haben deren 10 (oder 11). Weiter aufwärts, also am Unterarm, stehen die Armschwingen oder Schwingen zweiter Ordnung, deren wir bei den Hühnervögeln 12 bis 20 finden. Noch weiter oben, am Oberarm, wird durch eine Anzahl kleinerer Konturfedern die Schulterbedeck oder der Schulterfittich (zuweilen auch Schwingen dritter Ordnung oder Achselsschwingen genannt) gebildet, der sich von den übrigen Deckfedern des Flügels deutlich abhebt. Vor die Wurzel der ersteren Handschwingen legen sich einige (vier) kleine, aber derbe Federn, welche dem Daumen angeheftet sind und eigentlich ein besonderes Flügelschen bilden; man nennt sie Asterschwingen, Aster-, Daumen- oder Eckflügel. Die Wurzelspitze aller Schwungfedern werden auf der Ober- und Unterseite von kleineren Konturfedern, den sogenannten Deckfedern, bedeckt; diese sind in mehrere Querreihen geordnet und nehmen von den Schwingen aufwärts nach der Schulter hin an Größe ab, so daß man wohl auch Deckfedern erster, zweiter, dritter Ordnung (große, mittlere, kleine) unterscheidet. Die größeren Deckfedern der Schwingen sind oft besonders und schön gefärbt.

Die Grundlage des Schwanzes bilden die Steuerfedern, so genannt, weil sie während des Fluges als Steuer, zur Veränderung der Richtung, dienen. Sie sind am hinteren Schwanzwirbel befestigt und können ebenso gut einzeln bewegt, als in ihrer Gesamtheit fächerförmig nach beiden Seiten hin entfaltet und auch emporgehoben und gesenkt werden. Auch sie sind, wie die Schwungfedern, an ihren Wurzelspitzen (an der Spule) von Deckfedern bedeckt, welche, je nachdem sie an der Ober- oder Unterseite der Schwanzwurzel stehen, Ober- oder Unter-Schwanzdeckfedern genannt werden.

Wenn die Steuerfedern, deren wir bei den Hühnervögeln 12, 14 bis 17 und 20 zählen, in der Regel Gestalt und Größe des Schwanzes bedingen, so haben wir doch gerade bei den eben genannten Vögeln Ausnahmen zu verzeichnen, denn bei einigen von ihnen wirken die Oberschwanz-



decken bestimmend ein. Dabin gehören die Sichelfedern des Haushahns, die schweifsförmig verlängerten, den dachförmigen Schwanz bedeckenden Deckfedern des Gold- und Amherst-Fasan, die langen und breiten Oberschwanzdecken des Spiegelpfau oder Pfauafan und vor Allem die des gewöhnlichen Pfau, bei welchem sie viel länger als die eigentlichen Schwanzfedern sind und gewöhnlich sogar als diese angesehen werden. Sie bilden dann einen prächtigen Schmuck und zeigen sich, oft im Verein mit dem eigentlichen Schwanz oder auch den Flügeln, bei den Liebespielen des Männchens — welchem sie in der Regel eigenthümlich sind — äußerst wirksam. Bei vielen Arten, bezw. Gruppen (Kammhühner, Pfauen, Fasanen) unterscheiden sich durch die Bildung des Schwanzes die Geschlechter von einander.

Wie schon erwähnt, zeigen die Hühnervögel im Allgemeinen ein so schönes und farbenprächtiges Gefieder, daß viele von ihnen in dieser Hinsicht — denken wir nur an Pfau, Pfau-, Gold-, Amherst-, Glanz-, Argus-Fasan, Tragopane, Kronwachtel, einige Haushühner, auch Perlhühner u. a. — mit den prachtvollsten Erscheinungen der übrigen Vogelordnungen es aufnehmen können; anderseits begegnen wir aber auch verschiedenen Arten, namentlich aus den gemäßigten und kälteren Erdstrichen (Feld-, Wald-, Schneehühner), welche ein einfaches, anspruchsloses Kleid tragen. Das Gefieder der Männchen zeichnet sich durch größeren Reichthum und Farbenpracht aus, während das der Weibchen schlichter erscheint; in einigen Fällen, wie bei Perlhuhn und Ohrfasanen, sind die Geschlechter gleich gefärbt.

Auch das Kleid der Jungen weicht wiederum von dem der Alten mehr oder minder erheblich ab. In der Regel ähneln die Jungen in den ersten Altersstufen der Mutter, jedoch schon nach wenigen Monaten, oft sogar schon nach Wochen, lassen sich die jungen Männchen an der lebhafteren oder intensiveren Färbung erkennen. Das ausgefärbte Alterskleid erreicht zur Fortpflanzungszeit den höchsten Grad von Schönheit und Vollkommenheit, allein gegen den Schluß derselben hin, wenn die Federn in Folge des längeren Gebrauchs, der Einwirkung von Licht, Witterung u. s. w. unscheinbar geworden, nußt es sich schnell ab, die Farben verblassen, die Federn fallen leicht aus und ersetzen sich bald durch neue: der Vogel ist in der Mauser begriffen.

Der Vorgang der Mauser fällt bei den Hühnervögeln in das Ende des Sommers oder den Anfang des Herbstes, die Dauer derselben ist nicht durchweg gleich. Während des Federwechsels, welcher an verschiedenen Stellen beginnt, aber immer insofern gleichmäßig verläuft, als er sich stets auf die entsprechenden Federn der beiden Körperhälften erstreckt, lebt der Vogel gern zurückgezogen und stiller als sonst. Das nun angelegte Winterkleid ist vielfach einfacher, unschöner — wenn auch der Unterschied nicht so sehr in die Augen fällt, als bei vielen Schwimmvögeln —, und erst gegen den Frühling hin erhöhen sich die Farbentöne wiederum aufs neue, der Vogel legt sein Hochzeitkleid an, dessen Schönheit durch die dann ebenfalls lebhafteren Farben der Kämme, Kinnlappen und anderen den Hühnervögeln eigenen häutigen Anhängsel vermehrt wird.

Um das Gefieder wasserdicht zu machen, besitzen die Vögel eine zweitheilige Talgdrüse, die sogenannte Öl- oder Bürzeldrüse (Uropygialdrüse), welche über der Schwanzwurzel liegt. Beim Ordnen des Gefieders fährt der Vogel mit dem Schnabel öfter über die Öffnung der Drüse und fettet dann mit dem Inhalt derselben die Federn ein, so daß diese das Wasser ablaufen lassen; daher erklärt es sich auch, daß die Bürzeldrüse bei den Wasservögeln besonders ausgebildet ist. Sie hat bei den Hühnervögeln eine platt herzförmige Gestalt und ist fast bei allen von einem Federkranz umgeben. Nach Kosmann ist ihre Entstehung bei dem im Ei sich entwickelnden Hühnchen zuerst am zehnten Bruttage zu bemerken.

Geflügelgucht.

Die Hühnervögel sind Weltbürger im vollsten Sinne des Wortes; keinem Welttheile fehlen sie, wenn sie auch zumeist der alten Welt angehören. Ihre Hauptentwicklung hat die Ordnung der Hühnervögel in der alten Welt und speziell in Asien gefunden, namentlich ist das Festland und die Inselwelt Südasiens bewohnt von einer reichen Anzahl der schönsten und farbenprächtigsten Arten, und diese gefiederten Bewohner der Waldungen jener gesegneten Landstriche waren es auch besonders, welche zuerst gezähmt, zu Hausvögeln gemacht und dann auch von den Kulturvölkern Europas als solche übernommen, verbreitet und weiter gezüchtet wurden.

Obgleich sich auf jedem Terrain Hühnervögel finden, indem manche die Wälder, andere bebaute Felder, grasreiche Ebenen, sandige Steppen und Wüsten, hohe Gebirge, die Moosflächen des Nordens bewohnen, bevorzugen doch die meisten von ihnen den Wald, und zwar die lichtereren Stellen desselben. Jede Art weiß unter den für sie obwaltenden Verhältnissen sich Nahrung zu verschaffen. Die meisten von ihnen suchen dieselbe, wenn auch nicht völlig, so doch zu nicht unwesentlichen Theilen durch Scharren auf dem Erdboden zu erlangen. Sie trinken schöpfend, indem sie den Schnabel ins Wasser tauchen und füllen, alsdann den Kopf heben und das Wasser hinablaufen lassen. Als Scharr- und Erdbvögel, bei ihrem schwerfälligen Bau mit den kurzen Flügeln, sind sie ja auch vornehmlich auf den Erdboden angewiesen, sie scharren hier nach Nahrung, baden (paddeln) sich hier im Sand und Staub, halten zum Theil auch hier ihre Nachtruhe, verrichten hier ihr Fortpflanzungsgeschäft und suchen sich am liebsten durch Laufen auf dem Boden weiter zu bewegen. Sie leben gesellig und fast durchgängig — Ausnahmen bilden die in Monogamie, d. h. paarweise lebenden Fockos, Perl- und Haselhühner und jedenfalls auch Flug- und Steppenhühner — in Polygamie (Vieleheigkeit), d. h. ein Männchen, welches sich gewöhnlich durch Größe, Stärke und vielfach auch durch besonders glänzendes Gefieder auszeichnet, lebt mit mehreren oder zahlreichen Weibchen vereint; es führt und bewacht sie, zeigt aber auch Strenge und Eifersucht, vertheidigt sie, bezw. seine Herrschaft muthig gegen Nebenbuhler, ohne sich aber anderseits in der Regel viel um Nestbau und Brutpflege zu kümmern. Die Gefangenschaft hat allerdings in dem Liebes- und Eheleben der Vögel manche Änderung herbeigeführt und eheliche Treue läßt sich nur selten beobachten.

Sind die Hähne an und für sich schon sehr streitbarer Natur, so befinden sie sich namentlich zur Zeit der Paarung und Fortpflanzung in ungemeiner Erregung; ihre Leidenschaft steigert sich dann bis aufs höchste und bewirkt, daß die Thiere oft in die erbittertsten Kämpfe gerathen. Während der Hahn also seine Herrschaft zu möglichster Ausdehnung und Unumschränktheit zu bringen sucht, machen auf der anderen Seite die Hennen kaum einen Unterschied in ihrer Wahl. Für das Nest sorgen die letzteren, allerdings verwenden sie auf die Herstellung desselben keine besondere Mühe und Kunst. Es wird, mit wenigen Ausnahmen, auf dem Erdboden, in einer leichten Vertiefung oder Mulde, vielleicht noch unter dem Schutz eines Busches oder zwischen Gras und Getreide, immer aber möglichst versteckt hergerichtet; manchmal enthält die Mulde keine besonderen Neststoffe, manchmal jedoch einige Grasshalme oder auch wenige Federn.

Meist besteht das Gelege — abgesehen natürlich von den Hühnern in der Gefangenschaft — in einer größeren Anzahl (bis 15, 18, 20, wohl nicht mehr) von Eiern, welche entweder einfarbig (weiß, gelblich, grau, bläulich oder bräunlich) sind oder auf solchem Grunde dunklere Punkte und Tüpfel, bezw. größere Flecken zeigen und von der Henne unter eifriger Hingebung allein bebrütet werden. Nach drei- bis vierwöchentlicher, zuweilen auch noch längerer Bebrütung der Eier

entschlüpfen denselben die mit dichtem, gewöhnlich graulichem und bräunlichem Flaum bedeckten Zungen. Als Nestflüchter vermögen sie sogleich der Mutter zu folgen und vom ersten Tage an schon die von der Alten durch Scharren bloßgelegte oder sonst vorgefundene Nahrung aufzuspüren, welche zunächst in kleinen Insekten und Würmern, Sämereien und zartem Grünzeug besteht. Sie werden von der Mutter manchmal in Gemeinschaft mit dem Vater geführt und nach Bedürfniß unter die wärmenden und schützenden Flügel genommen. Das Wachsthum und die Entwicklung geht rasch vor sich, nach einigen Wochen oder Monaten bedürfen sie der Fütterung nicht mehr, sie machen sich allmählich selbständig und verlassen gewöhnlich im Herbst, spätestens im folgenden Frühjahr, die Alten gänzlich. Das reine Dunenkleid behalten sie nur wenige Tage, dann — bei manchen Arten schon am 1. oder 2. Tage — zeigen sich die Schwingen und bald darauf entwickeln sich auch die anderen Federn. Nach drei-, auch viermaligem Federwechsel der Jugendkleider wird endlich, im ersten, zweiten oder dritten Jahr, das ausgefärbte Alterskleid angelegt. Und wenn manche schon im ersten Herbst ihres Lebens sich zu paaren suchen, schreiten andere erst im nächsten Jahr oder noch später zur Fortpflanzung.

Eine, in der ganzen Vogelwelt einzig dastehende Ausnahme in bezug auf die Fortpflanzung machen die sog. Wallnister oder Großfußhühner Australiens und benachbarter Inseln. Sie legen ihre Eier in etwa meterhohe, aus Laub und Genist zusammengescharrte Haufen und überlassen die Ausbrütung der sich durch die Färschung der Pflanzentstoffe entwickelnden Wärme. Die Zungen entschlüpfen den Eiern als mit Federn bekleidete, selbständige Vögel, welche binnen kurzer Zeit flugfähig sind. (Näheres über die Fortpflanzung der einen Art, des Talegallahuhns, namentlich auch über die in der Gefangenschaft an demselben angestellten Beobachtungen, habe ich im Jahrg. 1876 der „Natur“ und Jahrg. 1881 des „Geflügelhof“ mitgetheilt.)

Vertheilen wir die zur Ordnung der Fühnervögel gehörenden Arten auf 9 Familien — Flug- oder Wüstenhühner, Wald- oder Kaufsüßhühner, Feldhühner, Laufhühner, Fasanvögel, Großfußhühner, Hockhühner, Schopf- und Steißhühner —, so kommen zunächst die vierte und die letzteren vier Ordnungen soviel wie gar nicht in Betracht, denn die dahin zählenden Vögel eignen sich, so hübsche und interessante Arten auch darunter sind, aus verschiedenen Gründen wenig für die Zwecke des Liebhabers und keinesfalls für die der wirtschaftlichen Geflügelzucht: sie bilden sehenswerthe Objekte zoologischer Gärten. Fast dasselbe gilt, wenigstens für unsere deutschen Verhältnisse, von den ersten beiden Familien; dagegen bietet uns die der Feldhühner verschiedene ansprechende Arten zur Bevöllerung unserer Volieren, und die übrigbleibende Familie endlich, die der Fasanvögel, ist bekanntlich die bedeutsamste von allen, da sie uns einerseits das wichtigste Nutzgeflügel, andererseits die herrlichsten Ziervögel liefert. Deshalb werde ich auch, abweichend von der sonst üblichen Reihenfolge, die Fasanvögel voranstellen.

### Die Fasanvögel (Phasianidae)

vertreten den eigentlichen Typus der Fühnervögel. Es gehören zu ihnen die größten Arten derselben, nämlich die Truthühner, die meisten der übrigen aber haben etwa die Größe unseres gewöhnlichen Haushuhns. In Süd- und Mittelasiens heimatlichen die meisten Arten, in Afrika dagegen nur die Perlhühner und das Fasan-Buschhuhn (Phasidus), in Amerika blos die Truthühner, und den Erdtheilen Australien und Europa fehlen die Fasanvögel ganz, da die Haushühner und die übrigen als Hofgeflügel gehaltenen Fühnervögel nicht wild hier vorkommen; allenfalls könnte man für Europa den bis hierher verbreiteten gemeinen Fasan als Wildhuhn bezeichnen. Sie bewohnen bewaldete Gebiete, sei es im Gebirge, sei es in der Ebene, ungern gehen sie auf ganz offene Landstriche; am Tage halten sie sich meist am Boden auf, zur Nachtruhe bäumen sie auf. Der größeren Übersichtlichkeit wegen scheidet man die artenreiche Familie der Fasanvögel in 7 Unterfamilien oder Gruppen: eigentliche Fasane, Fasanhühner, Glanzfasane, eigentliche Fühner, Pfauen, Perlhühner und Truthühner. Wiederum aber stelle ich die für uns wichtigsten Gruppen zusammen, und zwar so, daß die das Nutzgeflügel liefernden voranstehen und die das Ziergeflügel bildenden Gruppen sich überflüssig anreihen; es ergibt sich demnach folgende Anordnung: 1. Fühner, 2. Truthühner, 3. Perlhühner, 4. Pfauen, 5. Fasane, 6. Fasanhühner, 7. Glanzfasane.

## I. Haushühner.

Nachdem die Ordnung der Fühnervögel im Allgemeinen gekennzeichnet worden, sei nur noch auf die für die Gruppe der Haus- oder Kammhühner besonders charakteristischen Merkmale hingewiesen. Der Oberkopf trägt einen fleischigen, gezackten Kamm, und zu beiden Seiten des Unterschnabels oder nur in der Mitte des Kinnes hängt ein fleischiger Hautlappen herab; Kamm, Kinnlappen und Gesicht sind nackt. Der Fuß ist mittelhoch und beim Hahn mit kräftigem, leicht gebogenem Sporn versehen, welcher bei der Henne fehlt oder nur angedeutet und ausnahmsweise ausgebildet ist. Der Schwanz ist kürzer als die Flügel und besteht aus 14 Steuerfedern, welche in zwei Gruppen sich dachförmig gegeneinander legen; die Oberschwanzdeckfedern des Hahns sind verlängert und gebogen und überragen als Sicheln die aufgerichtet getragenen Steuerfedern. Das Gefieder des Hahns ist überhaupt reich und prächtig; die Federn des Halsbehangs sind lanzettförmig (wie es unter den übrigen Fasanvögeln bei den Blutfasanen vorkommt), die Bürzelfedern bilden den Sattel. Die Flügel sind kurz und stark gerundet, die vierte bis siebente Handschwinge die längsten.

Mit der Frage über die Abstammung, das Alter und die Geschichte des Haushuhns und seiner Rassen hat man sich namentlich in neuester Zeit mehrfach beschäftigt, und vor Allem sind hier die Untersuchungen und Arbeiten Ch. Darwin's, L. F. Zeitlees' und Victor Hehn's hervorzuheben. Darwin widmete den bezüglichlichen Erörterungen den Haupttheil des 7. Kapitels seines Werkes: „Das Variiren der Thiere und Pflanzen im Zustande der Domestikation“ (1. Band I, S. 257 ff. der zweiten deutschen Ausgabe, 1873); Zeitlees veröffentlichte die Ergebnisse seiner Studien im „Zoolog. Garten,“ Jahrg. 1873/74 und in den „Mittheilungen des Ornitholog. Vereins in Wien,“ Jahrg. 1878; Hehn giebt eine übersichtliche Darstellung der älteren Geschichte des Haushuhns in seinem Buche: „Kulturpflanzen und Hausthiere in ihrem Uebergang aus Asien nach Griechenland u.“ (4. Aufl. 1882 S. 260 ff.)

Darwin sieht seine Aufgabe vom Standpunkt des Zoologen und Zoogeographen aus an und sucht möglichst viel Material zur Lösung der Frage beizubringen, um dann — nach vergleichender Betrachtung der vier Wildhuhn-Arten, der Rassen des Haushuhns in ihren äußeren und inneren Eigenthümlichkeiten u. und gestützt auf Mittheilungen von Züchtern und englisch-indischen Naturforschern — mit der ihn auszeichnenden Geistesstärke und Konsequenz Schlüsse zu ziehen; er hält (S. 260) „die Annahme der Ansicht, daß alle Rassen von irgend einer elterlichen Stammform herrühren, nicht für unüberseiglich schwierig, und diese einzelne Art, von welcher man vernünftigerweise annehmen kann, daß alle Rassen davon abstammen, ist der Gallus Bankiva, er entspricht offenbar jeder Anforderung.“ Zeitlees berücksichtigt auch die während der letzten Jahrzehnte bei Ausgrabungen mehrfach aufgefundenen, aus vorgeschichtlicher Zeit stammenden Reste von Fühnern (Gallus), um dann jedoch ebenfalls zu dem Schluß zu kommen, daß unsere jetzigen zahmen Fühner größtentheils oder ganz von dem in Indien heut noch wildlebenden Bankivahuhn abstammen — eine Ansicht, welche gegenwärtig fast durchweg von Kennern und Forschern getheilt wird, obgleich auch einzelne Andere, wie L. J. Fitzinger, eine ganz abweichende Meinung geltend zu machen suchen. Auf die historisch-sprachwissenschaftliche Arbeit Hehn's, welcher ebenfalls annimmt, daß das Haushuhn vom Bankiva abstammt und sich von Osten nach Westen verbreitet hat, werden wir weiterhin verschiedentlich zu sprechen kommen.

**Vorgeschichtliches.** Zunächst sei auf die erwähnten Ueberreste von Fühnervögeln aus vor- oder frühgeschichtlicher Zeit ein Blick geworfen.

Tritt der Mensch, soviel bis jetzt erforscht, erst in der Diluvialzeit auf, so hat man Vögel bereits aus der Juraformation (*Archaeopteryx*, Urvogel) nachgewiesen, und die Hühnervögel insbesondere reichen, nach den bisherigen Funden, bis in die Tertiärzeit zurück, und zwar in deren jüngere und mittlere (pliocäne und mio-cäne) Periode. Das Klima derselben war ein bedeutend wärmeres als unser jetziges, die Baumwelt, welche wir aus den Versteinerungen kennen lernen, hatte große Ähnlichkeit mit der des heutigen Indiens, resp. der der Mittelmeerländer, und es konnten sehr wohl Hühner, Fasanen und ähnliche Vögel, wie sie gegenwärtig in Indien und dessen Nachbarländern heimateten, bei uns leben. Man hat denn auch einige derartige Funde gemacht, welche beweisen, daß zur Tertiärzeit mehrere Fasan- und Huhn-Arten unseren Erdtheil bewohnten. So beschrieb Alb. Gaudry 1862 nach den in der Knochenbreccie (Knochenlehm) von Pikermi bei Athen gefundenen Resten einen Fasan, den *Phasianus Archiaci*, und ein Huhn, den *Gallus Aesculapii*, und Bravard entdeckte in dem obertertiären, vulkanischen Tuff von Ardes bei Yssore, Depart. Puy-de-Dôme, das bespornte Mittelfstück des Tarsus (Lauf) einer Hühner-Art, welche P. Gervais *Gallus Bravardi* benannte. Während das Keßinlahnhuhn etwas größer gewesen sein mag als das Sonnerathshuhn, wird Bravard's Huhn, nach Gervais Ansicht, bezüglich der Größe in der Mitte zwischen Pfau und Haushuhn gestanden, mit dem letzteren aber starke Ähnlichkeit gehabt haben.

War das Klima unseres Erdtheils in der ersten Periode der Tertiärzeit ein tropisches, so läßt sich aus den Veränderungen der Pflanzenwelt nachweisen, daß die Temperatur im weiteren Verlauf derselben in Abnahme begriffen und gegen das Ende dieses Zeitalters, im Vergleich zu früher, bedeutend gesunken war, und mit Beginn der Quartärzeit, des Diluvium, wurde das Klima kalt, schnee- und regenreich. Es leuchtet wohl ein, daß eine Zeit, in welcher Renthier, Moschusochs, Lemming, Murmelthier, Bären, Singschwan, Schneegans, Schneehuhn und andere Thiere kalter Erdstriche im Herzen Europas sich wohl fühlten und hier zahlreich vorkamen, nicht die Bedingungen erfüllen konnte, welche die Hühner- und Fasanvögel an ihren Aufenthalt stellen, um leben und gedeihen zu können. Wir dürfen sonach schließen, daß das Huhn mit Ende der Tertiärzeit, wie viele andere Thiere, in Europa verschwand, daß es ausstarb. Dieser Ansicht ist unter Anderen einer unserer berufensten Kenner der Quartärzeit und ihrer Fauna, Herr Prof. Dr. Nehring-Berlin, welcher mir freundlichst mittheilt, daß er bei seinen vielen Ausgrabungen noch nie etwas gefunden habe, was auf ein diluviales Huhn schließen lasse, daß vielmehr alle aus dieser Periode ihm zu Händen gekommenen Reste von hühnerartigen Vögeln auf Schneehuhn bezogen werden müßten und die überhaupt von ihm untersuchten oder in Höhlen u. gefundenen *Gallus*-Reste der ganz späten vorgeschichtlichen oder der frühesten geschichtlichen Zeit entstammten, also dem Alluvium bereits angehören. Wir dürfen wohl annehmen, daß das Haushuhn in der sog. Bronzezeit in Europa eingeführt wurde, und zwar scheint dies auf mehreren Wegen geschehen zu sein: Südeuropa erhielt es über Vorderasien, Griechenland bekam es jedenfalls zuerst und von da wurde es nach Italien gebracht. Nach dem mittleren und nördlicheren Europa kann es auf verschiedene Weise gelangt sein: entweder direkt — indem es von Osten her durch Südrußland, Polen

und Ungarn zu den arischen Völkerstämmen der Kelten, Gallier, Germanen, welche Mittel- und Nord-Europa bewohnten, sich verbreitete, d. h. indem es auf demselben Weg, welchen jene Völkerschaften bei ihrer Einwanderung zurückgelegt hatten, zu uns kam —, oder die Donauländer herauf, oder von Italien aus auf den oben erwähnten Handelswegen durch Vermittelung der Etrusker; vielleicht wurde es auch unmittelbar von Osten und dann von Italien her eingeführt, später mögen außerdem noch andere Wege benutzt worden sein. Hier handelt es sich zunächst um die erste Einführung, und diese fällt in die keltogermanische Periode; in der dieser folgenden römisch-germanischen Periode war das Huhn in Mittel- und Südeuropa bereits ein sehr bekanntes Hausthier. Aus jener fehlen uns geschichtliche Aufzeichnungen und Zeugnisse, aus dieser liegen sie vor. Damit aber sind wir an der Grenze der Vorgeschichte angelangt, für deren Vorgänge der Gesteins- und Versteinerungs-Kundige Beweise in dem Erdbinneren findet, und wir betreten nun den Boden der eigentlichen Geschichte und Alterthumskunde, um hier Rundschau zu halten.

Bevor wir dazu übergehen, sei noch ein Blick zurückgeworfen. Zunächst haben wir gesehen, daß während der warmen Tertiärzeit Hühner in Europa lebten, daß diese aber mit Ende derselben oder zu Anfang der kalten, schnee- und regenreichen Diluvialzeit (Eis-, Gletscherzeit) aussterben mußten und daß demzufolge während dieser viele Jahrtausende umfassenden Periode (zur Mammuth- und Renthierzeit) ein Huhn in Europa fehlte. Weil sonach keine Stammart vorhanden war, so konnte der Mensch der jüngeren Steinzeit das Huhn noch nicht als Hausthier haben, und die Bewohner Europas hätten dieses Hausgeflügel auch in den folgenden Zeitaltern nicht gehabt, wenn es nicht eingeführt worden wäre aus einem anderen Erdtheil. Da nun Afrika keine Hühner besitzt, bezw. besaß, da aber andererseits Europa von Osten, von Asien her neu bevölkert wurde, arische Völkerstämme in unseren Erdtheil einwanderten und zur Bronzezeit asiatische Kultur nach hier verpflanzt wurde, so kann unser Haushuhn auch nur aus Asien, und zwar während der eben angegebenen Zeit, zu uns gebracht worden sein. Es fragt sich bloß, von welchem, resp. von welchen der im Folgenden zu schildernden Wildhühner dasselbe abstammt.

#### Die Wildhühner

bewohnen Asien, und zwar nur dessen südliche Gebiete, also Indien und die benachbarten Inseln. Man unterscheidet gewöhnlich vier gute Arten: das Bankiva-, Ceylon-, Sonnerats- und Gabelschwanz-Huhn, von denen das drittgenannte zuerst aufgefunden und beschrieben wurde. Man hat früher noch andere Arten Wildhühner beschrieben und sich dabei zum Theil auf recht zweifelhafte Objekte oder Berichte gestützt; neuere Forschungen haben denn auch Aufklärungen gebracht und jene Arten als Bastarde von Wild- und Haushühnern — derartige Vermischungen kommen in der Heimat der Wildhühner nicht selten vor — oder als Varietäten, bezw. Spielarten der Haushühner nachgewiesen.

Namentlich war es der Naturforscher G. J. Temminck, welcher in seiner Naturgeschichte der Hühnervögel („Histoire naturelle des gallinacés“, 1813) außer Bankiva-, Sonnerats- und Gabelschwanz-Huhn noch mehrere andere Hühner als besondere Arten behandelt; so das Riesenhuhn (*Gallus giganteus*), das Regenhuhn (G. Morio), das Seidenhuhn (G. lanatus), das Strupphuhn

(*G. crispus*) und das schwanzlose Huhn (*G. ecaudatus*). Die letzteren vier sind bekanntlich nur als Abarten des Hausvögels zu betrachten, und ein Riesen- oder Jagohuhn, von welchem Temminck nur einen Fuß aus Java zugesandt erhielt, hat man in der vermeintlichen Heimat — Sumatra und Java, auch südliches Vorderindien (nach Gray) — als Wildvögel noch nicht gefunden. Im Gegenteil, schon der Reisende William Marsden, welcher in seiner „Beschreibung der Insel Sumatra“ (deutsch 1785) das Jagohuhn zuerst erwähnt, spricht von ihm als einer zahmen Rasse, denn er sah z. B. einen Hahn, welcher von einem gewöhnlichen Speisetisch fraß, und dies kann doch nur ein Hausvögel gewesen sein. Man wird wohl nicht fehl gehen, wenn man (vergl. S. 33) das Jagohuhn als ein Malayan-Huhn anspricht; darauf deutet auch der von Temminck abgebildete vierzehige, unbefiederte Fuß. Darwin nimmt bei Beschreibung der Wildvögel in seinem Werke: „Das Variiren der Thiere und Pflanzen“ (deutsche Ausgabe 1873, I. Bd. S. 262) zwar auch auf den *Gallus giganteus* Bezug, aber nur, um zu betonen, daß dieses Huhn so oft in einschlägigen Büchern als wilde Art aufgeführt worden ist, trotzdem Marsden von ihm als einer zahmen Rasse spricht, und um darauf hinzuweisen, daß auch das Exemplar des britischen Museums offenbar das Ansehen einer domestizierten Varietät hat; und in einer Anmerkung heißt es: „Kein Ornitholog hält jetzt diesen Vogel für eine besondere Art.“

Dagegen sind einige Ornithologen geneigt, neben Bankiva-, Ceylon-, Sonnerats- und Gabelschwanz-Huhn noch zwei Arten Wildvögel aufzustellen resp. anzunehmen: das Bronze- und das Sulu-Huhn. Doch wird man gut thun, ein endgiltiges Urtheil bezüglich dieser Frage noch nicht zu fällen, zumal von diesen „Arten“ nur einzelne männliche Vögel (welche auch nicht genau übereinstimmen), Weibchen also noch gar nicht zu uns gekommen sind.

Der Bronzevögel (*Gallus aeneus*, Temm.) wurde bereits von Temminck (*Coq bronze*) nach einem ihm bekannt gewordenen Exemplar beschrieben. Der Beschreibung nach würde der Bronzevögel sehr dem Gabelschwanz-Huhn ähneln, nur stärker als dieser sein, und daher sah sich auch Bluth veranlaßt, den Bronzevögel als einen Bastard vom Gabelschwanz-Huhn und Hausvögel zu erklären: Kamm ungezähnt, an der Kehle nur ein Lappen; Halsfedern metallisch grün und purpurn glänzend, die langen, schmalen Federn des Rückens, Bürzels und der Flügeldecken schwarz mit violettem Schimmer und mit glänzend rothbraunen Säumen, Schwanzfedern grün und purpurn schillernd, Unterkörper matt schwarz. Neuerdings sind wieder einzelne „Bronzevögel“ nach Europa gekommen, so je einer 1880 und 1881 in den Zoologischen Garten zu Hamburg. Diese beiden wichen jedoch, wie mir der Inspektor des Gartens, Herr W. L. Sigel, freundlichst mittheilt, mehrfach von einander ab; unter Anderem war der zweite Vögel größer als der erste (wie ein Phönixvögel) und außerdem hatte er gezähnten Kamm (bei dem ersten, welcher keine Sporen hatte, war dieser ungezähnt). Beide zeichneten sich durch purpurvioletten Glanz des Gefieders und kurz abgesetzte Stimme aus und wurden aus Java eingeführt. Etwaige weitere Mittheilungen behalte ich mir für später vor.

Im Jahre 1879 beschrieb R. B. Sharpe („Proc. Z. S.“ 1879, S. 217) als *Gallus stramineicollis* einen durch Mr. Burbridge von den Sulu-Inseln (Inselgruppe zwischen Borneo und den Philippinen) erhaltenen Vögel. Obgleich Burbridge, welcher den Vögel von einem Sulu-Inulaner bekam, nicht dafür bürgen kann, daß es ein wildlebender Vögel sei, so hält ihn doch Sharpe, und mit ihm andere englische Ornithologen, für eine gute, wohl unterscheidene Art. Der Vögel ist oberseits im Allgemeinen schwarz, grün und purpurn glänzend; Flügeldecken in der Mitte kupferbraun glänzend, große Flügeldeckfedern und Schwingen schwarz, zweite Schwingen außen grün; Federn des Unterrückens und Bürzels strohgelb mit dunklem, schwarzem oder grünem Längsstrich in der Mitte; obere Schwanzdecken und Glanzfedern olivgrün; Oberkopf und Nacken schwarz, Hinterhals, Halsseiten und Halsbehang strohgelb, untere Federn des Hinterhalses mit grünem Längsstrich in der Mitte; Unterkörper schwarz mit grünem Glanz; Kamm klein, Gesicht und Kehle nackt. — Sonstige Nachrichten über das Huhn stehen noch aus.

**1. Das Bankivahuhn** oder rostfarbige Wildvögel — *Gallus Bankiva*, Temm. (*G. ferrugineus*, Gmelin); im Englischen: Bankiva Jungle-fowl, im Französischen: Coq et Poule Bankiva, von den Malayan *Ayam-utan* (= Waldvögel), auf den Philippinen und von den Javanesen auch häufig *Manuk* genannt.

Der Hahn gleicht in Gestalt, Körperbau und Färbung ziemlich einem kleinen rothen, schwarzbrüstigen Landhahn oder einem kleinen schwarzbrüstigen englischen Kämpferhahn. Die Gesamtlänge, von der Schnabel- bis Schwanzspitze, beträgt etwa 65 cm, wovon auf den Schwanz 38 cm kommen, die Flügel sind 22, der Lauf ist 7 cm lang. Doch kommen auch kleinere Exemplare vor, wie man denn überhaupt von dieser Art gewöhnlich drei Rassen: eine bengalische oder vorderindische, eine burmesische oder hinterindische und eine malayische oder südöstliche, annimmt, die sich hinsichtlich der Größe und auch der Färbung wohl unterscheiden — jedenfalls ein Beweis für die Veränderlichkeit der Art und ihre Neigung zur Rassenbildung und somit ein Fingerzeig für die Behandlung der Frage von der Abstammung des Haushuhns. Das Gewicht des Hahns soll sich auf ca. 2 $\frac{1}{4}$  Pfund stellen. Die Haltung des Hahns ist eine aufrechte, stolze, nur der Schwanz wird mehr nach Art der Fasanen getragen. Der Schnabel ist hornfarben, der von den Nasenlöchern an nach dem Hinterkopf gehende Kamm aufrechtstehend, einfach, gezackt und — wie das nackte Gesicht, die nackte Kehle und die mäßig langen Kinnlappen — roth, die Ohrfläppchen sind weiß (oder roth), die Augen orangeroth, die unbefiederten Beine schwärzlichgrau (dunkelbleigrau) und gut bespornt; das Gefieder ist dicht, fest, knapp anliegend, das an Nacken, Hals, Unterrücken (Sattel) lang, schmal, zerschliffen. Die Färbung ist sehr hübsch: Kopf und Hals goldgelb; Ober Rücken purpurbraun, Mittelrücken und kleine Flügeldeckfedern dunkel kastanienbraun, purpurglänzend, mittlere und große Flügeldeckfedern und Schwingen dritter Ordnung blauschwarz mit grünem Schiller; Armschwingen an der Außenfahne kastanienbraun, an der inneren schwärzlich, Handschwingen schwarzgrau, an der Außenfahne rostgelb; Sattel- oder obere Schwanzdeckfedern orangeroth, goldglänzend; der ziemlich wagerecht getragene Schwanz sammt Sichel- und Seitenfedern schwarz mit grünlichem Metallglanz; die Unterseite: Brust, Bauch und Schenkel, schwarz. — Bei einem, im Berliner zoologischen Museum stehenden jungen Hahn ist der Hals noch mit kurzen schwarzen, grün schillernden Federn bedeckt, doch sind einzelne der goldgelben Federn, wie sie der Halsbehang ausgefärbter Hähne zeigt, bereits durchgebrochen; auch am Hinterkopf bemerkt man die hervorbrechenden orangefarbenen Federn; Kamm und Kinnlappen sind erst wenig entwickelt, im Übrigen gleicht dieser Hahn fast dem alten. Nach der Brutzeit sollen dem Hahn zuweilen die langen gelben Nackenfedern ausfallen und durch schwärzlichgraue, kurze Federn ersetzt werden; er würde dann also einem jungen, unausgefärbten Hahn gleichen.

Die Henne ist kleiner und schwächer als der Hahn, die Länge beträgt etwa 43 cm, wovon 18 cm auf den Schwanz zu rechnen sind; Kamm und Kinnlappen sind ganz unbedeutend, der Schwanz wird fast wagerecht getragen. Hinsichtlich der Färbung ähnelt sie auffallend den sog. lohfarbenen, dunkel- oder schwarzbraun gesprenkelten Hennen des Landhuhns. Die Oberseite ist, mit Ausnahme des schwärzlichen Oberkopfes und der dunkelbraunen, bläsigelb gesäumten Halsfedern, gelblichbraun (lohfarnen) mit zahlreichen schwarzbraunen Stricheln oder Sprenkeln; die Schwingen sind braun mit helleren, aschgrauen Außenfahnen, die Schwanzfedern dunkel braungrau und gesprenkelt, Brustfedern blaß rostbraun, in der Mitte hell längsgestrichelt; nach dem Unterleib hin wird die Färbung noch etwas blässer, in der After- und Weichengegend dagegen dunkel.



Die größere, sog. malayische Rasse ähnelt, nach Weber, noch mehr „unseren zahmen, ächten Bankivas“, sie ist jedoch weit größer als diese, hat kräftigere, fattere Färbung (namentlich der Hahn) als die indischen Rassen und größere, rothe Ohrklappen.

Die eben ausgeschlüpften Küken sind im Dunenkleid oben bräunlichgelb, zwei dunkelbraune, gleichlaufende Streifen ziehen sich vom Kopf nach dem Schwanz, ein eben solcher Streifen über die Augen (Zügelstreif); die Unterseite ist weißlichgelb, „ganz wie bei den Küken unserer zahmen, ächten Bankivas“.

Der Verbreitungsbezirk des Bankivahuhns ist ein weit ausgebehnter, denn er umfaßt das Festland von Ostindien und Hinterindien mit Malakka, ferner die benachbarten Inselgruppen. Es bewohnt dort bewaldete Gegenden und hält sich hier scheu und verborgen in lichten Borkwäldern oder auch in den Bambus-Dickichten (Dschungeln) auf; feuchte und heiße Orte meidet es, Waldungen in der Nähe angebauter Ländereien scheint es vorzuziehen, und man sieht es dann auch Morgens und Abends oft in Ketten von 20 und 30 Stück auf den Feldern. Werden sie hier jedoch überrascht, so suchen sie schleunigst den Wald oder das Dickicht zu gewinnen. Die Beobachtung dieser Vögel ist also infolge ihrer Scheu sehr erschwert, und am ersten glückt es eben, wenn sie des Morgens auf die freieren Plätze hinaustreten, um hier dem Auffuchen ihrer in Sämereien und Knospen, ganz besonders auch in Kerbhieren und Gewürm bestehenden Nahrung obzuliegen. Man würde oft gar nicht wissen, daß die Waldungen oder Dschungeln sie beherbergten, verriethen die Hähne namentlich Morgens und Abends ihre Anwesenheit nicht durch munteres Krähen. Das letztere ähnelt ganz demjenigen des Bantam-, bezw. des Hausvohns, nur wird der letzte Ton nicht so lange ausgehalten; auch die Stimme der Henne ist der der zahmen außerst ähnlich. Das Fleisch ist braun, nur an den Schenkeln weiß; das von jungen Hähnen soll ein köstliches Wildbret abgeben, das alter Vögel dagegen zäh und ziemlich unschmackhaft sein. Die Henne legt 8 bis 12, etwa 45 mm lange und 38 mm breite, rahmweiße Eier oft unter Bambusgebüsch oder dichtes Gesträuch, nachdem sie vorher zuweilen einige abgefallene Blätter oder etwas trocknes Gras zu einem einfachen Nest zusammengescharrt hat; wie Jerdon weiter angiebt, brütet sie gewöhnlich im Juni oder Juli, etwas früher als die Sonnerats-Henne.

Ein Hahn führt mehrere Hennen und zeigt sich ebenso eifersüchtig, herrisch und kampflustig wie unsere Hausvögel, sodaß er mit Seinesgleichen in den Waldungen oft genug in Streit geräth. Auch von dieser Kampflust der Hähne wissen die Bewohner jener Gegenden Nutzen zu ziehen. Man ist nämlich der Ansicht, daß die wilden Hähne besser kämpfen als die zahmen, daß sie diesen an Kraft und Gewandtheit weit überlegen seien. So z. B. werden auf den Philippinen verschiedene Rassen (Spielarten) als Kampfvögel benutzt, doch zieht man den „wilden Hahn“ (labugo tagalisch) wegen seines Muthes und seiner Kampflust allen sonstigen vor. Ähnlich ist es auch in anderen Gebieten, wo man Hahnenkämpfe veranstaltet, und die Bewohner jener Landestheile suchen natürlich wilde Bankivas auf irgend eine Weise zu fangen. Aus Ost-Sumatra berichtete („Ausland“, 1881, S. 734) Hr. Dr. B. Hagen, welcher mehrere Jahre hindurch dort zoologische Forschungen angestellt hat, von den Bankivahühnern, daß diese dort sehr häufig sind, aber scheu und verborgen in lichten Borkwäldern leben, oft jedoch mit den Hausvögeln sich vermischen und dieselben dann zur Flucht verleiten, häufig auch, besonders von den Batta, wie die Hausvögel gezähmt werden; und ferner: „Die Kampflust der Hähne gereicht ihnen zu ihrem Verderben, indem die Malayen ihre Fangmethode darauf gründen. Sie tragen einen halbgezähmten, wilden Hahn an

einen Ort, wo sie Waldbühner vermuten; die auf das laute Krähen des fremden Lockvogels erbozt herbeieilenden Hühne werden dann mit leichter Mühe die Beute der im Hinterhalte lauernden Malaien.“

Wie eben erwähnt, vermischen sich die wilden Bankiva dort, wo sie in der Nähe menschlicher Wohnungen leben, mit den Haushühnern, oder sie werden auch absichtlich von den Indiern und Malaien zur Kreuzung mit zahmen Hühnern benutzt; dadurch erzielt man Haus-, bezw. Kampfhühner, welche es manchmal zweifelhaft erscheinen lassen, ob man einen wilden oder einen zahmen Vogel vor sich hat. So sagt Hr. Dr. A. B. Meyer in Dresden von einem Kampfhahn von Manila, dessen Skelett er auf Tafel XII seiner „Abbildungen von Vogel-Skeletten“ abbildet, daß dessen Gefieder lebhaft an *Gallus Bankiva* erinnern, daß er aber das Exemplar doch nicht für einen ächten, wilden Bankiva halte, sondern für einen direkten Abkömmling desselben nach Kreuzung mit irgend welchem Rassehuhn. Ohne auf die Frage der Abstammung des Haushuhns, welche uns weiterhin beschäftigen wird, hier näher einzugehen, sei nur noch bemerkt, daß sich das Bankivahuhn auch bei uns in der Gefangenschaft fortgepflanzt, ebenso mit anderen Wild- und Haushühnern Bastarde gezogen hat, und daß die meisten der letzteren sowohl unter sich, als mit ihren Stammeltern fruchtbar sich gezeigt haben. Uebrigens versichert Jerdon bestimmt, daß auch in der Freiheit Vermischungen der neben einander wohnenden Hühnerarten vorkommen; sonach wäre bei etwaiger Aufstellung neuer Arten Vorsicht geboten, um nicht in den Fehler Temminck's zu verfallen.

**2. Das Ceylonhuhn**, auch Lafayette's, Stanley's oder Dschungel-Huhn — *Gallus Lafayetti*, Lesson; *G. Stanleyi*, Gray; *G. lineatus*, Blyth; im Engl.: Ceylonese Jungle-fowl, im Franz.: Coq de Stanley oder Coq de Lafayette —, von den Eingeborenen Ayam Katukoli genannt, wurde von Leschenault im Jahre 1821 auf Ceylon entdeckt und schließt sich der vorigen Art am nächsten an. Es ähnelt dem Bankivahuhn unheimlich, sodaß man es als eine Rasse des letzteren und eine Stammform des Haushuhns betrachten dürfte, würde es nicht vor allem eine ganz eigenthümliche Stimme haben. Im Uebrigen unterscheidet sich der Hahn vom Bankivahuhn durch folgende charakteristische Merkmale: der kurze, niedrige, schmal angelegte, einfache, schwach gezackte Kamm ist fast orangegelb und nur roth gesäumt; die nackten Beine sind blaßroth (fleischfarben) oder gelb, nicht schwärzlichgrau wie beim Bankiva; die Federn der Brust sind nicht schwarz, sondern gelbroth oder goldbraun mit dunkel-rothbraunem Mittelstrich; die langen, schmalen Halsfedern bilden einen Kragen und sind am Hinterhals orangegelb mit schwarzem Schaftstrich, am Vorderhals ähnlich denen der Brust; die Sattelfedern sind nicht orangeroth, lang und schmal, sondern glänzend schwarzblau, breit und abgestumpft; die rothbraune Flügeldecke des Bankiva fehlt hier, das Auge ist perlsfarbig, die nackte Kehle von einem aus abgerundeten, violettblauen Federn bestehenden Saum umschlossen. Schnabel, Sporen und Krallen sind bräunlich-hornfarben, Gesicht, Ohrgegend und die kurzen, gerundeten Kinnlappen roth und unbefiedert, die Sporen scharf, die Federn des Hinterleibes und der Schenkel schwarz (wie Bankiva), die der Schultern, Flügeldecken und des Rückens wie die der Brust, die großen Schwanz- oder Sichelfedern glänzend schwarzgrün und wenig gekrümmt, also ähnlich den Schwanzfedern der Fasanen. Die Größe beträgt wenig mehr als beim Bankiva.

*Tafel I.*

11

Gonnetate-Hühner.



Die Henne gleicht fast ganz der Bankivahenne. Der kleine, wenig bemerkbare Kamm und die gering entwickelten Kinnlappen sind gelb; das Gefieder zeigt die Färbung unserer sog. rebhuhnfarbigen Hühner, bezw. der Bankivahenne: braune Nacken- und Halsfedern mit weißlichen Schaftflecken, braune, schwarz gesprenkelte Rücken-, Flügeldeck- und Schwanzfedern, aschgraue, dunkelbraun quergebänderte Schwingen, hellgraue, schwarz gesäumte Unterleibfedern; die Iris ist perlgrau wie beim Hahn.

Die Jungen gleichen, den Mittheilungen Layard's zufolge, nach dem Aus-schlüpfen den Küden der gewöhnlichen Haushühner.

Im Gegegensatz zu dem Bankivahuhn hat das Ceylonhuhn einen sehr beschränkten Verbreitungsbezirk, denn es ist bis jetzt mit Sicherheit nur für die Insel Ceylon nachgewiesen. Hier findet es sich häufig, besonders in den ungebauten, waldigen Gebieten des Nordens, Nord- und Südwestens. Bezüglich des Freilebens verdanken wir dem englischen Forscher Layard hübsche Mittheilungen:

„Morgens und Abends kommt das Stanleyhuhn aus seinen Aufenthaltsorten heraus auf die Wege, angebauten Acker und andere Stellen. Die Hähne sieht man in der Regel allein, selten in unmittelbarer Gemeinschaft mit den Hennen, welche jedoch immer in der Nachbarschaft sind und sich zusammenhalten, selbst wenn ihre Brut von verschiedenem Alter ist. Die Hähne kämpfen sehr tapfer, die Zweikämpfe endigen oft mit dem Tode des einen. Da sie nicht selten mit den Hühnern allein liegender Höfe zusammentreffen, so begatten sie häufig die Haushehnen, denn sie haben mehr Muth als die Landhähne und sind mit scharfen Sporen bewaffnet; der Dschungelhahn bleibt dann regelmäßig Sieger, wenn der zahme Hahn sein Gegner ist. Die Henne wählt sich einen abgestorbenen Baumstumpf oder einen dichten Busch zum Nistplatz und legt 6 bis 12 rahmfarbige, fein rötlichbraun gesprenkelte Eier. Die Jungen kommen im Juni aus und werden bald nach abgestorbenen, liegenden Baumstämmen geführt, wo sie ihnen weiße Ameisen (Termiten) austrakt, welche sie eifrig verzehren. Bei feuchtem Wetter flüchtet sich das Dschungelhuhn in dichte Bäume, in deren Zweigen es mit hängendem Kopf und Schwanz trostlos sitzt; auch Nachts sitzen sie auf Zweigen und bäumen früh auf. Schwer kann man die Hühner zum Aufstiegen bringen; aber wenn sie dies thun, so geschieht es in der Weise der Fasanen. Sie laufen mit unglaublicher Schnelligkeit und wissen sich vor allem dadurch in Sicherheit zu bringen. Der Ruf des Hahns ist ein kurzes Krähen, welches den eifrig wiederholten Worten „George Joyce“ gleicht.“

Wie bereits erwähnt, kreuzt sich in der Heimat der Hahn oft mit zahmen Hühnern, und es muß deshalb umsomehr auffallen, daß alle bisher angestellten Versuche, das Ceylonhuhn zum Hausthier zu machen, fehlgeschlagen sind. Die erzielten Bastarde sollen unfruchtbar sein; dies berichtet z. B. Darwin von einem Hahn und einer Henne, welche Mr. Mitford auf die oben angegebene Weise erhalten hatte und die, beiläufig bemerkt, die Stimme des Ceylonhuhns geerbt hatten. Als abgeschlossen dürften aber die Untersuchungen in Betreff der Unfruchtbarkeit oder Fruchtbarkeit der Bastarde noch keineswegs zu betrachten sein. Die Einführung eines so prächtigen Vogels wäre sehr zu wünschen; bis jetzt ist er bei uns noch gänzlich unbekannt und meines Wissens nur im Zoologischen Garten im Regents-Park zu London vorhanden gewesen, bezw. noch vorhanden. Am 10. September 1873 kam ein Paar dahin, von welchem man im folgenden Jahre Junge zog, und im Dezember 1878 wurde wieder eine Henne dahin gebracht.

**3. Das Sonneratshuhn** — *Gallus Sonnerati*, Temm. (Phasianus Gallus, Sonnerat, Gmel., Lath.; Phas. indicus, Leach); im Engl.: Sonnerat's Jungle-fowl, im Franz.: Coq de Sonnerat, im Ind.: Rahn Komrah — ist diejenige der vier

genannten Wildhuhn-Arten, welche zuerst bekannt wurde. Der Franzose Pierre Sonnerat, welcher in den Jahren von 1774 bis 1781 Ostindien und China bereiste und dabei das Huhn in Ostindien entdeckte, beschrieb es und bildete es ab in der von ihm i. J. 1782 herausgegebenen Beschreibung der Reise („Voyage aux Indes orient“); er legte ihm den Namen Phasianus Gallus bei und hielt es für die Stammart unserer Haushühner, und diese Ansicht theilten auch andere Naturforscher, wie Gmelin, Buffon, Latham, bis zu Anfang unseres Jahrhunderts das Bankivahuhn entdeckt und dieses nun als Stammform des Haushuhns angesehen wurde.

Das Sonnerathuhn (s. Tafel I) unterscheidet sich vor Allem durch ein Merkmal von den übrigen Wildhuhn-Arten; allerdings kommt es nur dem Hahn zu, allein, es

ist durchaus charakteristisch, und wir finden etwas Aehnliches bei keinem anderen Hühnervogel überhaupt. Dieses Merkmal beruht in der Bildung der Federn des Halsbehangs.

Diese sind zwar lang und schmal, ihr weißer Schaft verbreitert sich jedoch gegen das Ende hin zu einer dünnen, flachen, glatten, länglich-rundlichen, gelben Hornscheibe oder Platte, welche etwa in der Mitte etwas eingengt ist; diese eigenthümliche Bildung hat zur Folge, daß die Federfahnen nicht spitz wie die Halsfedern anderer Hühner, sondern abgerundet erscheinen. Sie wiederholt sich übrigens in ähnlicher Weise bei den Seitelfedern und den kleinen und mittleren Deckfedern des Flügels, nur sind diese Federn kürzer als die des Halsbehangs, die Flügeldeckfedern zudem am Ende völlig abgerundet und mit glänzend-rothbraunem Schaft und Plättchen versehen. Derartig gebildete Federn, sogenannte Wachs- oder Schuppenfedern, finden wir, wie bereits erwähnt, bei keinem sonstigen Hühnervogel, wohl aber bei einzelnen anderen Vögeln, wie z. B. bei einem Sumpfvogel, dem Klaffschnabel, *Anastomus lamelligerus* (an Hals, Brust, Bauch, Schenkeln), ferner bei dem Seidenschwanz, *Bombycilla*



Fig. 2. Schuppenfedern.

*garrula* (Armschwingen, roth), auch einigen Papageien (am Kopf). Figur 2 stellt drei solcher Federn dar: 1. Halsfeder vom Klaffschnabel, 2. Armschwinge vom Seidenschwanz, 3. Halsfeder vom Sonnerathuhn; 4. eine Flaumfeder vom Halse des Kallender, alle Federn in natürlicher Größe.

Zur Beschreibung des Hahns ist noch Folgendes zu bemerken. Der Kamm ist groß, einfach, leicht gezackt, aufrechtstehend oder — bei den von mir beobachteten Hähnen war dies der Fall — nach der Seite geneigt, wie die Abbildung zeigt; die Kinnlappen sind lang, abgerundet und, wie der Kamm, das nackte Gesicht und die nackte Kehle, roth; der Schnabel ist gelblich hornfarben, das Auge gelbbraun, der unbefiederte Fuß wie der Schnabel. Das Gefieder liegt glatt und geschlossen an und zeigt eine ansprechende Färbung: Kopf- und Halsfedern dunkelgrau mit hellen Schäften und glänzend goldgelben Endplatten; Rückensfedern mit gelblichweißen Schäften, die des Oberrückens schwärzlichbraun, mit helleren Flecken und graugelben Säumen, die des Unterrückens goldgrün, grau gerändert und metallisch glänzend; obere Schwanz-

deckfedern glänzend purpurn, Schwanzfedern glänzend dunkelgrün, die schön langen Oberschwanzdecken (Sicheln) legen sich in einem leichten Bogen über den ziemlich wagerecht getragenen Schwanz (Steuerfedern); kleine und mittlere Flügeldeckfedern schwarz, grünlänzend, mit glänzend rothbraunen Schäften und Plättchen; große Schwingen mattschwarz, Armschwingen schwarz mit grünem Schiller; Federn der Brust, des Bauches und der Seiten und die Unterschwanzdecken schwärzlichgrün mit grünlichem Glanze und weißen Schäften; in Folge der weißen Schaftstriche erhält das Gefieder der Ober- und Unterseite eine fast regelmäßige Strichelzeichnung. — Die Gesamtlänge des Hahns beträgt etwas über 60 cm, die des Schwanzes allein 36 bis 38 cm, die der Schwingen 24, die des Laufs 8 cm; das Gewicht stellt sich fast ebenso wie beim Bankiva. Wie Sykes behauptet, soll das Sonneratshuhn in der Heimat in zwei scharf markirten Varietäten vorkommen.

Die Henne unterscheidet sich vom Hahn nicht nur durch geringere Größe und schwächeren Körperbau (Länge etwa 44 cm), sondern auch durch den Mangel des Kammes und der Kehllappen, durch die weißlich befiederte Wangengegend und Kehle, das Fehlen der Hornplättchen an den Hals- und Flügeldeckfedern und abweichende Färbung des Gefieders: Scheitel und Nacken gelbbraun, schwarz gestrichelt, Oberkörper und Flügeldecken hellbraun, fein schwarz gewellt und mit weißen Schaftstrichen, große Schwingen dunkelbraun, zweite Schwingen braun gefleckt, Schwanz dunkelbraun mit schwarzen Sprenkeln, Bürzel und Schwanzdecken dunkelbraun, Kinn und Kehle weißlich, Unterkörper braun, mit breiten weißen Stricheln.

Die Jungen, deren Entwicklung ich verfolgte, hatten im Alter von 4 und 5 Wochen nachstehende Färbung und Zeichnung: Kopf und Nacken orangebräunlich, Flügelstreif (durch's Auge gehend) schwarzbraun, vom Oberkopf läuft ein kastanienbrauner, an Breite zunehmender Streifen über die Mitte des Nackens nach dem Oerrücken; Rücken und Bürzel rostrothlich, jederseits eingefasst von einem weißgelben, schmalen Streif; Flügel graubraun, große Schwingen schwarzbraun, zweite Schwingen fein hell und dunkler braun quergebändert; Kehle weißgelb; Brust bräunlich, die an ihrer Seite stehenden Federn mit weißen Schaftstrichen (ähnlich wie beim alten Weibchen); Bauch gelblich; Schwanz ähnlich den zweiten Schwingen; Schnabel horngrau, Füße grau mit fleischfarbenem Anflug, Auge graugelb. Im Alter von 8 Wochen hatten sie die Größe erwachsener Wachteln (s. Tafel I).

Die Heimat des Sonneratshuhns umfaßt den südlichen Theil von Ostindien, also die Gebiete, welche im Norden von dem Mahadeo- oder Satpura-Gebirge (südlich vom Narbadafluß) abgeschlossen und an der West- und Ostküste von den Bergzügen der Ghats begrenzt werden; namentlich nach der Südspitze der Halbinsel hin, an der Malabar- und Coromandel-Küste trifft man es häufig an, während es an der Nordgrenze seines Verbreitungsbezirks mit dem Bankivahuhn schon zusammen kommt.

Gleich diesem ist es ein eigentlicher Bewohner der Dschungeln oder Bambuswälder. Wie Jerdon, welcher über das Freileben des Sonneratshuhns berichtet, sagt, kann man dieses an der ganzen Malabarküste frühmorgens auf den Wegen Nahrung suchend finden, „und man darf sicher sein, daß man, wenn man Hunde bei sich führt, schon

an der Wegseite verschiedene Male zu Schuß kommen kann, da die von den Hunden aufgejagten Hühner sofort bäumen. Die Henne legt vom Februar bis Mai gewöhnlich 7 bis 10 Eier von blaßröthlicher Rahmfarbe unter ein Bambusgebüsch. Der eigenthümliche Ruf des Hahns besteht in einem gebrochenen, unvollkommenen Krähen, welches dem des rothen Dschungelhahns (Bantiva) ganz unähnlich und unmöglich zu beschreiben ist. Die aus den Dschungeln fortgebrachten Hühner sind wilder und nicht so leicht zu zähmen als die Bantivas, sie haben jedoch schon in der Gefangenschaft mit den Haushühnern gebrütet. Ich habe schon früher bemerkt, daß von ihnen und den rothen Dschungelhühnern sogar in der Wildniß Bestarbe vorkommen.“

In Indien kreuzen sich die Sonneratshühne häufig mit Haushennen; Blyth z. B. zog, wie Darwin mittheilt, gegen 100 solcher Bastarde, die jedoch sehr zart waren und meist ganz jung starben, und die aufgezogenen zeigten sich, wenn sie unter einander oder mit einer der beiden Elternarten gepaart wurden, durchaus unfruchtbar. Im Zoologischen Garten zu London waren indeß einige Bastarde derselben Abstammung nicht völlig unfruchtbar; Mr. Dixon untersuchte, wie er Darwin berichtete, mit Mr. Darrells Hilfe den Gegenstand ganz besonders, und es wurde ihm versichert, daß aus 50 Eiern nur fünf oder sechs Küden erzielt wurden. Einige dieser Halbblutthiere mit einem ihrer Erzeuger, einem Bantam, gekreuzt, zogen nur einige wenige schwache Küden. Auch Mr. Dixon erhielt einige dieser Vögel und kreuzte sie in verschiedener Weise, aber alle waren mehr oder weniger unfruchtbar. Darwin erwähnt ferner „nahezu ähnlicher Versuche“, welche darauf in größerem Maßstabe im Zoologischen Garten zu London, aber fast mit demselben Erfolg, angestellt wurden. Aus 500 Eiern, von verschiedenen ersten Kreuzungen und Bastarden des Sonnerats-, Bantiva- und Gabelschwanz-Huhns herrührend, zog man nur 12 Küden, und von diesen waren nur drei das Produkt von Bastarden unter einander (*inter se*). In Erwägung dieser Thatfachen und in Berücksichtigung der charakteristischen Unterschiede zwischen Haus- (Bantiva-) und Sonneratshuhn kann der genannte Forscher die letztere Art als Stammform irgend einer Haushuhnrasse nicht anerkennen.

**4. Das Gabelschwanzhuhn** oder Zwerg-Wildhuhn — *Gallus varius*, Shaw; *G. javanicus*, Horsf.; *G. furcatus*, Temm.; Engl.: Fork-tailed Jungle-fowl, Franz.: Coq de Java, von den Malaien: Ayam-Alas, von den Javanen: Gangégar genannt — zeichnet sich wiederum vor allen übrigen Hühnervögeln durch charakteristische Merkmale aus. Sie treten eigentlich nur beim Hahn auf und betreffen Kamm, Kinnlappen, Halsfedern und Schwanz. Der Kamm ist klein, ungezähnt, einfach, aufrechtstehend, unten bläulich, nach oben durch Violett in Roth übergehend; in der Mitte des Kinns steht ein einziger, mäßig großer, länglich-runder, vorn dunkelrother, nach hinten zu gelber Kinnlappen, welcher sich an der Kehle hinabzieht; die Halsfedern sind nicht lang und schmal, sondern kurz, nach der Spitze hin stumpf abgerundet und mit dichten Fahnen versehen, sodaß ein sammetartig glänzender Schuppenbehang entsteht, welcher sich nach dem Ober Rücken hin fortsetzt; der wagerecht getragene Schwanz theilt sich gabelförmig in der Mitte, indem sich die beiden großen Mittelfedern stark nach außen biegen; in Folge dieser Eigenthümlichkeit erhielt das Huhn die deutsche und englische und auch eine lateinische Benennung (*furcatus* = gabelförmig).



Ueber das Gefieder und die Färbung des Hahns ist Folgendes zu bemerken. Das Gesicht ist, wie die Kehle, nackt und roth, das stark hervortretende Auge hellgelb, der Schnabel oben hornschwarz, unten hornhell, der unbefiederte Fuß hell blau-grau oder grau-gelb. Die Federn des Hinterkopfes, Halses und Oberrückens sind im mittleren Theil schwarzblau mit violettem Schiller, von da nach der Spitze hin grün und goldglänzend und an der Spitze selbst mit sammet-schwarzem Flecken; die langen, schmalen, am Rand zerschliffenen Federn des Unterrückens und Bürzels sind glänzend schwarz, ockergelb gesäumt, die Schulterfedern (Deckfedern) schwarz, schmal goldbraun gesäumt, die großen Schwingen schwarzbraun, die zweiten Schwingen schwarz, an der Spitze orangeroth, die oberen Schwanzdeckfedern und die Schwanzfedern glänzend grünschwartz, Brust, Bauch und Hinterleib mattschwartz. — Die Größe ist etwas geringer als die des Sommerhahns.

Die Henne unterscheidet sich vom Hahn, abgesehen von den geschlechtlichen Merkmalen, durch geringere Größe, befiedertes Gesicht, Fehlen des Kammes und Kinnlappens und abweichend gefärbtes Gefieder: Kopf und Halsbehang sind graubraun, Rücken, Schultern, Sattel und Schwanzbehang dunkelgrün, die einzelnen Federn mit gelbem Schaftstreif und graubraun quer gepunktet, die großen Flügeldecken und zweiten Schwingen schwärzlich mit gelblichen Sprenkeln, die großen Schwingen graubraun, die Schwanzfedern braun, matt grünglänzend, die Kehlfedern weiß, Brust und Bauch grau-isaabelfarben, die Brustfedern schwärzlich gesäumt.

Der Verbreitungsbezirk des Gabelschwanzhuhns ist, soweit bis jetzt festgestellt, ein ziemlich beschränkter; er umfaßt hauptsächlich die Insel Java, dann einige der von dieser östlich gelegenen kleinen Sunda-Inseln bis nach Flores hin. Auf Java bewohnt es (nach Bernstein's Mittheilungen im „Journal f. Ornithol.“ 1861) namentlich die Mang-Mang-Waldungen und Strauchdickichte unterhalb des Höhengürtels von 3000 Fuß — über welchem das Bankivahuhn vorkommt —, in welchen es unbemerkt vom Auge des Beobachters sich aufhalten kann und die es nur verläßt, wenn es, wie die Bankiva, auf offene Plätze hinaustritt, um Nahrung (Sämereien, Knospen, Insekten) zu suchen. Nur der Ruf des Hahns, ein heiseres, zweifelhafte, wie „Kürrüü“ oder „Kürrüü!“ klingendes Krähen verräth die scheuen Bewohner der Dickichte; die Henne ruft kurz „ruck, ruck!“ oder „gruck, gruck!“ Hinsichtlich der Lebensweise gleicht die Art den Bankiva. Ein von Bernstein im hohen Mang-Mang-Dickicht aufgefundenes Nest bestand in einer kleinen, mit trockenen Palmen und Blättern dieser Pflanze ausgelegten Vertiefung des Bodens und enthielt vier schon etwas bebrütete, gelblichweiße, 46 bis 49 mm lange und 36 bis 37 mm breite Eier.

**Abstammung.** Wenn sich die Frage nach der Abstammung des Haushuhns auch nicht mit Bestimmtheit lösen läßt, weil geschichtliche Angaben darüber fehlen, so liegen doch verschiedene Thatfachen vor, welche alle dazu beizutragen im Stande sind und durchweg dafür sprechen, daß unser Haushuhn von dem heute noch in Indien wildlebenden Bankivahuhn abstamme.

Zu diesem Schluß ist, wie erwähnt wurde, auch Darwin gekommen, welcher vor Allem der Ansicht widerspricht, daß die verschiedenen Rassen von verschiedenen

wilden Arten abstammen, die, wenn auch unbekannt, noch in irgend einem Lande leben könnten oder ausgestorben seien.

Betrachten wir die Abstammungsfrage etwas näher, so müssen wir, wie schon erwähnt, zunächst zugeben, daß das Bankivahuhn am meisten Berechtigung hat, als Stammart unseres jetzigen Haushuhns betrachtet zu werden. Die Mitwirkung der übrigen Wildhühner bei der Bildung der verschiedenen Rassen halte ich für ausgeschlossen oder doch für ziemlich belanglos. Der geringe Verbreitungsbezirk der drei Arten, die von dem Krähen unserer Haushühne bedeutsam abweichende Stimme der Hähne, die Eigenthümlichkeiten in Farbe und Körperteilen — so die Wachsfedern des Sonnerathshahns, der merkwürdige Kamm und die bunte Brust des Ceylonhahns, der ungesägte Kamm, der einfache Kehllappen, die grünen Schuppenfedern und der gabelförmige Schwanz des Gabelschwanzhahns — und vor Allem der Umstand, daß wir weder die Färbung noch die Eigenthümlichkeiten einer dieser drei Arten bei irgend einer Haushuhnrasse wiederfinden, ja daß man noch gar keinen Anklang daran beobachtet hat, dürften genugsam für meine Ansicht sprechen. Am ersten könnte man noch auf Mitelternschaft des Ceylonhuhns schließen, wenn nicht wiederum die äußerst beschränkte Verbreitung desselben (Insel Ceylon) Zweifel aufkommen ließe. Daß man in der Heimat der drei Arten Bastarde kennt, resp. züchtet, wurde bereits früher angegeben: möglich ist es auch, daß man dann in einzelnen Fällen weitere Bluteinmischungen vorgenommen hat, allein die Einwirkung jener Hühner läßt sich nicht erkennen. Dagegen weisen verschiedene Punkte auf das Bankivahuhn als die Stammform des Haushuhns hin:

Zunächst die große Ähnlichkeit oder Uebereinstimmung mit einer Anzahl Rassen und Schläge des Haushuhns hinsichtlich der Färbung. Dem hübschen schwarzbrüchigen Hahn mit Goldbehang und der unscheinbar aussehenden erbsfarbenen oder graugelben, dunkel gestrichelten Henne — Rebhuhnsfarbe — be-  
gegnet man vielfach. Es müssen dabei erwähnt werden Kämpfer, Malayen, Zwerghühner, rebhuhnfarbige Cochins und Italiener, das alte deutsche Landhuhn, Kluthuhn, der Bergische Kräher-Hahn und das Phönixhuhn; wir sehen also ganz abweichende Rassen hier vertreten, und außerdem finden wir den Behang des Hahns ebenso oder doch sehr ähnlich bei Goldbrabantern, Hamburger Goldhahn und Goldsprenkel. Das häufige Auftreten gerade dieser eigenthümlichen Färbung und Zeichnung muß uns zu der Annahme führen, daß dieselbe dem ursprünglichen Haushuhn, d. h. dem eben zum Hofgenossen gemachten Vogel eigen war und daß erst die Kultur die anderen Färbungen und Zeichnungen erzeugte. Der letzteren sind ja erst im Laufe der viele Jahrhunderte umfassenden Zuchtperiode mehr und mehr entstanden; für die Annahme aber, daß die erwähnte Färbung die ursprüngliche oder älteste ist, spricht der Umstand, daß alte römische Schriftsteller bereits vor Christi Geburt als die gewöhnliche Art Haushuhn (Landhuhn) das „röthliche“ Haushuhn beschreiben, und man darf deshalb auch die Bankivafärbung (sog. Rebhuhnsfarbe) als diejenige bezeichnen, welche die betreffenden alten Rassen zuerst besaßen — ja man kann sogar mit gewisser Berechtigung sagen, daß das ursprüngliche bankivafarbige Haushuhn in den verschiedenen Ländern, wohin man es gebracht (China resp. Ostasien, Griechenland und Italien, Deutschland, England), eine Zeitlang so weiter züchtete, bis dann — wie es bei allen Hausthieren der Fall — im Laufe der Zeit diese oder jene andere Färbung, Weiß, Schwarz, Gelb, sich zeigte und nun durch Vermischung verschieden gefärbter Hühner noch andere Färbungen und Zeichnungen (Blau, Tupfen- und Wellen- [Eperber-] Zeichnung etc.) entstanden. Würde ein einfacher gefärbtes, vielleicht ein einfarbiges Huhn, oder würde ein anderes Wildhuhn als der Bankiva die Stammart des Haushuhns sein, dann sähe man die eigenartig zusammengesetzte Bankivafärbung gewiß nicht so vielfach auftreten als es jetzt thatsächlich wahrzunehmen ist; im ersteren Fall dürfte man sie vielleicht gänzlich vermissen, im letzteren Fall würde die Färbung des betreffenden Wildhuhns ihren Platz einnehmen.

Zweitens die Neigung mancher Haushühner, im Gefieder auf die Färbung der Bantiva zurückzuschlagen. Es ist bekannt, daß schwarze Hähne, z. B. von Spaniern, Bantams, im Halsbehang statt durchweg schwarzer mehr oder weniger braune oder röthliche Federn zeigen, oder daß sich auf den Flügeldecken, z. B. bei dunkeln Brahmas, rothbraune Federn bemerklich machen. Das Auftreten dieser Federn an den erwähnten Stellen kann aber nicht als Zufall, sondern muß als Rückschlag auf die Gefiederfärbung der Stammart aufgefaßt werden, und die letztere, also der Bantivahahn, besitzt eben an den genannten Stellen dementprechend gefärbte Federn — das Sonnerats- und das Gabelschwanz-Huhn dagegen nicht, und das Ceylonhuhn zwar ähnliche im Halsbehang, aber keine braunen Flügeldecken. Dahin dürfen wir auch das Bestreben der Halsfedern weißer Hähne (z. B. Italiener) rechnen, eine gelbliche Färbung anzunehmen. Derartige Rückschläge greifen aber noch weiter, sie betreffen auch die Hennen, und treten namentlich bei durch Kreuzung ganz verschiedener Rassen erzielten Nachkommen auf. Darwin hat ja zwecks Klärung der Frage besondere Kreuzungs-Versuche, z. B. Spanierhahn (schwarz) mit Seidenhenne (weiß), gemacht und die höchst interessanten Ergebnisse seiner Beobachtungen in seinem Werke „Das Variiren der Thiere und Pflanzen“, veröffentlicht, worauf hiermit hingewiesen sein mag. Dort berichtet er auch, daß — wie Mr. Fry an Lapaz schrieb — die auf Ascension verwilderten Hühner „fast alle zu ihrer ursprünglichen Färbung, roth und schwarze Hähne und rauchig-graue Hennen, zurückgelehrt seien“.

Drittens die Uebereinstimmung zwischen Bantiva und Haushuhn bezüglich der Stimme. Wie schon erwähnt, ähnelt das Krähen des Bantivahahns ganz demjenigen des Bantam- bezw. des Haushahns, nur daß er den letzten Ton nicht so lange aushält als der Haushahn. Dieser Punkt ist gar nicht als so gering anzuschlagen, denn man muß doch das Krähen des Hahns als seinen Gesang bezeichnen, der Gesang (die Melodie) ist aber niemals bei zwei verschiedenen Vogelarten ein und derselbe. Da nun das Krähen des Bantiva- und des Haushahns — bis auf die erwähnte nebensächliche Abweichung — übereinstimmen, während das des Ceylon-, Sonnerats- und Gabelschwanz-Hahns ganz unähnlich ist, so müssen jene beiden ein und derselben Art angehören; die Höhe oder Stärke des Tons entscheidet nicht.

Viertens kreuzen sich die Bantivas freiwillig und leicht mit Haushühnern, und die Bastarde sind fruchtbar. Nach den Berichten von Reisenden und nach den an gefangen gehaltenen Wildhühnern gemachten Erfahrungen paaren sich zwar auch die anderen Arten Wildhühner mit Haushühnern, allein die Fruchtbarkeit der Bastarde bei weiterer Verpaarung unter sich oder mit ihren Stammmeltern hat sich — wie z. B. die auf Seite 30 mitgetheilten Berichte über derartige Versuche ergaben — als höchst zweifelhaft erwiesen. Dagegen mag man Thiere der verschiedensten Haushuhnrasen mit einander verpaaren, sie werden stets — einzelne Fälle, in denen individuelle Eigenthümlichkeiten in's Spiel kommen, natürlich abgerechnet — fruchtbare Nachkommen erzeugen, was jedenfalls für ihre engste Verwandtschaft, resp. die Abstammung von einer Art spricht; und dafür, daß die Bastarde von Bantiva- und Haushuhn fruchtbar sind, zeugt der Umstand, daß jetzt noch wilde Bantivas von den Bewohnern der betreffenden Theile Asiens eingefangen und befuß Blutauffrischung mit zahmen Hühnern gekreuzt werden.

Fünftens die große Art-Veränderlichkeit (Variabilität) des Bantivahahns und seine Neigung zur Rassenbildung schon im Freileben. Bereits auf S. 23 wurde angegeben, daß das Bantivahuhn je nach seinem Verbreitungsgebiet unter der Einwirkung der dort obwaltenden Verhältnisse (Klima, Bodenhöhe zc.) hinsichtlich der Größe und Färbung beträchtlich abändert und daß man deshalb drei sich wohl unterscheidende Varietäten aufstellt: eine bengalische oder vorderindische, eine burmesische oder hinterindische und eine malayische oder südöstliche. Der bekannte englische Forscher Blyth theilte Darwin mit, daß die aus der Nähe des Himalaya gebrachten Exemplare, sowohl Hahn als Henne, etwas blässer gefärbt seien als die aus anderen Theilen von Indien, während die von der malayischen Halbinsel und aus Java lebhafter gefärbt seien als die indischen Vögel. Darwin bestätigt dies, indem er bemerkt, daß die Verschiedenheit der Färbung der Behangfedern deutlich nachweisbar ist und daß die von ihm besichtigten malayischen Hennen an Brust und Hals eine Schattirung röther waren als die indischen. Berücksichtigt man übrigens noch die Bemerkung Blyth's, daß die malayische und die burmesische Rasse des Bantiva einander sehr ähnlich, nur daß bei dem Hahn der ersteren die Gefiederfärbung tiefer und röther, ferner Kamm, Ohr- und

Wesflügelzucht.

Knallappen karmin- oder hochroth seien, und bedenkt man, daß die in Malay-Asten als Haushühner gehaltenen „Malayen“ fast in allen wesentlichen Merkmalen sowohl mit der wilden malayischen Form des Bankiva als mit unseren Malayen übereinstimmen, so ergibt sich einerseits völlige Klarheit bezüglich der Abstammung der uralten Kulturrasse der Malayenhühner und andererseits läßt sich die Bemerkung Temmincks' (vergl. S. 23) in Betreff eines „Riesenhuhns“ richtig stellen. — Wie eben mitgetheilt, erstreckt sich die Abänderung der Färbung beim wilden Bankiva nicht nur auf das Gefieder, sondern auch auf die Ohrappen und außerdem sogar auf die Beine. Wie Darwin erwähnt, hatten die von ihm besichtigten malayischen Hähne meist einen rothen Ohrappen anstatt eines weißen wie die indischen, doch sah Blyth auch ein indisches Exemplar ohne den weißen Ohrappen; „die Beine sind beim indischen bleifarben-blau, während sie bei malayischen und javanesischen Exemplaren eine Neigung zeigen, gelblich zu werden“; bei den ersteren findet Blyth außerdem den Lauf „merkwürdig variabel“ in seiner Länge.

Erwägt man alle diese Punkte, so wird man wie Darwin zu der Ansicht kommen, daß es wohl möglich ist, daß alle Hühnerrassen von einer elterlichen Stammform, und zwar vom Bankivahuhn herrühren; können wir es auch nicht mit unbedingter Gewißheit behaupten, weil geschichtliche Nachweise fehlen, so sprechen doch die angeführten Gründe mit großer Wahrscheinlichkeit dafür.

**Zähmung. Geschichtliches. Verbreitung.** Die Zähmung des Huhns ist im alten Indien und jedenfalls in derselben oder ähnlicher Weise vor sich gegangen, wie sie heute noch von den Eingeborenen Indiens nicht selten vorgenommen wird. Das Wildhuhn hält sich ja unfern der menschlichen Wohnungen auf, und da wahrscheinlich ursprünglich — vergl. weiter unten — das Tödten desselben verboten war, so zeigte es sich eher zutraulich als scheu, kam wohl gern in die Nähe der menschlichen Behausungen nach Nahrung, fand und erhielt solche und gewöhnte sich allmählich von selbst an Mensch und Gehöft, sodaß der erstere nur nöthig hatte, dasselbe durch Aufzucht der in der Nähe der Wohnung erbrüteten Jungen völlig zahm und somit zum eigentlichen Hausthier zu machen. Es lebte in ähnlichem Verhältniß, wie noch heute das Haushuhn in Inner-Afrika, von dem A. E. Brehm sagt: „In den Steppendörfern Inner-Afrikas und selbst um die mitten im Walde gelegenen Hütten lebt das Haushuhn massenhaft, fast ohne Pflege des Menschen, muß sich sein Futter selbst suchen, brütet unter einem ihm passend scheinenden Busch oft in einiger Entfernung von der Hütte seines Besitzers, schläft Nachts im Walde auf Bäumen, aber nirgends habe ich es verwildert gesehen.“

Wann die Zähmung begonnen, wie lange das Huhn in Indien schon Hausthier, wissen wir nicht genau anzugeben, aber schon die Verfasser altindischer Schriftwerke vor 2500 bis 3000 Jahren erwähnen es als solches; so wird es im 5. Buch des alten indischen Gesetzbuches von Manu — dessen Redaktion nach Voiseleur-Deslongchamps dem 13. Jahrhundert v. Chr. angehört, während andere Forscher es mehrere Jahrhunderte jünger sein lassen — neben der Wildgans (hansa; Anser cinereus), der Eschakraßala (rothe Kasarka-Gans; Casarca rutila) u. a. Vögeln als „Dorj-huhn“ (grāma-kukkuta) erwähnt und der Genuß des Fleisches derselben verboten.

Nach China ist das Huhn in sehr früher Zeit gekommen. In einer chinesischen Encyclopädie, welche sich im Besitz des Britischen Museum in London befindet und zwar erst im Jahre 1609 herausgegeben, aber aus älteren Schriftstücken zusammengestellt worden ist, wird — wie Darwin nach Mr. Birch's Mittheilungen angiebt —

gesagt, daß die Vögel Kreaturen des Westens (d. h. also Nord-Indiens) und nach dem Orient, d. h. China, unter einem Herrscherhaus von 1400 vor Chr. eingeführt worden seien. Mag dies auch etwas zu hoch gegriffen sein, sicher ist, daß das Hausvögel bereits 1000 Jahre v. Chr. in China bekannt und verbreitet war, wie dies altchinesische Aufzeichnungen beweisen.

So wird das Vögel in den von Confucius (500 v. Chr.) gesammelten Liedern des Schüking öfter erwähnt, z. B. im 8. Buch, welches nach James Legge („The Chinese Classics,“ vol. III: the She king; London 1876, S. 132 und S. 26) aus der 2. Hälfte des zehnten Jahrhunderts vor Chr. stammt; das Gedicht beginnt nach Rückert's Uebersetzung: . . . „Auf, gesungen hat der Vögel, Und es regt sich im Palast . . .“ — und in einem anderen Gedicht: „Das Vögel besteigt die Leiter . . . Der Vögel erstiegt die Mauer . . .“ Auf ein noch höheres Alter scheint die Stelle in dem altchinesischen Geschichtswerk, dem Schüking, zu deuten, in welcher (2. Buch des 5. Theils) es heißt, daß es ein Vorzeichen des Unterganges einer Familie sei, wenn eine Henne wie der Vögel krähe (Legge, The Chin. Classics, vol. III, Part. II, Hongkong 1865, S. 302); der betreffende König war Wu, welcher nach Legge's Angabe von 1121 v. Chr. an regierte. Der nach Confucius lebende Philosoph Mencius (Meng-tseu), 371 v. Chr. geboren, verlangt vom König, für eine ordentliche Zucht von Vögeln (ki), Schweinen und Hunden seitens der Landleute Sorge zu tragen.

Wie von Indien aus nach Osten und Nordosten (China), so gelangte das Vögel auch nach Westen, nach Vorder-Asien: Medien und Persien, Assyrien und Babylonien, Phönizien, Palästina und Kleinasien (Syrien); damit aber war der Weg eröffnet nach Egypten, nach den Kulturländern des Mittelmeeres und andererseits der durch Südrussland, Polen und Ungarn zu den arischen Völkerstämmen der unser Gebiet (Mittel- und Nord-Europa) bewohnenden Kelten, Gallier, Germanen, wie es auf Seite 27 besprochen worden. Ich betone hier nochmals, daß wir die Zeit der ersten Einführung in ein Land nie genau oder überhaupt nicht kennen, wir können uns nur an schriftliche und bildliche Darstellungen halten, die stets jüngeren Datums sind als die Einführung des Vögels in das betreffende Gebiet. Nach Persien scheint das Vögel früh gekommen zu sein, denn der Vögel galt den Parsen oder Persern seit uralten Zeiten als heiliger Vogel: in dem Religionsbuch der alten Parsen, dem Zend-avesta, welches die Lehren des Zoroaster — Stifter der Glaubenslehre der alten Iranier, resp. Parsen, welcher nach Dunder's Annahme um 1000 v. Chr., nach Haug sogar noch einige Jahrhunderte früher lebte — enthält und dessen „Lieder“ entweder von ihm selbst oder doch von seinen Jüngern verfaßt sind, erscheint der Vögel neben dem Hund als heiligstes Thier und wird, unter dem Namen „Parodars“ als Verkünder des Morgens, als Verschucher der Dämonen gepriesen.

Die alten Griechen, welche die Lehren Zoroaster's durch die Perser kennen lernten, nannten den Vögel geradezu den „persischen Vogel“ oder „Neber“; so z. B. sagt Aristophanes (um 400 v. Chr.) in der 7. Scene seines Lustspiels „Die Vögel“: „Ich erwähne zuerst und ausdrücklich den Vögel, der über die Perser am frühesten Obherrscht und gebot vor Zeglichen, vor Dareios und vor Megabazos, Und der persische Vogel ja heißt er deshalb noch jezo von selbstiger Herrschaft“ (Uebers. v. Joh. Winckwitz, Stuttgart. 1855, S. 59).

Die alten Babylonier scheinen das Hausvögel auch göttlich verehrt zu haben. Wenigstens fand der englische Alterthumsforscher Austin Henry Layard bei seinen Ausgrabungen in Babylon einen Kelch aus Thon, auf dessen Grundfläche ein geflügelter Priester oder eine Gottheit eingeschnitten ist, betend dargestellt vor einem auf

einem Altar stehenden Hahn (A. S. Layard, „Nineveh and Babylon“, London 1874, S. 304, mit Abbildung). Und auf einem alten, im Britischen Museum befindlichen babylonischen Cylinder werden ein Priester vor einem Tisch, ein vom Halbmond gekrönter größerer Altar und ein kleinerer, auf dem ein Hahn steht, dargestellt (Abbildung ebenfalls bei Layard). Die Zeit, aus welcher diese Bilder stammen, ist wohl nicht genau bestimmbar, doch gehören letztere „sicher der ersten Hälfte des letzten Jahrtausends vor Chr. an“ — Darwin nimmt die Zeit zwischen dem 6. und 7. Jahrhundert an.

Daß das alte Handelsvolk der Phönizier das Huhn sehr früh kennen gelernt und dann weiter verbreitet haben mag, dürfen wir wohl als gewiß ansehen. Wann es zu dem benachbarten Volk der Juden gekommen, ist in völliges Dunkel gehüllt; vielleicht vertrat die Pflege desselben nicht mit den altjüdischen Anschauungen, wenigstens wurde es nicht wie die Taube zu Opfern verwendet, und im Alten Testament wird es nirgends direkt erwähnt — wenn nicht die Stelle 1. Buch der Könige, Kap. 10, Vers 22 (und 2. Chronika 9, Vers 21), in der von Pfauen die Rede ist, vielleicht besser auf Haushühner zu deuten ist.

Letzteres glaubt Seuglin: Der hebräische Name ist „Tüllijim“, und dieses Wort steht vielleicht mit dem arabischen „Di“ (der Hahn), im Plural „Diul“, in verwandtschaftlicher Beziehung (Seuglin, „Ornithologie Nordost-Afrikas“, Rassel 1873, S. 921). Außerdem meint Eristram („Natural History of the Bible“, London 1875, S. 220) das Wort „Barberim“ im 1. Buch der Könige, Kap. 4, Vers 23, welches Luther mit „gemästet Vieh“ übersetzt, auf gemästete Hühner beziehen zu können. Daß das Huhn zur Zeit Christi, welcher selbst Hahn und Henne in Wortbildern z. B. verwendet, in Palästina gehalten worden, wissen wir aus den Evangelien des Neuen Testaments.

Selbst weiter westwärts war das Huhn etwa um 600 v. Chr., wenn nicht schon früher, bekannt: Bereits auf dem sog. Harpyien-Monument der Akropolis von Xanthus im alten Lykien (Südküste von Kleinasien), welches sich jetzt in London befindet und von Charles Fellows („Account of Discoveries in Lycia“, London 1841) zuerst beschrieben und abgebildet wurde, ist der Hahn in der Hand eines Jünglings, der ihn einer sitzenden Gottheit entgegenhält, sehr deutlich dargestellt; auch andere plastische Darstellungen von Hahn und Henne finden sich in Xanthus vor. Nach Fellows stammen diese Bildwerke aus dem 6. oder gar 7. Jahrhundert v. Chr.; nach Prof. Brunn in München, welcher das Monument zum Gegenstand besonderer Studien gemacht hat, fällt seine Entstehung zwischen 520 und 500 v. Chr. („Sitzungsber. d. kgl. Bayer. Akad. d. Wiss.“ 1870, Bd. II, S. 220).

Von Vorder- und Klein-Asien ist nur ein Schritt nach Ägypten und Griechenland.

B. Sehn bezweifelt, daß das Huhn sehr früh nach Ägypten gekommen sein könne, weil es auf den ägyptischen Denkmälern fehle, „deren Bildwerke uns im Uebrigen das Detail des Haushalts der Nilthalbewohner so anschaulich vor Augen stellen (Schaaren zahmer Gänse zc.), nirgends aber Hühner, und wenn Aristoteles (um 350 v. Chr.) sagt, die Eier würden in Ägypten auch künstlich ausgebrütet, so ward diese Industrie entweder nur an Gänsen und Enten geübt, oder sie gehört in die Zeit nach der persischen Eroberung (525 v. Chr.), wie Diobor selbst anzudeuten scheint, da er seine Erzählung von den Brutöfen mit den Worten einleitet, Vieles in Betreff der Züchtung und Wartung der Thiere hätten die Ägypter von den Vorfahren überkommen, Vieles aber hätten sie dazu erfunden und darunter als das Wunderbarste, die künstliche Ausbrütung der Eier.“ Dem gegenüber hebt Zeittelles hervor, daß das Haushuhn doch einmal abgebildet sei, und zwar in der

prächtigen Darstellung eines Zuges tributbringender Vertreter verschiedener, von Egypten abhängiger Völker in einem Grabe zu Theben, welche Silber G. A. Hoskins in seinem Werke „Travels in Ethiopia“ (London, 1835) in Farbenbrud wiedergegeben und ausführlich beschrieben hat. Dieses Grabgemälde, auf welches auch Darwin verweist, stammt aus der Zeit des Königs Thotmes III. um 1500 v. Chr. (Darwin: 1445 v. Chr.). In der 3. Reihe der 2. Figuren-Gruppe finden sich als Gaben unter anderem in Gold der Kopf eines Hahns, der, sehr gut dargestellt, nach Kamm und Kehlsappen durchaus nicht verkannt und mit keinem anderen Vogelkopf verwechselt werden kann. „Diese Geschenke wurden offenbar von den asiatischen Völkern, vielleicht von den syrischen Nuten oder Kottenu, nach Egypten gebracht.“

Danach hätten die Egypter das Huhn sehr früh kennen gelernt, was ja auch sehr wahrscheinlich ist. Scheint doch das Huhn schon 600 v. Chr. noch weiter westlich bekannt gewesen zu sein, und zwar in dem alten Kyrenaike (Cyrene an der Nordküste Afrikas, jetzt das westliche Barke); denn der dort dem Heilgott Aeskulap geheiligte Hahn kommt auf einer kyrenäischen, jetzt im Museum zu Haag befindlichen Münze vor, „welche der ersten Periode der Geschichte Kyrena's, zwischen 640 und 450 v. Chr., angehört“ (Müller, „Numismatique de l'Ancienne Afrique“, Suppl., Kopenh. 1874, S. 2, Str. 26 b). Als Hausgeflügel hat es sich vielleicht erst später mehr und mehr eingebürgert.

Wollte man aus der ersten Erwähnung des Huhns in den uns überlieferten Schriftwerken einen Schluß auf die erste Einführung in ein Land ziehen, so würde diese für Griechenland in das 6. Jahrhundert v. Chr. fallen; denn der griechische Dichter Theognis (um 540 v. Chr.) spricht zum ersten Mal vom Hahn, bezw. dessen Ruf um das Morgenroth. Doch wird die Einführung jedenfalls früher geschehen sein, denn bereits der Naturforscher Aristoteles (384—322 v. Chr.) giebt genaue Beschreibung vom Kastren der Hähne, von hahnähnlichen Hennen, berichtet ausführlich über Paarung und Eierlegen, ja er kennt schon mehrere Hühnerrassen: „edlere“, „gemeinere“ und „adrianische“ und sagt, daß die edleren vorm Brüten bis auf 60 Eier legten, obgleich sie im Ganzen weniger legten als die gemeineren; die adrianischen seien klein, von mannigfaltiger Farbe, legten aber alle Tage, seien sehr jähzornig und tödteten ihre Jungen öfters. Die Kampfhuhn-Rasse von Tanagra in Bötien erscheint zuerst in einem Gedicht von Antipatros: „... Der hühnerberühmten Tanagra Vogel ist da, der kühn hitziges Kämpfen erregt“ (Griech. Anthol., übers. v. Weber, 1838, S. 579). — Außerdem finden sich Hahn und Henne bereits frühzeitig auf griechischen Kunstwerken abgebildet, so z. B. auf Vasen ältesten Stils, welche „einer im Alter sehr weit hinaufgehenden Kunsttechnik angehören“. (Vergl. „Zoolog. Garten“ 1873, S. 62. 63). Auch diese Bildwerke sprechen gegen ein spätes Bekanntwerden des Huhns in Griechenland.

Dasselbe gilt von Italien. Alte Vasen aus Unter-Italien, sicilianische Münzen von Himera — darunter welche mit phönizischen Buchstaben — aus dem 6. und 5. Jahrhundert v. Chr. zeigen ebenfalls bereits bildliche Darstellungen von Hahn und Henne („Z. G.“ 1873, S. 62. 63). Schriftliche Nachrichten über das Haushuhn in Italien geben die alten römischen landwirtschaftlichen Schriftsteller M. Porcius Cato, T. Varro, Columella, ferner Plinius und Cäsar.

Cato (234—151 v. Chr.) erwähnt in seinem Buche „De re rustica“ das Haushuhn einmal, als er vom Stopfen des Geflügels spricht. Varro (116—28 v. Chr.) kennt dreierlei Hühner:

Haus-, Feld- und afrikanische Hühner (*Gallinae villaticae, rusticae, africanae*); unter letzteren beiden sind wohl eigentliche Feld- und die Perlhühner zu verstehen. Als Rassen des Haushuhns nennt er die Tanagriscen, Mebiscen und Chalcibiscen Hühner, deren Zucht aber weniger empfehlenswerth sei als die der gewöhnlichen Haushühner, von welchen schöne und gute Hennen im Allgemeinen röthliches Gefieder, aber schwarze Flügel und Schwanzfedern, großen Kopf und hohen Kamm, die Hähne jedoch goldgelben oder auch anders gefärbten Hals, kurze Schenkel — im Gegensatz zu den hochbeinigen, fleißig krähenden, zum Kampfe besonders gut zu verwendenden Hähnen — und großen Schwanz, rothen Kamm, kurzen Schnabel, gelbliche oder schwarze Augen haben sollten. Sobann macht er auf die Bewohner der Insel Delos (Cycladen) aufmerksam, da sie in der Hühnerzucht besonders erfahren seien und aus derselben reichen Ertrag erzielten. Die Hähne nennt er „galli“, die Hennen „gallinae“, die verschnittenen Hähne „capi“. — Columella, geb. i. J. 50 n. Chr. zu Gades (Cádiz) in Spanien, behandelt im 2. Kap. des 8. Buches seines Werkes „De re rustica“ sehr ausführlich die Haushühner, wobei er ebenfalls Hof-, Feld- und afrikanische Hühner unterscheidet, nur daß er ersteren „*G. cohortales*“ nennt. Er sagt, daß die Delier besonders Tanagriscen und Rhobiscen, und zwar wegen ihrer Größe und Kampflust, außerdem aber auch Mebiscen und Chalcibiscen Hühner mit Meisterschaft züchteten, daß in Italien jedoch eine andere, heimische Rasse, von welcher die rothen oder gelben Hühner mit schwarzen Flügel- und Schwanzfedern (— unsere heutigen „Italiener“? —) die besten seien, beliebter sei, weil man weniger wie die Griechen auf kampflustige als auf leicht fett werdende und viele Eier legende Hühner sehe. Für besonders edel galten die Hühner der Sizilien (also damals schon dorking-ähnliche Hühner!). Außerdem erwähnt er noch Zwerghühner, so daß es also zu Columella's Zeit schon folgende Hühnerrassen gab: 1. gewöhnliche italische, 2. fünfzehige, 3. Zwerghühner, 4. Tanagriscen, 5. Rhobiscen, beide wegen ihrer Größe und Kampflust ausgezeichnet (Malayen?), 6. Mebiscen, 7. Chalcibiscen, beide ebenfalls groß, endlich 8. Vastarde von griechischen Hähnen und italischen Hennen. — Plinius Secundus (gest. 79 n. Chr.) giebt im 10. Buche seiner „*Historia naturalis*“ im Allgemeinen dieselben Mittheilungen wie Columella, gedenkt besonders der Delier als der ersten Hühnermäster, rühmt die Hühner von Rhobus und Tanagra als vorzügliche Kämpfer, während man den Meliscen (Mebiscen) und Chalcibiscen in dieser Beziehung den zweiten Rang einräume, berichtet, daß man nach dem mehr oder minder eifrigen Fressen der heiligen Hühner die Zukunft deute, daß man zu den geheimen Opfern schwarze, edle Hühner wähle, daß dagegen die mit gelbem Schnabel und Fuß zu dem Zweck nicht für rein erachtet würden u. s. w.

Es ist selbstverständlich, daß die Römer ihre Hühner auch in den Provinzen des großen Reiches, so in Gallien (Frankreich), am Rhein etc., verbreiteten; es sprechen genug Belege dafür. Dabei ist jedoch keinesfalls ausgeschlossen, daß in manchen dieser Gebiete bereits in vorrömischer Zeit Hühner gehalten wurden. Wenigstens gilt dies für das alte Britannien; denn Cäsar, welcher sich in der Zeit von 58—53 v. Chr. in Britannien aufhielt, berichtet in seinen Commentarien über den gallischen Krieg, daß damals schon Hühner dort gezüchtet wurden, daß aber der Genuß ihres Fleisches verboten war. (Vielleicht hielt man bereits in alter Zeit in England Hühner hauptsächlich nur zum Kämpfen, zum Vergnügen?).

Aber auch zu den Urbewohnern Spaniens, den alten Iberern (Basken), war das Haushuhn schon in vorrömischer Zeit gedungen. Dies beweisen Münzen mit celtiberischen — nicht lateinischen — Buchstaben, auf welchen Hahn oder Henne deutlich und häufig dargestellt sind: so z. B. auf Münzen von der Stadt Gose (Tarragona), die schon vor 218 vor Chr. bestand, und auf solchen der Stadt Emporia (Castillo de Ampurias), die durch die Phocäer von Massilia gegen das 4. Jahrhundert vor Chr. gegründet worden (vergl. Heiß, „*Monnaies Antiques de l'Espagne*“, Paris 1870, S. 94. 120).



Ebenso hatten die den Germanen stammverwandten Kelten, welche Mittel- und Süddeutschland bewohnten (vergl. S. 27), schon in vorrömischer Zeit das Huhn als Hausthier, wie durch bildliche Darstellungen aus jener Periode bewiesen wird. Ueberhaupt müssen zur Zeit des Auftretens der Römer am Rhein und an der Donau die Hausvögel in Mittel-Europa schon sehr gemein gewesen sein, sonst könnten sich Terracotta- und Bronze-Nachbildungen vom Haushuhn wohl nicht so häufig in keltisch-römischen Gräbern und in Ruinen römischer Gebäude — z. B. bei Trier, Basel, Salzburg („Zoolog. Garten“ 1873, S. 63) — vorgefunden haben. Wichtige Beiträge zur Kenntniß des Haushuhns bei den alten Deutschen lieferten auch die Funde (Knochen), welche der Alterthumsforscher Dr. M. Much i. J. 1874 zu Stillsried a. d. March in Nieder-Oesterreich machte, wo er eine besetzte Niederlassung der alten Quaden aufdeckte, welche schon zur Zeit des Kaisers Marcus Aurelius (167—170 n. Chr.) bestanden haben muß (s. „Mitth. d. Ornith. V. Wien“ 1878, S. 16). —

In der Zeit nach Christi Geburt finden wir das Huhn sich rasch weiter verbreiten. Doch berücksichtigen wir nur in Kürze Deutschland. Schon das zwischen 453 und 486 n. Chr. unter den Frankenkönigen Childebert und Chlodwig verfaßte Salische Gesetz (Lex Salica), das erste uns erhaltene deutsche Rechtsbuch, welches uns über die altgermanische Verfassung, über die Rechte und Pflichten des am Niederrhein wohnenden salischen Frankenstammes belehrt, setzt als Strafstrafe für jedes gestohlene Huhn 3 Schillinge fest. Bei den südlich und westlich vom Rhein wohnenden Alemannen gaben die „Hörigen“ schon Zehnten in Hühnern und Eiern (Anton, „Gesch. d. deutschen Landwirthschaft“, Bd. I, S. 77). Bald dehnte sich diese Abgabe von Naturalien als Zehnten über ganz Deutschland aus, und alle Fürsten, Herren und Geistlichen ließen sich von ihren Zinspflichtigen junge Hühner und Eier verabsorgen (vergl. Perz, Mon. Germ. hist. 2, 5. 10, 10). Wurde schon dadurch die Hühnerzucht auf dem Lande ausgedehnt und verbreitet, so hatte sie noch besonders durch die Anordnungen (Capitularien) Kaiser Karls d. G. (742—814) Anregung und Anstoß erhalten, in denen er den mit der Verwaltung seiner Landgüter beauftragten Beamten aufgab, daß auf den Hauptlandgütern nicht weniger als 100 Hühner und 30 Gänse, bei den „Freimansengütern“ (ad mansiliones) 50 Hühner und 12 Gänse, bei den Mühlen eine nach der Größe derselben sich bestimmende Zahl gehalten würden, daß ferner stets beides Geflügel, gemästet, in reichlicher Anzahl zum Abschlachten an die kaiserliche Hofhaltung bereit sei, außerdem sollten auf den Gütern einige „edle Hühner“, Pfauen, Fasanen, Rebhühner, Tauben, Enten gehalten werden. Dann berichten auch die Chroniken des Mittelalters von festlichen Hahnkämpfen u. dergl. Gegen das Ende des Mittelalters, vor Ausbruch der Bauern- und namentlich der Reformations-Kriege, und dann vor allem des 30 jährigen Krieges, wurden allenthalben in Deutschland und den angrenzenden Gebieten (Belgien, Niederlande) viele Hühner gehalten, wahrscheinlich mehr als jetzt. Man vergegenwärtige sich z. B. nur, daß auf der Hochzeit Karls v. Burgund mit Margarethe von England 1468 zu Brügge in Flandern täglich 400 Hühner, 1000 junge Hühner und 500 Kapaunen kamen, oder daß auf der acht Tage andauernden Hochzeit des Herzogs Georg zu Landsknecht mit der Prinzessin Hedwig von Polen 1475 unter Anderem 62 000 Hühner, Rindern und

Kapaunen verbraucht wurden, oder daß bei der Hochzeit Wilhelms v. Rosenberg mit Anna Maria von Baden zu Krumlow in Böhmen vom 26. Jan. bis 1. Febr. 1576 verzehrt wurden 450 junge Hühner und 2656 gemästete Hühner und Kapaunen („Leipz. Bl. f. Gefl.“ 1877, S. 241); ja „manches monumentale Bauwerk des Mittelalters hat der Sage nach — oft liegen jedoch selbst die Rechnungen hierüber vor — seine angestaunte Festigkeit nur dem Anmachen des Mörtels mit dem Eiweiß der Hühnereier zu verdanken, und als gewiß wird dies von der berühmten, steinernen Brücke in Prag, auch von einigen Münstern Deutschlands erzählt (Pribyl, „Geflügelzucht“, 1877, S. 8). — Jene Kriege, in erster Linie der dreißigjährige mit seinen Greueln und Verwüstungen, brachten Hühnerzucht, bezw. Geflügelzucht zum Verfall, sie konnte sich lange nicht erholen, und erst unserem Jahrhundert war es vorbehalten, ihr einen nachhaltigen Aufschwung zu verleihen, insbesondere durch die Einführung neuer Rassen.

Die alten deutschen und italienischen Naturforscher und Fachschriftsteller, wie Cybertus Longolius zu Köln in seinem „Dialogus de avibus“ (1544), R. Gesner zu Zürich in seiner „Historia animalium“ (1555), Ulysses Aldrovandi zu Bologna in seiner „Ornithologia“ (1600) und R. Feußlein zu Frankfurt a./M. in Gesner's „Vogelbuch“ (1600) konnten nur die adriatischen, tanagrischen, rhodischen, chalcidischen, medischen Hühner (zumeist nur nach alten Berichten, ohne sie selbst zu kennen), von unseren Rassen aber bloß Paduaner, Seidenhühner, Krieger, „Gehörsle“ und persische (Klut-) Hühner anführen; G. Forst zu Frankfurt a./M. vermochte in einer neuen Ausgabe des Gesner'schen Werkes i. J. 1669 noch die Beschreibung der „Holländischen oder Kasan-Hühner“ (Gallinae Patavinae), d. h. der verschiedenen Haubenhühner hinzuzufügen; der Engländer Willughby („Ornithology“, 1676) kannte ferner noch die Strupphühner, und sein Landsmann Albin (1738) den „Hamburger Hahn“, d. h. Goldblad-Brabanter; der Berliner Gelehrte J. L. Frisch (1666—1743) beschreibt in der nach seinem Tode herausgegebenen „Vorstellung der Vögel Deutschlands“ die Bauern-, die Englischen (= Brabanter-), die Kriech-, die Klut-, die Strupp- und die „kleinen“ Hühner (Zwerghühner); Linné (1788) zählt außerdem besonders das flinkgehige, das Neger- und das Japanische Seidenhuhn auf; Buffon nennt noch das Zwerghuhn von Java, das Huhn von Cambodge (= Courtes pattes) und das Huhn von Bantam; die thüringischen Forscher J. M. Bechstein („Naturgesch. d. Vögel Deutschlands“, 1797, Bd. III) und Prof. J. Chr. Götthard zu Erfurt („Das Ganze der Fieberviehzucht“, 1806) führen all' die bis jetzt genannten Rassen übersichtlich, mit kurzer Beschreibung, auf, Götthard erwähnt auch noch besonders der „Brabanter Gold- und Silberläd“ — aber die eigentliche Kenntniß von den alten, der Import neuer Rassen und die sorgsame Züchtung derselben in Deutschland ist erst während der letzten vier Jahrzehnte angestrebt und gefördert, bezw. ausgeführt worden.

Der heutige Verbreitungsbezirk des Haushuhns umspannt die ganze Erde. „Die verschiedensten Umstände erträgt es mit bewunderungswürdiger Fügsamkeit. Unter einem ihm eigentlich fremden Klima behält es sein Wesen bei, und nur in sehr hohen Gebirgen oder im äußersten Norden soll es an Fruchtbarkeit verlieren; da aber, wo der Mensch sich sesshaft gemacht hat, kommt es wenigstens fort: es ist eben zum vollständigen Haushier geworden.“ Von Hinter-Indien aus hat es sich z. Th. schon in vorhistorischen, z. Th. in frühhistorischen Zeiten nach den Inseln Asiens und weiter über einige Inseln der Südsee verbreitet, sodaß der Weltumsegler James Cook in den Jahren 1769—1780 Haushühner bereits auf den Gesellschafts- und Freundschafts- (Tonga-), ja selbst auf den Sandwich-Inseln x. fand, dagegen noch nicht auf der 1642 entdeckten, jedoch fast ganz unerforscht gebliebenen Insel Neuseeland. Eben-

so trafen europäische Forschungsreisende Haushühner bei den Völkerstämmen Afrikas an, Baker fand solche noch unterm Aequator am Albert Nyanza; und wie Lichtenstein mittheilt, hatten die Neger schon zu den Zeiten der ersten portugiesischen Entdeckungen zahme Hühner. In geschichtlicher Zeit erst wurde das Haushuhn in Amerika und wohl auch in einige Theile Australiens eingeführt, und zwar durch die Entdecker dieser Gebiete und die ihnen folgenden „Pioniere der Kultur“.

**Auſentheile des Körpers.** Es ist hier in erster Reihe den Bedeckungen des Körpers noch einige Aufmerksamkeit zu schenken, und zwar so weit, als sie früher nicht behandelt wurden.

1. Das Gefieder der Hühnervögel ist nach Entstehung, Beschaffenheit, Anordnung, Färbung und Wechsel schon zur Besprechung gelangt, hier sei nur Einiges,

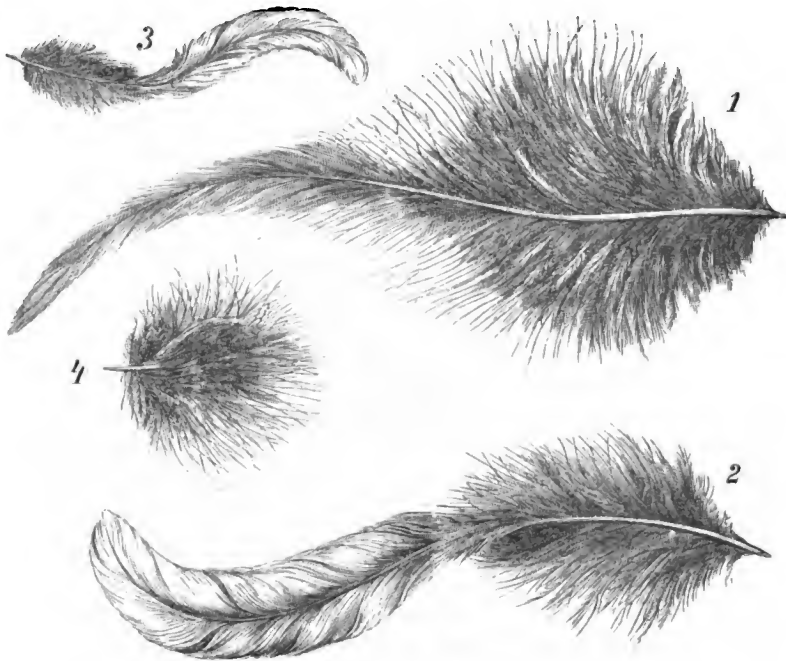


Fig. 3. 1. Seiden-, 2. u. 3. Strupp- und 4. Flaumfedern.

speziell die Haushühner Betreffendes hervorgehoben. Obgleich wir bei diesen fast durchweg die gewöhnlichen Fahnenfedern und Dunen vorfinden, so sind doch als besondere Bildungen die Seidenfedern und Struppfedern zu erwähnen. Die Seidenfedern (Fig. 3, Nr. 1), welche in gewisser Hinsicht an die Flaumfedern oder Dunen (Fig. 3, Nr. 4) erinnern, haben sehr schwachen, weichen, wenig biegsamen Schaft, und die sog. Aeste und Strahlen, welche bei gewöhnlichen Federn vermittelst der Wimpern und Häkchen (vergl. S. 15) zusammenhängen und eine geschlossene Fahne bilden, hängen bei ihnen, da sie nur ganz sparsam mit Wimpern zc. besetzt und weich sind, schlaff herab, sodaß das ganze Gefieder der Seidenhühner weich, seiden- oder

haarähnlich, wollig erscheint. Dagegen sind die Struppfedern (Fig. 3, Nr. 2. 3), d. h. die Deckfedern des Strupphuhns mit Fahne versehen, diese ist jedoch mit der Spitze nach vorn umgebogen oder aufgerollt und dabei gewöhnlich einmal oder auch mehrfach gedreht oder gewunden — selbstverständlich sammt dem Schaft —, so daß das Gefieder der Strupp- oder Lockenhühner ein krauses, lockiges Ansehen bekommt. —

Das Gefieder der Hennen zeigt mehr Uebereinstimmung als das der Hähne, weil diese durch besondere Behänge ausgezeichnet sind. Die Federn des Hals- und Sattelbehangs vom Hahn erscheinen lang, schmal, zugespitzt (lanzettförmig), die des Sattels oder Unterrückens in der Regel länger als die Nacken- oder Krangelfedern; bei den Hähnen einiger Rassen (Malaien, Kämpfer) sind sie kurz, bei den hennenschwänzigen oder -fiederigen Kämpfern, Bantams und Hamburgern fehlen sie. Die Hennen haben keinen eigentlichen Behang; ihre Halsfedern sind gewöhnlich, d. h. kürzer, breiter als beim Hahn, selten zugespitzt. Dagegen zeigt der Unterrücken (Würzel) einen großen Reichthum an Federn, welche vielfach ein sogenanntes Polster oder Kissen bilden. (Eigentliche Schuppenfedern, wie sie den Halsbehang des Sonnerat-Hahns auszeichnen, fehlen den Hähnen der Haushuhn-Rassen.)

Ein entsprechender Gegensatz läßt sich an den Haubenfedern der Haubenhühner wahrnehmen: die des Hahns sind lang, schmal, zugespitzt, etwas kürzer und schmaler als die Behangfedern, die der Henne kurz, breit, abgerundet; außerdem stehen sie beim Hahn weniger dicht und fallen nach den Seiten, die der Henne jedoch bilden eine dichte, geschlossene, aufrechte Vollhaube. Dementsprechend ist es bei den Halbhauben. Die Bartfedern der Thüringer Bausbüdchen, Türken, Brabanter u. weisen den Typus der schmalen Haubenfedern auf.

Endlich zeichnen sich die Hähne — die der hennenfiederigen Schläge angenommen — durch besondere Ausstattung des Schwanzes aus, indem die Steuer- oder eigentlichen Schwanzfedern von fischelartig gebogenen, kleineren und größeren Federn gedeckt und begleitet werden. Das oberste Paar bezeichnet man als große, das zweite und dritte Paar als kleine Sichel, die weiter vorhandenen, gekrümmten Schwanzfedern nennt man Seiten- oder Schwanzdeckfedern. Die Sichel werden (sammt dem Schwanz) entweder wagerecht oder schräg aufgerichtet, oder senkrecht getragen, so daß sie in hübschem Bogen nach hinten fallen; neigt sich der Schwanz jedoch nach vorn über, bildet er also mit dem Unterrücken einen spitzen Winkel, so heißt man ihn „Stichhornschwanz“, und diese Form gilt immer als fehlerhaft. Manchmal entwickeln sich die Sichel und ebenso die Schwanzdeckfedern zu außergewöhnlicher Länge, bis zu 3 m Länge oder wohl auch darüber; doch kommt letzteres nur bei den Phönixhühnern vor, weniger lang (bis 1 m) sind die Federn bei den Yokohamas. Im Allgemeinen haben diese langen Schwanz- und Schwanzdeckfedern den Charakter gewöhnlicher Sichel- und Seitenfedern, nur sind sie ziemlich dünnstäblich und in ihrer Fahne größtentheils sehr schmal (vergl. „Phönixhuhn“).

Wie schon in der allgemeinen Einleitung (S. 14) gesagt wurde, greift bei einigen Hühner-Rassen — Cochins, Brahmas, Türken, Zwerghühner — die Befiederung des Unterschenkels auf den Fuß über und besetzt selbst die Zehen. Die dunenartige, reiche Befiederung des Unterschenkels, wie man sie bei Cochins und Brahmas gern wünscht

(Fig. 4, mittlerer Fuß), nennt man Flaum. In der Regel fehlt dieser aber, weil man außerordentlich starke Lauf- und Zehen-Befiederung fordert und eins das andere ausschließt — entweder: Flaum- und mangelhafte, dünne Fußbefiederung, oder: steife Schenkel- und starke Fußbefiederung —, und es treten am Schenkel und an der Ferse oder Hacke (fälschlich Knie genannt) straffe, steife Fahnenfedern auf, welche über die Ferse weg nach hinten gerichtet sind (Fig. 4, Fuß rechts) und als Stulpen oder Geierferren (hocks) bezeichnet werden; Zwerghühner, Sultans, Bredas sollen möglichst lange Stulpen haben, während man sie bei Cochins und Brahmas gern klein wünscht, ja einige Vereine (so die Hannover'schen) verwerfen sie ganz — Geschmacks- und Modesache! Die Fußbefiederung, welche an den Zehen handbreit wird, heißt Lat-schen; reine Lauf- (d. h. ohne Zehen-) Befiederung, wie sie bei manchen Tauben vorkommt, ist kein Merkmal irgend einer Hühnerrasse.

Was schließlich die Färbung des Gefieders betrifft, so werden wir als die eigentlichen Grundfarben (Stammfarben) das Roth, in verschiedenen Tönen von Goldroth und Goldgelb bis Braun, und das Schwarz bezeichnen müssen, da das Gefieder der wilden Stammhühner nur diese Farben aufweist.

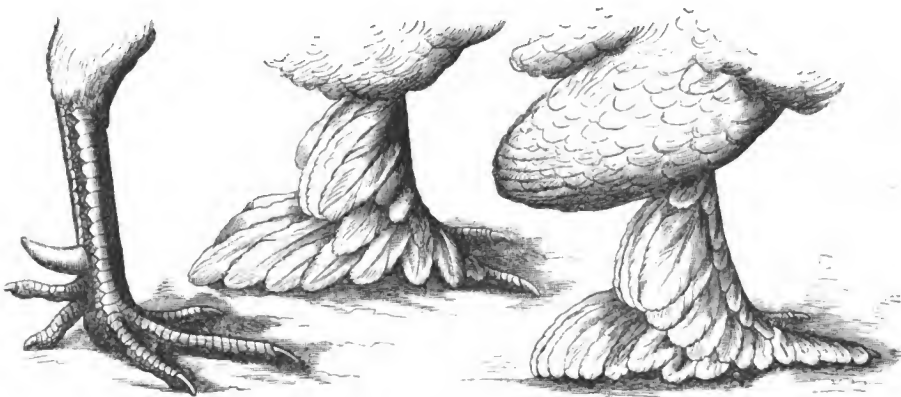


Fig. 4. Flügeliger Fuß; befiederter Fuß ohne und befiederter Fuß mit Stulpen.

Das Roth tritt am Gefieder unserer Hühnerrassen sehr häufig auf, doch nie am ganzen Gefieder eines Vogels, sondern, entsprechend der Färbung der Wildhühner, nur an gewissen Theilen, hauptsächlich an Kopf, Hals, Sattel, Rücken, Schultern. Hier macht es auch bei anders gefärbten Schlägen, trotz Jahrhunderte langer Züchtung, heute noch sein Recht geltend: bei schwarzen, blauen, gesperberten Hühnern (namentlich Hähnen) mischen sich hier rothe Federn ein; bei anderen macht sich wenigstens ein rother oder gelber Schein an den Behangfedern bemerklich, letzteres namentlich bei weißen Hühnern. — Von dem Gelb, sofern es sich um ein kräftiges, glänzendes Gelb handelt, gilt das oben Gesagte; denn die Färbung der „gelben“ Hühner — Cochins, Italiener, Landhühner — zeigt doch einen blassen, matten, ziemlich glanzlosen Ton. Intensiv, glanzreich dagegen ist es, wenn es sich nur über einzelne Stellen verbreitet, so bei Kämpfern, Land- und Phönixhühnern.

Das Schwarz ist gewöhnlich tief, voll, metallschimmernd, am glanzreichsten an Brust, Schultern, Sichelfedern und Halsbehang. Man will beobachtet haben, daß das Schwarz bei Hühnern mit weißer Haut einen grünen Schiller, das bei Hühnern mit gelber oder gelblichweißer Haut zumeist einen violetten Schiller besitze, und ich muß sagen, daß ich dies oft bestätigt gefunden habe. Leider erfährt das Schwarz nur zu häufig Verunzierungen durch rothe oder gelbe oder auch weiße Federn; woher die rothen stammen, erwähnte ich schon oben, die weißen dagegen stellen sich mit zunehmendem Alter, infolge Inzucht oder krankhaften Körperzustandes der Thiere ein, namentlich in der Haube, am Schwanz u.

Das Weiß nimmt aber sehr oft das ganze Gefieder ein. Sein Erscheinen ist die Folge zunehmenden Alters und der Inzucht, d. h. die Folge einer Schwäche der Haut, auf welcher die Federn wachsen, resp. des ganzen Organismus, welcher nicht genügend Kraft hat, um den betreffenden Farbstoff zu erzeugen; es tritt eine Ausartung ein, die Federn werden farblos, weiß. Weiße Hühner sind in der Regel — denken wir an Malaien, Cochins, Dorkings — schwächer als ihre dunkel gefärbten Genossen. Es will mir scheinen, als ob der schon erwähnte Uebelstand, daß das Weiß der Behangfedern der Hähne einen gelben Stich erhält, mehr bei Rassen mit gelber Haut (Cochins, Malaien, Italiener) als bei solchen mit weißer Haut sich zeige. Daß die heißen Sonnenstrahlen des Sommers, welchen weiße Hähne ausgesetzt sind, zum großen Theil jenen gelben Schein bewirken, dürfte genugsam bekannt sein. — „Albinos“ sind weiße Hühner erst dann, wenn sie zugleich rothe Augen haben; in der Regel ist dies nicht der Fall, die Hühner müssen also als Leucismen bezeichnet werden.

Blau erscheint nie in reinem Ton, nie in verschiedenen Abstufungen wie bei den Tauben, sondern stets als ein helleres oder dunkleres Aschgrau, bezw. Blaugrau und es müßte dementsprechend auch benannt werden, doch hat sich jene Bezeichnung durchweg eingebürgert. Man hat diese Färbung erst durch Zuchtwahl gewonnen, indem man schwarze mit weißen Hühnern verpaarte. Daher schreibt es sich auch, daß blaue Hühner nie rein züchten, sondern daß die Färbung, wenigstens einiger Nachkommen, nach Schwarz oder Weiß zurückschlägt. Der verstorbene R. Dettel klagte auch lebhaft darüber und sagte, daß bei jeder Brut blauer Bredas, die er 15 Jahre lang züchtete, unter 12 Rüden etwa fünf blaue, drei Kuckuckperber, zwei schwarze und zwei weiße mit einzelnen blauen Federn waren; dieselbe Erfahrung machte er mit blauen Italienern.

Die eben erwähnte Sperber-Zeichnung ist auf ähnliche Weise entstanden wie das Graublau, sie zeigt daher bei der Züchtung denselben Uebelstand wie letzteres; die Zucht blauer und gesperbter (Kuckuck-) Hühner ist deshalb undankbar, beide Färbungen sind noch bei weitem nicht als treu vererbend, als „constant“, zu betrachten, dürften es vielleicht auch kaum werden. Außerdem macht bei den Hähnen noch die Wildfärbung ihr Recht geltend, indem bei ihnen, welche überhaupt gern heller fallen als die Hennen, die Halsfedern, auch die Schulter- und Sattelfedern röthlich oder roth werden. Feder Nr. 6 in Figur 5 stellt eine gesperberte oder kuckuckfarbige — d. h. auf hellgrauem Grunde dunkler quergestreifte (gewellte) — Feder, und zwar eine Behangfeder, dar.

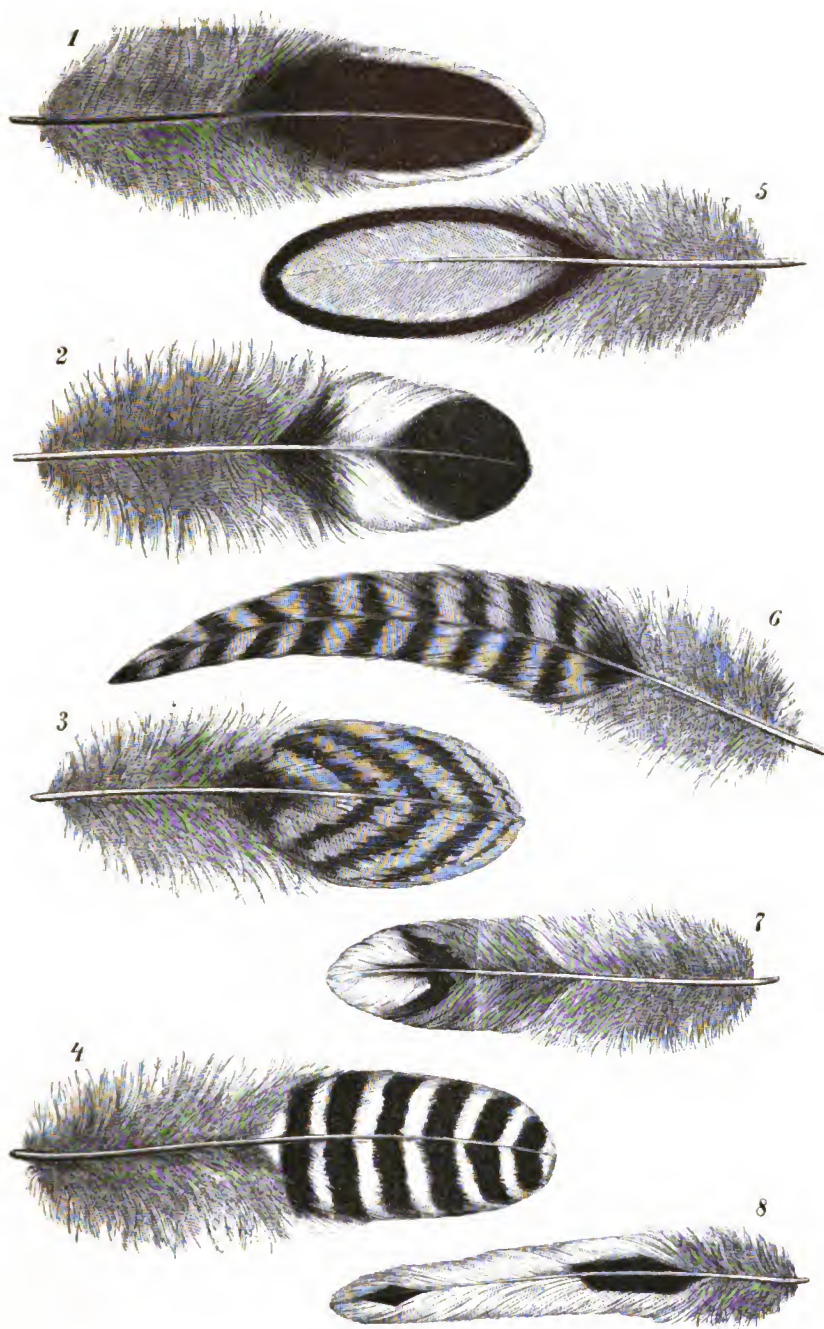


Fig. 5. Federn mit besonderer Zeichnung.







| Goldhalſig (Ban-<br>ſiva- und Nebhuhn-<br>farbig zc.)                                                         | Silberhalſig                                                             | Weiß mit ſchwarzer<br>Zeichnung                                               | Weiß mit rother<br>Zeichnung                                 | Weiß-ſchwarz-<br>bunt                    | Weiß-ſchwarz-<br>roth- (oder gelb-) bunt          |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------|------------------------------------------|---------------------------------------------------|
| Engl. Kämpfer<br>Belg. „<br>Ind. „<br>Malayen<br>Phönixhuhn<br>Zwergkämpfer<br>Nebhuhn. Bantam<br>„ Zwerghuhn | Dorking<br>Engl. Kämpfer<br>Phönixhuhn<br>Zwergkämpfer<br>Brahma, dunkel | Brahma, hell<br>Brabanter, Hermelin<br>Courtes-pattes<br>Chabo<br>Katenfelber | Engl. Rothſchekken-<br>[Kämpfer<br>Potoſhama<br>Zwergkämpfer | Houdan<br>Chabo<br>Zwerghuhn<br>Landhuhn | Landhuhn<br>Zwerghuhn<br>Chabo<br>Keel<br>Malayen |

2. Die unbefiederten Theile des Körpers ſind durch eine derbe, fleiſchige, bezw. hornige Haut bedeckt, welche ſich an manchen Stellen zu beſonderen Anhängen — Ohr- und Rinnlappen und Kamm — geſtaltet. Kamm und Rinnlappen ſind ſtets roth, die Ohr-lappen entweder roth oder weiß, das nackte Geſicht (Waden, Wangen; Fr.: jouo; Engl.: face) ſaſt ſtets roth, nur bei den Spaniern weiß; zuweilen iſt das Geſicht ſpärlich mit kurzen Vorſtenfederchen beſetzt.

Die Ohr-lappen ſind in der Regel länglichrund und nicht groß, bei einigen Raffen, z. B. Hamburgern, will man ſie möglichſt rund und groß, bei den Spaniern ſehr lang, herabhängend haben; bei den den Wildhühnern nahestehenden Kampfhühnern erſcheinen ſie klein und anliegend, ſodaß man ſie hier beſſer „Ohrſcheiben“ nennt.

Die Rinnlappen der leßtgenannten Raffen ſind ganz klein, verkümmert; bei den meiſten Raffen aber ſollen ſie lang, herabhängend, hübsch abgerundet und von möglichſt feiner Textur ſein.

Der fleiſchige Kamm (Engl.: comb; Fr.: crête) ändert ſehr ab, für jede Raſſe iſt die Form genau vorgeſchrieben, und jede Form führt beſondere Bezeichnung:

a) Der einfache Kamm (Engl.: single; Fr.: simple; Fig. 6, Nr. 1) muß regelmäßig gezackt und meiſt recht hoch ſein, bei den Hähnen ſtets, bei den Hennen nur zuweilen, je nach der Raſſe aufrecht ſtehen; er findet ſich bei Landhühnern und deren beſonderen Schlägen, ferner bei Bresse, Dorkings, Cochins, Plymouth-Rocks, Langſchans, Engl. Kämpfern und Zwergkämpfern, Zwerg-hühnern, Chabos, Phönix-, Strupp- und Negerhühnern, am höchſten und kräftigſten bei Schlotter-lämmen, Italienern, Spaniern und deren Schlägen.

b) Der Schlotterkamm (overfalling; rabattue; Nr. 2) iſt ebenfalls einfach, groß, ganz wie der vorige, nur daß er nicht aufrecht ſteht, ſondern nach einer Seite überfällt; am ausgebildet-ſten iſt er bei Italiener-, Spanier- und Schlotterkamm-Hennen.

c) Der Doppellamm kommt ſelten vor, iſt überhaupt für keine Raſſe ſtreng vorgeſchrieben; er beſteht aus zwei, an der Baſis zusammengewachſenen Kammlappen, welche aufrecht ſtehen.

d) Der Becher- oder Muſchellamm (shell-comb) gleicht ganz dem vorigen, nur ſind die beiden Kammlappen am hinteren Ende verwachſen; auch ihn ſieht man ſelten, doch zuweilen bei Nackthähnen. Ihm wiederum ähnlich iſt

e) Der Blattkamm, wie ihn nur die Houdans (Fig. 6, Nr. 3) beſitzen. Er wird gebildet aus zwei großen, aufrecht ſtehenden, flachen, am Rande gezackten Blättern, welche über der Schnabel-wurzel, wo ſie jedoch durch einen erbbeerförmigen, fleiſchigen Auswuchs getrennt ſind, entſpringen und nach oben hin ſich auseinanderlegen. Bei der Henne iſt er kleiner als beim Hahn.

f) Der Hornkamm (two-horned comb; bicorne) ſchließt ſich dem vorigen an. Er beſteht aus zwei kräftigen, ſegelförmigen, ſenkrecht neben einander aufſteigenden, nach oben aber ſich mehr von einander entfernenden Hörnern oder Spigen, welche entweder vollſtändig glatt — Hornkamm; ſo bei den Laſſedeches — oder an der Innenseite gezackt — Geweihkamm; ſo bei den franzöſiſchen Crève-

coeurs (Fig. 6, Nr. 4) — sind. Außer bei diesen beiden Rassen findet man ihn bei keiner anderen in solcher Größe, denn bei Brabantern, Türken und Holländern sieht man nur zwei ganz kleine Spigen.

g) Der Erbsenkamm (triple oder pea-comb; crête triple) wird gebildet aus drei neben einander herlaufenden, regelmäßig gezackten Kammlappen, welche aber in ihrem ganzen Verlauf so mit einander verwachsen sind, daß nur die Zacken frei bleiben; der mittlere Kammlappen muß der höchste, die beiden anderen müssen gleich hoch sein. Diese Form ist nur den Brahmas (Fig. 13, Nr. 5) eigen und wird durch Kreuzung von einfachkämmigen Hähnen mit wulstkämmigen Hennen unschwer erzielt.

h) Der Rosenkamm (rose-comb; crête frisée) oder Traubenkamm stellt sich als langer, unten (an der Wurzel) schmaler, oben breiter und durch zahlreiche Spigen ausgezeichnete Kamm dar; man könnte ihn ansehen als eine Vereinigung vieler Kammlappen, welche oben eine mit vielen spigen Zacken versehene Fläche bilden, die nach hinten in eine lang ausgezogene, ihrem Umfang nach runde, am Ende etwas aufwärts gebogene Spitze („Dorn“) ausläuft; die Zacken müssen alle gleich hoch sein und in einer Ebene liegen. Er wird verlangt bei Bantams, Le Mans, Dominiques, weißen Dorkings, Hamburgern (Fig. 6, Nr. 6); bei einem alten englischen Schlag der letzteren den Red-



Fig. 6. Kammformen.

caps (Nacktlappen), war er Tegetmeier's Angabe zufolge zuweilen „vorn über 3 Zoll breit und bis zu dem Ende des Gipfels über 4 Zoll lang“; bei Neger- und Strupphühnern wird er nicht unbedingt gefordert.

i) Der Wulst- oder Nellenkamm, wie ihn Malayen, Belgische und Indische Kämpfer, Yokohamas und japanesische Seidenhühner besitzen, ist ein niedriges, flaches, wulstiges, in der Mitte etwas vertieftes Gebilde ohne Zacken (vergl. Tafel „Malayen“).

k) Der Napfkamm (Fig. 6, Nr. 7), nur den Bredas eigen, kann im Grunde gar nicht als Kamm betrachtet werden, denn er erscheint als eine ovale, etwa 15 mm lange und 10 mm breite, mit vorspringenden Rändern versehene und mit rother Fleischhaut ausgekleidete Vertiefung über der Wurzel des Ober Schnabels.

3. Betreffs der Bekleidung der Füße ist das Nöthige schon auf Seite 14 bemerkt worden; letztere sind fast stets vierzehig, nur bei Houdans (Fig. 4, Fuß links), Dorkings, Türken, japan. Seidenhuhn fünfzehig. Der Lauf der Hähne trägt in der Regel einen mit Hornüberzug versehenen Sporn, bei Indischen Kämpfern mehrere und bei diesen sind zuweilen auch die Hennen mit einem Sporn ausgerüstet. Die Farbe der Füße ist entweder blei- oder blaugrau (Landhuhn und seine Schläge, Hamburger, Spanier, französische Rassen, Brabanter, Holländer, Türken, Langschans, Belgische Kämpfer, Phönixhühner, Bantams, Zwerghühner, Strupp-, Seiden- und Neggerhühner) oder fleischröthlich-weiß (Dorkings, schottische Kuckersperber, weiße Bantams, einzelne Engl. Kämpfer) oder gelb (Cochins, Brahmas, Plymouth-Rocks, Malayen, Yokohamas, Indische und Englische Kämpfer [letztere auch grüne], Zwergkämpfer, Chabos).

Damit möge die Betrachtung der einzelnen Körperteile schließen; zur Verständigung der folgenden Rassen-Beschreibungen aber seien die für die ersteren — soweit sie den Außenkörper betreffen — gebräuchlichen Bezeichnungen oder „Kunstausdrücke“ (termini technici), unter Verweis auf nebenstehende Figur, noch einmal kurz hintereinander aufgeführt.

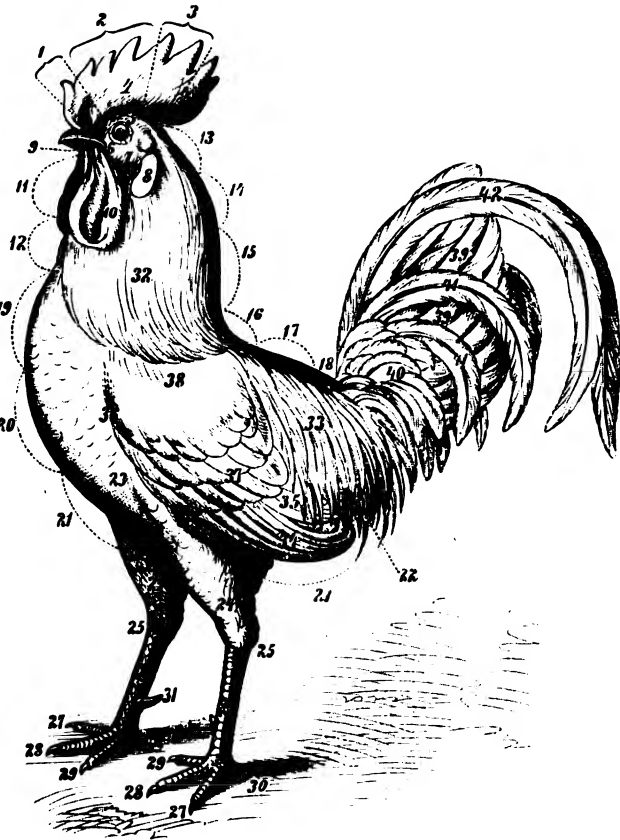


Fig. 7.

## a) Kopf (head; tête).

1. Stirn oder Vordertopf (forehead).
2. Scheitel, Obertopf (crown of the head).
3. Hintertopf (back of the head).
4. Kamm (comb; crête).
5. Augenbrauen (eyebrows; sourcils).
6. Bügel.

Geflügelzucht.

## 7. Wangen oder Gesicht (face; joue).

8. Ohrklappen (ear-lobes; oreillons).
9. Kinn (chin).
10. Kinnlappen oder Glossen (wattles; barbillons).

## b) Hals (neck; cou).

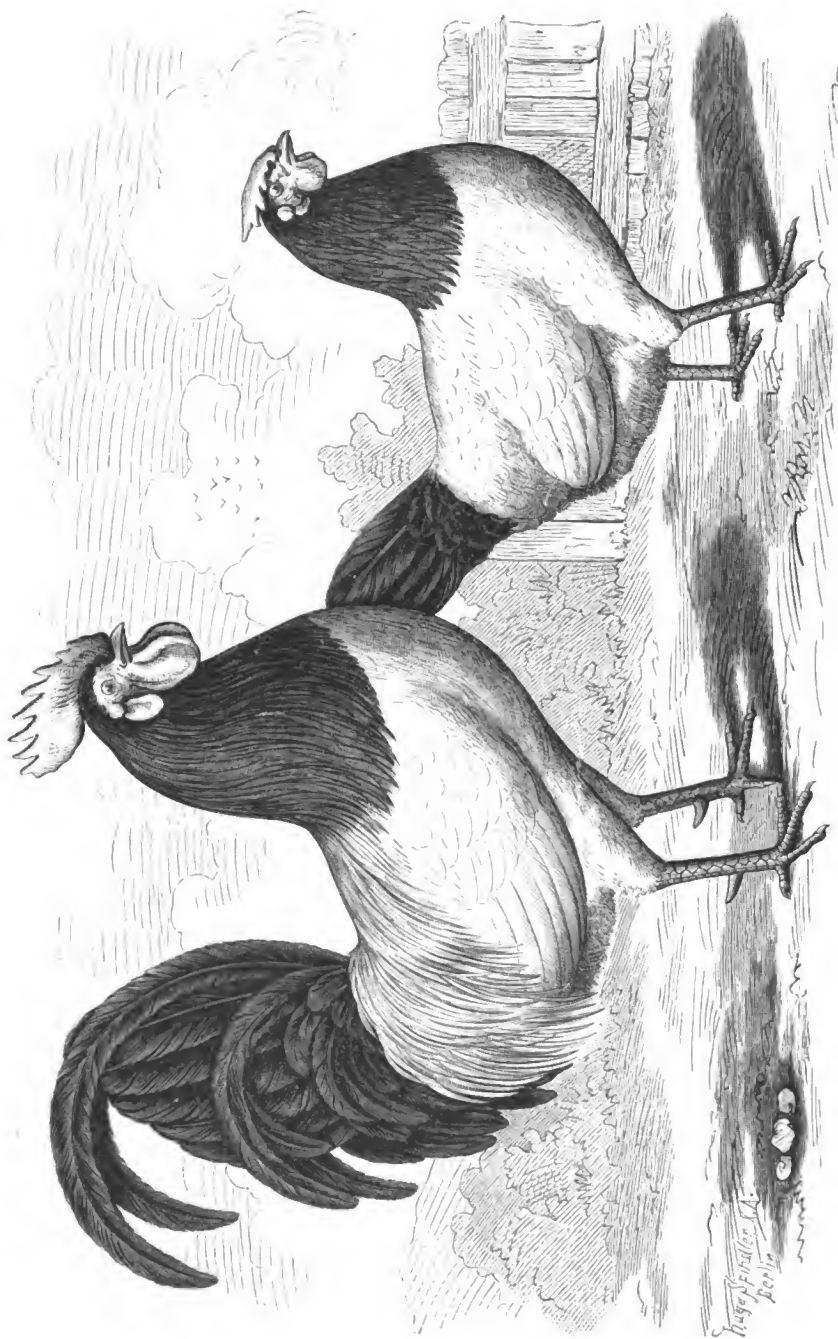
11. Kehle (gorge, throat; gorge).

12. Gurgel (throat).  
 13. Genick (nape).  
 14. Nacken } (hind neck).  
 15. Unterhals }  
 c) Kumpf (body; corps).  
 16. Ober Rücken (back; dos).  
 17. Unter Rücken (lower back).  
 18. Würzel (croup [rump]).  
 19. Oberbrust } Brust (breast; plastron).  
 20. Unterbrust }  
 21. Unterleib od. Bauch (belly; abdomen).  
 22. Steiß oder After (rump).  
 d) Beine (legs; jambes).  
 (Oberschenkel nicht sichtbar; upper-thigh;  
 23. Knie (knee; genou). [cuisse].  
 24. Unterschenkel (thigh; jambe).  
 25. Ferse (hock; calcaneum).  
 26. Lauf, Ferseubein oder Fuß (shank;  
 pied oder patte).  
 (Zehen toes; doigts).  
 27. Außen-, 28. Mittel-, 29. Innen-Zehe.  
 30. Hinterzehe.  
 31. Esporn (spur; éperon).  
 e) Gefieder.  
 32. Behang-, Nacken- oder Halsfedern  
 (hackles; plumes du cou).  
 33. Sattel (saddle; plumes de reins).  
 34. Schwingen I. Ord., große ob. Handschw.  
 (primaries ob. flights; rémiges pri-  
 maires.)  
 35. Schwingen II. Ord., kleine ob. Armschw.  
 (secondaries; rémiges secondaires).  
 36. Afterschwingen, Eck- oder Daumen-  
 flügel, Bug (bow; pommeau de  
 l'aile).  
 37. Flügeldecken (wing-coverts; couver-  
 tures des ailes).  
 38. Schulterfedern (shoulder-feathers; ex-  
 ternes de l'épaule).  
 Schwanz (tail; queue).  
 39. Schwanz- oder Steuerfedern (tail-fea-  
 thers; plumes rectrices).  
 40. Obere Schwanzdecken (tail-coverts;  
 couvertures de la queue).  
 Sichel (sickle; faucilles).  
 41. Kleine, 42. Große Sichel.

## A. Deutsche Landhühner.

Der Körper der zu den Landhühnern überhaupt zu zählenden Hühner ist ge-  
 wöhnlich von Mittelgröße, kräftig, jedoch nicht plump, der Kopf mittelgroß, der Schnabel  
 kräftig, etwas gebogen, bleigrau, horn- oder fleischfarben, der Fuß blei- oder fleischfarbig,  
 das Gefieder voll, knapp anliegend, das Aussehen lebhaft und munter, die Haltung an-  
 sprechend. Hinsichtlich des Kopfschmuckes (Kamm, Lappen, Haube, Bart), der Beine, des  
 Schwanzes, der Färbung läßt sich nichts Uebereinstimmendes anführen. Denkt man auch,  
 wenn von dem sog. Landhuhn die Rede ist, zunächst oder nur an das deutsche Land-  
 huhn mit seinen Spielarten und Schlägen, so hat man sich doch zu vergegenwärtigen,  
 daß in anderen Ländern ebenfalls unserem Landhuhn mehr oder minder gleiche, bezw.  
 ähnliche Hühner, und zwar vielfach neben anderen Typen, sich finden. Während diese  
 letzteren, die „Rassenhühner“, in den betreffenden Ländern oder Gegenden durch größeren  
 oder geringeren Einfluß seitens der Bewohner entstanden und auf eine, bezw. mehr  
 bestimmte Eigentümlichkeiten weiter gezüchtet worden, sind als die gewöhnlichen „Land-  
 hühner“ diejenigen zu betrachten, auf welche sich die Kunst des Züchters noch wenig  
 oder gar nicht erstreckt hat. Dieser Umstand begleitet sie wohl alle.

Es dürfte angezeigt sein, die als „Landhühner“ zu betrachtenden Rassen und  
 Schläge zunächst in zwei Gruppen unterzubringen: in deutsche und außerdeutsche, und  
 ihnen eine dritte anzuschließen, welche besonders abweichende, in jenen beiden vor-  
 kommende Bildungen enthält.



Latenfelder Hühner.



Uebersieht man die Formen der Gruppe der deutschen Landhühner, so lassen sich mehrere gemeinsame Merkmale aufstellen: Körper mittelgroß, kräftig, ebenmäßig gebaut; Haltung zierlich, fed; Wesen munter, ansprechend; Kopf mittelgroß, Scheitel breit, kräftig; Kamm einfach; Schnabel kräftig, blei- oder hornfarben; Hals mittellang, aufrecht getragen, Behang voll; Rücken mittellang und -breit; Sattelbehang voll; Schwanz voll und breit, hoch getragen, der des Hahns mit schönen langen, breiten Sicheln und reichlichen oberen Schwanzdecken; Flügel breit, kräftig, angeschlossen getragen; Brust voll, rund; Schenkel mittelstark; Läufe mäßig lang, unbefiedert, dunkelschiefer- oder bleigrau, die vier Zehen kräftig, mittellang; Gefieder voll, knapp anliegend; Färbung verschieden.

### 1. Das gewöhnliche deutsche Landhuhn

— *Gallus domesticus communis*, von den Engländern *Barndoor-* oder *Dunghill-fowl*, im Französischen *Poule villageoise* ou *de ferme*, im Holländischen *Landhoen* genannt — zeigt die eben angegebenen Merkmale. Unter kurzer Wiederholung derselben seien noch die besonderen Eigentümlichkeiten vermerkt, wobei wir zunächst nur das deutsche Landhuhn in seiner ursprünglichen Form ins Auge fassen, wie wir es heutzutage allerdings nur selten noch antreffen.

**Gestalt und Haltung.** Der Körper, von mittlerer Größe, kräftig gebaut, doch eher schlank als plump, wird hübsch und zierlich getragen. Das Huhn bildet überhaupt mit seinem lebhaften, intelligenten Wesen und seinen munteren Bewegungen eine ansprechende Erscheinung; das Benehmen des Hahns, seine stolze, kühne Haltung zeugen von Muth und Entschlossenheit. Das Gewicht entspricht der Größe, es beträgt 4 bis 5 Pfd., das des Hahns zuweilen etwas mehr.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen mittelgroßen, hübsch geformten Kopf mit breitem Schädel, auf welchem sich keine Haube, sondern nur ein einfacher, mittelhoher, gleichmäßig gezackter, aufrechter, schön nach hinten reichender Kamm erhebt; der mittellange, kräftige, bleifarbene oder horngraue Schnabel zeigt einen sanft gebogenen Obertheil; das Auge blickt lebhaft, die Pupille ist schwarz, der Augenstern (Iris) roth, das Gesicht ziemlich groß, roth, leicht befiedert; die Ohrklappen sind klein, rund und weiß (Wart fehlt), die Kinnlappen mäßig lang, schön gerundet und, wie der Kamm, hochroth. Der mittellange, kräftige Hals wird hübsch und aufrecht getragen, der Behang ist reich und voll; die Brust tritt nicht stark hervor, doch ist sie breit und voll und bildet mit Hals und Bauch einen hübschen Bogen; der Rücken ist mittellang und -breit, der Sattelbehang reich entwickelt; die breiten, kräftigen Flügel werden angeschlossen, der Schwanz, aus kräftigen Steuerfedern, vollen Oberschwanzdecken (Seitenfedern) und schönen langen, breiten Sicheln bestehend, wird aufrecht getragen; die Schenkel sind kräftig, anschließend befiedert, die Läufe ebenfalls kräftig, mäßig lang, bleifarbig und gut bespornt und, wie die vier Zehen, unbefiedert.

Die Henne gleicht, bis auf die Geschlechts-Unterschiede, dem Hahn fast durchweg, nur ist der Rumpf etwas schwächer und zierlicher und Kamm und Kinnlappen sind weniger entwickelt.

Im Gefieder ähnelt das Landhuhn ungemein der Stammart, dem Banfiva-huhn, oder auch den rebhuhnfarbigen Italienern. Beim Hahn ist die Grundfarbe ein reines, schönes, grünglänzendes Schwarz, von welchem sich das ebenso schöne metallische Goldgelb des Kopfes und Halsbehangs, das etwas tiefere Rothgold oder Rothbraun des Rückens, Sattelbehangs, der Schultern und oberen Flügeldecken und das Rothbraun der Schwingen prächtig abheben. — Uebrigens kommt, wie bei den Kämpfern, der Hahn auch mit Silberbehang vor.

Das Gefieder der Henne zeigt die sog. Rebhuhnfarbe. Der Rumpf ist gelbbraun mit dunkelgrauen oder schwarzen Sprenkeln und Stricheln, die Brust mehr röthlich-gelbbraun (lachsfarben), Kopf und Halsbehang gelblichweiß oder gelblichbraun mit schwarzen Mittelstrichen, Schwingen hellkastanienfarbig, Schwanz schwarz.

Abweichungen in Körperbau und Farbe (Spielarten). Es darf uns keinesfalls Wunder nehmen, daß wir dem Landhuhn in der beschriebenen Körperform und Färbung nur selten noch begegnen; würde irgend einer anderen Rasse dasselbe Schicksal zu theil wie jenem, so dürfte sich bald Aehnliches zeigen. Bedenkt man, daß unser Landhuhn seit Jahrhunderten zwar gehalten, aber kaum wirklich gepflegt und verständnißvoll gezüchtet worden ist, daß im Laufe der Zeit Zufalls-Bildungen und Zeichnungen entstanden, die sich mehr oder weniger vererbten, daß es ferner mit anderen Rassen unbeabsichtigte oder beabsichtigte Kreuzungen einging, bezw. eingehen mußte — so kann es nur als etwas Selbstverständliches erscheinen, wenn wir heute eine förmliche Musterkarte von sog. Landhühnern vor uns haben, wenn wir alle möglichen Formen und Zeichnungen zusammenstellen können, ja wenn wir fast jeden Körperteil des ursprünglichen Landhuhns bei den jetzigen Fühnern in mehr oder weniger veränderter Gestalt vorfinden. Dies ist namentlich der Fall in Bezug auf die Eigenthümlichkeiten des Kopfes: Kamm, Glöcken, Gesicht, sodaß wir hier, und zwar schon seit langem, wohl fast alle Formen antreffen, welche bei anderen Rassen als charakteristische Merkmale auftreten. Den ursprünglichen einfachen Kamm sehen wir allerdings vielfach noch als solchen, doch auch als Schlotter-, Horn-, Erbsen-, Rosen- und Becherkamm, oder in größerem oder kleinerem Maße verdrängt durch eine Woll-, resp. Halbhaube; und statt der Kinnlappen, zum Theil auch des rothen Gesichts, bemerken wir zuweilen einen kräftigeren oder schwächeren Bart. Andere, geringfügigere Abänderungen betreffen die Länge des Schwanzes und der Beine und die Zehenzahl, welche letztere sich zuweilen auf fünf beläuft. (So z. B. bildet Professor Fr. Naumann auf einer zu der Buhle'schen Schrift „Das Haushuhn“ gehörenden Tafel einen 5zehigen „gewöhnlichen Haushahn“ und daneben einen 4zehigen Kaulhahn ab.)

Die verschiedenen Färbungen des gewöhnlichen Land- oder Bauernhuhns zu beschreiben, würde zu weit führen, daß man aber gerade bei ihm gar manche hübsche, ja prächtige Farben und Zeichnungen antrifft, dürfte genugsam bekannt sein; jedenfalls ist dem Liebhaber ansprechender Färbungen mannigfaltiges Material geboten, um sich einen oder mehrere Stämme hübscher Fühner zu beschaffen, bezw. zu erzüchten und zu halten, und es braucht in dieser Beziehung nur an die mancherorts zu findenden schönen Kukuksperber, die Schwarzen, Weißen, zweifarbigen (weiß und schwarz oder gelb und schwarz) und dreifarbigen (weiß, schwarz oder grau und röthlich)



Sprengel erinnert zu werden. Als einer hübschen Spielart erwähnt Herr H. du Roi-Braunschweig der blauen Vortfelder Landhühner mehrfach, bemerkt aber gleichzeitig, daß die Liebhaberei für dieselben nachgelassen habe.

**Werth und Eigenschaften.** Als nach der Einführung der kleinen englischen Hühner, der Cochins und anderer Rassen die Liebhaberei für ausländische Hühner sich mehr und mehr entwickelte, war es eine natürliche Folge, daß die letzteren unser deutsches Landhuhn stetig verdrängten, und daß dieses immer mehr zurückgesetzt wurde. Hatte die bis dahin betriebene Zucht schon das Ihrige gethan, um das Landhuhn in Größe, Stärke und wirtschaftlichem Werth zu beeinträchtigen; hatte ferner eine den Grundätzen der wirklichen Zuchtzahl geradezu entgegenlaufende Auslese der Zuchthiere — von dem jungen Geflügel wird zum Verkauf als Schlachtgeflügel das kräftigste herausgegriffen und das übrigbleibende „Zeug“ zur Weiterzucht bestimmt — die Beschaffenheit des Zuchtstammes mehr und mehr herabgedrückt; hatten endlich die schlechte Pflege, die ungenügende Fütterung, die späten Bruten den ungünstigen Einfluß auf das Huhn und seine Eigenschaften nur verstärkt: so wurde jetzt auch noch in anderer Weise auf die Degeneration, den Rückgang desselben hingearbeitet, nämlich durch die schlechten, plan- und verständnißlosen Kreuzungen. Man vergegenwärtige sich doch nur, was z. B. durch Kreuzung mit den bekannten kleinen englischen Hühnern, die eine Zeitlang sehr beliebt und verbreitet waren, erzielt werden konnte! Und so wurde weiter gekreuzt, mit Dorkings und Spaniern, mit Cochins und Brahmas, mit gehaubten oder rosenkämmigen Hühnern u. s. w.; was durch die eine Blutmischung gewonnen wurde, ging durch eine andere wieder verloren; die guten Eigenschaften der eingekreuzten fremden Rasse schwanden allmählich nach einigen Generationen, und nur die schlechten blieben vielfach. Die Nachzucht aber aus solchen Kreuzungen? Sie zeigte ein buntes Gemisch von allerhand Formen und Farben, ein regelloses Durcheinander, konnte also nun noch weniger gefallen und wurde deshalb noch weiter vernachlässigt, umsomehr, als die neu eingeführten Rassen, vom Cochin bis zum Langschan, immer als das Zukunftshuhn des deutschen Landwirths angepriesen wurden. Ist es da zu verwundern, daß das Landhuhn nicht nur in den äußeren Merkmalen, sondern auch und vor Allem hinsichtlich des Nutzwerts immer noch mehr zurückging, daß es stetig wenig und kleinere Eier lieferte, daß es als Fleischnuhn noch unbedeutender wurde? Gewiß nicht! Wundern muß man sich nur darüber, daß sich in der Fachpresse Stimmen erhoben, die ihm vollends den Garauß zu machen suchten — ob sie es ohne oder gar wider bessere Einsicht thaten, bleibe hier unerörtert; ihr Ziel haben sie nicht erreicht, im Gegentheil, gerade in neuerer Zeit, nachdem in der Zucht so mancher als Wirthschafts- oder Zukunftshuhn angepriesenen Rassen schlimme Enttäuschungen nicht ausgeblieben sind, kommt man wieder auf das deutsche Landhuhn zurück; man sucht dasselbe durch rationelle Zucht und Bluteinmischung zu verbessern und strebt dahin, daß die guten alten Landhuhnschläge, wie Kamelsloher, Bergische Hühner, Thüringer Bausbüschchen, Lafensfelder, die wohlverdiente Beachtung und Verbreitung finden. Jeden Freund vaterländischer Geflügelzucht wird dies freuen, und zwar lediglich um der Sache selbst willen, keineswegs etwa deshalb, als ob nun der Import ausländischer Rassen aus England, Frankreich u. a. Länder aufhören werde

und könne; gerade der Liebhaber schönen Geflügels, der Kenner der Neigungen unserer Züchter weiß, daß es eben verschiedene Züchter giebt, daß jede neue Einführung stets mit Freude begrüßt werden wird, daß Wirthschafts- und Sport-Geflügel keinenfalls ein und dasselbe ist. „Eines schickt sich nicht für Alle“ — aber auch nicht für Alles. Und ohne ein überschwengliches Loblied auf unser Landhuhn anstimmen zu wollen, steht soviel fest, daß wir das letztere durchaus nicht als werthlos ansehen dürfen und daß jedenfalls jede andere Rasse, die denselben widrigen Verhältnissen ausgesetzt werden würde, wie es beim Landhuhn der Fall gewesen, bereits in soviel Jahren degenerirt sein würde, wie das Landhuhn in Jahrzehnten, ja man kann fast sagen: Jahrhunderten.

Diesigen Eigenschaften des Landhuhns (und seiner Schläge) welche es für unsere Verhältnisse so werthvoll macht und welche wir bei den meisten sonstigen Rassen nicht in dem Grade vereinigt finden, sind seine Abhärtung gegen die Unbilden der Witterung, seine kräftige Ausdauer unter den Einflüssen unseres Klimas, seine Emigkeit im Auffuchen des Futters, seine Anspruchslosigkeit bezüglich der Fütterung und Pflege. Diese Eigenschaften lassen es für das freie Land — nicht für enge Höfe und beschränkte Räume — am geeignetsten erscheinen, und hier kann es ohne große Kosten, ohne großen Aufwand an Mühe und Zeit gehalten werden. Vernachlässigen darf man es natürlich nicht; wird ihm aber wenigstens etwas Aufmerksamkeit gewidmet, betrachtet und behandelt man es, wie es ein Hausthier verlangen darf, hält man unter den Zuchtthieren die richtige Auslese und sorgt man von Zeit zu Zeit für neues Blut, dann wird es nicht nur stetig schöner und kräftiger, sondern auch wirthschaftliche Vorzüge entwickeln, welche es über manche andere Rasse stellen. Einige Belege seien hier angeführt.

Bereits der im Jahre 1870 verstorbene Naturforscher Lenz in Schnepfenthal (Thüringen), welcher auch die Hausvögel in den Kreis seiner aufmerkamen thätigen Beobachtung zog, führte einige Jahre hindurch genau Buch über die von seinen Landhühnern gelegten Eier, resp. die betreffenden Einnahmen und Ausgaben. Die Hühner stammten von guten Legebennen ab, hielten sich in sonnigen Höfen und hellen, geräumigen, reinlichen Ställen auf, welche sie im Winter bei mehr als 2 Grad Kälte nicht verließen, und wurden genau kontrollirt, so daß sie kein Ei verlegen konnten. Im Jahre 1838 legten fünf weiße (2 vier- und 3 zweijährige) Landhennen: im Januar 25, Februar 45, März 95, April 110, Mai 115, Juni 117, Juli 115, August 104, September 84, October 0, November 2, Dezember 13, zusammen also 825, jede Henne durchschnittlich 165 Eier; sechs reingelbe Landhennen (2 drei- und 4 einjährige) lieferten in den 12 Monaten: 1, 14, 89, 120, 141, 137, 144, 124, 99, 13, 0, 0, zusammen demnach 882 und jede Henne durchschnittlich 147 Eier. Jedes der Hühner verzehrte, wenn nur Gerste gereicht wurde, während der besten Legezeit täglich ca. 5 Loth, in den letzten vier Monaten des Jahres nicht ganz 5 Loth, im Jahre also 57¼ Pf., welche damals 20 Sgr. 3½ Pf. kosteten, wogegen der Durchschnittspreis der von jedem Huhn jährlich gelegten Eier 43 Sgr. 4 Pf. betrug, so daß sich ein Ueberschuß (Reingewinn) von 23 Sgr. ergab; und dies stellte sich noch günstiger, d. h. das Futter kostete bedeutend weniger, wenn die Hühner nicht rein Gerste, sondern Hafer und Kartoffeln mit bekamen.

Im „Geflügelhof“ (1881, S. 40) berichtete Hr. A. Röttiger über die während der Jahre 1877/78 in dem landwirthschaftlichen Versuchs-Institut zu Göttingen mit gewöhnlichen deutschen Landhühnern angestellten Versuche. Die Ausgaben betrugen 63 M, nämlich 20 M zum Anlauf von 1 Hahn und 9 Hennen und 43 M Futterkosten (Körner, auf 2 Jahre). Dagegen wurden 167 M 32 Pf. vereinnahmt, und zwar 72 M 76 Pf. für 1231 Eier i. J. 1877; 75 M 56 Pf. für 1250 Eier i. J. 1878; ferner 5 M für verkauften Dillinger und 14 M beim Verkauf der 10 Hühner.

Es bleibt somit ein Reingewinn von 104 M 32 Pf auf 2 Jahre, oder 52 M 16 Pf. auf 1 Jahr, es brachte also jedes Huhn 5 M 21 Pf. Die Hennen legten durchschnittlich 136 Stück im ersten, 139 Stück im zweiten Jahre. Bemerkte sei noch, daß die Hühner freien Auslauf hatten und nur mit Körner gefüttert wurden.

Ueber einen anderen mit Landhühnern i. J. 1880 angestellten Versuch veröffentlichte Herr Rud. Engelhard in der „Allstr. Gefl.-Zeitg.“ (Jahrg. I Nr. 4) genaue Angaben: Die verwendeten 9 Hennen waren ein halbes Jahr vorher ohne irgend welche Auswahl dem Korbe einer Hühlerin entnommen und durchschnittlich mit 1 M, dazu ein schöner, stattlicher Hahn mit 2 M bezahlt worden. Von Januar bis Dezember 1880 legte die erste Henne 87, die zweite 88, die dritte 166, die vierte 122, die fünfte 213, die sechste 141, die siebente 60 (brütete im August), die achte 235, die neunte 220 Eier; oder auf die Monate vertheilt, erhielt man von allen 9 Hennen im Januar 38, Februar 102, März 182, April 175, Mai 181, Juni 162, Juli 144, August 123, September 98, Oktober 69, November 15, Dezember 43, zusammen also 1332 Eier im Gesamtgewicht von 70 kg 105 g; auf die Henne kommen demnach jährlich 148 Eier oder 7 kg 790 g. Das Durchschnittsgewicht eines Eies betrug im Januar 56,2 g, im Februar 56,4, März 56,2, April 54,2, Mai 47,4, Juni 51,8, Juli 47,5, August 53,2, September 52,2, Oktober 53,8, November 50,6 und im Dezember 57, das Jahres-Durchschnittsgewicht somit 52,6 g. Wenn auch nicht für jede einzelne Henne das Gewicht ihrer Eier festgestellt werden konnte, so wurde doch bemerkt, daß einige meist über 60 g schwere Eier legten. Zugleich erhellt aus den Angaben, einerseits, daß es nicht allein sogenannte Massenhühner sind, unter denen Legerinnen von über 200 Eiern (im Jahr) sich finden, und andererseits, daß das gute Legen überhaupt mehr eine Eigenthümlichkeit der einzelnen Henne denn der Rasse ist; es muß eben Auslese gehalten werden. In Bezug auf die Fleischproduktion wurden Vergleiche zwischen Landhühnern und Houbans angestellt: es wogen (mit leerem Kropf) von zwei an demselben Tage ausgeschlüpften Bruten und zwar im Alter von 70 Tagen: Houban-Hennen durchschnittlich 690, die schwerste 790 g; Houban-Hähne durchschnittlich 830, der schwerste 930 g; Landhennen durchschnittlich 686, die schwerste 740 g, Landhähne durchschnittlich 807, der schwerste 920 g. Erst später, in einem Alter von 100 Tagen — „was bei unseren Marktverhältnissen (die Gßhähnen werden höchstens 60 Tage alt verkauft) wenig mißspricht und sich deshalb nur im Fall der Mästung geltend machen würde“ — wogen die Gewichte von einander ab, wie folgt: Houban-Hennen durchschnittlich 1181, die schwerste 1200 g; -Hähne 1570, resp. 1660 g; Landhennen 990, resp. 1060 g, Landhähne 1310, resp. 1500 g. Bezüglich der Mastfähigkeit stehen vergleichende Versuche mit größerer Anzahl von beiden Rassen noch aus. Die Unterhaltungskosten anlangend, so belam das Huhn durchschnittlich 80 g Futter täglich, und zwar 40—55 g Körner und 25—40 g Weichfutter (10—20 g Fleisch, im Uebrigen Brot, Kartoffeln, Küchenabfälle), was einen Werth von  $\frac{7}{10}$  Pfg. ausmacht. Das Huhn kostete demnach im Jahre 2 M 55  $\frac{1}{2}$  Pfg., der von ihm gebrachte Reingewinn dagegen betrug, wenn man die von ihm gelegten 148 Eier à 5 Pfg. zu 7 M 40 Pfg. berechnet, 4 M 84 Pfg. Da man nun aber auf 9 Hennen einen Hahn in Berechnung stellen muß, so bleibt ein Reingewinn pro Huhn und Jahr von 4 M 56 Pf. Dazu kommt noch etwas. Die Reife der gezüchteten Jungvögel trat Ende des vierten Lebensmonats ein. Junge von Anfang April legten das erste Ei Ende Juli, subren dann mit dem Legen bis 15. Oktober fort, begannen seit den letzten Tagen des November von neuem und setzten dies ohne Unterlaß bis Ende Dezember (Abschluß des Berichts) fort, so daß jedes der 10 Apriljungen durchschnittlich noch 40 Eier lieferte. Sonach glaubt Hr. Engelhard, daß unser Landhuhn die Beachtung der Züchter wohl verdient, wenn er es auch nicht als das vorzüglichste aller Hühner hinstellen will. Wir pflichten ihm voll und gern bei und meinen, daß das Vorurtheil gegen das Huhn am ersten schwinden würde, wenn man allerseits derartige gewissenhafte Versuche unternehmen möchte.

Endlich sei noch der interessante, im „Württemb. Wochenbl. f. d. Landwirthsch.“ veröffentlichten Aufzeichnungen des Hrn. J. Mettenleiter gedacht, aus welchen ebenfalls hervorgeht, daß unsere Landhuhnrasse Thiere aufzuweisen hat, die durchaus nicht zu verachten sind, ja selbst den Vergleich mit der als Legehuhn so viel gerühmten Italiener-Rasse aushalten können. Hr. M. beobachtete 4 zweijährige Italiener- und 4 drei- bis vierjährige Landhennen während der Monate Januar bis September. Die erste Italiener-Henne legte im Januar 6, Februar 15, März 20, April 21, Mai

20, Juni 19, Juli 17, August 0, September 0, zusammen in den 9 Monaten 118 Eier; die zweite 0, 0, 1, 11, 13, 12, 12, 0, 0, zusammen 49 Eier; die dritte 0, 10, 17, 11, 10, 12, 10, 1, 0, zusammen 71; die vierte 2, 8, 10, 14, 15, 12, 12, 3, 0, zusammen 76, und alle 4 Hennen zusammen 314 Eier. Die erste Landhenne legte in den betreffenden 9 Monaten 1, 0, 18, 18, 14, 20, 16, 6, 0, zusammen 93; die zweite 4, 10, 20, 19, 18, 10, 21, 9, 0, zusammen 111; die dritte 4, 16, 8, 13, 16, 14, 15, 4, 0, zusammen 90; die vierte 2, 8, 16, 19, 20, 10, 11, 0, 0, zusammen 86; die vier Landhennen zusammen 380 Eier, also 60 Stück mehr als die vier Italiener-Hennen.

Es könnten noch mehr Beispiele angeführt werden, doch genügen jedenfalls die obigen vier, um zu beweisen, daß das Landhuhn die ihm zugewendete Pflege, und sei sie noch so unbedeutend, wohl vergilt. Und wenn man seinen Werth als Legehuhn dadurch herabdrücken will, daß man sagt, es lege kleinere Eier als andere Rassen (Französische, Svanier etc.), so hat man zu bedenken, daß diese wiederum mehr Futter und sorgsame Wartung verlangen, nicht so widerstandsfähig gegen die gefährlichen Geflügelkrankheiten sind und in rauherem Klima ihre sonst trefflichen Eigenschaften in geringerem Grade zeigen. Landwirth, überhaupt Züchter auf dem Lande aber, welche gegentheilige Erfahrungen als oben angegeben, gemacht haben, müssen sich die Schuld jedenfalls selbst zuschreiben, indem sie die auf voriger Seite erwähnten Bedingungen zu beobachten versäumten.

Ein eigentliches Fleischhuhn oder Tafelhuhn, welches sich zudem zur Mast eignet, ist das gewöhnliche deutsche Landhuhn ebensowenig wie das Italiener-Huhn, der Körper ist zu unbedeutend, das Huhn selbst auch zu lebhaft; immerhin aber liefern die jungen und noch mehr die jungen verschnittenen Hähne (Kapaunen) einen ganz hübschen Braten.

Was schließlich das Brüten und Führen anbelangt, so kann man in der Regel nicht klagen; viele Hennen brüten und führen geradezu ausgezeichnet, und vielorts werden heute noch ausschließlich „Bauernhennen“ zum Bebrüten der Eier sonstiger Rassen und zum Führen dieser Küden benutzt; andere dagegen zeigen sich eigensinnig in der Wahl des Brutplatzes, oder sie verlassen die Eier bereits nach 8 oder 14 Tagen. Derartige individuelle Eigenheiten kommen bei jeder Rasse vor; ein Huhn, dessen Hauptthätigkeit im Brüten und Führen besteht, ist das Landhuhn allerdings nicht.

Die Frage geeigneter Kreuzungen hängt mit der der Aufbesserung oder Veredlung unseres Landhuhns zusammen. Die bei der Zucht des letzteren zu beachtenden Regeln wurden schon vorn angegeben, dabei auch, daß man vor Allem auf richtige Auswahl der Zuchtthiere, Ausmerzen schlechter Legerinnen, Zuführung frischen Blutes zu sehen habe. Die Befolgung der ersteren beiden Punkte fördert schon viel, und bezüglich des letzteren Punktes hat es schon große Bedeutung, wenn Züchter verschiedener Ortschaften die Hähne austauschen, sodaß also der Inzucht vorgebeugt wird. Will man weiter gehen und kreuzen, so thue man dies keinesfalls blind durcheinander, indem man erst mit dieser Rasse, dann die Nachzucht vielleicht wieder mit einem anderen Mischlingshahn kreuzt u. s. f.; denn dadurch würde man verschlimmern statt verbessern und auch Thiere von zu verschiedenem Aeußeren, die schließlich nicht gefallen können, bekommen. Man kreuze auf einen bestimmten Zweck hin und greife zu Rassen, die dem Landhuhn im Aeußeren möglichst nahe stehen. Auf dem Lande,



*Flüge Spinner'ns Hut*

Camelsloher Hühner.







Bergische Kräher.





wo man die Eierproduktion in erster Linie in's Auge faßt, wird sich die Kreuzung mit Italiener-, Andalusier- oder Minorca-Hahn empfehlen; auf mehr Fleischgewinnung zielt man durch Kreuzung mit Laflèche-Hahn hin; und übrigens haben wir in unseren guten starken Landhuhnschlägen (Ramelshöher, Bergische Hühner) treffliches Material zur Kräftigung des gewöhnlichen Landhuhns; ferner empfiehlt sich die Kreuzung von rothen oder braunen Malayen mit Landhuhn, auch diejenige von Brabanter- mit Landhuhn ergibt zwar ein Legen und Brüten gutes Nutzhuhn, allein an diesem gefällt uns, in Anbetracht der Weiterzucht, die kleine Haube nicht.

Damit sei, unter Hinweis auf den später folgenden Abschnitt über „Wirthschaftshühner“, die Besprechung des Landhuhns geschlossen. Erwägen wir noch einmal, daß die Kosten für Anschaffung von Landhühnern geringe sind, daß etwa sich nicht geeignet zeigende Exemplare ohne große Verluste geschlachtet werden können, daß mit der Einführung anderer Rassen gefährliche Krankheiten eingeschleppt werden, daß dagegen die Landhühner widerstandsfähig, an unsere klimatischen Verhältnisse gewöhnt, genügsam und fleißig im Futterfuchen sind und die Küden sich leicht auffuchen lassen, daß wir uns endlich durch richtige Auslese und verständige Zuchtwahl einen trefflichen, schönen und nuthbaren Stamm schaffen und erhalten können: so muß und wird dem deutschen Landhuhn und seinen Schlägen als Wirthschaftshuhn — die Zucht anderer Rassen wird deshalb durchaus nicht leiden! — Beachtung geschenkt werden, und hier fördernd einzugreifen, ist eine Pflicht der Vereine und der Fachzeitschriften.

## 2. Das Latenfelder Huhn.

Das Latenfelder Huhn — *Gallus dom. westfalicus* — ist westfälischen Ursprungs. „Dieses elegante und hübsche Huhn“ — so schreibt mir der Herausgeber des *Latenders für Geflügelreunde*, Herr G. Meyer in Minden (Westfalen) in dankenswerther Weise — „wurde zuerst in der Gegend von Dielingen (Westfalen), in der Nähe des Dümmer Sees, gezüchtet. Mein Vater, der verstorbene Lehrer Meyer in Drohne bei Dielingen, und der verstorbene Lehrer Bodelmann in Meyerhöfen bei Hunteburg, Vater des bekannten Hühnerkundigen Rektor Bodelmann in Melle, waren eifrige Hühnerzüchter, die es sich zur Aufgabe machten, die Hühnerzucht in dortiger Gegend zu heben. Ihr besonderes Augenmerk richteten sie auf die Veredelung des dortigen Landhuhns, des Todtlegers, d. i. des Campinerhuhns. Dieses Huhn kam hin und wieder vor mit dunklem Schwanz und Hals, und dieser Umstand erweckte den Gedanken, möglichst reinweiße Hühner mit schwarzem Hals und schwarzem Schwanz zu züchten. Als Dritter im Bunde gesellte sich zu den beiden genannten Züchtern noch der Zollerheber Wirz in Halbem, welcher mit Eifer und Ausdauer die Zucht fortsetzte und im Herbst 1835 seinen Freunden Hühner mit schwarzem Hals und Schwanz und ganz reinen Flügeln zeigte. Herr Rektor Bodelmann, der diese Hühner im genannten Jahre gesehen hat, schreibt mir darüber: ‚Es waren wahre Prachtstücke.‘ Von hier aus haben sich die Latenfelder über Dielingen, Lemförde, Bohmte, Osna-brück verbreitet, und in den fünfziger Jahren soll dies Huhn die Todtleger fast ganz verdrängt haben. Als fremde Hühnerrassen in Deutschland eingeführt wurden, da war es um das Latenfelder Huhn geschehen. Im Jahre 1863 stellte Hr. Rektor

Vockelmann einen wahrhaft prachtvollen Stamm Lakenfelder in Hamburg aus. Auch der König Georg von Hannover ließ sich später vom Rektor Vockelmann diese Hühner zeigen und kaufte dieses „ächte Hannover'sche (?) Landhuhn“ in 2 Stämmen für die Prinzessinnen.“

Man darf nicht schließen, daß das Lakenfelder Huhn seinen Namen nach einem Orte Lakenfeld erhalten habe, denn einen solchen Ort giebt es weder in Westfalen noch überhaupt in Deutschland. Wie das Huhn zu dieser Benennung gekommen, weiß man nicht; Manche wollen sie davon ableiten, daß das Huhn (seiner Zeichnung nach) aussehe, als ob ein weißes Laken über ein schwarzes „Feld“ gelegt wäre, und dies scheint das Meiste für sich zu haben, denn auch der „alte Vockelmann“ war der Meinung, daß der Name von Laken (Vinnen) herkomme. In Westfalen und ebenso in den nördlichen Theilen der Rheinprovinz war es noch bis vor 20 und 15 Jahren recht beliebt und in ziemlicher Anzahl anzutreffen; leider hat man es dann mehr und mehr vernachlässigt, doch nimmt man sich erfreulicher Weise seiner jetzt wieder an, um es vor dem Aussterben zu bewahren. Außerhalb Rheinpreußens und Westfalens hat man es verhältnißmäßig nur vereinzelt gehalten und gezüchtet, ja an den meisten Orten kaum kennen gelernt; neuerdings trifft man es jedoch hin und wieder z. B. auch auf sächsischen Ausstellungen, ausgestellt von sächsischen Züchtern. Es ist zu wünschen, daß sich mehr Liebhaber von einfach-schönen Formen und Zeichnungen finden, um das durch Vernachlässigung in der Zucht zurückgegangene Huhn wieder zu Ehren zu bringen.

In **Gestalt und Haltung** erinnert das Lakenfelder Huhn an das Landhuhn, auch in der Größe gleicht es ziemlich demselben; früher war es groß, kräftig, stattlich, jetzt ist es kleiner, schwächlicher. Obgleich nur niedrig gestellt, trägt es sich doch aufrecht und schön und ist in seinen Bewegungen lebhaft und schnell. Die ganze Erscheinung ist eine gefällige, ansprechende. Das Gewicht übertrifft, entsprechend der Größe, das des Landhuhns nur wenig; der Körper neigt in nur geringem Grade zum Fleischansatz, dagegen zeigt das wohl entwickelte Hintertheil Legefähigkeit an.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen ziemlich langen, schmalen Kopf, mittellangen, hell hornfarbigen Schnabel, einfachen, aufrechten, gleichmäßig gezähnten, doch nicht zu hohen Kamm, dünn befiedertes rothes Gesicht, rothes Auge, große, weiße Ohrscheiben, hellrothe, mittellange, dünne Kinnlappen, mittellangen, vollen, aufrecht getragenen Hals, gestreckten, nicht zu kräftigen Rumpf, langen, breiten Rücken mit breiterem, gerundetem Sattel, schönen, breiten, schräg aufwärts getragenen Schwanz mit langen breiten Sicheln, große, breite, etwas lose anliegende Flügel, nicht zu breite, wenig hervortretende, doch gut gerundete Brust, breites Hintertheil, kurze, mäßig starke Schenkel, mittellange, glatte, blei- oder fleischfarbige Füße mit vier dünnen langen Zehen.

Die Henne ist etwas kleiner als der Hahn, ebenso ist ihr Kamm kleiner und umgelegt, im Uebrigen gleicht sie, abgesehen von den Geschlechts-Kennzeichen, dem Hahn.

Das reiche, volle **Gefieder** trägt eine einfache, doch recht ansprechende, bei Hahn und Henne gleiche Färbung und Zeichnung: Hals und Schwanz sollen rein und glänzend schwarz, das übrige Gefieder soll rein weiß sein. Nicht immer aber befriedigt die Zeichnung, namentlich am Hals: statt daß hier das Sammet-schwarz mit

dem unteren Ende des Halses (an den Schultern) rund abſchneidet, reicht die Farbe nicht ſo weit, oder es miſchen ſich weiße Sprenkel und Streifen, zuweilen auch rothe oder braune Stellen darunter; eine reine Halszeichnung zu erzielen, bereitet dem Züchter manche Schwierigkeiten, und doch wird gerade durch eine ſolche der Werth des Huhns erhöht. Von verhältnißmäßig geringerem Belang iſt es, wenn das Weiß vom Körper auf den Wurzeltheil des Schwanzes übergreift; als Schönheitsfehler muß dieß zwar auch gelten, doch wird er gelinder beurtheilt als jene Mängel in der Halszeichnung. Hühner mit dunklen Flecken im Weiß ſind zu verwerfen.

Hinſichtlich des Werthes und der Eigenſchaften muß bemerkt werden, daß die heutigen Latenfelder nicht mehr das Frühere leiſten. Dieß iſt die naturgemäße Folge der Vernachläſſigung des Huhns und der dann betriebenen Inzucht. Bei der dem Huhn jezt zugewandten Beachtung und einer möglichſt aufmerkſamen Zuchtwahl ſteht zu hoffen, daß dieſe ſchlimmen Erſcheinungen beſeitigt werden. Sachgemäße Blutauffriſchung — nöthigenfalls durch Austausch der vorhandenen guten Hähne resp. vorſichtiger Beimischung des Blutes kräftiger Thiere —, Frühbruten und in Bezug auf den Züchter: Geduld und Ausdauer, werden die Hebel ſein, mittelſt deren man das ebenſo einfach-ſchöne wie nützliche deutſche Huhn auf ſeinen Höhepunkt wieder bringen kann. Betreffs der Abhärtung, des Brütens und Führens gilt im Allgemeinen das vom Landhuhn Geſagte, auch in der Fleiſchbildung gleicht es ihm. Die Hennen legen recht fleißig, man darf auf 120 bis 140 weiße Eier, mit durchſchnittlichem Gewicht von 50 g, rechnen. Herrn G. Meyer-Minden verdanke ich noch nachſtehende Mittheilungen: „Ich ſelber habe vor längeren Jahren dieſes Huhn mit großer Vorliebe gezüchtet und folgende Beobachtungen gemacht. Das Huhn hat für den Landmann einen nicht zu unterſchätzenden Werth, da es fleißig, bis zu 150 ziemlich dicke Eier legt. Das Fleiſch iſt zart und fein und ſehr ſchmackhaft. Die Zungen ſind hart und unempfindlich, leicht aufzuziehen, befiedern ſich ſchnell und entwickeln ſich raſch. Im Alter von 6—7 Monaten beginnen ſie zu legen. Auch erwachſen ſind ſie ſehr hart und ſehr genügsam in ihren Anſprüchen und vom frühen Morgen bis zum ſpäten Abend eifrig mit Suchen der Nahrung beſchäftigt.“

### 3. Todtleger oder einfach-kämmige Campiner.

In Weſtdeutſchland (Oſtfrieſland, Weſtfalen) und Holland, bis nach Belgien hinunter, findet ſich ein hübfcher Landhuhnſchlag, welcher die größte Ähnlichkeit mit den Hamburger Sprenkelhühnern hat und nicht mit Unrecht als die Stammart derſelben angeſehen wird; man bezeichnet ihn als Weſtfälische, Oſtfrieſiſche oder Holländiſche Todtleger und Alltagleger, oder auch als Möven und (einfach-kämmige) Campiner (*Gallus domesticus campinensis*). Letzteren Namen führt das Huhn nach der zur nordbelgiſchen Provinz Antwerpen gehörenden Landſchaft Campine, wo das Huhn namentlich früher viel gezüchtet wurde; auch dem in derſelben Provinz, nicht weit von der holländiſchen Grenze gelegenen Orte Hoogſtraaten oder Hoogſtraeten hat das Huhn eine Benennung zu verdanken: Hoogſtraater Huhn, welche allerdings in neuerer Zeit kaum mehr in Gebrauch iſt. Jedenfalls ſind dieſe Todtleger oder Campiner ſchon vor Jahrzehnten nach England gebracht, dort u. A. in der

Gegend von Bolton, Graffschaft Lancaster (Lancashire), sorgsam und auf Rosenkamm gezüchtet worden, sodaß man sie früher häufig (neuerdings jedoch seltener) Bolton-Hühner nannte. Uebrigens hatte man in England auch die deutschen Bezeichnungen „Alltagleger“ u. für letztere angenommen, denn sie wurden, lange bevor alle diese Hühner die Benennung „Hamburgs“ erhielten, „Dutch every day Layers“ oder „Everlasting Layers“ geheißten. Auf die jetzigen Hamburger kommen wir weiterhin zu sprechen. Die Goldsprenkel-Campiner führten früher, nach H. du Roi's Mittheilung, im Braunschweigischen die Bezeichnung „Wahnschaffe'sche Goldhühner.“

Ueber die Entstehung und Bedeutung des Namens „Tobtleger“ giebt Herr J. Hayunga (Holtshusen, Ostfriesland) in einem Aufsatz: „Ostfriesische Tobtleger“ (vergl. *Dressb. Bl. f. Geflügelzucht* 1883, S. 145) einige Aufschlüsse. Er macht zunächst darauf aufmerksam, daß ein Unterschied zwischen den Ostfriesischen Tobtlegeren von früher und jetzt bestehe. Ursprünglich nannte man Tobtleger alle diejenigen Landhühner, welche durch ihre eigenthümliche Gestalt von erfahrenen Hühnerzüchtern als ausgezeichnete Legehühner erkannt wurden und folgende Kennzeichen trugen: Der Kopf mußte kurz, ohne Haube und Bart, der Kamm einfach und nicht zu groß sein, beim Hahn aufrecht stehen, bei der Henne leicht überkippen; der Hals mußte mittellang, leicht gebogen, der Kumpf symmetrisch gebaut sein und einen schweren Unterleib haben, der insolge der kurzen unbefiederten Flüsse fast den Boden berührte, weshalb auch der Gang etwas schwerfällig und wackelnd erschien; der Schwanz mußte groß und voll, das Gefieder überhaupt voll und reichlich sein; eine bestimmte Farbe verlangte man nicht, obgleich die Hühner mit dunklerer Färbung vorgezogen wurden. Den Namen Tobtleger erwarben sie sich dadurch, daß einzelne Hennen im 2. oder 3. Legejahre während der Monate Mai und Juni, in welchen sie die Eier so rasch aufeinander legten, daß mitunter erst nach 15 Legetagen ein Ruhetag eintrat, zuletzt todt auf dem Neste gefunden wurden, sich also thatsächlich zu Tode gelegt hatten. Diese Erscheinung war jedenfalls keine normale; sie wurde, nach der Behauptung einiger Züchter, durch mangelhafte Ernährung oder durch Verabfolgung eines das Legen befördernden Futtermittels herbeigeführt oder wenigstens, nach Aussage Anderer, durch überreichliche Fütterung erhöht. Das Sterben einer Henne insolge vielen Legens soll nach übereinstimmender Mittheilung mehrerer Landleute immer mit Gewißheit vorauszusagen gewesen sein (!), wenn jenes Huhn Tage vorher, und zwar gewöhnlich in den Morgenstunden, kurz bevor es das Nest aufsuchte, seine „Tobtenklage“ hören ließ, welche einige Ähnlichkeit mit dem Krähen des Hahns (!) hatte. Immerhin aber kam das Zu-Tode-Legen nur vereinzelt vor; dagegen machten die meisten Hennen anfangs Juli im Legen eine größere Pause, wenige wurden brütlustig. Die Zahl der von einer Henne jährlich gelieferten Eier hat nach Schätzung der Einen 120, nach der Anderer bis 180 betragen. Die Zucht auf die Feder blieb damals ausgeschlossen, erst später begann man damit, aber zum Schaden der wirtschaftlichen Vorzüge des Huhns, auf die Erzielung eines bestimmten Federkleides das Augenmerk zu richten, sodaß man heute unter Ostfriesischen Tobtlegeren Hühner versteht, welche — außer daß sie mehrere Merkmale in der Gestalt zeigen und möglichst gut legen müssen — nach bestimmten Vorschriften gezeichnet sind. Uebrigens sieht man schöne Möven neuerdings recht selten.

**Gestalt und Haltung.** Der Tobtleger vertritt in Figur und Größe den Typus des eigentlichen deutschen Landhuhns; der mittelgroße, kräftige, ebenmäßig gebaute und gut getragene Körper, die aufrechte, nette Haltung, die lebhaften Bewegungen und das muntere, doch nicht scheue, stürmische Wesen machen, im Verein mit der einfachen, aber ansprechenden Zeichnung, das Huhn zu einer hübschen Erscheinung. Das Gewicht stellt sich auf 5 Pfund.

**Körpertheile.** Der Hahn soll einen mittelgroßen Kopf mit schmalem Scheitel (ohne Haube und Bart), einen ziemlich kurzen, nicht zu breiten, hellhorn- oder fleischfarbigen Schnabel, mittelgroßen, einfachen, aufrechten, gleichmäßig gezackten Kamm,

rothes, faltloses, leicht befiedertes Gesicht, lebhaftes, rothes Auge, kleine, fast runde, glatte, weiße Ohrscheiben, mäßig lange, dünne, hochrothe Kinnlappen, mittellangen, leicht gebogenen Hals, kräftigen Rumpf, gut abgerundeten, breiten, mittellangen Rücken, kräftige, große, breite Flügel, vollen und großen, mit langen, breiten Sicheln ausgestatteten, fast senkrecht (doch eher etwas nach hinten als über dem Rücken) getragenen Schwanz, tiefe, volle, etwas vorragende Brust, gut entwickeltes Hintertheil, ziemlich lange, unbefiederte, schiefergraue bis fleischfarbene, gut bespornte Läufe und vier kräftige Zehen haben.

Von der Henne gilt fast ganz dasselbe; abgesehen von den Geschlechts-Unterschieden, muß der Unterleib (Begebauch) stärker entwickelt sein; in Ostfriesland verlangt man, daß derselbe fast den Boden berühre und daß der Hinterkamm leicht umschlage.

**Gefieder.** Die Färbung und Zeichnung des knapp anliegenden Gefieders ähnelt der der Silbersprenkel-Hamburger in hohem Maße, sodaß sie, wenn sie Rosenkamm haben, mit diesen oft verwechselt werden. Die Grundfarbe ist, wie bei den Hamburgern, ein Silberweiß oder ein Goldbraun, die Zeichnung die Sprenkel-Zeichnung; es giebt somit Silbersprenkel- und Goldsprenkel-Todtleger. Die ersteren haben größere Bedeutung, auf sie wird die Bezeichnung „Todtleger“ auch in erster Reihe angewandt; in Ostfriesland nennt man sie „Möven“, die Goldsprenkel dagegen „spitze Gelbe“. Bekanntlich trägt bei den Sprenkelhühnern nur die Henne die eigentliche Zeichnung: alle Federn, mit Ausnahme der des Kopfes und Halses, sollen auf ihrer Grundfarbe mit schmalen schwarzen Querbänden versehen sein; der Hahn dagegen ist fast einfarbig, nur der Schwanz ist schwarz, und einige Reihen Flügel Federn (Decken, Schwingen) haben an ihrer Innenseite schwarze Zeichnung (Sprenkel). Hr. Hayunga bemerkt bezüglich der beiden Farbenschläge Ostfriesischer Todtleger, daß ihr Federkleid ziemlich genau dem der gold- und silbergesprenkelten Hamburger entspreche, nur müssen bei ihnen die Farbkontraste weniger auffallen als bei diesen, da bei den Silbersprenkel-Todtleger die schwarzen Querbänder mattschwarz sind, bei den Goldsprenkeln aber die Grundfarbe eine dunklere ist. Bei den Hennen der Silbermöven gilt ein weißer Unterleib nicht als fehlerhaft, die Brust muß aber gesprenkelt sein; der Hahn ist weiß und silberglänzend, nur Rücken und Flügel zeigen leichte Sprenkelung, die Flügel auch dunkle Querbänder, der Schwanz ist schwarz.

Bei der Prämierung ist darauf zu sehen, daß die Hühner kräftigen Körper, richtigen Kamm — es werden oft „Todtleger“ mit Rosenkamm ausgestellt, was jedoch nicht dem Typus des Landhuhns entspricht — und Ohrscheiben, keine zu hohen Beine haben. Schwarz im Kopf-, Hals- und Rumpf-Gefieder (außer den erwähnten Sprenkeln) des Hahns, Schwarz im Halsbehang und verwaschene, unregelmäßige, von rein weißen Federn unterbrochene Zeichnung des Rumpfgefieders der Henne gilt als fehlerhaft.

**Werth und Eigenschaften.** Können auch die Todtleger nicht als wirkliche Todt- oder Alletagleger, so doch als fleißige Leger schön weißer, durchschnittlich 50 g schwerer Eier bezeichnet werden. Die Zahl derselben beträgt nach Hayunga im ersten Jahre etwa 120, im zweiten und dritten je 140; zuweilen scheint das Huhn auch mehr zu liefern,

so berichtet z. B. Dr. Ahmuß in Thorn, daß es dort im 2. und 3. Jahre bis 155, höchstens 165 Stück, im 1. und 4. Jahre weniger legte. Die im April ausgebrüteten jungen Hennen beginnen, auch wenn sie „landläufig“, d. h. ohne besondere Sorgfalt gepflegt und gefüttert werden, Mitte November zu legen und fahren damit bis Ende September nächsten Jahres fort. Die Mauser — während deren bekanntlich der Kamm bei beiden Geschlechtern die Farbe verliert und einschrumpft — dauert 3 bis 4 Wochen. Erfahrene Züchter Ostfrieslands füttern zur Zeit der Mauser Hafer, danach Gerste und im Dezember Weizen. Gewöhnlich fängt dann die Henne gegen Weihnachten wieder an zu legen, liefert in den Monaten Januar bis März zwei bis drei Tage hintereinander Eier, macht gegen Ende März eine Pause von zwei oder drei Wochen, um dann bis gegen Ende Juni so fleißig zu legen, daß oft erst nach zehn Vegetagen ein Ruhetag kommt. Ende Juni oder Anfang Juli tritt die zweite, wiederum zwei bis drei Wochen anhaltende Legepause ein, und darauf setzt die Henne das Legen bis zum Eintritt der Mauser, anfangs mäßiger, zuletzt wieder leidenschaftlich fort. — Das silbergesprenkelte Huhn brütet nur im Sommer, das goldgesprenkelte gar nicht; überhaupt zeichnen sich die letzteren, wie Fayunga weiter angiebt, durch besseres Legen aus, doch haben sie mehr als die Silbersprenkel von den früheren Merkmalen der Todtleger verloren. Die Rücken befiedern sich rasch und sind leicht aufzuziehen. Ueberhaupt ist das Huhn hart, gegen Witterungseinflüsse ziemlich unempfindlich, hinsichtlich des Futters sehr genügsam (60 g Körnerfutter als Beigabe täglich genügt); es verlangt jedoch, soll es gedeihen, freien Auslauf, im engen Hof geht es zurück. Wenn auch kein Tafelhuhn, so ist doch das weiße, zarte Fleisch der jungen Thiere recht schmackhaft. Jedenfalls verdient es die Beachtung des Züchters auf dem Lande.

#### 4. Das böhmische Landhuhn

— *Gallus domesticus bohemicus* —, zuweilen auch Böhmisches Mohnsperber genannt, erinnert in Gestalt, Körperformen und Gefieder ungemein an den westfälischen oder holländischen Todtleger (Campiner) oder an die Hamburger Silbersprenkel und darf wohl als der nächste Verwandte des Todtlegers betrachtet werden. Es ist ein hübsches, in ansprechender Zeichnung gezüchtetes und erhaltenes Landhuhn, welches in Böhmen vielfach angetroffen wird, doch auch in dessen Nachbarländern vorkommt, wie ich es z. B. im Königreich Sachsen (Oberlausitz) verschiedentlich gefunden habe; in Norddeutschland dagegen ist es kaum bekannt, und auch auf Ausstellungen erscheint es hier höchst selten.

**Gestalt und Haltung.** Der Körper, mittelgroß (wie Landhuhn) und schlank, wird hübsch und zierlich getragen. Ansprechend wie die Haltung sind Wesen und Bewegungen, sodaß das Huhn eine recht nette Erscheinung bildet. Der Hahn trägt sich stolz, die Henne ist immer munter und fleißig. Das Gewicht entspricht der Größe, es stellt sich auf 4 bis 5 Pfd. beim Hahn, 3–4 Pfd. bei der Henne.

**Körperteile.** Der Hahn hat einen mittelgroßen, hübsch geformten Kopf mit kräftigem Scheitel, einen hochrothen, einfachen, mittelhohen, aufrechten, regelmäßig gezackten Kamm — zuweilen kommt Rosenkamm vor, doch ist dieser, da das böhmische Huhn ein Landhuhn ist, dem Typus nicht entsprechend —, mittellangen, kräftigen,

sant gebogenen, bleifarbenen (horngrauen) Schnabel, rothes, leicht befiedertes Gesicht, lebhaft blickendes, hellrothes Auge mit schwarzbrauner Pupille, kleine weiße, glatte Ohrscheiben, mittellange, schön gerundete, hochrothe Kinnlappen, mittellangen, kräftigen, hübsch getragenen Hals mit vollem Behang, volle, gerundete Brust, mittellangen und breiten Rücken, hübsch entwickelten Sattelbehang, kräftige, anliegende Flügel, aufrecht getragenen, aus kräftigen Steuerfedern, schönen, großen und zahlreichen kleinen Sichel und Seitenfedern bestehenden Schwanz, kräftige, abschließend befiederte Schenkel, unbefiederte, bleifarbig, gut bespornte, mäßig hohe Läufe und vier gut entwickelte Zehen.

Die Henne gleicht, bis auf die Geschlechts-Unterschiede, dem Hahn, nur ist der Rumpf etwas schwächer, und Kamm nebst Kinnlappen sind weniger entwickelt.

**Gefieder.** Die Grundfarbe des böhmischen Landhuhns ist silberweiß, und während Kopf und Hals nur diese Färbung zeigen, sind die Federn des übrigen Körpers schmal grau quergestrichelt oder mit grauen Mohn- oder Perlflecken versehen (daher der Name: Mohnsperber). Der Schwanz erscheint in der Regel etwas dunkler, namentlich beim Hahn, dessen Sichel gewöhnlich schwarzgrau oder schwarz, wohl auch weiß eingefärbt sind.

Bei der Prämiiung hat man vor Allem auf Regelmäßigkeit der Zeichnung, gute Figur, richtigen Kamm und Ohrscheiben, richtig gefärbten Schnabel und Lauf zu achten.

**Werth und Eigenschaften.** In wirthschaftlicher Beziehung sind die böhmischen Mohnsperber keineswegs zu verachten. Wenn sie auch keine eigentlichen Tafelhühner abgeben und infolge ihres schlanken Körpers zur Mast sich wenig eignen, so finden doch die jungen Hähne wegen des weißen, appetitlichen Fleisches ganz gut Absatz, und die Hennen legen nicht nur fleißig — etwa 120 Eier jährlich mit einem Durchschnittsgewicht von ca. 55 g —, sondern sie brüten auch, wie mir böhmische und sächsische Züchter mittheilten, gut und ausdauernd und erweisen sich als verlässliche Mütter. Dabei sind die Hühner, wie unser deutsches Landhuhn, genügsam hinsichtlich des Futters, anspruchslos bezüglich der Wartung, fleißig im Futterfuchen und unempfindlich gegen die Witterung. In engen Räumen allerdings finden sie sich nicht wohl, als Landhühner wollen sie größere Freiheit. Ländlichen Züchtern sind sie zu empfehlen, zumal sie mit ihren wirthschaftlichen Eigenschaften ein hübsches Aeußere verbinden.

## 5. Das Kamelsloher Huhn

— Gallus dom. lueneburgensis — führt seinen Namen nach der ursprünglichen Heimat, dem hannoverschen Dorfe Kamelsloh, welches südlich von Harburg (ungefähr in der Mitte zwischen Harburg und Winsen) in der Landdrostei Lüneburg gelegen ist. Wie Herr R. Gottschald-Pattensen, welcher sich um die Reinzucht und Verbreitung dieses Huhns ungemein verdient gemacht hat, berichtet, wurde in Kamelsloh und den umliegenden Ortschaften (Marxen, Pattensen, Wulffen, Winsen) schon seit Menschen-gedenken, bei Ermangelung anderer Erwerbszweige im Winter, die Hühnerzucht und zwar speziell die Aufzucht von Küden in der Stube schwunghaft betrieben. In

früherer Zeit hielt man dort ausschließlich zu diesem Zweck das weiße Kamelsloher Huhn, weil es sich rasch entwickelt, auch in den Wintermonaten gut legt, das besonders schmackhafte Fleisch im Verhältniß zu manchen anderen Rassen ziemlich reichlich ansetzt, und weil die Rücken wegen der schneeweißen Befiederung außerordentlich appetitlich aussehen. Dieses Huhn neigt aber, eben weil es vorzüglich legt, nicht sehr zum Brüten, und um dem häufig eintretenden Mangel an Glucken einigermaßen abzuhelpen, kreuzte man das weiße Huhn mit von Hamburg bezogenen Cochins und Aehnlichem. Dadurch entstand das sogenannte gelbe Kamelsloher Huhn. Da nun, so schreibt mein Gewährsmann weiter, die Landleute keine rechten Begriffe von rationeller Zucht hatten, so ging Alles entweder durch Inzucht zurück, oder es wurde durch Cochin-Kreuzung mehr oder weniger verborben, und man fand bald in Kamelsloh und Umgegend nur noch wenige der früheren schönen weißen Hühner. Diese sollen etwas kleiner gewesen sein als diejenigen, welche wir jetzt mustergiltige nennen. Seit etwa 12 Jahren haben nun Herr Gottschald und einige andere Züchter das Huhn durch planmäßig und sorgsam fortgesetzte Zucht auf seine Höhe zu bringen gesucht, andere hannoversche Züchter haben sich ihnen angeschlossen, und so ist ein schöner, kräftiger, ständiger Landhuhnsschlag herausgezüchtet worden, welcher alle Ansprüche an die Anerkennung als Rasse erheben darf und zusehends eine immer größere Verbreitung gewinnt.

In **Gestalt und Haltung** erinnert das Kamelsloher Huhn an die Spanier, und der verstorbene H. C. J. Weber bezeichnet es geradezu als eine constant gewordene Abart derselben. Beide Geschlechter haben einen gut entwickelten, gestreckten, doch vollen, runden Körper und stattliche, hochgestellte Figur, die Brust geht jedoch etwas tiefer herab als bei den Spaniern. Die Gesamthöhe vom Zehengrund bis zum Scheitel beträgt beim Hahn etwa 50, bei der Henne 45 cm, die Länge des Laufs allein beim Hahn etwa 12, bei der Henne 11 cm, die der mittleren Vorderzehe 65 bezw. 64 mm. Das Gewicht des Hahns stellt sich auf 5 bis 6 (auch mehr), das der Henne auf 4½ bis 6 Pfund. Die Haltung der Kamelsloher ist eine aufrechte, selbstbewußte, namentlich die des Hahns, das Wesen ein zutrauliches, munteres, die Bewegungen sind ruhig und gemessen.

**Körpertheile.** Die Körpertheile müssen alle gleichmäßig gut entwickelt sein, so daß das Huhn nicht etwa dünnleibig, spitzbrüstig und spindelbeinig erscheint. Der Kopf des Hahns ist groß, kräftig, etwas lang gestreckt, der Scheitel ohne jegliche Haubenbildung, dagegen geschmückt mit einem aufrechtstehenden, einfachen, nach vorn bis an die Nasenlöcher reichenden, im Ganzen 9 bis 10 cm langen und an der höchsten Zade gegen 6 cm hohen, gewöhnlich mit fünf oder sechs Hauptzacken (deren höchste etwa 28 mm hoch ist) versehenen Kamm, der mit seiner breiten Basis Stirn, Scheitel und Hinterkopf bedeckt. Zwischen ihm und dem rothen Gesicht, also der Augenbrauengegend, steht eine Reihe dünner, haarähnlicher, mit den Spitzen nach vorn gekrümmter Federn, welche sich von den rothen Nacktheilen des Kopfes hübsch abhebt. Das Gesicht ist groß, roth, mit einzelnen weißen Borstenfederchen besetzt. Die fast mandelförmigen weißen Ohrlappen, etwa 40 mm lang und 18 bis 20 mm breit (bei der Henne weit kleiner), erscheinen wie weiß bereift; Weiß im Gesicht und Roth



in den Ohren ist fehlerhaft. Ueber den letzteren steht ein weißes Federstückchen (Ohrstückchen). Das schöne große, intelligente Auge ist rothbraun und namentlich beim Hahn kräftig gefärbt, der kräftige, etwas gebogene Schnabel hellgrau oder graugelb, an der Wurzel dunkler, blau- oder schwärzlich-grau. Die beiden Kinnlappen sind wie der Kamm hochroth, wohl ausgebildet, bis 70 mm lang und etwa 50 mm breit. Der Hals ist ziemlich lang, dabei kräftig, wenig gebogen und reich befiedert, der Rumpf gestreckt, doch voll, mit guter Anlage zur Fleischbildung, der Rücken breit, die Brust stark, tief und voll; die wohl entwickelten Flügel werden anschließend getragen, der breite, aus kräftigen Federn bestehende Schwanz soll eher etwas niedriger als hoch, also nicht so aufrecht wie es bei den Spaniern der Fall, getragen werden und ist mit schön breiten und langen Sicheln geschmückt. Die Schenkel und Läufe sind kräftig, die letzteren hoch, unbefiedert und von blaugrauer Farbe, die Behen gut ausgebildet, die Nägel wie die Sporen grauweiß.

Die Henne ist wenig kleiner als der Hahn, auch sind Kamm — welcher bei den Hennen sich umlegen darf —, Ohr- und Kinnlappen natürlich nicht so entwickelt, im Uebrigen aber gleicht sie, die geschlechtlichen Unterschiede ausgenommen, dem Hahn; bei ihr achtet man vor Allem auf den richtigen Blumentohlsteiß (volles Hintertheil).

**Befieder.** Die Befiederung des Kamelsloher Huhns ist eine reichliche und volle, doch liegt sie geschlossen an. Hinsichtlich der Färbung begegnen wir zwei Schlägen: einem weißen und einem gelben (Chamois- oder nankingfarbigen).

a) Die weißen Kamelsloher sind die beliebtesten und verbreitetsten, sie werden auch in Bezug auf die Ertragsfähigkeit den gelben, welche erst später durch Kreuzung herausgezüchtet worden, vorgezogen. Die Färbung beider Geschlechter ist zunächst ein reines Weiß. Nach dem Verlauf von 4 oder 5 Monaten bekommt der Hahn gewöhnlich einen glänzenden, strohgelben Behang, der nach H. Gottschald's Erfahrungen um so gelbglänzender wird, je kräftiger und gesunder der Vogel ist und je kräftiger er sich entwickelt; stellt sich der gelbe Schein nicht ein, sondern bleiben die Hähne einfach weiß, so ist dies nach Gottschald's Beobachtung ein sicheres Zeichen von Schwäche und vorhergegangener Inzucht. Jene erstere Erfahrung habe ich bestätigt gefunden und namentlich auch auf Ausstellungen bemerkt, daß gerade die großen, schönen Thiere, welche auch erste Auszeichnungen bekamen, mehr oder minder stark ausgeprägten strohgelben Behang hatten; als ein Rassen- oder ein Schönheits-Fehler darf derselbe deshalb nicht angesehen werden. — Bei der Henne läßt sich im zweiten Jahre ein gelblicher Schein an den Halsfedern wahrnehmen.

b) Die gelben Kamelsloher findet man auf den Geflügelhöfen weniger vertreten. Während man bei den weißen auf eine frühere Kreuzung mit Spaniern schließt, wodurch die stattliche Gestalt und die aufrechte Haltung erzielt worden sein soll — nachgewiesen kann es nicht werden —, so darf man in Bezug auf die gelben mit Sicherheit behaupten, daß sie durch Kreuzung von weißen Kamelslohern mit gelben Cochins herausgezüchtet wurden. Abgesehen von dem oben angeführten Zeugniß H. Gottschald's, sprechen auch Eigenthümlichkeiten der Hühner selbst dafür, so namentlich das nicht selten zu beobachtende Auftreten von Federn an den Füßen. Die Färbung des Hahns ist ein mattes Gelb (Chamois), das an Hals, Sattelbehang

Geflügelzucht.

und Rücken kräftiger wird und an den Flügeln und dem Rücken sogar zuweilen in Braungelb übergeht. Die Henne ist mattgelb, der Hals intensiver gelb. Die Färbung der hornigen und Nackt-Theile stimmt mit der der weißen überein.

Bei der Prämiiung der Ramelsloher sind kleine oder dünnleibige, spitzbrüstige, sehr dünn- und langbeinige Thiere auszuschließen; weitere Mängel bestehen in unregelmäßigem Kamm (Hahn), rothen Ohrklappen, dünnem Behang, schmalfederigem, unvollkommen ausgebildetem Schwanz, unreiner Färbung.

**Werth und Eigenschaften.** In dem Ramelsloher Huhn haben wir ein deutsches Huhn, welches sowohl als Lege- wie als Fleischnuhn geschätzt wird, dabei akklimatisirt ist und, wenn es einmal glückt, gut brütet und führt; es eignet sich somit für die ländlichen Höfe zur Reinzucht eben so gut wie zur Aufbesserung des gewöhnlichen kleinen Landhuhns durch Kreuzung; für die Liebhaber in größeren Städten empfiehlt es sich deshalb weniger, weil es bei seiner weißen Befiederung zu leicht schmutzig wird und dann von seinem hübschen Aeußeren viel einbüßt, anderseits gedeiht es auch in beschränkteren Räumlichkeiten.

Obwohl die Hennen zuweilen glücken, so liefern sie doch eine hübsche Anzahl Eier, im Durchschnitt etwa 120 bis 125, gute Hennen auch mehr, zuweilen bis 150 und selbst 160 Stüd. Das Gewicht hängt von der Ernährungsweise und dem Alter der Thiere ab; es stellt sich keinesfalls niedriger als 50 g, sondern höher, besonders bei Eiern zweijähriger und älterer Hühner, sodaß man als Durchschnittsgewicht 55 bis 58 g annehmen darf; haben die letzteren freien Auslauf, ist ihre Nahrung eine reichliche und gute, so findet man durchaus nicht selten Eier von 60 g und darüber, und ich selbst habe solche von 69 und 70 g Gewicht gewogen. Herr Oekonomie-Kommissar A. Windhausen in Lingen, welcher über die Zahl der von seinen drei Hennen (eine 2jährig, zwei 1jährig) während der Monate Januar bis Juni 1878 gelegten Eier genau Buch geführt und die Notizen in einer Tabelle (Hanov. Zeitsch. f. Geflügelz. 1879 Nr. 2) zusammenstellt — die drei Hennen legten in dieser Zeit 295 Eier, wobei bemerkt werden muß, daß die zweijährige Henne am 12. April sich zum Brüten setzte, am 2. Mai 11 Rücken erbrütete und am 3. Juni wieder zu legen anfang —, sagt, daß 10 Eier der älteren Henne sogar 800 g, 10 Eier der jüngeren 666 g wogen. Junge Hennen beginnen bereits im Alter von 5, ausnahmsweise schon mit 4 Monaten zu legen, die aus den ersten Frühbruten fangen damit im September oder auch bereits im August an und setzen dies bei guter Fütterung und Stallung den ganzen Winter hindurch fort. Und in letzterem Punkte liegt ein Hauptwerth der Hühner für die Züchter in der Harburger Gegend, denn diese werden dadurch in den Stand gesetzt, im Winter Rücken in großem Maßstabe zu ziehen, zu mästen und dann als „Hamburger Rücken“ auf die Märkte von Hamburg, Berlin u. zu liefern.

Das Fleisch der Ramelsloher ist zart und schön und deshalb sehr geschätzt, namentlich das der Jungen („Rücken“), welche infolge der weißen Haut und des weißen Fleisches ungemein appetitlich aussehen, „ein Vorzug, den das Ramelsloher vor dem Knochengeriist Italiener mit dem rothen Fleische besitzt.“ Bei ihrem stattlichen Körperbau setzen sie viel Fleisch an Brust und Körper an; daß sie sich, namentlich auch in der Jugend, leicht mästen lassen, ist bekannt.

Wenn die weißen Kamelsloher glücken, so geben sie sich dem Brütgeschäft mit großem Eifer hin und führen dann ebenso ausgezeichnet, so daß sie zu den besten Brüterinnen und Müttern gehören. Gerade diese Eigenschaft des Kamelsloher Huhns wird es dem Landwirth besonders beachtenswerth erscheinen lassen, und ferner die, daß es sich leicht aufzieht, abgehärtet und im Futtersuchen fleißig ist. Die Jungen wachsen rasch heran, befiedern sich bald und sind bei entsprechender Ernährung nach 5 Monaten fast ausgewachsen, so daß die Hennen dann mit Legen beginnen. Die Hühner zeigen sich gegen die Einwirkung der Witterung unempfindlich, und die Erfahrungen nord- und ostdeutscher Züchter bezeugen, daß diese Rasse auch für die rauheren Striche Deutschlands sich eignet. Wenn einzelne andere Geflügelliebhaber wirklich gegentheilige Beobachtungen gemacht haben, so liegt dem wahrscheinlich der Umstand zu Grunde, daß sie Hühner aus Kamelsloh oder Umgegend erhielten, welche dort nicht für die Winterzucht, sondern für den Verkauf als Schlachtwaare bestimmt und deshalb von vornherein verzärtelt waren (vergl. unten den Bericht über Kamelsloher Winterküden-Zucht); man wolle also beim Einkauf darauf achten. Auch die Jungen von Spätbruten werden durch die schon rauhen Tage des Herbstes nicht im Wachsthum und in der Entwicklung beeinträchtigt, wie es bei Küden anderer Rassen der Fall ist.

Da das Kamelsloher Huhn, wie erwähnt, genügsam und dabei sehr fleißig im Scharren und Futtersuchen ist, so verursacht seine Erhaltung geringe Umstände und Kosten, es muß nur freien Auslauf auf Wiese oder Garten, Hof und Düngerstätte haben. Und der Umstand, daß es durch keine Haube — wie das für den Landmann vielfach empfohlene Houdanhuhn — an der Umsicht gehindert wird, läßt Unfälle selten vorkommen.

Zu berücksichtigen ist noch, daß sich das weiße Kamelsloher Huhn trefflich zur Kreuzung mit unserem gewöhnlichen Landhuhn eignet, um dadurch dessen Ertragsfähigkeit zu erhöhen. Eine schöne Kreuzung, Bafies mit Kamelsloher, war auf der Queblinburger Geflügel-Ausstellung 1882 vertreten: kräftige Hühner mit einfachen, wohl entwickelten Rämmen und den kurzen (blauen) Füßen der Bafies.

Aus dem Gefagten ergibt sich, daß das weiße Kamelsloher Huhn ein vortreffliches, namentlich dem Landmann zu empfehlendes Wirthschaftshuhn ist, das sich vor Allem zur Reinzucht, doch auch zu entsprechenden Kreuzungen eignet. — Die gelbe Spielart hat mehr oder minder die Eigenschaften der Cochins geerbt; die Hennen brüten vortrefflich, und zuweilen findet man unter ihnen ganz gute Leger.

Um von der während des Winters in Kamelsloh (und Umgegend) betriebenen Zucht zwecks Gewinnung von Schlachtküden eine Darstellung zu geben, sei der von einem Mitarbeiter der „Schlesw.-Holstein. Blätter f. Geflügel.“ kürzlich veröffentlichte Bericht über eine Reise nach jenem Orte hier angefügt:

„Am Sonntag, den 11. Februar, machte ich mit einigen Freunden eine Tour nach Kamelsloh, um dort die Küdenzüchterei zu besuchen. . . . Auf Anrathen des Wirthes machten wir unseren ersten Besuch einem Herrn Huck, einem gebildeten feinen Mann, der als Kunstgärtner sich bei seinen Reisen in Houdan und Paris aufgehalten, an Ort und Stelle sich über die dortige Zucht, wie auch über den Verbleib

der Waare orientirt hatte. Der Herr ist geborener Ramelsloher, hat schon vor zwei Jahren aus Frankreich eine Brutmaschine kommen lassen und erzielt jetzt, wie er sagt, sehr zufriedenstellende Resultate. Die Aufzucht geschieht bei ihm nicht mit künstlicher Glucke, sondern wie es die langjährige Erfahrung in Ramelsloh gelehrt. In den ersten 24 Stunden nach dem Auskommen werden die Küden in einem Behälter, mit Flanell bedeckt, an einen erwärmten Ort gestellt und dann kommen sie in die Kücken-kammer, einen Raum, den wir auf allen Stellen gleich eingerichtet fanden.

Man denke sich in der Mitte einer Wandfläche von 8—10 Fuß einen Ofen ganz aus Kacheln aufgesetzt, an beiden Seiten davon vom Fußboden bis etwas über die Höhe des Ofens Wörter, die ca. 10—12 Zoll von einander entfernt. In den Zwischenräumen sind kleine hölzerne Gitter angebracht, welche zum Fortnehmen sind und so viel Raum lassen, daß der kleine Futtertrog, welcher aus Holz gefertigt ist und den ganzen Längenraum einnimmt, davor stehen kann.

In diese kleinen Käfige werden die Küden gesetzt, je nach der Größe bis zu 25 Stück. Die kleinsten erhalten den Raum, wo der Ofen am wärmsten, mit dem Größerwerden wird der Raum etwas kühler gegeben, bis sie in etwa 14 Tagen bis 3 Wochen gewöhnliche Zimmertemperatur haben. Die Heizung des Ofens ist nicht so ängstlich genau, wie man denken sollte, denn ist derselbe zu warm, so entfernen sich die Thierchen davon; wird es kühl, so kriechen sie an ihn heran.

Die Aufzucht ist an zwei Grundbedingungen geknüpft: die peinlichste Reinlichkeit in den Käfigen und frische Luft im ganzen Raum, welche durch Ventilation an den Decken hergestellt wird. Der Boden der Käfige wird dick mit getrocknetem Sand bestreut, täglich zweimal herausgenommen und durch neuen ersetzt. Der herausgenommene Sand ist nach Aussage des Herrn Huck, also eines Sachmannes, ausgezeichnete Dung.

Die Fütterung geschieht mit geronnener, abgerahmter Milch, welche mit Buchweizen-Schrot zu einem dünnen Brei angerührt wird. Hierzu kommt dreimal am Tage ein Zusatz von gekochten, ungesalzenen, kleinen Fischen, welche, wie sie sind, fein gestampft werden. Zu trinken bekommen die Thiere nichts.

Auf diese Weise gezogene Küden sind schon in 5 Wochen verkaufsfähig. Die Abnahme geschieht durch Aufkäufer, welche die Waare meistens nach Hamburg bringen. Der Preis ist 75 Pf. bis 1 M pro Stück. Bei dem Verkauf ist als Regel anzusehen, daß, je höher der Preis, desto kleiner werden die Küden abgenommen, jedenfalls aber in fünf bis sieben Wochen; denn Bedarf ist immer.

Nachdem wir uns bei Herrn Huck verabschiedet, machten wir bei verschiedenen Züchtern Besuche, welche die Eier durch Glucken ausbrüten lassen, bei einzelnen sahen wir auch Truthennen dazu verwendet. Die Glucken sitzen in der Regel 9—12 Wochen auf dem Nest in hölzernen Kästen, welche durch Schiebthüren verschlossen werden. Die Kästen stehen meistens in Form einer Bank im Kückenraum oder im Zimmer. Jeden Morgen werden die Glucken vom Nest genommen, damit sie fressen, und sie müssen dann in 10, höchstens 15 Minuten wieder auf den Eiern sein; hinaus aus dem Hause kommen sie dabei nicht. Ueber das Sandbad bei der Fütterung war die Ansicht verschieden, einzelne Leute hielten es für gut, andere nicht. Das Futter be-

steht aus Hafer, und den Thieren scheint es augenscheinlich gut zu bekommen, denn sie sahen den Verhältnissen nach gut aus. Stellt bei einer Glucke sich Durchfall ein, so wird sie sofort von den Eiern entfernt; kommt Ungeziefer, wird der Boden im Nest mit Petroleum ausgewischt. Feinliche Reinlichkeit wird auch hier als Hauptbedingung für den Erfolg gefordert. Am 6. und 14. Tage werden die Eier geprüft und die nicht angebrüteten oder abgestorbenen sofort entfernt.

Wunderbar ist es zu nennen, welche Resultate diese Leute mit ihren lebenden Brutmaschinen zu erzielen verstehen, selbst bei den kleinsten und ungünstigsten Verhältnissen. Hiervon ein Beispiel: In einem Zimmer, welches dem Vater, der Mutter und vier Kindern als Wohn- und Schlafgemach diente, das etwa 10 Fuß im Quadrat und nicht 7 Fuß hoch war, befanden sich 250 Stück Küden; die Luft war, wenn nicht gerade schön zu nennen, doch jedenfalls so gut, wie man sie bei kleinen Leuten auf dem Lande findet. Auf meine Frage, wie viele Hühner der Mann halte, sagte er mir, er hätte 15 Stück, davon hätten aber nur zehn geglückt. Eier kaufe er sich zu, welche er mit 7 Pf. das Stück bezahle. Mit diesen 10 Glucken arbeitete der Mann seit November und hatte bei unserem Dortsein 250 Küden, von denen keins über 5 Wochen alt war. Angenommen selbst, daß der Mann mit dem Auskommen besonders Glück gehabt, so ist das Resultat für Jeden, der es nicht selbst gesehen, meiner Ansicht nach fast unglaublich.

Die Hühner, welche in Kamelsloh gehalten und als Glucken benutzt werden, sind anscheinend Kreuzungen von Cochin und Kamelsloher. . . . Ein Vergnügen ist es, zu sehen, wie Züchter und Glucke zutraulich mit einander umgehen; selbst die Puten ließen sich vom Nest nehmen, ohne einmal zu schelten, obgleich wir mit drei fremden Menschen dabei standen. Züchter ist in Kamelsloh und den umliegenden Dörfern mit Ausnahme der Bauern Jeder, der einen eigenen Heerd hat, ob Handwerker, Musiker oder Feldarbeiter; viele haben auch gar keinen anderen Erwerb, und wie mir versichert wird, stehen die Leute sich gut dabei. Welche Bedeutung der Kamelsloher Küdenzucht auch in weiteren Kreisen beigelegt wird, geht daraus hervor, daß oft von auswärts Fremde kommen, dieselbe kennen zu lernen. . . . Auch wir sind hoch befriedigt nach Hause gegangen; wir haben gesehen und kennen gelernt, daß mit den kleinsten Mitteln bei Liebe und Verstandniß für die Sache sich im Verhältniß große Erfolge bei der Küdenzucht erzielen lassen.“

Daß die Küden schon bei einer Fütterung mit einem aus Buchweizenschrot und Milch hergestellten Brei außerordentlich gedeihen und dann ein schmackhaftes, zartes Fleisch liefern müssen, liegt auf der Hand; da sie nun außerdem ein Zusatzfutter, welches in mit den Gräten fein gestampften, an Nahrungstoffen und phosphorsaurem Kalk reichen Fischen besteht, erhalten, so müssen sie um so rascher sich entwickeln und zum Verkauf als Schlachtküden geeignet werden. Das Kamelsloher Mästungs-Verfahren hat bereits Nachahmung gefunden, so z. B. in der Herzoglich Braunschweigischen Engraisserie Richmond bei Braunschweig, wo die Winterküden mit geschrotetem Buchweizen und geronnener, abgerahmter Milch in geheizten Räumen gefüttert werden.

Zur Ergänzung des obigen Berichts füge ich die sachgemäßen Mittheilungen des schon genannten Kamelsloher-Züchters Herrn R. Gottschald-Pattensen über die

Aufzucht der „Stubenküden“ oder der sogenannten Hamburger Hühner hier an:

„Wohl manchem Leser dürfte es bekannt sein, daß in einigen Theilen der Aemter Harburg und Winsen a. d. L. (Landdrosteibezirk Lüneburg) im Laufe der Jahre ein Industriezweig zu hoher Blüte gelangt ist, der zahlreichen, wir können sagen Tausenden meist unbemittelten Landbewohnern in den Winter- und Frühjahrsmonaten einen mitunter recht einträglichen Nebenerwerb liefert: die Aufzucht und Mästung der sogenannten Stubenküden.

Sobald im Spätherbst die Hennenküden aus den frühen Februar- und Märzbruten, zu denen sich öfter auch spätgluckende Hennen älterer Jahrgänge gesellen, ihre Eier abgelegt haben und sich zum Brüten anschicken, wird ihnen, meistens in eigens und sehr zweckmäßig konstruirten ‚Brutbänken‘ (vergl. oben) ein einladendes Nest bereitet und müssen diese Glucken dann nicht nur ein, sondern in unmittelbarer Folge drei, auch vier Gelege Eier ausbrüten. Sobald die ausgebrüteten Küden einigermaßen trocken sind, werden sie den Glucken genommen, den letzteren aber sofort neue Eier untergelegt. Die Küden werden in Käfigen, welche anänglich am warmen Ofen, später etwas entfernt davon, angebracht sind, aufgezogen, bis sie im Alter von 5 bis 7 Wochen die marktgängige Größe erreicht haben und verkauft werden können. Es muß bei dieser Aufzucht mit großer Sorgfalt und einiger Fachkenntniß verfahren werden, um ein gutes Resultat, nämlich recht schöne weiße und vollfleischige Küden, die im Alter von 6 Wochen bereits ein Lebendgewicht von  $1\frac{1}{4}$  Pfd. haben, zu erzielen, namentlich ist große Reinlichkeit unumgänglich nöthig. Als hauptsächlichste Nahrung dient den Küden ein Weichfutter, bestehend aus Küdenschrot ( $\frac{2}{3}$  Buchweizenschrot mit  $\frac{1}{3}$  Bohnenschrot gemischt), welches mit Dickmilch oder Wasser zu einem steifen Brei angerührt wird. Unbedingt nöthig für das Gedeihen der Küden ist aber eine tägliche Portion Fische, die gekocht und zermalm mit Gräten und Eingeweiden dem Futterbrei beigemischt werden. Man rechnet auf je 10 Küden wenigstens 1 Pfd. Fische die Woche. Es scheint, daß der in den gekochten Fischen in besonders geeigneter, leicht löslicher Form vorhandene Phosphorgehalt für den Knochenaufbau der Küden sehr förderlich und auch zu ihrem sonstigen Gedeihen besonders dienlich ist. Als Küdenfische werden fast ausschließlich Stuhren (Kaulbarsch; *Acerina cernua*) benutzt, ein Wanderfisch, der in den Wintermonaten in großen Massen in der Elbe gefangen wird und sonst nicht zu verwerten ist. Der Preis dieser Fische ist in der Regel 10—12 Pf. das Pfund, es ist also ausgeschlossen, daß unsere Küdenzucht mit dem neuen Fischereigesetz in Konflikt kommt, indem unsere einheimischen Fischarten, die durch das betreffende Gesetz in anerkennenswerther Weise geschützt werden, einen 8—10 mal höheren Werth haben. Wenn bei strenger Kälte oder starken Stürmen der Fang der Stuhren nicht möglich ist, werden zur Aushilfe gehackte Fleischstücke gefüttert.

Sobald die Küden im Alter von 5—7 Wochen die marktgängige Größe erreicht haben, werden sie von Aufkäufern zusammengeholt, geschlachtet und mit großer Sorgfalt gepflückt (gerupft). Früher geschah dieses ausschließlich durch Bierländer Wesflügelhändler und Pflücker, welche sie nach Hamburg zum Verkauf brachten. Es

werden deshalb diese Küden im Inlande noch heute öfter 'Bierländer' Küden genannt. Hamburg selbst verbraucht nur einen verhältnißmäßig kleinen Theil, der richtige Hamburger zieht ein saftiges, derbes Roastbeef vor, während in Berlin und anderen deutschen Großstädten mehr Verständniß für den Wohlgeschmack eines zarten, saftigen Hamburger Hühnchens vorhanden zu sein scheint. Der Vertrieb und Versandt dieses Geflügels geschah früher ausschließlich durch Hamburger Vermittelung und von Hamburg aus. Seit einigen Jahren sind aber in der Produktionsgegend selbst, nämlich in Winsen und in Pattenen, Versandtgeschäfte dieses Artikels in Betrieb, die den Versandt nach dem inneren Deutschland und weiter direkt besorgen, während nach Hamburg nur ungefähr der für den Platzverbrauch nöthige Theil gelangt. Es hat von dieser Einrichtung nicht allein der Konsument, der stets frischere Waare empfängt, Nutzen, sondern auch der Züchter, indem er für reelle Waare die ganze Saison hindurch eher gleichmäßige und gute Preise erhält, als wenn die Küden erst nach Hamburg gebracht werden müßten, wo sie zum Nutzen der Hamburger Versandtgeschäfte, namentlich bei zufällig etwas größerer Zufuhr, öfter zu ganz ruinösen Preisen verkauft werden mußten; denn zurückbringen kann der Aufkäufer, der sie nach Hamburg bringt, dieselben nicht, er muß sie verkaufen. Jetzt liegt das Geschäft insofern besser, als der im Produktionsbezirk wohnende Versender nicht mehr schlachten zu lassen braucht, als der unmittelbar vorliegende Bedarf erfordert, also Verluste durch zu reichliche Verkäufe dieser sehr dem Verderb ausgesetzten Waare vermieden werden können. Derartige Verluste fallen, wenn sie auch zunächst der betreffende Aufkäufer zu tragen hat, schließlich doch immer wieder dem Züchter zur Last, da sich der Aufkäufer durch billige Einkäufe früher oder später zu erholen bedacht sein muß. Die jährliche Gesamtproduktion ist auf 400 000 Stück zu veranschlagen, der Werth derselben — 1 M à Stück — gleich 400 000 M. Die wirklichen Selbstkosten für Fütterung u. bis zu einem Alter von 6 Wochen belaufen sich auf etwa 65—70 Pf., sodaß die Gesamtproduktion einen Ueberschuß von etwa 120 000 M ergibt. Dies ist hauptsächlich das Erträgniß der Arbeit der Frauen, die sich in den kleinen Hausständen mit wenig landwirthschaftlichem Betriebe in irgend einer anderen Weise nicht annähernd so nutzbringend würden beschäftigen können.

Da ein sehr wesentlicher Theil der Fütterung in Milch besteht, so kommt auch eine Verwerthung der Milch in Betracht, die bei diesem Betriebe eine außerordentlich hohe zu sein scheint; denn beispielsweise hat das bei der Ferkälbermast aufgemästete Fleisch nur einen Werth von 60 Pf. à Pfund, während dasselbe bei der Küdenmast, die doch nicht allein durch Milch, sondern auch durch das viel billigere Getreideschrot ausgeführt wird, einen Werth von wenigstens 1,20 M hat. Sehr werthvoll ist auch der gewonnene Dünger. Die damit 'gepütteten' Kartoffeln gedeihen auf geeignetem Boden ganz außerordentlich und liefern überraschend hohe Erträge.

Ein großer Uebelstand, der sich einer weiteren Ausbreitung dieser wirklich segensreichen Industrie öfters hindernd in den Weg stellt, besteht darin, daß während einiger Monate, hauptsächlich im Anfang der Saison, im Monat November und Dezember, die Preise der Küden so niedrig sind, daß die mit der Aufzucht verbundene Mühe und Arbeit sich sehr schlecht bezahlt macht. Es hat dies seinen Grund darin, daß

in diesen Monaten die Großstädte reichlich mit Wild versehen sind; in anderen Monaten wieder, im Mai und Juni, befindet sich das konsumirende Publikum auf Reisen und in Bädern, wodurch der Verbrauch in Städten zeitweilig sehr beschränkt wird. Die Züchtung dagegen läßt sich nicht zeitweilig einschränken; wenn im Herbst die Hühner glücken, müssen sie auf Eier gesetzt werden, sonst übergehen sie die Brutzeit und glücken erst wieder im nächsten Sommer, und zur Reisezeit kann die Züchtung auch füglich nicht verringert werden, denn die vorhandenen Küden müssen großgezogen, geschlachtet und verwertet werden. Der erwähnte Uebelstand könnte aber in seinen für das Gemeinwohl so wünschenswerthen Ausbreitung unserer Küden-Aufzucht überaus nachtheiligen Folgen ganz erheblich abgeschwächt werden, wenn durch einige Ermäßigung in den Eisenbahnfrachtsätzen ein größeres Absatzgebiet gewonnen würde, wie dies schon längst in Belgien und Frankreich der Fall ist.

Es erübrigt uns nur noch zu erwähnen, daß an anderen Orten, z. B. in der Nähe von Berlin, schon mehrfach der Versuch gemacht worden ist, die Küdenzucht in großen Anstalten und mit Hilfe von künstlichen Brutmaschinen „in Masse“ zu betreiben. Es scheint, daß alle seitherigen Versuche dieser Art keinen erwünschten Erfolg gehabt haben. Einentheils ist die Gefahr der Ansteckung durch Krankheiten, namentlich der Hühnerbiphteritis, bei Massenaufzucht außerordentlich groß, dann auch mag es öfters an der bei „Massen“ so sehr nöthigen Sorgfalt und Fachkenntniß gefehlt haben, und schließlich ist der Verdienst bei glücklichem Verlauf der Aufzucht auch schwerlich so groß, um ein mehr oder weniger zahlreiches Beamtenpersonal, dem auch noch ein wohlhonorirter Direktor vorzustehen pflegt, auskömmlich zu unterhalten. So wie das Geschäft bei uns gehandhabt wird, als kleiner häuslicher Betrieb, scheint es uns das richtige Verfahren zu sein.“

Verwandt mit den Hamelslohern und schließlich auf denselben Typus hinauskommand ist das Vierländer Huhn, welches heute in früherer Schönheit kaum noch zu finden sein dürfte. Es wurde hauptsächlich in den Hamburger, „Die Vierlande“ bildenden Ortschaften gehalten. Die Hühner waren, wie eine Mittheilung von J. Bölschau-Hamburg im „Vogelhof“ (1881, S. 500) besagt, schneeweiß, Hennen mit Schlotterkamm, zierlich von Gestalt, mit großen schwarzen Augen, welche den hübschen weißen Thieren ein absonderlich schönes Aussehen gaben. Dabei waren sie sehr zart an Fleisch. Die heutigen weißen Hühner der Vierlande sind an Schönheit erheblich zurückgegangen, die Schlotterkämme und schwarzen Augen sind ihnen abhanden gekommen.

#### 6. Die Bergischen Hühner.

Unter dieser Bezeichnung darf man einige schöne deutsche Landhuhn-Schläge zusammenfassen, welche in dem früheren Herzogthum Berg (Ducatus Montensis), also dem heutigen bergisch-märkischen Westfalen und Rheinland (den Regierungsbezirken Arnberg, Düsseldorf und Köln), zu Hause und unverkennbar eng mit einander verwandt sind, so daß man sie als Varietäten einer Rasse oder Form — dem Bergischen Huhn (*Gallus domesticus montensis*) — ansehen muß. Von den vier Schlägen: einer schwarz-roth-getupften, einer schwarz-weiß-getupften, einer gesperrbarten



(kuckuckfarbigen) und einer rein schwarzen, begegnen wir noch am häufigsten der erst- und der letztgenannten, der ersteren unter dem Namen „Bergische Kräher“, der letzteren unter der Benennung „schwarze Schlotterkämme“; die anderen beiden, auch zu den Schlotterkämmen zählend, sind leider fast ganz verschwunden. Ueberhaupt ist die Zucht dieser prächtigen Hühner sehr zurückgegangen, sie sind zum Theil, auch in ihrer Heimat, durch die als Zukunftshuhn angepriesene Italiener Rasse verdrängt worden; neuerdings sucht man jedoch erfreulicher Weise die goldlackfarbigen Kräher, die schwarzen Schlotterkämme und das ihnen verwandte schwarze Kriecherhuhn wieder zu Ehren zu bringen,\*) und es kann nur anerkannt werden, wenn die Vereine dieses Bestreben durch Verleihung von Prämien an die Züchter u. unterstützen, und wenn auch die Presse die Landwirth und Liebhaber zur Zucht dieser ebenso schönen und stattlichen wie nützlichen Hühner ermuntert, bezw. auffordert. „Sehen wir“ — so schrieb das „Centralblatt für das Bergische Land“ vor fünf Jahren — „unsere Bergischen Rassen an, wie dieselben in vieler Hinsicht ausgezeichnet sind vor anderen Hühnern: erstens die schöne elegante Gestalt des Huhns sowohl wie des Hahns, bei den meisten das prachtvolle Gefieder; dann sind die Bergischen Hühner reine Rassenhühner, denn dieselben ziehen ganz rein nach, selten kommt es vor, daß bei der jungen Brut eins von anderer Färbung ist als die Alten; dann eignet sich das Huhn für das hiesige Klima, es verträgt dasselbe recht gut, es ist heimisch in demselben. Zudem brütet es wenig oder gar nicht, und für den Landwirth ist dieses viel werth; will er dann von derselben Sorte nachziehen, so ist immer eine Glücke von märkischen und anderen Hühnern zu bekommen, es werden ihm aber nicht leicht Eier durch Anbrüten verdorben. Bei derselben Pflege, welche man anderen Hühnern angedeihen läßt, läßt auch die Eierproduktion nicht viel zu wünschen übrig. . . . Möge dieser Artikel dazu beitragen, die Besitzer von reinen Bergischen Hühnern zu veranlassen, in der Zucht derselben fortzufahren und sich nicht durch Einführung fremder Sorten oder Kreuzung mit denselben beirren zu lassen. . . .“ „Wäre nur,“ so ruft ein erfahrener Züchter aus, „der zehnte Theil von den Summen, welche für importirte italienische Landhühner ins Ausland gewandert sind, an die Verbesserung der Schlotterkämme und der Kräher gewandt, so hätten wir dadurch schon vielleicht das vielgesuchte Musterhuhn erreichen können!“

Alle Bergischen Hühner erinnern in Größe, Gestalt und Körperbau und Haltung an die Spanier und werden deshalb ebenso wie die Kamelsloher von Manchen für konstante Abarten derselben gehalten; im Körper sind sie aber kräftiger und fleischiger. Sie mögen früher durch Beimischung von spanischem Blut aus Landhühnern herausgezüchtet worden sein, seit langer Zeit aber schon vererben sie ihre Eigenschaften ständig, sodaß sie als konstante deutsche Schläge einer Rasse betrachtet werden müssen. „Die Bergischen Hühner werden wohl“ — so schreibt mir einer der tüchtigsten Kenner dieser Hühner, Herr Aug. Vohhoff in Elberfeld, dem ich werthvolle Mittheilungen über dieselben verdanke — „eine eigene uralte Rasse sein, denn

\*) Auch in Frankreich sind die Hühner bekannt geworden; La Perre de Roo beschreibt sie als „Race d'Elberfeld“ (var. dorée ou chamois, var. argentée und var. noire).

unsere Eltern und Großeltern hielten ja keine anderen, und auf dem Lande werden dieselben noch heute allen sonstigen Rassen vorgezogen.“ Vor den Spaniern zeichnen sie sich durch größeren Fleischansatz aus und dadurch, daß sie hier völlig akklimatisirt sind, anderseits geben sie jenen im Eierlegen kaum etwas nach. Sie verdienen somit vollste Beachtung des Geflügel-, insbesondere auch des Landwirths. Wir führen die vier Farben-Varietäten hier auf und stellen die Kräher-Virtuosen obenan.

### 1. Vergifche Kräher

— *Gallus domesticus montensis, maculato-auratus* —, auch zuweilen „Kräher über den Berg“ genannt (s. Tafel 4). Sie haben ihren Namen von dem eigenthümlichen, lang ausgezogenen Krähen, welches sie weit über die Grenzen ihres eigentlichen Vaterlandes hinaus berühmt gemacht hat. Es besteht in dem bekannten Hahnruf, dessen letzter Ton lang ausgezogen wird, dabei aber mehr und mehr in der Tonhöhe sinkt und zuletzt wie ein dumpfes a ausklingt. Je länger ein Hahn den Ruf aushält — womöglich dreimal so lang' als ein anderer Hahn —, desto größer ist sein Werth. Früher, als die Liebhaberei für diese Kräher in Blüte stand, gab mancher Bauer im Vergifchen — wie mir Herr Haushofmeister W. Meyer-Berlin, welcher das Huhn seit Jahrzehnten aus der Heimat her kennt — für einen derartigen ausgezeichneten Künstler eine Kuh hin, ähnlich wie zur Zeit der bekannten Finkenliebhaberei in Thüringen (Muhl) Mancher einen guten Schläger mit einer Kuh bezahlte. Von dem langgezeichneten Krähen rührt wohl die zweite, allerdings sonderbare und etwas weit hergeholtte Bezeichnung „Kräher über den Berg“ her, indem man den Ruf über einen Berg hinweg vernehmen soll. (!) Ein Hahn entwickelt seine Kunst erst im zweiten Jahre; kräht er zu früh und zu oft, so verdirbt er sich gewöhnlich; auch bei älteren Hähnen muß man die Erfahrung machen, daß sie an Werth verlieren, wenn sie zu oft krähen, denn der letzte Ton wird dann weniger lang ausgehalten.

**Gestalt und Haltung.** Beide Geschlechter haben einen gestreckten, doch kräftig entwickelten, vollen Körper, welcher stärker als der der Spanier ist, hohe, stattliche, keinesfalls „spindelige“ Figur und schöne, selbstbewußte Haltung. In der Größe übertreffen sie die Kamelsloher noch um etwas. Das Wesen ist ein ansprechendes, munteres, die Bewegungen sind lebhaft, doch gemessen. Das Gewicht des Hahns beläuft sich auf 6 bis 8, das der Henne auf  $4\frac{1}{2}$ —6 Pfd.

**Körpertheile.** Wie beim Kamelsloher Huhn, müssen auch beim Kräher alle Körpertheile gleichmäßig gut entwickelt sein, so daß er eine kräftige, stattliche Figur bekommt. Der Hahn hat einen großen, gestreckten Kopf mit flachem Scheitel, kräftigen, etwas gebogenen, hornartigen Schnabel, großen, stark aufgesetzten, hohen, einfachen, aufrechtstehenden, gleichmäßig gezackten, schön rothen Kamm, federlos, dunkelrothes Gesicht (weißlediges Gesicht ist fehlerhaft), schön braunrothes Auge, länglichrunde, weiße Ohrlapfen, mittelgroße, gut gerundete, dunkelrothe Kinnlapfen, goldbrothe, in die Höhe stehende Augenbrauenfedern (zwischen Kamm und Gesicht), kräftigen, ziemlich langen, aufrecht getragenen, reich befiederten Hals, langen, breiten, nach dem vollen Sattel leicht abfallenden Rücken, große, kräftig entwickelte, anschließende Flügel, langen, vollen, mit breiten schönen Sichelfedern ausgestatteten, ziemlich hoch getragenen

Schwanz, breite, runde, volle Brust, gut entwickeltes, volles und fleischiges Hintertheil, kräftige Schenkel, unbefiederte, hohe (doch nicht dünne), graublaue Läufe mit starkem, heller gefärbtem Sporn, vier kräftige Zehen mit hellen Nägeln. Bei der Beurtheilung kommt es auf stattliche Gestalt, stolze Haltung, schönes Ebenmaß an.

Bei der Henne sind Ohr- und Kinnlappen und Kamm kleiner als beim Hahn, der Kamm ist zudem schwächer, umgeschlagen, das Hintertheil ist voller als beim Hahn, etwas hängend getragen — im Uebrigen gleicht sie bis auf die etwas geringere Größe und die bekannten, in Schwanz, Beinen und Färbung zum Ausdruck kommenden geschlechtlichen Merkmale dem Hahn.

**Gefieder.** Die Befiederung liegt, wie bei den Spaniern, geschlossen an. Beim Hahn sind Kopf- und Nackenfedern und Halsbehang schön goldgelb, der Sattelbehang lang und etwas dunkler, goldroth, die Schultern noch etwas dunkler, roth; die Flügeldecken bestehen aus rothbraunen und schwarzen Federn, wobei gewöhnlich die schwarzen vorherrschen, sodaß diese eine breite Querverbinde bilden; die Schwingen sind kastanienbraun, zu beiden Seiten des braunen Schafts jedoch mit schwarzem Längsfleck, die Schwanzfedern, großen und kleinen Sicheln tiefschwarz mit prächtig grünem Schiller; Vorderhals, Brust und Bauch sind schwarz, die Körperseiten und die Brust sollen bei jungen Hähnen bräunlich getupft sein, ältere Hähne dagegen haben nicht selten eine einfarbig schwarze Brust. Je kräftiger die Farben, je regelmäßiger die Tupfung und je reicher der Metallglanz, desto schöner der Hahn.

Bei der Henne sind Hals, Brust, Seiten, Rücken, Flügel, Sattel schön schwarz mit goldbraunen Tupfen und Flecken, die Schwingen kastanienbraun, ähnlich wie beim Hahn, Schwanz und Hinterleib tief schwarz. Es gibt auch hellere Hennen, bei welchen auf der Oberseite das Hell- oder Goldbraun vorherrscht und das Schwarz in Tupfen auftritt. Je regelmäßiger die Tupfenzeichnung auftritt, desto mehr Werth hat die Henne für die Zwecke der Ausstellung; Spreizung ist fehlerhaft. Eine vollkommen ausgeprägte Goldblauzeichnung (wie bei Hamburgern und Brabantern) darf man nicht verlangen.

Hier muß aber ausdrücklich betont werden, daß man im Elberfelderischen genau noch zwischen ächten Krähen und gelbgedobelten (gelbgetupften) Schlotterkämmen unterscheidet. „Die letzteren sind, namentlich was die Hennen anbetrifft, ungleich schöner als die ächten Krähen: Kopf und Hals der Hennen rabenschwarz, groß gedobelt, mit schwarzen Binden; wahrscheinlich ist dies eine Kreuzung von Krähen und schwarzen Schlotterkämmen. Die Hennen der ächten Krähenrasse sind meist nicht schön, mehr ins Gelbe scheinend, meist ohne schönen schwarzen Hals und Kopf, auch nicht so groß und hübsch gedobelt, sehr oft mit kleinem aufstehendem Kamm. Man hat nun schon lange Zeit diese beiden Schläge gekreuzt, um schöne Hennen mit starkem umliegendem Kamm zu züchten; die Liebhaber, welche dies Verfahren einschlugen, haben aber alle erfahren, schon nach einigen Jahren, daß sie nur noch Stümper im Krähen züchteten.“ (Lohhoff).

**Werth und Eigenschaften.** Zunächst ist hier zu bemerken, daß sich auch in diesem Punkte die eigentlichen Krähen von den gelbgedobelten Schlotterkämmen unterscheiden. „Die ersteren sind ziemlich faul im Legen, namentlich wenn sie in Volieren

oder kleinen Hofräumen eingesperrt werden und nicht freien Auslauf haben — auf großen Gehöften gedeihen sie besser —; die gelbgebobelten Schlotterkämme dagegen, welche nicht so schwer, aber bedeutend schöner und nicht so weichlich sind, legen vorzüglich. Die Kräher sind (jedenfalls infolge der betriebenen Zucht) weichlicher Natur und deshalb glaube ich sogar an ein baldiges Aussterben. Für Volieren und beschränkte Hofräume eignen sich diese schönen, schweren Hühner nicht.“ (A. Vohhoff.)

Die Hennen brüten wenig, empfehlen sich somit nur in geringerem Grade zu Brüterinnen und Führerinnen. Die Kräher liefern nicht nur an und für sich schon einen schönen, ansehnlichen Braten, sondern eignen sich bei ihrer Anlage zur Fleischbildung und ihrem gemessenen Wesen auch gut zur Mast. Vor Allem empfiehlt es sich als schönes Rassehuhn.

Da für Liebhaber bei diesem Huhn das Krähen des Hahns von größtem Werth ist, so wird von denselben selbstverständlich bei Beurtheilung das Hauptgewicht zunächst darauf gelegt: die Stimme soll ein Bariton, der Ruf, wie oben angegeben, langgezogen sein. Bei der Prämiiung auf Ausstellungen hat man natürlich den Maßstab des Kritikers auch hinsichtlich anderer Punkte anzulegen. Als fehlerhaft gelten Hähne und Hennen mit rothen Ohrlappen, flechtigem Gesicht, von zu geringer Größe, ferner Hähne mit kleinem oder liegendem Kamm, schlechtem, kurzem Behang und Schwanz, matter, glanzloser Färbung, Hennen mit stehendem Kamm, schlecht entwickeltem Schwanz, zu unregelmäßiger Wertheilung der Farben.

## 2. Die schwarzen Vergiften Schlotterkämme

— *Gallus dom. mont., niger* — sind den schwarzen Minorfas ungemein ähnlich, ja beide kommen schließlich auf ein und dasselbe Huhn hinaus, denn beide haben dieselbe Gestalt und Haltung, dasselbe schwarze Gefieder, die gleichen blauen Beine, den gleichen Schwanz und Kamm, dieselben Kinnlappen und Augen. Bei genauer Vergleichung von Schlotterkämmen (s. Tafel 5) und schwarzen Andalusiern (Minorfas) fand ich, daß die ersteren einen etwas gedrungenen Körper, tieferes, glanzreicheres Schwarz des Gefieders, kleinere und matter weiße Ohrlappen und (infolge feiner Vorstensenfederchen) etwas schwärzlich erscheinendes Gesicht hatten, außerdem soll ja der Kamm der Schlotterkämme womöglich stärker entwickelt sein als der der Minorfas.

In Körperbau und Haltung stimmen die Schlotterkämme mit den Krähern überein, nur sind sie noch etwas kräftiger gebaut (wenngleich vielleicht etwas niedriger) als diese; das Gewicht ist fast ganz dasselbe.

Auch bezüglich der Körpertheile ist wenig Abweichendes zu vermerken. Der starke Schnabel ist dunkel, fast schwarz, nur die Spitze hell, das dunkelrothe, volle Gesicht mit einzelnen schwarzen Vorstensenfederchen besetzt, die Ohrlappen sind weiß, die lang herabhängenden, gut abgerundeten Kinnlappen dunkelroth, die Augen rothbraun beim Hahn, etwas dunkler bei den Hennen, die Beine dunkel, blaugrau, die Nägel und der Sporn weißlichgrau. Die größte Berücksichtigung verdient der Kamm. Dieser, von dem rothen Gesicht durch einen aus schwarzen Haarfedern bestehenden Augenbrauenstreif getrennt, ist beim Hahn auf Schnabelwurzel, Stirn und Scheitel stark und breit angelegt, reicht weit nach hinten (wobei seine Unterseite schön aufwärts



Bergische Schlotterkämme.



geschweift ist) und soll den der Spanier an Größe und Höhe noch übertreffen, muß aber aufrecht stehen. Früher kamen Hähne mit riesigem Kamm vor, sodaß sich dieser, obgleich er starke Wurzel hatte, doch bei seiner Höhe und Schwere unmöglich aufrecht halten konnte und deshalb auf die Seite neigte; der schwächere, schlaffere, aber ebenfalls ungemein üppig entwickelte Kamm der Hennen muß sich umbiegen und über das Auge herabhängen (schlottern); bei beiden Geschlechtern ist der Kamm kräftig roth. Die breiten, kräftigen Flügel werden geschlossen getragen; Schwanz und Sattel sind prächtig ausgebildet, der erstere wird nach Art der Spanier hoch getragen und ist, abgesehen von den großen, mit zahlreichen kleinen, grünschillernden Sichelu geschmückt, der Sattelbehang ist reich, lang und metallglänzend.

Das Gefieder zeigt eine gleichmäßig tiefschwarze Färbung mit ausgezeichnetem Metallschiller.

Bei der Prämiiung hat man Hühner mit kurzem, kleinem Kamm, rothen oder fleckigen Ohrklappen, fehlerhafter Färbung, hellem Schnabel und Lauf auszuschießen; geringere Mängel bestehen in schlecht entwickeltem Schwanz und Sattelbehang, fleckigem, faltigem Gesicht, glanzloser Färbung.

**Werth und Eigenschaften.** Bezüglich dieses Punktes ist Einiges schon oben erwähnt worden. Die Schlotterkämme sind weit mehr als die ächten Kräher zum Wirthschaftshuhn zu empfehlen, da sie sich leicht aufziehen lassen und mehr Eier liefern. Den Italienern dürften die Schlotterkämme im Vegen mindestens gleich stehen (Eigewicht durchschnittlich 65 g), wenn sie nicht dieselben übertreffen; außerdem verdienen sie vor diesen den Vorzug, da sie weit mehr und schönes weißes Fleisch liefern, bei ihrer Anlage zur Fleischbildung und dem nichts weniger als scheuen, stürmischen Wesen sich auch unschwer mästen lassen und außerdem an unser Klima gewöhnt sind, also in ihrer Ertragsfähigkeit sich gleich bleiben. Ein rechtes Gedeihen zeigen sie aber nur bei freiem Auslauf, sie empfehlen sich daher in erster Reihe für die Wirthschaften auf dem Lande. Möchte dieses Huhn mehr Beachtung, weitere Verbreitung finden!

### 3. Das Vergiftete Kukulshuhn

— Gallus dom. mont., undulatus — ist nur eine Farben-Varietät der vorigen mit der bekannten Kukulsh- oder Sperber-Zeichnung, wie sie die Grauen Schotten, Plymouth-Rock, Kukulsh-Dorkings, Cochins, Ankonas u. a. tragen; es ist auf weiß- oder hellgrauem Grunde blau- oder dunkelgrau gebändert (quergestreift).

Leider ist gerade dieses hübsche Huhn fast gänzlich verschollen, und es wäre dankenswerth, wenn man das hier und da noch vorhandene Material — auf Ausstellungen sieht man es gar nicht mehr — zusammenhalten und davon, nöthigenfalls unter vorsichtiger Beimischung von anderem Blute, weiter züchten wollte. Im Elberfeldischen, wo sie „Leienfelder“ genannt werden, kommen diese Hühner zwar noch vor, aber nur selten in schönen unverfälschten Exemplaren. Jedenfalls dürfte es verdienstlicher sein, diesen hübschen, nützlichen, deutschen Schlag zu kultiviren, als mit anderen, keinesfalls schöneren und nicht einmal so einträglichen Kukulshühnern sich zu mühen.

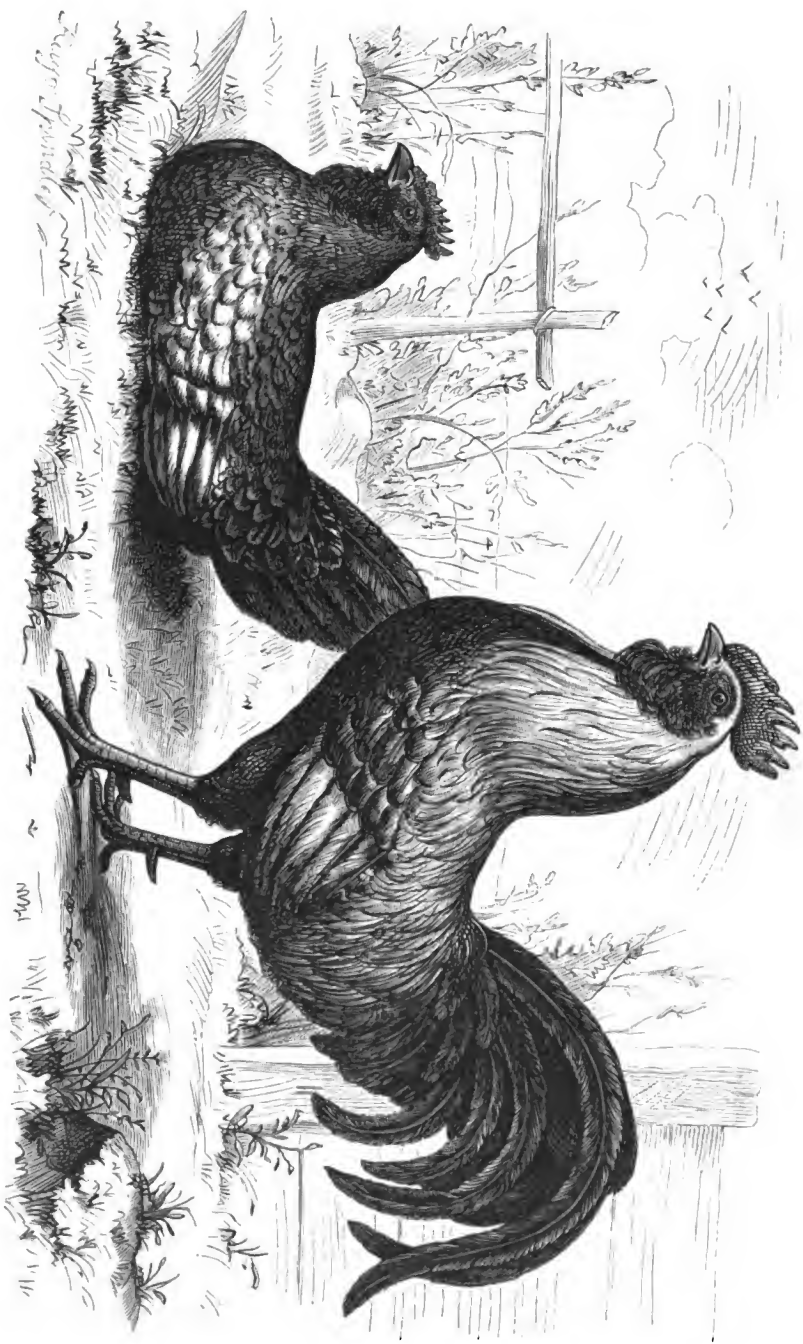
## 4. Das Holthäuser Huhn

— *Gallus dom. mont., maculato-argentatus* — gleicht ebenfalls in allen Punkten den schwarzen Schlotterkämmen, nur daß es in seiner Färbung abweicht. Spanierähnliche Figur, Größe, Gewicht u. hat es mit den vorigen gemein. Nach Marten's Mittheilung war es vor nun mehr als 20 Jahren seiner vielen und großen Eier wegen im bergisch-märkischen Westfalen und Rheinland sehr beliebt und verbreitet, heut aber ist es so viel wie ganz verschwunden. Daß das Huhn nach einem Ort Holthausen benannt ist, darf wohl angenommen werden; allein welchem Holthausen diese Ehre zugesprochen werden darf, muß dahingestellt bleiben: in Westfalen und der Rheinprovinz giebt es eine ganze Anzahl Dörfer und Bauerschaften desselben Namens. Herr G. Meyer-Minden schreibt mir bezüglich dieses Punktes: „Das Holthäuser (Holzhäuser) Huhn stammt aus dem Westfälischen. Hier bei Minden liegen drei Dörfer gleichen Namens und wurde es hier zuerst gesehen. Auf welche Weise es dahin gekommen, oder ob es hier wirklich zuerst gezüchtet worden, habe ich nicht erfahren können. Ein alter Mindener Bürger will das Huhn zuerst in Holthausen bei Hausberge (Porta westfalica) gesehen haben. Hierzu ist zu bemerken, daß bei Hausberge ein Gut Holthausen, im Besiß des Landraths von Dheimb, liegt, und daß gerade dort das Huhn in früheren Jahren in erster Qualität vorkam.“ Im Elberfelderischen wird dies schwarzweiß-gedobelte (getupfte) Huhn „Vergifcher Schlotterkamm“ genannt, kommt aber in ächter Rasse und schönen Exemplaren auch dort nur selten noch vor.

Daß das Huhn mit Schlotterkämmen und Krähern zu einer und derselben Rasse gehört, erhellt daraus, daß einerseits der Kamm eine ganz bedeutende Größe hat und beim Huhn schlottert, und daß anderseits früher einzelne Hähne den Krähern in dem langausgehaltenen Krähen nicht nachstanden. Auch in den sonstigen Rasse-Merkmalen — weiße Ohrklappen, rothes Gesicht, schön rothe, lange Kinnlappen, glatte, blaue Füße, stattlicher, hochgetragener, fleischiger Körper — stimmt es mit den vorigen überein; nach Marten's Angabe sollen jedoch die Beine nicht so hoch gewesen sein; der Schnabel ist bleifarbig.

Die Färbung ist aus Weiß und Schwarz gemischt, ähnlich wie bei den weiß-schwarzbunten Thüringer Bausbäckchen, und von der der Kräher weicht sie eigentlich nur hinsichtlich der Grundfarbe ab; der Schwanz des Hahns ist, wie bei diesem, schwarz. Je regelmäßiger die schwarze Tupfenzeichnung auf silberweißem Grunde, desto schöner das Huhn; von einer Vollkommenheit der Zeichnung, wie es bei Silber-Brabantern der Fall, muß man natürlich absehen, das Holthäuser Huhn soll ja auch ein Wirthschaftshuhn sein, und seines fleißigen Legens schöner großer Eier und seines reichlichen, zarten, saftigen Fleisches wegen war es ja eben früher so beliebt; es ist deshalb sehr zu bedauern, daß man diesen hübschen, ertragreichen Landhuhnschlag arg vernachlässigt hat, sodaß er auf dem Aussterbe-Etat steht. „Das Holthäuser Huhn legt Eier im Gewicht von 50 g, ist sehr leicht aufzuziehen, hat ein sehr zartes und schmackhaftes Fleisch und sucht sehr fleißig nach Nahrung.“ (G. Meyer.)





Thüringer Barbhühner.



### 7. Das Thüringer Barthuhn.

Das Thüringer Barthuhn, auch Thüringer Hausbäckchen oder Waldhuhn — *Gallus dom. thuringiacus, barbatus* — genannt, war bis vor kurzem wenig außerhalb seiner engeren Heimat bekannt. Um nun auf die hübsche Rasse aufmerksam zu machen, veröffentlichte der Verein für Geflügelzucht zu Ruhla in Thüringen durch seinen Vorsitzenden, Herrn Kantor Wilhelm, eine genaue Schilderung des Huhns und seiner Eigenschaften im Jahrgang 1881 der Dresdener „Blätter f. Geflügelzucht“ und auf mein Ersuchen auch im „Geflügelhof“. Dem letzteren Blatte wurde zudem die Abbildung von einem in meinen Besitz übergegangenen Stamm silberbunter Hausbäckchen eingefügt (s. Tafel 6). Die nachfolgenden Mittheilungen enthalten zugleich die oben erwähnte Beschreibung der Rasse.

Das Thüringer Barthuhn darf seiner schönen Gestalt und guten Eigenschaften wegen gewiß beanspruchen, daß ihm von Züchtern und Liebhabern Theilnahme und Aufmerksamkeit zugewendet werde. Die Frage über den eigentlichen Ursprung dieser Hühnerrasse ist noch nicht bestimmt entschieden und wird wohl eine offene bleiben müssen. Hier kommt es aber zunächst darauf an, bei dem praktischen Züchter die Ansicht und das Urtheil über den wirthschaftlichen Werth des Huhns richtig zu stellen, ebenso mit dem Liebhaber sich auseinander zu setzen, da die Ansicht über Schönheit eines Thieres in gewisser Weise verschieden ist und auch bleiben wird.

Als Stammort des Thüringer Waldhuhns dürfte das Wald- und Fabrikstädtchen Ruhla anzunehmen sein, und zwar sprechen nachstehende Gründe dafür. Schon vor sehr langer Zeit ist das in Rede stehende Huhn hier gezüchtet worden. Leute von 70 Jahren erinnern sich, daß Väter und Großväter diese Hühner schon gezüchtet haben. Andere, besonders benachbarte Orte haben nachweislich Bruteier von Ruhlaer Züchtern bezogen, sodaß die Rasse dort neben dem gewöhnlichen Landhuhn vorkommt; aber an keinem Ort wird das Thüringer Waldhuhn in solcher Reinheit und Schönheit gezüchtet, als gerade hier. Ruhla's Bewohner haben sich schon von Alters her als große Liebhaber von Geflügel ausgezeichnet, und ihre besondere Vorliebe für Hühner, Tauben, Singvögel (Finken) ist in ganz Thüringen, man möchte sagen, sprichwörtlich geworden. Im Jahre 1881 befanden sich im genannten Orte einige zwanzig reine Stämme. Dadurch, daß der Verein sich die Aufgabe gestellt, für Verbreitung des Huhns thätig zu sein, ist größere Lust zur Züchtung erwacht, und im Laufe der Jahre hat sich die Zahl der reinen Stämme nicht unerheblich vermehrt. Das Barthuhn ist übrigens in reiner Rasse auch in einigen Orten der Umgegend anzutreffen, wohin es nachweislich in den meisten Fällen dadurch gelangt ist, daß man von Ruhla Bruteier bezog, jedoch dürfte sich die Verbreitung der reinen Rasse nur in der Umgegend von Ruhla in einer Entfernung von 2 bis 3 Stunden feststellen lassen. \*) Weiterhin wird sie vielfach mit dem gewöhnlichen Thüringer Landhuhn gekreuzt; die Mischlinge sind aber bedeutend weniger schön, doch eignen sie sich gut zum Brüten und Führen der Küchlein.

\*) Neuerdings hat sich das Barthuhn auch außerhalb seiner Heimat viele Freunde zu erwerben gewußt. D.

Der bedeutendste Züchter der reinen Rasse in Ruhla ist Herr Albert Ert, der für seine Thiere auf einer großen Anzahl von Ausstellungen schon mehrfach mit zweiten und ersten Preisen bedacht worden ist. Ferner sind als Züchter des reinen Bausbüchchens zu vermerken die Herren Arno Schenk, Vobd. Schüke, M. Hellmann, Lehrer Klöel, A. Heß, Bernh. Heß, Wenzel und verschiedene Andere.

**Gestalt und Haltung.** Das Thüringer Barthuhn, von mittlerer Größe und charakterisirt durch einen schönen runden Vollbart (Kinn- und Backenbart), hat eine aufrechte, schöne Haltung, ist überhaupt eine gefällige Erscheinung mit lebhafter, dabei zierlicher Bewegung. Es wird zu den mittelschweren Hühnern zu rechnen sein, indem das Gewicht des Hahns 5 bis 6 Pfd., das der Henne 3 bis 4½ Pfd. beträgt. Das Gewicht schwankt ebenso wie bei anderen Rassen, da dabei gar Mancherlei, wie Früh- oder Spätbrut, Ernährungsweise bei freiem oder geschlossenem Laufe, sonstige Pflege u. a., in die Waagschale fällt. Das Wesen zeugt von Entschlossenheit und Kraft, der Hahn ist herausfordernd muthig.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen verhältnißmäßig kleinen Kopf mit rundem Schädel. Das Auge ist hell und feurig, die Pupille ist mit rothbraunem Rand umgeben, je nach Farbe des Huhns heller oder dunkler; die Augenränder sind roth und glatt. Die Ohrklappen, röthlichweiß, sind klein und gänzlich von dem Bart verdeckt, deshalb ohne Auseinanderziehen des Gefieders am Bart gar nicht zu sehen. Der Schnabel ist hornfarben, je nach dem Gefieder heller oder dunkler, kurz, an der Wurzel etwas stark, in der ganzen Länge sanft gebogen, mit kleinen, geschlitzten Nasenlöchern. Der Kamm darf nicht groß, muß einfach, aufrechtstehend, regelmäßig fein geschnitten oder gezackt sein, aber nicht so tief, wie z. B. beim Italienerhuhn. Die Glocken (Unterlamm) sind sehr klein, fast gar nicht sichtbar. Charakteristisch ist der Bart. Das Waldhuhn hat nämlich einen runden, zusammenhängenden Vollbart, an den Seiten schöne, sogenannte Bausbacken bildend. Im zweiten Jahre gelangt der Bart erst zur vollständigen Schönheit und Fülle. Der Hals ist etwas gebogen, dabei kurz und gedrungen; die hintere Halspartie hervortretend stark befiedert. Die Brust ist rund und voll, ohne gerade stark hervorzutreten, mit Bauch und Hals einen schönen Bogen bildend. Der Rücken muß kurz und etwas breit sein und mit dem aufliegenden Sattel einen hübschen Bogen ergeben. Die Flügel sind mittelmäßig groß, fest schließend, getragen sind die Schwingen zusammengeschoben. Der Schwanz ist federreich und mit guten Sichelfedern versehen; Sattel und Schwanzbehang müssen ebenfalls als sehr federreich bezeichnet werden. Die Schenkel sind kurz und mittelstark, ohne Stulpen; die nackten Läufe, mittelmäßig hoch und ziemlich stark, schiefereblau, nach Farbe des Gefieders etwas heller oder dunkler, vierzehig; die Behen selbst mittellang und dünn, mäßig ausgebreitet und ohne Befiederung, die Sporen verhältnißmäßig stark und sehr scharf.

Die Henne ist etwas kleiner, schwächer und zierlicher, ihr Kamm und Bart weniger entwickelt als beim Hahn, dem sie bis auf die geschlechtlichen Eigenthümlichkeiten gleicht.

**Gefieder.** Die Färbung des reichen, geschlossenen Gefieders ist verschieden, so daß man 9 Farbenschläge unterscheiden kann: Schwarze, Silbergetupfte, Gold-

getupfte (Silber-, Goldlack), Chamois-Getupfte, Sperber, auch Gelbe, Weiße, Blaugraue und Sprentel. Außerdem sind die sog. Mohrenköpfe, d. h. getupfte Bausbüchchen mit schwarzem Kopf und schwarzem Schwanz, zu erwähnen. Schwarze, Silber- und Rothgetupfte haben schwarzen Bart, in anderen Färbungen richtet er sich nach dem Gefieder. Die Färbungen vererben sich in der Regel rein, was für das Alter und die Constanz dieser Rasse spricht.

a) Bei den schwarzen Bausbüchchen ist das gesammte Gefieder tiefschwarz mit prächtig-grünem Metallganz, der Oberschnabel schwärzlich.

b) Goldgetupfte (Rothbunte, Goldlack). Beim Hahn sind die Federn des Hinterkopfes, Hals- und Sattelbehangs prächtig goldroth, die Schulterfedern etwas dunkler, mehr rothbraun, die Flügel mit Querbändern (Querreiben von Tupfen) geziert, die zweiten Schwingen kastanienbraun, die ersten schwarz mit hellbrauner Außenfahne, Bart, Vorderhals, Brust, Bauch und Schwanz schwarz, namentlich der letztere mit grünem Glanz, Unterbrust- und Bauchseiten mit einigen gelbbraunen Tupfen; Beine blaugrau, Schnabel hellgrau, an der Wurzel mehr graublau.

Die Henne ist auf gelbbraunem Grunde an Hals, Brust, Bauch, Seiten, Rücken und Flügeln schwarz getupft; die Sattel- und Schwanzfedern sind schwarz, die untere Fahne zuweilen gelbbraun gesprentelt; Schnabel u. wie beim Hahn. — Dieser Farbenschatz nimmt sich prächtig aus, namentlich der rothe Hahn mit schwarzer Brust und schwarzem Bart gilt als besondere Schönheit.

c) Die Silber-Getupften (Weißbunte, Silberlack) und Chamois-Getupften unterscheiden sich von den Goldtupfen nur durch die Grundfarbe — diese ist hier ein Silberweiß, resp. Chamois —, die Zeichnung ist dieselbe. Ein Paar Silber-tupfen ist auf Tafel 6 dargestellt.

d) Die Sperber oder Kuckuckfarbigen sind auf hellgrauem Grunde schwarzgrau gezeichnet (gesperbert), wie andere Sperberhühner. Schöne Blausperber (ohne gelblichen Schein!) sind sehr gesucht.

e) Eine neuere Spielart sind die Hellblaugrauen, von denen ein Stamm auf der Ausstellung der „Cypria“ in Berlin 1883 von Herrn A. Erd-Muhla als unverkäuflich ausgestellt war. Die Farbe war noch nicht so schön wie die der Andalusier, sondern matter und fahler; Bart fahlgrau wie das übrige Gefieder, Hals- und Sattelbehang und Schulterdecken etwas dunkler; Schnabel grau mit weißlicher Spitze und Rändern. Auf der letzten Quedlinburger Ausstellung (Juni 1884) hatte ein Spezialzüchter dieses Huhns, Hr. Leutn. Pipschke-Sandersleben, ebenfalls blaue ausgestellt. Ueber die sonstigen Färbungen ist nichts Besonderes zu bemerken.

**Werth und Eigenschaften.** Das Thüringer Waldhuhn legt bei freiem Lauf sehr gut und zwar schöne, dicke, fette Eier, die bezüglich des Gewichts denen der Italiener zwar etwas nachstehen, aber hinsichtlich des Geschmacks von Feinschmeckern allen anderen Eiern vorangestellt werden. Sie sind reinweiß, haben ein Gewicht von 50 bis 60 g und werden in Muhla zum Verspeisen anderen, schwereren Eiern vorgezogen, da sie einen feineren Geschmack haben sollen — doch „de gustibus non disputandum“. Die durchschnittliche Zahl der Eier einer Henne im Jahre ist ebenso wie bei den anderen Rassen nicht mit einer unumstößlichen Gewißheit anzugeben, da ja auch hier

Geßfügelzucht.

Zufälligkeiten maßgebend sind. Ein langjähriger Züchter von Bausbädchen, der Fabrikant Herr Arno Schenk in Ruhla, welcher bei sehr guter Pflege seines Geflügels genau Buch über seine Hennen führt, erzielte z. B. von einer Henne in einem Jahre 110, im anderen 118, im dritten 116 Stück Eier; vielleicht haben andere Züchter im Durchschnitt mehr, vielleicht auch weniger Eier von einer Henne gewonnen; ich habe mehrere Fälle von 140 Eiern im Jahre verzeichnet. Die Henne beginnt im Alter von 9 bis 12 Monaten zu legen, je nachdem; bei einem Gewährsmann fingen die Hennen zu Ende März an und setzten es ununterbrochen fort bis Mitte und Ende September, bis zur Mauser. Bei einigermaßen günstiger Witterung oder bei Aufenthalt in Viehställen im Winter fangen sie schon Ausgang Dezember oder Anfang Januar an.

An allen Theilen des Körpers, wo Fleisch sitzen soll und muß, ist solches hinreichend vorhanden, das Huhn ist gut und gern als ein recht fleischiges zu bezeichnen, und das Fleisch selbst zeichnet sich durch Weiße und Zartheit aus. An das Thüringer Klima von Natur gewöhnt, akklimatisirt es sich leicht auch in kälteren Gegenden wegen seiner starken Befiederung und auch deshalb, daß die Zeit der Mauser eine kurze ist. Das Erfrieren der Rämme der Hähne, wie es z. B. bei Italienern und Spaniern häufig vorkommt, ist eine sehr große Seltenheit. Die Rüden wachsen, man möchte sagen: zusehends, befiedern sich ohne alle Hindernisse schnell und leicht. Zu Brüterinnen und Führerinnen eignen sich die Hennen reiner Rasse weniger, dagegen die Mischlinge vom gewöhnlichen Landhuhn und dem Warthuhn gut.

Was dem letzteren, besonders bei den Landwirthen, einen um so größeren Werth verleihen dürfte, ist, daß es vom frühesten Morgen bis zum späten Abend sehr fleißig nach Futter sucht, überall, auf dem Hof, im Garten und Feld, mithin die Erhaltungskosten sich so niedrig stellen dürften, wie nicht leicht bei einer anderen Rasse. Muß es aus der Hand gefüttert werden, so braucht es nicht mehr als 70 g Gerste täglich.

Außer den vorstehend beschriebenen alten, durchgezüchteten deutschen Rassen und Schlägen hat man in neuerer Zeit einigen Kreuzungen die Aufmerksamkeit zugewandt, und deren Produkte empfiehlt man nun ebenfalls als deutsche Hühner, und zwar unter den Namen Elsäßer, Sundheimer, Schaumburg-Lippesches Landhuhn u. a. Sie können noch nicht als ständige Rassen oder Schläge angesehen werden, obwohl sie andererseits — wie ja die meisten Kreuzungshühner — als Wirthschaftshühner gewisse Beachtung verdienen.

Als Elsäßer kommen zwei Formen in den Handel; die eine, in der Gegend von Straßburg, namentlich von Hrn. A. Wenger in Ruprechtsau bei Straßburg gezüchtet und versandt, verdient in erster Linie die Bezeichnung „Elsäßer Huhn“; die andere, welche besonders in der bayerischen Rheinpfalz (Lauterthal) zu finden ist und Hrn. Lehrer Fr. Mathias in Tiefenbach (Post Wolkstein, Rheinpfalz) ihr Bekanntwerden und ihre Verbreitung verdankt, sollte man besser „Pfälzer Huhn“ nennen.

Das Pfälzer Huhn soll nach Mathias' Angabe aus dem Straßburger Huhn (Landhuhn), und zwar durch Kreuzung mit einer schweren Rasse, herausgezüchtet

worden sein. Man erzählt auch, daß es vor mehr als 20 Jahren durch einen französischen Edelmann nach seinem Gute im Elsaß gebracht und dann weiter verbreitet worden sei. Wie gesagt, heute ist es besonders auf den Wirtschaftshöfen der Pfalz zu finden, und während der letzten Jahre hat es aber auch Eingang in anderen Orten Deutschlands gefunden, insbesondere auf die Empfehlung H. Dettels hin, welcher in dem Jahresbericht des Föhnerolog. Vereins zu Görlitz mit den Worten: „Unter den vielen in neuester Zeit empfohlenen Föhnern nimmt das Elsässer Fuhn eine der ersten Stellen ein“ auf dasselbe hinwies. Es ist ein schwerer Föhnerschlag, unterseht, gedrungen, der auf den ersten Blic große Mastfähigkeit verräth und ein Gewicht von 6—8 (Hennen) — 10 Pfd. (Hähne) erreicht. Man rühmt den ausgiebigen, zarten Braten, die schönen, 60—70 g schweren, fleißig gelegten Eier, die Unempfindlichkeit gegen das Klima, die leichte Aufzucht der Küden, den Fleiß im Futtersuchen; die Fresslust ist eine sehr rege, die Brütluft eine mäßige. Die Farbe der Föhner wechselt zwischen Hellgelb bis Dunkelgelb und Schwarz bis Schwarzbraun (einfarbig), gesperberte und geschedte sollen nicht vorkommen; betreffs der Füße wird Fleischfarbe vorgezogen. Nach bestimmten Merkmalen hin ist das Fuhn noch nicht gezüchtet worden. Dasselbe gilt vom

Elsässer Fuhn, welches in seinem Aeußeren von dem vorigen abweicht und vielleicht durch Kreuzung des Landhuhns mit Spanier (bezw. Italiener) oder auch mit dem Bressehuhn erzielt worden ist. Es ist ziemlich hoch gestellt, der Lauf nackt, bleifarben, der Kamm groß, einfach, hinter demselben ein kleines Häubchen, das Gesicht roth, die Ohrscheiben weiß, die Färbung des Gefieders verschieden (schwarz, bunt). Die wirthschaftlichen Eigenschaften werden sehr gerühmt, entsprechend denen des vorigen, nur daß es nicht so fleischig ist. Diesseits des Rheins, in dem Straßburg gegenüberliegenden badischen Kreis Offenburg wird noch ein anderer Föhnerschlag gehalten und gezüchtet, welchen man nach dem in diesem Kreise (bei Kehl) belegenen Dorfe Sundheim

das Sundheimer Fuhn genannt hat. Zunächst ist auch er von vorwiegend örtlicher Bedeutung, weitere Kreise sind erst durch die Veröffentlichungen des Vorsitzenden des Geflügelzüchter-Vereins für den Bezirk Lahr (Kreis Offenburg), Herrn H. Sommerlatt, auf dies Fuhn aufmerksam gemacht worden. „Die Sundheimer Föhner sind bis jetzt noch nach keiner Richtung hin rationell gezüchtet worden; dieser wirklich empfehlenswerthe Nutzgeflügelschlag hat sich ohne menschliches Zuthun zu seiner heutigen Höhe entwickelt, und der beste Beweis für dessen gute Eigenschaften ist wohl der, daß in einer Anzahl Ortschaften kein anderes Geflügel gezüchtet wird als das Sundheimer. Ich kenne Geflügelhändler, die wöchentlich 300—400 Stück dieses Schlages aufkaufen und nach Straßburg, Baden-Baden zc. in die Hotels abliefern, wo dieselben als „französisches Geflügel“ verspeist werden.“ Hinsichtlich der Gestalt stehen die Sundheimer zwischen Cochins und Brahmas, denen sie auch im Gewicht und in der Größe beikommen, doch sind sie schlanker als die eben genannten Rassen. Kamm und Kinnlappen sind meist klein, oft nur angedeutet, die Füße fleischfarbig, seltener bleifarbig, öfter befiedert als glatt. Das Gefieder ist hellbrahmatarbig oder dunkelgesperbert und gesplittert, doch auch einfarbig gelb, grau, schedig, selten rein weiß. Nach Sommerlatt bestehen die Haupteigenschaften der Sundheimer in: raschem

Wachsthum, leichter Aufzucht, Unempfindlichkeit gegen Hitze und Kälte, großer Genügsamkeit bezüglich der Fütterung und des Aufenthaltsortes, großer Fruchtbarkeit, ziemlich feinem Knochenbau, guter Anlage zur Mästung, feinem Fleisch bei erheblichem Körpergewicht, Winterlegen, zuverlässigem Brüten. — Diese Eigenschaften würden das Huhn allerdings zu einem wirklichen Wirthschaftshuhn machen, nur muß man sich die Frage vorlegen, ob es dieselben auch in rauherem Klima — denn der Südwesten Deutschlands liegt für die Geflügelzucht weit günstiger als die mittleren, östlichen und nördlichen Gebiete — in demselben Maße bethätigen würde? Versuche in dieser Beziehung, ebenso mit den vorgenannten Hühnern und dem Chalons-Huhn, sind wohl angestellt worden, doch noch nicht in genügender Anzahl, um ein endgiltiges Urtheil fällen zu können. Uebrigens werden erfahrene, aufmerksame Züchter derartige Kreuzungen zwischen Landhuhn und anderen Rassen überall vorzunehmen vermögen.

Das sogenannte Chalons-Huhn, welches vor drei bis vier Jahren zuerst von der Geflügelzucht-Anstalt Leopoldshafen bei Karlsruhe (Baden) in den Handel gebracht wurde, steht dem Sundheimer Huhn ziemlich nahe und ist vermuthlich aus einer Kreuzung vom Bresse-Huhn mit Brahma oder Cochin hervorgegangen. Gewöhnlich hat es ein kleines Häubchen. Als wirthschaftliche Vorzüge werden die obigen hervorgehoben.

Das sogenannte Steierische Landhuhn kann ebenfalls nicht als ein rein durchgezüchteter Schlag der eigentlichen Landhuhnform angesehen werden, es ist ein kräftiges Fleischhuhn ohne bestimmt ausgeprägte Merkmale und Färbung, berühmt als Lieferant der Steierischen Kapaunen und der „Bachhähnl“. Herr J. B. Bruckmayr-Wien, vertraut mit den Geflügelzucht-Verhältnissen der Steiermark, führt die allmähliche Berühmtheit des Steierischen Kapauns auf die Kreuzung des Steierischen Landhuhns mit der Paduaner Rasse (vor 35 Jahren dort allgemein als „Wällische“ bekannt) zurück. Dieser Rasse verdankte man den zarten blaufüßigen Kapaun, welcher in früherer Zeit daher fast nie ohne einen kleinen Federschopf vorkam. Später, in den 50er Jahren, kreuzten die dortigen Züchter ihre Hühner mit den ihnen durch die Körpergröße auffallenden Cochins, um jedoch bald ihren Mißgriff — denn die gelbfüßigen Kapaunen fanden wegen ihres gröbereren Fleisches und des massigen Knochengerüsts nicht mehr den Absatz wie die früheren — einzusehen und die Cochins wieder fallen zu lassen. Der Hauptwerth des Steierischen Huhns liegt in der Mastfähigkeit und dem ausgiebigen, schönen Fleisch. Bei der Mästung mit Mais (aus der Hand, in einer dunkeln warmen Kammer) erreichen die Hennen ein Gewicht von 5½ bis 6, die Kapaunen von 8 Pfd. Der verstorbene Fr. Baron Vibra empfahl das Steierische Landhuhn besonders norddeutschen Züchtern.

Ein Schaumburg-Lippesches Landhuhn erscheint seit wenigen Jahren auf den Hannover'schen Ausstellungen. Es verdankt seine Entstehung und Benennung Sr. Durchlaucht dem Prinzen Hermann zu Schaumburg-Lippe, welcher seit Jahren bemüht ist, durch Kreuzung ein Wirthschaftshuhn herauszuzüchten, das den an ein gutes Lege- und Fleischhuhn zu stellenden Anforderungen möglichst genügen soll. Auch bei diesem Huhn kann von einer Beständigkeit in den körperlichen Merkmalen noch nicht die Rede sein, wovon ich mich beim Besuch der fürstlichen Geflügelzucht-Anstalt



zu Büdelsburg, Anfang August 1884, wieder überzeugte. Man findet da noch ein ziemlich buntes Gemisch von verschiedenen Formen leichter und schwerer Hühner, in welchen der Typus entweder dieser oder jener Stammrasse (Cochin, Nackhals u.) noch deutlich zum Ausdruck kommt.

## B. Außerdeutsche Landhuhn-Schläge.

### 8. Das Dänische Landhuhn.

Das Dänische Landhuhn — *Gallus dom. danicus* — hat im Allgemeinen den Typus unseres ursprünglichen Landhuhns, und ebenso wie bei uns kommen dort die beiden absonderlichen Formen des Landhuhns, das Kriechhuhn und das Kaulhuhn, vor. Ferner ist auch das Dänische Landhuhn, ganz wie unser deutsches, nicht durchweg rein geblieben, sondern mehrfach mit Rassehühnern gekreuzt worden. Um nun das Landhuhn, soviel es noch in seiner eigentlichen Form vorhanden ist, unvermischt weiter zu erhalten, hatte vor vier Jahren der große dänische „Verein zur Förderung der Fiedervieh-zucht“ in Aarhus eine diesbezügliche Anregung ergehen lassen. Der Vorstand des genannten Vereins veröffentlichte in seinem Organ, der „Tidskrift for Fjerkræavl“, über das Dänische Landhuhn — welches übrigens, nebenbei bemerkt, auch hier und da in Schleswig und Holstein gezüchtet wird und auf dortigen Ausstellungen schon vertreten gewesen ist —, folgende Mittheilungen:

Es ist dem Vorstande bekannt, daß es im Lande verschiedene Hühnerzüchter giebt, die sich die Bewahrung reiner Stämme der Landrasse angelegen sein lassen; in wie weit einige dieser Liebhaber aber nach einem gemeinschaftlichen Plane und mit Stammthieren derselben Rassen arbeiten, wissen wir noch nicht, und es scheint auch nicht der Fall zu sein. Es ist klar, daß die Sache angegriffen werden muß. Mit jedem dahingehenden Jahre zeigt es sich nicht nur dringender nothwendig, eine ständige Landrasse zu bewahren, sondern es wird gleichzeitig auch immer schwieriger, die mannigfachen fremden Beimischungen ausgewischt und reine Stämme der Landrasse gezüchtet zu erhalten. Besonders in den letzten Jahren hat die Einführung vieler fremder Rassen stark um sich gegriffen, sodaß jetzt die Landrasse gänzlich zu verschwinden droht. Und man kann doch wohl kaum bestreiten, daß es gerade wegen der zunehmenden Einfuhr und Benutzung vieler fremder und veredelter Rassen hier im Lande um so wichtiger und zweckmäßiger erscheinen muß, wenn eine genügende Anzahl Stämme von unserer eigenen und an unser Klima gewöhnten Landrasse gebildet und erhalten wird. — Indem in den verschiedensten Gegenden des Landes bald von dieser, bald von einer anderen fremden Rasse Stämme zugelegt werden, wird man die Wirkung davon bald in einer aller Orten stattfindenden Kreuzung zwischen den fremden und unseren eigenen Hühnern verspüren, indem man als ein bequemes Mittel zur Verbesserung seines Hühnerbestandes sich den einen oder den andern Rassenbahn anschafft, um denselben als Zuchtbahn zu benutzen. Es ist auch bekannt, daß die hierdurch entstehende Mischungs-nachkommenschaft meistens besonders gut, namentlich aber sehr eierlegend ist; dies ist aber nur in der ersten Generation der Fall, und ein dauernder Ertrag wird somit auf diesem Wege um so weniger erreicht, als solche Kreuzungen häufig ganz planlos vorgenommen werden. Ein wirklich bedeutungsvolles Ergebniß kann man nur dann erwarten, wenn wir außer über rassereine Hähne zugleich über eine ständige Landrasse, sowohl zu der ersten, wie auch — und dies ist nicht weniger nöthig — zu den folgenden nothwendigen Kreuzungen verfügen.

Mit diesen Thatfachen vor Augen, und weil nur konstante Rassen und nicht die häufig abändernden Mischungen auf öffentlichen Ausstellungen zu prämiiren sind, bezw. die Zucht derselben

unterstützt wird, findet der Vorstand sich dazu aufgefordert, als Rassemerkmale für Dänische Landhühner Folgendes zu bezeichnen.

**Gestalt und Körperteile.** Der Hahn hat einen mittelgroßen Kopf ohne Haube, einen großen, wohlentwickelten, aufrechtstehenden Kamm, einen starken Schnabel von gelber oder grauer Farbe, rothes Gesicht, abgerundete Lappen, ein wenig runde, meistens weiße Ohrscheiben, glatten vollen Nacken, keine Bausbaden, einen kräftigen, reich befiederten, gut aufrechtstehenden Hals. Der Körper ist tief und namentlich über den Schultern ziemlich breit, die Flügel wohl entwickelt und nicht herabhängend, der Schwanz groß, hoch angelegt und mit schönen breiten Sichelfedern versehen, die Läufe sind nackt, mittelhoch, theils blei- oder fleischfarbig, meistens aber grau oder gelb. Im Ganzen genommen, ist der Hahn ein ungewöhnlich schöner, charakteristisch muthiger Vogel mit imponirender Haltung.

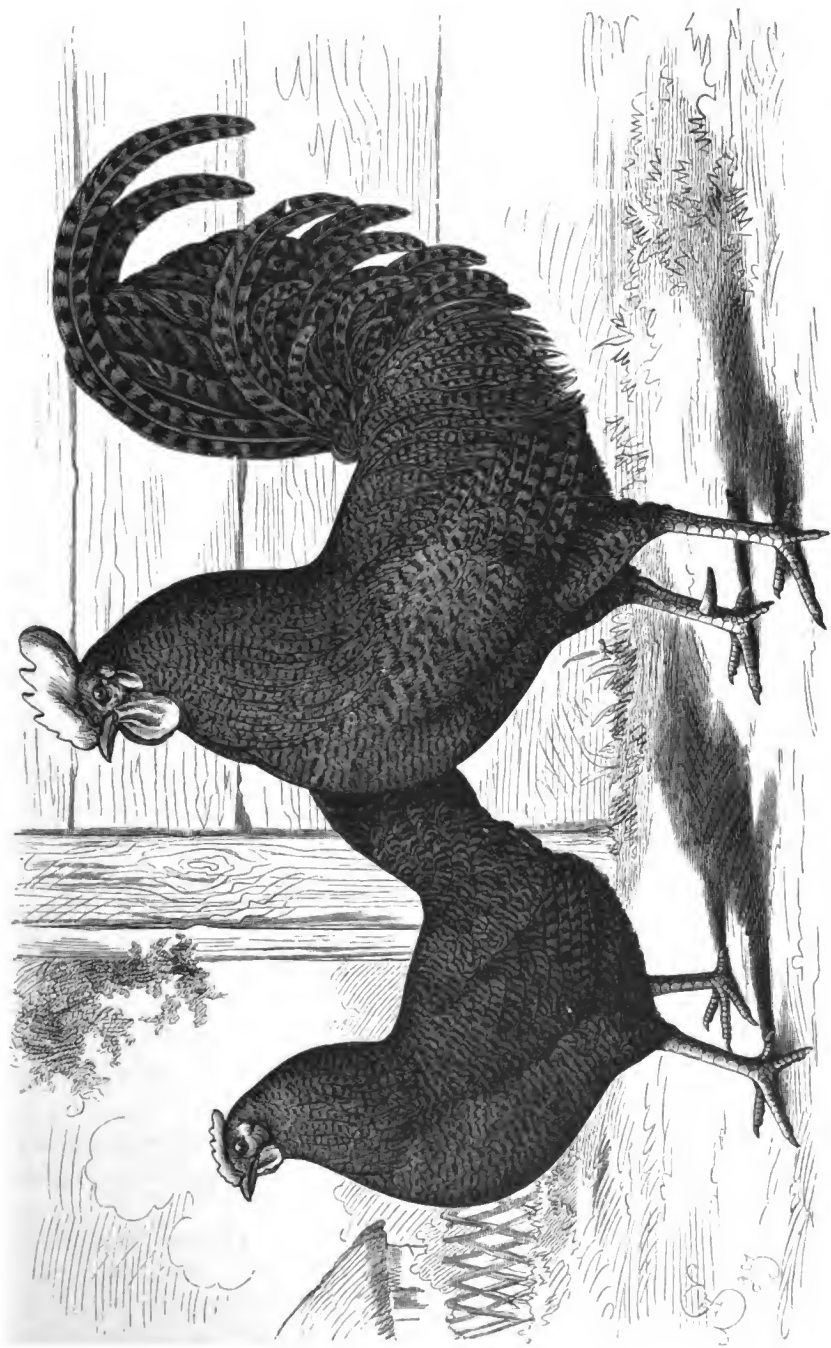
Die Henne hat einen kleineren Kopf, einfachen, meistens aufrechtstehenden, aber auch umklappenden Kamm und kleine, meistens weiße Ohrscheiben. Der Bau des Körpers ist breit, tiefer und mehr wagerecht als der des Hahns, mit stark entwickelten Federbüscheln unter dem Schwanz. Der Schwanz ist hübsch aufrechtstehend, lang und breit; die Läufe sind kurz und nackt.

Zwischen dieser Beschreibung und der von dem Lehrer Hrn. N. Jensen veröffentlichten besteht nur der Hauptunterschied, daß letzterer angiebt: „die Ohrappen sind roth, ausnahmsweise weißlich, niemals rein weiß“; außerdem bemerkt er, daß ausnahmsweise Rosenkämme vorkommen. In Bricks's „Mønsterbog for forædlede Hønsesacer, 1879“ werden Doppelskämme und Rosenkämme als vorkommend angegeben, außerdem, daß die Läufe manchmal befiedert sein können, und daß das Huhn eine kleine Haube haben kann. — „Je mehr Untersuchungen man anstellt, desto mehr wird man sowohl in unseren Hühnerhöfen wie auch in alten Schriften bestätigt finden, daß die oben wiedergegebene Beschreibung der dänischen Landhühner ein ziemlich getreues Bild von unserer ursprünglichen Vandrassse entwirft. Als fernere Empfehlung für „hohen einfachen Kamm“ kann gleichzeitig angeführt werden:

Es ist genugsam bekannt, namentlich Diejenigen wissen es, welche Kapaunen, daß nur bei den Hahnküden mit hohem, einfachem Kamm sich die Geschlechtstheile früh und kräftig entwickeln — und mit einer frühen, starken Entwicklung der Geschlechtsorgane folgt auch ein frühes und reiches Eierlegen. Zweitens haben die besten eierlegenden, fremden Rassen auch einfache Kämme, und drittens sind unter diesen namentlich die eigentlichen Italiener, die mehr als irgend eine fremde Rasse unseren Landhühnern gleichen, hervorzuheben.“

Das Gefieder ändert hinsichtlich der Färbung, ähnlich unseren Landhühnern, ziemlich bedeutend ab, und es lassen sich demzufolge verschiedene Spielarten (Sprenkel, Tupfen u. a.) auffinden.

**Werth und Eigenschaften.** Unter einigermaßen günstigen Verhältnissen gehaltene Dänische Landhühner legen ziemlich früh und viele, aber nicht große Eier von rein weißer Farbe. Das Fleisch ist fein und wohlschmeckend, aber in reicher Menge nicht vorhanden. Die Küden befiedern sich schnell und wachsen recht rasch. Die erwachsenen Thiere sind abgehärtet und genugsam; finden sie reichlich Platz



Schottische Kuckesperber.



im Freien, dann können sie sich während des größten Theils des Jahres ihr Futter selbst suchen.

#### 9. Schottische Kuckesperber (Graue Schotten).

Die Schottischen Kuckesperber (Tafel 7), gewöhnlich Graue Schotten oder Schottische Graue genannt — *Gallus dom. scoticus, undulatus*; Engl.: *Scotch Greys*; Fr.: *Race coucou d'Ecosse* — sind dem Namen nach seit langem in Deutschland bekannt, doch nur vereinzelt zu uns gekommen. Vor einigen Jahren bezog Herr L. Ehlers-Hannover direkt einen Stamm, und im vorigen Jahre führte Herr Marten-Lehrte einige Stämme aus England ein, und überall, wo das schöne Huhn sich zeigt, begegnet ihm das regste Interesse. Die folgende treffliche Beschreibung des Schottischen Kuckeshuhns — das sich von den sehr ähnlichen Dominikanern leicht durch den einfachen Kamm, von den gesperberten Dorkings durch den Mangel der fünften Zehe unterscheidet —, welche wir Herrn L. Ehlers verdanken, wird deshalb Vielen willkommen sein:

Woher die Schotten sind, sagt ihr Name. Als ein Produkt des rauhen Hochlandes sind sie von kräftiger Gestalt und von abgehärteter Natur. Trotz des rauhen Klimas, unter dem sie erzeugt sind, werden sie groß und von massiger Figur. Man darf sie als ein zur Rasseinheit herausgezüchtetes Landhuhn ansehen. Doch liegt darin nicht, daß in ihrer Heimat auf jeder Wirthschaft, klein oder groß, jedes Huhn ein rassereines Schottenhuhn sein müsse. Nur vereinzelt wird es dort auf Geblüt und Feder gezüchtet, und die große Masse hat wenig von den guten Eigenschaften des Rassehuhns aufzuweisen. Das Seitenstück dazu bildet Italien mit seinem Italienerhuhn. Taufschein und Stammbaum des Schottenhuhns sind verloren gegangen, und infolge dessen ist weder die Zeit seines Ursprungs noch die Art und Weise seiner Herstellung nachzuweisen. Ob es ein Kreuzungsprodukt, oder das durch rationelle Zucht in und durch sich selbst veredelte schottische Landhuhn ist, darüber lassen sich nur auf Muthmaßungen gegründete Behauptungen aufstellen, für welche man die Beweise schuldig bleiben muß. Es sind daher auch Diejenigen nicht zu überzeugen, welche behaupten, daß es aus dem englischen Dorkinghuhn erzeugt sei, obwohl es viel wahrscheinlicher ist, daß das Schottenhuhn als Unterlage für die Herstellung der Dorkings mit gedient hat.

**Gestalt und Haltung.** Größe, Bauart, Kopf- und Kammbildung und noch manches Andere weist auf Verwandtschaft der Schotten und Dorkings hin, denen im Uebrigen aber auch die unterschiedlichen Merkmale nicht fehlen. Das Schottenhuhn steht auf zwei hohen, kräftigen Beinen und überragt in Höhe das Dorkinghuhn um ein Wesentliches. Die oberen Schenkel sind kurz, die Läufe sind lang, beide sind dick und stark und geben dem schweren Körper eine hohe Stellung und vermitteln einen festen, gemessenen Schritt. Die Beine sind lang und ausgebreitet, Verdoppelung kommt nicht vor, wohl aber findet man öfter bei Hennen völlig entwickelte Sporen. Die Farbe der Läufe ist blaß, die Oberschenkel liegen zum Theil in schön abgerundeten, festanschließenden Hosen, die Läufe sind glatt und ohne jede Spur von Befiederung. Der Körper ist langgestreckt von schön abgerundeter Form, das Knochengerrüst ist

nicht gerade mässig, aber die Fleischbildung ist eine reiche. Das tiefgebaute und volle, runde Hintertheil, gleich wie die volle, stark hervortretende Brust sind für einen reichen Fleischansatz wie geschaffen. Doch ist bei beiden der Bau ein so kräftiger, daß auch unter dem größten Fleischansatz die Form nicht leidet, und jene häßlichen Verunstaltungen, die man Hängebauch und Hängetropf nennt, kommen äußerst selten vor. Bei guter Ernährung haben ausgewachsene Hennen ein Durchschnittsgewicht von 5 Pfd., Hähne ein solches von 7 Pfd. Da die Thiere stets guten Appetit zeigen, so läßt sich bei kräftiger Fütterung das Gewicht mit Leichtigkeit um 2 Pfd. per Stück erhöhen. Der Schlachtwerth wird um so größer, als das Fleisch sich durch Zartheit der Faser auszeichnet. Ob es darin von den Dorkings noch übertroffen wird, vermag ich nicht zu entscheiden, in der Masse halten sie ihnen mindestens das Gleichgewicht.

**Körpertheile.** Der Kopf ist kräftig gebaut, lang und schmal, der Schnabel lang, dick, sanft gebogen und hell hornfarben. Von seiner Wurzel bis auf den schmalen Scheitel geht der dünne, einfache Kamm, der allerdings beim Hahn auf kräftiger Unterlage etwas stärker gebaut sein muß, damit er die aufrechte Stellung behält. Bei den Hennen ist er halbstehend, halb unregelmäßig umgelegt, bei beiden ist er regelmäßig, aber nur flach gesägt. Bei den Hennen kommen ausnahmsweise auch wohl stehende Kämme vor, niemals aber völlig liegende. Die Kehllappen sind breit angelegt und bei beiden Geschlechtern von flacher Wölbung bei mäßiger Größe. Gleich dem Kamm sind sie tief dunkler Farbe und von zarter Bildung. Denselben Farbenton zeigt auch das große, freie und glatte Gesicht sammt den Ohren. Keine Spur von weißer Farbe soll sich in Gesicht und Ohren zeigen. Letztere sind groß und von gestreckter Form. Beim Hahn zieht sich eine leichte Falte von hier zu den Kehllappen hinunter. Mitten im rothen Felde steht das große offene Auge mit dunkler Iris. Der Scheitel ist schmal und abgerundet, und die ganze Kopfbildung zeigt ebenmäßige und gefällige Formen. Nichts tritt in übermäßiger Weise hervor oder zurück, Formen und Farben passen gut zu einander und geben den Thieren einen guten Ausdruck. Der Hals ist ziemlich lang, bei den Hennen gerade und wenig aufrecht getragen, bei dem Hahn von kurzer gefälliger Biegung mit ziemlich aufrechter Haltung. Letztere giebt demselben bei der stattlichen Figur und dem aus den Augen leuchtenden natürlichen Feuer einen imposanten Ausdruck. Der Hals setzt sich mit ebenmäßig zunehmender Stärke auf Brust und Schultern. Erstere ist mehr tief als breit, schön abgerundet und voll, ohne sich stark hervorzudrängen. Bei straffer Form kommen Erschlaffungen und Verunstaltung — wie man sie häufig bei Dorkings wahrnimmt — sehr wenig vor. Ohne irgend einen Absatz zu bilden, geht die Wölbung der Brust in die des Bauches über, der die schöne abgerundete Form beibehält und sich in seinem Hintertheile etwas erweitert, ohne unförmlich zu werden. Das Brustbein ist stark gebaut, nicht spitz und nicht stark hervortretend, daher kommen Verkrümmungen und Einbiegungen desselben — wodurch oft der ganze Körper etwas schief wird — fast nie vor. Der Bauch ist lang, die Beine sind ziemlich weit nach hinten und stark seitwärts angelegt, wodurch dem Thiere eine feste und gemessene Gangart gegeben wird. Die hohe Stellung steht zu den Körperformen in einem guten Verhält-

niß und paßt zu der ganzen Erscheinung. Die Schultern sind kräftig entwickelt und treten etwas hervor, ohne geradezu kantig zu werden. Sie zeugen, gleich den langen, straffen Schwingen, von Kraft und Stärke. Trotz alledem sind dieselben nicht im Stande, den schweren Körper im Fluge zu tragen, weshalb denn die Hühner sich über mäßige Einfriedigungen nicht leicht hinwegsetzen können. In der ersten Jugendzeit freilich, wenn die Schwingen bereits entwickelt sind, aber der Körper noch nicht die ganze Fülle und Schwere hat, fliegen die Thiere verhältnißmäßig gut, und sie setzen sich oft mit Leichtigkeit über niedrige Einfriedigungen hinweg. Mit zunehmender Körperfülle bei zunehmendem Alter wird die Flugkraft oder vielmehr das Flugvermögen geringer. Die Schwingen bestehen aus langen, starken Federn und legen sich fest an den schlanken Körper, jedoch ohne sich einzubrüden. In wagerechter Richtung angelegt, gehen sie bis zum Schwanz hinaus, den sie in voller Breite erreichen. Der Rücken ist lang, von mäßiger Breite und flach abgerundet. Rücken und Sattel liegen in gerader Linie und halten sich in gleichmäßiger Breite.

Ein voller, reicher Schwanz erhebt sich in ziemlich aufrechter Haltung, die ganz besonders beim Hahn hervortritt, jedoch ohne sich nach vornüber zu neigen. Wo diese Erscheinung vorkommt, ist sie als Fehler zu betrachten und sie beeinträchtigt die große, stattliche Erscheinung auf eine häßliche Weise. Die Federn des Schwanzes sind lang und stark, stehen ziemlich weit und in paralleler Richtung neben einander und geben demselben eine große Breite. Man könnte versucht werden, dieselbe unschön zu nennen, wenn nicht durch die entsprechende Länge eine erträgliche Symmetrie hervorgebracht würde. Der etwas massige Eindruck läßt sich zwar dadurch nicht verweisen, doch paßt derselbe ziemlich gut zu der ganzen Erscheinung des Thieres, so daß diese dadurch nicht wesentlich verliert. Länge und Breite desselben bedingen eine ziemlich große Schwere, und in dieser liegt wieder die Gefahr, daß er sich leicht auf eine Seite neigt. Schiefschwänze sind daher keine Seltenheit. Der Grund davon ist jedoch nur in der Länge und Schwere des Schwanzes, nicht in einer Verbiegung des kräftig gebauten Rückgrates zu suchen. Bei Wind und Regenwetter neigt er sich oft vorübergehend und richtet sich nach überstandenen äußeren Einwirkungen wieder auf. Beim Hahn ist der Schwanz besonders reich; die Sicheln sind nur von mäßiger Länge, aber sie fallen im schönen Bogen.

**Gefieder und Färbung.** Das Gefieder soll von gleichmäßiger, schöner Sperberfarbe sein. Die Hennen zeigen einen schönen dunklen Farbenton mit regelrechter, stark ausgeprägter Wellenbildung, die um den ganzen Körper geht und also auch unter dem Bauche nicht aufhört. Ich habe bei keiner Rasse die Wellenbildung besser ausgeprägt gefunden als bei dieser. Es liegt das nach meiner Auffassung darin, daß dieselben nicht etwa einen grauschwarzen, sondern einen blauschwarzen Farbenton haben, der sich reiner hält und deutlicher hervortritt. Die Wellenbildung muß sich vom Kopfe bis zur Schwanzspitze gleich bleiben, auch der Schwanz darf nicht in einfarbiges Grau übergehen. Bei den Hähnen zeigen sich manchmal die Mängel aller Sperberarten. Die Wellenbildung ist nicht regelrecht, und es kommt gelblicher oder bräunlicher Ton darin vor. Doch tritt dieser Fehler nicht so häufig auf, als bei den übrigen Sperberrassen. Die Hähne fallen zwar meist heller im Grundton als die

Hennen, doch sind dunkle Föhne durchaus nicht selten. Zur Zucht gebraucht man am besten einen reinfarbigen hellen Hahn mit dunklen Hennen. Besonderer Werth ist darauf zu legen, daß die Grundfarbe rein bleibt und keine verwaschene und keine Fehlfarben den Sperbercharakter verderben. Nach meinen Erfahrungen läßt sich dieselbe bei den Schotten leichter rein halten, als bei den übrigen Sperberrassen.

**Werth und Eigenschaften.** Vor einigen Jahren habe ich, so schreibt Hr. Ehlers weiter, den ersten Schottenstamm direkt aus Schottland bezogen, im letzten Jahre sind durch Hrn. Marten einige Stämme aus England eingeführt. Einen der letzteren, der auf der Hamburger Ausstellung war, hatte Frau v. C. in Driburg erworben. Bei diesem sowohl als bei drei von mir direkt bezogenen Stämmen akklimatisirten sich die Föhne am schwersten, und sie sind sämmtlich nach kurzer oder längerer Zeit eingegangen, während die Hennen alle gut geblieben sind. Ob das zufällig ist, oder ob die Föhne weniger widerstandsfähig sind, vermag ich nicht zu unterscheiden. Ich bin jedoch geneigt, das erstere anzunehmen, da das Huhn sich überhaupt als kräftig und den hiesigen klimatischen Verhältnissen entsprechend erwiesen hat. Als besonders gute Eigenschaften sind folgende hervorzuheben.

Es ist ein gutes Legehuhn. Erreicht es in der Zahl der Eier unsere besten Legerassen nicht ganz, so wird der Unterschied durch die Größe derselben ausgeglichen. Das Durchschnittsgewicht eines Eies schwankt zwischen 64 bis 68 g. Die Leistungsfähigkeit im Legen geht mit dem 3. Jahre wesentlich zurück, und die Fleischbildung tritt in den Vordergrund. Bei alten Hennen zeigt sich auch wohl eine schwache Neigung zum Brüten, doch tritt dieselbe nie in solcher Stärke auf, daß wirklich eine Brut mit ihnen auszuführen wäre. Der Naturtrieb ist durch ein kurzes Liebäugeln mit dem Brutneste befriedigt. Die durch Brütluft hervorgerufenen Pausen im Legen sind daher von verschwindender Bedeutung. Die Eier sind von länglicher Form und rein weißer Farbe.

Das Schottenhuhn ist ein gutes Fleischhuhn. Es erreicht schon bei normaler Ernährung ein großes Körpergewicht und eignet sich vortrefflich zur Mast. Das Fleisch bleibt auch bei alten Thieren immer noch zart und saftig und ist mit dem Dorking ungefähr auf gleiche Stufe zu stellen. Es verdient den Vorzug vor jenem, weil es viel leichter aufzuziehen ist, rascher wächst, sich leicht befiedert und unter den Witterungseinflüssen weniger leidet. Die jungen Schottenküken sind im Alter von zwei Monaten für die Küche verwendbar. Bei ihrer kräftigen Veranlagung ernähren sie sich gut, ergeben nur geringe Verluste und eignen sich im frühen Alter zur Mast. Frühgezogen, wachsen sie rasch und erreichen eine ansehnliche Größe und Körperfülle, Spätzucht dagegen läßt zu wünschen übrig. Da die körperliche Entwicklung ziemlich hohe Anforderungen an die Ernährung stellt, so bleibt die Ausbildung des Eierstocks etwas zurück, und ein junges Schottenhuhn wird vor dem 9. Monat seines Alters nicht legen, dann aber legt es in den ersten beiden Lebensjahren gut.

Zu Krankheiten scheint es wenig geneigt. Schnupfen, Entzündung der Rachenhöhle und der Augen kommen selten vor. Die beiden letztgenannten Krankheiten, die oft so verhängnißvoll für den Geflügelhof werden, habe ich bei den Schotten überall noch nicht beobachtet.



Nach meinen Erfahrungen eignen sich die Schotten sowohl zur Reinzucht als zu Kreuzungszwecken in vorzüglicher Weise. Namentlich würde das gewöhnliche Landhuhn dadurch eine wesentliche Verbesserung erfahren können; auch eine Kreuzung mit Italienern oder Spaniern müßte ein gutes Produkt ergeben, jedenfalls scheint die Einführung, bezw. die Verbreitung dieser Rasse für unsere Verhältnisse von großem Nutzen zu sein. Obgleich es sowohl nach seiner Erscheinung, als auch nach seinem Federkleide ein recht schönes Huhn genannt werden kann, so wird doch der „Sport“ sich gleichgültig gegen dasselbe verhalten, vom wirthschaftlichen Standpunkte aber verdient es alle Beachtung und ist in dieser Beziehung mit dem Plymouth-Rocks wenigstens auf gleiche Stufe zu stellen. In der Rasse ist es vollkommen rein, und Ausartungen oder Rückschläge kommen nicht vor. Die Küchlein kommen mit einem einfarbigen, grauschwarzen Flaum aus dem Ei, der nur auf dem Kopfe einen weißen Fleck zeigt. Die kleinen Flügel schießen mit weißen Spitzen hervor, zeigen dann aber gleich die graue Wellenbildung. Hierbei ist schon zu erkennen, wie der Farbenton des ausgewachsenen Thieres werden wird. Die Schwanzspitzen schießen dunkel ein und zeigen bei der Weiterentwicklung ebenfalls die vollendete Wellenbildung. Eine Verfärbung des Gefieders kommt nicht vor. Im Alter von 5 bis 6 Wochen sind die Küchlein zugefiedert und wachsen und gedeihen dann bei einiger Pflege rasch und gut.

#### 10. Das Dominikaner-Huhn,

auch Huhn von Dominique, von den Engländern und Amerikanern Dominique genannt, ist ein kuckuckfarbiger nordamerikanischer Landhuhnschlag (*Gallus dom. americanus, undulatus*), welcher seinen Namen ohne Grund führt; denn das Huhn steht weder in irgend einer Beziehung zu den Dominikanern noch zu der Insel Dominica (Dominique). Jedenfalls sind die Dominiques in Nordamerika herausgezüchtet worden, vielleicht aus kuckuckfarbigen Schotten (Scotch Greys) oder Dorkings, vielleicht auch unter Beimischung von etwas Cochinblut. In Färbung und Körperbau gleichen sie den eben genannten Kuckuckshühnern, von den Schotten unterscheiden sie sich jedoch hauptsächlich durch Rosenkamm und gelbe Beine und von den Dorkings durch den Mangel der fünften Zehe. Durch den Rosenkamm und die gelben Füße unterscheidet sich das Dominikaner-Huhn von den eigentlichen, unter 1—9 beschriebenen landhuhnartigen Schlägen, allein Körperbau, Gestalt und Gefieder waren für mich ausschlaggebend, es hier anzureihen, zumal zuweilen Dominikaner mit hellfleischfarbenen Füßen und Schnabel vorkommen. Man betrachtet es als den ältesten amerikanischen Hühnerschlag; in neuerer Zeit scheint es nicht mehr mit der früheren Vorliebe und Sorgfalt gezüchtet zu werden, Italiener (Leghorns), Plymouth-Rocks u. a. machen ihm den Rang streitig. Nach Deutschland wurde das nußbringende, hübsch gezeichnete Huhn nur vereinzelt eingeführt, sodaß man es bis jetzt auch nur bei wenigen Züchtern findet; soviel mir bekannt, kam es in der zweiten Hälfte des vorigen Jahrzehnts zum ersten Mal nach Deutschland und wurde als das neue deutsche „Zukunftshuhn“ empfohlen. Die nußbringenden Eigenschaften machten es auch sehr empfehlenswerth, allein der Preis war zu hoch und die Zeichnung für die Züchtung ein schwieriger Punkt, sodaß man bald von ihm absah.

**Gestalt und Haltung.** Die Dominikaner haben einen gedrungenen, vier-schrötigen, dorking-ähnlichen Körper, doch nicht die plumpe Gestalt der Cochins. In der Größe übertreffen sie unser Landhuhn, das Gewicht des Hahns beträgt 6 bis 7, das der Henne 5 bis 6 Pfd. Die Haltung, aufrecht, fest, ist die des Landhuhns, an welches auch das muntere Wesen und die Bewegung erinnern; die ganze Erscheinung ist eine zwar schlichte, aber doch ansprechende, gefällige.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen kleinen, zart gebauten Kopf, mittelgroßen, hellgelben Schnabel, unbefiedertes, feinhäutiges, schön rothes Gesicht, lebhaftes, rothes Auge, mittelgroße, etwas herabhängende, hochrothe Ohrklappen und ebenso gefärbte mittellange, hübsch abgerundete Kinnlappen. Der abgeplattete Scheitel trägt einen prächtig rothen Rosenkamm, welcher, wie bei den Hamburgern, vorn an der Stirn breit und kräftig aufgesetzt sein, nach hinten in eine etwas aufwärts gerichtete Spitze auslaufen und oben mit gleichmäßigen, zahlreichen Spitzen besetzt sein muß. Der Hals ist mittellang, kräftig, mit dichtem, vollem, unten über die Schultern fallendem Behang, der Kumpf stark, der Rücken breit, Sattelbehang voll und lang, die Brust rund, voll, stark vortretend, das Hintertheil breit, an die Cochins erinnernd, der Schwanz schön entwickelt, breit, mit hübsch langen Sichel, hoch getragen (selbstverständlich kein Eichhörnchenschwanz); die Flügel sind derb, mittelgroß, anschließend, die Schenkel kräftig, die Läufe schlank, unbefiedert, gelb, mit kräftigem Sporn, die vier Beine dünn und lang mit scharfen Nägeln.

Die Henne gleicht, abgesehen von der geringeren Größe und Schwere und den Geschlechtsmerkmalen, dem Hahn.

Das **Gefieder** zeigt bei Hahn und Henne die Kuck- oder Sperberzeichnung, d. h. jede Feder ist auf hell- oder bläulich-grauem Grunde dunkelgrau (schieferblau) oder schwärzlich quergebändert (gewellt). Beim Hahn sind die Federn des Halsbehangs und der oberen Flügeldecken mit einer gleichmäßigen Randeinfassung versehen, welche heller als jene beiden Farben ist, immerhin aber weisen sie auch dunklere Querverbinden auf, da diese eben durchgehend sind; die Sichel haben nicht immer die Wellenzeichnung, vielfach erscheinen sie schwärzlich mit mehr oder weniger grünlichem Schiller. Bei der Henne läßt sich jene Eigenthümlichkeit der Randeinfassung in geringerem Grade beobachten.

Bei der Beurtheilung der Dominikaner hat man das Augenmerk auf schöne volle Figur, regelrechten Rosenkamm, gelbe Beine und Schnäbel, gleichmäßige Sperberzeichnung des Gefieders zu richten. Einfacher Kamm, hellbleifarbiges Schnäbel, fleischfarbene oder graue Beine, unregelmäßige Zeichnung, geflecktes Gefieder, gelbe, rothe, weiße oder schwarze Federn müssen als fehlerhaft gelten, wenn man das Huhn vom Standpunkt des Sportgeflügel-Züchters aus oder auf Ausstellungen beurtheilt; dann spricht auch der Umstand mit, daß das Gefieder des Hahns gegen das der Hennen oft zu hell ist oder den bekannten gelblichen Ton zeigt. Für die Dominiks als Wirthschaftshühner — und solche sollen sie ja sein — kommen natürlich jene Punkte weniger in Betracht.

**Werth und Eigenschaften.** Die Dominiks gelten als eins der einträglichsten Wirthschaftshühner. Die Hennen legen nicht nur fleißig große Eier — bei freiem Auslauf

etwa 140 Stück jährlich mit einem Durchschnittsgewicht von 60 g — und stellen sich somit den Italienern an die Seite, sondern sie brüten auch sorgsam. Da sie einen starken Körperbau haben, liefern sie ein gut Stück Fleisch auf die Tafel, welches zudem zart und wohlschmeckend ist; sie geben also den Dorkings in dieser Beziehung wenig nach, übertreffen sie aber jedenfalls als Eierleger und hinsichtlich des Abgehärtetseins. Die Rücken sind kräftig und derb, lassen sich nicht so leicht von Witterungseinflüssen anfeuchten, wohl aber ohne Schwierigkeiten aufziehen, befiedern sich bald und leicht, wachsen rasch heran und haben als Junggeflügel für die Küche großen Werth; man kann sie zudem, wie die Alten, leicht mästen. Die letzteren sind, wie bereits angedeutet, sehr hart und keinesfalls empfindlich gegen die Einwirkung ungünstigen Klimas und Wetters. Schon hierdurch erweisen sie sich als zu den besten Landhuhnschlägen gehörig oder als ein Wirthschaftshuhn, welches einen der ersten Plätze einnehmen muß. Daß sich die Dominiks zur Kreuzung mit unserem Landhuhn eignen, braucht wohl kaum besonders betont zu werden. Hoffentlich richtet man das Augenmerk auf die Einführung dieses Huhns mehr, als es bisher geschehen!

## C. Abarten des Landhuhns.

### 11. Die Kriecher oder Dachshühner,

auch Krüper, Hüpfcr, Kurzfüße, Moorhühner — *Gallus dom. brevipes*; Engl.: *Bakies*, *Dumpies*, *Go-laighs*, *Creepers*; Dän.: *Ludehoens*; Franz.: *Courtes-pattes*; Holl.: *Das-hoens* —, bilden eine absonderliche, durch auffallende Kürze der Füße (Läufe) ausgezeichnete Landhuhnform; denn als eine solche haben wir sie zu betrachten, da sie — abgesehen von den Zwergkriechern — den Landhühnern in Körperbau, Kammform u. dgl. gleichen. Man darf die deutschen Dachshühner, die schottischen Kriecher (*Bakies*), die dänischen und holländischen Kurzfüße und die französischen *Courtes-pattes* als ein und dasselbe Huhn ansehen. Zwar will man zuweilen, namentlich bei uns in Deutschland, die *Courtes-pattes* als besondere Varietät des kurzfüßigen Huhns hinstellen, allein dies ist, wie wir weiterhin sehen werden, keinesfalls stichhaltig. Auch der Restor unserer deutschen Geflügelzüchter, H. Dettel, faßt in der 6. Ausgabe seines „Geflügelhof“ *Courtes-pattes*, *Bakies* und Dachshühner als ein und dasselbe Huhn auf, während er in der 5. Ausgabe (1874) die drei noch auseinander hielt.

Für das Alter dieser eigenthümlichen Hühnerform einerseits und die weite Verbreitung anderseits zeugen verschiedene Beweise. So werden (vergl. Darwin, „Das Variiren der Thiere —“, Carus' Ausgabe 1873, I, S. 275) in der 1596 erschienenen, aber aus verschiedenen, zum Theil sehr alten Quellen zusammengestellten chinesischen Encyclopädie sieben Hühnerrassen erwähnt „mit Einschluß derer, die wir jetzt Hüpfcr oder Kriecher nennen“. Noch früher wird ihrer von deutschen, bezw. Schweizer Gelehrten gedacht. So führt bereits Cybertus Longolius in dem von ihm i. J. 1544 herausgegebenen Werke: „*Dialogus de avibus*“ kurzbeinige Hühner als „*Kriehhühner*“ neben den gewöhnlichen Landhühnern auf: „Sie sind häufig, kriechen auf der Erde, mehr hinkend als gehend.“ Einige Jahre später berücksichtigt sie auch Konrad Gessner in Zürich (1550), wobei er die Bezeichnungen Schotthennen, Erdheunle und Däsehünle gebraucht und auf Longolius Bezug

nimmt. Der Italiener Albrovandi beschreibt in seiner „Ornithologia“ (1600) ebenfalls die kurzbeinigen Hühner, Kriel, aber mehr eine kleinere Art (*nanas, pumilae*) und bemerkt, daß sie gut legen und brüten, in England wegen ihres schönen Fleisches auch gern gegessen würden. Der Berliner Gelehrte Joh. Leonh. Frisch, dessen „Vorstellung der Vögel Deutschlands“ nach seinem Tode (1743) i. J. 1763 herausgegeben wurde, kennt große Kriech- oder Krupphühner und außerdem kleine ungarische Kriecher. Linné führt ebenfalls das Huhn mit sehr kurzen Füßen und zwar als *Gallus pumilio* auf. Der zur selben Zeit lebende französische Forscher Buffon (+ 1788) beschreibt als „Huhn von Cambodge“, welches von den Spaniern aus Kambodscha in Hinterindien auch nach den Philippinen gebracht worden sei, ein Kriechhuhn, dessen Flüsse so kurz seien, daß die Flügel auf der Erde schleifen, und giebt an, daß es sehr den französischen Hühnern gleiche, welche in der Bretagne wegen ihrer Fruchtbarkeit gehalten werden und immer in Sprüngen gehen; er betont aber besonders, daß die letzteren Hühner von der Größe der Haushühner, jedoch ganz kurz auf den Beinen seien. Hier haben wir also die erste Nachricht über die französischen *Courtes-pattes*, die ja heute noch, nach Lemoine, besonders im Nordwesten Frankreichs (Depart. Sarthe) häufig gezogen werden. Spätere Schriftsteller, z. B. Gotthard (1806), führen ebenfalls das cambodgische Huhn auf, stützen sich dabei aber ersichtlich auf Buffon. Das „Huhn von Cambodge“ (*Poule de Cambodge*) der älteren Autoren und die französischen *Courtes-pattes* dürfen wir sonach wohl schließlich als ein und dasselbe Huhn betrachten. Darauf deutet auch der Umstand, daß das „Huhn von Cambodge“ seit dem ersten Jahrzehnt dieses Jahrhunderts nicht mehr erwähnt wird, weder die Engländer Stephens und Latham, noch Bechstein, Brandt und Rugeburg, Buhl u. a. berücksichtigen es bei Beschreibung der ihnen bekannten Hühnerrassen; Wegener's kritische Angaben aber (1877) kommen nicht in Betracht.

Wie sich schon aus den eingangs verzeichneten Namen ergibt, haben die Dackelhühner oder Kurzfüße eine weite Verbreitung, sie kommen nicht nur in Europa vor, sondern man kennt sie auch aus Asien. Zahlreich jedoch finden wir sie, wenigstens bei uns, keineswegs; in einigen Gegenden kennt man sie gar nicht, in anderen sind sie wieder verschwunden, und auch im Bergischen (Rheinland-Westfalen) scheint die Liebhaberei dafür nachgelassen zu haben; auch auf unseren Ausstellungen zeigen sie sich selten, am meisten noch bemerkt man die schwarze Spielart, welche in der Regel als

#### Schwarze Schottische Kriecher

ausgestellt wird und auch am geeignetsten erscheint, den Typus der Kurzfüße zu repräsentiren.

Die ersten Schottischen Kriecher oder Dackies, und zwar zwei Stämme in Schwarz, wurden von Herrn Emil Geupel-Leipzig im Jahre 1871 in Deutschland eingeführt. Er hatte sie in London auf dem Markt gekauft und von dem Verkäufer gehört, daß sie aus Schottland stammten; durch Vermittlung eines Bekannten in Glasgow erhielt Hr. Geupel dann auch, außer schwarzen, weiße und bunte, welche auf mehreren Ausstellungen (Köln, Solingen, Dresden, Düsseldorf) gezeigt wurden und in verschiedene Hände übergingen. Soviel ich weiß, hat Herr E. Hörster-Solingen, welcher ja jetzt noch die Ausstellungen mit Schottischen Kriechern besichtigt, viel Glück in der Zucht gehabt. In Schottland hat sich, wie bereits L. Wright 1867 in seinem „Poultry-Keeper“ bemerkt, ihre Zahl mehr und mehr verringert, obgleich sie dort seit langer Zeit bekannt und geschätzt waren.

**Gestalt und Haltung.** Die schwarzen Kriecher sind im Grunde genommen niedrig gestellte Schlotterfüßler oder Minorcas. Der Körper ist kräftig entwickelt,

gedrungen, in der Größe dem der Schlotterkämme gleich. Das Gewicht des Hahns beträgt 6—7, das der Henne 5—6 Pfd. Infolge der kurzen Füße erscheinen die ganze Figur und die Bewegungen etwas plump und schwerfällig; beim Gehen berührt der Unterleib fast den Boden, sodaß die Fortbewegung, namentlich wenn Schnee liegt, mehr als ein Kriechen zu bezeichnen ist, und die stolze Haltung des Hahns nimmt sich dazu um so eigenthümlicher aus. Im Uebrigen ist das Wesen der Kriecher ein munteres, aber zutrauliches.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen kräftigen, gestreckten Kopf, starken, wenig gebogenen, schwarzgrauen, an der Spitze gewöhnlich hellen Schnabel, großen aufrechten, einfachen, gleichmäßig gezackten, schön rothen Kamm, dunkelrothes Gesicht, rothbraune Augen (bei den Hennern gewöhnlich etwas dunkler), weiße Ohrscheiben, lange, gut abgerundete, rothe Kinnlappen, reich befiederten, mittellangen Hals, breiten Rücken, kräftig entwickelte, anschließende Flügel, reich- und langfederigen, metallglänzenden Sattelbehang, großen, mit schönen Sicheln und Seitenfedern versehenen, ziemlich hoch getragenen Schwanz, volle, runde Brust, gut entwickelten, hängend getragenen Unterleib, kräftige Schenkel, unbefiederte, dunkelblaugraue, kräftig bespornte Füße, welche möglichst kurz sein müssen, sodaß nicht viel von ihnen zu sehen ist und die Höhe des ganzen Beins höchstens 7 oder 8 cm beträgt, und kräftige Beine.

Die Henne gleicht, bis auf die geschlechtlichen Unterschiede, dem Hahn in Figur und Körper vollständig. Der schwächere Kamm legt sich auf die Seite, Ohr- und Kinnlappen sind kleiner als beim Hahn, der große Schwanz wird hoch und breit getragen.

Das Gefieder zeigt eine gleichmäßig sattschwarze Färbung mit prächtigem Metallglanz, der namentlich an Hals- und Sattelbehang und Schwanz des Hahns hervortritt, während er bei der Henne matter ist.

Außer diesem schwarzen Farbenschatz, welcher entschieden der schönste ist, kommen auch noch andere vor; man spricht von Rukufsfarbigem (wie die Schottischen Grauen), Bunten und Weißen; die letzteren beiden wurden, wie bereits erwähnt, auch schon nach Deutschland gebracht, eine Einführung von Rukufspferbern hat meines Wissens noch nicht stattgefunden.

Bei der Prämierung der Kriecher gelten als erste Erfordernisse ganz kurze, unbefiederte Beine, gedrungenen, kräftiger Körper, ferner gut entwickelter Kamm, schöne Kinnlappen, weiße Ohrscheiben, rein rothes Gesicht, kräftiger, gut getragener Schwanz, und speziell für die Schwarzen eine satte, metallische Färbung.

**Werth und Eigenschaften.** Die Kriecher werden allgemein als fleißige Leger schöner großer Eier gerühmt. Außerdem liefern sie einen ausgezeichneten Braten, das Fleisch ist weiß und vorzüglich, und da diese Hühner stark gebaut und ruhigen Wesens sind, so eignen sie sich auch wohl zur Mast. Abgesehen davon, daß die Hennern gut brüten und führen, erhalten die Kriecher für den landwirtschaftlichen Züchter dadurch hohen Werth, daß sie sehr abgehärtet sind, die rauheste Witterung vertragen, und daß die Rücken rasch heranwachsen und sich schnell und leicht befiedern. Dieser trefflichen Eigenschaften wegen empfiehlt sich das Huhn zur Kreuzung mit

anderen, hochbeinigen Rassen, und man hat in dieser Hinsicht auch schon hübsche Ergebnisse, z. B. durch Kreuzung mit Kamelskühnern, erzielt. Schließlich sei noch bemerkt, daß die Kriecher infolge ihrer kurzen Füße wenig scharren und deshalb in Gärten kaum Schaden anrichten können. Jedenfalls also haben wir in ihnen ein Huhn, welches es sicher verdient, beachtet, weiter gezüchtet und somit vor dem Aussterben bewahrt zu werden.

#### Das deutsche Dachshuhn (Krüper),

zuweilen auch Moor- oder Erdhuhn genannt, ist nicht rein und gleichmäßig durchgezüchtet worden, sodaß mehrere Varietäten vorkommen, die, leider immer seltner werdend, hinsichtlich der Größe und auch der Kammbildung Verschiedenheiten zeigen; es ist ihm eben vielfach ergangen wie dem eigentlichen Landhuhn. Wie schon eingangs bemerkt, haben wir das deutsche Dachshuhn als eine Landhuhnform und schließlich als dasselbe Huhn wie die Schottischen Kriecher anzusehen. Namentlich gilt dies von dem

Schwarzen Vergiftigen Kriechhuhn (Krüper), welches, von derselben Größe, Gestalt und demselben Körperbau wie die Schwarzen Vergiftigen Schlotterkämme, sich von diesen nur durch seine kurzen Füße unterscheidet; im Allgemeinen sind die letzteren eine Wenigkeit höher als bei den ächten Schotten, deren Blut übrigens neuerdings den Vergiftigen Krüpern beigemischt zu sein scheint. Bezüglich der Merkmale und Beurtheilung dieser Hühner gilt das über die Schottischen Kriecher Gesagte. Auch hinsichtlich ihres wirtschaftlichen Werthes gleichen sie diesen, vor Allem werden sie als (auch im Winter) fleißige Leger gerühmt. — Neben den Vergiftigen Kriechern haben wir in Deutschland noch ein etwas kleineres Kriechhuhn, welches wir als

das eigentliche deutsche Dachshuhn bezeichnen dürfen. Früher namentlich am Mittel- und Nieder-Rhein verbreitet, ist es in neuerer Zeit, trotzdem es wegen seiner Nutzbarkeit sehr geschätzt war, durch andere Hühner fast ganz, ja vielorts sogar völlig verdrängt worden, sodaß man es jetzt zu den Seltenheiten zählen muß.

Das Dachshuhn hat die Körpergröße kleiner Landhühner; es erscheint gewöhnlich kleiner als es wirklich ist, weil die unbefiederten, schieferblauen Füße nur 5 bis 6 cm hoch sind. Im Körperbau gleicht es dem alten deutschen Landhuhn, sodaß hier nichts Besonderes hervorzuheben ist. Der Kamm tritt als einfacher, doch auch als hübscher Doppelskamm auf. Die Färbung ändert, ähnlich wie beim Landhuhn, vielfach ab, doch hatte man früher an manchen Orten einzelne Farbenschlüge gut durchgezüchtet, und in dieser Beziehung sind namentlich die Schwarzen und prächtige Rukufperber zu erwähnen. — Bezüglich des Nutzwertes gilt das von den Schottischen Kriechern Gesagte.

#### Die Courtes-pattes

entsprechen hinsichtlich der Größe den Schottischen oder Vergiftigen Kriechern, mit denen sie auch im Uebrigen fast ganz übereinstimmen, wie unter Anderem aus folgender, von dem bekannten französischen Züchter E. Lemoine gegebenen Charakteristik hervorgeht. Er bezeichnet sie als

Hühner von mittlerer Größe und Stärke, mit gutem Fleisch, die fleißig legen und gut, aber spät brüten; Gefieder ganz schwarz; Ohrklappen weiß, Einflappen

lang; Läufe ſehr kurz, dick, ſchwarz; Kamm des Hahns fleiſchig, dick, aufrecht, einfach, gezähnt.

Statt dieſer kurzen treffenden Beſchreibung, welcher nur Weniges hinzuzuſetzen iſt, begegnen wir faſt ausnahmslos in deutſchen Büchern und Schriften Angaben, welche nichts mit einer wirklichen Charakteriſtik der *Courtes-pattes* zu thun haben und zum Theil völlig nichtsſagende Ausdrücke verwenden. Waß z. B. mag denn wohl unter einem „kleinen geſpizten Doppellammhäubchen“ zu verſtehen ſein, welches, nach Wegener u. A., der Hahn beſitzen ſoll? Meißt wird geſagt, daß die franzöſiſchen Kurzfüße ſchwachgehaubte, ſchwarzweiß-bunte Hühner ſeien, und daß der Hahn einen in zwei Spitzen beſtehenden Doppellamm habe. Allein dieſe Angaben werden durch die eben angeführten Worte des franzöſiſchen Fachmannes genugsam widerlegt. Aus ihnen geht hervor, daß die franzöſiſchen *Courtes-pattes*, die ſchottiſchen und bergiſchen Kriecher auf ein und daſſelbe Huhn hinauskommen; bemerkt muß nur noch werden, daß die *Courtes-pattes* außer in Schwarz, auch in Weiß und Schwarzweißbunt vorkommen. Von den letzteren ſah ich eine hübsche Spielart; ſie war weiß und zeigte nur am Halsbehang und am Schwanz ſchwarze Abzeichen, ſodaß ſie ſehr an die *Hermin-Paduaner* erinnerte.

Nach Deutſchland iſt dieſes Huhn nur ſelten gebracht worden; vor mehreren Jahren führte Herr E. Geupel-Leipzig einige Stämme ein, die er theils ab Paris und Bordeaux, theils durch Vermittlung des verſtorbenen A. Rumpf bezogen hatte; ſie waren ſchwarz, die weißen ſtehen höher im Preise: für einen Stamm (1, 2) wurden Hr. Geupel ſ. B. 300 Fr. abverlangt. Die Hühner, welche ich ſah, hatten ſchön großen, einfachen, gezähnten Kamm, ſo z. B. der hübsche, vom Herzog v. Ratibor zur 1878er Ausſtellung der „Cypria“ in Berlin geſchickte Stamm, von welchem ich noch eine Skizze vor mir habe.

In Frankreich werden die *Courtes-pattes* beſonders häufig in den nordweſtlichen Diſtrikten (Bretagne, Depart. Sarthe), wo ſie auch unter dem Namen „*Pullet à la Reine*“ vorkommen, gezüchtet und als vorzügliche Leger, Lieferanten eines ſchmackhaften Bratens und als gute Brüter und Mütter geſchätzt.

Bezüglich der

#### Däniſchen Kurzfüße

iſt nichts Beſonderes zu ſagen. Sie ſtimmen mit unſeren Dachshühnern überein, auch darin, daß ſie in zwei Abarten, einer größeren und einer kleineren, auftreten. Die erſteren kommen namentlich auf Fünen, doch auch auf Samſö u. a. O. vor und gleichen ganz den Landhühnern, nur daß ſie kurze Füße haben. In manchen Gegenden, bezw. auf manchen Gehöften ſind ſie ſeit langen Zeiten gezüchtet und auf einzelnen abſeits gelegenen Höfen, die durch viele Generationen vom Vater auf den Sohn übergingen, immer mit vererbt worden. Von ihnen unterſcheiden ſich die eigentlichen

Kriecher (Ludehøns) durch kleineren Körper, kürzere Beine und einen in hohem Grade watschelnden, kriechenden Gang. Beide, namentlich die erſteren, ſind als fleißige Leger meiſt großer Eier geſchätzt.

Geſtaltgezeichnet.

## 12. Das Kaul- oder Kluthuhn,

auch Klüter, Klümper, Stüper, Kuhl- oder Klumphuhn, Rumpffschwanz, früher auch persisches und virginisches Huhn oder Muß — *Gallus dom. ecaudatus*; Engl.: Rumpless fowl, Rumpkin und Persian Cock; Franz.: Poule sans croupion oder P. sans queue oder auch P. de Wallikiki; Holl.: Klomphoen, Kluthoen oder Bolstaart; Dän.: Gumphoen — genannt, wird zuerst von dem italienischen Gelehrten Aldrovandi (1600) und zwar unter dem Namen „Persisches Huhn“ (*Gallus persicus*) erwähnt. Spätere Schriftsteller, so Brisson und Willughby, behalten die Bezeichnung *Gallus persicus* bei oder sie gebrauchen schon die Benennung *Gallus ecaudatus* (schwanzloses Huhn), wie Frisch (1763), Linne, Bechstein, Gotthard, Stephens, Latham (1812). Die deutsche Bezeichnung: Kluthuhn finden wir bereits bei Frisch, dann bei Bechstein u. A.

Aus diesen Angaben ergibt sich zunächst, daß das Kaulhuhn seit Jahrhunderten schon in Europa bekannt ist. Ob es wirklich zuerst aus Persien zu uns gebracht worden, wie der älteste Name andeuten scheint, oder ob diese eigenthümliche Hühnerform hier (wie anderwärts) zufällig entstanden, also als „Naturspiel“ zu betrachten ist, können wir dahingestellt sein lassen. Für die erstere Ansicht hat man gewöhnlich als Beweis angeführt, daß das ungeschwänzte Huhn auf Ceylon noch wild vorkomme, daß daher unsere zahmen Klüter von jenem abstammten. Man fußte dabei auf Sonnini's Bericht, nach welchem die Art, von den Eingebornen Ceylons „Wallikikilli“ (Walshuhn) genannt, in den Wäldern dieser Insel wild lebe, und namentlich Temmind war es dann, welcher diese Angabe dadurch unterstützte, daß er im Jahre 1813 drei Hähne dieses Huhns — von denen ihm zwei durch den Gouverneur von Ceylon zugesandt worden, während der dritte der Sammlung des Herrn Kaye de Breukelerwaert in Amsterdam angehörte — ausführlich beschrieb. Allein durch die Beobachtungen neuerer Reisenden und Forscher, wie Layard und Kellaert, haben sich die Angaben Sonnini's als irrig erwiesen, namentlich dem als tüchtigen Forscher bekannten Layard ist es zu danken, daß diese Frage sich geklärt hat. Er konnte trotz seiner Studien nichts von einem wilden ungeschwänzten Huhn auf Ceylon entdecken, wohl aber fand er ein solches als Haushuhn dort und zugleich wurde ihm mitgetheilt, daß dasselbe als gezähmtes Huhn aus China nach Ceylon gebracht worden sei. Dafür dürfte auch der ceylonische Name des Kluthuhns einen Beleg abgeben: die Bezeichnung Choki-kukullo bedeutet Cochinhühner. Trotzdem hält Fitzinger die alten Mittheilungen (Temmind's) noch als maßgebend fest. — Den Namen „Virginisches Huhn“ hat der Klüter nach dem nordamerikanischen Freistaat Virginien bekommen, wohin das Huhn wahrscheinlich Ende des 17. Jahrhunderts von England aus gebracht wurde. Denn bereits „in einer im Jahre 1693 in den Philosophical Transactions veröffentlichten Nachricht war die Angabe enthalten, daß die Hühner in Virginien ungeschwänzt seien und die Einwohner der dortigen Kolonie behaupten, daß die dahin eingeführten Hühner schon in kurzer Zeit den Schwanz verlieren“. Buffon und Pallas wiederholen diese Angabe, Letzterer stützt sich zudem auf eine dasselbe besagende Mittheilung Clavton's (1727) und betrachtet das Verlieren des Schwanzes als eine Krankheit. Selbstverständlich muß die „Behauptung“ der Einwohner Virginien's als eine unbegründete bezeichnet werden.

In Gestalt und Haltung, sowie bezüglich der Körpertheile zeigt das Kaulhuhn ganz die Merkmale des gewöhnlichen Landhuhns, sodaß auf die dort gegebene Charakteristik verwiesen werden darf. Der Unterschied besteht in dem Fehlen des Schwanzes, und diese Eigenthümlichkeit liegt darin begründet, daß die Schwanzwurzel resp. der letzte Schwanzwirbel fehlt, oder daß einer oder mehrere Schwanzwirbel verkümmert sind. Dadurch erscheint das Huhn gedrungenener und kürzer, fast kugelförmig, welchem Umstande es auch die Namen Kaulhuhn und Klumphuhn (Kaul = Kugel, Klump = Ballen, Kloss) zu verdanken hat. Die Eigenthümlichkeit des



Schwanzmangels, jedenfalls zuerst zufällige Bildung, ist mit der Zeit erblich geworden, doch lassen sich auch bei reiner Züchtung zuweilen noch Rückschläge in die ursprüngliche Huhnform, d. h. Schwanzhühner, beobachten, und andererseits stellt sich die Eigenthümlichkeit auch nach Kreuzung von Kaulhühnern mit anderen Rassen ein, ja sie vererbt sich hier, wenigstens zum Theil, wieder. Bausbäcker-, Schwarze Hamburger-, Silberlack-Hamburger-, Holländer-, Paduaner-Kaulhühner habe ich bereits beobachtet; ob auch hierbei Zufallsbildungen waren, konnte ich nicht genau feststellen, doch braucht die Möglichkeit solcher nicht ausgeschlossen zu werden. Infolge des Fehlens des Schwanzes hängen die bei den Kaulhühnern gewöhnlich reich entwickelten Sattelfedern über den Bürzel hinab und bilden dadurch einen hübschen Schmuck. Hinsichtlich der übrigen Körpertheile stimmt das Kaulhuhn mit dem eigentlichen Landhuhn (s. dort) überein, man hat also bei Beurtheilung des ersteren denselben Maßstab anzuwenden. Bemerkt muß noch werden, daß das Kaulhuhn infolge Einwirkung verschiedener Umstände und Verhältnisse mehrfach Abänderungen von der eigentlichen Form zeigt: so finden wir statt einfachen den Rosenkamm oder eine Haube, an Stelle der Kinnlappen einen Bart u. s. w. Das Gewicht eines schönen Kaulhahns beträgt 4 bis  $4\frac{1}{2}$ , das einer Henne 3 bis 4 Pfd. — Die Kaul-Zwergghühner werden unter „Zwergghühner“ Berücksichtigung finden.

Das Gefieder ist reichlich, wird aber hübsch geschlossen getragen. Die Färbung ändert, ähnlich wie beim Landhuhn, verschiedentlich ab, sodaß man einige ganz hübsche Spielarten kennt. Sehr schön sind die Bunten oder Vankivafarbigen (die ursprüngliche Färbung des deutschen Landhuhns), dann die Kukulspesber und die Schwarzen; ferner trifft man sie auch als Weiße, Weißriesel, Sprengel u. a. Manche Züchter, welche für Kaulhühner eine gewisse Vorliebe haben, halten auch auf bestimmte Färbungen oder Zeichnungen, und dies ist nur anzuerkennen. Da die erwähnten Färbungen keine besonderen, sondern solche sind, welche auch bei anderen Hühnern auftreten, so braucht hier nicht näher darauf eingegangen zu werden.

**Werth und Eigenschaften.** In wirthschaftlicher Beziehung steht das Kaulhuhn dem Landhuhn und mancher als „Wirthschaftshuhn“ angepriesenen Rasse durchaus nicht nach: es zeigt sich abgehärtet und ausdauernd, ist munter und fleißig im Suchen nach Futter, legt gut mittelgroße, mehr rundliche Eier (bis 120 Stück jährlich), und hat, wenn es auch keinen sehr großen saftigen Braten liefert, doch ein weißes, appetitliches Fleisch. Zudem wachsen die Küken rasch heran und befiedern sich schnell und leicht. Für den Züchter, welcher viel erbrüten lassen möchte, ist es störend, daß die Eier oft unbefruchtet sind. Jedenfalls hängt dieser Umstand damit zusammen, daß die oben erwähnten langen Sattelfedern eine erfolgreiche Begattung erschweren oder verhindern. Dies ist schon seit langem bekannt, denn bereits J. Chr. Gotthard weist in seiner „Fiederviehucht“ (1806) darauf hin, indem er zugleich ein Aus Hilfsmittel erwähnt, daß man nämlich zu Kluthennen ähnliche geschwänzte Hähne nähme. Jetzt macht man es vielfach umgekehrt und giebt einen Kaulhahn zu geschwänzten Hennen; natürlich erzielt man dann nicht durchweg Klüter, immerhin aber einen hübschen Prozentsatz. Die dem Kaulhuhn sonst mit auf den Weg gegebenen Empfehlungen: daß der Hahndieb es nicht nehmen könne, daß der Hahn schon durch

seine bloße Gegenwart von Hennen und Jungen die Raubvögel abhalte, und daß endlich rein schwarze oder weiße Kluthühner die Ratten von Haus und Hof vertreiben sollen — sind selbstverständlich ohne Werth und nur als Aberglaube zu bezeichnen.

### 13. Das Nackthals-Huhn.

Eine der originellsten Hühnerrassen bilden unstreitig die Siebenbürger Nackthälse (Tafel 8) oder Kahlhälse — *Gallus dom. nadicollis* —, welche zuweilen auch Türkische oder Szeremley-Hühner genannt werden, und es muß in Berücksichtigung ihres absonderlichen Aeußeren doppelt auffallen, daß sie so lange unbekannt bleiben konnten, denn erst seit 9 Jahren hat man sie in Deutsch-Oesterreich und Deutschland kennen gelernt.

Die ursprüngliche Heimat der Rasse ist Siebenbürgen mit den angrenzenden Theilen von Ungarn — vielleicht auch Rumäniens, Bulgariens, bezw. der Türkei —, wo sie von Herrn und Frau von Szeremley, Frau Luise von Hohenberg-Onderla u. A. vorgefunden wurden. Frau von Szeremley in Elisabethstadt (Siebenbürgen) schickte die ersten dieser Kahlhälse auf die im Frühjahr 1875 veranstaltete Wiener Internationale Geflügel-Ausstellung und zwar als sogenannte Siebenbürger Sperber, und danach darf man annehmen, daß jene Hühner vor dieser Zeit in ihrer Heimat nicht als Nackthälse, sondern als Sperberhühner bezeichnet worden sind. Der Benennung „Türkisches Huhn“ darf man zwar keine Bedeutung beilegen, doch könnte es immerhin möglich sein, daß die Nackthälse aus diesem oder jenem Theil des türkischen Reiches stammten. Frau von Szeremley hat sich nicht nur um das Bekanntwerden, sondern auch um die Zucht dieser eigenthümlichen Rasse großes Verdienst erworben, und nach ihr werden die Kahlhälse in Siebenbürgen und Ungarn auch Szeremley-Hühner genannt. Seit der erwähnten Wiener Ausstellung hat die Zucht und Verbreitung in der engeren Heimat sowohl, wie weit über deren Grenzen hinaus zugenommen; denn nach mehreren uns zugegangenen Mittheilungen sollen die Nackthälse in verschiedenen Bezirken Siebenbürgens die gewöhnlichen Landhühner mehr und mehr verdrängen, und während der kurzen Zeit ihres Bekanntheits haben sie sich auch im übrigen Oesterreich und in Deutschland an vielen Orten Bürgerrecht erworben. Dies gelang ihnen vor Allem dadurch, daß sie den Ruf, welcher ihnen voranging, zu rechtfertigen wußten.

Die Frage nach der Entstehung oder Abstammung der eigenthümlichen Rasse läßt sich noch nicht beantworten. Weber nahm an, daß sie im Laufe der Zeit aus einer Kreuzung verschiedener Arten (Rassen) entstanden sei, vielleicht von Malayen — denen sie in Betreff des Halses, des Kopfes, der Beine, der dünnen Befiederung des Halses und der Nacktheit der Kehle sehr ähneln — mit Cochins oder anderem Blut; und da schon die alten Griechen und Römer Malayen unter dem Namen Rhodische Hühner besaßen, so hielt er es für möglich, daß von diesen die Nackthälse des alten Daciens, jetzt Siebenbürgens, mit abstammten. Wenn nun diese Annahme auch Manches für sich haben dürfte, so kann von Gewißheit doch keinesfalls die Rede sein. Ebenso wenig läßt sich die Behauptung beweisen, daß die Nackthälse aus einer Kreuzung von Truthähnen mit Haushennen hervorgegangen seien, daß sich also die Nacktheile des Puters auf diese Nachkommen vererbt hätten; und auch für die Annahme, daß der nackte Hals in Folge einer Federkrankheit hervorgerufen und durch fortgesetzte Inzucht solcher Thiere endlich erblich geworden sei, lassen sich keine Belege beibringen.

**Gestalt und Haltung.** Der Körper ist ziemlich groß und kräftig, doch eher kurz als gestreckt und wird fast wagerecht getragen. Wenn die kräftigen, gestreckten



Siebenbürger Nachthälf.



Glieder auch etwas an die Malaien erinnern, so unterscheidet sie doch das eben erwähnte Merkmal genugsam von jenen, und es dürfte demnach gewagt erscheinen, die Rasse zu den orientalischen Hühnern und zwar neben die Malaien zu stellen, wie der verstorbene H. E. C. Weber es gethan. Die Haltung ist insofern eigenthümlich, als bei wagerecht getragenen Rumpf der Hals und die Beine gestreckt sind, sodaß die Hühner, hoch aufgerichtet, in Bezug auf Hals und Beine fast gerade dastehen. Das Wesen zeugt von Lebhaftigkeit, der Hahn ist muthig und kampfbereit und, wie die Henne, aufmerksam.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen mittelgroßen, länglichen, mit Ausnahme des locker befiederten Scheitels nackten, blutrothen Kopf; die Scheitel-Befiederung läuft nach dem Nacken hin spitz aus, sodaß sie einen liegenden Schopf bildet. Bezüglich des Rammes hat man noch keine bestimmte Regel angenommen: man züchtet Hühner mit einfachem, mittelhohem, scharf gezacktem Ramm oder auch solche mit gezacktem Rosen- oder Muschellamm; beide Arten werden bis jetzt anerkannt. Der Schnabel ist ziemlich kurz, kräftig, gelb, das nackte Gesicht blutroth. Von derselben Farbe sind die kleinen Ohrlappen, die mäßig langen Kinnlappen und der lange, muskulöse, gestreckte Hals bis an den Kropf, an dessen Mitte ein Federkranz die Nacktheile abschließt. Das Auge ist hochroth, die Pupille schwarz. Der Rumpf ist gedrungen und mäßig, die Brust voll und kräftig, der Oberrücken sehr breit, der Sattel nur mäßig entwickelt, der kurze, breite Schwanz wird nicht sehr hoch getragen. Die Flügel sind mittellang, die Schenkel bei der ursprünglichen Rasse mit Stulpen, die kräftigen, starken Läufe gelb — zuweilen blau — und unbefiedert, die Zehen kräftig und lang, die Sporen wohl entwickelt.

Die Henne unterscheidet sich, abgesehen von den Geschlechts-Kennzeichen, wenig vom Hahn; Ramm und Kinnlappen sind weniger entwickelt, die Nacktheit des Halses geht in der Regel nicht so tief herab und wird nur zuweilen durch einen Federkranz begrenzt.

Bezüglich der **Befiederung** verlangt man von einem rasseächtigen Nackthals, daß er eigentlich „nur auf dem halben Körper befiedert“ sei; dicht befiedert sollen Scheitel, Rücken, Schenkel, Flügel und Schwanz, schwach oder fast gar nicht befiedert (besonders beim Hahn) soll die Unterseite sein und zwar vom Kropf ab unter der Brust entlang bis an die Seiten des Schwanzes, wo noch nackte Stellen sich vorfinden sollen; federlos sind Hals und Kopf. Die Hauptpunkte betreffen natürlich Hals und Kopf; die Befiederung des Unterkörpers verdient erst in zweiter Linie Berücksichtigung, sie muß dünn und lose sein, von nackten Stellen am Unter- und Hinterleib wird man übrigens bei uns gern absehen.

Das Gefieder selbst ist dünn und hart. Die Färbung desselben ändert ab, sodaß man schon eine Anzahl verschiedener Farbenschlüge züchtet und auf Ausstellungen bemerkt. Am ersten bekannt wurden, nach dem oben Gesagten, die Sperber; helle und dunkle Sperber gewahrt man auch bei uns verhältnißmäßig häufig, obgleich die Zeichnung nicht immer regelrecht erscheint, sondern mehr gescheckt oder gesprenkelt genannt werden kann. Der Nackthals ist eben noch nicht zum Standardhuhn durchgedrungen, er soll und will Wirthschaftshuhn sein. Außer Sperbern kommen ge-

sprenkelte (auf hellerem oder dunklerem Grunde), ferner gescheckte, weiße, schwarze — diese sehr schön und zugleich beliebt —, graue, fahlbraune vor. Da diese Färbungen und Zeichnungen keine besonderen sind, so braucht hier wohl auch nicht näher darauf eingegangen zu werden. Eigenthümlich ist die Färbung der sogenannten weizenfarbigen Nackthälse, welche Bezeichnung sich eigentlich nur auf die Hennen bezieht. Während nämlich die Hähne fast schwarz mit weißem oder goldgelbem Sattel und Sattelbehang sind, ist die Grundfarbe der Hennen grauweiß, vor der Brust, auf dem Rücken und auf den Flügeldecken mit einem röthlich-gelben, an den Weizen erinnernden Schein, die Flügelspitzen und die Schwanzfedern dagegen sind braunschwarz, Beine und Schnabel weiß.

**Werth und Eigenschaften.** Wie bereits erwähnt, ging den Nackthälsen der Ruf guter Wirthschaftshühner voran, und es ist erfreulich, daß die Stimmen, welche sich über das Huhn haben vernehmen lassen, fast durchgängig bekundet haben, daß dasselbe hauptsächlich ein Huhn für Landwirthse sei: es legt gut, setzt reichlich Fleisch an, ist leicht mästbar, dabei abgehärtet, genügsam und ein fleißiger Futterfinder, und die Hennen geben sich, wenn sie einmal brüten, als Glucken sorgsam ihren Obliegenheiten hin. Die Zahl der Eier läßt sich auf jährlich 130 bis 180 Stück veranschlagen, das Durchschnittsgewicht derselben beträgt etwa 70 g; junge Hennen beginnen sehr früh, selbst bei Kälte, mit dem Legen. Die Befruchtung der Eier läßt kaum etwas zu wünschen übrig, der Prozentsatz an unbefruchteten Eiern ist ein sehr geringer. Die Hennen zeigen in der Regel wenig Brütluft, viele gar keine, einige nur ein- oder zwei Mal im Jahre; brütet eine Henne aber, so sucht sie, nachdem sie am liebsten einen möglichst verborgenen Ort zum Brutplatz sich ausgesucht, vorzüglich. Die Küken schlüpfen gut aus und bringen den nackten Hals mit zur Welt. Trotz des letzteren Umstandes zeigen sie sich sehr hart gegen die Einflüsse der Witterung, und hat man während der ersten Tage ein achtsames Auge auf sie, so wird man keine Verluste zu beklagen haben, zumal die Glucke ausgezeichnet führt. Sie befiedern sich bald und sehen dann mit ihren kahlen Halsen sehr possirlich aus; sie entwickeln sich rasch und sind mit dem 5. oder 6. Monat ausgewachsen, worauf die Hennen, namentlich die aus Frühbruten stammenden, das Legegeschäft anfangen, um dies bei einigermaßen entsprechender Witterung und Wohnstätte im Winter fortzusetzen. Die Hühner zeigen sich überhaupt, wie es das rauhe Klima Siebenbürgens erwarten läßt, sehr kräftig und abgehärtet und lassen sich selbst vom kalten Klima nicht beeinflussen. So berichtet ein verständnißvoller Züchter, Herr Gustav Fehr. v. Eberstein auf Buhla bei Solkstedt (am Borharz) über dieses von ihm seit vielen Jahren mit großer Vorliebe gezüchtete Huhn: „Ich wohne in einem ziemlich kalten Klima am Borharz in gebirger Gegend, Kalkstein und Thonboden vorherrschend, den Stürmen ausgesetzt; meine Siebenbürger genirt das Alles nicht, fed und munter suchen sie ihre Nahrung vom frühesten Morgen bis zum Dunkelwerden, und während meine anderen Hühnerassen schon längst auf der Stange sitzen, suchen meine Nackthälse noch bis in die Nacht hinein ihr Körnlein Futter. Ich stelle die Behauptung auf, daß die Küken viel besser in die Höhe kommen als die jeder anderen Art, nur muß man sie in den ersten 6 bis 8 Wochen ihres nackthalsigen Lebens vor dem Einfluß anhaltenden Regens

schützen. Sind sie aber erst über dieses Alter hinaus, dann vertragen sie Alles.“ Aus diesen Ursachen, weil ferner die Nackthälse die besten Legehühner sind und weil endlich auch ein solches Huhn „mit Reis, Wurzeln und Semmelflöschchen durchaus nicht zu verachten ist“; empfiehlt es Herr v. Eberstein allen Landwirthen mit der Bitte, es wenigstens einmal vorurtheilsfrei mit dem „unschönen“ Nackthals zu versuchen. — In Bezug darauf, daß die Rasse wohlschmeckendes, saftiges Fleisch liefert, sich gut mästet, fleißig von früh bis spät Futter sucht, abgehärtet und unschwer aufzu ziehen ist, sprechen sich andere Züchter übereinstimmend aus. Kreuzungen mit gewöhnlichen Landhühnern sind zufriedenstellend ausgefallen — man hat auch schon Strupp-Nackthälse gezüchtet —, allein Reinzucht dürfte sich immer empfehlen, nicht nur um die guten Eigenschaften der Rasse zu erhalten, sondern auch um ihre Eigenthümlichkeiten nicht zu verwischen.

## D. (14.) Hamburger.

Die Hamburger Hühner — *Gallus domesticus hamburgicus*; Engl.: *Hamburgs* Fr.: *Poules de Hambourg* und *P. de la Campine*; Holl.: *Hamburger Pels en Fazant-hoens* —, deren einzelne Farbenvarietäten man früher und z. Th. jetzt noch mit besonderen Namen, wie Albions, Alletagleger, Boltonhühner, Chittipratt, Campiner, Creels, Fasan-, Gold- und Silberhühner, Hoogstraater-Hühner oder gemalte Holländer belegte, bilden, wie schon bei Besprechung der Todtleger erwähnt wurde, in ihrer Ursprünglichkeit einen deutschen (nieder- und westdeutschen) Landhuhnschlag; aus diesem sind sie von den Engländern, mitunter durch Vermischung etwas anderen Blutes, zu ihrer Vollkommenheit herausgezüchtet worden. Ob sie deswegen nun aber, wie es von manchen Seiten geschieht, schlechtweg zu den „Englischen Rassen“ gezählt werden dürfen, bleibe dahingestellt; jedenfalls darf nicht vergessen werden, daß die Engländer das Material zu ihrer Zucht in der Hauptsache aus Deutschland, bezw. Holland bezogen haben. Wann die ersten Einführungen stattfanden, wissen wir nicht anzugeben, ebenso nicht, ob diese von Hamburg aus vor sich gingen; der Name ließe letzteren Schluß zu. \*) Daß wenigstens die Sprengelhühner außerenglischen, bezw. deutschen oder holländischen Ursprungs sind, haben die Engländer längst selbst zugegeben. Die Stammeltern sind eben jene Holländischen Todt- oder Alletag-Leger, auch in England führten sie früher, ehe alle diese Hühner die gemeinschaftliche Benennung „Hamburgs“ be-

\*) Es sei hier gleich bemerkt, daß in manchen älteren und selbst neueren Schriften der Name „Hamburger“ auch anderen Hühnern, und zwar Haubenhühnern, beigelegt worden ist, unter welchen Brabanter, zuweilen sogar auch Holländer Weißhauben zu verstehen sind. So führt Pallas in seinem Werke „*Zoographia rosso-asiatica*“ (1811) die schwarzen Weißhauben als Hühner auf, welche die englischen Züchter „Hamburger“ nennen. Lenz, Desele bezeichnen Brabanter (Gold- und Silber-) als Hamburger. Desele kennt die eigentlichen Hamburger ohne Haube sehr wohl, „welche den Dorkings ziemlich nahe kommen“, doch schenkt er ihnen keinerlei Beachtung, während ihm das Brabanter oder Hamburger Prachthuhn sehr werth ist; er bildet auch (auf S. 65 und 66 seines i. J. 1865 erschienenen Buches „Das Hühnervolk“) Dahn und Henne ab, und obgleich die Abbildungen wenig

kamen, ähnliche Namen: Dutch every day layers oder Everlasting layers (vergl. „Tottleger“). Daß die englischen Züchter das einfache Material wohl zu verwerthen verstanden, bezeugen die Resultate, die schönen Fühner, welche seit einigen Jahrzehnten wieder zu uns gebracht werden; die ersten Hamburger „Fasanhühner“, wie man sie damals nannte, kamen in den 50er Jahren von England aus zu uns, und da sie hübsch waren und vor Allem gut legten, so erlangten sie als das „Zukunftshuhn“ rasch weite Verbreitung. So haben seit jener Zeit stetig weitere Einführungen stattgefunden, vor drei Jahren importirte Hr. F. Marten-Lehrte denn auch die hennensiederigen Silbersprenkel. Heute gehören die Hamburger zu den beliebtesten „Rassehühnern“, dagegen erfreuen sie sich als Wirthschaftsgeflügel nicht mehr des früheren Rufes.

Würden die Hamburger nur als Sprenkel (wie früher) gezüchtet, so könnte man sie den Tottlegern anschließen — sie würden in ähnlichem Verhältniß zu einander stehen wie die gewöhnlichen zu den standardmäßig durchgezüchteten Italienern —; allein da sie, abgesehen von der Kammform u., in fünf oder noch mehr Farbschlägen kultivirt werden, so seien sie als besondere Rasse (14.) von den vorbeschriebenen Rassen und Schlägen, von denen einige ihnen allerdings sehr nahe stehen, abgetrennt.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Die Hamburger Rasse kennzeichnet sich durch mittelgroße, proportionirte, zierliche Gestalt, mittelhohe, unbefiederte, schieferblaue Füße, blaugrauen (hornfarbigen) Schnabel, fein ausgebildeten Rosenkamm, glatte, runde, weiße Ohrscheiben, rothes Gesicht, fette, zierliche Haltung. Sie hat im Ganzen die Figur des Landhuhns, aber in durchaus veredelter Form, sodaß diese Fühner von vielen englischen Züchtern als das Ideal eines Huhns betrachtet werden. Man darf ihnen darin gewiß Recht geben, denn bei mittlerer (Landhuhn-) Größe haben die Hamburger einen schönen ebenmäßigen Körper und eine leichte, zierliche Haltung. Das Gewicht entspricht der Größe und ist demnach bei den verschiedenen Schlägen etwas abweichend; das eines ausgewachsenen Hahns beträgt durchschnittlich 4 bis  $4\frac{1}{2}$ , das einer Henne 3 bis  $3\frac{1}{2}$  Pfd. Im Einklang mit der hübschen Haltung stehen das ganze Wesen und die ansprechenden lebhaften Bewegungen. Die Befiederung ist eine gleichmäßige, fest anliegende und dabei durchweg von zwar einfacher, aber ansprechender Färbung. Wenn viele Engländer — und gewiß auch zahlreiche deutsche Fühnerzüchter — in der Figur der Hamburger das Ideal einer Fühnergestalt sehen, so verlangen sie vor allen Dingen vier Punkte aufs beste entwickelt, nämlich das Ebenmaß (Symmetrie) des Körpers, die Zeichnung der Federn, den

---

taugen, so lassen sich doch Brabanter Lachhühner — allerdings mit dünn befiederten Läufen! — darunter vorstellen. Auf diese Abbildungen nimmt auch Finginger in seiner „wissenschaftlichen Beschreibung der Arten und Rassen der Fühner“ (Wien, 1878) Bezug, in welcher er, auf alte und wenig stichhaltige Angaben sich stützend, sieben gold- und silberfarbige (einschließlich einer federfüßigen) Varietäten des Hamburger Schopfhuhns beschreibt. Endlich werden auch in dem neuesten, erst kürzlich von M. Fries herausgegebenen Werkchen über Geflügelzucht, Goldack- und Silberack-Polands (S. 11) als Hamburger Prachthühner bezeichnet. Den Namen „Hamburger“, und zwar für Brabanter Goldack, gebraucht zum ersten Mal der Engländer E. Albin i. J. 1738 (vergl. „Paduaner“).



Rosenkamm und die weißen Ohrlappen; und auf diese Punkte kommt es auch hauptsächlich bei der Beurtheilung der Hamburger an.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen mäßig langen, zierlichen, etwas abgeplatteten Kopf, welcher ihm ein kluges Aussehen verleiht. Der Kamm ist ein Rosenkamm, welcher vorn fest und breit auf dem Schädel aufsitzt, nach hinten zu etwas schmaler wird und endlich in eine sich wenig in die Höhe hebende lange Spitze (Dorn) ausläuft; die Oberfläche desselben ist reich gezackt und erscheint wie mit kleinen Warzen besetzt; dabei dürfen die Zacken nicht zu hoch, der Kamm selbst nicht zu platt und zu dick sein. Er ist, gleich dem Gesicht und den Kinnlappen, glänzend roth. Auf dem ersteren stehen um die Augen herum wenig feine Federchen, die Kinnlappen müssen mäßig lang, dünn und abgerundet, die reinweißen Ohrlappen glatt, möglichst kreisrund und anliegend sein; der Schnabel ist kurz und dünn, blaugrau. Der ziemlich kurze Hals wird aufrecht und hübsch gebogen getragen, der Nacken ist schön gebogen und mit reichem, langen Federbehang versehen. Der Rumpf erscheint ebenmäßig gebaut, die Brust ist voll und vortretend, der Rücken ziemlich breit, der Sattel breit und mit vollem Kissen ausgestattet; der Schwanz prächtig entwickelt und mit langen, breiten ersten und zweiten Sichel und schönen Seitenfedern geschmückt; die Sichel werden hoch und schön nach hinten gebogen getragen. Die Flügel sind lang, breit und anschließend, die Schenkel schlank, kurz, die gut bespornten Läufe ziemlich kurz, dünn und zierlich, die Beine schlank und hübsch ausgebreitet und gleich dem Lauf blaugrau (schieferblau).

Für die Henne gilt, abgesehen von den bekannten geschlechtlichen Unterschieden, das vom Hahn Gesagte; Kamm und Kinnlappen sind klein.

Das **Gefieder** ist voll, gleichmäßig und schön geschlossen. Es treten drei Grundfarben auf: Silberweiß, Goldgelb und Schwarz. Die letztere Farbe kommt auf Silber und Gold auch als Zeichnungsfarbe zur Wirkung, und zwar ist die Zeichnung in zweierlei Formen zu bemerken, nämlich als Tupfen und Strichel. Danach ergeben sich fünf Farbenschlage: auf Silber und auf Gold Gestrichelte, auf Silber und Gold Getupfte und endlich Schwarze. Die gestrichelten Hamburger bezeichnet man gewöhnlich als Sprengelhühner, die getupften als Lachhühner; in Frankreich betrachtet man die ersteren als besondere Rasse und belegt sie mit dem Namen „Campines“ (Metagleger).

#### Gesprenkelte Hamburger,

auch gesplitterte Hamburger und früher Mövenhühner — Gall. dom. hamb. *fasciatus*, Engl.: *Pencilled Hamburgs*; Franz.: *Poules de la Campine* oder *P. de Hambourg crayonnées* — genannt.

Wie schon Seite 59 angegeben, sind die Stammeltern der jetzigen Sprengelhühner unsere deutschen und holländischen Metag- oder Todtleger (Campiner), welche vor Jahrzehnten nach England gebracht und dort namentlich in der Gegend von Bolton, Grafschaft Lancaster (Lancashire), sorgsam gezüchtet wurden, so daß man sie auch Bolton-Hühner nannte. Die jetzigen französischen Campines stehen der Stammform näher als die heutigen englischen Sprengel. Hr. H. du Roi-Braunschweig erinnert

daran, daß das alte einfachkämmige Goldsprenkel-Campinerhuhn im Braunschweigischen früher „Wahnschaffe'sches Goldhuhn“ genannt wurde, weil der verstorbene Amtmann Wahnschaffe in Schöningen während der 50er Jahre die ausserlesensten Exemplare desselben in großer Anzahl hielt.

Die Sprentelhühner sind etwas kleiner und zierlicher als die Gekupften und Schwarzen, auch ihr Gewicht beträgt demgemäß etwas weniger als bei jenen. Außer auf schönen Körperbau kommt es vor Allem auf Genauigkeit und Klarheit der Zeichnung an, und danach wird auch ihr Werth beurtheilt.

#### a) Silbersprenkel,

auch silbergespaltete Hamburger, Silber-Campiner, -Möven, früher außerdem Creolen, graue Boltonhühner, Chittipratts — Engl.: Silver-pencilled Hamburgs, früher Grey Bolton-fowl; Franz.: Poule de la campine argentée — genannt.

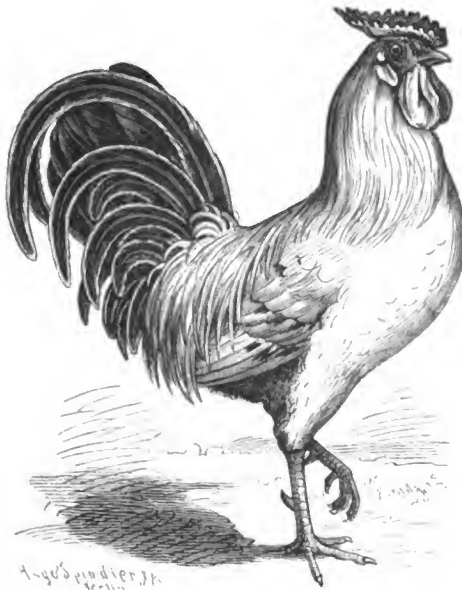


Fig. 8. Hamburger Silbersprenkel-Hahn.

Bei beiden Geschlechtern ist der Schnabel hellhornfarbig, Kamm, Gesicht und Kinnlappen sind glänzend scharlachroth, die Ohrklappen reinweiß, die Augen hellroth mit schwarzer Pupille, die Läufe bleifarbig; die Grundfarbe ist ein schönes Silberweiß.

Beim Hahn sind Kopf-, Hals-, Rücken-, Sattel-, Schulter- und Bugfedern rein weiß. Die Flügeldeckfedern sind an der untern Fahne reinweiß, über die obere Fahne dagegen mit starken schwarzen Querbändern, welche die Sprentel bilden, gezeichnet und an der Spitze mit einem schwarzen Abschluß versehen. Die Handschwingen sind auf der unteren Fahne (Außenfahne) weiß, an der Innenfahne schwarz; die Armschwingen oder Schwingen zweiter Ordnung außen reinweiß, nur mit einem

schwarzen Strich dicht am Schaft, auf der Innenfahne aber schwarz mit etwas Grau oder Weiß an der obersten Spitze. Die Schwanzfedern sind schwarz, die ersten und zweiten Sichel schwarz und schön grün glänzend bis auf die weißen Säume, welche, fast an der Spitze anfangend, die Feder auf beiden Seiten schmal einfassen; nur das unterste Stück der Fahne, also das nach der Spule hin grenzende, bleibt ohne weiße Einfassung; ein gescheckter Schwanz ist fehlerhaft. Brust, Bauch und Schenkel bleiben weiß, nur an der hinteren Seite der letzteren finden sich einige schwarze Flecken, doch vermißt man sie zuweilen, auch bei guten Thieren, was nicht als besonderer Fehler gelten darf.

Bei der Henne ist der Halsbehang silberweiß, jede Feder des sonstigen Gefieders, mit Ausnahme der Schwingen, je nach ihrer Größe mit mehr oder wenigen regelrechten feinen schwarzen Querverbinden oder Sprengelbinden gezeichnet, welche dieselbe Breite haben müssen (eher etwas mehr) als das zwischen ihnen liegende Weiß. Diese Sprengelbänder sollen gleichmäßig um den Körper herumlaufen, so daß sie wie breite schwarze Linien erscheinen. Die Schwingen sind auf der unteren Fahne weiß, mit mehr oder weniger Zeichnung, auf der oberen Fahne schwarz. Bei der Henne kommt als häufigster Fehler ein fein gefleckter Halsbehang vor, außerdem fehlt es nicht selten an Flügelzeichnung (zu weiß), oder der Schwanz erscheint zu unregelmäßig schwarz und weiß gezeichnet; zuweilen tritt auch die Sprengelung auf den Halsbehang über.

Ein prächtiger Schlag der Silbersprenkel sind die

#### Hennensiederigen (Hennenschwänzigen) Silbersprenkel,

d. h. Silbersprenkel, bei welchen die Zeichnung der Henne auf den Hahn übertragen ist, so daß beide Geschlechter im Gefieder genau übereinstimmen; denn abgesehen von der Zeichnung, soll der Hahn der Henne auch in der Schwanzform gleichen. Je größere Uebereinstimmung herrscht, je regelmäßiger die Zeichnung bei Hahn und Henne, je glanzreicher das Schwarz, desto werthvoller die Hühner. In letzterem Punkte bleibt gewöhnlich nichts zu wünschen übrig, da es „eine besonders auffällige Eigenschaft dieses Schlages ist, daß die schwarze Zeichnungsfarbe am ganzen Körper grünglänzend erscheint, und man muß die Thiere in natura gesehen haben, um sich einen völligen Begriff von dem Metallglanz des Gefieders. machen zu können“.

Einige geschichtliche Bemerkungen verdanken wir Herrn H. du Roi, welcher die erste Notiz über hennensiederige Silbersprenkel-Hähne in dem die Anfang Mai 1878 abgehaltene Ausstellung zu Otley (Yorkshire) behandelnden und im Live Stock Journal veröffentlichten Bericht fand. Der Berichterstatter schrieb: „Wir haben eine neue Erscheinung in der Aufstellung der Klasse für hennensiederige Hamburger Hähne. Manche mögen denken, wir gingen rückwärts durch Einfügung dieser Klasse, aber Schreiber dieses (ein alter Hamburger-Züchter) ist anderer Ansicht. Es kann kein Zweifel darüber obwalten, daß die besten Hennen von diesen Hähnen erzielt werden, und aus diesem Grunde sollte nach meinem Dafürhalten die Zucht derselben erhalten und dazu aufgemuntert werden. Die Klasse zählt 6 Nummern — einen Silberlack ersten Preis, die anderen sämtlich Silbersprenkel. Der Silberlackhahn war ein schöner großer Vogel, rein und regelmäßig getupft, aber die Tupfen waren zu klein.



Fig. 9. Hamburger Silbersprenkel - Henne.

Beide prämiirte Sprengel-Hähne sehr gut und glänzend gefärbt, der zweite Preishahn am besten in Ramm und Ohrscheiben, der dritte gleichmäßiger und feiner in Zeichnung.“ — Das Verdienst der Einführung dieses schönen Schlages in Deutschland gebührt Herrn H. Marten-Lehrte, welcher im Frühjahr 1881 1 Hahn und 2 Hennen mitbrachte und zuerst im Juni desselben Jahres in Quedlinburg ausstellte; leider ging der Hahn an Erblindung ein. Später kamen noch einige Stämme von England nach, von denen zwei in den Besitz der Herren Baron v. Uslar-Rethmar und G. Th. Schäfer-Bremen übergingen. Heute züchten auch Herr Ed. Bräutigam-Langensfeld u. A. diesen Schlag.

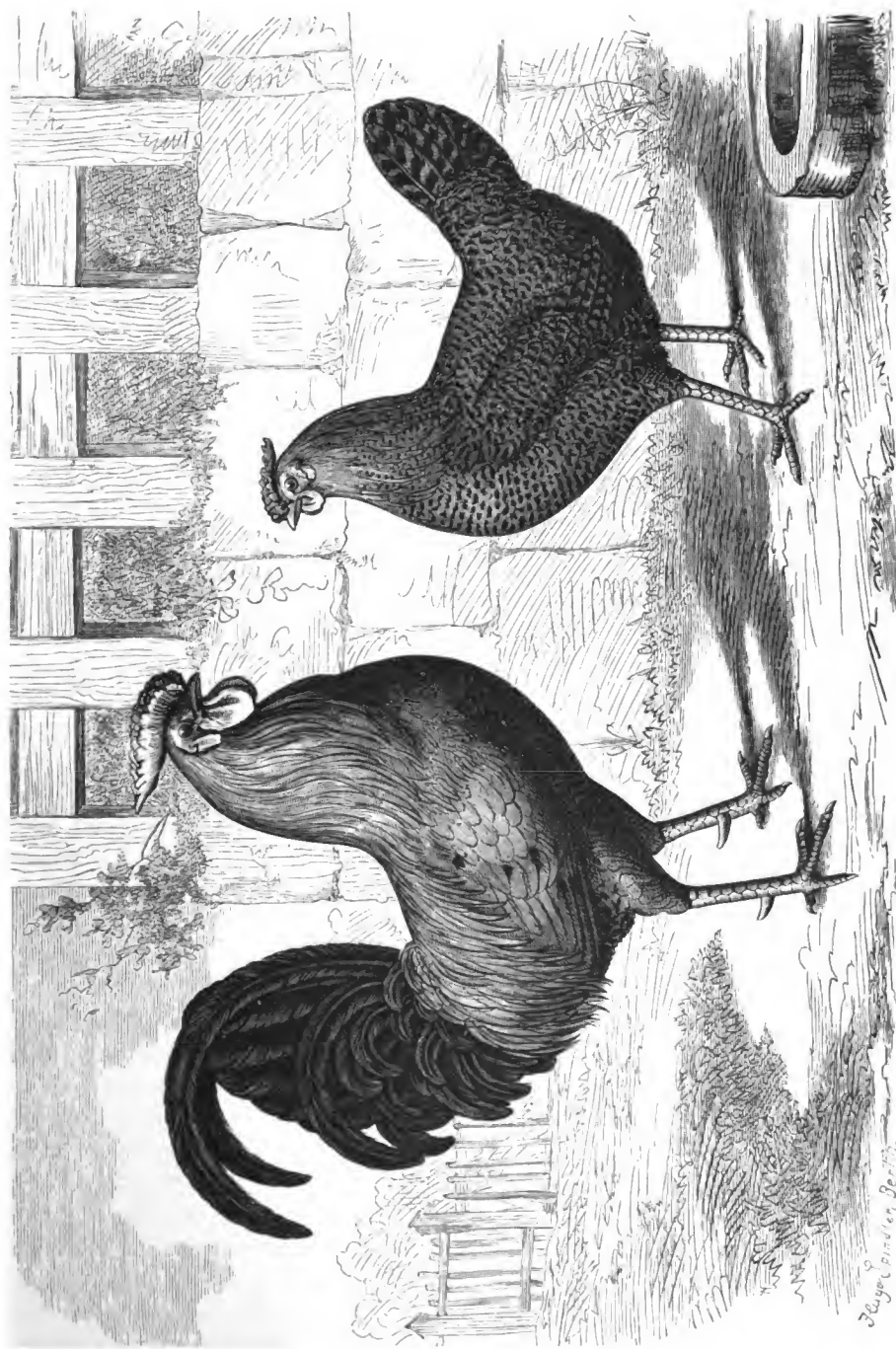
#### b) Goldsprengel,

goldgesplitterte Hamburger, Goldmöven oder (früher) braune Boltonhühner — Engl.: Golden-pencilled Hamburgs; Franz.: Poule de la Campine dorée —, gleichen den Silbersprengeln in der Zeichnung vollständig, nur die Grundfarbe ist eine andere: beim Hahn ein röthliches Goldbraun, bei der Henne ein schönes Goldorange. In der Säumung der Sichelfedern steht dieser Schlag (Tafel 9) gegen den vorigen gewöhnlich zurück, sodaß der Schwanz zu dunkel wird. Die Färbung des Hahns muß tief und glanzreich sein, die der Henne ist etwas matter, bei beiden aber muß die Grundfarbe des ganzen Gefieders einen gleichmäßigen Ton haben. Weiß im Gesicht, roth in den Ohrscheiben ist sehr fehlerhaft, leider finden sich beide Mängel nicht gerade selten. Der Schnabel ist hornfarben, das Auge gelb- oder mattroth, der Fuß blei- oder schiefergrau. —

Die Zucht der Sprengelhühner bringt manche Enttäuschung, da die Zeichnung des Gefieders eine zu heikle ist, die Nachzucht daher nur zu oft nicht nach Wunsch ausfällt. Man darf aber nicht zu früh urtheilen, denn das Gefieder wird erst mit der zweiten Mauser schön, wenn auch die Sprengelung — und zwar bei Hähnen und Hennen fast übereinstimmend — sich bereits an den ersten Federn zeigt. Das Dunenkleid der Silbersprengel ist hell lederfarbig, das der Goldsprengel etwas dunkler, an Kopf und Rücken etwas schwarz gefleckt.

#### Getupfte Hamburger

oder Lachhühner, früher auch gesplitterte Hamburger und Fasanenhühner — Gall. dom. hamb. maculatus; Engl.: Spangled Hamburgs, früher Lancashire moonies und Yorkshire pheasants; Franz.: Poules de Hambourg (pailletée); Holl.: Hamburger Pels en Fazanthoens — genannt, sollen nach Angabe der Engländer als eine alte englische Zucht (native English breed) zu betrachten sein. „Früher — so schreibt der verstorbene Weber —, lange vor dem Bestehen der Birminghamer Ausstellung und eines Standard of excellence (Merkbuch) in England, bestanden in Lancashire und Yorkshire die alten Klubs aus Rühlern, Handwebern u. a. Handwerkern, welche es sich zur besonderen Aufgabe machten, die in England einheimischen Lachhühner schön in Farbe zu züchten. Sie hielten auch unter sich seit undenklichen (?) Zeiten schon Ausstellungen ab, ehe man an die jetzigen dachte. In Lancashire züchtete man vorzugsweise die Mondhühner (moonies) und besonders heumenschwänzige Mondhühner (hen-tailed moonies); in Yorkshire die Fasanenhühner (pheasants). Obgleich nun alle



Hamburger Goldsprenkel.



diese Spielarten zu ausgezeichnete Vollkommenheit herausgezüchtet wurden und noch heute von Liebhabern gezüchtet werden, so wurden sie doch nach und nach, die hennenschwänzigen zuerst, auf der Birminghamer Ausstellung von den dort regierenden Preisrichtern aus dem Standard of excellence gestrichen und von den Prämierungen ausgeschlossen.“ — Die moderne Färbung und Zeichnung der Silber- und Goldlack wird weiterhin angegeben.

Die Lackhühner sind etwas größer und kräftiger als die Sprengel, ihr Gewicht auch um etwa 1 Pfd. höher als das der letzteren. Das Schwarz tritt in der Zeichnung stärker auf, statt der schwarzen Querbänder erscheinen an den Enden der Federn schöne Tupfenflecken.

#### c) Silberlack

oder silbergetupfte Hamburger, früher Silberfasanhühner — Engl.: Silver-spangled H.; Franz.: P. de H. var. pailletée argentée; Holl.: Zilverlakensche Hamburger —. Es seien zunächst, nach Weber, die älteren Schläge beschrieben:

Die altmodigen Silberlack-Mondhühner von Lancashire hatten im Allgemeinen einen etwas dickeren Kopf, Rosenkamm, dunkles Gesicht, schmale, nicht immer reine, sondern gewöhnlich rothe Ohrklappen. Sie zeichneten sich aus durch große, runde, metallisch grünglänzende tiefschwarze Tupfen (Mond), mit welchen die Enden der Federn gezeichnet waren; beim Hahn hatten auch Rücken- und Schulterfedern diese Tupfen (Vollmonde), die Brust war dunkel, der Schwanz stark mit Schwarz durchwirkt. Von diesen Hühnern wurden infolge der sorgfältigen, langjährigen Züchtung auf die Feder die hennenfiederigen (hennenschwänzigen) Silberlack-Mondhühner erzielt, deren Hähne das schönste sattfarbige, glänzende Velltupfen-Gefieder, übereinstimmend mit dem der Hennen, trugen; schön gezeichnet bezw. breit gerandet waren auch die Schwanzfedern der Hähne. Diese hennenfiederigen (hennenschwänzigen) Silberlack hatte man schon vor Jahrzehnten; trotzdem sie dann aber als nicht standardgemäß bezeichnet wurden, erhielten sie sich doch und erscheinen jetzt noch auf Ausstellungen, und welchen Werth derartige Hähne für die Zucht haben, darüber möge man das Urtheil eines alten englischen Hamburg-Züchters, welches auf vorboriger Seite wiedergegeben worden, nachlesen. Auch in Deutschland wurden bereits vor etwa 12 Jahren derartige hennenfiederige Hamburger gezeigt. Die alten Silberfasanhühner von Yorkshire (Yorkshire silver-pheasants) dagegen hatten kleine Köpfe und breite, meist rein weiße Ohrklappen, die Tupfen waren weniger breit und voll als bei den Mondhühnern. Beim Hahn waren die Behangfedern weiß, oft gelb angelauten, die längsten schwarz endgetupft, auf Schultern und Rücken fehlten die runden Lackflecke, die Schwanzfedern waren stark schwarz eingefasst. auf den Flügeldecken bildeten die Tupfen zwei breite Querbänder. Bei der Henne waren die silberweißen Nackenfedern breit grün-schwarz gestreift, die Flügelzeichnung wie beim Hahn, das übrige Gefieder getupft.

Aus der Verpaarung der Lancashire-Mondhühner mit Yorkshire-Fasanhühnern — wobei man zunächst vom ersteren Schläge den Hahn, vom letzteren die Hennen nahm — erzielte man das heutige ausstellungsgerechte Silberlack-Huhn, an welches man folgende Forderungen stellt: Hahn und Henne sollen Kamm, Gesicht und

Knurrklappen von glänzend rother Farbe, rein weiße Ohrklappen — Weiß im Gesicht und Roth in den Ohrklappen ist fehlerhaft —, bleifarbigem Schnabel, roth- oder haselnußbraune Augen und blaugraue Füße haben.

Beim Hahn muß die Grundfärbung ein reines, von Gelb freies Silberweiß sein, die Halsfedern müssen an der Wurzel möglichst stark getupft, Rücken-, Schulter- und Bugfedern schmal längsgefleckt (gestreift), die Sattelfedern an der Spitze schwarz gefleckt, die Federn der Brust, des Unterleibes und der Schenkel an der Spitze mit möglichst großen, runden, schwarzen, grünlänzenden Tupfen (Monden; S. 46) gezeichnet sein; jede der großen Flügeldeckfedern soll einen starken, runden, schwarzen Tupfen an der Spitze haben, so daß dadurch zwei gleichmäßige Querbänder über den Flügel entstehen; die großen und kleinen (Hand- und Arm-) Schwingen sollen endgetupft sein und die Tupfen der Armschwingen die sogenannten (schwarzen) Stufen des Flügels bilden; die an der äußeren Seite weißen, an der inneren graulichen Schwanzfedern, und die reinweißen großen und kleinen Sichel müssen ebenfalls an der Spitze (die Sichel recht groß und stark) getupft sein.

Bei der Henne herrscht die Tupfenzeichnung mehr vor, sie ist, abgesehen von Halsfedern und Schwingen, fast gleichmäßig über das ganze Gefieder verbreitet. Kopf- und Halsfedern müssen an der Spitze schwarz längsgefleckt, Flügeldecken und Schwingen wie beim Hahn gezeichnet, die Schwanzfedern am Ende breit schwarz gerandet, alle übrigen Federn (Schultern, Rücken, Brust, Bauch, Schenkel) groß und voll an der Spitze getupft sein.

Es liegt in der Eigenart der Zeichnung, daß auch sie, wie bei den Sprenkeln, oft zu wünschen übrig läßt; entweder sind die Tupfen zu klein oder verwischt, oder (z. B. an der Brust) unregelmäßig, oder die Halszeichnung ist unrein, zuweilen auch fehlt es dem Schwarz an Metallglanz, oder es herrscht zu sehr vor, so daß das Gefieder zu dunkel wird u. s. f. Die Zucht der Silberlack und namentlich auch der Goldlack verlangt daher große Sorgfalt und Kenntniß bei Zusammenführung der Zuchtstämme und außerdem Geduld. Die Rücken der Silberlack sind im Dunenkleid heller oder dunkler grau, auch schwarz und grau gestreift über den Rücken, die der Goldlack sind dunkel- oder gelbbraun, schwarz gestreift, bezw. gefleckt. Auch hier läßt sich nach dem ersten Federkleid noch kein endgiltiges Urtheil fällen.

#### d) Goldlack

oder goldgetupfte Hamburger, früher Goldfasanhühner genannt, — Engl.: Goldspangled Hamburgs; Franz.: P. de H., var. pailotée dorée; Holl.: Goldlakensche Hamburger —. Diese Hühner, von welchen früher in England ebenfalls mehrere Schläge (Lancashire moonies und Yorkshire pheasants) gezüchtet wurden, unterscheiden sich von den Silberlack der Hauptsache nach durch die Grundfarbe, in geringem Grade nur durch die Zeichnung.

Die Grundfarbe soll ein schönes röthliches Goldbraun sein. Der Hahn unterscheidet sich hinsichtlich der Zeichnung vom Silberlackhahn durch deutlich schwarz gestreiften Hals- und Sattelbehang und durch einfarbig grün-schwarzen Schwanz; die Henne weicht bezüglich der Zeichnung von der Silberlackhenne durch gestreiften (statt



geſleckten) Halsbehang und durch einfarbig ſchwarzen Schwanz ab. Fehler bleiben auch bei den Goldlack nicht aus, z. B. matte, glanzloſe Farbe, kleine, unregelmäßige Tupfen, bunter Schwanz, weißſleckige Bruſt u. a.

Der Schnabel muß hornfarbig, das Auge roth, die Füße müſſen blau- oder ſchiefergrau, Kamm, Geſicht, Kinn- und Ohrklappen wie bei den Silberlack ſein.

Als eine, hiñſichtlich der Feder nicht rein durchgezüchtete Abart der Goldlack dürfen wir wohl die ſog. **Rothkappen** — **Red-caps** — anſehen, welche ihren Namen von dem ungeheuer groſſen, oft nach einer Seite überhängenden Roſenkamm (S. 48) erhalten haben. Lange Zeit in der Gegend von Sheffield in England gezüchtet und als Nußhühner hoch geſchätzt, ſcheint dieſer groſſe, ſchwere Hamburgs-Schlag mehr und mehr verſchwunden zu ſein.

#### e) Schwarze Hamburger.

Die ſchwarzen Hamburger — Gall. dom. hamb. niger; Engl.: **Black Hamburgs**; Franz.: **Poules de Hambourg, var. noire**; Holl.: **Zwarte Hamburger Pels** — werden zuweilen auch „Schwarzlack“ genannt, nicht ganz mit Unrecht, denn oft treten an den Spitzen der Federn Lacktupfen hervor, die eine noch tiefere Färbung als der übrige Theil haben — ein Wink bezüglich der Abſtammung? Nach Angabe aller engliſcher Hamburgs-Züchter ſollen die ſchwarzen Hamburger ſeit langem in Lacashire gezüchtet worden ſein; neuerdings hat man ihnen, um ſchöne weiſſe Ohrklappen zu erzielen, etwas Spanierblut beigemiſcht. Darauf deutet auch die etwas beträchtlichere Größe dieſes Schlags gegenüber der der Sprenkel- und Lackhühner und das immer noch häufige Auftreten von Weiß im Geſicht. Auch in Deutſchland iſt das „ſchwarze Faſanhuhn“ (vergl. Drechſler's „Zuchthühner“ 1857, S. 10) längere Zeit ſchon bekannt, doch hier, wie in England, erſt ganz neuerdings in lebhaftere Aufnahme gekommen, wie es ſolche wirklich verdient.

Geſtalt und Körperbau müſſen ſelbſtverſtändlich wie bei den anderen Hamburgern ſein, nur übertrifft es dieſe etwas in Größe und Schwere, ſodaß man Hähne von 6, ja 7 und Hennen von 5 Pfd. hat; ein Zubiel iſt jedoch fehlerhaft, da das Hamburger Huhn eben keine groſſe, ſchwere Raſſe ſein ſoll; Hähne von 5, Hennen von 3½ bis 4 Pfd. Gewicht entſprechen dem Charakter der Raſſe.

Die Färbung des Gefieders muß ein tieſes, metalliſch grünſchillerndes Schwarz, ohne Beimischung von anderen Tönen, ſein. Kamm, Geſicht und Kinnklappen ſind hochroth, die Augen gelbroth, Schnabel- und Füße blei- bis ſchwarzgrau. Die Rücken tragen nach dem Ausſchlüpfen ein ſchwarzes, an Vorderhals und Bruſt weiſſes Dunenkleid; das Federkleid wird in der Regel erſt mit der zweiten Mauser ſeine gleichmäßig tieſſchwarze, grünglänzende Färbung annehmen. —

Auf einen beſonderen Punkt bei der Züchtung ſchwarzer Hamburger macht Herr R. B. Gruner-Glauchau noch aufmerkſam: „Man darf nicht glauben, dieſe einfach ſchwarzen Hühner auch gleich in Menge mit muſterhaften Kämmen züchten zu wollen, dieſs iſt eine viel ſchwierigere Aufgabe, als man meint. Schade, daß man über junge Hennen bezüglich ihrer Kammbildung nicht eher ein richtiges Urtheil abzugeben im Stande iſt, als bis dieſelben anfangen zu legen. Eine im Herbſt über

ein Volk junger Schwarzlaß vorgenommene Musterung wird jedenfalls ein bedeutend günstigeres Resultat ergeben als im darauf folgenden Frühjahr. Die Kämme werden, wenn die Hühner anfangen zu legen, öfters zu üppig und zu hoch, neigen sich dann zuweilen nach der einen oder anderen Seite, die schöne nadelförmige Spitze am Ende wird mitunter zu breit, kurz das Thier verliert nach einigen Jahren sehr leicht an seiner eleganten Erscheinung.“

Zum Schluß sei erwähnt, daß man auch noch andere Farbenschläge gezüchtet hat, sie haben jedoch keinesfalls die Bedeutung und Beachtung wie die vorgenannten erlangt. Es gehören dahin Ruckfäpfer und Weiße (letzte mit fleischfarbenen Füßen).

**Werth und Eigenschaften.** Die Hamburger Hühner gehören sämmtlich nicht nur zu den schönsten und zierlichsten, sondern auch zu den nützlichsten Rassen, und ihre Anschaffung darf mit Recht sowohl den Züchtern von Rassehühnern oder Ziergeflügel, wie dem Pfleger wirthschaftlicher Rassen (zwecks Eiergewinnung) anempfohlen werden. Nur eine Bedingung stellen sie: sie verlangen freien Auslauf, denn als lebhafteste, muntere Thiere lieben sie die Freiheit, auf dem engen Hofe verkümmern sie, hier wird ihnen das Leben fast zur Qual, und ihr Aussehen kann in diesem Fall den Besitzer nicht befriedigen. Dagegen tragen die schönen Gold- und Silber-Varietäten und in ihrer Art auch die schwarzen zur Belebung und Verschönerung eines grünen Gras- oder Obstgartens oder eines Parkes trefflich bei. Dies wissen auch die Engländer wohl zu schätzen, denn für viele von ihnen bilden die Hamburger die Lieblingshühner. Will man ihren Auslauf mit einer Einfriedigung versehen, so muß diese sehr hoch sein, da sie eine ziemliche Flugfertigkeit besitzen. Trotz der Lebhaftigkeit benehmen sie sich aber doch nicht scheu und ungestüm, sie werden vielmehr leicht zutraulich.

Wenn sich die Sprengel- und Lachhühner für das freie Land eignen, so kann man die schwarzen, da ihr Gefieder nicht so sehr schmutzt, auch in der Nähe von Städten und Fabrikorten halten, sobald man ihnen hier auch genügenden Auslauf zu gewähren vermag. Feuchte, lehmige Stellen sind ihnen unangenehm, dagegen bevorzugen sie trocknen sandigen Boden. Können sie nach Belieben im Garten oder auf der Wiese umherstreifen, so stellen sich ihre Unterhaltungskosten äußerst gering. Mit dem frühen Morgen ziehen sie hinaus, um das fleißige Suchen nach Insekten und Würmern und das Weiden zu beginnen und ihm tagsüber weiter obzuliegen; als ohnehin schon genügsame Hühner beanspruchen sie nur noch wenige Körner und jedenfalls weit weniger Zukost als die französischen Rassen. Dabei ertragen sie als unempfindlich gegen unser Klima ohne Schwierigkeit die Einflüsse desselben, namentlich die Lachhühner und Schwarzen erweisen sich als hart.

Das ihnen gereichte Futter vergelten sie reichlich durch fleißiges Legen weißer Eier, und wenn auch deren Gewicht nicht bedeutend ist (40 bis 60 Gramm), so gleichen sie dies durch die erhebliche Zahl, welche sie das Jahr hindurch liefern, aus. Eine Henne legt unter entsprechenden Verhältnissen jährlich mindestens 120 Eier, meistens aber mehr, mitunter bis an 200 Stück, ja nach englischen und französischen Berichten noch darüber. So geben Wright und der bekannte Hamburgs-Züchter

Henry Veldon in Goitstock, Northshire, die Zahl der jährlich von einer Henne erzielten Eier auf 200 bis 250 an, und sämtliche französischen Züchter von Campines (Sprengel) normiren dieselben auf 240 Stück. Wie milderes Klima günstig auf die Eierproduktion des Geflügels einwirkt, das zeigt sich gerade an unserem deutschen Campinerhuhn in Frankreich und in England, wo man es zahlreich eingeführt hat und wo es sich großer Beliebtheit erfreut, da es eben mit seiner ansprechenden Erscheinung so werthvolle Eigenschaften verbindet. Die Eier der schwarzen Hamburger pflegen in der Regel etwas größer und schwerer zu sein als die der anderen Schläge, insbesondere der Sprengel.

Das Fleisch ist zart und wohlschmeckend, der Braten, welchen ein Huhn liefert, zwar nicht groß, aber immerhin ganz annehmbar. Zur Mast eignen sie sich wegen ihres verhältnißmäßig kleinen Körpers und ihres lebhaften Wesens nicht.

Mit wenigen Ausnahmen brüten die Hennen selten und unregelmäßig, namentlich in der Jugend. Man wird daher gut thun, ihre Eier, deren sie übrigens nicht viele bedecken können, einer besonderen Bruthenne unterzulegen. Die Eier sind in der Regel gut befruchtet, die Klüften schlüpfen leicht aus und lassen sich, sobald man nur einige Aufmerksamkeit darauf verwendet, ohne Schwierigkeit aufziehen; April- oder Maibrut ist am empfehlenswertheften. Die Kleinen befiedern sich bald und leicht, wachsen rasch heran und werden bei geeigneter Pflege, namentlich wenn sie von den ersten Lebenstagen an mit der Glucke auf passenden Rasenplätzen sich herumtreiben können und dabei etwas ihnen zusagendes Futter erhalten, früh reif. Im vierten oder fünften Monat beginnen die jungen Hähne zu krähen, und die jungen Hennen fangen mit fünf oder sechs Monaten an zu legen.

Es wäre unrecht, wollte man die reizenden Gold- und Silber-Varietäten mit anderen Rassen kreuzen, denn es würde dadurch nicht nur ihre hübsche Gestalt, sondern auch und vor Allem die reizende Zeichnung, der prächtige Kamm und die schmucken Ohrklappen verloren gehen; man möge also bei der Kreuzung bleiben. Etwas anderes ist es mit den schwarzen Hamburgern. Versuche, welche man zum Zweck der Erzielung eines größeren Körpers und Gewichts durch Kreuzung mit Hennen von Le Mans anstellte, sind ganz günstig ausgefallen: die Nachzucht war groß, in Figur, Haltung und Gefieder schön, die jungen Hennen, welche z. B. Hr. F. Engelhard in Nürnberg gezüchtet hatte, begannen gegen Ende des Winters zu legen und lieferten Eier von 60 g durchschnittlichem Gewicht.

## E. Italienisch-Spanische Rassen.

Die hierher zu zählenden Hühner zeichnen sich durch gestreckten Körperbau mit vortretender gewölbter Brust, hochgestellte Figur, aufrechte, ja stolze Haltung, unbefiederte Füße, sehr großen und hohen, einfachen, bei den Hähnen aufrechtstehenden, bei den Hennen umliegenden Kamm, weiße Ohrklappen, sehr lange Rinnklappen, satte, metallreiche Färbung des knapp anschließenden Gefieders, munteres, zum

Geflügelzucht.

Theil scheues Wesen, lebhafte Bewegungen, Mangel an Brütluft, fleißiges Legen großer Eier (aber geringen Fleischansatz) aus. Außer den Italienern und eigentlichen Spaniern gehören zu dieser Gruppe die Andalusier oder rothwangigen Spanier, welche den Uebergang zwischen beiden vermitteln.

1. Gestalt reichlich mittelgroß; Füße und Schnabel gelb (grünlich-schwarzlich); Gesicht roth. . Italiener.
2. „ groß aufgerichtet; „ „ „ heller oder dunkel-grau; „ „ . . Andalusier.
3. „ „ „ „ „ „ „ „ „ „ „ weiß. . Spanier.

### 15. Italiener.

Das Italiener-Huhn — *Gallus domesticus livornensis*; von den Engländern, Nordamerikanern und Franzosen „Leghorn“ geheißen — würde besser mit dem Namen „Livornese“ oder „Livornohuhn“ zu bezeichnen sein, weil einerseits von der italienischen Hafenstadt Livorno (Ober-Italien) aus derartige Hühner zuerst ausgeführt wurden und weil andererseits die Benennung „Italiener“ zu allgemein ist, indem in Italien mehrere Hühner-Rassen, bezw. =Schläge heimisch sind. Die Amerikaner u. A. tragen diesem Umstand Rechnung und nennen unsere Italiener nach jener Hafenstadt, welche im Englischen Leghorn heißt, „Leghorns“. Dabei dürfen wir jedoch kaum annehmen, daß diese Hühner in der Umgegend von Livorno, also im Gebiet von Toskana speziell gezüchtet worden seien, bezw. gezüchtet wurden; fest steht nur, daß sie in Norditalien zu Hause sind und von hier aus auch nach anderen Ländern gebracht wurden. Man möchte sie als ursprünglich norditalienische Landhühner bezeichnen und sie könnten vielleicht auch in die Abtheilung „Landhühner“ eingereiht werden; vergegenwärtigt man sich jedoch die Punkte, welche sie mit den Spanierhühnern gemeinsam haben (s. dort), so wird man berechtigt sein, sie diesen anzuschließen. D. Wright nimmt geradezu an, daß in den (amerikanischen) Leghorns spanisches Blut fließe; jedenfalls dürfen wir beide Rassen als Stamm-Verwandte ansehen. Muthmaßlich stellen die Italiener-Hühner eine Rasse dar, deren Alter nach Jahrhunderten, ja Jahrtausenden zählt. Vor Allem gilt dies von den bantiva- oder rebhuhnfarbigen; nicht nur daß ihre Färbung im Allgemeinen die des wilden Bantivahuhns ist, auch die alten römischen Schriftsteller erwähnen bereits der Hühner von röthlichem Gefieder, mit schwarzem Schwanz und Flügel (vergl. S. 38) und Plinius spricht von Hühnern mit gelbem Schnabel und Füßen, die nicht zum gottesdienstlichen Gebrauch benutzt — dagegen wohl als Nutzhühner gehalten — wurden, während man zu den geheimen Opfern die schwarzen wählte. Mit der Zeit haben sich die Hühner über ganz Italien verbreitet und ziemlich rein erhalten, besonders aber ist späterhin Ober-Italien, wo man sich überhaupt sehr mit Geflügelzucht beschäftigte, resp. noch beschäftigt, die engere Heimat unserer jetzigen Italiener geworden. Natürlich konnte diese Rasse nur da ihre empfehlenswerthen Eigenschaften entwickeln und erhalten, wo der Zucht einige Aufmerksamkeit zugewendet wurde, an anderen Orten hatte sie das gleiche Schicksal wie bei uns so vielorts das deutsche Landhuhn, sie entartete, und daher schreibt es sich, daß in der Neuzeit unter gutem Material so viel „Schund“ als „Italiener“ zu uns gebracht wurde.

Es muß auffallen, daß trotz der vielen Verbindungen Italiens und seiner nördlichen Nachbarländer das gelbfüßige, fleißig legende italienische Huhn hier so lange

unbekannt, resp. unbeachtet bleiben konnte. Als Schlachthuhn wurde es ja schon seit längerer Zeit mit anderem Geflügel nach der Schweiz, nach Oesterreich und Süddeutschland ausgeführt; allein es bedurfte erst eines anderen Anstoßes, ehe man den eigentlichen Nutzwert dieses Huhns erkannte, dann allerdings wurde es fast im Nu eine der populärsten Rassen. Merkwürdig ist es, daß auch Amerika, wohin das Huhn zuerst gebracht wurde, dasselbe gewissermaßen dem Zufall verdankte.

Noch heute behaupten Einige, und dies that auch der kürzlich verstorbene Robert Dettel, daß das Italienische Huhn erst ein Jahr vor seiner Einführung in Deutschland, d. h. Anfang der 70er Jahre, nach Nordamerika gekommen sei. L. Wright nimmt zu derselben Frage Stellung und giebt die Mittheilungen einiger amerikanischen Züchter, W. Simpson, A. M. Galtstet und Kinney wieder, wonach sowohl Mr. Simpson als Mr. Kinney Derjenige sein möchte, welcher die „Leghorns“ in Amerika zuerst gezüchtet habe: Jeder sagt, er habe i. J. 1853 einige dieser Hühner vom Schiff weggekauft und dann davon gezüchtet. Doch weist der bekannte amerikanische Hühnerzüchter Ch. Gamminger in dem in Cincinnati erscheinenden „Apologeten“ (vergl. auch „Oesterr.-ung. Bl. f. Gefl.“ 1880, S. 27) nach, daß bereits i. J. 1835 eins der den regen Verkehr zwischen Amerika und Livorno (Leghorn) vermittelnden Schiffe eine Anzahl für die Fasel der Schiffs-Officiere bestimmte Hühner in Livorno an Bord nahm, daß aber der Kapitän des Schiffes die schönsten derselben auswählte und sie nach der Ankunft in New-York dem ihm befreundeten berühmten Cracker-Bäckermeister N. B. Ward an der Fultonstraße schenkte; dieser nannte die durch besondere Merkmale auffallenden Hühner nach der Bezugsquelle „Leghorns“ — es waren braune. Im Frühjahr 1836 gab er u. A. auch dem bekannten Geflügelzüchter J. C. Thompson in Comptonsville (St. Island) Bruteier ab, und im folgenden Jahre erhielt dieser ferner durch seinen Schwiegerohn, den Kapitän eines Handelsschiffes, mehrere Paare Hühner, unter welchen sich auch weiße befanden, direkt aus Livorno. Die Leghorns bürgerten sich immer mehr ein, und Anfang der 70er Jahre zählte man in Amerika die Züchter schon nach Tausenden. Weitere direkte Einführungen weißer Leghorns fanden 1856 und 1863 statt. Die ersten schwarzen, es war ein Trio, wurden 1871 durch Neel Watson aus Et. . . . eingeführt; im folgenden Jahre zogen sie die ersten Jungen. Gesperberte konnten erst einige Zeit nach der Einführung von dunklen und weißen gezüchtet werden.

In den 60er Jahren kamen die weißen Italiener als White Leghorns aus Amerika nach England, wo sie ebenfalls (anfänglich vielfach „weiße Spanier“ genannt) großes Aufsehen erregten und sehr gesucht und beliebt wurden; später gelangten braune und gesperberte auf dem gleichen Wege dahin. In Deutschland hielten die Italiener fast zu gleicher Zeit von zwei Seiten her Einzug: als „Leghorns“ aus England, als „Italiener“ aus Italien, resp. der Schweiz. Daher entspann sich denn bei uns gleich von vornherein ein Streit über Verschiedenheit, bezw. Gleichartigkeit dieser Hühner. Während tüchtige Kenner darauf hinwiesen, daß beide Hühner ohne Zweifel ein und dasselbe Huhn darstellten und daß die sog. Leghorns nur (infolge der ihnen in Amerika und England bei Zucht und Pflege gewidmeten Sorgfalt) besser entwickelte und ausgebildete Italiener seien, wollten Andere Leghorns und Italiener als zwei verschiedene Rassen betrachtet wissen. Auch heut noch möchten Einzelne die letztere Ansicht als die richtige verfechten. Auf Ausstellungen läßt sich der ange deutete Unterschied nicht mehr festhalten, denn dann müßte man schließlich die Thiere jeder anderen Rasse in zwei Gruppen sondern, diese mit verschiedenen Namen belegen und die eine als ausstellungsfähig gelten lassen, die andere aber als „Bauernhühner“ ansehen. Und von den in Italien ohne jede Auslese aufgekauften Thieren, mit welchen Deutschland zum Schaden unserer Geflügelzucht Jahre hindurch

überfluthet wurde, wagt sich jetzt doch kaum noch etwas auf unsere Ausstellungen. Uebrigens werden die Italiener bei uns wohl nicht den Rang eines eigentlichen Ausstellungshuhns (Sporthuhns), welchen sie in England und Amerika einnehmen, bekleiden; im Gegentheil, unsere Züchter lassen nach in der Sorgfalt betreffs Erhaltung der Rasse- und Schönheits-Merkmale, die Vorliebe für Italiener scheint sich überhaupt zu mindern.

Bemerkt sei nur noch, daß die erste Einführung von Italiener-Hühnern nach Deutschland durch den Geflügelhändler A. Rumpf in Zürich erfolgte; er sandte den ersten Stamm i. J. 1870 als „Italienische Landhühner“ zur Dresdner Geflügel-Ausstellung und erhielt den I. Preis. Dann war es vornehmlich der „Hühnerologische Verein“ zu Götting unter seinem verdienstvollen Präsidenten Robert Dettel, welcher sich die Verbreitung jenes Huhns in unseren Gauen angelegen sein ließ. Die warme Empfehlung des letzteren seitens unserer Fachmänner, der außerordentlich billige Preis, für welchen es im Handel zu haben war, und die Legefähigkeit der meisten Hennen bewirkten denn auch, daß die Italiener rasch überall Eingang fanden, obgleich sich bald genug auch traurige Seiten desselben bemerkbar machten. Daß es übrigens an der bekannten Reklame nicht fehlte, daß da später „englische“ und „amerikanische Leghorns“, „Gelb-“ und „Grünfüßler“, „Dunkelfüßler“ und „Lamottahühner“ aufmarschiren mußten, um so Manches zu verdecken, bezw. neue Käufer zu werden, bleibt leider eine nicht wegzuleugnende Thatsache. Es möge nun die Beschreibung durchgezüchteter, raffeachter Italiener (Leghorns) folgen.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Kräftiger Körper von Mittelgröße, mit gut gewölbter Brust, ziemlich langem Hals und (beim Hahn) schönem Sichel-schwanz, spanier-ähnliche Figur und Haltung, doch etwas niedrigere, unbefiederte, gelbe Beine, gelber Schnabel, großer, einfacher, beim Hahn aufrechtstehender, bei der Henne umklappende Kamm, lange, abgerundete Kinnlappen, rothes Gesicht, weiße, ovale, anliegende Ohr-lappen, volles, glatt anschließendes Gefieder bilden die Rasse-Merkmale der Italiener. Obwohl gewöhnliche Hühner dieser Rasse an das deutsche Landhuhn erinnern, unterscheidet sie sich doch von diesem durch etwas höhere und gelbe Beine, reichlich entwickelten Kamm und Kinnlappen, glatt anliegendes Gefieder, aufrecht getragenen Kopf (Hals) und Schwanz (auch bei der Henne), überhaupt selbstbewußtere Haltung. Die Körpergröße entspricht der eines guten, kräftigen Landhuhns, nur erscheinen, wie eben angegeben, die Italiener höher und kräftiger (die aus Italien importirten sind gewöhnlich schwächer als die bei uns, namentlich mit Hilfe englischen und amerikanischen Blutes, gezüchteten); ein guter Hahn wiegt etwa 6, eine Henne ca. 5 Pfd. In Wesen und Bewegung munter, beweglich, ja scheu und wild, mahnt das Huhn in Folge der aufrechten, eleganten Haltung sehr an die Spanier.

**Körpertheile.** Der Kopf des Hahns hat, einschließlich Kamm, Ohr- und Kinnlappen, große Aehnlichkeit mit dem der Spanier. Der Schnabel ist ziemlich lang und kräftig; dabei soll er gelb sein, allein man darf in dieser Beziehung von den dunklen Farbenschlügen nicht zu viel verlangen, man muß einen grauen Strich auf dem Oberschnabel oder schwärzlichen Anflug schon gestatten, da die Eigenthümlichkeit der Gefiederfarbe dies bedingt, und geradezu als Regel (die übrigens für alle gelb-



Weiße Italiener, Hahn.





schnäbeligen Hühnerrassen gilt) annehmen: je dunkler das Gefieder, desto dunkler auch der Schnabel. Je mehr und schöner gelb der Schnabel bei reinem dunklen Gefieder ist, desto mehr Werth hat natürlich das Huhn (vergl. die einzelnen Farbenschlüge). Der Kamm muß glänzend zinnoberroth, einfach, sehr groß und hoch, gerade aufrechtstehend, unten stark aufgesetzt, oben schön gebogen, tief und regelmäßig gezackt, das Gesicht roth, glatt, federfrei, das Auge groß und lebhaft sein. Die rein weißen, ovalen, glatten Ohrscheiben liegen am Kopfe an, die lebhaft zinnoberrothen, dünnen, unten hübsch abgerundeten Kinnlappen hängen lang herab. Der ziemlich lange, mit reichem Behang versehene Hals wird aufrecht, gern ein wenig nach rückwärts gebogen — was den hübschen Eindruck nur erhöhen kann — getragen. Der Rumpf ist kräftiger gebaut als es scheint, der Rücken fällt von den breiten Schultern an etwas nach unten hin ab und wird hier von einem reichen, schönen Sattelbehang geschmückt; der mit schönen großen und vielen kleinen Sicheln ausgestattete Schwanz wird breit und stolz aufrecht getragen, darf aber nicht nach vorn gebogen, also sogenannter Eichhörnchenschwanz sein; die langen, starken Flügel schließen wohl an, die Brust ist voll, gut gewölbt, darf aber nicht hängen. Die Beine sind ziemlich lang, doch nicht so hoch als die der Spanier, die Schenkel kräftig, die Läufe unbefiedert, gut bespornt, die vier Zehen mittellang, ausgebreitet. Als Farbe der Füße, d. h. der Läufe und Zehen, wünscht man ein reines Hochgelb; man begegnet hier jedoch dem gleichen Umstand wie beim Schnabel: die dunklen, insbesondere die schwarzen Italiener, und mögen es selbst die edelsten Thiere sein, werden selten rein gelbe Füße haben, diese zeigen vielmehr einen grüngelben, oder grauen und selbst schwärzlichen Anflug oder derartig gefärbte Stellen; namentlich gilt dies von älteren Hühnern, da die oft in der Jugend rein gelben Füße mit zunehmendem Alter jene Mißfarbe annehmen. Wenn auch die richtige Zuchtwahl darauf ihr Augenmerk zu richten hat, so darf man bei der Prämiiung einen derartigen kleinen Schönheitsfehler nicht etwa als ausschlaggebend betrachten.

Die Henne ist zwar etwas kleiner und weniger stattlich als der Hahn, allein auch sie hat eine ansprechende Haltung, was insbesondere durch den aufrecht getragenen Hals und Schwanz bewirkt wird. Im Körperbau gleicht sie, abgesehen von den bekannten Geschlechts-Kennzeichen (Sicheln, Behang, Sporn) dem Hahn, nur mit dem Unterschied, daß die Kinnlappen kürzer und runder sind und der Kamm nicht aufrecht steht, sondern nach der einen (meist der rechten) Seite überfällt und diese bedeckt.

Bei der Prämiiung der Italiener auf Ausstellungen sind vor Allem solche, welche gegen die auf voriger Seite angegebenen Rasse-Kennzeichen — vorbehaltlich, wie eben erwähnt, der Schnabel- und Beinfarbe — verstoßen, streng zu beurtheilen. Dasselbe gilt von zu groben Fehlern bezüglich des Gefieders (s. „Farbenschlüge“). Als kleinere Mängel → bei sonst guten Hühnern — sind anzusehen: zu hoch und vorwärts gezogene Sicheln, zu niedriger, ungleichmäßig gezackter Kamm, nicht ganz rein gezeichnetes Gefieder, schiefer Schwanz, nicht voll entwickelte Sicheln. Bei einem wirklichen Ausstellungshuhn mit hohem Verkaufspreis dürfen die Ohrscheiben nicht gelb oder rothfleckig, die Wangen nicht weißfleckig sein; der Wirthschaftsgeflügel-Züchter sieht allerdings weniger darauf.

**Gefieder und Farbenschläge.** Das volle Gefieder liegt glatt an. Was die Farbe desselben anbetrifft, so finden wir die größte Variabilität. Außer der ältesten, der Bankiva- oder Rebhuhn-Färbung, begegnen wir dem einfachen Schwarz, Weiß, Gelb, Hellgrau, Blaugrau, der Sperberzeichnung; neuerdings werden auch bereits Blaue mit Goldbehang, Entenflügel, Goldlack u. a. gezüchtet. Für Liebhaberkreise haben gegenwärtig die Rebhuhnfarbigen, Weißen — in England namentlich diese beiden —, Schwarzen und Sperber vorzugsweise den Platz behauptet; diese Schläge haben ja auch in Nordamerika, England, Deutschland besondere Pflege erfahren.

#### a) Die rebhuhnfarbigen Italiener

ober braunen Leghorns — Engl.: Brown L.; Fr.: Leghorn rouge — würde man besser als „bankivafarbige“ bezeichnen. Sie waren es, welche zuerst nach Amerika gelangten und dort den Namen „Leghorns“ bekamen; sie sind überhaupt — die Färbung sowohl, wie die erwähnten alten schriftlichen Aufzeichnungen dürften dies genugsam beweisen — als der ursprünglichste Farbenschlag zu betrachten, von welchem nach und nach alle übrigen gezogen sind.

Der Hahn erinnert in der Färbung an den rebhuhnfarbigen Cochin-, den schwarzbrüstigen goldhalsigen Kämpfer- oder den alten deutschen Landhahn und präsentirt sich als ein schöner, stattlicher Vogel. Augenbrauenstreif, Kopf-, Hals- und Sattelfedern sind schön dunkelroth mit möglichst wenigen schwarzen Streifen, Schulter-, Bug- und Rückenfedern karmoisinroth, Flügeldecken metallisch grünschwarz, sich dadurch prächtig abhebend und ein Querband über den Flügel bildend, große Schwingen schwarz, am Untertheil kastanienbraun gesäumt, zweite Schwingen an der Außenseite (bei geschlossenem Flügel ist diese allein sichtbar) tief kastanienbraun, an der Innenseite und der Spitze schwarz; Brust, Unterleib und Schenkel müssen schwarz sein, braune Flecken oder Schattirungen möge man höchstens nach der Kehle hin zulassen; der Schwanz muß tiefschwarz sein und grün oder purpurn schillern.

Die Henne muß eine Zeichnung und Färbung haben, welche derjenigen des Vogels, dessen Namen zur Bezeichnung dieses Schlages verwendet wurde (Rebhuhn), möglichst nahe kommt: schön braune Rebhuhnzeichnung, dunkle, lachsrothe Brust, bräunlich-ashfarbenen Unterleib, gelbe, dunkel gestreifte Hals- und Sattelfedern, dunkelbraune (schwarze) Schwung- und Schwanzfedern.

Im Uebrigen haben beide Geschlechter weiße (gelblichweiße) Ohrappen, rothe Augen, gelbe Füße und gelben, gewöhnlich hornfarbig oder dunkel gestreiften Schnabel. Es ist schon unter „Körpertheile“ erwähnt worden, daß man bei Beurtheilung der Färbung des Schnabels auf die des Gefieders Rücksicht nehmen muß, und umgekehrt: rebhuhnfarbige Italiener mit rein gelbem Schnabel (und Fuß) sind gewöhnlich im Gefieder etwas zu hell, zu gelb, die Schwingen und Schwanzfedern gewöhnlich grau, wenn einzelne nicht gar weißlich oder weiß; solche dagegen mit reinem, schön dunklem Gefieder wiederum werden auch dunklen Schnabel zeigen, und zwar in der Regel so, daß der Unterschnabel, sowie Spitze und Ränder des Oberschnabels gelb sind, die First des Oberschnabels jedoch dunkel, horngrau oder grüngrau ist. Da nun vollkommene Figur und Befiederung in erster Reihe in Betracht

kommen, so wird man von rein gelbem Schnabel selbstverständlich gern Abstand nehmen. Auf Ausstellungen wird dies ja auch entsprechend gehandhabt.

Auch die Zucht muß bestrebt sein, schön reines Gefieder zu erzielen. Hühner mit zu hellem Gefieder, Hähne mit weißen, weißgescheckten oder grauen Schwingen und Schwanzfedern, mit braunen Federn an der Brust sind — falls man Ausstellungsthier züchten will — aus dem Stamm auszuschneiden, denn die Fehler vererben sich; dagegen möge man dergleichen Hähne, namentlich wenn sie kräftig sind, für wirthschaftliche Zwecke immerhin verwenden.

#### b) Die weißen Italiener

oder weißen Leghorns (White Leghorns) waren in England eine Zeitlang besonders gesucht und beliebt; auf unseren Ausstellungen spielen sie eine hervorragende Rolle. Von Hahn (Fig. 10) und Henne verlangt man hochrothen Kamm, Gesicht, Kinnlappen, rothes Auge, rein gelben Schnabel und Fuß, reinweiße, glatte Ohrflappen, weißes Gefieder. In Bezug auf die rothen Nacktheile, auf Ohrflappen, Schnabel und Fuß müssen strenge Anforderungen gestellt werden, in Betreff des Gefieders ist eins zu berücksichtigen: Bei Hähnen, welche sich viel im Freien aufhalten, hier der Einwirkung von Sonne und Regen ausgesetzt sind und gern in der Erde paddeln, nehmen die Federn des Hals- und Sattelbogens und der Schulterdecken in der Regel einen strohgelben Schein an; der letztere ist bei Ausstellungsthieren zwar nicht erwünscht, er kommt sehr unangelegen, allein als Rassefehler darf er nicht aufgefaßt, deshalb auch keineswegs in der Weise streng beurtheilt werden, daß man solche Hähne von der Prämierung ausschließen wollte; es ist nur ein Schönheitsfehler, entsteht durch denselben Umstand, wie der rothe Anflug oder Hauch auf den weißen Ohrflappen mancher Rassen, auch der Italiener (vergl. „Spanier“), und kann, wie dieser, in der Bildung dadurch verhindert werden, daß man die Thiere der Einwirkung jener Faktoren entzieht, d. h. ihnen nur beschränkten Auslauf gewährt oder sie in schattigen Gärten und Volieren hält. Hennen zeigen den gelben Schein nicht; bei ihnen ist also reinweißes Gefieder zu verlangen.



Fig. 10. Weißer Italiener-Hahn.

#### c) Die schwarzen Italiener

bilden, wenn sie gut sind, einen eigenartig schönen Farbenschatz. Das Gefieder muß einfarbig tiefschwarz, stark grünschillernd sein. Gesicht, Kamm und Kinnlappen sind

kräftigroth, die Ohrslappen weiß (auch hier zeigt sich oft ein röthlicher Anflug). Schnabel und Füße wird man bei kräftigen, sattschwarzen Thieren nie rein gelb gefärbt sehen; man findet vielmehr entweder einen schwarzgrauen oder einen grauen, gelb gerandeten oder einen grauschwarzen, mit gelber Spitze versehenen Oberschnabel — bei einem Stamm, wie er prächtiger bis jetzt wohl kaum gezeigt worden ist, nämlich dem von Herrn H. Ludewig-Soest zur 1883er Ausstellung der „Cypria“ (Berlin) geschickten und mit erstem Preis gekrönten, war der Oberschnabel des Hahns gelb mit wenig Grau, der der Hennen fast ganz grau — und grüngelbe oder grau-grüne oder schwärzlich angeflogene Füße. Haben die Thiere vollkommene Figur, sattes, glänzendes, reines Gefieder, schöne Kopfszierden und die Hähne gut entwickelte Sichel, so ist den Anforderungen betreffs der Rassemerkmale völlig Genüge geschehen.

Man hat sich ja schon alle Mühe gegeben, reinschwarze Italiener mit rein-gelbem Schnabel und Fuß zu züchten, man hat auch derartige Junge erzielt — allein wie werden diese später? Vielfach schon im ersten oder zweiten Jahre zeigen sich weiße, oder auch rothe Stellen im Hals- und Sattelbehang, in Flügel und Schwanz; und verwendet man solche Thiere zur Weiterzucht, so wird es bei den Jungen gewöhnlich noch schlimmer. Keines, constantes Schwarz des Gefieders verlangt auch dunkle Schnäbel und Beine!

Bei der Zucht schwarzer Italiener schließe man also Hühner mit weißen, grauen oder rothen Federn aus, und solchen mit rein-gelbem Schnabel und Fuß ist nie zu trauen.

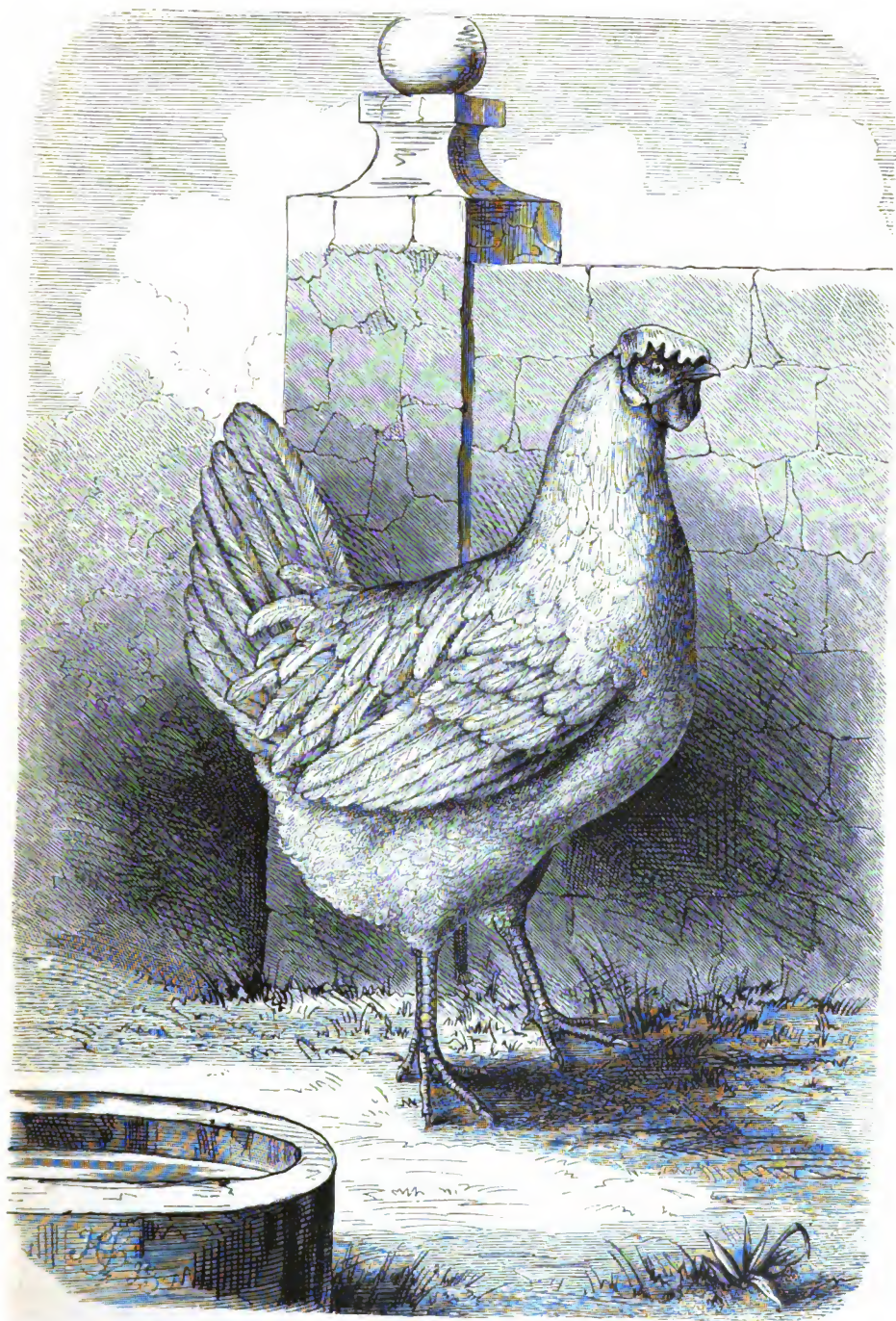
An dieser Stelle ist auch der seit wenigen Jahren aufgetauchten **Lamotta-Hühner** Erwähnung zu thun, jedoch nur, um unser Bedauern darüber auszudrücken, daß gerade eine hervorragende Rasse, wie die Italiener es sind, das leidige Schicksal trifft, als Gegenstand der Spekulation gewisser Züchter (?) und Händler dienen zu müssen; denn das sogenannte Lamottahuhn ist nichts weiter als das schwarze Italienerhuhn — mit grüngelben Füßen. Es wäre namentlich Pflicht der Vereine, um der höchst überflüssigen Namensgebung und damit etwaigen Spekulationen entgegenzutreten, derartige Benennungen vollständig unbeachtet zu lassen und sie keinesfalls in die Ausstellungskataloge aufzunehmen; denn Kataloge sind da, um Aufklärung, nicht aber um Verwirrung zu schaffen.

#### d) Die gesperrbarten Italiener

oder Kufusperber-*Leghorns* (var. *undulatus*) sind jedenfalls, wie alle gesperrbarten Hühnerschläge, aus Verpaarung von dunklen (rebhuhnfarbigen, schwarzen) und weißen erzielt worden (vergl. S. 115); der Versuch wird dies ja jederzeit bestätigen.

Das Gefieder von Hahn und Henne trägt die Sperberzeichnung, d. h. jede Feder ist auf bläulichgrauem Grunde mehrmals dunkel blaugrau quergebändert oder gemellt. Gesicht, Kamm und Kinnlappen sind schön roth, die Ohrslappen weiß (gelblichweiß), die Augen roth, die Füße gelb. Bezüglich der Farbe des Schnabels gilt das von den rebhuhnfarbigen F. Gesagte; ein gelber Schnabel ist zwar erwünscht, doch zeigen gerade oft schöne Hähne einen grauen Längsstrich auf dem Oberschnabel, sodaß man dies nicht hoch anschlagen darf.





Weiße Italiener, Henne.



Da bei Sperberhühnern, wenn sie schön sein sollen, vor Allem reine, korrekte Zeichnung — andernfalls sind sie ja nicht gesperbert, sondern gefleckt — verlangt wird, so ist bei der Prämierung, nächst Beachtung der Rassemerkmale, hauptsächlich darauf zu achten. Es treten dabei leider verschiedene Mängel zu Tage: gelbe oder rothe Federn, namentlich beim Hahn; außerdem ist der letztere vielfach zu hell im Vergleich zu den Hennen seines Stammes; oft auch zeigen sich weiße oder halbweiße Federn im Schwanz, ja wohl gar in den Flügeln des Hahns, oder es tritt der umgekehrte Fall ein, daß nämlich jüngere, sonst mustergiltige Hähne ganz oder nur an dem Wurzeltheil grünlichwarze Sichelns besitzen. Diese Mängel können zwar den betreffenden Thieren die hohen Auszeichnungen verwirken, sie dürfen jedoch nicht als Verstöße gegen die Rassemerkmale, sondern nur als Schönheitsfehler beurtheilt werden. Am schlimmsten noch steht es mit jenen rothen oder gelben Federn, wodurch eine unreine Färbung und Zeichnung entsteht, die den Vogel auch zur Weiterzucht untauglich, seinen Werth also illusorisch macht. Ueberhaupt erfordert die Zucht von Rucksperrern besondere Vorsicht und Aufmerksamkeit in der Zuchtwahl; die Thiere müssen nicht nur schön in Farbe und Zeichnung sein, die Geschlechter müssen sich auch in dem Grundton der Färbung ergänzen; große Vorsicht erheischt namentlich auch der vorzunehmende Blutwechsel.

#### e) Blaue Italiener

sind ein Kreuzungsprodukt der neuesten Zeit, auf den Ausstellungen zeigen sie sich erst sehr vereinzelt. In der Färbung erinnern sie an die blauen Andalusier, nur ist dieselbe gewöhnlich matter, ein blasses Graublau mit dunklerem Hals- und Sattelbehang und dunkleren Schultern (beim Hahn), auch hat der Hahn in der Regel hellere Sichelns; die Züchter haben also auf Erzüchtung einer satteren, tieferen, andalusiergleichen Färbung ihr Augenmerk zu richten. Daß dies eine nicht leichte Aufgabe ist, wird auch bei Besprechung der Andalusier erörtert werden; immerhin aber hat sich schon eine Anzahl Züchter die Lösung derselben zum Ziel gesteckt. Kamm, Gesicht und Kinnlappen sind schön roth, die Augen hellroth, die Ohrklappen weiß, Schnabel und Füße gelb, Nägel und Sporn (wie bei den anderen Farbenschlägen) weißlich.

Bei der Prämierung dieses neuen Farbenschlages darf man in Betreff der Färbung noch nicht so strengen Maßstab anlegen, wie man bezüglich Figur etc. thun muß.

Auch blaue goldhalsige Italiener werden bereits gezüchtet; ein von Herrn W. Scholz in Reichenbach i. S. auf der Geflügel-Ausstellung des Vereins zu Reichenbach in Schlesien 1883 gezeigter Stamm erhielt den ersten Preis.

#### f) Gelbe Italiener

sind wohl am zahlreichsten aus Italien nach Deutschland eingeführt worden, sie stellen das Haupt-Contingent der eigentlichen „Italiener“ (zum Unterschied von den „Veghorns“) und bilden wahrscheinlich jetzt das eigentliche gelbbeinige Landhuhn Italiens. Auch hier hat die deutsche Zucht ganz erheblich schon eingegriffen und stärkere, schönere Hühner geschaffen. Die Färbung giebt der Rasse an, sie ist ein ziemlich gleichmäßiges Gelb, das am Hals, Sattel und an den Schultern intensiver erscheint, wäh-

rend der Unterleib blasser, hell-lebergelb ist; Schwingen und Schwanz hat man gern dunkel. Kamm, Gesicht und Kinnlappen sind roth, die Augen gelbroth, die Ohrklappen weiß, Schnabel und Füße schön gelb. — Auf Ausstellungen begegnet man den gelben Italienern wenig; mit einem recht hübschen strohgelben Stamm hatte Herr R. Schmidt-Erfurt die 1884er Ausstellung der „Cypria“ in Berlin beschildet.

Außer den sechs beschriebenen Farbenschlägen, die, bis auf die blauen, bereits mehr oder weniger gut durchgezüchtet sind, treten neuerdings noch andere Züchtungs-Produkte auf: so Entenflügel, welche Herr Marquis de Bellegarde zur 1882er Geflügel-Ausstellung in Böhm.-Leipa gebracht hatte (I. Preis); Goldlack, wie sie von Herrn A. Barlowitz in Königsberg 1881 dort ausgestellt waren; Silbergrau, eine recht ansprechende Färbung (ähnlich den silbergrauen Crève-Coeurs), welche auch manche der aus Italien importirten Hühner zeigen; ebenso sind die von daher gebrachten Weißriesel und Gelbriesel und die Fabeln zu erwähnen. Die ersteren sind aber noch zu neu und zu vereinzelt vorkommend, sodaß wir uns für jetzt mit der Erwähnung begnügen dürfen.

**Werth und Eigenschaften.** Kaum war das Italiener-Huhn bekannt geworden, so glaubte man das wirkliche Huhn des Landmanns gefunden zu haben. Man beurtheilte es nur nach der außergewöhnlichen Eierproduktion und meinte, all' die aus Italien eingeführten Hühner müßten gleich nutzbar sein. Leider blieb hier die Enttäuschung nicht aus. Nicht nur, daß infolge der gesteigerten Nachfrage viel „Schund“ aufgekauft und eingeführt wurde, die deutschen Züchter also einer Benachtheiligung ausgesetzt waren — es wurden auch Krankheiten und Seuchen auf unseren Geflügelhöfen eingeschleppt, die man vorher wenig oder gar nicht kannte; außerdem zeigten sich die Hühner namentlich in rauherem Klima weichlich, in strengeren Wintern erfroren die großen Kämme, und außerdem erschien das Huhn Bielen, die sich an der Eierproduktion nicht genügen lassen wollten, zu einseitig. Es erhoben sich daher verschiedene Stimmen: die Einen verwarfen das Huhn, als für unsere deutschen Verhältnisse nicht geeignet, ganz und gar; Andere empfahlen es nur für die milderen Striche Deutschlands, noch Andere wiesen auf das Italienische Huhn in Nord-Amerika hin und erklärten, daß die Rasse sich auch unserem Klima anpassen und ein gutes Nutzhuhn werden und bleiben würde, und die Letzten endlich vertraten ihre Ansicht, daß nur das Italienerhuhn der deutschen Nutzgeflügelzucht aufhelfen könne, nach wie vor. Sieht man von den nach beiden Seiten hin gemachten Uebertreibungen ab, so wird man ein richtiges Bild von dem Nutzwert der Italiener erhalten.

Zunächst steht es fest, daß das Huhn hinsichtlich seiner Eierproduktion eine der hervorragenden Stellen einnimmt; denn man hat dabei nicht nur auf die Zahl und Schwere der Eier Rücksicht zunehmen, sondern auch darauf, ob die Hennen auch im Winter legen und ob die jungen Hühner zeitig damit beginnen. Die Zahl der jährlich gelieferten Eier kann man gut auf 120—150 Stück veranschlagen. Freilich kommt es dabei, außer auf die Eigenthümlichkeit der Hennen selbst, auf Klima und Verpflegung an; während gute Hennen bei freiem Auslauf und unter sonstigen günstigen Verhältnissen sogar (aber nur ausnahmsweise!) bis 200 Eier im Jahre legen, bleiben andere hinter gewöhnlichen Landhühnern (s. dort) zurück. Junge Hennen liefern



weniger als zwei- und dreijährige; sie beginnen bei entsprechender Behandlung im Alter von 5—6 Monaten zu legen, die aus Frühbruten meist im Oktober, um damit, falls ihnen ein warmer Stall zur Verfügung steht, auch den Winter hindurch fortzufahren. Vier junge Hennen Sommerbrut, über welche ich genau Aufzeichnungen machte, lieferten Mitte Februar die ersten Eier; die Zahl der Eier betrug bis Februar nächsten Jahres 412, und zwar im Februar 1878: 28 Stück, März 47, April 73, Mai 68, Juni 64, Juli 48, August 48, September 4, Oktober 0, November 0, Dezember 14; Januar 1879: 18 Stück, durchschnittlich also die Henne 103 Stück; Kälte und Frost war kaum zu verzeichnen, der Stall war massiv, die Verpflegung eine sorgsame. Das Durchschnittsgewicht dieser Eier schwankte nach der Jahreszeit, die erstgelegten waren die kleinsten, sie wogen durchschnittlich 50 g, die eigentlichen Frühjahrseier stiegen im Gewicht bis  $62\frac{1}{2}$  g, gegen die Mauserzeit hin verminderte sich dasselbe wiederum etwas, bis auf 57 g. Die Eier des zweiten und dritten Jahres sind größer und schwerer, sie wiegen 60—70 und bis 75 g, ausnahmsweise noch etwas mehr. Fällt man das Gewicht der Eier des ersten Jahres mit dem der später gelegten zusammen, so wird sich ein Durchschnitt von etwa 63 g ergeben, somit ein größerer als bei den Landhuhn-Eiern. Die Legeperiode der Hennen dauert bis gegen den Eintritt der Mauser hin und wird, da dieselben höchst selten oder gar nicht brüten, kaum einmal unterbrochen; man hat sonach Winter-, Frühjahrseier und Sommer-Eier. Die Mauser, welche übrigens rasch von statten geht, tritt gegen Ende August und damit eine längere Pause im Legen ein. Herr Prof. Dr. W. Seelig in Kiel macht mit Recht darauf aufmerksam, daß es, wenn man auf möglichst großen Eiergewinn sieht, unvorteilhaft sei, die Italiener-Hennen älter als drei Jahre werden zu lassen, da eben infolge der fast ununterbrochen fortgehenden Eierproduktion das Huhn sich schneller erschöpft. Ältere Hennen legen weniger, aber meist sehr große Eier.

Wie erwähnt, wird die reichliche Eierproduktion der Italiener dadurch mit bewirkt, daß sie keine Brütluft zeigen, oder nur vereinzelt (ältere Hennen) davon spüren lassen. Sollte sich doch die eine oder andere zum Brüten anschicken wollen, so möge man es, falls man sie nicht genauer kennt, nicht zugeben, denn sie beweisen keine Ausdauer. Man thut am besten, falls Junggeflügel gezogen werden soll, einige Glucken nebenbei zu halten. Herr Prof. Seelig empfiehlt zu dem Zweck auf Grund jahrelanger Erfahrungen die aus einer Kreuzung von Italienerhahn und Cochinhenne erhaltenen Hennen, da diese meist die Brutlust der Mutter geerbt haben, ohne den plumpen Knochenbau und die Ungeschicklichkeit derselben zu besitzen. Natürlich kann man auch andere Glucken (Puten zc.) verwenden.

Ein weiterer Vorzug der Italiener besteht in der raschen Entwicklung, in dem Frühreiswerden. Die Rücken schlüpfen gut aus — übrigens finden sich, bei häufig gesagt, selten und wenig unbefruchtete Eier —, sind kräftig und munter und befiedern sich rasch, denn schon am dritten Tage beginnen die Schwungfedern hervorzubrechen, die anderen Federn folgen bald (hierdurch unterscheiden sich die Italiener vorteilhaft von den Spaniern u. a.), und die Entwicklung und das Wachsthum des Körpers hält damit gleichen Schritt. Hinsichtlich Fütterung und Pflege stellen die

Kleinen keine besonderen Ansprüche, bei freiem Auslauf in Garten und Wiese finden sie reichlich, sie schlagen sich durch wie die Landhuhnküken und werden bald selbstständig. Infolge dieser raschen Entwicklung regt sich aber auch der Geschlechtstrieb sehr zeitig, und wird dieser nicht bei den zu jungen Thieren durch Absonderung zurückgehalten, so erlangen sie nicht ihre volle körperliche Ausbildung, und die frühen geschlechtlichen Ausschreitungen bewirken, daß jene sehr leicht entarten, in ihren guten Eigenthümlichkeiten zurückgehen. Dies beweisen die vielen kleinen Hühner Italiens (der auch zu uns gebrachte „Schund“), deren Entwicklung kein Züchterauge überwacht hat. Man hat also die Geschlechter so früh als möglich zu trennen, spätestens im Alter von zwei Monaten. Herr Prof. Seelig hält dann die jungen Hennen, bis sie mindestens 6 Monate, die jungen Hähne, bis sie ein Jahr alt geworden sind, für sich. Es ist auch nicht gerade gut, wenn die jungen Hennen zu früh mit Legen anfangen, weil sie sich im anderen Falle körperlich noch besser ausbilden, gerundete Formen, prächtigere Kämme bekommen würden.

Den in Deutschland gezüchteten Italienern kann man den Vorwurf der Weichlichkeit keineswegs in dem Grade machen, wie den aus Italien importirten, im Gegentheil, gute kräftige, in unserem Klima aufgezogene Hühner zeigen sich in der Regel hart und ausdauernd und ertragen unsere Winter ebenso, wie die in Nordamerika eingebürgerten „Veghorns“ die dortige kalte Jahreszeit, wenn man ihnen nur soweit Schutz gewährt, daß sie die langen Kämme und Rinnlappen nicht erfrieren\*), was allerdings leicht geschieht. Indes diesem Uebelstand wird vorgebeugt durch frostfreie Ställe und namentlich auch durch reichliche, kräftige Nahrung. Dagegen sind die aus Italien eingeführten Hühner weichlicher, sehr zu Augen- und Halskrankheiten geneigt, abgesehen davon, daß ihr Körper in Bezug auf Größe und Ausbildung zu wünschen übrig läßt u. s. w.; sie können also das Fuhn des Landmanns keinesfalls sein. Im Uebrigen sind unsere Italiener fleißig im Futter suchen, wobei bemerkt sein mag, daß sie überhaupt gern fressen; sie verlangen zu ordentlichem Gedeihen viel Grünes und fühlen sich daher am wohlsten und geben den besten Ertrag, wenn ihnen Grasplätze, Garten oder Wiese, zur Verfügung stehen. Dies ist auf dem Lande leicht zu ermöglichen und daher eignen sie sich auch in erster Reihe für die dort wohnenden, weniger für den städtischen Züchter — für den letzteren auch deshalb weniger, weil sie sehr lebhaft, scheu, wild sind, sodaß sie, falls er nicht den Laufraum mit sehr hohem Gitter versieht, bei der ersten Gelegenheit auf- und fortfliegen. Dagegen ist die den Italienern eigene Scheu und Wildheit, welche man vielfach als Grund eines gegen sie zu erhebenden Vorwurfs genommen, eher vortheilhaft als nachtheilig, wenn die Thiere freien Lauf haben, weil sie besser auf etwaige Gefahr merken, der letzteren also leichter entgehen, als ruhige, phlegmatische Hühner. Uebrigens haben es die Züchter, denen das scheue Wesen nicht gefällt, in der Hand, durch geeignete Behandlung der Hühner diese mehr an sich, bezw. an die Hofbewohner und die Behausung zu gewöhnen; nach einigen Generationen werden dieselben anderes Benehmen zeigen.

\*) Ueber den sog. weißen Kamm wolle man unter „Krankheiten“ nachlesen.

Ein Fleischhuhn ist die Italiener-Rasse nicht, sie kann es auch nicht sein, da ja die Hennen allen Ueberschuß an Futter zur Erzeugung von großen, wohlgeschmeckenden Eiern verwenden, demnach nicht zugleich viel Fleisch zu bilden vermögen. Wohl aber liefern junge, von den Hennen gesondert gehaltene und zweckentsprechend gefütterte Hähne im Alter von 4 bis 5 Monaten einen ganz hübschen Braten. Hennen und namentlich ältere Thiere sind jedoch für die Zwecke der Tafel unbrauchbar und keinenfalls im Stande, Dorkings, Laskes 2c. zu ersetzen.

Zu Kreuzungen möchten wir die Italiener nicht empfehlen, mit Ausnahme der von Italiener-Hahn mit Landhennen, d. h. auch nur dann, wenn es auf Vergrößerung des Eiergewinns abgesehen ist; selbstverständlich müssen Hahn und Hennen kräftig und gesund sein, der erstere sei womöglich einjährig, als Hennen nehme man zwei- und dreijährige. Wir haben in dieser Beziehung sehr schöne Resultate gesehen.

Werfen wir zum Schluß noch einen Blick auf das Für und Wider zurück, so geht hervor, daß für Wirthschaften und Gegenden, in denen es vorzugsweise auf Erzielung von Eiern (bis jetzt immer noch die Hauptsache für unseren Landmann) ankommt, das Italienerhuhn in erster Reihe mit zu empfehlen ist — aber nur solche Thiere können in Betracht kommen, die in Deutschland, womöglich mit Zuhilfenahme amerikanisch-englischen Blutes, seit mehreren Generationen gezüchtet worden sind; weiches und aus Italien mittelst Massen-Einfuhr nach Deutschland gebrachtes „Zeug“ kann der Landwirth nicht brauchen. Fleisch- und Bruthuhn ist das I. nicht, und deshalb werden diejenigen Züchter, welche für den Landmann ein Huhn verlangen, das nicht so einseitig in seinen guten Eigenschaften ist, von ihrem Standpunkt aus Recht behalten. Als das „Zukunftshuhn“ kann die Italiener-Rasse nicht angesehen werden.

Zur Betreibung der Zucht ist, wie schon angedeutet, vor allem für tüchtiges Material zu sorgen, bei Anschaffung desselben muß man daher besondere Vorsicht obwalten lassen. Von Bezug aus Italien sehe man, falls man die Quelle nicht sicher kennt, ganz ab; die Ursachen sind schon angegeben worden. Es liegt überhaupt kein Grund mehr vor, aus Italien zu importiren, denn das Huhn wird in Deutschland schon so vielfach gezüchtet, Bruteier, Hähne und Hennen werden so reichlich ausgeben, daß die deutschen Liebhaber und Züchter ihren Bedarf hier decken und durch — in zweiter oder dritter Generation vorzunehmender — Einstellung eines anderen, resp. eines aus England importirten Hahns in die Zucht die beste Blutauffrischung vornehmen können; die Blütezeit der „Lamottas“ oder wie alle jene italienischen „Füßler“ heißen, ist hoffentlich dahin; es ist wahrlich vielfach schade um die schönen Summen, welche über die Grenze gewandert sind! Die Vereine aber, welche die Hühnerzucht auf dem Lande durch Vertheilung von Italienern und Bruteiern heben zu wollen bestrebt sind, mögen dazu ebenfalls nur bestes Material verwenden, sonst verschlimmern sie die Sache.

Da das italienische Huhn eine Nutzrasse sein und bleiben soll, so muß die Zucht dahin zielen, in erster Reihe die wirthschaftlichen Eigenschaften desselben zu erhalten und zu erhöhen. Die Lösung muß deshalb heißen: Blutauffrischung und sorgsame Zuchtwahl! Ueber den ersteren Punkt und seine Bedeutung braucht wohl kaum noch etwas gesagt zu werden; die letztere fordert vom Züchter, daß er

nur gesunde, kräftige Hühner als Zuchtthiere betrachtet, also nur von solchen, bezw. von den besten Legerinnen großer (d. h. im zweiten und dritten Jahre wenigstens 65 g schwerer) Eier Bruteier nimmt; den zwei- und dreijährigen Zuchthennen — einjährige benutze man nicht als solche — giebt man am besten einen nicht blutsverwandten einjährigen, lebhaften, kräftigen, großstämmigen Hahn bei. Hennen, welche wenig und verhältnißmäßig kleine Eier legen, überliefere man dem Suppentopf.

Eine rationelle Ausnutzung der Legefähigkeit der Hennen wird am einfachsten erreicht, indem man Frühbruten machen läßt; denn die jungen Hennen fangen dann meist im Oktober schon an zu legen und liefern schöne Herbst- und (bei warmem Stall und entsprechender Fütterung) Winter-Eier. Man setze die Gluden Anfang April, in warmen Frühjahren oder milderer Gegenden schon Mitte März. Ueber das Trennen des Junggeflügels nach den Geschlechtern wurden schon einige Winte gegeben.

Betreffs Erzielung und Erhaltung eines auch im Aeußeren vollkommenen Zuchtstammes hat man ebenfalls Einiges zu beachten. Zunächst schließe man alle Thiere aus, welche Ansatz zu Federfüßen, zu Haube oder gar Federbart haben — bei den aus Italien importirten waren diese Rasseverfälschungs-Merkmale nicht selten zu bemerken —. Dann erstrebe man ein möglichst tadelloses Auftreten der Rassezeichen: schöne Figur, kräftiger Körper, in Form und Farbe vollkommene Kämme, Kehls- und Ohrklappen und Gesicht, reines Gefieder, gute Schnabel- und Beinfarbe — wie oben angegeben. Namentlich darf man bei Erzüchtung neuer Farbenschläge die Rassemerkmale nicht außer Acht lassen.

#### 16. Spanier.

Das Spanische Huhn — *Gallus domesticus hispanicus*; Engl.: Spanish fowl Franz.: Poule Espagnole; Holl.: Spanish hoen — ist, wie erwähnt, dem Italienischen Huhn hinsichtlich der Gestalt, des Kammes, der Kinnlappen, des Gesichts, des Mangels an Brutlust nahe verwandt; zudem ist die Färbung der Beine bei den Italienern durchaus nicht immer gelb, sondern auch grünlich, heller und dunkler grau, und das große weiße Gesicht der Spanier ist doch erst durch langjährige Zucht erzielt worden.

Anfänge zur Ausdehnung des Weiß scheinen sich sehr bald bemerkt gemacht zu haben, denn bereits die Notizen einiger alten römischen Schriftsteller (s. S. 38) deuten darauf hin. So erwähnt Varro Hähne mit rothen, unterwärts weißen Kehllappen („de re rustica“, lib. I, cap. 9, 5), und Columella spricht von Hähnen, die sich stolz tragen, einen höheren Wuchs, einen blutrothen, nicht schiefen Kamm, dunkle oder schwärzliche Augen, sehr große und sehr weiße Ohren, röthlich-weiße, gleichsam wie graue Bärte herabhängende Kehllappen haben („de re rustica“ lib. VIII, cap. 2, 9). Wenn auch diese Hähne nicht besonders benannt, sondern mit den Hühnern von röthlichem Gefieder, schwarzem Schwanz und Flügeln unter den Land- oder den in Italien einheimischen Hühnern (nostrates) aufgeführt werden, so dürften wir vielleicht in ihnen den Stamm der heutigen Spanier sehen. Berücksichtigen wir dazu, daß in jener Zeit Spanien römische Provinz und bald ein hauptsächlich römischer Kultur wurde, so erscheint es als höchst wahrscheinlich, ja als selbstverständlich, daß auch italische, resp. die eben erwähnten Hühner dahin gebracht und hier weiter gezüchtet wurden. Daß die Hühner in Spanien besonders verebelt worden wären, können wir nicht annehmen; dies ist hauptsächlich der neueren Zeit vorbehalten geblieben. Als Spanien im Mittelalter zu einer bedeutenden Macht, ja zu einem Weltreich wurde, sind jedenfalls auch die Spanischen Hühner nach den verschiedenen Ländern und Kolonien gebracht worden; so kamen sie auch nach den Niederlanden und später nach England, über die Zeit wissen wir freilich nichts Genaueres. Ob sie z. B., wie

Figinger behauptet, zur Zeit des spanischen Erbfolgekrieges, Anfang des 18. Jahrhunderts, nach Holland („und dann auch nach Frankreich und England“) verpflanzt wurden, oder ob dies später oder schon fast 200 Jahre früher, unter der ausgebreiteten Herrschaft Karl V. geschah, muß dahin gestellt bleiben. In den Niederlanden (Holland, Nieder-Rheinland) und in England züchtete man sie, d. h. nur die ursprüngliche schwarze Rasse, vielfach und mit Vorliebe, doch nicht auf ein Ziel hin; erst neuerdings hat man durch Vermischung des holländischen und englischen Typus ein einheitliches Huhn geschaffen.

Wann die ersten Spanier nach Deutschland kamen, wissen wir nicht genau. Die alten Autoren, welche in der zweiten Hälfte des vorigen und in den ersten Jahrzehnten dieses Jahrhunderts über Hausgeflügel schrieben (Frisch, Krünitz, Bechstein, Gotthard, Brand und Rakeburg, F. S. Voigt, Buhl), erwähnen das Spanische Huhn nicht; ebenso wenig findet man eine Angabe bei Linné, Buffon, Brisson, den Engländern Latham, Stephens (1819). Dies erscheint auffallend, namentlich wenn man die Bemerkung Bright's vergleicht, welche die Spanier eine unserer ältesten Hühnerrassen nennt, die, wie die Dorkings, lange vor dem Auftreten der Cochins und Brahma „gezogen und geschätzt“ wurde. In Deutschland beschrieb sie meines Wissens zuerst Professor Reichenbach in Dresden, und zwar vor ca. 30 Jahren; er gab auch Abbildungen von ihnen in seinen „Hühnerbüchern“. Einige Jahre später (1857), nach dem Erscheinen des „Poultry-Book“ (1854), brachte das erste Heft der „Veredelten Hühnerzucht“ von Lichtenstein und Winkler auf Tafel IV eine hübsche Abbildung schwarzer Spanier, gemalt von G. Mützel. Damals wurden diese Hühner bereits im Berliner Zoologischen Garten gezüchtet — früher noch war ein Stamm an Dr. Strube in Dresden gekommen —, die von dieser Rasse beschriebenen Varietäten aber, „unter welchen auch eine weiße genannt wird“, waren den Verfassern „zur Zeit noch völlig unbekannt“.

„Dem Anschein nach“, so schreibt mir Herr Karl Petermann in Rostock, „hat Rostock die ersten Spanier (wie Cochins) in Deutschland eingeführt; denn schon im Jahre 1844 oder 1845 vermochten die imponirenden Gestalten eines weißwangigen Paars, einem Großfuhrherrn gehörend, mein Knabengemüth mächtig anzufachen, so daß es mich nicht eher ruhen ließ, bis ich einige von den großen, kurz geformten, weißen Eiern einer Bruthenne unterlegen konnte. Es waren große Partrizier-Gestalten mit umfangreichen weißen Gesichtern, auch wurde die Henne als fleißige Legerin sehr gerühmt. Ob die Thiere auf dem See- oder dem Landwege eingeführt worden, ist leider nicht mehr zu erforschen gewesen.“ Hinsichtlich der weiteren Einführung und Verbreitung des Spanischen Huhns in Deutschland hat sich namentlich der „Hühnerologische Verein“ zu Görlitz unter dem Präsidium Robert Dettels großes Verdienst erworben, „und es dürfte kaum (sagt Dettel) unter den seit Einführung ausländischer Rassen bekannt gewordenen Gattungen eine geben, welche sich größerer Anerkennung, Verbreitung und allgemeinerer Venußung zu erfreuen gehabt hätte, als das Spanische Huhn“.

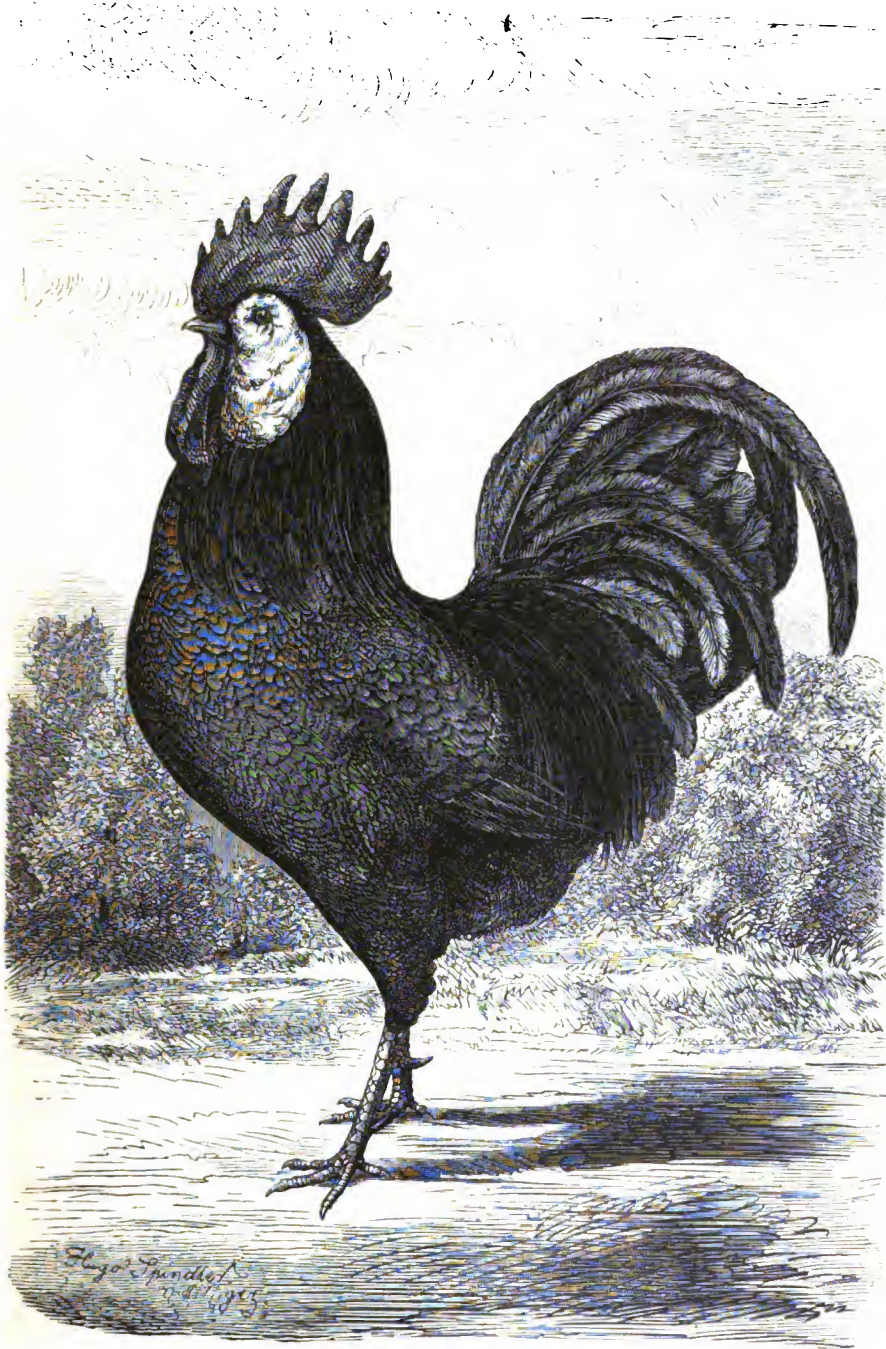
Daß infolge der Verbindungen Englands mit Nordamerika die Spanier-Hühner auch dahin kamen, braucht wohl kaum besonders betont zu werden; allein jedenfalls schon früher waren die Hühner auf spanischen Schiffen, welche den Verkehr zwischen Spanien und seinen amerikanischen Besitzungen und Kolonien unterhielten, nach Mittel- und vielleicht auch dem nördlichen Süd-Amerika gebracht worden. Daher schreiben sich auch die Namen: Mexikanisches und Portoriko-Huhn. Ebenso

ist es sicher, daß neuerdings vereinzelt Stämme von Westindien in Europa wieder eingeführt wurden; so z. B. erhielt vor 5 Jahren Herr F. A. Richter in Berlin einen solchen Stamm von Portoriko. Daraus aber die Ansicht herleiten zu wollen — auch Fehinger verzeichnet sie —, das Spanische Huhn sei von den Spaniern „zuerst in Westindien gezogen und von da nach Spanien gebracht worden“, erscheint doch mindestens sehr kühn.

Uebersichten wir die zur Gruppe der Spanier und Andalusier gehörenden Hühner, so finden wir alle durch hohe Gestalt, stolze Haltung, lebhaft-elegante Bewegungen, schön entwickelten Körper, großen, einfachen, beim Hahn aufrecht stehenden, bei der Henne sich auf die Seite legenden Kamm, großes federfreies Gesicht, große Ohrklappen, sehr große Kinnlappen, gut gewölbte Brust, langen Hals und Sichel-schwanz, hohe, kräftige, glatte Beine ausgezeichnet. Die Unterschiede der Rassen und Schläge von einander liegen in der Färbung des Gefieders, dem mehr oder weniger gedrungen gebauten Rumpf, der Länge der Ohrklappen und der Farbe des Gesichts (der Wangen). Benutzt man den letzteren Punkt als Eintheilungsgrund, so ergeben sich zwei Rassen Spanier-Hühner: Weißwangige oder eigentliche Spanier und Roth-wangige (Andalusier, Minorcas, Antonas), und den Rothwangigen darf man füglich die Hauptbezeichnung „Andalusier“ beilegen.

Fragen wir uns noch, wie diese Rassen und Schläge entstanden seien, so muß zunächst zugegeben werden, daß die ältesten die schwarzen mit rothem Gesicht (Minorca) sind. Denn daß die schwarzen von rothen (barkivafarbig) Hühnern gezüchtet worden, geht wohl aus dem Umstande hervor, daß heute noch, nach jahrhundertelanger Züchtung, ein Roth oder Rötlichgelb bei schwarzen Spaniern, speziell an den Halsfedern und Flügeldecken der Hähne, zuweilen sich bemerkbar macht, und dies kann doch nur (vergl. S. 33) als ein Rückschlag in die ursprüngliche Färbung angesehen werden. Die ersten Haushühner hatten jedenfalls, wie noch heute die meisten Rassen, rothes Gesicht, als Erbtheil vom Wildhuhn, das Weiß ergriff (vergl. oben die Einleitung) zunächst nur die Ohrscheiben. So ist es heute noch bei den Italienischen Hühnern und so wird es auch bei den ältesten schwarzen Hühnern, den späteren Spaniern gewesen sein. Unter Anderen hält auch Wright die rothgesichtigen schwarzen Spanier für die Stammart der weißgesichtigen. Das Weiß nahm später infolge der eigenartigen Zuchtwahl, durch Verwendung der geeignetsten Exemplare zur Zucht, eine größere Ausdehnung an, und so erzielte man im Verlauf einer geraumen Zeit schwarze Spanier mit langen weißen Ohrklappen und weißem Gesicht, während die Zucht der rothwangigen Spanier — wenigstens bei uns — vernachlässigt wurde. Schwarze Spanier werden mitunter im Alter mehr oder weniger weiß, zu verwundern ist es daher nicht, daß dann auch weißschedige oder weiße Junge gezüchtet wurden (namentlich bei Inzucht); so entstanden jedenfalls die weißen Spanier. Daneben kamen aber auch Rückschläge der schwarzen Spanier in die alte Form vor, d. h. es fielen rothwangige schwarze, unsere jetzigen Minorcas. Der Rückschlag war jedoch kein totaler, das Weiß machte auch noch seine Rechte geltend, und so erscheint als Fehler bei schwarzen Minorcas (außer den zu langgezogenen Ohrklappen) leider noch oft das Weiß als „Schimmel“ im Gesicht. Auch weiße Minorcas wurden gezüchtet und durch Kreuzung von schwarzen und weißen endlich auch die blauen Andalusier erzielt, wie man ganz neuerdings durch Kreuzungen blaue Spanier gezogen hat. Die Zukunfts-

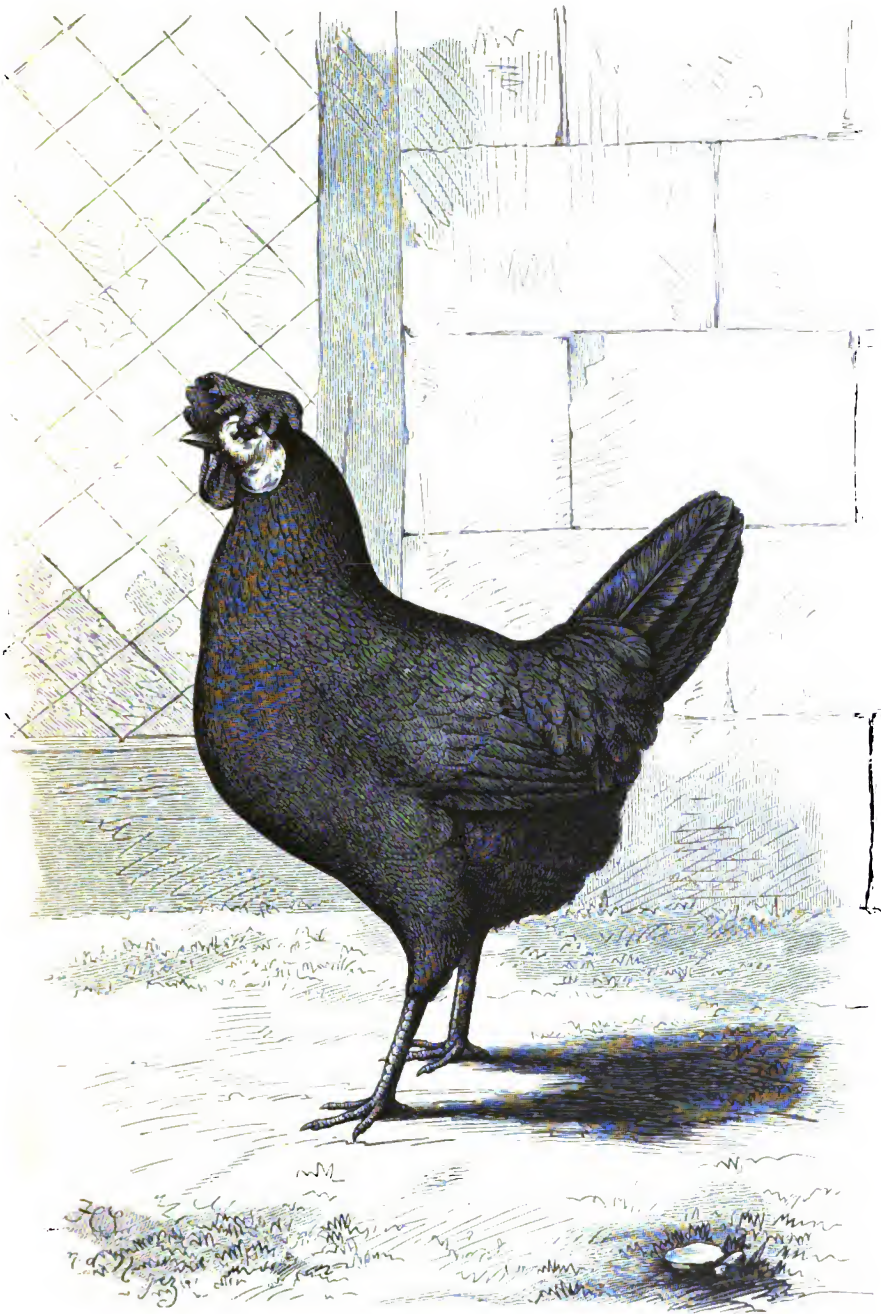




Spanier, Hahn.







**Spanier, Henne.**



Andalusier verdanken ihr Dasein jedenfalls auch einer Kreuzung, vielleicht hat man dabei sogar Hühner anderer Rasse zu Hilfe genommen. Wir wenden uns also jetzt zur Beschreibung der (eigentlichen oder weißwangigen) Spanier.

Die Anforderungen, welche man an gute Spanier, insbesondere an die schwarzen stellt, sind nicht immer die gleichen gewesen (vergl. S. 130). Die Merkmale der heutigen, neumodigen Spanier bestehen in folgenden.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Die Spanier gehören zu den schönsten und stattlichsten Hühnern und zeichnen sich durch eine stolze, elegante Haltung aus, hinsichtlich deren sie — abgesehen von den Andalusiern — von keiner anderen Rasse erreicht oder gar übertroffen werden. Der Körper muß schlank, doch kräftig (also keinesfalls dünn und schwächlich) gebaut, die ganze Gestalt hoch aufgerichtet, imponierend sein; dazu gehören als unerlässlich ein langer, leicht gebogener Hals, gut gewölbte Brust, hohe kräftige Beine, ein schön gebogener langer Schwanz. Entsprechend der Gestalt ist die Haltung eine stolze, aristokratische, die Bewegung eine elegante, das ganze Wesen ein lebhaftes und doch gemessenes. Die Höhe des Hahns beträgt 55—60 cm, die der Henne etwa 10 cm weniger; das Gewicht stellt sich bei ersterem auf 6—8, bei letzterer auf 5—6 Pfd. Im Uebrigen gehören zu den Rassemerkmalen ein großer einfacher Kamm, weißes Gesicht, lange, weiße Ohrklappen, glatte, blaugraue Läufe.

**Körpertheile.** Der Hahn (Tafel 12) hat einen langen, breiten, ziemlich hohen Kopf, auf welchem sich ein leuchtend rother, sehr großer und hoher, einfacher, unten stark aufgesetzter, oben schön gebogener, tief und regelmäßig gezackter, aufrecht stehender Kamm erheben soll. Der Schnabel ist mittellang und kräftig, das Auge groß, lebhaft. Das große, möglichst federfreie, rein weiße Gesicht soll sich nach oben in einem Bogen fortsetzen, welcher die Augenbrauengegend einnehmen und bis an den Kamm hinanreichen, also keine rothe Stelle über den Augen lassen soll; letzteres wird allerdings oft nicht erzielt. Ferner muß sich das Gesicht mit den langen, weißen Ohrklappen vereinigen und nach vorn hin sich noch auf die Innenseite des oberen Theils der Kinnlappen quer über das Kinn erstrecken. Alle diese weißen Theile sollen möglichst glatt, ohne Falten und ohne rothe Flecken sein. Gerade das „Gesicht“ ist einer der Hauptpunkte bei Beurtheilung der Spanier, es soll nicht nur glatt, fein, weich (nicht warzig und runzelig oder schwammig) und blendend weiß, sondern auch so umfangreich als möglich sein. Leider geht man in England bezüglich dieses Punktes jetzt zu weit, indem man nur auf Ausdehnung des „Gesichts“ (d. h. einschließlich Ohrklappen) züchtet, dabei aber Größe der Kämme, Höhe der Beine, Größe und stolze Figur vernachlässigt. Man möge sich vor Uebertreibung hüten, namentlich wenn bei Verfolgung des einen Zieles andere und zum Theil sogar wichtigere Dinge außer Acht gelassen werden; ein überwucherndes, wulstiges, dem Thier lästiges, ja nachtheiliges „Gesicht“ kann einen schönen Spanier-Hahn wirklich nicht schöner, sondern nur häßlich, in Haltung und Bewegung unsicher machen; somit geht der Eindruck, den ein Spanier-Hahn beim Beschauer bewirken soll, verloren, und von wirthschaftlicher Bedeutung eines solchen Vogels kann überhaupt nicht die Rede sein. Die schön rothen, dünnen Kinnlappen hängen lang herab, werden jedoch zuweilen noch von den Ohr-

Geflügelzucht.

9

lappen erreicht, ja selbst übertroffen. Der lange federreiche Hals soll hoch und leicht nach rückwärts gebogen getragen werden, der Rücken ziemlich breit und rund, der Sattel schmaler, abfallend und mit schönem Behang versehen sein; die Flügel sollen lang und wohl entwickelt sein und straff am Körper anliegen, der Schwanz soll groß, ausgebreitet, mit langen, schön gebogenen großen und kleinen Sichel ausstattet sein und fast aufrecht (aber kein Eichhörnchenschwanz!) getragen werden, die volle Brust soll in guter Wölbung vortreten, Schenkel und Füße müssen lang und kräftig, die letzteren unbefiedert und gut bespornt, die Zehen endlich lang und dünn sein.

Die Henne (Taf. 13) gleicht, abgesehen von den bekannten Geschlechts-Unterschieden, fast durchweg dem Hahn, eine bedeutsame Abweichung tritt nur im Kamm hervor. Dieser, bei der Henne naturgemäß schwächer, muß möglichst stark aufgesetzt sein, in einem hübschen Bogen aufsteigen und dann nach einer Seite überfallen, um das Gesicht fast oder ganz zu bedecken. Auffallend ist, daß der Kamm der Hennen im Herbst während und nach der Mauser merklicher wie bei anderen Rassen zusammenschrumpft und eine sog. todtte Farbe zeigt, d. h. blaß (graugelb) wird, um erst bei beginnender Legezeit die Größe und schöne rothe Farbe wieder anzunehmen.

**Gefieder und Farbenschläge.** Das Gefieder der Spanier ist reich, doch knapp anliegend. Früher gab es nur schwarze Spanier, dann traten auch weiße auf, und in neuerer Zeit ist es gelungen, blaue zu erzielen, sodaß also drei Farben-Varietäten zu berücksichtigen sind.

#### a) Schwarze Spanier

— Engl.: White faced Spanish, Franz.: Poule Espagnole, Holl.: Spaansch hoen zwart met witte wangen genannt — kamen früher in zwei wohl unterschiedenen Typen vor, da sie in Holland und England in abweichender Form gezüchtet wurden.

1. Die holländischen Spanier (Paper-faced Spanish) waren etwas kleiner, schwächer und kurzbeiniger als die englischen, die Füße waren bleifarbig oder dunkelschieferblau, ihr „Gesicht“ war zwar kleiner, jedoch reiner weiß, glatt, ohne Warzen und Vorstenseberchen, auch entwickelte es sich früher, als das des alten englischen Stammes.

2. Die alten (altmodigen) englischen Spanier (Warty-faced, Coulistflower-faced oder Rough-faced Spanish genannt), kräftiger gebaut und höher stehend als die vorigen, hatten fleischfarbige oder weißlich-bleigraue Füße und ein zwar größeres, aber dickes, warziges — daher der Ausdruck Coulistflower-faced, d. h. Blumenkohl-Gesicht —, fein schwarz befiedertes (behaartes) „Gesicht“, welches infolge seiner Runzeln und Warzen die Augen nur zu oft verdeckte und alte Hähne am Sehen hinderte. Um diesem Uebelstand zu begegnen, importirten (wie auch Wright angiebt) die Engländer wiederholt aus den Niederlanden die dortigen glattgesichtigen (Paper-faced) Spanier, kreuzten die beiden Typen, und so entstanden

3. die heutigen Spanier, an deren Körpertheile die oben angeführten Anforderungen gestellt werden. Bei diesem Farbenschlag besonders verlangt man ein ausgedehntes, glattes, rein weißes „Gesicht“ (s. vor. Seite), in welchem das Ohr als schwarzer Fleck sich abhebt. Kamm und Kinnlappen sind glänzend roth, Augen roth,

Lauf und Zehen dunkelbleifarben bis schwarz (Sporn hell), der Schnabel ist dunkelhornfarben mit heller Spitze und Rändern. Das gesammte Gefieder ist schwarz mit prächtig grünem Schiller, welcher an den Halsfedern des Hahns am kräftigsten zum Ausdruck gelangt.

Bei der Beurtheilung und Prämiiung der schwarzen Spanier kommt es vor Allem auf schöne Figur, auf großes Gesicht und lange Ohrlappen von feinem Gewebe und reinem Milchweiß, ferner auf gut entwickelten, einfachen Kamm, hohe, kräftige, glatte, dunkle Beine, langen Hals, schönes Gefieder und (beim Hahn) gut geformten Sichelschwanz an. Schwach gebaute, kurzbeinige, nicht hoch aufgerichtete Thiere, ferner solche mit zu kleinem, rothfleckigem Gesicht und kurzen Ohrlappen, heller Beinfarbe, braunen oder rothen (wie sie namentlich bei Hähnen öfter vorkommen) oder weißen Federn, Hähne mit schwachem, überfallendem oder kleinem, nicht einfachem Kamm, mit verkümmertem Sichelschwanz, Hennen mit kleinem, stehendem oder nicht einfachem Kamm sind von der Prämiiung auszuschließen. Bemerkt muß hier werden, daß, wenn ein rothes oder rothfleckiges Gesicht bei schwarzen, überhaupt bei den eigentlichen Spaniern als großer Fehler, als „Rassefehler“, zu betrachten ist, dies keinesfalls von einem (durch die Sonnenhitze) röthlich angehauchten Gesicht gilt — ein Punkt, auf den wir weiterhin zu sprechen kommen.

Außer den erwähnten kommen oft genug noch kleinere Mängel und „Schönheitsfehler“ vor. Dahin gehören zu dickes, runzeliges, die Thiere am Sehen hinderndes, bläuliches Gesicht, ferner gelbliche (aus zusammengeklebten Oberhautzellen, oder auch aus feinen Pilzfäden, oder aus eingetrockneten Blut- und Eiterkörperchen bestehende) Schorfe und Schmutzflecke im Gesicht, faltige Ohrlappen, nicht ganz regelmäßig gezackter Kamm, ungleichmäßiger Sattel, schwacher Behang, zu hoch getragener Schwanz, ramponirtes Gefieder.

#### b) Weiße Spanier.

Bezüglich der weißen Spanier, lediglich ein Farbens Schlag der vorigen, gelten die für die Spanier charakteristischen Merkmale. Das Gefieder muß vollständig weiß sein; Schnabel und Füße sind gewöhnlich dunkel, doch sieht man bei uns hellere, grau-fleischfarbige Füße oft und gern. Betreffs der Prämiiung hat man die bei den schwarzen Spaniern in Betracht kommenden Punkte zu berücksichtigen, natürlich mit Ausnahme des von der Färbung Gesagten. Weiße Spanier mit schwarzen Federn oder Spreukeln können selbstverständlich keinen Preis beanspruchen.

Schön sehen übrigens die weißen Spanier nicht aus, das weiße Gefieder im Verein mit dem weißen Gesicht läßt die Hühner etwas uüchtern, fast krankhaft erscheinen, es verträgt sich nicht mit der kühnen, imponirenden Gestalt und Haltung des Spanier-Huhns, und Dettel nennt die Züchtung weißer Spanier geradezu eine Degeneration einer sonst guten und schönen Rasse, die sicher keine Belohnung verdiene.

#### c) Blaue Spanier

bilden einen Farbens Schlag, den man besser als blaugraue oder schiefergraue Spanier (var. *glaucus*) bezeichnen sollte. Er ist eins der neuesten Resultate deutschen Züchter-  
g\*

fließes und erscheint seit wenigen Jahren erst auf unseren Ausstellungen. Daß bei der Herauszüchtung der neuen Spielart Blut rothwangiger Spanier zu Hilfe genommen wurde, wird durch das Roth, welches sich in der Augengegend, resp. im Gesicht noch gern und oft bemerkbar macht, und auch durch die noch nicht so prächtig entwickelten Ohrklappen angedeutet. Immerhin aber ist bereits ein schönes Ziel erreicht, und das jetzt schon Gute wird voraussichtlich noch besser werden, wenn ihnen die Anerkennung gewahrt bleibt. Vielorts, wo man die blauen Spanier noch nicht kennt, gehen die blauen Andalusier unter diesem Namen, man muß sich deshalb bei Angeboten zc. erst vergewissern, ob man es mit weiß- oder mit rothwangigen Hühnern zu thun hat.

Das Gefieder trägt die Farbe der blauen Andalusier, schiefer- oder stahlblau, der Hahn mit dunklerem, sammetglänzendem Hals- und Sattelbehang; die Henne ist gewöhnlich etwas heller, blaß blaugrau, die Federn bei schönen Exemplaren dunkler gesäumt. Kamm und Kinnlappen sind wie bei den vorigen schön roth, Gesicht und Ohrklappen weiß, Augen gelbbraun (wie bei den Andalusiern), Füße und Zehen grau, Sporn und Nägel weißlich, der Schnabel ist grauschwarz mit heller Spitze. — Bei der Prämiiung entscheiden die für die Spanier überhaupt geltenden, oben angegebenen Punkte, außerdem ist natürlich auf reinfarbiges Gefieder zu sehen.

Hin und wieder fallen von blauen Spaniern Silbersecken-Spanier, welche in der Färbung den Silbersecken-Andalusiern (s. dort) gleichen. Herr H. Ortlepp in Magdeburg hat sie schon mehrfach gezogen.

**Werth und Eigenschaften** der Spanier. Die Spanier haben seiner Zeit auch einmal die Ehre genossen, als das Wirthschaftshuhn, als das Zukunftshuhn für den deutschen Landwirth angepriesen, zum Theil auch angesehen zu werden; allein es dauerte nicht lange, so war der schöne Traum zerronnen, und wenngleich das Spanierhuhn treffliche Eigenschaften entwickelte, so zeigte es doch auch schlimme Seiten und durch diese wurden jene verbunkelt: man merkte nur zu bald, daß man sich geirrt hatte, die in mehrfacher Hinsicht so beachtenswerthe Rasse konnte dem Landmann fürderhin nicht mehr als die für ihn geeignetste empfohlen werden. Und seit jener Zeit hat sich der wirthschaftliche Werth der Spanier, d. h. der rafferein gezüchteten, wohl schwerlich gehoben, er ist eher zurückgegangen, weil man diese Hühner auf Erzielung besonderer Eigenthümlichkeiten hin züchtete, wodurch sie dem Schicksal manch' anderen Sport- oder Rassehuhns verfielen.

Die wirthschaftlichen Vorzüge der Spanier bestehen in der ausgiebigen Eierproduktion und darin, daß sie auch in beschränkten Räumlichkeiten gehalten werden können und gut legen; den Mangel an Brutlust kann man nicht so ohne weiteres und für alle Fälle als einen Vorzug betrachten. Daß die Spanier als Eierleger eine hervorragende Stelle einnehmen, wird Niemand bestreiten. Diese Eigenschaft tritt besonders hervor, wenn man außer der Zahl, auch die Größe resp. Schwere der schönen weißen, wohlgeschmeckenden Eier berücksichtigt und das Gesamtgewicht der von einer Spanierhenne in einem Jahre, bezw. einem anderen Zeitraum gelegten Eier mit demjenigen der z. B. von einer Hamburger Henne gelieferten vergleicht. Die Zahl der Eier hängt von dem Klima der betreffenden Gegend ab. Fangen die Spanier über-

haupt etwas spät zu legen an (Februar, ja März), so fällt dies bei spätem oder kaltem Frühjahr umsomehr auf, und da sie auch ziemlich früh aufhören, so ist ihre Legeperiode von verhältnißmäßig kurzer Dauer. Allein während derselben legen sie fast ununterbrochen, sodaß man wohl auf 120 Stück, unter günstigen Verhältnissen auf 130—140, ausnahmsweise bis zu 168 und 172 (H. Petermann) rechnen kann, und bereits 100 Stück sind nicht zu verachten, denn sie entsprechen etwa 150—160 der gewöhnlichen kleinen Eier, mit denen namentlich die Bewohner größerer Städte beglückt werden. Das Gewicht der Eier schwankt zwischen 60 und 70 oder 80 g; auf das Pfund gehen 7 Stück (die kleine halbe Mandel); daneben kommen verhältnißmäßig nicht selten schwerere vor, von 85, 87 und 90 g, ja ausnahmsweise von 102 g Gewicht, „die in der Regel zwei Dotter enthalten, mithin schon einen krankhaften Zustand des Eierstocks verrathen und zur Brut untauglich sind“. Zu den Winterlegern kann, aus der schon angegebenen Ursache, das Spanierhuhn selbstverständlich nicht gezählt werden. Daß es seine Legeperiode hindurch fast ununterbrochen Eier liefert, liegt in der Eigenschaft des Nichtbrütens begründet. Für die Zwecke der Eiergewinnung ist dies natürlich von hohem Belang; Landwirthe jedoch, welche gewöhnlich verlangen, daß eine oder einige ihrer Hennen auch brüten und führen, da sie nicht gern besondere Glücken anschaffen und füttern möchten, werden sich schon deshalb mit den Spaniern nicht befreunden können. — Ein Vorzug der letzteren besteht noch darin, daß sie keine großen Forderungen hinsichtlich ihres Aufenthaltsortes stellen, sie fühlen sich auch bei beschränkteren Raumverhältnissen wohl (obgleich sie dann etwas weniger legen als bei freiem Auslauf) und eignen sich deshalb für die Zwecke des städtischen Geflügelzüchters, zumal sie auch bezüglich des Futters keine erheblichen Ansprüche machen; sie nehmen jedes Futter an und verlangen pro Stück 80—100 g Kornfutter (Gerste) täglich. Dagegen können sie nicht als gute Fleischhühner gelten, da das Fleisch zu trocken ansieht; als Masthuhn empfiehlt sich deshalb die Spanier-Rasse auch nicht; gute Fleischhühner dagegen erzielt die Kreuzung von Laskche mit Spaniern.

Würden die geschilderten Vorzüge des Spanierhuhns nicht von Bedingungen abhängen, würden neben den empfehlenden nicht auch schlimme Eigenschaften hervortreten, so müßte dasselbe als gutes Wirthschaftshuhn gelten. Dem steht aber vor Allem die große Empfindlichkeit gegen die Einflüsse unseres rauhen Klima, der Kälte und Nässe, entgegen, und diese trägt auch in erster Reihe die Schuld daran, daß die Spanier dem Landmann nicht als Hofhühner empfohlen werden können. Liegt eine Gegend allerdings geschützt vor kalten Winden, herrscht dort überhaupt ein minder strenges Klima und steht den Hühnern zudem ein warmer Stall zur Verfügung, so gedeihen sie wohl besser als anderswo, immerhin aber hat man sie namentlich vor schnellem Temperaturwechsel zu hüten, da sie sonst zu leicht Schnupfen und noch gefährlichere Krankheiten bekommen; schon bei einigen Grad Kälte erfrieren ihnen die prächtigen Rämme und in strengerem Winter wohl gar die Behen. Auch während der Mauser dürfen sie nicht vernachlässigt, sie müssen namentlich vor Nässe geschützt und gut gefüttert werden.

Die Jungen verlangen ebenfalls eine aufmerksame Behandlung und brauchen,

wegen ihres sich eigenthümlich lange hinziehenden Befiederns, vor Allem eine gute, lange führende Glucke. Sie schlüpfen übrigens gut aus, wachsen auch schnell heran, allein da sie so ungemein langsam sich befiedern — bei den Hennen geht es noch, aber die Hähne laufen geradezu monatelang herum, ehe sie durch ein vollständiges Federkleid geschützt sind —, so leiden sie auf dieser Stufe sehr durch ungünstige Witterung, und daher gehen bei nicht sorgfältiger Behandlung und Wartung verhältnißmäßig viele Zunge ein. Hauptsache ist, daß man sie vor Kälte schützt; nasse Sommer stehen der Aufzucht der Rüden feindlich gegenüber. Damit sie sich gut befiedern und entwickeln können, darf man nicht zu spät brüten lassen, doch auch nicht früher als Mitte April. Kräftige, gesunde junge Hennen legen mit 7, ja schon mit 6 Monaten die ersten Eier.

Die Rüden der schwarzen Spanier lassen — abgesehen natürlich von der Figur — nach dem Auschlüpfen kaum auf Spanier schließen, da sie eigenthümlich bunt erscheinen; Kopf und Oberseite sind mit schwarzem, Kehle und Brust und zuweilen auch etwas auf den Flügeln mit weißlichem Flaum bedeckt. Das Geschlechtsein überträgt sich mitunter auf das erste Federkleid; bereits Brent macht darauf aufmerksam, daß die jungen Sparier gelegentlich an ihren ersten wahren Federn eine Zeitlang weiße Spitzen haben. Die Geschlechter vermag man sehr bald, nicht lange nach dem Auskommen, nach der Entwicklung des Kammes zu unterscheiden, welche bei den Hähnen rascher vorwärts geht als bei den Hühnchen. Außerdem trähnen die ersteren schon in frühem Alter. Es ist merkwürdig: nach der einen Richtung hin (Größe, Kamm, Stimme) ungewöhnlich rasche, nach der anderen (Befiederung) auffallend langsame Entwicklung. Die Bildung des weißen Gesichts verläuft bei den Hähnen gleichfalls schneller als bei den Hennen. Wenn bei den ersteren schon im Herbst ein mehr oder weniger prächtiger Kamm und dazu ein mehr oder minder ausgedehntes weißes „Gesicht“ anliegt, was von den Thieren erwartet werden darf, ist bei den Hennen der Kamm noch klein, und das Gesicht erscheint erst als gelblichweißer Kreis angedeutet. Darwin erwähnt, daß bei der holländischen Form des Spanischen Huhns die weißen Ohrklappen sich zeitiger entwickeln als bei den (in England damals) gewöhnlichen Spaniern. Zunächst ist das Gesicht bläulich, doch allmählich wird es heller und dann schneeweiß. Wenn ein junger Hahn im Spätherbst noch kein Weiß angelegt, sondern noch ein rothes Gesicht hat, so kann er natürlich nicht als Spanier gelten und zur nächstjährigen Zucht bestimmt werden. Ebenso sind junge Hähne mit Roth oder zu viel Federn im Gesicht und über den Augen aus dem Stamm zu entfernen; das Roth über den Augen, was vielfach als nichtsagend betrachtet wird, verliert sich später nicht, im Gegentheil, es gesellen sich in der Regel dazu noch rothe Flecke im Gesicht. — Von jungen Hähnen im Alter von 5 bis 6 Monaten wiegen, ungemästet, die besten ca. 4, gleichalterige Hennen 3 Pfund.

Zur Zucht lese man Hähne mit starkem, breit aufgesetztem, ebenmäßig schön entwickeltem, hohem Kamm aus, doch sei dieser keinesfalls so groß, daß er nicht aufrecht getragen werden kann und deshalb überhängt. Bei der Auswahl der Hennen muß man ebenfalls auf Stärke des Kammes sehen und solche zur Zucht bestimmen, deren Kämme stark aufgesetzt sind, in einem hübschen Bogen aufsteigen und dann sich



auf die Seite legen. Um ein umfangreiches, doch nicht dickes, runzeliges Gesicht zu erzielen, empfiehlt es sich, einen glattgesichtigen Hahn zu rauhgesichtigen Hennen zu geben; umgekehrte Zusammenstellung ist weniger anzurathen, ein Hahn mit runzeligem Gesicht kann überhaupt nur einige Jahre zur Zucht benutzt werden, da das erstere das Auge überwuchert, sodaß dessen Sehkraft beeinträchtigt wird oder ganz verloren geht.

Zwei Punkte wurden bereits oben erwähnt: daß die Spanier zuweilen röthliches Gesicht erhalten und daß sich im Gefieder der schwarzen mit zunehmendem Alter nicht selten weiße Federn zeigen. Manchem Züchter kommt es ungelegen, wenn nach der Mauser z. B. an den Flügeln einige weiße Stellen im Gefieder entstehen und diese mit zunehmendem Alter sich womöglich vergrößern, zuweilen so weit, daß die Hühner gänzlich scheckig, ja weiß werden. Ähnliches läßt sich ja auch bei anderen schwarzen Hühnern und auch bei schwarzen Enten, wie der Smaragd-Ente, beobachten. Wenngleich die betreffenden Vögel als Ausstellungsgesflügel ihre Bedeutung verloren haben, so können sie doch recht gut dem Zuchtstamm einverleibt bleiben; sie züchten ebenso gut schwarze Junge wie die schwarz gebliebenen. Dagegen darf man Spanier, welche das bekannte Braunroth oder Goldroth an den Federn, insbesondere die Hähne an den Behangfedern und Flügeldecken bilden lassen, nicht zur Zucht verwenden, da dieses Roth ein Rückschlag in die ursprüngliche Färbung (Bankiva) ist und mit der Zeit an Ausbreitung nur gewinnt; und Wright hält es für gar nicht so schwierig, unter Auswahl der betreffenden Thiere rothe Spanier zu züchten. „Will man Spanierhähne zu Kapaunen verstümmeln, so erzielt man ein herrliches, mit Metallganz voll gefülltes Gefieder“ (Petermann). Betreffs der weißen Gesichter der Spanier (sowie der weißen Ohrappen der Hamburger, Laßche-, Minorca-Hähne u.) ist bekannt, daß dieselben durch die Einwirkung der Sonnenhitze röthlich angehaucht werden. Ein solches Gesicht darf man keinesfalls mit einem rothfleckigen oder rothen auf gleiche Stufe stellen und es als einen schlimmen Rassenfehler betrachten. Ein Hahn, welcher bereits im Winter röthliches Gesicht oder rothe Flecken in demselben zeigt, wird diese Eigenheit — welche als Rückschlag oder als Erbfehler anzusehen ist — im Sommer vergrößern und muß von vornherein als fehlerhaft erklärt werden; dagegen ist jener rothe Schein oder Hauch nur durch Einwirkung von außen, durch Einfluß der Sonnenstrahlen hervorgebracht, somit höchstens als Schönheitsfehler zu bezeichnen. Herr H. Marten macht mit Recht auf diesen Umstand aufmerksam, und er schreibt zugleich über die Behandlung derartiger werthvoller Ausstellungsthiere: Durch gänzlich Verhüten der Einwirkung der Sonne kann man das Rothwerden der Ohrappen (Gesicht) verhindern, außerdem muß aber auch alles hitzige Futter vermieden werden. Weichfutter und viel Grünes sind hier die besten Mittel. Tägliches Waschen mit kalter Sahne oder Milch (auch kaltes Wasser ist schon gut) ist besonders bei den Spaniern von bestem Erfolg. Im Winter dagegen sind Wärme, d. h. nicht Hitze, und Waschungen mit lauwarmen Milch, Verabreichung von warmem Weichfutter mit Fleisch, Einreiben der Kämme mit Glycerin oder feinem Oel, Entziehen des Lichts (außer bei der Fütterung) von großem Werth. Daß Vögel, welche Roth über den Augen, rothe Flecken, bezw. zu viel Federn im

Geficht haben, nicht zur Zucht eingestellt werden dürfen, wurde bereits auf vorboriger Seite vermerkt. Auch hüte man sich, Spanier mit zu langen Beinen zu verwenden, da letztere, wie R. Dettel betont, in kurzer Zeit steif und unbrauchbar werden.

Aus all' dem Gesagten folgt, daß wir in dem Spanierhuhn ein Luxus- oder Rassenhuhn, und zwar eins der prächtigsten von allem Schaugeflügel haben, als solches aber kann es kein Nutz- oder Wirthschaftshuhn sein, zumal dem schon die Weichlichkeit, die große Empfindlichkeit gegen unser Klima widerstrebt. Vereine, welche in vorurtheilsfreier Weise diesbezügliche Versuche durch Vertheilung von Bruteiern u. unter landwirthschaftliche Züchter unternommen, haben sich davon — man vergleiche z. B. den 11. Jahresbericht des Bayerischen Vereins für Geflügelzucht in München („Geflügelhof“ 1882, S. 53) — wohl überzeugen müssen. Für mildes, trocknes Klima eignet es sich zwar, allein wieviel derartige Gegenden haben wir in Deutschland, und muß ein Wirthschaftshuhn nicht auch unter anderen Verhältnissen gedeihen? Wer „spanische Gestalten“ auf seinem Wirthschaftshofe sehen will, der hat in den härteren, nützlicheren, rothwangigen blauen und schwarzen Andalusiern (Minorka) und den Vergischen Schlotterkämmen empfehlenswerthe Hühner. Auch zur Kreuzung mit unserem Landhuhn, resp. zur Blutauffrischung desselben eignen sich die letzteren weit mehr als die eigentlichen Spanier. Die Kreuzungen von Spaniern mit Cochin oder Brahma, Houdan oder Crève-cœur sehen zwar nicht gerade hübsch aus, doch sind sie als Lege- und Fleischhühner, erstere auch als Mütter nicht zu verachten, die letzteren beiden Kreuzungen erweisen sich aber auch als weichlich; als empfehlenswerthe Kreuzung habe ich die von Spanier mit Laßdche kennen gelernt, da sie gute Lege- und Fleischhühner giebt und auch hübsche Gestalten daraus hervorgehen, ebenso ist die mit (glattheinigen) Langschans und Dorkings anzurathen. Die Kreuzung von Spanierhahn mit Malayenhenne hat ein großes, schwarzes, nutzbares Huhn gezeitigt, welchem man in England sogar einen besonderen Namen: Columbian, Columbia-Huhn, gegeben hat; es liefert einen saftigen, schweren Braten und soll viele außerordentlich große Eier legen.

Anmerkung. Wie Herr James C. Pyell in Dundee (Schottland) im vorigen Jahrgang des „Live Stock Journal“ mittheilte, ist er in Gemeinschaft mit einem anderen Züchter bestrebt, schwarze Spanier-Bantam (durch Kreuzung von Spanier-Hahn mit schwarzer Bantam-Henne, und umgekehrt) zu erzielen. Ob etwas Hübsches dabei herauskommen wird?

#### 17. Andalusier (Rothwangige Spanier).

Als rothgesichtige oder rothwangige Spanier sind einige Hühner anzuführen, welche, obwohl sie in etwas von den vorigen abweichen, so entschieden den Typus der Spanischen Rasse zur Schau tragen, daß sie als nächste Verwandte der eigentlichen Spanier betrachtet und diesen angereicht werden müssen. Man hat ihnen, je nach der Farbe, verschiedene Namen: Minorkas, Andalusier, Ankonas, gegeben; allein da sie alle ein gemeinsames Kennzeichen — das rothe Gesicht — haben und durch dieses sich von den eigentlichen Spaniern unterscheiden, so darf man sie als Farbenschlüge einer und derselben Rasse behandeln und dieser der Einfachheit wegen die Bezeichnung: Andalusier (*Gallus domesticus andalusianus*) beilegen. Als Farben-

schläge wären dann zu berücksichtigen: Schwarze Andalusier (Minorkas), weiße Andalusier (Minorkas), blaue Andalusier, gesperberte oder Ruckels-Andalusier (Antonas). Wenngleich die Andalusier mit den Spaniern im Körperbau ziemlich übereinstimmen, so seien die Merkmale noch besonders hervorgehoben.

**Gestalt und Körperbau.** Der Körper ist gestreckt, aber kräftig, am stärksten bei den schwarzen, schlanker bei den gesperberten Andalusiern, wonach sich auch das Gewicht richtet; die Haltung ist aufrecht, Bewegung und Wesen lebhaft und gesellig, die ganze Erscheinung stolz und stattlich. Die Größe entspricht etwa der der Spanier.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen breiten, ziemlich langen und hohen Kopf, einfachen, sehr großen und hohen, aufrecht stehenden, unten stark aufgesetzten, oben schön gebogenen, tief und regelmäßig gezackten Kamm, ziemlich kurzen, kräftigen, etwas gebogenen Schnabel, großes, lebhaftes Auge, großes, glattes, federfreies, tief karminrothes (nicht weißschimmeliges!) Gesicht, länglichrunde (nicht zu lang gezogene!), reinweiße, faltlose Ohrscheiben, schön rothe, dünne, lang herabhängende, unten gut abgerundete Kinnlappen, langen (bei den Minorkas kürzeren und gedrungenen), hoch getragenen, mit schönem Behang versehenen Hals, walzenförmigen, schlanken, doch kräftigen Rumpf, ziemlich breiten, runden, nach dem Schwanz hin etwas abfallenden Rücken, federreichen Sattelbehang, gut entwickelte, anschließende Flügel, hoch getragenen, vollen, mit schönen langen und breiten Sicheln geschmückten Schwanz, breite, volle, hübsch gewölbte, hoch getragene Brust, kräftige (bei den Minorkas etwas kürzere) Schenkel, hohe, kräftige Läufe mit derbem Sporn, vier mäßig lange, starke Behen.

Die Henne hat Kamm und Kinnlappen wie die Spanierhennen (s. dort); im Uebrigen gleicht sie — abgesehen von den bekannten Geschlechts-Unterschieden — im Körperbau dem Hahn.

**Gefieder und Färbenschläge.** Das reiche, knapp anliegende Gefieder tritt in vier Hauptfärbungen auf, in Schwarz, Weiß, Blaugrau und Gesperbert. Wir lassen die betreffenden vier Schläge nach ihrem muthmaßlichen Alter hier folgen.

#### a) Schwarze Andalusier oder Minorkas.

Die schwarzen Andalusier — Engl.: *Minorcas*; Fr.: *Minorques* —, welche man vielfach schlechtweg Minorkas, hier und da auch Tscherkessen nennt, unterscheiden sich von den schwarzen Spaniern (außer durch das rothe Gesicht) durch in der Regel mächtiger entwickelten Kamm, etwas kürzere, kräftigere Schenkel, massigere, martige Körperformen und dementsprechend größeres Gewicht (Hahn 6—9, Henne 5—7 Pfd.); sie bilden überhaupt den stärksten, schwersten Schlag der Spanischen Rasse und ähneln den schwarzen Bergischen Schlotterkämmen, wie ich bereits dort hervorgehoben, so, daß schließlich beide auf ein und dasselbe Huhn hinauskommen. Daher gelten auch bei der Beurtheilung der schwarzen Andalusier die für die Prämierung der Schlotterkämme in Betracht kommenden Punkte. Vor Allem sind zu verlangen: Große, massige, aufrechte Figur, gerundete Körperformen, breite, vorgetragene Brust, großer, einfacher, beim Hahn aufrechtstehender, bei der Henne umliegender Kamm, rothes,

glattes, fleckenloses Gesicht, schön markirte, reinweiße, ovale Ohrappen, tiefschwarzes, metallisches Gefieder, voll entwickelter Schwanz, kräftige, dunkelbleifarbigte Füße und Schnabel. Häufig aber erscheinen die Minorkas als zu schlanke, dünne Gestalten, mit zu geringem Kamm, Weiß im Gesicht, kurzem Schwanz; manchmal auch dehnt sich das Roth des Gesichts zu sehr aus und bildet Flecke auf den weißen Ohrappen; schöne, tadellose Minorkastämme gehören immer noch zu den Seltenheiten, gereichen aber jeder Ausstellung zur Zierde. — Ueber die Abstammung unserer jetzigen schwarzen Andalusier (Minorkas) dürften vielleicht, wie schon vorn erwähnt, kaum noch Zweifel herrschen: das weißfleckige Gesicht und die oft zu lang gezogenen, weißen Ohrappen deuten mit ziemlicher Sicherheit darauf hin, daß die Hühner von schwarzen Spaniern gefallen sind, gleichviel, ob als Rückschläge in die ursprünglichste, rothgesichtige Form oder — wie Weber annimmt — durch Kreuzung von schwarzen Spaniern mit Landhühnern (?). Ob die schwarzen Andalusier wirklich, wie Wright's Gewährsmann Leworthy in Barnstaple (Devon) glaubt, vordem von der spanischen Mittelmeer-Insel Minorca nach dem Westen, resp. Südwesten Englands (Somerset, Devon), wo diese Hühner nun schon seit Jahrzehnten gezüchtet worden sein sollen, gebracht wurden, bleibe dahingestellt; daß bei der Namensgebung, wie so oft in der Geflügelzucht, mit Willkür verfahren worden, geht aus dem Umstand hervor, daß man die schwarzen Andalusier sogar „Tischerleser“ getauft hat.

**Werth und Eigenschaften.** Haben wir in den weißwangigen Spaniern ein prächtiges Sport- oder „Rassehuhn“, so gehören die schwarzen Andalusier — abgesehen davon, daß sie auch ein imponirendes Schaugeflügel bilden — zu den empfehlenswertheften Wirthschaftshühnern. Sie legen viele und große, 60—75, ja bis 85 g wiegende, z. Th. noch etwas schwerere weiße Eier; einzelne Hennen liefern unter günstigen Umständen bis 200 Stück im Jahre. Da sie zudem — was für unsere Verhältnisse sehr wichtig ist — weit abgehärteter als die Spanier sind, so fangen sie zeitig an zu legen; junge, kräftige Frühbrut-Hennen beginnen, wie Herr R. Petermann wiederholt beobachtet, oft schon im Herbst, mit 4½ Monaten, und legen fast den ganzen Winter. Infolge des kräftigen Körperbaues sind sie fleischiger und liefern sie einen guten Braten. Die Rücken sind kräftig und, weil sie sich schnell befiedern, keineswegs so empfindlich als die der Spanier; die Aufzucht geht ohne Schwierigkeit von statten; am kräftigsten und schönsten werden Frühzuchten (März-, April-, spätestens Maibrut). Die Minorkas eignen sich somit nicht nur für den Züchter auf dem Lande, sondern auch, da sie in engem Raume gedeihen und ihre Farbe sie nicht schmutzig erscheinen läßt wie helle Hühner, für städtische Liebhaber; immerhin aber erweisen sie sich bei freiem Auslauf wirthschaftlich nützlicher als im beschränkten Raum. Verschwiegen darf allerdings nicht werden, daß auf freiliegenden ländlichen Grundstücken in strengen Wintern die schönen Kammzacken durch Frost verunziert werden, welchem Uebelstand jedoch auch, und oft in höherem Maße, die Italiener und andere hochlämmige Rassen ausgesetzt sind. Wie die Spanier, zeigen auch die Minorkas höchst selten Brutlust, und diese hält dann auch nicht nach, man verwende also Hennen dieser Rasse nicht als Glucken. Wie lasse man Blutwechsel außer Acht. Schließlich bieten die Minorkas ein prächtiges Material zur Kreuzung

mit unserem Landhuhn behufs Blutauffrischung desselben; auch zur Kreuzung mit Italienern empfehlen sie sich.

#### b) Weiße Andalusier oder Minorcas

bilden nur einen Farbenschlagn der vorigen und stehen zu diesen in demselben Verhältniß wie die weißen Spanier zu den schwarzen. Sie machen jedoch einen weit hübscheren Eindruck als die weißen Spanier, weil sie kräftiger gebaut sind und weil das rothe Gesicht vortheilhaft von dem weißen Gefieder sich abhebt. Gewisse Aehnlichkeit haben sie mit den weißen Italienern, nur daß diese etwas kleiner und schlanter erscheinen, gelbe Füße und Schnabel besitzen.

Ueber die Färbung ist wenig zu sagen: man verlangt reinweißes Gefieder, ohne gelben oder röthlichen Schein oder schwarze Sprengel, rothen Kamm, rothes Gesicht und ebensolche Kinnlappen, reinweiße Ohrscheiben, hellfleischfarbige (weiße) Füße und Schnabel; im Uebrigen werden an sie die gleichen Anforderungen wie an die schwarzen Andalusier gestellt. Kaum weichlicher als diese, gelten sie als gute Lege- und nicht zu verachtende Fleischhühner; doch werden sie noch viel zu wenig gezüchtet, als daß ihnen schon eine besondere Bedeutung beizulegen wäre.

#### c) Blaue Andalusier

bilden eine Zierde des Hühnerhofes, und dem hübschen Aeußeren, im Verein mit großer Nützbarkeit, haben sie es zu danken, daß ihr Züchterkreis sich immer mehr erweitert.

In den beiden vorgenannten Schlägen, bezw. in den schwarzen und weißen Spaniern haben wir jedenfalls die Stammeltern des blauen Andalusierhuhns vor uns; die Belege für diese Ansicht wird jeder Andalusier-Züchter schon gefunden haben: nicht nur, daß fast bei jeder Brut, zum Leidwesen des letzteren, Rückschläge in die Stammfarben, Schwarz und Weiß, auftreten, es zeigen sich auch immer wieder die alten Erbfehler, Weiß (Schimmel) im Gesicht und helle Beine statt graublaue. Somit dürfen wir die blauen Andalusier als ein in neuerer Zeit durch Verpaarung von schwarzen und weißen Andalusiern, bezw. Spaniern erzielltes und noch nicht constant weiter züchtendes Kreuzungsprodukt ansehen.

Es erscheint daher auffallend, wenn der oben genannte englische Züchter Leworthy an Wright — welcher letzterer übrigens der von uns eben geäußerten Ansicht ist — die Mittheilung macht, daß er seit Januar 1856 dergleichen Hühner gehabt habe und daß er wisse, wie aus Andalusien deren eingeführt wurden; er erhielt seinen ersten Stamm von einem Importeur fremden Geflügels in Portsmouth, Richardson, welcher ihn von einem spanischen Schiffer gekauft haben wollte; diese Hühner seien dann, da die eingeführten Hennen kleine aufrechtstehende Kämme hatten, mit weißgesichtigen Spaniern gekreuzt worden. Bald wurden die blauen Andalusier ein Lieblingshuhn der Engländer, so daß L. Wright schon im Jahre 1867 sagen konnte: „Diese Abart der Spanier (Andalusians) erhielt von Jahr zu Jahr mehr Bewunderer, und es scheint bereits, als ob man sie zu einer besonderen Rasse heranziehen wolle.“ Wie eifrig man dies Ziel zu erreichen strebte, davon liefert dann Wright in seinem Poultry-Book durch Bild und Wort den besten Beweis. In Deutschland sind diese Hühner noch nicht lange bekannt. Lichtenstein und Winkler, die Herausgeber der „Veredelten Hühnerzucht“ (1857) kennen sie noch nicht; A. Drechsler (1857) beschreibt nur weißwangige und rothwangige Spanische Hühner; E. Köppler (1859) erwähnt zwar „blaue oder graue oder schieferfarbene“ Andalusische Hühner, jedoch nur insoweit, als er angiebt, in England käme

diese Varietät des Spanischen Huhns vor; Freiherr v. Desele (1865) verzeichnet nur den Namen „Andalusier“ als eine besondere „Benennung“ für Spanier. Auf deutschen Ausstellungen erschienen sie zuerst vor etwa 12 Jahren.

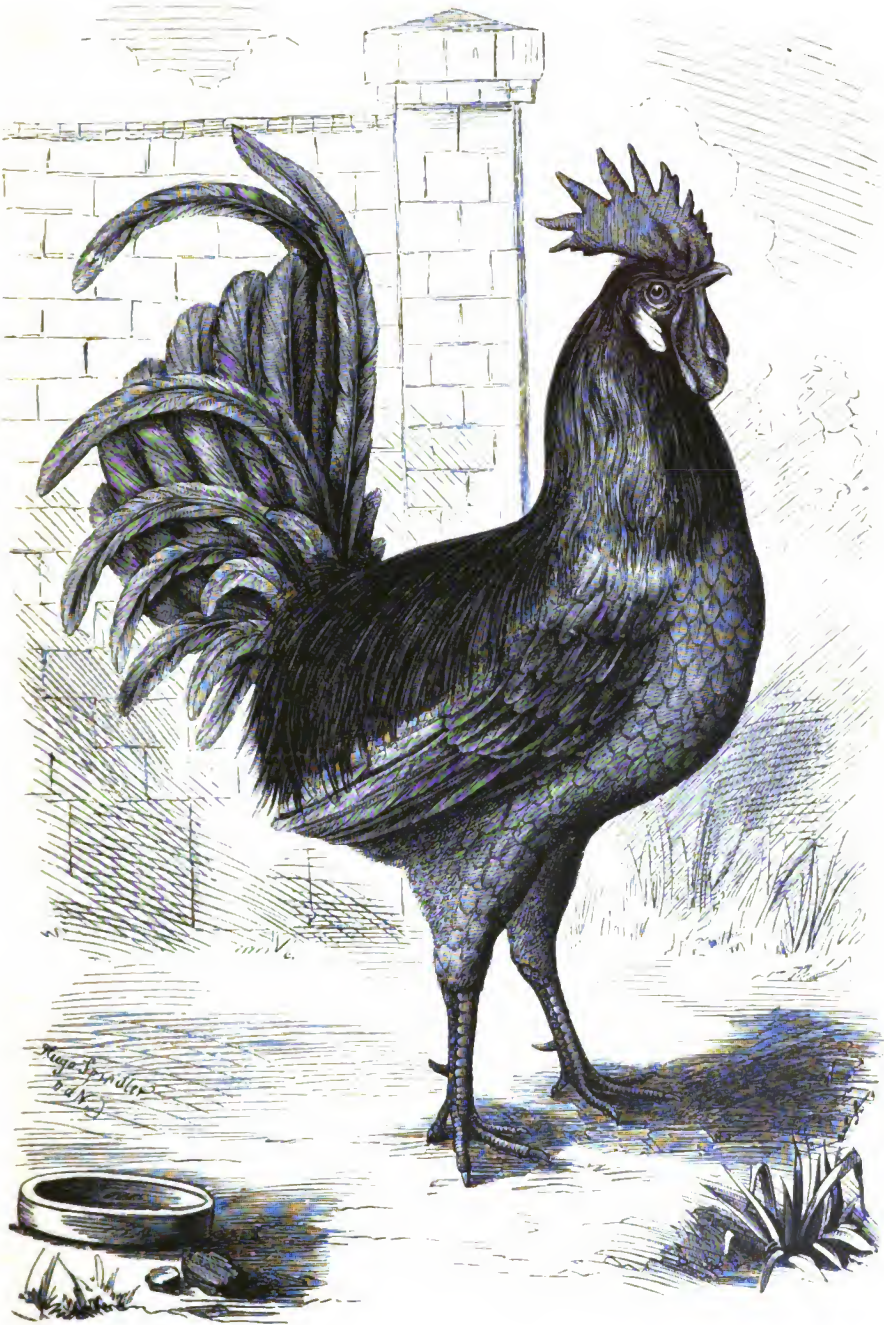
Die blauen Andalusier (Taf. 14, 15) nähern sich in der Gestalt wieder mehr dem eigentlichen Spanier-Typus, sie sind also etwas schwächer und schlanker, fast möchte ich sagen: zierlicher, als ihre schwarzen und weißen rothwangigen Verwandten; daher beträgt auch ihr Gewicht etwas weniger als das der letzteren, der Hahn wiegt ca.  $6\frac{1}{2}$ , die Henne etwa 5 Pfd. In Haltung und Bewegung zeigen sie ganz die Eleganz der Spanier; auch bezüglich der Körperteile — abgesehen vom rothen Gesicht, dem mehr ausgeprägten Kamm und den schön ovalen, rein porzellanweißen Ohrscheiben — entsprechen sie diesen.

Eine besondere Berücksichtigung verdient die Färbung der blauen Andalusier. Die Grundfarbe darf weder zu hell, noch zu dunkel sein, die richtige Mitte trifft das ansprechende Stahlblau (Weber sagt: schieferblau, wie nicht ganz reife Zwetschen); dazu hat der Hahn Hals- und Sattelbehang von tiefem, gesättigtem, sammet- oder dunkelpurpur-glänzendem Schwarzblau und fein gesäumte Brustfedern; die Henne ist etwas heller, blaß taubenblau, die einzelnen Federn dunkel gesäumt. Kamm, Gesicht und Kinnlappen sind kräftig roth, Ohrlappen porzellanweiß, Augen gelbbraun, Schnabel grau (mit heller Spitze), Läufe und Behen blaugrau, Nägel und Sporn hell.

Bei der Beurtheilung der blauen Andalusier kommt es in erster Linie auf schöne, ebenmäßige Figur mit hoch getragener Brust, stolze, elegante Haltung, großen, aufrechten, regelmäßig und tief gezahnten Kamm, rothes Gesicht (kein weißfleckiges!) reinweiße (nicht rothe!) ovale Ohrscheiben, blaugraue Beine und grauen Schnabel, voll entwickelten Schwanz und reines Gefieder an. Leider bleibt es in dem einen oder anderen Punkte nur zu häufig beim Wunsch: weißfleckiges Gesicht, helle Beine, zu helle, vielfach variirende Gefiederfarbe, bräunliche Deckfedern, rother oder gelber Hals- und Sattelbehang (Rückschläge in die ursprüngliche Färbung des Haushuhns) zeigen sich nur zu häufig zum großen Leidwesen des Züchters und Liebhabers, bezw. Preisrichters. Die Erzielung eines schön stahlblauen Gefieders bietet dem Züchter nicht geringe Schwierigkeit; denn trotz bester Zusammensetzung des Zuchtstammes — feine blaue Henne mit dunkel behangenem Hahn —, trotz aller Fürsorge kommen doch immer wieder Rückschläge nach Schwarz und Weiß vor, oder die Nachzucht erhält zu hellen Ton in der Grundfarbe, bei den Fähen stellen sich röthliche oder rothe Federn in den Behängen ein u. dgl. Dies darf nicht Wunder nehmen, da ja die blaugraue Farbe in dem ursprünglichen Gefieder des Huhns nicht vorhanden — gerade umgekehrt, wie bei der Taube —, sondern erst durch künstliche Zuchtwahl hervorgebracht worden ist. Am besten thut man, wenn man zwei Zuchtstämme hält, wodurch Gelegenheit geboten wird, die Thiere ihren Eigenheiten entsprechend zu verwenden, etwaige Verschiedenheiten auszugleichen und leichter Blutauffrischung zu bewirken. Sollten die Nachkommen eines Zuchtstammes mehr und mehr heller werden, so ist es geboten, einen schwarzen Andalusier einmal in denselben einzustellen.

All' dieser Schwierigkeiten ungeachtet, erweitert sich, wie bereits erwähnt, der Kreis der Züchter blauer Andalusier immer mehr, namentlich im nördlichen Deutsch-

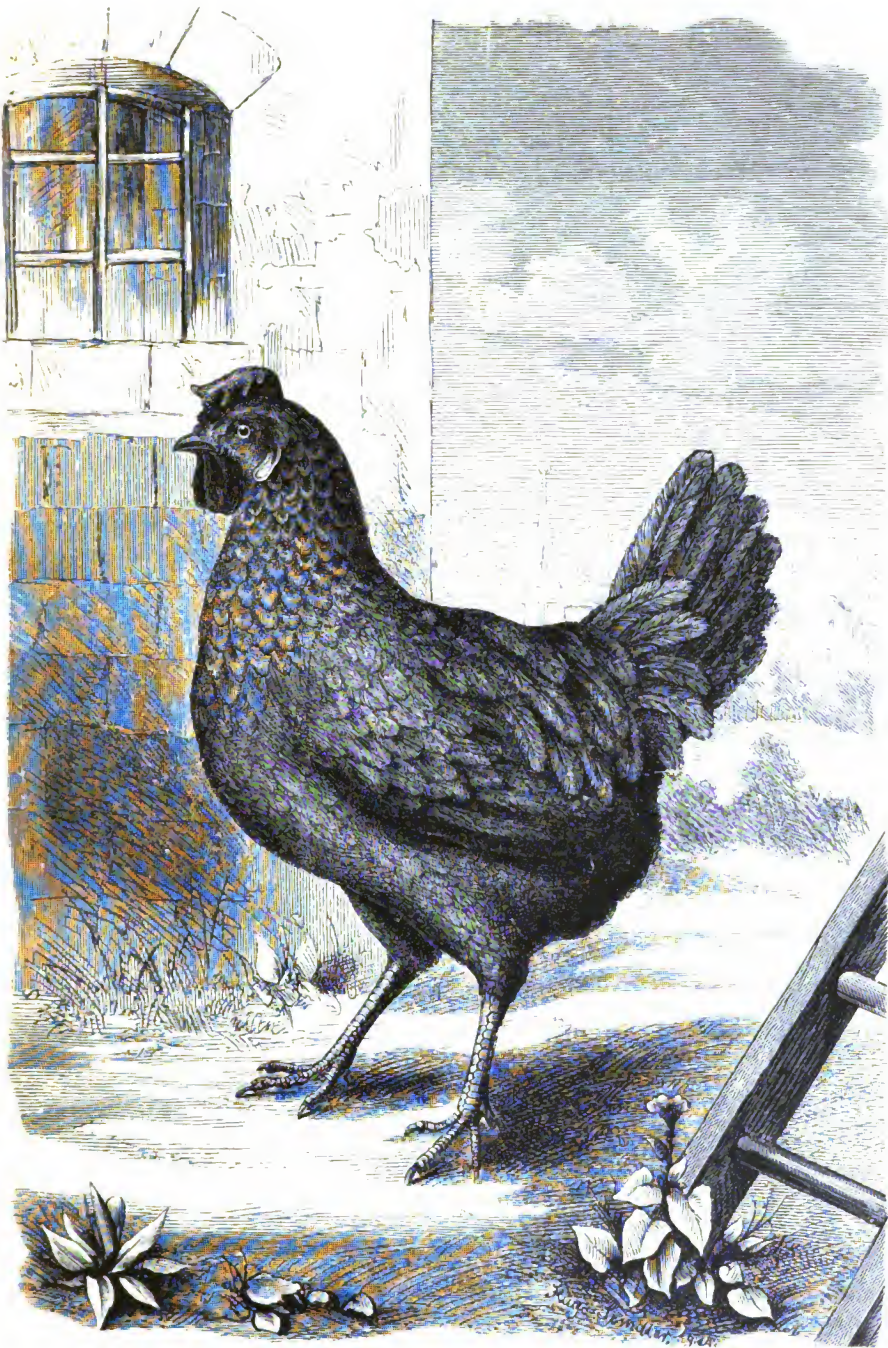




Andalusier, Hahn (jung).







Andalusier, Henne.



land, weil die letzteren nicht nur hübsche, sondern auch höchst nutzbare Hühner sind. Sie gleichen in dieser Beziehung den Minoras: sie sind als fleißige Leger von großen Eiern hoch geschätzt, sind hart, die Rücken befiedern sich schnell und zeichnen sich durch Frühreife aus, die jungen Hennen beginnen gewöhnlich im Alter von 5—6 Monaten mit dem Legen; in England sind sie als Legehühner außerordentlich geschätzt; hinsichtlich des Fleischwerthes stehen sie den Minoras und anderen Rassen nach. Jedenfalls verdienen die blauen Andalusier unsere vollste Beachtung.

Neben den eigentlichen blauen Andalusiern kennt man die, allerdings seltenen Silberfleckend-Andalusier (Pile Andalusians), deren Grundfarbe, ein Silberweiß, leicht mit Hellblau gedeckt ist; doch kommen diese bei unseren Züchtungen weniger in Betracht.

#### d) Ruluks-Andalusier (Ankonas)

findet man in Deutschland nur in verschwindender Anzahl vertreten. Ihre Entstehung verdanken sie höchst wahrscheinlich ebenfalls der Kreuzung von schwarzen und weißen Andalusiern, möglicher Weise unter geringer Einmischung von anderem Blute. Der Name Ankona thut nichts zur Sache, denn in der Gegend von Ankona in Italien (östlich von Florenz, am adriatischen Meere) hat zweifellos ihre Wiege nicht gestanden. Sie gleichen ganz den blauen Andalusiern, nur daß ihr Gefieder auf grauem oder graublauem Grunde mit dunkleren Querbändern oder Wellen gezeichnet ist, sodaß die bekannte Sperber- oder Ruluks-Zeichnung entsteht. Gewöhnlich sind sie etwas kleiner und niedriger gestellt als ihre Verwandten, wodurch sie Ähnlichkeit mit den gesperrbten Italienern erlangen. Sie gelten ebenfalls als gute Wirtschaftshühner, namentlich in Amerika sollen sie sehr geschätzt sein.

### F. Die Schopf- und Hauenhühner,

auch Hohenhühner genannt — *Gallus domesticus cristatus*; Engl.: Crested fowls, Franz.: Poules huppées, Holl.: Kuifhoens — bilden eine aus sieben Rassen bestehende Gruppe. Obwohl sie ebenfalls dem Ursprunge nach einem Stamm angehören, so ist doch vielfach anderes Blut ihnen beigemischt und dadurch manche Abänderung hinsichtlich der Größe, des Körperbaues, der Beschaffenheit der Füße u. erzielt worden. Weichen demnach die einzelnen Rassen in diesen Punkten von einander ab, so zeigen sie anderseits bezüglich des Schädelbaues und des Kopfschmuckes gewisse Uebereinstimmung, und darin liegt eben das diese Hühnergruppe von allen übrigen unterscheidende Merkmal.

Die sogen. Stirnbeine (ossa frontalia) des Schädels sind nämlich mehr oder weniger stark aufgetrieben und bilden dadurch auf dem Schädel einen Höcker oder eine Erhöhung (Protuberanz), auf welcher der Federbusch steht. Merkwürdig erscheint es, daß der Höcker meist durchlöchert ist und daß an diesen Stellen die Knochenmasse durch Wandmasse ersetzt wird, und zwar geschieht dies dann in um so bedeutenderem Maße, je mehr die Protuberanz sich entwickelt hat. Während diese

immer an der gleichen Stelle des Schädels sich befindet, wechselt sie hinsichtlich der Gestalt, der Größe und Durchlöcherung. Bei den Hühnern mit kleinen Hauben ist auch der Höcker nur gering, bei den eigentlichen Haubenhühnern (Paduanern, Holländern) dagegen am kräftigsten aufgetrieben. Manche Höcker zeigen keine Durchlöcherung, andere nur eine Oeffnung, die meisten jedoch verschiedene, größere und kleinere Durchbruchsstellen, sodaß dann der Höckerknochen (nach Entfernung der Haut, resp. Bandmasse an den betreffenden Punkten) mit einem ungleich-maschigen Netz zu vergleichen ist. Diese eigenthümliche Entwicklung des Vordereschädels, d. h. der Stirnbeine, hat in der Regel zur Folge, daß andere Theile des Schädels zurücktreten, so die Nester des Zwischenkieferknochens. Infolge der Krümmung und Verkürzung der letzteren und der veränderten Bildung der Nasenbeine entsteht über den höhlenförmigen Nasenlöchern der sogenannte Nasensattel oder Quersattel, welcher namentlich beim Bredahuhn recht zur Geltung gelangt. Wie der Schädelhöcker, so ist auch dieser Sattel mit den höhlenförmigen Nasenlöchern charakteristisch für die Haubenhühner, denn anderen Hühnern fehlt beides. — Es liegt nun weiter in der Natur der Sache, daß durch die merkwürdige Form des Schädels auch die des Gehirns abgeändert wird. Ältere Autoren sind der Ansicht, daß dieser Umstand sogar auf die Geistes-Fähigkeiten eingewirkt habe, denn alle Haubenhühner seien „stupid“, also stumpfsinnig, dumm. Zugegeben muß werden, daß sich bei Haubenhühnern zuweilen — vielleicht öfter als bei anderen Hühnern — Erscheinungen beobachten lassen, die muthmaßlich auf Gehirn-Affektionen zurückzuführen sind, aber die Verfechter jener Behauptung gehen weit über die thatsächlichen Verhältnisse hinaus und vergessen vor Allem, daß das ruhige, simple, meinerwegen selbst „stupide“ Wesen der Haubenhühner darin begründet liegt, daß die große Haube die Augen verdeckt, somit die Hühner an freier Umsicht und Bewegung hindert, sie überhaupt unsicher macht. Bei Hühnern mit kleinerer oder verschnittener Haube wird sich diese Erscheinung weniger oder gar nicht zeigen.

Die Kenntniß von dem eigenthümlichen Schädelbau der Haubenhühner datirt von 1656, in welchem Jahre Peter Borelli das Erste über jene auffallende anatomische Bildung des Schädels (in seiner Schrift „*Historiae et observationes rariores*“) veröffentlichte. Mehr als 100 Jahre später widmete dann der deutsch-russische Naturforscher P. S. Pallas diesem interessanten Punkte in seiner „*Spicilegia zoologica*“ (IV. fasc.) eine längere Besprechung, in welcher er unter Anderem — und diese Angabe verdient Beachtung — sagt, daß nur der Schädel der Hennen die Anschwellung (Protuberanz) zeige, daß er eine solche aber noch nicht bei Hähnen gefunden, obgleich er sehr schöne, üppige Kronen oder Hauben untersucht habe; er erklärt sich dies damit, daß die männlichen Thiere in Folge der ihnen angeborenen Kraft den im Zustande der Domestikation entstehenden Veränderungen stärker zu widerstehen vermögen. Der ungefähr zur selben Zeit lebende deutsche Forscher Beckstein giebt ebenfalls an, daß nur der Schädel der Hennen jene Erhöhung trage, und Blumenbach (1813) thut dasselbe. Aus diesen Aufzeichnungen schließt Darwin, daß in Deutschland früher nur der Schädel der Hennen (polnischer Hühner) jene knöcherne Hervorragung getragen habe. Doch läßt sich dies nicht behaupten, obgleich für die Wichtigkeit jener Angaben die Aeußerung Hagenbach's, welcher in J. Müller's „*Archiv für Anatomie*“, Jahrg. 1839, eine Abhandlung: „*Untersuchungen über den Hirn- und Schädelbau der sogen. Hohenhühner*“ veröffentlichte, spricht, daß nämlich die erwähnte abnorme Schädelbildung bei den Hennen immer deutlicher sei als beim Hahn. Ob man aber diese Erscheinung als Regel betrachten kann, dürfte doch sehr fraglich sein.

Nicht übersehen werden darf, daß — wie Hagenbach zuerst nachwies — die knöcherne Austreibung des Schädels schon frühzeitig (am 6. Tage bereits) beim Em-

bryo im Ei erkennbar ist. Daß auch bei kleinhaubigen Hühnern der Schädelhöcker deutlich und früh schon wahrnehmbar ist, betont Dr. A. B. Meyer-Dresden: „An dem Schädel eines 2 Tage alten Lausche-Küdens ist die Protuberanz sehr in die Augen springend.“ Wir sehen also, daß die Erhebung des Vorderkopfs sich früher entwickelt, als die von ihr getragene Federhaube, welche ja eigentlich erst im zweiten Jahre zur vollen Schönheit gelangt; und Tegetmeier bemerkt (Darwin, „Variiren —“, 1873, I. Bd., S. 296), daß Hühnchen, welche eben nach dem Auskriechen bereits eine große knöcherne Protuberanz besitzen, später, wenn sie erwachsen sind, eine große Federkrone tragen. Dies wäre somit ein für die Zuchtwahl wohl zu beachtender Punkt.

Die Haube wird, wie angegeben, von dem Schädelhöcker getragen und ist bekanntlich bereits im Dunenkleid vorhanden. Ueber die Bildung und Zusammensetzung der Haube bei Hahn und Henne wurde bereits auf S. 42 das Nöthige gesagt.

Bei einigen Hauenhühner-Rassen ist auch die Kehle- und Wangengegend mit besonderem Feder Schmuck, dem Bart, versehen. Dagegen treten die nackten Anhängsel des Kopfes, Kamm und Kinnlappen, bei den Hauenhühnern mehr zurück, ja sie verkümmern zum Theil gänzlich, und dies umsomehr, je größer, voller die Haube ist; wenn aber ein Kamm vorhanden, zeigt er eine eigenthümliche, charakteristische Form (Lausche, Houdan, Crève-cœur) oder er hat sich gänzlich umgebildet (Breda). —

Schon oben wurde auf die Verwandtschaft der jetzigen sieben Rassen Hauenhühner hingewiesen, und es ist jedenfalls nicht zu weit gegangen, wenn man sie alle als Glieder einer Familie oder als Angehörige eines Stammes ansieht. Es würde sich nur darum handeln, welches Huhn wir dann als den Grundstamm anzunehmen und wo wir die ursprüngliche Heimat zu suchen haben.

Vergleichen wir die die eigentlichen Hauenhühner betreffenden Mittheilungen älterer Schriftsteller mit den Angaben des Forschers P. Pallas und den neueren Wahrnehmungen (s. Abschnitt „Türken“), so wird man als eigentliche Stammrasse der Hauenhühner ein Hauenhuhn mit Bart und Federfüßen und als dessen Heimat Rußland ansehen dürfen. Ich stehe mit dieser Ansicht nicht vereinzelt da, hervorragende Kenner theilen sie. So Herr H. Marten-Lehrte, und dieser besonders auf Grund seiner neuerdings gemachten Beobachtungen. Er fand nämlich auf der ersten großen Geflügel-Ausstellung zu Moskau u. a. D. ein in Rußland sehr verbreitetes Huhn, welches unserem Türken- oder Sultans-Huhn (s. dort) gleicht, zahlreich vertreten, und zwar in verschiedenen, wenn auch keineswegs reinen Färbungen: Weiße mit schwarzen Tupfen, Goldfarbige mit schwarzen Tupfen, fast ganz Weiße, fast ganz Schwarze, Gelbbraune, Blaugraue u. a. — alle mit Haube (Voll- und Spitzhaubige) und meist mit Federfüßen, manche zudem mit, andere ohne Bart. Hier haben wir also ein Huhn, welches, seit Jahrhunderten in Rußland zu Hause, alle Eigenthümlichkeiten und Färbungen besitzt, die wir bei unseren heutigen Sultans, Paduanern (Brabantern) und Holländern wiederfinden, nur daß wir jetzt keine federfüßigen Brabanter und Holländer mehr gelten lassen. Früher hatten dieselben aber auch Federfüße, doch wurde damals kein besonderer Werth darauf gelegt.

Gehen wir weiter zurück, so erfahren wir durch den genau beobachtenden Naturforscher P. Pallas, daß es damals — er bereiste von 1768—1773 Rußland und

Westasien — in diesen Gegenden jene Haubenhühner bereits gab, die er als *Gallinaces barbatae* beschreibt: federfüßige Silberhühner (weiß und schwarz getupft), Goldhühner (gelb und schwarz getupft) und, jedoch seltener vorkommend, die von den englischen Hühnerzüchtern damals als „Hamburger“ bezeichneten Schwarzen mit sehr großer, weißer Federhaube, aber ohne Bart und mit nackten Füßen, also wie die jetzigen Holländer Weißhauben (s. S. 103). Um weitere 100 Jahre früher machte der Frankfurter Arzt Georg Horst in der von ihm 1669 besorgten neuen Ausgabe der Gesner'schen Naturgeschichte („*Gesnerus redivivus*“) interessante Mittheilungen, aus denen hervorgeht, daß die Haubenhühner unter dem Namen „Holländische oder Fasanen-Hühner“ bereits zu jener Zeit in Deutschland, resp. in Westdeutschland und Holland bekannt und schon damals in all' den Formen vorhanden waren, welche heute gut durchgezüchtet und als Rassen gesondert sind: Hühner mit Haube, aber ohne Bart, Hühner mit Haube und Bart, dieselben glatt- und federfüßig, endlich auch solche mit 5 Beinen, wie sie unsere Türken und Houdans besitzen. Das Nähere wird bei Besprechung der einzelnen Rassen erörtert werden.

Verfolgen wir die Sache noch weiter zurück, so bildet der gelehrte Bologneser Professor Ulysses Aldrovandi in seiner i. J. 1600 herausgegebenen „*Ornithologia*“ Haubenhühner ab und giebt dazu die Beschreibung von Paduaner (oder lombardischen, medischen) Hühnern, die man auch nach dem Orte der Hauptzucht in Italien, dem Flecken Pulverara bei Padua, „*Pulverariae*“ und in Deutschland „groß welsch Hennen“ nannte. Dieselben Medischen oder Patavanischen Hühner werden von Rudolf Heußlein (1600), R. Gesner (1557), Longolius (1544) und Hermolaus Barbarus (1453—1493) erwähnt (s. „Paduaner“).

Aus dem Angeführten ergibt sich, daß bereits vor mehreren Jahrhunderten in Holland (Westdeutschland) und Ober-Italien Haubenhühner in verschiedenen „Arten“ gezüchtet wurden. Beide Länder trieben damals regen Handel nach Osten hin, nach beiden Ländern konnten also Haubenhühner sehr leicht aus den polnisch-russischen Gebieten gebracht werden; namentlich werden dies die Holländer — welche eine große Vorliebe für Pflanzen und Thiere hatten und z. B. bereits vor mehr als 300 Jahren die ersten persischen (orientalischen) Briestauben aus Bagdad nach Holland brachten, um sie schon 1570 im Kriege zu verwenden, und schon vor 250 Jahren die aus dem Südosten Europas dahin eingeführten Tulpen in mehr als hundert Spielarten kultivirten — wiederholt gethan haben. Und während man die in den Niederlanden gezüchteten Haubenhühner „Holländer“ (*Batavae*), später „Brabanter“ nannte, bezeichnete man die in Ober-Italien gezüchteten (größeren) Haubenhühner als „*Pulverariae*“ oder „Paduaner“ (*Patavinae*). Von beiden Gebieten aus haben sie sich dann jedenfalls weiter verbreitet: vor Allem nach Frankreich, wo aus den alten Paduanern wahrscheinlich zunächst die *Crève-coeurs* und dann durch weitere Kreuzung mit Spaniern die *Asfledes* herausgezüchtet wurden; die Stammeltern der Houdans mögen fünfzehige schwarz-weiß getupfte „Brabanter“ gewesen sein. Daß die Haubenhühner von den Niederlanden aus sich bald über Deutschland, wenigstens die westlichen Theile, verbreiteten, erscheint als selbstverständlich — doch wird auch neue Zufuhr aus dem Königreich Polen stattgefunden haben. Darauf deuten u. A. die Be-



nennungen „Polnische“ und „Podolische Hühner“, mit welchen schon zu Anfang dieses Jahrhunderts z. B. auf der Königl. Pfauen-Insel bei Potsdam die schwarzen Weißhauben belegt wurden (s. „Holländer“). Daraus erhellt aber auch, daß die englische Bezeichnung für Holländer und Paduaner (Brabanter): „Polish fowls“ oder „Polands“ ihre Berechtigung hat und keineswegs jungen Ursprungs ist. Nach England scheinen übrigens die ersten Polnischen Haubenhühner, als „Hamburger“, vor etwa 150 Jahren (vergl. den Abschnitt „Paduaner“) gekommen zu sein.

Mag es früher berechtigt gewesen sein, Paduaner und Brabanter als verschiedene Rassen aufzufassen — Paduaner die stärkeren Hühner mit Vollhaube, Brabanter die schwächeren mit Spizhaube und zum Theil auch mit befiederten Füßen —, so sind sie bereits seit einigen Jahren völlig ineinander übergegangen, man züchtet nur noch Hühner mit Vollhauben, es bleiben somit sieben Rassen Schopf- und Haubenhühner: Breda, Laskche, Crève-coeur, Houdan, Paduaner (Brabanter), Holländer, Türken\*). Eine kleine Tabelle dieser Rassen läßt sich, mit Berücksichtigung des Kopfes und der Füße, in folgender Weise geben.

**Schopfhühner**, d. h. Hühner mit kleinem, nach hinten zu gerichteten Federbusch; ohne Federbart.

1. Kamm fehlend, statt dessen eine muschelartige Vertiefung an der Stirn; Kinnlappen lang; Füße befiedert . . . . . Breda.
2. Kamm zwei aufrechte Spizen; Kinnlappen lang; Füße nackt . . . Laskche.

**Haubenhühner**, d. h. Hühner mit ganz oder ziemlich voller Federhaube.

a) Mit Federbart.

3. Kamm zweiblättrig; Kinnlappen ziemlich lang; Füße 5zehig, nackt: Houdan.
4. „ zweihörnig; „ lang; „ 4zehig, „ Crève-coeur.
5. „ ganz verkümmert; „ fehlend; „ 4zehig, „ Paduaner (Brabanter).
6. „ 2 kleine Spizen; „ sehr klein; „ 5zeh., befiedert: Türken.

b) Ohne Federbart.

7. Kamm verkümmert; Kinnlappen lang; Füße 4zehig, nackt . . Holländer.

## Die Schopfhühner

zeichnen sich vor den eigentlichen Haubenhühnern durch einen kleinen, nach hinten gerichteten und hier abstehenden Federbüschel (Schopf) und durch etwas höhere, gestrecktere Figur aus. Die zwei hierher gehörigen Rassen, Breda und Laskche, haben außerdem noch mehrere Merkmale gemeinsam, sodaß man wohl auf gegenseitige Verwandtschaft geschlossen hat: beide haben eine hochgestellte Figur, gestreckten, doch kräftigen Körper mit starker, hoch getragener Brust, aufrechte Haltung, dunkle Füße, lange Kinnlappen, kleinen Federbusch. Das Bredahuhn ist wahrscheinlich in den Niederlanden aus federfüßigen schwarzen polnischen Hühnern oder Holländern herausgezüchtet worden. Die früheren, in den Niederlanden gezüchteten Haubenhühner waren höher gestellt und kräftiger als die heutigen; die im Laufe der Generationen sich vergrößernde Haube drängte den Kamm mehr und mehr zurück, er verkümmerte bei manchen Hühnern ganz, und die eigenthümliche Entwicklung des Vorderkopfes (s. S. 142), wie die

\*) Auch das Japanesische Seidenhuhn könnte, da es behaupt ist, hierher gerechnet werden, wenn es nicht in seiner Federbildung und Hautfarbe so bedeutsame Unterschiede zeigte.

Bildung des sog. Nasensattels und der höhlenförmigen Nasenlöcher hatten mit zur Folge, daß über der Schnabelwurzel eine Vertiefung (mit rother Fleischhaut ausgekleidet) entstand. Die Niederländer, welche neue absonderliche Bildungen zu erreichen strebten, resp. zu beachten und zu verwerthen mußten, haben nun durch geeignete Zuchtwahl jene Eigenthümlichkeit zu erhalten und weiter auszubilden verstanden, und indem sie später die Haube mehr wegzüchteten und vielleicht etwas Spanierblut einmischten, auf diese Weise vor langer Zeit eine neue Hühnerrasse geschaffen: den Kraaikop (Krähenkopf) oder, wie wir sie nennen: das Bredahuhn. Auf ähnliche Weise wird das Laflèche-Huhn entstanden sein, nur nicht in den Niederlanden, sondern im nordwestlichen Frankreich. Gewöhnlich nimmt man an, das Laflèche-Huhn sei aus einer Kreuzung von Spanier mit Crève-cœur hervorgegangen, da die ganze Figur und Haltung auf Spanier, der Kopf mit den höhlenartigen Nasenlöchern, den beiden Kammspitzen und der als Schnopf zurückgebliebenen Haube auf Crève-cœur schließen lasse; doch ist es ebenso wahrscheinlich, daß das Laflèche-Huhn durch eine Kreuzung von Spaniern mit dem vielleicht schon vor mehreren hundert Jahren nach Nordfrankreich gebrachten alten schwarzen Padua-(Caux-)Huhn erzielt worden ist.

### 18. Das Laflèche-Huhn

oder das Huhn von La Flèche (*Gallus domesticus cristatus, andegavensis*), früher auch gehörntes Huhn, in einigen Theilen Frankreichs — so in der Umgegend von Le Mans, wo es am verbreitetsten ist — ebenfalls Poule cornette, sonst aber hier und anderwärts La Flèche genannt, erhielt seinen Namen nach der im nordwestfranzösischen Departement der Sarthe, im ehemaligen Herzogthum Anjou (Andegavum), gelegenen Stadt La Flèche, in deren Umgegend es entstand und hauptsächlich gezüchtet wurde. Wie lange sie dort schon gehalten worden, kann nicht durch historische Belege bewiesen werden, und die Behauptung des Franzosen Gayot: daß das Laflèche-Huhn schon vor 500—600 Jahren bekannt war, schwebt in der Luft. Mehr Wahrscheinlichkeit schon hätte die Angabe M. Vetrone's, zufolge welcher die Rasse bereits gegen die Mitte des 15. Jahrhunderts gekannt war, für sich.

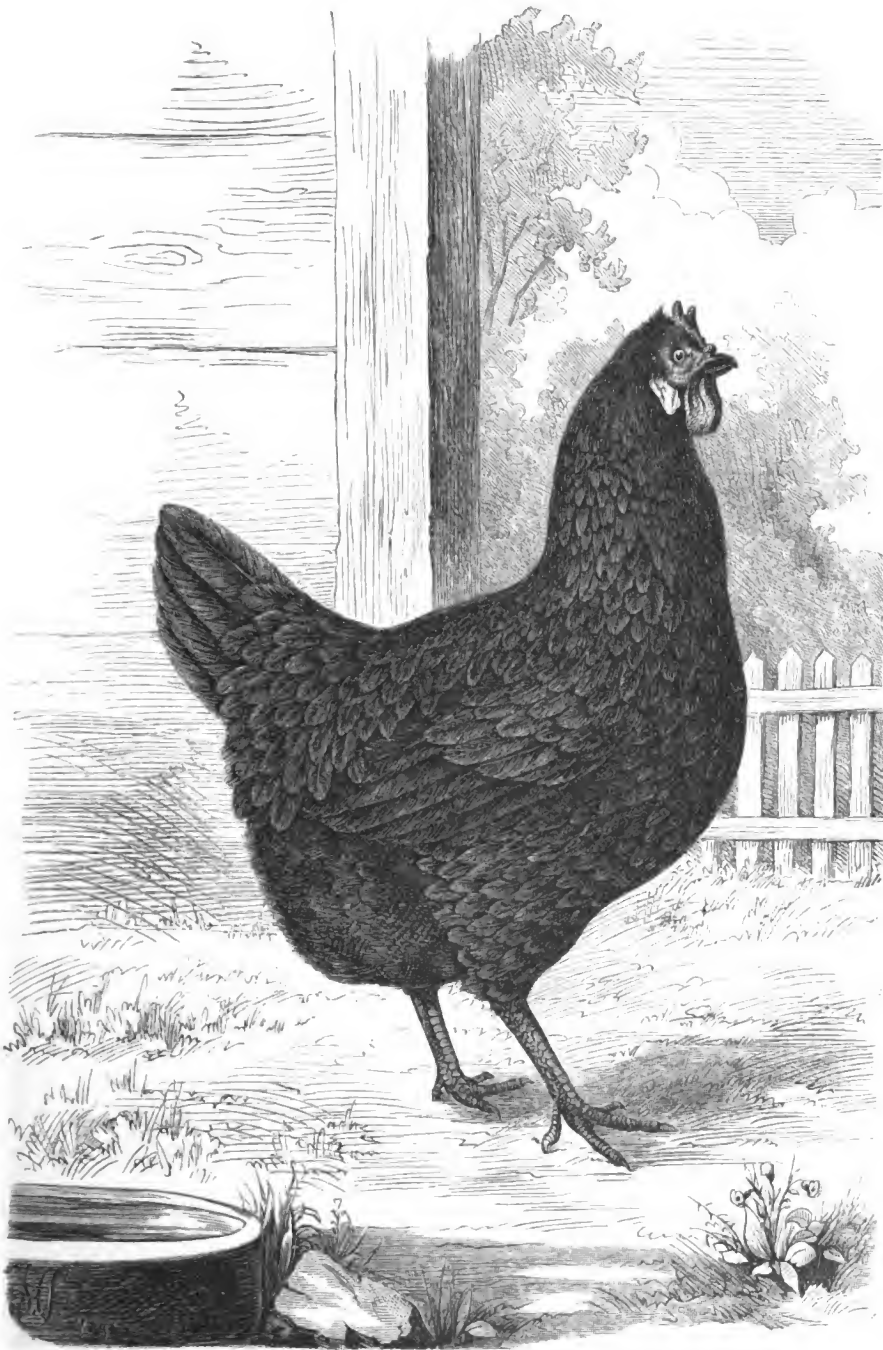
Sehr wohl möglich ist es, daß die Mittheilungen, welche der französische Gelehrte Pierre Belon in der von ihm 1555 herausgegebenen „Histoire de la nature des oiseaux“ S. 244 ff. über die in seiner Vaterstadt Le Mans gezüchteten größeren Hühner und gemästeten Kapaunen macht, das Laflèche-Huhn betreffen. Nach einigen Bemerkungen über das Kapaunen und die Fütterung sagt er: „Die großen und sehr beliebten Kapaunen von Le Mans werden für zart gehalten und gern gegessen in allen Orten des Königreichs Frankreich... Von den Hühnern, welche wir haben, ist das eine klein und an allen Orten gemein, das andere von großer Veleibtheit (de grande corpulence) und nicht so gemein als das vorige. Jenes (das kleine) ist unser kleines gewöhnliches Huhn (Landhuhn)...“ Daraus geht hervor, daß es bereits damals in und bei der nicht weit von La Flèche, in demselben Departement, Sarthe, gelegenen Stadt Le Mans außer dem kleineren Landhuhn eine größere, fleischigere Rasse gab, welche sich recht gut zum Kapauniren und Mästen eignete, was denn auch schon schwunghaft betrieben wurde. Wie gesagt, wir können diese Mittheilung sehr wohl auf das Laflèche-Huhn beziehen — wenn dieses auch damals als Rassehuhn noch nicht so ausgebildet war als heute —, namentlich wenn wir bedenken, daß auch jetzt in und bei Le Mans das Laflèche-Huhn das verbreitetste ist und in Frankreich vielfach „Poule du Mans“ oder „la race du Mans“ genannt wird.





*La flèche, Hahn.*





*La flèche, Henne.*



Nach England und Deutschland sind die Laßleches erst in den sechsziger Jahren gekommen; muß es auch auffallen, daß die französischen Hühner so spät bei uns Eingang fanden, so steht dies Beispiel doch, man braucht nur an die Italiener zu denken, nicht vereinzelt da.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Das Laßleche-Huhn ist die größte der französischen Rassen und kennzeichnet sich durch folgende Merkmale: reichlich mittelgroßen, kräftigen, hochgestellten Körper mit breiter, gewölbter Brust und breitem Rücken, kräftigen, ziemlich langen Hals, als zwei Spitzen (Hörner) auftretenden Kamm, kleinen Federschopf, weiße Ohrklappen, lange Kinnlappen, hohe, kräftige Beine, glatt anliegendes, knappes Gefieder. Infolge der letzteren Eigenthümlichkeit und der hohen Beine erscheint die Rasse schlanker, als sie wirklich ist, denn der Körper giebt an Umfang (Massigkeit) anderen französischen Rassen jedenfalls nichts nach, und deshalb ist sie eine stattliche Erscheinung. Die Rückenhöhe des Hahns beträgt etwa 40 cm, die Kopfhöhe (bei aufrechter Stellung) bis 65 cm; die Henne steht dem Hahn in der Rückenhöhe wenig nach. Das Gewicht des Hahns beläuft sich auf 7—9, ausnahmsweise auf 10 Pfd., das der Henne auf 6—8 Pfd. Die Haltung und das Wesen erinnern, wie die Figur, sehr an die Spanier: die Laßleches tragen sich aufrecht, stolz, die Bewegungen verrathen Selbstbewußtsein, das Benehmen des Hahns zeugt von Muth und Kühnheit, die Henne ist ruhiger, gesetzter. Berücksichtigt man dazu das knappe, glänzende Gefieder, so wird man das Laßleche-Huhn gewiß als eine der stattlichsten Erscheinungen des Geflügelhofes bezeichnen müssen.

**Körpertheile.** Ehe die Beschreibung der Laßleches gegeben wird, sei daran erinnert, daß wir dabei nur die eigentlichen, d. h. die französischen Laßleches in's Auge fassen; die Abweichungen, welche die englischen Züchter beliebt haben, betreffen insbesondere Gestalt und Haube. Die letztere ist seitens der Engländer ganz weggezüchtet und die Gestalt durch weitere Kreuzung mit Spaniern eine schlankere geworden.

Der Kopf des Hahns (Tafel 16) ist kräftig, mittellang, der Schnabel ziemlich lang, stark, etwas gebogen; die Nasenlöcher sind groß (höhlenartig, wie bei den Haubenhühnern), die Ränder derselben und der Nasensattel hoch aufgeworfen. Den Kamm bilden zwei kräftige, kegelförmige, an der Spitze abgerundete, senkrecht neben einander aufsteigende, oben entweder etwas nach vorn gebogene, oder nach den Seiten zu von einander abweichende Spitzen oder Hörnchen — daher die Bezeichnung „Gehörntes Huhn“ oder „Poule cornette“. Sie stehen ziemlich genau über den Augen und dürfen keine kleineren Zaden (geweihartig), Warzen oder sonstigen Anhängsel, resp. Auswüchse haben, wohl aber erhebt sich zwischen ihnen eine niedrige, fleischige Wulst, welche von da bis zu den Nasenlöchern sich herabzieht, über denen eine kleine, runde Erhöhung sich noch bemerklich macht. Hinter dem Kamm befindet sich auf einer kleinen Erhebung des Schädeldaches ein kleiner, aus schmalen Federn gebildeter, nach dem Nacken hin fallender Federschopf. Das Gesicht ist un- oder nur spärlich befiedert und hochroth wie der Kamm, das Auge groß, lebhaft und kühn blickend, roth mit schwarzer Pupille. Die länglichrunden Ohrklappen sind breit und lang, sodaß sie ein Stück auf die Unterseite des Halses sich fortsetzen; sie müssen rein milchweiß, dürfen also nicht rothfleckig sein, dagegen ist ein röthlicher Anflug (Hauch),

wie er durch die Einflüsse der Sonnenstrahlen im Sommer (— vergl. die bei den „Spaniern“ betreffs ihrer weißen Gesichter gemachten Bemerkungen —) bewirkt wird, ebensowenig fehlerhaft wie die die Lappen etwa durchziehenden rothen Aederchen. Die Ohrfloße, d. h. die den Ohreingang bedeckenden Federchen, ist von der Farbe des Gefieders. Die lang herabhängenden, breiten Kinnlappen erscheinen in dem schönen Roth des Gesichts; ein Federbart fehlt. Der ziemlich lange, kräftige, mit reichem Behang versehene, leicht gebogene Hals wird aufrecht getragen. Der Rumpf ist groß und stark, der Rücken lang, breit, nach dem Schwanz hin abfallend, der Sattelbehang nicht stark, der aufrecht getragene Schwanz hübsch entwickelt und mit berben, breiten Sicheln versehen, die Brust breit und gewölbt; die Flügel sind lang, kräftig, anschließend, die Schenkel fast ganz sichtbar, knapp befiedert, kräftig, die Läufe lang, aber kräftig (nicht so schlank oder dünn wie bei den Spaniern), unbefiedert und gut bespornt, die vier Beine ziemlich lang, stark.

Die etwas kleinere und niedriger gestellte Henne (Tafel 17) erscheint im Körperbau stärker als der Hahn, doch ist sie nicht so schwer. Die Kammspitzen sind bei ihr niedriger, die Ohr- und Kinnlappen kleiner. Im Uebrigen gleicht sie, abgesehen von den bekannten Geschlechts-Unterschieden, dem Hahn.

**Gefieder und Farbenschlage.** Das Gefieder der Laskeser zeichnet sich dadurch aus, daß es derb und glatt ist, knapp anliegt und in allen Färbungen einen prächtigen Glanz aufweist. Bis Mitte der 70er Jahre kannte man diese Hühner nur in der ursprünglichen Färbung, Schwarz, dann tauchten auch weiße auf und vor wenigen Jahren hat man zudem blaue gezüchtet.

a) Schwarze Laskeser haben ein gleichmäßig tief-schwarzes, grün- und purpurglänzendes Gefieder; namentlich die Hals-, Schulter-, Sattel- und Sichelfedern des Hahns besitzen einen prächtigen Farbenschiller. Gelbliche Flügeldecken und (bei älteren Thieren) grauweißliche Schwingen müssen natürlich als grobe Schönheitsfehler gelten. — Schnabel und Füße sind grauschwarz oder dunkelschieferfarben, die Augen roth, Kamm, Gesicht und Kinnlappen hochroth, Ohrappen weiß.

Die Rücken zeigen im Dunenkleid jene eigenthümliche Färbung, welche bereits für die der schwarzen Spanier und Holländer angegeben wurde: der Oberkörper ist schwarz, die Unterseite (Kehle, Hals, Brust, Bauch) und häufig auch das Flügelgelenk weißgelb. Die allmählich hervorbrechende Befiederung tritt jedoch in Schwarz auf, nur erhalten die äußersten Schwungfedern oft die helle Färbung, welche sich aber in der Regel beim Umfedern im Herbst schon verliert; werden die grauweißen Schwingen bei der Mauser im Herbst nicht abgestoßen und durch schwarze ersetzt, so ist es ein Fehler.

b) Weiße Laskeser wurden vor sieben Jahren durch Herrn Otto Hann-Chemnitz nach Deutschland eingeführt und von ihm weiter gezüchtet und verbreitet; doch scheint die Liebhaberei für dieses eigen-schöne Fuhn wieder sehr nachgelassen zu haben. Ob die ersten durch Umschlag der schwarzen Färbung entstanden oder ob von schwarzen zunächst Weißscheden fielen und von diesen dann weiße gezogen wurden, muß dahingestellt bleiben.

Das Gefieder ist rein weiß, glänzend, Kamm, Gesicht, Kinnlappen sind roth, Schnabel und Füße heller als bei den schwarzen, denen sie sonst möglichst gleichen sollen.

Die Rücken im Dunenkleid sind weißgelb, auf dem Kopf jedoch merkwürdiger Weise schwarz; die letztere Eigenthümlichkeit überträgt sich indeß nicht auf die Befiederung. Wenn die Rücken der schwarzen Laßdches schon Aufmerksamkeit erfordern, so bedürfen die weißen erst recht der sorgfältigen Wartung und Pflege, da sie sehr weichlich sind.

c) Blaue Laßdches bilden den jüngsten Farbensclag dieser Rasse, welcher erst vor wenigen Jahren in Deutschland, jedenfalls durch Kreuzung, entstanden ist. Wenn ich nicht irre, war auf der 1877er Geflügel-Ausstellung zu Magdeburg bereits ein Stamm vorhanden; auf den größeren Ausstellungen der letzteren Zeit haben sie in der Regel nicht gefehlt, auch auf der letzten allgemeinen Ausstellung zu Hannover zeigte sich ein Stamm 1882er Zucht, wenn auch noch nicht in tadelloser Schöne.

Die Färbung muß möglichst der der blauen Andalusier oder Spanier entsprechen, etwas Besonderes darüber ist also nicht zu sagen. — Ebenso wie blaue, lassen sich auch gesperberte Laßdches züchten durch Verpaarung von schwarzem Hahn mit weißen Hennen; die Nachkommen züchten indeß nicht ständig wieder blaue oder gesperberte.

Bei der Beurtheilung der Laßdches hat man vor Allem auf schöne kräftige Figur, einen in zwei gleichmäßigen Hörnchen bestehenden Kamm, rothes Gesicht (zuweilen greift das Weiß der Ohrklappen in dasselbe über), große, weiße Ohrklappen, lange Kinnlappen, knappe Gefieder zu sehen. Von kleineren Fehlern treten auf: unregelmäßig stehende Kammspitzen, kleine rothe Fleckchen in den Ohrklappen, einzelne bräunliche Federn, Mangel an Metall des Gefieders. Auf den Federschopf wird bei uns nicht sehr geachtet, man läßt die englische Zucht ebenso gelten wie die ursprüngliche, französische.

**Werth und Eigenschaften.** Ueber den wirthschaftlichen Werth des Laßdche-Huhns, wie der französischen Rassen überhaupt, gehen die Meinungen sehr auseinander; die Einen möchten es in den Himmel heben, Andere wollen nichts von ihm wissen. Bei der Fällung eines Urtheils giebt die Frage hinsichtlich des Klima, resp. der Einbürgerungs-Fähigkeit den Ausschlag. Bekanntlich ist das Laßdche-Huhn für Frankreich von ungemein hohem Werth, denn sein Fleisch und seine Mästbarkeit, die berühmten Pouarden und jungen gemästeten Hähne (*coqs vierges*) dieser Rasse werden nicht übertroffen; dazu kommt, daß es sehr früh fleißig große Eier legt und selten brütet. In Anbetracht der vortrefflichen Eigenschaften hatte das Huhn auch in England und Deutschland Eingang gefunden und sich rasch verbreitet. Namentlich waren es Herr Dr. Lay in Hildesheim und der verstorbene H. C. E. Weber in Hannover, welche von 1859 an viel zur Verbreitung der Laßdches beitrugen; und um die Mitte der 70er Jahre wurde dies Streben besonders unterstützt durch den ebenfalls verstorbenen Geflügelhändler A. Rumpf in Zürich, welcher Laßdches und überhaupt französische Rassen zahlreich einfuhrte. Man sah aber vielorts bald ein, daß man einen, und gerade den schwerwiegendsten Punkt zu berücksichtigen vergessen hatte: das deutsche resp. das norddeutsche Klima. Und wenn das Klima Frankreichs auf die Aufzucht, die Mastung, die Eierproduktion der Föhner günstig einwirkt, so treten die Witterungs- und Boden-Verhältnisse, wie sie in den vielen Gegenden Deutschlands

vorwiegen, hemmend und erschwerend auf. So wirthschaftlich nützlich das Laßleche-Huhn in seiner Heimat sich zeigt, so große Bedeutung es für Frankreich hat: bei uns kommen andere Dinge mit in Betracht, welche den Nutzwert der Rasse herabdrücken. Mildere Striche Deutschlands, deren Klima sich dem jenseits des Rheins herrschenden nähert, sind natürlich weit besser daran als die mittleren und namentlich die rauhen nördlichen und östlichen Gebiete. Kurz, soviel dürfte fest stehen: an Stelle unseres Landhuhns wird die Laßleche-Rasse wohl nie treten, die Bedeutung, welche sie für Frankreich hat, wird sie bei uns nie erlangen, ein eigentliches Wirthschaftshuhn für den deutschen Landmann wird sie dem Anschein nach nicht werden können. In den Küstengebieten scheint sie sich durchweg besser zu entwickeln und mehr Ertrag abzuwerfen als im Binnenlande; in milden Ebenen oder Thalgegenden kommt sie natürlich besser fort als in nasskalten Strichen oder da, wo die Gehöfte frei liegen und scharfen Winden ausgesetzt sind, denn hier will sie schließlich gar nicht gedeihen. Das Laßleche-Huhn hat ja einen ziemlich großen Liebhaberkreis, derselbe wird sich — ein Deutscher Laßleche-Züchter-Klub besteht bereits unter dem Vorsitz des bekannten Laßleche-Züchters Herrn Dr. Lag in Hildesheim — jedenfalls auch noch erweitern, aber eine allgemeine Einbürgerung wird man wohl nicht erzielen. Von Einführung aus Frankreich muß man soviel als möglich absehen, das Zuchtmaterial vielmehr hier sich zu beschaffen suchen; nur dadurch wird man mit der Zeit einen etwas härteren Schlag erzielen, abgesehen von anderen Gründen, welche, wie bei den Italiener-Hühnern (vergl. S. 122), gegen einen Bezug aus heimatlichen Züchtereien resp. Handlungen sprechen. Den Import einzelner Thiere, zwecks etwaiger Blutauffrischung, betrifft diese Bemerkung natürlich nicht. Herr Dr. Lag schreibt mir auf Grund seiner reichen Erfahrungen über diesen Punkt: „Bezieht man aus Frankreich schlechte und, wie vielen Züchtern und mir selbst das vorgekommen ist, durch Inzucht verweichlichte Thiere, so kann man auf keinen Erfolg rechnen. Im Uebrigen aber akklimatisirt sich das Laßleche leichter als viele andere Rassen, wie das die im Jahre 1859 von Weber und mir bezogenen Hühner bewiesen haben. Bei genauen Beobachtungen und Aufzeichnungen läßt es sich nicht leugnen, daß dort, wo die Hühner einen weiten Auslauf haben, nicht zu feuchtkalter Boden zu ihrem Aufenthalte dient, ferner einige Sorgfalt auf die Pflege der Thiere in ihrer frühesten Kückenzeit verwandt wird, das Laßleche-Huhn deshalb als wirthschaftliches Huhn zu empfehlen ist, weil es, wenn im Monat März, April oder Mai gezüchtet und anfangs gut gepflegt, unter einigermaßen günstigen Verhältnissen sehr rasch gedeiht, spätestens Anfang November zu legen beginnt und den ganzen Winter hindurch fleißig sehr große und sehr wohlschmeckende Eier legt; außerdem liefern die Hähne von 6—7 Monaten delikate, schwere Braten. Diese Eigenschaften besitzt in dem Grade keine andere der bis jetzt eingeführten Rassen, weshalb ich den Plan, das Huhn zu verbreiten, schon seit 1859 verfolge.“

Würde das Laßleche-Huhn unser Klima durchweg gut vertragen und in demselben seine wirthschaftlichen Vorzüge so entfalten wie in der Heimat, dann könnten wir uns beglückwünschen zu einem solchen Nutzhuhn. Denn es wird in Frankreich geschätzt als ganz vorzügliches Fleisch- und als ein gutes Legehuhn: das zarte weiße,



kurzfaserige Fleisch übertrifft an Werth selbst das der Crève-coeurs, und die feine weiße Haut hilft die Güte nur erhöhen. Die Jungen entwickeln sich zwar langsamer als die anderer Rassen, allein gerade dies ist vortheilhaft bei der Erzielung schöner Masthühner, denn die Hähne werden erst im Alter von 6 und 7 Monaten mannbar, sie brauchen also zur Mast nicht verschnitten (lapaunirt) zu werden, mästen sich, da sie zudem rege Freßlust zeigen, leicht und schnell und liefern dann im Winter und Nachwinter die prächtigen Schlachthiere, welche man Coqs vierges (Jungfernhähne) nennt, die Hennen aber geben die berühmten Pouarden (Pouardes du Mans). Dabei geht die Aufzucht der Küken leicht von Statten; wenn sie auch während der ersten Monate nur langsam wachsen und sich etwas spät befiedern, so gedeihen sie doch, bei dem milderen Klima, ganz gut und zeigen sich sehr kräftig. Die Hennen legen die wärmere Jahreszeit hindurch recht fleißig schöne weiße Eier, deren Gewicht der französische Züchter Espanet mit 80 g (für uns zu hoch!) angiebt, und brüten sehr selten.

Da das Laflèche-Huhn keine Haube hat, so empfiehlt es sich für Züchter auf dem Lande doch noch mehr als das Crèvecoeur-Huhn. Es hat zwar ruhiges Temperament, und man sollte also meinen, es würde sich auf den Höfen der Städte ebenso halten wie auf dem Lande, allein es gedeiht bei freiem Auslauf in Garten, Wiese und Feld besser als in der Stadt. Zur Kreuzung mit dem Landhuhn empfiehlt sich das Laflèche-Huhn wohl und es ist gerathen, dem Laflèche-Hahn möglichst schwarze Landhennen beizugeben; ich habe davon mehrfach schöne Resultate gesehen, ebenso von Laflèche mit schwarzen Andalusiern (Minorca); die Hennen aus der letzteren Kreuzung lieferten, hier in Berlin auf dem Hofe gehalten, fleißig — auch im Winter, falls es nicht zu kalt war — schöne weiße Eier von 73 und 74 g Gewicht, und die jungen Hähne ließen hinsichtlich ihrer Schwere und der Güte des Fleisches gewiß nichts zu wünschen übrig. Zu wirthschaftlichen Zwecken empfiehlt sich auch die Kreuzung mit Brahma u. a.

Betreffs der Ernährung des Laflèche-Huhns sei bemerkt, daß das Huhn ziemlich Freßlust entwickelt und deshalb nicht wenig Futter verlangt. Bei freiem Auslauf sucht es sich ja viel selbst, hält man es jedoch auf Höfen oder in Gehegen, wo man es aus der Hand zu füttern hat, so wird von Reinertrag wohl kaum die Rede sein; es muß reichlich und kräftiges Futter (Getreide und Fleischnahrung) bekommen, damit es gut genährt aussieht.

### 19. Das Bresse-Huhn.

Außer den drei sog. Hauptrassen Laflèche, Houdan und Crève-coeur sind in Frankreich noch einige „Varietäten“ entstanden, deren Abkunft mit Sicherheit nicht nachgewiesen werden kann. Zu ihnen zählen vor Allem das Bresse-Huhn und das Huhn von Le Mans, welche, obwohl beide unbehaubt sind, doch hier gleich angefügt sein mögen, da sie in Gestalt und Körperbau, auch Färbung sehr an die Laflèches (das Bresse-Huhn zugleich an die Spanier) erinnern. Möglicher Weise gehören die Hühner von Laflèche, Bresse und Le Mans einem Stamm an, vielleicht auch ist bei Erzüchtung der letzteren beiden das Blut der anderen französischen Rassen eingemischt worden

— keinesfalls aber erscheint es wahrscheinlich, daß, wie A. Espanet behauptet, das Bresse-Huhn aus einer Kreuzung von Creve-cœur mit Houdan hervorgegangen sei; viel eher ist dasselbe, wie H. Dettel annimmt, als eine Varietät von Laflèche anzusehen.

Das Bresse-Huhn führt den Namen (Poule de Bresse) nach der ehemaligen Grafschaft La Bresse in Burgund — dem jetzigen Departement Ain im südöstlichen Frankreich. Vielleicht wurde es dort zuerst gezüchtet, heute findet man es gerade in den nördlichen Theilen des Landes, so in der Normandie und der Picardie, stark vertreten, auch nach England und Deutschland ist es ausgeführt worden. Angesichts dieser Thatsache und ferner derjenigen, daß das Bresse-Huhn in Frankreich schon seit Jahren als „Rasse“ anerkannt worden und z. B. auf den großen Ausstellungen in Paris in ziemlicher Anzahl von Stämmen und als Mastgeflügel vertreten gewesen ist, erscheint die Angabe Ch. Jaque's: das Huhn von Bresse (und das von Barbezieux) existire nicht mehr, etwas sehr eigenthümlich. Andere französische Schriftsteller dagegen berücksichtigen es wohl.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Das Bresse-Huhn kennzeichnet sich durch mittlere Größe, kräftigen Körperbau, aufrechte Figur, einfachen Kamm, lange Kinnlappen, rothes Gesicht, große weiße Ohrlappen, ziemlich hohe Beine, knapp anliegendes Gefieder. Wenn es in Gestalt, Körperbau und Haltung dem Laflèche-Huhn nahe kommt, so erreicht es doch dessen Höhe nicht, denn der Hahn hat eine Rückenlänge von 32 bis 34 cm, eine Gesamthöhe von etwa 55 cm, die Henne ist niedriger gestellt und gedrungen gebaut. Der Hahn trägt sich aufrecht, stolz, nach Art der Laflèche oder Spanier, Wesen und Bewegungen sind munter, selbstbewußt, die Henne dagegen ist ruhiger, gesetzter. Das Gewicht des Hahns stellt sich auf 5 bis 6, auch 7 Pfd., das der Henne auf 4 bis 6 Pfd.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen mäßig großen Kopf, ziemlich langen, kräftigen, etwas gebogenen, heller oder dunkler grauen Schnabel, sehr großen, hohen, einfachen, tief gezackten, aufrechtstehenden (bei mehrjährigen Thieren jedoch oft ein wenig sich umlegenden) Kamm — Federschopf fehlt —, nacktes rothes Gesicht, lebhaftes rothe Augen, sehr große weiße Ohrlappen, lang herabhängende rothe Kinnlappen, ziemlich langen, kräftigen, aufrecht getragenen Hals, kräftigen Rumpf mit breitem Rücken und breiter Brust, gut entwickelten, schön besichelten und behangenen Schwanz, kräftige, anschließend getragene Flügel, ziemlich lange, schlanke, glatte Beine, vier kräftige Beine. Aus dem Gesagten geht hervor, daß das Bresse-Huhn in vielen Stücken dem Laflèche- und Spanischen Huhn gleicht oder wenigstens sehr nahe kommt.

Von der Henne gilt dies ebenfalls. Sie stimmt übrigens hinsichtlich der Körpertheile, bis auf die bekannten Geschlechts-Unterschiede (Behang, Schwanz, Sporn), mit dem Hahn überein, nur daß der Kamm kleiner ist und sich umlegt (wie bei den Spanier-Hennen) und daß Ohr- und Kinnlappen kürzer und runder sind.

**Gefieder und Färbung.** Auch bezüglich dieses Punktes erinnert das Bresse-Huhn ungemein an die Laflèche-Rasse, denn das Gefieder ist wie das der letzteren derb, glatt, knapp anliegend und das Schwarz mit schönem Metallglanz. Gewöhnlich

kennt man, namentlich bei uns, nur schwarze Bresse-Hühner, doch züchtet man auch schwarz=weiß getupfte und gesprenkelte und selbst ganz weiße\*). Während die Färbung der ganz schwarzen und ganz weißen der der Laflèches entspricht, ähnelt die der bunten der der Houdans, was vielleicht Veranlassung zu der Annahme gegeben haben mag, das Bresse-Huhn sei aus einer Kreuzung von Crève=coeur mit Houdan hervorgegangen. Bemerkt sei noch, daß bei den bunten Bresse-Hühnern, falls das Weiß vorherrscht, die Federn der Behänge und die Schulterdecken denselben gelben Schein oder Glanz zeigen wie bei den Houdans.

**Werth und Eigenschaften.** Das Bresse-Huhn wird in Frankreich als treffliches Fleisch- und gutes Legehuhn sehr geschätzt und dürfte auch bei uns mehr Beachtung verdienen, als ihm bis jetzt geschenkt worden. Schon der Umstand, daß man es vorwiegend in den nördlichen und nordwestlichen Gebieten Frankreichs hält und züchtet, leistet Gewähr, daß es sich an unser Klima mindestens ebenso gut gewöhnen würde als andere französische Rassen; dazu kommt, daß es knappe Gefieder und keine Haube hat, Eigentümlichkeiten, die dieses Huhn für die Zucht auf dem Lande geeigneter erscheinen lassen als die französischen Haubenhühner. Jedenfalls empfiehlt es sich, Versuche anzustellen.

Soviel aus den gesammelten Erfahrungen hervorgeht, legen die Hennen fleißig schön große, etwa 60 g schwere Eier. Sie beginnen damit zeitig im Jahre, setzen es bis zur Mauser fort — sie brüten selten — und liefern auch im Winter, falls er nicht zu streng ist und den Hühnern passende Räumlichkeiten angewiesen sind, Eier. Die Aufzucht der Küden geht leicht von Statten, da die letzteren rasch heranwachsen und sich schnell befiedern. Sie können deshalb auch bald zur Mast eingestellt werden und die jungen Hennen fangen mit 5 bis 6 Monaten an zu legen. Frühbrut, von Ende März bis Mitte Mai, dürfte sich am besten empfehlen. Die Mastung wird nach dem bekannten Verfahren betrieben und liefert in kurzer Zeit, da die Hühner gut Fleisch und Fett ansetzen, geschätzte Kapaunen und Bouldarden. Das Fleisch giebt in Bezug auf schöne Farbe, Zartheit und Schmackhaftigkeit dem der Laflèches nichts nach.

Es sei hier noch kurz des oben vorübergehend erwähnten

\*) Der französische Geflügelzüchter und Fachschriftsteller E. Lemoine unterscheidet zwei Varietäten: „Die eine ist gezeichnet (crayonnée), die andere ganz schwarz.“ Uebrigens scheint der gesprenkelten Varietät das Huhn von Nantes (nicht zu verwechseln mit dem Huhn von Mans) sehr nahe zu stehen, welches vor wenigen Jahren im „Journal de l'Agriculture“ von dem bekannten Züchter M. Boitellier in Nantes (Depart. Seine und Oise, die Heimat der Houdans) empfohlen und als ein unbehaubtes, groß- und einfach-kämmiges, mit langen Kinnlappen versehenes, etwas behartetes, vierzehiges, schwarzweiß-buntes, stark gebautes Huhn beschrieben wurde. Nach B.' Angabe soll es frühreif, außerordentlich zartfleischig und maßfähig sein, fleißig große Eier legen, gut brüten und führen, kurz als Wirtschaftshuhn besonders dem Landmann zu empfehlen sein. Wenn jedoch das Huhn, welches nicht etwa in der Neuzeit entstanden ist, in der That so wäre, wie es geschildert wird, wenn es wirklich das Houdanhuhn in vieler Beziehung überträte, dann begreift man bloß nicht, daß sich nicht längst mehr Stimmen für dasselbe erhoben haben, daß es nicht längst die verdiente Anerkennung gefunden und das Houdanhuhn verdrängt hat.

## Huhn von Barbezieux

gedacht. Dieses Huhn bekam seinen Namen nach der in der ehemaligen Landschaft Angoumois, dem jetzigen Departement Charente in Südwestfrankreich gelegenen Stadt Barbezieux, wo man seine Zucht früher sehr eifrig betrieben haben soll. Diefelbe ist dann aber mehr und mehr vernachlässigt worden, das Huhn vielleicht auch durch Kreuzung in andere Formen übergegangen, kurz, schon in der II. Ausgabe seines „Poulailler“ sagte der französische Züchter und Fachschriftsteller Ch. Jaque, daß es bereits ausgestorben sei; seit einigen Jahren jedoch hat es in Frankreich die Aufmerksamkeit wieder auf sich gelenkt. Es würde übrigens auf unseren Ausstellungen wohl kaum besondere Berücksichtigung finden, da wir in unseren schwarzen Bergischen Schlotterkämmen und den schwarzen Andalusiern (Minorcas) dieselben Hühner haben; es steht also den schwarzen rothwangigen Spaniern noch näher als das Bresse-Huhn.

An das Bresse-Huhn möge sich ein Huhn anschließen, über dessen Stellung in der Reihenfolge der Rassen und Schläge — will man eben nicht nach geographischen Gesichtspunkten eintheilen — zunächst ein Zweifel herrschen könnte:

## 20. Das Huhn von Mans (Le Mans).

Dasselbe hat nämlich Ähnlichkeit sowohl mit den Laßleches als auch den schwarzen Hamburgern, und es könnte bei der Beschreibung hier wie dort seinen Platz finden; allein bedenkt man, daß es hinsichtlich der Größe, des kräftigen fleischigen Körpers, des knappen, schwarzen Gefieders u. dergleichen dem Laßleche-Huhn nahe kommt und den Hamburgern im Wesentlichen nur bezüglich eines Körpertheiles, des Kammes, gleicht; erwägt man ferner, daß sein wirtschaftlicher Werth mit dem der französischen Rassen übereinstimmt, daß es in Frankreich entstand und von den dortigen Züchtern als ein auf Rosenkamm hin gezüchtetes Laßleche betrachtet wird — so dürfte es am besten an dieser Stelle erwähnt werden und mit dem Bresse-Huhn einen Uebergang von den Spaniern (mit dem es ja ebenfalls, ob direkt oder indirekt, verwandt ist) zu den Laßleches bilden, umso mehr als es früher vielfach mit einfachem Kamm vorkam.

Das Huhn erhielt seinen Namen nach der Hauptstadt des Sarthe-Departements, dem alten, jetzt durch verschiedene Bahnen mit anderen französischen Orten und Gebieten so vortheilhaft verbundenen Le Mans an der Sarthe. Da diese Stadt und La Fleche in einem und demselben Departement nur ca. 5 Meilen von einander entfernt liegen, da in und bei Le Mans auch die eigentlichen Laßleche-Hühner gezüchtet werden, so erscheint uns die oben erwähnte Ansicht der französischen Züchter als wohl zutreffend. Seit wann man in der Zuchtrichtung einen Unterschied eintreten ließ und beibehielt, wissen wir nicht anzugeben, zumal ja in Frankreich mit der Bezeichnung „Poule du Mans“ nicht gerade peinlich verfahren wird, und dem alten Zeugniß des aus Le Mans stammenden Gelehrten Pierre Belon (1555) über die schon damals in seiner Vaterstadt gezüchteten und gemästeten Hühner (vergl. „Laßleche-Huhn“) ist auch nichts Bestimmtes zu entnehmen.

Eine Beschreibung des Huhns von Mans erscheint überflüssig, es muß den an das Laßleche-Huhn zu stellenden Anforderungen entsprechen, nur mit dem Unter-

schied, daß bei ihm statt Zweispitzenkamm und Federhäubchen (epi) ein möglichst großer Rosenkamm verlangt und ein etwas mehr gedrungener Körper gewünscht wird. Die Rücken ähneln im Dunenkleid denen der Laskesche.

Betreffs des wirthschaftlichen Werthes steht das Huhn von Mans den Laskeschen nicht nach, sein Fleisch wird von manchen französischen Kennern geradezu als das feinste und saftigste geschätzt und gelobt, und die gemästeten Poularden und Kapauen sind so berühmt, man darf sagen: weltbekannt, daß sie eines Ruhmens nicht noch bedürfen. Einen besonderen Ertrag werfen die großen fleischigen Kämme und die langen Kinnlappen ab; sie werden sorglich gesammelt und finden, namentlich in Paris, zu hohen Preisen Absatz, um dann zu den leckersten und für die Tafeln der Reichen bestimmten Pastetchen verarbeitet zu werden. Die Hennen werden — auch von deutschen Züchtern, obgleich es deren erst sehr wenige giebt — als fleißige Leger großer weißer (über 60 g schwerer) Eier gerühmt. Ein allgemein giltiges Urtheil über den Nutzwert der Mans-Hühner für deutsche Verhältnisse läßt sich noch keinesfalls geben, vor Allem weiß man noch nicht, wie sie sich zu unserem verschiedenartigen Klima stellen würden; könnte das schöne Huhn hier eingebürgert werden, ohne von seinem wirthschaftlichen Werth einzubüßen, so würde dies im Interesse unserer Land- und Volkswirtschaft nur zu begrüßen sein. Es war vorauszu sehen, daß eine Kreuzung von Mans-Hühnern mit schwarzen Hamburgern bald vorgenommen werden würde; sie hat in der That hübsche Resultate ergeben und wird deshalb vielfach empfohlen. Hoffentlich wendet man dem hübschen Huhn, das jedenfalls die gleiche Beachtung wie das Laskesche-Huhn verdient, diese mehr und mehr zu, um so über seinen Werth für Deutschland sicheren Aufschluß zu erlangen.

## 21. Das Bredahuhn

oder Gelderische Huhn — *Gallus domesticus cristatus, geldrianus*; Engl.: Breda oder Guedre; Franz.: Poule de Breda oder Poule à bec de corneille; Holl.: Kraaikop — wird auch Gelderländer, Holländisches Muschelhuhn oder Krähenschnabelhuhn, früher zudem behoster Holländer, Riesen- und Elephanten-Huhn und sogar Irisches oder Irändisches Huhn genannt. Wenn der letzterwähnte deutsche Name nicht auf einem Irrthum beruht, so verdankt er seine Entstehung wie die beiden vorhergehenden Benennungen jedenfalls dem Spekulationsgeist gewisser Personen; alle drei sind ohne jede Berechtigung gegeben. „Muschel“- und „Krähenschnabel-Huhn“ weisen auf charakteristische Merkmale des Kopfes hin, die übrigen Namen erhielt das Huhn mit Bezug auf seine Heimat: Holland, resp. die holländische Provinz Gelderland und die alte Kantonshauptstadt Breda in der holländischen Provinz Nordbrabant.

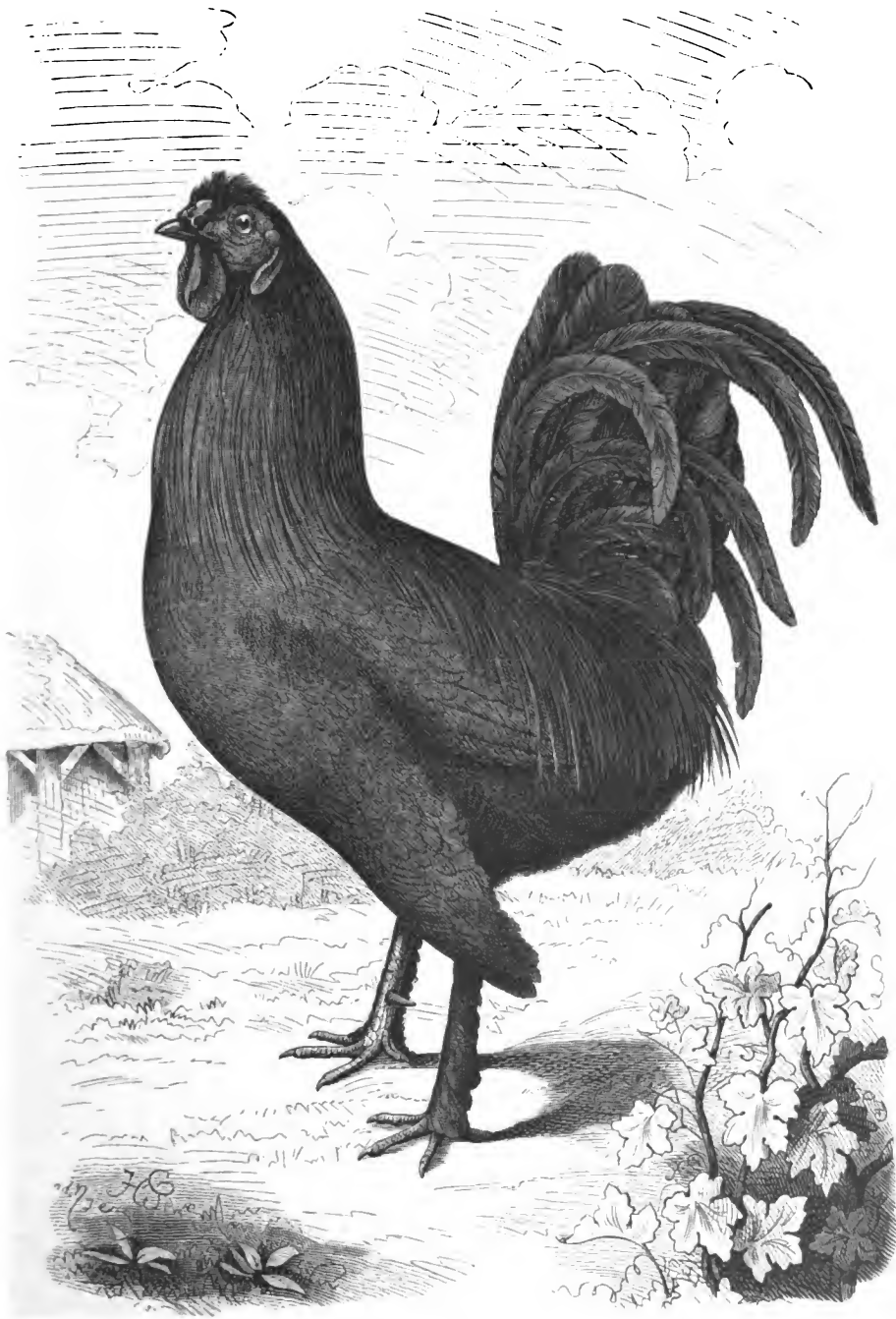
Seiner Heimat nach ist das Bredahuhn also eine holländisch-belgische Rasse und darf dieserhalb nicht den französisch-belgischen oder gar französischen Rassen gezählt werden, wenn auch die Vertreter dieser Meinung dafür anführen, daß das Bredahuhn aus einer Kreuzung von Laskeschen mit Landhuhn hervorgegangen sei, was ja schon die große Aehnlichkeit mit Laskesche beweise. Allein für die Entstehung aus solcher Kreuzung sprechen keine Belege, vor Allem auch nicht die Eigen thümlichkeiten des Huhns (vergl. S. 146). Wann die Rasse entstanden, wissen wir zwar nicht anzugeben, doch mag dies vor einigen Jahrhunderten geschehen sein, denn der Umstand, daß die aus-

geprägten Merkmale der Bredas stets, so lange wir solche überhaupt kennen, ständig vererben, dürfte wohl für ein nicht gering zu veranschlagendes Alter der Rasse sprechen\*).

Während das Bredahuhn von jeher in den Niederlanden und Belgien und auch einigen Orten Frankreichs beliebt und verbreitet gewesen ist, hat es in England und Deutschland weder als Rasse- noch als Nutzgeflügel zur Geltung gelangen können. Vor Einführung der Cochins u. a. züchtete man allerdings in manchen Gebieten Deutschlands, namentlich dem Westen, die Bredas zahlreich und in schönen starken Stämmen — so z. B. in der Gegend von Frankfurt und Wiesbaden, wohin sie wahrscheinlich mittelst Schiffsgelegenheit aus Holland gebracht worden waren; allein bereits im Jahre 1876 klagt H. Dieß in Frankfurt a. M. gelegentlich der Bericht-erstattung über die dortige Geflügel-Ausstellung: „Diese in hiesiger Gegend seit 40 Jahren stark verbreitet gewesene und durch ihre Akklimatisation beliebteste, einträglichste, weil abgehärtetste aller fremdländischen Hühnerrassen ist sowohl hier als anderwärts im Verschwinden begriffen; Hühner von 6—8 und Hähne von 8—10 Pfd. kommen nicht mehr vor.“ Die deutschen Sportsmänner wollen, von der in England herrschenden Ansicht oder Mode beeinflusst, das Bredahuhn als Vollblutrassie nicht recht anerkennen, und die wirtschaftlichen Züchter haben ihm noch nicht die nöthige Beachtung geschenkt und dazu vielleicht auch nicht Zeit und Gelegenheit gehabt, da ja während der letzten Jahrzehnte so manches andere Huhn als das „eigentliche Wirtschaftst- oder Zukunftshuhn“ eingeführt, bezw. angepriesen wurde. Und weil auch die Vereine sich in Bezug auf das Bredahuhn von einzelnen Stimmen leiten ließen, anstatt vorurtheilsfrei und gründlich zu prüfen, so ist die Rasse theils eine unbekannte, theils eine verkannte Größe geblieben, deren gerechte Beurtheilung noch aussteht. Dagegen wird sie in Nordamerika wohl gewürdigt und sowohl rein gezüchtet als zu Kreuzungen verwendet. Uebrigens scheint, wie Darwin's Bemerkung [Variiren der Thiere, 1873, Bd. I, S. 256]: „aus Nordamerika“ doch annehmen läßt, der schwarze „Guelderländer“ erst aus Amerika nach England gekommen zu sein — gleich den Leghorns.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Das Bredahuhn ist eine Rasse von reichlicher Mittelgröße, der Körper hat ungefähr die Größe wie der des Laßleche-Huhns, dabei etwas gestreckt und doch gedrungen. Die Höhe, vom Scheitel bis auf den Zehengrund, beträgt beim Hahn 55—60 cm, bei der Henne etwa 45 cm. Das Gewicht eines ausgewachsenen, gut genährten Hahns stellt sich auf 6—7 Pfd., zuweilen sogar mehr, das der Henne auf 5—6 Pfd. Die Haltung des Huhns ist eine gestreckte, ziemlich aufgerichtete, Hals und Kopf werden hoch getragen, die Brust wölbt sich schön rund vor. Seine Bewegungen sind, wie sein ganzes Wesen, ruhig, die ganze Erscheinung eine einfache, aber interessante und ansprechende.

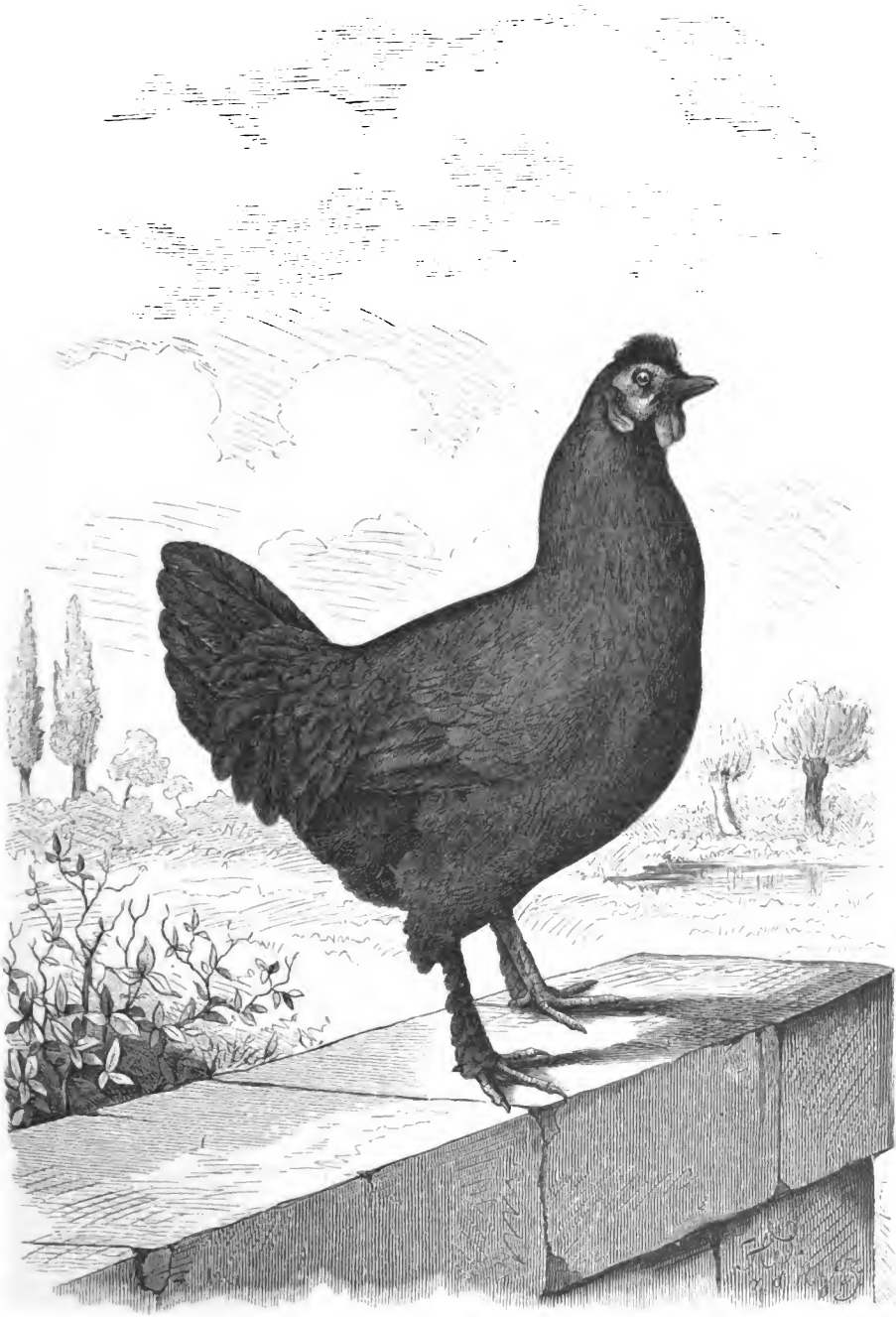
\*) L. J. Fitzinger sagt in seiner wissenschaftlichen Beschreibung der „Arten und Rassen der Hühner“ (Wien 1878, S. 141) vom Bredahuhn, welches er Kapstammhuhn nennt: „Das Vaterland dieses Huhns ist die Insel San Jago, eine der Inseln des grünen Vorgebirges, und die Verberei in Nordafrika, von wo es zuerst nach Spanien verpflanzt wurde. Von Spanien, wo es häufig gezogen wird (? D.), gelangte es später auch nach England und Holland.“ Diese Angaben würden dann Werth haben, wenn Herr Fitzinger auch Beweise für ihre Richtigkeit gebracht hätte; so aber sind sie nur Behauptungen.



**Breda, Hahn.**







**Breda, Henne.**

800  
1000  
1200  
1400  
1600  
1800  
2000  
2200  
2400  
2600  
2800  
3000  
3200  
3400  
3600  
3800  
4000  
4200  
4400  
4600  
4800  
5000  
5200  
5400  
5600  
5800  
6000  
6200  
6400  
6600  
6800  
7000  
7200  
7400  
7600  
7800  
8000  
8200  
8400  
8600  
8800  
9000  
9200  
9400  
9600  
9800  
10000

Vier sehr scharf hervortretende Merkmale verleihen, wie L. Ehlers besonders betont, der Rasse ihren eigenthümlichen Charakter: die eigenartige Bildung des Kopfes und des Schnabels, der vollständig verkümmerte Kamm, die schwachen Spuren einer Haubenbildung und die schwache Beinbefiederung mit ausgeprägten schmalen Geierfersen. Der dunkelfarbige Schnabel erhält sein absonderliches Aussehen durch einen hoch aufgeworfenen Sattel über den nicht sehr großen Nasenlöchern, und der breite massige Kopf erscheint merkwürdig infolge einer fleischigen Vertiefung über der Schnabelwurzel, welche die Stelle des Kammes vertritt; außerdem finden wir einen kleinen spizen Federschopf, wie er sonst, außer beim Laskche-Huhn, nicht vorkommt. Schließlich tritt die Eigenart der Rasse namentlich hervor in den schwach befiederten Läufen und den bestulpten Schenkeln. Die Befiederung der Läufe besteht aus einer geringen Anzahl schwacher, weicher Federn, und die Stulpenbildung erscheint nicht breit, voll und stark wie bei Cochins oder Brahmas, sondern schmal und dünn, wenigfederig.

**Körpertheile.** Der Hahn (Tafel 18) besitzt einen ziemlich großen, starken, aber kurzen, abgestumpften Kopf mit breitem Scheitel und kleiner Schädelerhebung, auf welcher ein kleiner spizer, nach dem Hintertopf gerichteter Federschopf sitzt. Ein Kamm ist nicht vorhanden; seine Stelle vertritt eine ovale, etwa  $1\frac{1}{2}$  cm lange und 1 cm breite, mit vorspringenden Rändern versehene und mit rother Fleischhaut ausgekleidete Vertiefung (Muschel). Der Schnabel ist mittellang, gebogen (Krähenschnabel), an den Nasenlöchern aufgeworfen, dunkelhornfarbig. Das rothe Gesicht zeigt nur ganz kurze Vorstensefederchen; die Augen sind tiefroth mit schwarzer Pupille, die Ohrklappen etwas lang gezogen und roth (zuweilen auch weiß), die Kehlkappen lang herabhängend (5 cm), breit, abgerundet, schön roth. Der Hals ist ziemlich lang und stark, gestreckt, etwas nach vorn getragen, dicht befiedert; der Rücken lang und breit, Sattel und Schulter wohl entwickelt, Brust breit, voll und vorstehend. Die kräftigen Flügel werden breit, aber angeschlossen getragen; der Schwanz mäßig entwickelt, wird ziemlich aufrecht getragen. Die langen, starken Schenkel sind mit Federn besetzt, welche über das Hingelenk hinüberreichen und sogenannte Geierfersen bilden, wodurch die Läufe kürzer erscheinen, als sie wirklich sind; die letzteren sind mittelstark, dunkel schiefergrau oder schwärzlich, an der Außenseite mit dünn stehenden Federn besetzt, die Zehen regelrecht entwickelt.

Bei der Henne (Tafel 19) sind Muschellamm, Kinnlappen und Geierfersen weniger entwickelt als beim Hahn, auch ihr Hals ist etwas kürzer als der des letzteren; im Uebrigen ist sie, bis auf die Geschlechtsunterschiede, dem Hahn gleich.

Das Gefieder ist reichlich, doch liegt es dem Körper fest geschlossen an. Hinsichtlich der Färbung sind vier wohl ausgebildete Schläge aufzuführen: schwarze, blaue (schiefergraue), gesperberte und weiße Bredas. Da in dieser Beziehung die Geschlechter fast völlig übereinstimmen, brauchen wir Hahn und Henne nicht gesondert zu betrachten.

a) Die schwarzen Bredas stellen den ältesten, verbreitetsten und bekanntesten Schlag dar, dessen Zucht auch keine erheblichen Schwierigkeiten bietet. Das Gefieder des ganzen Körpers soll gleichmäßig schwarz mit schönem blauen Metallglanz sein;

die Beine sind sehr dunkel. Dieser Schlag dürfte in Deutschland noch am häufigsten zu finden sein, weniger oft schon der folgende.

b) Die blauen oder blaugrauen Bredas sollen eine richtig schieferblaue oder grau-blaue Färbung haben, manchmal zeigen die Federn dunklere Säumung; wie bei den Andalusiern ist auch bei diesen Bredas der Hals- und Sattelbehang des Hahns schön dunkel, fast sammet-schwarz, doch darf er keinesfalls einen gelben Schein zeigen. Dieses wirklich schöne Huhn züchtet man in Belgien vorzugsweise gern, doch auch bei uns in Deutschland hat es seine Liebhaber. Mit schönen Zuchtergebnissen hatte Hr. Zuch in Wülfel bei Hannover die 1882er Hannoversche Junggeflügel-schau besichtigt. Bei der Zucht blauer Bredas stellt sich nicht gerade selten der bekannte Uebelstand ein, daß, wie es ja auch bei der Zucht blauer Italiener und Andalusier geschieht, einzelne der gezüchteten Thiere in der Färbung auf Schwarz, seltener auf Weiß zurückschlagen, weil eben die blaugraue Farbe durch Kreuzung von schwarzen mit weißen Hühnern erzielt wurde.

c) Bei den Rukufs- oder gesperberten Bredas begegnet man einem ähnlichen Uebelstand, denn auch die Rukufs-farbe ist schwer rein und vollkommen herzustellen, bezw. im Stamm zu erhalten. Daher schreibt es sich, daß dies hübsche Huhn bei uns noch nicht den Anklang und die Verbreitung gefunden hat, welche ihm in der That zukommen. In England aber, wo man gerade für die Rukufs-farbe eine gewisse Vorliebe hat, züchtet man diese Spielart unter dem Namen Gueldres (Gelbernhuhn oder Gelderisches Huhn) in erster Reihe von seinen Rassen-Verwandten. Die Grund-farbe des Gefieders ist blaugrau oder braungelb und jede Feder auf solchem Grunde mehrfach dunkelgrau quer gewellt oder gesperbert.

d) Die weißen Bredas, übrigens die kleinste Spielart, sind gleichmäßig weiß befiedert, auch die Beine haben in der Regel hellere Färbung als die der anderen Schläge.

Bei der Prämiiung der Bredas hat man vor Allem darauf zu sehen, daß sie die Rassen-Merkmale: hohen, gestreckten, doch kräftigen Körper, nicht zu dünn befiederte Füße, Federschopf, Muschel, lange Kinnlappen zeigen; außerdem ist auf reines Gefieder zu achten.

**Werth und Eigenschaften.** Wie schon erwähnt, ist das Bredahuhn ein gutes Wirthschaftshuhn, von dem Hr. R. Gruner-Glauchau gelegentlich eines im Landwirthschaftlichen Verein zu Zerisau gehaltenen Vortrags (vergl. Blätter für Geflügelzucht 1882, S. 232) sagt: „Merkwürdiger Weise wird das Bredahuhn, trotzdem es sehr fleißig und auch große Eier legt, selbst von fachmännischer Seite fast durchgängig mit einer gewissen Geringschätzung behandelt, die es aber durchaus nicht verdient, und ich glaube ganz bestimmt, wenn es erst eine weitere Verbreitung gefunden, so werden auch die Urtheile gerechter gefällt werden, vielleicht sogar sehr günstig für dieses Rassen-huhn.“ Indem wir das letztere nur wünschen können, muß zunächst auch betont werden, daß der Werth des Bredahuhns nicht nur im Eierlegen, sondern auch in der Lieferung schönen reichlichen Fleisches, abgesehen von anderen empfehlenswerthen Eigenschaften, besteht. Es legt fleißig hübsche rein weiße Eier, von etwa 65—68 g durchschnittlichem Gewicht. Da es sehr abgehärtet ist und auch nur selten brütet, so beginnt das Legegeschäft früh im Jahre und wird im Verlauf desselben nur selten

unterbrochen. Daß die Rasse ein wirkliches Fleischhuhn ist, dafür spricht schon die wohlentwickelte, volle, runde Brust, und wenn auch die eigentlichen französischen Rassen verhältnißmäßig etwas mehr liefern, so giebt doch sein Fleisch in Bezug auf Zartheit und Schmachthaftigkeit dem der letzteren kaum etwas nach. Dies heben nicht nur die Holländer hervor, sondern dies erkennen auch die Engländer, ja selbst die Franzosen an. Denn Lemoine schildert die Bredas als schöne, stolze und zierliche Hühner mit sehr zartem Fleisch und als sehr gute Leger, und Wright bemerkt, daß sie ausgezeichnetes Fleisch besitzen, sehr fleißig große Eier legen und selten brüten. Zugleich erwähnt Wright einen anderen Vorzug der Bredas, nämlich den, daß sie sich vollständig an das englische Klima gewöhnt haben und daß die Hühnchen oder Küden hart sind, sich also leicht aufziehen lassen. Ganz dasselbe gilt für unsere deutschen Verhältnisse. Die bei uns eingeführten Hühner haben sich, ohne gegen die Einflüsse der Witterung sich empfindlich zu zeigen, gut eingewöhnt und sich somit als für Deutschland besonders geeignet erwiesen. Die gleiche Beobachtung hat man in Nordamerika gemacht, weshalb man dort die Rasse sowohl rein züchtet als auch gern zu Kreuzungen verwendet.

Von manchen Seiten wird darauf aufmerksam gemacht, daß die Küden etwas schwer aufzuziehen seien. Diese Wahrnehmung dürfte aber nur in nassen oder nasskalten Jahren gemacht worden sein, und dann hat sie wohl auf alle Rassen Bezug, denn Rasse vertragen Küden während der ersten Lebensstage oder Wochen überhaupt nicht. Sorgt man also für Schutz gegen Nässe, so entwickeln sich die Bredaküden rasch und leicht, das dicke Gefieder bekleidet den Körper frühzeitig.

In Bezug auf das Futter erweist sich das Bredahuhn keinesfalls wählerisch; bei freiem Auslauf sucht es stetig darnach und verlangt vom Besitzer wenig, es dürfte sich also auch in dieser Beziehung für den Landwirth eignen. Da es ruhigen Wesens ist, empfiehlt es sich andererseits aber auch zur Haltung in kleineren, umschlossenen Räumen, ohne daß dann sein Nutzwert in geringerem Grade sich zeigte. Zugleich tritt infolge des ruhigen Temperaments der Rasse noch eine andere wohl zu beachtende Eigenschaft hervor: sie erscheint, namentlich wenn man den kräftigen, fleischigen Körper und die verhältnißmäßig dünnen Knochen berücksichtigt, als bestes Masthuhn, welches unschwer auf ein Gewicht auf 7 oder 8 Pfd. gebracht werden kann.

Obgleich sich das Bredahuhn wohl zu Kreuzungszwecken eignet, möchten wir doch mehr zur Reinzucht anrathen, da es ja an und für sich genug empfehlenswerthe Eigenschaften besitzt und es auch verdient, in seinem eigenartigen Gepräge erhalten zu werden. Die Nachzucht einer Kreuzung dieses Muschelhuhns mit einem Kamm- oder einem Haubenhuhn würde übrigens in Bezug auf das Aussehen wenig befriedigen. Handelt es sich allerdings nur um die Erzielung bester Fleischhühner, dann empfiehlt sich die Kreuzung mit dem ihm nahe stehenden Laßche-Huhn, weniger die mit dem Crève-cœur- oder dem Foudan-Huhn. Nebenbei sei bemerkt, daß der bekannte französische Züchter Jaque der Ansicht ist, schwarze Bredas hätten bei der Erzüchtung schwarzer Cochins mitgewirkt. Zur Blutauffrischung des deutschen Landhuhns würde das Bredahuhn, namentlich das etwas größere und kräftige Geldernhuhn, eine ganz geeignete Rasse sein.

Im Anschluß hieran seien zwei Hühnerschläge erwähnt, welche in dem einen oder dem anderen Punkte an die Bredas erinnern. Zunächst die sogenannten Spanischen Schildhühner, welche Herr Lehrer Zuhendorf in Schülz bei Wesselburen (Schleswig-Holstein) jahrelang gezüchtet hat und „unzweifelhaft eine den Bredas sehr nahe verwandte französische Lokalrasse“ darstellen. Sie gleichen den schwarzen Bredas hinsichtlich der Schnabelmuschel („Schild“), dem kleinen Häubchen und der Färbung (schwarz mit grünem Schimmer), unterscheiden sich jedoch von denselben durch etwas geringere Größe, einen ziemlich entwickelten Bart und durch unbefiederte (schwärzliche) Läufe. Daß die Hühner kein bloßes, neueres Kreuzungsprodukt bilden, erhellt daraus, daß sie stets rein fortzüchteten, im anderen Falle würde dieser oder jener Rückschlag eingetreten sein. Sie legten fleißig 60 g schwere Eier und zeigten keine Brutlust. Wie mir Herr F. mittheilt, erhielt er die ersten dieser Hühner von dem Schornsteinschneidemeister Herrn Nissen in Heide, welcher den ersten Stamm durch einen Bekannten aus Spanien bekommen haben wollte.

Die Belgischen oder „Mechelner Kuckushühner“ (Coucou de Malines) sind in Belgien als Tafelhühner geschätzt und den Kuck-Bredas in Betreff der befiederten Beine und der Färbung gleich. Dagegen ähneln sie bezüglich des Kammes und der Gestalt mehr den Plymouth-Rocks oder den Schottischen Kuckushühnern; die Beine sind fleischfarbig. Ueber das Alter dieses Hühnerschlages vermag man nichts Genaueres anzugeben, doch sei die Bemerkung erlaubt, daß bereits J. F. W. Wegener in seinem „Hühnerbuch“ ein „federfüßiges Holländisches Kuckushuhn“ erwähnt und abbildet.

### Die Haubenhühner

unterscheiden sich von den beiden Schopfhühnern durch niedriger gestellten, magerer Körper und vor Allem durch eine Rundhaube, welche bei den Hähnen als Fall-, bei den Hennen als Stehhaube auftritt. Gewöhnlich rechnet man zu den Haubenhühnern nur die Paduaner (Brabanter), Türken und Holländer und bezeichnet Creve-coeurs und Houdans als Hühner mit Halbhauben. Früher mag diese Trennung am Platze gewesen sein, jetzt kann sie nicht mehr als stichhaltig anerkannt werden, da das Bestreben neuerdings dahin geht, auch diese beiden Rassen, und namentlich die Creve-coeurs, möglichst mit Vollhaube zu züchten und auf den Ausstellungen zur Geltung zu bringen. So berechtigt oder so anerkennenswerth dies Bestreben vom Standpunkte des Sport-Geflügelzüchters aus ist, so hat man anderseits zu bedenken, daß dadurch jene Hühner mehr und mehr zu Sport- oder „Rasse“-Geflügel werden und somit ihre Bedeutung für die wirtschaftliche oder Nutz-Geflügelzucht mindestens zum größeren Theil verlieren. Denn es wird doch Niemand behaupten wollen, daß Hühner, welche durch ihre großen Hauben beim Sehen, Fütterfuchen, Trinken gehindert und leicht eine Deute des Raubzeuges werden, dem wirtschaftlichen Züchter, namentlich dem auf dem freien Lande, empfohlen werden können.

Bezüglich der Entstehung der Hauben, der Abstammung und Verbreitung der Haubenhühner wurde bereits S. 141 ff. berichtet, doch muß noch ein Blick auf die Benennung der letzteren geworfen werden. Die Engländer führen Creve-coeurs und

Houdans neben Laflèches und Bredas (und La Bresses), einfach als French breeds of Poultry, als französische Hühner, auf, während sie Paduaner und Holländer als Polish fowls oder Polands zusammenfassen und die federfüßigen Barthaubenhühner Sultans nennen. Die französischen Bezeichnungen entsprechen den unserigen. In Deutschland hat in Betreff der Bezeichnungen lange Zeit ein buntes Durcheinander geherrscht. Da gab es Hollen-, Busch-, Hauben-, Schleier-, Witwen-, Schweizer-Hühner, Hamburger und Polnische und Brabanter Brachthühner, Polen, Brabanter, Paduaner, Aleppo-Hühner, Türken, Sultans, Holländer, Bosnier, Viktoria- und Lerchenkamm-Hühner. Um Klarheit zu schaffen, beschloß man auf dem am 9. Oktober 1869 zu Dresden abgehaltenen ersten deutschen Geflügelzüchter-Tage, die englische Benennung „Poland“ zu beseitigen und glattfüßige Hühner mit großer runder Haube und mit Federbart „Paduaner“, glattfüßige Hühner mit Helmhaube (Spitzhaube) und Federbart „Brabanter“, federfüßige Hühner mit Rundhaube und Federbart „Türken“, glattfüßige Hühner mit Rundhaube, aber ohne Federbart „Holländer“ zu nennen. Diese Festsetzung ist auch allerorts angenommen worden, nur hat man den Unterschied zwischen Paduanern und Brabanten nicht aufrecht erhalten können und betrachtet deshalb diese Hühner, wie in England, als eine Rasse, sodaß wir jetzt, außer Crèvecœurs und Houdans, drei Rassen zu verzeichnen haben: Paduaner oder Brabanter, Türken und Holländer.

## 22. Houdan.

In dem Houdan-Huhn (*Gallus domesticus barbato-cristatus, phyllolophus*), welches in Frankreich, Deutschland, England u. die gleiche Benennung trägt, haben wir die zweite französische Hauptrasse vor uns. Der Ort, welcher ihm den Namen gab, ist das Städtchen Houdan, westlich von Paris, in dem jetzigen Departement der Seine et Oise (im Distrikt Mantes der früheren Provinz Île de France) gelegen, wo die Zucht des Huhns speziell betrieben wurde bzw. betrieben wird. Hinsichtlich der Abstammung des letzteren gehen die Meinungen auseinander, Gewisses läßt sich, wie bereits auf Seite 144 erwähnt, darüber nicht sagen. Die Engländer, so L. Wright, und auch manche deutsche Züchter wollen wissen, daß die früheren Houdans vierzig gewesen seien und daß diesen die fünfte Zehe erst später (vor 20 bis 30 Jahren) von den Franzosen, gewissermaßen den Engländern zu Liebe, durch Einmischung von Dorlingblut angezüchtet worden sei. Dabei ist aber auch L. Wright geneigt, anzunehmen, daß man die Houdans durch Kreuzung von Dorling mit weißem Polandhuhn erzielt habe. Andere schreiben ihre Entstehung der Kreuzung von Crèvecœur und Dorling zu; noch Andere halten sie für den Mutter- oder Urstamm der großen französischen Rassen, aus welchen zunächst die Crèvecœurs und dann durch weitere Kreuzung mit Spaniern die Laflèches gezüchtet worden sein sollen, betrachten sie aber selbst schon als eine Mischrasse, deren Stammbaum nicht mehr nachzuweisen sei. Wir verzeichnen die Ansichten und Muthmaßungen nur, ohne sie zu theilen. Jedenfalls aber wird das Houdanhuhn als eine alte Rasse anzusehen sein, welche jedoch erst zu Anfang der 50er Jahre in England, namentlich durch englische Zucht, hinsichtlich der Färbung und einiger anderer Merkmale verändert worden. In dem deutschen Flecken Wanzennau an der Ill (nördlich von Straßburg, Bezirk Unter-Elsaß)

Geflügelzucht.

11

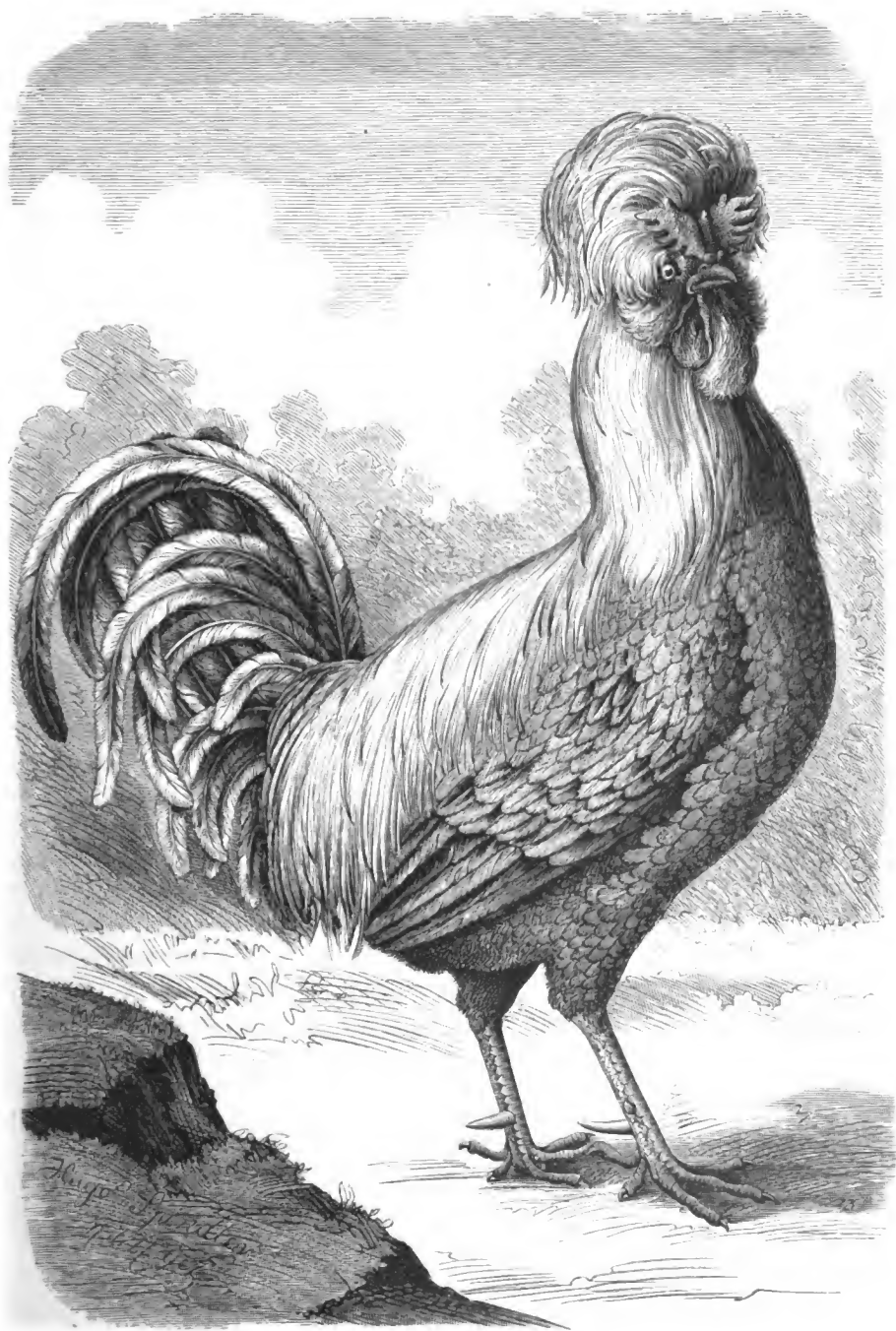
wird seit geraumer Zeit das Houdanhuhn als ein Lokalschlag, das Wanzenauer Huhn, gezüchtet und in den Handel gebracht; besonders hat es sich von da aus zahlreich in Baden verbreitet.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Die allgemeinen Rassemerkmale der Houdans bestehen in reichlich mittelgroßem, massigem Körper, kurzen, stämmigen Beinen, unbefiederten, fünfzehigen Füßen, starker Brust, mäßig großer Haube, starkem Baden- und Kinnbart, einem aus zwei Blättern und dazwischen liegender rundlicher Erhöhung bestehenden Kamm, ziemlich langen Kinnlappen, reichem, lockerem Gefieder. In Größe und stattlichem Aussehen übertreffen die Houdans die Crève-coeurs, die Höhe eines ausgewachsenen Hahns von den Zehen bis zum Kopf beträgt gegen 60 cm, die Rückenhöhe durchschnittlich etwa 38 cm; die Henne ist zwar etwas niedriger, doch sieht sie fast ebenso stattlich aus als der Hahn. Das Gewicht des letzteren stellt sich auf 6 bis 7, auch 8 und 9 Pfund, das der Henne auf 5 bis 6 oder 7 Pfund. Die Houdans tragen sich aufrecht, Wesen und Bewegungen sind munter und lebhaft.

**Körperteile.** Das Houdanhuhn ist seines Äußeren und seiner ganzen Vergangenheit nach ein Nutzhuhn; dies sollte man bedenken und deshalb nicht einseitig auf die Ausbildung und Vergrößerung der Haube hinzüchten, denn welche Nachteile eine Vollhaube für ein Wirtschaftshuhn mit sich bringt, ist schon mehrfach erörtert worden, sodaß hier nur daran erinnert zu werden braucht. Wollen die Engländer, die für große Hauben schwärmen, auch das Houdanhuhn, indem sie ihm eine solche anzüchten und es außerdem in anderer Hinsicht umzugestalten trachten, zu einem „Sportuhn“ machen, so wird sich der französische und deutsche Züchter, welcher das Houdanhuhn nur des Eier- und Fleisch-Ertrages wegen hält, durch jenes Bestreben nicht beeinflussen lassen, sich also nicht selbst schädigen; wirkliche Sportühner stehen ja genug zu Gebote, sodaß man nicht zum Houdanhuhn zu greifen braucht. In der folgenden Beschreibung sollen vorzugsweise die französischen Houdans in's Auge gefaßt werden.

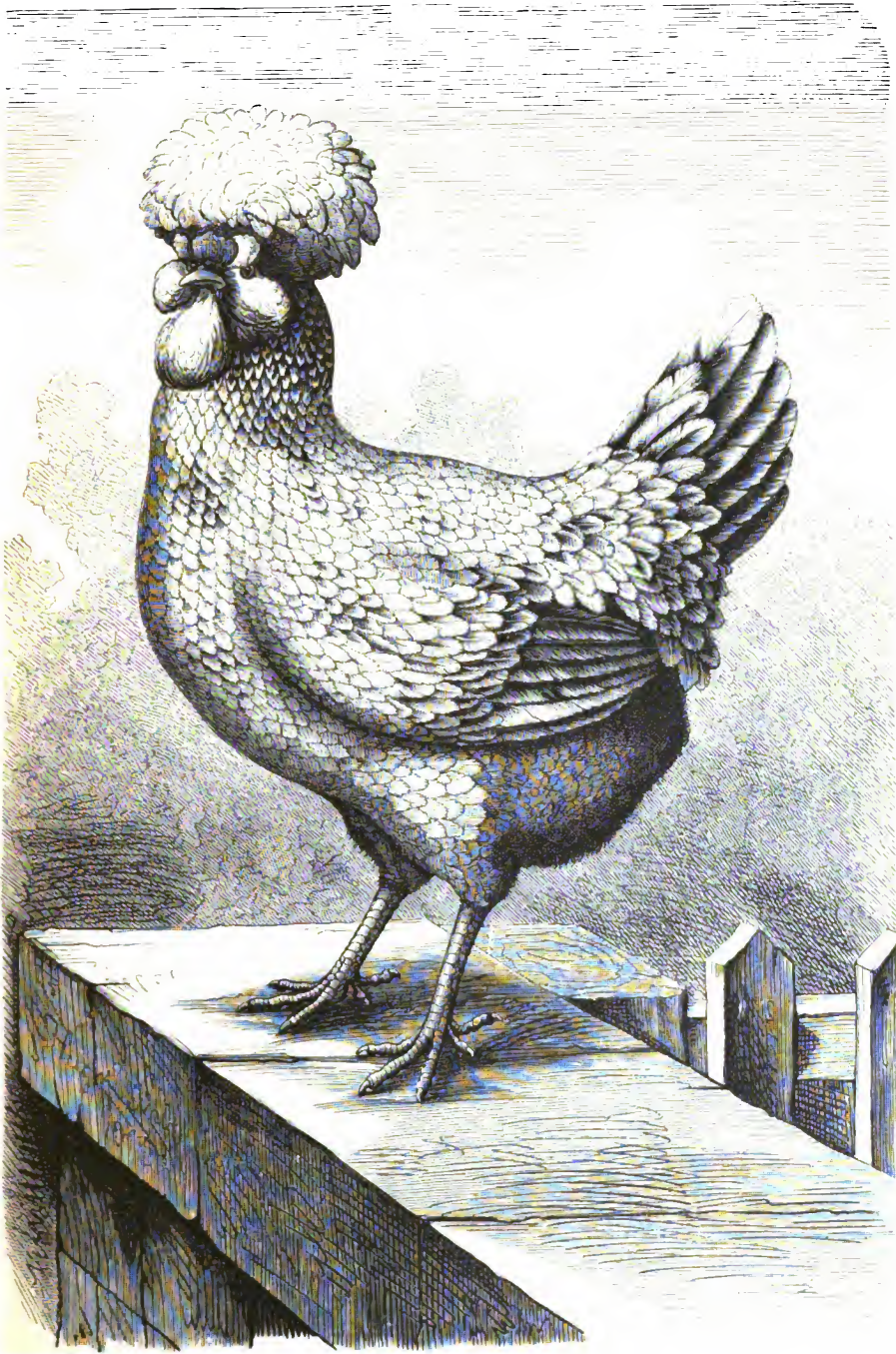
Der Hahn (Tafel 20) hat einen großen, stark gebauten Kopf mit mäßig hoher Schädelerhebung und starkem, mittellangem, etwas gebogenem, dunkelgrauem, an der Spitze gelblichem Schnabel. Ueber der Wurzel des letzteren — schon die Schnabelwinkel haben rothe fleischige Ränder — erhebt sich der eigenthümliche Kamm, dessen Form zu so verschiedenartigen Vergleichen Veranlassung gegeben hat. Er soll ein Blätterkamm (f. S. 47) sein, d. h. aus zwei großen, flachen, aufrechstehenden, am Rande gezackten (von M. Boitellier in Mantès hinsichtlich der Gestalt mit jungen Eichenblättern verglichenen) Blättern bestehen, die aus gemeinsamem Grunde, wo sie jedoch durch einen erdbeerförmigen fleischigen Auswuchs getrennt sind, entspringen und nach oben hin sich auseinanderlegen. Man vergleicht deshalb häufig die Form des Houdankammes mit zwei Blättern eines geöffneten Buches, oder auch — so der französische Züchter E. Lemoine — mit der geöffneten, an den Rändern gezackten Schale einer Flußmuschel. Die Blätter dürfen aber nicht als übermäßig entwickelte, unförmliche Fleischlappen auftreten, und andererseits will man jetzt auch von einem Gemeißkamm (dem der Crève-coeurs ähnlich) nicht viel mehr wissen; jedenfalls ist ein Houdanhuhn mit hübsch ausgebildetem Blätterkamm — regelrecht entwickelte Haube, Bart und Kinnlappen





Houdan, Hahn.





Houdan, Henne.



nicht zu vergessen — am schönsten. Allerdings kommen durchweg schöne Kopfzierden nicht oft zusammen, vielfach entwickelt sich die eine auf Kosten der anderen, guter Blätterkamm hat häufig eine mangelhafte Haube hinter sich, oder umgekehrt; nur möge man nicht eine Vollhaube höher schätzen als den Kamm, sondern vielmehr auf hübschen Blätterkamm, langen Federbart und entsprechende Kinnlappen sehen. Die mäßig starke Haube darf die Augen nicht belästigen, sie muß nach hinten fallen, die mittleren und vorderen Federn stehen vielfach aufrecht, und einzelne neigen auch nach vorn über, selbstverständlich dürfen sie nichts vom Kamm verdecken. Dagegen ist der Federbart stark und lang; er beginnt an den Schnabelwinkeln, zieht sich von da seitwärts unterhalb der Augen nach den Backen (Backenbart) und setzt sich nach unten hin bis unter das Ende der Kinnlappen fort, wo er sich verdickt und mit einer hübschen Abrundung endet. Die Kinnlappen sollen bei den französischen Houbans (d. h. eben dem Hahn), nach Forderung der dortigen Züchter, kurz und womöglich im Bart versteckt sein — M. Voiteiller giebt die Länge der Kinnlappen des Hahns als etwa 5 cm an —; die englischen Liebhaber und Preisrichter und ebenso viele deutsche Züchter (auch H. Dettel) wünschen lange, gut gerundete Kinnlappen, und die letztere Ansicht wird sich wohl allgemein bei uns Geltung verschaffen. Die Ohrklappen sind klein, weißlich (auch rötlich) und durch den Bart verdeckt, die Augen roth oder gelbroth und lebhaft blickend; überhaupt verleihen die eigenartigen Kopfzierden in Gemeinschaft der hellen, von Federn umstandenen Augen dem Hahn ein trotziges, fast wildes Ansehen. Der aufrecht getragene, leicht gebogene Hals erscheint nur mittellang wegen der dichten, langen, fast wallenden Behangfedern. Der Rumpf ist etwas gestreckter als der der Crève-coeurs, fleischig und voll, die Brust breit, stark hervortretend, der Rücken lang und sehr breit, mit vollem Sattel, der Schwanz lang, voll, mit breiten wallenden Sicheln, ziemlich aufrecht getragen; die langen, kräftigen Flügel schließen gut an. Schenkel und Läufe sind kurz, erstere wenig aus dem Gefieder heraustretend, letztere stämmig und unbefiedert. Läufe, an denen sich, wie es manchmal vorkommt, Federchen zeigen, sind natürlich höchst fehlerhaft und die diesen Fehler aufweisenden Hühner von der Zucht auszuschließen. Der Sporn ist stark und muß an der Innenseite des Laufes stehen. Von den 5 Zehen sind zwei nach hinten gerichtet; vom Sporn scheidet sie ein Zwischenraum, doch auch die beiden Zehen selbst sollen völlig von einander getrennt, die oberen zudem gut entwickelt und nach oben gerichtet sein. Bei jungen Thieren sind die Füße gewöhnlich hellfleischfarben, später bleigrau, oft auch hell und dunkel gefleckt, und die letztere Färbung paßt jedenfalls am besten zu dem durchweg gefleckten oder geschleckten Gefieder.

Die Henne (Tafel 21) ist um ein Geringes kleiner und leichter als der Hahn, erscheint aber im Körper noch gedrungenener und massiger als dieser, von dem sie sich — abgesehen von Behang, Schwanz und Sporn — hauptsächlich durch die Kopfzierden unterscheidet: der Kamm ist von derselben Form, aber weit kleiner; die Haube darf nicht zu voll und zu dicht, geschlossen sein, eine aufrechtstehende Halbhaube (Helmhaube) ist vorzuziehen, wenn vielleicht auch voll- oder paduanerhaubige Hühner dem Geschmack mancher Liebhaber mehr zusagen dürften; der Bart muß voll und lang sein, damit er — die Kinnlappen sind nur angedeutet — schön hervortritt; die

Ohrklappen verschwinden unter dem Bart. Die Füße müssen fünfzehig und völlig federlos sein, leider aber erscheinen hier zuweilen, insbesondere bei älteren Thieren, zwei Fehler: es zeigen sich Federchen und Ansätze von Sporen — beides selbstverständlich verwerflich.

**Gefieder und Färbung.** Die Houdans sollen durchweg ein reiches, lockeres (bauschiges) Gefieder und dementsprechend also auch eine lose Haube haben. Die Färbung besteht aus einem Gemisch von Weiß und grauschillerndem Schwarz, so, daß infolge der weißen, schwarzen und schwarz-weiß gefleckten Federn das ganze Gefieder richtig geschreckt erscheint. Eine möglichst gleichmäßige Vertheilung des Schwarz und Weiß auf alle Partien des Gefieders läßt jedenfalls das Houdanhuhn am besten erscheinen; die Forderung der Engländer, ganz dunkle Hühner mit grauschwarzen Beinen und ganz hellen Hauben und Bärten zu ziehen und anzuerkennen, hat nichts weiter für sich als — die englische Mode. Häufig, und bei älteren Thieren fast immer, mischt sich bei Hähnen in die Färbung des Hals- und Sattelbhangs ein Strohgelb ein. Die französischen Züchter legen diesem keine Bedeutung bei, auch bei uns erachtet man die Farbe als keinen eigentlichen Fehler, wenn gleich man sie nicht gern sieht; zur Zucht möge man die betreffenden Hähne immer verwenden. Anders ist es mit wirklichen rothen oder braunen Federn, sie gelten als fehlerhaft.

Die jungen Houdans sind auch geschreckt, nur sind die schwarzen und die hellen Flecken viel größer, sie bilden umfangreiche Stellen. Im Dunenkleid erscheinen die Rücken vorwiegend weißgelb, große, schwarze Flecken finden sich gewöhnlich auf dem Rücken, den Flügeln, an der Unterseite des Halses, im Nacken; Schnabel und Füße sind gelblich, der längere Flaum an Kinn und Backen zeigt den Bart an. Im ersten Federkleid ist die Oberseite der Hauptsache nach (Flügeldecken, Schultern, Rücken, Hinterhals, Nacken) schwarz, die Unterseite vorwiegend weiß. Nach wenigen Monaten tritt die gleichmäßigere Vertheilung des Schwarz und Weiß ein — M. Voiteulier sagt: das Gefieder wird „caillouté“ —, bis nach späteren Mauserungen in der Regel das Weiß mehr und mehr zunimmt. Von dieser Färbung bis zum Reinweiß ist nur noch ein verhältnißmäßig kleiner Schritt, und in der That hat man schon reinweiße Houdans gezüchtet. Ein solches, in seinen Rassenmerkmalen selten schönes Paar erschien auf 1880er Geflügelausstellung zu Wien, ausgestellt von dem bekannten Herrn Brechet in Paris, doch fanden die schönen Thiere infolge des hohen Preises keinen Abnehmer. —

Bei der Beurtheilung der Houdans bildet, wie für den Nutzgeflügelzüchter, die Färbung keinesfalls die Hauptsache; es kommt vor Allem auf schweren, massigen Körper, dann auf schöne Kopfizierden, ferner auf reine, unbefiederte, fünfzehige Füße, schönen Schwanz, reiches, lockeres Gefieder an, und es wäre wirklich, wie schon oben betont, zu bedauern, wenn man statt auf die Erzüchtung stattlicher Hühner und die Ausbildung ihrer wirthschaftlichen Vorzüge auf Erzielung irgend einer Färbung u. dergl. das Hauptaugenmerk richten wollte.

**Werth und Eigenschaften.** Von den französischen Rassen dürften die Houdans sich wohl am ersten für Deutschland empfehlen, vor Allem für die deutschösterreichischen, süd- und westdeutschen Gebiete, dagegen liegen aus Ost- und Nord- und besonders

aus Nordost-Deutschland Erfahrungen vor, welche den Werth der Houbans in nicht gerade günstigem Lichte erscheinen lassen. Nicht nur, daß sie das dortige Klima nicht ertragen wollen und von Schnupfen, Halskrankheiten u. a. geplagt werden, auch ihre wirthschaftlichen Eigenschaften werden sehr beeinträchtigt (Zahl und Gewicht der Eier gehen zurück), und die Kücken bekommen leicht Krankheiten der Athmungswerkzeuge. Für diese Gegenden empfehlen sich, will man eine ausländische Rasse als Legehuhn halten, vielleicht eher noch die Italiener, und in der That wiegt im Norden Deutschlands das Italiener-Huhn gegen das Houbanhuhn vor, während sich im Süden und in Oesterreich mehr das umgekehrte Verhältniß beobachten läßt; schon die Aufstellungen geben vielfach den richtigen Maßstab in die Hand. Wo das Houbanhuhn eingebürgert ist, dort erweist es sich als gute Rasse, und die Nachzucht zeigt sich nicht mehr so weichlich wie die aus Frankreich eingeführten Thiere, sodaß begründete Hoffnung vorhanden ist, daß das Huhn mehr und mehr Boden bei uns gewinnen wird, ohne — was die Hauptsache bleibt — in seinen Leistungen und angestammten guten Eigenschaften erheblich zurückzugehen. Vor allen Dingen lasse man den Import aus Frankreich — wenn auch, wie es von Seiten gewisser französischer Händler geschieht, das Houbanhuhn als „die Königin der Hühner“ (!) uns angepriesen wird —, denn es giebt schon so viele tüchtige Züchter von Houbans in Deutschland, daß man um reelle Bezugsquellen für gute Hühner oder Bruteier nicht besorgt zu sein braucht, der Bedarf an solchem Geflügel kann jedenfalls in unserem Lande bereits gedeckt werden; allenfalls führe man von Zeit zu Zeit einen frischen Hahn ein.

Der Hauptwerth der Houbans für Frankreich liegt in ihrer Fleisch- und dann in der Eier-Erzeugung, bei uns ist vor der Hand immer noch die Erzielung von Eiern die Hauptsache. In dieser Beziehung braucht sich das Houbanhuhn gegenüber anderen Rassen nicht zu verstecken. Allerdings dürfen wir uns keinen Illusionen hingeben, wenn wir bei A. Esparnet lesen, daß das Huhn sehr reichlich „85 g“ schwere Eier lege, aber der Ertrag ist, falls Gegend und Klima nicht zu ungünstig, doch nicht zu verachten. Stammen die Hennen aus Frühbruten, d. h. sind sie bis Mitte Mai ausgeschlüpft, so bringen sie im Spätherbst (November) im Alter von etwa 6 Monaten die ersten Eier; andere beginnen damit erst zum Frühjahr hin oder im Nachwinter. Bei entsprechender Pflege und nicht zu rauhem, strengem Winter fängt das Legegeschäft der Hennen im Februar wieder an und dauert, da nur einzelne und auch diese nur höchst selten brütlustig werden, bis zur Mauser. Einjährige Hennen liefern etwa 120, zweijährige 120 bis 140, auch bis 150 Eier im Jahre; auch hier muß der Züchter ein Augenmerk auf die Legerinnen haben, damit er die schlechten ausmerzen kann. Daß das Gewicht der Eier ebenfalls je nach dem Alter der Hennen abändert, ist ja bei allen Hühnern der Fall; es beträgt bei einjährigen Houbans durchschnittlich 60, bei älteren bis 70 g, also etwa 10 g mehr.

Ein bekannter Houbanzüchter, Hr. A. Ullmann in Altpala (Böhmen), welcher von 15 Hennen durchschnittlich 143 Eier pro Jahr und Henne erhielt, hat auch die Zunahme des Eigewichts verfolgt und macht folgende Angaben: Eier einjähriger Hennen vom 10. Januar wogen 55 bezw. 58 g, vom 10. April 57, einzelne auch 60 und 61 g, am 7. Mai 63, 65, 69 g, am 14. Juli 63, 64, 69 g und dies Gewicht ergab sich auch später. Aus den Beobachtungen des Hrn. Ullmann folgt, daß, junge Houbans zunächst Eier von etwa 56 g Gewicht legen, welches sich nach mehrmonatlicher



Legezeit im selben Jahre auf 66 g steigt. Von zwei- und dreijährigen Hennen wogen die Eier am 4. März 65—69, am 7. Mai 69—72, am 14. Juli und weiterhin 70—72 g, durchschnittlich also 70 g. Von den 15 Hennen zeigten nur drei eine Neigung zum Brüten, diese aber verlor sich schon nach 8 bis 10 Tagen, und einige Tage später legten jene wieder. Von 185 zum Ausbrüten bestimmten Eiern waren nur 13 Stück (etwa 7%) unbefruchtet, und die meisten der Brut-eier-Sendungen (1126 Stück wurden verschickt) ergaben ebenfalls günstiges Resultat, d. h. über 60 bis 75, einzelne bis 90% Küden.

In beschränkteren Räumlichkeiten gehalten, legen die Hennen nicht so fleißig ihre weißschaligen schönen Eier, als wenn sie freien Auslauf haben und dabei verschiedenes Futter suchen können. Die Frage, ob hellere oder ob dunklere Hennen einen besseren Ertrag geben, ist eine völlig müßige, sie ist merkwürdiger Weise aber aufgeworfen worden und hat zu heftigem Meinungs-Austausch geführt, wobei — leider die Beweise fehlten. Zu einem sehr schätzbaren Fleischhuhn wird es infolge mehrerer Eigenschaften: bei verhältnißmäßig dünnen Knochen erreicht es, eben weil es viel Fleisch ansetzt, ein hohes Gewicht; dabei läßt es sich leicht mästen, und junge gemästete Hähne, die nicht kapounirt zu werden brauchen, wiegen (nach Ch. Jaque) im Alter von 4½ Monaten durchschnittlich 4 Pfd. 200 g, also ca. 4½ Pfd., wovon auf die Knochen noch nicht der achte Theil kommt — aber auch ohne eigentliche Mastung, bei guter Pflege und Fütterung setzt das Houdanhuhn schnell Fleisch an und erreicht ein Schlachtgewicht von 6 bis 7 Pfd. —; das Fleisch ist saftig, weiß und zart und wird von manchen Kennern höher noch als das der Laskes und Creve-coeurs geschätzt.

Die Küden sind während der ersten Zeit empfindlich gegen Kälte und Nässe und werden, falls der Züchter mit Rücksicht darauf nicht die geeigneten Vorkehrungen trifft, leicht von Schnupfen und Diphtheritis heimgesucht; haben sie aber diese Zeit hinter sich, also im Alter von 3 und 4 Wochen, so zeigen sie sich schon weniger empfindlich und wachsen nun bei entsprechendem nahrhaftem Futter und guter Führung rasch heran, und mit 4 Monaten sind sie fast ausgewachsen; mit dem schnellen Wachsthum hält die Befederung gleichen Schritt. Ist das Klima der betreffenden Gegend ein ungünstiges oder läßt sich das Frühjahr nicht schön an, so darf man die Bruten nicht zu früh bewerkstelligen; man wird es so einzurichten haben, daß die Küden ehestens Anfang April auschlüpfen. April- und Mai-Küden (d. h. nur bis Mitte Mai geschlüpfte) entwickeln sich bei ihrer raschen Reise sehr gut im Laufe des Sommers, und die jungen Hennen legen mit sechs Monaten, im November oder auch schon im Oktober, die ersten Eier, während die Hennen aus Sommerbruten erst nach Neujahr zu legen beginnen. Da die Houdans, wie erwähnt, früh reifen, trenne man die jungen Hähne, welche sich an dem bald hervortretenden Kamm und der abweichenden Haubenbildung erkennen lassen, zeitig von den Hennen; sie werden dann, falls zur Mast bestimmt, eher und leicht fett — falls zur Zucht außersehen, kräftiger. Außerdem tritt man damit der Unannehmlichkeit entgegen, daß sich die jungen Hennen, welche gern an den Hauben der Hähnen herumzupfen, das Federfressen angewöhnen.

Die Aufzucht geht in Frankreich gewöhnlich in der Weise vor sich, daß die Küden als Futter einen aus Maismehl, das mit Milch oder Wasser angemacht wird, bestehenden steifen Teig bekommen, und dazu während der ersten Tage gar kein Ge-



tränkt, dann aber als solches meist Milch erhalten; sie legen dabei viel zartes Fleisch an und kommen, wenn sie herangewachsen, auf den Markt, resp. mit 2½ bis 3 Monaten in die eigentliche Mast. Bei der Zucht im größeren Maßstabe gelangt dort das Prinzip der Arbeitsteilung recht zur Geltung: Züchter, welche Hunderte und Tausende von Küken durch Maschinen und Puten ausbrüten lassen, verkaufen meist dieselben nach dem Auschlüpfen an Leute auf dem Lande, von denen sie (mit geringeren Kosten, als es in der Anstalt oder in der Stadt möglich) aufgezogen und im Alter von 2½ oder 3 bis 6 Monaten auf den Markt, welcher z. B. in Houdan jede Woche abgehalten wird, gebracht werden.

Betreffs der Nahrung machen die Houdans, wenigstens was die Art derselben anbelangt, geringe Ansprüche, insofern ihrer regen Freiluft aber verlangen sie nicht zu kleine Portionen; auch aus diesem Grunde empfiehlt es sich also, den Hühnern möglichst freien Auslauf zu gewähren, damit sie doch einen Theil des Futters sich suchen — was sie übrigens gern thun — und nicht ständig aus der Hand gefüttert zu werden brauchen. Kreuzungen von Houdans mit schwarzen oder weißen oder schwarzweiß-bunten Landhühnern ergeben gute, kräftige, ausdauernde, wenn auch nicht gerade schöne Wirtschaftshühner, die man schon als Junggeflügel wohl verwerthen kann, denn viermonatliche Hühne wiegen ungemästet 3½ Pfd. und darüber und liefern somit einen ganz hübschen Braten. Diese Halbblut-Houdans, sog. Façon-Houdans, werden auch in Frankreich viel gezogen, ähneln mehr oder weniger den Houdans und kommen dort in ziemlicher Anzahl auf den Markt. Zu Kreuzungen mit anderen Rassen möchte ich übrigens das Houdanhuhn, der eigenartigen Bildung der Kopfzierden und Füße wegen, nicht gerade empfehlen, die Nachzucht fällt gewöhnlich nicht nach dem Geschmack des Züchters aus; besser ist jedenfalls die Kreuzung (vergl. oben S. 162) mäßig behaubter Houdans. Hübsche Hühner erhielt Hr. Haushofmeister W. Meyer-Berlin durch Kreuzung von Bergischen Krähern mit Houdans: einfach-lämmige Barthühner, ähnlich den Thüringer Bausbäckchen.

### 23. Crève-cœur.

Das Crève-cœur-Huhn (*Gallus domesticus barbato-cristatus, normandicus*) verdankt seinen Namen dem in dem an die Normandie grenzenden Departement de l'Oise, also nördlich von Paris und östlich von Rouen liegenden Dorfe Crève-cœur, keineswegs aber seiner eigenthümlichen Kammform, welche der eines gespaltenen Herzens gleichen soll (!). Auch die von L. J. Fitzinger in Bezug auf den Namen gemachte Angabe beruht auf Irrthum: F. sagt nämlich, daß das Huhn seine Benennung nach „einer kleinen, an der Schelbe in der Landschaft Cambray der ehemaligen Provinz der französischen Niederlande oder dem jetzigen Departement des Norden im nordöstlichen Frankreich gelegenen Stadt Crève-cœur“ erhielt, weil dort die Rasse entstanden sei und jetzt noch sorgfältig gepflegt würde. Diese Angabe ist nach mehrfacher Hinsicht irrig und damit auch die lateinische Rassen-Bezeichnung „*camaracensis*“, welche Fitzinger gebraucht und von der alten lateinischen oder römischen Benennung der Stadt Cambrai: „*Camaracum*“ ableitet, hinfällig. — In und bei dem Dorfe Crève-cœur im Depart. der Oise wurde die Rasse zuerst und hauptsächlich gezüchtet und verbreitete

sich von da aus namentlich durch die Normandie, wo sie denn auch heute noch bevorzugt ist, während man sie in der Umgegend ihres Ursprungs=Ortes nur selten noch rein antrifft. Man hat sie schon zu viel mit anderen Hühnern gekreuzt und dadurch verschiedene „Varietäten“ erzielt, welche man unter mancherlei Namen in den Handel bringt. Zu ihnen gehören unter anderen die Coumonts, welche dadurch entstanden, daß man Crève-coeurs mit Landhühnern kreuzt und die Nachzucht wieder mit reinen Crève-coeurs verpaart; man erhält auf diese Weise härtere, widerstandsfähigere Hühner von meist dreiviertel Crèvecoeur=Blut.

Bezüglich der Abstammung des Crèvecoeur-Huhns wurde schon auf Seite 144 geäußert, daß dasselbe wohl aus den alten französischen, d. h. den mutmaßlichen aus Ober-Italien (Padua) nach Frankreich gebrachten schwarzen Paduaner-Hühnern gezüchtet worden ist (vergl. „Paduaner“). Wie die französischen Hühner überhaupt, wurde auch dieses sehr spät in anderen Ländern bekannt; immerhin aber war es dasjenige, welches zuerst nach England kam, und zwar scheint dies Ende der 40er oder Anfang der 50er Jahre gewesen zu sein; vor 30 Jahren wurde es von Wingfield und Johnston beschrieben, eine gute Beschreibung und Abbildung brachte dann auch das „Journal of Horticulture“ vom 10. Juni 1862; während der letzteren Jahre hat es in England vielorts Eingang gefunden, was ihm vorher nicht gelingen wollte. Daß es durch die englische Züchtung schon mehrfach verändert worden, ist bekannt.

Auch in Deutschland finden wir das Crèvecoeur-Huhn von allen französischen Hühnern zuerst beschrieben; so in den Schriften von A. Drechsler — Dresden (1857) und C. Vöfler (1859). A. Drechsler kennt von den französischen Rassen nur die der Crève-coeurs, von denen er bezüglich der Farbe des Gefieders sagt: „schwarz, Federfrone weiß, vorn einige schwarze Federn, Kragensfedern glänzend schwarz“. — Fr. v. Desele aber beschreibt 1865 alle drei französische Hauptrassen und giebt dazu auch die Jaque'schen Abbildungen. Während nun bei uns viele Jahre hindurch der Kreis der Crèves-Züchter sich stetig erweiterte, scheint jetzt die Liebhaberei für dies Huhn nachlassen zu wollen.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Das Crèvecoeur-Huhn kennzeichnen folgende Rassemerkmale: gut mittelgroßer, gestreckt-viereckiger, starker Körper, breite, vortretende Brust, kurze, starke Beine, ziemlich große Haube, Nacken- und Kinnbart, zweihörniger Kamm, lange Kinnlappen, dichtes, reiches Gefieder (nicht knapp anliegend wie bei Laßliche). Da die Rasse niedriger gestellt ist als z. B. die Laßliche, so sieht sie kleiner aus als sie in Wirklichkeit ist. Die ganze Höhe, vom Kopf bis zu den Beinen, beträgt beim Hahn 50—55 cm, die Rückenhöhe bis 35 cm, die Henne giebt ihm hinsichtlich der letzteren kaum etwas nach. Wie die Crève-coeurs niedriger sind als die Laßliche, so ist der Körper auch kürzer und gedrungener gebaut. Das Gewicht eines ausgewachsenen Hahns stellt sich auf 7—8, das einer Henne auf 6—7 Pfd., bei einzelnen ausnahmsweise noch darüber. Die Haltung des Hahns ist eine gemessene, ja stolze, die der Henne etwas schwerfällig. Zeigt auch das Crèvecoeur-Huhn nicht die Figur und Haltung wie die Laßliche-Rasse, so macht es doch, gut entwickelt, einen schönen Eindruck, und man findet es wohl erklärlich, daß das Huhn eine Zeitlang am beliebtesten von allen sogen. Sporthühnern war.

**Körpertheile.** Der Hahn (Tafel 22) hat einen großen Kopf mit mäßiger Schädel-erhebung, die einen vollen, großen, aus langen, schmalen Federn, welche in der Hauptsache nach hinten (weniger nach den Seiten und nur einzelne nach vorn) fallen, bestehenden Schopf oder Haube trägt. An die letztere schließt sich an beiden Gesichtseiten ein dichter Federbart an, welcher sich nach unten hin fortsetzt, indem er nicht nur zu beiden Seiten der Kinnlappen und zwischen denselben (wenn hier auch nur in kürzeren Federchen) erscheint, sondern auch unter denselben kräftig auftritt. Dieser Bart verdeckt, in Gemeinschaft herabhängender Haubensehern, das rothe Gesicht und die kleinen weißlichen Ohrlappen; auch die rothen, lebhaften Augen blicken unter den Federn wie aus einem Versteck hervor. Der Schnabel ist mittellang, kräftig, dunkel, mit weiten, stark ausgebogenen, hoch umrandeten Nasenlöchern. Die Haube übertrifft an Höhe den Kamm, welcher dieselbe Grundform wie der Laßlöche-Kamm hat, d. h. die des Hörnerkammes (s. S. 47). Die beiden Hörner, welche aus einem Grunde entspringen, entfernen sich nach oben hin mehr und mehr von einander und laufen spitz zu; sie sind größer und stärker als bei den Laßlöchen, und während sie bei den französischen Crève-cœurs niemals ganz glatt, sondern sogar häufig an der Innenseite wirklich gezackt sind (also Gemeißelkamm), verlangen die englischen und auch deutschen Preisrichter einen richtigen Hörnerkamm, d. h. zwei einfache, runde, von Auswüchsen freie, kräftige Spitzen. Die Kinnlappen sind mäßig lang (nicht so lang als bei den Laßlöchen) und unten gut abgerundet, von Farbe hochroth wie der Kamm und der federfreie Gesichtstheil. Der aufrecht getragene, mittellange, kräftige Hals ist mit schönem, reichem Behang versehen, der Rumpf kurz, gedrungen, der Rücken breit, fast wagerecht, nach dem Schwanz hin etwas abfallend, der Sattel breit, gut besiedert, der hoch getragene Schwanz stark, mit breiten, langen, schön gebogenen Sicheln versehen, die Brust sehr breit, kräftig und voll vortretend. Die Flügel sind mäßig lang, geschlossen, die Schenkel kurz, wenig aus dem Körper-Gefieder hervortretend, sehr fleischig, die Läufe grauschwarz, glatt, kurz, stark, die vier Zehen groß, kräftig, gerade.

Die Henne (Tafel 23) ist noch gedrungener gebaut und sieht überhaupt massiger und schwerfälliger aus als der Hahn. Der Kamm hat dieselbe Gestalt wie beim Hahn, nur sind die beiden Hörner kürzer und schwächer; die Kinnlappen sind sehr klein, weshalb hier der Federbart mehr auffällt als beim Hahn. Die Haube, aus kürzeren, breiten Federn gebildet, soll möglichst rund — die Engländer wünschen (ob mit Recht?) Bollhaube — sein und aufrecht stehen; vom Auge ist wenig zu sehen. Der Schwanz ist breit, die Federn unter demselben, am Hinterleib, dicht und fein, so daß derselbe ungemein voll und bauschig („Artischodensteiß“) erscheint. Im Uebrigen gleicht die Henne, abgesehen von Hals- und Sattelbehang, Sicheln und Sporn, dem Hahn.

**Gefieder und Färbenschläge.** Wie schon erwähnt, zeichnet sich das Crève-cœur-Huhn durch dichtes, reiches Gefieder aus, welches lockerer getragen wird als z. B. bei den Laßlöchen und namentlich am Hintertheil der Henne aufgebauscht erscheint. Die ursprüngliche und bis vor verhältnißmäßig kurzer Zeit ausschließlich vorkommende Färbung ist Schwarz, neuerdings züchtet man auch Weiße und Graue.

## a) Die schwarzen Crève-coeurs

sind einfach schwarz, Hals- und Sattelbehang, große und kleine Sicheln und Schulterdecken mit prächtigem purpurbлаuen und grünen Schiller, die Bauchfedern mattschwarz; Schnabel horn- bis schwarzgrau, Augen roth, Kamm, Kinnlappen und die Nacktheile des Gesichts roth, Füße schieferfarben oder dunkler.

Das Schwarz des Gefieders ist aber nicht immer rein; es mischen sich zwei andere Farben ein: Braun(Roth) und Weiß. Das Braun zeigt sich zuweilen an den Federn des Halsbehangs und auf den Flügeln, manchmal ist die Farbe auch heller und tritt dann als Strohgelb auf. Ch. Jaque hält dies für gar nicht so fehlerhaft und meint nur, daß derartige Hühner von den Liebhabern weniger geschätzt seien als rein schwarze; übrigens betont er, daß, wenn Crève-coeurs derartige strohgelbe Federn hätten, damit gar nicht gesagt sei, daß die Thiere dann nicht reinen Blutes seien und nicht schwarze Junge züchten. Immerhin werden braune oder rothe Federn bei uns als ein mißlicher Punkt, als ein Schönheitsfehler betrachtet, und derartige Thiere sollte man nicht zur Zucht verwenden. Auch mit dem Weiß, welches vorzugsweise in der Haube erscheint, wird bei uns gewöhnlich streng ins Gericht gegangen, jedoch mit Unrecht. Das Auftreten weißer Federn in der Haube älterer Thiere liegt — bei den Goldbrabantern ist es, wie dort erwähnt, ebenso — in der Natur begründet, und ebenso die Erscheinung, daß gerade die schönsten Hühner mit den vollsten, größten Hauben in der Regel viel Weiß bekommen. Bei diesen greift das Weiß oft sogar noch auf den starken Bart über, sodaß dieser dann weiße Federspitzen zeigt. Wie gesagt, je älter das Huhn, desto mehr nimmt das Weiß zu; rein schwarz ist die Haube gewöhnlich bloß bis zur ersten Mauser, nach derselben stellen sich namentlich an der Hinterseite der Haube einzelne weiße Federn ein und deren Zahl mehrt sich mit jeder späteren Mauser; dreijährige Thiere mit völlig schwarzer Haube gehören zu den Ausnahmen. Weiße Federn bei älteren Vögeln sind aber durchaus kein Rassen-, ja eigentlich nicht einmal ein Schönheitsfehler; denn falls nur ganz schwarze Crève-coeurs als „echt“ gelten sollen, so können die Ausstellungen bloß mit jungen oder mit kleinhaubigen, geringeren Thieren besetzt werden — wenn man andernfalls nicht dem „Rußen“, d. h. dem Fälschen und Betrügen Thür und Thor öffnen will. Und wie können denn schwarze Crève-coeurs mit weißen Federn in der Haube als „nicht raffelacht“ bezeichnet werden, wenn sie doch prächtige reine Junge ziehen? Jedenfalls haben mehrjährige, hochfeine, großhaubige Thiere mit Weiß in der Haube mehr Werth als kleinere, geringere Hühner mit unbedeutenden, wenn auch schwarzen Hauben. Früher galten die weißen Hauben ebenfalls nicht als fehlerhaft, A. Drechsler (f. S. 168) verlangt sogar solche. — Die Rücken im Dunenkleid sind oberseits (Kopf, Rücken etc.) schwarz, unterseits gelblich; Haube und Bart schwarz.

## b) Weiße Crève-coeurs

sind lediglich eine Farben-Varietät der vorigen. Sie gaben vor längerer Zeit Veranlassung zu einem Federkrieg in den „Blättern für Geflügelzucht“, indem Manche ihre Entstehung auf fortgesetzt betriebene Inzucht zurückführen wollten, Andere dagegen sie für eine Farben-Varietät der schwarzen Crève-coeurs hielten. Die Frage

ist eine ziemlich müßige, auf Entstehung infolge längerer Inzucht deutet nichts. Erwähnt wurde schon, wie bei den Crève-coeurs das Schwarz gern in Weiß umschlägt, und manchmal treten diese Hühner nach der Mauser als förmliche Scheden, bei denen das Weiß außer auf die Haube, auf Schwanz, Flügel und Brust sich verbreitet hat, auf. Sehr wunderbar erscheint es dann nicht, wenn manche Hühner gänzlich weiß wurden und wenn nun von solchen Thieren oder von Weißscheden oder auch selbst von Schwarzen rein weiße Junge fielen.

Das Gefieder ist rein weiß. Die Hühner sehen sehr hübsch aus, da sich von dem Weiß der Federn das schöne Roth des Kammes, der Kinnlappen und der nackten Gesichtspartie prächtig abhebt. Auch hier tritt, wie bei anderen weißen Hähnen, auf den Behangfedern des Hahns gern ein gelblicher Schein auf, der jedoch keine besondere Bedeutung hat.

#### c) Graue Crève-coeurs

sieht man selten, und doch bilden namentlich die hell- oder silbergrauen einen hübschen Schlag. Das Grau tritt in zwei Schattirungen auf, einer dunkleren (Blaugrau) und einer helleren (Silbergrau). Die erstere Varietät gleicht hinsichtlich der Färbung den blauen Andalusiern oder Holländern; die andere (condré) sieht zarter aus und verdient meiner Ansicht nach den Vorzug, doch muß das Silbergrau ganz gleichmäßig, wie angehaucht erscheinen, namentlich darf kein gelblicher Behang des Hahns (wie er aber leider nicht selten auftritt) stören. Weiße oder schwarze Federn im Gefieder grauer Crève-coeurs sind natürlich sehr fehlerhaft und derartige Hühner zur Zucht nicht tauglich.

**Werth und Eigenschaften.** Wie das Laflèche, so ist das Crève-coeur-Huhn ein ausgezeichnetes Ruchhuhn für Frankreich; für Deutschland dagegen hat es nicht die Bedeutung, seine Leistungen werden hier beeinträchtigt durch das rauhere Klima. Als akklimatisirt kann es noch nicht angesehen werden, sein Wohlbefinden und demgemäß seine Eier- und Fleisch-Erzeugung und die Aufzucht hängen noch von den Witterungsverhältnissen ab, und die neuere Zuchttrichtung (vgl. S. 162) ist auch dazu angethan, das Crève-coeur-Huhn mehr und mehr aus der Reihe der Ruchhühner heraus- und in die der Sporthühner hineinzudrängen. England hat die Parole ausgegeben, das Huhn möglichst mit Vollhaube zu züchten, und bei uns hat dies Anklang gefunden. Die Crève-coeurs sind überhaupt schon zu Schnupfen und Halskrankheiten geneigt, und eine große Haube kann diese heikle Eigenheit nur verschlimmern, indem die Federn leicht durchnässen und schmutzig werden, aber schwer wieder trocknen, sodaß sie Erkältungen und als weitere Folgen jene Uebel bewirken; außerdem erzeugen die nassen, den Hühnern in die Augen fallenden langen Haubensehern Augenentzündungen, und schließlich behindern sie die Thiere an freier Umsicht, sodaß diese viele ihnen drohende Gefahren nicht merken, mithin denselben weit leichter zum Opfer werden als un- oder kleingehaubte Hühner. Ein Huhn aber, welches derartige Eigenschaften hat, kann, zumal es ohnehin die seiner Akklimatisirung in Deutschland sich entgegenstellenden Umstände noch nicht überwunden hat und in der Zucht viel weichlicher als Laflèche und Houdan ist, kein wirklich deutsches Wirthschaftshuhn sein. Dies ist zu bedauern, der

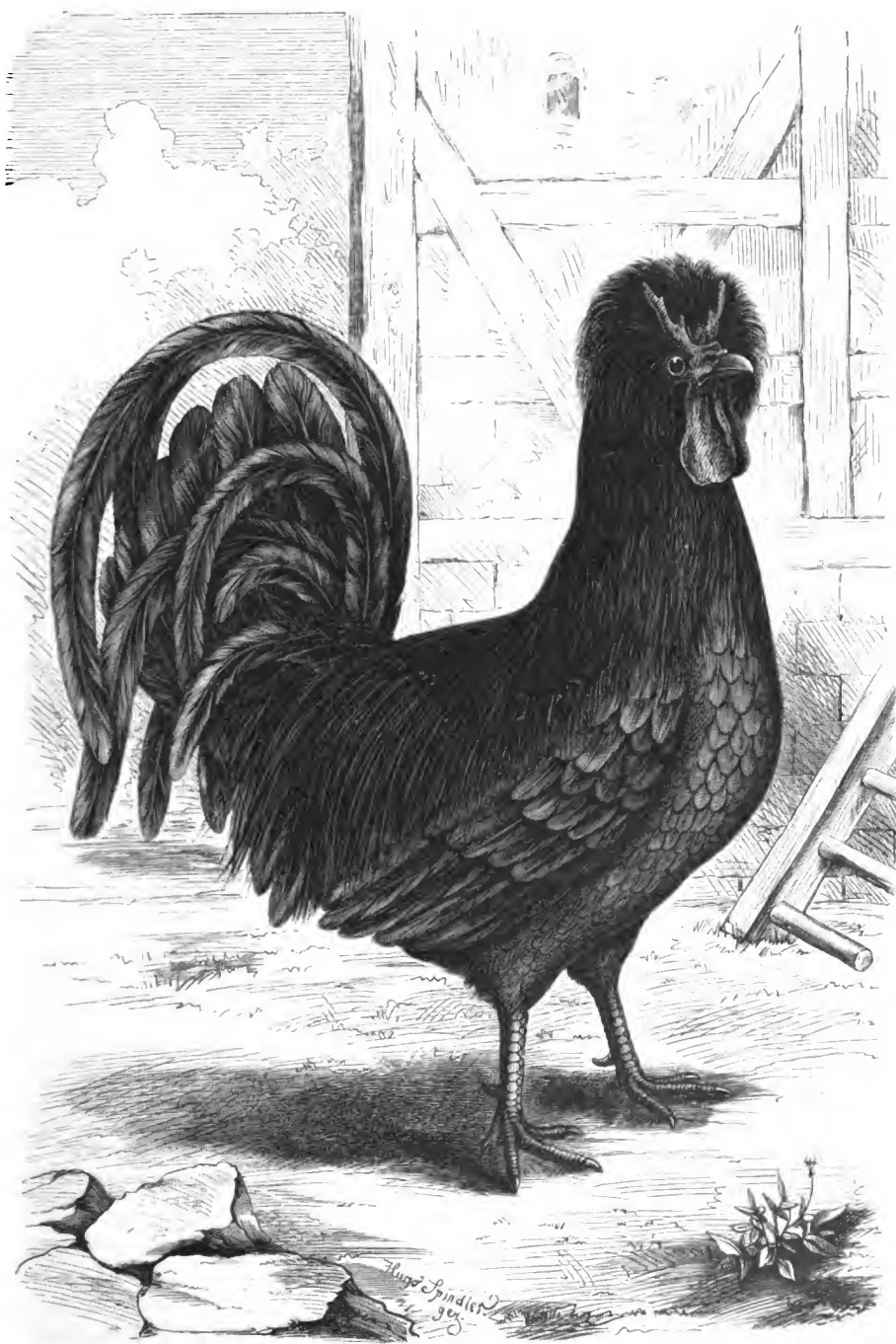
Rußgeflügelzüchter wird dem aber nur dann (wenigstens zum Theil) begegnen können, wenn er auf Ausstellungs-Prämien verzichtet, d. h. das Huhn nicht auf große Haube, starken Bart und andere Ausstellungs-Forderungen hin, sondern als Rußhuhn züchtet. Daß die Crèvecœur-Rasse ein solches nicht nur für Frankreich, sondern — die Erfüllung der erwähnten Bedingungen vorausgesetzt — auch für gewisse Striche Deutschlands (insbesondere Süd- und West-Deutschlands) ist, wird wohl Jeder zugeben müssen: sie liefert viel zartes Fleisch, legt fleißig schöne, große Eier, die Jungen wachsen rascher heran und sind eher zu verwerthen als die der Laßdèche.

Der Hauptwerth des Crèvecœur-Huhns, wenigstens für Frankreich, liegt in der Fleischproduktion. Nicht nur, daß es außerordentlich zartes, kurzfaseriges, weißes und saftiges Fleisch liefert, es setzt dasselbe auch in reichlichem Maße an und mästet sich leicht; das Huhn erreicht dadurch ein hohes Gewicht, die Knochen beanspruchen aber wenig davon, weil dieselben verhältnißmäßig dünn sind — nach Ch. Saque macht das Gewicht der Knochen noch nicht den 8. Theil des gesammten Körpergewichts aus. Da die Jungen schnell aufwachsen, denn bereits mit fünf Monaten sind sie fast völlig entwickelt, und in der Mast leicht und rasch fett werden, so kommen sie in diesem Alter schon auf ein Gewicht von 6 Pfd. und geben somit die frühesten französischen Pouarden; sechs Monate alte Papauen wiegen, nach der Mast, 8 Pfd. und darüber.

Der Eier-Ertrag ist nicht zu unterschätzen. Das fleißige Legen der Hennen schreibt sich mit daher, daß sie nicht brüten. Wenn allerdings der französische Züchter und Fachschriftsteller A. Espanet sagt: „Das Crèvecœur-Huhn liefert vorzügliche Eier das ganze Jahr hindurch mit Ausnahme der Frostzeit und der Zeit der großen Hitze“, und wenn er dann das Eigewicht auf 90 g angiebt, so mag dies vielleicht für französische Verhältnisse zutreffen — die deutschen Verhältnisse beeinträchtigen sowohl Zahl als Gewicht der Eier, und das letztere wird 70 g nur ausnahmsweise übersteigen, in der Regel jedoch 60—65 g betragen. Doch wird in Deutschland der Eier-Ertrag der Crèvecœur nur dann befriedigen, wenn diese unter sehr günstigen Verhältnissen gehalten werden.

Als ein Beleg hierfür seien die von Hrn. E. Sabel im „Geflügelhof“ (1881, S. 558) veröffentlichten Aufzeichnungen des Hrn. L. Kagung in Trier (also in milde-m Klima) mitgetheilt. Die Hühner waren schön und reiner Rasse; sie hatten freien Auslauf auf einen belassenen Platz und eine kleine Wiesenböschung, wurden auch bei Frostwetter ins Freie gelassen, und der Stall wurde nur bei strenger Kälte Abends mäßig angeheizt. Die Zahl belief sich im Jahre 1879 auf 1 Hahn, 6 Hennen, im Jahre 1880 auf 1, 10, im Jahre 1881 auf 1, 10. Die 6 Hennen im Jahre 1879 legten: im Januar 12, Februar 38, März 100, April 101, Mai 91, Juni 116, Juli 106, August 104, September 52, Oktober 18, November 3, Dezember 0, zusammen 741 Eier oder die Henne durchschnittlich 123 Stück. Die 10 Hennen im Jahre 1880 lieferten während der 12 Monate 11, 50, 180, 191, 207, 188, 136, 90, 21, 31, 14, 16, zusammen 1135, d. h. durchschnittlich 113 Eier. Im Jahre 1881 stellte es sich noch günstiger. Die Aufzeichnungen für die drei letzten Monate fehlen, in den ersten neun wurden von den 10 Hennen gelegt: 12, 88, 263, 232, 170, 203, 146, 60, 40, d. h. zusammen 1214, die Henne durchschnittlich 121 Eier. Das Duzend Eier wog im Durchschnitt 745 g, ein Ei also 62 g.

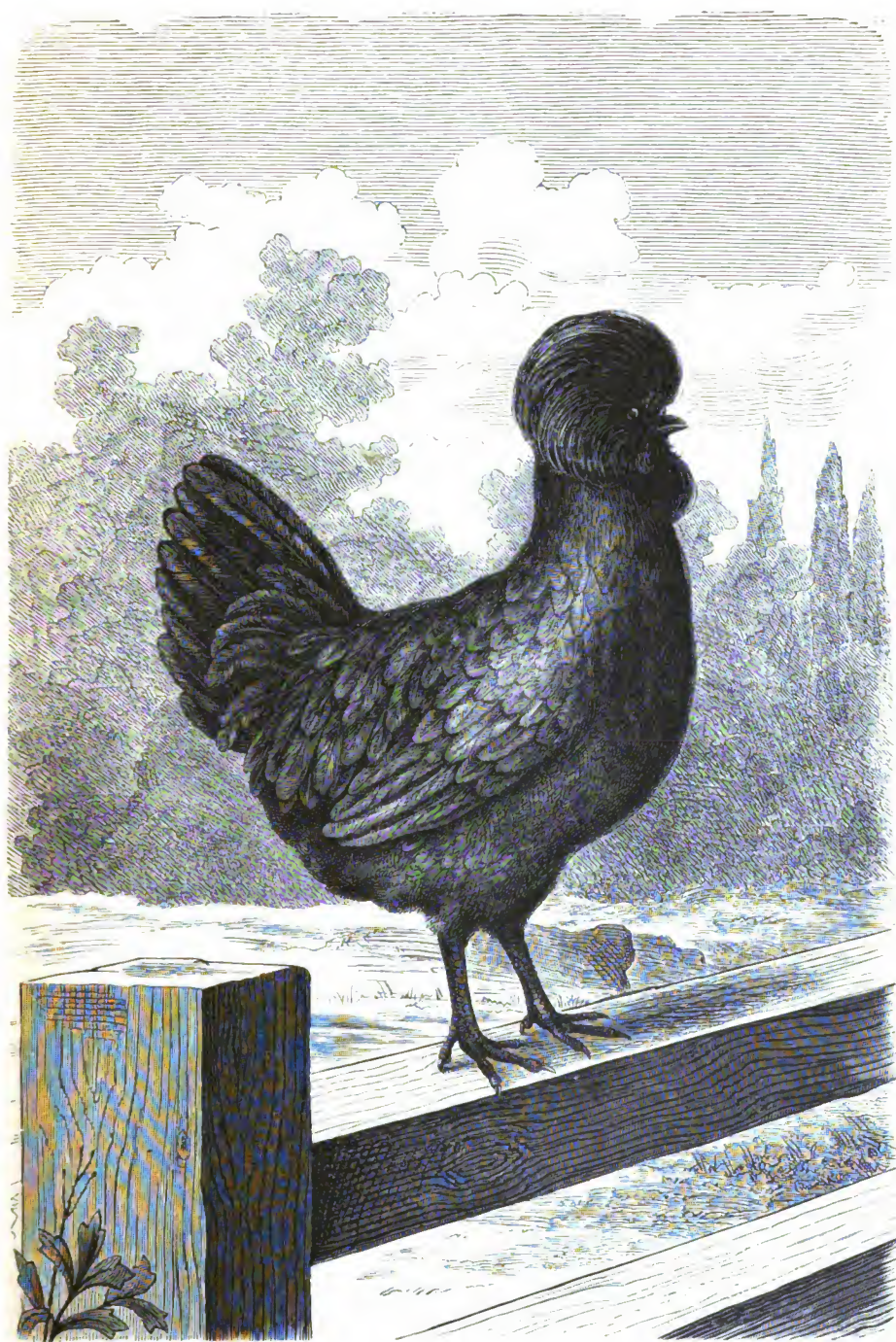
Obwohl die Hühner freien Auslauf gern haben, so gedeihen sie doch auch im engeren Raume. Wenn die Alten schon vor anhaltender Kälte, bezw. Nafstälte bewahrt werden müssen, so noch mehr die Küken, denn diese zeigen sich namentlich



**Crève-Coeur, Hahn.**







*Crève-Coeur, Hénne.*



während der ersten Tage empfindlich und hinfällig. Sind diese überstanden, so wachsen sie rasch heran, und die Befiederung geht ziemlich schnell vor sich. Es ist anzurathen, den Rücken möglichst gute, nahrhafte Kost zu verabfolgen, damit sie kräftig werden. Daß sie bereits frühzeitig zur Mast eingestellt werden können, wurde schon erwähnt.

Zur Kreuzung mit dem Landhuhn möchte ich sie nicht empfehlen; will man das letztere mit einer französischen Rasse kreuzen, so nehme man das ihm näherstehende Laflèche-Huhn. Bei Kreuzungen des Crève-cœur-Huhns mit anderen Hühnern ist überhaupt, um den Typus der Rasse nicht zu verwischen, Vorsicht und aufmerksame Zuchtwahl geboten. Daß man in Frankreich die Crève-cœurs mit dem dortigen Landhuhn gekreuzt und auf diese Weise z. B. die „Coudonts“ gezüchtet hat, wurde bereits auf Seite 168 erwähnt. Was bezüglich des Zuchtmaterials von den Laflèches gesagt wurde, gilt auch hier: man suche sich dasselbe soviel als möglich von deutschen Züchtern zu beschaffen und sehe von einer Einführung ganzer Zuchtschläge aus Frankreich thunlichst ab. Zur Zucht wähle man starke, schöne Hühner aus und züchte nicht einseitig auf Ausstellungs-Erfordernisse hin, wodurch die Rasse schließlich nur zurückgeht (degenerirt).

#### 24. Paduaner (Brabanter).

Das Paduaner oder Brabanter Huhn — *Gallus domesticus barbato-cristatus, patavinus* [brabantinus]; Engl.: Polish fowl oder Poland; Franzöf.: Poule de Padoue [ou de Pologne]; Holländ.: Padua kuishoen — führte früher in Deutschland noch verschiedene andere Namen, bezüglich deren auf Seite 161 verwiesen werden mag. Auch hinsichtlich der Abstammung und der Einführung dieser Haubenhühner muß an das bereits Gesagte (S. 143 ff.) erinnert werden, aus welchem zu ersehen, daß die Paduaner resp. Brabanter eine sehr alte Rasse darstellen. Den Namen „Brabanter“ erhielt diese nach der niederländischen Provinz Brabant, wo man sich jedenfalls die Zucht der Hühner besonders angelegen sein ließ, nachdem dieselben dorthin gebracht worden. Das letztere ist vielleicht zur selben Zeit geschehen, als das Haubenhuhn nach Italien, speziell nach Ober-Italien, in die fruchtbare Po-Ebene eingeführt wurde. Dies fand, wie der Italiener D. Cassella in seinem 1880 in Neapel erschienenen „*Manuale pratico di Pollicoltura*“ (Handbuch der Geflügelzucht) und nach ihm E. Valdamus im „*Geflügelzüchter und Vogelfreund*“ (3. Jahrg., 1882, Nr. 7) mittheilt, im Jahre 1400 durch Marchese Dondi dell'Orologio statt. In der fruchtbaren Po-Ebene gebiet dann das Huhn ganz prächtig, man erzielte bedeutende Größe und Schwere, sodaß der Ruf des Huhns bald über Italiens Grenzen hinausdrang und die alten Autoren dasselbe durchweg als ein Riesenhuhn schilderten. So begegnen wir schon Mittheilungen über das Paduaner Huhn (*Gallus patavinus*) — benannt nach der alten oberitalienischen Stadt Padua (*Patavium*), in deren Umgegend es eben hauptsächlich gezüchtet wurde — bei Hermolaus Barbarus, Grapaldus, Longolius, R. Gesner, Rud. Keuplein, Aldrovandi u. A. (s. S. 144) und diese übertragen sich bis auf Linné, Buffon, Brisson, Bechstein (1797), Götthard (1806), Latham (1812), Brandt und Regeburg (1829). Fast alle betonen in erster Linie, daß das Huhn ungemein groß und schwer sei und hauptsächlich in dem Flecken Polverara bei Padua gezüchtet

werde. Und diese alte Zucht ist hier zu Hause bis heute. Wie G. v. Martens in seiner „Reise nach Venedig“ berichtet, war im Jahre 1829, als er in jene Gegend kam, das Paduaner Huhn nur noch im Besitze einiger weniger Bauernfamilien zu Polverara. In diesen Familien hat sich aber die Zucht des Huhns geradezu fortgeerbt, den Cassella giebt an, daß nur vier Familien in Polverara das letztere seit 481 Jahren, also seit der Einführung, vollkommen rein erhalten haben, obgleich dasselbe fast von Jedermann in dem genannten Städtchen gezüchtet werde; außerhalb desselben soll es, nach Cassella's Mittheilung, nirgends mehr vorkommen. Die Beschreibung dieser alten wirklichen Paduaner wird weiter unten folgen und aus ihr hervorgehen, daß die Annahme: von jenen Hühnern seien, nachdem sie nach Frankreich gebracht (vergl. S. 144), die Crève-coeurs gezüchtet worden, viel für sich hat. Im Uebrigen muß auf das früher Gesagte verwiesen werden.

Der Name „Brabanter“ tritt ziemlich spät auf. Der Erfurter Professor J. Chr. Gottward ist der Erste, welcher in seinem Buche: „Das Ganze der Fiederviehucht“ (Erfurt 1806) den Namen „Brabanter“ gebraucht: er führt als zweite Rasse den Busch- oder Haubenhahn und als erste Unter rasse desselben den „großen brabantischen Hahn“ und zwar a) den goldfarbigen oder Goldack- und b) den silberfarbigen oder Silberackhahn an und bemerkt dabei: „Diese Hühner sind bei weitem viel größer als unsere gewöhnlichen, allbekannten Hofhühner“ und weiterhin: „Man hat diese Hühner viel in Dresden, in Cassel und im Braunschweigischen“. Nachdem läßt er den „englischen Hahn“ und zwar den schwarzen mit weißem (und den weißen mit schwarzem) Federbusch folgen — also dasselbe Huhn, welches wir heute „Holländer“ nennen und welches Pallas (vergl. S. 144) irrtümlicher Weise als „Hamburger“ bezeichnete.

Daß die Brabanter (oder „Hamburger Prachthühner“) bis in die 60er Jahre hinein auch federfüßig gezüchtet wurden, erwähnte ich bereits auf S. 143; diesem Umstand aber ist es mit zuzuschreiben, daß bis Anfang der 70er Jahre ein grauer Namen-Wirrwarr (vergl. S. 161) herrschte. Daß übrigens die Polands durchaus nicht erst im Jahre 1835 nach England gekommen sind, wie John Baily in Bright's Poultry-book behauptet, geht aus Albin's Mittheilung (s. S. 177), auf welche auch Darwin verweist, hervor. Später haben natürlich neue Importe stattgefunden, namentlich bartloser Polands. Solche führte in erster Linie Mr. John Baily-London, bärtige polnische Hühner dagegen zunächst und hauptsächlich Mr. Walter „vom Continent“ nach England ein. Sie sind nicht nur hier, sondern allerorts ebenso schöne als beliebte Sporthühner geworden.

Ehe wir zur Beschreibung unserer Brabanter oder Paduaner übergehen, möge hier die Beschreibung der schon mehrfach erwähnten alten wirklichen Paduaner, der Polverara-Paduaner („Schiatta“ oder „Raza padovana“), wie sie heute noch in Polverara bei Padua gezogen werden, eine Stelle finden. Wir folgen dabei einerseits den Angaben, welche von dem Grafen R. Grotanelli in der italienischen Zeitschrift Vita di Campagna gemacht, dann von Cassella in sein „Manuale —“ aufgenommen und von E. Waldbaus in dem oben citirten Artikel benutzt wurden, und anderseits den Mittheilungen von Giovanni Dottor Peterlin (parocco) in der neapolitanischen Zeitung „Pungolo“, mit welchem uns Hr. R. Huth-Frankfurt bekannt macht.

Hahn: Schnabel schwarz; Haube aufrecht, nach den Seiten überfallend; Kamm mehr oder weniger entwickelt, aber stets als zwei Hörnchen sich erhebend; Kinnlappen

hängend, etwas kurz; Bart und Schleier federreich; Ohrläppchen milchweiß und unter dem Schleier verdeckt; Nasenlöcher hoch und geschwollen; Augen lebendig oder „wild“; Haltung des Körpers fast senkrecht; Gewicht  $2\frac{1}{2}$  bis 4 kg, bei Mästung selbst bis 5 kg und darüber.

Henne: kleiner; Schnabel schwarz; Haube dichter, stets aufrecht stehend und nach vorn übergebogen; Kamm aus zwei nicht langen, aber doch sichtbaren Hörnchen bestehend; Kinnlappen kurz und fast ganz unter dem Bart verborgen; Gewicht 2 und 3 kg.

Das Gefieder muß ganz schwarz, glänzend sein; Hahn und Henne bekommen jedoch im Alter von 2 oder 3 Jahren weiße Federn in der Haube; solche Thiere aber, welche bereits nach ihrer Geburt helle Federn in der Haube zeigen, sind Kreuzungsprodukte.

Erinnern diese Angaben nicht so an Crève-cœur, daß man glaubt, eine Beschreibung dieser Rasse vor sich zu haben? Und jedenfalls ist es demnach nicht zu weit gegangen, wenn man die Entstehung der letzteren aus dem alten Paduanerhuhn (s. S. 168) annimmt. Vergleicht man anderseits die Thatsache, daß man Kapaunen dieses Huhns in Italien durch Mästung auf ein Gewicht von über 10 Pfund gebracht hat, so wird es uns nicht Wunder nehmen, daß die alten Autoren, welche in der Hauptsache nur kleinere (Land-) Hühner kannten, immer die Größe und Schwere jener alten Paduanerhühner hervorhoben. In andere Länder ausgeführt, soll das Huhn, welches als vorzüglicher Eierleger gerühmt wird, schon nach wenigen Generationen anfangen auszuarten. Doch nun zur Beschreibung unserer Paduaner oder Brabanter.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Die Paduaner- (Brabanter-) Rasse, wie sie jetzt wohl übereinstimmend gezüchtet wird, charakterisirt sich durch mittelgroße, elegante Figur, mittellangen, aufrecht getragenen Hals, ziemlich langen, hochgewölbten Kopf mit großer, voller Rundhaube, gänzlich verkümmertem Kamm und Kinnlappen und sehr dichtem, vollem Kinn- und Backenbart — sie sind die Bart-Haubenhühner in ausgeprägteste Form, mehr wie Türken, Crève- und Houdans —, durch schlanke, bleigraue, glatte Beine und gut entwickelten Schwanz; von den nahverwandten Holländern unterscheidet sie hauptsächlich der Bart, welcher jenen gänzlich fehlt, von den Türken der glatte, unbefiederte Fuß, von den Crève-cœurs das Fehlen des Kammes und der Kinnlappen. — Die Paduaner sind Hühner von mittlerer Größe, kräftigem, doch hübschem Körperbau, aufrechter, eleganter, zierlicher Haltung, ruhigem, „loftetem“ Wesen. Halten wir zu diesen Eigenschaften noch das meist prächtig gefärbte und gezeichnete Gefieder, so verstehen wir wohl, daß man die Paduaner zu den schönsten Zierhühnern zählt und der französische Kenner Ch. Saque sie „L'espèce la plus huppée par excellence“ nennt. Das Gewicht des Hahns beträgt 5 bis 6, das der Henne 4 bis 5 Pfund.

**Körpertheile.** An den Hahn stellt man folgende Anforderungen: Der Kopf soll ziemlich lang, hoch gewölbt sein und auf dieser Erhebung, dem Haubenfederboden (vergl. S. 142), eine große Haube tragen. Auf letztere und den Bart wird bei der Beurtheilung ein Hauptgewicht gelegt. Sie muß aus langen, schmalen (lanzettförmigen), denen des Halsbehangs ähnlichen Federn bestehen, die „gleich einem Sonnenschirm“,

strahlenförmig den Kopf überdecken und nach allen Richtungen, insbesondere nach hinten und nach den Seiten, überfallend sich ausbreiten; über der Schnabelwurzel sollen sie möglichst aufrecht stehen und die am Hintertopfe sollen den Nacken berühren; die ganze Haube soll gleichmäßig, ohne Lücken und Scheitel sein, flache und zu sehr nach den Seiten herabhängende Hauben sind zu vermeiden. Die reiche Entwicklung der Haube hat den Kamm derart zurückgebrängt, daß er, wie man es bei seinen Thieren verlangt, gänzlich verschwunden ist oder höchstens als zwei ganz kleine, aufrecht stehende Spitzen sich bemerklich macht. Ähnlich ist es mit den Kinnlappen. Infolge der Ausbildung eines federreichen, vom Kinnwinkel die Kehle hinunter und nach beiden Gesichtsseiten sich ausdehnenden Bartes fehlen die Kinnlappen völlig, oder es sind nur Andeutungen, kleine Ansätze vorhanden; feinraffige Vögel sollen selbst letztere nicht zeigen. Durch den Nackenbart werden auch die kleinen Ohrlappen und die schönen großen Augen verdeckt. Der Schnabel, infolge der Haube und des Bartes kurz erscheinend, soll sehr hoch (mit sehr großen Nasenlöchern), leicht gebogen und von Farbe bleigrau oder blaugrau, der aufrecht und hübsch gebogen getragene Hals mittellang und reich befiedert, der Rumpf zwar kräftig, doch keinesfalls stark, der Rücken gerade (nicht erhaben), an den Schultern breiter als am Sattel, dieser mit vollem Behang versehen, der aufrecht und geschlossen getragene Schwanz wohl entwickelt, voll, breitfederig und mit großen und kleinen Sichel gut ausgestattet, die vorwärts getragene Brust rund und voll sein; die großen Flügel sollen gut anschließen, die Schenkel ziemlich kurz, die Läufe höher und schlank, vollkommen unbefiedert, heller oder dunkler, bleigrau, die vier Zehen mittellang und dünn und wie die Läufe gefärbt (nur Nägel und Sporn sind weißlich) sein.

Die Henne ist niedriger gestellt und etwas kleiner als der Hahn, ihre Haltung mehr zierlich, kokett, die Haube muß eine aus ziemlich kurzen, breiten, aufrechtstehenden Federn zusammengesetzte, große, volle, geschlossene Rund- oder Stehhaube, die bei keiner anderen Rasse in solcher Ausdehnung auftritt, sein; Kamm und Kinnlappen sollen gänzlich fehlen, der Schwanz soll ausgebreitet getragen werden. Im Uebrigen gleicht die Henne, bis auf die Geschlechtsmerkmale, dem Hahn.

**Gefieder und Farbenschläge.** Das Gefieder der meisten Paduaner zeichnet sich in doppelter Beziehung aus: zu der reichen Entwicklung des Federkleides, wie sie sich namentlich in dem eigenartigen Kopfschmuck offenbart, gesellt sich eine Farben-Vertheilung, eine Zeichnung, die in solch' entsprechender Weise, in solcher Regelmäßigkeit nur bei wenig anderen Hühnern (Hamburgern und einigen Bantams) sich wiederfindet. Deshalb sind auch gerade die gezeichneten Paduaner zum Gegenstand einer aufmerksamen Zucht, zu den von so vielen Geflügel Freunden bevorzugten Hühnern geworden, während die einfarbigen einen weit kleineren Liebhaberkreis haben. Die Zahl der Farbenschläge ist keine geringe, und dies liefert somit einen Beweis für das eben Gesagte und zugleich dafür, daß die Zucht sich schon seit langem mit diesem Huhn beschäftigt. Man züchtet Einfarbige (Weiße, Schwarze, Blaue, früher auch Gelbe) und Mehrfarbige oder Gezeichnete (Silber-, Gold-, Chamois-, Sperber- und Hermelin-Paduaner, neuerdings auch Helle mit dunkler Haube); die gezeichneten seien, als die beliebteren, vorangestellt.



### Gezeichnete (Mehrfarbige) Paduaner (Brabanter).

#### a) Goldlack-Paduaner

oder Goldlack-Brabanter, gewöhnlich kurz Gold-Paduaner oder Gold-Brabanter, früher auch Polnische oder Hamburger oder Brabanter goldfarbige Prachthühner, goldgefitterte Polands und anders — Engl.: Golden-spangled Polish; Franz.: Poule de Padoue (ou de Pologne) dorée; Holl.: Goldlakensche Padua-kuifhoen — benannt, sind jedenfalls der älteste Schlag der gezeichneten Paduaner (Lackhühner), freilich erst nach und nach zu der heutigen Schönheit herausgezüchtet worden. Denn vor etwa 150 Jahren, als dieses Huhn von englischen Kaufleuten aus Hamburg mit nach England gebracht worden und deshalb hier den Namen „Hamburger Huhn“ bekam (vergl. S. 145 und S. 104), hatte es, und zwar speziell der Hahn, nach Albin's Beschreibung vom Jahre 1738, einen größeren Kamm, kleinere Haube und Bart, gröber gefleckte Brust und an Bauch und Schenkeln schwarze wie Sammet glänzende Befiederung, weshalb man es ja auch „Hamburger Sammethose“ (coq de Hambourg ou culotte de velours) nannte. In Deutschland wurde die Bezeichnung „Goldfarbiges“ oder „Goldlackhuhn“ bereits gegen Ende des vorigen Jahrhunderts, so von Beckstein, für dieses Haubenhuhn gebraucht, der Name „Brabantisches Goldlackhuhn“ aber meines Wissens zuerst von F. Chr. Götthard (1806) in Anwendung gebracht, worüber man auf Seite 174 nachlesen wolle.

Vergleicht man die früheren Brabanter oder Paduaner — z. B. die von G. Mügel nach Exemplaren im Berliner Zoologischen Garten gemalten und auf einer, Lichtenstein-Winkler's „Verebelten Hühnerzucht“ (1857) beigegebenen Tafel dargestellten Silber- und Gold-Brabanter — mit den jetzt mustergiltigen, so sieht man recht deutlich, welch' großer Züchterfleiß verwendet, zu welcher Vollkommenheit die Hühner in Form und vor Allem auch in der Zeichnung gebracht worden. Wie bei allen gezeichneten Hühnern überhaupt (vergl. S. 46), so zeigen auch bei den Paduanern die Hennen eine schöner, gleich- und regelmäßiger gezeichnete Befiederung. Die Federn der Goldlacks sind auf gelbbraunem oder goldbraunem Grunde schwarz gesäumt oder getupft.

Beim Hahn sind die Haubensehern an der Wurzel schwarz, in dem mittleren Theil goldbraun, an der Spitze wieder schwarz; mit zunehmendem Alter der Hähne, gewöhnlich schon vom 2. Jahre ab, stellen sich mehr und mehr weiße Federn in der Haube ein, und dies tritt um so augenfälliger auf, je größer die Hauben, resp. je länger ihre Federn sind. Bei der Prämierung ist dies wohl zu berücksichtigen, und diese weißen Federn, deren Erscheinen ganz in der Natur begründet liegt, dürfen den Thieren keinesfalls als grober Fehler angerechnet werden. Die Bartfedern sind ganz oder fast ganz schwarz, die Federn des Halsbehangs möglichst alle mit schwarzem Längsfleck an der Spitze, die des Rückens, der Schultern und des Flügelbuges mit größeren schwarzen Flecken als die Halsfedern; die Flügeldeckfedern sollen ringsum schwarz gesäumt, an der Spitze aber breiter als seitlich, sodaß infolge dieser breiten Spitzenflecke auf dem zusammengelegten Flügel zwei hübsche schwarze Querbinden oder Niegel entstehen. Die Schwingen sollen braun und rings-

Gezüchtet.

um mit feiner, an der Spitze jedoch mit breiterer schwarzer Einfassung versehen sein, sodaß auch hierdurch gewissermaßen ein Band, allerdings ein schräg aufsteigendes, entsteht; allein gerade die Schwingen zeigen nur zu oft denselben Fehler wie der Schwanz: das schöne Goldbraun wird grau oder weißlich („schimmelig“), die Einfassung vermischt. Die Sattelfedern seien an der Wurzel schwarz, dann rothbraun und am Ende schwarz gefleckt. Die Schwanzfedern sollen bronzefarben, die Sicheln und Glanzfedern (Seitenfedern) roth oder gelbroth eingefast sein. „Diese Einfassung darf man sich jedoch nicht so scharf abgegrenzt denken, wie etwa bei den Goldbantams, sondern: die Fahne ist zu beiden Seiten des Federschafts fast schwarz mit Brongzeglanz, dieser letztere aber wird nach dem Rande zu heller und geht in ein Rothgelb über. Gold- oder rothbraune, am Ende schwarz getupfte Schwanzfedern dürften vorläufig noch ein frommer Wunsch bleiben“ (H. Marten). Nur zu häufig sind jedoch die Schwanzfedern, namentlich bei älteren Vögeln, an der Wurzel weißlich oder grau („schimmelig“), und je mehr der Schwanz ins Gelbe spielt, desto mehr und leichter wird sich der „Schimmel“ im Schwanz (und Schwingen) ausdehnen. Am schönsten, weil gleichmäßig gezeichnet, erscheinen Unterhals, Brust und Unterleib, deren Federn an der Spitze halbmondförmige schwarze Tupfen tragen oder auch noch nach den Seiten sich herumziehende Einfassung haben. Die Schenkelfedern sind ähnlich.

Bei der Henne sind die Haubensfedern, Brust-, Bauch-, Rücken-, Flügeldeck-, kleinen Schwung-, Schwanzdeck- und Schwanzfedern schwarz gesäumt, und zwar, so die Brustfedern, an der Spitze gewöhnlich etwas stärker als an den Seiten; die Federn des Halsbehangs haben schwarzen länglichen Spitzensfleck, die Bartfedern sind, eine schmale braune Säumung abgerechnet, schwarz, die Federn des Hinterleibes fast ganz dunkel. Im ersten Jahre sind auch die Haubensfedern dunkel, fast schwarz, später werden sie hell.

Beide Geschlechter haben blaugraue oder schiefergraue Schnäbel und Füße, rothe Augen mit schwarzer Pupille.

Die Rücken im Dunenkleid haben eine röthlichgelbe Haube, dunklen rothgelben Hals und Rücken, doch hellere Flügel und noch hellere Unterseite.

Bei der Prämiiung der Paduaner überhaupt kommen selbstverständlich zunächst die Rassemerkmale in Betracht. Thiere mit gekrümmtem, d. h. nach oben gebogenem (Sau-) Rücken, plumper Figur, großem Geweihkamm, langen Kinnlappen, plumpen oder gar befiederten Beinen, verkümmertem und Eichhörnchen-Schwanz, zu kleinen, falschen (einseitigen, wirren) Hauben und Bärten und schlechtem Gefieder können keinen Anspruch auf Preise machen. Einen kleinen Spitzenkamm und kleine Kinnlappen, nicht ganz rein und übereinstimmend gefärbte Beine und Schnäbel, kleinere Unregelmäßigkeiten im Gefieder, dünne, sonst jedoch richtig gebildete Hauben wird man weniger streng beurtheilen.

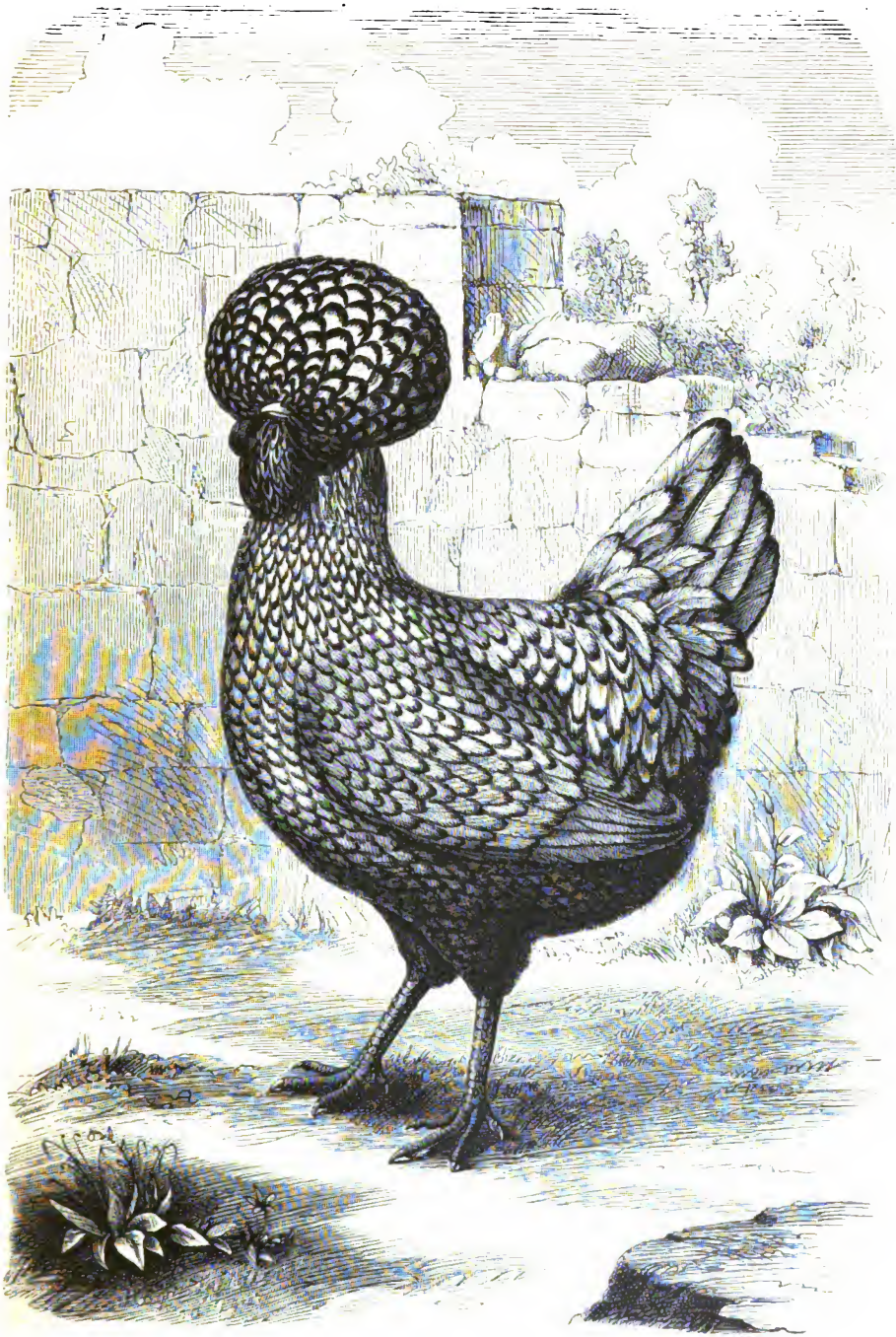
Die Prämiiung der Goldpaduaner speziell hat auf schöne, satte Grundfarbe und regelmäßige Zeichnung zu sehen. Heller Bart, dunkle Brust, „schimmelige“ Schwanz- und Schwungfedern, fehlendes Metall im Gefieder gelten als Schönheitsfehler; weißbunte Hauben bei älteren Vögeln sind von keinem Belang.





**Silberlack-Brabanter, Hahn.**





**Silberlaß-Brabanter, Henne.**



## b) Silberlack-Paduaner

oder Silberlack-Brabanter (Taf. 24. 25), Silber-Paduaner oder Brabanter, früher Polnisches oder Brabanter oder Hamburger silberfarbiges Prachthuhn und anders benannt — Engl.: Silver-spangled Polish; Franz.: Poule de Padoue argentée; Holl.: Zilverlakensche Padua-kuishoen —, bilden eine im Allgemeinen nur hinsichtlich der Grundfarbe sich unterscheidende Varietät der Goldpaduaner, deren Entstehung ebenfalls Jahrhunderte zurückreicht; denn bereits in der von J. L. Frisch (1666—1743) verfaßten, aber erst nach seinem Tode von seinem Sohne herausgegebenen „Vorstellung der Vögel Deutschlands“ wird auf Tab. 130 eine wirkliche Silberbrabanter-Henne, und zwar unter dem Namen „Englisches Huhn“, abgebildet und dann auch als ein silberfarbenes (schwarz getupstes, mit Haube und Bart versehenes) Huhn beschrieben. Weiteres aus der Geschichte dieser Hühner ist ja in der Einleitung zu diesem Kapitel mitgeteilt worden.

Die Grundfarbe des Gefieders (s. Fig. 11) ist ein schönes Silberweiß, die Zeichnung, mit geringen Abweichungen, die der Goldbrabanter. Auch hier wiegt mit zunehmendem Alter das Weiß in der Haube mehr und mehr vor, und ebenso lassen auch hier Schwingen und Schwanz Manches zu wünschen übrig. Wenn die Schwingen weiß, rundherum schwarz gesäumt sein sollen, so sind sie dies doch in der Regel nicht; vielfach ist die untere Fahne weiß, die obere schwarz gesprenkelt u. s. f. Die Schwanzfedern wünscht man weiß mit schwarzem Endtupfen (entsprechend denen der Hamburger Silberlack); allein dies hat sich noch nicht erzielen lassen, man wird immer graue oder schwarze Schattirung auf dem Weiß mit in den Kauf nehmen müssen und darf dies, weil in der Natur der Farbenvertheilung bei den Brabanteren begründet, nicht als Fehler anrechnen. Gelb im Behang der Hähne, zu heller Bart, grob gefleckte Brust u. a. gelten als Schönheitsfehler. Im Dünnekleid zeigen die Rüden eine graue Haube und im Uebrigen eine aus hellerem und dunklerem Grau gemischte Färbung.



Fig. 11. Silberlack-Paduaner-Henne.

## c) Chamois-Paduaner

oder Chamois-Brabanter, mancherorts auch Victoria-Brabanter — in Franz.: Poule de Padoue, chamois maille; Engl.: Buff oder Chamois Polish; Holl.: Victoria-hoen — geheißten, bezeichnet L. Bright in seinem „Practical Poultry-Keeper“ (1867) als „eine erst neulich (nach England) eingeführte Varietät“. Der Name „Victoria-Brabanter“ soll sich davon herschreiben, daß die Königin Victoria von England den ersten Stamm

dieser Varietät beſeſſen haben ſoll. Bereits Ende der 50er Jahre züchtete Hr. Neſtor Voſſelmann in Melle Chamois- oder Victoria-Brabanter in größter Vollkommenheit; Hr. H. Marten ſtellte ſolche in den 60er Jahren in Braunschweig aus, und 1869 erſchienen auf der erſten Hannover'schen Geflügel-Ausſtellung ſchon verſchiedene Stämme.

Die Chamois ſind aller Wahrſcheinlichkeit nach durch Kreuzung von Gold- und weißen Paduanern (Brabantern) entſtanden: die Grundfarbe des Hahns (Gold) iſt heller geworden, die ſchwarze Zeichnung in die gegentheilige Farbe, Weiß, umgeſchlagen. In der Zeichnung — weiße Tupfen oder Säume der Chamois- oder lebergelben Federn — zeigt auch hier die Henne größere Gleichmäßigkeit als der Hahn; ſelbſt die Grundfarbe der Federn iſt bei ihr durchgehender übereinſtimmend, beim Hahn dagegen erſcheint ſie auf dem Oberkörper in der Regel dunkler, mehr braungelb, als an Bruſt und Unterleib.

Beim Hahn iſt die Färbung der Haube aus Chamois und Weiß gemiſcht, der vordere Theil der Haube gewöhnlich etwas dunkler als der hintere; die Federn des Hals- und Sattelbehangs ſind dunkel chamoisgelb (chamois-bräunlich) mit weißen Endſpißen; die der Schultern ebenſo, aber mit weißem Endſaum; als beſondere Schönheit gilt ein rein weißer Bart; Unterſeite des Halses, Bruſt und Bauch ſind ſchön chamoisgelb, jede Feder weiß geſäumt; die großen Flügeldeckfedern und die Schwingen ebenſalls chamois, doch läßt der gleichmäßige Ton in der Färbung und auch die Regelmäßigkeit der weißen Einfaffung, namentlich bei den Schwingen, oft zu wünſchen übrig; die Schwanzfedern ſind matt chamoisgelb mit weißer, doch nicht immer regelmäßiger Zeichnung, die Sichel gewöhnlich mit weißem Abſchluß; ſchwarze Sprengel in den Schwanzfedern ſind fehlerhaft. Je gleichmäßiger die Farbe über den Körper vertheilt iſt, deſto werthvoller der Hahn. Der Fuß iſt graublau, der Schnabel ebenſo, oft mit hellerem Anflug; das Auge mattgelb.

Bei der Henne fällt der gleichmäßige Ton der Grundfarbe — neuerdings zieht man als ſolche ein Rothgelb dem Chamoisgelb vor, weil ſich der weiße Saum beſſer abhebt — und die Regelmäßigkeit der Zeichnung ſofort auf; die Federn der Haube des Bartes, der Ober- und Unterſeite und des Schwanzes ſind auf chamoisgelbem, oder rothgelbem Grunde weiß geſäumt. Eine Ausnahme davon machen die großen Schwingen, welche gewöhnlich einfarbig chamois-bräunlich ſind, manchmal auch eine faſt ganz weißliche untere Fahne beſitzen. Zuweilen vermißt man auch in der Haube die verlangte Farben-Vertheilung, das Chamois und Weiß tritt dann mehr gemiſcht auf. Das Dunenkleid der Rücken iſt oberſeits heller als das der Goldpaduaner (hellgelb), um die Augen und auf den Flügeln ſind ſie braungelb.

Bei der Beurtheilung der Chamois-Paduaner kommt es, außer auf ſchöne Figur und vollkommene große Hauben und Bärte, auf gleichmäßige, übereinſtimmende Farbe — nicht nur bei ein und demſelben Thier, ſondern alle Vögel des Stammes ſollen den gleichen, tiefen, ſchönen Ton in der Färbung zeigen — und feine, doch deutlich ausgeprägte Zeichnung an. Außerdem muß noch ein Punkt berückſichtigt werden, dem man gewöhnlich zu wenig Beachtung ſchenkt, nämlich der Färbung der Füße. Wenn man Gleichmäßigkeit in der Farbe des Gefieders verlangt, ſo muß auch gefordert

werden, daß dieselbe hinsichtlich der Füße herrscht und daß nicht — wie dies bei aus Thieren verschiedenen Alters zusammengesetzten Stämmen oft vorkommt — der Hahn etwa blaugraue, eine Henne grünliche, die zweite Henne bleifarbigte Füße habe. Sind dies auch nicht gerade Maffefehler, so doch empfindlich störende Schönheitsfehler.

So schwierig die Zucht dieser hübschen Hühner ist, so scheint sich der Liebhaberkreis derselben bei uns doch stetig zu erweitern, und die leßjährigen Ausstellungen — namentlich die zu Wien, Berlin, Hannover, Hamburg — bezeugten, daß Deutschland in der Zucht der Chamois anderen Ländern keinesfalls nach, ihnen eher voransteht. Um den richtigen Ton in der Färbung und die Zeichnung zu erzielen, empfiehlt es sich, einer bekannten Zuchtregel folgend, zur Zucht dem dunkeln — vielleicht zu dunkeln — Hahn helle Hennen beizugeben, oder umgekehrt, je nachdem der Fall vorliegt; die Nachzucht schlägt dann gewöhnlich günstig ein, was bei ganz gleichfarbigen Eltern bekanntlich nicht immer gesagt werden kann. „Namentlich ist“, so schreibt Herr Baron Villa Secca mir freundlichst, „vor der Verwendung zu hell gefärbter Hähne zu warnen, indem dann die Nachzucht noch heller fällt, die Zeichnung schwindet und man fast nur blaßgelbe, werthlose Vögel züchtet. Lieber sei der Hahn etwas zu dunkel als zu hell.“ Selbstverständlich gilt Letzteres nur bei Verwendung sehr hellgrundiger Hennen „Rothgelbe Hennen“, so ergänzt Hr. Marten, „mit dunklem (rothgelbem) Hahn gepaart, bringt durchweg braunrothe Hähne mit rothbraunem Sattel und eben solchen Schultern. Zu rothgelben Hennen soll man einen helleren, gleichmäßig gefärbten Hahn nehmen.“

#### d) Die gesperrbenten oder Kukuk-Paduaner

— oder Kukuksperrber, früher auch Sperber-Poland, in England: Cuckoo Polish, in Frankreich: Poule de Padoue, var. Coucou, in Holland: Kockocksveero Paduakuishoen — sind, so zu sagen, zusehends verschwunden und seit einigen Jahren auf Ausstellungen kaum mehr anzutreffen. Auch hier in Berlin z. B., wo sie im vergangenen Jahrzehnt, bis zu Ende desselben, von verschiedenen Geflügelfreunden mit Sorgfalt in schönen Exemplaren gezüchtet und auf den Ausstellungen der „Cypria“ — der letzte prächtige Stamm wurde 1881 von Hrn. Dr. Bodinus ausgestellt — gezeigt wurden, vermißt man sie jezt. Jeder Liebhaber muß diesen Rückgang bedauern, denn die Sperber-Brabanter sind ein schöner Schlag Hühner, dessen Zucht allerdings, wie die aller Sperberhühner und vielleicht mehr noch, Sorgfalt und Ausdauer erfordert. Möglicherweise trägt der Umstand mit Schuld an der Vernachlässigung dieser Zucht, daß man in England, wo ja auch für viele unserer Züchter die Parole ausgegeben wird, von dem Cuckoo Polish nicht viel wissen will — weil die Paduaner in Kukukfärbung nicht hübsch ausfähen!

Die Grundfarbe ist ein helleres oder etwas dunkleres (bläuliches) Grau und jede Feder darauf mit mehreren dunklen — also blaugrauen resp. schwarzgrauen — Querbändern versehen, so daß auf dem Gesamtgefieder jene hübsche Wellenzeichnung entsteht, die wir Kukuk- oder Sperberzeichnung nennen.

Als größere und kleinere Schönheitsfehler machen sich verschiedene Abweichungen von der reinen Färbung und Zeichnung bemerklich. Dahin sind in erster Reihe die



bei Sperberhähnen überhaupt öfter auftretenden gelben oder rothen Behangfedern zu zählen, welche zudem nur zu gern die Färbung der Nachzucht beeinträchtigen. Weiter stellen sich grauweiße oder schiedige Federn im Schwanz oder auch in den Flügeln ein, oder die Farbe des Hahns ist zu hell gegen die der Hennen desselben Stammes — letzterer Fehler gleicht sich bei der Nachzucht eines solchen Stammes oft sehr schön aus —; Haube und Bart sind nicht selten gesprenkelt oder zu hell (weiß); kurz, der Züchter hat Mancherlei zu beobachten, namentlich betreffs der Färbung des Hahns resp. der den Zuchtstamm bildenden Thiere.

#### e) Hermelin-Paduaner

oder Hermelin-Brabanter, wie sie jetzt bei uns bekannt sind, vorzugsweise aber in Frankreich und auch in Belgien gezüchtet werden, wurden im Jahre 1876 nach Deutschland gebracht. Etwas eigentlich Neues aber waren sie nicht, denn bereits früher gab es hier derartig gezeichnete Brabanter Haubenhühner.

So existierten in den 50er Jahren derartige Hühner bei uns, allerdings unter dem Namen „Brabanter Albinos“. Dr. Adolph Drechsler, der damalige Sekretär des Vereins für Geflügelzucht zu Dresden — Vorsitzende waren Prof. Dr. Reichenbach und Apotheker D. Schneider — erwähnt auf Seite 20 der von ihm 1857 herausgegebenen Beschreibung der damals bekannten „Zuchthühner“, die sog. Brabanter Albinos (Albions) mit folgenden Worten: „Die weißen Brabanter, welche wegen ihres wirklich sehr schönen Aussehens zu den Prachthühnern eines Hühnerhofes gehören, sind nur Varietät der gewöhnlichen (Silber-) Brabanter, haben volles weißes Gefieder mit schwarzen, perlenartigen Kanten am Halse und am Schwanz“. Und die Abbildung des vom Maler E. Hasse nach der Natur gemalten Stammes, welche dem Werkchen, Tafel II., beigegeben ist, bestätigt diese Worte vollauf. Wie der verstorbene J. F. W. Wegener in Dresden, der Verfasser des „Hühnerbuch“, mittheilt, gelang es dem eben genannten Apotheker D. Schneider, aus Silberbrabanter weiße Brabanter zu ziehen, an deren äußersten Kragen- und Schwanzfedern noch eine leichte Andeutung der schwarzen Tupfen sichtbar war. Auch bei Hrn. Rektor Bodemann in Melle sah Hr. Marten bereits Ende der 50er Jahre Hermelin-Paduaner unter dem Namen „Albino-Brabanter“.

Während man nun bei uns der Spielart keine größere Bedeutung weiter beigelegt zu haben scheint und dieselbe wieder hat aussterben lassen, züchtete man in Frankreich die vielleicht durch Zufall, vielleicht durch zu bestimmtem Zweck unternommene Kreuzung von weißen und Silberlack-Paduanern entstandene Varietät weiter und erhielt somit einen Farbenschlager, welcher sich von den früheren deutschen Hermelin-Brabantern oder Albino-Brabantern nur durch volle Rundhaube (wie die „Paduaner“ resp. unsere jetzigen Haubenhühner) und etwas niedrig gestellte Figur unterscheidet. Die französischen Züchter brauchen also nicht mit so großem Stolz auf ihre „Leistung“ zu schauen, wie sie es wohl thun, denn auch bei uns sind Hermelins, und nicht nur ohne Zuthun der Franzosen, sondern auch eher als bei ihnen, gezüchtet worden. Abgesehen von dem oben Erwähnten, hat u. A. auch Herr J. B. Brucklay-Wien, welcher seit 25 Jahren Paduaner (Brabanter) züchtet, bei seinen Versuchen zur Erzielung eines schwarzhaubigen weißen Huhns, die er mit weißem Hahn und acht schwarzhaubiger Silberlack-Henne begann, wiederholt die sogen. Hermelins herausgebracht.

Die ersten französischen Hermelin-Paduaner (Poule de Padoue herminée) erschienen auf der 1867er Pariser Ausstellung, und 9 Jahre später, 1876, sah man solche auf den Ausstellungen zu Köln a. Rh. und Wien (hier von A. Leiffe, durch welchen die



ersten französischen Hermelins zu uns kamen, selbst ausgestellt), und die Ende Januar 1877 abgehaltene Ausstellung der „Cypria“ in Berlin beschickten bereits zwei Geflügelfreunde, die Herren J. Neumann-Oberkassel (prachtvoll entwickelter Stamm) und W. Moeser-Berlin (8 Monat alte Thiere). Ihre weitere Verbreitung in Deutschland ließ sich dann Hr. Otto Hann in Chemnitz angelegen sein, allein die Liebhaberei für diese hübschen Hühner ist hier wieder geschwunden.

Den Namen führen sie nach ihrer eigenthümlichen Zeichnung, doch darf er nicht falsch aufgefaßt werden. Hahn und Henne sind nämlich schön weiß, und nur die Federn des Halsbehangs und des Schwanzes haben am Ende kleine Tupsen. Da insbesondere der Halsbehang dadurch ein hübsches Aussehen erhält und an die Färbung eines Kragens von Hermelinpelz erinnert, so legte man den Hühnern die Bezeichnung „Hermelin-Paduaner“ oder „Hermelin-Brabanter“ bei. Keinenfalls aber tragen sie die Färbung und Zeichnung des Hermelins selbst — denn dann würden sie je nach dem Sommer- oder dem Winterkleide dieses kleinen Raubthieres roth und weiß resp. weiß (mit schwarzer Schwanzspitze) aussehen müssen —, die Benennung „Hermelinfarbige Paduaner“ ist also falsch. — Schnabel und Füße sind blaugrau, Haube (rund) und Bart sehr groß, Kamm und Kinnlappen fehlen.

Betreffs des Werthes schreibt Herr Baron Billa Secca: „Hermelin-Paduaner sind unter den Paduanern die schlechtesten Eierleger, und die Nachzucht ist schwer aufzuziehen, doch entschädigt die Schönheit der Thiere reichlich für die gehabte Mühe; wie empfindlich die Rücken sind, erhellt daraus, daß ich dies Jahr, trotzdem ich mehr als 50 Bruteier verwandt hatte, nicht eins aufbrachte.“

Bevor die einfarbigen Paduaner (Brabanter) besprochen werden, sei noch erwähnt, daß, wie oben bemerkt, bereits seit 8 Jahren Herr J. B. Brustlay in Wien alle Sorgfalt auf die Erzüchtung von weißen Paduanern mit dunkler Haube verwendet, um das weiße schwarzhaubige Huhn (vergl. „Holländer“) herzustellen. Ist ihm dies auch noch nicht völlig geglückt, so hat er doch schon ganz hübsche Ergebnisse erzielt und mehrere Ausstellungen mit hellen, dunkelgehaubten Hühnern beschickt. Jedenfalls verdient das Streben besten Erfolg.

### Einfarbige Paduaner (Brabanter).

#### f) Weiße Paduaner

oder weiße Brabanter — Engl.: White Polish; Franz.: Poule de Padoue, var. blanche; Holl.: Wit Padua-kuijshoen — bilden den verbreitetsten und beliebtesten Farbenschlagn unter den einfarbigen Paduanern, zugleich aber einen der anmuthigsten von den Paduanern überhaupt. Daß weiße Paduaner zuweilen von Silberlack fallen, ist bekannt, daß alle weiße erst von Silberpaduanern gezogen sein sollen, wie Wright behaupten möchte, bleibt doch sehr fraglich, denn auch von Chamois-Paduanern fallen rein weiße, und von den vor 15 — 20 Jahren existirenden Chamois-Paduanern fielen sogar (wie H. Marten erinnert) recht viel reinweiße Exemplare — ein Beweis, daß die Chamois-Paduaner aus den weißen mit hervorgegangen. Jedenfalls besteht der Farbenschlagn schon lange, denn bereits die alten Autoren, so Bechstein und Gottschard, erwähnen unter den Varietäten des Haubenhuhns auch des „weißen Huhns mit

großem Barte“, und Gotthard (1806) beschreibt es folgendermaßen: „Es hat einen halben Kamm und einen halben Federbusch und unter dem Kinn statt der Kehllappen einen großen dicken Federbart, gewöhnlich auch keine lahlen Backen, sondern einen dicken federigen Backenbart.“ Diese kurze Charakteristik paßt zweifellos auf die heutigen Paduaner, nur daß bei denselben die Haube vergrößert, der Kamm dagegen ganz verringert worden ist.

Hahn und Henne haben ein durchweg rein silberweißes Federkleid und grau-fleischfarbige Füße und Schnabel. Doch bleibt auch hier oft Manches zu wünschen übrig, namentlich stört vielfach ein gelblicher Behang (Hals, Sattel) beim Hahn, zuweilen macht sich auch verschiedene Färbung der Füße bei den zu einem Stamm gehörigen Thieren nicht gerade vortheilhaft bemerkbar, öfter sind Kamm und Kinnlappen zu groß, die Hennen besonders zeigen gern einseitige Hauben; kurz, so einfach das weiße Paduanerhuhn erscheint, so viel Aufmerksamkeit und Sorgfalt erheischt die Zucht und die Zusammensetzung des Stammes, und es wird keineswegs oft in tadelloser Schöne angetroffen. Ueberhaupt findet man dies Huhn heut nicht mehr so häufig auf den Geflügelhöfen als früher, die Liebhaberei dafür ist bei uns bereits seit Jahren im Rückgang begriffen, wie dies schon die Ausstellungen beweisen; in einzelnen Strichen Oesterreichs, in Frankreich und Belgien wird ihm mehr Beachtung geschenkt. In einem der bekanntesten österreichischen Züchter und Kenner, Herrn Baron Villa Secca in Wien, hat das weiße Paduanerhuhn den wärmsten Fürsprecher gefunden, und nicht nur des schönen Außern wegen, sondern auch und hauptsächlich infolge der reichlichen Eierproduktion. Herr Baron Villa Secca sagt, daß von den 15 bis 18 Hühnerrassen, welche er seit Jahren gezüchtet, keine den Ertrag an Eiern gebracht habe wie eben die weißen Paduaner, welche freien Auslauf in einen großen Garten haben und als Futter Winterweizen, Haidekorn und Mais erhalten. — Auf dem freien Lande, auf großen Gutshöfen wird es aber schwierig sein, solche Hühner zu halten und zu erhalten: einerseits werden sie durch die großen Hauben, wie man sie heutzutage wünscht, an freier Umsicht gehindert, sie merken die Gefahren erst, wenn es womöglich schon zu spät ist; anderseits leuchtet ihre weiße Färbung zu sehr, sodaß das Raubzeug nur zu bald auf sie aufmerksam wird. Für Züchter auf dem Lande oder in kleineren Landstädten, für kleinere Wirthschaften, wo die Hühner Auslauf nach dem Hausgarten haben, dürfen dagegen die weißen Brabanter wohl zur Anschaffung empfohlen werden; auf den engen Höfen größerer Städte wiederum, wo zudem Ruß, Staub zc. nicht fehlen, verlieren sie sowohl an Schönheit als an wirthschaftlichem Werth.

#### g) Schwarze Paduaner

oder schwarze Brabanter — Engl.: Black Polish; Franz.: Var. noire à huppe noire; Holl.: Zwarte Padua-kuijshoen — haben Aehnlichkeit mit den schwarzen Crève-coeurs, doch sind Haube nebst Bart größer, Kamm und Kinnlappen verkümmert, Figur kleiner und schlanker. Zieht man die Aehnlichkeit dieser Hühner mit den Crève-coeurs in Betracht und vergegenwärtigt man sich (vergl. S. 175), daß das alte französische Caux-Schopenhuhn, d. h. das aus Padua in Frankreich eingeführte Paduaner Haubenhuhn, ebenfalls

schwarz war, so wird man berechtigt sein, die jetzigen schwarzen Paduaner als den ältesten einfarbigen Schlag dieser Rasse, als direkte Abkömmlinge jenes alten schwarzen Haubenhuhns (mit dem Crèvecœur ein und demselben Stamm entsprossen) anzusehen. In Frankreich scheinen die schwarzen Paduaner hier und da noch gezüchtet zu werden, bei uns jedoch nicht oder kaum — und mit Recht; denn schwarze Paduaner sind zwecklos, weil wir das größere und bessere Crèvecœur-Huhn haben. Außerdem aber ist zu bedenken, daß als schwarze Paduaner, wie sie zuweilen auftauchen, kleine, fast kammlose Crève-coeurs, deren es leider nicht wenige giebt, ausgegeben werden; man möge also diesen sog. Paduanern den richtigen Platz, d. h. in der Küche, anweisen, um jedem Schwindel vorzubeugen.

#### h) Graue Paduaner

oder graue Brabanter kommen in einer tieferen und einer helleren Spielart vor. Die erstere ist mehr blaugrau oder schieferblau (Blue Polish), entsprechend der Färbung der blauen Andalusier und Spanier; die andere, heller aschgrau (Grey Polish), wird vielfach als „cendre“ bezeichnet. Der Hühnerologische Verein zu Götting machte in seinem März-Bericht 1872 auf die letztere besonders aufmerksam und konnte dann bereits in seinem Frühjahr-Bericht 1873 — Bruteier bot er mit 50 Pf. das Stück an — sagen: „Die Cendré-Paduaner haben vielen Beifall gefunden; allerdings ist diese Farbe noch nicht ganz constant zu nennen, und es giebt häufig Rückschläge, entweder zu hell, oder zu dunkel fallend, wie überhaupt alle grauen Rassen dem gleichen Schicksal mehr oder weniger unterworfen sind, wie wir solches an einfarbig grauen und an gesperberten häufig erleben.“ Damit ist gleichzeitig angedeutet, daß man auch in der Zucht dieses Huhns auf Enttäuschungen gefaßt sein muß. „Mit den grauen Paduanern“, bemerkt hierzu Hr. Marten, „verhält es sich fast ebenso wie mit den schwarzen. Sie ähneln den Crève-coeurs, des fast unvermeidlichen Kammes wegen, zu sehr. Das graue oder blaue Paduaner-Huhn ist wohl unzweifelhaft aus den letzteren hervorgegangen. Abgesehen davon, daß die blaue und asch- oder silbergraue Farbe nur zu erhalten ist durch Vermischung von Blau und Schwarz, mithin von Beständigkeit der Färbung nicht die Rede sein kann, wurde wohl die Zucht dieser Varietäten dadurch am meisten verleidet, daß sie zu große Neigung zu ihren Stammeltern (Crèves) zeigten. Uebrigens sind die silbergrauen Paduaner am leichtesten in wirklich schöner Qualität zu züchten und am verhältnißmäßig constantesten; es ist schade, daß dieselben so ganz verschwunden sind.“ Einen hübschen Stamm sah ich noch 1876 auf der „Cypria“-Ausstellung zu Berlin.

Erwähnt sei schließlich, daß die graublauen Paduaner auch mit weißer Haube vorkamen, von den blauen Holländer Weißhauben sich im Wesentlichen also nur durch den Bart unterscheiden; muthmaßlich ist bei der Erzüchtung des Farbenschlages Holländer-Blut zu Hilfe genommen worden.

Sonstige Spielarten des bärtigen Haubenhuhns, so gelbe, gelbe mit weißen Hauben u. a., sind ausgestorben, resp. in andere Formen übergegangen.

**Werth und Eigenschaften der Paduaner.** Bei den Paduanern tritt es recht zu Tage, daß zwischen Wirthschafts- und Ausstellungshuhn ein großer Unterschied be-

steht. Will man die Paduaner als Ausstellungs-Geflügel züchten, will man damit Preise erringen, so muß auf Erzielung prächtigen Gefieders, umfangreicher Hauben, starker Warte das ausschließliche Augenmerk gerichtet werden; solche Thiere aber haben für den Wirthschaftshof, bezw. für den Landwirth keine Bedeutung, sie sind vielmehr hauptsächlich als Sport- oder Zierhühner für den Geflügelpart des Rassenzüchters zu betrachten. In dieser Hinsicht aber stehen sie mit obenan und eignen sich namentlich auch für den Liebhaber, welcher nur beschränktete Räumlichkeiten zur Verfügung hat, also auch für den städtischen Züchter, da sie kein sehr lebhaftes Wesen besitzen, nicht ungestüm in die Höhe und über die Einfriedigung fliegen wie andere Rassen. Hauptsache bleibt, daß man ihnen ausreichenden Schutz vor Nebel und Regen gewährt, bezw. daß man sie bei feuchter Witterung nicht ins Freie laufen läßt; denn wird die Haube durchnäßt und hängt sie ihnen in die Augen, so zieht sie ihnen Erkältungen und Augen-Entzündungen zu. Ebenso ist bei Auswahl der Tränkegefäße darauf zu achten, daß sich die Thiere beim Trinken die Haubensebern nicht durchnässen können. Der Laufboden muß sandig (durchlassend) und trocken sein, da sich die Hühner auf aufgeweichtem, schwerem oder schmutzigem Boden beim Aufspicken des Futters bald die Haube beschmutzen. Der Boden kleinerer Laufplätze ist immer rein, etwa vorhandener Rasen kurz gemäht zu halten; in hohem Grase durchnässen sie sich, wenn dasselbe bethaut oder vom Regen feucht ist, die Hauben ebenfalls leicht. Dies hat man auch zu berücksichtigen, wenn die Hühner freien Weibegang haben. Man sieht, daß gerade die Hauptzierde, das wichtigste Merkmal der Paduaner, die große Haube, verschiedenes Mißliche mit sich bringt; denn außer dem Gesagten ist noch zu bemerken, daß sie infolge der großen Haube, resp. des damit in Zusammenhang stehenden absonderlichen Schädelbaues von Kopf-(Gehirn-)Krankheiten gern heimgesucht, daß sie ferner, falls ihnen kein geeigneter Aufenthaltsort angewiesen, leicht von anderen Thieren belästigt und beschädigt werden. Daraus erhellt zur Genüge, daß ein derartiges, vollkommenes Sporthuhn kein Wirthschaftshuhn sein kann.

Züchtet man dagegen das Paduaner-Huhn nicht als Luxushuhn oder zu Ausstellungszwecken (auf Haube und Feder), zieht man also mehr die alte Form desselben (Brabanter), und legt man weniger Gewicht auf Färbung, so wird man es als ein keineswegs zu unterschätzendes Geflügel kennen lernen und das bereits im Jahre 1858 von Lichtenstein und Winkler („Veredelte Hühnerzucht“, II. Heft) gefällte Urtheil wohl unterschreiben: „Das Brabanter Huhn legt fleißig, aber nur mittelgroße, weiße Eier. Die Eigenschaft des Brütens ist den Hennen nur in geringem Grade eigen, daher man in der Mehrzahl der Fälle die Eier durch andere Hennen ausbrüten lassen muß, welcher Uebelstand jedoch durch das fleißige Eierlegen und durch die ... Cochinchina-Hühner... alle Bedeutung verliert. Die Aufzucht der Küken geschieht und geräth ohne alle Schwierigkeit, zumal die jungen Thiere sich schnell befiedern und widrigen Witterungsverhältnissen daher nicht so leicht unterliegen. Der Fleischansatz ist gut, die Thiere werden bei mäßigem Futter schwer und feist; der Geschmack des Fleisches ist vortrefflich.“ Diesem auf Erfahrungen gegründeten Urtheil dürfte noch zuzusetzen sein, daß das Huhn genügsam und fleißig im Auffuchen von Nahrung, wenig empfindlich ist, und daß Kreuzungen mit dem Landhuhn ein gutes Resultat ergeben.

Wie schon erwähnt, ist die Züchtung schöner Paduaner keinesfalls leicht und mühe-los, sie verlangt Umsicht, Sorgfalt, Sachkenntniß. Vor Allem ist es nöthig, für einen reinen, durchgezüchteten Stamm zu sorgen, dessen Hahn und Hennen man also bezüglich der Herkunft u. genau kennt. Selbstverständlich können nur solche Thiere zur Zucht verwendet werden, welche große Haube, starken Bart, reine Färbung und Zeichnung haben, da es auf diese Punkte in erster Linie ankommt. Thiere mit einseitigen oder schiefen, kurzen, dünnen Hauben, mit zu deutlichem Kamm und ausgebildeten Kinnlappen taugen nicht zu dem Zweck, die Nachzucht zeigt die Fehler nur zu gern in vergrößertem Maße. Daß man einem etwa vorhandenen dunkleren Hahn hellere Hennen, resp. einem helleren Hahn dunkle Hennen beigegeben möge, um einen schönen Ton in Farbe und Regelmäßigkeit in der Zeichnung zu erzielen, darauf wurde schon bei Besprechung der Chamois-Paduaner aufmerksam gemacht. Es empfiehlt sich ferner, den Thieren zur Zuchtzeit Hauben und Bärte zu beschneiden, damit sie besser sehen können.

Die Bruten dürfen nicht zu früh vorgenommen werden; die Ende April oder im Mai ausgeschlüpften Küden gedeihen, da dann in der Regel günstige Witterung herrscht, auf trockenem Boden (vergl. oben) bei sachverständiger Wartung und unter Führung einer guten Glucke sehr wohl. Hr. Baron Villa Secca bemerkt zu diesem Punkte: „Dort, wo Lage und Klima es gestatten und wo man im Stande ist, durch warme Stallungen den Küden den nöthigen Schutz zu gewähren, empfehlen sich Frühbruten. Ich habe stets weit günstigere Resultate damit erzielt als mit Spätbruten, die überhaupt nur bei besonders günstigen Verhältnissen sich lohnen. Für Maibruten bin ich gar nicht eingenommen, weil der Juni meist mehr feucht ist, und in der Regenzeit die Paduaner-Küden wie Fliegen dahinsterven.“ Vor Allem also müssen die Küden vor Kälte bewahrt bleiben, da sie sehr weichlich sind. Diejenigen, welche eine schöne Haube entwickeln werden, erkennt man bereits im Dunenkleide, denn auch die Dunenhaube ist dann bereits sehr groß. Der Bart tritt ebenfalls ganz früh hervor, wenn man auch, so lange die Küden das erste Federkleid tragen, noch nicht sicher bestimmen kann, wie er und das letztere überhaupt nach der Mauser in Färbung und Zeichnung ausfallen werden. „Von großem Vortheil ist es“, sagt Hr. Marten, „den Küden die ersten Haubensebern dicht am Kopfe abzuschneiden: erstens können sich dann die Vögel freier bewegen und leichter Futter finden, wodurch sie sich schneller und kräftiger entwickeln; zweitens wird die Federhaut auf dem Kopfe straffer, und es werden selten schiefe Hauben vorkommen; drittens werden Kopf- und Gehirn-Krankheiten dadurch verhindert, da gerade das zarte Küden mit großer Haube, sobald dieselbe durchnäßt und stark beschmutzt ist, Erkältungen sich zuzieht. Kommt das so behandelte Küden in die Mauser, so ersetzen sich die abgeschnittenen Federn durch neue, und das Thier steht dann bald kräftig und gesund in schönem Kleide da. Ob es wahr ist, was englische Züchter behaupten, daß nämlich infolge des Abschneidens der Haube die Federn sich kräftiger entwickeln, darüber habe ich kein Urtheil, eine schön geformte und fest geschlossene Haube hat jene Maßnahme unbedingt zur Folge.“ Daß man die Küden vorsichtig behandle und sie namentlich auch, wie die Alten, vor plötzlichem Erschrecken zu bewahren suche, versteht sich wohl von selbst.

## 25. Türken.

Die Haubenhühner mit Federfüßen und Bart, welche man jetzt „Türken“ oder „Sultans“ — *Gallus dom. barbato-cristatus, plumipes* — nennt, stellen diejenige Rasse dar, welche von allen Haubenhühnern der Stammrasse, d. h. dem in Rußland seit Jahrhunderten heimischen und heute noch dort allgemein verbreiteten federfüßigen Bart-Haubenhuhn, am nächsten steht und wohl am richtigsten als „Russisches Haubenhuhn“ bezeichnet werden müßte. Daß diese Hühner fast in allen Farben (und auch fünfzehig) nicht nur in ihrer Heimat vorkommen, sondern früher auch bei uns gezüchtet wurden, ist schon mehrfach (S. 143 und 144) erwähnt. Jetzt findet man sie bei uns nur noch in Weiß und Blaugrau, doch haben im Frühjahr 1884 zwei neue Einführungen von goldlackfarbigen (s. S. 144) stattgefunden, und zwar unter dem Namen Pawlowa-Hühner\*), die mithin als eine „neue Rasse“ nicht betrachtet werden können. Letztere sind Hühner von kaum Mittelgröße, mit niedrigen, gelbgrauen, stark befiederten Füßen, fünf Zehen, Bart und Haube, also ganz wie die „Türken“ von denen sie sich eigentlich nur durch die Haube unterscheiden, welche keine Vollhaube, sondern eine Helmhaube ist, sodaß sie in dieser Beziehung an das alte Goldbrabanter-Huhn erinnern. Züchtet man sie auf vollkommene Zeichnung und Vollhaube hin, d. h. veredelt man sie, so wird man bald Goldlack-Haubenhühner haben, welche hinsichtlich der Körperteile ganz den weißen oder blauen „Türken“ (Sultans) gleichen. Erwähnt sei noch, daß die beiden Stämme aus Moskau eingeführt wurden: der eine durch Hrn. Otto Wogau nach Wien, der andere durch Hrn. Ad. List jun. nach Leipzig (Besitzer: Hr. Prof. Dr. Zürn). Die Hennen legen weiße Eier; doch läßt sich über den wirtschaftlichen Werth der Hühner noch nichts sagen.

Die früher in Deutschland gebrauchte Bezeichnung „Schleierhuhn“ für stark federfüßige, gebärtete, bausbackige, voll behaubte Hühner war jedenfalls begründeter und charakteristischer als die heutige: „Türken“. Und die andere jetzt bei uns ebenfalls viel angewendete Benennung: „Sultans“ ist (wenigstens für Deutschland) zum mindesten überflüssig; sie dürfte allenfalls den weißen, nicht aber andersfarbigen federfüßigen Schleierhühnern beigelegt werden.

Der Name „Sultans“ ist ihnen von den Engländern, resp. von Miß E. Watts in Hampstead gegeben, welche im Januar 1854 von einem in Konstantinopel lebenden Bekannten einige dieser Hühner, und zwar weiße, zugesandt erhielt. Da der Absender ihr mittheilte, sie würden dort „Serai-Täook“ (Serai oder Serail = Palast, speziell der alte Palast des Sultans; Täook = Huhn) genannt, so legte ihnen Miß Watts den Namen Fowls of the Sultans oder Sultan's fowls bei. Derartige Hühner züchtete man aber damals und noch früher bereits in Deutschland, namentlich waren die Silbergrauen (Silberhühner) und Blaugrauen (Schweizerhühner) beliebt, und man hätte daher nicht nöthig gehabt, die englische Bezeichnung anzunehmen, um so weniger, als die „Sultans“ keine türkische Rasse, sondern jedenfalls erst aus Rußland nach der Türkei und Konstantinopel gebracht worden sind. Die Bezeichnung „türkisch“ ist gerade auf dem Gebiete der Geflügelzucht mehrfach, wenn auch nicht immer glücklich, verwendet worden, daß es uns nicht wundern darf, wenn man auch ein Huhn so benennen wollte, namentlich da nach der Einführung jener Hühner aus Konstantinopel wenigstens eine mittelbare Veranlassung dazu vorlag. Uebrigens muß noch bemerkt

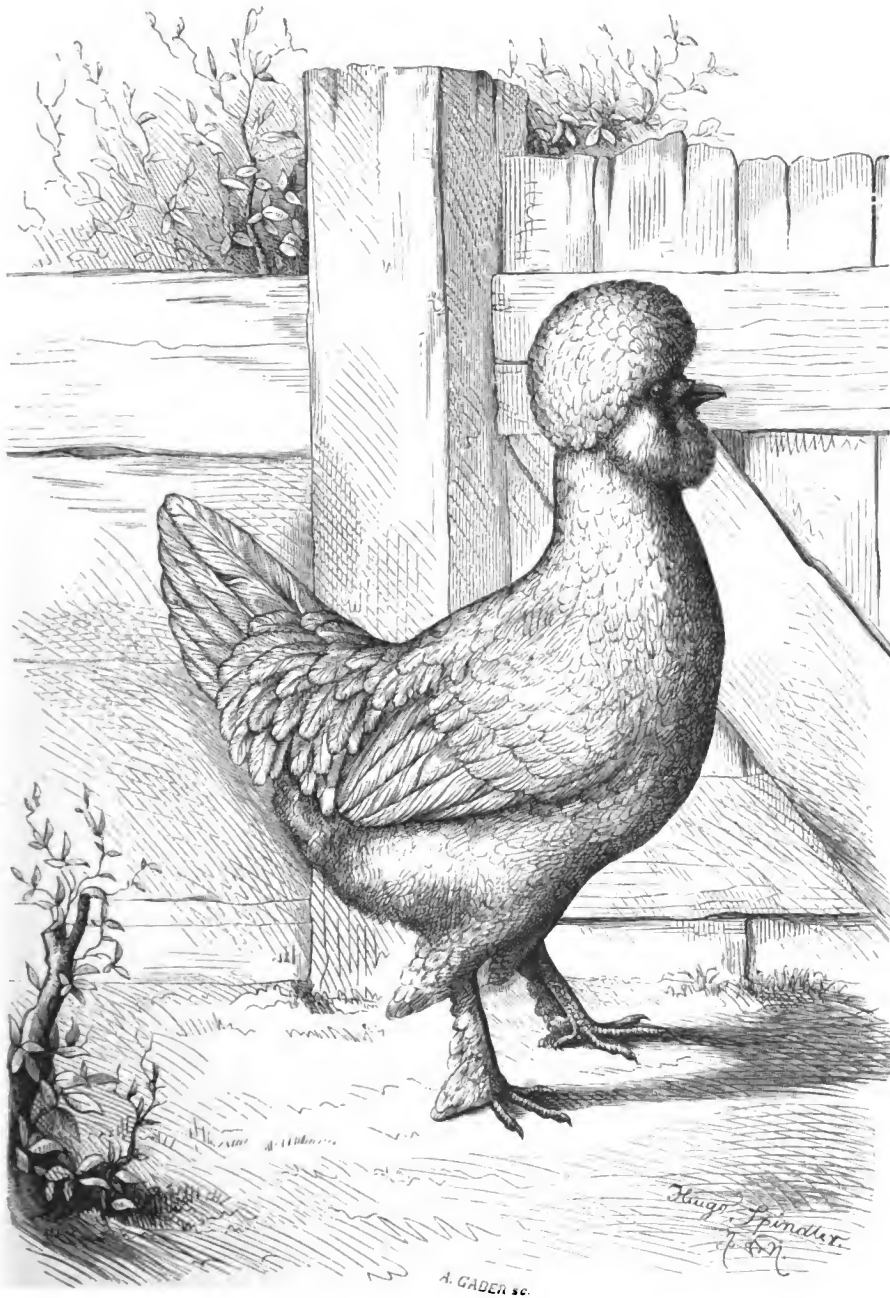
\*) Erhielten sie den Namen nach der Kreisstadt Pawlowsk im pferdereichen Gouvernement Woronesch (Südrußland) oder, was wahrscheinlicher, nach der großen Landstadt Pawlowo im Gouvernement Nischnij-Nowgorod (östlich von Moskau)?



**Türken, Hahn.**







Türken, Henne.



werden, daß die alten Autoren (von Ambroandi, 1600, bis Willughby und von Linné bis Brandt-Rageburg und Voigt, 1835) bereits ein Türkisches Huhn (*Gallus turcicus*) erwähnen, doch ist dies kein Haubenhuhn, sondern wahrscheinlich ein buntes Zwerghuhn gewesen. — Die Ptarmigans (*Lamprolaima*), welche hier und da noch erwähnt werden und zuerst auf einer Londoner Ausstellung 1853, ausgestellt von Dr. Burney of Brockhurst Lodge, erschienen, lassen sich schließlich als vierzehige Sultans bezeichnen; sie sollen durch Kreuzung von weißem, federflüsigem Bantam-Hahn und weißer Paduaner-Henne erzielt worden sein.

In England hat man die Sultans schon gekreuzt, trotzdem kommen sie dort immer noch wenig vor; auch in Frankreich begegnet man den Poules Sultanes (Poules du Serail) selten, dagegen scheint in Deutschland die Liebhaberei für dieses hübsche, zutrauliche Zierhuhn neuerdings wieder zu wachsen.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Die Türken (Tafel 26. 27) kennzeichnen sich als Rasse durch mäßig großen, gedrungenen, doch zierlich gebauten Körper mit vorragender Brust und mittellangem aufrechten Hals, durch volle, runde Haube, reichen Nacken- und Kinnbart, kleinen, nur als zwei Zacken oder Spitzen auftretenden Kamm (s. unten), sehr kleine Kinnlappen, endlich durch kurze, vollständig und einschließend der Zehen befiederte, mit Geierfersen (Stulpen) versehene, fünfzehige Füße und reiches, lockeres Gefieder. Hinsichtlich der Größe und Stärke stehen die Türken den weißen Paduanern (Trabantern), welchen die weißen Sultans sehr ähneln, nach; es ist eine Rasse unter Mittelgröße, die sich namentlich bei sauberem Gefieder ganz reizend ausnimmt. Das Gewicht des Hahns beträgt etwa 4, das der Henne 3 Pfd. Die Haltung des Huhns ist eine hübsche, zierliche, die Bewegung, wie das ganze Wesen, munter, und dabei wird es recht zahm und zutraulich.

**Körpertheile.** Beim Hahn verlangt man einen kurzen, hochgewölbten Kopf, eine volle, dichte, gleichmäßige Fallhaube — d. h. eine Wollhaube, deren Federn nach hinten und gleichmäßig nach beiden Seiten fallen, ohne sich nach vorn zu neigen —, reichen, dichten Nacken- und Kinnbart (sodas Gesicht, Ohrklappen und Kehle völlig verdeckt werden), verkümmerten, nur aus zwei kleinen, über der Schnabelwurzel stehenden Spitzen, welche keine sonstigen Fleischtheile als Grundlage haben, gebildeten Kamm, sehr kleine, ca. 15 mm lange und 10 mm breite Kinnlappen, kurzen, leicht gebogenen, mit kräftigem Sattel versehenen Schnabel, große, lebhaft, gelbbraune Augen, mittellangen, aufrecht und hübsch gebogen getragenen, mit reichen, langen Behangfedern geschmückten Hals, gedrungen und tief gebauten, doch keinesfalls plumphen Rumpf mit ziemlich breitem Rücken und runder, tief und vorwärts (wie bei den Holländern) getragener Brust, lange, mit den Spitzen nach unten gerichtet getragene Flügel, schönen, langen Sattelbehang, langen, vollen, ziemlich hoch getragenen, mit zahlreichen, großen und kleinen Sicheln ausgestatteten Schwanz, mittelhohe (infolge der Befiederung jedoch kürzer erscheinende) Beine, an den Fersen wohl ausgebildete, doch ziemlich schmale, straffe, abwärts gerichtete Stulpen (Geierfersen), endlich bis auf die Zehen herab stark — nicht dünn, wie bei den Bredas — befiederte Läufe und 5 Zehen, auf deren mittlere (vorn) die Laufbefiederung übergeht.

Die Henne ist kleiner und zierlicher als der Hahn und unterscheidet sich von diesem — abgesehen von Sporn, Behang und Sichelfedern — hauptsächlich in Haube und Kamm mit Kinnlappen. Die erstere ist hier keine aus langen, schmalen, nach den

Seiten überhängenden Federn zusammengesetzte Fallhaube, sondern eine aus kürzeren, breiten, emporstehenden Federn gebildete, volle Rund- oder Stehhaube. Der Kamm ist verkümmert, die Kinnlappen sind nur angedeutet.

**Gefieder und Farbenschlage.** Wenn bei den Bart-Haubenhühnern überhaupt schon eine reichere Entwicklung des Gefieders sich zeigt, insofern als bei ihnen der häutige Kopfschmuck zurückgetreten und durch Haube, Federbart und Buschbade zum großen Theil oder so gut wie ganz ersetzt worden ist, so macht sich dies bei den Türken in noch erhöhterem Grade bemerklich, indem nicht nur volle Haube, Baden- und Kinnbart vorhanden, sondern auch die Füße dicht befiedert und die Behänge prächtig ausgebildet sind; durch diese Leppigkeit des Gefieders weicht die Rasse von den ihr sonst ganz nahestehenden Brabantern und Holländern ab. Farbenschmelz aber sucht man vergebens, es treten nur schlichte, doch ansprechende Farben auf: Weiß und Silbergrau oder Bläulichgrau.

#### a) Die weißen Türken

oder Sultanhühner sind die eigentlichen „Sultans“ und jetzt am verhältnißmäßig häufigsten gezüchtet. Seit der ersten Einführung in England 1854 soll es nur noch einmal geglückt sein, frisches Blut dorthin direkt zu importiren. Man kreuzte daher dort, um dauernde Inzucht zu umgehen, mit weißen Paduanern oder Holländern, verwarfte dadurch aber manche Eigenthümlichkeit, und die Hühner gingen vielfach in der Befiederung der Beine, in der richtigen Kamm- und in der Bartbildung zurück, auch die 5. Zehe vermißte man oft. Man kann sich davon z. Th. überzeugen, wenn man einen Blick auf die von Ludlow in Bright's Poultry-book dargestellten, 1872 auf der Ausstellung im Krystallpalast zu London mit II. Preis prämiirten Sultans wirft: dem Hahn und der Henne mangeln die 5. Zehe und der Federbart, der erstere hat zudem Kinnlappen wie die Holländer und zu großen Kamm. Man geht also nicht so streng ins Gericht mit diesen Hühnern, namentlich ist man in Bezug auf die 5. Zehe, auch bei uns, ziemlich nachsichtig. Während der letzten Jahre hat sich die Zahl der Sultans in England vermehrt, sodaß jetzt auf den großen Ausstellungen Klassen für sie gebildet sind.

Die Sultans haben rein weißes, silberglänzendes Gefieder, hellfleischfarbene Füße und Schnabel. Der gelbe Schein im Behang des Hahns, wie er sich auch im Behang der Hähne anderer Rassen, wenn sie den direkten Sonnenstrahlen ausgesetzt sind, zeigt, ist ohne Belang und höchstens als kleiner Schönheitsfehler zu betrachten.

#### b) Silbergrau oder blaugraue Türken

oder blaue Sultanshühner, gewöhnlich Schweizerhühner und zuweilen auch Silber-Schleierhühner, Silber- oder Blauhühner heißen, bilden einen hübschen, seit langer Zeit in Deutschland und seinen Nachbarländern — früher auch hier und da als etwas größere, stärkere Form — gezüchteten Farbenschlag. „Vor 15—20 Jahren“, bemerkt Hr. Marten, „wurden blaugraue Türken, für die man jedoch damals eine andere Bezeichnung als „Schweizerhuhn“ nicht kannte, in Hannover viel gehalten und von Frau D. Erhardt und Fräulein Glüber in größter Vollkommenheit gezüchtet. Jedoch die außerordentliche Sorgfalt, welche diesen reizenden Hühnern gewidmet werden muß,

die schwere Aufzucht und der fast gänzliche Mangel an frischem Blut, all' diese Umstände haben die Weiterzucht erlahmen lassen, und seit einem Jahrzehnt schon ist die Rasse verschwunden. Seit einigen Jahren hat sich ein Züchter in Hannover Mühe gegeben, die blauen Schweizerhühner wieder zu züchten, jedoch ist das heutige Produkt sehr verschieden von jenen Hühnern und findet bei den alten Liebhabern in Hannover wenig Anerkennung, weil das Bild der früher gesehenen noch zu gut dem Gedächtniß eingeprägt ist."

Die Färbung des Gefieders ist ein helles Graublau (Taubenblau) oder ein Silbergrau, das in der Haube und Fußbefiederung gern in einen noch helleren Ton und selbst in Weiß übergeht; Schnabel und Füße sind dunkler als bei den weißen, blaugrau. — Es wäre zu wünschen, daß dies hübsche Zierhuhn wieder mehr in Aufnahme käme als bisher. Leider aber ist das Schweizerhuhn, welches „zu den aller schönsten Zierhühnern zählt, auch eins der allerzartesten. Kein Huhn ist so schwer aufzuziehen und so empfindlich gegen Witterungs-Unbilden als das Schweizerhuhn, weshalb es auch immer seltener wird und auch auf unseren Ausstellungen, denen es zur höchsten Zierde gereicht, nur äußerst selten erscheint" (Baron Villa Secca).

Bei der Beurtheilung der Türken werden Thiere mit fehlendem Bart, verkümmelter Haube, ungenügender Beinbefiederung, mit großen Kinnlappen und großem, falschem Kamm, krummem Rücken, verkümmertem Schwanz, hohen Läufen von der Prämürung, weil gegen die Rassemerkmale verstößend, ausgeschlossen. Milder beurtheilt man das Fehlen der 5. Zehe, kleinen Bart, dünnen Behang; das Gefieder muß natürlich rein sein, doch darf ein gelblicher Schein im Behang der weißen Hähne, wie schon angegeben, nicht als grober Verstoß angesehen werden.

**Werth und Eigenschaften.** Die Türken können und wollen keine Wirthschafts- oder Rußhühner sein, dagegen gehören sie unstreitig zu den reizendsten Schmuckhühnern: das üppig entwickelte, ansprechend gefärbte Gefieder, die niedliche Gestalt, die Zutraulichkeit und dazu ein lebhaftes, anmuthiges Wesen — alle diese Eigenschaften sind dazu angethan, die Hühner zu einer Zierde des Hühnerparks zu machen. Sie erinnern in ihrem Benehmen, ihren Gewohnheiten viel an die Bantams oder Zwerghühner, und da sie zudem, wie die letzteren, nicht scharren, so eignen sie sich recht zur Belebung von Gärten und Rasenplätzen. In Betreff des Futters sind sie sehr genügsam, anderseits aber verlangen sie, wegen ihrer Empfindlichkeit gegen die Einflüsse der Witterung, ein geschütztes, entsprechendes Obdach. Da namentlich die Jungen zart und deshalb nicht leicht aufzuziehen sind, so empfiehlt es sich, Frühbruten nicht zu machen, vielmehr erst im April zu setzen.

Hinsichtlich des wirthschaftlichen Werthes stehen die Türken hinter ihren Verwandten zurück. Sie legen zwar hübsch große, weiße, doch nur verhältnißmäßig wenig Eier (jährlich etwa 80—90 Stück, durchschnittlich ca. 50 g schwer), als Fleischhuhn können sie natürlich auch nicht gelten; sie brüten höchst selten oder gar nicht und würden selbst bejahenden Falls nicht als Glucken verwendet werden können, weil sie infolge ihrer großen Haube am freien Umsehen behindert sind. Kurz, das Türkenhuhn ist kein Ruß-, wohl aber ein Zier- oder Luxusuhuhn, und als solches verdient es alle Sorgfalt und Pflege und weite Verbreitung.

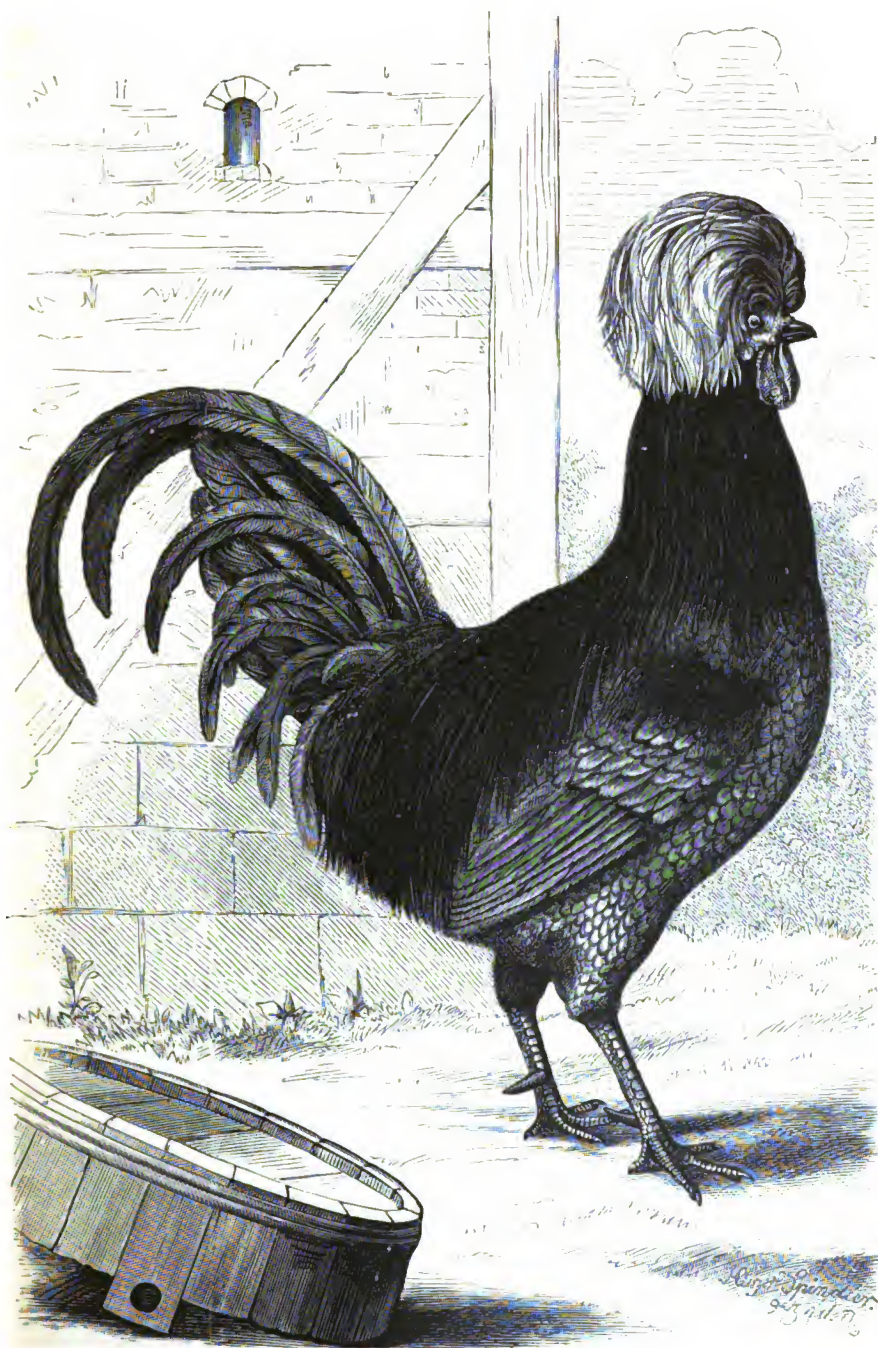
## 26. Holländer.

Den Namen „Holländer“ — *Gallus domesticus cristatus, hollandicus* — führen jetzt diejenigen Hühner, welche volle runde Haube, lange Kinnlappen, keinen Bart, unbefiederte Füße besitzen. Zuweilen nennt man sie auch „Weißhauben“ oder „Holländische Haubenhühner.“ Früher wurden sie bei uns als Polands oder Polen bezeichnet. Daß diese und die entsprechende englische Benennung ihre Berechtigung und daß der Name mehrfach gewechselt hat, ist bereits auf Seite 144 ff. und 174 erörtert und auf Seite 143 ebenfalls angegeben worden, daß die Holländer Weißhauben früher oft mit Federfüßen oder auch nacktfüßig, dafür aber mit Federbart vorkamen.

In Deutschland sind die Holländer Weißhauben wahrscheinlich bereits seit Jahrhunderten bekannt und auch gehalten worden. Schon unser Vechstein, ein Thüringer, macht in seiner „Naturgeschichte der Vögel Deutschlands“ im Jahre 1797 die Bemerkung bei dem schwarzen, weißbuschigen Huhn: „Dies ist in Thüringen sehr gemein.“ Der Name „Polnische (Podolische) Hühner“ scheint etwa zu Beginn des zweiten Viertels unseres Jahrhunderts zuerst gebraucht worden zu sein, wenigstens finde ich diese Benennung für schwarze Weißhauben zuerst in der 1829 erschienenen „Medicin. Zoologie“ von Brandt und Naheburg, deren Verfasser auf Seite 144 erwähnen, daß auf der Kgl. Pfauen-Insel bei Potsdam unter jenem Namen eine dem (in Thüringen gemeinen) schwarzen Huhn mit weißem Federbusch ähnliche, sehr schöne Rasse sich befinde. Das hübsche Huhn hat heute noch bei uns viele Freunde und Liebhaber.

Nach England — wo man die Weißhauben früher gewöhnlich Polands (Black and Blue) with white top-knots nannte, während man die schwarzen Weißhauben jetzt White-crested black Polish heißt — scheinen diese Hühner bereits gegen Ende des vorigen Jahrhunderts, vielleicht noch etwas früher, gekommen zu sein, denn der damals lebende englische Naturforscher John Latham bemerkt bei Anführung des Haubenhuhns: „Die Farbe desselben verschieden; die schwarzen mit weißem Busch am meisten geschätzt.“ Mit welcher Aufmerksamkeit diese Hühner aber gerade dort gezüchtet worden bzw. gezüchtet werden, ist genugsam bekannt, und ebenso, daß das Holländische Huhn (*Poule hollandaise*) in Frankreich, in den Niederlanden (Hollandsch Kuishoen) und anderwärts sich großer Beliebtheit erfreut.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) In den Holländern haben wir die nächsten Verwandten der Paduaner vor uns, denn abgesehen von den langen Kinnlappen, welche an Stelle des Bartes treten, und der abweichenden Färbung kommen beide fast auf ein und dasselbe Huhn hinaus; doch haben die beiden Merkmale solche Wichtigkeit (auch bei Unterscheidung anderer Rassen), daß man Paduaner und Holländer als zwei besondere Rassen ansehen muß. Die Holländer Hühner charakterisieren sich also durch mittelgroße, zierliche Gestalt, knappes Gefieder, mittellangen, aufrecht getragenen Hals, mittellangen, hochgewölbten Kopf mit großer, voller Rundhaube (die jedoch nicht so umfangreich ist als bei den Paduanern), gänzlich verkümmerten Kamm, lange Kinnlappen (keinen Federbart!), schlanke, glatte Beine, vierzehige Füße und gut entwickelten Schwanz. Sie sind mittlerer Größe, tragen sich aufrecht, elegant, ihre Bewegungen wie ihr ganzes Wesen sind ruhig, zierlich, anmuthig; und



Blaue Holländer, Hahn.







**Blaue Holländer, Henne.**



diese Eigenschaften in Gemeinschaft der hübschen Färbung bewirkten, daß die Hühner zu den Lieblingen zahlreicher Züchter und Züchterinnen wurden. Das Gewicht des Hahns beträgt  $4\frac{1}{2}$  bis 5, das der Henne etwa 4 Pfd.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen mittellangen Kopf, welcher auf der hohen, sehr ausgebildeten Erhebung (Protuberanz) des Schädels eine große Haube trägt. Diese ist aus langen, schmalen Federn und auch in ähnlicher Weise gebildet wie die der Paduaner. „Sie soll möglichst strahlenförmig sein und darf weder nach vorn, noch zu den Seiten herabfallen; die Federn sollen von vorn (vom Schnabel) an gerade aufrecht stehen und die am Hinterkopf sollen den Nacken berühren, sie dürfen nicht wild durcheinander liegen und keine sogenannten Wirbelhauben bilden, da diese nicht nur häßlich sind, sondern sich auch auf die Nachzucht vererben; vielmehr soll die ganze Haube überall gleichmäßig sein, keinen Scheitel noch sonstige Lücken zeigen. Je gleichmäßiger und größer die Haube, je weniger schwarze (resp. andersfarbige) Federn vor der Stirn und an den Seiten, desto werthvoller der Vogel; flache oder stark nach beiden Seiten herabhängende Hauben müssen wir aus ästhetischen Gründen zu vermeiden suchen“ (H. Marten). Infolge der reichen Entfaltung der Haube ist der Kamm gänzlich verkümmert; bei feinrassigen Thieren darf gar nichts von ihm zu bemerken, überhaupt dürfen höchstens zwei Spitzen zu sehen sein. Dagegen sind die Kinnlappen (ein Federbart fehlt vollständig) schön entwickelt, lang herabhängend, dünn und roth; früher verlangte man sie nicht so groß, sondern mehr rund und kurz. Die Ohrklappen sind klein, länglichrund, glatt, weiß; das Gesicht ist roth, doch von der Haube verdeckt, das Auge gelbroth oder auch dunkelroth, der Schnabel mittellang, kräftig, schwarzgrau mit hellerer Spitze oder hornfarbig, der aufrecht und leicht nach hinten gebogen getragene Hals mittellang und mit schönem Behang versehen, der Rumpf leicht und zierlich, der Rücken gerade, an den Schultern breiter als am Sattel, der Sattelbehang nicht sehr voll, der breite, aufrecht getragene Schwanz reich mit großen und kleinen Sicheln ausgestattet, die Brust voll und rund; die Flügel sind lang, anschließend, die Beine, mit kurzen, knapp befiederten Unterschenkeln und nicht hohen, schlanken, glatten Läufern, sind nicht so lang als die der Brabanter, sondern mehr wie die der Türken; die vier Beine sind ziemlich lang und dünn und, wie die Läufe, horngrau oder schwarzgrau.

Die Henne ist etwas kleiner und niedriger. Ihre Haube ist eine aus kürzeren, breiten, aufrechtstehenden Federn gebildete volle, große Rund- oder Stehhaube, die jedoch nicht so umfangreich und auch weniger geschlossen ist, als die der Paduanerhennen. Die Kinnlappen sind kürzer und runder als beim Hahn, die Haltung nicht so aufrecht, sondern schlichter und dadurch gefälliger. Im Uebrigen stimmen die Geschlechter, abgesehen von den bekannten Geschlechtskennzeichen, überein.

**Gefieder und Farbenschlüge.** Das Gefieder der Holländer ist zwar reich entwickelt, doch schließt es gut an, und daher erhält das Aeußere der Hühner etwas Knappes, Wohlgefälliges. Wie das Federkleid der ihnen verwandten Türken, so trägt auch das ihrige einfache und doch anmuthende Farben: Schwarz, Weiß, Graublau. Farbenschlüge züchtet man jetzt eigentlich nur zwei, schwarze Weißhauben und graublau-weiße Hauben; die gesperrbarten und die gelben sind wohl ausgestorben; einfarbig

Blaugraue trifft man noch zuweilen in Frankreich an, vielleicht auch einfarbig Schwarze und Weiße.

#### a) Schwarze Holländer Weißhauben

oder Schwarze Weißhauben, früher Schwarze Polnische Hühner oder Polands, einmal sogar Aleppohühner — Engl.: White-crested Black Polish; Franz.: Poule hollandaise noire à huppe blanche; Holl.: Zwarte Hollandsch Kuifhoen — genannt, sind diejenigen Hühner, welche man meint, wenn man schlechtthin von „Holländern“ spricht; denn sie bilden den bevorzugten und hauptsächlich gezüchteten Farbenschatz der letzteren. Das Gefieder, mit Ausnahme der Haube, muß tief und glänzend schwarz, die Haube soll möglichst rein weiß sein. Allein das letztere ist nie der Fall, und man hat sich auch mit den tatsächlichen Verhältnissen bereits ausgesöhnt und gestattet, daß die Federn über dem Schnabel, an der Stirn, schwarz sein dürfen; eine sogenannte farbige Schnippe ist demnach erlaubt. Es ist eigenthümlich — aber, genau betrachtet, in der Natur begründet —, daß gerade die schönsten, stattlichsten Hühner, welche also auch eine umfangreiche, wohl gestaltete, prächtige Haube entwickelt haben, die meisten schwarzen (bei den blauen Holländern verhält es sich in entsprechender Weise) Federn in derselben aufweisen, nicht nur vorn an der Stirn, sondern auch mehr oder weniger an den Seiten, hinten und zuweilen sogar in der Mitte. Derartige Hauben sind fehlerhaft; und um sich vor etwaigen Nachtheil zu bewahren, suchen die Besitzer solcher Hühner (speziell in England) durch Anwendung eines zwar einfachen, aber verwerflichen Mittels jene Mängel zu beseitigen, d. h. sie ziehen die standardwidrigen dunkeln Federn aus und thun dies womöglich zu wiederholten Malen und wenn jene sich noch nicht vollkommen ausgebildet haben, bis der Federboden, weil er nun hier nicht mehr so kräftig ist, nur weiße Federn erzeugt. Dieses Federn-Abschneiden oder Ausziehen vor einer Ausstellung, resp. vor dem Verkauf der Hühner ist, auf deutsch gesagt: Betrug; gewöhnlich aber wendet man einen milden Ausdruck an und nennt dieses Zustoßen „Pußen“. Der Preisrichter muß also darauf Obacht geben. — Wie zu viel Schwarz in der Haube, so gelten gelbe, rothe Federn im Hals- und Sattelbehang oder weiße Federn im sonstigen Gefieder als Fehler.

Sonderbar ist es, daß die Rücken der schwarzen Weißhauben — übrigens auch anderer schwarzer Rassen — am Körper durchaus nicht gleichmäßig schwarz sind und somit gar nicht auf diese Rasse schließen lassen. Im Dunenkleid erscheint nämlich nur die Oberseite des Körpers blauschwarz, Haube und Unterseite (Hals, Brust, Unterleib) und zuweilen selbst noch der untere Flügel dagegen gelblich-weiß. Auch Schnabel und Beine haben ihre dunkle Färbung noch nicht, sie sind entweder heller und dunkler fleckig, oder einfach hell.

Bemerkt sei noch, daß man von schwarzen Holländer Weißhauben auch Paulhühner gezogen hat; ein wirklich schöner Stamm war auf der 1876er Ausstellung der „Cypria“ zu Berlin ausgestellt.

#### b) Blaue Holländer Weißhauben

oder Blaue Holländer — Engl.: Blue Polish (with white top-knot); Franz.: Poule hollandaise, bleue à huppe blanche; Holl.: Blauw Hollandach Kuifhoen — bilden

nur eine Farben-Varietät der vorigen und wurden früher auch Blaue Polnische Hühner oder Egyptianer geheißen. Sie gleichen bis auf die Körperfarbe den schwarzen Weißhauben, nur hat es mir immer scheinen wollen, als ob die Figur nicht so hübsch, so elegant sei. Uebrigens muß ich bezüglich der Färbung den schwarzen den Vorrang lassen, denn gerade der Gegensatz von Schwarz und Weiß bewirkt ja, wenigstens zum großen Theil, die Schönheit; dieser Kontrast aber fehlt infolge der matten Farbe bei den blauen Holländer Weißhauben. Immerhin jedoch sind auch sie hübsche Hühner, namentlich wenn der Ton des Blaugrau recht gleichmäßig stahl- oder schieferblau ist und dazu beim Hahn die Behänge tief, glänzend schwarzblau gefärbt und die Brustfedern fein dunkel gesäumt sind, bei der Henne dagegen möglichst all' die einzelnen blaß taubenblauen Federn dunkle Einfassung zeigen. Betreffs der Haube gilt das von den schwarzen Weißhauben Gesagte, nur daß hier nicht schwarze, sondern schwarzblaue Federn in das Weiß übergreifen. — Die Rücken haben im Dunenkleid blaugrauen Hals und Rücken, hellgraue Flügel, weiße Unterseite und Haube. Bezüglich der Züchtung resp. Erzielung der bekanntlich heißen Färbung und der dabei zu Tage tretenden Rückschläge zc. wurde schon im Abschnitt „Blaue Andalusier“ Einiges mitgetheilt.

#### c) Gesperberte Holländer Weißhauben

oder gesperberte Polnische Hühner, früher ziemlich verbreitet, sind wie die Gesperberten Paduaner so gut wie ausgestorben, man hört nichts mehr von ihnen als etwa ihren Namen. Sie gleichen den vorigen, nur daß der Körper nicht einfarbig schwarz resp. graublau war, sondern daß die Federn auf heller grauem Grunde dunkler quergebändert (gesperbert) waren.

Die früher außerdem (zum Theil mit Bart) vorkommenden gelben Weißhauben oder gelb und schwarz getupften Weißhauben — diese beiden, aber mit Bart, bildet Hase in Drechsler's „Zuchtthühnern“ (1857), Tafel I., 9 und Tafel III., 24 ab —, ferner die einfarbig Schwarzen, die Weißen, die Blaugrauen sind bei uns verschwunden. Die letzteren, von den blauen Weißhauben nur durch die blaue Haube unterschieden, kommen in Frankreich noch mehrfach vor und werden auch in den Schriften französischer Autoren, so von Lemoine, Ch. Jaque und La Perre de Nov, als Poule Hollandaise, var. bleue [ardoise] à huppe bleue wohl berücksichtigt. Herr H. Marten-Lehrte ergänzt diese Bemerkungen freundlichst in Folgendem: „Gesperberte Holländer hat es wohl noch nie in der Vollkommenheit gegeben, wie die Schwarzen Weißhauben, und da die Sperberfarbe eine aus Schwarz und Weiß gemischte und nur durch Zuführung resp. Mischung beider Farben zu erreichen und zu erhalten ist, so hat man gewiß aus Ueberdruß oder auch, weil man die Erzielung guter Sperberfarbe nicht kannte, diese Varietät fallen lassen.

Rein schwarze Holländer werden wenig Liebhaber finden und kaum zu erhalten sein, weil sich fast ausnahmslos weiße Federn in der Haube bilden.

Weiße Holländer sehen recht hübsch aus und habe ich solche in recht guter Qualität gesehen, jedoch waren die Hauben nicht voll genug, und fand dadurch der Kamm genügend Platz und gedieh recht üppig. Die weniger vollen Hauben, der unerwünschte, vordringliche Kamm, der gelbliche Schein im Behang des Hahns und die

Schwierigkeit, Material zur Vervollkommenheit zu erhalten, bewirkten, daß man diesen Farbenschlager fallen ließ. Wären die Wogen der realen Zuchttrichtung derzeit so hoch gegangen wie jetzt, so wäre das weiße Holländerhuhn wohl nicht verloren gegangen, denn es war ein vorzügliches Legehuhn.“ —

Ältere deutsche Schriftsteller, wie Bechstein und Gotthard, nennen neben dem schwarzen weißhaubigen Huhn stets das weiße schwarzhaubige Huhn und bezeichnen es als schön und selten. Daß es früher existirt, auch in England, möchte man fast annehmen, denn auch L. Wright spricht davon als von einer unbestreitbaren Thatsache und beklagt gleichzeitig, daß das schöne Huhn verloren gegangen ist, da diese Varietät nicht nur die schönste, sondern auch die größte und werthvollste aller „Polnischen Varietäten“ gewesen sei; die letzten derartigen Hühner soll Mr. Brent in St. Omer i. J. 1854 besessen haben. Obgleich in neuerer Zeit schon hohe Preise auf Erzüchtung weißer Schwarzhauben gesetzt worden, so hat man die hübsche Spielart doch noch nicht herstellen können. Herr H. Marten schreibt mir in Betreff weißer schwarzhaubiger Holländer: „Obgleich ich Vieles gesehen und seit mehr als 25 Jahren mit vollem Verstandniß beobachte, so sind mir doch noch nie rein weiße Hühner mit schwarzer Haube zu Gesicht gekommen, habe auch noch nie von Personen, welche wirkliches Verstandniß für Rassehühner besitzen, gehört, daß sie derartige Hühner gesehen hätten. Und weiße Hühner mit kleinen, spitzen, blaugrauen (statt schwarzen) Häubchen, mit dunkel gespitzten Halsfedern und auch sonstigen farbigen Federn im Gefieder kann man — im Vergleich zu den schwarzen Weißhauben — doch nicht weiße Schwarzhauben nennen! Wirkliche weiße schwarzhaubige Holländer und Paduaner wird es nie gegeben haben, zumal da jedes Huhn mit großer Haube naturgemäß weiße Federn, deren Zahl sich mit dem Alter des Thieres vergrößert, in dieselbe bekommt. Wie sollte es gekommen sein, daß gerade dieser auffallend schöne Hühnerschlag verloren gehen konnte? War er durch künstliche Zuchtwahl erzielt, warum will dies dann jetzt, trotz jahrelanger Mühe nicht gelingen?“

**Werth und Eigenschaften.** In Bezug auf diesen Punkt gilt fast durchweg das von den Paduanern Gesagte; dies bedingt schon ihre Eigenschaft als Vollhaubenhuhn, und wie jene, so können also auch die Holländer nicht zu den Wirthschaftshühnern, sondern sie müssen zu den Zierhühnern gerechnet werden. Betreffs ihrer Behandlung und Pflege sei daher auf den Abschnitt „Paduaner“ verwiesen. Uebrigens ist auch das Holländer Huhn, sofern es nicht ausschließlich auf die Feder, d. h. zu Ausstellungszwecken gezüchtet wird, ein gutes Nutzhuhn, namentlich bei entsprechender Wartung. Es legt dann recht fleißig schön weiße, wohlschmeckende Eier (durchschnittlich etwa 120 Stück von 55 bis 65 g Schwere) und liefert ein weißes, treffliches Fleisch; zum Mästen bezw. Fettwerden eignet sich das Huhn, obgleich es ruhigen Wesens ist, jedoch nicht. Als Brüter und Führer kann es nicht gelten und, wie die Haubenhühner insgemein, auch nicht empfohlen werden. Die Küken, namentlich während der ersten Wochen, ja Monate weichlich und zart, verlangen zu dieser Zeit gegen Kälte und Wind geschützte Räumlichkeiten, gutes, nahrhaftes Futter und eine erprobte Glucke, überhaupt eine sorgsame Behandlung, wenn sie wohl gedeihen sollen.

## G. (27.) Dorkings.

Das fünfzehige Dorkinghuhn — *Gallus domesticus dorkingensis* [pentadactylus]; Engl., Franz., Holl.: Dorking — erhielt seinen Namen nach der südenglischen Stadt Dorking. Wie bereits auf Seite 38 vermerkt, gab es schon vor zwei Jahrtausenden im alten Rom fünfzehige Hühner, welche für besonders edel galten. Dies beweist, daß die Römer die zufällig entstandene Bildung einer fünften Zehe wohl beachtet und durch weitere Züchtung fixirt hatten und die damit ausgerüsteten Hühner nun für etwas Besonderes hielten. Fast möchte man diese Hühner als die Stammeltern der fünfzehigen englischen, d. h. der nachmaligen Dorkings betrachten, bezw. annehmen, daß derartige Hühner, als Britannien römische Provinz geworden und in immer regeren Verkehr mit dem Stammreich trat, aus Rom nach dem Süden Britaniens (die jetzigen Grafschaften Suffex und Surrey) kamen. Diese Ländereien sind ja der Hauptsitz der Zucht fünfzehiger Hühner; besonders die Stadt Dorking in der Grafschaft Surrey — wo sich noch die Trümmer einer alten Römerstraße finden — zeichnet sich aus.

Der englische Forscher, welcher sie meines Wissens zuerst erwähnt, Latham (vergl. Beckstein's Ausgabe seiner „Uebersicht der Vögel“ 1795), gebraucht auch bereits die Bezeichnung „Dorking-cock“ und sagt, daß diese Rasse von der Stadt Dorking in Surrey den Namen erhalten habe, daß die Hühner viel größer seien als die an anderen Orten Englands und, gerupft, 7 bis 8 (englische) Pfd., zuweilen noch mehr (ein Hahn fast 14 Pfd.) wiegen. Daß übrigens die fünfzehigen englischen Hühner oder Dorkings keinesfalls erst in neuerer Zeit „fabrizirt worden“, geht aus den Mittheilungen des Naturforschers P. Pallas hervor, welcher (vergl. S. 143) in den Jahren 1768–73 Rußland und Sibirien bereiste und das Ergebniß seiner Beobachtungen über die Thierwelt in seiner 1811 erschienenen „Zoographia Rossoasiatica“ niederlegte. In dem die Hühnerrassen Rußlands behandelnden Kapitel zählt er unter d) Gallinae anglicae (englische Hühner) auf, welche fünfzehig und schneeweiß, besonders aus England importirt worden, ziemlich fruchtbar und wohltschmeckend und von hübschem Gewicht seien und die monströse Bildung sehr treu vererbten — also bereits vor mehr als 100 Jahren waren derartige Hühner aus England nach Rußland gebracht worden.

In England ist die Zucht des Dorkinghuhns nicht immer dieselbe geblieben und das heutige Dorkinghuhn ist ein anderes als das alte, d. h. das bis vor etwa 30–35 Jahren gezüchtete, es hat an Größe und Schwere, Schönheit des Gefieders und Ausdauer zugenommen. Das alte Dorkinghuhn war kleiner, schwächlicher gebaut, hatte also mehr Landhuhn-Figur, und hinsichtlich der Färbung waren die helleren Thiere (grau oder grau gefleckt, Hennen grau gesprenkelt) bevorzugt; das jetzige entstand L. Wright's Angabe zufolge aus einer Kreuzung von Dorkings mit dem alten sog. Surrey- oder Suffexhuhn. Der Umschwung in der Zucht und Ausbildung dieser Rasse begann im Jahre 1857. Damals erhielt der bekannte englische Züchter John Douglass einen aus Indien eingeführten, dort aus einer Kreuzung hervorgegangenen starken (fast 12 Pfd. schweren), dunkelgrauen, einfachstämmigen Dorkinghahn, gab diesem sieben anderthalbjährige fünfzehige Hennen bei und erhielt als erste Nachzucht schöne fünfzehige Hühner von ächtem Dorking-Typus; im Alter von 7 Monaten wogen einige Hennen bereits 9, die Hähne 10½ Pfd., mit 18 Monaten bis



10, bezw. 13 Pfd. In den folgenden Jahren züchtete er umsichtig weiter und erzielte einen prächtigen Stamm mit größerem, stärkerem Rumpf, starker, voller Brust, bedeutenderer Widerstandsfähigkeit den Einflüssen der Witterung gegenüber. Diesen dunkelgrauen einfachkämmigen Schlag haben wir somit als den ältesten der farbigen Schläge — weiße kannte man schon — zu betrachten; er war und blieb aber auch der größte und stärkste. Um letztere Eigenschaft noch mehr auszubilden, hat man später noch vielfach Brahmablut beigemischt, indem man die schönsten, kräftigsten Dorkinghähne mit Brahmahennen kreuzte und den davon gezogenen Hennen wiederum Dorkinghähne beigab, um den Typus dieser Rasse nicht zu verwischen. Man erreichte das Ziel, allein die Folgen der Kreuzung mit den großen Asiaten zeigen sich noch heute und zum Theil mehr denn sonst: zu weit nach hinten reichender und aufgesetzter Kamm, kurzer Schwanz mit zu reichlichen Oberschwanzdecken und höhere Beine. Viel Staub wirbelte dann auch der Punkt der Beinfärbung unter den Preisrichtern, Liebhabern und in den Fachzeitschriften Englands auf. Daß dieselbe dunkler geworden, war Thatfache; während nun aber die Einen dies dem Einfluß des asiatischen Blutes zuschrieben, behauptete Douglas, daß die dunkle Farbe der Beine erst allmählich, bei der immer mehr zunehmenden Vorliebe für Dorkings mit dunklem Gefieder sich bemerklich machte, also wenigstens der von ihm vorgenommenen Kreuzung nicht zugeschrieben werden könne. Immerhin mußte man die dunkleren Beine mit in den Kauf nehmen und durfte dies — wenigstens vom Standpunkt des Nutzgeflügelzüchters — schließlich auch, da ja das Dorkinghuhn in erster Linie ein Fleisch- oder Tafelhuhn sein soll. Seit den letzten drei oder vier Jahren ist jedoch die Beinfarbe wieder durchweg weiß, und auf den großen englischen Ausstellungen sieht man kaum noch ein Dorkinghuhn mit dunklen Beinen, welches übrigens auch nicht mehr als vollberechtigt angesehen würde.

Aus den dunkelgrauen Dorkings wurden, unter Auswahl und Verwendung der von ihnen gefallen hellgrauen Hennen, die silbergrauen herausgezüchtet, welche wohl den schönsten farbigen Schlag, Schaugeflügel, bilden. Die gesperbarten entstanden noch später, als man dunkle Hähne mit weißen Hennen verpaarte.

In Deutschland wurden die ersten Dorkings schon vor Jahrzehnten eingeführt, besonderer Vorliebe und Verbreitung haben sie sich hier aber nie zu erfreuen gehabt; unser Klima und der hohe Preis haben dem entgegen gestanden. Dies bemerken schon Lichtenstein und Winkler in ihrer „Vereedelten Hühnerzucht“ (1857): „Ihre Zucht ist nicht leicht.... Ihr Preis ist sehr bedeutend. Man bezahlt noch jetzt gern 10 bis 12 Lstr. [also 65—80 Thaler oder 200—240 Mark] für einen vorzüglichen Hahn mit drei Hennen, und auch unser Garten [d. h. der Zoologische Garten zu Berlin] hat seine Exemplare, wiewohl durch einen sehr zuverlässigen und freundlichen Vermittler, nicht viel wohlfeiler bekommen.“

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Die Dorking-Rasse kennzeichnet sich durch vierschrötigen, starken, doch feinknochigen Körper mit breitem Rücken und breiter, runder Brust, kurzen, dicken Hals, mäßig großen Kopf, rothes Gesicht und rothe Ohrlappen, breite, abgerundete, lange Kinnlappen, niedrige Läufe und fünf Zehen; bezüglich des Kammes stimmen die Farbenschläge nicht überein. Hinsichtlich der Größe



und Stärke und des Gewichts übertrifft das Dorkinghuhn unser Landhuhn bei weitem; die einzelnen Farbenschlüge weichen aber darin von einander ab, die größten und stärksten sind die dunklen, dann folgen die silbergrauen und gesperberten, die kleinsten sind die weißen; und während farbige Hähne oft ein Gewicht von 12, auch 14 Pfd., Hennen ein solches von 9, ja 10 und selbst 11 Pfd. erreichen, werden weiße Hähne 9 oder 10, Hennen etwa 7 Pfd. schwer und gehen nur ausnahmsweise darüber. Hierzu bemerkt Herr S. Marten, man habe sich zu vergegenwärtigen, daß in England die schweren Hühnerrassen, sowie Enten und Gänse für die Ausstellung präparirt, d. h. gemästet werden. Ein 12 oder gar 13 Pfd. schwerer Hahn und 10 Pfd. schwere Hennen dürfen aber keinesfalls zur Zucht verwendet werden; ein regelrecht genährter zweijähriger Hahn von 9—10 Pfd. und zweijährige Hennen von 7—8 Pfd. Schwere dürften die richtigen und zugleich größten Zuchtthiere sein. Die vierschrötige massige Gestalt umschreiben die Engländer gern durch ein, nach vorn etwas erhobenes Rechteck, dessen beide Langseiten die Rücken- und Unterleibs-Linie bezeichnen, während die eine Kurzseite — die Langseiten verhalten sich der Größe nach zu den Kurzseiten wie 3 zu 2 — an der Brust hinausliegt und die andere ihr parallel an der Schwanzwurzel herabläuft; die Umriffe des Rumpfes sollen sich also soviel als möglich mit den Seiten des Rechtecks decken. Man wendet diese Figur auch sonst gern bei Schlacht- und Mastthieren an. Die Haltung entspricht dem Äußeren, sie ist ruhig, statisch, wie im Allgemeinen das ganze Wesen und die Bewegung, die Hähne sind jedoch recht kampflustig.

**Körpertheile.** Der Hahn soll einen mäßig großen, feinen, keinen starkknöchigen, plumpen Kopf haben; ist er andererseits zu klein, so paßt er nicht zum Körper, er verliert dann. Der Schnabel sei mittellang und stark. Der Kamm ist einfach bei den farbigen, Rosenkamm bei den weißen Dorkings; der erstere muß groß, hübsch gezackt, an der Wurzel recht fleischig sein und aufrecht stehen, jedoch darf er nicht zu weit nach hinten aufsitzen (cochinartig); der Rosenkamm muß an der Stirn breit aufsitzen, nach hinten in eine Spitze auslaufen und durchweg gleichmäßige, in einer Ebene liegende Zacken haben. Die Ohrklappen seien mäßig entwickelt, roth, an die breiten, abgerundeten, lang herabhängenden, rothen Kinnlappen sich anschließend; das Gesicht sei roth, das Auge roth oder orangegelb (bei den weißen), der aufrecht getragene Hals kurz, dick und mit reichem Behang versehen, der ihn an der Wurzel stärker, nach oben hin dünn erscheinen läßt; die Brust breit, rund, vorwärts getragen, das Brustbein lang, der Kiel hoch, damit sich viel Fleisch ansetzen kann; der Rücken lang und breit, lang namentlich im Vergleich zu dem der großen asiatischen Rassen; der Sattel breit, nach dem Schwanz abfallend, mit schönem Behang geschmückt, nicht aber nach dem Schwanz aufsteigend wie bei Brahma oder Cochin; der Schwanz selbst groß, breit, mit langen und breiten, schön gebogenen Sicheln geziert, hoch, fast aufrecht getragen; die Flügel seien groß, breit getragen, die Schenkel kurz, stark, wenig unterm Rumpf hervortretend, die Läufe gut gestellt, kräftig, niedrig — daß man neuerdings längere Läufe zu erzielen sucht, wurde schon gesagt; Hühner mit zu kurzen Läufen neigen zu Verkrüppelungen der Füße —, unbefiedert, hell, mit kräftigem, nach innen gerichtetem Sporn; die drei Vorderzehen groß und mit der unteren

Hinterzehe richtig angelegt und gut ausgebreitet, die obere Hinterzehe (fünfte Zehe) muß wohl entwickelt, an der Wurzel von der unteren getrennt und nach oben gerichtet sein.

Auch die Henne soll vor Allem breit, vierschrötig gebaut sein, am verhältnißmäßig zierlichsten ist sie bei dem weißen Farbenschlage. Es gilt von ihr überhaupt dasselbe — von den Geschlechts Eigenheiten natürlich abgesehen — wie vom Hahn, nur ist der Kamm bei den einfachlämmigen Schlägen kleiner und gewöhnlich nach einer Seite überfallend, die Kinnlappen sind kürzer, die Steuerfedern des Schwanzes legen sich dichter aneinander, sodaß der letztere schmaler erscheint.

**Gefieder und Farbenschlage.** Die Befiederung ist dicht und reich, doch wird sie nicht buschig, sondern anschließend getragen; namentlich die Behänge des Hahns sind schön entwickelt. Die Färbung tritt mit oder ohne Zeichnung auf, und, wie in der Einleitung bereits vermerkt, nimmt man jetzt vier wohl unterschiedene Farbenschläge an, von denen allerdings der eine (Rufkupferber) nur selten, in Deutschland wohl gar nicht, gezüchtet wird.

#### a) Die dunklen oder grauen Dorkings

bilden den ältesten und stärksten Farbenschlage — var. *brunco-cinereus*; Engl.: Grey oder Coloured Dorking; Franz.: Race de Dorking, var. *grise*; Holl.: Donkere Dorking —, über dessen Entstehung in der Einleitung (s. vorvor. Seite) schon Einiges mitgeteilt worden. Bei Hahn und Henne sollen Kamm (einfach!), Gesicht, Ohr- und Kinnlappen lebhaft roth, die Augen roth, Schnabel graugelb, Beine hellfleischfarben (weiß) sein, wie auf vor. Seite angegeben.

**Gefieder des Hahns:** Kopf fast weiß; der obere Theil des Halsbehangs schwarz mit weißer Säumung, jedoch soll der weiße Saum oder Rand der Feder nach der Spitze hin sich verlaufen, sodaß die Spitze schwarz ist; je weiter nach unten, desto schmaler der weiße Rand und zugleich endet er schon etwa 1 Zoll vor der Spitze, sodaß der untere Theil des Halsbehangs schwarz erscheint; der Sattelbehang ist dem Halsbehang fast gleich gefärbt; Rücken und Flügeldecken wie Rümmler und Salz gemischt; Flügelstiel weiß; Schwungfedern weiß, innen schwarz, die Deckfedern derselben schwarz, grünlänzend, Brust, Unterleib, Schenkel Federn und Schwanz schwarz, der letztere mit grünem Schiller.

Bei der Henne sind Kopf- und Halsfedern denen des Hahns gleich, fast noch dunkler, jedoch sind heller markirte Hennen nicht als fehlerhaft zu betrachten; Grundfarbe der Brustfedern röthlichbraun, jede der letzteren an der Spitze scharf halbmondförmig schwarz gezeichnet, auf der Mitte der Brust ist die schwarze Markirung schwächer wie an beiden Seiten (H. Marten); die Federn des übrigen Körpers sollen dunkel braungrau mit bräunlich-weißen Schäften, die Flügel Federn bräunlichgrau mit feiner dunkler Quersprenkel-Zeichnung in der Mitte und breitem schwarzen Rande, die großen Schwanzfedern schwarzgrau, nach außen heller, die Seitenfedern des Schwanzes etwas gesprenkelt sein.

Bei der Prämiiung der dunklen, wie überhaupt aller Dorkings sind zunächst Fehler hinsichtlich der Rassezeichen als Hauptmängel zu bezeichnen. Dahin

gehören zu geringe Größe, schwächliche Figur, flache, spitze Brust, schwächliche, schlecht gestellte, befiederte, dunkle Läufe, kurzer Schwanz oder Eichhornschwanz, aufsteigender Unterrücken, Fehlen der 5. Zehe, weißes Gesicht und Ohrscheiben; doch können, sagt H. Marten, etwas bläulichweiß angehauchte Ohrscheiben (weiße allerdings sind verwerflich) kaum als Fehler gelten. Kleinere derartige Fehler sind: unregelmäßiger, kleiner Kamm, zu breiter oder zu kleiner, ausdrucksloser Kopf, verkümmerte fünfte Zehe.

Was die grauen Dorkings speziell anbelangt, so kommen als Gefieder-Mängel vor: unrein schwarze Brust, weiße oder nur an der Wurzel weiße Schwanzfedern, unreine Behänge bei den Hähnen, zu unreine Färbung, verwaschene Brust bei den einzelnen Hennen — die übrigens an Hals, Rücken und Flügel kaum zu dunkel sein können —, ungleichmäßige Färbung der Hennen eines Stammes. Diese Schönheitsfehler dürfen natürlich nicht so streng wie die Rassenfehler beurtheilt werden. Hauptsache bleibt eben die massige Figur.

#### b) Die hellen oder silbergrauen Dorkings

— var. *griseo-argentatus*; Engl.: Silvergrey Dorking; Franz.: Dorking argenté; Holl.: Graauwe Dorking — sind, wie bereits erwähnt, aus den vorigen herausgezüchtet worden, und da ihnen kein Blut einer stärkeren Rasse beigemischt wurde wie den dunkelgrauen, so stehen sie diesen an Größe in der Regel etwas nach.

Bei Hahn und Henne müssen der einfache Kamm, ferner Gesicht, Ohr- und Kehllappen lebhaft roth, die Augen roth, der Schnabel grau-fleischfarben, die Läufe weiß oder weiß mit fleischröthlichem Anflug sein. Bezüglich der Gefieder-Färbung sind die Geschlechter, entsprechend dem vorigen Farbenschlag, verschieden.

Der Hahn ist dem der dunklen Varietät ziemlich ähnlich: Kopf silberweiß; Hals- und Sattelbehang silberweiß mit schmalen grauen Streifen in der Mitte jeder Feder, welcher sich aber nicht bis an die Spitze ausdehnt, sondern etwa 1 Zoll von der Spitze verläuft — wie bei den dunkeln Hähnen der Hals- und Sattelbehang bald schwärzer, bald etwas heller ist, so ist derselbe auch bei den silbergrauen Hähnen verschieden, bald rein silberweiß, bald leicht gestrichelt in der Mitte; Rücken, Schultern und Bug rein silberweiß; Spiegel schwarz mit grünem oder violetttem Glanz; große Schwingen schwarz, an der Spitze die Außensahne weiß; zweite Schwingen mit weißer Außen-, schwarzer Innensahne und schwarzem Fleck am Ende; die Flügelspitzen erscheinen bei geschlossenem Flügel rein weiß mit schwarzem Rande; Brust, Unterleib, Schwanz tiefschwarz, die Sichel mit prächtigem grünem Glanz; „Schenkel-“ federn schwarz, mit kleinen, weißen Spitzen. In England werden auch weißgespitzte Brustfedern als erheblicher Fehler nicht angesehen; ich habe bei jeder großen Ausstellung dort beobachtet, daß silbergraue Dorkinghähne mit weißgefleckter Brust selbst mit den höchsten Preisen prämiirt wurden.

Die früher vielfach beliebten silberlackbrüstigen silbergrauen Dorking-Hähne sieht man jetzt fast gar nicht mehr. Ich möchte das Verschwinden dieser Hähne — einen besonderen Schlag bildeten sie nicht, es waren eben silbergraue Dorkings mit sehr dunkler Silberlack-Brust — bedauern, weil es schwere Thiere waren, die dem

dunkelgrauen Schläge nicht nachstanden und daneben vorzügliches Zuchtmaterial abgaben“ (H. Marten).

Bei der Henne sind Nacken- und Halsfedern silberweiß, in der Mitte fein schwarz längsgestreift; die Federn der Brust und des Vorderbauches sind etwas lebhafter gefärbt als bei der dunkelgrauen Henne: röthlich-lobfarben — die Engländer bezeichnen diese Farbe mit „Rothkehlchen“ oder Lachsroth, fast Rethfarbe“ — mit fahlerem, hellerem Saum und hellen Schaftstrichen; von den Schenkeln an nach dem Schwanz zu (Hinterbauch, Steiß) geht diese Färbung in ein Aschgrau über; Rücken, Sattel, Flügel schön silbergrau — zuweilen etwas dunkler, bis schiefergrau —, fein dunkelgrau quergebändert; Schwanzfedern in der Mitte schwarzgrau, nach außen heller.

Die Beurtheilung der silbergrauen Dorkings hat zunächst die oben angegebenen allgemeinen (Rasse-) Punkte ins Auge zu fassen. Bezüglich der Mängel des Gefieders hat man namentlich auf reine Behänge, satte reine Färbung beim Hahn, bei der Henne dagegen auf ein reines Silbergrau, das frei ist von dem so gern sich zeigenden Roth oder Braun, auf schöne Brust und richtig schattirte Halsfedern zu achten.

#### c) Gesperberte oder Kukuk-Dorkings

— Engl.: Cuckoo Dorking; Franz.: Dorking coucou; Holl.: Kockocksvoere Dorking — sieht man in Deutschland kaum, und auch in England verschwinden diese nützlichen Hühner immer mehr, sodaß sie selbst auf großen Ausstellungen dort nur verstohlen zwischen anderen sich zeigen. Der Farbenschlag verdankt, wie eingangs erwähnt, seine Entstehung der Kreuzung von dunkelgrauen und weißen Dorkings, welche man vorgenommen hatte, um den weißen Schlag größer und stärker zu machen; er erinnert sehr an die Schottischen Kukuksperber (Schottische Graue), nur daß diese bloß vier Zehen und dunklere Füße haben.

Hinsichtlich der Färbung ist wenig zu sagen. Bei beiden Geschlechtern sind Kamm, Gesicht, Ohr- und Kinnlappen glänzend roth, Läufe weiß, mit oder ohne fleischröthlichen Schein; das Gefieder trägt die Kukuk- oder Sperber-Zeichnung, d. h. die Federn sind auf heller blaugrauem Grunde dunkelgrau oder blaugrau fein quergebändert, sodaß dadurch die bekannten Wellen oder Sprengelbänder entstehen.

Mängel in der Färbung sind die bei anderen Kukukshühnern ebenfalls vorkommenden: rothe Federn oder wenigstens röthlicher Schein in den Behängen des Hahns, Weiß im Schwanz desselben, graue Sicheln, zu heller Grundton in der Färbung des Hahns im Vergleich zu der der Hennen.

#### d) Weiße Dorkings.

Die weißen Dorkings — Engl.: White Dorkings; Franz.: Dorkings blancs; Holl.: Wit Dorkings — weichen von den farbigen in doppelter Hinsicht ab: sie sind kleiner, also weniger schwer, und haben Rosenkamm. Da über diese Punkte schon einige Angaben gemacht wurden, so braucht nur darauf verwiesen zu werden. Jedenfalls fließt in den weißen Dorkings, welche wir wohl als den ältesten constanten Schlag bezeichnen müssen, das reinste Dorkingblut. Hahn und Henne stimmen in der Färbung überein. Kamm, Gesicht, Ohr- und Kinnlappen sind glänzend korallenroth,

die Läufe wie bei den vorigen, die Augen orange-gelb, die Federn rein weiß, doch wird man den schon bei Beschreibung der weißen Italiener erwähnten gelben Schein im Behang des Hahns nicht als Fehler anrechnen dürfen, da er nur infolge äußerer Einflüsse entsteht.

**Werth und Eigenschaften.** Das Dorkinghuhn wird von den Engländern als ihr Nationalhuhn betrachtet, und sie sind stolz darauf, dasselbe zu der jetzigen Größe und Schwere gebracht zu haben. In dem milden Klima Süd-Englands, in den Thalgegenden der Grafschaften Surrey und Suffex gedeiht es sehr wohl; für die kälteren Gebiete Deutschlands eignet es sich weniger, am wenigsten für Gegenden mit hartem, steinigem, naßkaltem Boden. Soll es sich rasch und gut entwickeln, so muß der Boden trocken, warm, am besten kalkig oder kiesig, das Klima nicht rauh, der Ort vor kalten Winden und Stürmen geschützt sein. Ist dies der Fall, gewährt man den Hühnern gleichzeitig freien Auslauf in Garten und Wiese zc. und im Winter warme Stallung, so wird das Dorkinghuhn sich als eine nutzbringende Rasse erweisen und seine empfehlenswerthen Eigenschaften entfalten, d. h. vor Allem die, daß es schnell und frühzeitig reichlich Fleisch und Fett ansetzt und sich sehr rasch und leicht mästen läßt. Zu einem Fleisch- oder Tafelhuhn ist es wie geschaffen; das Fleisch ist nicht nur zart, saftig und wohl-schmeckend, es kann sich auch bei der bedeutenden Größe der Thiere in reichlicher Menge an Brust, Schenkeln zc. ansetzen, so daß der Braten gewiß nicht zu unterschätzen ist, zumal die Knochen verhältnißmäßig dünn sind. Als Legerinnen nehmen die Hennen keine hervorragende Stellung ein, als vorwiegend Fleisch erzeugende Thiere können sie dies auch nicht. In warmem Klima, namentlich mit milden Wintern, stellt es sich günstiger, denn der bekannte französische Züchter Lemoine rechnet sie zu den guten Legerinnen. Herr H. Sturm in Siegen nennt die weißen Dorkings nach eigenen Erfahrungen sogar „ausgezeichnete Leger von sehr schwachhaften, 60 bis 75 g schweren Eiern, die es, als gute Winterleger, auf 180—200 Stück jährlich bringen“ — doch werden sie in diesem Fall wohl einen warmen Stall zur Verfügung haben, und dieses ergiebige Legen wird überhaupt als eine Ausnahme, keine Regel, zu bezeichnen sein. Hr. Sturm bemerkt weiter, daß seine Maibrut bereits im November legte, daß man aber, da die Thiere leicht fett werden, die Legerhennen vorsichtig füttern müsse, denn zu fette Exemplare lassen im Legen nach oder hören gänzlich auf. Dorkings sind nun einmal keine Leger, sondern Fleischhühner. Dagegen geben die Hennen verlässliche Brüter und Mütter ab und dürfen als solche warm empfohlen werden: sie decken eine ziemliche Anzahl Eier, sitzen fest, beschützen die Küden sorgsam und führen länger als z. B. Brahmas und Cochins; gerade der letztere Punkt verdient beachtet zu werden, wenn zarte, sich langsam befiedernde Küden geführt werden sollen. Die Dorking-Küden selbst befiedern sich zwar ziemlich rasch, allein trotzdem sind sie weichlich. Daher ist die Aufzucht in unserem immerhin rauen Klima sehr schwierig, namentlich bei naßkaltem Wetter und kaltem, feuchten Untergrund; „einige Wochen naßkaltem Wetters (sagt M. Dettel) ohne genügenden Schutz raffen ganze Bruten schnell dahin; auch gedeihen sie nur bei ausgezeichnetem Futter, sonst bleiben sie im Wachsthum ganz auffallend zurück.“ Die geeignetste Brütezeit fällt von Ende März bis Anfang Mai, so daß man April- und

Maiflüden erhält; Frühbruten können durchaus nicht empfohlen werden, davon sieht man selbst in England ab.

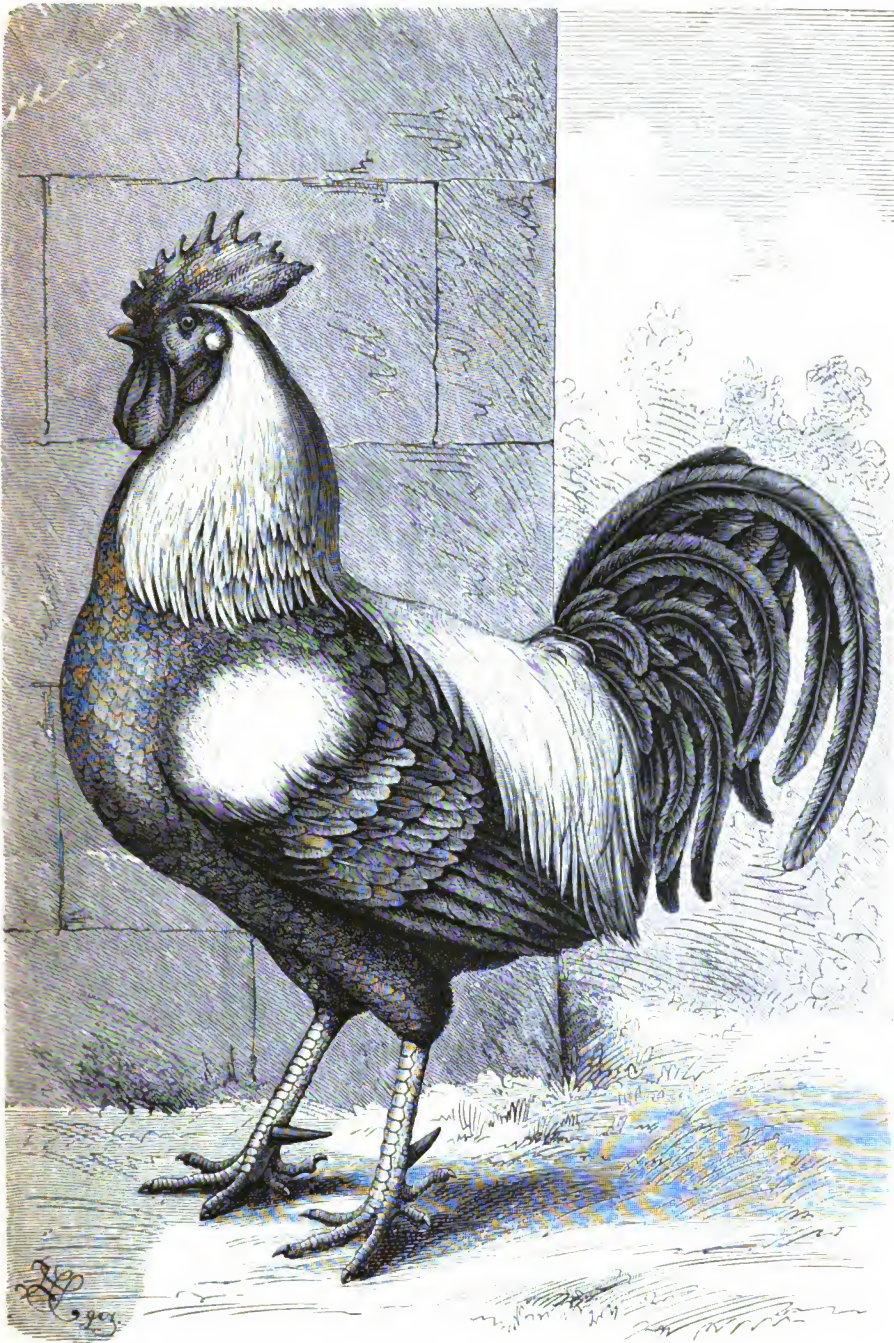
Vergleichen wir das Gesagte, so ergibt sich, daß das Dorkinghuhn kein Huhn für deutsche Verhältnisse ist. Wenn man auch unter gewissen Umständen die Zucht desselben wohl unternehmen und betreiben darf, so kann es doch keinesfalls als eigentliches Wirthschaftshuhn des Landmanns, überhaupt des Nutzgeflügelzüchters gelten oder diesem zur Anschaffung empfohlen werden. Wer in einer den Anforderungen des Huhns entsprechenden Gegend wohnt, geeignete Räumlichkeiten hat und Fleischhühner ziehen will, der mag es getrost mit dem Dorking versuchen; Derjenige aber, bei welchem die ersten beiden Punkte nicht zutreffen und welchem es hauptsächlich auf Eiergewinnung ankommt, hat andere Rassen zur Auswahl. Härtere, frühreife, treffliche und auch besser legende, allerdings nicht gerade schön und übereinstimmend gefärbte Fleischhühner erzielt man durch Kreuzung von Dorking mit Houdan. Als prächtige Tafelhühner werden von englischen Autoren, so neuerdings wieder von Tegetmeier, auch die aus Kreuzung von Dorkinghahn und Kämpferhenne erzüchteten Hühner gerühmt, da sie dünnknochig sind und viel Fleisch an der Brust ansetzen. Uebrigens hüte man sich hier, wie stets, vor planlosen Kreuzungen, es wird sonst Mischmasch entstehen, wie man ihn leider vielerorts schon vorfindet.

Als Ziergeflügel haben von den Dorkings die weißen den Hauptwerth; die kräftigen und doch gefälligen Formen, der Rosenkamm, die rothen Kopfsierden, das weiße Gefieder, die ansprechende Haltung machen diese Hühner zu Schaugeflügel ersten Ranges, namentlich die Hähne sind nach ihrer vollkommenen Ausbildung (im zweiten Jahre oder nach Vollendung desselben) prächtige Vögel. Daß ihre Behänge infolge der Einwirkung der heißen Sonnenstrahlen im Sommer gern einen strohgelben Schein annehmen, wurde schon erwähnt; doch läßt sich dies durch die bei Besprechung der weißen Italiener angegebenen Vorsichtsmaßregeln vermeiden. Zur Zucht dürfen jene Hähne jedenfalls verwendet werden. Die letztere bietet keine besonderen Schwierigkeiten, da die weißen Dorkings eher härter als die farbigen sind; und hat man gutes, nicht blutsverwandtes Zuchtmaterial, so erhält man fast durchweg fehlerfreie Junge.

Unter den farbigen Dorkings werden die silbergrauen wohl bevorzugt, obgleich deren Zucht nicht so leicht ist und es schwer hält, gleichfarbige Hennen zu erzielen. Hier heißt es vor Allem: Vorsicht beim Ankauf, aufmerksame Zuchtwahl! Hahn und Hennen müssen nicht nur von kräftiger Figur, sondern auch und besonders von gut durchgezüchtetem Stamm und reiner Farbe sein. Es empfiehlt sich die Paarung von nicht zu hellen Hennen mit rein silberfarbigem, schwarzbrüstem Hahn. Da die Dorkings, wie oben erwähnt, erst mit dem zweiten Jahre wirklich schön und kräftig werden, so ist es gerathen, Thiere dieses Alters zur Zucht einzustellen.

Neuerdings erhoben sich Stimmen, welche die Wegzucht der fünften Behe wünschten und diese überhaupt nicht als Rassemerkmal betrachten wollten, da sie sich nicht beständig vererbe. Dem ist jedoch mit Recht von anderer Seite entgegengehalten worden, daß derartige Hühner, von welchen so vielfach vierzehige Junge gezogen wurden, durchaus nicht einem ächten, gut durchgezüchteten Stamm angehören konnten; von reinrassigen Hühnern werden nur selten oder ausnahmsweise vierzehige Küden

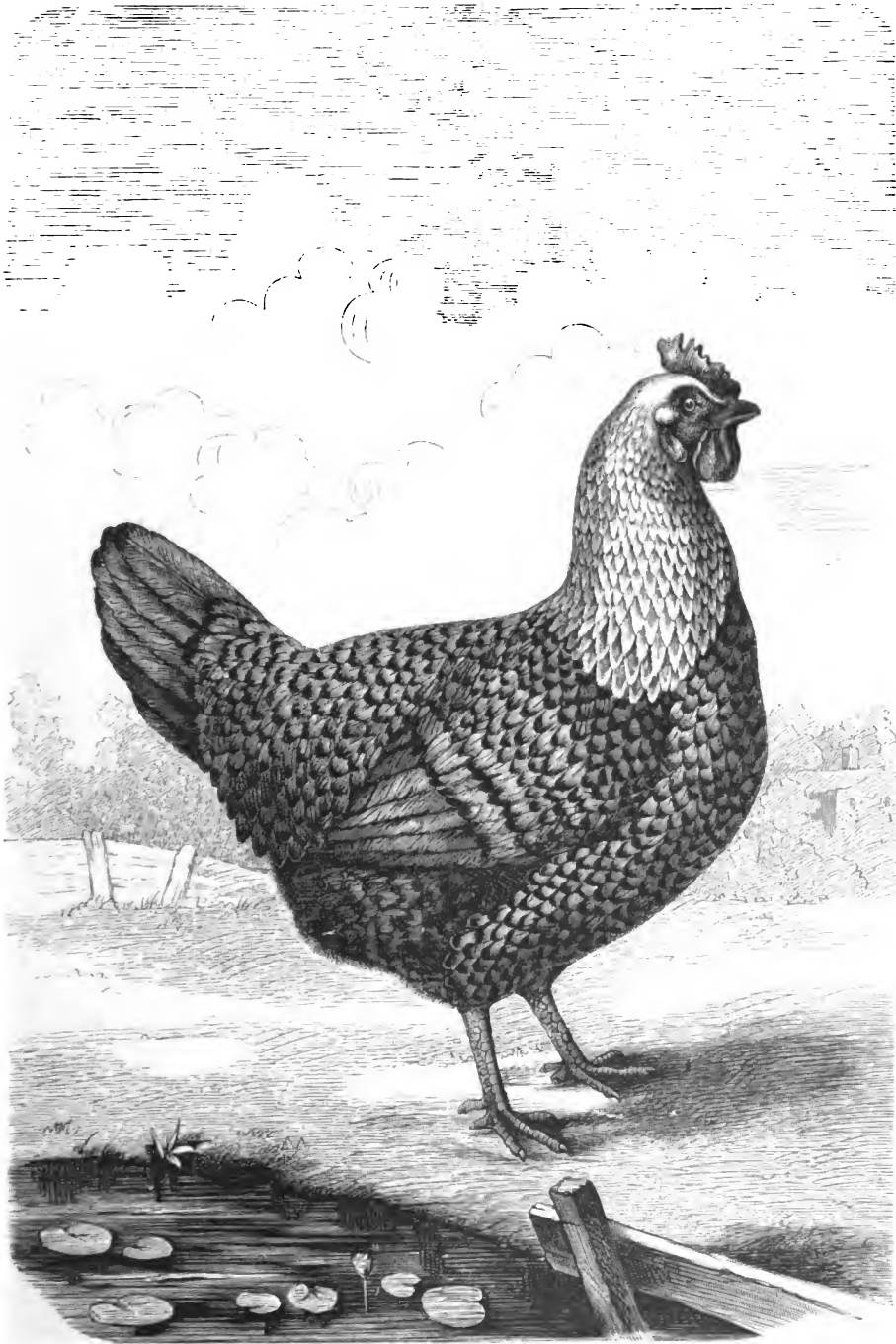




**Dunkelgraue Dorking, Hahn.**







**Dunkelgraue Dorking, Henne.**



fallen. Und jedenfalls verlangt es das Prinzip der Raffenzüchtung, daß jeder Raffe die ihr eigenen Merkmale erhalten bleiben.

## H. Rieſenhühner.

Unter dieſer Bezeichnung möchte ich die großen aſiatiſchen federfüßigen Raffen Cochins, Brahmas, Langſchans und die daſſelbe Blut führenden Plymouth-Rocks als eine Gruppe zuſammenfaſſen. Die Malayen ſchließe ich aus, denn wenn ſie ſich auch hiñſichtlich der Höhe mit jedem anderen Huhn meſſen können, ſo vertreten ſie doch inſolge ihrer geſamten äußeren Eigenheiten einen ganz anderen Typus, nämlich den der Kämpfer (ſ. dort).

Die hierher zählenden Raffen zeichnen ſich vor Allem durch eine hohe Geſtalt, großen, maſſigen Körper mit breiter, voller Bruſt und breitem Rücken, kurze oder mäßig lange und (mit Ausnahme der der Plymouth-Rocks) befiederte Beine, durch weniger ausgebildeten Schwanz, endlich durch rothes Geſicht und rothe Ohrklappen aus.

Vor 40 Jahren wurden die erſten dieſer Rieſenhühner aus China nach England gebracht, es waren Schanghai, jezt Cochinchinas genannt; wenige Jahre ſpäter tauchten die Brahmaputras auf, höchſtwañrscheinlich in Nord-Amerika aus Cochins, mit Zuführung von Malayenblut, herausgezüchtet; noch ſpäter entſtanden dort geſperberte nahtfüßige Hühner, jedenfalls auch aus Cochins, welche man nun fixirt hat und als Raffe „Plymouth-Rocks“ nennt; zulezt endlich erſchienen die Langſchans, eingeführt aus Nord-China und vielleicht die eigentliſten Verwandten unſerer jeztigen Cochins — dieſe der veredelte Zweig, jene der naturwüchſige Stamm. So wie man die Brahmas ſeit geraumer Zeit ſchon als beſondere Raffe von den Cochins abgetrennt hat, ſo hält man nun auch die Plymouth-Rocks und die Langſchans als Raffen aufrecht; der Streit bezüglich der letzteren währt freilich immer noch.

Berückſichtigt man Kamm, Füße und Schwanz der verſchiedenen Rieſenhühner, ſo läßt ſich folgende einfache Tabelle aufſtellen.

### Federfüßige.

1. Kamm einfach, mittelgroß; Füße gelb, bezw. grau-gelb; ſtarke Lauf- und Mittelzehe-Befiederung; Schwanz des Hahns ohne eigentliche Sichel . . . Cochins.
2. Kamm dreireihig (Erbsenkamm); Füße und Befiederung wie 1.; Schwanz des Hahns mit kurzen Sichel . . . Brahmas.
3. Kamm einfach, groß; Füße ſchiefſchwarz; mäßige (oder gar fehlende) Lauf- und Außenzehe-Befiederung; Schwanz des Hahns mit hübſch entwickelten Sichel, aufrecht . . . Langſchans.

### Nahtfüßige.

1. Kamm einfach, ziemlich groß; Füße gelb; Schwanz mit mittellangen Sichel:  
Plymouth-Rocks.

## 28. Cochin-Chinas.

Das Cochinchina-Huhn — *Gallus domesticus giganteus, sinensis*; Engl.: Cochinchina fowl; Franz.: Race de Shanghai ou Cochinchinoise — führt ſeinen Namen

mit Unrecht, denn das Huhn stammt nicht aus Cochinchina, d. h. von der Südostküste Hinter-Indiens (Annam), sondern aus China und zwar jedenfalls aus dem nördlichen Theile desselben; die ersten Stämme wurden ja auch aus chinesischen Häfenplätzen, wohl ausschließlich aus dem im Jahre 1842 freigegebenen Hafen von Schanghai ausgeführt, bezw. nach Europa gebracht. Man nannte sie ganz entsprechend „Shanghai“ oder Schanghai-Hühner, allein die einmal gebrauchte Bezeichnung Cochinchina (Cochin) fand in England und in Nord-Amerika mehr Anklang und wurde dann von den Liebhabern und Züchtern anderer Länder ebenfalls angenommen und beibehalten. Gewöhnlich kürzt man dieselbe ab und sagt einfach: Cochins; richtiger wäre es, den anderen Theil des Wortes Cochinchinas zu nehmen und die Hühner „Chinas“ zu nennen. Doch die erstere Benennung ist nun einmal durchweg eingebürgert und deshalb mag sie auch ferner angewandt werden.

Als die Heimat der Hühner haben wir wohl die mittleren und nördlichen Striche Chinas anzusehen, muthmaßlich nicht zu entfernt von jenen Distrikten, welche uns neuerdings die „Langschans“ geliefert; dafür spricht schon, daß die Cochins von Schanghai aus exportirt wurden. Bereits der englische Reisende Robert Fortune, welcher vier Reisen (1843, 48, 53, 57) nach China unternahm, um bei jedesmaligem mehrjährigen Aufenthalt daselbst Natur und Kultur des Landes zu erforschen, sagt, daß die „Schanghai“ dort sowohl mit besiederten als unbefiederten Weinen, letzteres öfter vorkämen, daß die dort am meisten bewunderten die Game-coloureds seien und daß die Chinesen nicht so viel Werth auf die Farbenreinheit legten als wir. Bemerkenswerth ist in diesen Mittheilungen die Angabe, daß Fortune feder- und glattsüßige Schanghai vorfand; nöthigt sie nicht zu einem Vergleich mit den bei Einführung der „Langschans“ zu Tage getretenen Thatfachen?

Gewöhnlich wird gesagt, daß die ersten Cochins im Jahre 1843 nach Europa gekommen und in den Besitz der Königin Victoria von England übergegangen seien. In der That wurden damals unter dem Namen Cochinchina derartige große Hühner (abgebildet in den „Illustrated London News“ vom 23. Dezember 1843) nach England gebracht; sie waren — nach Beendigung des englisch-chinesischen Krieges und nachdem mit Abschluß des Friedens zu Nanjing (29. August 1842) die chinesischen Häfen Kanton, Amoy, Futschau, Ningpo und Schanghai dem englischen, resp. europäischen Handel freigegeben — in Schanghai von Engländern gekauft und mittelst Schiff nach Britanien geschickt worden. Doch sind sie nicht als die Stammeltern unserer in Europa jetzt so häufigen Cochins anzusehen, sie unterschieden sich von den vier Jahre später eingeführten „ächten“ Cochins (Schanghai) durch höher gestellte Figur, derbere Befiederung, unbefiederte Füße.

Im Jahre 1847 wurden also die ersten wirklichen Cochins in England importirt. Ein Herr Sturgeon kaufte sie, 5 Stück, in London auf einem aus dem Hafen von Schanghai kommenden Schiff, das Stück zu 6—8 Schilling, und in demselben Jahre gelang es ihm, noch mehr zu erwerben. Die Hühner waren gelb, mit besiederten Weinen, kurz wirkliche „Cochins“. Zur selben Zeit, wenn auch etwas später als Sturgeon, erhielt ein Herr Moody in London ebenfalls solche Hühner aus Schanghai, außerdem sind jedenfalls schon damals oder vorher Cochins aus China

nach Nord-Amerika, New-York, eingeführt worden. Nachdem nun im Jahre 1849 englische Zeitungen Berichte über die neuen Riesenhühner gebracht und solche 1850 zuerst in Birmingham ausgestellt worden, ging ein förmlicher Sturm des Aufruhrs durch die Geflügel züchtende Welt, in Frankreich und in Deutschland wollte man allenthalben solche Hühner haben, die höchsten Preise wurden dafür gefordert und bezahlt, die größten Anstrengungen wurden gemacht, um Cochins zu erlangen. In Deutschland hat sie wohl der Zoologische Garten zu Berlin, wenn nicht überhaupt zuerst, so doch jedenfalls am ersten mit in Besitz gehabt; er bekam einige Exemplare Ende 1850 durch Vermittelung des Geh. Rath Deuth, sie ließen aber — wie Prof. Vichtenstein und der Inspektor des Gartens E. Winkler berichten —, da man wahrscheinlich in der Auswahl der Exemplare nicht Sorgfalt genug beobachtet hatte, die gesagten Erwartungen weit hinter sich zurück und erlagen sehr bald den Einflüssen der ungünstigen Jahreszeit und der nicht ganz zweckmäßigen Behandlung. Bald darauf wurden indessen auch schon von den Thierhändlern in Hamburg bessere Exemplare geliefert, und die Zucht gestaltete sich nun hier, in Rostock und ebenso dann auch in Dresden, Görlitz u. von Jahr zu Jahr zufriedenstellender. Wenngleich die Cochins nicht die weitgehenden Hoffnungen, die man auf sie gesetzt, erfüllten, so haben sie doch stets einen hohen Werth gehabt (namentlich für den Rassenzüchter), und ganz abgesehen von alledem — ihre Einführung darf nicht etwa gering angeschlagen werden, denn sie gab den Anstoß zur Entwicklung, zum Aufschwung der deutschen Geflügelzucht!

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Die Cochins charakterisiren sich durch folgende Rassemerkmale: großen, massigen, plumpen, ziemlich kurzen Körper, sehr reiches, weiches, lockeres Gefieder, ziemlich kurze, gelbe, stark befiederte Füße, kurzen, weichen, zusammengelegten, stumpf auslaufenden Schwanz, kurzen Hals, rothes Gesicht und rothe Ohrklappen, einfachen, kaum mittelgroßen Kamm. (Die Unterschiede zwischen Cochins und ihren Verwandten: Brahmas, Plymouth-Rocks und Langschans sind bei der Beschreibung dieser Rassen angegeben.) Die Höhe des Hahns beträgt etwa 65 cm, die der Henne etwas weniger; das Gewicht älterer Hähne stellt sich auf 9 bis 11, auch 12, das jüngerer Exemplare auf 7 bis 9 Pfd., ältere Hennen wiegen 7 bis 10, jüngere 6 bis 8 Pfd. Das Cochinhuhn bildet bei seinem kräftigen Körperbau, der selbstbewußten Haltung, den ruhigen, bedächtigen Bewegungen eine stattliche Erscheinung.

**Körpertheile.** Vom Hahn verlangt man: einen kleinen, nicht zu breiten Kopf, ziemlich kurzen, kräftigen, gelben, hübsch gebogenen Schnabel, kaum mittelgroßen, einfachen, aufrechten (doch nicht hohen oder gar umklappenden), gleichmäßig gefägten Kamm, rothes Gesicht, große, lebhafte, rothe Augen, länglichrunde, annähernd das Ende der Kinnlappen erreichende rothe Ohrklappen — dies Verhältniß der Ohr- zu den Kinnlappen giebt dem Hahn ein besonders charakteristisches Aussehen; kurze Ohrklappen und dazu lange Kinnlappen sind als Schönheitsfehler zu betrachten —, nicht zu lange, aber hübsch breite und abgerundete, dünne rothe Kinnlappen, kurzen, starken, reich behangenen, etwas nach vorn getragenen Hals, großen, tiefen, ziemlich kurzen, aber sehr massigen Rumpf, breite Schultern und breiten, kurzen Rücken, sehr breiten, nach dem Schwanz zu ansteigenden, voll und reich befiederten Sattel

(Rissen, Kruppe; croup), kurzen, vollen, möglichst ganz aus weichen Federn (die sich nicht auseinander schlagen, sondern zusammenlegen müssen), weniger aus derben Steuer- und Sichelfedern bestehenden, stumpf verlaufenden, niedrig oder flach getragenen, vom Sattelbehang größtentheils bedeckten Schwanz, kurze, angezogene, an der Schulter durch Brust- und Halsfedern, an der Spitze durch den Sattelbehang bedeckte Flügel, breite, rund und voll vortretende Brust, sehr entwickelten, bauschig befiederten Unterleib, kurze, starke, bis zu den Ferse(n) hinab ungemein reich befiederte Schenkel\*), ziemlich kurze, stämmige, von der Ferse ab an der Außenseite hinab stark befiederte Läufe, vier große, ausgebreitete Zehen, auf deren mittlere und äußere die Laufbefiederung übergeht und große Federlatschen bildet; der Sporn soll kurz, kräftig, nach oben gerichtet, der Nagel der Mittelzehe flach und breit sein.

Die Henne zeigt im Allgemeinen denselben Körperbau wie der Hahn; da sie aber niedriger ist und kürzeren Hals hat als dieser, so erscheint sie noch massiger, tiefer, plumper. Der Kamm soll niedriger, Ohr- und Rinnlappen kürzer, der Kopf sehr klein und, wie der Hals, nach vorn geneigt, der Rücken sehr kurz und breit, der Sattel sehr breit und ansteigend, sein Behang recht reich und voll sein und den sehr kurzen, nahezu wagerecht getragenen Schwanz fast verdecken: noch üppiger entwickelt als beim Hahn sind die Federpartien hinter den Schenkeln. — Zu wenig kompakte, hochbeinige, schmalbrüstige, an den Füßen ungenügend befiederte Cochins trifft man leider sehr häufig, sie gelten natürlich als sehr fehlerhaft, da sie gegen die Rassenmerkmale verstoßen. Ueberhaupt kommt es bei der Beurtheilung der Cochins zunächst auf richtige Figur und vollen massigen Körper an; als schlimmste Fehler sind eben Verstöße gegen die oben angegebenen Rassenmerkmale zu betrachten.

**Gefieder und Farbenschläge.** Wie schon erwähnt, zeichnet sich das Gefieder der Cochins durch reiche, zum Theil geradezu üppige Entwicklung, durch Weichheit und

\*) Es dürfte hier der Ort sein, einige Worte über die sog. Stulpen zu sagen. Bekanntlich versteht man unter Stulpen, Geierferse(n) (Vultur-hocks) oder Haden (s. Abbildung 4, S. 43, rechter Fuß) die steifen Federn, welche vom Unterschenkel ausgehend, das Fersengelenk bekleiden und über dasselbe nach hinten hinausreichen — ähnlich wie bei den Geiern. Die ersten eingeführten Cochins (Schanghais) hatten dünne Laufbefiederung, doch zeigten sich schon bei einzelnen von ihnen Ansätze zu Stulpen. Die Zucht der Cochins war nun bestrebt, Hühner mit durchweg weichem, ledernem Gefieder (auch an den Ferse(n)) zu erzielen, und die Konsequenz dieses Bestrebens war die Forderung: Cochins und Brahmas dürfen keine Geierferse(n) oder Stulpen, d. h. keine steifen, wirklichen Federn an den Ferse(n) haben. Diese Forderung war auch zunächst berechtigt, allein sie vertrat sich nicht mit einer anderen, nämlich der nach einer möglichst starken Lauf- und Mittelzehe(n)-Befiederung. Um eine solche, also Latschen, zu haben, muß man auch Stulpen mit in den Lauf nehmen. Hier tritt dann ein förmliches Naturgesetz ein, welches auch bei den Tauben in Wirksamkeit ist: Tauben mit großen Latschen haben Hosen (Stulpen), Tauben ohne Hosen sind nur beschränkt. Sobald man auf stark befiederte Füße (Lauf, Zehen) hin züchtet, werden auch die Schenke(l)federn länger, die Stulpen deutlicher, kräftiger. In England hat man dies wohl eingesehen; hielt man dort früher die Stulpen für verwerflich, so läßt man sie seit den 70er Jahren ruhig gelten und prämiirt Cochins und Brahmas, ganz gleich, ob sie stulpenfrei oder bestulpt sind, sobald sie den sonst an die Rassen zu stellenden Anforderungen entsprechen. Damit ist jedenfalls auch uns ein Wink gegeben, und deutsche Kenner, wie Bobinus, Marten, Ortlepp, du Roi u. A., haben sich in demselben Sinne bereits ausgesprochen.

Lederheit aus, namentlich bezieht sich dies auf die Federgruppen an und hinter den Schenkeln und unterm Schwanz, auch die Behänge des Hahns sind reich und die betreffenden Körpertheile umfließend. Es darf nicht Wunder nehmen, daß dies Huhn, welches vom Bekanntwerden an sich eines großen Liebhaberkreises zu erfreuen gehabt hat, wie kein anderes, in verschiedenen Farben-Varietäten gezüchtet wurde und gezüchtet wird. Es kommen deren zunächst fünf in Betracht: Gelbe, Rebhuhn- oder Haselhuhnfarbige (Braune), Schwarze, Weiße, Kuckuckspärker (Prinz Alberts); bei den Gelben spricht man aber noch von verschiedenen Abstufungen. Es mag derjenige Schlag voranstehen, welcher zuerst bekannt wurde: die gelben Cochins.

#### a) Gelbe Cochins.

Dieser Farbenschlach wird in Lichtenstein-Winklers „Verebelter Hühnerzucht“ (1857) von G. Mügel abgebildet und von den Verfassern des Werkes als „das ächte Schanghai-Huhn“ folgendermaßen beschrieben: „Die Grundfarbe ist ein helles Gelbbraun, mit welchem die Hennen fast über dem ganzen Leibe bedeckt sind. Am gesättigsten ist diese Farbe am Hals (fast rothbraun), am hellsten am Unterleib und den Seiten (mehr gelbgrau). Auf der ganzen Rückenseite hat jede Konturfeder einen weißen Schaftstrich. Je einfarbiger indessen das ganze Gefieder sich zeigt, desto mehr Werth wird in England auf die Hennen gelegt. Einzelne schwarze Fleckchen am Hals oder den Keulen sind Verräther unreiner Abstammung oder beginnender Ausartung.... Bei den Hähnen haben die langen, schmal zugespitzten Hals- und Nackenfedern eine schöne goldgelbe Farbe, die mit dem Alter immer an Umfang und Intenfität zunimmt; dieselbe Farbe tragen dann auch die zu beiden Seiten des Hinterrückens herabfallenden Deckfedern. Die Rücken- und Deckfedern der Flügel ziehen bei den Hähnen mehr ins Röthliche, zuweilen ins vollkommene Roth, indessen die Schwanzfedern eine schwarze Färbung tragen. Doch bleiben diese im ersten Lebensjahre nur kurz und erreichen erst im dritten, nach wiederholter Mauser, ihre volle Länge und die dann ins Bouteillengrüne ziehende tiefschwarze Färbung.“ Weiterhin wird bemerkt: „In England unterscheidet man von dieser immer als die vorzüglichste geltenden Schanghai-Varietät noch die Nuancen des Braungelben, als: 1. Die Game-Coloured, chamois, gemüederfarbig; 2. Lemon-Coloured, citronengelb; 3. Light-Cinnamon, zimmetfarbig; 4. Buff-Coloured, röthlichgelb; 5. Bay, braun; 6. Partridge, gesprenkelt.“

Vergleichen wir die obige Beschreibung und die damals nach der Natur gemalten Bilder mit den modernen Cochins, so tritt uns allerdings — nicht nur hinsichtlich der Färbung, sondern auch, und noch mehr, in Betreff der Gestalt und Körpertheile — mancher erhebliche Unterschied entgegen, und die heutigen ausstellungsgerechten Thiere erscheinen in Bezug auf die alten Typen als ganz andere Hühner. Die gelben Cochins — Engl.: Buff Cochin; Franz.: Cochinchinoise fauve; Holl.: Gele Cochin-China — werden noch jezt in verschiedenen Farben-Abstufungen gezüchtet, vom Hellgelb bis zum Rothgelb oder Orange, und man spricht demgemäß von Hell- oder Citronengelben (var. badius; Engl.: Lemon-Buff; Franz.: Citron oder fauve clair), von Goldgelben oder Hellzimmetfarbigen (var. flavus; Light cinnamon), von Dunkelzimmetfarbigen oder Rothgelben (var. rufus; Dark cinnamon; fauve foncé) und wohl

Geflügelzucht.

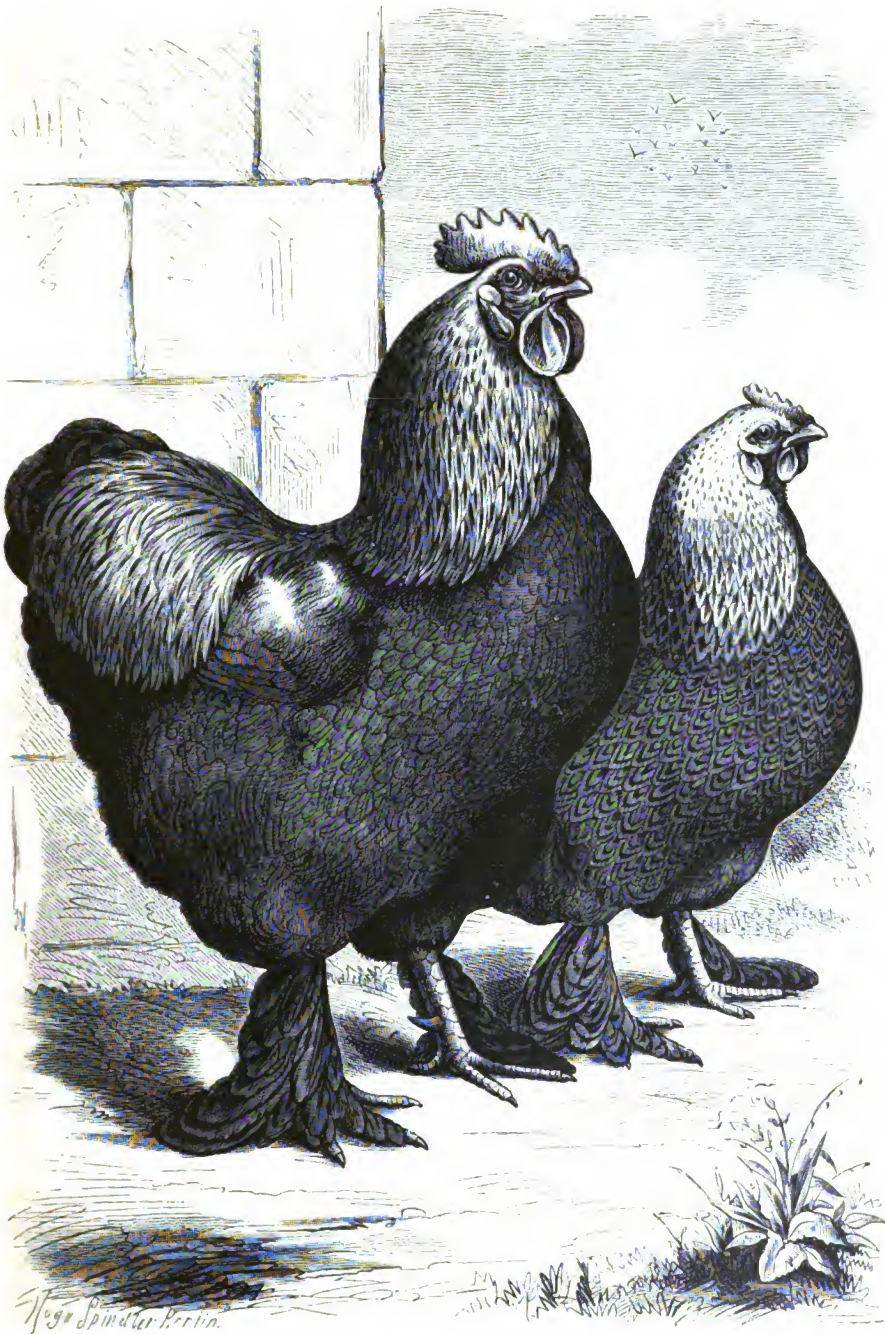
noch anderen — allein es stimmen doch, abgesehen von dem Grundton der Färbung, alle überein. Als Haupt-Erforderniß gilt bezüglich der Färbung der einzelnen Thiere, daß das Gefieder keine anderen Federn als nur gelbe aufweise, und bezüglich der Geschlechter: daß die Hennen im ganzen Gefieder so gefärbt sein müssen wie Brust und Unterseite des dazu gehörigen Hahns.

Beim Hahn zeigt das Gefieder an Unterhals, Brust, Unter- und Hintertheilen irgend eine Abstufung von Gelb, dazu aber müssen Hals- und Sattelbehang, Kopf-, Rücken-, Schulter- und Flügeldeck-Federn entsprechend tiefer, glänzender erscheinen, der Schwanz ist regelmäßig noch dunkler, die Schwingen sind gewöhnlich blasser, fahler. Ein derartig gefärbter Hahn ist gewiß ein prächtiger Vogel, und hochfeine Thiere müssen neben den die Figur und Körperteile betreffenden, auch den bezüglich des Gefieders zu stellenden Anforderungen genügen; oft jedoch zeigen reinrassige Vögel kleinere oder größere Schönheitsfehler hinsichtlich des Gefieders, die natürlich in diesem Falle nicht hoch angerechnet werden dürfen. Verhältnißmäßig sehr häufig begegnet man Hähnen mit unreinen („schimmeligen“) Flügeldecken, mit zu dunklem, d. h. ganz oder zum Theil schwarzem Schwanz — bei dunkelgelben Hähnen läßt man gewöhnlich schwarze Schwanzfedern passieren —, auch mit Schwarz in der Fußbefiederung u. s. w.; namentlich die hellgelbe Spielart (Lemon-Buff) neigt zu „schimmeligen“ Flügeldecken, und diesem Umstand mag es vielleicht auch zuzuschreiben sein, daß man sie im Verhältniß zu den dunkler gelben Cochins weniger bei uns antrifft. Herr H. Marten bemerkt betreffs des Gefieders der gelben Cochins sehr zutreffend: „Vögel mit rein gelbem Schwanz und rein gelben Schwingen sind höchst selten und fast ausschließlich bei den ganz hellgelben Cochins anzutreffen, aber auch bei diesen sind es fast nur Thiere im ersten Lebensjahre; später mischt sich zwischen die gelben Schwanz- und Flügeldeckfedern fast regelmäßig Weiß, was eine unangenehme Beigabe und ein Schönheitsfehler ist. Die dunkelgelben Hähne haben meist schwarze, nach außen bronzefarbige, die Hennen schwarz schattirte Schwänze. Die langen Schwingen sind bei den dunkelgelben Hähnen und Hennen schwarz schattirt. Braunrother Schwanz bei dunkel gefärbten Hähnen ist das Höchste, was, mit Ausnahme einzelner Fälle, bisher erreicht wurde; bei sehr kräftigen und satt gefärbten Thieren ist die schwarze Farbe aus Schwanz und Flügel kaum fern zu halten. Man sollte auf diese beiden Punkte kein großes Gewicht legen, man würde sonst leicht weit erheblichere Fehler übersehen müssen. Es kann nicht oft genug betont werden, daß vor Allem die richtige Form — Größe inbegriffen — der Thiere im Auge behalten werden muß: denn in der Form liegt die Rasse, nicht in der Farbe.“

Die Henne muß ein durchweg gleich gefärbtes Gefieder tragen, ein Unterschied zwischen den Partien der Ober- und Unterseite (wie beim Hahn) macht sich also nicht bemerklich, nur die Färbung der Halsfedern tritt gewöhnlich in einem etwas kräftigeren Ton und einem gewissen Metall auf. Auch an den Hennen lassen sich Schönheitsfehler beobachten: braune oder schwärzliche Schwanzfedern, braunbunte Schwingen, schwarzgeprenkelte Halsfedern u. dergl.

Beide Geschlechter müssen reinen hochgelben Schnabel und ebensolche Läufe und Behen, schön rothen Kamm, ebenso gefärbte Ohr- und Kinnlappen und Gesicht (das





Rebhuhnfarbige Cochinchinas.



leptere ist mit einzelnen spitzen Federchen besetzt) und rothgelbe oder perlfarbene Augen haben. — Das Dunenkleid der Rücken ist gelb.

#### b) Rebhühnfarbige Cochins.

Die Bezeichnung „rebhühnfarbig“ (Partridge; Franz.: Perdrix), welche die Engländer für diesen Farbenschlach an angenommen haben, ist nicht gerade glücklich gewählt; da sie jedoch schon seit mehreren Jahrzehnten in Gebrauch ist, so läßt sich nichts ändern. Die Benennung trifft allenfalls für die Henne zu, für den Hahn aber keineswegs, er könnte eher „bankivafarbig“ genannt werden. Zeigt das Gefieder der Hennen einen dunkleren Ton, so erhalten die Hühner die Bezeichnung „haselhühnfarbig“ (Grouse Cochins). Für die heutigen schwarz-braunen Cochins paßt in der Regel die leptere Bezeichnung besser als die in der Ueberschrift angegebene, weil die Färbung eben den entsprechenden Ton angenommen hat.

Der Hahn ist unstreitig ein stattlicher, prächtig gefärbter Vogel, wie überhaupt die rebhühnfarbigen Cochins (Taf. 33) an Größe und Vollkommenheit alle anderen Farbenschlächge übertreffen. Er ähnelt hinsichtlich der Färbung dem ursprünglichen, heut nur noch selten anzutreffenden goldbehangenen deutschen Landhahn oder dem bankivafarbigem Zwerghahn. Es treten hauptsächlich drei Farben auf: an der Unterseite Schwarz, oberseits Gold und Roth. Die Kopffedern sind rein orangeroth, die Federn des Hals- und Sattelbehangs rothgelb bis rothbraun mit schwarzem Längstreif in der Mitte; Rücken und Schultern schön rothbraun bis dunkel rothbraun, die unterhalb der Schultern befindlichen Flügeldeckfedern sind schwarz, grünglänzend und bilden ein scharf sich abhebendes Querband (Spiegel) auf dem Flügel; die zweiten Schwingen sind außen rothbraun (und dies ist bei geschlossenem Flügel allein sichtbar), innen und an der Spitze schwarz, die ersten Schwingen haben eine dunkel rothbraune Außen- und eine schwärzliche Innenfahne; Brust, die ganze Unterseite mit der Weinbefiederung und der Schwanz sollen glänzend-schwarz sein. Leider bleiben auch hier falsche Federn nicht aus, wie denn überhaupt die Zucht rebhühn-(haselhühn-)farbiger Cochins keine leichte Aufgabe ist und viel Erfahrung und Aufmerksamkeit erfordert. Namentlich oft stören grauliche oder weißliche Federn in Schwanz und Flügel (Schwingen).

Bei der Henne ist die Färbung des Gefieders einfacher, dagegen spricht hier in erster Reihe die Zeichnung mit. Leptere tritt in doppelter Form auf: als Strich- und Sprengel-Zeichnung. Die Federn des Kopfes und Halses sind nämlich ziemlich dunkelgelb (goldorange) mit breitem schwarzen Mittelfstreifen, das übrige Gefieder aber ist auf brauner Grundfarbe mit dunkelbrauner oder schwärzlicher, dem Umriß der Federn parallel laufender (spitzhalbmondförmiger) Sprengelzeichnung versehen, welche hübsch regelmäßig sein und von der Grundfarbe sich deutlich abheben muß. Daß jedoch gerade in dieser Beziehung Manches zu wünschen übrig bleibt, daß die Zeichnung der Brustfedern zc. nur zu oft nicht richtig ausfällt, daß außerdem die Flügel zuweilen zu roth erscheinen u. s. w., ist wohl bekannt.

Bei beiden Geschlechtern sollen Kamm, Gesicht, Ohr- und Kinnlappen schön roth, die Augen roth, die Füße dunkelgelb (orange, orangeroth) sein; der gelbe Schnabel ist in der Regel hornfarben gestreift, was nicht als Fehler betrachtet werden darf. —

Die Rücken haben im Dunenkleid braungelben, in der Mitte braunschwarz gestreiften Kopf und Nacken, braunen, schwarz längsgestreiften Rücken, gelbe Flügel und Unterseite.

### c) Weiße Cochins

— Engl.: White Cochin; Franz.: Poule de Cochinchine, var. blanche; Holl.: Wite Cochinchina — sollen rein weißes Gefieder — das Dunenkleid der Rücken ist grauweiß — haben, doch nehmen Kehle und Schultern des Hahns (wie weiße Hähne anderer Rassen, z. B. Italiener) gern strohgelben Schein an. Schnabel und Füße

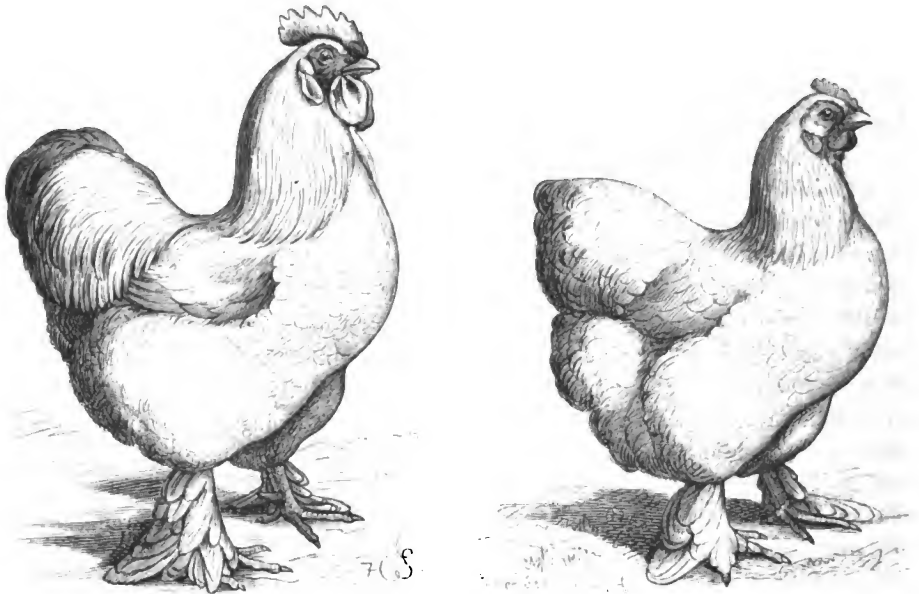


Fig. 12. Weiße Cochins.

müssen rein und kräftig gelb, nicht abgeblaßt sein und die letzteren möglichst starke Befiederung haben, damit die Hühner voll und stattlich erscheinen. Die Augen der Hähne sind hellroth, die der Hennen mehr perlfarbig, die Nacktheile des Kopfes roth; Weiß in den Ohrklappen ist fehlerhaft.

### d) Schwarze Cochins.

Die schwarzen Cochins — Engl.: Black Cochin; Franz.: Cochinch., var. noire; Holl.: Zwarte Cochinchina — tauchten Anfang der 50er Jahre in England auf. Es ist bei dem jetzigen Stand der Cochins- und Langschans-Frage sehr interessant, die auf den aus jener Zeit stammenden Abbildungen dargestellten schwarzen Cochins mit den heutigen Cochins und mit den Langschans zu vergleichen und zu sehen, wie nahe die ursprünglichen „Cochins“ (Schanghais) den „Langschans“ stehen. Ohne darauf jetzt weiter eingehen zu können, muß doch an die augenfällige Thatsache erinnert werden, daß die schwarzen Cochins in Deutschland immer weniger beachtet werden, daß ihr Züchterkreis stetig kleiner wird, seit die „Langschans“ eingeführt und Mode geworden

sind, zumal ja der Züchter schwarzer Cochins mit mancherlei Schwierigkeiten zu kämpfen hat. Uebrigens kam die Zucht schwarzer Cochins, speziell in England, durch Einführung der Langschans in Mißkredit, weil die Züchter mittelmäßiger schwarzer Cochins bei dem Austausch der Langschans ihren Vortheil sofort begriffen und aus den Cochins Langschans machten. Seit den letzten Jahren jedoch hat sich in England die Zahl der Züchter schwarzer Cochins bedeutend vermehrt, sodaß 1883 auf der Ausstellung im Krystall-Palast (London) 68 und auf der zu Birmingham 21 Nummern schwarze Cochins erschienen waren, ungerechnet die in der Verkaufsklasse angemeldeten.

Das Gefieder soll rein schwarz sein und lebhaft glänzen; Gesicht, Kamm, Ohr- und Kinnlappen sind lebhaft roth, die Augen dunkelroth bis schwarzbraun; Schnabel und Füße wird man kaum einmal rein gelb finden, der erstere ist entweder gelb und hornfarben oder gelb und schwarz, die Beine sind grau- oder schwärzlich-gelb, zuweilen ganz dunkel, grauschwarz, was bei uns nicht gern gesehen, in England aber zugelassen wird. Gerade in diesem Punkt stellt man von mancher Seite — gewöhnlich von Nichtzüchtern — zu weitgehende Anforderungen: Ansprüche, welche mit der Wirklichkeit in Widerspruch stehen. Wirkliche Kenner und Züchter wissen dagegen das richtige Maß anzulegen. „Bei den Cochins“, so schreibt mir Herr H. Marten, „werden gelbe Beine und gelbe Schnäbel verlangt. Wann und wo aber haben denn diejenigen, welche dies verlangen, rein schwarze Hühner — insbesondere über ein Jahr alte Hähne — mit gelben Beinen und gelben Schnäbeln gesehen? Schon bei Hühnern mit vorherrschend dunklem Federkleid gehören rein gelbe Schnäbel zu den Ausnahmen. Der Schnabel solcher Thiere ist naturgemäß ebenso gefärbt wie die Beine, niemals aber bei rein und tief schwarzen Hühnern, welche constant gezüchtet sind. Selbst die gelben Beine bei constanten schwarzen Hühnern sind große Ausnahmen, diese aber können nicht als Regel gelten. Gerade jene falschen Ansprüche verleiden dem Züchter und Liebhaber die Zucht gelbbeiniger Hühnerrassen. Was nützt es anderseits, wenn der Züchter allen Fleiß auf Erzielung gelber Beine und Schnäbel verwendet, und die „Rasse“ geht bei diesem Streben verloren? Grüngelbliche Beine und dunkel hornfarbiger Schnabel sind und sollten das Höchste sein, was bei schwarzen Hühnern verlangt werden kann. Schon diese sind, neben rein schwarzem Gefieder, schwer zu erzielen! Muß denn die Bein- und Schnabelfarbe bei allen Varietäten einer Rasse gleich sein? Wir glauben nicht. Denn abgesehen davon, daß das Naturgesetz sich keine Vorschriften machen läßt, gestattet man doch bei verschiedenen Rassen Ausnahmen, z. B. bei Bantams, Kämpfern, Asuels: je nach der Gefiederfarbe sind weiße, gelbe, grüne, fast schwarze und schwarze Beine zulässig. Was man also hier zugiebt, soll man bei anderen Rassen erlauben. Bei den Kämpfern sieht man recht deutlich, daß, unbeschadet der Rasse, die Beinfarbe eine verschiedene sein kann.“

#### e) Gesperberte oder Kukul-Cochins\*)

— Engl.: Cuckoo Cochin; Franz.: Cochinch., var. coucou; Holl.: Kockocksveere Cochin oder Prinz Albert-hoen — hält L. Bright in seinem „Poultry Keeper“ für eine

\*) Die hier und da noch gebräuchliche Bezeichnung „Prinz Albert-Hühner“ hat keine Berechtigung und sollte bei Seite gelassen werden.

Kreuzung mit Geldernhühnern (gesperberten Bredas), allein zu dieser Annahme braucht man wohl nicht zu greifen. Wie schon erwähnt, ist die Zucht gesperbter Cochins, welche namentlich in Frankreich beliebt waren, neuerdings zurückgegangen, ihre Rivalen sind die leichter schön zu züchtenden und wohl auch nützlicheren Plymouth-Rocks. Trotzdem würden die Sperber-Cochins noch zu den beliebtesten Hühnern zählen, wenn die Zucht vorschriftsmäßiger Exemplare nicht so sehr schwer wäre. Denn von schwarzen und weißen Cochins allein wird man niemals zur Weiterzucht geeignete Sperber erhalten. Mag man auch einzelne gut gefärbte Hennen aus jeder Kreuzung erzielen, so werden doch meist die Beine dunkel sein, und schlimmer ist noch das, daß aus der Kreuzung keine brauchbaren Hähne gewonnen werden. Würde man die Blendlinge zusammen zur Zucht benutzen, so würde der Rückschlag eintreten, und man erhielte weiße oder fast weiße Hähne und schwarze Hennen, oder auch umgekehrt. An und für sich ist es ja nicht schwer, Sperber-Cochins zu züchten, aber solche zu erzielen, die mit gelben und rebhuhnfarbigen erfolgreich konkurriren können, das bietet dem Züchter ungewöhnliche Schwierigkeiten, und aus diesem Grunde hat man die Zucht fast ganz fallen lassen.

Das Gefieder muß eine saubere, gleichmäßige Sperber- oder Wellen-Zeichnung tragen, d. h. die Federn müssen auf blaugrauem Grunde mehrfach dunkler blaugrau (schwarzgrau) quergebändert sein (vergl. „Plymouth-Rocks“); je gleichmäßiger die Zeichnung, desto werthvoller das Huhn; allein bei weitem nicht immer fällt die Nachzucht nach Wunsch aus, und selbst auf Ausstellungen lassen sich die bekannten Schönheitsfehler beobachten: unregelmäßige, grobe Bänderung, zu heller Ton in der Färbung der Hähne, gelblicher Behang, schwarze oder weiße Federn im Schwanz derselben, weißbunte Fußbefiederung u. dergl.; sehr störend wirkt es, wenn der Hahn heller ist als die zu ihm gehörigen Hennen, doch muß man bedenken, daß die Hähne fast regelmäßig heller fallen, daß die Hennen überhaupt reiner und schöner gefärbt und gezeichnet sind als jene.

Die nackten Kopftheile sind roth, die Augen hellroth, die Füße gelb, der Schnabel ist gewöhnlich hornfarbig gestreift, die Forderung eines rein gelben Schnabels würde zu weit gehen.

Blaue Cochins zu züchten, hat man ebenfalls versucht, ist aber noch zu keinem Ziel gelangt. Die ersten, von H. Ortlepp-Magdeburg gezüchtet, erschienen meines Wissens auf der 1877er Ausstellung zu Magdeburg.

Nebenbei mag noch erwähnt sein, daß manchmal zufällig — vielleicht auch durch Kreuzung mit Seidenhühnern — von gelben Cochins eine Spielart mit seidenartigen Federn, die sog. Seiden-Cochins (Silky Cochins oder Emufowls), fällt, welche aber in der Regel ebenso bald wieder verschwindet; sie soll ihre Eigenthümlichkeit nicht vererben.

**Werth und Eigenschaften.** Bekanntlich gab die Einführung der Cochins den Anstoß zum Aufschwung der Geflügelzucht, und man glaubte damals vielorts, nun wirklich die Hühner zu haben, welche „goldene Eier“ legen. Nur zu bald aber lernte man erkennen, daß das Cochinhuhn das eigentliche Zukunftshuhn nicht sei — es folgte die Enttäuschung, und man ging sogar so weit, dasselbe als werthlos hin-

zustellen, bis endlich vorurtheilsfreie Züchter prüften und ein richtiges Urtheil fällten. Als eigentliches Nutz- oder Wirthschaftshuhn kann das Cochinhuhn nicht gelten; abgesehen von der starken Fußbefiederung, welche es nicht für den Wirthschaftshof geeignet erscheinen läßt, bleibt es hinsichtlich der Eierproduktion und des Fleisches hinter anderen Rassen zurück; wer eine große federfüßige Rasse als Nutzhuhn halten will, für den eignet sich das Brahma- oder das Langschanhuhn weit mehr. Die Legefähigkeit wird sehr beeinflusst durch die große Brütluft, die Hennen sind förmliche lebendige Brutmaschinen, welche zwei-, drei-, ja viermal hinter einander brüten. Junge Hennen allerdings legen im ersten Jahre ziemlich fleißig, brüten, führen nur kurze Zeit, um wiederum zu legen, allein ältere Hennen brüten weit öfter, machen also mehr und größere Pausen im Legegeschäft. Mehrjährige Hennen sind demnach als Brüter ausgezeichnet; auch als Mütter empfehlen sie sich, denn sie führen sorgsam und nehmen sogar fremde Küden mit an, obwohl es öfter vorkommt, daß sie bei ihrer Schwerfälligkeit Eier und Küden zertreten oder zerdrücken. Für Züchter, welche Legehühner halten, die nicht brüten, empfiehlt sich das Cochinhuhn als Glucke in erster Reihe, zumal es 18 bis 20 Eier unter sich nimmt und auch zeitig im Frühjahr brütet; als eigentliches Nutzhuhn aber kann es deshalb nicht angesehen werden.

In Betreff der Eier-Erzeugung wird es von anderen Rassen übertroffen, man darf die Durchschnittszahl der jährlich von einer Henne gelieferten Eier auf etwa 100 veranschlagen, und dabei sind sie nicht schwer (56 bis 60 g), erreichen also z. B. nicht das Gewicht der Eier von Italienern u. a. Dies muß auffallen, wenn man die Größe der Hühner, ihre rege Fresslust und dementsprechend ihren Futterbedarf in Betracht zieht. Als abgehärtete Hühner fangen sie zeitig mit Legen an, erweisen sich demnach wie die Brahmas als Winterleger. Die Farbe der dickhäutigen Eier wechselt in verschiedenen Schattirungen von Gelb und Roth. Bemerkt muß noch werden, daß der Züchter von Cochins, welchem die hervorragendste Eigenschaft derselben, die Brütneigung, zu lästig wird, die letztere durch entsprechende Behandlung der Hühner verringern, d. h. mit anderen Worten: die Eierproduktion steigern kann (vergl. das Kapitel über die Behandlung der Hühner). Freilich läßt sich dies nicht immer so leicht durchführen, namentlich nicht auf dem Hofe des Landwirths, welcher Hühner in größerer Anzahl hält.

Obgleich die Cochins ein hohes Gewicht erreichen, so sind sie doch nicht als eigentliche Fleisch- oder Tafelhühner zu betrachten: sie haben zu starke Knochen und gelbe Haut, setzen an der Brust zu wenig Fleisch an, das Fleisch ist überhaupt grobfaseriger und nicht so saftig als das der französischen Rassen, der Dorkings u. a.; für den Schlachtgeflügel-Markt eignen sich noch am besten junge bis jährige Vögel, da das an den wohl entwickelten Schenkeln reichlich angelegte Fleisch bei solchen Thieren noch zart und wohlschmeckend ist.

Als empfehlende Eigenschaften der Cochins sind zu erwähnen: Abgehärtetsein, Genügsamkeit in Betreff des Aufenthalts und im Allgemeinen leichte Aufzucht der Küden. Es ist interessant zu sehen, wie sich das Cochinhuhn mehr und mehr an unser Klima gewöhnt hat; während die ersteingeführten Hühner sich empfindlich gegen unsere Witterung zeigten, kann man die jetzigen nicht mehr als weichlich bezeichnen, sie gedeihen



auf schwerem und leichtem Boden, ertragen unseren Winter ohne erhebliche Beschwerden und legen sogar, falls derselbe nicht allzustreng und der Stall einigermaßen warm ist, während desselben. Auch die Jungen zeigen sich kräftiger und ausdauernder und befiedern sich leichter als früher, immerhin aber sind sie in dieser Periode sorgsam vor Kälte und Erkältung zu schützen. Daß die Reife spät eintritt, daß die Entwicklung der Jungen langsam vor sich geht und die Geschlechter (ausgenommen bei den rebhuhnfarbigen) sich erst verhältnismäßig spät erkennen lassen, ist jedenfalls als ein Nachtheil der Rasse anzusehen. Dagegen verdient als ein Vorzug der Cochins hervorgehoben zu werden, daß sie auch in beschränkten Räumlichkeiten wohl auszuhalten, daß sie mit den engen Höfen des städtischen Züchters vorlieb nehmen und hier ebenso gedeihen wie auf dem Lande; nur verlangen sie entsprechendes, genügendes Futter, und zwar zu der eigentlichen Nahrung viel Grünes. Als große Hühner beanspruchen sie ziemliche Rationen, und die Kosten für ihren größeren Futterbedarf dürften den Ertrag mehr als aufwiegen. Auch an den Züchter auf dem Lande stellen sie in dieser Beziehung Anforderungen, denn sie suchen nicht wie andere Hühner eifrig selbst nach Futter, sondern sie sitzen lieber, wie Hr. Baron Villa Secca sagt, „im Schatten und warten in voller Seelenruhe die Futterstunde ab“. Mit einem solchen Huhn aber kann dem Landmann, in dessen Hof, Garten u. d. d. für das Geflügel oft so bequem und reichlich gedeckt ist, nicht gebient sein. Da die Cochins an und für sich schon, wohl infolge ihres ruhigen Wesens, gern „verfetten“ und dann in der Eierproduktion sehr nachlassen, erkranken und sogar eingehen — so muß man diesem Uebelstand, namentlich wenn man die Hühner in engen Räumen hält, durch die Fütterung zu begegnen suchen; man sehe also z. B. von Mais ab und gebe mageres Futter (Kleie und Kartoffeln als Weichfutter, viel Grünes, Gerste). Die Umfriedigung des Aufenthaltsortes (Auslaufs) braucht nicht hoch zu sein, denn der schwere Körper und die kurzen Flügel gestatten dem Huhn kein Hochfliegen; aus demselben Grunde dürfen die Sitzstangen, besser Sitzbretter, in den Stallungen nur etwa  $\frac{1}{2}$  m von der Erde entfernt sein.

Man hat die Cochins zu Kreuzungen empfohlen, man hat auch wohl hübsche Ergebnisse erzielt — allein das Aussehen der Nachzucht befriedigt nicht etwa immer, und auf keinen Fall dürfen die Kreuzungen ohne Plan und Ziel vorgenommen werden. Zur Aufbesserung unseres Landhuhns eignen sich Cochins nicht. Will man überhaupt mit einer der großen Rassen kreuzen, so benutze man lieber das Brahmahuhn. Verpaarung von Italiener-Hahn mit Brahma- oder auch Cochin-Henne soll gute Winterleger geben.

Aus dem Gesagten erhellt, daß das Cochinhuhn kein Wirtschaftshuhn, kein Huhn für den Landmann ist; dagegen steht es als „Rassehuhn“ unter dem Sportgeflügel mit obenan, wie ja jede Ausstellung beweist. Zu einem solchen war es von Anfang an bestimmt, wenn man auch seine eigentliche Bedeutung lange Zeit verkannte und es zu etwas Anderem machen wollte, als es wirklich war und ist.

## 29. Brahmas.

Das Brahma- oder Brahmaputra-Huhn (*Gallus domesticus giganteus, crenulopectinatus*), welches von den Engländern, Franzosen, Holländern u. A. ebenfalls



Brahma-Bootra benannt wird, verdankt seinen Namen jedenfalls mehr dem Zufall oder der Laune einiger Züchter als einer Thatsache oder seiner Herkunft. Der Name erweckt die Meinung, als ob das Huhn aus Indiens gesegneten Fluren, von den fruchtbaren Uferländereien des Flusses Brahmaputra stamme. Es liegen jedoch, wenn auch Manche, so z. B. Wright behaupten bezw. annehmen, der erste Stamm („hellgrau“) sei im September 1846 auf einem Schiff von der Stadt Luckipoor an der Brahmaputra-Mündung (und zwar nicht weit von der Mündung des Megna-Armes) nach New-York gekommen, nicht die geringsten Beweise dafür vor.

Die Behauptung Wright's und Anderer gründet sich auf die Aussage eines Herrn B. Cornish in Hartford (Connecticut, N.-Am.), welcher die ersten 8 Jungen solcher Hühner im August 1847 von Hrn. Chamberlain, der sie von einem im Jahre 1846 in New-York gekauften ersten Stamm gezüchtet, erworben und im Frühjahr 1848 auch das alte Paar erlangt hatte. Wenn dem wirklich so wäre, so müßten also alle in Amerika und Europa bis jetzt gezüchteten Brahmas — denn Originalstämme sind seit jener ersten Einführung (?) nie wieder importirt worden — im Grunde jenem einzigen Paar ihr Dasein verdanken. Wird die Angelegenheit also schon hierdurch in ein schiefes Licht gerückt, so noch mehr dadurch, daß sowohl Chamberlain als Cornish bei und nach dem Auftauchen der Hühner nichts Bestimmtes über die Herkunft derselben erfahren konnten, sondern sich nur aus drittem Munde — Chamberlain hatte sie in New-York durch einen Matrosen von einem Mann, welcher sie wiederum von einem mit einem Ostindiensfahrer angekommenen Matrosen erworben haben wollte, kaufen lassen — zweifelhafte Angaben, ohne irgend welche Namen, machen lassen mußten; zudem haben die Schiffslisten ergeben, daß unter den damals in New-York angekommenen Schiffen kein Ostindiensfahrer gewesen ist. Welchen Werth mitbin die spätere Behauptung Cornish' hat, wird Jeder selbst ermesen. Den Namen „Brahma-Bootra“ erhielten übrigens die Hühner auf Antrag des Hrn. Cornish durch eine Kommission gelegentlich der Ausstellung zu Boston im Jahre 1850, auf welcher die „Rasse“ zuerst erschien und sich als verschieden von den damaligen Chittagongs darstellte.

Anfangs der 50er Jahre tauchten nun derartige Hühner noch an anderer Stelle, bei einem Züchter auf, welcher keine von den Cornish'schen Hühnern bekommen hatte, nämlich bei S. P. Burnham in Boston. Dieser schickte im Jahre 1852 zwei Hähne und sieben Hennen — sie waren 7 bis 8 Monate alt, ungemein groß, weißlich mit etwas Schwarz an Hals, Flügeln und Schwanz — an die Königin Victoria von England, und dieser Sendung „grauer Schanghais“ folgten andere, an Privatliebhaber in England gerichtete. Unter den letzteren Sendungen befanden sich neben hellen Hühnern auch dunkle, welche außerordentlich hoch bezahlt wurden. Entstand dadurch schon großes Aufsehen und Mißgunst unter den amerikanischen Züchtern, so brach, als Burnham 1855 mit einer Schrift: „A History of the Hen Fever“ („Eine Geschichte des Hühner-Fiebers“) in Boston eingriff, ein wirklicher und zwar sehr hitziger, erbitterter Streit aus, der eigentlich heut noch nicht beendet ist. Während jene Züchter auf die angegebene Weise zu ihrer Zucht gekommen sein wollten, erklärte Burnham, daß er helle „Brahmas“ von einigen reinen grauen Cochins, die dunklen dagegen (welche Cornish, Hatch, Bennett u. A. nicht hatten) aus einer Kreuzung von grauen Chittagongs mit Cochins erzielt, also beide Varietäten selbst herausgezüchtet habe.

Mag dem sein, wie ihm wolle — uns erscheint der ganze Streit als bedeutungslos und nur hervorgerufen durch Neid, Scheelsucht, Aerger. Die ganze Geschichte von der Einführung der Hühner aus Indien nach New-York stellt sich als so merk-

würdig dar, daß nicht der geringste Werth darauf zu legen ist; so gut wie man von anderen neu entdeckten Rassen nach der ersten Einführung wiederholt Sendungen — man denke nur an Cochins, Langschans, Indische Kämpfer, Chabos, Phönixhühner — erhalten, so müßten doch, wenn im nördlichen Ostindien wirklich Brahmas existirten, weitere Transporte zu ermöglichen gewesen sein. Kurz, man wird nicht fehl gehen, wenn man — wie dies ja auch schon das im Jahre 1854 erschienene „Poultry-Book“ thut — die Brahmas als ein Kreuzungsprodukt von Schanghais oder Cochins (welche bereits in der zweiten Hälfte der 40er Jahre nach New-York gebracht worden) mit Malayen erklärt. Zunächst entstanden die hellen, bald darauf die dunklen.

Nach England kamen die ersten Brahmas, helle, 1852, im nächsten Jahre schon folgten Burnham'sche dunkle. In Deutschland fanden sie, aber auch zuvörderst nur helle, vor Mitte der 50er Jahre Eingang. Waren die Hühner damals eigentlich nur als eine Varietät, ein Farbenschlach der Cochins zu betrachten, so hat die englische Zucht, und neuerdings die deutsche mit ihr, seitdem ein ganz anderes Huhn, eine Rasse, geschaffen, die sich nicht etwa bloß durch die Färbung, was früher die Hauptsache war, von den Cochins unterscheidet.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Die Brahma-Rasse (Tafel 32) kennzeichnet sich durch großen, vollen, tief gebauten, nicht zu niedrig gestellten Körper, breite Schultern, stark vortretende Brust, recht kurzen, vorn vom Halsbehang überwallten, hinten (Sattelfissen) ansteigenden Rücken, ziemlich kurzen, steilen, auseinander geschlagenen, schwarzen Schwanz, mäßig langen Hals mit vollem, bauschigem, charakteristisch gezeichnetem Behang, kleinen, zusammengedrückten Kopf, dreireihigen Erbsenkamm (s. S. 48), rothes Gesicht und Ohrappen, kleine runde Kinnlappen, mittellange, gelbe, stark befiederte, vierzehige Füße, aufrechte Haltung. Von den verwandten Cochins, welche im Allgemeinen in Größe und Stärke (Schwere) den Brahmas etwas nachstehen, unterscheiden sich diese durch höhere, aufgerichtete Gestalt, längeren, stark gebogenen Hals, bauschigen, etwas nach hinten gekämmten, nicht sehr langen Halsbehang, zierlicheren, kleinen, schön abgesetzten Kopf mit überstehenden Augenbrauen, was ihm ein wilderes Aussehen giebt; ferner durch Erbsenkamm, kräftiger vortretende Brust, recht kurzen, zwischen Halsbehang und steil ansteigendem Sattel wie eingeschnitten erscheinenden Rücken und längeren, höher getragenen, auseinander geschlagenen Schwanz, dessen Sichel sich nach außen biegen (bei den Cochins ist er kurz, zusammengelegt, niedriger). — Das Gewicht älterer Hähne beträgt  $8\frac{1}{2}$  bis 12, ausnahmsweise bis 14 Pfd., junge Hähne wiegen 7 bis 10, ältere Hennen 7 bis 10, ausnahmsweise bis 12, junge Hennen 6 bis 8 Pfd. Da das Brahmahuhn etwas höher als das Cochin ist, ebenmäßige, gerundete Formen aufweist, da es sich ferner stattlich, stolz trägt, munterer im Wesen, lebhafter in seinen Bewegungen ist, so spricht es mehr an als das Cochin und bildet eine stattliche und zugleich gefällige Erscheinung auf dem Hühnerhof.

**Körpertheile.** Der Hahn soll folgende Merkmale haben: kleinen, kurzen, hübsch abgesetzten, schmalen, doch nicht edigen Kopf (s. oben), kurzen, an der Wurzel dicken, an der Spitze leicht gebogenen, gelben, auf der Stirn oft (bei dunklen Brahmas) mit hornfarbigem Längsstreifen versehenen Schnabel, niedrigen, unten starken, in seiner ganzen Länge gut abgesetzten, nach hinten in eine kleine Spitze auslaufenden drei-

fachen, nur leicht, aber regelmäßig ausgezackten Kamm\*), sogenannten Erbsenlamm, dessen drei Reihen Spitzen oder „Erbsen“ (Perlen) „so zu einander stehen müssen, daß die mittlere die beiden Seitenreihen nur um die Höhe der Perlen überragt“; glattes, rothes Gesicht, rothes, mittelgroßes, lebhaft und klug blickendes Auge, lange, bis zum Ende der Kinnlappen sich hinabziehende, federfreie, rothe Ohrklappen, kurze, gut abgerundete, rothe Kinnlappen, mäßig langen, schön gebogenen, aufrecht getragenen, mit reichem, bauschigem Behang (s. oben) geschmückten, kräftigen Hals, an dessen Berührungsstelle mit dem Hinterkopf sich im Gefieder eine kleine Einbiegung markirt — Hals und Kopf zeigen, daß Malayenblut in den Brahmas steckt —, sehr großen, tief und gedrungen gebauten Rumpf, breiten, recht kurzen Rücken, welcher in einem breiten, vollen, schön gewölbten Sattel zum Schwanz aufsteigen muß; ziemlich kurzen, aber vollen, dichten, steil (doch nicht ganz aufrecht) getragenen Schwanz mit gut ausgebreiteten Sichel, deren beide oberen möglichst auswärts gebogen sein sollen nach Art des Vorkahnschwanzes; kräftige, breite, angezogen getragene, hinten von den wallenden Sattelfedern bedeckte Flügel, welche etwas größer als die der Cochins sind und deshalb jüngeren und nicht zu schweren Vögeln wenigstens etwas zu fliegen gestatten; sehr breite und volle, gut gerundete, namentlich bei aufgerichteter Stellung kräftig hervortretende Brust, deren starkes Brustbein nicht so leicht verkrüppelt als bei den Cochins; wohl entwickelten und reichlich befiederten Hinterleib, ziemlich kurze, aber starke, reich befiederte, bei aufgerichteter Stellung deutlich, sonst wenig aus dem Gefieder hervortretende Schenkel, gut und möglichst mit weichen Federn bedeckte Fersen (vergl. S. 208), mittellange, kräftige, gelbe, von der Ferse an die Außenseite hinab stark befiederte Läufe, deren Befiederung auf die Mittel- und äußere Zehe (bis zu deren Nägeln) übergehen und große Federlatzchen bilden soll; vier große, kurz bekrallte, gespreizte Zehen. „Die Befiederung an Hintertheil, Schenkel und Fuß soll der der besten Cochins möglichst gleichkommen; je bauschiger Hintertheil und Schenkel, je stärker die Fußbefiederung, desto werthvoller der Vogel“ (H. Marten).

Wenngleich die Henne denselben Körperbau hat wie der Hahn, so erscheint sie doch infolge der kürzeren Füße, des kürzeren Halses und der tiefer herabgehenden Brust gedrungenener, vierschrötiger. Im Uebrigen unterscheidet sie sich, abgesehen von den Geschlechtskennzeichen, vom Hahn durch kleineren Kamm, kürzeren Kopf und Schnabel, weniger entwickelte Ohr- und Kinnlappen, bauschigere Federpartie hinter den Schenkeln.

Bei der Beurtheilung der Brahmas kommt es jedenfalls zu allermeist auf Figur und Größe an; je höher und dabei je voller (breit, tief), desto werthvoller das Thier. Die Höhe allein thut es nicht, denn diese wird oft durch lange Beine und schmalen Körper erkauft — dies aber gerade ist fehlerhaft. Im Uebrigen hat man die oben angegebenen Rassemerkmale zu beachten.

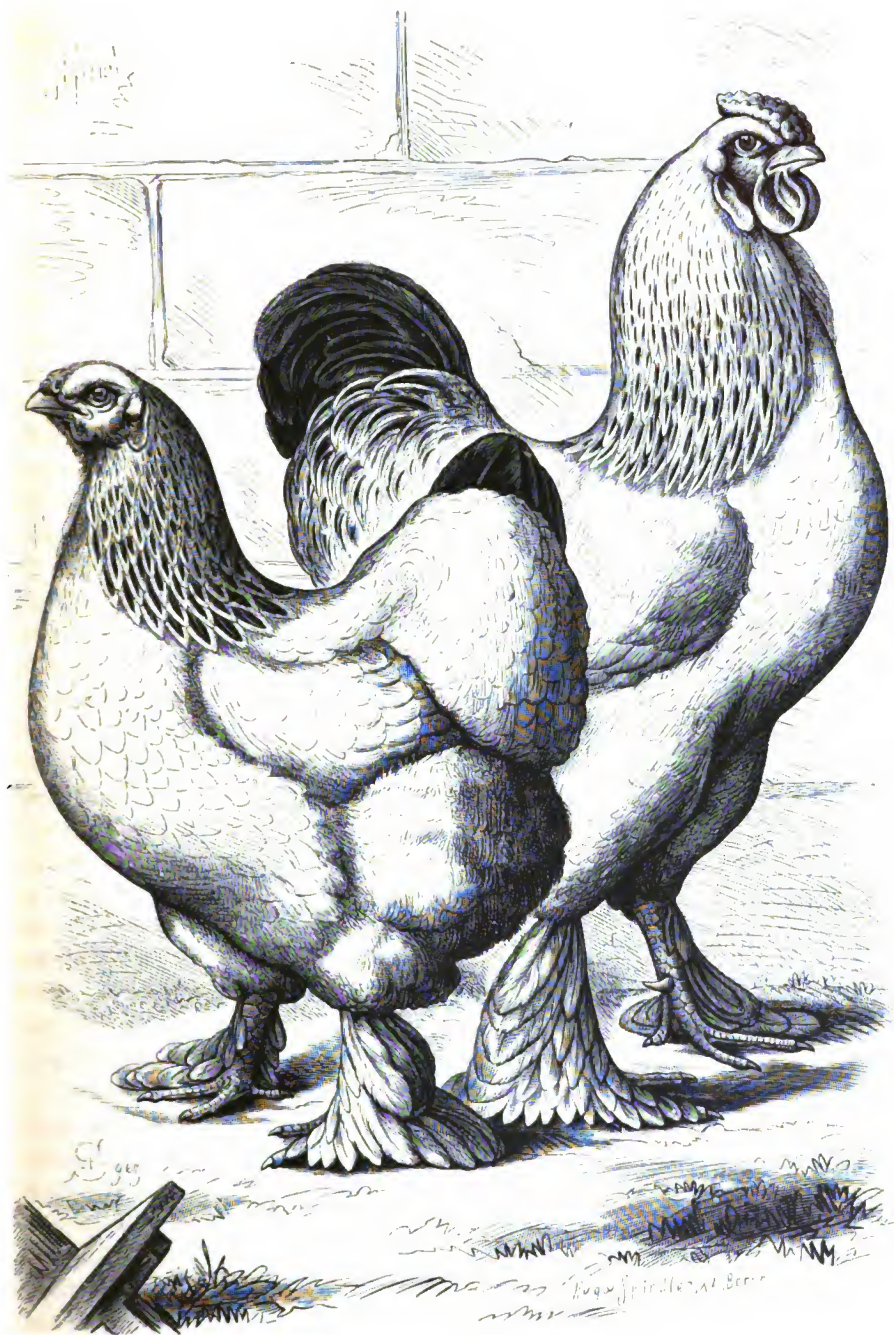
**Gefieder und Farbenschlüge.** Das Gefieder der Brahmas ist zwar ebenfalls reich, doch nicht so üppig entwickelt, als das der Cochins, namentlich das des Hahns

\*) Der früher bei den Brahmas vorkommende einfache (Cochin-) Kamm wird seit den 70er Jahren als fehlerhaft verworfen.

erscheint knapper, anschließender als bei seinem Verwandten. Sehr schön sind die Behänge des Hahns; die langen, schmalen Halsfedern umfließen den hübsch gebogenen Hals und umwallen Schultern und Ober Rücken, mit ihren Spitzen hier eine halbe Kreislinie bildend, während die noch feineren Federn des Sattelbehangs ein volles Riffen bewirken. Hinsichtlich der Färbung unterscheidet man Helle (Weiße mit schwarzer Zeichnung) und Dunkle (Schwarze mit heller Zeichnung).

#### a) Helle Brahmas.

Die hellen Brahmas — var. albidicoloris; Engl.: Light Brahma; Französl.: Brahma-Pootra blanc et noir ou herminé; Holländ.: Lichte Brahma-Pootra — bilden den älteren Farbenschlach und wurden auch, wie bereits oben erwähnt, in England und Deutschland vor den dunklen bekannt. In Deutschland scheint Nürnberg das Vorrecht, die ersten zu besitzen, gehabt zu haben, und zwar kamen sie dahin durch direkten Import aus Philadelphia. Hr. F. F. Engelhard — Nürnberg macht darüber in der Juli-Nummer der „Illustr. Geflügelztg.“ von 1882 einige Mittheilungen: „Vor etwa 30 Jahren überraschte der nordamerikan. Konsul Hr. P. Geiße hier Nürnberg durch den Import eines Stammes heller Brahmaputras und eines Stammes gelber Schanghais, welche beide er von seinem Vater in Philadelphia erhielt. Die ungewöhnliche Größe der Thiere und ihre früher nie gesehenen Körperformen erregten nicht geringes Aufsehen, und als man kurz darauf die leberfarbenen, dunkelbraun getupften, in der Form dem Straußenei gleichenden, großen und schweren Eier der Brahmaputras — sie wogen mehr als das Doppelte unserer jetzigen — zu Gesicht bekam und erfuhr, daß die Hühner fleißig und selbst im Winter legten, steigerte sich das Interesse für dieselben, und Alles wollte um jeden Preis solche Vögel haben. Durch den enormen, nicht entfernt zu befriedigenden Bedarf und den Mangel neuer Zufuhren sah man sich allem Anschein nach sowohl in England wie in Frankreich veranlaßt, die Brahmas mit Schanghais (Cochins) zu kreuzen; denn ein Hahn, welchen wir einige Jahre nach der Einführung der Brahmas aus Frankreich bezogen, um unserem Stamm frisches Blut zuzuführen, zeigte zu deutlich die Spuren erwähnter Kreuzung. Leider lieferte diese keine günstigen Resultate. Die Eier der Blendlinge wurden kleiner und kleiner, ihre Farbe wurde mehr und mehr röthlich, bis sie endlich das geworden sind, was uns heute vorliegt. Das Resultat konnte nicht überraschen. Man wollte Brahmas, und das Kreuzungsprodukt mußte das Aussehen der Brahmas haben, wodurch sich die Zucht auf die Feder von selbst ergab.... Sowohl der Hahn als die beiden Hennen des importirten Stammes waren in Farbe und Zeichnung unseren jetzigen gleich, trugen einfache Kämme, standen hoch auf den sehr starken und befiederten Beinen und waren von ungewöhnlicher Größe, wie wir sie, soviel wir auch inzwischen Gelegenheit zu sehen hatten, nicht wieder gefunden haben. Die Hühner zeigten sich sehr hart und züchteten constant. Als Hr. Geiße Kreuzungsversuche mit ihnen und seinen Schanghais anstellte, fiel uns auf, daß sämtliche Nachkommen Erbsenkämme hatten. Wir glauben, annehmen zu dürfen, daß bei den Engländern, als sie Kreuzungen zu dem schon erwähnten Zweck vornahmen, auch nur Erbsenkämme erschienen sind, was sie wohl veranlaßt haben mag, diese als die rich-



**Helle Brahma putras.**

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

tigen hinzustellen und die einfachen zu verpönen, weil sie nicht in der Lage waren, diese zu erhalten.“

Jedenfalls sind diese Mittheilungen in mehr als einer Beziehung interessant. Bemerkt sei noch, daß aus den 50er Jahren stammende Abbildungen und Beschreibungen heller Brahmas das oben Gesagte bestätigen. Lichtenstein-Winkler geben in ihrer „Vereedelten Hühnerzucht“ (1857), Heft I, S. 6 an, daß einzelne Hähne die Höhe von 28 Zoll (73,2 cm) — dies wäre die Höhe der Malayen — erreichten. Daß die Zeichnung der Federn noch nicht so rein war, wie wir sie jetzt von hellen Brahmas verlangen, wird wohl nicht Wunder nehmen; außer am Halsbehang fanden sich oft an Brust-, Rücken- und Sattelfedern schwarze Spreitel. —

Bei den hellen Brahmas müssen Kamm, Gesicht, Ohr- und Kinnlappen schön roth, die Augen hellroth, die Läufe hochgelb sein; der gelbe Schnabel darf einen dunkeln (hornfarbenen) Streifen auf der First haben.

Auf das Federkleid (Taf. 32) läßt sich mit Recht das Wort anwenden: „Einfach und doch schön!“ Auf rein weißer Grundfarbe hebt sich die schwarze Zeichnung hübsch ab. Hr. F. Marten erinnert daran, daß bis zu Anfang der 70er Jahre bläulich angehauchtes Gefieder als mustergiltig angesehen wurde und daß diese Regel in Amerika noch in Kraft ist. Brahmas mit rein weißer Grundfarbe wurden zuerst vor 10–12 Jahren in England gezeigt, und jetzt hat man diesen Farbenton allgemein zur Bedingung gemacht. Uebrigens ist der Flaum der weißen Federn auf dem Rücken, am Hintertheil und Schenkeln fast nie rein weiß, sondern schwärzlichgrau. Thiere mit rein weißem Flaum werden selten tiefschwarze Halszeichnung haben und sind zur Zucht nicht zu empfehlen. Hahn und Henne sind fast ganz übereinstimmend gezeichnet, den wesentlichsten Unterschied giebt der Sattelbehang ab. Der Hahn hat rein- oder silberweiße Scheitelfedern, hinter welchen sogleich die Zeichnung des Halsbehangs anfängt: auf rein weißem (nicht gelblichem!) Grunde müssen sich tiefschwarze Schaftstreifen scharf markiren, und zwar in der Weise, daß die Strichelung an den oberen Halsfedern fein beginnt und nach unten hin, wo der Halsbehang auf die Schultern überwallt, an Stärke gleichmäßig zunimmt. Die Zeichnung der Sattelfedern soll der des Halsbehangs entsprechend, d. h. ebenfalls auf rein weißem Grunde — leider ist er oft gelblich — schwarz längsgestreift sein; da die Sattelfedern schmal sind, so fällt auch die Zeichnung schwach aus, vielfach fehlt sie sogar, was übrigens nicht als schwerwiegender Fehler angesehen wird. Die Schwanzfedern sind einfarbig schwarz, die Bürzelfedern (Schwanzdecken) und die beiden Sichel (obersten Schwanzfedern) dagegen schwarz mit weißer Umsäumung, doch kann die letztere, welche übrigens als besondere Schönheit gilt, den Sichel auch fehlen; die zweiten Schwingen sind weiß an der unteren (Außen-), schwarz an der inneren Fahne, die ersten Schwingen einfarbig schwarz. Das übrige Gefieder ist weiß, nur der flaumige Theil der Befiederung, welcher von den Federfahnen verdeckt und beim Sträuben oder Schütteln des Gefieders sichtbar wird, spielt ins Graue, darf aber nicht zu dunkel sein, da er sonst durchschimmert. Die Befiederung der Schenkel soll ebenfalls weiß sein; schwarze Federn an Schenkeln und Fersen sind fehlerhaft, an den Füßen dagegen geboten: „weiße Fußbefiederung ist allenfalls zulässig, aber bei Zuchtthieren, besonders bei



Hähnen, zu vermeiden, da solche Vögel schwach martirte Halszeichnung in der Nachzucht ergeben“ (H. Marten).

Die Henne gleicht in Färbung und Zeichnung dem Hahn, nur daß hier der Punkt in Betreff des Sattelbhangs wegfällt; sie ist also rein weiß bis auf Hals-, Schwungs- und Schwanzfedern, welche die Zeichnung der des Hahns haben, die Halsfedern sind naturgemäß breiter gestreift als bei letzterem. (Ueber das Rückenfleid wolle man weiter hinten nachlesen.)

Verhältnißmäßig selten jedoch trifft man helle Brahmas in tadellosem Federkleid: gelblicher Grund der Behangs- und Flügeldeckfedern, fehlende oder zu schwache, ungleichmäßige Strichelung des Halsbhangs, graue oder bräunliche (statt schwarzer) Zeichnung, ganz weiße oder weißbunte Schwanzfedern, Schwarz in der Schenkelbefiederung, schwärzliche Sprenkel in den Schwanzdecken u. s. w. bilden leider nur zu oft störende Schönheitsfehler.

#### b) Dunkle Brahmas.

Der dunkle Farbenschlag der Brahmas — var. *nigricans*; Engl.: *Dark Brahma*; Franz.: *Brahma-Pootra inverse*; Holl.: *Donkere Brahma-Pootra* — kam weit später nach Deutschland als der helle; Trhr. v. Desele erwähnt ihn auf Seite 96 seines „Hühnervolkes“ (1865) mit folgenden Worten: „Es giebt eine Art (Brahmas), die gerade den Gegensatz bildet zu der Norm der Färbung, wie wir sie oben (die Beschreibung der hellen) aufgestellt, indem das, was weiß sein soll, schwarz ist, das Weiße aber an den ursprünglich schwarzen Stellen aufgetragen ist. Diese Exemplare sind größer als das ohnehin schon über 2 Fuß hohe Brahmahuhn, doch läßt sich über deren gute oder schlechte Eigenschaften wenig sagen, da sie in Händen Weniger noch zu spärlich Gelegenheit geboten haben, um wahrheitsgetreue Angaben aufzustellen.“ —

In Farbenvertheilung und Zeichnung des Hahns kehrt der Charakter der des rehhuinfarbigem (braunen) Cochinhahns wieder, nur daß beim Brahma an Stelle des Gold und Roth ein Silberweiß tritt, die schwarzen Partien aber sind dieselben. Kopf- und Halsfedern des dunkeln Brahma weichen kaum von denen des hellen ab. Der Scheitel ist silberweiß, die Hals- und Sattelfedern zeigen auf ebensolchem Grunde starke, kräftig abgesetzte, tiefschwarze Schaftstriche, sodaß sie weiß gesäumt erscheinen. Die Federn zwischen den Schultern, ein dreieckiges Feld bildend, sind schwarz, schmal weiß umsäumt, Schultern, Bug (Flügel Schilder) und Rücken rein silberweiß, die oberen Flügeldeckfedern und die großen Schwingenbedfedern (welche ein breites Querband über die Flügel bilden) schwarz mit grünem Schiller, die ersten (großen) Schwingen schwarz, außen ganz schmal weiß gesäumt, die zweiten Schwingen mit schwarzer Innen- und weißer Außenfahne, sodaß bei geschlossenem Flügel hier eine große weiße Partie entsteht. Brust, Bauch, Hinterleib, Schwanz, Schenkel- und Fußbefiederung schwarz, Brust- und Schwanzfedern müssen tiefschwarz sein, die der Untertheile sind matter schwarz; gestattet ist, daß die grünschillernden Sichel- und Seitenfedern des Schwanzes fein weiß besäumt sind, doch darf sich das Weiß nicht weiter ausdehnen und etwa den Schwanz „schimmelig“ oder weißbunt machen. Schwarze, weiß gefleckte



Brust bei mehrjährigen Hähnen gilt als Fehler, dagegen hat dies bei jungen, jährigen Hähnen nichts zu sagen, denn die unreinen Federn verlieren sich gewöhnlich, oder wenigstens oft durch die zweite Mauser. Ferner bemerkt Hr. Marten: „Gilt auch ein rein schwarzer Schwanz als Regel bei Beurtheilung auf den Ausstellungen, so ist bei zweijährigen und älteren Hähnen ein weiß schattirter Schwanz als Fehler überall nicht zu bezeichnen und liegt kein Grund vor, solche Hähne von der Zucht ausschließen zu wollen; denn bei allen weiß und schwarz gezeichneten Hähnen sucht das Weiß die Oberhand zu gewinnen, und mit zunehmendem Alter des Vogels gelingt dies nur zu gut; was sich also naturgemäß einstellt, kann nicht als Fehler betrachtet werden, wenigstens nicht für Zuchtzwecke. Dasselbe gilt von gesprenkelten Schenkeln und weiß schattirter Fußbefiederung; bei einjährigen Hähnen ist schattirte Fußbefiederung zu tadeln, aber als erheblicher Fehler nicht anzusehen, sobald die Thiere sonst überwiegend gut raffig sind. Auch graue oder weiße Federn in den langen Schwingen sind bei älteren Thieren kein Fehler, es gilt hier vielmehr dasselbe, was von dem schattirten Schwanz gesagt wurde.“ Als Schönheitsfehler treten noch auf braune Federn an den Flügeln, unregelmäßige Zeichnung, gelber Grundton und graue oder bräunliche Strichelung im Behang u. dergl.

Die Henne erinnert hinsichtlich der Zeichnung ebenfalls an die rebhuhnfarbigen Cochins, natürlich ist die Grundfarbe eine andere als bei der Henne der letzteren. Kopf und Halsbehang stimmen mit denen des dunkeln Brahmahahns überein, und wie bei diesem, so ist auch bei der Henne Bedingung, daß die Zeichnung der Federn gleich hinterm Scheitel beginnt und, sich verbreiternd, nach unten hin sich gleichmäßig fortsetzt. Die ganze übrige Befiederung, mit Ausnahme des dunkleren (grau-schwarzen) Schwanzes, soll in Grundfarbe und Zeichnung übereinstimmen. Die Grundfarbe ist ein Silbergrau, und auf diesem Ton müssen die Federn bis zu denen der Füße hinab dunkelgrau gesprenkelt sein, möglichst derart, daß diese Sprenkelung oder Zeichnung dem Umriss der Federn entspricht und die Form von Dreiecken (Spitzhalbmonden) annimmt. Am kräftigsten und schönsten muß sie auf der Oberseite und vornehmlich an der Brust erscheinen. (Eine solche gesprenkelte Feder ist auf Seite 45 unter Nr. 3 abgebildet.) Ein gelblicher oder röthlicher Farbenton auf der Brust ist, wenigstens bei jungen Hennen, fehlerhaft. Gerade in der übereinstimmenden Grundfärbung und Zeichnung liegt der Hauptwerth der Hennen eines Stammes, und doch ist es keinesfalls leicht, mehrere gleich gefärbte und gezeichnete Hennen für den Zucht- oder den Ausstellungsstamm zu finden. Diese Bemerkungen ergänzt Herr H. Marten in Folgendem: „Bei jungen, bis 1 Jahr alten Hennen ist das Brust- und Rückengefieder frei von braunem Anflug zu verlangen, jedoch wird man ältere Hennen selten ohne diesen braunen Ton finden, allenfalls zu helle Thiere. Dunkel gezeichnete Hennen mit braunem Grund, besonders vor der Brust, sind zu Zuchtzwecken unentbehrlich, da diese die tiefschwarz-brüstigen und reinschwarz-schenkeligen Hähne ziehen. Man betrachte die Hennen der dunklen und silbergrauen Dorlings und der silberhalsigen Kämpfer! Diese haben rothbraune Brust, die Hähne beider Rassen neben Silberbehang tiefschwarze, grünglänzende Brust. Was bei dem einen Farbenschatz einer Rasse nothwendig, ist bei demselben Farbenschatz einer anderen Rasse geboten.“

In Kamm, Gesicht, Ohr- und Kinnlappen und Augen stimmen die dunklen Brahmas mit den hellen überein, die Läufe sind dunkler, der Schnabel ist gelb mit dunklem Streif oder hornfarben.

Weisse Brahmas tauchten im Jahre 1878 auf. Herr Dr. Schulte in Erfurt, bei welchem von dunklen Brahmas einige ganz weisse Küken gefallen waren, züchtete sie zuerst und stellte solche in Erfurt und dann in Hamburg (1879) aus. Es knüpfte sich daran ein lebhaft geführter Meinungsstreit betreffs der „Richtigkeit“ und des Werthes, der jedoch — wie so oft — zu keinem besonderen Resultat geführt hat. Tonangebende Kenner und Züchter wollen sie auf Ausstellungen zc. nicht als guten Farbenschlager der Brahmas anerkennen, und diesem Umstand hauptsächlich mag es zuzuschreiben sein, daß die Hühner einen verhältnißmäßig nur kleinen Liebhaber- und Züchterkreis sich errungen haben. Gewöhnlich etwas schwächer und kleiner als die dunklen und hellen, besitzen die weissen Brahmas rein weisses Gefieder, rein hochgelben Schnabel und ebensolche Füße; die Augen sind hellroth, Kamm, Gesicht, Ohr- und Kinnlappen schön roth.

**Werth und Eigenschaften.** Es wurde schon erwähnt, daß sich für Denjenigen, welcher eine große federfüßige Rasse als Ruhhuhn halten will, das Brahmahuhn weit mehr empfiehlt als das Cochinhuhn; ob es sich aber für den Landmann, dessen Hühner auf Wirthschaftshof und Düngerstätte, in Garten und Wiese ihr Futter, wenigstens zum Theil, selbst suchen sollen, eignet — da es bei seiner starken Befiederung nicht scharren kann und doch ziemlich viel Futter braucht —, ist immerhin noch eine andere Frage. Wirthschaftlicher Werth darf ihm keinesfalls abgesprochen werden, denn es ist abgehärteter als Cochins, legt fleißig (auch im Winter), liefert einen schönen Braten, brütet und führt sorgsam.

Das Brahmahuhn hat sich ziemlich gut an unser Klima gewöhnt, es zeigt sich den Einwirkungen der Witterung gegenüber abgehärtet, widerstandsfähiger als Cochins und andere ausländische Rassen, so daß es auch unser Winter wenig anfiehet, und Hennen, welche ihre Mauser früh beendet und einigermaßen warmen Stall und entsprechendes Futter haben, legen selbst im Winter. Von Krankheiten, Schnupfen u. dergl., wie sie sich oft bei Crève-cœurs u. a. beobachten lassen, werden die Brahmas weniger heimgesucht; geschieht dies jedoch, überwinden sie dieselben besser. Die jungen Thiere sind empfindlicher, namentlich in der Zeit des Befiederns, nachdem sie den Flaum verloren haben; man hat sie in dieser Periode sorgsam vor Kälte und Nässe zu schützen und mit kräftigem Futter zu versorgen. Wie das Cochins, nimmt das Brahmahuhn mit beschränkten Räumlichkeiten vorlieb, obgleich es anderseits infolge seines lebhafteren Wesens mehr als das erstere die Freiheit liebt. Wenn schon lebhafter als das Cochinhuhn und eher wie dieses zum Futtersuchen geneigt, so leistet es in dieser Beziehung doch wenig, es ist auf die Fütterung aus der Hand angewiesen und verlangt bei seiner ansehnlichen Größe auch eine ansehnliche Portion; betont muß aber werden, daß es betreffs der Qualität keine Ansprüche macht. Wer also viel Abgänge aus der Küche zur Verfügung hat, Kartoffeln und Kleie oder Mehl als Weichfutter giebt — und derartiges Futter nimmt es sehr gern —, für den stellt sich die Unterhaltung der Hühner billig; bei Fütterung mit Gerste stellt

sich die Rechnung allerdings anders. Hr. Prof. Zörn in Leipzig stellt in einer Ertragsberechnung den Gewinn an Eiern dem Aufwand an Futter (Gerste) gegenüber und kommt zu folgendem Ergebnis: Angenommen, ein Brahmahuhn legt jährlich 150 Eier à 64 g = 9 600 g Ei; bei Bedarf von 120 g Vollgerste täglich macht die Ausgabe für Futter pro Tag 2,16 Pf., pro Jahr 7 M 88,40 Pf.; im günstigeren Falle, d. h. bei Bedarf von nur 100 g Gerste täglich, beträgt die tägliche Ausgabe 1,80 Pf., die jährliche 6 M 57 Pf. Bringen nun die 150 Eier (à 5 Pf.) 7 M 50 Pf., so ergibt sich ein Verlust von 38 Pf. oder im günstigeren Falle ein Bruttogewinn von 93 Pf. — Bemerkt sei übrigens, daß sich eine Gerstefütterung nicht empfiehlt, daß es vielmehr gerathen ist, täglich einmal (Morgens) Weich- oder Mengfutter und reichlich Grünes zu verabfolgen, und zwar besonders dann, wenn die Hühner auf engem Raum (Hof) gehalten werden. Dadurch verhindert man zugleich, daß dieselben zu fett werden und in der Eierproduktion nachlassen, worauf bereits bei Besprechung der Cochins hingewiesen wurde; von Fütterung mit Mais sehe man daher, ausgenommen zur Mauserzeit und ab und zu im Winter, möglichst ab.

Wenn hinsichtlich der Eierproduktion der Brahmas die Ansichten und Beobachtungen der Züchter von einander abweichen, so liegt dies jedenfalls hauptsächlich daran, daß die Brahmas von manchen Geflügel Freunden als „Rassehühner“ betrachtet und auf die Feder gezüchtet, von anderen dagegen vor Allem als Wirtschaftshühner angesehen und dementsprechend behandelt werden. Daß bei jener Zucht, welche eine Rücksichtnahme auf so mancherlei Punkte gebietet, kein hoher Eiergewinn herauskommt, braucht wohl kaum betont zu werden; daß aber anderseits die Brahmas sehr fleißig legen, haben angestellte Versuche und Beobachtungen erwiesen. Sind auch die rothgelben Eier, im Verhältniß zur Größe der Hühner, nicht schwer — sie wiegen 54 bis 65, also durchschnittlich 60 g —, so legen die Hennen doch fleißig und selbst (vergl. oben) in der kalten Jahreszeit und verdienen somit, als Winterleger empfohlen zu werden. Die Zahl der Eier beträgt bis 150; läßt man die Hennen brüten, so verringert sich die Zahl. Bekanntlich zeigen sich die letzteren im Frühjahr und Sommer öfter Brütluftig, wenn auch nicht in dem Maße wie Cochins; trifft man geeignete Vorkehrungen, so verliert sich die Brütneigung namentlich bei jüngeren Hennen bald und sie fangen wieder an zu legen, wogegen ältere, fettere Thiere lieber sitzen und längere Pausen im Legen machen; übrigens kann man bei manchen Hennen gar keine Brütluft oder nur schwache Anfänge derselben wahrnehmen. Von dem Werth der Brahmas als Glucken und Mütter gilt das von den Cochins Gesagte. — Will man Brahmas als Legehühner halten, so muß, wie ein bekannter Brahmazüchter, Herr L. Ehlers in Hannover, angiebt, der Stamm aus drei Jahrgängen bestehen und sich für die abgehenden dreijährigen aus der Frühbrut des laufenden Jahres ergänzen. Eine junge Brahmahenne fängt bei normalem Entwicklungsgang im Alter von 8 Monaten an zu legen, wenn sie aus Frühbrut stammt. Nährt sie aus Spätbrut her und wird sie durch den Winter in der Entwicklung aufgehalten, so hat sie 10 Monate nöthig, bevor sie zur Reife gelangt. Solche Hennen werden selten gute Leger und bleiben in Größe und Körperfülle zurück. Ueber das dritte Jahr hinaus soll man sie als Legehennen nicht halten; sie werden dann träge

und setzen selbst bei mäßiger Pflege stark Fleisch und Fett an, wodurch die Legefähigkeit abgeschwächt und zuletzt ganz aufgehoben wird.

Als Fleischhühner haben die Brahmas einen höheren Werth als die Cochins, da sie einen schwächeren Knochenbau und saftigeres Fleisch haben, wenu auch damit nicht gesagt sein soll, daß sich das letztere in Betreff der Zartheit mit dem der französischen Rassen und Dorkings messen kann. Jedenfalls aber geben jüngere Thiere einen prächtigen Braten. Die Engländer wissen dies wohl zu schätzen und züchten Brahmas hauptsächlich auch für den Schlachtgeflügel-Markt; alte Hühner haben allerdings trockneres Fleisch und dürfen sich dann den Dorkings nicht mehr zur Seite stellen. Daß sich Brahmas bei der ihnen eigenen reichlichen Fleisch- und Fettbildung unschwer mästen lassen, leuchtet wohl ein; junge Hähne erlangen mit 6 Monaten ein Gewicht von 7 oder 8 Pfd., zuweilen noch mehr, und da sie ruhigen Temperaments sind, auch verhältnißmäßig spät zu geschlechtlicher Reife gelangen, so braucht man sie zwecks Mästung nicht zu verschneiden. — Ueber die Züchtung der Brahmas lassen wir Herrn L. Ehlers in Hannover auf Grund seiner Wahrnehmungen berichten:

„Will man Brahmas als Sport- und als Legehühner züchten, so ist Frühzucht unerläßlich. Preisthiere können in der Regel nur diejenigen werden, die im ersten Sommer völlig ausgewachsen sind. Im zweiten Sommer bildet sich wohl die Körperfülle heraus, aber in der Größe nehmen sie nicht mehr zu. Was sie im ersten Jahre im Wachsthum nicht leisten, holen sie im zweiten sicher nicht nach. Zu Sportzwecken sollte nur im März und April gezüchtet werden, jedenfalls nicht nach Mai. Die Erfahrung lehrt, daß Kücken aus Sommerbrut viel schwerer aufzubringen sind, viel langsamer sich entwickeln und viel mehr störenden Zufälligkeiten unterworfen sind, als die der ersten Frühbrut. Oft will die Sommerbrut selbst bei sorgfältigster Pflege gar nicht gedeihen. Es ist bei der Brahmarasse durchaus nicht zu befürchten, daß die Kücken bei längerem Aufenthalte im geschlossenen Raum unter jener bösen Lähmung in den Beinen leiden, die in vielen Fällen sich als unheilbar erweist und bei der Frühzucht manche Opfer fordert. Kraftfutter ist jedoch für die Frühzucht unbedingt erforderlich. Dahin ist vor allen anderen zu zählen Brot und Fleisch. Im Alter von vier Wochen können die Kücken Körnerfutter vertragen, doch ist bei Verabreichung desselben Maß zu halten, da sie sich durch Ueberladung leicht darin verfressen. Gegen die Spätbrut spricht noch der Umstand, daß der Uebergang vom Herbst zum Winter den unausgewachsenen Thieren viel gefährlicher wird, als das März- und Aprilwetter der jungen Frühbrut. Die zarte Frühbrut wird leichter und mit geringeren Verlusten durch das Aprilwetter gebracht, als die halbwachsene Sommerbrut durch die Oktober- oder Novemberschauer.

Die dem Ei ent schlüpfenden Brahmakücken haben einen weichen, dichten Flaum; auch die Läufe bezw. die Zehen müssen denselben zeigen, und je dichter er da steht, desto besser wird die Bein- und Fußbefiederung werden. Bei dem dunklen Schläge spielt die Farbe des Flaumes zwischen Hellgrau und Braungrau, mit drei hellen Längsstreifen auf dem Hintertheil. Aus dem dunkleren Flaum entwickelt sich die beste Zeichnung für die Hennen, aus dem helleren Flaum kommen in der Regel gut gezeichnete Hähne. In der dritten Woche schießen die ersten Federn in den

Flügeln ein. Die Zeichnung und Bildung gestattet schon einen Schluß auf das demnächstige Federkleid und das Geschlecht des Thieres. Schießen die Flügel „breit“ und mit „Zeichnung“ ein, so ist anzunehmen, daß es eine Henne ist, schießen ein oder zwei dunkle Federn ein, so kennzeichnen diese den demnächstigen Hahn. Auch bei dem hellen Schläge schießen die Schwingen mit Zeichnung ein und sind dabei dieselben Schlüsse zulässig. Je reiner die Farben sich zeigen und je korrekter die Sprengelung ist, desto sicherer ist auf eine gute Federzeichnung zu schließen. Erscheinen die Farben verwaschen und matt, die Sprengelung unregelmäßig und schwach abgegrenzt, so wird sich die mustergültige Zeichnung nicht herausbilden. In der fünften Woche schießen die Halsfedern ein, die bei beiden Spielarten dieselbe Zeichnung haben müssen, in der siebenten Woche folgen die Brustfedern, und die Henne ist nun rasch zugewachsen. Viel langsamer geht es mit dem Hahn. Nachdem die Halsfedern eingeschossen sind, tritt ein Stillstand ein. Der Flaum geht weg, ohne sofort durch Federn ersetzt zu werden, und es tritt nun jene Zeit der Blöße ein, die für schwächliche Thiere leicht gefährlich werden kann, namentlich bei ungünstiger Witterung. Auch bei normaler Entwicklung gehören immer reichlich 4 Wochen dazu, bis die Federn wieder ein rascheres Wachsthum zeigen. Dunkle Brahmahähne werden vor der Brust in der Regel bunt, entweder schwarz und grau gemischt, oder gefleckt. Es ist das kein Fehler, wenn nur das Helle nicht überwiegt. Bei fortschreitender Entwicklung schwärzt sich die Brust mehr und mehr, und werden noch einige Flecke in das nächste Jahr mit hinüber genommen, so verschwinden sie in der folgenden Mauser. Auch schwache Spuren von Rost auf den Flügeln mausern sich aus, doch darf derselbe nicht in größerem Umfange und in krasser Farbe auftreten. Bei den Hähnen der hellen Spielart sind diese Gefahren nicht vorhanden, weil die Brust und das übrige Gefieder des Körpers gleich rein weiß erscheint und etwaige Flecken im Untergrunde sich auch ausmausern. Sprengeln in den Deckfedern aber bleiben und sind ein entschiedener Fehler.

Das aus dem Ei schlüpfende Brahmakücken hat mattgelbe, mit Flaum besetzte Läufe und Zehen. Die Farbe derselben wird in den ersten Wochen immer matter, und der Flaum stößt sich ab. Im Alter von 4 Wochen sind sie oft ganz bloß und fahl. Diese Erscheinung erklärt sich wohl aus dem Umstande, daß alle Kräfte bei der Bildung der Federn erfordert und aufgezehrt werden. Sobald die Entwicklung der Federn bis zu einem gewissen Grade vorgeschritten ist, hebt sich die Farbe der Beine wieder, und die Federn treten hervor. Mit der Zunahme der Ausbildung derselben färben sich auch die Beine gelber, bis sie bei vollständiger Ausbildung derselben in intensiver Reinheit vorhanden sind. Bei der hellen Spielart tritt diese Wandlung nicht so deutlich hervor als bei dem dunklen Schläge. In etwa 6 Monaten ist der Entwicklungsgang vollendet. Hennen haben oft mit dem 7. oder 8. Monat schon gelegt. Hähne entwickeln sich langsamer, und namentlich tritt die geschlechtliche Reife viel später ein.“

Was die etwaigen Kreuzungen anbelangt, so werden die von Dorkinghahn mit Brahmahenne und von Spanier- (Minorka-) Hahn mit Brahmahenne empfohlen; erstere liefert in der Nachzucht ein schönes Schlachtgeflügel, und letztere ergibt eben-

falls vortreffliche Fleischhühner, welche zudem fleißig Eier legen; auch die Kreuzungsprodukte von Brahma mit Laflèche und Houdan sollen sich durch Legefähigkeit und Körperfülle auszeichnen. Daß vor Jahren schon Brahmablut in die dunkelgrauen Dorlings eingeführt wurde, um letztere recht groß und stark zu machen, wurde auf Seite 198 erwähnt.

### 80. Langschans.

Schon in der Einleitung zu dem Kapitel „Niesenhühner“ nannte ich die Langschans — *Gallus dom. gigantis, manschuricus* — die eigentlichen Verwandten der Cochins: den ursprünglichen Typus oder Stamm der Rasse, die Cochins aber den durch Zucht veränderten, verebelten Zweig derselben, und es verlohnt sich wohl, auf Vergangenheit und Gegenwart dieser Hühner einen vergleichenden Blick zu werfen.

Wie aus den betreffs der Cochins gemachten geschichtlichen Bemerkungen (S. 206) hervorgeht, wurden die ersten Cochins oder Schanghais und auch spätere Transporte aus Schanghai in Mittel-China, dem nördlichsten der im Jahre 1842 dem europäischen resp. englischen Handel freigegebenen fünf Häfen, nach England gebracht. Die ersten Cochins waren nacktfüßig, die später importirten federfüßig; ganz dasselbe haben wir aber auch bei den Langschans. Die bis jetzt eingeführten Langschans stammten aus dem nordöstlichen China, d. h. der Mandschurei und dem Amur-Gebiet (Südost-Sibirien); darnach scheint die Heimat der Hühner in diesen Strichen zu liegen. Auch Herr Prof. W. Seelig in Kiel, welcher es sich vor Allen angelegen sein ließ, das über Herkunft (Heimat und Abstammung) schwebende Dunkel zu lichten, ist auf Grund von Thatfachen und authentischen Berichten zu dem Schluß gekommen, daß die Mandschurei, jenes nordchinesisch-sibirische Grenzland, als die eigentliche Heimat der Langschans zu betrachten sei, aus welcher sie, wie einzeln nach Japan, so auch nach dem mittleren und südlichen China gebracht sein mögen. Drei direkte Einführungen der Langschans nach Kiel und Hamburg liefern Material zur Aufklärung der Frage: das erste Mal brachte der Kapitän eines im Herbst 1879 von der ostasiatischen Station zurückkehrenden Kriegsschiffes, Mensing II, einen Hahn und 2 Hennen aus dem Innern Japans — wohin die Hühner vom Festland, China, also schon importirt waren — mit nach Kiel; die zweite Einführung geschah durch den im Januar 1881 von einer Reise nach Ostsibirien und Nordchina zurückkehrenden Steamer „Hesperia“, dessen in jenen Gegenden wohlbekannter Kapitän Johannsen die Hühner (1 Hahn, 9 Hennen) vermöge seiner alten Verbindungen aus dem Innern (russ. Gebiet) sich verschafft hatte; die dritte direkte Sendung endlich gelangte 1882 ebenfalls nach Hamburg und zwar in den Besitz des Herrn Geheimrath Baron von Lühdorff, welcher sie im Juli 1882 in Hamburg ausstellte und dafür ersten und Extra-Preis erhielt. Von dem Besitzer, welcher nicht nur Japan und China wiederholt bereist, sondern auch längere Zeit in Sibirien gelebt hat, die dortigen Verhältnisse somit aus eigener Anschauung kennt, erhielt Hr. Prof. Seelig die folgenden Mittheilungen über die Hrn. Baron von Lühdorff gesandten Hühner:

Sie stammen aus einem in der Nähe von Mukden — der alten Hauptstadt der Mandschurei, unweit der chinesisch-russischen Grenze (42. Grad n. Br.) — gelegenen Buddhisten-Kloster. Die Mönche desselben betrieben die Zucht der Langschans in großem Maßstabe und schickten jährlich

Tausende dieser Hühner nach den südlicher gelegenen Distrikten des eigentlichen China. Seine Thiere seien zunächst per Karawane, in Körbe verpackt und auf Marktthiere geladen, durch die Vermittlung eines in chinesischen Diensten stehenden deutschen Beamten, Hrn. Iffland, nach dem in der Nähe von Tientsin (39. Grad n. Br.) gelegenen Hafenplatz Hankow und von da weiter nach Schanghai gebracht worden; von diesem Hafen aus habe sie dann das Dampfschiff „Ferronia“ nach Hamburg geliefert, und ungeachtet der weiten, unter so erschwerenden Umständen zurückgelegten Reise seien die Thiere (2 Hähne, 8 Hennen) vollkommen gesund und munter in Hamburg angekommen, wo sie alsbald zu legen begannen und Nachzucht lieferten. Uebrigens stimmten sie in ihrem Aussehen und Verhalten völlig mit denen überein, welche ein Jahr zuvor Hr. Bölschau — Hamburg offenbar aus derselben oder einer nahe gelegenen Gegend mit dem Steamer „Hesperia“ erhalten hatte.

Soweit die Mittheilungen der Herren Baron v. Lühdorff und Prof. Seelig. Es sei dazu noch bemerkt, daß im Januar 1883 ein vierter Import stattgefunden hat, und zwar durch den Schiffsarzt des Triester Lloyd, Hrn. Dr. Binder, welcher in Hongkong (Südchina) 3 Paar Langschans kaufte, die aus einem Dorfe in der Nähe von Nanking dorthin gebracht worden waren; sie langten Ende Januar in Wien an und am 2. Februar wurden sie dem bekannten Geflügelzüchter Hrn. Forstmeister Koloman Zdeborsky auf Schloß Wartenstein übergeben.

Berücksichtigt man das Gesagte und erwägt man, daß die direkt eingeführten und die hier gezüchteten „Langschans“ mehrfache Abänderungen zeigen — es kommen solche mit befiederten und unbefiederten Beinen, manche auch mit Haube vor und ebenso ändern die Eier ab —, so wird man berechtigt sein anzunehmen: die „Langschans“ bilden einen alten, im nördlichen China und den angrenzenden russisch-sibirischen Gebieten heimatischen Landhuhnsschlag, aus dem durch besondere Zucht in China und später in Europa die nachmals „Cochins“ (Schanghais) genannten Hühner hervorgegangen sind.

Es konnte ja bei der ausgesprochenen Neigung der Chinesen zur Geflügelzucht (die Entenzucht wird seit Jahrhunderten in großartigem Maßstabe betrieben) und dem regen Verkehr im Innern des Landes nicht ausbleiben, daß jene Hühner schon früher nach Mittel- und Ost-China gebracht, hier weiter gezüchtet und dabei vielleicht auch — wenn sie nicht bereits in verschiedenen Farben dahin kamen — neben den schwarzen andersfarbige erzielt wurden, wobei man möglicher Weise Kreuzung mit den von Süden her nach China eingeführten Malaien zu Hilfe nahm. Solche Hühner lernten die Engländer, nachdem ihnen im Jahre 1842 fünf Häfen geöffnet waren, in und bei Schanghai kennen, erwarben sie und ließen sie als „Cochinchinas“ oder (später) als „Schanghais“ ihren Einzug in England halten.

Während nun in England, Amerika, Deutschland zc. die Cochinzucht ihren Aufschwung nahm, fanden, wie Mr. Crood berichtet, englische Marine-Officiere in den 60er Jahren den Urstamm dieser Hühner, d. h. nur schwarze, in Nordchina (dem „Langshan-Distrikt“) auf, sahen solche dann auch in Hankow, und am 14. Februar 1872 erhielt denn Major A. C. Crood in Durrington, England, von seinem in Nordchina sich aufhaltenden Neffen einen Stamm dieser Hühner zugesandt — als „Langschans“. Noch in demselben Jahre wurden sie im Krystall-Palast zu London gezeigt; 1875 wurde zuerst für Langschans eine besondere Klasse errichtet. Zugleich kamen sie nun nach Nordamerika und nach Frankreich; im Februar 1877 begründete sich

in London ein Langschanzüchter-Klub; 1879 gelangte das Huhn auch nach Deutschland und war auf zwei Wegen: durch Bezug von England und Holland und durch direkte Einführung (vergl. vor. Seiten), und seit vorigem Jahre ist hier auch ein Langschanzüchter-Klub in's Leben getreten.

Daß vom ersten Auftauchen der „Langschans“ in England an sich ein heftiger Streit bezüglich des Rassenwerthes dieses Huhns entspann, daß sich dieser nach Deutschland verpflanzte und noch heut fortgeführt wird, ist bekannt. Trotz alledem haben die Hühner mehr und mehr Eingang gefunden, aber man züchtet sie als Nutzhühner, nicht als Sportgeflügel wie die schwarzen Cochins; und dieses Prinzip wird man auch festhalten müssen, man wird die Form der „Langschans“ durchaus nicht verwechseln und der der heutigen Cochins nähern dürfen, sie könnten sonst denselben Entwicklungsgang, dieselbe Umwandlung durchlaufen wie die ursprünglichen Cochins oder Schanghai bis zu den jetzigen.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Das Langschanhuhn charakterisirt sich durch langen, massigen, dorking-ähnlichen Körper, ziemlich langen, vollen Hals, kleinen, feinen Kopf, großen, einfachen Kamm, rothes Gesicht und mittelgroße, rothe Ohr-lappen, große, runde Kinnlappen, mittellangen Schwanz, reiches, aber nicht bauschiges Gefieder, mittellange Beine mit schwach befiederten oder unbefiederten, dunklen Läufen (ohne Stulpen und ohne befiederte Mittelzehe), vier Zehen mit weißen Nägeln. Von den heutigen Cochins sollen die Langschans sich unterscheiden durch längeren, weniger plump gebauten Körper, längeren Hals, feineren Kopf, größeren Kamm, derberes, anschließendes Gefieder, weniger breiten Bürzel (Sattel), längeren, aufrecht getragenen Schwanz (beim Hahn mit Sicheln), schmälere Schenkelpartie, etwas längere Beine, dunkle, dünn oder gar nicht befiederte Läufe, unbefiederte Mittelzehe, rothe Bindebaut zwischen den Zehen, weiße Nägel, weiße Haut. — Wie in der Figur, so ähneln die Langschans auch hinsichtlich der Größe den Dorkings, doch übertreffen sie diese in der Höhe. Das Gewicht erwachsener Hähne soll nicht unter 9, das der Hennen nicht unter 7 Pfd. betragen; auf Stärke und Gewicht kommt es bei Beurtheilung dieser Fleischhühner hauptsächlich an. Die Haltung ist aufrecht, stolz, die Bewegungen und das ganze Wesen sind ansprechend, munter.

**Körpertheile.** Vom Hahn verlangt man: kleinen, feinen, oben gewölbten Kopf, starken, an der Spitze leicht gebogenen, dunkeln Schnabel, großen, hohen, aufrechten, einfachen, gleichmäßig, doch nicht zu tief gesägten Kamm — Haube tritt manchmal auf, doch ist sie bei Ausstellungsthieren nicht zulässig —, rothes Gesicht, große, lebhaft, dunkelbraune Augen, mittelgroße hochrothe Ohr-lappen, lange, breite, gut gerundete Kinnlappen, ziemlich langen, kräftigen, schön behangenen, etwas rückwärts gebogenen, gewöhnlich senkrecht getragenen Hals, großen, lang und tief gebauten Rumpf, langen, zwischen den Schultern breiten — etwa so breit wie beim Dorking —, nach dem Schwanz hin kaum aufsteigenden Rücken mit mittelbreitem, reich behangenen (aber kein bauschiges Rissen bildendem) Sattel, mittellangen, aufrecht getragenen („wie bei den japan. Bantams,“ sagt F. Weir), gut mit Deckfedern und mit mindestens 15 cm über den eigentlichen Schwanz hinausragenden Sicheln versehenen Schwanz, mittellange, kräftige, hoch und angeschlossen getragene Flügel,



breite (weniger gewölbte), fleischige, tief herabgehende Brust, weit auseinander stehende, ziemlich kurze, fleischige, bis zu den Ferseu gut und weich befiederte Schenkel (ohne Stulpen), starke, mittellange, dunkle, entweder nackte, oder an der Außenseite dünn befiederte Läufe \*), vier lange, gerade Zehen \*\*), von denen — nach englischer Forderung — nur die äußere befiedert sein darf, weiße Nägel an und rothe Bindehaut zwischen den Zehen.

Die Henne ist von untersehter Gestalt, ihre Formen sind hübsch gerundet, der Kamm ist kleiner als beim Hahn, doch auch aufrecht, Ohr- und Kinnlappen sind weit kürzer, der Schwanz wird fächerförmig zusammengelegt und ziemlich hoch getragen. Im Uebrigen gleicht sie, auch hinsichtlich des lebhaften Wesens, dem Hahn.

**Gefieder und Färbung.** Das ganze Gefieder ist dicht, doch nicht so weich und bauschig als das der Cochins, Hals- und Sattelbehang sind sehr lang, die unteren Körpertheile reich mit Dunen versehen. Es soll durchweg tiefschwarz sein und prächtig grün schillern; Purpurglanz und blauer Schiller wird als ein Zeichen von Unächtigkeit der Hühner (Kreuzung) angesehen. Weiße Federn dürfen im Gefieder älterer und für die Ausstellung bestimmter Langschans nicht vorkommen, allein sie zeigen sich doch, und dies ist schließlich ja in der Natur begründet; sie treten namentlich in der Beinbefiederung, dann auch in den Flügeln, am Hals und im Schwanz auf. Den Mittheilungen aus der Heimat der Langschans zufolge sollen dort, allerdings außerordentlich selten, auch ganz weiße Langschans vorkommen, was übrigens gar nicht sehr auffällig erscheinen darf, da Schwarz bekanntlich leicht in Weiß überschlägt, und da bereits von den direkt eingeführten Stämmen einige reinweiße Rüden gezüchtet worden sind. Herr Baron Villa Secca hat bereits in diesem Jahre (1884) die Züchtung weißer Langschans als Spezialzucht betrieben. Außerdem hat man schon blaue Langschans erzielt; doch läßt sich über diese Neuheit vor der Hand noch nichts sagen, obgleich ein auf der Ausstellung zu Ostende (Sommer 1884) erschienener Stamm alle charakteristischen Eigenschaften der schwarzen Langschans gezeigt haben soll.

Die Rüden schwarzer Langschans sind nach dem Ausschlüpfen, im Dunenkleid, an Nacken und Rücken tiefschwarz, an Kehle, Brust und Unterleib nebst Fußflaum gelblichweiß, am Kopf schwarz und gelblich; Füße fleischfarben mit grauem Fleckchen an der Ferse, von wo aus sich später ein dunkles Schiefergrau über Lauf und Zehen ausbreitet. Die zuerst hervorbrechenden Federchen, d. s. die Schwingen, sind weiß, die dann folgenden Federn an der Brust und die an Kopf, Hals, Rücken zc. dagegen

\*) Ueber diesen Punkt herrscht noch Meinungsverschiedenheit: Manche halten Langschans mit befiederten und auch solche mit nackten Füßen für zulässig, Andere wollen nur die ersteren, noch Andere nur die letzteren; in Erwägung, daß nacktfüßige sich den Cochins gegenüber schärfer kennzeichnen und daß sie in erster Linie Wirtschaftshühner sein sollen, dürfte es sich empfehlen, nur solche zu züchten. Bemerkt sei gleichzeitig, daß einzelne Thiere auch Stulpen zeigen.

\*\*) Hr. Prof. W. Seelig hebt hervor, daß bei manchen Langschans eine deutliche fünfte Zehe aufträte, die sich auch vererbe, bei Cochins und Brahmas aber nie sich finde. Hierzu möchte ich darauf hinweisen, daß Darwin in der kurzen Charakteristik der „Cochinchina- oder Schangbai-Rasse“ („Variiren der Thiere —“, II. Ausgabe von J. B. Carus, Bd. I, S. 252) angiebt: ... „nicht selten entwickelt sich eine überzählige Zehe“.

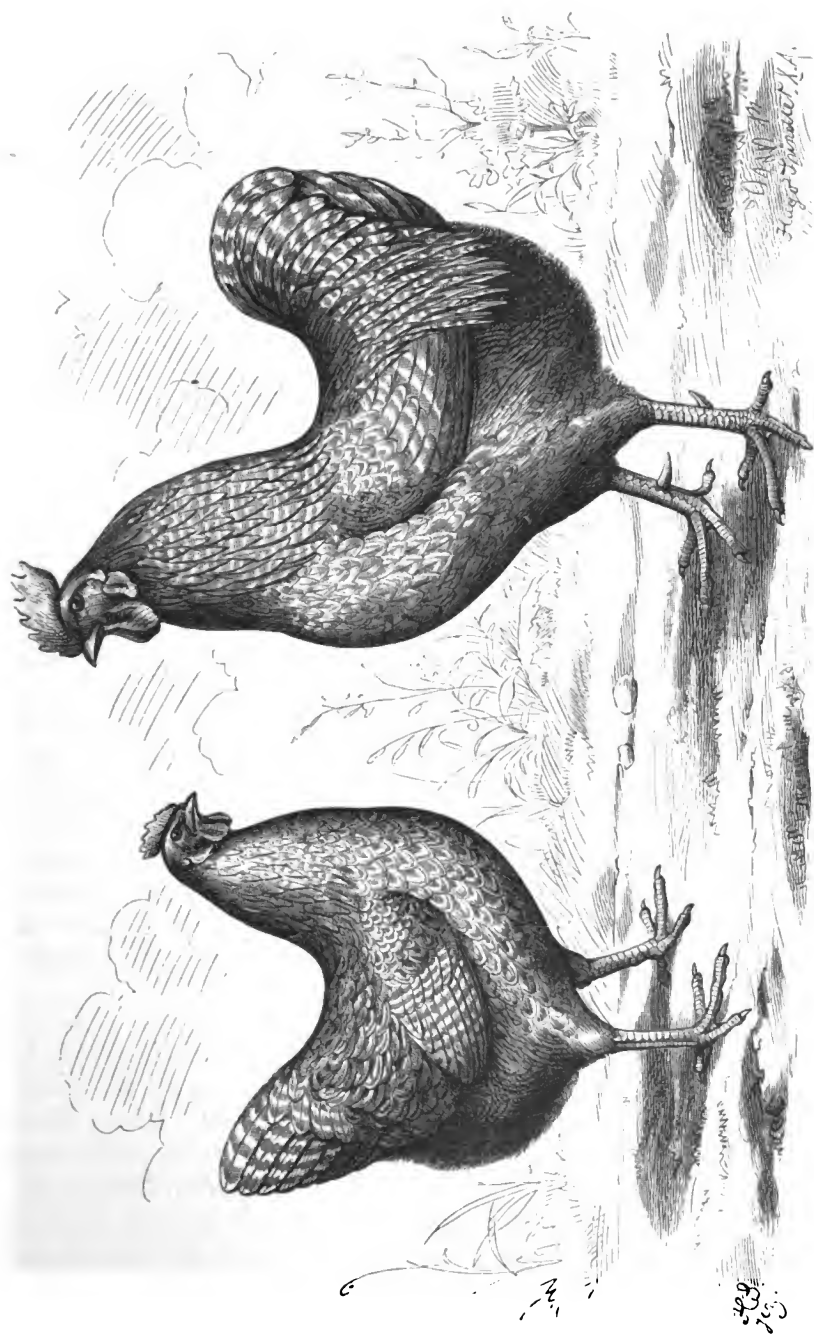
tieffschwarz, die an den Füßen ebenfalls, z. Th. auch weiß. Im Alter von 4 bis 5 Wochen verfärben sich die weißen Schwingen von der Wurzel an zu einem tiefen Schwarz, die Spitzen erscheinen bis zum 5. Monat noch weiß; die weißen Fußfedern verfärben sich ebenfalls oder schwinden mit der Mauser, nach welcher der prächtig grüne Metallglanz des Gefieders in ganzer Schönheit hervortritt.

**Werth und Eigenschaften.** Nach den Mittheilungen der Langschanz-Züchter besitzen diese Fühner werthvolle Eigenschaften, welche dieselben zu einer schätzbaren Rasse, zu einem empfehlenswerthen Wirthschaftshuhn machen. Sie bestehen in Folgendem: große Legefähigkeit, Lieferung eines schönen Bratens, Abgehärtetsein, leichte Aufzucht, gutes Brüten und Führen.

Daß die Langschans hart sind, geht schon daraus hervor, daß sie aus einem rauen Ländergebiet stammen, denn in der Mandtschurei soll oft schon im August das Gras erfrieren und im September Schnee fallen; sie lassen sich daher von den Unbilden unserer kalten Jahreszeit nicht anfechten, nur darf man sie nicht verzärteln. Auch die Rücken sind hart und gedeihen am besten, wenn sie mit der Glucke frei laufen können. Obgleich sie sich nur langsam befiedern und, wenn sie den Flaum verlieren, eine Zeitlang fast nackt bleiben, so sind doch nur selten Verluste zu beklagen. Zunächst wachsen sie langsam, aber vom 4. oder 5. Monat schreiten sie in der Entwicklung rasch, fast zusehends, vorwärts. Besondere Umstände macht die Aufzucht keineswegs.

Die Hennen eignen sich infolge ihres reichen, weichen Dunenkleides, ihres sanften, ruhigen, zutraulichen Wesens außerordentlich zu Brüterinnen, zudem bei ihrem feineren Knochenbau nicht die Gefahren für Eier und Rücken zu befürchten sind, welche bei den plumpen, grobnochigeren Cochins und Brahmas oft eintreten. So groß wie bei den Cochins ist indeß die Brütlust der Langschans nicht, sie kann auch leichter unterdrückt werden und für Frühbruten (Februar, März) sind sie in der Regel nicht zu verwenden, weil sie in dieser Zeit noch fleißig legen. Haben sie sich gesetzt, so wollen sie von einer Veränderung des Brütortes durchaus nichts wissen; nimmt man sie weg und verdeckt man diesen, so stehen sie lieber vom Brüten ab, als daß sie sich anderswo hingewöhnen. — Als Mütter erweisen sie sich ebenso sorgsam wie als Brüterinnen.

Sinnsichtlich der Legefähigkeit stehen die Cochins den Langschans — aus leicht erklärlichem Grunde — nach, und als Winterleger werden die letzteren von keiner sonstigen Rasse erreicht. Daher ist die Zahl der im Jahr gelieferten Eier eine beachtenswerthe. Die Zahl 270, welche Linton als höchste angiebt, betrifft allerdings eine — falls sie überhaupt aus der Wirklichkeit resultirt! — ganz außerordentliche Ausnahme, aber man darf als Durchschnittszahl jedenfalls mindestens die für die Brahmas angegebene annehmen; Hr. B. Plinck berechnet sie auf 140—160 Stück. Das Gewicht der Eier schwankt zwischen 54 und 70 g; gerühmt wird ihr großer Dotter und feiner Geschmack. Eigenthümlich ist die Färbung. Diese spielt einerseits vom Bläßstrohgellb bis ins Dunkelodergellb, anderseits durch Chamoiß bis ins zarte Rosa, und jüngere Hennen legen zuweilen (Frühjahr) Eier, welche auf gelbem Grunde kaffeebraune Punkte und Flecken von der Größe eines Mohnkorns bis zu der einer



Plymouth-Rocks.



Linse zeigen\*). Die Eier erweisen sich, weil die Hähne sehr lebhaft sind, fast durchweg als befruchtet. Da die Langschans feinen Knochenbau, weiße Haut und zartes, saftiges, weißes Fleisch haben, letzteres auch reichlich an der Brust ansetzen, so liefern sie, namentlich wenn man noch die Schwere in Betracht zieht, einen trefflichen Braten und können als vorzügliche Tafelhühner gelten. Am schönsten sind junge Hähne im Alter von etwa 5 Monaten, wo sie bereits etwa 7 Pfd. wiegen.

Es sind schon mehrfach Kreuzungsversuche angestellt worden, da Langschans sich wohl zur Verbesserung der Fleisch- und Eierproduktion kleinerer Rassen eignen. Die Kreuzung von glattbeinigem Langschan-Hahn mit Landhuhn dürfte sich jedenfalls empfehlen, ebenso wie die mit Italienern ganz befriedigende Ergebnisse geliefert hat. Ein endgültiges Urtheil läßt sich jedoch in dieser Beziehung noch nicht fällen, zunächst müssen noch weitere Versuche unternommen werden.

Wenn sich das Langschan-Huhn weiterhin so bewährt, wie es nach den bisherigen Erfahrungen den Anschein hat, so wird es als ein gutes Wirtschaftshuhn gewiß weiteste Verbreitung in den Kreisen der Nutzgeflügelzüchter finden.

### 31. Die Plymouth-Rocks

stehen zu den Cochins in umgekehrtem Verhältniß wie die Langschans. Während die letzteren als der ursprüngliche Typus oder Stamm der großen federfüßigen chinesischen Hühner, der heutigen Cochins gelten dürfen, sind die Plymouth-Rocks (*Gallus dom. giganteus*, *nudipes*) wiederum als die durch Kreuzung und Weiterzucht etwas veränderten Nachkommen der letzteren zu betrachten. Die nordamerikanischen Züchter, welche „das Geschäft verstehen“, haben das Cochinblut wohl zu verwerthen gewußt, denn erst züchteten sie die Brahmas und dann die Plymouth-Rocks heraus. Ueber die Entstehung dieses Huhns widersprechen sich — aus bekannten Gründen — die Mittheilungen der Amerikaner, und bei der Unsicherheit der nordamerikanischen Benennungen für die dort gehaltenen Hühner und namentlich auch infolge des Auftretens eines „Schwarzen Javahuhns“ erscheint die Angelegenheit noch verwickelter; „in der mir kürzlich aus Iowa zugesandten amerikanischen Fachliteratur mit Abbildungen findet sich das ‚Black Java‘ in der vortheilhaftesten Weise (marfliche Figur) dargestellt, sodaß es uns nicht Wunder nehmen darf, wenn man dort der Ansicht ist, dasselbe habe bei der Erzüchtung der jetzigen Plymouth-Rocks eine so hervorragende Rolle gespielt“ (R. Petermann). Doch abgesehen von den amerikanischen Berichten, soviel steht fest: das heutige Plymouth-Rock-Huhn ist das Ergebniß einer neueren Kreuzung, bei welcher jedenfalls das Cochinhuhn — von gesperberten Cochins bis zu den Plymouth-Rocks ist es nicht gerade weit — die Hauptrolle spielte; man vermuthet Kreuzung von Cochins mit den amerikanischen Kuluksperbern (Dominikanern).

Schon Anfang der 50er Jahre tauchten einmal Plymouth-Rocks, gezüchtet von Dr. Bennett, auf. Nach Angabe des Letzteren sollten sie aus einer Kreuzung von

\*) Vergl. auf Seite 220 die die Färbung der Eier der früheren Brahmas betreffende Bemerkung des Herrn J. F. Engelhard. Deutet die sich dabei ergebende Uebereinstimmung nicht auf Verwandtschaft der Rassen?

Cochinhahn mit einer (aus Kreuzung von Dorking, Malaye und einem indischen Wildhuhn erzielten) Kreuzungshenne entstanden sein; da sie aber buntes Gefieder, verschiedenfarbige, gewöhnliche fünfzehige, zum Theil auch befiederte Füße hatten, so sprachen sie nicht besonders an und verschwanden nach einiger Zeit wieder. Die heutigen Plymouth-Rocks erschienen unseres Wissens zuerst auf der Geflügel-Ausstellung der Neu-England-Staaten zu Worcester (Massachusetts) im Jahre 1868, ausgestellt von einem Herrn Upham. Der Streit blieb nicht aus, namentlich heftig geführt zwischen den beiden Züchtern Drake und Ramsdell; andere Züchter waren Pitman, Upham, Corbett, Hayward. Jeder von diesen Züchtern züchtete einen eigenen Stamm, und die der drei Letztgenannten wurden bei der weiteren Verbreitung des Huhns bevorzugt. Die Ehre, dem Huhn den Namen gegeben zu haben, nimmt Hr. S. Ramsdell in Putnam (Conn.) in Anspruch; neu war dieser ja nicht, sondern bereits von Bennett gebraucht: „Plymouth“ war der Name seiner Vaterstadt (Massachusetts) und „Rock“ (Felsen) sollte den derben, kompakten Bau der Hühner bezeichnen. Ramsdell ist übrigens derjenige Züchter, welcher im „Pet-Stock“ (New-York, März 1873) berichtete, daß die Plymouth-Rocks zuerst auf der Farm des verstorbenen Joseph Spaulding in Putnam, Connecticut, die von der seinigen nur eine Meile entfernt lag, gezüchtet worden seien und zwar durch Kreuzung des von John Giles eingeführten „Schwarzen Sabahuhns“ mit Dominikanern. Doch genug davon! — Im Jahre 1872 kam der erste Stamm Plymouth-Rocks durch den amerikanischen Züchter W. Simpson nach England, wurde auf der Ausstellung zu Birmingham prämiirt und von Mr. Lublow angekauft; später sind sie dort als Rasse anerkannt und ihnen eigene Klassen errichtet worden; selbstverständlich haben die betreffenden Züchter auch einen besonderen Klub gegründet. Nach Deutschland kamen die Hühner zunächst nur vereinzelt; den ersten Stamm, welchen der Aussteller, Hr. Kapitän H. Becker-Greifswald, von New-York selbst mitgebracht hatte, fand Hr. R. Petermann auf der 2. Greifswalder Ausstellung 1879. Während der letzteren Jahre hat sich nun eine rege Liebhaberei für sie entwickelt, sodaß sie heut bereits die Sperber-Cochins fast ganz verdrängt haben und gewissermaßen als die Löwen des Tages zu bezeichnen sind.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Das Plymouth-Rock-Huhn (Tafel 34) kennzeichnet sich durch großen, massigen, breiten und langen Körper, ziemlich lange, gelbe, unbefiederte Beine, mäßig langen Hals, rothes Gesicht und rothe Ohrklappen, einfachen, ziemlich großen Kamm, mäßig entwickelten, beim Hahn wirklich besichelten Schwanz, kufelgesperbertes, anliegendes, am Hinterleib jedoch bauschiges Gefieder. Von dem gesperberten Cochin, dem es am meisten ähnelt, unterscheidet es sich durch längeren, schlankeren, höher gestellten Körper, längere, unbefiederte Beine, längeren Schwanz, etwas höheren Kamm und knapperes, derberes Gefieder. Die Zucht hat also vor Allem auf Erfüllung dieser Anforderungen zu halten, damit der Charakter des Huhns gegenüber seinem Verwandten genügend gewahrt bleibe. — Hinsichtlich der Größe (Höhe) und Haltung ähnelt es mehr dem Brahma als dem Cochin; „auch zeigen sich“, schreibt mir Hr. R. Petermann, „nicht selten bei den Rückschlägen Anzeichen des charakteristischen Erbsenkammes, sodaß die Vermuthung Raum gewinnt,

in den Adern der Plymouth-Rock rolle auch eine Beimischung von Brahmablut“ — hierzu wolle man Seite 220 vergleichen. Das Plymouth-Rock-Huhn trägt ſich aufrecht, namentlich die Haltung des Hahns iſt ſtolz, imponirend. Das Gewicht des ausgewachſenen Hahns beträgt 9, das der Henne 7 Pfd. Das Huhn bildet inſolge ſchöner Geſtalt, Haltung, Färbung jedenfalls eine prächtige Erſcheinung auf dem Hühnerhof.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen mittelgroßen, dem der Cochins ähnlichen, hoch getragenen Kopf, ziemlich großen, aufrechten, einfachen, gut gezackten Kamm, rothes Geſicht, große, munter blickende, orangerothe Augen, gut entwickelte, hängende rothe Ohrklappen, ziemlich lange, ſchön gerundete, dünne rothe Kinnklappen, kurzen, ſtarken (beſonders an der Wurzel), leicht gebogenen, hochgelben Schnabel, mittellangen, hübſch gebogenen, gut befiederten, aufrecht getragenen Hals, ſtarken, gedrunghenen Rumpf, breiten, ziemlich kurzen Rücken, breiten, nach dem Schwanz allmählich aufſteigenden, reich befiederten Sattel, mäßig großen (etwas größer als bei den Cochins), mit wirklichen breiten, wenn auch nur mittellangen Sicheln verſehenen Schwanz\*), mittelgroße, hoch getragene, an Schulter und Spitze durch Bruſt- resp. Sattelfedern verdeckte Flügel, breite, volle, hohe Bruſt, gut entwickelten, locker befiederten Unterleib, weit ſeitlich angeſetzte, kräftige, gut (doch nicht bauſchig) befiederte Schenkel, ziemlich lange, ſtarke, völlig unbefiederte, hochgelbe Läufe, vier große, weithpurige Behen, derben, nach oben gerichteten Sporn.

Die Henne hat einen gedrunghener gebauten Körper, wenig kürzere Beine, mittellangen, ſchräg aufwärts gerichteten, ziemlich ſpißen Schwanz, niedrigeren Kamm, kleinere Ohr- und Kinnklappen; im Uebrigen gleicht ſie, abgesehen von Sporn und Behang, dem Hahn.

**Gefieder und Färbung.** Wenn das Gefieder hiñſichtlich der Färbung und Zeichnung dem der geſperberten Cochins gleicht, ſo doch nicht in Bezug auf die Beſchaffenheit: das der letzteren iſt reich, weich, locker, das der Plymouth-Rock dagegen knapper, derber, an Läufen und Behen fehlend. Die Zeichnung iſt die Sperber- oder Kuluſzeichnung: auf aſchgrauem Grunde ſoll jede Feder mehrmals dunkelblaugrau, ſaſt ſchwarz quergebändert ſein; die Behangfedern haben in der Regel vier, die Bruſtfedern drei ſolcher Bänder. Je regelmäßiger die Binden, je gleichmäßiger die ganze Zeichnung, deſto ſchöner und werthvoller iſt das Huhn; leider laſſen die Thiere und zum Leidweſen der Züchter viele der Jungen in dieſer Beziehung nur zu oft zu wünſchen übrig, nicht nur daß die Zeichnung mangelhaft iſt, es miſchen ſich auch rothe oder gelbe, weiße und ſchwarze Federn in das Gefieder, und namentlich treten bei den Hähnen oft gelblicher Behang und weiße Sicheln auf. Zu dieſen Schönheitsfehlern des einzelnen Vogels kommt häufig ein anderer, der ſich im Stamm bemerklich macht: der Hahn zeigt helleren Farbenton als die Hennen.

An den Rücken läßt ſich ein eigenthümlicher Farbenwechſel beobachten. Nach dem Ausſchlüpfen ſind ſie verſchieden gefärbt, manche dunkel, manche hell, manche

\*) Einen kleinen Schwanz, noch kleiner als den der Cochins, halte ich dem Äußeren, dem ganzen Charakter des Huhns widerſprechend und die dieſesbezügliche Forderung des neuen engliſchen Standards für vollſtändig verfehlt.

bunt (schwarz mit braun und gelb); doch kennzeichnet hier ein heller Fleck am Ober- oder Hinterkopf schon die spätere Sperberfarbe. Hr. Ernst Rode, welcher auf jenen Punkt („Prakt. Geflügelzucht.“ 1882, S. 350) hinweist, hat meist die Erfahrung gemacht, daß die dunklen Rücken Hennen, die helleren Hähne geben, was auch von anderen Züchtern mehrfach bestätigt wird. Bei der ersten Mauser, welche rasch und leicht von Statten geht, bekommen die Jungen das oben beschriebene Kleid der alten Hühner.

**Werth und Eigenschaften.** Die Plymouth-Rocks sind das „Farmer- oder Nutzhuhn Amerikas“, die zur Zeit in den Vereinigten Staaten Nordamerikas verbreitetste und beliebteste Rasse. Man findet es dort nicht nur allerorts in Stämmen, sondern bei manchen Züchtern in ganzen Heerden (Flocks); so soll z. B. ein Mr. Corbin in Newington (Conn.) 50 solcher Flocks halten und davon züchten. Eine eifrige Züchterin berichtete kürzlich Herrn R. Petermann: „Ich besitze 200 Hühner, lauter Plymouth-Rocks, und habe dies Jahr 118 Rücken aufgezogen, von denen bis jetzt keins gestorben ist. Als Futter erhalten sie Sonnenblumensamen.“ Die Amerikaner rühmen das zarte, saftige Fleisch, das fleißige Legen schöner Eier, die kräftige Konstitution des Huhns, die leichte Aufzucht der Rücken und die Sorgsamkeit der Hennen beim Brüten und Führen. Soweit jetzt die Erfahrungen deutscher Züchter vorliegen, haben sich die Plymouth-Rocks auch bei uns wohl bewährt, sodaß sie namentlich den Geflügel Freunden auf dem Lande, welche ihnen veraste Auslaufplätze zur Verfügung stellen können, empfohlen werden dürfen, denn sie weiden viel, haben also gern Auslauf nach Garten, Wiese oder Feld. „Dies bestätigen meine in der Landpension sich befindende Plymouth-Rocks vollständig; doch lehrt mich die Praxis bei meiner fünfjährigen Plymouth-Rock-Zucht auf einem Stadthofe, daß sie die Weide auch ohne den geringsten Nachtheil gänzlich entbehren können; ich halte sie sogar für äußerst empfehlenswerth, wo es sich nur um beschränkte Räume, wie in der Stadt, handelt und man sich für einen großen Schlag Hühner interessiert, da sie wirthschaftlichen Werth mit hübscher Gestalt und Aussehen und lebhaftem Wesen, ohne dabei gefräßig zu sein, verbinden“ (R. Petermann). Behandelt man sie in entsprechender Weise, so gedeihen nicht nur die Alten gut, sondern auch die Rücken wachsen rasch heran und befiedern sich bald und leicht. Die Züchter, welche auf reine Färbung und gleichmäßige Zeichnung ihrer Hühner halten, werden allerdings an den Plymouth-Rocks etwas auszufehen haben, was jedoch bei der Zucht von Sperberhühnern überhaupt sich nur zu oft zeigt: daß ein nicht geringer Theil der Nachzucht hinsichtlich jener Punkte zu wünschen übrig läßt. Einzelne Züchter tadeln auch, daß zuweilen federfüßige Junge fallen; doch wird dies wohl belanglos sein.

Da die Plymouth-Rocks groß und schwer sind, ein äußerst zartes, saftiges Fleisch ansetzen und sich leicht mästen lassen, so werden sie als vorzügliche Tafelhühner geschätzt. Die Hennen legen fleißig schöne große, gelbliche oder noch heller gefärbte Eier, deren Durchschnittsgewicht bei jüngeren Hennen 65—70 g beträgt, während die von älteren Hühnern 70, ja bis 80 und 87 g wiegen; zuweilen erreichen allerdings auch schon die Eier junger Hennen dieses Gewicht. Die Hennen zeigen sich nicht so oft brütlustig wie Cochins, erweisen sich aber beim Brüten und Führen als gute Mütter. Sehr werthvoll sind die Plymouth-Rocks dadurch, daß sie sich leicht



an anderes Klima gewöhnen und sich hart und ausdauernd zeigen. Sie dürften somit jedenfalls auch bei uns eine Zukunft haben, da sie schätzbare wirtschaftliche Eigenschaften mit hübschem, stattlichem Aussehen verbinden.

## J. Kampfvögel.

Die Kampfvögel — *Gallus domesticus pugnax* — bilden (neben den Cochins u. a. Riesenvögeln) die zweite Gruppe der Asiatischen oder Orientalischen Vögelrassen. Es gehören zu ihnen außer den eigentlichen „Kämpfern“ die Malaien und, da sie denselben Typus vertreten, die Yokohamas, und diesen mögen sich, wenn auch streng genommen nicht hierher zählend, die Phönixvögel anschließen. Die Gruppe umfaßt also außer einer der am längsten, wenn nicht überhaupt am längsten in Europa bekannten Rasse (Malaien) und mehreren später bekannt gewordenen Vögeln auch die erst ganz neuerdings eingeführten Rassen der Yokohamas und Phönixvögel. Ursprünglich in Indien heimisch, wurden sie nach Japan und vielleicht schon vor mehr als zwei Jahrtausenden nach Südeuropa (Griechenland, Rom) gebracht, um zu Kampfspielen benutzt zu werden; später erfuhr die alte Rasse — das Malaienhuhn oder Vögel von ganz ähnlichem Aussehen — durch Kreuzung und durch Befolgung einer bestimmten Zuchttrichtung mancherlei Umgestaltung, und es entstanden, abgesehen von den in Indien selbst auftretenden, unter sich abweichenden Formen, in Japan die Yokohamas, in England und in Holland-Belgien die dortigen Kämpfer.

Alle diese Vögel sind muskelkräftige, meist starknochige Gestalten mit hohen, unbefiederten, gelben Beinen (Läufen), fleischigem, doch keinesfalls plump gebautem Körper, langem Hals und meist starkem Kopf, mit wulstigem oder mit einfachem Kamm, kurzen Flügeln, gut (z. Th. außerordentlich) entwickeltem Schwanz, aufrechter, stolzer, ja herausfordernder Haltung, entschlossenem Wesen und sicheren, eleganten Bewegungen und meist durch große Kampf- und Rauflust ausgezeichnet. Letzterer Eigenschaft verdanken sie bereits vor Jahrhunderten und Jahrtausenden eine weite Verbreitung; wie sich die alten Griechen und Römer schon an den Hahnkämpfen ergötzen, so werden derartige Spiele heute noch in Indien wie in Amerika und Europa veranstaltet.

Schon vor dem Anfang der christlichen Zeitrechnung wurden in Griechenland die Kampfvögel, welche als solche dem Kriegsgott Ares und der Pallas Athene heilig waren, zu derartigen Spielen verwendet, und die um die Zeit von Christi Geburt, also vor etwa 1800 Jahren lebenden römischen Ackerbau-Schriftsteller Varro und Columella berichten, daß namentlich die Rhodischen und Tanagrischen hoch gebauten, schweren Vögel durch Muth und Rauflust sich auszeichneten, während sie hinsichtlich der Fruchtbarkeit den Italischen Vögeln nachstanden (s. S. 38). Später, insbesondere im Mittelalter und bis in die neueste Zeit hinein, pflegten die Engländer den Hahnkampfspielen mit großer Leidenschaft obzuliegen, jetzt aber sind sie dort, wie bei uns, verboten; in Belgien sollen sie auch nicht mehr stattfinden, doch geschieht



und sehr kräftig; Farbe meist schwärzlich mit gelbbraunlichen Federn, besonders die Halsfedern des Hahns. Sie sind selten, übrigens eine ausgezeichnete Speise. Die Jungen gehen, wenn sie die Dunen verloren haben, lange fast nackt umher, da die Federn spät hervorkommen, sind aber an der Stärke der Läufe, auch bei den Bastarden, leicht zu erkennen.“

Aus diesen Bemerkungen ersieht man zugleich, daß das Malayenhuhn von Süd-Asien, also von Asien her nach Rußland gekommen ist, und dies wird vor sehr langer Zeit geschehen sein. Auch heute noch ist es dort recht beliebt und verbreitet — da es vorzüglich legen und gut Fleisch liefern soll —, nur scheint man es jetzt durchweg mit Bart und Hauback zu züchten. Hr. H. Marten-Lehrte sah dieses bärtige Malayenhuhn in größerer Anzahl auf der 1881er Geflügel-Ausstellung zu Moskau und berichtet, daß es die größte Ähnlichkeit mit unseren rothbraunen Malayen habe, nur gedrungenere gebaut sei als diese, starken Bart, mit längeren Federn besetzten Hals, etwas längeren und aufrechter getragenen Schwanz, langen und breiten Rumpf und zuweilen etwas befiederte Füße habe; dagegen stimme es namentlich hinsichtlich des Kopfes, Kammes und der langen gelben Beine ganz mit unseren Malayen überein. Um so interessanter ist es nun, daß im Frühjahr 1884 zwei Stämme dieser Hühner — der eine durch Hrn. Otto Wogau nach Wien, der andere durch Hrn. Ad. List jun. nach Leipzig — eingeführt wurden und zwar unter dem in Rußland gangbaren Namen Orloff-Kämpfer. Den Mittheilungen der Herren Baron Villa Secca-Ottakring und Prof. Bürn-Leipzig zufolge sind die Hühner von Malayen-Typus, sehr groß und stark mit flachem, ablerartigem Kopf, wulstigem (Malayen-) Kamm, gebogenem gelben Schnabel, kräftigem Bart, langem, dickem Hals, stark gebogenem Nacken, hohen Beinen mit glatten gelben Läufen. Der Hahn und die fünf Hennen, welche nach Leipzig gelangten, sind rothbraun, ersterer mit schwarzer Brust und schwarzgrünem Schwanz; von dem Wiener Stamm sind der Hahn und zwei Hennen gelblich, mit wenig Weiß gesprenkelt, die beiden anderen Hennen rein weiß, letztere also ähnlich den sog. Napoleons-Hühnern (s. S. 241). Hierbei sei gleich erwähnt, daß, wie mir Hr. Dr. Bodinus mittheilte, früher in Belgien und Holland (Nieder-Rhein) ein hübsches, weißes, bärtiges Malayenhuhn unter dem Namen Gangeshuhn vielfach — auch von Bodinus — gehalten und seines fleißigen Legens schöner Eier wegen geschätzt wurde; doch habe er es seit einigen Jahrzehnten nicht mehr gesehen. Die Orloff-Kämpfer legen, so schreibt mir Hr. Baron Villa Secca, gelbbraune Eier wie Cochins.

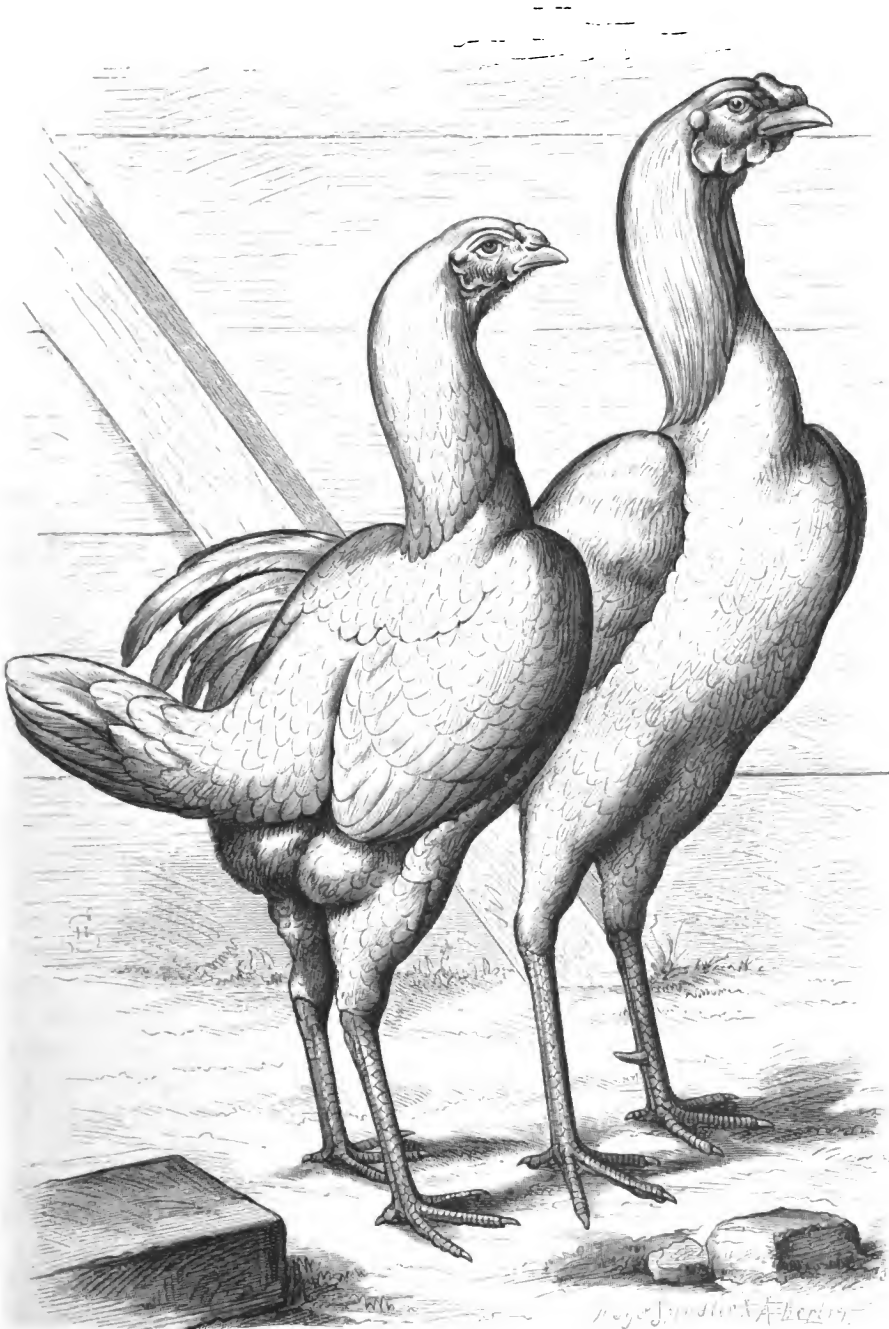
Während der letzten Jahrzehnte hat sich das Malayenhuhn, dessen Abstammungsfrage schon vorn in der Einleitung (S. 34) berührt worden, mehr und mehr über Europa verbreitet, obgleich die Zahl der Züchter keine große zu nennen ist. Eine sehr gelungene Abbildung schöner, im Berliner Zoolog. Garten vor ca. 30 Jahren gehaltener brauner Malayen giebt G. Mügel in Lichtenstein-Winklers „Verebelter Hühnerzucht“ (II, 1858). Zunächst hatte man wohl nur hellbraune Malayen, später wurden auch andere Färbungen herausgezüchtet. — Die sog. Straußhühner oder Brasilianer, eine in gewisser Beziehung auch an die „Orloff-Kämpfer“ erinnernde Abart der Malayen, welche aus Brasilien stammen sollte und manchen Streit erregte, sind ganz verschwunden.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Die Malayen-Rasse (Tafel 35) kennzeichnet sich durch starken Knochenbau, hochgestellten Körper, aufrechte Haltung, starken, breiten Kopf, kleinen wulstigen (Nekken-) Kamm, sehr langen Hals, hoch getragene Schultern, stark abfallenden Rücken, gesenkt getragenen Schwanz, kurzes, derbes Gefieder. Auf diese Punkte, auf „Figur“ und „Schnitt“, kommt es bei Beurtheilung der Rasse vor Allem an. Die Höhe des Hahns soll die jeder anderen Rasse übertreffen und 75 cm (30 Zoll) betragen, wie es früher auch meist der Fall war, doch wird sie bei den jetzt gezüchteten wohl kaum noch erreicht. Dasselbe gilt vom Gewicht; stellte sich dies früher bis auf 10 Pfd. oder gar noch darüber, so begnügt man sich jetzt mit  $6\frac{1}{2}$  bis 8 Pfd. Die Henne ist etwas niedriger und leichter. Der absonderliche Körperbau und Schnitt, das metallglänzende, straffe Gefieder, der eigenthümlich kühne, ernste Gesichtsausdruck, die stolze Haltung, das entschlossene Wesen und die gemessenen Bewegungen machen das Malayenhuhn zu einer auffallenden, eigenartigen Erscheinung.

**Körpertheile.** Der Hahn muß einen breiten, oben etwas flachen, langen, hoch getragenen Kopf mit stark vorstehenden Augenbrauenknochen und einen an der Wurzel kräftigen, dann hakenförmig herabgebogenen, kurzen Schnabel haben — in Folge dieser Eigenheiten und der zurücktretenden Augen erhält das Gesicht einen etwas grimmigen, finsternen Ausdruck —; ferner verlangt man einen niedrigen, flachen, wulstigen, in der Mitte etwas vertieften, keinesfalls aber hohen (Erbsen-) Kamm, der sich weit nach vorn über die Schnabelwurzel erstrecken muß, häutiges, fast nacktes, rothes Gesicht, großes, perlfarbiges (mattgelbes) Auge, kleine, lebhaft rothe Ohrschnecken, kurze, faltige Kinnlappen, nackte, rothe Kehle, starkes Genick, sehr langen, leicht gebogenen Hals, der in Folge der verhältnißmäßig dürrigen, kurzen, harten Nackenbefiederung länger erscheint als er wirklich ist, langgestreckten, edigen, an den Schultern breiten, nach dem Schwanz stetig schwächer werdenden Rumpf, sehr hoch getragene Schultern und von da bis zum Schwanz rasch abfallenden Rücken, welcher also eine schräg absteigende, leicht gebogene Linie und mit dem Hals einen stumpfen Winkel bildet; der Sattelbehang ist unbedeutend, der Schwanz selbst wird ebenfalls gesenkt getragen, ist leicht gebogen und verhältnißmäßig kurz, die starken, knöchigen, festen Flügel müssen anschließen und mit dem Vordertheil (Bug), welcher vom Rumpf absteht, in die Brust vorragen, die Brust ist voll, derb, das Brustbein muß vorstehen, die Beine müssen lang, die kräftig vortretenden Schenkel knapp befiedert, die gut bespornten Füße (Hufe) nackt und sammt den langen, starken Zehen gelb sein; die Haden (Fersen) sind eingebogen, ähnlich wie bei den Asels.

Die Henne gleicht dem Hahn, nur sind, abgesehen von den bekannten Geschlechtskennzeichen (Sporn, Sichel, Behang), Kamm und Lappen kleiner, außerdem trägt sie den Schwanz etwas höher.

**Gefieder und Färbung.** Das Gefieder ist durchweg hart, kurz, knapp anliegend, glänzend, der Hals- und Sattelbehang des Hahns ziemlich kurz, schmal. Die Färbung des Gefieders zeigt mannigfache Abwechselung: im Allgemeinen unterscheidet man braune, schwarze, weiße Malayen; Schweden (Piles) kommen wenig vor, dagegen sieht man neuerdings Porzellanfarbige (Bunte) und Ruckelfarbige;



**Malayen, weiß.**



das Braun tritt in mehreren Abstufungen auf, von denen die dunklere jetzt die beliebteste zu sein scheint, während die früheren Einführungen wohl hellbraun (zimmetfarben) waren\*). — Schnabel und Beine sind gelb, letztere müssen rein gelb sein, dagegen ist bei den dunkleren (braunen u. a.) Farbenschlügen ein hornfarbiger Strich oder Fleck auf dem Oberschnabel nicht als Fehler zu betrachten. Das große Auge wünscht man möglichst verlsfarbig, doch werden gelbe Augen nicht verworfen. Ueberhaupt kommt die Färbung erst in zweiter und dritter Linie in Betracht; Farben- (Schönheits-) Fehler sind nicht so schlimm als Rassefehler.

a) Von braunen Malayen — Engl.: Black red Malays; Franz.: Variété noir rouge — sind die dunkeln bevorzugt. Bei ihnen soll der Hahn dunkelbraune, nach der Spitze hin rothe Kopf-, Hals- und Sattelfedern, tiefschwarze Brust und Untertheile, ganz dunkelbraunen, fast schwarzen, stahlblau oder grün glänzenden Rücken, Bug und Flügeldecken, schwarze, braun gesäumte Schwingen und schwarzen, grün glänzenden Schwanz haben. Die Henne soll ebenfalls möglichst dunkel sein, schwarze Kopf- und Halsfedern und im Uebrigen möglichst dunkelbraunes, schwarz gesäumtes Gefieder, das auf den Obertheilen prächtig grün schillert, haben. Da, wie erwähnt, die braunen Malayen früher hell waren, so liegt der Schluß nahe, daß zur Erzielung der schön dunkel fasanbraunen Malayen das Blut von fasanbraunen Indischen Kämpfern in jene eingeführt wurde.

Die hellbraunen Malayen ähneln mehr den bekannten schwarz-rothen oder braun-rothen Englischen Kämpfern; die Hennen sind weizen- oder zimmetfarbig: Halsfedern lederfarbig, schwarz gestreift, Rücken schwach rebhuhnfarbig, Brust leder- oder weizenfarbig, Schwanz schwarz mit lederbraun. — Zweijährige und ältere braune Hähne bekommen leider gewöhnlich Grau oder Weiß an der Schwanzwurzel; wenn dies nun auch nicht schön ist, so darf es, da in Farbe und Alter begründet, nicht zu streng beurtheilt werden; schlimmer ist es bei jungen Hähnen.

b) Schwarze Malayen — Engl.: Black Malays; Franz.: Var. noire — müssen sich durch tiefes, glänzendes Schwarz auszeichnen. Man sieht sie bei uns nur vereinzelt. Leider bekommen auch schöne gelbweine, schwarze Hähne im 2. Jahre gewöhnlich Weiß in die Schwanzwurzel.

c) Die weißen Malayen — Engl.: White Malays; Franz.: Poules Napoléon oder Poules de Paris — werden, trotzdem sie die Bezeichnung Napoleons oder Pariser führen, in dem neuesten französischen Hühnerbuch, den „Races des Poules“ von La Perre de Roo (1883) gar nicht einmal erwähnt. Hahn und Henne (Tafel 35) müssen rein weiß sein, doch muß man den gelben Schein des Behangs, welchen die Hähne aus bekannten Ursachen oft zeigen, mit in den Kauf nehmen. Dagegen darf man rein gelbe Schnäbel und Füße mit Recht verlangen, dunkler Schnabel oder bläuliche Füße sind fehlerhaft. In der Größe stehen die weißen Malayen den braunen gewöhnlich nach.

d) Porzellanfarbige Malayen, ein neueres Züchtungs-Ergebnis, ähneln oder gleichen in der Färbung den porzellanfarbigen Asels, weshalb ich auf die dort

\*) Letzteres bestätigt auch der von G. Mülzel 1858 gemalte Stamm.

gegebene Beschreibung verweisen darf. Je nachdem die dunklen Farben oder das Weiß vorherrscht, spricht man von dunklen und hellen Porzellanfarbigen.

e) Die kufkfarbigen Malaien müssen auf grauem Grunde dunkler gewellt sein — eine Zeichnung, bezüglich deren ich auf die Plymouth-Rocks und andere Kufk-sperber-Hühner verweisen darf.

f) Die Scheden — Engl.: Pile Malays; Franz.: Malais, var. pile — sind soviel wie verschwunden. Beim Hahn sollen Hals- und Sattelbehang, Rücken, Flügelbug und kleine Schwingen roth, das übrige Gefieder weiß, nur die Flügelbinden röthlich angehaucht sein. Das Gefieder der Henne soll weiß mit kastanienrothen Flecken marmorirt sein.

**Werth und Eigenschaften.** Gleich von vornherein sei bemerkt, daß das Malayenhuhn nicht zum Wirthschaftsgeflügel gezählt werden kann, daß es dagegen unter dem Sportgeflügel einen hervorragenden Platz einzunehmen berechtigt ist, und jedem Liebhaber, welcher weniger auf Eiergewinnung, als auf Schönheit oder Eigenart seiner Hühner sieht, darf diese Rasse empfohlen werden. Die Hennen legen wenige und verhältnißmäßig kleine gelbe Eier, wie dies bei allen den den Wildhühnern nahestehenden Rassen, welche sich durch kleine rothe Ohrscheiben, knappes, verbes Gefieder und streitsüchtiges Wesen kennzeichnen, der Fall ist; wohl aber sind die Eier sehr wohlschmeckend. Daß die Malaien bei ihrer Schlankheit doch reichlich und leicht schmackhaftes Fleisch ansetzen und daß Kreuzungshühner — mit Dorkings oder Lasköche — treffliches Mast- und Tafelgeflügel abgeben, ist bekannt. Auch Kreuzungen von Malaien-Hahn mit Landhennen werden — u. A. von Herrn C. Petermann-Rostod — empfohlen, da deren Nachzucht schöne Gestalt haben und gut im Legen und Brüten sein soll, und der durch Kreuzung mit Spaniern erzeugten Columbia-Hühner wurde schon auf Seite 136 gedacht.

Die Rücken befiedern sich etwas spät, leiden leicht durch Zugluft oder nasskaltes Wetter, kurz, sie sind in der ersten Zeit empfindlich, zart, weshalb man sowohl von zeitigen Frühbruten als auch von Spätbruten absehen muß; denn im März und Anfang April läßt sich noch nicht auf schöne, das Gedeihen der Rücken fördernde Bitterung rechnen, und Spätbruten vermögen sich bis zum Beginn der kühleren Jahreszeit weit genug zu entwickeln; es ist also gerathen, die Bruten vom zweiten Drittel des April an bis Ende Mai oder Anfang Juni zu machen. Da die Malaien-Rasse kräftigen Knochenbau haben muß, so hat man dafür zu sorgen, daß den Rücken von früh an entsprechendes Futter (s. Kapitel „Futter“) zur Verfügung steht.

Der Streitsucht und Kauflust der Hühner läßt sich dadurch begegnen, daß man die Stämme bezw. Hähne so hält, daß sie mit den anderen nicht zusammenkommen können; geschieht letzteres, oder kommen zu einem Stamm neue Thiere, so beginnt der bekannte erbitterte Kampf auf Tod und Leben. Grenzen die Aufenthaltsräume aneinander, so muß man geeignete Vorkehrungen treffen, wie solches auch manche Fasanen nöthig machen, und wie es weiter hinten besprochen werden wird. Im Übrigen verlangen erwachsene Malaien keine besondere Pflege, sie sind genügsam und hart, die Hennen brüten und führen auch gut, nur darf man nicht zwei Glucken mit ihrer Rückenschaar einen Aufenthalt anweisen.



### 33. Indische Kämpfer.

Die Indischen Kämpfer — Gall. dom. *pugnax, indicus*; Engl.: Indian Game fowls; Franz.: Combattants des Indes; Holl.: Indisch Strijdhoeus — schließen sich eng an die Malayen an, so daß zwischen den letzteren und dem einen Schläge der ersteren nur ganz geringe Unterschiede bestehen. In Indien und auf den südostasiatischen Inseln: Sunda und Sulu-Inseln und Philippinen, werden verschiedene Rassen bezw. Unterrassen und Schläge des Kampfhuhns gezüchtet und zur Veranstaltung von Hahnkämpfen benutzt. Hr. Dr. A. B. Meyer — Dresden schreibt („Abbild. v. Vogel-Skeletten“, Text S. 9 u. 10) darüber: „Zu Kampfhühnern werden auf den Philippinen zwar verschiedene Rassen gebraucht, allein der ‚wilde Hahn‘ (Span.: gallo de monte; Tagalisch: labuyo) wird seiner Tapferkeit wegen allen anderen vorgezogen. Besonders gern auch benutzt man zu Kämpfen den wilden Hahn von Sulu und Paragua (Palawan), vielleicht *Gallus stramineicollis*, Sharpe; derselbe heißt bulicisgay nach inländischer Bezeichnung. Schon Pigafetta (Viaggio 111), zu Anfang des 16. Jahrhunderts, berichtet von den Hahnkämpfen mit großen Hähnen auf der Insel Palawan. Die spanische Regierung nimmt über 100 000 Dollar (1 Doll. = 4 M) jährlich ein an Eintrittsgeldern zu den Hahnenkampf-Arenen. Ein Hahn wird mit 50 Dollar und mehr bezahlt. Beim Kampf ist er an dem linken Sporn mit einem langen, scharfen, sichelförmigen Messer bewaffnet — das Dresdner ethnograph. Museum besitzt ein Paar solcher Messer von 63 mm Länge —.“ Das von Dr. Meyer abgebildete, aus Manila (Philippinen) stammende Exemplar „war schön rostroth auf Rücken und Bürzel, einzelne Federn mit schwarzen Schaftstrichen; Kopf, Nacken und Flügeldecken ebenfalls rostroth mit Gelblich untermischt, einzelne Federn mit schwarzen Schaftstrichen oder ganz schwarz; Flügel schwarz, Rand der Außenfedern der Sekundärschwingen hellbraun; Unterseite ebenfalls hellbraun; Schwanzfedern grün metallisch glänzend. Das Gefieder erinnert daher lebhaft an *Gallus bankiva*, bis auf den hellen Bauch, welcher der Henne dieser Art eigen ist.“ — Die Bemerkungen Albert S. Vismore's („Reisen im Ostind. Archipel 1865/66“, Martin's Ausgabe, Gera 1874, S. 39) seien zur Ergänzung des Gesagten noch angefügt: „Die ganze malayische Völkerrasse mit Ausnahme der Javanesen hat die unersättlichste Spielsucht, und ihre Lieblingsmethode, diese Leidenschaft zu befriedigen, ist der Hahnkampf. Von der Holländischen Regierung ist er verboten; aber auf den Philippinen unterwerfen die Spanier die Spieler bloß einer schweren Steuer... Die Leidenschaft der malayischen Völker für dieses Laster zeigt sich auch in ihrer Sprache; denn nach Crawfurd's ‚Dict. Ind. Arch.‘ giebt es einen besonderen Namen für Hahnkampf, einen für den natürlichen und einen für den künstlichen Sporn des Hahns, zwei Bezeichnungen für den Kamm, drei für das Krähen, zwei für den Hahnkampfplatz und eine für den gewerbmäßigen Hahnenkämpfer.“

Wie erwähnt, giebt es mehrere, z. Th. wohl charakterisirte Rassen bezw. Unterrassen und Schläge Indischer Kämpfer. Der berufenste Fachmann auf diesem Gebiet, Herr H. du Roi in Braunschweig, sagt in Betreff dieses Punktes: „Die Indischen Kampfhühner werden über ein gewaltig großes Territorium hin kultivirt

und unterscheiden sich vornehmlich nach zwei Zuchtrichtungen. Die einen haben den Typus der Malayen-Hühner, mehr oder weniger stark ausgeprägt, die anderen weisen unzweifelhaft Blutbeimischung der indischen Wild- (Dschungel-) Hühner auf. Man wolle mich hier nicht so verstehen, als ob ich etwa nicht der Ansicht sei, daß auch das zu den Indischen Kämpfern gehörende Malayenhuhn sich unter der Hand des Menschen aus wilden Hühnern entwickelt habe, im Gegentheil bin ich der Meinung, daß auch der Ursprung dieses charakteristischsten der Hühner auf eine wilde Art — ich vermüthe *Gallus varius* (*furcatus*\*) — zurückzuführen ist, bei Hühnern letztergenannter Zuchtrichtung will ich nur eine Blutbeimischung indischer Dschungelhühner jüngeren Datums konstatiren, die ja in jenen Gegenden beständig stattfindet\*\*). In den Indischen Kämpfern mittlerer Größe mit einfachen, gezähnten Kämmeu fließt meines Erachtens Blut von *Gallus Sonnerati* und *G. ferrugineus* (*Bantiva*), dem Sonnerats- und dem Bantiva-Huhn. Eine dritte, von der letzteren schwer zu unterscheidende Kategorie dürfte diejenige sein, welche aus der Zuführung englischen Kämpferblutes in die indischen Rassen in Indien selbst entstanden ist, wohin von England aus ein nicht kleinerer Export streitbarer Hähne — *fighting cocks*, wie der Engländer sagt — stattgefunden hat als auf dem umgekehrten Wege. Schwer dürften die Spuren dieses Blutes deshalb von Thieren der zweiten Kategorie zu unterscheiden sein, weil in den Englischen Kämpfern alten Datums, für mich außer Frage, auch ‚wildes‘ Blut steckt.“

Es seien nun drei wohl charakterisirte Schläge des Indischen Kampfhuhns, welche z. Th. erst seit wenig Jahren in Europa bekannt sind, beschrieben, wobei ich mir erlauben werde, die von Herrn H. du Roi mir freundlichst zur Verfügung gestellten Schilderungen der drei Hühner zu benutzen. Diese drei Schläge sind: das Aseelhuhn, das fasanbraune und das mehrsporige Indische Kampfhuhn. Ersteres steht dem Malayenhuhn ganz nahe und ihm wiederum schließt sich der fasanbraune Kämpfer (Cornwallischer Schlag) eng an, sodaß die beiden Schläge in England bis vor wenig Jahren als übereinstimmend oder wenigstens nicht scharf von einander getrennt angesehen wurden. Erst die letzteren Jahre haben Klärung dieser Frage gebracht. „Das alte, von Wingfield und Johnson 1853 herausgegebene, von Harrison Weir illustrierte Poultry-Book, sowie Tegetmeier's 1867 erschienenes, von demselben Künstler illustrierte Poultry-Book, sprechen nur sehr oberflächlich von aus Indien importirten Kämpfern aller Farben als einem schweren, plumpen Huhn mit grobem Kopfe, dickem Halse, niedrigem Laufe, dem Englischen Kämpfer an Schönheit der Figur nachstehend, ausdauernd im Kämpfen, aber ohne die wunderbare Gewandtheit des englischen Kampfhahns. In Bright's „Illustrated Book of Poultry“ lesen wir schon

\*) Dieser Vermuthung, daß der Stammvater des Malayenhuhns das Gabelschwanzhuhn sein könne, möchte ich nicht beipflichten. D.

\*\*) Schon Sonnerat („Voyage aux Indes —“ 1782) bemerkt, daß die Indier zweierlei Haushühner haben, das eine als wirkliches Haushuhn, das andere, welches zu dem Hahnkampf abgerichtet werde, sei die des wilden Hahns und seiner Fenne, welche die Indier dadurch erhalten und fortpflanzen, daß sie die Individuen dieser Art aus den Wäldern, ihren Geburtsstätten, herausholen. Auf Seite 25, 26, 30 haben wir entsprechende Mittheilungen gemacht. D.

Spezielleres über die Indischen Kämpfer, es wird aber auch hier der fasanbraune Cornwallische Schlag von dem Aseelhuhn (Montrésor'sche Indische Kämpfer) noch nicht getrennt, dagegen einer anderen, eigenartigen malayischen Kampfrasse (Mham Zallat) Erwähnung gethan.... „Man kann daraus Wright auch durchaus keinen Vorwurf machen, da die ersten beiden Rassen einander entschieden nahe stehen; während der Cornwallische Schlag mehr auf die Farbe gezüchtet ist, giebt bei den Aseels die für den Kampfplatz geeignetste Form den Ausschlag. Die Farbe ist in der That bei letzteren so wenig von Bedeutung, daß man auf den Vollblut-Aseel anwenden kann, was der Engländer vom edlen Pferde sagt: a good horse cannot have a bad colour (ein gutes Pferd kann keine schlechte Farbe haben). Die Trennung der beiden Rassen war dem Poultry-Klub vorbehalten und ist es den Bemühungen seines Vorsitzenden gelungen, daß auf der großen Birminghamer Ausstellung, in Cambridge u. a. D. eigene Klassen für Aseelhühner aufgestellt wurden. So sind diese Orte die Sammelplätze für die Aseelzüchter geworden, während Plymouth, Devonport und andere Ausstellungen ihre Indian game-Klasse für den braunen Cornwallischen Schlag beibehalten haben, ja, es auch den Züchtern dieser Rasse geglückt ist, auf der 1882er großen Londoner Krystallpalast-Ausstellung eine eigene Klasse für ihre Lieb-linge zu gewinnen.“

#### 1. Aseels.

Das Aseelhuhn, welches dem Malayenhuhn am nächsten steht, nur kleiner ist als dieses, stellt das eigentliche Sporthuhn der indischen Großen dar. Schon sein Name — „aseel“ bedeutet „edel“ — besagt, daß es ein Vollblut-Kämpfer, ein zur höchsten Rassevollkommenheit durchgezüchtetes Huhn ist. „Es befand sich“, so schreibt Herr du Roi, „innerhalb eines Zeitraums von etwa 40 Jahren in den Händen ganz wenig englischer Züchter und verknüpfen sich mit demselben vornehmlich die Namen der Herren Kapitän Montrésor, Reverend F. G. Dutton und Kapitän Astley, in alter Zeit der des Colonel Gilbert. Die ersten Notizen darüber fand ich in der Fanciers Gazette vom 29. Januar 1875. Cornish Harry erzählt dort, daß das Indische Kampfhuhn von den eingeborenen Fürsten mit enormen Kosten gehalten würde. Man würde es kaum glauben, daß ein einziger Rajah jährlich 30 000 Pfund Sterling (600 000 M) für Kampfhühne ausgabe; solches sei indessen Thatsache und für jeden dieser werthvollen Hühne sei ein Mann angestellt, dessen einzige Aufgabe die Abwartung dieses Thieres sei und der dafür ein Monatsgehalt von ungefähr 3 Pfd. Sterling beziehe. Der verstorbene General Sir W. Gilbert (von C. Harry wohl gekannt) habe verschiedentlich Hühner importirt, von den reingezüchteten, muskulösen Indischen Kämpfern im Gewicht von 4 Pfd. aufwärts bis zu den größten Malayen von 10 bis 12 Pfd. Zu der Zeit gingen die Hühner noch unter der Bezeichnung „Red Indian game fowl“; die Benennung „Aseel“ in England datirt aus neuerer Zeit, als der Vicar Dutton, der Präsident des englischen Geflügelzüchter-Klubs, zum Unterschiede von dem gewöhnlichen Cornwallischen Schlage Indischer Kampfhühner den in Indien für diese Rasse gebräuchlichen Namen adoptirte und durch freigebige Vertheilung einiger Stämme die Hühner neu in Aufnahme brachte. Das Aseelhuhn ist, wie der Hauptmann Montrésor, der es über 30 Jahre lang und während eines

25jährigen Aufenthalt in Indien selbst gezüchtet hat, sagt, außerordentlich hoch durch ganz Indien geschätzt; gebraucht wird es, hauptsächlich von den mohamedanischen Edelleuten, nur zum Kämpfen; keine Hühnerrasse ist je zu einem so vollständig domesticirten Zustand gebracht worden, noch giebt es eine von so harter Konstitution und Lebenszähigkeit.“ Nach Deutschland kamen die ersten Aseels (1, 2) im Jahre 1880 durch Herrn H. du Roi, welcher sie auch, und zwar 1882 in Braunschweig, zum ersten Mal in Deutschland ausstellte.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Das Aseelhuhn hat die meiste Ähnlichkeit mit den Malayen, ist aber niedriger gestellt, kleiner und in der Körperform runder, „weniger in die Länge gezogen und weniger edig“ als diese. Außer durch diese Merkmale kennzeichnet es sich durch edigen Kopf, kurzen, sehr starken Schnabel, mittellangen, kräftigen Hals, breite, hochgetragene Schultern, kurzen Rücken, mittelhohe Beine, nackte gelbe Füße, knappes, glänzendes, derbes Gefieder und festes Fleisch. Der Rumpf wird abschüssig, der Hals aufrecht, der Schwanz gesenkt getragen, die Beine stehen gestreckt, der Unterleib ist eingezogen. Das Gewicht beträgt am besten  $4\frac{1}{2}$  bis  $5\frac{1}{4}$  engl. Pfund. Jedenfalls bildet das Aseelhuhn eine der originellsten Erscheinungen unter dem Hühnervolk.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen edigen, starken, oben ziemlich flachen, hinten gegen das Genick durch eine kleine Einbiegung markirten, am Kinn gegen den Vorderhals winkelig abgesetzten Kopf, kurzen, außerordentlich starken, gelben Schnabel, dreireihigen (Erbsen-), starken, in der Mitte etwa 2 cm hohen Kamm, der allerdings zuweilen wulstig oder ziemlich verschwunden ist, großes, blaßrothes, mit kurzen weißlichen Haarfedern besetztes Gesicht, blaßgelbes oder weißliches, gutmüthig blickendes Auge, unbedeutende, länglichrunde, anliegende rothe Ohrklappen, verschwindend kleine, blaßrothe Kinnlappen, nackte rothe, mit weißen Haarfedern besetzte Kehle, starkes Genick, mittellangen, starken, knöchigen, wenig gebogenen Hals, ziemlich kurzen Rumpf „ohne überflüssige Fülle“ — Fleisch wunderbar fest, sagt Mr. Astley, sodaß ein Blinder den Unterschied gegen einen Englischen Kämpfer oder einen gewöhnlichen Malayenhahn fühlen kann; auch der Schwanzansatz soll sich fest und stark anfühlen lassen —, kurzen, abschüssigen Rücken, knappen Hals- und Sattelbehang, gut besicherten, wagerecht oder noch mehr nach unten getragenen Schwanz, kurze, abgerundete, hoch getragene Flügel, sodaß die Schultern kräftig und breit vortreten, breite Brust, eingezogenen Unterleib, kräftige, mittellange, knapp befiederte Schenkel, eingebogene Hacken (Fersen), nackte, gelbe Füße (Läufe), dicken, doch nicht langen Sporn, kurze, kräftige Beine mit weißen Nägeln.

Die Henne ist wie der Hahn gebaut, nur erscheinen Beine und Hals etwas kürzer, der Schwanz wird wagerecht getragen, der Kamm ist (an der Stirn) nur angedeutet, die Kinnlappen fehlen, die Nacktheile des Kopfes sind etwas blasser als beim Hahn.

**Gefieder und Färbung.** Das Gefieder der Aseels ist knapp, derb, fest, sehr glänzend, Ober- und Hinterkopf bekleiden fahnenlose kurze Federn, Hals- und Sattelbehang besteht aus mittellangen, schmalen Federn, Schwung- und Steuerfedern haben breite, straffe Fahnen. Bei der Beurtheilung kommen nahezu ausschließlich die oben angeführten Merkmale in Betracht, die Färbung bildet einen untergeordneten Punkt.

Es giebt etwa sechs Farben-Varietäten: Porzellanfarbige, Rothbraune, Schwarzbunte, Schwarze, Weiße, Graue.

Die Porzellanfarbigen oder Rothbunten (red-mottles) sieht man am häufigsten. Ihre Färbung setzt sich zusammen aus Braun oder Roth (als Grundfarbe), Schwarz und Weiß, wodurch eine recht bunte, aber ansprechende Fleckenzeichnung, die jedoch nicht gleichmäßig zu sein braucht, entsteht. Am schönsten erscheint die Farbenmischung an Vorderhals, Brust, Bauch, Rücken, Schultern und Schenkeln; der Hals- und Sattelbehang des Hahns ist goldroth, die Schwanzfedern sind gewöhnlich schwarzgrün, an den Schwingen herrscht Weiß vor. Die Schwarzbunten sind seltener und weniger hübsch, häufiger und schöner dagegen die Rothbraunen und die Roth- oder Mandelfarbigen, deren gelblichrothe Färbung (Hennen) der Grundfarbe der Almonds ähnelt. Die einfarbig Schwarzen, Grauen, Weißen sieht man nur vereinzelt.

**Werth und Eigenschaften.** Es leuchtet ein, daß ein Huhn, dessen eigentliche Bestimmung das „Kämpfen“ und bei welchem die Henne ebenso kampflustig ist als der Hahn, keine wirtschaftliche Bedeutung haben kann. „Man darf“, sagt Herr H. du Roi, „die Aseels für den Kampfplatz gezüchtete Malayen nennen. So wild sie aussehen, mehr als jedes andere Huhn, und so sehr sich die wilde Gemüthsart Ihresgleichen gegenüber zeigt, so zahm und zutraulich sind sie gegen Menschen. Mit der geringsten Mühe lassen sie sich greifen, und eine brütende Aseelhenne auf dem Neste thut es einer Truthenne gleich, in mancher Beziehung übertrifft sie letztere sogar als Mutter. Wehe aber, wenn man sie bei Ausübung ihrer Mutterpflichten an einen anderen Ort gebracht hat und meint, sie nach Vollendung derselben zwischen ihre Kassegenossinnen zurückführen zu können! Wenn Montresor sagt, daß sich zwei Monat alte Küden bei dem ersten Scharmügel nicht ernsthaft beschädigen können, so ist das nur relativ zu verstehen: Wer Kämpfer gezüchtet hat, der nennt Beschädigungen, welche sich diese Küden in so frühem Alter zufügen, nicht ernsthaft; wer das nicht gethan hat, würde allerdings über die bluttriefenden Köpfe der kleinen Aseel-Gesellschaft sein Entsetzen haben. Eine solche heranwachsende Brut kann der Schrecken eines Hühnerhofes werden, und es bleiben nur wenige alte Hühner, die ihr nicht aus dem Wege gehen. Von der Wucht ihrer Schnabelhiebe und wie fest sie halten, macht sich nur Derjenige einen Begriff, der sie hat beißen sehen. Beim Beginn der Mannbarkeit tritt unter den jungen Hähnen unfehlbarer Kampf auf Leben oder Tod ein, und in dem furchtbar andauernden Kämpfen der Aseelhähne und Hennen liegt die Schwierigkeit des Haltens dieser Thiere. Die Rasse wird sich deshalb nie ein größeres Feld, selbst nicht bei den sogenannten Sportzüchtern erobern, für den Nutzgeflügelzüchter hat sie ihres ganz geringen Eierertrags wegen überall keine Bedeutung. Wo eine Glucke, wie die Aseelhenne, ihre Küden monatelang führt, da ist der Eierertrag stets ein minimaler. Die Konstitution der Aseels ist erstaunlich, sie sind so hart, wie sie sich anfühlen, und wenig Rassen dürften den verderblichen Folgen der Inzucht soviel Widerstand entgegensetzen als diese.“ — Ueber die Kampfweise des Aseelhahns bemerkt Mr. Astley, einer der tüchtigsten Kenner und Züchter: „Der Aseel wird gezüchtet und trainirt, um 3 oder 4 Tage hintereinander zu kämpfen statt 2 bis 30 Minuten (wie die Englischen Kämpfer), er ist deshalb ungeeignet, mit künft-

lichen Sporen zu kämpfen; er soll stehen und nur nach dem Kopfe des Gegners hauen.“ Mag auch der Englische Kämpfer den Aseel hinsichtlich der Gewandtheit und des Schlagens mit den Sporen übertreffen, in der Wucht der Schnabelhiebe und in der Ausdauer wird er ihn bei weitem nicht erreichen.

Seit der ersten Einführung durch Hrn. du Roi sind nur wenige Aseels nach Deutschland gekommen, und die Zahl der Züchter ist nur (in Braunschweig, Hannover) eine kleine geblieben; der Werth eines Paares stellt sich auf 60 bis 100 M.

## 2. Fasanfarbiges Indisches Kampfhuhn.

Das fasanfarbige oder fasanbraune Indische Kampfhuhn — *var. bengalensis* —, von den Engländern einfach „Indian game fowl“ genannt, wird seit geraumer Zeit in den englischen Grafschaften Cornwall und Devon gezüchtet und darf daher wohl als „Cornwallischer Schlag“ bezeichnet werden. Daß es in Indien hauptsächlich in Bengalen gehalten wird und daß man es in England bis in die neueste Zeit nicht von den Aseels trennte, vielmehr beide als einen Schlag ansah, wurde bereits auf S. 245 besprochen. In Berücksichtigung der dort gemachten Mittheilungen und der ausführlichen Beschreibung des Aseelhuhns darf ich mich hier kürzer fassen. Bemerkt sei nur noch, daß Herr F. Marten-Lehrte die ersten dieser Hühner aus England nach Deutschland brachte und sie im Jahre 1882 in Braunschweig ausstellte, von wo der Stamm für den Preis von 100 M nach Grefeld verkauft wurde.

In **Gestalt und Haltung** zeigt dieses Huhn mit den Aseels große Ähnlichkeit, in der Größe hält es die Mitte zwischen Aseels und Malayen. Während der Cornwallische Schlag, schreibt Herr F. du Roi, mehr auf die Farbe gezüchtet ist, giebt bei den Aseels die für den Kampfplatz geeignetste Form den Ausschlag. Andere Unterschiede ergeben sich aus dem Folgenden.

**Körpertheile.** Der Kopf ist stark, aber nicht so breit als der der Malayen, der Kamm dreireihig, nach Art des Brahmahammes, aber kleiner, die Ohrschnecken sollen, wie bei allen der Kämpferfamilie angehörenden Hühnern, klein und lebhaft roth sein, die Augen sind roth, der starke Schnabel und die kräftigen Füße gelb, letztere von dem intensivsten Chromgelb, die Hacken (Fersen, fälschlich Kniee genannt) nicht so stark eingebogen wie bei Malayen oder Aseels, der Rücken ist abfallend, aber doch gerader, der Schwanz ebenfalls nicht so gesenkt getragen als bei jenen.

Die **Färbung** des knappen, derben Gefieders zeigt eine Sättigung, wie sie fast einzig unter den Hühnern dasteht. Die Federn sind tief und glänzend rothbraun (kupferfasanbraun) mit metallisch blauer Einfassung. Die größte Schönheit liegt bei der Henne, bei welcher die ebenmäßige Zeichnung sich über den ganzen Rumpf erstreckt und nur Hals und Schwanz metallisch schwarz sich abheben; bei dem Hahn tritt, der Geschlechtsform der Federn entsprechend, mehr Kupferfarbe in Hals- und Sattelbehang, mehr Schwarzblau in Brust und Flügelschilden (=Binden). Wie der Metallschiller bei einzelnen Exemplaren zwischen Blau und Grün variiert, so findet sich statt halbmondförmig eingefassten auch vollgetupftes Gefieder.

Was **Werth und Eigenschaften** der Cornwallischen Kämpfer anbelangt, so gilt von ihnen im Allgemeinen das von den Aseels Gesagte, nur können sie es im

Kämpfen nicht mit letzteren aufnehmen. Der Verkaufswerth hält dem der Aseels ungefähr die Wage.

### 3. Mehrsporige Indische Kämpfer.

Das mehrsporige Indische Kampfhuhn — var. polyplectron — ist der am längsten in Deutschland gekannte Schlag Indischer Kämpfer, denn bereits Anfang der 30er Jahre bekam Hr. F. Melsbach sen. in Crefeld von einem Freunde in Liverpool einen eben mit anderem Geflügel aus Indien erhaltenen jungen Hahn, welchen derselbe wahrscheinlich seiner schönen Farben wegen „Goldfasan“ genannt hatte. Daher schreiben sich denn auch die Benennungen „Goldfasanhühner“ und „Melsbach'sche Indische Fasanhühner“, welche man jetzt, da sie (insbesondere die erstere) nur zu Irrthümern und Verwechslungen führen könnten, mit Recht über Bord geworfen hat. „Eigenthümlich ist es“, sagt Herr F. du Roi, „daß dieses über England zu uns gekommene, in seiner ursprünglichen Beschaffenheit zu den farbenprächtigsten Zierden eines Hühnerhofes gehörende Huhn nur ein einziges Mal den Weg nach Europa gefunden hat und desselben in englischen Werken erst dadurch Erwähnung geschehen ist, daß ich Thiere und Beschreibung dem leider zu früh verstorbenen, als Autorität im Taubensach geltenden englischen Fachschriftsteller Mr. W. P. Brent zugänglich machte. Die Beschreibung ist in Tegetmeier's 1867 veröffentlichten Poultry-Book wiedergegeben. Im Mai 1863 erhielt ich die ersten Bruteier, im Mai 1864 einen Stamm alte Hühner dieser Rasse von Hrn. Melsbach sen. in Crefeld.“ In dem Herrn du Roi zugesandten Begleitschreiben bemerkte Hr. Melsbach unter Anderem: „Zur Neubildung der Familie mußten hiesige, zu dem Hahn (s. oben) passende Hühner genommen werden, die daraus gekommenen schönsten Hühner wurden solange aufs neue zu demselben gestellt, bis nach 4 bis 5 Jahren eine bestimmt entschiedene dem Hahn gleiche Rasse zum Vorschein kam. Später ließ ich den Stamm mit grauen Malaien kreuzen, um die Rasse größer zu erzielen, und daraus habe ich sehr schöne Silberfasanhühner erhalten. Ich besitze auch schwarze Fasanhühner mit heller, röthlicher Brust. Die Indier schienen mir sehr empfindlich gegen den Wechsel des Klima, die Schwierigkeit der Aufzucht zeigt sich namentlich bei Eintritt des Frostes.“

Den vereinten Zuchtbestrebungen der Herren Melsbach jun. und F. du Roi ist es zu danken, daß dieses Kampfhuhn bis heute erhalten geblieben ist; und hat auch die Zahl der anderen Liebhaber abgenommen, da manche sich der Zucht des Englischen Kampfhuhns zuwendeten, so stellt es immer noch einen der schönsten Repräsentanten der großen Kämpferfamilie dar.

**Gestalt und Körperbau.** Die Gestalt des Hahns, welcher mittlere Größe hat, ist schlank und edel. Der Kopf ist klein, der Kamm klein und ursprünglich einfach, doch ist der aus der Einführung von Malaienblut hervorgegangene dreireihige (Erbsen-) Kamm die beliebtere Form für diese und andere indische Hühner geworden; die Beine sind kräftig, die Läufe gelb, jeder mit 5 Sporen bewehrt, die jährlich an Stärke gewinnen und sich winden. Der Hahn ist erst im dritten Jahre in Figur, Gefieder und Sporen entwickelt; mit dem Alter werden die letzteren größer und wie Geweihe abgestoßen, um sich schöner zu erneuern.

Die Henne ist ziemlich klein, zierlich, gewandt, schön gefiedert, hat ebenfalls Sporen — bald einen, bald mehrere — und fliegt leicht und rasch.

Die **Färbung** entspricht der der gelbbeinigen schwarzbrüstig-rothen Englischen Kämpfer (goldhalsige), nur erscheinen die Farben satter, goldglänzender. Das Gefieder des Hahns ist also roth, Halsbehang goldgelb, Rücken dunkel, Brust schwarz, Schwanz grünschwarz, die Flügelschilde (Decken) sind metallisch blauglänzend, die großen Schwingen schwarz mit rothbraunem Saum an der Außenseite, die zweiten Schwingen auf der äußeren Fahne rothbraun, auf der inneren Fahne schwarz mit einem metallisch blauen Fleck am Ende der Federn, wodurch die Schlagfedern bei geschlossenem Flügel braun, eingefasst mit blauem Bande, erscheinen.

**Werth und Eigenschaften.** Nach Melzbach's Angabe legt die Henne fleißig Eier, welche „köstlich von Geschmack“ sind, ebenso zeichnet sich das Fleisch durch einen feinen, dem des Fasan- oder Wildhuhn-Fleisches ähnlichen Geschmack aus; trotzdem aber kann das Huhn nicht als Wirthschaftshuhn betrachtet werden. Im Kämpfen steht dieser Schlag Englischen Kämpfern und Aseels nach, da die vielen Sporen an einem Lauf Hindernisse bereiten.

\*

Hier möge sich eine Rasse resp. Unter rasse anreihen, von welcher zuerst im Sommer 1882 ein Stamm durch die Herren Dornfeld und R. Müller in Leipzig als „Schwarze Yokohama“ eingeführt und dann auf Ausstellungen gezeigt wurde. Obwohl die Hühner in gewisser Hinsicht Aehnlichkeit mit Yokohamas haben, so gleichen sie doch in anderer Beziehung den Indischen Kämpfern und dürften schon um deswegen nicht jenen beigezählt werden, bezw. den Namen derselben führen, weil sie nicht aus Japan, sondern von der hinter-indischen Insel Sumatra stammen. Sie werden also — wie es ja auch in Nordamerika, von woher jener Stamm bezogen wurde, thatsächlich geschieht — am besten als

#### Schwarze Sumatra-Hühner

zu bezeichnen sein. Wie die „Amerikan. Acker- und Gartenbau-Zeitung“ und nach ihr die „Blätter f. Geflügelzucht“ berichteten, wurde dieses Huhn vor 30 Jahren als „Sumatra-Game“ (Sumatra-Kämpfer) von der genannten Insel in Nordamerika eingeführt, dort jedoch nur in beschränktem Maße gezüchtet. Früher war die Färbung des Gefieders schwarz und weiß gemischt, jetzt ist es glänzend schwarz. Die Züchtung und Verbreitung der Sumatras hat sich ein bekannter Züchter, Hr. C. Hammerbinger in Columbus, Ohio, angelegen sein lassen, er sandte u. A. die Hühner auch an die Herren Müller und Dornfeld — Leipzig. Bereits 8 Tage nach der Ankunft hier fingen die Hennen an zu legen, und Ende Juli schlüpften die ersten Küden; 1883 und 1884 hat man weitere Nachzucht, durch Kreuzung mit weißen Yokohamas auch schwarze Hühner mit Goldbecken und Goldhals und gesperberte erzielt. Durch weitere Kreuzung mit dieser Rasse wird sich der Typus vermischen. Im Winter 1883/84 bezog der Geflügelzüchter-Verein zu Pulsnitz i. S. ebenfalls einen Stamm aus Nordamerika.

Die Sumatras ähneln in Gestalt und Körperbau anderen Indischen Kämpfhühnern, doch zeichnen sie sich durch einen reich entwickelten, langen, breiten, wagerecht (nach Fasanenart) getragenen Schwanz aus, und aus diesem Grunde mag man zu der Benennung „Yokohama“ gegriffen haben. Die Hähne haben an jedem Lauf



zwei oder drei Sporen, wie die vorgenannten Kämpfer. Der Kopf ist klein, mit Erbsenlamm, das Gefieder glänzend schwarz. Die Rücken gleichen zunächst denen der Spanier, nur sind sie noch mehr weiß als diese; mit der ersten Mauser legen sie das tiefschwarze Kleid der Alten an.

Das Fleisch der Hühner ist saftig und erinnert im Geschmack an das der Wildhühner, die Hennen legen fleißig 50 bis 55 g schwere, in der Färbung denen der Brahmas gleichende Eier.

#### Nach der

#### Japanesischen Kampfhühner,

welche in der Heimat Chamo (Schamo) oder Aka Sasa, auch Ainoko genannt werden, sei hier gedacht. Wenn gleich wir über diese Hühner noch wenig wissen, da erst einige wenige Stämme zu uns gelangten, so scheint doch so viel festzustehen, daß dieselben in Körperbau und Kammbildung, Haltung und Wesen (Streitsucht) am meisten Ähnlichkeit mit den Malaien haben; letztere Rasse hat sich ja frühzeitig weit verbreitet.

Wie Frau Baronin von Ulm-Erbach, welche im März 1884 einen schönen Stamm direkt aus Japan erhielt, mitteilt, sind die Schamos sehr groß, kräftig, schlank und muskulös gebaut und zeichnen sich besonders durch fast aufrechte Stellung des Körpers aus, sodaß der Hahn, welcher noch jung zu sein scheint, schon nach der Ankunft 75 cm hoch war; der Kopf ist dem der Malaien ähnlich (an Geier erinnernd), der Blick finster, kühn; der Schwanz ist sehr kurz. Das Gefieder erscheint bei Hahn und Henne rothbraun, mit dunkler Brust, der sehr starke Schnabel und die hohen Beine sind gelb. Die Hühner sind so streitsüchtig, daß selbst die Hennen sich nicht unter einander vertragen und daß der Hahn schon durch das Krähen eines anderen aufgebracht und wüthend wird.

Die von Herrn Wichmann — Hamburg 1883 als „Japanische Kämpfer“ eingeführten und in Hamburg ausgestellten Hühner standen hinsichtlich der Größe zwischen Englischen und Zwerg-Kämpfern und vertraten einen anderen Typus als die vorigen. Da der Hahn des Stammes (gesperbert) kleinen einfachen Kamm und gelbe Beine, die Henne (weißgeriefelt) Erbsenlamm und grüne Beine hatte, so konnte man über Vieles in Zweifel bleiben. Bemerkt sei gleichzeitig, daß Hr. Wichmann auf derselben Ausstellung ein Paar Südamerikanische Kämpfer, Gallo de Perijá, zeigte, welche aus Venezuela importirt waren. Sie erinnern an Englische Kämpfer (unter Mittelsgröße), doch fehlt ihnen der diese auszeichnende Schnitt, sie machen also gewissermaßen den Eindruck des Unfertigen. Daß in Mittel- und Süd-Amerika die Hahnlampfspiele noch stattfinden, wurde auf Seite 238 erwähnt.

#### 34. Belgische Kämpfer.

Wenn man von Belgischen Kämpfern — Gallus dom. pugnax, flandricus; Engl.: Belgian game fowls; Franz.: Poules de Combat du Nord oder Race de Bruges; Holl.: Belgisch Strijdhöns — spricht, so hat man gewöhnlich die große, schwere, an Malaien erinnernde Rasse im Auge, mit welcher unsere Ausstellungen besetzt

werden. Diese soll denn auch im Folgenden ausschließlich berücksichtigt werden, nur sei bemerkt, daß man in Belgien zu den dort noch üblichen Hahnkämpfen in der Regel kleinere Vögel, welche etwa die Größe der Englischen Kämpfer haben, verwendet, da diese der großen Rasse an Gewandtheit überlegen sind. Seit wann in Belgien die Hahnkampfspiele gepflegt werden, wissen wir nicht, wohl aber geht aus altfranzösischen Heldengebichten zc. hervor, daß im benachbarten Frankreich diese Spiele schon im Anfang des Mittelalters und noch im 13. Jahrhundert sehr beliebt waren, während sie später, als sie in England angingen, hier mehr und mehr an Bedeutung verloren (vergl. „Leipz. Bl. f. Geflügelz.“ 1877 S. 225). Ueber die damals benutzten Kampfhühner ist uns nichts bekannt, vielleicht dürfen wir annehmen, daß die Römer, als Gallien (Frankreich, Belgien) römische Provinz war, ihre Kampfhühner mit dorthin brachten und den Sport der Hahnkämpfe dort einführten, sodaß wir also die belgisch-französischen Kampfhühner als Nachkommen jener ansehen dürften. Jedenfalls stellen sie eine ältere Rasse als die Englischen Kämpfer dar, doch sind sie in neuerer Zeit vernachlässigt worden und stehen in Figur und Schnitt weit gegen die letzteren zurück.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Die großen Belgischen Kämpfer, welche früher bei uns „Belgier“ oder „Normannen“ genannt wurden und in Frankreich und Belgien vielfach, nach der westflandrischen Stadt Brügge (Bruges), als *Race de Bruges* bezeichnet werden, erinnern in Größe, Körperbau, Haltung, Kammbildung, Gesichtsausdruck stark an die Malaien, unterscheiden sich dagegen durch bedeutendere Größe, durch knöchiger und plumper gebauten Körper und Kammform von den Englischen Kämpfern. Sie sind die Riesen in der Gruppe der Kampfhühner, ja sie stehen hinsichtlich der Größe überhaupt mit in erster Reihe unter allen Hühnern, und auf diesen Punkt hat man auch bei der Beurtheilung auf Ausstellungen ein Hauptgewicht zu legen. Abgesehen von der bedeutenden Größe kennzeichnet sich das Belgische Kampfhuhn durch starken, knöchig gebauten Körper, aufrechte Haltung, starke, hohe Beine, großen, breiten Kopf, verkümmerten wulstigen (Malaien-) Kamm und hartes, anschließendes Gefieder. Das Gewicht des Hahns beträgt 7 bis 10, das der Henne etwa 5 Pfd. Wesen und Bewegungen sind dem Bau entsprechend: bedächtiger, weniger elegant als bei den kleineren Englischen Kämpfern.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen großen, breiten, nach dem Schnabel hin spitzer zulaufenden Kopf, ziemlich langen, etwas gebogenen, starken, dunkel- oder heller grauen Schnabel, ganz niedrigen, verkümmerten, oft fast ganz fehlenden wulstigen (Malaien-) Kamm, der wie das große Gesicht roth, vielfach grau-roth ist, große, faltenartig blickende, gelbbraune Augen, gestreckte, anliegende Ohr-lappen, an Kinn und Kehle eine faltige, rothe, z. Th. mit weißlichen Stoppeln dünn besetzte, die Kinn-lappen ersetzende nackte Haut, langen, kräftigen, aufrecht und leicht gebogen getragenen, mäßig befiederten Hals, großen, knöchigen, an den Schultern breiten Rumpf mit flachem, nach dem Sattel abfallenden Rücken und starker, voller Brust, schmale, mäßig lange Sattelfedern, gut befiedelten, etwas aufrecht getragenen Schwanz, mittel-lange, kräftige, anschließende Flügel und hohe, kräftige Beine mit unbefiederten, blei- oder schwarzgrauen Füßen, starken, langen, aufwärts gerichteten Sporen, langen, breiten Zehen und derben Krallen.

Die Henne ist etwas niedriger und in ihren Bewegungen lebhafter als der Hahn, dem sie, abgesehen von Sporen, Sichelschwanz und Behang, in Körperbau möglichst gleichen soll; der Schwanz wird über wagerecht getragen.

**Gefieder und Färbung.** Das Gefieder ist, entsprechend dem anderer Kämpfer und der Malayen, derb und anschließend, der Behang wenig entwickelt, immerhin aber etwas reicher als bei Indischen Kämpfern und Malayen; die Behangfedern sind schmal, die des Sattels liegen mehr in der Längsrichtung des Rumpfes, als daß sie herabwallten; die Federn des Ober- und Hinterkopfes sind ganz schmal, borstenähnlich. Dabei zeichnet sich das Gefieder nicht durch Reichthum und Glanz der Farben aus; Färbungen und Zeichnung sind einfach, schlichter als z. B. bei den Englischen Kämpfern. Man hat die Belgischen Kämpfer noch nicht so als letztere auf Färbung und Zeichnung hin durchgezüchtet. Am bekanntesten bei uns sind

die Blaugrauen (var. bleu ardoise): der Hahn ist an Kopf, Vorderhals, Brust, Bauch, Schenkeln und Rücken blaugrau (aschblau), die Halsfedern sind gelblichweiß, oder schwarz mit weißem Rand und Spitze, die Schulterfedern gelblichroth mit schwärzlichen Spritzen, die Sattelfedern schwarz und gelb längsgestreift, die Schwingen schwarz oder unregelmäßig schwarz und weiß, die Steuerfedern schwarz und graublau, die großen und kleinen Sichel schwarz mit grünem Schiller; das Gefieder der Henne ist fahler graublau, an Oberkopf und Schwanz schwärzlich. Blaue Kämpfer mit Goldbehang, deren Hahn also schöner, intensiver gelbe Behangfedern hat, sehen hübscher aus und sind gesuchter.

Schwarze Belgier, welche man nicht gerade selten auf Rheinischen Ausstellungen antrifft, sind gewöhnlich etwas größer als die blauen, doch fehlt es ihrer Färbung vielfach an Tiefe und Glanz. Dasselbe gilt von den Rothten. Weiße und Sperber scheinen selten zu sein.

**Werth und Eigenschaften.** Einen wirthschaftlichen Werth für uns haben die Belgischen Kämpfer nicht. Es läßt sich von ihnen im Allgemeinen dasselbe sagen wie von den Malayen. Bei freiem Auslauf sollen sie zwar ziemlich gut etwa 70 g schwere (grauweiße) Eier legen, auch soll das Fleisch schmackhaft sein und die Henne sorgsam brüten und führen, allein andere Rassen bieten uns dasselbe und in erhöhtem Maße und zeigen nicht eine Streitsucht, welche viele Unannehmlichkeiten und Schädigungen zur Folge hat. Als Sporthuhn aber wird diese Rasse sowohl hinsichtlich der Schönheit des Gefieders, wie des „Schmittes“ und der Eleganz in Haltung und Bewegung von den Englischen Kämpfern weit übertroffen, und diese haben sie denn auch bei unseren Züchtern verdrängt.

### 35. Englische Kämpfer.

Das Englische Kampfhuhn — *Gallus dom. pugnax, britannicus*; Engl.: *Game fowl*; Franz.: *Combattant anglais* oder *Race de combat anglaise*; Holl.: *Engelsch Vechthoen* — ist ein Resultat englischen Züchterfleißes. Obgleich in England vor mindestens 600 Jahren schon Hahnkämpfe abgehalten wurden, so dürfen wir doch nicht denken, daß schon damals der heutige Englische Kämpfer auf dem Cock-pit (Kampfsplatz) erschien, derselbe ist vielmehr erst in neuerer Zeit zu der jetzigen Form

herausgezüchtet worden, und jedenfalls fließt in ihm vorwiegend Malayen-Blut. Wann die Hahnkämpfe in England zuerst veranstaltet wurden, wissen wir nicht, sichere Nachrichten aber reichen bis in's 12. Jahrhundert zurück. So beschreibt — vergl. Weber in „Leipz. Bl. f. Geflügel.“ 1877 S. 226 — William Fritz Stephen in der Biographie des unter König Heinrich II. von England (1133–1189) lebenden Kanzlers und Erzbischofs Thomas Becket ein von Schülern veranstaltetes Hahnkampfspiel. Von da ab verbreitete sich diese Art Vergnügung immer weiter in England: und wenn auch Könige, wie z. B. Eduard III. (1312–1377) die Hahnkämpfe verboten und Oliver Cromwell sie durch einen Erlaß 1659 streng untersagte, so förbterten sie andere Könige umsomehr, und Heinrich VIII. (1491–1547) ließ eine königliche Kampfbühne zur Veranstaltung von Hahngesechten einrichten, hielt in Westminster große nationale Hahnkämpfe ab, ließ für die Art der Ausführung derselben besondere Regeln entwerfen u. s. w. Zu Jakob I. Zeit (1566–1625) wurden diese Spiele im Parterre der Theater abgehalten, weshalb dieses lange die Bezeichnung Cock-pit tragen mußte. König Karl II. (1630–1685) ließ alle Jahre große Hahnkämpfe im Royal Cock-pit veranstalten, und bei den in Theatern, Bierhäusern, Schulgebäuden zc. zum Austrag kommenden Wettkämpfen waren Zuschauer und Wetteude aus allen Schichten der Gesellschaft zugegen. Dem Sport besonders obliegenden Personen nannten sich „Gamester“, und es erschien sogar eine Schrift: „The complete Gamester“, dessen zweite Auflage 1680 herauskam. Jetzt ist in England das Abhalten von Hahnkämpfen verboten; trotzdem aber werden sie an abgelegenen Orten des Landes noch veranstaltet.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Hier muß vorerst bemerkt werden, daß das frühere, altmodige Englische Kampfhuhn von dem jetzigen bedeutend abweicht; früher züchtete man nur für die Zwecke des Kampfes, jetzt hat man lediglich die Ausstellung im Auge. Der „alte Stil“ zeigt uns ein mittelgroßes, mittelhohes, aber starknochiges, stämmiges Huhn; heute können die Engländer ihre Kämpfer nicht groß und hoch genug bekommen, sie sind, infolge der reichlichen Einföhrung von Malayenblut, von malayen-artigem Typus.

Das jetzige Englische Kampfhuhn (moderner Schlag) zeichnet sich durch hochgestellte, hochgeredte, an Malayen erinnernde Figur, langen Hals und Beine, derben, gedrunken gebauten, fleischigen, aber nicht starknochigen Rumpf mit breiter Brust und schmalein Hintertheil, langen, dünnen Kopf, einfachen Kamm und kurzes, hartes Gefieder aus. So erscheint es ziemlich schlank, „schneidig“; das Gewicht des Hahns beträgt  $4\frac{1}{2}$  bis  $5\frac{1}{2}$ , das der Henne 3 bis 4 Pfd. Die Haltung und das ganze Wesen zeugen von Muth, Stolz, Energie und Beweglichkeit. Gegenüber den Malayen erscheint das Kampfhuhn edler, schöner.

**Körpertheile.** Der Hahn soll einen langen, dünnen, spitz zulaufenden Kopf, langen, starken, leicht gebogenen, ziemlich spitzen Schnabel, großes, rothes, glattes, feinhäutiges Gesicht, große lebhaft Augen — die Augenbrauenknochen dürfen nicht, wie bei den Malayen, vorstehen und die Augen überschatten, diese dürfen also keinen finsternen Ausdruck haben, wohl aber sollen sie ernst blicken —, ferner einen einfachen, dünnen, kleinen, aufrechten, gleichmäßig gefägten Kamm\*), kleine, feine,

\*) Bekanntlich wurden früher die eigentlichen Kampfhähne für ihre Arbeit „präparirt“ und zwar dergestalt, daß sie dem Gegner wenig Angriffspunkte boten. Aus diesem Grunde schnitt man ihnen, wenn sie etwa  $\frac{3}{4}$  Jahr alt waren, mit scharfem Messer oder der Scheere Kamm und Rinnlappen ab. Man ist davon auch nicht abgegangen, als die Kampfspiele verboten wurden, sodaß



Englische Kämpfer (schwarz-roth mit Goldbehang).



rothe Ohr- und Kinnlappen, nackte, rothe Kehle, langen, kräftigen, gut gebogenen Hals mit kurzem, geschlossenem Behang, welcher knapp den Ober Rücken erreichen darf, ziemlich kurzen, fleischigen, an den Schultern breiten, nach dem Schwanz zu dünner werdenden Rumpf, kurzen, flachen, nach dem Sattel hin sich verschmälernden Rücken, kurzen, dünnen Sattelbehang, mittellangen, schmalen, mit schön gebogenen, schmalen Sicheln versehenen, ziemlich flach, doch über wagerecht getragenen Schwanz, mäßig lange, zugerundete, aber starke, anschließende, mit den Schwingenspitzen unter den Sattelbehang sich schiebende Flügel, breite, starke, doch nicht zu volle, tiefe Brust, schmales Hintertheil, hohe Beine mit weit stehenden, vollen, fleischigen Schenkeln, unbefiederten Füßen, langen, scharfen Sporen, breiten, flachen, ausgespreizten Behen, deren hintere tief angelegt ist und festen Stand bewirkt, und langen, geraden, starken Nägeln; steht die hintere Zehe nicht gut auf, so bezeichnet man dies in England mit „entenfüßig“. Solche Vögel sind fehlerhaft, ebenso solche mit engstehenden Schenkeln oder mit langen, dünnen Schenkeln, mit eingebogenen Haden oder Fersen, mit schmalen Schultern, langem, dünnem Rumpf, kurzem Hals, kurzem, starkem Kopf, weichem Gefieder.

Die Henne stimmt im Körperbau mit dem Hahn überein, der Kamm ist niedrig, aufrecht, der Schwanz schmalfedrig, fest zusammengelegt, schräg aufwärts getragen, die Haltung aufrecht wie beim Hahn.

**Gefieder und Farbenschlage.** Das Gefieder der Englischen Kämpfer muß, wie erwähnt, kurz, hart sein, knapp anliegen, die Behänge sind denen der Hähne anderer Rassen gegenüber dürrig zu nennen. Hinsichtlich der Färbung und Zeichnung herrscht reiche Abwechselung, und die Engländer haben eine ganze Anzahl wohl charakterisirter Farbenschlage herausgezüchtet, von denen die Schwarzbrüstig-Rothhen (Goldhalsigen), Braunbrüstig-Rothhen (Schwarzbraunen), gelben Entenflügel und Rothschrecken die hauptsächlichsten und beliebtesten sind.

a) Schwarzbrüstig-Rothe — Engl.: Black breasted red Games; Franz.: Var. rouge à plastron noir —, bei uns Goldhalsige oder Englische Kämpfer mit Goldbehang genannt, dürfen als der älteste und verbreitetste Farbenschlag gelten. Sie haben gelben oder hornfarbigen Schnabel, glänzend rothes Gesicht und Ohrscheiben, rothe Augen, weidenfarbige (dunkelgrüne) Beine. Gefieder:

Hahn: Kopf, Hals- und Sattelbehang schön orange-roth, Rücken und Schulterdecken violett-roth, Flügeldecken (Flügel Schild) metallisch schwarzgrün; große Schwingen schwarz, Außensahne rothbraun gesäumt; zweite Schwingen mit rothbrauner Außensahne, schwarzer Spitze und schwarzer (bei geschlossenem Flügel nicht sichtbarer) Innensahne; Brust, Unterleib, Schenkel und Schwanz tiefschwarz mit grünem oder purpurnem Schiller. Henne: Halsfedern goldgelb mit schwarzen Streifen; Brust

es jedem Liebhaber und Züchter zur Gewohnheit geworden ist, nur „geschnittene“ Kämpferhähne zu sehen, ja Viele halten solche als die einzig richtigen. Neuerdings erheben sich, z. Th. vom Standpunkt des Thierschutzes aus, Stimmen gegen das Abschneiden der Kopfschilde, und so zeigen sich denn auch schon hier und da auf Ausstellungen Kämpfer mit Kamm und Kinnlappen, die natürlich bei der Beurtheilung mit den „geschnittenen“ Kämpfern auf gleicher Stufe stehen und keinesfalls deshalb zurückgesetzt werden dürfen.

röthlich (lachsfarben), nach dem Hinterleib in Aschgrau übergehend; übriges Gefieder rebhuhnfarbig braun, wobei ein rother Ton auf den Flügeldecken z. verpönt ist. Die künstlerisch vollendete Abbildung eines solchen Stammes, Tafel 36, verdanken wir der Freundlichkeit des Herrn H. du Roi. Die weizenfarbigen Hennen — *Wheaten-colour hens* —, welche hier gleich erwähnt sein, haben lederfarbige, schwarz gestreifte Halsfedern, lederfarbige oder röthliche („weizenrothe“) Brust und Borderhals, gelb-graulichen (schwach rebhuhnfarbigen) Rücken, schwarzen Schwanz.

b) Braunbrüstig-Rothe oder Schwarzbraune (Braunrothe) — Engl.: *Brown red* oder *Brown breasted red games*; Franz.: *Var. rouge à plastron brun* oder *Combattants bruns* — sieht man in Deutschland selten. Bei ihnen ist der Schnabel dunkel, fast schwarz, das Gesicht nebst den anderen Nacktheilen pupurfarben oder purpurschwarzlich („Zigeuner-Gesicht“), das Auge schwarzbraun, Lauf und Beine dunkel olivengrün (schwarzlich-bronzefarben).

Hahn: Kopf und Halsbehang goldbronze, schwarz gestreift, Sattelbehang ein wenig heller (hellgoldgelb), dunkel gestreift; Rücken und Schultern dunkel-orange; Brustfedern schwarz, goldgelb gesäumt und ebenso in der Mitte schwach gestreift; übriges Gefieder schwarz. Henne: grünlichschwarz mit goldgesäumten Halsfedern und leicht orange gesäumten Brustfedern.

Von dieser Färbung kommen und kamen mehrere größere oder geringere Abänderungen vor. Zu ihnen gehört ein von Herrn H. du Roi in Braunschweig herausgezüchteter Farbenschlach: Blaue Englische Kämpfer mit Goldbehang. Ähnliche Vögel sah Herr du Roi schon früher, im Bild sowohl wie in der Wirklichkeit, allein erst im Jahre 1876 vermochte er durch Mr. John Baily jun. in London einen Stamm derartiger Hühner: Blaugraue mit bläulich-schwarzem Behang — Engl.: *Blue dun game fowls* —, Andalusier-Färbung, zu erlangen, und dieser diente nun als Grundstock für die zur Erreichung des Ziels nothwendigen Versuche. Dem Züchter schwebte als solches die Uebertragung der Zeichnung der *brown-red*-Varietät (s. oben) auf stahlblauen Grund, wobei sich die reinblauen Flügelenden des Hahns besonders schön ausnehmen, vor. Durch Beimischung „eines Tropfen fremden Blutes“ wurde denn auch bald das Ziel erreicht. Der Schnabel ist horngrau, das Auge gelbbraun, der Fuß bläulich-bronzefarben, der Schwanz des Hahns glänzend schwarz. Abbildung Tafel 37 und 38.

c) Gelbe Entenflügel, bei uns gewöhnlich Silberhalsige oder Englische Kämpfer mit Silberbehang genannt — Engl.: *Yellow (brasswinged) Duckwings*; Franz.: *Comb. angl. dorés à ailes de canard* — dürfen gewiß als der schönste Farbenschlach bezeichnet werden. Gesicht, Ohrschneiben z. sind scharlachroth, die Augen hellroth, die Füße weidengellb (graugrün oder graugelb).

Hahn: Halsbehang strohfarben (gelblichweiß), Rücken maronfarben, glänzend, Schulterdecken kräftig gold-orange, Flügeldecken (Spiegel) glänzend stahlblau; zweite Schwingen weiß an der Außenseite, schwarz an der Innenseite und am Ende, so daß der geschlossene Flügel weiß mit schwarzem oberen Rande erscheint; große Schwingen schwarz mit weißgesäumter Außenseite; Sattelbehang einen Stich dunkler als der Halsbehang, messinggelb; Brust, Bauch, Schenkel und Schwanz tiefschwarz,





Englischer Kampfhahn (blau mit Goldbehang).







Sicheln mit ſchönem Bronzeglanz. — Henne: Zeichnung ähnlich wie die der ſchwarz-rothen (goldhalsigen) Henne, doch die Grundfarbe ſtatt rebhuhn-braun ſilbergrau; Kopf grau, Halsbehang ſilbergrau mit ſchwarzen Streifen, Rücken, Sattel, Flügel und Seiten ſilbergrau mit ſchmalen dunklergrauen Wellenzeichnungen und weißlichen Schaftſtrichen; Vorderhals und Bruſt hell laſchroth, nach unten zu in Aſchgrau übergehend, die Federn ſahl graugelblich geſäumt und geſchaftet, Schwanz ſchwärzlich-grau oder ſchwarz. Rother oder brauner Anflug auf der Oberſeite iſt fehlerhaft.

d) Silbergraue Entenflügel oder Silberrücken — Engl.: Silvergrey Duckwings; Franz.: Comb. argentés à ailes de canard — ſieht man in Deutſchland nur vereinzelt, wogegen die vorigen hier ſehr beliebt ſind. In der Zeichnung ſtimmen ſie mit den gelben Entenflügeln überein, nur tritt an die Stelle des Gelbweiß oder Gelb ein reines Silberweiß. Beim Hahn ſind alſo Kopf, Hals- und Sattelbehang, Rücken und Schulterdecken rein ſilberweiß, Flügeldecken (Spiegel) glänzend ſtahlblau, zweite Schwingen wie bei den gelben Entenflügeln, Bruſt tief blaſchwarz, Bauch, Schenkel und Schwanz wie bei den vorigen. Henne: Kopf- und Halsfedern ſilberweiß mit ſtarkem ſchwarzen Längſtreif in der Mitte; Bruſtfedern ſchwärzlichgrau oder ſchwarz, mit grauweißem Saum und ebenſolchem Schaftſtrich, Schwanz dunkelgrau oder ſchwarz, das übrige Gefieder rauchſchwarz mit ſchwachem grauen oder grauweißen Rand und Schaftſtrich.

e) Rothſcheden oder Blutflügel — Engl.: Red Piles oder Blood-wing Piles; Franz.: Piles — Ueber dieſen, auch bei uns immer mehr in Aufnahme kommenden Farbenschlagn, welcher, durch Kreuzung von Schwarz-Rothem und Weißen entſtanden, „Weißbrüſtig-Rother“ (da Weiß an die Stelle von Schwarz tritt, während Roth bleibt) genannt werden müßte, äußert ſich Herr H. du Roi: Der Engländer nennt die Farbe „Red Pile“ oder „Blood-wing Pile“, zu deutſch Rothſchede oder Blutflügel-Schede. Außer dieſer durch die Ausſtellungen zu einer Haupt- (Standard-) Varietät erhobenen Schedenfärbung, die nach der Graſſchaft Cheſhire, in welcher ſie hauptſächlich gezüchtet wurden, auch Cheſhire Piles hießen, gab es in alter Zeit noch die lemon (zitronfarbigen) oder yellow (gelben) Piles, nach der betreffenden Graſſchaft auch Staffordſhire Piles genannt, und die blue dun (ſchiefergrauen) oder Worceſtershire Piles. Die Gelbſcheden fallen bei der Zucht von Rothſcheden, wogegen die Blaſcheden verloren gegangen ſind. Die Rothſcheden ſind aus der Kreuzung der ſchwarzbrüſtig-rothen mit weißen Kämpfern hervorgegangen. Die richtige Erklärung für das Wort „Pile“ giebt Trevor Dickens, der berühmte Kenner der altmodigen, für den Kampfsplatz gezüchteten Engliſchen Kampfhühner, indem er die Färbung beſchreibt als „red pile on a white ground“, alſo Roth „aufgehäuft“, aufgeſetzt auf weißer Grundfarbe.

Die Beinfärbung der Rothſcheden iſt mehrfach ausgetauſcht worden. In alter Zeit ſtanden die weißbeinigen (d. h. mit hellfleiſchfarbigen Läuſen) obenan, danach wurden die grünbeinigen (olivenfarbige Läufe) am höchſten geſchätzt und heute ſind die gelbbeinigen die beliebteſten. Früher war auch die Färbung des Gefieders eine hellere, rein weiße Bruſt und Flügeldecken (Schilde) des Hahns bevorzugt, der Schaft der Halsfedern weiß, die Henne meiſt nur mit röthlicher Bruſt und leichter Gold-

Geflügelzucht.

zeichnung auf Halsbehang und Flügelbug. Mit der Mode für grüne Beine vertieften sich die Töne und mehrte sich die Aderung auf dem weißen Grunde. Das Orangeroth des Halsbehangs beim Hahn bekam einen kastanienbraunen Anflug, das Blutroth des Rückens nahm eine mahagonibraune Färbung an, die Henne zeigte eine röthlichbraune Zeichnung auf weißgelbem Grunde. Mit der jetzt modernsten gelben Beinfärbung hat sich auch wieder ein goldener Schimmer über die rothe Zeichnungsfarbe gelegt:

Hahn (Fig. 13): Schnabel gelb, ein bräunlicher Stich zulässig; Gesicht, Kamm, Kinn- und Ohrklappen (wenn ungeschnitten) hochroth, Auge glänzend roth. Scheitel-

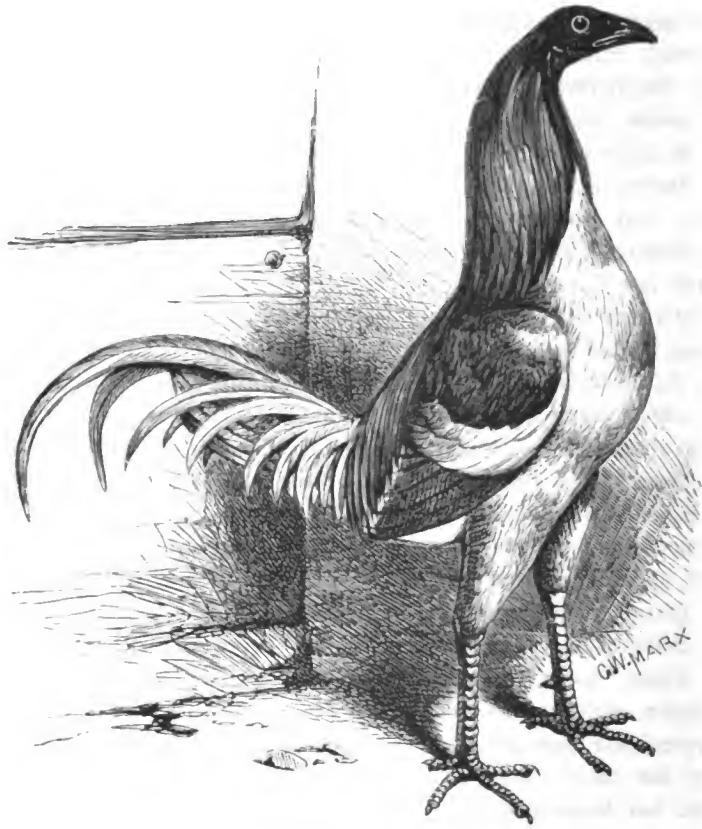


Fig. 13. Rothschaden-Kämpfer-Hahn.

federn orangeroth, Halsbehang orange, Rücken und Schultern tiefblutroth, Sattelbehang orangeroth, Flügel-Ansatz weiß, Flügelbug blutroth, Flügeldecken (Schilde) weiß, auch weiß mit rothen Adern oder Säumen; zweite Schwingen mit matt braunrother Außen- und weißer Innenseite und weißem Ende, große Schwingen weiß, Brust weiß, auch weiß mit rothen Adern oder Säumen, Schenkel und Unterleib weiß, Schwanz weiß, möglichst frei von schwarzer Zeichnung; Läufe gelb, auch olivengrün. — Henne

Schnabel, Läufe, Augen, Kamm u. a. Radtttheile wie beim Hahn; Halsbehang goldorange mit weißem Federschaft, Brust lachsfarben, Schenkel, Unterleib und Schwanz weiß, Rücken, Schultern und Flügel weiß mit etwas rother Zeichnung, die sich auf dem Flügelbug zur sogenannten Rose verdichtet. —

Die folgenden Varietäten haben weit geringere Verbreitung als die vorigen, mit denen sie den Wetttreit nicht aufzunehmen vermögen. In Deutschland werden Einfarbige seit einiger Zeit von Herrn P. Moritz-Hannover gezüchtet.

f) Amerikanische Weißschrecken — Engl.: White pile games; Franz.: Var. pile blanche — nach Wright: Gesicht, Kamm, Kinn- und Ohrklappen hellroth, Läufe gelb oder weiß; Hahn: Halsbehang weiß, schwach hellroth gezeichnet, Flügeldecken hell- oder orangeroth, übriges Gefieder reinweiß. Henne: Brust kastanienbraun, im Uebrigen weiß.

g) Weiße Kämpfer — Engl.: White games; Franz.: Var. blanche —. Kamm und übrige Radtttheile des Kopfes leuchtend scharlachroth, Augen hellroth, Schnabel und Läufe gelb oder weiß; Gefieder rein weiß.

h) Schwarze Kämpfer — Engl.: Black games; Franz.: Var. noirs —. Kamm u. corallenroth, Augen schwarz, dunkelbraun oder roth, Schnabel schwarz oder hornfarbig, Läufe dunkel olivenfarbig oder schwarz; Gefieder glänzend tiefschwarz, ohne die bekannten gelben oder rüthlichen Federn.

Eine besondere Spielart der schwarzen, die Messing- oder Bronze-flügel — Brassy-winged games — unterscheidet sich von ihnen durch messing- oder kupferfarbene Schultern.

i) Getupfte Kämpfer — Engl.: Spangled games; Franz.: Var. papillottée — haben schön hellrothes Gesicht u., je nach der Grundfärbung hellen oder dunklen Schnabel und Läufe und auf schwarzem, blauem, rothem, lederfarbenem Grunde möglichst gleichmäßig weiß getupft. Gefieder.

k) Kuckuckspferber — Engl.: Cuckoo oder Dominique games; Franz.: Var. coucou — haben hellrothes Gesicht u., gelben Schnabel und Läufe, hellrothe Augen und auf hellaschgrauem Grunde dunkelblau- oder schiefergrau gesprenkeltes oder schmal quergewelltes Gefieder.

Endlich müssen wir noch eines eigenthümlichen Kämpfer-Schlages Erwähnung thun: der hennenschwänzigen oder hennenfiederigen Kämpfer, welche in Gestalt und Körperbau dem altmodigen Englischen Kämpfer näher stehen als dem modernen und sich vornehmlich durch den sichellofen (Hennen-) Schwanz des Hahns kennzeichnen. In England werden sie „Hentails“ oder „Henny-games“ genannt. Seit langem in den Grafschaften Devonshire und Cornwall gezüchtet, sind sie jetzt seltener geworden. Da sie kräftiger gebaut, fleischiger und schwerer sind als andere Schläge — der Hahn wiegt 6½ bis 9, die Henne etwa 6 Pfd. —, weiße Haut und Beine und zartes, feines Fleisch haben, so geben sie ein feines Tafelgeflügel ab. Die Färbung des Gefieders ist verschieden: heller oder dunkler rebhuhnfarben u.

**Werth und Eigenschaften.** Der Englische Kämpfer ist ein Sporthuhn, ein „Rassehuhn“ erster Klasse, und wenn man diese edlen, schnittigen Gestalten sieht, ihre stolze Haltung, ihre entschlossenen Bewegungen, den kühnen Blick und die Mannig-



faltigkeit und den Glanz ihres Gefieders berücksichtigt, so kann man wohl ermessen, daß die Engländer mit Genugthuung auf dieses Resultat ihres Züchterfleißes blicken, und daß es keine Hühnerrasse giebt, welche nicht nur „doppelten Anspruch (wegen ihres alten Stammbaumes und wegen des Kampfesmuthes) auf die Zuneigung der Engländer hat, sondern welcher diese auch von Züchtern und Liebhabern entgegengebracht wird“. Daher schreibt es sich auch, daß „durch ganz England unzählige Land-Edelleute und Pächter auf das Fleisch des Kampfhuhns schwören. Sie können an keinem anderen Hühnerfleische Geschmack finden, und der Grund, daß die Hühner streitsüchtig und nicht die besten Leger sind, hat keine Wirkung auf ihren einmal gefaßten Beschluß, nur diese Rasse zu halten. Die Liebhaber aber sind in ihrer Weise ebenso eingenommen für das Kampfhuhn wie jene Landwirthe, und bis so weit haben die Kämpferzüchter alle anderen in ihren Bemühungen, ihren Lieblingen die erste Stellung zu verschaffen, überholt. Für keine andere Hühnerart sind je so hohe Preise bezahlt worden als für das Kampfhuhn, noch sind je so hohe Prämien ausgesetzt, und es würde schwer fallen, eine Rasse namhaft zu machen, welche unter ihren Anhängern so vorwiegend Engländer zählt, oder welche eine solche Schaustellung entfaltet als das Kampfhuhn auf der Birminghamer Ausstellung“. So spricht begeistert ein Engländer — vergl. J. du Roi's Mittheilungen in Nr. 34, Jahrg. 1883 der Blätter f. Geflügelz. — von seinem Nationalhuhn.

Ueber den wirthschaftlichen Werth des Kampfhuhns urtheilt derselbe Kenner: „Die Kampfhühner sind gute Brüterinnen, aber verwehren während ihres Brutgeschäfts Einmischungen, die sich Cochins- oder Dorkinghennen ruhig gefallen lassen, ziehen auch vor, sich ihr Nest selbst zu wählen. Sie schützen ihre Brut auf das Entschlossenste und greifen Ratten, Katzen und auch Hunde an. Erster Klasse Legehühner sind sie nicht, die Eier sind von mittlerer Größe (50—65 g) und leicht gefärbt. Die Kücken wachsen schnell heran und sind früh schlachtfähig, da sie weit mehr Fleisch tragen, als ihr äußeres Ansehen erwarten läßt. Sie werden aber auch sehr bald streitsüchtig und hören mit dem Kämpfen bisweilen gar nicht wieder auf.“ Können somit Englische Kämpfer als eigentliche Wirthschaftshühner, da es bei uns doch hauptsächlich auf Eiergewinnung ankommt, nicht gelten, so empfehlen sie sich doch ihres reichlichen und feinen, schmackhaften Fleisches wegen zur Kreuzung mit kleineren, aber gut legenden Rassen, so mit Landhühnern, Campinern u. dergl. Wer vornehmlich Tafelgeflügel ziehen will, dem darf die Anschaffung von Kämpfern gerathen werden. „Kampfhühner, in der Jugend geschlachtet — sagt Bright — sind das denkbar feinste Essen. Mästen ertragen sie nicht, aber bei guter Fütterung genommen, wie sie gerade sind, kommen sie fast dem Fasan in der Güte des Fleisches gleich.“ Daß die Hennen vortreffliche Brüter und Mütter abgeben, wurde schon hervorgehoben.

### 36. Yokohamas.

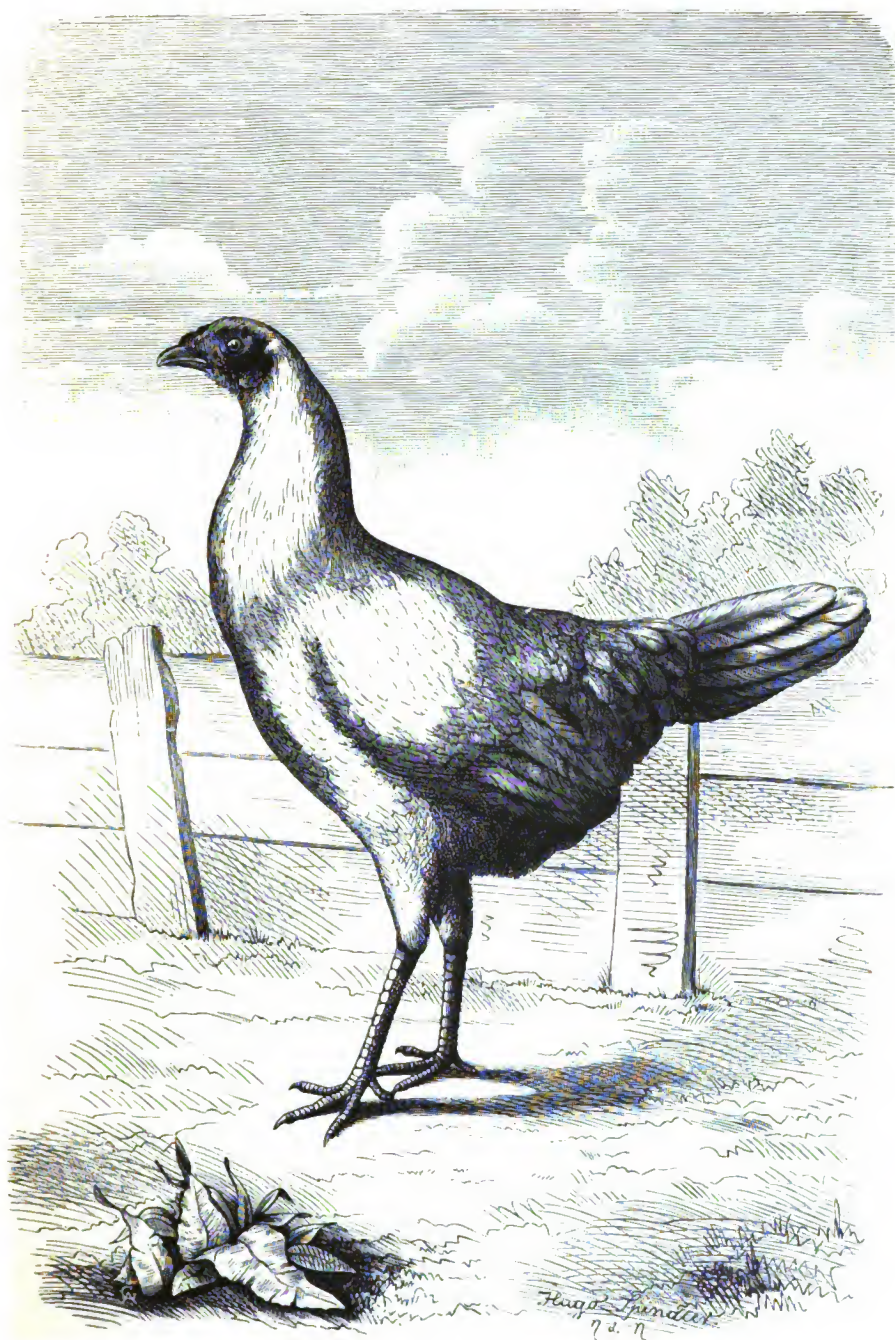
Das Huhn von Yokohama oder das Yokohama-Huhn — *Gallus dom. pugnax, longicaudatus*; Engl.: Yokohama fowl; Franz.: Race de Yokohama — macht zwar nicht den Eindruck eines Kampfhuhns, wenn man den langen Schwanz in Betracht





Yotobama, Hahn.





Yotohama, Henne.





zieht, allein es steht in mehrfacher Beziehung dem Malayenhuhn so nahe, daß es in diese Gruppe eingereiht werden muß. Seinen Namen führt es nach der japanischen Hafenstadt Yokohama, von wo aus es zuerst nach Europa gelangte. Dies geschah 1864, in welchem Jahre der Missionar Mr. Girard derartige Hühner von Yokohama dem Jardin d'Acclimatation (Aklimatisations-Garten) zu Paris zuschickte. Hier sah Herr A. Brosche-Dresden i. J. 1869 das Huhn, und es gelang ihm, einen Hahn mit zwei Hennen zu erwerben, welche er nach Dresden brachte. Später versuchte er zweimal, die Rasse direkt aus Japan einzuführen, jedoch von beiden Transporten gingen vor der Ankunft die Hennen ein. Der Import dieses Huhns, welches in seiner Heimat „Jitori“ genannt wird und dort in verschiedenen Färbungen recht verbreitet sein soll, ist somit ein geringer gewesen, und man war, um Blutauffrischung vorzunehmen, gezwungen, zu Kreuzung mit Malayen, neuerdings auch mit Phönixhühnern zu greifen. Das Yokohama-Huhn fand sowohl in Frankreich als in Deutschland rasch Eingang und weite Verbreitung, während ihm in England erst während der letzten Jahre wirkliche Beachtung geschenkt worden ist.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Das Yokohama-Huhn ähnelt bezw. gleicht in Körperbau, Haltung, Kopf- und Kammbildung, Tragen des Schwanzes u. dem Malayenhuhn, und diese Punkte dürften mehr als genügen, die Verwandtschaft beider zu bestätigen; dagegen unterscheidet sich das Yokohama-Huhn von letzterem durch weicherer, längeres Gefieder, außerordentlich langen Schwanz, zarteres Knochengestell und edleres Benehmen. Es kennzeichnet sich also durch gestreckten Körper, schlanken Hals, langen, ziemlich breiten Kopf, niedrigen, wulstigen (Malayen-) Kamm, hohe Beine mit unbefiederten gelben Füßen, vollen, ungewöhnlich langen Schwanz. Die Höhe ist etwa 10—15 cm geringer als die der Malayen. Das Gewicht des Hahns beträgt etwa 5—6, das der Henne 4 oder 5 Pfd. Die zierliche Haltung, die eleganten Bewegungen und das ansprechende Wesen machen das Yokohama-Huhn zum Liebling der Geflügelreunde, und es würde einen großen Züchterkreis haben, wenn nicht die Zucht so manche Schwierigkeiten böte.

**Körperthrite.** Der Hahn (Taf. 39) soll einen langen, flachen Kopf — der etwas schmaler ist als der der Malayen und etwas weniger vortretende Augenbrauenknochen hat —, mittellangen, kräftigen, leicht gebogenen, hochgelben (bei dunkeln Vögeln braunen) Schnabel, verkümmerten, breiten, flachen Nellen- oder Malayen-Kamm — einfacher oder verschnittener Kamm ist fehlerhaft —, rothes, federfreies Gesicht, große, lebhaft blickende Augen, rothe, mäßig große Ohrscheiben, unbedeutende Kinnlappen, nachthäutige, faltige, rothe Kehle, langen, schlanken, mit leichter Biegung vom Kopf sich abhebenden, beim Gehen aufrecht und hübsch gebogen, beim schnellen Laufen fast wagrecht nach vorn gestreckt getragenen Hals, gestreckten, schlanken, in der Ruhe hoch getragenen Rumpf, nach dem Schwanz zu schmaler werdenden, abfallenden Rücken, mittellange, anschließende, von den Behangfedern zum Theil verdeckte Flügel, volle und etwas vortretende Brust, hohe Beine mit langen, kräftigen Schenkeln, glatten, gelben Läufen und Zehen und einen schön ausgebildeten Schwanz haben. Der letztere erinnert an den der Fasanen, besteht aus ziemlich dünnstäbigen, bis 1 m langen Sicheln und zahlreichen kürzeren, stufenweise angeordneten Keil- und

Seitenfedern und wird stets wagerecht getragen, so daß die langen Federn in leichtem Bogen sich abwärts neigen und die Erde streifen. Mit Ausnahme des Phönixhuhns besitzt kein Hahn irgend einer anderen Rasse einen derartigen üppig entwickelten Schwanz.

Die Henne (Taf. 40), welche dem Hahn in Körperbau und Haltung gleicht, trägt den Schwanz, welcher bei ihr möglichst lang und voll sein soll, wie der Hahn wagerecht oder mit der Spitze etwas nach abwärts geneigt.

**Gefieder und Färbung.** Das Gefieder ist, wie erwähnt, weicher, länger, reicher entwickelt als das der Malaien und anderer Verwandten, Hals- und Sattelbehang sind voll und lang, am üppigsten aber ist der Schwanz des Hahns ausgestattet. Was die Färbung anbetrifft, so theilte Frau Baronin v. Ulm-Erbach u. A. nach Angaben aus der Heimat des Huhns mit, daß dieses dort in verschiedenen Farben, am häufigsten in Gelb und Rothbunt, dann in Weiß, Braun, Schwarz vorkomme.

a) Die Rothbunten oder besser Rothgefästelten — Engl.: Red-piles; Franz.: Blancs et rouges — sind diejenigen, welche vor 20 Jahren nach Frankreich und von da zu uns gelangten. Es läßt sich streiten, ob gefästelte oder ob weiße Yokohamas schöner aussehen; ein bei im Uebrigen weißem Gefieder tief braunroth gefästelter Hahn dürfte sich hübscher ausnehmen als ein weißer, wogegen rein weiße Hennen wiederum einen ansprechenderen Eindruck machen als die bunten. Beim Rothsattel-Hahn soll das Gefieder weiß und nur der Sattel, d. h. der Rücken nebst den Schultern und Flügeldecken braun- oder blutroth sein; doch treten auch nicht selten an anderen Stellen rothe Federn auf, mit denen man übrigens nicht zu streng in's Gericht geht, da es bei der Beurtheilung auf Figur, Länge und Fülle des Schwanzes und richtigen Kamm und erst dann auf Färbung und Zeichnung ankommt. Die Henne ist an Kopf, Hals, Schwingen und Schwanz weiß, das übrige Gefieder erscheint lachstroth oder chamois mit weißen Tupsen; doch auch bei ihr lassen sich oft Abänderungen bemerken. Das Roth, auch beim Hahn, hat überhaupt die Neigung zum Verblaffen, es wird zum Oranagegelb und Chamois, und auf solche Weise sind dann endlich

b) die Weißen entstanden, von denen meines Wissens auf Ausstellungen die ersten im Jahre 1873 (Berlin, Köln) gezeigt wurden. Seit wenigen Jahren hat Herr H. du Roi-Braunschweig durch Kreuzung von Rothsattel-Yokohama-Hahn mit weißer Phönix-Henne schöne weiße Yokohamas erzüchtet. Ueber das Gefieder der weißen Yokohamas ist nichts weiter zu erwähnen, als daß es rein silberweiß, ohne Einmischung andersfarbiger Federn (z. B. rothe in den Flügeldecken) sein muß; bei den Hähnen aber muß man einen gelblichen Schein am Behang mit in Kauf nehmen, wie er sich ja auch bei weißen Hähnen anderer Rassen bemerkbar macht. Schnabel und Füße müssen rein gelb sein. •

Sogenannten „blauen Rothsätteln“ begegnet man bei uns nicht; auch sonstige Färbungen außer den oben beschriebenen, sind bei uns noch unbekannt, doch ist man neuerdings bemüht, durch Kreuzung mit Phönix- und schwarzen Sumatra-Hühnern solche zu erzielen. Die sog. schwarzen Yokohamas, welche seit 2 Jahren hier und da auf unseren Ausstellungen erscheinen, sind auf Seite 250 berücksichtigt worden.

**Werth und Eigenschaften.** Ueber diesen Punkt sei zunächst das in dem 40. Jahresbericht des „Hühnerologischen Vereins zu Görlitz“ (Vorsitzender Hob. Dettel) niedergelegte Urtheil wiedergegeben: „Die dem Vorstande zugekommenen Mittheilungen über die Ergebnisse der vorjährigen Aufzucht lauten zwar sehr verschieden, allein darin stimmen alle überein, daß die Aufzucht der Yokohamas wohl durchgängig als fast gänzlich gescheitert zu betrachten ist. Nur Wenige sind so glücklich gewesen, einen verschwindend kleinen Theil der Nachzucht aufzubringen, die Meisten haben gar nichts gerettet. Es dürfte schwierig sein, den Grund nachzuweisen, weshalb es selbst bei der sorgsamsten Pflege, unter welcher andere Rassen vortrefflich fortkommen, mit den Yokohamas nicht glücken will; jedenfalls sind sie noch nicht hinlänglich akklimatisirt. Als Ruzhuhn dürften sie schwerlich jemals eine Rolle spielen, da sie kleine Eier, nicht sehr reichlich, legen, indessen gut brüten, zur Mast aber auch keine Anlage haben. Das Originelle bei ihnen besteht hauptsächlich in der eleganten Schönheit des Hahns, in der Länge seines horizontal getragenen weißen Schweifes mit auf beiden Seiten desselben herabwallenden fischelartigen Seitenfedern, welche Eigenschaft keinem anderen Hahn zu Theil wurde. Kreuzungen mit anderen in der Gestalt ähnlichen Rassen haben weit kräftigere Nachkommen ergeben, theilweise selbst in den Hähnen den ächten in Figur und Zeichnung ziemlich gleichend, auch stärker, allein mit höher getragenen kürzeren Schweißen. Der Vorstand hofft, daß durch fortgesetzte sachgemäße Kreuzung, nach dem Verfahren der Engländer bei den Dorkings, welche gegen ihre ursprüngliche Größe gegenwärtig Riesen zu nennen sind, auch die Yokohamas mit der Zeit ohne Beeinträchtigung ihrer absonderlichen Schönheit, ausdauernder und dankbarer zu züchten sein werden; er regt die Vereinsmitglieder dazu an, einem solchen Ziele nachzustreben.“

Dies Urtheil läßt sich auch heute noch unterschreiben. Die Yokohamas bilden die Zierde eines Hühnerhofes, eines Parks, während sie aus mehrfachen Gründen dem Wirthschaftsgeflügel nicht beigezählt werden können: sie sind zart und empfindlich, die Aufzucht ist mit Schwierigkeiten verknüpft, die Zahl der gelieferten (röthlichen) Eier ist verhältnißmäßig gering; dagegen brütet und führt die Henne gut. Wesen und Bewegung zeugen von edlem Blut; der Hahn ist zwar ruhiger und verträglicher als der Malayenhahn, aber doch nicht feige, und wenn er auch den Kampf nicht gerade aufsucht, so nimmt er gegebenen Falles ihn doch auf und stellt sich tapfer; ebenso vertheidigt die Henne sich und ihre Brut ganz wacker. Wer seinen Hühnern Aufmerksamkeit und sorgsame Pflege widmen, ihnen warme, geschützt liegende Aufenthalt- und Bruträume zur Verfügung stellen, freien Auslauf in Garten und Wiese gewähren kann, ohne Anspruch auf reichen Eier- und Fleisch-Ertrag zu erheben: dem darf das Yokohama-Huhn aufs wärmste empfohlen werden.

Ein Uebelstand bei der Zucht bestand immer darin, daß außer den erst-eingeführten Hühnern keine anderen importirt worden; es fehlte also an frischem Blut, und als Folge der vieljahrelang betriebenen Inzucht machte sich ein Rückgang der Rasse bemerklich. Nothgedrungen mußte man zur Kreuzung mit Malayen greifen, doch ließ dieselbe manches zu wünschen übrig. Neuerdings hat man nun in den Phönixhühnern ein schönes Kreuzungs-Material gewonnen und damit bereits erfreuliche Erfolge erzielt.

## 37. Das Phönixhuhn.

Das Phönixhuhn — *Gallus dom. venustus* — stellt die letzt-eingeführte und zugleich die schönste aller bekannten Hühnerrassen dar. Die Heimat ist die des Yokohama-Huhns: Japan, und der letzteren Rasse steht es denn auch vermöge seiner Federzierde, des außerordentlich entwickelten Schwanzes, nahe, sodaß es wohl hier angereicht werden kann, wenngleich es sich vom Yokohama-Huhn durch mehr landhuhnartige Figur, einfachen Kamm, weiße Ohrscheiben, verschieden gefärbte Beine, längeren, volleren Schwanz und üppigeren Sattelbehang, auch durch ergiebigere Eierproduktion und geringere Brütluft unterscheidet.

In seiner Heimat wird das Phönixhuhn Kuro sasa Oski oder Chon vi Kei, d. h. Hahn mit langem Schweif, oder noch anders (Shinowaratao, Shirafugi) genannt. Frau Baronin v. Ulm-Erbach geb. von Siebold, welcher es vermöge ihrer Beziehungen zu Japan gelang, zunächst im Dezember 1881 einen Stamm silberhalsiger Phönixe einzuführen, veröffentlichte in Nr. 15 der „Blätter f. Geflügelz.“ 1882 einige, von einer Abbildung begleitete interessante Mittheilungen. Die Abbildung des „Wunderhahns“, welcher ausgestopft im Museum zu Tokio steht, ist genau nach dem von einem japanischen Künstler gemalten Original angefertigt, und auf letzterem war in japanischer Sprache geschrieben: „Dieses ist die naturgetreue Abbildung eines Paar Hühner der Chon vi Kei-Rasse, welche Poraher Shimanonchi (Besitzer derselben) aus Ronchi in Tosa gezüchtet hat. Der Hahn hat einen auffallend langen Schwanz von 20 ungefähr  $\frac{1}{2}$  Zoll breiten Federn, deren längste  $13\frac{1}{2}$  Fuß mißt. Eigentlich ist diese äußerst merkwürdige Hühnersorte, welche unter den in Japan so zahlreich gezüchteten den längsten Schwanz hat, noch wenig bekannt. Dieselbe stammt ursprünglich aus Shinowara, einem Dorfe in Nagasagonri, Provinz Tosa (auf der Insel Nipon), daher wird sie auch 'Shinowaratao' genannt. Vor etwa 60 Jahren war die Zucht dieser merkwürdigen Hühnerrasse ganz allgemein in Tosa, und seitdem hat man verschiedene Veredelungen mit derselben vorgenommen.“ In einem von S. Mishimura im Jahre 1859 herausgegebenen Buche befindet sich ebenfalls eine Abbildung der Chon vi Kei mit folgenden Bemerkungen: „Auf Korea giebt es eine Hühnerrasse, bei welcher die Hähne einen schmalen 3 Fuß langen Schweif haben, und in Tosa findet man eine ähnliche Sorte, Saganami genannt, welche die Gestalt eines gewöhnlichen Landhuhns hat und nur durch die Länge des Schweifes auffallend ist... Es giebt noch mehrere Varietäten, in verschiedenen Größen, theils mit Silber- oder Goldbehang, auch rein weiße, die Shirafugi genannt werden etc.“

Die erste Einführung und Verbreitung des Phönixhuhns in Deutschland ist Herrn N. D. Wichmann sen. in Hamburg zu danken, welcher im Mai 1878 auf einer Ausstellung in Osaka (Japan) zwei derartige Hähne kaufte, außerdem zwei Hennen erwarb und diese vier Vögel lebend nach Hamburg brachte. Nach den von Herrn Wichmann während seines mehr als zweimonatlichen Aufenthalts in Japan eingezogenen Erkundigungen ist das Huhn dort sehr selten. Der eine Hahn, silberhalsig, starb leider bereits 6 Wochen nach der Ankunft in Hamburg, der andere, goldhalsig, lebte bis zum Juni 1879, und von diesem wurden theils mit den importirten Hennen, theils mit Englischen Kämpfer-Hennen mehrere Zuchten gewonnen. Die beiden eingeführten Hähne hatten Gestalt und Größe des Landhuhns, einfache Kämme, gelbe Beine und große weiße Ohrscheiben; die Hennen waren nicht den Hähnen gleich und reinrassig: sie hatten Malayenkamm, die silberfarbige schien Yokohama zu sein, die andere war dunkel gesperrt und erinnerte an Malayen. Vom Jahre 1879



an waren nun die Herren Wichmann jun. in Hamburg und H. du Roi in Braunschweig ernstlich bestrebt, die Phönix-Rasse durch geeignete Kreuzung und Zuchtwahl wieder rein herzustellen, und den Grundstock dazu bildeten die Hennen des importirten Stammes nebst den durch die erste Kreuzung (goldhafter ächter Phönix-Hahn mit Kämpfer-Hennen) erzielten Hähnen. Inzucht war dabei freilich mit geboten, streng vermieden aber wurde, wie Herr du Roi betont, die Zucht von Abkömmlingen desselben Hahns und derselben Henne. Während Hr. Wichmann jun. vorzugsweise die unmittelbar von den importirten Phönixhähnen abstammenden Thiere zur Zucht verwandte „und eine besondere Vorliebe für die von den Phönixhähnen mit den importirten Hennen gefallene Nachzucht gehabt hat“, legte Hr. du Roi den Schwerpunkt bei der Zuchtwahl auf die längstschweifigen und bestbehangenen Bügel, ohne die charakteristischen Merkmale der Rasse, wie einfache Rämme und weiße Ohrscheiben, außer Acht zu lassen. Die nach mehreren Generationen erzüchteten Hähne dürften den ächten Phönix-Hähnen kaum nachstehen, überhaupt dürfte die Rasse durch Beimischung von Kämpferblut an Schönheit des Körperbaues gewonnen haben, und Herrn H. du Roi gebührt für seine Bemühungen um die Herausbildung, die Reconstruction der Phönix-Rasse — ein Paar solcher Hühner zeigt Fig. 14 — der Dank der Freunde edlen Geflügels.

Neben diesen Phönixhühnern in der eigentlichen (landhuhn-artigen) Form züchtete Herr du Roi solche in Yokohama-Form (vergl. „Yokohamas“), und zwar in Weiß, Schwarz und Sperber- (Kufuk-) Zeichnung. „Den Grund zu diesen Form- und Farbenschlügen hat,“ so schreibt Hr. du Roi (1882), „die schon erwähnte, von Hrn. Wichmann als Phönixhuhn importirte kufukfarbige Henne gelegt, der nach meiner Ansicht ein gut Theil Malayenblut beigemischt war. Von dieser Henne und dem schwarzbrüstig-rothen Original-Phönixhahn züchtete Hr. Wichmann neben mehreren, auf den Hahn schlagenden einfachstämmigen, hellgoldbraunen Rücken auch einen langschweifigen sog. gelbgesperberten Hahn mit gelben Läufen und dickem Ramm und eine sehr schöne, rein schwarze, metallisch glänzende Henne mit dunklem Fußgestell und gleichfalls dickem krausen Ramm. Beide Thiere, ungewöhnlich kräftig, wurden wieder miteinander verpaart, und unter den Nachkommen befand sich auch eine rein weiße, krausstämmige Henne, diese mit grünen Beinen. Diese weiße und später auch die schwarze Henne ist Hr. Wichmann so freundlich gewesen, mir zu weiteren Zuchtzwecken zu überlassen. Die weiße Phönixhenne brachte ich nun im Jahre 1881 zu einem Yokohamahahn und hatte die Freude, neben mehreren blaugelben Rücken eine hübsche Anzahl rein weißer, gelbbeiniger, krausstämmiger Thiere zu erzielen, die von vollblütigen Yokohamas kaum zu unterscheiden sind. Die schwarze krausstämmige Wichmann'sche Phönixhenne habe ich zu zwei Paarungen benutzt: einmal mit einem vorjährigen weißen Yoko-Phönixhahn, wovon einige interessante blaugraue Rücken gefallen sind, das andere Mal mit einem einfachstämmigen, gelbgesperberten Phönixhahn. Der Erfolg war auch hier ein lohnender: außer prächtig kufukfarbenen Rücken mit krausen Rämmen und herrlichen Schweifen fielen mehrere schwarze, darunter ein sehr langschweifiger Hahn, dieser allerdings mit rothen Schultern.“

Inzwischen ist es gelungen, mehrere Stämme Phönixhühner direkt von Japan einzuführen. Frau Baronin von Ulm-Erbach erhielt am 8. Dezember 1881 ein Paar

Silberhähne, welches die vom 14. Oktober bis 8. Dezember andauernde Reise wohl überstanden, und Mad. Camille Bobinus in Uccle bei Brüssel kam Frühjahr 1882 in den Besitz eines solchen; beides ächte Vollblut-Stämme. Ferner importirte Hr. A. Geoffroy St. Hilaire, Direktor des Jardin d'Acclimation zu Paris, im April 1882 zwei Hähne und mehrere Hennen und ebenso Anfang 1883 einen Hahn (welcher jedoch starb); im Oktober 1883 erhielt Hr. v. Voightländer-Braunschweig aus Japan 2 Hähne (von denen einer Yokohama) und 4 Hennen; im März 1884 gingen Frau B. v. Ulm-Erbach wiederum zwei Stämme, davon einer weiß und einer gesperbert, direkt zu; im August 1884 führte Mr. Gerald Waller silberhalsige (dorkingfarbige) Phönixe nach England ein, und endlich ist noch eines indirekten Imports seitens des Antwerpener Zoolog. Gartens zu erwähnen.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Zunächst muß hier bemerkt werden, daß die Japaner bei der Züchtung der Phönixhühner nur auf die Länge und Fülle des Schwanzes und Sattelbehangs ihre Aufmerksamkeit richten, daß ihnen dagegen Färbung der Füße und des Schnabels, Form des Kammes zc. als Nebensache erscheint; und die Beschaffenheit der importirten Thiere berechtigt zu der Annahme, daß in Japan das Phönixhuhn, obwohl es dort immerhin selten ist, doch in mehreren Varietäten bezw. Dualitäten vorkommt, daß es hier und da mit Yokohamas gekreuzt wird, und daß man namentlich bezüglich der Unterscheidung der Hennen beider Rassen nicht gerade peinlich verfährt. Aufgabe unserer Zucht wird es also sein, auf einen bestimmten Typus hinzuzüchten, damit ein strenger Unterschied gewahrt bleibe.

Im Allgemeinen zeigen die Yokohamas den Typus der Malayen, die Phönixe (Taf. 41) den der Englischen Kämpfer oder eines schönen Landhuhns. An letzteres erinnert das Phönixhuhn schon durch Größe und Gestalt — mittelgroß (etwa 50 cm hoch) und kräftig, doch schlank gebaut —, im Uebrigen kennzeichnet es sich durch einfachen, ziemlich hohen Kamm, rothes Gesicht, lange rothe Kinnlappen, weiße oder röthlichweiße Ohrklappen, unbefiederte, mittelhohe Füße, reichen Halsbehang, der Hahn außerdem und vor Allem durch ungewöhnlich ausgebildeten Sattelbehang und durch in üppigster Weise entwickelten Schwanz, die Henne durch sehr langen, abwärts gebogenen Schwanz. Weiße Ohrscheiben werden wohl gegenüber den rothen der Yokohamas vorzuziehen sein, ebenso blaugraue oder grüne Füße und Schnabel gegenüber den gelben der letzteren. Die Haltung des Phönixhuhns ist eine aufrechte, elegante, der Hahn weiß die lange Schleppe mit Grazie zu tragen, die Bewegungen erscheinen munter, zierlich, das ganze Wesen ist ein anmuthiges, zutrauliches.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen mittelgroßen, gestreckten Kopf, mittelhohen, einfachen, aufrechtstehenden, hübsch gezackten Kamm, großes, federfreies, rothes Gesicht, kleine, länglichrunde, weiße Ohrscheiben (s. oben), ziemlich lange, zugerundete, hochrothe Kinnlappen, großes, munter blickendes, orangeroths Auge, kräftigen, leicht gebogenen, blaugrauen oder hornfarbenen Schnabel, mittellangen, leicht gebogenen, mit einem reichen, aus langen, schmalen Federn gebildeten Behang geschmückten Hals, kräftigen, doch eher schlank als gedrungen zu nennenden, von den Schultern nach hinten zu sich verjüngenden Körper (Rumpf) mit flachem, mittelbreitem Rücken und schön gewölbter Brust, ziemlich hohe Beine mit kräftigen, anschließend befiederten



Silberhalsige Phönix-Hühner.



Schenkeln, glatten, blaugrauen oder dunkelgrünen, gut bespornten Läufen und vier langen Behen, mittellange, hoch und anschließend getragene Flügel, üppig entwickelten Sattelbehang und Schwanz (s. „Gefieder“).

Die Henne erinnert in Gestalt und Körperbau an eine Englische Kämpferhenne oder an eine schlank gebaute, hoch gestellte Landhenne; sie unterscheidet sich aber von den Hennern jeder Rasse durch einen sehr langen, schmalen, wagerecht getragenen Schwanz, dessen Federn mit der Spitze säbelförmig abwärts gekrümmt sind, und durch reich entwickelte Wurzelsfedern (volles Rissen). Kamm und Kinnlappen sind kleiner als beim Hahn.

Wie erwähnt, bestehen hinsichtlich einzelner Punkte — Farbe der Ohrscheiben, der Füße und des Schnabels — noch Verschiedenheiten, und Aufgabe unserer Züchter ist es, hier Uebereinstimmung zu schaffen. Bei der Beurtheilung der Phönixhühner kommt es natürlich vor Allem auf das wesentlichste Merkmal, vollen, langen Schwanz und Behang, an; ihre Schönheit entfalten sie erst vom 3. Jahre ab.

**Gefieder und Färbung.** Das Auffallendste und Bewundernswertheste an den Phönixhühnern ist die außerordentliche, üppige Entwicklung des Gefieders, speziell der Behang- und Schwanzfedern. Herr L. van der Snickt in Brüssel sagt bezüglich dieses Punktes von dem Hahn des durch Mad. Bodinus importirten Paares, welches auf Tafel 41 dargestellt ist: „Die über den Unterrücken herabhängenden Federn fangen ziemlich hoch auf dem Rücken an, die kürzesten von ihnen reichen bis an das Ferse- (fälschlich Knie-) Gelenk herab, die längsten streifen den Boden. Auf diese folgen Federn, wie ich sie bis jezt noch bei keinem Huhn gesehen. Sie sind sehr lang, schmal, nur ungefähr 2 mm breit und einige von mehr als 50 cm Länge; manche sind fast in ihrer ganzen Länge auf beiden Seiten mit Flaum besetzt. Die eigentlichen Schwanzfedern, welche bei gewöhnlichen Hähnen ziemlich breit und gerade sind, erscheinen beim Phönixhahn verschmälert, verlängert und so stark gebogen wie die Sichel Federn eines gewöhnlichen Hahns. Hat ein solcher in der Regel nur zwei sehr lange Sichel, welche die obersten Schwanzfedern bilden, so ist dies bei dem Phönixhahn nicht möglich, denn seine eigentlichen Sichel Federn sind sehr schmal (1 bis 2 cm breit), und da sie sich nicht recht tragen können, fallen sie abwärts und schleifen auf dem Boden; anstatt der zwei bei einem gewöhnlichen Hahn hat ihrer der Phönix zwanzig, alle gleich lang. Wie lang sie sind, kann ich nicht sagen. Der Hahn sieht gegenwärtig — d. h. Ende Mai 1882 — genau so aus, wie ich ihn auf der Zeichnung (s. Tafel 41) wiedergegeben\*). Die langen Federn scheinen etwa 1 m lang zu sein; aber die alten Federn sind während der Reise von Japan hierher zum Theil abgebrochen, und die längsten der neuen Federn stecken noch in blutigen Rielen, ein Beweis, daß sie noch bedeutend länger werden; eine abgebrochene Feder, welche ich gesehen, war noch 1,76 m lang.“ Daß diese Federn eine kaum glaubhaft er-

\*) Die auffälligen Krümmungen der Schwanzfedern werden wohl durch Aufwickeln der Federn, wie es in Japan geschieht (s. unten), verursacht sein; „die Drehfedern bilden sich aber auch,“ sagt H. du Roi, „ohne diese Manipulation bei einzelnen Hähnen, ich besitze sogar einen Hahn, dessen Sichel Federn sich auf der einen Seite des Schwanzes mehrmals drehen, auf der anderen glatt herabhängen“.

scheinende Länge erreichen, bestätigt Mad. Bodinus selbst. Sie berichtet („Bl. f. Gefl.“ 1883, 417), daß sie im Frühjahr 1883 im Jardin d'Acclimatation eine von Mr. Tony Conte aus Japan mitgebrachte Phönixhahnfeder sah, welche 2,85 m lang war und wahrscheinlich von dem berühmten Hahn im Museum zu Tokio (s. S. 264) stammt. Zwei andere von Hrn. Conte gesammelte Federn messen 2,30, bezw. 1,80 m („Bl. f. Gefl.“ 1884, S. 84). Die größten schwarzgrünen Schwanzfedern der von Hrn. v. Voigtländer-Braunschweig im Oktober 1883 importirten Hähne waren 1,72 m lang und 18 mm breit, die dann folgenden schwarzgrünen Federn 1,40 m lang und 6—7 mm breit und die silberfarbigen Sattelbehaufedern 95 cm lang und 4 mm breit. Frau Baronin v. Ulm-Erbach erhielt von ihrem Herrn Bruder aus Japan eine abgebrochene Schwanzfeder des durch sie importirten gesperrbarten Hahns vorausgeschickt, welche, ziemlich schmal und eigenthümlich gedreht, 2 m 35 cm lang war; eine der feinen Federn maß 90 cm in der Länge. Hr. du Roi sagt von dem Voigtländer'schen silberbehangenen Vollblut-Phönix, daß bei ihm neben den 12 Trag- oder Steuerfedern 24 (an jeder Seite 12) Schwanzdeck- oder Sichelfedern und auf dem Bürzel ebensoviel eigenthümliche schwarzgrüne „verlängerte Bürzel-Flaumfedern“ stehen. — Zu den außergewöhnlich entwickelten Schwanz- und Sattelfedern gesellt sich ein reicher, aus vielen langen schmalen Federn gebildeter Halsbehang, welcher, nur den Vorderhals freilassend, bis auf die Rückenmitte überwallt. Daß auch die Hennen sich gegenüber den Hennen anderer Rassen durch längere, reichere Befiederung auszeichnen, wurde schon erwähnt, und zudem lehrt ein Blick auf die Abbildungen (Fig. 14; Taf. 41), daß man hier fast von „hahnfiederigen Hennen“ sprechen könnte; es giebt Hennen, deren ganzes Körpergefieder eine absonderliche Verlängerung zeigt, sodaß z. B. die Brustfedern einer Voigtländer'schen Henne an 12 cm lang sind.

In Färbung und Zeichnung steht das Phönixhuhn dem Engl. Kämpfer nahe, nur erscheint letztere nicht so rein als bei dieser darauf hin gezüchteten Rasse. Es sind namentlich zwei Farbschläge bekannt: Silberhalsige (Entenflügel) und Goldhalsige.

a) Von Silberhalsigen sind mehrere Paare resp. Hähne importirt worden: durch Frau v. Ulm-Erbach, Mad. Bodinus, Hrn. v. Voigtländer, Dir. Geoffroy St. Hilaire, und zwar sowohl silberrückige Entenflügel (Silvergrey Duckwings) als auch Gold- oder gelbe E. (Yellow Duckwings). Die Beschreibung der reinen Färbung und Zeichnung dieser Schläge ist in dem Abschnitt „Englische Kämpfer“ gegeben.

Der nach dem Pariser Garten gekommenen Silber-Entenflügel beschreibt La Perre de Roo: Kopf-, Hals- und Sattelbehang, Rücken und Schultern silberweiß; Flügeldecken schwarz, metallisch blau glänzend; Schwingen zweiter Ordnung an der inneren Fahne schwarz, an der äußeren weiß, an der Spitze metallschillernd blau-schwarz eingefäßt; Brustschild und Unterkörper tiefschwarz; Steuerfedern (eigentliche Schwanzfedern) mattschwarz, Sicheln metallisch grünschwarz. Einen Hahn von dieser Färbung der Silber-Entenflügel-Kämpfer oder der Silbergrauen Dorkings brachte auch Mr. Waller nach England („Field“ 1884, S. 263); die Färbung eines von Hrn. v. Voigtländer eingeführten Hahns entspricht der eines dunkelgrauen Dorking; ein durch Frau v. Ulm-Erbach importirter Hahn ist grau gesperrbart mit reichem

Silberbehang. Man sieht, daß die Zeichnung abändert. Die Färbung der Hennen entspricht der des betreffenden Farbenschlages, doch verfahren die Japaner nicht so eigen dabei.

Einen gelben Entenflügel-Hahn beschreibt La Perre de Roo: Kopffedern strohfarbig-weiß; Federn des Hals- und Sattelbehangs strohfarbig-weiß, in der Mitte leicht schwarz gestreift; Rücken und Schultern sammetbraun; große Flügeldecken metallisch blauschwarz; kleine Schwingen an der inneren Fahne schwarz, an der äußeren weiß, an der Spitze schwarz; große Schwingen schwarz, an der äußeren Fahne weiß gesäumt; Brust und Unterkörper glänzend schwarz; Steuerfedern mattschwarz, Schwanzdeckfedern metallisch grünschwarz. Die Färbung des auf Tafel 41 dargestellten Hahns beschreibt Hr. L. van der Snickt: Halsfedern silberfarben mit einem schwarzen Strich in der Mitte, Brust und Bauch schwarz mit sehr wenig Weiß, Schultern bräunlichgelb mit

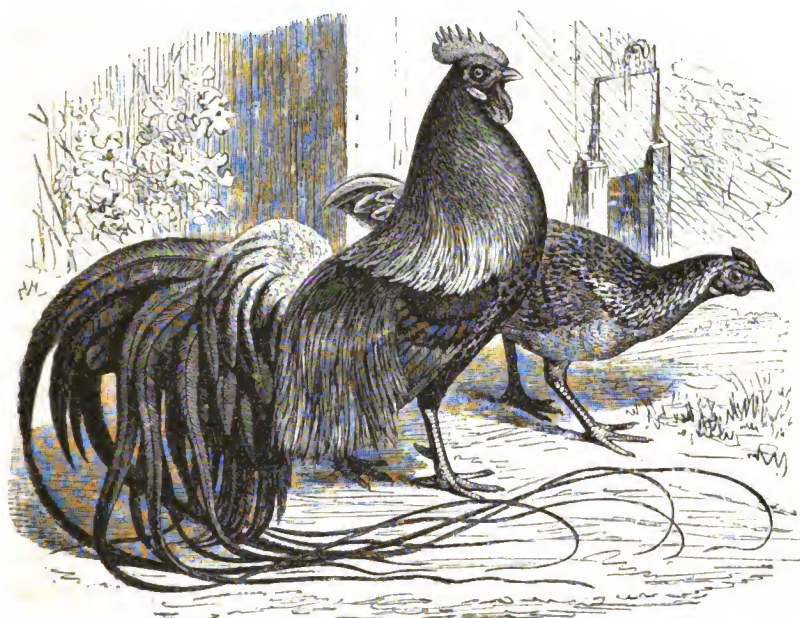


Fig. 14. Goldfarbige Phönixhühner.

braunen Flecken, Spiegel schwarzbraun mit starkem rothen, metallischen Glanz; Deckfedern der Schwingen weiß, die über den Unterrücken herabhängenden Federn strohgelb mit schwarzem Streif am Ende; von den auf sie folgenden schmalen langen Federn sind einige braun mit Goldglanz, andere schwarz mit weißen Rändern und noch andere bronzefarbig.

b) Von Goldhalsigen ist in Deutschland erst ein Hahn eingeführt worden — derjenige, welcher als der Grundstock zu der ganzen norddeutschen Phönixhühnerzucht zu betrachten ist. Er trug Färbung und Zeichnung der Englischen Kämpfer mit Goldbehang (schwarzbrüstige Rothe). Derartige Hähne sind dann auch in Braunschweig und Hamburg hauptsächlich erzielt worden; die Hennen dazu sind rebhuhnfarbig. Außerdem züchtet Hr. du Roi noch zwei hübsche Farben-Abänderungen:

Hell- und Dunkel-Goldfarbige. Die zu letzteren gehörigen Hennen sind „goldhahnelhuhnfarbig mit sammet-schwarzen Halsbehängen“; die Zeichnung der hellgoldbraunen, welche in Fig. 14 dargestellt werden, ist längsgerichtet auf goldbläufarbigem Grunde.

c) Ueber weiße Phönixhühner ist nichts Besonderes zu bemerken.

**Werth und Eigenschaften.** Unter den zum Ziergeflügel zählenden Haushuhn-Rassen nimmt das fiederreiche, farbenprächige Phönixhuhn unbestritten den ersten Rang ein. Dabei zeichnen sich die Hennen, gegenüber den Notohamas, durch fleißiges Legen gelblicher, etwa 45 g schwerer Eier aus. Frau C. Bodinus schreibt betreffs dieses Punktes („Gefied. Welt“ 1883, 180): „Die Phönix-Züchtung gewährt bereits sicher zu erwartende Erfolge, wir können daher in Europa der Verbreitung dieser neuen Rasse in verschiedenen Varietäten bestimmt entgegensehen. Die Phönixhühner, welche im Frühjahr 1882 importirt sind, haben gute Nachzucht geliefert. Der in meinem Besitz befindliche ausgewachsene Hahn hat die Mauser (— welche übrigens plötzlich mit Nachdruck beginnt —) gut durchgemacht. Welche Länge die Federn in unserem Klima erreichen, müssen wir noch abwarten. In Japan läßt man den Hahn, damit er seine Federn nicht abbrechen und beschmutzen kann, einen bestimmten Platz einnehmen, von dem er nur zweimal des Tages herunterkommen darf, um sich etwas zu ergehen. Ich mochte den Hahn nicht in dieser Weise der Freiheit berauben, sondern ließ ihn mit seinen 5 Hennen umhergehen. Er ist dabei niemals krank gewesen, seinen Schwanz trägt er mit Majestät über den sehr trocknen Sand, der oftmals gereinigt wird. Die Schwanzspitze wird vielleicht etwas beschädigt sein, aber ich werde den Vogel dafür recht gesund behalten haben. Die Jungen sind nicht schwer zu züchten; sie sind hart und suchen mit wahrer Leidenschaft die Freiheit; sie können mit seltener Behendigkeit fliegen. Die Farben lassen sich bald erkennen. Ebenso wie bei den Dorkings unterscheidet man sehr früh die Hähnchen von den Hennen. Die ersteren bekommen sehr früh ihr schönes Gefieder und, selbst wenn sie noch ganz jung sind, haben die Farben schon außerordentlichen Glanz. Sie sind sehr empfindlich gegen Luftzug. Die Hennen legen sehr gut und haben den ganzen Winter hindurch Eier geliefert.“

In Japan werden die Hähne, wie Mr. Conte berichtet, beständig in 3 m hohen Käfigen gehalten, damit sie den Schwanz nicht beschädigen. Sie sitzen auf einer unter der Decke angebrachten Stange und der Schwanz liegt auf einer zweiten, in der Mitte des Käfigs befestigten Stange auf. Zwei- oder dreimal täglich werden die großen Federn auf Papierwickel gerollt und die Vögel in einen unfriedigten Raum zu ihren Hennen gelassen, wo sie im Sande paddeln und sich ergehen können. Dann bringt man sie auf ihre Stange zurück, auf welcher sie fast die ganze Lebensdauer, die Mauserzeit ausgenommen, zubringen. Ihr Futter besteht in Reis, und alle 2 oder 3 Tage erhalten sie etwas Grünzeug. Dies hat man beim Import nicht unberücksichtigt zu lassen; ebenso möge man vor Antritt der Uebersahrt den Hähnen den Schwanz stußen oder ihn aufwickeln lassen. Nach der Ankunft hier hat man sie bezüglich der Fütterung vorsichtig zu behandeln.



## K. Zwerghühner (Bantams).

Die Zwerghühner im weiteren Sinne — *Gallus domesticus nanus* — stellen eine der an Rassen und Schlägen reichsten Gruppen der Haushühner dar. Man vereinigt in ihr all' die Zwergformen des Haushuhns, welche jedoch im Uebrigen mehr oder minder von einander abweichen. Manche der hierher zählenden Rassen oder Varietäten erinnern durchaus an irgend eine größere Rasse, ja man darf sie geradezu als eine Wiederholung, allerdings im kleinen Maßstabe, oder als ein Abbild derselben bezeichnen: so die Kampfbantams von den Englischen Kämpfern, die Peking-Bantams von den Cochins, die schwarzen Bantams von den Hamburgern, die Andalusier-Bantams von den blauen Andalusiern. Abgesehen von dem bezeichnendsten Punkte der Zwerghühner, der Kleinheit, läßt sich wenig Uebereinstimmendes wahrnehmen, denn Kopf- und Kammbildung, Schwanzform, Länge und Befiederung der Beine, Haltung und Länge der Flügel ꝛ. ändern je nach den Rassen und Schlägen ab. Alle aber gefallen durch die zierlichen Formen, die anmuthige, meist lecke Haltung, das muntere, lebhaftere Wesen. Daher haben denn auch Zwerghühner von jeher zu den Lieblingen der Züchter und Züchterinnen gehört, nur daß nach längerem oder kürzerem Zeitraum einmal diese, das andere Mal jene Rasse bezw. Varietät mehr in Mode kam resp. kommt. So sind auch jetzt einige frühere recht beliebte Formen fast ganz verschwunden — z. B. gewisse federfüßige Zwerge —, andere — so die Gold- und Silber-B. — weichen mehr und mehr sonstigen Rassen, namentlich den Zwergkämpfern, oder neueren Einführungen (Japan. Bantams).

Wenngleich die Zwerghühner in erster Linie als Biergeflügel, als „Sporthühner“ zu betrachten sind, so darf man doch ihren Nutzwert nicht unterschätzen; natürlich fällt dieser nicht so in's Gewicht als bei großen Rassen, weil sie eben klein sind. Sie legen fast durchweg fleißig, und vor Allem brüten und führen sie vortrefflich, weshalb sie in hervorragender Weise als Glücken bei der Züchtung von Wachteln, Feldhühnern, auch Fasanen ꝛ. Verwendung finden. Den Anspruch auf Gleichstellung mit dem eigentlichen Wirthschaftsgeflügel werden sie natürlich trotzdem nicht machen können und wollen. Eine einfache Uebersicht der Zwerghühner würde sich folgendermaßen gestalten:

### Nacktfüßige.

1. Körperbau gestr. Beine hoch. Flüße nackt, braun, grün bis gelb. Flügel hoch getragen. Kamm einf. Hahn m. Sichelchwanz:  
Zwergkämpfer.
2. „ kräftiger. „ mittelb. „ „ dunkel od. fleischf. „ nicht so hoch getr. Rosenkamm. Hahn m. Sichelchwanz:  
a) Bantams.
- „ „ „ „ „ „ blaugrau. „ gefenkt „ „ „ Hennenchwanz:  
b) Sebright-B.
3. „ gebrungen, sehr kurz. „ „ gelb (hornfarbig). „ bis auf d. Erde gefenkt. Kamm einf. Hahn m. Säbelfebern:  
Chabots.

### Federfüßige.

4. „ gebrungen, kurz. „ befied., blau oder fleischf. „ straff abwärts getr. „ „ „ Sichel oder  
Säbelf.: Zwergb.

### 38. Zwergkämpfer oder Kampf-Bantams.

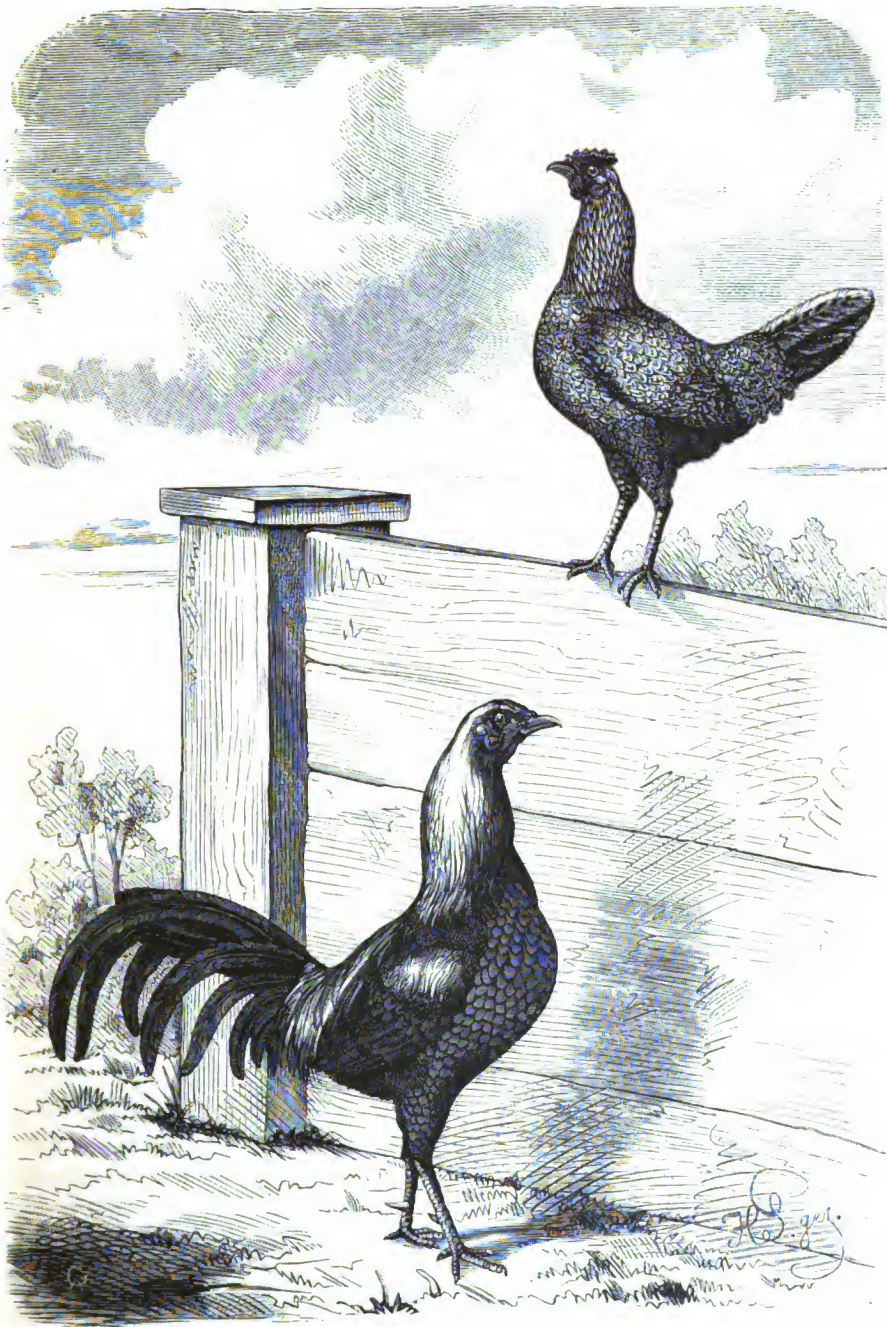
Die Zwergkämpfer — *Gallus dom. nanus, pugnax*; Engl.: Game-Bantams; Franz.: Naines de combat; Holl.: Engelsch Krielhoens — führen diesen Namen mit volstem Recht, denn sie haben, abgesehen von der Größe, mit den großen Englischen

Kämpfern Alles gemein. Die Bezeichnung „Kampf-Bantams“ ist weniger zutreffend indem sie in Gestalt und Körpertheilen wesentlich von den Bantams abweichen. Sie sind die Wiederholungen der Engl. Kämpfer und zwar im kleinsten Maßstabe und ein Triumph der englischen Züchtungskunst, welche sie aus den großen Kämpfern durch Auswahl der kleinsten Exemplare, durch Anwendung von Inzucht, vielleicht auch mit Hilfe verständig vorgenommener Kreuzungen (Bankiva) herausbildete.

Was Gestalt, Haltung und Körperbau anbelangt, so gleichen die Zwergkämpfer (Taf. 42), wie gesagt, den großen Engl. Kämpfern. Die ganze Figur muß aufgerichtet, elegant sein, der Kopf lang, schmal, leicht gewölbt, der Schnabel lang, kräftig, sanft gebogen, der Kamm (wenn ungeschnitten — vergl. „Kämpfer“) einfach, aufrecht, klein, dünn, regelmäßig gezackt, das Gesicht nebst Ohrscheiben und Kinnlappen leuchtend roth — weiße Ohrscheiben sehr fehlerhaft! —, die Kinnlappen (wenn ungeschnitten) klein und fein, der Hals lang und dünn, schön gebogen, mit kurzem Behang, der Rumpf ziemlich kurz, an den Schultern breit und eckig, nach dem Hintertheil dünner werdend, der Rücken kurz, flach, der Sattel schmal mit kurzem, dünnen Behang, der Schwanz aus schmalen Federn bestehend, dicht geschlossen und wenig über wagerecht getragen, die Flügel kurz, zugerundet — sodaß sie den Körper um wenig oder gar nicht überragen und fest neben dem Würzel anschließen —, kräftig, dabei also keinesfalls herabhängend getragen, die Brust breit, doch nicht zu voll und tief, das Gefieder überall kurz, hart, fest anliegend, das Hintertheil so schmal als möglich, die Schenkel lang, gut abgesetzt, fleischig, die Läufe unbefiedert, hoch, mit langem, scharfen Sporn bewehrt, fein und glatt beschuppt, je nach dem Gefieder braun, weidengrün bis gelb, die Zehen lang, gespreizt, flach auf dem Boden ruhend; ist die Hinterzehe seitlich angesetzt und steht sie nicht gut auf, so wird der Vogel als „entenfüßig“ bezeichnet und ist fehlerhaft. — Die Henne gleicht im Körperbau der Henne des Engl. Kämpfers.

Bei der Beurtheilung kommt es vor Allem auf seinen Körperbau, langen Kopf, langen, dünnen Hals, hohe Beine, kräftige, eng anliegend befiederte Schenkel, kurzes, möglichst schmales Hintertheil, schmalen, dicht geschlossenen Schwanz, kurze, fest geschlossene, sehr hoch getragene Flügel und kurzes, hartes, dicht anliegendes Gefieder, rothe Ohrscheiben an; Abweichungen davon müssen als Rassefehler gelten. Die Kleinheit allein macht es durchaus nicht!

Das Gefieder muß, wie oben gesagt, kurz, hart, fest anliegend sein, auch die Behänge sollen kurz- und schmalfederig, eher dürrig als dicht sein. Bezüglich der Färbung darf ich wohl auf die Beschreibung der großen Engl. Kämpfer verweisen, denn die Farbenschlüge beider Rassen stimmen überein. Auch bei den Zwergkämpfern beschränkt man sich in England hauptsächlich auf die vier Standard-Varietäten: a) Goldhalsige oder Schwarz-Rothe (Black breasted Reds; Taf. 42), b) Schwarz-Braune oder Braun-Rothe (Brown breasted Reds), c) Entenflügel oder Silberhalsige (Duckwings) und Rothschrecken oder Blutflügel (Red Piles oder Bloodwing-Piles). In Deutschland sind namentlich die Goldhalsigen, Silberhalsigen und Rothschrecken (a. c. d.) beliebt. Hier wie dort vergrößert sich der Züchterkreis, während die eigentlichen Bantams mehr oder minder vernachlässigt werden.



**Goldhalsige Zwergkämpfer.**



**Werth und Eigenschaften.** Daß die Zwergkämpfer kein Wirthschaftsgeflügel sind, braucht kaum betont zu werden; dagegen verdienen sie die vollste Beachtung als Zier-, als Sportgeflügel. Wie andere Zwerghühner, brüten und führen sie vortrefflich, ja man kennt Fälle, daß der Hahn sich verwaister Rücken angenommen und diese ausgezeichnet „bemuttert“ hat. Daneben legen die Hennen im Allgemeinen fleißig, wenn auch kleine Eier, welche an Wohlgeschmack den Ribiz-Eiern nahekommen sollen; das Fleisch zeichnet sich durch Zartheit und feinen Geschmack aus. Die Rücken erfordern verhältnißmäßig wenig Sorgfalt, und die Alten sind hart, genügsam, und wenn auch sie gern freien Auslauf in Garten und Wiese haben, wobei sie recht emsig nach Nahrung suchen, so lassen sie sich doch auch in beschränkteren Räumlichkeiten halten. Wie mir Hr. Marten mittheilt, kannte er in Rotterdam einen Liebhaber, der in Ermangelung eines Hofes etwa 12 Stämme Zwergkämpfer und andere Zwerghühner auf dem Boden des Hauses in etwa 2 qm großen Käfigen beherbergte und, wie er Hrn. Marten versicherte, die Thiere so jahrelang besaß, ohne daß er jemals ernstliche Verluste zu beklagen oder mit Krankheit zu kämpfen gehabt hätte.

Bezüglich der Eigenschaften der Zwergkämpfer (speziell der goldhalsigen) schreibt ein Bantam-Züchter, Herr Karl Huth in Frankfurt a. M., Folgendes: „Die schwarzbrust-rothen Zwergkämpfer schlagen selten aus der Art, sind vorzügliche Futterfresser und begnügen sich bei freiem Lauf mit der oberflächlichsten Verpflegung. Die Jungen ziehen sich leicht auf und fallen durchschnittlich nach den Alten. Mit ihren Namensvettern sind sie nicht zu vergleichen, was Mühe, Wartung u. betrifft. Ich züchte sie jetzt schon seit sechs Jahren, aber bei keinen anderen Bantams finden sich jene Vorzüge der Produktivität, der Genügsamkeit und des fleißigen Legens. Wenn die Bantamrassen, wie Wright es vermuthet, hauptsächlich durch Inzucht, Auswahl der kleinsten Exemplare u. s. w. entstanden sind, so kann man wohl sagen, daß gerade die Zwergkämpfer am wenigsten unter diesen an künstliche Verkümmern streifenden Methoden gelitten haben. Ihr Wesen ist frisch und kerngesund, daß man sie eher für eine ziemlich direkte Uebergangsstufe vom Wildhuhn betrachten sollte. Zwergkämpfer findet man auf den meisten Ausstellungen am zahlreichsten vertreten. Leider aber geht mit dieser Zwergkämpfermanie auch die traurige Erscheinung Hand in Hand, daß in dieser Spezies ausnahmsweise viel Schund zur Schau gestellt wird. Woher das kommt, ist nicht recht erklärlich; man sollte doch meinen, daß sich unter der großen Anzahl Hühnchen, die gezüchtet wird, auch eher etwas Gescheites finden müßte, wahrscheinlich vermag die Günst, deren sich die Zwergkämpfer augenblicklich zu erfreuen haben, mit dem Grade des Verständnisses für diese Rasse nicht recht Schritt zu halten, daher diese Uebersahl an schlechten Exemplaren.“

„Gerade das mangelnde Verständniß“, so setzt dem Gesagten Herr H. Marten hinzu, „ist schuld daran, daß so wenig Gutes gezüchtet wird. Wenngleich zur Zucht aller Rasse-thiere tiefes Verständniß gehört, so ist doch zur Zucht der Zwergkämpfer (u. Kämpfer) das größte erforderlich; denn hier handelt es sich nicht um einzelne Rasse-Eigenheiten, sondern um die volle Harmonie vieler und hochwichtiger Merkmale, um deren Zusammenstimmung zu einem vollkommenen Ganzen. Die so sehr verbreitete Ansicht: „je kleiner, je besser“, läßt die meisten Züchter und Preisrichter die

wichtigsten Rassezeichen aus den Augen verlieren; ein Thier aber mit kurzen Schenkeln und Läufen, kurzem Halse und schmalen Schultern erscheint kleiner als ein anderes mit langen Schenkeln und Läufen, langem Halse und breiten Schultern, wenn auch das Körpergewicht beider gleich ist. Nächstdem ist auch nicht die Farbe des Gefieders, der Füße und der Ohrklappen Hauptpunkt, sondern: Form (Figur), kurzes, hartes Gefieder, langer Kopf. Wer diese Punkte nicht genau kennt oder aus den Augen läßt bei Auswahl der Zuchtthiere, wird nie ein Thier züchten, welches hohen und höchsten Anforderungen entspricht. Und die Ausstellungen zeigen recht deutlich, wie schwierig die Zucht feiner Zwergkämpfer ist, wie wenig raffige Vögel es in Deutschland giebt. Selbst in England, wo so Viele mit ausgezeichnetem Material züchten, ist die Zahl feinsten Exemplare doch nur eine verschwindend kleine, sodaß man für einen hochfeinen Vogel nicht selten 15—30 Lstr. (300—600 M) zahlt, weshalb wiederum wirklich feine Thiere selten nach Deutschland kommen.“

Die beste Zeit zum Ausbrüten ist, nach Huth, Anfang Juni. Mr. Entwistle, der bekannte englische Zwergkämpfer-Züchter in Westfield, empfiehlt zur Zucht einen Hahn und drei bis vier Hennen im Alter von 1½ bis 2 Jahren zu nehmen, sie zeitig im Januar zusammenzubringen und dann die ersten Eier in der zweiten Hälfte des Februar unterzulegen, doch könne man mit dem Setzen bis Anfang Juni fortfahren. Betreffs der Fütterung der Küden rathet er, 24 Stunden nach dem Ausschlüpfen Eierkäse mit einigen Brotkrumen vermischt, nach 3 Tagen auch etwas Kanariengerste, nach 14 Tagen einen aus Hafermehl (oder Grütze) und Gerstenmehl mit Milch bereiteten, krümligen Teig, immer nur auf einen halben Tag zurecht gemacht, zu geben, aber nicht zu viel auf einmal. Nebenbei giebt man bis 5 Wochen Eierkäse und die Kanariengerste, von da ab Weizen und Teig. Die Küden müssen stets Zugang zu Gras, Erde und frischem Wasser haben. Mit 3 Monaten trenne man die Geschlechter, den jungen Hähnen aber schneide man Kamm und Lappen nicht vor dem 6. bis 7. Monat ab.

### 39. Bantams.

In dieser Gruppe vereinigen wir die nacktfüßigen, rosenkämmigen Zwerghühner. Der Name „Bantam“ — *Gallus dom. nanus bantamensis* — ist ihnen von den Engländern beigelegt, doch gebrauchen sie ihn für alle Zwerghühner. Der Name bezeichnet jedoch nicht die eigentliche Heimat, als diese werden wir vielmehr Japan anzusehen haben. Darwin bemerkt, daß Mr. Birch vom Britischen Museum ihm mittheilte, Bantams würden schon in einer alten japanischen Encyclopädie erwähnt. Einen werthvollen Beitrag zur Geschichte dieser Hühner brachte das „Live Stock Journal“ (1882) in einem Auszug aus dem „Journal of the Indian Archipelago“ vom Jahre 1850: „Bantam, auf Java gelegen, richtiger Bantan genannt, war einer der ersten von Holländern und Engländern besuchten Häfen und zu jener Zeit ein von chinesischen und japanischen Dschunken besuchter Handelsplatz. Hier fanden unsere Landsleute (d. h. die Engländer) jene kleine Hühnerrasse, die Bantams, welche von Japan, ihrem eigentlichen Vaterlande, dorthin importirt ist, von ihnen jedoch nach dem Orte, wo sie dieselbe zuerst antrafen, „Bantam“ genannt wurde. Zu



Chabos (Japan. Bantams).

Schwarze Bantams.





meiner Zeit war kein einziges „Bantam“-Huhn im Königreich Bantam (Insel Java) zu finden.“ Diese Mittheilung stammt von Crawford, welcher im Jahre 1811 Lord Minto nach Java begleitete, und bestätigt die auch von Darwin vertretene Ansicht, daß diese Zwerghühner von Japan nach Java eingeführt worden seien.

Die hierher gehörenden Hühner kennzeichnen sich durch kleine, gedrungene Figur, ziemlich kurze Beine mit unbefiederten, dunklen oder fleischfarbigen Füßen, mäßig langen, kräftigen Hals, breite, vortretende Brust, Rosenkamm (mit Ausnahme der Andalusier-Bantams), weiße Ohrscheiben, dichtes Gefieder und feste, selbstbewußte Haltung. Das Nähere wird bei Besprechung der einzelnen Unterrassen und Varietäten angegeben werden.

#### a) Schwarze Bantams.

Schwarze Bantams — *Gallus dom. nanus bant., niger*; Engl.: *Black Bantams*; Franz.: *Bantam noirs de Java*; Holl.: *Zwarte Bantams* — zählen seit Jahrzehnten zu den beliebtesten Bantams wie Hühnern überhaupt in England, doch hat sich dort im Laufe der Zeit die Ansicht über die Erfordernisse eines guten Stämmchens geändert, sodaß man von Bantams alten und neuen Stils spricht. Das schwarze Bantamhuhn ist, wie H. Marten betont, unstreitig aus dem federfüßigen englischen Zwerghuhn hervorgegangen, dessen Figur die früheren schwarzen Bantams („alten Stils“) im vollsten Maße zur Schau trugen. Auch der Hennenischwanz, welcher hier und da bei den Hähnen auftritt, zeigt sich vielfach bei dem federfüßigen Zwerghuhn.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Die schwarzen Bantams (Taf. 43) sollen, mit Ausschluß der Größe, in allen Punkten den schwarzen Hamburgern gleichen. Darin aber liegt der Unterschied zwischen dem altmodigen und dem jetzigen Bantam. War das alte Bantamhuhn kurz und breitgebaut, kurzhalsig und kurzbeinig und mit hängenden, an den Beinen liegenden Flügeln, so soll dem neuen Stil nach das schwarze Bantam in Figur (Haltung) fast den Zwergkämpfern gleichen, nur volleres Gefieder haben, die Flügel nicht so hoch, aber doch gut anliegend tragen, breiteren Sattel, etwas kürzere Läufe, rundere Brust, breiteren und mit mehr Sichelfedern (beim Hahn) besetzten Schwanz haben. Im Uebrigen kennzeichnet es sich durch kleinen Kopf mit schön geformtem Rosenkamm, durch große, fast runde, glatt anliegende und blendend weiße Ohrscheiben, dunkle, fast schwarze Augen, hochrothes Gesicht, runde und gut entwickelte Kinnlappen, glatte, tief bleifarbene bis schwarze Füße. Die Haltung soll eine feste, die Gestalt klein und zierlich sein, doch darf man der Kleinheit nicht die „raffige Figur“ nachstellen. „An Eleganz werden die altmodigen Bantams von den neumodigen bei weitem übertroffen, obgleich die ersteren — gleich den schlechten Kampfbantams — kleiner erscheinen und es schließlich auch sind. Aus diesem Grunde kann man es deutschen Liebhabern kaum verdenken, wenn sie die alte Form beibehalten, sodaß man solche noch recht oft auf unseren Ausstellungen zu sehen bekommt“ (H. Marten).

**Körpertheile.** Der Hahn soll einen kleinen, hoch getragenen Kopf, ziemlich kurzen, starken, dunkeln Schnabel, schön entwickelten, hochrothen, fest aufsitzen, vorn breiten, nach hinten in eine lange, möglichst etwas nach oben gebogene Spitze auslaufenden Rosenkamm, nacktes, hochrothes Gesicht, dunkle Augen, runde, weiße

Ohrscheiben (s. oben) haben. Die Kinnlappen sollen fein, hübsch abgerundet, nicht zu lang, der Hals soll mäßig lang und hübsch gebogen, der Rücken kurz mit breitem Sattel, die Brust rund, voll vortretend, der hoch getragene Schwanz breit, schön besetzt, der schlanke Lauf nebst Zehen unbefiebert, tief bleifarben bis schwarz sein, die Flügel sollen geschlossen und anliegend getragen werden. Am häufigsten lassen Ohrscheiben und Schwanz zu wünschen übrig. Die ersteren sind meist zu unbedeutend, rothfleckig oder durch Blau-roth verunziert, statt groß und blendend weiß; der Schwanz ist vielfach zu klein, verkümmert, ohne oder nur mit mangelhaften Sichel (Säbelfedern), was selbstverständlich beides fehlerhaft ist. Bleiben bei jungen Hähnen die Sichel aus, so wird die Ursache in erster Linie in übertriebener Verwandtschaftszucht oder in andauernd schlechter Pflege, dann aber auch in dem Stammbaum zu suchen sein.

Die Henne erscheint noch schlanker und zierlicher als der Hahn, die Flügel trägt sie gern etwas gesenkt; im Uebrigen gleicht sie diesem in der Haltung. Kamm, Ohr- und Kinnlappen sind beträchtlich kleiner als beim Hahn. Als Schönheitsfehler gilt ein schwärzlicher Kamm, wie er zuweilen vorkommt, sodaß es scheint, als sei die Henne kammlos; bei der Prämiiung kann dies allerdings keinen entscheidenden Einfluß ausüben.

Außer den schwarzen Bantams, wie sie im Vorstehenden beschrieben, giebt es noch solche mit Feder-Bausbüscheln und Bart; man nennt sie *Noirs d'Anvers* (Schwarze Antwerpener) und sieht sie nur selten.

Die Färbung des Gefieders muß gleichmäßig tiefschwarz, grün glänzend sein. Daß aber in diesem Punkte öfter zu wünschen bleibt, dürfte sicher bekannt sein, da dieselben Erscheinungen bei anderen schwarzen Hühnern ebenfalls auftreten: so stellt sich Roth im Halsbehang und auf den Flügeldecken der Hähne, als Rückschlag in die Wildfarbe, ein, oder es zeigen sich weiße Federn — beides ist selbstverständlich fehlerhaft. Ältere Thiere mit Weiß im Gefieder brauchen jedoch, wie schon mehrfach erwähnt worden (vergl. auch den Abschnitt „Züchtungslehre“), nicht von der Zucht ausgeschlossen zu werden. Das Dunenkleid der Rücken entspricht ebenfalls dem anderer schwarzer Rassen: oberseits schwarz, unterseits mehr oder weniger weißgelb; die etwa weiß einschließenden Federchen verfärben sich später resp. verschwinden mit der Mauser.

**Werth und Eigenschaften.** Wie fast alle Zwerghühner, legen die schwarzen Bantams sehr fleißig, wenn auch kleine Eier, ferner brüten und führen sie gut. Und bei der Zucht dieser Hühnchen ist der Besitzer dem Züchter anderer Bantams — wie *Kukusperber* und *Sebrights* — gegenüber insofern in Vortheil, als es nicht so schwer hält, rassereine, standardgerechte schwarze Bantams denn andere Schläge zu erzielen, weil eben bei ihnen Fehler nicht in jener entmuthigenden Anzahl als z. B. bei genannten Varietäten sich einstellen. Außerdem dürfte der Züchter auch in Betreff der Kleinheit bei den schwarzen Bantams bessere Erfolge sehen als bei anderen, und wie Hr. R. Huth schreibt, hat er weiße Bantams, Zwergkämpfer und auch die *Sebrights* trotz aller Mühe nicht annähernd so klein zu züchten vermocht als die schwarzen Bantams. Die Aufzucht der am besten durch Zwerghühner oder Bantams ausgebrüteten Rücken

ist mit wenig Umständen verknüpft. Bezüglich dieses Punktes verweise ich auf das bei den Zwergkämpfern Gesagte; Eigelb, Ameisenpuppen, Hirse dürften während der ersten 14 Tage das beste Futter für die Kleinen bilden. Für beschränkte Räume können schwarze Bantams wohl empfohlen werden.

#### b) Weiße Bantams.

Die weißen Bantams — var. albus; Engl.: White Bantams; Franz.: Bantam blancs; Holl.: Witte Bantams — sind nur als Farben-Abänderung der vorigen zu betrachten, sodaß wir uns hier kurz fassen dürfen. Das Gefieder soll durchweg rein weiß sein, doch zeigt sich auch bei ihnen wie bei anderen weißen Hühnern später ein gelblicher Schein an Hals- und Sattelbehang der Hähne, welchen man keinesfalls als eigentlichen Fehler betrachten darf. Kamm, Gesicht und Kinnlappen müssen schön roth, die Ohrappen weiß, die Augen hellroth, der Schnabel soll hell, weißlich, der Fuß hellfleischfarbig sein. Die schwarzen Bantams erscheinen gegenüber den weißen hübscher: die Zusammenstellung und der Gegensatz der Farben wirken eben bei den schwarzen, die weißen dagegen sehen matter, eintöniger aus. Sie sollen auch nach Mittheilungen der Züchter weichlicher, zarter sein, in Fruchtbarkeit und Zucht den vorigen nachstehen. Die Züchtung bereitet erheblichere Schwierigkeiten als die der schwarzen Bantams, besonders schwer sind weiße Ohrscheiben und richtige Ränime zu erzielen. „Um gute Vögel zu gewinnen, muß man weißen Hennen zur Zucht einen schwarzen Hahn begeben; leider aber fallen davon selten feine weiße Hähne, sondern fast nur gute weiße Hennen“ (H. Marten). Auf Ausstellungen sieht man sie daher wenig und noch seltener in zufriedenstellender Qualität.

#### c) Kukuk-Bantams

oder Kukukspërber-Bantams — var. undulatus; Engl.: Cuckoo-Bantams; Franz.: Coucous d'Anvers; Holl.: Kockocksveere Bantams — sind aus schwarzen und weißen Bantams erzielt worden. Man züchtet sie in drei Varietäten: solche mit Rosenkamm, solche mit Rosenkamm, Federbausbäcken und Bart und endlich solche mit einfachem Kamm. Letztere kommen für uns nicht in Betracht, dagegen erscheinen sie auf englischen Ausstellungen; sie stammen aus Schottland und stellen ein Abbild im kleinen Maßstabe von den gesperberten schottischen Landhühnern (Scotch Greys) dar, weshalb sie in England auch Scotch Grey Bantams genannt werden.

Unsere Kukuk-Bantams müssen in Größe und Figur den schwarzen möglichst entsprechen, ebenso müssen sie weiße Ohrappen und Rosenkamm haben. Nach Dettel sind sie französischen Ursprungs.

Die Belgischen K. endlich gleichen den letzteren, doch besitzen sie als besondere Zierde Feder-Bausbüchchen und -Bart; sie führen den Namen Coucous d'Anvers (Antwerpener Kukukshühner).

Alle diese Hühnchen müssen, bei bleifarbigem Schnabel und Fuß, ein schön und gleichmäßig kukukfarbiges Gefieder haben, d. h. auf graulichem oder hell graublauem Grunde dunkler quergewellt (gesperbert) sein. Nicht selten aber zeigen sie die bekannten Fehler aller Kukukspërber-Hühner: der Hahn ist zu hell gegen die Hennen, oder er hat gelblichen und röthlichen Behang, die Wellenzeichnung verbreitet

sich nicht regel- und gleichmäßig über das ganze Gefieder und dergl. Die Zucht entspricht auch vielfach nicht den Erwartungen, indem eine verhältnißmäßig hohe Zahl der Jungen in die Stammfarben (Schwarz, Weiß) zurückschlägt oder zu hell wird. Im Uebrigen legen und brüten Kukul-Bantams ganz gut; der Züchter muß aber auszuharren verstehen.

Ranckingfarbige oder gelbe Bantams — Engl.: Nankin (Buff-) Bantams; Franz.: *Race naine fauve* —, welche in englischen Werken als einer der ältesten Bantam-Schläge erwähnt werden, sieht man in Deutschland gar nicht, und in England scheint das Interesse dafür ebenfalls zu schwinden. In der Färbung ähneln sie den lederfarbigen (gelben) Cochins: Hahn oberseits gelbbraun, unterseits heller, Schwanz und Schwingen schwarz; Henne hellorange, Halsfedern und Schwanz zum Theil schwarz gestrichelt, bezw. gefleckt.

Außerdem sei hier noch der Bantiva- und der Java-Bantams gedacht, weil sie früher hier und da gezeigt wurden und jetzt noch in manchen Schriften erwähnt werden.

Die Bantiva- oder Rebhuhnfarbigen Bantams, zuweilen auch „ächte Bantams“ oder „zahme Bantivas“ genannt, — Franz.: *Bantam perdrix*; Engl.: *Partridge Bantam* — standen in der That den wilden Bantivas hinsichtlich der Färbung und auch der Größe sehr nahe; anderseits aber ähnelten sie den goldhalsigen Zwergkämpfern, nur daß sie etwas andere Figur hatten (gewöhnlich etwas kürzer, gedrungen gebaut), sodaß sie von Kennern als „schlechte Zwergkämpfer“ bezeichnet wurden. Die Färbung glich der der goldhalsigen (schwarz-rothen) Zwergkämpfer und Kämpfer; die Ohrscheiben sollten weiß, die Füße bleifarben oder schieferblau sein. Die Bantams fanden, eben weil sie keinen ausgeprägten Typus hatten, keine Verbreitung und vermochten neben den eleganteren schwarz-rothen Zwergkämpfern nicht zu bestehen. Man hat sie deshalb längst fallen lassen. Auch die sogenannten

Java-Bantams sind so viel wie verschwunden. Sie sollen, wie ein bekannter Bantam-Züchter, Herr F. M. Noack in Vessungen („Monatsbl. d. Bad. V. f. Gefl.“ 1877, S. 38), berichtet, aus dem Jardin d'Acclimatation zu Paris nach Deutschland gelangt und in den 70er Jahren in Baden und Württemberg gezüchtet worden sein. Nach Hrn. Noack's Angaben sollen die Javas einen noch kleineren und gedrungen gebauten Körper als die eigentlichen Bantams, kürzere Sichelfedern (beim Hahn), dickeren, lockerer befiederten Hals, rothe Ohrläppchen, die Hähne außerdem selten gut ausgebildete Sporen haben; ein Rosenkamm wurde dem einfachen vorgezogen; „sehr oft hatten die Javas ganz geringen Ansaß von Federn an den Füßen, sodaß die Ansicht entstand, sie seien aus englischen Zwerghühnern gezüchtet worden, obwohl dem der ganze Körperbau widerspricht“. Die Färbung des Gefieders sollte entweder gelb, braun, weiß oder schwarz, die des Schnabels und der Füße gelb sein. Nach H. Marten's Mittheilung waren die Java-Bantams Nancking-Bantams mit gelben Weinen, entstanden durch Kreuzung (resp. zu erzielen durch Kreuzung von Nancking-Bantams mit gelbbheinigen Rothschrecken-Zwergkämpfern oder auch von Goldbantams mit Rothschrecken).

d) Andalusier-Bantams.

Die Andalusier-Bantams — *Gallus dom. nanus, glaucus*; Engl.: Andalusian Bantams — weichen von den vorhergehenden hinsichtlich des Rammes zc. ab, da sie, wie schon der Name andeutet, mit Ausnahme der Größe in allen Punkten den blauen Andalusiern gleichen. Sie erschienen zuerst, als ein neues Produkt englischen Züchterfleißes, auf den Ausstellungen zu Birmingham und London (Krystall-Palast) i. J. 1882 und fanden, wie mir Hr. F. Marten schreibt, allgemeinen Beifall. Gestalt und Haltung ist wie bei den Andalusiern, ebenso die Färbung: der einfache Ramm, Gesicht und Kinnlappen hochroth, Ohrscheiben weiß, Läufe glatt, dunkel, fast schwarz, Grundfarbe des Gefieders dunkelblau; Hals- und Sattelbehang und Schwanz des Hahns dunkel schieferfarben, fast schwarz, Brust des Hahns sowie das ganze Gefieder der Henne schwarz gesäumt. Die Zucht dieser Hühnchen dürfte wohl eine äußerst schwierige sein.

Hierbei sei nochmals bemerkt, daß, wie im vor. Jahrg. (Nr. 30) des „Live Stock Journal“ berichtet wurde, Hr. James C. Lyell in Dundee (Schottland) bestrebt ist, Spanier-Bantam zu züchten — hoffentlich mit Erfolg!

e) Gold- und Silber-Bantams (Sebright-Bantams).

Die Sebright-Bantams oder, wie sie bei uns einfach genannt werden, Gold- und Silber-Bantams — *Gallus dom. nanus, marginalis*; Engl.: Laced- oder Sebright-Bantams; Franz.: Bantam dorés, argentés (et citronnés) — sind das Ergebnis sachverständigen, ausdauernden Züchterfleißes des längst verstorbenen Sir John Sebright, also englischen Ursprungs. Mit Beginn dieses Jahrhunderts begann Baronet Sebright seine Zucht- und Kreuzungs-Versuche, welche er zu dem glücklichsten Abschluß brachte. Allein über das von ihm eingeschlagene Zuchtungsverfahren bewahrte er Verschwiegenheit; die später von Anderen ausgesprochenen Muthmaßungen sind eben nur solche, und aller Streit darüber, ob als Unterlage für die ersten Versuche Hamburger Gold- und Silberlaß, oder Gold- und Silber-Paduaner dienten, ist unnütz. Als sicher nur wird man annehmen dürfen, daß das von Sebright angewandte Verfahren auf ebenso sachgemäßer Kreuzung als fortgesetzter Inzucht mit den Kreuzungsprodukten beruht, und daß er dabei in erster Linie Nanking-Bantams verwandte. Noch heute werden die Sebright-Bantams in England — wenn auch anscheinend nicht mehr in dem Maße wie früher — hoch geschätzt, und noch jetzt läßt sich der von B. Sebright begründete und ihm zu Ehren benannte „Sebright-Bantam-Klub“ die Förderung der Zucht angelegen sein. In Deutschland sind sie seit einigen Jahrzehnten bekannt, doch so beliebt sie auch sein mögen, die Zahl der Züchter ist eine verhältnißmäßig kleine, namentlich seit die Kampfbantams den Sebrights erfolgreiche Konkurrenz machen; mustergiltige Stämme zählen in Deutschland wie in England zu den Seltenheiten. Herr F. Marten fügt den vorstehenden Bemerkungen folgende interessante Mittheilungen hinzu:

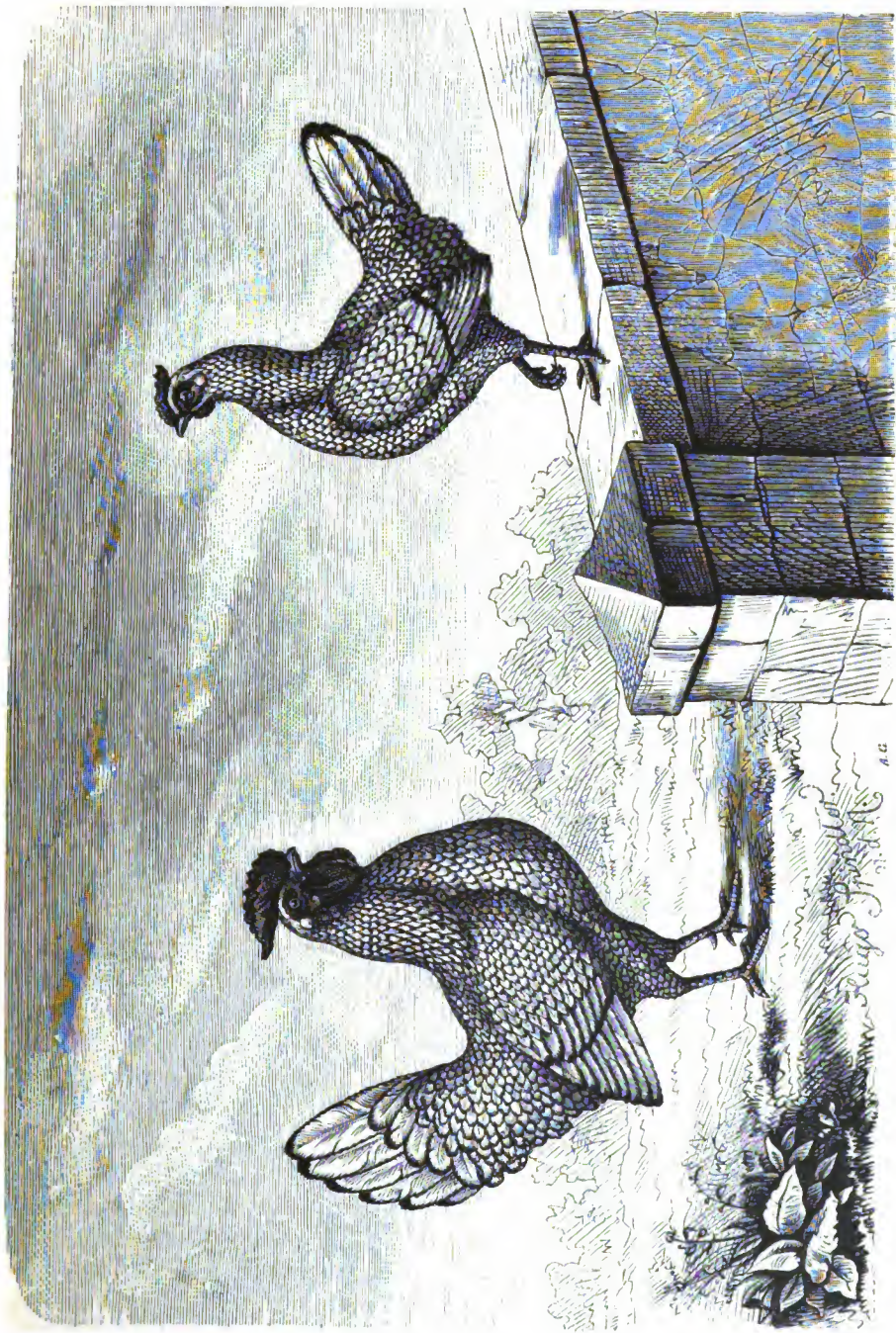
„Die rein weiße Grundfarbe der Silberbantams kannte man bis vor etwa 15 Jahren in England noch nicht, dieselbe wurde erst während der letzten 10 Jahre

drüben allgemein bekannt, bis dahin war die Grundfarbe hellchamois bis höchstens rahmfarbig. Ob die Engländer das Silberweiß selbst herausbekommen haben, läßt sich nicht mit Bestimmtheit behaupten; Thatsache ist indeß, daß in Deutschland die silberweiße Grundfarbe viel früher bekannt und verbreitet war wie in England. Ganz besondere Verdienste um die Zucht und Vervollkommenung der weißgrundigen Silberbantams haben sich die Herren Rektor Bodemann in Nelle bei Osnabrück und Porzellanmaler Liebsch in Hannover erworben; der Erstere hielt die einfachkämmigen für die richtigen, wogegen Hr. Liebsch die rosenkämmigen bevorzugte. Schon vor reichlich 20 Jahren haben wir die außerordentlich kleinen, brillant gezeichneten Bodemann'schen Silberbantams bewundert. Der Lieb'sche Stamm war etwas kräftiger, aber auch schon vor 20 Jahren rein weiß in der Grundfarbe und korrekt gezeichnet. Hr. Liebsch verkaufte derzeit fast seine sämmtliche Nachzucht nach Paris, weil dort höhere Preise bezahlt wurden als hier. Es ist nicht unwahrscheinlich, daß einige dieser Hühner oder deren Nachzucht von Paris nach England gelangt sind. Zwecks Herstellung der weißen Grundfarbe will Herr Liebsch — irren wir uns nicht — fiamenfische (rothfleischige) Seidenhühner zur Zucht eingestellt haben.“

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Gold- und Silber-Bantams kennzeichnen sich durch kleine Gestalt, feste Haltung, Rosenkamm, bläulich-weiße Ohrscheiben (vergl. unten) und Uebereinstimmung beider Geschlechter in Schwanz (Hennenschwanz) und Zeichnung. Herr L. Ehlers-Hannover beantwortet die Frage, wie gute Bantams sein sollen, folgendermaßen: 1. Gute Bantams sollen klein sein, oder noch bestimmter, sie sollen sehr klein sein. Sie sollen auf kurzen Beinen stehen und einen kurzen gedrungenen Körper haben. Hochbeinige Thiere sind ebenso wenig werth als solche, die einen schlanken, langgestreckten Körper besitzen. Sofern dieser dabei gar noch maffig ist, sind sie gar nichts werth. In solcher Größe und Körperbildung kommen sie den Lachhühnern nahe, was aber nicht der Fall sein soll. Je kleiner sie bleiben, desto größer ihr Werth. — 2. Gute Bantams sollen eine aufgerichtete stramme Haltung haben. Die breite Brust etwas vorgeschoben, den nicht zu langen Hals aufgerichtet und schön nach hinten gebogen (gleich einer gewöhnlichen Pfautauben), das Hintertheil gesenkt, die festgeschlossenen Flügel in straffer Haltung hinuntergeschoben, daß ihre Spitzen fast den Erdboden berühren, das charakterisirt die Haltung der Bantams. Wenn sie in dieser Haltung fest und kühn einherschreiten, die Zwerge unter den Riesen, mit stolzer Verachtung an den friedlichen Genossen vorbeitrippelnd oder mit herausforderndem, feurigen Blick den Gegner messend, so bilden sie unbestritten eine der gefälligsten und imposantesten Erscheinungen des Hühnerhofes. — 3. Gute Bantams sollen auf reiner Grundfarbe eine regelrechte Zeichnung haben. (Vergl. „Färbung“.)

**Körpertheile.** Da Hahn und Henne möglicste Uebereinstimmung zeigen sollen, so gilt das Folgende für beide Geschlechter. Der Kopf soll zwar kräftig gebaut, doch klein sein und hoch getragen werden; der Kamm muß ein Rosenkamm, hochroth, mit gleichmäßig entwickelten und vertheilten Zacken besetzt sein, nach hinten schmaler werden und in eine wenig nach oben gebogene Spitze auslaufen; einfache, kurze, wulstige, mit der Spitze nach unten gebogene, bläuliche oder schwärzliche Kämme





Gold-Bantams.





sind verwerflich. Das Gesicht muß unbefiedert, groß und wie Kamm und Kinnlappen hochroth, das Auge roth oder dunkelbraun, groß und lebhaft, der Schnabel verhältnißmäßig stark und kurz, mit an der Spitze leicht gekrümmtem Obertheil, von Farbe bläulich oder horngrau sein. Die Ohrscheiben sollen rund, mittelgroß, glatt und weiß sein; allein auf letzterem darf man nicht streng bestehen, denn weiße, fleckenlose Ohrscheiben bei Gold- und Silber-Bantams sind wohl erwünscht, haben aber eben stets in das Bereich der Wünsche gehört und werden selbst in England nicht verlangt; in Wirklichkeit sind sie mehr oder weniger roth eingefärbt, so daß nur in der Mitte eine kleinere oder größere bläulichweiße Stelle frei bleibt; man muß hier also mit der Wirklichkeit rechnen und bei der Beurtheilung, falls ein Stamm sonst gut ist und nicht zu viel Roth in den Ohrscheiben hat, „eine Auge zudrücken“, feinenfalls soll man der weißen Ohrscheiben wegen die „Rasse“ vernachlässigen. Die Kinnlappen müssen fein, hübsch abgerundet, nicht zu lang sein; der kurze, nach dem Kopf spitz zulaufende, aufrecht getragene und beim Hahn schön zurückgebogene Hals muß bei beiden Geschlechtern gleich befiedert sein, d. h. der des Hahns darf keinen Behang haben. Die breite, volle Brust muß namentlich beim Hahn schön vortreten, der kurze Rücken mit dem Sattel, welchem beim Hahn ebenso der Behang fehlt wie bei der Henne, eine Linie bilden; die Flügel müssen tief gesenkt getragen werden, gut entwickelt und fest geschlossen, die Beine mittellang, besser etwas zu kurz als zu lang, niemals aber dachsteinartig, die Schenkel kräftig, die Läufe schlank und wie die mittellangen Beine unbefiedert, blaugrau sein. Der Schwanz soll bei Hahn und Henne gleich sein, d. h. der des Hahns soll keine gebogenen Federn haben, aber dies wird nur in wenigen Fällen so sein, und meist zeigen die beiden oberen Federn des Hahnschwanzes doch eine kleine Biegung. Jeder Züchter weiß — so spricht sich Hr. H. Marten-Lehrte über diesen Punkt aus —, daß die jungen Hähne in ihrem ersten wirklichen Festkleid zwei etwas gebogene, den Schwanz um 1 bis 3 cm überragende Federn haben. Dies gilt vielfach als ein Fehler. Es kann ein Fehler sein, wenn der Hahn neben den beiden längeren Federn noch zwei längere Glanzfedern an der Seite des Schwanzes hat, die fast die Länge der übrigen Schwanzfedern erreichen und ebenfalls gebogen sind. Sind jedoch die Glanzfedern am unteren Theil des Schwanzes kurz, genau wie bei den Hennen, sind ferner die Hals- und Bürgelfedern kurz wie die der Hennen, dann bilden die etwas gebogenen und den übrigen Schwanz überragenden zwei Federn keinen Fehler. Man hüte sich jedoch vor Täuschungen und zähle die Schwanzfedern, ob die richtige Zahl, nämlich 14, jederseits sieben, vorhanden ist. Sämmtliche Bantam-Hähne haben im ersten Lebensjahre die längsten Schwanzfedern, welche nach jeder Mauser kürzer werden. Aus dieser ganz natürlichen Erscheinung erklärt es sich, wenn ältere Hähne von Gold- und Silber-Bantams schönere Hennenschwänze haben als junge Hähne.

**Gefieder und Färbung.** Daß das Gefieder bei Hahn und Henne möglichst übereinstimmen soll, daß der Hahn keinen Hals- und Sattelbehang und weder große, noch kleine Sicheln haben darf, wurde schon erwähnt. Je nach der Grundfarbe des Gefieders unterscheidet man Gold- und Silber-Bantam. Für letztere wird ein reines Silberweiß gefordert, das auf keinen Fall einen gelblichen Schein haben

darf, auch nicht am Kopf und Hals. Die Grundfarbe der Goldbantams soll ein sattes, tiefes Braungelb sein.

„Bei beiden Spielarten soll jede Feder glänzend-schwarz gerandet, und diese Säumung muß eine vollständige und gleichmäßige sein. Hier das Richtige zu treffen, ist schwer. Wird die Einfassung zu breit, so erscheint die Zeichnung roh und grob; ist sie zu schmal, so geht der Effekt derselben verloren. Die Umsäumung darf auch nicht in jene halbmondförmigen Tupsen ausarten, die an die Zeichnung der Lachhühner erinnern. Auch die Schwingen, Schwanz- und Halsfedern müssen bei reiner Grundfarbe vollständig eingefasst sein. Sind die Schwingen zusammengelegt, so müssen die Außenfedern die völlige gleichmäßige Umrandung zeigen. Da die Innenfedern sich unterlegen und demnach nicht sichtbar sind, so werden schwache Spreitel in denselben mild beurtheilt. Schwerer fallen dieselben bei den Schwanzfedern ins Gewicht; ein unreiner Schwanz ist und bleibt immer ein Schönheitsfehler. Die Zeichnung der Halsfedern muß bis zum Kopf hinauf gehen und völlig korrekt bleiben. Fällt sie beim Hahn aus und es treten an deren Stelle die sogenannten Glanzfedern, so ist er werthlos.“ Im Dunenkleid sind die Rücken der Silber-Bantams an Hals, Rücken und Brust grau, auf den Flügeln hellgrau, am Unterhals weiß; die der Gold-Bantams haben braunen Kopf, schwarz und braunen Rücken und ähnliche, jedoch gelb gespitzte Flügel, gelbe Brust.

Außer Silber- und Goldbantams unterscheidet man wohl auch noch citronenfarbige oder Chamois-Bantams (Franz.: *Bantam citroné*), welche die Säumung der vorigen, jedoch eine citron- oder strohgelbe Grundfärbung haben. Unter ihnen findet man die kleinsten und hochrassigsten Exemplare, namentlich unter den Hennen. Sie sind deshalb zu Zuchtzwecken sehr werthvoll, besonders wenn man wegen Blutwechsel in Verlegenheit ist. Die Hennen kann man sowohl Silber- als Goldbantam-Hähnen begeben, nur muß man vorsichtig sein, damit nicht die Grundfarbe der beiden eben genannten Schläge verdorben wird.

**Werth und Eigenschaften.** Zu diesem Punkte darf ich die von Herrn V. Ehlers mir freundlichst zur Verfügung gestellten Mittheilungen folgen lassen: Gold- und Silberbantams sind fleißig im Legen und ganz vorzüglich im Brüten und Führen, doch sind sie ohne Zweifel nur als Luxushühner zu betrachten. Als solche haben sie aber entschieden eine hervorragende Bedeutung. Als Sporthühner im eigentlichen Sinne des Wortes erfordern sie auf den Ausstellungen eine strenge Beurtheilung, wodurch denn wiederum die größte Sorgfalt bei der Zucht bedingt wird. Die Zucht wird dadurch sehr erschwert, daß verhältnißmäßig viele Eier unbefruchtet sind. Man will beobachtet haben, daß das namentlich dann der Fall sein soll, wenn der Hahn keine Spur von Sichel hat. Ob hierbei auf Ursache und Wirkung zu schließen ist, will ich nicht entscheiden, sondern nur bemerken, daß manche Züchter geneigt sind, das zu thun, und deshalb zur Zucht einen Hahn mit geringer Sichelbildung benutzen. Auch auf Ausstellungen sollte man eine Spur von Sichelbildung nicht geradezu von der Prämiiung ausschließen.

Leider ist die Zucht nicht leicht, und die Schwierigkeiten derselben sind die Ursache davon, daß sowohl in England als in Deutschland wirkliche Musterhähne

sehr selten sind. Da Bantams aus großen Thieren gezüchtet sind, so steckt es im Blute, daß sie der Größe ihrer Urrasse wieder zustreben, und der Züchter hat seine große Noth, daß sie im Wachsthum das Maß nicht überschreiten. Aus dem Grunde geht so leicht die rechte Bantamfigur verloren, und der Charakter der Kreuzungsrasse tritt wieder in den Vordergrund. Zehnmal leichter ist es, eine korrekte Bantamzeichnung zu erzielen, als rechte Bantamfigur und Bantamgröße. So wie der Züchter sich nur ein wenig gehen läßt, zieht er Thiere, die in Figur und Größe einem Landhuhn viel ähnlicher sehen, als einem Bantam. Leider sucht man sich in dieser Beziehung in Deutschland mit Wind und Wetter zu entschuldigen, indem man vorgiebt, das hiesige Klima bedinge größere und stärkere Thiere, die der rauhen Witterung gegenüber eine größere Widerstandsfähigkeit hätten. Vorwand, nichts als falscher Vorwand! Nicht nur große und starke Thiere besitzen die erforderliche Widerstandsfähigkeit, sondern auch kleine, wenn sie nur gesund und kräftig sind. Darauf kommt's an, gesunde Thiere zu ziehen und für eine schnelle und kräftige Entwicklung derselben zu sorgen. Dazu aber gehört, daß man die Zucht nicht nebensächlich behandle, sondern daß ihr die ganze Aufmerksamkeit und die volle Kraft des Züchters zugewandt werde. Ein Bantamzüchter muß mehr als jeder andere „Spezialzüchter“ sein, und es möge deshalb noch auf einige Hauptbedingungen einer rationellen Bantamzucht hingewiesen werden:

Wenn die Geflügelzucht überhaupt die größte Reinlichkeit erfordert, so muß die Sorge dafür bei den Bantams buchstäblich verdoppelt werden. Einmal, weil sie hauptsächlich im Hochsommer gebrütet werden müssen, wo das Ungeziefer am zahlreichsten ist und am üppigsten gedeiht, und zweitens um deswillen, weil die kleinen zarten Küchlein doppelt schwer unter der blutsaugerischen Brut leiden. Sind sie davon erst angekränkt, so tritt eine Störung in der Entwicklung ein, die sich in der Kürze der Zeit schwer wieder nachholen läßt. Am besten werden Bantams im Monat Juli gebrütet. Dann muß die Fütterung eine sehr sorgfältige sein, damit die Küchlein rasch wachsen und sich kräftig entwickeln. Ein den zarten Organen angemessenes Kraftfutter darf unter allen Umständen nicht fehlen. Küsfriemel, gekochtes Ei, Ameiseneier und fein geschnittenes Fleisch thun gute Dienste. Doch dürfen die Thierchen auf keinen Fall überfüttert werden, um die Verdauungsorgane nicht zu schwächen. Mit besonderer Sorgfalt muß darauf geachtet werden, daß die Futterstoffe nicht in saure Gährung übergegangen sind, um Durchfall zu verhüten, der in seinen Folgen fast jedesmal gefährlich ist. In Rücksicht darauf ist Milch zum Trinken vorsichtig zu verabreichen, so dienlich sie sonst sein würde. Bantams müssen von leichten ruhigen Hennen gebrütet werden, weniger um deswillen, weil unruhige und schwere Hennen die Eier leicht zerdrücken, als vielmehr, weil dieselben den Rücken wehe thun. Manches kränkelnde Küken und mancher Verlust ist auf Rechnung der führenden Henne zu setzen. Damit alle Rücken völlig bedeckt und gleichmäßig erwärmt werden, darf die Henne nur eine mäßige Zahl zu führen haben.

Mit Eintritt der nassen und rauhen Herbsttage müssen die Rücken einen gesunden, trocknen und geschützten Aufenthaltsort haben und bei sorgfältiger Wartung und Pflege vor Kälte und Zugwind bewahrt werden. Geschieht das nicht, so kommen Schnupfen u. a., und der Mühe Lohn ist Tod und Grab.

Für den Winter müssen die Thierchen eine gute warme Unterlage unter den Füßen haben, in der sie scharren können. Der Winterstall muß trocken, luftig, hell und so geräumig sein, daß sie bei kaltem und schlechtem Wetter auch den Tag über darin bleiben und gefüttert werden können; doch dürfen sie nicht mit größeren Hühnern zusammen denselben Raum bewohnen. Wer solchen Raum seinen Thieren nicht bieten, oder solche Sorgfalt denselben nicht angedeihen lassen kann, der stehe von der Bantamzucht ab, er wird keinen Erfolg darin erzielen. Wer sich aber zur Bantamzucht entschließen sollte, der fange dieselbe mit einem guten Zuchttamm an, d. h. mit einem solchen, der die rechte Bantamfigur hat; Zeichnung und Größe läßt sich durch Zucht herstellen bezw. verbessern, Figur und Haltung nicht.

#### 40. Chabos (Japanische Bantams).

Der japanische Name Chabo — *Gallus dom. nanus, japonicus*; Engl.: *Japanese Bantams*; Franz.: *Bantams de Nagasaki*; Holl.: *Japansche Kriels* — bezeichnet ein Zwerghuhn. Als vor längerer Zeit (50er Jahre) nur erst eine Varietät dieser Rasse eingeführt wurde, zählte man sie zu der Gruppe der Bantams. Allein abgesehen davon, daß der Name „Bantam“ an sich schon durch einen Irrthum entstanden, so paßt die Benennung auf die hier zu besprechende Rasse keinesfalls, denn die letztere ist in Bezug auf Körperform, Eigenschaften u. a. von den eigentlichen Bantams gar verschieden. Nachdem nun dann vollends eine Anzahl Farbenschlüge bekannt geworden, welche einen sonst übereinstimmenden, aber von dem der Bantams sehr abweichenden Habitus zeigen, dürfte es wohl gerechtfertigt und zweckmäßig sein, den japanischen Namen „Chabo“ auch bei uns zur Bezeichnung dieser Hühnchen zu verwenden. Wie erwähnt, kamen die ersten dieser Hühner (schwarzschwänzige Weiße) vor etwa 30 Jahren aus ihrer Heimat nach Europa bezw. England. Eine englische Dame, Mrs. Woodcock, ließ sich die Zucht sehr angelegen sein. Vor ungefähr 16 Jahren erschienen auf der Ausstellung der „Columbia“ in Köln rein weiße Chabos. Weiter kaufte im Jahre 1875 Herr H. Marten-Lehrte bei seiner Anwesenheit in London an Bord eines von Japan kommenden Dampfers zwei Paar kufufarbige (gesperberte) Chabos für 10 Lire; das eine Paar ging in den Besitz des Herrn H. Seeling in Neuschönefeld bei Leipzig, welcher sie noch züchtet, über, das andere Paar stellte Hr. Marten in Berlin aus und kam in den dortigen Zoologischen Garten. Etwa ein Jahr später erhielt Hr. Marten von demselben Schiffskapitän wiederum zwei Hähne und vier Hennen, welche jedoch, da sie zu sehr vom Transport gelitten, eingingen. Dann bekam Frau Baronin von Ulm-Erbach, eine Tochter des berühmten Japanreisenden von Siebold, welche auch noch zwei in japanischen Diensten stehende Brüder hat, von jenem Insellande im Jahre 1877 drei verschiedene Stämme dieses japanischen Zwerghuhns, denen im Dezember 1881 noch drei weitere Varietäten folgten. Zwischen diese beiden Einführungen fiel eine andere in Kiel. Im Herbst 1879 nämlich brachte der Korvetten-Kapitän Mensing II., welcher mit einem Kaiserlichen Kriegsschiff von der asiatischen Station nach Kiel zurückkehrte, zwei Paar in ihrem Vaterlande erworbene Chabos mit. Infolge des Umstandes, daß die zarten Thiere, welche eben die lange Seereise und tropische Hitze überstanden hatten, während des bald nach

ihrer Ankunft eintretenden strengen Winter 1879/80 in einem sehr unzulänglichen Raume gehalten werden mußten, gingen die beiden Hähnchen ein. Allein ein im nächsten Frühjahr anlangendes Kriegsschiff brachte einen neuen Stamm derselben Rasse mit, sodaß nun eine erfolgreiche Zucht begonnen werden konnte. Schon in der Dezember-Versammlung 1880 des Schleswig-Holsteinischen Geflügelzucht-Vereins führte der damalige Vorsitzende des letzteren, Herr Prof. Heller in Kiel, ein aus der Vereinigung jener beiden Stämme gezogenes Paar vor. Seitdem haben in Kiel (Prof. Dr. Seelig) einige weitere direkte Einführungen stattgefunden, ebenso hat Frau Baronin von Ulm-Erbach noch einige Sendungen (die letzte am 15. März 1884) erhalten, sodaß dieselbe die Rasse jetzt in 9 Varietäten besitzt.

**Erhalt und Haltung** sind bei all' den bis jetzt bekannt gewordenen Varietäten gleich, sie unterscheiden sich überhaupt eigentlich nur durch die Färbung. Das Chabohuhn kennzeichnet sich durch gedrungen gebauten, vollbrüstigen Körper, hohen, einfachen Kamm, rothe Ohrklappen, lange Kinnlappen, kurzen, zurückgebogenen Hals, sehr niedrige Beine, unbefiederte, in der Regel gelbe Füße, bis auf die Erde gesenkte Flügel, breiten, beim Hahn mit Säbelfedern versehenen, steil aufwärts getragenen Schwanz. Es gehört zu den kleinsten Hühner-Rassen, denn der ausgewachsene Hahn mißt etwa 25 cm, die Henne 15 cm von der Spitze des Kammes bis auf die Fußsohle; das Gewicht des ersteren beträgt gegen 575, das der Henne 500 g. Für gewöhnlich zeigen Hahn und Henne eine etwas zusammengezogene, ziemlich gedrückte Haltung, im Freien aber und besonders in der Erregung ist die letztere viel locker, namentlich beim Hahn. Der Hals wird länger ausgereckt und so zurückgebogen, daß der Kopf die Säbelfedern des Schwanzes berührt, die Flügel werden straff nach unten getragen und streifen den Boden; auch die Henne erscheint im Freien etwas schlanker als im Stall oder im Käfig. Immerhin aber ist der Rumpf der Chabos breiter und die Brust voller als bei den an Größe ihnen gleichstehenden Bantams.

**Körpertheile.** Der Hahn hat einen verhältnißmäßig kleinen, aber wohl gestalteten Kopf. Der Kamm ist sehr groß, einfach, regelmäßig gezackt und aufrecht stehend; es läßt sich an ihm der Unterschied des Geschlechts schon sehr früh erkennen. Kinn- und Ohrklappen sind stark entwickelt und glänzend roth, nur bei der schwarzen Varietät macht sich oft ein dunkelrother, selbst schwärzlicher Anflug bemerkbar. Der Hals ist im Allgemeinen (vergl. oben) kurz und gedrungen, der Rücken kräftig, die Brust voll. Die Flügel sind wohl entwickelt, sodaß die Hühner sehr gut, fast wie Rebhühner zu fliegen vermögen; für gewöhnlich machen sie von dieser Fähigkeit allerdings keinen Gebrauch, nur bei drohender Gefahr schwingen sie sich in die Höhe; beim ruhigen Einhererschreiten werden die Flügel breit und straff nach unten getragen, sodaß sie den Boden berühren, ja oft sogar zwei Furchen in den Sand ziehen. Der besonders massig erscheinende Schwanz hat bei den meisten bis jetzt bekannten Farbenschlügen bloß zwei Sichel- oder eigentlich Säbelfedern, welche sich erst im letzten Drittel schwach biegen; nur die weißen Varietäten besitzen in der Regel mehr und stärker gebogene Sichelfedern, dagegen hat man in Kiel von der houdanfarbigen Spielart auch bereits Hähne mit vollkommenem Hennen Schwanz gezogen; übrigens wird der Schwanz steil aufrecht und fächerförmig ausgebreitet ge-

tragen, sodaß die obersten Federn den Kopf berühren. Die sehr kurzen Schenkel werden von den herabhängenden Flügeln verdeckt, die Füße sind ziemlich kräftig. Die Farbe der letzteren ist nicht bei allen Spielarten gleich, bei den weißen und bunten hochgelb, bei den houdanfarbigen zuweilen in Rötlich-Fleischfarbe übergehend, ja die schwarze Varietät hat dunkelschiefergraue oder fast schwarze Läufe und Behen.

Die Henne gleicht bis auf geringe Eigenthümlichkeiten dem Hahn; der Kamm ist kleiner, zarter gebaut, bisweilen etwas seitwärts übergebogen oder gerollt; die Kinnlappen sind nur gering entwickelt.

Das Gefieder zeigt jetzt schon eine bedeutende Mannigfaltigkeit, sodaß wir, abgesehen von den Seiden- und Strupp-Chabos, bereits 8 Farbenschläge kennen, welche ziemlich beständig vererben.

a) Das weiße, schwarz geschwänzte Chabo-Huhn, Siro Chabo, ist am weitesten verbreitet und zuerst eingeführt worden. Das Bekanntwerden dieses Huhns in Europa verdanken wir einer englischen Dame, Mrs. Woodcock, welche es jahrelang züchtete; infolge der gebotenen Inzucht ging jedoch die Rasse zurück. Das Gefieder ist rein weiß, die schwarzen Schwanzfedern sind weiß gesäumt und geschäftet, die Schwungfedern schwarz. Die gelblichen Glanzfedern, welche an der unteren Schwanzpartie (nahe am Bürzel) gerade der vollschwänzigen und schönsten Hähne dieses Farbenschlages oft vorkommen und welche vielfach getadelt werden, dürfen nicht als Fehler angesehen werden. Schnabel und Beine sind gelb, das Auge dunkelroth und feurig. Frau von Ulm-Erbach hat diese Varietät i. J. 1877 wieder direkt aus Japan erhalten, und zwar in zierlicher und besserer Gestalt als die bereits in Europa bekannten.

b) Das rein weiße Chabo-Huhn, Ma-Siro-Chabo, welches nach Marten's Mittheilung vor etwa 15 Jahren auf der Ausstellung der „Columbia“ in Köln bereits zu sehen war, in neuerer Zeit aber wieder in Ulm-Erbach und Kiel eingeführt wurde, scheint aus jener herausgezüchtet zu sein. Es hat einfach weißes Gefieder, hochgelben Schnabel und ebensolche Läufe.

c) Das houdanfarbige oder schwarzbunte Chabo-Huhn, Butchi-Chabo, ist ebensowohl direkt nach Kiel und Ulm-Erbach, als auch über England eingeführt worden; im Jahre 1880 kaufte nämlich H. Marten ein sehr schönes Paar dieser Schrecken bei Baily und Sohn in London, welches dann in den Besitz des Herrn R. Ortlepp in Magdeburg überging, welcher die Varietät noch züchtet. Die Färbung ist ein ziemlich unregelmäßiges Gemisch von Schwarz und Weiß; meist sind Kopf und Hals dunkler, die Schwingen dagegen weiß, die Schwanzfedern ohne weißen Saum. Der Zucht auf die Feder bietet sich bei diesem Farbenschlage noch ein hübsches Feld, aber auch in der jetzigen Erscheinung schon wird derselbe selbst in Japan hochgeschätzt und theuer bezahlt. Die Zungen sind im Nestkleid meist fast ganz weiß, höchstens mit einigen kleinen schwarzen Flecken, und erst mit dem Federwechsel tritt die bunte Zeichnung auf.

d) Das goldbunte Chabo-Huhn, Aka-Chabo, zeigt als Grundfarbe ein helleres oder dunkleres Gelb, welches durch Beimischung von glänzendem Schwarz oder Roth, namentlich am Schwanz und auf den Flügeln, schöne Zeichnungen ergiebt, sodaß hier

der sorgfältigen Zucht vielleicht ein noch größerer Spielraum eröffnet ist als beim vorigen. Diese Varietät wurde sowohl in Ulm-Erbach wie in Kiel eingeführt. Frau von Ulm-Erbach erhielt einen höchst farbenreichen, an Hals- und Sattelbehang besonders goldgelben Hahn und dazu eine ganz schwarze Henne. Da die letztere bald einging, so wurden Kreuzungen zwischen dem Original-Hahn und Kampfbantam-Hennen mit Goldbehang unternommen; die Nachzucht fiel sehr hübsch aus, die Hähnchen wurden dem alten Hahn ganz ähnlich, die Hennen dagegen theils schwarz, theils rehfarben.

e) Das schwarze Chabo-Huhn, Shin-Curo-Chabo, ebenfalls direkt nach den beiden erwähnten Orten gebracht, besitzt schwarzes, metallisch glänzendes, ins Blaue schillerndes Gefieder; Beine und Schnabel waren bei den eingeführten Stämmen gleichfalls dunkel, fast schwarz.

f) Das schwarze Chabo-Huhn mit Goldbehang, welches auf Tafel 43 dargestellt ist, dürfte als eine Unter-Varietät des vorigen angesehen werden, da es diesem, bis auf den Goldbehang, gleicht. Die gezeichneten Thiere, von dem Besitzer, Herrn Prof. Seelig-Kiel, auf der Ausstellung der „Cypria“ in Berlin 1882 ausgestellt, erhielten einen ersten Preis.

g) Silberhalsige Chabos, Kuro-Kisasa-Chabo, sind bis jetzt erst einmal und zwar in einem Stamm, welchen Frau Baronin v. Ulm-Erbach mit der ihr von ihrem Bruder, Herrn v. Siebold, im März 1884 zugegangenen Sendung erhielt, eingeführt worden. Den Hahn zierte ein prächtiger, silberfarbiger Behang, Brust und Schwanz schillern metallischgrün, die Flügel sind grün-weiß melirt. Die Hennen haben ein bescheidenes Federkleid. Sie sollen in Japan selten sein.

h) Die kufuf-gesperberten Chabos, über deren Einführung schon oben Einiges mitgetheilt worden, zeigen die bekannte Sperberzeichnung, d. h. das Gefieder ist auf hellgrauem Grunde dunkel blaugrau oder schwärzlich quergewellt (gesperbert). Sie werden jetzt nur noch von Herrn H. Seeling in Neuschönfeld gezüchtet, welcher, um etwas frisches Blut einzuführen, sie mit andersfarbigen Chabos hat kreuzen müssen. Es wäre höchst wünschenswerth, würde wieder einmal ein Paar oder Stamm dieser reizenden Varietät importirt.

Außer diesen glattfederigen und glattfüßigen Chabos haben die Japaner auch solche mit besonderen Eigenthümlichkeiten des Gefieders gezüchtet, nämlich solche mit seidenhaarigem, mit gelocktem Gefieder und auch federfüßige Zwerge, letztere von H. Dettel „Japanische Dachshühner“ genannt.

Die seidenhaarigen Chabos, Katsura ito no Chabo, besitzen ein seiden- oder haarartiges, weißes, nur an Schwanz- und Flügelspitzen schwarzes Federkleid. Frau v. Ulm-Erbach, welche am 8. Dezember 1881 den ersten und einzigen bis jetzt bei uns eingeführten Stamm erhielt, nennt die Hühnchen die merkwürdigsten und schönsten der bisher bekannten; jedenfalls gehören sie auch zu den kleinsten, denn die Henne wiegt nach einer Mittheilung der Besitzerin kaum  $\frac{3}{4}$  Pfd. Der Hahn hat einen unverhältnißmäßig großen Kopf mit hohem, tief gezacktem Kamm, welcher, wie das Gesicht, schön roth ist; die gelben Beine sind äußerst kurz, sodaß die Flügel den Boden berühren. Im Uebrigen gleicht die Varietät den anderen Chabos und ist völlig

verschieden von den längst bekannten Japanischen Seidenhühnern, welche viel größer und ganz anders gebaut sind, eine Haube und schwarze Haut haben (s. hinten).

Die Strupp-Chabos, Shin-Koro-Sakagus, unterscheiden sich von ihren Verwandten nur durch ihre gelockten, d. h. nach vorn umgebogenen („verkehrt stehenden“) Federn. In Deutschland war diese Varietät bis März 1884 nicht vertreten, dagegen wurde sie in England schon vorher auf mehreren Ausstellungen gezeigt. H. Marten sah die ersten, von brandrother Färbung, auf der Ausstellung im Crystal-Palace zu London 1881, an ein Kaufen war aber des hohen Preises wegen gar nicht zu denken. Auf der letzten dortigen Ausstellung gab es auch bereits solche in Houbauzeichnung, deren Preis 200 Lstr. betrug. Im März 1884 erhielt Frau Baronin v. Ulm-Erbach diese eigenartigen Hühnchen direkt von Japan: sie haben tief-schwarzes Gefieder, dunkle Haut, dunkle Beine und Schnabel, blaurothen Kamm und zeichnen sich durch eine förmliche Federn-Halskrause aus. In Japan ist diese Varietät äußerst werthvoll.

Ueber **Werth und Eigenschaften** der Chabos theilt Hr. Prof. Seelig, welcher die Rasse seit Jahren züchtet, freundlichst Folgendes mit: Der Naturalisation dieser zierlichen Rasse bei uns in Deutschland steht durchaus nichts im Wege. Die nach Ulm-Erbach gekommenen Originalthiere sind dort mit großer Sorgfalt behandelt, über Winter in geheizten Ställen gehalten und anfänglich besonders mit rohem und gekochtem Reis gefüttert. In Kiel ist dieses nicht geschehen. Zwar sind von dem ersten Import einige Thiere gestorben, allein diese hatten ja bei ihrer Ankunft eben erst die große Hitze und lange Seereise überstanden und kamen plötzlich in einen außergewöhnlich strengen Winter, den sie in einer kleinen Bretterhütte durchleben mußten. Da war es eher zu verwundern, daß überhaupt noch Thiere am Leben blieben. Die folgenden Winter haben die importirten Thiere, wie deren Nachzucht, auch nur in hölzernen Stallungen, die aber sonst zweckentsprechend eingerichtet sind, zugebracht und keinen Schaden gelitten. Sie erweisen sich im erwachsenen Zustande vollkommen eben so hart, wie jedes gewöhnliche Landhuhn. Auch in Betreff der Nahrung sind sie nicht wählerisch und fressen mit den übrigen Hühnern, was ihnen gereicht wird. Ich hatte im verflossenen Herbst mehrere junge Thiere an Verwandte auf ein Gut in Oberschlesien geschenkt, hauptsächlich damit sie demnächst zu der dort in großem Umfange betriebenen künstlichen Aufzucht der Rebhühner benutzt werden sollten. Diese Hühnchen sind ohne jede besondere Pflege dem übrigen Geflügel beigefellt und wissen sich da vortrefflich zu nähren. Die diesjährige Brut derselben war schon Mitte September ganz erwachsen. Ob nicht die in Ulm-Erbach den importirten Thieren bewiesene besondere Sorgfalt eher geschadet, als genützt, ist mir fraglich. Dort sind die Originalthiere bald eingegangen. Auch klagt die Besitzerin darüber, daß von den Eiern ein großer Prozentsatz unbefruchtet sei. Bei uns in Kiel, wo die Thiere freien Lauf haben und völlig gleich den übrigen Hühnern genährt werden, ist das nicht der Fall; es finden sich in einem Brutfaß meist nur zwei bis drei unbefruchtete Eier. Und die guten Eier lieferten fast ausnahmslos lebensfähige Küchlein.

Die Haltung dieser Zwerge bietet also durchaus keine Schwierigkeit, ja sie wird sogar noch dadurch erleichtert, daß die Thiere unter einander verträglich und



den Menschen gegenüber sehr zuthunlich und zahm sind. Man kann mehrere Hähne mit ihren Hennen zusammen in einem Gehege haben, ohne daß es zu störenden Streitigkeiten kommt. Dem Menschen nehmen sie bald das Futter aus der Hand, lassen sich streicheln, auch beim Brüten ruhig vom Neste heben. Die sorgfältige, liebevolle Pflege, welche sie in ihrem eigentlichen Heimatlande durch viele Generationen genossen, macht sich auch noch bei den Nachkommen in ihren Wirkungen bemerkbar. Anderen Thieren gegenüber zeigen sie sich dagegen sehr furchtlos und tapfer. Mit ihren Zungen frei umhergehende Glucken erinnern in ihrem Benehmen sehr an Wildhühner. Sobald ein Hund, eine Katze oder ein Raubvogel sichtbar wird, giebt die Glucke einen Warnungsruf. Alsdann flüchten sich die Küchlein sofort an einen sichern Ort, ducken sich unter verbergendes Gesträuch oder baumen womöglich auf, bis die Gefahr vorüber ist. Diese kluge Wachsamkeit erleichtert die Aufzucht dieser kleinen Thiere sehr. Ihren Wärter kennen sie dagegen so gut, daß sie ihm beim Füttern schon von weitem entgegenfliegen, auf die Hand fliegen und ihm das Futter abnehmen.

Zum Brüten sind die Hennen sehr geeignet, da sie ausdauernd sitzen und sehr behutsam mit Eiern und Jungen umgehen. Unter Umständen nimmt sich auch das Hähnchen der etwa verwaisten Küchlein an, pflegt auch sonst gern Nachts einige derselben unter seine Flügel zu nehmen.

Die Aufzucht der Chabos macht, wenn man die jungen Thiere nur in den ersten Wochen vor Kälte schützt, kaum weitere Schwierigkeiten. Es ist, um die Rasse möglichst klein zu erhalten, auch bei diesen Thieren, ebenso wie bei den Bantams, von gewissen Seiten empfohlen, erst Mitte Sommer brüten zu lassen. Nach den in viel mehrseitig gemachten Erfahrungen aber muß dieses als nicht zweckmäßig angesehen werden. Denn die so spät erst ausschlüpfenden Thiere kommen in die Zeit der dann meist häufig auftretenden Gewitterregen, gegen die sie empfindlich sind, und haben auch bei Eintritt des Winters noch nicht ihre volle Entwicklung erreicht. Gelingt es auch, die aus solchen Spätbruten erzielten Thiere glücklich durch den Winter zu bringen, so sind dieselben doch schwächlich, legen im folgenden Sommer nur wenige Eier, welche meist unbefruchtet sind, oder doch schwächliche Junge liefern. Selbst zum Brüten schicken sich derartige Hennen, wenigstens im ersten Jahre, noch nicht an. Läßt man dagegen schon im April und Mai brüten, so gelingt die Aufzucht sehr leicht und liefert dabei doch Thiere, welche von der für diese Rasse normalen Größe sind. Wenn es darum zu thun ist, möglichst kleine Zucht zu erhalten, der kann ja dann nur die besonders klein ausfallenden Individuen ausschließlich zur Nachzucht wählen.

Es wird mir natürlich nicht beikommen, diese neue Rasse etwa als ein besonders nützliches Wirtschaftshuhn zu bezeichnen; immerhin aber vergüten sie das ihnen gereichte Futter durch ihr fleißiges Legen reichlich. Die meist nur 1 Pfd. schweren Hühnchen brauchen, ihrer Größe entsprechend, nur sehr wenig Futter, nehmen mit allen Abfällen des Haushaltes fürlieb und ernähren sich, wo sie freien Lauf haben, zu einem beträchtlichen Theil von Unkrautfrüchten und Gewürm. Dabei legen sie so fleißig, wie die besten Lege-Rassen. Haben die Eier auch nur etwa reichlich das halbe Gewicht eines gewöhnlichen Hühnereies, 30—37 g, so bleibt das Körpergewicht

Geßelzucht.

19

des Huhns (also auch das Nahrungsbedürfniß desselben) doch weit unter diesem Verhältniß. Es ergibt also eine einfache Vergleichung, daß diese Rasse, trotz der Kleinheit ihrer Eier, ihr Futter gut verwerthet, besser sogar, als manche größere Rasse.

Die zierlichen Eier sind sehr fein von Geschmack, also eine angenehme Beigabe für den Frühstückstisch; an Verwendung für dieselben wird es nicht fehlen. Sie sind blaßgelb bis dunkelgelb in verschiedenen Nuancen. Eigenthümlicher Weise erhielten wir in Kiel von den hellen Varietäten regelmäßig nur dunkle, von den schwarzen dagegen helle, oft fast weiße Eier.

Das anmuthige Wesen der zierlichen, eben so klugen wie muthigen Thierchen wird sie wohl bald den Weg in den Hühnerhof oder Park manches Liebhabers finden lassen, der an ihrem munteren zuthunlichen Benehmen bei genauerer Beobachtung und spezieller Pflege sein Vergnügen haben wird. Insbesondere aber dürften sie da am Platze sein, wo es an Raum für größeres Geflügel fehlt. Die Japanesen halten ja diese Rasse meist ganz als Hausthiere in zierlichen Käfigen innerhalb ihrer Wohnungen.

#### 41. Eigentliche (federfüßige) Zwerghühner.

Die federfüßigen Zwerghühner — *Gallus dom. nanus, plumipes*; Engl.: *Booted Bantams*; Holl.: *Krielhoens* — gehören zu den ältesten Hühnerrassen, denn bereits griechische Autoren und namentlich die um den Anfang der christlichen Zeitrechnung lebenden römischen Ackerbau-Schriftsteller führen die *pumiliones* (Zwerghühner) mit auf. Auch die im 16. Jahrhundert lebenden deutschen und italienischen Gelehrten, wie Gesner und Aldrovandi, vergessen in ihren Werken nicht der Zwerghühner, für welche sie die Bezeichnungen „*Adrianische Hühner*“, auch „*Kriels*“ u. gebrauchen. Der deutsche Naturforscherallas fand „*Englische Zwerghühner*“ (*Gallinacos pygmae, anglicae dictae*) vor etwa 100 Jahren in Rußland und berichtet, daß sie federfüßig, die Hennen meist weiß, die Hähne gelbbraun-bunt, höchst fruchtbar und wohlschmeckend, die Hähne auch ungewöhnlich kampflustig und kühn seien, daß sie aber das russische Klima kaum erträgen und nur hier und da von Liebhabern gehalten würden. So sehen wir, daß Zwerghühner seit Jahrhunderten in Europa bekannt und wohl über die meisten Länder unseres Erdtheils verbreitet sind; und berücksichtigen wir, daß auch China und Japan federfüßige Zwergge haben, so dürfen wir ihnen ein sehr ausgedehntes Verbreitungsgebiet zuschreiben.

Die federfüßigen Zwerghühner zeichnen sich durch gedrungenen Körperbau, niedrige, stark bestülpte (behozte) Beine und voll befiederte Füße, gut entwickelten Schwanz, abwärts getragene Flügel, breiten Rücken, kurzen Hals, kleinen Kopf, einfachen Kamm und weiße (rothe) Ohrklappen aus.

##### 1. Europäische (Englische) Zwerghühner.

Unsere niedlichen, munteren Zwerghühner, welche früher fast allenthalben zu finden waren und eine ansprechende Bevölkerung unserer Höfe und Grasplätze bildeten, gehen sowohl der Zucht als dem Werthe nach immer mehr zurück, der Kreis der Züchter wird zusehens kleiner, trotzdem sie gar nicht schwer zu züchten und zu erhalten sind. Der Grund der offenbaren Vernachlässigung liegt zum größten Theil

in der Sucht nach Neuem, und gerade auf diesem Gebiete hat ja die Neuzeit mehrfach Interessantes gebracht, welches den altmodigen Zwerghühnern wirksam Konkurrenz zu machen wohl im Stande war. Selbst viele von den Liebhabern, welche noch Zwerghühner züchten, widmen dieser Aufgabe nicht mehr die nöthige Sorgfalt und legen kein Gewicht auf die einzuhaltende Zuchtwahl; die Folge ist, daß die Thiere den Anforderungen der Kenner und Preisrichter nicht gerecht werden können und auf Ausstellungen hinter Bantams, Zwergkämpfern u. zurückstehen müssen. Dadurch aber werden den Hühnchen keine neuen Freunde gewonnen, mit der Zucht beginnende Liebhaber wenden sich vielmehr anderen, mehr zur Geltung kommenden Rassen zu. Und doch vermag ein Stämmchen schöner weißer oder porzellan- oder rehhuhsfarbiger Zwerge es sicher mit anderen Rivalen aufzunehmen! Möge man doch die Hebung und Förderung der Zwerghühner-Zucht sich wieder angelegen sein lassen, möchten doch aufmerksame Züchter das vorhandene gute Material erhalten und verwerten!

Man nennt diese kleinen Hühner gewöhnlich „Englische“ Zwerg- oder Gartenhühner, weil sie früher zahlreich aus England zu uns gebracht wurden, namentlich in Weiß und Bunt; doch hatte Deutschland schon vordem derartige Hühnchen, und ebenso züchtete Frankreich, Belgien u. solche, sodaß es nicht angemessen scheint, für alle diese Zwerge die Bezeichnung „Englische“ zu gebrauchen. Früher nannte man sie auch „Canis-Hühner.“

**Gestalt und Haltung.** Die Zwerghühner sollen einen kleinen, gedrunken gebauten, niedrig gestellten Körper, dabei aber eine stolze, feste Haltung haben. Ueberhaupt ist das ganze Wesen ein munteres, leckes, doch zutrauliches, beim Gehen tragen sie Kopf und Hals hoch, während sie mit den Flügel-Spitzen fast die Erde streifen. Die Rassen-Merkmale wurden bereits auf voriger Seite angegeben.

**Körpertheile.** Der Hahn soll einen kleinen, rundlichen Kopf, kurzen, kräftigen, leicht gebogenen Schnabel, einfachen, aufrecht stehenden, mittelhohen, fein gezackten Kamm — Rosenkamm gehört nicht zu den Merkmalen dieser Rasse —, rothes Gesicht\*), weiße (rothe) Ohr- und kurze rothe Kinnlappen, lebhaftes, rothes oder gelbes Auge, kurzen, dicken, hübsch gebogenen Hals mit vollem Behang, breiten und kurzen, kleinen Rumpf (der infolge des lockeren Gefieders runder, stärker erscheint als er wirklich ist), breiten, flachen Rücken, vollen Sattelbehang, breiten, vollfederigen, mit vielen kurzen Sicheln geschmückten, steil getragenen Schwanz, lange, abwärts, fast schleppend getragene Flügel, breite, gewölbte Brust, volles Hintertheil und kurze, etwas eingebogene Beine mit kräftigen, reich befiederten Schenkeln, langen, den Boden streifenden, steiffederigen Stulpen (Geierferse, Hacken) und bleifarbenen, lang belatschten Füßen haben.

Die Henne ist etwas kleiner, der Kamm niedrig, aber auch aufrecht, der Schwanz breitfächerig. Haltung und alles Uebrige wie beim Hahn.

Das Gefieder ist reich entwickelt, lose, locker, Behänge und Fußbefiederung üppig.

\*) Gesicht, Ohr- und Kinnlappen werden zuweilen verdeckt durch Federbart (Bausbüschchen). Wenn dieser auch geradezu nicht gefordert wird, so ist er doch erwünscht und auch hübsch, denn er steht im Einklang mit der sonstigen reichen Befiederung.

Vögel mit dürrigen Stulpen und Latschen, spindelförmiger Figur und großem Körper sind sehr fehlerhaft.

Die Färbung des Gefieders hat mancherlei Abwechselung aufzuweisen, sodaß wir eine ziemliche Anzahl Farbenschläge aufzuzählen haben.

a) Die bantiva- oder rebhuhnfarbigen Zwergghühner, welche am verhältnißmäßig häufigsten vorkommen, gleichen in der Färbung und Zeichnung den rebhuhnfarbigen Bantams oder den goldhalsigen Zwergkämpfern: beim Hahn sind Kopf und Halsbehang goldgelb, Sattelbehang und Rücken goldroth oder goldbraun, Flügeldecken und Schwanz glänzend grünschwarz, Schultern roth, die Schwingen schwarz und braun, Brust, Bauch und Schenkel schwarz. Die Henne hat rebhuhnfarbiges Gefieder, wie es schon mehrfach beschrieben worden. Der Schnabel ist hornfarben, der Fuß schieferblau (bleifarbig).

In diese Färbung mischt sich oft Weiß, und es entstehen dann die sogenannten bunten Zwerge, welche aber je nach Vertheilung der Farben verschieden aussehen. Sie bilden den Uebergang zu dem interessantesten der Farbenschläge, zu

b) den porzellanfarbigen oder Porzellan-Zwergghühnern, auf deren Federn sich die Farben Gelb, Weiß und Schwarz möglichst gleichmäßig vertheilen sollen. Herr Prof. W. Seelig beschreibt die Färbung wie folgt: „Die Grundfarbe des Gefieders ist gelb, und zwar tritt dieselbe in zwei Hauptabstufungen auf, einem dunkeln Ockergelb und einem ganz hellen und zarten Chamoisgelb. Jede einzelne Feder trägt noch zwei Zeichnungsfarben und zwar in solcher Regelmäßigkeit, daß man die Zeichnung vielleicht als die schönste dreifarbige bei Hühnern vorkommende ansprechen kann. Der obere Theil jeder Feder (vergl. S. 45, Nr. 7) zeigt nämlich an der Spitze ein bogenförmig abgegrenztes weißes Feld, welchem sich dann nach unten hin ein glänzend schwarzer, oft metallisch schimmernder Fleck anschließt. Am regelmäßigsten tritt diese Zeichnung bei der Henne auf, bei welcher an allen Federn die drei Farben so vertheilt sind, daß das Gelb der Grundfarbe etwa die sichtbare untere Hälfte einnimmt, während der weiße Fleck an der Spitze etwa ein Viertel der Länge bedeckt. Selbst die Latschen zeigen diese regelmäßig dreifarbige Zeichnung. Bei dem Hahn herrscht am Körper die meist etwas dunkler nüancirte Grundfarbe vor, doch tragen hier bei gut gezeichneten Exemplaren ebenfalls alle Federn die beiden anderen Farben, mag dies auch z. B. bei der lanzettförmigen Hals- und Sattelfeder nur an der äußersten Spitze der Fall sein. Im Schwanz und auf den Flügeln herrschen dagegen die Zeichnungsfarben der Art vor, daß die Schwanzfedern der Hauptsache nach schwarz mit weiß und gelber Einfassung erscheinen, während auf den Flügeln das Schwarz der nebeneinander stehenden Federn sich zu der bekannten Entenspiegel-Zeichnung auf weißem Grunde vereinigt. Es mag noch bemerkt werden, daß die volle Schönheit der Zeichnung, namentlich bei dem Hahn, sich erst nach der zweiten Mauser entwickelt. Der Kamm und die Kinnlappen sind glänzend hochroth, die Ohrklappen weiß.“

Die Porzellan-Zwerge, deren Name jedenfalls die buntfarbige, an das „antike, jetzt wieder modern gewordene Renaissance-Porzellan“ erinnernde Zeichnung andeuten soll, werden in Frankreich „Mille-Heures“ genannt und sind gewöhnlich etwas stärker

als weiße und bunte Zwerghühner, neigen auch mehr als diese zum Großwerden. Herr H. du Roi-Braunschweig hat sie neuerdings mit federfüßigen japanischen Zwerghühnern gekreuzt und hübsche Hühnerchen mit der Mille-flores-Zeichnung erzielt. Gewöhnlich glattköpfig, werden die Porzellan-Zwerge doch auch mit Hausbäckchen gezüchtet.

c) Weiße Zwerghühner — Engl.: White booted Bantams — sind seit langem bei uns bekannt und beliebt und nehmen sich wunderhübsch aus, da das Roth der nackten Kopftheile mit dem Weiß des Gefieders einen ansprechenden Gegensatz bewirkt. Schwarze, rothe oder gelbe Federn sind streng verpönt, dagegen ist der bekannte gelbe Schein der Behangfedern des Hahns nicht eigentlich fehlerhaft. Die Füße sollen röthlich-weiß sein; blaue sind, bei sonst vollkommenen Thieren, allenfalls zuzulassen, grüne dagegen zu verwerfen. Der Schnabel muß ebenfalls hellfleischfarben sein; Hornfarbe gilt als Fehler. Bei den weißen Zwerghühnern mit Hausbäckchen, welche namentlich früher sehr gern gezüchtet wurden, muß der Federbart schön und gleichmäßig entwickelt sein.

Dies sind die Haupt-Farbenschlüge der Zwerghühner, denn

d) die schwarzen und

e) die kuckfarbigen (gesperberten) findet man höchst vereinzelt, während diese beiden Färbungen bei den Bantams gerade recht beliebt sind.

**Werth und Eigenschaften.** Ueber diesen Punkt sprechen sich Lichtenstein und Winkler in ihrer „Vereedelten Hühnerzucht“ (Berlin 1858) folgendermaßen aus: „Trotz seiner Zwergform besitzt dieses Huhn Eigenschaften, die bisher viel zu wenig geschätzt und beachtet wurden, dies gilt namentlich von dem unermüdeten Fleiß im Eierlegen. Die Eier sind dabei verhältnißmäßig groß (— 30 bis 36 g schwer —), wenigstens giebt es eine Menge körperlich viel entwickeltere Hühner, deren Eier durchaus nicht größer und schwerer erscheinen. Rühmenswerth ist ferner, daß dieses Huhn, bei hoher Genügsamkeit im Futter, sich dennoch leicht mästet, eine erhebliche Schwere erreicht und sehr schmachhaftes Fleisch liefert. Die jungen Rücken sind hart, befiedern schnell, ertragen leicht widrige Witterungs-Verhältnisse, daher ihre Aufzucht keine Schwierigkeiten verursacht.“ Immerhin aber „hält man die Canishühner nicht besonderer Eigenschaften, sondern nur der Zierde wegen“.

Dieses auf Erfahrung sich gründende Urtheil wird man heute noch gern bestätigen; nur dürfte noch hinzuzufügen sein, daß die Hennen vortrefflich brüten und führen, daß ferner die Hühnerchen wegen der starken Befiederung der Füße am Scharren gehindert sind, also in Gärten keinen sonderlichen Schaden anrichten können, und daß sie vermöge ihres hübschen Aeußeren ebenso eine Zierde des Gartens und Parks bilden, wie sie infolge des zutraulichen und doch festen Wesens die Zuneigung des Besitzers zu gewinnen und sich zu erhalten wissen.

Betreffs der Zucht erinnert Herr R. Huth in Frankfurt a. M. noch an Folgendes: So leicht es an sich ist, junge Zwerghühnerchen aufzubringen, so schwer ist es, von ihnen Exemplare zu erhalten, bei welchen sämtliche Bedingungen des aufgestellten Schemas zutreffen. Am leichtesten arten sie in der Größe aus; sodann bleiben die richtigen Federfüße gern aus, die Hühner erscheinen dadurch langbeiniger, höher, und der gewünschte Stil des knappen, gedrunghenen Körpers ist dahin. Da-

rum wähle man niemals verwandte Thiere, sondern sehe immer auf Blutwechsel; ferner prüfe man Hahn und Hennen genau auf alle erforderlichen Merkmale und vergewissere sich über den Stammbaum der zur Zucht einzustellenden Hühner.

## 2. Zwerg-Cochins oder Peking-Bantams,

auch Cochin-Bantams genannt — *Gallus dom. nanus, sinensis*; Engl.: *Pekin Bantams*; Franz.: *Race naine de Peking* — schließen sich jedenfalls hier am besten an, da sie ebenfalls ein federfüßiges Zwerghuhn darstellen. Der französisch-englischen Expedition nach Peking fielen bei der Plünderung des kaiserlichen Sommerpalastes i. J. 1860 auch einige dieser Hühner in die Hände, welche dann mit nach England gelangten. Hier wurden sie eifrig weiter gezüchtet, doch ging ihre Zucht, weil frisches Blut fehlte, nach einiger Zeit zurück, bis es wieder gelang, solches aus China einzuführen. Trotzdem gehören sie zu den großen Seltenheiten und nach Deutschland sind überhaupt noch keine gekommen.

In Gestalt, Haltung, Körperbau und Färbung gleichen sie ganz ihren Stammeltern, den gelben (leberfarbenen; buff) Cochins, aus welchen chinesische Züchtungskunst sie gewonnen. Da sie treu nachzüchten, so dürfen sie wohl nicht als Züchtungs-Ergebniß neueren Datums betrachtet werden, und anderseits liefern sie indirekt einen Beweis dafür, daß die Cochins eine chinesische Hühnerrasse resp. seit langer Zeit dort gezüchtet sind. Eine Beschreibung der Zwerg-Cochins dürfen wir fortlassen, da sie, abgesehen von der Größe, mit der der Stammeltern übereinstimmen würde; es darf also auf jene verwiesen werden. In ihrem Wesen ruhig und friedlich, sollen sie gegen die Einflüsse der Witterung empfindlich sein, sodaß namentlich den jungen die nöthige Aufmerksamkeit geschenkt werden muß. Bemerkt sei noch, daß Hr. F. W. Roach in Vessungen, ein bekannter Bantamzüchter, durch Kreuzung eines nicht zu kräftigen, doch gut gebauten Cochinhahns mit kräftigen dunkelgelben Zwerghennen (und umgekehrt) und dann im zweiten Jahre u. s. f. durch Verpaarung der am geeignetsten erscheinenden Nachkommen versuchte, Zwerg-Cochins zu erzielen, wobei er denn auch zu ziemlich befriedigenden Ergebnissen gelangte.

## Sonstige Zwerghühner.

Im Nachfolgenden sind noch einige Hühner aufzuführen, welche wir als Zwergformen mehr oder minder bekannter großer Rassen oder als Abarten (Spielarten) anderer Rassen anzusehen haben. Sie beanspruchen meistens nur geringes Interesse, werden wenig gezüchtet und erscheinen nur selten auf Ausstellungen. Von wirthschaftlicher Bedeutung kann kaum die Rede sein.

### 1. Die Zwerg-Kriecher,

zuweilen auch Zwerg-Dachshühner — *Gallus dom. nanus, brevipes*; Engl.: *Creepers dwarf fowls*; Holl.: *Dwerg-Dashoens* — genannt haben den Körper der eigentlichen Kriecher (s. S. 95) mit kurzem Hals, einfachem, hohem Kamm, zuweilen auch Federbart und Federfüßen, sind von der Größe eines Zwerghuhns und ausgezeichnet durch sehr niedrige Beine. Die Färbung ändert, wie beim Landhuhn, vielfach ab. Viel-

orts kennt man diese eigenartigen Hühnchen gar nicht oder nicht mehr, obgleich sie emsig im Futter suchen sind, fleißig legen und gut brüten.

## 2. Zwerg-Kaulhühner.

Von den Kaul-Zwergen oder Zwerg-Klütern — Gall. dom. nanus, caudatus — gilt das eben Gesagte. Sie gleichen im Körperbau den Kaulhühnern, tragen sich (infolge des fehlenden Schwanzes) ziemlich steil, haben in der Regel einfachen, aufrechten, zuweilen jedoch doppelten Kamm, schön rothes Gesicht und Kinnlappen, weiße Ohrklappen und nackte oder befiederte Füße. Hinsichtlich der Färbung hat man Weiße, Rebhuhnfarbige (Bunte), Schwarze, Kukulsperber u. a. Abgehärtet und lebhaften Wesens, fleißig im Futter suchen und Eierlegen, waren früher die Kaulzwerge in manchen Gegenden auf dem Lande recht beliebt, doch verschwinden sie immer mehr. Sehr hübsch sind die Thüringer Bausbäcker-Kaulhühner, wie man sie in und bei Muhl a. u. D. antrifft; sie sollen durch Kreuzung von Englischen Zwerg- mit Muhlauer (Thüringer) Bart-Hühnern erzielt sein.

## 3. Zwerg-Strupphühner

— Gall. dom. nanus, crispus — sind außerordentlich selten. Ein Abbild der großen Strupphühner, unterscheiden sie sich von diesen zuweilen durch befiederte Füße. Sind die Federn gleichmäßig über den Körper vertheilt, so sehen die Hühnchen sehr hübsch aus. Die Färbung ist verschieden. Daß man jetzt auch Chabos (Japan. Bantams) mit Struppfieder kennt, wurde schon auf Seite 288 angegeben.

## 4. Zwerg-Seidenhühner (Gall. dom. nanus, lanatus).

Hier sind drei Formen zu erwähnen, von denen eine: das seidenhaarige Chabohuhn (Katsura ito no Chabo), eine Abart der Japan. Chabos oder Bantams, schon auf Seite 287 bei Beschreibung der letzteren besprochen wurde.

b) Das gelbe Zwerg-Wollhuhn, von der Größe und Gestalt der französischen Zwerghühner und kurzem, gedrungen gebautem Körper, hat ein dunkelgelbes, dichtes, wolliges Federkleid und ziemlich reich befiederte Füße. Seit Jahren schon scheint es bei uns ausgestorben zu sein.

c) Das (Englische) Zwerg-Seidenhaarahuhn, welches E. Haffe in Drechsler's „Zucht-Hühnern“ (1857, Tafel I, 8) und G. Mügel in Dichtenstein-Winkler's „Verebelter Hühnerzucht“ (Heft II, Tafel 4, 1858) nach dem Leben gezeichnet darstellen, wird von den Verfassern des letzteren Werkes wie folgt beschrieben:

„Dieses überaus zierliche Huhn, schon im vorigen Jahrhundert nach England eingeführt, repräsentirt unstreitig die kleinste Form aller gekannten Hühner. Die Befiederung ist durchweg weiß und erstreckt sich in der Mehrzahl der Fälle bis zu den Beinen herab; weniger häufig werden glatte, unbefiederte Beine gefunden. Das seidenartige Aussehen wird erzeugt durch den fadenförmigen Verlauf jeder einzelnen Feder, sodaß namentlich an Brust und Bauch die Bedeckung einen dichten Flaum bildet. Sobald man jedoch den Flaum bis an die Oberhaut des Thieres auseinanderlegt, bemerkt man, daß die Federbildung am Grunde die gewöhnliche ist. Das Zwerg-Seidenhaarahuhn besitzt eine weiße Oberhaut (das Japanische Seidenhaarahuhn

[f. S. 299] eine ganz dunkle), legt kleine weiße Eier, zeichnet sich indessen nicht durch besonderen Fleiß aus und brütet nur selten. Die übrigen Farben-Varietäten, in denen das Seidenhaar-Huhn noch getroffen wird, sind weniger gesucht und beliebt."

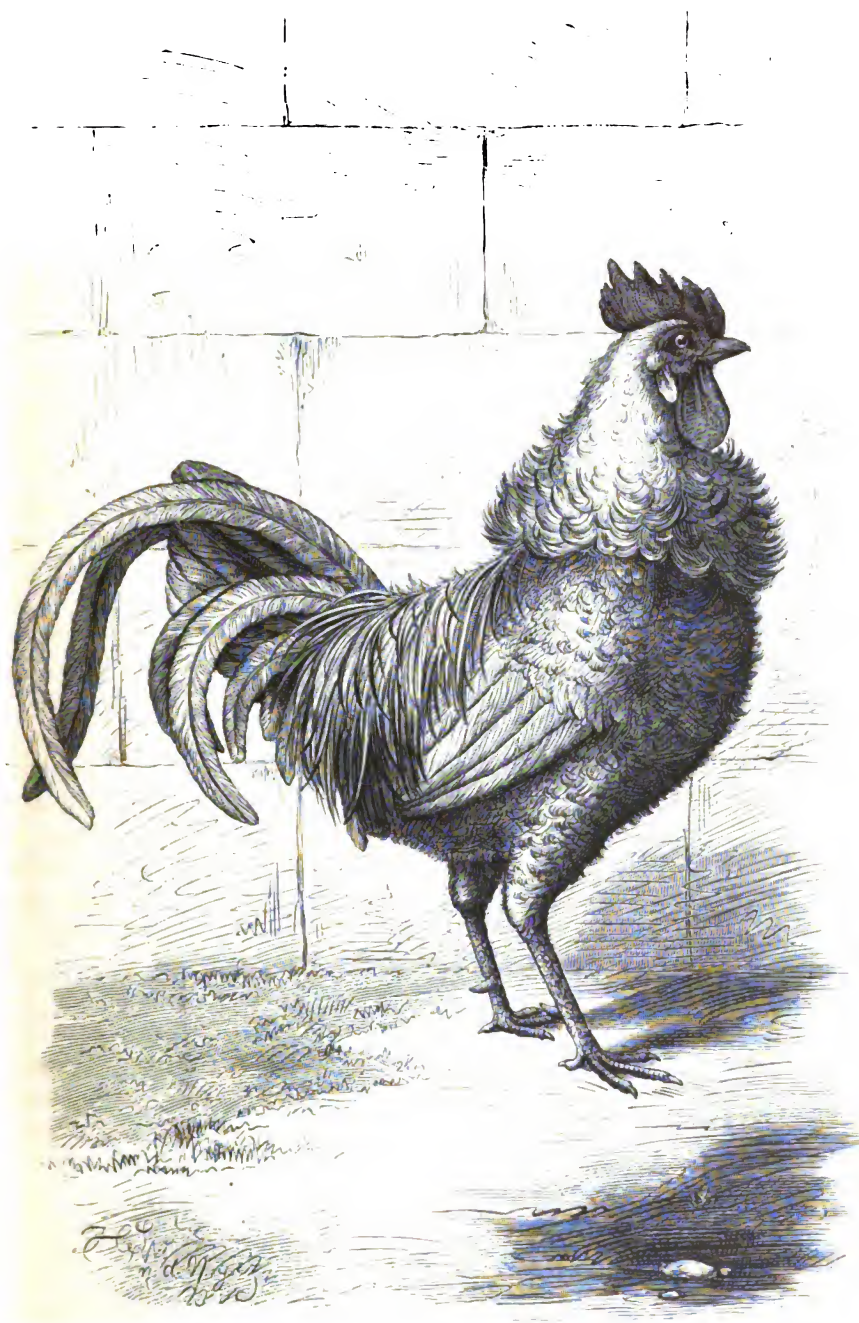
Weiter fügen wir die Mittheilungen eines erfahrenen Bantamzüchters, des Herrn J. M. Road in Vessungen an: „Das Englische Zwerg-Seidenhuhn hat rothen Kamm und Gesicht und weiße Haut und Fleisch, ist aber durchaus von dem Japanischen Seidenhuhn verschieden, indem es mehr haarartiges, statt flaumenartiges oder wollartiges Seidengefieder hat, wodurch es sich schon bei dem ersten Blick von dem Siamesischen und Japanischen Seidenhuhn unterscheidet. Ferner hat es stark befiederte Beine, wie das gewöhnliche ächt Englische Zwergghuhn. Der Kamm ist einfach und tief gezackt. Bartlappen kurz und durch Federbaussacken und Federbärtchen ziemlich versteckt. Die Englischen Zwergseidenhühner sind ziemlich fleißige Leger und sorgfältige Brüter und Mütter. Man kann denselben jedoch wegen ihres kleinen Körperbaues nur 4 bis 6 Eier untergeben. Diese Rasse ist sehr selten und ist auch etwas empfindlicher gegen Kälte und Nässe, wie das gewöhnliche Englische Zwergghuhn und die beiden anderen Seidenhühner-Arten. Die Kücken sind ziemlich leicht aufzuziehen und werden sehr zutraulich. Diese Rasse züchtete ich mehrere Jahre lang und habe auch mit derselben Kreuzungsversuche angestellt. Die Resultate dieser Kreuzungen, welche, nebenbei bemerkt, nur einmalige waren und nicht vorgenommen wurden, um neue Rassen zu züchten, sondern vielmehr, um daraus zu erfahren, aus welchen Rassen diese hervorgegangen sind, lieferten nur bunte, unschöne Nachzucht mit langen Schwanzfedern, obgleich die Seidenzwerghühner von rein weißer Farbe sind. Diese seidenhaarartige Befiederung ist besonders an dem Sattel, Hals und den größeren Schwanzfedern etwas gekräuselt, was dem Vogel ein sehr schönes, aber auch fremdartiges Ansehen verleiht. Leider bin ich von dieser schönen Hühnerrasse ganz plötzlich gekommen, indem während meiner Abwesenheit vom Hause ein kleiner Hund in den Garten kam und die Thiere, fünf an der Zahl, ohne sie zu verzehren, tödtete. Alle Mühe gab ich mir, die Rasse wieder zu erhalten, doch war diese nicht mehr aufzutreiben, und ich bin sogar der Meinung, daß diese ganz ausgestorben ist. Von verschiedenen Seiten wurden mir wohl Seidenhühner angeboten, doch niemals waren sie den ersteren gleich und waren die Thiere auch nicht darnach, daß man bei sorgfältiger Zucht oder Kreuzung die beschriebene Rasse daraus hätte erzielen können. In früheren Jahren sollen die ächten Seidenzwerghühner auch in Weimar mit doppelten Kämmchen existirt haben, doch auch dort sind diese vor den meinigen ausgestorben."

## L. Strupp-, Seiden- und Neger-Hühner.

(Hühner mit abnormer Haut und Federbildung.)

In dieser letzten Gruppe vereinigen wir einige Hühnerrassen, welche, ohne sonst viel mit einander gemeinsam zu haben, sich entweder durch eigenthümlich geartetes — gelocktes oder seidenähnliches Gefieder — oder durch abnorm (schwarz) gefärbte





Strupphahn.



Haut auszeichnen. Ihr Züchterkreis ist ein beschränkter; auf Ausstellungen werden sie gewöhnlich in der Abtheilung „Diverse“ untergebracht.

#### 42. Strupphübner.

Das Strupp- oder Lockenhuhn — *Gallus domesticus crispus*; Engl.: Frizzled Fowl; Fr.: Poule frisée; Holl.: Krulverhoen —, auch Raffer-, Friesisches und Perissches Huhn genannt, ist weit verbreitet und schon seit mehr als zweihundert Jahren in England bekannt. Nach Temminck wird es in Südastien und Ostindien (Java, Sumatra, Philippinen) als Hausthier gehalten, nach Buffon auch auf Japan, nach Layard auf Ceylon, nach Tollemache auf der Insel Mauritius (als Hurricane Fowls d. h. Orkanhühner), nach Wright in Westindien etc. Der schon mehrmals citirte Reisende P. Pallas fand es bereits vor etwa 100 Jahren an verschiedenen Orten des asiatischen Rußland; William Marsden bemerkt in seiner „Beschreibung der Insel Sumatra“ (deutsch 1785), daß auf Sumatra von Haushühnern einige mit schwarzen Füßen und einige von der Art, welche man in England „friesische“ (also Strupphühner) nenne, vorkämen u. s. f. Ueberhaupt scheinen zuerst die Engländer dieses Huhn aus Asien mit nach Europa gebracht zu haben, denn der „Frizzled coq“ wird bereits in Willughby's, von J. Ray 1676 herausgegebenen Ornithology als in England vorkommend mit aufgeführt.

In Gestalt, Haltung und Körperbau stimmt das Strupphuhn mit dem Landhuhn und dessen Verwandten überein, seine Eigenthümlichkeit liegt in der Beschaffenheit des Gefieders (s. unten) und in der Färbung der Haut. Letztere war ursprünglich dunkel, roth oder purpurn, ist aber infolge der Kreuzung mit anderen Hühnern hell geworden\*). Schon Pallas bemerkte dies und sagt: „Haut, besonders des Hahns, am ganzen Körper intensiv roth oder purpurfarbig. Zur Mauserzeit werden die Hühner fast ganz nackt; sie sind entweder infolge von Degeneration durch das Klima oder aus der schwarzhäutigen Varietät (sog. Seidenhuhn) entstanden.“

Die Größe ist etwa die des Landhuhns, der Körper etwas gedrungen gebaut, der Kamm einfach oder doppelt, der Fuß vierzehig, nackt, der Schwanz beim Hahn, gut besetzt. Das Gewicht des Hahns beträgt 4 bis 6, das der Henne 3 bis 5 Pfd. Das weit kleinere Zwerg-Strupphuhn wurde schon im vorigen Abschnitt erwähnt. Auf dem Geflügel-Ausstellungs-Markt zu Wien, Ende September 1883, erschien auch ein Houdan-Strupphahn, d. h. ein die Rassezeichen der Houdans an sich tragender Hahn mit Struppgefieder.

Das Gefieder zeichnet sich vor dem aller anderen Hühner durch eigenthümliche Bildung oder Struktur aus. Die Deckfedern sind nämlich mit der Spitze nach vorn umgebogen und dabei gewöhnlich ein- oder mehrfach gedreht oder gewunden (vergl. S. 41, Fig. 3, Nr. 2 und 3), das Gefieder erscheint also kraus, lockig und erinnert an das der Lockentaube und Lockengans. Manchmal erstreckt sich die eigenthümliche Bildung sogar auf Schwingen und Schwanzfedern, sodaß diese wenigstens etwas locker

\*) Ein Strupphuhn, welches Darwin von Madras erhielt, hatte schwarze Knochen („Variiren der Thiere —“ 1873, I, S. 287).

oder gewellt sind. Je reicher die Lockenbildung, desto werthvoller das Huhn. Die Färbung des Gefieders, welches zudem sehr dunenreich ist, bietet nichts Besonderes; man hat weiße, schwarze, gelbe, bunte Strupphühner, ohne daß ein Gewicht auf die Farbe gelegt würde. Schnabel und Füße sind je nach dem Gefieder fleischfarben, gelblich oder horngrau.

**Werth und Eigenschaften.** Das Strupphuhn ist als Wirthschaftshuhn durchaus nicht zu verachten, denn es zeigt sich abgehärtet, liefert schönes Fleisch und legt fleißig Eier und bewährt sich als zuverlässige Brüterin und Mutter, welche die Küden nicht sobald verläßt. Zum Beleg für das Gesagte sei noch das Urtheil einer Züchterin, Frau Jenny Zink (vergl. „Österr. Bl. f. Gefl.“ 1882. S. 288) hier angeführt: Dieses in jeder Beziehung anspruchlos und dankbare, jedoch nichts weniger als schöne Huhn verdient wahrlich, daß man ihm alle Aufmerksamkeit zuwende. Ich kaufte einen Stamm Strupphühner aus der k. k. Schwarzenberg'schen Kollektiv-Ausstellung, damals mehr ihres eigenthümlichen Gefieders wegen, als aus wirthschaftlichen Gründen, da mir deren sonstige Eigenschaften unbekannt waren. Aber ihr fleißiges Legen, ihre großen Eier, die geringe Brutlust, und wenn sie je einmal brüten, die außerordentliche Sorgfalt, die sie diesem Geschäfte zuwenden, ließ mich diese Hühner auch von der wirthschaftlichen Seite bald erkennen und achten, so daß sie meine Lieblinge wurden, und das umsomehr, als die Nachzucht — wahrscheinlich infolge des gänzlich freien Auslaufes, der jährlich vollzogenen Blutauffrischung und der sorgfältigsten Auswahl der Zuchthennen — bedeutend größer wurde, als der angekaufte Zuchtstamm. Nunmehr besitze ich einen ganzen Hof voll dieser Hühner und ziehe diese jeder anderen Rasse vor, und zwar schon aus der Ursache, weil sich weder Houdans, noch Italiener so wetterhart erwießen, wie das Strupphuhn. Wir sind nicht gar so reich an akklimatisirten Hühnerrassen, als daß man die gerühmten Eigenschaften dieses eigenartigen, zutraulichen Huhns leicht hin übergehen dürfte, vielmehr sind die Strupphühner dazu berufen, ein ehrenhaftes Plätzchen in jedem Hühnerhofe einzunehmen. Ich kann pro Huhn jährlich (einschl. Brut und Zühen) 130 Eier mit Durchschnittsgewicht von 70 g rechnen; fast jedes Ei ist befruchtet und fällt aus. Die Aufzucht der Küden ist leicht und reducirt sich der Verlust auf fast Null, dabei haben Strupphühner ein sehr zartes Fleisch — lauter Punkte, die die Zucht derselben besonders empfehlen.

#### 43. Seidenhühner.

Die Seiden-, Woll- oder Haarhühner — *Gallus dom. lanatus*; Engl.: Silky Fowls; Fr.: Poules soyeuses; Holl.: Zijdenhoens — sind ursprünglich im östlichen und südöstlichen Asien zu Hause.

Bereits der venetianische Reisende Marco Polo, welcher gegen Ende des 13. Jahrhunderts das innere und östliche Asien durchforschte, erwähnt im 74. Kapitel des 2. Buches (s. die Ausgabe seiner Reisebeschreibung von A. Vögel), daß es in der südchinesischen Stadt Quelinfu eine Art Haushühner gäbe, die keine Federn hätten, sondern deren Haut mit schwarzen Haaren überzogen sei und so dem Katzenfell gleiche, daß sie aber Eier legten wie andere Hühner und sehr gut zu essen seien. Der deutsche Naturforscher K. Gesner berichtet sodann in seinem „Vogelbuch“ (1555), jedoch nach den Mittheilungen eines anderen Reisenden, daß im Osten in der großen Stadt Fuch schoner weiße, nicht mit Federn, sondern mit Wolle bedeckte Hühner gezogen würden. Aldrovandi sagt in

seiner „Ornithologia“ (1600) obige beide Mittheilungen zusammen und giebt dazu eine mißlungene Abbildung. Nach Europa waren bis dahin noch keine solchen Wollhühner gekommen, denn selbst die Engländer Willughby und Ray (1676) halten sie noch für fabelhaft. In der von Smelin vor fast 100 Jahren herausgegebenen „Systema naturae“ des großen Linné wird das „Japanesische Huhn mit Haarfedern (Gallus lanatus)“ nur einfach aufgeführt. Der Franzose Buffon sagt über das Japanes. Wollhuhn, daß es weiße, zerschlossene, haarähnliche Federn und völlig befiederte Läufe habe, und daß es in Japan, China und anderen Gegenden Asiens sich finde. Bechstein (1797) berichtet nichts Neues; Gotthard bemerkt in seiner „Fieberviehzuucht“ (Erfurt 1806), daß die Federn mehrentheils weißblaulich, Kamm, Haut und Füße schwarz seien. Der englische Forscher Latham (vergl. die von Bechstein 1795 besorgte Ausgabe der „Allgem. Uebersicht d. Vögel“) setzt hinzu, daß der Silky cock in weißer, aber auch in schmutzig brauner Färbung, immer mit dunkeln Füßen und zuweilen mit zwei Hinterzehen vorkomme. Der in den Jahren 1768—1773 das europäische und asiatische Rußland bereisende Forscher P. Pallas führt unter den dort von ihm beobachteten Hühnern — vergl. Baldamus im „Geflügelzüchter und Vogelfreund“ 1880, S. 120 — als Varietät e) Hühner mit schwarzer Haut und weißen, haarigen Federn auf, welche auch in China vorkommend, von Persien nach Astrachan, von China nach Sibirien, nach Petersburg aus England eingeführt seien, und fügt hinzu, daß das Schwarz der Haut, des Kammes u. sich sogar bei Bastarden, welche zwar gewöhnliche, aber weiße Federn haben, sehr lange sich erhalte, und daß er unter den wollfederigen eine fünfzehige, sich constant so fortpflanzende Varietät gesehen habe.

#### 1. Das Japanische Seidenhuhn.

Das Japanische Seidenhuhn — *Gallus dom. lanatus, japonicus*; Engl.: Japanese Silky-fowl; Fr.: Poule soyeuse blanche happé — ist wohl am längsten in Europa bekannt und wird hier, wenn auch in geringer Anzahl, fast allenthalben gezüchtet.

**Gestalt und Haltung.** (Allgemeines.) Das Japanische Seidenhuhn, ein Huhn etwa von der Größe eines kleinen Landhuhns, wegen des lockeren Gefieders größer erscheinend als es ist, kennzeichnet sich durch dunkel-violette Haut, Knochenhaut (Periost) und eben solches Fleisch, weiches, zerschlossenes, haar- oder seidenähnliches Gefieder (s. unten), blaue, fünfzehige, leicht befiederte Füße, doppelten, dicken Kamm und Federhaube und gedrungenen, cochin-ähnlichen Körperbau. Das Gewicht beträgt 2 bis 3½ Pfd., Haltung und Bewegungen erinnern an die Cochins.

**Körpertheile.** Der Hahn muß einen kleinen Kopf, doppelten aber kurzen, breiten, dicken Kamm und einen hinter diesem stehenden, oder vielmehr liegenden, nach hinten spitz auslaufenden Federbusch, mittellangen, blauen Schnabel, große dunkle Augen, nacktes purpurblaues Gesicht, ebenso gefärbte, lange und breite Kinnlappen, bläuliche Ohrklappen, kurzen, starken, voll befiederten Hals, gedrungen gebauten Kumpf mit kurzem, breitem Rücken und voller, runder Brust, breiten, nach dem Schwanz aufsteigenden, voll befiederten Sattel, kurzen, weich- und reichfederigen, dem der Cochins ähnlichen Schwanz, kurze, breite, niedrig getragene Flügel mit weichen Schwingen, kurze, rund und voll befiederte Schenkel, kurze, blaue, gut bespornte, an der Außenseite befiederte Läufe und fünf Zehen, von denen zwei nach hinten stehen, haben.

Die Henne gleicht im Allgemeinen dem Hahn, nur ist der Kamm kleiner, dagegen die Federhaube größer, runder, aufrechtstehend und der Schwanz noch kürzer, abgerundet.

Das Gefieder ist weich, haar- oder seidenähnlich. Dies rührt daher, daß die einzelnen Federn keine straffen Schäfte und wohl entwickelte, derbe, breite Fahnen

haben, daß die Schäfte vielmehr schwach und weich sind und die Fasern (vergl. S. 41) nicht ineinander greifen, kein Ganzes bilden. Die Färbung des Gefieders ist rein weiß, Kamm, Gesicht und Kinnlappen sind purpurbau, Ohrappen bläulich, die Augen gewöhnlich dunkelblau, Schnabel und Füße graublau.

**Werth und Eigenschaften.** Als Wirthschaftsgeflügel können die Seidenhühner nicht gelten, da sie empfindlich sind, verhältnißmäßig wenige und auch kleine Eier (von blaßgelblicher Farbe) legen und das Fleisch infolge seiner eigenthümlichen Färbung nicht gerade appetitlich erscheint. R. Dettel bemerkt zu diesem Punkt: „Da bei diesem Huhn so zu sagen bis auf die Federn Alles schwarz ist, zeigt es in gekochtem Zustande ein ganz dunkel-violettes Fleisch, welches gebraten sogar noch dunkler erscheint, was vielen Personen den Appetit verleidet. Wer sich indessen über den Anblick hinwegzusetzen vermag, wird es sehr saftig und genießbar finden.“ Dagegen sind die Hennen als Brüterinnen und Mütter nicht genug zu schätzen und zum Ausbrüten und Führen zarten Geflügels, wie Fasanen, Wachteln, mehr als die jeder anderen Rasse geeignet. Zudem nehmen sich die Seidenhühner in ihrer eigenartigen Tracht, bei ihrem sanften, zutraulichen Wesen recht hübsch aus und lassen sie als einen lebendigen Schmuck der grünen Rasenplätze erscheinen. Vor den Einflüssen nasskalter Witterung muß man sie bewahren, will man sich vor Verlusten schützen. Beachtet man dies, namentlich den Rücken gegenüber, so wird dem Züchter manche Freude bereitet.

## 2. Das Siamesische Seidenhuhn

oder Haarhuhn ist nur als eine Varietät (var. *siamensis*) des vorigen zu betrachten, die wahrscheinlich durch Kreuzung des letzteren mit einem anderen Huhn erzielt wurde. Es soll nach Blyth's Angabe von der Halbinsel Malakka nach Ostindien und dann nach Europa gekommen sein. Jetzt sieht man es hier fast gar nicht mehr. Im Allgemeinen gleicht oder ähnelt es dem Japanischen Seidenhuhn, doch ist es etwas kleiner, hat Haut und Fleisch von der gewöhnlichen (röthlichweißen) Farbe — aber schwarze Knochenhaut —, einfachen Kamm, welcher nebst Gesicht, Ohr- und Kinnlappen roth ist, gelben Schnabel und Fuß und mehr gelbliches Gefieder; die Federhaube fehlt entweder, oder ist nur unbedeutend, die Füße sind nackt oder befiedert, der Schwanz des Hahns ist gewöhnlich gut besetzt. — Hinsichtlich seiner Eigenschaften gleicht es dem vorigen, doch ist es etwas empfindlicher als dieses.

Außer diesen Seidenhühnern giebt es noch einige Zwergformen: das Zwerg-Seidenhaarhuhn, das gelbe Zwerg-Wollhuhn und das Japanische Chabo-Seidenhuhn, welche im Abschnitt „Zwerghühner“ schon Berücksichtigung fanden.

3. Endlich muß hier noch ein drittes Seidenhuhn von Japan erwähnt werden, welches, in Japan „Ukoki“ genannt, Frau Baronin von Ulm-Erbach im März 1884 direkt von dort mit erhielt. Es steht hinsichtlich der Größe etwa in der Mitte zwischen dem gewöhnlichen Japanischen und dem Chabo-Seidenhuhn, unterscheidet sich aber von ersterem durch weiße Haut und Fleisch und rothe Nacktheile des Kopfes, von letzterem durch abweichende (also gewöhnliche) Gestalt und Haltung, durch Wellenkamm und kleine Federhaube. Vielleicht ist es aus Kreuzung jener beiden Rassen hervorgegangen.

#### 44. Neger- oder Mohren-Hühner.

Das Negerhuhn — *Gallus dom. morio*; Engl.: *Negro-fowl*; Franz.: *Poule nègre*; Holl.: *Neger-hoen* — führt diesen Namen mit vollem Recht, denn es hat nicht nur schwarzes Gefieder, sondern auch schwarze Ober- und Knochenhaut, Schnabel und Füße, selbst das Fleisch ist von graulicher Farbe. Darwin bezeichnet es als eine indische Rasse. Dieser Ansicht ist auch Temminck, während Gmelin als die Heimat des Huhns Persien und Buffon als solche Mozambique annimmt. Vielleicht fußt Buffon auf den Angaben eines Holländers, Joh. Euseb. Kieremberg, welcher in seiner 1635 erschienenen „*Historia naturae*“, Kap. 15, über die Hühner von Mozambique sagt, ihre Federn, Fleisch und Knochen seien so schwarz, daß sie wie in Tinte gekocht aus sähen, doch sei das Fleisch saftig. Wann die ersten Negerhühner nach Europa gelangten, wissen wir nicht. Heute hat die Rasse keine Bedeutung mehr, weder für die Liebhaberei, noch für die Wirthschaft, doch darf sie immerhin, namentlich in wissenschaftlicher Hinsicht, Interesse beanspruchen.

In Gestalt, Größe, Haltung, Körperbau weicht das Negerhuhn kaum vom Landhuhn ab, das charakteristische Merkmal liegt in der schwarzen Ober- und Knochenhaut und dem dunkel gefärbten Fleisch. Demgemäß sind Kamm, Gesicht, Ohr- und Kinnlappen purpurschwarz, Schnabel und Füße schwarzgrau, die Augen dunkelroth. Der Kopf ist in der Regel glatt, der Kamm klein und einfach oder doppelt, Ohr- und Kinnlappen sind mittellang, die Füße unbefiedert. Das Gefieder ist regelmäßig gebildet, von Farbe stets glänzend schwarz.

Wirthschaftlichen Werth hat das Huhn, wie schon gesagt, nicht, wenn es auch abgehärtet ist, denn als Eierleger läßt es zu wünschen übrig, und das graue Fleisch kann keinesfalls die Gelfust reizen. Trotzdem wäre es zu bedauern, wenn man diese absonderliche Rasse aussterben lassen wollte.

## II. Truthühner.

Die Unterfamilie der Truthühner oder Puten (*Meleagrinae*), zu welcher die größten und stärksten Hühnervögel gehören, umfaßt nur eine Gattung (*Meleagris*) mit zwei Arten. Die Vögel kennzeichnen sich durch großen, kräftig gebauten Körper, ziemlich hohe, vorn und hinten mit je zwei Reihen größerer Schilde, seitlich aber mit sehr kleinen viereckigen (rhombischen) Schildchen bekleidete und beim Männchen bespornte Läufe, lange Beine, deren mittlere etwa zwei Drittel so lang als der Lauf ist, ferner durch unbefiederten, mit fleischigen Warzen und Anhängseln besetzten Kopf und Oberhals, derbes, straffes, breitfahriges, metallisch glänzendes Gefieder, starke Flügel, in denen die 6. Schwinge die längste, und durch abgerundeten, aus 18 breiten, aufreichtbaren Federn gebildeten Schwanz. Die Heimat der Truthühner ist Nord- und Mittel-Amerika. Wir besprechen zunächst die Stammart des Hausputers:

## 1. Das wilde Truthuhn.

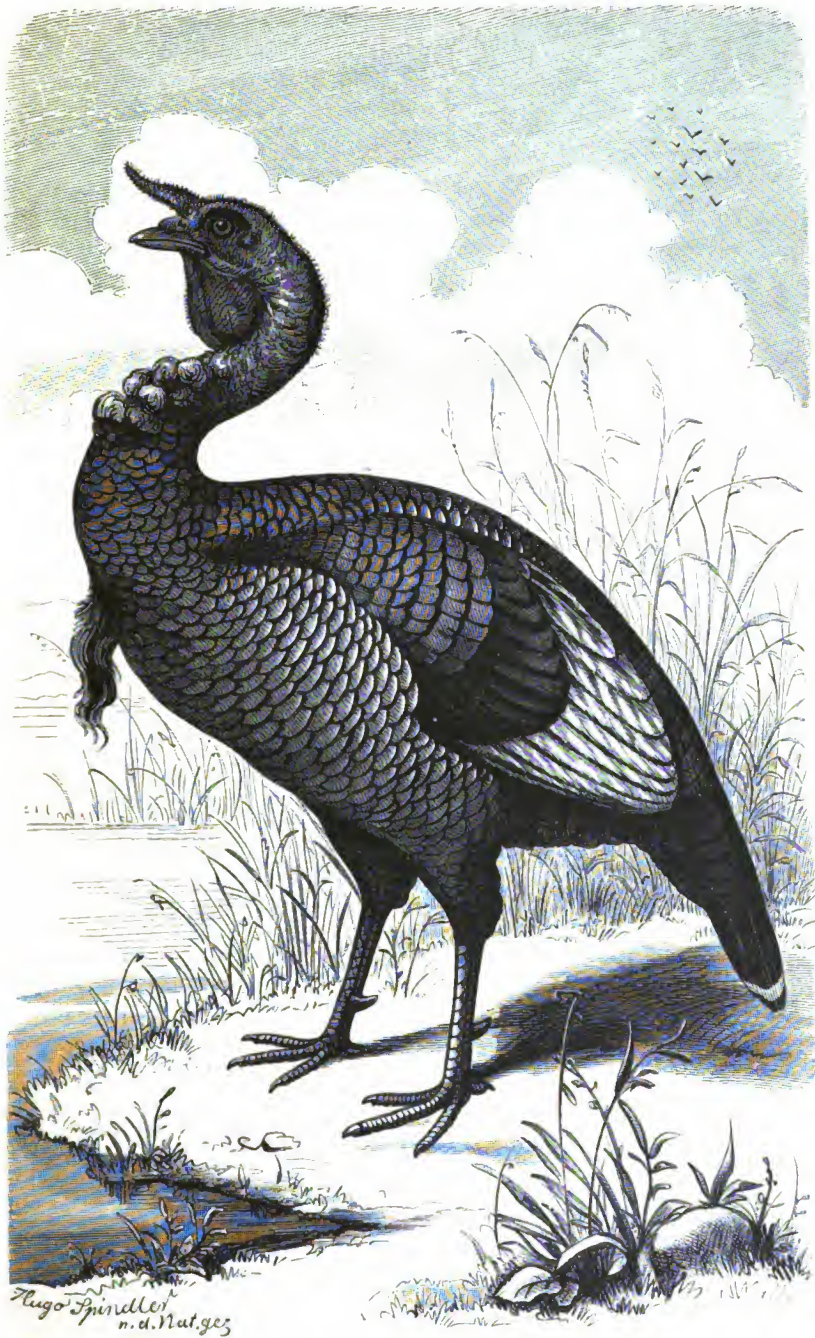
Das wilde Truthuhn — *Meleagris gallopavo*, L.; Engl.: North American Turkey; Franz.: Dindon sauvage — unterscheidet sich vom zahmen, wenn auch nur unbedeutend, hinsichtlich der Gestalt, der Färbung und des Wesens, denn es ist etwas schlanker gebaut und hochbeiniger, seine Farben sind tiefer, voller, metallreicher, Wesen und Bewegungen sind lebhafter.

Der Hahn (Taf. 46) ist ein stattlicher Vogel von reichlich 1 m Gesamtlänge und 1,50 m Flügelspannung, ausgezeichnet durch folgende Eigenheiten: an der Wurzel des Oberschnabels (an der Stirn) entspringt ein rother, weicher, fleischiger Zapfen, welcher sich, indem er eine blutrothe Färbung annimmt, in der Erregung bis um das Zweifache oder gar Dreifache verlängert, dem Schnabel aufliegt und noch 5 oder 6 cm über denselben hinabhängt; von der Wurzel des Unterschnabels an hängt eine schlaffe, faltige Haut, welche in der Erregung ebenfalls lebhaft roth wird, wammenartig am Halse hinab; an der Vorderbrust befindet sich ein aus borstenartigen Federn gebildeter, pferdeschwanzähnlicher Haarbüschel, welcher am Ende des ersten Jahres zu wachsen beginnt und etwa im 3. Jahre seine Länge von 10 bis 12 cm erreicht hat; auf dem mit farbiger Haut bekleideten, unbefiederten Kopf und Oberhals stehen Fleischwarzen und zwischen diesen spärlich schwärzliche Federborsten (Härchen); der Schwanz wird namentlich zur Fortpflanzungszeit fächerartig ausgebreitet getragen. Das Gefieder ist im Allgemeinen bronzefarbig, metallschillernd. Hals, Brust und Rücken braunschwarz mit einem aus Goldbrunze in Dunkelgrün und Violett spielenden prachtvollen Farbenschmelz, jede Feder sammet schwarz gesäumt; Bauch, Schenkel, Unterrücken noch etwas dunkler als die Oberseite, die Zeichnung der Federn nicht so deutlich; große Flügeldeckfedern dunkel kastanienbraun, schwarz gerandet und kupferfarben schimmernd; Schwingen schwarz und grauweiß quergebändert und kastanienbraun gespißt; Schwanzfedern rothbraun mit schwarzen Querstreifen und breiter schwarzer Binde vor der rothbraunen Spitze, die oberen Schwanzdecken rothbraun, schwarz gewellt, die unteren schwarz mit rothbrauner Spitze. Der nackte Kopf ist veilchenblau, unterm Auge etwas dunkler, der ebenfalls nackte Hals purpurfarben, das Auge gelbbraun, der Schnabel hornfarben, die Warzen und die übrigen fleischigen und häutigen Anhängsel sind lachroth, die Füße karminroth.

Der kleineren Henne fehlen die Eigenthümlichkeiten des Hahns oder sie sind nur wenig ausgebildet: Sporn, Haarbüschel und die nackte Haut mit den Fleishknoten am Unterhalse fehlen, der Fleishzapfen an der Stirn ist sehr klein und nicht ausdehnbar, an Kopf und Hals stehen wenig und blässere Warzen. Das Gefieder ähnelt dem des Hahns, nur ist es etwas matter (braungrau) und hat undeutlichere Zeichnung.

Eine klimatische Rasse oder Abart, das wenig kleinere mexikanische Truthuhn, hat nur etwas Weiß im Gefieder und zwar im Schwanz, indem Ober- und Unterschwanzdecken weiß gesäumt sind und die eigentlichen Schwanzfedern eine weiße Spitze aufweisen; außerdem soll der Haarbüschel des Männchens aus kurzen steifen Borsten bestehen — im Uebrigen Alles wie eben beschrieben.





Wilder Truthahn.



Die älteren Forscher nahmen mit Linné nur eine Art an, den bekannten Wildputer (*M. gallopavo*), und hielten ihn durchweg — der berühmte amerikanische Ornitholog Audubon betont dies in seinem vor etwa einem halben Jahrhundert erschienenen klassischen Werke „American ornithological Biographie“ ganz besonders — für den „Stammvater der domesticirten, jetzt über beide Welten allgemein verbreiteten Rasse“; da erachtete der englische Gelehrte John Gould im Jahre 1856 die erwähnten an mexikanischen Vögeln wahrgenommenen unbedeutenden Unterschiede für wichtig und entscheidend genug, um darauf hin eine neue Art (*M. mexicana*) zu begründen. Man nahm danach vielfach an, daß unser Hausputer von diesem mexikanischen Wildputer, welcher vor der Entdeckung Amerikas schon zum Hausthier gemacht worden war, abstamme — allein der bekannte amerikanische Forscher J. B. Allen hat in einer im Jahre 1871 veröffentlichten trefflichen Arbeit jene Ansichten zurückgewiesen. Jedenfalls wird man nur berechtigt sein, eine Art anzunehmen, welche sich vom Süden Kanadas an durch die Vereinigten Staaten und Mexiko verbreitet.

Die Nachrichten über den Wildputer gehen bis 1584 zurück, in welchem Jahre man ihn in Virginien auffand. Während er früher in den östlichen und mittleren Staaten in zahlreichen Heerden die Waldungen und unbebauten Landstrecken bewohnte, war die Zahl schon in den ersten Jahrzehnten unseres Jahrhunderts in den östlichen Staaten sehr zurückgegangen, ja in den dichtbevölkerten Distrikten dieser Gebiete war er bereits ausgerottet, und so hat denn die fortschreitende Kultur diesen prächtigen Vogel immer mehr und mehr aus dem Osten und Nordosten der Verein. Staaten nach dem äußersten Südosten (Florida) und dem Westen resp. Südwesten zurückgedrängt.

Ueber das Freileben des Wildputers, welches ausgezeichnete Forscher, wie Audubon, Wilson, Prinz von Wied, zum Gegenstand trefflicher Schilderungen gemacht haben, sei nur Einiges hier vermerkt. Das wilde Truthuhn ist ein Stand- oder ein Strichvogel, der sich zeitweilig, namentlich im Herbst, mit Seinesgleichen zu kleineren oder größeren Gesellschaften vereinigt, welche dann unregelmäßige Wanderungen unternehmen, aber, sobald sie in nahrungsreiche Gegenden kommen, sich wieder auflösen. Bei Nahrungsmangel geschieht es auch, daß die Vögel sich den Gehöften nähern, unter die Hofputen oder die Hühner mischen und wie diese den Hof, ja selbst den Stall aufsuchen. Mitte Februar etwa sondern sich die Hennen von den Hähnen ab und suchen auch zur Nachtruhe verschiedene, jedoch nicht weit von einander stehende Bäume auf, es beginnt die Balzzeit mit den wüthenden Kämpfen der Hähne und den Liebeswerbungen derselben um die Weibchen; das Gebahren der wilden Hähne gleicht ganz dem der zahmen. Ein Hahn begattet sich mit mehreren Hennen; diese folgen ihm, bis er sie, nachdem seinem Fortpflanzungstrieb Genüge geschehen, verläßt, d. h. bis sie das Nest hergerichtet und zu legen begonnen haben. Das Nest bildet nur eine leichte, vom Weibchen selbstgescharrte, mit einigen trockenen Blättern und Federn ausgelegte Vertiefung und wird bei günstiger Witterung um Mitte April unter Gestrüpp oder Gesträuch möglichst versteckt angelegt, auch von der Henne thünlichst zu verbergen gesucht. Zu diesem Zweck sitzt sie beim Brüten ganz ruhig und fest und drückt sich nieder, wenn sich Jemand nähert; verläßt sie das Nest einmal, so bedeckt sie die Eier mit trocknen Blättern und sucht es dann mit der größten Vorsicht wieder auf. Eine Henne legt 10 bis 20, in der Regel 15 bis 18 etwa 62 oder 63 (ausnahmsweise bis 72) mm lange und 45 mm breite und 65 bis 75 g schwere länglichrunde, auf gelbbraunem Grunde roth gepunktete und gefleckte, ziemlich glatte

und glanzlose Eier; zuweilen kommt es vor, daß zwei oder gar drei Hennen in ein Nest legen, zusammen brüten und die Jungen gemeinschaftlich aufziehen; wird die Brut zerstört, so schreiten die Wildputer zu einer zweiten, im anderen Falle wohl nicht. Die Hennen sitzen nicht nur sehr fest auf den Eiern, sondern führen auch die Jungen ausgezeichnet. Schon mit 14 Tagen vermögen die letzteren auf niedrige Nester zu fliegen, um mit der Alten hier zu übernachten. Sie entwickeln sich nun, indem sie von der Pute weiter und weiter auf Lichtungen, Wiesen zc. geführt werden und hier dem Insektenfang und Larvensuchen obliegen, rasch, und bereits im August versuchen die jungen Hähne zu tollern und Rad zu schlagen. Die Stimme gleicht der der Hausputen. Die Nahrung besteht in allerhand Beeren, Eicheln, Nüssen, Früchten, Graspitzen, Kräutern, Heuschrecken, Käfern u. a. Insekten, und kleine Kieselsteine helfen die Verdauung fördern. Der Umstand, daß nicht selten wilde Hähne zahme Puten aufsuchen und sich mit den Hennen begatten, kommt den Züchtern (Farmern) sehr wohl zu statten, sie suchen deshalb auch selbst derartige Vermischungen herbeizuführen und zu diesem Zweck Wildlinge aufzuziehen. Ueber derartige Versuche, Aufzucht junger Wildputer zc. verbreitet sich ein hübscher Aufsatz J. D. Canton's im „American naturalist“ (Juni 1877), und eine Bearbeitung desselben brachte der „Zoolog. Garten“ (1881), welche wiederzugeben ich mir erlauben möchte.

„In der Heimat des wilden Truthuhns im südlichen Nordamerika und in Centralamerika werden von den Farmern vielfach Zähmungsversuche mit diesem Vogel angestellt, welche meistens nicht ohne Erfolg bleiben. Das wilde Truthuhn unterscheidet sich von dem Hausputer in der Größe, in der Farbe und in seinem Naturell scharf, jedoch nicht sehr erheblich. Die Färbung des etwas kleineren wilden Vogels, welche von Audubon genau beschrieben wurde, ist lebhafter als die des zahmen, und es sind als abweichende Merkmale hauptsächlich die kastanienbraunen Flügelgefederspitzen, die veilchenblaue Kopfhaut und die fast karminrothen Beine des wilden Truthuhns gegenüber den graulichen Federspitzen, der hellrothen Kopfhaut und den schmutzig graubraunen Füßen des Hausputers hervorzuheben. Die Zähmungsversuche zeigen nun deutlich, daß die äußerst constante Färbung des wilden Puters keineswegs diese Beständigkeit behält, sobald es domesticirt wird.

Der Wildlinge habhaft zu werden, ist keineswegs leicht, denn bei der außerordentlichen Furchtsamkeit und Wildheit dieses Vogels gelangt man selten unbeachtet in die Nähe. Sollte dies aber dennoch im Walde der Fall sein, so fliegt der Trupp sofort in das Geäst der Bäume; auf dem freien Felde vermag sich der Puter aber durch Laufen, welches durch die Flügel unterstützt wird, so rasch zu bewegen, daß es einem Reiter schwerlich gelingt, einem fliehenden Trupp sich zu nähern. Das einfachste Mittel ist das Ausnehmen der Gelege von wilden Hennen. Zur Brütezeit gräbt die Henne ein Nest meist in den flachen Boden, welches sie entweder allein benutzt, oder mit einer oder mit zwei anderen brütenden Hennen theilt, die nun abwechselnd das Geschäft des Brütens und des Bewachens übernehmen. Wenngleich das Nest auch auf offenem Felde und ohne jegliche Deckung ist, so gelingt es doch sehr schwer, dasselbe zu finden. Die brütende Henne drückt sich so fest an den Boden und verhält sich so ruhig, daß sie nur sehr schwer gesehen wird. Verläßt sie aber das Nest,

dann bedeckt sie die hellen Eier sehr sorgfältig mit Laub u., sodaß es oft eines langen Suchens bedarf, um ein Nest ausfindig zu machen. Benimmt sich der Sucher ungenirt, pfeift oder singt er, um die brütenden Hennen aufzutreiben, so erzielt er gerade das Gegentheil, als wenn er leise daher schleicht, indem die Hennen einen schleichenden Menschen viel mehr scheuen, als einen, der singend sie scheinbar gar nicht suchen will. Den Singenden lassen sie oft bis auf wenige Schritte herankommen und erschrecken ihn oft durch ihr plötzliches Aufstehen in seiner Nähe.

Das Gelege des wilden Puters lassen die Farmer von einer zahmen Henne ausbrüten, welches Geschäft ohne jegliche Schwierigkeiten von statten geht. Die ausgeklüpfelten Wildklüchlein sind ziemlich scheu, gewöhnen sich aber bald an die menschlichen Wohnungen und paaren sich leicht mit dem Hausputer. In den meisten Fällen zieht der Farmer auch nur zu diesem Zweck Wildlinge heran, denn durch die Kreuzung soll die Zucht sehr gehoben werden.

Interessant sind nun aber Versuche, welche angestellt wurden, den wilden Truthuhn weiter zu domesticiren, wobei eine Bastardirung mit dem Hausputer völlig ausgeschlossen wurde. Man überließ einer großen Heerde des wilden Puters, welche aus Gelegen erzogen worden war, einen geräumigen Park mit Wiesenplätzen, fütterte sie täglich wie die zahmen Puter und suchte sie auf jede Art zu zähmen und zum Hausthier heranzuziehen. Die dabei erzielten Erfolge waren recht günstige. Die Wildheit und Scheu, welche die erste Generation noch zeigte und welche nur auf den Futterplätzen während des Fütterns abgelegt wurde, nahm mit jeder folgenden Generation zusehends ab. Es dauert immerhin aber ziemlich lange, bis der Vogel seine aus der Wildheit stammenden Gewohnheiten ablegt, und es ist auffallend, daß sich sein Aeußeres, seine Gestalt und Farbe, viel früher ändert als jene. Die Gestalt des Vogels erleidet schon nach wenigen Jahren (20 bis 30) eine erhebliche Veränderung, der Körper wird gedrungenener, stärker und mehr wagerecht gestellt, während die Beine sich verlängern. Am auffallendsten verändert sich die Färbung. Bei der ersten und zweiten Generation ist davon nur wenig zu bemerken; in den folgenden Generationen fangen aber zunächst die Spitzen der Schwanz- und Deckfedern an, die für den wilden Truthuhn charakteristische kastanienbraune Färbung zu verlieren; sie nehmen eine hellere Schattirung an. Die prächtig schillernde Purpurfarbe des Halses und der Brust wird grünlich schimmernd, und die der nackten Kopfhaut des wilden Puters entspringenden Vorsten werden immer spärlicher oder verschwinden ganz. Das Weizenblau des Kopfes und der Purpur des Bartes gehen in das grelle Roth über, welches den zahmen Puter auszeichnet, und auch die rothe Färbung der Beine wird immer trüber, sodaß sie zuletzt von dem schmutzigen Braun der Beine unseres Hausputers nicht mehr zu unterscheiden ist. Der wilde Vogel wird also dem zahmen immer ähnlicher. Es ist jedoch hervorzuheben, daß die Farbenabänderung bei den ersten Generationen nicht sehr constant ist. Nach stattgehabter Mauserung pflegt oft das Gefieder des Wildhahns wieder hervorzukommen, oder dasselbe ist bei den Nachkommen plötzlich wieder zu bemerken. Auch treten die Schattirungen des wilden Stammes immer deutlicher zu Tage, je älter der Vogel wird. Die Veränderung der Gestalt hält mit der Farbenwandlung gewöhnlich gleichen Schritt und

ist ausgeprägter bei der Henne, weniger beim Hahn. Bei den Hennen ist der Uebergang in Gestalt und Färbung des zahmen Truthuhns manchmal schon in der dritten und vierten Generation zu sehen und bleibt da ziemlich standhaft. Der Rückschlag in das Gefieder des Wildstammes nimmt aber mit jeder folgenden Generation immer mehr ab, während die Variation in das Gefieder und die Gestalt des zahmen Puters immer deutlicher und constanter wird. Sehr interessant ist es, neben der Abweichung von Gestalt und Farbe den Vogel auch von seinen früheren Gewohnheiten abgehen zu sehen.

Die Neigung des Männchens, möglichst hohe Bäume zu seiner Ruhe zu wählen, erlischt in der Gefangenschaft während der beiden ersten Generationen kaum, nimmt dann aber immer mehr ab, bis endlich der Hahn gar kein Bedürfnis mehr fühlt, einen Baumgipfel für die Nachtruhe zu ersteigen, und sich darin der Gewohnheit des Hausputers anschließt. Argwohn und Furchtsamkeit schwinden besonders auf den Futterplätzen bald, während sich die Truppe, in den Wald oder auf die Fluren zurückgekehrt, noch lange scheu zeigt. Nur die ersten zwei oder drei Generationen aus der Wildnis schwingen sich, wenn sie gestört werden, in die Höhe; die späteren laufen davon.

Auch die Gewohnheit der wilden Truthenne, beim Verlassen des Nestes die Eier mit Blätter und Reisig sorgfältig zu verdecken und das Nest zu verbergen, wird nach und nach immer mehr vernachlässigt. Die ersten Jungen der Wildhenne thun dies schon weniger sorgfältig als die Mutter, und jede folgende Generation wird darin immer gleichgiltiger, so daß bald viele Nester ganz unbedeckt bleiben, was in der Wildnis fast nie vorkommt.

Während also der wilde Puter in der Gefangenschaft bald andere Gewohnheiten annimmt und seine angeborene Scheu und Wildheit immer mehr ablegt, tritt letztere noch lange Jahre periodisch wieder ein und zwar vorzüglich bei den Hennen während der Brütezeit. Dieselben scheuen dann den Menschen und sind beständig bemüht, aus der Gefangenschaft zu entinnen und in die Wildnis zurückzukehren. Die von der Henne ausgebrüteten Jungen sind anfänglich noch scheuer als die Mutter, werden aber, nachdem sie einigemal gefüttert wurden, sehr zudringlich, während die Glucke immer noch argwöhnisch zurückbleibt. Die Küchlein können schon nach 24 Stunden der Henne folgen, sind aber in den ersten Tagen noch sehr ungeschickt, purzeln alle paar Schritte auf die Erde, entwickeln aber im Laufen eine sehr große Ausdauer. Selbst die Feuchtigkeits sollen die Wildküchlein sehr gut ertragen, wogegen das Laufen durch feuchtes Gras den zahmen Küchlein ungemein schadet. Auch die Bastarde sollen mit wenigen Tagen schon die Feuchtigkeits gut ertragen, zu einer Zeit, wo bei zahmen Vögeln noch nicht daran zu denken ist. Eine weitere interessante Beobachtung, die allenthalben gemacht wurde, ist die, daß die Zahl der Nachkommen mit zunehmender Zahmheit entschieden abnimmt.

Die Küchlein bewahren viele Generationen hindurch eine besondere Vorliebe für die Nahrung der Wildnis, lassen sich aber auch das dargereichte Korn gut schmecken. Besonders im Frühjahr, wenn die jungen Reime sprossen, verschmähen sie dasselbe aber und nehmen vornehmlich Kräuternahrung in großen Mengen zu sich. Der

Wasserfuchsschwanz (*Alopecurus*) und Klee sind dann ihr Lieblingsfutter, welches sie so geschickt abzuweiden verstehen wie die Gänse. Sobald sich späterhin die Insekten zeigen, erwacht in den Putern die Lust nach Fleischnahrung, und nun werden sie zu unermüdblichen Vertilgern der Insekten, von denen sie ein großes Heer vernichten. Heuschrecken sind dabei ihre vornehmste Beute, aber auch noch größere Thiere, Schnecken, große Würmer, Eidechsen werden von den Hähnen oft nicht verschont und sogar junge, bis fußlange Schlangen fallen dem ergrimmtten Hahn nach kurzem Kampfe hie und da zur Beute. Bei genügender Nahrung wachsen die Thiere recht schnell, sodaß man nach 8 Monaten schon Thiere herangezogen hat, welche zubereitet 10—17 Pfd. wiegen. (Bastarde sind um dieselbe Zeit stärker als die reinen Abkömmlinge des wilden Puters sowohl als die des zahmen.) Das Fleisch des jungen wilden Trutzhahns ist ebenso weiß wie das des zahmen und ebenso zart und schwachhaft, später jedoch, gegen Winter, wird es zäher und dunkler, und die beiden letzteren Eigenschaften nehmen mit fortschreitendem Alter immer mehr zu. Durch die Zählung unterbleibt das Dunklerwerden mehr und mehr, und nach einigen Generationen in der Gefangenschaft bleibt das Fleisch ebenso zart und weiß wie das des weißen Trutzhuhns. Der Grund dafür ist jedenfalls in der veränderten Nahrung zu suchen, wird aber größtentheils auf die veränderte sonstige Lebensweise, wie z. B. verminderte Bewegung, zurückzuführen sein.

Es geht aus alledem, der Zähmbarkeit des wilden Puters, seiner leichten (und freiwilligen) Kreuzung mit dem zahmen Puter, sowie aus seinem Abändern in Gewohnheiten, Farbe und Gestalt schon nach kurzer Zeitdauer, deutlich hervor, daß beide Formen sehr nahe miteinander verwandt sein müssen, und es liegt sehr nahe, anzunehmen, daß unser zahmes Trutzhuhn ein durch die Lebensbedingungen in Gefangenschaft in seinem Wesen veränderter direkter Nachkomme des amerikanischen wilden Puters ist.“ —

Sehr beachtenswerth ist es, daß neuerdings zwei österreichische Großgrundbesitzer — die Herren Grafen Breunner-Enkevoirth auf Grafenegg bei Krems und Graf Jorgach in Ghymes — versucht haben, den amerikan. Wildputer als Jagdvogel hier einzubürgern. Auf meine Anfrage hatte Herr Graf Breunner die große Güte, mir die folgenden interessanten Mittheilungen zu machen: „Vor mehreren Jahren kam mir die Idee, Wildputer einzuführen. Ein Freund, Graf Jorgach in Ghymes, wurde durch Herrn Kantus, der als Forscher und Reisender den Lesern bekannt sein dürfte, ebenfalls zu dem Versuch angeregt. Ich ließ nun 6, er 30 Stück durch die Firma Reiche in Alfeld aus Amerika kommen. Zuerst wurden im Walde für die Puter Volieren gebaut und das Frühjahr abgewartet. Das Resultat war bei mir und bei ihm ein gleiches: die Vögel balzten nicht und legten unbefruchtete Eier, der Raum war also für sie zu klein. Das meinen Putern zur Verfügung stehende Gebiet war Ebene mit kleinen Auen zwischen Feldern, am Granfluß, das für die meines Freundes großer zusammenhängender Eichen- und Buchenwald mit schmalen Wiesen im Mittelgebirge, beides in Ungarn. Wir jagten nun unsere Vögel in's Freie: keine wurden nach zwei Tagen auf einem Weidenbaum am Neutrafluß, ungefähr 6 Meilen vom Gebirge, aufgebäumt gesehen und dann nie wieder; meine



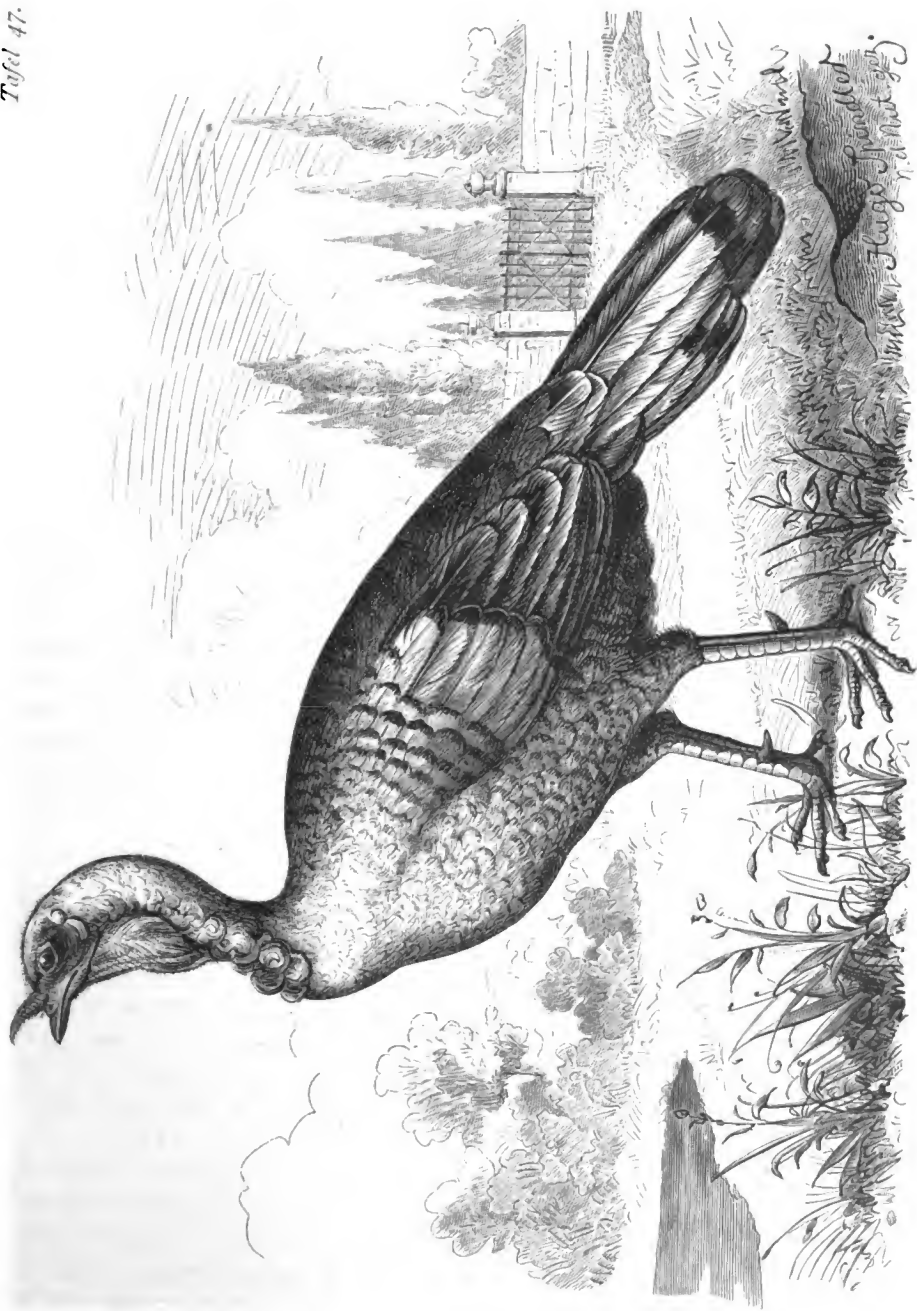
blieben am Ort, vermehrten sich, der Bestand litt jedoch durch schädliches Gethier und insonderheit durch Diebe, da leider an den Auen ein sehr belebter Fußweg hin- führt. Trotzdem hatte ich schon einige 30 Stück, als die Felder von Mäusefraß heimgesucht wurden. Zur Beseitigung der Plage wendete man Arsenik an, die Puter kamen jedoch auch darüber und gingen bis auf einen Hahn sämmtlich ein. So stand die Sache im Jahre 1881. Ich hatte die Ueberzeugung gewonnen, daß die Vögel das Klima der nieder-österreichischen und ungarischen Ebene vollkommen vertrugen, daß sie der Ebene und nicht dem Gebirge angehören und daß sie an Flüssen gelegene Auen, der größeren Menge der Insekten wegen, jedem anderen Terrain vorziehen. Da ich hier in Nieder-Oesterreich an der Donau Auen im Ausmaße von etwa 14 000 Morgen besitze, zwischen denen ein Complex von 5000 und ein anderer von nicht ganz 2000 Morgen liegen, die guten Freunden von mir gehören, so beschloß ich, nun hier den Versuch zu erneuern. Ich ließ mir im Herbst 1881 sechs Stück Puter kommen, welche ich auf einer etwa 800 Morgen großen, gänzlich unbewohnten Insel der Donau in einen mit Drahtgitter umfriedigten, sonst ganz offenen Futterraum einsetzte, nach Eintritt des Winters jedoch ganz frei ließ. Das Resultat war, daß der Stand im Frühjahr 1883 auf 18 Stück gewachsen war. Im Herbst 1883 waren es 74 geworden, und jetzt (Ende 1884) dürften etwa zweihundert die Auen bevölkern. Sie besuchen die an der Au gelegenen Felder gar nicht, wandern aber im Frühjahr furchtbar herum, bis sie ihre Brutstätten sich ausgesucht haben, worauf die Hähne in Ketten vereinigt sich einen Ort für den Sommer wählen. Sie sind sehr dumm, stehen sehr ungern auf, streichen aber dann ziemlich weit fort, laufen schnell und gleich weit weg. Das Wildbret ist sehr gut und saftig, weit besser als das der Hausputer. Ich habe die Ueberzeugung, daß sie in den süddeutschen Auen, wo das Terrain für die Wanderungen des großen Vogels groß genug ist, vollkommen gedeihen dürften; in kleineren Gebieten sind sie der Wanderlust wegen nicht zu halten und sie würden hier bald aufgerieben werden.“

## 2. Das zahme Truthuhn

oder der Hausputer — *Meleagris gallopavo domestica* —, gewöhnlich einfach Truthuhn oder Puter, in einigen Gegenden Welschhuhn, Indian oder Kuhnshuhn, auch Kalkut, Kanderhahn, Putthuhn, indisches, türkisches, kaskutisches Huhn, ja sogar Auerhuhn (Schlesien) genannt, heißt im Engl.: Turkey, im Franz.: Dindon [Coq und Poule d'Inde], Ital.: Gallo und Gallina d'India, Span.: Pavon de las Indias, Holl.: Kalkoen, Schwed.: Kalkon, Dän.: Kalkun, Poln.: Indyk, Ungar.: Pulyka; die Erklärung einiger jener mehr oder minder falschen Bezeichnungen wird sich weiterhin ergeben.

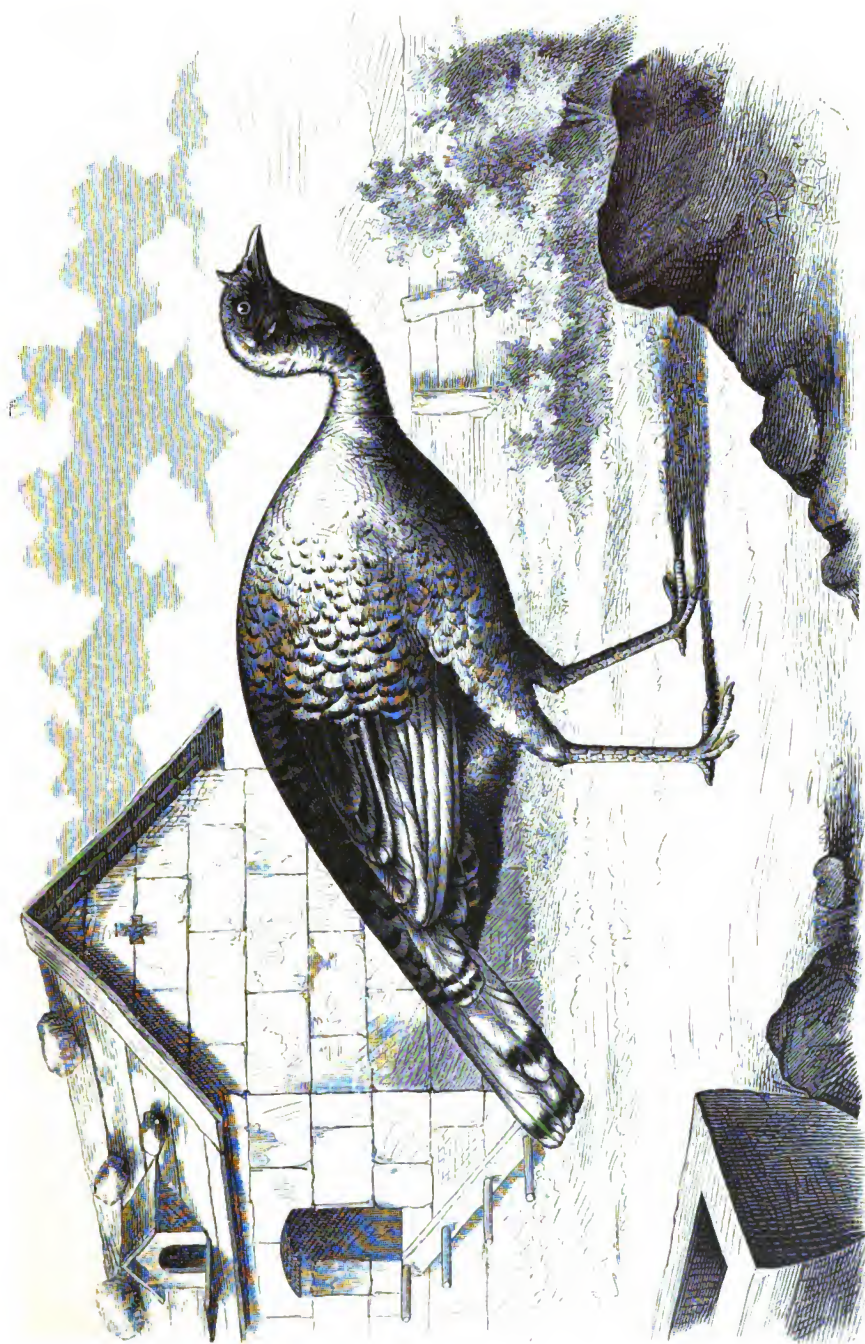
Wann das Truthuhn gezähmt, zum Hausthier gemacht (domesticirt) worden ist, vermag man nicht anzugeben. Gonzalo Hernandez Oviedo aus Kastilien, durch welchen Europa um 1523 die erste schriftliche Mittheilung über das Truthuhn erhielt, beschreibt dieses in seiner „Hystoria natural y general de las Indias —“ als eine Art Pflau, die es in Neuspanien gäbe, von den Mexikanern domesticirt und nach den Inseln und anderen Theilen jenes Landes gebracht worden sei. Danach dürfen wir





Truthahn.





Truthe.



mit Sicherheit annehmen, daß die spanischen Eroberer unter Fernando Cortez i. J. 1519 den Puter gezähmt nicht nur am Hofe, d. h. in den Parks und Ländereien des als Thierfreund bekannten Königs Montezuma, sondern auch an anderen Orten seines Reiches Mexiko (Neuspanien) vorfanden, und daß die ersten in Europa eingeführten Truthühner nach Spanien kamen, und zwar um das Jahr 1520. Da sie auffallende Vögel waren und, worauf auch Obiedo ganz besonders hinweist, einen zarten, wohlgeschmeckenden Braten lieferten, so erlangten sie bald weitere Verbreitung. Bereits i. J. 1524, im 15. Jahre der Regierung Heinrich VIII., soll das T. in England (vermuthlich von Spanien aus) eingeführt worden sein. Nach Frankreich kam es vielleicht um dieselbe Zeit, vielleicht etwas später, unter der Regierung Franz I.; nach einem französischen Schriftsteller, Scaliger, wurden 1540 einige Truthühner in Frankreich eingeführt, und ein anderer, Champier, bemerkt (Valdarnus „Handbuch“ I, 346), daß sie wenige Jahre vor 1550 aus Westindien\*) gebracht worden seien; N. Espanet erzählt, daß nach alten Chroniken in Frankreich der Truthahn als Tafelgeflügel zum ersten Mal bei der Hochzeit des Königs Karl IX. im Jahre 1570 erschienen sei, und der Rath von Amiens soll demselben König bei seiner Durchreise durch die Stadt zwölf Truthühner als Geschenk verehrt haben, doch bereits von 1585 an war Putenbraten in Frankreich kein seltenes Gericht mehr. Um 1550 hatte man Truthühner auch in Italien — nach Humboldt's „Kritische Untersuchungen“ soll sogar der Bischof Alexander Geraldini schon im Jahre 1516 unter Anderem einen Truthahn an Papst Leo X. als Geschenk gesandt haben —, denn 1557 bestimmte der Rath von Venedig in einer Verordnung zur Einschränkung des Luxus auch, auf wessen Tafel Indianische Hühner kommen dürften; und ein päpstlicher Koch Scappi lehrte in seinem Kochbuch (1570), wie Kaskuten für die Tafel zubereitet würden. Als Zeit der Einführung des Truthuhns in Deutschland giebt Konrad von Heresbach das Jahr 1530 an, doch möchte sie etwas später zu setzen sein; darf man aus der alten und noch jetzt mancherorts gebräuchlichen Benennung „Welschhuhn“ einen Schluß ziehen, so ist der Puter aus Italien (oder Frankreich) zu uns gelangt. Der Kosten-Ausweis eines „Pankhetz“, welches der reicheugsburger Joh. Jakob Fugger am 29. Juli 1561 gab, führt die Auslagen für zwei alte und vier junge

\*) Die Bezeichnung „Indianischer Hahn“ oder „Indian“ ist sehr zutreffend, da der Puter eben aus Amerika stammt; auch die alte Benennung „Indischer Hahn“ ist nicht zu verwerfen, wenn man ihr die richtige Bedeutung beilegt, d. h. wenn man erwägt, daß der Puter aus Westindien (früher einfach Indien genannt) zu uns kam, und daß er demzufolge den Namen „Indischer Hahn“ erhielt — allein später tauchte die Mähr auf, daß dieser Vogel bereits i. J. 1432 (also vor der Entdeckung Amerikas!!) durch einen französischen Kaufmann, Jacques Coeur, aus der Levante (Kleinasien, Türkei) nach Frankreich gebracht worden sei und daß er aus Indien (Ostindien) resp. aus der alten, durch die Landung des berühmten Seefahrers Vasco de Gama (1498) bekannt gewordenen, an der Südwestküste Ostindiens gelegenen Stadt Calicut stamme; und obgleich die oben erwähnten französischen Schriftsteller Scaliger und Champier die irrige Ansicht widerlegten, so hat sie sich doch hier und da bis in die Neuzeit zu erhalten gewußt, zugleich aber auch sind auf sie die falschen Benennungen „Kaskutischer Hahn“, „Kaskut“, „Türkischer Hahn“, die namentlich früher sehr verbreitet waren, und ebenso der englische Name „Turkey“, vielleicht auch die französische, aus Coq d'Inde entstandene Bezeichnung „Dindon“ zurückzuführen.

„Indiansche Hahnen“ mit auf, und M. Kumpolt, der berühmte Koch des Churfürsten von Mainz, setzt schon 1581 in seinem Kochbuch dem Indianischen Hahn ein würdiges Denkmal. Mehr und mehr kam der Puter in Aufnahme, doch gewann die Züchtung erst nach dem 30jährigen Kriege weitere Verbreitung in Deutschland und Oesterreich, hier namentlich in Ungarn. Nach Dänemark war das Truthuhn ebenfalls im 16. Jahrhundert gelangt, zu Anfang des vor. Jahrhunderts brachten es die Holländer nach Batavia, im Jahre 1669 soll es durch die Armenier nach Persien gekommen sein.

Die gegenwärtige Verbreitung des Truthuhns ist eine fast allgemeine zu nennen; außer in seinem Heimatlande finden wir es in ganz Europa, in Asien, in gewissen Theilen Afrikas und selbst Australiens. In Deutschland und Deutsch-Oesterreich kennt man es jetzt als Hausvogel wohl überall, allein bedeutende Züchter giebt es hier verhältnißmäßig sehr wenige; dagegen hat es in den österreichischen Ländern jenseits der Leitha, namentlich in Ungarn, im östlichen Slabonien, in der früheren Militärgrenze, ferner in Serbien u. a. D. allgemein Aufnahme gefunden, und in diesen Ländern, insbesondere in den zwischen Donau und Theiß sich erstreckenden Ebenen, dem Distrikt Rumänien (um Kecskemét, Fölegyháza, Rörös) und dem Baczer Comitat, ferner in den diesseits der Donau gelegenen Comitaten Tolna und Baranya, dem Banat jenseits der Theiß und der slabonischen Landschaft Syrmien, wird die Putenzucht in erheblichem Maßstabe betrieben. „Ein Streifzug durch diese Länder, besonders im Juni,“ so berichtet Hr. Julius Krizlovsky aus eigener Anschauung, „bietet dem Ornithologen ein eigenthümliches Bild. Wie man in der Hanna (d. h. den fruchtbaren Landstrichen an der March und Hanna südlich von Olmütz in Mähren) um dieselbe Zeit auf den mit Grasnarben versehenen Dorftriften das obligate Gänsemädchen findet, so auf den noch unssegregirten, die Ortsgemeinde umgebenden, oft Hunderte von Hektaren zählenden Hutweiden die Truthühner-Hirtin. Nach Hunderten zählt die Heerde einer ‚Curfinica‘ und in allen Farben rennen die sipenden Stelzbeine der Leittrut, welche gewöhnlich ein Glöckchen am Halse trägt, nach. Vom reinsten Weiß bis ins schimmernde Schwarzgrün kann man hier dieses Geflügel vertreten sehen. In Serbien, der Militärgrenze und auch in Syrmien findet man selten ein Haus, das nicht wenigstens 70 bis 100 Stück Truthühner (hier Curke genannt) aufziehen würde. . . . In Syrmien, wo man keinem Hausthier, also auch nicht dem Truthuhn irgend welche Pflege angedeihen läßt, gedeihen dieselben vortrefflich, und der Erlös aus dieser Zucht bildet neben dem Weingarten-Ertrag fast den größten Posten im Einnahmekonto des Landmanns, selbst die so oft gerühmte Schweinezucht Syrmiens ist nicht im Stande, dem Kleinwirth so hohe Erträge zu liefern als die Indianer. Verkauft er doch leicht und jederzeit ein Paar ‚Pockerln‘ mit 3 Gulden. In Syrmien übernachten die erwachsenen Truthühner wie in ihrer Heimat, ob Sommer oder Winter, auf Bäumen; dieser halbwilde Zustand scheint mit die Ursache zu sein, daß hier die Aufzucht der Truthühner so leicht vor sich geht, die Thiere werden abgehärtet und sind für die oft verhängnißvollen kleinen Zimperlichkeiten, wie solche den ‚Salon-Indianern‘ des Schloßhofes zc. anhaften, ganz unempfindlich.“ — Eine ähnliche Bedeutung hat die Putenzucht für Spanien, bezw.

einige Provinzen desselben, so für Andalusien, Estremadura, Murcia. Wie in jenen ungarischen Gebieten, so werden auch hier auf dem Lande, sowohl in Dörfern als auf den einzeln liegenden Höfen, Truthühner in großer Anzahl gezüchtet und auch gemästet und dann, zum Theil in besonders dazu eingerichteten Eisenbahnwagen, lebend nach Madrid und anderen größeren Städten versandt; auch hier haben, wie in Syrien zc., Hirten nicht selten Heerden von mehreren hundert Stück tagsüber zu hüten. Auch auf den den Portugiesen gehörenden Capverdischen Inseln werden Truthühner gezüchtet. So sagt Prof. Rich. Greef („Globe“ 1882, 24. Bd., S. 43): „Selten sah ich größere prächtige Truthühner als hier (Santiago), deren Zucht auf der Insel mit besonderer Sorgfalt und in ausgedehntem Maße betrieben wird, sodaß die Truthühner von Santiago eine gewisse Berühmtheit erlangt haben.“ — Seit etwa 200 Jahren pflegen gewisse Gebiete Frankreichs die Truthühnerzucht sehr eifrig. Wenn um das Jahr 1600 weiße Puten noch zu den Seltenheiten dort zählten, so züchtete man später gerade diese häufig, einerseits weil man glaubte, daß sie leichter aufzuziehen und zu mästen seien, und anderseits weil sich die Industrie der Federn dieser Hühner bemächtigte und die Schmuckfedern-Fabrikanten die Flaumfedern zur Herstellung falscher Maraboutfedern benutzten resp. benutzen. Hauptsächlich werden die Truten natürlich auch in Frankreich des Fleisches wegen gezüchtet, denn heutzutage darf, wie A. Espanet betont, das Truthuhn bei gewissen Familienfesten nicht auf der Tafel fehlen. Je nachdem es mager oder fett ist, kostet es 5 bis 15 Francs und selbst mehr. Die besten und schönsten kommen, nach A. Espanet, aus der Umgegend von Orleans. Mariot-Didieux bemerkt in seiner „Truthühner- und Perlhühnerzucht“, daß der Truthühnerhandel auf den Herbstmärkten von Troyes (Champagne, an der Seine) bedeutend sei und daß von hier die mageren Truthühner in großen Schaaren nach Italien, Spanien und hauptsächlich nach England gebracht würden, während die halbfetten besonders auf dem Pariser Markt zu 9 bis 10 Francs Absatz fänden. — England züchtet in den Grafschaften Cambridge und Norfolk schöne Truthühnerschläge (vergl. unten), führt aber auch viel ein.

In **Gestalt und Körperbau** weicht das Hausruthuhn kaum von seiner wilden Stammart ab, es erscheint nur gedrungener, behäbiger, trägt sich auch nicht so hoch und schnittig wie diese, sondern nachlässiger, gebuckter (Taf. 47. 48); überhaupt sind Wesen und Bewegung ruhiger, phlegmatischer, ob es aber wirklich so dumm, sein Benehmen so lächerlich ist, als man vielfach darstellt, möchte doch nicht so ohne Weiteres zugegeben sein. Dagegen unterscheidet sich (s. S. 304. 305) zahmes und wildes Truthuhn durch die Färbung der nackten Kopf- und Halstheile und der Füße und des Gefieders: Kopf und Hals sind grell roth statt veilchenblau resp. purpurfarben, die Füße graubraun oder schieferfarben statt karminroth, die unteren Warzen namentlich sind vielfach bleicher als beim Wildputer, und daß die Färbung des Gefieders mehrfach abändert, ist bekannt. Bei der Unterscheidung der Geschlechter kommen die für den Wildputer angegebenen Merkmale ebenfalls in Betracht. Außerdem lassen die Hennen nie jenes bekannte Rollern und Fauchen vernehmen, was den Hahn so kennzeichnet, sondern rufen nur „gaup, gaup!“ oder ähnlich und zeigen überhaupt ein ruhigeres, sanfteres Wesen als der Hahn. Bei den Jungen lassen sich die Geschlechter zunächst nicht

oder nur schwer herausfinden; ist aber einmal das Roth durchgebrochen, so stellen sich die Kennzeichen ein, die Hähne werden stärker, und bald fangen sie auch an, sich aufzublähen, Rad zu schlagen u. s. w. Ob ein Truthahn alt ist oder nicht, kann man, wie H. Espanet sagt, leicht an den Füßen erkennen: diese werden vom zweiten Jahre ab roth und darauf geschuppt.

Die Färbung des Gefieders weicht mannigfach ab, so daß man mehrere Farbenschläge unterscheidet, von denen zwei oder drei schön durchgezüchtet sind. Denjenigen, welcher als der schönste gilt und zugleich der Stammsfärbung am nächsten steht, stellen wir im Folgenden voran:

a) Das Bronze-Truthuhn, der Bronze-Buter, das bronzefarbige oder Cambridge-Truthuhn — Mel. gall. dom., aenea; Engl.: Cambridgeshire Bronze; in Amer.: Bronze Turkey — wird bei uns gewöhnlich „Amerikanischer Bronzeputer“ genannt, obgleich die hier gezeigten aus England stammen. Es ist richtig, daß man in Nord-Amerika diesen Schlag durch Kreuzung der besten Hausputer mit wilden Hähnen zu besonderer Größe und Farbenschönheit gebracht, allein in England, speziell in der Grafschaft Cambridge, züchtet man ebenfalls seit langem schon einen prächtigen bronzefarbenen großen und schweren Schlag, welcher schließlich mit dem vorigen übereinstimmt — zumal jetzt, seitdem das Blut nach England importirter amerikanischer Bronzes für die dortige Zucht verwerthet worden ist. Die Bezeichnung „Bronzeputer“ dürfte also vollkommen genügen. Die bronzefarbenen Truthühner übertreffen die anderen Schläge an Größe und Gewicht; ausgewachsene Hähne — vollkommen ausgewachsen sind sie erst im dritten Jahre — sollen nicht weniger als 27 Pfd. (13,6 kg), Hennen nicht weniger als 16 1/2 Pfd. (8,2 kg) wiegen; dies Gewicht hat man, und selbst mit noch jüngeren Vögeln schon mehrfach beträchtlich überholt, denn man hat schon zweijährige Hähne von 36 Pfd. ausgestellt, und der bedeutendste Bronzeputer-Züchter Amerikas, Mr. W. Simpson (West Farms, Westchester County, N. Y. U. St. of N. Amer.) theilt mit, daß er einen Hahn von fast 41 Pfd. und Hennen von 20, eine sogar von mehr als 22 Pfd. Gewicht besaß; acht 8 Monate alte Hähne wogen (Februar) von 21 bis 26 1/2, sechs Hennen 12 bis 13 1/2 Pfd. das Stück. Ueberhaupt kommt es bei der Beurtheilung der Puten zunächst und hauptsächlich auf Größe und Schwere an, in zweiter Linie erst wird Gefieder und Färbung in Betracht gezogen.

Die Färbung des Bronze-Truthuhns muß der des wilden Puters soviel als möglich gleichen, so daß hier auf die Schilderung des letzteren verwiesen zu werden braucht; bemerkt sei nur noch, daß die Nacktheile (Kopf, Hals) hochroth, die Füße dunkelroth, auch grauroth oder schiefergrau sind (die Schieferfarbe kommt wohl am meisten vor). Wie beim Wildputer ist auch hier das Gefieder der Henne weniger glanzreich und minder scharf gezeichnet als das des Hahns, und die Säume der Federn gehen häufig aus Schwarz in Grau bezw. Grauweiß oder Graugelb über.

b) Schwarze Truthühner (Engl.: Norfolk Blacks) bilden eine Spezialzucht der östlich von Cambridge gelegenen Grafschaft Norfolk. Sie sind fast stets etwas kleiner als die Bronze-Buten, werden aber von vielen Züchtern und Feinschmeckern höher geschätzt, weil sie feinknochiger seien, deshalb mehr Fleisch liefern und weil



dieses auch weißer und zarter sei als das der wildfarbigen Verwandten. Bei den Norfolk's hat das Gefieder der letzteren einen ganz dunklen, gleichfarbigen Ton angenommen, es ist mattschwarz oder sammetglänzend geworden, nur das Weiß der Schwingen hat sich übertragen, denn die Norfolk's haben in der Regel einige weiße Flecken an den Flügeln. Im Uebrigen stimmen sie mit den vorigen überein, und auch bei der Beurtheilung gelten dieselben Gesichtspunkte. In Deutschland sieht man diese hübsche Varietät selten, dagegen werden in Frankreich und auch in Ungarn schwarze Puten in ziemlicher Anzahl gezüchtet.

c) Weiße Truthühner sind in manchen Gegenden recht beliebt, nicht nur als Nuz-, sondern gleichzeitig auch als Schmuckgeflügel; rein weiße Puten sehen gewiß sehr hübsch aus, und ein das Rad schlagender Hahn nimmt sich gewiß prächtig unter anderem Geflügel aus. Daß sie weichlicher, zarter sein sollen als die andersfarbigen, dürfte auf falscher Beobachtung beruhen; in Ungarn, Slavonien zc. behandelt man die weißen auch nicht sorgfamer als die schwarzen oder die bunten, und sie erweisen sich dort ebenso hart und genügsam als diese. Welchen Werth namentlich früher die weißen Puten ihrer Federn wegen in Frankreich hatten, wurde schon auf S. 311 erwähnt.

Außer diesen drei Farbenschlägen hat man — und zwar in weit überwiegender Anzahl — noch andersfarbige Truthühner, doch sind diese gewöhnlich noch nicht durchgezüchtet, sodaß man von weiteren Schlägen kaum sprechen darf. Gerade in Deutschland kann man fast eine Musterkarte zusammenstellen: graue, graublaue, graubraune, gelbe, geschedte, gestreifte (Taf. 47. 48); man hat hier — und so auch in Italien, Frankreich, Spanien, Oesterreich-Ungarn zc. — das Truthuhn eben stets als ein Nuzthier betrachtet (leider aber durchaus nicht immer danach behandelt), bei welchem die Farbe als Nebensache gilt. Dieser Grundsatz ist sicherlich anzuerkennen, man möge aber mehr auf Blutaufrischung und verständige Zuchtwahl halten, damit auch bei uns größere, schwerere Vögel erzielt werden.

**Werth und Eigenschaften.** Die Truthühner zeigen namentlich nach zwei Seiten hin einen hohen wirthschaftlichen Werth: als Fleischthiere und (die Hennen) als Brüterinnen. Dieß wird von allen Seiten anerkannt, und es muß daher, namentlich in Anbetracht des ersteren Punktes, Wunder nehmen, daß bei uns die Puten nicht mehr und im größeren Maßstabe gezüchtet werden. Als Grund dieser Erscheinung führt man gewöhnlich an, die Truthühner seien zu weichlich, und da sie in unserem ungünstigen Klima nicht gedeihen wollten, sei die Zucht unsicher; übrigens sei die letztere nur dann einträglich, wenn man die Puten in Heerden halten und auf Stoppeln, Wiesen und angrenzende Waldblößen und Lichtungen treiben könne. Muß nun auch zugegeben werden, daß die jungen Puten in der ersten Zeit etwas empfindlich sind, so läßt sich — wie später in dem Abschnitt „Züchtung“ weiter erörtert werden soll — unliebsamen Zwischenfällen und Verlusten durch geeignete Behandlung der Küken wohl vorbeugen und der Einfluß ungünstiger Witterung verhindern; betreibt man die Aufzucht mit der nöthigen Sachkenntniß, so wird man wohl Erfolge sehen, und sind die Jungen erst einige Monate alt, so zeigen sie sich, gleich den Alten, ebenso hart und andauernd als anderes Geflügel. Daß die Putenzucht dort, wo die Thiere

Weidegang, d. h. Auslauf auf Wiese, Feld, Stoppel, Gebüsch und Lichtungen haben, erheblich vortheilhafter sich stellt als da, wo ihnen nur kleinere Räumlichkeiten zur Verfügung stehen, leuchtet wohl ein — ebenso, daß sie dem Besitzer oder Pächter größerer Güter, welcher sie in bedeutenderem Maßstabe betreiben kann, mehr Ertrag bringt als dem „kleinen“ Mann; allein daß auch die Brutung und Aufzucht und event. Mastung im Kleinen noch lohnt, das zeigt ein Blick auf Frankreich, auf die erwähnten englischen Grafschaften und auf verschiedene Orte Deutschlands. Die Hauptsache liegt im aufmerksamen Blick, in der nöthigen Sachkenntniß.

Das Truthuhn liefert bei seiner Größe und Schwere und der Zartheit des Fleisches einen ebenso ausgiebigen, wie feinen und saftigen Braten, obgleich es ja „mehrere sehr von einander verschiedene Sorten Fleisch entwickelt und z. B. nichts stärker kontrastirt als das blendend weiße Fleisch der Brust und das schwärzliche grobe Fleisch der Schenkel, welches sich sehr dem Rindfleisch (besonders dem zäheren, weniger der Lende) nähert“. Daher spielt der Putenbraten namentlich zu gewissen Zeiten und Festen in England und Frankreich, in Spanien und Ungarn eine Rolle, wie bei uns der Gänsebraten im November und Dezember (St. Martinstag, Weihnacht), und neben Poulardes du Mans, Enten- und Gänseleber-Pasteten u. dergl. zählen die getrüffelten Truthühne zu den geschätztesten Produkten der Geflügelzucht und der mit ihr Hand in Hand gehenden Berufszweige.

Die außerordentliche Sorgfalt und Hingebung, welche die Putz als Brüterin und Führerin zeigt, bedarf keiner weitläufigen Erörterung, da sie allbekannt ist, die Truthenne muß eben als die „beste und zuverlässigste Brutmaschine“, als die aufmerksamste Mutter gelten. Zum Ausbrüten und Führen der eigenen Küden, wie der jungen Hühner, Fasanen, Perlhühner, Pfauen, Enten empfiehlt sich die Putz am meisten: sie deckt viele Eier, sitzt sehr fest, brütet zwei-, selbst drei- und viermal gleich eifrig hinter einander, nimmt bereitwillig andere als die von ihr erbrüteten Küden an und führt lange und verlässlich. Nur beachte man, daß sie furchtsam ist und vor etwas Ungewohntem sich leicht scheut und daß man sie deshalb vor Erschrecken, vor dem Anblick der ihr neuen, ungewohnten Gegenstände bewahren muß, sonst kann sie in ihrer Rathlosigkeit oder Aufregung nur zu leicht die ihr anvertrauten und von ihr stets auf's Sorgsamste gehüteten Küden zertreten, zumal sie große Füße und ein ziemliches Gewicht hat. Zu oft möge man die Putz nicht brüten lassen oder man gönne ihr wenigstens genügende Erholungspausen, denn das Brüten strengt an, und mehrmaliges rasch folgendes Wiederholen wirkt nachtheilig auf die Henne. Sie brütet nicht nur eifrig während der Legezeit, sondern sie läßt sich auch vorher, im Dezember oder Januar, dazu bewegen, indem man sie zunächst auf einige künstliche Eier setzt und sie mit einem Sieb zudeckt; anfangs zwar unruhig, wird sie sich doch nach Verlauf von wenigen Tagen zum Brüten anschicken, so daß man ihr nun die eigentlichen Bruteier unterlegt. Es ist sogar schon mehrfach vorgekommen, daß ältere Hühne, von welchen die Hennen weggenommen waren, sich auf ein Nest setzten und sodann die ihnen übergebenen Eier getreulich ausbrüteten. Ueber die Verpflegung der Putzen während des Brütens und Führens werden später (unter „Züchtung“, „Brut“) Mittheilungen folgen.

Als Legerin ist die Putz nicht bedeutend. Sie legt von Ende Februar oder Anfang März ab gewöhnlich einen Tag um den anderen ein Ei, im Ganzen 12 bis 20, doch auch bis 24 und 30 Stück. Sie sind etwa 62 mm lang und 45 mm breit und 63 g schwer, länglichrund (mit stumpfem hinteren Ende, nach vorn zugespitzt), ziemlich glatt und auf gelblichem oder rötlichem Grunde roth gepunktet. Zuweilen legen die Hennen im August noch einige Eier nach. Obgleich die Putz-Eier sehr schön schmecken, verwendet man sie, mit Ausnahme der letzteren, nicht zum Essen, sondern zur Brut, da sie eben nicht in Uebersahl producirt werden.

Ueber die sonstigen Eigenschaften der Truthühner ist wenig zu sagen. Der Hahn wird wegen seiner Abneigung gegen die rothe Farbe, seines Kollerns und polternden, einfältigen Wesens vielfach verspottet und lächerlich gemacht, doch zeigt er nur dann eine wirklich schlimme Seite, wenn man ihn neckt oder reizt; unterläßt man dies und ertheilt man auch den Kindern die nöthige Weisung, so ist er ein ungefährlicher Gesell, dem man rechthaberisches Wesen auf dem Geflügelhofe immerhin gönnen mag. Selbstverständlich hat man für die Putzen einen besonderen, von dem des übrigen Geflügels getrennten Stall einzurichten.

Die folgende Art gehört zwar zum Hiegeflügel, doch fügen wir sie, um die Gattungs-Verwandten nicht von einander zu trennen, gleich hier an.

### 3. Das Pfauen-Truthuhn.

Das Pfauen-, augenfledige oder Honduras-Truthuhn — *Meleagris ocellata*, Temm. [M. aurea, Vieillot]; Engl.: Ocellated Turkey; Franz.: Dindon ocellé — vereinigt in der That die Gestalt des Truthuhns mit der Pracht des Pfauengefieders, es zeigt einen ähnlichen Farbenschmelz wie die Glanzfasanen, zu denen es auch gewissermaßen einen Uebergang bildet. Von dem nordamerikanischen Wildputz unterscheidet es sich, abgesehen von der geringeren Größe, durch die Färbung, durch den Mangel des Haarbüschels an der Brust und hinsichtlich der Nacktheile. Hahn: Federn des Halses und Obrerrückens, der Brust und Unterseite grün, vor dem bronzegrünen Saum durch ein schwarzes Querband gezeichnet, die des Unterrückens blau mit kupferfarbigem Glanz und grüngoldenem Saum; obere Flügeldeckfedern smaragdgrün mit schmalen glänzend schwarzen und goldbronzenen Säumen; große Flügeldecken kupfer-bronzefarben, längsseitig gesehen mit prächtig veilchenblauem Glanz; Schwingen breit weiß und dunkel quergebändert; obere Schwanzdeckfedern mit prachtvollen grün-blauen Augenflecken; Schwanzfedern hell graubraun, mit schwärzlichen Querverbinden und Spreukeln, goldgelbem Endsaum und vor diesem gelegenen Pfauenflecken. Im Herbst und Winter ist der veilchenblaue Kopf nur mit einer Anzahl erbsengroßer gelber Warzen besetzt, eine Reihe ebensolcher zieht sich an jeder Seite der Kehle herab, im Uebrigen aber sind sowohl der Kopf als der nackte Theil des Oberhalses ziemlich glatt, d. h. ohne besondere Erhebungen, Anhängsel und Hautfalten. Dies verändert sich zu Beginn der Begattungszeit: in dem Prachtkleid sind dann Kopf und Oberhals (soweit dieser nackt ist) wundervoll veilchenblau, auf dem Scheitel erhebt sich eine 15 bis 20 mm hohe, nach vorn und hinten abfallende horn- oder kammartige, fleischige, ausdehnbare Erhöhung, auf deren Oberseite drei reichlich

erbgroße gelbrothe Warzen hinter einander stehen, und rechts und links von der Erhebung wird der Oberkopf durch eine Reihe ebensolcher, gewöhnlich etwas kleinerer Warzen besetzt; von der Vorderseite des Höckers (über der Schnabelwurzel) geht ein schräg nach oben und vorn gerichteter, etwa 2 cm langer fingerdicker Zapfen ab, dessen reichlichere Wurzelhälfte blau, dessen Spitzentheil dagegen karminroth ist; ebenfalls karminroth und schön glänzend erscheint das Gesicht; das Auge ist braun, der Schnabel an der Wurzelhälfte bläulich, an der Spitze horngrau, der Fuß mit den Zehen karminroth, der Sporn blaugrau. Eine wirkliche Pracht entwickelt der Hahn beim Liebespiel oder Balzen, welches übrigens an das des gewöhnlichen Truthahns erinnert: der Vogel umgeht die Henne in größeren und kleineren Bogen, das Rad geschlagen, welches stets schräg nach der einen Seite gerichtet ist, der der Henne abgewandte Flügel streift und schleift unter lebhaftem Zittern am Boden, der Höcker des Kopfes ist wohl noch einmal so hoch als vorher und der Stirnzapfen derart verlängert, daß er (ähnlich wie beim Wildputer) schlaff über den Schnabel herabhängt, an Kopf und Hals hängt eine nackte blaue Haut schlaff und faltig (doch nicht so klunkerartig und knotig als beim Wildputer) herab, Hals und Kopf sind auf die Schulter zurückgeworfen; dieses Spiel dauert minutenlang — nur zuweilen auf einen Augenblick, in dem der Hahn mit nach oben gerecktem Hals und Kopf einen eigenthümlich kurzen Laut ausstößt, unterbrochen, um dann auf's neue fortgesetzt zu werden; läßt die Erregung nach, so senkt sich das Rad, Höcker und Zapfen gehen allmählich zurück. — Die Henne ist etwas kleiner als der Hahn, die Zeichnung weniger scharf, der Farbenschiller matter, die Halswarzen sind unbedeutend oder fehlen, auch die Kopswarzen sind nicht so entwickelt, Scheitelhöcker und Stirnzapfen fehlen auch zur Paarungszeit, die Henne ist also dem das gewöhnliche Kleid tragenden Hahn weit ähnlicher als dann, wenn dieser das Prachtgewand angelegt hat.

Die Küden tragen nach dem Ausschlüpfen ein schönes glänzendes Dunenkleid: Oberkopf und Oberseite des Halses dunkel goldgelb, ein vom Scheitel den Nacken hinab nach dem Obrerrücken laufender Streif schwarzbraun; Oberkörper graugelb, durch Längsflecken schwarz marmorirt; Gesicht und Brust gelb, Kehle, Bauch und Weichen weißgelb; Schnabel hellfleischroth, Füße etwas dunkler, Auge graulich. Bereits am 1. Tage nach dem Ausschlüpfen sind in den Flügeln etwa 10 mm lange Piele da, die an der Spitze schon etwas Fahne entwickelt haben, und am 6. Tage sind die großen Flügeldecken völlig entfaltet. Mit 10 Wochen haben die Küden, bis auf Kopf und Oberhals, ziemlich vollständiges Federkleid (Jugendkleid): im Allgemeinen grauschwarz, die einzelnen Federn an der Spitze fahl gesäumt; große Flügeldecken gelbbraun, Außenfahne schwarz quergestreift; Schwingen ähnlich wie bei den Alten, weiß mit schwarzen Querbändern; der 5 cm lange Schwanz graulich und schwarz quergebändert.

Das Verbreitungsgebiet des Pfauen-Truthuhns schließt sich dem des Wildputers nach Süden hin an, es erstreckt sich vom südlichen Mexiko über Guatemala und Honduras. Von hier sind in den 60er und 70er Jahren einzelne Exemplare nach London und Frankreich gebracht worden, Paare vermochte man jedoch nicht zu erlangen, bis es im Herbst 1881 dem Direktor des Zoologischen Gartens zu Berlin,

Herrn Dr. Bodinus, gelang, 1 Hahn und 2 Hennen zu bekommen. Damals nahm ich Gelegenheit, diese prächtigen Hühnervögel im „Geflügelhof“ (1881, S. 514) kurz zu besprechen und die Hoffnung auszudrücken, daß sie bei der ihnen zu Theil werdenden Pflege im warmen Winterhause gut durchwintern möchten. Dies geschah. Als die Balzzeit begann, wurden im Hause zwei flache Kästen mit Heu ausgestattet, und Anfang Mai fingen die Hennen an zu legen; am 25. dess. Mon. hatte die eine Henne 9, die andere 7 und bis zum 22. Juni hatten beide zusammen 34 Eier geliefert, dann pausirten sie, um vom 10. Juli ab noch 6 Stück zu legen; von den ersten sechs-zehn waren acht nicht befruchtet. Sie wurden einer Putz- und einer Malayenhenne untergelegt. Die Eier sind hellzimmtsarben mit kleineren und größeren chokolade-bräunlichen Tüpfeln; die Maße stimmen fast ganz mit denen der Putz-Eier überein, nur ist die Querachse etwas größer, sie messen 57 oder 58 mm in der Länge, 44 bis 48 mm in der Breite. — In Wesen und Bewegung gleichen die Pfauen-Truthühner den Verwandten, sie sind ruhig, bedächtig; von dem Fähzorn zc. des Wild- und Hausputers habe ich an dem Pfauentruthahn nichts bemerkt. Als Nahrung nehmen sie allerlei: gekochte Kartoffeln, Reis, eingeweichtes Brot, Buchweizen, Mais, Gerste, Salat, Miere; sehr gern weiden sie. Da die Pfauen-Truthühner tropische Vögel sind, wird ihre Einbürgerung bei uns nicht so leicht gelingen, sie scheinen sehr weichlich zu sein. Es wäre nur zu wünschen, daß diese herrlichen Vögel die Reihe unseres Ziergeflügels erweitern möchten, leider aber werden sie auch zu selten eingeführt; nur wenige Exemplare sind seit der ersten Einführung in die Zoolog. Gärten von Berlin und Hamburg gelangt.

War es dem Zoolog. Garten zu Berlin vergönnt, die Pfauen-Truthühner zum ersten Mal zu züchten, so hat man früher in England und Frankreich nur einzelne Bastarde vom gewöhnlichen Truthahn und der Pfauentruthenne gezogen. Eine ältere und eine jüngere Bastardhenne, welche sich 1882 im Berliner Zoolog. Garten befanden, ähnelten in Färbung und Zeichnung fast ganz dem Vater, die Schiller und Reflexe des Gefieders vom Pfauentruthuhn fehlten fast durchgängig; wie beim Wildputer waren Braunschwarz und Kupfer vorherrschend; auch der Schwanz war wie bei jenem, d. h. ohne Pfauenflecke, aber mit dunklerer Querverbinde vor dem weißlichen Endsaum und im Uebrigen braungrau, schwarz quergewellt; Kopf und Hals erinnerten am meisten an das Pfauen-Truthuhn, nur waren die Farben, das Blau und das Roth der Warzen dunkler. Die Eier dieser Hennen (sie wurden vom Pfauentruthahn begattet) erwiesen sich als unbefruchtet, die Grundfarbe war heller als bei den Eiern des Pfauen-Truthuhns, einige Eier der jüngeren Henne waren hellodergelb, ungesfleckt; die Maße betrugen 63—64 mm in der Länge, 45 mm in der Breite; die ältere Henne legte von Mitte Mai bis Mitte Juli 27, die jüngere 7 Stück.

\* \* \*

#### Ziergeflügel.

Obgleich schon einige Rassen Haushühner nicht zu dem wirklichen Wirthschafts-geflügel gezählt werden können, sondern als sogenanntes Luxusgeflügel angesehen werden müssen, so rechnet man sie doch in der Regel nicht zu dem eigentlichen

„Ziergeflügel“, sondern betrachtet als solches eine Reihe prächtiger Vögel, welche die Bezeichnung Fasanen, Pfauen, Perlhühner führen. Einige Arten sind sehr bekannt, so das Perlhuhn, der Pfau, Gold- und Silberfasan und der gewöhnliche Fasan. Den Zoologischen Gärten und einigen begüterten Geflügelfreunden ist es zu danken, daß neuerdings noch einige andere Arten weitere Verbreitung gewonnen haben, wie der Königs-, Rings-, Bunt-, Amherst-, Swinho- und Glanz-Fasan, und infolge vielfach geglückter, zum Theil sehr ergiebiger Züchtungen sind auch die Preise heruntergegangen, sodaß die Anschaffung dieser oder jener Art auch weniger Bemittelten möglich gemacht ist. Um dem Liebhaber betreffs der verschiedenen Arten einen Anhalt zu geben, werde ich im Nachfolgenden diejenigen in Kürze besprechen, welche bis jetzt lebend eingeführt, bei uns in Gefangenschaft gehalten bzw. gezüchtet worden. Alle die aufgeführten Vögel habe ich — die berühmte Sammlung des Berliner Zoologischen Gartens bot mir ja ausreichend Gelegenheit — längere oder kürzere Zeit, die meisten jahrelang beobachtet, außerdem hat mich Hr. Dir. Dr. Bodinus durch Mittheilungen u. freundlichst unterstützt, und wenn ich nun die Beschreibung der einzelnen Arten in kürzeren Zügen gebe als ich möchte, so wird dies durch den für dieses Kapitel mir zur Verfügung stehenden Raum geboten. Die nach Ausschluß der Haus- und Truthühner noch zu besprechenden Fasanenvögel vertheilen sich auf fünf Gruppen (Unterfamilien): Perlhühner, Pfauen, Fasanen, Fasanhühner, Glanzfasanen, doch fassen wir die letzteren drei als eine zusammen.

### III. Perlhühner.

Die Perlhühner (Numidinae) zeichnen sich durch eine Uebereinstimmung in Färbung und Zeichnung aus, wie wir sie in entsprechender Weise bei keiner anderen Gruppe ausgeprägt finden; die Grundfarbe ist ein Grau- oder Schwarzblau, die Zeichnung eine feine weiße Tüpfelung, und nach diesen Perlflecken erhielten die Vögel ihren Namen. Der Kopf (mit dem oberen Halsatheil) ist nackt und durch häutige Kinnlappen, durch einen auf dem Scheitel stehenden harten Helm (Horn) oder einen Federbusch oder auch durch eine aus kurzen Federn gebildete quer über den Hinterkopf sich ziehende Krause ausgezeichnet. Im Uebrigen charakterisiren sich die Perlhühner durch mittelgroßen, ziemlich gedrungenen Körper, mittelhohe, beim Hahn nicht bespornte Füße, kurze, gerundete Flügel, in denen die 3. bis 5. Schwinge die längsten sind, und kurzen Schwanz, welcher von den oberen Deckfedern verdeckt wird; auch die Haltung ist bezeichnend, denn der Körper wird gewöhnlich wagrecht getragen, der Schwanz ist nach abwärts gedrückt, der Rücken gekrümmt. Da die Geschlechter gleich gefärbt sind, die Männchen auch keinen Sporn, die Weibchen dagegen Kopfizierden wie diese haben, so lassen sie sich nicht ohne Weiteres unterscheiden, wie ja zur Genüge schon vom gewöhnlichen Perlhuhn her bekannt ist. — Wie in Körperbau, Färbung und Haltung, so zeigen die Perlhühner auch hinsichtlich der Verbreitung und Lebensweise Uebereinstimmendes. Ursprünglich auf Afrika beschränkt, sind sie später nach Amerika, Europa u. a. gebracht worden. Die einzelnen

Arten scheinen besondere Theile Afrikas zu bewohnen. Ihren Aufenthalt bilden ebene, mit Unterholz, Gebüsch und Gräsern bestandene oder licht bewaldete, sonnige Strecken, z. Th. auch die Hochebenen der Gebirge. Sie halten sich als Stand- oder Strichvögel gewöhnlich in Gesellschaften (Familien, Ketten) zusammen, nach Art der Rebhühner, denen sie überhaupt hinsichtlich der Lebensweise, der Fortpflanzung, der Stimme nahe stehen; sind sehr scheu, suchen sich bei Gefahr schleunigst durch schnelles Laufen, Fliegen oder Aufbäumen zu retten. Zur Fortpflanzungszeit leben sie paarweise, das Weibchen legt 5 bis 8 bräunliche oder gelbliche Eier in eine leichte, mit dürren Gräsern u. dergl. ausgestattete Vertiefung des Erdbodens unter Gebüsch etc. und brütet dieselben in etwa 25 Tagen aus; die beweglichen Küken wachsen rasch heran und halten sich im Gefolge der Alten. Als Nahrung nehmen die Perlhühner Insekten (Heuschrecken u. a.), Grasspitzen, Knospen, junge Blätter, Beeren, Pflanzenteile, Körner.

Außer dem gewöhnlichen Perlhuhn, welches seit etwa zwei Jahrtausenden schon zu dem Hofgeflügel zählt, sind während der letzten Jahrzehnte einige andere Arten eingeführt worden; ihres hohen Preises wegen findet man sie jedoch bei uns nur in Zoologischen Gärten, und auch da bloß vereinzelt; dagegen trifft man in Frankreich diese oder jene Art auch bei den begüterteren Geflügel Freunden an. Sie gewöhnen sich ziemlich leicht ein, und wenn sie entsprechend gehalten werden, so dauern sie jahrelang in Gefangenschaft aus; so lebten im Hamburger Zoologischen Garten („Zoolog. Garten“ 1879, S. 363) Geier-Perlhühner 5 bis 8½ Jahre, Hauben-Perlhühner (*Numida Pucherani*) 7 bis 7½ Jahre, ein Helm-Perlhuhn (*N. mitrata*) über 7, ein Pinsel-Perlhuhn (*N. ptilorhyncha*) über 5 Jahre. Abgesehen von unserem Hesperperlhuhn, das schon genügend abgehärtet ist, verlangen die Perlhühner trocknen und warmen Aufenthaltsort, welcher möglichst viel von den Sonnenstrahlen getroffen wird; für die kühlere und kältere Jahreszeit muß ihnen selbstverständlich ein geschützter, warmer Raum zur Verfügung stehen, im Sommer fühlen sie sich in einer sonnigen Volière recht wohl. Das Futter sei mannigfaltig, Grünes darf nicht fehlen, Mehlwürmer oder dergleichen nehmen sie sehr gern. Würden sie unser Klima besser ertragen, so möchte ihre Anschaffung mehr zu empfehlen sein. Die eine Art dieser schönen Ziervögel, das Geierperlhuhn, ist in Frankreich mehrfach gezüchtet worden.

Nach der Auszeichnung des Kopfes kann man Helm-Perlhühner (gewöhnliches, Helm-, Horn- und Pinsel-Perlhuhn), Schopf-Perlhühner (Pucheran's Perlhuhn) und Krausen- oder Geier-Perlhühner unterscheiden.

#### Helm-Perlhühner.

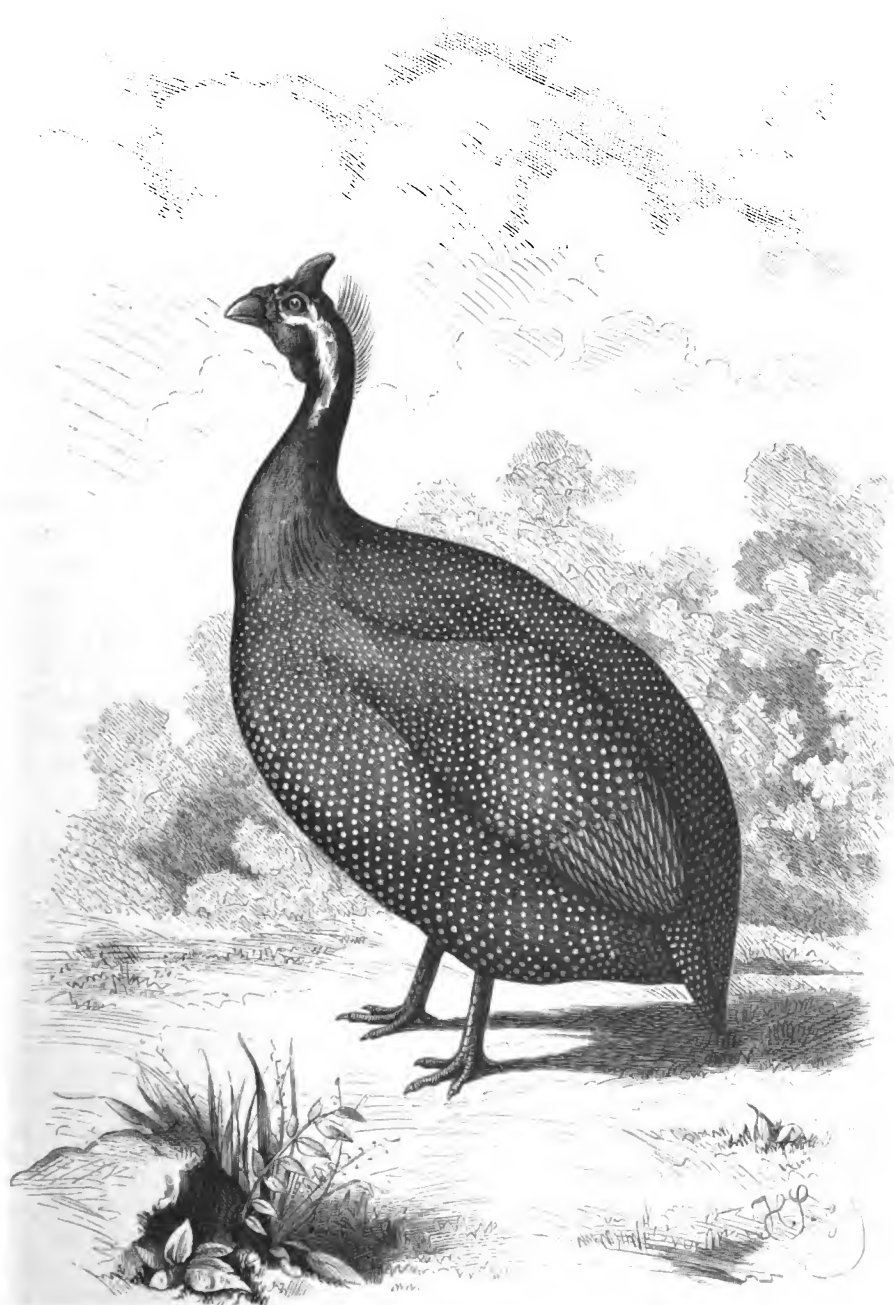
Zeichnen sich aus durch einen auf dem Oberkopf stehenden Hornhelm und durch zwei Hautlappen, von denen jederseits an der Wurzel des Unterschnabels einer steht.

1. Das **gewöhnliche Perlhuhn** — *Numida meleagris*, L.; Engl.: Common Guinea-fowl; Franz.: Pintade ordinaire; Span.: Pintado; Ital.: Gallina di Numida — darf als der eigentliche Typus der Perlhühner gelten. Bei Hahn und Henne sind Kopf und oberer Theil des Halses nackt, letzterer mit Borsten besetzt; Nacken

und unterer Theil des Halses grauviolett, ungefleckt; übriges Gefieder grau mit weißen Perlflecken, welche auf den Schwingen zusammenfließen und weiße Querbänder bilden; Helm horngrau; Schnabel horngrau, an der Spitze roth; Wangen bläulichweiß, Augen dunkelbraun, Lappen roth, Füße schiefergrau. Außer den wildfarbigen Perlhühnern züchtet man einige Varietäten, von denen die weiße die werthvollste und schönste ist, namentlich wenn auf mattweißem Grunde die Perlzeichnung durch ein glänzenderes Weiß (ähnlich wie die Augen des weißen Pfau) schön sich abhebt, doch ist dies nicht bei allen der Fall; übrigens sind die weißen Perlhühner etwas zarter als die wildfarbigen, und zuweilen zeigen sich in der Nachzucht Rückschläge in die Stammfärbung. Andere Varietäten sind Silbergraue, Blaugraue, Weißbrüstige oder anderweit Geschackte. Das Geschlecht läßt sich schwer bestimmen, da der Hahn keine Sporen hat; im Allgemeinen ist der Hahn (Taf. 49) etwas größer, seine Kinnlappen lebhafter roth und wenig länger, der Helm wohl auch etwas höher, die Haltung etwas stolzer als bei der Henne, der Ruf klingt wie „ratsched, ratschedelekel“, der der Henne zweifelsbig wie „Glock acht“ oder „Paiaß“ (am Ende in die Höhe gezogen). — Auch Bastarde hat man gezüchtet, und neuerdings sind solche mehrfach auf Ausstellungen gezeigt worden; so von Herrn Baron v. Washington-Pöls auf der 1882er Geflügel-Ausstellung zu Wien ein Bastard von Goldfasan und Perlhenne, und die Hamburger internationale Thierausstellung 1883 hatte Se. Durchlaucht der Prinz Hermann zu Büderburg mit Bastarden von Haushahn und Perlhenne beschenkt. Eben solche wurden im Frühjahr 1876 auf dem Gute Zelina des Herrn Franz Baraß (bei Agram) gezüchtet und von Herrn Milutin Baraß in den „Mittheilungen des Ornithol. Vereins Wien“ (1877) beschrieben, sie lebten jahrelang dort. Auch von Perlhahn und Haushenne sind schon Bastarde gezogen, ebenso mit Truthuhn und Pfau; die Bastarde haben sich als unfruchtbar erwiesen.

Die Heimat des Perlhuhns ist West-Afrika, bezw. Oberguinea, Senegambien und die Inseln des grünen Vorgebirges. Es wird sehr früh erwähnt, denn bereits der griechische Dichter Sophokles (496–406 v. Chr.) berichtet, daß jenseit Indien aus den Thränen der den Tod des Meleager beweinenden Vögel dieses Namens das Elektron fließe — eine alte griechische Sage lautete nämlich, daß die Schwestern des Meleager, untröstlich über den Tod ihres Bruders und den Untergang ihres Hauses, in Vögel verwandelt wurden, auf deren Gefieder die erstarrten Thränen als Perlflecken auftraten; die Vögel heißen Meleagrides, welcher Name irrtümlicher Weise von Linné zur Bezeichnung der Truthühner verwendet worden ist (nur als Artnamen für unser Perlhuhn hat man „meleagris“ beibehalten). Spätere Autoren bezeichnen die Heimat des Perlhuhns schon genauer, so Mnaseas (bei Plinius 37, 38), welcher angiebt, daß die Meleagrides (und Penelopae, Enten) in dem Gebiete Sicyon in Afrika, da, wo ein See durch den Fluß Crathis in den Atlantischen Ocean abfließe, leben. Noch genauer ist Scylax von Carpana, welcher (vergl. B. Hehn, „Kulturpflanzen“, 2. Aufl., S. 314) erzählt: wenn man zu den Säulen des Pericles (Gibraltar) hinausfährt und Afrika immer zur Linken behalte, so öffne sich bis zum Kap des Hermes ein weiter Golf mit Namen Kotes, in dessen Mitte die Stadt Pontion und der große See Kephesias liege, und hier lebten die Vögel Meleagrides und sonst nirgends, außer wohin sie von dort gebracht worden seien. Man sieht, daß Scylax die Heimat des Perlhuhns schon ziemlich genau kannte. Bald wurden auch Perlhühner in Griechenland eingeführt, denn Aristoteles' Schüler Chtys von Milet giebt an, daß auf der im Aegeischen Meer gelegenen „kleinen, von den Milesiern kolonisirten Insel Xeros um den Tempel der





**Perlhuhn.**



Parthenos (Artemis) afrikanische Perlhühner, welche von ihm ausführlich beschrieben werden, gehalten wurden“. Auf welchem Wege diese Vögel dorthin bezw. nach Griechenland gelangten, darüber läßt sich nichts Bestimmtes behaupten. Italien, welches der Heimat der Perlhühner näher liegt als Griechenland, erhielt sie wahrscheinlich um 200 v. Chr., zur Zeit der Punischen Kriege, aus Numidien (d. i. das heutige Algier), wohin sie jedenfalls aus südwestlicher gelegenen Landestheilen gebracht worden waren. Der alte römische Ackerbau-Schriftsteller M. T. Varro (116—28 v. Chr.) erwähnt bereits der „afrikanischen Hühner“ (*Gallinae africanae*), welche auch *Africae aves*, *Numidicae* und von Martial *Numidicae guttatae* oder *Libycae volucres* genannt wurden. Man fand denn auch, daß sie dieselben Vögel waren, welche die Griechen als *Meleagrides* bezeichneten. Nach Varro's und Anderer Angaben waren die Perlhühner damals noch selten, trotzdem aber oder vielmehr eben deshalb galt ihr Braten als Lederbissen; ihre Zucht kam bei den Römern in Aufnahme, um jedoch mit dem Verfall und Untergang des römischen Reiches in Vergessenheit zu gerathen; das Perlhuhn verschwand von den Geflügelhöfen und erst nach etwa 1000 Jahren lernte man es in Europa wieder kennen, als es die Portugiesen von ihren Seereisen aus Afrika aufs neue mitbrachten. Seit etwa 400 Jahren hat es sich mehr und mehr über Europa verbreitet, und bereits zu Anfang des 18. Jahrhunderts war es in Portugal und Spanien, in Frankreich, Italien, Deutschland und England fast allgemein bekannt. Bald nach der Entdeckung Amerikas nahmen es die Spanier mit nach der neuen Welt, und dort, unter dem Einfluß günstiger klimatischer und Boden-Verhältnisse, gedieh und vermehrte es sich ungemein, sodaß es mehr und mehr die menschlichen Behausungen mied und seit etwa anderthalb Jahrhunderten in verwildertem Zustande die westindischen Inseln (Antillen) in reicher Anzahl bevölkert.

Ihren wirthschaftlichen Werthe und ihren Eigenschaften nach müssen die Perlhühner für uns als Ziergeflügel gelten. Zwar haben sich neuerdings vereinzelte Stimmen erhoben zu Gunsten derselben und sie mit in die Reihe des Nutzgeflügels stellen wollen, allein dem steht doch so Manches entgegen: denn ein Huhn, welches zwar hübsch aussieht und auch, wenn es noch jung ist, einen wohlschmeckenden Braten giebt, welches jedoch nur kleine, hartschalige und verhältnißmäßig nicht viel Eier liefert und diese gern an versteckte Orte legt, welches ferner zum Brüten und Führen nicht benutzt werden kann, welches auf Geflügelhöfen eine große Unverträglichkeit entwickelt, mit anderem Federvieh in Streit liegt und selbst Menschen belästigt, welches zudem ein durchdringendes, unangenehmes Geschrei unablässig ausstößt, wird bei uns wohl nicht aus wirthschaftlichem Interesse gehalten werden, während anderseits ein Paar oder ein Völkchen dieser munteren, hübsch gefärbten Vögel einem Park sicher zum Schmuck gereicht und dabei doch auch etwas einbringt. Wenn der Franzose Mariot-Dibeux, welcher sich der Zucht des Perlhuhns eifrig annimmt, nicht zu lebhaft ausmalt, so scheint sich die erstere in Frankreich wohl zu lohnen; denn nach seinen Angaben sollen die Perlhühner dort im Jahre durchschnittlich 150 bis 160, in warmen Jahren bis 200 Eier (!), ja im Süden noch mehr (!) legen. Bei uns ist dies keineswegs der Fall, hier legt eine Henne 40 bis 80, vielleicht auch bis 100 Eier, oder nur ausnahmsweise darüber. Die kurzen, rundlichen, mattglänzenden, gelb-

oder dunkelbräunlichen Eier, etwa 50 mm lang und 38 mm breit, sind verhältnißmäßig klein, aber schwer (45 g), doch geht ein ziemlich hoher Prozentsatz des Gewichts (6 bis 7 g) auf die harte, schwere Schale ab; da sie sehr wohlgeschmeckend sind, gelten sie in Frankreich resp. Paris als ein gesuchter Artikel. Das Fleisch der jungen Perlhühner ist zart und fein, dem der Rebhühner oder Fasanen ähnlich, daher recht schätzenswerth, und deshalb auch wird das Perlhuhn in Italien gezüchtet und gemästet. Ueber Behandlung und Züchtung der Perlhühner folgen in den betreffenden Abschnitten weitere Mittheilungen.

2. Das **blaulappige** oder **Winfel-Perlhuhn** — *Numida pitlorhyncha*, *Licht.*; Engl.: Abyssinian Guinea-fowl — zeichnet sich durch einen Büschel starrer Vorsten auf den Nasenlöchern, einen breiten blauen Lappen jederseits am Schnabel und einen kleinen Helm auf dem nackten Kopf aus. Gefieder im Allgemeinen dunkelblau, weiß geperlt, oberseits fein getüpfelt, sodaß hier weiße Punktlinien entstehen; oberer Theil des Halses mit spitzen schwarzen Federchen besetzt, Vorderhals mit weißen Querbändern. Größe geringer als die des vorigen. Heimat nördliches Ostafrika (Abyssinien). Selten in unseren Sammlungen; im Zoologischen Garten zu Berlin war es jahrelang vertreten, im Zoologischen Garten zu Hamburg lebte eins 5 Jahre 21 Tage. Der Preis stellt sich auf etwa 200 M fürs Paar.

3. Das **Helmperlhuhn** — *Numida mitrata*, *Pall.*; Engl.: Mitred Guinea-fowl; Franz.: Pintade mitré — charakterisirt sich durch nackten Kopf und Oberhals, ziemlich hohen Helm, durch einen schmalen, zugespitzten Hautlappen an jeder Seite des Schnabels und einen Hautlappen längs der Kinnmitte. Gefieder schwarzblau mit runden weißen Perlflecken, der untere Theil des Halses mit weißen Querbändern. Heimat Madagaskar (Südost-Afrika). Gelangt sehr selten zu uns.

#### Die Schopf-Perlhühner

unterscheiden sich von den vorigen durch einen auf dem Kopf stehenden Federbusch und durch den Mangel an Schnabellappen.

4. Das **Gauben-Perlhuhn** — *Numida cristata*, *Pall.*; Engl.: Crested Guinea-fowl; Franz.: Pintade huppé — trägt eine aufrechtstehende sammet-schwarze Federhaube auf dem Oberkopf; Kopfseiten und Vorderhals nackt, roth, der obere Theil des Hinterhalses, ebenfalls nackt, graubiolett; jederseits am Halse eine faltige Haut; Gefieder blauschwarz, sehr fein weiß geperlt, Kropfgegend ungefleckt; große Schwingen braungrau, spärlich gefleckt, Vorderarmschwingen auf der Außenseite weiß. Größe die des gewöhnlichen Perlhuhns. Heimat West- und Südost-Afrika. Kommt neuerdings zuweilen zu uns. Ihm sehr ähnlich, doch an der gefleckten Kropfgegend von demselben leicht zu unterscheiden, ist Pucheran's Perlhuhn (*N. Pucherani*, *Finsch et Hartl.*) aus Ostafrika.

#### Geier-Perlhühner

Ausgezeichnet durch nackten Kopf und Oberhals, ein aus kurzen sammetartigen Federn gebildetes, quer über den Hinterkopf sich ziehendes Band (Krause), kräftigen, sehr stark gebogenen Schnabel, lange, bandförmige Federn am Unterhals und sehr verlängerte mittlere Steuerfedern.

5. Das **Geier-Perlühn** — *Numida vulturina*, *Hardw.*; Engl.: Vulturine Guinea-fowl; Franz.: Pintade vulturine — ist sicherlich einer der schönsten Vögel: Krause des Hinterkopfes rothbraun; lange Federn des Unterhalses schwarz mit weißem Mittelfstreif und ultramarinblauen Säumen; Brust in der Mitte sammet-schwarz, seitlich hellblau; Ober Rücken schwarz, fein grauweiß gewellt und gepunktet; übriges Gefieder dunkel blaugrau mit weißen Perlflecken, von denen jeder schwarz umsäumt ist; Schwingen auf der Außenseite mit feinen weißen Längsstreifen, die ersten breit violett gesäumt. Etwas größer als das gewöhnliche Perlühn. Heimat mittleres Ostafrika. Seit etwa 15 Jahren gelangt dieser prächtige, aber in unseren Gebieten etwas weiche Vogel nicht gerade selten zu uns; in Frankreich hat man ihn schon mehrfach gezüchtet und auch Bastarde von ihm und dem gewöhnlichen Perlühn erzielt. So erhielt Mr. Delaurier sen. in Angoulême im Jahre 1880 aus 16 Eiern (von 2 Hennen) 11 Junge, von denen neun aufkamen. Herr Baron J. M. Cornely auf Beaujardin bei Tours, einer der glücklichsten und verständnißvollsten Thierzüchter, erlangte das erste Paar Geier-Perlühner im Sommer 1875 (für 100 Lfr.) und überwinterte es im ungeheizten Raum, in welchem die Temperatur Nachts bis auf 4° C. Kälte fiel. Die Vögel fühlten sich ganz wohl. Im Sommer 1878 erzielte Hr. C., nachdem die Henne am 12. Mai das erste Ei gelegt, 4 Junge und außerdem (von einer gewöhnlichen Perlhenne) 10 Bastarde. Von den letzteren kamen bezüglich der Farbe einige dem Geier-Perlühn ziemlich gleich, während andere das schöne Blau viel weniger zeigten. Die jungen Geier-Perlühner zogen sich auf wie gewöhnliche, und die Bastarde brachten den Winter über ganz im Freien, Nachts auf Bäumen, zu.

#### IV. Pfauen.

Die Unterfamilie der Pfauenvögel (*Pavoninae*) umfaßt drei Gattungen, deren Arten durch gestreckten, ziemlich hoch stehenden Körper, langen Hals, kleinen, nicht mit häutigen oder fleischigen Anhängen versehenen Kopf, kräftigen Schnabel, sehr verlängerte Oberschwanzdeckfedern bezw. Armschwingen und durch schönes, mit glänzenden Augenflecken (Spiegel) verziertes Gefieder sich auszeichnen. Sie heimateten in Vorder-, namentlich aber in Hinter-Indien. Nähere Mittheilungen folgen bei Besprechung der einzelnen Gattungen: Pfau, Pfausafan, Argusafan.

##### 1. Eigentliche Pfauen.

Die Pfauen (*Pavo*), zu den größten Hühnervögeln zählend, unterscheiden sich von all' ihren Verwandten durch die ungewöhnlich stark verlängerten, den eigentlichen Schwanz weit überragenden Oberschwanzdeckfedern, welche die sogenannte Schleppe bilden und vom Hahn aufgerichtet und fächerförmig ausgebreitet („*Rab*“) werden können; der stufige Schwanz besteht aus 18 Federn, in den kurzen, gerundeten Flügeln ist die 6. Schwinke die längste, der Lauf ist beim Männchen gut bespornt. Das

Gefieder zeichnet sich durch Fülle, Schönheit und Metallglanz aus und erscheint namentlich beim Männchen infolge der schillernden Augenflecken auf dem Schweif in auffallender Pracht; auf dem Hinterkopf tragen Hahn und Henne einen Federbusch. Die beiden bekannten Arten bewohnen die Wäldungen und Pflanzungen Indiens. In Gesellschaften lebend, kommen die Vögel des Morgens oder gegen Abend auf Blößen, Grasplätze, Felder, um hier ihre in Körnern, Knollen, Beeren und anderen Pflanzenstoffen, doch auch in Insekten, Eidechsen u. dergl. bestehende Nahrung zu suchen. Von August oder September an verlieren die Hähne ihren Feder Schmuck; im März beginnt die Paarungszeit und nun entfalten sie bei ihren Liebespielen die ganze Pracht ihres Gewandes. Das Nest wird im Gebüsch oder hohen Grase angelegt und ohne eigentliche Sorgfalt hergerichtet; das Gelege besteht aus 4 bis 12 eiförmigen, glänzenden, ockergelblichen oder hell-chokoladenfarbigen, etwa 75 mm langen und 55 mm breiten Eiern, aus welchen nach vierwöchentlicher Bebrütung die Jungen schlüpfen. Diese werden von der Mutter lange geführt und geben dann einen trefflichen Braten. Zur Ruhe bäumen die Pfauen, auch bei Verfolgung thun sie dies gern; sie laufen schnell, fliegen aber schwerfällig, nur auf kurze Strecken und in geringer Höhe.

1. Der **gewöhnliche Pfau** oder Junovogel — *Pavo cristatus*, L.; Engl.: Common Peafowl; Franz.: Paon commun — bildet seit dem Alterthum einen Schmuck unserer Geflügelhöfe und Parks. Hahn: ausgezeichnet durch einen aufrechtstehenden, aus 20 bis 24 etwa 6 cm langen, bartlosen, nur an der Spitze mit dreieckiger Fahne versehenen Federn gebildeten Kopfbusch, durch zerzwiffene Halsfedern und durch ungewöhnlich entwickelte, über meterlang werdende, augenfleckige Schwanzdeckfedern. Kopf, Hals und Oberbrust purpurbrau mit metallisch grünem Glanz, Spitzen der Federkrone goldgrün; Unterkörper schwarz; die schuppenförmigen Rückenfedern grün mit blauem Schiller und schwarzem Saum, Rückenmitte tiefblau; Schultern und Flügeldeckfedern hellrostbraun mit schwarzen Querlinien und grünem Glanz; vordere Schwungfedern rostroth, die anderen schwärzlich, röthlich gefleckt; die die Schleppe bildenden Schwanzdecken weiß geschäftet, goldgrün, an der Spitze mit den prächtigen Augenflecken geziert, deren dunkelblauer Mitteltheil mehrfach blaugrau und goldgrün eingefast ist; eigentliche Schwanzfedern graubraun; Auge gelbbraun, von einem weißen nackten Ring umgeben, Schnabel und Füße horngrau. Henne: kleiner als der Hahn, mit kürzerem Federbusch, schuppenförmigen Halsfedern, weit kürzeren, nicht mit Augenflecken geschmückten Schwanzdecken; Gefieder vorherrschend graubraun; Kopf braun, Halsfedern grün mit grauem Saum, Kehle und Unterkörper weiß, Schwingen braun, Schwanzfedern dunkelbraun mit grauweißer Spitze. Die Jungen sehen im ersten Federkleid unscheinbar aus, ähnlich der alten Henne, und bis in's 2. Jahr (16. oder 18. Monat) sind Hähne und Hennen einander sehr ähnlich, dann beginnen die ersteren ein lebhafteres, schönes Kleid anzulegen, und die Schwanzdecken entwickeln sich, aber erst im 3. Jahre bilden sich diese aus, der junge Vogel schlägt nun Rad und ist fortpflanzungsfähig; bemerkt sei noch, daß die Federchen des Kopfbusches bereits in der 5. Woche zu wachsen anfangen und mit 6 Wochen etwa zollhoch sind. — Außer der Stammart kennt man drei Varietäten bezw. Rassen des Pfau, deren interessanteste

der schwarzflügelige Pfau — *Pavo cristatus nigripennis*, *Sclat.*; Engl.: Black-winged Peafowl — ist. Er unterscheidet sich vom gewöhnlichen Pfau durch schwarze, glänzend blaugrün gesäumte Schultern und Flügeldecken, die Weibchen sind heller als die der Stammform, grau und weiß gefleckt. Ende der 50er Jahre tauchte er plötzlich in England auf, ohne daß man von einer Einführung etwas wahrgenommen, und der englische Ornithologe Sclater fühlte sich veranlaßt, ihn unter dem Namen *Pavo nigripennis* (Schwarzflügeliger Pfau) im Jahrgang 1860 der „Proceedings“ als eine besondere Art aufzustellen und zu beschreiben; als vermuthliche Heimat nahm er Cochinchina an. Allein andere englische Forscher und auch Züchter traten dieser Ansicht entgegen und sahen, gestützt auf ihre Beobachtungen, den schwarzflügeligen Pfau nur als eine Farben-Varietät (Rasse) des gewöhnlichen Pfau an, die gelegentlich auftritt und infolge des englischen Klimas oder aus einer anderen Ursache entstand. Namentlich Darwin hielt diese Ansicht aufrecht und führte sechs Beweise dafür an: zunächst die Mittheilung Sir R. Heron's („Proceedings“ v. 14. April 1865), daß die Rasse in Lord Brownlow's großer Herde von schädigen, weißen und gewöhnlichen Pfauen plötzlich aufgetreten sei; dasselbe kam vor in Sir J. Trevelyan's Herde gewöhnlicher Pfauen und in Mr. Thorntons Herde gewöhnlicher und schädiger Vögel, und merkwürdiger Weise nahm in den beiden letzteren Fällen die schwarzflügelige Form zu bis zum Aussterben der vorher vorhandenen Rasse; ferner erhielt Darwin durch Mr. Sclater eine Angabe Mr. Hudson Gurney's, zufolge welcher dieser vor Jahren ein Paar schwarzflügelige Pfauen von der gewöhnlichen Art zog, und Prof. A. Newton berichtet, daß er einen weiblichen Vogel, der in allen Stücken mit dem Weibchen der schwarzflügeligen Form übereinstimmte, aus einer Herde gewöhnlicher Pfauen, welche seit mehr als 20 Jahren mit keinem Vogel irgend einer anderen Linie gekreuzt worden war, bekam; und endlich theilte Mr. Jenner Weier Darwin mit, daß in Blackheath ein von gewöhnlichen Pfauen stammender Hahn in der Jugend weiß war, aber mit vorschreitendem Alter die Charaktere der schwarzflügeligen Varietät annahm. Somit haben wir in dem schwarzflügeligen Pfau eine in England zufällig entstandene, örtliche Farben-Abänderung des gewöhnlichen Pfau vor uns, welche als Rasse betrachtet werden darf und in der Regel rein fortzüchtet. In Frankreich hat man diesen Vogel, welcher noch farbenprächtiger erscheint als die Stammart, ebenfalls verschiedentlich gezüchtet; in Deutschland trifft man ihn sehr selten an, doch war er im Berliner Zoologischen Garten jahrelang vertreten.

Der gefleckte Pfau — *Pavo cristatus varius* — zeigt eine bunte, mit Weiß untermischte Färbung. Die Zeichnung gestaltet sich je nach dem Auftreten des Weiß verschieden, am werthvollsten sind die Vögel, wenn letzteres regelmäßig vertheilt und Kopf und Hals tiefblau erscheinen. Bei manchen Züchtern sind sie recht beliebt.

Der weiße Pfau — *Pavo cristatus albus* — ist eine Varietät, die gerade in ihrem einfach weißen Kleid der farbenglänzenden Stammart den Rang streitig macht und von vielen Geflügel Freunden für schöner, schätzbarer gehalten wird; dem grünbelaubten Park mit seinen blumigen Rasenplätzen gereicht er unstreitig zur größten Zierde. Das Gefieder ist zart weiß, die Augenflecke auf den Schwanzdecken heben sich in einem kräftigeren Ton und prächtigem Schimmer von dem Mattweiß der Umgebung ab; Schnabel und Füße sind röthlich. Die Jungen tragen zunächst ein gelblichweißes Dunenkleid, welches dann von dem weißen Federkleid verdrängt wird; sie sind etwas zarter, empfindlicher als die der bunten Art und deshalb auch

schwieriger aufzuziehen. Nicht immer fallen die Zungen rein aus, zuweilen erhalten sie graue oder bunte Flecken.

Der Pfau verbreitet sich über ganz Ostindien, von den südlichen Abhängen des Himalaya im Norden bis Ceylon im Süden und Assam, Burma im Osten, und wird auf dem Festlande sowohl wie auf der Insel Ceylon in zahlreichen Gesellschaften, welche die Wäldungen, denen es nicht an Unterholz oder hohem Grase mangelt, die Dschungeln und ähnliche Vertlichkeiten bewohnen, angetroffen; sein Aufenthalt muß ihm genügende Deckung und Gelegenheit zum Bäumen bieten. Hier sah Alexander der Große, welcher 327 v. Chr. den Indus überschritt, den Wundervogel zum ersten Mal wild und war von dessen Schönheit so entzückt, daß er, unter Androhung der schwersten Strafen, die Tödtung desselben verbot. Ob er, wie man vielfach annimmt, gezähmte Pfauen mit nach Europa gebracht hat, muß dahingestellt bleiben, wahrscheinlich kamen solche auf einem anderen Wege dahin, d. h. zunächst nach Griechenland. Bereits der israelitische König Salomo (1020—980 v. Chr.) erhielt, wie aus dem 1. Buch der Könige 10, 2. 22 zu ersehen, durch seine und phönizische Schiffe außer Gold und Elfenbein auch Affen und Pfauen von Ophir (Indien), und so wird der prächtige Ziervogel auf gleiche Weise in andere Theile des Mittelmeergebietes, also auch nach Griechenland gelangt sein. Jedenfalls war er wenigstens 100 Jahre vor Alexander's Zug, zur Zeit des Perikles (starb 429 v. Chr.), in Athen lebend zu finden, wenn auch nur bei dem reichen Vogelzüchter Damos, zu welchem von Naub und Fern Leute kamen, um die Seltenheit zu bewundern. Von Athen aus verbreitete sich der Pfau weiter durch Griechenland, denn schon Alexander's Lehrer Aristoteles (starb 322) spricht von ihm als einem im Lande wohlbekannten Vogel. Bald muß dieser auch in Rom eingeführt worden sein, denn der Redner Hortensius (114—50 v. Chr.) ließ schon die Tafel mit gebratenen Pfauen bescheiden, und dieses Beispiel fand so lebhaften Anklang, daß man, um die Nachfrage zu befriedigen, Züchtereien im großen Maßstabe anlegte, die kleinen italischen Inseln zu Pfauen-Inseln herrichtete und dann auch auf dem Festlande Pfauengärten schuf, worüber der alte römische landwirthschaftliche Schriftsteller Columella Mittheilungen macht. Züchtung und Mastung der Kunovögel wurde ein einträgliches Geschäft, aber schon „zu Athenäus Zeit (gegen Ende des 2. Jahrhunderts n. Chr.) war Rom so voll von Pfauen, daß diese nach Antiphane's Ausspruch wirklich gemeiner waren als die Wachteln, während gleichzeitig der indische Handel über das rothe Meer und wohl auch zu Lande über Neu-Persien immer neue Exemplare aus dem Vaterlande des Vogels selbst lieferte“ (B. Gehn); der prächtige Vogel war in seinem Ansehen zurückgegangen, er diente als Tafelgeflügel, Zunge und Hirn von ihm galten als ausgesuchteste Federbissen, der Schweif wurde als Fliegenwedel an den Tafeln der Reichen benutzt. Von Rom und Italien aus verbreitete sich der Pfau nach Deutschland, Frankreich, England, aber er gehörte hier bis vor 300 oder 400 Jahren gewissermaßen noch zu den Seltenheiten. Karl der Große hatte angeordnet, daß auf seinen Gütern außer Nutzgeflügel auch Pfauen, Fasanen u. gehalten würden, und so ahmten ihm darin zunächst die Großen und Schloßherren Deutschlands und auch Englands nach; Pfauenhüte waren eine übliche Kopfbedeckung derselben, auch in anderer Weise wurden die Pfauensebern als Schmuck verwendet, und bei großartigen Gastmählern durfte ein gebratener, mit dem eigenen Federkleid gezierter Pfau auf der Tafel nicht fehlen; französische Ritter gingen gar so weit, auf den



gebratenen Pfau Gelübde (*vœux du pañ*) abzulegen. Diese Gebräuche verloren sich mit dem 16. Jahrhundert, und der Pfau wurde wieder das, was er ursprünglich gewesen: ein Biervogel, der noch heute jedem Gehöft, jedem Park zum wirklichen Schmuck gereicht.

Gewährt der Pfau schon an und für sich einen prächtigen Anblick, so steigert sich der Eindruck noch, wenn er sein Rad schlägt und damit seine volle Schönheit zeigt. Namentlich zur Paarungszeit läßt sich dies öfter beobachten. Die Schleppe senkrecht erhoben und fächerförmig ausgebreitet, Kopf und Hals stolz zurückgebogen, „spielt“ er, indem er mit den Flügeln rüttelt, d. h. sie zitternd auf- und abwärts bewegt, würdevoll und anmuthig vor den Hennen, bald nach dieser, bald nach jener Seite sich wendend. Den in seinem Wesen ausgeprägten Zug der Eitelkeit wird man ihm somit verzeihen. Unangenehm bemerflich dagegen macht er sich öfter durch ein herrschfüchtiges, unverträgliches Gebahren anderem, namentlich schwächerem Geflügel gegenüber, indem er ohne jede Veranlassung nach diesem pickt oder es gar mißhandelt; auch in den Gärten hinterläßt er oft Spuren einer nicht gerade erwünschten Thätigkeit, zu welcher ihn sein Verlangen nach Grünzeug verleitet; und endlich muß bemerkt werden, daß sein Geschrei recht unangenehm klingt. Zu seiner Empfehlung aber sei, abgesehen von der Pracht des Gefieders, hervorgehoben, daß er äußerst zahm wird, gegen seinen Pfleger große Anhänglichkeit zeigt, daß er in Bezug auf die Nahrung sehr anspruchslos und genügsam, daß er ferner, weil an unser Klima vollständig gewöhnt, ganz unempfindlich gegen die Einflüsse der Witterung ist und unbeschadet selbst die Winternächte im Freien zubringen kann. Aus diesen Ursachen dürfte es leicht angehen, die Pfauen in sogen. wilden Fasanerien zu halten und sie schließlich auch zu jagen; das Fleisch junger Thiere ist sehr schmackhaft, sie geben also einen schäßbaren Braten ab und stehen darin den Fasanen und Perlhühnern kaum nach. Der Eier liefern die Hennen zu wenig, als daß sie einen Handelsgegenstand bilden könnten, wie etwa die Enten- oder gar Hühner-Eier, obwohl ihr Wohlgeschmack gerühmt wird. Im Frühjahr legen die Hennen (gewöhnlich einen Tag um den anderen je eins) 5 oder 6 Eier; nimmt man diese fort, so legen sie bis 12, ja 15 Stück und zuweilen selbst noch mehr; vier weiße Hennen z. B., über welche ich i. J. 1882 genaue Aufzeichnungen machte, legten im genannten Jahre 72, jede also durchschnittlich 18 Eier, und zwei Jahre vorher hatte eine bunte Henne sogar 26 Eier gebracht, um dann allerdings im folgenden Jahre gar nicht zu legen. Erwähnt sei schließlich, daß die Federn, je nach der Mode, immer noch einen mehr oder minder begehrten Gegenstand darstellen. — Ueber Behandlung und Züchtung der Pfauen wolle man weiter hinten nachlesen.

2. Der grünfalsige, javanische oder **Mehrentträger-Pfau**. — *Pavo spicifer*. *Horsf.*: Engl: Javan oder Green-necked Peafowl; Franz.: Paon spicifere — dürfte dem vorigen den Rang mit Erfolg streitig machen, da er sattere Farben, reicheren Metallglanz besitzt. Außer in der Färbung unterscheidet er sich vom gewöhnlichen Pfau durch die Gestaltung der Federhaube und die Form der Halsfedern. Die Federhaube besteht aus etwa 10 bis 12 etwas nach hinten gerichteten Federchen, welche ungefähr noch einmal so lang sind als die des gewöhnlichen Pfau und an

der ganzen Endhälfte eine schmale Fahne tragen, sodaß sie kornähren-ähnlich erscheinen und zusammen keinen kronenartigen Busch bilden; die Halsfedern sind nicht zerschliffen, sondern rund, schuppenförmig, wie die des Rückens. Färbung des Hahns: Kopf und Haube herrlich blaugrün, glänzend; Hals- und Brustfedern glänzend blaugrün mit rothgoldenen oder grüngelben, metallschillernden Säumen; Bauch bräunlich; Rückenfedern kupferbronzten, mit bräunlichen Abschattirungen; Flügeldecken (Schultern) tief blau mit grünem Schiller; Schwingen hellkastanienbraun; Schwanzdeckfedern (Schleppe) prächtig grün und kupferbronzten, die Augenflecken (von derselben Größe wie beim gewöhnlichen Pfau) in der Mitte dunkelpurpurn, dann zunächst grün, dann breit bräunlich und endlich schmal schwarz und bronzegrün gesäumt, Alles natürlich prächtig metallglänzend; Wangen nackt, gelb, Augen nußbraun, Schnabel horngrau, Füße schwärzlich. Henne: ohne Schleppe, im Gefieder dem Hahn ähnlich, nur mit weniger Metallglanz. Größe die des vorigen. -- Heimat: Hinter-Indien, die Inseln Sumatra und Java, auf letzterer beobachtete ihn zuerst Horsfield; scheint weniger häufig als der vorige zu sein, dem er jedoch hinsichtlich der Lebensweise und Eigenschaften gleicht. Es ist zu bedauern, daß dieser herrliche Vogel so selten nach Europa gebracht wird. Obgleich er weit zarter und empfindlicher ist, als der gewöhnliche Pfau, so vermehrt er sich doch unter entsprechenden Verhältnissen bei uns. So erhielt Herr Polblot in Rotterdam von einem Paar alljährlich 6 bis 8, einmal sogar 10 Junge und löste aus 40 gezüchteten Pfauen 5000 Francs. Auch anderwärts sind sie zur Fortpflanzung geschritten; gewöhnlich legen die Hennen (im Mai, Juni) 6 Eier, ein Weibchen jedoch, welches vor einigen Jahren von Herrn Dir. Dr. Bobinus für den Berliner Zoologischen Garten angeschafft worden, lieferte deren in demselben Herbst noch 12 Stück. Die von mir gemessenen Eier waren 73—75 mm lang und 54—55 mm breit und orange gelblich, mit einem Stich ins Chokoladenfarbige.

## 2. Spiegelpfauen oder Pfauasanen.

Die Spiegelpfauen (*Polyplectron*) sind kleiner und schlanker als die Pfauen, schwächer noch als der Fasan. Der stufige Schwanz besteht aus 16, an der Spitze verbreiterten Steuerfedern, die verlängerten Oberschwanzdeckfedern ähneln ihnen in Gestalt und Zeichnung; die „Schleppe“ kann fächerförmig ausgebreitet und aufgerichtet werden. In den kurzen, stark gerundeten Flügeln sind die 5. und 6. Schwinge die längsten, der Kopf ist befiedert, der hohe, schlanke Fuß beim Männchen mit einem oder mehreren Sporen bewehrt. In Färbung und Zeichnung des Gefieders stimmen die Geschlechter überein. Als Grundfarbe herrscht ein Grau oder Graubraun vor, die Zeichnung besteht in wunderschön blau oder grün glänzenden Augenflecken an der Spitze der Schwanz-, Schwanzdeck-, auch der Flügeldeck- und Rückenfedern. — Der Verbreitungsbezirk der 6 bekannten Arten umfaßt Hinter-Indien (Festland und Inseln). Ueber das Freileben dieser schönen Vögel ist wenig bekannt, doch wird es von dem ihrer Verwandten kaum abweichen. Eigenthümlich ist, daß, wie man an den in Gefangenschaft gehaltenen beobachtet hat, die Hennen zu jeder Brut, deren sie mehrere im Jahre machen, nur zwei Eier — eine Art sogar nur eins — legen. Es sind mehrere Arten eingeführt und auch schon gezüchtet worden; sie sind gewöhnlich zunächst sehr scheu und halten sich ziemlich versteckt, doch gewöhnen sie sich unschwer an Pfleger und Käfig. Ueber Verpflegung und Züchtung v. der

Spiegelpfauen schreibt Hr. Noenty („Gefied. Welt“ 1884, S. 306) auf Grund seiner im Park von Beaujardin bei Tours seit Jahren gemachten Beobachtungen und Erfahrungen: „Es sind geschickte und mutige, aber nur unter Hresgleichen kampfluftige Vögel. Sehr ausdauernd ist der gewöhnliche Pfausasan. Grünzeug fressen die Pfausasanen sehr wenig. Weizen und Buchweizen sind ihre gewöhnliche Nahrung, bei der sie sich vortreflich halten. In der Legezeit wird etwas Ei, mit Brot und getrocknetem Blut vermischt, gereicht. Schon 1869 hatte man in Belgien und Frankreich viele gezüchtet, und zwar anfangs nur gewöhnliche Pfausasanen. Dann erzielte der Antwerpener Garten und ein Liebhaber in der Nähe von Paris, Hr. Barrachère, Junge vom grünfedrigen Spiegelpfau. Darauf wurden aus Cochinchina einige Paare der seltenen Germain's Spiegelpfauen eingeführt, und diese zeigten sich noch fruchtbarer als die beiden anderen Arten. Im Anfang bereitete die Aufzucht der Spiegelpfauen große Schwierigkeiten. Die Jungen — sie wurden von kleinen Hühnern binnen 21 Tagen erbrütet — wollten nicht fressen, und bei verschiedenen Züchtern lebten sie nur wenige Tage, trotzdem Ameisenpuppen u. a. ihnen in reicher Fülle geboten waren. Hin und wieder fand sich wohl ein Huhn, welches die Brut glücklich aufbrachte, im Allgemeinen aber klagte Jeder. Die jungen Spiegelpfauen versteckten sich unter den langen Schwanzfedern der alten Henne und kamen nur hervor, wenn dieselbe etwas zu fressen gefunden hatte und die Kleinen lockte. Dann aber mußte man ihnen das Futter in den Schnabel stopfen. Bartlett, der gewandte Unterdirektor des Londoner Zoolog. Gartens, nahm ausgefallene Schwanzfedern des Spiegelpfauen-Weibchens, und die Jungen folgten diesem bekannten Obdach und fraßen ihm die Würmer aus der Hand. Im Park von Beaujardin werden sie ganz einfach während der ersten Tage mit Mehlwürmern gelockt. Bald werden diese unter anderes Futter gemischt, und höchst selten geht ein ausgekommener Spiegelpfau ein.“

3. Der gewöhnliche, tibetanische oder Assam-Pfausasan oder **Pschinquis** — *Polyplectron Chinquis*, *Temm.* [*P. thibetanum*, *Gml.*]; Engl.: Peacock Pheasant; Franz.: Chiquis — wird seit Ende der 50er Jahre aus seiner Heimat Assam, Burma, Südchina eingeführt. Grundfarbe graubraun; Oberkopf und Oberhals grau, fein schwarz gewellt und gepunktet; nackter Augentreis bräunlich; Kopfseiten und Kehle weißlich; übriges Gefieder auf graubraunem Grunde fein schwärzlich quergewellt und graugelb getüpfelt, die Schwingen grau und braun gefleckt, die Flügeldeck- und Rückenfedern zudem an der Spitze mit je einem blau-violett glänzenden — daher die Bezeichnung „blauer“ Pfausasan —, hellgrau eingefassten Augenfleck, jede Schwanz- und Oberschwanzdeck-Feder an der Spitze mit zwei (auf jeder Fahne einer) grün- und purpurblau schillernden, erst schwarz, dann noch hellgrau umsäumten länglichrunden Augenflecken oder Spiegeln geschmückt; Auge perlgrau, Fuß dunkel. — Wurde schon in den 60er Jahren in Frankreich (Paris), Belgien und London, später auch in Deutschland gezüchtet. Macht etwa 3 Bruten im Jahre, legt zu jeder zwei grüngelbliche Eier. Die Hennen brüten und führen, doch vertraut man dies Geschäft gewöhnlich Zwerg- oder Seidenhühnern an. Als Futter giebt man Mehlwürmer, Ameisenpuppen, Eigelb mit Semmel und Grünes. Zu beachten hat man, daß die

Jungen leicht erschrecken und in der Angst sich wohl den Kopf einrennen; bei richtiger Behandlung werden sie sehr zahm.

4. Der gehaubte oder **grünfleckige Pfaufasan** — *P. bicalcaratum*, *L.* Engl.: Crested Peacock Pheasant; Franz.: Chinquis huppé — ist etwas schwächer als der vorige, von dem er sich durch düstere Grundfarbe (dunkel graubraun), kleinere, blaugrüne, gelbbraun eingefasste Augenflecke, schwarzgrünen, durch spitze, einen kleinen Schopf bildende Federn ausgezeichneten Oberkopf, ferner durch roth gefärbten nackten Augentreis und durch das Fehlen des Weiß an Kopfseiten und Kehle unterscheidet; der Hahn hat an jedem Lauf mehrere Sporen. — Heimat: Malakka, Sumatra. Wird seit etwa 15 Jahren, aber verhältnißmäßig selten eingeführt. Scheint zu jeder Brut nur ein Ei zu legen.

5. **Germain's Pfaufasan** — *P. Germaini*, *Elliot*; Engl.: Germain's Peacock Ph.; Franz.: Ch. de Germain —, aus Cochinchina, steht dem Tschinquis sehr nahe, ist jedoch dunkler gefärbt und zeichnet sich durch prächtig schillernde, je nach dem einwirkenden Lichte dunkelgrün oder purpurn glänzende Spiegelflecke aus. Seit einigen Jahren erst zu uns gebracht, hat er sich doch schon u. A. im Park von Beaujardin und im Park des Hrn. Ober-Reg.-Rath Cronau in Straßburg vermehrt. Soll weicher sein als der Tschinquis.

Andere Arten — Napoleon's Pfaufasan (*P. ophanum*, *Temm.*) von den Philippinen, der schönste von allen, mit metallisch blauem, purpurn schillerndem Rücken und Flügel, grün schillernder Haube und purpurnen, grün glänzenden Spiegelflecken; Schleiermacher's Pfaufasan (*P. Schleiermacheri*) von Borneo, dem grünfleckigen Pfaufasan nahe stehend; der bronzeschwänzige oder ungefleckte Pfaufasan (*P. chalcureum*, *Temm.* = *P. inoellatum*, *Cuv.*) von Sumatra, dunkelbraun mit ungeäugten, purpurn und bronzegrün glänzenden Schwanzfedern — sind bis jetzt lebend noch nicht eingeführt worden.

### 3. Argusfasanen.

Die Argusfasanen kommen in der Größe fast den Pfauen gleich, welchen sie auch hinsichtlich der Zeichnung des Gefieders (Augenflecke), der Gestalt und Haltung, der Stimme und des Wesens — bäumen gern, fliegen schwerfällig, schlagen Rad ꝛ. — nahe stehen, weit näher als den Fasanen, sodaß man sie besser Arguspfauen nennen würde; doch unterscheiden sie sich von den Pfauen und allen sonstigen Hühnervögeln dadurch, daß beim Hahn die Armschwingen von den ersten an bis zu den letzten gleichmäßig an Länge zunehmen, sodaß die letzten dreimal so lang sind als die ersten, außerdem sind diese Federn nach der Spitze zu verbreitert, die Handschwingen sehr kurz, die beiden mittleren Federn des dachartig angeordneten Schwanzes ungewöhnlich verlängert. Gesicht und oberer Theil des Vorderhalses sind nackt, die Läufe ohne Sporen. Die Henne ist kleiner, einfach befiedert, kurzschwänzig. Man hat drei Arten aufgestellt, eingeführt ist bis jetzt nur eine:

6. Der **Argus**, Argusfasan oder Arguspfaue — *Argus giganteus*, *Temm.*; Engl.: Argus Pheasant; Franz.: Argus — von Malakka und Sumatra. Hahn: nacktes Gesicht hell blaugrau; Federn des Oberkopfes mattschwarz, die des Hinterhalses haar-

artig, kurz, gelb und schwarz gestreift; Nacken und Ober Rücken braun, hellgelb gepunktet und gestrichelt; Mittelrücken hellbraun, dicht dunkelbraun getüpfelt; Brust und Unterkörper rothbraun, braungelb und schwarz gewellt; Armschwingen mit weißem Schaft, hellen grauröthlichen Streifen und längs des Schaftes mit einer Reihe großer schillernder, erst dunkel, dann hell gesäumter Augenflecke auf der rothbraunen Außensahne; Handschwingen mit blauem Schaft, Innensahne fein weiß punktiert; Schwanzfedern schwarz, fein weiß gepunktet, die beiden mittelften außen rothbraun, innen grau mit runden weißen, schwarz eingefassten Flecken. Die Farbenpracht zeigt sich erst beim Ausbreiten der Flügel und des Schwanzes. Henne: Kopf, Hals, Unterseite und Handschwingen hellbraun, schwarz quergewellt; Ober Rücken, Flügeldecken und Armschwingen schwarzbraun, gelbbraun gefleckt; Unterrücken rothbraun, schwarzbraun gebändert und gewellt; Schwanz schwarzbraun, heller gefleckt. Schnabel grauweiß, Auge dunkelbraun, Fuß karminroth. Ueber das Freileben berichtete Hr. Dr. B. Hagen „Ausland“ 1881, S. 734) aus der Heimat des Argus (Ostküste Sumatra): „Der Argus ist in der Umgegend meines Wohnortes sehr häufig, lebt aber nur im dichtesten, tiefsten Walde, wo er seine bekannten Spielplätze ganz nahe bei einander anlegt. Sein Ruf ist den ganzen Tag über zu jeder Stunde zu vernehmen, ebenso in der Nacht. Morgens von 5—7 Uhr findet er sich auf dem sorgfältig rein gehaltenen Balzplatze ein, um seinen ringsum sitzenden Hennen etwas vorzutanz. Sein Geschrei ist sehr laut und weithin vernehmbar, es klingt wie: Uáu-wáu. Daher auch sein malayischer Name Uau. Das Thier ist außerordentlich scheu und listig, so daß man es beinahe nie zu Schuß bekommen kann; es hat einen besonders feinen Geruch.“ Er nährt sich von Sämereien, Knospen, Insekten u. dergl. — Im Jahre 1780 kamen die ersten Vögel dieses Wundervogels nach Europa, seit 15 Jahren wird er lebend eingeführt. Vor 10 Jahren wurde das Paar mit 3000 Fr. bezahlt, heut ist er weit billiger, weil er, als weichlicher Vogel, wenig begehrt wird. Daß er aber bei geeigneter Verpflegung jahrelang in Gefangenschaft aushält, ist bewiesen: ein Argus im Hamburger Zool. Garten z. B. lebte hier 4 Jahre. Neuerdings ist er auch mehrfach zur Fortpflanzung geschritten, zunächst im Sommer 1878 im Zool. Garten zu London: aus 6 Eiern (von 3 Hennen) der ersten Brut gewann man 4 Junge, die leider nicht aufkamen; von zwei Hennen, welche zur 2. Brut schritten, legte jede 2 Eier, doch waren die der einen unbefruchtet, die der anderen ergaben (2. August) nach 24tägiger Bebrütung zwei Junge, welche wohl gediehen. Auch im Park von Beaujardin und in den Volières des Herrn Rodocanichi bei Paris hat der Argusfasan genistet.

## V. F a s a n e n.

Die Unterfamilie der Fasanen (Phasianinae), zu welcher wir im Folgenden auch die Gruppen der Fasanhühner und Glanzfasanen ziehen, ist artenreicher als die vorbehandelten Unterfamilien. Die hierher zählenden Vögel kennzeichnen sich durch kleinen, oft mit Federbüschel oder mit häutigen Anhängen geschmückten Kopf, stark gewölbten Schnabel, kurzen Hals, mittelhohen oder noch etwas kürzeren, kräftigen,

beim Hahn bespornten Fuß, kurze, stark gerundete Flügel, in denen die 5. oder 6. Schwinge am längsten, 16- oder 18federigen Schwanz und durch ansprechend, zum Theil prächtig gefärbtes Gefieder — nur das der Hennen ist einfach, erbsfarben — aus. Der Körper der meisten ist schlank, nur der der Glanz- und Hornfasanen gedrungen, fast plump gebaut, und diese Eigenthümlichkeit der letzteren Gattungen wird durch den kurzen, breiten Schwanz, welcher bei den Edel-, Kragen-, Fühner- und Ohrfasanen dachförmig gestaltet und oft sehr lang ist, noch mehr hervorgehoben. Das Nähere bei Beschreibung der Gattungen und Arten.

#### 1. Edelfasanen.

Die Edel- oder eigentlichen Fasanen (*Phasianus*) zeigen die eben angegebenen Merkmale, zeichnen sich aber besonders durch einen sehr langen, stufigen, aus 18 schmalen, zugespitzten Federn bestehenden Schwanz aus, dessen Mittelfedern sechs- bis achtmal länger sind als die äußeren und die letzteren überdecken, so daß der Schwanz kaum dachförmig — wenigstens nicht so als bei den Fasanhühnern — erscheint. Der Kopf besitzt keine häutigen oder fleischigen Anhängsel, dagegen sind bei einigen Arten die Ohrfedern verlängert zu kleinen Federhörnchen, und eine Art hat einen hängenden Federschopf. Das Gefieder des Hahns erglänzt in den schönsten Farben, das der Henne ist auf bräunlichem Grunde dunkler oder heller gefleckt oder gestrichelt. Die bekannten Arten, etwa 12, heimatlich im östlichen und südlichen Asien (Japan, China, Nord-Indien), eine Art im Westen Asiens; sie bewohnen bebauete Gegenden und kleinere Gehölze, welche mit Feldern und Grasflächen abwechseln, und suchen hier am Boden ihre in Beeren, Blättern, Knospen, Gesäme, Kerbthieren u. dergl. bestehende Nahrung; zur Ruhe bäumen sie. Die Hennen brüten am Boden und legen kurz-ovale, einfarbige (nur die von Wallich's Fasan sind gepunktet) Eier. Von den nachbenannten 8 Arten sind vier bei uns sehr bekannt, denn sie werden nicht nur in Voliären, sondern z. Th. auch im Freien gehalten und vielfach gezüchtet; Sommering's und Wallich's F. sieht man selten, der Zierfasan ist nur vereinzelt, Elliot's F. erst neuerdings eingeführt. Sie gehören fast alle zu den verhältnißmäßig wenigst empfindlichen Fasanen.

1. Der Edel-, gemeine, böhmische, Kupfer- oder **Jagd-Fasan** — *Phasianus colchicus*, L.; Engl.: Common Pheasant; Franz.: Faisan commun — ist so bekannt, daß er kaum einer Beschreibung bedarf. Hahn: durch kurze, bewegliche Federhörnchen ausgezeichnet; nackte Augengegend hochroth; Kopf und Oberhals schwarzgrün, metallisch blau schillernd; Unterhals-, Brust-, Bauch- und Seitenfedern rothbraun mit schwarzblauen Säumen, Rücken- und Schulterfedern mit spitz-halbmondförmigen gelblichweißen, dunkel gesäumten Bindenflecken, alle diese Federn sammt den zerschlissenen dunkel kupferrothen Bürzelsfedern mit prächtigem Purpur- und Bronzeglantz; Schwingen braun und rostgelb gebändert, Schwanzfedern olivenbraun mit schwarzbraunen Querbändern und rothbraunen Säumen; Auge rothgelb, Schnabel graugelb, Fuß bleigrau. Henne: kleiner, kurzschwänzig; Oberkopf hellbraun, dunkel gefleckt; Kehle bräunlich-weiß; Hals hellbraun, dunkler gefleckt und gestreift; Rücken- und Schulterfedern schwarz mit weißlichem Schaftstrich; Brust und Seiten hellbraun

mit dreieckigen dunkel graubraunen Spritzflecken. Manche alten Hennen zeigen ein dem des Hahns ähnelndes Gefieder; drei solche hahnfederige Hennen in der zoologischen Sammlung der Forstakademie Eberswalde (Altum, „Forstzoologie“ II, S. 471) sind dem Hahn an Schönheit und Farbenglanz fast gleich, jedoch ist der grüne Kopf und Hals, besonders der Scheitel durch bräunliche Feder Spitzen getrübt, der tief rothgoldige Ton der Unterseite heller, die schwarze Schuppenzeichnung auffallend schwächer, außerdem weicht die Oberseite etwas ab, und die Sporen fehlen. — Infolge der vielhundertjährigen Züchtung sind auch Spielarten oder Farben-Varietäten entstanden, so eine schöne isabellfarbige (var. *isabellinus*), eine rein weiße (var. *albus*) und eine gescheckte (var. *albomaculatus*), welche man, namentlich die ersten beiden, rein fortzuzüchten versucht; der weiße Fasan steht hoch im Preise. Endlich hat man, theils durch freiwillige Anpaarung der Thiere, theils durch künstliche Zuchtwahl, verschiedene Bastarde erzielt: mit dem Ring-, dem Bunt-, dem Silber-, Gold-Fasan u. a. und auch mit Haushühnern. Herr Oberjägermeister von Meyerind sagt von den Bastarden, welche man auf dem Rittergut Helmsdorf im Mansfelder Gebirgskreis dadurch erhielt, daß man die Eier der von Fasanhähnen getretenen kleinen englischen Hühner ausbrüten ließ: sie ähnelten mehr einem Fasan als einem Hofhuhn; Kopf und Schnabel hatten dieselbe Form wie beim Hofhuhn, das Spiel (Schwanz) war ebenfalls wie der Schwanz eines zahmen Huhns geformt, nur stets viel länger, dicker oder voller und von der Farbe des der Fasanhähne; ebenso ähnelte das Gefieder der Brust, des Rückens und der Flügeldecken dem des Fasans; die Rose war kleiner und nicht so schön roth wie beim wilden Fasan; die Stärke glich ebenfalls der von wilden Fasanhähnen, die Sporen waren aber nur angedeutet, wie bei den Fasanenhennen.

Die eigentliche Heimat des Jagdfasans ist Westasien und die Gebiete des Kaspiischen Meeres (südöstliches Europa), allein schon vor mehr als zwei Jahrtausenden gelangte er, nachdem er wahrscheinlich zunächst den griechischen Ansiedlern am Schwarzen Meer bekannt geworden, nach Griechenland und auch nach Egypten. Die Sage erzählt, daß die griechischen Helden, die Argonauten, den Vogel vom Flusse Phasis (jetzt Rioni) in der fruchtbaren Landschaft Colchis am Schwarzen Meer (daher der Name Phasianus colchicus) mit nach Griechenland gebracht hätten. Der berühmte griechische Dichter Aristophanes (um 400 v. Chr.) erwähnt ihn zuerst, Aristoteles (384—322 v. Chr.) kannte ihn sehr wohl; zu des Königs Ptolemäus Evergetes II. (146—117 v. Chr.) wurde er in Egypten bereits als Tafelgeflügel gezüchtet; ebenso spielte er bald darauf bei den gern schmausenden Römern eine Hauptrolle, und „in dem Edikt des Kaisers Diocletian (284—305 n. Chr.) hat der gemästete und der wilde Fasan, *Phasianus pastus* und *agrestis*, sowie die Fasanhenne ihren besondern, von oben anbefohlenen Marktpreis“ (B. Fehn). So wurde er denn auch durch die Römer weiter verbreitet, kam nach Frankreich und Deutschland, und bereits Karl d. Gr. ordnete durch seine „Capitularien“ an, daß in seinen Pfälzen neben Nutz- und anderem Ziergeflügel auch Fasanen gehalten würden. Das ganze Mittelalter hindurch blieb der Fasan ein Bewohner der von Fürsten und Großen unterhaltenen Ghege, und neuerdings hat er sich so eingebürgert und mancherorts so vermehrt, daß man ihn als einheimischen Vogel betrachten darf. In Böhmen, Oesterreich, Ungarn, Schlesien lebt er als ein verwilderter Vogel im Zustande vollkommener Freiheit, und in den mittleren und nördlichen Theilen Deutschlands (Sachsen, Brandenburg, Pommern) bevölkert er die sogenannten wilden und zahmen Fasanerien. Außerdem hält und züchtet man

ihn vielfach in Volieren, doch eignet er sich weniger zu diesem Zweck, da er seine scheue, wilde Natur nie ganz ablegt, und selbst wenn man ihn mehrere Generationen hindurch in engen Räumlichkeiten gepflegt und gezüchtet hat; beraubt man ihn jedoch der Flugfähigkeit, so zeigt er sich weniger stürmisch und wild. Er hält Sommer und Winter im Freien aus. Im März beginnt die Paarungszeit, die Henne legt von April ab 8 bis 12 oder 15, in der Gefangenschaft aber bis 25 und 30 graugrünliche, kurzovale Eier; nach 25- oder 26tägiger Bebrütung derselben schlüpfen die Jungen aus, welche immerhin etwas weichlich sind und erst im zweiten Jahre schön werden.

2. Der chinesische oder mongolische **Ringfasan** — *Phasianus torquatus*, *Gm.*; Engl.: Ring-necked Pheasant; Franz.: Faisan à collier — ist wohl als der nächste Verwandte des böhmischen Fasans anzusehen und wie dieser durch Ohrbüschel ausgezeichnet. Der Hahn, ein prächtiger Vogel von ansprechender Figur und Haltung, trägt ein schönes Federkleid, welches infolge des weißen, vorn und hinten schmalen, nach den Seiten hin breiter werdenden Halsringes genügend von dem anderer Fasanen sich unterscheidet; Stirn tiefgrün; Kopfplatte rehfarben, grünglänzend, jederseits (über dem Auge) von einer gelblichweißen Binde eingefasst; nackte Augen- gegend (Gesicht) scharlachroth, unterm Auge mit sehr kleinen schwarzen Federn; Kehle und Hinterkopf schwarzgrün mit violetttem Schiller; weißes Ringband am Unterhals; Hinterhals schwarz, jede Fahne der Federn nahe der Spitze mit großem, länglichen, ockergelben Fleck; Ober Rücken- und Schulterfedern rothbraun mit weißlichem, dunkelbraun umsäumtem Mittelfleck; Unterrücken, Bürzel und obere Schwanzdecken grünblau in verschiedenen Schattirungen; Flügeldecken (Spiegel) silbergrau; große Schwingen braun, hell geschaftet, schmal gelblichbraun gestreift, zweite Schwingen nicht so regelmäßig gezeichnet; Schwanz olivenfarben mit verschiedenen röthlich-violetten Schattirungen und breiten schwarzen, rothbraun gesäumten Querverbinden; Kropf- und Brustfedern, an der Spitze verbreitert, kupferbraun mit purpurnem Schein und schwarzen Säumen; Körperseiten isabellfarben mit edigem, violetttem Fleck an der Spitze jeder Feder; Unterkörper längs der Mitte glänzend schwarz; untere Schwanzdecken röthlichbraun; Auge gelb, Schnabel gelblich horngrau, Fuß grauweiß. Henne: der des Jagdfasans ähnlich, doch heller gefärbt; Oberseite bräunlichschwarz, jede Feder gelblichbraun gerandet; Hals und Kopf in der Grundfarbe röthlich-isabellfarben; Kehle weißlich; Körperseiten gelb mit braun gemischt; Unterleib rehfarben; Schwanz gelblichbraun mit dunkelbraunen Querstrichen. — Der Ringfasan kommt in einigen Abarten bezw. Lokalrassen vor. Zunächst ergiebt eine Kreuzung von ihm und der Jagdfasan-Henne den gewöhnlichen Ringfasan, welcher namentlich in den Fasanen- distrikten Englands häufig gefunden wird und vom eigentlichen Ringfasan durch ungleichmäßigen, abändernden weißen Halsring, kupferbraune Bürzelsfedern, verwaschen gefärbte Körperseiten sich unterscheidet. Bezüglich der geographischen Abarten bemerkt Tegetmeier („Pheasants“): „Nahe verwandt mit dem chinesischen Ringfasan ist ein Vogel, der vom Konsul Swinhoe in Chung-king-soo erlegt und als eine besondere Art unter dem Namen *Phasianus decollatus* beschrieben wurde; einen ähnlichen Vogel fand Père David zu Moupin an der tibetanischen Grenze. Ich kann jedoch diese



Vögel nur als Lokalvarietäten der eigentlichen chinesischen Art ansehen und muß diejenigen, welche die geringe Unterscheidung zwischen ihnen festgestellt sehen wollen, auf Elliot's „*Monograph of the Phasianidae*“ hinweisen, in welchem sie abgebildet sind. Dort finden wir auch Abbildungen des mongolischen Fasans, des Parkand-Fasans (*Ph. insignis*) und Shaw's-Fasan (*Ph. Shawii*); alle sind mit der eigentlichen chinesischen Art nahe verwandt, wenn nicht bloß als geographische Abarten derselben anzusehen.“ — Die Heimat bildet China, vom Westen der Mongolei (Altai- und Tarbagatai-Gebirge) an bis zum Amurgebiet, Korea und Formosa; der Ringsasan ist die verbreitetste und häufigste Art in China; nach Swinhoë wimmelt Formosa von diesen Vögeln, die dort vorkommende Form aber (*Ph. formosanus*) „unterscheidet sich von der typischen Art dadurch, daß die ockerfarbigen Federn an der Seite außerordentlich blaß sind und das Auge fast weiß erscheint“. In verschiedene Theile der Erde eingeführt, hat er sich infolge seiner Unempfindlichkeit gegen das Klima, seines Anpassungsvermögens und seiner ergiebigen Fortpflanzung überall rasch eingebürgert und vermehrt. So z. B. auf Neuseeland und seit 1513 schon (durch die Portugiesen) auf St. Helena, wo sie jetzt noch in großer Anzahl zu finden sind (Melliss, „*St. Helena*“, London 1875). In England scheint er schon seit langem eingeführt zu sein, schon der englische Ornitholog Latham (geb. 1740) giebt an, daß solche Vögel auf verschiedenen Besitzungen ausgesetzt wurden; jetzt ist er und der Bastard-Ringsasan dort in den Fasanenbistriten (Norfolk &c.) häufiger als der gemeine Jagdfasan. In Deutschland ist er seit mehreren Jahrzehnten bekannt; F. S. Boigt („*Zoologie*“, Stuttgart 1835, II. Bb. S. 321) bemerkt von ihm: „Man trifft ihn jetzt schon hier und da in Europa in den Parks“. Der Ringsasan empfiehlt sich außerordentlich sowohl als Jagd- wie als Schmuckvogel für Volière und Fasanerie. Zu letzterem Zweck lassen ihn namentlich die prächtige Färbung, das ansprechende, kluge, selbstbewußte Benehmen, die Ausdauer und eine bedeutende Fruchtbarkeit — die Henne legt jährlich 30 bis 45, ja bis 60 meergrünliche Eier — geeignet erscheinen. Da er aus dem nördlichen China stammt, also unser Klima vortrefflich erträgt; da er ferner nicht so dummsehen wie der gemeine Fasan, wohl aber vorsichtig, gewandt und immerhin so scheu ist, daß er sich nicht so leicht überlisten läßt; da er endlich einen köstlichen Braten liefert und früh im Jahre zu nisten beginnt, so empfiehlt sich seine Einbürgerung bei uns als Jagd- und Schmuckvogel ungemein, zumal er auch eine Zierde unserer Fluren und Gärten bilden würde.

3. Der japanesische **Bunt- oder Schillerfasan** — *Phasianus versicolor*, Vieill.; Engl.: Japanese Pheasant; Franz.: Faisan versicolor —, in der Größe etwa zwischen dem mongolischen und dem gemeinen Fasan stehend, gleicht dem vorigen in Gestalt, Ohrbüscheln, Lebensweise, Fortpflanzung und Eigenschaften, übertrifft denselben aber noch hinsichtlich der Schönheit und des Glanzes des Gefieders. Hahn: schillert in herrlichem dunklen Metallglanz; nackte Augengegend karmoisinroth, mit wenigen schwarzen Federchen; Kopf, Ohrbüschel glänzend grün; Kinn, Kehle, Hals, Brust und Unterseite glänzend dunkel grasgrün mit blavioletttem Schein auf Hinterhals und Oberbrust; Bauchmitte und Schenkel dunkelbraun; Rücken- und Schulterfedern kastanienbraun mit hellgelbem Schaft und zwei ebenso gefärbten schmalen, fast gleichweit von einander und vom Rande entfernt um die Feder laufenden Linien; Unterrücken und Oberschwanzdecken und Flügeldecken hell grünlichgrau; große Schwingen

mit brauner Innenfahne und grauer, mattweiß gebänderter Außenfahne; zweite Schwingen braun, grau gefleckt; mittlere Schwanzfedern blaugrau mit rothbraunen Säumen und schmalen schwarzbraunen Querbändern, die nach der Spitze der Feder zu unregelmäßiger werden, auf den nächsten Federn sind diese Zeichnungen viel kleiner, und die äußersten sind fast einfarbig perlgrau; Auge hellgelb, Schnabel weißgrau, Fuß horngrau. Henne: Oberseite rothbraun, jede Feder mit breitem hellgelbem Saum und dreieckigem oder ovalem schwarzbraunen, violett glänzenden Fleck nahe der Spitze; Gurgel und Brust blaß isabellgelb mit braun-violetten dreieckigen Flecken, welche kleiner als die der Oberseite sind; Körperseiten ebenso, nur mit etwas größeren Flecken; Unterleib nach der Mitte hin einfarbig; Kehle weißgelb; am hinteren Augenrand ein schmaler gelblichweißer Fleck; Nacken mit matt violettem Schiller; Schwingen hellbraun, hellgelb gescheckt und unregelmäßig hellgelb gestreift; Schwanzfedern dunkelbraun, schwarz gerandet und unregelmäßig hellgelb gezeichnet (gebändert); die erwähnten braun-violetten Dreiecksflecken sind am bezeichnendsten für die Buntfasan-Henne. — Heimat Japan, wo er die Lebensweise unseres Fasan's führt. In Europa wurde er eingeführt durch den Begründer der sogenannten Knowsley-Menagerie, den Earl of Derby, welchem i. J. 1840 vergönnt war, mit einigen dieser Vögel seinen Thierpark bereichern zu können; nach seinem Tode kam eine Anzahl der gezeichneten Buntfasanen in den Besitz von Mr. J. J. Gurney zu Norwich, welcher sie in den Gärten Norfolk's aussetzte, wo sie sich nicht nur in Kreuzung fortpflanzten, sondern auch mit dem gemeinen und zum Theil auch dem Ringfasan zahlreiche Bastarde, prächtige Jagdvögel, erzeugten. Auch anderwärts hat man derartige Bastarde gezogen, denn der Buntfasan ist neuerdings verschiedenschach importirt und in erheblicher Anzahl gezüchtet worden. Er empfiehlt sich nicht nur als Jagdvogel, sondern vor Allem auch als ebenso schönes wie ausdauerndes Ziergeflügel für Volière und Park, wie der vorige, und sein Züchterkreis erweitert sich dann auch mehr und mehr. Die Henne legt jährlich 10—12 Eier. Weit seltener ist bei uns

4. **Sömmering's Fasan** — Phasianus Soemmeringi, Temm.; Engl.: Soemmerings Pheasant; Franz.: Faisan de Soemmering —, ein Vogel von der Größe eines schwachen Ringfasans, für welchen die Bezeichnung „Bronze-“ oder „Kupferfasan“ mit Recht gebraucht werden könnte; denn das Gefieder des Hahns ist durchweg kupferbraun mit prächtigstem Brongezglanz. Federn der Oberseite kupferbraun, brongezglänzend, mit hellerem, purpurn, kupferroth oder feuerfarbigen glänzenden Saum; Flügeldecken mit weniger Glanz an der Spitze; große Schwingen dunkelbraun mit unregelmäßigen lothfarbigen Bändern; zweite Schwingen dunkelbraun, an der Spitze lothfarben gesprenkelt, nahe dem Ende der Außenfahne mit einem großen röthlichen Fleck, an der Spitze der Innenfahne mit weißer und schwarzer Bindenzeichnung; Federn des Unterleibes wie die der Oberseite, nur der Saum nicht glänzend, sondern grau; Schwanzfedern rothbraun, schwarz gescheckt, mit in Zwischenräumen von ungefähr 2 Zoll aufragenden schmalen, ungleichen und breiteren, bestimmteren schwarzen Querbändern und weißer Spitze; nackter Augenkreis roth, Auge rothgelb, Schnabel braun, Fuß graubräunlich. Henne: Hinterkopf dunkelbraun, die Federn schmal röthlich gerandet; Kopf, Hals und Oberkörper rostbraun, dunkel gewellt; Flügeldeckfedern an der Spitze mit schwarzer und weißer Querbinde; Kehle lederfarben, von schwarzen Flecken eingefast; Federn der Unterseite schwarzbraun, blaßgelb gefleckt und rothbraun

gesäumt; Schwanzfedern rothbraun mit dunkelbrauner Binde vor der weißen Spitze, obere Schwanzdecken rostroth mit feinen dunkelbraunen Querstreifen. Der unter dem Namen *Phasianus scintillans* beschriebene Vogel ist eine Varietät von Sömmering's Fasan mit etwas hellerer, gesprenkelter oder weiß gezeichneter Oberseite des Hahns. — Die Heimat, Japan, mit dem Buntfasan theilend, scheint der Sömmering-Fasan nicht so häufig dort vorzukommen als dieser. Vor etwa 20 Jahren wurde er das erste Mal eingeführt, seitdem aber verhältnißmäßig nur selten und vereinzelt; in den Zoologischen Gärten von London und Antwerpen, auch in Frankreich hat er mehrfach genistet. In London geschah es zuerst 1865; nach Mr. Bartlett legte die Henne 10 Eier, aber nur wenige Junge kamen aus, und diese starben nach wenigen Tagen; von da ab ist die Brut erfolgreicher gewesen. In Frankreich hat ihn Hr. Robocanichi in seinen Volières bei Paris neuerdings gezüchtet. Es ist zu bedauern, daß dieser farbenprächtige Vogel — Einige halten ihn für den schönsten der eigentlichen Fasanen — noch so außerordentlich selten in unseren Fasanerien und bei Geflügel-freunden angetroffen wird, denn er bildet unstreitig eine wirkliche Zierde der Volières und Gehege. Nur eine unangenehme Eigenschaft hat der Hahn: er ist namentlich in der Paarungszeit zu aufgereggt, zu streitsüchtig, und nicht nur gegen andere seines Geschlechts, sondern auch die Hennen haben darunter zu leiden und gehen sogar zuweilen an den erhaltenen Verletzungen zu Grunde. Man muß daher, um den Hennen Verstecke zu bieten, die sie bei Verfolgungen seitens der Hähne aufsuchen können, die betreffenden Volières mit dichtem Gebüsch bepflanzen, und außerdem darf man diesen Vögeln zur Paarungszeit kein Reizfutter geben, hat ihnen vielmehr reichlich Grünzeug zu reichen.

5. **Elliot's Fasan** — *Phasianus* [*Calophasis*] *Ellioti*, *Swinh.*; Engl.: *Elliot's Pheasant*; Franz.: *Faisan de Elliot* —, die letzteingeführte Art, verdient meiner Ansicht nach den Preis der Schönheit unter seinen Verwandten; mangelt ihm auch der reiche Schmelz des vorigen, tritt er auch nicht, wie andere Arten, in leuchtenden, überreich schillernden Farben auf, so zeigt sein Gefieder doch die reizendste Zusammenstellung der Farben, ebenso schöne Gegensätze wie Uebergänge derselben: Oberkopf bräunlichgrau; Kopfseiten und Hinterhals aschgrau, Halsseiten weiß, Rinn und Kehle schwarz; Unterhals, Oberbrust, Ober Rücken und Flügeldecken kupferbraun, bronzeglänzend, die Federn mit schwärzlichem, glänzendem Endsaum; Flügelbug weiß; Schulterdecken dunkelblau, violettgrün glänzend; die kupferbraunen Flügeldecken hinten von einer weißen Querbinde begrenzt; Schwingen braun, mit weißer Spitze; Mittel- und Unterrücken und Oberschwanzdecken weiß und blauschwarz quergebändert, Schwanzfedern kupferbraun mit etwa zollbreiten perlgrauen Querbändern, Unterschwanzdecken schwarz; Unterseite einfarbig grauweiß, Körperseiten mit einigen graubraunen Flecken; nackte Augengegend karminroth, Schnabel graugrünlich, Fuß grau. Henne: Oberseite im Allgemeinen hellbraun mit dunkler Fleckenzeichnung; Kopf- und Halsseiten ocker-gelb; Kehle und Gurgel — daran leicht zu erkennen — schwarz wie beim Hahn; Brust und Körperseiten ocker-gelb mit dunkler und heller Zeichnung; Bauch graugelblich; Schwanzfedern grau und braun, an der Spitze weißlich. — Heimat: China. Scheint dort recht selten zu sein, erst im Jahre 1872 schickte Konsul Swinhoë die ersten beiden Bälge (Hahn und Henne) dieses herrlichen Vogels aus Ningpo an Elliot, dem

Geflügelzücht.

22

zu Ehren er benannt wurde, und erst 1879 gelang es W. Jamrach-London, ein Paar lebend einzuführen (Preis: 150 Lst. = 3000 M). Bereits im Jahre 1880 aber züchtete Hr. Rodocanichi in seinen Volieren bei Paris 2 und im folgenden Jahre 6 Stück. Seit September 1882 befindet sich u. A. auch ein Paar im Berliner und zur selben Zeit kam ein Paar in den Londoner Zoolog. Garten.

**Der Zierfasan** — *Phas. elegans, Elliot*; Engl.: *Elegant Pheasant* — aus Szechuen (China), welcher vor 15 Jahren einmal nach London kam, ist dem vorigen in gewisser Hinsicht ähnlich, doch kennzeichnet er sich durch grünen, bläulich schimmernden Kopf und Hals, rothbraune, grün gesäumte Rücken- und Schulterfedern (letztere zugleich mit weißen Querbinden), grau-grünen, schwarz und weiß quergebänderten Wüßel, goldgelbe Oberschwanzdecken, rothbraunen, schwarz quergebänderten Schwanz, schwarzbraune, roth gesäumte Unterschwanzdecken, grünen Unterkörper.

6. **Der Königsfasan** — *Phasianus Reevesi, Gray*; Engl.: *Bar-tailed Pheasant*; Franz.: *Faisan veneré* —, größer als der gemeine Fasan, überhaupt der größte unter seinen Verwandten, fällt durch den ungewöhnlich langen Schwanz (bis  $1\frac{1}{2}$  m lang und über fünfmal so lang als der Flügel) und das schöne Goldgelb seines Gefieders auf. Der Hahn trägt zwar kein besonders prunkvoll, aber doch sehr ansprechend gefärbtes und gezeichnetes Federkleid; Kopfplatte weiß, unten von einem breiten, durch die Augen rings um den Kopf sich ziehenden Bande begrenzt, welchem sich ein breiter weißer Oberhalsring und diesem wiederum ein schmäleres, vorn sich verbreiterndes, schwarzes Halsringband anschließt; unterer Augenrand durch einen weißen Fleck begrenzt, Augenbrauenstreif roth; Federn des Unterhalses, des Rückens und Wüßels, der Schultern und Oberbrust glänzend goldgelb mit schwarzem Saum, die der Unterbrust und Seiten weißlich, mit schwarzem Schaftfleck und schwarzem schmalen Bande und außen rostroth gesäumt; Unterkörper längs der Mitte und Steiß schwarz; Schwingen goldgelb und braunschwarz quergebändert; Schwanzfedern längs der Mitte grauweiß, mit schwarzen bezw. rothbraunen Querflecken und beide Fahnen goldroth gesäumt; Auge rothbraun, Schnabel und Fuß graugelb. Henne: Oberkopf und ein Fleck hinterm Auge dunkel graubraun, Kopfseiten und Kehle isabellgelb; Hals, Oberkörper und Seiten graubraun, mit schwarzen Flecken und gelben Schaftstrichen; Unterhals und Brust röthlich graubraun, weiß gefleckt; Unterleib mehr einfarbig graubraun; Schwanzfedern graubraun mit schwarzen Querflecken. Die jungen Hähne, bei denen im ersten Federkleid (wie bei den Hennen) auf der bräunlich und schwarz marmorirten Oberseite die gelblichweißen Schaftflecken sich recht markiren, legen das Kleid des alten Hahns nach der ersten Mauser an, behalten aber zunächst noch eine schwarz geprenkelte Kopfplatte, und der Schwanz erreicht seine Länge erst im zweiten und dritten Jahre. — Heimat das nördliche China (Provinzen Tschili, Schensi, Schen-si, Honan), wo er in besonderem Ansehen steht, jedoch nicht göttlich verehrt wird, wie man erst glaubte und worauf auch der andere wissenschaftliche Name „*veneratus*“ und „*venere*“ hindeutet. Wurde im Jahre 1831 zum ersten Mal, aber nur ein Hahn, durch Mr. Reeves in Canton nach England eingeführt; 1838 folgte eine Henne; der Hahn starb, und mit der Henne, welche 1840 starb, erzielte man wenige Bastarde. Die weiteren Einführungen, in den 60er Jahren, verdanken wir den Herren John J. Stone und Walter S.

Medhurst, engl. Konsul in Pantow. Mehrere Seubungen verunglückten, 1864 aber kam wieder ein Hahn nach London in den Zoolog. Garten, und später, 1866, drei Hähne und vier Hennen, im folgenden Jahre (Juni) wieder ein Paar; zugleich legten die Hennen, und im August erzielte man 4 Junge; 1868 züchtete man bereits 21 Junge u. s. f. Auch nach Frankreich waren im Jahre 1868 Königsfasanen gekommen. Das erste Paar, welches man im Jardin d'Acclimatation gezüchtet, ging (1868) für 2300 Frs. in den Besitz des Herrn Polvliet in Rotterdam über, in dessen Voliären die Henne im Jahre 1870 32 leider unbefruchtete Eier legte; der Hahn wurde gewechselt, und 1871 lieferte die Henne 59 Eier, welche 36 Junge ergaben. Seitdem hat der Königsfasan, infolge seiner kräftigen Ausdauer und der leichten und ergiebigen Züchtung, eine immer weitere Verbreitung in England, Frankreich, Belgien, Holland, Deutschland gefunden, und der Preis ist von 2500 Frs. für das Paar auf 100 bis 150 Mark gefallen. In England und Frankreich hat man schon längst erkannt, daß er wegen seiner Größe, Flugkraft, Schönheit, Ausdauer und ergiebigen Vermehrung und seines saftigen Fleisches einen prächtigen Jagdvogel abgeben würde, und deshalb haben sowohl englische wie französische Großgrundbesitzer (in Frankreich z. B. Baron von Rothschild in Ferrières) ihn in ihren Jagdbezirken ausgesetzt, wo er prächtig gedeiht. In Oesterreich stellt neuerdings Hr. Graf Breunner-Endevöirth auf Grafenegg solche Versuche an, und auf der ‚halbwilden‘ Fasanerie Sr. K. H. des Prinzen Friedrich Karl von Preußen bei Dreilinden wurden diesen Herbst schon 8 Hähne mit abgeschossen. Hoffentlich finden diese Bestrebungen in Deutschland Nachahmung! Als Voliären-Bewohner empfiehlt sich der Königsfasan namentlich infolge seines edlen Aeußeren und seiner stolzen Haltung. Neu eingefetzte benehmen sich zwar zunächst wild und stürmisch, allein wenn die Volière nicht zu knapp bemessen und mit Gebüsch und Gesträuch ausgestattet ist, so gewöhnen sie sich bald ein, werden ruhig und zahm und schreiten zur Fortpflanzung. Unter entsprechenden Verhältnissen legt die Henne 18 bis 40 und 50 Eier. Der Königsfasan paart sich auch unschwer mit Verwandten; man hat z. B. mit gemeinen, mit Ring-, Wallichs-, Goldfasanen Bastarde gezogen.

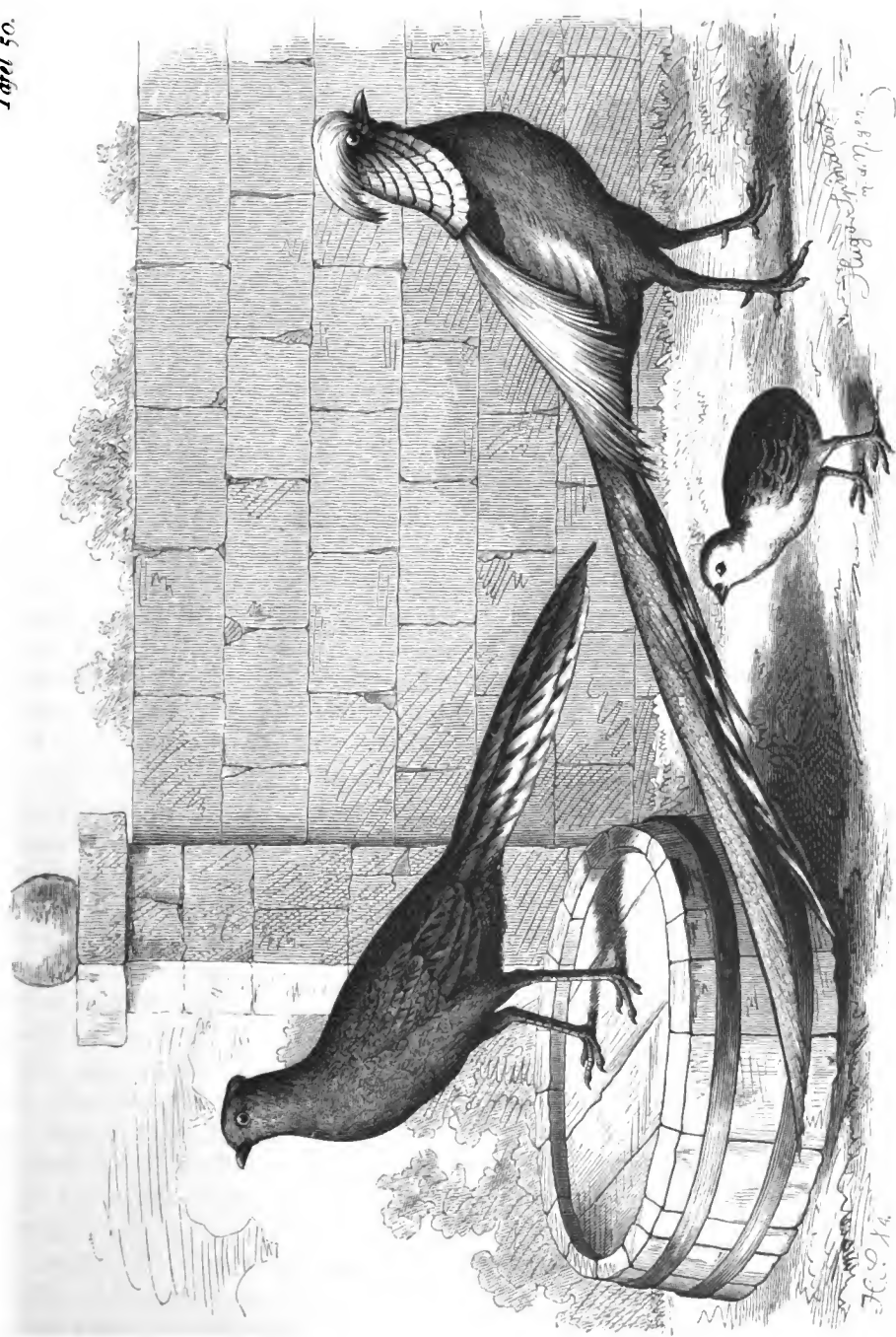
**7. Wallich's Fasan** — Phasianus [Catreus] Wallichi, *Hardw.*; Engl.: Cheer Pheasant; Franz.: Faisan de Wallich — hat für die Liebhaberei weniger Bedeutung als die vorigen. Erinuert durch seine schwärzliche Federhaube an die Fasanhühner. Hahn: Oberkopf grau; Hals, Ober Rücken, Flügel und Körperseiten schwarz und graugelblich gebändert; Bürzel rostbraun, schwarz gebändert; Schwanz matt gelbbraun mit rostbraunen, schwarz marmorirten Querbändern; Kehle weißlich; Hinterleib rostbraun; Auge dunkel, Schnabel und Fuß hornfarben. Henne dem Hahn in Färbung und Zeichnung ähnlich, nur matter. — Heimat Nord-Indien, wurde Anfang der 60er Jahre das erste Mal, seitdem wiederholt, aber nicht häufig eingeführt. Im Londoner Zoolog. Garten erzielte man in der zweiten Hälfte der 60er Jahre eine hübsche Anzahl Junge, auch im Pariser Garten hat man ihn gezüchtet, im Allgemeinen aber hat er sich nicht sonderlich vermehrt, und gegenwärtig trifft man ihn nur in einigen Sammlungen an, obgleich er nicht weidlich zu nennen ist (ein Exemplar z. B. lebte im Hamburger Zoolog. Garten länger als 8 Jahre). Im Londoner Garten zog man 1872 an 15 Bastarde von Hennen dieser Art mit Königsfasan-Hahn, über welche Tegetmeier bemerkt, daß sie außer ihrer Größe wenig Empfehlenswerthes

haben und ihr Aussehen dem „schwacher, verunglimpfter Königsfasanen mit besonders kurzen Schwänzen“ gleiche.

## 2. Kragenfasanen.

Die Kragenfasanen (*Thaumalea*) schließen sich den Edelfasanen eng an, unterscheiden sich von ihnen aber hauptsächlich durch einen den Hals des Hahns zierenden, vom Nacken herabfallenden, unten breiter werdenden und abstehenden Federtragen; der Kopf des Hahns trägt einen nach hinten gerichteten Federbusch, die verlängerten Bürzel- und Oberschwanzdeckfedern sind schmal und zerschliffen; der Körper ist schlank gebaut. Das kurzschwänzige Weibchen trägt ein einfaches, anspruchsloses Federkleid. Bis jetzt sind nur zwei Arten bekannt, welche gebirgige Gebiete Chinas bewohnen und Lebensweise und Gewohnheiten mit den vorgenannten theilen; beide gehören zu den bevorzugten Lieblingen der Geflügel Freunde, denn sie vereinen unübertreffliche Pracht des Gefieders und Zierlichkeit der Gestalt mit Unempfindlichkeit gegen unser Klima und leichter, ergiebiger Zucht.

8. Der **Goldfasan** — *Thaumalea picta*, L.; Engl.: Gold Pheasant; Franz.: Faisan doré; Chines.: Kinki —, in welchem Maasse den wunderbaren Vogel der alten Völker, den Phönix, sehen, ist seit langer Zeit in Europa bekannt, und trotz des langen Bekanntseins wird dieser Prachtvogel immer noch bewundert und hoch geschätzt. Hahn: der aus zerschliffenen Federn bestehende dicke Kopfbusch und die ebenfalls zerschliffenen Federn des Unterrückens und Bürzels sind hochgelb; Halskragen orangeroth, infolge der schwarzblauen Federsäume schwarzblau gebändert; Gesicht, Kinn und Halsseiten gelblichweiß; Unterhals, Brust und Unterleib scharlachroth; Federn des Oberrückens schuppig, metallisch grün mit dunklerem Saum; Schulterfedern dunkelblau, heller gesäumt; Flügeldecken braunroth; Schwingen graubraun mit rostrothem Saum; verlängerte Oberschwanzdeckfedern dunkelroth; Schwanzfedern bräunlich mit schwarzer Sprenkel- und Netzzeichnung; Auge goldgelb, Schnabel weißgelb, Fuß bräunlichgrau. Henne: Grundfarbe oberseits rostgraubraun, unterseits rostgraugelb; Ober Rücken, Kehle und Mitte der Unterseite einfarbig; Oberkopf, Hals und Körperseiten graubräunlich, schwarzbraun quergebändert; Armschwingen und mittlere Schwanzfedern ebenso, jedoch breiter gebändert. In gewisser Hinsicht noch schöner als der G. ist eine dunklere Spielart (*Thaumalea obscura*), welche in Frankreich Faisan charbonnier (Röthlerfasan) genannt wird; denn bei dieser erscheint die Farbe des Hahns intensiver, glanzvoller, das Gesicht desselben schwärzlich, die Hennen sind schwarz gesprenkelt. Das Gegentheil zu diesen Vögeln bildet eine helle Spielart mit gold- oder isabellgelber Unterseite, der Isabell-Goldfasan. Die jungen G. tragen alle, nachdem das graugelbliche, an Oberkopf und Nacken dunkelgoldgelbe, auf dem Rücken dunkelbraune Dunenkleid verdrängt worden, ein dem Gefieder der alten Henne nahe kommendes, in der Hauptsache fahlbraun und schwarzbraun gebändertes Federkleid, aber bereits nach der ersten Mauser zeigen die jungen Hähne die Anfänge der Verfärbung (Gelb auf dem Oberkopf, Grün auf dem Ober Rücken, Roth auf dem Bürzel), doch erst mit der zweiten Mauser (zweiter Sommer) bildet sich der schöne Kragen aus und das Prachtgefieder stellt sich ein, obgleich die Länge des Schwanzes gewöhn-



Goldfajanen.





lich noch zu wünschen übrig läßt. — Heimat China, und zwar die Mongolei, die Provinzen Kansu, Szetschuan; bewohnt hier die unteren Regionen der Gebirge. Die Zeit der ersten Einführung in Europa ist unbekannt, vielleicht wurde er schon vor mehreren hundert Jahren, einige Zeit nach der Entdeckung des Seeweges nach Ostindien (1498), nach Europa gebracht, wenn auch nur vereinzelt; heute ist er bei uns fast überall gekannt, und infolge seiner zierlichen Gestalt, seines farbenprächtigen Gewandes und anmuthigen Benehmens, seiner behenden Bewegungen und leichten Züchtbarkeit, seiner Ausdauer, geringen Ansprüche und seines niedrigen Preises wird der Kreis seiner Züchter, die Zahl seiner Liebhaber sich immer mehr vergrößern, nur der nachstehende Fasan dürfte ihm vielleicht den Rang streitig machen. Zur Paarungszeit muß man ein wachsamcs Auge auf die Hähne haben, denn viele von ihnen sind, ohnehin schon lebhaft und hitzig, dann streitsüchtig und vermögen so selbst den Hennen gefährlich zu werden (vergl. „Sömmering-Fasan“); im Uebrigen sind seine Liebesspiele sehr anmuthig und zierlich. Die Nistzeit beginnt im April; die Hennen legen 10 bis 16 gelbliche Eier, ältere ausnahmsweise auch mehr, junge (jährlige) weniger: 5, 6 oder 8 Stück. Ältere Hennen brüten, namentlich wenn sie ungestört sind, nicht selten selbst; auch jüngere versuchen es, doch mit weniger Ausdauer. Für die Ergiebigkeit der Zucht dürfte das Beispiel genügen, daß Hr. H. Möckel in Homburg v. d. Höhe i. J. 1881 von einem Hahn und vier Hennen 54 Junge groß zog. Bastarde hat man, außer mit Fasanen, auch mit Perl- und Haushühnern gezogen; so Herr Baron v. Washington-Wöls solche von G. mit Goldbantams. Daß der G. bei verständnißvoller Behandlung ruhiger, zahm, wenn auch nicht eigentlich zutraulich wird, ist bekannt. Der Preis für das Paar beträgt 30 bis 50 M.

9. Der **Amherst-Fasan** — *Thaumalea Amherstiae*, *Leadb.*; Engl.: Amherst's Pheasant; Franz.: Faisan de Lady Amherst — ist, wie gesagt, wohl geeignet, dem vorigen den Rang streitig zu machen, denn er besitzt nicht nur alle empfehlenden Eigenschaften desselben (zum Theil in erhöhtem Grade), sondern übertrifft ihn nach Vieler Geschmack an Schönheit und Zartheit des Gefieders. Hahn: Federbusch kleiner und dunkler als der des vorigen, goldbroth; Stirn, Vorderhals, Obrerrücken und Oberflügel goldgrün, die Federn des Obrerrückens und der Oberflügel schwarz gesäumt; Federn des über 10 cm langen Halsstragens silberweiß mit schwarzen Säumen, welche letztere zusammen Bänder bilden; Unterrücken goldgelb; Bürgelfedern verlängert (bis 25 cm lang) und seitlich am Schwanz sich hinziehend, scharlachroth; Schwanzfedern grauweiß, gelbbraunlich gesäumt, braun-schwarz quergebändert (die einzelnen Bänder knapp 2 cm von einander entfernt) und am Schaft grau getüpfelt oder gemarmelt; Schwingen bräunlichgrau; Unterförper weiß; nackte Augengegend bläulich, Auge gelb, Schnabel hellgelb, Fuß dunkler. Etwas kräftiger und größer als der Goldfasan und mit längerem (gegen 80 cm langem), stattlicherem Schwanz als dieser. Henne: sehr ähnlich der des Goldfasans, die Grundfarbe aber mehr in Olivengrün spielend. Die jungen A. tragen ein dem der jungen Goldfasanen ähnliches Dunen- und Federkleid, die Verfärbung der jungen Hähne geht ebenfalls ganz in entsprechender Weise vor sich. Besondere Spielarten kennt man nicht, wohl aber ist den Bastarden von Amherst- mit Goldfasan Aufmerksamkeit zu schenken. Bekanntlich pflanzen sich

Amherst- und Goldfasan nicht nur jeder für sich leicht fort, sondern sie kreuzen sich auch ebenso leicht und erzeugen Bastarde von wunderbarer Schönheit. Man nimmt solche Kreuzungen mit Absicht vor, um allmählich der reinen Art gleichende Vögel zu erzielen. Von dem werthvolleren Blut, also dem Amherst, nimmt man den Hahn und gesellt ihm Goldf.-Hennen bei, die Nachzucht ist dann Halbblut; mit diesen Halbblut-Hennen und dem Vollblut-Amhersthahn züchtet man weiter und erhält nun Dreiviertelblut-Amherst; solche Hennen geben mit dem Vollblut-A. in der nächsten Zucht  $\frac{7}{8}$  Blut-Amherst, solche Hennen wiederum in der folgenden Zucht mit dem reinen Amhersth.-Hahn  $\frac{15}{16}$  Blut Amherst u. s. f. Die Hähne der 3. Generation ( $\frac{3}{4}$  Blut Amherst) unterscheiden sich noch in einigen Punkten von reinen Amherst, aber bereits die der 4. Generation ( $\frac{7}{8}$  Blut A.) zeigen nur geringe Abweichungen (wie gelblichweiße Unterseite, vielleicht auch etwas helleren Schopf), so daß sie vom Nichtkenner kaum noch unterschieden werden können; und bei  $\frac{15}{16}$  Blut und mehr fallen auch diese kleinen Unterschiede fast gänzlich resp. überhaupt fort. Zwei  $\frac{3}{4}$  Blut Amherst-Hähne, welche ich eben vor mir habe, sehen folgendermaßen aus: Schopf in der Größe des vom Goldf., doch goldbroth (wie A.); Krage wie beim reinen Amherst; unterer Hals metallisch grün, geschuppt (wie A.); Flügel mehr dunkelgrün erscheinend (gleich denen des A.), weil Rücken- und Bürzelsfedern zwar denen des Goldf. gleichen, aber die letzteren nicht soviel von den Flügeln bedecken als es beim reinen Goldf. der Fall ist; Schwanzfedern in der Grundfarbe wie die des Goldf., gelbbraunlich (nicht grauweiß wie beim A.), auch die schwarze Querbänderung ist noch nicht rein wie beim A., sondern die Fahne ist öfter und mehr wellenförmig gebändert; Brust und Unterkörper roth wie beim Goldf. (nicht dunkelgrün bezw. weiß wie beim A.).

Die Heimat des A. umfaßt das östliche Tibet und das westliche und südwestliche China (Prov. Szechuan, Kweichow, Sünan), wo er in den Gebirgen die bis zu einer Höhe von 3000 m sich erstreckenden Regionen bewohnt. Der Vogel wurde den Europäern erst in den 20er Jahren bekannt. Die Gemahlin des aus Indien nach England zurückkehrenden Earls Amherst brachte zwei ihr geschenkte Hähne mit, die jedoch wenige Wochen nach der Ankunft in England starben, und der englische Forscher Leadbetter, welcher im Dezember 1828 den ersten Bericht über sie gab, nannte den Wundervogel zu Ehren der Gräfin Amherst „Amherst-Fasan“ (*Phasianus Amherstiae*). Aber erst im Juli 1869 wurde er zum zweiten Mal eingeführt, 5 Hähne und 1 Henne, und diese dem Londoner Zoolog. Garten überwiesen; in den nächsten Jahren folgte noch eine weitere Anzahl; im Juni 1872 züchtete man hier die ersten Bastarde von Amhersth.-Hahn mit Goldf.-Henne. Im Jahre 1873 erschien der A. zum ersten Mal auf der großen Thierversteigerung zu Antwerpen. Die beiden vorhandenen reinen Paare und einen Bastard erstand Herr Dir. Geoffroy de St. Pilaire in Paris für 6900 Frck. resp. 600 Frck.; 1874 wurde der A. der Fasanerie des Berliner Zoolog. Gartens eingereicht, und zwar zunächst ein Hahn (1200 M), und auf der nächsten Antwerpener Auktion kaufte Herr Dr. Bobinus ein Paar für 2100 M. Ueberall schlug die Zucht gut ein und infolge der ergiebigen Nachzucht — die Henne legt 12 bis 16 Eier — ist der Preis für ein Paar dieses eigentlichsten Schmuckvogels auf 150 bis 200 M gefallen. Eine Empfehlung des Amherstfasans erscheint völlig überflüssig, die Pracht seines Gefieders, seine Abhärtung und sonstigen Eigenschaften (vergl. „Goldfasan“) sprechen für sich selbst.

## 3. Fasanhühner oder Huhnfasanen.

Die Fasanhühner oder Huhnfasanen (*Euplocomus* = *Gallophasias*) stellen, wie schon der Name sagt, den Uebergang von den eigentlichen Fasanen zu den Hühnern her. Den letzteren kommen sie namentlich in Bezug auf die Bildung des Schwanzes nahe. Dieser, aus 16 Federn bestehend, gliedert sich in zwei Hälften, welche sich, wie bei den Hühnern, in einem spitzen Winkel dachartig aneinanderlegen; außerdem finden wir an den mittelften Schwanzfedern schon die Anfänge der Sichelbildung, denn dieselben sind in der Regel etwas bogig gekrümmt. Auch das Gesicht erinnert an die Hühner, denn es ist nackt (roth oder blau) und durch Hautlappen (d. h. bei den Hähnen), die zur Paarungszeit stark anschwellen, ausgezeichnet. Schnabel, Fuß (beim Hahn bespornt), Flügel u. zeigen dieselbe Bildung wie bei den vorigen. Dagegen tragen die Fasanhühner, mit nur einzelnen Ausnahmen, einen wohl entwickelten Federbusch, und das Gefieder hat nicht die bunten, schillernden Farben der Edel- und Kragenfasanen aufzuweisen; Schwarz, Weiß und ein hübsches Grau, welche vielfach eine hübsche Strichel- und Wellenzeichnung bewirken, herrschen vor, und nur bei einigen Arten tritt ein entsprechendes Kastanien- oder Rothbraun und ein Gelb auf. Die Hennen sind auch hier kleiner und unscheinbarer gefärbt als die Hähne. In der Lebensweise gleichen sie den vorigen; sie eignen sich vor Allem für die Volière, Versuche mit Aussetzen hat man erst ganz vereinzelt gemacht. Von den bis jetzt bekannten Arten (gegen 15), welche China, Indien und die Sunda-Inseln bewohnen, sind fast alle, zwölf, eingeführt und in Gefangenschaft gehalten worden; einige derselben, so der Borneo-, Vieillots-, Prälat-Fasan, sind noch sehr selten, allbekannt ist der Silberfasan. Die schon mehrfach erwähnte prächtige Fasanensammlung des Berliner Zool. Gartens, welche mir die meisten Arten jahrelang zur Beobachtung bot, enthält gegenwärtig alle nachstehend aufgeführten Spezies mit Ausnahme des schwarzrückigen und des gelbschwänzigen Fasans.

10. Der **Silberfasan** — *Euplocomus nycthemerus*, L.; Engl.: Silver Pheasant; Franz.: Faisan argente — nebst dem Goldfasan der bekannteste Fasan, ist ein großer und trotz seiner einfachen Farben doch schöner Vogel, da das Weiß und die feine schwarz-weiße Zeichnung des Oberkörpers im Verein mit dem prächtig rothen Gesicht den wirksamsten Gegensatz zu dem glänzenden Schwarz des Unterkörpers und des Federbusches bilden. Der starke, aus langen, zerschlissenen und nach hinten hängenden Federn bestehende Kopfbusch und die ganze Unterseite vom Kinn bis zum Steiß sind glänzend blauschwarz, Nacken, Hinterhals und die beiden mittelften, langen, leicht gebogenen Schwanzfedern rein weiß; Rücken-, Bürzel-, Flügel- und Schwanzfedern weiß mit schwarzen Querzeichnungen, welche mit der Spitze nach hinten gerichtete Dreiecke bilden und auf Schulter und Ober Rücken am zartesten sind, auf Schwingen und Schwanzfedern — letztere sind eigenthümlicher Weise am Ende spiz — dagegen am kräftigsten hervortreten; nacktes Gesicht scharlachroth, Auge rothbraun, Schnabel horngrün, Fuß karminroth. Henne: graubräunlich, fein dunkelgrau gesprenkelt und gewellt, Unterseite heller: Unterbrust und Bauch gelblichweiß mit rothbraunen Flecken und schwarzen Querbändern, Kehle und Gesicht weißgrau; große Schwingen braunschwarz, äußere Schwanzfedern schwarz und weißlich gewellt. Das erste Federkleid

der Zungen, dem Gefieder der alten Henne ähnlich, kennzeichnet sich dadurch, daß einzelne der fein schwärzlich quergewellten Flügeldeckfedern an der Spitze einen gelben Punkt oder Saum haben. Die jungen Hähne zeigen nach der ersten Mauser (im Herbst des Geburtsjahres) die Anfänge der Verfärbung und sehen dann im Frühjahr und Vorfrömmmer des nächsten Jahres eigenthümlich gefcheckt aus, indem die braun-grauen Federn des Jugendkleides zum Theil schon verdrängt sind von den weißen (oberseits) oder schwarzen (unterseits) des Prachtkleides; auch der schwarze Kopfbüschel kommt hervor, das Gesicht färbt sich schön roth, und nach der zweiten Mauser (im zweiten Herbst) repräsentiren sich die Vögel in ihrem ausprechenden Alterskleid. — Der S. heimatet im mittleren und südlichen China, wo er, wie auch in anderen Theilen Asiens, zugleich als Hausgeflügel gehalten wird. Die ersten sind wahrscheinlich im 17. Jahrhundert nach Europa gekommen, und hier hat sich der Vogel mit der Zeit so eingebürgert und vermehrt, daß er als wirkliches Hofgeflügel betrachtet werden muß: er ist leicht zu erhalten, verlangt keine andere Pflege als die Haushühner, wird zahm und sogar dreist den Menschen gegenüber, lebt mit Hühnern und anderem Hofgeflügel zusammen und verträgt sich ganz wohl mit ihnen, geht in Garten und Park den Würmern, Raupen u. nach, pflanzt sich regelmäßig fort und liefert zudem einen saftigen, ausgiebigen, wohlgeschmeckenden Braten; kurz, er ist nicht nur schön, sondern auch nützlich und ebenso für Hof und Garten, wie für den Park geschaffen. In der Volière gedeiht er zwar auch, doch muß diese möglichst geräumig sein, da er die Freiheit liebt. Die Hennen legen 10 bis 15, auch bis 18 und 20, zuweilen sogar noch mehr, jüngere (jährlige) dagegen weniger als 10 Eier; läßt man sie ihnen, so brüten sie dieselben in der Regel sehr gut aus, ja es ist vorgekommen, daß Silberf.-Hennen in Voliären auf andere Eier, z. B. sogar auf Brautenten-Eier, sich gesetzt haben. Auf einen Hahn rechnet man ein oder zwei Hennen. — In England hat man während der letzten Jahre Silberfasanen versuchsweise in Jagdrevieren ausgesetzt, jedoch mit wenig Erfolg: Wilddiebe und Raubthiere können die hellgefärbten Vögel in der Nacht leicht sehen und erbeuten und außerdem vertragen diese sich mit anderen Fasanen nicht in einem Bejirt. Bastarde hat man verschiedensch gezogen, so mit dem weißhalsigen, mit Forsfielb's, Swinboe's Fasan u. a. Der Preis für das Paar beträgt 20 bis 30 M.

Nebenbei sei bemerkt, daß vor einigen Jahren ein dem Silberfasan ganz nahestehender Fasan, der von Elliot als Anderson's Fasan — *Euplocornus* [Gennaeus] Andersoni; Engl.: Anderson's Pheasant — beschrieben worden, durch W. Samrach in London aus Burma eingeführt wurde, über dessen Artbeständigkeit man vielleicht noch einen Zweifel hegen darf.

11. Der **Strichelfasan**, linierte oder Raynaud-Fasan — *Euplocornus lineatus*, Vig.; Engl.: Lineated Kalkoege; Franz.: Faisan de Regnaut — erhielt den sehr bezeichnenden Namen von der äußerst zarten Strichelung des Oberkörpers; in der Größe steht er dem Silberfasan nach und hat, wie die folgenden, einen kürzeren Schwanz und eine schwächere Haube als dieser. Hahn: Haube, Kehle, Vorderhals und die ganze Unterseite schwarz, an Kehle, Vorderhals und Brust besonders glänzend; Federn an der Seite des Kropfes und der Brust lanzettförmig (spitz), schmal weiß längsgestreift; Nacken, Hinterhals, Rücken, Schultern, kleine Flügeldeckfedern und



Silberfasanen.



Oberschwanzdecken zart weißgrau mit feinen schwarzen Wellen; große Flügeldeckfedern, Schwingen und Schwanzfedern etwas gröber weiß und schwarz quergewellt, mittlere Schwanzfedern weiß; nacktes Gesicht karminroth, Auge schwarzbraun, Schnabel grünlichweiß, Fuß grau-fleischröthlich. Henne: Kopf und Oberseite matt olivenbraun, fein dunkel gesprenkelt und gewellt, Hals weiß gestrichelt; Unterseite rostgraubraun mit weißlichen Längsstrichen; mittlere Schwanzfedern weiß, die nächsten weiß, schwarz quergewellt, die äußersten gelbbraunlich. — Heimat westliches Hinter-Indien (Begu, Tenasserim). Seit etwa 20 Jahren, wenn auch nicht oft und zahlreich, eingeführt, pflanzt er sich im Allgemeinen gut bei uns fort; die Henne legt gewöhnlich 10 oder 11 Eier, die Jungen sind nicht besonders empfindlich zu nennen, wie überhaupt die Art ziemlich widerstandsfähig ist. In Lebensweise und Eigenschaften ähnelt er dem vorigen, die jungen Hähne färben sich aber eher aus.

**12. Cuvier's Fasan** — *Euplocamus Cuvieri*, Temm.; Engl.: Cuvier's Kalleege; Franz.: Faisan de Cuvier —. Hahn: mit schwarzer Brust wie die vorigen, unterscheidet sich von dem Strichelsfasan, mit dem er Größe und Gestalt gemein hat, durch die abweichende Zeichnung. Haube und ganze Unterseite glänzend schwarz; Oberkopf, Nacken und Hinterhals schwarz mit zarten, feinen, weißgrauen Perlen, welche zusammen keine Querwellen bilden; dieselbe Zeichnung, nur etwas stärker, tritt auf dem unteren Theil des Hinterhalses und dem Ober Rücken, und noch etwas gröber auf den bräunlich-schwarzen Flügeldeckfedern auf; Schwingen bräunlichschwarz mit feinen grauweißen Längs- und Querlinien; Mittel- und Unterrückenfedern und obere Schwanzdecken grauschwarz, fein gepunktet und mit weißem Endsäum; Schwanzfedern ähnlich den Schwingen, die mittelften mit weißer Außensahne; nacktes Gesicht karminroth, Auge rothbraun, Schnabel grünlichgrau, Fuß horngrau. Henne: olivenbraun, Kopf-, Brust- und Bauchfedern mit gelblichgrauen Säumen und Schaftstrichen, Flügeldecken mit gelblichgrauen Säumen; große Schwingen braungrau, die anderen sahl rostbraun, Bürzelsfedern ebenso, aber mit helleren Säumen; mittlere Schwanzfedern rostbraun mit ganz feinen schwärzlichen Wellen, die nächsten kastanienbraun, die äußersten schwarz, fein bräunlich gewellt; Kinn und Kehle weißgrau. Bei den Jungen lassen sich die Geschlechter sehr bald (mit 5 oder 6 Wochen) unterscheiden, denn die Hähne, abgesehen von dem kleinen Federbusch, sind dunkler als die Hennen, ganz entsprechend den Alten, die feine Perl- und Wellenzeichnung der Hähne tritt aber erst im zweiten Jahre hervor. — Heimat: Britisch Burma (Arafan). Wird seit den 60er Jahren nur vereinzelt zu uns gebracht, hat sich aber als ausdauernd gezeigt (im Hamburger Zoolog. Garten z. B. lebte ein C. über 14 Jahre) und vermehrt sich gut; die Henne legt 10 Eier oder auch einige mehr und brütet, nach den im hiesigen Zoolog. Garten gemachten Beobachtungen zu urtheilen, zuverlässig; die Jungen sind kräftig und entwickeln sich rasch. In Lebensweise und Eigenheiten erinnert er sehr an den Silberfasan. Die jungen Hähne haben, wie z. B. auch die des Horsfield-Fasans, vielfach die schlimme Gewohnheit, einander die Brustfedern auszukurpfen, man muß sie daher bald auseinander bringen.

**13. Horsfield's Fasan** — *Euplocamus Horsfieldi*, Gray; Engl.: Purple Kalleege; Franz.: Faisan [Huppifère] de Horsfield — ist dem vorigen sehr ähnlich,



doch fehlt ihm die feine Perl- und Wellenzeichnung der Oberseite und das reine Schwarz der Brust. Federbusch, Kopf, Hals, Ober Rücken, Flügeldecken, Bauch schwarz, erstere mit bläulichem Glanz, Flügeldecken und Bauch mehr stahlgrün schimmernd; Federn des Mittel- und Unterrückens und Bürzels schwarz mit grauweißem Endsaum (wie Cubier's und weißhaubiger F.); Brustfedern verwaschen grau, am Grunde schwarz; Schwingen braun, Schwanzfedern mattschwarz; nacktes Gesicht scharlachroth, Auge braun, Schnabel graugrün, Fuß grau. Henne: der der vorigen Art ähnlich, mit gelbgrauem nach hinten liegendem Federbusch; im Allgemeinen fahl graubraun, Rückenfedern und Flügeldecken mit fahlgelben Säumen (die sich auf den großen Flügeldecken kräftig fleckenartig markiren) und ähnlichen Schaftstrichen; Schwingen braungrau; mittlere Schwanzfedern bräunlichgrau, gelblich quergewellt, äußere schwarz mit stahlgrünlichem Schimmer; Brust- und Bauchfedern graubraun mit fahlgelben Säumen und Schaftstrichen; Kinn und Kehle graugelblich. Die jungen Hähne sind bereits im ersten Herbst fast völlig ausgefärbt. Interessant ist es, daß die Bastardhähne, welche von Horsfield's-Hahn und Silberf.-Henne gezogen sind — im hiesigen Zoolog. Garten befinden sich einige —, fast ganz nach dem Silberfasan schlagen; doch unterscheiden sie sich von den reinen Silberfasan-Hähnen durch dünneren Schopf, kleineres rothes Gesicht, etwas graugestreifte Brustfedern, weniger sattes Blauschwarz und 3. Th. durch schwarzen Fleck an der Schwanzwurzel. — Heimat: nördliches Vorder-Indien (Himalaya-Gebiet). Zwar seit länger als 25 Jahren, wenn auch nur in geringer Anzahl, eingeführt, trifft man ihn immerhin noch selten in den Sammlungen an. Er ist nicht empfindlich, auch nicht zänkisch, doch läßt er sich, mit anderem Geflügel zusammen gehalten, nicht einschüchtern, betrachtet sich vielmehr gewissermaßen als Herr des Feldes. Er pflanzt sich auch leicht fort; eine alte Henne im hiesigen Zoolog. Garten brütet seit einer ganzen Reihe von Jahren schon in einer geräumigen, von Hühner- und Stelzvögeln bevölkerten Flugvolière hinter einem Busch oder einem Stangenverschlag ihr Gelege aus, im letzten Jahre erbrütete sie wiederum 9 Stück kräftige Junge, welche sich, ohne daß sie besondere Ansprüche machten, ganz wohl entwickelten.

14. Der **schwarzrückige Fasan** -- *Euplocomus melanotus*, *Blyth*; Engl.: *Black-backed Kaleoge*; Franz.: *Faisan melanote* — ist dem vorigen ganz ähnlich, von ihm jedoch durch die einfarbigen, glänzend schwarzen (nicht weiß gesäumten) Rücken- und Bürzelfedern und die schwarzbraunen, mit weißen Schaftstrichen gezeichneten (nicht einfach schwarzen) Bauchfedern unterschieden; nacktes Gesicht scharlachroth, Auge braun, Schnabel gelblich-hornfarben, Fuß grau. Henne: ebenfalls der der vorigen Art ähnlich; düster grau-bräunlich, die Federn mit graugelblichen Endsäumen (welche auf den großen Flügeldecken fleckenartig sich hervorheben) und die der Unterseite außerdem mit etwas helleren Schaftstrichen; Kehle einfarbig hell graugelblich; Schwingen braungrau; mittlere Schwanzfedern dunkel graubraun, graugelblich marmorirt, die übrigen schwarz mit stahlgrünlichem Schimmer. — Heimat: Gebiet des östlichen Himalaya (Sikkim, Butan). Ende der 50er Jahre zum ersten Mal, seitdem aber verhältnißmäßig selten eingeführt, hat er sich als kräftig und ausdauernd erwiesen und auch gut fortgepflanzt, sodaß man, zumal sein Kleid nicht so auffallend als das



des Silberfasans ist, den Vorschlag gemacht hat, ihn in unseren Jagdgebieten auszusetzen, doch sind derartige Versuche meines Wissens noch nicht angestellt worden. Die Jungen sind nicht empfindlich, wachsen rasch heran, und die Hähne haben bereits nach der ersten Mauser das Kleid der alten. In Wesen und Eigenschaften gleicht er dem Silberfasan.

15. Der **weißhaubige Fasan** — *Euplocomus albocristatus*, Vig.; Engl.: White-crested Kaleege; Franz.: Faisan à huppe blanche — ist der letzte der eigentlichen Fasanhühner (*Gallopheas*; Kaleege) und vom Horsfield-Fasan durch den graulichweißen Federkropf und die noch verwaschener grau erscheinende Brust- und Kropfpartie unterschieden. Oberkopf und Hinterhals mit violetttem, Bürrzel, Flügel und Schwanz mit stahlgrünem Glanz; Federn des Hinterleibes und der Weichen grauschwarz mit fahlgrauen Säumen und weißlichen Schaftstrichen; Gesicht karminroth, Auge dunkelbraun, Schnabel grünlichgrau, Fuß hellgrau. Henne: wie die der vorigen Art, nur in der Grundfarbe etwas heller und mit weniger kräftigen Endsäumen der großen Flügeldecken; mittlere Schwanzfedern fahlbraun, äußere schwarz. — Heimat: nordwestliches Himalaya-Gebiet (Panjab). Gleicht in Lebensweise, Eigenschaften und Werth dem vorigen, ist auch schon vielfach gezüchtet worden.

16. Der **Sattel- oder Swinhoë's Fasan** — *Euplocomus Swinhoëi*, Gould; Engl.: Swinhoë's Pheasant; Franz.: Faisan (huppifère) de Swinhoë oder *Euplocome Swinhoë* —, nach dem englischen Konsul Swinhoë auf Formosa benannt, ist ein ebenso schöner als empfehlenswerther Vogel. Hahn: Hauptfärbung blauschwarz, prächtig glänzend; Federhaube (nach hinten hängend), Ober Rücken und die beiden mittelften Schwanzfedern weiß; Schultern kastanienbraun mit violetttem Glanz; Flügeldeckfedern schwarz, dunkelgrün gesäumt; Schwanzdeckfedern schwarz, violett gesäumt; nacktes Gesicht hochroth, Auge braun, Schnabel graugelb, Fuß karminroth. Etwas größer als die vorgenannten Arten, von der Stärke des Silberfasans. Henne: gekennzeichnet durch dreieckige gelbe, schwarz gesäumte Pfeilstrecken auf der Oberseite und Brust. Grundfarbe graubraun, oberseits fein schwärzlich gewellt und mit den erwähnten Flecken gezeichnet; letztere erscheinen auf Schultern und Flügeldecken wie verstreut, dagegen treten sie auf den Kropf- und Brustfedern regelmäßig auf, und zwar doppelt: als Endsaum und nach der Mitte der Fahne hin noch einmal, sodaß an Kropf und Brust das Gelb gegen das Graubraun der Grundfarbe vorherrscht; die ebenfalls gelben Säume der schwärzlichen Schwingen und der großen Flügeldecken lassen vier ziemlich regelmäßige gelbe Querverbinden auf den Flügeln entstehen; Bauch rostbraun; äußere Schwanzfedern rothbraun, mittlere graugelb und dunkel graubraun gewellt und gemarmelt. Junge Hähne im ersten Winter (nach der ersten Mauser): Kopf, Hals, Brust und Bauch schwarz, auf dem Hinterkopf und Ober Rücken einige weißliche Spritzer, im Uebrigen Ober Rücken und Schultern rothbraun, Flügel graubraun, Schwingen schwarzbraun mit schmalen gelblichen Querbändern (ähnlich wie bei alten Hennen), mittlere Schwanzfedern schwarzbraun, äußere schwarz; mit der ersten Mauser beginnt also schon die Verfärbung, die jedoch erst mit der zweiten beendet wird. Junge Hennen unterscheiden sich von alten durch bläflere Füße, Augengegend, äußere Schwanzfedern. — Heimat: Insel Formosa. Im Jahre 1865

zum ersten Mal nach London eingeführt, ist er seitdem nicht gerade selten nach Europa gebracht worden und hat sich hier gut vermehrt. Die Henne legt 8 bis 12, auch 20, ja zuweilen noch mehr Eier; so legte die Henne eines Paares, welches Herr Polvliet in Rotterdam 1868 für 650 Frcs. gekauft, im ersten Jahre 30 Eier, doch wurde nichts aus diesen erzielt, während Hr. Polvliet im nächsten Jahre 15 und in den weiteren Jahren 20 bis 22 Junge züchtete. Die Nistzeit fällt in den April und Mai, die Hennen brüten und führen in der Regel auch verlässlich. Da der ♂ gut züchtet, ebenso schön als in seinem Benehmen ansprechend ist, mit anderem Geflügel sich wohl verträgt und keineswegs empfindlich sich zeigt, so kann er jedem Geflügelfreund empfohlen werden.

17. **Viellot's Fasan** — *Euplocamus Vieilloti*, Gray; Engl.: Vieillot's Fireback; Franz.: Gallophase de Vieillot oder Huppifère de V. — gehört wie der folgende zur Untergattung der Feuerriicken-Fasanen (Fireback; Macartneia). Sie unterscheiden sich beide, abgesehen von der Gefiederfarbe, von den vorigen durch graublaues Gesicht und durch einen aufrechtstehenden, aus ziemlich kurzen, nur am Ende behärteten Federn gebildeten helmraupenartigen Kopfbusch. Der B. F. ist ein stattlicher Vogel, eher noch kräftiger als der vorige. Fahn: Fast durchweg schwarz, schön stahlblau schillernd (namentlich auf dem Ober Rücken tritt das Blau schön hervor), nur die Körperseiten sind wenig weiß längsgestreift, der Bürzel ist glänzend rothbraun, und die mittelften Schwanzfedern sind weiß; das Gesicht zeigt namentlich zur Paarungszeit ein helles Graublau, das Auge ist dunkel, der Schnabel horngrau, der Fuß blaß fleischroth. Henne: rothbraun, auf dem Oberkörper fein schwärzlich quergewellt; Federn des Vorderhalses schmal, die der Brust und des Bauches breiter weiß gesäumt; Kehle weißlich; Schwingen und Schwanz rothbraun; nacktes Gesicht blaugrau. — Heimat: Malakka und Sumatra. Wurde seit Ende der 60er Jahre nur verhältnißmäßig selten und in geringer Anzahl eingeführt, steht daher noch hoch im Preise und ist, wenigstens in Deutschland, nur in einigen Sammlungen vertreten. In Frankreich hat man ihn mehrfach gezüchtet, auch im hiesigen Zoolog. Garten ist er zur Fortpflanzung geschritten, doch ist bezüglich des Erfolgs kein Vergleich mit der vorigen Art zu ziehen.

18. Der **Borneo-Fasan** oder Edelfasan von Borneo — *Euplocamus nobilis*, Selat.; Engl.: Bornean Fireback — steht dem vorigen in Größe, Färbung und Wesen ganz nahe. Der Fahn hat dasselbe blauschwarze, glänzende Gefieder mit dem glänzend rothbraunen Bürzel, dagegen sind die mittelften Schwanzfedern isabellgelb und die Unterbrust ist rothbraun (nicht blauschwarz), außerdem fehlt die weiße Strichelzeichnung der Körperseiten. Die Henne gleicht ebenfalls der des Vieillot-Fasan, nur daß die Schwanzfedern schwarz (nicht rothbraun) und die Schwingen schwärzlich (nicht roth-) braun sind. Bemerkt sei hierbei noch, daß die Hennen des Vieillot- und des Borneo-Fasan einen nach hinten liegenden Federschopf (keinen helmraupenartigen Federbusch wie die Hähne) haben. — Heimat: Insel Borneo, von wo er in einem Paar zuerst i. J. 1873 nach London gebracht, seitdem aber nur sehr selten eingeführt wurde, sodaß er zu den werthvollsten Stücken der Fasanerien gehört. Die Henne eines seit Frühjahr 1881 im hiesigen Zoolog. Garten befindlichen Paares legte im Frühjahr

1882 mehrere chokoladengelbe, 59 mm lange und 42 mm breite Eier, aus welchen 8, auf Kopf und Hinterhals schön goldbraune, auf dem Rücken sammettschwarze, an den Seiten schwarz und bräunlichgelb gefleckte, an Brust und Kopfseiten gelbbraunlich, an Kehle und Unterleib gelblich gefärbte Junge erzielt, die jedoch infolge Ungeschicklichkeit der Glucke und ungünstiger Witterungsverhältnisse nicht aufgebracht wurden. Jedenfalls aber bewiesen die Vögel dadurch, daß sie auch in unserem ungünstigen Klima unter geeigneten Verhältnissen zur Fortpflanzung schreiten. Wie die vorige Art, zeigt auch diese ein ruhiges, gemessenes, kein wild- oder gar dummscheues Wesen.

19. Der **Siamesische oder Prälat-Fasan** — *Euplocomus* [*Diardigallus*] *praelatus*, *Bonap.*; Engl.: Siamese Pheasant; Franz.: Faisan Prélat — ist kleiner als die vorigen oder der Silberfasan, etwa von der Größe des gemeinen Fasans, dessen langen Schwanz er aber nicht besitzt. Hahn: geschmückt mit einer Haube nach hinten hängender, nur an der Spitze (ähnlich wie beim Pfau) mit Bart versehener Federn, welche ihm in Gemeinschaft mit dem einfach erscheinenden und doch zart und ansprechend gezeichneten Gefieder und dem nackten scharlachrothen, durch breite Hautlappen ausgezeichneten Gesicht eine eigenartige Schönheit verleiht. Kopf, Haube, Kehle sammettschwarz; Hals, Schultern, Ober-Rücken perlgrau, fein und zart schwärzlich quergewellt; Flügel grau, schwarz gefleckt und hell gewellt; Unterrücken glänzend goldgelb; Wurzelfedern (Oberschwanzdecken) blauschwarz mit breiten kastanienbraunen, bronzeglänzenden Säumen; Schwanz schwarz, grünlichillend; Unterkörper vom Vorderhals an glänzend blauschwarz; nacktes Gesicht scharlachroth, Auge braun, Schnabel grünlichgrau, Fuß karminroth. Henne: ohne Haube; Kopf grau, Hals, Schultern, Ober Rücken, Oberbrust rostbraun; Unterrücken und Schwanz graubraun mit dunkleren und helleren Wellenlinien; Flügel schwarz, gelblichweiß gebändert; Kehle weißlich; Unterbrust und Bauch rostbraun, die einzelnen Federn weißlich gesäumt; nacktes Gesicht dunkler roth als beim Hahn. — Heimat: Siam. Gehört, nachdem er Mitte der 60er Jahre zum ersten Mal und dann noch mehrmals eingeführt und auch mehrfach gezüchtet worden, immer noch zu den seltenen und werthvollsten Arten in unseren Voliären. Im Allgemeinen pflanzt er sich bei uns schlecht fort, nistet auch ziemlich spät im Frühjahr. Die Hennen legen 9 oder 10, doch auch bis 15 und ausnahmsweise noch mehr Eier; ein Beispiel außerordentlicher Fruchtbarkeit einer Henne führt Herr C. Cronau („Hühnervögel“, S. 10) an, wonach dieselbe zunächst 17 und nach einer Pause noch 12 Eier legte, aus welchen 28 Junge erzielt wurden. Die letzteren tragen ein an Oberkopf und Hals braun, auf dem Rücken glänzend schwarzbraun, am Unterkörper orangegrau gefärbtes Dunenkleid, während im ersten Federtleid Unterhals, Schultern und Ober Rücken schön dunkelgoldbraun, schwarz quergebändert, die Flügeldecken schwarz mit braunem Endfleck, die Schwingen schwärzlichgrau, an der Außenfahne ganz schmal fahlgelb gesäumt, die Schwanzfedern ähnlich, die Brustfedern schwärzlich, braun endgesäumt, die Weichenfedern grau, weiß gesäumt sind. Die Prälatfasanen verlangen einen möglichst ruhigen, von störenden Einflüssen abgeschlossenen Raum, wenn sie sich fortpflanzen sollen, und dürfen keiner Kälte, namentlich keiner Raufkälte im Winter, ausgesetzt sein.

20. Das **ungehaubte Fasanhuhn**, auch gelbschwänziger oder rothwangiger Fasan genannt — *Euplocomus erythrophthalmus*, *Raffl.*; Engl.: Rufous-tailed Phea-

sant; Fr.: Acoine à queue rouge — ist des Fehlens des Federschopfes halber zum Vertreter einer besonderen Gattung (*Acomus*) erhoben worden. Hahn: Kopf, Hals, Brust, Bauch, Oberschwanzdecken schwarz mit blauem Schiller; Rücken und Flügel schwarz, weiß gewellt; Unterrücken gelbbraun, Bürzel rothbraun mit Bronze- oder violetttem Glanz, Schwanz isabellgelb. Henne: oberseits blauschwarz, unterseits mattschwarz. — Heimat: Halbinsel Malakka, von wo die hübschen Vögel nur selten zu uns gebracht werden und daher in den Sammlungen wenig vertreten sind. Doch haben sie sich fortgepflanzt, u. A. im Hamburger Zoologischen Garten.

#### 4. Ohrfasanen.

Die Ohrfasanen (*Crossoptilon*), eine artenarme Gattung, schließen sich den Fasanhühnern eng an, von denen sie sich hauptsächlich durch die Beschaffenheit der mittelsten Schwanzfedern und durch ihre Federohren unterscheiden. Während der Schwanz wie bei den Fasanhühnern dachförmig ist, sind die etwas bogenförmig gekrümmten vier mittelsten Federn desselben fein zerschliffen (wie die Rückenfedern des großen Silberreiher), also nicht wie die übrigen mit breiter und derber Fahne versehen. Die das nackte Gesicht hinten begrenzenden Federn, ebenfalls weich und zerschliffen, krümmen sich aufwärts und bilden dadurch hinter jedem Ohr einen Büschel, das sogenannte Ohr (daher „Ohrfasan“). In Körperbau, Schnabel, Fuß (beim Hahn bespornt), Flügel gleichen sie den vorigen, dagegen trägt ihr Gefieder noch einfachere Farben: Schwarz, Weiß, Grau, ein mattes Braun, und das Kleid der Henne weicht nicht von dem des Hahns ab. Die nachbenannten Arten bewohnen das nördliche China (Mandschurei, Mongolei), wo sie namentlich in Gebirgswäldern leben und sich von pflanzlichen Stoffen: Knospen, jungen Blättern, Knollen, Wurzeltheilen u. a. nähren. Sie halten sich fast stets auf dem Boden auf und bäumen nur zur Nacht. Auch in der Gefangenschaft machen sie sich stetig auf dem Boden zu schaffen, laufen umher, suchen nach Nahrung, scharren im Sande u. s. f. Im Gegensatz zu ihren scheuen Verwandten gewöhnen sie sich bald an den Pfleger wie überhaupt an die Menschen, kommen auf den Ruf herbei und gehen ihnen eher nach, als daß sie sie fliehen. Wenn sie auch keinen geheizten Winterraum beanspruchen, so wollen sie doch vor Einwirkung eigentlicher Kälte bezw. Naßkälte bewahrt bleiben. Das Futter ist das anderer Fasanen. Unter entsprechenden Verhältnissen dauern sie bis 8 Jahre, vielleicht auch noch länger aus. In der Zeit nach der ersten Einführung (1866) ungemein gesucht und mit auffallend hohen Preisen bezahlt, wurden sie in England, Frankreich, auch in Belgien, Holland vielfach gezüchtet, und deshalb hat sich der Preis gemindert. Da es aber an der Zuführung frischen Blutes fehlte, so machten sich — wie auch Hr. Baron Cornely (Eronau, „Hühnerv.“ I, 43) ausspricht — die Folgen der Inzucht bemerklich, indem die Hennen entweder gar nicht mehr, oder nur noch unbefruchtete Eier legten. Am bekanntesten ist

21. der **Mandschurei-Ohrfasan** — *Crossoptilon mantschuricum*, *Swinh.*; Engl.: Mantschurian *Crossoptilon*; Fr.: Faisan oreillard —, welcher im Sommer 1866 eingeführt wurde. Hahn: Oberkopf glänzend-, Hals und Brust matter schwarz; Ohrfedern, Kehle und Gurgel weiß; Ober Rücken, Schultern, Flügeldecken braun mit

blauschwarzlichem Anflug; Schwingen gelbgrau; Bürzel weißgrau; Schwanzfedern weißgrau mit glänzend blauschwarzem Spitzentheil; Bauch und Steiß graubraun; nacktes Gesicht und Fuß carminroth, Auge roth, Schnabel an der Wurzel gelblich, nach der Spitze zu roth. Etwas größer und kräftiger als der Silberfasan. Henne: etwas schwächer, die zerschliffenen Schwanzfedern ein wenig kürzer, das Roth des Schnabels blasser (bleich fleischroth), das Schwarz an Kopf und Hals matter als beim Hahn, sonst diesem ganz gleich. — Heimat: Mandschurei. Hat sich gut vermehrt; so erzielte Hr. Bolblot in Rotterdam von einem i. J. 1868 aus dem „Jardin d'Acclimatation“ zu Paris für 2000 Frcs. gekauften Paar im ersten Jahre 30 Eier, aber keine Jungen, im zweiten Jahre 15, später 20 und 22 und 1872 sogar 24 Junge. In einem großen Gehege des Berliner Zoolog. Garten vermehrte er sich vor Jahren ebenfalls ergiebig. Neuerdings stellt Hr. Graf Breunner-Enkevorth auf Grafenegg in N.-Oesterreich auf seinen Ländereien Einbürgerungs-Versuche an.

22. Der **Mongolische Ohrfasan** — *Crossoptilon auritum*, *Pall.*; Engl.: Grey Crossoptilon; Fr.: Faisan de Mongolie —, von Pallas bereits i. J. 1811 beschrieben, aber später als der vorige eingeführt und weit seltener, unterscheidet sich von jenem dadurch, daß nur der Oberkopf schwarz ist, Hals, Brust, Rücken, Schultern, Flügel und Unterleib aber aschgrau sind; außerdem sind Bürzel- und die zerschliffenen Mittelfedern des Schwanzes weißgrau und wie die übrigen, braungrauen, Schwanzfedern an der Spitze glänzend blauschwarz; im Uebrigen wie der vorige. — Heimat: Mongolei.

#### 5. Putras-Fasanen.

Die Putras-Fasanen (*Pucrasia*) tragen auf dem Oberkopf einen nach hinten liegenden Schopf schmäler Federn und jederseits am Vorderkopf einen dunkeln Federbusch, der, ähnlich wie die Ohrbüschel der Edelfasanen, zur Fortpflanzungszeit aufrecht steht; der Schwanz ist kurz wie bei den Glanzf., aber nicht abgeschnitten oder leicht zugerundet, sondern keilförmig zugespitzt. Im Uebrigen, auch hinsichtlich der Lebensweise, gleichen sie ihren Verwandten, sind ziemlich abgehärtet, aber recht scheu. In unseren Voliären findet man sie sehr selten vertreten, da sie zu wenig eingeführt und noch weniger gezüchtet werden; sie haben deshalb für die Liebhaberei geringere Bedeutung als andere Fasanen. In der Färbung zeigen die Arten viel Ähnlichkeit mit einander.

25. Der eigentliche **Putras-** oder **Schopffasan** — *Pucrasia macrolopha*, *Less.*; Engl.: Indian Pucras oder Pucras Pheasant; Franz.: *Pucrasia macrolophe* — ist kleiner als der Glanzfasan. Hahn: Kopf und Kehle schwarzgrün, glänzend, Schopf braun, ein großer eiförmiger Fleck jederseits am Hals (unterm Ohr) weiß; Federn der Oberseite aschgrau mit breitem schwarzbraunen, bis zur Spitze gehenden Schaftstrich; Flügeldeckfedern groß schwarz gefleckt; Schwanzfedern kastanienbraun mit schwarzbrauner Innensahne, am Ende mit schwarzem Querband und weißlichem Saum; Vorderhals in der Mitte und Brust kastanienbraun, Unterleib ebenso, aber weiß getupft, Seiten aschgrau; Schnabel schwarz, Auge braun, Fuß grau. Henne: hellbraun, dunkelbraun gefleckt und gewellt, Kehle und Kehlseiten weiß mit schwarzen Flecken, Schwanzfedern kastanienbraun mit weißem Endsaum und schwarzbraunem

Querband vor demselben. — Heimat: nordwestlicher Himalaya, den er fast bis zur Holzgrenze hinauf bewohnt; verzehrt, wie die Glanzf., Knospen, Beeren, Sämereien u., auch Insekten und Würmer. Das Nest steht am Boden, an einer geschützten Stelle; die Henne soll nur wenige, 6 oder 7 denen der Glanzfasanen ähnliche Eier legen. In der Gefangenschaft ist er nur vereinzelt und auch erst neuerdings zur Fortpflanzung geschritten; i. J. 1881 wurde er im Park von Beaujardin zum ersten Mal gezüchtet, 24 Eier ergaben 20 Junge.

26. **Darwin's Putrasfasan** — *Pucrasia Darwini*, *Swinh.*; Engl.: *Darwin's Pucras* — unterscheidet sich von dem vorigen dadurch, daß die grauen Federn der Oberseite und die gelbbraunen Federn der Flügel und der Unterseite dicht schwarz gestrichelt sind, indem jede Fahne zwei Längsstriche hat, und daß ferner die Schwanzfedern grau und vor dem weißlichen Saum mit braunem Querband gezeichnet sind. Auch die Henne, die sonst der des vorigen ähnlich ist, hat grauen, am Ende weiß gesäumten und vorher schwarz quergebänderten Schwanz. — Heimat: China. Wurde von Mitte der 70er Jahre an mehrmals eingeführt, und ein Paar kam damals (1876) auch in den Berliner Zoolog. Garten. Im Jahre 1878 hat man meines Wissens auch einmal Junge im Londoner Zoolog. Garten erzielt.

27. **Der Halsband-Putras** — *Pucrasia xanthospila*, *Gray*; Engl.: *Yellow-spotted Pucras* — kennzeichnet sich durch gelben Halsring genügend den anderen, ihm sonst ähnlichen Arten gegenüber, und ebenso leicht läßt sich die Henne an der rein weißen, schwarz begrenzten Kehle und dem weißen Fleck unter den Ohren unterscheiden. — Heimat: China. Wurde Anfang der 70er Jahre einige Male eingeführt, ist wohl die seltenste Art.

## 6. Glanz-Fasanen.

Die Glanzfasanen oder Glanzhühner (*Lophophorus*) zeichnen sich gegenüber den beschriebenen Fasanen durch großen, gedrungenen, fast plumpen Körperbau, kurzen, flachen, aber schmalen, am Ende fast gerade abgeschnittenen (16 federigen) Schwanz, niedrige Füße und ziemlich langen, an der Spitze des Obertheils nagel- oder spatelförmig verbreiterten Schnabel aus; der Lauf des Hahns ist bespornt, der Kopf ist, bis auf einen kleinen Augentreis, vollständig befiedert und bei mehreren Arten mit einer Federkrone versehen, das Gefieder des Hahns erscheint im prachtvollsten Farbenschmelz, das der Henne dagegen sehr einfach. Die drei bekannten Arten bewohnen das nördliche und südliche Gebiet des Himalaya, also Kaschmir, Tibet, Nord-Indien, und halten sich in den Vorbergen und Ketten dieses Gebirges bis zur Waldgrenze hinauf auf, bei starkem Schneefall weiter herabkommend. Sie leben mehr in Gesellschaften als paarweise oder einzeln, nähren sich von Knospen, Schößlingen, Blättern, Gräsern, Beeren und Sämereien, graben mit Hilfe ihres breiten Schnabels Wurzeln und Knollen aus der Erde, suchen auch Insekten und Gewürm unterm Laub hervor; im März oder April beginnt die Nistzeit, die Henne legt in ein unter Gebüsch oder im Grafe hergerichtete Nest fünf oder mehr gelblichweiße, roth gefleckte und gepunktete, 67 oder 68 mm lange und 45 mm breite Eier, welchen im Mai die kräftig gebauten, grau- und dunkelbraun, unterseits gelblich gefärbten Jungen entschlüpfen.

erstes Federkleid ganz dem Gefieder der Henne ähnelt. In unseren Voliären man nur einer Art, dem Impey-Glanzfasan, doch ist vor einigen Jahren zweite eingeführt worden.

Der **Glanzfasan** oder **Impey-Fasan** — *Lophophorus impeyanus*, *Lath.*;

Monaul; Franz.: *Lophophore resplendissant* — erhielt den Namen

der Lady Impey, welche den Vogel zum ersten Mal lebend nach und sich um dessen Verbreitung und Einbürgerung Verdienste er-

warben und dem Farbenschmelz des Hahns — welcher auf

aus mehreren kahlschäftigen, nur an der Spitze mit einer Fahne

henden Büschel (ähnlich dem des javan. Pfau) trägt — läßt

Freibildung geben, selbst sein farbiges Bild vermag nur eine

ung zu erwecken. Das Gefieder der Oberseite erglänzt in

Blau, Violett, Goldbrunne, Gelb, und je nach dem Auffallen

acht bald dieser, bald jener Schiller vor. Kopf mit Federbüschel und

metallisch grün; Nacken und Hinterhals kupferroth, purpur-violett glänzend;

Über Rücken, Schultern, Flügel und Wurzeln blaugrün, brünne- und goldglänzend; Unter-

rücken weiß; Schwanz zimmetroth; Schwingen und Bauch matter; Brust grünschwartz;

nackter Augenring bläulich, Auge braun, Schnabel blaugrau, Fuß horngrau. Henne:

kleiner als der etwa 70 cm messende Hahn, mit kleinem Federschopf; Gefieder fast

durchweg gelb-graubraun, dunkelbraun gefleckt und gewellt, nur der Oberkopf ist etwas

feiner gezeichnet, die Kehle ist weißlich, die Federn an Kopf und Brust haben weiß-

liche Schaftstriche, die großen Schwingen sind schwärzlich, die Oberschwanzdecken am

Ende weißlich gesäumt, die Schwanzfedern schwarz und gelbbraun gebändert und am

Ende schmal weißlichgelb gesäumt; die nackte Stelle am Auge ist nackt. — Heimat:

südlicher und nordwestlicher Himalaya, von Butan und Sikkim bis Afghanistan und

Kaschmir, in einer Höhe von 2000 bis 3000 m. Seit mehreren Jahrzehnten in

Europa eingeführt, hat sich dieser Prachtvogel an unser Klima gewöhnt, hält den

Winter in der Voliäre aus, welche natürlich einen vor Schnee und Regen geschützten

Raum bieten muß, und pflanzt sich fort. Die Hähne balzen, indem sie den Schwanz

breiten, die Flügel hängen lassen und mit den Füßen „stampfen“; die Hennen legen

von Mitte oder Ende April an 6 bis 10 oder 12, zuweilen auch wohl noch mehr

Eier in Zwischenräumen von 2 oder 3 Tagen, wobei sie jedoch auch manchmal eine

längere Pause machen. Die Jungen sind, wenigstens bei uns, nicht ohne Mühe

aufzuziehen, scheinen dagegen in Frankreich besser zu gedeihen — Herr Baron Cornely

(Beaujardin bei Tours) zog z. B. 1880 alle zehn Junge einer Brut groß —; sie

wachsen übrigens rasch heran und sind mit etwa 3 Monaten ausgewachsen und der

alten Henne ähnlich; die Hähne färben sich mit der zweiten Mauser aus. Da die

G. sich gern verstecken, so muß man geeignete Plätze in ihren Voliären schaffen,

und bezüglich der Ernährung hat man für viel Grünes zu sorgen.

**24. Selater's Glanzfasan** — *Lophophorus selateri*, *Jerd.*; Engl.: *Sclaters Monaul* — wurde vor wenigen Jahren durch W. Jamrach-London aus Assam eingeführt und unterscheidet sich von dem vorigen durch das Fehlen des Federschopfes, durch stahlblau glänzendes Gefieder, einen kupferbraunen Fleck auf den Schultern,

Geßelungst.

weiße Würl- und Oberschwanzdeckfedern und rostbraunen, an der Spitze weißen Schwanz. Die Henne ist dunkler als die der vorigen Art, oberseits braun mit schwarzbraunen Wellenlinien, unterseits olivenbraun mit der Zeichnung der Oberseite.

#### 7. Hornfasanen oder Tragopans.

Die Hornfasanen, Tragopans oder Satyrhühner (*Cerionis*) sind kräftige, kurzschwänzige und ziemlich kurzläufige Hühner von dem Körperbau und der Größe der Glangfasanen, nur nicht ganz so gedrungen wie diese. Sie unterscheiden sich außerdem von denselben durch kürzeren, schwachen Schnabel, nackte, beim Hahn mit seitlichen, dehnbaren Hautlappen versehene Kehle und durch aufrichtbare Fleischzapfen (Hörner), von denen sich hinter jedem Auge am Hinterkopf einer befindet; eine eigentliche stehende Federhaube fehlt, obwohl die Oberkopffedern schopfartig verlängert sind. Gewöhnlich liegen die Hörner unter den Kopffedern verborgen und ebenso sind die Hautlappen an der Kehle eingezogen; aber in der Erregung, zur Paarungszeit (Balze), erheben sich die ersteren senkrecht, die Kehlhaut verlängert und verbreitert sich und bildet ein am Vorderhals herabhängendes farbenprächtiges Schild. Ebenso schön wie die Nacktheile ist das Gefieder, welches bei den Hähnen aller Arten auf gelb- oder rothbraunem Grunde eine herrliche Tropfen- und Wellenzeichnung zeigt; dagegen ist das Kleid der Hennen schlicht, braun mit dunkleren oder helleren Streifen, Wellen, Flecken. Man kennt bis jetzt 5 Arten, und diese sind seit Herbst 1883 alle und mindestens paarweise im Zoologischen Garten zu Berlin vorhanden gewesen. Sie heimateten in den Himalaya-Distrikten. Zwei Arten, der Satyr- und Temminck's Tragopan, wurden bereits seit Anfang oder Mitte der 60er Jahre mehrfach eingeführt und dann auch gezüchtet, von Blyth's Tragopan gelangte 1870 ein Hahn nach dem Londoner Zoolog. Garten, aber erst ganz neuerdings wurde er mit den übrigen beiden Arten wieder zu uns gebracht. In ihrer Heimat bewohnen sie die Waldungen der Vorberge und Gebirgsfetten bis zur Waldbgrenze hinauf, ziehen jedoch im Winter thalwärts; mit Beginn der Schneeschmelze kehren sie in ihre Region zurück, um im April zur Paarung und Fortpflanzung zu schreiten. Nähere Nachrichten über letztere, d. h. nach an freilebenden Hornfasanen angestellten Beobachtungen, fehlen, dagegen kennen wir das Liebespiel des Hahns, Gelege, Verlauf des Brutgeschäftes, Klüden, Entwicklung und Verfärbung der letzteren nach den an gefangenen gehaltenen H. gemachten Wahrnehmungen und Erfahrungen. Bei der Balze entfaltet der Hahn, unter Strecken der Flügel, Ausbreiten und Andrücken des Schwanzes an den Boden, Niedersenken oder Aufrichten der ganzen Gestalt, Aufrichten der Hörner, Vergrößerung der Kehlhaut, einen Farbenschmelz von eigenartigster Schönheit. Das Gelege besteht aus 3 bis 5, auch 6 etwa 60 mm langen, 42 mm breiten gelblichen oder bräunlichen, dunkler gepunkteten Eiern; unter günstigen Bedingungen legt die Henne mehrmals (M. Delaurier sen. in Angoulême sagt: 3, 4 und 5 mal im Jahre, sie brütet und führt in der Regel auch gut. Als Nistplatz benützt sie gewöhnlich einen Korb oder einen Kasten, den man unterm Schutzbach anbringt. Die Klüden schlüpfen nach 28- oder 29 tägiger Bebrütung der Eier, sind gedrungen gebaut und in ein graubraunes, an der Unterseite helleres Dunenkleid gehüllt, haben aber bereits am ersten Tage vollständig entwickelte Flügel. Diese verleihen ihnen sofort eine gewisse Selbständigkeit, und da sie überhaupt scheu und stürmisch sind, so muß man sich hüten, sie zu erschrecken oder zu ängstigen, sonst prallen sie gegen das Gitter zc. und ziehen sich Verletzungen zu oder rennen sich den Kopf ein.



Die Aufzucht geht wie die anderer Fasanen vor sich, man gebe viel Grünes, aber — dies hat man auch für die Fütterung der Alten zu beachten — keine auf Fettbildung hinwirkenden Stoffe; der Aufenthaltsort sei geräumig und mit Versteckplätzen versehen. Das erste Federkleid ähnelt dem der Mutter, die Hähne legen ihr vollständiges Prachtkleid im zweiten Jahre an. Die Nahrung der F. im Freileben besteht in Knospen, Blättern, Beeren, Samereien, Körnern, Insekten, in der Gefangenschaft erhalten sie Buchweizen, Weizen, Gerste, Salat oder Kohl, gegen das Frühjahr hin etwas Hauf zc. (vergl. weiter die Abschnitte über Verpflegung und Züchtung), aber keinen Mais. Sie sind ziemlich unempfindlich, ertragen unser Klima recht wohl und verlangen keinen geheizten Raum im Winter. Satyr- und Temminck's Hornfasan haben sich seit Jahren fast regelmäßig vermehrt, auch Bastarde unter einander erzeugt, ebenso hat sich Hasting's Tragopan fortgepflanzt, und dasselbe steht von den anderen beiden, die seit neuester Zeit die Voliären mit bevölkern, bei uns auch zu erwarten, denn im Park v. Beaujardin bei Tours erzielte man von ihnen bereits Junge.

Nach diesen einleitenden Bemerkungen darf ich mich wohl in der Besprechung der einzelnen Arten etwas kürzer fassen.

28. Der **Satyr-Hornfasan** — *Cerionis satyra*, L.; Engl. Horned Tragopan; Franz.: Tragopan Satyr oder Napaul — ist die bestbekannte und nächst dem Hasting die schönste Art. Hahn: Oberkopf, Gesicht, ein von da über die Schläfe nach dem Nacken sich ziehendes Band und ein die Lappen umgebender schmaler Saum schwarz; nackte Augengegend, Hörner und Kehllappen tief kornblumenblau, letztere an der Seite mit rothen Flecken; Hinterkopf, Nacken, Vorderhals und Flügelbug karminroth, ungefleckt; Unterhals, Ober Rücken, Brust und Bauch hellroth mit weißen, schwarz eingefaßten, an der Spitze der Federn stehenden Tropfenflecken, die an Brust und Ober Rücken etwa erbsengroß sind, nach dem Hinterleib zu aber immer größer werden; Rücken- und Flügel Federn und Oberschwanzdecken braun, fein schwarz und gelb gewellt und am Ende ebenfalls mit einem runden, weißen, schwarz umsäumten Fleck, einzelne Flügeldeckfedern außerdem roth gesprenkelt oder gefleckt; Schwingen dunkelbraun und gelb quergebändert; Schwanzfedern schwarz und gelb quergebändert und am Ende mit breitem schwarzen Querband; Auge braun, Schnabel grau, Fuß röthlichgrau. Henne: graubraun, auf Rücken und Schwanz röthlich und schwarz gewellt und gepunktet, auf Ober Rücken, Schultern, Flügel, Seiten und Unterseite mit ähnlicher Zeichnung, aber außerdem noch mit dreieckigen gelblichen Flecken (Pfeilsflecken). — Heimat: Gebiet des südöstlichen Himalaya (Nepal, Sikkim). Seit Anfang der 60er Jahre eingeführt und, namentlich in Frankreich, vielfach gezüchtet; auch Bastarde hat man gezogen, speziell mit Temminck's Hornfasan, und diese sehen sehr hübsch aus; ein Bastard vom Satyr-Hahn und Temminck'str.-Henne, i. J. 1881 im Berliner Zoolog. Garten gezüchtet, ähnelt hinsichtlich des Kopfes (mit dem schwarzen Gesicht) und der Oberseite dem Satyr, an der Unterseite Temminck's F.

29. **Temminck's Hornfasan** — *Cerionis Temmincki*, Gray; Engl.: Temminck's Tragopan; Franz.: Tragopan de Temminck — ist etwas schwächer als der vorige und erreicht nicht ganz die Schönheit des Gefieders desselben, namentlich ist die Unterseite verwuschener. Stirn, mittlere Oberkopffedern (verlängert) und Kopf-

seiten schwarz; seitliche Oberkopffedern orangeroth; Hörner türkisblau, nacktes Gesicht und Kehllappen Kornblumenblau, letztere am Rande mit schwärzlichen Vorstenhaaren; Kehle nach unten von einem schwarzen Bande umsäumt, und an dieses schließt sich noch weiter nach unten hin (am Vorderhals) ein breites, ungeflecktes orangefarbiges Querband an, welches allmählich dunkler, roth, wird, dann erst die Fleckenzeichnung: auf orangerothem Grunde heben sich weißgraue, nicht umsäumte Tropfenflecken ab, die an der Brust kaum erbsengroß sind, nach unten hin aber immer größer werden und an den Federn des Hinterleibes den ganzen Mitteltheil bedecken; Schenkel innen ungefleckt; Rücken und Flügel braunroth mit feinen gelblichen Spreukeln und erbsengroßen grauweißen, schwarz gesäumten Tropfenflecken, welche auf Flügel und Bürzel am größten sind; Oberschwanzdecken hellgrau, bräunlich gesäumt; Schwingen und seitliche Schwanzfedern schwarz mit mattgelben Querspreukeln (Wellen), übrige Schwanzfedern schwarz; Auge dunkelbraun, Schnabel dunkelgrau mit hellerer Spitze, Fuß fleischroth. Henne: graubraun, mit weißlichen, gelblich umsäumten Flecken und gelblicher und schwärzlicher Wellen- und Marmelzeichnung auf Ober Rücken, Schultern, Flügeldecken und an der ganzen Unterseite (auf den Flügeldecken und am Bauch sind die Flecken am besten markirt); Unterrücken und Schwanz schön braun und schwarz marmorirt, aber ohne helle Flecken; Hinterhals, Nacken, Hinterkopf braungrau, gelblich gesprenkelt, Oberkopf fast einfarbig braungrau, Gesicht und Kehle grau, ein vom Auge sich nach dem Nacken ziehender Strich gelblich; Fuß grau. — Heimat: China. Seit etwa 20 Jahren eingeführt und seit ca. 15 Jahren vielfach gezüchtet.

30. **Blyth's Hornfasan** — *Coriornis Blythi*, Jerdon; Engl.: Blyth's Tragopan; Franz.: Tragopan de Blyth. — Hahn: von den vorigen durch orangefarbenes (nacktes) Gesicht und ebenso gefärbte, nach unten aber bläuliche Kehle unterschieden; Oberkopf schwarz, seitlich und hinten orangeroth begrenzt, und dieses Roth wird nach unten wieder durch einen jederseits vom Auge nach dem Nacken sich ziehenden breiten schwarzen Streif eingefasst; ebenso wird das Gesicht unten und die Kehle durch ein schwarzes Band eingefasst; Hals orangeroth; Flügelbug einfarbig rothbraun; Rücken, Flügel und Weichen hellbraun mit rothen Flecken, schwarzen Wellen und runden, weißen Tropfenflecken; große Oberschwanzdecken matt graugelblich mit bräunlichen Säumen; Schwanz schwarz; Brust, Bauch und Hinterleib einfarbig grau, nach den Seiten hin mit verwaschenen weißgrauen, runden Flecken; Schenkel oben grau, nach den Fersen hin braun; Fuß fleischroth, Schnabel schwarz, Auge braunschwarz. Henne: von denen anderer Arten zu unterscheiden durch den schwarzen Kopf, den vom Auge nach dem Hinterkopf laufenden rothen Strich und den rothen Hals; im Uebrigen der Temmind's-Henne ähnlich, da sie ebenfalls die gelblichen Flecken, welche auf den Flügeln am schärfsten herortreten, hat; die Unterseite ist gelbgrau, mit helleren Flecken. — Heimat: südöstlicher Himalaya (Assam). Nachdem 1870 ein einzelner Hahn eingeführt worden, fehlte der Vogel jahrelang wieder in Europa, bis W. Zarnach in London ihn vor wenigen Jahren zu uns brachte; ein Paar bildete seit dem Sommer 1883 eine der Perlen der Fasanen-Sammlung im hiesigen Zoolog. Garten. Uebrigens sei bemerkt, daß Hr. W. Zarnach für die Einführung dieses und Hastings's Tragopans, ferner des Sclater'schen Glanzfasans und Elliot's Fasan bei der Preis-

vertheilung der Société d'Acclimatation zu Paris im Juni 1880 einen Preis von 500 Frs. erhielt. Hat sich bereits fortgepflanzt.

31. **Hasting's Hornfasan** — *Cerionis melanocephala*, *Gray* [C. Hastingi, *Vig.*]; Engl.: Black-headed oder Western Tragopan; Franz.: Tragopan de Hasting — dürfte wohl der schönste aller Hornfasanen sein. Der Hahn lässt sich von denen der anderen Arten leicht durch das rothe Gesicht, die hellblaue Kehle und den glänzend feuerrothen Vorderhals unterscheiden. Im Uebrigen sind der Oberkopf und ein von diesem jederseits hinter dem rothen Gesicht zur blauen Kehle herablaufender und diese unten begrenzender schmaler Streif schwarz; Hörner blaugrün; Nacken und obere Halsseiten braunroth; unterer Theil des Halses, Rücken, Flügel hellbraun, mit feinen schwarzen Wellen und etwa erbsengroßen weißen, schwarz umsäumten Flecken; Oberschwanzdecken ähnlich, die weißen Flecken seitlich braun, hinten schwarz umsäumt; Schwanz schwarz; Schwingen wie der Oberkörper, doch ohne weiße Flecken; Unterseite schwarz, rothbraun marmorirt und mit weißen Tropfenflecken gezeichnet; Auge dunkelbraun, Schnabel schwärzlich, Fuß fleischroth. Henne: Ähnlich der der folgenden Art, von derselben an den graugelblichen Querbändern auf den Flügeln zu unterscheiden. — Heimat: nordwestlicher Himalaya. Wurde von W. Jamrach vor fünf Jahren eingeführt; der Jardin d'Acclimatation zu Paris, ferner (im Sommer 1880) der Zoolog. Garten zu Berlin und Hr. Ober-Meg.-Rath Cronau in Straßburg v. vermochten diese werthvollen Vögel zuerst ihren Sammlungen einzureihen, und bereits 1881 schritt der Hasting auch in Deutschland (Berlin, Straßburg) zur Fortpflanzung; im Berliner Garten erzielte Hr. Dir. Bodinus drei Rücken, auch in den folgenden Jahren nistete er hier und anderwärts. In den Londoner Zoolog. Garten kam erst im April 1882 ein Paar.

32. Der **gelbb  uchige** oder **Cabot's Hornfasan** — *Cerionis Caboti*, *Gould*; Engl.: Cabot's Tragopan — ist die neueste Einführung. Der Hahn sieht weniger farbenprächtig aus als die der anderen Arten, immerhin aber ist auch er ein sehr hübscher Vogel, der sich durch orangegelbes Gesicht und schön orangerothe Kehllappen auszeichnet. Oberkopf schwarz, jederseits durch einen orangegelben Streif, welche am Hinterkopf zusammenstoßen, eingefaßt; der schwarze Nacken unten durch einen centimeterbreiten Streif begrenzt; Kehle unten schwarz umsäumt; Gurgel, Vorderhals, Brust, Bauch, Hinterleib und Schenkel einfarbig bräunlichgelb; unterer Theil des Hinterhalses, Rücken, Flügel, Oberschwanzdecken rothbraun mit großen, runden, bräunlichgelben Flecken, welche auf Flügel und Oberschwanzdecken am gröſsten, auf dem Rücken gewöhnlich schwarz gesäumt sind; Weichen blaßgelb mit dunklen Flecken; Schwanzfedern schwarz und gelb marmorirt, am Ende mit reichlich zollbreiter schwarzer Querverbinde; Auge dunkelbraun, Schnabel grau, Fuß fleischröthlich. Henne: graubraun, auf Flügeln, Oberschwanzdecken, Körperseiten, Vorderhals, Brust, Bauch schwarz gewellt und gesprenkelt und mit kleinen, dreieckigen, gelblichen, hinten fast graugelblich gesäumten Flecken; Oberkopf und Hinterhals mit schmalen gelblichen Längsflecken; Gesicht erdgrau; überm Auge nach dem Nacken ein gelblicher Streif; Rücken dunkel graubraun, gelblich und schwarz gewellt und gesprenkelt; Schwingen schwarz, gelblich quergewellt; Schwanzfedern schwarz und bräunlich quergebändert; Auge dunkel,

Schnabel grau, Fuß mattroth. — Heimat: China. Wurde erst vor einigen Jahren eingeführt; April 1882 kam ein Hahn in den Londoner, September 1883 ein Paar in den Berliner Zoolog. Garten, u. s. f. Hat sich bereits vermehrt; im Park von Beaujardin wurden 1884 zwei Junge gezogen.

## VI. Feldhühner.

Die Feldhühner (Percididae) bilden eine weitere Gruppe der Hühnervögel, welche eine nicht kleine Anzahl hübschen Ziergeflügels für Volière, Hof, Park oder auch freie Gehege liefert; wenngleich die zu ihnen zählenden Arten nicht die Pracht und den Schmelz der Farben ihrer größeren Verwandten (Pfauen, Fasanen, Glanzfasanen) aufzuweisen haben, so sind sie doch ansprechend, ja zum Theil recht zart gefärbt und gezeichnet, und überdies besitzen fast alle ein munteres, anmuthiges Wesen, sie gewöhnen sich unschwer an Gefangenschaft und Pfleger, werden bei sachverständiger Behandlung zahm und zutraulich, dauern jahrelang bei Fütterung mit Körnern, Grünzeug u. dergl. aus und schreiten meist auch zur Fortpflanzung, und die Jungen sind mit hartgekochtem, gehacktem Ei, Ameisenpuppen, Grünzeug, Hirse und anderen Samereien unschwer aufzuziehen.

Im Verhältniß zu den Fasanen sind die Feldhühner klein, wie wir an den deutschen Arten, Rebhuhn und Wachtel, sehen können, in Körperbau und Schwanzbildung erinnern sie sehr an die Hornfasanen oder die Perlhühner, so daß man sie als verkleinerte Abbilder derselben bezeichnen könnte. Die Läufe sind kurz, unbefiedert, beim Hahn meist bespornt (zuweilen sogar mit 2 Sporen), die Flügel kurz, abgerundet, die 3. oder 4. Schwinge am längsten; der Kopf ist befiedert, bei manchen Arten mit Federschopf versehen, aber ohne häutige nackte Anhängsel, nur ein schmaler nackter Augenkreis findet sich oder auch (Frankoline) nackte Kehle; der Schnabel ist gestreckt, wenig gewölbt, der Schwanz 12 bis 16 federig, kurz, an der Spitze gerade oder schwach zugerundet; das Gefieder weiß, abgesehen von dem Schopf, keine absonderlichen Bildungen auf, liegt vielmehr meist einfach und glatt an, hinsichtlich der Färbung ist es bei beiden Geschlechtern übereinstimmend oder nur wenig abweichend.

Die Familie der F. verbreitet sich über die ganze Erde, die meisten und auch die typischen Arten bewohnen Asien, dann Afrika, auch Europa (Reb- und Steinhühner, Wachtel) und Australien, in Amerika heimateten die hübschen Baumwachteln. Während die letzteren die Waldungen aufsuchen und bäumen, bevölkern die anderen ebene oder hügelige, begraste oder bebusste Gegenden, manche auch bergiges, felsiges Gebiet, alle Arten aber suchen ihre in pflanzlichen Stoffen und Gezeier bestehende Nahrung auf dem Boden und alle nisten hier auch. Sie leben streng paarweise (nur nach der Nistzeit in Ketten oder Familien beisammen), die Henne richtet ein kunstloses Nest her, legt in dieses 8 bis 17 (auch bis 20 und 24) einfarbige oder auch getüpfelte Eier und brütet dieselben allein in etwa 23 bis 26 Tagen aus; die Jungen, muntere, niedliche, einfach gefärbte Wesen, werden von den Alten sorgsam geführt und beschützt. In der Gefangenschaft, wo man die Eier gewöhnlich wegnimmt und sammelt, um sie anderen Hühnern unterzulegen, liefern die Hennen öfters

eine größere, zuweilen eine ganz beträchtliche Anzahl (bis über 100 Stück). Die F. halten sich vorzugsweise auf dem Boden auf, nur die Baumwachteln bäumen, sie laufen gut, fliegen aber schwer und nicht weit. Von den ungefähr 150 bekannten Arten sind etwa 45 in unsere Volieren gekommen, eine Anzahl davon aber nur selten und vereinzelt; deshalb greife ich im Folgenden nur die für die Zwecke der Liebhaberei wichtigsten heraus, zumal der mir zu Gebote stehende Raum eine Beschreibung aller nicht erlauben würde; die eigentlichen Feld- oder Rebhühner mögen die Reihe eröffnen.

#### 1. Rebhühner.

Die hierher gehörigen Hühner sind Vögel von Rebhuhngröße oder schwächer, mit kurzem, am Grunde mit Wachsheit bekleideten Schnabel, vollständig befiedertem Kopf, abgerundeten Flügeln, in denen die 3. bis 5. Schwinge die längsten sind, kurzem, abwärts gerichtetem Schwanz, kurzen, beim Hahn spornlosen Läufen; Männchen und Weibchen unterscheiden sich in Größe und Färbung nur wenig. Bewohnen als Stand- oder als Strichvögel ebenes (Feld, Raine, Wiesen) oder hügeliges Gebiet; leben paarweise, nach beendeter Fortpflanzungszeit jedoch in Ketten oder Familien. Europa bezw. Deutschland gehört nur eine Art (Rebhuhn) an.

1. Das gemeine **Rebhuhn** oder Feldhuhn — *Perdix cinerea*, *Briss.*; Engl.: Common Partridge; Franz.: Perdrix grise; Poln.: Kuropatwa — vertritt mit der folgenden Art die Untergattung der eigentlichen Rebhühner (*Perdix* oder *Starna*), welche sich von den sogenannten Rothhühnern durch 16- oder 18federigen Schwanz und den an der Vorder- und Hinterseite mit je zwei Reihen größerer Schilber bekleideten und (beim Hahn) gänzlich unbespornten Lauf unterscheiden. Färbung: Oberseite grau mit rostrothen Querbänden, hellen Schaftstrichen und schwarzen Zickzacklinien; Oberkopf bräunlich, gelb gestrichelt; Stirn, ein breiter Streif über und hinter dem Auge, Kopfseiten und Kehle hell rostroth; Borderhals und Brust schön aschgrau, fein schwarz quergewellt; unter der Brust ein kastanienbrauner, hufeisenförmiger Fleck, der bei dem etwas kleineren und matter gefärbten Weibchen, welchem auch das Rostroth in den oberen Flügeldeckfedern mangelt, entweder fehlt oder nicht so groß und deutlich ist; Bauch grauweiß; Körperseiten grau, mit rostrothen, weiß gesäumten Querbänden; Schwingen dunkelgrau mit rostgelben Querbändern; Schwanzfedern braunroth, die mittlsten (wie die Rückenfedern) hellbraun mit dunklerer Querstreifung; Auge braun, ein schmaler nackter Augenring roth, Schnabel grau, Fuß röthlich oder bräunlich. Größe bekannt (etwa 30 cm), doch zeigt dieselbe, ebenso wie die Färbung je nach dem Gebiet seiner Verbreitung zc. manche Abänderung. Eine derartige, sehr auffällige, vielfach als besondere Art betrachtete geographische Klasse ist das ostsibirische Rebhuhn oder Barthuhn (*P. barbata*, *Pall.*), welches sich durch äußerst dunklen (schwarzen) Brustfleck, rostgelbe Oberbrust (ähnlich der Kehle) und zudem durch verlängerte Kehlfedern („Barthuhn“) auszeichnet. Daß auch geschlechte oder weiße R. mitunter vorkommen, ist bekannt. — Verbreitung: fast ganz Europa, Westasien; auf Neuseeland ist es eingebürgert; in Deutschland überall als Standvogel vorzugsweise in Getreidefeldern, wo diese an Wiesen, Bäume, Waldränder grenzen. Nahrung: Insekten, Gewürm, zarte Blätter zc. Im Februar zertheilen

sich die Vögel in Paare, die Kampfzeit der Hähne beginnt. Die Henne legt Ende April und im Mai in eine flache Vertiefung im Getreide- oder Klee- oder im Grase 8 bis 20 grünlichgraue, ungefleckte, 33 mm lange und 25 oder 26 mm breite Eier und bebrütet diese mit aller Hingebung 26 Tage lang, wobei der Hahn Wache hält. Die Jungen, zunächst ein gelbliches, oberseits braun fleckenstreifiges Dunenkleid tragend, werden von den Alten aufs Eifrigste geführt und beschützt; die jungen Hähne sind im Herbst nach der Mauser ausgefärbt. — Für die Gefangenschaft eignen sich die H. ungemein, allerliebste sind die Jungen, welche man aus gesammelten oder aufgefundenen Eiern, die einer Haushenne untergelegt wurden, erzielt hat; mehrfach ist es auch schon vorgekommen, daß das Rebhuhn-Weibch., welches man auf dem Felde brütend antraf und sammt den Eiern mit nach Hause genommen wurde, hier in einer Volière, selbst unter einem Sieb ruhig weiter brütete und die Jungen groß zog, ja Rebhühner haben sogar im Flugläufig wirklich genistet. Die Aufzucht gelingt, sobald die Volière trocken ist, sehr wohl. Die Henne wird mit den Kleinen entweder in eine durch engmaschiges Gitter umschlossene Volière, oder in einen Aufzuchtkasten, wie er später beschrieben und abgebildet werden wird, gesetzt. Das Futter für die Kleinen (vergl. auch „Schopfwachtel“) besteht während der ersten Tage in Eigelb (Kondensirtes oder solches von hartgekochten Eiern) gemischt mit geschnittener Schafgarbe, dann setzt man frische Ameisenpuppen hinzu, die, zumal sie um diese Zeit leicht zu haben sind, bald auch das ausschließliche Futter bilden können; von der 2. Woche an mag man rohe (geschälte) Hirse u. a. kleine Samereien und auch gekochtes und geriebenes Ochsenherz zugeben; Manche ersetzen die Ameisenpuppen durch gekochtes, geriebenes Ruheuter. Grünzeug (Schafgarbe, später Salat, Vogelmiere) vergesse man nicht. Das Futter muß oft frisch verabfolgt und so gestellt werden, daß nur die Rücken, nicht aber die Glucke dazu gelangen können, sonst frißt die letztere, welcher man das gewöhnliche Futter giebt, zuviel weg (vergl. den im II. Theil folgenden Abschnitt über Aufzucht von Geflügel bezw. Ziergeflügel). Bis zur 5. Woche etwa bleiben Glucke und Rücken im Aufzuchtkasten, dann aber muß man ihnen eine geräumige Volière anweisen; die Glucke kann nach der 10. Woche entfernt werden, und die Kleinen setzt man — falls man sie zu dem Zweck aufzog — zum Frühjahr (oder auch im Herbst schon) ins Freie, damit sie die Jagdgebiete mit bevölkern. Uebrigens werden aufgezogene H., die man in der Volière behält, ungemein zahm und zutraulich, und die Gatten hängen mit großer Zärtlichkeit aneinander, sodaß nach dem Tode des einen vielfach auch der andere eingeht.

2. Das **chinesische Rebhuhn** oder Bambushuhn — *Perdix [Bambusicola] thoracica*, Temm.; Engl.: Bamboo-Partridge; Franz.: Perdrix de Chine — unterscheidet sich von dem vorigen durch längeren Schwanz. Stirn, eine überm Auge nach dem Hinterkopf laufende Binde und Vorderhals grau, letzterer unten rostbraun eingefasst; Kopf- und Halsseiten und Kehle rostbraun, Schnabel schwarz; Oberseite dunkel olivenbraun, Rücken und Flügeldecken auf solchem Grunde kastanienbraun gefleckt; Unterseite hellbraun, die Weichen dunkel rothbraun gefleckt; Schwanz rostbraun. — Heimat: China. Ist mehrfach eingeführt und in England (London) und Frankreich gezüchtet worden; so im Londoner Zool. Garten schon 1869 (12 Stück), in Frank-

reich namentlich im Park zu Beaujardin (hier auch 1884 wieder aus 7 Eiern ebensoviele Junge).

3. Das **arabische Rebhuhn** — *Perdix Heyi*, *Temm.* [*P. rupicola*, L.]; Engl.: *Hey's Partridge*; Franz.: *Perdrix de Hey* — unterscheidet sich von unserem Rebhuhn durch geringere Größe und dadurch, daß der Lauf nur an der Vorderseite mit 2 Reihen größerer Schilde, im Uebrigen mit kleinen Schildern bekleidet ist, und wird von Manchen deshalb einer besonderen Gattung: *Ammoperdix* zugezählt. Es ist ein reizendes Hühnchen, etwas größer als eine Wachtel, mit gelbem Schnabel und Fuß. Im Allgemeinen hell rostroth (isabelfarben), die Weichenfedern schwarz und rothbraun gesäumt, der Schwanz rothbraun, der Kopf mehr grau, eine Binde durch's Auge weiß. Dem Weibchen fehlt die letztere, es ist überhaupt von blasserer Grundfarbe, mit dunkler Wellenzeichnung. — Heimat: nordwestl. Arabien (Sinai), Palästina, Nordost-Afrika. Seit den 60er Jahren eingeführt, ist es in Deutschland durch Herrn Gaetano Alpi in Triest, welcher i. J. 1877 ff. größere Ausstellungen damit beschiede, bekannt geworden.

## 2. Die Berg-, Stein- oder Rothhühner,

die nächsten Verwandten unseres Rebhuhns, werden vielfach diesem angereicht und zur selben Gattung (*Perdix*) gestellt; neuerdings aber hat man sie, da sie mehrere übereinstimmende Merkmale besitzen, von jener getrennt und zu einer eigenen Gattung (*Caccabis*) erhoben. Sie sind etwas stärker als Rebhühner; der mittelhohe Lauf zeichnet sich durch Spornhöcker aus und ist auf der Vorderseite mit zwei Reihen Tafeln, im Uebrigen aber mit kleinen Schildern bekleidet; in dem mittellangen Flügel sind die 3. und 4. Schwinge die längsten, der Schwanz besteht aus 12 bis 16 Federn. Das Gefieder ist dicht, aber anschließend. Auch hinsichtlich der Färbung zeigt sich manches Charakteristische: Beine, Schnabel und Augenflecke roth; Kehle von einem schwarzen Halsband umschlossen; Oberkörper braun oder braungrau; Unterkörper lehm- oder rostgelb; Flankenfedern auf weißgrauem Grunde schwarz, rothbraun und gelb quergestreift; Schwingen braun; die vier mittleren Stoßfedern grau oder graubraun, die übrigen rostroth\*). Die bekannten Arten bewohnen vorwiegend das Mittelmeergebiet. Aufenthalt gebirgige, hügelige Gegenden, vielfach in der Nähe von lichte Wäldern und bebauten Feldern. Nahrung: Knospen, Sämereien, Beeren, Getreidespizzen, Insekten und dergleichen. Standvögel. Leben in Einsamkeit, nach der Brutzeit in Gesellschaft (Familien, Ketten). Hübsche Ziervögel für Voliere und Park (s. „Steinhuhn“). — Europäisch sind vier, oder — wenn man den Eschular nicht als Art anerkennen, sondern bloß als östliche Varietät des Steinhuhns ansehen will — nur drei Arten, und von diesen bewohnt eine (Steinhuhn) auch deutsches Gebiet.

4. Das **Steinhuhn** oder Alpen-Steinhuhn — *Caccabis saxatilis*, *Meyer*; Engl.: *Alpine Partridge*; Franz.: *Bartavelle*; Ital.: *Cotornice* —. Männchen: Wangen, Kehle und Vorderhals weiß, rings von einer schwarzen Binde umgeben, welche sich durch das Auge über die Stirn zieht und oben weißlich gesäumt ist; rings um die Schnabelwurzel schwarz; Scheitel und Oberkörper aschgrau, Rücken lebhaft weinroth

\*) Bergl. „Die europäischen Steinhühner“ von B. Ritter v. Eschul-Schmidhofen im „Waidmann“ X. Bd. (1879) S. 159.

überflogen; Federn der Oberbrust blaugrau, schmal lebergelb gesäumt; übriger Unterkörper rostgelb, nach hinten zu röthler werdend; Seitenfedern hell graublau, mit rostgelben, schwarz eingefassten Querbändern und halbmondförmigen kastanienbraunen Flecken; Schwingen dunkelbraun mit hell rostgelblichen Endfanten; die vier mittleren Stoßfedern aschgrau, die übrigen zwölf dunkel roströth; Schnabel, nackter Augensied und Füße korallenroth; Augen rothbraun. Am Lauf eine hornige Spornwarze. Etwas größer als das Rebhuhn (34 cm). Weibchen: kleiner als das Männchen, ohne Spornwarze, Färbung heller, Halsband schmaler, sonst dem Männchen gleich. — Verbreitung: Alpen und Südeuropa, und zwar Oberbayern, östereich. Alpen- und Küstenländer, Schweiz, Italien, auch Griechenland. — Das St. wird in Gefangenschaft bald ganz zahm und deshalb in seiner Heimat oft in Gehöften und Volieren gehalten. „Alt eingefangene Steinhühner“, sagt Girtanner, „gehen so ausnahmslos an das Futter und gewöhnen sich in jeder Hinsicht so leicht auch an die räumlich kleinsten und im Futter einfachsten Gefangenschafts-Verhältnisse, wie kaum ein anderer Vogel und gewähren im Freien, in eine Voliere mit Felsgrotte und Pflanzenwuchs gesetzt, einen sehr schönen Anblick.“ Als Futter verlangen sie Hafer, Hirse, Hanf (ganz), Brot, Rüben, als Grünfutter etwas Kohn, Löwenzahn-Blätter u. dergl. Ein Sandbad ist unerlässlich. Zur Fortpflanzungszeit dürfen sie nur paarweise gehalten werden, die Männchen bekämpfen sich auf Leben und Tod. Dunenjunge (ohne Mutter) lassen sich mit kleinen Mehlwürmern, Ameisenpuppen vermischt mit Mohnsamen, geöffnete Hirse, etwas gequetschtem Hanf, Quarzkörnchen und Heugesäme aufziehen; der Käfig für sie muß geräumig sein und der Sonne den Zutritt gestatten.

5. Das **Chukar-Steinhuhn** oder der Tschukar — *C. chucar*, Gr.; Engl.: Chukar Partridge; Franz.: Perdrix groque — ähnelt dem vorigen ungemein, sodaß es oft mit ihm verwechselt worden ist und von Vielen nur als östliche Varietät oder Rasse desselben angesehen wird. Doch hat es ein Kennzeichen, und dieses kommt ständig nur bei ihm, d. h. dem östlichen, vor, während es dem westlichen, d. h. dem eigentlichen Steinhuhn, fehlt. Es besteht darin, daß die ganze Partie zwischen Auge und Oberkiefer bis zum Nasenloch gelblichweiß (lehmiggelb) ist, während sie beim Steinhuhn schwarz erscheint; ferner sind Wangen, Kehle und Gurgel gewöhnlich lebergelb (beim Steinhuhn weiß), die Oberseite ist heller und mit mehr rother als grauer Beimischung, die Stirn blaugrau, die Ohrenfedern sind breit röthlich gesäumt, die Schulterfedern, namentlich die oberen, taubenblau, breit röthlich gesäumt. Schwarzes Halsband und alles Uebrige wie beim Steinhuhn. Auch die Geschlechter unterscheiden sich wie bei diesem. Die Größe ist um ein wenig geringer (32 cm). — Verbreitungsbezirk: Südost-Europa und Asien bis China und Hinter-Indien; auf den griechischen Inseln häufig, die ionischen Inseln bilden die Westgrenze. Die Hähne, und wohl auch die des vorigen, wurden wegen ihrer Kampflust (daher auch der Name *Chacura pugnax*) früher in Griechenland, auf Cypern u. gefangen gehalten und zu Kampfspiele verwendet. — Hinsichtlich der Eigenschaften u. stimmt der Tschukar mit seinem Verwandten überein.

6. Das **Rothhuhn**, französische oder rothe Rebhuhn — *C. rufa*, L.; Engl.: Red-legged Partridge, French Partridge; Franz.: Perdrix rouge; Ital.: Pernice



comune; Span.: Perdiz — ist dem Steinhuhn ähnlich, aber von ihm leicht durch die schwarze Fleckenzeichnung hinter dem Halsband zu unterscheiden. Männchen: Oberseite rothgrau, Nacken und Hinterkopf rothbraun, Stirn und Scheitel aschgrau; ein weißer Streif zieht sich von der Wurzel des Oberschnabels über die Augenbrauengegend nach dem Hinterhals; das schwarze Halsband umschließt die weiße Kehle, wird unten breiter und löst sich dann in Flecken auf; im Kinnwinkel ein kleines schwarzes Fleckchen; Brust aschgrau, Bauch, untere Schwanzdeckfedern und Befiederung des Oberschenkels rostgelb; Flankenfedern hellaschgrau mit einem weißen, schwarzen und dann rostfarbenen Querband; Schwingen dunkelbraun, außen mit gelblichen Säumen; Steuerfedern, Schnabel, Füße und Augen wie beim Steinhuhn. Größe geringer als Steinhuhn (31 cm). Henne: Färbung wie der Hahn, nur etwas matter. — Bewohnt Südwest-Europa: Südfrankreich, Spanien, Portugal, Balearen, Madeira, Azoren. Aufenthalt Berg- und Hügelland und Ebene, zieht unkultivierte, mit Gestrüpp und Gräsern bewachsene Gebiete Feldern und Weinbergen vor, den eigentlichen Wald meidet es. In England seit etwa 100 Jahren vollständig eingebürgert und in einigen Grafschaften jetzt häufiger als das Rebhuhn. Die erste erfolgreiche Einführung geschah (nach S. Stevenson) um 1770 durch den Marquis of Hertford und Lord Kendlesham. Sie ließen eine große Anzahl aus Frankreich bezogener Eier durch Haushühner ausbrüten und setzten dann die Jungen auf ihren Besitzungen zu Sudborn und Kendlesham (Suffolk) aus, von wo aus sich dieselben dann über viele Theile des Landes verbreiteten. Zu Anfang dieses Jahrhunderts in anderen Theilen Englands unternommene Versuche der Einbürgerung gelangen ebenfalls, dagegen glückte dies noch nicht in Schottland und Irland. In Betragen z. dem Rebhuhn ähnlich. Hält jahrelang in Gefangenschaft aus, hat sich im Käfig auch fortgepflanzt.

7. Das Klippen- oder **Felsenhuhn** — *C. petrosa*, Gm.; Engl.: Barbary Partridge; Franz.: Perdrix de Rochoer; Ital.: Pernice di Sardegna — unterscheidet sich von den drei Verwandten durch rothbraunen Scheitel, aschblaue Wangen und Kehle und ein rostbraunes, weiß geflecktes, oben weiß gesäumtes Halsband. Männchen: Scheitel vom Schnabelgrunde an, Nacken und Hinterhals rothbraun; Kopfseiten über, vor und unter dem Auge nebst Kehle hell aschgrau; ein breites, gegen die Mitte zu schmaler werdendes, von der Ohrgegend über den Hals sich ziehendes Band rothbraun, weiß getüpfelt; unter demselben der Hals aschgrau; Brust hellrothlich; Bauch und untere Stoßdecken mehr ins Gelbliche ziehend; Seitenfedern weiß, schwarz und fuchsroth gebändert; Rücken und Bürzel graubraun; große Schwingen dunkelbraun, gegen das Ende zu hell ocker gelb gesäumt; kleine Schwingen heller, auf der Außenseite undeutlich dunkelbraun gewellt; Schulterfedern und ein Theil der nächstliegenden Flügeldecken tief blaugrau, breit rothbraun gesäumt, die übrigen graubraun; die 4 mittleren Steuerfedern graubraun, schwach schwarzbraun gewellt, die übrigen fuchsroth; Schnabel z. wie beim Steinhuhn. Größe wie Reb- oder Rothhuhn (31 cm). Weibchen: vom Hahn nur durch geringere Größe und minder lebhaftere Färbung unterschieden. — Verbreitung: Nordafrika, Sardinien. In Betragen und Nistweise stimmt es mit dem Rothhuhn überein. Gelangt selten in unsere Käfige, obgleich es sich für dieselben sehr empfiehlt. Chs. Jamrach in London bot letzten Sommer das Paar mit 10 M an.

## 3. Frankolin-Hühner.

Die Frankoline bilden eine dritte Gruppe der Feldhühner und weichen von den Rebhühnern, denen sie in Größe, Gestalt und Lebensweise ähneln, durch schlankeren Körperbau, dünneren Hals, längeren Schnabel und Schwanz, höheren, beim Hahn bespornten — nur den Hügel-Frankolinen fehlt der Sporn — Fuß und gewöhnlich auch bunteres Gefieder ab. Die Bekleidung des Lauses ist wie bei den Steinbühnern, im Flügel sind die 3. und 4. Schwinge am längsten, der gewöhnlich 14federige Schwanz ist gerade abgeschnitten oder leicht zugerundet; Männchen und Weibchen sind in der Regel übereinstimmend gefärbt. Man kennt gegen 50 Arten, von denen die meisten die bebushichten Ebenen Afrikas, eine geringere Zahl entsprechende Gegenden des warmen Asiens und der Sunda-Inseln bewohnen. Die Lebensweise ist die aller Feldhühner (s. S. 358). Sie empfehlen sich ihres hübschen Aeußeren und ansprechenden Wesens wegen zur Bevölkering unserer Voliären, scheinen sich auch gut zu akklimatisiren, dauern unter entsprechenden Verhältnissen jahrelang in Gefangenschaft aus und schreiten selbst zur Fortpflanzung. Einige Bemerkungen darüber wolle man bei Beschreibung der ersfolgenden Art nachlesen.

8. **Clapperton's Frankolin** — *Francolinus Clappertoni*, *Rüpp.*; Engl.: Clapperton's Francolin; Franz.: F. de Clapperton — ist etwas größer als das Rebhuhn. Grundfarbe der Oberseite etwas dunkler als die der Unterseite; Scheitel dunkelbraun; Kopfseiten, Kehle und ein Strich überm Auge weiß, erstere fein schwarz gestrichelt; Oberseite des Körpers dunkelbraun, die Federn hell gesäumt; die der Unterseite ganz hell mit schwarzem Längsstrich, an den Seiten auch mit braunrother Zeichnung; Schnabel und Füße gelb. — Heimat: Südwest-Afrika. Wird dann und wann zu uns gebracht, gewöhnt sich leicht an die Gefangenschaft, hält gut aus und ist bereits gezüchtet worden. Dies glückte dem leider schon verstorbenen Amtmann Ad. Köhler in Weissenfels; ein Paar, welches er zwei Jahre gepflegt, schritt in einer Volière im Frühjahr 1877 zum ersten Mal zur Fortpflanzung. Die Hühnchen hatten sich nach ihrer Ankunft in der Volière sogleich eingewöhnt, zeigten sich durchaus nicht scheu und stürmisch, sondern ruhig und zutraulich, fühlten sich in der Volière von Anfang April bis Ende Oktober immer ganz behaglich, mauserten jeden Herbst gut und befanden sich während des Winters im ungeheizten Raum ganz wohl. Als Futter bekamen sie ein Gemenge aus weißer Hirse, Sommerrüben und Buchweizen, als Leckerbissen (jedoch nicht zu viel!) Hanfskörner, Ameisenpuppen und Mehlwürmer, leidenschaftlich gern nahmen sie die Kerne von grünen Gurken, und Grünfutter darf nie fehlen. Zur Begattungszeit führte der Hahn eigenthümliche Liebestänze auf, wobei er sich aufblähte und mit den Flügeln und dem übrigen Gefieder sich wie mit einem Mantel umhüllte. Zur ersten Brut machte sich das Weibchen in einem mit Heu ausgefüllten Kasten ein einfaches, nicht zu tiefes Nest zurecht und legte darein in Zwischenräumen von je 6—7 Tagen nacheinander 4 weiße, leicht roth angehauchte Eier, welche etwas größer als Rebhühneier waren. Nach 21—23tägiger Bebrütung derselben seitens der Henne schlüpften 3 Junge aus, von denen eins verunglückte, eins nach 4 Wochen starb, das dritte aber sich rasch entwickelte und sich im ersten Federkleid nur durch die etwas mattere Federzeichnung von den Alten unterschied. Die Jungen erhielten in der ersten Woche gehacktes Ei und Ameisenpuppen, dann

wurde etwas fein gehacktes Grünes nebst kleiner afrikanischer Hirse hinzugegeben und nebenbei in Wasser geweichtes Eierbrot verabfolgt; nach 6 Wochen fraß das Junge das gewöhnliche Futter der Alten. In den folgenden Jahren pflanzten sich die F. ebenfalls fort. Im Jahre 1879 wurde Herrn Köhler von der Société d'Acclimatation zu Paris für seine Züchtungs-Erfolge eine Medaille erster Klasse zuerkannt.

9. Der **Kap-Frankolin** — *F. capensis*, *Gm.*; Engl.: Cape Francolin; Franz.: Francolin criard —, von der Größe des vorigen, heimatet in Südafrika. Die Färbung (Zeichnung) setzt sich aus Schwarzbraun und Weiß zusammen, und zwar sind die Federn im Allgemeinen auf schwarzbraunem Grunde mehrfach fein weiß längsgestrichelt, derart, daß diese Linien vorn am Schaft zusammenlaufen; Kehle rein weiß; Halsfedern weiß gesäumt, Federn der Unterseite mit breitem weißen Mittelstreif. Kommt hin und wieder zu uns. Im Hamburger Zool. Garten lebten Kap-Frankoline 4 Jahre lang.

10. Der **Band-Frankolin** — *F. aser*, *Lath.*; Engl.: South-African Francolin — aus Südafrika gelangt selten zu uns. Kopf- und obere Halsseiten, Unterförper längs der Mitte und Unterschwanzdecken schwarz und weiß gebändert; über und unter jedem Auge läuft ein rostgelbes Band, das obere zieht sich von da längs des Nackens, das untere an Kopf- und Halsseite hinab; Federn des Oberkörpers auf graubraunem Grunde schwarzbraun gefleckt und hell geschaftet.

11. Der **Somali- oder rothkehlige Frankolin** — *F. rubricollis*, *Rüpp.*; Engl.: Red-throated Francolin —, von der Größe der vorigen, kennzeichnet sich durch nacktes rothes Gesicht und Vorderhals. Das Gefieder ist auf graubraunem Grunde weiß gefleckt und gestrichelt. Heimat: Ostafrika, von wo er neuerdings durch Chs. Zamrath-London eingeführt wurde (120 das Paar).

12. Der **gemeine Frankolin** — *F. vulgaris*, *Steph.*; Engl.: Black Francolin [Black Partridge]; Franz.: Faisan des marais — war früher in ziemlicher Anzahl auch über Süd-Europa verbreitet, ist aber leider dort ausgerottet und findet sich jetzt noch namentlich häufig in Indien und in Vorder-Asien. Männchen: Oberkopf und Nacken dunkelgrau, die Federn breit graugelb gesäumt und mit breitem schwarzen Mittelstrich; Hinterhals heller, vorherrschend graugelb; Gesicht, Kehle, Kropf und Brust schwarz, Ohrfedern weiß, ein breiter Halsring rothbraun; Ober Rücken schwarz und braun, mit weißen Flecken; Unterrücken, Bürzel und Schwanz schwarz mit feinen weißen Querverbinden; Flügel schwarz- und gelbbraun; Körperseiten schwarz mit rundlichen weißlichen Flecken; Bauchfedern rothbraun, grau gesäumt; Unterschwanzdecken dunkelbraun; Fuß rüthlichgelb, Schnabel schwarz. Größe des Rebhuhns. Weibchen: viel heller; Kehle und eine Strich hinterm Auge gelblichweiß; Unterförper bräunlichgelb (isabell) mit schwarzbraunen Querverbinden. Es wäre zu wünschen, daß dieses wirklich hübsche Huhn oft eingeführt würde.

13. Der **Hügel-Frankolin** — *Francolinus torqueolus*, *Val.*; Engl.: Hill Francolin; Franz.: Perdrix du Boutan — unterscheidet sich von den vorgenannten Arten durch spornlose Läufe und kürzeren Schwanz und wird deshalb auch als Vertreter einer besonderen Gattung (*Arboricola*; *Hyloperdix*) betrachtet. Oberkopf braunroth, über und unter dem Auge je ein schwarzer Strich; Oberseite des Körpers

olivengraun mit schwarzer Bandzeichnung, Flügel olivengraun mit kastanienbraunen und schwarzen Flecken; Körperseiten grau und kastanienbraun mit weißen Punkten; Kehle schwarz und weiß gefleckt, unten durch ein weißes Band begrenzt; Oberbrust grau, Unterkörper längs der Mitte weiß. Größe des Rebhuhns. Das Weibchen ist matter, einförmiger gefärbt. — Heimat: Himalaya (Butan, Nord-Indien). Ist seit den 60er Jahren mehrfach eingeführt und in Frankreich — so im Park von Beaujardin bei Tours und von E. Leroy in Sismes, Depart. Marne — während der letzten 6 Jahre öfters gezüchtet worden. Der H. wird als hart, ausdauernd geschilbert und zur Einbürgerung als Jagdvogel empfohlen. Die Jungen entwickeln sich rasch, sind leicht (mit Mischfutter, Würmer, Ameisenpuppen) aufzuziehen und mit etwa 6 Wochen selbständig.

#### 4. Die Wachteln

sind die Zwerge unter den Hühnervögeln und mehr für die Zwecke des eigentlichen Vogel Liebhabers als die des Geflügelers geeignet. Deshalb darf ich mich hier auch kurz fassen. Die Wachteln bilden eine etwa 20, über alle Erdtheile mit Ausnahme Amerikas verbreitete, Arten umfassende Gruppe oder Gattung (*Coturnix*), welche bei uns durch die bekannte Schlagwachtel vertreten wird; sie kennzeichnen sich, abgesehen von der Kleinheit, durch kleinen, sanft gebogenen Schnabel, verhältnißmäßig lange und spitze Flügel, in welchen die 1. bis 3. Schwinge am längsten sind, kurzen, 12 federigen, weichen, abwärts gerichteten Schwanz, spornlose, niedrige, vorn und hinten mit je 2 Reihen Schilber besetzte Läufe. Sie bewohnen namentlich trockene, ebene, mit Getreide und Gräsern bestandene Gebiete und ernähren sich von Körnern, Gesäme, Blattspitzen, Insekten. Die Lebens- und Nistweise stimmt mit der anderer Feldhühner überein; unsere Wachtel ist Zugvogel. Sind anmuthige Stubengenossen und Volieren-Bewohner, die mit anderen Vögeln in Eintracht leben und sich unschwer erhalten lassen, jedoch, dem Klima ihrer Heimat gemäß, einen geschützten, warmen Raum verlangen. Das Futter besteht in Hirse, Mohn, Weizen, Haas, Kanariensamen (Spitzsamen), Grünzeug (Vogelmiere &c.), auch etwas Mischfutter, Ameisenpuppen und dergl.. Der Boden des Käfigs wird reichlich mit Sand bestreut und z. Th. mit Rasenstücken und Moospolstern belegt, und außerdem richtet man Verstecke her. Einige Arten haben sich im Gesellschaftskäfig bereits fortgepflanzt; als Nest nahmen sie einfach die in ein Rasenstück eingedrückte, mit Heu ausgekleidete Vertiefung an. Die Zahl der Eier beträgt 3 bis 14, manche machen mehrere Bruten im Jahre. Als Nahrung für die Jungen bietet man Ameisenpuppen (frische oder in deren Ermangelung aufgequollene vorjährige), Eigelb, geschälte Hirse, Buchweizengrüße &c.

14. Die **Wachtel** — *Coturnix communis*, Bonn.; Engl.: Common Quail; Franz.: Caille; Poln.: *Przepiórka* —, Schlag- oder Schnarrwachtel, verbreitet sich über Europa, Mittel- und Süd-Asien und Afrika und ist bei uns genugsam bekannt. Oberhalb rostbraun mit weißlichgelben, lang zugespitzten Schaftflecken und schwarzen, gewellten Querbinden; Oberkopf braun mit drei hell rostgelben Längsstreifen; Kehle rostbraun, an den Seiten von zwei dunkelbraunen Bändern umgeben; Unterhals und Brust blaß rostfarben, mit verlaufenden Längsstrichen; Bauch schmutzigweiß; Seiten rostroth, hellgelb in die Länge gestreift; Schwingen dunkelgrau, rostfarben quergebändert; Schwanz dunkelbraun mit rostgelblichen Querstreifen; Schnabel horngrau, Fuß röthlich. Weibchen matter gefärbt, Kehle weiß, Brust mit vielen kleinen schwarzbraunen Flecken.

Länge etwa 20 cm. Wachteln gewöhnen sich bald ein, schreiten in Volieren auch zur Fortpflanzung. Als Zimmervögel ihres munteren Schlags und ansprechenden Wesens wegen recht beliebt.

15. Die **Regentwachtel** — *C. coromandelica*, *Gm.*; Engl.: Rain-Quail; Franz.: *Caille du Coromandel* — heimatet in Indien (Coromandel) und ist unserer Wachtel ähnlich, doch durch die eigenthümliche Zeichnung des Kopfes leicht zu unterscheiden. Der letztere ist weißlich; zwei breite schwarzbraune Binden laufen längs des Oberkopfes, je ein schwarzbrauner Strich zieht sich vom Schnabel aus über die Kopfseite, ein anderer durch die Zügelgegend und zwei parallel laufende Binden umschließen nach unten Rinn und Kopfseiten; der Vorderhals ist weiß, schwarz gefleckt, die Unterseite auf hellbraunem Grunde schwarz gestrichelt. Das Weibchen ist kenntlich an dem bräunlichen Kopf und der weißen Kehle, während der Vorderhals die Zeichnung der Unterseite zeigt. —

Hier schließe ich noch eine Wachtel-Art an, welche, obwohl sie mit den eigentlichen Wachteln hinsichtlich der Gestalt, des Mangels an Sporen, der Bekleidung der Läufe, der Schwanzbildung übereinstimmt, doch mehrere charakteristische Merkmale hat, daß sie als Vertreter einer besonderen Gattung (*Rollulus* oder *Cryptonix*) betrachtet werden muß; es ist

16. die **Strauß- oder Krontwachtel** — *Rollulus cristatus*, *Gm.* [*R. coronatus*]; Engl.: Crowned Partridge; Fr.: *Roulul* —, welche von den Eingebornen Sumatras „*Kulul*“ genannt wird. Sie ist fast von Rebhuhn-Größe, der Schnabel ist kräftig, stark gebogen, ein großer Augenkreis nackt, zinnoberroth, die Stirnsfedern treten als ziemlich lange, starke, nach oben und hinten gerichtete Vorstensefedern auf, das Männchen trägt außerdem auf dem Scheitel eine aus langen, dichten, fein zerschliffenen Federn bestehende große Federkrone, der Hinterzehe fehlt der Nagel, in den zugrundeten Flügeln sind die 4. und 5. Schwinge am längsten. Kopfschmuck und Färbung machen die Krontwachtel zu einem der schönsten Hühnervögel. Beim Männchen sind Kopf, Hals und ganze Unterseite schwarz, blauglänzend, die Scheitelfedern weiß, die der Krone braunroth, nackter Augenkreis, Schnabelseiten und Füße zinnoberroth, Oberschnabel schwarz, Rücken und Oberschwanzdecken dunkelgrün, Schultern bläulichgrün, Flügeldecken dunkelbraun, Schwingen hellbraun, dunkel gewellt und gepunktet, Schwanzfedern blaueschwarz. Beim Weibchen sind Kopf und Hals grauschwarz, ohne weißen Scheitel und ohne Krone, Oberkörper, Kropf und Brust grün, Bauch graugrünlich, Schnabel schwarz. Während der letzten 12 Jahre wiederholt nach Europa in die Zoologischen Gärten — in den Berliner im Frühjahr 1873 — und in die Volieren der Liebhaber gelangt, dauert der Kulul in der Regel leider nicht lange in der Gefangenschaft aus; um so bemerkenswerther ist es, daß er in den Vogelhäusern des Herrn Aug. F. Wiener in London zur Fortpflanzung geschritten ist: im Juli 1878 scharfte ein Weibchen in einen oben verdeckten, seitlich geöffnerten Kasten Heu, Stroh und andere Halme zu einem kunstlosen Neste zusammen, legte darein in Zwischenräumen von etwa 2 Tagen 4 außerordentlich große, runde, rein weiße Eier und saß auf denselben vom 23. Juli an fest, und schon am 7. August schlüpften 2 schwarzbraune Küden aus (in dem 3. Ei war ein abgestorbenes Junges, das 4. war schlecht). Der K. verlangt einen warmen, umfangreichen, mit starker Sandlage u. ausgestatteten Raum und eine aus Sämereien (Gerste, Kanariensamen, auch etwas Hanf und Weizen), gekochten Reis,

eingeweichtem Weißbrot, Beeren, Ameisenpuppen, Mehlwürmern u. a. Fleischstoffen bestehende Kost; anderen Käfiggenossen gegenüber ist er sehr verträglich.

##### 5. Die Baumhühner oder Baumwachteln

bilden eine etwa 50 bekannte Arten umfassende, in mehrere Gattungen zerfallende Gruppe und finden sich nur in Amerika, namentlich im mittleren Theil desselben. Sie unterscheiden sich von den vorgenannten, überhaupt von allen altweltlichen Feldhühnern dadurch, daß die Schneide des Unterkiefers jederseits zwei Zahnausschnitte aufweist (daher die Bezeichnung „Zahnhühner“, Odontophorinae) und daß der Schnabel kurz, sehr hoch, seitlich zusammengedrückt, an der Spitze hakig gebogen ist. Der Fuß ist hoch, unbefornt, der Schwanz 12federig, im Flügel die 4., 5. oder 6. Schwinge die längste. Auch in der Lebensweise kennzeichnen sie sich gegenüber den vorigen, indem sie nicht bloß auf der Erde sich aufhalten, sondern auch aufbäumen und dementsprechend außer Feld auch Gebüsch und Wald bewohnen. Nistweise und Ernährung weicht jedoch nicht von der anderer Feldhühner ab. Es ist bereits eine Anzahl recht hübscher Baumwachteln zu uns gebracht worden, die sich unschwer eingewöhnen und mit dem früher schon angegebenen Futter erhalten lassen; selbstverständlich muß man bei Einrichtung der für sie bestimmten Volieren auf ihre Lebensweise Rücksicht nehmen. Eine Art (Virgin. Wachtel) hat man in England bereits vollständig (im Freien) eingebürgert, mit einer anderen (Schopfwachtel) hat man in Frankreich und Deutschland derartige Versuche, doch noch nicht im Großen und mit Ausbauer, gemacht. Zeitungsnachrichten zufolge hat König Milan von Serbien diese Aufgabe sich gestellt: auf dem von ihm um Gleichenberg in Steiermark gepachteten, ca. 20 000 Joch umfassenden Jagdrevier traf im März 1884 ein Transport kalifornischer Wachteln ein, um alsbald in Freiheit gesetzt zu werden. Im Käfig werden mehrere Arten gezüchtet, hauptsächlich

17. die **kalifornische Schopfwachtel** — *Callipepla* [*Lophortyx*] *californica*, Lath.; Engl.: Californian Quail; Franz.: Colin de Californie —, ein hinsichtlich der Größe zwischen Wachtel und Rebhuhn stehender Vogel (Tafel 52), ausgezeichnet durch einen Federschopf, welcher aus 3 bis 6 oder auch mehr feinen, zerchliffenen, auf der Scheitelmittle sich erhebenden, mit der Spitze nach vorn gebogenen Federn besteht und beim Männchen weit kleiner ist als beim Weibchen. Männchen: Stirn hellgelb; Stirnbinde, ein Streifen überm Auge und ein die Kehle und das Gesicht umschließendes Band weiß; Gesicht und Kehle schwarz; Oberkopf, Rücken und Flügel braun; Nackenseiten blaugrau, schwarz gesäumt und an der Spitze weiß gefleckt; Brust blaugrau; Bauch längs der Mitte gelb und braunroth, jede Feder schwarz gesäumt; Körperseiten braun mit weißen Schaftstrichen; Unterschwanzdecken hellgelb, dunkel geschafet; Schwanz grau; Schnabel schwarz, Fuß dunkelgrau. Weibchen: einfacher, im Allgemeinen graubraun; Stirn gelb gestrichelt, Nackenseiten schwarz gesäumt, Körperseiten weiß gestrichelt, Federn des Unterkörpers weiß mit schwarzen Federsäumen. Junge im Duncnkleid: Oberseite röthlichgrau mit dunkelbraunen Längsbinden, eine solche zieht sich auch vom Oberkopf den Nacken hinab nach dem Rücken, Flügel ebenfalls hell und dunkel gestreift; Unterseite grauweißgelb, am Kropf etwas dunkler; Schnabel und Füße röthlichgrau; das Federschöpfchen macht sich bald bemerklich. Im ersten Federkleid erinnern sie sehr an unsere Wachtel. — Heimat:





Kaliforniſche Wachteln, Hahn, Henne.

Virginiſche Wachtel.





Kalifornien, wo sie buschreiche Gebiete und Waldungen bewohnt. Im Juli 1852 wurden von M. Deschamps die ersten Sch. (6 Paare) aus San Franzisko mit nach Frankreich gebracht, und schon im folgenden Jahre erzielte man Nachzucht; jetzt werden sie bei uns allenthalben gezüchtet, und der Preis ist ungemein gesunken. Sie nistet ebenso in der Volière im Freien wie in der Stube; man hat deshalb schon längst gestrebt, sie in Frankreich und bei uns heimisch, zum Jagdvogel zu machen, doch noch keine durchschlagenden Erfolge erreicht, weil die Ausdauer fehlte. Die Volière, möglichst ruhig und nach Süden gelegen, bepflanzt man mit Bäumchen oder Gebüsch, zum Nestbau stellt man Moos und dürres Laub zc. zur Verfügung. Man läßt entweder das Weibchen selbst brüten, oder man nimmt die Eier nach und nach fort und legt sie einer Bantam- oder Seidenhenne unter. In letzterem Falle entwickeln die Weibchen manchmal eine staunenswerthe Fruchtbarkeit, indem sie bis 50 und mehr, ja 100 und 110 Eier legen. Die Brutzeit dauert 23 Tage. Oesters schon ist es vorgekommen, daß der Hahn die Eier ausgebrütet und die Jungen geführt hat. Die Aufzucht wird entsprechend der der Rebhühner (s. S. 360) gehandhabt. Hr. H. Möckel-Homburg, ein langjähriger Sch.-Züchter, reicht den Kleinen als Futter in den ersten 8 Tagen ausschließlich frische Waldameisen-Puppen, denen nach dieser Zeit etwas gekochtes und geriebenes Ochsenherz zugefetzt wird, auch giebt er bereits geschälte Hirse und als Grünfutter klein geschnittene Schafgarbe. Sind die jungen Sch. vollständig befiedert, so kommen sie alle mit ihren Pflegemüttern aus den einzelnen Aufzuchtkästen in eine große gemeinschaftliche Volière, und die nun schon ziemlich erwachsenen Jungen bekommen ein aus gekochtem, geriebenem Ochsenherz, Maischrot und Chamberlain's Fasanenfutter bestehendes Mischfutter, welches, nachdem es mit siedendem Wasser etwas angefeuchtet worden und wieder erkaltet ist, eine tüchtige Portion Ameisenpuppen beigemischt erhält; an Körnern reicht Hr. M. Kanariensamen, weiße Hirse, Weizen und etwas Haas, außerdem von Zeit zu Zeit vom Heuboden eine Partie Grasgefäme, in welchem sie sehr eifrigst nach den Körnchen scharren. Zur Mauser, August und September, darf es an kräftiger Nahrung nicht fehlen; haben sie nach derselben das Federkleid der Alten angelegt, so möge man sie vom Weichfutter entwöhnen und ihnen nur Körner geben, doch hält es Hr. M. immer für rathsam, im Frühjahr zur Brutzeit das letztbeschriebene Mischfutter, wenn auch vielleicht ohne Ameisenpuppen, zu bieten.

18. **Gambel's Schopfwachtel** oder Helmwachtel — *Callipepla* (Loph.) Gambeli, *Nutt.*; Engl.: Gambel's Partridge; Franz.: Colin de Gambel — unterscheidet sich von der vorigen durch geringere Größe und lebhaftere Färbung und Zeichnung, obgleich die Farbenvertheilung der jener ähnelt: Scheitel und Hinterkopf rothbraun, Vorderkopf, Gesicht und Kehle schwarz, weiß umgrenzt; Hals und Schwanz grau; Rücken und Flügel olivenbraun; Brust gelb, Bauch in der Mitte schwarz; Körperseiten glänzend rothbraun mit weißgelben Längsstrichen. Weibchen matter gefärbt, mit grauem Oberkopf, ohne Schwarz am Unterleib. Heimat: Kalifornien; wurde nur vereinzelt nach Europa gebracht. — Die ebenfalls in Kalifornien heimatende rothkehlige Schopfwachtel (*C. picta*, *Douglas*; Engl.: Plumed Colin) kennzeichnet sich den vorigen gegenüber durch einige sehr lange, nach hinten hängende schwarze Hauben-

federn und durch rothbraune, hinten weiß gesäumte Kehle; Oberkopf, Nacken und Brust grau; Bauch und Steiß rothbraun, Körperseiten ebenso, aber mit 3. Th. schwarz eingefassten Flecken; Oberkörper und Schwanz olivenbraun. Das Weibchen hat gleiche Färbung, aber kürzere Schopffedern. Größe der gewöhnlichen Sch. Ist ebenfalls erst wenige Male eingeführt worden.

19. Die **Saubentwachtel** — *Eupsychortyx cristatus*, L.; Engl.: Crested Colin — führt ihren Namen deshalb, weil einige Federn des Kopfes zu einer kleinen, nach hinten gerichteten Haube verlängert sind. Der Oberkörper zeigt die bekannte Wachtelfärbung, Nacken und Hinterhals sind schwarz und weiß, ein Augenbrauenstreif, Kehle oder gelb, Mitte des Unterkörpers oder gelb oder rostgelb, Kropf und Weibchen mit weißen, schwarz umgrenzten Flecken. Heimat: Mittel-Amerika (Guiana, Guatemala, Mexiko), von wo sie neuerdings mehrfach, 3. B. in den Hamburger Zool. Garten, eingeführt worden.

Außerdem werden jetzt noch zwei andere spitzhaubige Wachteln eingeführt: Die weißohrige Wachtel (*Eups. leucotis*, Gould) von Bogota, mit rothbrauner Kehle, weißer Stirn, Haube, weißem Bügel und Ohrfleck und geflecktem Kropf, kam 1883/84 3. B. in die Zoolog. Gärten von Berlin und Hamburg; Sonnini's Wachtel (*Eups. [Philortyx] Sonnini*, Temm.) aus Süd-Mexiko und Guiana, mit rothbrauner Kehle, ungeslecktem Kropf, bräunlichweißer Stirn und Haube und ebensolchem Ohrfleck, ist in Frankreich schon gezüchtet worden. Bekannter ist

20. die **Virginische Wachtel** (Colinhuhn, Taf. 52) — *Ortyx virginianus*, L.; Engl.: Virginian Colin — aus den Verein. Staaten N.-Amerikas. Etwa von Schopfwachtel-Größe und ohne Schopf, ist sie leicht erkennbar an der weißen, schwarz umsäumten Kehle; weiß ist außerdem ein auf der Stirn beginnendes und über das Auge weg nach dem Nacken laufendes Band; über demselben zieht sich ein schwarzes Stirnband hin; Halsseiten schwarz, weiß und braun getüpfelt; Federn des Rückens und der übrigen Theile des Oberkörpers nebst Brustseiten kastanienbraun mit rostrother Säumung und schwarzer Flecken- und Bänderzeichnung; Federn der Unterseite weißlich-gelb, schwarz quergewellt; Schwanzfedern graublau, die beiden mittelfsten graugelb und schwarz gesprenkelt. Beim Weibchen sind Kehle, Stirn, Augenbrauenstreif braungelb (statt weiß), die übrige Färbung ist matter. Wird öfter nach Europa gebracht, in England hat man sie eingebürgert; gewöhnt sich in Volieren leicht ein und pflanzt sich fort. Nahrung 2c. wie ihre Verwandten. Würde einen hübschen Schmuck unserer Gärten, einen vortrefflichen Jagdvogel abgeben. Ihre Einbürgerung, ebenso die der Schopfwachtel, würde wohl gelingen, wenn man sie zunächst wie die Jagdsasanen in „zahmen“ und „wilden“ Fasanerien behandelte.

21. Die **weißstirnige Baumwachtel** — *Dendrortyx leucophrys*, Gould; Engl.: White-eyebrowed Tree-Partridge — von Guatemala ist bis jetzt noch ein seltener Gast in unseren Volieren (im Sommer 1884 kam sie nach dem Hamburger Zool. Garten). Stirn, Augenbrauenstreif und Kinn weiß; Kopf-, Hals- und Brustfedern rothbraun, grau gesäumt; Rücken und Flügel olivenbraun; Unterkörper ebenso, mit rothbraunen Längsstrichen; Schwanz rothbraun, dunkler gezeichnet. Etwas kleiner als das Rebhuhn.

## II. Wassergeflügel.

Wenn wir in der Einleitung des ersten Abschnitts (S. 13) die Hühnervögel als diejenige Ordnung der Vögel bezeichneten, welche die vielseitigste Bedeutung für den Menschen habe, so muß hier betont werden, daß ihr eine Gruppe der Wasser- oder Schwimmvögel, die artenreiche Ordnung der Entenvögel oder Leistenschnäbler, in dieser Beziehung wenig nachsteht; denn zu ihr gehören nicht nur einige unserer nützlichsten Hausthiere (Gans, Ente), sondern auch bekanntes und beliebtes Ziergeflügel (Schwäne, verschiedene Gänse und Enten) und außerdem eine Anzahl schätzenswerther Jagdvögel (Wild-Enten, -Gänse). Für unsere Zwecke kommen diese Vögel nur insoweit in Betracht, als sie Wirthschafts- und Schmuck-Geflügel darstellen.

### Die Entenvögel oder Zahnschnäbler.

Die Entenvögel oder Zahnschnäbler, auch Haut-, Sieb-, Leisten- oder Lamellenschnäbler (*Lamellirostres*) genannt, sind — kurz gekennzeichnet — Wasser- oder Schwimmvögel (Reißflüchter) mit mittellangem, weichhäutigem, nur an der Spitze hartem, an den Rändern mit queren, hornigen Plättchen oder Lamellen besetztem Schnabel, ziemlich weit hinten angefügten, kurzen Beinen und vierzehigen Füßen, deren drei Vorderzehen durch in der Regel ganze Schwimmhäute verbunden sind, während die hintere frei bleibt (Schwimmfüße).

Die Größe der Zahnschnäbler ändert nach den Familien — Schwäne, Gänse, Enten (und Säger) — ab; als die kleinste Art der ganzen Ordnung darf man die auch in Deutschland vorkommende Krickente, als die größte den bekannten Höckerfwan ansehen. Die Gestalt der bekannten Arten — Ente, Gans, Schwan — lehrt bei allen übrigen wieder, denn der Körper ist immer walzenförmig, und die Abweichung der Gruppen von einander wird hauptsächlich durch Länge und Form v. des Halses, Kopfes, Schnabels und der Füße bewirkt. An den walzenförmigen, kräftigen Rumpf schließt sich ein mindestens mittellanger (Enten, Gänse), oder ein langer (Schwäng), oder auch sehr langer (Schwäne) und schlanker Hals an. Der verhältnißmäßig lange, schmale Kopf ist fast immer gleichmäßig befiedert. Knöchelne, häutige und aus Federn bestehende Kopfbierden, welche bei den Hühnervögeln (s. S. 13) eine reiche Abwechselung schaffen, treten hier nur in Ausnahmefällen auf: nackte Zügel- und Augen gegen bei der Moschus-Ente, nacktes rothes Gesicht bei der Spornflügel- und Entengans, außerdem bei der ersteren eine nackte rothe Stirn, nackte Zügelgegend bei den Schwänen, rothe, fleischige Warzen bei der Moschus-Ente; nackte Höder kommen ebenfalls nur vereinzelt vor, so als Stirnhöder bei der erwähnten Sporengans, als Erhebungen auf der Schnabelwurzel beim Höckerfwan, bei der Höder- oder Schwängans und bei den Männchen der Glanzgans, der Pepsala-Ente, der Brandgans und der Trauer-Ente; vielfach ist mit den Hödern eine Austreibung der Schädelknochen (Stirn-

beine, Nasenbeine, Oberkieferbeine) verbunden, wie z. B. bei der Trauer-Ente; endlich bemerken wir kleinere oder größere Federbüschel am Hintertopf der Schopfgans, der Braut-Mandarin-, Sichel- und Reiher-Ente. — Der Schnabel gilt in seiner Form und Einrichtung als das wichtigste Kennzeichen der Entenvögel. Er ist gewöhnlich mittellang (selten länger als der Kopf), breit und gerade und fast ganz mit einer weichen Haut bekleidet, welche, vom fünften Gehirnnervenpaar mit zahlreichen Nerven versehen, den Schnabel zu einem ausgezeichneten Tastorgan macht; nur an der Spitze ist er infolge eines hornigen, breiten, platt aufliegenden oder hakig herabgebogenen Nagels hart, und an den Rändern bildet die Hornmasse querstehende Leisten (Blättchen, Zähne, Lamellen). Diese Leisten, welche so eingerichtet sind, daß die des Oberschnabels in die des Unterschnabels eingreifen, stellen eine Art Sieb dar, welches die beim Gründeln im Schlamm aufgenommenen Würmer, Schnecken u. dergl. zurückhält, während das Wasser abfließt. Es wird darin unterstützt durch die fast den ganzen inneren Schnabelraum ausfüllende fleischige, an den Rändern verhornte und hier Franzen und Zählungen (die den Lamellen des Schnabels entsprechen) bildende empfindliche Zunge. Die Nasenlöcher stehen infolge Durchbrechung der inneren Scheidewand mit einander in Verbindung, bilden sogen. durchgehende Nasen.

Die Beine sind ziemlich weit hinten angesetzt, kurz oder höchstens mittellang, die Unterschenkel (Schienen) mit Ausschluß der Ferse befiedert, die Läufe meistens kürzer, seltener ebenso lang oder gar noch länger als die Mittelzehe, die drei Vorderzehen durch eine in der Regel vollständige, bei einzelnen Arten jedoch mehr oder weniger ausgerandete oder zurücktretende Schwimmhaut verbunden; die Hinterzehe, gewöhnlich etwas höher eingelenkt als die vorderen, steht frei, ist aber schwächer, kleiner. Die mittellangen oder kurzen, aber ziemlich spitzen Flügel tragen 10 große oder Handschwingen, von denen meistens die erste (oder zweite) die längste ist, dagegen schwankt die Zahl der zweiten oder Armschwingen zwischen 14 und 24. Eigenthümlich ist es, daß bei manchen Entenvögeln einige Flügefiedern sich verlängern oder besondere Form annehmen; so bei der Mandarin-, der Sichel- und der Eider-Ente. Die Grundlage des mittellangen und gerade abgeschnittenen oder etwas zugrundeten, nur zuweilen (Spießenten) zugespitzten Schwanzes bilden 12 bis 24 ziemlich weiche Steuer- oder Rudersfedern. Besondere Abweichungen in Form und Anlage des Schwanzes, entsprechend den bei den Hühnervögeln erwähnten, kommen hier nicht vor; nur eine an die Sichel des Haushahns erinnernde Bildung ist zu verzeichnen, nämlich die sog. Locken, als welche die nach auf- und vorwärts gefehrten mittleren Oberschwanzdeckfedern der männlichen Wild- und Hausente erscheinen.

Das Gefieder der Zahnschnäbler zeichnet sich durch Dichtigkeit und namentlich reiche Bedunung aus, wenn auch den Konturfedern der Asterschaft fehlt. Da die Entstehung und Beschaffenheit der verschiedenen Federn 2c. schon Seite 14—16 („Hühnervögel“) besprochen, darf auf die dort gemachten Mittheilungen verwiesen werden, nur einiges Abweichende sei hier hervorgehoben. Die Federfluren sind bei den Entenvögeln sehr breit und haben nur ganz schmale, dicht mit Dunen besetzte Raine zwischen sich. Kopf und Hals sind gleichmäßig befiedert; die Unterflur spaltet sich am unteren Hals und läßt von da nur einen schmalen, längs des Brustbeinlammes

sich hinziehenden und bis an den After gehenden Rain frei, sonst sind Brust und Bauch gut mit Kontur- und Dunenfedern bedeckt, und ziemlich in der Mitte der Brust zweigt sich von der Unterflur jederseits eine äußere Schulterflur ab; die Lendenfluren sind mit der Unterflur vereinigt. Der letzteren entspricht die Rückenflur: von der Theilung in der unteren Hälfte des Halses an bleibt nur ein schmaler Rain längs des Rückens, an dessen hinterem Ende sie sich wieder vereinigt. Unter den die Fluren bildenden Deck- oder Konturfedern und auf den schmalen Raine steht ein reich entwickelter Flaum, welcher ein förmliches Dunenpolster darstellt. Darin aber liegt ein ungemein hoher Werth, denn die Gewinnung der Federn, der sich daran knüpfende Handel und Verbrauch haben eine nicht zu unterschätzende Bedeutung für Haus- und Volkswirtschaft.

Hinsichtlich der Färbung kann sich das Federkleid der Entenvögel allerdings nicht mit dem der Hühnervögel messen, denn es entfaltet nicht die Pracht und den Schmelz, wodurch sich gerade das der letzteren auszeichnet; immerhin aber glänzen wenigstens einige in farbenreichem Gewand (Brant-, Mandarin-, Sichel-, Löffel-Ente), und die anderen sind, wenn auch einfacher, so doch ansprechend gefärbt und gezeichnet. Noch sei daran erinnert, daß bei manchen Gruppen (Schwäne, Gänse mit einigen Ausnahmen, Baumenten) die Geschlechter übereinstimmend gefärbt sind, bei anderen dagegen (Enten, Glanz-, australische Brand-, Paradies-, Magellan-, Schopf-Gans) Männchen und Weibchen verschiedene Kleider tragen, indem das des ersteren lebhafter und bunter erscheint. Die Jungen sind nach dem Ausschlüpfen mit einem dichten wolligen Flaumkleid bedeckt, das sie bald gegen ein, in der Färbung dem des alten Weibchens sich näherndes Federkleid (erstes) vertauschen. Zu Ende der Fortpflanzungszeit, im Spätsommer, tritt der Federwechsel oder die Mauser bei den Entenvögeln ein, und daß das Ausfallen der Federn gerade bei ihnen in besonders heftiger Weise geschieht, ist bekannt; über Pracht- und Sommerkleid der Enten wolle man an betreffender Stelle nachlesen. Die früher schon erwähnte Del- oder Bürzeldrüse (Uropygialdrüse) oberhalb der Schwanzwurzel ist bei den Enten- (wie überhaupt den Schwimm-) Vögeln weit stärker entwickelt als bei anderen Vögeln, da sie es ja vor allen nöthig haben, das Gefieder wasserdicht zu machen, und dies geschieht bekanntlich, indem sie mit der öligen Absonderung der Drüse die Federn vermittelst des Schnabels einfetten. Sie ist bei den Entenvögeln in zwei Säcke (s. Fig. 15) getheilt und an der nach hinten und oben gerichteten Oeffnung mit einem Federfranz umgeben; die der Ente hat, nach Pagenstecher, vier Oeffnungen. — In Bezug auf den inneren Körperbau sei auf einen späteren Abschnitt verwiesen.

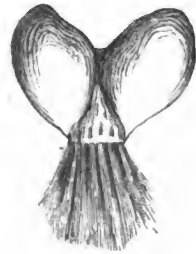


Fig. 15. Bürzeldrüse der Gans.

Wie die Hühnervögel, so sind auch die Zahnschnäbler Weltbürger (Kosmopoliten), als solche also über alle Erdtheile verbreitet; und da sie namentlich gemäßigtere und auch kältere Striche bewohnen, so gehört unserem Kontinent Europa eine große Anzahl an. In Deutschland finden sich als Brutvögel Arten aus jeder der vier Familien (Schwäne, Gänse, Enten, Säger), und eine große Reihe anderer besucht

unsere Gebiete wenigstens zur Zeit der Wanderung. Betreffs dieser und der Lebensweise überhaupt bitte ich, das bei Besprechung der einzelnen Gruppen Gefagte nachlesen zu wollen.

Die Zahnschnäbler gewähren uns mannichfachen Nutzen: sie liefern uns Fleisch, Fett und Eier (Gänse, Enten), Federn zu Betten (Eider-Enten, Gänse, Schwäne u. a.) und zum Schreiben (Schwäne, Gänse), kostbares Pelzwerk (Dunenpelz der Schwäne) u. a. Man hat daher einige von ihnen schon vor vielen Jahrhunderten, ja vor Jahrtausenden an die Behausung des Menschen gewöhnt, sie zu Hausthieren gemacht.

Von den vier Familien: Schwäne, Gänse, Enten, Säger, kommen bloß die drei ersteren für uns in Betracht; wir stellen Enten und Gänse voran und lassen die nur als Schmuckgeflügel schätzenswerthen Schwäne folgen.

## I. E n t e n .

Die Enten (*Anatidae*) darf man wohl als diejenigen Schwimmvögel ansehen, welche die Form, den Typus des Zahnschnäblers am eigentlichsten vertreten. Im Allgemeinen kleiner als Schwäne und Gänse, sind sie zugleich kurzhalziger und kurzbeiniger, ebenso sind die Flügel kurz, denn sie überragen nur wenig die Wurzel des in der Regel kurzen (bei der Moschus-Ente längeren) Schwanzes. Der Körper ist kurz und breit (Moschus-E. wieder ausgenommen), der Schnabel nicht länger, oft kürzer als der Kopf, flach, an der Wurzel breiter als hoch, vorn mit kleinem Nagel, welcher schmaler als die mit ihren Rändern über den Unterschnabel greifende Oberkinnlade ist; die Hornblättchen (Kamellen) des Schnabels besetzen die Innenseite des Oberschnabelrandes und die Außenseite der Unterkinnlade und werden nach der Schnabelspitze hin unbedeutender. Die Beine sind weit hinten am Rumpf eingelenkt; der Lauf ist in der Regel kürzer, bei den Baumenten jedoch ebenso lang oder noch länger als die Mittelzehe, vorn mit queren Schildern, an den Seiten und hinten geneigt, bei den Baumenten jedoch nach Art der Gänse ganz mit sechsseitigen Schildchen bekleidet; die Schiene (Unterschenkel) ist an der Ferse unbefiedert, die Hinterzehe klein und schwächlich, bisweilen (Tauchenten) mit Hautsaum oder Hautlappen; der Schwanz besteht aus 14 bis 20 Federn, von den großen Schwingen sind erste und zweite die längsten. Bezüglich des Knochengestüßes sei nur erwähnt, daß die Wirbelsäule 15 (oder 16) Hals-, 9 Rücken-, 6 (ausnahmsweise 7 oder 8) Schwanzwirbel zählt. Das Männchen, gewöhnlich etwas größer und stärker als das Weibchen, zeichnet sich fast immer (Baumenten und einige andere ausgenommen) durch prächtigere Färbung aus, namentlich im „Hochzeitskleid“, während das „Sommerkleid“ einfacher ist. Man muß demnach, unter Berücksichtigung des Geschlechts, der Jahreszeit und des Alters, fünf verschiedene Kleider bei den Enten unterscheiden: 1. das wollige Dunenkleid der Jungen, von diesen nach dem Auskriechen getragen; 2. das erste wirkliche Feder- oder sogen. Jugendkleid verdrängt jenes, ähnelt im Allgemeinen (nur ist es gewöhnlich matter gefärbt) dem des alten Weibchens, läßt aber die Geschlechter noch nicht erkennen und wird in der Regel noch in demselben Jahre mit dem Alterskleid vertauscht; 3. das Kleid des erwachsenen Weibchens ist einfach, bescheiden, meist in düsteren Tönen erscheinend, Sommers und

Winters gleich, nur bei wenigen Arten trägt das Weibchen das Kleid des Erpels; 4. das Sommerkleid des Erpels, welches dieser nach der Fortpflanzungszeit, d. h. im Sommer und Spätfriihling (Mai, Juni, Juli), wenn das Weibchen noch brütet resp. noch Junge führt, anlegt, weicht beträchtlich ab von dem Hochzeitkleid, ist also unschöner als dieses und ähnelt vielfach sehr dem der Ente; es entsteht durch eine vollständige Mauser, und das Ausfallen der Federn, insbesondere der Schwingen, geht plötzlich vor sich, dagegen mausert die Ente um Wochen, ja bis zwei Monate später. 5. Aus dem Sommerkleid des Männchens geht im Herbst resp. vor Eintritt der kälteren Jahreszeit durch sogenannte Verfärbung das Pracht- oder Hochzeitkleid hervor, welches den Winter und Frühling hindurch bis zum Sommer getragen wird und die Unterscheidung der Geschlechter ungemein erleichtert.

Die Enten bewohnen alle Erdtheile, besonders die gemäßigten und kälteren Striche, obwohl eine Anzahl, z. B. die Sippe der Baumenten, in wärmeren Gebieten heimatet. Als Schwimmbögel sind sie an das Wasser gebunden, auch während des Zuges. Sie wandern hoch, oft in großen Schaaren, unsere Arten gern in regelmäßiger Reihe neben einander oder in Längsreihen. Sie fliegen ziemlich leicht und unter sehr schnellen Flügelschlägen, die oft ein pfeifendes oder ähnliches laut schallendes Getöse bewirken; schwimmen außerordentlich geschickt, viele (Tauchenten) tauchen auch vortrefflich, die meisten aber gehen schwerfällig (watscheln). Sie sind listig und schlau, vorsichtig und scheu, am Tage und bei Nacht rege und beweglich; hinsichtlich der Stimme unterscheiden sich vielfach Männchen und Weibchen, namentlich bei den ersteren ist sie laut. Die Nahrung, welcher sie namentlich in den Dämmer- und Nachtstunden nachgehen, besteht vornehmlich in Gräsern, Sämereien u. a. pflanzlichen Stoffen, doch auch in Schnecken, Muscheln, Würmern, kleinen Fischen, auch Fisch- und Froschlai- ch u. dergl. Sie erwerben dieselbe meist durch „Schnattern“ oder Gründeln, d. h. sie suchen mit ihrem Schnabel aus Schlamm und ähnlichen Stoffen das für sie Genießbare heraus, manche tauchen von der Oberfläche aus unter und lesen vom Grunde des Wassers ab. Obgleich sie sich zwecks Fortpflanzung paarweise zusammenthun, so kommen doch nur zu häufig Ueberschreitungen der Grenzen der Einehe vor, namentlich seitens des Erpels, welcher überhaupt zu Beginn der Brut das Weibchen verläßt, um seinen Neigungen nachzugehen. Letzteres legt das kunstlose Nest an, und zwar entweder auf dem Boden, oder in Höhlungen, oder auch in Baumlöchern und auf Bäumen, fast stets aber auf oder an ruhigen Gewässern, und polstert dasselbe — so thun es alle Entenbögel — mit den Federn, welche es sich am Unterkörper ausrupft („Brutfed“), aus. Die Zahl der ungefleckten grünlichen oder gelblichen Eier ist nicht gering, sie beträgt bis zu sechszehn. Nach einer Brütezeit von 21 bis 28 Tagen schlüpfen die munteren niedlichen Dunenjungen aus, wachsen, unter Führung der Mutter, rasch heran, befiedern sich schnell und vertauschen das erste Federkleid alsbald mit dem zweiten, worauf sich die ganze Familie zusammenschlägt. Selbstverständlich bezieht sich das über die Fortpflanzung zc. Gesagte in erster Linie auf das Freileben der Enten, denn das Wesen und die Eigenheiten der Hausenten weichen infolge jahrhundertelanger Gefangenschaft in mehrfacher Hinsicht beträchtlich von denen ihrer freien Stammesgenossen ab.

Der Uebersichtlichkeit wegen müssen die etwa 110 bekannten Arten in mehrere Gruppen (Unterfamilien, Gattungen) zusammengefaßt werden. Hat man nur die einheimischen Arten im Auge, so nimmt man gewöhnlich zwei Gruppen: Schwimm- und Tauch-Enten an. Es dürfte sich für unsere Zwecke empfehlen, diese Eintheilung auch hier beizubehalten, jenen beiden aber noch eine dritte: Baum-Enten, anzufügen. Die Schwimm-Enten eignen sich vor allen für die Gefangenschaft, zu ihnen gehören außer den meisten unserer Zier-Enten auch die Hausente mit ihren Schlägen und Spielarten und die Moschus-Ente, also die Nutz-Enten.

Diese schließen wir somit — aus Gründen, welche durch die Zwecke des Buches bedingt werden — ohne Weiteres hier an und lassen die allgemeine Charakteristik der Schwimm-Enten nebst der Beschreibung der Zier-Enten später folgen.

### A. Haus- oder Nutz-Enten.

Ehe wir die Hausente und ihre Schläge einer Besprechung unterziehen, dürfte es am Platze sein, die Stammart derselben zu betrachten:

#### Die Wild- oder Stod-Ente.

Die Wild-, Stod-, März-, Moos-, Graß- oder gemeine Ente — *Anas boschas*, L.; Engl.: Common Wild Duck or Mallard; Franz.: Canard sauvage; Ital.: Anara Mazorina; Poln.: Dipka Kaczka — ist die größte unserer Wildenten, denn der Erpel wird gegen 60 cm lang und bis 3 Pfund schwer, das Weibchen ist kleiner und bis 2 Pfund schwer; beide Geschlechter aber bleiben in Größe und Gewicht hinter Hausenten zurück; sie sind schlanker, zierlicher gebaut als letztere und tragen sich aufrechter als diese. Das Männchen hat im Prachtkleid tief grünen, metallisch glänzenden Kopf und Hals, welche Färbung von dem Purpurbraun der Oberbrust durch ein schmales weißes Halsband getrennt ist, grauweißen, ganz fein schwärzlich gewässerten oder gewellten Unterkörper, graubraunen, dunkler gewellten Ober Rücken, schwarzgrünen Unterrücken und Bürzel, grauweiße, dunkel gewässerte Schultern, graue Oberflügel, großen violett-blauen, an der vorderen und hinteren Seite zunächst von einer schwarzen, dann von einer weißen Binde umsäumten Spiegel, dunkelgraue Schwingen, schwarzgrüne Oberschwanzdeckfedern, deren mittlere aufwärts gerollt sind und zwei Locken bilden, und schwarze Unterschwanzdecken; das Auge ist hellbraun, der Schnabel gelbgrünlich, der Fuß orangeroth. Das Sommerkleid des Erpels ähnelt dem Kleid des Weibchens, in welchem Grau und Braun vorherrscht: Kopf und Hals sind grau, dunkel gepunktet, der Oberkopf ist schwarzbraun, ein dunkler Strich geht durch's Auge, die Federn des Rückens sind schwarzbraun, hellbraun gesäumt, die des Unterhalses und Kropfes hell kastanienbraun, schwarz gefleckt, die des Unterkörpers braun gefleckt, der Spiegel gleicht dem des Erpels, dagegen fehlen die Schwanzlocken. Das Jugendkleid hat große Ähnlichkeit mit dem Gefieder des Weibchens, nur ist es etwas düsterer.



Die Stockente verbreitet sich über Europa, Asien, Nordafrika und Nordamerika, und bis gegen den 68. Grad n. Br. trifft man sie als Brutvogel an. Die in nördlichen Gebieten wohnenden wandern im Herbst südwärts, die anderen streichen nur umher oder sind Standvögel; aus dem nördlichen Europa einschließlich des nördlichen Deutschland ziehen sie im Oktober und November in Schaaren bis Italien, Spanien, Griechenland, um an den Seen dieser Länder den Winter zu verbringen; verhältnismäßig wenige gehen über's Mittelmeer hinüber; sind die Winter mild, sodaß es offene Gewässer giebt, so kann man auch während dieser Zeit bei uns Enten antreffen. Im Februar und März („Märzente“) kehren sie an ihren Sommeraufenthalt, ruhige, mit Schilf, Niedgräsern und anderen Wasserpflanzen bewachsene, von Bäumen, namentlich Weiden umstandene Teiche, Seen, Sümpfe, zurück, und bald darauf sondern sich die Paare ab und schreiten zur Fortpflanzung. Der Bau des kunstlosen Nestes beginnt im März oder Anfang April; es steht in der Regel auf dem Erdboden, nicht selten jedoch auf niedrigen alten Pappweiden, und zuweilen werden sogar verlassene Krähen- und Raubvogelhorste angenommen; trockene Stengel, Schilfblätter, Halme bilden das Baumaterial, und das so hergerichtete Nest wird dann mit den Dunen der Mutter ausgekleidet. Gegen Ende April ist das aus 8 bis 12, auch bis 16 länglichen, etwa 55 mm langen und 40 mm breiten, 51—54 g schweren, olivengrünlichen Eiern bestehende Gelege vollzählig, und nach einer 24- bis 28 tägigen Bebrütung desselben seitens des Weibchens schlüpfen die grau-gelben Jungen aus, welche von der Mutter zunächst möglichst versteckt zwischen Wasserpflanzen u. gehalten und erst später weiter hinaus auf's Wasser geführt werden. Steht das Nest auf niedrigeren Bäumen, wie z. B. Weiden, so springen die Jungen herab, oder sie werden von der Alten auf das Wasser oder in das Gras geworfen, ohne jedoch Schaden zu nehmen. Sie wachsen rasch heran, befiedern sich bald und vermögen mit 6 oder 7 Wochen schon zu fliegen. Der Erpel verläßt die Ente mit Beginn der Brütezeit und schlägt sich mit anderen Männchen auf größeren Gewässern zu Gesellschaften, welche zuweilen mehrere hundert Köpfe zählen, zusammen, um hier die Mauser zu überstehen, welche bereits im Mai anfängt und nach etwa zwei Monaten (Mitte Juli) beendet ist. Damit hat der Erpel sein unscheinbares Sommerkleid angelegt, welches er jedoch nicht lange trägt, denn nach kaum vier Wochen beginnt eine neue Veränderung desselben: durch Verfärbung der Federn (und einen unvollständigen Federwechsel) entsteht das Pracht- oder Hochzeitkleid, welches der Erpel — und nicht nur der der Stockente, sondern auch der der anderen Arten — von Anfang oder Mitte Oktober bis zum Mai trägt. Das Weibchen mausert um 6 bis 8 Wochen später als der Erpel, da es so lange mit Brüten und Führen beschäftigt ist. Später, wenn auch die Jungen gemausert haben, schlagen sich Alt und Jung zusammen, um gemeinschaftlich den Herbst zu verleben und dann zu streichen oder zu wandern. Die Nahrung der Stockente besteht in pflanzlichen und thierischen Stoffen: Knospen, Keime und Samenkörner von Sumpf- und Wasserpflanzen, zarte Blattspitzen, Getreide, Knollen, Wasserinsekten, Würmer, Quappen, Fische und Lurche und deren Laich. Sie zeigt stetig Hunger, ganz wie die von ihr abstammende Hausente, welche übrigens auch sonst, in Stimme, Wesen, Eigenschaften, mit ihr überein-

stimmt. Wie die wilde Graugans sich in den betreffenden Gegenden zuweilen unter Hausgänse mischt, so kommt auch die Wildente manchmal in die Nähe der menschlichen Behausungen, um hier ihre Wohn- und Niststätte aufzuschlagen — von da bis zur völligen Gewöhnung an Haus und Hof, d. h. zur Zähmung, ist nur noch ein Schritt, und indem man diesen ausführte, erhielt man ein neues Hausthier:

#### Die Hausente (*Anas domestica*).

Wenn wir auch nicht wissen, wo und wann man zuerst Züchtungsversuche anstellte, bezw. wo und wann die Ente zum Hausvogel gemacht wurde, so liegen doch einige Aufzeichnungen vor, welche einen Fingerzeig geben können. Den alten Egyptern, den Juden des alten Testaments war die Ente unbekannt, auch die Griechen kannten, wie Volz in seinen Beiträgen zur Kulturgeschichte bemerkt, zu Aristoteles' Zeit (um 350 v. Chr.) zahme Enten noch nicht, und wenn die alten römischen Ackerbau-Schriftsteller Varro (um 100 v. Chr.) und Columella (50 n. Chr.) Anleitung zur Einrichtung von Entenzüchtereien geben und für Bezeichnung einer solchen Anlage ein griechisches Wort, Nossotropheion, gebrauchen, welches darauf deuten könnte, daß die Griechen auch solche Anstalten und zahme Enten hatten — so darf dies noch nicht als ein Beweis für eine desfallsige Behauptung gelten, wie aus dem Folgenden hervorgeht. Jene römischen Autoren sprechen nämlich „von der Nothwendigkeit, Enten wie anderes wildes Geflügel in mit Rehen bedeckten Einfriedigungen zu halten, sodaß also um diese Zeit die Gefahr nahe lag, daß sie davonflogen“, und übrigens zeigt, wie E. S. Dixon bemerkt (vergl. Darwin, „Variiren der Thiere —“, Ausg. v. Garus 1873, Bd. I, S. 309), der von Columella empfohlene Plan, daß nämlich die, welche die Zahl ihrer Enten zu vermehren wünschten, die Eier des wilden Vogels sammeln und sie ihren Hennen unterlegen sollten, „daß die Ente um diese Zeit noch nicht ein völlig naturalisirt und fruchtbarer Bewohner des römischen Geflügelhofes geworden war“. Allerdings könnte man es auch so auslegen, daß die Römer schon zahme Enten hatten und diesen, indem sie Eier von Wildenten ausbrüten ließen und die Jungen aufzogen, nur frisches Blut zuführen wollten. Immerhin aber wird man nicht mit Sicherheit folgern und behaupten dürfen, daß die Römer die Ente völlig domesticirt, zum Hausthier gemacht hatten, wie es heut allenthalben der Fall ist und wie es in dem alten Kulturlande China seit vielen Jahrhunderten, ja seit Jahrtausenden der Fall war. Seit den ältesten Zeiten wurde dort der Ausbrütung (auch bereits auf künstlichem Wege) und Aufzucht der Enten große Sorgfalt zugewandt, und noch heute werden im mittleren und südlichen China Enten in ungeheuren Mengen gezüchtet, da deren Fleisch anderem vorgezogen wird. — Wenn auch vielleicht nicht so früh als die Gans, so doch jedenfalls bald darauf wurde die Ente im alten Germanien und Gallien, also den heutigen norddeutschen, belgisch-holländischen und nordfranzösischen Gebieten, zum Hofvogel gemacht, aus ihrem Fleisch und Fett ein Nutzen gezogen, und von da aus verbreitete sich die Zucht weiter. Die noch vor der Mitte des ersten Jahrtausend der christlichen Zeitrechnung entstandenen schriftlichen Aufzeichnungen zählen neben Hühnern und Gänsen bereits Enten als Hausgeflügel auf. So setzt das zwischen 453 und 486 n. Chr. verfaßte Salische Gesetz (f. S. 39) als Ersatzstrafe für jede gestohlene Ente 3 Schillinge fest. In ähnlicher Weise geschieht es in den die Gesetze und Gebräuche der alten, in den Gebieten des heutigen

Schwabens, Elsaß und der Schweiz wohnenden Alemannen behandelnden Alemannischen Gesetzen, deren Sammlung im 5. Jahrhundert begonnen, aber erst fast 200 Jahre später vollendet wurde. Die Bedeutung der Hühner- und Gänsezucht vermochte jedoch die Entenzucht in Deutschland nicht zu erlangen. Karl d. Gr. legte das Hauptgewicht auf die erstere (vergl. „Haushuhn“, S. 39, und „Hausgans“), betrachtete dagegen die Enten (*enecas*) mehr als Ziergeflügel und bestimmte, daß die Beamten auf seinen Landgütern neben Fasanen, Pfauen, Rebhühnern, Tauben auch Enten halten sollten. Wenngleich die Ente späterhin ihrem Werthe nach mehr und mehr geschätzt wurde, so kann ihre Zucht hinsichtlich der volkswirthschaftlichen Bedeutung noch nicht mit der der Gänse und Hühner auf gleiche Stufe gestellt werden; keinenfalls darf man sie gering anschlagen; welch' hohen Ertrag sie vielmehr unter entsprechenden Verhältnissen abzuwerfen vermag, ist bekannt.

Heute wird Entenzucht fast allenthalben in Europa, Asien und Nordamerika, wenn auch meist nur in kleinerem Maßstabe, betrieben, und in manchen Gegenden oder Ländern hat man besondere Schläge herausgezüchtet, so in der Normandie (Rouen, Duclair), in England (Mylesbury), in Nordamerika (Cayuga), in Deutschland die Hauben-Ente u. s. f. Ueber das Nähere wolle man an betreffender Stelle nachlesen.

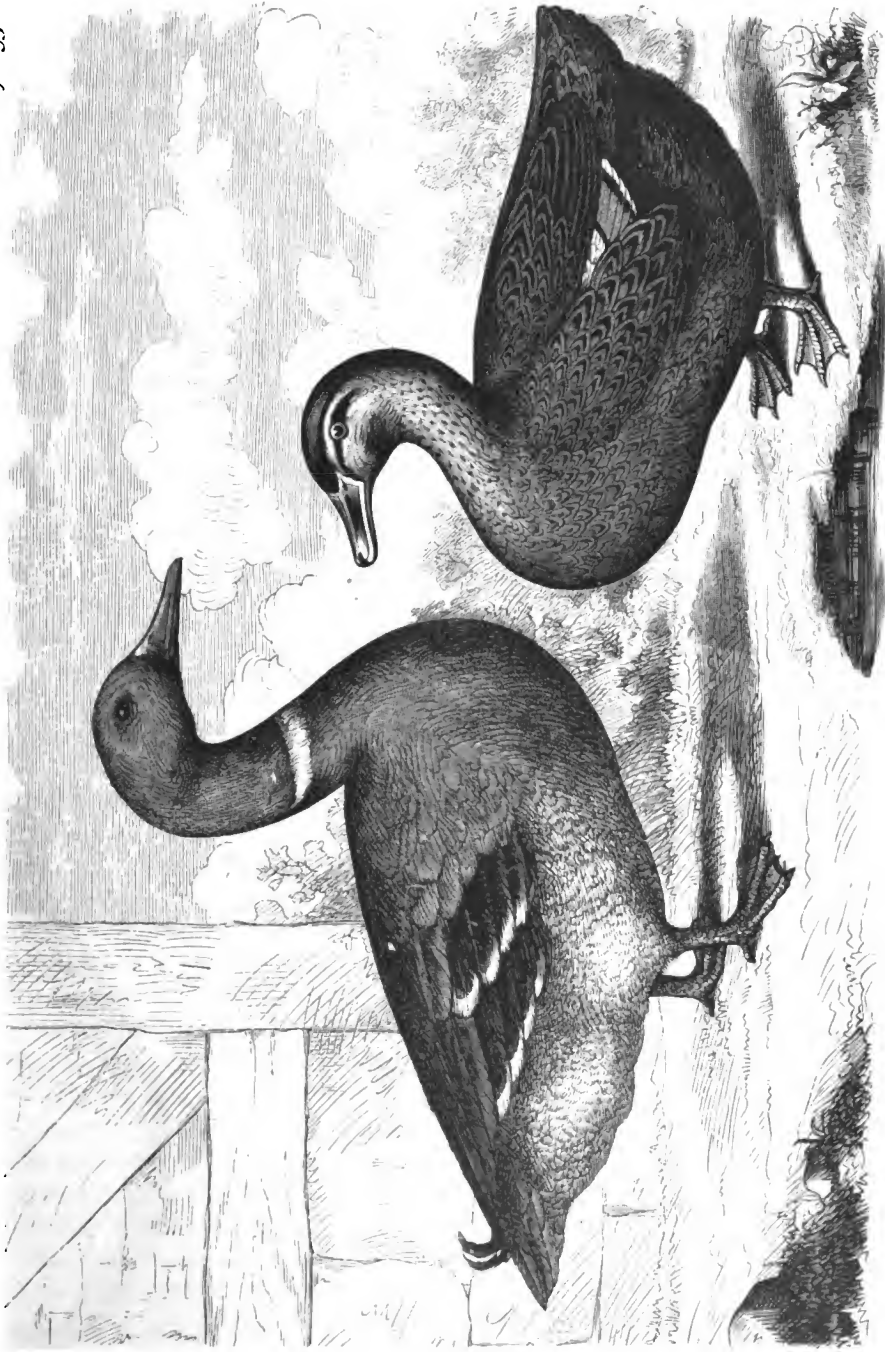
Vergleicht man diese Schläge mit der wilden Stammart und mit der wildentenfarbigen gewöhnlichen Hausente, so ergibt sich, daß sie, abgesehen von der Größe (Stärke) und der Färbung, nur geringe Verschiedenheiten zeigen, und man kann schließlich der Hauptsache nach nur von Farbenschlägen sprechen. Es liegen für diese Erscheinung dieselben Ursachen vor, wie sie betreffs dieses Punktes bei der Hausgans zur Geltung kommen: die Körpertheile, welche bei den Hühnern so außerordentliche Abweichungen zeigen, variiren hier kaum, und die einfachen Formen der Enten (und Gänse) bieten überhaupt der Varietätenbildung wenig Angriffspunkte — Kamm, Ohr- und Kinnlappen, Behang, Sichelschwanz u. a., deren Abänderungs-Fähigkeit bei den Hühnern gerade so viel zur Erzielung neuer Rassen mithilft, fehlen ja den Enten. Außerdem hat man die Ente stets nur des Nutzens wegen gehalten, man ist bloß auf Erhöhung ihres wirthschaftlichen Werthes bedacht gewesen und hat deshalb eine auf Erreichung anderer Zwecke hinstrebende künstliche Zuchtwahl ausgeschlossen. Auf diese Weise wurde durch sorgfältigere Zucht und Behandlung eine bedeutendere Größe und Schwere, eine beträchtlichere Fruchtbarkeit erzielt. Eigenthümlich hochgerecht ist der Körper bei der Pinguin- und Japanesischen, weniger bei der Peking-Ente; einen abwärts gekrümmten Schnabel besitzt die fast verschollene Krummschnabel-Ente, einen Federbusch trägt die Hauben-Ente; auf Kleinheit gezüchtet ist die Vackente.

Der Name der Ente, sagt B. Hahn, gehört den verwandten europäischen Völkern gleichmäßig an: Latein. *anas*, griech. *ἄνασσα*, althochd. *anot*, angels. *enod*, altn. *önd*, altnorisch *hoet* (mit müßigem h und unterdrücktem Nasal), kambrisch *hwriad*, litauisch *antis*, kirchenslavisch *aty*, *ate*, *atica*, *atuca*, russ. *utka*, serb. *utva* u. s. f.; im Engl. *duck*, im Franz. *canard*.

## 1. Die gewöhnliche Hausente

oder Landente — *Anas domestica communis* —, welche in Deutschland und anderen Ländern gezüchtet wird, gleicht in Größe und Gestalt der Wildente, nur ist sie etwas stärker, fleischiger, und ihre Färbung hat sich mehrfach verändert. Wohl kommt die Hausente noch vielfach in der ursprünglichen Färbung und Zeichnung vor, allein man findet ebenso oft oder noch häufiger rein weiße, schwarze, grau und weiß geschedte, braune oder schwarze mit weißer Brust, graublaue, graugelbe u. a. Auf die Färbung wird ja zumeist gar nicht Rücksicht genommen; dies ist auch ohne Bedeutung, leider aber hat man vielorts die Zucht und Pflege der Ente überhaupt vernachlässigt, sodaß die letztere in Größe und Gewicht zurückgegangen ist. Immerhin aber verdient unsere deutsche Landente die Beachtung seitens der Geflügelzüchter, denn sie liefert einen schönen, wohlgeschmeckenden Braten und bei sachgemäßer Behandlung jährlich gegen 90, ja über 100 und, allerdings ausnahmsweise, bis 120 und 130 schöne fette, etwa 60 g schwere Eier. Die Jungen wachsen rasch heran und nehmen gut zu, sodaß sie mit 4 oder 5 Monaten, bei entsprechender Fütterung und Pflege, aber ohne Rüstung, leicht ein Gewicht von 3½ bis 4 Pfd. erreichen; gemästet, werden junge und alte natürlich noch schwerer. Was sich aus gewöhnlichen Landenten bei sachverständiger Behandlung machen, was sich an Fleisch und Fett erzielen läßt, das zeigen die großen Schläge der Rouens etc., die ja alle erst aus gewöhnlichen Hausenten heraus- oder herangezüchtet sind. Auch einzelne Gegenden Deutschlands, so Pommern, Mecklenburg, Braunschweig, Schleswig-Holstein u. a., haben prächtige Stämme Enten aufzuweisen, die es fast mit den hochberühmten ausländischen Schlägen aufnehmen möchten und könnten; und solche Erfolge wird man stets erreichen, wenn man die Enten unter geeigneten Verhältnissen hält und sie sachgemäß behandelt und verpflegt.

Die neuerdings von mancher Seite empfohlene Italienische Ente ist auch nichts weiter als eine Landente; dies geht schon daraus hervor, daß sie in all' den Färbungen unserer deutschen Landente vorkommt: man hat wildentenfarbige, schwarze mit weißem Brustfleck, graue, geschedte, rein weiße. Das Neue an dieser Ente für uns ist — daß sie aus Italien eingeführt worden, eine besondere Ursache zu ihrem Import liegt aber ebenso wenig wie bei der Italienischen Gans vor. Wenn sie bei uns gegenüber unserer Hausente Vorzüge aufweist, so kommt dies einfach daher, daß man ihr — sie hat ja mehr gekostet und ist fremdländisch! — eine größere Aufmerksamkeit, eine bessere Behandlung zu Theil werden läßt als der eingeborenen Genossin. Wo man mit dieser in entsprechender Weise verfährt, wird sie jener bald zum mindesten gleichen. Auf Ausstellungen habe ich bisher nur schwarze Italiener gefunden. Das Gefieder soll glänzend schwarz sein, nur über Kehle, Vorderhals und Brust soll sich in Gestalt eines Halbmonds ein großer rein weißer Fleck ausbreiten, Kopf und Oberhals des Erpels sollen grün schillern. Aber gerade diese Färbung und Zeichnung bietet nichts Besonderes; so z. B. zeigt sie sich in der Nachzucht von Smaragd-Enten und namentlich dann, wenn ein Wild- oder gewöhnlicher Hausenten-Erpel sich mit der betreffenden Smaragd-Ente begattet hatte; sie ist auch längst in Deutschland bei Hausenten vorgekommen, und es erscheint daher merkwürdig, wenn man für derartige Enten neuerdings die Bezeichnung „italienisch“ pachten will. Daß



Rouen-Enten.



die Eier größerer Enten schwerer sind als die unserer sich selbst überlassenen Hausente, wird ebenfalls nicht Wunder nehmen; und wenn man von der Italienerin rühmt, daß sie jährlich bis 80, ja bis 120 und 130 Eier legt, so ist dies ebenfalls nichts Ungewöhnliches gegenüber der Fruchtbarkeit der schlichten Landente. Man behandle diese so wie jene, und man wird denselben Ertrag verzeichnen können und noch den Vortheil erreichen, daß gewisse Summen nicht in's Ausland wandern.

## Größen- und Farbenschlüge der Hausente.

### a) Bunte.

#### 2. Die Rouen-Ente.

Die Rouen-Ente — *Anas domestica rothomagensis* —, das vergrößerte Ebenbild der wilden Stammart, bekam ihren Namen nach der alten Hauptstadt der Normandie, der am rechten Seine-Ufer (Depart. Seine inférieure) liegenden Stadt Rouen, in deren schöner, fruchtbarer Umgebung die Ente zu so gewaltiger Größe und Schwere herausgezüchtet wurde. Noch jetzt steht die Entenzucht dort in Blüte, und zwar nicht nur die Reinzucht der Rouens, sondern auch die Mischlingszucht, und der Ort Duclair, welcher einer neuerdings viel genannten, ebenfalls sehr großen Ente den Namen gab, liegt nur wenige Meilen in westlicher Richtung von Rouen entfernt. Von all' den französischen Enten aber — auch die von Toulouse wird sehr geschätzt — ist doch die von Rouen oder eigentliche Normandiner die feinste und gesuchteste. Seit geraumer Zeit hat denn auch dieser Schlag in England, Deutschland u. Eingang gefunden und sich einen bedeutenden Kreis von Züchtern und Liebhabern erworben.

**Gestalt und Körperbau.** Man verlangt einen langen, breiten und tiefen Körper; je größer, massiger, desto werthvoller, obgleich man natürlich zu fleischige, fette Thiere nicht zur Zucht benutzen kann. Das Gewicht beträgt etwa 5—6 Pfd., wird aber durch gute Fütterung und Mästung auf 8 oder 10 und ausnahmsweise selbst auf 11 Pfd. gebracht. Nach einer Angabe des „Live Stock Journal“ wog auf der Ausstellung zu Birmingham i. J. 1879 das stärkste Paar (I. Preis) 18 Pfd., das i. J. 1880 einige Loth weniger, das i. J. 1881 ca. 20 Pfd. (22 Pfd. 8 Unzen englisch), das i. J. 1882 reichlich 19 Pfd., das i. J. 1883, 20 Monate alt, 20 Pfd. (22 Pfd. 2 Unzen engl.). Eine besondere Gestalt oder Haltung des Körpers zeichnet die Rouen-Ente (s. Tafel 53) nicht aus.

Der Kopf ist gut befiedert, lang, nicht dick und plump, das Auge dunkelbraun, der Schnabel nach den Geschlechtern verschieden: beim Ergel lang und breit, an der Spitze breiter als an der Wurzel, mit Ausnahme des schwarzen Nagels (Spitze) grüngelb, bei der Ente ebenfalls breit, noch etwas mehr abgeplattet, doch nicht so lang, der Färbung nach orangefarben mit dunkeln Abzeichen, und zwar so, daß sich von der Wurzel an auf zwei Drittel der Länge des Oberschnabels ein schwarzbrauner Fleck herabzieht, der jedoch weder die Spitze, noch seitlich die Ränder erreichen darf, vielmehr zwischen seinem vorderen Ende und dem schwarzen Nagel eine orangefarbene Stelle frei lassen muß; mit Beginn der Legezeit färbt sich der Schnabel der Ente

dunkler, sodaß die Farbe allmählich in Braun oder gar in Schwarz übergeht; gelbe, bläuliche oder bleifarbene Schnäbel sind bei Rouens ebenso fehlerhaft wie graue oder gelbe bei Mylesburns. Der dem massigen, voll- und tiefbrüstigen Kumpf ansetzende mittellange Hals wird hübsch gebogen getragen, der lunge, breite Rücken darf nicht gebogen sein, die kräftigen Flügel müssen fest anliegen, über dem kurzen, steif-federigen Schwanz erheben sich beim Erpel die bekannten beiden Loden; die Schenkel sind stämmig und sehr kurz, die ebenfalls kurzen Läufe sammt Zehen und Schwimhaut beim Entenich schön orangefarben, bei der Ente dunkler orangebraun. — Der Erpel unterscheidet sich also von der Ente durch die Größe, die Schwanzloden, den Schnabel, die Färbung der Füße und des Gefieders.

Die Färbung des reichen, doch knapp anschließenden Gefieders soll möglichst der der Wildente gleichen. Beim Entenich sind Kopf und Hals smaragdgrün, metallisch glänzend; ein rein weißes, schmales, hinten nicht schließendes Halsband trennt das Grün des Halses von dem prächtigen Purpur- oder Weinroth-Braun (Klaretbraun) der Brust, welches durchaus frei von anderen Färbungen (Punkte, Flecken, Federsäume) sein und unten in das zarte Grau des Bauches und der Seiten übergehen muß; der Ober Rücken ist aschgrau-braun, Unterrücken und Bürzel und die Oberschwanzdecken mit den beiden Loden sind schwarzgrün, die Flügel braungrau, die Schwingen dunkelgrau — Weiß ist hier ebenso wie in den Unterschwanzdecken fehlerhaft —; ein blauer, an der vorderen und hinteren Seite erst schwarz, dann weiß eingefasster Spiegel hebt sich prächtig von dem Grau der Flügel und Untertheile ab; die Schwanzfedern sind dunkel aschbraun, am äußeren Rande oft heller oder weiß eingefasst, die Unterschwanzdecken schwarz. (Schnabel und Füße s. oben.)

Die Grundfarbe der Ente ist ein helleres oder dunkleres Braun, letzteres hat man besonders gern, nur darf es die scharfe Zeichnung nicht beeinträchtigen, denn auf eine deutlich markirte Zeichnung der Federn ist ein Hauptgewicht zu legen. Kopf und Hals sind braun, der Oberkopf und jederseits ein vom Schnabel durch's Auge gehender und von da nach dem Nacken sich ziehender Strich dunkelbraun, die Federn der Oberseite schwarzbraun mit heller braunen Säumen, die der Unterseite braun mit dunkelbrauner Zeichnung, die Schwanzfedern denen des Oberkörpers ähnlich, die Schwingen graubraun, die Spiegelfedern wie beim Erpel, Schnabel und Füße oben angegeben. — Bemerkt sei, daß ausnahmsweise entenfarbige Erpel vorkommen.

**Werth und Eigenschaften.** Die Hauptsache bei der Entenzucht ist die Fleischproduktion, deshalb hat man einen Schlag auszuwählen, welcher einen saftigen, wohl-schmeckenden Braten liefert und ein hohes Gewicht erreicht. Nun ist es bekannt, daß gerade die Rouens in dieser Beziehung mit obenan stehen, es fragt sich nur, ob dieselben bei unseren Boden- und Witterungs-Verhältnissen dasselbe leisten wie in ihrer Heimat. In rauherem Klima wird man von den Ergebnissen der Reinzucht nicht recht zufriedengestellt werden, und dies darf nicht auffallen, wenn man bedenkt, daß außer geschickter Züchterhand und sachgemäßer Behandlung vor Allem das günstige Klima jener Gegend der Normandie mit geholfen hat, um aus der kleinen Wild- oder Hausente einen solch' großen und unter gleichen oder entsprechenden Verhältnissen ertragreichen Schlag heranzuziehen. Für ein rauheres, nördliches Klima em-



pfiehlt sich derselbe zur Reinzucht als Wirthschafts-Ente nicht, während man in geschützteren Lagen und Strichen gute Erfolge erzielt hat; wer jedoch Markt- oder Schlachtgeflügel produciren und dies durch Verbesserung unserer kleinen Hausente erreichen will, dem bietet sich im Rouen-Erpel das beste Material zur Kreuzung und Blutauffrischung; die Mischlinge (Nachzucht) erreichen bei guter Fütterung fast das Gewicht der reinen Rouens, geben einen schönen Braten und zeigen sich bei Verwendung zur Weiterzucht kräftiger, ausdauernder und im Eier-Ertrag ergiebiger als der reine französische Schlag. In neuerer Zeit geht die Rouenenten-Zucht bei uns mehr und mehr zurück, da die Mylesburys und nun besonders die Pekings sich als ausdauernder, ertragreicher erwiesen haben; auch England leistet jetzt kaum noch das Frühere: einerseits giebt es sich zu sehr der Künstelei einer Züchtung auf Federzeichnung hin und anderseits wird auch hier die Peking-Ente bevorzugt, welche sogar die Vernachlässigung der eigensten Zucht der Engländer, der Mylesbury-Ente, bewirkt hat. Man sollte jedoch bei uns an den dazu geeigneten Orten die Reinzucht der Rouens keinesfalls liegen lassen, denn die Nachfrage nach solchen wird doch eine dauernde sein, und in Deutschland gezüchtete Thiere wird man, falls sie eben rassig sind, schließlich doch eher kaufen als französische, an unser Klima nicht gewöhnte Vögel. Selbstverständlich hat man zwecks Reinzucht nur völlig tadellose Enten sich anzuschaffen, während man behufs Kreuzung zur Erzielung von Marktwaare nicht so peinlich auf die Färbung und Zeichnung der anzukaufenden Thiere, sondern hauptsächlich auf deren Größe, kräftige Gestalt und richtiges Alter zu sehen hat. Für die Zucht empfehlen sich ein- bis höchstens zweijährige Erpel und zwei- bis dreijährige Enten. Daß die Thiere nicht zu fett und fleischig sein dürfen, wurde schon oben erwähnt; zu gute Fütterung, d. h. starke Mästung beeinträchtigt manche Eigenschaften, vor Allem die Fruchtbarkeit: Mastthiere sind keine Zuchtthiere, deshalb verwende man fünf- bis höchstens siebenpfündige Vögel zur Zucht. Für Ausstellungen dagegen können sie nicht groß und schwer genug sein; die Mästung geht leicht und schnell von statten.

Auch die Jungen erreichen bei guter Fütterung ein hübsches Gewicht und können mit 4 Monaten bereits  $4\frac{1}{2}$  bis 6 Pfund wiegen. Sind die Witterung und sonstige Verhältnisse günstig, so wachsen sie rasch heran und entwickeln sich sehr schön (werden allerdings nicht so früh reif als Mylesburys), im anderen Falle macht die Aufzucht einige Schwierigkeiten. Dasselbe gilt bezüglich der Eierproduktion. In der Heimat und überhaupt unter entsprechenden Verhältnissen gilt die Rouen-Ente als eine vorzügliche Legerin schöner, größer, 60 bis 82 g, durchschnittlich etwa 75 g schwerer Eier, deren Färbung vom fast reinen Weiß bis zu Gelb oder Olivengrün abändert und deren Zahl sich auf 90 und ausnahmsweise selbst darüber beläuft; in kälterem Klima geht die Ente hinsichtlich der Legefähigkeit zurück und beginnt auch mit dem Legen spät im Jahre.

Es seien nun zwei Schläge erwähnt, welche erst neuerdings aufgetaucht sind und bezüglich ihrer Abstammung und Vererbungs-Fähigkeit einen lebhaften Meinungs-Austausch hervorgerufen haben: die Duclair- und die Japanesische Ente; die erstere erinnert hinsichtlich der Gestalt, Größe und Schwere, die letztere hinsichtlich der Färbung lebhaft an die Rouen-Ente.

## 3. Die Duclair-Ente

verdankt ihren Namen dem 20 km westlich von Rouen in der Normandie, an der Einmündung eines Flüsschens in die Seine gelegenen Flecken Duclair. Hier wird seit langem eine große schwere Ente zu Marktzwecken gezüchtet und gemästet. Man betreibt die Zucht derselben ähnlich wie in der Gegend von Namelsloh die der sog. Hamburger Rücken (im Winter), und fast jeder der dortigen kleinen Besitzer beschäftigt sich damit. Die Enten beginnen bereits im Oktober zu legen und bald darauf nimmt die Brutperiode ihren Anfang; gewöhnlich besorgen Hennen oder Puten das Brutgeschäft. Die Enten werden in Körben neben dem Heerde aufgezogen, aber täglich wenigstens einmal, sei es auch nur auf 5 oder 10 Minuten, an die frische Luft gebracht (s. „Dresd. Bl. f. Geflg.“ 1883, S. 312); wenn Schnee liegt, so wird sogar eine Decke für sie ausgebreitet, damit Kälte ihnen nicht schade. Die Sorgfalt macht sich sehr wohl bezahlt, da während der „Saison“, d. i. vom Dreikönigstag (6. Januar) bis Ostern, auf dem Markt zu Duclair leicht 12 Fr. für eine fette Ente erzielt werden und die Thiere im Alter von 8 Wochen schlachtbar sein können. Die Züchter rechnen wenigstens 1 Fr. Reingewinn wöchentlich, also 8 Fr. überhaupt auf jede Ente; nimmt man nun an, daß 100 Stück (durchaus keine ungewöhnliche Zahl) von einem Züchter gezogen worden sind, so ergibt dies einen Gewinn von 800 Fr. (640 M). Viele Landleute machen übrigens ihre Enten nicht selbst fett, sondern verkaufen sie, wenn sie die richtige Größe erreicht haben, an Solche, welche die Mastung betreiben. Gefüttert werden die jungen Enten zuerst mit gekochtem, gehacktem Ei, vermischt mit gehackten Nüssen, später mit Gerstenmehl und Milch, bald bekommen sie auch Würmer als Futter, die von Frauen gesammelt werden. Während der dreiwöchentlichen Mast wird Gersten- oder Buchweizenmehl zu einem Teig geknetet und zu langen Rüdeln geformt, die man ihnen mit den Fingern einstopft; den für die Preisbewerbung bestimmten Thieren wird ein noch mehr leckeres Futter gereicht. Einige Züchter sind sehr stolz auf die Reinheit ihres Stammes und bemüht, ihn rein zu erhalten; sie verkaufen Bruteier zu 50 Centimes bis zu 1 Fr. das Stück.

Die Duclair-Ente wurde bei ihrem Erscheinen in Deutschland mit mißtrauischen Blicken betrachtet und als ein bloßes Kreuzungsprodukt des Rouen-Enterichs mit der großen schwarzen Cayuga-Ente angesehen, eine Vererbungsfähigkeit ihrer Merkmale aber zugleich ihr abgesprochen. Ob die Ente ein neueres Kreuzungsprodukt ist oder nicht, thut nichts zur Sache, es kann nur darauf ankommen, ob sie ihre Merkmale und Eigenschaften constant vererbt oder nicht. Einer unserer ersten Geflügelzüchter, Hr. Rud. Ortlepp in Magdeburg, welcher die Duclairs seit ihrem Bekanntwerden in Deutschland gezüchtet und auf den größeren Ausstellungen gezeigt hat, bejaht das letztere entschieden und lobt ebenso die wirtschaftlichen Eigenschaften der Enten.

In Betreff der Gestalt und des Körperbaues ähnelt oder gleicht die Duclair-Ente ihrer Landsmännin von Rouen, sie soll aber noch schwerer, zum mindesten ebenso schwer als diese sein; ihr Körper ist groß und massig, hinten breit und schwer, die Brust voll und tief, der Rücken möglichst flach (nicht gewölbt), die Schultern müssen höher liegen als die Mitte des Rückens. Der Erpel unterscheidet sich vom Weibchen durch etwas beträchtlichere Größe und Stärke, durch die Schwanzloden und

die **Färbung**. Der Erpel ist oberseits bräunlich-schwarz mit grün glänzendem Oberhals und Kopf und blaugrünlichem Spiegel, unterseits grau (nicht gesprenkelt oder gewellt wie die Rouens!) mit weißer Oberbrust und ebenso gefärbtem Vorderhals bis zur Kehle hinauf; der Schnabel ist graugrün. Die Ente ist bräunlich-schwarz und hat dieselben weißen Abzeichen wie der Enterich.

Hinsichtlich des **Werthes** und der **Eigenschaften** entspricht die Duclair-Ente der von Rouen, ja in Bezug auf Frühreife, Mastfähigkeit, Fleischbildung wird sie noch mehr geschätzt als diese; immerhin kann ein allgemein für Deutschland geltendes Urtheil noch nicht gefällt werden, die deutschen Züchter verhalten sich diesem Entenschlag gegenüber recht kühl.

#### 4. Die Japanesische Ente.

Der Meinungsstreit, welcher nach Erscheinen der „Japanesischen Ente“ in Deutschland die Fachblätter beherrschte, ist noch zu lebhaft in der Erinnerung, als daß er hier berücksichtigt werden müßte, zumal es ja nicht die Aufgabe der nachfolgenden Zeilen sein kann, demselben und den ihn veranlassenden Beweggründen nachzugehen; halten wir uns lediglich an die Thatfachen. Herr A. Geoffroy-St. Hilaire, Direktor des Akklimatisations-Gartens (Jardin zoologique d'Acclimatation) zu Paris, schrieb unterm 13. September 1880 an Hrn. J. F. Engelhard, den Herausgeber der eingegangenen „Illustrierten Geflügelztg.“ (J. Jahrg. I, S. 3): „Seit einigen Jahren laufen wir in Amerika unter dem Namen ‚Peking-Enten‘ weiße Vögel von bedeutender Größe, deren Körper, ohne gerade so senkrecht zu stehen als der der Pinguine, doch eine viel aufrechtere Haltung als der der gemeinen Ente zeigt. Verschiedene Leute, die ganz China bereist haben, beantworteten die Frage, ob sie von der wirklichen Existenz dieser Rasse in China etwas wüßten, in entschiedenster Weise verneinend, woraus wir schlossen, daß die sogenannte Peking-Ente in Amerika, wenn nicht erzeugt, so doch verbessert worden wäre. Unter den von der japanischen Regierung auf der Pariser Weltausstellung 1878 ausgestellten Thieren fanden wir Enten, die durch Größe und Haltung sehr an die aus Amerika importirten sog. Pekings erinnerten, wenn auch das Gefieder dem unserer Wildenten ähnelte. Die Richtigkeit dieser Thiere kann von Niemandem angefochten werden, da wir selbst die Vögel von der kaiserlich japanischen Kommission erhalten haben. So neige ich der Ansicht zu, daß die weißen sog. Peking-Enten ebenso wie diejenigen, welche wir besitzen, Japan angehören. .“ Ob die Ansicht des Hrn. Geoffroy-St. Hilaire bezüglich der Pekings die richtige ist, wird sich aus dem bei Besprechung der letzteren Gesagten ergeben. Meiner Meinung nach sind „Pekings“ und „Japanesen“ nächste Verwandte, erzüchtet aus einer im Südosten Asiens heimatenden hochgeredeten Varietät der Hausente: der sog. **Pinguin-Ente**. Diese saß senkrecht auf den weit nach hinten angelegten Beinen stehende Ente — mit dünnem Hals, mittellangem, oberseits muschelförmig vertieftem Schnabel, kleinen, anliegenden Flügeln und schräg aufwärts gerichtetem Schwanz —, welche früher in Weiß und in Bunt (ähnlich der „Japan. Ente“) eingeführt wurde und z. B. auch im Berliner Zoolog. Garten vertreten war, ist muthmaßlich schon vor langer Zeit aus dem Südosten Asiens nach China und Japan gebracht und in beiden Ländern weiter gezüchtet worden, und zu uns kommen sie nun als „Pekings“ und „Japanesen“.

Die oben erwähnten, 1878 in den Besitz des Akklimatisations-Gartens übergegangenen Enten pflanzten sich im Jahre 1879 fort, wurden von da aus weiter

verbreitet und kamen auch nach Deutschland, und zwar 1 Stamm in den Besitz des Herrn J. F. Engelhard in Nürnberg. Hier wurden sie weiter gezüchtet, und es gingen dann auch welche in andere Hände über — allein sie begegneten manchem Aehselzucken und galten resp. gelten bei Vielen als ein neuerdings entstandenes Kreuzungsprodukt von Peking und Rouen. Die Akten hinsichtlich dieser Ente sind also noch nicht geschlossen, da es noch an Material fehlt, doch dürfte ich die letztere der Vollständigkeit des Buches wegen nicht übergehen.

In **Gestalt** und **Körperbau** erinnern die Japanesen sehr an die Pekings. Sie haben verhältnißmäßig langen Körper, dünnen Hals, feinen, mageren Kopf, kräftigen, langen, an der Wurzel hohen Schnabel, breiten Rücken und zwischen den ziemlich hohen und starken Füßen einen Fettsack (Fettbauch), welcher an die Toulouser Gans erinnert; die Länge (von Schnabel- bis Schwanzspitze) beträgt beim Erpel 75, bei der Ente 70 cm, die Brustbreite, über die Flügel gemessen, 56 bezw. 50 cm. Die Stellung oder Haltung ist meist eine sehr aufrechte, bei Erregung ihrer Aufmerksamkeit eine „kerzengerade“. Das Gewicht der importirten betrug 8 (Erpel) resp. 6 bis 7 Pfund (Enten).

Hinsichtlich der **Färbung** und **Zeichnung** ähneln die Japanesen den Wildenten, also auch den Rouens, nur sind sie etwas heller, und der Unterkörper des Erpels ist fast ganz weiß. Schon im Dunenkleid sollen sich die Geschlechter unterscheiden lassen: die Erpel sollen grünlichgelb sein mit einem schwarzen Längsstrich am Oberkopf und schwarzem Würzel, die Entchen tief graubraun mit gelbem Gesicht, Vorderhals, Unterleib und gelber Brust.

Ueber den **Werth** und die **Eigenschaften** läßt sich noch kein Urtheil abgeben. Herr Engelhard rühmt sie als einen Schlag, welcher genügsam, hart, wenig Krankheiten ausgesetzt ist, fleißig Eier legt, brauchbare Federn, vortreffliches und viel Fleisch liefert, also unsere Beachtung wohl verdiene. Die Enten legten durchschnittlich jährlich 90 Eier zu einem Durchschnittsgewicht von 75,5 g; die Eier hatten große Aehnlichkeit mit denen der Peking-Ente, ihre Farbe ist ein öliges Weiß. Da die Enten nicht brüteten, wurden die Eier Truthühnern untergelegt. Die Jungen entwickelten sich sehr schnell und zogen sich leicht auf, waren mit 6 Wochen völlig befiedert, wogen mit 8 Wochen 4 bis 5 Pfund, mit 3 Monaten 6 bis 6½ Pfund, hatten im Alter von 4 Monaten vermausert und das Gewicht der Alten erreicht, theils sogar übertriffen.

##### 5. Die Schwedische Ente.

Die Schwedische Ente — *Anas dom. coerulescens* — wurde vor etwa zwölf Jahren in Deutschland eingeführt und hat sich hier namentlich infolge der Bemühungen H. Dettel's ziemlich verbreitet, neuerdings scheint aber auch sie wieder durch die Peking-Ente mehr und mehr in den Hintergrund gestellt werden zu sollen; Anfang und Mitte der 70er Jahre begegnete man den „Blauen Schweden“ auf vielen Ausstellungen und Geflügelhöfen.

In **Gestalt** und **Körperbau** bietet sie (s. Tafel 54) nicht Eigenthümliches. Sie ist ein großer, schöner Vogel, der sich bei kräftigem, gedrungenem Körperbau hübsch aufrecht trägt und ein munteres Wesen hat und bei guter Fütterung (Freimast) auf



Schwedische Ente.

Hauben-Ente.



ein Fleischgewicht von 7 bis 8 Pfund gebracht werden kann. Von anderen Entenschlägen unterscheidet sie sich hauptsächlich durch

die **Färbung**, welche sich aus einem schönen zarten Blau- oder Silbergrau und einem reinen Weiß zusammensetzt. Das Gefieder des Oberkörpers ist blaugrau, auf Oberkopf und Oberhals am dunkelsten, Unterbrust, Bauch und Hinterleib sind hell aschgrau (silbergrau), Kehle, Vorderhals und Oberbrust rein weiß; vom Augenwinkel zieht sich vielfach (beim Erpel) ein schmaler weißer Streif nach dem Hinterkopf und zuweilen sind auch die Flügelspitzen weiß; der lange, breite Schnabel ist grünlichgelb mit schwarzem Nagel (Spitze), der Fuß orange- oder rothgelb. Manchmal verbreitet sich das Weiß über den ganzen Körper.

Betreffs ihres **wirthschaftlichen Werthes** hört man, namentlich auch aus landwirthschaftlichen Kreisen, recht günstige Urtheile. So schreibt Hr. Pfarrer W. Thienemann in Zangenberg bei Zeitz, der leider vor kurzem verstorbene verdienstvolle Vogelkundige und thatkräftige Vorsitzende des Deutschen Vereins z. Schutze der Vogelwelt, auf Grund seiner Erfahrungen: „Diese Ente ist ein gutes Theil größer als die gemeine zahme Hausente und erlangt deshalb auch eine größere Schwere. Hervorzuheben ist die Schnelligkeit der Ausbildung der Jungen im Wachsthum, welche bei nur weniger Pflege und bei freiem Ausgang auf's Wasser in 6—7 Wochen die Größe und das Gewicht der Alten erlangen und auf den Markt gebracht werden können. Dabei sind die jungen Thiere genügsam, d. h. sie nehmen, ohne Körnerfütterung zu bedürfen, mit Kleie und gehacktem Salat, zwei- bis dreimal täglich gereicht, vorlieb und wachsen dabei zusehends heran, ohne daß man, wenn nicht besondere Unglücksfälle hinzukommen, Verluste zu beklagen hätte. Die Eier, welche wenigstens um den dritten Theil größer sind als diejenigen der gemeinen Hausente, sind theils grün, theils weiß gefärbt. Je nach der Witterung fangen meine Enten im März oder Anfang April zu legen an. Nachdem jede 20—30 Eier gelegt, machen sie sich die Brutstätte zurecht. Sie brüten sehr gut; man lege ihnen nicht mehr als 15 Eier unter. Nach 4 Wochen sprengen die jungen Enten die Schale. Ich pflege dieselben nicht unter den Alten zu lassen bis sie alle ausgekrochen sind, sondern lasse sie, sobald sie trocken geworden, hinwegnehmen und in einem mit Federn weich ausgepolsterten Fäßchen oder Käftchen, das an einen warmen Ort gestellt wird, aufbewahren, bis die Zahl vollständig ist. Das erste Futter wird nicht vor 24—36 Stunden gereicht und besteht in gehacktem, hart gekochtem Ei, dem sehr bald geweichtes Brot und Roggen-Kleie zugesetzt wird, bis letztere, mit gehacktem Salat vermengt, das alleinige Futter ausmacht. Etwa 2 Wochen nach dem Auskriechen der Jungen fangen die Alten wieder an zu legen und fahren damit täglich fort, bis weit in den Sommer hinein, sodaß man von ihnen, da sich die Eier in der Küche gut verwerten lassen und, wie schon gesagt, eine bedeutende Größe haben, einen sehr guten Ertrag erzielt. Will man diese Enten mit Erfolg mästen, so sperre man sie nicht einzeln ab, weil sie dann vor Sehnsucht schwermüthig werden, nicht gut fressen und an Fleisch eher ab- als zunehmen. Mehrere zusammen mästen sich bei ihrem regen Appetit sehr schnell, und in 8 bis 9 Tagen ist die Mästung vollendet. Indem ich die Zucht der Schwedischen Ente Jedermann empfehle, stelle ich schließlich noch

einmal die Gründe zusammen, welche mich bewogen, von der Zucht der gewöhnlichen Hausente abzulassen und zu derjenigen der Schwedischen Ente überzugehen: 1. die letztere ist größer als die gewöhnliche Hausente und wird bei der Mastung bedeutend schwerer; 2. ihre Aufzucht macht aber keine größere Mühe als die der gewöhnlichen Ente; 3. ihre körperliche Ausbildung geschieht verhältnißmäßig schneller als bei der Hausente, demnach ist 4. der Futterbedarf geringer und der Ertrag größer; 5. das sogenannte Verschleppen und Verlieren der Eier, wie es bei der Hausente nur zu häufig vorkommt, habe ich bei der Schwedischen Ente nie gefunden; 6. das fleißige, bis spät in's Jahr hinein reichende Eierlegen bringt einen reichen Ertrag, welcher 7. durch die Größe der Eier noch bedeutend gehoben wird."

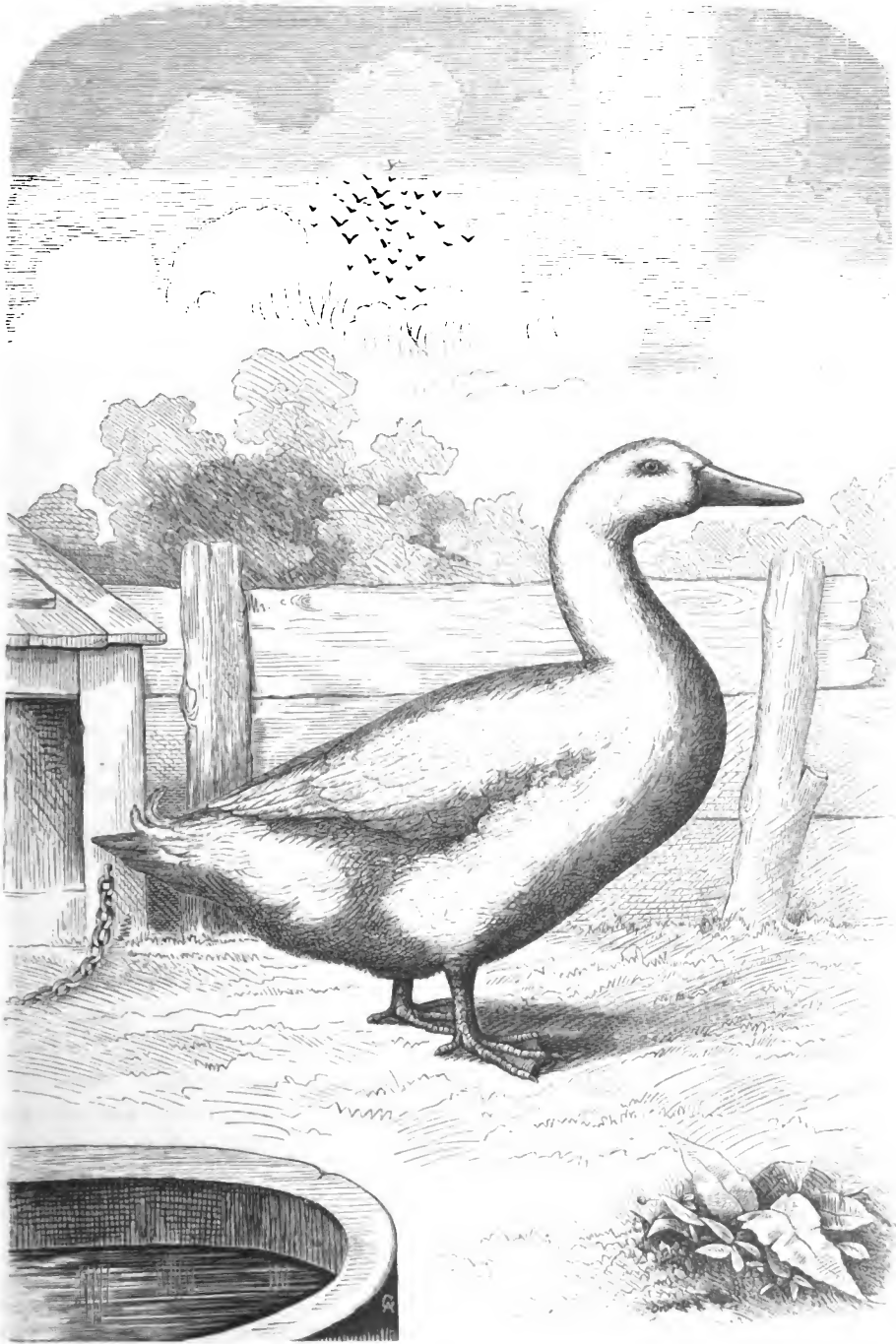
Anderer Züchter bestätigen das Gesagte. So führte Hr. Domänenpächter Rumbruch in einem am 7. Mai 1882 im Verein f. Geflügelz. und Vogelschuß zu Rudolstadt gehaltenen Vortrag über die Schwedische Ente aus, daß er, ohne irgend einer anderen Rasse Abbruch thun zu wollen, dieser Ente ganz besondere Anerkennung zollen möchte. „Dieselbe nimmt in Bezug auf die Fruchtbarkeit entschieden mit den ersten Rang ein. Nach meinen genauen Aufzeichnungen vom vergangenen Jahre legten 12 Stück jährige Schwedische Enten 830 Eier, während dieselbe Heerde, heute um ein Jahr älter, bis jetzt schon gegen 500 Stück gelegt hat, und ich somit hoffen kann, auf den Durchschnittsertrag von 80 Eiern von jeder Ente zu kommen. . . . Ich erzielte im vergangenen Jahre von den gelegten 830 Eiern gegen 200 junge Enten im Werthe von 100 M und behielt noch 500 Eier zur anderweitigen Verwendung, à 10 Pf. = 50 M, erlöste also in Summa 150 M, mithin erwarb eine Ente 12½ M. Die Haltung der Enten ist entschieden weniger kostspielig als die der Hühner, wenngleich ich vollen Werth darauf lege, nur gut zu füttern. Das Futter für die Schwedischen Enten besteht, Morgens und Abends, in Körnern, gekochtem Mais und gehacktem Fleisch. In 13 bis 15 Wochen sind sie bei solchem Futter zu vollem Gewicht, bezw. zu dem Werthe von 2 M 50 Pf. heranzuziehen."

#### b) Weiße.

##### 6. Die Aylesbury-Ente.

Die Aylesbury-Ente (*Anas dom. buckinghamensis*) führt ihren Namen nach der Hauptstätte ihrer Zucht oder dem Ort ihrer Entstehung, der nordwestlich von London an der Themse gelegenen Hauptstadt der Grafschaft Buckingham: Aylesbury; wie die Heimat des englischen Nationalhuhns (Dorking), so ist also auch die der National-Ente unfern von London zu suchen, und beide Vögel gehören zu den bevorzugten Fleischthieren der Hauptstadt. Wie lange die Entenzucht in jenem milden, fruchtbaren Thal der Themse betrieben wird, wann der prächtige Schlag der Ente dort als solcher herausgezüchtet, seit welcher Zeit mithin dort gepflegt worden, vermögen wir nicht anzugeben; einer der berühmtesten und ältesten englischen Züchter, Mr. John A. Fowler auf Prebenda Farm bei Aylesbury, sagt, daß diese Ente in und bei Aylesbury schon über ein Jahrhundert gezüchtet wird (s. unten). Seit einigen Jahrzehnten kennt man die A., ebenso wie die Rouen-Ente, auch in Deutsch-





**Aylesbury - Ente.**



land, und sie war hier wohl der verbreitetste der eingeführten Schläge geworden, während der letzteren Jahre hat sie jedoch vielorts der Peking-Ente weichen müssen, und selbst in ihrem Heimatlande ist ihr dieser „Schmerz“ nicht erspart geblieben, denn dort wird sie jetzt, wie die Ausstellungen beweisen, zu Gunsten der Peking sichtlich vernachlässigt. Ob diese neuere Richtung aber auch für die Folge sich wird Geltung verschaffen können?

In **Gestalt und Körperbau** weichen die Nylesburys (Taf. 55) kaum von dem eigentlichen Typus der Ente ab, nur daß Maße und Gewicht beträchtlicher sind als bei den gewöhnlichen Enten. Der Körper soll lang, oval und recht voll sein, darf aber dabei keinen hängenden Fettbauch haben; das Gewicht beträgt durchschnittlich  $5\frac{1}{2}$  (Ente) bis  $6\frac{1}{2}$  Pfd. (Erpel), wird aber durch gute Fütterung und Mast auf 8 bis 10 Pfd. gebracht — auf der 1883er Ausstellung zu Birmingham wog das erste Preis-Paar 21 Pfd. 11 Unzen engl., also reichlich 19 deutsche Pfd. —, doch eignen sich solche Vögel selbstverständlich nicht zur Zucht, sondern nur für Ausstellungen und zum Schlachten. Der Hals soll lang und schlank und anmuthig gebogen, der Kopf ebenfalls lang sein. Besondere Beachtung verdient der Schnabel. Er muß lang und ziemlich breit sein, und die Richtung desselben von der Wurzel bis zur Spitze muß eine gerade Linie bezeichnen; als Färbung verlangt man bei Ausstellungsthieren unbedingt ein zartes, bleiches Fleischroth, jede andere Farbe (Grau, Gelb, schwarze Flecke) gilt als grober Fehler; die grelle Sommersonne und eisenhaltiger Boden sind nach Fowler's Erfahrungen schlimme Feinde der zartrothen Schnabelfärbung, auch vieles Umherlaufen der Enten auf Grasflächen soll dieselbe beeinträchtigen, man hat also danach seine Vorkehrungen zu treffen. Die Füße sind niedrig, stämmig, orangeroth, die Flügel kräftig, anschließend, die Schwanzlocken des Erpels schön gekräuselt. Der Rücken ist breit und lang, die Brust voll und rund, der Bauch ebenfalls tief und voll, doch darf er, wie oben angegeben, nicht fettfackartig hängen. Der Erpel ist etwas größer und stärker als die Ente.

Das volle, dichte **Gefieder** muß rein weiß sein, jede andere Feder ist fehlerhaft.

Der **wirtschaftliche Werth** der Nylesbury-Ente bleibt unbestritten ein sehr hoher, und trotz Einführung der Pekings und deren Vorzüge räumen verschiedene Züchter nach wie vor der ersteren den Vorrang ein, da sie ein zarteres Fleisch hat und früh reif wird. Dagegen halten Andere die Peking für empfehlenswerther, weil sie härter, unempfindlich gegen die Einflüsse der Witterung sei; doch weiß ich nicht, ob diese Ansicht wirklich auf Erfahrung beruhen dürfte, denn nach den von Züchtern mir zugegangenen Mittheilungen und nach eigenen Wahrnehmungen nimmt es die Nylesbury-Ente in diesem Punkt mit ihrer Rivalin auf. Der oben genannte berühmte Züchter Fowler sagt von ihr: „Ihre Beliebtheit ist allgemein, sie paßt für jedes Klima und jeden Boden und gedeiht überall, sowohl an unserer warmen südlichen Küste wie in den rauhen Gebirgsdistrikten der schottischen Hochlande, unter der brennenden tropischen Sonne Australiens wie in der eisigen Kälte der kanadischen Wasserfälle. Für den Landwirth kann sie in jeder Beziehung empfohlen werden. Vor anderen Enten zeichnen sich die N. hauptsächlich durch ein sehr schnelles Wachstum aus, dabei sind sie abgehärtet und unempfindlich gegen Witterungs-Einflüsse,

erreichen eine sehr beträchtliche Größe und legen fleißig.“ Fowler hat dabei hauptsächlich die Züchtung zu wirthschaftlichen Zwecken im Auge, und dabei kommt es nicht so genau auf die heikle Farbe des Schnabels an, welcher Punkt bekanntlich Aufmerksamkeit seitens des Züchters erfordert; übrigens liegt gerade darin für Viele der Grund, daß sie sich der Züchtung der Aylesburys ab- und der der Pekings zugewandt haben. Wer auf Frühreise und namentlich auf zartes Fleisch das Hauptgewicht legt, wird wohl die A. den letzteren vorziehen. Außerdem liefert die Kreuzung von Aylesbury-Erpel mit weißen Landenten einen schönen Stamm zur Zucht und zum Schlachten.

Die A. legt große schöne Eier von durchschnittlich 72 g Gewicht und rein weißer oder rahmfarbiger oder auch grünlicher Schale; nicht selten kommt es vor, daß die Eier weit schwerer sind und zuweilen sogar über 100 g wiegen, doch ist dies abnorm und krankhaft zu nennen. Von vielen Züchtern wird die A. als die beste Legerin unter den Enten geschätzt. Sie brütet auch gut; in Aylesbury verwendet man jedoch, um mehr Eier zu erzielen, Hennen als Brüterinnen; Enten aus Frühbruten fangen im Dezember oder Januar an zu legen. Die jungen Enten entwickeln sich überaus rasch und werden früh reif, so daß sie mit 7 bis 8 Wochen zu Markt gebracht werden. Sie haben dann ein Gewicht von 3 bis 3½ Pfd. erreicht und geben infolge ihres zarten, saftigen Fleisches einen vortrefflichen Braten. Bei guter Fütterung oder Mastung nehmen sie leicht zu, und zwei- oder dreijährige Vögel lassen sich auf 8 bis 9, auch 10 Pfd. bringen; Enten dürften letzteres Gewicht aber kaum erreichen, dagegen übersteigt das eines Erpels ausnahmsweise 5 kg.

Zum Schluß seien einige Mittheilungen über den Betrieb der Entenzucht in und bei Aylesbury angefügt, welche der erwähnte Züchter J. R. Fowler im Londoner „Bazar“ veröffentlichte, aus welchem sie auch in andere Zeitschriften übergegangen sind: „Der Londoner Markt wird mit enormen Mengen dieser Enten versorgt; es mag dem Uneingeweihten unglaublich erscheinen, aber es gehen oft in einer Frühlingssnacht 20 Centner junge Enten im Alter von 6—8 Wochen von Aylesbury und den umliegenden Ortschaften per Eisenbahn nach der englischen Hauptstadt. Dieselben werden im Alter von 7 oder 8 Wochen geschlachtet, und gute Exemplare wiegen dann bereits 4 Pfd. engl. Gewicht (1¼ kg oder 3⅓ Pfd.). Die Preise schwanken sehr in der Saison, von 9—21 Schilling (9—21 M) das Paar; letzterer Preis ist meistens gegen Mitte März und Anfang Mai zu erreichen, von da ab geht es bis Juli zurück, wo die Nachfrage nur noch sehr gering ist. Die „Entler“, wie die Massenzüchter genannt werden, gehören zum größten Theil der besseren Arbeiterklasse an; es sind Leute, welche sich durch ihren Fleiß schon etwas erübrigt haben und außerdem die nöthige Ausdauer besitzen, ihre ganze Zeit und Aufmerksamkeit den jungen Enten zu widmen, so lange dieselben für den Verbrauch begehrt werden.

In Aylesbury und dessen Umgegend unterhalten auch viele von kleinen Leuten ihren Stamm Enten, etwa 4 Enten und 1 Erpel. Diese bringen sie in irgend einem Anbau außerhalb ihrer Hütte unter oder, fehlt ein solcher, in der Hütte selbst. Von diesen Leuten kaufen die „Entler“ die gelegten Eier und schließen gewöhnlich gleich für die ganze Saison zu einem bestimmten Preise ab. Der Eierhandel beginnt im

Oktober, und ein Durchschnittspreis ist 3 Schilling 6 Pence (3,50 M) für den Satz von 12 Eiern für die ganze Saison bis Juli. Im Februar und März erzielt man aber auch 12 Schilling (12 M) für das Duzend Eier. Der Verkäufer hat dafür zu stehen, daß die Eier befruchtet sind. Das Zucht-Material eines „Entlers“ von mittlerer Bedeutung besteht aus 6 Erpeln und 20 Enten. Alle in Aylesbury und Umgegend befindlichen Enten laufen bei Tage durcheinander, indem die Bäche und Teiche als Gemeingut angesehen werden. Es ist ein seltsamer und hübscher Anblick, verschiedene hundert Stück dieser schneeweißen Vögel auf dem Themsefluß zu sehen, der sich um und durch einen Theil der alten Stadt Aylesbury windet. Enten wie Erpel sind mit einem großen Fleck von rother, grüner, schwarzer oder blauer Farbe auf Kopf, Hals oder Flügel versehen, die verschiedenen Zeichen der Eigenthümer. Des Abends werden die Enten auseinander getrieben, gut gefüttert und in warmen und trockenen Ställen untergebracht. Die während der Nacht gelegten Eier werden sobald als thunlich großen und sorgsamern Bruthennen untergelegt, man hält Cochins- und Dorkinghennen hierzu am geeignetsten. Den Enten selbst gestattet man niemals zu brüten, wenn sie auch Verlangen dazu zeigen, indem fast immer hierbei auf einen Mißerfolg zu rechnen ist.

Man legt der brütenden Henne 13 Enten-Eier unter, die durch eine große Henne auch leicht bedeckt werden. Was die Nester zum Brüten anbetrifft, so nimmt man dazu flache Fisch- oder andere runde kleine Körbe, auch benutze ich hierzu gern kleine runde Kisten, in welche Käse verpackt waren. Auf den Boden des Korbes oder der Kiste legt man etwas Kalkschutt oder Holzasche und macht darauf das Nest von Heu oder weichem Stroh. Die auf dem Neste brütende Henne darf durch nichts gestört werden, namentlich ist dafür zu sorgen, daß keine Ratten oder anderes Ungeziefer zum Neste gelangen können, da sonst die geängstigte Brüterin die Eier verläßt. Die Brutzeit dauert 28 Tage. Während der letzten Woche muß ein tägliches Besprengen der Eier und des Nestes mit lauwarmem Wasser stattfinden, was am besten Abends geschieht. Es wird hierdurch die Eierschale erweicht und dem jungen Entchen demnächst das Durchbrechen der Schale und das Auskriechen erleichtert.

Dies Verfahren ist nur eine Nachahmung der Natur, denn im wilden Zustande verläßt die brütende Ente des Morgens in der Frühe das Nest, um sich Futter zu suchen. Da zu dieser Zeit das Gras mit Thau bedeckt ist, so werden die Bauchfedern beim Umherschuchen angefeuchtet und diese Feuchtigkeit bei Rückkehr auf das Nest den Eiern mitgetheilt. Sobald die jungen Enten ausgebrütet sind, läßt man sie ruhig so lange bei der Henne, bis sie vollkommen trocken und kräftig genug zum Stehen und Laufen sind. Sehr viele Junge gehen dadurch verloren, daß man sie aus nicht zu besiegender Ungeduld zu früh aus dem Neste nimmt. Das ausgebrütete Aylesbury-Entchen ist zuerst mit weichen, gelben Daunen bekleidet, die mit dem Wachsthum der Federn allmählich verschwinden. Nach einigen Tagen übergiebt man 3 oder 4 Bruten einer Henne, die dann ganz gut im Stande ist nach allen zu sehen.

Die Behandlung derjenigen jungen Enten, welche, wie oben geschildert, bereits im Alter von 7 bis 8 Wochen geschlachtet werden sollen, ist folgende. Man gestattet denselben nicht, in's Wasser zu gehen, sondern hält sie in bedachten Räumen

unter, wo man immer 30 bis 40 in einer Abtheilung zusammenbringt. Es ist kein ungewöhnliches Ding, auf solchem Wege 2000 bis 3000 Stück auf einem Gehöft bei einander zu sehen. Sie werden sehr reinlich auf Gerstenstroh gehalten, ihr Futter besteht aus hartgekochten, fein gehackten Eiern, vermischt mit gekochtem Reis und gehackter Rindsleber. Dies Futter bekommen sie mehrmals des Tages ungefähr 14 Tage lang. Sobald sie im Stande sind, mehr zu verzehren, werden sie mit Gerstenmehl und Talggrieben gefüttert, vermengt mit dem Wasser, in dem die Grieben vorher gekocht wurden. Mein Geflügelwärter verwendet auch Pferdefleisch zur Mischung mit dem anderen Futter.

In Vorstehendem ist Alles erwähnt, was zu thun ist, um frühe Enten für die Tafel zu erhalten. Was nun die Behandlung derjenigen anbetrifft, welche zur Zucht und für Ausstellungen dienen sollen, d. h. um Thiere von gewissem Körperbau und Gewicht zu erzielen, so giebt man in der ersten Zeit dasselbe Futter wie oben geschildert; aber nach ungefähr 3 Wochen erlaubt man den jungen Entchen in's Wasser zu gehen, und sobald sie Gerste oder Mais fressen können, giebt man ihnen derartiges Futter. Die Fütterung geschieht dreimal des Tages, außerdem müssen die Enten immer einen Trog mit Wasser bei sich haben, auf dessen Boden sich Sand und Kies befindet, wovon sie beim Trinken etwas in den Magen bekommen, was zur Verdauung beiträgt; auch behält der der Aylesbury-Ente eigenthümliche fleischfarbene Schnabel hierdurch am besten seine zarte Farbe. Wenn die Enten jedoch auf eisenhaltigem Boden gehalten werden, so wirkt dies höchst nachtheilig auf die Schnabelfarbe und diese wird dann dunkelgelb. Jede andere Schnabelfarbe als die zart fleischrothe schließt von der Prämürung auf Ausstellungen aus. Für die Ausstellung bestimmte Thiere müssen aus diesem Grunde auch vor den brennenden Sonnenstrahlen geschützt werden und dürfen nicht zu viel auf Grasflächen umherlaufen, da beides die Farbe des Schnabels beeinträchtigt. Sehr heißes Wetter ist im Stande, eine große Sterblichkeit unter den jungen Enten hervorzurufen.“

### 7. Die Peking-Ente.

Ueber die muthmaßliche Abstammung und Herkunft der Peking-E. — *Anas dom. sinensis* — wurden schon auf S. 385, bei Besprechung der Japan. Ente, einige Bemerkungen gemacht. Durch die Mittheilungen eines englischen Entenzüchters, Mr. Richmond Reece, werden dieselben erfreulicher Weise ergänzt. Mr. R., welcher in den Jahren 1873, 1874 und 1880 Pekings aus China importirte und die ersten i. J. 1874 auf der Ausstellung im Kryshall-Palast zu London zeigte, schreibt dem „Live Stock Journal“ (1883), daß er diese Enten bereits während seines ersten Aufenthaltes in China gezüchtet habe und daß dieselben dort alle durch eine kanariengelbe Färbung sich auszeichneten; Anfang 1883, als er wieder in China war, kaufte er in der Nähe von Schanghai selbst wiederum vier ächte Pekings und brachte sie Ende April mit nach England. Anfang der 70er Jahre mögen Pekings auch nach Nord-Amerika gekommen sein, denn 1873 erschienen sie meines Wissens zum ersten Mal auf dortigen Ausstellungen. Sie erregten sogleich großes Aufsehen, verbreiteten sich rasch, gelangten auch auf die deutschen Geflügelhöfe und Ausstellungen und wurden





Peking-Enten.





bald die Rivalinnen der Nylesbury-Enten. Von allen übrigen Schlägen unterscheiden sie sich leicht.

**Gestalt und Körperbau** (s. Tafel 56), wie auch das Gefieder, bieten manches Eigenthümliche. Dazu gehören ein ziemlich langer, dabei tiefer, massiger, ziemlich steil getragener Körper, ziemlich langer, senkrecht getragener Hals, in der Mitte gegen einander stoßende, eine Kante bildende Nackensebern, reichlich mittellanger, breiter, rein orangegelber Schnabel, kurzer, fast senkrecht stehender Schwanz, voll entwickeltes Hintertheil, dichtes, weißes, leicht kanariengelb angehauchtes Gefieder, die Hauptsache aber ist die hochgeredte, aufrechte Stellung. Der lange, breite Rücken darf nicht erhaben (gekrümmt), die Brust muß voll und rund, die Füße müssen ziemlich kurz, stark, rein orangefarben, die Flügel kurz sein und leicht aufliegen. Eine Schwierigkeit bei der Zucht bietet der Schnabel, wenn auch nicht in dem Maße wie der der Nylesburys; er soll, abgesehen von dem weißlichen Nagel (Spitze), rein orangefarben (rothgelb) sein, doch stellen sich, namentlich bei den Enten, nur zu leicht schwarzgrünliche Punkte auf demselben ein, oder er zeigt einen dunkeln Strich auf der Stirn oder einen schwarzen Nagel; diese Mängel müssen als Schönheitsfehler angesehen, doch dürfen sie nicht so hoch angeschlagen werden als ein langer, schmaler Schnabel, der auf Nylesbury-Kreuzung hindeutet. Das Gewicht jähriger Vögel beträgt 6 bis 7 Pfd., das älterer Thiere etwas mehr.

Das **Gefieder** ist etwas locker und schön weich, die Beduung ungemein zart. Charakteristisch ist die Bildung der Nackensebern, insbesondere beim Erpel. Sie sind (von beiden Seiten des Nackens her) etwas schräg ausgerichtet, stoßen in der Nackenmitte gegenseitig zusammen und lassen auf diese Weise eine Art Federkamm entstehen; die Befiederung der Brust dagegen scheint durch eine furchen- oder rinnenartige, die Mitte derselben hinablaufende Vertiefung in eine rechte und eine linke Hälfte geschieden. Die Färbung darf nicht schneeweiß (wie bei den Nylesburys), sondern muß kanariengelb angehaucht sein; blendend-weißes Gefieder ist ein Zeichen der Kreuzung.

Was den **Werth** und die **Eigenschaften** der Peking-Ente anbelangt, so kann sie nur empfohlen werden, denn sie legt fleißig schön große Eier, mästet sich gut, liefert einen schweren Braten und prächtige Federn, erträgt ohne Nachtheil das kalte Klima und zieht sich leicht auf. Daß dagegen das Fleisch, wenn auch saftig, doch etwas grobfaseriger als das der Nylesburys ist, wurde früher schon erwähnt; der Unterschied ist jedoch nicht so auffällig, als Manche glauben machen wollen. Die Mast geht schnell von statten, bei dem großen Körperbau der Pekings wird hierdurch ein ansehnlicher Braten und schönes Fett gewonnen. Von Einzelhaft bei der Mastung und Stopfen (Nudeln) kann man absehen, dafür achte man auf passende, angemessene Abwechselung des Futters, indem man zunächst mehr fleisch-, dann mehr fettbildendes giebt. Bei guter Fütterung bringt man Erpel auf 8 oder 9, ja auf  $9\frac{1}{2}$  bis 10 Pfd. lebenden Gewichts, während Enten etwas weniger wiegen; jüngere Thiere sind natürlich nicht so schwer als zwei- und dreijährige; ausnahmsweise erzielt die Mastung auch noch höheres Gewicht. Mit etwa 7 Wochen sind die Jungen völlig befiedert und haben dann schon ein Lebendgewicht von 4 bis 5 Pfd. Die Ente legt jährlich 60 bis 90, ja zuweilen bis 120 Eier zu einem Durchschnittsgewicht von 90 g und

beginnt damit recht zeitig. Zum Bebrüten derselben verwendet man am besten Puten oder zuverlässige Hennen. Besonderen Werth hat die Peking-Ente noch infolge ihres Reichthums an schönen, weichen, weißen Federn, die denen der Gänse kaum etwas nachgeben. Die Züchter empfehlen, zu Beginn der Mauser die Enten in sachverständiger Weise zu rupfen, damit die Federn nicht verloren gehen. Bezüglich des Wassers und der Fütterung erweist sich die P. als genügsam und anspruchslos; wenn sie auch, wie alle Enten, sehr gefräßig ist, so begnügt sie sich doch mit all' dem Dargereichten, und die Wasserweide weiß sie recht auszunutzen. Somit darf denn dieser Entenschlag sowohl dem Geflügelzüchter wie dem Landwirth zur Anschaffung und Zucht und zur Kreuzung mit der Landente empfohlen werden.

### c) Schwarze.

Die beiden hierher gehörigen Schläge: die Cayuga- und die Smaragd-Ente, unter-

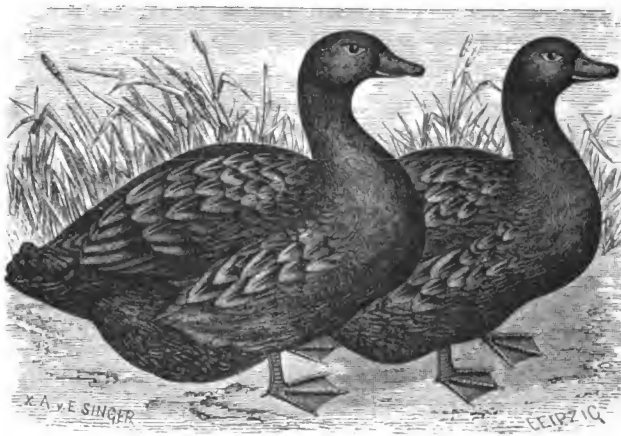


Fig. 16. Cayuga-Enten.

scheiden sich hauptsächlich durch die Größe und die Stärke. Beide Enten sind aus Amerika zu uns gekommen, die größere aus dem Norden, die kleinere aus dem Süden; eine hervorragende Bedeutung haben beide hier noch nicht gefunden, die Cayuga-Ente trifft man nur vereinzelt an, die Smaragd-Ente betrachtet man mehr als Zier- denn als Nutzgeflügel.

### 8. Die Cayuga-Ente

führt ihren Namen nach dem schmalen, langgestreckten Cayuga-See, der sich südlich von dem bekannten Ontario-See in einer Länge von etwa 18 engl. Meilen von Nord nach Süd hinzieht. Es scheint, daß sie an den Ufern oder in der Nähe dieses zum Staate New-York gehörigen Sees zuerst gezüchtet und dann von hier aus durch die Union verbreitet worden ist, und wie die Berichte lauten, soll die Zahl ihrer Züchter dort noch ständig im Zunehmen begriffen sein. Man hat sie auch nach England und von da nach Deutschland gebracht, ohne daß sie jedoch hier besonderes Aufsehen erregt hätte.

In Gestalt und Körperbau weicht die C. nicht von anderen Enten ab. Sie ist ein großer, schwerer Schlag wie die Rouen-Ente, soll aber diese hinsichtlich der Größe noch überbieten, doch trifft das bei den neuerdings eingeführten Exemplaren nicht zu; Cayugas von der Stärke der Rouens oder Nylsbury's sind ganz annehm-

bar. Jährige Vögel wiegen 6 bis 7 Pfd. Der Rumpf ist mässig, lang und tief gebaut, die Brust sehr breit und voll, der Hals kaum mittellang, der Kopf verhältnißmäßig kurz, der Schnabel kurz, breit und blauschwarz oder dunkel-hornfarbig, die langen, breiten Flügel werden hoch getragen, die Füße sind niedrig und rauchbraun oder schieferfarben.

Das reiche Gefieder ist durchweg schwarz mit prächtigem grünen Metallglanz, namentlich auf Kopf, Hals, Flügeln und Oberschwanzdecken.

In Betreff des wirthschaftlichen Werthes läßt sich noch kein endgiltiges Urtheil fällen, da hier erst wenig Erfahrungen vorliegen. Nach den bisher gemachten Wahrnehmungen ist die E. sehr hart und ausdauernd, erträgt also unser Klima vortrefflich. Das Fleisch wird als zart, saftig, schmackhaft gerühmt. Zur Mast empfiehlt sich diese Ente in hohem Grade, da sie einen großen Körper hat, ruhigen Wesens ist, leicht Fleisch und Fett ansetzt. Vom Frühjahr an soll sie 60 bis 70 Eier hinter einander legen und dann erst Neigung zum Brüten zeigen.

### 9. Die Smaragd-Ente.

Die Smaragd-Ente, welcher diese Bezeichnung mit Recht zukommt, wird in Frankreich Canard du Labrador genannt, und in England führt sie neben dem gebräuchlichsten Namen Black East Indian Duck noch die Benennungen Buenos Ayrean, Labrador, Black Brazilian; demgemäß hört man sie auch in Deutschland Labrador- oder Buenos Ayres-Ente oder auch Bahia-Ente nennen. Der Name „Labrador-Ente“ entbehrt des Grundes, er kommt eher der Cayuga-Ente zu. Fowler sagt, daß diese Ente in Ostindien (im Punjab) gefunden worden sei, er sieht also dieses Land als die Heimat derselben an, weshalb sie den Namen „Schwarze ostindische Ente“ führt; L. Wright und Andere geben an, daß die Zoologische Gesellschaft zu London die ersten dieser Vögel aus Buenos-Ayres (Brasilien) einfuhrte, und daher schreiben sich die übrigen Benennungen. In England und Frankreich ist die Smaragd-Ente seit langem beliebt und erscheint ziemlich häufig auf den Ausstellungen. In Deutschland ist sie mancherorts noch gar nicht bekannt, doch gewinnt sie auch hier einen immer größer werdenden Kreis von Züchtern und Liebhabern; und wenn man sie für jetzt auch noch mehr als Ziervogel betrachtet, so darf doch ihr wirthschaftlicher Werth nicht unterschätzt werden.

In Gestalt und Körperbau, und ebenso hinsichtlich der Größe gleicht die E. unserer Landente. Sie dürfen nicht zu groß sein; in England verlangt man, daß sie für Ausstellungszwecke so klein als möglich sein und im Gewicht 4 oder 5 Pfd. nicht übersteigen sollten. Der Schwerpunkt liegt in der Erzielung eines schönen

Gefieders. Dasselbe muß durchweg schwarz sein und, namentlich auf der Oberseite, im herrlichsten dunkel-smaragdgrünen Metallglanz schillern; der Spiegel erglänzt vor Allem im prächtigsten Tiefgrün. Durch diesen prächtigen Schiller zeichnet sich die E. vor allen anderen Enten aus, sie kann deshalb mit gewöhnlichen schwarzen Enten gar nicht verwechselt werden. Obgleich viele Smaragd-Enten im späteren Alter weißgefleckt, ja selbst ganz weiß werden, so bleibt doch der grüne Spiegel. Man hört zuweilen, auch von französischen Züchtern, klagen, daß es unmöglich scheine, die

Smaragd-Enten nach der zweiten oder dritten Mauser, ohne weiße Federn zu erhalten. Dies ist nach meinen Wahrnehmungen übertrieben, denn ich habe viele fünf- und sechsjährige Enten mit dem schönsten rein schwarzgrünen Federkleid gesehen (vergl. weiter unten). — Schnabel und Füße müssen rein schwarz sein, doch werden sie mit zunehmendem Alter zuweilen schieferfahl oder grünlichgelb gefleckt.

**Werth und Eigenschaften.** Wenngleich weißgeschedte Smaragd-Enten den Anforderungen der Ausstellungen nicht gerecht werden können, also keine Preisvögel sind, so darf man sie doch nicht für werthlos erachten, denn als Zuchtvögel sind sie wohl zu verwenden, ja oft ziehen gerade weiß gewordene Enten die schönsten Jungen, wie ich es z. B. bei einer achtjährigen Ente im hiesigen Zoolog. Garten beobachtet habe; man sieht also, daß das Weißwerden nur infolge eines Naturgesetzes, welches auch bei schwarzen und dunkeln Hühnern sich geltend macht, eintritt, als eigentlichen Fehler darf man mithin die weißen Federn gar nicht betrachten. Am schönsten sind in der Regel die ein- und zweijährigen Vögel. Die Jungen, welche erst ein einfarbig grauschwarzes Dunenkleid tragen, zeigen bereits im ersten Federkleid, daß sie im Alter von 7 oder 8 Wochen angelegt haben, den schönen Smaragdglanz und den prächtig grünen Spiegel; Schnabel, Füße und Augen sind schwarz. Manchmal arten einzelne Junge aus, d. h. sie haben einen weißen Unterhals (wie die sogen. Italienischen Enten) und gelbe Stellen an Schnabel und Füßen; in den meisten Fällen trifft dies, nach meinen Beobachtungen, dann ein, wenn ein gewöhnlicher Erpel die Ente, welche die betreffenden Eier legte, begattete. Im Uebrigen entwickeln sich die jungen Smaragd-Enten rasch, sind mit 7, höchstens 8 Wochen vollständig befiedert und mit 9 Wochen auch in der Größe den Alten fast gleich; gegen die Einflüsse der Witterung zeigen sie sich, wie die letzteren, kräftig, ausdauernd und hinsichtlich der Behandlung, Fütterung u. stellen sie keine besonderen Anforderungen.

Bei nicht zu strengem Winter beginnen die Enten zeitig zu legen — die jüngeren wohl schon im Januar, die alten Ende Februar oder Anfang März — und liefern, wenn man sie ihnen wegnimmt, an 60 bis 70 Eier hinter einander. Läßt man diese liegen, so legen die Enten 15 bis 20 Eier, setzen sich dann zum Brüten, führen die ausgekommenen Jungen und legen zum zweiten Mal, sodaß sie im Juli die zweite Brut führen, ja gute Brüterinnen machen in Frankreich zuweilen drei Bruten, die letzte noch im Spätherbst; das zweite und dritte Mal legen die Enten in der Regel weniger Eier als zur ersten Brut. Die große Fruchtbarkeit der S. wird fast allseits hervorgehoben. Interessant ist es, daß die bei Beginn der Legezeit erzeugten Eier dunkel, fast schwarz sind, daß die später gelegten heller, grün werden und die weiteren die Färbung der Eier anderer Enten zeigen. Will man die S., die in der Regel sehr gut brüten und führen, zu diesem Geschäft nicht verwenden, so kann man Puten oder Gluckhennen nehmen; die Aufzucht geht leicht von statten. — Das Fleisch ist sehr fein und zart, Feinschmecker wollen es dem anderer Enten vorziehen. Die Smaragd-Ente bildet somit nicht nur einen prächtigen Schmuckvogel für Parkgewässer, Stadtgräben u. a., sondern auch ein nicht zu unterschätzendes Nutzgeflügel und darf somit, umsomehr als schöne Exemplare gesucht sind und ziemlich hoch im Preise stehen, jedem Züchter und Freund von Wassergeflügel empfohlen werden.

### Spiel- und Abarten der Hausente.

Hierher zähle ich eine Anzahl Enten, welche sich entweder durch besondere Bildung eines Körpertheils (Hauben- und Krummschnabel-Ente) oder durch Kleinheit (Zwerg-Ente) auszeichnen; die auffallend gestaltete Pinguin-Ente wurde bereits auf S. 385 erwähnt. Von diesen Enten hat jedoch nur die nächstfolgende eine wirthschaftliche Bedeutung.

#### 10. Die Hauben-Ente,

Schopf- oder Federbusch-Ente — *Anas dom. cristata* —, neuerdings auch „Kaiser-Ente“ und in England Crested Duck genannt, ist keineswegs ein Züchtungsprodukt der Neuzeit, denn wir finden sie in aus dem vorigen Jahrhundert stammenden Schriften erwähnt, sie wurde vielmehr während der letzten Jahrzehnte in Folge der verschiedenen zu uns gebrachten Neuheiten vernachlässigt, und erst jetzt kommt sie, wie die schönen Landhuhnsläge, wieder zu Ehren.

In Gestalt und Körperbau einer starken Landente gleichend, zeichnet sie sich (s. Taf. 54) dieser und anderen Enten gegenüber durch eine große runde, aus feinen, dunigen Federn bestehende Haube aus, welche auf einer fleischigen Masse sitzt und zuweilen bewirkt, daß (wie bei den Haubenhühnern der Fall) der Schädel kugelig und von Oeffnungen durchbohrt erscheint.

Das schöne Gefieder tritt in zwei Färbungen auf: gelb und weiß; der Schnabel ist grünlichgelb, der Fuß orange. Die gelben Weißhauben sind in der Regel stärker als die weißen und nach den Geschlechtern verschieden gefärbt. Der Erpel ist fahlgelb, an Kopf und Oberhals und Schultern dunkler schattirt, mit angedeutetem weißen Halsring und röthlich-bronzefarbigem Spiegel, oder er hat hellgrauen Kopf, röthlichbraune Brust und Hals und etwas helleren Spiegel, fahlgelben Rücken und weißliche Untertheile, oder die Abstufungen von Gelb können auch noch anders vertheilt sein — wie es denn überhaupt auf eine genaue, bestimmte Zeichnung nicht ankommt —, stets aber ist die Haube weiß. Die Ente ist rein chamois- oder zimmetgelb mit weißer Haube.

Die weißen ♀. müssen ein durchweg schneeweißes Gefieder haben. Die Entscheidung, welcher von beiden Farbschlägen schöner sei, möge dem Geschmack des Liebhabers überlassen bleiben.

**Werth und Eigenschaften.** Bei der Beurtheilung der ♀. kommt es zunächst und hauptsächlich auf eine schöne volle, auf der Mitte des Kopfes sitzende Haube an. In dieser Beziehung bleibt aber, namentlich bei sorgloser Zucht, oft zu wünschen übrig, indem die Haube zu klein oder einseitig ist. Obgleich derartige Vögel ganz gutes Wirthschafts- und Schlacht-Geflügel abgeben, so haben sie doch keinen Werth für Ausstellungen. Zuweilen kommt es sogar vor, daß großhaubige Enten einzelne unbehaubte Jungen züchten. Nächst der Haube zieht man die Größe und Stärke der Vögel in Betracht; je kräftiger und schwerer, desto geschätzter. Endlich richtet man auf hübsche, bei den weißen auf reine Färbung das Augenmerk. — Die ♀. nimmt sich unstreitig sehr hübsch auf den Gewässern aus und verdient sicherlich Beachtung seitens der Züchter, umsomehr, als sie empfehlenswerthe Eigenschaften besitzt und in

Betreff des Nutzwertthes anderen oft überschwenglich angepriesenen Enten nicht oder wenig nachsteht: sie ist abgehärtet und genügsam, zieht sich leicht auf, legt gut, liefert schöne Federn, hat ein saftiges, schmackhaftes, zartes Fleisch und erreicht bei entsprechender Fütterung ein Gewicht von 6 bis 7 Pfd.

#### 11. Die Krummschnabel-Ente,

hakens- oder bogenschnäbelige Ente — *Anas dom. adunca*; Engl.: Hooked-bill Duck —, gleicht in Gestalt, Körperbau, Größe, Lebensweise einer kleinen Hausente, unterscheidet sich aber von dieser durch einen abwärts gebogenen Vorder Schnabel und erinnert durch diese Bildung an den Schnabel der Bagdette. Diese Eigenthümlichkeit ist jedenfalls schon vor Jahrhunderten entstanden und dann weiter vererbt worden, denn bereits der englische Forscher Willughby erwähnt in seiner, von Ray 1676 herausgegebenen „Ornithology“ die hakenschnäbelige Ente. Früher soll sie besonders in den Niederlanden häufig gezüchtet worden sein, und Ch. A. Buhle bemerkt in seiner Schrift: „Die Gans und Ente“ (2. Aufl. 1860): „Sie ist über ganz Europa verbreitet und in Thüringen, besonders da, wo man in Gärten Teiche hat, und wird wegen ihres wohlschmeckenden Fleisches (besonders von der weißen Spielart) und ihrer guten Eier in großen Heerden gehalten.“ Jetzt ist sie ganz verschwunden, seit einigen Jahren — meines Wissens wurde ein Stamm zuletzt von Hrn. S. Marten auf der 1880er Geflügel-Ausstellung zu Lübeck gezeigt — hört und sieht man nichts mehr von ihr, auch hier im Berliner Zoologischen Garten ist sie ausgestorben.

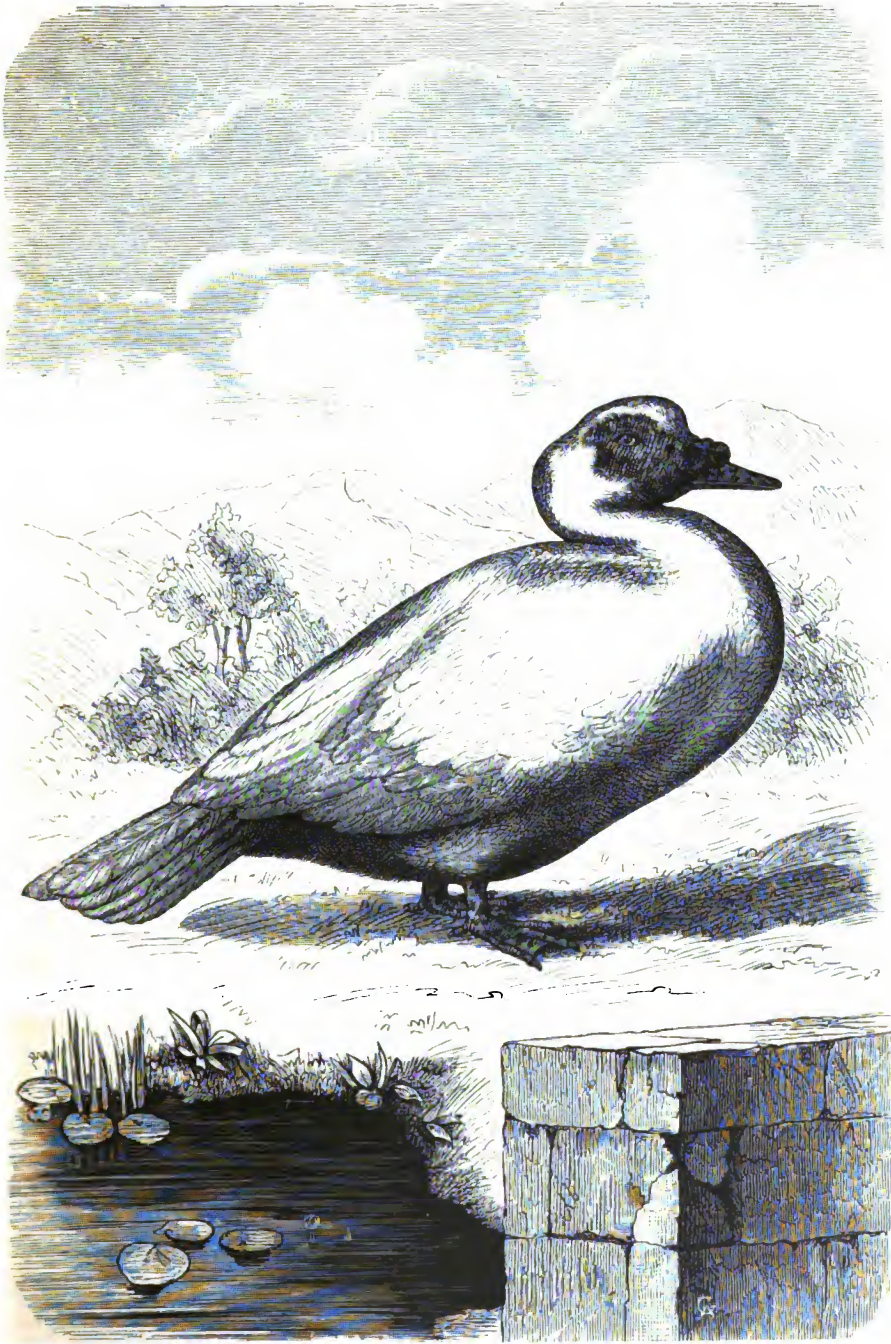
Insichtlich der Färbung züchtete man bunte (wildentenfarbige) und weiße, letztere häufiger. Manche trugen auch eine Haube. Erst geschätzt wegen ihres bedeutenden Eierertrags und ihres schmackhaften Fleisches, wurden sie zuletzt nur ihres absonderlichen Aussehens halber gehalten. Vielleicht werden sie doch noch irgendwo gepflegt, sodaß sie gelegentlich noch einmal auftauchen.

#### 12. Die Zwerg- oder Lodd-Ente,

fälschlich auch Schnatter-Ente genannt — *Anas dom. minuta*; Engl.: Call-Duck —, ist eine auf Kleinheit gezüchtete Hausente, deren Größe die der Knädel-Ente wenig übersteigt; man kann sie also, nach dem Vorgang der Engländer, als Enten-Vantam bezeichnen, ganz wie man von Kampf-Vantams (den Zwergformen der Kampfhühner) spricht. Man züchtet wildenten- oder rouenenten-farbige und weiße (Rouen- und Nylesbury-Vantams).

Als Wirthschaftsgeflügel haben die Loddenten wegen ihrer geringen Größe keine Bedeutung, doch dienen sie, abgesehen von ihrem Werthe als Zierenten, anderen Zwecken. Da sie nämlich sehr munter sind und durch „außerordentliche Geschwäßigkeit“ sich auszeichnen, so werden sie als Loddenten auf Entenfängen verwendet, wo sie eben durch ihre Beweglichkeit und vor Allem infolge ihres oft wiederholten Rufens und Schreiens die umherstreichenden Wildenten anlocken und diese somit in die Gewalt des Jägers bringen. Da jedoch der Entenfänge, wenigstens bei uns in Deutschland, immer weniger werden, so verliert auch die Loddente in diesem Punkt an Bedeutung. Sehr geschätzt wird sie dagegen, namentlich in Zoologischen Gärten, als Brüterin und





**Moschus-Ente.**





als Führerin werthvoller Zierenten, z. B. Braut-, Mandarin-, Bahama-Enten u. a., da sie sich diesem Geschäft mit Eifer und Aufmerksamkeit hingiebt. —

Hier schließe ich eine Ente an, welche, wollte man streng systematisch verfahren, später an einer anderen Stelle (am Schluß der „Schwimm-Enten“) ihren Platz finden sollte, da sie sich von den eigentlichen Schwimm-Enten durch langgestreckten Körper, langen Schwanz, nackte Schnabelwurzel- und Augengegend, nackte rothe Warzen an diesen Stellen, sehr große spitze Krallen und etwas ausgerandete Schwimmhaut unterscheidet; allein da sie nicht nur in ihrer Heimat Süd-Amerika als Hausthier gehalten, sondern auch bei uns vielorts gezüchtet und von Züchtern als „wirthschaftlich“ empfohlen wird, und da sie überdies in ähnlicher Weise wie die Schwimm-Enten von den Tauch-Enten sich unterscheidet, so darf sie wohl hier, vor den eigentlichen Zier-Enten, eingereiht werden:

### 13. Die Moschus-Ente.

Die Moschus- oder Bisam-Ente — *Cairina moschata*, L.; Engl.: Musk or Muscovy Duck; Franz.: Canard musqué oder Canard de Barbarie — wird gewöhnlich, aber unrichtiger Weise „Türkische Ente“ genannt; sie hat mit der Türkei nichts zu thun, sondern stammt aus Süd-Amerika. Hier, vornehmlich in Brasilien, lebt sie wild an Flüssen, Seen, Waldbrüchern, geht ihrer Nahrung (Grünzeug &c.) mehr auf dem Lande als auf dem Wasser nach, bäumt gern auf, übernachtet auf Bäumen und legt auch ihr Nest in Astgabeln oder Baumhöhlen an. Sie ist dort aber auch gezähmt worden und wird als Hausthier wohl geschätzt. Nach der Entdeckung Amerikas wurde sie nach Europa gebracht — Gesner giebt eine ganz gute Beschreibung von ihr — und hat sich seitdem hier wie in anderen Erdtheilen verbreitet. Man züchtet sie rein und in verschiedenen Färbungen, zieht aber auch Bastarde zwischen ihr und der Hausente.

**Gestalt und Körperbau.** Die Moschus-Ente (Taf. 57) unterscheidet sich von der Hausente zunächst durch einen größeren, langgestreckten Körper; der Erpel hat eine Länge von etwa 86 cm, eine Flügelspannung von 1,35 m, ein Gewicht von 9 bis 11 Pfd.; bei der Ente betragen die Maße 68 cm und 90 cm, das Gewicht 5½ bis 7 Pfd. Das Männchen ist demnach beträchtlich größer und schwerer als das Weibchen, ferner anders gefärbt und namentlich auch durch größere Fleischwarzen ausgezeichnet, welche in der nackten Zügel- und Augengegend, sowie am Stirnwinkel sitzen und ein nach Moschus riechendes Fett absondern; je älter die Vögel, desto stärker sind diese Karunkeln; außerdem befindet sich zwischen Schnabelwurzel und Nasenlöchern ein rother, fleischiger, kugeligter Höcker. Beim Weibchen fehlt dieser, Zügel und Augengegend sind befiedert, rothe Warzen stehen nur über der Schnabelwurzel und vorm Auge. Im Uebrigen haben beide Geschlechter ziemlich großen, starken Schnabel mit scharfgekrümmtem Nagel, ziemlich große, gelbbraune, lebhaft, aber boshaft blickende Augen, starke Beine mit großen, spitzen, gekrümmten Nägeln und etwas ausgerandeter Schwimmhaut, mäßig große, aber muskulöse Flügel, in denen die dritte (und vierte) Schwinge die längste ist, 18federigen, abgestuften Schwanz (die äußeren Federn sind kürzer als die mittleren), etwas verlängerte Scheitelfedern.

Das Gefieder, namentlich das der weißen, ist weich und hat eine schöne Bedu-  
nung, sodaß diese Enten in Südamerika, wie bei uns die Gänse, gerupft werden.  
Auf unseren Geflügelhöfen züchtet man die dunkle Stammart, außerdem bunte und  
weiße Varietäten, die weißen trifft man am häufigsten an.

In der Stammfärbung ist das Männchen oberseits braunschwarz, auf Kopf  
und Hals dunkelgrün, auf Rücken, Flügeln und Schwanz grün und violett glänzend;  
die großen Flügeldeckfedern sind weiß, Vorderhals, Brust und Unterleib bräunlich-  
schwarz, glanzlos; die nackte Haut der Zügel- und Augengegend ist bräunlichschwarz,  
wenig roth gefleckt, die Warzen sind dunkelfleischroth mit schwarzen Punkten oder  
Flecken; der Schnabel ist im Allgemeinen schwärzlich, auf der Firsst jedoch bläulich  
mit einem bläulichweißen Querband vor den Nasenlöchern, an der Spitze matt fleisch-  
roth mit schwärzlichem Nagel; die Füße sind stahlgrau oder schwärzlich. Das Weib-  
chen ist dem Männchen ähnlich gefärbt, nur fehlt's dem Schwarz, welches zudem mehr  
in's Braune spielt, an Glanz, und das Dunkle an der Kehle ist mit Silberweiß gemischt.

Die weißen M. haben schneeweißes Gefieder, fleischrothen Schnabel mit schwarzem  
Nagel, rothe Warzen, orangegelbe Füße. Bei den bunten sind Weiß und Dunkel  
verschieden vertheilt.

**Werth und Eigenschaften.** In Südamerika werden die M. als Hausvögel  
mehr geschätzt als bei uns; sie legen dort ziemlich viel und hübsch große Eier, brüten  
und führen gut, geben schöne weiche Dunen, sind genügsam, treiben sich weniger  
herum als andere Enten, brauchen wenig Wasser und liefern einen schmackhaften  
Braten; in Bezug auf letzteren bzw. das Herrichten desselben hält man auch dort an  
der alten Regel fest, daß man beim Schlachten Kopf und Bürzel (mit den Drüsen)  
schnell abschneidet, damit das Fleisch nicht den Moschusgeruch annehme. Wenn sie  
bei uns auch fast allenthalben bekannt und verbreitet ist, so betrachtet man sie im  
Allgemeinen doch immerhin mehr als Luxus-, denn als Wirtschafts-Geflügel; immer-  
hin aber giebt es Züchter, welche sich ihrer lebhaft annehmen. So Hr. Dr. Lax in  
Hildesheim, welcher den Vorwurf, daß das Fleisch der Moschus-Ente einen bisam-  
artigen Geruch habe, entschieden zurückweist und hervorhebt, daß sie vielmehr (nur  
muß sie, „wie alle Enten“, vor zurückgelegtem ersten Jahre gebraten werden) den  
beliebtesten und schmackhaftesten Braten liefere; als Vorzüge dieser Enten — Hr.  
Dr. Lax hat nur weiße oder weißbunte im Auge — anderen Enten gegenüber  
führt er an: 1. leichte Aufzucht und leichte Mästung; 2. hohes Gewicht, 10 bis 12  
Pfund beim Mästen (12 Wochen alte, gewöhnlich gefütterte Erpel wiegen 7, Enten  
4 Pfd.); 3. haben wenig Wasser nöthig, nur zum Trinken und zum Baden; 4. brüten  
im Frühjahr selbst 13 bis 15 Eier in 5 Wochen sehr gut aus, führen gut; 5. legen  
dann den ganzen Sommer hindurch sehr fleißig, namentlich die zweijährigen Enten.

Die Züchtung bereitet keine Schwierigkeiten; die Jungen schlüpfen gut aus,  
wollen aber manchmal nicht recht an's Futter gehen. Sie zeichnen sich bald anderen  
jungen Enten gegenüber durch ihren Körperbau aus; weiße kann man auch im Flaum  
leicht von anderen gleichalterigen weißen Enten unterscheiden, denn ihr Dunenkleid  
ist mehr röthlich-weißgelb, bei anderen dagegen ist es mehr reingelb, außerdem haben  
sie ja einen blaßröthlichen, andere aber einen gelben Schnabel. Mit etwa 12 Wochen

sind sie völlig befiedert und bei den jungen Männchen finden sich schon Anfänge von Warzen an der Schnabelwurzel; mit 15 Wochen haben sie die Größe des alten Weibch. erreicht, ihr Piepen geht jedoch erst später in die heifere Stimme der Alten über. Seit langem werden auch Bastarde von Moschusenten-Erpel und der gewöhnlichen Hausente — in Frankreich nennt man diese Nachzucht *Canard mulet* — gezüchtet, welche sich durch Größe und Stärke vor Hausenten auszeichnen. Man ist der Ansicht, daß diese Bastarde unter einander unfruchtbar seien; ein neuerdings in den „Blättern f. Geflügelz.“ (1883, S. 256) mitgetheilte Fall scheint dem zwar zu widersprechen, doch liegt er nicht klar, und es wird weiterer Versuche und genauer Beobachtungen bedürfen, ehe die Frage der „Fortpflanzungsfähigkeit dieser Bastarde unter sich“ entschieden werden kann. Daß der Enterich zur Fortpflanzungszeit sehr „hitzig“ wird und auch anderem Wassergeflügel nachgeht, ist bekannt, ebenso, daß ihn öfter Anwandlungen von Zanksucht, Bosheit, Tücke befallen, die es gerathen erscheinen lassen, ihn mit werthvollerem Geflügel nicht zusammenzubringen.

## B. Zier-Enten.

Die Zier-Enten stehen insofern in Gegensatz zu den Wirthschafts- oder Nutz-Enten, als der Züchter der letzteren nur oder mindestens in der größten Hauptsache die Erzielung von Fleisch, Fett, Eiern, Federn bezweckt, während die Zier-Enten in erster Linie oder ausschließlich ihrer Schönheit wegen zur Belebung der Parkgewässer u. gehalten werden. Gleichwohl können auch diese zu „Nutz-Enten“ werden, wenn der Besitzer das Glück hat, reichlich davon zu züchten und die Nachzucht verkaufen zu können. Natürlich müssen die Vögel ihren Neigungen und Gewohnheiten entsprechende Räumlichkeiten und Verpflegung finden; ist dies der Fall, so pflanzen sie sich, und zwar auch regelmäßig fort. Es sei nur ein Beispiel angeführt. Herr Polvliet in Rotterdam, ein umsichtiger, aufmerkamer Züchter von Fasanen und Wasser-Schmuckgeflügel, konnte in einem Zeitraum von etwa 15 Jahren — abgesehen von anderem Ziergeflügel (Fasanen u.) — 90 000 Frcs. für 3 646 selbstgezüchtete Braut-, Mandarin-, Bahama-, Casarka-Enten u. a. einnehmen; und dabei standen ihm für seine Zwecke gar kein großes Grundstück, keine ausgezeichneten Anlagen zu Gebote!

Im Nachfolgenden sind die meisten der bis jetzt eingeführten und in Gefangenschaft gepflegten und gezüchteten Arten beschrieben. Der dafür zu Gebote stehende Raum erheischt eine gedrängte Uebersicht, doch hielt ich es für angemessener, ein möglichst vollständiges, wenn auch in knappen Umrissen gehaltenes Bild zu geben, als einzelne Arten in ausführlicher Weise zu schildern, zumal ja weiterhin betreffs ihrer Behandlung und Pflege, die viel Uebereinstimmendes hat, nähere Mittheilungen gemacht werden. Die Reihe eröffnen die der Wild- resp. Haus-Ente nächststehenden Schwimm-Enten, ihnen schließen sich die Tauch- und diesen wiederum die Baum-Enten an.

### a) Schwimm-Enten.

Die Schwimm-Enten stellt man den Tauch-Enten gegenüber. Es können natürlich alle Enten schwimmen, allein während die Tauch-Enten zum Auffuchen ihrer Nahrung

Geflügelzucht.

26

auf den Grund des Gewässers hinabtauchen, bleiben die ersteren dabei auf dem Wasser schwimmend und tauchen höchstens Kopf und Hals unter, um im seichten Gewässer, im Schlamm und Pflanzengewirr am Ufer zu „gründeln“ (vergl. S. 372). Schwimm-Enten tauchen nur in außergewöhnlichen Fällen (in Gefahr); auch im Schwimmen selbst unterscheiden sie sich von jenen, da sie nicht so tief einsinken und den Schwanz höher über der Wasseroberfläche halten. Im Uebrigen ist der Körper verhältnißmäßig schlanker, der Kopf kleiner, der Hals länger als bei den Tauch-Enten, die Hinterzehe hat nicht den senkrechten Hautlappen wie die der letzteren, die Außenzehe (4. Zehe) ist kürzer als die Mittelzehe, ebenso der Lauf. Das Männchen hat fast durchgängig ein prächtigeres Hochzeitskleid. Aufenthalt vorzugsweise am süßen Wasser (Seen, Teichen, Brüchern), daher auch Süßwasser-Enten genannt; Nahrung zumeist pflanzliche Stoffe, Wassergewürm und dergl., und um diese zu erlangen, halten sie sich fast stets am Ufer, im Schlamm und zwischen Wasserpflanzen auf, um hier nach Art unserer Hausenten zu gründeln (schnattern). Infolge dieser Lebensweise und des Umstandes, daß sie seichte Gewässer lieben, also mit geringeren Wassermengen als die Tauch-Enten sich begnügen, eignen sie sich vor Allem für die Gefangenschaft, zur Belebung der in der Nähe von Haus und Hof befindlichen Gewässer, zur Bevölkering der Wasservögel-Voliären; sie schreiten dann auch leicht zur Fortpflanzung. Man hat die Gruppe der Schwimm-Enten als Unterfamilie (Anatinae) aufgefaßt und in verschiedene Gattungen bezw. Sippen getrennt; im Nachfolgenden behandeln wir die letzteren jedoch nur als Untergattungen einer Gattung (Schwimm-Ente, *Anas*) und deuten dieselben durch besondere Ueberschriften an.

#### Stoß-Enten (*Anas*)

sind die nächsten Verwandten unserer einheimischen, früher schon geschilderten Stoß-, März- oder Wild-Ente, welcher auch die meisten hinsichtlich der Größe gleichen. Die aufgeführten Arten haben sich alle in der Gefangenschaft fortgepflanzt.

14. Die **Schnatter-Ente**, Mittel- oder Schnarr-Ente — *Anas strepera*, L.; Engl.: Common Gadwall; Franz.: Chipeau; Ital.: Pigola — ist die einzige deutsche Verwandte der Stoß-Ente, doch kleiner als diese, hinsichtlich der Größe ungefähr in der Mitte zwischen Stoß- und Krickente stehend (daher „Mittel-Ente“). Färbung: Männchen im Prachtkleid: Grau, fein schwarz quergewellt; Kopf und Hals hell graubraun, dunkelbraun getüpfelt, Brust- und Bauchmitte weiß, Bürzel, obere und untere Schwanzdecken schwarz, Schwanzfedern braungrau, außen weiß gerandet; Schultern aschgrau, Flügeldecken kastanienbraun, Handschwingen dunkelbraun; Spiegel weiß, vorn schwarz eingefasst. Auge braun, Schnabel schwarz, Fuß rothgelb mit schwärzlicher Schwimmhaut. Weibchen dem Männchen im Sommerkleid ähnlich: hell graubraun, dunkelbraun gefleckt und gestrichelt, obere Flügeldecken graubraun; Schnabel schwarz, an den Seiten schmutzig-gelb. — Verbreitung Europa, Asien, Nord-Afrika, Amerika; im östlichen und südöstlichen Deutschland häufiger als im westlichen und nördlichen, nistet bei uns. Gewöhnt sich in Gefangenschaft leicht ein und ist, wie überhaupt alle Schwimm-Enten, unschwer mit Pflanzenkost zu erhalten. Wie ihre Verwandten, ist sie munter und beweglich und gegen anderes Wassergeflügel friedlich und gesellig. Man hat auch Bastarde vom Sch.-Erpel und Wild-Ente gezogen.

15. Die **australische Wildente** — *A. superciliosa*, *Gm.*; Engl.: Australian Wild Duck; Franz.: Canard à sourcils blancs — trägt in beiden Geschlechtern dasselbe Kleid: im Allgemeinen braun; Wangen vorn hellgraubraun, hinten, wie die Halsseiten, auf hellbräunlichem Grunde dunkel gestrichelt; charakteristisch (schon im Dunenkleid kräftig hervortretend) ist ein deutlich sich abhebendes schwarzbraunes, von der Oberschnabelwurzel durch's Auge nach dem Nacken sich ziehendes Band, das von dem Schwarzbraun des Oberkopfes durch einen hellen Augenbrauenstreif getrennt wird; ein zweiter, aber weniger markirter dunkler Strich geht vom Schnabelwinkel über die Kopfseite; Kehle hellbraun; Spiegel glänzend grün, schwarz umsäumt. Schnabel gelblich (Männchen) oder schmutzig-grün (Weibchen), an der Wurzel und der Spitze schwarz; Fuß rothgelb. Größe der Stod-Ente. — Heimat Australien. 1860 zum ersten Mal nach London gebracht. Hat sich dort im Regentpark, wie auch im Berliner Zoolog. Garten und anderwärts vermehrt, wie sie denn überhaupt die Gefangenschaft und unser Klima ganz gut erträgt. Verpflegung wie Verwandte, braucht keinen besonderen Winterraum. Als Brutstätte wählt sie gewöhnlich ein Entenhäuschen.

16. Die **dunkle Ente** — *A. obscura*, *Gm.*; Engl.: Dusky Duck; Franz.: Canard obscur — ist in beiden Geschlechtern dunkel braungrau, dunkler als die ihr sonst sehr ähnliche vorgenannte Art, von der sie sich noch dadurch unterscheidet, daß der vom Schnabelwinkel ausgehende dunkle Strich fehlt, daß ihr Spiegel stahlblau glänzt und die hellbraune Kehle (wie Hals- und Kopfseiten) dunkel gestrichelt ist. Schnabel schmutzig-grün, Fuß gelb. Größe der vorigen. — Heimat Nordamerika. Nach Europa schon vor mehreren Jahrzehnten eingeführt, pflanzt sich hier fast regelmäßig fort. Lebensweise und Eigenschaften der vorigen Arten.

17. Die **buntschnäbelige Ente** — *A. poecilorhyncha*, *Penn.*; Engl.: Spotted-billed Duck; Franz.: Canard à bec tacheté — erhielt den Namen von ihrem dreifarbigem Schnabel, welcher schwarz ist, aber eine gelbe Binde vor der Spitze und einen rothen Fleck an der Wurzel hat. Gefieder des M. im Allgemeinen graubraun mit dunklerer Zeichnung; Oberkopf, Nacken und ein Strich durch das Auge dunkel sepiafarben; Augenbrauenstreif, Gesicht und Hals dunkel braunroth, schmal braun gestrichelt; große Schwingen braun; zweite (Arm-) Schwingen einen glänzend grünen, vorn und hinten von einem sammetschwarzen und einem weißen Bande begrenzten Spiegel bildend; letzte Armschwingen weiß, auf der Innenseite braun; Bürzel und Unterschwanzdecken schwarz, Schwanzfedern tief braun; Auge braun, Fuß orange. W. wie das Männchen, nur nicht so lebhaft gefärbt, Bürzel und Unterschwanzdecken graubraun wie die allgemeine Grundfarbe; gewöhnlich am Schnabel weniger Gelb und das Roth entweder nur angedeutet oder, fehlend. Größe der vorigen. — Heimat Border- und Hinter-Indien, besonders Ostbengalen und Ceylon, wo sie die Lebensweise unserer Stod-Ente führt und ebenso geschätzt wird. Vor 16 Jahren wurden die ersten aus Indien nach London geschickt, später (1872) folgten mehr, und im genannten Jahre gelangten 2 Paar des Rev. W. Serjeantson auf die Krystallpalast-Ausstellung; ebenso kamen sie nach Frankreich und Deutschland. Gewöhnten sich bald an unser rauheres Klima und pflanzen sich seit Jahren regelmäßig fort. Lebensweise

und Eigenschaften wie die vorigen. Einer besonderen Empfehlung bedarf es auch bei dieser Art und den folgenden nicht.

18. Die **gelbschnäbelige Ente** — *A. xanthorhyncha*, *Forst.*; Engl.: Yellow-billed Duck; Franz.: Canard à bec jaune — trägt ein einfaches, doch ansprechend, bei **M.** und **W.** gleich gefärbtes Kleid von graubrauner Grundfarbe mit dunkelbrauner Fleckenzeichnung; der Oberkopf ist dunkel, der Unterkörper hell, der Spiegel schön grün, der Schnabel citrongelb mit breitem schwarzen Längsstreif auf der Firsle und schwarzem Nagel (beim Weibch. spielt das Gelb in's Graue), der Fuß orangegeb. Größe der vorigen. — Heimat Südafrika. Zwar länger bekannt und gezüchtet als vorige Art, doch weniger importirt, gehört sie noch zu den selteneren Enten in Zoologischen Gärten und den Geflügelparcs der Liebhaber. Da sie sich aber vermehrt, so dürfte auch sie bald weitere Verbreitung erlangen. Sie legt, wie ihre Verwandten, zu einer Brut gewöhnlich 5 bis 8 Eier; verunglückt das erste Gelege, so schreitet sie auch wohl zur zweiten Brut; als Nistplatz wählt sie gewöhnlich ein Häuschen. In Betragen u. gleicht sie den vorigen.

19. Die **kastanienbrüstige Ente** — *A. castanea*, *Eyt.*; Engl.: Chestnut-breasted Duck; Franz.: Canard marron — weicht, wie die folgende, von dem Färbungstypus (mehr oder weniger wildentenfarbig) der vorstehenden Arten ab. **M.**: Kopf und Hals schwarz mit prächtig grünem Schiller; Ober Rücken schwarz, jede Feder rostbraun gesäumt; Unterrücken schwarz, an den Seiten weiß; Unterseite von der Oberbrust an kastanienbraun, Seiten und Bauch mit schwarzen Flecken; Unterschwanzdecken schwarz; Flügel mit weißer Binde und sammet-schwarzen, weiß gespitzten Armschwingen, deren letzte auf der Außenseite grün glänzen. Schnabel schwarz. **W.** im Allgemeinen hellbraun, dunkler gestrichelt, Oberkopf und Rücken schwarzbraun, Kehle weiß, Flügel wie beim Männch. Größe etwa wie Schnatter-Ente. — Heimat Australien. Mitte der 60er Jahre zum ersten Mal, seitdem nur vereinzelt eingeführt und deshalb noch selten und hoch im Preise; 1881 bot Herr Baron L. M. Corcey (Chateau Beaujardin près de Tours, France), welchem es im genannten Jahre zuerst geglückt war, diese Ente in seinem bekannten Park zu züchten, 1 Paar Junge zu 350 Francs an.

20. Die **Schwarzspiegel-Ente** — *A. gibberifrons*, *Müll.*; Engl.: Slender Duck; Franz.: Sarcelle d'Australie — trägt ein im Allgemeinen hellbraunes, dunkelbraun gestricheltes und geflecktes Kleid; von dem dunkelbraunen Oberkörper und Flügel hebt sich der sammet-schwarze, glänzende, vorn von einem breiten, hinten von einem ganz schmalen weißen Bande gesäumte Spiegel kräftig ab; Kehle weiß; Schnabel und Fuß dunkel graubraun, Auge braun. **W.** dem **M.** gleich gefärbt. Etwas kleiner als die Schnatter-Ente. — Heimat Australien, Neuseeland, Molukken. Erst 1879 eingeführt und wohl nur im Londoner Zoologischen Garten vorhanden, hat sie sich doch dort bereits (April 1882) fortgepflanzt. Auch die **Spiegel-Ente** (*A. specularis*, *King*; Engl.: White-marked Duck) von der Südspitze Südamerikas, mit schwarzer, glänzender Ober- und brauner Unterseite, kupferrothem, unten weiß gesäumtem Spiegel und weißer Kehle und weißen Vorderwangen, ist erst vor vier Jahren eingeführt worden.

21. Die **Peposaka-Ente** — *A. metopias*, *Poepp.* [*Metopiana peposaca*, *Vieill.*]; Engl.: Rosy-billed Duck — könnte man auch Höcker-Ente nennen, da das **M.** sich

durch einen an der Wurzel des Oberschnabels stehenden kugeligen Höcker ausgezeichnet. Ganze Oberseite schwarz, Kopf und Hals violett schillernd, Rücken und Schultern fein grau gewellt; Spiegel weiß; Unterseite zart perlgrau, fein schwarz gewellt, Unterschwanzdecken weiß. Schnabel mit Höcker karmin-feuerroth, Spitze schwarz; Fuß orangeroth, Schwimmhäute am Grunde schwärzlich; Auge roth. **W.:** braungrau, Oberkörper und Flügel dunkelbraun, Spiegel weiß; rings um die Schnabelwurzel weißliche Federn, Kehle weißlich, Oberbrust und Weichen rostbräunlich, Unterkörper in der Mitte und am Steiß weiß. Schnabel höckerlos, blaugrau, an der Wurzel schwärzlich; Fuß schwärzlich; Auge braun. Größe etwas geringer als Stock-Ente. — Heimat: südliches und südwestliches Südamerika. Seit der ersten Einführung i. J. 1867 (London) ist dieser prächtige Vogel nur einige Male und in geringer Anzahl importirt worden, sodaß er ebenfalls noch zu den Seltenheiten in den Sammlungen von Wassergeflügel gehört. Doch hat er sich neuerdings mehrfach fortgepflanzt. Hier im Zoologischen Garten legte das Weibchen i. J. 1882 4 Eier, von denen sich eins als unbefruchtet erwies. Sie wurden von einer Hauben-Ente bebrütet, 2 Junge schlüpften aus, das letzte Ei enthielt ein vollständig entwickeltes, doch nicht zum Auskriechen gekommenes Junges. Seitdem ist die P. hier jedes Jahr mit Erfolg gezüchtet worden. Nach meinen Beobachtungen führt diese reizende Bierente ein mehr verstecktes, nächtliches Leben als ihre Verwandten, hält sich am Tage meist am Ufer unter Gebüsch auf; im Uebrigen gleicht sie den letzteren.

#### Pfeif-Enten (Mareca)

unterscheiden sich von den vorigen durch kurzen, an der Stirn erhabenen, nach vorn etwas verschmälerten Schnabel, kürzeren Hals und 14federigen, etwas zugespitzten Schwanz. In der Größe stehen sie der Stockente nach, in Lebensweise und Eigenschaften gleichen sie den vorigen, gewöhnen sich leicht ein und pflanzen sich fast regelmäßig fort.

22. Die **Pfeif-Ente** — *A. penelope*, L.; Engl.: Wigeon; Franz.: Canard aiffleur; Ital.: Chiosso; Slav.: Kaczka Dunajka —, welche auch Bläß-, Roth-Ente oder rothbrüstige Mittel-Ente genannt wird, erhielt ihren Namen von ihrer weit-schallenden pfeisenden Stimme (wiwürrt oder wirrt). **W.:** Kopf und Hals rostbraun, Stirn und Scheitel gelblich-weiß; Kinn und Kehle schwärzlich; Kropf (Oberbrust) weinroth; Unterkörper und Vorderflügel weiß; Weichen und Rücken aschgrau, fein schwarz quergewellt; Bürzel und Oberschwanzdecken schwarzgrau mit hellerer Wellenzeichnung; Schulterfedern schwarz, weiß gesäumt; Spiegel grün, vorn und hinten schwarz eingefärbt; Schwanz dunkelgrau, Unterschwanzdecken schwarz. Schnabel blaugrau mit schwarzer Spitze, Auge braun, Fuß grau. Im Sommerkleid sind der rostbraune Kopf und Hals schwarzgrün getüpfelt, Rücken und Schultern mattbraun, schwarz gefleckt, der Kropf ist braun gefleckt. **W.:** ähnelt dem Männchen im Sommerkleid, aber noch unscheinbarer, düster grau und braun, Spiegel glänzend grau. Größe der Schnatter-Ente, also die Mitte haltend zwischen Stock- und Krick-Ente. — Heimat Mittel- und Nord-Europa und Asien. Brütet in Deutschland nur vereinzelt, zieht aber im März und dann im September und Oktober in großer Zahl bei uns durch. Viele werden auf dem Zuge gefangen. Gewöhnen sich leicht ein und erringen schnell

die Zuneigung des Besitzers und Beschauers, da sie sehr munter und beweglich sind und bald ganz zahm werden; ein Trupp Pfeif-Enten auf einem Teich oder Weiher bietet ein ansprechendes, belebtes Bild; das Gewässer muß aber gut mit Pflanzen bestanden sein, da die Pf. mit Vorliebe Pflanzenkost genießt. Pflanzt sich unter entsprechenden Verhältnissen leicht und regelmäßig fort, man hat auch Vastarde (mit der Arideute) gezogen.

23. Die **Chiloë-Ente** oder chilenische Pfeif-Ente — *A. chiloënsis*, *King*. [*A. aibilatrix*, *Peepp.*]; Engl.: Chiloë Wigon; Franz.: Canard de Chiloë — steht der vorigen ganz nahe, wenn sie auch in der Färbung sehr abweicht. **M.**: Kopf, mit Ausnahme des grauweißen Gesichts und Kehle, und Hals schwarz, Oberkopf und Nacken metallisch-grün glänzend; Rücken- und Schulterfedern schwarz, grau- oder weißgelb gesäumt, sodaß diese Theile schwarz und graugelblich längsgestreift erscheinen; Vorderflügel (Flügeldecken) weiß, Spiegel sammet-schwarz; Brust- und Bauchseiten und Steiß rothgelb, Oberbrust schwarz und weiß gewellt (gesperbert), Bauch und Bürzel grauweiß, Schwanz und Schwingen schwarz, Schnabel blaugrau mit schwarzer Spitze und ebensolchem Rande, Fuß horngrau. **W.**: ähnlich, doch nicht so kräftig gefärbt, namentlich ist das Schwarz an Kopf und Nacken glanzloser. Größe der vorigen. — Heimat die Küstengegenden des westlichen Südamerika. Bei uns erst seit Anfang der 70er Jahre bekannt, aber, weil nur vereinzelt eingeführt, noch selten und theuer. Doch hat man sie schon mehrfach gezüchtet, und hoffentlich erlangt die hübsche Ente in Folge dessen bald weitere Verbreitung. Im Berliner Zoolog. Garten legte Mai 1884 ein Weibchen in ein Bruthäuschen 9 Eier und bebrütete sie selbst mit Erfolg. In Venehen und Lebensweise gleicht sie ihrer Verwandten, macht auch nicht mehr Ansprüche als diese.

#### Pfeif-Enten (*Spatula*).

24. Die **Pfeif-, Spatel- oder Breitschnabel-Ente** — *A. clypeata*, *L.*; Engl.: Shoveller; Franz.: Sonchet; Ital.: Fofana — ist die Vertreterin einer besonderen Untergattung (*Spatula*), welche sich durch langen, hinten schmalen, vorn sehr breiten und gewölbten (Löffelförmigen), mit langen und feinen Zähnen ausgestatteten Schnabel auszeichnet; der Schwanz ist 14federig. Die Färbung ist sehr bunt und auffallend. **M.**: Kopf und Hals glänzend dunkelgrün; Oberbrust und unterer Theil des Halses weiß; Unterbrust und Bauch kastanienbraun; Unter- und Oberschwanzdecken und Bürzel schwarz, letzterer an den Seiten weiß; Schwanz in der Mitte braun, nach den Seiten mehr weiß; Federn des Oberrückens und die kurzen Schulterfedern schwarz mit hellgrauem Saum; die inneren Schulterfedern lanzettförmig verlängert, schwarz und weiß; Flügeldeckfedern hellblau; Spiegel metallisch dunkelgrün, vorn durch einen breiten weißen Streifen begrenzt; Schwingen braungrau. Schnabel schwarz, Auge gelb, Fuß orange. **W.**: einfach, im Allgemeinen hellbraun mit dunkelbrauner Fleckenzeichnung, Oberflügel grau, Spiegel schmal und graugrün; Schnabel grüngelb, an den Rändern blaßroth. Größe der Pfeif- oder der Schnatter-Ente. — Heimat Europa vom südlichen Schweden an, namentlich Mittel-Europa, ferner Nord- und Mittel-Asien und Nord-Amerika, wandert Ende August und im September südlich (bis Afrika), kehrt



im März und April zurück; nistet in Holland zahlreich, in Norddeutschland weniger häufig, in Mittel- und Süddeutschland selten. Brutstätten große Brüche und mit Pflanzen bestandene Seen; Gelege 7—14 Eier. Pflanzte sich auch in Gefangenschaft fort. Bildet infolge ihres farbenprächtigen Gefieders eine Zierde der Parkgewässer. Diese brauchen nicht tief zu sein, müssen aber möglichst große Flächen bedecken und neben allerhand zarteren Pflanzen vor Allem viel kleines Schlammgethier und Gewürm, kleine Schnecken u. dergl. bergen, da sie mit Vorliebe solches verzehrt und auf dasselbe Jagd macht, indem sie, den Schnabel in's Wasser gesenkt und ihn schnell hintereinander öffnend und schließend, auf dem Gewässer hinschwimmt (der merkwürdig gestaltete Schnabel thut dabei die besten Dienste); sie wird auch nur auf solchen Wässern ausbauern und wirklich gedeihen, welche ihr das Verlangen gewähren.

#### Spießschwanz- oder Spieß-Enten (Dafila).

Die hierher gehörigen Arten kennzeichnen sich aus durch schlanken Körper, langen, dünnen Hals, fast kopflangen, schmalen Schnabel und 16federigen, infolge der verlängerten Mittelfedern scharf zugespitzten Schwanz. Hinsichtlich der Nahrung, der Lebensweise und Eigenschaften unterscheiden sie sich kaum von ihren Verwandten, namentlich den Stock-Enten. Zur Besetzung der Teiche und Parkgewässer eignen sie sich ungemein, da sie vermöge ihrer schlanken Gestalt Abwechslung in das Wassergeflügel bringen und überhaupt ansprechende, anmuthige Erscheinungen bilden, wenn gleich anderseits das Gefieder nicht in auffallenden, bunten Farben glänzt. In Betreff der Behandlung und Verpflegung stellen sie keine besonderen Anforderungen, unter entsprechenden Verhältnissen vermehren sie sich regelmäßig, vorzugsweise die ausländischen Arten.

25. Die **Spieß-Ente**, Pfeil- oder Fasan-Ente, Wasserfasan — *A. acuta*, L.; Engl.: Common Pintail; Franz.: Pilet; Ital.: Asia — ist die längste und schlankste unter den Spießschwanz-Enten, ihre mittelfsten Schwanzfedern sind etwa 10 cm länger als die seitlichen; daher kommt ihre Gesamtlänge der der Stockente gleich, obgleich ihr Körper weit kleiner und schwächer als der der letzteren ist. Das **M.** zeichnet sich durch zarte Farben und hübsche Zeichnung aus: Kopf und Kehle purpurbraun, kupferschillernd; Hinterhals (Oberhals) braunschwarz, Unterhals weiß, außerdem zieht sich an jeder Halsseite von der weißen Brust aus ein nach oben schmaler werdender weißer Streifen durch jenes Braunschwarz hindurch bis an den Scheitel; Brust und Bauch weiß, Steiß und Unterschwanzdecken schwarz; Rücken, Körperseiten und Bürzel perl- oder aschgrau, sehr fein schwarz quergewellt; Schulterfedern lanzettförmig, schwarz, weiß gesäumt; Oberflügel grau; große Schwingen dunkel braungrau; der purpurgrüne, vorn rostfarbig, hinten schwarz eingefasste und weiß besäumte Spiegel wird durch die grauen, außen grün und purpurn schimmernden, vor der weißen Spitze durch ein sammet-schwarzes Querband verzierten Armschwingen gebildet; Schwanz schwarz, nach den Seiten hin heller. Schnabel bleigrau, Auge dunkelbraun, Fuß grau. Im Sommerkleid ist der bräunliche Kopf dunkler getüpfelt, die hellbraune Unterseite dunkelbraun quer- oder spitzeckelt, die Oberseite dunkelbraun mit helleren Federfäulen. **W.** ähnlich, doch etwas heller: Kopf und Hals rostgelb, schwarz gefleckt;

Unterseite ebenfalls braungelb, aber mit braunen Flecken; Oberseite braun mit schwarzbraunen Dreiecksflecken; Spiegel braunroth; Schnabel schwärzlichgrau. Ueber die Jungen, welche dem alten Weibchen ähneln, folgen einige Bemerkungen bei der nachstehenden Art. — Heimat Europa, Asien, Nordamerika; aus den nördlichen Theilen, ihrem Brutgebiet, wandert sie im Oktober und November bis Nordafrika, bezw. Südafien und Mittel-Amerika, kehrt im März und April zurück. In Norddeutschland brütet sie an passenden Stellen: größere, freier gelegene, mit Sumpfpflanzen bestandene, nicht von Wald umgebene Seen, Teiche, Sümpfe. Gelege 8 bis 10 Eier. Unter entsprechenden Verhältnissen schreitet diese hübsche Ente auch in der Gefangenschaft zur Fortpflanzung.

26. Die chilenische oder **gelbschnäbelige Spieß-Ente** — *A. spinicauda*, Vieill.; Engl.: Chilian Pintail; Franz.: Pilet de Chile — unterscheidet sich von der vorigen durch abweichende Färbung, schwarzen Spiegel, gelben Schnabel und kürzeren Schwanz (die beiden Mittelfedern sind nicht so sehr verlängert). Die ihr in der Färbung des Gefieders und Schnabels ähnliche gelbschnäbelige Ente (S. 404) ist etwas größer und stärker, auch dunkler im Gefieder (dunklere Kopfseiten) und ohne Spießschwanz. **M. und W.:** Gefieder im Allgemeinen graubraun, dunkelbraun gezeichnet; Oberkopf rostbraun-grau, Kopfseiten und Kehle graulich; Brust und Körperseiten grau, bräunlich gefleckt, Unterkörper grauweiß; Spiegel grünschwartz, vorn und hinten weiß eingefasst; Schwanz dunkelgrau. Schnabel gelb mit blauschwarzem Nagel und schwarzem Streif längs der First; Fuß grau. Größe etwas geringer als vorige, Wbch. etwas schwächer als Mnnc. Die Jungen im ersten Federkleid sind, wie die Alten, unschwer von denen unserer deutschen Spieß-Ente zu unterscheiden, wenn sie sich auch sehr ähneln: die Grundfarbe ist bei ihnen graubräunlich, bei den deutschen S. mehr grauweiß, so daß sich bei diesen die schwarzgrauen Längsflecken besser abheben; ferner haben die ersteren gelblichgrünen Schnabel mit schwärzlichem Nagel und First und grau-grünliche Füße, die deutschen S. dagegen grauen Schnabel und hellgraue Füße; außerdem haben letztere feinere Zeichnung (namentlich auf den Flügeln) und etwas schlankeren Körper. — Heimat westliches und südliches Südamerika, Falklands-Inseln. Seit Anfang der 70er Jahre eingeführt, hat sie sich vielfach, mancherorts regelmäßig fortgepflanzt, auch mit anderen Enten sich gepaart. In Lebensweise und Benehmen gleicht sie ihren Verwandten.

27. Die **Bahama-Ente** — *A. bahamensis*, L.; Engl.: Bahama Duck; Franz.: Canard de Bahama — ist die kleinste, zierlichste Art Spieß-Ente und eine der kleinsten Enten überhaupt, denn sie erreicht nur Anädenten-Größe (Taf. 58). **M. und W.** sind übereinstimmend und recht ansprechend gefärbt und gezeichnet: Gefieder im Allgemeinen rostbraun, dunkler gezeichnet; Wangen, Kehle und Vorderhals weiß; Oberkopf und Nacken hellbraun, schwärzlich getüpfelt; Rücken, Hals und Brust dunkelbraun mit braungelben Federäumen; Spiegel glänzend grün, gelbbraun und schwarz eingefasst; Unterkörper rostbraun mit dunkelbraunen Flecken; Schwanz fahlgelb. Schnabel bleischwarz, an der Wurzel jederseits mit einem (beim Wbch. weniger hervortretenden) karminrothen Fleck; Fuß grau. — Heimat Süd- und zum Theil Mittel-Amerika. Um 1860 wurden die ersten Exemplare dieser niedlichen Ente eingeführt, und bereits in genanntem Jahre pflanzten sie sich fort, und dies ist seitdem fast allerorts und regelmäßig geschehen. Herr Pololiet in Rotterdam kaufte sich

i. J. 1860 ein Paar aus dem Zoologischen Garten zu Amsterdam, züchtete im ersten Jahre 4, im nächsten 17 und dann alljährlich 60 bis 70 Junge, so daß er innerhalb 12 Jahren gegen 500 Stück erzielte und verkaufte. Auch im Berliner Zoologischen Garten und anderwärts ist sie mit Erfolg gezüchtet worden. Man behandelt sie wie andere kleine Vierzenter; sie zeigt sich genügsam und ausdauernd.

**Kriech- oder Kriech-Enten (Querquedula).**

Zu ihnen zählen nicht nur die kleinsten Schwimm-Enten, sondern die kleinsten Enten überhaupt. Sie bilden gewissermaßen eine Wiederholung der Stod-Enten im kleinen Maßstabe, denn hinsichtlich der Beschaffenheit bezw. des Baues des Schnabels, Fußes, Schwanzes und der Flügel ähneln sie den letzteren. Von ansprechender, zum Theil sehr hübscher Färbung, zeichnen sich alle durch einen schönen Spiegel und viele noch durch einen besonderen Feder Schmuck (verlängerte Schulter- und Kopffedern) aus. Diese Eigenschaften, verbunden mit munterem, beweglichem, anmuthigem Wesen und mit Anspruchslosigkeit bezüglich Haltung und Pflege machen die Kriech-Enten zu schätzbaren Erwerbungen für den Freund von Wassergeflügel. In den Zoologischen Gärten und in den Parks englischer, holländischer, belgischer, französischer und deutscher Liebhaber finden sich, häufiger oder seltener, nachfolgende sechs — je zwei europäische, asiatische und amerikanische — Arten; einige haben sich fortgepflanzt.

28. Die **Kriech-Ente**, Kriech-Ente — *Anas crecca*, L.; Engl.: Common Teal; Franz.: Sarcelle d'hiver [petit Sarcelle]; Ital.: Sarsegna — ist die kleinste Ente. **M.**: Kopf und Oberhals rothbraun; ein breiter Streifen vom Auge nach dem Nacken glänzend goldgrün, oben und unten schmal bräunlichweiß eingefasst; Hinterhals, Ober Rücken und Brustseiten zart grau, fein schwarz quergewellt; Vorderhals und Oberbrust hell röthlichgelb, mit wenigen schwarzen Flecken; Bauch weiß, an den Seiten schwarz; mittlere Unterschwanzdecken ebenfalls schwarz, nach den Seiten hin gelbbraunlich; die lanzettförmigen Schulterfedern braungrau; die großen Flügeldeckfedern, welche den Spiegel vorn begrenzen, ebenso, am Ende weiß-rostfarben; Spiegel lebhaft goldgrün, unten sammelschwarz, hinten durch eine schmale weiße, vorn durch eine breitere rostgelblich-weiße Binde begrenzt; große Schwingen dunkel graubraun, Schwanz ähnlich. Schnabel und Fuß schwärzlich, Auge hellbraun. **W.**: Federn des Kopfes und Oberkörpers dunkel graubraun, rostgelb gesäumt; Federn des Halses, der Kopf- und Körperseiten und der Oberbrust graubraun, breiter gelblichweiß gesäumt; ein Strich vom Oberschnabel durch das Auge nach dem Nacken braunschwarz; Unterkörper gelblichweiß, am Steiß bräunlich gefleckt; Spiegel wie Männchen. Raum von Taubengröße (30—32 cm lang). — Heimat Europa, Asien, Nordamerika, in den nördlichen Gebieten brütend, im September und Oktober nach Süden (bis Nordafrika) ziehend, im März und April zurückkehrend; in Norddeutschland nur vereinzelt als Brutvogel, dagegen in Menge zur Strich- und Zugzeit, wobei dann (z. B. auf Sylt) viele gefangen werden. Aufenthalts- und Brutort dichtbewachsene, in seichte pflanzenreiche, schlammige Buchten auslaufende und an sumpfige Wiesen grenzende Teiche und Seen, und ebenso Sümpfe und Brücher. Gelege 9 bis 15 Eier. Diese niedliche Ente kann nicht genug zur Anschaffung empfohlen werden: die hübsche Zeichnung, die kleine Gestalt, das äußerst lebendige Wesen machen sie zu einem Liebling des

Geflügelfreundes. Ihren Aufenthalt möge man möglichst naturgemäß herrichten; sie findet sich dann sehr wohl, lebt hauptsächlich von Wasserlinsen (Entengröße), Sämereien der Wasserpflanzen (Schwabengras u. a.), zarten Pflanzentheilen, Gewürm, Insekten u. dergl. und schreitet auch zur Fortpflanzung.

29. Die **Rnäd-Ente** — *A. querquedula*, *L.* [*Querquedula circia*]; (Engl.: Garganey Teal; Franz.: Sarcelle d'été oder *S. ordinaire*; Ital.: Creccola; Poln.: Cyranka — ist nur etwas gestreckter als die vorige (5 — 6 cm länger) und wird oft mit jener verwechselt, doch unterscheidet sich namentlich das Männchen leicht von dem der vorigen Art durch ein vom Auge nach dem Hals sich ziehendes weißes Band, durch matteren, stahlgrünen, unten nicht sammet-schwarz begrenzten Spiegel und durch lange, lanzettförmige schwarz und weiße Schulterfedern; und das Weibchen erkennt man an dem matten (grauen) Spiegel. **M.**: Oberkopf und Nacken schwarz-braun, ein von den Augen nach dem letzteren sich ziehender breiter Streifen weiß; Gesicht und oberer Theil des Halses kastanienbraun, fein weiß gestrichelt und getüpfelt; Kinn und Kehle schwarz; unterer Theil des Halses und Oberbrust hellbraun, mit schwarzbraunen Querbändern; Körperseiten weiß, fein schwarz quergewellt; Bauch weiß, Steiß gelblich; Rücken braun; Oberflügel schön graublau; die langen lanzettförmigen, herabhängenden Schulterfedern schwarz, weiß gesäumt; Spiegel (Armschwingen) grau mit stahlgrünem Glanz, vorn und hinten weiß gesäumt, nach dem Rücken hin grau begrenzt; große Schwingen graubraun, weiß geschäftet; Schwanzfedern dunkelgrau, die seitlichen außen weißlich gesäumt. Schnabel schwärzlich, Fuß bräunlich-grau, Auge hellbraun. **W.**: dem der Rrid-Ente ähnlich, von diesem aber leicht durch den grauen (nicht grün glänzenden) Spiegel zu unterscheiden; ebenso kann es nicht mit dem das Sommerkleid tragenden Erpel verwechselt werden, denn die Oberflügel des letzteren sind auch im Sommerkleid graublau, die des Weibchens dagegen braungrau. — Heimat Mittel-Europa und Asien, auch Norddeutschland (als Brutvogel), streicht im Herbst umher und wandert dann nach Südeuropa und Afrika, von wo sie April zurückkehrt. In Lebensweise und Eigenschaften mit voriger übereinstimmend; für die Gefangenschaft recht zu empfehlen.

30. Die chinesische oder japanische **Rrid-Ente**, Gluck- oder Zier-Ente — *A. formosa*, *Georgi*; (Engl.: Japanese Teal; Franz.: Sarcelle formose — hat den Namen „Gluck-Ente“ (*A. glaucitans*, *Pallas*) von ihrem gluckenden Rufen erhalten, ebenso wie die Rrid-E. und die Rnäd-E. nach ihrer wie „Rrid“ resp. „Rnäd“ klingenden Stimme. **M.**: Oberkopf braunschwarz; Hinterkopf und Nacken schwarz, grün glänzend; Kopf- und Halsseiten und Vorderhals gelblich; Kinn und Kehle schwarz; vom Auge läuft ein schwarzes Band in schräger Richtung zur Kehle, ein anderer, schmalerer, schwarzer Streif zieht sich vom Auge senkrecht über die gelblichen Halsseiten hinab; Oberkörper und Körperseiten olivengrün, fein schwarz gewellt; Flügel braun mit grünem, am Ende sammet-schwarzem, vorn rostgelblich, hinten weiß eingefasstem Spiegel; Schulterfedern verlängert; Oberbrust rötlich-braun, schwarz gefleckt; Unterkörper weiß, Steiß schwarz; Schwanz braungrau, Schnabel und Fuß schwärzlich. Die eigenthümliche Kopfzeichnung läßt das Männchen mit keiner anderen Art verwechseln. **W.**: im Allgemeinen graubraun mit dunklerer Zeichnung; Spiegel

wie beim Männchen; Kehle und Unterkörper weißlich. Größe der Knädel-Ente. — Heimat: das nördöstliche Asien: östliches Sibirien (östlich vom Baikalsee), Kamtschatka, Nordchina; zieht im September südlich, bis Nord-Indien, und hat sich schon mehrmals nach Europa versogen. Wurde in den 60er Jahren zuerst eingeführt; L. Wright erwähnt sie in seinem „Poultry Book“ als „eine kürzlich importirte schöne Art, die aber noch nie in Gefangenschaft gebrütet habe“; allein schon Anfang der 70er Jahre hat man im Pariser Akklimatisations-Garten Zuchterfolge erreicht. Immerhin ist es zu bedauern, daß diese hübsche und gut ausdauernde Ente so selten zur Fortpflanzung schreitet, obgleich dies unter entsprechenden Verhältnissen geschieht. So berichtet Herr Bololiet in Rotterdam bereits 1872 im „Bull. de la Société d'Acclim.“, daß er im Jahre 1871 aus dem Antwerpener Garten 3 Paar dieser Ente, das Paar zu 440 Frcs., kaufte, welche — wenn auch noch nicht im genannten Jahre, da sie erst importirt waren — schon i. J. 1872 zur Fortpflanzung schritten, denn er erzielte sechs Eier.

31. Die **brasilianische Riad-Ente** — *A. brasiliensis*, *Gm.*; Engl.: Brazilian Teal; Franz.: Sarcelle du Brésil —, wieder ein zierliches Entchen von Knädelenten-Größe, mit schlichtem Gefieder. **M.**: im Allgemeinen graubraun, Oberkopf gelbbraunlich, Kopfseiten weißlich; Spiegel metallisch grün schillernd; Flügeldecken blau-schwarz; Schnabel fleischroth, Fuß roth. **W.**: dunkelbraun; Kehle und ein kleiner Fleck vorm Auge und am Schnabel weiß; Flügel wie beim Männchen; Schnabel schwarz. — Heimat Südamerika, von wo sie seit etwa 20 Jahren eingeführt wird. In Lebensweise und Betragen unterscheidet sie sich nicht von anderen Riad-Enten, nur scheint sie etwas empfindlicher zu sein. Auch mit ihr hatte man bereits Anfang der 70er Jahre in Paris („Zoolog. Garten“ 1873, S. 392) Zuchterfolge erreicht, und seitdem hat sie sich anderwärts (Beaujardin, Berlin, London) ebenfalls fortgepflanzt. Wie die vorige, steht sie noch hoch im Preise.

Außer den genannten werden neuerdings noch drei andere Arten eingeführt, die ich jedoch noch nicht beobachten konnte: die Sichel-, blauflügelige und die chilenische Riad-Ente.

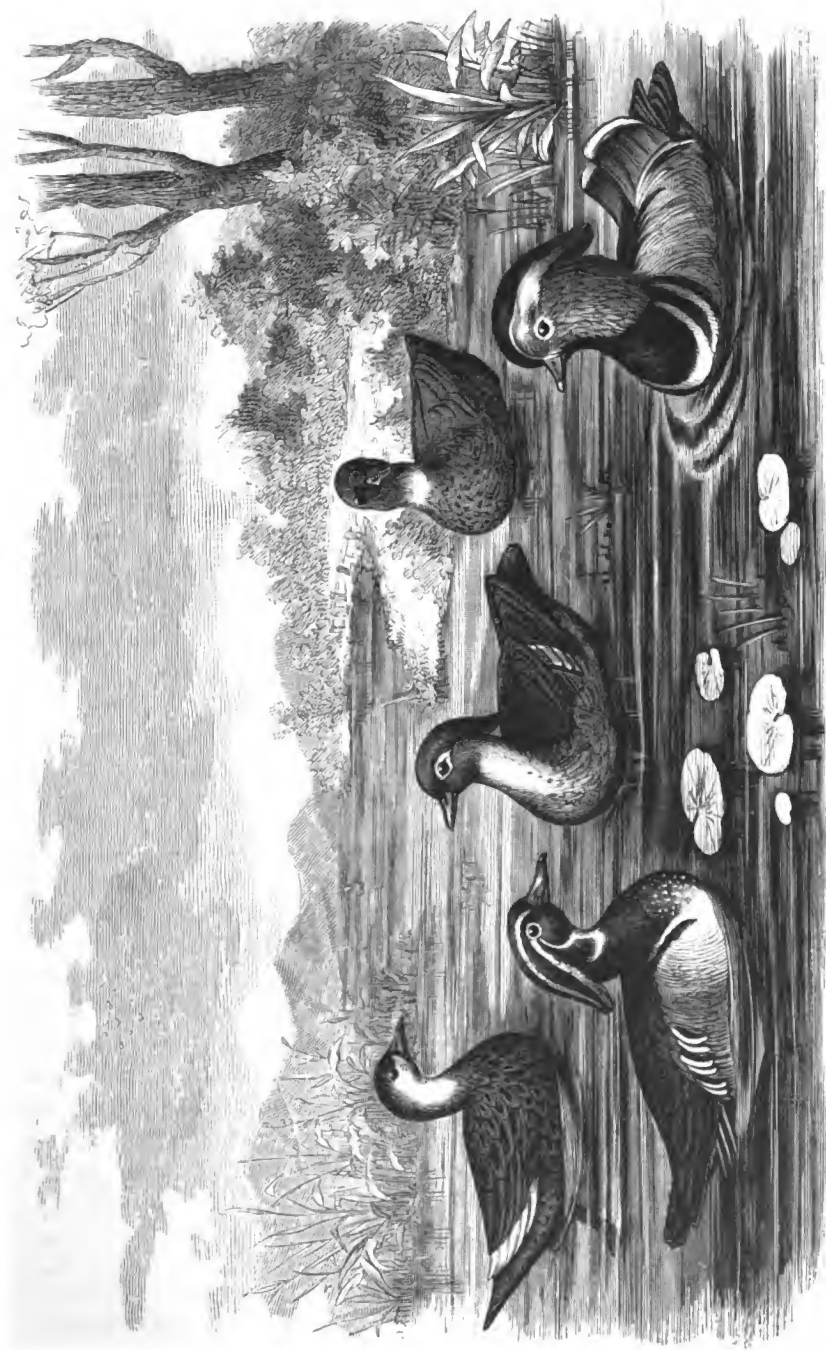
32. Die **Sichel-Ente** — *A. falcata*, *Pall.*; Engl.: Falcated Duck —, ein prächtiger Vogel von Brant- (fast Pfeif-) Enten-Größe (50 cm) aus dem nordöstlichen Asien, wird seit etwa 15 Jahren nach Europa, speziell nach England gebracht; schon L. Wright sagt im „Poultry-Book“, daß man diese Ente zuweilen bei den Geflügelhändlern finde. Allen anderen Riad-Enten gegenüber zeichnet sie sich durch lange, schmale, sichelförmig nach unten hängende Schulterfedern und durch verlängerte, eine Art Mähne bildende Nackenfedern aus. Kopf und Nacken kastanienbraun, kupferfarben schillernd; Kehle und Hals weiß, das Weiß des letzteren durch ein schwarzgrünes Querband in der Mitte getheilt; Unterhals und Brust bräunlich-weiß, schwarz gefleckt, Bauch schwarz und weißlich gewellt; Oberflügel aschgrau, die sichelförmigen Schulterfedern sammet-schwarz, grauweiß gesäumt; Spiegel, von letzteren überdeckt, schwarz, nach oben glänzend dunkelgrau; große Schwingen und Schwanz braungrau; Schnabel schwarz, Fuß bräunlich. In Gefangenschaft soll sie leicht zu erhalten sein und sich auch fortpflanzen.

33. Die **chilenische Riad-Ente** — *Anas creccoides*, *King* [*A. flavirostris*, *Vieill.*]; Engl.: Chilean Teal — ist meines Wissens erst einige Male und auch nur

in wenigen Exemplaren aus ihrer Heimat, dem südlichen Südamerika, nach London gekommen. Ein hübscher Vogel von Knäcken-Größe, kennzeichnet sie sich durch gelben, an der Spitze und auf der First schwarzen Schnabel und durch sammet-schwarzen, am hinteren Ende grün schillernden, vorn rostfarbenen, hinten weißlich gesäumten Spiegel. Das Gefieder ist oberseits hellbraun, schwarzbraun gefleckt, unterseits gelblich mit dunklen Flecken. Kopf und Hals gelbbraun, fein schwarzbraun gestüpelt und gewellt. Hoffentlich wird auch diese hübsche Ente bald zahlreicher eingeführt. — Die **blauflügelige R.** (*A. cyanoptera*, Vieill.), welche 1874 im Part von Beaujardin gezüchtet worden, kennzeichnet sich durch die hellblauen Flügeldecken. **M.:** rothbraun, Oberkörper schwarz gefleckt, Kopf und Nacken schwärzlich; Spiegel grün; Schwanz oben schwarzbraun, unten grauweiß. **W.:** bräunlich, die Federn fahlgelb gesäumt; Oberseite braungrau. Schnabel schwarz; Fuß röthlich. Größe der Knäcken-Ente.

#### Schmuck- oder Pracht-Enten (*Aix*; *Lampronessa*).

Wenn man schon mehrfach versucht wurde, bei der einen oder anderen der vorstehend genannten Enten die Bezeichnung „Prachtente“ zu gebrauchen, so durfte man diese doch nicht vergeben, um sie eben für die schönsten der schönen Arten zur Verfügung zu haben; denn daß den beiden hierher gehörigen Arten der Preis der Schönheit gebührt, wird Niemand bestreiten, nur bleibt es zweifelhaft, ob man beide neben einander stellen oder einer den Vorrang einräumen darf, der Geschmack der Beschauer und Kenner muß hier das Urtheil abgeben, das bald so, bald anders lauten wird; sind bei der Braut-Ente die vollen, gesättigten, metallreichen Farben bewundernswerth, so trägt die Mandarin-Ente einen um so auffallenderen, malerischen Federschmuck. Die Schmuck-Enten schließen sich durch die Braut-Ente an die Kriech-Enten an. Bei diesen finden wir bereits verlängerte Federn, und zwar namentlich bei der Sichel-Ente; der Federbusch der letzteren ist nun bei der Brut-Ente weiter ausgeprägt, und bei der Mandarin-Ente tritt außerdem ein besonderer Hals- und Flügelsschmuck hervor. Im Uebrigen kennzeichnet sie ein zierlicher kurzer, nicht kopflanger, nach vorn sich allmählich verschmälernder und mit breitem, gekrümmtem Nagel versehener Schnabel und ein sechzehn-federiger, ziemlich langer Schwanz. Von den bereits genannten anderen Schwimm-Enten unterscheiden sie sich hauptsächlich durch die Nistweise, indem sie ihr Nest in Baumhöhlungen anlegen, wie sie überhaupt gern aufbäumen und auf Baumästen sitzen. Für die Gefangenschaft eignen sie sich ungemein: nicht nur weil sie die schönsten Entenvögel sind, sondern auch weil sie ein anmuthiges Wesen haben, mit anderem Geflügel im besten Einvernehmen leben, zahm und zutraulich werden, sich vollständig an unser Klima gewöhnt haben, selbst mit geringen Räumlichkeiten und wenig Wasser vorlieb nehmen, ja sich gerade in solchen dankbar fortpflanzen, und weil sie endlich hinsichtlich ihrer Ernährung und sonstigen Verpflegung gar keine besonderen Ansprüche stellen. Ihre Anschaffung ist also nur zu empfehlen, und die Züchtung kann sich als recht einträglich erweisen. Der schon mehrfach genannte Züchter Herr Polvliet in Rotterdam, welcher sich in den 50er Jahren Braut-Enten anschaffte, erzielte während der ersten Zeit jährlich 60 bis 75, später 100 bis 120 Junge und bis 1872 konnte er gegen 1700 Stück verkaufen. Von einem Paar Mandarin-Enten, welches er kaufte, züchtete er im ersten Jahre 2, im zweiten 12, im dritten 16 Junge, später jährlich 90 bis 100, in einem Jahre sogar 126, und im Ganzen bis 1872 ungefähr 1200 Stück. Auch anderwärts hat



Bahama-Ente.

Braut-Ente.

Mandarin-Ente.





man die beiden Enten mit großem Erfolg gezüchtet; unter Anderen erzielte Herr Dr. Bobinus im Berliner Zoolog. Garten seit einer Reihe von Jahren alljährlich eine stattliche Zahl. Trotz dieser ergiebigen Zucht halten sich die Enten immer noch ziemlich hoch im Preise, weil eben ihr Liebhaberkreis sich immer mehr erweitert; das Paar Braut-E. kostet 40 bis 60, das Paar Mandarin-E. 60 bis 80 M. Es empfiehlt sich übrigens, Erpel und Ente von verschiedenen Züchtern zu kaufen oder falls man nur Paare bekommen kann, das Männch. oder Weibch. gegen ein anderes gleichen Geschlechts bei einem zweiten Züchter umzutauschen, um gleich von Anfang an möglichst verschiedenes Blut zu haben. Weiteres wolle man im II. Theil nachlesen.

34. Die **Braut-Ente** — *Anas sponsa*, L.; Engl.: Summer Duck [Wood Duck]; Franz.: Canard carolin (S. Taf. 58) — wird vielfach auch Karolina-Ente genannt, doch mit Unrecht, denn die eigentliche K. (*A. carolinensis*, Gm.) ist eine andere nordamerikanische Art. M.: ausgezeichnet durch einen aus verlängerten Hinterkopffedern gebildeten herabhängenden goldgrünen Federbusch, an dessen Seiten je zwei schmale weiße Streifen (einer über dem Auge, der andere vom hinteren Augentwinkel aus) sich hinziehen; Oberkopf glänzend dunkelgrün; Wangen und Seiten des oberen Halses violett mit grünem Schiller; Kinn, Kehle und ein Halsring dicht unterm Gesicht weiß; Oberbrust kastanienbraun, weiß getüpfelt; Brustmitte und Bauch weiß; Körperseiten graugelb, fein schwarz gewellt, die längeren Federn schwarz mit weißem Saum; Schultern, große Schwingen und Rücken schwarzgrün mit prächtigem blaugrünen Schiller; Spiegel blauglänzend; Oberschwanzdecken schwarzgrün, einige verlängerte Federn derselben orangeroth, Steuerfedern schwarz, blaugrün schillernd, Unterschwanzdecken braun. Auge orangeroth; Schnabel roth mit schwarzer Spitze, schwarzem Fleck auf der First und gelbem (mit zunehmendem Alter kräftiger werdendem) Saum an der Wurzel; Fuß rothgelb. W.: mit nur wenig verlängerten Nackenfedern, ohne einen eigentlichen Federbusch; Gefieder im Allgemeinen grau und braun; Oberkopf grau, Kopfseiten graubraun; Auge von einem breiten weißen Ring umgeben, an dessen hinterem Rande ein weißer Streif beginnt, der sich nach dem Ohr hin fortsetzt; Kehle weiß, Brust weiß mit braunen Flecken, Bauch weiß, Körperseiten braun gefleckt; Hals bräunlichgrau; Oberkörper braun und grau grünlich, matt violett glänzend; Spiegel groß, metallisch grün. Dem Gefieder des Weibchens ist das Sommerkleid des Männchens, welches dasselbe nach der im Juni oder Anfang Juli beginnenden Mauser anlegt und einige Monate trägt, bis es etwa Anfang Oktober vom Schmuckgefieder wieder verdrängt ist, sehr ähnlich, unscheinbar; doch hat es immerhin noch etwas kräftigere Färbung. Auch das Jugendkleid stimmt fast ganz mit dem des Weibch. überein. Die jungen Männch. sind bald an dem weißlichen Streifen hinter den Ohren von den Weibch. zu unterscheiden. Das Dunenkleid ist grauschwarz, die Unterseite vom Kinn an bis zum Schwanz, die Halsseiten, ein Fleck auf den Flügeln und jederseits vom Wurzel graulichgelb; Augenbrauenstreif und Wangen sind gelb, letztere werden unten durch einen von der Schnabelwurzel nach dem Nacken sich ziehenden schmalen grauschwarzen Streifen begrenzt, ein eben solcher läuft vom Auge nach dem Hinterkopf; Schnabel und Füße grauschwarz. Größe der V. ziemlich die der Pfeif- oder der Schnatter-Ente (45 bis 50 cm). — Heimat

Nordamerika, wo sie fast die Lebensweise unserer Stock-Ente führt. An den Züchter stellt sie keine besonderen Anforderungen, sie hält Sommer und Winter im Freien aus und ist mit Körnern, Wasserlinsen u. dergl. leicht zu erhalten und ebenso leicht zu züchten. Näheres über Aufzucht und Pflege wird im II. Theil folgen. Bemerkt sei nur noch, daß man auch schon hübsche Bastarde von B. und Mandarin-Ente oder mit Tafel-E. gezogen hat.

35. Die **Mandarin-Ente** — *A. galericulata*, L.; Engl.: Mandarin Duck or Chinese Teal; Franz.: Canard mandarin — ist etwas kleiner und zierlicher als vorige und das M. durch einen dreifachen eigenartigen Federschmuck ausgezeichnet: zunächst durch einen Federbusch wie die Braut-E., dann durch verlängerte, einen mähenartigen Kragen bildende Oberhalsfedern und endlich durch verbreiterte Oberarmschwingen, welche aufwärts gerichtet sind und gewissermaßen zwei Fächer darstellen; dem Sommerkleid fehlen diese absonderlichen Federbildungen. Färbung: Oberkopf und Federbusch dunkelgrün, purpurbau schimmernd; Gesicht rostgelblich-weiß; Halskrause braungelb; Unterseite des Halses purpur-violett, mit schönem Glanz, Oberbrust jederseits mit zwei weißen, schwarzgesäumten Bändern; Körperseiten gelbbraun, fein und zart schwarz gewellt, Unterkörper weiß; Rücken orangebraun; die aufreichtbaren Fächer rostbraun, mit weißem und schwarzem Saum; Spiegel metallisch grün; Schwingen graubraun, Schwanz ähnlich. Auge roth; Schnabel fein, karminroth; Fuß rothgelb. W.: schwierig von dem der Braut-Ente zu unterscheiden, doch ist der Oberkopf reiner grau und ohne Glanz, der weiße Ring um das Auge schmaler, der sich vom Auge nach der Ohrgegend ziehende weiße Streif undeutlicher, der Spiegel sehr klein, der Oberkörper ohne Glanz. Männchen im Sommerkleid dem Weibchen ganz ähnlich, ebenso das erste Federkleid (Jugendkleid). Dunenkleid wie das der jungen Braut-Enten. — Heimat Amurgebiet, Nordchina, Japan. In China wird sie Li-chi-ki genannt, als Sinnbild der ehelichen Treue angesehen und als ein äußerst werthvoller Vogel in Käfigen und Volieren gehalten, und daher kommt es, daß die M.-E. so schwer zu erlangen ist und daß die Zoologische Gesellschaft zu London für die ersten beiden Paare 70 Pfd. Sterling (1400 M) bezahlen mußte. Soviel ich in Erfahrung gebracht, geschah die erste Einführung i. J. 1847 oder 1848. Herr Polvliet-Rotterdam berichtet, daß er bald darauf 4 Paare, von denen eins in seinen Besitz überging, für den Zoologischen Garten zu Gent um den Preis von 2600 Francs. erwarb. Welch' glückliche Züchterfolge Herr P. dann erreichte, habe ich schon oben angegeben. Leider ist die M.-E. seitdem nur selten wieder importirt worden, in neuerer Zeit ist dies jedoch den bekannten Londoner Händlern John Dailly u. Sohn mehrfach gelungen. Heute ist die M.-E. im Besitz aller Zoologischen Gärten und einer großen Anzahl von Liebhabern. Gerade für die letzteren empfiehlt sich die Anschaffung, da die M.-E. sehr anspruchslos ist und gut züchtet. Lebens- und Ristweise, Behandlung und Ernährung wie Braut-Ente (s. II. Theil). Das Betragen des Mnnd. gegen das Wbch. wie überhaupt ist jedoch lebhafter und somit interessanter als das des Braut-Enterichs, namentlich zur Paarungszeit im Frühjahr fesselt die loquettirende Haltung, das tändelnde und doch sehr aufmerksame Benehmen des Mnnd. gegen das Wbch. ungemein. Einer besonderen Empfehlung dieser reizenden Vögel bedarf es wahrlich nicht.

## b) Tauch-Enten.

Mit diesem Namen bezeichnet man, wie schon auf S. 401 angedeutet, eine Anzahl Enten, welche ihre Nahrung ganz oder doch vorzugsweise durch Untertauchen vom Grunde der Gewässer auflesen. Das Tauchen geschieht in der Weise, daß sie während des Schwimmens durch eine nach hinten und oben hin ausgeführte ruckartige kräftige Bewegung ihrer Schwimmsüße und ein Aufschnellen des Schwanzes den Körper in senkrechte Lage bringen und ihn gleichzeitig unter der Wasseroberfläche verschwinden machen. Da demnach dieses Tauchen während des Schwimmens geschieht, kann man es ein Schwimmtauchen nennen, zum Unterschied von dem Stoßtauchen, welches Flußadler, Möven, Seeschwalbe, Eisvogel ausführen, indem sie während des Fluges oder von einem Sitzplatze über dem Wasser aus, also überhaupt aus der Luft herab in's Wasser stoßen, bezw. untertauchen. Bezeichnend für die Tauch-Enten ist es ferner, daß sie, nachdem sie sekunden- und minutenlang am Grunde des Wassers gewesen, um ihre in Muschelthieren, Würmern, Krebschen, Insektenlarven, Fischbrut, Laich, Wurzeln von Wasserpflanzen u. bestehende Nahrung zu suchen, an derselben Stelle wieder senkrecht emporsteigen. Damit soll nicht gesagt sein, daß die T. immer und nur auf diese Weise sich erhalten, denn verschiedene Arten verzehren außer jenen Stoffen auch auf andere Weise gesammelte Pflanzentrost (Blüten, Samen, zarte Blattspitzen, Kicime), und die in Gefangenschaft gehaltenen nehmen auch an der Fütterung anderer Enten Theil; in der Hauptsache bilden aber thierische Stoffe die Nahrung der Tauch-Enten. Vermag man ihnen also nicht an niederem Thierleben reiche und möglichst tiefe Teiche und Weiher zur Verfügung zu stellen, damit sie tauchen und ihre natürlichste Nahrung suchen können, so stehe man von der Anschaffung dieser Wasservögel ab, denn sie werden sonst nicht recht gedeihen und sich wohl fühlen; erfüllt man ihnen aber die bezüglichlichen Bedingungen, so dauern sie wohl aus, schreiten zur Fortpflanzung und erfreuen den Besitzer durch ihr munteres und ihr unterhaltendes Treiben auf dem Wasser, ihrem eigentlichen Element. Sie verbringen weit mehr Zeit auf demselben als die Schwimm-Enten, sie sind diejenigen, welche ein Gewässer richtig beleben. Daß sie hauptsächlich auf das Wasser angewiesen sind, bezeugen die weit hinten angelegten, kurzläufigen, durch lange Beine, umfangreiche Schwimmhäute der Vorderbeine und einen breiten Hautsaum (Hautlappen) der Hinterbeine ausgezeichneten Füße, welche nur einen schwerfälligen, wackelnden Gang ermöglichen. Um so geschickter sind sie im Schwimmen, wobei sie den Hals mehr einziehen und den Rumpf tiefer unter die Oberfläche senken, so daß der Schwanz auf dieselbe zu liegen kommt. In Bezug auf den Körperbau unterscheiden sich die T. von den Schwimm-Enten hauptsächlich durch die erwähnte Fußbildung, außerdem kennzeichnen sie sich durch gedrungenen, breiten Leib, kurzen Hals, dicken Kopf, kurzen, oberseits nicht selten ausgeschweiften und zuweilen (Trauer-Enten) an der Wurzel aufgetriebenen Schnabel, kurze Flügel mit straffen Schwingen, von denen die erste und zweite die längsten sind, und durch kurzen, breiten, aus 14 bis 18 Steuerfedern und kurzen Deckfedern bestehenden Schwanz. Das Gefieder ist dicht, knapp anliegend; Weiß und dunkle Farben, welche gleichmäßig größere Stellen einnehmen, herrschen vor, dagegen treten die feineren Zeichnungen der Schwimm-Enten, so die Wellenzeichnung, nur ausnahmsweise auf.

Wie die Schwimm-Enten, so betrachtet man auch die T. als eine Unterfamilie (Fuligulinae oder Platypodinae) und bringt die ihr angehörigen Arten (etwa dreißig)

in einer Anzahl von Gattungen unter; im Nachfolgenden jedoch nehmen wir, wie bei den Schwimm-Enten, nur eine Gattung (*Fuligula*) an und behandeln jene „Gattungen“ nur als Untergattungen derselben; in besonderer Ueberschrift seien die letzteren wenigstens genannt.

#### Moor-Enten (*Fuligula*).

Hierher zählen die eigentlichen Vertreter, die uns bekanntesten und für unsere Zwecke wichtigsten Arten der Tauch-Enten. Die nachfolgend genannten gehören Europa und Deutschland an und sind bei uns nicht nur Gäste, sondern sogar Brutvögel, wenngleich sie meist nur vereinzelt in den nord- und mitteldeutschen Gebieten nisten. Mehr wie andere L. leben sie an und auf süßen Gewässern und suchen hier ihre in thierischen und pflanzlichen Stoffen bestehende Nahrung. Sie eignen sich daher von allen L. am meisten zur Haltung in Gefangenschaft, und steht ihnen ein umfangreicherer, tieferer Weiher oder ein Teich zur Verfügung, welcher ihnen reichlich Gelegenheit zum Tauchen und zum Auffinden von Würmern, Schnecken, Insektenbrut, Pflanzentheilen u. bietet, so gewöhnen sie sich leicht ein, dauern jahrelang aus und schreiten zur Fortpflanzung, wie bei den einzelnen Arten angegeben.

36. Die **Moor-** oder **weißäugige Ente** — *Fuligula nyroca*, *Güld.* [*F. leucophthalma*, *Bechst.*]; Engl.: White-eyed Duck; Franz.: Morillon à iris blanc — erhielt letzteren Namen nach dem auffallenden weißen Auge des Männch., ersteren nach ihrem Aufenthalt. **M.**: Kopf, Hals (dieser mit Ausnahme eines schmalen schwarzbraunen Halsringels) und Brust rostbraunroth; ein dreieckiger Rinnfleck und Unterkörper weiß; Körperseiten rostbraun; Rücken, Flügel und Schwanz schwarzbraun; Spiegel weiß, hinten schwarzbraun eingefasst; Handschwingen außen dunkelbraun, innen weiß. Auge weiß, Schnabel grauschwarz, Fuß grau mit schwarzer Schwimmhaut. **W.**: fahlbraun, Oberkopf und Nacken, Rücken, Flügel und Schwanz dunkelbraun; Auge dunkel. Jugendkleid ganz ähnlich. Dunentkleid: schwarzgrau, Kopf- und Halsseiten und ein kleiner Fleck an den Schultern gelblich, Bauch mehr hellgrau, Schnabel und Fuß grauschwärzlich. Größe etwa wie Knädel-Ente (ca. 40 cm lang), nur gedrungenere und breitere; mit der Reiher-Ente die kleinste unserer Tauch-Enten. — Heimat Mittel- und Südost-Europa und Nordasien, in Norddeutschland als Brutvogel nicht selten, zieht im Oktober, kommt Ende März und im April zurück. Brutet auf pflanzenreichen Seen, größeren Teichen und Brückern; 9 bis 12 gelbliche Eier. Unter geeigneten Verhältnissen pflanzt sie sich in Gefangenschaft, manche Paare selbst regelmäßig, fort; hier im Zoologischen Garten geschieht dies von dem einen Paar alljährlich, das Wbch. wählt gewöhnlich ein Bruthäuschen, legt und brütet hier und führt dann auch sehr sorgsam; die Jungen schlüpfen Ende Mai oder Anfang Juni aus, gedeihen auf einem Teich ganz prächtig und gleichen mit 10 oder 11 Wochen fast durchweg dem alten Wbch.

37. Die **Rolben-Ente**, Rothbusch- oder Karmin-Ente — *F. rufiga*, *Pall.*; Engl.: Red-crested Whistling Duck; Franz.: Siffleur huppé — erinnert in der Färbung an die Pfeif-Ente, ist aber viel prächtiger. **M.**: ausgezeichnet durch verlängerte, eine aufrechtstehende, helmraupenartige Haube (wie man es ähnlich bei den Hockhühnern findet) bildende Scheitelfedern; Kopf und Oberhals braunroth, Haube heller,

rostgelb; Nacken, Unterhals, Brust, Unterkörper, Bürzel schwarz; Brustseiten, Weichen weiß; Rücken und Schultern gelblich graubraun, obere Flügeldecken braungrau; die den Spiegel bildenden Armschwingen weiß, am Ende mit grauem Querband; große Schwingen dunkelbraun, innen rötlichweiß; Schwanzfedern dunkelgrau, an der Spitze bräunlich gerandet. Auge hellroth, Schnabel karminroth, Fuß hellroth (rothgelb). **W.:** im Allgemeinen graubraun; Oberkopf und Nacken dunkler, braun; Gesicht, Kehle, Halsseiten grauweiß; Unterkörper längs der Mitte und Spiegel weiß, Schwanz dunkelgrau. Auge, Schnabel und Fuß matter gefärbt als beim Mann. Jugendkleid ganz dem Kleid des alten Weibch. ähnlich. Junckkleid dem der Moor-Ente gleichend, nur die Oberseite etwas heller, mehr grau. Größe fast die der Stock-Ente (60 cm). — Heimat Mittel- und Südost-Europa, Mittel-Asien, wandert zum Winter südlicher; in Deutschland brütet die K. vereinzelt, so am Salzigem See bei Eisleben. Sie bildet eine Zierde der Gewässer, und jeder Geflügelfreund, der ihr einen entsprechenden Aufenthalt bieten kann, sollte sie zu erwerben suchen. Hier im Zoologischen Garten hat sie sich auch fortgepflanzt, und die Jungen haben sich prächtig entwickelt.

38. Die **Tafel-Ente** — *F. ferina*, L.; Engl.: Red-headed Pochard; Franz.: Millouin; Ital.: Magasso monaro — ist die dritte der Tauch-Enten mit rothem oder braunem Hals und Kopf. **M.:** Kopf und Hals rothbraun, Nackenring und Oberbrust schwarz; Unterkörper weiß; Steiß schwarz; Rücken und Weichen zart aschgrau, fein schwarz quergewellt; Flügel aschgrau, Spiegel hellaschgrau; Schwingen und Schwanz grau. Auge korallroth; Schnabel blaugrau, an der Wurzel, der Spitze und den Rändern schwarz; Fuß bleigrau mit schwärzlichen Schwimmhäuten. **W.:** Kopf und Hals braun; Rücken, Körperseiten, Brust gelbgrau mit braunen oder schwärzlichen Flecken; Oberflügel grau; Unterkörper längs der Mitte weißlich. Junge Vögel haben weißliches Gesicht, ähnlich wie die der Reiher-E. Größe geringer als die der vorigen (55 cm). — Heimat mittleres und nördlicheres Europa und Asien; im nördlichen Deutschland nicht selten brütend auf ausgedehnten, mit Rohr, Binsen u. a. Pflanzen bestandenen Seen und Teichen, auch an dem erwähnten Salzigem See bei Eisleben. Auch sie gewöhnt sich leicht in der Gefangenschaft ein, dauert jahrelang aus und schreitet unter günstigen Umständen zur Fortpflanzung. Das schmachtste Wildbret verschaffte ihr den Namen.

39. Die **Berg-Ente** — *F. marila*, L.; Engl.: Scaup Duck; Franz.: Millouinan — gleicht der vorigen in Größe, Gestalt, Färbung des Rückens. **M.:** Kopf, Hals, Brust, Steiß, Bürzel und Schwanz schwarz, Kopf und Hals grün schillernd; Unterkörper weiß, Seiten schwach gewellt; Rücken hellaschgrau, fein schwarz quergewellt; Oberflügel dunkel braungrau, bräunlichweiß getüpfelt und gewellt; Spiegel weiß, hinten schwarz eingefasst; große Schwingen dunkelbraun. Auge gelb, Schnabel und Fuß bleigrau. **W.:** im Allgemeinen rußbraun; Schnabelumgebung weiß, Rücken fein weißgrau und schwärzlich quergewellt, Spiegel und Unterkörper weiß. — Heimat der Norden Europas, Asiens, Nordamerika, der Brutbezirk erreicht im nördlichen Deutschland, wo sie noch ganz vereinzelt nisten soll, die Südgrenze; nach beendetem Brutgeschäft sammeln sich Tausende an den Meeresküsten, so an der Nord- und Ostsee,

in's Binnenland kommen sie selten. Lebensweise und Eigenschaften sonst wie die ihrer Verwandten, nur nährt sie sich mehr von kleinen Wasserthieren als diese.

40. Die **Reiher-Ente** — *F. cristata*, *Leach.*; Engl.: Tufted Duck; Franz.: Morillon; Ital.: Magassetto col zucco — erhielt diesen Namen, weil die Federn des Hinterkopfes 6 bis 7 cm verlängert sind und als ein Büschel oder Schopf wie bei den Reiheru am Nacken hinabhängt. **M.**: Kopf, Hals, Oberbrust, Rücken, Bürzel und Steiß, Flügel und Schwanz schwarz, Kopf und Hals violett schimmernd, Flügeldecken ganz fein hellgrau gepunktet; Unterkörper weiß; Spiegel weiß, hinten schwarz eingefasst. Auge gelb, Schnabel blaugrau mit schwarzer Spitze, Fuß bleigrau. **W.**: Schopf nur angedeutet (wie Mänch. im Sommerkleid); Kopf und Oberhals schwarz; Rücken schwarzbraun, im Uebrigen braun, nur der Unterkörper in der Mitte weiß. Weißliche Schnabelumgebung (Stirn, Zügel) bei jüngeren Exemplaren; Zunge auch ohne Federbusch. Größe der Moor-Ente. — Heimat der Norden von Europa und Asien; die Küstenländer der Nord- und Ostsee bilden die Südgrenze ihres Brutgebiets; so brütet sie noch im Krakower See in Mecklenburg, im Uebrigen aber nur ganz vereinzelt in Norddeutschland. Für die Gefangenschaft empfiehlt sie sich infolge ihrer hübschen Erscheinung, ihres äußerst munteren Wesens und ihrer Ausdauer; in geeigneten Verhältnissen pflanzt sie sich auch fort, wie es im hiesigen Zoologischen Garten geschehen.

#### Schell-Enten (*Glaucion*).

Diese Enten, von denen wir nur eine Art, die eigentliche Schell-Ente, berücksichtigen, unterscheiden sich hinsichtlich des Körperbaues wenig von den vorigen; ihr Schnabel ist hoch, gegen die Stirn ansteigend, ihr Schwanz 16federig (bei den Moor-Enten 14federig). Sie sind schon mehr wie die vorigen als Meer-Enten zu betrachten.

41. Die **Schell-Ente**, Kiang- oder Kiang-Ente — *Fuligula clangula*, *L.*; Engl.: Golden-eye; Franz.: Garrot; Ital.: Quattrocchi — führt ihre Namen nach dem durch ihren hastigen Flügelschlag erzeugten klingelnden, schallenden Getöse. **M.**: Kopf grünlichschwarz mit einem eirunden Fleck jederseits an der Schnabelwurzel; Rücken, obere Flügeldecken, große Schwingen und Schwanz schwarz; Schultern weiß, schwarz gestreift; Spiegel weiß; Weichen weiß, schwarz quergebändert; Hals, Brust, Bauch weiß. Auge gelb, Schnabel schwarz, Fuß röthlichgelb mit schwarzen Schwimmhäuten. **W.**: Kopf und Oberhals braun (ohne weißen Zügfleck); Oberkörper, Seiten, Brust schiefergrau. Größe der Berg-Ente, Weibchen wie Moor-Ente. — Heimat der Norden von Europa, Asien, Nordamerika, brütet vereinzelt noch in Norddeutschland; auf dem Zuge im Winter häufiger bei uns. Nistet an ausgedehnten, tieferen Teichen und Seen im Schilf, auch auf Baumstumpfen (Kopfscheiden) und selbst in Höhlungen alter Bäume. Im Uebrigen in Lebensweise und Betragen den Moor-Enten gleichend, auch in der Gefangenschaft, in welcher sie unter entsprechenden Verhältnissen jahrelang aushält.

Audere Tauch-Enten, so die Eis-Enten (*Harelda*), Trauer-Enten (*Oedemia*), Eider-Enten (*Somateria*), und ebenso die eine besondere Gruppe der Enten bildenden Ruder-Enten (*Erismatura*) haben für den Geflügeliebhaber keine Bedeutung, sie dürfen allenfalls als sehenswerthe Objekte — so lange sie eben zu erhalten sind! — Zoologischer Gärten gelten. Dagegen schließt eine dritte Gruppe (Unterfamilie)

der Enten, die bisher noch wenig Beachtung gefunden, einige hübsche Zier-Enten in sich, und sie verdient daher, im Nachfolgenden, wenn auch kurz, betrachtet zu werden.

### c) Baum-Enten.

Die Baum-Enten (*Dendrocygna*), welche wir als dritte Gruppe den Schwimm- und Tauch-Enten anreihen, führen den Namen deshalb, weil einige Arten gern aufbäumen und ihre Nester auf Bäumen bezw. in Astlöchern anlegen; doch trifft dies nicht bei allen zu. Sie kennzeichnen sich durch hohe Gestalt, schlank gebauten, steil getragenen Körper, aufrechten, dünnen Hals, hohe Beine, deren Lauf so lang oder länger als die Mittelzehe und (wie der der Gänse) mit sechsseitigen Schilbern besetzt ist, durch etwas ausgerandete Schwimmbhäute, stumpfe Flügel, kurzen, steifen Schwanz; in der Färbung des Gefieders, in welcher die Geschlechter übereinstimmen, tritt fast nur Weiß, Schwarz, Braun, Grau auf. Sie schwimmen gut und tauchen auch. Ihre vorwiegend in Grünzeug u. a. Pflanzenstoffen bestehende Nahrung suchen sie fast durchweg auf dem Lande. Von den etwa 10 bekannten Arten, welche sich auf alle Erdtheile mit Ausnahme Europas vertheilen, sind bis jetzt sieben lebend eingeführt und namentlich in Zoologischen Gärten, weniger in den Parks der Geflügelreunde gehalten, drei derselben auch gezüchtet worden. Sie sind unschwer, wie die Schwimm-Enten, zu erhalten, für die aus heißen Klimaten stammenden hat man im Winter Vorkehrungen zu treffen, daß sie nicht unter Frost und Schnee leiden. Am bekanntesten sind die Wittwen- und die Herbst-Ente.

42. Die **Wittwen-** oder **Nonnen-Ente** — *Dendrocygna viduata*, L.; Engl.: White-faced Tree-Duck; Franz.: Canard de Maragnon — zeichnet sich durch weißes Gesicht, weiße Stirn und Kehle aus; Hinterkopf schwarz, Hals und Brust rostroth; Rückenseiten dunkelbraun mit hellerem Saum; Körperseiten gelbbraun, schwarz gebändert; Bauch längs der Mitte und Steiß nebst Schwanz schwarz; Schnabel schwarz, der Zahn mit grauem Ringband, Füße grau. Größe der Reiher-Ente. — Heimat Süd-Amerika und Mittel-Afrika. Wird nicht selten eingeführt. Hält sich sehr schön bei uns. Ein Paar, welches man im Berliner Zoolog. Garten auf einem Teich aufgesetzt hatte, schritt zur Fortpflanzung, das Weib. wollte auch selbst brüten; man erzielte 5 Junge.

43. Die **Herbst-Ente** — *D. autumnalis*, L.; Engl.: Red-billed T.-D.; Fr.: *Dendrocygne à bec rouge* — ist leicht an dem hochrothen Schnabel und den rothen Füßen zu erkennen. Oberkopf rostbraun, Kopfseiten und Hals grau, längs der Mitte des Nackens ein schwarzes Band; Unterhals, Schultern und Mittelrücken rothbraun, äußere Flügeldecken hellgrau, innere (nach dem Rücken hin) gelbbraun; Bürzel, Schwanz und Bauch schwarz, Steiß schwarz und weiß gefleckt. — Heimat Mittel-Amerika. Ebenso hübsch als anspruchslos. Hat sich im Park von Beaujardin fortgepflanzt, ebenso

44. die **Baum-Ente** — *D. arborea*, L.; Engl.: Black-billed T.-D. — von Ruba, mit schwarzem Schnabel und Fuß, dunkelbraunem Oberkörper, schwarz und weiß gefleckten Körperseiten, weißem Unterkörper und weißer Kehle, rostbraunem Scheitel, Hals und Kopf, schwarzbraunem Band längs des Hinterkopfes und Nackens, schwarzem Bürzel und Schwanz.

## II. G ä n s e.

Die Gänse (*Anseridae*) bilden eine artenreiche, bis auf einige die Uebergänge vermittelnden Ausnahmen den Enten gegenüber wohl charakterisirte Familie der Zahn-schnäbler. Sie unterscheiden sich von den Enten durch größeren, kräftig gebauten Körper, längeren Hals, längere, bis zur Schwanzspitze oder noch darüber hinaus reichende Flügel, etwas längeren (14- bis 20federigen) Schwanz, höhere, mehr in der Körpermitte eingelassene Füße, breiteren, bei allen, mit Ausnahme von Glanz- und Fuchsgänsen, die ganze Breite der Schnabelspitze einnehmenden Nagel, kegelförmige, höckerartige Zähne (Kamellen), außerdem auch durch ihre Lebensweise und Eigenheiten: sie halten sich weniger auf dem Wasser, dagegen weit mehr auf dem Lande auf, gehen vorzugsweise hier, indem sie weiden, der Nahrung nach, bewegen sich auf dem Lande, unter aufrechter Haltung des Körpers, weit geschickter als Enten (ohne eigentlich zu watscheln), fliegen ruhiger, leichter, unter langsamer Wiederholung der Flügelschläge, halten auf dem Zuge regelmäßig die Keilordnung oder die schräge Reihe inne, schwimmen weniger und langsamer, wobei sie den Vorderkörper tief in das Wasser senken, den Hintertheil dagegen emporheben, grübeln kopfüber, jedoch nur zuweilen, tauchen (bis auf einzelne Ausnahmen) nicht. Die Wirbelsäule besteht aus 14—17 (18) Hals-, 9 Rücken- und 7 (6) Schwanzwirbeln. — Das Gefieder ist außerordentlich dicht und weich, die Bedunung ungemein reich und zart. Die Geschlechter und auch die Jungen im Jugendkleid unterscheiden sich, was die eigentlichen Gänse anbelangt, wenig oder kaum, nur bei einigen (mehrere Fuchsgänse, Glanz-, Schopf-, Magellan-Gans) tragen Mnnch. und Wbch. verschiedenes Kleid; es lassen sich also, da ein „Prachtkleid“ fehlt, im Ganzen nur vier Kleider (Dunen- und Jugendkleid und das der beiden Geschlechter) annehmen.

Die Gänse verbreiten sich über alle Erdtheile, sie finden sich an größeren Süßgewässern wie am Meer, doch mehr in den gemäßigten und kalten Strichen als in den warmen; ihr weiches Federkleid macht sie ja zum Aufenthalt in jenen Gebieten geeignet; auch unser Erdtheil beherbergt eine Anzahl von Arten und Deutschland zwei derselben (Grau- und Brandgans) als Brutvögel, während zur Zugzeit im Herbst und Frühjahr unsere Gebiete von verschiedenen anderen, oft in großer Menge, besucht werden. Sie halten sich vorzugsweise in Sumpfigegenden, an Ufern und Küsten auf und besuchen von da aus ihre Nährstätten und Weideplätze, wo sie mit Hilfe ihres schneidigen Schnabels Gräser, Getreide, Blätter, Schoten, Aehren abzupfen, die sogen. Meerergänse lesen an den Küsten auch Weichthiere u. dergl. auf; auf dem Zuge und bei ihrem Umherschweifen im Winter fallen sie oft in großer Anzahl auf die Saatsfelder ein und können dann erheblichen Schaden anrichten. Sie treiben ihr Wesen am Tage, sind keineswegs dumm, sondern vorsichtig, klug, wachsam, gesellig, einige Arten namentlich zur Fortpflanzungszeit zank- und herrschsüchtig (Nil-, Paradies-, Rostgans). Ihre Stimme ist gewöhnlich klangvoller und lauter als die der Enten, die meisten zischen im Horn. Sie leben paarweise (in Eingehe); zwar brütet nur das Wbch., allein der Ganser tritt dann als Führer der Jungen und als Beschützer der Familie auf. Das große kunstlose Nest wird im Schilf oder zwischen ähnlichen Pflanzen auf größeren, ruhigen Süßgewässern (Sümpfen, Teichen, Seen), von einzelnen Arten (Nilgans) auch auf Bäumen, von noch anderen (Fuchsgänsen) in Erdhöhlungen in der Nähe des Wassers



angelegt und mit Dunen ausgefüttert; das Weib. legt 4 bis 12 weiße Eier und brütet diese in etwa 4 Wochen aus. Die graulichen oder grau-gelben munteren Dunenjungen folgen der Mutter vom ersten Tage an, besiedern sich bald, wachsen rasch und ähneln bereits nach 8 oder 9 Wochen den Alten in Größe und Färbung; sie bleiben aber, wenn auch schon selbständig, noch lange mit den letzteren zusammen und schlagen sich später zu den größeren Gesellschaften.

Man kennt über 40 Arten Gänse, jedoch nur drei derselben — die Grau-, die Schwan- und die kanadische Gans — hat man, ihres Fleisch-, Fett-, Federn- und Eier-Ertrags wegen, zu Hausthieren gemacht, alle drei aber gehören ein und derselben Gruppe: der der eigentlichen Gänse (*Anser*) an, weshalb diese voranzustellen ist; die übrigen Gruppen und Gattungen (Baum-, Fuchs- oder Höhlen-, Glanz-, Sporen- und Hühner-Gänse) bieten uns nur Biergeflügel für Park und Weiher. Fast alle eignen sich für die Gefangenschaft, sie lassen sich unschwer erhalten, werden bald zahm, und eine große Anzahl hat sich unter entsprechenden Verhältnissen bereits fortgepflanzt.

### A. Haus- oder Nutz-Gänse.

Ueber die Gruppe der eigentlichen Gänse (*Anseres*) braucht kaum noch etwas gesagt zu werden, da die im Vorstehenden gegebene Beschreibung der Familie der Gänse überhaupt besonders für sie Geltung hat. In manchen Lehrbüchern will man sie geschieden wissen in Grau- oder Feld- oder ächte Gänse (*Anser*) und in schwarze oder See- oder Bernikl-Gänse (*Bernicla* oder *Brenthus*) und rechnet zu den ersteren die größeren, mehr das Binnenland bewohnenden Gänse mit vorherrschend grauem Gefieder, kopflangem Schnabel und kegelförmigen, etwas nach hinten gerichteten, in beiden Riefen auf dem Rande stehenden Hornzähnen (Lamellen) — zu den letzteren die an den Meeresküsten lebenden kleineren Arten mit kurzem, höherem, zierlicherem, die Lamellen nur im Unterfieder auf dem Rande tragenden (am Oberschnabel sitzen sie auf der Innenseite) Schnabel. Wir fassen jedoch beide zusammen, indem wir sie als Untergattungen einer Gattung ansehen. Zunächst betrachten wir die Stammart unserer Hausgans:

#### Die Wild- oder Graugans.

Die Grau-, Stamm-, März- oder Fedgans — *Anser cinereus*, *Meyer*; Engl.: Wild or Grey-Lag Goose; Franz.: Oie ordinaire; Schwed.: Gragas; Dän.: Graagaas — ist die größte der hier vorkommenden Wildgänse, von der Größe der Hausgans (Länge knapp 1 m, Breite 170 cm), nur etwas schlanker und infolge kräftigeren Vortretens der Schenkel hochbeiniger erscheinend. Hauptfarbe grau; Federn der Oberseite bräunlichgrau, weißlich gerandet, die der Unterseite gelblichgrau, mit einzelnen schwarzen gemischt, Unterrücken hellaschgrau, Schwingen und Steuerfedern schwarzgrau, weiß geschäftet, die letzteren auch weiß an der Spitze, Steiß weiß; Auge hellbraun, Schnabel orange-röthlich mit weißlichem Nagel, Füße blaßroth.

Der Verbreitungsbezirk der Graugans erstreckt sich über Europa und Asien und zwar hauptsächlich die gemäßigten Striche, über den 70. Grad n. Br. dürfte sie kaum hinausgehen; sie kommt in Sibirien bis Kamtschatka, in Rußland, Lappland

Norwegen, Schweden bis herab nach Deutschland, Oesterreich und den Donauländern vor, der 44. Grad n. Br. scheint die Südgrenze des Brutkreises zu bilden; in Deutschland wird sie mehr und mehr verdrängt, denn während sie früher hier an zahlreichen größeren stehenden Gewässern brütete, beherbergt sie jetzt eigentlich nur noch der Nordosten (Preußen, Pommern, einzeln in Brandenburg etc.) als Brutvogel. Auf dem Zuge wandern die Graugänse aus Nordasien bis China und Mittel-Indien, aus Nordeuropa nach Südeuropa und Nordafrika. Sie ziehen im August und September, gewöhnlich in kleineren Gesellschaften, und stellen sich Ende Februar oder Anfang März, ihre Ankunft durch lautes, fröhliches Schreien verkündend, wieder bei uns ein, um dann alsbald Vorkehrungen zur Fortpflanzung zu treffen. Die Aufenthalt- und Nistorte bilden ausgedehnte, tiefliegende, ruhige Gebiete, in denen schilf-, rohr-, binsen-bewachsene Teiche, Seen oder Sümpfe mit Wiesen und Aedern abwechseln. Haben sich die Paare vereint, die noch nicht fortpflanzungsfähigen Vögel aber an anderen Plätzen sich zusammengezogen, so baut das Weibchen aus Rohrstengeln, Schilfblättern u. dergl. auf einer kleinen Insel oder auf sonst unzugänglichen, geschützten Stellen des Gewässers ein großes, kunstloses Nest, legt darein 7 bis 14 (jüngere Thiere nur 5 bis 7) große, etwa 86 mm lange, 60 mm breite und 160 g schwere weiße, etwas grobkörnige Eier und beginnt nun erst, sich von Brust und Bauch die Dunen auszurupfen, um mit ihnen den inneren Nestrand auszufüttern. Nachdem dies geschehen, giebt es sich dem Brutgeschäft mit großem Eifer hin und bedeckt bei etwaigem Verlassen des Nestes die Eier sorgsam mit den Dunen. Ungefähr Mitte April, nach 28tägiger Bebrütung der Eier, schlüpfen die in ein dichtes, oben graugelbes, unten weißgelbes Flaumkleid tragenden Jungen aus, welche am nächsten Tage schon von der Mutter auf das Wasser und später auf die Weide geführt und dabei vom alten Ganser, der als Wächter nachfolgt, begleitet werden. Beide Alten wenden überhaupt alle Aufmerksamkeit und Sorgfalt auf, um die Jungen vor Gefahren zu wahren und ihnen die beste Erziehung angedeihen zu lassen. Haben sie am Tage die Gewässer nach Entengröße (Teichinsen) und anderen zarteren Pflanzstoffen abgesucht oder, wie es später der Fall, auf den Grasplätzen und Feldern sich gütlich gethan, so kehren sie in der Abenddämmerung zum Neste zurück, und die Jungen finden hier, bis sie nach etwa 2 Wochen nicht mehr genügend Raum haben und dann neben der Mutter sitzen, unter den Flügeln der letzteren ihren geschützten Platz. Der Ganser zieht sich mit Eintritt der Mauser, welche ihn auf einige Zeit flugunfähig macht, von der Familie zurück ins Schilf, und später thut dies auch die Gans; doch sind die Jungen nun schon selbständig und flugfähig. Mit diesen ziehen dann die Alten gern von einem größeren Gewässer zum andern, besuchen Wiesen, Felder, kurz, sie rüsten zur Wanderung, welche denn auch nach einigen Wochen völlig ausgeführt wird.

Die Nahrung der Graugans besteht in allerlei Gräsern, Samen und Körnern, in halbreifem und reifem Getreide, namentlich Gerste und Hafer, in Rüben, Möhren, Kartoffeln, Kohl, Buchweizen, Erbsen (Schoten); außerdem nimmt sie viel Sandkörner oder feinen Kies zwecks gehöriger Verdauung auf. Sie ähnelt oder gleicht hierin wie in ihrem sonstigen Benehmen der von ihr abstammenden Hausgans, von welcher

sie sich auch hinsichtlich der bekannten Stimme (Gahgahgahgah; im Zorn zischen sie) nicht unterscheidet — nur ist sie aus leicht erklärlichen Gründen beweglicher, lebhafter, auch vorsichtiger, scheu und mißtrauisch, klug und muthig, letzteres hauptsächlich zur Zeit, wenn sie Zunge führt; an andere Wildgänse schließt sie sich nicht an, der Saatgans speziell weicht sie geradezu aus, sie ist also in gewissem Sinne ungesellig, dagegen halten die Graugänse, insbesondere die einzelnen Familien, unter sich sehr zusammen, und einzelne mischen sich, wenn Gelegenheit sich bietet und die Umstände es günstig erscheinen lassen, zuweilen unter die auf der Weide gehenden Hausgänse, ja sie begleiten die letzteren bis in die Nähe der Behausungen. Man hat schon öfter Graugänse auf dem Zuge flügelahm geschossen und sie dann unter das Hausgeflügel gebracht, wo sie sich bald eingewöhnten und jahrelang lebten. Dasselbe hat man beobachtet, wenn man Graugänse einfing oder wenn man solche aufzog; sie wurden bald zahm und — nur muß man sie zur Zugzeit am Fortstreichen verhindern — paarten sich mit den Hausgänsen, wodurch übrigens ein kräftiger, ausdauernder Schlag entsteht; in Gegenden, wo die Wildgans brütet, werden derartige Versuche zuweilen jezt noch ausgeführt. Man kennt sogar Fälle, wenn auch nur ganz vereinzelt, daß von Hausgänsen mit erbrütete und geführte Graugänse, denen man die Flugfähigkeit nicht raubte, zur Wanderzeit in Gesellschaft anderer Wildgänse südwärts zogen, jedoch im nächsten Frühjahr zurückkehrten und dies mehrere Jahre hindurch thaten. Es wird also nicht schwer gehalten haben, die Graugans an die Menschen, an ihre Behausung zu gewöhnen, sie zum Haus-, zum Heerdenthier zu machen.

#### Die Hausgans (*Anser domesticus*).

Wann und wo man begonnen hat, die Graugans zu zähmen, welches Volk oder welcher Stamm sie zuerst als Haushier gehalten, ihr Fleisch und Fett, ihre Eier zuerst verwerthet hat, vermögen wir nicht anzugeben, geschichtliche Nachweise darüber fehlen. Die ältesten Aufzeichnungen stammen aus Egypten und Griechenland. Man könnte demnach annehmen, daß die Graugans in Egypten, wohin sie auf dem Zuge kam, eingefangen, an der Rückwanderung gehindert und zum Hausvogel gemacht wurde; von hier aus könnte sie dann als solcher zu den alten Kulturvölkern der Griechen und Römer gebracht worden sein. Allein diese Annahme dürfte schon deshalb gewagt erscheinen, daß uns gar nichts Näheres über die im alten Egypten gehaltene „zahme Gans“ bekannt ist; wir wissen nur, daß die alten Egypter eine wilde und eine zahme Gans unterschieden, daß die erstere die Nilgans war und, als der Göttin Isis geheiligt, in hohen Ehren stand, was ja auch die Abbildungen beweisen, welche man auf ägyptischen Denkmälern findet; wahrscheinlicher jedenfalls als die oben ausgesprochene Ansicht wäre sonach die, daß man — wie bei uns in Deutschland die wilde und die zahme Graugans lebt — im alten Egypten die Nilgans auch zum Hausgeflügel gemacht hatte, daß sie also dort als freilebender und als gezähmter Vogel vorkam. Die Zähmung der Graugans wird wahrscheinlich in ihrer eigentlichen Heimat, im mittleren und nördlicheren Europa, und vielleicht auch zur selben oder früheren resp. späteren Zeit in Asien, vorgenommen worden sein, muthmaßlich zu einer Zeit, als dieser oder jener Völkerstamm das unstäte Umher-

schweifen, das Nomadenleben aufgegeben und an einem Gewässer festeren Wohnsitz genommen hatte. In dieser Beziehung theile ich die Ansicht Hehn's: Die Graugans konnte zunächst ein gesuchtes Jagdthier an Seen, Strömen und wasserreichen Niederungen sein, wie es die Gans noch jetzt bei Nomaden und Halbnomaden in Mittelasien ist. So lange sie häufig und leicht zu erlangen war, regte sich kein Bedürfniß, sie in der Gefangenschaft aufzuziehen, und die darauf gerichtete Bemühung wäre zwecklos gewesen; und so lange überhaupt die Lebensweise des Völkerstammes eine unstäte blieb, paßte ein Vogel, der 28 Tage zum Brüten und eine entsprechende Zeit zum Aufziehen seiner Jungen braucht, nicht wohl zum Haushalt der Weidevölker. Als sich aber an den Ufern der Seen relativ feste Niederlassungen gebildet, konnten junge Gänse leicht aus den Nestern genommen und mit gebrochenen Flügeln aufgezogen werden; starben sie, so wurde der Versuch wiederholt, bis er endlich gelang, zumal eben die Wildgans zu den am leichtesten zähmbaren Vögeln gehört. Da sie im Süden Europas nicht brütet, sondern im Herbst mit den erwachsenen Jungen in das Gebiet des Mittelmeeres zieht, so ist jener Vorgang im mittleren Europa leichter denkbar als in den klassischen Ländern, und da es den letzteren an Wasserspiegeln und Weiden fehlt, so ist sie dort überhaupt nicht so häufig und zugänglich als in den Gegenden Norddeutschlands und Scandinaviens. — Somit könnte man in Betreff der Zählung und Verbreitung der Gans das Gegentheil von dem bezüglich dieser Punkte beim Huhn Geltenden annehmen: das Huhn kam aus seiner Heimat von Südosten oder Süden her nach Deutschland und überhaupt nach dem mittleren und nördlichen Europa, die Gans gelangte aus diesen Gebieten unseres Erdtheils nach den südlichen und südöstlichen Ländern desselben. Vielleicht hat im Westen Asiens ein dem entsprechender Vorgang stattgefunden, indem man hier ebenfalls die Graugans zähmte, während man in den östlichen Ländern die Schwan- oder Höckergans zum Hausthier machte. — In Griechenland hatte man die G. bereits 1000 Jahre vor der christlichen Zeitrechnung, denn schon der Dichter Homer (ca. 950 v. Ch.) gedenkt ihrer zweimal in seiner „Odyssee“ und erzählt, daß Odysseus' Gemahlin Penelope in ihrem Hause zwanzig Gänse hielt. Im alten Rom stand sie, als der Göttin Juno geheiligt, in hohem Ansehen, und dieses steigerte sich, als die auf dem Kapitol gepflegten Gänse der Juno in dem Kriege der Gallier gegen die Römer (390 v. Ch.) infolge ihrer Wachsamkeit das belagerte Kapitol vor der Einnahme durch die Belagerer retteten. Daß die Römer auch bereits verstanden, Gänse zu mästen, zu nudeln, die Leber durch besondere Fütterung künstlich zu vergrößern u. s. w., ersehen wir aus den Mittheilungen der alten römischen Ackerbau-Schriftsteller Cato, Varro, Columella (s. vorn S. 37) und des von 23 bis 79 n. Chr. lebenden Naturforschers Plinius Secundus; Varro und Columella beschreiben ausführlich die Einrichtung des Chenoboskeion (Gänsezuchtanstalt, Anseraria), die Fütterung und Mastung der Gänse und die Aufzucht der Jungen, während Plinius auf den Werth der Gänseleber hinweist. Zugleich berichtet er, daß damals ganze Heerden Gänse aus den Gegenden des Rheins (Belgien), namentlich dem Lande der Moriner, über die Alpen nach Rom getrieben wurden — danach scheint es, als ob man in Rom die Mastung mehr als die Züchtung verstanden und betrieben habe —, und daß man aus jenen nördlichen Gegenden, aus Germanien, die zarten, weichen Federn weißer, kleinerer Gänse (Gantae geheißen) nach der mächtigen Stadt brachte, damit sie hier in Kissen gestopft würden. Die Federn waren theuer, das Pfund kostete 5 Denare, und Plinius klagt, daß die Befehlshaber der in Germanien stehenden römischen Truppen oft ganze Cohorten derselben auf die Gänsejagd, statt auf die Wachtposten schickten und daß man nun auch in Rom schon so weichlich geworden sei, daß sogar Männer ohne Federkissen nicht mehr schlafen könnten. Es er-

heißt daraus, daß in Gallien und Germanien (Nordfrankreich, Belgien, Nordwest-Deutschland) damals Gänsezucht im großen Maßstabe betrieben wurde und daß die Römer erst von diesen nordischen Völkerstämmen die Verwerthung der Federn kennen lernten.

Von jenen wasser- und weidereichen Theilen Germaniens (Deutschlands) aus hatte sich jedenfalls die Gänsezucht nach Osten und Süden hin verbreitet, denn die aus den folgenden Jahrhunderten stammenden schriftlichen Aufzeichnungen erwähnen neben Hühnern und Enten auch Gänse als Hausgeflügel, und somit müssen wir annehmen, daß um diese Zeit — und wahrscheinlich schon weit früher — in allen Gebieten Deutschlands Gänse als Hofgeflügel gehalten wurden. Das alte Salische Gesetz (§. 378) setzt als Ersatzstrafe für jedes gestohlene Stück 3 Schillinge fest. In ähnlicher Weise geschieht es in den schon angeführten Alemannischen Gesetzen. Ein besonderes Verdienst um die deutsche Gänse- und überhaupt Geflügelzucht erwarb sich Karl der Große (800—814). Er richtete ganz besonders auch auf Hebung des Ackerbaues und der Viehzucht sein Augenmerk und ging hierbei mit gutem Beispiel voran. Durch seine Erlasse (Capitularen) regelte er außer anderen Punkten auch den Vertrieb der Geflügelzucht auf seinen Pfälzen und bestimmte, daß die Beamten auf seinen Hauptgütern wenigstens 100 Hühner und 30 Gänse (*aucas*), auf den kleineren Höfen 50 Hühner und 12 Gänse halten sollten; ferner mußten dort gemästete Gänse und Hühner immer in reichlichem Maße zur Uebersendung an den kaiserlichen Haushalt vorhanden sein; die von den Bauern und Dienstleuten in jedem Jahre an die Beamten abzuliefernden Eier und Geflügel sollten im Falle des Nichtbedarfs verkauft werden; die Pächter der kaiserlichen Mühlen hatten sich besonders mit der Geflügelzucht zu befassen und eine bei der Verpachtung festzusetzende Anzahl von Hühnern und Gänsen zu halten, „damit durch diese ‚nützlichen Vögel‘ eine gute Verwerthung der reichlichen Abfälle erzielt werde“. Der Preis für eine Gans betrug zu Karl d. Gr. Zeit 3 Denare, später stieg er auf 5, zu Anfang des 10. Jahrhunderts belief er sich wieder auf 3 Denare. Unter der Regierung der Hohenstaufischen Kaiser (1138—1254) blühte in Deutschland Ackerbau und Geflügel- (Gänse- und Hühner-) Zucht; diese war allgemein verbreitet, da Eier, Hühner und Gänse als Abgaben in die Klöster und Stifte geliefert werden mußten. Der gewöhnliche Tag zur Ablieferung der Zinsgänse war der Martinstag (11. November), daher die heut noch gebräuchliche Bezeichnung „Martinsgans“, auch in nichtkatholischen Ländern. Gänseier wurden, neben Hühnereiern, ebenfalls als Abgaben gefordert; so ist z. B. in dem Dienstregister des Peter-Stifts zu Salzburg, aus dem 11. Jahrhundert, einmal ein Zins von 600 Hühner- und 12 Gänse-Eiern aufgeführt u. s. f. So verbreitete sich die Züchtung von Gänsen, Hühnern, Enten immer mehr, in Friedenszeiten wurden ungeheure Massen producirt und bei großen Hochzeiten und anderen Festen Hunderte, ja Tausende geschlachtet und verspeist. Wenn gleich die über Deutschland hinbrausenden Bauern-, Reformations- und Kriege u. a. manche Störung bewirkten, den Ackerbau und die Viehzucht ungemein schädigten, so erholte sich das Land doch immer wieder, allein der Schlag, welcher ihm durch die Greuel und Verwüstungen des 30-jährigen Krieges zugefügt wurde, konnte nicht so bald verschmerzt werden, die Geflügelzucht im Allgemeinen hat erst neuerdings einen entsprechenden Standpunkt wieder

erreicht. Ob aber auch die Gänsezucht? Dies dürfte wohl zu verneinen sein; denn die frühere Gemeindewirtschaft (gemeinsame Nutznießung der Weide, der Ager und Triften, der sog. Hutung) existirt nicht mehr, mit der Dismembration, der veränderten Bewirthschaftung der Güter, der Regulirung und Trockenlegung der Gewässer bezw. Teiche u. s. w. ist die Gänsezucht vielorts zurückgegangen, sie steht nur noch in den wasser- und weidereichen Gemarkungen Ostfrieslands, Pommerns und Mecklenburgs, auch Holsteins und Nordhannovers, in Böhmen, Mähren und Ungarn in regem Betrieb. Hier werden jährlich Hunderttausende von Gänsen gezüchtet und zum weitaus größten Theil von da ausgeführt. Kamen doch z. B. im Jahre 1880 allein nach Berlin: mit der Stettiner (Pommerschen) Bahn 100 831 Stück, mit der Ostbahn 162 827 und mit der Niederschlesisch-Märkischen Bahn sogar 402 116 Stück Gänse, abgesehen von den Gänsebrüsten und dem Gänse-Pöfelfleisch aus Pommern!

Wie schon vorn (S. 425) angegeben, wurde in Belgien und Nordfrankreich die Gänsezucht ebenfalls bereits vor ca. 2000 Jahren betrieben, und von da hat sie sich wahrscheinlich nach England verbreitet. Alle diese Länder leisten aber seit langem in der Zucht der Hühner weit mehr als in der von Gänsen. Was Frankreich anbetrifft, so liefert besonders der Nordwesten und der Süden, d. h. die Normandie (Alençon) und die Gascogne (Toulouse) mit Langue doc, schöne und z. Th. ja allbekannte Gänse. In England hat sich die Zucht verhältnißmäßig nur wenig Eingang verschaffen können, berühmt sind die dort gezogenen Emdener; der größte Theil der Schlachtgänse wird aus anderen Ländern (Irland, Holland, Deutschland, Dänemark) eingeführt. In Amerika, wohin bereits sein Entdecker Christoph Columbus Gänse und Hühner brachte, scheint die Zucht unseres Wasservogels nicht besonderen Anklang gefunden zu haben; in Nordamerika hat man eine dort heimische Gans, die weiterhin beschriebene Kanadagans gezähmt, und man schätzt sie mehr als die europäische Hausgans, mit welcher man sie übrigens gern kreuzt. In Italien besaßen sich eigentlich nur die nördlichen Gebiete mit Gänsezucht; neuerdings bringt man dortige Gänse als „Italienische“ und „Lombardische Gänse“ in den Handel. Rußland züchtet nicht nur die gewöhnliche Hausgans, sondern auch die Höckergans und besonders Bastarde von beiden, welche zugleich als „Kampfgänse“ gesucht sind; der Hauptdistrikt für Gänsezucht und -Handel scheint das Gouvernement Nischnij Nowgorod, insbesondere Arsamas an der Tetscha (östlich von Moskau) und Umgegend zu sein. Ueber Asien ist hauptsächlich die Höckergans verbreitet. —

Es könnte auffallen, daß die Hausgans während des Jahrtausende umfassenden Zeitraums der Züchtung so wenig Abänderungen gezeigt hat, daß man nicht von Rassen, sondern nur von Schlägen sprechen darf; denn die Unterschiede treten doch eigentlich nur in der Größe, Stärke und Färbung, weniger in der Gestalt hervor. Dieser Erscheinung liegen dieselben Ursachen zu Grunde, wie sie bei Besprechung der Ente schon erörtert wurden (Seite 379). Wie bei der Ente, so wurde auch bei der Gans durch entsprechende Zucht und Behandlung eine bedeutendere Größe und Schwere, eine beträchtlichere Fruchtbarkeit erzielt; außerdem hat man hier die geringe Abänderung der Färbung wahrgenommen, sodaß man außer naturfarbigen und geschedten namentlich weiße zieht, und endlich hat man zwei im Gefieder sich zeigende Eigen-

heiten bei der Zuchtwahl berücksichtigt und züchtet Gänse mit Federhauben (Hollengänse) und solche mit gekräuſelten und lodenartig verlängerten Federn (Lodengänse).

Der Name der Gans erstreckt sich, wie B. Fehn bemerkt, über die ganze indoeuropäische Sprachengruppe vom alt-irischen *geidh*, auch *goss* im äußersten Westen bis zum sanskritischen *hansas*, *hanst* im äußersten Osten: so haben wir Gans im Deutschen, Gas im Schwed., Gaas im Dän., Gos im Plattdeutschen, goose im Engl., ferner gus oder hus im Slavischen, gus und gusár im Russ., dann anser im Lateinischen u. s. f., oie im Franz., oca im Ital., lud im Ungarischen. Das Männchen wird bei uns Ganſer, Ganter, Gänſerich, Gänſert, im Engl. gander, im Franz. jara, im Russ. gusár, im Ungar. gunár, das Weibchen bei uns schlechtſin Gans, im Engl. goose, im Franz. gueuse oder oie, im Russ. gus, die junge Gans bei uns Güſſel oder Gänſel, im Engl. gooling, im Franz. oison, im Russ. gujok, im Ungar. ludfi oder liba genannt. Daß der Name der Gans auch öfter in Ortsbenennungen vorkommt, ist bekannt.

Uebersichten wir die Formen der Hausgans, so können wir neben der gewöhnlichen Landgans 3 Schläge: Pommersche, Emdener, Toulouser Gans und außerdem die Lodengans unterscheiden; die deutschen stellen wir voran.

#### a) Deutsche.

Wie schon erwähnt, befaßt sich der ganze Strich Norddeutschlands vom westlichsten Theil (Ostfriesland, Hannover) an durch das Oldenburger und Bremer Gebiet, durch Schleswig, Holstein und Mecklenburg bis Pommern mit der Zucht der Gänse, und gerade im westlichen und östlichen Grenzgebiet, in Ostfriesland (Emden) und Pommern hat man besondere große, nutzbringende Schläge: die Emdener und die Pommersche Gans, herausgezüchtet, von denen nachher die Rede sein wird. Südlich von dem eigentlichen Emdener Zuchtgebiet gedeiht die Gänsezucht auch ganz wohl, so an der Eins in der Gegend von Lingen, wo alljährlich, obgleich in den letzten Jahren die Ausfuhr sehr abgenommen hat, Tausende aufgefauſt und über Holland (Rotterdam) nach England gebracht werden; am 30. Mai 1883 z. B. wurden von Lingen aus gegen 600 Junggänse per Bahn verladen, um den eben angegebenen Weg zu machen. Auch in dem an Oldenburgs Südostgrenze liegenden Theil Hannovers, in der an Moor und Bruch reichen und von der Hunte nebst ihren Zuflüssen bewässerten Grafschaft Diepholz und dem benachbarten Oldenburgischen wird lebhaft Gänsezucht, und zwar neuerdings hauptsächlich Frühzucht betrieben. Man strebt dahin, möglichst um Weihnachten schon junge Gänse zu haben, weil solche sehr gesucht sind und im Alter von 6 Wochen von auswärtigen Händlern mit 7 bis 9 M bezahlt werden. Die Absatzgebiete sind Hamburg und Berlin. Man schätzt (vergl. „Prakt. Geflügelzchr.“ 1883, S. 44) die Ausfuhr junger Gänse aus dem Diepholzer Bezirk während der Zeit von Weihnacht bis Ostern auf 10 000 bis 12 000 Stück. Ferner werden viel Gänse gezüchtet im nördlichen Oldenburg (bei Feber), den benachbarten nordwest-hannoverschen Distrikten, im Harlingerland (Wittmund, Esens) und dem Bremer Gebiet, und diese „Bremer Gänse“ werden zuweilen als „Emdener“ in den Handel gebracht. Sodann liefern Holstein und Schleswig, insbesondere das

Propsteier Ländchen (Kreis Plön) und die Landschaft Angeln an der Ostsee (zwischen Schlei im Süden und Flensburger Meerbusen im Norden) schöne große, bis 15 und 16 Pfd. schwere, meist grauweißbunte Gänse, und die Mecklenburger Gänsezucht und -Mastung endlich dürfte, namentlich die in den östlichen Theilen betriebene, der pommerischen kaum nachstehen, denn sie erzielt ausgemästete (nicht genudelte) Gänse von 15 bis 16 Pfd. Durchschnittsgewicht (gerupft) und nicht selten solche von 20 Pfd. und darüber.

In Mittel- und Süddeutschland wird, aus naheliegenden Ursachen, die Gänsezucht in weit geringerem Maße betrieben, viele dieser Gebiete beziehen ihren Bedarf an Gänsen zur Mastung, zum Schlachten aus den norddeutschen Strichen oder aus Böhmen, Mähren, Oesterreichisch-Schlesien. Doch stehen die Gänse einiger jener deutschen Gegenden in gutem Ruf. So wird namentlich die in der hessischen Provinz Oberhessen, in der dort sich hinziehenden gesegneten Wetterau (Buzbach) gezüchtete Gans, die Wetterauer Gans (in Hessen gewöhnlich Schwanengans genannt), sehr gerühmt als ein großer, schöner Schlag mit langem, hoch getragenen Hals und meist weißem (doch auch grauem und geschedtem) Gefieder; sie erfreut sich dort einer guten Pflege, ähnelt in ihren Eigenschaften der Pommerischen Gans und soll ein Gewicht von 18 bis 20 Pfd., bei guter Mast aber ein noch höheres erreichen. Auch in einigen Theilen Badens und Bayerns gedeiht die Gänsezucht recht wohl, namentlich wird auf die in der fruchtbaren, wasserreichen Nördlinger Ebene, dem sogenannten Ries, gehaltene Gans, die Rieser Gans hingewiesen. Die Ebenen Böhmens und Mährens und vor Allem die Theiß-Niederungen Ungarns (Wako an der Maros bei Szegedin, Kecslemet, Szentes) liefern ungemein viel Gänse, von denen eine große Zahl ausgeführt bezw. auch nach Deutschland gebracht wird; überdies betreibt man in Ungarn auch die Zucht der Lockengans.

Diese Bemerkungen mögen genügen; es muß uns freuen, daß gerade Deutschland aus der gewöhnlichen Hausgans zwei Schläge herausgezüchtet hat, die nicht nur in unserem Vaterlande, sondern auch im übrigen Europa und selbst in außereuropäischen Ländern sich eines besonderen Rufes erfreuen; die Pommerische und die Emdener Gans sind deshalb auch etwas eingehender zu besprechen. Ueber

### 1. die gewöhnliche Land- oder Hausgans

— *Anser domesticus communis* —, deren Zucht nicht nur in Deutschland, sondern auch in anderen Ländern zumeist betrieben wird, ist kaum etwas Besonderes zu sagen, denn sie gleicht in Größe und Gestalt, meist auch in der Färbung, fast ganz der wilden Stammgans, namentlich dort, wo man ihr kaum eine eigentliche Pflege zu Theil werden läßt. Daß sie aber der ihr geschenkten Beachtung gegenüber sich dankbar erweist, daß sie dann an Größe und Schwere erheblich zunimmt, hinsichtlich der Fruchtbarkeit, des Fleisch- und Fettansatzes bedeutend werthvoller wird, das lehrt der Augenschein, das bestätigen jene Schläge, die man durch Anwendung einer aufmerksameren Zuchtwahl, durch entsprechende Behandlung aus der Landgans herausgezüchtet hat.



Bezüglich der Färbung stellt man keine besondere Anforderung, obgleich die rein weißen gewöhnlich am gesuchtesten sind. Meist kommt die Landgans in der Färbung der Stammart vor, doch giebt es auch weiß und grau gefleckte, ganz graue, weiße mit graublauem Rücken u. a. m. Zuweilen sind Junge mit Federholle gefallen, und manche Liebhaber haben diese Spielart fortzuzüchten versucht, doch kann man noch nicht von einer Haubengans als besonderen Schlag oder in dem Sinne wie von einer Hauben-Ente sprechen. Das Gewicht gewöhnlicher Schlachtgänse (Bratgänse) beträgt 8 bis 12 Pfd., dies läßt sich aber durch besseres Futter bezw. durch Mast noch steigern. Um den Schlag unserer Landgänse zu einem wirtschaftlicheren zu machen, kreuze man mit der Pommer'schen oder mit der schönen Endener Gans, unter Umständen auch mit der Toulouse — doch liegt für Deutschland keine Veranlassung vor, ausländisches Zucht- und Kreuzungs-Material herbeizuschaffen — und beachte vor allen Dingen die Gans etwas mehr als es bisher meist geschehen, man wähle die geeignetsten Thiere zur Weiterzucht aus, Sorge für Weide und wenigstens für etwas auf Fleischbildung hinwirkendes Futter und rupse die Federn nicht in unverständiger Weise.

## 2. Die Pommer'sche Gans.

Der Pommer'schen Gänse — *Anser dom. pomeranus* — ist im Vorstehenden bereits mehrmals gedacht worden. Daß die Zucht derselben schon seit Jahrhunderten rege betrieben wird und in Ansehen steht, daß die Pommer'schen Gänse schon vor Jahrhunderten ob ihrer Größe und Schwere geschätzt wurden, dafür liegen schriftliche Beweise vor. Bereits der alte Chronist Pommerns, Ranzow, gedenkt vor etwa 350 Jahren in seiner „Pomerania“ mit gewisser Bewunderung der Rügen'schen Gänse, denn er sagt, das Land Rügen habe sonst nichts Namhaftes, als die vielen und großen Gänse, welche von den Leuten zum Sund (Stralsund) zu Markt gebracht würden. Auch der Fürst Wizlaw III. von Rügen, nach dessen 1325 erfolgten Tod die Insel an Pommern-Wolgast kam, welcher als Minnesänger unter Anderem den Vogelreichthum seiner Heimat im Herbst feiert, vergißt dabei nicht der Gänse zu erwähnen („Zoolog. Garten“ 1882, 313). Obgleich die Gänsezucht heute noch durch ganz Pommern betrieben wird, so scheint doch Vorpommern, speziell Neu-Vorpommern (Reg.-Bez. Stralsund) die verhältnißmäßig meisten Thiere zu liefern, und einige Orte dieses Bezirks, wie die Umgegend von Greifswald, Grimmen, Demmin etc., bringen eine ganze Anzahl in den Handel. Junge Gänse zur Zucht (Frühbrut) werden gewöhnlich Anfang Oktober verschickt; schöne Gänse kosten dann 7—8 Mark pro Stück. Daß aber außerdem Pommern jedes Jahr eine gewaltige Menge Schlachtgänse (Brat- und Fettgänse), ferner bedeutende Posten geräucherte Gänsebrüste, viele Centner Gänsepökelfleisch und Gänsefischmalz nach zahlreichen Orten Deutschlands und Außer-Deutschlands versendet, ist bekannt; erinnert sei nur daran, daß mit der Stettiner Eisenbahn z. B. im Jahre 1880 allein 100 831 Gänse nach Berlin eingeführt wurden. Betont sei noch, daß man in Pommern die Gänse nur auf Größe und Schwere, d. h. auf wirtschaftlichen Ertrag hin züchtet. Gänsebrüste werden namentlich als Rügenwalder und Stolper verkauft.

In **Größe und Körperbau** weicht die Pommerse Gans kaum von unserer Landgans ab, nur ist sie merklich größer als letztere, d. h. länger und höher, und da sie somit weit mehr Fleisch und Fett ansetzen kann als jene, so erreicht sie ein bedeutenderes Gewicht, das durch die Mast auf 20 und 25, ausnahmsweise noch höher gebracht werden kann. Tafel 59 stellt einen Pommersehen Ganser dar; ausgemästet ist er natürlich runder, voller. Der Kopf ist ziemlich gestreckt und gut befiedert, das Auge groß, graublau, Schnabel und Hals verhältnismäßig lang, der Rumpf lang und breit, der Rücken leicht gewölbt, Brust und Hintertheil voll, die Beine sind kurz und kräftig, orangeroth, die Flügel werden anschließend getragen.

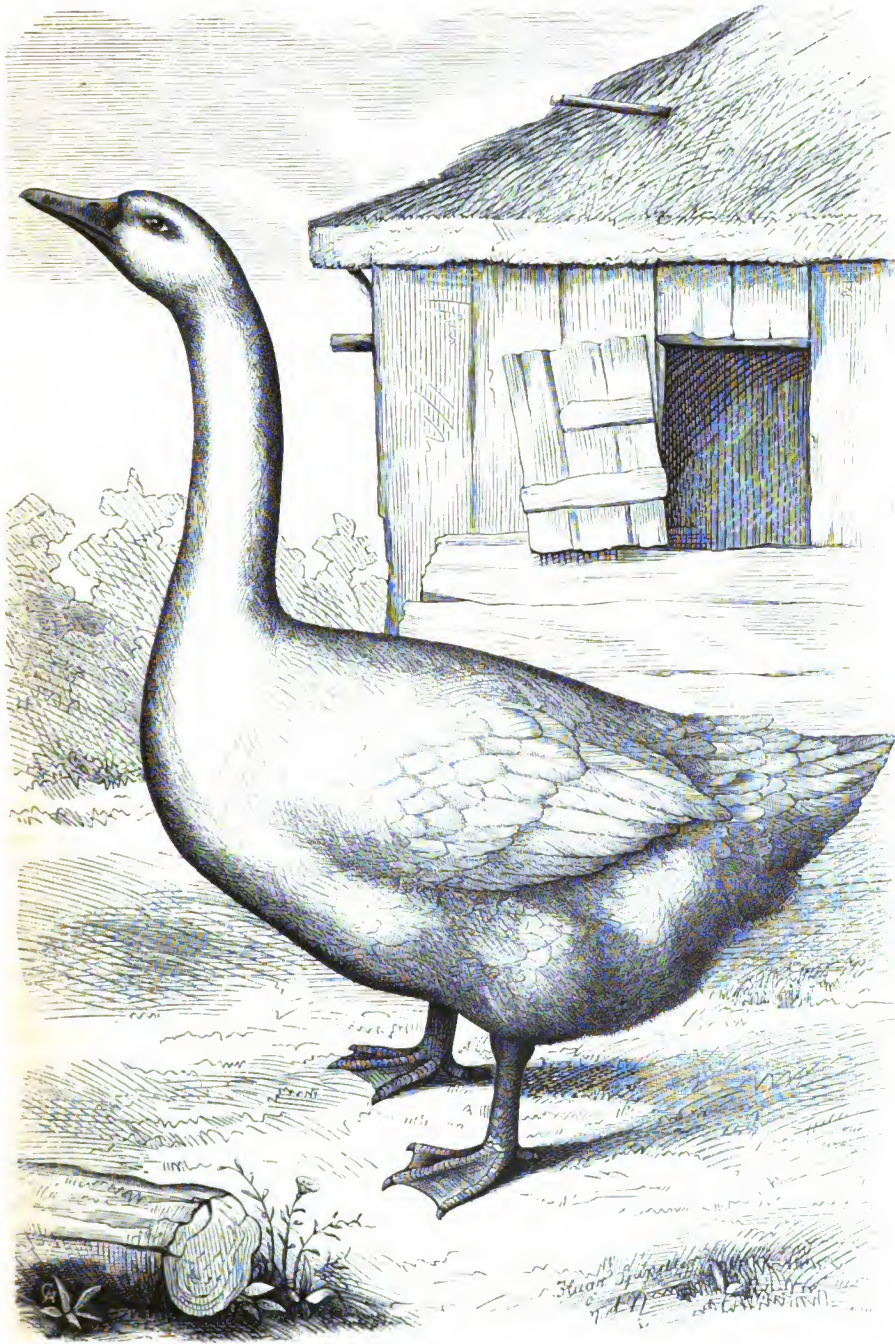
Die **Färbung** des reichen, schönen Gefieders spielt bei der Züchtung keine Hauptrolle, obgleich rein weißen Gänsen gern der Vorzug gegeben wird. Außerdem kommen weiße mit dunkeln Abzeichen, grau und weiß geschleckte, auch ganz graue (wie gewöhnliche Hausgänse) vor. Zuweilen begegnet man auch Pommersehen Gänsen mit (grauen oder weißen) Federhollen. Das Dunenkleid der Jungen ist gelb oder graubunt: ein Zeichen, ob sie in der Feder weiß oder grau werden.

**Werth und Eigenschaften.** Was den wirtschaftlichen Werth der P. G. anbelangt, so giebt Fleisch und Fett den Ausschlag, und auf Gewinnung dieser Produkte zielt der Züchter Pommerns (und Mecklenburgs) auch hin. Man betreibt möglichst Frühzucht und bringt die Jungen (mit den Alten) um Ostern herum auf die Weide resp. später auf die Stoppelfelder. Diejenigen, welche man nicht als Zuchtgänse zum Herbst (Oktober) zurückstellt resp. verkauft, werden durch mehrwöchentliche Körnermast (Hafer, Gerste) schlachtreif gemacht oder — die eigentlichen „Fettgänse“ — genudelt, und zwar von Anfang Oktober an etwa 5 Wochen lang, und mit ihnen wird der Geflügelmarkt bis Weihnachten hin versorgt; andere werden zum „Einschlachten“, d. h. Einpökeln, oder zum Räuchern bestimmt; später werde ich auf diese Punkte zurückkommen. Ausgemästete, aber ungenudelte Gänse haben ein Gewicht von 15 oder 16 Pfd., doch auch mehr, gestopfte dagegen werden auf 22, 25, ausnahmsweise auf 30 Pfd. Gewicht gebracht. Das Pfund solcher Gänse, geschlachtet, wird im November und Dezember mit 70 bis 80 Pfg. bezahlt. Abgesehen von Fleisch, Fett (Schmalz), Leber, liefert die Pommerse Gans, welche übrigens ungerupft zur Mast eingestellt wird, eine reiche Menge schöner Federn, Dunen u. a. Bettfedern. Gewinnung von Federn spielt im Allgemeinen in Pommern eine Nebenrolle, man rupft die Gänse nicht schonungslos mehrmals im Jahre, denn dies würde die volle Entwicklung und das Fettwerden der Vögel beeinträchtigen, man läßt sie vielmehr alle Kräfte zur Bildung von Fleisch und Fett verwenden.

Wird die P. G. dementsprechend behandelt, steht ihr von Klein an genügende Weide zur Verfügung, so gedeiht sie auch in anderen Gegenden, und dann wird man mit ihr dieselben Erfolge erzielen wie in der Heimat. Und daher sei sie Grundbesitzern und Landbewohnern, welche die von ihr gestellten Bedingungen erfüllen können, bestens empfohlen.

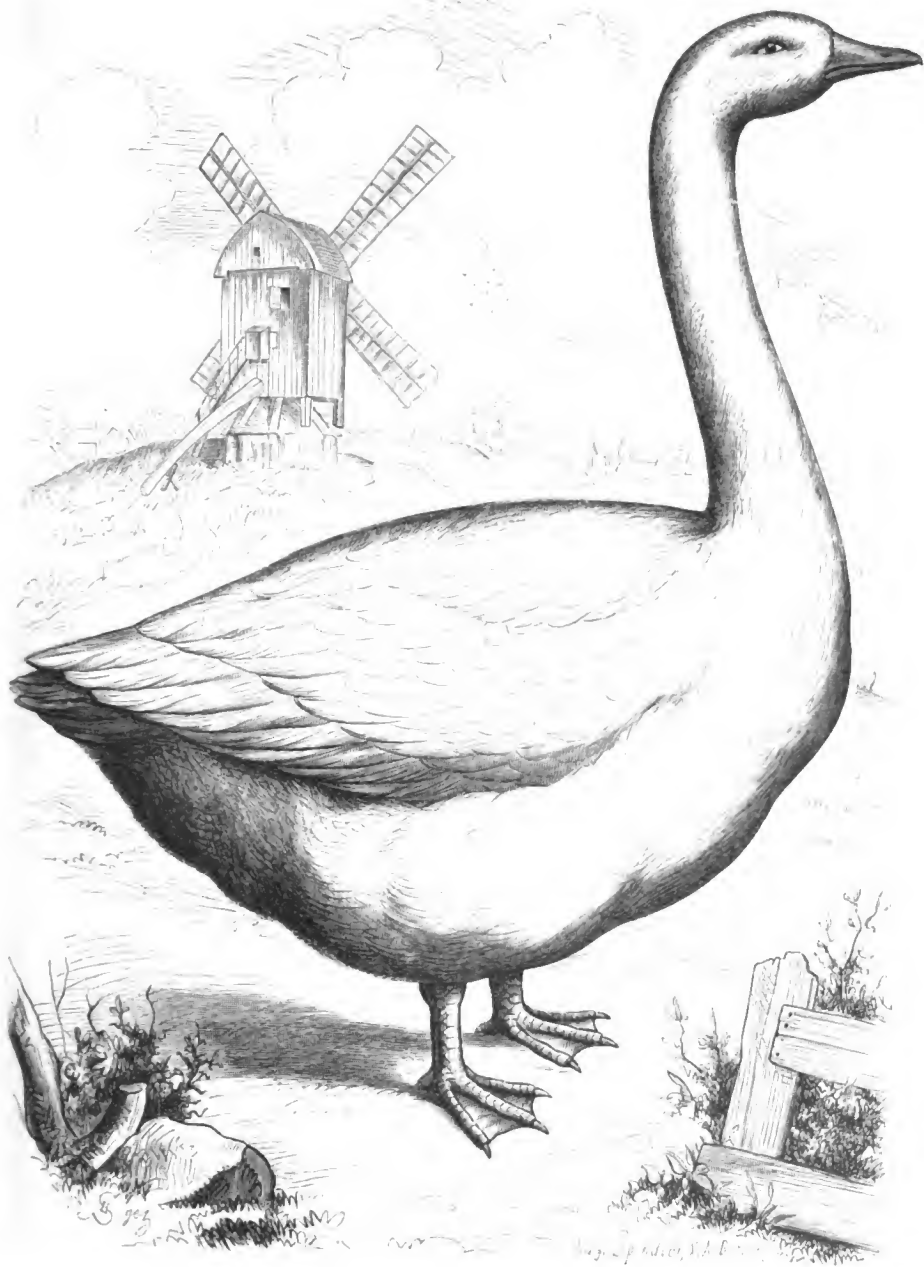
### 3. Die Emdener Gans.

Die Emdener Gans — Anser dom. frilandicus; Engl.: Emden Goose — wird zuweilen auch Bremer Gans genannt, doch nicht mit Recht, denn sie ist in Ost-



**Pommersche Gans.**





**Emdener Gans.**



friesland erzüchtet worden. Wann dies geschehen, bezw. wie lange schon sie dort als Rughier gehalten worden, läßt sich nicht bestimmen; erwiesen ist, daß in Ostfriesland die Federnausfuhr nach den Ländern des Mittelmeeres seit Beginn der Schifffahrt einen nicht unwesentlichen Betriebszweig bildete. Vor Hereinbrechen der Sturmfluthen im Jahre 1277 war die Gänsezucht an den Niederungen der Ems eine ganz bedeutende, sie bekam aber empfindliche Stöße durch die Sturmfluthen; sie wurde immer weiter zurückgedrängt, der letzte Nest erhielt sich bis in das 19. Jahrhundert auf Netherland (das letzte Land), die Sturmfluth von 1863 machte jedoch auch hier der eigentlich Emdener Gänsezucht ein Ende, und damit war sie von der Küste verschwunden. In zwei Ortschaften, in den zum Amt Emden gehörigen Dörfern Niepe und Siemonswolde, erhielt sich die Zucht bis heute. Das sogenannte Hofreskript vom Jahre 1803, sowie das im Jahre 1842 erlassene Gesetz über Verkoppelungen und Gemeinheitstheilungen konnten auf die beiden Orte ihrer niedrigen Lage wegen keine Anwendung finden, während die Gänsezucht in den übrigen Theilen Ostfrieslands, wo man sie noch betrieb, von jenen Verordnungen hart betroffen und lahm gelegt wurde und endlich ganz aufhörte. Die Hauptzuchtorte bilden also die beiden erwähnten Dörfer. Uebrigens hat, so schreibt mir Hr. E. Pfannenschmid-Emden, die Gänsezucht in dortiger Gegend neuerdings an Verbreitung zugenommen, namentlich wenden sich viele kleine Familien jener wieder zu. Die größten Exporte von Zuchtgänsen gingen während der letzten Jahre nach Böhmen und Ungarn, wo sich die Emdener Gans vorzüglich einbürgert; 1882 wurden die ersten Sendungen nach Amerika ausgeführt. Die Gesamtausfuhr an Federn und Fleisch von Emdener Gänsen bewegte sich in den letzten Jahren zwischen 18000 und 20000 M. Vor langer Zeit ist die Emdener Gans auch in England eingeführt worden, und daß die dortigen Züchter — wie Fowler und Dr. Snell — Außerordentliches leisten und, was Größe und Schwere der Thiere anbelangt, unsere Züchter vielfach überbieten, ist bekannt.

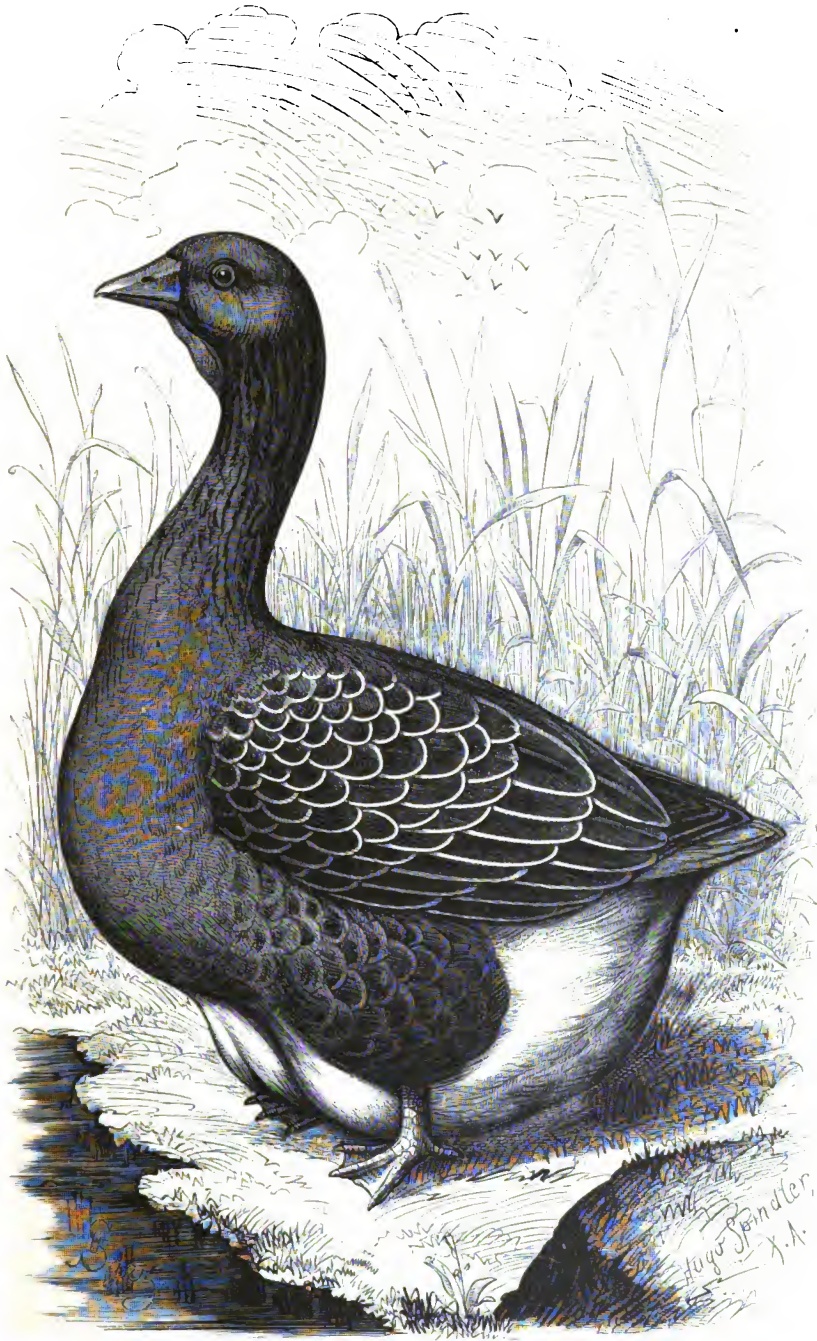
**Gestalt und Körperbau.** Die Emdener Gans (Tafel 60) zeichnet sich vor anderen Schlägen durch schwanähnliche Figur und Haltung (daher zuweilen Emdener Schwangans genannt), langen Hals, gelbrothen Schnabel, hellblaue Augen und reiches Gefieder aus. Der Körperbau ist stark und tief zu nennen, bei fetten Thieren berührt der Unterleib fast den Boden. Sie trägt sich sehr gerade und aufrecht, ihr Wesen ist ein lebhaftes. Ein ausgewachsener Ganter mißt vom Schnabel bis zum Schwanz 90 bis 92, im Brustumfang 78 bis 80 cm; das Gewicht eines solchen beträgt (ohne Last) 14 bis 20 Pfund. Das Gewicht der jungen Gänse richtet sich nach den Jahren, im Durchschnitt wiegen sie Ende September 8 bis 14 Pfund; das Wintergewicht ist geringer. Der Kopf ist lang und ziemlich breit und gut befiedert, das Auge groß und hellblau, der Schnabel ziemlich lang und breit, an der Wurzel stark, kräftig gelbroth, zur Fortpflanzungszeit an der Spitze zart rosa gefärbt. Der Hals, schön aufrecht getragen, ist dicht befiedert und lang, der Rücken lang und breit und von der Halswurzel nach dem Schwanz hin schwach gewölbt, die Brust rund und voll. Die angeschlossen getragenen Flügel sind kräftig und so lang, daß sie in der Ruhe fast mit dem kurzen und steifen Schwanz abschneiden. Die Schenkel sind kurz und stark, die Läufe ebenso und von Farbe schön orangeroth.

Die **Befiederung** ist reich und voll und vom zweiten Lebensjahre an rein weiß. Die Sage erzählt, daß die Emdener Gans in alter Zeit grau gewesen wäre, ein

Singschwan aber, der unbemerkt geblieben, habe sich mit einer Gans gepaart und aus dieser Kreuzung seien die Emdener Schwangänse hervorgegangen. Abgesehen von dieser Mythe ist es Thatsache, daß die Emdener Gans die Mauser bezw. Verfärbung so durchmacht wie der Schwan. Die Emdener Gans ist die einzige der zahmen Gänse, welche sich verfärbt. Die Gänse tragen nach dem Auschlüpfen grauen, nur wenig weißen Flaum. Sobald die Fiedel durchbrechen, zeigen sie mehr oder weniger ein schwanggraues Gefieder, einige sind vollständig grau, andere geschedelt, nur wenige rein weiß und diese letzteren sind ohne Ausnahme Ganter, die grauen und geschedelten dagegen der Hauptzahl nach Gänse. Die Verfärbung nimmt, sobald die Mauser eintritt, einen normalen Verlauf. In der Herbstmauser wechseln nämlich die nicht rein weißen Thiere das Kleingefieder, während die Federn der ersten Ordnung erfahrungsmäßig bis zur nächsten Mauser stehen bleiben; somit wird die Emdener Gans erst nach Beendigung der zweiten Herbstmauser rein weiß, was wohl zu beachten ist. Zugleich sei bemerkt, daß die Mauser um so später eintritt, je später die Jungen auskommen und daß daher Frühbruten — die übrigens schon von Natur der Emdener Gans eigen sind — geboten scheinen. Auch von dem Klima und der Bodenbeschaffenheit ist die Mauser abhängig; in unfruchtbaren Gegenden, bei nicht genügender Weide erfolgt sie unvollkommen oder bleibt wohl ganz aus.

**Werth und Eigenschaften.** Die Fruchtbarkeit, welche sich vom dritten Lebensjahre an erst voll entwickelt, ist sehr verschieden. Einige beginnen mit dem Legen im Oktober, hören damit im April auf und liefern während dieser Zeit 50 bis 60 etwa 200 g schwere Eier; andere, und zwar die Mehrzahl, fangen das Legegeschäft Ende Dezember oder im Januar, in ungünstigen Wintern um 14 Tagen später an; noch andere machen zwei Bruten und legen an 40 Eier und noch mehr; das Gelege übersteigt aber selten 24 Eier. Das Gewicht derselben richtet sich nach dem Alter der Gans; vom dritten Lebensjahre an wiegen sie bei einer gut entwickelten Gans nicht unter 200 g; zuweilen — doch ist dies eine krankhafte Erscheinung — werden Eier von 260 bis 280 g gelegt. Zur Zucht sind weder die Vielleger noch die Doppelbrüter zu empfehlen. In der Emdener Gegend verwendet man zu Brutzwecken nur Eier von zwei- und mehrjährigen, nicht die von jungen Gänsen. Sowie eine Legegans das Nest nicht mehr verläßt, werden ihr 12 bis 16 Eier untergelegt, man reicht ihr das spärliche Futter und kümmert sich nicht weiter um sie. Die Jungen schlüpfen nach 28 Tagen gut aus. Man behält sie noch einige Tage zu Haus, füttert sie mit feingehackten Messeln, Brotkrümchen oder was sonst da ist und bringt sie dann auf die Weide. Während der ersten Wochen holt man sie Abends nach Hause, später nicht mehr, sie bleiben dann beständig draußen und müssen sich ihren Unterhalt selbst suchen. Ende Oktober kommen die nicht zur Weiterzucht dienenden in den Stall, werden nur mit etwas Hafer angefüttert und gelangen als Bratgänse im Gewicht von 12 bis 16 Pfd. in den Handel; Fettgänse von 20 bis 28 Pfd. mästet man nur noch ausnahmsweise. Das Wohl und Wehe mancher Familien hängt von dem Ergebnis der Zucht ab. Frühbruten ergeben die größten Thiere. Die Jungen wachsen ungemein rasch heran, Ende Mai haben sie sich vollkommen entwickelt. Die Emdener Gans beginnt das Brutgeschäft früh, d. h. in der





**Toulouser Gans.**



Regel im Januar, zuweilen noch früher; selbstverständlich muß die Witterung wenigstens einigermaßen günstig sein, namentlich ein milder Herbst ist nothwendig. Spätere, als Januar-Bruten liefern bei weitem nicht so große Thiere als diese, die aus jenen stammenden Gänse sind nur zur Federgewinnung und Mast geeignet.

Die Emdener Gans wird als eine der besten Mastgänse geschätzt, das Fleisch ist vortrefflich, namentlich wenn die Mast langsam und mit Hafer vorgenommen wird. Starke Thiere erreichen bei solcher Mast ein Gewicht von 20 bis 24 Pfd., bei guter Abwartung und Mastung selbst bis 27 und 30 Pfd. (ohne Federn); in England hat man schon Thiere von  $15\frac{1}{2}$  bis  $16\frac{1}{2}$  kg = 31 bis 33 Pfd. Lebendgewicht gezeigt. Der Fettausatz geht bei der Mast leicht und rasch von statten.

Der Federn-Reichthum einer Gans ist ganz bedeutend. Man rupft die Gänse in den Emdener Zuchtgebieten dreimal im Jahre — für andere Gegenden möchte jedoch von dem oftmaligen Rupfen abzurathen sein — und rechnet auf jede  $1\frac{1}{2}$  Pfd. Federn im Werthe von 3 bis 5 M; selbstverständlich muß das Rupfen mit Sachkenntniß ausgeführt werden.

Wie man überhaupt längst erkannt hat, daß sich die Gänsezucht da, wo die Verhältnisse ihren Betrieb gestatten, gut lohnt, so lernt man den Werth der Emdener Gans, gerade für unser Klima, immer mehr schätzen, sie wiegt die von ihr verursachten Kosten durch ihren Ertrag reichlich auf. Aus den vorliegenden Beweisen sei nur einer herausgegriffen. Herr A. Röttiger („Blätter f. Geflügelz.“ 1881, S. 10) sagt: Ein Stamm von 1, 2 in Stöttingen gehaltener Gänse, welche freien Paß und Weidegang hatten, entwickelte sich zu stattlichen Exemplaren. Die Gänse legten 26 Eier; aus 20 derselben erhielt der Besitzer 16 Gänssel, die alle groß wurden und im September, wo man sie zum ersten Mal rupfte, zwischen 10 und 12 Pfd. wogen. Die Fütterung des Zuchtstammes bestand aus Korn und Grünfutter, Wurzeln etc. Die Jungen erhielten anfangs Brot und zerhackte Kesseln, später konnten sie sich in einem Grashofe ihr Grünfutter selbst suchen, und dazu bekamen sie dreimal täglich Korn und gekochte Kartoffeln. Verausgabt wurden für Futter des Zuchtstammes vom Sept. 1879 bis Mai 1880: 20 M, für Futter des Stammes sowie der Nachzucht vom 1. Mai 1880 bis 18. Sept. dess. Jahres 60 M, also zusammen 80 M. Dagegen betrugen die Einnahmen 175 M, und zwar für die von den alten und jungen Gänsen durch Rupfen gewonnenen Dunen 40 M 50 Pf., für 9 Zuchtgänse 96 M und für 7 Bratgänse 38 M 50 Pf. (a Stück 5 M 50 Pf.). Wer Emdener Gänse züchten und große Thiere heranziehen will, kaufe sich frühzeitig Junge, welche im Mai und Juni zu einem billigen Preise zu haben sind; sie werden bei guter Fütterung um ein Bedeutendes größer als diejenigen Gänse, welche im Herbst oder Frühjahr um den drei- bis vierfachen Preis aus Ostfriesland bezogen werden. Bruteier sind dort sehr theuer, eben ausgelaufene Gänssel bezahlt man mit  $1\frac{1}{2}$  bis 2 M. Prachtige Vögel liefern die englischen Züchter. Eine Kreuzung mit der Toulouser Gans ist weniger, wohl aber eine solche mit unserer Hausgans anzurathen, da die letztere dadurch größer und schöner wird. Jedenfalls aber bietet die Emdener Gans in der Reinzucht Alles, was sie der Zucht und weiteren Verbreitung empfehlenswerth macht.

#### b) Ausländische.

#### 4. Die Toulouser Gans.

Die Toulouser Gans — *Anser dom. tolosiensis* — führt ihren Namen nach der alten südfranzösischen, unter Anderem auch durch ihre Leber- und Trüffel-Geflügelzucht.

Basicten bekannten Stadt Toulouse a. d. Garonne, in deren Umgegend, wie überhaupt in den südlichen Strichen Frankreichs, die Gans viel gezüchtet wird. Es ist wohl möglich, daß die letztere aus dem nördlichen Frankreich, wo die Zucht schon vor zwei Jahrtausenden lebhaft betrieben wurde (vergl. S. 426), nach jenen südlichen Strichen kam und daß sie hier unter günstigen klimatischen und örtlichen Verhältnissen, bei entsprechender Behandlung und Wartung sich zu dem Riesenthier entwickelte. Schon vor 350 Jahren, und wahrscheinlich noch früher, hatte man, wie der Franzose Pierre Belon aus Le Mans (1555) berichtet, in Frankreich zwei Schläge der Hausgans, einen größeren, ergiebigeren und einen kleineren, weniger einträglichen. Die kleinere, „der Wildgans ähnlich“, war also jedenfalls die gewöhnliche Hausgans; die größere, „besser von Farbe“, war vielleicht diejenige, welche man (ob damals schon oder erst später, ist belanglos) auch in der Gegend von Toulouse züchtete und in der neueren Zeit als „Toulouser Gans“ nach England, dann nach Deutschland u. gebracht hat. Damit läßt sich auch die Meinung wohl in Einklang bringen, auf welche Hr. Dr. Bobinnus hinweist: die „Toulouser Gans“ soll nämlich englischen Ursprungs, dort aber ausgestorben sein und später soll man sie in Toulouse wiedergefunden haben. Auf Seite 426 habe ich bemerkt, daß die Gänsezucht sich von den Küstengebieten Belgiens und Nordfrankreichs nach England verpflanzt hat; hier ist nun wahrscheinlich die Gans — wie auch das Huhn (Dorling) — entsprechend behandelt und auf Körpergröße und -fülle oder Raffigkeit hingezüchtet worden und dadurch entwickelte sich ein großer Schlag, welcher später wieder zurückgegangen zu sein scheint, während er sich im Süden Frankreichs immer weiter entwickelt hatte — zur „Toulouser Gans“. Heute noch züchtet man in Frankreich außer diesem großen schweren Schläge die kleinere Hausgans. Zugleich sei daran erinnert, daß dort die Toulouser Gans nicht auf die Feder, sondern nur auf den wirthschaftlichen Ertrag hin gezüchtet wird, denn der französische Züchter M. Espanet sagt, daß der Gänserich weiß, manchmal jedoch auch gestreift, und die Gans weiß oder aschgrau und braun gefleckt ist. Danach dürften also verschiedene Färbungen zulässig sein, doch verfährt man in Deutschland wie in England und verlangt die bekannte graue, weiter unten bezeichnete Färbung; im Jahre 1882 sind übrigens auch weiße Toulouser in den Handel gekommen. Aus dem Nordwesten Frankreichs, der Pflegestätte der franzöf. Entenzucht, hat man neuerdings ebenfalls Gänse zu uns gebracht, und zwar unter dem Namen „Alençonner“ (Alençon die Hauptstadt des Depart. Orne, Normandie).

**Gestalt und Körperbau.** Die Toulouser Gans (Tafel 61) hat etwa die Höhe der Pommerschen, ist jedoch weit gedrungener gebaut und steht auch niedriger auf den Füßen als diese; gegenüber der Emdener zeichnet sie sich, abgesehen von der Färbung, durch vierschrötigen, kürzeren Körper, kürzeren Hals und Schwanz, niedrigere Füße und weniger aufrechte, elegante Haltung aus, im Gewicht dagegen stimmen sie ziemlich überein. Sie unterscheidet sich überhaupt von allen ihren Verwandten durch den massigen, dabei kurzen und tiefen Körperbau, die am Unterleib herabhängende Haut (den sog. Fettsack) und die an der Kehle eine Wamme bildende Hautfalte, welch' letztere an die graue Hödergans erinnert; der sog. Fettsack entwickelt sich erst voll, wenn die Gans etwa 7 oder 8 Monate alt ist, reicht dann aber oft bis zur Erde und fällt den Thieren beim Gehen beschwerlich. Die Bewegungen sind langsam, das Wesen ist ein ruhiges, friedliches, doch muß der Gansfert (nach Es-

panet) „wachsam und streitsüchtig“ sein. — Der Kopf ist ziemlich kurz, breit und stark und gut befiedert, der Schnabel verhältnißmäßig kurz (kürzer als bei der Em-dener und Pommerschen G.), kräftig, an der Wurzel hoch, von Farbe tief orange-farben mit weißlicher Spitze, das Auge groß, braun oder dunkler (Rand orange), eigenthümlich düster blickend, der Hals höchstens mittellang, aufrecht oder etwas nach hinten gebogen getragen, stark, dicht befiedert, die Haut an der Kehle herabhängend und eine faltige Wamme bildend, der Rumpf verhältnißmäßig kurz, sehr massig, der Rücken breit, kaum gewölbt, nach dem kurzen, harten, breit getragenen Schwanz etwas abfallend, die Brust tief, breit und voll, die leicht angelegten, breiten, kräftigen Flügel erreichen ziemlich die Schwanzspitze, die Schenkel und Läufe sind sehr kurz und stämmig, erstere im vollen Gefieder verborgen, letztere, wie die Behen und Schwimmhaut, orangeroth. — Die Geschlechter unterscheiden sich wenig, die Gans ist etwas kleiner und mit einem größeren Hängebauch ausgestattet.

Das **Federkleid** ist dicht, voll und weich, die Beduung an den unteren Theilen sehr reich und weich, an dem Kleingefieder des Halses tritt die vielen Arten Gänsen eigene Furchung oder Riefung kräftig hervor. Die Färbung erinnert ganz an die der wilden Graugans. Die Grundfarbe ist ein Asch- oder Graublau, welches an Unterhals, Brust, Schenkelpartie (Weichen) schön rein hervortritt, nach dem Steiß aber in Weiß übergeht; Kopf, Hals und Rücken sind dunkelgrau, die Flügelfedern ebenso, aber hell (weißlich) gerandet — das dunkle Grau muß ein Schwarzgrau, soll also kein Braungrau sein —, der Schwanz ist grau und weiß.

**Werth und Eigenschaften.** Man hat die Toulouser Gans unseren Landwirthen zur Anschaffung und Zucht empfohlen, allein wenn man sie auch nicht weidlich nennen kann, so verlangt sie doch, soll sie wohl gedeihen, unter unseren klimatischen und örtlichen Verhältnissen aufmerksame, fachverständige Behandlung und regelmäßig Blut-auffrischung, da sie sonst in ihrer Größe resp. ihren wirthschaftlichen Eigenschaften zurückgeht. Für Nutzgeflügelzüchter und Landwirthe empfehlen sich Mischlinge von unserer Landgans und Toulouser Ganser weit mehr als reine Toulouser. Diese Mischlinge sind größer und schöner als die Landgans und kommen in der Regel dem alten Gänserich (Toulouser) ziemlich nahe, namentlich wenn sie im zweiten oder dritten Jahre sich voll entwickelt haben. Bereits im Alter von 5 oder 6 Monaten erreichen sie, ohne besonderes Zuchtungsfutter, ein Gewicht von 14 und 15 Pfd., gemästet und später noch beträchtlich mehr (22 und 23 Pfd.). Reine Toulouser lassen sich durch Mastung, welche leicht und rasch von statten geht, auf 25 Pfd., zuweilen auch noch höher bringen. Sie liefern einen vortrefflichen, schmackhaften und saftigen Braten und eine Menge schönen Fettes (Schmalz). Zur gedeihlichen Entwicklung verlangen sie aber ein Gewässer; Fleisch und Fett sollen leicht einen Thrangeschmack annehmen, wenn es den Gänsen an Gelegenheit zum Baden und Schwimmen fehlt, auch bleiben viele Eier dann unbefruchtet.

Zwei- und mehrjährige Gänse legen, gewöhnlich einen Tag um den anderen eins, im Frühjahr 30 bis 40, auch 50 Eier, jährige etwa 20 Stück, im Gewicht von 168 bis 200 g; die Toulouser Gans erweist sich also als ein sehr fruchtbarer Schlag. Manchmal kommt es vor, daß die Gans eine größere Anzahl Eier legt,

dann eine Pause macht und nun noch eine kleinere Anzahl nachlegt. Märzbrut dürfte sich am meisten empfehlen. Die Jungen schlüpfen gut aus und sind mit dunklen wolligen Dunen bekleidet; sie wachsen rasch heran und setzen bereits im vierten Monat die Fettwulst an, welche sich mit dem 7. oder 8. Monat voll entwickelt. Da die Federn und Dunen dicht stehen, so liefern die Gänse in dieser Beziehung einen sehr hübschen Ertrag. Ueber die Verwendung zu Kreuzungen wurde oben schon eine Bemerkung gemacht, ich würde nur die Kreuzung mit der Hausgans empfehlen; Em-dener und Pommerische eignen sich eher zur Reinzucht.

\*

Seit einigen Jahren sucht man der sogen. „Italienischen Riesengans“ Freunde zu gewinnen, namentlich ist von Süddeutschland aus manche Lanze für sie eingelegt worden. Allein von anderer Seite hat man mit Recht darauf hingewiesen, daß, da wir in Deutschland so treffliche Schläge besitzen, für uns keine Veranlassung vorliegt, fremdes Material einzuführen und noch dazu gar solches, welches nicht im Geringsten besser, sondern im Gegentheil minder ergiebig ist. Was soll die Bezeichnung „Riesengans“, wenn schon unsere schlichten Landgänse ihr fast oder völlig gleich kommen? „Rußaffen“ möge man nur importiren, wenn sie bisher gezüchtete oder einheimische übertreffen. Das letztere ist aber in Betreff der Italienischen Gans nicht der Fall. Begnügen wir uns daher mit dem Italienischen Huhn, lassen wir jenem Lande aber seine hochbeinige, acht- bis zwölf-, höchstens (gemästet) sechszehn-pfündige „Riesengans“ (!) und züchten wir unsere Deutschen Schläge, die ein Gewicht von 20, 25 und selbst noch mehr Pfund erreichen. —

Der in Rußland betriebenen Gänsezucht geschah bereits auf Seite 426 Erwähnung. Die in Mittel-Rußland seit langem schon gezüchteten und beliebten Kampfgänse scheinen meist Bastarde von der in jenem Reiche sehr verbreiteten Höcker-gans und der gewöhnlichen Hausgans zu sein. Nach Marten's Bericht, welcher die Kampfgänse auf der Moskauer Geflügelausstellung 1881 sah, sind sie von der Größe unserer gewöhnlichen Landgänse, fast so breit wie lang und meist weiß; der Kopf ist sehr dick, fast rund, der Schnabel sehr kurz, an der Wurzel recht dick, nach vorn hin wie ein Keil spitz zulaufend, das Auge weiß, der Hals lang und dünn. Die Ganserte zeichnen sich durch Muth und Kampflust aus, werden gewissermaßen zum Kampfe abgerichtet und gehen dann mit einer förmlichen Wuth — die Lieblingsgänse der beiden Gegner kommen mit auf den Kampfplatz und reizen dieselben zum Kampfe an — aufeinander los, um nicht eher abzulassen, bis entweder einer kampfunfähig gemacht (tobt) ist oder beide mit Gewalt getrennt werden.

### 5. Die Loden-gans.

Die Locken-, Strupp-, Seiden-, Zottel-, türkische, Astrachan- oder Sebastopol-Gans — *Anser dom. crispus*; Engl.: Sebastopol- or Danubian-Goose — ist eine eigenthümliche Varietät der Hausgans, die sich durch lodenartig gebildete Oberkörperfedern auszeichnet, also ähnlich charakterisirt ist wie Strupphuhn und Lockentaube. Ihre Heimat bildet der Südosten Europas, namentlich die Donauländer (von Süd-Ungarn an) und die Gebiete des Nordufers vom schwarzen Meer (Sebastopol); schon

in Ungarn wird sie ziemlich häufig gezüchtet. Aus ihrer Heimat scheint sie zunächst nach London gekommen zu sein, durch Mr. John Harvey gelangten die ersten i. J. 1860 an Mr. Baily in London, im „Cottage Gardener“ vom 4. Sept. 1860 findet sich bereits eine Mittheilung über diese Gänse. Nach Deutschland gelangten sie erst später; sie haben sich aber allenthalben vermehrt, und gegenwärtig findet man sie bei uns nicht mehr bloß in Zoologischen Gärten, sondern auch bei Geflügel-Liebhabern und auf Ausstellungen.

Einer eingehenden Beschreibung bedürfen sie nicht, denn sie gleichen in Größe und Gestalt den weißen Landgänsen und zeichnen sich diesen gegenüber nur durch eine auffallende Federbildung aus. Die letztere erstreckt sich übrigens nur auf Schulter-, Flügel-, Rücken- und Schwanzdeck-Federn und besteht darin, daß der Kiel oder Schaft dieser Federn nicht steif, zusammenhängend, sondern schwach, zerchliffen ist, d. h. sich in mehrere Theile (Fasern) spaltet, deren jedem eine besondere Fahne (Vart) ansitzt; manchmal legen sich diese Theile des Schaftes auch wieder aneinander und verwachsen. Infolge dieser absonderlichen Bildung werden die Federränder kraus, flockig, die Feder erscheint gebogen und gedreht und hängt lockenartig herab, indem sie zuweilen eine Länge von 40 cm erreicht. Mitunter läßt sich auch eine Kräuselung der Oberkopf- und Oberhalsfedern beobachten. Die Gänse sind in diesem Federkleid eine eigenartige Erscheinung, doch spricht sie sehr an, zumal das Gefieder schneeweiß ist. Selbstverständlich muß ihnen, damit sie sauber aussehen, ein Gewässer zur Verfügung stehen.

In der Zucht zeigt sich die Varietät als constant, die Nachzucht bildet ihre Federn in entsprechender Weise. Natürlich dauert es etwas länger als bei anderen Gänsen, bis das Gefieder sich entwickelt hat; die üppige Entfaltung des Federkleides scheint die jungen Gänse auch etwas anzugreifen, denn sie bleiben gegen andere zunächst im Wachsthum zurück, doch sind sie deshalb nicht weichlich zu nennen und stellen hinsichtlich der Verpflegung keine besonderen Ansprüche. Die Gans brütet gut und läßt sich die Erziehung der Kleinen, worin sie allerdings vom Ganfer eifrig unterstützt wird, sehr angelegen sein. Mit gewöhnlichen Gänsen paart sie sich freiwillig, die Mischlinge ähneln der Lockengans mehr oder weniger. Im Februar beginnt die Gans gewöhnlich zu legen, nach 10 bis 12 Eiern setzt sie sich zum Brüten. Die Eier sollen besonders hartschalig und dies soll die Ursache sein, daß „wohl nicht alle Junge zur Welt kommen, sondern im Ei ersticken“. Berichtet wird ferner, daß bei guter Fütterung die Gans zweimal im Jahre brütet.

Beträgt das Durchschnittsgewicht 9 oder 10 Pfd., so erzielt man durch Mastung ein Gewicht von 12 bis 15 Pfd. (gerupft); das Fleisch ist zart, saftig. Einen schönen Ertrag geben die Federn, denn sie stehen dicht, sind weicher und schöner als die anderer Gänse und rein weiß; zieht man die Gänse nicht des Fleisches wegen, so kann man sie jährlich mehrmals rupfen. In Ungarn und den Donauländern betrachtet man die Lockengänse als Nutzgeflügel und sie sind als solches dort geschätzt; bei uns gelten sie vorläufig noch als Schmuckgeflügel, da sie aber das Nützliche mit dem Schönen vereinen, so dürfen sie jedem Liebhaber und Züchter von Wassergeflügel empfohlen werden.

### 6. Die Schwan- oder Hödergans.

Die Schwan- oder Höder-, auch Trompeter- oder chinesische Gans genannt — *Anser sinensis*, *Steph.* oder *Cygnopsis cygnoides*, *L.*; Engl.: Chinese Goose oder Knobbled Goose; Franz.: Oie caronculée [Oie de Guinée] —, wird bei uns jetzt schon vielfach gezüchtet, und zwar sowohl die graue, schwarzschnäbelige Stammart (mancherorts als Hongkong- oder gar Honolulu-Gans bezeichnet), wie auch eine schöne rein weiße, gelbschnäbelige Varietät; die letztere ist allerdings erst in neuerer Zeit bekannt geworden. Der Name „Schwängans“ wurde ihr wegen des langen Halses, der schwanartigen Haltung und des Höderschnabels beigelegt.

Als die Heimat der Hödergans sind die Landstriche des nördlichen und nordöstlichen Asiens anzusehen, sie nistet in Sibirien und dem nördlichen China, dem Gebiet des Baikal-Sees u. dgl. und zieht Winters südwärts nach China, Turkestan, wohl auch dem nördlichen Indien u. dgl. In den genannten Ländern, auch in Japan, hat man sie seit Jahrhunderten schon zum Haushier gemacht. Von da aus wurde sie weiter nach Westen hin verbreitet, kam nach Persien und Rußland und wird hier als die eigentliche Hausgans in reinem Stamm oder auch als Bastardform (mit unserer Hausgans) gezüchtet. Bereits der Italiener Odoricus de foro Julii, welcher zu Anfang des 15. Jahrhunderts lebte (vergl. „Reise. Bl. f. Geflü.“ 1877, S. 313), berichtet, daß in der in der Provinz Ranji oder Oberindien gelegenen Stadt Einscala schöne, ganz weiße Gänse gehalten würden, welche doppelt so groß als unsere seien, am Kopf einen eiförmigen, blutfarbigen „Knochen“, an der Kehle eine wie ein halber Dufaten große herabhängende Haut hätten und sehr fett würden. Und im vorigen Jahrhundert kannte man in Deutschland die grauen Hödergänse schon aus eigener Anschauung, denn der Berliner Gelehrte Joh. Leonh. Frisch sagt in seinem Werke: „Die Vorkellung der Vögel Deutschlands“ (1763), daß sich Schwängänse hin und wieder in Deutschland fänden und daß sie vielleicht chinesischer Abstammung seien. „Sie haben ziemliche Größe, langen Hals, über dem schweren Schnabel vor der Stirn einen schwarzen Hügel, sind ganz dunkel und hellbraun schattirt, unter dem Leibe und auf dem Rücken und Schwanz weiß, an den Schwingen schwarz, auch die Füße sind schwarz.“ Weiter bemerkt er, daß die Art bei uns brüte und sich gut fortpflanze, auch Paarungen mit unseren Gänsen eingebe.

**Gestalt und Körperbau.** Die graue Hödergans (Stammform; Tafel 62) ähnelt in Größe, Körperbau und Färbung sehr der grauen Hausgans, sie ist kräftig gebaut und erscheint infolge ihres längeren Halses gewöhnlich größer als sie wirklich ist. Sie vermittelt den Uebergang von der Gans zum Schwan, indem sie bei dem Körperbau der ersteren in Haltung, Halsform und Schnabel dem Höder-Schwan sich nähert. Wie dieser, so ist auch sie nur auf dem Wasser wirklich schön: den langen Hals 2 förmig nach hinten gebogen, den kurzen Schwanz gewöhnlich etwas nach oben gerichtet, so schwimmt sie dahin und bildet eine stolze Erscheinung, auf dem Lande dagegen verliert sie, wenngleich sie aufrecht und ziemlich schnell einhergeht. Ihrem ganzen Wesen nach ist sie munter, lebhaft, gegen andere Genossen des Hofes und Weibers etwas zänkisch. Das Gewicht gut gefütterter (nicht gemästeter) Thiere beträgt etwa 12 Pfd. — Auf der Oberschnabelwurzel steht ein kugel- oder eiförmiger, je nach der Gefiederfarbe schwarzer oder orangegelber Höder, welcher besonders zur Fortpflanzungszeit und beim Ganser kräftig vortritt; sodann ist der Hals länger als bei der Hausgans und schön gebogen und bei der Stammart mit einer wammenartig herabhängenden befiederten Hautfalte versehen; schließlich ist der Schwanz etwas



kürzer und wird gern nach oben gerichtet getragen. Die Geschlechter unterscheiden sich wenig; das Weibchen hat geringer entwickelten Schnabelhöcker, größere Kehlsalte, mehr Hängebauch, weniger aufrechte Haltung, tiefere Stimme als der Ganser (dieser ruft „Gahi—i“, die Gans eine Terz tiefer „Gaf—af“).

**Gefieder und Färbung.** Das Gefieder ist recht dicht und zart, namentlich das der weißen Varietät. Wie schon oben erwähnt, züchten wir die letztere und die graue Stammart, außerdem kommen geschedte und gefleckte (weiß und grau) Zwischenstufen vor. Die graue Stammart (Hongkong- oder Honolulu-Gans) ist auf Rücken und Flügel graubraun, vom Höcker an zieht sich über den Kopf und den ganzen Nacken hinab nach dem Rücken ein brauner Streifen — welcher gegenüber der Färbung unserer Graugans charakteristisch ist —, der übrige Hals und der Unterkörper sind weiß, Kropf und Brust bräunlich-weiß, die Schnabel- und Höcker-Wurzel ist ringsum schmal weiß gesäumt, der Schnabel selbst ist, wie der Höcker, schwarz, der Fuß gelbroth. Zuweilen ist die Spitze des Höckers und des Schnabels gelblich. — Die weiße Varietät hat rein weißes Gefieder, rothgelben Schnabel und Höcker und ebensolche Füße. Sie trägt sich übrigens in der Regel aufrechter, steiler als die graue.

Die jungen Höckergänse sind den jungen Hausgänsen sehr ähnlich, erst gegen den Herbst hin tritt der Unterschied mehr hervor, da sich dann der Schnabelhöcker entwickelt. Zu dieser Zeit geht auch die piepende Stimme in das Trompeten über.

**Werth und Eigenschaften.** Der Züchterkreis der Höckergänse vergrößert sich mehr und mehr, da die letzteren nicht nur hübsches Schmuckgeflügel bilden, sondern auch als recht nutzbringend sich erwiesen haben. Sie sind also sehr zu empfehlen. „Sie vertreten“, sagt der so früh verstorbene verdienstvolle Ornitholog W. Thienemann, „die Schwäne im Kleinen, musciren zwar zuweilen etwas scharf und sind ein wenig unverträglich mit ihren Genossen, den Hühnern, Enten und Hausgänsen, haben aber auch der empfehlenden Eigenschaften in ihrem Betragen, ihren gefälligen Bewegungen, ihren abgerundeten Formen u. s. w. so viele, daß man sie gern haben muß.“

Die Höckergans ist keineswegs weichlicher als unsere Hausgans, sie beansprucht deshalb keinerlei besondere Einrichtungen zwecks Durchwinterung, im Gegentheil, sie beginnt oft schon gegen Weihnachten mit Legen, und nur die jungen Gänse fangen in der Regel später (Ende Januar, Anfang oder Mitte Februar) an. Nimmt man die Eier fort, so legt die Gans eine beträchtliche Anzahl hinter einander, zuweilen bis 40 und 50 Stück. Ich weiß z. B. einen Fall, daß eine Höckergans von Weihnachten ab nacheinander 38 Eier lieferte, dann im Juni noch einmal anfang und bis zum 25. d. M. wieder 8 Stück gelegt hatte. Es empfiehlt sich, erst im März oder April brüten zu lassen, damit die Jungen in's Freie können, schön und kräftig werden. Das Fleisch ist saftig und wohlschmeckend; die Federn sind sehr weich und zart, namentlich die der weißen Gänse, und besonders dann, wenn ihnen ein Gewässer zum Baden u. zur Verfügung steht. Ueberhaupt fühlen sich die Thiere nur in diesem Falle recht wohl, und es gewährt Vergnügen, sie sich auf dem Wasser tummeln zu sehen. Die Höckergänse werden auch zu Kreuzungen mit unseren Hausgänsen empfohlen, da die Nachzucht gut legt, einen schönen Braten nebst Fett und viele

vorzügliche Federn liefert und sich hart und kräftig zeigt. Betreffs Haltung und Züchtung der Schwangänse seien noch einige mir freundlichst zur Verfügung gestellte Mittheilungen des Herrn Pfarrer W. Thienemann angefügt: „Die Eier müssen 27 bis 29 Tage bebrütet werden; am besten ist es, die Gans selbst sitzen zu lassen. Man bereitet hierzu ein großes Nest von Stroh, womöglich in einer etwas dunklen Ecke des Stalls oder in einem größeren Legehäuschen und giebt 9 bis 11 Eier unter. Zu rathen ist, daß man das Nest an derselben Stelle bereite, wohin die Gans ihre Eier legte. Beide Eltern sind ausgezeichnete Führer ihrer Jungen, die sie mit bewundernswerther elterlicher Zuneigung und Sorgfalt durch's irdische Leben begleiten, so lange sie ihres Schutzes bedürftig sind. Legt die Familie einen Weg zurück, sei es zu Wasser, sei es zu Lande, immer nimmt eins der Alten die Spitze des Zuges ein und eins macht den Beschluß. Der Gänsevater läßt dann gar nicht mit sich spaßen und jagt alles Lebende, was etwa seinen Jungen gefährlich werden könnte, aus dem Umkreise weg, selbst größere Kinder habe ich ihn mit dem Schnabel packen und mit den starken Fittigen durchprügeln sehen. So wachsen die Jungen gut und schnell heran. Noch eins will ich erwähnen: da es umständlich, manchmal ganz unmöglich ist, die Jungen im Weiseln der Alten zu füttern, indem diese entweder das Futter wegfressen, oder durch ihr Geschrei die Kleinen unruhig machen, sodaß sie das Futter liegen lassen, so thut man wohl, das Füttern zur Nachtzeit vorzunehmen. Ich habe deshalb die jungen Gänse gegen Abend bei der Heimkehr von den Alten getrennt und ihnen tüchtige, oft unglaublich große Futtermassen vorgesetzt, welche aber frühmorgens stets verzehrt waren. Nun wurde noch ein kleines Frühstück gegeben und dann die Familie zusammengelassen, welche sich bald zum Wasser begab. Natürlich darf solche nächtliche Trennung von der wärmenden Alten im zartesten Alter noch nicht geschehen, sondern erst, wenn die Jungen 3 bis 4 Wochen alt sind und warme Witterung herrscht. Man füttert die Jungen anfangs mit gehacktem Ei, dem man nach wenigen Tagen schon in Wasser geweichtes Brod beifügen kann, etwa nach 8 Tagen fängt man auch an, gehackten Salat beizugeben, und nach und nach kann man das Ei ganz weg lassen, dafür etwas Kleie zusetzen und endlich bloß angefeuchtete Kleie mit gehacktem Salat füttern. Ist man in der glücklichen Lage, sich zum Anfeuchten der Kleie der Milch, gleichviel ob süßer oder saurer, bedienen zu können, dann um so besser. Nach 8 Wochen fressen sie das gewöhnliche Gänsefutter, dem man auch Hafer beifügen kann. Die Schwangans ist hinsichtlich der Nahrung ein genügsamer, leicht zu erhaltender Vogel. Ich habe im Sommer meistens gehackten Kohl, Salat, Runkelrübenblätter u. dergl. mit etwas Kleie gegeben. Wenn die Thiere ihr Futter frühmorgens genommen hatten, gingen sie auf den Dorfsteich und hier übten sie das Gründeln fleißig, wozu sie durch ihre langen Hälse sehr befähigt sind. Uebrigens verstehen die Schwangänse auch das gründliche Abrupfen des Grases vortrefflich, und wo die Grasspizchen so klein sind, daß eine Hausgans gar nicht mehr den Versuch macht, zu grasen, da weiden sie stundenlang. Von Mitte Dezember an bis Mitte Februar thut man wohl, ihnen keine Körner zu geben, damit sie nicht schon im Januar zu legen anheben, indem sonst bei langem Aufbewahren die Eier leicht zum Bebrüten untauglich werden, oder bei sozeitigem Auschlüpfen die jungen



Kanada-Bans.

Höder-Baus.



Gänse durch rauhe Witterung zu Grunde gehen. Man sehe zu, daß man vor der zweiten Hälfte des April keine Eier zum Brüten unterlege.“

### 7. Die Kanadische Gans

oder Kanadische Bernakelgans — *Anser* [*Bernicla*] *canadensis*, L.; Engl.: Canada Goose; Franz.: Oie à cravate; in Amerika auch: Common Grey Goose — hat für uns zwar noch keine wirtschaftliche Bedeutung erlangt, in Nordamerika ist dies jedoch der Fall und es liegt nahe, daß diese Gans sich auch bei uns einbürgert, ähnlich wie es mit der Höckergans geschehen; sie sei deshalb mit unter das Wirtschaftsgesflügel aufgenommen. Von einer eigentlichen Eingewöhnung, einer Akklimatisation, kann nicht die Rede sein, die Gans gedeiht in unserem Klima ebenso wie in dem Nordamerika's, sie zeigt sich bei uns ebenso ausdauernd und kräftig wie dort, wo sie als Hausthier unserer Hausgans vorgezogen wird.

Die Beschreibung der Kanadischen Gans (Tafel 62) können wir kurz fassen, da diese in vielen Stücken der Graugans ähnelt oder ganz mit ihr übereinstimmt; im Aeußern unterscheidet sie sich von der letzteren durch etwas gestreckteren Körper, längeren Hals — weshalb sie zuweilen auch Schwangans (*Cygnopsis*) genannt wird —, dunklen Schnabel und Fuß und bunteres Gefieder. Die Größe ist etwa die der Hausgans, scheint aber beträchtlicher zu sein, weil dem Körper ein langer, schön gebogener Hals ansitzt. Die Färbung des weichen, dunenreichen Gefieders erinnert an die der Graugans: Rücken und Flügeldecken sind bräunlichgrau, die einzelnen Federn heller gerandet, die Schwingen dunkler, Hals und Kopf, bis auf einen weißen Fleck an Backen und Kehle, sammetischwarz, Brust und Seiten grau und weiß gewellt, die Untertheile und die Oberschwanzdecken weiß, der 16- oder 18federige Schwanz und der Bürzel schwarz; Schnabel und Füße sind ebenfalls schwarz, die Augen graubraun. Die Geschlechter unterscheiden sich hinsichtlich der Färbung nicht. Bei den Jungen im Dunenkleid ist der Scheitel dunkelgrau, der Oberkörper grau (mit wenig Gelb gemischt), die Unterseite ziemlich rein gelb, Schnabel und Füße sind schön schwarz. Das erste Federkleid ist mit 8 oder 9 Wochen vollständig und ähnelt dem Gefieder der Alten, nur ist es etwas matter, fahler in den Farben.

Die Heimat der Kanadagans bilden die nördlichen Theile Nordamerika's: Kanada, Norden der Vereinigten Staaten und weiter hinauf bis nach der Baffins-Bai. Hier nistet sie an den Seen und zieht zum Winter (von Mitte oder Ende Oktober ab) nach den südlichen Gebieten der Verein. Staaten, welche sie dann im April oder Anfang Mai wiederum verläßt. Sie führt überhaupt ganz die Lebensweise wie unsere Graugans, hat dieselben Eigenschaften, dasselbe Wesen, nur die Stimme, welche man übrigens selten vernimmt, ähnelt mehr der des Schwans und klingt wie „gong“ oder „gank“.

In der Gefangenschaft weichen die Kanadagänse nur insoweit, als es die Verhältnisse bedingen, von dem Freileben ab. Selbst alt eingefangene gewöhnen sich bald an dieselbe, nur muß man ihnen selbstverständlich die Flügel lähmen. Sie pflanzen sich fort, paaren sich mit den Hausgänsen und machen keine anderen Ansprüche als diese. Nach meinen mehrjährigen Beobachtungen fangen sie bei uns gegen

Ende März mit dem Bau des Nestes an. Als Nistort wählen sie gern eine kleine Insel und lassen sich dabei von der Umgebung wenig beeinflussen; so z. B. brütete hier im Zoologischen Garten ein Paar auf der eine Wasserlache trennenden Erhebung zwischen zwei Büffelgehegen und brachte die Jungen ganz gut aus. Das Nest besteht aus Reisern, Strohhalmen u. dergl. und wird innen mit Federn ausgefüttert. Die Zahl der Eier eines Geleges beträgt gewöhnlich 5 oder 6, zuweilen auch mehr. Die Jungen schlüpfen leicht aus, sind sehr munter und beweglich, lassen sich leicht aufziehen, sind mit 6 oder 9 Wochen völlig befiedert und entsprechend herangewachsen und gleichen mit 10 bis 12 Wochen bis auf ganz geringe Eigenheiten den Alten. Sie suchen mit diesen gern die Grasplätze auf oder zupfen an den Sumpf- und Uferpflanzen herum, und in dieser Weise bleiben sie in Gesellschaften beisammen, bis sie sich beim Herannahen der Fortpflanzungszeit in Paare sondern. Auf dem Wasser halten sie sich verhältnißmäßig wenig auf, gegen anderes Geflügel zeigen sie sich wohl verträglich. Sie geben einen trefflichen Braten, liefern schönere Federn und Dunen als unsere Hausgans und erzeugen mit dieser Bastarde, welche groß, kräftig sind und leicht fett werden; man schätzt daher in Nordamerika nicht nur die reine Art, sondern auch und noch mehr die Bastarde höher als die europäische Hausgans. Jedenfalls dürfte es sich also empfehlen, weitere Versuche bei uns anzustellen.

## B. Ziergänse.

Haben wir im Vorhergehenden die zu Wirthschaftsgeflügel gemachten Gänse besprochen, so muß im Folgenden derjenigen einheimischen (europäischen) und ausländischen Arten gedacht werden, welchen zwar nicht jene Bedeutung beizumessen ist, die jedoch zur Belebung der Weiher und Teiche des Geflügelreundes dienen können. Alle im Nachstehenden benannten Arten sind in Gefangenschaft gehalten worden, viele von ihnen haben sich hier auch bereits fortgepflanzt. Wenn manche — wegen zu hohen Preises, zu schwieriger Erlangung oder aus anderen Ursachen — bisher nur in Zoologischen Gärten anzutreffen waren, so werden sie doch mehr und mehr in die Hände der Liebhaber, deren Einrichtungen oder Besißung das Halten von Wassergeflügel gestatten, kommen; von einzelnen (Ringel-, Nonnen-, Nil-, Brand-, Koftgans) trifft dies jetzt schon zu. Sie sind fast durchweg anspruchslos und unschwer zu erhalten. Die Knappheit des mir zur Verfügung stehenden Raumes gebietet es, die Ziergänse im Nachfolgenden in gedrängter Form zu besprechen. Zuvörderst seien die nächsten Verwandten der Graugans behandelt:

### die Gelbgänse.

8. Die **Saatgans**, Moor-, Zug- oder Bohnengans — *Anser segetum*, L.; Engl.: Bean-Goose; Franz.: Oie des moissons — ist kleiner (86 cm) als die ihr ähnliche Graugans, von welcher sie sich aber noch durch über den Schwanz hinausragende Flügel, durch den schwarzen, mit einem zwischen Nagel (Spitze) und Rasen-

lößern sich ausbreitenden orangefarbenen Querband gezeichneten Schnabel und durch braunere Färbung unterscheidet. Kopf und Hals graubraun, Ober Rücken-, Schultern- und Flügeldeckfedern braun, hell fahlbräunlich gesäumt, Schwinge braunschwarz, Unterrücken dunkel graubraun, die Steuerfedern ebenso, aber mit weißen Seitenkanten und weißen Spitzen, Bauch und Steiß weiß, Brust und Seiten schwarzbraun und grauweiß geschuppt; Schnabel schwarz, hinter dem Nagel (Spitze) ein orangefarbenes Ringband; Fuß orangegelb. Geschlechter gleich gefärbt. Jugendkleid heller, grauer, fahler. — Heimat der hohe Norden von Europa und Asien. Kommt bereits Mitte September zu uns, bleibt in milden Wintern hier, kehrt im April oder Anfang Mai an ihre Brutstätten am Eismeer zurück. Sie ist es hauptsächlich, die bei uns auf dem Zuge in Schaaren einfällt. Lebensweise und Eigenschaften wie die Graugans, von der sie sich stetig fernhält. Gewöhnt sich leicht an Gefangenschaft und Pfleger und beansprucht, wie die folgenden Arten, keine besondere Behandlung und Verpflegung, sondern verlangt in der Hauptsache nur Wasser, Weide und das nöthige Beifutter. Fortgepflanzt haben sich jedoch meines Wissens diese Arten noch nicht in der Gefangenschaft.

9. Die **Adergans** — *A. arvensis*, *Brm.* — steht hinsichtlich der Größe in der Mitte zwischen Grau- und Saatgans und wird mit dieser oft als ein und dieselbe Art aufgestellt. Unterscheidet sich aber von der Saatgans außer durch die Größe durch gestreckteren, zierlicheren Körper, längeren, gestreckteren, an der Wurzel sehr hohen und breiten gelbrothen, nur am Nagel (Spitze), auf der First und an dem hinteren Theil der Ränder schwarzen Schnabel, ferner durch kürzere, nur die Schwanzspitze erreichende Flügel und den schwarzgrauen Unterrücken. — Heimat Island, Lappland u. a. nordische Gebiete der alten Welt. Kommt zu uns erst im Oktober, bleibt meist bei uns und kehrt etwa einen Monat früher als die vorige nach dem Norden zurück. Im Uebrigen weicht sie kaum von der Saatgans ab.

10. Die **Kurzschnabel- oder Rothfuß-Gans** — *A. brachyrhynchus*, *Baill.*; Engl.: Pink-footed Goose; Franz.: Oie à bec court — ist noch kleiner als die Saatgans (82 cm) und, obgleich dieser ähnlich, doch wohl zu unterscheiden. Der Schnabel ist nämlich kürzer, dem der Bernikeldgänse gleichend, dick, kegelförmig, schwarz, mit einem rosenrothen (nicht gelben) Bande gezeichnet, das sich dann an den Rändern des Oberschnabels, je nach dem Alter des Vogels, nach dem Schnabelwinkel hinzieht; Füße ebenfalls rosenroth, Flügel kurz, sodaß sie nicht einmal die Schwanzspitze erreichen; das Gefieder spielt auf der Oberseite und an den Weichen mehr in's Blaugraue, an der Brust in's Rostgelbe, der Hals ist röthlichbraun, der Oberkopf schwarzbraun. — Heimat der Norden Europas (Spitzbergen u.). Kommt auf dem Zuge sehr selten zu uns, überwintert in Holland, Nordfrankreich u.; Zeit der Wanderung wie bei der Adergans. Betragen, Eigenschaften, Nahrung wie ihre Verwandten.

Die folgenden drei Arten stehen den genannten ebenfalls ganz nahe, es sind ebenfalls Grau- oder Feldgänse, sie kennzeichnen sich jedoch den vorigen gegenüber durch eine (größere oder kleinere) weiße Stirn, weshalb man sie Bläßgänse nennt. Sie sind noch etwas kleiner als die Rothfuß-Gans, sodaß die 7 europ. Arten Feldgänse der Größe nach wie folgt sich ordnen: Grau-, Ader-, Saat-, Rothfuß-, Mittel-, Bläß- und Zwerg-Gans.



11. Die **Mittelgans** — *A. intermedius*, *Naum.* — hat ziemlich die Größe der Rothfußgans (78 cm), ist kräftig gebaut, mit blaßfleischfarbigem Schnabel und Fuß. Federn der Oberseite braungrau, heller gesäumt, Kopf und Hals dunkelgrau, eine nierenförmige Stirnquerbinde, ein sichelförmiger Fleck an den Seiten des Schnabelwinkels und das Kinn sind weiß; Unterseite gänsegrau, die Brust durch schwarze Federn marmorirt erscheinend; Steiß, Unterschwanzdecken und Bürzel schwarz, Schwanzfedern dunkel braungrau, seitlich schmal, am Ende breit weiß gesäumt. Jugendkleid einfarbiger grau, ohne die schwarz gemarmelte Brust und die weißen Flecken am Schnabelwinkel. — Heimat die Länder am Nordpol. Auf dem Zuge (Oktober) werden viele gefangen und solche dann in den Handel gebracht; im März und April Rückzug. In Betragen, Eigenschaften, Fortpflanzung, Nahrung gleichen alle Bläßgänse den Graugänsen; an die Gefangenschaft gewöhnen sie sich bald und leben mit ihren Genossen in Eintracht.

12. Die **Bläßgans**, Bläßen-, Weißstirn- oder Lachgans — *A. albifrons*, *Bechst.*; Engl.: White-fronted Goose; Franz.: Oie rieuse — etwas kleiner (70 cm), aber schlankeren Körperbaues und höher gestellt als die vorige, unterscheidet sich von dieser, welcher sie in der Färbung übrigens sehr ähnelt, noch durch breitere, bis auf den Vorderstirnteil reichende weiße Binde hinter der Schnabelwurzel, durch zahlreichere schwarze Federn an der Brust, sodaß hier förmliche schwarze Streifen oder ein schwarzes Brustschild entsteht, ferner durch orangegelbe Füße und durch rein aschgraue Flügel. Bei jüngeren sind das Weiß an der Stirn und das Schwarz an der Brust weniger markirt. Schnabel orangegelb mit weißlichem Nagel. Bezüglich ihrer Heimat, Wanderung u. gilt das von der Mittelgans Gesagte.

13. Die **Zwerggans** — *A. minutus*, *Naum.*; Engl.: Little Goose — ist die kleinste der Graugänse und nur von der Größe einer Stodente. Sie hat ein dem der vorigen gleich gefärbtes Gefieder, nur der weiße Stirnfleck ist kleiner und hinten schwärzlich umsäumt; außerdem kennzeichnet sie sich durch kleinen, zierlichen Kopf, kurzen, fast rosenrothen Schnabel, lebhaft orangegelbe Augenlideränder und über die Schwanzspitze hinausreichende Flügel (bei der Bläßgans gehen diese nur bis an das Schwanzende). Verbreitung und Lebensweise wie bei den vorigen. — Zu den ächten Feldgänsen gehört noch eine hübsch gezeichnete ausländische Art:

14. Die **Indische** oder **streifköpfige Gans** — *A. indicus*, *Gm.*; Engl.: Bar-headed Goose; Franz.: Oie de l'Inde — Größe einer Saatgans gleich. Farbe des Oberkörpers und der Brust ein zartes, helles Grau, Weichen dunkler (braun) gewellt, Bauch und Steiß weiß; Kopf ebenfalls weiß und durch ein schwarzes Band ausgezeichnet, welches dadurch entsteht, daß von jedem Auge aus ein schwarzes Band nach der Mitte des Hinterkopfes geht, wo sich beide in einem spitzen Winkel vereinigen; eine schwarze Querbinde im Nacken läuft mit diesem Band ziemlich parallel, und an jeder Seite des braunen Halses zieht sich eine weiße Binde hinab nach der Schulter. Schnabel und Füße gelb, ersterer mit schwarzer Spitze. Ganser und Gans sind gleich gefärbt. Dunentkleid: Kopf und Hals gelb, nur Oberkopf und Augengegend grau; Oberkörper graugelb, ein ebensolcher Fleck zieht sich jederseits nach den Schenkeln hinab; Unterseite gelb; Schnabel und Füße schwarzgrau. Das erste Federkleid



gleicht dem der Alten, nur die bräunliche Wellenzeichnung an den Weichen und die Kopfzeichnung sind noch nicht so ausgeprägt. — Heimat: Ostindien. Von da zwar bereits 1852 einmal lebend nach London gebracht, allein erst seit Ende der 60er Jahre mehrfach eingeführt, und immerhin noch zu den selteneren und werthvollen Vögeln gehörend. Hat sich in unserem Klima völlig eingewöhnt und ist auch zur Fortpflanzung geschritten: Herr Dr. Bobinus gelang es, im Berliner Zoologischen Garten i. J. 1880 das erste Junge groß zu bringen. Auch in den folgenden Jahren vermehrte sie sich. Wählt sich als Nistort gewöhnlich eine Insel, auf deren Boden sie das kunstvolle Nest herrichtet. Das Gelege, Anfang oder Mitte Mai vollzählig, besteht aus 4 oder 5 weißen Eiern, denen nach 27- oder 28tägiger Bebrütung die Dunenjungen entschlüpfen, welche von beiden Alten sorgsam geführt und beschützt werden und, da sie im Juni erst ausschlüpfen, gut auskommen. Mit 9 Wochen sind sie vollständig beflebert, jedoch noch nicht ganz ausgewachsen. Bleiben in Gesellschaft der Alten und treiben sich mit diesen bis zum Frühjahr auf den Grasplätzen und Gewässern umher. Da die Streifengänse hübsch gezeichnet, anspruchslos, ruhig, verträglich gegen ihre Genossen sind, so eignen sie sich vorzugsweise als Biergeflügel für Partengewässer.

#### Meer- oder Bernikel-Gänse.

Ueber die Eigenthümlichkeit dieser Gänse, welche wir als eine Untergattung der eigentlichen Feldgänse betrachten, wurde auf S. 421 Einiges bemerkt. Es gehört hierher eine Anzahl ansprechend, z. Th. bunt gefärbter Arten, jedoch nur wenige sind bisher bei uns von Liebhabern gehalten worden, dagegen trifft man sie in den Parks wohlhabender französischer Geflügelfreunde und in einigen Zoologischen Gärten, z. B. in den von Berlin, London, Paris, Hamburg u. mehr oder weniger regelmäßig an. Die ausländischen Arten werden leider verhältnißmäßig zu selten eingeführt, sodaß sie hoch im Preise stehen und daher unseren Liebhabern nicht zugänglich sind. Seitdem man ihnen neuerdings eine größere Beachtung geschenkt, ihren Gewohnheiten und Eigenheiten Rechnung getragen, sieht man sie auch mehr und mehr zur Fortpflanzung schreiten. Man hat wahrgenommen, daß sie dies am ehesten thun, wenn sie — eine entsprechende Verpflegung vorausgesetzt — paarweise in geeigneten Räumlichkeiten untergebracht sind und von anderen Hresgleichen nicht gestört werden; denn das Wnnch. einiger Arten ist, namentlich zur Paarungszeit, streitsüchtig und sucht gern mit anderen anzubinden. Im Uebrigen sind Bernikelgänse kräftig, nicht empfindlich gegen die Einflüsse der Witterung und bezüglich der Nahrung anspruchslos; sie weiden gern und lieben Grünzeug (im Winter Kohl, Salat u. dergl.) ungemein, nehmen aber auch Getreide, besonders Hafer. Es ist nur zu wünschen, daß diese hübschen, interessanten Gänse mehr eingeführt und gezüchtet werden, damit sie auch bald die Teiche und Weiher, die Rasenplätze und Parks unserer Geflügelfreunde zieren. — Die drei Arten, welche auf ihrer Wanderung Deutschland besuchen, seien zunächst genannt:

15. Die **Ringelgans**, Rott- oder Bernikelgans — *Anser torquatus*, *Frisch* [*Bernicla branta*, *Steph.*]; Engl.: Brant Goose; Franz.: Cravant —, etwa von der Größe der Bläßgans, fällt durch ihr düster gefärbtes Kleid auf. Kopf, Hals, Oberbrust, Schwingen und Steuerfedern schwarz, an jeder Seite des Halses ein weißer Querfleck, sodaß ein unvollständiger Halsring entsteht; Federn des Rückens, der Seiten, der Unterbrust und des Bauches schiefsergrau, etwas heller gerandet, Hinterleib und

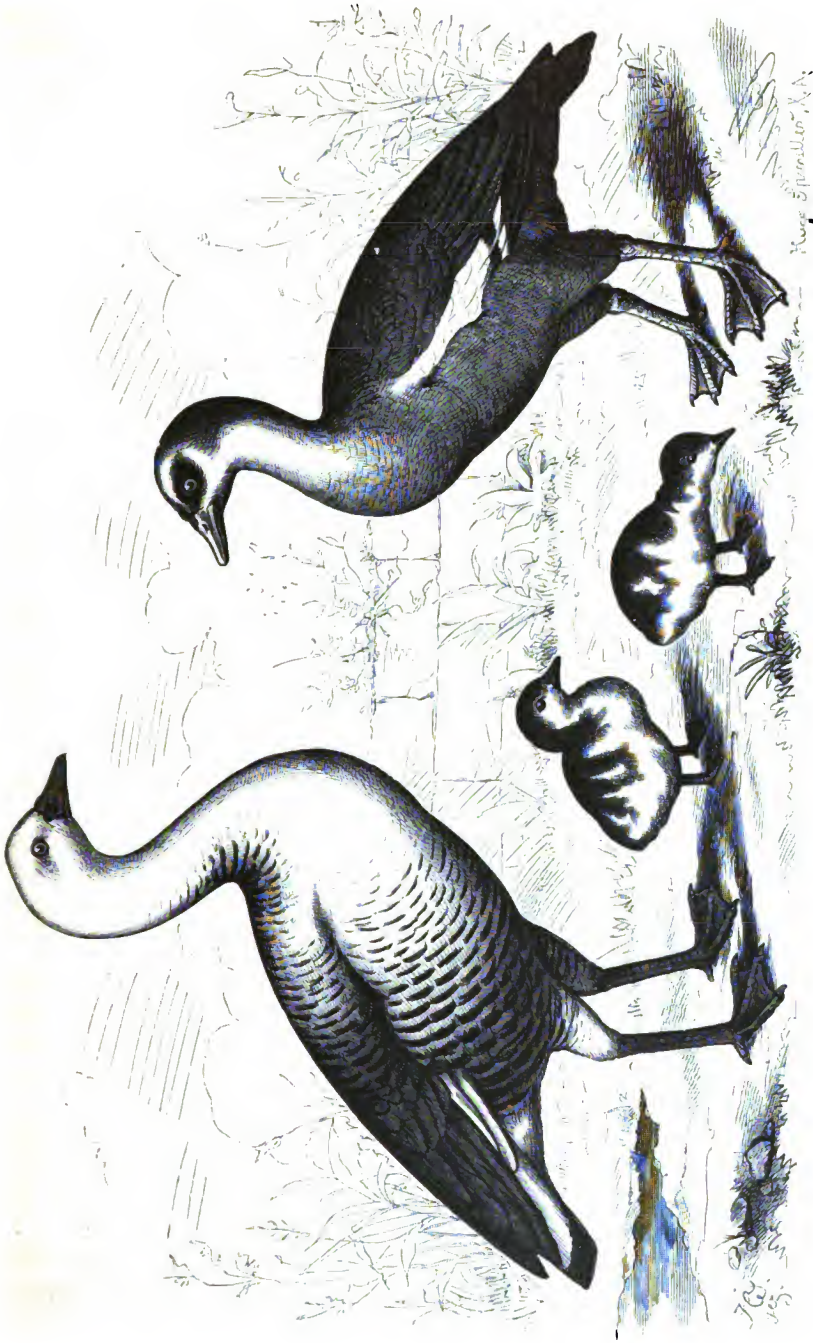
Wurzel weiß. Schnabel und Fuß schwarz, ersterer röthlich angeflogen. Im Jugendkleid fehlt der Halsring oder er ist nur angedeutet. — Heimat der hohe Norden zwischen 70. und 80. Breitengrad; kommt im Oktober und Anfang November zu Tausenden an die Küsten der Nord- und Ostsee und von da in unsere Hände. Anfänglich scheu und zurückhaltend, gewöhnt sie sich doch bald an Gefangenschaft und Pfleger, wird zahm und zutraulich, lebt mit anderen Gänsen und Wasservögeln in Frieden und Eintracht, weidet gern auf frischen, namentlich mit Rispengräsern (*Poa*) und weißem Kriechklee bestandenen Rasenplätzen und nimmt außerdem gern Grünzeug, ferner Hafer u. a. Getreide; steht diesen munteren, beweglichen, sauberen Gänsen geeignetes Gewässer zu Gebote und werden sie nicht beunruhigt, so schreiten sie zur Fortpflanzung, wenigstens zum Eierlegen. Sie sind, wie all' die folgenden, für Besitzer von Weihern und Teichen nur zu empfehlen.

16. Die **Nonnengans**, Weißwangen- oder Nordgans — A. [*Bernicla*] *leucopsis*, *Bechst.*; Engl.: *Bernicle Goose*; Franz.: *Bernache* oder *Bernacle* — hat zwar auch nur die Farben Schwarz, Grau, Weiß aufzuweisen, allein sie ist doch hübscher gezeichnet als vorige: Stirn, Kopfseiten, Kehle und Unterleib weiß, Ober- und Hinterkopf, ein schmaler Streifen zwischen Schnabel und Auge, Hals, Oberbrust, Oberrücken und Schwanz schwarz, Rücken- und Flügel Federn blau- oder aschgrau, schwarz gebändert, Schwingen braunschwarz, außen blaugrau gesäumt, Weichen hell und dunkel quergebändert; Schnabel und Füße schwarz. Sie ist um ein Gerings größter als die Ringelgans, Hals und Beine sind etwas länger. — Heimat die Nordpolarküsten. Geht im Herbst ebenfalls südwärts, kommt aber weit seltener als die vorige an unsere Küsten. Lebensweise und Eigenschaften wie vorige.

17. Die **Rothhalsgans** — A. [*Bernicla*] *ruficollis*, *Pall.*; Engl.: *Red-breasted Goose*; Franz.: *Bernache à cou roux* —, noch kleiner als die Ringelgans, von der Größe der Stockente, erhielt den Namen nach dem braunrothen, unten durch einen weißen Brustgürtel begrenzten Hals. Oberkopf, Nacken, Oberkörper, Brust, Seiten und Schwanz sind schwarz, Kehle, Vorderhals und Kropf und ein großer, weiß eingefasster Ohrfleck braunroth, Zügel, Brustband, Weichen, Bauch, Steiß, Ober- und Unter-Schwanzdecken weiß, die Weichenfedern mit breitem schwarzen Endsaum; Schnabel grau, Fuß tiefschwarz. Heimat der hohe Norden Asiens. Kommt äußerst selten nach Deutschland (überwintert in Vorderasien und Südrussland) und ist nur ausnahmsweise einmal in Thiergärten anzutreffen. Dieß ist sehr zu bedauern, denn die prächtigen Vögel bilden eine Zierde der Gewässer.

Die sechs folgenden heimateten im südlichsten Amerika: in Chile, Patagonien, dem Magellanstraßen-Gebiet und auf benachbarten Inseln, namentlich den Falklands-Inseln. Sie sind sehr ansprechend gefärbt und gezeichnet. Mehrere Arten kommen fast beständig im Handel vor, andere werden höchst selten zu uns gebracht; einige haben sich ziemlich regelmäßig fortgepflanzt.

18. Die **Magellan-Gans** — A. [*Bernicla*] *magellanicus*, *Gm.*; Engl.: *Upland Goose*; Franz.: *Bernache de Magellan* —, von der Größe einer Ackerans, fällt durch ihre prächtige Gestalt und ihr hübsches, regelmäßig gezeichnetes Gefieder, welches nach dem Geschlecht verschieden ist, auf. Die Grundfarbe des Männchens ist weiß, die des Weibchens ein Rostgelb. M.: Kopf und Hals rein weiß, doch beginnt



Magellan-Geese (Männchen).

Nilgans mit Jungen.



schon am unteren Theil des Hinterhalses die schwarze Querbänderung der Federn (s. Tafel 63), welche sich bis an die Schwingen hin fortsetzt, ebenso fängt sie an der Brust an und wird nach den Weichen hin, wo sie am stärksten ist, immer kräftiger; Flügelspiegel glänzend schwarzgrün, Schulterdecke, Steiß und Unterschwanzdecken weiß, Schwung- und Steuerfedern, Schnabel und Füße schwarz. W.: Kopf, Hals, Ober Rücken, Brust und ganze übrige Unterseite auf rostgelbem Grunde schwarz gebändert, an den großen Tragfedern (oberhalb der Schenkel) weiße Querbinden, Rücken und Schultern einfarbig graubraun, vor dem grünen Spiegel ein weißer Flügelfleck, Schwanz und Schnabel schwarz, Füße dagegen rostgelb und durch einen an der Vorderseite des Laufes sich hinabziehenden schwarzen Streifen gezeichnet. Im Dunenkleid ist die Oberseite aschgrau-bräunlich, die Unterseite nebst den Wangen weit heller, weißgelb. — Heimat: Faltlands-Inseln. Die ersten M.=G., ein Paar, wurden im Mai 1857 in den Londoner Zoolog. Garten gebracht. Im Mai 1863 zog man dort bereits zwei Junge, 1865 wieder zwei, und von Ende der sechziger Jahre ab haben sie sich dort fast regelmäßig fortgepflanzt. Auch anderwärts ist dies geschehen. Das Mnnch. wird zur Paarungszeit streitsüchtig und fürchtet sich selbst nicht vor Hühnergänsen. Das Nest ist nur eine leichte, mit trockenem Gras u. dergl. ausgelegte Vertiefung im Boden. Brutzeit April, Mai. Gelege etwa 6 Eier. Die Jungen ziehen sich leicht auf. Die Paare halten streng zusammen. Sowohl auf dem Lande, wo sie sich meist aufhalten, als auch auf dem Wasser, bilden die M.=G. eine schöne Erscheinung. — Ob die **Chili-Gans** (A. dispar, *Phil. et Landb.*), welche fast ganz mit der M.=G. übereinstimmt und sich nur dadurch unterscheidet, daß beim Mnnch. die schwarze Bänderung der Unterseite bereits am Kropf beginnt und daß das Wbch. einen etwas dunkleren Kopf als das der M.=G. hat, eine besondere Art ist, möchte sehr zu bezweifeln sein; wahrscheinlich ist es nur eine Lokalrasse. Das Paar wird von Londoner Händlern mit 200 M. angeboten.

19. Die **Grauköpfige Gans** oder grauköpfige Bernikelgans — A. [Bernicla] poliocephalus, *Scat.*; Engl.: Ashi-headed Goose; Franz.: Oie à tête grise — ist die kleinste der hier in Betracht kommenden südamerikanischen Gänse, denn sie erreicht im Körper kaum die Größe der Ringelgans, doch hat sie etwas höhere Füße. Das Gefieder ist farbenreich: Kopf und Hals aschgrau, Ober Rücken rothbraun, Rücken graubraun, Bürzel und Schwanz schwarz, Flügel mit grünem Spiegel, an den sich nach vorn ein weißer Fleck anschließt, Brust kastanienbraun mit schwarzen Querbändern (Wellen), Bauch weiß, Steiß rostbraun, Körperseiten schwarz und weiß gebändert; Schnabel zierlich, schwarz, Füße orangegelb, an der Vorderseite des Laufes ein schwarzer Längsstreif. -- Heimat: Südspitze von Südamerika. Ende der 50er Jahre zum ersten Mal, seitdem aber nur selten wieder eingeführt, doch in den 60er Jahren im Londoner Zoologischen Garten mehrfach gezüchtet. In der zweiten Hälfte des April oder Anfang Mai beginnt die Brut, und die Jungen schlüpfen Ende Mai oder Anfang Juni aus. Auch diese Art ist anspruchslos und gewöhnt sich sehr an den Pfleger. Ebenso empfehlenswerth ist

20. Die **rothköpfige Gans** — A. [Bernicla] rubidiceps, *Scat.*; Engl.: Ruddy-headed Goose; Franz.: Oie à tête rousse —, welche im Juli 1860 zum ersten Mal

nach London eingeführt wurde (2 Paar) und sich in den Jahren 1865 bis 1870 regelmäßig vermehrte; man erzielte in jeder Brut 2 bis 4 Junge. Etwas stärker als die vorige. Kopf, Oberhals und der Unterkörper von der Mitte an nach dem Schwanz zu sind rostbraun, die Flügel zeigen wie die der vorigen den grünen Spiegel und den großen weißen Fleck, außerdem sind die zweiten Schwingen weiß, der übrige Körper dagegen ist gelbbraun mit schwarzer Wellenzeichnung. Heimat: Falklands-Inseln.

21. Die **Falklands-Gans** — A. [Bernicla] antarcticus, Gm.; Engl.: Kelp Goose; Franz.: Oie antarctique — wird äußerst selten von den Falklands-Inseln nach Europa gebracht, sie kommt daher für die Zwecke der Liebhaberei für jetzt noch nicht in Betracht. M.: fast rein weiß, nur die großen Schwingen haben schwarze Spitzen. In der Färbung des W. dagegen herrscht Schwarz vor, nur die Unterseite (von der Oberbrust an) ist weiß gebändert, der Scheitel erscheint graubraun, Schwanz, Steiß, zweite Schwingen und die Deckfedern vor dem grünen Spiegel sind ganz weiß; Schnabel und Fuß sind bei beiden Geschlechtern orangefarben.

22. Die **Anden- oder schwarzschnulterige Gans** endlich — A. [Bernicla] melanopterus, Eyt.; Engl.: Andean-Goose; Franz.: Oie à ailes noires —, seit Anfang der 70er Jahre mehrfach aus dem südlichen Südamerika nach England und Frankreich gekommen, hat sich meines Wissens zwar noch nicht bei uns fortgepflanzt, empfiehlt sich jedoch nicht nur wegen ihres friedlichen, zutraulichen Wesens, sondern auch wegen ihrer hübschen Färbung: sie ist fast ganz weiß, nur die Schultern, die großen Schwingen und der Schwanz sind schwarz, prächtig grün schillernd, und der Spiegel glänzt in schönem Violett; Schnabel und Füße sind orange-röthlich. Größe etwa die der Saatgans. Hoffentlich wird diese hübsche Gans zahlreicher eingeführt! In Bolivia findet man sie gezähmt auf manchen Landgütern.

Die zwei letzten Arten dieser Gruppe gehören dem australischen Gebiet an.

23. **Sandwich-Gans** — A. [Bernicla] sandvicensis, Vig.; Engl.: Sandwich-Island Goose; Franz.: Bernache de Sandwich — trägt ein einfach, aber ansprechend gefärbtes Kleid: Kopf an den Seiten (mit Ausnahme des schwarzen Gesichts) hellrostfarben, auf der Oberseite dagegen schwarz, und von hier aus geht ein schwarzer Streif zum Nacken hinab; der Hals, dessen Befiederung deutliche Furchung (Riefung) zeigt, ist hellrostfarben, unten von einem dunklen Ring begrenzt, der Körper im Allgemeinen gänsegrau (matt graubraun), die Oberseite etwas dunkler als die untere, der Steiß weiß; Schnabel und Füße schwarz. Etwa so groß wie die Rönnevangans, von zierlichem Körperbau, hoch gestellt. — Heimat: Sandwich-Inseln. Vor etwa 25 Jahren zum ersten Mal eingeführt, hat sie sich in der neueren Zeit und namentlich in Frankreich vielfach vermehrt, so daß sie nicht mehr zu den seltensten Arten gehört. Infolge ihrer Zutraulichkeit erwirbt sie sich rasch die Gunst des Besitzers.

24. Die **Schopfgans** — A. [Bernicla] jubatus, Lath.; Engl.: Maned Goose; Franz.: Bernache d'Australie — erhielt ihren Namen von dem kleinen hängenden Federstopp am Hinterkopf. Ist die kleinste der in Betracht kommenden Gänse, nur von der Größe einer weiblichen Stockente oder einer Tafel-Ente, wель' letzterer sie auch in der Färbung des Kopfes sehr ähnelt, nur daß er bei dieser mehr roth und

ihr Schnabel blaugrau ist. Hauptfarbe des *M.* ein zartes Aschgrau; der Kopf erscheint dunkelbraun, der Hinterkopf mit dem Schopf violett-schwarz, längs des Rückens läuft jederseits ein schwarzes Band, ein metallisch grün glänzender Spiegel hebt sich prächtig ab, die Spitzen der zweiten Schwingen und der entsprechenden Deckfedern sind weiß; Körperseiten fein grau und schwarz gewellt, Brust bräunlich-weiß, schwarz getupft, übriger Unterkörper, Bürzel, Schnabel, Augen und Füße schwarz. Dem Gefieder des *B.* fehlt das zarte Grau des *Mnnch.*, die Oberseite ist mehr verwaschen graubräunlich und der Kopf nicht so dunkel, außerdem fehlt der kleine Schopf und die dunkle Färbung am Hinterkopf; Brust und Körperseiten weiß und graubraun gefleckt, Unterkörper weiß; Schnabel und Füße zeigen nicht die tiefe Schwärze wie beim *Mnnch.* Die *Sch.* bildet eine wirkliche Zierde der Gewässer, denn Schönheit des Gefieders, zierliche Gestalt, gefällige Bewegungen, munteres, doch friedliches und anspruchsloses Wesen lassen sie als einen der reizendsten Schwimmvögel erscheinen; leider wird sie zu selten aus ihrer Heimat Australien eingeführt, sodaß sie in Europa erst wenig gekannt ist. Man kann sie behandeln resp. verpflegen wie die Braut- und Mandarin-Enten.

Einen ganz anderen Typus vertreten die nachfolgenden Gattungen, welche auch unter einander wenig Uebereinstimmung zeigen. Eine eigenthümliche, aber hübsche Erscheinung ist

25. die **Rappengans**, Hühner- oder Cereopsis-Gans — *Cereopsis Novae-Hollandiae*, *Lath.*; Engl.: Cereopsis Goose; Franz.: *Cérépisse cendré* —, ein stattlicher Vogel von etwa Graugans-Größe, der sich durch kräftigen Körperbau, kleinen Kopf, vor Allem aber durch kurzen, ungemein starken, hohen, an der Spitze abwärts gebogenen und von der Wurzel an bis fast zur Spitze hin mit einer grünlichgelben Wachshaut bekleideten Schnabel und durch hochläufige, mit starken Nägeln und etwas ausgeschnittenen Schwimmhäuten versehene Füße kennzeichnet. Beide Geschlechter sind gleich gefärbt, das *Mnnch.* nur etwas stärker. Färbung ein schönes, gleichmäßiges Aschblau, welches an Hals und Kopf am zartesten erscheint und auf dem Scheitel in Grauweiß übergeht; Schulterdecken dunkler grau, mit graubräunlichen Säumen, Flügeldeckfedern durch je einen etwa bohnergroßen schwärzlichen Fleck gezeichnet, Schwingen bräunlichgrau; Schwanz schwarz, Auge nußbraun, Lauf karminroth, Schwimmhaut mit den Zehen schwarz. — Heimat: südliches Australien und die Inseln der Bassstraße (Cape Warren u.), scheint aber nirgends mehr zahlreich vorzukommen, wird auch verhältnißmäßig selten eingeführt. Erträgt die Gefangenschaft ganz wohl, man muß ihr aber einen gesonderten Raum anweisen, da sie sich durch Unverträglichkeit und Streitsucht gegenüber anderem Geflügel nicht gerade vortheilhaft auszeichnet und diesem namentlich zur Brutzeit vielen Schaden zufügen kann. Leptere fällt in unsere letzten Herbst- oder in die Wintermonate, und daher mißglückt manche Brut. Doch hat sie sich schon mehrfach vermehrt, so z. B. auch im Zoologischen Garten zu Frankfurt a. M. Nach den Mittheilungen des Herrn Dir. Dr. Max Schmidt richtete das Weibchen auf einem dem Paar angewiesenen, mit dichten, immergrünen Büschen bestandenen Plage im Januar 1878 zwischen drei dicht zusammenstehenden Sträuchern ein Nest her, indem sie eine kleine Vertiefung in die Erde scharrte, diese mit einigen Strohhalmen und Zweigen

Geflügelzucht.

auslegte und mit Flaum auszustatten anfang. Nachdem man noch eine tüchtige Unterlage von Stroh hinzugegeben, fand man am 25. Januar das erste Ei. Am 4. Februar legte sie das zweite Ei, in den folgenden Tagen noch zwei; nach eifrigem Bebrüten derselben schlüpften am 16. März zwei Junge aus. Letztere verlassen sogleich das Nest und nehmen als Nahrung mit Vorliebe Grasspitzen, auch jungen zarten Salat; von eingeweichtem Weißbrot und geschroteten Körnern wollen sie nicht viel wissen, hart gekochenes Ei und andere thierische Stoffe verschmähen sie. Dunenkleid: Grundfarbe weißlichgrau, ein länglicher Fleck an jedem Auge, ein Längstreifen über die Mitte der Stirn, des Hinterkopfes, den Hals und Rücken, ferner die Flügel, zwei an den Seiten des Rückens hinziehende Längstreifen und die Oberschenkel sind schwarz, der Fuß ist bleigrau, der Schnabel schwarz. Auch die Alten nehmen mit Vorliebe Grünes; halten sich fast den ganzen Tag auf dem Lande auf, um zu weiden etc., gehen nur ausnahmsweise in's Wasser. Den Pfleger lernen sie bald kennen und hängen ihm auch an.

26. Die **Elstergans**, Enten- oder Spaltfuß-Gans — *Anseranas melanoleuca*, Less.; Engl.: Black-and-White Goose; Franz.: Oie pie — zeichnet sich durch nacktes Gesicht und Stirn, durch kurze, nur die Basis der Zehen verbindende Schwimmhaut und durch lange, tief angelegte Hinterzehe aus. Etwa von der Größe der Ringelgans. Gefieder schwarz, nur Ober Rücken, Schultern und Unterseite weiß, Gesicht, Stirn und Schnabel graugelb, der Nagel des letzteren graubläulich, der hohe Fuß kräftig orangegelb. Heimat: Australien, wird dann und wann zu uns gebracht. Führt die Lebensweise der gewöhnlichen Gänse und ist verträglich gegen anderes Geflügel. Als besonderer Schmudhvogel kann sie gerade nicht gelten.

27. Die **Gambia** oder **Spornflügel-Gans** — *Plectropterus gambensis*, L.; Engl.: Spur-winged Goose; Franz.: Oie de Gambie — aus Mittel-Afrika hat ebenfalls schwarz und weißes Gefieder, doch ist sie größer und stärker als die vorige (wie eine Graugans) und mit großen, nur wenig ausgerandeten Schwimmhäuten versehen, außerdem trägt der Flügelbug einen Sporn und das Männch. an der Stirn einen Höcker. Stirn und Gesicht nackt und, wie die Füße, roth. Kopfseiten, Kinn und Kehle, Oberflügeldecken (Bug), Bauch und Steiß weiß, das übrige Gefieder glänzend schwarz, der Schnabel bläulich-roth. Das Weibch. ist kleiner, aber ebenso, der junge Vogel jedoch matter gefärbt. Bis jetzt hat man sie wohl nur in Zoologischen Gärten gehalten; für den Geflügelliebhaber bietet sie wenig Empfehlenswerthes, vor Allem macht sie sich sehr unangenehm bemerklich durch ihr herrsch- und streitsüchtiges, böshafte Wesen, sodaß man sie mit anderem Geflügel, will man sich nicht Verlusten aussetzen, kaum zusammenbringen kann. Sie nimmt Pflanzentrost, doch auch Fische und andere thierische Nahrung.

28. Die **Nilgans** oder egyptische Gans — *Chenalopex aegyptiacus*, L.; Engl.: Egyptian Goose; Fr.: Oie d'Egypte — zählt zu den schönsten der ganzen Familie und charakterisirt sich anderen Verwandten gegenüber durch hohe Füße, schlanke Gestalt, dünnen Hals, kurzen, nach vorn flach gewölbten Schnabel, einen spornartigen Höcker am Flügelbug und 14 federigen Schwanz. Größe etwa die der Nommengans, also geringer als die der Graugans. Das Gefieder zeigt namentlich schöne Uebergänge von Roth, Braun, Gelb. Ein eiförmiger Fleck rings um die orangefarbenen Augen, ein ähnlicher auf der Brustmitte, ferner die Oberseite des Halses und ein breiter Ringband um den unteren Theil des Halses sind kastanien-



braun, Kopfsseiten und Unterseite des Halses gelblichweiß, fein gesprenkelt, Brust (mit Ausnahme jenes Flecks), Bauch und Weichen lebergelb, fein schwarz quergewellt, Steißfedern hellgelb, Unterschwanzdecken rostbraun, Federn des Oberkörpers braungrau und schwarz, Flügeldecken weiß, mit einer schmalen, schwarzen, metallisch grünglänzenden Binde nahe am Ende der großen Schwingenendfedern, Schwingen ebenfalls schwarz, grün glänzend (Spiegel), Schwanzfedern und Bürzel schwarz, Schnabel und Füße karminroth. Das etwas kleinere Weibchen ist dem Männchen entsprechend, nur matter gefärbt, namentlich treten der kastanienbraune Brustfleck, der hier zudem kleiner ist, und der gleichfarbige Halsgürtel nicht so kräftig hervor. Das Jugendkleid (1. Federkleid) ähnelt oder gleicht dem Kleid der Alten, nur das schöne Roth oder Kastanienbraun des Nackens und des Augenflecks ist noch fahl, der Brustfleck matt, das Gelblichweiß am Kopfe graulich, und Schnabel nebst Fuß sind noch nicht schön karminroth, sondern bleich fleischroth, und die Augen sind graubräunlich. Das Dunenkleid ist zweifarbig (gelblich und schwarzgrau) und sonderbar gescheckt — eine Zeichnung, die wir beim Dunenkleid der Fuchsgänse wiederfinden —: Stirn, Gesicht, Bügelfstreif, Hals und ganze Unterseite, die Weichengegend nach oben hin, Schultern und ein Fleck hinter den Flügeln weißlichgelb, Oberkopf, Nacken, Rücken, ein Streif von da nach den Schenkeln, Bürzel bis Aftergegend schwarzgrau; Schnabel schwärzlich, Fuß horngrau (s. Tafel 63). — In ihrer Heimat, den Nilländern, findet sich die N. recht häufig, und bereits vor Jahrtausenden hielten die alten Ägypter sie als Hausthier. Die N. dürfte man ohne Weiteres jedem Liebhaber von Wassergeflügel empfehlen — denn sie hat ein prächtiges Kleid, zeigt dem Pfleger Anhänglichkeit, pflanzt sich leicht fort, ist ausdauernd und kann wie jede andere Gans gehalten werden —, wenn ihr Wesen nicht Vorsicht erheischte; sie ist namentlich zur Brutzeit aufgeregt und zänkisch, die Männchen liegen nicht nur mit ihresgleichen in Streit, sondern zeigen sich auch gegen anderes Wassergeflügel herrsch- und streitsüchtig. Man wird dies bei Besetzung der Gewässer beachten müssen und besonders nicht mehr als ein Paar der Nilgänse auf eins derselben bringen dürfen. Schreiten im März oder April zur Fortpflanzung, sodaß die Jungen gewöhnlich, nach 28tägiger Bebrütung der Eier, Anfang, doch auch Ende Mai und Anfang Juni schlüpfen. Das Nest wird am Ufer oder auf einer Insel auf dem Boden angelegt, das Weib legt 6 bis 9 glattschalige gelblichweiße Eier und führt und beschützt in Gemeinschaft mit dem Mann. Die Jungen sehr eifrig und aufmerksam. Letztere wachsen rasch heran, haben mit etwa 9 Wochen bereits die Größe der Alten erreicht und schon vorher sich vollständig befiedert und bleiben lange mit den Eltern zusammen. Hinsichtlich der Nahrung machen Junge und Alte keine anderen Ansprüche als ihre Verwandten. Zum Schluß sei noch an die interessante Thatsache erinnert, daß sich i. J. 1838 im Regentpark zu London eine weibliche Nilgans mit einer männlichen Pinguin-Ente paarte und befruchtete Eier legte, aus denen man einige Vastarbe erzielte, welche die absonderliche hochgeredete Gestalt der Pinguin-Ente hatten. Als Gattungs-Verwandte der Nilgans betrachtet man

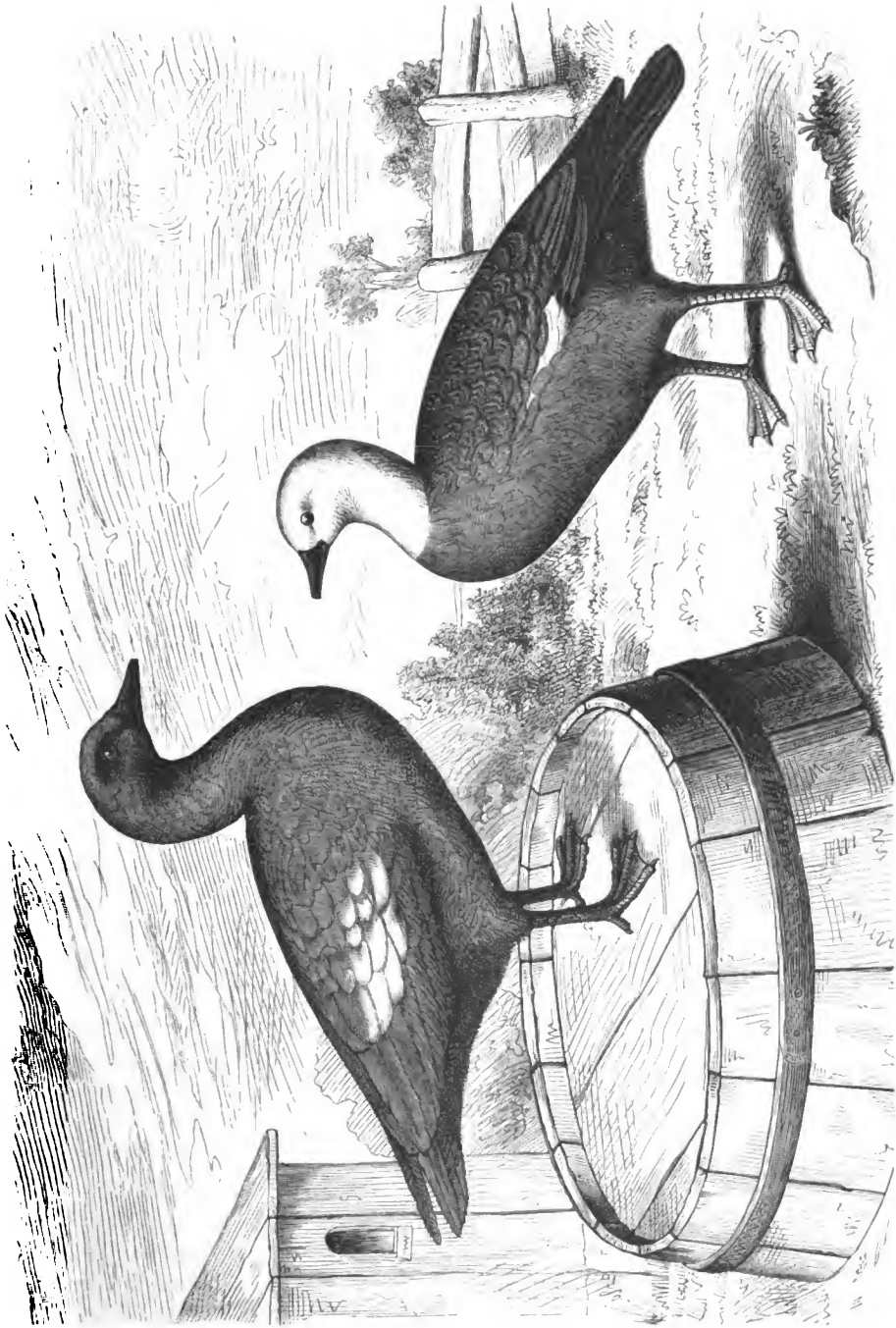
29. die **Orinoko-Gans** — *Chenalopex jubatus*, *Spix*; Engl.: Orinoco Goose; Franz.: Oie d'Orenoque —, welche weit kleiner als jene ist, aber ebenfalls ein hübsches Federkleid trägt: Kopf, Hals und Steiß weiß, Schultern und Unterkörper rothbraun, Schwanz und Flügel schwarz, grünschillernd, erstere mit weißem Spiegel. Wird aus ihrer Heimat Südamerika (Orinoko-Gebiet) seit den 60er Jahren verhält-

nißmäßig nur selten eingeführt, doch ist es geglückt, sie im Jahre 1881 zum ersten Mal in Frankreich zu züchten.

### Die Fuchs- oder Höhlengänse

schließen sich eng an die lehtbeschriebenen Arten an und müssen, will man sie nicht überhaupt zu den Gänsen zählen, wenigstens als Uebergangsgruppe zwischen eigentlichen Gänsen und Enten angesehen werden, die aber entschieden den ersteren näher steht als den letzteren. Wenngleich die Fuchsgänse in Schnabelbau und Laufbekleidung den Enten gleichen, so stimmen sie mit den Gänsen hinsichtlich des Körperbaues, der höheren Füße, der längeren, spitzeren Flügel und der Schwanzbildung und dann namentlich der Lebensweise und Eigenschaften überein: sie leben streng paarweise, halten sich vornehmlich auf dem Lande auf, weiden hier auf Wiesen zc. nach Gänseart Gräser ab, laufen geschickt, nicht watschelnd, schwimmen gänseartig mit tiefer eingetauchtem Vorderkörper, fliegen gut, die Männchen zeigen, mit wenigen Ausnahmen, zur Fortpflanzungszeit ein ähnliches Gebahren wie der Nilganser, die Jungen tragen das Dunenkleid der jungen Nilgänse, das Federkleid der erwachsenen Männchen ändert nicht nach der Jahreszeit ab wie das der Erpel, endlich ist auch die Stimme der weißen mehr gänse- als entenartig — kurz, es liegen Beweggründe genug vor, die Fuchsgänse, wie ja auch der wissenschaftliche Name „Vulpanser“ besagt, bei den Gänsen, nicht den Enten einzuordnen. In der Größe weichen die nachstehend aufgeführten Arten wenig von einander ab, sie haben die Länge der männlichen Stodente, nur sind sie höher gestellt und etwas stärker gebaut. Ihre Lebensweise entspricht der der Gänse. Nisten in Erdhöhlungen, Felsspalten, hohlen Bäumen und erhielten davon ihren Namen. In Gefangenschaft gewöhnen sie sich bald ein, sind leicht zu erhalten, zur Fortpflanzungszeit aber, mit Ausnahme der Brandgans, am besten nach Paaren abzusondern, damit man Zwistigkeiten und deren Folgen vermeide; einige Arten pflanzen sich regelmäßig fort und benutzen als Nistort ein Bruthäuschen oder dergleichen.

30. Die **Brandgans**, Fuchs-, Berg- oder Lochgans — *Vulpanser tadorna*, L.; Engl.: Common Sheld-rake; Franz.: *Tadorne commune* — kommt an der Nord- und Ostsee, an den Küsten des nördlichen und nordöstlichen und den größeren Seen des mittleren Asiens häufig vor. Vor den übrigen Arten zeichnet sie sich durch einen an der Schnabelwurzel des *M.* stehenden, bei Beginn der Paarungszeit zur Größe einer halben Wallnuß anschwellenden Höckers aus. Kopf und Oberhals schwarz, grün glänzend, um den unteren Hals legt sich ein nach vorn sich verbreiternder weißer Gürtel, welchem ein vom Oberücken nach der Brust sich herumziehendes und diese mit bedeckendes breites rothbraunes Band folgt; Bauch bis zum Steiß weiß, die Unterschwanzdecken gelbbraun, längs der Mitte der ganzen Unterseite (von der Brust bis zum Steiß) ein schwarzes Band; Rücken, Körperseiten, Flügeldecken und Schwanz weiß, letzterer mit schwarzer Spitze, Schulterdecken und großen Schwingen schwarz, letzte Armschwingen rothbraun, Spiegelfedern glänzend grün; Auge rußbraun, Schnabel mit dem Höcker hellkarminroth, Fuß fleischroth. Das *M.*, ohne Schnabelhöcker, zeigt mattere Farben; dem Jugendkleid fehlt das schöne Schwarz und das rothbraune Brustband, die schwarzen Partien sind mehr grau; Dunenkleid wie oben angegeben. — Brütet an den Küsten in Erdhöhlungen (Kaninchen-, Dach-, Fuchsbauen); für einige Nordsee-Inseln kann sie schon als halbgezügelter Vogel gelten, denn dort, namentlich



Kofigans (Weibchen).

Paradies-Gans (Weibchen).



auf Sylt, legt man künstliche Röhrenbaue an, um sich einen hübschen Ertrag an Eiern zu sichern. Man wählt dazu niedrige, mit Rasen bewachsene Dünenhügel, sticht eine Anzahl runder, etwa 30 cm im Durchmesser haltender Rasenstücke aus und gräbt an diesen Stellen 30 bis 50 cm tiefe Gruben (die eigentlichen Nistplätze), welche man mit einander durch gleich tief liegende, 15 bis 20 cm weite Schlupfröhren verbindet; die runden Gruben werden, sobald man sie auf Eier untersucht hat — man läßt einer Gans nur 5 oder 6 Stück und nimmt die neu hinzugelegten fort —, immer wieder sorgfältig mit jenem Rasenstück oder auch einer Steinplatte zugedeckt; die Eier sind weiß, groß, wohlschmeckend, neuerdings werden viele auch als Bruteier verkauft. Die V. empfiehlt sich wegen ihres schönen Gefieders, ihrer eleganten Haltung, ihrer munteren Bewegung und ihres verträglichen, ansprechenden Wesens ungemein, zumal sie in Betreff der Behandlung und Verpflegung anspruchslos ist und die Jungen sich leicht aufziehen lassen.

31. Die **Rostgans**, Zimmt- oder rothe Gans (Ente) — *V. rutila*, *Pall.*; Engl.: Ruddy Sheldrake; Franz.: Canard casarca; Russ.: Kasarka oder Turpan —, welche schon in dem mehrere tausend Jahre alten Sanskrit-Gesetzbuch des Manu als „Tschakravaka“ erwähnt, von den heutigen Indiern aber „Braminen-Ente“ (Braminy Duck) genannt wird, ist über Mittel-Asien und Südost-Europa verbreitet. Sie zeichnet sich durch ein in der Hauptsache rostrothes Gefieder aus, nur der Hals ist etwas heller, ein zur Fortpflanzungszeit am Unterhals hervortretendes schmales Band grünschwarz, Wangen und Stirn sind gelbweiß, die Flügeldecken weiß, die Spiegelfedern bronzegrün, Schwingen, Bürzel, Oberschwanzdecken und Schwanz glänzend schwarz; Schnabel schwarz, Fuß bleigrau, Auge hellbraun. Das W. (Taf. 64) ist wenig matter gefärbt, mit hellerer Stirn- und Wangengegend, aber ohne schwarzes Halsband. Im Jugendkleid sind die hellen Stellen am Kopf fahlgrau, das Roth ist ebenfalls fahler und auf Rücken und Flügeln mit Grau gemischt, und das Weiß der Flügeldecken tritt noch nicht so schön hervor. — Rostgänse gewöhnen sich leicht an die Gefangenschaft und vermehren sich hier regelmäßig. Da das Mnnch. zur Fortpflanzungszeit aufgeregt und eifersüchtig und gegen anderes Geflügel unverträglich ist, sondert man die Paare am besten ab, falls man nicht einen großen Teich mit berafter Umgebung zur Verfügung hat. Das Wbch. benutzte gewöhnlich ein Bruthäuschen als Nistort, legt hier von etwa Mitte März ab einen Tag um den anderen ein Ei, im Ganzen 9 bis 12 Stück, manchmal noch einige mehr oder weniger und bebrütet diese mit großem Eifer 28 bis 30 Tage lang; die Jungen fangen mit 3 Wochen an sich zu befiedern, sind mit 7 Wochen völlig befiedert und den Alten, die mit ihnen stetig gehen und sie treulich beschützen, in der Größe ziemlich gleich.

32. Die **Paradiesgans** — *V. variegata*, *Gm.*; Engl.: Variogated Sheldrake; Franz.: Canard du Paradis — ist dadurch höchst merkwürdig, daß die Geschlechter ganz verschieden gefärbtes Kleid tragen. M.: Kopf und Hals schwarz, grün schillernd, Körper und Flügel schwarz, fein grau gepunktet oder gewellt, Bug, große und mittlere Flügeldecken (an der Flügelkante vor'm Spiegel) weiß, Spiegelfedern bronzegrün, große Schwingen, Oberschwanzdecken und Schwanz schwarz, letzte Armschwingen rothbraun, mit helleren Säumen, Unterschwanzdecken und Aftergegend rothbraun; Schnabel glänzend schwarz, Auge und Fuß schwarz. W. (Tafel 64): Schnabel, Fuß, Auge, Schwanz, Schwingen, Flügeldecken und Spiegel wie beim Mnnch.; dagegen sind

Kopf und Hals schneeweiß, und die Befiederung des Körpers und die Flügel Federn sind 3. Th. rostbraun, 3. Th. grauschwarz, letztere fein grau gewellt. Das Jugendkleid ähnelt eigenthümlicher Weise der Befiederung des Mnch., nicht der des Wbch., Kopf und Hals sind dunkel, und erst in der Herbstmauser färben sich diese Theile beim Wbch. aus. — Heimat: Neuseeland. Im August 1863 gelangte das erste Paar in den Regentpark zu London, und bereits 1865 legte das Wbch. 5 Eier, welche Mitte Mai 5 Junge (Dunenkleid wie oben angegeben) ergaben. Seitdem hat sich die P. nicht nur wiederholt dort fortgepflanzt, sondern ist auch in Deutschland von den Herren Dr. Bodinus, C. Cronau u. A. vielfach gezüchtet worden. Gleich hinsichtlich ihres Wesens der vorigen, nur ist sie noch streit- und herrschsüchtiger und will zur Fortpflanzungszeit in beschränkteren Räumlichkeiten kein Geflügel neben sich dulden.

33. Die **australische Brandgans** — *V. tadornoides*, *Jard. et Selby*; Engl.: Australian Sheldrake — erinnert in der Färbung insofern an ihre deutsche Verwandte, als sie außer grünem Spiegel, weißen Flügeldecken, letzten rothen Armschwingen noch das über Obrücken und Brust sich ziehende rothbraune Band gemeinsam hat, in der Färbung des Körpers ähnelt sie dagegen der Paradiesgans, auch tragen die Geschlechter verschiedenes Kleid. Beim M. sind Kopf, Hals, große Schwingen und Schwanz schwarz, die ersteren beiden Theile metallisch grün schillernd; Schultern, Flügel und Obrücken schwarz, fein grau gepunkt (wie Paradiesgans), ein etwa 1 cm breiter weißer Ring trennt das Schwarz des Halses von dem breiten, rostbraunen, über Hinterhals und Brust sich legenden Gürtel; ein großer Fleck vor dem grünen Spiegel ist weiß, die letzten Armschwingen sind rothbraun und grau; Schnabel und Auge schwarz, Füße roth, schwarz gefleckt. Das W. ist etwas schwächer, die Perlung (Wellung) wie beim Mnch., nur die Grundfarbe etwas fahler, der weiße Halsring verwischter, der rothbraune Hals-Brust-Gürtel dunkler und an den Seiten (Brust) schwarz gewellt, um die Schnabelwurzel und jedes Auge zieht sich ein schmaler weißer Ring; im Uebrigen wie das Mnch. — Heimat: Süd-Australien. Die ersten kamen i. J. 1862 nach London, seitdem nur selten und nur vereinzelt eingeführt: Anfang Mai 1883 erlangte Hr. Dir. Dr. Bodinus fünf eben importirte Vögel, die sich hier prächtig entwickelt haben. Diese Art ist überhaupt die schönste von allen Fuchsgänsen. Im Wesen stimmt sie mit der vorigen überein.

34. Die **grauföpfige Fuchsgans** — *V. cana*, *Gm.*; Engl.: White-fronted Sheldrake — ist meines Wissens erst einmal aus ihrer Heimat Südafrika nach Europa, und zwar Anfang der 50er Jahre nach England gebracht worden. M.: vorherrschend rothbraun, Unterhals und Oberbrust heller, gelbbraun, Oberhals und Kopf grau, die Stirngegend weiß, Spiegel und Flügeldecken gleichen denen der vorgenannten, Schnabel und Füße sind schwarz. Das W. unterscheidet sich vom Mnch. durch den einfarbig grauen Kopf.

35. Die **Glangans** — *Sarcidiornis melanonota*, *Forst.*; Engl.: Black-backed Goose; Franz.: Oie Caboue —, welche jedoch nicht zu den Fuchsgänsen gehört, mag die Reihe der Gänse schließen. Das Mnch. zeichnet sich durch einen auf der Schnabelwurzel stehenden, seitlich zusammengedrückten Höcker aus. Färbung: Rücken,

Flügel und Schwanz schwarz, metallisch grünglänzend; Unterkörper weiß; Kopf und Hals weiß, schwarz gefleckt. Größe der Ringelgans. — Heimat: Indien, Afrika. Wird ziemlich selten eingeführt. Ist sehr weichlich.

### III. S c h w ä n e.

Die Schwäne (Cygnidae), jene so viel besungenen stolzen, majestätischen Vögel, welche als Biergeflügel für Seen, Teiche und Weiher den ersten Rang einnehmen und als solches wohl bekannt sind, bilden die an Arten ärmste Familie der Zahnschnäbler, denn man kennt kaum zehn Spezies, und in Gefangenschaft sind überhaupt nur 7 Arten gehalten worden. Von den bereits beschriebenen Enten und Gänsen unterscheidet sie zur Genüge ihr größerer, stärkerer Körper und ihr längerer Hals. In der Größe übertreffen alle die Gänse. Der Leib ist gestreckt, doch kräftig gebaut, der Hals sehr lang, dünn, meist  $\gamma$  förmig getragen, der Kopf verhältnismäßig klein, der Schnabel etwa kopflang, an der Wurzel höher als breit oder auch höckerig, nach vorn nicht verschmälert, aber flach gewölbt und in einen rundlichen, nur (wie bei den Enten) die halbe Spizenbreite einnehmenden Nagel ausgehend, die Flügelgegend nackt (nur beim Koskoroba-Schwan befiedert), indem die Wachshaut des Schnabels bis an und bei alten Vögeln bis hinter das Auge sich erstreckt, der Fuß sehr kurz, stämmig, weit hinten am Körper eingelenkt, der Lauf kürzer als die Mittelzehe, mit kleinen sechsseitigen, schuppenartigen Schilbern bekleidet (genetzt), die Hinterzehe ohne Hautanhang, schwächlich, hoch eingelenkt, die großen vollen Schwimmhäute der Vorderzehen schließen noch die Hälfte der stumpfen Nägel mit ein, die großen Flügel, in denen die 2. Handschwinge die längste, haben lange Armtnochen und verhältnismäßig kurze, hartschäftige Schwingen und reichen bis zur Spitze des aus 18 bis 24 Federn bestehenden keilsförmigen (Auffigen) Schwanzes. Zur Wirbelsäule gehören 23 oder gar 24 Hals-, 10 Rücken- und 9 Schwanzwirbel. Die Befiederung ist sehr dicht, am Unterleib geradezu pelzartig, die Beduung reich, fein und zart (Schwanpelze). Die Geschlechter sind gleich gefärbt, ein sogen. Prachtkleid fehlt; die meisten Arten sind weiß, eine ist weiß und schwarz, eine andere fast ganz schwarz, nur die unbefiederten Theile sind gewöhnlich lebhaft gefärbt.

Die Schwäne verbreiten sich, mit Ausnahme der heißen Zone, über alle Gebiete der Erde, und zwar sowohl der nördlichen wie der südlichen Halbkugel; die meisten Arten leben in den gemäßigten und kalten Strichen von Europa, Asien und Nordamerika. Sie sind durchaus an das Wasser gebunden, leben fast ausschließlich auf demselben und erlangen hier gründelnd, indem sie Kopf und Hals hinabtauchen und mit dem Schnabel Pflanzen, Schlamm u. dergl. durchsuchen, ihre in Sämereien, Wurzeln, Blätter und ähnlichen Pflanzenstoffen, weniger in Würmern, Muscheln und anderem Kleingethier bestehende Nahrung. Seen, Teiche, große Sümpfe bilden ihre Aufenthaltsorte und zugleich ihre Nistplätze; nach der Brutzeit suchen sie das Meer auf, streifen während des Winters im Gebiet umher oder wandern südwärts, gewöhnlich in schräger Reihe. Sie ziehen und treiben überhaupt ihr Wesen am Tage. Zum Fluge erheben sie sich fast immer nur vom Wasser aus und ebenso lassen sie sich aus der Luft nur auf dasselbe wieder nieder, da sie auf dem Boden zu hart aufschlagen

würden; durchmessen unter kräftigen Flügelschlägen ziemlich schnell weite Strecken. Auf dem Lande bewegen sie sich infolge der kurzen, hinter der Körpermitte eingelenkten Füße ungeschickt, schwerfällig; ein Schwan ist eben nur auf dem Wasser, wenn er voll Würde mit stolz und elegant getragenen Kopf und Hals, mit etwas gehobenen Flügeln auf dem Spiegel hingeleitet, schön. Von manchen Arten vernimmt man, abgesehen von einem Zischen oder Gemurmeln, kaum eine wirkliche Stimme („stummer“ Schwan), andere schreien hell oder auch stark „trompetenähnlich“ (Sing-, Posaunen- oder Trompeter-Schwan), die Männchen stärker und öfter als die Weibchen. Ihr Benehmen ist gemessen, selbstbewußt, gegen anderes Geflügel zeigen sie sich neidisch, herrschsüchtig, selbst boshaft und mordlustig, dem Menschen schließen sie sich nicht so an wie Enten und Gänse, sie bleiben in der Regel scheuer und zurückhaltender, beanspruchen ihr bestimmtes Revier, dulden in diesem kein anderes Geflügel und wissen bei Vertheidigung desselben gegen Eindringlinge Schnabel und Flügel in empfindlichster Weise anzuwenden; man hat dies bei Besetzung von Gewässern wohl zu beachten. Die Schwäne leben streng paarweise, die Geschlechter bekunden sowohl gegen sich wie beide gegen die Jungen die größte Hinnneigung und Fürsorge. Das Männch. hilft beim Nestbau, hält beim brütenden Weibch. Wache und theiligt sich eifrig an der Führung und Erziehung der Jungen. Das Nest bildet ein umfangreicher, kunstloser Haufen oder Hügel von Wasserpflanzen, Rohrstengeln, Schilf, Stroh, Reisern u. dergl., welche mit Hilfe des Schnabels zusammengebracht werden, und wird am liebsten auf kleinen Inseln hergerichtet. Die 4 bis 8, auch 12 weißlichen oder schmutzig-grünen Eier werden vom Weibch. 5 bis 6 Wochen lang bebrütet und die dann auskchlüpfenden, ein grauliches Dunenkleid tragenden niedlichen Jungen bald auf's Wasser geführt, sorgsam beschützt und oft, namentlich Nachts und bei Gefahr, unter die Flügel genommen. Sie wachsen rasch heran, bekommen ein gewöhnlich unscheinbares (grauess) erstes Federkleid und färben sich erst im zweiten oder dritten Jahre aus, nachdem sie längst die Größe der Alten erreicht und sich von diesen getrennt haben.

Für die Gefangenschaft, zur Besetzung von Teich und Weiher, eignen sich alle Arten, und einer besonderen Empfehlung bedürfen die prächtigen, in ihrer Einfachheit schönen Vögel nicht. Die Gewässer brauchen nicht tief zu sein, denn die Schwäne suchen ihre Nahrung durch Gründeln, wohl aber haben sie gern ausgedehnte, großflächige, mit Sumpf- und Wasserpflanzen bestandene ruhige Gewässer. Auf solchen schreiten sie auch zum Nestbau und zur Brut, nachdem sie einen bestimmten Bezirk sich gewählt haben, in dem sie unumschränkt herrschen; einige Arten pflanzen sich auch auf kleineren Gewässern, in beschränkten Räumlichkeiten fort, doch müssen sie hier ungestört sein. Die Ernährung macht keinerlei Schwierigkeiten; sie nehmen Körner, Samereien, eingeweichte Kleie, Brot u. a., der schwarze Sch. weidet gern. Die Jungen werden mit einem Gemeng von Weizenkleie, Hirse und Semmel in Wasser und mit Wasserlinsen als Zerkost leicht aufgezogen. Besondere Abwartung verlangen sie nicht, sie ertragen unser Klima, auch die Kälte des Winters ganz wohl; doch richtet man für sie ein Häuschen her, das sie bei Frost und zugefrorenem Gewässer aufnimmt. — Die nächstfolgenden fünf Arten, von denen die drei ersten Europa angehören, sind weiße Schwäne.



1. Der **Höderschwan**, stumme oder gemeine Schwan — *Cygnus olor*, *Gm.*; Engl.: Common Swan [Mute Swan] Franz.: *Cygne tuberculé* oder *Cygne à bec rouge* — zeichnet sich vor allen seinen Verwandten durch einen an der Schnabelwurzel stehenden runden Höcker aus. Das Gefieder ist ganz weiß, der Schnabel roth mit schwarzem Nagel (Spitze) und Höcker, die nackte Haut zwischen Schnabel und Auge (d. i. die Bügelgegend) ebenfalls schwarz, der Fuß schwarz oder braunschwarz, das Auge braun. Größe bekannt (ca. 175 cm von Schnabel- bis Schwanzspitze); Gewicht 20 bis 27 Pfd. Das Weib. unterscheidet sich vom Männch. durch etwas geringere Größe und durch kleineren Schnabelhöcker. Junge im Dunenkleid grau-grünlich — ausnahmsweise tragen welche ein weißes Flaumkleid, und man hat diese sogar zu Vertretern einer besonderen Art: *C. immutabilis*, erhoben —, im ersten Federkleid (Herbst) bräunlich-ashgrau mit bleifarbigem Schnabel und Fuß und nur angedeutetem Höcker; im 2. Jahre wird das Gefieder grau mit weiß gemischt und der Schnabel gelb, erst im 3. Jahre färben sie sich aus. — Heimat mehr die gemäßigten Gebiete des nördlichen Europa und Asien als die hochnordischen Striche dieser Erdtheile; im nordöstlichen Deutschland früher als Brutvogel häufig, jetzt selten, dagegen als halbgezähmt fast überall bei uns zu finden, vornehmlich bei Berlin, Potsdam und Spandau auf der Havel in ihrem mittleren und der Spree in ihrem unteren Laufe, welche Gewässer den Schwänen in reichem Maße das Gewünschte bieten. Gegen 2000 der herrlichen Vögel bilden die Zierde der schönen Havelseen. Die Oberaufsicht über diese Hegung und Zucht, welche einzig da steht, ist einem Schwanenmeister übertragen. Zweimal im Sommer (Mai und August) werden die Vögel eingefangen und gerupft, und die dadurch gewonnenen werthvollen Federn wandern an das Hofjagdamt, um dann das Material zu den Betten der Mitglieder des Königl. Hauses zu geben; im August werden gleichzeitig die jungen Schwäne durch Wegschneiden des letzten Flügelgliedes der Flugfähigkeit beraubt. Frieren die Gewässer zu, so werden die Schwäne nach ihrem Winteraufenthalt (Potsdam), der immer eisfrei erhalten wird, gebracht und hier bekommen sie täglich einige Scheffel Gerste.

2. Der **Singschwan** oder wilde Schwan — *C. musicus*, *Bechst.*; Engl.: Hooper Swan; Franz.: *Cygne sauvage* —, höckerlos und ein wenig kleiner und kurzhalsiger als der Höderschwan, dem er in der Färbung des Gefieders gleicht, die des Schnabels aber weicht ab: die Ränder desselben und die vordere Hälfte bis an die Nasenlöcher sind schwarz, die hintere Hälfte und die nackte Haut zwischen Schnabel und Auge gelb; Fuß schwarz. Die Verfärbung der Jungen geht wie bei dem vorigen vor sich: an Stelle des grauen Dunenkleides ist nach etwa 11 Wochen ein ashgraues Federkleid getreten, das im nächsten Jahre mehr und mehr weiß wird und im dritten Jahre ganz rein erscheint; der Schnabel ist zunächst grauröthlich, an der Spitze schwarzgrau, später am Wurzeltheil fleischröthlich, in der Vorderhälfte schwärzlich, erst im zweiten Jahre kommt das Gelb zum Vorschein. Die Stimme, welche hell und namentlich in der Ferne angenehm klingt und dem Vogel den Namen einbrachte, ist im zweiten Jahre noch matt. — Heimat Nord-Europa und Asien; wandert im Winter südwärts, bis Süd-Europa und Nord-Afrika, und in strengen

Wintern (so im Februar 1881) kommt er in Schaaren von Tausenden an die Küsten der Nord- und Ostsee; die Seen des mittleren und nördlichen Rußlands bevölkert er in ziemlicher Anzahl, dort hegt man ihn auch (des Gefanges wegen) wie bei uns den Höferschwan, welchem er übrigens hinsichtlich der stolzen Haltung und der anmuthigen Biegung des Halses nachsteht. Noch mehr als der vorige zeigt sich der S. herrsch- und streitsüchtig gegen anderes Geflügel, dieses, einschließlich des Höferschwans, weicht ihm deshalb auch stetig aus. Hat er einen Teich allein zur Verfügung, so pflanzt er sich fort. Im hiesigen Zoolog. Garten bewohnt ein Paar seit dem Winter 1881/82 einen Teich für sich, und bereits am 27. Mai saß das Weib. (zum ersten Mal) in dem auf einer Insel zwischen Strauchwerk und Bäumen erbauten Neste auf 5 Eiern, welchen am 30. Juni 5 Junge entchlüpften, die prächtig gebiechen. Ebenso hat i. J. 1883 das Paar Junge aufgezogen; 1884 legte das Weib. acht, jedoch unbefruchtete Eier. — Da das Fleisch der Jungen einen vor-  
trefflichen Braten giebt, die Dunen sehr werthvoll sind und die bis auf die Dunen gerupften und dann gegerbten Häute ein kostbares Pelzwerk liefern, so ist der S. für die Nordländer sehr wichtig.

3. Der **Zwergschwan**, Bewick's oder kleiner Singschwan — *C. minor*, *Pall.*; Engl.: Bewicks Swan; Franz.: Cygne de Bewick — unterscheidet sich vom vorigen nur durch geringere Größe (125 cm lang) und Färbung des Schnabels; an diesem reicht nämlich das Schwarz von der Spitze an bis über die Nasenlöcher hinauf, sodaß nur ein Drittel oder Viertel übrig bleibt, welches wie die nackte Zügelgegend hochgelb (bei Jungen fleischröthlich) ist. Verfärbung wie bei dem vorigen. — Heimat der hohe Norden Europas und Asiens, nach Deutschland kommt er selten, zuweilen aber mit in den Zügen des Singschwans.

4. Der **Trompeter- oder Posaunen-Schwan** — *C. buccinator*, *Rich.*; Engl.: Trumpeter Swan; Franz.: Cygne buccinator —, ausgezeichnet durch eine laute, klangvolle „trompeten-ähnliche“ Stimme, gleicht, bis auf den durchweg glänzend-schwarzen Schnabel und Zügel, ganz dem Singschwan, den er übrigens hinsichtlich der Größe (welche wohl sogar noch etwas über die des Höferschwans hinausgeht) merklich übertrifft. Wird aus seiner Heimat Nord-Amerika verhältnißmäßig selten zu uns gebracht, dagegen hat er sich schon mehrfach in Gefangenschaft fortgepflanzt; im Regentpark zu London z. B. hat man von 1870 bis 1876 jedes Jahr Junge, und zwar 2 bis 6 Stück, im Ganzen 31 Stück gezogen.

5. Der **Roskoroba-Schwan** oder Entenschwan — *C. coscoroba*, *Gm.*; Engl.: Coscoroba Swan; Franz.: Cygne anatole, — von der Größe einer Graugans, wird auf den ersten Blick leicht für eine Gans gehalten, da er dieser durch befiederte Zügelgegend und etwas höhere Füße nahesteht, allein der Körperbau im Allgemeinen, der längere Hals, der Schwanschnabel, der keilsförmige Schwanz, Betragen und Haltung lassen ihn entschieden als Schwan erkennen; er mag als ein vermittelndes Glied zwischen den Familien der Schwäne und Gänse gelten. Gefieder reinweiß mit schwarzen Flügelspitzen, Schnabel und Fuß schön rosenroth. Es ist schade, daß dieser hübsche, zart gefärbte Schwan so selten zu uns gebracht wird; doch hatte ich mehrmals (im hiesigen Zoolog. Garten) Gelegenheit, denselben längere Zeit zu beobachten und als

Tafel 65.



Schwarzer Schwan.

Schwarzhafliger Schwan.



eine prächtige Zierde des Gewässers kennen zu lernen. Er bewohnt die Seen des südlichen und namentlich südwestlichen Süd-Amerika.

6. Der **schwarzhalsige Schwan** — *C. nigricollis*, *Gm.*; Engl.: Black-necked Swan; Franz.: Cygne à cou noir — theilt mit dem vorigen die Heimat. Färbung: weiß, Hals und Kopf schwarz; an letzterem zieht sich vom Auge nach hinten ein schmaler weißer Streif; Augen braun, Schnabel bleigrau mit fleischröthlicher Spitze, eine fleischige Wulst auf dem Oberschnabel, die nackte Stelle zwischen Schnabel und Auge und der nackte Augenring blutroth, Füße blaßroth. Kleiner als der Höderschwan. Die Verfärbung der Jungen geht allmählich vor sich und wird im ersten Jahre, wenigstens nach meinen Beobachtungen und Aufzeichnungen, keinesfalls beendet; die Bemerkung Brehm's, daß die Jungen „schon im ersten Herbst ihres Lebens den Alten so ähneln, daß man sie kaum noch unterscheiden kann“, ist demnach irrtümlich. Mehrmals habe ich den Entwicklungsgang der Jungen im hiesigen Zoolog. Garten genau verfolgt. Bei einem jungen Vogel z. B., welcher am 15. Mai 1882 ausschlüpfte und weißes Dunenkleid trug, (Schnabel und Füße bleigrau), wurde das letztere im Juni mehr und mehr grau, nur Kopf und Oberhals blieben hell; Anfang August begannen die graulichen Federn hervorzusprossen; Ende October war er ausgefiedert: Kopf und Hals wie bei den Alten, das Weiß des Körpers und des Augenstreifens aber noch mit Grau gemischt, Schnabel am Grunde und Flügelgegend noch bleichroth und an der Spitze mehr grau als fleischroth, der Fleischhöcker an der Schnabelwurzel fehlt noch, Füße hellgrau; Ende März 1883: noch nicht ausgefärbt, denn die Flügelbed., Schwung- und Schwanzfedern haben noch graue Spitzen und Entsaume, der weiße Augenstreif ist noch nicht ganz rein, der Schnabelwurzel fehlt noch das schöne Roth und der Höcker, die Füße sind noch ziemlich grau. Die reine Färbung findet man erst im Herbst des 2. oder im Frühling des 3. Jahres; dagegen haben die Jungen bereits mit einem halben Jahre, also im Herbst des ersten (Geburts-) Jahres Größe und Stärke der Alten fast völlig erreicht. Der Sch. pflanzt sich übrigens unschwer, unter entsprechenden Verhältnissen sogar regelmäßig bei uns fort, die weitaus meisten der auf den Teichen und Weihern der Thiergärten und Liebhabern zu findenden Exemplare sind in Europa gezüchtet, deshalb ist auch der Preis gegen den zur Zeit der ersten Einführungen (in den 50er Jahren) sehr heruntergegangen; selbst in beschränkteren Räumlichkeiten vermehrt er sich, wie ein Paar des Herrn Polblot in Rotterdam bewiesen hat, welchem nur ein etwa 6 m langes und breites Gehege mit einem 2½ m im Durchmesser haltenden Wasserbassin zur Verfügung stand, denn es zog z. B. in den drei Jahren 1870 bis 72 26 Junge (5, 9, 12 Stück). Da der Sch. bei uns völlig akklimatisirt ist, stellt er keine besonderen Ansprüche hinsichtlich der Behandlung und Durchwinterung, nur muß man bei anhaltendem Frost, wenn die Gewässer nicht eisfrei sind, die nöthigen Maßregeln treffen.

7. Der **schwarze Schwan** — *C. atratus*, *Steph.*; Engl.: Black Swan; Franz.: Cygne noire — gereicht wohl einem Gewässer noch mehr zur Zierde als der vorige; das schöne schwarze Gefieder mit den krausen großen Flügelbedfedern, von dem das Weiß der Schwingen und das Roth des Schnabels sich prächtig abhebt, der lange, elegant getragene Hals und die an den Höderschwan erinnernde Bewegung und Haltung auf dem Wasser machen diesen Schwan zu einem wirklich schönen Vogel. Zur Färbung sei noch bemerkt, daß das Schwarz des Ge-

fieders an der Unterseite etwas ins Graue spielt, daß der Fuß schwarz, das Auge scharlachroth, der nackte Augenring, die nackte Stelle zwischen Auge und Schnabel und dieser selbst lebhaft karminroth ist, und der letztere vor der Spitze ein breites weißes Querband hat. Etwas kleiner als der Höderschwan. Die Jungen, welche nach dem Aus schlüpfen ein grauschwärzliches Dunenkleid tragen, erreichen nach wenigen Monaten die Größe der Alten. — Heimat: Neuholland. Wurde hier i. J. 1698 von Cool aufgefunden, und noch heute bewohnt er die Gewässer Süd-Australiens und Vandiemenslands in ziemlicher Anzahl. In Neuseeland ist er jetzt eingeführt, bereits seit einigen Jahrzehnten aber bei uns vollständig eingebürgert und in erheblicher Anzahl gezüchtet worden. Vielfach macht er zwei Bruten jährlich, im Frühjahr und im Herbst (bis Dezember), da letzterer mit dem australischen Frühling zusammenfällt. Man hat demnach zahlreiche Beispiele großer Fruchtbarkeit. So zog ein im Zoolog. Garten zu Frankfurt a. M. gehaltenes Paar nach dem Bericht des Hrn. Dir. Dr. Max Schmidt („Zoolog. Garten“ 1872, S. 2) vom März 1877 bis September 1881 38 Junge; das Weibchen eines auf einem Gute in der Grafschaft Surrey, England, gehaltenen Paares legte und bebrütete in den Jahren 1854–66 nicht weniger als 147 Eier, denen 107 Junge ent schlüpften; ein auf dem Schloß Douchout bei Brüssel gehegtes Paar zog vom August 1867 bis Februar 1872 54 Junge und brütete i. J. 1869 sogar dreimal, fast jede Brut ergab 6 Junge. Hr. Dir. Dr. Bobinus erzielte in wenigen Jahren von einem Paar, das in einem Jahre einmal 3 Bruten machte, über 50 Junge, und Hr. Bolsliet in Rotterdam züchtete von 1858 bis 1867 mit zwei Paaren, deren zweites jedoch nur wenig in Betracht kommt, 98 Junge, für welche er, zusammen mit den oben erwähnten 26 Jungen des Schwarzhalschwans, 15 000 Frcs. vereinnahmte.

### III. Tauben.

Die Tauben oder Girtvögel (Columbae; Gyranthes), eine in sich streng abgeschlossene Ordnung, haben für den Menschen weit weniger Bedeutung als die Hühner- und Entenvögel, da sie für ihn, abgesehen von ihrem Werthe als Jagdvögel, in der Hauptsache nur als Biergeflügel gelten können, als solches aber nehmen sie eine der ersten Stellen ein. Sie sind, kurz gekennzeichnet, Luft- und Landvögel mit kleinem Kopf, geradem, kurzem, dünnem, nur an der Spitze hornigem Schnabel, schlichförmigen, oft von einer knorpeligen Schuppe überdeckten Nasenlöchern, kurzem Hals, niedrigem, vierzehigem Fuß und derbem Gefieder. Die Größe schwankt zwischen der eines derben Huhns und der einer Lerche. Der Körper ist kräftig, doch nicht plump gebaut. Der kleine, rundliche, gewölbte Kopf ist fast immer — wir haben hier und im Folgenden nur die frei lebenden Tauben-Arten, deren es etwa 400 giebt, im Auge, von den Haus-Tauben-Rassen wird später die Rede sein — glatt befiedert; Federkronen haben die Krontauben Neuguineas, nackte, häutige Warzen und Lappen an Stirn- und Augengegend die Warzentaube Madagaskars. Der Schnabel zeichnet sich durch eine etwas erhöhte, vorn herabgebogene, hornige Spitze des Oberschnabels aus, während seine Wurzelhälfte weichhäutig ist. Die Beine sind kurz, die Schenkel in der Regel völlig befiedert, die Läufe vorn mit einer Reihe Querschilber, im Uebrigen mit nehartigen Schuppen bekleidet, die drei Vorderbeine vollständig von einander getrennt, die Hinterbeine (kürzer als die zweite) steht in gleicher Höhe. Die gewöhnlich langen, spitzen Flügel haben 10 starke, elastische Handschwingen, von denen die zweite am längsten ist, und 11 bis 15 Armschwingen, der in der Regel mittellange, einfach gebildete Schwanz besteht aus 12, selten 14 oder 10 (bei manchen Haus-Tauben bis 42) Steuerfedern. Die meisten T. haben 12 Hals-, 7 Rücken- und 7 Schwanzwirbel; der Brustbeinkamm ist sehr hoch, der Kropf paarig ausgebildet, der Magen sehr muskulös, die Gallenblase fehlt. Das Gefieder (s. S. 14—16) ist dicht, derb, glatt anliegend; Dunen fehlen zwischen den Konturfedern, auch auf den Rainen stehen wenige, ganz verschieden von den Entenvögeln (s. dort). Die Färbung wechselt je nach den Arten und Gruppen bedeutend; vielfach herrscht ein Blau vor. Die Geschlechter unterscheiden sich darin gewöhnlich nicht oder wenig, dagegen sind Jugend- und Alterkleid verschieden; nach dem Ausfliegen tragen die Jungen ein spärliches gelbes Flaumkleid; besondere Jahreszeiten-Kleider (wie Enten) legen die T. nicht an, unsere Arten mausern im Sommer. Wie Hühner- und Entenvögel sind auch die T. Weltbürger, die meisten heimatlich in Tropengegenden, in Europa sind nur vier (Fels-, Ringel-, Hohl-, Turteltaube), in Deutschland drei (die genannten mit Ausnahme der ersten) heimisch; die in kälteren Gegenden sind Wandervögel. Sie bevorzugen fast stets den Wald und suchen die Nähe des Wassers; wenige bewohnen Felsentüfen und Felswände. Das kunstlose Nest steht meist im Geäst, doch auch in Baumhöhlen und Felsnischen, ganz selten

auf der Erde; das Gelege bilden zwei weiße Eier, welche von beiden Geschlechtern, abwechselnd, bebrütet werden (14–20 Tage); das Weib. legt mehrmals im Jahre. Die Jungen, nach dem Auschlüpfen noch etwa 8 Tage blind, bleiben bis zum Flüggewerden im Neste und werden von den Alten während der ersten Tage mit einer käseartigen, an die Milchnahrung der Säugethiere erinnernden Absonderung der Kropfwand-Drüsen, später mit aufgequellten Sämereien aus dem Kropf gefüttert. Die Nahrung der Alten besteht vornehmlich in Sämereien, welche vom Boden auf-gelesen werden, weniger in Beeren und Früchten; salzhaltige Erde, Sandkörner, Kalk ist ihnen unentbehrlich, vor Allem brauchen sie Wasser. Sie trinken saugend, in langen Zügen, indem sie den ganzen Schnabel in's Wasser stecken, wobei die Nasenlöcher durch ihre Deckhaut geschlossen werden. Eigenthümlich ist die Stimme (Rudsen, Heulen, Gurren, Lachen). Die T. fliegen schnell, gewandt, im Gehen nicken sie bei jedem Schritt; sie leben paarweise, sind scheu und vorsichtig, im Allgemeinen gesellig und anmuthig, doch auch zänkisch und neidisch. Man kennt gegen 400 Arten, die sich in fünf Familien unterbringen lassen, doch kommt hier von diesen zunächst nur die der eigentlichen Tauben (Columbidae) in Betracht, da ihr die Felsstaube und deren Nachkommen, die Haustauben, angehören.

### Die Haustauben.

Es erscheint geboten, ehe wir zur Besprechung der verschiedenen Haustauben übergehen, einen Blick auf die Abstammungs-Frage zu werfen. Mit gutem Recht wird als die Stammart der Haustaube

die **Felsentaube** oder wilde Felsstaube — *Columba livia*, L.; Engl.: Rock-Pigeon; Franz.: Pigeon biset —, einschließlich ihrer geographischen Unterarten oder Rassen, angesehen, die sich, wie ihre nächsten Verwandten, durch mittellangen, gerade abgestuften, 12federigen Schwanz, kurzen Lauf und mohnblaue Hauptfarbe kennzeichnen und von dem (zahmen) blauen Felsflüchter oft nicht zu unterscheiden ist. Färbung: oberhalb hell aschblau; Kopf heller blaugrau; Hals und Oberbrust dunkel blaugrau, grün und purpurn schillernd; Unterrücken und Unterdeckfedern des Flügels weiß: über die Flügel zwei schwarze, nach dem Rücken hin sich vereinigende Querbinden, welche dadurch entstehen, daß die Mitte der unteren (großen) Deckfedern und die Enden der Armschwingen schwarz sind; erste Schwingen sammt ihren Deckfedern aschgrau, fein hell gesäumt; Schwanz dunkelmohnblau, die 12 Steuerfedern am Ende mit etwa 22 mm breiter schwarzer Querbinde, die beiden äußersten auf der Außenseite weiß. Auge gelbroth, Schnabel schwarz, an der Wurzel hellgrau, Fuß dunkelroth. Größe des Felsflüchters (Länge 34 cm, Flügelspannung 63 cm, Lauf 24 mm, Schwanz 10 cm). Täubin etwas schwächer, die Farben matter. Jugendkleid trüber. Je nach dem Verbreitungsgebiet ändert die Färbung unbedeutend ab: der Grundton ist heller, hellmohnblau, oder die Färbung ist ganz dunkel u. s. w., sodaß man ver-



schiedene Unterarten oder Rassen (Varietäten) aufgestellt hat: *Columba elegans* (Nubien), *C. glauconotus* (Nubien), *C. intermedia* (Ost- und nördliches Hinter-Indien), *C. rupestris* (Ostindien, Nordchina, südöstliches Sibirien, Mandschurei, Dschungarei), *C. unicolor* (Nubien), *C. gymnocyclus* (Senegambien) etc. Die *F.* verbreitet sich also über Nord- und Süd-Europa, über Afrika von Senegambien bis Nubien, über Asien, besonders die mittleren Theile; in Deutschland ist sie nicht Brutvogel. Sie bewohnt felsige Meeresküsten oder bergiges und felsiges Gebiet des Binnenlandes, meidet aber die Bäume. Nistet in Felsnischen, Klippenspalten, in Egypten, Persien, Indien haust und brütet sie (halbwild resp. verwildert) in Löchern an alten Gebäuden, Mauern, Tempeln, Thürmen, Ruinen, und manche Thürme oder ähnliche Baulichkeiten sind nur für sie errichtet oder bestimmt. Die Bruten, deren sie jährlich mindestens zwei macht, gehen ganz in derselben Weise von statten wie bei unserem zahmen Feldflüchter, welchem sie auch in Wesen, Betragen, Nahrung etc. gleicht. Felsentauben, welche man jung aus dem Neste genommen oder aus Eiern hat erbrüten lassen, benehmen sich wie Feldflüchter. Bedenken wir, daß wie heute, so seit Jahrhunderten und Jahrtausenden die Felsentauben menschliche Wohnstätten und andere Baulichkeiten zum Wohn- und Nistplatz erkoren haben, daß sie somit schon von selbst eines Theils ihres wirklichen Freilebens sich begaben und nur „halbwild“ lebten, so liegt es klar, daß es durchaus nicht schwer halten konnte, sie ganz an Haus und Hof zu gewöhnen, sie zum Gegenstand einer mehr oder minder aufmerksamen Zucht zu machen.

Und über die Abstammung der Haustaube kann kaum ein Zweifel herrschen. Zwar wird von Manchen eingewendet, daß so verschiedene Formen, wie Kröpfer und Mövchen, Bagdetten und Huhntauben etc., doch nicht einem Stamm entsprossen sein könnten! Allein, wenn man die ganze Reihe der Rassen und Varietäten überblickt, so findet man nicht bloß scharfe Gegensätze, sondern in und zwischen ihnen und den einzelnen Exemplaren auch genugsam Uebergänge, sodaß dann die Kontraste keinesfalls mehr so wirksam erscheinen. Erwägt man zudem, daß die Haustauben in dem alten Sitz der Taubenkultur, in Asien, seit Jahrtausenden mit Sorgfalt und Verständnis gezüchtet worden, daß in dem einen Gebiet diese, in dem anderen jene Varietäten entstanden, um dann zu Rassen fixirt zu werden, wie es in entsprechender Weise heut noch geschieht — so wird man sich wohl mit der Ansicht befreunden, daß alle unsere Rassen und Varietäten der Haustaube von einer Art, der blauen Felsen- oder Feldtaube, abstammen, zumal noch andere Gründe dafür sprechen: 1. die Uebereinstimmung der verschiedensten Haustauben-Rassen mit der Felsentaube in der Färbung (blau mit schwarzen Binden), und besonders 2. die Neigung der Haustauben, nach einer kurzen oder langen Reihe von Generationen auf die Färbung der Felsentaube wieder zurückzuschlagen. Letzterer Fall wird jedem Züchter schon vorgekommen sein, tritt aber manchmal ganz überraschend auf. So z. B. brachte ein schwarzer Indianer-Tauber und eine weiße Pfautäubin, welche Hr. Prof. Seelig verpaarte, Junge, welche vollständig blauen Feldtauben (also auch den Felsentauben) glichen. Ch. Darwin kreuzte weiße Pfautauben mit schwarzen Indianern und erhielt braune, schwarze und gefleckte Nachzucht; außerdem kreuzte er einen Indianer und eine Rothschnippe und erzielte dunkle und fleckige Junge; als er nun aber eins von diesen

mit einem Blendling aus jener Kreuzung verpaarte, züchteten diese ein Junges, welches in der Färbung gänzlich mit der der Felsentaube übereinstimmte. Daß das Blau auch bei andersfarbigen Tauben, namentlich rothen, seine Rechte noch geltend macht (an Schwingen, Schwanz), ist bekannt. 3. Die Stimme ist bei den verschiedensten Rassen gleich und mit der der Felsentaube übereinstimmend. 4. Dasselbe gilt von Wesen und Lebensweise: alle nisten in und an Gebäuden u. dergl., nie auf Bäumen, sie bevorzugten dunkle Nistorte, meiden (Ausnahmen kommen höchst selten vor) Bäume u. s. w. 5. Die Blendlinge der verschiedenen Rassen unter einander und die Bastarde mit der Felsentaube sind vollkommen fruchtbar. 6. Wollte man annehmen, daß die Haustauben je nach der Rasse von verschiedenen Arten abstammten, so steht dem entgegen, daß von diesen vermeintlichen wildlebenden Stammarten keine aufzufinden ist, es bliebe somit nur die Annahme übrig, daß alle ausgestorben seien. Wie sollte es aber möglich gewesen sein, daß 8 oder 10 Arten aussterben konnten, während die blaue Felsentaube allenthalben erhalten blieb und weit zahlreicher geworden ist als vordem?

Sonach wird der Schluß berechtigt sein, daß die blaue Felsentaube die Stammart all' unserer Haustauben ist. Zunächst wird man bei der Züchtung Farben-Varietäten erzielt haben, muthmaßlich vorerst weiße und schwarze, da diese beiden Farben bereits in der Färbung und Zeichnung der Felsentaube vorkommen; bald oder gleichzeitig stellten sich auch Scheden und Schimmel ein; der Purpurschiller an Hals und Brust ist verbläßt zu Gelb und Roth (vergl. Gimpel, Brüster, u. a.) und diese Farben haben sich weiter über den Körper ausgebreitet. Verpaarungen verschiedenfarbiger Exemplare ergaben Vögel in den Misch- und Nebenfarben (Mehlsahl, Fabel, Silber etc.) u. s. f. Je länger die Taube gezüchtet, je mehr sie zum Liebling der asiatischen Völker, je mehr sie zum Gegenstand der aufmerksamsten Behandlung, ja Verehrung wurde, desto sorgfältiger nahm man jede Zufallsbildung wahr und suchte sie zu verwertben resp. zu vervollkommen. Und in diesem Bestreben ist man nicht müde geworden, noch heut zeigt man darin allseits regen Eifer!

Die Bähmung der Felsentaube reicht in graue Zeit hinauf; sie wurde von mittel-asiatischen Völkern zuerst vorgenommen. Wie ich schon oben betonte, kann dieselbe nicht schwer gehalten haben, die Taube kam ja dem Menschen auf halbem Wege entgegen, sie siedelte sich an und in seinen Bauten und Baulichkeiten, sobald diese ihr ruhige, dunkle Nistorte boten, an, und da dies vornehmlich an den Tempelbauten geschah, so betrachtete man die Vögel als Gäste der Götter, als reine, heilige Vögel und ließ sie völlig gewähren. Dies schloß aber nicht aus, daß die Tauben nicht bloß als Opfer dargebracht, sondern daß sie auch von den Priestern und späterhin ebenfalls von „gewöhnlichen“ Leuten gegessen wurden. Darwin giebt auf Grund einer ihm von dem großen Egyptologen Prof. Lepsius gewordenen Mittheilung an, daß die älteste Nachricht über gezähmte Tauben aus der Zeit der fünften ägyptischen Dynastie, etwa 3000 v. Chr., stamme; Mr. Birch aber berichtete Darwin, daß Tauben schon auf einem Küchzetteln der vorhergehenden Dynastie vorkommen. Jener „Taubendienst“ verpflanzte sich infolge der Eroberungszüge und des Handelsverkehrs aus Mittel- nach Vorder-Asien, aus Assyrien — dessen sagenhafter Königin Semira-

miß die Taube geheiligt war — nach Syrien, Phönizien, Palästina, Cypern. In allen syrischen Städten wurden die Tauben gehegt, und in Askalon z. B. fand der Jude Philo seinem eigenen Bericht zufolge eine unzählige Menge Tauben auf den Straßen und in jedem Hause, welche so zahm geworden waren, daß sie Tischgenossen des Menschen waren (B. Hehn, „Kulturpflanzen —“, 4. Aufl., S. 276). Auf Cypern flogen die Tauben der paphischen Göttin im Tempel aus und ein. Im Alten Testament ist oft von Tauben die Rede; die erste Stelle, welche mit Sicherheit auf zahme Tauben gedeutet werden kann, ist Jesaias, Kap. 60, V. 8, denn hier spricht der Dichter (um 550 v. Chr.) von Tauben, welche zu ihren Fenstern (Gittern) fliegen; daß bei den Juden sehr oft Taubenopfer dargebracht wurden, ist aus dem Neuen Testament bekannt. — Aus den syrischen Gebieten kamen zahme Tauben zu Beginn des 5. Jahrh. v. Chr. nach Griechenland: Charon von Lampisus, und nach ihm Andere, berichtet, daß die ersten weißen Tauben in Griechenland gesehen worden seien, als die persische Seemacht bei Umschiffung des Vorgebirges Athos zu Grunde ging (478 v. Chr.); es waren also jedenfalls zahme Tauben, die sich von den scheiternden Fahrzeugen an's Land gerettet hatten und nun den Einwohnern Griechenlands in die Hände fielen (B. Hehn, S. 281); weiße Tauben spielten ja in Syrien zc. die Hauptrolle. Bereits ein halbes Jahrhundert später war die Taube in Athen zc. ein verbreitetes Hausthier, das, wie im Morgenlande, schon zu Botschaften verwendet wurde. Italien (Rom) bekam die weißen Tauben wahrscheinlich von Sicilien, denn hier auf dem Berge Eryx am Tempel der Aphrodite wohnten ganze Schaaren weißer und farbiger, der Göttin geheiligter Tauben. Der römische Alderbau-Schriftsteller Varro (116—28 v. Chr.) unterscheidet bereits von den eigentlichen Haus- und Hofstauben, welche zahmer und meist weiß seien, die auch in Italien heimische Felsentaube, welche ihrer Schüchternheit wegen die höchsten Thürme und Giebel des Landhauses bewohne und auf das Feld gehe. Man sieht also, daß auch in Italien die Wildtaube bereits halb gezähmt lebte. Varro betont aber weiter, daß man die eingeführte weiße Taube und die dunkle einheimische zusammenpaare und dadurch eine Mischlingsrasse erziele, von welcher in den Taubenhäusern oft bis auf 5000 Stück vorhanden seien. Weiter gaben Varro u. A. Beschreibungen der Taubenhäuser, Nester, Fütterung, Mastung zc. Columella und Plinius kennen schon Tauben von fast Hühnergröße aus der ital. Landschaft Campanien, und bereits bei der Belagerung von Mutina (Modena) 44 v. Chr. wurden Tauben als Sendboten benutzt. Auch Flugtauben hatte man bald, denn dem Flugtaubensport in Modena schreibt man ein Alter von mehr als zwei Jahrtausenden zu. Von Italien aus verbreitete sich mit der Machtentfaltung des römischen Reiches auch die Taubenzucht nach anderen europäischen Ländern. — Währenddem war im Morgenland die Taubenkultur mehr und mehr Gegenstand der Liebhaberei, des Vergnügens geworden. Wir wissen z. B. durch Josephus (geb. 37 v. Chr.), daß in Jerusalem damals viele zahme Tauben in Taubenthürmen hausten, und im Talmud, dem aus ersten 5 Jahrhunderten n. Chr. stammenden jüdischen Religionsbuch, werden bereits 10 Tauben-Arten, und unter diesen fünf Hausstauben-Rassen oder Spielarten erwähnt (s. Lewi-ohn, „Zoologie des Talmud“). Zur Zeit Muhammed's (um 600 n. Chr.) wurden in Arabien u. a. D. viele Tauben gehalten. Bald nach dem Jahre 1000 richteten

Wesflügelzucht.

30

die Kalifen von Bagdad und die Sultane von Egypten regelmäßige Taubenposten ein, die in den Kreuzzügen auch eine Rolle spielten und bis gegen 1300 resp. 1500 bestanden. Daß die Muhammedaner Asiens und Afrikas heute noch eifrige und verständnißvolle Taubenzüchter sind, haben die europäischen Liebhaber genugsam kennen gelernt. Bereits i. J. 1596 erschien im 3. Theil des von dem Bezir des Großmogul Akbar von Ostindien, Abul Fazil, in persischer Sprache geschriebenen, das Leben und die Hofhaltung des genannten Herrschers behandelnden Werkes eine ausgezeichnete Arbeit über die Taubenliebhaberei des letzteren, welcher namentlich ein großer Freund von Tümmlern gewesen sein muß; es werden 17 Rassen und Varietäten beschrieben, zugleich aber auch betont, „daß die Beherrscher von Iran und Turan (Persien u.) ihm sehr seltene Arten sandten, daß die Kaufleute ihm auch ausgezeichnete Sammlungen brachten und daß Ihre Majestät durch Kreuzung der Rassen, welche Methode früher nie angewendet worden war, dieselben erstaunlich verbesserten“. — Um dieselbe Zeit waren bereits einige asiatische Rassen, vielleicht schon infolge der Kreuzzüge, besonders aber durch den Handelsverkehr der Holländer, nach dem mittleren und westlichen Europa gekommen. Hier hatte man zwar schon Taubenzucht getrieben — so ordnete Kaiser Karl d. Gr. dies in den „Capitularen“ für seine Landgüter eigens an —, allein eine sonderliche Liebhaberei hatte sich nicht entwickelt, man hielt wohl nur Felsflüchter; die alten Schriftsteller erwähnen keine besonderen Rassen. K. Gesner (1555) nennt bloß Fels-Tauben („Zam Schlagtuben“ oder „Welschtuben“) und Russische Tauben („Thösslet Tuben“; rauchfüßige, wohl Trommettauben). Der Italiener Albrovandi (1600) weist schon mit Nachdruck auf die Niederländische (Holländische) Taubenzucht hin; er beschreibt als inländische Rassen glatt- und federfüßige Felsflüchter und die große breitbrüstige Art, Tronso oder Asturnellato genannt („Römer“?), als ausländische die Locken-, die gehaubte Cypriische (wahrscheinlich Perrücken), den glattfüßigen behaubten (also wahl deutschen) Kröpfer und den lang- und rauchfüßigen niederländ. Kröpfer, ferner die Indische Taube (vielleicht gewöhnlicher Indianer) und eine kurz-, dick- und warzenförmigbelagte Taube (feinere Indianer), dann die Persische oder Türkische Taube (Briestaube) und die kurzflügelige und kurzschwänzige „Taube mit dem Entenschnabel“ (ebenfalls eine Fuhntaube) aus Indien; als speziell niederländische Tauben beschreibt er den Kröpfer, Cortbeke, die Overslagers und Draijers (Tümmler und Ringschläger), die Helmtaube, farbige mit weißem Kopf, Schwanz und Schwingen oder umgekehrt (letztere Calotten oder Mönchen, erstere wohl Mönche). Der Frankfurter Arzt G. Horst (1669) beschreibt und bildet z. Th. ganz gut ab: Russische, Cypriische (federfüß. Perrücken), Indianer, Pfautauben (als „Cypriische Pfauenschwänze“), Tümmler oder Burzler (Holl.: Tuymelaers), Bagdetten („Dümmäuler“), Kröpfer, Bläßer (Ringschläger), Mönchtauben. Weitere geschichtliche Bemerkungen finden sich bei Beschreibung der Rassen.

Von den Niederlanden aus verbreitete sich die Taubenliebhaberei seit dem 16. Jahrhundert über Deutschland, Frankreich, England u. s. w., und besonders begünstigt waren dabei die an den Hauptverkehrsstraßen liegenden Orte und Gebiete; manche Rassen und Varietäten (Trommler, federfüß. Farbentauben) fanden auch von Osten, von Rußland und Polen her Eingang in Deutschland, und die Neuzeit importierte direkt noch Rassen aus Asien und Nordafrika (Möbchen) u. a. Klima, Boden-, wirtschaftliche und örtliche Verhältnisse blieben nicht ohne Einfluß auf die Art der Zucht und Liebhaberei. Was Deutschland anbetrifft, so hat der Flugtaubensport seine Anhänger hauptsächlich in den Städten Norddeutschlands, Farbentauben werden be-

sonders in Mitteldeutschland, Huhntauben in Süddeutschland und Oesterreich gezüchtet, die Briestauben-Liebhaberei hat ihren Hauptsitz in Westdeutschland, Kassetauben-Kultur dagegen wird fast allenthalben getrieben, sie hat einen nachhaltigen Aufschwung seit Einführung der Englischen Kröpfer genommen!

**Außentheile des Körpers.** Ueber die Körpertheile der Tauben im Allgemeinen ist schon auf S. 461 das Wichtigste gesagt. Die Benennungen für dieselben bleiben, mit den in der Natur des Gegenstandes begründeten Abänderungen, die auf Seite 49 erläuterten.

1. Auf einige Eigenheiten der **Befiederung** sei zunächst hingewiesen. In der Hauptsache breitfahrig und glatt anliegend, treten doch verschiedene Abweichungen, Auszeichnungen auf. Die betreffenden Federn sind weicher als die anderen, der Schaft gebogen oder gedreht, die Fahne zerschliffen. Dahin gehören vorerst die Struppfedern der Lockentauben, wie sie auch bei den Strupphühnern sich finden. Bezüglich dieses Punktes, ebenso wie bezüglich der Seidenfedern sei auf Seite 41 und 42 verwiesen. An die Halsbehänge der Hähne erinnert die Mähne des Schmalkalderer Mohnkopfes, mit welcher die Perrücke oder Kapuze der Perrückentaube (s. dort) in gewissem Sinne verwandt ist. Auf Hinterkopf, Genick, Nacken beschränkt sind die Hauben oder Kappen, welche allen Gruppen, doch nicht allen Rassen der Haustauben eigen und entweder breit, oder spitz sind. Die Muschel-, Breit- oder Querhaube (Engl.: Shell-crest; Franz.: Coquille) muß rund um den Hinterkopf herumlaufen, möglichst hoch und nach vorn gebogen sein, die Federchen müssen dicht stehen und oben in einer Ebene gleichmäßig abschneiden; die Spitzhaube (Engl.: Peak; Franz.: Huppe), welche namentlich bei Mövchen, dem altdeutschen Kröpfer z. vorkommt, muß genau in der Nackenmitte sitzen und aus schmalen, gedrehten Federn bestehen, welche aus breitem Grunde nach oben in einer Spitze zusammenlaufen. — Ueber der Schnabelwurzel tragen manche Tauben ein Federsträußchen, die Nelke, Rose oder Schnippe (Tuft), welches sich gewöhnlich nach einer Seite wendet; als alleinige Kopfauszeichnung finden wir es bei den Altenburg. Trommelt., mit Querhaube zusammen bei deutschen Trommlern und Farventauben. Die Scheitelrose oder Kuppe (Tolle; Rose) sitzt auf dem Scheitel, ist weit größer als die Nelke und nur der Buchar. Trommeltaube (s. dort) eigen. Tauben mit Nelke und Haube nennt man „doppeltuppig“. Die Krause (Engl.: Frill; Franz.: Jabot) kommt nur bei Mövchen vor und ist deren charakteristisches Merkmal; sie zieht sich von der Kehle bis auf die Brust herab und besteht aus kleinen, gebogenen Federn, die sich nach der einen oder anderen Seite wenden. — Eine besondere Federbildung findet man noch bei den Pfautauben, indem deren Schwanzfedern frisiert sind, d. h. lockere, zerschliffene Fahnen besitzen. — Viele Rassen haben befiederte Beine. Die ziemlich langen, breiten, schräg nach unten und hinten gerichteten, an der Außenseite des Unterschenkels bis zur Ferse (fälschlich Knie) stehenden Federn bilden die sogen. Hosen (bei den Hühnern heißen sie „Stulpen“); in Verbindung damit treten Latschen auf, d. h. lange, die Außenseite des Laufes und der Vorderbeine besetzende Federn, z. B. bei Farben- und Trommeltauben, Bomm. und Sächf. Kröpfen und Schmalkaldenern; je länger, desto schöner; bei langen Latschen

werden auch die Hosen reich entwickelt sein, und umgekehrt. Kurze, z. Th. flaumige Federn, welche den Lauf, nicht aber die Behen bekleiden, nennt man Strümpfe, wie sie bei Berliner Tauben, Engl. Kröpfen u. zu sehen sind.

Die Haupt-Taubenfarben sind Blau, Schwarz, Roth, Gelb und Weiß, deren Uebergänge eine ganze Anzahl Misch- oder Nebenfarben bilden: das Tauben- oder Mohlblau geht durch Hellblau, Silberblau, Mehlfahl, Silberweiß in's reinste Weiß und anderseits durch Dunkelaschblau, Schieferblau und Schieferfschwarz zum fatten Schwarz, ferner durch Beimischung anderen Tones durch Purpurblau, Violett, Purpurbraun, Hellbraun in Roth, dieses durch verschiedene Stufen in Gelb und dieses durch Hellgelb, Gelbfahl, Isabell in Silberfahl bis Silberweiß und Weiß über. Die Flügelbinden, Schnüre oder Striche, ursprünglich nur in Schwarz vorkommend (s. S. 462) verschwinden manchmal ganz — „Hohlflügel“ —, oder das Schwarz dehnt sich über die Flügeldeckfedern aus und bildet auf denselben schwarze Tupfen oder Schuppen — „gehämmerte“ Tauben —, oder das Schwarz geht in Roth oder Weiß über, und es treten rothe und weiße Binden, bzw. Schuppen auf. Diese Binden- und Schuppen-Zeichnung — erstere müssen ganz rein und schmal, letztere gleichmäßig fein — findet sich aber nicht bloß noch auf blauer Grundfarbe, sondern auch auf anderen Haupt- und Nebenfarben (vergl. „Feldtauben“, „Asiat. Mövchen“, „Modeneser“). Bekannt ist, daß das Roth in den Binden nur als Uebergang zu Weiß, resp. im Jugendgefieder der Tauben sich zeigt, und daß auf blauem Grunde die weiße Zeichnung hinten oft schön schwarz, zuweilen aber auch erst ganz schmal roth und dann noch fein schwarz gesäumt ist. Dadurch entstehen mehrere Zeichnungen, auf welche namentlich bei den Asiat. Mövchen geachtet wird (s. dort). Die Schwabentaube zeichnet sich noch durch weiße Punkte (Perlen) auf den Schwingen aus, und bei Asiat. Mövchen ist auch die ursprünglich dunkle Schwanzbinde hell geworden (Spiegelschwanz).

Das Weiß nimmt aber auch ganze Partien des Gefieders ein, so den Oberkopf (Paffen), den ganzen Kopf (Mönche), die Kehle (Wärtchen-Tümmler), die Stirn (Weißblässhen), Vorderhals, Brust (Staarhals, Berliner Tümmler), den Schwanz (Weißschwänze), die Schwingen (Tümmler, Sächf. Indianer), die Flügel (Elstern, Verkehrtflügel, Ganseln); gewöhnlich erscheinen gleichzeitig mehrere weiße Partien, z. B. an Kopf, Schwanz und Schwingen, oder Stirn und Schwanz, oder Brust, Flügel, Unterleib (Berliner geherzte Tümmler) u. s. f. Umgekehrt treten bei weißen Tauben farbige Zeichnungen auf, so der Stirnfleck (Schnippen), die Kopfplatte (Calotte), der Kopf (Mohrenkopf), Kopf, Vorderhals und Oberbrust (Lakhtauben), Flügel außer Schwingen (Schilde) u. s. w.; die farbigen Schulterdecken bilden mit dem farbigen Ober Rücken das sog. Herz (Elstern, Verkehrtflügel). — Durch Zueinandergreifen von Weiß und Farben entstehen Scheden (Tiger) und Schimmel.

2. Der Schnabel ist kurz oder lang, dick oder dünn. Seine Farbe, mit der der Krallen (Nägel) immer übereinstimmend, richtet sich nach der des Gefieders. Blaue Tauben haben in der Regel dunkeln Schnabel, auch schwarze — obwohl hier schon häufiger ein weißer —, dagegen müssen gelbe, rothe, weiße einen hellen haben. Bei gezeichneten Tauben entscheidet die Färbung des Kopfes über die des Schnabels;

Rohrenköpfe z. B. haben dunkeln, Weißköpfe hellen Schnabel. Helle (Elfenbein-) Schnäbel werden gewöhnlich Wachsschnäbel genannt.

3. Die Farbe der Augen hängt in der Regel ebenfalls von der des Gefieders ab, obgleich hier auch die Rasse in Betracht kommt. Bei weißem Gefieder finden sich gewöhnlich dunkle (braune), bei blauem gelbe Augen. Die weißgrauen (perlmutter- oder perlsfarbigen) Augen nennt man Perl-, Glas-, Rein- oder ächte Augen; sie sind eine Eigenheit der Tümmeler, kommen aber auch bei Perrücken, Buchar, Trommlern u. vor und werden sehr geschätzt, doch müssen sie reinfarbig sein; mischen sich andere Punkte ein, so nennt man die Augen „Sandaugen“. Ist ein Auge halb hell, halb dunkel, so bezeichnet man es als „gebrochenes Auge“, was ebenso fehlerhaft ist als zweierlei Augen (ein helles und dunkles). — — Bezüglich alles Näheren wolle man die Beschreibung der Rassen nachlesen.

## A. Feldtauben.

Zu dieser Gruppe zählen diejenigen Tauben, welche in Größe, Kopf- und Körperbau und z. Th. auch in der Färbung der wilden Fels- oder Feldtaube gleichen oder ihr wenigstens sehr nahe stehen; sie zeichnen sich also weder durch besondere Eigenthümlichkeiten des Gefieders (wie Mövchen, Pfau-, Perrücken-, Locken-, Mähnentauben), noch durch merkwürdig konstruirten Kropf (Kröpfer), noch durch große Augen- und Schnabelwarzen (Orientalen), noch durch kompakte, huhnartige Gestalt (Huhntauben), noch durch eigenartigen Flug (Tümmeler) oder abweichende Stimme (Trommler) aus, trotzdem wird jeder Liebhaber eine zu dieser Gruppe gehörige Taube sofort erkennen. Die Gesamtlänge der hierher zu rechnenden Tauben schwankt zwischen 34 und 37 (38) cm, der Schnabel mißt von der Spitze bis zur Stirn 20, bis zum Mundwinkel 25 mm, die Flügelspannung beträgt 66 bis 68, der Umfang über Brust und Flügel 25 bis 27 cm. Der Kopf ist klein, bei den eigentlichen Felsflütern und einigen Unterrassen glatt, bei anderen breitgehaubt oder auch doppeltuppig, die Stirn mittelhoch, der Scheitel gewölbt und allmählich nach hinten abfallend, der Schnabel lang, ziemlich dünn, die Spitze des Oberschnabels leicht abwärts gebogen, die Nasenwarz weiß, fein, nicht aufgetrieben, das Auge groß, bei farbigen rötlichgelb, bei weißen oder weißgrünlichen dunkel, die nackten Augenränder (Lider) glatt und fleischfarbig (nicht warzig), der Hals kurz und schlank, die Brust hübsch gewölbt, der Rumpf kräftig, doch nicht plump, die Flügel lang, doch das Schwanzende nicht erreichend, die Beine und Zehen mittellang, nackt oder befiedert. Die Färbung des reichen, aber gut anliegenden Gefieders zeigt die größte Abwechselung, und einzig danach sind die einzelnen Unterrassen und Varietäten auch benannt worden. Man könnte ein-, zwei- und dreifarbiges Feldtauben (z. B. Blaue, bezw. Lerche und Kupfer-Weißschwanz) unterscheiden und die Glieder der ganzen Gruppe demgemäß einordnen. Im Folgenden stellen wir drei Abtheilungen auf; zur ersten zählen wir die Einfarbigen und Geschuppten, welche also (abgesehen vom Weiß der Binden und Schuppen) keine weiße Zeichnung aufweisen, zur zweiten diejenigen, bei welchen der Körper farbig ist, aber einzelne Theile (Kopf, Schwanz, Schwingen, Latschen) weiß sind, zur dritten diejenigen, bei welchen letzteres in umgekehrter Weise der Fall ist. Es ergibt sich demnach folgende Aufstellung:

a) Einfarbige und Geschuppte: Blaue mit und ohne Binden, schwarzgeschuppte Blaue, Blaue und andere Einfarbige mit weißen Binden und weißen Schuppen; Silberfahle (Flechttaube); Eistauben, Mondtaube (Elbe); Lerchen- (Viktoria-, Hyazinth-) und Luchstauben.

b) Farbige mit weißer Zeichnung: Staarhals, Weißschwänze, Pfaffen, Weißköpfe, Mönche, Verkehrtflügel, Gimpel.

c) Weiße mit farbiger Zeichnung: Farbenbrüster, Laßtauben, Farbenköpfe, Schnippen, Storchtaube, Schwalben, Schilde.

Die ersteren nennt man zuweilen einfach „Feldtauben“, die gezeichneten dagegen „Farbentauben“, sodaß die ganze Gruppe den Namen „Feld- und Farbentauben“ erhält. Doch liegt ein Grund zu einer derartigen Spezialisierung nicht vor, der Ausdruck „Farbentauben“ ist ja nicht einmal richtig, zumal es bei allen zu dieser ganzen Gruppe zählenden Tauben, wie schon erwähnt, ausschließlich oder wenigstens in erster Linie auf Färbung und Zeichnung ankommt. Gegen die Bezeichnung „Feldtauben“ hat man den Einwand erhoben, daß alle Tauben, wenn sie daran gewöhnt würden, auf's Feld gingen zwecks Auffuchung der Nahrung. Abgesehen davon, daß dies leichter gesagt als gethan ist, so liegt der Schwerpunkt eben auf dem Gewöhnen, und dies gelingt bei vielen Rassen auch nur dann, wenn Taubenschlag und Feld günstig, d. h. nahe beisammen liegen; die Feldtauben dagegen suchen, ohne Einmischung seitens des Menschen, in wärmeren Strichen das ganze Jahr hindurch auf dem Felde ihr Futter, und bei uns schlagen sie sich auch, so lange es geht, durch; fast alle anderen Tauben lassen sich in Volieren oder Schlägen (Böden) ohne Ausflug halten und züchten, die Feldtauben gedeihen nur dann recht, wenn sie frei ausfliegen können und sich wenigstens zum Theil unabhängig fühlen.

Wo und wann all die einzelnen Unterrassen und Spielarten entstanden sind, weiß man nicht, seit Jahrhunderten werden diese hübschen, dankbaren Tauben in Deutschland, und insbesondere im mittleren Theil desselben gehalten und gezüchtet, neue Zeichnungen u. herausgebildet, neue Färbungen zu fixiren getrachtet. Obenan in der Zucht feiner Feldtauben stehen Sachsen, Schlesien, Böhmen und einige Gebiete Thüringens. Leider ist sie neuerer Zeit zurückgegangen: die Einführung neuer Rassen, die Bevorzugung dieser auf Ausstellungen und im Handel, das Aussterben des alten Züchterstammes und tüchtiger Kenner, der massenweise Export feiner Tauben nach England und Amerika und noch andere Ursachen haben bewirkt, daß man jetzt selbst in jenen „Farbentauben“-Ländern mancherorts sogenannte Rassetauben zahlreicher vertreten findet als erstere, die früher so schön und in Auswahl dort vorkamen, ja einzelne Varietäten sind dem Aussterben nahe oder schon als ausgestorben zu betrachten. Und mit welcher Liebe hingen die alten Züchter an ihren Tauben, die Haus und Hof zur Zierde gereichten, wie wurde die Jugend in die Geheimnisse der Züchtung eingeweiht, und welcher lebhafteste Verkehr herrschte unter ihnen, namentlich an kleineren Orten und des Sonntags! Hier darf man mit Fug und Recht von einer guten alten Zeit sprechen! Sie ist dahin und mit ihr die Jahrhunderte alte schöne Liebhaberei für feine „Farbentauben“! Den Vereinen aber liegt es ob, durch geeignete Maßnahmen die Angelegenheit wieder zu fördern, die Liebhaberei auf's neue zu



beleben, damit dieser eigenste Zweig deutscher Taubenkultur erhalten bleibe und weiter grüne!

a) Einfarbige und Geshuppte.

1. Die **blaue Feldtaube**, gewöhnlich schlechtweg Feldflüchter genannt — *Columba domestica agrestis livida*; Engl.: Field pigeon; Franz.: Pigeon fuyard oder Pigeon commun —, gleicht, wenn sie noch unvermischt ist, in Größe, Körperbau und Färbung ganz der beschriebenen wilden Feld- oder Feldtaube, deren unmittelbarste Nachkommenschaft sie darstellt. Sie muß also glattköpfig und glattfüßig sein.

Die Färbung der Oberseite ist im Allgemeinen ein helles Aschblau mit weißem Unterrücken (Bürzel), die der Unterseite ein Mohlblau; der Kopf ist heller, der Hals dunkler schieferblau, letzterer oberseits blaugrün, unterseits purpurfarben schillernd; Flügel mit zwei schwarzen Binden und dunkel aschgrauen Schwingen; Schwanz ebenfalls dunkel blaugrau mit einer 20 bis 25 cm breiten schwarzen Querbinde vor der Spitze, die beiden Seitenfedern mit weißem Außenfaum; Auge gelb, Schnabel schwärzlich (hornfarben), Fuß blauroth. Ueber die Farben-Abänderungen wolle man weiter unten nachlesen.

Schöne blaue Feldtauben von der beschriebenen Färbung sind gar nicht so häufig mehr anzutreffen, als man glauben dürfte; man hat sie eben, namentlich in der neueren Zeit, für zu „gewöhnlich“ gehalten, sie deshalb nicht weiter beachtet und sich selbst überlassen. Daher ist es denn gekommen, daß diese Tauben in Städten sowohl als auf dem Lande sich mehr und mehr selbständig gemacht, von den menschlichen Behausungen sich z. Th. ganz fortgewöhnt. Mauerlöcher, Thurmluken — daher der Ausdruck „Thurmtauben“ —, Speicher, Dachgesimse u. dergl. zur Niststätte erloren und nicht nur unter einander, sondern auch mit andersfarbigen Feldtauben und sogar mit Rassetauben sich vermischt haben — und auf solche Weise entstanden jene Flüge und Schwärme halb und ganz verwilderter Tauben, welche in Städten auf Speicher-Grundstücken, Getreide-Verladestellen, Droschken-Halteplätzen und ähnlichen Orten und ebenso auf dem Lande vielfach zu beobachten sind und „Feldflüchter“, „Knudel“ oder „wilde Tauben“ genannt werden (s. S. 463); reine, ächte Feldflüchter trifft man jedoch in geringer Anzahl oder gar nicht unter ihnen. „In der Provinz Sachsen findet man sie noch auf größeren Bauerhöfen, Domänen und Rittergütern, neuerdings werden sie aber auch dort seltener, da eine große Anzahl nach Belgien und England geht, um bei Ausübung des Taubenschießens verwendet zu werden!“ (H. Ortlepp).

Werth und Eigenschaften. Die blauen Feldtauben haben nur dann für den Liebhaber Werth, wenn sie rein und schön in Farbe sind. In ihrem Wesen bekundet sich eine gewisse Scheu, Flüchtigkeit und eine Vorliebe für ruhig, abseits gelegene Brutstätten (Höhlungen). Sie sind deshalb auch nicht so leicht einzugewöhnen und fliegen zuweilen stundenweit nach ihrem ersten Aufenthaltsort zurück. Je nach der Nahrung, die sie finden, und nach der Beschaffenheit und Lage der ihnen zu Gebote stehenden Nistplätze brüten sie drei- bis viermal, zuweilen auch fünf- und sechsmal im Jahre. Gegen Einflüsse der Witterung sind sie unempfindlich, doch sollen sie nur einige Jahre gut nisten, vom dritten oder vierten an aber schon nachlassen und nur eine Lebensdauer von etwa acht Jahren erreichen.

Auf die Abänderungen der blauen Farbe, welche gerade hier bei den Feldtauben so vielfach auftreten, wurde schon auf Seite 468 hingewiesen, und so finden wir denn unter den gewöhnlichen Feldtauben eine reiche Abwechselung in Ton und Zusammenstellung des Blau mit anderen Farben. Viele dieser Varietäten führen keinen besonderen Namen, sondern werden einfach nach der Farbe bezeichnet; einige der wichtigeren seien hier hervorgehoben.

a) Die Hohltaube oder der Hohlflügel — *var. oenina* — zeichnet sich gegenüber der vorigen durch das Fehlen der Flügelbinden aus, sie ist vielmehr (bis auf das dunkel schieferblaue Querband vor der Schwanzspitze) gleichmäßig einfarbig mohnblau, also der bekannten, in unseren Wäldungen lebenden Hohl- oder Lochtaube (*Columba oenas*) ähnlich und in der Färbung etwas heller als die gewöhnliche blaue Feldtaube. In manchen Gegenden wird sie „wildblaue Taube“ genannt. Größe, Körperbau, Kopf, Fuß u. weichen nicht von denen der vorigen ab. Der Ausdruck „hohl“ hat die Bedeutung von „ohne Binden“ angenommen und wird daher auch bei anderen Farben verwendet („höhl“ oder „höhlig“). Daß die Hohltaube von der vorigen abstammt, geht daraus hervor, daß sich oft genug Ansätze zu Binden zeigen, also Rückschläge stattfinden, und daher trifft man schöne ohnbindige blaue Tauben nicht oft und häufig.

Anmerkung. In dem Niederrhein- und Main-Gebiet wird auf dem Lande eine größere blaue Feldtaube gehalten, welche mit und ohne Binden vorkommt, doch werden Hohlflügel, namentlich solche mit silberblauer Färbung, bevorzugt. Diese Taube ist aber keine reine F. mehr, sondern eine Kreuzung mit stärkeren Tauben, in erster Linie mit Bagdetten, weshalb sie auch einen entwickelteren Ortsinn hat. Ähnliche Kreuzungen, mit Spaniern, hat man in Thüringen, die sogen. Halbspanier. Die Tauben haben nur Schlachtwert.

b) Gehämmerte Blaue. Ist bei den Hohltauben das Schwarz ganz von den Flügeln verschwunden, so kann es sich im anderen Falle von den Binden aus über die sonstigen Flügelbedfedern verbreiten, so daß diese auf blauem Grunde schwarz getüpfelt oder geschuppt (gehämmert) erscheinen. Dieser Farbenschlag — *var. nigro-squamosa* —, welchen man als schwarzschuppige, gehämmerte oder hammerschlägige Feldtaube bezeichnet, unterscheidet sich, abgesehen von der schwarzen Schuppung, in nichts von der blauen Stammart und kommt häufig vor, ohne jedoch sonderlich beachtet zu werden. Ueber die in der Flügelzeichnung ähnlichen Perchentauben wolle man weiterhin nachlesen; zunächst seien die farbigen Tauben erwähnt, bei welchen auf dem Flügel, in Binden oder Schuppen, Weiß auftritt:

c) Blaue u. a. Einfarbige mit weißen Binden oder Schuppen. Nicht selten findet man blaue Tauben, bei denen das Schwarz der Binden in das Gegenteil, in Weiß, umgeschlagen ist oder zunächst nur in einem Zwischenton, Roth, erscheint. Solche Blaue mit weißen Binden kommen gewöhnlich glattfüßig vor, doch giebt es auch hübsche federfüßige.

Dasselbe gilt von schwarzen und rothen Feldtauben. Erstere sieht man häufiger als die rothen, namentlich in Sachsen und Thüringen; sie ähneln ganz den schwarzen Staarchälsen, deren Ausgangspunkt sie wahrscheinlich auch bilden, nur daß ihnen der weiße Halbmond auf der Brust fehlt. Im Handel und auch unter Liebhabern führen sie vielfach den Namen „Mohrentauben“, welcher ganz passend gewählt ist. Weißbindige Rother, ohne und mit Federfüßen, trifft man ebenfalls in den ge-

nannten Gebieten; sie sind, bei sattem Roth, weit schöner und werthvoller als die schwarzen. „Gelbe fallen hin und wieder von rothen, sind aber meist nicht schön in Farbe“ (H. Ortlepp).

Wie die weißen Binden, so treten auch weiße Schuppen auf, und zwar auf blauem, aschgrauem, graurothem oder schwarzem Grunde; man nennt derartige Tauben, welche namentlich früher in Sachsen und einigen Strichen Thüringens und Schlesiens, jetzt fast nur noch in Schlesien auf dem Lande, gehalten wurden, gewöhnlich „Karpfenschuppige“; früher waren solche mit schöner Schuppung hier und da sehr begehrt.

Weitere Abänderungen der blauen Feldtaube, namentlich die in helleren Farben, erhielten eigene Namen, und sie seien deshalb unter diesen besprochen.

**2. Silberfahle Feldtauben** (Flecht-, Schloß-, Band-Tauben) — Col. dom. agr. *argentea* —, deren Hauptfärbung ein reines Silberweiß oder Silberblau ist, bilden eine Spezialität des Wuppertales, der Gegend von Elberfeld-Barmen, wo sie allgemein bekannt und beliebt sind. Von der Größe einer großen blauen Feldtaube, doch schlanker, ansprechender Figur und Haltung, mit glattem Kopf und unbefiederten Füßen, erscheint diese zartgefärbte Taube in hellem klaren Silber- und Blausahl mit schwarzen Binden — daher der Name „Band-Feldtauben“ — oder in Blau ohne Binden oder auch als Silber- und Blauschimmel, also entsprechend den hübschen Bandmädchen (s. dort). Ob aus der Wuppertaler Bezeichnung „Flüg“ die Benennung „Flechttaube“ entstanden ist, müssen wir dahin gestellt sein lassen.

Meiner Ansicht nach sind die Silberfahlen die schönsten. Die Grundfarbe derselben ist ein klares Silberweiß, nur der Hals schillert grünlich (der Kopf muß weiß sein), die Schwingen und der Schwanz sind dunkler, fahlgrau, die Flügelbinden sind schwarz, das Querband an der Schwanzspitze ist grauschwarz. Die Binden sind zunächst fahl dunkelgrau und werden erst später schwarz, doch nicht so tief und glänzend schwarz als bei den blauen Feldtauben. Das Ergebniß der Züchtung fällt nicht immer nach Wunsch aus, oft genug fehlt es in der Reinheit und Abgrenzung der Farbe.

Die Blauen zeichnen sich ebenfalls durch einen hellen, klaren Ton dieser Färbung und, wie erwähnt, durch schönes, glänzendes Schwarz der schmalen Binden aus. Silber- und Blauschimmel sind, falls die Färbung den Anforderungen entspricht, sehr gesucht. Alle diese Tauben haben für die betreffenden Liebhaber großen Werth und werden zu hohen Preisen gekauft, denn sie empfehlen sich nicht nur in Bezug auf hübsche, ansprechende Farben, sondern auch durch anmuthige Haltung, munteres Wesen und ergiebige Vermehrung. An die silberfahle Feldtaube schließen sich an:

**3. die Eistauben.** Die Eistaube, auch Mehl-, Müller- oder Reistaube genannt — Col. dom. agr. *pruinosa*; Engl.: Ice Pigeon; Franz.: Pigeon satin —, ist ein ebenso alter, als schöner Schlag der Feldtaube, welcher die veredelnde Hand des Züchters in mehr als einer Hinsicht erkennen läßt. Infolge dessen sind mehrere Farben-Varietäten entstanden, welche jedoch, mögen sie auch in der Binden- oder Schuppen-Färbung von einander abweichen, in dem Hauptpunkt: feinstes, zartestes, hellstes, wie bereift erscheinendes Blau als Grundfarbe — alle übereinstimmen. Die Engländer sind allerdings hierin wieder anderen Geschmacks, denn sie züchten auch Eistauben von gewöhnlich blauer Grundfarbe (mit blau-

schwarzen Schwingen, Schwanz und Latschen), ebenso lassen sie bei den geschuppten E. (Porzellantauben) dunkles Grau als Grundfarbe zu; daß damit gerade die bezeichnendste Eigenheit der Eistaube verschwindet, scheint ihnen bedeutungslos zu sein — „Eistauben“ aber können jedenfalls derartige Tauben nicht genannt werden. Die eigentliche Heimat und das Land der feinen Eistauben ist Deutschland, insbesondere dessen mittleres Gebiet (Schlesien, Sachsen, Böhmen, Maingegend); von hier aus sind sie nach England gekommen und dort nach dem herrschenden Geschmack „verarbeitet“ worden.

In Gestalt und Körperbau weicht die E. nicht von den vorhergehenden ab. Die Größe entspricht der der kleineren blauen Feldtaube, nur trägt sie sich etwas gedrückter, niedriger, wie in der Regel alle federfüßigen Feldtauben. Der Kopf ist glatt; breithaubige kommen ausnahmsweise vor, sind jedoch nicht beliebt. Das schöne, große Auge soll dunkelkastanienbraun (fälschlich schwarz genannt) sein, namentlich bei den feinen hellen, weißgestrichen Vögeln, doch werden gelbe Augen, insbesondere bei den dunkler getönten Tauben, auch für zulässig erachtet, da ja der Schwerpunkt bei Beurtheilung der E. in der hellen, klarsten Grundfärbung bzw. dem reinen Weiß der Zeichnung liegt. Hin und wieder kommen auch weiße Augen („Tümmeler-Augen“) vor; dunkle sind allen vorzuziehen, da sie sich gegen die helle Farbe des Gefieders schön abheben. Der nackte Augenrand ist silbergrau, der Schnabel schwärzlich, weiß bepudert. Die Füße sind nackt (Schlesien), kürzer oder länger befiedert (Sachsen, Thüringen), d. h. bestrümpft oder belatscht: Latschen (je länger, je besser) sind erwünscht, doch nicht unbedingt erforderlich; glattfüßige E. werden bei uns kaum beachtet, in England jedoch — die federfüßigen heißen dort „Sibirische“ — zugelassen\*).

Die Färbung des dichten, anschließenden Gefieders wurde schon erwähnt; letzteres erscheint durchweg in dem feinsten, zartesten, hellsten Blau — Eisblau — und wie bereist oder mit Mehl bestäubt (daher die Benennungen „Mehl- oder Reistaube“); selbst der Hals ist nicht dunkel, sondern schillert nur schwach goldgrün; bloß Schwingen und Schwanz zeigen einen dunkleren Ton des Graublau. Hinsichtlich der Flügelbinden weichen die einzelnen Varietäten von einander ab, dagegen haben alle die bekannte dunkle Querbinde am Schwanzende. Färbung und Zeichnung der Flügel geben das Merkmal der Varietäten ab:

a) Die hohlstflügelige oder ohnbindige Eistaube — Franz.: Pigeon satin gris perle uni — bedarf, da die allgemeine Beschreibung der Eistauben eben gegeben, keiner besonderen Beschreibung. Sie kommt, wie die schwarzgeschuppte, seltener vor.

b) Die schwarzbindige E. — Franz.: P. s. gris perle barré noir — muß schmale, scharf abgesetzte, tiefschwarze Binden haben. Je heller und zarter ihre Grundfarbe bei dunklen Augen, desto werthvoller\*\*). Doch wird sie noch nicht so gesucht als

\*) Hierbei sei bemerkt, daß diese Rassen Feldtauben resp. Farbentauben in den Gegenden, wo sie, z. B. in Schlesien, ihre Nahrung fast ausschließlich auf dem Felde suchen müssen, nur ganz wenig befiederte, meist ganz nackte Füße haben; die Latschen würden beim Gehen hindern (H. Ortlepp).

\*\*) Mit den vorgenannten Tauben scheinen die sogen. Ulmer Blauen identisch zu sein, welche Hr. A. Bayer-Eßlingen folgendermaßen beschreibt: „Sie sind ganz rein einfarbig, feinstes Hellblau, ohne dunkeln Hals, Schwingen zc. Der Hals darf keine Spur von Glanz zeigen, auch

c) die weißbindige E., gewöhnlich schlichtweg „Eistaube“ genannt, Franz.: var. barré blanc —, welche unter allen ungeschuppten Eistauben überhaupt den größten Werth hat. Selbstverständlich müssen die Binden regelrecht, d. h. schmal, ununterbrochen, rein weiß und hinten noch durch viel schmälere schwarze Strich eingefasst sein, sodaß also zweifarbige Binden entstehen. In letzterem Punkt liegt eine Schwierigkeit für die Züchtung, und nur zu oft sind die Binden unrein, d. h. das Schwarz greift in's Weiß über oder dieses nimmt einen gelblichen, bräunlichen Ton an.

d) Weißgeschuppte Eistauben — Franz.: var. étincelée — führen bei uns den Namen „Porzellantauben“. Sie gleichen der vorigen Varietät, nur müssen die gesammten Flügelbedfedern (Schilb) weiß geschuppt, und jede dieser Schuppen muß, entsprechend den Binden, ganz fein schwarz gesäumt sein. Es wird auch gern gesehen, wenn sich diese Zeichnung noch auf die Latschen erstreckt; Manche (z. B. H. du Roi, H. Ortlepp) legen großen Werth darauf. Ist die Grundfarbe gut und die Zeichnung vollkommen, so haben wir eine der reizendsten Tauben vor uns; allein die Zeichnung fällt oft ungenau aus, oder es finden sich völlig schuppenlose Stellen auf den Flügeln, oder das schöne Weiß wird durch Beimischung von Rostroth verdorben u. s. w., sodaß tadellose Porzellantauben wirklich selten sind und mit 50 bis 60 M., ja noch theurer bezahlt werden. Zur Zucht paart man am besten einen schön geschuppten Täuber mit einer feinen weißbindigen ungeschuppten Täubin (Eistaube). „Leider ändert sich die Zeichnung mit dem Alter, und es kommt vor, daß eine Taube, die man in Zeichnung fehlerfrei nennen könnte, im nächsten Jahre nicht mehr so gleichmäßig gezeichnet ist“ (H. Ortlepp). In manchen Gegenden Deutschlands und Oesterreichs heißen die Porzellantauben „Perltauben“, in Wien nennt man sie „Laxenburger“, weil sie auf dem kaiserlichen Lustschloß Laxenburg seit langem gezüchtet werden. — Schwarzgeschuppte E. haben weniger Bedeutung für die Liebhaber, sind auch seltener als jene.

Der Werth, welchen Eis- und Porzellantauben für die Liebhaber schöner „Farbentauben“ haben, wurde schon angedeutet; die Tauben sind immer beliebt gewesen und werden es auch bleiben, denn selbst der Taubenfreund, welcher auch nicht eigentlicher Züchter von sogen. Farbentauben ist, findet Gefallen an ihnen. Dazu sind sie gesellig und in der Zucht recht dankbar, und nicht nur für das Land, sondern auch Liebhabern in der Stadt, welche ihnen freien Ausflug gewähren können, zu empfehlen.

4. Die **Mond- oder Halbmond-Taube** — Col. dom. agr. lunata; Engl.: Crescent oder Swiss-Pigeon; Franz.: Pigeon suisse, P. lune — wird bei uns gewöhnlich „Schweizertaube“ genannt. Ihr Verbreitungsbezirk umfaßt hauptsächlich Schlesien, die Oberlausitz, Sachsen, Thüringen, ferner einige Theile Süddeutschlands. Nach England hat man sie erst in neuerer Zeit gebracht; in Frankreich scheinen die Pigeons suisses recht beliebt zu sein, man züchtet dort mehrere Varietäten.

Den Namen erhielt diese Taube in Folge des gelblichen oder röthlichen Halb-

müssen Schnabel, Augen und Krallen schön schwarz sein. Sie haben meist große schöne Federfüße und zählen zu den beliebtesten Tauben, ihrer feinen zarten Färbung wegen.“

mondes auf der Brust, welcher sich von der gelblichweißen (rahmfarbenen) Grundfarbe des Gefieders hübsch und scharf abheben muß. In Größe, Gestalt und Körperbau gleicht sie der Eistaube; wie diese ist auch sie glattköpfig, stark federfüßig (belatscht) — in Schlesien glattfüßig oder sehr schwach befiedert — und etwas niedrig gestellt.

Die Grundfärbung ist bei der Mondtaube zu einem Gelblichweiß, ja zu reinem Atlasweiß verblaßt, sodaß es manchmal schwer wird, zu sagen, ob das eine oder das andere vorhanden ist. Es läßt sich dies jedoch an der Färbung des Schwanzes feststellen: falls dieser wirklich weiß — was durchaus fehlerhaft ist —, so fehlt das gelbe oder bräunliche Querband am Ende, welches bei hellgelblicher (rahmweißer) Grundfärbung noch nicht verschwindet. Der Halbmond ist in der Mitte der Brust etwa 2 cm breit und ungefähr 6 cm lang und zieht sich, allmählich schmaler werdend, nach dem Vorderhals bzw. nach den Halsseiten hinauf, wo sich die Spitzen verlieren. Jungen Tauben fehlt der Halbmond noch, er zeigt sich erst nach der ersten Mauser. Die schmalen, scharf abgesetzten Flügelbinden müssen die Färbung der Brustzeichnung haben. Ein farbiges Querband am Ende des Schwanzes muß stets, wenn auch sehr schwach, vorhanden sein; es kommt eben auf den helleren oder dunkleren Ton der Grundfärbung an, und diese darf eines zarten weichen Hauches nicht entbehren.

Die Zeichnungsfarbe ist ein Gold- oder Ockergelb oder ein Rötlichbraun; gelbe M. sind jetzt seltener als rothe oder braune. Der Schnabel ist hell, das Auge soll dunkel und von einem hellen Rande umgeben sein, die Füße sind roth, mit weißen Latschen versehen, die Krallen hell. Als fehlerhaft gelten: Tauben mit verwaschener, ungenauer Zeichnung — auch die Schwanzbinde muß, wie betont, klar und deutlich sein —, farbigen Federn auf dem Hinterhals und Flügelschild, ungenügender Fußbefiederung, dunkel geflecktem Oberschnabel; als Schönheitsfehler werden betrachtet: rothe Augen (in Schlesien jedoch statthast), dunkelgraue Augenränder.

Ob die von französischen Fachschriftstellern — so neuerdings von La Perre de Roo — angeführten und beschriebenen Varietäten der Pigeons suisses alle hierher gehören, vermag man nicht zu beurtheilen: es scheint auch in Frankreich eine Verwechselung mehrerer Tauben obzuwalten. Eine endgiltige Ansicht würde man sich erst zu bilden vermögen, wenn man die betreffenden Varietäten besichtigen und vergleichen könnte, denn die Mittheilungen jener französischen Autoren sind nicht immer verläßlich.

Wirth und Eigenschaften. Die M. fliegt leicht und gut, ist aber etwas weidlicher als andere Feld- und „Farbentauben“, vermehrt sich also nicht so gut als diese. Zudem stellt die Zeichnung und Färbung einen schwierigen Punkt für die Züchtung dar. Diesen Umständen ist es zuzuschreiben, daß die Mondtaube allmählich dem Aussterben entgegengeht; schöne, starklatschige Paare, welche mit 10 bis 15 M. ja zuweilen noch theurer bezahlt werden, sieht man nur noch selten.

(5. Die sogenannte **Elbe**, auf welche man, als einer süddeutschen Farbentaube, hier und da hinweist, kennt man in Mittel- und Nord-Deutschland nicht — sie erscheint auch nicht auf Ausstellungen —; allem Anschein nach meint man damit eine glattfüßige Mondtaube mit mehr ausgedehnter Brustzeichnung; fehlen ihr die Flügelbinden, so nennt man sie „Goldelbe“.)

6. Die **Verchentauben** — Col. dom. agr. alaudina — führen ihren Namen infolge der nach Art des Verchen-Gefieders gezeichneten Flügel. Sie schließen sich insofern

an die Schweizer Mondtauben an, als auch bei ihnen die Brust gelb erscheint. Hinsichtlich der Größe (und der Grundfärbung) lassen sich zwei Varietäten unterscheiden.

a) Die **kleine gelbe Lerche** — var. minor — hat die Größe und den Körperbau der gewöhnlichen Feldtaube. Der Kopf ist glatt, der Fuß unbefiedert. In der Färbung herrscht ein heller Ton vor. Die Brust muß schön goldgelb sein, doch ist bei dieser Varietät erwünscht, daß sich das Gelb bis gegen die Schenkel hin und nach oben möglichst über den ganzen Vorderhals ausbreite. Das übrige Gefieder ist fahlgrau, mit einem Stich in's Gelbe. Die Flügel sind auf gelblichgrauem Grunde blaugrau oder schwarzgrau gehämmert, d. h. die Federn mit einem dreieckigen Fleck der eben genannten Färbung gezeichnet; außerdem treten schwärzlich-graue Binden auf; Schwingen und Schwanz sind mattgrau. Je reiner das Goldgelb an Brust und Hals, je regel- und gleichmäßiger die über alle Flügeldeckfedern (Schild) sich erstreckende Zeichnung und je markirter die Binden, desto werthvoller die Lerche. Vom Paar verlangt man außerdem, daß Täuber und Täubin auf gleichfarbigem Grunde übereinstimmend schön und vollständig gehämmert sind. — Diese Lerchen kommen in Bayern und Württemberg auch in einer dunkeln Spielart vor, welche man **Rohllerche** nennt: das Gefieder ist, ausgenommen die schön hochgelbe oder zimmtgelbe Brust — welche vorhanden sein muß —, dunkelgrau oder schwärzlich, der Kopf kann heller, die Flügel müssen schwarz geschuppt (gelercht) sein, die Schwingen sollen keinen bläulichen Ton zeigen. Rohl- und gelbe Lerchen zusammen gepaart, geben gewöhnlich schöne, gleichmäßig gelerchte Junge. Andererseits unterscheidet man noch sogenannte **Golderchen**, welche den kleinen gelben Lerchen ähnlich sind, doch ein durchweg hochgelbes Gefieder mit gelerchten Flügeln haben müssen; sie sind ebenso hübsch als selten.

b) Die **Coburger Lerche** — var. major — übertrifft die vorige merklich an Größe und Stärke, in welchen Punkten sie etwa einer Antwerpener Brieftaube gleicht. Der Kopf ist lang, unbehaubt, der Schnabel kräftiger, länger und breiter (doch nicht etwa herabgebogen!) als der der vorigen, der Augenrand stärker, der Fuß mittelhoch, stämmig, unbefiedert, die Brust breit, fleischig, die langen Schwingen erreichen fast das Schwanzende. In der Färbung ähnelt sie der vorigen, namentlich muß die Lerpchenzeichnung der Flügel ebenfalls gut ausgeprägt sein; dagegen ist, im Verhältniß zur vorigen, die Grundfarbe düsterer, grauer, auch ist in der Regel nur die Brust goldgelb; letzteres darf man aber auf jeden Fall verlangen, Coburger Lerchen ohne gelbe Brust haben für Liebhaber und Ausstellungen keinen Werth. Schwingen, Binden, Schwanz wie bei der vorigen.

Die kleine Lerche trifft man mehr in Schwaben, Württemberg, Mittel-Franken, die größere in Ober-Franken und im Coburgischen an. Beide werden als gute Felderer und Brüter geschätzt, die Coburger steht als Fleischtaube mit in erster Reihe und ist somit vor Allem den Landbewohnern zur Anschaffung zu empfehlen; große und zugleich farbenreine Paare kommen jedoch selbst in ihrer Heimat nicht häufig vor.

(7. Als **Vittoria-Taube** — Engl.: Victoria Pigeon — wird von den Engländern eine geschuppte unbehaubte Taube, von der Größe der Coburger Lerche, beschrieben: die Hauptfärbung soll im Allgemeinen ein Aschblau, ohne starken Metall-

glanz, die Flügel sollen dunkel geschafte und pfeilsfödig geschuppt, die Augen orange-roth, Schnabel und Nägel schwarz, die Füße roth, unbefiedert sein, die Brust soll mehr hervortreten als bei anderen sogen. Farbentauben. Diese Taube existirt jedoch mehr in der Fantasie als in der Wirklichkeit, hat für uns mithin keine Bedeutung. Wer weiß, welche Bastard-Taube einmal nach England gekommen ist, um dort einen besonderen Namen zu erhalten! Jedenfalls ist es keine ächte deutsche Farbentaube!

Ganz dasselbe trifft für die **Hyazinth-Taube** — Engl.: Hyacinth; Franz.: Pigeon maille jacinthe — zu. Sie soll in Größen- und Körper-Verhältnissen jener gleich sein und von ihr nur durch die Grundfärbung, welche in einem schönen tiefen Purpurbau, das am Unterkörper einen etwas helleren Ton annimmt, bestehen soll, sich unterscheiden; dabei sollen die Flügel die weiße oder röthliche Schuppenzeichnung der Schwabentaube zc. zeigen. Je nach dem Auftreten dieses röthlichen Tones (bis zu Roth oder Feuerfarbe) und dem Grade der Säumung unterscheiden die Franzosen, wie Espanet und auch La Perre de Roo angeben, außer dem Hyazinth noch drei Varietäten Pigeons mailles (Netz- oder Panzer-Tauben), die für uns jedoch ebenfalls keine Bedeutung haben, da sie selbst in ihrem Verbreitungsbezirk Frankreich nur in geringer Zahl vorzukommen scheinen\*). Bemerkenswerth aber ist, daß Espanet u. A. diese Tauben, wahrscheinlich wegen der hervortretenden Brust, als einen kleintropfigen, kurzbeinigen Kropftaubenschlag (Bastard) beschreiben.

8. Die **Luchstaube**. Daß die Polnische Luchstaube — Col. dom. agr. robusta: Poln.: Rys — sich am natürlichsten hier anreicht, wird das Nachstehende ergeben. Wir folgen in diesen die Abstammung zc. der Luchstaube betreffenden Fragen den dankenswerthen Mittheilungen des Herrn Prof. J. H. v. Rozwadowski in Krakau, der Heimat des Luchses. Der eigentliche Luchs in seiner ursprünglichen Form ist ein großer Feldflüchter mit weißgeschupptem Mantel und weißen Binden, welche beiden charakteristischen Punkte noch in der weitesten Kreuzungs-Generation ständig zum Vorschein kommen und sehr schwer wegzuzüchten sind. Der Urstamm war ein von Grundfarbe dunkelblauer Feldflieger, der sich durch Kürze der Federn (Schwanz, Schwingen) und der Beine und durch bedeutenden Fleischgehalt auszeichnete, obgleich er auf den ersten Blick eben insofern Kürze der Federn an Größe die gewöhnliche Feldtaube wenig zu übertreffen schien; er kam sowohl glattköpfig als auch spitz- und breithaubig, nacktbeinig und behaftet vor. Diese Tauben wurden lange Zeit auf dem Lande gezogen und gelten bis heute vornehmlich als Landtauben. Von dieser ursprünglichen Form sind jedoch Krakauer Züchter und zwar seit vielen Jahrzehnten abgekommen: sie kreuzten mit dem dort von Alters her eingebürgerten Schleifchen (weißköpfigen, weißspitzigen) Kropfer, und diese Kreuzung ergab Tauben mit geschuppten Flügeldecken und einem ziemlich starken Kropf, welcher nun ein wichtiger Punkt der nach neuerem Geschmack umgeänderten Luchsfigur wurde. Die dunkeln Flügelspitzen

\*) Unter diesen Pigeons mailles befindet sich auch ein Pigeon maille couleur de feu, also eine Feuertaube, die jedoch keineswegs unsere deutsche darstellt. Letztere ist eine Farben-Varietät unserer Feldtaube mit glattem Kopf und Fuß, feuerfarbigem Auge, schwarzem Schnabel und schwarzem, jedoch außergewöhnlich stark dunkelkupperbraun oder rothbraun glänzendem Gefieder. Man soll sie hier und da in Süddeutschland antreffen.



(Schwingen) wurden mit der Zeit constant weiß, und die Neigung dieser neueren Luchse zu weißen todtten Federn am Kopf ist bis heutzutage der schlagendste Beweis für die Richtigkeit jener Annahme, sowie anderseits der Rückschlag zu einzelnen dunkeln Schwungfedern ein Zeugniß ihrer ursprünglichen Herkunft. Die Kreuzung mit einheimischen (Kraukauer) schwarzen (kopoinchy) und blauen (glazy) brachte auch bei diesen Farben weiße Flügelspitzen und einen zum Blasen geneigten Kropf, welcher die Thiere, zumal in der Fortpflanzungszeit, bedeutend größer und imposanter erscheinen läßt und allerdings zu ihrer Schönheit mit beiträgt, indem der Luchskropf nie zum Zerrbild wird und das Ebenmaß mit dem Ganzen der Taube bewahrt. Ursprünglich also nur in der Umgebung von Krakau heimisch und nicht einmal in den angrenzenden Gebieten Schlesiens anzutreffen, gelangte die L. zuerst Ende der 70er Jahre durch Hrn v. Rozwadowski nach Deutschland, wo sie sich rasch Eingang verschafft und verbreitet hat.

Betreffs Gestalt und Körperbau ist das Charakteristische schon erwähnt worden. Die Luchstaube stellt sich dar als ein niedrig gestellter großer, besonders starker, breitbrüstiger Feldstüchter mit schwach aufgeblasenem Kropf; Kopf und Schnabel sind wie bei der Feldtaube, ersterer ist glatt, nur bei wenigen spitzhäutig, das Auge orange, der Schnabel dunkel; Schwanz und Schwingen sind verhältnißmäßig kurz, Beine und Füße kurz, letztere unbefiedert. Auffallen muß der im Verhältniß zur Länge des Luchses und zu den Maßen der blauen Feldtaube ganz bedeutende Umfang (über die Brust), in welchem die L. von keiner anderen Taube übertroffen wird: er beträgt, bei einer Länge von 38 cm und darüber, 32 cm, bei der 34 bis 37 cm langen blauen Feldtaube nur 26 bis 27 cm. Je größer und stärker die Taube, desto mehr Werth hat sie; selbstverständlich muß damit eine reine und regelmäßige

Färbung und Zeichnung des glatt anliegenden Gefieders verbunden sein. Hinsichtlich der Grundfarbe tritt die L. nur in Blau und Schwarz auf; Roth und Gelb fehlen, dem Schwarz aber mangelt es an Tiefe und Glanz, es ist mehr ein Grauschwarz. Auf diesen beiden Grundfarben erscheinen, d. h. nur oberseits (Mantel), weiße Striche und weiße Schuppen, außerdem sind bei einigen Spielarten die Schwingen weiß; Kopf, Hals, Brust, Bauch, Schenkel und Schwanz dagegen bei allen farbig. Schwarze Binden kommen bei keiner Spielart vor, und trifft man — so schreibt Hr. Prof. v. K. — anscheinend solche bei jüngeren noch nicht vermauserten Thieren, so findet sich immer Rostroth dabei, welches sowohl an den Binden als auch dort, wo es sonst vorkommt, nach der Mauser unbedingt weiß wird, während sich das Schwarze an den Binden zu einer Säumung zusammenzieht, welche bei einfarbig blauen Regel ist; fehlt sie aber, so heißt die Taube einfach „gestreift“ (pasak). Diese gestreiften sind neben den ächten geschuppten Luchsen und den blauen mit in's Weiße spielenden Schwanzfedern die seltensten, gesuchtesten und daher hoch im Preise. Als eine weitere besondere Zierde der geschuppten gilt ein schillernder, in's Schwarzblaue spielender Kropf, weil er schwer zu züchten ist und allerdings schön von der lichten Farbe der Flügeldecken absticht. Will man diesen Punkt erzielen, so empfiehlt sich eine Kreuzung geschuppter Luchse mit schwarzen. Der Name „Luchs“ rührt von der geschuppten oder getuppten Zeichnung her, welche mit der Fledenzzeichnung des Luchses, des bekannten Raubthieres, Ähnlichkeit haben soll. Doch verwendet man in der Krakauer Gegend die Bezeichnung „Luchs“ (rys) nur für diejenige Taube, welche neben geschuppten Flügeldecken, weißen Flügelspitzen und Binden noch einen in's Weiße spielenden Schwanz oder wenigstens eine solche Schwanzbinde

hat; fehlt das Weiß am Schwanz gänzlich, so ist es ein Gepanzerter (pancerek). Nach Färbung und Zeichnung lassen sich sechs Varietäten unterscheiden:

- |             |                     |               |        |        |     |        |         |              |
|-------------|---------------------|---------------|--------|--------|-----|--------|---------|--------------|
| a) Blaue    | mit weißgeschuppten | Flügeldecken, | weißen | Binden | und | weißen | Spitzen | (Schwingen). |
| b)          | "                   | "             | "      | "      | "   | "      | dunkeln | "            |
| c) Schwarze | "                   | "             | "      | "      | "   | "      | weißen  | "            |
| d)          | "                   | "             | "      | "      | "   | "      | dunkeln | "            |
| e) Blaue    | "                   | ungeschuppten | "      | "      | "   | "      | weißen  | "            |
| f) Schwarze | "                   | "             | "      | "      | "   | "      | "       | "            |

Die unter e) aufgeführten nennt man „glazy“ (Zelsblöcke), die unter f) erwähnten „Kopcinchy“ (Ruß- oder Rauchschwarze); daß man bei den blauen in der Bezeichnung noch Unterschiede macht, wurde oben vermerkt (pasak). Die weißspitzigen schuppigen, deren Zeichnung, mit Ausnahme der Schwingen, der der Porzellan-, der Schwaben-Taube u. a. gleicht, sind die stärksten und kommen am häufigsten vor. Bei der Beurtheilung dieser Tauben darf nicht zu viel Gewicht auf gleiche Anzahl weißer Schwingen gelegt werden, weit wichtiger sind Größe, Stärke, Schuppenzeichnung, reingefärbtes Gefieder (d. h. ohne weiße Federn) an Kopf, Hals, Unterseite. — Die schuppigen mit dunkeln Schwingen trifft man selten an. Die ungeschuppten Blauen und Schwarzen sind wenig schlanker als die anderen; oft mangelt es ihrem Gefieder an Sättigung der Farbe, meist zeigt sich auch etwas Weiß an Bauch, Steiß und Bürzel und bei den Schwarzen außerdem häufig an den Flügeldecken. Dieses Weiß darf man aber nur als Schönheitsfehler betrachten und hat bei sonst guten Vögeln wenig zu bedeuten.

Werth und Eigenschaften. Die Luchstaube ist nicht nur eine schöne, stattdessen sondern auch und vor allem eine Wirthschafts-Taube: sie feldet ausgezeichnet, ist unempfindlich gegen die Einflüsse des Klima, vermehrt sich sehr gut und steht bezüglich der Menge und Schmachthaftigkeit des Fleisches, welches man von ihr erhält, ja auch hinsichtlich der Mastfähigkeit mit in erster Reihe. Herr Karl Scholz in Boisdori, ein aufmerksamer Taubenzüchter, nennt sie eine Nutstaube ersten Ranges, welche nur in dem Straffer einen würdigen Rivalen habe. • Eine Untugend ist ihre Rauffucht. Will man mit Erfolg Luchse züchten oder sie als Meßer gebrauchen, so bringe man sie paarweise in gewöhnliche Taubenkästen unter Dachvorsprüngen, oder man weise ihnen solche gesonderte Niststätten mitten im Taubenschlage an, wenn ausschließlich große Rassen gezüchtet werden. „Beobachtet man diese einfache Vorichtsmaßregel, so darf man bei gesunden kräftigen Tauben auf eine zahlreiche Nachzucht rechnen, die sich schon im Durchschnitt auf 5 bis 6 Paar stellt, d. h. 10 bis 14 kg Fleisch von einem Zuchtpaar jährlich.“ In größeren Städten gedeihen die Luchse nicht, sie verlangen freien Ausflug in's Feld, wenn sie sich wohl fühlen sollen.

#### b) farbige mit weißer Zeichnung.

##### Uebersicht.

|                                                            |                  |
|------------------------------------------------------------|------------------|
| Farbig mit weißem Halbmond auf der Brust . . . . .         | 9. Staarhals.    |
| " " weißer Stirnschnippe und weißem Schwanz . . . . .      | 10. Weißschwanz. |
| " " " Platte (Oberkopf) . . . . .                          | 11. Pfaffen.     |
| " " " " und weißem Schwanz . . . . .                       | 12. Mäuser.      |
| " " weißem Kopf und Schwanz und weißen Schwingen . . . . . | 13. Rönche.      |

Farbig mit weißem Kopf, weißen Flügeln (außer Schulterdecken) u. weißem Bauch 14. Verkehrtflügel.  
 " " weißen Schwingen . . . . . 14b. Weißschlag.  
 Roth ob. gelb mit dunklem Mantel u. z. Th. weißen Schwingen u. weißer Kopfplatte 15. Gimpel.

9. **Staarhalstauben.** Die Staarhals- oder staarhalsige Taube, gewöhnlich kurz Staarhals oder Staar genannt — Col. dom. agr. torquata; Engl.: Starling; Franz.: Pigeon étourneau —, ist wiederum eine deutsche, seit langem gezüchtete Taube, welche über Mittel- und Süddeutschland sich verbreitet und vor kürzerer oder längerer Zeit auch nach Frankreich und England kam. In Gestalt und Körperbau stimmt sie mit der blauen Feldtaube überein; der Kopf ist meist glatt, nur zuweilen spitz (England), ja auch breitgehaubt (Elsaß), der Schnabel dunkel, das Auge rothgelb, der Fuß nackt, selten etwas befiedert.

Als Grundfärbung herrscht Schwarz vor, seltener (Abart) findet sich Blau; Roth und Gelb fehlen wie bei der Luchstaube. Die Farben müssen tief und glänzend sein. Stets treten weiße Flügelbinden auf, welche schmal, markirt und rein weiß sein müssen. Den Hauptpunkt bildet, neben glänzendschwarzer Farbe, die Zeichnung, welcher die Taube auch den Namen verdankt. Die Form der Zeichnung erinnert an die Mondtaube, dagegen verhält sich Zeichnungs- und Grundfärbung umgekehrt. Während bei der letzteren der Metallglanz der Brust dunkel geblieben, ist er beim Staarhals hell, weiß; es hat sich ein weißer Halbmond gebildet, welcher, auf der Brust am breitesten (etwa 2 cm) und nach den Spitzen hin sich verjüngend, in einer Länge von etwa 6 cm sich über die Brust zieht und beiderseits an den Halsseiten schräg aufwärts wendet. Im Jugendkleid erscheint der Halbmond, wie die Striche, noch roth, und erst nach der Mauser tritt Weiß auf. Dieses nimmt aber die an der Zeichnung beteiligten Federn nicht ganz ein, sondern bloß die Spitzen derselben, sodaß der schwarze, untere Theil der Fahne hindurchscheint und der Halbmond wie schwarz-weiß gesprenkelt (melirt) aussieht\*). Von Jahr zu Jahr jedoch wird derselbe gewöhnlich weißer, und die Engländer verlangen, ebenso wie manche deutschen Kenner (H. Ortlepp), beim St. geradezu einen rein weißen Halbmond. Manchmal dehnt sich dann das Weiß zu sehr aus, die Zeichnung wird zu breit, und selbst am Hinterhals stellen sich weiße oder weißgesprenkelte Federn ein; beides ist fehlerhaft. Im 2. bis 4. Jahre stehende Staarhälse sind gewöhnlich am schönsten. Je schöner abgesetzt und reiner die Halszeichnung und die Binden, desto werthvoller die Taube. Manchmal bleibt die Staarzeichnung bei jungen Tauben ganz aus; sind aber die Binden gut, so finden derartige Tauben als weißbindige schwarze Feldtauben immerhin Absatz. Daselbe gilt von blauen. Außer dem eigentlichen St. lassen sich, je nachdem das Weiß mehr oder weniger im übrigen Gefieder als Zeichnungsfarbe auftritt, noch fünf Varietäten unterscheiden.

a) Der gewöhnliche Staarhals (Tafel 66) ist schwarz, eine Spielart blau, mit der eben erörterten Zeichnung. Bei ihm darf man vor Allem reine, tiefe Färbung, metallischen Glanz des Gefieders, schöne schmale, weiße Binden verlangen. Die blauen

\*) Da diese gesprenkelte Brust- und Halszeichnung Aehnlichkeit mit der Brustfärbung (schwarze, weiß gespitzte Federn) des Staars (Sturnus vulgaris) hat, bekam die Taube den Namen „Staarhals“ oder „Staar“.

stehen in diesen Punkten und auch hinsichtlich der Staarzeichnung den schwarzen etwas nach, sie sind überhaupt den schwarzen gegenüber wegen des geringeren Gegenfahes der Farben (blau — weiß) im Nachtheil, und man darf sie daher nicht so streng beurtheilen als die schwarzen. Ein schöner blauer St. mit weißen Binden hat aber auch hohen Werth. Der Kopf ist in der Regel glatt, selten findet man spizhaubige oder gar breithaubige; der Fuß ist meist unbefiedert, oder kurz befiedert. In Thüringen und Hessen, auch einigen Theilen Bayerns und Württembergs (Schwaben) und Sachsens trifft man Staarhälse auf den Höfen der Landbewohner in ziemlicher Anzahl, da sie wegen des fleißigen Feldens und der ergiebigen Vermehrung gern gehalten werden. Im Uebrigen brüten sie oft und gut und füttern nicht nur die eigenen Jungen vorzüglich, sondern bewähren sich auch sehr als Ammentauben; sie verdienen jede Empfehlung.

b) Der geschuppte Staarhals oder Marmorstaar, die **Schwabentaube**, Silberfchuppe — var. *squamosa*; Engl.: The Suabian Pigeon; Franz.: Pigeon Souabe — kommt nur mit schwarzer Grundfärbung vor und unterscheidet sich vom eigentlichen Staarhals durch geschuppte Flügel und weiß gepunktete Schwingen. Ueber die Art der Schuppung ist nichts zu sagen, da wir sie schon bei den Luchs- und Porzellantauben zc. kennen gelernt haben; die einzelnen Flügeldeckfedern erscheinen eben weiß, schwarz gesäumt. Dabei müssen stets weiße, gut abgesetzte Binden vorhanden sein, und die schwarzen Schwingen müssen an der Spitze einen weißen Punkt zeigen; letzteres bezeichnet man mit dem Ausdruck „geperlt“ oder „gefinkt“. Die Halszeichnung muß der des Staarhalses gleichen. Wie bei diesem, so hat auch beim Marmorstaar, insbesondere jüngerer Exemplare, das Weiß einen röthlichen Ton, der sich später mehr und mehr verliert; zwar soll nach der Ansicht mancher Liebhaber das Weiß der Flügel stets einen rostgelblichen Schein behalten, allein reines Weiß ist mindestens ebenso beliebt. Uebrigens zeigt hier das Weiß die Neigung, sich auf das Schwarz weiter auszudehnen, in noch höherem Maße als beim Staar, sodaß zuweilen die ganze Brust, auch Vorder- und Hinterhals, selbst Kopf und Bauch melirt erscheinen und der Schwanz fast weiß wird; doch ist dies, da die Taube ja eben ein geschuppter (d. h. mit geschuppten Flügelschilden versehener) Staarhals sein soll, nicht den Anforderungen gemäß. „Diese zu hellen Marmorstaare sind aber sehr gut zur Weiterzucht zu gebrauchen, indem man sie mit ganz dunklen oder reinen Staaren paart“ (H. Ortlepp). Anderseits bleibt auch bei ihr, wie beim eigentlichen Staarhals, die weiße Hals- und Brustzeichnung aus, sodaß wir dann eine weißgeschuppte Taube oder Silberfchuppe vor uns haben, welche den vorn unter 1. besprochenen „Einfarbigem mit weißen Binden und Schuppen“ beizuzählen ist und in einigen Gegenden Süddeutschlands sich großer Beliebtheit erfreut. Die Schwabentauben sind überhaupt, wie schon der Name andeutet, zumeist über Württemberg und das nördliche Bayern verbreitet; in Hessen, Thüringen, Sachsen findet man sie mehr vereinzelt; die Bezeichnung „dänische Felbtauben“ hat mithin gar keinen Sinn. Bei der Beurtheilung kommt es vornehmlich auf schönes, glänzendes Schwarz, regelrechte Staarzeichnung, gleichmäßige Schuppung und geperlte Schwingen an. Ob die Taube glattköpfig, spiz- oder breithaubig ist, bleibt bei uns Nebensache; in England allerdings verlangt man

Spizhaube und schwach befiederte Füße. Als hübsch gezeichnete, gut feldende, fruchtbare Taube verdient sie jede Empfehlung.

Die folgenden Spielarten bilden nur Unter-Varietäten zu a und b und sind im nördlichen und mittleren Deutschland fast ganz unbekannt. Zunächst tritt (bei c und d) die Pfaffenzeichnung auf.

c) Der weißblässige Staarhals, Staarpfaffe oder Staarblässe, — var. *pileata*: Franz.: Pigeon etourneau à tête blanche — unterscheidet sich vom gewöhnlichen Staarhals nur durch die weiße Kopfplatte, wie sie die Pfaffentaube hat. Man könnte diese Taube wohl auch zu den Pfaffen rechnen und sie „gestaarte Pfaffentaube“ nennen, allein die Staarzeichnung ist jedenfalls eigenartiger als die weiße Kopfzeichnung, deshalb stelle ich sie, wie auch die folgenden Varietäten, zu den Staarhalstauben. Betreffs der Kopfplatte werden dieselben Anforderungen gestellt wie an die der Pfaffentaube, man wolle daher dort nachlesen. Im Uebrigen muß die Staarblässe mit dem Staarhals übereinstimmen. Sie kommt fast immer in Schwarz, selten in Blau vor; der Kopf ist mit Muschelhaube versehen. Ihr Verbreitungsbezirk erstreckt sich von Schwaben an nördlich bis Franken und Kurhessen.

d) Die weißblässige Schwabentaube, geschuppte Staarhalsblässe oder silberschuppiger Staarhals-Pfaffe ist eine Schwabentaube (Marmorstaar) mit weißer Kopfplatte, steht also in demselben Verhältniß zum geschuppten Staarhals wie die Staarblässe zur gewöhnlichen Staartaube. Etwas Besonderes ist somit nicht zu erwähnen. Wie bei der Staarblässe und der folgenden muß auch bei ihr der Oberschnabel hell, der Unterschnabel dunkel sein. Verbreitung: Württemberg und Bayern, ebenso die nächste.

e) Der weißköpfige Staarhals oder die gestaarte Mäusertaube — var. *pileato-albicauda* — gleicht ganz den unter c und d aufgeführten Varietäten, nur daß bei ihm außer dem Oberkopf auch der Schwanz weiß ist, also wie bei der später zu beschreibenden Mäusertaube, dem sogen. Thüringer Weißkopf. Die Flügel stimmen mit denen des gewöhnlichen Staarhalses oder mit denen der Schwabentaube überein, sie sind mithin entweder nur weiß gebändert, oder weiß gebändert und weiß geschuppt, und bei der Beurtheilung hat man das dort Gesagte zu berücksichtigen.

f) Der gemöncchte Staarhals oder die Hohenzollern-Taube — var. *albiceps* — ist jedenfalls die seltenste aller Varietäten und zugleich die am schwierigsten zu züchtende. Den letzteren Namen führt sie nach ihrer Heimat, denn man begegnet ihr nur in den Hohenzollern'schen Gebieten und deren benachbarten Distrikten. Daß die Züchtung erhebliche Schwierigkeiten bereitet, erhellt aus der eigenthümlichen Zeichnung der Taube: weißer Kopf und Schwanz, weiße Schwingen und Binden und dazu der gestaarte Hals — dies wird nur in einzelnen Fällen regelrecht zusammen vorhanden sein. Man muß daher etwas nachsichtig verfahren. Die Hohenzollern-Taube kommt in Schwarz, ausnahmsweise in Blau vor; eine Spielart zeigt die Schuppenzeichnung auf den Flügeln und die weißen erbsengroßen Punkte auf den Schwingen wie die Schwabentaube.

10. Die **Weißschwänze** (Neustädter) oder **Weißschnippen** — Col. dom. agr. *albifrons*; Engl.: Snips; Franz.: Pigeons heurtés contraires — scheinen, ausgenommen

den Kupferflügel-Weißschwanz (fire-bark), in England noch neu zu sein; wenigstens sagt noch Tegetmeier in seinen 1868 erschienenen „Pigeons“ (S. 165), daß diese deutsche Varietät, die weißbläuliche oder Weißmasken-Taube (White Spotted-Pigeon or White Masked-Pigeon), in England unbekannt sei, und Mr. Brent kann schließlich nur die Neumeister'schen Mittheilungen wiederholen bezw. übersetzen; augenblicklich jedoch sind die W. in England die werthvollsten Farbentauben. Bei uns sind sie vielorts, namentlich in Mittel- und Süddeutschland, recht beliebt. In Gestalt und Körperbau weichen sie kaum von der blauen Feldtaube ab, auch ihre Größe entspricht der der letzteren. Der Kopf ist glatt, der Oberschnabel weiß, der Unterschnabel dunkel, das Auge orange, der Fuß nackt oder befiedert, große Latschen sind am beliebtesten.

Die Hauptpunkte bilden Färbung, Glanz und Zeichnung. Der weiße Schwanz und die Schnippe sind charakteristisch. Der Schwanz ist anders als bei Tümmeln u. a., denn es dürfen nur die oberen Schwanzdeckfedern und die 12 Schwanzfedern (Steuernfedern) weiß sein, der Unterschwanz (Keil) muß stets wie der Körper gefärbt sein\*). Unter der Schnippe versteht man einen länglich-runden weißen Fleck, welcher auf der Oberschnabel- oder Nasen-Wurzel beginnen und die Mitte der Stirn einnehmen muß. Ueber die Größe der Schnippe herrschen verschiedene Meinungen; manche Liebhaber wünschen eine kleine runde, sogen. Erbschnippe. Andere (so R. Ortlepp) eine langgezogene Ovalschnippe, doch kommt es nicht so auf Größe bezw. Kleinheit, als vielmehr auf hübsche, abgerundete Form an, und eine Schnippe von etwa 10 mm Länge und (in der Mitte) 6 mm Breite dürfte die annehmbarste sein; Tauben mit undeutlicher, verschwommener Schnippe haben wenig Werth. Das Weiß des Schwanzes darf oben nicht auf den Bürzel und unten nicht auf den Keil übergreifen, es muß gleichmäßig und scharf gegen die Farbe abschneiden.

Die Grundfärbung soll satt, metallschillernd — so zwar, wie man es bei keiner anderen Taube antrifft — sein. Nach derselben unterscheidet man schwarze, blaue, rothe, gelbe Weißschwänze.

a) Die schwarzen sind sehr schön, da deren Grundfarbe und das Weiß der Zeichnung einen wirksamen Gegensatz bilden. Sie kommen entweder vollflügelig, oder mit weißen Binden, oder weiß geschuppt und weiß gebändert vor. Die weißbindigen und die karpfen- oder weißschuppigen haben, wenn die Zeichnung der Flügel und die Schnippe den Anforderungen entsprechen, für die Liebhaber einen ziemlichen Werth; leider aber lassen diese Punkte gar oft zu wünschen übrig.

b) Die blauen W., am wenigsten geachtet, trifft man in weit geringerer Anzahl an als schwarze. Außer schwarz-bindigen und schwarz geschuppten giebt es solche mit weißen Binden und, aber sehr selten, weißen Schuppen. Die Schuppenzeichnung entspricht der der früher schon beschriebenen Tauben; so hübsch sie ist, sie weist nur zu häufig Mängel und Fehler auf. Die weißen Binden sind gewöhnlich hinten schwarz gesäumt, doch muß diese Einfassung schmal und fein sein.

\*) Weißschwänze ohne weiße Schnippe trifft man auch, z. B. in Schlesien; dieselben müssen aber, wie die Tümmeler, auch weißen Unterschwanz haben; übrigens besitzen sie nicht den Metallganz der farbigen Federn wie die Weißschnippen.

c) Rothe W. erscheinen meist mit glatten Flügeln, weißbindigen begegnet man sehr selten.

d) Gelbe W., die recht hübsch aussehen, sind wohl ausnahmslos ohne Binden.

e) Der kupferflügelige Weißschwanz oder die Kupferschnippe — Engl.: Fire-back; Franz.: Pigeon heurté acajou —, eine der schönsten Tauben, ist dreier- resp. vierfarbig: Schnippe und Schwanz weiß, Kopf, Hals, Brust und Rücken tief blauschwarz, Hals und Brust bronzegrün schillernd, Unterleib, Fußbefiederung und Schwingen schiefergrau bezw. schiefer-schwarz, die Flügeldecken aber glänzend kupferbraun, ohne Binden. Je fester und abstechender die Farben, je prächtiger ihr Metallschiller, desto höher der Werth der Taube, welche mancherorts glattköpfig und voll jederfüßig — in England werden nur sehr lang belatschte geachtet —, in anderen Gegenden (z. B. Württemberg) jedoch meist querhaubig und glattfüßig vorkommt. Bemerkt sei noch, daß der Kupferflügel im Jugendkleid trübe, graubraun aussieht und erst nach dem Federwechsel seine Schönheit zu entwickeln beginnt.

Was Werth und Eigenschaften der Weißschwänze anbelangt, so sind sie ausgezeichnete Flieger, gute Felderer, fleißige Brüter und sorgsame Aelter; und da sie zugleich hübsch aussehen, kann es nicht Wunder nehmen, daß sie sehr beliebt sind und wegen ihrer Seltenheit hoch im Preise stehen.

11. Die **Pfaffentauben**, oder kürzer: Pfaffen (Blässen), fälschlich auch Weißköpfe genannt — Col. dom. agr. pileata; Engl.: Priest; Franz.: Prêtre ou Pigeon coquille russe — kennzeichnen sich durch die weiße Kopfplatte; während sie im mittleren und nördlichen Deutschland „Pfaffen“ genannt werden, kennt man sie in Süddeutschland und Oesterreich unter dem Namen „Blässen“ oder „Blässen“. Es sind große, schöne Tauben, etwas größer als der gewöhnliche Feldflüchter, dem sie, abgesehen von den Federbildungen an Kopf und Fuß, in Gestalt und Körperbau gleichen. Sie tragen sich hübsch aufrecht. Der Kopf ist entweder glatt oder breit- haubig, in Sachsen zc. trifft man auch doppeltkuppige, und die Engländer wollen überhaupt nur solche als schön und allein richtig anerkennen. Das Auge ist orange- oder braungelb, der Schnabel der Färbung des Gefieders entsprechend: der Ober- schnabel muß stets weißlich, der Unterschnabel bei rothen, gelben und Isabellen eben- falls hell, fleischfarben, bei blauen und schwarzen dunkel (schwärzlich) sein; ganz heller Schnabel bei letzteren oder dunkle Flecken auf dem Oberschnabel müssen als Fehler gelten. Die Füße sind entweder nackt oder behaft oder latschig, Pfaffen mit hübschen Latschen werden stets den Vorzug verdienen, namentlich wenn die Tauben gehaubt oder doppeltkuppig sind; die Farbe der Hosen und Latschen muß der des Gefieders gleich sein.

Auf schöne Färbung und Zeichnung ist das Hauptgewicht zu legen. Die letztere besteht in dem weißen Oberkopf (Platte), muß aber ganz genau abgegrenzt sein, d. h. die Scheidelinie muß von der Schnabelspalte an in gerader Richtung durch die Mitte des Auges bis zur Wurzel der Haube, oder falls diese fehlt, muß sie, ohne eine Biegung nach unten oder oben zu machen, rund um den Hinterkopf gehen; die Haube darf aber keinesfalls weiß oder innen weiß sein, dagegen muß selbst- verständlich die Schnabelnelke bei doppeltkuppigen Pfaffen wie die Kopfplatte rein

weiß erscheinen. Tauben, bei denen das Weiß unter das Auge herabflommt oder auf die inneren Haubensebern übergreift, sind zu verwerfen; das geringste Weiß unter'm Schnabel ist ein Fehler zweiter Größe. Dagegen verlangt man in Süddeutschland durchaus, daß die Hauptfärbung zwischen Schnabelwurzel und Auge die Grenzlinie überschreite und jederseits als ein linsengroßes Fleckchen, die „Rüde“ in das Weiß des Oberkopfes hineinrage. Doch das ist süddeutsche Geschmacksrichtung, in Mittel- und Norddeutschland werden die „Rüden“ als Fehler oder wenigstens als unerwünscht betrachtet.

Die Pfaffen sind ohnbindig, doch giebt es auch bindige und leicht geschuppte. Weiße Binden und Schuppen dürfen nicht verschwommen, sondern müssen rein, klar, gut abgesetzt sein.

a) Die blauen Pf. hält man für die schönsten, namentlich solche mit rein weißen, hinten schmal schwarz gestümmten Binden, schöner Muschelhaube oder Doppeltuppe und langer, voller Fußbefiederung. Außerdem kommen ohnbindige (Hohlflügel), schwarzbindige, schwarzgeschuppte (gehämmerte) und weißschuppige vor; letztere werden wie die ersteren, wenn sie rein sind, gern gekauft. Blaufahle, Mehl- und Silberfahle trifft man ebenfalls, und bei klarer Färbung machen namentlich die Silberfahlen einen hübschen Eindruck. Bei den Herren H. Ortlepp-Magdeburg und Winter-Weissenfels trifft man auch Isabellen. Feine Eis-Taubenblau mit dunklen Augen, tiefschwarz oder rein weißen, schmal schwarz eingefassten Binden sind reizende Tauben, leider begegnet man ihnen nur sehr selten.

b) Schwarze Pf., weniger häufig als blaue und andere, müssen eine glänzende Grundfärbung haben. Meist ohnbindig, giebt es doch auch weißbindig und weißgeschuppte.

c) und d) Gelbe und rothe Pf. erscheinen in hübscher, satter Färbung, doch treten weiße Binden nur ausnahmsweise auf. Wie schon erwähnt, darf bei ihnen auch der Unterschnabel hell sein, jedoch liebt man auch bei diesen Farben einen leicht gefärbten Unterschnabel.

Die Pfaffentaube erfreut sich, namentlich in Thüringen, Sachsen, Bayern, Württemberg, Österreich, mit Recht einer großen Beliebtheit, denn sie sieht hübsch aus, züchtet gut, selbst vorzüglich und zeigt ein munteres, lebhaftes Wesen, ohne jedoch gegen andere unverträglich, zänkisch zu sein.

12. Die **Mäusertauben** — Col. dom. agr. pileato-albicauda — werden gewöhnlich Weißköpfe genannt, jedoch mit Unrecht, denn nicht der ganze Kopf, sondern nur die Platte (wie beim Pfaffen) darf weiß sein. In England faßt man diese und die Mönche unter dem Namen „Brunswicks“ (Braunschweiger) zusammen; diese falsche Benennung stammt vielleicht daher, daß die ersten dieser Tauben aus Braunschweig nach England kamen. In Frankreich scheinen die M. noch nicht bekannt zu sein. Uebrigens kommen sie auch bei uns nur vereinzelt vor, und zwar in Thüringen und den angrenzenden hessischen Gebieten.

In Gestalt und Körperbau gleichen sie ganz den Pfaffen, wie es sich denn überhaupt empfehlen würde, sie „weißschwänzige Pfaffentauben“ zu nennen, denn sie sollen ganz die Kopfzeichnung der vorigen und dazu einen weißen Schwanz



haben. Der Schwanz soll sammt den oberen und unteren Deckfedern rein weiß und das Weiß oben gegen den Wüzel, unten gegen den After oder Steiß genau abgeschnitten sein. In diesem Punkt bleibt aber oft die Wirklichkeit hinter'm Wunsch zurück, und mehr noch gilt dies von der Kopfzeichnung und auch von der Grundfärbung. Das Weiß des Kopfes zieht sich häufig unter den Schnabel und das Auge hinab oder die Grenze bildet keine gerade Linie; in der Grundfärbung dagegen macht sich nicht selten ein unangenehmer fahler Ton bemerkbar. Die Federfüße resp. Latschen müssen weiß sein; glattfüßige M., welche mancherorts gezüchtet werden, hat man in Thüringen und Sachsen nicht gern; Federfüße passen auch besser zu der Muschelhaube, mit welcher die M. fast immer ausgestattet sind, doch giebt es auch doppeltupfige. Das Auge ist gelb, der Schnabel bei den gelben und rothen durchweg hell, die blauen und schwarzen jedoch müssen hellen Ober- und dunkeln Unterschnabel haben.

Wie die Pfaffen, sind die Mäuser meist ohnbindig, doch trifft man in Blau und Schwarz zuweilen recht schöne weißbindige, dagegen habe ich solche in Roth und Gelb nicht gesehen, und nur vereinzelt kommen weißgeschuppte Blaue und Schwarze vor. Zwischenfarben, wie Lerchenfahl u., treten ebenfalls auf.

An der nur schwer rein zu erzielenden Zeichnung mag es liegen, daß diese sonst gut züchtende und feldende Taube fast ausgestorben ist; Hr. R. Ortlepp züchtet sie mit Vorliebe.

13. Die **Mönchtauben** oder Mönche — Col. dom. agr. albiceps; Engl.: Brunswicks; Franz.: Pigeons saxons à tête, vol et queue blancs — werden oft mit den Pfaffen verwechselt, bilden aber trotz gleicher Größe und Gestalt eine Art für sich. Abgesehen davon, daß beim Mönch stets Schwanz und Schwingen weiß sind, unterscheidet er sich von der Pfaffen- und Mäufertaube zur Genüge durch die Kopfzeichnung. Soll bei jenen beiden nur die Kopfplatte, so bei ihm der ganze Kopf weiß sein, d. h. das Weiß muß unten durch eine Linie abgeschnitten werden, welche man sich vom Kinn unter den Wangen (Gesichtsseiten) hinweg nach dem Hinterkopf gezogen denkt, sodaß also das Auge völlig im Weiß liegt. Die Abbildungen der Mönche in Neumeister's Schrift: „Das Ganze der Taubenzucht“ sind mithin falsch, da man an ihnen einen Pfaffenkopf sieht. Die meisten Mönchtauben tragen eine Muschelhaube, und diese bildet dann die Grenze des Weiß gegen den Nacken hin, doch muß sie selbst völlig farblos sein, das Weiß darf auch nicht die inneren Haubensfedern ergreifen. Glattköpfige Mönche wurden früher vielfach gezüchtet, sie sterben jedoch mehr und mehr aus; dagegen sind in der Oberlausitz, Sachsen, Thüringen doppeltupfige beliebt geworden, welche aber nicht mit den gleich aussehenden Bernburger Trommeltauben verwechselt werden dürfen. In Gemeinschaft mit dem weißen Kopf treten weiße Schwingen und weißer Schwanz auf, weshalb man diese Zeichnung, welche bei Trommeltauben und Perrücken wiederkehrt, die „gemönchte“ nennt. Das Weiß des Schwanzes muß gegen den farbigen Rücken und den farbigen Unterkörper scharf abschneiden; die Zahl der weißen Schwingen soll zehn betragen, doch begnügt man sich auch mit 9 oder mit 8 (jederseits), auf jeden Fall aber sollte in beiden Flügeln ein und dieselbe Zahl weißer Schwingen vorhanden sein, nicht aber 8 gegen 9 u. s. f. Das Weiß tritt ferner an der Fußbefiederung auf. Zwar züchtet man hier und da

nacktfüßige Mönche, allein diese werden wenig beachtet, man wünscht vielmehr jezt — so auch in England — volle, lange Fußbefiederung: Fosen und Latschen, und diese müssen weiß sein. Die starken Federfüße erwecken den Anschein, als ob die Mönchtaube kurze Beine habe, doch ist dies eben nur scheinbar, es geht ihr wie allen federfüßigen Tauben. Endlich kommt das Weiß noch in den Binden zur Geltung, denn obgleich es vollflügelige Mönche giebt, so werden doch auch weißbindige gezüchtet und hoch geschätzt.

Der Grundfärbung nach haben wir blaue, schwarze, rothe, gelbe Mönche: alle müssen hell fleischfarbenen Schnabel und schwarzbraune Augen besitzen. Weißbindige blaue und schwarze sieht man öfter, solche in Roth und Gelb dagegen selten: erstere beiden zeigen zuweilen sogar Schuppenzeichnung, und derartige blaue, weißgeschuppte trifft man nicht selten mancherorts in Schlessien (Liebenthal und Lähn).

Ein farbenreiner, regelrecht gezeichneter Mönch — und darauf hat man bei der Beurtheilung vor Allem Bedacht zu nehmen! — ist eine schöne Taube, zu deren Züchtung nicht genug ermuntert werden kann, umsomehr als für derartige Tauben England ein günstiges Absatzgebiet bildet, nur müssen sie dann stark federfüßig sein. Ihre Züchtung bietet übrigens wegen ihrer Constanz verhältnißmäßig geringe Schwierigkeiten, zudem brüten und füttern sie gut. Die doppelschuppigen belatschten Mönche sind etwas schwerfälliger in ihrem Fluge und Benehmen, als die anderen, welche vorzüglich selten.

**14. Verkehrtflügel und Weißschlag.** Der Verkehrtflügel — Col. dom. agr. *albipennis*; Franz.: Pigeon pie —, welcher hinsichtlich der Kopfzeichnung dem Mönch ähnelt oder gleicht, bietet eine Zeichnung, der wir bei Kröpfern („Elstern“) und Tümmlern („Gansel“) wieder begegnen werden. Ihr verdankt die Taube auch den Namen. Wie dieser schon andeutet, sind die Flügel der Taube gerade umgekehrt gezeichnet als die der eigentlichen Flügel- oder Schwalbentaube. Während bei der letzteren der Flügel mit Ausnahme der Schulterdecken farbig ist, besitzt der Verkehrtflügel weiße Flügel und dazu farbige Schulterdecken. Außerdem sind der Kopf, der Bauch und, wenn vorhanden, die Fußbefiederung weiß. Dagegen sind der Vorder- und Hinterhals, die Brust, der Rücken, die Schulterdecken und der Schwanz farbig. Wie die weißen Schulterdecken der Flügel- oder Schwalbentaube ein weißes „Herz“ auf dem Rücken bilden, so beim Verkehrtflügel die farbigen Schulterdecken ein farbiges, gegen welches das Weiß des Flügels in einer hübschen Bogenlinie abschneidet. Mancherorts wird das „Herz“ „Sattel“ genannt und die Taube als „Satteltaube“ bezeichnet. Außerdem führt sie noch die Benennung „Elster“. Die letztere Bezeichnung ist wohl bei Tümmlern, wie Kopenhagenern u., welche zugleich farbige Köpfe haben, am Plaz, jedoch nicht bei den Verkehrtflüglern, die demzufolge dann „weißköpfige Elstern“ genannt werden müßten. Der schon in der Ueberschrift gewählte Name ist daher jedenfalls der beste.

Der Kopf muß weiß sein wie bei der Mönchtaube, er darf also nicht bloß weiße Platte haben. Die Farbe der Brust muß an ihrem unteren Abschluß in einer geraden Linie gegen das Weiß des Unterleibes scharf abschneiden, und dieses wiederum darf sich nur über Bauch und Steiß verbreiten, sodaß den unteren Schwanz-

decken, dem sogenannten Keil, die reine Farbe gewahrt bleibt. Manche Liebhaber, mit denen Hr. R. Ortlepp und ich nicht einverstanden sind, verlangen farbigen Unterleib, so daß dann nur Kopf und Flügel und etwa vorhandene Fußbefiederung weiß erscheinen.

In Gestalt und Körperbau bieten die Verkehrtflügel nichts Absonderliches; es sind kräftige, starke Tauben mit glattem Kopf, hellem Schnabel, dunklem Auge und gewöhnlich gut befiederten Füßen. Je schöner und reiner Färbung und Zeichnung, desto werthvoller die Taube, welche in den bekannten Grundfärbungen vorkommt.

Trotzdem die Zeichnung sehr heikel zu sein scheint, fällt die Nachzucht bezüglich dieses Punktes in der Regel zur Zufriedenheit aus, günstiger als bei Schwalben und anderen „Farbentauben“. Immerhin aber hat die Taube das Interesse der Züchter doch nicht so rege zu halten gewußt als andere Hresgleichen, und man sieht sie deshalb sehr selten; in Nord- und Mittel-Deutschland kennt man sie soviel wie gar nicht, dagegen trifft man sie in einzelnen Theilen Bayerns an. Als Brüter und Aeger verdient sie wohl empfohlen zu werden.

Es sei hier eine Taube angefügt, welche zum Verkehrtflügel in demselben Verhältniß steht wie die Storchtaube zur Schwalben- oder Flügeltaube; es ist die nördlich vom Main ganz unbekannte **Weißschlag-Taube** oder, wie sie auch genannt wird, die böhmische Spieß- oder Schwingen-Taube. Sie bildet gewissermaßen die Vorstufe der Zeichnung des Verkehrtflügels, indem bei ihr nur die großen Handschwingen, bei letzterem dagegen die Federn der Hand und des Unterarmes weiß sind. Abgesehen von den weißen Schwingen, ist der Körper durchweg farbig; gewöhnlich sind die Füße stark und weiß befiedert — wie die später zu beschreibende Storch- oder Schwingentaube farbige Schwingen und farbige Federfüße hat; der Kopf ist meist breithaubig. Am schönsten sehen die schwarzen aus; die blauen kommen ohne und mit schwarzen Binden, auch schwarz geschuppt (gehämmert) vor. Der Weißschlag ist im südlichen Bayern, namentlich in Nieder-Bayern, wahrscheinlich auch im angrenzenden Böhmen verbreitet, darüber hinaus aber wenig gekannt. Er soll sehr gut brüten und felben.

15. Die **Gimpeltaube** (Goldtaube) — Col. dom. agr. illyrica; Engl.: Archangel; Franz.: Pigeon bouvreil — hätte bereits bei der Mondtaube eingereicht werden können, indem sie mit dieser in einigen Punkten gewisse Ähnlichkeit besitzt; da jedoch bei ihr Weiß als Zeichnungsfarbe (weiße Kopfplatte und Schwingen) mehrmals auftritt, so möchte ich sie hier anfügen, wenngleich sie im Uebrigen wenig an die letztbesprochenen Tauben erinnert, vielmehr eine besondere Stammform darstellt.

Während der jetzige Verbreitungsbezirk dieser Taube das südöstliche Deutschland und dessen südliche Grenzländer Salzburg, Tyrol, Illyrien und weiterhin Dalmatien und Ungarn umfaßt, wissen wir nicht, ob wir diese Gebiete auch als die ursprüngliche Heimat des Gimpels betrachten dürfen; vielleicht haben wir diese anderswo zu suchen. Würde man der englischen Bezeichnung „Archangel“ einen Werth beilegen dürfen, so hätte man als Heimat des G. Rußland oder Rußo-Asien anzusehen. In Deutschland mag die Taube in den 20er Jahren bekannt geworden sein. Im Jahre 1830 kannte man sie schon in Berlin; der verstorbene Geh. Rath L. Schneider sah damals diese Tauben

auf dem Hofe des jetzigen Hotels Reinhardt (Unter den Linden), wo nicht einmal besonderer Werth auf diese „Brasilianer“ — der Name hat sich bis heute in Berlin erhalten — gelegt wurde. Nach England kamen die ersten i. J. 1839 durch Mr. Frank Redmond, welcher sie von Gent — wo ihm gesagt wurde, daß die Taube aus Rußland stamme — mitbrachte (Tegetmeier, „Pigeons“. 167); im Jahre 1842 oder 1843 sah Mr. Brent die Taube in Koblenz und nahm ein Paar derselben mit nach England. Während man in England hauptsächlich eine Varietät, den schwarzen Gimpel, züchtet, hält man bei uns, in Oesterreich, Frankreich u. a., noch eine Anzahl anderer Spielarten.

Der Name „Gimpel“ wird auf die in gewissem Sinne vorhandene Aehnlichkeit dieser Taube mit dem als Stubenvogel und Flötist bekannten Gimpel oder Dompfaff (*Pyrrhula europaea*) zurückgeführt, und in der That rechtfertigt die Taube ihren Namen durch die fast in derselben Weise wie beim Gimpel auftretende Vertheilung der Farben: Hals, Brust und Bauch roth oder gelb, Rücken, Flügel und Schwanz vorherrschend blaugrau oder schwarz. Hinsichtlich der Gestalt und des Körperbaues hat sie jedoch nicht die geringste Aehnlichkeit mit ihrem Namens- und Färbungs-Verwandten. In diesen Punkten, einschließlich der Größe und der Haltung des Körpers, stimmt sie vielmehr mit der gewöhnlichen Feldtaube überein oder ist etwas schlanker. Der Kopf ist meist spitzhaubig, doch auch glatt; die vereinzelt vorkommenden breithaubigen Gimpel finden keine Beachtung, zumal es ihrer Haube an Vollkommenheit mangelt; die Engländer verlangen stets tabellose, möglichst spitz auslaufende Hauben, wie ihre Schildmädchen sie tragen. Das Auge ist lebhaft, feuerfarben (gelbbraun), mit fleischfarbenem Rande umgeben, der Schnabel je nach der Grundfarbe des Gefieders bald heller, bald dunkler hornfarbig (hell vorzuziehen); die korallrothen Füße sind unbefiedert, die Krallen hornfarbig; merkwürdiger Weise züchten Gimpel manchmal Junge mit befiederten Füßen.

Die Färbung und Zeichnung des glatten weichen Gefieders erscheint ganz eigenartig: Kopf, Vorder- und Hinterhals (bis OVERRÜDEN), Brust, Bauch bis zum Steiß und Schenkel sind entweder kupferroth (Kupfergimpel) oder goldgelb (Goldgimpel), Rücken, Flügel und Schwanz dagegen blauschwarz oder gelbfahl (gelblichweiß; bei den Spiegelgimpeln). Hier finden wir also die Anklänge an die Färbung der Schweizer- und Mondtauben, ebenso an die Lerchen, nur hat sich bei den Gimpeln das Gelb der Brust über den ganzen Hals und Kopf und selbst über den Unterleib bis zum Steiß hin verbreitet; und bei den sog. Spiegel- und Silber-Gimpeln hat das Gelb sogar die Flügel resp. das übrige Gefieder eingenommen, ist jedoch (wie bei der Mondtaube) zu einem Gelblich- oder Milchweiß bezw. einem Mehlfahl verbläßt. Das Gelb, Roth oder Braun des Gimpels zeigt sich im Jugendkleid noch nicht deutlich, dieses ist vielmehr grau, und erst mit dem Federwechsel tritt die Verfärbung ein; doch überziehen jene Färbungen nicht die ganze Feder, d. h. die Fahne von der Spitze an bis nach unten, sondern nur die Spitze, während der mittlere und untere Theil grau bleibt, wie wir Aehnliches ja auch bei manchen Fühnern finden. Und daher kommt es, daß, wenn die Feder an der Spitze nicht ausreichend gefärbt ist, das Grau zu Tage tritt und eine ungleichmäßige, fehlerhafte Färbung der Brust u. bewirkt. Man verlangt aber gerade das Gegentheil: das Gelb, Roth oder Braun soll gesättigt und — ebenso das Blau oder Schwarz der Oberseite — äußerst glanz-

reich erscheinen. Je farbereiner und farbenglänzender der Gimpel, desto werthvoller ist er. „Das Wesentlichste bei der hellen Spielart (Goldgimpel) ist die Reinheit der Goldfarbe an Brust, Kopf und Nacken, und bei beiden Hauptfarben (Gold- und Kupfergimpel) der Glanz der Flügeldecken (Schilde). Man hat auch versucht, den Schwanz rein schwarz herzustellen, z. B. durch Kreuzung mit einfarbig schwarzen Tauben, was dem G. besonderen Werth geben würde, man ist aber nicht weit damit gekommen und ist zufrieden, wenn der Schwanz recht dunkel erscheint, sodaß die Querverbinde noch deutlich zu sehen ist“ (H. Ortlepp).

Nach dem Auftreten der Hauptfärbungen kann man unterscheiden: a) Blaue Gimpel, b) Schwarze Gimpel, c) Spiegel-Gimpel, d) Silber-Gimpel.

a) Die blauen Gimpel — var. *glaucopteryx* — scheinen etwas später bekannt geworden zu sein als die schwarzen, trotzdem darf man sie der blauen Farbe wegen wohl als die Stammform betrachten. Die Hauptfärbung, d. h. die des Kopfes, Halses, der Brust und Unterseite, ist goldgelb, braun oder kupferroth; das Gelb macht jedoch neben dem Blau der Oberseite einen hübscheren Eindruck als Roth oder Braun. Derartige, vorder- und unterseits schön gold- oder zimmetgelb gefärbte Gimpel nennt man zuweilen auch „Gold“- oder „Zimmet-Gimpel“ oder „Zilyrier“ („Dresdener“), doch ist es ein für allemal zu empfehlen, die Vögel nach der Farbe der Flügel resp. der Oberseite (mit Angabe, ob gestrichelt, ohnbindig oder geschuppt) zu bezeichnen, damit das Ganze einheitlich werde; namentlich möge man auch die nichtsagenden, nur verwirrenden Benennungen „Tyroler“, „Brasilianer“, „Pariser“ fallen lassen! — Das Blau der Oberseite muß rein, aschblau, die schwarzen Binden müssen gut markirt, ununterbrochen sein; der Schwanz ist etwas dunkler als die Flügel, am Ende mit schwarzem Querband.

Die eben besprochene Färbung der Oberseite tritt am häufigsten auf, doch kommen fünf Abänderungen derselben vor, und man hat demnach außer den schwarzbindigen blauen Gimpeln noch:

aa) Blaue Gimpel ohne Binden oder Hohlflügel, bei welchen gewöhnlich das Blau einen schön zarten Ton aufweist.

bb) Blaue, schwarzschuppige Gimpel, bei welchen auf gleichmäßige Schuppung zu achten ist.

cc) Blaue, weißbindige Gimpel. Sie gehören nicht nur an und für sich schon, sondern namentlich in reiner Zeichnung zu den großen Seltenheiten; entweder es fehlt den Binden in der Reinheit und Säumung, oder die Färbung der Flügel und des Schwanzes wird fahl, unscheinbar. Hier giebt's also noch Manches zu thun für den Züchter. Vor einigen Jahren züchtete Herr Dir. Dr. Bodinus-Berlin diese Spielart.

dd) Blaue Gimpel mit weißen Schwingen (Spieße). Diese hübsche dreifarbige Varietät, welche die Franzosen *Pigeon bouvreuil tricolore* nennen, zählt zu den schönsten Tauben, denn das Gelb oder Braun der Vordertheile, das Blau der Oberseite, das Weiß der Schwingen und dazu das Schwarz der Binden — welche jedoch oft fehlen — bilden prächtige Gegensätze. Einen Mangel muß man aber fast immer mit in Kauf nehmen, nämlich die geringe Zahl der weißen Schwingen; mit

sechß, ja selbst mit fünf (jederseits) muß man zufrieden sein, manchmal sind sogar noch weniger vorhanden.

ee) Blaue Gimpel mit weißen Schwingen und weißer Kopfplatte. Man könnte sie Plattengimpel nennen; leider aber läßt die Plattenzeichnung in der Regel zu wünschen übrig — es ist zu wenig Weiß vorhanden, der Oberkopf deshalb schief; „meist ist nur der Hinterkopf weiß, die Stirn farbig“ (H. Ortlepp) —, und die Zahl der Züchter dieser Varietät ist eine verschwindende, sodaß man letztere nur ausnahmsweise zu sehen bekommt.

b) Die schwarzen Gimpel — *var. nigripennis*; Franz.: Pigeons bouvreils noirs, à poitrail rouge ou chamois — werden in einigen Gegenden „Salzburger“ geheißten und in England als Archangels fast ausschließlich (mit Spitzklappe) gezüchtet; in Deutschland sind sie am längsten gekannt und speziell hier in Berlin wurden bezw. werden sie „Brasilianer“ genannt. Bei rother, brauner oder gelber, ungemein metallschillernder Färbung der Vorder- und Untertheile — Kupferroth ist leichter zu züchten und wird von vielen Liebhabern und in England vorgezogen — sollen Flügel, Rücken und Schwanz von tiefem, grün glänzendem Schwarz sein; doch befriedigen in dieser Hinsicht gewöhnlich nur die Flügel, während der Schwanz schwarzgrau oder dunkel bläulichgrau ist, womit man sich begnügen muß: es macht sich eben die Stammfärbung, das Blau, geltend; ein fahlgraublauer, am Ende schwarz quergebänderter Schwanz ist jedoch fehlerhaft. — Von den schwarzen Gimpeln giebt es entsprechend den Blauen, zwei Abänderungen:

aa) Schwarze mit weißen Schwingen,

bb) „ „ „ „ und weißer Kopfplatte,

betreffs deren Zeichnung auf das oben Gesagte verwiesen werden darf.

c) Die Spiegel-Gimpel — *var. pallida* — stellen den Gegensatz zu den schwarzen dar: ist bei diesen das Blau der Oberseite in Schwarz übergegangen, so tritt bei den Spiegelgimpeln auf den Flügeln ein blasses Gelb, ein Gelblich- oder Milchweiß an die Stelle. Die Grundfärbung bleibt; Kopf, Hals, Brust u. sind metallglänzend roth oder schön ockergelb, und über die milchweißen Flügel ziehen sich zwei schön abgesetzte Binden von der Färbung der Brust. Bei der Beurtheilung dieser Tauben, bei welchen man je nach der Grundfärbung gelbe und rothe (braune) unterscheidet, hat man auf gleichmäßige Vertheilung und genaue Abgrenzung der Farben das Hauptgewicht zu legen.

d) Silber-Gimpel — *var. sarinosa* —, welche vor einigen Jahren von München aus in den Handel kamen, sind noch zarter gefärbt als die vorigen. Das Gelb tritt hauptsächlich an der Brust hervor, das übrige Gefieder ist zart mehlfahl überhaucht, die Flügel sind am hellsten. In Berlin („Cypria“) wurden sie einmal i. J. 1881, von Herrn Wahlhammer in München ausgestellt; sie scheinen wieder ganz verschwunden zu sein. Gewisse Berechtigung hätte man auch, sie zu den Schweizertauben zu stellen.

Werth und Eigenschaften. Die Behauptung, daß der Gimpel zart und weichlich sei und schlecht züchte, stimmt mit Anderer Wahrnehmungen nicht überein. Hat er freien Ausflug, so selbst und vermehrt er sich gut, und hält man auf reinen Stamm und

öftere Zufuhr reinen Blutes, so wird auch die Nachzucht — mit Ausnahme der neueren, noch nicht durchgezüchteten Varietäten, welche noch Aufmerksamkeit und Geduld erfordern — befriedigen. Jedenfalls verdient die Beachtung jedes Liebhabers schöner Tauben!

### c) Weiße mit farbiger Zeichnung.

Die hierher zählenden Tauben lassen sich leicht in folgender Uebersicht zusammenstellen:

|                                                                         |                   |
|-------------------------------------------------------------------------|-------------------|
| Weiß mit farbigem Kopf, Vorder- und Hinterhals und farbigem Brust . . . | 16. Brüster.      |
| " " " " Vorderh. u. farb. Oberbr. (u. event. farb. Schwanz)             | 17. Fagtaube.     |
| " " " " und farbigem Kehle und farbigem Schwanz. . .                    | 18. Farbenköpfe.  |
| " " farbigem Schnippe und farbigem Schwanz . . . . .                    | 19. Schnippen.    |
| " " " " (und farbigen Schwingen . . . . .                               | 20. Storchtauben. |
| " " farbigem Flügel (und event. farbigem Schnippe oder Platte) . .      | 21. Schwalben.    |
| " " " " Flügelschild . . . . .                                          | 22. Schildtauben. |

16. Die farbenbrüstigen Tauben, **Farbenbrüster** oder **Brüster** — Col. dom. agr. pectoralis; Franz.: Pigeon Montagnard (?) —, welche in Thüringen vielfach gezüchtet werden, bilden, was die gelben und rothen anbelangt, einen Uebergang von den Gimpeln zu den nachfolgenden „Farbentauben“; in einer Hinsicht sind die gelben und rothen den Gimpeln ganz gleich: beide haben gelben bezw. rothen Kopf, Hals und eben solche Brust, und würde Rücken, Hinterleib und Schwanz noch ebenso gefärbt sein, so hätten wir einen Spiegelgimpel.

Auch in Gestalt und Körperbau stimmen die Brüster mit den Gimpeln überein; die Größe und Haltung sind dieselben, die Augen sind lebhaft, gelbbraun oder orange, die rothen Füße unbefiedert, oder auch befiedert; der Kopf trägt meist eine Spitzhaube, sehr selten eine breite Muschelhaube; glattköpfige kommen ebenfalls vor, neuerdings tauchen außerdem doppeltuppige auf, die wir jedoch für eine Kreuzung halten.

Färbung und Zeichnung wurde schon angedeutet: der gesammte Kopf und Hals und die Brust sind farbig, alle übrigen Theile weiß. Gerade weil diese Farbzusammenstellung so einfach erscheint, muß streng auf genaue Abgrenzung der Farbe gegen das Weiß, am Oberücken sowohl wie am Abschluß der Brust gesehen werden; ebenso dürfen sich in den farbigen Hals zc. keine weißen oder grauen Federn einschleichen. Ein Unterschied ist selbstverständlich zu machen zwischen jungen und alten Tauben: bei jenen mischt sich in das Weiß des Körpers noch die Zeichnungsfarbe, und erst im zweiten Jahre färben sie sich aus, indem die farbig gerandeten Federn durch rein weiße ersetzt werden. Allerdings vollzieht sich bei manchen Tauben dieser „Reinigungs-Prozeß“ nicht vollständig, sodaß sie an Werth verlieren.

Man züchtet die Brüster in Gelb, Roth und Schwarz, dagegen kommen sie in Blau nicht vor. Wie alle Feldtauben müssen sie freien Ausflug haben, um sich wohl fühlen zu sollen; sie felsen und vermehren sich dann sehr gut. Trotzdem sind sie in vielen Gegenden gänzlich unbekannt.

17. **Fagtauben.** Die Fagtauben — Col. dom. agr. galeata; Franz.: Pigeon Sapajou — werden in Süddeutschland, wo die eigentlichen Farbenbrüster nicht ver-

breitet sind, „Möhren“ oder „Brüster“ genannt; doch würde es auch hier sich empfehlen, einer einheitlichen Namengebung wegen diese Bezeichnungen, welche nur Verwechslungen Vorschub leisten, fallen zu lassen, zumal der Ausdruck „Lagtaube“ recht treffend ist; auch die Bezeichnung „Holländische Muscheltaube“ wird man missen können.

Gestalt und Körperbau bieten keine eigentlichen Unterschiede gegenüber anderen sogenannten Farbentauben, nur ist die Lagtaube gewöhnlich etwas kräftiger gebaut und ihr Kopf ist durch eine stark entwickelte Muschelhaube ausgezeichnet, so daß man zu der Ansicht gekommen ist, die schwarze Lagtaube sei die Stammform des Schmalkaldener Möhrenkopfes. Schon Chr. L. Brehm (1857) legt den Schwerpunkt auf die Haube, indem er sagt: „Die L. haben eine merkwürdige Muschelhaube oder Krone, welche man in solcher Ausbildung bei keiner anderen Taube\*) findet. Die Federn gehen bis zur Hälfte des Halses herab, doch stehen sie nicht so dicht neben einander als bei den anderen schön gehaubten Tauben.“ Diese breite, lockere, bis zur Hälfte des Halses sich herabziehende Muschel bildet, neben der regelrechten Zeichnung, den Hauptpunkt bei der Beurtheilung der Lagtauben.

Die Zeichnung muß, eben weil sie einfach zu sein scheint, durchaus den Anforderungen entsprechen: der Kopf, der ganze Vorder- und Seitenhals und die obere Hälfte der Brust müssen farbig sein. Dabei darf die Farbe keineswegs in das Weiß der Haube resp. der Oberhalskrause übergreifen, vielmehr muß diese Fiederbildung die Grenze bilden, welche weder von der Farbe nach hinten hin, noch vom Weiß nach vorn hin überschritten werden darf. An der Brust muß die Farbe gegen das Weiß der Unterseite in einem hübschen Bogen abschneiden. Hinterhals mit Muschelhaube, Rücken, Flügel, Schwanz, Unterleib und Beinbefiederung müssen rein weiß sein.

Die Lagtaube, welche im Vorstehenden beschrieben ist, haben wir als die ursprüngliche, die eigentliche Form anzusehen. Sie kommt mit nackten oder mit befiederten Füßen vor — im letzteren Falle finden wir aber meist nur Strümpfe, selten Lätzchen — und wird in Hessen, Franken, Schwaben, Thüringen gehalten und gezüchtet\*\*). In Sachsen und Oesterreich (Böhmen) dagegen tritt eine stark federfüßige Varietät mit farbigem Schwanz auf, jedoch nur in Schwarz, sie steht also dem Schmalkaldener Möhrenkopf sehr nahe; sie unterscheidet sich vom M. durch die schwarze Brust. Herr J. Springer-Altenburg beschreibt sie kurz: „Kopf und Schnabel schwarz, das Schwarz muß von da fast bis an die Beine gehen; der Schwanz ist schwarz, die Querhaube muß breit sein; die Augen sind schwarz. Die Tauben sollen große Federfüße haben.“ Ueberhaupt sind voll federfüßige (behoft

\*) Brehm kannte den Schmalkalb. Möhrenkopf nicht, wohl aber die Perrückentaube, dem „anders gestalteter Halskragen“ aber nicht in Betracht kommen kann.

\*\*) Auch in Frankreich scheint nur diese, nicht aber die schwarzschwänzige gekannt zu sein. La Perre de Roo, welcher die Abbildung einer breithaubigen, stark belatschten, weißschwänzigen schwarzen L. giebt, betont in der Beschreibung, in welcher er auf die Ähnlichkeit der L. mit dem Möhrenkopf und dem Brüster hinweist, ausdrücklich, daß sie sich vom Möhrenkopf durch den weißen Schwanz, vom dem Brüster aber durch die große Haube und den weißen Hinterhals unterscheidet.



und belatschte) Lastauben den nacktfüßigen vorzuziehen, da der Federschmuck des Kopfes mit dem des Fußes ein schönes Ebenmaß herstellt.

Die weißschwänzige L. kommt in Schwarz, weniger in Gelb und noch seltener in Roth und Blau vor. Die schwarzen sind, infolge des Gegensatzes der beiden Farben, am beliebtesten und verbreitetsten, die blauen scheinen ganz verschwunden zu sein. Die Farbe der Augen und des Schnabels richtet sich nach der der Zeichnung.

Die Zahl der Züchter, welche wohl nie eine bedeutende gewesen, verringert sich mehr und mehr; es macht den Eindruck, als gehe die Taube dem Aussterben entgegen. Entwickelt sie nun auch keine großen wirthschaftlichen Vorzüge, so ist sie doch so eigenartig und schön, daß man sie vor diesem Schicksal bewahren sollte.

**18. Mohren- und andere Farbköpfe.** Wie die Lastaube hauptsächlich in Schwarz vorkommt, so auch der Farbkopf, und es ist daher in der Heimat dieser Taube Brauch geworden, mit dem Namen „Mohrenkopf“ — Col. dom. agr. atriceps; Franz.: Pigeon nègre ou à crinière — nicht nur den wirklichen Mohrenkopf, d. h. den Schwarzkopf, sondern auch andere Farbköpfe zu bezeichnen, obgleich es ja widersinnig ist, zu sagen: „Blauer Mohrenkopf“ zc.

In Gestalt und Körperbau stimmen die Farbköpfe vollständig mit der Lastaube überein, nur die Muschelhaube ist nicht so üppig entwickelt, sondern mehr gestaltet wie die anderer breithaubiger Tauben; glattköpfige kommen bei uns wohl kaum vor.\*) Die Füße sind bei den meisten unbefiedert, immerhin aber giebt es auch bestrümpfte und belatschte. Die Farbe des Schnabels richtet sich nach der Zeichnungsfarbe, ist also dunkel (bei Schwarz- und Blauköpfen) oder heller (bei Gelb- und Rothköpfen); die Augen sollen möglichst dunkel sein, oft aber sind sie gelb.

In Färbung und Zeichnung schließen sich die **Mohrenköpfe** — diese kommen in erster Linie in Betracht — ganz an die schwarzen Lastauben mit schwarzem Schwanz an, der Unterschied liegt nur darin, daß beim Mohrenkopf die Farbe vom Kopf aus sich nicht bis auf die Unterbrust hinabzieht, sondern unter der Kehle schon abschließt. Bei weißem Gefieder sind mithin nur Kopf, Kinn, Kehle und Schwanz schwarz. Das Schwarz des Kopfes muß bis an die Haube reichen, darf aber keinesfalls auf diese übergreifen, selbst die inneren Federn derselben müssen alle rein weiß bleiben. Der Abschluß der Farbe unterhalb der Kehle muß in einer hübsch abgerundeten, doch scharfen Linie geschehen; dabei aber bleibt es sich gleich, ob diese Abgrenzung unmittelbar unterhalb der Kehle oder 1 oder 2 cm tiefer liegt, wenn eben nur der scharfe Abschluß gegen das Weiß des unteren Vorder- und des Hinterhalses gewahrt wird; doch wird die lange farbige Kehle der kurzen vorgezogen. Daß das Schwarz des Schwanzes ebenso streng gegen das Weiß des Wurzels und des Afters abgeschnitten sein muß, ist wohl selbstverständlich. Die Befiederung der Füße, wenn vorhanden, muß rein weiß sein.

Für die Blauköpfe, welche in geringerer Anzahl gezüchtet werden, und die höchst selten vorkommenden Roth- und Gelbköpfe gelten die gleichen Regeln.

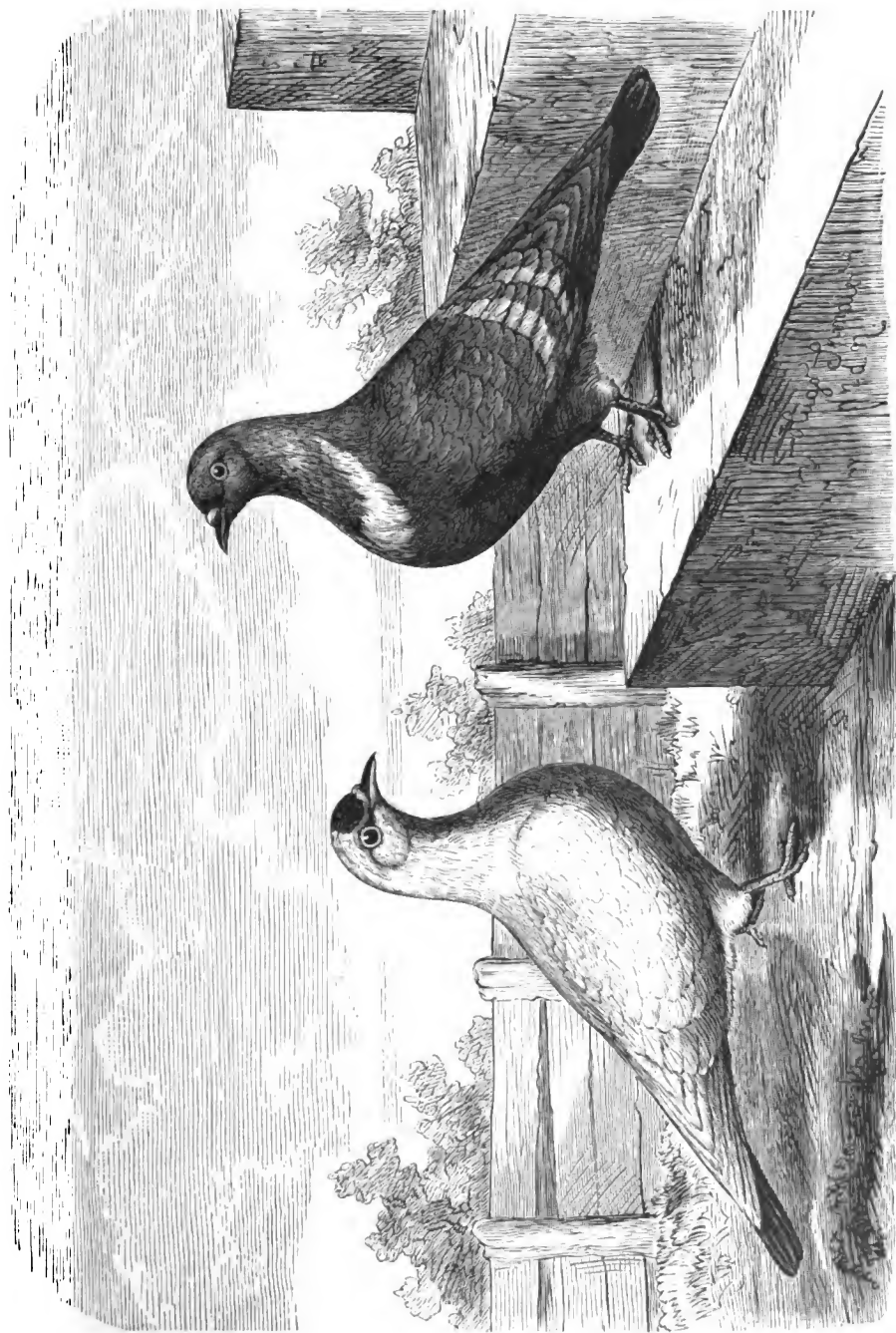
\*) Der bei La Perre de Roo abgebildete Mohrenkopf erinnert in Haube, deren Darstellung jedoch verfehlt ist, und Ausdehnung des Schwarz an den Schmaltalbener W.

Man trifft die Mohren- und Blauköpfe in Thüringen, Hessen, Franken, Schwaben, keineswegs aber so zahlreich mehr als noch vor 15 bis 20 Jahren. Doch findet man auf einigen großen Gütern in der Prov. Sachsen noch prächtige Flüge, welche vom Besitzer rein gehalten werden. Hinsichtlich ihres Werthes und ihrer Eigenschaften gleichen sie ihren Verwandten: sie züchten gut, obgleich die Nachzucht nicht immer nach Wunsch ausfällt, selben fleißig und zeigen ein munteres, reges Wesen.

19. Die **Farbenschnippen** oder **Maskentauben** — Col. dom. agr. colorifrons; Engl.: Spots; Franz.: Pigeons heurtés —, vielfach nur „Schnippen“ und in Württemberg „Schnellen“ genannt, bilden hinsichtlich ihrer Färbung und Zeichnung den direkten Gegensatz zu den Weißschnippen: was bei diesen farbig, ist bei den Maskentauben weiß, und umgekehrt, ausgenommen den Unterschwanz, der bei den Schnippen auch farbig sein muß. In Gestalt und Körperbau, Größe und Haltung stimmen jedoch beide überein. Der schlanken Gestalt der Schnippentauben entsprechen am besten glatter Kopf und glatte Füße (Tafel 66); ich würde solchen stets den Vorzug vor gehaubten, federfüßigen geben; im mittleren und nördlichen Deutschland findet man meist die erstere Form, in Süddeutschland scheinen breithaubige, stark federfüßige beliebter zu sein.

In Färbung und Zeichnung erinnern die Maskentauben an die Farbenköpfe; sie haben mit diesen den farbigen Schwanz gemeinsam, dagegen tritt in der Färbung des Kopfes eine weitere Verminderung der Farbe ein. Ist beim Bräster die Farbe auf Kopf, Hals und Brust vertheilt, so bei der Lasttaube nur auf Kopf, Vorderhals und Oberbrust, beim Farbenkopf bloß auf Kopf und Kehle, und bei der Maskentaube endlich muß sie sich auf einen Stirnfleck, die Schnippe, beschränken. Die M. ist also am ganzen Körper weiß, mit Ausnahme des Schwanzes und der Schnippe. Die letztere bildet den Hauptpunkt bei der Beurtheilung; und doch herrschen bezüglich deren Größe nicht nur in den verschiedenen Gegenden, sondern sogar unter den einzelnen Liebhabern abweichende Ansichten, sodaß man schließlich nur die allgemeine Forderung aufstellen darf: die Schnippe sei vollständig rein, klar, schön abgegrenzt. In Schwaben verlangt man erbsengroße Schnippen (Schnellen), anderwärts wünscht man Bandschnippen, an noch anderen Orten umfangreiche Ovalschnippen u. s. w.; mein Geschmack hat stets, wie bei den Weißschwänzen schon erwähnt, eine etwa 10 mm lange und 6 mm breite Schnippe als am schönsten gefunden, welche selbstverständlich direkt der Oberschnabelwurzel aufsitzen muß. Kleine Schnippen verwischen zu leicht, und die Tauben sehen dann unscheinbar aus. Das Auge ist dunkelbraun, der Schnabel muß bei Roth- und Gelbschnippen durchweg hell sein, bei Blau- und Schwarzschnippen darf der Oberschnabel auf der Spitze einen farbigen Fleck haben. Die Farbe des Schwanzes (einschl. oberen und unteren Schwanzdeckfedern) muß oben und unten gegen das Weiß scharf abgeschnitten sein.

Die Maskentauben werden in Schwarz, Roth, Gelb und Blau gezüchtet, letztere kommen fast gar nicht vor. In Frankreich schätzt man namentlich die gelben, welche auch einen besonderen Namen: „Pigeons heurtés siamois“ führen, während man die schwarzen, rothen und blauen „Pigeons heurtés ordinaires“ nennt. Bemerkt sei noch, daß zuweilen Maskentauben ohne farbigen Schwanz vorkommen.



Schnippentaupe.

Stachthals.



Die Farbenschnippen verdienen nicht nur ihres hübschen Aeußeren, sondern auch ihrer Munterkeit und ergiebigen Vermehrung, ihres fleißigen Feldens und ihrer Sorgsamkeit beim Auffüttern anderer Jungen wegen jede Empfehlung. Ein Flug schöner Schnippen gereicht jedem ländlichen Gehöft zur Zierde. Es wäre wirklich zu bedauern, wenn man diese seit Jahrhunderten gezüchtete Taube — schon der Engländer Willughby erwähnt sie in seiner i. J. 1676 herausgegebenen „Ornithology“, und Moore bemerkt in seinem „Columbarium“ (1735), daß die Taube rein züchtet — vernachlässigen, verkümmern lassen wollte!

20. Die **Schwingen-** oder **Storchtaube\***) — Col. dom. agr. remigalis; Fr.: Pigeon cigogne — führt ihre recht zutreffenden Namen nach ihrer Zeichnung: die Schwingen sind, bei rein weißem Gefieder, farbig, ganz so wie beim weißen Storch (*Ciconia alba*); außerdem hat sie eine farbige Schnippe und vermittelt somit in bester Weise den Uebergang von den Farbenschnippen zu den Flügel- oder Schwalbentauben. Sie gleicht diesen beiden auch völlig in Bezug auf Gestalt und Körperbau, Größe und Haltung. Obgleich zu ihrem schlanken Körper meiner Ansicht nach am besten ein unbehaubter Kopf und ein glatter Fuß paßt, so ist dies doch lediglich Geschmacksache, und viele Liebhaber verlangen eine breite Haube und Strümpfe resp. Latschen.

Die Zeichnung ist ganz eigenartig, sie kehrt bei keiner anderen Taube wieder. Das Charakteristische liegt in der Färbung der Schwingen, denn der farbigen Schnippen begegnen wir auch bei Masken- und Flügeltauben. Der Regel gemäß sollen die zehn großen Schwingen (Handschwingen) gefärbt sein. Allein diese Forderung wird vielfach, und zwar nach zwei Seiten hin, nicht erfüllt: entweder fehlt einigen Schwingen die Farbe, oder letztere greift von den großen auf die zweiten Schwingen (Armschwingen) über; im ersteren Falle findet man dann nur 7 bis 8, im letzteren 13 bis 16 farbige Schwingen. Hr. R. Ortlepp hält 7—10 für richtig, 13—14 stets für verwerflich. Dann sehe man darauf, daß die Farbe — mit Ausnahme der kleinen Daumenfedern (Aster- oder Eckflügel) an der Flügelkante — sich nicht auf die Deckfedern übertrage, diese vielmehr weiß bleiben; es wird sonst der hübsche Eindruck gestört, und die Taube hört auf, eine „Schwingentaube“ zu sein.

Die Schnippe zeigt die Färbung der Schwingen. Bezüglich ihrer Form und Größe gilt das auf voriger Seite bei Beschreibung der Schnippentauben Gesagte; bei der Storchtaube herrscht eine größere Rund- oder Ovalschnippe vor. Falls die Füße befiedert, müssen Strümpfe resp. Latschen die Farbe der Schnippe und Schwingen haben; die Krallen sind dunkel. Hinsichtlich der Färbung des Schnabels treffen wir wieder auf eine Wiederholung der Eigenheit der Maskentaube: der Einfluß der Schnippe macht sich dahin geltend, daß der Oberschnabel an der Spitze einen farbigen Fleck erhält. Doch ist dies nur bei dunkel gefärbter Schnippe der Fall, also bei Schwarz und Blau; da es nun aber blaue Schwingentauben nicht giebt, so hat dies nur auf die schwarzen Bezug; bei rothen und gelben muß Unter- und Oberschnabel durchweg hell, fleischfarbig sein. Die Augen sind dunkelbraun.

\*) Die Weißschlag-, Weißschwingen- oder böhmische Spieß-Taube wurde bereits auf S. 489 besprochen.

Wie erwähnt, kommen Schwingentauben nur in Schwarz, Roth und Gelb, fast nie in Blau vor, und bei der Beurtheilung hat man, außer auf richtige Zeichnung, auf reine, schöne Färbung zu sehen.

Wenn über den Rückgang der Zucht unserer „Farbentauben“ geklagt wird, so hat dies namentlich auf die der Storchtauben Bezug; die Zahl der Liebhaber wird immer geringer, die Flügel schmelzen immer mehr zusammen, und in Orten und Gegenden, deren Geflüste durch die netten, munteren, flüchtigen, in Zucht und Feldgehen fleißigen Tauben belebt wurden, sieht man heute oft nur noch einzelne Paare, ja nicht selten sind sie ganz verschwunden. Dagegen ist die Taube auch nach England gebracht worden, wo sie von einer Anzahl Liebhabern mit Aufmerksamkeit kultivirt wird.

**21. Schwalben- oder Flügeltauben.** Wie für die Mövchen, so hat man wahrscheinlich auch für die Schwalbentauben — Col. dom. agr. *sternina*; Engl.: Swallows; Franz.: Pigeons *hirondelles* — den Namen von einer Gruppe Seevögel entlehnt: dort von den Seemöven, hier von den Seeschwalben (*Sterna*), denen die Schwalbentauben hinsichtlich der farbigen Flügel und der farbigen Kopfplatte ähneln oder gleichen. Die Bezeichnung „Flügeltauben“ erhielten sie infolge der farbigen Flügel, und die Benennung „Feentauben“ oder „Feen“ soll auf ihr hübsches, anmuthendes Äußere hindeuten.

Die Schwalbentaube repräsentirt eine alte Zucht, denn bereits i. J. 1795 wird sie von dem bekannten thüringischen Ornithologen Bechstein beschrieben, und seit jener Zeit waren die zahlreichen Liebhaber dieser Taube stetig bestrebt, neue Farben-Spielarten zu erzielen, welche je einem der weiterhin geschilderten vier Schläge angehören. Es sei zunächst das Gemeinsame aller Schwalbentauben, welche sich in der Hauptsache nur durch die Färbung resp. Zeichnung unterscheiden, angeführt.

In Größe, Gestalt und Körperbau gleichen sie fast durchweg der Feldtaube, manche Exemplare sind jedoch etwas länger — in der Regel täuschen aber bezüglich dieses Punktes die Flügel —; dagegen sind sie etwas niedriger gestellt (gedrückt), tragen sich auch mehr wagerecht als andere „Farbentauben“ und erscheinen daher kurzhalbiger, breitrückiger, gebrungener als sie in Wirklichkeit sind. Ebenso erscheint bei den gehaubten Schnippen- und Plattenschwalben der Kopf infolge der Farbenzeichnung und der Haube breiter und platter als bei glatt- und weiß- oder farbenköpfigen Tauben; er ist entweder glatt oder breithaubig oder doppeltkuppig; die Breit- oder Muschelhaube, welche bei den Plattenschwalben die Farbe abgrenzt, soll aufrecht stehen, breit, voll und dicht sein. Doppeltkuppige Schwalben, auf welche man also die Schnabelnello der Trommeltauben übertragen hat, sind ein jüngeres Züchtungs- (Kreuzungs-)Produkt; manchmal werden derartige Tauben als Trommeltauben ausgestellt oder angeboten, und man hat dann, worauf ich auch bei der Beschreibung der Tr. hingewiesen habe, doppelt streng auf die Stimme zu achten. Das Auge ist dunkelbraun, umgeben von einem schmalen rothen Hautrand. Die Färbung des ziemlich gestreckten Schnabels richtet sich nach der Färbung und Zeichnung des Gefieders: Schwalben ohne farbige Kopfzeichnung (Schnippe, Platte) müssen einen vollständig hellen, d. h. nicht im Geringsten dunkel gefleckten Schnabel haben:

bei Schnippen- und Platten-Schwalben dagegen ist nur der Unterschnabel hell (weißlich-fleischfarben), der Oberschnabel aber auf seiner First mit schwarzem resp. farbigem Längsstreif oder Längsfleck versehen, welcher namentlich bei schwarzen und dunkelblauen kräftig hervortritt. Dieser dunkle Oberschnabel ist keineswegs fehlerhaft, sondern erforderlich, er und vollkommene Kopfzeichnung bedingen einander: eine dunkle Schnippen- oder Platten-Schwalbe mit weißem Oberschnabel ist regelmäßig fehlerhaft in der Zeichnung oder sie zieht unreine Junge; eine derartige Schwalbe mit dunklem Oberschnabel wird viel eher den bezüglich dieser Punkte zu stellenden Anforderungen gerecht werden. Der Unterschnabel darf nicht das geringste dunkle Fleckchen zeigen; von Schwalben mit hornfleckigem Unterschnabel zeigt die Nachzucht gewöhnlich farbfleckigen, „bärtigen“ Kopf. Die Kopfzeichnung selbst wird bei Besprechung der einzelnen Varietäten zur Erörterung kommen.

Das dicke, etwas lose Gefieder ist in der Hauptsache rein weiß, nur die Flügel, die Strümpfe oder Latzchen und event. der Oberkopf sind farbig. Fußbefiederung und Kopfzeichnung bilden Punkte zweiten Ranges, alle Schwalben aber besitzen in den farbigen Flügeln das charakteristische Merkmal; jene beiden können sogar fehlen, dieses muß stets vorhanden sein, wenn die Taube auf die Benennung „Schwalbe“ Anspruch machen will. Bekanntlich ist nicht der ganze Flügel farbig, sondern nur die an der Hand und am Unterarm sitzenden Federn, während die des Oberarms (Schulterfedern) weiß bleiben und mit dem weißen Ober Rücken das sogen. Herz oder den Sattel bilden. Bei dem Verkehrtflügel haben wir das Umgekehrte kennen gelernt, bei der Storch- und der Schildtaube finden wir noch andere Verhältnisse: bei der ersteren sind nur die großen Handschwingen farbig und der ganze übrige Flügel weiß, bei der Schildtaube ist es gerade umgekehrt, somit sehen wir, daß die Schwalbentaube in der Mitte zwischen Storch- und Schildtaube steht. Man verlangt, daß die gefärbten Flügel der Schwalbe möglichst schmal erscheinen, damit das weiße „Herz“ sich schön auflegt. Die etwa vorhandenen Binden müssen scharf abgegrenzt und recht schmal, die weißen ganz rein in der Farbe (nicht roth) sein; breite und braune Striche sind fehlerhaft. Die Füße sind entweder nackt, oder bestrümpft, oder belatscht, letztere werden stets vorgezogen; je länger die Latzchen und je reiner diese in der Färbung, desto höher wird die Taube geschätzt. Die Fußbefiederung, also die Strümpfe oder die Latzchen, muß stets die Farbe der Flügel haben, weiße Federn in denselben sind fehlerhaft. Die die sogenannten Hosen bildenden Schenkel Federn sollen, wie der Unterkörper, rein weiß sein; doch darf man hier nicht zu viel verlangen, man muß beachten, daß große, rein farbige Latzchen und rein weiße Hosen in der Regel einander ausschließen; will man also rein weiße Hosen, so wird man sich mit geringerer Fußbefiederung (mit Strümpfen oder mit kleinen Latzchen) begnügen müssen, solche dürrig befiederten Tauben haben aber weniger Werth und sind auch leichter zu züchten als jene. Erscheinen die unteren Schenkel Federn (am Knie) noch farbig, so mag man dies ruhig gewähren lassen, namentlich wenn die Taube sonst gut ist; geringwerthig, fehlerhaft jedoch ist sie, wenn die ganzen Hosen bis unter die Flügel hin gefärbt sind. — Die Krallen sind dunkel; helle Krallen deuten auf weiße Federn in den Latzchen.

Nach Färbung und Zeichnung des Kopfes lassen sich vier Zeichnungsformen oder Varietäten unterscheiden, von denen jede wiederum hinsichtlich der Flügelgefärbung mannigfaltige Abänderungen aufweist; es sind: A. Flügeltauben ohne Kopfzeichnung, B. Schnippen=Schwalben, C. Platten=Schwalben, D. Scheden=Schwalben.

A. Die gewöhnlichen oder Schlesischen Flügeltauben oder Feldschwalben — *var. communis* — wurden früher recht häufig gezüchtet, heute wendet man das Interesse mehr den folgenden zu, zumal diese auf Ausstellungen größere Beachtung finden. Sie sind Flügeltauben im wirklichen Sinne des Wortes, denn sie haben nur farbige Flügel und Fußbefiederung, während jegliche Kopfzeichnung fehlt. Im Uebrigen trifft man ebenso schöne glattköpfige als breithaubige und doppeltkuppige. Die Füße sind in der Regel befiedert, und zwar sehr oft lang belastet, glattfüßige Exemplare kommen selten vor, sie werden auch bald ausgemerzt; man sollte überhaupt bei dieser Varietät, welche für die Züchtung keine Schwierigkeit hinsichtlich einer Kopfzeichnung bietet, da diese ja fehlt, umsomehr auf lange, farbenreine Latzchen und möglichst korrekte Hosen (vergl. oben) sehen und die Taube danach beurtheilen. Flügeltauben mit weißen Binden verdienen besondere Beachtung. Außer auf große Latzchen, regelrechte Hosen und genaue Flügelzeichnung hat man auf satte, klare Farbe und event. feine weiße Binden und Schuppen die Aufmerksamkeit zu richten.

1. Die Blauflügel treten in 5 Abänderungen auf: a) Hohlflügel (ohne Binden), b) mit schwarzen Binden, c) mit schwarzen Schuppen (gehämmert), d) mit weißen Binden, e) mit weißen Schuppen und weißen Binden. Die weißen Binden und Schuppen müssen fein schwarz gefäumt sein; die Hohlflügel zeigen gewöhnlich ein schönes Hellblau. — Den Blauflügeln gesellen sich die Silberflügel hinzu, von welchen namentlich die zarten weißbindigen und die reizenden weißschuppigen zu erwähnen sind. Ferner reihen hier an die Mehlfahl- und die Lerchen=Flügel, letztere gelbfahl mit dunkelgrauen Schuppen und Binden. Bei all' diesen Tauben sollen die Schwingen etwas dunkler sein als der Ton der eigentlichen Flügelfarbe.

2. Schwarzflügel erfreuen sich großer Beliebtheit, insbesondere die mit weißen Binden und die weißgeschuppten, weniger die einfachen Schwarzflügel.

3. Von den Rothflügelu gilt dasselbe. Gerade diese Tauben zeichnen sich gewöhnlich durch feine weiße Binden aus.

4. Bei den Gelbflügelu dagegen, welche auch hinsichtlich des Farbentons mehr Schwierigkeiten bereiten, mangelt es oft in diesem Punkt.

B. Die Schnippen=Schwalben oder Sächsischen Flügeltauben — *var. colorifrons*; Franz.: Pigeons hirondelles heurtés — unterscheiden sich von den vorigen nur durch eine farbige Stirnschnippe, über deren Gestalt und Größe das Nöthige bereits bei Besprechung der Schnippen- oder Maskentauben gesagt worden. Bei Beurtheilung dieser Varietät hat man außer auf die schon erörterten Punkte (Latzchen, Hosen, schöne Zeichnung der Flügel) auf richtig angelegte, markirte, reine Schnippe und auf die entsprechende Färbung des Schnabels (s. Seite 499) Bedacht zu nehmen. Die Schnippen=Schwalben kommen glattköpfig und breithaubig und fast immer belastet vor. Bezüglich der Färbung und Zeichnung der Flügel dieser hübschen, namentlich über Sachsen, Böhmen, auch Thüringen und Schlesien — wo man hauptsächlich



weißbindige züchtet, während man in Bayern, Württemberg viel ohnbindige zieht — verbreiteten Tauben gilt das bei Beschreibung der vorigen Varietät Mitgetheilte.

C. Platten- oder vollplattige Schwalben — var. *pileata*; Franz.: Pigeons hironnelles ou P. carmes — kennzeichnen sich durch die vollständig gefärbte Kopfplatte. Diese Zeichnung gleicht vollständig der der Pfaffentaube, nur sind die Färbungen umgetauscht; die Farbe des Oberkopfes muß gegen das Weiß der Kopfseiten zc. in einer Linie abschneiden, welche von der Schnabelspalte aus durch's Auge nach dem Hinterkopf läuft. Die Farbe muß an die Haube heranreichen, darf aber nicht in das Weiß derselben übergreifen. Der Oberschnabel färbt sich, entsprechend der Färbung der Platte, dunkel, wie dies schon vorn (S. 499) erörtert worden. Glattköpfige P., nach Ortsepp eine der schönsten Spielarten, kamen früher besonders in Anhalt und der Harzgegend in Massen vor, scheinen aber ganz verschwunden zu sein. Die Füße tragen meist Latschen; bestrümpfte oder gar glattfüßige werden weniger beachtet. Je reiner die Zeichnung, je intensiver die Farbe und je größer die Latschen, desto werthvoller die Taube.

Früher züchtete man sie nur in den bekannten vielfachen Färbungen — „und man hätte vor Allem dabei bleiben sollen, die reinen Schwalben constant zu züchten, denn es giebt kaum eine Taube (Männchen), die so schlecht nachzüchtet wie die Schwalbe, besonders die vollplattige“ —, neuerdings aber ist man bestrebt, die verschiedensten Abänderungen derselben zu erzielen, und Manche haben darin sehr hübsche Erfolge erreicht. Einzig steht in dieser Beziehung die Sammlung vollplattiger Schwalben des Herrn Brauereibesitzer F. Hoppoldt in Berlin da, welcher seit Jahren mit Sachkenntniß und Fleiß sein Ziel verfolgt und gegenwärtig Plattenschwalben in 23 Farben-Abänderungen besitzt und züchtet, nämlich:

1. Blaue: a) Hohlflügel, b) mit schwarzen, c) mit weißen Binden, d) mit schwarzen (geämmert), e) mit weißen Schuppen;
2. Silber: ganz wie Blau (a—e).
3. Schwarze: a) einfach, b) mit weißen Binden, c) mit weißen Schuppen;
4. Rote: a) einfach, b) mit weißen Binden, c) mit weißen Schuppen.
5. Gelbe: wie Roth (a—c). Außerdem Isabell (ganz Hellgelb) mit weißen Binden, Mehlsahle mit gelben und Mehlsahle mit braunen Binden und Perchenflügel. Viele dieser Färbungen sind von ungemeiner Zartheit.

Eine besondere Gruppe der Plattenschwalben bilden die Nürnberger Platten- schwalben, Feentauben oder Schmalzfeen, welche nur in Schwarz, Roth und Gelb, also wie die Aachener Lackschildmücken, auftreten und wie diese sich durch eigenthümlichen Farbenschmelz auszeichnen. Der metallische Glanz der Schmalzfeen, d. h. der Farbe ihrer Flügel, scheint auf einem fettigen Ueberzug der Federn zu beruhen und dieser wiederum von den sogenannten Schmalzkielen herzurühren, denn jener Glanz macht sich nur bei Vorhandensein von Schmalzkielen bemerkbar. Letztere stehen in der Bürzel- und Weichengegend und am Oberarm und charakterisiren sich als unentwickelte, im Uebermaß an Fettstoff erstickte Flaumfedern, welche wie gelbe Kiele oder Scheiden („Stifte“) aussehen und von den Deckfedern verdeckt werden. Schon bei den Jungen zeigen sich dünne, weiße Stoppeln, welche sich nicht entwickeln, sondern sich nach einiger Zeit gelblich färben und in der Mauser durch jene stärkeren

gelben, 10 bis 20 mm langen Kiele oder „Stifte“ ersetzt werden. In der Heimat dieser Taube legt man auf das Vorhandensein der Schmalzkiele ein großes Gewicht, weil dasselbe ein Zeugniß für volle, satte, glanzreiche „emailirte“ Farben ist. Mit diesem eigenthümlichen Farbenschmelz der Flügel verträgt sich kein Weiß, und daher sind die Nürnberger Schmalzfeen stets ohne Binden.

D. Die Schrecken-Schwalbe ist eine Varietät, „die nicht etwa erst herausgeknüpft ist und die wir ihrer Seltenheit wegen — Heimat: Böhmen — nicht unerwähnt lassen dürfen. Die Sch., in Roth, Schwarz und Gelb vorkommend, wird von Richtkennern, wenn sie mal (was selten geschieht) auf Ausstellungen erscheint — in Berlin, Leipzig, Dresden haben wir sie schon gefunden —, sogar als bunte, fehlerhafte Taube angesehen. Sie hat satte Farben und ist im Flügel (Handschwingen) weiß geschect, in der Weise, daß abwechselnd eine Feder farbig und eine weiß ist, was in der Zucht sehr schwer erreicht werden kann. Man ist schon zufrieden, wenn abwechselnd zwei weiße gegen eine farbige Feder vorkommen. Zwischen den farbigen Deckfedern der Flügel müssen ebenfalls weiße Federn vertheilt sein. Wie gesagt, die Sch. kommt fast gar nicht in den Handel, denn es sind nur alte Züchter, die sie besitzen und ihren Werth bezw. ihre Seltenheit kennen, die neueren resp. jüngeren Liebhaber beachten sie nicht und kennen sie auch meist nicht“ (H. Ortlepp).

Werth und Eigenschaften. Die Schwalbentauben gehören von jeher zu den beliebtesten Tauben, nicht nur wegen des hübschen Äußeren, sondern auch insofern anderer Eigenschaften. Sie selben gut, namentlich die weniger stark belasteten Flügeltauben. Am liebsten halten sie sich zu Hirschgänsen und bevorzugen einen nicht zu hoch gelegenen, sonnigen, ruhigen Boden oder Schlag, welcher, besonders wenn er klein ist, möglichst rein gehalten werden muß, damit sie sich die langen, breiten Latzen nicht beschmutzen. Eingesperrt, verkümmern sie, wie alle bisher genannten, an Freiheit gewöhnte „Farbentauben“, dagegen gewährt ein Flug schön gezeichneter Schwalben einen herrlichen Anblick. In der Vermehrung gleichen sie anderen „Farbentauben“: sie machen vier, fünf, sechs Bruten, brüten und äßen ausgezeichnet. Die Nachzucht, namentlich bei den Plattenschwalben, fällt bei weitem nicht immer zur Zufriedenheit aus. Daß man zur Erzielung schöner Farben Helle und Dunkle, Geschuppte und Ungeschuppte, Bindige und Ohnbindige zusammenpaaren muß, braucht wohl kaum hervorgehoben zu werden.

22. Die Schild- oder Deckeltauben, in Süddeutschland auch „Dachen“ genannt — Col. dom. agr. clypeata; Engl.: Shields; Franz.: Pigeons hirondelles de Saxe —, sind über ganz Deutschland, über Deutsch-Oesterreich und andere benachbarte Länder verbreitet, den Hauptstiz bilden aber doch die mittleren Gebiete Deutschlands: Sachsen, die Lausitz, Thüringen. Nach England scheinen sie erst neuerdings gekommen zu sein, wenigstens vermißt man sie in englischen Fachschriften und Abhandlungen. Harrison Weir giebt in Tegetmeier's „Pigeons“ die Abbildung eines schönen Paares doppeltappiger, großlatziger Rothschilde mit weißen Binden; er nennt sie aber irrthümlicher Weise nicht „Shields“ (der jetzige englische Name), sondern „Letz“, und Tegetmeier fertigt sie im Text mit drei Zeilen ab, indem er bemerkt, daß unter dem Namen „Letz-Pigeons“ diese Varietät seit einigen Jahren

zu sehen sei. Gegenwärtig finden Schildtauben in England sehr guten Absatz, nur müssen sie glattköpfig und sehr stark belastet sein.

In Gestalt und Körperbau gleichen die Schildtauben der Feldtaube, doch erscheinen sie etwas gedrungen. Hinsichtlich der Größe kann man Verschiedenheiten wahrnehmen; während die süddeutsche oder fränkische Schildtaube die Maße der Feldtaube hat, ist die sächsische etwas größer und stärker. Außerdem ist die süddeutsche Sch. gewöhnlich glattfüßig und glattköpfig oder breithaubig, auch fehlen ihr in der Regel die Binden; dagegen hat die sächsische stets große Latschen und Hosen, der Kopf ist entweder glatt oder doppeltkuppig, die Schilde zeichnen sich durch satte Farben und weiße Binden aus. Das Auge ist bei allen dunkelbraun, Schnabel und Krallen müssen hell sein. Die sächsischen Sch. werden auf Ausstellungen zc. natürlich bevorzugt, da sie in Reinheit und Vollkommenheit schwieriger zu züchten sind als die kleineren glattfüßigen „Dachen“. Doppeltkuppige sind am beliebtesten und werthvollsten, doch müssen sie hinsichtlich des Kopfes, der Latschen, der Färbung und Zeichnung möglichst fehlerlos sein. Die Muschelhaube muß breit, dicht, oben gleichmäßig, die Schnabelnacke regelrecht gebildet sein, d. h. sich schön auseinander falten, die Latschen müssen so lang und breit als möglich und, wie die Hosen, rein weiß sein; je größer die Latschen, desto geschätzter die Taube. Spitzhauben sind fehlerhaft, bei der süddeutschen jedoch erlaubt, da sie bei dieser ja nicht in Verbindung mit Schnabelnacke vorkommt.

Färbung und Zeichnung der Schildtaube sind ebenso einfach als schön: das Gefieder ist rein weiß, nur der ganze Flügel, mit Ausnahme der großen Schwingen (welche ebenfalls weiß sein müssen), ist farbig; diese farbigen Flügeldecken heben sich wie länglichrunde Schilde prächtig von dem weißen Grunde ab und berühren sich ziemlich mit ihrer oberen Kante auf dem Rücken, doch muß das Weiß des Rückens zwischen ihnen wie ein schmaler Streif sichtbar sein. Die drei oder vier Ed- oder Daumensebern am Flügelbug (untere Kante) müssen farbig sein, damit sie die weiße Kante der Schwingen — von denen zehn weiß sein sollen, doch begnügt man sich mit acht, weniger aber dürfen es nicht sein, und in beiden Flügeln muß die Zahl übereinstimmen — decken.

Als Färbungen treten Blau mit seinen Nebensarben (Silber, Fahl), Schwarz, Roth und Gelb, z. Th. ohne, z. Th. mit Binden auf; auch weiß geschuppte giebt es, die namentlich in Schwarz sehr schön sind. Die Farben müssen voll, glanzreich, die Binden schmal und rein weiß sein.

Betreffs der Eigenschaften zc. darf auf das bei den Schwalben Gesagte verwiesen werden.

\*

Im Anschluß an die Gruppe der Deutschen Feldtauben sei zunächst noch die **Italienische Feldtaube** — Col. dom. agr. italiana —, welcher man auch den Namen „Lamburini“ beigelegt hat, erwähnt. Sie gleicht in Körperbau, Kopf-, Schnabel-, Fußbildung, Auge, Färbung der gewöhnlichen Feldtaube, doch ist sie weit größer als diese, denn ihre Maße sind fast ganz die der Römertaube (s. dort), zu welcher sie den Uebergang bildet. Der Kopf ist glatt oder behaubt, der Fuß un-

befiedert, Augen- und Schnabelwarzen fehlen, die Flügelspitzen erreichen das Schwanzende oder gehen noch darüber hinaus. Sie ist bis jetzt nur in geringer Anzahl nach Deutschland gebracht worden, giebt aber eine prächtige Fleishtaube ab.

\*

Endlich seien hier noch einige Tauben angefügt, welche — wenigstens was die Lockentauben anbetrifft — ganz den Typus der Feldtaube vertreten, nur daß ihr Gefieder eine abweichende Bildung zeigt.

23. Die **Lockentaube** — *Columba domestica crispa*; Engl.: Frillback; Franz.: Pigeon frisé —, auch Strupp-, Woll-, Perl- oder Knöpfeltaube genannt, erhielt ihren Namen nach den gekräuselten oder gelockten, d. h. mit der Spitze aufgerollten und dem Kopf zugekehrten Flügeldeckfedern (vergl. „Gefieder“). Wo die Lockentaube entstanden und zuerst gezüchtet worden ist, oder ob man vielleicht an verschiedenen Orten eine Lockenbildung der Federn bei Haustauben bemerkte und darauf hin weiter züchtete, vermögen wir nicht zu entscheiden; das letztere ist sehr wahrscheinlich, denn eine Kräuselung, Wellung, Lockenbildung tritt manchmal ganz zufällig auf, und erst kürzlich habe ich sie sogar an den Schulterfedern zweier Brieftauben beobachtet. Dürfen wir betreffs der Heimat von Strupphuhn und Lockengans einen Schluß auf die Lockentaube ziehen, so wäre die der letzteren ebenfalls in Asien bzw. dem Südoften unseres Erdballs zu suchen. Einige Vorkommnisse dürften dafür sprechen: Darwin berichtet, daß ihm Sir W. Elliot aus Madras (Borbor-Indien) eine Strupptaube, deren alle Körperfedern angewendet waren, zuschickte, und bemerkt dabei, daß sie wahrscheinlich der Rasse angehöre, welche Hasselquist 1767 in Kairo sah und von der er sagte, sie sei aus Indien dahin gebracht worden\*); weiter ist zu bedenken, daß seit einigen Jahrzehnten gerade die schönsten L. aus Oesterreich (Ungarn), meist über Bayern, zu uns gekommen sind. Vielleicht haben wir diese Importe als neue Einführungen derselben Tauben anzusehen, welche in der zweiten Hälfte des vorigen Jahrh. vereinzelt in England vorkamen, also damals schon durch Handelsverbindungen dorthin gelangt waren. Diese Tauben verbreiteten sich weiter über Holland, Frankreich, Deutschland, gingen aber im Laufe der Zeit in ihrer Vollkommenheit zurück, weil Zuführung reinen, frischen Blutes fehlte, und daher wurden und werden sie durch die in neuerer Zeit erfolgten Importe schöner, vollgelockter Tauben übertroffen. Hr. S. Diez-Frankfurt sieht sich durch die sich ergebenden Abweichungen veranlaßt, zwei Varietäten — auch Chr. L. Brehm nimmt (1857) zwei solche, wenn auch in anderer Weise, an — der L. aufzustellen: die ungarische oder österreichische und die holländische oder französische (englische).

In Gestalt und Körperbau stimmt die Lockentaube mit der Feldtaube überein, auch die Größe ist dieselbe; der Unterschied liegt eben in der Federbildung. Sie kommt entweder glattköpfig oder muschelhaubig vor; spitzhaubig oder doppeltspitzig, oder nur mit Welle findet man sie nicht. Die Füße sind unbefiedert, oder strümpfig, oder sogar belatscht; in dieser Beziehung sind keine besonderen Anforderungen zu stellen.

Das Gefieder ist vor Allem zu beachten. Weicht es insofern schon von dem der Feldtauben u. a. ab, als es weich und locker ist, so zeigt namentlich das der Oberseite Neigung, sich zu wellen, zu kräuseln oder zu locken. Man verlangt nur wirklich gelockte Flügeldeckfedern, also gelockte Flügeldeckfedern, diese aber müssen von den

\*) Ältere Autoren sagen, daß die von Linné „*Columba hispida*“ genannte Taube in Indien lebe.

Schultern an bis zu den Schwingen durchweg Federn aufweisen, deren in eine Spitze verlängertes Ende sich aufrollt und dem Kopf zugehrt. Wenn die Federn des Rückens an dieser Bildung theilnehmen, so ist dies natürlich nicht fehlerhaft, doch wird es nicht gefordert, und ebenso wenig verlangt man gekräuselte Hals-, Kopf- oder gar Unterkörper-Federn, obwohl jene sich oft wellig legen; das letztere gilt auch noch von den Schwingen; die Schwanzfedern aber bleiben stets straff, wie bei anderen Tauben. Die beiden von Hrn. H. Dieß angenommenen Varietäten (s. oben) sind:

a) Die Ungarische oder Oesterreichische Postentaube, die vollkommenere und „erst mit und kurz vor den ersten Ausstellungen aus Oesterreich und Bayern (durch F. Wahlhammer, München) nach Deutschland gekommen“, wurde in den 50er Jahren in Wien noch als eine Seltenheit mit hohen Preisen bezahlt, ist aber heute schon dort und hier in diesem Punkt sehr heruntergegangen. Sie soll sich durch längere und spitzere Flügeldeckfedern, also weiter aufgerollte, schönere Locken, durch glatten (unbehaubten) Kopf und durch bestrümpfte oder noch länger befiederte (nie glatte) Füße kennzeichnen. Der Farbe nach soll sie meist blau- oder rothschimmelig (mit gelber Iris), auch geschilbt (Rothschilde) vorkommen.

b) Die Holländische oder Französische Postentaube ist die bereits im vorigen Jahrhundert in England („Treatise on Domestic Pigeons“ 1765), Frankreich, Holland, Deutschland bekannt gewesene Taube, deren Flügeldeckfedern nicht so schön aufgerollt sind, mithin keine so vollkommenen Locken bilden als bei voriger. Im Uebrigen soll sie etwas länger und stärker als die vorige, das Auge auffälliger Weise blaßgelb (fast perlfarben) und der Kopf immer mit einer guten, aus losen, aber nie gelockten Federn bestehenden Muschelhaube versehen, der Fuß entweder glatt oder bestrümpft oder schwach belatscht, die Gefiederfarbe meist weiß sein. Die Engländer legen auf Unterschiede, wie sie von Hrn. Dieß hervorgehoben, kein Gewicht, und in Frankreich und Deutschland verfährt man ebenso; der einzige Punkt, nach welchem beurtheilt wird, besteht in dem Gelocktsein der Flügeldecken: je vollkommener dieses, desto werthvoller die Taube. Nächst dem kommt bei den gezeichneten die Zeichnung in Betracht; Farbe der Augen, Beschaffenheit des Kopfes und der Füße bilden Punkte zweiten und dritten Grades, selbstverständlich müssen die Tauben eines Ausstellungs-Paares auch darin Uebereinstimmung zeigen.

Der Färbung nach haben wir: a) Einfarbige in Weiß, Grau, Schwarz, Roth und Blau, die weißen (welche am häufigsten und zartesten und fast immer rein weiß sind) auch mit rothen, die blauen mit schwarzen Binden; b) Roth- oder Elb- und Stock- oder Blauschimmel (mit rothen resp. schwarzen Binden), d. h. Tauben, deren Deckfedern, namentlich die der Oberseite und der Brust, fahlroth bzw. fahlblau und an der Spitze weißlich sind; c) Schilde, von denen ich bisher nur Rothschilde gesehen habe, wie deren ein prächtiges Paar die verewigte Prinzess Karl v. Preußen besaß.

Was Werth und Eigenschaften der L. anbelangt, so ist sie munter und beweglich, im Fluge leicht und schnell — „light and quick“, wie Mr. Brent sagt —, doch thut man wohl, ihr einen wärmeren Boden anzuweisen (über einem Viehstall), da sie die Mauser etwas angreift; sie vermehrt sich dann aber ganz gut, obgleich

die Jungen in der Lockenbildung oft zu wünschen übrig lassen. Nicht veräumen darf man, öfter frisches Blut von reinem Stamm einzuführen.

Die **Seidentauben**, deren Gefieder ganz die Beschaffenheit des der Seidenhühner (s. S. 41) zeigt, bilden keine besondere Rasse, denn man kennt bereits Seiden-Pfautauben (s. „Pfautauben“), Seiden-Tümmeler und gewöhnliche Seiden-Tauben. Es sei hier nur besonders darauf hingewiesen.

## B. Trommeltauben.

Die Trommeltauben — *Columba domestica tympanizans*; Engl.: Trumpeters; Franz.: Pigeons Tambours oder Glou-Glous — reiht man vielfach der Gruppe der Feld- und Farbentauben ein oder an; soviel Ähnlichkeit sie nun auch mit diesen, namentlich mit den belastigten doppeltkuppigen, haben, so dürfte doch die Eigenthümlichkeit ihrer Stimme mehr als hinreichen, um sie von den Feld- und allen übrigen Tauben abzutrennen und sie als die Vertreter einer besonderen Gruppe anzusehen. Man bezeichnet die Stimme mit „Trommeln“, und es giebt wohl auch keinen bezeichnenderen Ausdruck für diese ununterbrochen fortrollenden Laute, welche in ihrer Gesamtheit an das Getöse einer etwas entfernt von uns „bearbeiteten“ Trommel erinnern; die Bezeichnung „schnattern“ ist nicht glücklich gewählt, und die Engländer beweisen, wenn sie von „Trompetern“ sprechen, daß sie von Trommeltauben einen nur oberflächlichen Begriff haben. Dies bezeugt auch ihre, von Fulton u. A. geäußerte Ansicht, daß es bei der Werthbestimmung einer Trommeltaube nicht im mindesten auf das Trommeln ankomme; dann dürften wir ebenfalls sagen, daß es bei der Werthbestimmung eines Kanarienvogels nicht im mindesten auf die Stimme oder den Gesang ankomme, und ähnliche Fälle mehr. Gerade weil es Trommeltauben sind, muß der Hauptwerth auf das Trommeln gelegt werden; ein einfacher schwarzgetigelter oder blauer Täuber mit guter Trommel ist dem Liebhaber werthvoller als ein durch Kreuzung herausgeklünstelter Vogel, der, wenn auch schön und besonders gezeichnet, an seinem eigensten Merkmal Einbuße erlitten hat oder desselben gar verlustig gegangen ist. Dies gilt auch beim Ankauf. Ein wirklicher Liebhaber von T. erwirbt keine auffallend gezeichneten Vögel (denn er will keine „Farbentauben“ haben), sondern vorzügliche Trommler, er beurtheilt nicht nach dem Gesicht, sondern nach dem Gehör.

Je länger ein Täuber im Trommeln fortfährt, desto werthvoller ist er; einige Minuten muß das Rollen dauern. Dabei sei gleich bemerkt, daß es auch, namentlich unter den Altenburgern, Täubinnen giebt, welche dem Täuber nicht nachstehen. Ein guter Täuber soll nicht rucksen (wie andere Tauben), sondern, mag er aus Freude oder Erregung bei der Taube oder aus Aerger, Eifersucht bei Streitigkeiten seine Stimme erheben, gleich anfangen zu trommeln; allenfalls ein kurzer Ansaß ist erlaubt. Beim Trommeln sitzt der Vogel gewöhnlich ruhig, und nur an dem schwachen Zittern

des Unterschnabels und der Kopf- und Halsfedern, z. Th. auch der Schwingen, nimmt man wahr, daß er der Tambour ist. Nach minutenlang andauerndem gleichmäßigem Rollen — die Franzosen deuten dies durch „Glou Glou“ an — wird in der Regel mit einem wie ein dumpfes a klingenden Ton geschlossen. Ein guter Tambour muß zudem oft trommeln, er läßt sich übrigens, namentlich im Frühjahr, auch nicht besonders dazu nöthigen; ich weiß Fälle, daß Täufer, welche allerdings ganz zahm waren, selbst dann trommelten, wenn man sie in der Hand hatte und so der Täubin entgegenhielt. Die hervorragendsten Tonkünstler findet man in der Regel unter den Altenburgern.

In Gestalt und Körperbau zeichnen sie sich den Feldtauben gegenüber nicht aus; Kopf, Schnabel u. a. Körperteile sind wie bei diesen. Der Kopf ist meist doppeltkuppig (mit Kette und Muschelhaube), bei den Altenburgern dagegen nur mit Schnabelkette oder auch schlicht; Trommler nur mit Muschelhaube, wie diese bei anderen Tauben vielfach auftritt, kommen nicht vor. In der Regel sind die Trommeltauben federfüßig, und zwar sehr stark, d. h. mit voller Fersen-, Lauf- und Zehenbefiederung (Hosen, Latschen), bei den Bucharischen und Deutschen T. werden lange Latschen überhaupt gefordert; dagegen giebt es unter den Altenburgern viele Exemplare mit bestrümpften und sogar glatten Füßen.

Wie die Benennungen „Russische“ und „Bucharische“ Trommeltauben schon andeuten, haben wir die Heimat dieser Tauben im europäischen und asiatischen Rußland, ursprünglich wohl in Vorder- und Mittel-Asien zu suchen. Die ersten scheinen aber schon vor einigen hundert Jahren nach dem mittleren Europa bzw. Deutschland gebracht worden zu sein, denn unter den „Russischen Tauben“ („Ghosslet Tuben“, auch dasypodus, rauhfüßige, genannt), welche der alte Gesner (1555) neben den Feld- und zahmen Schlagtauben auführt, kann man wohl nur die Trommler verstehen, von welchen Hr. S. Diez-Frankfurt sagt: „Es scheint mir, als ob die Rasse ihre Eigenthümlichkeiten bei einem in Erdblöthen wohnenden oder nomadischen Volke in einem kalten Klima erlangt hätte“. Vom Festland aus gelangte die Rasse nach England. Moore (1735) und die nach ihm kommenden englischen Fachschriftsteller beschreiben die „Trumpeters“ mehr oder weniger eingehend; Moore spricht übrigens nur von den stark federfüßigen, perläugigen, doppeltkuppigen Black-mottleds (Schwarzschecken), also der alten Russischen oder Deutschen Unterrasse; erst einer der neueren Fachgenossen, Mr. Brent, erwähnt die Altenburger und Fulton endlich widmet der Bucharischen seine Aufmerksamkeit.

24. Die **Altenburger Trommeltaube** — Col. dom. tymph. saxonica; Franz.: Pigeon Tambour d' Altenbourg —, welche zuweilen auch „Schmöllner T.“ (nach der altenburgischen Stadt Schmölln) genannt wird, sei deswegen vorangestellt, weil sie am meisten Ähnlichkeit mit der Feldtaube hat. Der Ansicht, daß sie durch Kreuzung der alten deutschen T. mit der Feldtaube erzielt worden sei, vermag ich nicht beizupflichten, weil bei derartigen Mischlingen die Kunst des Trommelns in geringerem Grade vorhanden ist als bei reinrassigen Tauben, während doch gerade die Altenburger Trommler durch hervorragende Leistungen — und manchmal die Täubin ebenso, ja noch mehr als der Täufer — sich auszeichnen. Bei diesen Tauben ist deshalb, wie es ja thatsächlich auch geschieht, in der Beurtheilung das Hauptgewicht auf die Stimme zu legen. In Sachsen und Altenburg und z. Th. in Thüringen haben sie eine weite Verbreitung erlangt, sie werden dort seit langem und gern gezüchtet.

In Gestalt und Körperbau steht die A. T. der blauen Feldtaube nahe, auch in der Größe gleicht sie ihr. Der Kopf ist entweder glatt, oder mit einer Schnabelnelke (Federsträußchen), welche über der Wurzel des Oberschnabels sitzt und diesen zum Theil bedeckt, versehen; eine Muschelhaube fehlt der ächten A. T. Das Auge ist rothgelb oder auch perlfarben; der Hals erscheint infolge der schwächeren Befiederung schlanker als bei anderen Trommlern; die Schwingen gehen an das Schwanzende heran; die Füße sind meist nur bestrümpft, oft ganz unbefiedert, aber nur selten belatscht.

Die Färbung ist vorwiegend blau mit schwarzen Flügelbinden; weiße Binden deuten auf Kreuzung. Das Blau erscheint gewöhnlich mehr grau oder trübe als schön taubenblau, das Schwarz der Binden spielt oft in Braun und Roth, manchmal fehlen die Striche ganz oder sie sind nur angedeutet. Zuweilen geht das Blau in Mehlfahl oder in Gelbfahl über, und in letzterem Falle treten auch Schuppen an den Flügeldecken auf. Vielsach trifft man erbsgelbe Altenburger mit bräunlichen Binden, welche hier und da „Isabellen“ genannt werden.

Der Werth der A. T. liegt in der Trommelfertigkeit und in der ergiebigen Vermehrung. Sie brütet und füttert sehr gut und macht jährlich bis 8 und selbst 9 Bruten; ich habe von ihr gern andere Tauben aufziehen lassen. Am wohlsten fühlt sie sich in einem warmen Kuhstall, sie ist dann auch am ertragreichsten, denn sie setzt nur kurze Zeit aus. Für das Land ist sie sehr zu empfehlen, da sie auch selbstet. Wer also Tauben für die Küche ziehen will, dem kann die Anschaffung der A. T. angerathen werden.

25. Die **Deutsche** oder **Russische Trommeltaube** — Col. dom. tymp. germanica; Engl.: Trumpeter, old type of Russians; Franz.: Pigeon tambour de Dresde — ist die in Deutschland am längsten eingeführte und am weitesten verbreitete Unterart. Bei uns hat diese Taube ihre zweite Heimat, einen ausgedehnten Züchterkreis gefunden und in Bezug auf Zeichnung und Färbung die reichste Anzahl Varietäten aufzuweisen; freilich ist bei der Herauszüchtung von Farbenschlügen oft genug die Trommel geschädigt worden. Manchmal sind, da Trommeltauben sich leicht mit Feldtauben paaren, besondere Zeichnungen von selbst entstanden, diese aber dann durch Zuchtwahl erhalten geblieben. Im Allgemeinen hat die Liebhaberei für Trommeltauben in Deutschland und speziell auch in dem Lande der schönen Farben- und Trommeltauben, in Sachsen, nachgelassen, die Trommler sind an Zahl und vielsach auch in der Qualität (Trommel, Größe, Farbe) geringer geworden. Möge man doch diese alten, schönen und so dankbaren Tauben wieder mehr beachten!

Was Gestalt und Körperbau anbetrifft, so macht die doppeltkuppige Deutsche T. einen ganz anderen Eindruck als die Altenburger: sie ist größer, stärker, festerreicher. Die Länge eines guten Trommlers von Schnabel- bis Schwanzspitze beträgt 36 oder 37 cm. Der Körper ist kräftig gebaut, doch nicht so stark und fleischig als es infolge des lockeren, reichen Gefieders den Anschein hat; Brust und Rücken sind breit, der Hals ist ziemlich kurz und kräftig, der Kopf verhältnißmäßig dick und stets mit Muschelhaube und Schnabelnelke geschmückt. Die Muschelhaube muß breit und oben gleich, die Schnabelnelke ebenfalls gut ausgebildet und größer als die der



Altenburger T. fein und aus weichen, über der Wurzel schon sich umlegenden Federn bestehen, sodaß sie die Stirn, den vorderen Theil des Scheitels bis gegen die Augen hin und den Wurzeltheil des Schnabels bedeckt. Sehr entwickelt ist die Fußbefiederung, und zwar Hosen und Latschen, die letzteren sollen gut ausgebreitet und nicht unter 10 cm lang sein. Die Schwingen reichen an das Schwanzende heran. Das schöne große Auge ist meist rothgelb, zuweilen perlfarben, die Farbe des langen, stämmigen Schnabels richtet sich nach der des Gefieders.

In Färbung und Zeichnung hat diese Unterasse die meiste Abwechselung aufzuweisen: wir finden Einfarbige, Scheden, Mönche, Farben- und Weißschilde und Schwalben.

a) Die Einfarbigen sind gewöhnlich schöne, große, starke Tauben; in Schwarz, Weiß und Blau trifft man sie häufig an, schöne, glanzreiche rothe und gelbe dagegen kommen sehr selten vor. Die blauen haben in der Regel schwarze Binden, doch giebt es auch Hohlflügel (ohne Binden) und vereinzelt traten selbst weißbindige auf. Das Blau geht öfter in hellere Schattirungen über, Mehlfahle z. B. gehören nicht gerade zu den Seltenheiten; auch Verhenschuppige kommen vor.

b) Scheden finden wir fast nur in Schwarz mit Weiß oder umgekehrt, ausnahmsweise in Roth-Weiß. Der erste Grad der Schedenzeichnung besteht in einer feinen, weißen Spreitelung des schwarzen Kopfes bei sonst rein schwarzem Gefieder; man nennt derart gezeichnete Tauben Riesel-, Mäusel- oder Puderköpfe. Nicht selten vereint sich damit eine weiße Fleckenzeichnung auf Schultern und Flügeldecken, wie sie ähnlich bei den englischen Mottled-Tümmern wahrzunehmen ist. Schließlich verbreitet sich die weiße Fleckung über den ganzen Körper, so bei den Tigern. Diese sollen nicht zu hell sein und möglichst schwarze Schwingen und Schwanzfedern haben. Wir können aber auch in umgekehrter Weise die Entstehung der Tigerzeichnung verfolgen: es giebt, wenngleich weit seltener, Weiße mit schwarzgespreiteltem Kopf, dann solche, bei denen sich die schwarze Strichelung und Fleckung auf Hals und Oberkörper fortsetzt, und endlich solche mit durchweg schwarzer Fleckenzeichnung. Rothtiger und Gelbtiger habe ich nur vereinzelt gesehen.

c) Mönche, d. h. Farbige mit weißem Kopf und Schwanz und weißen Schwingen, kommen in Roth, Gelb, Schwarz und Blau — in letzterer Farbe am seltensten — vor. Die Zeichnung ist die der gemünzten Feldtaube (s. S. 487), vor Allem muß der ganze Kopf, nicht bloß die Platte (Pfaffen), weiß sein; ebenfalls weiß sind die Latschen, farbig dagegen die Schenkelfedern (Hosen). Der Schnabel ist hell, das Auge braun (oder auch gelb). Diese gemünzten Trommeltauben, welche man Vernburger — Franz.: *Prêtres de Dresde* — nennt, bilden einen sehr hübschen Schlag, der eine Zeitlang ganz ausgestorben zu sein schien, neuerdings jedoch verbittermaßen wieder in Aufnahme gekommen ist.

d) Die Farbenschilde ähneln ganz den doppeltkuppigen geschildeten und belatschten Feldtauben, deren Blut ja auch hauptsächlich eingemischt wurde; man hat sie in Blau, Schwarz, Roth und Gelb, sowohl ohne als mit weißen Binden. Eigenthümlicher Weise kommen unter den Trommlern Weißschilde, bisher aber nur bei

rother oder gelber Grundfarbe, vor. Nach meinen Wahrnehmungen sind die gelben Weißschilde in Färbung und Zeichnung gewöhnlich etwas besser als die rothen, beide findet man jedoch nur in geringer Anzahl.

e) Die Schwalben sind als das neueste Kreuzungsprodukt zu betrachten, und so hübsch sie aussehen, so mangelhaft ist ihr Vortrag.

Hinsichtlich des Werthes und der Eigenschaften gleichen die Deutschen T. den Altenburgern, nur daß von eigentlichem Felden nicht die Rede sein kann, wenigstens nicht bei den großlatzigen Vögeln, welche sie doch sein sollen. Sie fliegen auch ziemlich schwerfällig, lieben einen niedrigen ruhigen Schlag und gehen namentlich gern in sog. Höhlen. Bezüglich der Fruchtbarkeit stehen sie, insbesondere die Scheden und Einfarbigen, den vorigen kaum nach; dasselbe gilt von dem Abgehärtetsein und z. Th., wie oben erwähnt, auch von der Trommelfertigkeit.

26. Die **Bucharische Trommeltaube** — Col. dom. typ. *sogdianensis*; Engl.: Trumpeter of new type; Franz.: Tambour de Boukharie — steht den deutschen Schwarz Tigern am nächsten. Sie gelangte zunächst in die Zoologischen Gärten von London und Paris, wo sie wenigstens gegen Ende der 60er Jahre, als man sie in Deutschland noch gar nicht kannte, schon vertreten war. Im Sommer 1872 kam der russische Großhändler Staber aus Moskau, auf der Reise begriffen, mit 49 Stück dieser Tauben nach Berlin, im Begriff, sie wiederum nach London zu bringen. Allein der Vorsitzende der „Eppria“, Herr Dr. Dr. Bobinus, veranlaßte Hrn. Staber, die Tauben in einer Sitzung des Vereins anzustellen, und nicht nur Hr. Dr. Bobinus, sondern auch Hr. Haus Hofmeister Meyer und andere Mitglieder des Vereins kauften mehrere Paar und den Rest nahm Hr. S. Koppe-Berlin, so daß also sämtliche Tauben in Berlin resp. Deutschland verblieben; der Preis für das Paar betrug bis 300 M. Der verstorbene Geh. Rath L. Schneider in Potsdam, welcher sich, als großer Taubenfreund, bei seinem zweimaligen Aufenthalt in Petersburg (1872/73) sehr genau nach Heimat und Verbreitung der Taube erkundigte, stellte fest, daß sie in Petersburg gar nicht mehr vorkam, sondern nur in vereinzelt Paaren in Moskau gehalten würde und aus der Bucharei stamme. Zugleich erfuhr er, daß sie früher wohl in geringer Zahl in Petersburg vertreten, aber nie beliebt gewesen wäre, da sie faul sei, schlecht züchte und schlecht fliege; über ähnliche Erfahrungen berichtete man aus Petersburg, so daß der Schluß nahe lag, die Tauben könnten ein anderes Klima als das der Bucharei oder Mittel-Asiens überhaupt, nicht ertragen. Die in Berlin und England gemachten Wahrnehmungen bestätigen dies.

In Gestalt und Körperbau und Farbe kommt die B. T. (Tafel 78) den Deutschen Schwarz Tigern am nächsten, nur ist sie größer und vollkommener. An einem schönen Exemplar habe ich folgende Maße genommen: von Schnabelspitze bis Mundwinkel 20 mm, von Schnabel- bis Schwanzspitze (Gesamtlänge) 40 cm, Umfang des Körpers 29 cm, Flügelspannung 80 cm, Durchmesser der Kelle (Kofe) 25 mm, Breite der Haube 65 mm, Länge einer gewöhnlichen, abwärts hängenden Nackenfeder 68 mm, Länge der Latschen  $12\frac{1}{2}$  cm, einer Schwanzfeder  $15\frac{1}{2}$  cm. Außer durch Größe und Stärke zeichnet sich diese Taube gegenüber der vorigen durch längere Flügel — die längste Schwinge soll mit ihrer Spitze noch etwas über das Schwanzende hinaustragen —, durch reiches entwickeltes Gefieder und durch absonderlich gebildete und angelegte Kelle aus. Wie lang die einzelnen Federn des losen, lockeren Federkleides sind, das dürfte schon aus den wenigen angeführten Maßen erhellen; in der üppigen Entwicklung des letzteren überhaupt, wie in der der Kelle,

Häube und Latschen insbesondere liegt der Hauptwerth der Taube. Während die Kelle bei anderen Trommel- und doppeltkuppigen Tauben über der Schnabelwurzel an der Stirn sitzt und sich von da zumeist nach vorn und den Seiten wendet, sitzt sie bei der Buchar. Tr. auf dem Scheitel, und von einem förmlichen Wirbel breiten sich die Federn gleichmäßig nach allen Seiten aus, sodaß sie fast den ganzen Schnabel, seitlich die Augen bedecken und hinten die Muschelhaube ziemlich berühren; für diese eigenthümlich gestaltete Kelle ist eher die Bezeichnung „Tolle“ oder „Rose“ anzuwenden. Die Muschelhaube, welche mehr an die Kapuze einer Perrückentaube als an die Breithaube sonstiger Rassen erinnert, sitzt tief unten im Nacken, die langen Federn wenden sich nach oben und stellen eine prächtige Einrahmung des ganzen Hinterkopfes dar; selbstverständlich müssen die Federn, welche den Kopf bis zur Scheitelmittle überragen sollen, hier gleichmäßig abschneiden. Die Latschen endlich (vergl. oben) dürfen nicht unter 10 cm, sondern sollen bis 12 und 15 cm lang sein und sich handförmig ausbreiten; die Schenkelbefiederung, Hosen, ist ebenfalls reich entwickelt. Das Auge ist perlfarben, der Schnabel dunkel bis schwarz.

Färbung. In Deutschland kennt man Schwarz-Tiger (Schwarz-Weiß-Schnecken), bei denen entweder das Schwarz oder das Weiß vorherrscht, Roth-Tiger, Weiße und Schwarze. Manchmal ist der Körper schwarz und nur der Kopf weiß gesprenkelt — oder umgekehrt, manchmal erscheinen auch förmliche Weißköpfe; ein Paar mit weißem Kopf und weißen Schwingen, also die Vorstufe der Mönchszeichnung, habe ich ebenfalls gesehen. Roth-Tiger hat wohl nur Hr. Haushofmeister Meyer gehabt.

In Bezug auf Werth und Eigenschaften wurde schon oben die Ansicht der russischen Züchter erwähnt. Auch bei uns hat sie sich nicht als das erwiesen, was man sich vorstellte. Sie ist phlegmatisch, in Gang und Flug langsam, träge, in der Fortpflanzung nicht ergiebig, in der Trommel nicht genügend. Manche oder die meisten dieser Eigenheiten sind auf ihre reiche, lockere Befiederung und den ungewöhnlich entwickelten, das Auge am Sehen hindernden Kopfsputz zurückzuführen. Zu Beginn der Brutzeit im Frühjahr muß man deshalb die Rose beschneiden, damit die Augen frei werden und die Tauben besser Futter suchen können u. s. w. Das Prädikat „grand“ (stolz, vornehm), welches ihnen die Engländer beilegen, scheint mir sehr unglücklich gewählt zu sein, denn von Grandeza ist wenig zu spüren. Im Uebrigen hat sich die B. T. weicherlicher gezeigt, als man anzunehmen berechtigt war. Jedenfalls erfordert sie betreffs der Reinhaltung und der Fütterung besondere Pflege. Trotzdem sie eine eigenartige Taube darstellt, wird sie in Folge der angeführten Ursachen doch keinen großen Liebhaberkreis sich erwerben, zumal sie sehr hoch im Preise steht (bis 100, 200 ja 300 M das Paar). Kreuzungsversuche mit Deutschen doppeltkupp. Tr. haben zu hübschen Ergebnissen geführt. Hr. Haushofmeister Meyer bemerkt noch: „Sobald den Tauben die Rose beschnitten, daß sie sehen können, so sind sie sogar lebhaft, heßen auch ganz gut, nur sterben die Jungen sehr leicht während der 1. Mauser. Ich habe die Rasse eingehen lassen, weil sie schlecht fliegt, was auf dem Lande, wo ich jetzt wohne, nicht angenehm ist, sonst würde ich sie jedenfalls weiter gezüchtet haben.“

### C. Flugtauben oder Tümmler.

Als Tümmler oder Flugtauben — *Columba domestica gyatrix*; Engl.: Tumblers; Fr.: Culbutants — bezeichnet man eine reiche Anzahl von Rassen und Schlägen der Haustaube, die sich hauptsächlich durch die Art ihres Fluges aus- und kennzeichnen. Dagegen weichen sie hinsichtlich der körperlichen Merkmale sehr unter einander ab: wir haben große und kleine, lang-, mittel- und kurzschäbelige, hoch- und flachstirnige, rund- und flachköpfige, behaubte und unbehaubte, schlank und gedrungen gebaute, glatt- und federfüßige, ein- und mehrfarbige Rassen und Varietäten; was sie aber, mit wenigen Ausnahmen, charakterisirt, ist ein „ächtes“, d. h. helles (weiß-, perl- oder auch gelbgrau\*) Auge mit rothem, grau-rothem oder grauem Hautrand, und dazu ist der Schnabel meistens hell (Wachs-, Elfenbein-Schnabel). Mögen auch manche Rassen hinsichtlich der Größe und des Körperbaues der Feldtaube nahestehen, so kennzeichnen sie sich doch dieser gegenüber durch die angeführten Merkmale und außerdem durch feineren Kopf- und Schnabelbau und elegantere, schnittigere Gestalt (Figur); der Eingeweihtere wird den Tümmler ohne Weiteres unterscheiden. Immerhin aber lassen verschiedene Rassen ihre ursprüngliche Abstammung von der wilden Feldtaube wohl erkennen, und zur Erzielung weiterer Rassen und Schläge hat man nachweislich später, nachdem also mehrere Rassen schon fixirt worden, das Blut anderer Taubenrassen, so von Indianern, eingeführt. Auf solche Weise sind die Tümmler die an Rassen und Schlägen reichste Gruppe der Tauben geworden.

Seit Jahrhunderten schon haben wir sichere Nachrichten über Tümmler und speziell über Burzler, und dieselben weisen zugleich auf Indien als auf die Heimat dieser Tauben hin. Das auf Seite 466 erwähnte Werk Abul Fazil's berichtet bereits von Tümmlern (Burzlern), Bobentümmlern und Hochfliegern, welche in vielen Spielarten am Hofe des Großmoguls von Osiindien vor 300 Jahren gehalten wurden. Auf welche Weise man aber schon damals dieselben herausgezüchtet, darüber wissen wir nichts. Aus dem Morgenlande gelangten die Tümmler durch die See- und Welthandel treibenden Holländer im 16. und 17. Jahrhundert nach den Niederlanden: schon i. J. 1600 berichtet der Italiener Aldrovandi nach den ihm von einem Holländer gemachten mündlichen Mittheilungen über Overslayers (Ueberschläger, Burzler) und Draijers (Ringschläger), die in Holland gehalten wurden; und i. J. 1669 beschreibt der Frankfurter Arzt G. Horst die Tauben, welche in Frankfurt Tümmler oder Burzler, in Holland aber Tuymelaers genannt wurden. Der Engländer Willughby, welcher in seiner „Ornithologia“ 1676 sieben Rassen der Haustaube auführt, beschreibt als 9. Rasse die Ringschläger (smitters) und als 10. die Tümmler oder Burzler. Daraus erhellt, daß die Tümmler von Holland aus nach England und ebenso den Rhein hinauf bis Frankfurt sich verbreitet hatten. Dasselbe wird bezüglich der norddeutschen Küstengebiete gelten, während in Mittel- und Süddeutschland die Tümmler erst in neuerer Zeit Eingang gefunden haben (s. S. 466). Ueberall scheint man zunächst die Burzler gekannt zu haben, die Liebhaberei für Hochflieger (Trupp- und Soloflieger) hat sich später entwickelt. Ruth-

\*) Einige in Bezug auf das Auge gebräuchliche Ausdrücke wurden bereits auf S. 469 vermerkt. Hier sei noch erwähnt, daß man auch von Fisch- und von „Faulaugen“ spricht. Unter letzteren versteht man dunkle (nicht perlsfarbige) Augen; „Fischaugen“ nennt man solche, deren Iris am Innenrande, also an der Pupille, perlsfarben, nach außen hin aber röthlich ist, resp. solche, deren perlsfarbige Iris von rothen Aderchen durchzogen erscheint.

maßlich hat man für diese zunächst dieselben Rassen benutzt, indem man sie nur anders dressirte (jagte), denn noch heute kommen zuweilen unter den Fliegetauben Burzler vor, die also als Rückschläge zu betrachten sind. Später hat man in den verschiedenen Gegenden durch Kreuzung zc. genugsam Abwechselung geschaffen.

Wie die Eigenthümlichkeit des Burzelns entstanden, ob dieselbe als ein Zeichen des „Uebermuths“ der Tauben, ob dieselbe als ein Muskelkrampf aufzufassen, oder ob dieselbe auf eine Reizbarkeit des Nervensystems zurückzuführen ist, muß dahingestellt bleiben; sie ist eine sich vererbende Eigenschaft geworden. „Gute Burzler führen den Umschlag nicht blos beim Schwenken und Kreisen in der Luft, sondern schon beim Aufsteigen aus. Es erfolgt, indem die Taube die Flügel über dem Rücken zusammenschlägt, in demselben Augenblick aber sich blickschnell rücklings über- und herumwirft und dann mit einem sehr kräftigen Flügelschlag in der vorher verfolgten Richtung sich weiter fortbewegt. Dabei darf, wenn die Taube im Aufsteigen oder Kreisen begriffen ist, ein dem Auge bemerkbares Sinken gar nicht stattfinden. Sehr kräftige und geübte Burzler tümmeln allerdings wohl zwei- oder dreimal unmittelbar hintereinander, zwischen jedem Umschwung wird aber der erwähnte kräftige Flügelschlag gemacht. Für die Ausübung des Burzelns aber ist Bedingung, daß die Tauben sowohl im Zustande vollkommener Gesundheit und Kraft sich befinden, als auch in ihnen bereits bekannten Regionen fliegen“ (Prof. W. Seelig). Muthmaßlich ist den Tauben die Benennung „Tümmler“ in Niederdeutschland und zwar im Hinblick auf ein Meerthier, den Delphin oder Tümmler (*Delphinus phocaena*), welches im Wasser ähnliche Burzelbäume schlägt, beigelegt worden, und man dürfte demnach nur die Ueberschläger (Burzler, Werfer, Repler) „Tümmler“ nennen, doch hat man die Bezeichnung auf die ganze Gruppe der Fliegetauben übertragen. Der Flug der Hochflieger oder Jagetauben erstreckt sich auf hohes und anhaltendes, elegantes Fliegen (s. später).

Hinsichtlich der Färbung und Zeichnung herrscht reiche Abwechselung; es giebt Einfarbige, Tiger (Schecken), Schimmel und Gesprühte, ferner Weißschwänze, Weißschläge (Weißschwinger), Weißschlag-Weißschwänze, Weißköpfe, Farbenköpfe, Elstern, Ganseln (Elstern mit weißem Kopf) u. a.

#### a) Langschnäbelige Tümmler.

Die hierher zählenden Rassen und Schläge haben langen, gestreckten Schnabel, langen, ziemlich flachstirnigen Kopf, schlank gebauten Körper. Zu ihnen gehören die besten Hoch- und Dauerkieger (Trupp- und Soloflieger). Man kann glatt- und rauchfüßige Langschnäbel unterscheiden, einzelne Rassen kommen in beiden Formen vor.

#### aa) Glattfüßige.

27. Das **Weißschlag-Wärtchen**, „oft auch Braunschweiger (besser ‚deutsches‘) Wärtchen oder fehlgiger Tümmler genannt, bildet seit langem in Braunschweig, Magdeburg, Halberstadt einen dort mit Vorliebe gezüchteten und durch keine andere Rasse zu verdrängenden Tümmerschlag. Der Körper, von Feldtaubengröße, soll schlank sein, die Brust kräftig und vortretend, der Kopf lang, schmal (spitz), die Stirn flach — am beliebtesten ist sie, jemehr sie sich der des Dragons nähert, d. h. Stirn und Schnabel fast eine gerade Linie bildend, was der schwerst zu erreichende Punkt bei diesem Tümmler ist —, der Schnabel lang, gestreckt, gerade, hellfleischfarbig, das Auge lebhaft, perlfarbig, mit möglichst kleiner Pupille, fein roth ge-

Geißelganz.

rändert — starke Ränder lassen Blut von Indianer (Möhrchen) vermuthen —, der Fuß hoch, die Figur deshalb möglichst dragon-artig aufrecht, der Hals besser lang als kurz, dicht unter dem Kopf, d. h. an der Kehle, möglichst schmal und ähnlich wie beim Carrier oder Dragon zurückgezogen, also das Gegentheil vom Mövchen. Alles soll lang sein, Kopf, Schnabel, Hals, Beine, Flügefedern und Schwanz, also Alles gerade im Gegensatz zum Mövchen. Eine Haube (Kundlappe) ist verpönt. Die Beine müssen ohne die geringste Befiederung sein. Früher waren bei vielen Züchtern rauchfüßige Värtchen sehr beliebt, jetzt sind sie vollständig aus der Mode und werthlos; wo sie noch vorkommen, werden sie nur (so von R. Ortlepp) für England gezüchtet, und namentlich Birmingham bezieht gern rothe und gelbe mit weißen, biden (noch nicht langlatschigen) Federfüßen. Früher wurden besonders schwarze mit weißen Latschen geschätzt, und noch heute erinnern sich alte Züchter gern dieser schönen Tauben. Bemerkt muß hierbei werden, daß erst in den letzten 20 Jahren die Taube zu der jetzigen Schönheit herausgezüchtet worden. Man kannte früher nur blaßäugige (ähnlich den alten Vollblut-Hannoveranern), oft mit schwarzem Oberschnabel, meist aber doch mit Stipp auf der Schnabelspitze; jetzt gilt dies als sehr fehlerhaft.

Färbung und Zeichnung. Das V. V. zeichnet sich anderen Weißschlag-Tümmeln (Hannov., Geller) gegenüber durch einen weißen Kehlfleck, das sogenannte Värtchen, aus. Derselbe ist jedoch (wie die ganze Taube) anders gestaltet als derjenige des Engl. Värtchens (s. Tafel 67): er darf sich nicht bis an's Auge oder gar darüber hinaus erstrecken, sondern muß dicht vor dem Schnabelwinkel, und zwar abgerundet (nicht zugespitzt!) aufhören und nach unten hin in einer hübschen Bogenlinie, die also von einem Schnabelwinkel zum anderen läuft, abschneiden, er darf mithin nicht zerrissen oder fleckig sein; übermäßig große und kleine Kehlen sind nicht beliebt. Die zweite Zeichnung erstreckt sich auf die großen Schwingen (Schlagfedern 1. Ordnung), deren sich bekanntlich 10 in jedem Flügel finden. Von diesen sollen die äußeren weiß sein; 8 zu 8 (d. h. in jedem Flügel 8) ist am beliebtesten, dann folgt 9 zu 9, 7 zu 7, ferner 8 zu 7, eine gleiche Zahl wird vorgezogen. In England wünscht man bei allen weißschlagigen Tauben alle 10 Schlagfedern weiß, in Deutschland benutzt man derartige breitschlagigen Tauben nur, um mit schmalschlagigen zusammen die gewünschte Zahl (8 : 8) zu erzielen. In Bezug auf den Werth von breit- und schmalschlagig wird breit stets vorgezogen resp. gebuldet, schmalschlagige sind werthlos. Alle anderen Theile des Gefieders sollen farbig sein. Die vier Grundfarben sind am beliebtesten, Blau kommt am meisten, Schwarz, Roth, Gelb seltener vor.

In Blau mit feinen Abstufungen nach Hell und Dunkel (auch Saatblau, Sammetblau genannt), die Grundfarbe der Rasse, werden heut noch die besten Flieger gefunden. Dunkler blaue Tauben haben meist auch blauen Sattel oder Bürzel, was bei hellblauen Tauben sehr selten und auch nicht erforderlich ist. Unstatthaft ist weißer Bauch und weißer Aster. Von hellblauen entstanden silberfahle, mausfahle, milchfahle, bei welchen rein schwarze Binden (nicht fahle) gewünscht werden. — Schwarz wurde in der Zucht vernachlässigt und ist daher jetzt seltener als Blau. Die Tauben müssen glänzend-schwarz sein, sogenannte kohlschnürige kommen in der Flucht hin und wieder vor, werden aber bei der Prämiiung übergangen. Weißer Sattel ist sehr fehlerhaft, weißer Aster, wenn sehr gering, erlaubt, aber nicht beliebt;

früher kannte man die schwarzen V. nur mit schwarzem Fleck (sogen. Stipp) auf dem Oberschnabel, wie es bei schwarzen Kopenhag. Elstern im Alter meist vorkommt, jetzt ist solcher verpönt; weiße Unterschwanzfedern sind, wie bei allen anderen Farben, durchaus unstatthaft. — Roth und Gelb, wie den bei den meisten anderen Tauben durch Ausdauer und fast möchte man sagen: Kunst erzielt, findet man unter den Flug- oder Fliegetauben fast gar nicht, da die so gefärbten Tauben meist weichlich und nicht ausdauernd sind, vorwiegend kommen die Farben auf Hofschlägen oder unter Tauben vor, die nicht gejagt werden. Die Farben müssen schön sein und dürfen nicht in's Fahl spielen. Am schwierigsten ist die Farbe des Schwanzes herzustellen, welche nicht heller sein soll als die des Körpers. Bei diesen Tauben findet man im Alter weißen Sattel, im sehr hohen Alter sogar die kleinen Federn dicht über'm Oberschnabel weiß. Solche Tauben sind selbstverständlich von der Prämierung ausgeschlossen, doch nicht bei der Zucht, denn sie züchten rein nach.

Die Neben- oder Zwischenfarben sind bei Blau, außer den schon erwähnten (Silber-, Maus- und Milchfahl), Stippblau (Braunschv.) oder Pickblau (Halberstadt und Magdebg.), auf blauem Grunde regelmäßig schwarz gehämmert, Lerchenfahl, auf der Lerchenfarbe des Flügels dunkler gehämmert (ähnlich der Coburger Lerche). Die pickblaue Färbung ging aus Blau und Schwarz, die lerchenfahle aus Silber- oder Mausfahl mit Pickblau hervor. Beide sind sehr beliebt und werden meist zusammengestellt und ergeben dann meist abwechselnd dieselben Farben. Je heller der Farbenton und je regelmäßiger die dunklen Flecken (Hämmern), desto werthvoller die Taube. Zwei andere Färbungen sind Rothfahl und Gelbfahl (Magdebg., Halberstadt) oder, wie sie in Braunschweig genannt werden, Roth- und Gelbstreifer. Die Grundfarbe dieser Tauben ist ein ganz helles, in Weiß spielendes Roth resp. Gelb, nur Brust, Hals und Flügelbinden müssen durch dunklere Farben scharf hervortreten. Den Kopf wünscht man jetzt hell, früher dunkelbraun resp. sattgelb; der Schwanz ist ebenfalls hell, wie der Flügelschild, manchmal mit einem dunkeln Spiegel. Die beiden Färbungen gehen auch in Rothfahl- und Gelbfahl-Gehämmert über, welche jedoch nicht geachtet sind. Roth- und Gelbstreifer sollen so wenig wie möglich Grau besitzen, der schwerste Punkt bei der Züchtung; namentlich sind die Tauben noch nicht so rein in der Kopffarbe zu erlangen wie die Täuber. Unter den Roth- und Gelbstreifern findet man, neben den blauen, die besten Flieger und die schönsten Figuren, Schnäbel und Köpfe; fast möchte man behaupten, daß zur Zeit die blauen in Schnabel und Kopf von den Streifern übertroffen werden. Erst während der letzten Jahren sind noch zwei Färbungen herausgezüchtet, nämlich Silbergrau und Isabell ohne dunkle Flügelbinden. Um silbergraue Tauben zu züchten, hat man rothfahle und schwarze gepaart und auf Rothfahl zurückgekreuzt, und daraus ist durch Verpaarung mit Gelbfahl Isabell ohne Binden entstanden. Bei silbergrauen Tauben — dunklerer Ton ist bleifahl — entwickeln sich im Alter auf die ganze silbergraue Farbe unregelmäßig vertheilte kleine schwarze Flecken, gleich Tintenflecken (ähnlich wie beim Silberfänkeld oder Stipper), woher diese Tauben den Namen „Tintenflecker“ führen. Sie kommen nur selten vor, hin und wieder unter alten Kapaunen, da man bestrebt ist, die Tintenspritzer fortzuzüchten. Man sollte diese

Tauben jedoch gerade zu verbessern suchen, da sie dieselbe Berechtigung haben zu existiren, wie die dänischen Silberstipper.“ Damit schließt Hr. Rud. Ortlepp die für das vorliegende Handbuch freundlichst gelieferte Beschreibung des Weißschlag-Wärtchens.

Das letztere ist, wie erwähnt, ein Truppsflieger, der in den oben genannten Städten sehr geschätzt wird. Die Trupps oder Stiche werden, wie z. B. auch in Berlin, gejagt, im Sommer frühmorgens (5 oder 6 Uhr), des Winters um Mittag (1 Uhr). Haben im Sommer die Stiche alter Tauben 2—3 Stunden geflogen, gehen sie in die Höden zurück, und es werden dann noch die Jungen gestochen (gejagt). Die Stiche müssen im geschlossenen Trupp und in schönen Schwenkungen fliegen. Kein Wärtchen darf burzeln. Um auch während der Fledzeit eine gute Flucht Jagetauben zu haben, wird in jenen Städten eine Anzahl der jungen Tauben, sobald sie paarungsfähig sind (meist im Frühjahr), kastriert oder kapaunirt, was von darin geübten Personen in geschickter Weise und kurzer Zeit ausgeführt wird. Diese Kapaunen sind weit beliebter, weil tüchtiger, als verpaarte Tauben. In Berlin hat die Rasse nicht Eingang finden können.

28. Der **Hannoversche Tümmeler** ist, im Gegensatz zu vorigem, ein Hoch- und Solosflieger. Ueber die Abstammung desselben und seine Verwandtschaft mit dem Geller Hochflieger entspann sich vor einigen Jahren ein lebhafter Meinungsaustrausch, sodaß sich die Taubenzüchter-Sektion des Hannov. Vereins für Gefl. und Singb. Zucht i. J. 1880 veranlaßt sah, auf Grund ihrer jahrzehntelangen Erfahrungen eine Beschreibung der Rasse zu entwerfen und zu veröffentlichen. Danach muß der Alte Hannoversche Solosflieger von gefälliger, schlanker Figur (Größe und Körperbau wie der Braunschweiger Tümmeler) und edler Haltung, der Kopf schmal, oben flach, in der Regel glatt — bei gelbgebänderten und weißen findet man jedoch häufig schöne rundhaubige Exemplare —, die Stirn hervortretend (d. h. bei weitem nicht so als bei den eigentlichen hochstirnigen Rassen), der Schnabel lang und kräftig, der Fuß unbefiedert sein. Bezüglich der Färbung ist der Schnabel röthlich-weiß, bei den dunklen Weißschlägen auf der Spitze des Oberschnabels — dies gilt nicht als Fehler! — mit einem Strich von der betreffenden Gefiederfarbe. Die Augen sind verschieden: es giebt Weiß- und Rothaugen. Die weißhäugigen Solosflieger, welche alle Züchter für rassistischer und werthvoller (Vollblut) halten, haben ein großes weißes Glas- oder Perlauge mit breitem weißlichen Hautrand, die rothhäugigen dagegen ein solches Auge mit kräftigem karminrothen Hautrand; letzteres soll durch Kreuzung des Alten Solosfliegers mit Indianern erzielt worden sein! Thiere mit mattrothem Augenrand nennt man Blender.

Färbung. Der Alte Hann. Solosflieger ist ein Weißschlag-Tümmeler von meist schwarzer Grundfarbe. Sodann hat man braune, chokoladenfarbige, blaue, sahle Weißschläge, ferner gelbgebänderte und weiße. Bei den Weißschlägen müssen in jedem Flügel die ersten 7—10 Schwingen weiß sein; die Zahl soll beiderseits übereinstimmen. Die Grundfärbung muß gleichmäßig sein, doch wird ein weißer Fleck am After nicht als Fehler angesehen. Bei den Gelbbändern verlangt man eine milchweiße Grundfarbe, schöne dunkle (gelbe) Brust und Binden; gewöhnlich ist der Kopf des Täubers heller als der der Taube. Neuerdings hat man auch schwarze



und blaue Schimmel, d. h. Tauben, bei denen der farbige Schwanz und die kleinen Schwingen weiß durchschossen sind. Zuweilen entstehen dann völlige Weißschlag-Weißschwänze. Den letzteren und den Schimmeln fehlt in der Regel eine tiefe, satte Grundfarbe.

Wie erwähnt, ist der Hannov. Tümmeler ein Hoch- und Soloflieger, kein Ueberschläger (Wurpler). Herausgelassen, schraubt er sich in weiten Kreisen allmählich in die Höhe, um dort bei klarem Wetter 7—8 Stunden lang zu fliegen und „oft stundenlang einzeln wie Sterne zu stehen“. Die Jungen dürfen, damit sie sich nicht Truppsfliegen angewöhnen, nicht zusammen, sondern müssen einzeln aus dem Schläge gelassen werden, und dies eine bestimmte Zeit lang, bis sie in ihrer Kunst firm geworden sind. Sie dürfen nie im Trupp, sondern müssen einzeln und „langsam gezogen“ fliegen, ihre Flugbahnen kreuzen sich also vielfach.

29. Der **Celler Weißschlag-Tümmeler** ist wie der vorige ein Hoch- und Soloflieger und kommt schließlich mit ihm auf dieselbe Taube hinaus, denn sie stimmen hinsichtlich der Größe und Figur, des flachen, glatten Kopfes, der ziemlich ansteigenden Stirn, des Schnabels, der Füße und Zeichnung und auch des Fluges überein, sodaß man sie füglich als Stammverwandte ansehen muß. Obgleich nun schon darüber gestritten worden ist, so hat man doch noch nicht Klärung in die Frage gebracht, ob resp. in welcher Weise ein Austausch zwischen Hannover und Celler stattgefunden hat — man sagt, daß in den 40er Jahren Celler Rothaugen nach Hannover gekommen sein sollen —, sicher ist nur, daß in beiden Orten und deren Umgegend seit Jahrzehnten Soloflieger gezüchtet worden sind. Die Celler Rothaugen, d. h. Tauben mit blutrothem nackten Hautrand ums Auge — und solchen müssen die Celler Hochflieger haben —, sind seit langer Zeit wegen ihrer Schönheit und ihres ausdauernden Fluges berühmt gewesen. Die Zeichnung des Celler T. ist die des Weißschlages, mindestens die 8 ersten Schwingen in jedem Flügel müssen weiß sein. Als Grundfarbe treten Schwarz, Blau, Chocoladenbraun, Lehmgelb auf; sehr schön ist das Blau, und namentlich früher waren blaue Celler sehr gesucht. Weiße Federn am After werden in Celler als Fehler angesehen, entgegengesetzt zu Hannover; ebenso wünscht man dort reinfarbigen Schnabel. Weiße Celler kommen ebenfalls vor.

In der Art des Fliegens steht der C. W. dem Hannov. Soloflieger ganz nahe und er wird als solcher sehr geschätzt. Außerhalb der heimatischen Provinz haben sich jedoch beide nicht einbürgern können.

Der **Bremer Tümmeler**, ebenfalls ein Hoch- und Soloflieger, vertritt denselben Typus wie der Hannoversche oder der Celler und stimmt mit diesen im Allgemeinen auch hinsichtlich des Fliegens überein. Wie Hr. A. Hagens-Bremen mittheilt, verlangen die dortigen Liebhaber von ihren Tümmelern ein schönes, klares Auge, das mit rothem, weißem oder gelbem Rande umgeben sein kann — nur darf es nicht „durchbrochen“ sein und eine Taube darf nicht zweierlei Augen haben —, ferner einen nicht zu langen, feinen, an der Spitze womöglich dunkeln Schnabel, hohe, runde Stirn (keinen sogen. Kalkopf), glatten Kopf, sehr breite Brust, starken, nach dem Kopf zu sich verjüngenden Hals, lange, das Schwanzende erreichende

Schwingen, unbefiederte, nicht zu hohe Füße. Hinsichtlich der Färbung stellt man weniger Anforderungen; Schwarz und Weiß herrschen vor. Man züchtet schwarze Weißschläge, einfarbig Schwarze und Weiße und gern Schwarz-Weiß-Scheden oder Tiger (helle und dunkle); letztere sind sehr beliebt in Bremen. Bezüglich des Fliegens verlangt man einerseits, daß die Tauben niemals truppweise fliegen, sondern daß, wenn eine Flucht zusammen abgejagt wird, die Tauben sich nach 8—10 Minuten von einander trennen und nun jede für sich langsam nach oben steigt, fliegt und dann langsam wieder allein herabkommt — und anderseits, daß die Taube mit weit ausgebreitetem Schwanz und weit klastern den Flügeln so langsam und rund wie möglich fliegt. Die Dauer des Fliegens ist zwischen 3 und 9 Stunden. Schnell schießende oder klatschende, oder gar burzelnde Tauben haben gar keinen Werth.

Die Kasseler Tümmeler (Hochflieger) bilden keine Rasse für sich, man kann also nicht von einem „Kasseler Tümmeler“ sprechen, die Liebhaberei wechselt dort, meist sind es wohl Tauben aus dem Braunschweiger, Magdeburger, Hannoverschen Gebiet. Dies zeigt sich in der Färbung und Zeichnung; es kommen vor: schwarze, braune und blaue Weißschläge mit Bart und ohne diesen, ferner rein Weiße, Fahl, Isabellen, Elstern u. a. Die Farben müssen satt und rein sein, am After dürfen sich keine weißen Federn finden. Das Verlauge soll von einem möglichst starken, rothen Rand umgeben sein. Der Schnabel ist rötlichweiß, darf aber bei dunkler Gefiederfärbung einen eben solchen Fleck auf der Spitze des Oberschnabels haben. In Kassel werden die Tümmeler in kleinen Trupps gejagt, sie müssen hoch und rund fliegen, keinesfalls dürfen sie burzeln.

**30. Holländer Hochflieger.** „Unter Holländer Hochfliegern“, so schreibt mir Hr. Rud. Ortlepp, „versteht man jetzt nur noch weiße Tauben, obgleich viele andere glattköpfige Tümmeler die Berechtigung hätten, so genannt zu werden; diese haben den Namen „Holländer“ verloren, da sie die Eigenschaft des dauernden Hochfliegens nicht weiter vererbten, resp. der Züchter weniger auf Flugfertigkeit als auf Zeichnung züchtete, was bei den einfarbig Weißen nicht der Fall war. Wie unsere Vorfahren die meisten unserer Tauben, sicher aber die meisten Tümmeler von Holland erhielten, so stammt auch der H. H. von daher; er existirt noch jetzt dort, nur daß er nach anderer Richtung als früher gezüchtet wird, nämlich langköpfig, sehr lang- und dünn schnäbelig, mit weißränderigen Augen, das Merkmal des Vollbluts. Wann er nach Deutschland kam, ist nicht mehr festzustellen, ich selbst züchte ihn nach unserer Liebhaberei seit 1857, mache aber keinen Anspruch darauf, ihn eingeführt zu haben — außer vielleicht in Magdeburg, wo man jedoch vor ca. 60 Jahren bereits weiße Hochflieger besessen haben soll, die vielleicht auch Holländer waren. Daß die Taube sich nur dahin verbreitete, wo Sinn für Jagetauben herrscht, also namentlich nach den größeren Städten Norddeutschlands, ist ja selbstverständlich. In Rdn findet man sie noch rein und glattbeinig nach altem Geschmack; nach Hamburg wurde sie durch die einwandernden Holländer mitgebracht und war dort die beliebteste Jagetaube, bevor die Kopenhag. Tümmeler sich dort einbürgerten, und noch heut nennt man dort jeden langschnäbel. weißen Tümmeler „Holländer“ und erstreckt diese Bezeichnung sogar auf alle langschnäbel. glattköpf. Weißschwanz-Tümmeler, die wahrscheinlich mit dem weißen zusammen nach Hamburg kamen. Auch der Stralsunder Weiße wird nichts weiter sein als eine Abstammung des später nach anderer Richtung weitergezüchteten Holländers. Mit dem ächten Holländer hat er meist das gemein, daß die Jungen rothschedig das Nest verlassen und sich später zu weiß entfärben. Oft bleibt beim Holländer der roth-

gesprenkelte Hals, wonach er sogar in Frankreich, wo er im vorigen Jahrh. bereits als guter Flieger bekannt war, den Namen Pigeon volant cou-rouge führt. Voitarb und Corbis bilden ihn ab und sagen, diese Taube stamme aus Lüttich, habe ein rein weißes Auge und am Hals rothe Federchen; die Schnelligkeit und Leichtigkeit ihres eleganten Fliegens komme der der Brieftaube gleich, sie könne auch zu demselben Zweck verwendet werden, doch falle sie leicht dem Raubvogel zur Beute, da sie sich oft zu hoch versteige. Mit dem, was man heut von den Brieftauben verlangt, kann der H. H. sich durchaus nicht mehr messen, speziell nicht im Orientierungssinn, obgleich er oft auf beträchtliche Entfernungen zurückkehrt. Mir selbst kam vor einigen Jahren ein Weißer direkt von Halberstadt zurück, für einen Tümmler jedenfalls schon eine außergewöhnliche Leistung; nur die Prager Gule, vielleicht der Wiener Schimmel, würde ihm darin gleichkommen.

Der Holl. Hochfl. ist groß und kräftig gebaut, dabei doch nicht kurz, sondern er hat Alles mehr wie viele langschnäbelige Tümmler lang, so Schnabel, Kopf (unbehaubt), Beine, Schwanz und Flügel; den Fuß wünscht man bei uns unbefiedert. Das Auge ist auffallend krystallhell (Glasauge) mit sehr kleiner dunkler Pupille und schwachem rothen Rande; sehr viel früher soll dieser blaß gewesen sein wie beim alten Hannob. Soloflieger, schon Anfang dieses Jahrhunderts aber bildete man den Holländer mit rothen Augenrändern ab, und Holland züchtet ihn jetzt wieder blaßäugig und latshig (beide Punkte sind ja der Mode unterworfen).“

31. Der **Stralsunder Tümmler**, ein Hoch- und Truppfieger, über dessen Verwandtschaft mit dem Holländer schon oben Einiges vermerkt wurde, ist von schlanker, gestreckter Figur, mit breiter Brust, langem schlanken Hals, langem weißen Schnabel — rothe Nasenhaut ist erwünscht — schönem, lebhaft blickendem Glasauge, welches von einem möglichst rothen Lidrand umgeben ist, langem, glatten, oben ziemlich flachen Kopf, unmerklich ansteigender Stirn, langen, die Schwanzspitze fast erreichenden, lose anliegenden Flügeln, unbefiederten Füßen, anschließendem Gefieder. „Im Vergleich mit dem Holländer hat der Stralsunder Weiße feineren Kopf und feineren Oberhals und nicht so starken Knochenbau als jener. Doch hat die Zuchttrichtung mehrfach gewechselt. Ich weiß noch die Zeit, als man die Stralsunder Tümmler mit dem Namen der Züchter bezeichnete (wie in Rußland), was für jeden eingeborenen Liebhaber in der Weise verständlich war, daß er gleich wußte, welche Zuchttrichtung, z. B. ob lang oder kurz, glatt- oder rauhflüsig zc. gemeint war. Die Hevernich'schen Tümmler sind ja in den größeren Städten Deutschlands allgemein bekannt. In meiner Jugend kannte man einen weißen Tümmler, wie man ihn als Holländer verlangt, unter dem Namen ‚Bobinus'scher Tümmler‘; ich selbst wurde durch diese gleiche Liebhaberei mit unserem verehrten Bobinus in jener Zeit bekannt und später befreundet“ (R. Ortlepp). Der Eindruck, welchen die schlank und leicht gebaute Taube macht, ist der eines schneidigen Fliegers. Die Färbung ist weiß, jedoch in der Regel erst nach der 1. oder 2. Mauser, die Jungen sind selten rein weiß, vielmehr gewöhnlich dunkel gefleckt oder gesprißt (vergl. „Holländer“).

Seit vielen Jahrzehnten wird die Zucht des weißen Hochfliegers in Stralsund betrieben, und bereits vor reichlich 40 Jahren wurde dieser Dauersieger z. B. nach Mecklenburgischen Städten gebracht. Die Schnelligkeit und Ausdauer im Fliegen hat

ihm allgemeine Anerkennung verschafft, doch hat er sich in dem Berliner Häusermeer nicht einbürgern können; „die Schwenkungen der Berliner Tümmeler“, sagte Dr. Bodinus schon vor einigen Jahrzehnten, „welche diese in Fluchten von 100 Stüd und darüber zwischen und dicht über den Dächern machen, sind sie außer Stande zu vollführen; sie würden sich bei ihrer Schnelligkeit die Flügel zerbrechen und zer schlagen“. Gut gehaltene Tauben fliegen gewöhnlich 2–4 Stunden, doch auch viel länger, und zwar in bedeutender Höhe. Bei gutem Wetter werden sie einmal täglich zum Fliegen abgelassen, nach demselben bleiben sie auf dem Schläge; kurz vor Abend lasse man nicht fliegen, sie steigen sonst zu hoch und gehen im Dunkel verloren. Letzteres geschieht auch nicht selten infolge plötzlich eintretenden Unwetters. Die Jungen werden natürlich zunächst zur kürzeren Flucht dressirt. Umschläger (Burscher) findet man nicht unter ihnen (sind verpönt).

32. Der **Danziger Hochflieger** (Wolkenstecher), ein sehr alter Tümmelerschlag, dessen Ursprung und Alter jedoch nicht nachgewiesen werden kann, ändert — wie auch Eg. Dormann=Danzig im „Geschtr. und Vogelfr.“ (1880 S. 122) betont — je nach den wohl zu unterscheidenden Stämmen in Länge und Höhe ab; immer aber kennzeichnet er sich durch gestreckte Figur, schmalen, stets behaubten Kopf, langen Schnabel — von der Spitze bis zum Mundwinkel bis 24 mm —, glatte, hohe Füße. Die Stirn ist flach, selten vortretend, der Oberkopf lang, schmal (wie eine spitze Birne), der Hinterkopf von einer vollen, von Auge zu Auge reichenden Kuschelhaube umgeben, der Hals schlank, doch nicht zu lang, die Brust kräftig, doch nicht zu breit, die Flügel lang (einige Stämme tragen dieselben stets unter'm Schwanz), die Schwanzfedern lang, in der Zahl 12 bis 19 (zuweilen kommen aus einem Ziel zwei Fahnen). „Je länger und schmalere die ganze Figur und der Kopf der Taube, desto besser, edler diese“; gewöhnlich beträgt die Gesamtlänge 35 cm. „Was man für diese Taube lang und schmal nennt, ist es noch nicht im Vergleich zu Holländer und Stralsunder; sie ist in der Brust zu breit und in der Schwanzfeder zu kurz, um „schlank“ genannt zu werden. Der Kopf der Danziger hat Ähnlichkeit mit dem der Spaniertaupe und wird von Liebhabern der Stralsunder, Holländer und Braunschweiger Tümmeler für unschön, die Taube selbst sogar für dumm gehalten und deshalb kann sie sich auch dort, wo diese Rassen beliebt sind, nicht einbürgern“ (Rud. Ortlepp). Die Farbe des Auges und des Augenfleisches ist verschieden; die des Auges (Iris) ändert ab vom „Hühnergelb“ (Hühnerauge), Orange und Roth bis zu Grau, Milch- und Kreideweiß und deren Mischfärbungen (gebrochene Augen x.); edle Tümmeler-Augen werden natürlich am schönsten sein. Der nackte Augentrand („Augenfleisch“) ist sehr schmal und soll eine bläulichweiße, aschgraue oder dunkelgraue Farbe haben, während rothes, mehr aufgetragenes Augenfleisch entschieden verworfen wird. Zuweilen stehen über einem oder über beiden Augen die Federn, ähnlich wie die Augenbrauen, ab; man hat für derartige, ganz vereinzelt vorkommende Tauben den Namen „Klappentümmeler“ erfunden. — Auf die Färbung des Gefieders wird weniger Gewicht gelegt als auf die Leistungen. Es giebt: Einfarbige in Weiß, Schwarz, Blau, Fahl, Braunroth, Gelb (letztere beiden selten); regelmäßige Scherben und Tiger — letztere, Moser oder Mähren genannt, haben, in jeder

Farbe, hell gesprenkelten Kopf, ganz dunkle Brust, geschuppte Flügel, einfarbig dunklen resp. heller geflammten Schwanz —; ferner Schimmel in allen Farben (Gelbschimmel mit Milchaugen sind sehr geschätzt), Farbenschwänze und Farbenköpfe (in Blau, Braun, Schwarz, Gelb); Weißschläge (Spitzige) sind sehr selten. Vor 50—70 Jahren soll auch, wie Hr. Dormann berichtet, die Nönnchen-Zeichnung vertreten gewesen sein; derartige Tauben wurden damals „Danziger Mohrenköpfe“ genannt (vergl. Nr. 44, „Königsb. Mohrenköpfe“).

Was die Leistungen des D. H. anbelangt, so zeichnet ihn vor Allem die Ausdauer im Fliegen (Hoch- und Truppfiegen) aus; er fliegt in bedeutender Höhe ruhig und mit langen Wendungen, macht also nicht die kurzen eleganten Schwenkungen wie z. B. die Berliner Flieger. Er hat einen ganz besonderen Flug; „er schwebt, oder er scheint vielmehr oft in beträchtlicher Höhe gleichsam still zu stehen, und nur hierdurch ist es ihm möglich, bei gutem Wetter und ruhiger Luft sich mit jener Ausdauer — 5 bis 6 Stunden lang, ja noch länger — hoch zu halten, welche bei diesen Thieren wirklich aner kennenswerth ist und wohl von keiner Taube übertroffen wird; ich habe die Danziger in Weiß, Gemaßert und hauptsächlich Dunkelblau-gespitzt mehrere Jahre lang gejagt, und es ist mir kaum eine andere Taube vorgekommen, die im dauernden langsamen Fluge derartiges leistet wie der vollblütige Danziger; allerdings darf man an die meisten der Tauben, welche jetzt massenhaft als Danziger für einige Groschen verkauft werden, nicht den Maßstab anlegen wie an Vollblutvögel“ (R. Dittlepp). Dagegen übertreibt man oft in dem Rühmen einer großen Orientirungsgabe, die Taube hat häufig genug das Gegentheil bewiesen. In Berlin u. a. großen Städten hat sie sich deshalb nicht einbürgern können.

33. Die **Dänischen** oder **Kopenhagener Tümmler** (Truppfieger), deren Verbreitungsbezirk Dänemark und angrenzende Gebiete umfaßt, weisen einige Zeichnungen und Färbungen auf, welche wir bei den bis jetzt besprochenen nicht fanden. Die Tauben haben einen gestreckten, doch kräftig gebauten Körper mit breiter Brust, langen, ziemlich flachen, glatten Kopf, langen Schnabel, schönes, großes Tümmler-Auge (Glasauge) mit rothem, oft starkem Fleischrand, lange Flügel, ziemlich hohe, in der Regel unbefiederte Füße — doch giebt es auch Vögel mit Federfüßen. Außer Einfarbigem in den verschiedenen Farben kommen, und zwar hauptsächlich vor:

a) Elstern in Schwarz, Roth, Gelb\*), Blau. Man verlangt von ihnen satte, tiefe Farben — unser helles Elsterblau ist in Dänemark nicht beliebt — und reine Zeichnung: Kopf, Hals, Brust, Rücken, Schulterdecken, Schwanz sind farbig, Flügel, Unterleib nebst Schenkelpartie weiß (Tafel 68). Die farbigen Schulterdecken bilden mit dem farbigen Ober Rücken das sogen. Herz, gegen welches das Weiß des Flügels in einer hübschen Bogenlinie abschneiden muß. Ebenfalls schön muß die Farbe der Brust gegen das Weiß des Bauches abgrenzen, und zwar in einer möglichst geraden

\*) Das erste Paar gelbe Elstern, welches ein damals alljährlich Lübeck, Wismar, Rostock besuchender Händler i. J. 1845 nach Rostock brachte, wurde von meinem Vater zu hohem Preise erworben (R. Petermann).

Linie, welche sich vom Brustbein nach beiden Seiten hin hinter die Schulterblätter zieht. Schwarze Flügelbinden oder Ansätze dazu bei blauen Elstern gelten als großer Fehler. Schließlich darf die Farbe des Schwanzes nicht in das Weiß des Unterleibes eingreifen, und umgekehrt. Häufig genug aber lassen die Elstern in dem einen und anderen Punkt zu wünschen übrig. Der Schnabel soll möglichst rein röthlich-weiß sein, doch zeigt die Spitze des Oberschnabels bei älteren schwarzen Elstern fast regelmäßig einen dunklen Fleck, der bei guten Vögeln nicht in's Gewicht fällt, und dasselbe gilt auch vom dunkeln Schnabel der blauen.

b) Weißschwänze, in Schleswig-Holstein nach ihrem Ursprung „Holländer“ genannt, kommen ebenfalls in allen Farben, am seltensten in Blau, vor. „Die B. stammen aus Holland und sind erst später in Dänemark nach jetziger Richtung gezüchtet; sie kamen nur in Roth und in Schwarz vor (in Holland jetzt latshig). Blau ist ganz anderes Blut: Kreuzung von Stiden und Holländern, deshalb auch nicht so lang im Schnabel“ (H. Ortlepp). Das Weiß des Schwanzes — es sind die eigentlichen Schwanzfedern nebst ihren oberen und unteren Deckfedern weiß — muß scharf gegen Würzel und Unterleib abschneiden. Rothe und gelbe müssen stets reinen hellen Schnabel haben, bei schwarzen stellt sich nicht selten ein schwarzer Fleck ein; blaue B. (und ebenso einfarbig Blaue) haben fast nie einen rein hellen Schnabel, bei ihnen darf er blaugrau sein.

c) Tiger, d. h. Tauben, bei denen die farbigen Federn mit weißen untermischt sind, treten in Schwarz, Roth und Gelb auf. Schöne Tiger müssen satte, glänzende Farben, einfarbige (nicht weiße!) Schwingen und Schwanzfedern, möglichst auch einfarbigen Kopf und Hals haben, während namentlich die farbige Befiederung des Rückens und die Flügeldecken von weißen (hellen) Federn durchschossen sind; große, weiße Flecken gelten als Fehler. Im Nestkleid sind die Tiger häufig einfarbig dunkel, und erst in der ersten Mauser stellen sich weiße Flecke ein, die sich später mehr ausbreiten. Bezüglich des Schnabels gilt das oben Erwähnte. Tiger mit weiß und schwarz gespriktem oder geflecktem Körper, schwarzem Kopf, Vorderhals, Schwanz und Schwingen nennt man in Dänemark und Nord-Schleswig Schornsteinfeger — während man anderwärts unter „Schornsteinfegern“ Tauben versteht, die in der Färbung den sog. Kupfertigern (s. „Berliner“, Nr. 45) gleichen oder ähneln —; Tiger mit dementsprechender Zeichnung in Roth-Weiß und in Gelb-Weiß bezeichnet man als Grejfer (Greizer), aus welchem Worte man in Holstein „Kreuzer“ gemacht hat. Die Zeichnung der rothen, gelben und schwarzen Grejfer (denn die oben erwähnten „Schornsteinfeger“ sind ja Grejfer in Schwarz) soll, wie aus dem oben Gesagten erhellt, der des Rönnechens fast gleichen, sie sollen so wenig wie möglich Tigertflecke haben. Wie mir Herr Rud. Ortlepp schreibt, sind diese Tiger wie die Weißschwänze als rauhfüßige Tauben aus Holland nach Dänemark gekommen, wo sie zu einer constanten dänischen Taube (aber glattbeinig) eingezüchtet wurden; nur die Elstern und Stipper sind ächt dänische Tauben.

d) Die Stipper oder Stänkebs — das dänische „Stänkebe“ bedeutet „Gespritzte“ — erinnern in Zeichnung und Verfärbung durchaus an die Almonds. Sie sind im Nestkleid fast einfarbig hell, entweder weiß, oder silbergrau, oder blaß röthlich-

gelb, und erst später stellen sich einzelne dunkle (braune, schwarze) Stippen und Spritzer (Sprenkelflecke) ein, die mit jeder Mauser an Zahl und Verbreitung zunehmen, sodaß mehrjährige Tauben bunt gezeichnet sind, wie ältere „vielfarbige“ Almonds. Je nach der Grundfärbung spricht man von „Weißstänke“, „Silber“, „Gold“ und „Kupfer-Stänke“. Es ist merkwürdig, daß diese hübschen, interessanten Tauben in Deutschland wenig gehalten werden. — Endlich sei hier noch eine nordische Taube erwähnt:

e) der Brander (Feuertaupe), welcher sich durch prächtigen Farbenschilder und kristallklare reine Augen auszeichnet. Die Farbe guter Brander soll, nach den in Dänemark und Schleswig-Holstein geltenden Regeln, ein glänzendes Rothbraun und jede Feder (namentlich auf den Flügeln) fein schwarz gesäumt, die Schwingen und Schwanzfedern sollen in der Mitte längs des Schaftes braun, sonst schwarz sein — die schwarze Säumung soll aber an dem Ende der Spitzen und Schwanzfeder noch mal braun (brandig) sein, was oft übersehen wird —; schwarze Flügel sind verpönt. — Mischen sich weiße Federn ein, so nennt man die Tauben in Norddeutschland „Schornsteinfeger“, in Berlin „Puffertiger“. — Der Schnabel ist dunkel. Der Brander wird hauptsächlich in Dänemark, doch auch in Braunschweig, Magdeburg zc. gezüchtet und als Flugtaube geschätzt.

Im Holsteinischen (Riel u. a.) hat man im Allgemeinen dieselben Tauben wie in Dänemark, also Elstern, Weißschwänze, Tiger, Stipper, auch Weißschlag und Weißschlag-Weißschwanz und Einfarbige, doch verlangt man hier kürzere Schnäbel und fahle resp. weiße Augenringe (Fleischränder), und außerdem burzeln die Rieler Tümmeler, während die Kopenhagener (wie die Hamburger) Trupp fliegen. Elstern und Weißschwänze kommen auch breitgehaubt vor.

**34. Deutsche und Krakauer Elstern.** „Der deutsche Elster-Tümmeler, eigentlich in der Mitte zwischen Kopenhagener und Krakauer Elster, ist von beiden fast ganz verdrängt. Er hat langen, schmalen Kopf, langen Schnabel, der bei blauen (sehr hell) und schwarzen rein schwarz, ein sogen. Pechschnabel, bei gelben und rothen dagegen hell ist; das Auge ist weiß, bei blauen und schwarzen Tauben, ähnlich dem Krakassen, schwarz umrandert, bei gelben und rothen mit hellem Rande; die Füße sind glatt. Am meisten ähnelt er dem Krakassen, mit dem er in Blau gern gekreuzt wird, was eine schnittige Taube ergibt. Er ist nicht so weichlich als letzterer, eignet sich besser als der Kopenhagner oder Däne zum Fliegen in großen Trupps und hält namentlich auch länger (im Alter) aus als dieser. Ein guter Flieger, wird auch wegen seiner Klugheit geschätzt.“ (Hud. Ortlepp).

Die Krakauer Elster (Bläuling, Eiseler, Krakasse), welche neuerdings bekannt und beliebt geworden, kommt nur in einer Farbe vor. Sie ähnelt sehr dem vorigen. Ihre Merkmale bestehen in gestrecktem, schlanken Körper, langem schwächlichen Hals, flachstirnigem, langen, glatten Kopf, langem, schwarzem Schnabel (Pechschnabel), von dunklen Rändern umgebenen Glasaugen, unbefiederten Füßen; schwarzer Schnabel und dunkle Augenränder sind unerlässliche Bedingung. Heller Schnabel ist bei den eisblauen Elstern verwerflich und kommt nur den perlfarbigen Elstern, die

es ebenfalls giebt, zu. Die Färbung muß ein feines, duftiges Eistaubenblau sein; je heller der Ton, desto schätzbarer die Taube. Die Zeichnung stimmt mit der der anderen Eistern überein. Als Fehler sind zu erwähnen unregelmäßige Abgrenzung der Zeichnung und Ansatz zu Flügelbinden. Hellen Schnabel und Flügelbinden hat man als Rückschlag auf die Stammeltern der Eiselster aufgefaßt, und Hr. Prof. v. Rozwadowski-Krakau meint, daß dieselbe von einem dort heimischen, perlblauen, bindigen Tümmeler und dem dort so genannten Blei- oder Blaulopf (d. i. gewöhnlich dunkelblauer Kopenhagener) gezüchtet sei. (Vielleicht hat auch die Eistaube, die ja hin und wieder mit hellen Augen vorkommt, mitgewirkt?) Bemerkt sei noch, daß man in Galizien, außer den Eiselstern und den erwähnten perlfarbigen, auch reine blaue Eistern züchtet. Sie werden in Krakau in Trupps gejagt und fliegen stundenlang hoch und geschlossen; jeder Ueberschläger wird sofort ausgemerzt, während umgekehrt in der zweiten galizischen Hauptstadt, Lemberg, diese blauen Eistern burzeln müssen. Die Krakusser fliegen dauernd und geschickt; man hält dort namentlich auch darauf, daß die Tauben sich nie auf ein fremdes Dach setzen.

35. **Wiener laugschnäbelige Tümmeler** oder Flugtauben sind bis vor kurzem außerhalb ihrer engeren Heimat wenig gekannt gewesen, erst neuerdings ist die Aufmerksamkeit der Liebhaber, Dank den Bemühungen des Herrn F. Zaoral-Wien, darauf gerichtet worden, und es freut uns, seinen Mittheilungen im Nachstehenden folgen zu können. Der Beginn des Flugtaubensports in Wien mag in die Mitte oder gegen den Anfang des vorig. Jahrhunderts fallen; vor 40—50 Jahren in hohem Alter verstorbene Liebhaber haben dies mit Bestimmtheit erklärt, übrigens ließ schon Kaiser Franz I. (1792—1835) im Lustschloß Schönbrunn bei Wien Flugtauben halten und jagen. In den 30er Jahren d. Jahrh. soll die Liebhaberei ihren Höhepunkt erreicht haben, mindestens 250 Schwärme wurden damals gejagt. Heute dagegen ist die Zahl der Liebhaber eine ganz geringe geworden. Die hierher zählenden Tauben sollen schlank gebaut sein und aufrecht stramme Haltung, möglichst schmale, nicht vorgewölbte Brust, langen, dünnen Hals, unbehaubten, langen, oben ziemlich kantigen (flachen) und schmalen („seichten“) Kopf, dünnen, geradeaus gerichteten Schnabel (er mißt von der Spitze bis zu den Nasenwarzen 10, bis zum Mundwinkel 20 mm), unbefiederte, hohe Füße und bis ans Schwanzende reichende, schmale, knapp anliegende Flügel haben. Färbung und Zeichnung weisen große Verschiedenheiten auf; 11 Varietäten sind anzuführen.

a) Die stockblaue Hochflugtaube, wohl die Stammtaube aller folgenden mit Ausnahme der beiden letzten, hat blaugraue, mit schwarzen, dünnen, schmalen Hauträndern umgebene Augen und gewöhnlich die Färbung einer nicht zu dunkelblauen Briestaube, doch giebt es auch schöne hellblaue („lanbellichte“); grünschillernde Halsfedern entwerthen die Taube; die Binden müssen schmal und intensiv schwarz sein. Beßteres gilt auch b) von der „genagelten“ (gehämmerten) Taube, deren Färbung von der anderer blauer, schwarz gehämmelter Taubenrassen nicht abweicht. c) Der Wiener Schimmel, das Produkt der Kreuzung von Stockblauen und Dunkelgestörchten, ist eine grau=blaue Taube mit schwarzen Binden und meist mit grün schillernden Halsfedern. Er ist seines verlässlichen Fluges wegen sehr beliebt, noch beliebter jedoch ist d) die sogen. wilde Taube, welche dunkelblaue Platte, gestaarten



Nacken, dunkelblaue, fein schwarz gebänderte Flügel haben und vom Kinn abwärts bis zum After (Hals, Brust, Bauch) rein weiß sein soll. Das Auge ist ein ausnahmsweise dunkles Nest-, fast Kirschauge\*). Den Namen erhielt sie wegen der wilbtauben-ähnlichen Zeichnung und dem leicht erregbaren Wesen. e) Wie die wilde Taube in Dunkelblau, so ist die schwarzgedackelte Taube (Dackel = Dedel, Schild) in Schwarz gezeichnet; ihr Auge ist etwas heller. f) Der Kibitz, leider immer seltener werdend, ist am ganzen Körper, außer am Bauch, schwarz (lackschwarz erwünscht, doch nicht erreicht); am Ende der Brust und am After muß das Schwarz gegen das Weiß des Unterleibes gleichmäßig abschneiden, wie bei den Elstern; der Schnabel ist dunkel, das Auge perlfarbig. — Die bisher beschriebenen Langschnäbel werden bloß als Flieger gehalten und haben als solche keinen hohen Werth, die beiden folgenden sind dagegen weit werthvoller. g) Der Schwarzscheck-Tümmeler der 50er Jahre, bei welchem bloß Platte, Bart, Brust und Flügel schwarz waren, ist infolge vielfacher Künsteleien der Züchter verschwunden; der heutige Sch. soll am ganzen Körper, mit Ausnahme der weißen Flügeldecken, schwarz sein, und zwar tief-schwarz, eher kann die Zeichnung mangelhaft sein. Der lange, dünne Schnabel ist schwarz, das Auge blaugrau mit schwarzgrauem Hautrand (lichte oder gar blutgestreifte Augen sind fehlerhaft). Primathiere, selten, kosten 30—50 Fl. und mehr. — h) Der dunkelgestorchte Tümmeler soll Kopfbau, Schnabelstellung und Hals wie der Carrier haben. Die Nasenhaut soll glatt und dunkel, das Auge groß und blaugrau, der nackte Augenrand (Lid) dunkelgrau, glatt und glänzend sein. In Färbung und Zeichnung herrscht noch Verschiedenheit. Die Taube soll jetzt fast schwarze, violett schillernde Platte (Kopf), nicht zu viel und nicht zu wenig schwarz gestaarten (gefleckten) Hals, blaue, dünn und pechschwarz gebündelte Flügeldecken, rein weißen Bauch, dunkle Schwingen und Schwanz haben. Wirklich schön ist die Taube nur vom ersten bis zum zweiten Federwechsel; im Jugendkleid erscheint sie weiß mit wenig rostbraunen Abzeichen. Als Hoch- und Dauerflieger wird sie am meisten geschätzt. — i) Der weißgestorchte Hochflieger soll den vorigen in Gestalt u. gleichen und rein weiß (nicht gesprenkelt!) sein mit Ausnahme der Schwingen- und Schwanzfeder-Spitzen, welche alle grauschwarz gesäumt sein sollen. Außerdem existiren weißschwänzige Weißstörche. — k) Roth- und gelbgestorchte Tümmeler, jetzt selten, sollen eine farbige, bis unter den Scheitel reichende, mit dem halben Auge abschließende Platte und ganz farbige Schwingen und Schwanz haben, im Uebrigen weiß sein; der Schnabel ist weiß, das Auge hell (Glasauge) mit zartem gelblich-rothen Hautrand. l) Die gelb- oder rothgedackelten (geflügelten) Tauben, Abkömmlinge von den eben genannten, unterscheiden sich von denselben nur durch die ganzfarbigen Flügel.

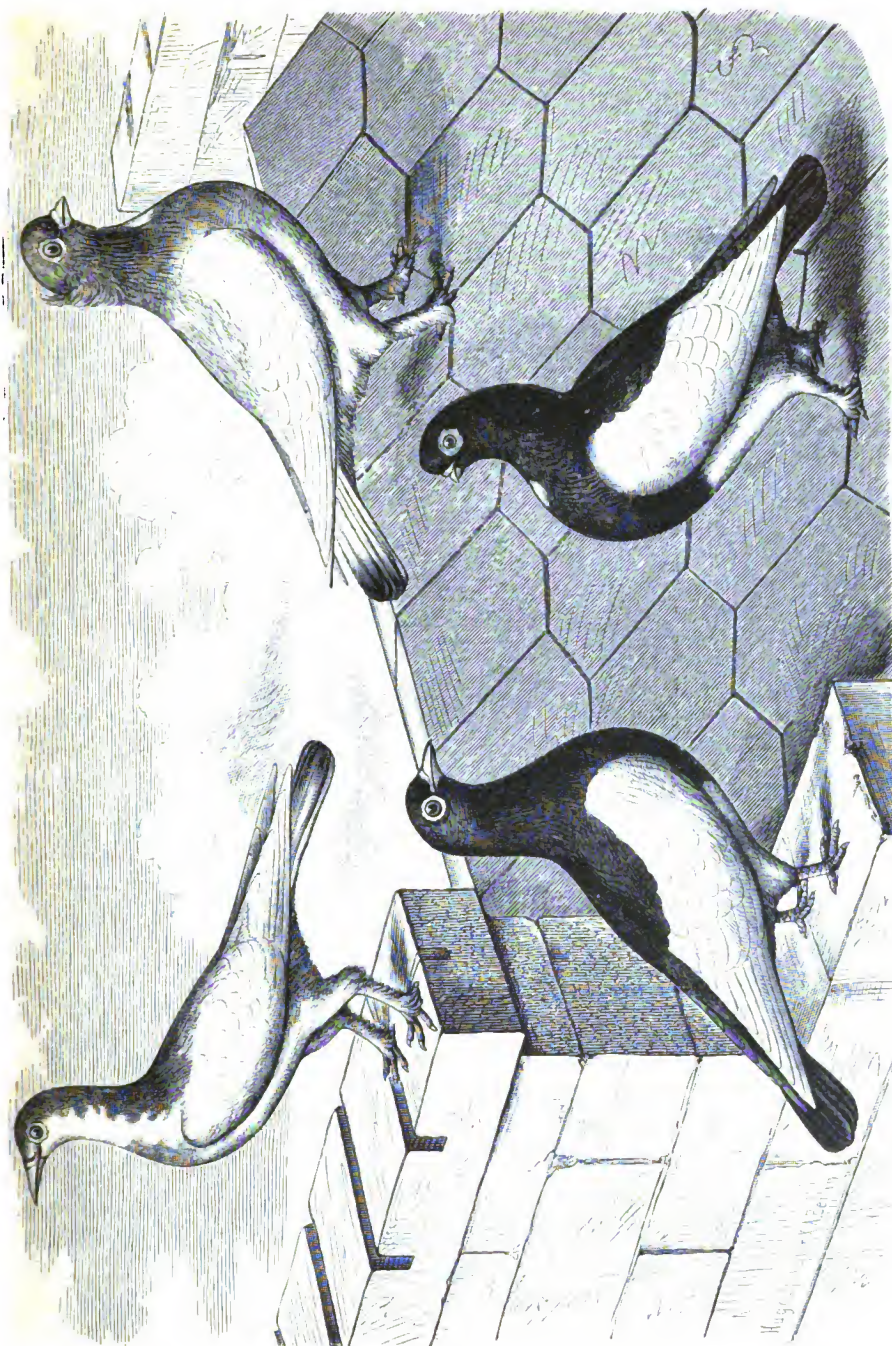
Die vorgenannten Langschnäbel repräsentiren die Hoch- und Dauerflieger Wiens (die Kurzschnäbel sind Ziertauben), und unter ihnen wird der dunkelgestorchte („Steiger“) am meisten geschätzt; stockblaue, genagelte, wilde, gedackelte, roth- und gelbgestorchte und Schwarzschecken fliegen zwar ebenfalls gut, werden aber gewöhnlich

\*) In Wien bezeichnet man mit „Nestauge“ das helle Tümmeler-Auge, mit „Kirschauge“ das dunkle, den Ganseln eigene Auge.

nur paarweise den Schwärmen (Stichen) Dunkelgestorchter beigegeben; außerdem jagt man Weißgestorchte in Schaaren. Die Tauben müssen an 5—6 Stunden in ununterbrochenem Fluge aushalten, eine bedeutende Höhe annehmen und dort eben stundenlang bleiben; die Schwenkungen (beim Auf- und Niedersteigen) müssen in kleinen, flink beschriebenen Kreisen rasch ausgeführt werden. Man jagt sie nur einmal täglich, am besten des Morgens (sonst Nachmittags von 6 Uhr ab).

36. Der **Orientalische Roller** — Engl.: Oriental Roller; Franz.: P. rouleur oriental —, aus seiner Heimat Kleinasien schon vor längerer Zeit nach der Türkei und Griechenland, später nach England und neuerdings ächterförmig auch vereinzelt nach der Bukowina und Oesterreich gebracht, ist eine gestreckt, doch nicht zu schlant gebaute Taube mit langem, breiten, hochstirnigen, glatten Kopf, langem, an der Wurzel dicken, hellfleischfarbenen Schnabel, kleinen, hellperlfarbenen, von einem matt weißlichgelben Hautring umgebenen Augen, mittellangem, gedrungenen Hals, breiter, gewölbter Brust, breitem, flach ausgehöhlten Rücken, langem, recht breiten, in der Regel 14 federigen, etwas gehobenen Schwanz, langen, lose und niedrig getragenen Flügeln, kurzen, nackten oder wenig befiederten Füßen. Man kennt almondfarbige (schwarz, weiß und lederfarben), schwarze, silberweiß-schwarz getigerte, silberblaue mit rostrothen Binden, schwarze oder blaugraue mit weißem Schwanz und weißen Flügeln, weiße und schwach isabellgelbe. Silberweiße, etwas schwarz gespritzte oder weiße, almondfarbig angeflogene Junge werden nach jeder Mauser dunkler bis Weiß-Schwarz-Getigert resp. Dunkel-Almondfarbig. Hauptpunkt bleibt die Leistungsfähigkeit im Fluge. In der Heimat wird gewöhnlich ein Paar Roller mit einem Stich Hochflieger zusammen gejagt. Während letztere nach dem Auslassen schraubenförmig aufsteigen, gehen die Roller gerade aufwärts, bis sie hoch über jenen in ungeheurer Höhe stehen. Hier fliegen sie nun je nach der Witterung 1 1/2 bis 2 Stunden, ja noch länger, aber nicht rund oder lang ziehend wie eigentliche Flugtauben, sondern mehr ruckweise, ungemein schnell hin und her, ab- und aufwärts. Nach jenem Zeitraum lassen sie sich schwebend herab, und sind sie in einer gewissen Höhe angelangt, so beginnen sie zu rollen, d. h. fortgesetzt sich zu überschlagen, bis sie unten ankommen. „Das Rollen selbst ist sehr mannigfaltig. Die Taube wirft sich entweder mit dem Kopf geradeaus nach rückwärts unzählige Male um sich selbst herum, dabei stets nach abwärts fallend, oder sie rollt mit ausgebreiteten Flügeln von einem Flügel auf den anderen, bald von rechts nach links, bald von links nach rechts, wobei sie entweder auf einem Fleck bleibt und im raschen Rollen einen Ring sehen läßt, oder rollend ebenfalls zugleich nach abwärts fällt, bis sie nach einem, viele Klaster durchmessenden Raum sich aufhält und wieder nach aufwärts fliegt, um dort das Spiel von neuem zu beginnen“ (Dr. Lazarus in Czernowitz, Bukowina). Dabei zeichnet sich der Orient Roller noch dadurch aus, daß er stets im rechten Zeitpunkt vor einem festen Gegenstand innezuhalten versteht. Als Bezugsquelle möchte ich die Handlung von F. Ziska in Troppau nennen.

Der Bukowinaer Roller, nach Dr. Lazarus eine in der Bukowina herausgezüchtete Mischrasse von Tümmeler und Orient Roller, gleicht diesem in Aussehen und Flugkünsten. Die Länge beträgt etwa 34 cm, die des Schnabels bis zum Mundwinkel 20 mm, der Kopf ist glatt oder behaubt, das Auge perlfarbig mit gelblichem oder rothem Lidrand, der Schwanz 12- bis 16 federig, die Flügel werden



Berliner hellblaubunter Tümmler.  
Berliner Altkamm.

Berliner Fliegetaube.  
Dänische Elster.



sehr oft hängend getragen; die Bürzelbrüße fehlt wie bei vorigem, oder sie ist verkümmert. Die Tauben sind entweder einfarbig, oder gescheckt, Blau tritt sehr selten auf. Im Flug und Uberschlagen (Rollen) erinnern sie ganz an die Stammrasse: nachdem sie sich bis zu einer gewissen Höhe erhoben, beginnen sie zu überschlagen und so unter fortgesetztem Rollen nach abwärts einen weiten Raum zu durchmessen („die Taube geht im Schnitt“); manchmal bleibt die Taube aber auf einem Punkt stehen und wirft sich dabei, ohne also zu fallen, unzählige Male um ihre eigene Achse („sie geht wie ein Rad“). Ein Schwarm solcher Roller gewährt erklärlicher Weise ein großes Vergnügen, doch müssen sie wie andere Flugtauben von Jugend an gejagt werden. Nicht selten kommen diese Rufow. Roller zum Schaden, indem sie beim Abwärtsrollen auf einen Gegenstand aufschlagen.

#### bb) Federfüßige.

37. **Berliner langschnäbelige Fliegetauben.** Wie in den größeren Städten Norddeutschlands, so wird auch in Berlin seit langer Zeit schon dem Flugtaubensport gehuldigt. Ueber den Beginn dieser Liebhaberei wissen wir nichts, aber er fällt wohl in das vorige Jahrhundert. Bereits im letzten Drittel desselben jagte man, wie der alte Korth 1856 in der „Taubenzeitung“ nach seinen Erinnerungen berichtete, die Tümmler, schon damals wurde auf den Wochenmärkten hinter der Spittelkirche (später wie jetzt auf dem Dönhofsplatz) von Vorm. 10 Uhr ab „Börse“ abgehalten und fünf Händler (Rehbohm, Feit, Böttcher, Schatz und eine Wittwe) hielten mit blau-, gelb- und schwarz-elfterbunten Tauben, Tigern, Mohrenköpfen zc. feil. Zu den Mataboren in der Flugtaubenzucht gehörten damals mehrere Beamte, besonders von der großen Oper und dem Theater, sodann Bäcker, Schlächter, Brauer, Brenner und Destillateure, Fuhrherren, Gasthofsbesitzer, Friseur u. a. bemittelte Bürger, auch Fabrikarbeiter zc. Der geringste Flug bestand aus 10 bis 15 Paar Tauben. Durch die unglücklichen Kriegeschicksale von 1806 ff. erlitt die Liebhaberei wesentliche Beeinträchtigung, und erst nach den Freiheitskriegen hob sich erstere wieder — 1816 werden acht Händler genannt —, um in den 20er, 30er und 40er lebhaft aufzublühen. Auch heut noch wird dem Flugtaubensport fleißig obgelegen, doch ist die Zahl seiner Anhänger verhältnißmäßig nicht mehr so bedeutend wie früher, da viele Liebhaber der Zucht von Ziertauben oder dem Briestaubensport ihr Interesse zugewendet haben. Die sog. Abendfliegerei hat jetzt so gut wie aufgehört, während man früher gerade dieser, und zwar vom Stralauer Fischzug (24. August) an, mit Eifer nachging; heut jagt man nur noch Morgens resp. Vormittags. — Nicht immer ist man hinsichtlich der zu jagenden Tauben eines und desselben Geschmacks gewesen, es hat vielmehr auch hierbei die Mode eine Rolle mitgespielt, indem zu einer Zeit dieser, zu einer anderen jener Stamm beliebter war, einmal kurz-, das andere Mal langschnäbelige, einmal mehr glattfüßige, dann wieder mehr rauchfüßige, einmal diese, ein anderes Mal jene Farben bevorzugt wurden. Früher jagte man hauptsächlich Schwarztiger, Rothtiger, kurze resp. halblange Blaubunte, Gulige und Streifige, jetzt hat man halblange bezw. lange dunkle Blaubunte, blaue Weißschwingige, Weiße, Gulige, Streifige, Weißschwänze und Weißschlag-Weißschwänze („Schwingig-Schwänzig“). Auf Färbung und Zeichnung giebt der eigentliche Flugtauben-Liebhaber weniger, Hauptsache bleibt die Figur und die Leistung. Obwohl die rauchfüßigen Tauben beliebt sind, so dürfen sie doch keine lange Fußbefiederung (Latschen) haben, da belatschte Tauben zu schwerfällig fliegen; die Füße sollen nur knapp befiedert, „strümpfig“, und dabei möglichst hoch sein; manche Liebhaber (so Herr Laschky) wünschen ziemlich glatte

Füße. Kappen oder Tollen (Breithauben) sind nicht beliebt und kommen nur bei einigen Stämmen (Weißschlag-Weißschwänze) vor. Die wirkliche Fliegetaube soll also lang, gestreckt gebaut, hochbeinig, möglichst langhalsig und langköpfig und langschnäbelig sein, große, feurige oder „böse“ Augen („forisches Gesicht“) und lange, breitschwingige, vorn eingelegte Flügel haben; die Taube muß „Figur haben“, schnittig aussehen. Je nach dem Stamm resp. Farbensschlag herrschen jedoch noch Verschiedenheiten.

Die sogenannten Blaubunten oder dunkeln Blaubunten stellen das Hauptkontingent. Die alte dunkel-blaubunte (stahlblaue) Fliegetaube war kurzchnäbelig — etwa so wie die hellblaubunten Tümmeler, denen sie auch in Figur und Haltung nahe stand —, hochköpfig, ächtäugig und z. Th. zitterhalsig (doch wurde auf letztere Eigenschaft nicht besonders geachtet), dabei aber sehr „böse“, sie flog gut und fiel nicht so leicht auf einem fremden Dach an.. Da tauchten vor etwa 35 Jahren, wie mir Hr. Paschy mittheilt, die ersten langen Dunkelblaubunten auf, und zwar hatte sie zuerst der kgl. Tänzer Gasperini, nach dessen Tod auch einige in den Besitz des Hrn. L. übergangen; betreffs ihrer Herkunft ist etwas Sicheres nicht nachzuweisen. Sie waren groß, hochstirnig, langschnäbelig, breitbrüstig, hochbeinig, breitschwänzig und äußerst breitschwingig. Nun suchte der Nagelschmiedemeister Müller Alles, was irgendwie lang- oder wenigstens halblangschnäbelig war, zu erwerben, um mit diesem Material auf Figur, Kopf und Schnabel zu züchten, und seit 20 bis 22 Jahren kommen die sogenannten Nagelschmiede auf die Böden der Liebhaber, neuerdings besonders auf den des Hrn. R. Kersten. Bei diesen Tauben (Tafel 68) muß Alles so lang als möglich sein: Gestalt, Hals, Kopf, Schnabel, Flügel, Beine. Die flache Stirn soll mit dem langen, kräftigen, geradeaus gerichteten Schnabel (— dessen Länge von der Spitze bis zu den Stirnfebern 19—20, bis zum Schnabelwinkel 23—24 mm beträgt, während sich die Gesamtlänge der Tauben auf 35 bis 36 cm beläuft —) eine Linie bilden, der Kopf soll lang, schmal („spitz“), glatt, der Hals lang und schlank, die Brust weder breit, noch vortretend, das Bein sehr hoch, der Fuß (Zau) nur wenig befiedert („strümpfig“), auch der Schenkel nicht so vollfederig, als auf der Zeichnung dargestellt, sein; das Auge wünscht man hell, groß, lebhaft („feurig“), von dunkel angeflogenen, glatten Haut- oder Fleischrand umgeben, doch kommen nicht selten dunkle (braune) oder gebrochene Augen vor, was übrigens bei Fliegetauben nicht sonderlich in's Gewicht fällt. Mit der Zeit sind die oben erwähnten kurzen Blaubunten ganz verschwunden, wie überhaupt die Zahl der kurzchnäbeligen Fliegetauben sehr zurückgegangen ist; doch überwiegen die ganz langen („Nagelschmiede“) noch bei weitem nicht, am meisten findet man noch die gewöhnlichen langen, mehr starkköpfigen und kurzbeinigen Blaubunten, welche man zum Unterschied von jenen „halblange“ nennt. Auf Färbung und Zeichnung giebt man wenig. Unter „Bunt“ versteht man in Berlin die Elsterzeichnung mit weißem Stern oder Herzfleck auf der farbigen Brust. Am verhältnißmäßig reinsten fällt gewöhnlich die Flügelzeichnung (weißer Flügel mit farbigen Schulterdecken), am unreinsten die Brustzeichnung aus, und es entstehen dann oft wirklich bunte oder schecklige Tauben; der Schwanz soll dunkel sein. Die langen elsterbunten Fliegetauben giebt es nur in Blau, daneben kommen blaue Weißschwingige, ferner sog. Köpfige und Plättige und Weiße vor.



Die anderen Berliner Fliegetauben-Stämme — Streifige, Eulige, Isabellbunte u. a. — werden unter der Rubrik „Mittelschnäbel“ (S. 538) zur Besprechung gelangen, doch muß hier noch der langschnäbeligen Weißschwänze gedacht werden. Ursprünglich kamen sie in Berlin nur glattfüßig vor, und es darf als sicher gelten, daß diese aus Hamburg (Dänemark) hierher gebracht worden sind. Vor etwa 50 Jahren verpaarte Hr. Wildhändler Bau einen schwarzen latschigen Berliner Schimmelkopf mit einer schwarzen Weißschwanz-Täubin, zog davon eine Anzahl strümpfiger Weißschwänze (meist schwarze, weniger braune), und diese bildeten den Grundstock des von ihm weiter gezüchteten Stammes rauhfüßiger Weißschwänze, welcher sich durch „Wildheit“ auszeichnete und deshalb in Ansehen stand. Leider ging der Stamm später wieder ein, und die jetzt in Berlin zu findenden federfüßigen Weißschwänze und Weißschlag-Weißschwänze (auch kappig), welche gedrücktere Figur als jene haben, sind später hier eingeführt worden. Noch sei bemerkt, daß Hr. Bau zufällig auch weißstellige resp. -herzige Weißschwänze erzielte, indem er einen schwarzen Weißschwanz mit einem braunschilbigen Bastard-Möbchen verpaart hatte; das Paar brachte nach und nach etwa 8 Stück solcher geherzten W., doch sind auch diese wieder verschwunden. — Da man hier tiefe, glänzende Farben bei W. liebt, so hat man schwarze und rothe bezw. kupferige bevorzugt, außerdem kommen blaue, eulige und gelbe W., letztere selten, vor; die Hauptzahl ist federfüßig.

Wenn auch die Berliner Fliegetauben als solche nicht immer hübsch aussehen und anderwärts wenig begehrt sind, so dürfen sie doch als diejenigen bezeichnet werden, welche sich, der eine Stamm mehr als der andere, für die Berliner örtlichen und sonstigen Verhältnisse wirklich eignen; vielfache Versuche mit allen sonstigen Flieger-Rassen und -Schlägen haben dies bestätigt. Die Berliner Fl. nehmen es nicht nur im ausdauernden Hoch- und Rundflug mit sonstigen vielgerühmten Rassen auf, sondern ihr Flug zeichnet sich auch durch elegante Schwenkungen aus, welche sie, in Stichen von oft mehr als 100 Stück, ausführen, außerdem und vor Allem aber haben sie dadurch für den Flugtaubenliebhaber hohen Werth, daß sie sich in dem Häusermeer Berlins mit seinen Hunderten von Straßen und gleichartigen Ecken immer wieder zurechtfinden und daß sie „vor dem Vogel stehen“, d. h. daß der Stich beim An-sichtigwerden des Raubvogels nicht auseinander sprengt, sondern vielmehr oft noch stundenlang seine Kreise zieht.

#### b) Mittelschnäbel.

Die hierher gehörigen Tauben unterscheiden sich von den vorigen durch kürzer gebauten Körper, kürzeren, mehr hochstirnigen Kopf, kürzeren Schnäbel — doch ist dieser noch kein eigentlicher Kurz-schnäbel —, kürzere Beine. Einige sind rauhfüßig (Königsberger, Berliner), alle anderen glattfüßig. Die meisten sind Flugtauben, wenige (Kostoker, Weißköpfe, Ungar. Gansel, Königsberger) Burzler. In Färbung und Zeichnung herrscht bei dieser Gruppe reiche Abwechslung.

#### aa) Glattfüßige.

38. Die **Hamburger Tümmeler**, deren Verbreitungsbezirk das Hamburger und Lübecker Gebiet, wo sie als Truppfieger gejagt werden — burzelnde Exemplare werden sogleich ausgemerzt —, umfaßt, besitzen die eben erwähnten Merkmale; man verlangt von ihnen, entgegengesetzt wie bei den Dänen, Alles (Körper, Kopf, Schnäbel, Fuß) so kurz wie möglich. Der Kopf ist rund, glatt (schlicht), oder aber mit einer

breiten, beiderseits tief herabgehenden Muschelhaube versehen, die Stirn ziemlich hoch, der Schnabel mittellang, kräftig, weißlich-fleischfarben (vergl. jedoch „Elstern“ und „Weißschwänze“), das Auge muß stets rein perlfarben (mit fahlem oder mit rothem Hautrand) sein. Man züchtet in Hamburg und Lübeck Elstern, Weißschwänze, Weißschlag-Weißschwänze, Farbenschwänze und Schimmel oder Tiger. Am zahlreichsten sind

die Elstern, welche, weil aus Kopenhagen eingeführt, dort „Kopenhagener“ genannt werden. Bezüglich der Färbung und Zeichnung stellt man dieselben Anforderungen wie an die dänischen E. (vergl. dort). Der Schnabel muß weit kürzer als bei diesen und noch kürzer als bei den Kieler Tümmeln sein; er soll rein rötlichweiß sein, doch kann ein schwarzer Stipp auf der Oberschnabelspitze bei älteren schwarzen und der dunkle Schnabel der blauen Elstern nicht als Fehler gelten. Die Farben sind Schwarz, Roth, Gelb, Blau und dessen Nebensfarben: Silberblau, Perlgrau („Perlig“, ein Gelbgrau). Die Farben, insbesondere die ersten drei, müssen satt und glänzend sein. — Weißschwänze und Weißschlag-Weißschwänze kommen ebenfalls in den genannten Farben vor, kappig oder glattköpfig. Kappige Weißschwänze bezeichnet man mit „Stickschlag“, glattköpfige mit „Holländer“. Betreffs der Zeichnung gelten die schon erwähnten Punkte. Sehr hübsch sind die Farbenschwänze, also weiße Tümmel mit farbigem Schwanz, glattköpfig und kappig; als Zeichnungsfarben sieht man aber fast durchweg nur Roth und Gelb. Das Auge muß schön, groß, die schwarze Pupille möglichst klein sein. Auch rein weiße Tümmel züchtet man in und bei Hamburg, und ebenso Scheden (Schimmel, Tiger). Die Farbenschwänze bilden den Uebergang zu der den vorerwähnten Tauben verwandten Calotte.

39. Die **Calotte**, welche als ächt Hamburger Taube gelten kann, zeichnet sich den vorigen gegenüber nicht durch besondere körperliche Merkmale, sondern nur durch die Zeichnung aus. Ihr Gefieder ist weiß, der Schwanz und die Kopfplatte farbig — daher auch „Plättchen“ genannt —. Die Kopfzeichnung gleicht der der vollplattigen Schwalbentaube (S. 501): nur der Oberkopf darf farbig sein, so, daß eine in der Richtung der verlängerten Schnabelspalte durch die Augenmitte gehende und von da zwischen Ober- und Hinterkopf scharf herumlaufende Linie die Farbe gegen das Weiß genau abgrenzt. Die Farbenplatte darf also weder über den Unterschnabel herunter, noch zu weit nach dem Hinterkopf sich erstrecken; in der heikeln Zeichnung aber liegt es, daß gerade in diesen Punkten die Tauben oft genug zu wünschen übrig lassen, und zwar glattköpfige häufiger als kappige, denn bei letzteren bildet die Muschelhaube nach hinten gewissermaßen eine natürliche Scheidelinie, und kappige Calotten werden deshalb mehr gehalten und gezüchtet als schlichtköpfige. Bemerk sei aber, daß die Haube rein weiß bleiben muß. Der zweite Theil der Zeichnung, der farbige Schwanz, bietet weniger Schwierigkeiten. Hier gilt als Regel, wie bei den Farbenschnippen (S. 496), daß der eigentliche Schwanz sammt seinen oberen und unteren Deckfedern rein farbig sein, und daß die Farbe genau nach dem Wurzel und dem Unterleib abschneiden muß; ein Uebergreifen des Weiß in die Farbe und umgekehrt ist fehlerhaft. Als Farben treten sowohl Schwarz, Roth und Gelb, als auch Blau und dessen Nebensfarben, letztere jedoch selten, auf. Gelbe und blaue



Calotten, besonders blaue, sind geschätzter als schwarze und rothe. Der Schnabel muß bei rothen und gelben hell, rein fein, bei schwarzen und blauen darf man dies nicht verlangen.

Die Calotte ist, wie die Hamburger Tümmeler, ein Truppflieger und wird mit jenen in Hamburg und dessen benachbarten Gebieten gejagt. Erwähnt sei noch, daß in Ungarn ein Schlag Calotten („Grimki“) vorkommt, der weit langschnäbeliger ist als die norddeutsche C. und schwarze Augen hat.

40. Das **Nönnchen** oder die Nonne — Engl.: Nun; Franz.: Pigeon coquille hollandaise —, welches den Namen nach der eigenthümlichen Kopf- und Halszeichnung (s. unten) führt, ist eine der schönsten und dabei ältesten deutschen Tümmeler-Rassen. In England ist das Nönnchen schon seit dem vorigen Jahrhundert bekannt; bereits Moore beschreibt dasselbe in seinem „Columbarium“ (1735). Bemerkenswerth ist die Notiz bei Darwin: „Die Rasse hat die gleichen Charaktere behalten, seitdem Aldrovandi 1600 schrieb. Aus Madras habe ich fast gleich gefärbte Vögel erhalten.“ (Sollte hier nicht eine Verwechselung vorliegen?) Merkwürdig ist es, daß die Franzosen dem Nönnchen die Nebenbezeichnung „holländisch“ geben, und in Dänemark gehen sie unter der falschen Bezeichnung „Möhrenköpfe“ (S. 537). In Deutschland sind die nördlichen Striche — aus welchen die Nönnchen mutmaßlich auch nach England kamen — als der eigentliche Verbreitungsbezirk, die Heimat dieser hübschen Tauben anzusehen; der Schwerpunkt der Züchtung liegt im Hamburger und Lübecker Gebiet, doch werden Nönnchen seit langem mit Vorliebe und Ausdauer auch in Rostock (Rostock) u. a. gezüchtet.

Das Nönnchen kennzeichnet sich durch mittelgroßen, zierlich gebauten Körper, runde, vortretende Brust, runden Kopf mit mittelhoher Stirn, Muschelhaube — die Zucht der glattköpfigen (schlicht.) wird in neuerer Zeit mehr und mehr vernachlässigt, da ihnen das Zierliche und Charakteristische der Gehäubten nur zu sehr abgeht und sie sich in ihrer äußeren Erscheinung schon mehr dem Tiger anreihen —, großes ächtes (Perl-) Auge, bei den rothen und gelben meist mit schmalem rothen Lidrand, mittellangen, spitz zulaufenden, kräftigen Schnabel, geschlossen getragene, dem Schwanz aufliegende Flügel, unbefiederte, dunkel fleischrothe Füße und durch eine eigenartige Zeichnung des Gefieders. Verstöße gegen diese Merkmale machen die Taube mehr oder weniger fehlerhaft.

Das Gefieder liegt knapp an; die weiße Muschelhaube muß schön breit, rund, dicht sein und an beiden Seiten tief herabgehen, „sodaß sie noch in der farbigen Partie hinter'm Ohr symmetrisch eingeschnürt erscheint und hierdurch ein sog. Löffchen bildet, was als besondere Schönheit geschätzt wird“ (R. Petermann). Die Zeichnung ist ebenso eigenartig hübsch, wie selten rein erscheinend: die Taube ist weiß, nur der Kopf bis an die Haube, die Kehle und ein kleiner Theil des Vorderhalses, ferner die großen Schwingen und der Schwanz sind farbig, und zwar schwarz, roth, gelb, faßl oder blau. Blaue Nonnen kannte man früher nicht, doch hat die Ausdauer der deutschen Züchter neuerdings auch die neuen Farben, als Chokoladenfarbe, selbst Wild- und Perlblau herausgezüchtet, und noch fortwährend ist man bemüht, ein reines constantes Blau zu erzielen, wobei jedoch noch zu wünschen bleibt: denn abgesehen von der sich noch häufig zeigenden mangelhaften Kopfzeichnung — zur Erzielung der blauen Farbe wurde mehrfach die blaue gehäubte Calotte mit verwendet — sind die Schwingen (da es überhaupt keine Taube mit blauen Schwingen giebt) immer faßl blaugrau. Am schönsten unter den Zeichnungsfarben ist das Schwarz, es erscheint tief und satt; ein Rothbraun in den Schwingen gilt als fehlerhaft. Gelb

und Roth sind sehr oft in den Schwingen mangelhaft, d. h. bleich, graulich. Am vollkommensten in der Zeichnung sind die schwarzen und gelben Nonnen. Im höheren Alter breitet sich besonders bei gelben und rothen leider das Weiß vom Schnabel an mehr und mehr aus.

Was zunächst die Kopfzeichnung betrifft, so muß diese also oben bis an die Haube herangehen, doch darf die Farbe nicht — im Gegensatz zum Rohrentwi-Tümmeler — auf diese übergreifen, letztere muß weiß bleiben. Obwohl die Haube gewissermaßen einen natürlichen Abschluß bildet, so läßt sich doch noch häufig genug über die Unvollkommenheit der scharfen Abgrenzung klagen, noch mehr aber hinsichtlich der Abgrenzung der farbigen Zeichnung am Vorderhals, weil unter der Kehle eine Markierungslinie fehlt; manche Tauben sind daher hoch-, andere tief-geschnitten, oder die Trennung ist nicht scharf und das Weiß des Halses springt in die Farbe des Kehlbartes ein u. s. w. Solche Unregelmäßigkeiten kommen namentlich bei rothen und blauen Nonnen am häufigsten vor. Regelrecht soll die farbige Zeichnung (Bart, Laß) unterhalb der Kehle in einem hübschen Bogen gegen den unteren Theil des Vorderhalses abschneiden, sodaß der Vergleich mit einem Nonnenschleier — woher die Bezeichnung der Taube rührt — nahe liegt. „Meine Buchtrichtung hat auch hier einen scharfen Maßstab angelegt, indem ich den Laß so scharf abzugrenzen gesucht habe, daß, wenn die Taube zusammengekauert sitzt, die Spitze des Schnabels den Zeichenrand berührt und somit gewissermaßen den Zirkelschlag als Grenze der Farben bildet“ (K. Petermann). Dazu sind farbige Schwingen die Eigenthümlichkeit der Nönnchen. Wenn Fulton 10 farbige Schwingen in jedem Flügel verlangt, so ist dies eine Forderung, die nur höchst ausnahmsweise einmal beglichen wird, und anderseits hat dies schon den Fehler des Hervortretens eines farbigen Flügelbuchs (Knebel) im Gefolge. Selbst 9 oder 8 Schwingen jederseits wird man bei uns nicht unumstößlich verlangen, man erklärt sich schon mit sieben für befriedigt, da hiermit schon der farbige Untergrund der Hauptschwingen durch die aufliegenden Flügelbedfedern schildförmig scharf markirt ist. Unangenehm ist es, wenn die Flügel eine ungleiche Zahl gefärbter Schwingen, z. B. 6 gegen 7 aufweisen, oder wenn eine weiße Feder sich dazwischen drängt. Daß die Farbe der Schwingen leider nur zu oft unscheinbar ist, wurde schon erwähnt. Der Schwanz muß nebst seinen oberen und unteren Deckfedern gleichfalls farbig sein, nach dem Bauch wie nach dem Rücken hin soll die Farbe gut abschneiden, doch greift sie ärgerlicher Weise häufig auf den Rücken über. — Der Schnabel muß bei gelben und rothen Nonnen hellröthlich (Fleisch- oder „wachsfarbig“) sein, schwarz- oder braunstreifig gilt schon als fehlerhaft; bei blauen erstrebt man ebenfalls einen hellen Schnabel, was bei schwarzen unerreichbar bleibt. Mustergiltige Nönnchen müssen ferner intensive, gleichmäßige Färbung an Kopf, Schwanz und Schwingen haben.

Werth und Eigenschaften. Trotz der Schwierigkeit und Undankbarkeit der Zucht von Nönnchen — was in der Eigenart der Zeichnung begründet liegt — geben sich doch viele Liebhaber in Deutschland und auch in England derselben hin, denn die Nonne ist nicht nur eine zierliche, hübsche, sondern auch eine muntere, gut fliegende Taube, welche in einer Flucht Tauben hübsche Abwechslung hervorbringt.

„Dies haben auch“ — so schreibt Hr. Karl Petermann, der bekannte Rönnechen-Züchter — „selbst die Hamburger erkannt, da man häufig genug in den dortigen eintönigen großen Fluchten, die seit langen Jahren je nach der Mode zwischen lappigen und glattköpfigen Calotten und Elstern wechselten, Weißschlag-Weißschwänze und Rönnechen erblickt, die den sonst gleichförmig erscheinenden Flug auffallend und hübsch markiren.“ Das Paar seiner Vögel wird, je nach der Farbe und Vollkommenheit, mit 30 bis 200 M bezahlt.

**41. Meßlenburger Burzler (Rostoder Tümmler).** Der Meßlenburger Weißschlag-Weißschwanz-Tümmler, dessen Zucht neuerdings mehr und mehr vernachlässigt zu werden scheint, war schon im vorigen Jahrhundert bekannt und beliebt. Wie ein mit Geflügelzucht-Verhältnissen Meßlenburgs vertrauter Mitarbeiter der „Columbia“ dieser mittheilt (1878 S. 308), züchtete der Rostoder Tümmler bereits im vorigen Jahrhundert „so konstant, daß noch in der sechsten Generation die Nachzucht genau die Zeichnung und Form der Stammeltern aufweisen konnte. Dieser Tümmler existirte hier schon i. J. 1743 in schwarzer, rother und blauer Farbe“. Auch Hr. Karl Petermann-Rostock giebt daselbst einige diesbezügliche Bemerkungen: „Ähnlich so, jedoch noch in weit erhöhtem Maße (als der Branber) war hier seit langer Zeit der schon von meinem Vater hoch geschätzte, bevorzugteste Liebling der in allen Farben und meistens lappig vorkommende Weißschlag-Weißschwanz-Tümmler, der nach den mir gewordenen Ueberlieferungen aus Weißschwänzen hervorgezüchtet sein soll und bis auf die blauen, die größtentheils in der Farbe noch zu wünschen übrig ließen, zu einer weithin anerkannten Vollkommenheit gezüchtet worden, sodaß sie sich den ehrenden Ruf als sog. Rostoder Tümmler mit vollem Recht erworben.“

Was Gestalt und Körperbau anbelangt, so verlangt man vom R. T. einen kräftig gebauten Körper, runden, ziemlich hochstirnigen Kopf, mittellangen, kräftigen, weißen Schnabel, helles, von einem glänzenden, rothen Haut- oder Fleischrand umgebenes Perlauge, breite Muschelhaube, glatte Füße, knapp anliegendes Gefieder, außerdem aber schöne

Färbung und Zeichnung. Die Grundfarbe muß satt und rein weiß sein. Man züchtet den R. T. in Gelb, Braun (Roth), Schwarz und Blau; das Blau läßt (namentlich bei den Tauben) noch zuweilen, wie schon erwähnt, zu wünschen übrig, deshalb ist diese Varietät auch seltener anzutreffen; gelbe entstammen erst diesem Jahrhundert. Stets muß der R. T. weißen Schwanz und weiße Schläge (Schwingen) haben. Man fordert, daß in jedem Flügel mindestens sieben der großen Schwingen weiß seien, „doch soll die Zahl 10 nicht überschritten werden, indem eine weitere Ausdehnung des Weiß in den Schwingen auch noch andere Fehler: Hervortreten der weißen Knebel (Daumenschwingen) sowie eine weitere Ausbreitung des Weiß vom After zum Unterleib, im Gefolge hat“ (R. Petermann). Das Weiß des Schwanzes, resp. seiner oberen und unteren Deckfedern, muß scharf gegen Rücken und Bauch abschneiden. — Die sogenannten Neubrandenburger Tümmler sind, W. Hevernich's Mittheilungen zufolge, zwar auch meist weißspitzig (in allen Farben), doch auch hell einfarbig mit Binden, dabei glattköpfig und glattfüßig; doch scheinen sie fast verschwunden zu sein.

Werth und Eigenschaften. Der R. T. ist ein gewandter Flieger und eleganter Burzler. „Ein derartiger, aus allen Farben zusammengesetzter Flug gewährt einen imposanten Anblick, wenn sie ein- oder zweimal leicht und behende überschlagend, ihre scharfen Zeichnungen gegen den Horizont abgrenzen“ (Karl Petermann). Die

Taube soll also schnell und gewandt in der Flucht fliegen und dabei leicht und elegant ein-, höchstens zweimal nach oben zu überschlagen (Wurzeln), ohne jedoch aus der Flucht zu kommen oder dieselbe in Unordnung zu bringen. Das Fallen beim Wurzeln (Schwanzreiten, Knicken) gilt selbstverständlich als grober Fehler. Das Paar gute Tümmeler kostet 6—15 M.

**42. Bukowinaer, Ungarische, Polnische Tümmeler.** Seit einigen Jahren gelangen aus den östlichen Gebieten der österreichisch-ungar. Monarchie Tümmeler zu uns, welche zwar hinsichtlich der Färbung mehrfache Unterschiede aufweisen, im Uebrigen jedoch alle einen und denselben Typus vertreten, sodaß man sie schließlich als Varietäten oder Schläge einer Rasse ansehen darf. Sie sind von kräftigem Körperbau, etwa 32—34 cm lang, der Kopf ist ziemlich hochstirnig, wohl geformt, breit, mit Muschelhaube (Breitkappe) versehen, der Schnabel eher kurz als lang, an der Wurzel kräftig, die Brust schön vortretend, der ziemlich niedrige Fuß unbefiedert. Sie sind gute Flieger und in der Regel fleißige Wurzler. Färbung und Zeichnung ist verschieden.

a) Einfarbige, sogenannte Bukowinaer oder Ungarische, zeigen sich verhältnismäßig selten bei uns; braune, gelbe, schwarze habe ich hier schon beobachtet. Es sind hübsche Tauben mit ziemlich kurzem Schnabel und hellen, roth umrandeten Augen; weiße haben dunkle Augen.

b) Weißplattige Weißschlag-Tümmeler, welche ihrer reich entwickelten breiten Muschelhaube wegen „Poln. Krontümmeler“ genannt werden, sollen möglichst klein (ca. 32 cm lang) sein. Sie kommen in Schwarz, Roth, Gelb und Blau, resp. auch in den helleren Nebensarben des Blau vor, alle die Farben müssen satt und glänzend sein. Die weiße Zeichnung erstreckt sich auf den Oberkopf (Platte) und die Schwingen. Der Kegel der Plattenzeichnung nach muß das Weiß nach unten hin begrenzt sein durch eine Linie, welche in der Richtung der verlängerten Schnabelspalten mitten durch das Auge nach dem Hinterkopf, wo die farbige Breitkappe den natürlichen Abschnitt bildet, läuft, ganz wie bei den Pfaffentauben (s. S. 485); allein oft genug greift das Weiß über den Schnabel herab, was als Fehler zu betrachten ist. Entsprechend der Kopfzeichnung muß der Oberschnabel immer hell sein: die Färbung des Auges folgt auch der Regel, es ist dunkel (braun), der nackte Hautrand um dasselbe mattroth. Die Haube muß rein farbig, und in jedem Flügel sollen, wenn auch nicht alle zehn, so doch die 8 äußeren großen Schwingen weiß sein. Bezüglich des letzteren Punktes treten aber häufig die auch bei anderen Weißschlag-Tauben zu beobachtenden Fehler (ungleichmäßige Zahl, zu wenig weiße Schwingen u.) auf, als sonstige Mängel lassen sich beobachten: weißer Aftersfleck, weiße Schenkel federn, unreine Haube. — Betreffs der Eigenschaften dieses Tümmelers sagt Hr. Prof. v. Rozwadowski in Krakau: „Der Krontümmeler ist ein guter Flieger und in der Regel ein fleißiger Wurzler, trotzdem es die Liebhaber im Schwarm ihrer silberblauen Elstern und gehaubten Ganseln recht ungern sehen, daß eine Taube, die im Trupp fliegen muß, ihn durch ihre tollen Streiche unterbricht.“

c) Ganseln, welche zum Unterschied von den Wiener G. „Ungarische“ genannt werden, sind Elster-Tümmeler mit weißem Kopf und wie es scheint regel-

mäßig mit weißem Unterrücken. . Bezüglich der Elsterzeichnung ist hier nichts mehr zu sagen, da dieselbe schon mehrfach besprochen worden; nur tritt bei dieser Taube die Abweichung ein, daß nicht der ganze Rücken farbig, sondern der Unterrücken weiß ist — wie das ja auch bei anderen Elstern, wo es als Fehler gilt, sich zeigt. Die Kopfzeichnung stimmt mit der der Mönchtauben oder der Weißkopf-Tümmeler überein: der ganze Kopf muß weiß, das Weiß also durch eine Linie abgeschnitten sein, welche man sich vom Kinn unter den Gesichtsseiten hinweg nach dem Hinterkopf gezogen denkt. Die Haube, die natürliche Grenze, muß farbig bleiben, der Schnabel muß immer hell (weiß) sein; das Auge ist in der Regel, entsprechend dem Weiß des Kopfes, braun, obgleich auch helle Augen vorkommen. Daß sich in der Kopf-, resp. Halszeichnung Ungarische und Wiener Ganseln unterscheiden, wird aus dem später Gesagten hervorgehen. — Wie die vorigen, burzeln auch die Ganseln recht gut.

**43. Preussische Weißköpfe.** „Unter dieser Bezeichnung“, so schreibt Herr E. Wolter-Königsberg mir freundlichst, „darf man wohl alle Weißkopftümmeler zusammenfassen, welche ‚Gumbinner‘, ‚Königsberger‘, ‚Marienburger‘ und noch anders benannt werden, d. h. die Weißköpfe, welche seit alten Zeiten in Ost- und Westpreußen als Flugtauben und Burzler mit Vorliebe gezüchtet worden. Diese Tauben bildeten schon im Anfang unseres Jahrhunderts und damals mehr als jetzt die in Ostpreußen fast ausschließlich gehaltene Rasse, und es ist nicht unwahrscheinlich, daß solche Weißköpfe vor langer Zeit nach England gekommen und dort aus ihnen der englische Baldhead herausgezüchtet worden ist. Andererseits fand ich vor nunmehr 11 Jahren bei einem reichen Holzexporteur in Memel einen großen Schwarm rother Weißkopftümmeler in ganz verwildertem Zustande, welche der Zeichnung und Figur nach als ausgeartete Nachzucht englischer Weißköpfe angesehen werden konnten. Die Weißköpfe sind mittelgroße Tümmeler von eigenartiger Zeichnung, die der des Mönchs ähnelt, nämlich weißer Kopf, weiße Schwingen, weißer Unterrücken und weißer Schwanz, dagegen Hals, Brust, Nacken, Ober Rücken und Flügelschilde farbig. Das Bemühen der Züchter ist stets darauf gerichtet gewesen, auch den Unterleib und den Unterrücken farbig zu machen, also die reine Mönchzeichnung zu erzielen, bei der nur der Kopf, Schwanz und die Schwingen weiß, alles Uebrige farbig sein soll. Am weitesten ist man dabei in Gumbinnen gekommen, leider aber ist die Folge davon gewesen, daß die Zahl der weißen Schwingen auf ein Minimum verringert wurde. Ein Weißkopf mit farbigem Unterleib und farbigem Unterrücken hat in der Regel nur 1 bis 3 weiße Schwungfedern. Selten findet man einmal einen solchen mit wenigstens 7 weißen Schwingen in jedem Flügel; noch seltener aber einen Weißkopf mit ganz farbigen Schwingen, sodaß also nur Kopf und Schwanz weiß sind. In der Regel hört die Farbe hinter den Beinen auf, setzt sich aber noch hinter den Schenkeln fort, d. h. die Tauben haben Hosen, welche bekanntlich auch den Züchtern der Schildmücken so unbequem sind.

Früher zeichneten sich die Gumbinner und Königsberger Weißköpfe durch schön runden Kopf, kurzen, dicken Schnabel, ziemlich breiten, schön rothen Hautrand um das perlfarbige oder bronzegelbe Auge, erstere auch durch breite Muschelhaube und die schwarzen Weißköpfe außerdem durch eine intensiv schwarze, glänzende Färbung aus. Nämlich indessen die Liebhaberei für die kleinen zierlichen Elbinger Weißköpfe zunahm, desto mehr wurde die Zucht der alten Rasse vernachlässigt, und heute findet man nur

noch wenige Exemplare, welche der Benutzung zur Weiterzucht werth sind. Die Mehrzahl hat schmalen, flachen Kopf, an dem der Schnabel, welcher etwa so lang als der des Königsberger Mohrenkopfes und weiß sein soll, in sehr stumpfem Winkel angelegt ist, sodaß der Kopf noch länger erscheint, als er in Wirklichkeit ist. Die weiße Zeichnung des Kopfes soll nach unten hin durch eine Linie abgegrenzt sein, welche 5 bis 10 mm unter dem Schnabel und Auge entlang sich nach dem Nacken hinzieht. Bei kappigen muß die vordere Seite der Kappe weiß (weiß gefüttert), die hintere Seite farbig sein. Die Hauptfarben sind Blau und Schwarz, sowie die Abstufungen von Blau in's Fahl. Gelbe von intensiver Farbe sind selten, und Rothe scheinen ausgestorben zu sein. Hinsichtlich der Figur 10. können diese Weißköpfe keinen Vergleich mit den Elbinger Weißköpfen aushalten, dagegen sind sie als gewandte Flieger geschätzt und die meisten zugleich als gute Burzler. „Er wirft sich wie ein Ball, ist die beste Empfehlung für einen Weißkopf.“

bb) Glatt- oder federfüßige.

**44. Königsberger Mohrenköpfe bezw. Farbenköpfe.** Wie der zu den Feldtauben zählende Farbenkopf (s. S. 495) hauptsächlich in Schwarz, weniger in Blau und höchst selten in Roth und Gelb vorkommt, so auch der Farbenkopf-Tümmeler, und man spricht deshalb bei dem einen wie beim anderen fast nur von Mohrenköpfen (Schwarzköpfen). Der M. ist seit langer Zeit in Ostpreußen (Königsberg u. a. O.) mit Vorliebe gezüchtet und von da nach anderen Gegenden Deutschlands gebracht worden — in Berlin züchtete man ihn (kurzschnäbelig) schon Ende des vor. Jahrh. —; leider aber hat man seine Zucht etwas vernachlässigt. „In Gumbinnen und Umgegend giebt es noch die meisten M., in Königsberg ist jetzt Niemand, der als Spezialzüchter dieser Rasse anzusehen wäre“ (L. Wolter-Königsberg). In manchen Stücken erinnert der M. an den vorbeschriebenen Rostoder Tümmeler. Ein schöner M. charakterisirt sich durch mittelgroße, gedrungene Figur mit breiter Brust und kurzem, kräftigem Hals, dicken, breiten Kopf mit mäßig ansteigender Stirn, breite, von einem Ohr zum anderen gehende Muschelhaube, möglichst kurzen, dicken Schnabel — die Länge desselben von der Spitze bis zur Stirn beträgt etwa 15, bis zum Mundwinkel 19 mm —, (schönes, großes, perlfarbiges (ächtes), von einem breiten, grau-rothen Hautrand umgebenes Auge, kurze Beine mit glatten resp. bestrümpften Füßen, oder aber mit stark behafteten Schenkeln und stark belasteten Füßen (Lauf und Zehen), loses Gefieder. Die reiche Beinbefiederung bewirkt, daß die Taube etwas gedrüdter als glattfüßige aussieht. Sind ihre Merkmale den Anforderungen gerecht, und ist die Zeichnung rein, so bildet der M. eine recht hübsche Erscheinung. Die Zeichnung stimmt mit der der farbenköpfigen Feldtauben überein, ausgenommen, was die Haube betrifft: diese muß bei den letzteren rein weiß bleiben, dagegen müssen beim Königsberger Farbenkopf die inneren (vorderen) Federn der Haube farbig und nur die hinteren weiß sein. Darauf ist streng zu achten. Es sind also Kopf nebst Bordertheil der Haube, Kinn, Kehle und Schwanz farbig, alles übrige Gefieder weiß. Die Abgrenzung der Farbe gegen das Weiß unterhalb der Kehle muß in einer hübsch, doch scharf abgerundeten Linie geschehen; großer, farbiger Bart wird einem kleinen vorgezogen. Weiße Flecke in der Ohrgegend 10. sind fehlerhaft. Die Farbe des Schwanzes muß oben und unten ebenfalls genau abschneiden. Fehlerhaft ist es, wenn

die Schwanzfedern nicht ganz farbig, sondern in der Nähe des Kiels weiß angelaufen sind (reifiger oder Spiegelschwanz). Der Schnabel ist kaum einmal rein weiß, sondern die Spitze des Oberschenkels, wenn die M. ausfliegen können, immer etwas angelassen; bei den Gumbinner M. ist der Schnabel in der Regel schwarz.

Wie erwähnt, wird dieser Tümmeler vorwiegend mit schwarzer Zeichnung gezüchtet, weniger, doch auch von jeher mit blauer; außerdem kommen auch Braun- und Gelbköpfe vor. Bei allen ist satte Färbung und reine Zeichnung Bedingung. Wie Fr. L. Wolter-Königsberg mittheilt, giebt es auch einen Schlag Schwarz- und Blauköpfe mit langem Schnabel, schmalen Kopf und schlanker Figur, häufig auch glattköpfig, gute Flugtauben, doch werden sie nicht so geschätzt als die ächten (altstämmigen) Schwarzköpfe. „Braun- und Gelbköpfe aber zeigen meistens durch braune oder gelbe Federn in den äußersten Schwingen an, daß sie von Nönnchen oder Roth- und Gelbtigern abstammen. Den Ausdruck 'Nönnchen' kannte man hier vor meiner Zeit gar nicht, man nannte diese vielmehr Danziger, Mohren-, Gelb-, Braunköpfe. Braun- und Gelbköpfe sind auch stets ziemlich langschnäbelig, wie die Nönnchen.“ Daß die M. einen sehr alten Tümmerschlag repräsentiren, erhellt daraus, daß sie rein züchten, oder daß weiße und schwarze Junge, welche eigenthümlicher Weise manchmal von einem reinen Paar fallen, zusammengepaart wieder reine Schwarzköpfe ziehen. „Während das farbige Junge regelmäßig Verlaugen besitzt, hat das rein weiße ebenso regelmäßig dunkle Augen; erstere Tauben werden in Königsberg 'Roosflügel' (Rußflügel), letztere 'weiße Faulaugen' genannt“ (L. Wolter). Die Farbentöpfe züchten und füttern fleißig, und wenn sie auch nicht gerade klug sind und sich leicht fangen lassen, so fliegen sie doch gut und burzeln häufig sehr schön. —

Im Allgemeinen vertreten denselben Typus die Königsberger einfarbigen Burzler (Werfer), von denen dort speziell die gelben beliebt sind; wie der Mohrenkopf haben sie mittellangen Schnabel, Verlauge, Kappe (Muschelhaube) und Latschen. Das Paar wird mit 8 bis 15 M bezahlt, sie haben aber nur Werth als Burzler.

cc) Federfüßige.

45. **Berliner hellblaubunte, eulige u. a. Tümmeler.** Die Tauben, welche hier aufzuführen sind: Hellblau-, Silber-, Perl- und Isabellbunte, Eulige, Streifige, Kupferige, stehen, namentlich was die ersteren Stämme anbetrifft, in verwandtschaftlicher Beziehung und lassen sich schließlich als Farbenschlüge eines Stammes auffassen. In ihrer Grundform weichen sie von dem Typus der langen, dunkelblaubunten Fliegetaube (S. 528) erheblich ab, denn sie charakterisiren sich dann durch ziemlich kurze, gebrungene Gestalt, mittellangen, meist schön gebogenen Hals — vielfach sind sie krumm- und zitterhalsig —, durch hochstirnigen, breiten, runden Kopf, halblangen oder noch kürzeren Schnabel, schöne, große, helle (ächte), mit röthlichem oder grauem Hautrand umgebene Augen, ziemlich niedrige, bestrümpfte Füße; benutzt man sie aber als Flugtauben — und fast alle von ihnen gehören alten Fliegetauben-Stämmen an —, so züchtet man sie gern in längerer Figur, langschnäbelig, lang- („spitz“-) köpfig, hochfüßig, sucht sie also dem früher geschilderten Typus möglichst zu nähern. Daher giebt es lange und kurze (halblange) Streifige, Eulige (einschl. der davon gefallen Weißen), Perl- und Isabellbunte. Und wie man bei den Dunkelblaubunten hauptsächlich auf Figur und Schnitt, weniger auf Farbe und Zeichnung sieht, so dann auch bei diesen, wenn man sie als Fliegetauben hält.

a) Die hellblaubunten Tümmeler (Taf. 68) sind erst seit den 40er Jahren hier bekannt. Die ersten hatte ein gewisser Hellmuth; man zahlte für seine Paare hohe Preise (bis 50 Thaler); sehr schön wurden sie später auch in Potsdam gezüchtet. Heut verwendet man sie nicht mehr mit als Tagetaube wie früher, sondern hält sie nur als Ziertaube. Eine feine Hellblaubunte muß gedrungene, zierliche Figur (31—32 cm lang), schöne, breite, hoch aufsteigende Stirn, breiten, anmuthig gerundeten, glatten, oder aber breithaubigen Kopf, möglichst kurzen (von der Spitze bis zur Stirn 12 oder 13, bis zum Mundwinkel 16 mm langen), starken Schnabel, großes, perlfarbiges (echtes), mit grauröthlichem Hautrand umgebenes Auge, ziemlich niedrige, bestrümpfte (nicht latschige) Füße, dunkeln Schwanz, reine Zeichnung, feine, hellblaue Grundfarbe haben. Der Gefiederfarbe (blau) entsprechend, ist der Schnabel blaugrau; weißer Schnabel tritt in der Regel mit Spiegelschwanz (hell geflammter Schwanz), welcher als großer Fehler gilt, auf. Die Zeichnung ist die bekannte Elsterzeichnung: Alles farbig, nur Unterleib, Fußbefiederung und Flügel mit Ausnahme der Schulterdecken weiß. Solche Elstern nennt man hier „Brüstige“; bei den Berliner Elstern aber wird noch ein rundlicher weißer Brustfleck, das sog. Herz, verlangt, aber gerade dieser wird oft entweder zu groß, oder er verschwindet, oder er findet sich an einer Seite statt in der Mitte u. s. f. Dies sind jedoch nur kleinere Schönheitsfehler, als schlimmer Fehler dagegen gelten Flügelbinden resp. Ansaß dazu, ebenfalls unliebsam sind dunkle oder auch gebrochene Augen. Ist der Ton der Grundfärbung noch heller, duftiger, so nennt man die Tauben „Silberbunte“; nimmt dieselbe mehr einen gelbgrauen Ton an, so bezeichnet man sie als Perlbunte und diesen schließen sich dann die reinen Isabellbunten an. An alle werden dieselben Anforderungen gestellt, alle müssen „hoch geflügelt“, ohne Binden, dunkel- (d. h. nicht spiegel-) schwänzig, Perl- und Isabellbunte entschieden auch weißschnäbelig sein. Die schöne Isabellfarbe ist fast ganz verschwunden, sie hat fast durchweg einen perligen Ton angenommen; dies ist durch Anpaarung von Blaubunten bewirkt und dadurch sind zugleich die Isabellen, die erst ganz kurzschnäbelig waren, länger geworden. Wie erwähnt, werden Isabell- und Perlbunte auch als Fliegetauben benutzt, dann aber müssen sie so lang und schnittig als möglich sein, also das Gegentheil von den soeben beschriebenen. Dasselbe gilt von den Streifigen und Guligen.

b) Feine Streifige sollen ebenfalls kleine, gedrungene Figur, möglichst kurzen, starken Schnabel, hochstirnigen, breiten, oben etwas flachen, dann schön abgerundeten, glatten Kopf, hübsch nach hinten gebogenen Hals (Schwanhals) — beliebt sind die „krumm- und zitterhalsigen“ —, hohlen Ober Rücken, kurze, bestrümpfte Füße haben und die Flügel niedrig, die Spitzen etwas unterm Schwanz tragen. In der Farbe müssen sie rein rahmweiß und die Flügelbinden (Streifen), roth oder gelb, müssen scharf gezeichnet und begrenzt sein; ein Ansaß zu einer dritten Binde wird gern gesehen. Nur zu oft aber lassen diese Punkte zu wünschen übrig, am häufigsten zeigen sich rothe bzw. gelbe Spritzer (Stichel) am Hals, und zuweilen arten die Binden so aus, daß man von Rothschuppigen sprechen kann. Der Schnabel der Rothstreifigen ist dunkel, der der Gelbstr. hell, das Auge ächt, groß, mit kräftigem grauröthlichen Hautrand.

c) Die Guligen, ein alter Berliner Stamm, wurden namentlich früher viel gejagt. Ihre Figur soll möglichst klein und zierlich, der Schnabel kurz, dick, der Kopf hoch, breit, rund, der Hals krumm und zitternd sein. Als Fliegetauben hat



man sie schlanker, hochfüßiger und im Schnabel lang oder halblang. Die Grundfarbe dieser Tauben (Blau-Eulige) ist ein Graublau, und dies ist an Kopf, Hals und Oberseite von dunkleren Sprißen und Flecken unterbrochen, die Brust ist ganz dunkel, die Flügel haben schwarze Binden, Schwingen und Schwanz sind schwärzlichgrau, die Strümpfe grau, der Schnabel ist dunkel, das Auge perl- oder gelblich-grau, der Augenrand heller oder dunkler rötlichgrau. Tauben mit hellerer Grundfarbe nennt man „Perl-Eulige“, ganz helle: „Weiß-Eulige“. Außerdem hat man „Spitz-Eulige“, d. i. grauweiße Tauben mit wenigen dunkeln Spreukeln am Hals, mit dunkeln Spizen (Schwingen), Flügelbinden und Schwanz, während die „Gespißten“ nur dunkel angelaufene Schwingen- und Schwanzspizen (ähnlich den Pester „Störchen“) haben sollen; beide sollen wie die eigentlichen Euligen und die demselben Stamm angehörenden schwarzbindigen Blauen dunkle Schnäbel haben. (In anderen Gegenden nennt man Tauben mit der den Euligen eigenen Färbung „Schimmel“). Die euligen Weißschwänze wurden auf S. 529 erwähnt.

d) Die sog. Kupferigen und die Kupfertiger schließen sich den vorigen an. Auch von ihnen verlangt man kleine, gedrungene Figur, hochstirnigen, dicken, runden, glatten Kopf, möglichst kurzen, dicken, schwarzen Schnabel, großes, ächtes Auge, niedrige, bestrümpfte Füße. Früher gab es sog. Fuchse, d. h. Tauben von der Farbe polirten Kupfers, ohne eigentlich dunkle Schwingen; jetzt fordert man als Grundfarbe ein sattes, tiefes, glänzendes Kupferbraun und dazu blaueschwarze Fußbefiederung, Schwanz und Schwingen; letztere allerdings müssen beim Auseinanderbreiten ebenfalls Kupferbraun zeigen. Die Kupfertiger sind dreifarbig, indem das kupferbraune, schwarzgestäumte und gestippte Gefieder an Hals, Schultern mit einzelnen weißen Federn untermischt ist, also wie die norddeutschen „Schornsteinfeger“. Kupfer- und Kupfertiger-Weißschwänze hat man durch Kreuzung mit den auf S. 529 erwähnten Weißschwänzen erzielt. — Die Kupferigen leiten über zu den eigentlichen Altstamm-Tigern, weshalb die „Altstammigen“ in der folgenden Gruppe (Kurzsnäbel) vorangestellt seien.

#### c) Kurzsnäbel.

Hierher gehören Tauben, welche nicht nur ganz kurzsnäbelig, sondern auch in der Figur kurz und hübsch gebaut sind. Die meisten haben glatte, nur wenige (Altstamm und z. Th. die Königsberger) befiederte Füße. Einige werden als Flugtauben gehalten, die Hauptzahl repräsentiert wirkliche Ziertauben.

#### aa) Federfüßige.

46. Der **Berliner Altstamm-Tümmler** („Altstammige“) ist einer der edelsten und wohl auch ältesten Tümmler-Schläge. Ob er in Berlin herausgezüchtet worden, läßt sich zwar nicht bestimmt nachweisen, sicher aber ist es, wie dies im Verein „Cypria“ durch alte Zeugen und Züchter i. J. 1880 erwiesen, daß er hier bereits im vor. Jahrhundert gezüchtet wurde. Als Hr. Haushofmeister Meyer i. J. 1837 sich solche Tauben anschaffte, wurde schon ein schwunghafter Handel mit diesen besonders nach Rußland und Polen (Warschau) hin getrieben. Hr. Pöschel berichtete, daß der einer alten Berliner Familie angehörende Fuhrherr Knaack vor ca. 70 Jahren Altstammige aus Berlin in P.'s Vaterstadt Gnesen einfuhrte und daß dieser erzählte, bereits sein Vater und Großvater habe die Rasse gezüchtet, und zwar zuerst in Weiß und Weißspitzig. Die Schnäbel seien zunächst kurz, aber nicht dick gewesen, und erst durch richtige Auswahl und Verpaarung habe man den dicken Schnabel erzielt, durch richtige Zuchtwahl auch den Zitterhals herausgezüchtet. Hr. Gärtner Bouché, ein Mann in den 60er Jahren, erzählte,

daß sein Vater, welcher beinahe 100 Jahre alt geworden, die A. an 90 Jahre lang züchtete und solche schon von seinem Vater übernommen habe. Der 83jährige Herr Maes bemerkte, daß man früher das Hauptaugenmerk auf Schnabelbildung, Zeichnung und Kleinheit richtete; für eine seiner Tauben wurde ihm ein Pferd eingetauscht und für ein Paar erhielt er 96 Thaler. Hr. Stolzenburg erinnerte daran, daß in der Gärtner Lachner'schen Familie zwei ausgestopfte A. forterben, welche von den Großeltern lebend gehalten wurden. Als bekannte Züchter der 30er und 40er Jahre werden noch die Herren Behrendt, Brunow, Grunow, Görzig, Gutzeit, Jangert, Loth, Maes, Müller, Ostwald, Robien, Thoné und Sturm genannt. Von Berlin aus wurde die Rasse weiter verbreitet; außer hier werden schöne A. in Thorn, Spandau, Landsberg a. W., Stettin u. a. gezüchtet.

Gestalt, Haltung, Körperbau zeichnen den A. (Taf. 68) besonders aus, und diese Punkte bilden auch die Hauptpunkte bei der Beurtheilung. Zunächst soll die Gestalt so klein als möglich, „wie eine Lerche“, sein, die heutigen Tauben aber sind in der Regel zu groß. Sodann muß die Taube kurz, gedrungen und doch zierlich gebaut sein, die breite, sehr gewölbte Brust muß etwa 3 cm über die Schnabelspitze vortragen und der schlanke, zitternde Hals krumm gebogen (wie bei einer Pfau-Taube) sein, so daß er in Gemeinschaft mit Kopf und Brust (s. Abbildung) ein verkehrtes lateinisches S bildet. Auf die Stellung von Kopf, Hals und Brust kommt es in erster Linie an, da hierdurch die ganze Figur und Haltung bedingt wird. Was die einzelnen Körpertheile anbelangt, so ist der Kopf der Hauptpunkt. Er muß dick und schön rund, gewölbt, die Stirn recht hoch und breit, der Schnabel ganz kurz (von der Spitze bis zur Stirn 10, bis zum Mundwinkel 14 mm), womöglich so dick wie lang, ähnlich wie ein Gimpelschnabel, und etwas abwärts gerichtet sein; langer oder schmaler Kopf, niedrige Stirn, langer oder dünner, spitzer Schnabel sind ganz schlimme Fehler, die der Taube jeden Preis verwirken. Ursprünglich sind die A. glattköpfig, jetzt kommen jedoch nicht selten gehaubte vor. Das Auge muß groß, hell (ächt) und mit einem breiten, fleischigen, röthlichen Hautrand, der zuweilen bis zur Schnabelwurzel reicht, umgeben sein; nur weiße A. haben dunkle Augen, bei Einfarbigem, Tigern und Elsterbunten gelten dunkle oder gebrochene Augen als Fehler zweiten Grades, wenn die Tauben sonst gut sind. Die anschließend getragenen, ziemlich kurzen und breiten Flügel liegen mit den Spitzen dem Schwanz lose auf; die Füße sollen kurz und nur bestrümpft sein. Ein feiner, kurz- und dickschnäbeliger, hoch- und rundköpfiger, krumm-zitterhalsiger A. bildet eine der reizendsten, edelsten Erscheinungen der Taubenvwelt.

Nächst Figur, Haltung, Kopf- und Schnabelbildung kommt Färbung und Zeichnung in Betracht. Man züchtet hauptsächlich Elsterbunte (Taf. 68) und Tiger, selten Einfarbige. Als Grundfarben treten Schwarz, Roth und Gelb auf, Blau fehlt. Die Elsterbunten („Bunten“ oder „Scheden“) haben ganz die Zeichnung der Berliner Hellblaubunten, so daß ich betreffs dieses Punktes auf Seite 538 verweisen darf. Was dort bezüglich des „Herz“ gesagt worden, trifft auch hier zu; je regelrechter dasselbe, desto werthvoller die Taube. Von Elsterbunten fallen zuweilen Weiße, welche dunkle Augen haben, und Weißspitzige (Weißschwinge). Wie die Elsterbunten, so giebt's die Tiger ebenfalls in Schwarz, Roth und Gelb; bei ihnen ist das farbige Kleingefieder mit weißen Federn durchschossen, Schwingen und Schwanz müssen jedoch rein

einfarbig sein. Einfarbig Schwarzen, Rothten, Gelben begegnet man verhältnißmäßig selten, am beliebtesten sind eben Elsterbunte und Tiger. Der Schnabel derselben soll hell sein, doch übt bei schwarzen diese Farbe den bekannten Einfluß auf die Schnabelfärbung aus. — Der A. hat stets einen gewissen Züchterkreis gehabt, allein er ist nicht immer mit dem nöthigen Verständniß, welches diese eigene Liebhaberei erfordert, behandelt worden. Am besten gedeiht der A., wenn er frei ausfliegen kann; er zeigt sich dann nicht so weichlich wie eingesperrt gehaltene Vögel, brütet und füttert gut, und für Ammen braucht man nicht zu sorgen.

bb) Glatt- oder federfüßige.

**47. Weiße Königsberger Tümmeler** (Reinaugen). Ueber die Herkunft dieser feinen Tauben sind verschiedene Ansichten laut geworden: Manche lassen sie von kleinen, glattfüßigen, weißen Tümmelern, die früh in Preußen heimisch gewesen sein sollen, Andere von feinen Weißköpfen oder hellen Tigern, noch Andere auch von Berliner Albstämmigen abstammen; für die ersteren Ansichten spricht mehr als für die letztere. Wie dem auch sei, soviel steht fest, daß diese Tauben seit zwei Jahrzehnten namentlich in Königsberg gezüchtet worden. Die Zuchttrichtung ist der Mode unterworfen gewesen. Die Weißen älterer Zuchttrichtung waren stärker gebaut, länger und schmaler im Kopf, kommen aber auch noch vor; jetzt verlangt man „Tauben von der Größe und Körperhaltung des Egypt. Mövchens oder des Almonds mit Almondkopf und weißem Gimpelschnabel“. Die ganze Figur muß also möglichst klein und fein, die Haltung zierlich, kokett sein; die körperlichen Merkmale sollen mit denen des feinen Weißkopfes nahezu übereinstimmen. Der Kopf soll steil- und hochstirnig, oben breit und schön gewölbt, der Schnabel weiß, ganz kurz (von der Spitze bis zu den Stirnsfedern 9, bis zum Mundwinkel 13 mm), aber dick und etwas abwärts gerichtet wie ein Gimpelschnabel — nicht dünn und spitz wie bei schlechten Almonds —, das Auge groß, „rein“ d. h. hell grauweiß, mit kleiner, schwarzer Pupille und ziemlich breitem, glatten, rothen Hautrand, der Hals lang, kräftig, schön schwanhalsartig gebogen, die Brust breit und voll vortretend, der Körper kurz und gedrungen, die Flügel lang, lose aufliegend, die Füße kurz, glatt, bestrümpft oder auch latschig; der letztere Punkt wechselt nach der Mode oder dem Geschmack, federfüßige Tauben aber kommen zahlreicher vor als glattfüßige. Von den weißen Berliner Albstämmigen, denen die Königsberger sehr nahe stehen, unterscheiden sich diese durch das helle („reine“) Auge, denn das der Berliner ist dunkel. Die Färbung ist einfach weiß. Als oft auftretende Fehler kommen vor langer, schmaler, flacher Kopf, langer Schnabel, dunkel gefleckter Schnabel, farbige Federn. Die Nachzucht fällt also bei weitem nicht immer nach Wunsch aus. Die Reinaugen züchten im Allgemeinen gut, sie brüten und füttern verläßlich, für Ammen braucht man kaum zu sorgen; „doch bringen die feinsten R. in der Regel gar nichts groß, weil sie zu weichlich sind, und was wirklich aufkommt, geht meistens am Schnörcel (Diphtheritis) zu Grunde“ (L. Wolter-Königsberg). Früher sollen diese Tauben gute Burzler gewesen sein, heut ist wenig mehr davon zu spüren, und man verlangt dies auch nicht, man züchtet sie auf Rasse und Feinheit. Vollkommene Vögel werden mit 50 M und noch weit höher das Paar bezahlt.

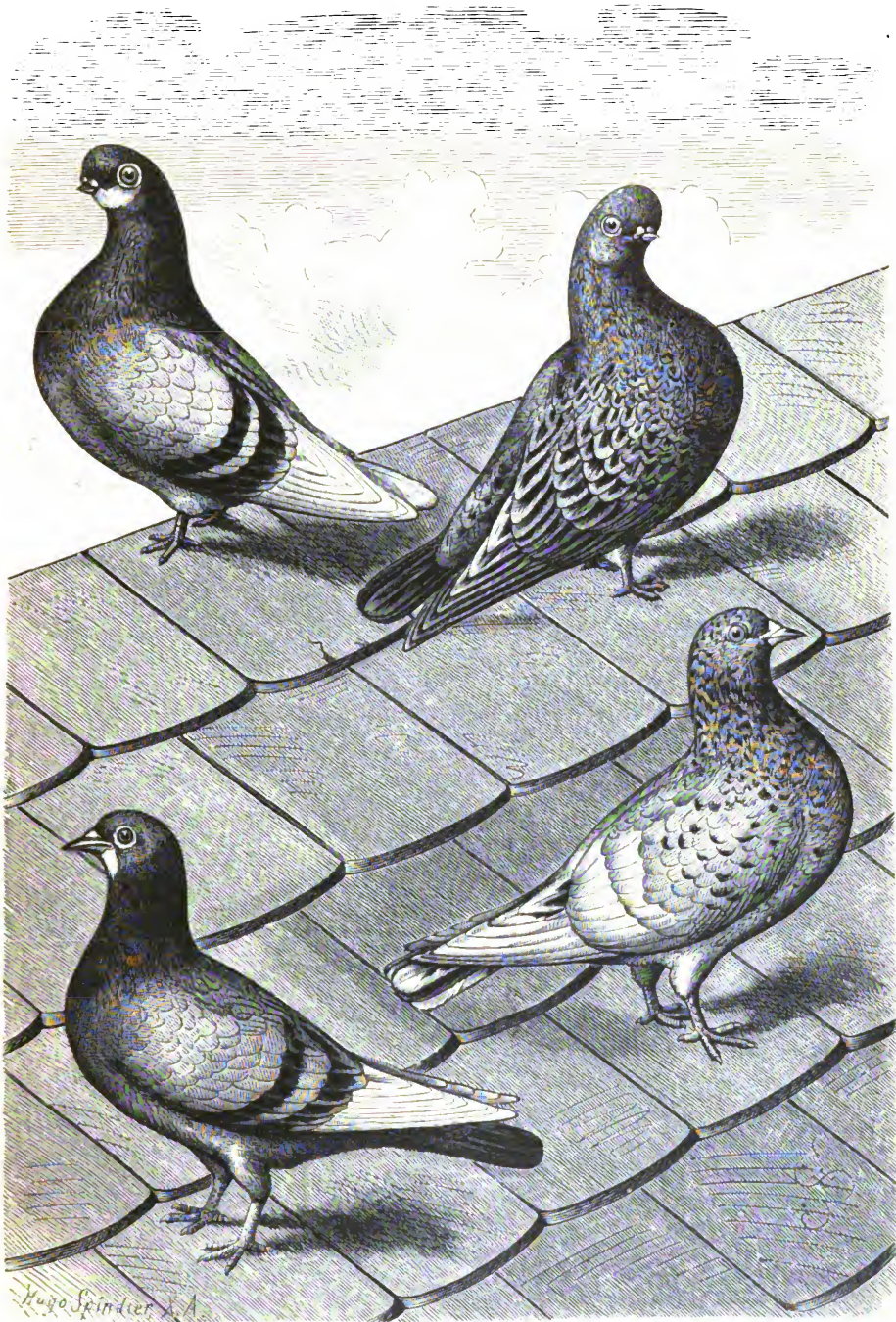
## cc) Glatzfüßige.

48. Die **Elbinger Weißköpfe** sind der kleinste und zierlichste Schlag, der in Ost- und Westpreußen seit langer Zeit beliebten und heimischen Weißkopfstümmeler. Sie werden „Elbinger“ genannt, weil sie in dieser Stadt zuerst zu ihrer höchsten Vollkommenheit herausgezüchtet worden. Leider hat die Zahl standbargerechter Elbinger W. ungemein abgenommen, da vor einigen Jahren gewisse Personen die schönen Vögel in Elbing aufgelaufen und überallhin veräußert haben, natürlich gegen hohe Bezahlung. Auch in Königsberg u. a. O. findet man keine Elbinger nur in geringer Anzahl noch. Die jetzige Zuchttrichtung verlangt von seinen Vögeln „eine dem Almond gleiche Größe und Haltung, ferner schön gewölbten oder eckigen (würfelförmigen) Kopf, breite Stirn, perlfarbige Augen, Gimpel- (oder Finken-) Schnabel und reine Zeichnung“. Die Länge soll also etwa 31 oder 32 cm, die des Schnabels von der Spitze bis zur Stirn 10 (12), bis zum Mundwinkel 15 mm betragen; die Haltung soll eine zierliche sein: die Brust voll vortretend, der Hals schön gebogen, der Kopf nach hinten getragen; der glatte Kopf soll verhältnismäßig groß, d. h. hoch und breit, oben schön gewölbt oder mehr kantig sein, die breite Stirn steil aufsteigen; der Schnabel soll weiß und ganz kurz, aber nicht pfriemensförmig dünn wie bei den Engl. Weißköpfen, sondern mehr kegelförmig, ein Gimpel- oder Finkenschnabel, das schöne, große, weiße (Perl-) Auge von einem schmalen, mattröthen oder blassen Hautrand umgeben\*), der Fuß niedrig und unbefiedert, die Schwingen sollen lang sein und dem Schwanz leicht ausliegen.

Der Elbinger W. tritt in verschiedenen Farben auf: blau, silbergrau (beide mit schwarzen Binden), isabell, rehfaul (bräunlich-grau mit braunen Binden), gelb, roth, schwarz; die in Figur und Zeichnung besten kommen wohl in Blau und dessen Nebensarben vor, gelbe und rothe lassen viel und oft zu wünschen übrig. Die Zeichnung ist die gemöndchte: weißer Kopf, Schwanz und weiße Schwingen, dazu wünscht man noch den Unterleib weiß; farbig sind demnach Hals, Brust, Rücken und Flügelbild. Das Weiß des Kopfes muß nach unten hin durch eine Linie abgegrenzt sein, welche 5—10 mm unter dem Schnabel und Auge entlang nach dem Nacken (wo bei anderen Tauben die Kappe entspringt) sich zieht. Doch bleibt hierbei nur zu oft zu wünschen! Von den großen Schwingen sollen wenigstens die äußeren sieben weiß sein. Mit der Schwanzzeichnung verfährt man nicht so peinlich; gewöhnlich ist noch der Bürzel (Unterrücken) weiß, und an der Unterseite sieht man es gern, wenn das Weiß über die Schenkel vor bis nach der Unterbrust hin sich erstreckt. Kleinheit, Figur, Haltung und die körperlichen Merkmale kommen vor diesen Zeichnungspunkten in Betracht. Aus dem Angegebenen schon geht hervor, daß die Zucht eine undankbare, schwierige ist, zumal auch die Alten in der Fütterung und Pflege der Jungen ziemlich lässig sind. Die Zahl seiner Elbinger ist auf ein Minimum zusammengeschmolzen, und der Königsberger Geflügelz.-Verein verdient deshalb Dank, daß er

\*) „Es kommt sehr häufig vor, daß das Perlauge sich in ein dunkles Auge verwandelt, sodaß ein Auge oder selbst beide dunkel erscheinen. Das ist zwar ein Fehler, der den Werth des Elbingers vermindert, bei der Nachzucht treten aber wieder Perlauge (sogen. Reinaugen) hervor. Andererseits gibt es in Elbing auch viele mit bronzegelber Iris. Bei Tauben, welche fast nie hinausgelassen werden, wird der Hautrand um die Augen zuletzt ganz weiß“ (L. Wolter-Königsberg).





Englisches Bärthchen.  
Braunschweiger Bärthchen.

Almond.  
Stipper.



sich der Erhaltung dieser hübschen Ziertaube — als Flugtaube (Bürzler) kann sie keine Bedeutung mehr beanspruchen — mit Wort und That annimmt.

49. Die **Englischen Tümmeler** (Almonds, Scheden, Weißköpfe, Bärtchen) schließen sich durch den Weißkopf an vorige an. Wenn auch die Almonds den Typus dieser Rasse in der ausgeprägtesten Form vertreten sollen, so müssen doch alle Varietäten in den körperlichen Merkmalen möglichst übereinstimmen. Es kommt hierbei in erster Linie auf Figur und Haltung, sodann auf Kopf, Schnabel, Auge, Fuß an. Die Gestalt soll so klein und zierlich als nur möglich, trotzdem aber gedrungen sein; die Größe soll die eines Egypt. Mörchens sein oder sie nur unmerklich übertreffen; auf niedrigen Füßen stehend, den Kopf zierlich erhoben, den Hals schön gebogen, die volle, breite Brust weit vortretend, die Schwingen gesenkt getragen, so erhält der Engl. Tümmeler eine graziose Figur und Haltung. Der Kopf muß hoch und rund sein; dies wird durch eine hohe und breite, vom Schnabel an steil aufsteigende, oben etwas nach vorn übergewölbte Stirn und einen nach hinten scharf abfallenden Scheitel, der also durchaus nicht lang, schmal oder platt sein darf, bewirkt; J. M. Eaton versinnbildlicht dies i. J. 1852: „der Kopf muß einer Kirse gleichen mit einem hineingesteckten Gerstenkorn“. Unter letzterem ist der Schnabel zu verstehen. Dieser soll geradeaus gerichtet, ganz kurz und, abweichend von dem der Deutschen kurzschnäbeligen Tümmeler, dünn, spitz zulaufend sein wie ein halbes Gerstenkorn; Ober- und Unterschnabel sollen gerade, möglichst gleichlang und dicht sein und dicht schließen. Die großen Augen sollen immer hell (Perlauge), von einem breiten, glatten, rötlichen oder blassen Hautrand umgeben sein und kräftig vortreten. Der Hals soll schön rückwärts gebogen getragen werden, oben dünn beginnen und nach unten in die breite, stark gewölbte, oft in der Mitte „getheilte“ (vertiefte) Brust übergehen. Die Beine müssen ganz kurz sein, sodaß vom Schenkel wenig oder gar nichts zu sehen ist, die kurzen Läufe und Beine sind unbefiedert. Die kurzen Füße bewirken wenigstens z. Th. mit der Haltung der Flügel; sie liegen lose an und berühren (insbesondere bei den Almonds) mit den Schwingenspitzen den Boden. Der kurze Schwanz wird gleichfalls gesenkt getragen. Färbung und Zeichnung bilden ebenfalls einen Hauptpunkt, der bei manchen sogar als erster Punkt gilt. Man kann vier Schläge unterscheiden: Weißköpfe, Bärtchen, Almonds, Mottles.

a) Der Englische Weißkopf-Tümmeler (Baldhead) gleicht, abgesehen von dem ihm eigenen dünnen, spitzen Schnabel, fast ganz einem feinen Elbinger Weißkopf, sodaß auch betreffs seiner Zeichnung auf die für diesen gegebene Beschreibung verwiesen werden darf: das Gefieder ist farbig (blau, silberblau, schwarz, roth oder gelb), Kopf, große Schwingen, Schwanz, Unterrücken und Unterleib bis an die Unterbrust dagegen sind weiß. Der Schnabel (von der Spitze bis zur Stirn 10 bis 11, bis zum Mundwinkel 14 bis 15 mm) muß hell, das Auge soll perlfarben sein, doch kommen nicht selten fleckige (gebrochene) oder dunkle Augen vor.

b) Das Englische Bärtchen (Beard) ist, gleich dem vorigen, etwas kräftiger gebaut als der Almond- und unterscheidet sich von dem Braunschweiger Bärtchen (s. S. 514) hinsichtlich der Zeichnung durch andere Form des Weißkehls und durch weißen Schwanz; das Engl. B. ist also ein weißkehlig-Weißschlag-Weißschwanz.

Das weiße Bärtchen ist hier umfangreicher als das des Braunschw. Tümmlers: das Weiß zieht sich vom weißen Unterschnabel an in der Richtung der verlängerten Schnabelspalte bis dicht unter's Auge (s. Tafel 67) und wird nach unten hin durch eine gebogene Linie begrenzt, sodaß die Gestalt der Zeichnung etwa mit einem Halbmond verglichen werden kann. Zu große wie zu kleine Kehlen sind fehlerhaft. Sodann verlangt man in England alle 10 großen Schwingen weiß (wie auch bei den Weißköpfen), muß sich aber gewöhnlich mit 8 oder 7 begnügen. Außer dem Schwanz mit seinen oberen und unteren Deckfedern muß auch der Unterrücken wie beim Weißkopf weiß sein, nach unten aber darf sich das Weiß vom Schwanz aus über den After hinweg nur bis an die Schenkelbefiederung erstrecken, von welcher nur der unterste Theil weiß sein soll, während die obere Schenkelpartie nebst Bauch wie die Brust gefärbt sein müssen. Die Farben sind die des vorigen. Bei schwarzen und blauen B. soll nur der Oberschnabel dunkel, der Unterschnabel hell, bei andersfarbigen muß der ganze Schnabel hell sein.

Anmerkung. Viele Ähnlichkeit mit den Engl. Tümmern hat, wie Hr. S. Marten mittheilt, ein in Moskau beliebter Tümmel, nur ist er etwas größer als jene. Die wichtigsten Merkmale und Punkte sind: Figur, dünner, gerader, fleischfarbiger Schnabel, hohe, breite Stirn, breiter, weißer, glatter Hautring um's Auge. Farbe (Zeichnung) gilt als Nebensache; es giebt rothe, schwarze, sehr selten gelbe, fast alle mit unregelmäßig weißer Zeichnung (Schwingen und Bärtchen); das Auge ist entweder perlfarben oder dunkelbraun.

c) Der Almond-Tümmel (Tafel 67), dieses eigenste Züchtungsprodukt Englands, wurde dort schon im vor. Jahrh. gezüchtet, und bereits im „Treatise on Domestic Pigeons“, 1765, werden der Beschreibung der Almonds einige Seiten gewidmet. Wie bereits erwähnt, sieht man im Almond den eigentlichen Vertreter des englischen Kurzsnabel-Tümmers (Short-faced Tumbler), er soll die oben angeführten Merkmale in ausgeprägtester und feinsten Form besitzen. Den Namen Almond (Mandel) hat er bekommen, weil die Grundfärbung seines Gefieders der Farbe der Mandelschale, ein mehr oder weniger mattes Ocker gelb, gleichen oder nahekommen soll. In der That wird denn auch in England bei der Beurtheilung der Almonds die Färbung allen anderen Punkten, selbst der Figur, vorgezogen. Zunächst sei bemerkt, daß der Almond im Jugendkleid hell ist und mit jeder Mauser dunkler wird; die eigentliche Standard- oder Ausstellungs-Färbung hat er im 2. und 3. Jahre; nach der vierten Mauser ist sie bereits zu dunkel. Die Grundfarbe, „ein tiefes, gesättigtes Gelb“ (Ockergelb), muß gleichmäßig über das ganze Gefieder vertheilt sein, Würzel und Schenkel dürfen nicht etwa bläulich oder mehlfahl oder mehlfahl und weiß erscheinen. Zeigt sich diese Grundfärbung schon bei jungen Tauben, so der Anfang der Zeichnung nach der 1. Mauser: es treten nämlich auf den gelben Federn kleine glänzend-schwarze Spritzflecken auf, welche gleichmäßig und besonders auch auf die großen Federn, Schwingen und Schwanzfedern, vertheilt sein müssen und nicht braun oder blau sein dürfen. Auf den Schwung- und Schwanzfedern erscheint aber als dritte Färbung noch Weiß, und zwar auf den Schwingen an der Innenseite, auf den Schwanzfedern nach dem Ende hin. Diese schwarzen und weißen Zeichnungen auf dem gelben Grunde müssen deutlich und scharf abgesetzt sein. Das Gesagte gilt in erster Linie für Täuber; an Täubinnen darf man keineswegs die gleichen Forderungen betreffs der Zeichnung, welche sich bei ihnen auch



langsamer entwickelt, stellen. — Das Auge soll perlfarbig, der Schnabel hell sein; allein namentlich bei Täubern ist der Ober Schnabel meist braun oder gar schwarz, dies hat jedoch nichts zu bedeuten, nur darf nicht der ganze Schnabel schwarz sein. Noch sei bemerkt, daß die feinen Schnäbel sich nicht selten nach oben krümmen, resp. „Hakenschnäbel“ bilden, und daß der Schnabel feinsten Almonds (d. h. nicht durch Abschneiden verkürzt!) von der Spitze bis zur Stirn 7 bis 8 mm, gewöhnlich aber mehr mißt. — Außer den eigentlichen Almonds in der vorbeschriebenen Färbung giebt es noch Spielarten, welche ab und zu von ersteren fallen und auch wieder bei der Züchtung reiner Almonds verwendet werden. So zunächst die Scheden (Tiger) und Gesprigten. Den gefleckten oder gescheckten Almonds (Splashes) fehlt das Gelb der Almonds, Schwarz und Weiß herrschen vor. Bei den Achatzscheden (Agates, Agate-mottles) sind Theile der Flügel- und Schwanzfedern, bei rötlicher oder gelblicher Grundfarbe, weiß; bei den gewöhnlichen Scheden oder Gescheckten (Splashes) vertheilt sich das Weiß über das ganze Gefieder. Außerdem kommen vor: Kites (Milanfarbige), einfarbig schwarz mit Bronzeglantz, dann einfarbig Schwarze, Rötze, Gelbe, Braune (Duns) u. a. Sie alle können mit wirklichen Almonds nicht rangiren.

d) Die eigentlichen Mottles, bei denen nichts von Achatzeichnung vorhanden sein darf, bilden neben den Almonds einen ständigen Farbenschatz, und zwar einen der seltensten. Man könnte sie vielleicht „Rosensflügel“ nennen, weil sie nämlich, bei schwarzer, rother oder gelber Grundfarbe, auf dem Oberflügel (am Flügelbug) wie die Engl. Kröpfer eine sogen. Rose oder Traube haben müssen, d. h. auf einem höchstens thalergrößen Raum sollen gleichweit von einander 10 bis 15 weiße Federn sich befinden. Dazu soll auf dem durch Schulterdecken und Ober Rücken gebildeten Dreieck, welches bei Schwalbentauben und Elstern das farbige „Herz“ einnimmt, ebenfalls in gleichmäßiger Entfernung von einander eine Anzahl weiße Federn auftreten. Es braucht wohl kaum betont zu werden, wie heikel diese Zeichnungen und daß sie kaum einmal vollkommen zu nennen sind. In anderen Theilen des Gefieders dürfen weiße Federn nicht vorkommen.

In Deutschland haben die Engl. Kurz Schnäbel, speziell Almonds und Mottles, keinen großen Liebhaber- und Züchterkreis, weil man mit ihnen bezüglich der Haltung und Züchtung schlimme Erfahrungen gemacht hat. Die Vögel haben sich bei uns, so in Berlin, sehr weichlich gezeigt, sodaß man, wenn man auch zum Brüten und Füttern andere Tauben verwendete, wenig erfreuliche Resultate erzielte. Am besten dürften sie noch in großen, trocknen, zugfreien Böden oder bei ganz freiem Ausfluge gedeihen. Dagegen empfehlen sich die kräftigeren Weißköpfe und Värtchen mehr.

50. Die Wiener kurz schnäbeligen Tümmeler sind in Figur das Gegentheil der dortigen Langschnäbel (s. S. 524). Etwa von der Größe des Altstamm-Tümmelers, müssen sie kurz, gedrungen, doch zierlich gebaut sein, breite Brust, mittellangen, hübsch gebogenen Hals, hochstirnigen, breiten, oben flachen, kantigen (würfelförmigen), fast immer glatten Kopf, ganz kurzen (von der Spitze bis zu den Nasenwarzen 5—6, bis zum Mundwinkel 13—14 mm langen), dicken, geradeaus gerichteten, weißen Schnabel, großes, mit breitem, flachen Hautrand umgebenes Auge, kurze, unbefiederte Füße, lange, angeschlossen getragene Flügel haben. Die Färbung muß sich durch Tiefe und Glanz auszeichnen. Man züchtet in Wien: a) Einfarbige in Schwarz, Roth, Gelb, Weiß, letztere kommen als die seltensten vor, wie überhaupt die Einfarbigen

in vollkommenen Exemplaren nur wenig zu finden sind. In ihren Aern rollt ein gut Theil Indianerblut, darauf deutet vor Allem die Kopfform und der bis 5 mm breite, rothe Augenring, welcher jedoch nicht wulstig sein darf; ebenso sind wulstige Nasenhaut, „gebrannter“ (schwarzer) und krummer Schnabel, schiefe Stirn und dicker, plumper Hals fehlerhaft; das Auge muß hell sein. Die Weißschlägigen sollen nicht mehr als 6 weiße Schwingen haben. — b) Roth- und Gelbschrecken sollen bei rother resp. gelber Färbung weiße Flügeldecken (Schilde, „Spiegel“) haben, doch finden manche Züchter die sog. Rosenschrecken, bei denen die Flügeldecken weiß geschuppt (wie in der Jugend) sind, schöner; erstere aber werden bei Prämürungen vorgezogen. — c) Das Morettel (Mohreck) war ursprünglich „eine kurz-, dick- und weißschnäbelige, tiefschwarze Taube, deren Baden weiße Abzeichen hatten“; heut existirt es so nicht mehr, das jetzige M. ist ein Kreuzungsprodukt schwarzer mit dunkelgestorchten oder Schimmel-Tauben, halblang- und schwarzchnäbelig, grauschwarz mit vielen weißen Federchen am Kopf und z. Th. am Hals. — d) Auch der edle Harlequin, eine sich durch prächtigen Kopf- und Schnabelbau auszeichnende, unregelmäßig braunschwarz (ähnlich wie gris piqué-Indianer) geschuppte Taube, welche stets einfarbigen Tauben angepaart wurde und somit in diesen aufging, wird „in kürzester Zeit vom Schauplatz verschwinden“ (H. Zaoralet-Wien). — e) Die Ganseln sind muthmaßlich durch Kreuzung von einfarbigen Tümmlern mit (geschwänzten) Mövchen herausgezüchtet worden. In Figur, Kopf und Schnabel sollen sie den an einfarbige Tauben gestellten Anforderungen entsprechen; die Zeichnung ist die der Elstern, aber mit weißem Kopf und Vorderhals, demnach so, „daß die Taube ein zwei Finger breit unter dem Scheitel beginnendes, Vorderhals und halbe Brust freilassendes, farbiges Band, farbiges, regelrecht gezeichnetes ‚Herz‘ am Rücken (einschl. der Schulterdecken) und farbige Schwanzfedern besitzt“, das übrige Gefieder muß rein weiß sein. Ganseln mit „durchbrochener“ Brust, zu kleinem Herz auf dem Rücken, weißem Unterschwanz, bloß weißem Kopf — wie ihn die Ungar. Ganseln haben müssen — sind fehlerhaft. Der Schnabel ist hell, das Auge ganz dunkel, der Augenrand roth. Die Zahl der kleinen, feinen Ganseln, für welche man die Bezeichnung „von Kopf und Schnabel“ hat, ist leider immer kleiner geworden, in Blau giebt's solche vollkommene Vögel schon nicht mehr, jedoch noch in Schwarz, Gelb und Roth. Außer hellblauen Ganseln kennt man Silber-, Milch- und Perlanseln, also Färbungen, wie sie schon bei anderen Tümmern erwähnt wurden. Früher wurden die G. in Trupps gejagt. Ende der 40er Jahre aber traten die Gestorchten an ihre Stelle, und sie gelten seitdem, wie auch die Einfarbigen, Roth- und Gelbschrecken, bloß als Ziertauben, die jedoch „nur noch von Wenigen gehalten und durch die fast 150 Jahre hindurch betriebene Inzucht gänzlich degenerirt, blutarm, asthmatisch und infolge dessen schlechte Brüter sind“ (H. Zaoralet). Die Preise betragen bis 100 und 150 M fürs Paar.

51. Die **Besten gestorchten Tümmel** (Budapester Hochflieger) stimmen hinsichtlich der Färbung mit den auf S. 425 beschriebenen Wiener weißgestorchten Hochfliegern überein und führen deshalb auch den gleichen Namen; doch sind sie in Figur und Schnabel kürzer, zierlicher als letztere. Sie zeichnen sich durch kurze, gedrungenere, aber zierliche Gestalt — vom Flügelbug bis zur Schwanzspitze 23—24 cm lang —.

breite Brust, anliegende, bis auf etwa 2 cm an das Schwanzende heranreichende breit-schwingige Flügel, schlanken, hübsch gebogenen Hals, glatten, hochstirnigen, runden, bezw. oben kantigen, „abgesetzten“ Kopf, kurzen, kräftigen, schwarzen (von der Spitze bis zur Stirn 11, bis zum Mundwinkel 14—15 mm langen) Schnabel, großes, helles, von einem blaugrauen oder schwärzlichen Hautrand umgebenes Auge und feste, zierliche Haltung aus. Je schöner der Kopf, je reiner perlfarben (ohne Roth!) das Auge, je dunkler der Augenrand, desto geschätzter die Taube. Der Fuß ist mittelhoch und glatt, zuweilen jedoch dünn und kurz befiedert. Die Farbe des Gefieders muß rein weiß, die Schwingen aber müssen an der Spitze schwärzlich gerändert sein; auch die Schwanzfedern sind nicht selten schwärzlich angeflogen oder gerändert, dies ist nicht erforderlich, doch auch nicht fehlerhaft, weißschwänzige Störche sehen aber im Fluge besser aus. — Die Pester Hochflieger werden ihres schönen, hohen und (2—5 Stunden) andauernden Fliegens, wobei sie schöne Schwenkungen ausführen, auch ihres Zusammenhaltens im Rudel (Stich) wegen sehr gerühmt. Davon haben sie auch hier in Berlin, wo man sie mehrfach eingeführt, Proben abgelegt, und sie würden sich deshalb wohl empfehlen, wenn sie nur — „vor'm Vogel stehen wollten“; allein gewöhnlich schon, sobald sie des Taubenhabichts ansichtig werden, sprengen sie auseinander. In Budapest und a. D., wo es keine solche Taubenfeinde giebt oder wo man, wenn sich solche zeigen, die Tauben eingesperrt hält, liegen die Verhältnisse ja weit günstiger! Die Behandlung der Gestorchten (Einjagen u.) weicht von der anderer Tümmeler nicht ab.

Der in der ungarischen Stadt Erlau gehaltene Spezialstamm von Hochfliegern gleicht in Leistungen, Eigenschaften, Körperbau dem Pester, doch sind diese Tauben nicht gestorcht, sondern einfarbig schwarz oder blau resp. blau, schwarz gehämmert („Stockblau“ oder „Wilbe“ und „Zigeunerschimmel“ genannt).

Auch die Lemberger Tümmeler (Flieger und Ueberschläger) sind kurz- oder ziemlich kurz-schnäbelige Tauben mit reinem Glasaug, hochstirnigem, gewölbten oder kantigen Kopf, unbefiederten Füßen. Der „Morettel“ ähnelt dem alten Wiener Morettel und stammt vielleicht auch von dort: das Gefieder ist farbig, nur der Kopf weiß gezeichnet. Der „Offizier“ erhielt diesen Namen in Folge des weißen Flügelschildes (Epaulette), während das ganze übrige Gefieder farbig, und zwar roth oder gelb ist. Die Flügelzeichnung ändert jedoch ab; manche Tauben haben nur eine „Rose“ (vergl. „Mottles“), andere fast ganz weiße Flügel. Der „Scheck“ ist von schwarzer, rother oder gelber Grundfarbe, an Kopf, Nacken und Hals fein und dicht weiß gestrichelt, der Brustschild aber muß rein farbig sein; im Uebrigen hat er entweder noch weiße Federn auf dem Flügelschild und einige solche in Schwingen und Schwanz, oder Flügel und Schwanz sind einfarbig. Nach Deutschland gelangten diese Tauben, trotzdem die Schecken in Lemberg häufig vorkommen, meines Wissens noch nicht.

52. Der **Prager Tümmeler** ist eine dem Pester T. ähnliche, edle Taube von kurzem, elegant gebauten Körper, mit kurzem, hellen Schnabel — je kürzer, je schöner —, rundem, oben breiten, flachen, fast würfelförmig erscheinenden, glatten Kopf, hoher Stirn, großen, lebhaften, ächten Augen mit rothem Augenfleisch, kurzem, schön gebogenen Hals, gewölbter Brust, langen Flügeln, glatten, rothen Füßen, zier-

licher Haltung und Bewegung. Sie sieht sehr raffig, schnittig aus. In der Färbung giebt's mannichfache Abwechslung. Bekannt sind die hübschen Blaeuligen, deren Gefieder, heller als bei den Berliner Euligen, gewissermaßen hellblaugesperrt oder gewellt und ähnlich dem der blauschimmeligen Todentaube erscheint; die Binden sind schwarz, Schwingen und Schwanz einfach dunkel blaugrau. Sodann giebt es Schwarztiger, Gelb- und Rothtiger (Schimmel), ferner zart hellblaue und silberblaue (perlige) mit weißen Binden, welche ebenso schön aussehen wie die fein Fjabelgelben mit weißen Binden; doch sind letztere Schläge gewöhnlich etwas länger im Schnabel und nicht so zierlich gebaut als Eulen und Schimmel. Außerdem tritt ein ganz helles Weißgelb auf, sodaß die Taube fast weiß erscheint und nur an Brust, Hals und besonders in den Flügelbinden — letztere müssen gelb und scharf markirt sein — wirkliche Farbe aufweist; derartige Tauben sehen also ähnlich aus wie die Berliner und Braunschweiger Gelbstreifigen. — Der P. T. ist ein Hoch- und Truppsflieger, fliegt stundenlang hoch und führt die schönsten Schwenkungen aus. Auch hier in Berlin hat man ihn eingeführt, nur kann er hier in einem Punkte nicht befriedigen: „er steht nicht vor'm Vogel“, die Stiche lassen sich zu leicht vom Raubvogel zer Sprengen, verjagen, und empfindliche Verluste sind die Folge. Für mittlere und kleinere Städte aber empfiehlt sich der Prager Hochflieger durchaus. „Diese Taube zeichnet sich dadurch vor vielen Hochfliegern oder Tümmlern aus, daß sie leicht gebaut ist und wenig Fleisch hat, nur soviel, als zur Bildung und Erhaltung der kräftigen Muskeln nöthig. Sie wird wohl vom Habicht leicht aus der Flucht versprengt, läßt sich aber von ihm fast nie greifen, da sie sehr gut ‚herabzumickeln‘, d. h. den wiederholten Stößen des Habichts jedesmal geschickt auszuweichen versteht, sodaß sie mit ihm aus höchster Höhe wickelnd herunterkommt“ (R. Ortlepp).

\*

An die kurzschnäbeligen, hochstirnigen Tümmler möchte ich eine feine, kurz-schnäbelige Taube anreihen, welche gewissermaßen den Uebergang von ihnen zur folgenden Gruppe (Perrückentauben) bildet:

53. die **Rapuziner-** oder **Rapuzentaube** — Engl.: Capuchin; Franz.: P. nonnain capé —, welche zum ersten Mal vor ca. 30 Jahren von H. Caridia aus Kleinasien in England eingeführt wurde, bei uns jedoch so viel wie unbekannt ist. Sie zeichnet sich aus durch kleinen, fein gebauten Körper, edle Haltung, hochstirnigen, runden Kopf, ausgehobte, tief im Nacken sitzende und etwas am Hals herabgehende Muschelhaube, ganz kurzen, kräftigen Schnabel, rein weißes, mit dunklem Hautring umgebenes Auge, schön gebogenen Hals, stark gewölbte, voll vortretende Brust, lange, hängend getragene Flügel und niedrige, nackte Füße. An die Perrückentaube erinnert die reich entwickelte, herablaufende Muschelhaube und auch das Auge, an den feinen Tümmler ihr Bau, ihre Haltung, Bewegung, und auch Färbung und Zeichnung: denn die Hauptfärbung ist ein tiefes, glanzreiches Schwarz mit weißem Schwanz, außerdem kennt man auch blaue Weißschwänze, weiße u. a. Man muß es bedauern, daß diese reizende Taube bei uns nur ganz vereinzelt gehalten wird.

\*

Endlich darf ich hier wohl noch zwei Taubenrassen anschließen, welche zwar im Aeußeren von dem Typus der Tümmeler mehr oder minder abweichen, jedoch wie diese durch ihren Flug sich auszeichnen: der Ringschläger und die Senke.

**54. Der Ringschläger** — Col. dom. percussor; Engl.: smiter; Fr.: P. tournant; Holl.: Draijer — wurde bereits auf S. 466 und S. 512 als eine schon vor Jahrhunderten in Holland heimische Rasse erwähnt. Aus ihrer Heimat nach den deutschen Nieberrhein-Gebieten verbreitet, war sie (der „Draper“) noch vor 25—30 Jahren hier auf den Bauernhöfen recht häufig und wegen ihres eigenartigen Fluges sehr beliebt; allein schon vor 12 Jahren schrieb Hr. F. J. Lenzen-Köln: „Jetzt ist sie hier herum sehr selten geworden, doch soll sie noch im Bergischen und an der Ruhr vorkommen.“ Auf Ausstellungen erscheint sie nur vereinzelt, im östlichen Deutschland ist sie kaum bekannt geworden. — Im Aeußeren erscheint der R. als eine kräftige, stattliche Feldtaube (35 cm lang) mit der Haltung einer Flugtaube. Der Kopf, spitzgehaubt, ähnelt dem der Feldtaube, die Stirn ist mittelhoch, das Auge braun mit schmalen fleischrothen Lidrand, der Schnabel lang (20 mm), die Brust breit, der Fuß glatt, die spitzschwingigen Flügel reichen nahe an das Schwanzende heran. Bezüglich der Färbung bemerkte Hr. Lenzen: „Ursprünglich sah ich die Taube meistens schwarz getigert, hier und da mit weißen Schwingen und der bekannten Spitzhaube. Später hat die Kultur auch diese Rasse belect, man hat versucht, constante Zeichnungen bei ihr hervorzubringen, namentlich die der gemöchten Perrücke; aber von den charakteristischen Zeichen ist bei diesen Thieren nichts mehr geblieben, nicht einmal das Klatschen der Flügel hörte man von ihnen.“ Ueber die lezt erwähnte Zeichnung ist nichts Sonderliches zu sagen, da sie der der Weißkopf-Tümmeler oder der Mönchtauben gleichkommt; solche in Schwarz sind am seltensten, in Roth am häufigsten, außerdem giebt es gelbe und blaue, auch Weißschwänze sollen vorkommen. Der eigentliche Werth des R. liegt in dem „Ringschlagen“. Wenn diese Tauben überhaupt schon nicht fliegen sollen, ohne die Flügel lebhaft zusammenzuschlagen, daß es weithin schallt („Klatschtaube“), so muß sich der Täuber beim Treiben der Täubin ganz besonders auszeichnen: „ein guter Schläger soll dabei 5 bis 6 mal ringschlagen, d. h. im Kreise rechts und links über ihr herumfliegen und bei jeder kurzen Wendung die Flügel laut klatschend zusammenschlagen (Brandschläge thun). Wegen dieses Kreisschlagens, selbst im engsten Raum, nennt man diese Taube auch Dreh- oder Wendetaube (Pigeon tournant). Die Täubin schlägt ebenfalls, doch weniger stark, im Frühling beide am meisten. Im Herbst sind die Schwingen oft ganz zerschlagen“ (Fürrer). Heut ist man mit weit geringeren Leistungen schon zufrieden. Die Jungen fangen bald nach dem Ausfliegen an zu schlagen. Im Uebrigen ist der R. eine sehr lebhaft, gut felbende Taube, welcher mehr Beachtung zu wünschen wäre. Dasselbe gilt hinsichtlich des folgenden Flugkünstlers, welcher dem Aussterben nahe ist:

Die ostfriesische **Senke** (Schlenke = Schlängler?), welche ursprünglich aus Holland stammen soll, wird in Ostfriesland nur vereinzelt noch gezüchtet, so in Emden von den Herren Conrad Eben und W. Haynel. Herr E. Pfannenschmid-Emden schreibt über die Taube: „Sie ist etwas größer als der Hannoversche Tümmeler, mit breiter Brust, hohen Beinen, heller Iris, langem, etwas gekrümmten Schnabel, ge-

waltigen, aber kurzen Schwingen und kurzem Schwanz, von stolzer Haltung, leicht blasend. Das Gefieder ist meist rötlich, mit unreinem weißen Schwanz und Flügelspitzen, hellen Flügelbinden, auch in Gelb, Schimmelfarbe und Weiß kommt sie vor. Geschlechtlich außerordentlich erregt, brütet sie schlecht und noch schlechter ist sie in der Aufzucht der Jungen. Alle Bewegungen sind voll Grazie und Feuer. An einigen gewaltigen Flügelschlägen erhebt sie sich in die Lüfte, Schlangenlinien beschreibend. Jeder Flügelschlag ist ein gewaltiger Stoß, der mit solcher Kraft unter dem Leibe ausgeführt wird, daß sich die Schwingen oft ineinander verschlingen und die Taube machtlos aus der Luft stürzt. Stundenlang treiben sie ihr neckisches Spiel, bald hoch in der Luft, bald über den Dächern, bald die Flügel ausholend zu einem weithin vernehmbaren Schlage, bald in der Gestalt eines umgestürzten Dreiecks lautlos dahinschwebend. Alle Künste dieser merkwürdigen Taube geben das vollständig entgegengesetzte Bild eines vollendeten Burzlers; schlägt dieser die Flügel über dem Körper zusammen, so schlägt die Senke unter dem Körper die Flügel aneinander."

### D. Perrückentauben.

55. Die **Perrücken**, **Schleier**, **Kapuziner**, **Zopf**, **Halstragen** oder **Kapuzen-Taube** — *Columba domestica cucullata*; Engl.: Jacobin oder Jack; Franz.: Pigeon capucin — ist eine der ältesten wohl charakterisirten Taubenrassen. Ihre ursprüngliche Heimat haben wir wohl, wie die der meisten durch besondere Federstrukturen ausgezeichneten Rassen, in Asien zu suchen; von da aber scheint sie schon vor 1550 durch holländische Seefahrer nach Europa, speziell nach Holland und Belgien, gebracht worden zu sein. Bereits Konrad Gesner in Zürich erwähnt 1555 sogenannte *Exprimide* (d. h. doch jedenfalls: über oder aus Cypern eingeführte) Tauben, welche „breite, schöne und für sich gerichtete Sträuß auf ihren Köpfen haben und für die ebelfen gehalten werden“ und von den Holländern eingeführt seien, und Albrovanbi (1600), welcher eine einsfarbige abbildet, bemerkt, daß diese Tauben von den Belgiern gehalten und „Cappers“, d. h. Mönchtauben (*Monachicae*) genannt würden, weil sie eine Kappe oder Kapuze tragen. Bald bekommen wir auch aus anderen Ländern Nachrichten über sie, so namentlich aus England: Willughby giebt in seiner 1678 erschienenen „Ornithology“ die Abbildung einer kurzschnebeligen Jakobinertaube und sagt, daß etliche rauchfüßig seien, daß der Schnabel kurz, das Auge perlfarben, der Kopf weiß sei. Moore liefert in seinem 1735 herausgegebenen „Columbarium“ eine ausführliche Beschreibung der P., aus welcher wir ersehen, daß diese Taube zu jener Zeit als die kleinste Rasse in England galt, daß der Schnabel sehr kurz, das Auge perlfarbig sein mußte, daß von jeder Taube, ob roth, gelb, blau, schwarz oder geschreckt (mottles), weißer Kopf, Schwanz und ebensolche Schwingen verlangt wurde, daß aber rauchfüßige ebenso geschätzt waren als glattfüßige und daß es in Betreff dieses Punktes nur auf den Geschmack des Liebhabers ankam. Aus derselben Zeit erhalten wir über deutsche Perrücken einige Angaben und zwar durch den Verfasser der „Vorstellung der Vögel Deutschlands“ (1743), den Berliner J. L. Frisch, welcher die „Schleier- oder Paruquen-Taube“ als „gemeinlich etwas groß und stark wie eine Kropftaube“ beschreibt. Aus den (oben erwähnten) Angaben Moore's wollen Manche schließen, daß nur die Engländer es gewesen seien, welche wirklich schöne Kapuziner heraus- und weitergezüchtet hätten, daß dagegen Deutschland, ebenso Frankreich, weit zurückgeblieben sei. Muß nun auch zugegeben werden, daß die englischen gemüthlichen Perrücken seit einigen Jahrzehnten voranstehen, so ist doch zu bedenken,

daß England vordem das schönste Material — Nestoren und aufmerksame Beobachter der deutschen Liebhaberei wissen dies zu bezeugen — gerade aus Deutschland bezogen hat und daß deshalb hier die Zucht dieser schönen Tauben etwas zurückging. Jetzt läßt sich von einem deutschen gemüthlichen Schlag und einem englischen kaum mehr sprechen, die Unterschiede haben sich verwischt; die plumpen Gestalten mit langem Schnabel, schlechtem Kopf und kurzer Perrücke verschwinden mehr und mehr, und sie müssen es, weil ihnen die Anerkennung versagt bleibt.

**Gestalt und Körperbau.** Die P. (Taf. 69) zeichnet sich durch einen gestreckten, feinen Körperbau aus, und deshalb scheint sie länger zu sein als es in Wirklichkeit der Fall ist. Sie übertrifft, wenigstens der sogen. englische Schlag, die Feldtaube nicht in der Gesammt-Länge, d. h. von der Schnabel- bis zur Schwanzspitze, wohl aber (da der Schnabel kurz ist) in der bloßen Körperlänge. Eine gute P. mißt von der Schnabelspitze bis zur Stirn 12, zum Mundwinkel 16, zur Augenmitte 25, zum Genick 43, zur Schwanzspitze 350 mm\*); Umfang über die Flügel 240 mm. Lang wie der Körper sind auch die Schwingen, welche an das Schwanzende heranreichen. Der Kopf soll klein, die Stirn hoch, aber nicht steil aufsteigend, der Scheitel schön gewölbt und breit sein und ziemlich steil nach dem Genick zu abfallen; der Schnabel muß kurz, dick und nach unten gerichtet sein, sodaß er und die Stirn möglichst eine fortlaufende Linie, aber keinen eigentlichen, auffallenden Winkel bildet; ein lang-schnäbeliger oder ein flachstirniger Vogel wird ein ganz anderes Bild geben. Das schöne große, hoch im Kopf liegende, von einem mittelbreiten fleischigen, aber keinesfalls wulstigen oder warzigen, sondern glatten und röthlichen Hautring umgebene Auge muß perlfarbig (ächt) sein; orangegelbe oder gar dunkle bezw. gebrochene Augen sind fehlerhaft. Der wichtigste Punkt dieser Rasse ist jedoch die Perrücke (Halskrage), und in ihr liegt der Hauptwerth der Taube.

Die Perrücke, welche am Hals sich entwickelt, muß langfederig, voll, gut gescheitelt und beiderseits gleichmäßig entwickelt sein; diese Punkte aber finden sich durchaus nicht immer vereint, und deshalb eben sind gute Perrückentauben verhältnißmäßig selten zu finden. Die Entfaltung einer schönen Perrücke hängt zunächst von einer Vorbedingung ab, nämlich einem langen Hals, und die Hauptbedingung wiederum einer regelrechten Perrücke oder Federkräuse sind, wie aus dem Folgenden hervorgehen wird, lange Federn. Betrachtet man die Federkräuse, so fallen zwei Theile auf, welche durch eine Scheitelung getrennt sind; es sind ein oberer, dessen Federn den Hals, Nacken und den Kopf bis zu den Augen hin einschließen, und ein unterer, dessen Federn nach Schulter und Rücken fallen; den oberen Theil kann man Kapuze, den unteren Mähne nennen. Der Haupttheil ist die Kapuze; da deren Federn sich von unten nach oben wenden, nicht aber perrückenartig von oben nach unten fallen, so ergiebt sich, daß die richtigste Bezeichnung für den Hals schmuck unserer Taube „Kapuze“ — nicht „Perrücke“ — ist und daher der Name für die Taube selbst dem entsprechend gewählt werden mußte. Die Theilung der ganzen Halskräuse beginnt an

\*) Vergl. damit die auf Seite 469 angegebenen Maße der Feldtaube oder die der Schmaltbener Mähnentaupe.

der Seite des Vorderhalses, nach der Brust hin, und zwar mit einem Scheitelpunkt oder Wirbel („Rose“ der Engländer), von dem aus sich nicht nur Federn nach oben und unten, sondern auch nach vorn wenden. Von diesem Wirbel aus läuft nun die Scheitelung schräg aufwärts nach dem Hinterhals, und hier treffen sie von beiden Seiten her zusammen. Die Scheitelung muß vom Wirbel an scharf markirt sein, d. h. die Federn der Krause oder der Kapuze und der Mähne müssen sich hier durchweg streng nach oben resp. vorn und unten kehren, sodaß ihr grauer oder weißlicher Wurzeltheil, der Flaum, sichtbar wird. Die schräg nach oben und vorn gerichteten Federn der Kapuze — sie bilden die sogenannte Kette („chain“ der Engländer) — müssen zerchliffen und vor allen Dingen sehr lang sein, sodaß sie den Hals nach vorn umschließen und die von der rechten Seite her kommenden mit denen der linken Seite am Vorderhals aneinanderstoßen; bei kurzen Federn ist dies nicht möglich, und es tritt eben dann der Uebelstand ein, daß der Vorderhals ganz oder doch zum größten Theil sichtbar bleibt. Die von der Scheitelung aus sich direkt nach oben wendenden Federn müssen ebenfalls sehr lang sein, denn sie sollen sich an den Hinterhals glatt anlegen und nicht nur diesen bedecken, sondern auch den Nacken und den Hintertheil des Kopfes bis zu den Augen hin einschließen, sodaß der letztere wie aus einer Kapuze hervorschaut; auch dies ist bei kurzen Federn nicht möglich, denn diese legen sich nicht glatt an, sondern stehen ab und können ebensowenig den Nacken und Kopf regelrecht einschließen. Bemerkt sei gleichzeitig, daß die Engländer diesen oberen Theil der Kapuze, welcher sich dem Scheitel glatt und dicht anlegen soll, „Hut“ (hood) nennen. Der Hut kann auch insofern noch fehlerhaft werden, als die oberen Federn zu weit vorschießen und in keiner schönen gleichmäßigen Bogenlinie abschließen, sondern eine Spitze, die sich zu viel über den Oberkopf erhebt, bilden. Muß bei guten Vögeln die Entfernung von der Vorderseite der Kette bis zur Mitte des Hinterhalses, wo die Scheitelungen von beiden Seiten her zusammentreffen, 100 mm betragen, so muß diejenige vom Wirbel aufwärts bis zu den Enden der Hutfedern noch etwa 1 cm mehr messen. Die Mähne (mane) endlich, d. h. die nach unten fallenden Federn, soll so voll und glatt als möglich sein und sich gleichmäßig über die Schultern und den Ober Rücken legen.

Betreffs der noch nicht besprochenen Körpertheile ist wenig zu sagen. Brust und Rücken sollen, entsprechend der gestreckten Gestalt, schmal, Flügel und Schwanz lang sein. Die Füße verlangt der moderne Geschmack glatt, unbefiedert; Federfüße werden verworfen und vielfach für einen Beleg früherer Kreuzung von B. mit federfüßigen Tauben angesehen, obwohl dem gar nicht so ist; federfüßige sind vielmehr (vergl. S. 550) eher als ein Rückschlag in die alte Form, denn als die Nachkommen einer Kreuzung mit federfüßigen Fels- oder Trommeltauben anzusehen.

Gefieder und Färbung. Ueber das Gefieder ist, nachdem die eigenthümliche Beschaffenheit und Anordnung der Halsfedern besprochen, kaum noch etwas Besonderes zu sagen. Je nach der Färbung und Zeichnung lassen sich zunächst zwei Schläge aufstellen: Einfarbige und Gemöncchte (einschließlich Scheden), und diesen reiht sich als besondere Form die doppeltkuppige B. an; der verbreitetste und beliebteste, zugleich auch schönste mag voranstehen:



a) Die gemöncchte P. führt diese Benennung nach der Zeichnung, welche ganz mit der des „Mönch“, der bekannten Feldtaube mit weißem Kopf, Schwanz und ebensolchen Schwingen (s. S. 487), übereinstimmt. Diese Zeichnung fällt aber durchaus nicht immer nach Wunsch aus. Zunächst soll der Kopf weiß sein. Bezüglich dieses Punktes ist eine große Anzahl englischer Züchter (und mit ihnen deutsche) neuerdings zu besonderer Ansicht gelangt; sie wollen, daß die gemöncchte P. nur einen weißen Oberkopf haben soll, d. h. das Weiß soll unten begrenzt werden durch eine Linie, welche man sich vom Schnabel- oder Mundwinkel durch das Auge nach dem Hinterkopf gezogen denkt. Diese Forderung entspricht jedoch weder der Bezeichnung, noch der Zeichnung des Mönch, sie stimmt vielmehr mit der überein, welche eine andere bekannte Feldtaube, den Pfaffen (S. 485), betrifft, und ist demnach unberechtigt. Hr. H. Marten bemerkt hierzu: „Der volle Mönchskopf hat meistens zur Folge, daß das Weiß zu weit am Hals hinuntergeht. Bei einer vollkommenen P. soll die Perrücke dicht unter der Kehle zusammenschließen und ist somit gar nicht zu sehen, ob die Kehle weiß oder farbig ist. Bei den etwas zu tief geschnittenen P. würden aber die weißen Federn der Kehle in die Perrücke übergehen, wodurch gerade die werthvollsten Exemplare sehr geschädigt würden. Bei der Beurtheilung gemöncchter P. tritt die Kopfzeichnung gegen andere hochwichtige Punkte zurück.“ Das Weiß des Kopfes darf also keinesfalls in den Hut oder die Kapuze übergreifen. — Die richtige Zeichnung der Schwingen hängt gewissermaßen von der des Kopfes ab. Bei guten Vögeln sollen alle 10 großen Schwingen weiß sein, doch sind auch 9 oder 8, selbst 7 noch zulässig; eine ungleiche Zahl in beiden Flügeln (z. B. in einem 8, im anderen 7) gilt als Schönheitsfehler, doch nur als kleiner. An Tauben nun, welche auf kleinen weißen Kopf, also auf Pfaffenkopf, hin gezüchtet sind, läßt sich die Wahrnehmung machen, daß das Weiß auch an den Schwingen zurücktritt, und statt 10 oder 9 rein weißer Schwingen in jedem Flügel findet man nur 7 oder 6, ja nur 5. Was den Schwanz betrifft, so müssen außer den Steuerfedern die oberen und unteren Schwanzdeckfedern weiß sein; das Weiß soll zwar nicht über den Bürzel hinauf und den After hinuntergehen, allein „eine gemöncchte P. zu finden, die kein Weiß am After hat, ist nahezu ganz unmöglich, zumal bei dieser der Flaum weiß ist; bei den Schwarzen kommen Exemplare vor, bei denen der Bauch, die Schenkel- und auch annähernd die After-Partie schwarz ist, bei den rothen, gelben und blauen dagegen wird man Derartiges vergeblich suchen. Dies ist ein Schönheitsfehler von nur geringer Bedeutung“ (H. Marten). — Der Fuß ist roth, der Schnabel fleischfarben.

Die gemöncchten P. kommen in Gelb, Roth, Schwarz, Blau und gescheckt vor, die ersten drei Farben sind am schönsten, reinsten, klarsten und glänzendsten, namentlich zeigen das Schwarz und das Roth (ein tiefes Braunroth) eine volle Sättigung und prächtigen Glanz; dagegen läßt das Blau manchmal etwas zu wünschen übrig, indem es in's Fahl spielt. Auch die Schacken oder Tiger, welche namentlich in Frankreich — unter dem Namen *Pigeons capucins espagnols* (Spanische P.) oder *Nonnains maurins* —, doch auch mehrfach in Berlin und vereinzelt an anderen Orten gezüchtet werden, gehören zu den gemöncchten P., denn Kopf, Schwingen und Schwanz

sind rein weiß, während das übrige Gefieder auf weißer Grundfarbe schwarz, roth oder gelb gefleckt ist. Am häufigsten sieht man Schwarztiger, am seltensten Gelbtiger; Blautiger giebt es meines Wissens noch gar nicht, wohl aber dreifarbige Tiger (weiß mit schwarz und roth), von denen auf der 1876er Ausstellung der „Expositio“ in Berlin zwei Paare vorhanden waren. Die Mönchszeichnung weist darauf hin, daß die Schrecken durch Verpaarung von weißen mit gemönchten P. entstanden sind.

Während in Deutschland, England und Frankreich jezt im Allgemeinen ein und derselbe Schlag gemönchter P. gezüchtet wird, unterscheidet sich die Russische P. nicht gerade zu ihrem Vortheil von unseren, denn sie ist sehr groß und stark, mit langem Schnabel und kurzfederiger, breit abstehender Perrücke, sie gleicht also einer vernachlässigten, zurückgegangenen deutschen P.

b) Einfarbige Perrückentauben, welche man von jeher in Deutschland züchtete und mit Vorliebe an manchen Orten noch züchtet, stehen dem ächten kurz-schnäbeligen gemönchten Stamm in Bezug auf Kapuze und Schnabel gewöhnlich nach, doch muß betont werden, daß man neuerdings auf größeren Ausstellungen und bei Spezialzüchtern mehr und mehr schöne Paare, namentlich in Weiß, Schwarz, Roth und Gelb, antrifft, wenn man auch anderseits viele findet, welche hinsichtlich der gestreckten, eleganten Gestalt, des langen Halses, der langfederigen und gut gescheitelten Perrücke, des hochgewölbten Kopfes oder des kurzen, nach unten gerichteten Schnabels zu wünschen übrig lassen. Verständige Zuchtwahl und Ausdauer werden auch hier zum Ziele führen. Bezüglich der Füße, welche hin und wieder befiedert vorkommen, wolle man das bei den gemönchten P. Gesagte vergleichen. Das Auge soll perl-farben (ächt) sein und ist es auch fast stets; gelbe kommen selten vor. Der Schnabel ist fleischfarben, nur bei schwarzen und auch blauen dunkler, der Fuß roth. Die weißen P. sind fast die einzigen einfarbigen, welche in England gezüchtet und von dort auch wieder importirt werden, sie stehen den gemönchten sehr nahe; selten trifft man schwarze drüben an. Die Farbe der schwarzen, rothen, gelben zeichnet sich durch Tiefe und Metallganz aus, und daher gehören diese Tauben zu den schönsten Erscheinungen; schöne blaue P. sieht man seltener, seit einer Reihe von Jahren züchtet man auch blaue mit weißen Binden, und findet man darunter zuweilen ganz hübsche Exemplare. Isabellfarbene mit weißen Binden zu ziehen, hat man sich in Wien bemüht, allein man ist noch zu keinem endgiltigen Resultat gelangt. Auch weiße mit schwarzem Schwanz sah ich schon mehrmals, doch erinnerten sie noch zu sehr an die Fels-Taube.

c) Die doppeltkuppigen Perrückentauben werden als ein Kreuzungsprodukt von Perrücken- und doppeltkuppigen Trommeltauben angesehen, und als Beweise dafür erachtet man den plumpen Körperbau, den flachen Kopf, langen Schnabel, die kurzfederige, mangelhafte Perrücke, das dunkle Auge und die zuweilen an den Füßen auftretenden Federn. Dieser Ansicht tritt Hr. F. Dieß-Frankfurt entgegen, indem er zunächst ausführt, daß diese Taube, wie die Nachforschungen ergeben haben, zuerst gegen Ende der 50er Jahre von wandernden Händlern aus Polen oder Rußland nach dem Altenburger oder Löhner Taubenmarkt gebracht wurde, und daß dann weitere Nachlieferungen folgten, wahrscheinlich stamme sie aus dem asiatischen Rußland.



Schmal Halsener Mohrenkopf.

Perrüßentaube (roth, gemösch).



der Heimat der Trommeltauben, und verbreitete sich von da aus, ähnlich wie die Bucharische Trommeltaube in neuester Zeit, mehr und mehr nach Westen hin und kam schließlich durch Händler zu uns und auch nach Frankreich, wo sie den Namen Pigeon capucin à visière führt und auch zum Theil als ein Kreuzungsprodukt vom Kapuziner mit der doppeltup. Trommelt. (Pigeon de Dresde) angesehen wird.

Sie kommt meist in Weiß, aber auch gemöncht vor. Einen besonderen Werth hat sie nicht, und keinesfalls kann sie hinsichtlich der Federstruktur zc. einen Vergleich mit der (englischen) gemönchten Perrücke aushalten. —

Die Perrückentaube hat mit Recht einen großen Liebhaber- und Züchterkreis gefunden, denn das prächtige Äußere, das muntere Wesen, die ergiebige Züchtung, ihr Fleiß beim Auffüttern der Jungen (auch fremder) nehmen sehr für sie ein.

56. Die **Mähnentaupe**, **Schmalkaldener** oder krauser **Mohrenkopf** oder **Schmalkaldener Perrücke** — Col. dom. jubata; (in Engl. unbekannt;) Franz.: Pigeon à crinière — erinnert in der Zeichnung an den Mohrenkopf und an die Lasttaube, durch ihren Federschmuck an Hinterkopf und Hals aber zeichnet sie sich jenen gegenüber ebenso aus wie die Perrückentaube, sodaß sie durchaus mit Recht „Schmalkaldener Perrücke“ genannt wird. Es ist ja möglich, daß sie durch sorgfältige Zuchtwahl aus der Lasttaube herausgezüchtet worden, aber seit langer Zeit schon ist sie wohl charakterisirt, daß sie als besondere Rasse betrachtet werden und neben der Perrückentaube ihren Platz angewiesen bekommen muß. Ueber die eigentliche Heimat der Taube läßt sich nichts Bestimmtes angeben; ob sie in Schmalkalden entstanden oder aus der Heimat der Perrücke in Deutschland eingeführt und dort besonders gezüchtet wurde, muß dahingestellt bleiben. Heut wird sie namentlich noch in Sachsen, der Lausitz, in Thüringen, Hessen gehalten, in anderen Theilen Deutschlands, in Oesterreich weit weniger; in Frankreich scheint man sie zu kennen, in England dagegen nicht.

In Gestalt und Körperbau steht der Sch. M. (Taf. 69) der gewöhnlichen blauen Feldtaube oder dem gewöhnlichen Mohrenkopf sehr nahe, er ist jedoch noch etwas länger, auch kräftiger. Nimmt man 36 cm als die Gesamtlänge der Feldtaube an, so beträgt die der M. 38 cm. Die Maße eines guten Vogels stellen sich wie folgt: von Schnabelspitze bis zur Nasenwarze 15, bis zur Stirn 22, zum Mundwinkel 26 (Feldtaube 25), zur Augenmitte 35, zum Genick 56, bis zur Schwanzspitze 380 mm, Umfang (über die Flügel) 260 mm; die Schwingen der schön aufliegend, aber nicht gekreuzt getragenen Flügel reichen bis auf 2 cm an die Schwanzspitze heran. Die Stirn steigt ziemlich hoch auf, doch nicht so steil als bei der Perrückent.; der Kopf ist lang, schmal, flach gewölbt und glatt. Am bezeichnendsten für diese Taube ist die Mähne, welche sich von der Muschelhaube durch weit reichere Entwicklung von der Perrücke durch andere Anordnung und Lagerung ihrer Federn unterscheidet denn sie entspringt nicht am Hals, ist auch nicht so getheilt (gescheitelt) wie diese sondern sie entfaltet sich vom Genick aus. Ihre Federn sind 40 bis 50 mm lang, am Wurzeltheil mit deutlicher breiter Fahne, aber dann (etwa von der Hälfte an) hört Kiel und eigentliche Fahne auf, und die Strahlen wenden sich nicht mehr seitwärts, sondern nach vorn, sodaß die Federn außerordentlich weich, locker, zerchliffen

erscheinen. Von diesen Federn wenden sich (vergl. Abbildung) einige nach oben, ohne jedoch eine Muschelhaube zu bilden, die meisten aber fallen nach vorn und unten bis auf die Schultern, und die der rechten und der linken Halsseite schließen unten an der Brust fast zusammen, sodaß von dem Schwarz des Vorderhalses unten nur ein schmaler Streif sichtbar bleibt. Je voller und länger (bei reiner Zeichnung) die Mähne, desto werthvoller der Vogel. Eine zweite Forderung betrifft den Fuß. Dieser muß stets und möglichst reich befiedert sein: starke Hosen und lange Latschen sind Erforderniß, die letzteren müssen bei einem guten Vogel 7 bis 10 cm lang sein. Ueberhaupt ist das Federkleid dicht und weich.

Färbung. Die Mähnentaube tritt nur mit schwarzer Zeichnung auf, und wenn die Franzosen auch von rothen, gelben und blauen Mähnentauben sprechen, so verwechseln sie M. mit gewöhnlichen Farbentöpfen resp. Lachtauben. Das Gefieder ist weiß mit Ausnahme des Kopfes, des Vorderhalses und des Schwanzes. Die Zeichnung muß aber fehlerlos sein, d. h. das Schwarz des Kopfes und Vorderhalses darf nicht im Geringsten die Mähne ergreifen, sondern muß vielmehr im Genick und an den Halsseiten von der letzteren scharf abgegrenzt werden, und am Vorderhals muß es scharf gegen die Brust abschneiden; ebenso muß das Schwarz des Schwanzes und seiner oberen und unteren Deckfedern genau mit diesen absetzen. Der Schnabel ist tief blauschwarz, das Auge schön dunkelbraun, der Fuß karminroth.

Die Züchtung der M. bietet manche Enttäuschung und Schwierigkeit, und deshalb hat die Taube keine allgemeine Verbreitung gefunden. Mehr wie bei anderen Rassen hat man hier auf Blutauffrischung zu sehen, sie degenerirt sonst zu leicht. Ein Flug schöner M. bildet aber unstreitig die Zierde eines Hofes.

## E. Mövchen.

Die Mövchen, Möven-, Krausen-, Kreuztauben — *Columba domestica turbita*; Engl.: Frilled Pigeons [Turbits; Owls]; Franz.: Pigeons cravatés — bilden eine weit verbreitete und weit verzweigte Gruppe mit verschiedenen Rassen, welche bei ihren größeren oder geringeren Abweichungen von einander doch genug übereinstimmende Merkmale besitzen, sodaß sie sofort als Glieder eines und desselben Stammes zu erkennen sind. Diese gemeinsamen Eigenthümlichkeiten betreffen Größe, Zabel (Krause am Vorderhals), Schnabel und den Kopf (breit, eckig) mit dem hervortretenden ausdrucksvollen Auge. Die Größe ist gering, kaum bei einer anderen Gruppe finden wir soviel Uebereinstimmung ihrer Rassen resp. Varietäten und Schläge hinsichtlich dieses Punktes als bei den Mövchen, sie sind durchweg klein zu nennen, und eine (egyptisches M.) ist die kleinste Haustaube überhaupt. Dieser kleine, kurze, wenn auch gedrungen, so doch durchaus edel gebaute Körper mit dem glatten Gefieder, die elegante Haltung und das anmuthige Wesen haben die Mövchen von jeher zu Lieblingen der Taubenzüchter gemacht. Der Schnabel muß kurz, aber dick und in einem schönen Bogen nach abwärts gerichtet sein. Am augenfälligsten aber kann

zeichnen sich die *M.* durch den Sabot (Halskrause, Busenstreif). Er wird gebildet durch weiche, gebogene oder aufgeworfene, nach verschiedenen Richtungen gewendete Vorderhals- und Oberbrust-Federn, die zu beiden Seiten einer geraden Linie stehen, welche von der Kehle an die Mitte des Vorderhalses bis auf die Brust herabläuft. Diese Halskrause, welche übrigens bei den verschiedenen Unterrassen des Möbchens eine mehr oder minder abweichende Form zeigt, steht mit einer dünnen, aber deutlich sich abhebenden Hautfalte, dem sogen. Kehlsack (Kehlwamme, Bart, Drossel oder Troller) in Zusammenhang; der Kehlsack zieht sich vom Kinn an bis zur Brustmitte hinab, ist aber nur im oberen Theil (Kehle) deutlich wahrnehmbar, während er weiterhin durch die auf seiner Mitte stehenden Krausenfedern verdeckt wird. — Kopf und Füße der Möbchen bieten Verschiedenheiten, indem der erstere sowohl glatt als auch mit Spitz- oder mit Muschelhaube versehen ist und die letzteren entweder glatt oder befiedert sind; es kommt dabei auf die Unterrassen oder Schläge an. Hinsichtlich der Färbung haben wir einfarbige, geschilbete, farben- und weißschwänzige.

Woher sich der Name „Möbchen“ für diese Tauben schreibt, vermag man nicht genau anzugeben; gewöhnlich nimmt man an, daß sie die Benennung erhalten haben, weil die Zeichnung der einen Varietät, des Schildmöbchens, an die der Seemöbchen erinnert; dann würde man also die Schildmöbchen als den ältesten Schlag Möbchen ansehen — ob dies aber richtig ist? Als ursprüngliche, eigentliche Heimat der *M.* darf man jedenfalls Asien betrachten; zunächst wohl im inneren Asien zu Hause und gezüchtet, wurden sie später nach Border-Asien und Nord-Afrika verbreitet, hier sorgsam weiter gezüchtet und dann auch nach Europa und zu uns gebracht. Wann die ersten zu uns gelangten, wissen wir nicht; der Engländer Willughby giebt in seiner „Ornithology“ (1678), also vor mehr als 200 Jahren, schon eine deutliche, wenn auch knappe Beschreibung der Turbits und vermuthet, daß diese Vögel die von Albrovandi (1600) „Candy“ oder „Indian Doves“ [niederdeutsch „Cortbeke“<sup>\*)</sup>] genannten Tauben seien. Für unsere (die Heimat betreffende) Ansicht spricht der Umstand, daß die erst in neuerer Zeit bekannt gewordenen Möbchen (Egypter, Chinesen, Türkische) aus Asien bezw. Nord-Afrika stammen; und mit welcher Aufmerksamkeit sie dort gezüchtet worden und werden, davon liefert die Schönheit dieser Tauben selbst den glänzendsten Beweis.

Die Engländer theilen die Möbchen ein in Eulen, d. i. einfarbige, glattköpfige *M.* (Engl., Egypt., Chines. *M.*), in Turbits oder eigentliche *M.*, d. i. gezeichnete, gehaubte *M.* (Schilbe), und in Orientalische *M.* (Blondinetten etc.). Diese Einteilung paßt nicht recht für die deutsche Liebhaberei. Wir unterscheiden fünf Rassen des Möbchens: 1. gewöhnliche (Deutsche), 2. Egyptische, 3. Chinesische, 4. Italienische, 5. Orientalische (Asiatische), von denen die ersten vier die Gruppe der glattfüßigen *M.* bilden, während die asiatischen *M.* federfüßig sind. Egyptische, Chines. und Italienische *M.* kommen nur glattköpfig vor, bei den anderen tritt auch Spitz- bezw. Breithaube auf.

### A. Glattfüßige Möbchen.

57. **Deutsche und Englische Möbchen.** Bekanntlich weichen die hierher gehörigen Tauben hinsichtlich der Färbung und Zeichnung, der Augen- und Kopfbefiederung (Haube) und auch der Haltung untereinander ab, sodaß man in Deutsch-

<sup>\*)</sup> „Der Name „Cortbeke“ hat sich bis heut erhalten; bis zur Zeit der Ausstellungen kannte man im Wuppertal und im Bergischen überhaupt keine andere Bezeichnung für diese Rasse“ (H. J. Penzen).

land mehrere Schläge (Einfarbige, Schilde, Schwänzige, Sticken) unterscheidet und daneben sogar noch die Englischen (einfarbigen) Eulen und Schildmövchen (Turbits) besonders betrachtet. Sie vertreten jedoch alle einen und denselben Typus, und man bezeichnet sie zum Unterschied von den in neuerer Zeit eingeführten hochrassigen Mövchen als „gewöhnliche“ oder „Deutsche“ M. — Col. dom. turbita communis —, denn auch die Englischen M. sind nichts anderes als sorgfältig gezüchtete gewöhnliche Mövchen. Das Deutsche Mövchen soll klein, gedrungen gebaut (etwa 32 cm lang) und glatt befiedert sein, einen kurzen, dicken Schnabel mit etwas aufgetriebener Nasenhaut und einen breiten, edigen Kopf haben, und eine vom Scheitel über die Stirn nach vorn bis zur Schnabelspitze gezogene Linie soll eine möglichst ununterbrochene Bogenlinie, d. h. beim Schnabelansatz an der Stirn keinen Knick bilden; gerade das letztere aber trifft man bei gezeichneten Mövchen vielfach, während die einfarbigen einschließlich der englischen Eulen der Forderung mehr nachkommen, und namentlich früher hat es, wie sich alte Liebhaber dessen wohl zu erinnern wissen, prächtige kurzschnäbelige Mövchen mit schönem kurzen, hochsheiteligen, knapp befiederten Kopf gegeben. Manche sind glattköpfig (unbehaubt), andere spitz-, noch andere breit- haubig. Das verhältnismäßig große Auge liegt ziemlich hoch im Kopf, hat ziemlich breiten, nackten Rand (Lid) und ist bei rein weißen und bei weißen mit farbiger Zeichnung (Schilde, Farbenschwänze) schwarz- oder dunkelbraun, bei den einfärbig blauen, schwarzen, rothen, gelben und den weißschwänzigen dagegen gelb oder perlfarben; in Magdeburg nennt man die ersteren, also die schwarzäugigen, „Mövchen“, die letzteren aber „Kreuzer“, im Hamburgischen und Mecklenburgischen nennt man die ersteren ebenfalls Mövchen, die anderen aber (einfarb., weißschwänz., Roth- und Gelbbänder) „Sticken“. Der Hals ist ziemlich kurz, zurückgebogen, die Brust breit, voll. Der Kehlsack und das Jabot wurden bereits auf voriger Seite besprochen. Der letztere muß regelrecht gebildet sein, d. h. eine Rose und gute Scheitelung aufweisen. Wie erwähnt, stehen die lockeren, aufgeworfenen, also von unten nach oben gerichteten Krausenfedern längs der Mittellinie des zur Brust herabgehenden Kehlsacks; sie sollen nun aber nicht einseitig stehen, sondern von dieser Linie aus sich nach rechts und nach links aufwärts wenden. Unten auf der Brust, wo die Jabotbildung, resp. die Scheitelung beginnt, bildet sich ganz von selbst eine Art Wirbel (von den Engländern „Rose“ genannt), weil die ersten Jabotfedern eine der den eigentlichen Brustfedern entgegengesetzte Richtung einschlagen; oben dagegen, wo der Kehlsack deutlich wie eine Hautfalte zu Tage tritt, bewirken die zur Seite desselben stehenden und richtig (d. h. von oben nach unten) gelagerten Federn eine Stauung der Jabotfedern, so daß diese sich hier nach rechts und links legen und das Jabot somit oben in zwei Spitzen endigt; je federreicher das Jabot ist, desto werthvoller das Mövchen, ein einseitiges, arm- oder kurzfederiges Jabot gilt als Fehler. Obwohl das Jabot sich spät ausfiedert, so läßt sich doch bereits bei einer mehrere Wochen alten Taube ein Bild von der späteren Beschaffenheit desselben gewinnen; ebenso zeigt sich der Kehlsack bei 3 und 4 Wochen alten Mövchen schon deutlich. — Lauf und Zehen sind kurz und unbefiedert, die Schwingen reichen bis auf etwa Daumenbreite an die Schwanzspitze heran und werden manchmal etwas schleppend, die Schwanzfedern dagegen mehr gehoben getragen. Haltung und Wesen sind anmuthig, die Mövchen fliegen gut (und wurden deshalb früher mit als Briestauben verwendet) und vermehren sich auch ergiebig.



Färbung. Früher in schönen Exemplaren vorkommend, sind die Deutschen Mövchen durch Kreuzung mit gezeichneten Feldtauben, Tümmern u. zurückgegangen, ja vielfach verdorben, während England die einfarbigen wie geschildeten M. keinesfalls vernachlässigt, sondern durch sorgfältige Zuchtwahl verbessert hat. Es sind nun im Folgenden zu besprechen: a) die einfarbigen, b) die geschildeten (einschl. der Nachener), c) die farbenschwänzigen, d) die weißschwänzigen und e) die Schnippen-Mövchen.

#### a) Einfarbige Mövchen (Deutsche und Englische). Stiden. Kreuzer.

Das eben von dem Deutschen Mövchen überhaupt Gesagte gilt vor Allem von dem einfarbigen: in ihm sehen wir das Bild des Deutschen M. am besten verkörpert, es vertritt mit dem Schildmövchen den eigentlichen Stamm desselben. Es soll möglichst dem Egyptischen Mövchen nahe kommen, und früher war dies wohl der Fall, wie z. B. Herr Haushofmeister Meyer bestätigt: „Vor ca. 50 Jahren hatte mein Vater Mövchen, welche so kurzchnäbelig waren wie jetzt die Egyptischen, und ich habe Schildmövchen besessen, welche in Hinsicht der kurzen Schnäbel jenen ebenfalls nichts nachgaben.“ Allein weil man nach Querhauben, Perlaugen und neuen Zeichnungen strebte und deshalb das Blut anderer Rassen einmischte, so hat das einfarbige Mövchen sehr darunter gelitten, und die charakteristische gedrungene Figur, der eckige Kopf, der kurze, dicke Schnabel, die volle Brust, ein schönes Sabot und feste Haltung werden nun zu oft vermisst. Dagegen hat England sein einfarbiges Mövchen (English Owl, Gule) stetig vervollkommenet und daher mehr schöne Tauben aufzuweisen als Deutschland. Die Zucht wird dort seit langem betrieben, schon Moore giebt in seinem „Columbarium“ (1735) eine kurze Beschreibung der Owl. Noch jetzt halten die englischen Züchter außer auf schöne Figur auf kurzen, dicken „Gulenschnabel“ und dabei auf breiten, kugelförmigen, großen Kopf; doch übertreibt — „idealisiren“ kann man dies nicht nennen — Lublow betreffs des letzteren Punktes auf seinen Abbildungen zu sehr, denn Kopf und Körper stehen in gar keinem Verhältniß. Im Uebrigen möge man sich bei uns des hübschen Mövchens wieder annehmen! In neuerer Zeit begegnet man schon wieder einem durch Kreuzung mit Egyptischen verbesserten Deutschen einfarbigen Mövchen, und diese Versuche sollte sich Jeder angelegen sein lassen!

Das einfarbige Deutsche Altstamm-Mövchen war und ist, wie die englische Gule, glattköpfig, namentlich die blauen, doch giebt es auch spitzhaubige und, aber weniger, breithaubige. Die Augen sind bei den farbigen, d. h. blauen, rothen, gelben, schwarzen, gelb oder auch perlfarben, bei den weißen dunkel.

Das einfarbige Mövchen tritt in allen Taubenfarben auf: Blau, Gelb, Roth, Schwarz, Weiß; wirklich einfarbig sind die gelben, rothen, schwarzen, weißen, gebändert (mit Flügelbinden oder Strichen) dagegen die blauen, silberfarbenen, gelb- und rothfahlen und Schimmel, und diese werden deshalb „Bandmövchen“ genannt; in Hamburg bezeichnet man die roth- und gelbbindigen als „Bandstiden“. Die gelb-äugigen rothen, gelben, schwarzen und blauen aber als „Piderstiden“.

Das Blau kommt in allen Abstufungen bis zum Silberfahl vor; so haben wir Dunkel- und Hellblaue, Blau- und Silberpuder, Blau- und Silberschuppige, Blau-scheden und Silberschimmel, Karpfen- und Lerchenschuppige. Das Blau muß so gleich-

mäßig und rein als möglich sein, doch zeigen die hellblauen nicht das unwillkommene Weiß auf dem Bürzel; die schwarzen Flügelbinden müssen tiefschwarz und scharf markirt und recht schmal („wie ein Gänsekiel“) sein. Man hat auch blaue mit weißen Binden, doch nur noch selten. „Die weißbindigen“, so bemerkt Hr. Dir. Lenzen-Köln, „waren hier in den 60er Jahren noch sehr häufig anzutreffen, und zwar bei einem Liebhaber Herschbach in den vollkommensten Zeichnungen mit dunklem Schwanz und Schwingen. In der Regel findet man letztere bei weißbindigen M. in's Helle übergehend. Nach meiner Ueberzeugung hat der kurzschnäbelige weißbindige Prager Tümmler zu dieser Zeichnung mit beigetragen. Gelbe mit den schönsten weißen Binden habe ich selbst gehabt. Die schwarzen weißbindigen von Kerst konnten auf den Namen Mövchen keinen Anspruch machen.“ E. Kerst in Gotha zog das erste Paar blaue weißbindige 1843, später auch solche in anderen Farben. — Die silberblauen oder Blaupuder-Mövchen sind am Körper zart silberblau, an Kopf und Hals einen Ton dunkler und wie bepudert, vor'm Schwanzende natürlich mit dunkler Querverbinde; die Färbung der Silberpuder ist noch etwas heller und zarter, das Rumpfsgefieder silberweiß, die Farbe scheint nur angehaucht zu sein; um so kräftiger müssen sich die tiefschwarzen Binden abheben, die keinen Anflug von Braun oder Roth haben dürfen. Bei den Engländern werden gute „Powdered-blue Owls“ recht geschätzt. Weiter finden wir eine Farbenmischung hier, wie wir sie bei den Ludentauben kennen lernten: die Schimmelzeichnung; man züchtet, namentlich in der Elberfelder Gegend, außer Silberschimmeln auch Gelb- und Rothschimmel. Ueber die Schuppigen ist nichts Besonderes zu sagen, man begegnet ihnen nur selten. Ebenso wie in Deutschland und England, züchtet man in Frankreich blaue Mövchen, die mit unseren übereinstimmen. — Das Gelb muß satt, gleichmäßig und glanzreich sein; bläulicher oder graulicher Anflug, namentlich an den größeren Federn, ist fehlerhaft. Etwas Anderes ist es mit Gelbfahl und Gelbschimmel; bei solchen Mövchen treten Binden auf, und sie erscheinen daher sehr hübsch. Wie blaue, so hat man auch gelbe mit weißen Binden gezüchtet, doch sieht man sie, ebenso die Isabellen mit weißen Binden, sehr selten; Isabellen mit dunklen (braunen) Binden kommen ebenfalls vor; schließlich müssen auch die Gelbschreden oder Gelbtiger erwähnt werden, welche man vereinzelt bemerkt. — Die rothen Mövchen ändern im Ton ihrer Farbe weniger ab. Gleich dem Gelb und dem Schwarz, muß das Roth tief, gleichmäßig und metallisch sein. Rothfahle und Rothschimmel wurden schon oben erwähnt. — Gute schwarze Mövchen kommen nicht zahlreich vor; grauer oder schieferfarbener Ton ist verpönt, dagegen wird ein tiefes, metallisches Schwarz verlangt. E. Kerst-Gotha suchte weißbindige, schwarze M. zu erzielen, indem er, nachdem er weißbindige blaue gezüchtet, i. J. 1845 Täuber und Täubin ausgesucht tiefschwarzer Staarhähne gegenseitig mit einem blauen Mövchen verpaarte. Jedoch entsprachen diese zwei Jahre hindurch gemachten Versuche den Erwartungen nicht; er verpaarte nun einen weißschnürligen blauen M.-Täuber mit einer hochgelben M.-Täubin u. s. f., und 1848 erzielte er ein Paar Vögel, welche nach seiner Meinung wirklich weißbindige schwarze Mövchen und „mit Ausnahme eines wenig grau schattirten Schwanzes recht hübsch waren“. Ueber die weißen Mövchen ist etwas Besonderes nicht zu sagen.

#### b) Schilbmövchen.

Das Schilb- oder Deckelmövchen — Col. dom. turb. comm., clypeata; Engl.: Turbit; Franz.: Pigeon cravaté français, var. à manteau de couleur — vertritt

wie schon erwähnt, mit dem einfarbigen M. den eigentlichen Stamm des Deutschen Mövchens; wahrscheinlich übertrug sich von ihm die Benennung „Mövchen“ — nur seine Zeichnung erinnert an die der Seemöven — auf die ganze Gruppe der Krausen- oder Kreuztauben. Nicht nur in Deutschland ist das Sch. seit langem bekannt, sondern auch in England. Bereits Willughby gedenkt in seiner „Ornithology“ (1678) der Turbits, der kleinen Tauben mit dem Gimpel- (hullfinch-) Schnabel und der Federhaube, die dem Ausdruck „flat and depressed“ nach eine Breithaube gewesen zu sein scheint. Moore giebt in seinem „Columbarium“ (1735) eine kurze, aber treffende Beschreibung der Turbits; als Zeichnungsfarben führt er Blau, Schwarz, Roth, Gelb, Dunkel (dun) an und außerdem erwähnt er noch geschuppte (chequered). Tegetmeier (1868) erwähnt auch die weißbindigen blauen Schilbmöven, indem er hinzufügt, daß sie, gleich den meisten weißbindigen Tauben, deutschen Ursprungs seien. „Die meisten Schilbmöven sowie die weißbindigen sind von hier seit 1864 nach England gewandert“ (H. J. Venzen-Köln). Die Engländer züchten breit- und spitzhaubige Schilbmöven (Turbits), bevorzugen aber die letzteren und haben in der Züchtung derselben sehr schöne Erfolge erzielt, sodaß sie jetzt mehr gute spitzhaubige Sch. aufzuweisen haben als wir. In Deutschland werden außer spitzhaubigen glattköpfige und breithaubige gezüchtet, doch ist die Liebhaberei für diese hübschen Tauben nicht mehr so verbreitet wie früher, die feinen spitzhaubigen namentlich sind fast ganz verschwunden. Früher waren diese besonders in der Rheingegend und in Süddeutschland zu finden, jetzt sucht man sie vielerorts vergeblich, was sehr zu bedauern ist. Wie gesagt, jetzt hat uns England den Rang abgelassen. Der deutsche breithaubige Schlag, welcher etwas stärker ist als der spitzhaubige, wird seit geraumer Zeit besonders in Norddeutschland (Hamburg zc.) gepflegt, doch finden wir auch anderwärts Liebhaber desselben. Am verhältnißmäßig zahlreichsten sind die glattköpfigen Sch. in Deutschland vertreten, namentlich im westlichen und südwestlichen Deutschland, doch auch ihre Zahl ist eher im Abnehmen als Zunehmen begriffen. Des Aachener Laß-Schilbmövens soll besonders gedacht werden. In Frankreich züchtet man ebenfalls glattköpfige und gehaubte (ordinaires et huppés) und zwar spitzgehaubte. Daß das Sch. auch in Belgien gezüchtet wurde, ist bekannt, ebenso, daß ihm eine gewisse Bedeutung für das Briestaubenwesen zugeschrieben wird. „Ich habe auf meinen Reisen nach dort schon in den 70er Jahren kein Stück mehr, weder bei den Liebhabern, noch auf den Märkten, gesehen, wohl aber hier und da noch einfarbige, namentlich fahle und braungehämmerte“ (H. J. Venzen).

Außer auf gute Figur und Haltung, breiten, edigen Kopf mit — wenn vorhanden — regelrecht angelegter und gebildeter Haube, kurzen, dicken Schnabel und schönes Jabot kommt es auf richtige Zeichnung und schöne Färbung an. Die Zeichnung erstreckt sich nur auf die Flügel, indem nämlich alle Deckfedern derselben gefärbt sein müssen, während die Schwingen wie das übrige Gefieder weiß sind; die farbigen Deckfedern bilden den „Schild“ oder „Deckel“. Sehr oft tritt die Farbe an zwei Stellen ins Weiß über: auf dem Rücken und an der Hinterseite der Schenkel; das erstere gilt als fehlerhaft, das letztere sieht man — gewisse Bedingungen vorausgesetzt — nicht so streng an. Der farbige Rücken bewirkt, daß die beiden Flügelschilde nicht von einander getrennt zu sein, sondern in einander überzugehen scheinen, und dies sieht nicht gut aus. Fehlerhaft ist ferner, wenn die Farbe auf die großen Schwingen übergreift, sodaß eine zu geringe Zahl derselben weiß bleibt;

Flügelzucht.

36

regelmäßig sollen alle 10 großen Schwingen weiß sein, doch läßt man allenfalls auch 9 oder 8 gelben, weniger als acht jedoch nicht; ebenfalls fehlerhaft ist die Unterbrechung der weißen Schwingen durch eine farbige. Die (4) Federn des kleinen Geflügels (Daumenfedern) am Flügelbug dagegen müssen, wie der Schild, farblos sein, damit sie bei geschlossenem Flügel die weiße Kante der Schwingen bedecken. — Was die farbigen Federn an dem hinteren und oberen Theil der Schenkel, die sogenannten Hosen betrifft, so scheint ein gutes, vollfarbiges Schildmövchen ohne solche nicht denkbar zu sein. Den besten Beweis dafür liefern die Aachener Landschildmövchen; sie weisen die tiefste Sättigung des Schwarz, Roth (Braun) oder Gelb auf, besitzen aber fast ausnahmslos Hosen. Ja man wird finden, daß je schöner, d. h. je voller, tiefer die Farbe des Schildes ist, desto auffälliger die Hosen sich zeigen, während bei hell- oder mattfarbigem Schild die letzteren fast oder ganz verschwinden. Man muß deshalb die Hosen wohl oder übel mit in Kauf nehmen, will man feine Vögel haben. Nur dürfen die farbigen Federn nicht auf die Vorderseite des Schenkels oder auf den Bauch übergreifen. — Die Augen sind, dem Weiß des Körpergefieders entsprechend, dunkel- oder schwarzbraun, die Schnäbel fleischfarben (ohne dunkle Flecke!), die Füße roth.

Als Zeichnungs-, d. h. Schildfarben finden wir Blau mit seinen verschiedenen Abstufungen, namentlich Silberfahl, ferner Gelb, Roth und Schwarz; die letzteren drei Färbungen verlangt man tief und glanzreich, das Blau ist hell und das Silberfahl schön rein. Die Schildmövchen, besonders auch breithaubige, trifft man in der Regel noch schön auf den Hamburger Ausstellungen, außerdem in den Rheingegenden.

Schöne blaue Sch. werden immer seltener, man hat an ihnen zu viel „herumgedoktort“ und dadurch diese hübschen Mövchen verdorben. Das Blau muß rein sein und wird stets von Flügelbinden begleitet, welche scharf markirt und tiefschwarz sein müssen. Auch bei gehämmerten oder geschuppten Sch. (blau checkered) müssen rein schwarze Binden vorhanden sein; rothe Binden kommen bei Blauschilden vor, sind jedoch eher zu verwerfen als beachtenswerth. Vor einigen Jahrzehnten tauchten auch weißbindige Blauschild auf, sie wurden dann namentlich durch den verstorbenen E. Kerst in Gotha, welcher das erste Paar solcher Mövchen i. J. 1839 als Seltenheit von dem dortigen Taubenhändler Kleingünther kaufte, weiter gezüchtet und verbreitet; später strebte er darnach, auch weißbind. Schildmövchen in Isabell, Gelb, Roth und Schwarz zu erzielen, und zwar durch Kreuzung von weißbind. Blauschilden mit Schildmövchen der betreffenden Färbungen ohne Binden, bezw. mit weißbindigen geschildeten Feldtauben. „Die weißbind. Schildmövchen Kerst's, die ich s. Z. gesehen, hatten, ausgenommen die blauen, mehr mit der Feldtaube als mit dem Mövchen gemein. Leichter war es ihm, blaue weißbind. Sch. zu züchten, weil er ein gutes Exemplar von einem Finkler gekauft hatte. Wie mag dieses aber entstanden sein?“ (H. J. Lenzen). Uebrigens sind solche Versuche auch geschehen von Seiten anderer Züchter Thüringens und Sachsens, doch können derartige Kreuzungsprodukte nicht befriedigen, da ihnen die schöne Mövchenfigur fehlt. Die Silberfahlschildmövchen sollen tiefschwarze Flügelbinden haben, solche mit braunen (rothen) oder gelben Binden werden weniger beachtet. Das Silberfahl muß zart und rein sein, manchmal erscheint es so hell und klar, daß es sich kaum

von dem Weiß des übrigen Gefieders abhebt, manchmal spielt es ins Bläuliche oder Graue und wird dann auch Mehlsahl genannt. Im Uebrigen findet man unter den Blau- und Silberschilden öfter Mövchen mit guter Figur, schönem Kopf und Schnabel. Bei Gelb-, Roth-, und Schwarz-Schilden verlangt man eine gesättigte, glanzreiche Färbung, namentlich bei den beiden letzteren; sie darf keinen fahlen, in's Graue spielenden Ton annehmen. Das Gelb läßt oft zu wünschen übrig, da es nicht gleichmäßig getönt ist. Schön sind die Isabellen (mit gelben oder braunen Binden), wenn sie in der Farbe rein und klar erscheinen, doch ist dies nicht immer der Fall; als Seltenheiten muß man die geschuppten Isabellen betrachten.

Das **Aachener Schildmövchen** oder Lackmövchen zeichnet sich durch äußerst satte, glanzreiche Färbung aus. Es ist glattköpfig, der Kopf gewöhnlich gestreckter, der Schnabel länger als beim vorigen. Man sieht bei diesem Mövchen zunächst auf richtig gezeichnete und namentlich intensiv gefärbte, metallglänzende Schilde; ist dies der Fall, sind die großen Schwingen rein weiß, der Schild einschließlich des kleinen Eckflügels dagegen von jenem wunderbaren tiefen, schillernden Gelb, Roth oder Schwarz — nur in diesen Farben kommt das eigentliche Lackmövchen vor: so ist man in Bezug auf Kopf und Schnabel, auch Zabel und Hosen weniger anspruchsvoll, und die sogenannten Hosen (s. S. 562) sind bei glattköpfigen vollfarbigen Aachener Lackmövchen nicht als Fehler zu betrachten, dagegen sollen kappige Schildmövchen möglichst hosenrein sein; Aachener Züchter selbst haben mir, als ich im vorigen Jahre Aachen besuchte, dies in vollem Umfang bestätigt. „Weil man in Aachen namentlich auf Farbe züchtete, litt das Charakteristische: der schöne Kopf und Schnabel. Jetzt findet man sie auch in Aachen nur noch in geringer Zahl; reizende Exemplare hat noch Hr. G. Andreae in Frankfurt a. M. Ebenso häufig wie gelbe, rothe und schwarze gab es in Aachen blaue, silberfahle und namentlich gehämmerte“ (H. J. Lenzen). Neuerdings hat besonders Hr. L. J. Ernst-Aachen das Aachener Sch., indem er mit schönen Paaren die größeren Ausstellungen Deutschlands und Oesterreichs besuchte, auch in weiteren Kreisen bekannt gemacht. Nach Berlin kamen die ersten Paare i. J. 1854 durch Hrn. Hauschhofmeister Meyer.

c) Das farbenschwänzige Mövchen — var. *caudata* — ist am zahlreichsten und schönsten in den Rheingegenden und besonders im nördlichen Deutschland vertreten und wahrscheinlich als ein ursprünglich norddeutscher Schlag anzusehen. Wer dieses und das folgende Mövchen in schönen Paaren in Augenschein nehmen will, der möge eine Hamburger Ausstellung besuchen; im Rheinland wird es in und bei Köln, Aachen, Frankfurt von einer Anzahl Liebhaber mit Aufmerksamkeit und Sorgfalt gezüchtet, im mittleren, östlichen und südlichen Deutschland begegnet man ihm weniger, ja vielerorts kennt man es gar nicht, oder nicht mehr, denn nach seinem Erscheinen hier vor etwa vier Jahrzehnten fand es rasch Liebhaber, doch — die Mode! „Von den farbenschwänz. M. sind hier die ungehaubten am gesuchtesten; dasselbe gilt ausnahmslos von allen Mövchen, die gehaubten sind von Hamburg herüber gekommen“ (H. J. Lenzen-Köln).

In Gestalt und Körperbau soll das farbenschwänzige Mövchen möglichst dem einfarbigen und schildigen Deutschen M. gleichen bzw. nahe kommen, also kurzen, gedrungen und doch zierlich gebauten Körper, breite, volle Brust, zurückgebogenen Hals, eckigen Kopf, kurzen, dicken Schnabel und anmuthige Haltung (s. S. 558) haben; der Kopf ist meist mit Breithaube versehen, doch giebt es auch unbehaubte; das Zabel

ist nur selten vollfederig und zwar selbst bei sonst sehr guten Tauben. — Die Färbung des Gefieders ist weiß, nur der Schwanz (Steuerfedern sammt oberen und unteren Deckfedern) erscheint farbig: schwarz, blau, roth oder gelb. Selbstverständlich muß diese Zeichnung eine genaue sein. Am zahlreichsten, vollkommensten und in der Färbung am intensivsten sind die schwarzen, sehr hübschen Eindruck machen die gelben. Die Augen der farbenschwänzigen M. sind dunkel, umgeben von einem schmalen hellgrauen oder hell grauröthlichen Hautrand, die Schnäbel hell fleischfarben, die Füße carminroth.

d) Weißschwänzige Mövchen (Sticken. Kreuzer) — *var. albicaudata* —, welche in Hamburg (wie die einfarbigen schwarzen, blauen, rothen und gelben und die Bandmövchen) Sticken genannt, in Magdeburg zu den „Kreuzern“ gezählt werden, bilden wiederum einen norddeutschen Schlag, welcher namentlich im Hamburger Gebiet und in Schleswig gezüchtet wird. Was für Blut, außer dem des Mövchens, in den Adern dieser hübschen Taube fließt, läßt sich nicht mit Gewißheit angeben oder nachweisen; man hat, und mit gewisser Berechtigung, auf einen Tümmeler oder auf die Kapuzentaube (S. 548) geschlossen.

In Gestalt und Körperbau stimmen die Weißschwänze fast durchweg mit den Farbenschwänzen überein, auch von dem Jabot gilt dies, dagegen ist der Kopf etwas gestreckter, die Stirn steigt weniger hoch auf; sie haben in den meisten Fällen breite oder Muschelhaube, eine geringere Zahl ist unbehaubt. In der Färbung und Zeichnung erinnern sie an gewisse Tümmeler (Stickschlag, Weißschwänze und jenen Kapuzen-Tümmeler); der Schwanz mit seinen oberen und unteren Deckfedern muß weiß, das ganze übrige Gefieder gefärbt sein, und das Weiß des Schwanzes darf nicht in das letztere übergreifen. Als Körperfarben treten Schwarz, Blau, Roth und Gelb auf. Am häufigsten findet man blaue, und zwar in Hellblau, Silberblau bis zum reinen klaren Silberfahl, mit schwarzen Binden; auch blaue, schwarz geschuppte trifft man zuweilen an. Mancherorts wird das helle, zarte Blau „Bickblau“ genannt. Beliebt in Hamburg sind die perligen Weißschwanz-Mövchen, weit seltener und überhaupt am seltensten sind die gelben. — Das Auge der Weißschwänze ist gelb oder auch perlfarben, der nackte Hautrand desselben hellgrau, der Schnabel je nach der Gefiederfarbe heller oder dunkler (bis schwarz), der Fuß carminroth.

e) Es erübrigt noch, zum Schluß der Schnippen-Mövchen mit einigen Worten zu erwähnen. Wie der Name schon andeutet, tragen diese Mövchen über der Schnabelwurzel an der Stirn eine Schnippe von der Farbe, welche der Schwanz aufweist, im Uebrigen sind sie weiß. Sie gleichen in Färbung und Zeichnung ganz den farbenschnippigen Felbtauben, an welche auch der gestreckte Körperbau, der lange Kopf und Schnabel erinnern; sie verrathen also ihren Ursprung sehr leicht. Meines Wissens tauchten die ersten vor etwa zehn Jahren auf, ohne daß sie jedoch sonderlich beachtet wurden, die Felbtaube blühte eben noch zu sehr heraus; sie haben sich auch immer nur vereinzelt an das Licht der Ausstellungen gewagt, das Paar Blauschnippen aber, welches (ausgestellt von R. A. Fankhanel, Oberlungwitz i. S.) auf der Ausstellung der „Cypria“ zu Berlin 1884 erschien, durfte sich schon sehen lassen, es fand auch Berücksichtigung seitens der Preisrichter, welche es mit einer I auszeichneten.

58. Das **Italienische Mövchen** — *Col. dom. turb. italica* — bildet die neueste Einführung aus der Gruppe der Mövchen. Es erschien zuerst auf der im Januar

1880 in Dresden abgehaltenen Muster-Ausstellung, und zwar in je einem Paar einfarbiger und geschuppter Silberpuder, ausgestellt als „türkische“ Mövchen von Herrn J. F. Engelhard in Nürnberg. Die in Gestalt wie Färbung gleich eigenartigen Tauben erregten das allgemeinste Interesse. Bezüglich der Ab- und Her Abstammung wurden verschiedene Muthmaßungen laut; Hr. Marten-Lehrte erkannte und bezeichnete sie als „Italiener“ und spätere Nachforschungen haben denn auch ergeben, daß die Heimat dieser reizenden Mövchen Italien, speziell Ober-Italien ist, wo sie jedoch leider nur in verhältnißmäßig kleiner Anzahl und mit wenig Verständniß gezüchtet werden. Die Zahl der deutschen Liebhaber ist noch klein, sie würde aber schon beträchtlicher sein, wenn eben der Bedarf gedeckt werden könnte.

In Gestalt und Körperbau erinnert das Ital. M. (Fig. 17) mehrfach an gute Deutsche einfarbige Mövchen oder englische Eulen, doch kennzeichnet es sich gegenüber allen Mövchen durch kurz gebauten, aber hoch gestellten Körper und edle, d. h. aufrechte Haltung, bei vorstehender gewölbter Brust, hoch (über wagerecht) getragenen Schwanz und demselben aufliegende Flügel, deren Spitzen jedoch noch höher als letztere getragen werden. Die Größe ist etwa die eines Chinesischen Mövchens, sie beträgt, von der Schnabel- bis zur Schwanzspitze, 30 bis 32 cm; der Schnabel mißt von der Spitze bis zur Stirn 9 oder 10, bis zum Mundwinkel etwa 15 mm; die Flügelspannung beträgt gegen 60 cm, das Gewicht ungefähr 300 g. Bei der Beurtheilung kommt es vor Allem auf die erwähnten Punkte, d. h. also auf Figur und Haltung an. Der Kopf soll womöglich kantig, oben abgeplattet sein, doch darf man dabei die Anforderungen nicht zu hoch schrauben, denn viele in allen sonstigen Punkten vorzügliche Vögel haben einen weniger hoch- als langstirnigen und mehr runden als eckigen Kopf. Je mehr sich der Schnabel dem der Egyptianer nähert, desto schöner, er soll mithin kurz und dick sein, doch auch hier darf man nicht zu viel verlangen, namentlich wenn die übrigen Bedingungen erfüllt sind, und eine von Stirn und Schnabel gebildete ununterbrochene Bogenlinie (wie sie die Egyptianer zeigen müssen) darf man nicht als unbedingtes Erforderniß hinstellen; der Schnabel muß schwarz sein, die weiß bepuderte Nasenwarze tritt nicht sehr hervor. Das schöne, große, orangegelbe oder orangebraune, zuweilen auch perlfarbene (ächte), lebhaft blickende Auge ist von einem ziemlich breiten „pflaumenblauen“ oder dunkel grauröthlichen nackten Hautring umgeben. Der mittellange Hals muß hübsch zurückgebogen, die breite, volle, gewölbte Brust möglichst hoch getragen werden. Die Wamme fehlt nicht selten ganz oder ist nur angedeutet; das Sabot ist meist gut entwickelt, soweit es eben Vollerigkeit anbelangt, auf „Scheitelung“ resp. „Rosentrause“ ist kein Gewicht zu legen, dies sind Nebendinge. Der Körper, vorn breit und voll, verjüngt sich schnell nach hinten, und dieser Eindruck wird durch den kurzen (10—11 cm langen), hoch getragenen Schwanz noch verstärkt. Die Flügel sind vorn etwas eingelegt und mit den Schwingen schräg aufwärts gerichtet, sodaß die Spitzen noch über'm Schwanz getragen werden. Berücksichtigt man dabei noch die hohen Füße, welche nackt und



Fig. 17. Italien. Mövchen.

roth sind, so wird man unwillkürlich an andere italienische Taubenrassen (Modeneser) erinnert, welche eine ähnliche Haltung haben.

Die Färbung des schön geschlossenen Gefieders hat ansprechendere Töne und mehr Abwechselung aufzuweisen als die der Egyptianer und Chinesen, wobei man zu bedenken hat, daß es sich dabei um ursprüngliche, nicht durch Kreuzungen hervorbrachte Farben und Zeichnungen handelt. Wir finden ein hübsches Silberweiß oder ganz feines Eistaubenblau (einfarbig und schwarz geschuppt), ein schönes reines Blau (auch mit schwarzer Zeichnung), ferner Weiß, Gelb, Roth und Schwarz, letztere beiden weniger vollkommen; sie seien dem Werth nach besprochen.

Die Silberpuder- oder — wie Hr. Prof. v. Rozwadowski-Prakau sie zu nennen vorgeschlagen — milchblauen Mövchen sind der Färbung nach die schönsten. Die letztere ist das reinste Silber- oder Grauweiß, feiner als der Ton der englischen Silberpuder-Mövchen oder der schönsten Eistauben; das ganze Gefieder erscheint wie mit Silberpuder überhaucht. Dies kommt daher, daß die Federn nach der Wurzel hin dunkel (schwärzlich) sind und nur an der Spitze die feine Färbung tragen. Das gleichmäßige Silbergrau alles Kleingefieders wird durch das glänzende Tieffschwarz der scharf gezeichneten Flügelbinden und das (allerdings mattere) Schwarz der breiten Schwanzbinde schön gehoben und auf Schwingen und Schwanz durch ein Blaugrau ersetzt. Der schwarze Schnabel, die hübsch gefärbten Augen und die rothen Füße helfen den Eindruck noch gewinnender machen. — Die Silberpuder kommen auch mit schwarz geschuppten oder getupften Schilben (Flügeldecken) und schwarzen Binden vor. Durchaus nicht immer tritt die Zeichnung gleich- und regelmäßig auf: zuweilen fehlen die Tupfen (Schuppen) an manchen Stellen, zuweilen finden sich statt der Tupfen schwarze Federsäume u. dergl.; je gleichmäßiger die Schuppen in Größe, Form und Vertheilung, desto hübscher und begehrt der Taube. — Die blauen, mit oder ohne Zeichnung, übertreffen in Feinheiten des Körperbaues gewöhnlich die vorigen, ja viele Kenner stellen sie deshalb allen anderen voran. Ueber die Färbung der einfach blauen ist nichts zu erwähnen, die anderen haben schwarz geschuppte (gehämmerte) Flügelschilde. Auch diese Zeichnung ist mit schwarzen Binden vereint und nicht immer befriedigend.

Einfarbige kennt man in Weiß, Gelb, Roth, Schwarz, sie finden aber, mit Ausnahme der gelben, weniger Anklang, kommen auch nur verhältnißmäßig selten vor. Die gelben lassen zuweilen wenig zu wünschen übrig und befriedigen sowohl hinsichtlich der Figur wie der Farbe. Dagegen sind Roth und Schwarz fast ausnahmslos schlecht, matt, fahl, beide in's Graue spielend oder sogar mehr Grau als Roth resp. Schwarz zu nennen; Weiß kommt kaum in Betracht.

Einer besonderen Empfehlung bedarf das Ital. M. nicht, denn mit Gefälligkeit und Anmuth in Figur und Haltung, mit Schönheit in Körperbau und Färbung verbindet es munteres Wesen, Genügsamkeit und Ausdauer. Es beansprucht kein ausgefuchtes Futter, keine besondere Abwartung und Pflege, wie sie namentlich neu angekommenen Egyptianern zu Theil werden muß. Unser Klima vertragen diese Südländer ohne Beschwerden, und selbst unser Winter raubt ihnen den Muth und die Munterkeit nicht. Jedenfalls vermehren sie sich auch besser als die Afrikaner. Vor Einem



mögen sie bewahrt bleiben: vor Kreuzungs- und Farben-Künsterei, denn durch sie würde das reizende Mövchen, zumal wenig gutes Material vorhanden ist, in Haltung und Figur zurückgehen, somit der ganze Typus verwischt werden.

59. Das **Egyptische**, **Tunesische** oder **Afrikanische Mövchen** — Col. dom. turb. africana; Engl.: African Owl; Franz.: Pigeon cravaté tunisien —, eine der reizendsten Tauben, ist von den vier fremdländischen Mövchen am ersten zu uns gekommen, und zwar Anfang der 60er Jahre. Herrn Haushofmeister Meyer-Berlin gebührt das Verdienst, es zu dieser Zeit eingeführt zu haben. Als Hr. M. im Jahre 1861 die erste Reise der verewigten Prinzess Karl von Preußen nach Spanien mitmachte, kaufte er während der Hinreise schon auf einem im Hafen von Marseille liegenden Schiff 5 Stück (2 schwarze, 1 weißes und 2 schwarzschwänzige weiße) der ihm bis dahin unbekannten „Pigeons aegyptiens“ für 50 Frs. Leider befand sich unter den 5 Stück nur ein Täuber, trotzdem wurden im ersten Jahre 7 Junge gezogen, die jedoch fast alle in der Mauser eingingen; Hr. M. erhielt darauf noch einige durch Vermittlung eines Hotelbesizers in Marseille, später importierte ein dortiger Händler solche aus Tunis; Mitte der 60er Jahre schickte es auch der bekannte Züchter Desfrivieux in Paris nach Dresden, ausgestellt wurde es zuerst 1863 durch die verewigte Prinzess Karl v. Pr. in Altenburg i. S. In England wurde das erste Paar (weiße) bereits 1858 oder 1860 auf der Krystallpalast-Ausstellung, und zwar von Mr. Vernon Harcourt, ausgestellt, und Hr. Belemanns, Direktor des Zool. Gartens zu Antwerpen, erzählte Herrn S. J. Penzen gelegentlich eines Besuches in Köln a. Rh. in den 60er Jahren, daß er diese Thierchen (in Belgien vielfach „Snols de Tunis“ genannt) schon vor vielen Jahren einmal mit einer Sendung anderer Vögel zugesandt erhalten, ihren Werth jedoch nicht gekannt und sie deshalb wieder verkauft habe. — Die Heimat des Egypt. M. bildet Nord-Afrika, namentlich wohl Egypten und Tunis. Es wird in jenen Strichen viel gezüchtet und sowohl freifliegend als in den Häusern und Zimmern von der arabischen Bevölkerung, welche es „Masri“ nennt, gehalten; in der Regentschaft Tunis soll der Prinz Thronfolger Sidi-Mli-Bey der bedeutendste Züchter sein. Das Futter besteht in Durra-Hirse, Draa, einem feinkörnigen weißen Mais (Ohtaviga abiad) oder in leichtem Weizen. Seit den 60er Jahren hat ein lebhafter Handel stattgefunden, namentlich von Tunis, doch auch von Alexandrien aus, und eine Anzahl deutscher Züchter, so E. Schotte-Berlin, R. Mielcke-Köln, Gebr. Ed.-Hamburg, hat vielfach direkt bezogen, ebenso Prof. v. Rozwadowski-Krakau u. A. Enttäuschungen blieben jedoch nicht aus (s. S. 456). Infolge dessen ist die Zahl der Liebhaber des Egypt. M. kleiner geworden. Auch in der Güte ist es vielfach zurückgegangen, weil manche Züchter, um es ausdauernder zu machen, Kreuzungen vornahmen.

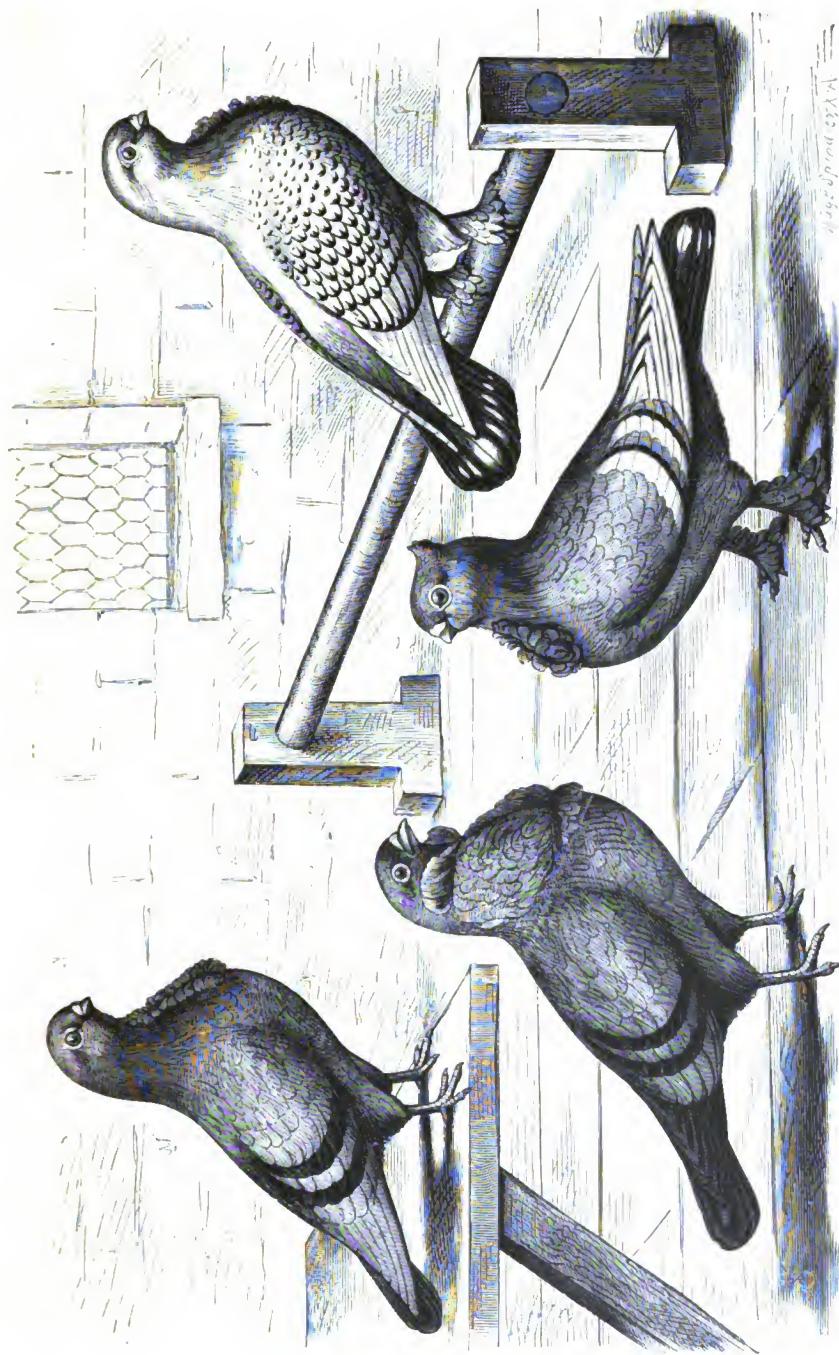
Gestalt und Körperbau. In dieser Beziehung könnte man wohl das Egypt. M. (Tafel 70) als ein in allen Punkten edleres Deutsches Mövchen bezeichnen. Die Gesamtlänge von der Schnabel- bis zur Schwanzspitze soll bei feinen Vögeln 26 bis 30 cm, aber nicht mehr als 30 cm betragen — das Egypt. M. gilt daher als kleinste Hausstaube —, obgleich man die höchsten Anforderungen nicht gerade an die Größe, sondern an Figur, Schnabel, Kopf etc. zu stellen hat. Die Schnäbel feiner Egypter sollen von der Spitze bis zur Stirn  $7\frac{1}{2}$  mm, bis zum Mundwinkel 10, allenfalls 11 mm messen; die Flügelspannung beträgt 55 bis 57 cm, das Gewicht nur 250 bis 280 g. Der kleine Körper muß gedrungen gebaut (keineswegs gestreckt oder zu schlank) sein und sich durch breite, gewölbte Brust und aufrecht getragenen Hals auszeichnen, so daß die Taube eine schöne Erscheinung voll edler,

stolzer Haltung bildet. Auf die Figur, auf Kopf, Schnabel, Hals und Brust kommt es in erster Linie an, Zeichnung und Färbung sollte, wie es in der Heimat des Mövchens wirklich der Fall ist, weniger in's Gewicht fallen.

Der glatte Kopf muß würfelförmig, d. h. edig oder kantig, der Scheitel abgeflacht (nicht gewölbt) und gleichbreit, also an der Stirn ebenso breit wie in der Mitte und hinten sein; am Hinterkopf findet sich eine kleine Vertiefung (Grübchen); die breite, hohe, ziemlich steil abfallende Stirn muß mit dem kurzen, dicken Schnabel eine ununterbrochene Linie bilden; runde und langgestreckte Köpfe, schmale Stirn, lange oder dünne Schnäbel sind fehlerhaft. Die Farbe des Schnabels ist bei weißen und farbenschwänzigen und rothen Vögeln fleischröthlich, bei blauen und schwarzen grau oder schwärzlich; die Nasenwarze ist verhältnißmäßig kräftig, weiß besudert, das Auge groß, bei weißen und schwänzigen dunkelbraun, bei den farbigen gelb oder orange, umgeben von einem nicht sehr breiten, nackten, glatten, hellgrauen oder hell röthlichgrauen Hautring. Der Hals muß mittellang und kräftig, die Brust breit und gewölbt sein. Von der Wurzel des Unterschnabels zieht sich der häutige Kehlsack (Wamme) den Hals hinab und trägt hier die Federn der Halskrause (Zabot): je dichter, buschiger dieselben stehen, desto schöner das Zabot, desto schöner die Taube; auf eine durchweg gleichmäßige Scheitelung und strahlenförmigen Federwirbel auf der Brust darf man jedoch kein solch großes Gewicht legen wie die Engländer; ist die Taube sonst gut, so wird man sich mit einem einseitigen und selbst einem dünnfederigen Zabot begnügen, wie es ja sehr oft vorhanden ist. Die Flügel müssen fest anliegen, die Spitzen derselben liegen auf dem Schwanz und werden von diesem um etwa 15 bis 20 mm überragt. Die Füße sind niedrig, unbefiedert, karminroth.

Die Färbung des knappen, anschließenden Gefieders hat wenig Abstufung und Abwechselung aufzuweisen; ursprünglich kamen nur weiße, schwarze und schwarzschwänzige weiße zu uns, später folgten blaue mit schwarzen Binden, blauschwänzige weiße, blauweiß und schwarzweiß geschedte, ganz vereinzelt auch gelbschale; außerdem hat man rothe und gelbe bei uns gezüchtet.

Die weißen Egyptianer sind am zahlreichsten eingeführt worden und zählen jetzt noch zu den bevorzugten Lieblingen vieler Züchter. Der Farbe der schwarzen E. fehlt es an Sättigung, sie ist meist ein Grauschwarz; gute schwarze E. sind ziemlich selten. Auch feine blaue E. trifft man nicht häufig, und die blau- und schwarzschwänzigen lassen oft in der Zeichnung zu wünschen übrig. Ueber die Geschedten ist wenig zu sagen, da die Farben verschieden vertheilt sind, doch sollte man sie bei Prämimirungen mit den übrigen auf gleiche Stufe stellen, sie also nicht wegen ihrer ungleichmäßigen Färbung hintansetzen, denn gerade unter ihnen finden sich nicht selten die schönsten Rasse- und somit Zuchtvögel. — Die Züchtung rother und gelber E. durch Kreuzung hat Herr Haushofmeister W. Meyer-Berlin angestrebt, und nach zwölfjährigen Versuchen ist ihm dies auch gelungen. Im Jahre 1869 paarte er einen schwarzen Egyptischen Täuber mit einer rothen Indianer-Täubin und eine schwarze Egyptische Täubin mit einem gelben Indianer-Täuber, da Indianer kurz-schnäbelig sind und leicht Zabots ziehen. Nach drei Jahren waren die Zabots völlig



Ägyptisches Mövchen, Chinesisches Mövchen.

Blondinette.

Satinette.



ausgebildet, und um kleinere Vögel zu erzielen, wurden nun kleine weiße Egyptianer wieder angepaart. Im Jahre 1881 gelang es endlich, die beiden Farben Gelb und Roth ganz vollkommen zu züchten.

Was Werth und Eigenschaften des Egypt. M. anbelangt, so gehört letzteres einerseits zu den reizendsten Erscheinungen der Taubenwelt, anderseits aber hat es sich als die empfindlichste und am schwierigsten akklimatisirbare Taube erwiesen. „Von zehn eingeführten Köpfen“ — schreibt Hr. A. Brosche-Dresden — bleiben zwei, höchstens drei am Leben; ferner lehrt die Erfahrung, daß die hier gezogenen Jungen gewöhnlich keineswegs kräftiger werden als importirten Alten.“ Namentlich die Wetter- und Wärme-Verhältnisse Mittel- und Nord-Deutschlands lassen hier die Zucht und Pflege dieses Mövchens als undankbar erscheinen. „Was sich in der Nachzucht hält, wird auffallender Weise von Jahr zu Jahr größer“ (H. J. Lenzen). Herr Dir. Mengerling in Deuß bemerkt: „Direkt bezogene Tauben sind mit äußerster Vorsicht zu behandeln, dieselben gehen am häufigsten an Erkältung und Schwindsucht zu Grunde. Ein warmer, zugfreier Schlag ist vor allen Dingen nöthig. In der ersten Zeit muß man sie mit Hirse, Hauf und Weizen füttern, später lassen sie sich allmählich an Weiden gewöhnen. Mit gutem Erfolg wurden direkt bezogenen Tauben frische Ameisenpuppen, gekochte Kartoffeln und gehacktes Rindfleisch gegeben und sie nöthigenfalls damit gestopft; in der Regel trat dann nach ca. 4 Wochen eine vollständige Kräftigung der weichen Thierchen ein, und die Verluste waren unbedeutend. Anfangs ziehen die importirten Mövchen schlecht, je mehr sich dieselben aber an ihre neue Heimat gewöhnt haben, desto zuchtfähiger werden sie. Das Brüten geht gut von statten, nur das Nesten ist wegen des kurzen Schnabels mit Schwierigkeiten verknüpft, weshalb man gut thut, die Eier anderen zuverlässigen Zuchttauben unterzulegen.“ Zu letzterem Punkt schreibt mir noch Hr. W. Meyer: „Die Egypt. M. sind ganz vorzügliche Zuchttauben. Meinen Erfahrungen nach ist es am besten, wenn man ihnen das Brutgeschäft ganz allein überläßt, sie bringen fast in jeder Hede zwei Junge auf, bis die Stoppeln heraus kommen, dann allerdings fangen sie schon wieder an zu legen, und die Jungen erstarren, da sie die Wärme der Alten nun schon entbehren müssen; letztere legen eben zu schnell hinter einander. Im heißen Sommer, wenn die Nächte sich nicht abkühlen, füttern sie ihre Jungen recht wohl auf. Ich habe stets mit gutem Erfolg ihnen die Jungen, wenn sie zur neuen Brut schritten, weggenommen und ihnen schon befiederte Jungen gegeben, die sie stets sehr gut groß fütterten, ihre kleineren Jungen aber ließ ich von anderen Tauben füttern. Ich habe sogar Englische Kröpfer von Egypt. M. auffüttern lassen, die sehr groß geworden sind. Es ist drollig mit anzusehen, wenn die kleinen Egyptianer so große Kröpfer füttern.“

60. Das **Chinesische Mövchen** — Col. dom. turb. collaris; Engl.: Whiskered Owl; Franz.: Pigeon cravaté chinois — ist in Deutschland seit etwa 20 Jahren bekannt, denn im Winter 1865/66 erhielt Hr. A. Brosche-Dresden die ersten Exemplare dieser Taube von Desfrivaux in Paris zugesandt (s. S. 571). Den Namen bekam die Taube von Desfrivaux; ob man daraus auf die Heimat derselben schließen darf, muß noch dahingestellt bleiben. Afrila dürfen wir wohl nicht als solche ansehen, denn

dann würde das Mövchen gewiß wiederholt wieder importirt worden sein; von Kleinasien und Ostindien gilt dasselbe, und außerdem spricht die Ausdauer, die Widerstandsfähigkeit desselben gegen unser Klima gegen eine Herflamung aus warmen oder gar heißen Ländern, man ist daher gewissermaßen berechtigt, das mittlere und östliche Asien (China) als die Heimat besagten Mövchens zu betrachten.

**Gestalt und Körperbau.** Kommt es beim Egypt. Mövchen vornehmlich auf Figur und Körperbau, ferner auf Kopf und Schnabel an, so bei dem wenig größeren Chines. M. (Tafel 70) vor Allem auf die Gestalt und Beschaffenheit der Federstruktur an Hals und Brust (Kravatte oder Kragen, Jabot und Rosette). Die letztere ist bei der Prämierung sowohl wie bei der Zucht zu allererst in's Auge zu fassen, Größe und Haltung des Körpers, Kopf und Schnabel erst in zweiter Linie. Die Länge beträgt von der Schnabel- bis zur Schwanzspitze (30 bis) 32 cm; der Schnabel allein mißt von der Spitze bis zur Stirn 10 oder 11, bis zum Mundwinkel 14 oder 15 mm; die Flügelspannung beläuft sich auf 60 bis 62 cm. Der Körper ist auch etwas kräftiger als der des Egypt. M., die Figur und Haltung weniger zierlich als bei diesem, der Kopf nicht so edig (würfelförmig), sondern gestreckter, langstirniger, der Schnabel gestreckter und bei weißen, schilbigen, gelben und rothen hellfleischfarben, bei blauen und schwarzen blaugrau oder schwarz; das bei weißen und schilbigen dunkelbraune, bei farbigen gelbe oder orangefarbene Auge ist groß und lebhaft und von einem schmalen hellgrauen oder matt röthlichgrauen nackten, glatten Rande umgeben; die Nasenwarzen sind weiß, bepudert. Die Federzierde an Hals und Brust zerfällt in drei Theile: Kravatte oder Kragen, Jabot und Rosette.

Die Kravatte besteht aus mehreren Reihen Federn, welche unter'm Kinn am Borderhals beginnen, und, fest aneinander gelegt und aufwärts stehend, von der Jabotfalte (Nehlsack) aus nach der rechten und linken Seite des oberen Borderhalses bis an die Ohrgegend sich hinziehen, sodaß sie einen, den ganzen Borderkopf umfassenden Stehkragen bilden. Die Höhe dieses Kragens (von außen) beträgt 20 bis 25 mm, nach der Jabotfalte, d. h. dem Anfang des Kragens hin wird er niedriger. Je höher, federreicher, dichter anschließender (nach oben), je regelmäßiger beginnend und endigend die Kravatte, desto schöner ist sie. Mit ihr in Verbindung steht die Bruststruktur oder Brustkrause (gewöhnlich Jabot genannt), an deren Bildung sämtliche Federn des Borderhalses und der Oberbrust theilnehmen müssen, d. h. sie alle sollen nach oben resp. schräg aufwärts nach den Seiten des Halses hin gerichtet sein; die Bruststruktur des Chines. M. unterscheidet sich also wesentlich von dem Jabot seiner Verwandten und dürfte daher nicht „Jabot“ genannt werden. Die Rosette endlich, der unterste Theil der ganzen Federstruktur, entsteht durch eine über die Brust laufende, die Grenze der Struktur bildende Linie, von welcher aus sich die Federn eben nach aufwärts bezw. schräg nach oben und seitwärts wenden, während die nach unten gerichteten Federn (Mittel- und Unterbrust) keine besondere Form und Beschaffenheit zeigen, sondern sich nur ein wenig abheben, um dann ganz dem übrigen Gefieder gleich zu werden. Bei vollkommenen Tauben mit regelrecht gebildeter Rosette sind die seitlichen Partien der Federn sehr reich entwickelt, sodaß sie über die Brustseiten hinausragen und am unteren Nacken (über der Schulter) die „Puffen“.

„Rissen“ oder „Polster“ entstehen lassen, welche namentlich bei gebückter Stellung des Mövchens auffallen.

Es leuchtet ein, daß eine so eigenthümlich gebildete, einzig dastehende Federstruktur nicht immer vollkommen sein kann, und in der That treten auch häufig Fehler auf, ja die weitaus größte Mehrzahl Chinesischer Mövchen läßt in diesem oder jenem oder in mehreren Punkten zu wünschen übrig: entweder es fehlt ein Theil der Federstruktur, so namentlich die Rosette, gänzlich, oder die Kravatte ist an einer Stelle (z. B. in der Backengegend) unterbrochen und erscheint erst weiterhin wieder, oder man vermißt sie auf einer Seite ganz, oder ihre Federn sind kurz und sperrig, statt hoch und anschließend, oder ihre Einbuchtung in der Mitte (unter'm Kinn) fehlt, oder die Brustkrause zeigt mangelhafte und einseitige Entwicklung u. s. f. Da es beim Chines. M. hauptsächlich auf die Federstruktur ankommt, so wiegen diese Mängel alle mehr oder weniger schwer, je nachdem sie auftreten. — Im Uebrigen ist der Hals ziemlich kurz, die Brust voll, doch nicht so hervortretend wie beim Egypt. M., die Schwingen reichen ziemlich bis an das Schwanzende heran, die Füße sind karminroth und unbefiedert.

Färbung. Ursprünglich und bis zum Jahre 1867 kannte man (s. S. 569) bei uns nur schwarzbindige blaue und silbergraue Chines. Mövchen. Im letztgenannten Jahre züchtete Hr. A. Proschke-Dresden durch Kreuzung einer Chines. Täubin mit einem blauweißschäftigen Egypt. Täuber — Chinesische Täuber fehlten — einen fast weißen Täuber, welcher in Kopf, Figur und Rosette fast ganz Chinese war und „mit Recht als der Stammvater aller weißen Chinesen bezeichnet werden darf“. Er lieferte viele gescheckte Nachkommen, die Hr. Proschke z. Th. anderen Züchtern abgab, welche nun weiße, blauschwänzige weiße und blau-gezeichnete zogen. Hr. W. Meyer-Berlin erhielt 1868 von Desfrivaux ein Paar gelbe — die ersten nach Deutschland kommenden! — für den enormen Preis von 200 Frs.; später bekam er auch schwarze. Rothe erzüchtete Hr. Meyer durch Kreuzung mit rothen Deutschen Mövchen; Zabor und Rosette war schon nach 3 Jahren ganz vollständig. Von einem schlechten rothen Täuber, welchen Hr. Proschke 1872 von Desfrivaux (mit dessen ganzer Sammlung) erhielt, und einer gelben Täubin züchtete er in der ersten Brut einen prachtvollen (den ersten) gelbgezeichneten Täuber. Die Eltern zogen später noch mehrere Gelbschilbe und zwei Rothschilbe. Weiter hat man unter Zuhilfenahme deutscher Schildmövchen Roth- und Schwarzschildbe erzielt.

Ueber die Färbung der blauen, welche den Anforderungen am meisten genügen müssen, ist nichts Besonderes zu sagen, nur sei erwähnt, daß man ihnen neuerdings weiße Binden aufzuzüchten bestrebt ist, und daß schöne blaue durchaus nicht mehr oft zu sehen sind. Weiße kommen zahlreicher vor, doch auch nur selten in Prima-Exemplaren; vielfach erinnern sie, wie die schwarzen, an Egyptianer-Kreuzung. Daß durch solche die schwarzen entstanden sind, gewahrt man vielfach und deutlich genug am Schnabel, an Kopf und Figur, auch an der minder vollkommenen Federstruktur. Um rothe und gelbe zu erzielen, hat man zu Kreuzungen mit deutschen Mövchen gegriffen, und deshalb entsprechen Täuben in diesen Farben selten den an Chinesen zu stellenden Anforderungen, ihre Zucht wird auch nicht besonders gepflegt. Dagegen erscheinen Blau- und Schwarzschwänze hübscher, weil man zu ihrer Erzielung Egyptianerblut verwenden konnte. Der Züchtung geschildeter Chinesen hat man sich in Sachsen und speziell in Dresden (Hr. Max Viepsch u. A.), auch in Berlin (Frau Schotte) seit Jahren mit Fleiß und Ausdauer und — Aufwand guten Zucht-



materials hingegeben, bis man jetzt endlich zu ganz oder doch wenigstens zu ziemlich befriedigenden Ergebnissen gelangt ist.

**Werth und Eigenschaften.** Das Chinesische Mövchen erregte bei seinem ersten Erscheinen förmliches Aufsehen und wurde bald — infolge der wunderbaren Federstruktur und der leichten Züchtung — ein Liebling der Taubenzüchter. Neben der ergiebigen Vermehrung zeichnet es sich durch Abgehärtetheit und Ausdauer aus, und darin liegt jedenfalls ein Hauptgrund, daß es das Egypt. M. zurückgedrängt hat. Es fliegt gern und gut und zeigt überhaupt ein munteres Betragen. Der Preis ist infolge der erheblichen Zucht bedeutend gesunken, recht lebhaft aber wäre es zu wünschen, daß bald frisches Blut importirt würde. So lange dies nicht der Fall, möge man das Mövchen soviel als möglich in reiner Rasse zu erhalten suchen, damit dieselbe nicht durch zu viele Künsteleien ganz verloren geht.

### B. Federfüßige Mövchen.

61. Die **Kleinasiatischen**, Smyrna-, Levantinischen, Orientalischen oder **Türkischen Mövchen** — Col. dom. turbita plumipes; Engl.: Oriental frilled Pigeons; Franz.: Cravatés orientaux — haben während der wenigen Jahre, die sie in Deutschland bekannt sind, eine große Anzahl von Liebhabern sich erworben, und trotz des immerhin noch hohen Preises erweitert sich der Kreis der letzteren und damit der der Züchter mehr und mehr. Die ersten dieser Tauben kamen Anfang der 60er Jahre durch Mr. F. P. Caribia, welcher in Birmingham wohnt und der größte Importeur kleinasiatischer Mövchen ist, aus der Gegend von Smyrna in Kleinasien nach England. Doch waren dies nicht die ersten, welche nach Europa gelangten. So erzählt Hr. Dietz-Frankfurt („Columbia“ 1880, S. 18), daß er die ersten derartigen Tauben (Geflügelte) bereits i. J. 1849 bei dem damals hervorragenden süddeutschen Züchter Hrn. Heinemann in Panau sah, welcher sie von seinem Bruder, der am Hofe in Kopenhagen bedienstet war und die Tauben aus Konstantinopel erhalten hatte, zugesandt bekommen; Hrn. Dietz selbst wurden von Hrn. Heinemann damals solche Blauschilde überwiesen und diesen Stamm züchtete er 23 Jahre lang. Dieser Fall steht jedoch vereinzelt da, und die eigentliche Einführung von Blondinetten und Satinetten u. hat erst gegen Ende der 70er Jahre (durch H. Marten von England und später durch Zivsa-Troppau direkt aus der Heimat Kleinasien) begonnen, seitdem aber sich stetig gesteigert.

**Gestalt und Körperbau.** Die Türk. M. sind etwas größer und gedrungenener gebaut als das Egyptische, etwa von der Länge der Deutschen einsfarbigen M.; ein guter Täuber mißt von der Schnabelspitze bis zur Nasenwarze etwa 7, bis zum Mundwinkel 15 mm, in der Gesamtlänge 32 oder 33, in der Flügelspannung etwa 64 cm; übrigens gilt ein 1 oder 2 cm längeres Mövchen, wenn Körperbau und Haltung (Figur) gut ist, nicht für fehlerhaft. Es soll, wie erwähnt, gedrungen, doch nicht plump sein, der Körper muß in den Schultern breit sein, nach hinten zu aber sich rasch verjüngen, der mittellange Hals wird aufrecht und oben hübsch zurückgebogen, die breite, gewölbte Brust gut nach vorwärts getragen; somit bekommt die Stellung und Haltung dieses Mövchens etwas Redes, Stolz und Ansprechendes. Der Kopf sei hochstirnig, gewölbt oder kantig, oder auch, wenn das Mövchen sonst vollkommen ist, etwas gestreckter. Der Schnabel sei kurz und dick, die Nasenwarze aber nicht übermäßig entwickelt. Der Kopf ist entweder unbehaubt, oder mit einer schön angelegten Spitz- oder einer Breithaube (Muschelhaube) ver-



sehen; die zuweilen auftretenden Mittelformen von Spitz- und Breithaube, welche nach nichts aussehen, sind zu verwerfen. Wamme und Jabot sind in der Regel stark entwickelt, das letztere gewöhnlich reich- und langfederig, buschig, und dann ist es gut zu nennen; auf Scheitelung oder gar eine „Rosentraube“ kommt es nicht im Geringsten an. Die Füße, d. h. Lauf und Behen, sind kurz befiedert (bestrümpft); zu kurze Federn sieht man ebenso wenig gern wie zu lange (Latschen). Die ziemlich langen Flügel liegen dem Schwanz auf, ohne sich jedoch mit ihren Spitzen über denselben zu kreuzen.

In Färbung und Zeichnung weisen die Kleinasiatischen M. die reichsten Abstufungen und Abwechselungen auf, sodaß eine ganze Reihe von Farbenschlügen entstanden und zu besprechen ist; den meisten von diesen ist der sogen. Spiegelschwanz eigen, welcher durch die farbigen, vor der Spitze aber mit einem großen, rundlichen, weißen, fein dunkel gesäumten Fleck (Spiegel) gezeichneten Steuerfedern gebildet wird; sind die Spiegel klein oder mit schlechter Säumung versehen oder fehlen sie auf einzelnen Federn ganz, so muß die Taube als mangelhaft bezeichnet werden. Ohne Spiegelschwanz, also rein weißschwänzig, sind nur die Turbitins. Bei den Blondinetten finden wir eine Art Spiegelzeichnung auch auf den Schwingen. Uebersichten wir nun die bis jetzt bekannten Färbungen und Zeichnungen, so ergibt sich folgende Reihe von Farbenschlügen:

#### α) Mit Spiegelschwanz.

- a) Einfarbige mit Spiegelschwanz.
- b) Einfarbige (glatt oder geschuppt) mit Spiegelschwanz und Spiegelschwingen = Blondinetten.
- c) Weiße mit Spiegelschwanz und farbigem Schild = Satinetten (Bluetten, Brünnetten, Silberetten).
- d) Weiße mit Spiegelschwanz = Farbenschwänze.
- e) Weiße mit Spiegelschwanz und farbigem Kopf = Farbenköpfe.
- f) Weiße mit Spiegelschwanz, farbigem Kopf und farbigem Schild = Helm-Möven.

#### β) Ohne Spiegelschwanz.

- g) Weiße mit farbigem Schild, farbiger Schnippe und farbigen Wangen = Turbitins.
- h) Rein Weiße.

Die Augen sind bei den Einfarbigen (a, und b,) heller und dunkler gelb, auch graugelb und zuweilen sogar perlfarben, bei den anderen (Satinetten u.) dunkelbraun; die nackten häutigen Augenränder sind schmal, hellgrau, die Schnäbel je nach der Grundfarbe des Gefieders schwärzlich, blaugrau oder hell, die Nasenwarzen ziemlich kräftig, weiß bepudert.

a) Die Einfarbigen mit Spiegelschwanz kommen nur vereinzelt nach Europa und haben für die Liebhaberei wenig Bedeutung, dagegen verdienen sie insofern unser Interesse, als sie muthmaßlich die Stammform oder eine der Stammformen der zahlreichen Varietäten des Smyrna-Mövens gebildet haben; aus ihnen und wahrscheinlich einem Schildmöven dürften die asiatischen Züchter das reiche Material herausgezüchtet haben. — Das Gefieder der Einfarbigen ist eben vollständig einfarbig bis auf die weißen Spiegel der Schwanzfedern; helle Farben kommen

seltener vor als dunkle, und auch diese können wir nur vereinzelt beobachten. Ganz im Gegensatz zu diesen Mövchen werden

b) Die Blondinetten — Engl. und Franz.: *Blondinettes* — am zahlreichsten eingeführt und bei uns gehalten und gezüchtet. Sie haben farbiges Gefieder mit Spiegelschwanz wie die vorigen, dazu aber — und dies unterscheidet sie von allen sonstigen Asiatischen Mövchen=Schlägen — tritt noch eine Spiegelzeichnung der Schwingen; jede der letzteren ist durch einen länglich-runden weißen, fein, aber markirt dunkel gesäumten Fleck gezeichnet, von dem man bei anliegendem Flügel den Endtheil mit der Säumung an der Spitze sieht. Diese Schwingenspiegel müssen vorhanden sein, wenn überhaupt die betreffenden Tauben den Namen „Blondinetten“ beanspruchen wollen; bei der Prämierung und Beurtheilung darf man dies somit nicht außer Acht lassen. In Bezug auf die Färbung haben wir zwei Gruppen zu unterscheiden: einfarbige (glatte) und geschuppte, bei beiden ist Blau die Hauptfarbe. Dies gilt zunächst und hauptsächlich von den einfarbigen.

aa) Einfarbige Blondinetten kommen auf Ausstellungen und wirklich schön bis jetzt nur in Blau (Tafel 70) oder dessen Abstufungen vor: dunkleres und helleres Blau, Fahlblaugrau (Mausfahl), Silberblau und Silbergrau. Wie bei anderen Tauben, erscheinen auch hier Kopf und Hals dunkler, schillernd, Schwanz und Schwingen ebenfalls dunkel, von den anderen Theilen ist der Würzel (Unterrücken) am hellsten, fast weiß. Rein einfarbig sind die Blondinetten nicht, da sie weiße Spiegel und weiße Flügelbinden haben. Die letzteren müssen rein weiß und scharf markirt, ununterbrochen sein; schwarze Säumung hinten ist kein Fehler, und bei den hellen blauen und fahlen B. sind die Binden hinten gewöhnlich röthlich oder bräunlich eingefärbt. Betreffs der Züchtung der blauen B. hat man zur Erzielung guter Farbe die bekannte Regel zu befolgen, nicht gleichtönige Geschlechter, sondern Hell mit Dunkel zusammenzubringen. Andere einfarbige Blondinetten als blaue giebt es erst vereinzelt, ich habe bis jetzt nur solche in Schwarz gesehen, doch erreichen sie bezüglich der weißen Zeichnung zc. noch nicht die blauen und fahlen. Rother (braune) und Gelbe fehlen noch.

bb) Geschuppte Blondinetten. Diese Gruppe hat weit mehr Farben-Varietäten aufzuweisen als die vorige, aber auch hier ist Blau die Hauptfarbe (d. h. als Grundfarbe), obgleich die geschuppten auch in Schwarz, Roth (Braun) und Gelb bezw. noch einigen Zwischenfärbungen vorkommen. Die geschuppten gleichen in Allem den einfarbigen B., nur sind die Flügeldecken nicht eintönig, sondern auf weißem oder weißlichem Grunde dunkel geschuppt, also mehrfarbig. Die Schuppenzeichnung entsteht entweder infolge dunklerer Säumung der Federn, oder infolge eines dunklen (dreieckigen) Flecks an der Spitze der hellen Federn; letztere Schuppung bezeichnen die Engländer mit „arrow-pointed“ (pfeilspitzig). Dabei steht die Farbe des Körpers (Kopf, Hals, Brust, Bauch, Schenkel und Füße und Schwanz) und die der Schuppen in bestimmtem Verhältniß; Kopf, Hals und Schwanz erscheinen dunkler als die unteren Theile, also ganz wie es bei den Einfarbigen der Fall ist.

Die schwarz geschuppten Blondinetten (Engl.: *Black Spangleds*; Franz.: *Blondinettes noires*) haben schwarzes Gefieder, und die Flügel Federn sind auf weißem

Grunde schwarz gesäumt oder schwarz pfeilspitzig gefleckt. — Die Satin-Blondinetten (Franz.: Blondinettes satins) sind den vorigen in der Körperfärbung ähnlich; sie ist ein glänzendes Violett-schwarz, die Flügeldecken sind aber nicht durchweg, sondern nur am Grunde weiß, werden nach der Spitze hin bräunlich (nelfenbraun) und zeigen an dieser endlich die schwarze Säumung oder Tüpfelung. — Blaue, geschuppte Blondinetten sind ebenfalls entweder gesäumt oder pfeilspitzig geschuppt; die gesäumte Bl. (Laced Blondinette) hat nelfenbräunliche, schwarz gesäumte Flügeldecken: die pfeilspitzig geschuppte Bl. (Arrow-pointed Bl.), welche aber selten ganz rein und tadellos erscheint, dagegen besitzt Flügelschilder, deren weißgrundige Federn an der Spitze schwarz getupft und dann (nach der Wurzel hin) noch braun geschuppt sind, ähnlich wie bei den Satin-Blondinetten. — Braune, geschuppte Bl. (Engl.: Brown tipped) sieht man bei uns kaum. Das allgemeine Gefieder ist braun oder braunroth, die Flügeldecken sind auf weißem oder (was weit häufiger vorkommt) gelblichem Grunde dunkelbraun gesäumt oder getupft. Blaue, auf weißem Flügelschild blau geschuppte Bl. kennt man bei uns noch nicht, wohl aber macht Hr. Prof. v. Rozwadowski-Krakau auf die neuerdings eingeführte „geschuppte Blondinette mit Silber- und Goldkragen“ aufmerksam. Der Kragen, das Nacken- und Halsgefieder umfassend, entsteht dadurch, daß hier die dunkle Farbe durch ein reines glänzendes Weiß oder Gelb, das jedoch bloß an den äußersten Federgrannen haftet, übertüncht erscheint. Kopf und etwa 2 cm des Oberhalses sind grauschwarz mit violetter Glanz. der übrige Theil des Halses und der ganze Nacken bis zur Brust hinunter weiß oder gelb, tritt in ununterbrochenen Contact mit der weißen Grundfarbe der Flügeldecken, und die Schuppenbildung selbst ist eine in hohem Grade regelrechte und intensive zu nennen.

Außer den genannten Varietäten kommen, da ja die Farben Blau, Braun, Schwarz abändern, noch andere in Zwischenfarben (Silber, Gelb etc.) vor, die jedoch weniger beachtet werden. Daß die Schuppenzeichnung oft zu wünschen übrig läßt, die Säume oder Tupfen ungleichmäßig gebildet und vertheilt sind, oder an manchen Stellen ganz fehlen, daß ferner die Farben sich nicht kräftig von einander abheben u. s. w., wird dem Kenner nicht sehr räthselhaft erscheinen.

c) Die Satinnetten, nächst den Blondinetten am beliebtesten und ebenfalls in verschiedenen Farbenschlügen vorhanden, sind federfüßige Schildmövchen, aber mit farbigem Spiegelschwanz; Kopf, Hals, Rücken, Brust, Unterleib, Beinbefiederung und Schwingen müssen demgemäß weiß sein. Als Schildmövchen dokumentiren sie sich auch durch das Uebergreifen der Farbe in das Weiß an den bekannten Stellen: hinter'm Schenkel („Hosen“) und am Ober Rücken. Letzteres beurtheilt man weit strenger als ersteres, wie wir es bei Besprechung der deutschen Schildmövchen schon erörtert haben. Farbige Federn an anderen Stellen des Körpers (Kopf etc.), wie es nicht selten vorkommt, sind sehr fehlerhaft. Bezüglich des Schildes gelten die früher angegebenen Punkte.

Entsprechend den Blondinetten giebt es auch bei den Satinnetten solche mit glatten und solche mit geschuppten Flügelschilden; zu den ersteren zählen Blüette und Silberette, zu den letzteren die eigentliche Satinette und die Brünette.

Die Blüette ist, wie der Name besagt, ein Blauschildmövchen und zwar ein weißbindiges. Das Blau muß schön rein und klar, die Binden müssen rein weiß sein; hinten sind die letzteren gewöhnlich nellenbraun und dann noch schwarz eingefast; der Schwanz ist dunkelblau oder graublau, jeder Spiegelfleck schwarz gesäumt. — Die Silberette weicht von der Blüette nur durch das weit hellere Blau, ein Silber- oder helles Blaufahl, des Schildes und einen etwas kräftigeren Ton in der Schwanzfärbung ab; die Flügelbinden sollen wie bei jener gut abgesetzt und möglichst rein weiß, hinten schwarz eingefast sein. — Die eigentliche Satinette (Atlasmövchen; Taf. 70) gleicht in der Zeichnung des Schildes den Satin- oder den gesäumten (laced) und pfeilspizig geschuppten (arrow pointed) Blondinetten, das letztere ist also drei- oder auch zweifarbig, und zwar gewöhnlich pfeilspizig geschuppt (vergl. S. 574). Die Grundfarbe der Schildfedern ist ein Weiß, auf welchem sich der schwarze oder schwarzgraue „Pfeilsfleck“ an der Spitze, welchem sich nach der Wurzel hin eine nellenbraune Säumung oder Tupfung anschließt, schön abhebt; zuweilen fehlt das Nellenbraun und dann markirt sich die Zeichnung noch genauer. Auf rothem Grunde geschuppte Satinetten, deren ich ein Paar z. B. vor zwei Jahren auf einer hiesigen Ausstellung sah, können nicht so gefallen wie jene. Daß die Färbung und die eigenartige Zeichnung der Satinetten-Schilde bei weitem nicht immer tadellos, im Gegentheil, oft fehlerhaft ist, darf einerseits zwar nicht Wunder nehmen, anderseits aber nicht unberücksichtigt bleiben. Die Schwanzfedern sind dunkel blaugrau oder schwarzgrau, die Spiegel kräftig gesäumt. — Die Brünette (eine ganz verkehrte Benennung) endlich unterscheidet sich von der Satinette nur durch blässere Färbung: die Flügeldeckfedern sind auf fahl gelblichgrauem Grunde blaugrau geschuppt, der Schwanz ist hellgrau mit weißen, etwas dunkler gesäumten Spiegelflecken.

Wie die Silberette, so ist die Brünette wohl zu verwerthen zu Kreuzungen mit dunkleren Schildmövchen, um schöne Färbung zu erzielen; Satinetten paarte man also entweder hell und dunkel zusammen, oder man nehme zu einer dunkeln Satinette eine Brünette, ähnlich wie zuweilen zu einer Blüette eine Silberette. Bei den letzteren achte man auch auf die Binden, sodaß man dunkel- und hellbindige zusammenpaart.

d) Farbenschwänze, also federfüßige weiße Mövchen mit farbigem Spiegelschwanz, werden selten nach Deutschland gebracht, sind auch weniger beliebt; auf Ausstellungen habe ich erst ein Paar Braunschwänze gefunden. Ueber diese Vögel ist nichts weiter zu bemerken, als daß sie außer den Rasse-Eigenschaften einen möglichst gut gezeichneten und regelmäßig gegen das Weiß abgesetzten Schwanz besitzen sollen. Neben Braun- giebt es auch Blauschwänze, wahrscheinlich ebenfalls Schwarzwänze. Ueber

e) die Farbenköpfe, die in Betreff der Kopfzeichnung den folgenden gleichen, wissen wir vor der Hand noch weniger, da sie wohl kaum eingeführt worden sind.

f) Die Helm-Mövchen wurden auch erst neuerdings und nur in geringer Zahl von Hrn. F. Zibsa in Troppau importirt. Sie sollen durch Kreuzung von farbenköpfigen und weißbindigen geschildeten Asiaten (Blüetten) entstanden sein; es sind mithin federfüßige, spizhaubige, farbenköpfige, weißbindige Schildmövchen mit Spiegelschwanz. Nach den Exemplaren, welche ich bisher sah, zu urtheilen, dürfte

ein solch fein gezeichneter Farbkopf aber vorläufig noch das Ziel frommer Wünsche bleiben, denn von einer scharf markirten Abgrenzung der Farbe gegen das Weiß war nichts wahrzunehmen, vielmehr griff das Weiß stark in das Blau über. Ob es auch rothe, gelbe, schwarze Helm-Mövkchen giebt, vermag ich nicht zu sagen.

g) Die Turbitins, Schnippen- oder Backen-Mövkchen unterscheiden sich von allen übrigen Kleinasiat. Mövkchen durch das Fehlen des Spiegelschwanzes, es sind federfüßige wirkliche Schildmövkchen mit farbiger Stirnschnippe und farbigen Wangen. Es liegt aber ganz in der Natur begründet, daß die Kopfzeichnung nie in völliger, ja kaum in annähernder Reinheit auftritt, es verhält sich noch schlimmer als bei den Farbköpfen der vorigen beiden Varietäten: der Kopf weist nur eine unregelmäßige Fledung auf. Am ersten kommt noch die farbige Stirnschnippe — entsprechend der Schnippe unserer Schnippen- oder Maskentauben — zur Geltung, und dies sollte man als einen Wink betrachten: züchte man auf reine Stirnschnippe, lasse man sich daran genügen, verwerfe man aber die Wangenzeichnung ganz! Andernfalls wird man nie etwas Befriedigendes erreichen. Die Backenzeichnung — die Farbe soll sich vom Unterschnabel an unter dem Auge bis unter die Ohrgegend hinziehen und nach unten eine Bogenlinie bilden, sodaß ein länglichrunder, fast bohnenförmiger Fleck entsteht, welcher vorn am Kinn von dem der anderen Seite durch Weiß getrennt ist —, im Verein mit der Stirnzeichnung, ist zu gesucht, zu gekünstelt, nicht natürlich, und damit ihre Erzielung unmöglich! Bis jezt habe ich Turbitins in Blau, Fahl, Roth gesehen, außerdem hat man Schwarze, Gelbe, ferner schwarzgespulte Blauschilde, roth- und gelbbindige Silberschilde, die letzteren auch, wie regelmäßig die blauen, mit schwarzen Binden. In Bezug auf

h) die Weißen ist nichts Besonderes zu bemerken.

Werth und Eigenschaften. Die Smyrna-Mövkchen sind trotz des erst mehrjährigen Bekanntheits in Deutschland hier rasch beliebt geworden; sie haben dies nicht nur ihren hübschen Färbungen und Zeichnungen, ihrer zierlichen Gestalt und eleganten Haltung, sondern auch ihrem munteren Wesen und ihren anmuthigen Bewegungen zu verdanken. Das letztere läßt sich aber nur eigentlich beobachten, wenn sie einen größeren Raum, eine Volière zc. zu ihrer Verfügung haben oder wenn sie frei fliegen dürfen. Bei freiem Ein- und Ausflug befinden sie sich am wohlsten, denn sie fliegen gern, leicht und gut und werden deshalb in ihrem Heimatlande als Flugtauben gehalten und behandelt. Sie vermehren sich dann auch ergiebig, brüten und füttern gut und sollen in ihrem Vaterlande bis 8 und 9 Bruten machen. Bei uns zeigen sie sich nicht sehr empfindlich und keinesfalls so wie die Egypter; als Futter gebe man Dari, Gerste und, bei freiem Flug, Hanf.

## F. (62.) Pfautauben.

Die Pfautauben, Pfauenschwänze, Hühner- oder Fächerchwänze — *Columba domestica laticauda*; Engl.: Fantails, Broadtailed Shakers; Franz.: Pigeons queue de paons — erhielten die Namen von ihrem bezeichnendsten Merkmal, dem reichfederigen,

Geflügelzug.

ausgebreiteten und nach Art des Pfauschwanzes aufrichtbaren Schwanz. Ihre Heimat ist Ostindien, wo sie heut noch gezüchtet werden und schon vor Jahrhunderten gehalten wurden. Die erste Nachricht über diese Tauben stammt aus Indien und zwar vor dem Jahre 1600, sie findet sich, worauf Darwin aufmerksam macht, im „Ageen Akbery“. Bald nach 1600 scheinen sie aber schon durch die Holländischen Seefahrer nach Europa resp. gebracht worden zu sein, denn der Frankfurter Arzt Georg Forst beschreibt sie bereits in der von ihm besorgten und 1669 erschienenen deutschen Uebersetzung des alten Gesner'schen „Thierbuches“ unter dem Namen „Cyprische Pfauschwänze“, indem er dabei bemerkt, daß diese Tauben von Frankfurter Liebhabern „umb groß Geld“ aus Holland bezogen worden, und daß sie ganz weiß, oder blau und weiß resp. schwarz und weiß seien. 1676 führt sie auch der Engländer Willughby in seiner „Ornithology“ und zwar als „broadtailed Shakers“ (breitschwänzige Zitterer) auf, indem er sagt, daß sie mit Kopf und Hals beständig zittern, und daß sie in ihrem Schwanz nicht weniger als 26 Federn hätten. Moore („Columbarium“, 1735) sagt, die meisten seien weiß, und obgleich es auch schwarz-, blau-, roth-, und gelbbunte gäbe, so zeigten die weißen in Bezug auf Schwanz und Kopf doch die beste Haltung; übrigens unterschied man damals schon zwei Sorten, von denen die eine längeren und schlankeren Hals hatte als die andere und deshalb am meisten geschätzt war. Die Franzosen Beitar und Corbie behaupten (1824), daß sie in Frankreich nicht selten Tauben mit 42 Schwanzfedern zu Gesicht bekommen hätten. Ungefähr zur Zeit Moores giebt auch der Berliner Gelehrte J. L. Frisch (1743) Beschreibung und Bild der Pfautauben. Der Kreis ihrer Züchter erweiterte sich mehr und mehr und schon zu Anfang unseres Jahrhunderts hatte sie sich über England, Deutschland, Holland, Frankreich u. verbreitet, um überall als Ziertaube ersten Ranges zu gelten. In Deutschland und Oesterreich erreichte man in der Zucht dieselben Erfolge wie in England, und die schönen deutschen Pfautauben gingen für billiges Geld zu Hunderten nach dort, um von da auch nach Amerika und selbst Australien gebracht zu werden. „Seit mehr als 40 Jahren“ — schreibt mir Hr. Haushofmeister Meyer-Berlin — „und bis vor 18 Jahren noch sind jährlich Hunderte von Pfautauben durch Amtmann Rabe (Merseburg), Reidt in Gotha und Wermann in Altenburg aus Deutschland nach England geschickt worden; besonders schön waren: schwarze mit weißem Schwanz, blaue, rothe und gelbe mit weißem Schwanz; geschildete, weiße mit schwarzem, blauem, rothem und gelbem Schwanz sind ebenfalls von Deutschen erzielt.“ Und ebenso war es in Oesterreich, z. B. Wien, von wo ebenfalls in den 40er und 50er Jahren schon schöne Pf. nach England gingen. Herr J. B. Bruckhay-Wien bemerkt hierzu: „Die von der ersten Londoner Handlung John Baily & Sohn i. J. 1876 in Wien ausgestellten Pf. standen bei weitem an Güte den i. J. 1877 von Breschet-Paris und 1878 von Daubensped-Nachen bei uns ausgestellten nach (die meinigen natürlich nicht in Betracht ziehend), ohne daß die beiden Letztgenannten es der Mühe werth gehalten hätten, ihre Tauben als ‚englische‘ auszugeben. Ich halte es daher in vielen Fällen nur für Klammerei, daß man immer von ‚englischen‘ Tauben spricht, die sich als gewöhnliche gute Pf. mit 28 bis 32 Schwanzfedern entpuppen, wie wir sie ja bei uns zu Lande auch haben. Ich glaube, wir sind auf dem besten Wege, wenn wir die vollschwänzige und die schwanenhalsige — wie wir dies schon lange thun — kreuzen und das Produkt, welches eigentlich die schönste Pfautauben ist, die ‚deutsche‘ nennen.“

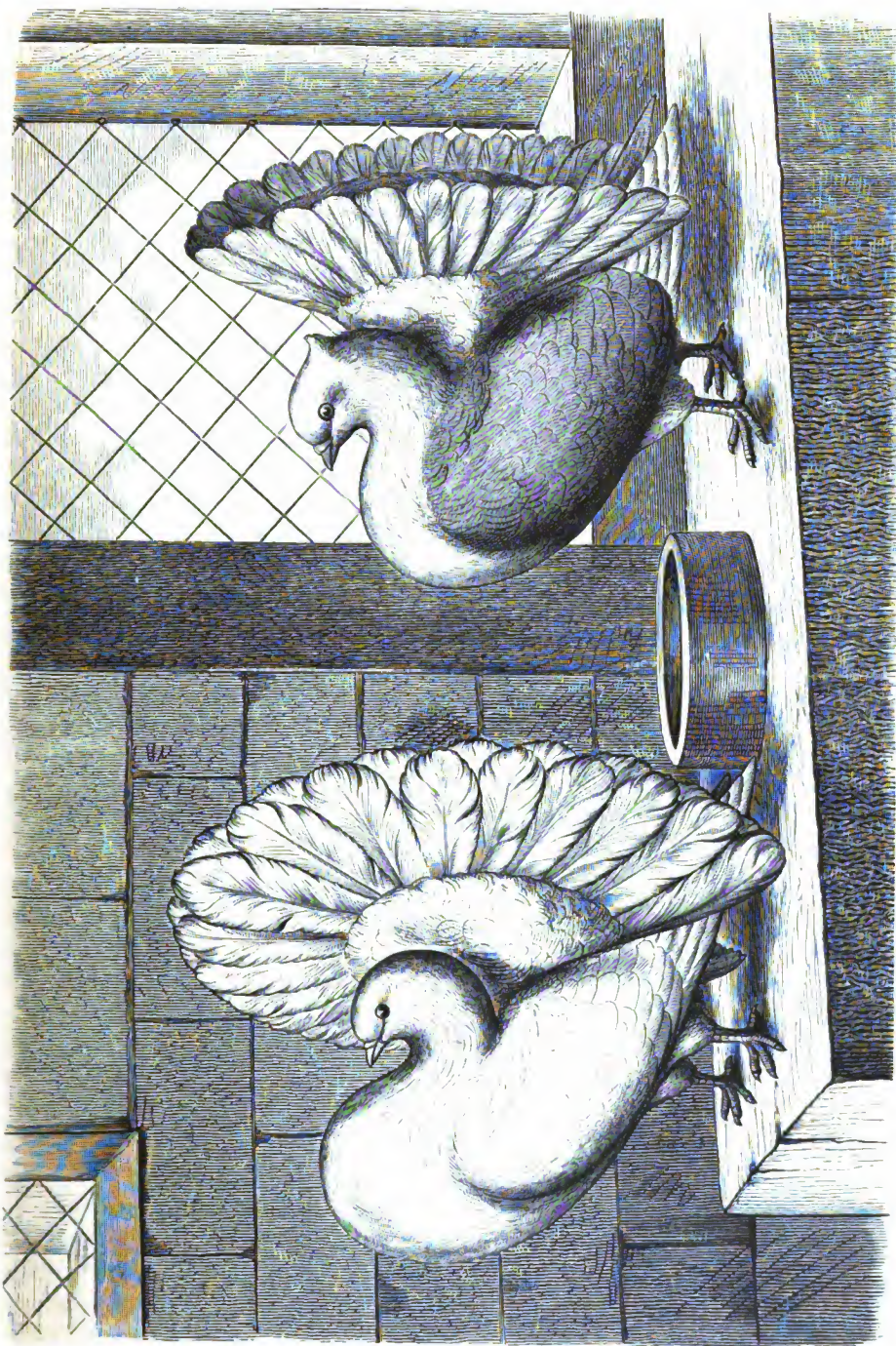
In Gestalt und Körperbau weicht die Pfautauben von der Feldtauben u. a. mehrfach ab, dagegen kommt sie hinsichtlich der Größe der ersteren ziemlich nahe.

Die Engländer verlangen sie „groß“, allein eine große Pf. wird kaum fein, edel sein; man sehe daher auf kleinen, rund- und vollbrüstigen, überhaupt gedrunken gebauten Körper. An den Rumpf soll sich ein langer, schlanker, nach hinten zurückgelegter Schwan Hals anschließen; ein kurzer, starker, mehr aufrecht getragener Hals ist mangelhaft und zu verwerfen; doch darf man bei spitzhaubigen (alten deutschen) Pfautauben nicht so streng verfahren, denn bei diesen erscheint der Hals immer etwas kräftiger. Der Kopf, schlicht oder (seltener) spitzhaubig, ist gestreckt und schmal, die Stirn ziemlich flach, der Schnabel mittellang und dünn, die Nasenwarze klein, weiß bepudert. Die hängend getragenen Flügel sind lang, die Läufe dünn und kurz und wie die Beine unbefiedert; bemerkenswerth ist es aber, daß in Indien, der Heimat der Pf., federfüßige vorkommen, daß auch die von dem Schiffsarzt Herrn Dr. Binder-Triest vor 3 Jahren und später wiederholt direkt aus Calcutta in Indien mitgebrachten Exemplare, welche in den Besitz des Herrn B. Brucklay-Wien übergingen, alle federfüßig waren, und „daß man füglich befiederte Füße bei Pfautauben für keinen Fehler halten dürfte, wenn sonst allen Punkten, welche von Figur und Federreichtum verlangt werden, vollauf Rechnung getragen wird. Die auch bei deutschen Pf. zuweilen vorkommenden bestrümpften Füße sind daher ebenso als Rückschlag zu betrachten, wie dies schon früher (S. 552) von den Perrücken erwähnt wurde“ (F. B. Brucklay). Der wichtigste Körpertheil der Pf. ist der Schwanz. Früher beurtheilte man den Werth einer Pf. nach der Zahl der Schwanzfedern, heute sieht man vor Allem auf Figur, d. h. auf Stellung und Haltung des Körpers und des Schwanzes, nächst dem erst auf die Federzahl des letzteren. Eine Pfautauben von edler Figur mit schön getragenen, 26- bis 32 federigen Schwanz, dessen Federn zugleich lang und breit sind, ist unstreitig einer anderen, welche schlecht trägt und mehr als 32, aber nur kurze, schmale Schwanzfedern besitzt, vorzuziehen, ja die erstere hat man geradezu als Muster anzunehmen. Die reiche Entwicklung der Schwanzfedern, welche in zwei resp. drei hinter einander stehenden Reihen angeordnet sind und den Bürzel zu drei Viertel umgeben, hat ihren Einfluß dahin geltend gemacht, daß die bekannte Bürzelbrühe verkümmert ist, daß die Taube dagegen einen oder zwei Schwanzwirbel mehr als andere Tauben (also 8 oder 9) besitzt. Die einzelnen Federn sollen lang und breit sein; von der Wurzel an haben sie die gewöhnliche Breite der Taubenschwanzfedern, aber gegen die Mitte hin fangen sie an, in beiden Fahren ungewöhnlich sich der Breite nach auszudehnen, sodaß diese dann bis zu 8 cm (bei einer Länge von 12 bis 14 cm) beträgt. Namentlich zeigt sich letztere Eigenheit bei dem sogen. deutschen Schlage. Diese Breite bringt aber mit sich, daß die Fasern der Fahne nicht mehr alle aneinander halten, daß sie sich vielmehr nur gruppenweise zusammenschließen und diese Gruppen nun, indem sie sich mehr seitwärts oder mehr rückwärts wenden, zwischen sich Lücken lassen. Auf diese Weise entsteht das Zerklüffensein der Pfautauben-Schwanzfedern, welches man mit „Friseur“ bezeichnet. Ist es somit klar, daß nur breite Schwanzfedern frisirt sind, daß aber andererseits solche breite Schwanzfedern als die Erfordernisse einer guten Pfautauben gelten, so geht daraus weiter hervor, daß man die Frisur als ein Merkmal einer solchen guten Pf. betrachten darf; viele Liebhaber und auch Preisrichter verlangen geradezu frisirte Schwanzfedern bei Pf. und erkennen sie ohne solche nicht an.

Und nun die Haltung, der Hauptpunkt! Zunächst darf eine schöne Pf. nicht mehr Schwanzfedern haben, als sie wirklich regelrecht zu tragen vermag. „Drei Reihen zu je 12 Federn dürften wohl sehr selten vorkommen, ich habe solche noch nicht gesehen; in der Mitte und an den Ecken mangelt es fast immer; übrigens besteht die hintere (Haupt-) Reihe fast regelmäßig aus 16—18 Federn und kann eigentlich auch nur von zwei Reihen die Rede sein“ (H. Marten). Sind zu viel Federn — und sie sollen doch breit sein! — vorhanden, so leidet das Rad und somit die ganze Figur darunter; nach den Ansprüchen der Engländer soll ihre Pf. wenigstens 28 (bis 36 und mehr) Federn haben, während für den kleineren, den „schottischen“, Schlag schon 24 bis 26 Federn (in zwei Reihen) genügen. Bei uns sieht man weniger auf Zahl, als vielmehr auf Länge und Breite der Federn und darauf, daß diese völlig gleichmäßig neben, resp. über einander liegen, sodaß der Schwanz keine Lücken aufweist, was als sehr fehlerhaft gilt; bei der sogen. deutschen Pf. ist dieser Punkt am besten erreicht, bei ihr erscheint der Schwanz in Folge der breiten Federn am dichtesten, geschlossensten. Die letzteren bilden in der Ruhe eine mehr liegende Mulde, aufgerichtet aber ein schönes Rad, welches durchaus senkrecht oder allenfalls ein wenig nach vorn geneigt getragen werden muß, keineswegs aber so weit nach vorn, daß er dem Hals aufzuliegen scheint und den Kopf überragt; der Ausdruck für diese fehlerhafte, verwerfliche Form ist „Topsbedel“. Hinsichtlich der weiteren Gestaltung des Schwanzes begegnet man einem Unterschied: der Schwanz der „deutschen“ Pfautauben ist (ebenso bei der „schottischen“) nach außen gewölbt oder konvex, er soll eine „Glocke“ oder, d. h. von hinten und der Seite gesehen, eine nach unten offene Wölbung bilden; die Engländer dagegen verlangen einen wirklichen Fächer Schwanz — wie ihn auch die neulich aus Indien importierten Pf. besitzen —, also ein vollständig flach ausgebreitetes Rad (Pfau- oder Sonnenrad) und ihre Benennung Fantail oder Fächer Schwanz ist daher ganz richtig angewendet. Doch dürfte dieser Punkt, wenn nur die übrigen den Anforderungen gemäß sind, nicht allein ausschlaggebend sein. Der fächerartige Schwanz soll unten möglichst schließen, d. h. die Lücke zwischen den zwei die beiden Ecken bildenden Federn soll so klein als möglich sein; die Spitzen der Flügel sollen die Lücke füllen und den Schwanz zu einem vollständigen Rade machen.

Der Schwanz sammt seinen oberen und unteren Deckfedern muß also senkrecht getragen werden, dabei dürfen die Schwingen nicht den Schwanz durchstechen, sondern müssen, wie oben erwähnt, unter diesem zu liegen kommen, ohne daß sie jedoch geschleppt werden. Richten nun die Muskeln den Schwanz auf, so wird, um das Gleichgewicht herzustellen, Kopf und Hals nebst Oberbrust nach rückwärts gedrückt und indem die Brust sich hoch emporhebt und vorstreckt, erscheint sie durch eine sich bildende Längsrinne gespalten. Der lange Schwanzhals muß sich in einem schönen Bogen soweit rückwärts wenden, daß der Hinterkopf an den Schwanz oder über die Schwanzwurzel zu liegen kommt — in die Schwanzfedern eingreifen darf er nicht — und der Schnabel wiederum an die Brustfedern heranreicht. Geht nun eine solche Taube im Affekt, wobei Kopf und Hals beständig zittern, auf die Zehenspitzen erhoben einher, so ist der Kopf durch die hochstehende Brust verdeckt, und die Taube gewährt ein ganz eigenartiges Bild, das einer „Paradetaube“ (S. Tafel 71).





Pfautauben:

Weisse (Täuber, im Aufsteht).

Gelbschilbige.



Ohne hier, eingedenk des oben Gesagten, auf eine Beschreibung der sogenannten Schläge (deutsche, englische, schottische, französische), deren Unterschiede wir als bedeutungslos erachten, einzugehen, sei nur einer absonderlichen Varietät der Pfautauben, der **Seiden-Pfautauben** — var. *sericea*; Engl.: Laced Fantail; Fr.: Trembleur pason de soie —, Erwähnung gethan. Sie zeichnet sich durch ein weiches, zerschliffenes Gefieder aus, welches somit an die stark frisirten Schwanzfedern einer gewöhnlichen Pfautauben erinnert. Vielleicht ist sie durch passende Zuchtwahl aus solchen herauszuchtet worden, vielleicht auch als Naturspiel zu betrachten, wie wir ja bei den Hühnern entsprechende Fälle haben. In England soll sie durch Mr. James Wallace-Glasgow eingeführt worden sein, in Frankreich wurde und wird sie ebenfalls gezüchtet, und von da kamen Anfang der 60er Jahre die ersten nach Deutschland: Desfriveaux in Paris sandte sie an Hrn. A. Brosche in Dresden; später besaßen die Herren Pausch-Wiesbaden, Daubenspeck-Nachen u. A. ebenfalls solche. Die Hauptfarbe ist weiß, doch kamen auch blaue Weißschwänze und andere vor, „ja Hr. Thies in Wien besaß Mitte der 60er Jahre eine Kollektion von über 100 Stück in allen Farben, welche er durch Kreuzung der ächten weißen S. mit farbigen Pfautauben herauszuchtete, da sich das zerschliffene Gefieder sehr leicht vererbt“ (J. B. Brucklay). Viel weichlicher als die eigentliche Pfautauben, muß sie in unserem Klima aufmerksam behandelt werden.

Was Färbung und Zeichnung der Pf. anbelangt, so bietet sich eine reiche Abwechselung, und gerade deutsche Züchter sind es gewesen, welche Jahrzehnte hindurch bemüht waren, diese oder jene Zeichnung durch sorgfältige Zuchtwahl, bezw. durch geeignete Kreuzungen zu erzielen. Wie aus dem vorn Gesagten ersichtlich, kamen die Pf. ursprünglich bei uns in Weiß, dann in Schwarz-Weiß und Blau-Weiß vor. Daraus folgt, daß an die Weißen, als dem ältesten Farbenschlag, die höchsten Anforderungen zu stellen sind, und in Wirklichkeit vereinigen diese auch die Merkmale und Schönheiten der Rasse in vollkommenster Weise, mehr als andersfarbige; die Engländer züchteten hauptsächlich weiße, weit weniger farbige und geschildete, die deutschen Liebhaber dagegen außer diesen auch Farbenschwänze und Weißschwänze.

a) Die Farbigen kommen in Schwarz, Blau, Roth, Gelb und Fabel vor. Die schwarzen und blauen darf man hinsichtlich der Rasse-Merkmale strenger beurtheilen als die rothen, gelben und Fabeln, welche neueren Ursprungs sind — in England wird jedoch kein Unterschied gemacht. Das Blau ist gewöhnlich nicht so schön klar als z. B. bei den Mövchen, in Verbindung mit ihm treten stets schwarze Binden auf. Hr. J. B. Brucklay in Wien, einer der bekanntesten Pfautauben-Züchter, ist bestrebt gewesen, den blauen weiße Binden aufzuzüchten, und dies ist ihm denn auch nach mehr als 15 Jahre lang fortgesetzten Versuchen nun gelungen; bei den schwarzen und andersfarbigen hat er dasselbe zu erreichen versucht, und jetzt, nach etwa 10 Jahre hindurch unternommener Kreuzung und Züchtung, hat er wenigstens schon helle Binden erzielt. Rothe und Gelbe sind, sowohl in Rasse als Farbe, weniger gut als blaue und schwarze. Soviel wir wissen, hat der i. J. 1844 verstorbene Kaufmann Hauswald in Braunschweig dieselben zuerst gezüchtet, und in Süddeutschland besaß der i. J. 1876 verstorbene G. F. Kleemann die ersten Pf. dieser Färbungen, welche dann in den Besitz des Hrn. Pausch übergingen; in Wien hatte Hr. Brucklay zu Anfang der 50er Jahre ebenfalls schon solche Tauben.

b) Farbenschwänze, also Weiße mit schwarzem, blauem, rothem oder gelbem Schwanz, sind wohl in den 50er Jahren entstanden; Gelbschwänze z. B. züchtete der genannte Hauswald ebenfalls zuerst, außerdem gelbe Weißschwänze. Auch gute Schwarzschwänze sieht man nicht gerade selten.

c) Weißschwänze. Von diesen kennt Ch. L. Brehm (1857) erst die schwarzen, doch mag es damals auch schon die anderen gegeben haben, wie ja Hauswald bereits gelbe Weißschwänze gezüchtet hatte. Den Vergleich mit den einfarbigen und namentlich den rein weißen, können sie aber — ebenso die vorigen und die folgenden — doch noch nicht aushalten; ihre Zucht bedarf noch langjähriger Sorgfalt.

d) Die Schilde sind ebenfalls Ergebnisse deutschen Züchterfleißes und während der letzten Jahrzehnte entstanden. Schwarz-, Blau-, Silber- und Roth-Schilde hat man schon seit längerer Zeit; Gelbschilde (Tafel 71) haben jetzt die Herren Brucklan-Wien und H. Michael-Berlin, allerdings erst nach etwa 10 Jahre lang fortgesetzten Versuchen, in ziemlicher Schönheit herausgezüchtet.

e) „Zu erwähnen wären noch gemönchte Pf. in Schwarz, Blau und Roth, welche als die Vorgänger der Geschildeten zu betrachten sind, und f) farbige Weißschilde (ähnlich den sogenannten Dresdener Trommeltauben), welche beiden Zeichnungen sich bei Kreuzungen von weißen mit farbigen eingestellt hatten“ (Z. B. Brucklan).

Die Augen sind bei den Weißen, Farbenschwänzen und Schilden dunkelbraun, von einem schmalen weißlichen Hautrand umgeben, bei den Farbigen und Weißschwänzen dagegen gelb oder auch perlfarben, der Augenrand roth; der Schnabel ist bei den ersteren röthlich-weiß, bei den letzteren dunkel, der Fuß bei allen korallroth.

Einer besonderen Empfehlung bedarf die Pf. nicht, sie ist als wirkliche Ziertaube allenthalben beliebt, zumal sie keine erheblichen Ansprüche stellt, gut züchtet und als trefflicher Acker sich erweist.

## G. Kropftauben.

Die Kropftauben — *Columba domestica gutturosa*; Engl.: Pouters; Franz.: Pigeons boullants (groses-gorges); Holl.: Croppers —, eine der am besten charakterisirte Gruppe, zeichnen sich durch die Fähigkeit aus, den Kropf vermittelst Einführung von Luft zu einer ungewöhnlichen Größe aufblasen und in dem Zustande erhalten zu können. Obgleich auch die Täubin diese Fähigkeit besitzt, so macht sie doch weit seltener und in geringerem Grade davon Gebrauch als der Täuber, welcher namentlich zur Paarungs- bzw. Fortpflanzungszeit erstaunliche Proben seiner Kunstfertigkeit ablegt. Daraus, daß einerseits junge Kröpfer noch nicht blasen können, und daß anderseits alte Vögel zur Winterszeit oder während einer Krankheit nicht blasen, geht hervor, daß jene Fähigkeit von der geschlechtlichen Regung bedingt wird, und als sicher darf gelten, daß die Eigenthümlichkeit sich erst im Laufe der Zeit soweit, wie sie jetzt wahrzunehmen, entwickelt, daß sie überhaupt durch das Zutun des Menschen sich herausgebildet hat. Denn zunächst giebt es keine wildlebenden Kropftauben, sie würden ja auch infolge ihrer Unbeholfenheit bald und leicht den

Raubthieren zur Beute fallen — dagegen ist die Gewohnheit, den Kropf leicht aufzublasen, allen Haustauben eigen. Berücksichtigen wir dies und bedenken wir ferner, daß noch heute der Züchter und Liebhaber schwach oder nicht nach Wunsch blasenden Kröpfen durch Einblasen von Luft (vermitteltst des Mundes) in den Schnabel u. den Kropf aufbläst, so liegt der Schluß nahe, daß vor Jahrhunderten der eine oder der andere Taubenzüchter die erwähnte Gewohnheit seiner Pfleglinge beachtete und sie weiter auszubilden beschloß, was ihm und Anderen denn auch durch geeignete Auswahl der Tauben und durch künstliche „Nachhilfe“ mehr und mehr gelang. Ob die Kröpfer an einem Orte erzielt wurden und sich von da weiter verbreiteten, oder, was wahrscheinlicher, ob in verschiedenen Gegenden und Ländern ein gleiches Bestreben die Züchter leitete und den Zweck erreichen ließ, bleibt sich gleich; im Lauf der Jahrzehnte und Jahrhunderte aber wurden nun theils durch Kreuzung, wobei man bestimmte Geschmacksrichtung befolgte, theils durch Kreuzung die Rassen und Varietäten herausgezüchtet, welche wir heute kennen. Als die eigentliche Heimat haben wir Deutschland, Oesterreich, Holland, Belgien und das nördliche Frankreich, also Mittel-Europa, anzusehen; erst später wurde der Kröpfer in England bekannt und nun dort eine besondere — heute die hervorragendste — Unterart herausgebildet. Von einer etwaigen Einführung der Kröpfer aus Asien oder Afrika müssen wir absehen, da man dort, in der Heimat der Mövchen, Pfautauben, Bagbetten u., bis jetzt noch keine aufgefunden hat. Daß es vor 300 Jahren schon sehr große Kröpfer in Belgien gegeben haben muß, wissen wir durch H. Albrechts, welcher („Ornithologia“, 1600) berichtet, daß die Niederländer damals unter anderen werthvollen Tauben auch solche hielten, welche fast doppelt so groß waren als die gewöhnlichen Haustauben, lange Federn an den Füßen hatten, ihren „Schlund“ ungemein aufblasen konnten und „Kropfers“ genannt wurden. Und der Berliner Gelehrte J. L. Frisch, welcher vor etwa 150 Jahren seine Beobachtungen niederschrieb, kennt bereits rauh- und glattfüßige, glatt- und tolsen- und zopffüßige Kröpfer in verschiedlicher Farbe.

Außer durch großen Kropf zeichnen sich die Kröpfer durch langgestreckten Körper, schlanke Taille, schmale, lange Flügel und langen Schwanz aus; hinsichtlich des Kopfes und des Schnabels und der Augen gleichen sie mehr den Feldtauben; in Betreff der Beine und Füße, der Stellung und Größe des Körpers, der Form des Kropfes ergeben sich Verschiedenheiten. In Färbung und Zeichnung herrscht viel Uebereinstimmung; die sogen. Herz- (Weißspieß-) und die Elster-Zeichnung wiegen vor. Das zunehmende Alter der Kröpfer macht sich durch größere Ausdehnung des Kropfes bemerkbar, sodaß derselbe dann mehr sackartig nach unten hängt.

Die Kröpfer haben von jeher zu den beliebtesten Tauben gehört, und die Liebhaberei dafür ist nicht im Abnehmen, sondern im Zunehmen begriffen, namentlich hat sie in Deutschland seit Einführung und Bekanntwerden der Englischen Kröpfer eine neue Anregung, den Anstoß zu weiterer Ausdehnung erhalten. Die Beliebtheit der K. ist zumeist in ihren körperlichen Eigenheiten, außerdem aber auch in ihrem Wesen und Benehmen begründet. Sie erscheinen schwerfälliger, als es in Wirklichkeit der Fall ist. Bläst allerdings ein Tauber, so macht er den Eindruck eines unbeholfenen Vogels, und in der That ist er dann anderen Rassen gegenüber, welche eben besser Umlauf halten können u., im Nachtheil. Allein dies betrifft vorzugsweise nur die Täuber und von diesen auch wiederum besonders die der schweren Rassen,



wenn sie den Kropf aufgeblasen haben. Daß die Kröpfer sich sehr lebhaft, ja zierlich zu-bewegen vermögen, sieht man deutlich, wenn der Täuber die Täubin treibt, wobei er oft auf den Behen trippelnd einhergeht. Auch der Flug ist meist gut, bei manchen Rassen sogar ausgezeichnet zu nennen. In der Volière oder auf dem Taubenboden läßt sich das freilich nicht wahrnehmen und beurtheilen, hier macht er eher den entgegen gesetzten Eindruck; bei freiem Ausflug jedoch fliegen die Tauben gern und geschickt, klatschen mit den Flügeln, schweben und führen allerhand Wendungen aus — daher auch Bezeichnungen wie „Klatscher“, „Plätscher“, „Steiger“, „Claqueur“.

### A. Große Kröpfer.

#### a) Kurzbeinige.

63. Der **Deutsche Kröpfer** — Col. dom. gutt. germanica — ist in England und Frankreich ungelant, und wenn schon die alten englischen Schriftsteller Willughby und Moore von einem „Old Dutch Cropper“ sprechen, so meinen sie damit den Holländischen (Sächsischen) oder vielleicht den Pommerischen, aber wohl nicht den alten deutschen Kr. Dies geht aus der Beschreibung hervor, derzufolge der Old Dutch Cropper bis zu den Behen herab befiederte Beine hatte, welche jene Autoren allerdings „kurz“ nennen.

Der **alte Deutsche Kröpfer** — nicht nur deutschen Ursprungs, sondern früher auch in Deutschland fast ausschließlich gezüchtet —, mit einer von keinem anderen Kröpfer erreichten Länge (über  $1\frac{1}{2}$  m) und Kasterweite (1 m und darüber), mit langen, zuweilen über das Schwanzende noch hinausragenden Schwingen, mit niedrigen, nackten Füßen, länglich-rundem, einem mit der Spitze nach oben gerichteten Ei gleichenden Kropf und meist spitzhaubigen Kopf ist ausgestorben; er fiel in den 40er und 50er Jahren der Mode, welche in dem bekannt werdenden Englischen Kröpfer das Schönste sah, zum Opfer. Wurde z. B. hier in Berlin, wie mir alte Liebhaber mittheilten, Ende der 20er Jahre für ein Paar weiße, schwarze, blaue, rothe oder gelb-bunte Breslauer Kröpfer — diesen Namen führten namentlich die Kr. mit weißem Kopf, Schwanz und weißen Schwingen — 8 bis 15 Thaler bezahlt, so waren sie kaum zwei Jahrzehnte später im Preis ungemein gefallen, ja man ließ sie „links liegen“.

Der **jetzige Deutsche Kröpfer** (Tafel 72), welcher zwar auch noch vielfach „Altdeutscher Kröpfer“ genannt wird, aber etwas kleiner als jener ist, geht ebenfalls mehr und mehr zurück; schöne Paare sieht man durchaus nicht häufig, selbst auf großen Ausstellungen stiehlt sich nur selten ein Paar zwischen die stattlichen Kollektionen Englischer und Französischer Kropftauben; nur noch in Schlessien, auch im Westfälischen und in der Apoldaer Gegend trifft man ihn noch gut.

Gestalt und Körperbau entsprechen im Allgemeinen denen des vorigen; die Länge soll 45 cm, die Flügelspannung etwa 90 cm betragen; je größer, desto werthvoller die Taube. Die Stellung des Körpers ist steiler als die des Altdeutschen Kr. wenn auch noch keineswegs senkrecht wie die des Englischen Kröpfers und anderer. Die Beine müssen kurz und stämmig, Lauf und Behen vollständig nackt sein. Der Kropf ist zwar auch länglichrund wie beim Altdeutschen Kr., doch darf er nicht so

langgezogen als bei diesem, sondern muß oben mehr kugelig, nach allen Seiten hübsch abgerundet sein und nach unten hin gleichmäßig verlaufen; insolge der letzteren Eigenschaft kommt auch die Taille kaum zur Geltung, jedenfalls weit weniger als beim Engl. oder Französl. Kröpfer. Damit sind die Hauptpunkte erledigt. Der Kopf ist verhältnißmäßig klein, entweder glatt, oder spitzhaubig, der Schnabel mittellang und, je nach der Farbe des Kopfes, hell oder dunkel, das Auge (wie bei allen Kröpfen) glattrandig, der Hals so lang als möglich, damit der Kröpf sich schön entwickeln kann; Brust und Rücken sind breit, der letztere etwas hohl, die lose angelegten, meist etwas hängend getragenen Flügel sind wohl entwickelt, die Schwingen erreichen ziemlich die Schwanzspitze. Das Gefieder ist ziemlich weich, doch anliegend, an Hals und Kröpf vielfach mit haarartigen Federn untermischt.

Bezüglich der Färbung ist zu bemerken, daß diese erst in zweiter Linie in Betracht kommt und daß es den Farben an und für sich, wie gewöhnlich bei den Kröpfen, an Tiefe und Glanz mangelt, so daß sie denen der sogen. Farbentauben, Mövchen u. nachstehen. Man findet einfarbige und gezeichnete Deutsche Kröpfe.

a) Die Einfarbigten treten meist in Blau und Silberfahl (mit Binden), dann in Schwarz (auch mit Binden), in Roth und Gelb und in Weiß auf. Sehr schön sind die Hellblauen mit Binden, die Eisblauen und Silberfahlen. Außerdem giebt es Scheden und Tiger und zwar in verschiedenen Stufen — ähnlich wie bei der Deutschen Trommeltaube — und meist in Schwarz mit Weiß, wobei Schwingen und Schwanz möglichst einfarbig dunkel sein sollen; Roth- und Gelbtiger kommen selten vor.

Unter den Gezeichneten haben wir Weißköpfe mit weißen Schwingen und z. Th. auch mit weißem Schwanz, und Verkehrtflügel von der Zeichnung des unter den „Farbentauben“ besprochenen Verkehrtflügel.

b) Die Weißköpfe, vielfach mit Spitzhaube, werden heute noch hier und da „Breslauer“ genannt, obwohl sie nicht die Größe der alten Breslauer besitzen. Wie bei der Mövchentaube soll der ganze Kopf und der Schnabel weiß sein — daher auch die Bezeichnung „gemöchter Kröpfe“ —; dagegen fällt die Zahl der weißen Schwingen nicht so sehr ins Gewicht, man begnügt sich sogar schon mit zweien oder dreien in jedem Flügel, wenn nur die Taube groß ist und gut bläst. Weißer Schwanz gesellt sich den weißen Schwingen nur zuweilen, nicht immer, bei. Die Hauptfarben sind Schwarz, Roth (Blutroth) und Gelb. Weit häufiger treffen wir

c) die Verkehrtflügel, welche auch Elster-, geschirte und in Oesterreich Gansel-Kröpfe genannt werden; denn der Oesterreichische Ganselkröpf gehört ebenso wie der Oesterreich. Klätscher hierher, d. h. zu dem Deutschen Kröpf, wenn auch der Klätscher noch an manchen Orten als besondere Varietät oder gar Rasse angesehen wird. Die Zeichnung des Verkehrtflügels ist bekannt: Kopf (nicht bloß die Platte), Flügel mit Ausnahme der Schulterdecken, welche letztere das sogenannte farbige „Herz“ auf dem Ober Rücken bilden, und der Unterleib (Bauch, Schenkel, Steiß) sind weiß, das übrige Gefieder muß gleichmäßig farbig sein. Die beste Benennung für diese Zeichnung ist, wie schon bei Besprechung der verkehrtflügeligen Farbentaube (S. 488) hervorgehoben worden, „Verkehrtflügel“, auch „Gansel-Kröpf“

trifft zu, dagegen will „Elster-Kröpfer“ nicht recht passen, weil der Kopf dieser Tauben weiß ist. Uebrigens kommen vereinzelt auch wirkliche Elster-Kröpfer, also Verkehrtflügel mit farbigem Kopf, vor. — Der Schnabel der Verkehrtflügel soll weiß sein, und dieselbe Färbung zeigen die Krallen; die Augen sind groß, dunkel, helle oder „rostige“ deuten auf Blutmischung. Am verbreitetsten sind die gelben Ganseln, deren Grundfärbung ein schönes Satt- oder Dottergelb sein soll. Schwarze, namentlich solche mit reichem Glanz, der am Kropf am besten hervortritt, sind sehr gesucht. Rother werden weniger geschätzt, besonders wenn die Farbe blaß oder fahl ist, und Blaue, die übrigens meist einen fahlen, grauen Ton in der Färbung aufweisen, werden noch weniger beachtet.

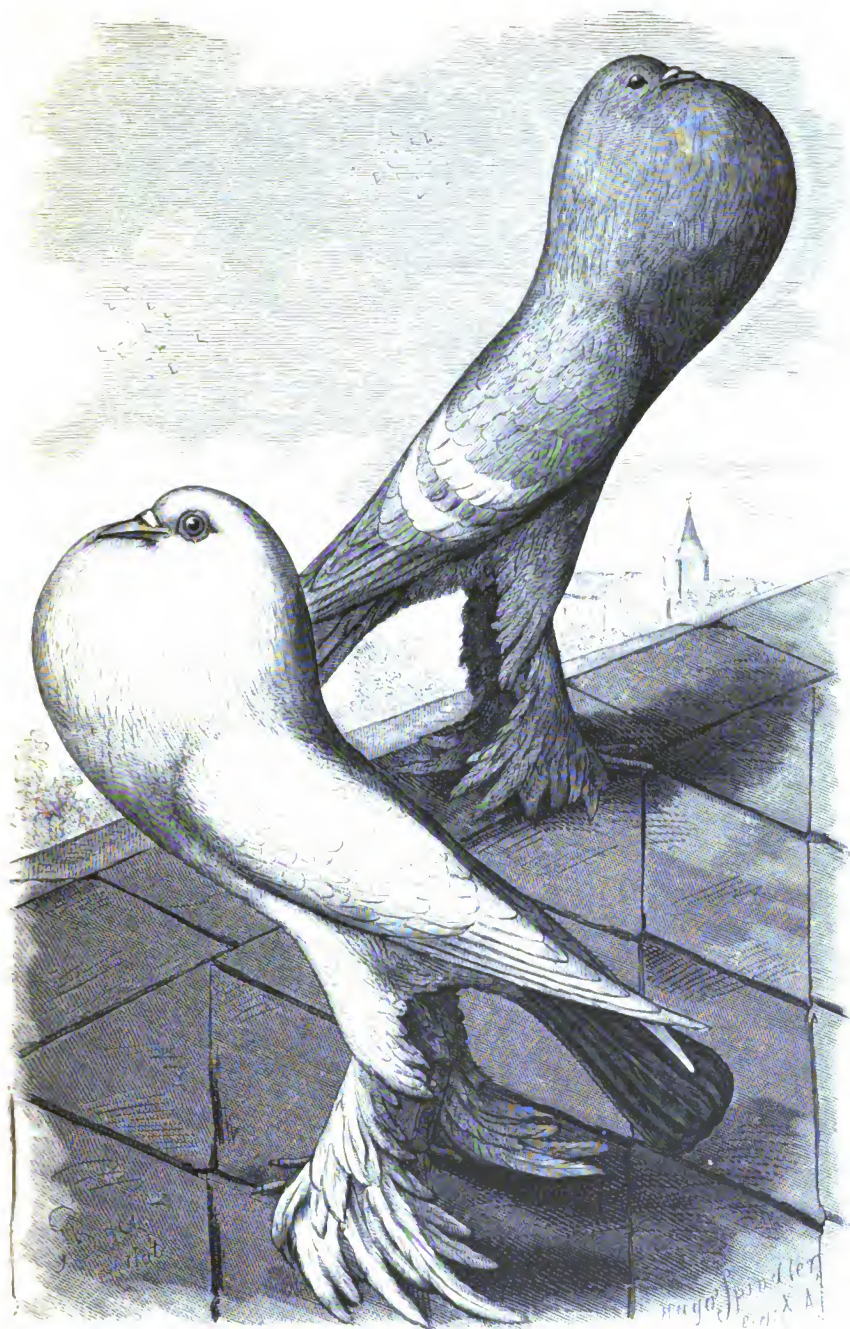
Der **Oesterreichische Klattscher** oder Plattscher, ebenso der sogen. Glazer Steiger, kommt im Grunde auf unsere Deutsche Kropftaube hinaus. Er theilt mit letzterer Gestalt und Körperbau, ist einfarbig und soll hellen Schnabel (Wachschnabel) und Glas- oder Perltauben resp. „Fischaugen“ haben; nur Klattscher mit diesen Merkmalen werden von Liebhabern geschätzt. Die Farben, Schwarz, Roth, Gelb, müssen kräftig und glanzreich sein. Den Namen „Klattscher“ oder „Plattscher“ erhielt dieser Kröpfer, weil er mehr wie andere die Gewohnheit hat, beim Fliegen durch Zusammen schlagen der Flügel zu klatschen. Außerdem wird der Klattscher, welchen man häufig in Mähren, Oester.-Schlesien und auch in Preussisch-Schlesien antrifft, als guter Bläser und seiner Fruchtbarkeit wegen geschätzt.

Einen wohl charakterisirten Schlag des Deutschen Kröpfers stellt

der **Aachener Bandkröpfer** dar. Lang, aber stark gebaut, auf niedrigen Beinen stehend, zeichnet sich dieser Kröpfer durch Spizhaube und durch eigenartige Zeichnung aus, welche an den geherzten Englischen und Französischen Kröpfer erinnert. Das Gefieder ist farbig, nur die Schwingen, der Unterleib und ein über den Kropf sich ziehender Halbmond (Mondsichel) sind weiß. Auf die Zahl der weißen Schwingen kommt es weniger an, dagegen wird ein Hauptgewicht auf die Kropfzeichnung gelegt. Der Halbmond muß schmal, bandförmig — daher „Bandkröpfer“ — und tief angelegt sein; er darf sich nicht über die Mitte des Kropfes hinwegziehen, sondern er muß mit den Spitzen am Flügelbug beginnen und über den Untertheil des Kropfes hinweglaufen, und zwar so, daß an seiner Mitte zwischen ihm und dem weißen Unterleib noch ein etwa fingerbreiter farbiger Trennungstreif bleibt. Je regelmäßiger diese Zeichnung, desto werthvoller die Taube. Vielsach aber ist sie zu breit, oder sie zieht sich zu weit oben über den Kropf und nach dem Hinterhals herum, oder das Weiß des Halbmondes vermischt sich mit dem des Unterleibes, so daß dieser Theil scheckig aussieht u. s. w. — wie es eben die eigenartige Zeichnung mit sich bringt.

Der Bandkröpfer bildet eine spezielle Zucht Aachens, wo er, neben den Lachschildmüßchen, früher sehr beliebt war. Ueber Aachen hinaus ist er wenig bekannt geworden, und unter den deutschen Liebhabern und Züchtern kennen ihn nur die wenigsten; i. J. 1854 brachte Hr. W. Meyer die ersten 6 Paare nach Berlin, doch fanden sie keinen Beifall. Seit in Aachen der Brieftaubensport zu ungeahnter Bedeutung sich entwickelt, ist dort die Liebhaberei für Rassetauben und selbst der Aachener





Holländischer oder Sächsischer Kröpfer.  
Pommerscher Kröpfer.



Varietäten — Wandkröpfer und Schildmövchen — im Abnehmen begriffen, ja der Wandkröpfer ist, wie ich mich bei meinem Besuch Achens im Januar 1884 überzeugte, beinahe ausgestorben. Die gelben V. sind bis auf wenige Exemplare verschwunden, rothe, blaue und gehämmerte, blaue giebt es mehr, am verhältnißmäßig zahlreichsten kommen sie noch in Schwarz vor. —

Ueber Werth und Eigenschaften der Deutschen Kröpfer ist wenig Besonderes hervorzuheben. Es sind harte, anspruchslose Tauben, welche, da sie unter entsprechenden Verhältnissen gern selbst, bei freiem Ausflug ohne Aufwand von Mühe und Kosten leicht zu erhalten sind. Auch hinsichtlich des Schlages oder Bodens machen sie keine Anforderungen, nur darf dieser nicht zu hoch liegen. Mit anderen Tauben, kleinen Kröpfen u., vertragen sie sich sehr wohl. Sie brüten und füttern gut, viel leicht am besten von allen Kröpfen, und liefern ganz annehmbare Suppen- und Tafeltauben. Da der Deutsche Kröpfer gut züchtet, so ließe sich durch sachgemäße Zuchtwahl die in neuerer Zeit sehr vernachlässigte Taube wieder vervollkommen. Und dies möge man thun, ehe es zu spät wird!

#### b) Hochbeinige.

64. Der Holländische, Thüringische oder Sächsische Kröpfer — Col. dom. gutt. saxonica; Engl.: Dutch Cropper or Dutch Pouter; Franz.: Pigeon boulangier néerlandais — gehört jedenfalls zu den ältesten Gliedern des Kröpfer-Stammes. Schon Willughby erwähnt ihn in seiner 1678 erschienenen „Ornithology“, und Moore beschreibt ihn in seinem „Columbarium“ (1735) bereits recht anschaulich, obgleich ja diese Beschreibung des „Dutch Cropper“ auch auf den Pommerischen Kr., der wohl früher mit dem Holländer noch mehr Uebereinstimmung gezeigt haben wird als jetzt, bezogen werden könnte. Den Berichten der oben erwähnten englischen Autoren nach muß die Einführung in England schon vor mehr als 200 Jahren geschehen sein. Eigenthümlich ist die alte englische Bezeichnung „Horseman“ (Reiter) für derartige Kröpfer, und Linné hat demgemäß die Benennung *Columba eques* gewählt. Doch war der eigentliche Horseman kein reiner Kröpfer, sondern ein Bastard von Bagbette und Kröpfer oder von Römer und Kröpfer, ersteres wahrscheinlicher. In Frankreich wurde derselbe Cavalier genannt. Durch Kreuzung mit Bagbette suchte man längere Beine, durch Kreuzung mit Römer Größe resp. Federlänge zu erzielen. Hr. H. Ortlepp glaubt, daß alle latschigen Kröpfer aus Holland stammen, der kurz- und glattbeinige Altdutsche Kr. dagegen vielleicht nicht. Die weitere Verbreitung des Holländer Kröpfers in Deutschland ging von Sachsen und Thüringen aus, und dieses Gebiet muß als der eigentliche Sitz der Zucht desselben — wenigstens in unserem Jahrhundert — betrachtet werden. Ob er hier und in Holland selbständig gezüchtet wurde, oder ob ein Austausch zwischen beiden Ländern stattfand, wissen wir nicht bestimmt anzugeben; jetzt scheint er in Holland ziemlich verschwunden zu sein.

Gestalt und Körperbau. Der Sächsische Kröpfer zeichnet sich durch aufrechte Figur, gestreckten Körper, hohe, stark behoste und belastete Beine und Füße, fast kugelförmig aufgeblasenen Kropf und lange, schmale, mit den Spitzen sich kreuzende Flügel aus. Auf diese Punkte ist denn auch bei der Beurtheilung das Hauptgewicht zu legen. Der Sächs. Kr. ist gestreckteren, schlankeren Baues als der Deutsche und weit höher und aufrecht gestellt. Von dem Pommerischen Kr., welchem er namentlich hinsichtlich der Beinfiederung nahe kommt, unterscheidet er sich ebenfalls durch schlanken

Bau und aufrechte Haltung, von dem Englischen und Französischen durch die Form des Kropfes, die Beinbefiederung etc., von den übrigen Kröpfen zur Genüge schon durch die bedeutendere Größe und die stark befiederten Beine. In der Höhe giebt er — natürlich kann nur von wohl entwickelten Vögeln die Rede sein — dem Englischen wenig nach. Der Kropf ist nicht rein und abgesetzt kugelförmig, sondern oben dick, unten mehr verlaufend; es tritt daher, abweichend vom Französischen, dem er in Betreff des schlanken Körperbaues sehr ähnelt, keine eigentliche Taille hervor. Die Hosen müssen lang sein und starke Stulpen bilden; ebenso verlangt man lange Lauf- und Beinhedern; je länger die Latschen, desto schöner; in Holland dagegen dürfen diese Kröpfe nur dürftige Fußbefiederung haben. Die langen, schmalen Flügel werden anschließend getragen und sollen sich mit ihren Schwingenspitzen über dem Schwanz kreuzen; Vögel, bei denen Schwingen nur dem Schwanz an- oder aufliegen, sehen nicht so schlank und schmeid aus. Der Kopf ist schlicht, der Schnabel mittellang und je nach der Gefiederfarbe hell oder dunkel, das gelbe oder dunkle Auge glattrandig, der Hals und der Schwanz lang, der Ober Rücken etwas hohl.

Färbung und Zeichnung bieten manches Schöne und Abwechslung; es kommen rein Einfarbige, ferner Einfarbige mit weißen Binden und Vertehtflügel (Elstern) vor, im Ganzen etwa 15 Farben-Varietäten.

a) Die Einfarbigten treten in allen Farben auf, also in Blau, Schwarz, Roth, Gelb, Weiß; doch findet man sie seltener als die Bindigen, diese sind schöner und deshalb beliebter. Die Farben müssen rein und so tief und glänzend als möglich sein, obgleich in dieser Beziehung mancher Wunsch unerfüllt bleibt. Die Blauen haben schwarze Binden, die Schwingen sind dunkler als die Grundfarbe. Blaue und Schwarze haben dunkeln, die anderen hellen (fleischfarbigen oder weißlichen) Schnabel; die Augen sind bei den Weißen dunkelbraun, bei den übrigen orange- resp. blaßgelb.

b) Unter den Einfarbigten mit weißen Binden, welche in Blau, Fahl-schwarz, Roth, Gelb und Isabell vorkommen, sind die Isabellen die schönsten und deshalb beliebtesten, die schwarzen und blauen selten. Der Farbenton der Isabellen ist ungemein zart, wie man ihn überhaupt kaum bei einer anderen Taube wiederfindet; er erscheint als ein ganz helles, blaßes Gelb und muß gleichmäßig über alle Partien des Gefieders vertheilt sein; dabei müssen die schmalen Binden ganz rein weiß sein, damit sie sich von der duftigen Grundfärbung schön abheben. Der Schnabel der Isabellen muß wie die Krallen fleischfarbig (nicht hornfarben!), das Auge blaßgelb sein. Gelbe und Rothe werden, namentlich letztere, nur vereinzelt gezüchtet, sie können den Isabellen gegenüber nicht bestehen, ebenso sind die Schwarzen selten geworden, ja so gut wie ganz verschwunden. Dagegen zählen die Blauen zu den geschätzteren Tauben, namentlich die ganz Hell- und Fahlblauen, deren Färbungston zu dem eigentlichen Blau sich ähnlich verhält wie die Isabellfarbe zu Gelb; es ist ein helles Blau, das wie mit Mehl überstäubt zu sein scheint und welches durch das Weiß der Binden erst recht gehoben wird, die Schwingen sind dabei gewöhnlich etwas heller als das übrige Gefieder. Die Schönheit dieser Fahl- und Hellblauen liegt, wie bei den Isabellen, in der Gleichmäßigkeit des über das Gefieder sich aus-

breitenden Farbentons; je mehr dieſe Forderung erfüllt wird, je ſchöner die weißen Striche ſind, deſto werthvoller die Taube. Schnabel und Krallen müſſen ebenfalls ſo hell als möglich ſein.

c) Verkehrtflügel (Elſtern, Ganseln), welche früher da und dort „Prager Elſter-Kröpfer“, obgleich ſie mit den Prager oder Brünner Kröpfern gar nichts gemein haben, genannt wurden, kommen in Blau, Schwarz, Roth, Gelb vor und werden in Sachſen, Thüringen ꝛ. angetroffen. Betreffs ihrer Zeichnung brauche ich nur auf die Beſchreibung des Deutſchen Kröpfers zu verweiſen, welcher ja ebenfalls als Verkehrtflügel, Elſter oder Gansel bekannt iſt. Nur eine Abweichung von dieſem muß vermerkt werden: der weiße Kopf zeigt beim Sächſ. Kr. über der Schnabelwurzel eine farbige Schnippe, welche, wie Hr. J. Springer-Altenburg betont, nur ein Drittel der Kopfplatte einnehmen darf und gegen das Weiß rundum ſcharf abgegrenzt ſein muß. In Roth und Gelb findet man die Verkehrtflügel nicht ſelten, weniger in Schwarz, am ſeltenſten in Blau. Die Augen ſind dunkel, Schnabel und Krallen weißlich, Hosen und Laſchen weiß.

Daß ganze Weſen des Holländer Kröpfers iſt ein munteres, ſodaß er ſich ſehr zum Vortheil von anderen Unterraſſen unterſcheidet; er fliegt gern und gut und zeigt ſich immer lebendig, dabei jedoch nicht zänkisch. Er vermehrt ſich verhältnißmäßig auch gut, und da er zudem eine hübsche Taube iſt, ſo verdient er die Beachtung der Kröpferliebhaber in hohem Maße. Schöne Paare, inſbeſondere bindige Hellblaue und Isabellen, ſind ſtets geſucht und werthvoll.

65. Der **Pommerſche Kröpfer** — Col. dom. gutt. pomerana —, eine in England und Frankreich ungekannnte Taube, wurde ſchon mehrfach auf vorvoriger Seite erwähnt. Seine frühere Geſchichte kennen wir nicht, in älteren Schriften findet man den „Pommerſchen Kröpfer“ nicht verzeichnet, wahrſcheinlich iſt er als „Holländer“ mitgegangen. Selbſt deutſche Fachſchriftſteller, wie Neumeiſter und Chr. L. Brehm (1857), führen ihn nicht auf. Daß aber der P. Kr. bereits 1820 aus dem benachbarten Stralsund in Mecklenburg eingeführt wurde, berichtet ein Mecklenburgiſcher Züchter in der „Columbia“ (I, S. 308). Daß Verdienſt, den Pommerſchen Kr. zuerſt (in der Korth'schen Zeiſchrift) beſchrieben und die Aufmerkſamkeit der Liebhaber auf dieſe damals außer in Vorpommern und den angrenzenden Mecklenburg. Strichen nirgends bekannte Taube hingelenkt zu haben, gebührt Herrn Dir. Dr. Bodinuſ. Von den 50er Jahren an verbreitete ſie ſich weiter in Deutſchland, und da auswärtige, namentlich Berliner Züchter die ſchönſten Paare ſich ſchicken ließen und mit 15 biſ 20 Thaler bezahlten, ſo gehörten gute Tauben in der eigentlichen Heimat eine ganze Zeit zu den Seltenheiten; aber auch mit den werthvollen, über Deutſchland zerſtreuten Tauben wurde nichts Bedeutendes geleistet, ſodaß die Zucht deſ P. in den 60er und 70er Jahren immer mehr zurückging, biſ denn der bekannte, 1880 verſtorbene Stralsunder Züchter W. Hevernid thatkräftig für Wiederbelebung der alten Zucht eintrat und ſo den P. Kr. vorm Ausſterben bewahrte. Jetzt iſt denn dieſer auch wieder zu Ehren gekommen.

Geſtalt und Körperbau. Der Pomm. Kr. ſoll groß und hoch (wie der Engliſche) ſein, ſehr hohe und ſehr ſtark befiederte Weine, möglichſt kugelförmigen

Kropf — der jedoch nach unten sich mehr ausgleicht, sodaß keine eigentliche Taille vorhanden ist —, breite Brust, etwas ausgebreiteten, aber nicht schleppenden Schwanz, lange, mit den Schwingenspitzen überm Schwanz sich kreuzende Flügel haben, regelmäßig gezeichnet sein und gut blasen. Mit dem Englischen Kr. stimmt er in Größe und allgemeinen Körperverhältnissen überein, ebenso fast durchweg in der Zeichnung, doch hat der Englische steilere (senkrechte) Haltung, etwas höhere, kurz und dünn befiederte Beine, runden, an der Brust mit einem Einschnitt abgesetzten Kropf und demgemäß eine dünne Taille, ferner schlankeren Kumpf, längeren, schmaleren Schwanz und (d. h. die Herzkröpfer) weiße Flügelrose. Sieht der Pommerische Kr. deth. kräftig aus, so erscheint der Englische, um den treffenden Vergleich des Hrn. Dr. Bodinus zu gebrauchen, wie eine große Statue, welche auf einem schmalen Piedestal steht. — Die Länge des P. von Schnabel bis Schwanzspitze beträgt 42 bis 45, die Flügelspannung 75 bis 80 cm, der Schnabel mißt von der Spitze bis zum Mundwinkel 28 mm. Der Kopf ist glatt, ziemlich flachstirnig, das Auge groß, je nach der Gefiederfärbung hell oder dunkel, der Hals lang, der ziemlich breite Rücken darf nicht gewölbt sein und der Kropf nicht hängen, aufgeblasen muß er möglichst kugelförmig sein, eine Taille wird jedoch nicht verlangt. Trotz der breiten Brust und des kräftigen Kumpfes erscheint der P. doch nicht plump und unbeholfen. Die Beine sind bei guten Vögeln fast ebenso hoch als beim Englischen, sie messen (bis zur Spitze der mittleren Zehe) 17 bis 18 cm, sehen aber infolge der reichen Befiederung nicht so hoch aus; ob die Taube recht hochfüßig erscheint, hängt wesentlich von der Biegung in den Gelenken der Beine ab: je stumpfer der Winkel ist, in welchem Ober- und Unterschenkel und Lauf (Ständer) zu einander stehen, um so höher steht die Taube, um so werthvoller ist sie. Dabei müssen die Schenkel recht lange Hosen oder Stulpen und die Füße sehr entwickelte Latschen haben, deren Federn bei guten Vögeln bis 12 oder 13 cm lang sind. Je größer die Taube, je aufrechter sie sich trägt, je länger die Latschen, desto mehr wird sie geschätzt.

In Färbung und Zeichnung stehen die Pommerischen Kröpfer den Englischen nahe, es giebt Einfarbige und Geherzte, außerdem aber noch Farbenschwänze.

a) Einfarbige kommen jetzt nur noch in Weiß und in Schwarz vor, die weißen sind sehr beliebt, die schwarzen dagegen recht selten geworden, andere Einfarbige, oft von vorzüglicher Schönheit und Größe, sind ganz ausgestorben.

b) Geherzte züchtet man in Gelb, Braun, Schwarz, Blau; Gelb scheint bevorzugt zu werden, der Ton ändert ab vom dunklen „Zümmelergelb“ bis zur Zibellfarbe; die Blauen haben schwarze oder kaffeebraune Binden, sehr schön sind die silberblauen Herzkröpfer. Die Zeichnung ist bekannt: farbiges Gefieder, nur der Halbmond (das „Herz“) auf dem Kropf, der Unterleib nebst Bein- und Fußbefiederung und die Schwingen sind weiß, bei blauen und schwarzen ist außerdem noch der Schwanz weiß. Weiße Federn auf dem Oberflügel („Knüste“), welche die sogenannte Rose bilden und beim Engl. Kr. vorhanden sein müssen, dürfen sich beim Pomm. Kr. keinesfalls zeigen, sie sind unter allen Umständen fehlerhaft. Der das „Herz“ oder die „Kehle“ bildende Halbmond soll nach oben offen und regelmäßig sein und sich über die Mitte des Kropfes wegziehen, ganz wie beim Engl. Kröpfer, und das Weiß des Unterleibes soll

kurz vor den Schenkeln ſcharf abſchneiden, ſodaß zwiſchen dem Weiß der Kopfzeichnung und dem des Bauches ein breiter farbiger Streif bleibt; Tauben, bei denen das Weiß hier zuſammenläuft, d. h. bei denen das Weiß der Kopfzeichnung bis an das des Bauches, reſp. der Schenkel ſich erſtreckt, haben eine „offene Kehle“ und natürlich einen weit geringeren Werth als jene korrekt gezeichneten. Man begnügt ſich auch mit anders geſtalteten oder größerer weißer Kopfzeichnung, wenn nur der erwähnte farbige Bruſtſtreif da iſt.

c) Farbenschwänze kommen nur in Schwarz und Blau vor, Gelb- und Braunſchwänze fehlen. Den Grund dafür giebt W. Hevernich an: Die ſchwarz- und die blaueſchwänzigen Kropftauben ſind aus ſchwarz-, bezw. blaubunten herausgezüchtet worden, d. h. aus Vögeln, bei denen Kopf, Schwanz und Schnabel farbige, Rücken, Oberflügel und Bruſt farbige und weiß und die übrigen Gefieder-Partien ganz weiß waren. Dieſe Zeichnung war vor der modernen Herzzeichnung die allgemein beliebte, nahm von den 30er Jahren an jedoch allmählich ab. Man kreuzte die Vögel mit ganz weißen, und inſolge ſachgemäßer Auswahl und Weiterzüchtung erhielt man Blau- und die Schwarzſchwänze. Gelb- und Braunſchwänze dagegen konnte man nicht erzielen, weil es eben keine Gelb- und Braunbunten gegeben, denn alle derartigen Tauben hatten weiße Schwänze. Daß Blau- und Schwarzſchwänze auf die erwähnte Weiſe entſtanden, geht daraus hervor, daß noch heute ganz rein gezeichnete Alte nur ſelten ebenſo reine Junge ziehen, letztere vielmehr gewöhnlich einige ſchwarze Federn auf dem Rücken und einen ganz oder theilweis ſchwarzen Schnabel haben.

Werth und Eigenſchaften. Schöne Pomm. Kröpfer, d. h. in Figur und Zeichnung ſchöne Vögel, werden heute gern mit 30 M das Paar und höher bezahlt; weniger vollkommene Thiere erhält man ſchon für 8 bis 12 M das Paar. Die Zucht wird namentlich in Straßund, Greiſswald, Grimmen betrieben. Sie verlangt Aufmerkſamkeit und richtige Auswahl der Vögel. Beachtet man dieſes nicht, ſo zeigt ſich nur zu bald ein Rückgang: die Haltung der Kröpfer verſchlechtert ſich, ſie blaſen weniger ſtark, die Beine werden niedriger, Stulpen und Laſſchen geringer, die Herzzeichnung wird unregelmäßig, auf den Flügeln ſtellen ſich weiße Federn, an der Stirn weiße Flecken (Bläſe oder Schnippe) ein — alles ſchlimme Fehler. W. Hevernich mahnt noch, auf die Größe der Zuchttaubin mehr Gewicht zu legen als auf die Größe des Täubers, da von kleinen Täubinnen niemals große Nachzucht fällt, und wenn ein noch ſo großer Täuber angepaart iſt. Kropftauben aus der Frühjahrsbrut ſind ſtets die kräftigſten, vorausgeſetzt, daß bei den Eltern (Trennung von Dezember bis Februar!) der Begattungstrieb naturgemäß geruht hat. „Kräftige Kr. ſtrecken die Beine am geradeſten, und gerade geſtreckte Beine ſind höher.“ Bei Herſt- und Winterbruten kommen oft K-Beine vor. Frühbruten haben auch den Vortheil, daß ſie vor Eintritt der Kälte völlig abgemausert haben und ausgebildet ſind, ſodaß ſie ſchon im Oktober und November voll blaſen; eine junge Taube, die im Herſt noch nicht blaſt, wird nie ein guter Bläſer. Der Pomm. Kr. züchtet fleißig und gedeiht ſehr wohl, namentlich wenn er aus- und einfliegen kann.

66. Des Engliſchen Kröpfers — Col. dom. gutt. anglicana; Engl.: Pouter; Fr.: Pigeon boulang anglais — wurde bereits bei Beſchreibung des Holländ. Kröpfers gedacht. Daß dieſer (bezw. der Pommerſche) als die Stammraſſe zu betrachten iſt, bezeugen ſelbſt die Fachmänner Englands, und um bedeutendere Länge des Körpers

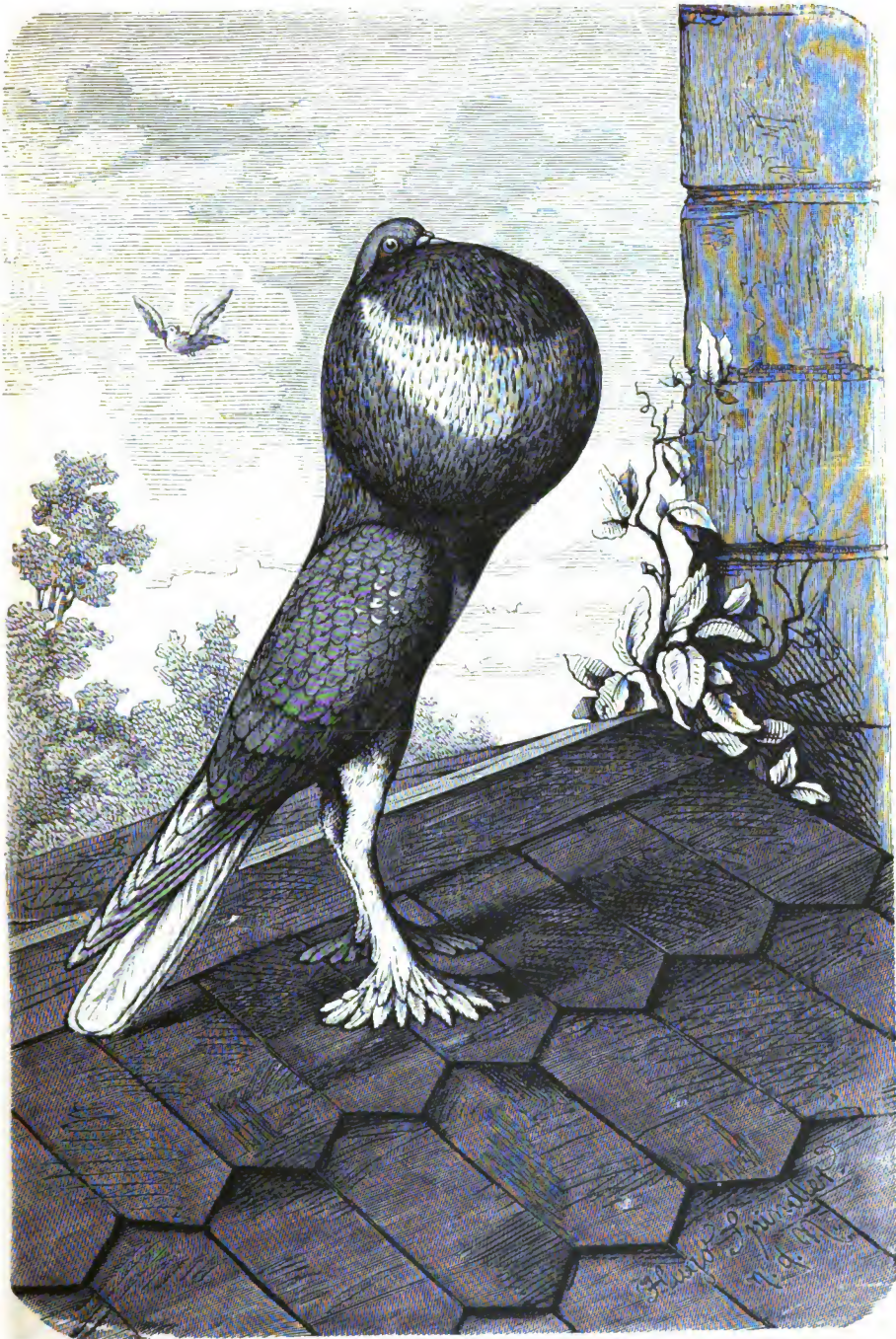


und der Beine herauszubekommen, wurde wiederholt zur Kreuzung mit „Rants“ ge-  
griffen. Unter letzteren haben wir aber nicht unsere Huhntauben zu verstehen, sondern  
wohl die alte bagbetten-artige Spanische Taube oder auch die Römer (s. S. 587).  
Daß die Engländer sich schon vor langem die Herausbildung ihres Kröpfers angelegen  
sein ließen und daß sie, wenigstens was Größenverhältnisse anbetrifft, bereits im  
vorigen Jahrhundert das Ziel nahezu oder ganz erreicht hatten, ersehen wir aus den  
Angaben der bekannten alten englischen Autoren. So sagt Moore in seinem „Columba-  
rium“ (1735), daß er einmal einen 20 Zoll langen Vogel gesehen habe, daß jedoch eine Läng-  
e von 17 bis 18 Zoll für eine „sehr gute“ gehalten werde. Und Darwin schreibt im Jahre 1858  
(„Variiren der Thiere --“): „Mr. Bult, der erfolgreichste Züchter, den es giebt, theilt mir mit,  
daß jetzt die vorschriftsmäßige Körperlänge nicht weniger als 18 Zoll ist; er hat aber einen Vogel  
von 19 Zoll Länge gemessen und von 20 und 22 Zoll gehört, bezweifelt aber die Richtigkeit dieser  
letzteren Angaben. Für die Beinlänge ist jetzt 7 Zoll die Vorschrift; Mr. Bult hat aber kürzlich  
an zwei seiner Vögel eine Beinlänge von  $7\frac{1}{2}$  Zoll gefunden. In den 123 Jahren (1735—1858)  
hat also die vorschriftsmäßige Länge des Körpers kaum irgendwie zugenommen; bei der Länge der  
Beine scheint dies aber der Fall zu sein, da Moore keine Vögel mit voll 7 Zoll langen Beinen  
gesehen hat. Die äußerst geringe Verbesserung bei Kröpfen, welche mit Ausnahme der Beinlänge  
während der letzten 123 Jahre eingetreten, ist zum Theil durch die Vernachlässigung zu erklären,  
unter welcher sie, wie mir Mr. Bult mittheilt, bis zu den letzten 20 oder 30 Jahren gelitten haben.  
Um 1765 trat ein Wechsel der Mode ein: starke und voller befiederte Beine wurden dünneren mit  
nahezu nackten vorgezogen.“ So schrieb Darwin i. J. 1858. Etwa 15 Jahre vorher  
waren die ersten dieser Tauben aus England nach Deutschland gekommen, um hier  
in der Taubenliebhaberei einen ähnlichen freudigen Aufschwung zu bewirken, wie die  
bald nachher eingeführten Cochins für die Hühnerzucht.

Gestalt und Körperbau. Ein Vergleich der Englischen mit der Pommer-  
schen Kropftaube wurde bereits bei Beschreibung der letzteren gezogen, weshalb ich  
wohl darauf hinweisen darf. Bei der Beurtheilung des Engl. Kr. (Tafel 74) kommt  
es auf das richtige Verhältniß der einzelnen Theile, welche die „Figur“ ausmachen,  
zu einander an; es darf nicht ein Punkt auf Kosten des oder der anderen besonders  
hervorragend sein. Die Hauptpunkte bilden: Länge und Schlankheit des Körpers,  
senkrechte Haltung, hohe, richtig befiederte Beine, kugelförmiger Kropf und dünne Taille,  
endlich Schönheit des Gefieders.

Die Länge des Körpers von der Schnabel- bis zur Schwanzspitze — die Eng-  
länder bezeichnen dies mit „Länge der Feder“ — beträgt 45 bis 50 cm, die Flügel-  
spannung etwa 90 cm. Mit der großen Länge allein ist's jedoch nicht gethan, und  
es wäre weit gefehlt, wollte man den Werth der Kröpfer danach beurtheilen, als  
gewissermaßen mit dem Meterstab in der Hand prämiiren; entscheidend ist vielmehr  
die Höhe, die senkrechte Haltung derselben, und da dies in erster Linie von der Höhe  
und Stellung der Beine abhängt, so ergiebt es sich von selbst, welch' wichtige Rolle  
die letzteren spielen, und daß es auf sie mehr ankommt als auf die Länge des Körpers.  
Ein 50 cm langer Vogel wird nur in seltenen Fällen schön sein, weil die entsprechend  
hohen Beine, durch die er seine richtige Figur und Stellung erhalten würde, kaum  
erzielt werden können. Die ungewöhnliche Länge des Schwanzes allein, worauf die  
Engländer so hinarbeiten, hat keinen Werth, sie kann keinen schönen Kröpfer schaffen,  
sie beeinträchtigt vielmehr nur den guten Eindruck; ein außergewöhnlich langschwänziger





Englischer Kröpfer.



Kröpfer vermag ja, wenn die Beine nicht ebenso außergewöhnlich lang sind — was aber eben nicht der Fall ist —, gar nicht senkrecht zu stehen. Die Länge darf nicht im Schwanz liegen, sie muß durch lange, dünne Taille (Weste) und durch langen, schön gebogenen Hals geschaffen werden. Ein 50 cm langer, schön gestalteter und senkrecht gestellter Kröpfer wäre allerdings das Schönste; da jedoch die entsprechende Beinlänge, welche dann an 20 cm betragen müßte, nicht zu erzielen ist, so kann ein solcher Kröpfer nur als ein Ideal gelten, und Kenner wie Liebhaber werden sich mit Vögeln, welche 46 bis 48 cm lang sind, aber senkrecht stehen, hohe, eng zusammenstehende Beine und schöne Formen besitzen, gern begnügen, zumal solche Vögel größer oder doch ebenso groß erscheinen als übermäßig langschwänzige, schräg stehende Thiere. Die Beinlänge verhält sich zur Körperlänge wie 2 zu 5.

Die Beine müssen, wie erwähnt, hoch und gut befiedert sein, beide Punkte aber verlangen noch einige erläuternde Worte. Die Länge der Beine, vom Kniegelenk (dem obersten sichtbaren Gelenk) bis zur Spitze der gesteckten Mittelzehe gemessen, beträgt auch bei vorzüglichen Vögeln etwa 18 cm, und dies genügt; eine Länge von 19 cm wird wohl kaum erreicht, und Angaben, wie 20 bis 22 cm, beruhen auf Irrthum und falscher Messung. Die Schenkel müssen dicht zusammen stehen und schön vortreten, während die Ferse (das sogenannte Kniegelenk) etwas nach hinten gebogen erscheint. Die Läufe müssen möglichst lang sein, dürfen aber nicht zu senkrecht stehen, denn Stelzbeine sind fehlerhaft; dagegen wünscht man, daß die Läufe und Zehen etwas nach außen gerichtet seien (baker-kneed, bänderbeinig). Die Befiederung der Beine soll aus kurzen, nach unten gerichteten Dunenfedern bestehen, gleichmäßig und glatt anliegen; nur die Federn an den Zehen dürfen länger sein, doch keine eigentlichen Latschen bilden. Diese Art Beinbefiederung, welche zwischen der des Pommereschen und der des Französl. Kröpfers in der Mitte steht, entspricht durchaus nicht immer den peinlichen Anforderungen; man nimmt es daher mit reichlicherer oder starker Beinbefiederung nicht zu streng, zumal wenn die Vögel sonst gut sind.

Kropf und Taille bedingen gewissermaßen einander. Der Kropf muß (im aufgeblasenen Zustande) kugelförmig sein, vom Rinn aus sich schön nach oben wölben, so daß der Schnabel in ihm eingedrückt liegt, und mit einem Einschnitt oder Winkel an der Brust abgesetzt sein. Ein solcher Kropf tritt nach vorn voll und rund vor, bewirkt eine sanfte Biegung des Hinterhalses und läßt die Taille um so feiner erscheinen. Die Taille muß lang und dünn, und somit der Rücken schmal, der Umfang des Rumpfes gering sein. Selbstverständlich muß der Hals lang sein, damit sich der Kropf gut ansetzen kann. Infolge des langen Halses, der dünnen Taille (Weste), der schmalen, anschließenden, langen Flügel — die sich mit ihren Schwingenspitzen aber nicht kreuzen dürfen — erscheint der ganze Vogel schlank und schön. Dieser Eindruck aber geht verloren, wenn der Kropf sich in fehlerhafter Weise zu einem eiförmigen gestaltet, nach unten hin also verläuft und zu nahe an die Schenkel herankommt. Zu große, nicht im richtigen Verhältniß zur Körpergröße stehende Kröpfe beeinträchtigen ebenfalls Schönheit und Stellung der Vögel. Die Täubin soll einen kleineren Kropf haben als der Täuber — was ohnehin schon regelmäßig der Fall ist —, damit sie gut füttern kann. Daß der Kropf mit etwa 4 Monaten sich

zu runden beginnt, ist bekannt. — Die anderen Körpertheile sind von weniger Bedeutung: der Kopf ist glatt, die Stirn mittelhoch, der Schnabel etwa 25 mm lang, gestreckt, das Auge glatt, orange oder dunkler, der Nacken etwas eingebogen, der Schwanz schmal, die Flügel erreichen seine Spitze ziemlich, die Schwingen dürfen sich gegenseitig nur berühren, nicht kreuzen.

In Färbung und Zeichnung, welche bei Beurtheilung der Kröpfer erst an letzter Stelle in Betracht kommen, zeigt sich fast vollständige Uebereinstimmung des Englischen mit dem Pomm. Kr.; bei beiden — und außerdem beim Französischen — finden wir Einfarbige und Geherzte.

a) Einfarbige Englische giebt es nur in Weiß, unter ihnen aber sehr stattliche Vögel. Da ihnen jedoch die Zeichnung fehlt, so sind sie leichter tabellos zu züchten als die Geherzten, und stehen daher verhältnißmäßig diesen nach. Das Gefieder muß rein weiß sein, der Schnabel hellfleischfarben, das Auge dunkel. Gescheckte, d. h. auf weißlichem Grunde schwarz gesprikelt, sieht man in Deutschland nicht.

b) Geherzte kommen in Blau, Silber- und Mehlfahl, Schwarz, Roth und Gelb vor. Die Zeichnung gleicht der der Pommerschen Herzkropfer, nur gesellt sich den weißen Abzeichen hier noch die sogen. Rose oder Traube zu, sodaß als solche zu nennen sind: Halbmond („Herz“) auf dem Kropf, Unterleib, Schwingen, Rose und 3. Th. der Schwanz. Der das „Herz“ oder die „Rehle“ bildende Halbmond muß sich in der Form der Staarhals-Zeichnung (s. S. 481) über die Mitte des Kropfes legen, und die nach oben gerichteten Spitzen desselben müssen bis unter das Auge reichen, sie dürfen aber keinesfalls über das Ohr sich hinziehen und nach dem Hinterhals gehen, um hier womöglich gar zusammenzutreffen; „Weißhoren“ und „Ringhalse“ sind fehlerhaft. Unterhalb des Mondes muß der Kropf und die Brust farbig sein, und dieser farbige Streifen trennt das Weiß des „Herzens“ von dem des Bauches, welches kurz vor den Schenkeln scharf quer abschneiden muß. Außer dem Bauch und Steiß muß die Befiederung der Beine und Füße rein weiß sein; bei rothen und gelben Herzkropfern verbreitet sich das Weiß vom Bauch aus auch über den ganzen Schwanz sammt Unterrücken, wogegen blaue und schwarze keinen weißen, sondern einen farbigen Schwanz haben müssen. Die Zahl der weißen Schwingen, welche der Regel nach zehn betragen soll, ändert ab, man findet oft nur 8 oder 7 Schwingen weiß, doch wird hierauf kein besonderes Gewicht gelegt. Einen sehr schwierigen Punkt bei der Züchtung bildet die Rose oder Traube (S. 545). Diese soll aus 10 bis 15 weißen Flügeldeckfedern, welche in gleichen Zwischenräumen von einander auf dem oberen Theil des Flügelschildes auftreten, gebildet werden und etwa die Fläche eines Markstücks einnehmen. Diese Rose läßt aber stets zu wünschen übrig: entweder es finden sich ein oder mehrere unförmliche weiße Flecke in der betreffenden Stelle, oder das Weiß greift weiter und bewirkt scheckige Flügel, oder es zeigen sich nur einige kleine weiße Tupfen u. s. w. Man muß sich in diesem Punkt schon mit annähernd Gleichem begnügen. — Sonstige weiße Federn und Flecke an Kopf, Hals u. dürfen selbstverständlich nicht vorkommen.

Den Grundfarben, namentlich dem Gelb und Roth, fehlt es vielfach an Sättigung und Glanz, schöner sind in dieser Beziehung Schwarz und Blau. Bei den

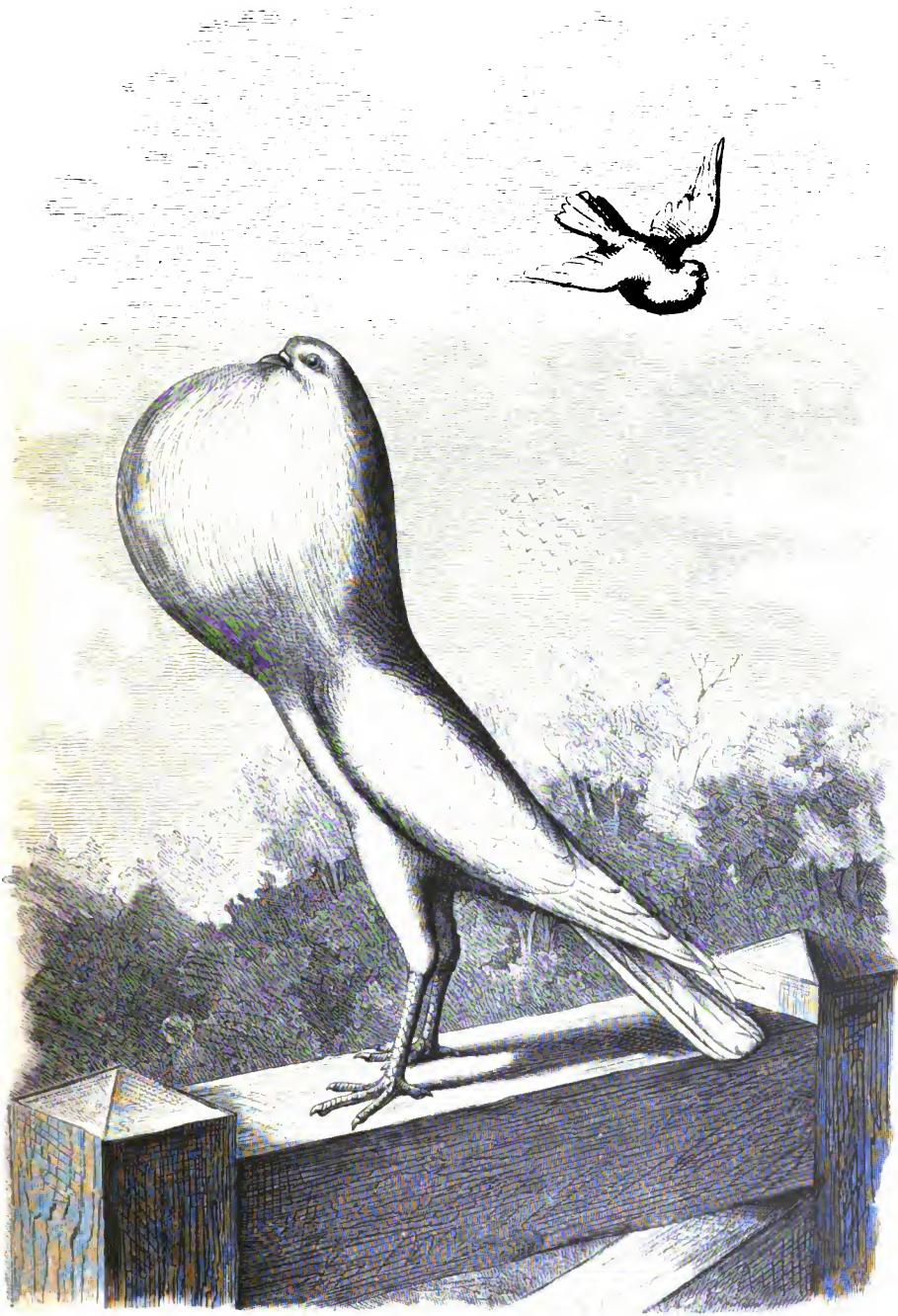
Roten und Gelben hat der Schwanz die Neigung, fahl zu werden (statt weiß), was natürlich unschön aussieht. Silber- und mehlsahle Herzkröpfer findet man bei uns nur vereinzelt. Im Allgemeinen muß man bei Engl. Kröpfen hinsichtlich der Färbung und Zeichnung ziemlich bescheiden sein.

**Werth und Eigenschaften.** Welche Bedeutung die Englische Kropftaube für die Taubenliebhaberei im Allgemeinen und für die deutsche Zucht im Besonderen gehabt und noch hat, wurde schon vorn berührt. Ihre Einführung in Deutschland bildet den Markstein der Zeit des Aufschwungs unserer Rassetaubenzucht, und ihr Züchterkreis hat sich nicht verkleinert, sondern stetig vergrößert, obgleich die Zucht mit Mühen und erheblichen Geldkosten verknüpft ist. Daß die Preise guter Tauben sich auf Hunderte von Mark und mehr belaufen, beweist, wie geschätzt derartige Vögel sind. Das Hauptaugenmerk verlangt die Zucht: öfter vorgenommener Blutwechsel, sorgsame Auswahl der zu verpaarenden Tauben muß zunächst beobachtet werden. Die Thiere eines Paares müssen sich hinsichtlich der Länge und Höhe des Baues, der Weinbefiederung und Zeichnung ergänzen. Betreffs der Züchtung seien noch einige Bemerkungen eines der tüchtigsten Kröpferzüchter, des Hrn. Aug. Dertmann-Bielefeld, angefügt: „War mancher Liebhaber hat sich von den Kröpfen wieder abgewandt, weil die Züchtung eine gar zu schwierige ist und zu viele Widerwärtigkeiten im Gefolge hat, die man bei anderen Rassen weniger findet, außer bei Almond-Tümmelern, die vielleicht noch undankbarer in der Zucht sind. Bei einer Ueberfüllung der Taubenschläge ist auf eine ergiebige Zucht nicht zu rechnen, da gerade die Kröpfer sich gegenseitig viel zu viel stören und am Brüten und Füttern hindern. Ich habe oft gesehen, daß ein Täuber, der sonst ein guter Fütterer war, von anderen Tauben beim Fressen gereizt wurde, stark zu blasen anfang und als er sich endlich beruhigte, hatten ihm die anderen Thiere alles Futter fortgenommen. Aber wenn Kröpfer auch genügend Futter genommen haben, so füttern sie doch nicht alle regelmäßig, ja sie scheinen es oft ganz zu vergessen. Am besten werden sie ihre Pflichten in der Einsamkeit erfüllen, weil sie da viele Langeweile haben; daher empfiehlt es sich, während der Brütezeit je ein Paar in geräumige Käfige zu sperren, wo sie dann selbstredend mit gutem Futter, Wasser, Kalk, Sand u. s. w. versorgt werden müssen. Ich habe nicht gefunden, daß Kröpfer ohne Ausnahme schlecht füttern, dagegen habe ich schon manche gehabt, die in dieser Beziehung nichts zu wünschen übrig ließen. Ältere Thiere füttern im Ganzen besser als junge, auch werden sie stets kräftigere Junge liefern. . . Den jungen Kröpfen Pflegeeltern zu geben, halte ich nur dann für gerathen, wenn man größere Tauben, wie Carrier, Türken, Dragons oder starke Brieftauben zur Hand hat; nimmt man dagegen Möbchen, Pfautauben, Indianer oder Feldtauben zc., so wird man finden, daß selten die gewünschte Größe erlangt wird. Noch mehr halte ich davon, Kröpfer von Kröpfen aufziehen zu lassen, sie bekommen dann nach meinen Erfahrungen größere Kröpfe, vermuthlich deshalb, weil sie die Jungen mit mehr Wasser versorgen, wodurch sich der Kropf frühzeitig ausdehnt. Fulton meint, das Füttern beeinträchtigt die Figur der Kröpfer, auch Montgomery hat stets Ammen gehalten, ich bin dagegen mit Ue der Meinung, daß es ihnen in keiner Beziehung schadet und sie höchstens am Kropf



die Federn dadurch verlieren. Dagegen ist das Selbstfüttern für das Wohlbefinden der Thiere wichtig, denn wenn man ihnen die Jungen oder gar schon die Eier wegnimmt, so legt die Täubin bald wieder, was Schwäche und Unfruchtbarkeit zur Folge hat. Man kann selbst die Kröpfer beim Füttern leicht unterstützen, indem man jeden Abend diejenigen Jungen, die von den Alten vernachlässigt werden, mit gequellten Erbsen stopft und mittelst einer kleinen Medizinflasche etwas Wasser nachgießt. Dies geht, wenn man erst einige Uebung darin hat, sehr schnell und ist angenehmer, als das Füttern aus dem Munde. Ich stelle auch täglich in die Nähe der Nester, worin sich junge Kröpfer befinden, ein mäßig hohes Gefäß (Obertasse) mit guten Erbsen; die Tauben, wenn sie solche sonst nicht bekommen, fressen diese mit Vorliebe und geben den Jungen meist auch davon ab. Ferner habe ich es sehr zweckmäßig gefunden, den Kröpfen nur ein Junges zu lassen, welches dann unbedingt besser ausgefüttert und größer wird. Thiere mit großen Latschen stutzt man am besten an den Füßen und streut auch wohl Sägemehl in das Nest, da sonst leicht die Eier oder Junge zertreten werden. — Kröpfer im Winter zu trennen, halte ich für zwecklos, bei etwas magerem Futter und dem Mangel an Nistmaterial werden sie nicht zu früh an's Legen denken. Ich trenne behufs bequemerer Umpaarung einen Theil der Täubinnen im Februar. Eine Hauptbedingung für die Zucht ist die größte Reinlichkeit und Ventilation ohne Zug im Taubenschlage, und wo dies verjäumt wird, ist wenig Freude davon zu erwarten, da sich dann meist Diphtheritis und andere Krankheiten bei den jungen Tauben einstellen, woran die meisten zu Grunde gehen. Bei älteren Kröpfen hält es schwer, daß sie gehörig in die Mauser kommen, was oft den Tod zur Folge hat. Das beste Mittel, sie in wenigen Tagen in die Mauser zu bringen, ist, sie kurze Zeit mit Haussamen zu füttern und dann in eine kleine zur Hälfte mit frischem Heu gefüllte Kiste zu setzen; eine Stunde Unterbrechung täglich zum Fressen genügt dabei. Eine fatale Krankheit der Kröpfer ist das Durchschießen des Kropfes; haben sich die Thiere mit Wasser übernommen, so läßt sich das leicht ausdrücken, ist aber der Kropf mit Körnern gefüllt, so ist die alte bekannte Methode, den Patienten in einen Strumpf zu stecken, die sicherste, wobei man gut thut, warmes Del einzugeben, damit das Futter besser in die Speiseröhre gleitet. . . .“

67. Der **Französische** oder **Liller Kröpfer** — Col. dom. gutt. normandica; Franz.: Pigeon boulangier lillois — ist der letzte der großen, hochbeinigen Kropftauben, die dem Pommerischen direkt gegenüberstehende Form. Seine Heimat bilden die nördlichen Gebiete Frankreichs von der Normandie an bis hinauf nach Lille und die Grenzstriche Belgiens; die schönsten kommen in der Picardie, speziell im Departement der Somme (Amiens) vor; in Paris findet man nur wenige. Wann dieser Kröpferschlag entstanden, wie lange er gezüchtet wird, ist unbestimmt; die französischen Schriftsteller geben darüber keinen Aufschluß, und der vom Engländer Moore (1735) beschriebene „Parisian Pouter“ ist eine dicktrüpfige, kurzflüßige, langkröpfige Taube. Nach Deutschland gelangten die ersten vor 14 oder 15 Jahren; sie fanden aber solchen Anklang, daß nach und nach Hunderte von Paaren aus Frankreich und Belgien eingeführt und von ihnen sogar die Englischen Kröpfer verdrängt wurden. Doch hielt dieser Anlauf nicht nach, die Zucht der Englischen hat die der Französl. Kröpfer seit einigen Jahren schon wieder überflügelt, und auf den meisten Ausstellungen erscheinen sie jetzt



**Französischer Kröpfer.**





in weit geringerer Zahl als jene. Der Hauptsitz ihrer Zucht in Deutschland ist das Rhein-Main-Gebiet, in Berlin ist sie so gut wie aufgegeben.

**Gestalt und Körperbau.** Der Französische Kröpfer (Tafel 75) soll sehr schlank und hoch sein, senkrecht auf hohen, dünn befiederten oder glatten Beinen stehen, einen kugelförmigen Kopf haben und die Schwingen überm Schwanz gekreuzt tragen. Dies sind die Hauptpunkte; Färbung und Zeichnung kommen erst in zweiter Reihe in Betracht. Die Hauptsache liegt also auch hier, wie beim Englischen Kr., in der schönen und großen Figur, der letztere wird aber hinsichtlich der Eleganz der Gestalt und Haltung vom Französischen übertroffen, welcher schlanker und leichter ist und nur aus dem Gerüst und Luft zu bestehen scheint. Da der Französische seine Schwingen gekreuzt trägt und die Flügel in der Mitte mehr gegen den Körper drückt, so hebt sich der Flügelbug etwas vom Rumpf ab, und aus diesem Grunde erscheinen Schultern und Brust schmaler, und der Vogel selbst sieht lebhafter aus als der Engl. Kröpfer, welcher die Schwingen nicht kreuzt, also auch die Flügel nicht so hoch trägt, sondern sie (namentlich wenn er etwas ermüdet ist oder älter wird) nicht selten zu sehr hängen läßt oder gar unterm Schwanz trägt. Daß außerdem der Franzöf. Kr. viel dünner befiederte Beine hat als der Englische, ist bekannt; keinesfalls aber darf man sagen: der Franzöf. hat glatte, der Englische befiederte Füße.

In Länge und Höhe stimmt der Franzöf. Kr. im Allgemeinen mit dem Englischen überein. Die Länge von der Schnabel- bis zur Schwanzspitze beträgt 47 oder 48, ja bis 50 cm, die Flügelspannung etwa 86 bis 90 cm. In der Höhe giebt er dem Englischen nichts nach; dabei trägt er sich noch steiler als dieser, sodaß er sich beim Blasen noch etwas nach hinten überbiegt. Die Beine werden gestreckt, das am Rumpf liegende Gelenk, das Knie, tritt sichtbar vor, sodaß die Beine mehr angeseht (nicht wie eingesteckt) erscheinen. Die Schenkel müssen (oben am Körper) eng zusammenstehen, damit die Figur recht schlank aussieht. Stehen die Schenkel jedoch zu weit auseinander, liegen sie also gleichsam seitwärts am Körper an — sogenannte Froschschenkel —, so wird die Figur, der Schnitt mangelhaft, die Vögel verlieren den Werth. Infolge der sehr eng zusammenstehenden Schenkel wenden sich die Läufe etwas nach außen, es entstehen Wäcker- oder K-Beine, die jedoch nicht übertrieben sein dürfen. Die Länge des Beins beträgt 18 bis 19 cm, nicht selten aber etwas weniger; mehr als 19 cm wird man nicht häufig finden, und wenn es der Fall, so nur bei rauhfüßigen Vögeln; glattfüßige Beine scheinen länger zu sein, sind es aber in Wirklichkeit nicht. Und damit kommen wir zu dem „Bein-Thema“, bezüglich dessen schon manches Wort gewechselt worden.

Bei uns in Deutschland hatte sich die Ansicht eingebürgert, daß nur glattfüßige Franzöf. Kröpfer prämiierungsfähig resp. den rauhfüßigen vorzuziehen seien. Man kam zu der Ansicht, weil die bei uns eingeführten Tauben wenig befiederte Füße haben und gern, namentlich wenn man etwas verwandte Vögel zusammenpaarte, ganz glattfüßige Junge zogen, übrigens auch — das muß unumwunden zugegeben werden — glattfüßige Tauben schöner aussehen als stoppfüßige. So kamen glattfüßige Franzöf. Kr. in Mode, federfüßige aber wurden von Vielen nicht als rasseächtig, sondern als Kreuzungsprodukte Französischer und Englischer Kröpfer betrachtet. Dadurch aber

setzten sich die deutschen Züchter mit den französischen und belgischen, auf welche es doch gerade ankommt, in Widerspruch. Denn diese fragen gar nicht danach, ob die Füße glatt oder befiedert sind, sie sehen vielmehr auf Figur und Größe der Vögel, auf Länge und Schnitt der Beine; sie wissen nur zu gut, daß die Französischen Kröpfer immer einige Federn an den Füßen gehabt, ja daß gerade die vorzüglichsten, größten Exemplare rauhe Füße haben, während glatte Füße die Folgen der Inzucht und kleineren, schwächeren Vögeln gewöhnlich eigen sind. Ganz glatte Füße, welche allerdings — wir wiederholen es — schöner aussehen als Stoppelfüße, kommen bei Prima-Exemplaren selten vor, eher noch bei einfarbigen als bei geherzten; durch Verwandtschafts- oder Inzucht kann man sie leicht erzielen, aber — zum Nachtheil der Vögel selbst, wie dies ja die meisten der in Deutschland gezüchteten Tauben beweisen.

Der Kropf ähnelt ganz dem des Englischen Kröpfers; er muß in aufgeblasenem Zustande kugelförmig sein und sich unten mit einem Einschnitt absetzen, sodaß hier eine sehr schlanke, dünne Taille entsteht. Der ganze Kumpf muß schmal, schlank, der Hals lang und leicht gebogen, die Stirn mittelhoch sein; der Schnabel, das Auge, der Schwanz bieten nichts Besonderes.

In Färbung und Zeichnung finden wir wiederum große Uebereinstimmung mit dem Engl. Kröpfer, es giebt Einfarbige und Geherzte, außerdem noch Weißköpfe.

a) Einfarbige kommen fast nur in Weiß vor, Gelbe, Rothe und Schwarze sind weit seltener; die Einfarbigen, mit Ausnahme der Weißen, werden weniger geschätzt als die Geherzten, weil ihre Züchtung weniger Schwierigkeiten bietet. Betreffs der Weißen ist ein Punkt zu beachten: „Es ist eine Thatsache, daß man bei keiner Farbe weniger Figur findet, wie gerade bei der weißen. Gute weiße Franzöf. Kröpfer sind äußerst selten. Sie stehen gegen die geschädten (geherzten) zu niedrig, wodurch ihre Figur am meisten bedingt wird. Dabei zeigt sich bei ihnen am allerwenigsten das Charakteristische des Franzöf. Kröpfers: die eng aneinanderstehenden Schenkel, die hervortretenden Schulterknochen, die flach anliegenden Flügel, wodurch das Thier ein schlankes, ediges Aussehen bekommt. Ich halte weiße Franzöf. Kröpfer für die schönsten, und gerade in dieser Färbung bietet sich Gelegenheit, durch Kreuzung von farbigen mit weißen die praktischen Kenntnisse mit Ausdauer zu verbinden. Durch Kreuzung der weißen Franzöfischen mit weißen Englischen kann man wohl größere Thiere, aber niemals solche mit besserer Figur erhalten“ (J. Bloos-Brühl).

b) Geherzte haben die Zeichnung der englischen Herzkropfer, weshalb ich wohl auf die Besprechung der letzteren hinweisen darf. Bemerkt sei nur, daß bei den Franzöfischen die weiße Schulterrose, welche die Englischen haben müssen, fehlen darf, und daß überhaupt Färbung und Zeichnung bei jenen noch mehr zu wünschen übrig lassen als bei den Englischen; gut und rein gezeichnete Franzosen gehören zu den größten Seltenheiten. Die Grundfarben sind Blau, Schwarz, Roth, Gelb, außerdem Rothfahl (mit braunen Binden) oder auch Gelbfahl.

c) Außerdem giebt es noch gemöncchte Franzöf. Kröpfer. Sie sollen namentlich früher in Frankreich beliebt gewesen sein; bei uns sieht man sie nur vereinzelt und zwar hauptsächlich mit rother Grundfarbe.

**Werth und Eigenschaften.** Der Franzöf. Kröpfer ist nicht nur schlanker, feiner gebaut, sondern auch in seinem Wesen, seinen Bewegungen munterer, lebhafter, ansprechender als der Englische, er hat „mehr Temperament“ als dieser. Trotzdem empfiehlt es sich nicht, ihm freien Ausflüg zu gewähren, weil er infolge seines starken Blafens, wenn er erschreckt wird, leicht verloren gehen kann. Am besten hält man ihn in einer geräumigen Volière, deren hintere Hälfte überdacht, überhaupt gegen die Einwirkung der Witterungsverhältnisse geschützt und — falls sie nicht mit einem geräumigen Boden in Verbindung steht, was vorzuziehen sein dürfte — mit Mistvorrichtungen versehen ist. Bezüglich der Zucht gilt das bei Besprechung des Engl. Kröpfers Mitgetheilte. Wenn auch der Franz. Kr. an und für sich nicht schlecht in der Vermehrung ist, so tritt er doch nicht selten Eier entzwei, oder er erdrückt kleine Junge; man muß deshalb geeignete Pflögetauben oder Ammen zur Hand haben, welche die Aufzucht besorgen. Im Weiteren fügen wir noch einige Hinweise des Hrn. J. Bloos in Brühl an: „Glatte Füße bei Franzöf. Kröpfern halte ich für das Resultat der Inzucht, die bei dieser Rasse vor allen Dingen vermieden werden muß. Darin besteht ja der Hauptfehler der meisten Züchter, daß zu wenig neues Blut eingeführt wird, als dessen erste Folge die Thiere kleiner werden und schließlich immer mehr und mehr von den Rasse-Eigenthümlichkeiten verlieren. Es giebt kaum eine Rasse, welche mehr der Blutaufrischung bedarf, wie die der Franzöf. Kröpfer. Die Schwäche in den Beinen der Jungen, die dadurch jährlich massenhaft zu Grunde gehen, den Fehler des ungenügenden Blafens des Kröpfes halte ich für eine Folge der Inzucht. Französische Kröpfer soll man durch große, kräftige, raufsfüßige derselben Rasse, aber nicht durch Englische verbessern. Wir lassen ein Zuchtpaar ein ganzes Jahr, womöglich noch länger, zusammen, während die belgischen Züchter, wie ich ganz bestimmt weiß, die Thiere nach jeder Brut wechseln; womöglich zu einem besonders schönen Täuber zwei Täubinnen halten und die Eier dann von anderen Tauben ausbrüten lassen. Daher auch die Erfolge.“

Bemerkt sei noch, daß man in Belgien die jungen Kröpfer auch aus dem Munde füttert, und zwar nicht nur vereinzelt, sondern dies Verfahren ist allgemein verbreitet, und manche Leute haben darin eine außerordentliche Geschicklichkeit sich angeeignet.

## B. Zwergkröpfer.

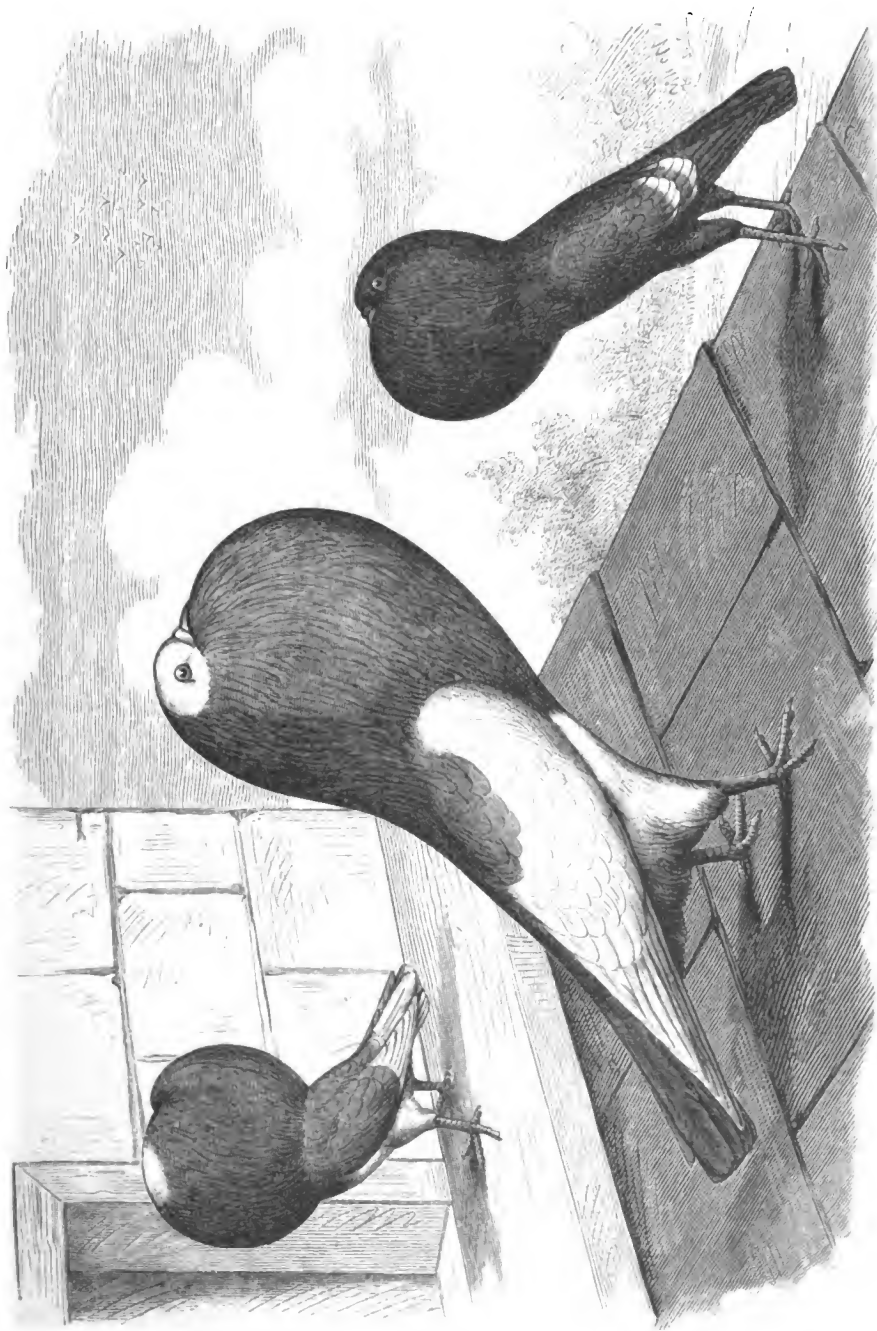
### a) Hochbeinige.

68. Die **Brünner (Prager) Kröpftaube** — Col. dom. gutt. minima; Engl.: Austrian Pouter — scheint nur in Oesterreich und Deutschland wirklich bekannt zu sein; denn die Taube, welche man in England „Austrian Pouter“ (Oesterreich. Kröpfer) nennt, hat, nach der von Harr. Weir gegebenen Abbildung — einfarbig Rothe — zu urtheilen, durchaus nicht Figur, Haltung, Beine, Flügel des Brünner Kröpfers; und aus Fulton's Mittheilungen erhellt auch nur, daß er diesen zierlichsten aller Kröpfer, der jedenfalls eleganter aussieht als seine wie Bastarde erscheinenden Englischen Zwergkröpfer (Pigmy Pouters), nicht kennt. Dasselbe ist mit Frankreich der Fall. Der Brünner Kröpfer verbreitet sich namentlich über Böhmen und Mähren, und vielleicht haben wir diese Gebiete als das eigentliche Stammland, die Heimat anzu-

sehen. Seit Jahrzehnten aber ist er auch in ganz Deutschland, speziell in den mittleren Theilen zu Hause. Früher unterschied man „Brünner“ und „Prager“ als besondere Schläge oder Varietäten, auch heute geschieht dies zuweilen noch: die einfarbigen und geschedten glattfüßigen, gewöhnlich kleineren nennt man „Brünner“, die gestorchten und geelsterten, in der Regel ein wenig stärkeren und federfüßigen dagegen „Prager“; doch liegt jetzt kein Grund zur Scheidung mehr vor, wir bezeichnen sie alle als Brünner.

In Gestalt und Körperbau stellt der Brünner Rr. (Tafel 72) das verkleinerte Ebenbild des Franzöf. Kröpfers dar; deshalb kommt es auch hier vorzugsweise auf schlank gebauten, möglichst senkrecht, auf hohen, wenig feder- oder ganz glattfüßigen Beinen stehenden Körper, runden Kropf, angeschlossene, über dem Schwanz sich kreuzende Flügel an. Die Länge des Vogels von der Schnabelspitze bis zum Schwanzende beträgt etwa 36 cm, die Flügelspannung gegen 68 cm. Der Körper muß sehr schlank, dünn sein; gewöhnlich sagt man, die Hand müsse ihn umspannen können, doch ist dieses Verlangen etwas zu hoch. Wie erwähnt, muß der Vogel möglichst senkrecht stehen und die Schwingen gekreuzt tragen; je besser er steht, desto mehr drückt er die Flügel in der Mitte an den Leib an und desto mehr kreuzen sich die Schwingen. Dabei werden die Beine gestreckt, und das Gelenk tritt aus den Bauchfedern heraus. Die Schenkel sollen eng beisammen stehen, damit der Vogel recht schlank erscheint; breitspurige Thiere sehen unschön aus. Beim Blasen erheben sie sich auf die Zehenspitzen, sodaß sie umso zierlicher erscheinen; überhaupt ist der Gang der Brünner ein anmuthiger, trippelnder. Bezüglich der Füße gilt das vom Franzöf. Kröpfer Gesagte: ob sie ganz nackt, oder aber etwas befiedert sind, übt bei der Beurtheilung der Vögel keinen Einfluß aus, da es hierbei nur auf die Figur ankommt; gerade aber die stoppelfüßigen sind in der Regel schlanker gebaut und höher stehend als die glattfüßigen. Immerhin erachten manche Liebhaber, speziell im Raingebiet, nur glattfüßige Vögel als wirklich preiswerth. — Der Kropf soll womöglich kugelförmig sein (wie beim Franzosen) und sich unten mit einem Einschnitt (Taille) scharf absetzen; je ausgeprägter dies ist, desto schlanker, gestreckter erscheint der Vogel, desto werthvoller ist er. Doch findet man einen reinen Kugeltropf verhältnißmäßig selten, vielfach tritt ein mehr langgezogener, eiförmiger oder cylindrischer Kropf oder eine Mittelform zwischen beiden auf; derartige Tauben werden weniger geschätzt als jene. Herr Ad. von Michowski in Woslochow (bei Kralup, Böhmen), welchem wir interessante Angaben über diese Tauben aus der Heimat derselben verdanken, bezeichnet noch eine Anforderung, welche die böhmischen Liebhaber an den Brünner Rr. stellen: das Girren. „Sobald der Täuber den Kropf aufgeblasen hat und zu girren anfängt, darf er den Kropf nicht einen Centimeter senken, sondern denselben nur rechts und links in waagrechter Linie wenden. Am oberen Ende des Kropfes bildet sich eine Mulde, in welche der Schnabel gefenkt ist, sodaß nur der Kopf sichtbar wird. Fast möchte ich behaupten, das richtige Girren bestimme den Preis der Taube; ein kleiner Fehler hierbei, und der Werth derselben geht herunter.“

In Färbung und Zeichnung erinnert der Brünner mehr an den Sächsischen als an den Französischen Kröpfer; wir haben Einfarbige ohne und mit weißen Binden. Gestorchte und auch Geelsterte.



Amsterdamer Ballon-Kröpper.

Deutscher Kröpper.

Brunner Kröpper.



a) Einfarbige ohne und mit Binden. Unter diesen, welche in allen Taubenfarben vorkommen, werden natürlich die Weißbindigen höher geschätzt als die rein Einfarbigten. Von letzteren kommen zunächst und hauptsächlich die Weißen in Betracht, welche in Böhmen eigenthümlicher Weise den Namen „Spanier“ führen und um so höher im Werthe stehen, je mehr das weiße Gefieder glänzt; der Schimmer an Hals und Kropf soll röthlich-grün, am Körper mehr röthlich-blau sein. Die Augen sind dunkelbraun, Schnabel, Augenrand und Krallen fleischfarben, die Füße zinnober-roth; „Letztere müssen (in Böhmen) stets nackt sein“. Die weißen Brünner haben gewöhnlich sehr schlanken Körper und schöne Figur mit scharf hervortretendem Brustbein.

Die Isabellen, in Böhmen „Fermeline“ genannt, sind bei uns die beliebtesten. Der zarte Farbenton, ähnlich dem der Holländer Isabellen, wirkt im Verein mit dem Weiß der Binden ungemein hübsch. Die Färbung muß eben so zart als möglich sein, und zur Erzielung eines solchen Tons paart man gern Weiße mit Isabellen, deren Zunge dann gewöhnlich recht befriedigend ausfallen. Wie bei den Holländer, so verblaßt auch bei den Brünner Isabellen während des Sommers das Gefieder, um aber nach der Mauser um so schöner wieder zu erscheinen. Die Binden müssen schneeweiß, nicht gesäumt sein. Die Augen sind hellgelb, Augenrand, Schnabel und Krallen fleischfarben; dunkler oder dunkel gefleckter Schnabel ist fehlerhaft. Dasselbe gilt von den Gelben. Gelbe Brünner erscheinen in einer helleren und einer dunkleren Spielart: Schwefelgelbe und Dottergelbe, beide ohne und mit weißen Binden. Erstere geben, mit Isabellen verpaart, oft die schönsten Isabellen, mit Rothten oft dunkelrothe. Weißbindige Gelbe sind selten und geschätzt. Von rothen Brünnern unterscheidet man in Böhmen drei Spielarten: Blutrothe, Indischrothe (Hartrothe) und Fahlrothe. Die Blutrothen „sind selten und ziemlich hoch im Preise. An Bürzel, Schwanz, Unterkropf, Schenkeln und Bauch darf sich keine „Eisenfarbe“ geltend machen, d. h. die rothe Farbe nicht unterlaufen mit bläulichfahlem Grund. Weißbürgelige, welche entweder schlechte Abkunft, oder zu viel betriebene Inzucht verrathen, soll kein Züchter dulden. Da Blutrothe fast nicht zu bekommen sind, begnügt man sich mit den „Hartfarbigen“ (Indischrothen), welche die verbreitetsten sind; je glänzender, gleichmäßiger und gesättigter die Farbe allenthalben erscheint, um so höher der Werth der Taube“. Die weißen Binden müssen scharf abgegrenzt sein. Das Auge ist gelblichroth, Augenrand, Schnabel und Krallen fleischfarben. Fahlrothe Brünner zeigen eine hübsche Fleischfarbe.

Schwarze werden in Mittel- und Norddeutschland gern gehalten und gezüchtet, doch müssen sie reine, ununterbrochene weiße Binden haben; Tauben mit rostfarbenen Binden — d. h. nicht junge Vögel — haben keinen Werth, da sich das Roth vererbt und kräftiger wird. Das Schwarz darf nicht fahl, sondern soll rabenschwarz, glänzend sein. Die zuweilen von Schwarzen gezüchteten dunkelgrauen Vögel nennt man in Böhmen „Schornsteinfeger“. Die Augen sind dunkelgelb, Schnabel und Krallen sind tiefschwarz. Blaue Brünner kommen mit schwarzen und mit weißen Binden vor, doch können nur letztere wirklichen Anspruch auf Beachtung machen. Das Blau muß sich gleichmäßig über das ganze Gefieder verbreiten und rein sein. Sehr schön sehen die weißbindigen Mohnblauen und Silberblauen aus, weniger die Dunkel- oder Schieferblauen. Rothte Binden sind auch hier verpönt. Dagegen giebt es vereinzelt Silberfahle oder Mehlfahle mit rothen oder gelben Binden, welche sich jedoch keiner Beliebtheit erfreuen.

Bemerkt sei noch, daß hier und da auch gefleckte Brünner, sog. Tiger vorkommen.

b) Gestorchte Brünner oder Prager (Storchtröpfer) weisen eine eigenartige Zeichnung, die jedoch sehr selten rein ist, auf, sodaß man sie dann „Scheden“ nennen kann. Kopf, Schwingen und Schwanz sollen farbig, die übrigen Theile weiß sein, mit Ausnahme von Hals und Brust, bei welchen die Farbe noch vorherrschen soll. Man verfährt darin nicht so streng, wenn nur Kopf, Schwingen und Schwanz farbig sind. Je mehr Schwingen farbig sind, desto besser; 7 bis 8 müssen es sein, zuweilen sind es alle 10 Handschwingen. Wie gesagt, diese ganze Storch-Zeichnung läßt immer, mehr oder weniger, zu wünschen übrig, und deshalb finden derartige Tauben, welche in Gelb, Roth, Schwarz und Blaugrau („Kaffee-Gestorchte“) vorkommen, keinen rechten Anklang.

c) Verkehrtflügel oder Elstern trifft man nur hier und da. Ueber ihre Zeichnung braucht hier nichts gesagt zu werden, da dieselbe bei Besprechung des Holländischen und Deutschen Kröpfers erörtert worden ist.

Werth und Eigenschaften. Ganz abweichend von den meisten anderen Kröpfen fliegen die Brünner gern, leicht und lange; sie verlangen demnach, sollen sie sich wirklich wohl fühlen, freien Ausflug, in der Volière oder im Boden gedeihen sie nicht recht. Wie im Flug, sind sie in allen Bewegungen, im ganzen Benehmen zierlich, lebhaft, gewandt, sodaß sie Jeden ansprechen. Im Uebrigen ersucht Herr Ad. v. Richowski (vergl. oben) folgende Winke zu beachten: Brünner sind nur unter einander und nicht mit Tümmlern und anderen flinken Tauben zu halten, da sie leicht am Kropf beschädigt werden können. Sie sind meist gute Brüter und Aelter, namentlich die blauen, weißen und schwarzen; nie verpaare man Kröpfer zu jung und bevor nicht der Kropf voll ausgebildet ist; auch züchte man nur von gut blafenden; schwarze sind immer nur mit schwarzen zu verpaaren; die Länge der Taube muß dem Körper angemessen sein, zu lang macht den Vogel schwerfällig, ein zu kurzer bekommt das Aussehen der Hühnertauben; man blase dem Vogel nicht zu oft den Kropf auf, da es seine Schönheit beeinträchtigt und dem Kropf (namentlich bei Täubern) schadet, indem er häßlich, unförmig wird. Soll man den Vogel vor Jemandem aufblasen, so nehme man ihn so, daß er sich nicht rühren kann, und halte die Kropfhaut nahe dem Brustbein, damit der Kropf „nicht unterläuft“, was ein sehr großer Fehler ist. Ein „Sackkropf“ deutet aber nicht immer auf Alter hin, denn ein guter Vogel hält bei entsprechender Pflege den Kropf bis zu seinem Tode schön aufrecht.

Anmerkung. Die Englischen Zwergtröpfer (Pigmy Pouters), welche von Fulton beschrieben und von Lublow abgebildet werden, sollen in allen Theilen den großen Englischen Kröpfen gleichen und nur durch die Größe sich unterscheiden. Ob sie, wie man meint, aus letzteren herangezüchtet, oder ob sie hauptsächlich auf Brünner zurückzuführen sind, lassen wir dahingestellt, jedenfalls sind unsere Zwergtröpfer zierlicher, schöner, raffinierter.

#### b) Kurzbeinige.

69. Der Holländische **Ballontröpfer** oder Ballonbläser — Col. dom. gutt. folliculosa; Engl.: Dutch Balloon Croppers; Fr.: Pigeon boullant nain d'Amsterdam — ist muthmaßlich eine alte holländische Zucht, denn er ist von jeher dort verbreitet gewesen und auch heute fast nur auf Holland beschränkt; in Deutschland hat er sich nie ein-



bürgern wollen und können, nur hin und wieder bemerkt man ihn bei einem Liebhaber oder auf einer Ausstellung. Für unsere Liebhaberei hat er mithin wenig Bedeutung.

**Gestalt und Körperbau.** Der Ballonkröpfer (Tafel 72), welcher etwa die Größe einer kleinen Feldtaube (Länge 32, Flügelspannung 62 cm) hat, zeichnet sich vor Allem durch die Form des Kropfes und durch die Haltung aus. Der Kropf gleicht in Größe und Gestalt dem des Französl. Kröpfers, fällt aber, da die Taube selbst kleiner ist als der eben genannte Kröpfer, weit mehr auf als bei diesem. Dies würde in noch höherem Grade der Fall sein, wenn die Taube nicht den Hals sammt Kopf (wie die Psautauben) weit nach hinten gebogen trüge, sodaß sie beim Blasen fast auf dem Schwanz zu reiten scheint. Dabei ist die Taube, wie die Psautauben, zitterhalbig, die Brust ist vorgebrückt, die nackten oder spärlich befiederten (bestoppelten) Füße sind niedrig und etwas nach außen gewendet; alle diese Eigenheiten lassen den Körper kleiner erscheinen als er wirklich ist. Die Schwingen erreichen ziemlich das Schwanzende und werden etwas lässig getragen. Kopf (unbehaubt), Schnabel und Augen bieten nichts Besonderes, ebensowenig wie

**Färbung und Zeichnung.** Bezüglich dieser braucht nur auf das bei Beschreibung des Engl. Kröpfers Gesagte verwiesen zu werden, denn der B. kommt ebenfalls weiß und geherzt vor, und die Zeichnung der Herzkröpfer zeigt ebenso Unregelmäßigkeiten als die des Engl. Herzkröpfers.

Der Werth des B. für die deutsche Liebhaberei ist, wie gesagt, unbedeutend, er hat hier nicht Fuß fassen können, obwohl seine eigenartige Gestalt, der merkwürdige Gang — bei aufgeblasenem Kropf rückwärts trippelnd — und der auffallende Flug — während desselben hält der B. ebenfalls Kropf, Hals, Kopf schräg aufwärts statt wagerecht — ihn zu einer absonderlichen Erscheinung machen. Früher wurde er ab und zu von holländischen Händlern nach Deutschland gebracht. In seiner Heimat beachtet man die Regel, ihn soviel als möglich zu schonen: man läßt die Paare nur so lange zusammen, bis die Taube Eier gelegt hat (welche man von anderen Tauben ausbrüten läßt) und setzt dann die Geschlechter eine Zeitlang wieder allein.

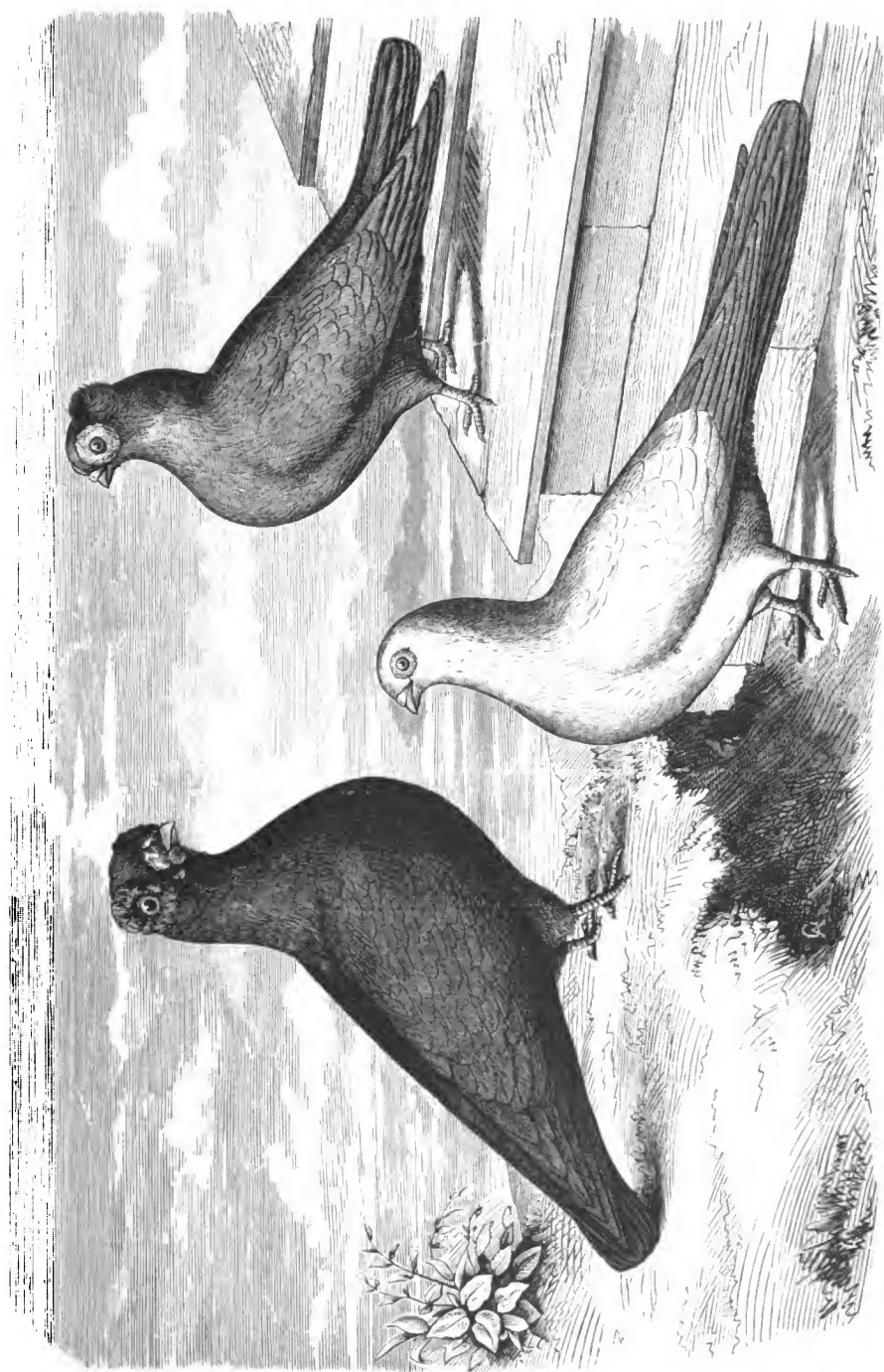
## H. Orientalische oder Warzen-Tauben.

Unter Orientalischen oder Türkischen Tauben versteht man die Rassen, welche sich durch einen kräftigen, an der Wurzel breiten Schnabel, stark entwickelte Nasenhaut und ebenfalls stark ausgebildete runzelige, bezw. fleischige, warzige Augenringe auszeichnen. Der Name „Warzentauben“ (Col. dom. verrucosa [Bald.]) ist demnach weit besser am Platze als die übrigen Benennungen, zumal man ja seit einigen Jahren auch andere Tauben — so die federfüßigen Mövchen (Satinetten u.) — „Orientalische“ oder „Türkische“ nennt. Andererseits haben diese Namen ihre Berechtigung, indem die hierher gehörigen Tauben alle aus den türkischen Gebieten Asiens (und Afrikas), aus dem Orient, zu stammen scheinen; wenigstens werden einige Rassen resp. Unterrassen oder Varietäten von dort nach Europa gebracht worden sein und hier den Stamm zur Weiterzucht gebildet haben. Die

ersten Einführungen fanden aber sicherlich vor einigen Jahrhunderten statt, wie dies bei den einzelnen Rassen und Schlägen erwähnt werden wird. Weichen auch die hierher zählenden Tauben hinsichtlich der Größe, des Halses, der Länge und Form des Schnabels u. mehr oder minder von einander ab, so bieten doch die oben vermerkten Eigenheiten genügende Kennzeichen, an welchen sie von anderen Tauben leicht unterschieden werden können; namentlich geben die stark aufgetriebene, wulstige, ja bei einzelnen unförmlich stark geworbene Nasenhaut und die breiten, nackten, ebenfalls bei vielen warzigen oder runzeligen Augenringe ihnen ein besonderes Gepräge. Dazu sind die Füße stets unbefiedert und meist kurz oder mittelhoch, der Kopf ist meist eckig und unbehaubt (nur bei Türken und Indianern findet sich eine Haube), das Auge meist perl-farben, das Gefieder (ausgenommen bei der Nürnberger Bagdette) einfarbig, aber sattfarbig, glänzend. Fast alle Warzentauben erfreuen sich großer Beliebtheit, nur die Türkische Taube wird mehr und mehr vernachlässigt, wogegen der Carrier und der Indianer unter den „Hochklassen-Vögeln“ mit obenan stehen. Nicht verkannt werden darf jedoch, daß die Züchtung dieser Tauben Aufmerksamkeit und namentlich Ausdauer vom Besitzer erfordert, denn sie entwickeln sich spät, mit drei oder vier, ja selbst mit fünf Jahren erst zu ihrer vollen Schönheit.

70. Die **Verber-, Indianer- oder Cyprianer-Taube** — Col. dom. verrucosa barbarica; Engl.: Barb oder Barbary-Pigeon; Franz.: Pigeon polonais — gehört zu den in Europa bezw. in Deutschland, England, Frankreich am längsten bekannten Rassen. Will man aus den Namen der Taube auf ihren Ursprung schließen, so scheint man auf Widersprüche zu stoßen; doch ist dies eben nur scheinbar. Wie alle „Türkischen Tauben“, stammt auch sie aus der asiatischen Türkei resp. dem Orient und wurde von da wahrscheinlich sehr früh zu den türkischen Völkerschaften Nordafrikas, nach der Verbererei, gebracht. Vor mehreren hundert Jahren gelangte sie infolge der Handelsverbindungen jedenfalls zunächst in den Besitz der europäischen, Seehandel treibenden Länder, sie kam also, vielleicht über Cypern, dem damaligen Hauptstapelplatz des Orienthandels, nach Holland (Belgien) und England und später von Holland aus nach dem benachbarten Deutschland. Der dritte Name der Taube aber, „Indianer“, will ganz dasselbe besagen wie „Indier“, es ist einfach eine Verwechslung bezw. Vermischung. Daß man später in einzelnen Gegenden, ohne eigentliche Kenntniß des Verhältnisses, die Bezeichnung „Indianer“ durch „Amerikaner“ ersetzte oder beide nebeneinander gebrauchte, und daß man mancherorts (Berlin) aus „Amerikaner“: „Mörken“ machte, darf auch nicht weiter auf fallen. Solche Mörken — es waren Indianer des großen Schlages, aber sehr schön und hauptsächlich weiß — gab es namentlich in der ersten Hälfte dieses Jahrhunderts in Berlin in hervorragender Glüte. In England war der Verber schon im 16. Jahrhundert bekannt, denn der große englische Dichter Shakespeare (1564—1616) erwähnt den Barbary-Pigeon sowohl in seinem Lustspiel „As you like it“ („Wie es Euch gefällt“, Akt IV, Scene 1), wie in seinem Trauerspiel „King Henry IV.“ (2. Theil, Akt II, Scene 4), welche um 1600 entstanden. Auch der Italiener Albrovandi (1600) gedenkt der Columba indica und cretensis (vergl. S. 466). Möglich ist es, daß Oesterreich und Deutschland die Verbertauben auch auf dem Landweg erhielt, nämlich von Polen her, welches ja im Mittelalter mit der Türkei und deren Besitzungen in reger Verbindung stand, und es könnte dann auf diesem Wege die Taube auch weiter nach Westeuropa, nach Frankreich gekommen sein, wie der französische Name Pigeon polonais andeutet.

**Gestalt und Körperbau.** Der Verber zeichnet sich durch kantigen, fast viereckigen oder würfelförmigen Kopf, große, runde, wulstige, in der Höhe den Scheitel erreichende bezw. überragende Augenringe, ganz kurzen, dicken, mit starken Nasenwarzen versehenen Schnabel, schön gebogenen Hals, vortretende Brust, lange Flügel



Englischer Indianer.

Begler.

Sächsischer Indianer.



und nackte, niedrige Füße aus. Hinsichtlich der Größe weichen die Indianer von einander ab, man unterscheidet demgemäß eine größere, französische oder englische, und eine kleinere, deutsche oder sächsische Varietät.

a) Die Französischen Indianer kennzeichnen sich anderen Indianern gegenüber durch gestreckten, aber auf ziemlich niedrigen Füßen stehenden, vollbrüstigen Körper, langen, edlen Hals und außerordentlich entwickelte, wulstige, nach oben hin die Kopfplatte überragende, lebhaft rothe Augenringe aus. Die Länge, von der Schnabelspitze bis zum Schwanzende, beträgt etwa 36 cm. Durch den langen, nach oben hin etwas dünneren Hals gewinnt die Taube an Eleganz, während ein kurzer, breiter Hals im Verein mit der breiten, vollen Brust sie mehr gedrungen erscheinen läßt. Der Kopf (s. Taf. 76) soll möglichst viereckig, würfelförmig, der Scheitel zwischen den Augen flach und nur im hinteren Theil leicht gewölbt, die Stirn kurz und auf jeder Seite, zwischen Schnabelwarze und Auge, mit einer kleinen Auskerbung versehen sein; ein nach vorn sich verschmälernder, spitz zulaufender Kopf gilt als fehlerhaft.

Der Schnabel muß vor Allem kurz (vom Borderrand der Warzen bis zur Spitze höchstens 9 mm lang) und dick, ferner an der Wurzel breit und von da ab leicht nach abwärts gebogen sein; je kürzer und dicker, um so werthvoller. Der Oberschnabel darf aber nicht auf Kosten des Unterschnabels entwickelt, letzterer muß vielmehr ebenfalls stark sein. Als Schnabelfärbung verlangt man ein Weiß oder eine helle Fleischfarbe, auch bei schwarzen Vögeln; ein dunkler Schnabel ist zu verwerfen, ein dunkler Anflug bei schwarzen Vögeln allenfalls zulässig. Die beiden Schnabelwarzen müssen gleich gestaltet, glatt (nicht warzig oder zerrissen!), stark, weiß bepudert — in der Jugend fleischroth — sein und den Schnabel möglichst weit nach der Spitze zu decken. Am Unterschnabel, unterm Mundwinkel, sollen ebenfalls Warzen, und zwar solche von runder Gestalt und unbepudert, stehen, die jedoch nicht zu stark entwickelt sein und eigentlich nur bei älteren Vögeln sich zeigen dürfen; lappenartige Unterschnabelwarzen sehen unschön aus. Die Augenringe oder Fleischränder müssen das Auge ringsum in gleicher Dicke und Breite umgeben, am Rande fein gefleckt, in der Nähe des Auges etwas dünner sein und nach dem Rande hin an Stärke zunehmen und senkrecht stehen, d. h. sie dürfen sich oben nicht nach der Kopfplatte umlegen; oben sollen sie den Scheitel überragen und nach vorn hin zwischen sich und den Schnabelwarzen nur einen geringen Raum frei lassen. Der Durchmesser der Augenwarzen soll 25 bis 28 mm betragen. Das Auge selbst darf durch die Fleischringe nicht behindert werden. Da dies durch die sogenannten Weichaugen (weichen Ringe) jedoch mehr oder minder geschieht, da die letzteren auch in der Form zu wünschen übrig lassen, so sind die „Hartaugen“ vorzuziehen. Während die Augenringe schön roth sein müssen — es kommt vor, daß zuweilen Aussteller oder Verkäufer bleiche Ringe färben —, soll das Auge bei allen Berbern, nur die Weißen ausgenommen, ächt oder perlfarben sein; das der Weißen ist dunkelbraun, nicht selten spielt auch das Auge der Farbigen in Gelb und Orange. Der Hals soll hübsch lang, edel gebogen und oben etwas dünner sein als nach der Brust hin, welche breit und rund vortreten muß; dem gestreckten Rumpf müssen sich die Flügel, deren Schwingenspitzen an das Schwanzende heranreichen sollen, anschließen. Die

karminrothen, unbefiederten Füße sind niedrig, mit Schenkel zusammen (bis zur Spitze der Mittelzehe) nur 11 bis 12 cm lang.

Mit den Französischen Indianern, welche in Frankreich mehr und mehr zurückgehen scheinen, stimmen die Englischen in den Hauptpunkten überein, nur sind sie etwas kürzer und gedrungener gebaut als jene. Von Frankreich werden jetzt nur selten noch Indianer nach Deutschland gebracht, dagegen von England aus viele sowohl bei uns wie in Frankreich eingeführt.

b) Die kleinen Sächsischen, Deutschen, Böhmisches Indianer, welche auch den absonderlichen Namen „Sultans“ oder „Sultaninen“ führen, scheinen eine alte Spezialzucht Böhmens und Sachsens zu sein, welche jedoch eine Zeitlang in den Hintergrund trat und erst neuerdings wieder verdiente Beachtung erfährt. Diese niedlichen Tauben (Tafel 76) unterscheiden sich von den Französl. bezw. Englischen Vögeln in erster Reihe durch ihre geringere Größe, welche nur etwa drei Viertel der vorigen beträgt. Die Maße des abgebildeten Exemplars sind folgende: Schnabel von der Spitze bis zur Nasenwarze 5 mm, bis zur Stirn 9, bis zum Mundwinkel (also ganzer Schnabel) 14 mm, von Schnabelspitze bis zur Augenmitte 17, bis zum Genid 40 mm, Durchmesser des Augenringes 13 mm, Gesamtlänge des Vogels 30 cm. Sie ähneln am meisten den kurz-schnäbeligen einfarbigen Wiener Tümmeln (S. 545), welche von ihnen z. Th. auch abstammen. In Haltung, Kopf- und Körperbildung entsprechen sie den großen Indianern, nur sind ihre Augenringe weit kleiner, die Nasenwarzen unbedeutender, der Kopf ist vielfach breitgehaubt. Muthmaßlich fließt in den kleinen Indianern etwas gemischtes Blut, und vielleicht dürfte der Umstand, daß diese Varietät nicht nur einfarbig, sondern auch weißschwingig vorkommt, einen Wink geben.

Färbung. Das Gefieder der Indianer ist glatt, anschließend und durch kräftige, glänzende Farben ausgezeichnet. Als solche kommen vor: Schwarz, Weiß, Roth (Braun), Gelb. Schöne Blaue fehlen noch, und es wird auch Schwierigkeiten genug bieten, solche — wenigstens in edler Figur und reiner Färbung — zu erzielen. Dagegen giebt es noch hübsche Schrecken, welche auf silberweißem oder silbergrauem Grunde schwarz geprißt sind (gris piqué); in Berlin, wo diese „Cyprianer“ noch vor wenigen Jahren mehrfach gezüchtet wurden, sind sie jetzt so viel wie ausgestorben. Sogenannte Smyrna-Indianer, in Blau und Isabell, erschienen i. J. 1876 auf der Ausstellung der „Columbia“ in Köln und ebenso im folgenden Jahre auf der der „Cypria“ zu Berlin (Aussteller: Hr. J. Neumann, Oberassfel).

Werth und Eigenschaften. Die Verbertaube, die kleinste aller Orientalischen Warzentauben, gewinnt den Liebhaber durch ihre edle Haltung, ihr munteres Benehmen und ihr hübsches Aeußere; allerdings muß man bezüglich des letzteren Punktes von alten Exemplaren absehen, da diese — wenigstens für den nicht speziellen Liebhaber — mit ihren großen Warzenbildungen zum mindesten absonderlich, wenn nicht „häßlich“ erscheinen. Allein für den speziellen Liebhaber ist eben gerade das sog. Häßliche schön und werthvoll. Die Indianer eignen sich für die Voliere ebenso wie für den freien Flug, obgleich die kleine sächsische Varietät bei freiem Ausfluge weit besser gedeiht wie in der Voliere. Sie züchten im Allgemeinen gut, äßen auch — abgesehen von älteren Exemplaren — zur Zufriedenheit; in den betreffenden Fällen muß man Pflegetauben bereit haben. In Betreff des Futters machen sie keine besonderen Ansprüche.

71. Die **Türkische Taube** oder kurzschnäbelige Bagdette — Col. dom. verr. turcica — ist in England nicht bekannt; ob in Frankreich, bleibt zweifelhaft, wenigstens verzeichnet das neueste französische Fachwerk, die „Pigeons domestiques“ von La Perre de Roo, einen Pigeon turc gar nicht, während Mr. A. Espanet allerdings von einem solchen spricht. In Deutschland wird sie seit mehreren Jahrhunderten gezüchtet, muthmaßlich ist unter der von Aldrovandi (1600) erwähnten *Columba persica* (turcica) unsere Türkische Taube zu verstehen. In neuerer Zeit hat man sie bei uns recht vernachlässigt, und auf vielen Orten kennt man sie gar nicht oder nicht mehr. Ihre Verbreitung erstreckt sich hauptsächlich über Hessen-Rassau, Bayern, Oesterreich und die angrenzende Schweiz, in Mittel-Deutschland hat ihre Zahl sehr abgenommen. Aber auch in ihren körperlichen Eigenheiten ist sie zurückgegangen, und neuerdings werden zuweilen Tauben als „Türken“ ausgestellt, die gar kein Anrecht auf solche Bezeichnung haben. Hr. Buchmann in Regensburg, welcher mit Recht für die eigentliche Türken-Taube, die rassereiner und in vollkommener Schönheit aus Ober-Oesterreich exportirt wird, eintritt, bemerkt zu diesem Punkt: „Auf unseren Ausstellungen finden wir geringwerthige französische Bagdetten, Bastarde von diesen und von Nürnberger Bagdetten, mittelmäßige Carrier, Dragons und Indianer als „Türken“ deklarirt. Wenn wir auch gern zugeben wollen, daß der Türke nicht gerade zu den edelsten Tauben gehört, so ist doch jede Rasse anzuerkennen, und wenn er auch für noch so viele Liebhaber eine ganz unsympathische Taube sein mag, so sollte sie künftig denn doch nicht mehr das Äschenbrödel in der Taubenwelt spielen müssen.“ Nicht unerwähnt dürfen die Schnablaßen Ungarns bleiben, welche dem Typus der eigentlichen Türken ganz nahestehen.

**Gestalt und Körperbau.** Die Türken sind kräftig gebaute Vögel von der Größe der Bagdetten (von Flügelbug bis Schwanzspitze 30 cm lang), also bedeutend größer als die Indianer; von letzteren unterscheiden sie sich außerdem durch den längeren, geraden, nach abwärts stehenden Schnabel und durch die charakteristische, tief sitzende Muschelhaube. Der ganze Kopf erinnert überhaupt mehr an den eines grobrassigen Indianers als an den einer Bagdette; er ist hochgewölbt „und scheint sehr lang zu sein, weil die breite Muschelhaube, welche immer vorhanden ist, sehr tief im Nacken sitzt“. Der hellfarbige, kurze, von der Spitze bis zur Nasenwarze etwa 9, bis zum Mundwinkel 18—19 mm lange und dicke Schnabel ist nicht gekrümmt, richtet sich nach abwärts und bildet mit der steil abfallenden Stirn einen flachen Winkel. Die Nasenwarze ist verhältnißmäßig nicht besonders ausgebildet. Das Auge ist feurig röthlich-gelb und von 6 mm breitem fleischigen Ring umgeben, welcher ebenso wie die warzigen Mundwinkel lebhaft roth ist. Die Beine sind ziemlich niedrig, die Füße unbefiedert, karminroth. Die Gestalt erscheint gestreckt, doch kräftig, Brust und Rücken sind nicht sehr breit, die Flügel lang.

**Färbung.** Die Türken kommen, mit Ausnahme von Schrecken und Tigern, „deren es in der deutschen Schweiz geben, und die man dort mit 30 bis 40 M das Paar bezahlen soll“, nur einfarbig vor und sind in sattem Gelb, Schwarz, Roth, in Silberfahl und Weiß — letztere ebenfalls mit gelben Augen — nicht selten; doch dürften Blaue kaum vorkommen; es ist ähnlich wie bei den Indianern.

**Werth und Eigenschaften.** Die Türken haben im Allgemeinen ein munteres Wesen; wenn sie auch nicht gerade gern fliegen, so doch rasch, fördernd, und in den Brüsseler Brieftauben soll ja, wie man annimmt, Türkenblut fließen. Sie felden

unter entsprechenden Verhältnissen gut, vermehren sich auch in zufriedenstellender Weise, und in Bezug auf Futter, Schlag u. erheben sie keine Ansprüche.

72. Die **Nürnberger** oder Deutsche (trumschnäbelige) **Bagdette** — Col. dom. verr. curvirostris; Engl.: Scanderoon; Franz.: Pigeon bagadais cou de cygne — wurde früher, ehe die Französl. Bagdette bekannt war, gewöhnlich einfach Bagadette oder Baddotte, zuweilen auch Montenegriner oder Hüdertaube genannt. Sie soll vor mehreren hundert Jahren von der alten persischen Hauptstadt Bagdad — nicht mit Unrecht leitet man daher die Benennung „Bagdette“ — nach der Levante (Kleinasien) und von da durch Nürnberger Kaufleute, welche ja seiner Zeit viel mit dem Morgenland verkehrten, nach Nürnberg gekommen sein. In und bei dieser Stadt wurden die ersten derartigen Tauben in Deutschland gehalten; seit Jahrhunderten werden sie nun in Nürnberg, Fürth, Hersbruck und Umgebung „mit Pietät und größter Sorgfalt“ gezüchtet, sie sind das Ideal der dortigen ächten „Taubengodeter“ oder Liebhaber, die ohne ihre „Bageb“ (Bagdetten) nicht sein können; von hier aus fanden die Tauben ihre Verbreitung und finden sie noch. Unstreitig ist daher die Bezeichnung „Nürnberger Bagdette“ die zutreffendste, die rechtmäßige; unter „Deutscher B.“ verstehen die Liebhaber in Nürnberg u. ein Kreuzungsprodukt, das sich von der eigentlichen, rassereinen Nürnberger B. wesentlich unterscheidet. Im Laufe der jahrhundertelangen Zucht hat man, der etwas abweichenden Geschmacksrichtung folgend, an den genannten Orten eine Bagdette alien und eine neuen Stils herausgebildet. In England und Frankreich weiß man nicht, wie diese interessante Taube eigentlich sein muß, auch die von Ludlow abgebildeten Scanderoons stellen nichts weiter als Bastarde dar; selbst in Deutschland herrschen über diese Rasse noch mancherlei Meinungen, und es freut uns deshalb, dem Nachfolgenden eine in der „Nürnberger Illustr. Geflügelztg.“ (Jahrg. I, 41; II, 2) veröffentlichte sachgemäße Beschreibung der Taube zu Grunde legen zu können.

**Gestalt und Körperbau.** Zunächst sei erwähnt, daß die Bagdette alten Stils sich von der neuen Stils durch etwas mehr gebogenen Schnabel, stärkere Kehlwamme und mehr hervortretenden Kehlkopf und in der Regel mehr gestelzten Schwanz unterscheidet, sodaß die B. n. St. infolge dessen weniger edig, dagegen eleganter erscheint. In Bezug auf die Hauptpunkte müssen aber beide übereinstimmen und diese bilden: 1. Schnabel und Kopf, 2. Größe, 3. Körperform und Haltung. Je größer die Taube, je stärker sie gebaut, je höher und stolzer sie sich trägt, desto werthvoller ist sie. Die Maße und Gewichte von Täuber und Täubin stellen sich folgendermaßen: Länge des Schnabels, mit dem Bandmaß von der Spitze bis zur Stirn gemessen, 42 mm (Täubin 40 mm); von der Schnabelspitze bis zum Mundwinkel in gerader Linie 35 mm (35 mm); Länge und Breite der Schnabelwarzen 32 mm (32 mm); Breite der Augaringe 15 mm (15 mm); Länge der Beine  $12\frac{1}{2}$  cm; Brustumfang über die Flügel 31 cm (30 cm); Flügelspannung 74 cm ( $71\frac{1}{2}$  cm); Länge von der Schnabel- bis zur Schwanzspitze 43 cm (43 cm); Gewicht, tropfleer, 590, Täubin 510 g. Der Schnabel, „Horn“ genannt, muß lang, kräftig, gut geschlossen, schön gebogen und stumpf sein; der Oberschnabel darf den unteren nicht, oder höchstens kaum bemerkbar, überragen. Eine am Hinterhaupt beginnende und bis zur Schnabelspitze führende Vogenlinie, die selbst dort, wo sie das Horn mit dem Kopf verbindet, nicht im Geringsten unterbrochen wird, ist ein Haupterforderniß und wird vor allem Anderen vom Kenner geprüft. Dieser verlangt deshalb auch möglichst flache Nasenwarzen — die Nasenwarze ist herzförmig, in der Mitte getheilt —; dieselben dürfen die Stirn nicht oder kaum berühren und sind



durch einen schmalen, rothwarzigen Zügelstreif mit den Augenringen verbunden. Der Kopf muß lang, schmal, nicht hoch, ohne Ecken, aber hinten an seinem Ende etwas ausgebuchtet sein, das Auge groß und kühn, die Ränder weder breit, noch hoch, der Hals lang, schlank, hübsch gebogen (Schwanhals) mit gut entworfener Kehlwamme und stark hervortretendem Kehlkopf. Die Brust verlangt man breit, das Brustbein (Kamm) etwas hervorragend, die Flügel vom Körper abstehend, vorn ebenfalls breit, hinten rasch abnehmend und spitz verlaufend, die Schwingen kurz, der Rücken sanft gewölbt, die Beine und Zehen lang und stark; der Schwanz, ziemlich kurz, etwa 2 cm über die Flügelspitzen hinausreichend, wird bei besonders guten Exemplaren des alten Stils etwas gestelzt. Das Gefieder ist nicht voll, doch reicher als das der Französl. Bagdetten, liegt gut an und läßt die etwas edige Form der Tauben deutlich erkennen.

Färbung und Zeichnung. Die Nürnberger Bagdetten kommen einfarbig und gezeichnet vor. a) Die Einfarbigten sind, mit Ausnahme der Weißen, selten rassenrein; über die letzteren aber ist nichts Besonderes zu erwähnen. Am häufigsten sind b) die Scheden (Tafel 77) in fast allen Farben. Die Bezeichnung „Scheden“ ist ebenso unrichtig wie der anderwärts in Deutschland gebräuchliche Ausdruck „Geesterte“; denn die erstere läßt keine bestimmte Zeichnung erwarten, welche die „Scheden“ doch haben, und der letztere paßt nicht, weil bei diesen Bagdetten zur eigentlichen Elsterzeichnung noch weißer Kopf und Hals hinzukommt. Die richtigste Benennung wäre „Geganselt mit oder ohne Bäckchen“. Sie müssen weißen Kopf, Vorderhals, Unterleib und Bürzel haben und außerdem müssen die Flügel, mit Ausnahme der Schulterdecken, weiß sein. Die Zeichnung beginnt nahe am Hinterkopf, zieht sich von da nach dem Vorderhals unterhalb des Kehlkopfes, schließt das Weiß hier ab, deckt den übrigen Hals, die Brust, den Rücken, die Schulterdecken und den Schwanz sammt Keil. Außerdem ist meist der Zügel gefärbt; wenn dies auch nicht gerade gefordert wird, so sieht man es doch gern; man nennt diese farbigen Flecken vor den Augen „Bäckchen“ („Mücken“). Die farbige Zeichnung des Rückens und der Schulterdecken bildet das sogenannte Herz, welches schon bei Beschreibung der Verkehrtflügel-Tauben x. erörtert wurde. Die Farbe des Gefieders muß tief und glänzend, die Zeichnung stets symmetrisch sein; weiße Federn im Schwanz sind fehlerhaft. Der Schnabel muß ganz hellfleischfarben und darf bei Scheden nie „gebrannt“ sein, d. h. andersfarbige Flecke oder Striche zeigen; bei Einfarbigten, namentlich Blauen und Schwarzen, verfährt man etwas weniger streng. An den Rändern ist er roth und seine Warzen sind bei Jungen rosenroth, bei den Alten ebenso, jedoch weiß gepudert. Die Augenringe sollen lebhaft roth sein und sind es auch in der Regel; doch ist diese Farbe nicht von besonderer Wichtigkeit bei Beurtheilung der Rassenmerkmale. Die Augen der Scheden und Weißen sind schwarzbraun, die der anderen Einfarbigten verschieden (gelb, roth). Die Füße sind matt karminroth.

Werth und Eigenschaften. Die Bagdette fliegt, trotz ihres beträchtlichen Körpergewichts, kräftig und rasch, wenn auch nicht besonders gewandt. Durch Intelligenz zeichnet sie sich nicht aus, wozu die Zucht auf schmale Köpfe beigetragen haben mag, doch ist sie vorsichtig und bleibt immer etwas scheu. Man sagt, die Bagdetten züchten nicht gut, und es ist wahr, daß sie in Folge ihrer Schwere mehr Eier er-

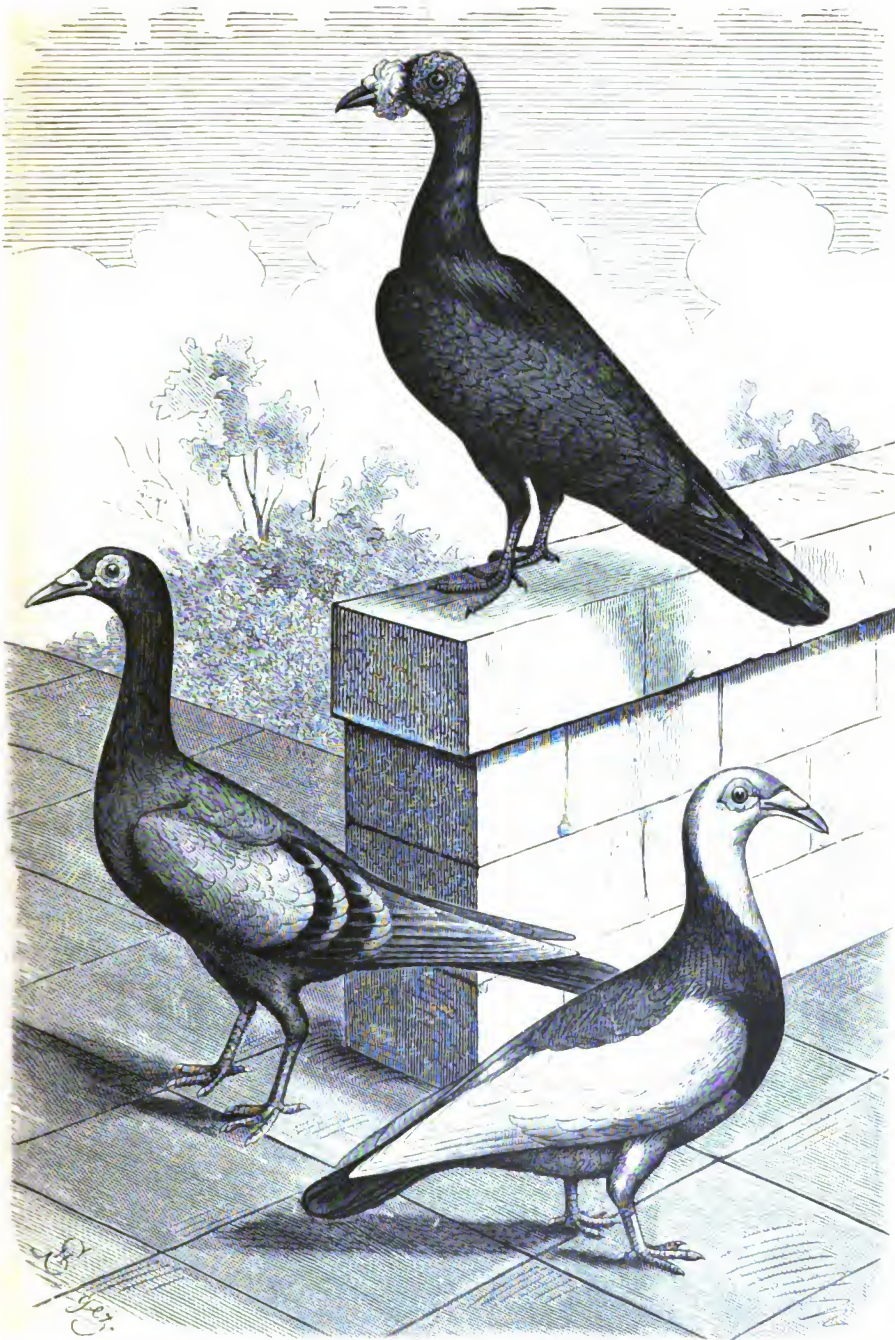
Geflügelzucht.

drücken als leichtere Tauben; auch die Form ihrer Schnäbel mag ihnen beim Füttern der Jungen etwas hinderlich sein, doch steht die Sache nicht so schlimm, und es giebt Paare, die ebenso gut sechs und mehr Junge im Jahre großziehen wie die anderen Rassen. Da die B. immer etwas scheu bleiben, empfiehlt die Nürnberger „Illustr. Geflüg.“, die Nester in Kistchen zu stellen, die an der Seite offen sind (wo die Tauben den Eingang haben), und deren Vorderseite ein Klappdeckel bildet. Will man den Jungen Ammen geben, was in und bei Nürnberg jedoch nicht gebräuchlich ist, so müssen dieselben auch lange Schnäbel besitzen. Man läßt die Jungen erst in's Freie, nachdem sie vollständig flugreif geworden, weil sie früher etwas unbeholfen sind. Die B. füttert man am besten mit groben Körnern, Weizen, Erbsen u. und zwar in Futternapfen, damit sie leichter fassen können. Es empfiehlt sich, keine Tauben mit ihnen zusammen zu halten, denen das Aufnehmen des Futters weniger Schwierigkeiten bereitet als ihnen, da sie sonst in der Regel zu kurz kommen.

73. Die **Französische Bagdette** — Col. dom. verr. gallica — wird in Frankreich „Bagadais“ genannt, während sie in England ganz unbekannt zu sein scheint. Uebrigens ist sie selbst in ihrer Heimat sehr in Zahl und Vollkommenheit zurückgegangen, weil sie einerseits vor Jahren häufig zu uns gebracht wurde und weil andererseits die französischen Züchter ihrer sich nicht sonderlich wieder angenommen haben. Nach Deutschland gelangten die ersten dieser Tauben Anfang der 60er Jahre, sie wurden von Desfriveaux in Berlin an Hrn. A. Prosche-Dresden geschickt. Bald folgten mehr, aber die schönen, reinrassigen Vögel wurden verschleppt oder zu zweifelhaften Kreuzungen verwendet, und die Rasse drohte ganz unterzugehen, bis neuerdings einige Züchter ihr die verdiente Beachtung schenkten.

Gestalt und Körperbau. Die ächte Fr. B. (Tafel 77) hat, so schreibt Hr. A. Prosche, die Größe und Stärke einer Nürnberger Bagdette, unterscheidet sich aber von dieser wesentlich. Sie steht auf höheren, starken Beinen, hat einen kurzen, gedrungenen Körper, einen langen, schwanenhalsähnlich gebogenen Hals, flachen Kopf und geraden, dicken Schnabel. Die Haltung dieser Taube, besonders in der Erregung, ist aufrecht, stolz, sie trägt die Brust hoch, streckt den langen Hals, biegt ihn anmuthig zurück und trägt dabei den Schwanz mäßig erhoben. Die Gesamterscheinung ist eine ganz eigenartige. Sie zählt zu den schwersten, grobknochigen Tauben. Hr. J. F. Engelhard-Nürnberg giebt die Maße eines Täubers und einer Täubin wie folgt an: Schnabellänge, mit dem Bandmaß von der Schnabelspitze bis zur Stirn gemessen, 34 mm (Täubin 32½ mm), vom Mundwinkel bis zur Schnabelspitze in gerader Linie 34 (32½) Millimeter, Länge der Schnabelwarzen 25 (22½) mm, Breite derselben 30 (25) mm, Breite der Augenringe 22 (20) mm; Länge des Halses 11 (10½) cm; Brustbreite, über die Flügel gemessen, 33 (30½) cm, Flügelspannung 77 (74) cm, Länge der Beine 13 (12½) cm; Gesamtlänge, von der Schnabel- bis zur Schwanzspitze, 46 (44) cm; Gewicht, tropfstein, 728 (Täubin 650) gr. Neben Größe bildet die Figur, d. h. schlanke und doch maitige Körperformen und schnittiges Aeußere, den Hauptpunkt bei der Beurtheilung; Färbung kommt zuletzt in Betracht.

Der Kopf ist unbehaubt, mittellang, schmal, flach, hinten etwas edig, der Schnabel ebenfalls mittellang, dick, gerade, nur an der Spitze etwas herabgebogen, die Schnabelwarze lang, fast herzförmig, in der Mitte durch eine geringe Furche getheilt, beim Täuber rauh und stärker, bei der Täubin mehr glatt, immer aber weit weniger entwickelt als beim Carrier; bei älteren Exemplaren stellen sich am Unter-



Carrier.  
französische und Nürnberger Bagdette.



schnabel Warzen ein. Die rothen Fleischringe um die Augen sind viel geringer als beim Carrier, bei jüngeren Vögeln ziemlich glatt, bei älteren rauh, dick, die Augen selbst lebhaft, groß. Der sehr lange, dünne Hals wird aufrecht getragen und bildet am Hinn mit dem Kopf einen ziemlich ausgeprägten Winkel oder Knick; eine Kehlwamme ist vorhanden. Die breite Brust mit hervorragendem Brustbein wird hoch getragen, der Rumpf ist kurz, gedrungen, der Rücken schwach gewölbt, die Flügel sind vorn etwas vorgelegt, vom Rumpf abstehend, die kurzen Schwingen reichen bis auf etwa 3 cm an das Ende des mittellangen Schwanzes heran, letzterer wird wagerecht, oder besser, etwas über wagerecht (gestelzt) getragen; die Beine sind hoch, die Füße kräftig und unbefiedert. Das Gefieder ist fast ein dürrtiges zu nennen, denn der Körper ist mit kurzen, harten Federn bekleidet, welche die Beine und andere Theile kräftig hervortreten, ja das Brustbein und den Oberarm zum Theil unbedeckt lassen.

Färbung. Die Französ. Bagdetten trifft man am verhältnißmäßig häufigsten einfarbig in Blau (mit schwarzen Binden), Schwarz, Roth, ferner als Schwarz- und als Roth-Weißschucken, am seltensten sind die Weißen und die Gelben. Das Auge ist vielfach perlfarben, doch auch gelb oder roth und bei Weißen und Weißschucken gewöhnlich dunkelbraun, der Schnabel hellfleischfarben, bei Blauen und Schwarzen jedoch öfter an der Spitze oder auf der Oberseite dunkel angelauten, die Schnabelwarze hellroth, weiß gepudert, der Augenring matter oder kräftiger roth, der Fuß karminroth.

Werth und Eigenschaften. Die Fr. B., welche, wie erwähnt, zu unseren schwersten Tauben gehört, gleicht in der Art des Fluges und hinsichtlich des scheuen Benehmens der Nürnberger Bagdette, doch ist ihr Wesen und ihre Bewegung ansprechender, interessanter als die der letzteren. In der Zucht leistet sie, wie Fr. J. F. Engelhard=Nürnberg angiebt, etwas mehr als die oben genannte Verwandte, man thut aber gut, alles dort Gesagte auch hier zu beobachten. „Handelte es sich um eine Blutauffrischung der Nürnberger Bagdetten, so würde sich keine Taube besser hierzu eignen nach unseren eigenen Erfahrungen als die Französ. Bagdette.“ Das Paar guter Tauben bezahlt man mit 100 bis 150 und mehr Mark.

74. Die Englische Bagdette, der Carrier oder die englische Botentaube — Col. dom. verr. tuberculosa; Engl.: Carrier oder Letter-Carrier; Franz.: Pigeon carrier — beschließt die Reihe der unter dem Namen „Bagdetten“ zusammengefaßten Tauben. Sie stammt ursprünglich aus dem türkischen Vorderasien (Persien, Syrien, Arabien) und Nordafrika (Egypten). „Schon der Name ‚Egyptische Brieftaube‘, mit welchem — so schreibt Fr. S. Diez-Frankfurt a. M. — der Carrier in England noch vielfach benannt wird, deutet auf seine Abkunft von dort her. In den Hieroglyphen auf den Denkmälern der alten Egypter findet man sehr häufig Bilder von Tauben eingemeißelt, und zwar zwei bis fünf und mehr neben einander. Diese Zeichnungen charakterisiren in wenigen Strichen die Merkmale des Carriers, wie wir ihn heute noch finden: langer Schnabel, flacher Kopf und aufrechte Stellung. . . . Aus dem Gesagten ist ersichtlich, daß der C. nicht von den Engländern erzüchtet wurde, vielmehr seit den frühesten Zeiten in den Ländern am rothen Meer heimisch war.“ Es wird berichtet, daß er zuerst durch holländische (niederländische) Seefahrer aus Bagdad nach Europa bezw. Holland gelangte und „Bagdette“ genannt wurde. Wahrscheinlich also besaßen die Niederländer den Carrier zuerst, und von da aus kam er nach England, um hier eine der

beliebtesten Rassen und zu hoher Vollenbung durchgezüchtet zu werden; der englische Fachschriftsteller Moore giebt in seinem „Columbarium“ (1735) schon eine ausführliche Beschreibung vom Carrier. In Deutschland ist der englische C. erst seit verhältnißmäßig kurzer Zeit bekannt.

**Gestalt und Körperbau.** Der Carrier zeichnet sich durch gestreckten, auf mittel-hohen, kräftigen Füßen stehenden Körper, stark vortretende Brust, aufgerichtet getragenen dünnen Hals, geraden, starken, langen Schnabel mit wallnußförmiger Nasenwarze und sehr entwickelte fleischige Augenringe aus. Die Maße sind ungefähr die der Nürnberger Bagdette, die Gesamtlänge beträgt 43 bis 44 cm; die Haltung ist eine aufrechte, stolze, kühne. Bei der Beurtheilung kommen als Hauptpunkte in Betracht: regelmäßig gebildete und gestaltete Schnäbel, Schnabel- und Augenwarzen, schöner Kopf und Hals, gute Figur. Der Schnabel muß keilförmig, d. h. lang, stark, gerade, und zwar müssen Ober- und Unterschnabel gleichmäßig stark und möglichst gleich lang sein und fest schließen; kurze dicke oder lange dünne Schnäbel oder solche mit verlängertem, häufig gekrümmten Oberschnabel gelten als fehlerhaft. Die Schnabelwarze zeigt eine Entwicklung, wie man sie bei keiner anderen Taube findet; sie erstreckt sich nicht nur auf den Ober-tiefer, sondern sie setzt sich auch auf den Unterschnabel fort, soll mehr als drei Viertel des Schnabels einnehmen und im Umfang  $6\frac{1}{2}$  bis 10 cm messen. Sie soll sich als ein Ganzes, als ein blumentohl- oder wallnuß-ähnliches, fleischiges Gebilde darstellen, welches wohl runzelig und gefurcht, keineswegs aber lückenhaft erscheinen darf. Vollkommen entwickelte Warzen überragen die Schädeldecke um etwa 1 cm und sind mit einem feinen weißen Puder überzogen. Daß gerade die Schnabelwarze so oft, ja fast immer zu wünschen übrig läßt, liegt in der Natur der Sache begründet, die Anforderungen sind zu sehr geschnitten, die Natur aber widerstrebt der Künsterei. Daher sind höckerige, edige, platte, ungleichmäßige Schnabelwarzen an der Tagesordnung, und man begnügt sich schon mit annähernd richtigen Bildungen. Täubinnen und junge Vögel besitzen schwächere Warzen, wie sich diese denn überhaupt erst nach dem 3. und 4. Jahre vollständig entwickelt zeigen. Weniger Schwierigkeiten bereiten der Züchtung die Augenringe, welche die Augen rundum gleichmäßig umgeben, die letzteren aber frei lassen müssen. Auch hier werden, wie beim Indianer (vergl. dort), die sogenannten Hartaugen den „Weichaugen“ vorgezogen, und zwar aus denselben Ursachen. Der Augenring soll außen (ringsum) hübsch und gleichmäßig gefärbt sein, oben den Scheitel überragen und bei guten älteren Täubern einen Durchmesser von 25 bis 30 mm haben (unter 25 mm nicht, eher noch mehr als 30 mm!). Wie die Schnabelwarze, ist auch der Augenring fleischfarben, mit weißem Puder überzogen. Der Scheitel soll gleichmäßig schmal sein, also nicht von hinten nach vorn an Breite abnehmen. Der Hals bildet mit dem wagerecht getragenen Kopf und Schnabel einen förmlichen Winkel, und dieser Eindruck wird gesteigert durch die zurücktretende oder „einwärts gebogene“ Kehle, welche Eigenthümlichkeit zugleich den dünnen Hals länger erscheinen läßt, als er wirklich ist. Die Brust muß breit und stark vortretend, ebenso müssen die Schultern so breit als möglich sein und weit vorragen. Die langen Flügel müssen geschlossen getragen werden und die Schwingen dem schmalen Schwanz aufsteigen. Der ganze Rumpf muß gestreckt erscheinen, der Rücken darf keineswegs gewölbt, sondern zwischen den Schul-

tern besser etwas vertieft sein. Ein zu langer Schwanz ist fehlerhaft, da nur seine Spitze leicht den Boden berühren soll und die Schwingenspitzen die letztere ziemlich erreichen sollen. Die Beine müssen hübsch lang, die Schenkel muskulös sein und kräftig vortreten, die nackten kräftigen Läufe gestreckt stehen. Durch die gestreckten Beine, den aufrecht getragenen Hals, welcher aus den breiten Schultern hervorzuwachsen scheint, die geschlossenen, vorgelegten Flügel und den wagerecht getragenen Kopf wird eben die imponirende Figur, die stolze Haltung bewirkt. Das Gefieder liegt knapp, geschlossen an.

Färbung. Der Carrier kommt, einzelne unregelmäßige „Scheden“ abgerechnet, nur einfarbig und zwar hauptsächlich in Schwarz, Chocoladenfarbe (Kaffeebraun) und Blau, selten in Weiß, Gelb, Roth vor. Obgleich die Färbung bei der Beurtheilung den übrigen, Figur und Körpertheile betreffenden Punkten nachsteht, so wünscht man doch auch möglichst reine Farben; das Schwarz soll tief und glänzend, das Braun gleichmäßig im Ton, das Blau schön hell (mit schwarzen Binden) sein; schöne Weiße sind fast ausgestorben. Stets aber wird man bei der Zucht und Paarung auf die körperlichen Eigenheiten sehen und diese zu vervollkommen streben, ehe man der Färbung die Aufmerksamkeit widmet. Der Schnabel ist fleischfarben, bei den Schwarzen oberseits oft nach der Spitze hin dunkel, was nicht als schwerwiegend in's Gewicht fallen kann; die Augen sind gelbroth bis hell- und mattgelb, bei den Weißen dunkel, die Warzen fleischröthlich, weiß bepubert, die Füße karminroth.

Werth und Eigenschaften. „Der lange keilförmige Schnabel und der lange Kopf setzen beim Fluge dem Durchschneiden der Luft wenig Hemmiß entgegen. Dazu kommt, daß der C. im Gegentheil zu den übrigen Orientalen ein flaches, niedriges Brustbein besitzt, seine Schulterknochen treten stark vor. Der breite Körper setzt der Luft beim Fluge eine mehr wagerechte als senkrechte Fläche entgegen. Eine andere merkwürdige Eigenschaft des C. ist sein scheues, aufmerksames Temperament; schon die Zungen sitzen nach den ersten drei Wochen mit weit geöffneten Augen im Neste. Bei dem geringsten Geräusch recken sie die Köpfe. Dieses beständige Kopfrecken und Augenauffperren verläßt den gesunden und nicht verwöhnten Carrier nie, daher auch seine von jedem Kenner beanspruchte gerade, aufrechte Stellung. . . Es wird einleuchten, daß diese Eigenschaften, Aufmerksamkeit und scharf geübtes Auge, verbunden mit entsprechendem Körperbau, die wesentlichen Bedingungen sind, welche ein Thier befähigen, aus weiten Entfernungen seine Heimat wieder aufzufinden“ (H. Dieb). Freilich bei der seit Jahrzehnten, ja Jahrhunderten in England u. eingeschlagenen und befolgten Zuchtungsweise kann von einer Verwendung des reinen, veredelten Carrier zur Taubenpost nicht mehr die Rede sein: die großen Augenringe und das dicke Nasenfleisch der älteren Vögel behindern sie, sie werden demgemäß weniger umsichtig, sie werden unbeholfener, schwerfällig in Wesen und Bewegungen, der Carrier ist ein „Ziervogel“ geworden, den man, um sich (namentlich wenn man ältere, werthvolle Exemplare hat) vor Verlusten zu schützen, in Volieren und geräumigen Schlägen halten und hinsichtlich dessen Verpflegung und Zucht man ein aufmerksames Auge haben muß. Das Paar annähernd guter Carrier wird mit 200, 300 M und höher bezahlt.



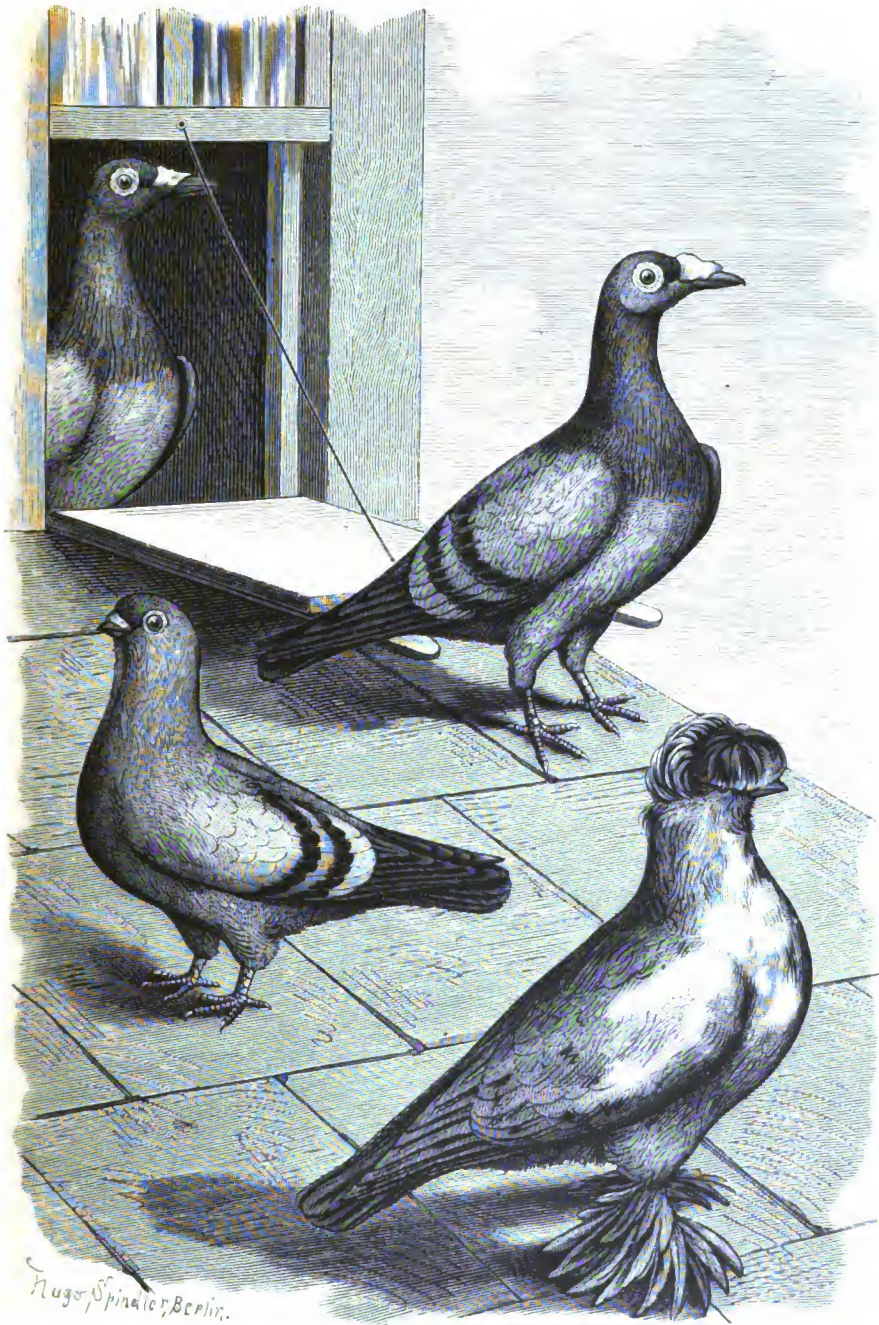
Anmerkung. Die sog. **Spanier-Taube** (s. S. 592) gehört der Vergangenheit an, von einer Spanier-Taube als Rasse kann also keinesfalls mehr die Rede sein. „Man spricht von Spaniern nur noch in Sachsen und Thüringen und versteht darunter eine Bagdette, die in Allem vernachlässigt ist. Meist findet man auf den dortigen Märkten nur noch sog. Halbspanier, Kreuzung von Felbtaube mit Spanier, welche als Fleischtauben geschätzt werden. Der Preis übersteigt nur wenig den einer gewöhnlichen Schachtaube“ (Rub. Ortlepp). In England und Frankreich scheint man jetzt die Spanier für gleichbedeutend mit Römern zu halten.

75. Der **Dragoner**. Ueber die Abstammung des Dragoner — Col. dom. verr. *anglicana*; Engl.: *Dragoon*; Franz.: *Dragon* — herrschen zwei Ansichten; die eine, welche schon von Moore (1735) und ebenso von neueren und neuesten englischen Fachschriftstellern und Züchtern vertreten wird, geht dahin, daß der Dragoner aus einer Kreuzung von Carrier mit Tümmeler entstanden und dann in seinen Eigenheiten constant gemacht worden sei; die andere sieht im Dragoner die Stammtrasse des „veredelten“ Carrier. Eine Kreuzung, wie oben angegeben, mag ja vorgenommen worden sein; ob aber alle Dragoner auf diese Weise erzielt worden, muß sehr dahingestellt bleiben. Mutmaßlich haben Carrier und Dragoner einen Stamm, und nur infolge verschiedener Zuchtichtung bildeten sich die beiden Unterassen — von denen der Dragoner wiederum in zwei Varietäten, dem Londoner und dem Birminghamer „Stil“, gezüchtet wird — aus. In England ist der Dragoner sehr beliebt; in Deutschland dagegen, wo man unter den Briestauben die mannigfaltigsten Formen und Uebergänge vertreten findet, kann man dem englischen Dragoner keinen besonderen Geschmack abgewinnen; er wird also wohl englischer Schauvogel bleiben müssen.

In Gestalt und Körperbau steht der D. dem Carrier sehr nahe, und nicht selten gehen Dragoner als „unentwickelte Carrier“ an. Er ist wenig kleiner als sein Verwandter und zeichnet sich durch elegante Gestalt, gestreckten Körper, aufrechte Haltung, langen, geraden Schnabel, längliche Oberschnabelwarze, kleine Augenringe, hohe, unbefiederte Füße aus. Der schwarze Schnabel soll also ganz ähnlich gestaltet sein wie der des Carrier. Die Schnabelwarze darf jedoch nicht walnußförmig sein, sondern sie muß sich auf den Oberschnabel beschränken, glatt, an der Schnabelwurzel am höchsten (jedoch nicht höher als der Scheitel) sein und nach der Spitze hin allmählich niedriger werden; beim Birmingham-Stil verlangt man eine noch schwächere, ebene, in der Mitte getheilte Warze. Die Augenringe sollen so klein als möglich, kreisrund, fein (nicht wulstig und runzelig!) und wie die Schnabelwarze weiß bepudert, die Augen selbst groß und orangefarben sein und einen lebhaften, kühnen Ausdruck haben. Der Oberkopf soll flach, lang sein, von den Augen an nach der Schnabelwurzel hin abfallen, der Hinterkopf soll vorragen, der schlank, dünne, den breiten Schultern aufliegende und aufgerichtet getragene Hals etwa drei Viertel so lang sein als der des Carrier; Ober Rücken und Schultern müssen breit sein, die Flügelränder vorn an der vollen Brust absteigen, die langen, kräftigen, spitzen Flügel nicht gepreßt anschließend, wohl aber, wie der Schwanz, hübsch hoch getragen werden und bis auf etwa 12 mm an das Ende des letzteren, welcher den Boden nicht berühren darf, heranreichen. Die Schenkel müssen etwas vorstehen, gut befiedert und kräftig, die Läufe hoch, gestreckt, kräftig, nackt, das ganze Gefieder muß hart, dert. knapp sein. Kurz, alle die erwähnten Merkmale wirken zusammen und lassen den Dragoner als einen eleganten, schneidigen Vogel erscheinen.

Färbung. Die eigentliche Dragoner-Farbe ist Blau, in dieser findet man die





Antwerpener Brieftauben, Täubin und Täuber.  
Kurzbec-Taube.                      Bucharische Trommeltaube.



schönsten Vögel; nächst dem kommen wohl die schwarzschuppigen Blauen (gehämmerte; checkered) und die Silberfarbigen; rothe, gelbe, schwarze und weiße Dragoner kommen auch vor, doch im Allgemeinen nicht in der Vollkommenheit wie die ersteren.

**Worth und Eigenschaften.** Der ganze Körperbau, die Muskelkraft der Flügel und die Ausbildung der Schwingen machen den Dragoner mehr noch als den Carrier geeignet zur Briestaube, wie er denn auch in England z. Th. als solche Verwendung findet. Unter den Antwerpener Briestauben begegnet man oft genug Vögeln, welche den Dragonern in Größe, Körpertheilen und Färbung völlig gleichen. Selbstverständlich müssen die letzteren, sollen sie gedeihen, freien Ausflug haben; es empfiehlt sich aber nicht, sie mit anderen, empfindlicheren Rassen zusammen zu halten, da sie lebhaft, kampfluftig sind.

**76. Briestauben** — Col. dom. verr. tabellaria; Engl.: Flying Pigeons; Franz.: Pigeons voyageurs; Holl.: Reisduits. — Aus den auf S. 612 und 613 gemachten Bemerkungen geht hervor, daß Tauben bereits vor mehr denn zwei Jahrtausenden als Sendboten benutzt wurden und daß namentlich die mohamedanischen Khalifen von Bagdad und die Sultane von Egypten in der Zeit von ca. 1150—1500 n. Chr. die Tauben für ihre Zwecke dienstbar zu machen wußten. Eine allgemeine Geschichte des Briestaubensports hier zu liefern, kann nicht in unserer Absicht liegen, dies würde zu weit führen. Wer sich dafür interessiert, den darf ich auf die Schrift „Die Briestaube“ von F. J. Lenzen (Dresden 1873) verweisen, und außerdem habe ich eine ausführliche diesbezügliche Abhandlung in Nr. 2 bis 11, Jahrg. 1882, der damals in Wien erscheinenden „Briestaube“ veröffentlicht. Die Tauben, welche vor Jahrhunderten in Persien (und Egypten) Briefbotendienste verrichteten, waren die dort heimischen Bagdetten (Carrier), deren Beschreibung schon gegeben wurde. Diese orientalischen Warzentauben kamen durch die Seehandel treibenden Holländer nach den Niederlanden und später auch nach England. Während die Engländer aber die Bagdetten einer Zuchttrichtung auf Vergrößerung der Nasen- und Augenwarzen zc. unterstellten, suchten die Holländer und Belgier den Orientierungssinn und die Flugfertigkeit der Tauben mehr auszubilden, was ihnen denn auch im Lauf der Zeit trefflich gelungen ist; die Niederlande sind somit die Wiege des europäischen Briestaubensports\*). Wenn man nun aber im nördlichen und westlichen Belgien (Antwerpen, Gent, Brüssel) das Bagdettenblut in den Briestauben immer vorherrschen ließ, obgleich auch das Tümmlerblut nicht zu verkennen ist, so haben die Liebhaber von Lüttich, Herbe, Verbiers zc. hauptsächlich mit dem dort beliebten Mövchen (Cortbeke), das sie wohl auch mit dem kurzschnäbeligen Tümmler (Camus) und mit der blauen Feldtaube kreuzten, gearbeitet. Daher finden sich unter den schweren Antwerpener und Brüsseler Briestauben Vögel, welche kaum oder überhaupt nicht von den englischen Bagdetten (Carrier; „Irländer“) zu unterscheiden sind, und unter den kleinen Lütticher Tauben kamen namentlich früher Exemplare vor, die fast in allen Punkten (Kleinheit, kurzer Schnabel, breiter Kopf, Jabot, Kehlsack) noch den reinen Mövchen glichen. Erst während der letzteren Jahrzehnte haben die Liebhaber des östlichen und die des west-

\*) Bereits bei der Belagerung von Harlem und Leyden i. J. 1573 und 1574 wurden Briestauben, die jedoch deshalb nicht als Orientalen angesehen zu werden brauchen, verwendet.

lichen Belgiens ihre Zuchten gegenseitig ausgetauscht, um zu kreuzen und die Eigenschaften der einen auf die andere zu übertragen; dadurch aber ist der ursprüngliche Typus der beiden Hauptrassen mehr und mehr verwischt worden, so daß man von reinrassigen Vögeln kaum noch sprechen kann. Für all' die verschiedenartigen Kreuzungsvögel, resp. die Uebergänge der einen in die andere Form lassen sich Normen nicht aufstellen; doch müssen die beiden eigentlichen Hauptrassen näher betrachtet werden.

A. Die Antwerpener Brieftaube (Langbec) zeichnet sich durch Größe, stolze Figur, elegante Haltung aus. Die Höhe und Länge ist fast die des Carrier, doch vertritt die Rasse mehr den Typus des englischen Dragon als den des Carrier. Der Kopf (s. Taf. 78) soll schmal, lang und flach sein, so daß er mit dem ebenfalls langen Schnabel eine ziemlich gerade Linie bildet; die Stirn darf also nicht steil aufsteigen. Die Nasenhaut ist zwar gut entwickelt, doch darf sie nicht zu hohen, warzen- oder knospenartigen Auswüchsen umgestaltet sein wie beim Carrier; beim Weibchen ist sie geringer als beim Täuber, und ältere Täuber haben naturgemäß mehr Nasenfleisch als jüngere. Das Auge ist groß, lebhaft, meist perlfarben („Glasauge“) — „die gelben Fischeaugen sind verpönt, da man unter den gereiften Tauben nie dergleichen zu sehen bekommt“ (H. J. Venzen) —, der nackte weißliche Fleischring um dasselbe zwar kräftig, doch nicht zu breit und wulstig; der schöne, lange, dünne, elegant getragene Hals (Schwanhals) verleiht der Taube etwas ungemein Edles; auch der Rumpf ist gestreckt gebaut, dagegen tritt die Brust kräftig, keinesfalls aber übermäßig vor; die Flügel, lang und ungemein muskelkräftig, sind in die Brust vorgeschoben (eingelagt) und werden knapp angeschlossen getragen, die Schultern sind nicht von den Brustfedern bedeckt; die Schwingen reichen an das Schwanzende heran und sind etwas schmaler als die des Lütticher Kurzbec; der Schwanz ist lang, schmal, das ganze Gefieder knapp anliegend; die Beine sind gestreckt, ziemlich hoch, kräftig hervortretend. Die ganze Erscheinung der Taube trägt den Charakter des Schnittigen.

B. Die Lütticher Kurzbec-Taube (Kurzschnabel; Wallone) dagegen erscheint beschaidener, und doch hat gerade sie Eigenschaften, die sie für unsere deutschen Verhältnisse besonders empfehlen. Sie ist weit kleiner als die Antwerpener Rasse (reichlich Möbchengroß), feiner und zierlicher gebaut. Zeigt der Antwerpener in Allem den Typus des Gestreckten, so der Kurzbec den des Gedrungenen — entsprechend dem des Carriers und des Möbchens. Der Kopf ist breit, hochstirnig, häufig noch eckig (rund) wie der des Möbchens, der Schnabel kurz und stark, ohne eigentliches Nasenfleisch, nur mit unbedeutend entwickelter Nasenhaut; das schöne, große, kluge Auge, roth, gelb oder dunkel, darf nur von einem schmalen, grauweißen Hautring umgeben sein; der kurze, kräftige Hals verläuft nach unten in die voll vortretende Brust; vom Kinn an bis zur Brustmitte hinab zieht sich eine dünne Hautfalte, der den Möbchen eigene sogen. Kehlsack (Kehlwamme), welcher aber nur im oberen Theil besonders sichtbar sich abhebt; zuweilen auch findet sich das den Möbchen eigene Tabot und in einzelnen Fällen sogar noch die derselben Taube zukommende Breithaube am Hinterkopf; die geschlossen getragenen Flügel erscheinen etwas gebogen, sie sind nicht vorgeschoben wie beim Antwerpener, die langen Schwingen sind breitflächiger als bei diesem und erreichen das Ende des wagerecht getragenen Schwanzes; die Beine

müssen ganz niedrig sein, die Schenkel dürfen nur wenig aus dem reichen, weichen, flaumigen Gefieder hervortreten.

Die kleinen Lütticher Kurzbecs sind so viel wie ganz verschwunden (während reine Antwerpener sich noch eher auffinden lassen), durch die Einführung anderen Blutes hat man einen schwereren, größeren, doch auch kurzschnäbeligen und starkköpfigen Schlag erzielt, wie er z. B. von Voos, Zurbelle in Aachen u. A. gezüchtet wurde. —

Was die Färbung der Briestauben anbelangt, so läßt sich eine förmliche Musterkarte zusammenstellen: Blaue und Silberfarbige mit schwarzen Binden oder mit schwarzen Schuppen (gehämmerte), Mehlsahle mit braunen Binden, Silber- und Mausgraue, Fabeln, Rothe (auch geschuppt), Schwarze, rothe Weißschwanz-Weißschläge, Weiße, Scheden in den buntesten und unregelmäßigsten Farbenzusammenstellungen, Geschildete u. s. w. kommen vor; auch sog. Suisses, d. i. silber- oder grauweiße Tauben mit schwärzlich gespriktem Schwanz und Schwingen. Es liegt in der Natur der Sache, daß es bei den Briestauben auf die Leistungsfähigkeit ankommt; Färbung ist Nebensache. „Jedoch werden von den Liebhabern die dunkeln Tauben, namentlich blaue, dunkel geschuppte und braungehämmerte vorgezogen; insbesondere wird auch auf eine dunkle Färbung des Sattels oder Unterrückens gesehen“ (H. J. Lenz).

Fragen wir nach den Eigenschaften der Briestauben, so ist es bekannt, daß sich dieselben durch außerordentlich entwickelten Orts- resp. Orientierungssinn, Heimatliebe, durch Schnelligkeit und Gewandtheit im Fluge sich auszeichnen — worauf aber der Orientierungssinn beruht, was der Taube bei den Reisen außer ihrem scharfen Auge, ihrem Gedächtniß zu Hilfe kommt, wonach sie sich richtet, darüber ist zwar schon viel geschrieben, jedoch noch nicht Aufklärung geschaffen worden, sodaß wir diese Frage vorläufig noch auf sich beruhen lassen. Im Allgemeinen entwickelt sich die Antwerpener Taube schneller als die Lütticher, sie macht schon als ein- und zweijährige Taube weite Reisen, während der Kurzbec erst mit drei Jahren auf solche Touren gesetzt werden kann; die A. fliegt auch schneller und leistet dem Wind mehr Widerstand, eine Eigenschaft aber macht den Kurzbec so ungemein werthvoll: die Sicherheit. Mag gleich die A. schneller fliegen, sie wird auch leichter bei ungünstigem Wetter, Nebel u. verschlagen und geht verloren, der Kurzbec dagegen kehrt sicherer heim, er läßt sich durch Witterungseinflüsse weniger beirren. Und darum eignet er sich vor Allem für Deutschland mit seinen oft wechselnden Windrichtungen, seiner oft sich verändernden Witterung, und darum werden namentlich die nach der Mitte und dem Osten Deutschlands hin wohnenden Liebhaber möglichst auf Kurzbecblut sehen müssen.

77. Die **Segler**- oder **Messlataube** — Col. dom. cypselus; Engl.: Swift; Fr.: Pigeon du Caire — reiße ich hier nur an, weil sie doch einige Ähnlichkeit mit manchen „Orientalen“ besitzt und in anderen Gruppen noch weniger unterzubringen ist, obgleich sie ja auch an gewisse Tümmeler erinnert. Mit den Orientalischen Tauben hat sie zudem die Heimat gemeinsam, denn diese umfaßt Vorder-Asien (bis Ostindien?) und Egypten. Aus letzterem Lande wird sie meist zu uns gebracht, weshalb sie in Frankreich „Kairo-Taube“ genannt wird, während sie anderseits mit ebensolchem Recht den von Hrn. Dr. Bobinus vorgeschlagenen Namen „Messlataube“ führt. Die Bezeichnung „Segler“ erhielt sie zufolge der in Gestalt des Rumpfes und Länge der Flügel zu Tage tretenden Ähnlichkeit mit der

namentlich in Städten zu beobachtenden großen Mauer- oder Thurmshwalbe (Segler; *Cypselus apus*). Die ersten solcher Tauben gelangten i. J. 1862 nach London, in Deutschland sind sie erst während der letzten zehn Jahre bekannt geworden.

**Gestalt und Körperbau.** Der Segler (Tafel 76) zeichnet sich, wie erwähnt, durch eigenthümlich lange Gestalt und namentlich ungewöhnlich lange Schwingen aus. Die Länge von der Schnabelspitze bis zum Schwanzende beträgt etwa 40 cm, die Flügelspannung 78–84 cm, der Brustumfang, über die Flügel gemessen, gegen 28 cm, die Schwanzlänge 18 cm, die Fußhöhe (ohne Zehen)  $3\frac{1}{2}$  cm, das Gewicht 375–400 g. Der Kopf ist klein, rund, die Stirn mittelhoch, nach dem ganz kurzen, dicken Schnabel verlaufend, die Nasenwarze nicht bedeutend, weiß, das schöne, große Auge gelb bis rothbraun, der nackte, graulich-fleischfarbene Augenring ziemlich schmal und glatt, der Hals mittellang, die Brust breit, der Rumpf gestreckt, schlank, infolge des lockeren Gefieders jedoch stärker erscheinend, die Flügel werden etwas lose getragen, die außerordentlich langen, aber schwachkieligen Schwingen erreichen ziemlich das Schwanzende und liegen gewöhnlich auf dem Schwanz auf, ohne sich zu kreuzen, die Füße und Zehen sind kurz, unbefiedert. Die ganze Befiederung ist weich, dicht, lose.

Hinsichtlich der Färbung finden wir ebenfalls einige Eigenheiten, einige Färbungen und Zeichnungen, die bei anderen Tauben nicht wiederkehren: Gold- und Silberhähle. Die letzteren waren und sind in Berlin zahlreicher als sonstige Färbungen vertreten. Die Grundfärbung, ein hübsches helles Graublau oder Aschgrau, geht am Hals in Silbergrau, an Schwingen und Schwanz in dunkles Grau über. Diese Färbung finde ich zarter und ansprechender als die der Goldhähle, welche im Allgemeinen röthlich-grau oder hell chokoladenfarben ist, während der Hals hübsch mattgelb (odergelb), Kopf, Schwingen und Schwanz dagegen schwärzlichbraun erscheinen. — Außerdem kommen vor: Almondfarbige hell und dunkel oder sog. Bieifarbige, ferner unregelmäßig Geschedte und vereinzelt auch Weiße und Einfarbige; doch können diese weniger gefallen. Das Auge ist gelb bis rothbraun, Augenring und Schnabelwarze graulich-fleischfarben, der Schnabel etwas dunkler, der Fuß karminroth.

**Werth und Eigenschaften.** Die langen Schwingen der Segler in Betracht ziehend, glaubte man früher, eine Taube gefunden zu haben, welche sich trefflich zur Kreuzung mit Brieftauben und zur Verstärkung der Flugleistungen derselben eignen würde. Allein die bis jetzt unternommenen derartigen Versuche sind als mißglückt anzusehen, da der Segler zwar lange, aber schwache, schmale Schwingen besitzt. Dagegen darf er seiner interessanten Formen und Färbungen wegen als Ziertaube empfohlen werden, wenngleich er, wenigstens nach meinen Beobachtungen, nicht so „hart, ausdauernd, langlebig“ ist und nicht so gut sich vermehrt, als Manche glauben machen wollen.

An den Segler schließt sich eine Orientalische Taube an, welche, obwohl sie hinsichtlich des Rumpfbaues, der Flügel- und Schwanzlänge von ihm erheblich abweicht, mit ihm manches Gemeinsame hat:

Die **Damascener Taube** (Col. dom. damascena). Aus dem türkischen Asien stammend — den Namen erhielt sie nach der syrischen Stadt Damascus — und vor längerer Zeit schon nach England importirt, ist sie erst neuerdings und ganz vereinzelt nach Deutschland und Oesterreich gekommen. Reichlich so groß als ein Mövchen,



steht sie diesem betreffs des kurzen, gedrungenen Körperbaues nahe; in Kopf- und Schnabelbau aber gleicht sie dem Segler. Der Kopf ist rund, schön gewölbt, ziemlich hochstirnig, glatt, der Schnabel ganz kurz, kräftig, schwarz, mit weiß bepudelter Nasenwarze, das Auge groß, orangegeß, von einem ziemlich breiten, flachen, pflaumenblauen Hautrand umgeben (wie das Ital. Möbchen), der Hals mittellang, kräftig, die Brust breit, gewölbt, der Rumpf gedrungen, der kurze rothe Fuß unbefiedert, das Gefieder glatt anliegend. Als Färbung tritt nur ein feines Silberweiß (mit schwarzen Binden) auf, wie beim Ital. Silberpuder-Möbchen, und wie bei diesem haben auch bei der D. die Federn dunkle Flaumfasern.

## J. Riesentauben.

Die Riesentauben — *Columba domestica gigantea* — werden gewöhnlich zu den sog. Orientalischen Tauben gezählt; allein man wird zugeben müssen, daß die Römische und Montauban-Taube ein ganz anderes Aussehen haben als die „Orientalen“, wenngleich sie in einem Punkt an letztere erinnern. Römer und Montaubans ähneln weit mehr, d. h. abgesehen von der Größe, glattköpfigen bezw. breithaubigen Feldtauben als jenen sog. Orientalen. Uebrigens wird auch die Verbindung zwischen ihnen und den Feldtauben hergestellt durch die Italienische Feldtaube (s. S. 503). Man ist unter Berücksichtigung der obwaltenden Verhältnisse berechtigt anzunehmen, daß der Römer aus der großen Ital. Feldtaube durch Einführung von Orientalischem Blut entstanden ist. Ob dies in Italien geschah oder in Frankreich — wo man ja das Blut von Bagdetten zur Verfügung hatte —, bleibe dahingestellt. Frankreich züchtete dann auch eine besondere Form des Römers, die breithaubige Montauban-Taube, heraus, und bis heute ist dies Land der eigentliche Sitz der Züchtung von „Riesentauben“ geblieben. In Deutschland aber hat sich neuerdings eine Anzahl umsichtiger Taubenliebhaber der Züchtung von Römern und Montaubans lebhaft angenommen und Erfolge aufzuweisen, welche denen der französischen Züchter den Rang streitig machen, ja dieselben überflügeln. In England herrscht „in Bezug auf die Klassifikation, Verwandtschaften und Benennungen der Runt-Tauben unentwirrbare Konfusion“ (Darwin). — Das bezeichnendste Merkmal der Riesentauben bildet ihre ganz bedeutende Größe, d. h. Länge und verhältnißmäßige Fülle des Körpers, welche von keiner anderen Rasse erreicht wird. Nasenwarze und Augenringe sind, besonders bei älteren Vögeln, stärker entwickelt als bei Feldtauben, wenn auch nicht so kräftig als bei den eigentlichen Orientalen; der Schnabel ist mittellang und stark, der Fuß stämmig, ziemlich niedrig und in der Regel glatt, nur zuweilen mit Federstoppeln besetzt, der Kopf glatt oder (Montauban) breithaubig, die Haltung eine schwerfällige. In der Zucht lassen sie zu wünschen übrig; wahrscheinlich bleibt unser Klima nicht ohne Einfluß auf diesen Punkt.

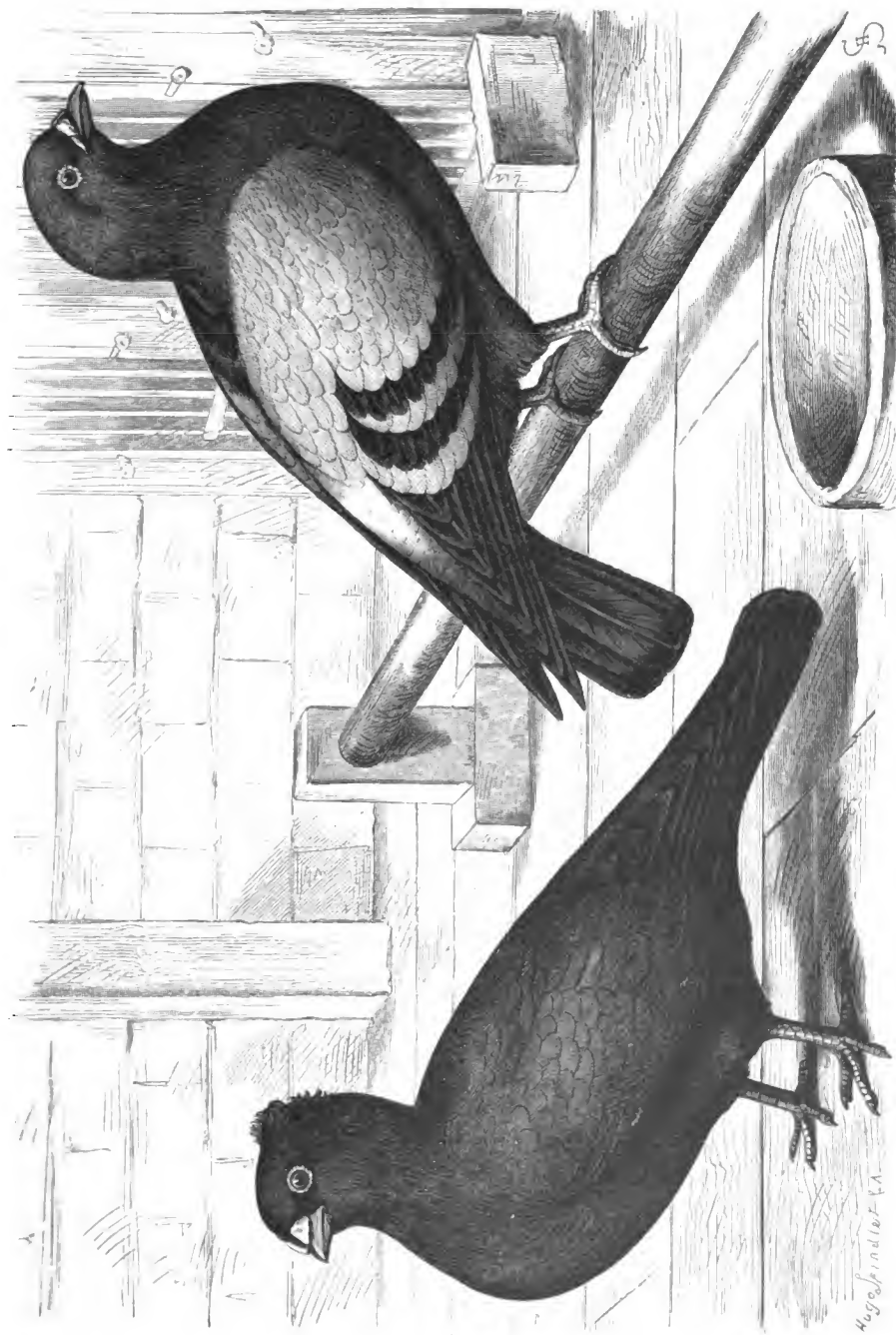
78. Die **Römer-Taube** — Col. dom. gigant. romana; Engl.: Roman Runt; Franz.: Pigeon romain — verbreitet sich hauptsächlich über das östliche und südöstliche Frankreich (vergl. vor. Seite). Ob und wann sie hier entstanden, resp. seit wann sie hier gezüchtet wird, muß dahingestellt bleiben; jede diesbezügliche Angabe

oder Andeutung fehlt. Die ersten in Deutschland bekam Hr. A. Brosche-Dresden Anfang der 60er Jahre durch Desfrivaux in Paris.

In Gestalt und Körperbau ähnelt die R. (Tafel 79) großen Feldtauben, nur übertrifft sie diese bei weitem an Größe. Die Maße, welche ich an einem, von dem bekannten Römer- und Montauban-Züchter E. Spindler-Berlin gezüchteten Tauber nahm, sind folgende: Gesamtlänge, von der Schnabel- bis zur Schwanzspitze,  $55\frac{1}{2}$  cm, Flügelspannung 1 m 5 cm, Schnabel von der Spitze bis zur Stirn 25, bis zum Mundwinkel 33 mm, Schnabelwarze 14 mm lang und 22 mm breit (ganze Breite mit dem Bandmaß gemessen), Durchmesser des Augentrißes  $12\frac{1}{2}$  mm, Schwanzlänge 19 cm, Rückenbreite 15 cm, Lauf 5 cm hoch. Das Gewicht eines guten Täubers, kropfleer, stellt sich auf 2 Pfd. und darüber. Bei der Beurtheilung der Römer kommt es zu allererst und fast ausschließlich auf Größe und Massigkeit an; je länger und stärker der Vogel, desto werthvoller. Der Kopf ist ziemlich lang, glatt, der Scheitel leicht gewölbt, die Stirn mittelhoch, allmählich zum Schnabel abfallend und mit diesem einen flachen Winkel bildend; der Schnabel, kräftig, soll fleischfarben sein, doch findet man bei blauen und schwarzen nicht selten dunkeln; Schnabelwarze (Nasenhaut) stark, doch nicht wulstig, groß, fast herzförmig, in der Mitte längsgetheilt, die Hälften ziemlich dreieckig, weiß; Augen mattgelb bis perlfarben, letztere schöner, bei Weißen dunkelbraun; Augenrand bei jüngeren Tauben schmal, glatt, röthlichweiß, bei älteren (namentlich Täubern) breiter, warzig, fleischfarben oder roth, aber nicht breit-wulstig wie bei Carriers und anderen „Orientalen“; Hals mittellang, kräftig; Brust breit, voll; Rumpf gestreckt, immerhin aber kräftig, der Rücken breit; die langen Flügel müssen dem ebenfalls langen Schwanz ausliegen, ohne aber mit den Schwingen sich zu kreuzen, von älteren Tauben werden sie nicht selten loser getragen und hängen zuweilen schlaff herab; die Beine sind zwar etwas niedrig, doch nicht so kurz, als es (da die Taube nicht aufgerichtet steht) den Anschein hat, Schenkel und Fuß sind kräftig, letzterer unbefiedert, zuweilen jedoch — was nicht als Fehler zu betrachten ist — etwas mit kurzen, weißlichen Federstoppeln besetzt; die Zehen sind kräftig und wie der Lauf karminroth, die Krallen hell. Das Gefieder ist dicht und voll, jedoch nicht fest anschließend, und aus diesem Grunde und in Folge der langen, kräftigen Flügel sammt des langen Schwanzes erscheint die Römertaube noch länger und stärker, als sie es in Wirklichkeit schon ist.

Färbung. Die Römer kommen meist einfarbig, in kleiner Anzahl auch gescheckt (gesprenkelt) vor; gezeichnete fehlen. Die Blauen sind am zahlreichsten und größten, am geringsten die Braunen und Gelben. Die Blauen zeigen einen dunkleren oder einen helleren Ton der Färbung, der Unterrücken ist weißlich, die Flügelbinden und die Querverbinde am Schwanzende sind schwarz. Schön sind die Silberfahlen mit dunklerem, grünglänzenden Hals und dunkler Schwanzbinde. Nicht selten findet man Mehlfahle: fahl röthlichgrau mit dunklerem Kopf und Hals, hell fahlgrauen Schwingen, rothfahlen oder braunen Flügelbinden und graufahlem, am Ende dunkel quergebänderten Schwanz. Dunkler und eintönig gelblich-graubraun sind die wenig vorkommenden Chokoladefarbigen, welchen sich die Rothbraunen und diesen wiederum die Gelben anschließen. Den Schwarzen fehlt es fast immer an einer tiefen, glänzenden Färbung, auch ist ihr Schnabel oft schwarz; die Weißen sind entweder rein weiß, oder, besonders an Kopf, Hals und Brust, schwarz gesprenkelt (Tiger).





Montauban- und Römer-Taube.



wie es anderseits auch Schwarze mit weißen Spreukeln an Kopf und Hals (Nieselföpfe) giebt. Man kann also eine Kollektion von zehn oder elf Farben Spielarten zusammenstellen, wie sie u. A. Herr E. Spindler-Berlin seit Jahren besitzt und züchtet.

**Werth und Eigenschaften.** Dem schweren Körperbau der Römertaube entspricht ihr ganzes Wesen. Die Haltung ist eine nachlässige, sodaß der Hals recht kurz und stark erscheint; der Schwanz wird unter wagerecht getragen und berührt vielfach den Boden. Die Bewegungen sind schwerfällig, träge, der Gang ist watschelnd, der Flug schwer, rauschend, langsam, ohne Ausdauer. Gegen andere, kleinere Tauben zeigt sie sich neidisch, zanküchtig, es empfiehlt sich daher, namentlich wenn nicht ausgiebige Räume zur Verfügung stehen, die großen Tauben für sich zu halten. Für den freien Flug eignen sich die Römer an Orten, welche viel von Raubbögeln besucht werden, nicht. Sehr zweckmäßig sind die Einrichtungen des Herrn E. Spindler in Berlin, welche weiterhin zur Besprechung kommen. Die Zucht der Römer ist keine zufriedenstellende oder lohnende, und da diese Tauben auch keineswegs, bei freiem Ausflug, auf's Feld gehen, so ergibt sich von selbst, daß sie — mag auch die Größe das Auge noch so sehr bestechen — durchaus nicht als „Wirthschaftstauben“, daß sie vielmehr nur als Paradatauben gelten können. Der Werth eines großen schönen Paares stellt sich auf 50—100 M.

**79. Die Montauban-Taube** — Col. dom. gigant. guinnensis; Franz.: Pigeon de Montauban — führt ihren Namen nach der alten südfranzösischen Stadt Montauban am Tarn in der Guienne (Depart. Tarn et Garonne), und hier im südwestlichen Frankreich, bei Montauban, Bordeaux und nach der spanischen Grenze hin, ist denn auch diese Taube am meisten verbreitet. In Deutschland wird sie weniger gehalten und gezüchtet als die letztere; auch um ihre Einführung und Verbreitung bei uns hat sich Herr A. Brosche-Dresden, welcher die ersten bekam und zwar im Winter 1865 durch Desfrivaux aus Paris, großes Verdienst erworben.

In Gestalt und Körperbau, ebenso in der Größe, stimmt die M. (Tafel 79) fast ganz mit der Römertaube überein, sodaß sich eine besondere Beschreibung überflüssig macht. Die Kopfbildung weicht etwas ab: die Stirn ist gewöhnlich etwas höher, manchmal sogar auffallend hoch und an die der Perrüdentaupe erinnernd, die Schnabelwarze wenig kleiner, die Augenränder etwas geringer, und am Hinterkopf sitzt stets eine breite Haube (Muschelhaube). Der Schnabel soll hell sein. Wie bei der Römertaube treten auch hier an den Läufen zuweilen Federstoppeln auf, was bei der Beurtheilung ohne Einfluß ist, denn bei dieser kommt es nur auf Größe und Schwere an.

Die Färbung zeigt weniger Abwechselung als beim Römer. Man findet hauptsächlich Schwarze, Rothbraune und Weiße, seltener Fahlle, vereinzelt habe ich außerdem Dunkelblaue gesehen, Gelbe sollen auch vorkommen. La Perre de Roo führt als Farben-Varietäten auf: Weiße, Rothe, Chamoisfarbene, Schwarze und Blaue. Ueber die einzelnen Färbungen ist nichts Sonderliches hervorzuheben, nur ist das Schwarz hier in der Regel schöner als bei den Römern. Betreffs der Färbung von Auge, Schnabel und Fuß gilt das bei Beschreibung der letzteren Gesagte.

Was Werth und Eigenschaften anbelangt, so ist der M. ein etwas muntereres, lebhafteres Wesen eigen als ihrer Verwandten. Sie fliegt auch besser, ist

im Allgemeinen auch in der Zucht ergiebiger als diese, obwohl sie darin immerhin noch manches zu wünschen übrig läßt. In Bezug auf ihre sonstigen Eigenschaften, ihren wirthschaftlichen und realen Werth stimmt sie mit dem Römter überein, doch wird sie nicht so viel gekauft und gehalten als dieser.

## K. Huhntauben.

Die Huhn- oder Hühnertauben — *Columba domestica gallinaria* — zeichnen sich, wie der Name besagt, durch huhnartige Gestalt und Haltung aus. Abgesehen von der meist ganz beträchtlichen Größe, erinnern sie durch den kurzen, breiten, gedrungen gebauten, vollbrüstigen Rumpf, den kurzen, nach Art des Huhnschwanzes aufrecht oder wenigstens über wagerecht getragenen Schwanz mit aufgestülptem Bürzel, die kurzen, kräftigen Flügel, den mit Flaumfedern bedeckten Steiß, die weit auseinander stehenden, hohen, starken, kräftig aus dem Rumpf vortretenden, nacktfüßigen Beine und die ganze Haltung und Bewegung durchaus an die Hühner. Die eben erwähnten Punkte bilden denn auch die bezeichnendsten Merkmale der dieser Taubengruppe angehörenden Rassen; im Uebrigen sind ihnen ein langer, kräftiger, schön gebogener Hals, unbehaubter, ziemlich langer und schmaler, spitz zulaufender (gestreckter) Kopf, mittellanger oder noch kürzerer, starker, oberseits unmerklich gebogener Schnabel, glatte Nasenhaut und glatter, schmaler Augenrand eigen.

Als ursprüngliche Heimat der Huhntauben dürfen wir wohl das südliche und südöstliche Asien (Indien), die Heimat der Pfautaupe, ansehen, von wo die ersten jedenfalls schon vor Jahrhunderten nach den europäischen Mittelmeerländern, speziell Italien, gekommen sein mögen. Bereits i. J. 1600 bildet der Italiener Albrovanbi in seiner „Ornithologia“ eine große, starke, kurz- und dünn schnäbelige, kurzbeinige, hochschwänzige, von ihm „Tronfo“ (Asturnellato) genannte Taube ab, in welcher sich eine noch nicht durchgezüchtete große Huhntaube erkennen läßt. In Ober-Italien hat man sich die Zucht der Huhntauben angelegen sein lassen — die Namen „Florentiner“, „Piemonteser“, „Modeneser“, „Livornesen“ (Leghorn-Runte), selbst auch „Malteser“ geben schon einen Fingerzeig —, und von da aus sind diese Tauben dann nach den benachbarten Gebieten, Tirol, Salzburg, Steiermark und weiterhin nach Ober-Österreich und Bayern gelangt, in welchen heut noch diese Rassen mit Vorliebe gehalten werden, in welchen auch einige Varietäten herausgezüchtet wurden, und mit mehr oder weniger Recht spricht man von „Tinzern“, „Salzburgern“, „Steiermärkern“, „Tirolern“. Auch nach England sind schon früh vereinzelt Huhntauben gebracht worden, doch hat man ihnen dort ein besonderes Interesse nicht gewandt, und ebenso herrscht in Frankreich große Unklarheit über diese Rassen. Im mittleren und nördlichen Deutschland ist am längsten die Florentiner Taube bekannt. Sie und mehr noch die Malteser verkörpern den Typus der Huhntauben am besten; in geringerem Grade ist dies bei der Hühnerschecke und den Modenesern der Fall, und den Uebergang zu den Feldtauben bilden die Strasser. Der Größe nach rangiren sie: Florentiner, Malteser, Hühnerschecken, Strasser, Modeneser. Man schätzt sie als gute Fleisch- und Zuchttauben.

80. Die große **Malteser-Taube** — Col. dom. gall. typica; Engl.: Burmese Pigeon [Leghorn Runt]; Franz.: Pigeon poule ou P. maltais trembleur — ist im nördlichen Deutschland erst seit den 60er Jahren (Chr. L. Brehm erwähnt sie 1857

noch nicht), in Süddeutschland dagegen 2 Jahrzehnte länger und in Oesterreich noch eher bekannt. Daß sie aus Ober-Italien, wo sie heut noch zu finden sein soll, dorthin kam, darf als unzweifelhaft gelten, nur ist der Name etwas willkürlich gewählt, denn mit der Insel Malta oder mit den Malteser Rittern wird die Taube kaum in Verbindung zu bringen sein. Der Hauptsitz ihrer Züchtung ist Bayern und Ober-Oesterreich (Linz). Die von Moore in seinem „Columbarium“ (1735) als Leghorn Runt aufgeführte Huhn-Taube haben wir jedenfalls als eine noch nicht durchgezüchtete M. anzusehen.

**Gestalt und Körperbau.** Die Hauptpunkte bei der Beurtheilung der M. bilden Größe, Figur, Haltung; sie muß die Merkmale einer Huhn-Taube im vollendetsten Maße zeigen, höher als lang und beinahe so breit als lang sein. Nicht daß sie sich durch ein einzelnes Merkmal in hervorragender Weise auszeichnete, bei ihr wirkt vielmehr eine ganze Reihe Eigenheiten, wie sie schon oben erwähnt, zusammen, um die auffallende „Figur“ zu schaffen. In Größe und Erscheinung erinnert sie recht an ein rund und voll gebautes Zwerghuhn. Vor Allem muß der Körper kurz, fast so breit als lang und abgerundet, der Rücken sehr breit und kurz und zum Würzel hin aufsteigend, der letzere aufgestülpt, der Schwanz sehr klein, kurz (etwa 12 cm lang), schmal (3—4 cm breit) und am Ende wie abgeschnitten sein, und ganz aufrecht, womöglich nach vornüber getragen werden; je höher die Haltung des Schwanzes, desto besser. Die Flügel sollen klein, wenn auch kräftig, gewölbt sein und hoch und fest anschließend getragen werden, und die Schwingen sind desto besser, je kürzer, spitzer, schmal- und festfahziger sie sind und je vollkommener sie sich decken. Solche kurze, schmale Schwingen werden in der Regel auch richtig getragen, d. h. sie liegen dem Schwanz auf, ohne ihn herabzudrücken. Nicht vergessen darf man, daß auf möglichst hohes Tragen des Schwanzes vor Allem zu sehen ist, und daß man es der Taube also keinesfalls als sonderlichen Fehler anrechnen darf, wenn die Schwingenspitzen, sobald sie den Schwanz aufrecht oder nach vornüber trägt, dann unter denselben zu liegen kommen resp. dicht hinter demselben sich berühren. Dies ist etwas ganz Anderes als lose anliegende, herabhängende Flügel, welche entschieden als grobe Fehler gelten müssen. Hochgetragene Flügel und Schwanz bewirken gleichzeitig vollkommener Figur, denn sie lassen die Taube kürzer, abgerundet erscheinen, was ja als Hauptpunkt betrachtet werden darf. Außer den erwähnten Merkmalen tragen dazu namentlich auch der mit reichem Flaumgefieder besetzte Steiß und die breite, voll gewölbte, hoch und stark nach vorn getragene Brust bei, welcher sich ein langer, kräftiger, oben aber dünner, schön schwanthalbartig gebogener Hals anschließt. Dieser wird in der Erregung stark nach rückwärts gebogen, so daß der Nacken beinahe den Schwanz berührt, die Brust mithin weit über den Kopf resp. die Schnabelspitze vorragt. In diesen Eigenheiten, sowie in dem richtigen Tragen von Schwanz und Flügel und in der hohen Stellung liegt die richtige Haltung begründet. Bemerkt muß dazu noch werden, daß die M. im Affekt auf die Bebenspitzen erhoben einhergeht, und daß dabei Kopf und Hals beständig zittern (wie es der französl. Name „trembleur“ andeutet): beides Punkte, welche, wie manches Andere, an die Pfautauben (vergl. S. 580) erinnern. Im Uebrigen müssen die Beine hoch und kräftig, etwas weit auseinander gestellt und gestreckt, die aus dem Bauchgefieder hervortretenden Schenkel stark, die nackten Läufe mit großen Schuppen bekleidet, die Beine ziemlich lang und gut gespreizt, die Nägel schwach gebogen und kräftig, der glatte Kopf soll gestreckt, flachwangig (nicht vollwangig!), schmal und oben wenig gewölbt, die Stirn nicht hoch, die Kehle eingebogen,

der Schnabel stark, fast gerade, von der Spitze bis zum Mundwinkel 20—25 mm lang, an der Spitze etwas abgestumpft, die Nasenwarze verhältnißmäßig unbedeutend, glatt, das Auge tiefliegend und von einem schmalen, nackten, glatten Hautrand umgeben sein.

Färbung und Zeichnung des knapp anliegenden Gefieders zeigen manche Abwechselung, sodaß man eine Reihe Farbenschlüge unterscheiden kann, an welche man jedoch bezüglich der Figur nicht die gleichen Anforderungen stellen darf.

a) Einfarbige kommen in Blau, Schwarz, Weiß, auch in Braun, Roth und Gelb vor. Von den ersteren drei, namentlich den weißen, darf man hinsichtlich der Figur und Haltung Vollkommenes verlangen, und sie finden sich thatsächlich auch oft in vorzüglicher Qualität; dagegen fehlt es den rothen und gelben, welche man erst weiter herauszuzüchten bestrebt ist, theils in der Figur, theils in der Farbe, sodaß sie mit jenen nicht rivalisiren können. Auch b) die Gehämmerten (Geshappten) lassen, wie die Silberfarbigen, nur zu oft zu wünschen übrig. Man kennt Schiefer-, Blau-, Braun- und Fahlroth-Gehämmerte, von denen namentlich die letzteren sehr selten sind. c) Unter den Tigern und Scheden giebt es außerordentlich raffige Vögel. In erster Reihe stehen hier die „ächten“ (Vinger) Scheden, auch Puder- oder Riesellopfköpfe genannt, welche als besonderer Stamm der Malteser, von Manchen sogar als besondere Unter rasse oder Rasse angesehen werden. Ihre Grundfarbe ist verschieden: schwarz, blau, braun, dunkelgrau, auch gehämmert und zwar schieferblau oder braun. Die Zeichnung, in Weiß, erstreckt sich auf Kopf und Oberflügel. Das farbige Kopfgefieder soll, wie bei den riesellopf. Trommeltauben (s. S. 509), ganz gleichmäßig mit weißen Federchen durchsetzt sein, es muß weiß und farbig gestrichelt erscheinen, und dieser „Riesellopf“ soll unterhalb der Kehle mit dem Halsanfang regelmäßig abschneiden; Fehler, wie weiße Flecke u., kommen aber nicht selten vor. Im Verein mit dem Riesellopf tritt eine Flügelzeichnung auf, die der der Engl. Kröpfer und Mottles ähnelt oder gleicht: die sog. Rose, Traube oder Epaulette (s. S. 545. 547), d. h. auf dem Oberflügel (an Flügelbug und Schulter) sollen gleichweit von einander 10 bis 15 weiße Federchen stehen. Auch diese Zeichnung, welche den Tauben den Namen „Epauletten-Scheden“ verschaffte, läßt oft zu wünschen übrig; das Weiß nimmt mit dem Alter zu. Als Wildscheden bezeichnet man Tauben, deren farbige Federn gleichmäßig fein weiß gespritzt sind; farbig (schwarz) und weiß gefleckte dagegen nennt man (wie bei Trommeltauben) Tiger. — d) Endlich sind noch die Weißschilde, ein Produkt der Neuzeit, zu erwähnen. Rothe wurden 1882 schon in Berlin (von München) ausgestellt; außerdem giebt es gelbe, auch blaue und schwarze, doch lassen sie noch alle in Figur und Färbung zu wünschen übrig und ebenso züchten sie höchst selten rein nach, da sie selbst erst von Scheden, Tigern, Einfarbigen, auch durch Kreuzung mit Florentinern, gezüchtet sind. — Das Auge soll bei weißen dunkelbraun („Widen-Auge“), bei farbigen braun- oder rothgelb resp. perlfarben (gebrochene, zweifarbige Augen sind fehlerhaft), der Hautrand um's Auge, wie der Fuß karminroth, der Schnabel bei weißen und hellfarbigen hell, bei blauen und schwarzen dunkel resp. schwarz sein.

Was die Eigenschaften der M. anbelangt, so sind sie als gute Zucht- und Fleischtauben, namentlich für das Land, sehr zu empfehlen; sie brüten und füttern



Mattefer.

Hühnschee.

Modenefer.





fleißig, wenngleich sie bei ihrer Schwere manchmal die Eier oder Jungen beschädigen. Am besten gedeihen sie bei freiem Ausflug. — Da die M. ausführlich besprochen worden, können wir uns in der Beschreibung der übrigen Hühntauben kürzer fassen.

81. Die **Hühnerscheffe** — Col. dom. gall. austriaca —, unrichtiger Weise auch „Ungarische“, „Hendl-“, „Handl-“ und „Hennert-Taube“ genannt, ist ein Produkt österreichischen Züchterfleißes — erzielt von Florentinern, jedenfalls unter Kreuzung mit anderen Rassen: man muthmaßt Schwalben-, auch Laßtauben u. a. — und besonders über Ober-Österreich und Bayern verbreitet. Im nördlichen Deutschland kennt man sie wohl erst seit 20 bis 25 Jahren.

In Gestalt, Körperbau, Haltung weicht die H., und daraus schließt man eben auf Kreuzung, von den Maltesern ab, sie erscheint etwas gestreckter, weniger kugelig als diese; doch soll sie diesen oder wenigstens den Florentinern in Größe, Stärke, Figur und Haltung möglichst nahe kommen. Der hochgetragene Kopf soll schmal, sehr lang, oben wenig gewölbt, unbehaubt sein und mit dem langen, kräftigen Schnabel eine Bogenlinie (s. Tafel 80) bilden, die Spitze des Oberschnabels soll den Unterkiefer überragen und abwärts gebogen, die Nasenwarze und der fleischige Augenrand kräftig entwickelt — Einfluß von „Türken“-Blut? —, die Kehle stark eingebogen, der Hals ziemlich lang, der Rumpf möglichst kurz, gedrungen, die Brust breit, voll vortretend, der Rücken breit, ziemlich flach, der Bürzel wenig aufgestülpt, der Steiß mit Flaum besetzt, der Schwanz möglichst kurz und schmal, die Flügel sollen kräftig, etwas gewölbt, die Beine lang, stark, gestreckt, die Behen lang und gerade sein. In der Haltung erreicht die H. die vorige nicht: sie trägt Kopf und Hals nicht so zurückgebogen, die Brust nicht so hoch und vorgestreckt, den Schwanz nicht so hoch als die Malteser, sondern nur etwa in einem halben rechten Winkel zum Körper, die Schwingen liegen dem Schwanz auf und sollen sich vor dessen Ende mit ihren Spitzen berühren, die Flügel liegen etwas lose an und stoßen nach der Brust vor; außerdem steht sie etwas niedriger als vorige.

Betreffs der Befiederung sind zwei Eigenheiten zu erwähnen, die jedoch nicht ständig vorkommen resp. sich vererben: die Schmalzkiele (wie bei den Nürnberger Schwalben; s. S. 501) und an der Innenseite der nackten Läufe einige kleine, kurze Federn (wie bei manchen Türkischen Tauben). Die Zeichnung der H. kommt bei keiner anderen Taube vor; sie erst macht die H. zu dem, was sie ist: Kopffseiten, Laß, Flügelschilde und Schwanz sind farbig, alles Uebrige wünscht man rein weiß. Wie die Abbildung (Tafel 80) veranschaulicht, sollen der ganze Kopf mit Ausnahme eines schmalen, 2—3 mm breiten, von der Stirn aus über den Scheitel laufenden und dann in das Weiß des Nackens und Halses übergehenden weißen Streifens („Blässe“), der ganze Vorderhals und die Oberbrust (Laß) farbig sein. Die Grenzlinie soll eine hübsch geschwungene, scharf markirte Bogenlinie bilden, auch nach dem Unterleib zu soll die Zeichnung in einem Bogen abschneiden, und zwischen der Farbe der Oberbrust und der des Flügelrandes soll ein schmaler weißer Streif bleiben; gerade auf letzteren Punkt wird Gewicht gelegt. Im Uebrigen bringt es die Art der Zeichnung mit sich, daß sie schwierig rein zu erzielen ist, und man rechnet es deshalb im Züchtungsgebiet dieser Taube den Liebhabern nicht an, wenn sie, namentlich was die Abgrenzungslinie der Zeichnung anbetrifft, der Natur durch „Pugen“ etwas nachzuhelfen suchen, nur darf dies nicht soweit gehen, daß man ganze kahlgerupfte Stellen bemerkt.

Geflügelzucht.

40

Durchweg rein müssen Flügel (farbiger Schild, weiße Schwingen) und Schwanz (Steuerfedern, obere und untere Deckfedern farbig) sein. Farbige Flecke am Unterleib gelten als grobe Fehler, milder beurtheilt man farbige Federn an den Schenkeln („Hosen“). — Die Farben der Hühnerschekken müssen außerordentlich satt und glanzreich sein. Es kommen vor: blaue (entweder mit schwarzen, oder mit weißen Binden, oder gehämmert), schwarze, rothe, gelbe; hellblaue Weißbindige kannte bereits Neumeister. Das Auge soll feurig rothgelb, sein Hautrand lebhaft karminroth, der Schnabel hellfleischfarben, der Fuß karminroth sein.

Was von den Eigenschaften der Malteser gesagt wurde, gilt, und wohl in erhöhterem Maße, von den Hühnerschekken. Sie zeichnen sich durch bedeutende Fruchtbarkeit, als fleißige Brüter und Fütterer und gute Felberer, durch Munterkeit und lebhafteste Bewegungen aus. Wenn nur die Erzüchtung farbenreiner Vögel nicht so schwierig wäre!

Die folgenden drei Rassen zeigen Uebereinstimmung hinsichtlich der Zeichnung.

82. Die **Florentiner-Taube** — Col. dom. gall. florentinensis; Engl.: Florentine Pigeon —, früher auch Piemonteser oder Hinkel (= Hühner-) Taube, jetzt hier und da Steiermärker genannt, ist in Deutschland und jedenfalls ebenso in Oesterreich am längsten bekannt, denn bereits der Thüringer J. M. Vechstein beschreibt die „Hinkeltaube“ i. J. 1793 und sagt, daß sie am Rhein „Piemonteser“ und, weil sie den Kopf hinterrwärts trage und oft bewege, auch „Hitter- oder Schütteltaube“ genannt werde. Die F. T. scheint also gegen das Ende des vor. Jahrh. aus ihrer mutmaßlichen Heimat Italien nach Deutschland und speziell in die Rheingegenden gekommen zu sein. Interessant ist eine hierher gehörige Bemerkung von H. Diez-Frankfurt a. M. („Col.“ 1878, S. 299): „Bemerkenswerth ist noch, daß die Modeneser Taube schon Ende des vor. Jahrh. von italienischen Emigranten-Familien nach Frankfurt gebracht wurde, in deren Besitz sie bis etwa Mitte der 30er Jahre verblieb. Seit dieser Zeit ist sie jedoch daselbst wieder verschwunden.“ Berücksichtigen wir nun, daß Florentiner und Modeneser Gazzi in Körperbau, Haltung (Figur) und Zeichnung mit einander übereinstimmen und sich schließlich nur hinsichtlich der Größe unterscheiden, und vergleichen wir die Bemerkungen Vechstein's und Diez', so dürfen wir den Schluß ziehen, daß beide Tauben einem und demselben Stamm angehören und sich früher wohl auch bezüglich der Größe mehr glichen als jetzt, daß die Heimat beider Tauben Nord-Italien ist und daß beide gegen Ende des vor. Jahrh. aus Italien in das Rhein-Main-Gebiet gebracht wurden; auf bedeutende Größe hin hat man den einen Stamm („Florentiner“) hauptsächlich erst später und in Oesterreich (Steiermark), wohin sie jedenfalls auch schon früh gekommen, gezüchtet. Auch die andersfarbigen Modeneser, Schietti, sind wohl eher nach Oesterreich resp. Deutschland gelangt, als man gewöhnlich annimmt, nur hatte man ihnen einen anderen Namen beigelegt, nämlich „Kleine Malteser“ oder „Rebhühntauben“; denn die neueren Importe von Modenesern haben gezeigt, daß die in Modena „Schietti magnani“ genannten Tauben dieselben sind, welche man bei uns als „Kleine Malteser“ bezeichnete. „Jedenfalls sind die letzteren Tauben keine eigene Rasse, sondern einer der vielen Farbenschlätze der Modeneser, welchen wir infolge großartiger Importe seitens des Herrn L. Voltolini als „magnani“ kennen lernten. Die Taube wird übrigens jetzt bei uns nur mehr „Modeneser“ genannt, wobei man nur erklärungsweise den früheren Namen „Kleine Malteser“ beifügt. Sie gehört zur kleinsten Rasse der Hühntauben und kommt jetzt bei uns nicht mehr häufig vor“ (J. B. Brucklay-Wien).

In Gestalt und Haltung (Figur) soll die F. den Maltesern möglichst gleichen, doch wird der Schwanz ausgebreiteter und nicht so hoch, Kopf und Hals auch weniger nach hinten getragen als bei feinen Maltesern; dabei ist der Hals etwas kürzer und kräftiger, der breite Rücken etwas flacher. In Größe und Massigkeit aber wird der Malteser von dem F. übertroffen, und darauf kommt es bei diesem ja hauptsächlich an. Betreffs des Körperbaues darf ich auf die Beschreibung der Malteser verweisen; betont sei nur noch, daß auch die F. die Flügelspitzen auf dem Schwanz tragen müssen, daß also Schleppflügel, welche aber leider nicht selten vorkommen, verpönt sind.

Einen Hauptpunkt bildet die Zeichnung. Es sollen nämlich — und ebenso ist's bei Strassern und Modenesern (s. Taf. 80) — der Kopf mit Kinn und Kehle, die Flügel (Schilde) und der Schwanz farbig, das übrige Gefieder rein weiß sein. Die Kopfzeichnung hat Ähnlichkeit mit der des Mönchens (s. S. 532) oder, wie schon Chr. L. Brehm bemerkt, mit der eines bekannten Wasservogels, der Lachmöve (*Larus ridibundus*); oben soll die Zeichnung am Hinterkopf, unten unterhalb der Kehle in einem hübschen Bogen gegen das Weiß abschneiden, und ebenso soll die seitliche Grenzlinie einen hübsch geschwungenen, aber gut markirten Bogen bilden (s. Taf. 80); Nacken, Vorderhals müssen von farbigen Federn frei bleiben. Was die Flügel anbetrifft, so sind entweder nur die Schilde, oder die ganzen Flügel farbig; immer aber müssen die Schwingen rein, d. h. entweder alle weiß oder alle farbig sein. Bezüglich des Schwanzes wünscht man, daß außer den Steuerfedern die unteren Schwanzdeckfedern farbig, die oberen weiß (wie der Rücken) seien; doch sind letztere fast in der Regel farbig, was übrigens nicht sonderlich in's Gewicht fällt. — Als Zeichnungsfarben treten Blau, Schwarz, Roth, Gelb, auch Mehlsahl auf, sie können sich aber nach Tiefe und Glanz nicht mit denen der Hühnerscheden messen. Das Auge ist orangeroth oder orangehell, der nackte Augenrand karminroth, der Schnabel bei gelben und rothen fleischfarben, bei mehlsahlen und blauen grau (hornfarben), bei schwarzen schwarz, der Fuß karminroth.

Hinsichtlich der Eigenschaften der F. ist zu bemerken, daß sie zwar sehr fruchtbar und prächtige Fleischtauben sind, daß sie aber infolge ihrer Schwerfälligkeit und einer gewissen Scheu im Brüten und in der Aufzucht nicht immer die erwarteten Resultate zeigen. Sie stehen darin ihren Verwandten nach. Daß ferner die Züchtung schöner, farbreinerer F. so manche Schwierigkeiten bietet, dürfte aus dem Gesagten hervorgehen.

83. Die **Modeneser Taube** — Col. dom. gall. *mutinensis*; Franz.: Pigeon de Modene; Ital.: *Columbi Modenesi* = *Razza triganina* — bildete bis vor kurzem eine fast ausschließliche Züchtung Modena's. In dieser oberitalischen Stadt pflegt man die Zucht der Tauben zwecks Flugtaubensport wohl seit 2 Jahrtausenden, denn bereits Plinius weist darauf hin; doch bleibt es sehr zweifelhaft, ob die eigentliche Moden. Flugtaube dieselbe Figur gehabt hat wie die hühntaubenartigen Vögel, welche wir jetzt als Modeneser kennen. Betreffs ihrer Herkunft u. wurde schon Einiges S. 626 erwähnt, hier sei nur noch daran erinnert, daß unter dem Namen „Modeneser“ die ersten solcher Tauben in den 60er Jahren nach Deutschland kamen und daß dann in den 70er Jahren große Importe durch Hrn. L. Boltolini-Wien stattfanden.

Ueber Größe, Gestalt und Körperbau ist kaum noch etwas zu sagen, denn die M. (Tafel 80) stellen sozusagen „Florentiner im verkleinerten Maßstabe“ dar; sie sind die kleinsten aller Hühntauben, etwa haustaubengroß, nur stehen sie etwas höher, ähnlich anderen Hühntauben, während man andererseits in Modena gar nicht verlangt,

daß sie den Schwanz, Kopf und Hals so ausgeprägt hühntauben-ähnlich tragen, als es bei uns gewünscht wird. Es sollen kurzgebaute Tauben mit abgerundetem Körper, kurzem, gehobenen Schwanz, flaumfederigem Steiß, gestreckten Beinen, wenig nach hinten getragenen Hals und Kopf sein. Der Kopf ist glatt, der Schnabel kurz, die Haltung stolz und zierlich, das Wesen munter, die Bewegung lebhaft.

Hinsichtlich Färbung und Zeichnung unterscheidet man zwei große Gruppen: Schiotti (Ein- oder Vollfarbige) und Gazzi („Elstern“, mit der Zeichnung der Florentiner); im Ganzen zählt man wohl an 150 Spielarten, da in beiden Gruppen alle möglichen Farben-Schattirungen und -Zusammenstellungen vorkommen, doch muß bemerkt werden, daß sich die letzteren in der Regel nur auf die Flügelstülbe erstrecken. Unter den Schiotti giebt es also völlig Einfarbige, dann solche mit gespritzten, geschuppten, gehämmerten resp. marmorirten, gefleckten Flügeln (Sch. magnani), unter den Gazzi\*) — d. h. Tauben mit farbigem Kopf, Flügel und Schwanz; Tafel 80 — ebenfalls Tauben mit rein einfarbigen, wie mit schwarz resp. roth oder weiß gespritzten, geschuppten, gebänderten und marmorirten Flügeln; auch geschildete (weiß-schwingige) hat man, doch sind sie nicht beliebt. Die modenesischen Ausdrücke für all die vielen Spielarten hier anzugeben, wäre zu weitgehend und ohne Interesse.

Obgleich diese Tauben in Modena seit 2 Jahrtausenden als Flugtauben benutzt werden, so können sie sich doch nicht annähernd mit unseren Flugtauben messen; sie haben daher für uns in dieser Beziehung keine Bedeutung. Dagegen dürfen sie mit Recht als hübsche, anmuthige Schlagtauben und gleichzeitig als fruchtbare, gut brütende und fütternde, fleißig seltende Zuchtauben empfohlen werden.

84. Der österreichische **Strasser** — Col. dom. gall. agrestis; Franz.: Le Strasser ou Pigeon de Nicolsbourg — ist eine speziell über Nieder-Oesterreich und Mähren, in Deutschland erst vor 6 Jahren bekannt gewordene Taube, deren „Wiege in Nikolsburg gestanden hat“. Leider hat man sie in ihrer Heimat mehr und mehr vernachlässigt, und erst neuerdings schenkt man ihr wieder größere Beachtung; würde sie mehr zu erlangen sein, so hätte sich ihr Liebhaber- und Züchterkreis in Deutschland sicherlich schon erheblich erweitert; so aber ist dieser bis jetzt noch ein kleiner geblieben. Zu den eigentlichen Feldtauben darf man sie nicht zählen — dies geschieht auch in Oesterreich nicht —, denn ihr Äußeres ist ein ganz anderes: sie sind weit größer und stärker als unsere Feldtauben, dabei breitbrüstiger und abgerundeter gebaut und kurzflügeliger; gerade auf kurz, breit, gedrungen gebauten Körper und kurze Flügel und dazu auf reine, mit der der Modeneser Gazzi und Florentiner übereinstimmende Zeichnung wird bei Beurtheilung der St. am meisten gesehen, gerade aber diese Punkte sind eigenste Merkmale der Hühntauben; nur trägt der St. den Schwanz nicht eigentlich hühntauben-artig. Bei den Feldtauben wird man ihn nach alledem nicht einreihen dürfen, er schließt sich am besten, als Uebergang zu den Feldtauben, den Hühntauben, speziell den Modenesern und Florentinern an, und muthmaßlich ist er auch aus einer Kreuzung von letzteren mit Feldtauben erzüchtet worden. Der Ursprung des Namens ist dunkel; Manche wollen ihn von Straße (Straßentauben), Andere gar von Straßburg ableiten.

Ueber Gestalt und Körperbau ist wenig mehr zu bemerken. In der Größe

\*) Der Name „Gazzi“ (Elstern) hat keine Berechtigung für diese Tauben.

steht der Str. zwischen Florentiner und Modeneser. Der Schnabel ist ziemlich lang, der Kopf glatt, der Hals kräftig, wenig gebogen, der Schwanz kurz (ca. 12 cm lang), etwa wagerecht getragen. Langgestreckte, langflügelige Tauben sind fehlerhaft. Das Auge ist gelb- oder braunroth (dunkle, sogenannte Wicken-Augen gelten als Fehler), die Farbe von Schnabel und Fuß wie bei den Florentinern, ebenso die Zeichnung des Gefieders: Kopf mit Kehle, Flügel und Schwanz sind farbig. Auch hier treten nicht selten farbige Schenkeledern („Hosen“) auf, die jedoch bei der Beurtheilung wenig oder kaum ins Gewicht fallen; schlimmer ist's mit farbigen Federn im übrigen weißen Gefieder und noch schlimmer mit weißen Flecken in der Farbe. Man züchtet gelbe, rothe, schwarze, blaue, erstere beiden Schläge kommen am häufigsten vor, seltener sind die schwarzen und namentlich die blauen; letztere beiden giebt es auch geschuppt.

Was die Eigenschaften des Str. anbelangt, so wird er als außerordentlich fleißig feldende, ausgezeichnet brütende und fütternde Zucht- und Fleischtaube geschätzt. Selbstverständlich muß sie freien Ausflug haben, dann aber sucht sie, so lange es nur geht, ihr Futter selbst und zieht die kräftigsten Jungen.

\*

85. Der **Monteneur** mag die Reihe der Haustauben beschließen, doch kann seiner nur kurz gedacht werden, da er seit einigen Jahrzehnten schon ausgestorben ist. Zu Ende des vorigen und während der ersten Jahrzehnte unseres Jahrhunderts wurde er in Berlin häufig, namentlich als Fleischtaube bei den alten Gärtnern und Brauern gehalten, und vielleicht ist er durch die zur französischen Kolonie gehörenden Gärtner nach Berlin gekommen. Hr. Dr. Bodinus, der die Taube hier während seiner Studienzeit in den 30er Jahren kennen lernte, gedachte ihrer in einer Sitzung der „Cypria“: „Sie zeichnete sich durch riesige Größe aus, denn sie übertraf darin die Römer wie die Montaubans, hatte aber kürzere Flügel und Schwanz wie diese und erinnerte gerade dadurch mehr an das Huhn wie an die Taube. Stark von Brust und Körper, zeigte sie sich im Fluge schwerfällig, während sie mit ihren unbefiederten, ziemlich hohen Füßen auf der Erde sich leicht bewegte. Der ziemlich lange Hals war beim Täuber sehr stark, und der Kropf wurde beim Gurren und Rucksen ein wenig mehr aufgeblasen als bei gewöhnlichen Tauben.“ Es gab blau-schimmelige mit schwarzen Binden, mehlfahle mit braunen Binden, blaue, perlfarbene, vereinzelt auch schwarze. Sie wurden, wie erwähnt, hauptsächlich als Fleischtauben gehalten. — Endlich muß noch die neuerdings von Hrn. Fr. Zivsa in Troppau importirte, in Arabien und Egypten als Haustaube gehaltene **Jemen-Taube** erwähnt werden. Sie zeigt in Bau und Haltung den Typus der Feldtaube, kommt auch in verschiedenen Farbenschlügen vor, unterscheidet sich jedoch von allen Haustauben und Tauben überhaupt durch melobische, gesangartige Stimme.

## L. Volièren-Tauben.

Neben den vielen Rassen und Varietäten der Haustaube erregen die ausländischen („exotischen“) Ziertauben, deren eine ganze Anzahl in den Vogelhandel kommt, das Interesse des Taubenliebhabers. Wir finden unter ihnen eine reiche Abwechslung in Formen und Farben; doch kann es nicht Aufgabe dieses Buches sein, all' die Arten, von denen die meisten in die Vogelstuben gelangen, also Gegenstand der Stubenvogel-Liebhabelei sind, zu beschreiben, es

sei vielmehr nur in Kürze — um einen Hinweis zu geben — auf einige Arten aufmerksam gemacht, welche sich zur Belegung von Volieren eignen, resp. in solchen mit Fasanen u. a. Ziergeflügel zusammengehalten und hier auch gezüchtet werden können.

Die nächsten Verwandten der Felsentaube, unsere deutsche Hohl- und Ringeltaube (*Columba oenas*, L. und *C. palumbus*, L.) brauchen wohl nur erwähnt zu werden; beide werden sehr zahm, halten jahrelang in der Voliere aus, schreiten hier auch wohl zur Fortpflanzung und befreunden sich sehr mit Haustauben. Die hübsche Nonnentaube vom Himalaya (*C. leuconota*, Vig.), mit grauem Kopf, weißem Hals, Unterrücken und Unterkörper, wurde gleichfalls schon gezüchtet. Dasselbe gilt von der vielgenannten nordamerikanischen Wandertaube (*Ectopistes migratorius*, L.), welche u. A. Hr. F. Rabe-Merseburg gezüchtet hat. Unbekannt ist die, auch in einer weißen Spielart vorkommende Nachttaube (*Turtur risorius*, L.), welche ich, wie die nachstehende, sogar im kleinen Käfig gezüchtet habe und welche auch unschwer Paarungen mit unserer deutschen, gleichgroßen Turteltaube (*T. auritus*, Gray) eingeht; doch scheinen die Bastarde, wenigstens nach meinen Beobachtungen, unter sich unfruchtbar zu sein. Durch prächtige, erzgänzende Flügel oder derartige Flecken auf den Flügeln zeichnen sich die sogen. Glanz- oder Spiegeltauben (*Phaps*) aus, welche so groß als eine Nachttaube bezw. etwas größer oder kleiner sind. Reizend ist die australische Schopftaube (*Ph. lophotes*, Temm.), mit spitzem Federschopf auf dem Kopf, welche vielfach in Frankreich, doch auch im Berliner Zoologischen Garten gezüchtet worden. Ebenso haben die schwarz, weiß, braun, grau gezeichnete Harlequin-Taube (*Ph. histrionica*, Gould) von Australien, die Indische und die Javanische Glanztaube (*Ph. indica*, L. und *Ph. javanica*, Gm.) schon genistet. Die in matten Farben gezeichnete, rothschnäbelige Wongataube (*Ph. picata*, Lath.) ist so groß wie eine starke Haustaube, sie übertrifft darin auch die schieferblau-köpfige Rebhuhntaube (*Starnoenas cyanocephala*, L.) von Ruba und die eigenartig schöne, durch einen rothen, an eine blutende (Dolchstich-) Wunde erinnernden Fleck auf dem weißen Kropf ausgezeichnete Dolchstichtaube (*Phlegoenas cruentata*, Lath.) von den Philippinen. Letztere empfiehlt sich weit mehr für die Gefangenschaft als die vorige, da sie bei weitem nicht so weichlich, leichter zu erhalten ist und auch nistet. Die prachtvolle, schwarzgrün glänzende Kragentaube (*Calloenas nicobarica*, L.) aus Südasien und die im Körper reichlich fasangroßen, mit fächerartigen Kopfhäuben geschmückten Krontauben (*Goura coronata*, L.; *G. Victoriae*, Fras.) sind theuer und daher mehr begehrenswerthe Objekte Zoologischer Gärten als Vögel für den Taubenfreund.

Die obengenannten Arten, welche durch die Hamburger und Londoner Thierhandlungen fast immer zu beziehen sind, können während der besseren Jahreszeit im Freien in Volieren untergebracht werden; manche, so die Nacht- und selbst die Schopftauben, halten sogar das ganze Jahr hindurch (falls der Winter nicht zu streng ist) im Freien aus. Als Futter bietet man ihnen Hirse, Haas, Mohn, Rübsen, Weizen und andere Samereien. Die Volieren hat man mit Bäumchen, Strauchwerk und Sitzstangen auszustatten, nicht vergessen darf man, ihnen Sand u. dergl. zu verschaffen. Manche Arten bauen ihr Nest aus Stroh, feinen Reisern, Grashalmen in Bäumchen, andere benutzen Nistkästen, wie z. B. einer im II. Theil, Abschnitt I B, abgebildet ist.

Zweiter Theil.

Behandlung und Züchtung des Geflügels.





## I. Wohnräume des Geflügels.

Obgleich die Wohnräume des Geflügels, je nach den Arten, welche man hält und züchtet, verschieden angelegt und eingerichtet sind, so ist doch stets — mag es Hühnerhaus oder Gänsestall, Fasanen-Gehege oder Taubenboden sein — für geschützte Lage, zweckentsprechenden, d. h. trocknen Fußboden, reine Luft (ohne Zug) und ausreichendes Licht zu sorgen. Leider aber werden, und gerade hinsichtlich der Aufenthalts-Orte des Wirthschaftsgeflügels, schon in diesen einfachen Dingen Fehler gemacht. Wir betrachten zunächst

### A. Die Stallungen für Wirthschaftsgeflügel

(Hühner, Puten, Gänse, Enten)

im Allgemeinen. Auf dem Lande, wo gewöhnlich nur soviel Hühner, allenfalls auch Gänse und Enten und Puten gehalten werden, als man zur Deckung der eigenen Bedürfnisse braucht, findet man noch häufig nur die einfachsten Einrichtungen, ja manchmal diese kaum: die Hühner streifen tagsüber in Hof, Garten und Feld herum, haben da oder dort ihre Nester und Abends suchen sie irgend eine Stiege im Kuh- oder Pferdeestall oder im Schuppen auf; die Gänse und Enten gehen am Tage ihrer Weide nach und begeben sich zur Nachtruhe in einen Schuppen, der vielleicht am Boden eine Schicht Stroh erhält und „Stall“ genannt wird. Wieviel dabei, abgesehen von dem gesundheitswidrigen Aufenthalt der Thiere, an Eiern und jungem Geflügel verloren geht, berücksichtigt man nicht. Mögen die Einrichtungen noch so einfach sein, es müssen doch welche geschaffen werden, zumal die Anforderungen des Geflügels in dieser Beziehung leicht zu befriedigen sind.

Man kann die nöthigen Wohnräume gewinnen entweder durch eine Abtheilung im Großviehstall, oder unter Zuhilfenahme eines Schuppens (Remise zc.), oder durch Aufführung eines besonderen Geflügelhauses. Auf erstere Art erzielt man, wie erwähnt, auf den ländlichen Wirthschaftshöfen in der Regel die Aufenthalts-orte des Geflügels. Dagegen ist auch gar nichts einzuwenden, zumal derartige Ställe hübsch warm sind, nur muß dabei richtig verfahren werden. Die Theilungswände dürfen nämlich nicht aus Latten oder lose aneinander gereihten Brettern bestehen, sondern müssen fest gefügt sein, sodaß keine Ritzen und Spalten bleiben, da es erwiesen ist — mancher Züchter hat schon schlimme Erfahrungen gemacht —, daß die Vogelmilben (*Dermanyssus avium*), welche die Hühner zc. belästigen, von diesen auf die Rinder und Pferde überkriechen und ihre neuen Wirthte arg quälen und peinigen, ja bei diesen einen Ausschlag (Hautpusteln und haarlose Stellen) her-

vorrufen. Man hat dies sogar beobachtet, als man Hühner den Winter hindurch auf den gebietten Boden über dem Pferdestall hielt: die Milben hatten sich durch die Ritzen der Decke in den Stall gezogen und waren auf Pferde übergesiebelt. Die aus Lattenverschlägen bestehenden Hühnerställe sind sonach aus Pferde- und Rinderställen zu entfernen. Geht es nicht augenblicklich an, so lasse man sie wenigstens gründlich reinigen und alles Holzwerk nach Prof. Zürn's Empfehlung mit einem aus 1 Theil Benzoin und 20 Theilen Del hergestellten Gemisch abreiben resp. die Fugen und Glinzen austreichen; Pferde zc. aber, welche einen Ausschlag bekommen haben, reibe man an den Hauptstellen Benzoin und Del (1 zu 50) ein oder wasche die letzteren mit 1 Theil Benzoin, welches durch 2 Theile Spiritus und 25 Theile Wasser verdünnt ist. Sind die Hühner-Verschläge („Hürden“, „Horden“) vom Großviehstall nicht ordentlich abgetrennt, so daß die Hühner sogar zuweilen in demselben herumlaufen, so liegt — abgesehen von der Unreinlichkeit und dem Umstand, daß Federn in das Viehfutter kommen — die Gefahr stets nahe, daß namentlich Junggeflügel durch das Großvieh zertreten werden kann. Andererseits hat ja, wie schon hervorgehoben wurde, die Verbindung des Federvieh-Stalles mit dem des Großviehes manchen Vortheil, vor Allen den der Erwärmung im Winter, was der Eiergewinnung großen Vorschub leistet. Läßt sich die Wohnung für das Geflügel, insbesondere für die Legehühner — Bruthennen mit Küken, Gänse und Enten können in Kammern bezw. Schuppen untergebracht werden — in den Großviehstall hineinbauen resp. die warme Luft des letzteren in erstere überleiten, so gestaltet sich das Verhältniß am günstigsten. Baurath Schubert macht in dieser Beziehung besonders auf den Schweinestall aufmerksam, weil derselbe geringe Höhe hat und somit die Hühner über demselben (nach der Decke oder unterm Dach) untergebracht werden können. Natürlich muß dort auf Reinlichkeit und Ventilation gehalten werden, damit die bekanntlich in der Höhe sich ausbreitende warme Luft nicht mit vielen üblen Ausdünstungen geschwängert ist. Ueber die näheren Anordnungen läßt sich hier nichts sagen, da sich dieselben nach den gegebenen Verhältnissen zu richten haben. Im Allgemeinen wird auch der zur Verfügung stehende Raum nur die Haltung einer beschränkteren Anzahl Hühner gestatten; da man aber auf den ländlichen Wirthschaftshöfen in der Regel bloß soviel Geflügel hält, als zum eigenen Bedarf gebraucht wird, so dürfte er immerhin ausreichend sein. Berücksichtigen möge man bei allen Einrichtungen, daß man an Grundraum rechnet: für 1 Huhn 0,15—0,30 qm, für 1 Pute 0,30—0,40 qm, für 1 Gans 0,35—0,50 qm, für 1 Ente 0,20—0,30 qm.

Will man die Abtheilung eines Schuppens, einer Remise oder dergleichen als Geflügelstall verwenden, so hat man das im Nachfolgenden Gesagte zu beachten: immer aber sehe man zunächst und vor Allem darauf, daß der Stall geschüßt liegt und im Winter nicht zu kalt ist. Darauf weist auch der französische Züchter Alexis Espanet („Education des poules —“) hin, indem er den Rath giebt, den Legehühner-Stall in den Kuhstall, neben den Backöfen zu bauen oder an die Mauer des Schornsteins anzulegen — letzteres nicht allein der Wärme wegen, sondern auch damit sich der Rauch des zu verbrennenden Holzes zuweilen durch den Hühnerstall verbreitet und die schlechte Luft reinigt.

Derjenige Geflügelfreund, welchem weder Großviehställe, noch Schuppen und dergl. zur Verfügung stehen, ist ebenso wie der Züchter, welcher eine größere Zahl

von Hühnern u. a. halten und züchten will, genöthigt, ein besonderes Hühner- oder Geflügelhaus zu bauen.

### Hühner- oder Geflügelhäuser.

Zunächst seien einige allgemeine Bemerkungen und Hinweise gegeben und dann verschiedene Beispiele theils geplanter, theils und zumeist in der Praxis längst bewährter Baulichkeiten und Anlagen beschrieben.

**Allgemeine Bemerkungen und Hinweise.** a) Die Lage des Hühnerhauses werde so gewählt, daß die Hauptfront mit den Ausläufen womöglich gegen Süden oder Südosten gerichtet ist, letztere also durch das Haus oder durch Wohn- und Wirthschafts-Gebäude vor den heftigen Nord- und Nordwest-Winden geschützt sind. Außerdem muß darauf Bedacht genommen werden, daß an dem für das Haus bestimmten Platz niemals die Grundfeuchtigkeit den Fußboden erreicht und daß nicht durch nachstehende Gebäude und Bäume den Sonnenstrahlen der Eintritt in den Stall verwehrt wird.

b) Größe und Höhe des Hauses bezw. der Wohnräume werden von dem zur Verfügung stehenden Platz und von der Art des Betriebes — ob Zucht in kleinerem oder in größerem Maßstabe — bedingt. Die Höhe der Ställe soll aber mindestens 2 m betragen, sodas ein erwachsener Mensch in ihnen zu stehen und die nöthigen Arbeiten in aufrechter Stellung zu verrichten vermag. Betreffs der Größe und Grundfläche nimmt man für den Stamm Hühner größerer Rasse etwa 1,50 qm, kleinerer Rasse 1,25 qm, also beispielsweise für 12 Hühner 4 qm Bodenfläche; doch verringert sich die Größe der Bodenfläche im Verhältniß zur Steigerung der Stückzahl, sodas man auf  $4 \times 12$  Hühner nicht  $4 \times 4$  qm, sondern nur  $2 \times 4$  qm, auf das einzelne Huhn demnach 0,32 bis 0,16 qm rechnet. Immer spricht dabei die Größe der Rasse mit; Cochins und Brahmas beanspruchen selbstverständlich mehr Platz als Landhühner oder Italiener.

c) Die Form des Gebäudes wird einerseits vom Geschmack und Geldbeutel des Besitzers, anderseits von der Lage des Ortes bedingt. Liegt dieser geschützt, so kann man für das Haus die Form des Vielecks (Achteck) mit Ausläufen nach den verschiedenen Seiten, oder aber die langgestreckte Form des Rechtecks mit Ausläufen an den beiden Langseiten wählen; an mehr dem Wind und Wetter (auf Anhöhen) ausgesetzten Orten lehnt man das Geflügelhaus am besten an eine Wand des Wohn- oder Wirthschafts-Gebäudes an und läßt den Hühnern nach der entgegengesetzten Seite den Auslauf. Die Vertheilung des inneren Raumes ergibt sich am besten aus den weiterhin angeführten Beispielen.

d) Ebenso läßt sich bezüglich des Baumaterials nichts Bestimmtes vorschreiben; hier geben Kostenpunkt, Raum, Ausdehnung des Betriebes den Ausschlag. Jedoch, was für Material man auch verwendet, immer muß Dichtigkeit erreicht werden, damit nicht nur dem Eindringen des Regens vorgebeugt wird, sondern damit auch die Bewohner des Stalles vor Zugluft und Raubzeug geschützt sind und warm sitzen. Aus letzterem Grunde giebt man, namentlich wenn man das Haus auf einem dem Wind und Wetter ausgesetzten Platz erbaut, den Umfassungswänden eine ziemliche

Stärke und versieht, falls der Stall danach eingerichtet ist, die Zwischenbede mit einem halben Windelboden\*).

Für kleinere Ställe verwendet man gewöhnlich Holz, welches überhaupt als das billigste Baumaterial angesehen wird. An und für sich trifft dies zu, jedoch nicht dann, wenn man die Nachtheile in Betracht zieht, welche ein hölzerner Stall mit sich bringt. Zunächst sollte man einen reinen Holzbau nur dann auführen, wenn man ihn wenigstens mit einer Seite an die Wand eines Wohn- oder Wirtschaftsgebäudes anlehnen kann; freistehende Geflügelställe mit einfachen Holzwänden werden allenfalls in einer ruhigen geschützten Gegend (Thalmulde), bei mildem, gleichmäßigem Klima genügen, vermögen aber in bergigem, kaltem, windreichem Gebiet nicht ausreichenden Schutz gegen die Einflüsse der Witterung zu gewähren. Man hat nun, um letzterem Uebelstand zu begegnen, den Vorschlag gemacht und z. Th. auch ausgeführt, an jeder Seite eine doppelte Holzwand zu nehmen, derart, daß zwischen den beiden Wänden ein Raum entsteht, welcher mit Asche, Sägespähnen, Hächel, Torfmuß oder einem anderen schlechten Wärmeleiter ausgefüllt wird; auch die Decke (Dach) wäre dementsprechend einzurichten. Dadurch erreicht man zwar, daß der Stall weder im Winter zu kalt, noch im Sommer zu warm ist, allein sollte sich der Kostenpunkt niedriger stellen als bei einem Stall aus Fach- oder Mauerwerk? Und will man nur einfache Holzwände lassen, diese aber zum Schutz der Hühner im Winter dick mit Stroh umkleiden oder verpanfen — was doch bei freistehenden Holzställen nöthig wird —, so ergeben sich ebenfalls neue Kosten, die jeden Winter wiederkehren. Daß die Bretter wenigstens innen glatt gehobelt, ferner gut gefugt und über die Fugen noch Latten genagelt sein müssen, braucht wohl kaum betont zu werden. Näheres über hölzerne Hühnerställe wolle man weiterhin nachlesen.

Stallungen oder Häuser aus Fachwerk oder aus wirklichem Mauerwerk (massiv) ausgeführt, sind verhältnismäßig billiger als jene Holzställe, haltbarer, wärmer und auch in anderen Beziehungen vortheilhafter. Superz empfiehlt als gutes und verhältnismäßig billiges Baumaterial die im Neuwieder Becken (bei Koblenz) hergestellten Schwemm- oder Bimsandsteine, welche 25 cm lang, 12 cm breit und 10 cm hoch sind und zu gewöhnlichen Ziegeln wie 3 zu 5 sich verhalten; ab Bahnhof Neuwied oder Weißenthurm kostet das Tausend 18 M., bei der Verwendung zu Mauerwerk stellt sich der Quadrat-Meter in halber Steinbreite, innen glatt und außen rauh verputzt, auf 1,60 M.

In den Dresdener „Blättern für Geflügelzucht“, Jahrg. 1882, Nr. 33, wurde auf die Torfziegel, als in jeder Hinsicht empfehlenswerth zum Bau von Hühnerställen, hingewiesen: „Dieselben werden trocken verwendet, durch Theer mit einander verbunden und die so hergestellten Wände außen und innen noch wohl getheert. Die Herstellungskosten derartiger Häuser sind sehr gering, diese aber ebenso dauerhaft wie zweckentsprechend, halten je nach der Jahreszeit kühl oder warm und sind dem Ungeziefer und ebenso manchen Krankheitsstoffen feindlich. Hauptsächlich der innere Anstrich der Torfwand mit Theer erweist sich als höchst vortheilhaft gegen Infekten

\*) Bei dieser Gelegenheit sei Allen, welche diese oder jene Bauweise ausführen wollen, das treffliche Werkchen „Handbuch der Landwirthsch. Baukunde“ von Baurath Dr. F. E. Schuberl (4. Auflage, Berlin 1879) angelegentlich empfohlen; es giebt über alle die Baumaterialien, Bauarbeiten, Kosten, Wirtschaftsgebäude betreffenden Fragen beste Auskunft.

und deren Farben, und durch späteres einfaches Erhitzen desselben kann er wieder erweicht und dadurch beziehungsweise erneuert werden.“ Meines Wissens hat dies Material bisher kaum Verwendung gefunden; ein Urtheil läßt sich somit, da weitere Erfahrungen noch ausstehen, noch nicht endgiltig fällen. —

e) Bei der Fertigstellung der Wände hat man namentlich einer etwaigen Einnistung des Ungeziefers (Hühnermilben u.) vorzubeugen. Hölzerne Wände, welche aus glatt gehobelten Brettern bestehen müssen — an ungehobelten Brettern findet das Ungeziefer manches Versteckplätzchen! —, sind demnach gut zu tünchen (zu weißen); es empfiehlt sich, der Kalktünche etwas Chlorkalk oder Carbonsäure zuzusetzen. Auch ein Streichen der Holztheile des Stalles mit Theer, welcher billig und dem Geflügel unschädlich ist, erscheint gerathen, da das Ungeziefer diesen meidet. Fach- oder massive Wände sind mit Cement- oder Traßmörtel innen glatt zu verputzen und zu tünchen, jede schadhafte Stelle später auch sofort mit Cement oder Gyps auszubessern. Gut ist es, wenn bei jeder Hauptreinigung des Stalles Alles genau geprüft, bezw. in Stand gesetzt und der Stall zum allermindesten einmal im Jahre — Holzställe im Sommer womöglich zweimal, im Winter einmal — frisch getüncht wird. Je größer die Sauberkeit, desto seltener Ungeziefer, desto gesünder und ertragreicher das Geflügel. M. Esparnet, welcher verlangt, daß der Stall vier- oder fünfmal im Jahre mit „Schwefelkalk“ ausgeweißt werde, bezeichnet letzteren als ein ausgezeichnetes Mittel zum Vertilgen des Ungeziefers. Man bereitet ihn, indem man eine Handvoll Schwefelblüte und drei Handvoll feingeklopften ungelöschten Kalk in 10 Ltr. Wasser  $\frac{1}{2}$  Stunde lang kochen läßt und die Flüssigkeit, nachdem sie sich geklärt hat, in ein Gefäß oder in Flaschen abgießt, um sie für den Gebrauch aufzubewahren; zum Ausweißen des Stalles setzt man dem Tünchkalk (Kalkwasser) ein Drittel Schwefelkalk zu.

f) Das Dach der hölzernen Hühnerställe wird am besten mit Dachpappe überdeckt und diese, wie überhaupt die Pappdächer, getheert und besandet. Auch den in Fach- oder Mauerwerk aufgeführten Ställen oder Häusern kann man Pappdach geben, doch sind Zink- oder Schieferdächer, wenngleich theurer, jenem vorzuziehen, da sie besser aussehen und dauerhafter sind; Asphaltpappe muß alljährlich getheert und mit Sand bestreut werden. Vielsach läßt man das Dach, da die Geflügelhäuser doch nicht hoch sind, gleichzeitig die Decke der Ställe bilden. Diese einfache Einrichtung hat aber den Uebelstand, daß all' die genannten Dächer den Stall im Sommer zu heiß, im Winter zu kalt machen. Zur Abstellung dieses Nachtheils giebt es zwei Wege: entweder dem Dach eine zweite Bretterverschalung zu geben oder, was sich noch mehr empfiehlt, den Stall oben zunächst durch eine wagerechte Decke abzuschließen; der dadurch gewonnene Raum zwischen Decke und Dach, welcher mit Klappthür (Fallthür) versehen wird, kann als Vorrathskammer u. benutzt werden. Ziegeldächer sind nicht warm genug; Strohdächer halten zwar im Winter warm und im Sommer kühl, allein die größere Feuergefährdung spricht gegen sie. — Die Decke muß, wie die Wände, glatt verputzt und mit Kalk ge weißt werden.

g) Der Fußboden soll stets höher liegen als das äußere Grundstück und vollkommen trocken sein. Bei kleineren hölzernen Ställen kommt das erstere weniger, in

Betracht als bei massiven, umfangreicheren Häusern, bei welchen sowohl der Stallboden wie der Boden der Ausläufe (Solidren) mindestens 15 cm, besser aber 30 bis 40 cm höher als das äußere Terrain liegen soll; nie darf der Fußboden von der Grundfeuchtigkeit erreicht werden. Zur Herstellung eines trocknen Fußbodens kann Pflaster, Cement, Asphalt, Lehm oder auch Dielung (Bohlen) verwendet werden; Hauptsache bleibt, daß er trocken und leicht zu reinigen ist. Baurath Schubert will, daß der Fußboden stets aus einem Mauersteinpflaster auf der hohen Kante gebildet und dieses noch mit einem Ueberzug von Lehmstrich oder Steinkohlensche und Kalk oder auch von Asphalt versehen werde. Andere ziehen Betonirung mit Kalkpisse vor; man stellt die Betonschicht in einer Stärke von etwa 10 cm her, indem man, wie Herr Ing. M. Knoblauch-Mürnberg empfiehlt, 1 Theil gedämpften, womöglich hydraulischen Kalk mit etwa 3 Theilen Sand wie derben Mörtel mischt, diesem dann noch 3 bis 5 Theile Kiesel und Steinbrocken beifügt und diese Mischung auf dem Boden gleichmäßig vertheilt, mit Riehlatten glatt zieht und, sobald es etwas angezogen hat, mit einer Stampfe oder Breitsche festschlägt; nach einigen Tagen wird dieser Pisse ganz fest und undurchdringlich. Einen einfacheren Boden, welcher gegenüber der Steinplattirung wärmer ist, erhält man, indem man Lehm feststampfen läßt (tennt). Bretterboden, welcher dicht gespundet sein muß, kann nur dann in Betracht kommen, wenn der Untergrund trocken ist; man giebt ihm einen Anstrich von Carbolinum oder Theer. Falls der Stallboden hoch liegt und schwer ist, kann eine künstliche Befestigung auch wegleiben.

Einen ebenen, glatten Fußboden vermag man sehr leicht zu reinigen, und die Sauberkeit obwalten zu lassen, muß stets das Bestreben des Züchters sein. Der Fußboden wird mit Sand bestreut, und der namentlich während der Nacht producirte Dung so oft, als es angeht, möglichst jeden Morgen mittelst einer Harke beseitigt. Auf die Herrichtung besonderer Sand- und Aschebäder werden wir später zurückkommen, doch sei hier gleich bemerkt, daß man Holz- oder Kohlen-Asche an Stelle des Sandes oder mit diesem vermengt auch als Streumaterial und gegen Ungeziefer benutzen kann. Neuerdings hat ein seit wenigen Jahren erst fabricirtes Streumittel rasch Aufnahme gefunden, da es mehrere Vorzüge in sich vereinigt, nämlich die Torfstreu (Torfmüll): sie hält trocken und warm, saugt die flüssigen Bestandtheile des Geflügelkoths schnell auf und giebt mit diesem, da beide Stoffe sich entsprechend ergänzen, einen äußerst wirksamen, vorzüglichen Gartendünger; den aus dem Stall entfernten Kompost bewahrt man bis zum Verbrauch am besten in offenen, aber gegen Regen geschützten Tonnen oder Kasten an einem lustigen Orte auf. Mehr noch als für Hühner, empfiehlt sich die Torfstreu für Gänse- und Enten-Ställe, indem sie die wässerigeren Entleerungen des Wassergeflügels rasch anzieht — ein Vorzug gegenüber der Strohhreu — und den Stall bei einer öfter vorgenommenen Reinigung und frischen Einstreu nahezu geruchlos erhält. Für Wassergeflügel-Ställe erscheint eine etwa 5 cm dicke Lage als praktisch; in Hühnerställen braucht die Schicht nicht so hart zu sein, wenigstens nicht im Sommer, wohl aber im Winter zwecks Warmhaltung. Da im Sommer die Hühner sich wenig im Stall aufhalten und hauptsächlich nur zur Nacht hereinkommen, um dieselbe auf den Sitzstangen zu verbringen, so genügt es zumeist, nur die Stellen unter den letzteren

gründlich zu säubern und hier neu einzustreuen. Indem die Torfstreu die flüssigen Bestandtheile der Entleerungen aufsaugt, sie also bei unbefestigtem Fußboden nicht in diesen eindringen und die schlechten, schädlichen Dünste nicht aufkommen läßt, so ergibt sich ihre Bedeutung bei Durchfall des Geflügels, ihre desinficirende Wirkung von selbst. Natürlich müssen dann die Auswurfstoffe mit der Streu oft eingeharbt und beseitigt, oder wenigstens der während der Nacht gefallene Dünger mit einigen Handvoll Kalkstaub bestreut werden. Endlich bildet die Torfstreu auch ein gewichtiges Mittel gegen das Ungeziefer, und ein Torfstreubad ist nicht nur wirksamer, sondern den Hühnern auch zuträglicher als ein Sandbad. Zudem ist die T. sehr billig; der Centner kostet ab Fabrik etwa 1,50 M. Beispielsweise brauchte Herr Ch. Striepling-Oldenburg bei täglichem Einstreuen und wöchentlich einmaliger Reinigung bezw. Entfernung der Einwurfstoffe für sieben gepflasterte Uebernachtungs-Abtheilungen des Hühnerhofes in 4 Monaten ungefähr einen Centner. Die T. wird in dem norddeutschen Torfmoorgebiet in besonderen Fabriken durch Zerreißen der ausgegrabenen und getrockneten Torfstücke gewonnen und stellt sich als ein feines, weiches, trocknes Gemengsel dar.

Es sei im Anschluß hieran noch auf einige andere Desinfektions-Mittel und Vorkehrungen gegen Ungeziefer hingewiesen. Aus dem Gesagten schon erhellt, daß in Reinlichkeit bezw. Reinhaltung des Fußbodens und der Stall-Einrichtungen das beste Vorbeugungsmittel besteht. Es wurde bereits darauf aufmerksam gemacht, daß besonders der Fußboden unter den Sitzstangen zu säubern ist. R. Römer empfiehlt, um den „Stall am gründlichsten und bequemsten rein zu halten“, unter den Sitzstangen eine Zinkblechplatte derart anzubringen, daß sie etwas geneigt liegt, in der Mitte eine Längsvertiefung und am Ende ein 8 cm weites Ausflußrohr hat; mittelst eines Besens und eines Kübels Wassers könne der sich auf der Zinkplatte in großer Menge ansammelnde Koth leicht in einen unter das Ausflußrohr gestellten Kübel übergeführt und diese ausgezeichnete Gülle (Jauche) auf den Düngerhaufen oder in den Garten getragen werden; die vereinzelt auf dem mit Sand zc. bestreuten Stallboden aber sich findenden Kothbällchen sind leicht zu entfernen. Außerdem bemerkt Römer in seinem „Landwirthschaftlichen Nutzgeflügel“, daß sich unter der Zinkplatte ganz bequem die Legenester für die Hühner, sowie der Stall für junges Geflügel oder auch für Gänse und Enten einrichten lassen, und daß durch Ueberwerfen der Einstreu mit Gyps dem üblen Geruch vorgebeugt werden könne. Sehr wichtig für den Hühnerstall ist Kalkstaub. Meines Wissens wurde zuerst in den Dresdener „Blättern f. Geflügelz.“ (1881 Nr. 39) darauf aufmerksam gemacht. Der betreffende Züchter schreibt: „Nachdem ich mich seit Jahren mit den verschiedensten Methoden und Mitteln ohne Erfolg geplagt hatte, verwendete ich im vorigen Sommer zum ersten Mal Kalkstaub und zwar hauptsächlich zu dem Zweck, das Verflüchtigen des werthvollen Ammoniak aus dem Mist zu verhindern. Ich bemerkte bald, daß die Hühner nicht mehr von Läusen geplagt wurden und der Gesundheitszustand der Alten wie der Jungen ein vortrefflicher war. Ich habe diesen Sommer dieselben Beobachtungen gemacht und niemals gesündere Küchlein gehabt. Dabei ist der für die Zahl der Thiere verhältnißmäßig kleine Stall frei von allem üblen Geruch, obgleich er nur zweimal im Jahre ausgemistet wird. Die beste Weise, den Kalkstaub, welchen man in jeder Kalkbrennerei umsonst haben kann, anzuwenden, ist folgende: Man wirft ein paar kleine Handevoll gegen die Decke und die Wände,

sodas eine dicke Staubwolke entsteht. Ein Theil des Staubes setzt sich in alle Ritzen und Fugen des Stalles, wo er alles thierische Leben vernichtet, der Rest fällt an den Fußboden, von wo er nach ein paar Minuten mit dem Mist zusammen in eine Ecke gekehrt wird. Am nächsten Morgen thut man dasselbe. Keine andere Reinigungsmethode ist nothwendig, bis man schließlich den ganzen Haufen als werthvollen Dünger dahin bringt, wo er am meisten Gutes thut.“

Als Desinfektions-Mittel leistet die concentrirte Lösung des sauren schwefligsauren Kalks (sog. doppelschwefelsaurer Kalk) gute Dienste. Bei der Verwendung nimmt man höchstens 1 Ltr. dieser Flüssigkeit auf 5 Ltr. Wasser\*). Sehr anzurathen ist ferner das Ausschwefeln der Ställe und Schläge, d. h. das Erzeugen von schwefelsauren Dämpfen infolge Verbrennen von Schwefel (Stangenschwefel, Schwefelsäden) über Feuer in einer eisernen Pfanne oder einem Kohlentopf. Selbstverständlich ist dabei Vorsicht geboten, das Geflügel muß aus dem Stall entfernt und alle Oeffnungen des letzteren müssen sorgfältig verstopft werden, damit die Dämpfe sich nur im Stall verbreiten und in alle Ritzen eindringen, wodurch sie eben das Ungeziefer tödten. Man nimmt das Schwefeln Morgens vor, öffnet nach einigen Stunden die Fenster, damit die Dämpfe sich verziehen, und erst zum Abend mag man das Geflügel hereinlassen. Auch eine einzureibende Quecksilbersublimat-Lösung erscheint als ein treffliches Desinfektions-Mittel für Geflügelställe und Taubenschläge. Herr Dr. Plaut: Leipzig schlägt auf Grund seiner Untersuchungen vor, zur Desinfektion von Geflügelställen die dünneren Lösungen des Sublimats zu benutzen, doch, der Sicherheit wegen, z. B. Lösungen im Verhältniß von 1 Theil Subl. auf 500 Th. Wasser zu wählen. „Alles, was desinficirt werden soll“, sagt Dr. Prof. Dr. Jörn, „ist vorher mit heißem Wasser gründlich abzuschwemmen, Holzwerk abzuhebeln; dann wäscht oder (wie den Erdboden der Kauräume) begießt man gründlich alles zu Desinficirende. Das Sublimat ist ein bestiges Gift für Geflügel, auch für das Ungeziefer desselben, weshalb wir es gern anwenden, da wir mit seinem Gebrauch die Ansteckungstoffe (Bakterien) zerstören und zugleich das Ungeziefer vernichten. Das S. darf aber nicht in den Ställen bleiben, sonst würde es Geflügel vergiften. Es wirkt sehr rasch vernichtend auf Bakterien ein, oft schon innerhalb einer Stunde; der Sicherheit halber lassen wir es 12–24 Stunden einwirken, dann muß es aus dem Stall wieder entfernt werden. Solches wird nach Plaut am besten mit Schwefelwasserstoffwasser (Wasser, das mit Schwefelwasserstoff gesättigt ist; in jeder Apotheke zu erhalten) ermöglicht; kommt solches mit S. zusammen, so bildet sich Schwefelquecksilber, welches selbst in Säuren und in Alkalien unlöslich ist, also dem Geflügel nicht anhaben kann. 24 Stunden muß das Schwefelwasserstoffwasser auf Stall und Stallgeräthe, Kauräume etc., die desinficirt wurden, eingewirkt haben, dann hat sich der üble Geruch desselben verzogen, der Stall ist wieder beziehbare.“ — Auch auf das Naphthalin (Steinkohlentheer-Kampfer), das farblose Krystalle bildet und sich schon bei gewöhnlicher Temperatur verflüchtigt, wird neuerdings hingewiesen. Da Ungeziefer (Motten, Fliegen, Läuse etc.) von Räumen ferngehalten wird, in welchen Naphthalin gas entwickelt find, so ver-

\*) Nach der Analyse des Herrn Prof. F. Hofmann in Leipzig enthält die conc. Lösung des sauren schweflig. Kalks aus der Fabrik von M. Brodmann in Güttrich-Leipzig, welche 100 kg für ca. 8 M liefert, in einem Liter: Kalk 30,64 g; schweflige Säure, mit Kalk zu neutralem Salz verbunden, 35,62 g; schweflige Säure, mit dem Kalk zu saurem Salz verbunden, 35,62 g; schweflige Säure als Gas frei gelöst, 40,28 g, also gesammte schweflige Säure 110,33 g; hiervon schweflige Säure als saures Salz und als freies Gas 75,80 g.



wenden es z. B. Insektenfänger schon längst zum Schutz ihrer Sammlungen. Wie Hr. Prof. Dr. Zürn („Bl. f. Gefl.“ 1883, S. 433) bemerkt, werden Läuse, Federlinge u. meist schnell vertrieben, wenn N. mit Vaseline im Verhältniß wie 1 : 3, im Nichtwirkungsfalle wie 1 : 1, zur Salbe zusammengemischt, auf die Wirthe des Ungeziefers eingerieben wird. „Für die meisten auf der Oberfläche sich zersetzender organischer Massen befindlichen Pilze, insbesondere Schimmelpilze, ist N. ein starkes Gift; ebenso wirkt es auf verschiedene Spaltpilze leicht tödtend ein und ist deshalb als Desinfektionsmittel mit Recht gerühmt worden. Zu Desinfektionszwecken würde es in Geflügelställen ganz gewiß sehr brauchbar sein, da es wahrscheinlich die meisten organisirten Ansteckungsgifte zerstört, nebenbei das in den Ställen befindliche Ungeziefer vertreibt. Man streut es gewöhnlich auf den Stallboden.“ Doch wird man noch zu beobachten und dahin zielende Versuche anzustellen haben, ob das N. auf den Thierkörper nicht nachtheilige Wirkungen ausübt.

Außerdem empfiehlt sich ein im Jahre mehrmals vorzunehmendes gründliches Abtragen und Abschleuern aller Holztheile des Stalles mit heißem Wasser oder heißer Lauge und Einreiben derselben mit einer fünf- bis zehnprozentigen Karbolsäurelösung, oder ein Besprengen des Fußbodens, der Wände, Stangen u. mit derselben Lösung, oder ein Einreiben von Petroleum mittelst wollener Lappen, oder ein Aufstreichen von Theer, um der Ungezieferplage (Federlinge oder „Läuse“ u. a.) wirksam zu begegnen. Selbstverständlich

darf bei all' diesen Maßnahmen kein Federvieh im Stall sein, dasselbe darf vielmehr die Behausung erst wieder aufsuchen, wenn Alles trocken geworden ist. A. Esplanet endlich schlägt das Räuchern vor, d. h. das öftere Verbrennen einiger Handvoll Heidekraut oder anderen Strauch-

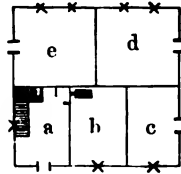


Fig. 18.

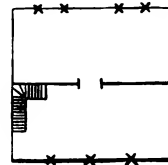


Fig. 19.

werks im Hühnerhause, sowohl um die schlechte, ungesunde Luft zu reinigen, als um der Vermehrung des Ungeziefers entgegenzutreten; er hält es sogar für zweckmäßig, mit den brennenden Stoffen die Mauern und das Holzwerk entlang zu fahren. Daß man zudem die von Ungeziefer geplagten Hühner u. a. Geflügel von der Plage zu befreien suchen muß — z. B. durch Einreiben derselben mit einer aus 1 Theil ätherischem Anisöl und 8 bis 10 Th. Tafelöl bestehenden Mischung, oder (im Sommer) mit Wasser, dem etwas Anisöl (1 Eßlöffel auf  $\frac{1}{2}$  Btr.) zugefetzt wurde, oder durch Bepinseln mit Insektenpulver-Tinktur — versteht sich von selbst; ebenso kann durch Verwendung praktischer Legenester und Sitzgelegenheiten (s. dort) der Plage recht vorgebeugt werden. Ueber Staub-, Sand- und Aschebäder wolle man weiterhin nachlesen. —

Vortheilhaft ist es, den Geflügelstall mit zwei Stockwerken (Etagen) zu bauen, da hierdurch die Bodenfläche besser ausgenutzt wird und leicht Räume zur Unterbringung der Gänse, Enten, Bruthühner und Küden gewonnen werden: Wassergeflügel und Puten, wohl auch die Glucken erhalten Wohnung zu ebener Erde, die Hühner in dem darüber liegenden Geschoss, und unterm Dach oder in einem thurmartigen Aufbau endlich können Tauben hausen. Von obenstehenden Zeichnungen giebt Fig. 18

den linearen Grundriß des Erdgeschosses, Fig. 19 den des oberen Stockwerkes eines solchen Stalles. In Fig. 18 bezeichnet a den Flur mit der Treppe nach dem in der zweiten Etage gelegenen Hühnerstall, und mit dem Vorgelege zum Heizen der Brütestube; b die Brütestube, c den Putenstall, d den Gänse- und e den Entenstall. Die beiden Abtheilungen der zweiten Etage mag man als Hühnerställe, resp. den einen als Hühnerstall, den zweiten als Futterraum benutzen. Wie schon aus der Zeichnung hervorgeht, müssen die einzelnen Ställe gesonderte Ausgänge haben, sodaß das verschiedenartige Geflügel nicht zusammenkommt; denn dadurch entstehen in der Regel Unannehmlichkeiten und Nachtheile für den Besitzer. Selbstverständlich können ja nach den Verhältnissen Abänderungen in diesen Anordnungen getroffen werden. Wer die eine oder andere Art Geflügel nicht hält, wird die betreffenden Räumlichkeiten in

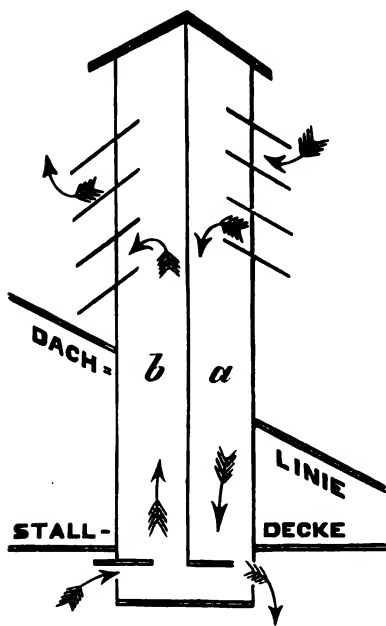


Fig. 20. Dunstamin.

ausgesetzt ist. Zur Abführung der verdorbenen und Zuführung frischer Luft empfehlen sich auch die Waldson'schen selbstthätigen Dunstamine, deren Einrichtung nebenstehende Zeichnung (Fig. 20) erklärt.

i) Außer für frische Luft hat man für ausreichendes Licht zu sorgen. Je nach der Bauart des Hauses wird der Besitzer Oberlicht oder Seitenlicht wählen; stets aber müssen alle Räume, ausgenommen etwa die für die Bruthenne bestimmten, gleichmäßig hell sein. Seitenfenster bringt man möglichst hoch an und richtet wenigstens zwei von ihnen, die sich gegenüberliegen, zur Ventilation ein, sodaß man sie aufklappen oder herunterlassen oder herausnehmen und durch Drahtgaze oder dergl. ersetzen kann. Zur Abhaltung von Raubzeug werden innen vor den Fenstern engmaschige Drahtgitter befestigt, welche zugleich das Zerbrehen der Fenster seitens an-

anderer Weise zu verwenden wissen. Der Hühnerzüchter kann z. B. im Sommer das obere Geschoß als Raum für die Legehühner, das untere als Brutraum benutzen, im Winter dagegen hier Sandbäder herrichten u. s. w. Der Zwischenboden besteht gewöhnlich aus dicht gespundeten Brettern, wird aber besser mit Cement geglättet.

h) Für gute Luft sorgt eine zweckentsprechende Ventilation. Sie läßt sich entweder durch oben unter dem Dach (Decke) an der Frontseite und der ihr gegenüber liegenden Seite eingefügte Thonröhren (Dunströhren) — welche man aber vorn mit Drahtgitter versehen möge, um den Sperlingen den Einflug und das Nisten in den Röhren zu wehren —, oder durch gußeiserne Ventilations-Rosetten (an derselben Stelle angebracht), oder durch gegenüber liegende Fenster mit Luftklappen und in noch anderer Weise bewirken; nur müssen die Vorkehrungen getroffen sein, daß das Geflügel nicht direkter Zugluft

fliegenden Geflügels und das Entweichen desselben verhindern, und — falls man nicht eiserne Fenster hat — die Ecken und Kanten der Fensterflügel mit Eisen- oder Zinkblech beschlagen.

k) Letzteres gilt auch von den Thüren. Diese müssen so hoch sein, daß eine Person bequem in den Stall gelangen kann. Die vom Innern des Hauses (Corridor) in die Ställe führenden Thüren können aus Latten oder Holz bestehen, die nach den Ausläufen führenden müssen dauerhaft gebaut sein. Für das Geflügel wird die Verbindung zwischen Stall und Auslauf (Volière) durch eine etwa 20 cm breite und 30 cm hohe Fallthür, welche an der Außenseite mit Blech beschlagen oder besser ganz aus starkem Eisen- bzw. Zinkblech hergestellt ist, geschaffen. Diese Sicherung erscheint des Raubzeugs wegen geboten, Blech quellt bei feuchter Witterung auch nicht auf. Zu den Eingängen der die oberen Räume bewohnenden Hühner führen an der Außentwand des Stalles in schräger Richtung befestigte Stiegen, d. i. starke Bretter, auf welchen in Zwischenräumen von 10 oder 15 cm Querleisten aufgenagelt sind; derartigen Stiegen geben die Hühner den Vorzug vor Leitern. Die Fallthüren laufen in Falzen oder Schubleisten und sind vom Innern des Hauses aus mittelst einer haltbaren Schnur, welche über einige Rollen geleitet ist, zu öffnen und zu schließen. Damit sie Nachts nicht von außen gehoben werden können, mag man an der Innenseite einen Kiegel oder dergleichen anbringen.

l) Die innere Einrichtung des Hühnerhauses umfaßt Sitzstangen, Regenester, event. Heizung und Sandbad.

Die Sitzstangen (Wiemen) müssen derart beschaffen sein, daß das Huhn fest und sicher fußen kann, sie dürfen also weder zu schmal (dünn), noch zu glatt sein; zu schwache entsprechen nicht dem Fußbau des Vogels, und auf zu glatten vermag er sich nur mit Anstrengung zu halten. Man gebe daher den Sitzstangen eine obere Breite (Stärke) von  $3\frac{1}{2}$  bis 6 cm — je nach der Größe der Rasse — und runde die oberen Kanten (falls man starke Latten verwendet) etwas ab. Die Stangen hobe man nicht zu glatt, sondern entferne nur die Rinde und Sorge dafür, daß das Holz nicht Risse und Ritzen — Verstecke für Ungeziefer! — zeigt. Um dem letzteren entgegenzutreten, müssen die Stangen vor dem Anbringen mit heißem Carbolineum oder Theer gestrichen werden; von Zeit zu Zeit hat man sie sauber abzutragen und mit neuem Anstrich, wozu auch Kalk verwendet werden kann, zu versehen. Da man auf ein Huhn gewöhnlicher Größe 20 cm Sitzstangenlänge rechnet, so ergibt sich, wieviel Stangen man in einem Stall für die denselben bewohnende Hühnerzahl anzubringen hat. Dabei sind die Stangen soweit von einander zu halten, daß die Hühner auf der einen Stange die auf den benachbarten sitzenden nicht berühren und beschmutzen können; ebenso dürfen sie den Wänden nicht zu nahe liegen, sonst bestoßen sich die Hühner das Gefieder; die Entfernung der Stangen unter sich und von den Wänden betrage mithin wenigstens 40 cm; wer die langschwänzigen Polohamas und Phönixhühner hält, hat selbstverständlich besondere Vorkehrungen zu treffen. Die Stangen dürfen ferner für schwere Rassen nicht zu hoch überm Boden angebracht sein, vielleicht 30 cm, für leichtere Rassen 40—50 cm und höher. Befinden sich die Stangen zu hoch über der Erde, so schlägt namentlich das Junggeflügel Morgens beim Verlassen des Stalles oft zu

sehr auf dem Boden auf, und es treten dann — ähnlich als wenn die Junghühner auf dünnen glatten Stangen sitzen oder vielmehr mit der Brust ausliegen müssen — leicht Verkrüppelungen und Krümmungen des noch in der Ausbildung begriffenen, knorpeligen Brustbeins ein. Die Stangen sollen alle in gleicher Höhe angebracht sein, um Streitigkeiten zwischen den Hühnern zu vermeiden, welche bekanntlich alle die höchstliegende Sitzstange, falls das Sitzgerüst treppen- oder leiterartig ist, einzunehmen suchen; bei letzterer Einrichtung beschmutzen auch die oben sitzenden leicht die unten sich aufhaltenden Hühner. In massiven Ställen, welche keine Ritzen u. a. Schlupfwinkel des Ungeziefers aufweisen, mag man die Sitzstangen an den Wänden befestigen; in hölzernen Ställen dagegen, deren Spalten und Glinzen nur zu gern Federlingen (Läusen) den Aufenthalt gestatten, von wo aus diese dann des Nachts das Geflügel heimsuchen, richte man es so ein, daß die Stangen mit den Enden 25—30 cm von den Wänden entfernt bleiben und durch senkrecht von der Decke bezw. den Dachsparren herabhängende Eisenstangen oder Bandeisen, oder durch im Boden befestigte eiserne T-Träger gehalten werden; solche empfehlen sich mehr als hölzerne Böcke, da in den Lagern der letzteren sich auch Ungeziefer aufhält. Selbstverständlich kann man die eisernen Träger auch in massiven Ställen verwenden. Immer müssen die Stangen leicht herausgenommen werden können, damit sie bei der Reinigung des Stalles nicht hindern.

Die Nester können sehr einfach sein, jedenfalls aber hat man dafür zu sorgen, daß die Henne ungestört sitzt und daß kein Schmutz (Entleerungen anderer Hühner) von oben hineinfällt (vergl. S. 639). Man hat Körbe und Kisten im Gebrauch. Ist ein Stall von nur einer kleinen Zahl Hühner bewohnt, sodaß nur einige Nester gebraucht werden, so lassen sich diese auf die einfachste Weise herstellen, indem man die Stallecken mit drei oder vier Ziegelsteinen umgrenzt und, wenn die Henne dunkel sitzen will, ein starkes Brett oder eine Schieferplatte schräg an die Wand lehnt, wodurch zugleich Nest und Eier vor Verunreinigung bewahrt bleiben. Für schwere Hühner muß überhaupt das Nest auf dem Boden oder doch demselben möglichst nahe hergerichtet werden. Will man mehr Nester schaffen, so lassen sich dieselben an der den Auslauföffnungen gegenüber befindlichen Seite des Stalles oder auch an den Seitenwänden ebenfalls am Boden herstellen, indem man einen 40 cm hohen und etwa 35 cm breiten (tiefen) Kasten, dessen Länge der der Wand entspricht, welcher aber keinen Boden und keine Rückwand zu haben braucht, auf dem Stallboden an der Wand aufstellt und ihn hier etwas befestigt; durch eingeschobene, je 35 cm von einander entfernte Bretter, die dann also als Zwischenwände dienen, werden die zu Nestern dienenden Abtheilungen gebildet, welche demnach 35 cm lang, 35 cm breit und 40 cm hoch sind. An einer etwa 2 m langen Wand lassen sich mithin 6 Nester schaffen. Je nach der Größe der Kasse kann man die Kasse abändern. An der Vorderseite erhält der Kasten nur eine 10 bis 15 cm hohe Leiste, und in den nun gebildeten Raum wird Heu oder Stroh gelegt, während die Henne über die Leiste hinweg in das Nest steigt. Gut ist es, wenn die Decke des Kastens über die Vorderseite vortragt. Man kann die Decke, wenn man keine zweite Reihe Nester auf der untersten herstellen will, etwas abschrägen, weil sie sich dann leichter reinigen läßt. Für je

zwei, auch für drei Hennen genügt ein Nest. Selbstverständlich kann man auch zur Aufnahme nur eines Nestes bestimmte Kästen machen lassen und diese nach Belieben aufstellen. Vergessen müge man nie, daß die Hennen gern im Halbdunkel und ungestört das Legegeschäft verrichten. Wenn man auf der untersten Nestreihe eine zweite anlegt, so empfiehlt es sich, vor dieser ein Laufbrett für die Hühner anzubringen, was leicht bewirkt werden kann, indem man die Decke des unteren Nestkastens etwa 15 cm breiter als diesen macht.

Die Nestkästen sind mit Heu oder kurzem Stroh, zur Bildung des eigentlichen Nestes, zu versehen, welches sauber gehalten und von Zeit zu Zeit erneuert werden muß. Um der Ungeziefer-Plage entgegenzutreten, streut man Holzasche, Schwefelblumen (Schwefelblüte) oder Insektenpulver in das Nest, reinigt zuweilen den Kasten und tüncht ihn mit Weißkalk, wie schon angegeben. Nestkörbe aus Weidengeflecht leisten der Vermehrung des Ungeziefers mehr Vorschub, sind auch schwieriger zu reinigen, verdienen mithin keine Empfehlung; dagegen darf man mit Recht auf die an der Stallwand aufzuhängenden Nester aus Drahtgeflecht (Fig. 21) hingewiesen werden, da sie dem Ungeziefer keine Schlupfwinkel bieten und zudem, sollte sich ja einmal in der Einlage etwas bemerklich machen, über Feuer ausgeglüht werden können. In der Form ähneln sie den eisernen Pferdehausen. An dem Eisenbügel vorn läßt sich ein Täfelchen anbringen, auf welchem Angaben über die in das Nest legende Henne bzw. Hennen und die ihm entnommenen Eier gemacht werden können. Man erhält diese Nester in verschiedenen Größen, z. B. von Hrn. Ad. Bruer in Hildesheim, oder aus der Fabrik von A. Pieper in Mörs am Niederrhein, welcher auch ein Patent erworben hat und das Stück „eisenverzinkte Drahtgeflecht-Hühner-nester“ mit Notiztafel und Stift für 6 M verkauft.

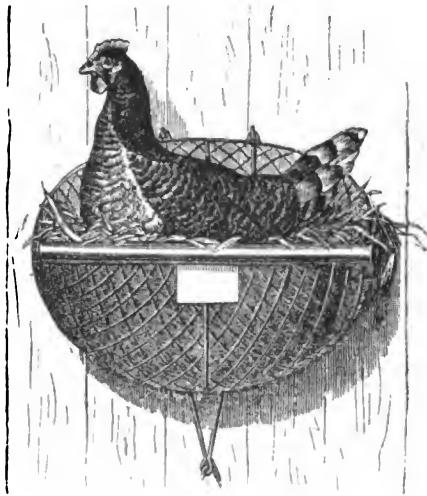


Fig. 21. Nest aus Drahtgeflecht.



Fig. 22. Legenest aus Gyps.

Außerdem sei noch auf die Gypsnester (Fig. 22), welche man auch für Tauben verwendet, aufmerksam gemacht. Sie sind ebenfalls leicht zu säubern und können sowohl an den Stallboden, wie auf Bretter gestellt werden; wie alle anderen, hat man auch sie vor Verunreinigung von oben zu schützen. Sie haben eine flache, schüsselartige Form, eine äußere Höhe von 14 cm, eine Breite von 37 cm bei einem Durchmesser von 33 cm und einer inneren Höhe von 11 cm. Herr G. Bergmann, Berlin, Puttkammerstr. 8, fabricirt alljährlich eine ziemlich Anzahl von den angegebenen Maßen, da sie sehr begehrt werden. Der Preis beträgt 2 M für's Stück.

Jedes Nest wird mit einem sog. Nestei versehen, weil die Hennen in ein ganz leeres Nest gewöhnlich nicht gern legen. Da wirkliche Eier bei längerem Liegen im

Legenest an Werth verlieren, so verwendet man als Nesteier weiße Porzellan-Eier welche jetzt vielorts zu haben sind. Sie müssen aber vollständig einem wirklichen Ei gleichen. Die eben genannte Firma versendet solche das Duzend zu 1,80 M. — Die frisch gelegten Eier sind jeden Tag aus den Nestern zu nehmen, damit sie nicht „arrüchig“ werden.

Endlich sei noch der Legenester für Eierfresser Erwähnung gethan. Bekanntlich zeigen manche Hennen die unangenehme Eigenschaft, ihre eigenen oder die von andern Hennen gelegten Eier zu verzehren. Man hat verschiedene Mittel empfohlen, den Hühnern die Unart abzugewöhnen. Sind es nur gewöhnliche Hühner, so schneidet man ihnen am einfachsten den Kopf ab; werthvollere Hennen jedoch sucht man zu erhalten. Man sperrt sie ab und richtet die Legenester so ein, daß das gelegte Ei sofort den Augen und dem Schnabel der Henne entzückt wird. Ein derartiges Nest stellt Figur 23 im Durchschnitt dar: An der Hinterwand eines viereckigen Holzkastens wird ein Brett befestigt, sodaß es nach der Vorderwand eine schräge, abfallende Ebene bildet, und dieses Brett wird, wie die punktirte Linie c c andeutet, mit weichem Filz, Tuch oder Guttapercha belegt, damit das herabrollende Ei nicht Schaden leidet; dasselbe geschieht mit dem an dieses schräge Brett anstoßenden Theil der Vorderwand. An der oberen Kante der letzteren wird ein kürzeres Brett (a) angebracht, aber ebenfalls in schräger Richtung, welches an dem anderen Ende soweit von c absteht, daß die Eier hindurch können. In der Mitte der Vorder-

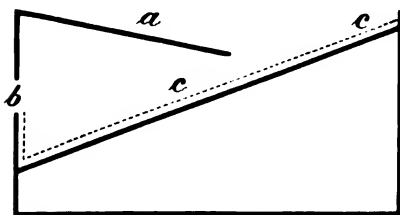


Fig. 23. Legenest für Eierfresser.

wand schneidet man eine Oeffnung (b) aus, welche das Herausnehmen der Eier dem Züchter erlaubt und durch einen Schieber geschlossen wird. Selbstverständlich brauchen die Bretter c und a mit dem einen Ende nicht gerade an der oberen Kante der Hinter-, bezw. Vorderwand befestigt zu werden, sondern sie können auch tiefer liegen. Obenauf legt man etwas Stroh, durch welches das Ei jedoch im Rollen

nicht behindert werden darf. Wie gesagt, es ist dies nur ein Nothbehelf; manche Hennen gewöhnen sich dabei die Unart ab, andere nicht.

Besondere Heizung der Ställe wird nur dann nöthig, wenn das Klima der betreffenden Gegend sehr rauh ist und weiche Rassen gehalten oder Winterbruten gemacht werden. Auf jeden Fall aber möge man damit vorsichtig sein, denn die Hühner sind nur zu leicht zu verwöhnen. Unsere Wirtschaftshühner dürfen deshalb nicht in künstlich erwärmten Ställen untergebracht werden; sie halten sich auch, wenn sie nur einen trocknen Unterschlupf oder Auslauf haben, lieber im Freien als im Stall auf. Wer größere Geflügelhäuser besitzt und diese bei Kälte erwärmen will, wird dies je nach den gegebenen Verhältnissen mittelst Luft- oder Warmwasser-Heizung oder mit Hilfe eines Füll- oder Rachel- oder Grube-Ofens ausführen können; Grube-Defen, deren Heizungsmaterial sich auf 3—5 Pf. pro Tag stellt, liefert unter Anderen Hr. A. Röber in Wutha, das Stück für 15 M. Hölzerne Ställe vermag man (vergl. S. 636. 651) auf andere Weise vor der Einwirkung strenger Kälte zu sichern.

m) Ebenso wichtig, wenn nicht noch beachtenswerther als der Stall selbst, ist der **Auslauf**. Auf dem Lande wird den Hühnern in dieser Beziehung gewöhnlich

keine Beschränkung aufgelegt, sie treiben nach Belieben ihr Wesen in Garten und Hof, auf der Düngerstätte und auf der an das Gehöft heranreichenden Flur; sie können der Nahrung nachgehen und nach Belieben in Sand und Erde sich paddeln. Dies ist am naturgemähesten; der Auslauf kann nie zu groß sein, er muß ihnen ebenso Grasplatz wie unbewachsene Stellen bieten. Der städtische Züchter und überhaupt der Besitzer von Hühnern, welchem weniger Raum zur Verfügung steht, muß seine Einrichtungen danach treffen. Wer nicht sog. Rassenzucht treibt, sondern Hühner nur der Eiergewinnung wegen hält, mag immerhin einen gemeinsamen Hof oder Laufraum herrichten, der am besten nach Süden und Südosten frei und namentlich gegen Norden, Nordost und Nordwest durch Gebäude oder Mauern geschützt ist und einen trocknen, wenigstens zum Theil mit Gras bewachsenen Boden hat; ein schwerer, feuchter, kalter Boden sagt den Hühnern nicht zu. Bildet der Wirthschaftshof, der zudem meist noch gepflastert ist, den gewöhnlichen Aufenthalt, so soll man es möglich zu machen suchen, daß die Hühner wenigstens zeitweise auf einen Grasplatz auslaufen dürfen. Geht auch dies nicht an, so möge man doch ab und zu die ausgestochene Rasenstücke an einer Ecke des Hühnerhofes mit Holznägeln befestigt anbringen, da, wie auch Hr. W. Knoblauch-Nürnberg betont, das keimende Grün und die Grasspitzen des Rasens mit ihrer natürlichen Frische den Hühnern weit zuträglicher sind als Salat und Krautblätter.

Bei der Anlegung eines Hühnerhofes und bei der Anschaffung von Hühnern möge man sich daran erinnern, daß 10 bis 12 Hühner leichterem Rasse, sollen sie gedeihen, mindestens 100 qm Laufraum verlangen, und daß dieser am besten zur Hälfte aus Sandfläche, zur

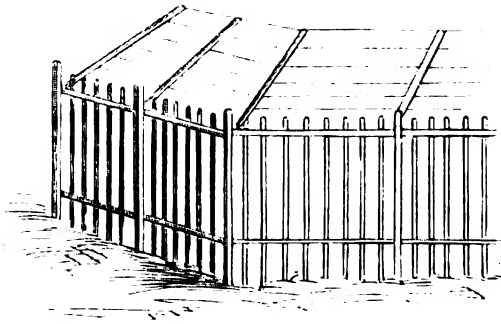


Fig. 24. Einzäunung des Hühnerhofes.

Hälfte aus Rasenplatz besteht. Hat man freie Grasflächen zur Verfügung, so braucht der an den Stall sich anschließende, umzäunte Laufraum nicht so groß zu sein — es genügen dann etwa 50 qm für dieselbe Zahl Hühner, doch müssen diese jeden Tag auf einige Zeit in's Freie können. Die Einfriedigung des Hühnerhofes kann durch Latten- oder durch Drahtzaun geschehen, stets aber hat man ein Ueberfliegen des Zauns seitens der Hühner zu verhindern; wenn zu diesem Zweck für schwere Rassen (Cochins, Brahmas) schon ein 1 m hoher Zaun genügt, gehen Landhühner, Hamburger, Italiener u. a. noch über 2, ja 3 m hohe Umzäunung hinweg. Dies läßt sich, ohne den ganzen Hühnerhof mit Draht überspannen zu müssen, dadurch verhüten, daß man am oberen Theil des Zauns schräg nach oben und innen gerichtete, etwa 50 cm lange Lattenstücke anbringt und über diese, wie es Fig. 24 (nach Köhner) veranschaulicht, Drähte zieht; wenn dann ein Huhn auf den Zaun zu fliegen, bezw. diesen zu übersteigen sucht, so prallt es zurück, und nach einigen fruchtlosen Versuchen sieht es das Vergebliche seiner Bemühungen wohl ein.

Der Züchter verschiedener Rassen oder mehrerer Stämme einer Rasse hat für getrennte Laufräume zu sorgen. Da die weiterhin gegebenen Beschreibungen einer Anzahl Hühnerhäuser dies näher erläutern werden, sei hier nur Einiges bemerkt. Die Laufräume dürfen nicht zu klein sein — 10 bis 30 qm, je nach der Rasse —, müssen an der einen Seite mit dem Stall in Verbindung stehen und an der entgegengesetzten eine Fallthür haben, durch welche die Hühner auf den Rasenplatz gelangen; entweder werden die Stämme gesondert hinausgelassen, oder man gewährt den Hennen mehreren Stämme gleichzeitig Auslauf und hält die Hähne zurück. Betreffs des Grünzuges gilt eben das oben Gesagte. Den dem Stall zunächst liegenden Theil des Laufraumes überdacht man, so daß die Hühner, wenn sie bei feuchtem, regnerischem Wetter in's Freie gehen, einen trocknen Platz zum Sandbad haben. Es empfiehlt sich auch, derartige Schutzbücher ganz im Freien anzubringen. Da die Hühner immer gern sich etwas zu schaffen machen, namentlich gern im Dung nach Maden z. scharren, so kann man in jedem Laufraum eine kleine, ummauerte Düngerstätte (Grube mit Stalldünger gefüllt) herstellen. Es ist sehr anzurathen, den Boden der Laufräume entweder nach einer Seite (nach unten hin), oder nach den beiden Langseiten abfallen zu lassen, damit das Regenwasser leicht abläuft. Gewöhnlich giebt man den Laufräumen einen durchlässigen, d. h. das Wasser rasch aufsaugenden Boden, indem man

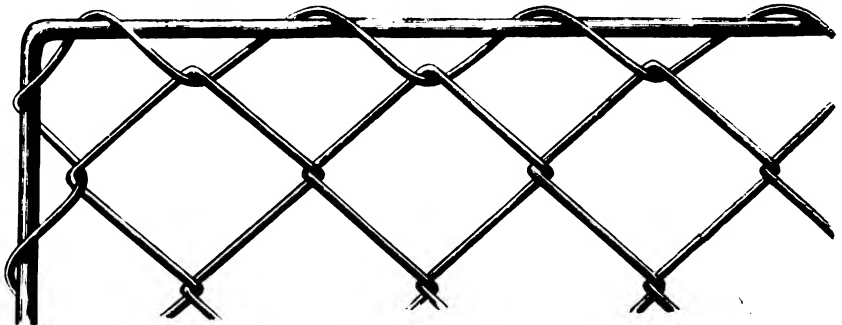


Fig. 25. Drahtgeflecht mit 20 mm Maschenweite.

den ursprünglichen Boden auf etwa  $\frac{1}{2}$  m tief aushebt, eine Schicht Ziegel- oder Mauerstein-Bröcken oder Schlacken u. dergl. aufschüttet, die Zwischenräume mit grobem Riez ausfüllt und obenauf Sand bringt. Wenngleich ein solcher Fußboden trocken bleibt, so wird doch von anderen Züchtern der Einwand erhoben, daß er neben Waß auch die flüssigen Theile der Entleerungen der Hühner aufnehme, dadurch inficirt u' der Erzeuger und Verbreiter ansteckender Geflügelkrankheiten werde, wie man allerdings schon oft genug beobachtet hat. Man schlägt deshalb vor, den Laufplatz und Fasanen-Volidren, in welchen Bäume und Sträucher immerhin stehen bleiben können, einen festen Grund — durch Betonirung mit Kalkpisee in der Stärke v' 10 bis 15 cm (vergl. S. 638) — zu geben und sie nach einer Seite abfallen lassen, so daß sie leicht gereinigt werden können und dabei stets trocken bleiben; selbstverständlich hat man dann für ein Sandbad zu sorgen.

Die Umfassungs- und Scheidewände der Laufräume werden in der Regel



Drahtgeflecht, seltener aus Latten, hergestellt, welches an viereckigen hölzernen Pfosten oder an eisernen Trägern befestigt wird; Drahtgeflecht sowohl wie eiserne Säulen sind jetzt so billig, daß sie das Holz immer mehr verdrängen, zumal sie auch dauerhafter sind und weniger Raum einnehmen als die aus solchem gefertigten Theile;

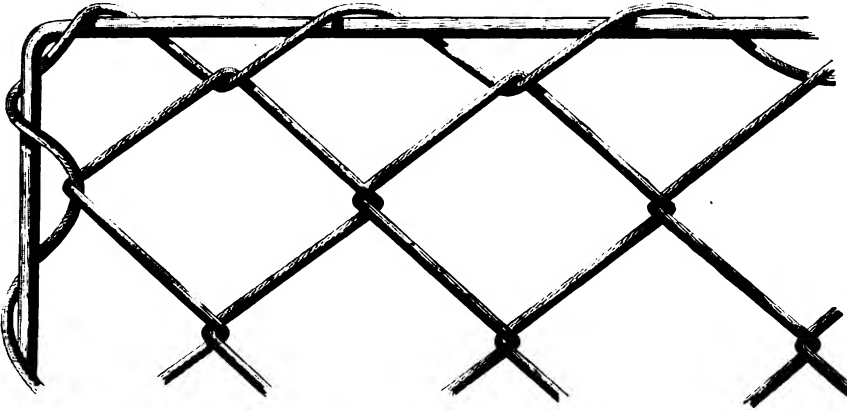


Fig. 26. Drahtgeflecht mit 25 mm Maschenweite.

die hölzernen Pfosten haben nur das vor den eisernen Trägern voraus, daß an ihnen das Drahtgeflecht leichter und bequemer zu befestigen ist. Die Maschen müssen so eng sein, daß Rücken nicht hindurch schlüpfen können, etwa 25 mm; nach oben hin kann das Geflecht weitmaschiger (bis 40 und 50 mm) werden. Für unsere Zwecke ge-

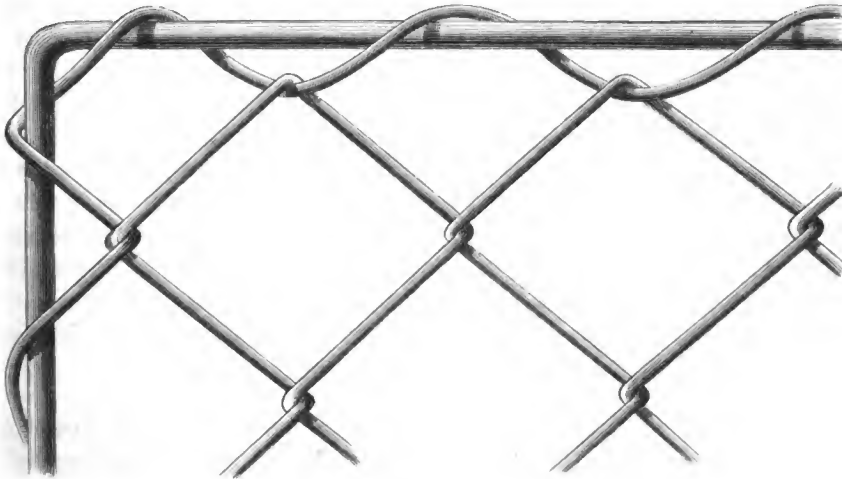


Fig. 27. Drahtgeflecht mit 30 mm Maschenweite.

nügt das sogenannte Maschinengeflecht, von welchem die Figuren 25, 26 und 27 einige Proben veranschaulichen. Beim Handgeflecht werden die Drähte zwei-, drei- und mehrfach gewunden, beim Maschinengeflecht nur einmal, jenes ist daher dauerhafter, aber auch weit theurer als dieses und wird wenig verwendet. Dagegen steigt sich der Verbrauch der Maschinengeflechte von Jahr zu Jahr. Enger als 20 mm brauchen die Maschen des zur Herstellung der Auslauf-Einfriedigungen

benutzten Gewebes keinenfalls zu sein, meist genügt schon eine größere Weite; nach der Maschenweite richtet sich die Drahtstärke, und beides wiederum wirkt bestimmend auf den Preis ein. Vielfach wird verzinktes Gesecht verlangt und verwendet, doch ist ein dunkel gestrichenes Gesecht vorzuziehen, da es das Auge beim Beschauen weniger stört, da es ferner billiger und (weil im Draht auch etwa doppelt so stark) dauerhafter ist; natürlich muß ein guter Anstrich gewählt werden, namentlich dürfte Harz-Ölsfarbe zu empfehlen sein. Herr Fabrikant E. Rinde, Berlin C., Straßauerstr. 50, liefert Drahtgesechte in jeder Länge und Breite und Maschenweite und zwar stark unverzinkt den Quadrat-Meter zu folgendem Preis: 2,60 M bei 20 mm Maschenweite, 2,75 M bei 25 mm, 2 M bei 30 mm, 1,75 M bei 35 mm, 1,60 M bei 40 mm Maschenweite (letztere Nummer ist am begehrtesten für Hühner-Voliären). Selbstverständlich giebt die Firma auch die billigeren verzinkten Gesechte ab.

Um zu verhindern, daß die benachbarte Luft Räume bewohnenden Hühne sich durch das Gitter hindurch hacken und dabei Kamm, Haube u. beschädigen, ersetzt man das Drahtgesecht an dem unteren Theil der Zwischenwände, etwa in der Höhe von 60 cm—1 m, durch Bretter, Blechtafeln u. dergl., sodaß sie sich gar nicht sehen können. Wird der Laufraum oben nicht mit Draht überspannt, so müssen die Wände entsprechend hoch bezw. Vorkehrungen getroffen sein, damit den Hühnern ein „Ausflug“ unmöglich gemacht wird.

Der schon mehrfach erwähnten Sand-, Staub- oder Aschebäder bedürfen die Hühner unter allen Umständen, denn nur sie ermöglichen es, daß die letzteren ihr Ungeziefer (Federlinge) abschütteln können. Selbstverständlich darf die Erde nicht naß sein. Am liebsten paddeln die Hühner in freier Luft, unter einem vorspringenden Dach, einem Baum oder Busch, weniger gern im geschlossenen Raum, d. i. im Stall. Haben sie freien Auslauf, so beschaffen sie sich ihr Sandbad selbst; im Hühnerhof oder in der Volière muß man ihnen ein solches bieten, indem man in einer Ecke oder an der Wand einen Haufen trocknen Gartenboden, untermischt mit Sand und gesiebter Asche, aufschüttet und über diesem Platz, falls er nicht schon durch die Wand und ein vorspringendes Dach geschützt ist, ein sogenanntes Wetter- oder Schutzbach errichtet, welches kein Wasser durchlassen darf und etwa, bei 1 bis 1½ m Höhe, 1 m breit und 2—3 m lang ist. Die das Dach tragenden Pfosten verbindet man unten am Boden durch 15 bis 20 cm breite Bretter, sodaß eine Art Kasten entsteht, welcher ein Verstreuen der Erde u. verhindert. Solche Baderplätze mit Schutzbach kann man auch im Freien anlegen, ohne daß sie sich an eine Hauswand anlehnen, nur muß man dann die Wetterseite mittelst Bretter zuschlagen. Die Hühner wissen gar bald, wo sie bei eintretendem Regenwetter, ohne den Stall aufsuchen zu müssen, Schutz finden.

\*

Für die Einrichtung des Puten-Stalles gilt das Gesagte, nur bringe man die breiten Sitzstangen möglichst hoch überm Fußboden an, weil Puten am liebsten klettern. Da sie, d. h. die erwachsenen, durchaus nicht empfindlich sind, eignet sich ein trockner, hoher, luftiger, jedoch zugfreier Schuppen sehr wohl zu ihrem Aufenthalt. Mit Hühnern u. a. Geflügel möge man sie im Stall nicht zusammenbringen. Sie wollen unbedingt freien Auslauf haben. Alles Uebrige wird weiterhin angegeben werden.

Der Gänse- und Enten-Stall ist stets zu ebener Erde einzurichten. Auf eine gewöhnliche Ente rechnet man etwa 0,20 qm, auf eine Gans 0,25—0,50 qm

**Grundraum.** Der Fußboden muß trocken sein, da das Wassergeflügel ja auch hier Nachtruhe hält; er besteht am besten aus Cement (Beton), versehen mit einer Schicht Torfstreu, welche öfter erneuert werden muß. Die Legenester richtet man in den Ecken her, welche man zu dem Zweck mit einigen Ziegelsteinen umgrenzt. Gänsen sowohl wie Enten muß, außerhalb des Stalles, Wasser zur Verfügung stehen, falls sie recht gedeihen sollen.

\*

#### Pläne und Beschreibungen verschiedener Hühnerhäuser.

a) Bezüglich der hölzernen Hühnerställe wurde bereits (S. 636) erwähnt, daß sie sich womöglich stets mit einer Seite an die Wand eines Wohn- oder Wirtschaftsbauwerkes anlehnen sollen, um geschützt zu sein. Ein derartiges kleines, für 10 Hühner berechnetes Häuschen beschrieb Hr. W. Mössinger in Frankfurt a. M. nach den Mittheilungen eines Züchters, und es hat vielen gefunden, Anklang namentlich ist es für die Zwecke der städtischen Züchter empfehlenswerth. Das Häuschen wird am besten aus genutetem und gefedertem Holz hergestellt, sodaß Zugluft nicht entstehen kann, und mit Zinkblech oder mit Asphaltpappe gedeckt. Die Höhe beträgt, einschließlich eines Trockenraumes unter dem Stall,  $1\frac{1}{2}$  m, die Länge ebensoviel, die Breite (Tiefe) 85 cm. Im Trockenraum legt man das unentbehrliche Sand- und Aschebad an, dessen Bestandtheile infolge der vorn (am Boden) befestigten Schutzleiste nicht verstreut werden können. In der Mitte der Vorderwand ist zwecks Ueberschau des Innern ein Glasfenster angebracht. Die Eingangs-Öffnung nebst Stiege für die Hühner befindet sich an einer Kurzseite; an der, dieser gegenüber liegenden sind zwei nach außen vorstehende Legetasten, etwas vertieft, angebracht, sodaß die Hühner dieselben von den Sitzstangen aus nicht zu beschmutzen vermögen; die Eier können, da die Kästen einen aufzuklappenden Deckel haben, von außen herausgenommen werden. Eine über dem Legetasten befindliche Ventilations-Öffnung ist mit Draht verwahrt und mittelst eines Schiebers zu verschließen. Der Stall selbst enthält drei querlaufende Sitzstangen. Das Häuschen wurde früher ab Frankfurt a. M. für 40 M. geliefert.

Hölzerne Ställe kann man auch höher und mit zwei Stockwerken bauen, von welchen das obere im Sommer als Lege- und Raftstall, das untere als Brutraum dient, während man für den Winter das untere den Hühnern anweist, das obere dagegen zur Warmhaltung mit Laub oder Pferdebedung und Stroh ausfüllt. Weiteren Schutz vor strenger Kälte kann man den Hühnern gewähren, indem man den Stall noch mit Strohmatte umgiebt, auch aufs Dach eine Schicht Pferdebedung bringt und den Stallboden mit einer Schicht Torfstreu oder Stroh bedeckt. Bei Eintritt milderer Witterung sind jene Dinge zu entfernen. Ebenso hübsch als praktisch sind die

Hölzernen Hühnerhäuschen nebst Gehege des Herrn Dr. W. Seelig, Prof. der Staatswissenschaften an der Universität zu Kiel, welcher sie in seinem Garten in Düsternbrook bei Kiel hat bauen lassen. Es war bei der Anlage ins Auge gefaßt: praktische Zweckmäßigkeit mit möglichst einfachen Mitteln zu erreichen. Das Doppelgehege (s. Fig. 28) dient hauptsächlich dazu, zwei verschiedene Rassen während der für die Gewinnung der Bruteier wichtigen Monate Februar bis Mai

getrennt zu halten, nachdem den Thieren vom Herbst an bis dahin freier Lauf in dem ausgebreiteten Obstgarten eingeräumt gewesen war. Im Sommer und Herbst nehmen dann die beiden Gehege die nach den Geschlechtern getrennte Nachzucht auf. Da also die kleinen Stallungen hauptsächlich nur in der wärmeren Jahreszeit benutzt werden, sind sie ausschließlich aus Holz, gespundeten Brettern, hergestellt und mit Pappe gedeckt. Doch haben sie auch schon als Winterquartier gedient, nur wird dann die Vorrichtung gebraucht, daß bei strenger Kälte der Fußboden mit einer etwa 10 cm hohen Schicht frischen Pferdemistes bedeckt und dieser nach Bedarf erneuert wird. Will man noch mehr Sicherung gegen das Eindringen der Kälte schaffen, so kann man Wände und Decke von innen mit Strohecken bekleiden.

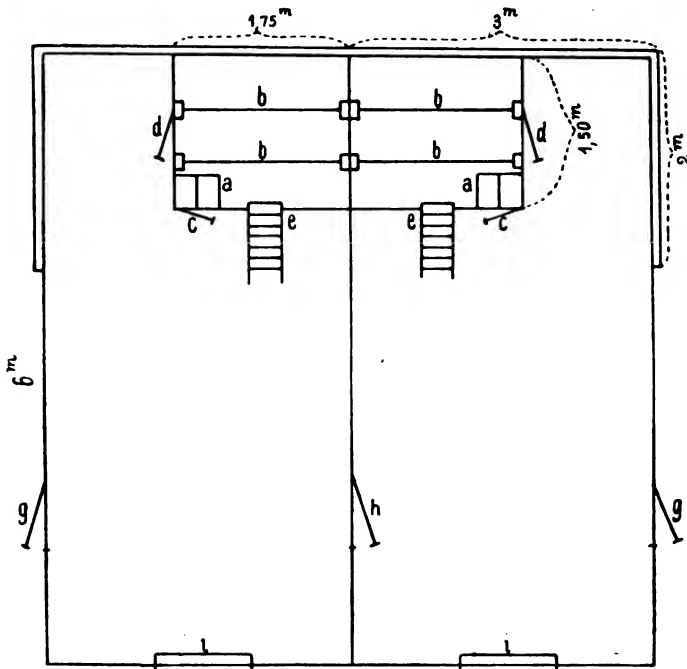


Fig. 28. Hühner-Gehege des Hrn. Prof. Dr. Seelig. Grundriß.

Figur 28 stellt zunächst das ganze Doppelgehege im Grundriß dar. Der von dem Ganzen eingenommene Raum mißt 6 m im Quadrat, jedes Gehege ist mithin 6 m lang und 3 m breit. Die Nordseite des Geheges ist durch eine 2 m hohe Brettwand gebildet, an welche sich an der östlichen und westlichen Außenseite gleichfalls auf je 2 m Länge Brettwand anschließt, während der übrige Theil der Außenseiten aus Drahtgeflecht, das

auf Pfählen genagelt ist, besteht. Auch oben ist der ganze Laufraum mit Drahtgeflecht geschlossen. Die Scheidewand zwischen beiden Gehegen ist aus dicht stehenden Latten hergestellt, welche ein gegenseitiges Kaufen der benachbarten Hähne hindern. In beide Gehege führen Thüren von außen (g g), eine solche befindet sich auch in der Scheidewand (h). Die Außenwände endlich enthalten noch die eigenthümlich eingerichteten Futterkästen (i i) für das Weichfutter, welches von außen eingefüllt werden kann. (S. Abschnitt VII.)

Die Stallungen sind je 1,75 m lang, 1,50 m breit, vorn (südliche Seite) 1 m, hinten 1,50 m hoch. Sie stehen — wie aus Fig. 29, Querschnitt eines Häuschens, ersichtlich — auf starken Pfählen  $\frac{1}{2}$  m über dem Boden, sodaß die obere Kante

der hinteren Wand, welche eben durch die nördliche Bretterwand des Geheges gebildet wird, und die Hinterkante des Daches in gleicher Höhe zusammenstoßen. Auf diese Weise wird unter dem Häuschen ein Raum, ein Unterschlupf (U) für die Hühner geschaffen, welcher, auf drei Seiten mit Brettern geschlossen und nur nach vorn (Süden) offen, den Thieren Schatten und ein stets trocknes Staubbad bietet. Letzteres wird ihnen aus seinem trocknen, stark mit gesiebter Asche vermengten Sand hergestellt und alle 4 Wochen erneuert; ein an der Vorderseite des Schlupfes am Boden angebrachtes, 10 cm hohes Brett verhindert ein Herausschleudern der Materialien seitens der Hühner. Der Pfahlbau ist aber auch noch deshalb zweckmäßig, weil die eigentliche Stallung dadurch gegen die Bodennässe, besonders aber gegen das Eindringen von Ratten gesichert ist. Diese schlimmen Geflügelseinde, welche oft in einer Nacht starke Holzwände oder Thüren durchnagen, entbehren dann, wenn das Haus auf glatten Pfählen resp. Seitenwänden steht und der Fußboden desselben vorn noch etwas über die Pfähle vorragt, eines Stützpunktes, von dem aus sie ihr Zerstörungswerk beginnen könnten. In mehr als siebenjähriger Erfahrung hat der Besitzer diese Sicherung als bewährt gefunden. In einer vorderen Ecke jedes Häuschens sind die Legekästen (a a), jeder 30 cm in's Geviert messend, hergerichtet und zwar in drei Reihen übereinander; nach vorn und hinten sind dieselben bis auf eine etwa 8 cm hohe Bodenleiste, welche das Herausfallen der Eier und des Strohes verhindern soll, offen, alle sechs werden nach außen durch eine gemeinsame Thür (c) von 40 cm Breite und 60 cm Höhe verschlossen. Die beiden Sitzstangen (b b) liegen, etwa 55 cm über'm Boden und in gleicher Höhe, mit ihren Enden in den Nuten von zwei hier festgenagelten Klözen, sind also, da sie nicht dauernd in den Wänden befestigt sind, leicht herauszunehmen und zu reinigen; außerdem sind sie nicht rund, sondern oben flach mit abgerundeten Kanten, etwa 7 cm breit und 5 cm hoch. Zwischen den Stangen befindet sich in der freien Giebelseite die 40 cm breite und 75 cm hohe Thür (d), welche eben einem Menschen zwecks Reinigung des Innern den Eingang gestattet. Der Auslauf (e) ist in der Mitte der Vorderseite und wird durch eine (am besten eiserne) Schiebethür verschlossen. Den vom Boden des Geheges nach hier führenden Aufstieg bildet ein Brett, auf welches in Entfernungen von je 20 cm Querleisten aufgenagelt sind. Ueber dem Auschlupf findet sich ein innen mit engmaschigem Drahtgeflecht vergittertes Luftfenster, welches nur bei strenger Kälte geschlossen wird. —

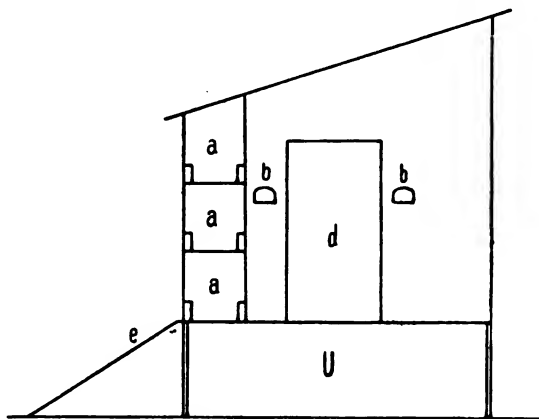


Fig. 29. Querschnitt.

Hier ist noch der in Amerika und England da und dort eingeführten, neuerdings auch von Frankreich aus (durch Voitellier in Mantes) empfohlenen tragbaren oder transportablen Hühnerhäuser Erwähnung zu thun. Während sie in England und namentlich in Amerika zur Hühnerzucht im großen Maßstabe verwendet werden —

vergl. „Amerikan. Agrikulturist“, Bd. 33, Nr. 10, 1874 —, hat Voiteulier ein solch bewegliches Hühnerhaus mit beweglicher Einzäunung für die Hühnerhaltung im Kleinen hergestellt. Die amerikanischen transportablen Hühnerhäuser sind niedrige, mit Zirkdach, in welchem ein Fenster angebracht ist, und (im Giebel) mit Ventilator versehene, im Innern aber mit Sitzstangen und Legenestern ausgerüstete, länglich-viereckige Holzgebäude, welche auf Schlittenkufen-ähnlichen Schwellen ruhen, also auch nach Art der Schlitten durch Pferde leicht fortgezogen werden können; sie sollen nicht zu groß resp. zu schwer sein. Man benutzt sie und überhaupt diese ganze „transportable Hühnerwirthschaft“, um den Hühnern nach Belieben frischen Weideplatz geben und dem Ausbruch und der Weiterverbreitung gewisser ansteckender Krankheiten vorbeugen zu können. Derselbe Gedanke leitete auch Herrn Voiteulier, doch will er — den französischen Verhältnissen gemäß — gerade den Nachtheilen der Hühnerzucht im Kleinen, auf beschränktem Raum, abzuhelpen suchen. Denn der sogenannte kleine Züchter, welcher seine Hühner nur auf engem Raum halten kann, hat mit Schwierigkeiten zu kämpfen, welche durch Mängel des Aufenthalts, durch den Erdboden, insofern er die Ausscheidungen der Thiere aufnimmt und so der gefährliche Verbreiter ansteckender Stoffe wird, durch Mangel an Bewegung und Grünzeug zc. bedingt werden. Herr Voiteulier rechnet, daß zur freien Bewegung eines Huhns 2 qm genügen, und danach richtet sich die Ausdehnung der zum Wegnehmen und Zusammenlegen eingerichteten Umzäunung (Drahtgitter). Das Hühnerhaus ist tragbar; auch kann es auf niedrigen Rädern stehen. Zweck entsprechender Verwendung dieser Einrichtung verlangt Hr. V. einen starken Rasen für die dreifache Fläche, als das Gitter umspannt; falls kein Rasen vorhanden, ist er durch Besäen des Bodens herzustellen. Alle acht Tage wird der während dieser Zeit von den Hühnern aufgesuchte und verunreinigte Platz mit dem angrenzenden vertauscht, das Haus sonach von jenem auf diesen gebracht; der Umzug geschieht bei Nacht. Jede Abtheilung des Grundstücks genießt dann also eine Ruhe von zwei Wochen, während deren der Rasen sich beleben, Gewürm zc. sich wieder einstellen kann; und die Witterung läßt in der Zeit die Entleerungen der Hühner mindestens zum Theil verschwinden. Stellt sich trotzdem eine ansteckende Krankheit ein, so werden die Hühner von dem inficirten Boden fortgebracht, die Kranken ausgeschieden und in Einkläfige gesetzt, und der Platz wird desinficirt. — Der Plan einer solchen „transportablen Hühnerwirthschaft“ hat viel Bestechendes; allein bei unseren klimatischen und Boden-Verhältnissen wird er doch wenig Anhänger finden.

b) Hühner- (Geflügel-) Häuser aus Fach- und Mauerwerk.

1. Vernoine's Hühnerhäuser. Der bekannte französische Züchter E. Vernoine zu Crozno, Depart. Seine und Oise, hat auf einer vom Fluß Yerres gebildeten Insel einen prächtigen, mit zahlreichen und verschiedenen Bäumen und Sträuchern bestandenen, mit Rasenplätzen versehenen und von Kieswegen durchschnittenen Geflügelpark mit etwa 15 Abtheilungen von 80 bis 500 qm Flächeninhalt eingerichtet und in diesem ebenso hübsche als zweckmäßige und nur etwas theuer scheinende Häuschen (Fig. 30) aufgestellt. Jedes derselben wird von vier oder, falls es ein Doppelstall ist, von sechs Pfeilern getragen, die eine Höhe von 80 cm haben. Die Grundfläche des Stalles, für 22 bis 24 Hühner berechnet, ist 1,80 m lang und 2,20 m breit.

er braucht dann nur eine Auslauf-Öffnung zu haben. Soll er zwei Stämme aufnehmen, so erhält der Raum eine Zwischenwand und zwei Öffnungen, zu welchen Leitern oder besser Stiegen (Bretter mit aufgenagelten Querleisten) führen (s. Abbildung). Jedes Haus bzw. jede Abtheilung desselben hat außer der Auslauf-Öffnung für die Hühner eine große Thür, damit man den Stall reinigen und die Eier herausholen kann; beide Öffnungen lassen sich vereinigen. In jeder Thür befindet sich ein vergittertes Fenster. Als Baumaterial verwandte Lemoine Cement oder Holz, und danach stellen sich die Kosten für ein solches, mit Stroh- oder hartem Dach versehenes Häuschen Lemoine's Berechnung zufolge auf 260 resp. 150 Frchs. (208 resp. 120 M). Uns erscheinen diese Preise etwas hoch. Für Denjenigen, der solche Häuschen bauen lassen wollte, würde es sich empfehlen, die Wände aus Fachwerk — mit lufttrockenen Lehmsteinen oder auch mit Ziegeln ausgefüllt — aufzuführen; Stroh als Bedachung hält im Winter warm, im Sommer kühl. Die Lüftung wird bewirkt durch eine Art Schornstein (Thonröhre) oder Dunstamin. Der zwischen den Säulen liegende Platz unterm Stall dient als Futterstelle oder als Schutzstätte bei Regen, Wind und Sonnenglut; hier könnte, falls die Hühner keinen freien Auslauf haben, auch das Sand- und Aschebad hergerichtet werden. Zu jedem solchen Häuschen gehört noch eine tragbare Wand (Schirm), mit welcher der untere Raum gegen Wind und Regenwetter geschützt, also gegen die Wetterseite abgeschlossen wird. Bei einem Doppelstall, wie der in der Abbildung dargestellte, ist selbstverständlich auch, wenn jeder Stamm besonderen Auslaufraum hat, der Schutzplatz durch eine Scheidewand getheilt. Die Häuschen sehen, wie gesagt, recht nett aus und bilden in ihrer Gesamtheit in Lemoine's Park ein förmliches Dörfchen; sie sind auch überall aufstellbar und praktisch — nur etwas theuer für den Züchter auf dem Lande. Zur Beherbergung der Glucken und Küken hat Lemoine niedrige, kastenähnliche Holzställe in Verwendung.

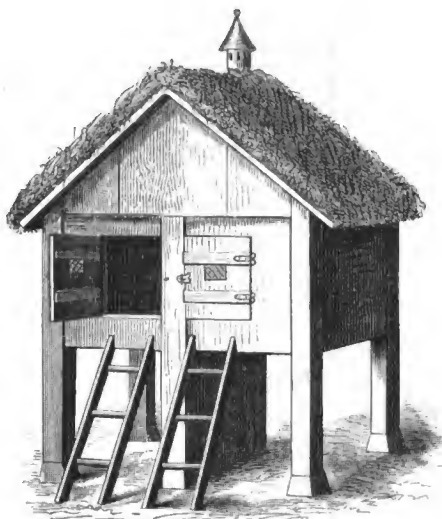


Fig. 30. Lemoine'sches Hühnerhaus.

2. Das Hühnerhaus des Freiherrn von Ulm-Erbach ist ein achteckiger Backsteinbau von 7 m Gesamthöhe (Erdboden bis Thurmspitze). Die Bedachung besteht aus Zink. Das Haus wird vollkommen erhellt nur mittelst Oberlicht, welches durch die Fenster des 2,30 m hohen thurmartigen Aufbaues hereinfällt. Sie dienen auch gleichzeitig zur Herstellung der Ventilation, indem zwei gegenüber liegende Fenster zum Öffnen eingerichtet sind. Die Fensterflügel sind durch Ketten verschlossen, die vom Boden aus vermittelt einer Schnur geöffnet werden können; der geöffnete Flügel wird durch eine zweite angebrachte Schnur je nach Belieben zurückgezogen und springt in eine gezahnte Feder ein, die ihn in dieser Lage erhält; will man das Fenster schließen, so wird die gezahnte Feder durch eine dritte Schnur nach abwärts gezogen, und ein Gewicht, welches flaschenzugartig am Fenster angebracht ist,

läßt den Fensterflügel wieder mit den federnden Keibern fest schließen. Diese Ventilation sorgt für reine, frische Luft; je nach Bedarf kann man beide oder nur ein Fenster öffnen.



Fig. 31. Hühnerhaus des Freiherrn v. Ullm-Erbach. Vorder-Ansicht.

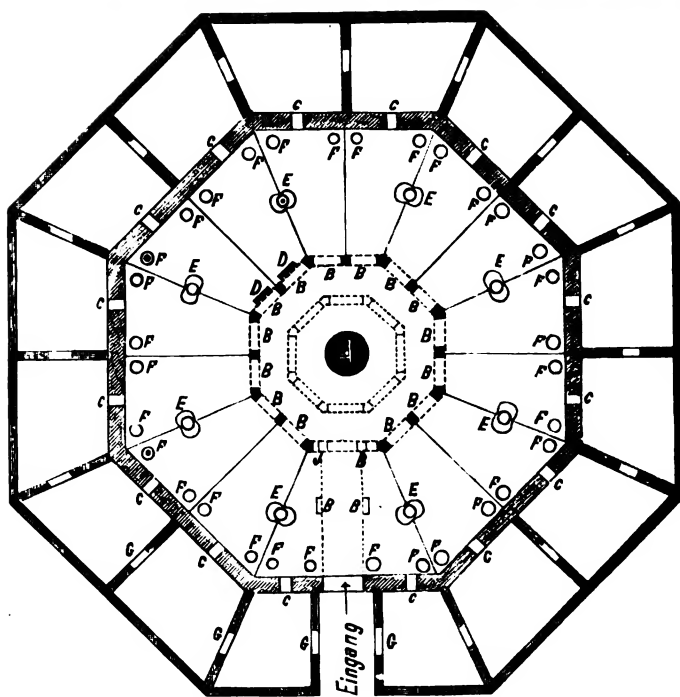


Fig. 32. Hühnerhaus des Freiherrn von Ullm-Erbach. Grundriß.

In das Innere des Hauses führt nur eine Thür. Das letztere besteht aus 16 Abtheilungen (s. Fig. 32), von denen jede 2,70 m lang, 2,85 m hoch, vorn (nach der

In der Mitte des ganzen Baues ist ein Kachelofen (A), aus unglasirtem Thon aufgestellt, welcher alle Abtheilungen gleichmäßig zu erwärmen vermag. Die Heizung wird erst, falls nicht vordem außergewöhnlich starke Kälte eintritt, etwa Mitte Dezember begonnen; denn durch zu frühes Heizen werden die Hühner sehr verwöhnt. — Den Fußboden bildet eine Betondecke, die sich sehr gut hält und leicht reinigen läßt.



Mitte des Hauses) 0,80 und an der Außenseite gegen 1,80 m breit ist. Ursprünglich war geplant, wie auch aus den Abbildungen zu ersehen, dem Haus eine Wandhöhe (vom Boden bis zum Dach) von 3,70 m zu geben und im Innern zu ebener Erde 2 m hohe Gelfasse und über diesen, durch eine Verschalung getrennt, 1,45 m hohe Räume zu schaffen, welche letztere dann durch eine Decke vom Dachraum geschieden werden sollten. Da jedoch in dieser Weise das Haus für den als Baustelle bestimmten Platz zu hoch geworden wäre, ließ man die 1,45 m hohen Räume fort und gab den unteren Gelfassen eine Höhe von 2,85 m statt 2 m, so daß diese bis zur Decke — eine gegypfte Rohbede — reichen. Zwischen der Decke und dem Dach sind Räumlichkeiten erzielt worden, welche die Länge und Breite der unteren, jedoch nur eine Höhe von etwa 1 m haben. Herr Baron v. Ullm-Erbach rät aber entschieden dazu, das Haus, wenn es angeht, in der ursprünglich geplanten Höhe von 3,70 m (bis zum Dach) zu errichten. Die dann gewonnenen Gelfasse des zweiten Stocks würden als Masträume u. zu verwenden sein. Die Dachräume erhalten Licht und Wärme durch Gitterthürchen, zu welchen man auf einer Stehleiter gelangt; sie können als Masträume u. benutzt werden, während die hier befindliche trockne Luft sie als Brutgelaß wenig geeignet erscheinen läßt.

In jeder der 16 Hauptabtheilungen haben 12 Hühner bequem Platz. Die Sitzstangen sind zum Herausnehmen eingerichtet und so angebracht, daß die Hühner sich nicht gegenseitig beschmutzen können. Aus dem Gang in der Mitte des Hauses führen Lattenthüren (B. B), welche die ganze Breite von Säule zu Säule und die ganze Höhe einnehmen, in die einzelnen Abtheilungen, und am unteren Theil jeder Thür ist ein kleiner Futtertrog (D) angebracht. Das Trinkgefäß (E), für je zwei benachbarte Abtheilungen bestimmt, wird in einen Ausschnitt der Zwischenwandung gestellt und jede Abtheilung mit zwei aus Weiden geflochtenen Begeförben (F. F) versehen, welche, von der Größe eines Gartenkorbes, oben zugesflochten sind (einem Bienenkorb ähnlich) und nur vorn für die Henne eine Einschlupföffnung haben. Zum Brüten und Führen werden andere Räume benutzt. Aus jeder Abtheilung führt für die Hühner eine kleine Fallthür (Schieber; c. c), welche durch eine über Rollen an der Decke entlang bis zur inneren Thür geleitete Schnur aufgezogen und herabgelassen werden kann, in den Laufraum (Vorhof). Jeder Laufraum ist 2 m lang, 2 resp. 2,80 m breit und 2 m hoch und mit Drahtgeflecht, welches an eichenen Säulen und Schwellen befestigt und schwarz gestrichen ist, umzäunt. Die Laufräume, deren Boden mit Sand und Kalk bedeckt wird, stehen mit einander durch Thüren (G. G), welche aus Eisenstäben hergestellt und ebenfalls mit Drahtgeflecht überzogen sind, in Verbindung, so daß man bequem alle Höfe durchgehen kann; nur die beiden in den rechts und links vom Eingang gelegenen Laufraum gehenden Thüren sind mittelst Vorhängeschloß abgeschlossen. Um den Hühnern noch mehr Bewegung zu verschaffen und doch die einzelnen Rassen rein zu halten, wird abwechselnd je einer Rasse — oder auch allen Hennen, während die Hähne eingesperrt bleiben — ganz freier Auslauf gewährt. Der Bau des Hauses hat etwa 2000 M gekostet.

3. Das Hühnerhaus des Herrn Dr. S. A. Meyer in Forstede ist im Part der in der Nähe von Kiel am Ostseestrande belegenen Villa Forstede nach den Angaben des Besitzers, des um die Erforschung der Ostsee-Fauna hochverdienten Hrn. Dr. S. A. Meyer in Hamburg, von dem Architekten Herrn Moldenschart in

Hühnerhaus des Herrn Dr. G. H. Meyer-Forstsch.

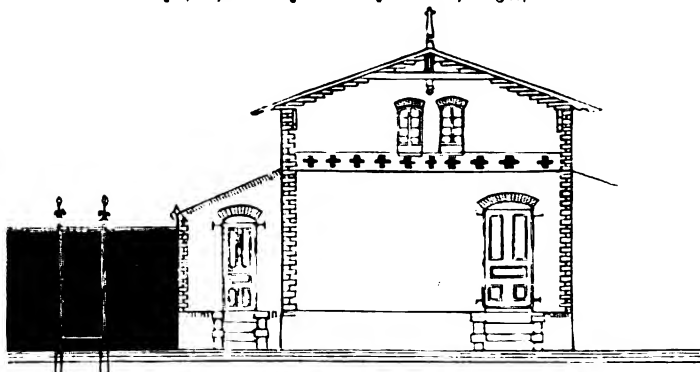


Fig. 33. Seiten-Ansicht.

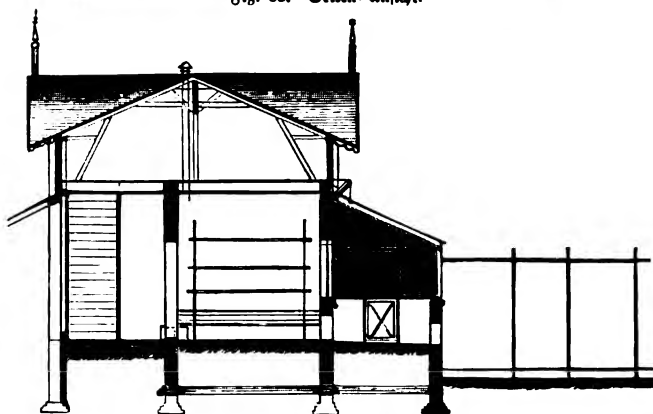


Fig. 34. Querschnitt.

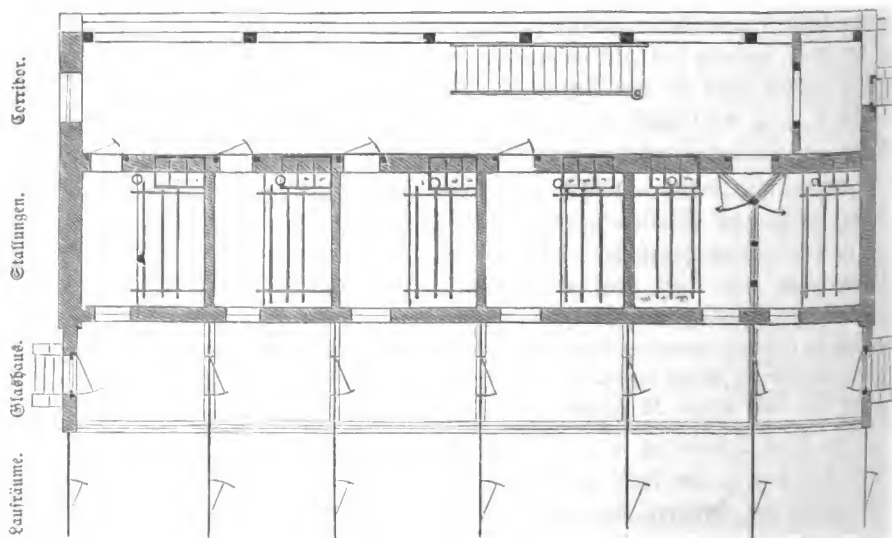


Fig. 35. Grundriß.

Niel erbaut worden. Bei der Einrichtung desselben war darauf Rücksicht zu nehmen, daß einerseits dasselbe in seiner äußeren Erscheinung zu dem an seltenen Coniferen u. a. Schmuckbäumen reichen Park der Villa in harmonischem Verhältniß stände, daß andererseits aber auch den praktischen Zwecken in jeder Beziehung Rechnung getragen würde: die darin gehaltenen Fühner sollen im Sommer wie im Winter den Bedarf an zuverlässig frischen Eiern für einen im größeren Styl geführten Hausstand decken, dabei auch eine entsprechende Anzahl wirklich guten Schlachtgeflügels liefern. Neben der Erhaltung eines möglichst guten Gesundheitsstandes der Thiere wurde auch ins Auge gefaßt, daß für Wartung und Pflege, sowie für die Beobachtung derselben dem Besitzer möglichstster Comfort geboten werde. Daher sind denn auch bei dieser Anlage theuere Einrichtungen getroffen, wie sie wohl bei Geflügelhäusern nicht allzuoft vorkommen werden. Der Unterbau ist völlig massiv aufgeführt, in den Stallungen selbst sind nur Eingangsthüren, Vegetästen und Sitzstangen von Holz, alles Andere aus Stein, Cement oder Eisen hergestellt. Mit Rücksicht auf die Erzielung von Frühbruten und von reichlichem Eier-Ertrag im Winter ist ein Heiz-Apparat in dem das ganze Gebäude an seiner Rückseite durchziehenden Corridor aufgestellt, welcher seine Warmwasserröhren durch alle Stallungen sendet. Auf diesen Corridor (s. Grundriß) münden die Eingangsthüren aller einzelnen Stallungen — letztere sind je 3 m hoch, 3 m tief und  $2\frac{1}{2}$  bis 3 m breit —, sowie die Schlußklappen der Vegetästen, sodaß das Ausnehmen der Eier von hier aus ohne jede Störung des Geflügels erfolgen kann. In jeder Stallung ist ein Stangengerüst angebracht. Vor der ganzen, nach Süden gerichteten Front des Gebäudes entlang zieht sich ein in Stein und Eisen ausgeführtes Glashauss, welches für jede Stallung einen Vorraum von gleicher Breite darstellt. Hier findet das Geflügel also auch bei schlechtem Wetter und im Winter einen trocknen, warmen Aufenthalt, ohne der Sonne und der frischen Luft entbehren zu müssen. Vor dieser Glasveranda liegen die Gehege (Laufräume), welche durch Drain-Anlagen trocken gehalten und durch einzelne hochstämmige Linden- und Obstbäume theilweise beschattet werden. Auch die Einfriedigung dieser Gehege ist ganz aus Stein (resp. Cementguß) und Eisen hergestellt. Die die einzelnen Abtheilungen trennenden Scheidewände sind unten 1 m hoch mit Eisenblech bekleidet, damit die Hähne benachbarter Gehege sich nicht sehen und raufen können. Aus den Gehegen endlich führen Auslässe in denjenigen Theil des Parks, welcher den Winter über dem Geflügel eingeräumt werden kann und in dem sich dann auch mit Wassergeflügel bevölkerte Teiche befinden.

Für Regulirung der Temperatur in den inneren Stallräumen, für richtige Lüftung in dem Glasvorbau durch gänzlich oder theilweises Oeffnen der Luftfenster u. s. w. ist in vollkommenster Weise gesorgt, und zwar sind die hierfür bestimmten, nach den Angaben des Besitzers konstruirten Apparate so sinnreich hergestellt, daß z. B. durch die Drehung einer Kurbel alle Luftfenster zugleich geöffnet oder geschlossen, die Einläufe aller Abtheilungen auf einmal auf- und zugesperrt werden können. Die Scheidewände der einzelnen Abtheilungen des Glasvorbaues wie der Gehege haben Thüren (s. Grundriß), sodaß man hier zwecks Futtergebens zc. bequem aus einem Raum in den anderen zu gelangen vermag, während das Geflügel noch im inneren Stallraum sich befindet. Außerdem ist auf jeder Seite des Ganzen eine von außen in die Abtheilungen führende Thür angebracht. Die Seiten-Ansicht (Fig. 33) sowie der Querschnitt (Fig. 34) zeigen, wie der Glasvorbau und die Gehege sich an

das eigentliche Stallgebäude anschließen. Der über den Ställen liegende Bodenraum (s. Querschnitt), zu welchem vom Corridor aus eine Treppe hinaufführt, birgt einerseits Geräthschaften, Behälter für Futtervorräthe und Eier, anderentheils entsprechende Einrichtungen für das Ausbrüten der Küken und den Aufenthalt derselben während der ersten Lebensstage. So kostspielig die ganze Einrichtung sein mag, so praktisch ist sie aber auch.

#### 4. Hühnerhaus im Zoologischen Garten zu Berlin.

Der Berliner Zool. Garten besitzt mehrere Hühnerhäuser, im Nachstehenden wollen wir jedoch nur dasjenige beschreiben, welches in seiner Anlage namentlich von dem (unter 2) besprochenen Gebäude erheblich abweicht: es hat die Form des Rechtecks, jenes die des Achtecks. Ursprünglich nur als Hühnerhaus gebaut, wird es jetzt zum Theil zur Beherbergung von Rasse-Tauben mit benutzt. Das Gebäude ist massiv gebaut, mit Zink gedeckt und im Innern, d. h. von Thür zur Thür, 25,80 m lang (tief), dabei 6,80 m breit und 3,85 m hoch. An jeder Giebelseite (s. Fig. 36) befindet sich eine Holzhür mit halbrundem Fenster darüber, und an jeder Seite derselben sind in das Mauerwerk zwei kleine Fenster eingelassen. Das Haus wird aber schon vollkommen erhellt durch Oberlicht. Dieses fällt an drei Stellen des Daches durch

Hühnerhaus im Zool. Garten zu Berlin.



Fig. 36. Giebel - Ansicht.

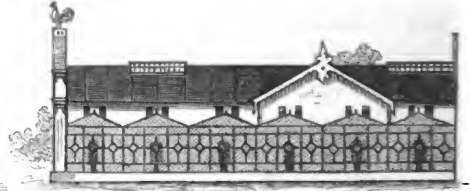


Fig. 37. Längsansicht (Hälfte).

schräge, festliegende Fenster herein, wie in Fig. 37 angedeutet. In dem Mitteltheil des Daches, welcher in Fig. 37, die nur die Hälfte einer Längsseite darstellt, eben auch bloß zur Hälfte zu sehen ist, befinden sich Vorkehrungen zur Ventilation. Der Mitteltheil ist nämlich etwas mehr erhöht, und die senkrechten Wände dieser Erhöhung bestehen aus Fenstern in Eisenkonstruktion, auf welchen die schrägliegenden Oberlichtfenster ruhen. Im Bedarfsfall können die senkrecht stehenden Fenster mittelst einer über Rollen laufenden Schnur herabgelassen werden. Doch wird dies kaum einmal nöthig, da schon durch Oeffnung der Thür und Auslauf-Schieber genug frische Luft zuströmt. Die bei starker Kälte vorzunehmende Heizung wird bewirkt durch zwei resp. drei eiserne Füllöfen, welche in verschiedenen Gelassen des Hauses aufgestellt und, um Schädigungen des Geflügels zu verhüten, mit Drahtgittern umgeben werden.

Von Thür zu Thür zieht sich durch das ganze Gebäude ein 1,80 m breiter, mit Steinfliesen belegter Gang, zu dessen beiden Seiten, wie aus dem Grundriß ersichtlich, je zwölf 2,50 m lange (tiefe), 2,15 m breite und 1,75 m hohe Abtheilungen nebeneinander liegen. Den Fußboden derselben bildet der feste, mit Sand bedeckte Erdboden, die Decke besteht aus Holz, die Wände zwischen den Abtheilungen sind aus schwarz gestrichenem engmaschigen Drahtgeflecht hergestellt, welches jedoch unten

bis zu einer Höhe von 75 cm durch feste Bretterwand ersetzt wird, damit die Hühner sich nicht beunruhigen können. Die den Gang begrenzende Wand jeder Abtheilung besteht ebenfalls in einer Höhe von 75 cm durchweg aus Holz, im Uebrigen aus 12 Glasscheiben in Holzrahmen; das mittlere Drittel nimmt die Thür (mit 4 Glasscheiben) ein. Alles Holzwerk ist mit gelber Oelfarbe gestrichen. Diese Abtheilungen, aus deren jeder nach außen, in die Volière, eine starke Holzthür führt, bilden gewissermaßen das untere Stockwerk. Auf ihnen sind (zweites Stockwerk) Käfige errichtet, welche bis an die Decke des Hauses reichen, mit ihrer Vorderwand aber gegen die der unteren Gasse um etwa 1 Fuß zurücktreten; sie dienen zu Brütträumen oder zum Aufenthalt für überzählige und kranke Thiere und im Winter zur Beherbergung von aus wärmeren Zonen stammenden Raubbögeln u. a., der Privatmann würde sie aber zu Masträumen u. benutzen können. In den unteren Gassen sind an der massiven Wand, rechts und links von der nach außen führenden Thür, hölzerne Nester angebracht, die Sitzstangen sind leicht herauszunehmen.

Die eben erwähnte Thür, welche immer geschlossen bleibt, enthält unten zum Durchlaufen der Hühner (und Tauben) ein Schlupfloch, welches mittelst eines Schiebers,

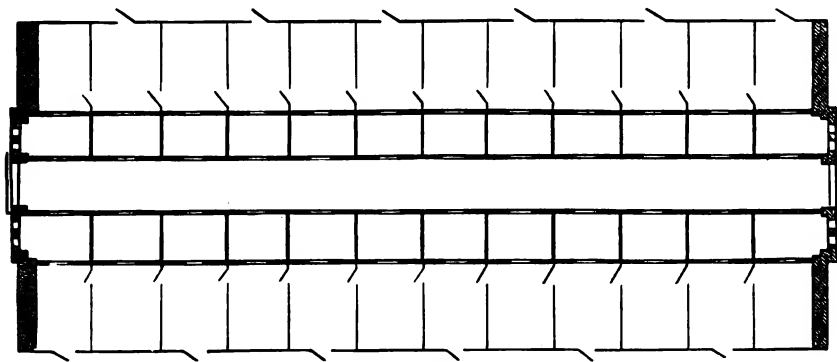


Fig. 38. Grundriß.

der vom Mittelgang aus durch eine an der Decke entlang, über Rollen laufende Schnur bequem zu handhaben ist, geschlossen werden kann. Die Laufräume erheben sich, wie ja auch das Gebäude, mit dem Fußboden, welcher aus Erde und Sand besteht und nicht künstlich befestigt ist, 30 cm über das Terrain des Gartens, so daß sie von der Grundfeuchtigkeit nicht erreicht werden. Jede Volièren-Reihe ist von drei Seiten gegen Wind und Unwetter geschützt: hinten durch das Gebäude (Langseite) und an ihren beiden Enden durch die über das Gebäude hinaus (s. Fig. 36) fortgesetzten massiven Giebelwände, denn diese stehen sogar noch um 23 cm über die Vorderseite (Drahtgeflecht) der Volièren vor. Die letzteren sind in Eisen konstruirt, die viereckigen eisernen Säulen in die 30 cm hohe Umfassungsmauer eingelassen und durch Drahtgeflecht — starkes, zwei- und dreifach gewundenes, schwarz gestrichenes Handgeflecht mit 20 mm Maschenweite — verbunden. Jede Volière ist 3,75 m lang (tief), 2,15 m breit und 2,15 resp. 2,45 m hoch; die beiden Höhenangaben kommen daher, weil jede der 2,15 m hohen Räume noch einen 30 cm hohen

dachartigen Aufsatz hat. Die Volieren stehen miteinander (s. „Grundriß“) durch Thüren, die nahe dem Gebäude angebracht sind, in Verbindung. Außerdem besitzt jede zweite Voliere in der Mitte der Vorderseite noch eine die ganze Höhe einnehmende Drahtthür. Alle diese Thüren werden vermittelst eines besonderen Drückers geöffnet.

Sitzstangen enthalten die Volieren nicht, dagegen ist an der Hauswand über der nach innen führenden Thür ein 35 cm breites, vorn mit Schutzleiste versehenes Laufbrett angebracht, auf welchem auch Nester aufgestellt werden können. Für die die Volieren mit bevölkernden Tauben, welche während der wärmeren Jahreszeit gern draußen brüten, sind — wie Fig. 39 erläutert — unterm Drahtdach zwei hübsche hölzerne Bruthäuschen mit je zwei Schlupflöchern und Nestern angebracht. Das Dach der Häuschen läuft mit dem der Voliere parallel, sodaß sie an einer Seite 32, an der anderen 46 cm hoch sind; die Tiefe beträgt 35 cm, in die 57 cm lange Vorderwand sind zwei 16 cm breite und 20 cm hohe Fluglöcher eingeschnitten. Das schräg abfallende Dach verhindert gleichzeitig eine Fäulniß des Holzes, da das

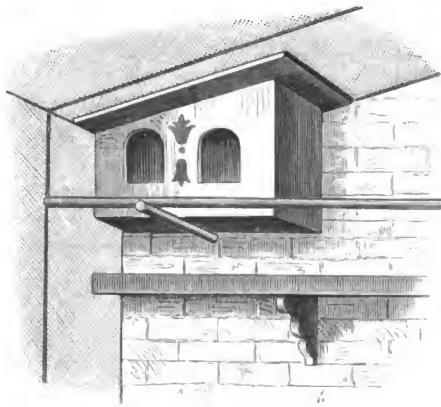


Fig. 39. Bruthäuschen für Tauben.

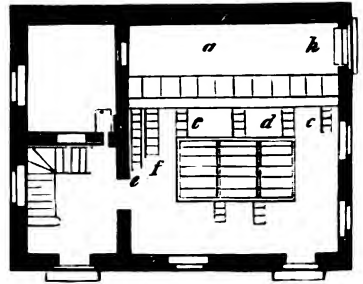


Fig. 40. Grundriß eines Hühnerhauses.

Regenwasser sofort abläuft. Selbstverständlich sind, wie auch die Zeichnung deutlich, für die hier hausenden und brütenden Tauben Sitzstangen angebracht.

Würde der Privatmann ein derartiges Haus bauen, so müßte er — da ihm ja nicht darum zu thun ist, seine Thiere zur Schau zu stellen — hauptsächlich für größere und vor Allem ruhigere, d. h. Federn u. a. lauschnige Plätze bietende Laufplätze sorgen.

##### 5. Hühnerhaus nach einem Plan von Baurath F. C. Schubert.

Das Gebäude, von welchem Fig. 40 den Grundriß bietet, ist massiv, in gebrannten Ziegelfsteinen und Kalkmörtel erbaut und mit einem 77 cm weit ausladenden flachen Theerpappdach versehen; es hat eine äußere Länge von 8,77 m, eine Tiefe von 6,49 m und enthält im Erdgeschoß den Hühnerstall mit Nester-Einrichtung nebst Gang dahinter, eine heizbare Brütestube und eine Futterkammer resp. Flur mit Treppe nach dem unterm Dach befindlichen Futterboden. Die lichte Höhe des Erdgeschosses beträgt 2,51 m, die Drempe!wand des Speichers hat 1,25 m und das Pultdach außer-

dem noch 1,56 m normale Höhe. Die Wände sind im Aeußern und Innern nur ausgefugt, außerdem aber sämtliche innere Wandflächen geweißt. Die Decken sind gepliestert (oder verschalt, geroßt und gepußt), der Fußboden mit gebrannten Ziegeln in Kalkmörtel gepflastert und in den Stallräumen außerdem noch mit einem Estrich von Steinkohlenasche und Kalk versehen. Die Thüren sind einflügelig und schlagen nach außen auf. In der Thür des Hühnerstalles ist eine Schieber-Deffnung zum Herauslassen der Hühner angebracht, sodaß erstere im Winter gar nicht geöffnet zu werden braucht. Sämtliche Fenster bestehen aus Façoneisen, sind mit Mennige grundirt und mit Oelfarbe angestrichen. Die Fenster der Stallräume sind außerdem mit Drahtgittern versehen.

Im Hühnerstall befindet sich das Sitzgerüst von 2,82 m Länge und 1,56 m Breite; vorn und zu beiden Seiten desselben ist der Gang 1,25 m, hinter demselben 0,77 m breit. Zwischen dem Hühnerstall und dem 1,25 m breiten Gange a sind die Legenester in fünf Reihen, zu je 12 Stück, repositorien-artig über einander angebracht, sodaß die unterste Reihe etwa 62 cm vom Fußboden entfernt bleibt. Vor jeder Reihe befindet sich ein 26 bis 31 cm breites, etwas geneigtes Anflugbrett, das durch einzelne Lattenstücke unterstützt wird. Nach diesen geneigten Brettern führen verschiedene Sprossenleitern, auf welchen die Hühner zu den Nestern gelangen. So dienen die Leitern so für die oberste Nestreihe, d für die zunächst darunter befindliche u. s. w. Bei der, für einen Hühnerstall bedeutenden, lichten Höhe von 2,51 m kommen die obersten Nester zu hoch zu liegen, sodaß sie vom Gange aus nicht mehr erreicht werden können, weshalb beim Eingang h entweder einige Stufen nöthig werden, oder man muß im Gange eine kleine tragbare Treppe stets zur Hand haben. Die Nester sind 46 cm tief, 34 cm hoch und 34 cm lang und haben vorn eine Deffnung zum Eintreten der Hühner, die 7,8 cm über dem Nestboden beginnt. Jedes einzelne Nest ist auf der Gangseite mit einer kleinen Thür versehen, welche mit Bändern und Klinkverschluß beschlagen ist. Die Thürchen gestatten es, daß man die Eier vom Gange aus den Nestern entnehmen kann, ohne also in den Stall eintreten zu müssen.

#### 6. Hühnerzucht-Anstalt nach Wright's Plan.

Der bekannte englische Züchter Wright giebt in seinem Book of Poultry unter andern auch den nachstehend veranschaulichten Plan einer Hühnerzuchterei und bezeichnet ihn als außerordentlich passend sowohl für die Zucht und Haltung von Rassehühnern (Zugungsgeflügel) wie für Eier und Fleisch-Gewinnung im großen Maßstabe. Ein Blick auf die Zeichnung läßt erkennen, daß die Anlage der Baulichkeiten und Räume dieselbe Anordnung zeigt wie die des bereits beschriebenen Hühnerhauses im Berliner Zoologischen Garten: die Räume liegen gleichmäßig auf beiden Seiten eines langen Ganges (H), von dem aus Thüren in jene führen. Die Maße zu der ganzen Anlage und den einzelnen Räumen können je nach Bedarf oder Zweck gewählt werden. Auf dem Plan bezeichnet: A Raft- und Legehäuser mit Nestern (b) und Sitzstangen (c); B Schuppen, als Futter- und Schutzplätze; D Räume und Käfige für Glucken, Junggeflügel und einzelne Hühner; E Käfige für Masthühner; G Grasplätze; H Gang.

Nur einige Bemerkungen mögen noch angefügt sein, da das Weitere der Plan selbst ergibt. Die Baulichkeiten, alle aus Holz aufgeführt, sind an der inneren

Seite, d. h. am Gange, etwa 1 m hoch mit Brettern verschlagen, auf diese folgen bis zum Dach Gitter; an der Außenseite jedoch sind sie bis zum Dach mit Brettern verschalt, während die Schuppen (B), falls sie nicht als Rückenräume verwendet werden,

Hühnerzucht-Anstalt nach Wright's Plan.

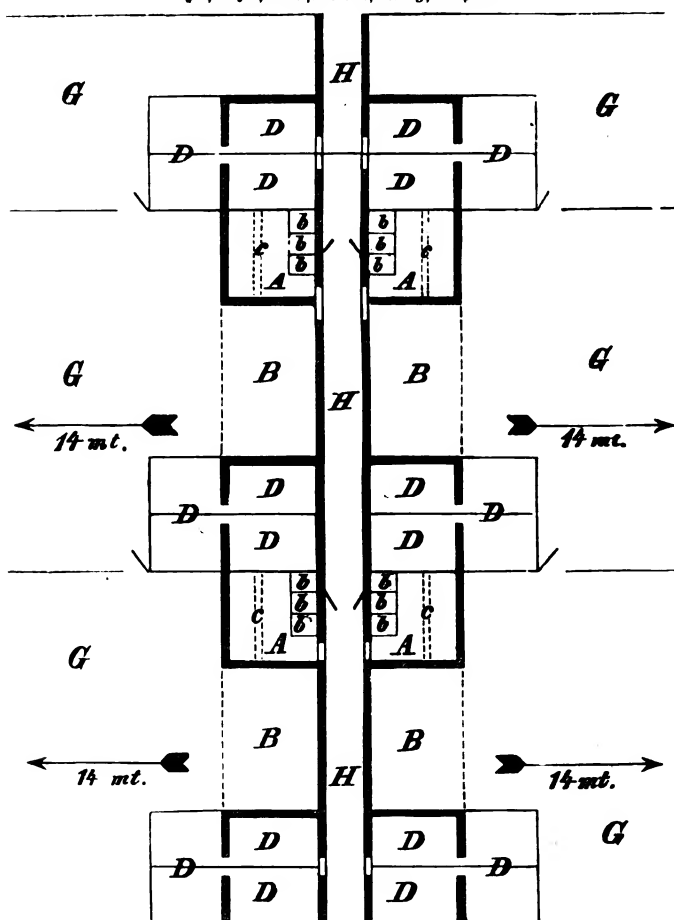


Fig. 41. Grundriß.

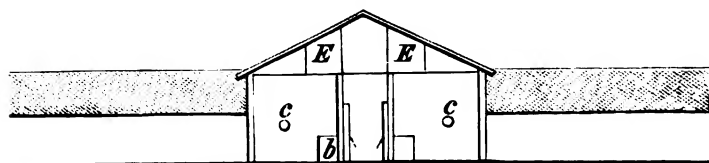


Fig. 42. Aufriß.

nach außen offen bleiben. Die Legehäuser sind mit Sitzstangen und Regeneffern ausgestattet; über jedem Neste befindet sich eine Klappe, so daß man vom Gange aus — wie bei dem Schubert'schen Plan — die Eier aus den Nestern nehmen kann, ohne



die Ställe betreten zu brauchen. Alle Räume stehen mit den Grasplätzen in Verbindung, deren Umzäunungs-Gitter auf einer etwa 80 cm hohen Bretterwand ruht. Die Erwärmung der Baulichkeiten bei strenger Kälte wird durch eine doppelte Reihe von Heißwasser-Röhren längs des Ganges bewerkstelligt. Diese künstliche Erwärmung der Räume will sich aber nicht mit dem Holzbau vertragen, wie denn überhaupt ein solcher luftiger Bau unseren klimatischen Verhältnissen nicht angepaßt sein würde. Die Mastfäße (E) haben einen Lattenboden, sodaß die Entleerungen der Fühner durch denselben auf den darunter befindlichen, herausziehbaren Bretterboden fallen. —

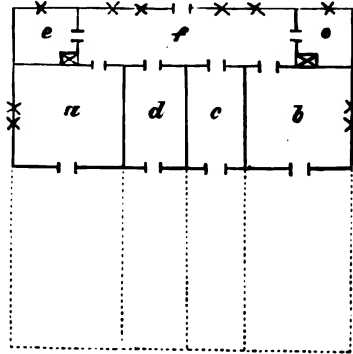


Fig. 43. Grundriß eines Geflügelhauses.

Zum Schluß sei noch der Grundriß eines einstöckigen, mit Vorhöfen versehenen Federviehhauses (Fig. 43) gegeben, zu dessen Erläuterung kaum etwas zu bemerken ist. a b c d bezeichnen die Gänse-, Puten- und Hühnerställe, es die beiden Brüstestuben und f den Hausflur.

## B. Wohnräume für Ziergeflügel

(Fasanen-Voliären etc.).

Da vielen der bei Beschreibung der Hühnerhäuser gegebenen Bemerkungen auch bei der Anlage von Wohnräumen für Ziergeflügel, namentlich Fasanen, Berücksichtigung zu Theil werden muß, so darf ich mich hier, unter Hinweis auf jene, wohl kurz fassen.

Bezüglich der Lage gilt das auf Seite 635 Erwähnte; sie muß so gewählt sein, daß die Fasanen vor Zugwind, heftigen Nord- und Nordwest-Winden, Grundfeuchtigkeit, aber auch vor trockner Hitze geschützt bleiben. Am vortheilhaftesten ist es, wenn das Fasanenhaus mit der Hinterseite an eine Mauer oder eine Hauswand anstößt und die Auslaufräume gen Süden oder Südosten gehen. Grundfeuchtigkeit wird durch Erhöhen des Fußbodens (um 30—60 cm über das äußere Terrain) vermieden. Trockne, sengende Hitze wird abgewendet oder wenigstens gemindert durch geeignete Bedachung und durch Bepflanzung der Voliären mit Strauchwerk; anderseits darf aber nicht durch nahestehende Bäume und Gebäude allen Sonnenstrahlen der Eintritt in die Räumlichkeiten verwehrt werden.

Größe und Höhe der Anlagen hängen von dem zur Verfügung stehenden Platz und den Neigungen des Besitzers ab. Die Höhe betrage wenigstens 1,75 m, sodaß man bequem in den Räumen herumgehen kann. Ein Stallraum von etwa 1,50 m Länge und 1 m Breite und dazu eine Voliäre von ungefähr 4 m Länge und 3 m Breite genügt schon für einen Stamm Fasanen; größere Räume, namentlich für den Auslauf, können natürlich nie schaden.

Die Form des Gebäudes wird hauptsächlich von den Witterungsverhältnissen bedingt; sechs- oder achteckige oder runde Stallungen empfehlen sich nur für Gegenden mit mildem Klima, am geeignetsten erscheint die Form des langgestreckten Rechtecks mit Ausläufen nach einer (geschützten) Seite hin.

Bezüglich des Baumaterials darf ich auf das auf Seite 635 Bemerkte verweisen. Keiner Holzbau kann nur dann in Betracht kommen, wenn die Witterungsverhältnisse der betreffenden Gegenden günstige sind, der Platz geschützt liegt oder die Anlage mit der Hinterwand an eine massive Mauer anlehnt. Fachwerk- oder Massivbau verdient den Vorzug. Dieser wird geradezu zu einem Erforderniß, wenn man den eigentlichen Stall (Schutz- oder Uebernachtungs-Raum) heizen will. Doch ist Heizung nicht unbedingt nöthig, ja, wenn die Räumlichkeiten nur geschützt liegen und die dieselben bewohnenden Vögel in genügender Weise gegen die Einwirkung von Kälte und Zugwind gesichert sind, überflüssig. Trockne Kälte ertragen die meisten Fasanen bis zu hohen Graden ohne Nachtheil, man möchte sagen, besser als die Haushühner. Die Arten, welche bei uns meist gehalten werden, wie Silber-, Jagd-, Königs-, Gold-, Amherst-, Ring-, Bunt- (Schiller-), Glanz-Fasan und Satyr, bedürfen geheizter Räumlichkeiten nicht, sie fühlen sich ohne diese ganz wohl; bei strenger Kälte mag man Nachts die Thüren bezw. Holzwände mit Strohmatteu verwahren. Auch andere Arten halten in ungeheizten Räumen aus, wenn man diese durch Stroh schützt; an trocknen, ruhigen Tagen kann man die Vögel während der Mittagsstunden ins Freie lassen, da ihnen die freie, wenn auch frischere Luft (und die Bewegung) zuträglicher ist als die wärmere, jedoch unreinere Stallluft. Von den Schutzräumen des Fasanengeheges im Berliner Zoologischen Garten ist nur die Hälfte (8 Räume) heizbar, und auch diese, welche die empfindlicheren Arten — Prälat-, Vieillots-, Borneo-, Fasan-, Argus-Fasan, auch Perlhühner mit Ausnahme des gewöhnlichen, ferner Ahrenträger-Pfau, Bronze-Truthuhn — beherbergen, werden nur bei strenger Kälte und für die Nacht, bis auf etwa 5 Grad R. erwärmt. Bei den anderen wird in der angegebenen Weise verfahren. Die Erwärmung erfolgt von einer Centralstelle aus durch Lönröhren. Das Fasanenhaus kann an seiner Vorderseite, d. h. gegen die Volière hin, in ganzer oder auch nur in halber Höhe abgeschlossen werden. Es entstehen in letzterem Falle zwei Stockwerke, das untere gegen das obere durch eine gemauerte bezw. hölzerne Decke getrennt. Diese Einrichtung, welche z. B. im Berliner Zool. Garten zur Verwendung gekommen, ist sehr vortheilhaft, da über dem abgeschlossenen Raum noch ein zweiter, vorn offener, bleibt, in welchem sich die Fasanen gern am Tage und zur günstigen Jahreszeit auch während der Nacht gern aufhalten; außerdem lassen sich die Vögel (namentlich scheue) gut beobachten, wogegen sie sich, wenn die ganze Vorderseite geschlossen ist und sie sicher werden, in dem Hause den Blicken des Beschauers entziehen; und endlich ist ein kleiner Raum auch leichter gegen Kälte zu verwahren als ein großer.

Die Umfassungs-Wände der Häuschen bestehen also am besten aus Fach- oder aus Mauerwerk, die Trennungs-Wände der einzelnen Abtheilungen im Innern jedoch stellt man aus dicht gefugten oder gespundeten Brettern her, damit dem Ungeziefer keine Versteckplätze geschaffen werden (s. S. 637). Betreffs der Decke oder des Daches und des Fußbodens sei auf das früher Gesagte verwiesen. Bei Fertigstellung des Fußbodens hat man zu berücksichtigen, daß den Ratten und Mäusen das Eindringen

(Durchwühlen) unmöglich gemacht wird, man verwendet also Pflaster oder Cement (Asphalt), die etwa benutzten Dielen müssen sehr stark (Bohlen) sein; über den eigentlichen Fußboden streut man Sand u. Ein derartiger Fußboden bietet zugleich den Vortheil, daß er sich leicht reinigen läßt und daß etwaige Grundfeuchtigkeit zurückgehalten wird.

Für Licht und Luft sorgen Fenster und Thüren oder besondere Vorrichtungen, wie auf S. 642 besprochen worden. Die Thüren müssen so groß sein, daß eine Person bequem verkehren kann; den Auslauf der Vögel vermitteln in der Vorderwand am Erdboden angebrachte, etwa 30 cm breite und 40 cm hohe Oeffnungen, welche durch herabzulassende Thürchen (am besten aus starkem Eisen- oder Zinkblech) geschlossen werden können. Frische, reine Luft ist ein Haupterforderniß zum Gedeihen der Fasanen.

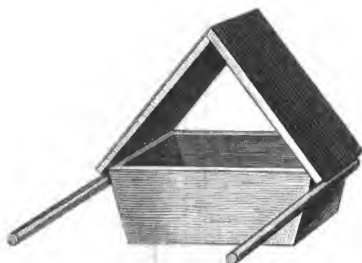


Fig. 44. Nistkasten für Fasane.

Sitzstangen müssen in genügender Zahl vorhanden sein. Indem ich das auf S. 643 Bemerkte zu beachten bitte, sei nur daran erinnert, daß die Entfernung der Stangen unter sich und von den Wänden so groß sein muß, daß die Vögel ihre Schwänze nicht beschädigen und sich nicht beschmutzen. Statt der Sitzstangen können auch Lauf- oder Sitzbretter verwendet und sowohl im Schutzraum als in der Voliere angebracht werden, wie auf S. 662, unter Beigabe einer Abbildung, schon besprochen worden. Dort ist auch bereits gesagt, daß auf diesen Brettern, welche möglichst nahe der Decke befestigt werden, die Nester aufgestellt werden können. Als am geeignetsten für diesen Zweck erweisen sich die Enden des Bretts, also die Ecken des Raumes. Das Nest besteht am einfachsten aus einem viereckigen, etwa 35 cm langen, 35 cm breiten und 20 bis 25 cm hohen Holzrahmen resp. Holzkasten. Da ja nur die Hennen die Nester auffuchen und dieselben nicht den langen Schweif wie die Hähne haben, so können die Nistkasten auch unmittelbar an der Wand befestigt werden. Damit die Hennen von oben her nicht gestört oder beschmutzt werden, giebt man ihnen ein spitzes Dach (s. Fig. 44), welches natürlich so hoch sein muß, daß den Hennen nicht der Eingang erschwert und die Bewegung im Neste unmöglich gemacht wird; zwei seitlich angebrachte kurze Stangen (Sprunghölzer) begünstigen den Anflug. Derartige Kästen, welche z. B. im Berliner Zoologischen Garten vielfach in Gebrauch sind, werden von den Fasaneu gern benutzt.

Manche Hennen haben die Gewohnheit, die Eier nicht ins Nest zu legen, sondern von der Sitzstange fallen zu lassen. Um nun das Zerbrechen derselben zu verhüten, breitet man unter der Stange eine dicke Lage Stroh aus. „Diese Vorsicht“, sagt einer unserer sachkundigsten Fasanenzüchter, Herr Ober-Regierungs-rath C. Cronau-Strasbourg in seinen „Fühnervögeln“ (I, 109), „ist jedoch ungenügend, wenn der betreffende Vogel selbst oder ein Mitbewohner desselben Raumes zu den Eierfressern gehört. In diesem Falle muß man auf ein anderes Mittel Bedacht nehmen, durch welches das herabfallende Ei sowohl der Henne wie auch der übrigen Gesellschaft entzogen wird. Zu diesem Zweck habe ich mit Erfolg eine Kiste verwendet, welche, wie Fig. 45 veranschaulicht, unter der Sitzstange so aufgestellt wird, daß das Ei in dieselbe fallen muß. Die Kiste wird im Innern mit Heu oder Stroh ausgefüllt, oben muß sie

mit Leinwand so abgeschlossen werden, daß die Flächen der letzteren nach innen gerichtet sind; in der Mitte der Leinwand befindet sich ein Schlitze zum Durchgleiten des Eies (s. B). Damit die

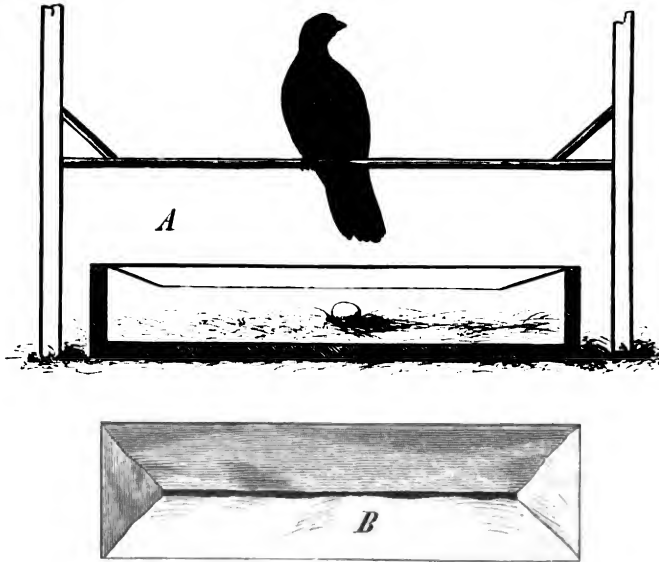


Fig. 45. Vorrichtung zum Auffangen der Eier.

Senne sich nicht dicht an die Wand setzen, in welchem Falle das Ei auf die Wandungen der Kiste fallen würde, bringt man hier, wie Abbildg. A zeigt, von der Stange ausgehend bis zu den Umfassungswänden schräge Leisten an.“

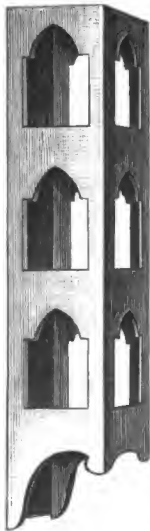


Fig. 46. Nistkasten für Biertauben.

Die Fasanhäuschen nebst den dazu gehörigen Volieren eignen sich gleichzeitig noch zur Mitbeherbergung von Biertauben, wie z. B. der australischen Schopftauben (s. S. 630). Nicht selten schreiten diese unter entsprechenden Verhältnissen zur Fortpflanzung. Sofern sie nicht starke Bäumchen zum Nistort wählen, muß man ihnen im Hause oder an der Außenfläche der Vorderwand des letzteren geeignete Nistgelegenheiten bieten. Herr Dir. Dr. Bobinus-Berlin hat für diese Zwecke Nistkästen von beistehender Form fertigen lassen, die sich auch wohl bewähren. Sie bestehen aus vier langen, etwa 25 cm breiten Brettern, welche einen langen, viereckigen Kasten bilden, der durch eingefügte Bodenbretter in drei Stockwerke oder Zellen zerfällt. Jede derselben ist etwa je 25 cm hoch, breit und lang. Die Fluglöcher reichen nicht bis auf den Boden der Zelle herab, sonst würden Nistmaterial und Eier zu leicht herunterfallen; man richtet es vielmehr so ein, daß die Seitenwände unterhalb der Ausschnitte eine etwa 5 cm hohe Umrandung bilden. Die Zellen haben gewöhnlich an drei Seiten Fluglöcher; da jedoch manche Tauben lieber im Halbdunkel sitzen, so mag man außerdem einen derartigen Kasten mit nur zwei, resp. einem Flugloch für jede Zelle aufhängen. Die Befestigung an der Wand geschieht mittels Haken und Dösen, sodaß die Kästen also leicht umgehängt werden können. —

Die Volièren selbst, deren Anlage und Einrichtung bereits ausführlich besprochen worden, können nie zu groß sein; eine Volière von 3—4 m Länge, 3 m Breite und 2 m Höhe genügt allerdings schon für einen Stamm Fasanen, kleiner aber sollte man die Maße nicht nehmen. Wie S. 648 erwähnt, empfiehlt es sich, den Fußboden der Volière zu cementiren oder zu betoniren. Ein bekannter französischer Fasanenzüchter, Dr. S. Moreau, spricht sich im „Bull. de la soc. d'Acclim.“ ganz dafür aus: „Durch die Betonirung ist die vollkommenste und dauernde Reinhaltung des Bodens ermöglicht. Der Regen selbst, besonders wenn er stark ist, wird dann nicht eine Ursache des Auftretens verheerender Krankheiten, sondern wird zum wohlthätigen Reiniger; bei heißem, trockenem Wetter aber werden die Exkremente hart, faulen also nicht, um den Boden zu inficiren. Sonach halte ich die Betonirung für das vorläufig wirksamste Mittel gegen alle ansteckenden Krankheiten und Parasiten, welche in den Volièren auftreten....“ Moreau räth, das Erdbreich 12 bis 15 cm tief ausheben — Bäume und Sträucher können stehen bleiben —, den ganzen Grund betoniren (oder auf andere Weise härten) und schräg abfallen (auf je 1 m etwa 5 cm Neigung) zu lassen und, damit die Vögel im Sande paddeln können, in einer Ecke ein Sandbad einzurichten, welches leicht gereinigt und erneuert zu werden vermag.

Ueber die Einschließung der Volièren mittelst Drahtgeflecht wolle man Seite 649 nachlesen. Um auch die Sperlinge, die unliebsamen Futterräuber, auszuschließen, empfiehlt es sich, Drahtgeflecht von 20 mm Maschenweite zu verwenden. Sollte man weiteres genommen haben, so wird man zu Fallen greifen müssen, um sich jener verschmißten Gefellen zu erwehren. Als eine praktisch recht erprobte Falle empfiehlt Gronau den nebenstehend abgebildeten Sperlingskorb, welcher, aus Weidenruthen geflochten oder aus verzinktem Draht hergestellt, zu dem Preise von 3, bezw. 9 M von Ad. Pieper in Moers a. Rh. zu beziehen ist. Der Korb hat einen Durchmesser von 45—50 cm. Die Stäbe müssen so eng stehen, daß der Spatz nicht zwischendurch kann, sondern seinen Weg von oben nach dem im Innern ausgestreuten Raschfutter nehmen muß. Der Eingang ist röhrenartig mit einer unteren Oeffnung von 35 mm Weite. Der Sperling schlüpft durch sie bequem hinein, vermag aber nicht wieder zurückzukommen. Nach Mittheilungen, welche Gronau von einem Züchter erhielt, fing dieser auf solche Weise im Laufe eines Jahres gegen 1500 Sperlinge. Natürlich müssen dem schlauen Vogel andere Futterquellen verschlossen bleiben; nur in den Fangkorb, welcher zudem einen Lockvogel beherbergt, wird Futter gestreut.



Fig. 47. Sperlingsfangkorb.

Das Dach der Volière wird zur Hälfte aus Drahtgeflecht, zur anderen und zwar der an das Haus anstoßenden Hälfte aus Brettern und Theerpappe hergestellt, damit die Vögel bei Regenwetter hier Schutz finden und doch in freier Luft sich aufhalten können. Die Zwischenwände der Volièren bestehen aus Drahtgeflecht, nur müssen dieselben, damit sich die benachbarten Hähne nicht sehen und beißen können, auf 50—75 cm Höhe durch Bretter, Blech oder Schiefertafeln ersetzt werden.

Um den Vögeln Schutz gegen die brennenden Sonnenstrahlen zu bieten, be-

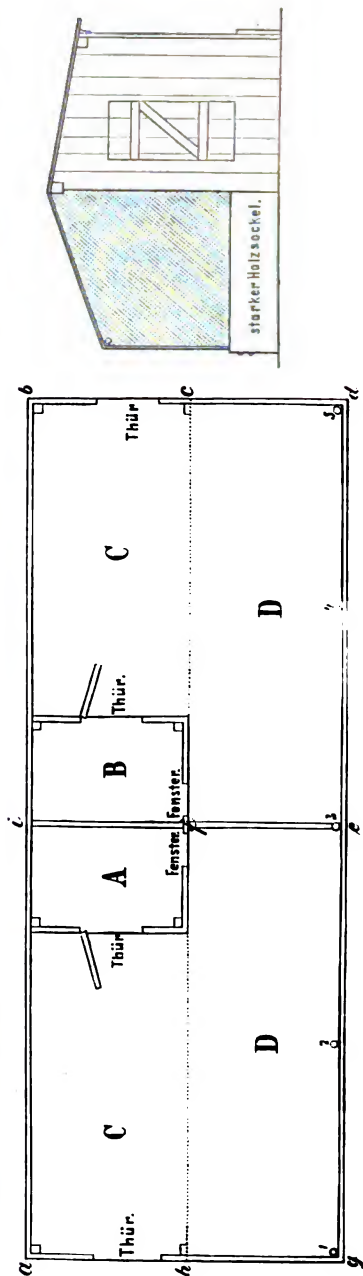
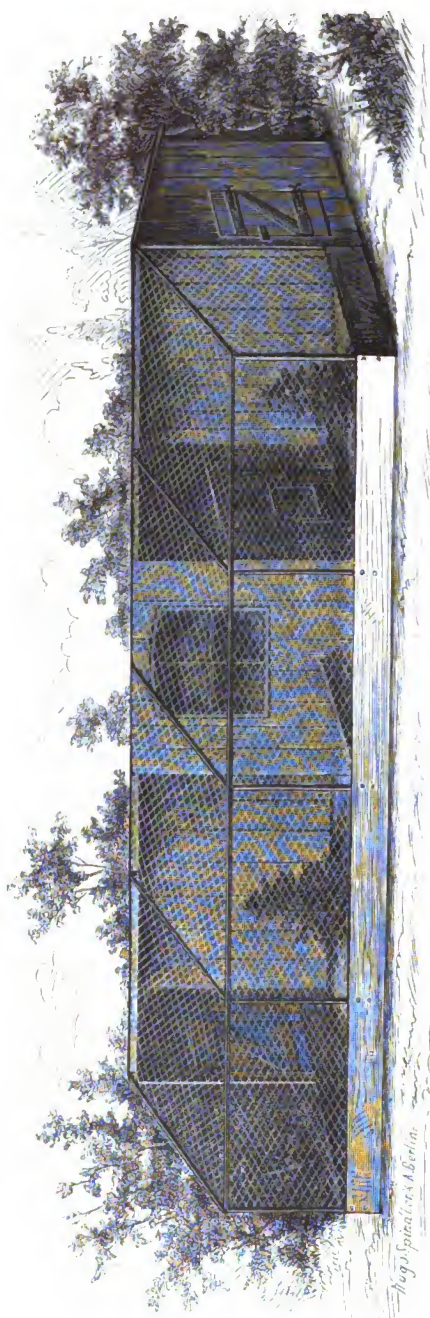


Abb. 40. Balanen-Voliere des Herrn. G. Brädel jr. in Pommern. (Oben: Total-Ansicht; unten: links Grundriss, rechts Seiten-Ansicht).

pflanzt man die Seiten der Volièren mit Rankengewächsen, wildem Wein, Epheu u. welche den Draht überziehen, Sorge aber dafür, daß dieselben nicht jeden Sonnenstrahl

abhalten. Ebenso wird das Innere mit Pflanzen ausgestattet, doch nicht zu reichlich. Es empfehlen sich hierzu namentlich Beeren und Früchte tragende Gesträuche, wie Hollunder (*Sambucus*), Liguster, Weißdorn, Schneeball (*Viburnum*), Berberitze, ferner Spiräen (*Spiraea callosa*), Buxbaum, und von Nadelgehölzen Wachholder, Taxis, Cypressen (*Cupressus Lawsoniana*), Tannen, Fichten u. a. Auf 8 oder 9 qm etwa ist ein Strauch erforderlich. Sehr hübsch nehmen sich aus Tropf- oder Tuffstein oder Schlacke gebaute Steingruppen in Voluten aus; Steinhühner u. dergl. beanspruchen diese sogar, wenn sie sich wohl fühlen sollen (f. S. 362).

Im Folgenden seien nun noch Abbildung und Beschreibung von zwei Fasanen-Gehegen gegeben, welche seit Jahren sich praktisch bewährt haben. Fig. 48 veranschaulicht eine Doppel-Volière, welche Hr. F. Möckel jr. in Homburg v. d. Höhe vor einigen Jahren angelegt hat. Die beiden Schutzhäuschen A und B, jedes für einen Stamm Fasanen berechnet und bestimmt, bilden im Grunde genommen eins und sind ganz gleichmäßig eingerichtet; jedes ist 1 m lang,  $1\frac{1}{2}$  m breit (tief) und fast 2 m hoch. Sie sind aus Holz aufgeführt, ebenso besteht die Rückwand (aib) der ganzen 8 m langen Anlage aus 35 mm oder  $1\frac{1}{2}$  Zoll starken, gespundeten Brettern. Thür und Fenster ergeben sich aus der Abbildung. Zu jedem Häuschen gehört ein Laufraum von 4, resp. 3 m Länge und 3 m Breite; ACD und BCD bilden demnach je ein Ganzes. Die durch CC bezeichneten Theile der Volieren und diese selbst, also der ganze Raum von aib bis hfe, sind mit Brettern und Theerpappe, die beiden Theile DD dagegen nur mit Drahtgeflecht bedeckt. Die Seitenwände ah und bc, mit Eingangsthüren, sind aus 35 mm starken Brettern, die Wände hg und cd, ebenso die Trennungswand fe und die ganze Vorderwand ged aus Drahtgeflecht hergestellt. Zur Befestigung des Geflechtes sind an der Vorderseite fünf 2 cm starke runde Eisenstäbe (Nr. 1 bis 5) in die Erde eingelassen; die Drahtwände werden am unteren Theil bis auf eine Höhe von 40 cm von einem

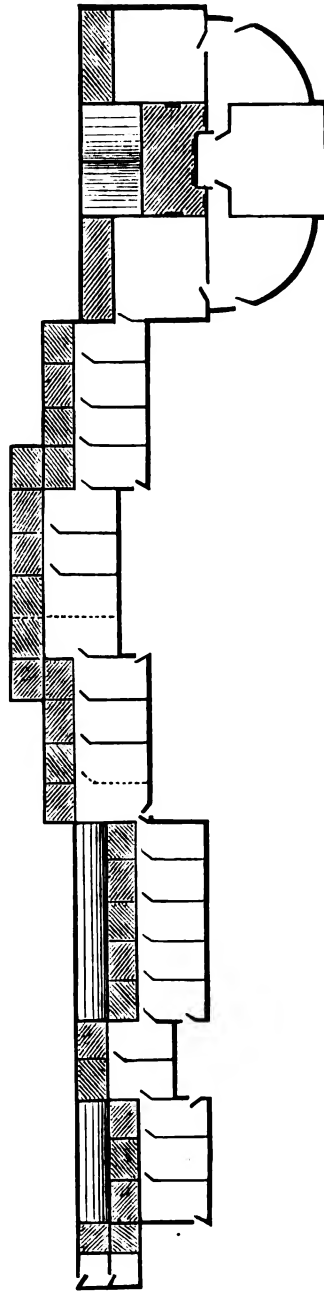


Fig. 49. Fasanen-Gehege im Zoolog. Garten zu Berlin. Grundriß.



starken Holzsockel bekleidet. In jeder Volière steht ein kräftiger Strauch. Die ganze Anlage ist ebenso billig als zweckentsprechend.

In größerem Maßstabe ist das Fasanengehege im Berliner Zoologischen Garten angelegt. Fig. 49 bietet den Grundriß des Ganzen, Fig. 50 den Durchschnitt. Wie aus der Abbildung erhellt, bilden die am rechten Ende liegenden Voliären mit Häusern eine besondere Gruppe, welche aus früherer Zeit stammt und heizbar ist. Ihr schließt sich eine Reihe von 22 Voliären an, und an der linken

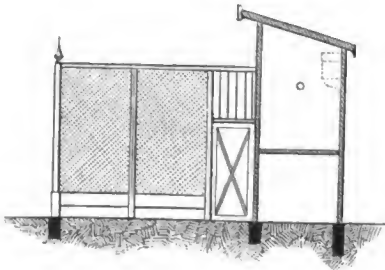


Fig. 50 Durchschnitt von Haus und Volière

Giebelseite befinden sich deren noch zwei. Die Voliären liegen nicht streng nebeneinander, sondern treten theils vor, theils zurück, um dem Beschauer den möglichst vortheilhaftesten Einblick zu gestatten. Der Fußboden des ganzen Geheges liegt etwa 60 cm über dem Terrain des Gartens und besteht aus Erde und Sand. Die eigentlichen Gebäude, abgesehen von den Voliären, sind in Holz konstruirt und bestehen aus zwei Stockwerken, welche, wie aus Fig. 50 ersichtlich, durch eine Holzdecke getrennt sind. Der zu ebener Erde liegende Schutz- und Winterraum hat an drei Seiten Fachwände, nach der Volière hin ist er durch auf Rollen laufende Glasthüren abgeschlossen. Ueber ihm befindet sich ein größerer, nach vorn offener Raum, welcher von den Fasänen tags und zur milderer Jahreszeit auch während der Nacht gern aufgesucht wird und, wie die Zeichnung deutet, Sitzstange und Regenfenster enthält; letzteres ist ebenso bei den unteren Räumen der Fall. Die Sitzstangen im Schutzraum werden von Trägern gehalten, die Nester haben die auf S. 667 beschriebene Einrichtung. Das obere Stockwerk überragt um reichlich 1 m die Voliären und wird hier gegen diese hin durch Drahtgeflecht abgeschlossen, damit kein Vogel entweichen kann. Das Dach ist aus Brettern und Theerpappe hergestellt. An die Seitenwände der Häuser schließt sich zunächst ein Theil Holzwand (mit Thür für den Wärter) und dieser nun die aus Drahtgeflecht, welches an starken viereckigen Holzfäulen befestigt ist, hergestellte eigentliche Voliärenwand an; Vorderwand und Decke der Voliären sind ebenfalls aus Drahtgeflecht gebildet. Die Voliären haben eine Länge von 4 bis 5 m bei einer Breite und Höhe von je etwa 3 m. Das Geflecht ist schwarz gestrichen. Fast jede Volière wird von einer anderen Art Fasänen in einem Stamm bewohnt, die größeren dagegen beherbergen eine gemischte Gesellschaft.

\*

Wasser-Viergeflügel, als Schwäne, Gänse, Enten, werden entweder frei auf Teichen gehalten — wobei den Vögeln die Flügel zu lähmen sind —, oder ebenfalls in Voliären, welche man am resp. überm Gewässer errichtet, untergebracht. Als Herberge und zur Verrichtung des Brutgeschäfts baut man für Schwäne am Ufer oder auf einer Insel kleine Häuschen, welche mehr oder minder elegant ausgeführt sein können; 1 qm Grundfläche genügt schon. Die Abbildung 51 veranschaulicht ein



im Berliner Zoologischen Garten stehendes, gewöhnlich von Schwarzhalbschwänen bezogenes Häuschen.

Ein ebenso einfaches und praktisches als hübsches Bruthaus für Schmuck-Enten und kleinere Ziergänse veranschaulicht Abbildung 52. Ein solches Häuschen

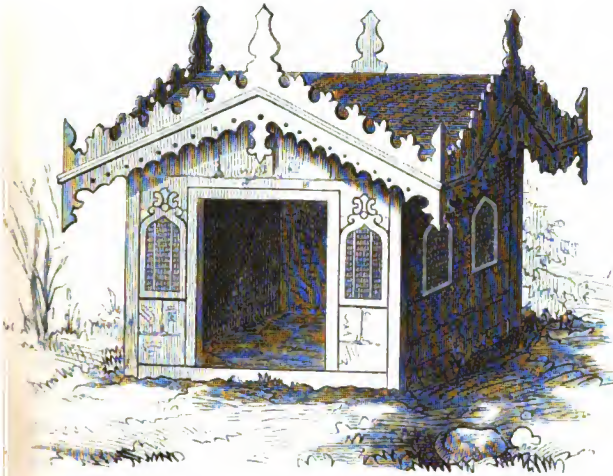


Fig. 51. Schwanhäus.

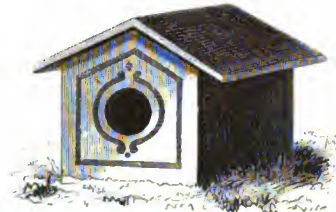


Fig. 53. Schmuckenten-Bruthäuschen.

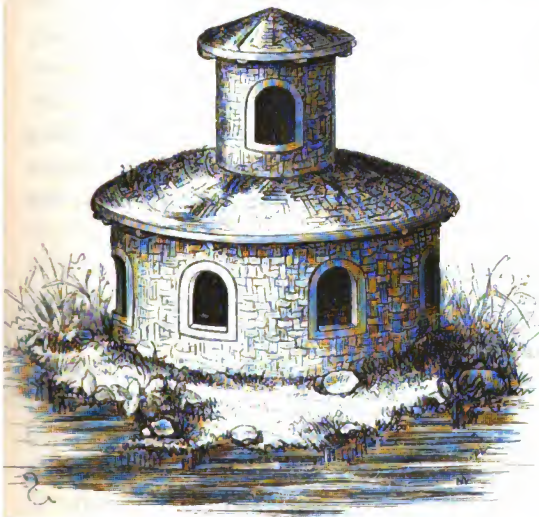


Fig. 52. Enten-Bruthaus.

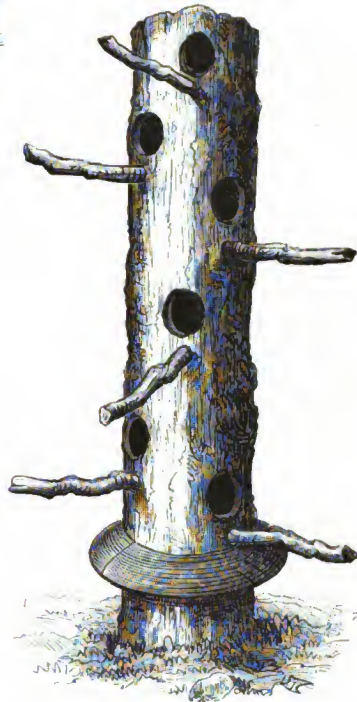


Fig. 54. Baumstamm mit Nisthöhlen für Enten.

steht auf einer Insel des sogenannten Schwarzen Teiches im Berliner Zoologischen Garten und bewährt sich recht gut. Es ist aus Holz gebaut, außen mit Span beschlagen und enthält zwei Stockwerke, jedes 50 cm hoch. Das untere Stockwerk umfaßt 8 Abtheilungen (Zellen), deren jede vorn 45, hinten 14 cm breit und dabei 37 lang (tief) ist; die Schlupflöcher, welche nicht ganz bis auf den Boden herab-

Geflügelzucht.

43

reichen, sind 14,5 cm breit und 18 cm hoch. Das zweite Stockwerk ist thurmartig aufgesetzt und besteht aus einer Abtheilung. — Am Ufer des für Schmuck-Enten bestimmten Teiches kann man kleine Bruthäuschen (Fig. 53), welche den Hundehütten ähneln, aufstellen, also viereckige, gestrichene Kästchen mit Spitzdach von (im Dichten) 40 cm Länge, 33 cm Breite und 33 cm Höhe; das Schlupfloch befindet sich 12 cm überm Boden und ist 16 cm im Dichten weit. Für Baum-Enten (Braut-, Mandarin-Enten u. a.) stellt man als Brutstätte einen Baumstamm auf, in welchem, wie Fig. 54 erläutert, Nestlöcher hergerichtet sind. Damit dieselben nicht von Ratten und anderem räuberischen Ungeziefer heimgesucht werden, umgibt man das untere Ende des Stammes mit einem Blechring.

### C. Tauben-Schläge, -Höhlen, -Häuser.

Die Tauben sind hinsichtlich der Ansprüche an ihre Wohnräume ziemlich bescheiden; keinesfalls aber dürfen deshalb besondere Punkte außer Acht gelassen werden, und der den Tauben angewiesene Aufenthalt muß ihren Neigungen und Gewohnheiten entsprechen, wenn sie sich wohl fühlen sollen. Bei der Beschaffung der Tauben wird man daher auf die vorhandenen Räumlichkeiten und Anlagen Rücksicht zu nehmen haben — oder umgekehrt, man muß bei Neu-Einrichtungen im Auge behalten, welche Rassen man halten und züchten will: ein Briestauben-Boden verlangt andere Vorkehrungen als die Höhlungen für Trommeltauben, ein Fliegetauben-Schlag andere Einrichtungen als ein Pfeiler für Feldtauben oder eine Behausung für schwere Kröpfer u. Viele Rassen, namentlich sog. Hof- oder Ziertauben, lassen sich allerdings in auf gleiche Art eingerichteten Schlägen oder Böden unterbringen. Man kann füglich dreierlei Tauben-Wohnungen unterscheiden: Taubenschläge oder Taubenböden, Taubenhöhlen und Taubenhäuser (Mäuer, Pfeiler, Thürme); die wichtigste Art sei vorangestellt\*).

#### 1. Taubenschläge.

Taubenschläge oder Taubenböden stellen kleinere oder größere Verschläge auf dem Boden eines Hauses, eines Stalles oder einer Remise (Schuppen) — seltener zu ebener Erde — dar. Auf den ländlichen Gehöften fehlt es in der Regel nie an Raum zur Anlage eines Taubenschlages. Nicht selten legt man solche Verschläge über Großviehställen an, oder man baut sie in dieselben hinein; und da man auf dem Lande häufig nur die bekannten Feldflüchter oder die ebenfalls gut nistenden Trommeltauben hält, welche sich in niedrig gelegenen Räumlichkeiten, die auch im Innern nicht hoch zu sein brauchen, ganz gern aus- und einfiegen, so mag man immerhin unter der Decke des Großviehstalles derartige höhlen- oder kastenartige Verschläge anlegen, nur hat man jedenfalls das bereits auf Seite 633 Gesagte zu beachten, sodaß nicht etwa Ungeziefer von den Tauben auf Kühe oder Pferde u. überkriecht. Im Uebrigen ist

\*) Die Niststätten für ausländische Ziertauben-Arten wurden auf S. 668 besprochen.

a) bezüglich der Lage des Taubenschlages zu bemerken, daß die nach Süden oder Osten jeder anderen vorzuziehen ist. Der Bodenraum eines Hauses oder anderen Gebäudes, namentlich der eines Viehstalles an der östlichen bezw. südlichen Giebelwand, in welcher sich ein Fenster befindet, eignet sich ganz besonders, vor Allem aber dann, wenn ein Schornstein durch diesen Raum hindurchführt oder angrenzt. Von welchem Vortheil derselbe ist, erweist sich am deutlichsten bei Frühbruten bezw. bei der ersten Fede, namentlich dann, wenn nach vorausgegangener warmer Witterung, welche die Tauben zum Brüten veranlaßt, plötzlich wieder Kälte eintritt. Und Derjenige, welcher — wie auf dem Lande — Tauben hält und züchtet, um die Jungen zum Schlachten zu verkaufen, kann hauptsächlich erst dann einen Ertrag herausziehen, wenn er die letzteren auch zu einer Zeit liefert, in der dieselben höher als sonst bezahlt werden, also im Vor- und Nachwinter resp. zeitigem Frühjahr; dies vermag er aber nur dann, wenn der Taubenschlag warm liegt. Doch schadet alten Tauben trockne Kälte nicht; viele Rassetauben-Züchter ziehen sogar einen kalten — aber trocknen! — Boden einem sehr warmen vor, weil in diesem Falle der Begattungstrieb der Taube auf einige Monate ganz ruhe und sich gegen Ende Februar um so kräftiger entwickele. Feuchte Kälte (Nasskälte) ist den Tauben entschieden nachtheilig, deshalb mag ich mich auch mit den Schlägen, welche zu ebener Erde liegen, d. h. deren Fußboden der natürliche Boden einer Remise, eines Schuppens oder Stalles bildet, nicht befrenden, am wenigsten dann, wenn die Tauben nicht einmal freien Ausflug haben. Wer nur einen derartigen Raum zur Verfügung hat, sollte wenigstens noch einen besonderen Fußboden, und zwar etwa  $\frac{1}{3}$  oder  $\frac{1}{2}$  m über dem Erdboden anlegen und den Ausflug nahe der Decke anbringen; sollen die Tauben nicht frei fliegen, so muß ein großes Fenster angebracht sein, damit die Sonnenstrahlen hereinfallen und reine Luft einströmen kann. Je nachdem der Schlag mit freiem Ausflug hoch oder niedrig gelegen, wird man die Wahl der Tauben zu treffen haben: schwer fliegende Rassen, z. B. Pfautauben, für niedrig, leicht fliegende dagegen (z. B. Tümmeler, Mövchen) für hoch gelegene Schläge; manchen Tauben, wie den Feldflüchtern, gilt es allerdings gleich, wenn sie überhaupt nur freien Flug haben. Große Annehmlichkeit für den Züchter bietet es sodann, wenn der Zugang zu dem Schlage möglichst bequem und derart eingerichtet ist, daß man durch ein in der Thür angebrachtes kleines Fenster das Innere des Bodens leicht überschauen und die Tauben beobachten kann, ohne durch Eintreten sie in ihrem Wesen stören zu müssen.

Im Weiteren hat man zu beachten, daß der Schlag möglichst geräumig, hell, trocken, luftig, sauber sei. Was zunächst

b) die Größe anbelangt, so braucht ein Schlag nicht sehr hoch zu sein; reichlich Mannshöhe dürfte — namentlich für Tauben, welche oft gegriffen werden müssen, wie die Briestauben — am meisten entsprechen, so daß einerseits der Züchter bequem im Schlag sich bewegen kann, ohne daß ihm andererseits die Tauben über den Kopf wegfliegen. Bezüglich des Fußbodens rechnet man so, daß derselbe etwa viermal so groß ist als die Fläche, welche die Tauben zusammen (z. B. beim Füttern) bedecken. Zu groß kann ein Schlag nie sein. Immer aber hat man sich vor Ueberfüllung zu hüten. Die Zahl der in einem Schlage unterzubringenden Tauben richtet sich nicht nur nach der Rasse derselben, sondern auch danach, ob die Tauben frei ausfliegen oder auf ihre Behausung beschränkt sind. Große, schwere Rassen beanspruchen

mehr Platz als kleine, freifliegende Tauben weniger als eingesperrt gehaltene; außer dem können nach beendeter Brutzeit mehr Tauben in einem Schläge untergebracht werden als während derselben. Verlangt ein Paar Rassetauben mindestens 1 cbm Raum, so rechnet man bei Briestauben, die selbstverständlich freien Ausflug haben müssen, zwei Paar auf denselben Raum und Feldtauben begnügen sich mit dem vierten, ja mit dem sechsten Theil eines Kubikmeters. Zu empfehlen ist es jedoch nicht, in einem Schläge, möge er auch groß sein, viele Tauben zu beherbergen, da sich nur zu leicht und oft Unzuträglichkeiten einstellen, lieber scheidet man den Schlag in mehrere Abtheilungen und bevölkert jede besonders. Namentlich gilt dies von Rasse- oder Ziertauben, von welchen man nur etwa 15 Paar zusammenbringen sollte. Man erlangt dann zugleich eine bessere Uebersicht und hat bei ansteckenden Krankheiten es mehr in der Hand, diese auf einen Ort zu beschränken.

c) Licht und reine Luft erhält der Taubenschlag durch Fenster, bezw. durch die Ausflucht. Bei kleinen Verschlägen genügt in der Regel die Ausflucht-Oeffnung, um denselben das nöthige Licht und frische Luft zu beschaffen; für größere Böden wird ein Fenster nöthig, das entweder mit der Ausflucht verbunden, resp. über derselben angebracht — dies hat den Vortheil, daß auf keinen Fall Zugluft entsteht — oder ins Dach eingesezt wird und des Raubzeugs wegen vergittert sein muß. Im Sommer kann das vergitterte Fenster, falls eben nicht Zugluft entsteht, Tag und Nacht offen bleiben, im Winter wird dies weniger erforderlich sein. Liegt der Taubenboden unter einem Ziegeldach, so müssen die Fugen gut verstrichen werden; ist das Dach mit Zink oder mit Theerpappe gedeckt und der Theil über dem Taubenboden den heißen Sonnenstrahlen ausgesetzt, so muß man die im Schläge entstehende Hitze und Schwüle zu mildern suchen, was am besten dadurch geschieht, daß man das Dach noch verschalt, d. h. unter die Dachsparren Bretter nagelt. Dadurch wird auch der Schlag im Winter wärmer. Immer aber hat man darauf Bedacht zu nehmen, daß keine Ritzen und Spalten im Holzwerk bleiben und daß dieses gehörig getüncht oder gestrichen ist (vergl. S. 637, 639 ff.), damit das Ungeziefer keine Schlupfwinkel findet. Das betreffs Licht und Luft Gesagte gilt in doppeltem Maße von solchen Taubenschlägen, welche von den Insassen ständig bewohnt werden, ohne daß diese also frei ausfliegen oder in eine sonnige Volière gehen können; für derartige Schläge wird ein großes nach Osten oder Südosten liegendes Fenster, durch welches reine Luft einströmt und die Morgensonne hereinscheint, zur Nothwendigkeit. Daß der Schlag trocken sein muß, wurde schon betont; gegen immerwährende Feuchtigkeit, namentlich kalt-feuchte Luft in den Wohnräumen sind die Tauben empfindlich. Eine besondere Heizung des Taubenschlages ist nicht nöthig, nur muß derselbe, namentlich für zartere Rassen (Egypt. Mövchen 2c.) geschützt liegen, sodaß nicht etwa der Schnee hereingeweht wird und der eisige Wind durch die Fugen hindurchpfeift.

d) Die Wände und — falls sie nicht durch das Dach gebildet wird — die Decke müssen freundlich geweißt (getüncht) oder gestrichen sein, mögen sie aus Holz oder Mauerwerk bestehen. Mauer- resp. Fachwerk ist aus mehrfachen Gründen vorzuziehen: es schützt den Boden mehr und läßt sich glatt verputzen, gewährt mithin dem Ungeziefer keine Zuflucht. Holzwände werden aus glatt gehobelten, dicht gespundeten Brettern hergestellt. Die Thür muß gut schließen, damit sich kein Raubzeug eindringen kann.

e) Der Fußboden soll entweder aus glatt gehobelten, rissenfreien Dielen, oder aus einem Lehm- bzw. Cementstrich bestehen. Bretterboden wird am besten gut mit Oelfarbe gestrichen, damit die flüssigen Ausscheidungen der Tauben nicht in das Holz eindringen, dieses verderben und bei heißem Wetter übelriechende, nachtheilige Ausdünstungen erzeugen. Nicht versäumen sollte man, den Fußboden mit einer etwa 2 cm hohen Lage möglichst staubfreien Sandes und feingestoßenen alten Mörtels zu bedecken. Von diesem können jeden Morgen mittelst einer engzahnigen Harke (Rechen) die Kothbällchen mühelos entfernt werden, sodaß diese nicht schlechte Luft erzeugen und der Boden immer sauber aussieht. Die Sandschicht wird etwa alle ein oder zwei Wochen erneuert, eine gründliche Reinigung des ganzen Schlags mit Netzen 2c. aber jährlich wenigstens einmal (nach beendeter Brut), besser jedoch zweimal (vor und nach der Setzzeit) vorgenommen. Werthvollen Tauben wendet man gewöhnlich an und für sich schon erhöhte Aufmerksamkeit zu. Bezüglich der Vorkehrungen gegen Ungeziefer und der Desinfections-Mittel wolle man das auf Seite 639 ff. Mitgetheilte beachten. Zur Setzzeit sind die Nester oft auf Ungeziefer zu untersuchen, zu reinigen und am besten zu wechseln.

f) Die Ausflucht (das Flugloch) soll sich wenigstens 50 cm, am besten aber möglichst hoch über dem Fußboden des Schlags befinden, damit junge Tauben, die noch nicht fliegen können, nicht zu früh hinauslaufen und möglicher Weise umkommen. In Rücksicht auf junge Tauben legt man auch die Ausflucht nicht gern an einer steilen Haus- oder Giebelwand an, denn es kommt vor, daß noch nicht flugfertige Junge den Alten auf das Anflugbrett folgen, hier aber von irgend einer anderen Taube weggebissen werden; befindet sich nun die Ausflucht an einer hohen senkrechten Wand, so fallen womöglich die Jungen hinab und verunglücken oder werden gestohlen, während sie, wenn die Ausflucht auf das Dach hinausgeht, auf diesem neben dem Flugbrett noch sitzen können. Es empfiehlt sich, wie schon erwähnt, die Ausflucht nach Süden, Südosten oder Osten hin zu richten, da in unseren Gegenden meist West- und Nordwest-Winde vorherrschen.

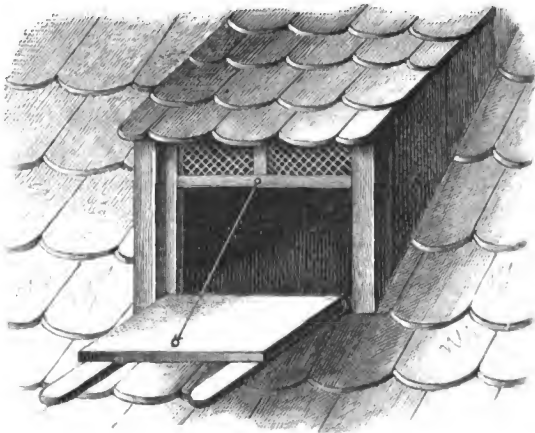


Fig. 55. Ausflucht.

Das Flugloch selbst macht man gewöhnlich nicht größer, als daß eine Taube bequem aus- und einzuschlüpfen vermag; ist der Schlag von vielen Tauben bewohnt, so erscheint es gerathen, aus Vorsorge mehrere Fluglöcher anzubringen, damit nicht, wie es öfter geschieht, ein zankfüchtiger Täuber, welcher das eine Flugloch stundenlang besetzt hält, den übrigen Tauben das Einfliegen verwehren kann. Innen und außen muß vor dem Flugloch ein Anflugbrett angebracht werden, welches mit der unteren Kante des Flugloches in einer Ebene liegt. In einfachster und doch empfehlenswerther Weise kann das äußere Anflugbrett gleichzeitig zum Verschuß der

Ausflucht dienen. Es ist dann nämlich, wie Fig. 55 zeigt, unmerklich größer als das Flugloch und zum Auf- und Zuschlagen eingerichtet. Dies wird dadurch erreicht,

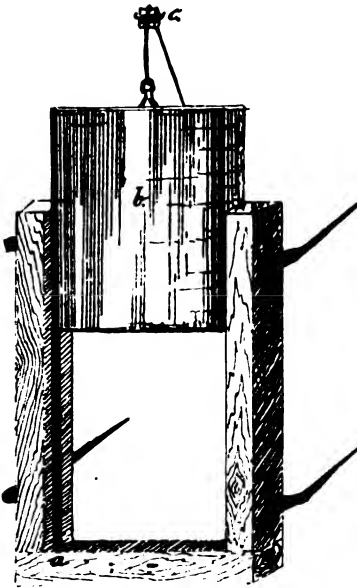


Fig. 56. Ausflucht.

daß man das Brett hinten am Flugloch mittelst zweier Eisenbänder (Scharniere) befestigt und am vorderen Ende desselben eine Schnur (Zugleine) anbringt, mit welcher man — je nachdem die im Innern des Schlags an der Decke entlang oder aber abwärts geführt wird — von der Thür des Schlags aus oder von unten das Brett bequem aufzuklappen und niederzulassen im Stande ist. Das niedergelassene Brett ruht, wie die Abbildung zeigt, auf zwei wagerechten Latten. Soll die Ausflucht einige Tage lang geschlossen bleiben und erhält der Taubenschlag sein Licht nur durch diese, so setzt man an der Innenseite ein Gitter vor das Flugloch und läßt das äußere Flugbrett herab, damit es nicht verdunkelt. Falls das letztere, wie in der Regel bei Brief- und Fliegetauben-Vöden, zugleich als Futterbrett (zum Anlocken der Tauben) dienen soll, so giebt man ihm eine größere Länge, befestigt es gehörig auf Stützen (Knaggen), damit

es sich infolge des Einflusses von Regen und Sonne nicht wirft, und faßt die äußere Kante mit schmaler Leiste ein, welche ein Hinabrollen des Futters verhindert. Selbstverständlich muß dann der Verschuß der Ausflucht in anderer Weise be-

wirkt werden, und je nach der Dichtigkeit oder nach der Art der zu haltenden Tauben und den Erfahrungen des Züchters wird dieser die Bestimmungen zu treffen wissen. Statt der oben beschriebenen Brettklappe kann ein in Falzen (a) laufendes, senkrecht auf- und abwärts sich bewegendes Brett, wie man es an der Auslauf-Öffnung in Hühnerställen benutzt, oder ein in derselben Weise angebrachte Blechtafel (Fig. 56 b), oder ein Eisendrahtgitter zur Verwendung kommen.

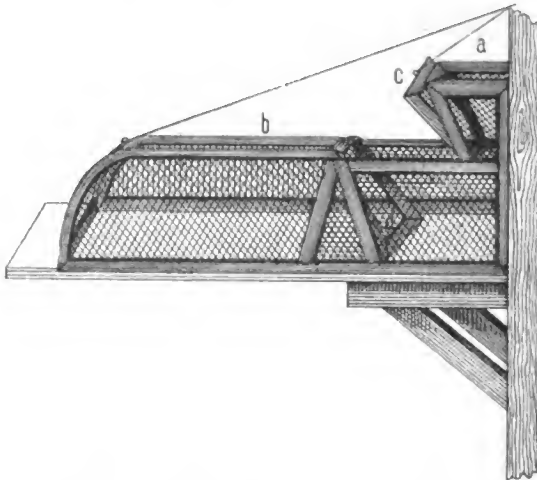


Fig. 57. Nürnberger Taubensfaller (nach Engelhardt).

In manchen Gegenden ist der sog. Haulkorb (Hauben-, Fangkorb) in Gebrauch, d. i. eine aus Draht geflochtene, korbbartige Vorrichtung, welche unterhalb des Anflugbretts hängt, zum Zweck des



Verschluß der Ausflucht aber — ähnlich wie die in Fig. 55 dargestellte Brettklappe — emporgezogen wird, sodaß sie dann die Ausflucht wie eine Haube bedeckt. Diese Haube sind ganz praktisch; es lassen sich mit ihnen auch leicht Tauben fangen. In Nürnberg zc. verwendet man den sog. Taubenfaller, eine etwas zusammengesetzte, jedoch sehr zweckdienliche Vorrichtung, welche durch Fig. 57 veranschaulicht wird, sodaß wenig zu sagen bleibt. Das Gitter ist so hoch und breit, daß die Tauben bequem verkehren und, falls sie nicht ausfliegen sollen, in ihm sich beregnen lassen und sonnen können. Die Maschen sind so eng, daß keine Maus durchzuschlüpfen vermag. Der ganze Apparat besteht aus zwei Theilen, dem eigentlichen Faller (b) und dem darüber befindlichen kleineren Fallgitter (a). Letzteres gewährt verpäteten Tauben noch Einlaß, wenn der Faller schon geschlossen ist; zur Nacht wird auch das Fallgitter (durch c) geschlossen, damit dem Raubzeug jeder Zugang zum Taubenschlag abgeschnitten ist. In der Mitte des Fallers befindet sich ein Gitter (d), welches herabgelassen wird, wenn eine Taube weder durch das Fallgitter, noch durch den Faller in den Schlag gehen will und die in letzterem befindlichen Tauben nicht hinaus sollen. Man streut Futter außerhalb des Mittelgitters, läßt dieses herab und zieht den Faller in die Höhe. Die Tauben im Schläge kommen gewöhnlich des Futters wegen auf das Flugbrett, und die zu fangende Taube, durch Futter und Tauben angelockt, kann nur selten der Versuchung widerstehen und wird infolge Herablassens des Fallers erhascht. (Illustr. Geflügelzeitung I, S. 43.)

Endlich ist noch der Verschluß der Ausflucht mittelst sogen. Scheeren oder Gabeln zu erwähnen, wie er namentlich bei Briestaubenschlägen zur Anwendung kommt. In die eigentliche Ausflucht wird ein Holzrahmen senkrecht eingesetzt. Quer durch diesen Rahmen führt, wie Abbildung 58 zeigt, ein starker Eisendraht, und auf diesen sind starke Drahtstücke aufgereiht, die weiter unten an der inneren Seite eines Stabes anliegen, hier jedoch nicht befestigt sind, sodaß sie bei einem Druck von außen nach innen zurückweichen; nach außen können sie nicht gedrückt werden, weil der untere Stab daran hindert. In manchen Orten verwendet man statt der Drähte Gabeln oder Scheeren von leichtem Holz, und damit diese sich oben am Eisendraht nicht klemmen, wird zwischen je zwei Gabeln eine ganz kurze Blechröhre über den Draht-

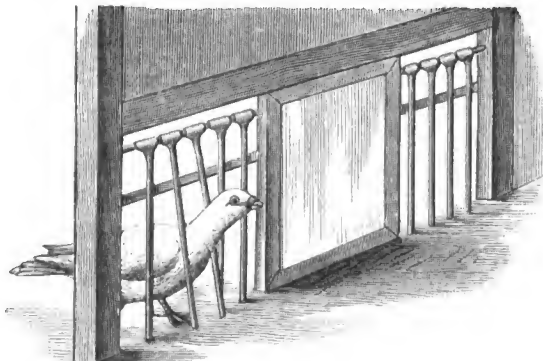


Fig. 58. Ausflucht mit Fenster und Scheeren.

stab geschoben. Drahtstücke und Holzgabeln bezwecken ein und dasselbe: die Tauben wohl in den Schlag hinein-, aber nicht hinauszulassen. Die Tauben gewöhnen sich bald an diese Einrichtung, wenn sie vielleicht auch erst sich etwas verduzt zeigen; durch Streuen von Futter auf das innere Flugbrett wird man bald das Gewünschte erreichen; sie stecken den Kopf zwischen die Stäbe und drücken diese mit der Brust nach innen zurück. Das Herauslassen der Tauben geschieht, indem man zwei Gabeln in die Höhe zieht. Praktischer ist die Einrichtung, welche auch ich der Ausflucht meines Briestaubensbodens gegeben habe (Fig. 58). Man bringt nämlich nur zu beiden Seiten im Holzrahmen Scheeren, in der Mitte

jedoch ein Fenster an, welches in Blechfalzen läuft und aufgezo- gen und niedergelassen werden kann. Sollen die Tauben nach Belieben aus- und eingehen, so zieht man die Glasscheibe mittelst einer Schnur hoch und läßt das Fenster offen. Um den Schlag vor Raubthieren, welche ja auch die Gabeln zurückdrücken könnten, zu schützen, legt man zur Nacht entweder einen Ziegelstein auf das innere Flugbrett vor die Scheeren, oder man bringt seitwärts vom Rahmen Holzthüren an u. s. w.

g) Gut ist es, vor dem Taubenschlag einen Gewöhnungskasten anzubringen. Er besteht aus einem größeren oder kleineren — der von mir benutzte ist 75 cm im Quadrat — viereckigen Käfig von Drahtgeflecht, welcher entweder außen vor dem

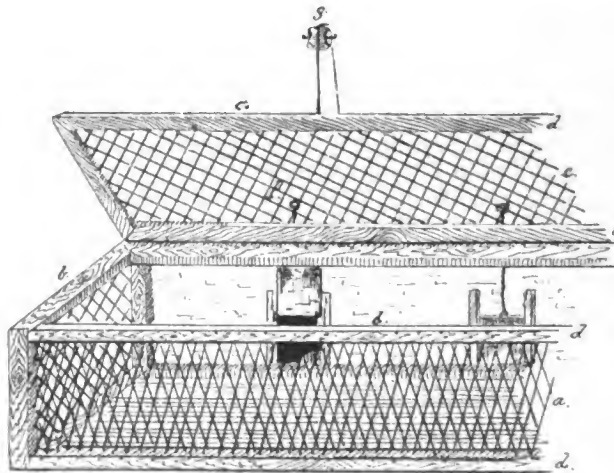


Fig. 59. Gewöhnungskäfig.

(a Lattenboden; b od Holzrahmen mit od Drahtgeflecht; g Rolle mit Schnur.)

Flugloch, oder neben dem- selben befestigt wird (S. 688). Lepteres ist vor- zuziehen, da man die neu eingewöhnenden Tauben in den Kasten setzen kann, während die anderen durch das Flugloch unbehindert aus- und eingehen dürfen. Selbstverständlich muß dann vom Boden aus eine besondere Oeffnung (mit Verschuß) in den Käfig führen. Derselbe kann be- ständig draußen stehen; nur muß er dann, wenn vor dem Flugloch ange- bracht, entweder einen

aufzuklappenden Deckel (Fig. 59) oder besser an der Vorderseite ein Schiebethürchen haben, welches immer geöffnet bleibt, wenn keine Tauben zu gewöhnen sind. Einen so eingerichteten Gewöhnungskäfig kann der Briestaubenzüchter sich noch besonders nutzbar machen, indem er bei Wettfliegen jede von der Reise zurückkehrende Taube, sobald sie in den Käfig eingetreten und das mittelst einer Zugschnur aufziehende und herabzulassende Thürchen resp. die Klappe geschlossen ist, leicht zu greifen im Stande ist. Von dem Gewöhnungskäfig aus vermögen sich neu angekaufte oder junge Tauben die Umgegend des Schlags bequem zu be- schauen und einzuprägen, sodaß sie sich nach dem Herauslassen selten verfliegen werden; außerdem können sich die Tauben in dem Käfig, wenn sie einmal eingesperrt bleiben sollen, beregnen lassen und sonnen.

Zur inneren Einrichtung des Taubenschlages gehören Sitzstangen, Nest- Paarungskästen, Futter-, Trink- und Badegefäße.

h) Die Sitzstangen bestehen aus 4—5 cm breiten viereckigen Latten, deren obere Kanten abgerundet sind, und werden in verschiedener Höhe angebracht, stets aber so, daß die oben sitzenden Tauben unten fußende nicht beschmutzen können. Gut ist es, wenn sie in Einkerbungen liegen, da sie dann leicht herauszunehmen und zu



reinigen sind. Noch mehr empfiehlt es sich, sie auf Böden ruhen oder von eisernen Trägern, die von der Decke herabhängen, tragen zu lassen, wie es Abbildung 61 veranschaulicht; denn bei dieser Einrichtung wird dem etwa in Ritzen der Wände sich aufhaltenden Ungeziefer der Weg zu den auf den Stangen ruhenden Tauben abgeschnitten, wie dies schon bei der Besprechung der Hühnerställe (S. 644) erörtert worden. Um dem Ungeziefer noch wirksamer entgegenzutreten, giebt man dem Holzwerk einen Anstrich von Oelfarbe oder von Kalkmilch. Von Zeit zu Zeit sind die Stangen abzutragen und mit Lauge zu reinigen, event. mit neuem Anstrich zu versehen. Nicht unbedingt nöthig ist es, die Stangen durch senkrechte Brettchen für die einzelnen Tauben in verschiedene Abtheilungen zu trennen; doch hat man diese Einrichtung gern in Briestaubenböden (s. S. 687), damit sich die Tauben bei ihren Zänkereien nicht gegenseitig schlagen und dabei etwa die Flügel beschädigen resp. die Flugkraft beeinträchtigen können. Zu demselben Zweck empfiehlt man, namentlich von England aus, überhaupt nicht Stangen, sondern an ihrer Stelle einzelne Sitzbrettchen zu verwenden, welche etwa 10 cm lang und 4—6 cm breit sind, sodaß auf jedem nur eine Taube sitzen kann. Diese Brettchen sollen vorn abgerundet und, damit sich die Tauben gegenseitig nicht beunruhigen, mindestens 25 cm von einander entfernt sein; dicht unterhalb jeder Reihe Brettchen ist, wie Fig. 63 zeigt, ein glatt gehobeltes, angestrichenes, nach vorn abwärts geneigtes Brett angebracht, um die unten sitzenden Tauben vor Verschmutzung durch herabfallende Entleerungen zu schützen.

i) Was die Nist-Einrichtungen betrifft, so hat jeder Züchter seine Ansicht, und fast jeder glaubt, mit seiner Einrichtung das Billigste und am meisten Praktische gefunden zu haben; der eine zieht lose Kästen, der andere bewegbare Rahmen, der dritte feste Zellen vor u. s. w. Im Grunde genommen lassen sich dreierlei Einrichtungen oder Systeme unterscheiden: das Rahmen-, das Schrank- und das Kasten-System; beim ersteren und letzteren sind die Bestandtheile beweglich, d. h. leicht zusammenzustellen und auseinanderzunehmen. Bemerkt sei gleichzeitig, daß man auf jedes Paar Tauben zwei Nester zu rechnen hat.

aa) Das Rahmen-System beschreibt ein ebenso eifriger wie aufmerksamer Liebhaber, Hr. G. Himmel-Konstanz, folgendermaßen: „An zwei gegenüberstehenden Wänden des Taubenschlages werden in ganz gleicher Höhe etwa 35 cm lange und 3 cm dicke Leisten befestigt, die unterste annähernd 30 cm über dem Boden und die anderen je 20--25 cm darüber. Auf diese Leisten werden mindestens 30 cm breite Bretter gelegt, welche also mit ihrer hinteren Kante an die dritte Wand des Taubenschlages stoßen und zur Aufnahme der Nistkästen bestimmt sind, deren Boden sie zugleich bilden, da der Nistkasten selbst nur aus einem — die Maße sind für Tauben gewöhnlicher Größe berechnet — 32 bis 35 cm langen, 20 cm breiten und 6—7 cm hohen, aus 2 cm starkem Holz gefertigten Rahmen ohne Boden besteht. Um nun die einzelnen Nistkästen von einander zu trennen, werden an der Unterseite sämtlicher zu deren Aufnahme bestimmten Bretter, mit Ausnahme des untersten, der Größe der Rahmen entsprechend etwa 5 mm tiefe Rinnen eingehobelt — statt dessen kann man auch an der betreffenden Stelle vorn und hinten je zwei Stifte, ganz passend Hufnägel, einschlagen — und in diese Rinnen Bretter eingeschoben, welche

so breit sein müssen wie die zur Aufnahme der Rahmen bestimmten Bretter, und so hoch, wie diese von einander entfernt sind. Unten werden diese beweglichen Zwischenwände durch die dazwischen gestellten Nistkästen bzw. Rahmen festgehalten. Die Vortheile dieser Einrichtung bestehen in folgenden: 1. Jedes Brutnest liegt für sich, mithin sind Störungen des Brutgeschäfts seitens anderer Tauben ziemlich ausgeschlossen. 2. Die Reinigung eines einzelnen, sowie mehrerer nebeneinander stehenden oder einer ganzen Reihe Nester ist sehr leicht zu bewerkstelligen; namentlich auch das den Boden der Nester bildende Brett ist leicht zu säubern, insbesondere wenn es vor Einstellung der Rahmen dick mit Sand bestreut wird. 3. Da das zur Aufnahme der Rahmen bestimmte Brett 30 cm, die letzteren aber nur 20 cm breit sind, so bleibt, wenn man dieselben etwa in der Mitte des Bretts aufstellt, vorn und hinten ein Raum frei.

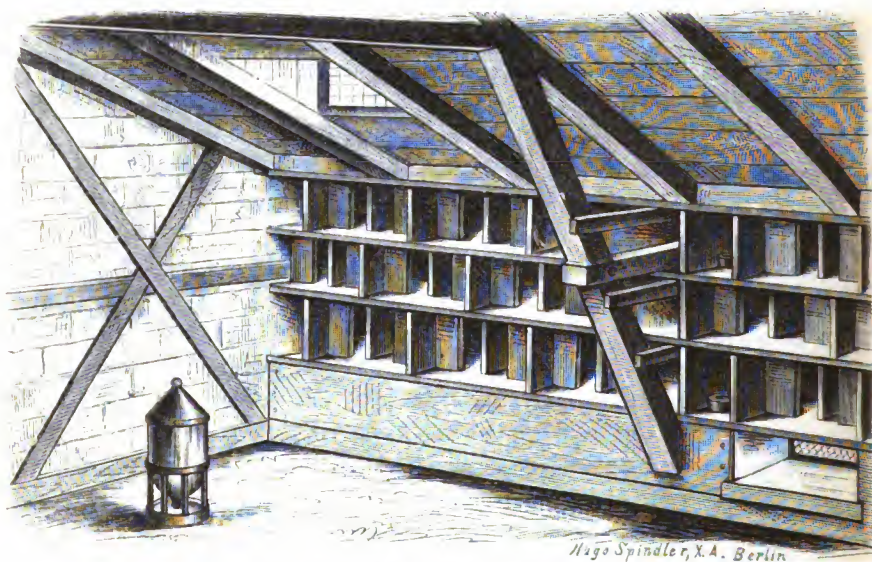


Fig. 60. Nisteinrichtung für Taubenschläge (Fr. Hapoldt-Berlin).

Auf diesem fußen die alten Tauben, daneben dient er auch als Ablagerungsstelle für den Koth der Jungen. Sobald diese nämlich einigermaßen herangewachsen sind, bemühen sie sich, bei ihren Entleerungen den Würzel über den Nestrand zu heben, was ihnen bei der Schmalheit des Nestes auch bald gelingt, sodaß dann die innere Nestmulde nur wenig beschmutzt wird. Ich habe die ganze Nisteinrichtung mit Oelfarbe anstreichen lassen, ein Kalkanstrich würde aber natürlich dieselben Dienste thun. Nach Beendigung des Brutgeschäfts werden die sämmtlichen Nistgelegenheiten, Bretter u. a. entfernt und bei Gelegenheit der nächsten großen Wäsche mit Lauge tüchtig abgespült.“ —

bb) Das Schrank- oder Zellen-System ändert im Einzelnen hier und da etwas ab, doch unterscheidet es sich stets von dem vorigen dadurch, daß die Theile fest verbunden sind, wie die eines Schrankes oder Regals, und Fächer oder Zellen bilden. In kleineren Verschlägen verbindet man einfach zwei gegenüberliegende Wände

durch Bretter, giebt diesen an der Vorderkante eine Schutzleiste und läßt die Tauben auf den Brettern sich selbst das Nest herrichten. In größeren Taubenschlägen geht dies nicht an. Hier trifft man vielfach eine Einrichtung, wie sie in beistehender Zeichnung (Fig. 60), welche einen Theil des Taubenbodens des Hrn. F. Happoldt-Berlin darstellt, veranschaulicht wird. Von einer Wand zur gegenüberliegenden laufen (selbstverständlich an einer dritten Wand entlang) 50 cm breite Bretter, welche 32 cm hohe Zwischenräume bilden. Diese werden durch senkrecht stehende und in dieser Lage befestigte Bretter, welche ebenso breit als das lange Bodenbrett sind, in 110 cm lange Fächer oder Zellen getheilt, von denen jede einem Taubenpaar zur Niststätte dient. Da nun jedes Paar zwei Nester braucht, so wird das Fach in der Mitte durch ein kürzeres Brett, welches etwa 20 cm vom Vorderrande des langen Bodenbretts zurückbleibt, nochmals getheilt, sodaß zwei Fächer von je 55 cm Länge, 40 cm Tiefe (Breite) und 32 cm Höhe entstehen. In die Ecke eines jeden solchen Faches stellt man das Nest (Gypskapsel), und damit die Tauben, wie sie es bekanntlich lieben, beim Brüten dunkel sitzen und von anderen nicht gestört werden, wird vor jedem Nest ein mit der Vorderkante des Bodenbretts gleichlaufendes, jedoch gegen dieselbe zurückstehendes Brett angebracht, wie die Abbildung deutlich erkennen läßt. Da die im Innern des Faches angebrachten Bretter nicht bis an die Vorderkante des Bodenbretts vorstoßen, sondern hier eine etwa 10 cm breite Fläche freilassen, so haben die Tauben hier genug Raum zum Anflug und zum Sitzen und können von den Nachbarn doch nicht belästigt werden. Auch die etwa in der einen Abtheilung des Faches sitzenden jungen Tauben stören die in der anderen Abtheilung brütenden Alten kaum einmal, weil sie diese infolge des Zwischenbretts nicht sehen. Durch Einsetzen eines Gitters lassen sich die einzelnen Fächer auch als Paarungskästen benutzen. Die Ausflucht liegt etwa 30 cm überm Fußboden des Schlags und ist nach der auf S. 677 beschriebenen Art (Fig. 55) eingerichtet.

Der von Herrn Dir. Dr. Bodinus-Berlin angelegte und ebenso hübsche als zweckentsprechende Kropftaubenboden — veranschaulicht in Fig. 61 — besitzt dieselbe Nist-Einrichtung, nur mit dem Unterschied, daß jedes Fach immer nur ein Nest enthält und in seinen Maßen, weil für Englische Kropftauben bestimmt, größer ist als die oben beschriebenen: die Länge beträgt 65 cm, die Tiefe (Breite) 63 cm, die Höhe 50 cm. Damit die Tauben einerseits gut anfliegen können, andererseits beim Brüten im Halbdunkel und ungestört sitzen, ist die halbe Vorderseite des Faches durch ein Brett (32 cm breit) verschlagen, hinter welchem die Nistkapsel steht. In einigen Fächern tritt, wie die Abbildung zeigt, dieses Brett um etwa 30 cm von der Vorderkante zurück, also wie auf dem Happoldt'schen Schlage. Am Fußboden befinden sich keine Nistvorrichtungen. Abgesehen davon, daß dies unbequem für den Züchter sein würde, bringen die zu ebener Erde gelegenen Nester manche Unannehmlichkeit, manchen Nachtheil mit sich: die hier brütenden Tauben werden zu leicht gestört, oder noch nicht flugfähige Junge aus anderen Nestern suchen hier Schutz vor den Schnabelhieben anderer Tauben, werden aber dort erst recht gebissen u. s. w. Die Brutverschläge werden zugleich als Paarungskästen benutzt, indem man vorn ein Latten- oder Drahtgitter einsetzt und das in der Mitte des Fachs lose eingesetzte, oben erwähnte Brett herausnimmt. Als Nester kommen die bekannten runden Thon- oder Gypskapseln zur Verwendung; sie haben einen Durchmesser von 24 cm und eine innere Höhe von 9 cm. — Der ganze Taubenboden ist (inwendig)



9,65 m lang und 4,45 m breit; die vordere Höhe beträgt 2,45 m, die hintere 2,75 m. Diele und Wände bestehen, wie die Decke, aus glatt gehobelten, dicht gefügten Brettern. Decke und Wände sind mit hellgrauer Oelfarbe gestrichen. Die Sitzstangen (vergl. S. 681) ruhen auf Böden oder werden von Trägern gehalten. Licht gewinnt der Boden in reichstem Maße durch 1,10 m lange und 90 cm breite Oberlichtfenster, durch drei 1,10 m breite und 1,25 m hohe in der Vorderwand neben der Thür eingefügte und durch ein an der Giebelwand nach der Volière führendes Fenster (s. Abbildg.). Die drei Vorderwand-Fenster haben oben an der Außenseite einen 70 cm langen, 50 cm breiten und 55 cm hohen Drahtvorbau. Das Giebelfenster dient als Ausflucht nach der 4,60 m langen, 3,35 m breiten und 2,65 m hohen, aus eisernen Säulen und Drahtgeflecht hergestellten Volière, welche von den Tauben gern als Tummelplatz

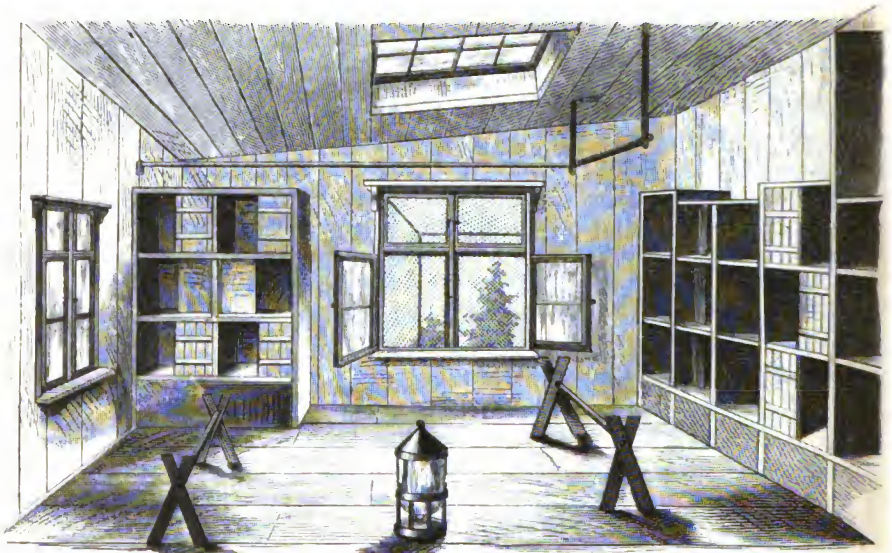


Fig. 61. Kröpfstaubenboden des Herrn Dr. Dr. Dobinus-Berlin.

benußt wird. Der natürliche Fußboden der Volière, auf welchem auch ein flaches, kreisrundes, 1,25 m im Durchmesser haltendes und 5 cm tiefes Badegefäß (aus Zink) steht, ist mit Kies und Sand belegt. Daß der Boden bis zum Tode des Besitzers mit einer prächtigen Kollektion Engl. Kröpfsern bevölkert war, ist bekannt.

Je größer die zu züchtende Rasse, desto geräumiger müssen Nistzellen und Kester sein. Herr E. Spindler-Berlin, ein bekannter Römervogel- und Montauban-Züchter, dessen Pfleglinge das Dachgeschoß seines Hauses bewohnen — der reichlich mannshohe Hauptboden besitzt eine Länge von 9,15 m bei einer Breite von 6,35 m —, hat für diese schweren Tauben sehr einfache Nisteinrichtungen geschaffen, indem er den von dem Fußboden und dem schräg abfallenden Dach abgegrenzten spitzwinkligen Raum verwertete. Dieser wurde nämlich durch feststehende Holzränder in Abtheilungen geschieden und jede derselben vorn, wie auf Tafel 79 angedeutet, mittels eines bequem wegzunehmenden Lattengitters verschlossen. Auf diese Weise entstanden

nebeneinander liegende 90 cm breite, am Fußboden ebenso lange (tiefe) und an der Vorderseite ebenfalls 90 cm hohe Fächer, deren Boden also der allgemeine Fußboden bildet. Unten ist im Gitter eine 18 cm hohe und 15 cm breite Oeffnung ausgeschnitten, welche den Tauben als Aus- und Eingang dient und vorkommenden Falls (zwecks Paarung der Tauben etc.) durch einen Ziegelstein versperrt wird. Als Nester dienen Gypsfapeln von 30 cm Durchmesser. Erwähnt sei noch, daß den Tauben in Ermangelung des freien Ausflugs eine große, auf dem Dach des Nebengebäudes errichtete Volière zur Verfügung steht.

Der Anwendung des Schrank- oder Zellen-Systems für Briestaubenschläge, wie sie namentlich in Belgien beliebt ist, jetzt aber auch mehr und mehr bei uns Verbreitung verlangt, soll weiterhin gedacht werden.

cc) Das Kasten-System ist, im Grunde genommen, das einfachste, weil in seinen einzelnen Theilen, d. h. den Kästen, am leichtesten zu handhaben. Die Kästen sind in der Weise eingerichtet, wie es Fig. 65 zeigt. Die von mir verwendeten Kästen sind 65 cm lang, 42 cm tief (breit) und 40 cm hoch und aus 1 cm starken, glatt gehobelten und gestrichenen Brettern hergestellt; nur die Vorderseite bildet ein Holzgitter, welches jedoch nicht festgenagelt, sondern mit den beiden Querlatten in Haken, welche an der Vorderkante der Seitenwände eingeschlagen sind, eingehängt wird. In der Mitte eines jeden Gitters befindet sich das 18 cm breite und, vom Flugbrett an gerechnet, 21 cm hohe Flugloch des Kastens. Das Flugbrett, selbstverständlich nur am Gitter befestigt, ist 17 cm lang und so breit wie das Flugloch und ragt ins Innere des Kastens hinein. Damit die Jungen nicht zwischen Kastenboden und Flugbrett durch- und herunterfallen, sind hier zwei Querstäbe dem Gitter eingefügt. Die Nistkästen dienen auch als Verpaarungskästen: ist das Paar eingesetzt, so wird mittelst eines vierstäbigen Drahtgitters (s. Fig. 65, Kasten links) — dessen beide Seitenstäbe nach oben, die beiden mittleren aber nach unten hin verlängert sind, sodaß man sie oben in Oesen resp. unten in Löcher einschieben, dieses Gitter also nicht herausgedrückt werden kann — die Flugöffnung verschlossen und außen an die untere Querlatte des Holzgitters je ein länglich-viereckiger Futter- und Wassernapf aus Zink eingehängt; die Tauben gelangen mit dem Kopf bequem durch das Holzgitter zu Futter und Wasser, ohne daß beides verunreinigt wird. Die Kästen bestehen mithin aus drei beweglichen Stücken, und darin liegt der Hauptvorteil dieses Systems. Sie können entweder nach Belieben an den Wänden aufgehängt (s. Fig. 65), oder dicht aneinander gereiht und aufeinander gesetzt werden, in welchem Falle sie wie ein zusammenhängendes Ganzes erscheinen; außerdem vermag man sie leicht im Schlage oder außerhalb desselben zu reinigen und zu desinficiren; ferner kann man nach beendeter Brutzeit, indem man die Kästen wegnimmt, im Schlage mehr Raum gewinnen, was namentlich dann, wenn die Tauben zeitweilig eingesperrt bleiben sollen, ins Gewicht fällt; in Rücksicht auf die Aufbewahrung der Kästen kann man sie in drei oder vier Größen herstellen und sie dann ineinander setzen; endlich darf nicht zu erwähnen vergessen werden, daß die Tauben sowohl beim Brüten wie beim Paaren in solchen Kästen von anderen ungestört bleiben. In die Ecken derselben werden als Nester Gyps-, Thon- oder Holzfapeln gestellt.

Die Kästen (Nesting boxes), welche der bekannte englische Taubenzüchter Fulton empfiehlt, sind anders eingerichtet. Jeder derselben besteht aus zwei Abtheilungen, getrennt durch eine 6—8 cm hohe Scheidewand, deren obere Kante in gleicher Höhe

mit der Unterseite des Flugloches liegt; die Scheidewand soll verhindern, daß die in der einen Abtheilung befindlichen jungen Tauben die etwa in der anderen brütenden

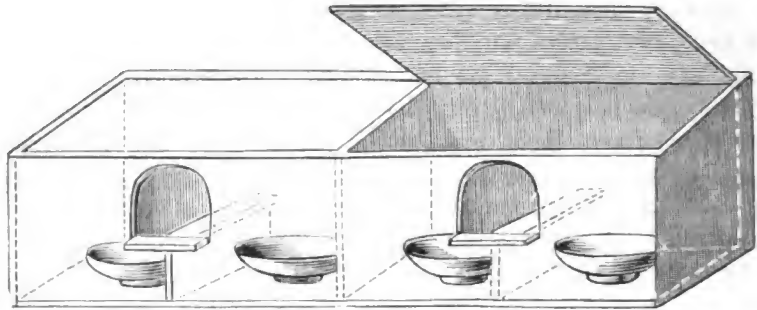


Fig. 62. Fultons Nistkasten für Tauben.

Alten sehen und beunruhigen; vielmehr sollen die Jungen ruhig im Neste hocken bleiben und von den Alten gefüttert werden, bis sie flügge sind. Ob dies wirklich

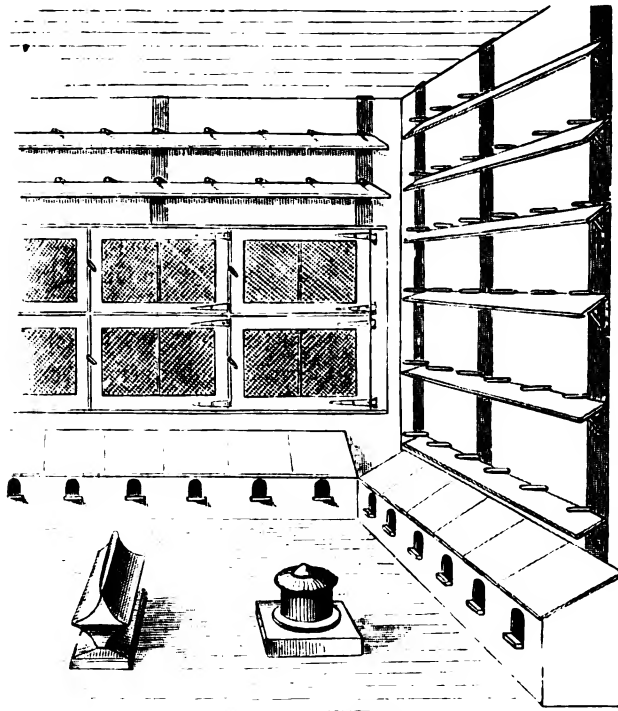


Fig. 63. Taubenschlag nach Fultons Plan (Hälfte).

immer so ruhig verläuft, wie Fulton meint? Auch ist die Reinigung der vorher beschriebenen Kisten weit einfacher und bequemer als die der Faltkisten, welche zwar einen Klappdeckel, aber feste (Brett-) Vorderwand haben. Fulton hält für's Beste, wenn die Kisten, für schwerer fliegende Rasttauben bestimmt, an der Wand entlang auf den Fußboden gestellt werden; demgemäß ist auch der von ihm in seinem Pigeon-book mitgetheilte Plan eines Taubenschlages entworfen. Fig. 63 stellt die Hälfte dieses Plans dar: unten stehen die Nistkästen; an den Wänden sind die schon (S. 681) erwähnten Sitzbrettchen nebst Schutzbrettern angebracht; auf der

einen Seite befinden sich über den Nistkästen die vorn durch Drahtgitter thürartig verschlossenen Paarungskästen (mit Scheidewand); auf dem Fußboden stehen Futter- und Trinkgefäß. Der Plan wird nicht nach Jedermanns Geschmack sein, und man ist denn auch unter Anlehnung an Fultons Idee dahin gekommen, die „Nesting boxes“

ganz wegzulassen, dafür aber die Fulton'schen Paarungskästen in viel größerer Zahl herzurichten und sie gleichzeitig als Nistkästen zu benutzen.

Bei der Einrichtung von **Brieftaubenböden** (Brieftaubenschlägen) hat man die im Allgemeinen geltenden Regeln zu beachten; so hinsichtlich der Fenster, Thür, Ausflucht, Sitzstangen, Gewöhnungskästen, Nester. Einige besondere Winke dürfen wohl hier noch gegeben werden; sie betreffen namentlich die Abtheilungen des Schläges, die Vorkehrungen am Flugloch und z. Th. die Sitzstangen. Der Brieftaubenboden darf nicht zu groß und zu hoch sein; die Tauben fliegen sonst dem Besitzer um oder über den Kopf weg, bleiben wild und scheu und lassen sich schwer einfangen. Ein großer Raum ist auch gar nicht nöthig, denn Brieftauben müssen frei ausfliegen, wenn es wirkliche Brief- oder Reisetauben sein sollen, und: „ein fortwährendes Einsperren richtet schließlich die beste Taube zu Grunde“, sagt Herr Dir. Lenzen mit Recht. Hat man nur einen großen Raum zur Verfügung, so theile man diesen durch Lattenverschläge oder Drahtgitter in mehrere Abtheilungen, deren jede nicht mehr als etwa 3 m lang und 2 m breit zu sein braucht; die Höhe soll nur reichlich Mannshöhe, 2 m, sein. Zwei Abtheilungen wenigstens braucht der Brieftaubenzüchter behufs Trennung der Geschlechter oder der Alten und Jungen, oder zum Absperren neu gekaufter Tauben u. Die Abtheilungen stehen miteinander — falls sie nicht längs eines Ganges (Corridors) liegen und von diesem aus betreten werden können — durch Thüren in Verbindung, die entweder zum Aufschlagen (s. Abbildung 64), oder zum Schieben (auf Rollen laufend) eingerichtet sind und mittelst Keiber oder Schloß gesperrt werden. Sie dienen nur dem Züchter zum Durchgang und bleiben sonst immer geschlossen. Will man den Tauben unbehinderten Verkehr in den verschiedenen Abtheilungen gestatten, so öffnet man kleine, etwa 30 cm hohe und 20 cm breite Schiebethüren, welche in den Trennungswänden unten am Fußboden anzubringen und leicht durch herabfallende Schieber zu schließen sind. Die Abbildung des Brieftaubenbodens auf Seite 690 zeigt diese Einrichtung.

Ueber die Beschaffenheit und Anbringung der Sitzstangen im Allgemeinen wurde schon auf Seite 681 gesprochen. Da die Brieftauben lebhaft, streitlustige Vögel sind und, vor Allem die Täuber, fast immer in Fehde liegen, so theilt man gewöhnlich (s. Fig. 64 und 65) die Sitzstangen durch etwa 20 cm hohe und 10 cm breite, oben abgerundete, in senkrechter Lage und in Abständen von 20—25 cm befestigte Brettchen ein, so daß jede Taube auf ihrem Sitzplatz ungestört verweilen kann.

Der Verschuß der Ausflucht geschieht durch die sogen. Gabeln oder Scheeren, welche auf Seite 679 bereits besprochen wurden. Diese sind bei Brieftaubenböden unentbehrlich; denn während sie am Tage der Wettfliegen den zu Hause gebliebenen Tauben den Ausgang verwehren, gestatten sie jeder heimkehrenden Taube den Eingang und setzen den Besitzer in den Stand, sie leicht auf dem inneren Flugbrett greifen zu können, da sie nicht wieder nach außen zu entweichen vermag; dabei hat der Besitzer nicht nöthig, mittelst Schnur Aus- und Einflug reguliren und aufs Angstlichste aufpassen zu müssen. Zur noch größeren Bequemlichkeit des Liebhabers hat man noch zwei Geräthe bezw. Apparate erfunden und zur Verwendung gebracht: den Aus- oder Einflug-Kasten und das Läutewerk (elektrische Klingel); beide haben sich prächtig bewährt.



Der Ausflugkasten besteht aus einem aus Drahtgeflecht und Holz- oder Eisenstäben gefertigten viereckigen Käfig, wie er auf Seite 680 beschrieben, und wird vor der Ausflucht auf das Futter- oder ein anderes hier befestigtes Brett gestellt; nur muß die Einrichtung immer derart sein, daß die Taube gut anfliegen kann. Der Käfig kann entweder bloß zur Zeit der Fliegen hinausgestellt werden, oder beständig draußen bleiben: letzteres empfiehlt sich aus mehrfachen Gründen, nur muß er dann an der Vorderseite ein Thürrchen haben, durch welches die Tauben aus- und eingehen können. Am Tage des Wettfliegens wird dieses Thürrchen geschlossen, und es treten nun die neben demselben, aber selbstverständlich auch an der Vorderseite (möglichst in der Mitte derselben) angebrachten Scheeren oder Gabeln in Funktion. Jede zurückkommende Taube geht durch diese in den Kasten und wird hier leicht gegriffen. Der Flugkasten kann aber auch auf dem inneren Flugbrett aufgestellt werden; es fehlt ihm dann an der Vorder-

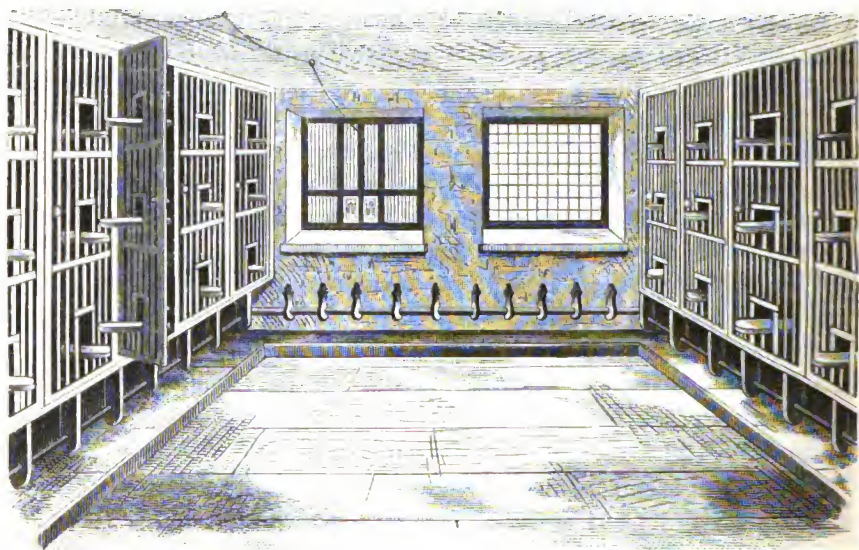


Fig. 64. Briestaubenboden des Herrn G. Varnewitz Berlin.

seite das Drahtgeflecht, da er mit dieser an die Scheeren der Ausflucht gerückt wird. Man verhindert damit, daß die Taube auf den Boden fliegt und sich unter die übrigen Tauben mischt. Diese Aufstellung des Kastens ist auch von Wichtigkeit bei Anlage eines elektrischen Lätewerks, worüber man die Beschreibung des G. Varnewitz'schen Taubenbodens nachlesen wolle. Betreffs des Gewöhnungskäfigs gilt das auf Seite 680 Mitgetheilte.

Was die Nesterinrichtung der Briestaubenschläge betrifft, so wendet man das Schrank- (Zellen-) und das Kasten-System an; für jedes sei im Folgenden die kurze Beschreibung eines Bodens als Beispiel angeführt.

Der Briestaubenboden des Herrn G. Varnewitz in Berlin, nach dem Muster der belgischen Schläge eingerichtet, umfaßt mehrere Räume. Der Hauptboden (Fig. 64)



ist 4 m lang, knapp 5 m breit und 2 m hoch. Die Thür befindet sich in der dem Ausflug gegenüber liegenden Wand, und zwar in der Mitte derselben, damit die Tauben, wenn man hineinkommt, nicht alle nach einer Seite drängen. Fußboden, Decken und Wände bestehen aus glatt gehobelten, dicht gespundeten Brettern und sind, ebenso die Nisteinrichtungen und Sitzstangen, mit einer hellgrauen Oelfarbe gestrichen. Die Nistvorrichtungen, an den Seitenwänden angebracht, stellen in ihrer Gesamtheit ein schrankartiges, festes Holzgerüst dar, welches aus 7 Längsabtheilungen besteht, deren jede (von oben nach unten) 3 Nistzellen oder Fächer enthält; an jeder Wand zählt man demnach 21, im Ganzen 42 Nistzellen. Jede Zelle ist 50 cm lang, 57 cm breit, 52 cm hoch. Die Wände zwischen den Längsabtheilungen sind aus Brettern hergestellt und fest. Die Tauben sitzen infolge dessen ruhiger in ihren Fächern und Nestern, sie beißen sich nicht gegenseitig, was leichter vorkommt, wenn die Wände aus Drahtgitter gebildet sind, obgleich das Letztere wiederum den Vortheil bietet, daß man die Nester alle leicht durchsehen kann. Jede Längsabtheilung wird vorn durch ein Holzgitter geschlossen, das, wie die Abbildung auf der linken Seite veranschaulicht, thürartig geöffnet werden kann. In der Mitte des Gitters befinden sich die Fluglöcher. Das Anfliegen erleichtert ein die Breite des Flugloches einnehmendes Brettchen, welches einige Zoll weit in das Innere des Faches hineinragt. Die Fächer dienen auch als Paarungskästen, zu welchem Zweck das Flugloch durch ein einzusetzendes Gitter verschlossen werden kann. Als Nester werden Thon- oder Gypskapseln benutzt. — Die Fächer gehen, aus dem Seite 683 angegebenen Grunde, nicht bis auf den Fußboden herab. Durch den unteren Raum (s. Abbildung) zieht sich eine Sitzstange mit der schon besprochenen Einrichtung. In der Vorderwand, nach Osten hin, befinden sich zwei Fenster, durch Drahtnetz bezw. Eisenstäbe vergittert. Das linke enthält die Ausflucht, d. h. zwei je 23 cm hohe und 14 cm breite Oeffnungen, welche mittelst eines Drahtrahmens, in dem zwei der bekannten Scheeren angebracht sind, geschlossen werden können (s. Seite 687). Beabsichtigt man, Tauben auf dem Boden zu greifen, so wird der letztere durch Deckenrahmen, die man in die Fenster einsetzt, verdunkelt, damit die Tauben ruhig sitzen. Bei Wettfliegen wird auf das innere Flugbrett ein viereckiger Drahtkäfig mit Holzboden gestellt, dessen Vorderseite natürlich offen ist. Auf dem Fußboden liegt ein dünnes, viereckiges Brett, das an der nach dem Fenster zu gerichteten Seite befestigt ist, während das nach dem Taubenboden gefehrte Ende frei bleibt. Eine Feder, welche an dieser Stelle unter dem Brettchen auf dem Käfigboden angebracht ist, hält das letztere hier etwas in die Höhe; nach unten aber steht die Feder durch einen Draht mit einer Vorrichtung (Batterie) in Verbindung, wie wir sie bei den elektrischen Läutewerken jetzt vielfach finden. Die durch die Scheeren in den Käfig kommende Taube muß auf das Brett treten, dieses senkt sich infolge ihres Gewichts, drückt auf die Feder, der elektrische Strom wird somit hergestellt, und die mit der im Nebenboden aufgestellten kleinen Batterie durch Drähte in Verbindung gesetzte, vor dem Comptoir des Besitzers angebrachte Glocke beginnt Lärm zu machen; und dies Läuten hält so lange an, bis die Taube aus dem Käfig genommen ist. Uebrigens kann das Läutewerk auch in anderer Weise, je nach den Verhältnissen, an der Ausflucht der Driestaubenböden angebracht werden.

Der Brieftaubenboden des Verfassers unterscheidet sich von dem vorigen im Wesentlichen durch die Art der Nisteinrichtungen. Wie Abbildung 65 veranschaulicht, kommen einzelne Nistkästen zur Verwendung. Da diese bereits auf S. 685 beschrieben worden, so erscheint hier eine nochmalige Besprechung als überflüssig. Der abgebildete Boden ist 4 m lang,  $3\frac{1}{2}$  m breit, an der Thürwand  $2\frac{1}{2}$  m, an der Ausflucht (die Drempe)  $1\frac{1}{2}$  m hoch. Wie der Drempe, so ist auch die rechte Seitenwand massiv, die anderen beiden Wände bestehen aus Brettern. Die Nistkästen sind an den Wänden aufgestellt resp. aufgehängt; die untersten stehen, aus dem auf S. 683 angegebenen Grunde, nicht auf dem eigentlichen Fußboden, sondern erhöht über diesem auf Ziegeln; etwaigensfalls können sie dementsprechend aufgehängt werden. Der Thür gegenüber liegt die Ausflucht und zwar nach dem Dach hinaus (fünf Stockwerk hoch). Die Ausflucht ist ganz nach Art der Dachfenster eingerichtet.

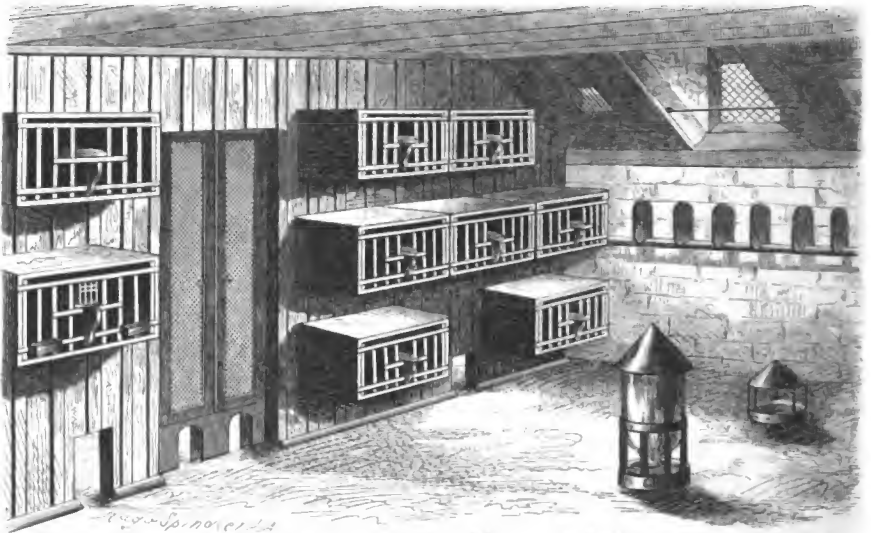


Fig. 65. Brieftaubenboden mit Nistkästen (H. Dürigen).

sie besteht aus einem Zink-Ausbau (Haube) mit an der Vorderseite eingefestem, 7 cm breiten Holzrahmen, welcher die Scheeren-Vorrichtung mit in Blechsalzen laufender Glasscheibe (s. S. 679) trägt. Außen vor der Ausflucht ist ein 2 m langes, 30 cm breites Flug- und Futterbrett angebracht; das innere Flugbrett nimmt die ganze Breite der Ausflucht ein. In der Verlängerung der linken Kante dieses Flugbretts zieht sich eine Abtheilungswand durch den ganzen Schlag bis zur Thürwand, wodurch eine 4 m lange,  $1\frac{1}{2}$  m breite Abtheilung gewonnen wird, welche die noch nicht gewöhnten oder die jungen Tauben aufnimmt. Hier führt eine 30 cm breite und 30 cm hohe Oeffnung (mit Flugbrett) aufs Dach hinaus, wo ein je 1 m langer, breiter und hoher Gewöhnungskäfig befestigt ist. In der Abtheilungswand befinden sich eine große Thür und kleine Schiebethüren. —

Auch bei der Einrichtung von Fliegetauben-Böden sind die bezüglich der Lage, Fenster, Thür, Ausflucht, Abtheilungen, Gewöhnungskäfig, Sitzstangen, Nest

geltenden, bereits erörterten Gesichtspunkte zu beachten, nur sei für jetzt noch — besondere Vorkehrungen werden später Erwähnung finden — darauf hingewiesen, daß derartige Böden hoch und frei liegen müssen; der geeignetste Ort dazu ist der Dachfirst und speziell der an den Giebel anstoßende Theil, weil die Tauben nach dem Fliegen hier anfallen und weil der Besitzer von hier aus den Flug derselben am besten verfolgen kann.

Noch einige Worte sind in Betreff der Nester zu sagen. Auf dem Lande, in den Schlägen und fogen. Höhlungen für Feldtauben u., verwendet man gar keine besonderen Nester, die Tauben bauen aus Stroh u. dergl. in den Fächern die Unterlage für Eier und Junge selbst zusammen; auch wenn man die Nisteinrichtungen mittelst der vorn (S. 681) beschriebenen Holzrahmen herstellt, werden runde Nistkapseln überflüssig. Als solche finden die bekannten Gypsnester (Gypschalen, -Kapseln; S. 645) immer mehr Eingang, welche je nach der Größe der zu züchtenden Rassen am oberen Rande einen Durchmesser von 20 bis 30 cm bei einer inneren Höhe von etwa 5 cm haben. Sie besitzen den Vorzug, daß sie sich leicht reinigen lassen, daß infolge der glatten Flächen das Ungeziefer sich nicht festsetzen kann, daß sie, weil sie unten flach sind, fest stehen und daß, bei der schüssel- oder napfartigen Vertiefung der Nester auf der Oberseite, die Eier stets unter der brütenden Taube liegen bleiben müssen. Nistmaterial brauchen die Tauben bei solchen Nestern wenig; man stellt ihnen zu dem Zweck 10 bis 15 cm lange, weiche Strohhalme (ohne Aehren und Rispen), auch Heu oder feine Birkenreiser — keine Federn — zur Verfügung. Statt der Gypsnester werden auch Thonkapseln und Holzschalen verwendet. Von letzteren habe ich eine Anzahl im Gebrauch, und sie bewähren sich namentlich bei Frühbruten, da sie wärmer halten als Gyps- und Thonester; sie sind auf hoher Kante gedreht, ganz in der Größe und Form der Gypsnester, und nach Ausfüllung aller Ritzen mit Kitt in heißem Del getränkt worden, sodaß sie dem Ungeziefer (s. S. 639) keine Schlupfwinkel bieten. In Ermangelung von Gyps-, Thon- oder Holzschalen benutzt man auch Ofenschalen, die man nöthigenfalls, damit ihr Inneres napfartig wird, mit Lehm austreibt, welcher aber selbstverständlich vor der Verwendung der Schalen erhärtet werden muß. Nester aus Stroh- und Weiden- geflecht empfehlen sich nicht, da sie von Ungeziefer mehr heimgesucht werden und schwerer zu reinigen sind. Um der letzteren Plage noch mehr entgegenzuwirken, streut man auf den Boden des Nestes eine kleine Handvoll Sand oder Holzasche, untermischt mit persischem Insektenpulver oder frischem Tabakstaub. Superz erinnert noch an ein anderes Vorbeugungsmittel, nämlich an eine von Prof. Dr. Neßler-Karlsruhe gegen die Blutlaus empfohlene und als sehr wirksam sich erwiesene Flüssigkeit, mit welcher man jede Ritze und Spalte der Nistkästen und die Nester gründlich auszuspinseln hat. Sie besteht aus einer Mischung von 50 g schwarzer oder grüner Seife, 100 ccm rohem Fuselöl und 200 ccm 90prozentigem Spiritus, welche man mit soviel Wasser verdünnt, daß das Ganze einen Liter, welcher kaum 50 Pfennige kostet, ausmacht. Die Nester werden in die hinteren Ecken des Kasten's resp. Faches gestellt; die Tauben wollen ungestört und im Halbdunkel sitzen. Die etwa für flügelahme Tauben am Fußboden angebrachten Nester sind durch eine schräg an die Wand gelehnte Schieferplatte oder ein Brett zu verdunkeln und zu schützen.

k) Besondere Paarungskästen braucht man in der Regel nicht, weil die Nistkästen oder die Nistfächer als solche verwendet werden können, sobald man nur an

der Vorderseite ein Gitter anbringt. Die Paarungskästen (Kistenkäfige von 35 bis 50 cm Höhe) kann man auch außerhalb des Schlags aufstellen, was sogar, namentlich bei Umpaarungen, anzurathen ist, da dann nur die beiden zu paarenden Tauben einander sehen und ihre Aufmerksamkeit nicht auf andere gelenkt wird. Es empfiehlt sich, für den Paarkasten ein Gitter bereit zu halten, welches in der Mitte desselben eingefügt wird, sobald der Täuber die Täubin zu sehr beißt; sie können dann einander wohl sehen, aber nicht zusammenkommen, und bald wird sich die Sehnsucht und Zuneigung einstellen. Gewöhnlich ist jenes aber gar nicht nöthig, wenn man die beiden Geschlechter vorher einige Tage lang einzeln eingesperrt hatte.

l) In Betreff der Futter- und Trinkgefäße sei auf den später folgenden Abschnitt über Fütterung verwiesen. Die für Tauben bestimmten gleichen denen für Hühner, nur daß sie in ihren Maßen gewöhnlich kleiner sind.

m) Eine eigentliche Bade-Einrichtung auf dem Schlage zu schaffen, hat man bei Feldtauben u., welche ständig den Hof besuchen, nicht nöthig. Für die eingesperrt gehaltenen Tauben stellt man am besten ein Badegesäß in der Volière (vergl. S. 684) auf; für Brieftauben und andere hoch ausfliegende Tauben läßt sich in vielen Fällen

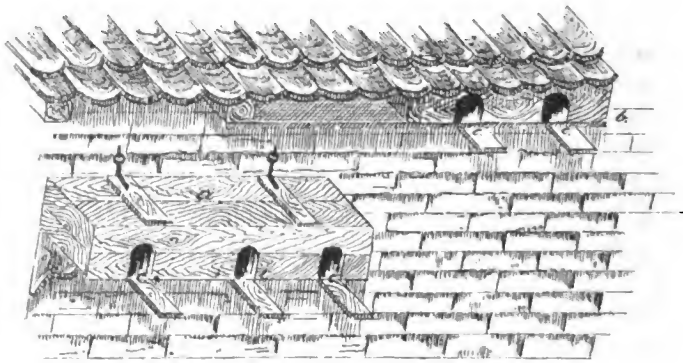


Fig. 66. a) Taubenkästen. b) Taubenhöhlen (c) Flugbreit.

unschwer ein Badegesäß neben der Ausflucht auf dem Dach anbringen. Steht das Badegesäß auf dem Fußboden des Schlags, so muß es noch in einen geräumigen Untersatz gesetzt werden, damit das Wasser nicht herausspritzt und die Dielen nassen kann.

Daß man für Tauben, welche keinen freien Ausflug haben, wenigstens einen umgitterten Flugraum, eine Volière, herrichten sollte, wurde schon mehrmals erwähnt, es sind ja auch (S. 684. 685) einige Beispiele angeführt worden. Eine solche Volière läßt sich ebensowohl unten auf der Erde als oben auf einem Dach — je nach der Lage des Schlags — aus Drahtgitter und den nöthigen Trägern aufstellen. Je größer, desto besser. Die Ausführung wird sich immer nach den gegebenen Verhältnissen richten.

## 2. Taubenkästen und Taubenhöhlen.

Die Taubenkästen, d. h. die länglich-viereckigen, an der Außenseite eines Gebäudes befestigten Kästen (Fig. 66 a), verschwinden immer mehr — und mit Recht; denn sie bieten bezüglich des Eingewöhnens und Einfangens der Tauben, bezüglich des Ausnehmens der Jungen, der Vermehrung des Ungeziefers, der Einwirkung der Witterung viele Unbequemlichkeiten für den Besitzer. Früher wurden sie in manchen

Gegenden namentlich als Wohnungen für Feld- und Trommeltauben verwendet und waren etwa 1 m lang, 30—50 cm breit (tief) und ebenso hoch; ihre Hinterseite bildete die Hauswand, an der Vorderseite waren ein oder mehrere Fluglöcher ausgehauen. Gewöhnlich wurden mehrere solche Kästen neben- und übereinander angebracht, selbstverständlich an einer Wand, die den Einflüssen der Witterung und dem Wind nicht so sehr ausgesetzt war, am besten an der nach Osten oder Südosten gerichteten Giebelwand. Sogenannte Taubenhöhlen (Fig. 66 b), die aber auch an jenen Uebelsständen leiden, richtet man her, indem man die über die Gebäudewand überstehenden Enden der Dachsparren unten und vorn mit Brettern verschlägt und in das vordere Brett ein Flugloch einschneidet. Ähnliche Höhlen — und dies ist schon weit empfehlenswerther — lassen sich im Innern des Gebäudes (Scheunentenne, Viehställe) anlegen, indem man einen kastenartigen Verschlag mit einem gemeinsamen Flugloch in dasselbe hineinbaut und an dessen beiden Seitenwänden Höhlen einrichtet, während in der Hinterwand eine Thür angebracht wird; zum Verschuß des Flugloches dient die früher beschriebene Klappe.

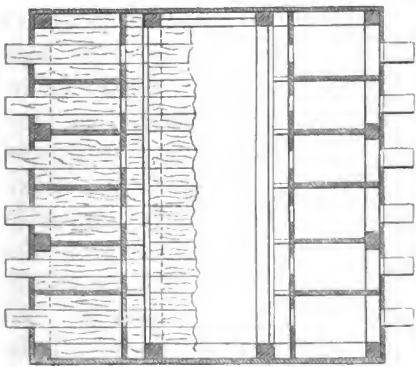


Fig. 67. Taubenhaus. Grundriß.

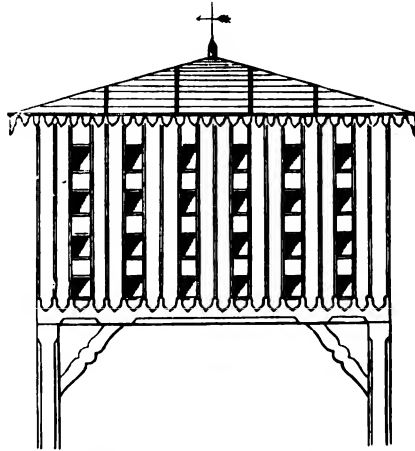


Fig. 68. Taubenhaus. Aufriß.

### 3. Die Taubenhäuser

oder Taubenspeicher (= Pfähle, = Räder, = Thürme) leiden, so hübsch sie aussehen, an ähnlichen oder denselben Uebelsständen wie die Taubenkästen; weichlicheren Rassetauben können sie überhaupt nicht als Aufenthalt dienen, weil sie von allen Seiten Wind und Wetter ausgesetzt sind. Sie bestehen aus einem auf einem Holz- oder Steinpfeiler ruhenden runden, vier-, sechs- oder achteckigen Holzbau mit soviel Fluglöchern, als Fächer angebracht sind; letztere haben die Einrichtung der oben besprochenen Taubenkästen, bilden also Nisthöhlen, die nur von außen zugänglich sind. Das Taubenhaus muß möglichst entfernt von den Gebäuden stehen, damit nicht Katzen u. a. Raubzeug von diesen überspringen können; ebenso ist der Pfeiler mit Blech zu benageln, damit nicht Katzen u. dergleichen hinaufzuklettern vermögen. Hier und da sieht man auch größere, auf vier Pfeilern ruhende Taubenhäuser. Von einem solchen giebt Bau-

rath Schubert Grund- und Aufriß (Fig. 67 u. 68). Die Ständer sind von Holz, durch massive Sockel und Fundamente unterstützt, das Haus selbst ist (im Lichten) 3 m lang, 3 m breit, 2 m hoch. Der untere offene, 2,82 m im Lichten hohe Raum kann als Schuppen für Ackergeräthe oder als Paddelraum für Hühner dienen. Das Haus besteht aus schwachen Fachwänden, welche äußerlich mit gehobelten und 2 cm starken Brettern bekleidet und deren Fugen mit Deckleisten versehen sind. Das Dach ist ein

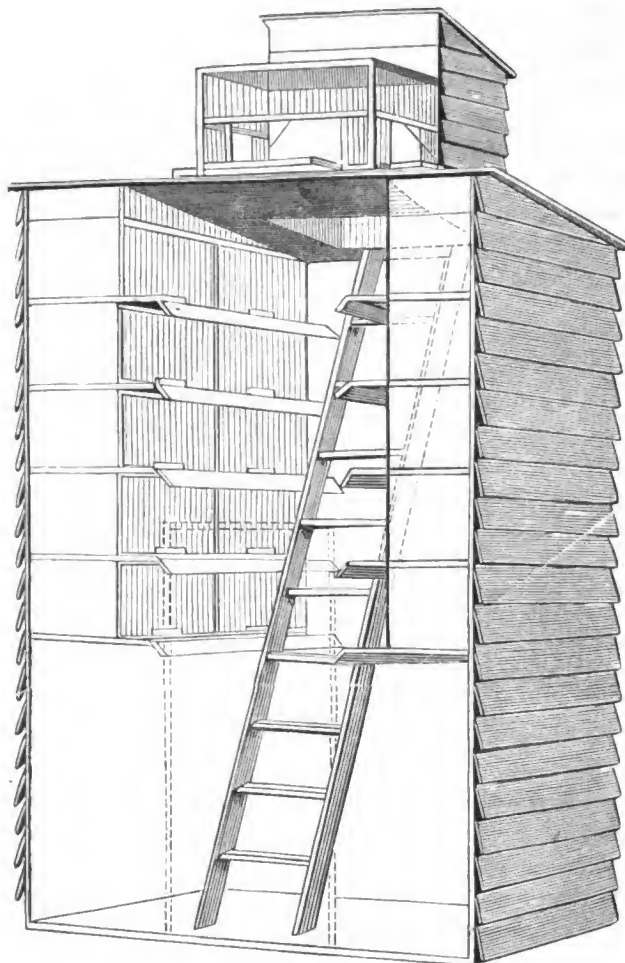


Fig. 69. Taubenhaus für Feldflüchter.

flaches, 32 cm weit ausladendes Theerpappdach. Der innere Raum besteht aus zwei Reihen von je 24 Zellen in vier Etagen und einer dazwischen liegenden gemeinschaftlichen Futterdiele von 1,50 m Breite, zu welcher man mittelst einer Leiter durch die Thür gelangt, die in der einen Umfassungswand angelegt ist. Der Thür gegenüber befindet sich ein kleines, innerhalb mit Draht vergittertes Glasfenster, durch welches die Futterdiele ihre Beleuchtung erhält. Die Zellen sind repositorien-artig übereinander angebracht, aus Brettern gebildet, 46 cm im Lichten breit, ebenso hoch und 70 cm tief (lang). Jede Zelle hat zwei Ausgänge, einen nach der Futterdiele und nach vorn das Ausflugsloch mit davor befindlichem Flugbrett. Vor jeder Zellenreihe ist auf der Seite der Futterdiele, 21 cm von den

Ausgangs-Öffnungen entfernt, eine wagerechte Sitzstange angebracht.

Man ersieht aus der Beschreibung, daß dies Taubenhaus im größten Maßstabe angelegt ist und daß es auch recht schön sein muß; soll es auf einem Wirthschaftshofe stehen, so muß derselbe sehr geräumig sein. Uebrigens könnte die zur Aufstellung des Hauses bestimmte Fläche des Hofes oder Grundstücks noch besser ausgenutzt werden und das Ganze

praktischer sich gestalten, wenn man das Haus als Geflügelhaus baute und das obere Geschloß nicht taubenhaus-, sondern taubenschlag- (taubenboden-) artig einrichtete. Das Nähere darüber ist in den vorhergehenden Abschnitten besprochen. Ein taubenschlag-artiges, mit einer gemeinschaftlichen Ausflucht versehenes Haus für Feldtauben stellt nebenstehende Zeichnung dar, welche eine nähere Beschreibung unnötig macht (die Vorderseite ist weggenommen). Die Ausflucht befindet sich oben, an der durchbrochenen Decke, und wird durch Fall- oder Klappthür verschlossen; sie enthält drei Ausgänge, welche je nach Bedarf zur Benutzung kommen. Da Feldtauben meist im Freien sich aufhalten, braucht die Bodenfläche nicht groß zu sein. In manchen Gegenden Frankreichs und Belgiens werden Taubenhäuser oder auch gemauerte Taubenthürme inmitten der Felder und Fluren errichtet, und in Egypten wie in Vorder-Asien baut man ebenfalls Taubenthürme, allerdings oft in der einfachsten Form.

## II. Ernährung des Geflügels.

Wenn einer unserer hervorragendsten Vertreter der modernen Landwirthschaft und ihrer auf wissenschaftlicher Basis aufgebauten Grundsätze, H. Settegast, sagt, daß die Kunst der Fütterung schwerer sei als die Kunst der Züchtung, so gilt dieser Satz, so unantennbar er Manchem zunächst auch scheinen mag, nicht nur in Betreff der landwirthschaftlichen Nuthtiere überhaupt, sondern in Bezug auf das Geflügel insbesondere. Denn man hat bei der Ernährung des Geflügels, speziell des Wirthschafts-Geflügels, nicht bloß den Preis der Futtermittel zu berücksichtigen, man hat auch die Auswahl derselben je nach dem ins Auge gefaßten Zweck (Eier-, Fleisch-, Fett-Gewinnung, Züchtung, Brüten), nach dem körperlichen Zustand des Geflügels, den Altersstufen desselben, nach der Jahreszeit und den Tageszeiten zu beachten, auf Abwechslung im Futter und auf die Mischungsverhältnisse desselben Bedacht zu nehmen u. s. w. Es ist also durchaus nicht damit abgethan, das Geflügel mit irgend welchen Stoffen zu füttern, man muß vielmehr wissen, in welcher Weise dieselben die Erhaltung, Gesundheit, Ertragsfähigkeit der Thiere beeinflussen, und deshalb erscheint es nothwendig, einen Blick auf die Gesetze der thierischen Ernährung, auf die Futterstoffe und ihre Bestandtheile zu werfen. \*)

I. Bestandtheile des Thierkörpers. Der thierische Körper ist aus Zellen zusammengesetzt, d. s. die kleinsten Form-Elemente, welche das Vermögen haben, Stoffe in sich aufzunehmen und abzugeben, sich zu entwickeln und zu vermehren. Alle Vorgänge des Wachstums und der Ernährung im Thierkörper, von der Entstehung an, hängen von der Lebensfähigkeit der Zelle ab. Die Zellen bilden die Form-Bestandtheile des Thierkörpers, welche sich zu mehr oder weniger festen Geweben gruppieren; ihrer chemischen Beschaffenheit nach bestehen sie, abgesehen vom Wasser, aus organischen und unorganischen Stoffen. Das Wasser durchseht alle Theile, alle

\*) Dr. Emil Wolff, „Die rationelle Fütterung der landw. Nuthtiere (3. Aufl., Berlin, 1881); Dr. G. Krafft, „Thierzuchtlehre“ (3. Aufl., Berlin 1881).

Gewebe des Körpers und macht 50 bis 80 Prozent des Lebendgewichts aus; nach der Geburt des Thieres ist der Wassergehalt am größten, mit zunehmendem Wachsthum verringert er sich auf 70 und 60 Prozent und später, namentlich bei Fettreichtum des Körpers, sinkt er auf 50 und bis 40 Prozent, also die Hälfte des Lebendgewichts herab; diese Abänderungen erstrecken sich zumeist auf das in den Knochen enthaltene Wasser. Nach Ausscheidung des Wassers aus dem Körper bleibt die gewöhnlich 30—40 (zuweilen 50—60) Prozent des Lebendgewichts darstellende „Trockensubstanz“ zurück, und diese besteht eben, wie oben erwähnt, aus organischen und unorganischen Stoffen, welche beiden Gruppen hinsichtlich ihrer Menge etwa wie 3 oder 4 zu 1 sich verhalten. Die 100 Prozent Lebendgewicht eines Thierkörpers würden sich also z. B. zunächst vertheilen auf 60 Prozent Wasser und 40 Prozent Trockensubstanz, und letztere würde wiederum zerfallen in ungefähr 32 Prozent organische und 8 Prozent unorganische Stoffe; je nach dem Alter und der Ernährung der Thiere wechseln die Mengen der einzelnen Stoffgruppen.

a) Bei den organischen Substanzen unterscheidet man stickstoffhaltige und stickstofffreie Stoffe.

aa) Die stickstoffhaltigen oder stickstoffreichen Bestandtheile des Thierkörpers bestehen aus den vier Elementen Kohlenstoff, Sauerstoff, Stickstoff, Wasserstoff und etwas Schwefel. Es gehören hierher die Eiweißstoffe, die leimgebenden Substanzen und die Horngebilde. Die wichtigsten, bei der Ernährungsfrage in Betracht kommenden Stoffe sind die Protein- oder Eiweißstoffe (Albuminate), welche je nach den verschiedenen Körpertheilen (Organen) und Flüssigkeiten, deren Hauptbestandtheile sie bilden, in allerlei Abänderungen sich finden, die fast fortwährend unter dem Einfluß der Lebensvorgänge eine gegenseitige Umwandlung erleben. Man unterscheidet drei Arten von Eiweißstoffen: das eigentliche Eiweiß (Albumin), welches in allen thierischen Flüssigkeiten vorherrscht, in dem flüssigen Inhalt der Blutgefäße, im Saft des Fleisches zc.; 2. das Fibrin (thierischer Faserstoff), welches neben dem Albumin in dem Blut aufgelöst enthalten ist — außer Blutfibrin giebt es Fleischfibrin (Myosin), der Hauptbestandtheil aller Muskelfasern —; 3. das Kasein (Käsestoff), welches sich in beträchtlicher Menge nur in der Milch findet und daher nicht als allgemeiner Bestandtheil des Thierkörpers zu betrachten ist. — Die leimgebenden Substanzen nehmen am Aufbau des Thierkörpers dem Gewicht nach kaum einen geringeren Antheil als die Eiweißstoffe. Aus ihnen besteht die stickstoffhaltige organische Substanz der Knochen und Knorpel, sowie zum größten Theil die Masse der Sehnen, Bänder, Kapseln, aller Bindegewebe und der thierischen Haut. — Die Horngebilde endlich finden sich hauptsächlich in dünner Schicht als Oberhaut (Epidermis) und als wesentlichste Bestandtheile der Federn, Schuppen, Krallen u. a. In ihrer Zusammensetzung stehen sie, wie die vorigen, den Eiweißstoffen ganz nahe.

bb) Unter den stickstofffreien Bestandtheilen des Thierkörpers ist das Fett weitaus vorherrschend: es findet sich in geringer Menge im Blut, in größerer Menge in der Nervensubstanz und im Knochengewebe, vorzugsweise aber in besonderen Zellen oder Geweben (Binde-, Fettgewebe) unter der Haut, an den Nieren, am Rectum, im Fleisch zwischen den Muskelfasern, außerdem auch im Ei. Die Elementar-Zusammensetzung der Fette scheint wenig zu schwanken; sie enthalten etwa 76,5 Prozent Kohlenstoff, 12 Prozent Wasserstoff und 11,5 Prozent Sauerstoff. Außer dem Fett kommen



noch andere stickstofffreie Bestandtheile im Thierkörper, jedoch in unbedeutender Menge vor; so die Milchsäure im Magen- und Fleischsaft, Zucker im Blut und in der Leber, Inosit, ein zuckerähnlicher Stoff, im Muskelfleisch, u. a. m.

b) Die unorganischen Bestandtheile (Mineralstoffe) des Thierkörpers, d. h. diejenigen, welche beim Verbrennen desselben als Asche zurückbleiben, machen nur wenige Prozent aus. Sie finden sich im Körper theils als Alkalien, theils in Verbindung mit Säuren als Salze. Außer Phosphorsäure und Kalk, welche etwa  $\frac{4}{5}$  von der Gesamtmenge der Mineralstoffe in Anspruch nehmen, sind als Elemente zu erwähnen Kali, Natron, Magnesia, Chlor, Schwefelsäure, Kohlensäure, Kieselsäure, welche wir also in Verbindungen als phosphorsauren und kohlensauren Kalk, Chlornatrium (Kochsalz), Chlorkalium, phosphorsaures Kali und Natron u. vorfinden. Sie bilden hauptsächlich die festen Theile des Körpers, die Knochenmasse, kommen aber auch sonst in Geweben und Flüssigkeiten desselben vor und sind überhaupt, trotz ihrer verhältnißmäßig kleinen Mengen, sehr wichtig für den Aufbau des Körpers. Die Knochen entstehen durch eine anfängliche Ansammlung von phosphorsauren Salzen, zu denen später der kohlensaure Kalk hinzutritt und phosphorsauren Kalk bildet; die gesammte Knochenasche besteht wenigstens zu  $\frac{7}{8}$  aus dreibasisch phosphor. Kalk, der Rest ist kohlenf. Kalk nebst kleinen Mengen von phosphoraurer Magnesia, Fluorcalcium und Natronsalzen. Diese Menge der Mineralstoffe (Knochenasche) in den Knochen trägt bei Thieren im mittleren Alter durchschnittlich ziemlich  $\frac{2}{3}$  der wasser- und fettfreien Substanz. Herrscht in den Knochen der Kalk über die Phosphorsäure beträchtlich vor, so gleicht sich dieser Unterschied für den ganzen Thierkörper wieder ziemlich aus, weil die weichen Gewebe und alle thierischen Säfte verhältnißmäßig reicher sind an Phosphorsäure als an Kalk; so z. B. enthält frisches Entenfleisch bei 28,2 Proz. Trockensubstanz (71,8 Proz. Wasser) 0,40 Proz. Phosphorsäure und nur 0,08 Proz. Kalk. Aus dem Gesagten ergibt sich, daß namentlich jungen Thieren, deren Knochengeriüst in der Ausbildung begriffen ist, in der Nahrung eine genügende Menge von Kalk und Phosphorsäure (phosphoraurer Kalk) zugeführt werden muß, sonst werden sie rachitisch, d. h. das Skelett erhält keine Festigkeit, an den Gliedmaßen treten Lähmungs-Erscheinungen auf; auch die sog. Knochenbrüchigkeit erwachsener Thiere steht mit einer zu großen Armuth des Futters an Kalk oder Phosphorsäure in Zusammenhang, und wie nothwendig dem Geflügel die Zuführung von Kalksalzen zum Zweck der Eierschalenbildung ist, kann nicht genug betont werden. — Die Magnesia erscheint dem gegenüber unwesentlich. Dagegen sind Kali und Natron, sowie Chlor (hauptsächlich als Chlornatrium oder Kochsalz vorkommend) durchaus nothwendige Bestandtheile aller derjenigen Säfte und Gewebe, in welchen der ganze Ernährungsprozeß mit besonderer Lebhaftigkeit sich vollzieht. Kali überwiegt das Natron in der Muskel- und Nervensubstanz und in den Blutkörperchen; im Blutserum, im Speichersaft (Spejns), sowie in allen Verdauungssäften und schleimigen Substanzen des Thierkörpers überwiegt Natron, hauptsächlich in der Form von Chlornatrium (Kochsalz), und ebenso findet man von Alkalien in Knorpeln und Knochen fast nur Natron. Obgleich die im Thierkörper vorhandene Gewichtsmenge dieser Alkalien eine nur geringe ist — man darf sie wohl als den 1000. Theil des Lebendgewichts eines Thieres ansehen —, so sind dieselben doch durchaus nothwendig (vergl. „Futtermittel“). Das Eisen bildet einen wesentlichen Bestandtheil des Blutroths.

II. Stoffwechsel im Thierkörper (Umwandlung der Nährmittel; Blutbildung u.). Wie schon erwähnt, wechseln die Mengen der vorgenannten Bestand-

theile des Thierkörpers je nach dem Alter und der Ernährung des Thieres. Infolge der Lebensfähigkeit, der zusammenwirkenden Arbeit aller Gewebe und Säfte wird von jenen Bestandtheilen (Eiweiß, Fett, Wasser, Mineralstoffe) in jedem Augenblick eine gewisse Menge zerstört, „zunächst um bei dem Zerfall der Stoffe die für innere oder äußere Bewegungen verbrauchte Kraft sowie die nach außen hin abgegebene Wärme wiederum zu ersetzen. Um nun der völligen Zerstörung des Körpers entgegenzuwirken, denselben vielmehr in einem normalen Zustand zu erhalten“, müssen ihm solche Stoffe, welche den im Lebensprozeß zerstörten gleich oder ähnlich sind, durch die Nahrung von außen zugeführt werden; die letztere muß daher alle jene Stoffe im reichlichen Maße enthalten, das Fehlen eines Hauptnährstoffes zieht Schädigung, Krankheit, Tod des Thieres nach sich. Die Zufuhr muß eine um so reichlichere sein, sobald es darauf ankommt, nicht allein das Zerstörte zu ersetzen, sondern auch ein Wachstum und eine vermehrte Produktion (Fett- und Fleisch-Ansatz, Eier-Erzeugung, Lebernbildung) zu ermöglichen. Die Vorgänge bei der Ernährung — Aufnahme der Nahrung, Zersetzung und Umwandlung derselben, Körperansatz, Ausscheidung der nicht zweckdienlichen Stoffe — bezeichnet man als thierischen Stoffwechsel.

Die Aufnahme und Verdauung der Nahrung geht in rascher Weise vor sich. Der Schnabel hat letztere zu erfassen und etwaigenfalls zu zerkleinern. Ein Kauen (wie bei den Säugethieren) findet nicht statt, weshalb auch die Speichel-Absonderung eine geringe ist; die Nahrungsmittel werden vielmehr einfach verschlungen und gelangen durch die Speiseröhre in den Kropf, dessen zahlreiche Drüsen einen Saft absondern, welcher sich mit dem Speichel der Säugethiere vergleichen läßt, und durch den die Futterstoffe gehörig erweicht werden. Nachdem dies geschehen, führt die Speiseröhre sie weiter in den drüsenreichen Vormagen, in welchem sie noch mehr zur Verdauung vorbereitet werden. Der eigentliche Magen zerquetscht oder mahlt durch die Kraft der wie Reibscheiben arbeitenden harten Seitenmuskeln und mit Hilfe der mitverschluckten Sandkörner und Steinchen die Nahrung vollständig, sie wird in Speisebrei (Chymus) verwandelt, welcher infolge der Thätigkeit der an den Enden des Magens liegenden dünneren Muskeln in den Dünndarm befördert wird, um aus diesem in den Dickdarm zu gelangen; im Dickdarm treten zu dem Speisebrei die Galle und der Bauchspeichel, d. h. die Absonderungen der Leber und der Bauchspeicheldrüse (s. „Körperbau“). Der ganze Vorgang der Nahrungs-Aufnahme und Verdauung nimmt nur verhältnißmäßig kurze Zeit in Anspruch, schon nach wenigen Stunden erfolgt die Ausscheidung der unverdaulichen Bestandtheile, und nach kurzer Frist verlangt der Körper neue Nahrung. Die Ausscheidung der unbenutzten Stoffe (Entleerungen, Koth, Exkremente) erfolgt durch die Kloake resp. den After; da nun aber in die Kloake auch die Harnausführungsgänge münden, so treffen hier Koth und Urin zusammen, beide verbinden sich und werden gewöhnlich zugleich entleert; der Koth ist dunkelfarbig, der Urin bildet eine weiße, mit Kalk vermischte, breiartige, rasch erhärtende Masse.

Zweck der Verdauung ist, die Nahrungsmittel in eine zur Aufnahme in die Säftemasse des Körpers, d. h. für die Blutbildung und die Ernährung geeignete Form

umzuwandeln. Dabei sind es ganz vorherrschend die als Eiweiß, Fett und Zucker bezeichneten Stoffe der Nahrungsmittel, welche aus dem Verdauungskanal in den Kreislauf der thierischen Säfte übergehen, resorbirt werden, als die allgemeine Ernährungsflüssigkeit aber ist das Blut zu betrachten, welches zu ungefähr 90 Prozent aus einer farblosen Flüssigkeit, der Blutflüssigkeit (Blutplasma\*), und den rothgefärbten Blutkörperchen besteht. Die Verdauungsprodukte gelangen je nach ihrer Eigenart auf diesem oder jenem Wege in die Blutbahn: die Eiweißstoffe der Futtermittel werden durch die Einwirkung des Magensaftes (Pepsin und Salzsäure), resp. später durch die des Bauchspeichels und des Darmsaftes in lösliche Peptone und Albuminosen umgewandelt, welche von den Darmzotten der Darmschleimhaut aufgesaugt und als Chylus oder Milchsaft durch die Chylusgefäße dem Blut zugeführt werden. Letzteres geschieht auch mit den im Speisebrei enthaltenen Fetten, welche durch Bauchspeichel und Galle in seine Kügelchen vertheilt worden und nun eben als solche gleichzeitig mit der Galle von der Darmwand aufgesaugt (resorbirt) werden. Die in der Magen- und Darmschleimhaut reichlich verlaufenden Blutgefäße aber nehmen, neben dem Wasser und den Mineralsalzen, hauptsächlich die Verdauungsprodukte der Kohlehydrate (auf welche Magensaft und Bauchspeichel einwirken) als Zucker, Milchsäure und pflanzensaure Salze auf. Es ergießt sich also „fast unaufhörlich ein immer frischer Strom von Nährstoffen durch das Mittel des Gefäßsystems aus dem Verdauungskanal in alle einzelnen Theile des Thierkörpers“, und demselben tritt in der Blutbahn ein Strom von Sauerstoff entgegen. Die verschiedenen, näheren Bestandtheile des Futters werden nach ihrer Verdauung und ihrem Uebergang in das Blut als Zucker und Milchsäure, als Fett, als gerinnbares Eiweiß und Faserstoff und als Aschensalze in verschiedenster Weise zur Unterhaltung der thierischen Wärme und zum Aufbau der thierischen Gewebe, resp. zur Erzeugung von Eiern verwendet.

Von den in den verzehrten Futtermitteln enthaltenen Nährstoffen werden am raschesten die stärke- und zuckerhaltigen Stoffe (Kohlehydrate) verbraucht, d. h. sie werden, nachdem sie als Traubenzucker (Stärkezucker) von der Darmwand aufgesaugt, auf kürzestem Wege in alle Theile des Körpers geführt, um durch ihre Verbindung mit dem Sauerstoff, als „Heizstoffe“, die thierische Wärme zu erhalten. Die aus der Nahrung aufgenommenen Eiweißstoffe dienen, außer zur Eier-Erzeugung, zum Aufbau der stickstoffhaltigen Bestandtheile des Thierkörpers (s. S. 696), weshalb man sie die plastischen Nahrungsmittel, die Blut- und Fleischbildner nennt, obgleich Wasser, Fett, Aschenbestandtheile zur Bildung der Organe ebenfalls nicht zu entbehren sind. Bei der Zerlegung oder Zersetzung der Eiweißstoffe im Thierkörper bildet sich Fett, welches entweder als solches an den Körpertheilen abgelagert, oder bei der Ei-Bildung mit verwendet oder im Athmungsprozeß zu Kohlensäure verbrannt wird. Das aus der Nahrung aufgenommene Fett scheint zunächst eine Umwandlung in Zucker zu erleiden, um dann gleichfalls im Athmungsprozeß Verwendung zu finden, unter hierzu geeigneten Umständen bleibt es jedoch unzerstört und wird demnach unmittelbar an den Organen abgelagert; außerdem kann auch aus anderen Bestandtheilen der Nahrung eine Neubildung von Fett erfolgen, und manchmal wird man die stärke- und zuckerhaltigen Stoffe (Kohlehydrate) als direkte Fettbildner ansehen dürfen. Die Nährwirkung des Futters, das Ergebnis einer Fütterungsweise besteht daher in dem Ansaß von Fleisch und Fett am Körper der Thiere, in der Kraftproduktion, in der Eier-Erzeugung und Federbildung. Daraus aber

\*) Die Blutflüssigkeit enthält im Wasser aufgelösten Faserstoff, Käsestoff, Extraktivstoffe, Fette, Traubenzucker und unorganische Verbindungen, besonders Kochsalz (Chlornatrium).

ergiebt sich weiter, daß der größte Erfolg, daß ein jeder Zweck der Fütterung am vortheilhaftesten und vollständigsten nur dann erreicht wird, wenn den Thieren nicht allein eine genügende Menge von Nahrung dargeboten, sondern auch Eiweißstoffe, Fett, stärke- und zuckerhaltige Stoffe, Wasser und Nährsalze in einem bestimmten, je nach den verschiedenen Ernährungszuständen der Thiere und dem Zweck der Fütterung wechselnden Verhältniß verabreicht werden — mangelhafte, ungenügende Ernährung hat Beeinträchtigung der Fleisch-, Fett-, Eier-, Federn-Erzeugung, Abnahme der Kräfte und Hinfälligkeit der Thiere im Gefolge, während ein Zubiel unbemerkt wieder ausgeschieden wird. Aufgabe des Besitzers ist es daher, einerseits die Futtermittel kennen zu lernen, um für den zu verfolgenden Zweck die entsprechendsten auszuwählen, und anderseits die Fütterung in der richtigen, regelmäßigen Weise vorzunehmen.

III. Die Futtermittel oder Nahrungsmittel müssen, wie erwähnt, einen größeren oder geringeren Gehalt an stickstoffhaltigen und stickstofffreien Stoffen, also an Eiweißstoffen, Fett, Stärkemehl und Zucker zc., und dazu an Mineralstoffen und Wasser besitzen; sie bestehen mithin aus einem Gemenge von Nährstoffen, d. h. solchen Bestandtheilen, welche in irgend einer Weise zur Entwicklung und Erhaltung bezw. zur Leistungsfähigkeit des Thierkörpers beitragen. In der Regel sind jedoch die zu diesem Zweck nöthigen Stoffe nicht in ausreichendem Maße in ein und demselben Futtermittel enthalten, und deshalb setzt sich die gesammte Nahrung eines Thieres aus mehreren Futtermitteln zusammen. Das Hausgeflügel entnimmt seine Nahrung, abgesehen von den Enten, ganz vorwiegend dem Pflanzenreich; Enten genießen viele thierische Stoffe.

Jedes pflanzliche Nahrungsmittel besteht aus Wasser und Trockensubstanz, und die letztere wiederum wird aus organischen und Mineralstoffen gebildet. Entsprechend den Bestandtheilen des Thierkörpers, lassen sich auch die organischen Nahrungs-Bestandtheile in stickstoffhaltige und stickstofffreie unterscheiden, sodaß wir, abgesehen vom Wasser, folgende Bestandtheile der Futtermittel aufzuführen haben: Eiweiß- oder Proteinstoffe, in der Fütterungslehre „Rohprotein“ genannt (stickstoffhaltige organische Stoffe); Rohfaser oder Holzfaser; Rohfett (Aether-Extrakt); stickstofffreie Extraktstoffe — auch Rohfaser und Rohfett sind stickstofffrei —; Mineral- oder unorganische Stoffe (Asche). Schon früher wurde bemerkt, daß nur ein gewisser Theil der in den aufgenommenen Nahrungsmitteln enthaltenen Nährstoffe verdaut und zur Blutbildung (Ernährung) verwendet wird, der Rest dagegen unverdaut als Auswurfstoffe (Excremente) den Körper verläßt; die Verdaulichkeit der Nährstoffe hängt nicht allein von der Menge ab, in welcher sie in einem Futtermittel verabreicht werden, sondern auch von dem Verhältniß, in welchem die einzelnen Nährstoffgruppen in einem Futtermittel vorkommen, und schwer verdauliche Nährstoffe werden bei einem Uebermaß an Futter unausgenutzt den Thierkörper wieder verlassen.

a) Organische Bestandtheile der Futtermittel. aa) Unter Rohprotein begreift man die Gesamtmenge der stickstoffhaltigen organischen Stoffe, also nicht nur die eigentlichen pflanzlichen Eiweißstoffe. Je nach den Futtermitteln bleibt vom

Rohprotein ein größerer oder geringerer Theil unverdaut, und dieser muß deshalb bei der Beurtheilung des Nährwerthes eines Futters außer Rechnung bleiben; die Nährwirkung eines Futtermittels hängt also im besonderen Grade von dem Maße der Verdauung der Proteinstoffe, welche eine so hervorragende Bedeutung für die Bildung der Körperteile und der Erzeugung der Eier haben, ab. Nach Stohmann's Untersuchungen, die sich allerdings zunächst nur auf pflanzenfressende Säugethiere (Wiederkäuer) beziehen, ist die Ausnutzung der Eiweißstoffe der Nahrung um so höher, mit je weniger stickstofffreien Stoffen dieselben im Futter begleitet sind, und sie sinkt mit der Vermehrung der letzteren in einem ganz bestimmten, durch Zahlen ausdrückbaren Verhältniß. Es gehören hierher vorzugsweise die eigentlichen pflanzlichen Eiweißstoffe, welche ebenso wie die thierischen (S. 696) in drei Gruppen sich scheiden: 1. Pflanzen-Eiweiß oder Pflanzen-Albumin (im engeren Sinne), welches in allen Sämereien, besonders aber in den Säften aller grünen Pflanzen oder saftigen Pflanzentheile enthalten ist; 2. Pflanzen-Kasein (Käsestoff), zu welchem u. A. das Legumin gehört, welches in den gewöhnlichen Hülsenfrüchten (Leguminosen) vorherrscht; 3. Leberproteinstoffe (Pflanzenleim), deren Vorkommen auf die Getreidekörner (Cerealien) beschränkt ist, und die in allen ihren (drei) Arten im Weizen enthalten sind. Pflanzliche und thierische Eiweißstoffe dürften hinsichtlich ihrer Nährwirkung kaum sonderlich verschieden sein. Neben den genannten pflanzlichen Eiweißstoffen hat man in Kartoffelknollen, grünen Pflanzen z., besonders zur Zeit der Jugend derselben, noch stickstoffhaltige Stoffe gefunden, welche wohl als Umwandlungsstufen der ausgenommenen Stickstoffnahrung z. anzusehen sind; es sind Peptone, Säureamide u. a.

bb) Die stickstofffreien Bestandtheile der Futtermittel umfassen, wie oben erwähnt, Rohfaser, Rohfett und stickstofffreie Extraktstoffe. 1. Die Rohfaser oder Holzfaser bildet im Wesentlichen ein Gemenge von Zellstoff (Cellulose) und Holzstoff (Lignin), welche in verschiedenem Grade verdaulich sind, ursprünglich wurde die Rohfaser sogar als durchaus unverdaulich angesehen; die reine Cellulose hat genau dieselbe procentige Zusammensetzung wie das Stärkemehl, der Holzstoff ist etwas kohlenstoffreicher. 2. Unter Rohfett versteht man Alles, was aus der Trockensubstanz des Futtermittels mit gewöhnlichem Aether sich ausziehen läßt (Aether-Extrakt). Stellt der Aether-Extrakt der meisten Körner und Körnerabfälle ziemlich reines Fett dar, so ist dieses bei dem Grünfutter mit verschiedenen anderen Stoffen (wachs- und harzartige Stoffe und Blattgrün) gemengt, welche hinsichtlich der Verdaulichkeit sehr verschiedene Bedeutung haben; immer aber ist die Verdaulichkeit um so größer, je jünger und zarter die Pflanzen sind. Daß die Körner der sog. Oelpflanzen (Wein, Raps, Hanf u. a.) sehr reich an Fett (fette Oele) sind und daß auch ihre Preßrückstände (Oelsuchen z.) noch hohen Fettgehalt haben, wird sich aus dem Weiteren ergeben. Die Verabreichung von verdaulichen Fettstoffen ist aber für die Erzeugung von Fleisch, Fett, auch Eiern und zur Produktion von Kraft von hoher Bedeutung. 3. Als stickstofffreie Extraktstoffe faßt man alle jene Stoffe zusammen, welche nach Abzug des Rohproteins, des Rohfettes, der Rohfaser und der Keimmasse von der Trockensubstanz des Futters noch übrig bleiben. Sie bestehen hauptsächlich aus den Kohlehydraten Stärkemehl und Zucker, dann aus Pektin- oder Pflanzengallert-Stoffen, zuweilen auch mit aus Pflanzenschleim (welcher in seiner Zusammensetzung und wohl auch seiner Nährwirkung dem Stärkemehl entspricht), gummiartigen Stoffen, Holzstoff (Lignin) und organischen Säuren. Stärkemehl findet sich am reichsten in Getreidekörnern und Hülsenfrüchten, schon weniger in Kartoffeln, Zuckerrüben, Möhren z.

und ist, wie schon auf Seite 699 bemerkt, ein wichtiger „Heizstoff“ für den Thierkörper. Der Zucker (Trauben- und Rohrzucker), am reichhaltigsten in Runkel-, Zucker-, Mohrrüben u. dergl., doch auch in den meisten Theilen anderer Pflanzen vorkommend, ist das wirksamste und am leichtesten in das Blut übergehende Athmungsmittel (Heizstoff). Das Stärkemehl enthält 44,4, der Rohrzucker 42,1, der wasserfreie Traubenzucker 40% Kohlenstoff.

b) Die Wichtigkeit der unorganischen Stoffe für den Thierkörper ist bereits auf Seite 697 betont worden, sodaß ich dort nachzulesen bitte. Alle jene Stoffe finden sich zwar in den Pflanzentheilen und werden mit diesen (in der Nahrung dem Geflügel zugeführt; allein die in denselben enthaltenen Mengen genügen diesen Hausvögeln, namentlich den eingesperrten, nicht zur Bildung der Eierschalen, zum Aufbau eines kräftigen Knochengerüsts. Wenn also auch das Geflügel mit den Getreide-, Hülsen- und Oelfrüchten, sowie deren Fabrikationsrückständen, Kleie, Preßkuchen, einen Theil Phosphorsäure resp. phosphorsauren Salze aufnimmt, so muß die Zufuhr doch durch Verabreichung phosphorsauren Kalkes (Knochenasche), in kleinen Mengen unter das Futter gemischt, ergänzt werden, und ganz besonders in phosphorh. Kalk jungem Geflügel zur Knochenbildung erforderlich\*); in den Abschnitten über Aufzucht und Fütterung der Hühner u. wird Weiteres angegeben werden. Unumgänglich nothwendig ist dem Geflügel ferner kohlen-saurer Kalk zur Bildung der Eierschalen (welche 93—97% kohlenf. Kalk enthalten); man hat ihm daher solcher durch Verabfolgung von gestoßenen Ei- und Muschel- und Krebschalen, Kalkstein, geschlämmter Kreide, weißgebrannten pulverisirten Knochen (Knochen-Erde oder =Asche) u. zugänglich zu machen; kohlenf. Kalk ist in der Magensäure leicht löslich. Zu Kieselsäure oder Kiesel-erde, welche das Geflügel zwecks Federbildung braucht, gelangt es meist von selbst: abgesehen von den im Getreidefutter enthaltenen kleinen Mengen, bekommt es dieselbe durch Aufnahme von Sand und Steinchen (Grand); letztere sind ihm auch deshalb unentbehrlich, weil es mit ihrer Hilfe die Getreidekörner im Magen zerreibt (s. S. 698), sodaß diese verdaut werden können. Die geringe Menge Kochsalz (Chlornatrium), welche das Federvieh bedarf, wird ihm meist in Futter und Wasser, namentlich in jungen grünen Pflanzen, wie Gras u., zugeführt, sodaß sich eine besondere Verabfolgung von Salz überflüssig macht. Und selbst, wenn dem Geflügel und speziell den Hühnern bloß salzarme Nahrungsmittel zugänglich sind, darf es nur einen mäßigen Zusatz von Salz zum Weichfutter — vielleicht ein Gramm pro Stück und Tag — erhalten; denn nur dann wirkt Salz anregend und fördernd auf den Appetit, auf die Verdauung der Nahrungsmittel und somit auf lebhafteren Stoffwechsel, während ein Zuviel schadet resp. Darmentzündung oder ähnliche Erscheinungen hervorruft, bei der Mastung im Fettwerden hemmt und sogar das Eierlegen beeinträchtigt. Doch ist „bei kalireichem Futter (Kartoffeln, Rüben) ein Kochsalzzusatz um so mehr geboten, als die Kalisalze auf thierische Gewebe und Flüssigkeiten eine Kochsalz entziehende Wirkung ausüben“ (G. Kraft). Im Uebrigen wolle man die Abschnitte über Fütterung vergleichen.

\*) „Gereinigten präcipitirten basisch phosphorh. Kalk“, aus Knochen für Futterzwecke bereitgestellt, liefert (à Ctr. 15 M., 10 Pfd. für 1,60 M.) die Chemische Fabrik von R. Brodmann in Eutritzsch-Beipitzig.

Je nach der chemischen Zusammensetzung und dem Verhältniß der stickstoffhaltigen zu den stickstofffreien Nährstoffen kann man die für unsere Zwecke in Betracht kommenden pflanzlichen und thierischen Futtermittel in folgende Gruppen zusammenfassen: 1. Körner und Früchte, 2. Knollen und Wurzeln, 3. Grünfutter, 4. Gewerbliche Abfälle und Produkte (von Pflanzenstoffen), 5. Thierische Stoffe. Es sei nun umstehend eine Tabelle — nach E. Wolff — über die prozentische (mittlere) Zusammensetzung der Futtermittel und deren Gehalt an verdaulichen Bestandtheilen gegeben. Bemerkt muß werden, daß es sich in der Tabelle ausschließlich um Mittelzahlen (Durchschnitte) handelt, welche durch Gegenüberstellung von höchsten und niedrigsten Werthen gewonnen sind. Von jedem Futtermittel ist zunächst angegeben, wieviel Prozente auf seinen Gehalt an Wasser, an Asche (mineralischen oder anorganischen Stoffen) und an organischen Stoffen entfallen. Sodann wird der mittlere Gehalt der Futtermittel an verdaulichem Eiweiß, Kohlehydrat (Stärkemehl und Zucker) und Fett, also an wirklichen Nährstoffen angegeben. Das „Nährstoffverhältniß“ bezieht sich auf das Verhältniß der verdaulichen stickstoffhaltigen zu den stickstofffreien Futterbestandtheilen, also auf die organischen Nährstoffe, wobei die verdauliche Fettsubstanz den Kohlehydraten zugerechnet ist. Bei der Berechnung des relativen Geldwerthes der Futtermittel sind wiederum nur die verdaulichen Stoffe berücksichtigt und überall gleichmäßig das Eiweiß mit 20, das Fett ebenfalls mit 20, die Kohlehydrate dagegen mit 4 Pfennigen pro Pfund in Ansatz gebracht; die eigentlich physiologische Bedeutung der Nährstoffe kommt zunächst nicht in Betracht, sondern nur die Frage, wo und in welcher Form die eine oder die andere Nährstoffgruppe am billigsten zu beschaffen ist. Die Berechnung ist dann sehr einfach. Die verdaulichen Stoffe der Wide z. B. sind auf 24,8 Eiweiß, 48,2 Kohlehydrate und 2,6 Fett angegeben; runden wir die ersten beiden Zahlen ab, also 25 und 48, so haben wir  $25 \times 20 = 500$  Pfg.,  $48 \times 4 = 192$  Pfg. und  $2,6 \times 20 = 50$  Pfg. zu nehmen, dies giebt 742 Pfg. oder 7 Mk. 42 Pfg., mit den Bruchzahlen berechnet aber 7 Mk. 39 Pfg. Will man aus dem angegebenen Preis eines Futtermittels den Werth des einen Nährstoffes berechnen, so braucht man nur den Werth der beiden anderen Nährstoffgruppen von dem Preise abzuziehen. Die aufgeführten Geldwerthe stimmen keineswegs bei allen Futtermitteln mit deren gewöhnlichem Marktpreise überein. In dieser Hinsicht sind zunächst nur diejenigen Materialien miteinander vergleichbar, welche ausschließlich zur Fütterung der Thiere benutzt werden und nicht etwa zugleich als menschliche Nahrungsmittel große Bedeutung haben oder für allerlei technische Zwecke Verwendung finden, wie z. B. Getreide, Oelsämereien, Hülsenfrüchte, Kartoffeln und Rüben; bei diesen gestaltet sich der Marktpreis je nach den Verhältnissen mehr oder weniger hoch. Doch ist es immer von Wichtigkeit, den nach ihrem Nährstoffgehalt berechneten Geldwerth der einzelnen Futtermittel, im Vergleich zu anderen, kennen zu lernen (s. Tabelle).

Bei der Wahl der Futtermittel hat man nicht nur den Preis, sondern auch die Verdaulichkeit (den Nährwerth) und die Zusammensetzung derselben, ferner die Art des Geflügels, das Alter desselben und den Zweck, welchen man verfolgt, zu berücksichtigen. Da in diesem Buche all' die verschiedenen Gattungen, Arten und Rassen des Hausgeflügels besprochen werden, diese aber auch in der Ernährungsweise z. Th. ganz erheblich von einander abweichen, resp. je nach ihrer Bedeutung als Maßgeflügel, Eierleger, Zuchtthiere oder Ziervögel wesentlich anders gefüttert werden müssen, so wird das Nähere über Futter und Fütterung an den betreffenden Stellen zu sagen übrig bleiben. Nur einige allgemeine Bemerkungen seien noch angefügt.

1. Alles Hausgeflügel, mit Ausnahme der Enten, gehört zu den Körner- bezw. Pflanzenfressern, die Enten sind Allesfresser; Tauben verzehren fast ausschließlich

Tabelle über die mittlere Zusammenstellung der Futtermittel und ihren Gehalt an verdaulichen Bestandtheilen.

| Futtermittel                        | Wasser | Masse | Organische Stoffe |          |                |         |            | Verdauliche Stoffe |                |         | Rohprotein | Rohfaser | Rohkohlenstoff |
|-------------------------------------|--------|-------|-------------------|----------|----------------|---------|------------|--------------------|----------------|---------|------------|----------|----------------|
|                                     |        |       | Rohprotein        | Rohfaser | Rohkohlenstoff | Rohfett | Rohprotein | Rohfaser           | Rohkohlenstoff | Rohfett |            |          |                |
|                                     | %      | %     | %                 | %        | %              | %       | %          | %                  | %              | %       | wie 1:     | M        | M              |
| <b>I. Körner und Früchte.</b>       |        |       |                   |          |                |         |            |                    |                |         |            |          |                |
| Weizen . . . . .                    | 14,4   | 1,7   | 13                | 3        | 66,4           | 1,5     | 11,7       | 64,3               | 1,2            | 5,8     | 5,15       |          |                |
| Dinkel (Speltz) . . . . .           | 14,6   | 3,7   | 10                | 16,5     | 52,5           | 1,5     | 7,5        | 42,7               | 1,1            | 6,1     | 3,5        |          |                |
| Roggen . . . . .                    | 14,3   | 1,8   | 11                | 3,5      | 67,4           | 2       | 9,9        | 65,4               | 1,6            | 7       | 4,2        |          |                |
| Gerste . . . . .                    | 14,3   | 2,2   | 10                | 7,1      | 65,9           | 2,5     | 8          | 58,9               | 1,7            | 7,9     | 4,3        |          |                |
| Hafer . . . . .                     | 14,3   | 2,7   | 11                | 9,3      | 56,7           | 6       | 8          | 44,3               | 4,7            | 6,1     | 4,9        |          |                |
| Mais . . . . .                      | 14,4   | 1,5   | 10                | 5,5      | 62,1           | 6,5     | 8,4        | 60,6               | 4,6            | 8,6     | 5,4        |          |                |
| Hirse . . . . .                     | 14     | 3,3   | 11,8              | 9,5      | 57,4           | 4       | 8,9        | 45                 | 3,2            | 6       | 4,2        |          |                |
| Dari, syrischer . . . . .           | 10     | 2,8   | 9,9               | 1,6      | 72,2           | 3,5     | 7,9        | 67,9               | 2,8            | 9,5     | 4,8        |          |                |
| Buchweizen (Haidform) . . . . .     | 14     | 1,8   | 9                 | 15       | 58,7           | 1,5     | 6,8        | 47                 | 1,2            | 7,4     | 3,4        |          |                |
| Weiz, geschält . . . . .            | 14     | 0,5   | 7,7               | 2,2      | 75,2           | 0,4     | 6,9        | 72,7               | 0,3            | 10,7    | 4,5        |          |                |
| Erbsen . . . . .                    | 14,3   | 2,4   | 22,4              | 6,4      | 52,5           | 2       | 20,2       | 54,4               | 1,7            | 2,9     | 6,8        |          |                |
| Ackerbohnen . . . . .               | 14,5   | 3,1   | 25,5              | 9,4      | 45,9           | 1,6     | 23         | 50,2               | 1,4            | 2,3     | 6,4        |          |                |
| Wicken . . . . .                    | 14,3   | 2,7   | 27,6              | 6,7      | 45,6           | 3       | 24,8       | 48,2               | 2,5            | 2,3     | 7,9        |          |                |
| Linsen . . . . .                    | 14,5   | 3     | 23,8              | 6,9      | 49,2           | 2,6     | 21,4       | 51,2               | 2,2            | 2,6     | 6,7        |          |                |
| Widgerstschrot . . . . .            | 17     | 4     | 19,3              | 7,6      | 49,8           | 2,3     | 16,4       | 49,7               | 1,8            | 3,3     | 5,6        |          |                |
| Sesambohne . . . . .                | 10     | 5     | 33,4              | 4,8      | 29,2           | 17,6    | 30,1       | 30,7               | 15,6           | 2,3     | 10,4       |          |                |
| Leinsamen . . . . .                 | 12,3   | 3,4   | 20,5              | 7,2      | 19,6           | 37      | 17,2       | 18,9               | 35,2           | —       | 11,3       |          |                |
| Rapsamen . . . . .                  | 11,8   | 3,9   | 19,4              | 10,3     | 12,1           | 42,6    | 15,5       | 10,2               | 40,4           | —       | 11,2       |          |                |
| Haussamen . . . . .                 | 12,2   | 4,5   | 16,3              | 12,1     | 21,3           | 33,6    | 12,2       | 16,2               | 30,2           | —       | 3,1        |          |                |
| Mohnamen . . . . .                  | 14,7   | 5,3   | 17,5              | 6,1      | 15,4           | 41,0    | 14,7       | 15,3               | 39             | —       | 11,5       |          |                |
| Leindotter . . . . .                | 8,4    | 6,8   | 21,5              | 11,5     | 21,8           | 30      | 17,2       | 21                 | 27             | —       | 3,1        |          |                |
| Baumwollsaamen . . . . .            | 7,7    | 7,8   | 22,8              | 16       | 15,4           | 30,3    | 17,1       | 14,7               | 27,3           | —       | 3,2        |          |                |
| Erbsen . . . . .                    | 6,3    | 3,2   | 28,2              | 13,9     | 7,2            | 41,2    | 23,7       | 11,3               | 39,1           | —       | 15,1       |          |                |
| Palmerne . . . . .                  | 7,6    | 1,8   | 8,4               | 6        | 26,8           | 49,2    | 8          | 31,2               | 48,2           | —       | 12,9       |          |                |
| Gandlenflüsse . . . . .             | 3,7    | 3,4   | 22,7              | 2,7      | 6,6            | 60,9    | 19,1       | 6,6                | 57,9           | 7,8     | 1,8        |          |                |
| Eigeln, frisch . . . . .            | 55,3   | 1     | 2,5               | 4,4      | 34,8           | 1,9     | 2          | 30,9               | 1,5            | 18,2    | 1,9        |          |                |
| „ halbtrocken . . . . .             | 37,7   | 1,6   | 3,5               | 7,8      | 46,6           | 2,8     | 2,8        | 41,9               | 2,2            | 17      | 2,8        |          |                |
| „ geschält und getrocknet . . . . . | 17     | 2     | 5,1               | 4,6      | 67,4           | 4       | 4,1        | 59,7               | 3,2            | 16,5    | 3,5        |          |                |
| Kastanien, frisch . . . . .         | 49,2   | 1,6   | 4,3               | 2        | 41,3           | 1,6     | 3,4        | 35,7               | 1,3            | 11,6    | 2,3        |          |                |
| Äpfel und Birnen . . . . .          | 83,1   | 0,4   | 0,4               | 4,3      | 11,3           | —       | 0,3        | 12,6               | —              | 43      | 2,3        |          |                |
| Johannisbrot . . . . .              | 13     | 1,8   | 4                 | 5,9      | 73,3           | 2       | 2,7        | 76                 | 1,1            | 22,2    | 3,8        |          |                |
| Biehmelonen . . . . .               | 91,4   | 0,7   | 1,2               | 1,5      | 5,2            | —       | 0,9        | 5,6                | —              | 6,2     | 4,3        |          |                |
| Reibkürbis . . . . .                | 92,3   | 0,8   | 1,2               | 1,3      | 4,0            | 0,4     | 0,9        | 4,7                | 0,3            | 6       | 6,3        |          |                |
| <b>II. Knollen und Wurzeln.</b>     |        |       |                   |          |                |         |            |                    |                |         |            |          |                |
| Kartoffeln . . . . .                | 75     | 0,9   | 2,1               | 1,1      | 20,7           | 0,2     | 2,1        | 21,8               | 0,2            | 10,6    | 1,3        |          |                |
| Futterrunkelrüben . . . . .         | 88     | 0,8   | 1,1               | 0,9      | 9,1            | 0,1     | 1,1        | 10                 | 0,1            | 9,5     | 2,4        |          |                |
| Zuckerrüben . . . . .               | 81,5   | 0,7   | 1                 | 1,3      | 15,4           | 0,1     | 1          | 16,7               | 0,1            | 17      | 6,2        |          |                |
| Möhren . . . . .                    | 85     | 0,9   | 1,4               | 1,7      | 10,8           | 0,2     | 1,4        | 12,5               | 0,2            | 9,3     | 0,6        |          |                |
| Rohrüben . . . . .                  | 87     | 1     | 1,3               | 1,1      | 9,5            | 0,1     | 1,3        | 10,6               | 0,1            | 8,3     | 0,7        |          |                |
| Lurnips (weiße Rüben) . . . . .     | 92     | 0,7   | 1,1               | 0,8      | 5,3            | 0,1     | 1,1        | 6,1                | 0,1            | 5,8     | 0,2        |          |                |
| <b>III. Grünfutter.</b>             |        |       |                   |          |                |         |            |                    |                |         |            |          |                |
| Gras, kurz vorm Blühen . . . . .    | 75     | 2,1   | 3                 | 6        | 13,1           | 0,8     | 2          | 13                 | 0,4            | 7       | 1          |          |                |
| Weidegras . . . . .                 | 80     | 2     | 3,5               | 4        | 9,7            | 0,8     | 2,5        | 9,9                | 0,4            | 4,4     | 0,6        |          |                |
| Süßgras . . . . .                   | 70     | 2,1   | 3,4               | 10,1     | 13,4           | 1       | 1,9        | 14,2               | 0,5            | 8,1     | 1,6        |          |                |
| Futterpfeife . . . . .              | 81     | 1,4   | 2,3               | 6,5      | 8,3            | 0,5     | 1,3        | 8,9                | 0,2            | 7,2     | 0,6        |          |                |
| Grünmais . . . . .                  | 82,9   | 1,3   | 1,2               | 5,2      | 8,8            | 0,6     | 0,7        | 8,4                | 0,3            | 13      | 0,1        |          |                |
| Weideflee, junger . . . . .         | 83     | 1,5   | 4,6               | 2,8      | 7,2            | 0,9     | 3,6        | 7,4                | 0,6            | 2,5     | 1,1        |          |                |
| Futterdistel, jung . . . . .        | 86,7   | 2     | 2,9               | 1,4      | 6,1            | 0,9     | 2,2        | 6                  | 0,6            | 3,4     | 0,6        |          |                |
| Futterkohl . . . . .                | 84,7   | 1,6   | 2,5               | 2,4      | 8,1            | 0,7     | 1,8        | 8,2                | 0,4            | 5,7     | 0,7        |          |                |
| Weißkraut . . . . .                 | 89     | 1,2   | 1,5               | 2        | 5,9            | 0,4     | 1,1        | 6                  | 0,2            | 5,9     | 0,3        |          |                |
| Strunkkraut . . . . .               | 89,6   | 0,9   | 1,9               | 1,3      | 6,2            | 0,1     | 1,4        | 5,6                | 0,1            | 4,2     | 0,2        |          |                |
| Möhrenblätter . . . . .             | 82,2   | 3,6   | 3,2               | 3        | 7,1            | 1       | 2,3        | 7                  | 0,6            | 3,4     | 0,6        |          |                |



[illegible]

<sup>\*)</sup> Abfälle der Fabrication des Liebig'schen Fleischextracts. — <sup>\*\*)</sup> Unverdauliches Chitin der Raikäser.

**Geſchäftszucht.**

Körner und Sämereien, Gänse außer diesen viel grüne Gräser und Kräuter, die Hühnervögel auch Insekten und Gewürm oder thierische Stoffe, an die man sie gewöhnt hat. Für das Wirthschaftsgeflügel (Gänse, Enten, Hühner) bilden Getreide und Fabrikate aus diesem, nebst Kartoffeln, Grünem und etwas Fleischnahrung (Pferdefleisch, Abfälle, Fleischfuttermehl, Gewürm) die naturgemähesten und am bequemsten und billigsten zu beschaffenden Futtermittel. — 2. Die Zusammensetzung und damit der Nährwerth der pflanzlichen Futtermittel ist nicht immer gleich, sie ändern ab nach den klimatischen, Witterungs-, Zeit- und Bodenverhältnissen, unter denen die Stoffe gewonnen wurden. — 3. Die Verdaulichkeit und der Nährwerth der Futterstoffe kann durch die Form und die Zubereitung des Futters abgeändert resp. erhöht werden. Die Zubereitung „bedeutet die Umwandlung der mechanischen oder der chemischen Beschaffenheit des Futters, um dadurch die Ausnutzung der Nährstoffe oder die Aufnahmefähigkeit und Schmachthaftigkeit desselben zu steigern“. Körner werden entweder angequellt, oder gequetscht, geschrotet, gemahlen, um den Inhalt leichter verdaulich und zur Mischung mit sonstigem Futter geeigneter zu machen; andere Futtermittel, so Kartoffeln, Rüben, werden zu gleichem Zweck gekocht, Kleie zc. angebräut; Grünfütter (Kesseln, Döfeln zc.) wird zerschnitten oder sonstwie zerkleinert u. s. f. — 4. Das Geflügel bekommt entweder nur ein sogenanntes Beharrungsfutter, bei welchem die Thiere in ihrem Körperzustand weder zu- noch abnehmen, oder, sobald man auf vermehrte Eier-, Fleisch-, Fett-, Feder-Gewinnung resp. auf Größe und kräftigen Nachwuchs hinielt, noch eine weitere Futtermenge. Bei der Haltung von Wirthschaftsgeflügel ist natürlich immer zu beachten, daß der Ertrag desselben die Kosten dieses Futters reichlich deckt, Thiere und Futtermittel müssen dementsprechend gewählt werden. — 5. Im Uebrigen entscheidet über die Futtermenge bei Erreichung des einen oder anderen Zwecks: Zusammensetzung (Nährwerth und Verdaulichkeit) der Futtermittel, Masse, Größe und Schwere, Lebensalter, Individualität und Ernährungs-zustand der Thiere, die denselben sonst zu Theil werdende Wartung und Pflege; man hat daher den Futterbedarf je nach dem vorliegenden Falle, den in Betracht kommenden Verhältnissen festzustellen, darf ihn also auch nicht allein nach der Zahl der Thiere bemessen. — 6. Je trockner das Futter (Körner), desto mehr Wasser bedürfen die Thiere; Zusatz von Grünzeug verringert das Bedürfniß. — 7. Das Futter des Geflügels (bei den Tauben kommt dies weniger in Betracht) sei möglichst vielartig, sodaß das letztere die Nährstoffe möglichst in genügendem Maße und entsprechendem Mischungsverhältniß erhält, dieselben mithin richtig ausnützen kann. — 8. Die Zahl der Mahlzeiten richtet sich nach der schnelleren oder langsameren Verdauung der betreffenden Futterstoffe, nach dem Nutzungszweck (Mast zc.), auch nach der Tageslänge und bei den Tauben außerdem danach, ob sie Junge zu füttern haben oder nicht; man gebe in der Regel nie mehr, als die Vögel gleich verzehren; für die Nacht verabsolde man Körner, Morgens mehr Weichfutter.

### III. Grundsätze und Regeln der Züchtung.

I. Züchtungszweck. „Der Mensch mag die Züchtung von Thieren ihres Nutzens wegen oder aus Liebhaberei zu ihnen betreiben, den Zweck, den er verfolgt

wird er nur dann in der möglichst vollkommenen Weise erreichen, wenn er nicht nur bemüht ist, die Ansprüche, welche die von ihm aufgezogenen Thiere auf Haltung, Pflege und Ernährung machen, in naturgemäßer Weise zu befriedigen, sondern wenn er vor allen Dingen und zuerst dafür sorgt, daß das in seinen Diensten stehende Thier die Eigenschaften besitze, die es ermöglichen, die aufgewendete Pflege und das aufgewendete Futter seinen Anforderungen entsprechend zu verwerthen und zu belohnen. Nur solche Thiere heranzuziehen, ist Aufgabe der rationellen Züchtung.“ Die Züchtung (Wahlzucht), unter welcher man, nach H. Settegast, die von Grundsätzen ausgehende und sich der Ziele bewußte Paarung der Hausthiere versteht, hat also den Zweck, von den vorhandenen Zuchtthieren eine möglichst zahlreiche, kräftige und gesunde Nachkommenschaft (Nachzucht) zu gewinnen, in welcher die Vorzüge der Eltern thunlichst konserbirt resp. erhöht, deren etwaige Fehler und Mängel dagegen verdrängt sind. Der Züchter hat es mit Arten, Rassen und Schlägen (Varietäten) zu thun.

II. Züchtungs-Gegenstand. Unter Art oder Spezies \*) versteht man die Gemeinschaft derjenigen Thiere (Individuen oder Einzelwesen), welche alle, wie A. Rueff sagt, „in ihrem organischen Bau einander so ähnlich (aber nicht gleich) sind, daß sie sich zwar mit Erfolg, d. h. fruchtbar geschlechtlich mischen können; allein solche Mischungsprodukte, im naturhistorischen Sinne des Wortes ‚Bastarde‘, erscheinen in ihren Geschlechts-Apparaten, wenn auch nicht immer anatomisch nachweisbar, unvollkommen, sodaß diese Produkte nicht im Stande sind, sich unter einander (inter se) fortzupflanzen“, doch kommt es vor, daß sie sich wieder vermehren, wenn sie mit einem Thier der reinen Art gepaart werden. Abänderungen der Art ergeben Abarten oder Rassen. Der Thierzüchter versteht unter einer Rasse alle die Thiere einer Art, welche hinsichtlich der Körperformen und Nutzungseigenschaften mit einander übereinstimmen und diese Merkmale ständig (constant) auf ihre Nachzucht vererben. Die verschiedenen Geflügel-Rassen sind im I. Theil dieses Buches ausführlich beschrieben. Solche Thiere, welche einer anerkannten Rasse, z. B. der der Cochins angehören und deren Kennzeichen ausgeprägt an sich tragen, nennt man Rassethiere; solche dagegen, deren äußere Erscheinung überhaupt nicht die Eigenart einer der Rassen zeigt, rasselose Thiere. Zu letzteren gehören z. B. alle die durch Vermischung verschiedener Rassen entstandenen und planlos weitergezüchteten Hühner, welche man oft genug noch zu den „Landhühnern“ zählt, ebenso viele sog. Feldtauben. Die Rassen haben sich entweder durch lang andauernde, d. h. durch viele Generationen anhaltende äußere, natürliche Einflüsse (klimatische, örtliche, Boden-, Nahrungs-Verhältnisse) aus der Stammart herausgebildet, oder sie sind, „meist unter Benutzung der von der Natur gebotenen Variationen und Neubildungen“, durch die Einwirkung der Züchterhand, durch „künstliche Zuchtwahl“ entstanden. Man bezeichnet demgemäß die ersteren als natürliche, primitive oder Land-Rassen, die letzteren als Kunst- oder Kultur-Rassen. Fast alle unsere be-

\*) Die wissenschaftliche Thierkunde (Zoologie) reiht zwecks Unterscheidung die Thiere je nach ihrer Verwandtschaft in Gruppen ein und spricht demnach von Klassen, Ordnungen, Familien, Gattungen (Geschlechter), Untergattungen, Arten, Abarten, Varietäten (Spielarten). Der Thierzüchter geht noch weiter und spricht innerhalb der Art nicht nur von Abarten und Spielarten, sondern auch von Rassen, Unterassen, Schlägen, Stämmen, Zuchten.

kannten Geflügelrassen gehören zu den letzteren, als Landrassen wären z. B. das alte deutsche Landhuhn und das Langshan-Huhn aufzuführen. Als Beispiel einer Land- und einer Kunstrasse dar: das alte deutsch-holländische Todtleger-Huhn (Campiner) und das aus diesem herausgezüchtete Hamburger Huhn gelten. Kaum eine der Rassen ist auf ihre Heimat beschränkt, fast alle sind von dieser aus in andere Gegenden und Länder eingeführt (importirt) und da weiter gezüchtet worden; diejenigen Thiere, welche in der Heimat ihrer Rasse geboren sind National- oder Originalthiere, z. B. in Japan gezüchtete Yokohamas, doch sind Originalthiere durchaus nicht immer schöner als die in anderen Ländern gezüchteten Thiere derselben Rasse, oft genug ist das Gegentheil der Fall.

Wie neue Rassen entstehen können — und zwar durch Einwirkung des Menschen weit eher als auf natürlichem Wege —, so können existirende Rassen auch verschwinden. Lassen nämlich die die Entwicklung oder das Dasein einer Rasse begünstigenden Einflüsse nach oder wenden sich die Züchter von dieser mehr und mehr ab, so geht sie in ihren körperlichen und sonstigen Eigenheiten zurück, sie verkümmert oder entartet (degenerirt), damit wird sie „rasselos“, und zuletzt geht sie in anderen Formen auf, sie verschwindet ganz oder stirbt aus; ich brauche hier nur an den Altheimischen Kröpfer, den Monteneur, die Spanische Taube, das deutsche Dachshuhn, das Hohlhäufer Huhn, die Krummschnabel-Ente zu erinnern. Vielfach erleidet eine Rasse hinsichtlich ihrer Eigenschaften Schädigung, sobald sie in andere Verhältnisse gebracht wird. Eine Rasse kann aber auch in sich zu Grunde gehen, wenn sie überzüchtet wird, d. h. wenn eine oder mehrere ihrer charakteristischen Eigenschaften so hoch gesteigert werden, daß dadurch der ganze Organismus geschädigt, die Fruchtbarkeit beeinträchtigt wird, Krankheiten sich einstellen u. d. Der resp. die Züchter müssen also zur richtigen Zeit innezuhalten verstehen, die Anforderungen an eine Rasse nicht zu hoch schrauben; die Rasse soll thunlichst hochgezüchtet, doch nicht überzüchtet sein. Mit „hochgezüchtet“ (high breed) — man sagt auch „Bollblut“, „hochrassig“, „hochedel“ — bezeichnet man die Stämme bzw. die Thiere einer Rasse, welche durch besonders aufmerksame, glückliche Zucht die guten oder wesentlichen Eigenschaften der betreffenden Rasse oder Zuchtrichtung in hervorragender, vollkommener Weise in sich vereinigen und vererben; diese Stämme benennt man nach dem Namen des Züchters, z. B. in rebhuhnfarbigen Cochins Stamm Josef Wood. — Die Thiere, welche innerhalb einer Rasse in einzelnen, aber unwesentlicheren Punkten von anderen Thieren derselben Rasse abweichen, bilden einen Schlag. In der Geflügelzucht entscheidet bei Aufstellung der Schläge hauptsächlich Größe und Schwere, Färbung und Zeichnung, man hat also Größen- und Farbenschläge. So z. B. stellen alle türkischen Mövchen, da sie sich hinsichtlich der körperlichen Merkmale gleichen, eine Rasse dar, und die Satt-netten, Blüetten u. d. sind nur Farbenschläge derselben; Vergifische Kräher und Hohlhäufer Huhn sind Schläge des Vergifischen Huhns. Da bei den Hausgänsen und Hausenten die einzelnen Formen sich im Grunde ebenfalls nur nach Größe und Farbe unterscheiden, so spricht man bei diesen beiden Gruppen überhaupt nur von Schlägen, nicht von Rassen. Es kann nicht genug betont werden, daß die Rasse eines Thieres in der Form oder Gestalt, d. h. im Körperbau, nicht aber in der Farbe und Zeichnung sich ausprägt (wie bei Beschreibung der verschiedenen Rassen angegeben). Daher wiegen Verstöße gegen die Rassenmerkmale, also Rassenfehler, weit schwerer als Mängel hinsichtlich der Färbung (Schönheitsfehler), und bei Beurtheilung des Geflügels auf Ausstellungen ist darauf sehr Bedacht zu nehmen.

III. Züchtungs-Verfahren. Je nach dem Ziel, welches der Züchter erreichen

will, wird er diesen oder jenen Weg einschlagen, er wird entweder Reinzucht oder Inzucht oder Kreuzung wählen.

1. Unter Reinzucht versteht man die Züchtung innerhalb der Grenzen einer bestimmten Rasse oder eines Schlags. Es darf dabei kein Thier einer anderen Rasse resp. eines anderen Schlags benutzt, selbstverständlich aber können Thiere anderer Stämme derselben Rasse verwendet werden; letzteres erscheint sogar wünschenswerth, ja geboten, weil dadurch der eigene Zuchtstamm nicht nur eine Blutauffrischung (Blut-erneuerung), sondern auch, wenn man Hähne hochrassiger Stämme zur Zucht einstellt, eine Verbesserung erfährt. Bei der Zucht von Rassegeflügel empfiehlt es sich immer, mehrere, nicht blutsverwandte Stämme resp. Paare einer und derselben Rasse (eines Schlags) zu züchten; man bezeichnet dies wohl auch mit „Stammzucht“.

2. Inzucht ist auch eine Rein- oder eine Stammzucht, doch in weit engerem Kreise, denn sie bezweckt Reinerhaltung des Blutes, Befestigung der Rasse- oder Schlag-Eigenschaften durch Züchtung innerhalb eines Stammes oder einer Familie und zwar ohne Blutauffrischung; es müssen also selbstverständlich Paarungen von Blutsverwandten vorgenommen werden. Je nach dem Verwandtschafts-Grade der verwendeten Thiere unterscheidet man Inzucht im weiteren und Inzucht im engeren Sinne. Während bei ersterer die Paarung näher und nächster Blutsverwandten umgangen wird, geschieht dies bei letzterer, so daß man diese speziell auch als „Inceßzucht“ oder Verwandtschaftszucht (breeding in and in) bezeichnet. Sie findet ihren Gipfelpunkt in der Paarung von Geschwistern, welche von demselben Vater und derselben Mutter stammen, so daß A. Rueff dieses Verfahren mit Recht die „Zucht in gleichem Blute“ nennt, wogegen er die Paarung des Großvater- oder Vater-Thieres mit Enkelin oder Tochter u. s. w. als „Zucht in verwandtem Blute“ bezeichnet; jene ist noch weit bedenklicher als diese. Ueberhaupt ist Jedem, welcher nicht ein aufmerksamer, scharf beobachtender Züchter ist, der die richtige Auswahl zu treffen und die Folgen von Fehlern zu schätzen weiß, von dem Betrieb der Inzucht abzurathen; nur der wirkliche Fachmann wird es verstehen, einen Stamm zur Vollendung herauszuzüchten. Doch muß immerhin, um ein gutes Ziel zu erreichen, „ein ausgezeichnetes, gesundes, fehlerfreies Zuchtmaterial vorhanden und mit einer möglichst großen Summe der erstrebten guten und charakteristischen Rasse-Eigenschaften ausgestattet sein“. Je geringer die Zahl der Zuchtthiere, je verfeinerter und je näher verwandt dieselben sind, je weniger zweckentsprechend, naturgemäß die Verpflegung und Wartung der Thiere, je mehr die neuen örtlichen, klimatischen und sonstigen Verhältnisse von denen, in welchen die Thiere früher lebten, abweichen, desto eher werden sich die in der Regel sehr traurigen Folgen solcher Inzucht resp. Verwandtschaftszucht einstellen: Größe, Stärke, körperliche Merkmale, wirtschaftliche Eigenschaften, Fruchtbarkeit werden beeinträchtigt, letzteres kann sich bis zur völligen Unfruchtbarkeit steigern, die jungen Vögel befiedern sich schwer, Mißbildungen (verkrüppelte Füße 2c.) treten auf, erbliche Krankheiten — so auch die schreckliche Tuberkulose oder Knötchenschwindsucht — stellen sich ein, und dadurch resp. durch Zusammenwirken mehrerer solcher Umstände kann ein ganzer Stamm zu Grunde gehen, wie es thatsächlich schon oft der Fall gewesen. Um Einiges beispielsweise anzuführen, sei bemerkt, daß infolge fortgesetzter Inzucht Cochins und Brahmas zunächst kleiner werden und schlecht befiederte, mißfarbige Füße erhalten, daß Englische Kräpfer in Figur, Beinhöhe und Beinbefiederung zurück-

gehen, daß Fasanen u. a. Ziergeflügel ungenügend und unbefruchtete Eier legen, ihre Jungen schlecht fiebern, oft Verküppelungen zeigen u. s. w. Ein großer Uebelstand ist es deshalb, wenn neue Rassen und Arten nur in wenigen Exemplaren eingeführt werden und kein geeignetes Material zwecks Bluterneuerung oder Kreuzung zur Verfügung steht, wie es sich z. B. bei den Yokohamas (s. S. 263) fühlbar machte. Der Züchter von Wirthschaftsgeflügel hat vor Allem Inzucht zu vermeiden. Dies geschieht, wie erwähnt, durch Auffrischung des Blutes oder Bluts-Erneuerung, indem man die männlichen Thiere des Stammes durch solche nicht blutsverwandter Stämme derselben Art resp. Rasse ersetzt; dies muß möglichst oft, mindestens in jedem 3. oder 4. Jahre geschehen. Damit kann gleichzeitig, wenn man die Fäbne edleren, hochgezüchteten Stämmen entnimmt, eine Veredelung des Zuchtstammes verbunden werden. Die Veredelung eines Stammes, eines Schläges oder einer Rasse kann aber auch durch Bluteinmischung und Kreuzung geschehen.

3. Die Kreuzung, d. h. die Paarung und Blutmischung von Thieren zweier verschiedenen Rassen oder Schläge, steht der Reinzucht und damit der Inzucht direct gegenüber. Sie wird vorgenommen, entweder um der Inzucht und ihren Folgen ein Ziel zu setzen, oder zwecks Veredelung einer Rasse bezw. eines Schläges, oder zur Neubildung von Rassen und Schlägen, oder zur Erzeugung von Gebrauchsthieren. Ueber die ersterwähnte Ursache ist nichts weiter zu sagen, sie liegt nur vor, wenn zur Blutauffrischung keine Thiere derselben Rasse zur Verfügung stehen (wie es bei den Yokohamas der Fall war). Die Kreuzung zwecks Veredelung („Veredelungs-Kreuzung“), welche man auch als „Blut-Einmischung“ bezeichnet, erstrebt „nicht nur die Schaffung neuer, sondern auch die Verdrängung alter, ungeeigneter Eigenschaften durch entsprechende Verwendung von Vollblut“. Man nimmt an, daß in der 8. Generation durch diese Verwendung von Vollblut das unedle Blut soweit verdrängt sein kann, daß das Kreuzungsprodukt ebenfalls als Vollblut angesehen werden darf. Selbstverständlich muß bei jeder Paarung bis zur 8. Generation Vollblut benutzt werden: die erste Paarung, Vollblut mit unedlem Blut, giebt (1. Generation)  $\frac{1}{2}$  Blut, dieses mit Vollblut giebt (2. Generation)  $\frac{3}{4}$  Blut u. s. f.; die dritte Generation ist  $\frac{7}{8}$ , die vierte  $\frac{15}{16}$ , die fünfte  $\frac{31}{32}$ , die sechste  $\frac{63}{64}$ , die siebente  $\frac{127}{128}$ , die achte  $\frac{255}{256}$  Blut, das fehlende  $\frac{1}{256}$  Vollblut hat keine Bedeutung mehr. Ein Beispiel, wie man dieses Verfahren auch in der Zucht von Fasanen anwendet, wurde auf Seite 342 gegeben. Eine derartige Veredelungs-Kreuzung ist namentlich zur Aufbesserung gewöhnlicher Landrassen (Landhuhn, gewöhnliche Hausgans und Ente) anzurathen. Nur beachte man, wie überhaupt immer bei Kreuzungen, daß die zu kreuzenden Rassen einander ähnlich, nahestehend (verwandt) seien, z. B. Landhuhn und Italiener oder Minoraka. — Die Kreuzung zweier Rassen ergiebt in der 1. Generation oft recht hübsche Mittelformen, allein es erfordert reiches Material und scharfen Blick, um die zur Erreichung des Ziels, Erzüchtung einer neuen Rasse, geeignetsten Exemplare aus jenen Misch- oder Mittelformen immer auszuwählen; haben die Kreuzungsthier eine gewisse Uebereinstimmung erlangt, so wird man diese durch Stammzucht oder auch Inzucht im weiteren Sinne zu befestigen suchen. Daß die Kreuzung zweier verschiedener Rassen in der 1. Generation oft ganz gute Nutz- oder Gebrauchsthier ergiebt, ist bekannt, doch hat man sich zu hüten, diese nun ohne Weiteres fortzuzüchten, man beseitige die Fäbne und ersetze sie durch Vollblut. Näheres über den Werth

und die richtige Anwendung der Kreuzungen, insbesondere zu wirtschaftlichen Zwecken, findet sich im Haupt-Abschnitt IV. Doch sei hier noch bemerkt, daß man zu Kreuzungen immer das reinste Material verwenden möge, damit die Schwierigkeiten nicht noch dadurch vermehrt werden, daß sich bei der Nachzucht, den Blendlingen, Eigenheiten zeigen, die man gar nicht vermuthet hatte. Die Bezeichnung „Blendling“ (Mestize) für die durch Kreuzung zweier verschiedenen Rassen oder Schläge erhaltenen Thiere ist am richtigsten, und die dafür gewöhnlich gebrauchte Benennung „Bastard“ kommt nur den Kreuzungsprodukten zweier Arten (z. B. Gold- × Amherst-Fasan) zu.

IV. Vererbung. Zuchtthiere. Die körperlichen und sonstigen Eigenschaften, welche ein Thier, einen Stamm oder Schlag kennzeichnen, sind entweder ererbte (angeborene) oder — indem äußere Einflüsse, wie Klima, Bodenverhältnisse, Nahrung, Haltung u. auf die Thiere einwirken und diese jenen äußeren Verhältnissen sich anzupassen suchen — erworbene (anerzogene). Letztere werden aber auch zu erblichen, denn ein Thier vererbt auf seine Nachkommen nicht nur Eigenschaften, welche es selbst erst von seinen Eltern ererbte, sondern auch einen größeren oder geringeren Theil der durch „Anpassung“ (Adaption) erworbenen. Auf diesem Vorgang beruht ja die Herausbildung der verschiedenen Rassen und Schläge jeder Geflügel-Art. Die Fähigkeit der Thiere, ihre Eigenschaften und Formen sicher (beständig) auf die Nachzucht zu übertragen oder zu vererben, bezeichnet man mit „Constanz“; gerade die Constanz stellt man als Erforderniß, als Kennzeichen einer Rasse oder eines Schlags hin, und man darf erwarten, daß die Eigenschaften der Elternthiere bei den Nachkommen um so sicherer auftreten, je länger die Reihe der Vorfahren (Generationen) ist, welche diese Eigenschaften schon besaß. Doch zeigen sich nicht selten sog. Rückschläge (s. unten). Ueberhaupt muß hier betont werden, daß es ein Vererbungs-Gesetz, d. h. ein Gesetz, welches die Uebertragung der Eigenschaften der Elternthiere auf die Nachkommen für alle Fälle voraussehen läßt, nicht giebt. „Zur Zeit ist es nicht möglich anzugeben, welchen Einfluß (bei der Befruchtung) der Samensaden und welchen das Eichen auf die Gestaltung des Jungen ausübt, oder mit anderen Worten, welche Eigenschaften und Formen von dem Vater-, welche von dem Mutterthier in den Nachkommen sich wiederfinden; nur soviel steht fest, daß beide Antheil an der Gestaltung des neuen Wesens haben, bald das Eine, bald das Andere mehr. Einzelne Formen werden gar nicht vererbt; so vererbt nur Eins der beiden Elternthiere sein Geschlecht und jene Eigenthümlichkeiten, welche zum Geschlechtscharakter des Thieres gehören“ (G. Krafft, „Thierzuchtlehre“ 1881, S. 81). Und selbst die aus der Erfahrung hergeleiteten Gesichtspunkte oder Sätze, welche der Züchter an Stelle der fehlenden wissenschaftlich begründeten Gesetze setzt und nach denen er sich richtet, können nicht allgemein anerkannt werden, da, wie auch A. Rueff betont, die Erscheinungen nicht immer übereinstimmen und zudem sehr verschiedenartige Erklärungen zulassen. Hier bietet sich den scharf beobachtenden, klar denkenden Züchtern noch ein ebenso interessantes als mühevorthes Arbeitsfeld, denn die von ihnen sicher festgestellten Thatfachen dürften wohl weitere Anregung und geeignetes Material zur allmählichen Klärung dieser Fragen bieten. Im Folgenden seien nur noch einige allgemeine Hinweise gegeben.

1. Beide Geschlechter vererben mehr oder weniger von ihren Eigenschaften und Formen auf die Nachzucht. Wenn man im Allgemeinen annimmt, daß, wenigstens bei dem Großgeflügel, der Einfluß des Vaterthieres auf die Nachzucht vorwiegend

auf Gestalt, Körpertheile, Haltung, Gefiederfarbe, Temperament, der des Mutterthieres namentlich auf Größe, Schwere und wirtschaftliche Eigenschaften (Fruchtbarkeit, Mastbarkeit, Brütelust) sich erstrecke, ferner daß die männliche Nachzucht mehr dem Vater-, die weibliche mehr dem Mutterthier nachschlage: so würden diese Punkte in erster Linie bei geplanter Kreuzung, Bluteinmischung, Veredelung des Stammes zu erwägen sein, um danach die Maßnahmen zu treffen. Doch wie gesagt, jene Annahme ist eben nur eine solche, und keineswegs bedingungslos als Richtschnur zu betrachten, denn der Hahn z. B. vererbt auch die den Hennen seiner Rasse eigenen wirtschaftlichen Eigenschaften und die Henne ebenso wenigstens einen Theil der der Hähne ihrer Rasse oder ihres Schlags eigenen Sonderheiten. So legen die von Landhühnern, gekreuzt mit Italiener-Hahn, gezogenen Hennen größere Eier als Landhennen (vielmehr ähnlich wie Ital. Hennen), und anderseits kann man durch Einmischung von Kämpfer- oder Malayen-Blut und zwar vermittelt einer einem Landhahn angepaarten Kämpfer- oder Malayen-Henne, die Hähne der Nachzucht und somit des Stammes streitsüchtiger machen, u. s. f.

2. Daneben hat man die Aufmerksamkeit auf die Vererbung des Geschlechts resp. auf die Geschlechtsbildung zu richten. Man will aus gemachten Erfahrungen den Satz herleiten, daß dasjenige der Elternthiere, welches zur Zeit der Begattung und Befruchtung am kräftigsten sei, sein Geschlecht vererbe, überhaupt den größeren Einfluß auf die Nachzucht ausübe. Diese Ansicht betreffs der Geschlechtsbildung v. verdient vielleicht anderen diesbezüglichen Meinungen gegenüber die meiste Beachtung. Letztere schreiben dem Altersverhältniß den maßgebenden Einfluß auf die Nachzucht zu. Ältere Thierpaare sollen mehr männliche, jüngere mehr weibliche Junge liefern; jüngere Vater- mit älteren Mutterthieren sollen mehr männliche Nachkommen zeugen, im umgekehrten Falle sollen mehr weibliche Junge das Ergebnis sein; Zuchtthiere gleichen Alters sollen durchschnittlich gleich viel männliche und weibliche Nachkommen zeugen; nach Prof. Thury in Genf würde die Reife des Eies im Zeitpunkt der Befruchtung das Geschlecht des Jungen bedingen, indem das reifere (ältere) Eichen seinen Keim dann zu einem Männchen entwickle, und umgekehrt. Doch können alle diese Angaben, um mit G. Krafft zu reden, nur als Vermuthungen hingestellt werden, für deren Stichhaltigkeit erst der Beweis zu erbringen ist; denn es ist noch zweifelhaft, ob das Geschlecht des neuen Wesens im Eichen bereits vor oder erst nach dem Zusammenkommen mit dem Samensaden festgestellt ist, ebenso ungewiß bleibt es, ob das Eichen oder der Samensaden für die Geschlechtsbildung den Ausschlag giebt.

3. Aus dem Gesagten schon ergibt sich, daß die Kraft der Vererbung (die Vererbungs-Fähigkeit) nicht bei allen Thieren, resp. nicht bei allen Thieren einer Rasse gleich, daß sie also Eigenheit des Individuums, des einzelnen Thieres (nicht die des Stammes oder Schlags) ist. Da aber das Individuum außer den Rasse-Eigenschaften auch seine individuellen Eigenthümlichkeiten, und zwar ebensowohl Vorzüge (edle Figur u.) als Mängel und Fehler (z. B. falsche Kammzacken und Federn, Anlage zu Krankheiten u.) vererben kann, so hat man darauf bei der Zusammensetzung der Zuchtsämme wohl zu achten.

4. Aus dem oben Angeführten erhellt aber auch, daß die Nachzucht den Eltern niemals völlig gleich, sondern nur, allerdings zuweilen im höchsten Grade, ähnlich sein kann. Denn abgesehen von dem verschiedenen Grade der Uebertragung der Formen und Eigenschaften von Vater- und Mutterthier, manchmal treten auch –



obgleich ja die Vererbung bei gut durchgezüchteten Stämmen in ununterbrochener, stetiger Reihenfolge stattfindet, sodaß also die Eltern ebenso ihren Eltern wie ihren Nachkommen ähnlich sind — ganz unerwartet entweder Eigenschaften und Formen älterer Vorfahren („Rückschläge“), oder aber neue, noch nicht dagewesene Eigenheiten (Neubildungen) auf. Die Neubildungen, deren Entstehungs-Ursachen nicht klar liegen, weshalb man sie auch „Naturspiele“ nannte oder noch nennt, können, falls das betreffende Thier sehr vererbungskräftig ist, von diesem auf die Nachzucht übertragen werden und so den Grund zu neuen Varietäten (Schlägen und Rassen) abgeben; dadurch, daß aufmerksame Züchter die sich zeigenden Neubildungen (z. B. lange Scheitelfedern bei Hühnern, Gänsen, Enten, lange Radenfedern bei Tauben u. s. w.) wahrnahmen und, wenn es glückte, verwerteten, wurden jedenfalls die meisten der Rassen und Schläge unseres Hausgeflügels herausgezüchtet. Die Erscheinung, daß bei manchen Züchtungsprodukten unerwartet körperliche oder sonstige Eigenschaften hervortreten, welche die Eltern gar nicht besitzen, jedoch älteren Vorfahren (früheren Generationen) eigen waren, bezeichnet man als Atavismus oder Rückschlag. Die Vererbung war gleichsam unterbrochen worden, oder die betreffenden Eigenschaften der Vorfahren hatten in den Elterthieren geruht und treten nun bei der Nachzucht der letzteren wieder hervor, sodaß diese den Voreltern ähnlicher sind als den Eltern. Nicht selten kommt es vor, daß die Jungen in der Färbung zurückschlagen, ja zuweilen bis auf die ursprüngliche Stammart, wie dies auf Seite 33 und 463 bezüglich der Hühner und der Tauben besprochen worden. Insbesondere bei Kreuzungsprodukten kommen öfter Rückschläge vor, und man muß deshalb zwecks Vornahme von Kreuzungen für reines Material sorgen. — Neben diesen Generations-Rückschlägen unterscheidet A. Rueff („Thierzuchtlehre“, 1876, S. 17) die „Paarungs- oder Copulations-Rückschläge“, welche in dem Hervortreten von Eigenschaften bestehen, die nicht von dem Vater des betreffenden Jungthieres herühren, sondern einem anderen männlichen Thier, das früher eine oder mehrere Paarungen mit demselben Mutterthier eingegangen war, eigen sind. Von vielen Züchtern und Forschern werden derartige Rückschläge, welche man auch „Imprägnirung oder Infektion der Mutter“ bezeichnet, nicht für möglich gehalten, Andere stehen ganz dafür ein und rathen z. B. entschieden ab, Hennen zu einem anderen als zu dem für sie bestimmten Hahn zu lassen, da dies sonst die ganze fernere Zucht beeinflussen könnte. Jedenfalls fehlt es auch hier noch an genauen, zuverlässigen Beobachtungen und sicher festgestellten Thatsachen!

5. Es wurde schon erwähnt, daß beide Elternthiere ihre Eigenheiten zum größeren oder geringeren Theil auf die Nachzucht übertragen, und daß die Nachzucht in ihren Formen und Eigenschaften den Züchter umsomehr befriedigt, d. h. daß sie die letzteren um so vollkommener in sich vereinigt, je näher sich in diesen Punkten die Eltern stehen. Im Hinblick darauf hat man den Satz aufgestellt: „Ungleiches mit Ungleichen gepaart giebt Ausgleichung“. Doch darf man nicht einen bei einem Zuchtthier vorkommenden Fehler durch den dem anderen Zuchtthier anhaftenden entgegengesetzten Fehler ausgleichen wollen, dies kann vielmehr nur durch ein dem Fehlerhaften entgegengesetztes Normale geschehen, deshalb muß jener Satz richtiger heißen: „Fehlerhaftes mit Fehlerfreiem gepaart giebt Ausgleichung.“

6. Da das Ziel der Züchtung stets „die Vervollkommnung der Thiere und die Erhöhung ihrer Leistungsfähigkeit“ ist, so muß der Züchter immer ein Bild von dem vor Augen haben, was er erreichen will, er muß sich ein mögliches Ideal schaffen, was nur dann verwirklicht werden kann, wenn er die Paarung der Thiere

nie dem Zufall überläßt, vielmehr Auswahl (Zuchtwahl) trifft, d. h. solche Zuchtthiere wählt, welche am meisten Aehnlichkeit mit seinem Ideal haben. Er hat dabei nicht nur die Eigenschaften und Formen der Thiere, sondern auch ihre Abstammung in Betracht zu ziehen und vor Allem bei der Wahl des männlichen Thieres mit Sorgfalt vorzugehen, da ja dieses — wenigstens bei Hühnervögeln, Gänsen und Enten — mehrere Weibchen beigeßelt erhält, also seinen Einfluß auf alle Nachkommen des Zuchtstammes ausübt, während dies bei den einzelnen Weibchen nur für die je von ihnen abstammenden Jungen zutrifft. Es empfiehlt sich deshalb bei Züchtung werthvoller, edler Stämme oder Schläge, Stamm- und Züchtungs-Register, in welche Abstammung, Geburt (Alter), Beschreibung, Leistungen der einzelnen Zuchtthiere eingetragen werden, anzulegen und zu führen; sie können dem Züchter beachtenswerthe Dienste leisten. Von einzelnen Vereinen ist dies auch schon angestrebt. Daß ferner die Zuchtthiere — nicht nur in ihrem Interesse, sondern auch in dem der Nachzucht — vollständig ausgewachsen und entwickelt, kräftig und gesund sein müssen, wird jedem Züchter als selbstverständlich erscheinen, und doch verstoßt man oft genug gegen diesen Punkt.

Im Uebrigen werden einzelne Punkte der Züchtung (Auswahl, Zusammensetzung der Zuchtstämme, Behandlung der Zuchtthiere, Kreuzungen u.) in den folgenden Abschnitten zur weiteren Besprechung gelangen.

#### IV. Stand, Hebung, Ertrag der Geflügelzucht. Klein- und Groß-Betrieb.

Bei der **Auswahl** des Geflügels (im Allgemeinen) kommen die örtlichen u. a. Verhältnisse, der vom Züchter zu verfolgende Zweck und z. Th. auch der Geschmack bzw. die Liebhaberei des Züchters in Betracht. Je nach den ihm zu Gebote stehenden Räumlichkeiten wird er sich für Tauben oder für Wassergeflügel oder für Ziergeflügel oder für Hühner zu entscheiden haben. Und selbst innerhalb der einen Gruppe gilt es die richtige Wahl der Rasse oder der Art zu treffen. Der Tauben-Züchter auf dem Lande und in kleineren Städten, welcher seinen Pfleglingen hinsichtlich des Raumes und des Ausfluges keinen Zwang aufzulegen braucht, kann Feld-, Brief-, Mövchen-, leichtfliegende Kröpf-, Fliegetauben u. halten, ihm steht die größte Auswahl zu Gebote; der Liebhaber in großen Städten, welcher nur über einen vier oder fünf Stockwerk hoch gelegenen Boden verfügen darf, wird zu Fliege- oder Briestauben greifen; der Taubenfreund, welcher seinen Tauben keinen freien Ausflug gestatten kann oder will, entscheidet sich für schwere Kröpfer, Carrier, feine Mövchen, Indianer, Römer u. a. mehr oder minder werthvolle Rassen. Wassergeflügel vermag nur Derjenige mit Erfolg zu halten und zu züchten, welcher diesen Vögeln das für sie unentbehrliche Element zu bieten im Stande ist. Aber auch dabei gilt noch zu beachten, daß Gänse neben dem Wasser ausreichende Weide haben müssen, während den Enten ein schlammiges, seichtes, an Wassergethier reiches Gewässer am meisten zusagt, und Schwäne verlangen ein großflächiges, nicht tiefes Gewässer, in welchem sie gut

gründeln können. Der Liebhaber von Biergeflügel, welcher für dieses Solidären und Gehege anlegt und den Kostenpunkt nicht weiter zu berücksichtigen nöthig hat, kann seine Wahl unter Fasanen, Wachteln u., lediglich seinem Geschmack folgend, nach Belieben treffen. Dies bezieht sich im Großen und Ganzen auch auf den Züchter von anderem Sportgeflügel, insbesondere von sogen. Rassehühnern (Luxus-, Zierhühner), nur wird er beachten müssen, daß manche Rassen mit geringem Platz vorlieb nehmen, andere einen größeren Laufraum beanspruchen; da er aber weniger auf Gewinnung von Eiern und Fleisch sieht, so fällt dieser Punkt kaum ins Gewicht. Dagegen hat der Züchter von Wirthschafts-Geflügel alle Verhältnisse zu berücksichtigen, um einen möglichst großen Ertrag zu erzielen, und der Züchter in der Stadt hat hierbei wiederum andere Gesichtspunkte ins Auge zu fassen als der Besitzer von Wirthschaften oder Grundstücken auf dem Lande: so in der Auswahl der Rassen, in der Fütterung u. s. w. Gerade aber die Geflügelzucht auf dem Lande, welche am ersten berufen ist, den Ertrag, die Bedeutung der wirthschaftlichen Geflügelzucht — der Züchtung von Hühnern, Gänsen, Enten und z. Th. von Puten — zu erhöhen, dieselbe zu einem wichtigen Fördermittel des Volkswohlstandes zu gestalten, steht noch bei weitem nicht auf dem Punkt, welchen sie, soll sie ihren Platz ganz ausfüllen, erreichen muß. Es sei daher zunächst die Stellung der Geflügelzucht in der **Landwirthschaft** besprochen, indem ich bezüglich der Bedeutung der Geflügelzucht für Haus-, Land- und Volkswirthschaft u. das auf S. 2 ff. Gesagte nachzulesen bitte.

„Die Geflügelzucht“, schreibt der mit den Verhältnissen der Landwirthschaft und speziell der Oesterreichs wohlvertraute Herr Baron Billa Secca, „ist unstreitig ein wichtiger Faktor der landwirthschaftlichen Thierproduktion, doch leider findet sie noch immer nicht jene Beachtung, die sie verdient; viel eher wendet sich die Vorliebe Zweigen der Thierzucht zu, die weit weniger Aussicht auf Erfolg bieten als die Geflügelzucht. Beispielsweise sei hier die Seidenraupenzucht angeführt, die doch in unseren klimatischen Verhältnissen so wenig Aussicht auf einen ernstlichen Erfolg hat; welche Summen, welcher Aufwand an Zeit und Geld wurde hierauf verwendet! Und was hat man hierbei erzielt? ... Wenn für die Geflügelzucht solche Opfer gebracht worden wären, wo wären wir jetzt schon? Selbst die Bienenzucht, deren Bedeutung wir nicht im Geringsten angreifen wollen, hat nicht jene volkswirthschaftliche Wichtigkeit wie die Geflügelzucht, deren Produkte Eier, Fleisch und Federn Export- und Import-Artikel von höchster Tragweite für jeden Staat bilden (vergl. S. 5 ff.). Dies sind Thatfachen, die wohl allgemein zugegeben, doch noch nicht allgemein gewürdigt werden, aber fest steht die Ansicht, daß, will man die Geflügelzucht wirklich heben und fördern, man sie auf dem Lande aufsuchen, deren Verbesserung dort vor Allem anstreben muß, wohin sie gehört, von wo allein eine nachhaltige, tief eingreifende Besserung zu erwarten ist. In den Städten wird sie stets nur Ausfluß der Liebhaberei bleiben, die Futtermittel sind dort zu theuer, die gegebenen Verhältnisse zu beschränkt, um von wirklichem Nutzen, von einem größeren Einfluß der Geflügelzucht durch die Massenproduktion sprechen zu können. Nichtsdestoweniger erscheint es im höchsten Grade wünschenswerth, ja geradezu geboten, auch in den Städten, besonders den kleineren Landstädten, der Geflügelzucht die größte Aufmerk-

samkeit zu schenken. Denn von da aus wird sich die Vorliebe und das Verständnis für verbesserte Geflügelzucht aufs Land verbreiten; in den Städten ist der geeignete Platz für Rassenzucht, dort wird und kann Sport damit getrieben werden; und soll die Geflügelzucht wirklich blühen, so muß Sport- und Nutzgeflügelzucht Hand in Hand gehen, eine muß sich auf die andere stützen, denn so nur können wir *Viribus unitis* das vorgesteckte Ziel erreichen.“

Wie kam es denn aber, daß bei uns, gegenüber den anderen Ländern, die Geflügelzucht in dem landwirthschaftlichen Betrieb eine so traurige Stellung einnahm resp. noch einnimmt, während doch vor einigen Jahrhunderten in Deutschland gerade die wirthschaftliche Geflügelzucht sich so produktiv zeigte? Die Ursache des Rückganges, der Vernachlässigung derselben ist in mehreren Umständen zu suchen: Den ersten und nachhaltigsten Stoß erhielt sie, wie schon auf Seite 39 und 40 besprochen, durch die Bauern- und Reformationskriege und den 30jährigen Krieg im 16. resp. 17. Jahrhundert und die dadurch hervorgerufenen andauernden traurigen Produktions- und Betriebs-Verhältnisse im Innern Deutschlands, unter deren Druck die Geflügelzucht Jahrhunderte lang zu leiden hatte. War also schon dies in unseren Nachbarländern nicht der Fall, so kamen und kommen der Geflügelzucht dort noch die günstigeren Verkehrs- und in gewisser Beziehung auch die klimatischen Verhältnisse zu statten. Ackerbau und Viehzucht hoben sich zwar bald wieder, doch die Geflügelzucht blieb ein Stiefkind der Landwirthschaft, und der Gänsezucht speziell wurde vor einigen Jahrzehnten aufs neue Abbruch gethan durch die Separation bezw. das Aufhören der Gemeindevirthschaft, d. h. der gemeinsamen Nutznießung der Hutung, und die damit veränderten Wirthschafts-Verhältnisse (s. S. 426), sodaß sie vielerorts zurückgegangen ist. Der Landmann kam mit der Zeit zu einer ganz eigenen Auffassung der Bedeutung der Geflügelzucht, es nisteten sich Vorurtheile ein, die, wie es bereits auf Seite 1 erörtert worden, jetzt noch sich geltend machen. Und wenn der Landmann Oesterreichs „in der vormärzlichen Zeit, als der Ertrag der Güter vorzugsweise auf trockenen Gefällen und reiner Körnerwirthschaft basirte und die seine Schafzucht in ihrer Blüte stand, die Rühhehaltung als eine Last betrachtete, die man möglichst zu reduciren suchte und die auch wirklich blutwenig abwarf“, bis sich eben die Bewirthschaftungs- und Verkehrsverhältnisse anders gestalteten: so sieht heut der Landwirth im Allgemeinen die Geflügelzucht noch vielfach von denselben Gesichtspunkten aus an, ja er achtet sie noch geringer als andere Zweige der Viehhaltung, weil einerseits ein Stück Federvieh einen weit kleineren Werth repräsentirt als ein der Hausäugethiere und weil andererseits die Erträge des Geflügels nicht so hohe Summen darstellen als die von gleich viel Stücken Großvieh. So ist es gekommen, daß man dem Geflügel nur eine geringe oder überhaupt kaum eine Beachtung zu theil werden ließ und daß dieses nun infolge der geringen oder mangelnden Wartung und Pflege, der fast systematisch betriebenen Inzucht (da man nicht die nothwendige Auswahl der Zuchtthiere vornahm) und der, wenigstens mit den Hühnern vorgenommenen, späten Bruten immer mehr in seinen körperlichen und wirthschaftlichen Eigenschaften zurückging, sich verschlechterte (s. S. 53), d. h. daß es kleiner wurde, weniger und kleine Eier, wenig und geringwerthiges Fleisch lieferte.

Dazu kam noch Eins: Als vor einigen Jahrzehnten die Einführung neuer Geflügelrassen begann und mit den Jahren eine nach der anderen austauchte, fehlte es leider nicht an gewissenlosen „Züchtern“ und Händlern, welche diese Rassen sowohl zur Kreuzung mit dem einheimischen Federvieh wie auch als das eigentliche Wirthschafts- und Zukunfts-Geflügel den Landbewohnern anpriesen und letzteren gewöhnlich ganz werthlose Exemplare oder auch „Bruteier“ verkauften. Die schlimmsten Enttäuschungen konnten nicht ausbleiben, und der Landmann, welcher bald sah, daß man auf seine Unkenntniß der Verhältnisse und seine Gutmüthigkeit spekulirt hatte, wurde bestärkt in seinen Vorurtheilen und wandte sich von der ganzen Sache noch mehr ab. Allein er ging hierin oft zu weit und bedachte dabei nicht, daß er mindestens einen Theil der Schuld an dem Mißlingen sich selbst zuschreiben mußte. Denn die Hauptsache bleibt bei der Thierzucht, daß man die Rassen kennt und daß man die für die jeweiligen Verhältnisse passendsten auszuwählen und zu behandeln versteht. Wenn aber der Landwirth bei Kühen, Pferden u. a. Nutzhieren diese Grundsätze befolgt und sehr wohl den größten Nutzen herauszurechnen und herausziehen weiß, so wendet er dieses Prinzip bei der Geflügelzucht nur ausnahmsweise an — mit Unrecht! Denn er würde finden, daß gerade die Geflügelzucht verhältnißmäßig einen der lohnendsten Erträge abwirft.

Freilich muß ihre Ausdehnung in den Rahmen der betreffenden Wirthschaft passen und auf sie dasselbe Augenmerk gelenkt werden wie auf die anderen Zweige der Thierzucht (wie weiterhin besprochen werden soll), denn der Reingewinn hängt von den Verhältnissen ab, unter denen Geflügel gehalten wird, und nach diesen wiederum muß sich die Zahl der Thiere richten. Räume zur Beherbergung der Thiere sind gewöhnlich reichlich vorhanden oder lassen sich leicht und billig beschaffen, sodaß dieser Punkt bei Abmessung der Zahl kaum in Betracht kommt; den Ausschlag geben die Futter-Verhältnisse. In den Abfällen von Küche, Keller, Scheuer, in dem Gekrümel der Düngerstätten, Fluren resp. in dem die Teiche und Gräben bewohnenden Kleingethier und der Weide auf Trift und Ager u. c. müssen die Hühner bezw. Enten und Gänse einen guten Theil ihres Futters finden, sodaß der Landmann die zur Erhaltung der Thiere und zur Eier-, Fleisch- und Fettbildung derselben nothwendigen täglichen Rationen nur zu ergänzen hat. Je nach der Größe der Wirthschaft können nun z. B. jene Stoffe fast den Futterbedarf für 20, 30 oder 40 Hühner decken, sodaß der Besitzer wenig aus der Hand zu füttern braucht; und betreibt er die Zucht rationell, hält er die richtige Auslese unter den Thieren u. s. w., so können ihm diese zwar einen an und für sich nicht gerade bedeutenden, aber in Anbetracht des Gegenstandes verhältnißmäßig sehr hohen Ueberschuß bringen. Bessere Legehühner z. B. liefern pro Jahr und Stück 130 Eier, jedes zu 5 Pfg. gerechnet, macht 6 M 50 Pfg. Unter obigen Verhältnissen wird sich der Futterzuschuß pro Tag und Stück vielleicht auf  $\frac{1}{2}$  bis  $\frac{3}{4}$  Pfg., also im Jahre auf 1 M 80 Pfg. bis 2 M 50 Pfg., vielleicht noch billiger stellen, sodaß sich ein Ueberschuß von 4 M und mehr pro Stück und von 120 M pro 30 Stück im Jahre ergibt. Unter Umständen wird sich dies noch günstiger gestalten, da gute Legehühner mehr als 130 Eier jährlich und bei warmen Stallungen auch im Winter (wenn frische Eier selten und theuer sind) legen, und da auch durch Verkauf von Junggeflügel wohlklingende Einnahmen erzielt werden können. Nicht mehr so günstig ist das Verhältniß, wenn der Landmann eine größere

als in den Rahmen seiner Wirthschaft passende Anzahl Hühner zc. anschafft, denn dann vertheilen sich jene Abfälle zc. mehr, er muß mithin einen beträchtlicheren Zuschuß aus der Futterkammer gewähren, sodaß sich die Futterkosten pro Huhn und Tag etwas höher stellen, auf mehr als durchschnittlich 1 Pfg. dürfen und werden sie sich aber keinesfalls belaufen; einen Ueberschuß von einigen Mark pro Huhn wird man auch dann erzielen. Zu warnen ist jedoch immer noch vor einem Zubiel, d. h. vor Beschaffung von zubiel Hühnern, denn nicht nur, daß sich dann die Fütterungs-Verhältnisse zu Ungunsten des Besitzers verschieben, es entstehen dann auch Mehrkosten, indem zur Wartung der Thiere (Befasten der Hühner, Sammeln der Eier, Absondern der Glucken, Fütterung der Jungen, Reinigen der Ställe u. a. m.) vielleicht besondere Hilfskräfte nöthig werden, während im ersteren Falle die weiblichen Personen der Wirthschaft die erforderlichen Arbeiten mit verrichten. — Wenn geeignete Gewässer und Weide zur Verfügung stehen, wird sich die Haltung und Züchtung von Enten bezw. Gänsen für den Landmann noch mehr empfehlen als die von Hühnern, worüber man in den betreffenden Abschnitten nachlesen wolle.

Die Hühner- resp. Geflügelzucht gehört also zuvörderst und recht eigentlich an den Hof des Landmanns und des überhaupt über Hof, Grasnutzung oder Feld verfügenden Landbewohners und Aderbürgers; denn abgesehen davon, daß geschützte, warme Räumlichkeiten zur Beherbergung der Thiere fast immer da sind und daß das Federvieh tagsüber futtersuchend herumstreifen kann, daß ferner die verhältnißmäßig geringfügigen Arbeiten von den vorhandenen Frauen oder Mädchen mit verrichtet und daß gerade durch die Geflügelzucht viele sonst unbenutzt bleibenden Stoffe verwertet werden, daß endlich die Hausfrau für den Hausbedarf frische Eier, ein Suppenhuhn oder auch einen Sonntagsbraten immer zur Hand hat und einen hübschen Zuschuß zur Wirthschaftskasse einheimst und daß der Geflügelzucht, welcher im Garten wohl verwendet werden kann, einen Theil des gespendeten Futters aufwiegt — ist noch zu bedenken, daß der Besitzer, wenn einmal das eine oder andere Stück Geflügel stirbt, einen verhältnißmäßig nur geringen Verlust erleidet, daß dieser also gar nicht zu vergleichen ist mit dem Schaden, welcher einem Landmann durch das Eingehen eines Kindes, Pferdes oder Schweines erwächst. Für den Großgrundbesitzer, den reichen Oekonom oder Eigenthümer einer ausgedehnten Pferde-, Rindvieh-, Schaf- oder Schweinezucht, welcher mit bedeutenden Summen arbeitet und zudem von seinen Obliegenheiten in Beschlag genommen wird, können freilich die bescheidenen Erträge einer Federviehzucht wenig in Betracht kommen, obgleich auch im Anschluß an seine Wirthschaftszweige eine solche sich wohl betreiben lassen und gut rentiren würde — dagegen bietet diese, wie erörtert, für den mittleren und kleinen Landwirth, Aderbürger und Gärtner einen lohnenden Nebenerwerb, ebenso können sich Häusler, Handwerker und selbst die Tagelöhner auf dem Lande, mögen sie Fleisch-, Eier- oder Federgewinnung oder Erzielung von Junggeflügel als ihr Ziel sich gesteckt haben, dadurch einen Nebenverdienst verschaffen, da sie doch wohl den Hühnern zc., die tagsüber nach Nahrung suchend umherschweifen, ein Nachtquartier und den erforderlichen Futterzuschuß zu bieten im Stande sind. Und wenn in dieser Weise die wirthschaftliche Geflügelzucht an Ausdehnung gewinnt, wenn sie allgemein Eingang findet, wenn

auf jedem Wirthschaftshofe nur einige Hühner zc. mehr als bisher gehalten werden, können jene Millionen, welche jetzt immer noch für Schlachtgeflügel, Eier und Federn ins Ausland wandern, oder doch wenigstens ein großer Theil derselben unserem Lande erhalten bleiben. Frankreich zeigt uns, was und wie etwas auf diesem Gebiet geleistet werden kann; warum sollte es in ähnlicher Weise nicht bei uns möglich sein? In Frankreich liegt die Geflügelzucht, welche dort hauptsächlich der Gewinnung von Eiern und Schlachtgeflügel wegen betrieben wird, zum großen Theil in den Händen der Landbewohner, und zwar der kleinen Landwirthe, der Handwerker und Arbeiter, deren Frauen und Kinder die nöthigen Handreichungen zumeist leisten \*). Dort ist dieser Zweig der Kleinthierzucht allgemein eingeführt, er greift ins Leben ein, denn sonst könnte Frankreich (einem neueren statistischen Bericht zufolge) nicht gegen 44 Millionen Hühner, etwa  $2\frac{1}{2}$  Mill. Perlhühner, über 4 Mill. Gänse,  $3\frac{1}{2}$  Mill. Enten und einige Millionen Puten und von denselben, welche mindestens einen Werth von 180 Mill. Frs. oder 145 Mill. Mark repräsentiren, einen jährlichen Gesamt-Ertrag von 459 Mill. Mark haben: die Hühner bringen 179 Mill. Francs für Schlachtgeflügel und 223 Mill. Frs. für Verkaufs-Eier (3187 Mill. Stück, und an 101 Mill. Stück als Bruteier), zusammen also 402 Mill. Frs. oder 322 Mill. Mark; die Puten an 27 Mill., die Perlhühner über 25, die Gänse über 65, die Enten über 18 Mill. Mark. Aber man führt dort bei dieser Geflügelzucht im Großen ein Prinzip durch, was die Arbeit ungemein erleichtert und den Erfolg erhöht, nämlich die Theilung der Arbeit, indem die Einen nur brüten lassen (auch mit Maschinen), Andere die Küden aufziehen, noch Andere die zur Mast bestimmten mästen u. s. f.; Alle haben auf ihrem speziellen Arbeitsfeld einen scharfen Blick und Uebung erlangt, um Vor- und Nachtheil bestens abwägen zu können, wie es einem Züchter, der Alles machen will, nicht möglich ist. Diesen Grundsatz der Arbeitstheilung müßte man bei uns bei Betrieb im größeren Maßstabe (in Anstalten) entschieden auch zum leitenden machen, denn nichts wäre thörichter, als auf einem Hofe, in einer Anstalt gleichzeitig Eier produciren, Hunderte oder Tausende von Jungen erbrüten, aufziehen und mästen zu wollen; Gewinnung von Markt-Eiern kann überhaupt nicht Aufgabe einer Anstalt sein und werden.

Vergleichen wir Frankreich und Deutschland, so müßte letzteres sowohl seinem Flächeninhalt als seiner Einwohnerzahl nach mehr Geflügel als Frankreich halten, also etwa 48 Mill. Hühner zählen u. s. f.; der Bestand wird aber etwa nur die Hälfte dieser Zahl betragen. Könnte das im Geflügelbesitz stehende Kapital und damit unser National-wohlstand nicht erhöht werden, indem namentlich seitens der Landbewohner der Geflügelzucht etwas mehr Aufmerksamkeit geschenkt würde? Der Einwand, daß Frankreich günstigeres Klima habe, will wenig sagen und hat im Grunde nur oder hauptsächlich auf die Sportzucht (d. h. Züchtung weichlicherer Rassen, wegen deren schwierigerer Aufzucht) Anwendung; dem Züchter von Wirthschaftsgeflügel kann mit weichlichen, schwer aufzuziehenden Rassen nicht gedient sein, er ist auf solche auch nicht angewiesen, denn wir haben für unser Klima, unsere Witterungsverhältnisse passende Rassen und Schläge, und es macht sich nur richtige Auswahl und rationell betriebene Zucht nöthig

\*) Wie lohnend ein derartiges Verfahren auch in Deutschland ist, das zeigt uns die Züchtung und Mastung der sogen. Hamburger Küden in der Gegend von Kamelsloh, welche auf Seite 69 bis 73 eingehend geschildert worden.

(vergl. weiter unten). Uebrigens besitzen z. B. die Rheinlande dasselbe „günstige“ Klima, und gerade in den „ungünstiger“ gelegenen Nord- und Ostsee-Gebieten u. a. D. wird die wirthschaftliche Hühnerzucht schwunghaft betrieben. Mit gesteigerter Production wird sich in Deutschland auch die Nachfrage, der Verbrauch von Schlachtgeflügel steigern, sodaß die „Vorliebe für Hühnerfleisch“ vielleicht nicht mehr Eigenheit der Franzosen bleiben dürfte. Deutschland müßte seinen Bedarf an Eiern und Geflügel selbst decken und womöglich noch exportiren können. — Was von Deutschland gesagt wurde, gilt auch von Oesterreich, trotzdem dieses viele Eier, auch Fleisch und Federn nach Deutschland sendet. Oesterreich könnte noch weit mehr leisten, namentlich nach England ausführen, denn es „besitzt alle Vorbedingungen für eine rentable Geflügelzucht, es ist hierin Deutschland weit voraus und in seinen südlicheren Provinzen wie geschaffen zur Geflügelzucht. Namentlich bieten Ungarn, Süd-Steiermark, Krain zc. alle Bedingungen für das Gedeihen und dazu noch das beste Hühnerfutter der Welt, Mais und Buchweizen als Hauptfrüchte jener Gegenden\*); in Böhmen und Mähren könnten die großen Höfe der ausgedehnten, rationell betriebenen Güter billig Mastgeflügel produciren; die vielen Gewässer könnten dort, wo nicht eine geregelte Teichwirthschaft betrieben wird, zur Aufzucht von Wassergeflügel dienen“ u. s. f. (Baron Villa Secca). Nicht an der „Ungunst der Natur“, noch an dem Material zur Verbesserung und Hebung der Geflügelzucht, noch an den Absatz- und Verkehrs-Verhältnissen liegt es also, wenn die letztere bei uns noch nicht auf der gewünschten Stufe steht, sondern an der geringen Theilnahme, welche man ihr in gewissen Kreisen bisher geschenkt hat, bezw. noch schenkt, und es fragt sich nun, was zwecks **Hebung und Förderung** der landwirthschaftlichen wie überhaupt wirthschaftlichen Geflügelzucht zu thun bleibt. Ohne auf die Grundsätze der wirthschaftlich-rationellen Geflügelzucht, welche die Auswahl der Rassen und Zuchtthiere, Haltung und Fütterung derselben betreffen und weiterhin zur Erörterung gelangen, einzugehen, seien hier nur einige Punkte kurz hervorgehoben.

1. Zunächst ist im Auge zu behalten, daß die große Mehrzahl der Landwirthe vorwiegend oder ausschließlich Eiergewinnung als Zweck ihrer Geflügelzucht verfolgen muß, da dies den wenigsten Futterzuschuß, die wenigste Arbeit von ihnen verlangt und Eier am besten abgesetzt werden; Erzeugung von Jung- und Mastgeflügel als Marktwaare werden die Landbewohner in der Nähe größerer Städte und Badeorte am vortheilhaftesten betreiben können. Gänse- und Entenzucht, die auf die Eierproduction keinen Einfluß hat, vielmehr hauptsächlich Fleisch- und Feder-Gewinnung bezweckt, kann nur unter gewissen örtlichen u. a. Verhältnissen mit Vortheil und im größeren Maßstabe betrieben werden, dann aber einen hübschen Reinertrag abwerfen: im Folgenden berücksichtigen wir vorerst die Hühnerzucht.

2. Da das in seinen Nutzungseigenschaften zurückgegangene Landhuhn, wie wir es heut meist vorfinden, weder zwecks Eiergewinnung noch Fleisch-Erzeugung mehr genügen kann, muß es durch entsprechende Behandlung, durch Frühbruten, durch verständige Zuchtwahl (Blutauffrischung), resp. durch geeignete Kreuzung verbessert werden, wie auch auf Seite 53—57 eingehend dargelegt worden. Die Haltung und Züchtung verbesserter, veredelter, an unser Klima gewöhnter Landhühner muß dem

\*) Gerade dieser Punkt ist recht beachtenswerth, denn eben deshalb können die solche Kornfrüchte bauenden Landschaften (Ungarn, Galizien zc.) Geflügel und Eier billig produciren.



Wirthschaftsgeflügel-Züchter vor Allem empfohlen werden. Weiteres wolle man unten, S. 727 u. S. 732 ff. nachlesen.

3. Diese Bestrebungen müssen von Seiten der größeren Besitzer, Pächter, Geistlichen, Lehrer, also der einflußreicheren Personen auf dem Lande angebahnt werden, letztere müssen einerseits das Beispiel geben, anderseits die Landbewohner mit Rath und That unterstützen (s. unten).

4. Den Geflügelzucht-Vereinen liegt es ob, die außerhalb ihrer Vereine stehenden Personen für die Sache anzuregen, durch Abhaltung von Ausstellungen, über welche später noch Einiges gesagt werden soll, Kenntnisse zu verbreiten und den Ankauf von Bruteiern und guten Zuchtthieren empfehlenswerther Rassen zu möglichst billigen Preisen zu vermitteln. Da ihr Zweck jedoch vorwiegend oder ausschließlich die Förderung der Rassenzucht ist, so wirken sie weniger direkt auf die Hebung der landwirthschaftlichen Geflügelzucht ein, dies ist Sache der Landwirthschaftlichen Vereine und deren Organe, beide können und müssen aber Hand in Hand gehen.

5. Die Landwirthsch. Vereine und Kasinos werden namentlich für Verbreitung von Rassenkenntniß zc. thätig sein können in Gegenden, in denen keine Geflügelzucht-Vereine bestehen, indem sie event. innerhalb des Vereins eine Sektion für Geflügelzucht bilden, welche auch die Beforgung geeigneten Zuchtmaterials für die Mitglieder zu übernehmen hat, damit diese nicht in die Hände gewissenloser Personen fallen. Vor direktem Bezug größerer Posten italienischen oder französischen Zuchtgeflügels ist zu warnen, da dadurch oft Geflügelpeuden eingeschleppt werden, abgesehen davon, daß die Thiere häufig unbrauchbar sind, in unserem Klima krankten u. s. w., wie bei Beschreibung der Rassen angegeben. Auch darf den Landwirth kein Rasse empfohlen werden, deren Eigenschaften nicht erprobt sind; Uebertreibungen sind selbstverständlich zu vermeiden.

6. Die Beschaffung und Verbreitung guter Zuchtthiere kann vornehmlich erreicht werden durch Errichtung von Zuchtstationen. Am einfachsten geschieht dies dadurch, daß der Verein kräftige, schöne Zuchtstämme der zur Verbesserung des gewöhnlichen Landhuhns oder zur Reinzucht in der betreffenden Gegend geeigneten Rassen — also von Plymouth-Rock-, Italiener-, Minorca-, Andalusier-, Kamelskloher, Bergischen, resp. (zwecks Gewinnung besseren Schlachtgeflügels) Laßliche- oder Houdan-Hühnern zc., ebenso von Peking-Enten, Emdener Gänsen zc. — aus reeller Quelle ankauft und sie in verschiedenen Dörfern des Bezirks Persönlichkeiten (Lehrern, Förstern u. a.), welche mit der Sache vertraut sind und sich für dieselbe interessieren, zur Züchtung überweist. Entweder werden dann im Frühjahr die von den Zuchtthennen gelegten Eier als Bruteier, oder aber in der Zuchtstation gezogene, kräftig entwickelte Hähne an die Landbewohner billig abgegeben, resp. gegen gewöhnliche Landhuhn-Eier und Hähne eingetauscht. Um aber die Angelegenheit durchzuführen, wird es gut sein, wenn die Zuchtstation wenigstens zunächst auch auf Bluterneuerung achtet, was in einfacher Weise durch Wechsel ihres Zuchtstammes oder wenigstens des Hahns und Abgabe der dann gewonnenen Junghähne geschieht; überhaupt wird es sich empfehlen, soll die Landrasse durch Kreuzung der Hennen mit einem Hahn anderer Rasse verbessert werden, zur Weiterzucht den Mischlings-Hennen Hähne reiner Rasse wieder beizugeben. Doch folgen auch darüber weiterhin (S. 729. 734) noch Mittheilungen. Haben die Abnehmer einmal greifbare Resultate: schönere, stärkere Hühner, größere und mehr Eier, vor sich, so sind sie der Sache gewonnen. Es sei hier erwähnt, daß auch einige

Geflügelzüchter-Vereine, so der Bayerische in München, mit Italiener-Hühnern u. in dankenswerther Weise Zuchtstationen errichtet und damit die Sache ungemein gefördert haben. Der erste Oesterreich. Geflügelzucht-Verein in Wien erreicht schöne Erfolge durch die Mitwirkung der Landwirthschaftl. Rasinos Nieder-Oesterreichs, denen a Langshan-Stämme und -Hähne überweist, welche resp. deren Eier unter den Mitgliebern zur Vertheilung gelangen. Da die Landwirthsch. Rasinos aus Landbewohnern bestehen, so ist ihr Einfluß doppelt groß.

7. Da der landwirthschaftliche, überhaupt der Wirthschaftsgeflügel-Züchter im Gegensatz zum Rassenzüchter weniger auf verfeinerte Rassen, als vielmehr auf wohl entwickeltes, kräftiges, ertragreiches Geflügel sieht, seine Zuchtprodukte also auf den (die Hebung der Rassenzucht bezweckenden) Ausstellungen der Geflügelzucht-Vereine nur selten oder ausnahmsweise Beachtung erfahren, so muß, wie es ja hier und da schon geschehen, dem Wirthschaftsgeflügel und dessen Erzeugnissen ein Platz auf den Landwirthschaftlichen Thierschauen und Ausstellungen geschaffen, es muß hier bei Prämiiung und Verloosung mit berücksichtigt werden; vor Allem kann dies bezüglich des Fleisch- und Fettgeflügels geschehen, welches (lebend oder geschlachtet) entschieden auch zu allen Mastvieh-Ausstellungen zugelassen sein sollte, wie es in Frankreich der Fall. Geschieht dies, werden hervorragende Leistung in Züchtung und Mastung auf derartigen großen Ausstellungen mit Medaillen und sonstigen Prämien ausgezeichnet, werden also deutsche Leistungen anerkannt und dadurch die betreffenden Producenten bekannt, dann wird sich im großen Publikum auch die Ueberzeugung Geltung verschaffen, daß es von diesen Mastgeflügel beziehen kann und nicht für französische und belgische „Poularden“ und „Kapaunen“ schwerer, ins Ausland gehendes Geld zu bezahlen nöthig hat. — Sehr empfehlenswerth ist auch die Bormahme von Eier-Prämiiungen seitens der Landwirthschaftlichen und Geflügelzüchter-Vereine, wie es z. B. durch den „Baltischen Centralverein für Thierzucht“ geschehen. Nachdem in Lokalblättern darauf aufmerksam gemacht, fanden die ersten Prämiiungen an mehreren Wochenmarktstagen des April 1882 im Rathskeller zu Greifswald vor einer Kommission statt. Bäuer, Schäfer, Tagelöhner, Rathenleute, Gärtner, Handwerker legten Eier ihrer Hühner vor. Die Eier wogen einzeln 48 bis 80, in der Stiege (20 Stück) 1000—1370 g. Zur Erlangung des I. Preises war die Stiege auf 1400 g festgesetzt; es kamen also hauptsächlich II. und III. Preise (Geldbeträge) zur Vertheilung. Zu gleicher Zeit wurden Bruteier von Italienern und Foudans umgetauscht.

8. Die Mitwirkung der Regierungen und Behörden zur Hebung und Verbreitung der wirthschaftlichen Geflügelzucht kann in mehrfacher Weise geschehen:

a) durch Ueberweisung von Staatsmedaillen und Geldpreisen an die Comité's der Landwirthsch. Thierschauen und Mastvieh-Ausstellungen zwecks Auszeichnung tüchtiger Leistungen;

b) durch materielle Unterstützung bei Einrichtung von Zuchtstationen;

c) durch Verfügung an die Leiter der Landwirthschafts- und Ackerbau-Schulen, damit dort bei der Speziellen Thierzuchtlehre auch das Hofgeflügel und die Bedeutung der Geflügelzucht berücksichtigt werde. Mit der Theorie läßt sich die Praxis leicht verbinden, indem bei der Schule eine der oben erwähnten Zuchtstationen, möglichst mit mehreren Rassen Hühnern, Enten, Gänsen eingerichtet wird. Ebenso können die Landwirthschaftlichen Wanderlehrer und die weiblichen Haushaltungsschulen — wir

dies die auf dem Freiherr von Ullm'schen Gute zu Erbach seit 1878 bestehende bewiesen hat — durch belehrende Vorträge, resp. durch Abhaltung eines Kurses viel für die Sache thun, gerade die Jugend muß dafür gewonnen werden;

d) durch Gewährung von Erleichterungen bei Versendung lebenden Geflügels per Post und Eisenbahn;

e) durch Regelung des Marktverkehrs, d. h. des Eier=Verkaufs. Sobald die Eier nicht schlecht hin mehr nach Stück oder Schock verkauft werden, sondern betreffs der Größe zc. bestimmte Vorschriften gelten, wird sich Jedermann doppelt beilehen, durch Verbesserung seines Legehühner=Stammes größere Eier zu erzielen. Ebenso wie zu kleine Aale zc. nicht feilgeboten werden dürfen, wie auf alte ranzige Butter, „anrühige“ Fleischwaaren u. a. die Marktpolizei ein wachsame Auge hat, so müßte eine Marktpolizei=Verordnung den Verkauf alter multriger Eier verbieten und anordnen, daß einerseits die Verkäufer in Läden und auf dem Markt an den Körben und Kisten die Qualität der Eier (ob „frisch“ oder „Kalt-Eier“ zc.) bezeichnen und daß anderseits die Eier entweder nach dem Gewicht, oder nach der Größe sortirt, verkauft werden müßten. Letztere Methode empfiehlt sich besonders; sie ist in Frankreich eingeführt und hat den dortigen großartigen Eierhandel erst zu dem gemacht, was er ist. Die Eier werden dort, z. B. in den Centralhallen zu Paris, mittelst eines Brettchens mit 2 kreisrunden Löchern von verschiedenem Durchmesser (40, resp. 38 mm) oder mittelst zweier gestempelter Metallringe der genannten Durchmesser in drei Sorten geschieden. Diejenigen Eier, welche, mit dem spizen Theil voran eingeschoben, durch die engere Oeffnung hindurchgehen, bilden die III. Sorte; diejenigen, welche die weite, aber nicht die enge Oeffnung passieren, die II., und diejenigen endlich, welche infolge ihrer Dicke — denn diese giebt den Ausschlag — auch durch die weite Oeffnung nicht schlüpfen, die I. Sorte. Bei den Verkäufen der Großhändler an die Kleinhändler und den Verfeigerungen in den Halles centrales handelt es sich nur um derartig sortirte Eier, jeder Verkäufer haftet für das richtige Sortiment, bei der Ankunft nicht sortirte Eier werden durch angestellte Personen auf Kosten des Verkäufers sortirt. Für Eier I. Qualität bezahlt der Exporteur 10 bis 12 Frs. (8—10 M) pro Hundert, für Waare III. Sorte kaum 5 Frs. Die schönen Eier gehen, nebenbei gesagt, nach England, wo große, frische Eier so gesucht sind, und damit sei zugleich unseren Eier=Producenten und Lieferanten ein Wink gegeben. Auf unseren Märkten und sonstigen Verkaufsstellen würde sich dann der Preis der Sorten je nach Jahreszeit und Zufuhr von selbst regeln, wie bei anderen Marktartikeln;

f) durch statistische Aufnahmen über den Lokal- und Grenzverkehr und vor Allem durch Berücksichtigung des Geflügels bei den Viehzählungen. Letzteres dürfte jedenfalls wichtiger sein als die Zählung der Maulthiere oder der Wienensfüße, ist aber bisher nur vereinzelt von einigen deutschen Regierungen vorgenommen worden. So im Großherzogthum Oldenburg 1864 (20 997 Gänse, 21 256 Enten, 326 539 Hühner, 18 624 Tauben), im Großh. Baden von 1867 an (1867: 203 186 Gänse, 62 693 Enten, 113 661 Tauben, 1 194 012 Hühner, 5786 Puten); 1880: 158 932 Gänse, 61 145 Enten, 148 616 Tauben, 1 407 666 Hühner, 3017 Puten); im Herzogth. Braunschweig 1873 die Gänse (15 805 Stück). In Frankreich werden regelmäßig statistische Aufnahmen über den Bestand zc. des Geflügels vorgenommen, in den Verein. Staaten Nord-Amerikas zum 1. Mal bei dem Census von 1880, in England und Schottland 1884, in Irland seit 1876, in Holland seit 1866 (1881: 2 462 187 Hühner, 15 827 Puten, 331 518 Enten, 30 626 Gänse, 4187 Schwäne; 1882: 2 514 039 H., 17 866 P., 337 700 E., 31 778 G., 3987 Sch.); aus Italien u. a. Ländern liegen nur Aufzeichnungen über die Aus- und Einfuhr vor. Solche Zahlen über Geflügelbestände der Län-

der, Provinzen, Kreise, Ortschaften, über Markt- und Welthandel lassen die Wichtigkeit der Geflügelzucht für Volk und Land, den Werth ihrer Produkte am deutlichsten erkennen.

Damit seien diese Bemerkungen geschlossen, um nun zunächst die **Grundlagen** der wirthschaftlichen Geflügelzucht, die Punkte, welche dabei ins Auge gefaßt werden müssen, näher zu besprechen. Es freut uns, dies mit den Worten des Herrn Prof. Dr. W. Seelig, welcher die Güte hatte, für die Zwecke dieses Buches eine eingehende Abhandlung über vorliegenden Gegenstand mir zuzusenden, thun zu können. Herr Prof. Seelig schreibt:

„Die praktischen Erfolge der in den letzten Jahrzehnten in Deutschland erwachten lebhaften Liebhaberei für Geflügelzucht lassen leider noch ziemlich auf sich warten. Obwohl jetzt fast jede nur etwas größere Stadt ihren Geflügelzuchtverein wie ihre Ausstellungen hat, auch auf dem platten Lande diese immer häufiger werden, so hat dieses doch auf die Massen-Produktion der Geflügelzucht nur erst einen sehr geringen Einfluß gehabt. Die Einfuhr von Eiern und Schlachtgeflügel ist noch immer gestiegen, ein Beweis, daß es an Nachfrage nicht fehlt. So gut nun z. B. Dänemark es in verhältnißmäßig kurzer Zeit zu einem schon recht bedeutenden Export von Eiern nach England, ja selbst nach Amerika, gebracht hat, ebenso gut müßte dieses auch in Deutschland möglich sein.

Ein Hauptgrund dieses zu langsamen Fortschreitens dürfte wohl darin liegen, daß sehr Viele, welche die Geflügelzucht nicht aus bloßer Liebhaberei, sondern zu praktischen Zwecken betreiben, sich über die Gesichtspunkte nicht völlig klar sind, welche die wirthschaftliche Geflügelzucht in das Auge fassen muß.

Fast alle Zweige der landwirthschaftlichen Thierzucht sind in neuerer Zeit annehmend fortgeschritten. Theorie und Praxis haben sich die Hand gereicht, um die Naturgesetze zu ermitteln, welche für die Züchtung, Ernährung und Pflege unserer Hausthiere maßgebend sind. Auf dem Gebiet der Geflügelzucht allein sieht man sich noch vergebens nach solchen allgemein angenommenen leitenden Grundsätzen um, welche auf die exakte Wissenschaft sich stützend, in der Praxis ihre Bestätigung und deshalb Eingang gefunden. Was auch hier geleistet werden könnte, das kann man erkennen an der Ausbildung, welche ein einzelner Zweig erhalten: die Lehre von den Krankheiten des Geflügels. Noch vor 10 oder 15 Jahren war dieses ein ganz unkultivirtes Gebiet, auf welchem meist die größte Unwissenheit und der Aberglaube sich breit machten, die die thörichtesten Mittel anwandten. Jetzt haben einige wenige Männer der Wissenschaft dieses bisher dunkle Gebiet bearbeitet und bereits die Natur der meisten hier vorkommenden Krankheiten festgestellt, sowie auch schon die dagegen rationell anzuwendenden Mittel angegeben. Ein Gleiches wäre für die Lehre der Züchtung, der Ernährung, der Pflege des Geflügels nöthig, wenn hier gleiche Fortschritte gemacht werden sollen, wie sie bei den übrigen Zweigen der landwirthschaftlichen Thierzucht zu verzeichnen sind. Aber über der Geflügelzucht waltet der Unstern, daß die Mehrzahl der mit ihr sich Beschäftigenden, ganz besonders aber auch die darüber in den Fachblättern sich Auslassenden entweder überhaupt jeder Kenntniß der allgemeinen Lehren der Thierzucht bar sind, oder doch von solcher Kenntniß wenig Gebrauch machen. Und doch haben gewisse allgemeine physiologische

Gefetze und wirthſchaftliche Grundſätze für das Geflügel ebenſo gut Geltung, wie für die zu landwirthſchaftlichen Zwecken gehaltenen Vierfüßler. Die auf dem Gebiet der Geflügelzucht ſo zahlreich vorhandenen Liebhaber würden bei der Fülle des ihnen zu Gebote ſtehenden Beobachtungsmaterials ſehr große Dienſte leiſten, wenn ſie ſich entſchließen wollten, im Anſchluß an jene allgemeine Lehren der Thierzucht wirklich genaue und zuberläſſige Beobachtungen anzustellen. Zur öffentlichen Mittheilung aber ſollten nur ſicher feſtgeſtellte Thatſachen und nicht, wie jetzt ſo häufig, bloße Phantaſien gelangen.

**Wirthſchaftliche Grundlagen.** Wer Geflügel halten will, um wirthſchaftlichen Nutzen davon zu ziehen, der muß ſich zunächſt über gewiſſe Vorfragen klar ſein, von deren Beantwortung dann die weiter von ihm zu ergreifenden Maßnahmen zum großen Theil abhängig ſind. Dieſe Vorfragen ſind folgende:

1. Auf welche Erzeugniſſe iſt es bei ſeiner Geflügelzucht vorzugsweiſe abgeſehen? Will er hauptſächlich oder gar excluſiv Eier, oder Schlachtgeflügel, oder beides neben einander erzielen?
2. Was verlangt der ihm zu Gebote ſtehende Markt? Kommt es nur darauf an, möglichſt viel Produkte und zu niedrigem Preise zu liefern, oder machen ſich beſſere Qualitäten, alſo große und beſonders wohlſchmeckende Eier, friſche Eier im Winter, große, feinfleiſchige Schlachtthiere entſprechend höher bezahlt?
3. Welche Stoffe und Mittel der Ernährung ſtehen für das Geflügel vorzugsweiſe zur Verfügung?
4. Welches Unterkommen, welche Wartung und Pflege kann dem Geflügel geboten werden?

Es liegt auf der Hand, daß auch hier, wie auf jedem anderen wirthſchaftlichen Gebiet, die Verhältniſſe der Preise und zwar die für die aufzuwendenden Mittel geltenden einerſeits, die für die Produkte zu erzielenden anderſeits maßgebend ſind. Je nach der Verſchiedenheit dieſer beiderſeitigen Preisverhältniſſe kann alſo eine Maßregel hier ſehr zweckmäßig ſein, die dort thöricht wäre. Dieſer eigentlich ganz ſelbſtverſtändliche Satz wird doch bei der Geflügelhaltung häufig überſehen, es werden oft von einem einſeitigen Standpunkte aus Rathſchläge ertheilt, die für die in Rede ſtehenden beſonderen Verhältniſſe gänzlich unpaſſend ſind, während ſie anderwärts wohl angebracht wären.

a) Wahl der Raffen. Schon die Wahl der Raffen des zu haltenden Geflügels muß ſich nach der Beantwortung jener oben aufgeſtellten Fragen richten. Die verſchiedenen jetzt vorhandenen Raffen unſerer Hausthiere ſind bekanntlich Abänderungen der urſprünglichen Stammart, welche durch die vielhundertjährige Haltung im gezähmten Zuſtande mit oder ohne Huthun des Menſchen entſtanden ſind. Boden, Klima, Nahrung, Pflege und Art der Verwendung mögen dazu beigetragen haben, die jede Raſſe charakteriſirenden Eigenthümlichkeiten hervorzurufen und auszubilden. Wie dieſes erfolgt, iſt noch keineswegs überall klar, noch weniger haben es die Züchter, wie wohl zuweilen behauptet wird, ſicher in der Hand, ſolche beſondere Eigenſchaften nach Belieben hervorzubringen. Die ſogen. guten, d. h. feſten Raffen pflegen zwar

die sie auszeichnenden Eigenschaften der Rasse nach zu vererben. Indessen kommen doch auch bei den besten immer einzelne Fälle vor, wo dieses nur zum Theil oder gar nicht der Fall ist, wo sogen. Rückschläge, d. h. Annäherung an weit entfernte Vorfahren, oder gar an den vielleicht überhaupt nicht mehr vorhandenen Urtypus eintreten (§. 713). Und wenn Rassehiere in sehr abweichende Verhältnisse betreffs Futter, Klima, Pflege, Benutzung zc. gebracht werden, so verschwinden oft bei der Nachzucht die Rasse-Eigenthümlichkeiten sehr schnell, die Thiere arten aus und werden, unter besonders ungünstigen Verhältnissen, bald zu ziemlich werthlosen Geschöpfen.

Alles dieses ist bei unseren größeren Hausthieren längst bekannt und wird von jedem verständigen Landwirth beachtet. Nur bei dem Geflügel wird diese Thatsache häufig völlig außer Acht gelassen.

Wer Schafzucht treibt, der wird je nach den Verhältnissen des Marktes und der ihm zu Gebote stehenden Futtermittel u. s. w. bald sogen. Wollschafe, bald Fleischschafe halten, bald auf Feinheit oder Längen der Wolle, bald auf möglichst großes Schurgewicht, bald auf Körpergröße und Fleischentwicklung das Hauptgewicht legen. Es fällt Niemandem ein z. B. eine Pferde-Rasse durch die Zucht erzielen zu wollen, welche die Schnelligkeit des Rennpferdes, die Kraft und Ausdauer des Lastpferdes und das ruhige Temperament sowie die Unempfindlichkeit des Aderpferdes zu gleicher Zeit in sich vereinigte. Aber bei der Geflügelzucht wollen Viele ähnlichen Zielen zustreben. Ein Huhn z. B. soll möglichst viele und große Eier das ganze Jahr hindurch legen, zugleich eine sichere und gute Brüterin sein und, wenn nicht selbst, doch in seinen Nachkommen reichliches und feines Fleisch liefern. Häufig genug wird jetzt in den Fachzeitschriften die Aufgabe für die Zucht gestellt, ein solches „Normal-Huhn“ zu erzielen. Ja wenn man die Schilderungen liest, welche begeisterte Züchter von ihren Thieren geben, besonders wenn dieselben neuen oder weniger bekannten Rassen angehören, so sollte man meinen, solche Ideal-Thiere wären bereits vorhanden. Und doch muß einiges Nachdenken darüber belehren, daß die gewünschten Eigenschaften theilweise im Gegensatz zu einander stehen. Starke Brütluft und reichliches Eierlegen schließen sich bis auf einen gewissen Grad gegenseitig aus. Frühreife, die im zeitigen Eierlegen der Hennen und starken Geschlechtstrieb der Hähne sich äußert, ist mit dem Ansatz von reichlichem und feinem Fleisch unvereinbar.

Will man also Thiere haben, die nach allen den in Betracht kommenden Richtungen etwas bieten, so muß man sich eben mit nur mittleren Leistungen begnügen. Wie die Verhältnisse für die landwirthschaftliche Geflügelzucht Deutschlands im Allgemeinen liegen, wird eben ein solches Thier, welches nach allen Seiten hin wenigstens das Mittelmaß in seinen Leistungen erreicht und zugleich an Futter und Pflege nicht zu große Ansprüche macht, das beste Material für die Zucht darstellen.

In manchen Gegenden giebt es noch Landrassen, welche diese Ansprüche erfüllen; an den meisten Orten aber findet man unter der Bezeichnung von Landrassen nur Thiere, welche durch Vernachlässigung jeder Art, in neuerer Zeit auch wohl durch unverständige Kreuzungen so heruntergekommen sind, daß sie nach den meisten oder gar nach allen Richtungen hin nur Schlechtes liefern. Wer also Geflügelzucht nach wirthschaftlichen Grundsätzen betreiben will, der thut wohl, zunächst die Leistungs-

fähigkeit der bei ihm oder in seiner Gegend sich vorfindenden gewöhnlichen Thiere, unter Berücksichtigung der in den oben gestellten vier Fragen angezogenen Verhältnisse zu prüfen. Hat er darüber eine gewisse Klarheit erlangt und sich für Beibehaltung der einheimischen Rasse entschieden, so erwächst ihm nun die Aufgabe, dieselbe möglichst zu vervollkommen, sei es durch sorgfältige Zucht und Pflege, sei es durch Beimischung fremden Blutes (§. 720. 734). Zeigt sich aber diese einheimische Rasse als undrauchbar, so wird er eine seinen Verhältnissen und Zuchtzwecken entsprechende fremde Rasse wählen müssen. Ueber die die einzelnen Rassen charakterisirenden Eigenschaften ist bei der Beschreibung derselben das Nöthige bemerkt.

b) Futter und Wartung. Ein sehr wichtiges Moment sind die zu Gebote stehenden Futtermittel. Die Preise der Eier und sonstigen Erzeugnisse der Geflügelzucht sind in Deutschland bis jetzt im Allgemeinen derart, daß ein Ueberschuß sich nur dann herauszustellen pflegt, wenn die Ernährung des Geflügels zum größeren Theil aus sonst wenig oder gar nicht nutzbaren Abfällen, oder aus Körnern und sonstigem Material geringerer Güte besteht. Das auf den Wirthschaftshöfen zerstreute, das im Felde ausgefallene Getreide wird von dem frei herumlaufenden Geflügel aufgefressen, die beim Reinigen des Getreides ausgeschiedenen zu leichten oder beschäbigten Körner, Unkrautsamen u. werden als Futter benützt. Dazu kommen Abfälle des Haushalts, die animalische Bestandtheile enthalten, in den Städten auch Ueberbleibsel von Salat, Gemüse u. s. w., die das nöthige Grünfutter liefern; also alles Materialien, die sonst geringen oder gar keinen wirthschaftlichen Werth haben, aber so noch zugute gemacht werden (§. 717). Auch aus der Wartung und Pflege des Geflügels erwachsen keine besonderen Ausgaben, ebenso wie sich für die Stallungen meist wenig kostspielige Einrichtungen treffen lassen.

Auf dem Umstande, daß die Mehrzahl der in Deutschland auf den Markt kommenden Erzeugnisse der Geflügelzucht vermittelt dieser Materialien und Einrichtungen gewonnen werden, beruhen die hier dafür geltenden niedrigen Preise.

Hieraus aber ergibt sich von selbst die wirthschaftliche Folgerung, daß die Geflügelzucht bei uns im Allgemeinen nur dann Nutzen abwirft, wenn sie im kleineren Maßstabe und im engen Anschluß an Landwirthschaft oder Gartenbau, sowie den Haushalt betrieben wird, daß dagegen im großen Maßstabe betriebene Geflügelzüchtereien, wie sie in neuerer Zeit hier und da bei uns, angeblich nach amerikanischen Vorbildern versucht sind, abgesehen von den bei der Massenzucht durch Krankheiten entstehenden Gefahren, schon an den Mißverhältnissen der Preise für Fütterung und Arbeitslohn einerseits, für die gewonnenen Erzeugnisse anderseits meistentheils scheitern mußten. Nur wo sich Gelegenheit zum Verkauf theuer bezahlter Zuchtthiere oder zum Absetzen höher im Preise stehender ganz frischer Eier und feinen Schlachtgeflügels findet, also in der Nähe großer Städte, werden solche Anstalten eher einen Ertrag abwerfen.

Auch diese Verhältnisse haben Einfluß auf die zu wählende Rasse. Denn viele der mit einzelnen hervorragenden Eigenschaften ausgestatteten Rassen machen an Nahrung, Wartung und Pflege größere Ansprüche und verkümmern, oder gehen in ihren Leistungen zurück, sobald diese nicht erfüllt werden.

Die Beschreibungen unserer Geflügel-Rassen leiden vielfach noch an dem Mangel, daß sie, auch wenn sie treu und ohne jede Uebertreibung die Leistungen der betreffenden Thiere erwähnen, doch selten genaue Auskunft darüber geben, unter welchen Verhältnissen diese Ergebnisse gewonnen worden. Wer die Zucht edler Rassesthiere betreibt, läßt denselben natürlicher Weise sorgsame Pflege nach allen Richtungen zu Theil werden. Die Berichte sprechen also der Regel nach nur von den Leistungen, welche unter solchen Voraussetzungen gewonnen worden. Für die Beurtheilung des allgemeinen wirtschaftlichen Werthes der einzelnen Rassen käme es aber darauf an, auch zu wissen, wie sie sich verhalten, wenn sie zwar mit Sorgfalt und Verständniß, aber doch unter den Verhältnissen gehalten werden, welche für die gewöhnliche ländliche Geflügelzucht gelten. Von einzelnen Rassen, wie z. B. den Italiener- und Laskche-Hühnern, oder den Aylesbury-Enten u. s. w., wissen wir, daß sie auch hier ihre besonderen wirtschaftlichen Vorzüge meistentheils ziemlich vollständig bewahren, besonders wenn von Zeit zu Zeit für Auffrischung des Blutes durch Einführung guter und rascherer männlicher Zuchtthiere gesorgt wird.

c) Werth der Kreuzungen. Es dürfte hier wohl am Platze sein, von dem wirtschaftlichen Werthe der Kreuzungen (§. 710) zu sprechen, die jetzt auch bei der Geflügelzucht eine gewisse Rolle spielen. Giebt es doch jetzt Viele, welche alles Heil für letztere von den Kreuzungen erwarten und solche überall, besonders aber den Landleuten anempfehlen. Auch bezüglich unserer anderen Hausthiere waren solche Bestrebungen einmal an der Tagesordnung. Hat doch z. B. die Pferde- und die Schafzucht viele Landstriche solche Perioden durchmachen müssen, wo ihnen die von übereifrigen, aber der hinreichenden Erfahrung, wie gründlicher theoretischer Bildung entbehrenden Lobpreisern empfohlene Kreuzung schwere Schäden zugefügt. Jetzt ist man von solchen Uebertreibungen meist zurückgekommen, nachdem man über die Bedeutung und den Werth der Rassen, wie ihrer Kreuzung bessere Kenntniß gewonnen. Nur für die Geflügelzucht gilt dieses noch nicht; hier muß, wie es scheint, abermals und unnöthiger Weise Lehrgeld gezahlt werden.

Es giebt noch immer Züchter und auch Schriftsteller — die vielleicht nie selbst gezüchtet haben, aber sehr weise darüber schreiben —, welche der Meinung sind, man könne die verschiedenen guten Eigenschaften der einzelnen Rassen willkürlich durch die Kreuzung vereinigen und auf ein Thier übertragen, wie der Maler die verschiedenen Farben nimmt und seine Gebilde damit ausstattet. Sie bedenken nicht, daß jedes der Zuchtthiere neben den gewünschten auch solche Eigenschaften hat, welche man bei dem zu erzielenden Produkt gerade nicht haben möchte. Ebenso gut wie die beiderseitigen begehrteten, können sich nun bei dem Erzeugniß der Kreuzung auch die unerwünschten Eigenschaften vereinigen. Das hängt fast nur vom Zufall ab. Die Erfahrung hat dargethan, daß aus ein und derselben Kreuzung theilweise sehr gute, theilweise ganz unbrauchbare Thiere hervorgegangen sind. Bei den einen hatten sich die guten, bei den anderen die relativ schlechten Eigenschaften der beiderseitigen Eltern zusammengefunden. Der Züchter kann darauf nur sehr wenig einwirken. Ueber die Gesetze der Vererbung wissen wir, besonders bei dem Geflügel, nur erst sehr wenig Zuverlässiges, oder vielmehr beinahe gar nichts. Es ist zwar auch hierüber schon



recht viel geschrieben, aber das Meiste beruht auf Phantasie, im besten Falle auf vereinzeltten Erfahrungen.

Alle die für die Vornahme von Kreuzungen wohl schon aufgestellten Regeln schweben daher fast lebiglich in der Luft. Wir wissen nicht einmal zuverlässig, welchen Einfluß das Vater-, welchen das Mutterthier hat, wie Verschiedenheit des Alters u. s. w. einwirkt.

Nun ist allerdings ein Umstand unleugbar vorhanden, der der Vornahme von Kreuzungen das Wort zu reden scheint und offenbar dazu ermuntert hat. Nicht selten haben Kreuzungen in der ersten Generation ausgezeichnete Thiere geliefert, welche auf Ausstellungen die größte Aufmerksamkeit erregten. Aus der Vermischung von Cochin oder Brahma mit Italienern oder Spaniern z. B. hat man Blendlinge hervorgehen sehen, die in ihren relativ guten Eigenschaften sogar die Eltern nach beiden Seiten übertrafen, Schnellwüchsigkeit und sehr großen Körper mit äußerst reichlicher Produktion großer Eier vereinigten. Langshan, mit Laflèche oder Crève-Coeur gekreuzt, lieferten ausgezeichnete Junge. Nylesbury-Orpel haben mit Landenten Nachzucht geliefert, welche an Schnelligkeit der Entwicklung der Vollblut-Nylesbury gleichkamen, an Körpergröße sie aber noch übertrafen.

Durch solche Ergebnisse einer ersten Kreuzung, die nicht vereinzelt dastehen, kann man wohl dazu veranlaßt werden, der Kreuzung überhaupt das Wort zu reden. Aber wie steht es, wenn man dann diese Blendlinge weiter zur Zucht verwendet? In den meisten Fällen, besonders wenn man die Kreuzungs-Erzeugnisse derselben Thiere mit einander verpaart, treten dann Rückschläge nach einer oder der anderen Seite hin ein, oder es entstehen auch nur Zwischenformen, welche die in der vorhergehenden Generation gleichsam geschlummert habenden Eigenschaften der beiden Urassen verkörpern. In den meisten Fällen ist diese zweite Generation keineswegs den daran geknüpften Erwartungen entsprechend, vielmehr gewöhnlich ziemlich werthlos. Solche Blendlinge nun wieder mit Thieren einer neuen dritten Rasse zu kreuzen, wie es die Rezepte zur Erzielung des „Zukunftshuns“ gewöhnlich empfehlen, heißt dann nur das Spiel des Zufalls ins Quadrat erheben. Man betrachte sich nur einmal die Bewohner solcher Geflügelhöfe, auf welchen vielerlei Rassen gehalten werden und mannichfache Vermischungen derselben, beabsichtigte und zufällige, entstanden sind. Welche Mißgeburten, welche nach allen Richtungen hin werthlosen Thiere finden sich da vor. Diejenigen, welche Brut-Eier aus Züchtereien entnommen haben, in welchen viele Rassen nebeneinander und ohne hinreichende Sorgfalt für strenge Trennung derselben gehalten werden, haben oft genug Ursache, mit Verwunderung und Aerger die Thiere zu betrachten, die aus einzelnen solcher theuer bezahlten Eier bei ihnen ausgeschlüpft sind.

Es soll mit dem Vorstehenden nicht gesagt sein, daß man alle Kreuzungsprodukte unbedingt von der Weiterzucht ausschließen solle. Dieser Rath gilt insbesondere nur für die männlichen Thiere, die weiblichen können dagegen unter Umständen ein sehr werthvolles Material für die fernere Zucht abgeben, namentlich wenn man sie dann wieder mit einem männlichen Vollblutthier einer der elterlichen Rassen paart. So verfährt man ja auch bei den übrigen Hausthieren.

Diesen Ausführungen wird man entgegen halten, daß ja doch die in letzter Zeit aufgetretenen neuen Rassen, z. B. die der mit Recht sehr geschätzten Plymouth-Rock-Hühner, unzweifelhaft aus Rassenkreuzung hervorgegangen sind. Was in Amerika gelungen, müsse doch auch hier bei uns möglich sein. Aber wie sind denn dort die Züchter dieser neuen Rassen verfahren? Gleichzeitig ist eine ganze Anzahl von Kreuzungen in demselben Sinne zwischen den nämlichen Rassen vorgenommen. Von den erhaltenen Blendlingen sind dann wieder viel Paare, die nicht blutsverwandt, aber sonst zu einander passend sind, zu neuer Zucht verbunden. Aus Hunderten von Thieren sind nur die geeigneten ausgewählt, alle übrigen ohne Gnade beseitigt. Durch solche strenge Auswahl und konsequentes Weiterzüchten ist man dann endlich zu einiger Constanz der neuen Formen gekommen, d. h. hat Thiere erhalten, welche den gewünschten neuen Typus einigermaßen treu fortvererben und so eine Rasse bilden. Daß aber diese neuen Rassen, auch wenn man vollkommene Thiere aus den besten Quellen, z. B. Plymouth-Rock von anerkannten amerikanischen Züchtern, erhalten hat, doch noch bisweilen Rückschläge zeigen, z. B. Plymouth-Rock Nachzucht mit befiederten Läufen liefern, hat die Erfahrung gleichfalls dargethan.

Die große Mühe und die bedeutenden Kosten, welche solche Zuchtversuche erheischen, machen sich im Falle des Gelingens wohl in Amerika oder England bezahlt, wo für solche Neuheiten unverhältnißmäßig hohe Preise bezahlt werden; in Deutschland würde darauf schwerlich zu rechnen sein, zumal ja die deutschen Liebhaber nur dann erst für neue Rassen größere Summen ausgeben, wenn dieselben in London, Paris, New-York auf Ausstellungen gleichsam den Adelsbrief erhalten haben. Da Liebhaber aber, welcher höchstens einige Duzend Hühner halten kann, der anderweit viel beschäftigte Landwirth, welcher Geflügelzucht nur nebenbei betreibt, wird sich doch wohl fügllich solcher Versuche enthalten müssen, die im großen Maßstabe ausgeführt und mit größter Sorgfalt und zäher Ausdauer betrieben werden müssen, wenn sie Aussicht auf Gelingen zeigen sollen. Deshalb wird man dem ländlichen Geflügelzüchter, dem es um gute wirthschaftliche Erträge in erster Linie zu thun ist, vor Allem rathen müssen, von derartigem Unternehmen abzustehen.

In welcher Weise für ihn Kreuzungen etwa empfehlenswerth sein dürften, wird auf S. 733 noch Erwähnung finden.

d) Auswahl der einzelnen Thiere. Hat man nun unter sorgfältiger Berücksichtigung der oben erwähnten, maßgebenden Umstände seine Wahl getroffen hinsichtlich der zu haltenden Rasse oder Rassen, so kommt es darauf an, passende Individuen davon sich zu verschaffen. Bei Beginn der Zucht wird man ja freilich nicht allzu wählerisch in dieser Beziehung sein können, sondern häufig nehmen müssen, was sich eben vorfindet. Dann ist zunächst Sorgfalt darauf zu richten, daß man seine Thiere nach ihren Leistungen und ihrer Beschaffenheit im Einzelnen möglichst bald kennen lernt, um die weniger guten ausscheiden zu können, sobald es die heranwachsende Nachzucht gestattet. Die Hauptsache ist immer, eine möglichst große Anzahl junger Thiere zu haben, da diese am leistungsfähigsten sind, insbesondere die größte Zahl Eier liefern. Hühner z. B. sollte man, wenn nicht besondere Umstände eine Ausnahme fordern, im Allgemeinen nicht über 3 Lege-Perioden hinaus behalten, also etwa 3½ Jahr alt werden lassen.

in späterem Alter die Zahl der gelegten Eier abnimmt. Es verhalten sich in dieser Beziehung die verschiedenen Rassen verschieden. Diejenigen, welche sehr frühreif sind, also bereits im Alter von 6 oder 7 Monaten zu legen beginnen, wie z. B. die Italiener, pflegen sich auch früher zu erschöpfen. Die großen, langsamer sich entwickelnden Rassen, wie Dorkings u. a., kann man darum wohl auch länger behalten. Die älteren Hennen legen allerdings meist größere Eier, doch wiegt dieser Unterschied der Größe den der Zahl nicht auf, so daß es im Allgemeinen unräthlich ist, sie zu lange zu behalten.

Zur Nachzucht sollte man, wenn es irgend zu vermeiden ist, niemals ganz junge Hennen, also solche, die das erste Lebensjahr kaum vollendet haben, nehmen. Am besten sind hierzu zwei- oder dreijährige. Doch sind auch ältere Hennen, sobald sie nur noch hinlänglich kräftig und gesund sind, speziell zur Zucht noch zu verwenden, sollte die Zahl der von ihnen erhaltenen Eier auch eine etwas geringere sein. Es scheint sogar, daß man von solchen, wenn sie mit einem jungen, aber kräftigen Hahn gepaart sind, die beste Nachzucht erhält.

In Betreff der männlichen Zuchtthiere gilt ebenfalls die Regel, solche nicht eher zu verwenden, als bis ihr Körper die volle Ausbildung erlangt hat. Will man also z. B. einjährige Hähne zur Zucht gebrauchen, so müssen dieselben von einer Frühbrut stammen und sich kräftig entwickelt haben. Dagegen sollte man dieselben nicht über 3 Jahre hinaus zur Zucht gebrauchen. Die Erfahrung hat gelehrt, daß man bei älteren Hähnen u. s. w. leicht eine zu große Anzahl unbefruchteter Eier bekommt.

Im Allgemeinen wird angenommen, daß es vortheilhaft sei für die Zucht Thiere von beiderseits ungleichem Alter zu wählen. Doch fehlt es noch zu sehr an exakten Beobachtungen, als daß man in diesem Sinne eine allgemeine Regel aufstellen könnte. Wo das Hauptgewicht auf Eierproduktion gelegt wird, also demgemäß es wünschenswerth ist, möglichst viel Hennen unter der Nachzucht zu erzielen, da darf man vielleicht den Rath geben, als Zuchtthiere 2- bis 3jährige Hennen mit einem kräftigen 1 jährigen Hahn zusammen zu thun. Wiederholt ist wenigstens die Erfahrung gemacht, daß unter der aus solcher Verbindung hervorgegangenen Nachzucht die Hennen sich in der Mehrzahl befunden haben.

e) Getrennte Haltung der Zuchtthiere. Brut-Eier. Wer eine größere Anzahl von Geflügel hält, der thut wohl, wenn es ihm um möglichst gute Zuchtergebnisse zu thun ist, für die Gewinnung der Brut-Eier eine entsprechende Anzahl der hierfür geeignetsten Mutterthiere auszuwählen und mit dem passenden Vaterthier (Hahn, Gans etc.) in einem besonderen Gehege während der Zeit zu halten, in welcher Brut-Eier gewonnen werden sollen. Im Allgemeinen kann man wohl schon 8 Tage nach erfolgter Abtrennung die Eier für die Zucht verwenden. Will man indessen vollkommen sicher gehen, daß jede fremde Befruchtung ausgeschlossen sei, so wird man wohl thun, damit etwa 3 Wochen zu warten. Es sind nämlich bis jetzt Spermatozoen noch bis zum 18. Tage nach erfolgter letzter Begattung im Eileiter der Hennen gefunden. In der Regel aber erfolgt die Befruchtung der allmählich vorrückenden Eier wenige Tage vor dem Legen. Mißgestaltete Eier und solche mit Doppelbotter schließt man aus. Muß man die Brut-Eier aus einem größeren Gelege auswählen, so thut man allerdings wohl, die größeren zu nehmen, da solche in der Regel von älteren Hennen herrühren werden. Große Eier enthalten außerdem mehr Nahrung für den hierauf angewiesenen Embryo, die jungen Thiere entschlüpfen daher kräftiger dem Ei und entwickeln sich schneller und besser. Doch dürfte es wohl nicht rathsam sein, ausschließlich die

allergrößten Eier zur Brut auszusuchen. Es hat sich nämlich wiederholt ereignet, daß in Fällen, wo so verfahren ist, die Nachzucht ganz überwiegend aus Hähnen bestanden hat. Früher wurde ziemlich allgemein die Behauptung aufgestellt, daß die mehr länglichen Eier bei Hühnern, Tauben zc. männliche, die mehr runden dagegen weibliche Junge lieferten. Mit Genauigkeit angestellte Versuche haben aber dargethan, daß diese Annahme eine völlig unbegründete ist. Sorgfältige Beobachtungen haben ergeben, daß jedes Thier der Regel nach Eier von derselben Form, Farbe und mit den sonstigen zufälligen Merkmalen versehen legt, daß aber aus solchen keineswegs immer dasselbe Geschlecht hervorgeht.

Will man seine Thiere durch die Zucht nach und nach verbessern und die nicht recht leistungsfähigen ausscheiden, so muß man dieselben zur entsprechenden Zeit etwas sorgfältiger beobachten, um zu erfahren, welche Thiere gut, welche schlecht legen, wemöglich auch, wie die von den einzelnen gelegten Eier aussehen. Dies ist nicht so schwierig, als es auf den ersten Blick erscheint. Allerdings ist dazu erforderlich, daß in dem betreffenden Kasten eine größere Anzahl von Legelasten angebracht ist, etwa je einer auf 2 bis höchstens 3 Hennen, und daß die Eier ihnen mindestens einmal täglich entnommen werden. Legt man dann in jeden Kasten ein Porzellan-Ei, so verhütet man, daß die Hennen, was sonst wohl geschieht, alle dasselbe Nest aufsuchen, vielmehr sich mehr gleichmäßig verteilen und den einmal gewählten Kasten in der Regel beibehalten. Eben dieser Beobachtung wegen ist es aber nöthig, die Legelasten so anzuklammern, daß sie von außen her, ohne Betreten des Stallraumes und ohne Störung für die Insassen derselben, einigermassen übersehen oder doch wenigstens geleert werden können. Auf diese Weise gelangt man die Möglichkeit, unter den erhaltenen Eiern eine den angestrebten Zielen entsprechende Auswahl zu treffen, die schlecht oder gar nicht legenden Hennen auszumergen, Eierfresser und Thiere, die sog. Wind-Eier legen, ebenfalls leichter herauszufinden.

Das sind die Mittel, welche es ermöglichen, einen bereits guten Zuchtschlag in gleicher Vollkommenheit zu erhalten oder sich einen solchen aus minder vollkommenen Thieren allmählich heranzuziehen.

f) Lege- und Fleischhühner. Für die Hühnerzucht, welche auf dem Lande behufs der massenhaften Gewinnung von Eiern betrieben werden soll, werden insbesondere für die kleinen Wirthschaften die sog. Landhühner immer das Hauptmaterial abgeben. Nur legen dieselben meist zu kleine Eier, als daß diese als Handelswaare brauchbar wären. Für den so wichtigen Export nach England z. B. sind größere Eier, d. h. solche, welche gegen 60 g wiegen, unerläßlich. Kann man durch Zuchtwahl (ausschließliches Züchten mit solchen Thieren, welche die größten Eier liefern) aus dem einheimischen Schläge sich nicht einen Stamm erziehen, welcher dieser Anforderung Genüge leistet, so muß man dieses Ziel durch rationelles Kreuzen mit fremden Rassen anstreben (S. 720) oder solche für die Verhältnisse passende Rassen ausschließlich halten. Als unpassend müssen für ländliche Züchter alle diejenigen Rassen angesehen werden, welche weidlich sind und an Futter, Pflege und Klima zu große Ansprüche machen. Als die geeignetste Rasse darf man wohl die Italiener bezeichnen, die ja unseren gewöhnlichen Landhühnern sehr nahe stehen, ebenso hart sind als diese, aber durchschnittlich mehr und größere Eier legen, selbst in den Wintermonaten. Dies gilt jedoch nur von den wirklich guten Italienern, nicht von jenem Schund, der

unter diesem Namen jetzt noch massenhaft verbreitet wird (vergl. S. 122. 125). In Dänemark, wo die Hühnerzucht binnen wenigen Jahren auf dem Lande einen solchen Aufschwung genommen hat, daß bereits eine umfangreiche Ausfuhr nach England, ja selbst nach Amerika betrieben wird, hat man ganz vorwiegend sich der Italiener für diesen Zweck bedient. Für die meisten Gegenden Norddeutschlands dürften die Verhältnisse ganz ähnlich liegen. Die Italiener, welche sich noch ganz besonders durch die Härte und Schnellwüchsigkeit ihrer Jungen auszeichnen, würden sich auch zur Reinzucht für den Landmann empfehlen, dem sie ja schon durch ihren niedrigen Preis leicht zugänglich sind. Dann aber müssen neben ihnen für die Zucht andere Rassen oder Truthühner gehalten werden, da die guten Italiener gar nicht brüten. Die ihnen nahe verwandten Spanier und deren Abarten legen meist noch größere Eier, sind aber dagegen viel empfindlicher und deshalb wenigstens als Reinzucht für ländliche Geflügelzucht kaum zu empfehlen.

In Deutschland selbst giebt es unzweifelhaft in einzelnen Gegenden Schläge, welche wohl auch in anderen Landstrichen mit Vortheil verpfl egt und dort rein fortgezüchtet werden könnten, gleich den Italienern. Es mag nur an die Kamelsöher und Bergischen Hühner erinnert werden.

Wo man dagegen die Erzielung guten Schlachtgeflügels in erster Linie im Auge hat, da sind Italiener nicht am Platze, weil dieselben geringes Fleisch und gelbliche Haut haben. Da man in solchen Züchtereien, welche die besser bezahlten feinen Fleischhühner liefern, schon mehr Sorgfalt auf die Wartung und Pflege verwenden kann, so dürfte sich da auch schon die Reinzucht geeigneter Rassen empfehlen. In erster Linie dürften für diesen Zweck vielleicht zwei Rassen neuerer Einführung zu nennen sein: die aus Nordchina resp. Südsibirien nach Europa gebrachten Langschans, sowie die in Nordamerika entstandenen Plymouth-Rocks. Beide Rassen liefern bei einem für reichen Fleisch-Ansatz eingerichteten starken Körperbau ein sehr zartes und saftiges Fleisch, ohne besondere künstliche Mastung. Dabei sind diese Thiere sehr hart, brüten gut und liefern sehr reichlich Eier selbst im Winter. Erreichen letztere auch nicht die Größe der Eier der Italiener oder Spanier, so sind dieselben doch von besonderem Wohlgeschmack und haben verhältnißmäßig weniger Eiweiß. Beides empfiehlt sie ja besonders für den Frühstücksisch. Mit diesen Eigenschaften versehen, dürften die beiden genannten Rassen sich ganz besonders für die Haltung in größeren Landwirthschaften eignen, wo es darauf ankommt, den eigenen Bedarf an feinem Geflügel und Eiern für den herrschaftlichen Tisch zu erzielen.

Auch Foudans und Laflèches dürften wohl für letztgenannte Verhältnisse geeignet sein, weniger schon Crève-Coeurs und Dorkings, die anspruchsvoller und dabei in ihren Leistungen einseitiger sind.

Wo weniger auf die feine Beschaffenheit, als die Menge des Fleisches gesehen wird, da sind auch die durch ihre Körpergröße ausgezeichneten asiatischen Rassen, Cochins und Brahmas, am Platze, die bekanntlich daneben auch gute Legerinnen und sichere Brüterinnen liefern.

g) Richtige Anwendung der Kreuzung. Hier sind dann endlich die Kreuzungen zu erwähnen. Nach dem auf S. 728—730 Ausgeführten kann von denselben nach zwei Richtungen hin Anwendung gemacht werden.

Entweder handelt es sich darum, einer an sich bereits annähernd guten Landrasse gewisse, besonders wünschenswerthe Eigenschaften (Legen vieler und großer Eier,

reichlicher Ansaß seinen Fleisches) in erhöhtem Maße zuzuführen und mit denselben möglichst constant zu versehen, also diese Rasse dauernd zu verebeln (S. 720. 721) — oder man will nur in einer Generation Individuen erziehen, welche für besondere Zwecke hervorragend geeignet sind.

Im ersten Falle verfährt man genau so, wie unsere rationell betriebene Landwirthschaft mit ihren anderen Hausthieren verfahren ist, wie sie also ihre Landrassen durch Einführung von männlichen Zuchtthieren, von arabischen, englischen, belgischen Hengsten, Shorthorn-Stieren, Merino-, Southdown's-Vöcken u. s. w. für bestimmte Zwecke geeigneter gemacht hat. Die möglichst sorgfältige Auswahl geeigneter weiblicher Zuchtthiere aus dem heimischen Schlage ist freilich auch bei der Geflügelzucht Vorbedingung, wenn die Zuführung der fremden männlichen einen guten Erfolg haben soll.

Wo es sich um bessere Eierproduktion bei Hühnern handelt, möge man also untadelhafte junge Hähne geeigneter Rassen, z. B. von Italienern, oder auch vielleicht von Laskische, Minorca, Andalusier u. zur Aufbesserung gebrauchen (S. 721). Wird stärkere und feinere Fleischproduktion gewünscht, so wählt man Hühner der oben genannten Fleisch-Rassen. Weniger empfehlenswerth für diese Zwecke, wo es sich nämlich um Weiterzüchtung handelt, dürften aber Cochins- und Brahma-Hähne sich erweisen.

Wie dann weiter zu verfahren ist, ob man die so erhaltenen Blendlinge unter sich wieder paart, oder ob man diese vielmehr wieder mit Vollbluthähnen der ursprünglichen Stamm-Rassen verbindet, das bedarf dann allerdings sorgfältiger Erwägung im einzelnen Falle. Führt man z. B. den erhaltenen Halbblut-Italienern wieder Vollblut-Italiener-Hähne zu und fährt damit fort, so wird man allmählich Thiere erhalten, die sich von dem Vollblut im Allgemeinen wenig unterscheiden. So hat man es z. B. in Dänemark mit gutem Erfolg gethan. Aber auf diesem Gebiet liegen noch so wenig gut beglaubigte Versuche und scharfe Beobachtungen vor, daß man hier davon absehen muß, allgemeine Vorschriften zu geben. Es würde aber im allgemeinen Interesse sehr erwünscht sein, wenn recht viele Züchter sich finden wollten, die sorgfältig erwogene Versuche der Art consequent durchführten und über die Ergebnisse derselben gewissenhaft berichteten.

Kreuzungen von bestimmten reinen Rassen unter einander können unter Umständen ebenfalls recht gute wirthschaftliche Ergebnisse liefern. Es ist schon oben erwähnt, daß solche Blendlinge nicht selten ganz vortreffliche Eigenschaften besitzen. Nur spielt hierbei der Zufall, wie es scheint, eine große Rolle. Deshalb mögen immerhin Züchter, welche für solche Versuche Interesse, Zeit und Gelegenheit haben, derartige Kreuzungen vornehmen. Sie erhalten davon vielleicht ausgezeichnete Legerrinnen, und die männlichen Thiere liefern vielleicht vortreffliches Schlachtgeflügel. Wenn aber nicht ganz bestimmte Gründe vorliegen, so dürfte es unräthlich sein, mit solchen Blendlingen weiter zu züchten, am wenigsten sollte man die so erhaltenen männlichen Thiere zur Zucht verwenden. Bei dem Geflügel ist ja aber die Kreuzung selbst von edlen Rassethieren mit einem verhältnißmäßig so geringen Kosten-Aufwand verknüpft, daß der Liebhaber diese interessanten Experimente ja auch wiederholt, oder regelmäßig in jedem Jahre sich erlauben kann, wenn er damit einmal günstige Erfolge erzielt hat.

Einen Rath aber darf man wohl ertheilen, der dahin geht: nicht solche Rassen mit einander zu kreuzen, die schon äußerlich gar zu große Verschiedenheiten zeigen (§. 710). Die Ergebnisse solcher Verbindungen lassen in der Regel sehr zu wünschen übrig. Die Natur scheint sich gegen solchen Zwang gleichsam zu sträuben.

h) Blut-Erneuerung. Jeder Landwirth weiß, daß die fortgesetzte Inzucht, d. h. also die beständige Verpaarung solcher Thiere, welche in naher Blutsverwandtschaft mit einander stehen, in den meisten Fällen schädlich wirkt. Für das Geflügel scheint dieses in hervorragendem Maße zu gelten. Man wird daher hier, ebenso wie bei anderen Hausthieren, auf Bluterneuerung bedacht sein müssen (§. 710). Hier läßt sich ja auch diese Vorschrift verhältnißmäßig leicht ausführen, da es genügt, den Hahn, oder das sonstige männliche Zuchtthier aus einer mit Thieren anderen Ursprungs arbeitenden Züchterei zu entnehmen. Wenn dieses in jeder dritten oder vierten Generation geschieht, so dürfte das schon ausreichend sein, um Zurüdgehen der Rasse, Schwächerwerden der allgemeinen Konstitution, Verlust typischer Eigenschaften zu verhindern. Am besten ist es immer, wenn man dabei Thiere erlangen kann, von denen man mit einiger Sicherheit weiß, daß sie von guter fehlerfreier Abstammung sind. Muß man ein solches zur Bluterneuerung nothwendiges Zuchtthier blos nach der äußeren Erscheinung auswählen, so läuft man allerdings mit demselben bisweilen Gefahr, Erbfehler in einen vielleicht guten Stamm hineinzuzüchten, die nur bei dem gewählten Individuum nicht hervorgetreten waren. Einem Hahn z. B. kann man ja nicht ansehen, ob die Hennen, von welchen er abstammt, vielleicht wenig und schlechte Eier legen u. s. w. Darum ist Vorsicht bei dieser Wahl immer am Platze.

i) Erhaltung (Konservirung) der guten Eigenschaften der Rassen bei der Nachzucht. Wenn es der strebsame Züchter sich zur Aufgabe machen wird, die guten Eigenschaften seiner Thiere durch die Zucht womöglich zu steigern, so muß dieses doch mit Umsicht und ohne Uebertreibung geschehen. Man muß daran denken, daß eine Steigerung auf der einen Seite leicht ein Nachlassen auf einer anderen zur Folge haben kann. Als eine gute Eigenschaft der Italiener und mancher anderen Hühner z. B. wird deren Frühreise angesehen, d. h. daß die jungen Hennen meist schon im Alter von 6—7 Monaten zu legen beginnen. Es unterliegt keinem Zweifel, daß man diese Eigenschaft durch Zuchtwahl und andere Mittel noch steigern kann. Thut man dieses aber, so ist der Erfolg der, daß man kleine schwächliche Thiere erzielt, welche auch nur kleine Eier legen. Das ist aber eine nachtheilige Veränderung, welche vermieden werden muß.

Reichliches Futter, namentlich den jungen Thieren während ihrer Entwicklung gegeben, erzeugt einen stärkeren Körperbau. Aber auch hier kann ein Uebermaß schädlich wirken, insbesondere wenn das richtige Mischungsverhältniß der verschiedenen Nahrungsmittel nicht innegehalten wird (§. 700). Giebt man z. B. den Hühnern zuviel stärkehaltige Körner und läßt es an Weichfutter und Grünzeug fehlen, welche ihnen die nöthigen plastischen und Mineralstoffe liefern, so werden die Hühner krank oder mindestens so fett, daß die Eierproduktion nachläßt. Eine fortgesetzte derart fehlerhafte Fütterung verschlechtert aber dann auch die Nachzucht.

k) Trennung der jungen Thiere nach dem Geschlecht. Ein wichtiger Umstand, welcher auch bei der sonst unter günstigen Verhältnissen arbeitenden länd-

lichen Geflügelzucht nicht vernachlässigt werden darf, ist der, daß man eine zu früh Befriedigung des Geschlechtstriebes bei den jungen Thieren möglichst verhüten muß. Allerdings ist bei Thieren, welche freien Lauf haben, die Gefahr weniger groß, als bei den in engen Gehegen gehaltenen. Will man aber z. B. feines Fleisch erzielen, so ist es unumgänglich nöthig, die hierfür bestimmten jungen Hähne durchaus am Treten zu verhindern. Ebenso muß man, um gute Zuchthennen zu bekommen, dieselben davor bewahren, zu früh gereizt und zum Legen veranlaßt zu werden. Es empfiehlt sich daher, die jungen Thiere etwa in dem Alter, wo die Hähne zu krähen beginnen, nach den Geschlechtern zu trennen und mindestens die für die Mastung, wie für die Zucht bestimmten Hähne in besonderen Abtheilungen zu halten. Besser noch ist es, wenn auch die jungen Hennen abgeschieden werden, bis sie die gehörige Körper-Entwicklung erreicht haben. — —

**Sport- und wirthschaftliche Zucht.** Vorstehende Ausführungen dürften nebenbei auch dargethan haben, daß die Zucht zu wirthschaftlichen Zwecken, wie sie meist auf dem Lande betrieben wird, und die Sportzwecken dienende Zucht des Liebhabers unter sich zwar verschieden sind, daß sie aber keineswegs sich feindlich gegenüber stehen. Beide haben vielmehr manches Gemeinsame und können sich gegenseitig unterstützen. Es muß nur der Geflügelzüchter sich darüber klar sein, auf welches Ziel er hinarbeitet und welche Wege zu demselben führen. Hier ist der wirthschaftliche Nutzen, dort Schönheit und Eigenthümlichkeit der Rassen das zu Erreichende.

Es ist wohl ganz richtig, daß manche Rassen unter der Hand des Sportzüchters an wirthschaftlichem Werthe eingebüßt haben, verzärtelt oder in ihrer wirthschaftlichen Leistungsfähigkeit abgeschwächt sind. Hier können häufig die früher vorhanden gewesenen guten Eigenschaften wieder zurückgerufen werden, wenn die „Zucht auf die Feder“, unnatürliche Fütterung u. s. w. aufgegeben und mehr in einfacher und natürlicher Weise gezüchtet wird.

Für die zu Wirthschaftszwecken betriebene Geflügelzucht sind jene äußeren Besonderheiten, auf welche der Sport so hohen Werth legt, häufig an sich völlig bedeutungslos, sie haben hier nur die Bedeutung, daß, wo sie vorhanden, ächte Rasse-thiere vorliegen. Für wirthschaftliche Zwecke kann man also immerhin auch solche Thiere verwenden, welche einen solchen äußeren Makel haben, z. B. eine fehlerhafte Zeichnung des Gefieders, rothe statt der weißen Ohren- oder Augenlappen, Geierfarsen u. s. w. Und da solche Thiere, weil für die Sportzucht unverwendbar, in der Regel zu ganz niedrigen Preisen abgegeben werden, so bietet sich in ihnen die Möglichkeit, sonst kostbare Rasse-thiere billig für wirthschaftliche Zwecke zu erwerben. Der Sportzüchter leistet eben dem Nutzgeflügel-Züchter den wichtigen Dienst, daß er im Allgemeinen es ist, welcher die bestimmt ausgeprägten verschiedenen Rassen rein zu erhalten und womöglich zu vervollkommen sucht.

Mag man vom staats- und volkswirthschaftlichen Standpunkt aus immerhin der Nutzgeflügelzucht die erste Stelle einräumen, so ist doch dabei nicht zu verkennen, wie selbst von diesem Standpunkt aus die Sportzucht Beachtung verdient.

**Zwed und Mittel.** Zum Schluß aber möge noch eine allgemeine Betrachtung hier Platz finden:



Mancher, der nur zu wirthschaftlichen Zwecken Geflügelzucht betreibt, wird vielleicht die vorstehend aufgeführten Regeln noch als für ihn zu schwierig zu befolgend ansehen, Manches darin wird ihm als überflüssig erscheinen. Das dürfte meist aber nur auf den ersten Blick so aussehen, die Erfahrung wird ihn vielleicht eines Anderen belehren. Es gilt aber auch hier der allgemein in der Wirthschaft geltende Satz, daß Zweck und Mittel sich entsprechen müssen. Wer die hier vorgeschlagene Aufwendung an Mühe und Material nicht vollständig sich gestatten mag, der muß auch mit geringeren Erfolgen zufrieden sein. Unter Umständen wird auch ein solches Weniger wirthschaftlich sich rechtfertigen.“

\*

Daß die Geflügelzucht im landwirthschaftlichen Betrieb sehr wohl einen Ertrag abwirft, sobald ihr nur, unter Berücksichtigung der vorliegenden Verhältnisse, die nöthige Aufmerksamkeit geschenkt wird — denn kein Geschäft kann rentiren, wenn man es vernachlässigt —, wurde schon durch das auf Seite 3 gebotene, der Praxis entnommene Beispiel bestätigt. Des knappen Raumes wegen vermögen wir nur noch einen kurzen Ertrags-Nachweis anzufügen. Herr Rittergutsbes. F. W. Weinschenk auf Wachau berichtete i. J. 1879: „Ueber die Erträge der Federviehzucht haben Schriftsteller schon oft geschrieben. Bis jetzt habe ich aber noch kein Resultat von einem Landwirth gelesen. Ich will deshalb in aller Kürze meine Erträge vom Jahre 1878 mittheilen. Mein Federviehbestand zählte im vergangenen Frühjahr 70 Stück Hühner und Hähne, 4 Gänse, 5 Enten, 4 Puten und 1 Flug Tauben. Hierzu sind von allen Sorten gezogen worden.

| Einnahme.                         |                | Ausgabe.                          |                |
|-----------------------------------|----------------|-----------------------------------|----------------|
| Für junge Tauben . . . . .        | 341 M.         | 55 Ctr. Maischrot . . . . .       | 372 M.         |
| „ fette Gänse mit Federn . . . .  | 186 „          | 29 „ Weizenschalen . . . . .      | 135 „          |
| „ Kapaunen . . . . .              | 150 „          | Widen und Hafer . . . . .         | 40 „           |
| „ Puten . . . . .                 | 260 „          | 20 Ctr. Mais ungeschrotet . . . . | 135 „          |
| „ Enten . . . . .                 | 224 „          | 48 „ geringes Getreide . . . . .  | 225 „          |
| „ geringere Kapaunen, junge Hähne |                | Kartoffeln . . . . .              | 324 „          |
| und alte Hennen . . . . .         | 140 „          | Diverse für Abwartung u. . . . .  | 150 „          |
| „ Eier . . . . .                  | 557 „          |                                   |                |
|                                   | <u>1858 M.</u> |                                   | <u>1381 M.</u> |

Der Reingewinn betrug demnach 477 M. Der Ertrag von 1878 ist einer der geringsten mit, wegen der gedrückten Preise und des nicht regelmäßigen Absatzes. In früheren Jahren und vorzüglich i. J. 1873 war er oft viel höher.“ Hr. W. giebt gleichzeitig den Landwirth, welche nicht Lust und Liebe zur Federviehzucht haben, um sie energisch zu betreiben, den Rath, in jedem Herbst sich junge Italienische (oder andere) Hühner zu kaufen und nur der Eierproduktion sich zu befleißigen, von Enten und Gänsen aber im Laufe des Sommers soviel, als im nächsten Winter verbraucht werden sollen, zu erwerben und bis dahin zu mästen.

Unter der Voraussetzung also, daß die Geflügelzucht im Anschluß an Landwirthschaft, Gartenbau und den Haushalt resp. unter Berücksichtigung der vorliegenden Verhältnisse rationell betrieben wird, wird sie immer einen Ertrag ergeben, mag die

Zahl der Hühner bezw. des Geflügels größer oder kleiner sein. Auch für die Züchtung im **kleinen** Maßstabe zwecks **Eier**-Gewinnung seien, unter Hinweis auf S. 55, noch einige Beispiele aus der Praxis angeführt.

Herr L. Buxbaum-Raunheim theilt seine Aufzeichnungen (s. „Zoolog. Garten“ 1883, S. 157) aus dem Jahre 1882 mit, in welchem er 16 Italiener-Hennen, von denen 4 Stück ein-, 7 zwei- und 5 dreijährig waren, und 1 Hahn hielt. An Unkosten ergaben sich: 19,40 M für Gerste, 25 M für Fleischmehl, 7,50 M für Mehl, 10 M für Kartoffeln, 5 M für Küchenabfall, ferner 1,70 M (5 Prozent) Zinsen des Anlagekapitals (pro Huhn 2 M = 34 M), so daß die ganze Ausgabe 68,60 M betrug, denn das Füttern der Hühner u. wurde „als ein Vergnügen“ nicht honorirt. Die Einnahme belief sich auf: 118,32 M für 1972 Eier, à 6 Pfg., und 10 M für Dung (170 Kilo), also zusammen 128,32 M, so daß sich — abgesehen von dem Vortheil, stets dicke, frische Eier zu haben — ein Gewinn von 59 M 72 Pfg. herausstellte. Dabei ist zu bemerken, daß im Juni und Juli 5 Hennen brüteten (zwei je 8, drei je 2 Wochen), wodurch zusammen 154 Legetage verloren gingen.

Gerade die Geflügelzucht im kleinen und kleinsten Maßstabe gewährt insofern mehr Vortheil, als man z. B. die guten und schlechten Leger leichter herausfinden, die letzteren bequem ausmerzen und dadurch den Stamm verbessern und damit den Ertrag erhöhen kann u. s. w. Einen Beleg dazu theilt Hr. Max Knoblauch-Rüdnberg (Mindener „Kalender f. Geflügelz.“ 1884, S. 15) mit: Auf Veranlassung des Hrn. R. verbesserte einer seiner Nachbarn, der Fürstenmacher Beck, welcher u. sehr einfacher Weise, aber mit peinlichster Genauigkeit über Ertrag u. seiner Landhühner Buch führte, dieselben durch Kreuzung, beobachtete gute Leger, von denen er nachzüchtete, und erzielte dadurch, obgleich die Hühner keinen großen Auslauf hatten und sämmtliches Futter gekauft werden mußte, folgende höchst günstige Ergebnisse. Bei ca. durchschnittlich 20 Hühnern stellte sich

| im Jahre | 1878 | ein Ei auf ca. | 2 $\frac{1}{3}$ | Pfg. Kosten. | Reingewinn | 66 M | 80 Pfg. |
|----------|------|----------------|-----------------|--------------|------------|------|---------|
| "        | "    | 1879           | "               | "            | "          | 119  | 46      |
| "        | "    | 1880           | "               | "            | "          | 141  | 87      |
| "        | "    | 1881           | "               | "            | "          | 112  | 29      |
| "        | "    | 1882           | "               | "            | "          | 127  | 54      |

Ohne Rücksicht auf Farbe, Schönheit, ja sogar prima Rassehühner schlachtet der Besitzer oft schon im 2. oder 3. Jahre jedes schlechte Legehuhn und besitzt durch verständige Auswahl verschiedene Hennen, die jährlich über 200 Eier legen.

Ueber einen entsprechenden Fall berichtet Hr. El. Andresen (Nieler „Geflügel-Kalender“ 1885, S. 106). Die Zahl der 2- und 3-jährigen Hühner betrug, i. J. 1883, von Neujahr bis Juni 9, von da ab 8. Dieselben, fast reine Spanier, entstanden aus wiederholter Kreuzung der Landhühner mit einem Spanischen Hahn, legten im genannten Jahre 1426 Eier. Diese, das Stück nur zu 5 Pfg. gerechnet, haben einen Werth von mindestens 71 M 30 Pfg. und, da 8 von ihnen zusammen durchschnittlich 1 Pfd. wiegen, ein Gewicht von 178 Pfd. An Futterstoffen wurden gekauft 2 Ctr. Gerste à 7,50 M, 2 Ctr. Mais à 7,50 M, 2 Ctr. Weizenkleie à 6 M, außerdem für etwa 6 M kleine Kartoffeln und Gelbrüben, welche mit der Aie vermengt wurden, versüßert, so daß also einer Ausgabe von 48 M eine Einnahme von

71 M 30 Pfg. gegenübersteht, was — da der Besitzer für gehabte Arbeit den Dung und die Annehmlichkeit, stets frische Eier in der Haushaltung zu haben, rechnet — einen Ueberschuß von 23 M 30 Pfg. ergibt. Von April bis Mitte September werden die Hühner eingesperrt gehalten, während der übrigen Zeit laufen sie bei günstigem Wetter im Garten umher. Der Stall befindet sich in einem kleinen freiliegenden Gebäude neben der Waschküche.

Sind, wie in der Stadt, die Thiere auf enge Höfe oder Voliären beschränkt, fehlt ein eigentlicher Auslauf nach Garten oder dergl., sind auch die Haushaltungs-Abfälle so gering, daß jedwedes Futter gekauft werden muß, dann verschieben sich die Ertrags-Verhältnisse so zu Ungunsten des Besitzers, daß von einem wirklichen Gewinn bei Eier- und Fleischproduktion nur unter besonderen Umständen die Rede sein kann, hier ist die Rassenzucht am Plage (s. S. 715), da es sich bei dieser in erster Linie um Erzielung reinen Rassegeflügels, das doch immer gut bezahlt wird, handelt, während die Gewinnung von Markt-Eiern nur eine nebensächliche Rolle spielt. In jedem Falle aber wiegt gerade der Punkt, fast immer schöne frische Eier zu haben, also nicht auf die importirte Handelswaare angewiesen zu sein, manche Mühe und Zugabe auf. Einen Beleg dafür, daß die Hühnerzucht zwecks Eierproduktion unter gewissen Verhältnissen doch auch in der Stadt lohnt, giebt Hr. Dr. B. Blande, Konrektor der Landwirtschaftsschule zu Herford (Mindener Geflügelz.-Kalender 1885, S. 54). Hr. Dr. B. hielt i. J. 1879 neben 8 Hähnen verschiedener Rassen: Spanier, Pou-dans, Kamelsloher, Cochins, Italiener, 45 Hennen. An Futter erhielten sie außer allen Haushalts-Abfällen 20 Ctr. Kartoffeln = 40 M, 7 Ctr. Weizenkleie = 35 M, 1 Ctr. amerik. Fleischmehl = 18 M, 12 Ctr. Mais, Gerste, Weizen zc. = 96 M, Verschiedenes = 6 M, zusammen für 195 M Futter (das Huhn durchschn. für 3 M 68 Pfg., täglich also 1 Pfg.). Wäre es nur auf Eiergewinnung angekommen, würden mindestens 4 Hähne überflüssig gewesen sein, so daß 15 M Futterkosten erspart worden wären. Es bleiben demnach 180 M auf 45 Hennen, mithin auf jede 4 M Futterkosten. Die Hennen legten 5310 Eier, jede also durchschn. 118 Stück mit durchschnittlichem Gewicht von 68 g, während das gewöhnlicher Eier 45—50 g beträgt. Rechnet man den Durchschnitts-Marktpreis der Eier zu 4½—5 Pfg. (für das deutsche Reich beträgt er 5½ Pfg.), so erhält man für 1 Pfg. 10 g Eigewicht, und jene Eier hätten einen Marktwert von 6,8 Pfg. gehabt. Das Ei aber bloß zu 5½ Pfg. gerechnet, brachte jede Henne einen Ertrag von 6 M 49 Pfg., also einen Reingewinn von 2 M 49 Pfg. (von jedem Ei ca. 2 Pfg.), die 45 Hennen aber zusammen etwa 112 M Reingewinn, gewiß sehr ansehnlich, wenn man die Verhältnisse und vor Allem in Betracht zieht, daß die Thiere auf engen Raum beschränkt waren. „Die Kosten für Stallung dürften wohl auf dem Lande gegen den Werth des Düngers gerechnet werden. Was die Anschaffungskosten anbelangt, so kostet nach meinen Zusammenstellungen ein Huhn bis zu dem Zeitpunkt, da es zu legen beginnt, ca. 2,50 M, auf dem Lande weit weniger. Dieses Anlagekapital wirft einen jährlichen Reinertrag von 2,49 M ab. Nach dem 4. Sommer wird das Thier geschlachtet und liefert etwa 3 Pfd. Suppenfleisch (gute Rassen noch mehr) im Werthe von 1,80 M. Es ist demnach in den drei Jahren des Legens ein Kapitalwerth von 70 Pfg. aufgebraucht;

von dem Reingewinn jedes Jahres sind also 23 Pfg. abzuziehen, sodaß 2<sub>26</sub> M bleiben. Rechnet man noch 20 Prozent auf Verluste u. dergl. — jedenfalls sehr hoch gerechnet — so bleibt immerhin noch ein Reinertrag von 1<sub>80</sub> M, vorausgesetzt, daß man gut legende Hühner hält.“

Die Frage, ob auch **Fleisch**-Erzeugung durch Hühnerzucht, und zwar zunächst wiederum im kleinen Maßstabe, nutzbringend sei, beantwortet ebenfalls Hr. Dr. Blande auf Grund seiner Aufzeichnungen: „Gewiß; nur muß man dann solche Hühner halten, die schnell heranwachsen und sich leicht mästen lassen. Ein Tafelhuhn muß mit 3—4 Monaten schlachtfähig sein. Ich zog im Jahre 1881 12 junge Hühner zum Schlachten auf, gab denselben einen abgetrennten Raum in meinem Hühnerhofe und notierte genau, was sie bis zum Zeitpunkt des Schlachtens an Futter verzehrten. Für die ersten Wochen hatte ich einen transportablen Aufzuchtkasten ohne Boden hergerichtet, den ich auf meinem Grasplatze aufstellte und dessen Stand ich jeden Tag wechselte, damit die Hühner frisches Grün hatten und sich auch Würmer, Insekten u. dergl. suchen konnten. Außerdem erhielten sie aus dem Haushalt Abfälle von Gemüse, Salat u. s. w. Bis zur vollständigen Befiederung müssen natürlich zum Schlachten bestimmte Hühner im Wesentlichen dasselbe Futter erhalten wie solche, die man zur Zucht bestimmt hat; im 3. Monat giebt man dann nach und nach neben den Kraftfuttermitteln etwas mästetreibende Stoffe, wie Maismehl, Hafermehl, Reis u. s. w., auch Kartoffeln. Bis zum Alter von 3 Monaten fütterte ich täglich 4—5 mal, und zwar abwechselnd Hafer-, Gerstenmehl, aufgekochten Reis, eingeweichtes Weißbrot, alle diese Futtermittel häufig mit gekochten und gestampften Kartoffeln, sowie mit etwas Fleischfuttermehl vermengt und in heißem Wasser zu Teig angerührt. Abends erhielten sie Körnerfutter, nämlich anfangs Hafergrütze, später Maisschrot, Gerstenschrot oder Weizen. Nach nicht ganz 3 Monaten waren die Thiere körnerfett, wurden dann noch 8 Tage in einem Mastkäfig mit Mais-, Hafermehl und gekochtem Reis gefüttert und nun geschlachtet. Sie hatten folgende Unkosten verursacht: 12 Bruteier 1 M 80 Pfg., 13 Pfd. Fleischmehl à 18 Pfg. = 2 M 34 Pfg., 10 Pfd. Gerstenfuttermehl (Abfälle einer Graupenfabr.) 60 Pfg., 4 Pfd. Hafermehl 40 Pfg., 4 Pfd. Maismehl 40 Pfg., 8 Pfd. Bruchreis 1 M 20 Pfg., 10 Pfd. Brot 1 M 50 Pfg., 24 Pfd. Kartoffeln 72 Pfg., 5 Pfd. Maisschrot 45 Pfg., 4 Pfd. Hafergrütze 80 Pfg., 22 Pfd. Weizen 2 M 20 Pfg., 6 Pfd. Gerstenschrot 54 Pfg., 6 Eier 30 Pfg., zusammen 13 M 25 Pfg. Mithin kostete jedes Huhn zur Zeit des Schlachtens 1 M 10 Pfg. An wogen dieselben aber geschlachtet und ausgenommen durchschnittlich 2½ Pfd. Rechnet ich den Preis für Rindfleisch nur zu 60 Pfg., so kosten 2½ Pfd. 1 M 50 Pfg. Ich hatte also an jedem Huhn 40 Pfg. Gewinn, oder das Pfund Fleisch junger Hühner kam auf 44 Pfg. Gewiß ein geringer Preis für einen delikaten Braten! Auch das Alles wieder unter ungünstigen Verhältnissen. Auf dem Lande stellt sich die Aufzucht weit billiger. Wohl zu beachten ist aber, daß ich den Versuch mit einer leicht zu mästenen Rasse gemacht habe. Nach diesem zog ich 3 Italienerküken auf und fütterte sie in gleicher Weise. Dieselben wogen mit 3 Monaten geschlachtet kaum 1½ Pfd., die ich mit 1 M 10 Pfg. bezahlt hatte, also das Pfund mit 73 Pfg. Während der 8 Tage der Mast hatten sie kaum merklich an Gewicht zugenommen“ (vergl. S. 124).

Wem das Gesagte nicht schon beweist, daß Aufzucht und Mastung im kleinen

Maßstabe zwecks Fleischgewinnung einen lohnenden Ertrag abwirft, den brauche ich nur auf die Züchtung der sogen. Hamburger Rücken in der Gegend von Ramelsloh im Lüneburgischen, welche auf S. 67 bis 73 eingehend besprochen worden, hinzuweisen. Auch bei dem in Frankreich herrschenden Verfahren („Theilung der Arbeit“) kommt, obgleich ja das Ganze als eine Hühnerzucht im Großen, als ein weitgreifender Industriezweig sich darstellt, zum großen Theil wirklicher Kleinbetrieb (s. S. 719) in Betracht: denn der Ausbrüter kauft die Eier bei den Landleuten auf, läßt sie durch Puten oder Maschinen ausbrüten und giebt die 24 bis 36 Stunden alten Rücken an andere Leute ab, welche die Aufzucht (bis zum Alter von 3 oder 4 Monaten) besorgen, um sie dann an die eigentlichen Mäster zu verkaufen, welche die Thiere nach 3 Wochen auf die Wochenmärkte bringen, wo sie von den Händlern aufgekauft und für die Märkte der großen Städte, besonders Paris, geschlachtet und zurecht gemacht werden. Nur ausnahmsweise beschäftigt sich Einer mit all' diesen Geschäftszweigen. Die Herren Arnoult in Chambais bei Fouban mästen jährlich viele Tausend Rücken, die Ausgaben belaufen sich pro Stück durchschnittlich auf 2 Frs. 90 Cent. (2,32 M.). Ihre Rechnung stellt sich so:

|                                                     |         |
|-----------------------------------------------------|---------|
| 100 Rücken (aus den Brutmaschinen erhalten) . . . . | 30 Frs. |
| 10 Sack Gerstenmehl à 100 kg, à 20 Frs. . . . .     | 200 „   |
| 15 kg Schweineschmalz à 1 Frs. 20 Cent. . . . .     | 18 „    |
| Milch, Käse zc. . . . .                             | 40 „    |

Summa der Ausgabe 288 Frs. (230,40 M.).

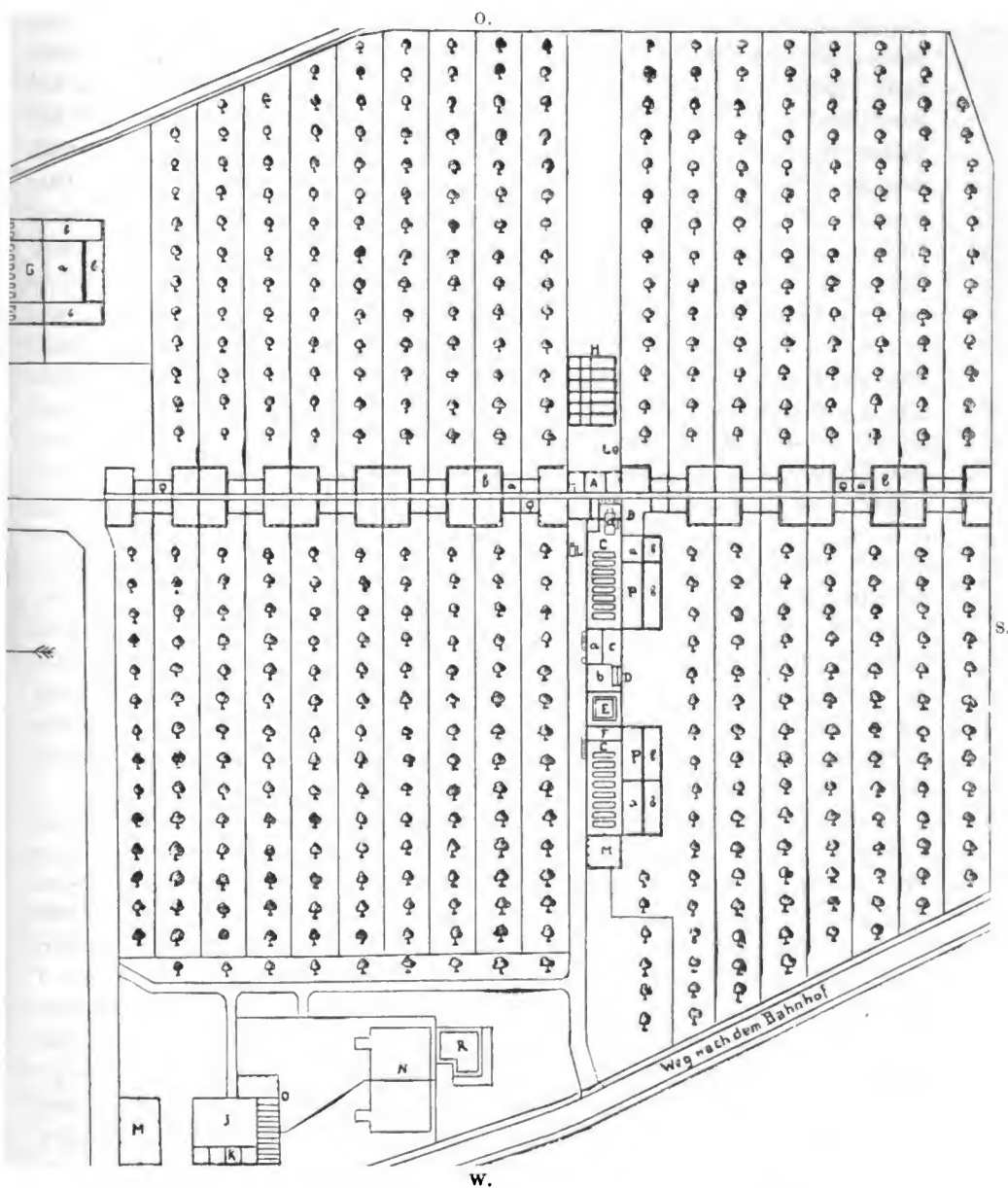
Da der Verkaufspreis für das Stück je nach der Jahreszeit 5 bis 5½ Frs. beträgt, so ergiebt jedes einen Reingewinn von 2 Frs. 10 bis 2 Frs. 60 Cent. (1,68 bis 2,08 M.). Näheres über Mastung zc. gelangt in Abschnitt VII zur Besprechung. — Daß in Frankreich auch die Zucht und Mastung der Enten in entsprechender Weise gehandhabt wird und daß ähnliche Verhältnisse in der Gegend von Aylesbury zur Geltung kommen, wurde bei Beschreibung der Duclair- und der Aylesbury-Ente (S. 384 und S. 390) vermerkt. Außerdem ist nicht zu vergessen, daß man in den südost-englischen Grafschaften Suffex und Berkshire (vergl. Abschnitt VII) die Züchtung und Mastung der Hühner in ähnlicher Weise wie in Frankreich betreibt; kleine Leute, wie Arbeiter u. a., ziehen oder mästen nur einige Duzend, größere Mäster lassen die Hühner in weiterer Umgegend aufkaufen und haben beinahe stets an 200 Duzend zu gleicher Zeit auf der Mast, sodaß sie im Vierteljahr öfter nicht weniger als 2000 Duzend nach London verschicken.

Es wäre, wie gesagt, lebhaft zu wünschen, daß bei uns in Deutschland diese Erwerbszweige, wie sie ja schon im Lüneburgischen gepflegt werden und hübsche Summen ergeben, mehr Eingang und Verbreitung finden möchten, damit wir des Imports von Schlachtgeflügel aus Frankreich, Belgien, Italien nicht mehr bedürfen. Nicht das kann unsere „Geflügelzucht im Großen“ sein, daß man in umfangreichen Anstalten, die für schweres Geld eingerichtet werden, gleichzeitig Markt-Eier zu gewinnen, Rassegeflügel zu züchten, Tausende von Junggeflügel zu erbrüten, aufzuziehen und zu mästen unternimmt — denn dies ist geradezu ein Unding —, sondern daß wir nach französischem Vorbild schaffen, daß wir „Theilung der Arbeit“ obwalten lassen und dadurch, daß die verschiedenen Faktoren einander in die Hände arbeiten, im Erfolg, in

den erzielten Summen „Großes“ leisten: die eigentliche Eierproduktion gehört aufs Land; ebenso läßt sich auf den ländlichen Gehöften, namentlich dort, wo viel Kornfrüchte gebaut werden, wo es viel Abfall und billige Milch zc. giebt, Junggeflügel bequem und leicht züchten und aufziehen, um es, je nach den Absatz- und Verkehrs-Verhältnissen, entweder auf den Märkten oder an Mäster zu verkaufen; die Mastanstalten können also entweder das nöthige Junggeflügel selbst erbrüten, oder aber, was je nach den Umständen vortheilhafter sein dürfte, die Hühner, Puten zc. auf dem Lande aufkaufen, wo sich die Aufzucht billiger stellt als in einer Anstalt. In letzterer Weise arbeitet die Saganer Mastanstalt von Fröhlisch, deren Besitzer das Geflügel auf den Wochenmärkten Niederschlesiens zc. erwirbt, um es nach der erforderlichen Mast und Zurichtung namentlich in die feineren Küchen Berlins zu liefern. Dagegen brüten andere Anstalten, so z. B. die Hühnerzucht-Anstalt St. Ilgen bei Heidelberg, selbst. Da letztere wohl als eins der größten derartigen Etablissements dasieht und in ihren Einrichtungen und ihrem Umsatz sich stetig noch erweitert, sei dieselbe etwas eingehender behandelt.

Die „**Hühnerzucht St. Ilgen**“ (Plan Fig. 70), unmittelbar an der Bahn- und Telegraphen-Station St. Ilgen bei Heidelberg, in der Rheinebene gelegen, nimmt einen Flächenraum von über 4 Hektar Land ein und zeichnet sich ebenso durch Billigkeit der Anlage, wie durch Zweckmäßigkeit und Vollständigkeit der Einrichtungen aus. Wie der Plan vergegenwärtigt, führt vom Eingang (am Bahnhofsweg) ein Fahrweg direkt zu dem großen Hauptgebäude, während sich links ein Pfad abzweigt, auf welchem man, an dem Eisbause R (60 cbm Eis fassend) und dem Ententeich N vorbei, nach den Werkstätten gelangt. Diese bestehen aus einem großen Gebäude J, an dessen Südseite sich die Entenställe O, an dessen Westseite sich die Quarantäne-Ställe K anlehnen, und einem großen Vorrathsschuppen M. Die Entenstallung zerfällt in 12 gesonderte Ställe für je 1 Stamm Zucht-Enten und 1 großen Stall für ca. 300 Schlacht-Enten; die Quarantäne-Ställe, 4 an der Zahl, dienen zur Aufnahme und Beobachtung etwa neu angekauften Geflügels und liegen von den Hühnerhallen resp. Laufräumen weit genug entfernt, um jeder Gefahr einer Einschleppung epidemischer Krankheiten vorzubeugen. In den Werkstätten werden Brutapparate zum Verkauf angefertigt.

Das Hauptgebäude besteht aus einer von Nord nach Süd laufenden, in der Mitte durch ein Wärterhaus A unterbrochenen Reihe von 10 massiven Stallgebäuden Q, und aus einem von letzterem aus nach Westen, gegen den Haupteingang sich erstreckenden Flügel. Sämmtliche Gebäude sind in Cementguß (Betonbau) aufgeführt, so daß die Stallungen, wenn nöthig, ohne Gefahr selbst durch Ausbrennen gereinigt werden können. Jedes der 10 Stallgebäude enthält 4 gesonderte Stallungen für je 50 Hühner. Die Stallgebäude a wechseln ab mit großen Volièren b in der Art, daß zu jeder Stall- eine Volièren-Abtheilung gehört; da sich daran auch jeweils ein vollständig abgegrenzter Laufräum von 8—10 Ar Größe, mit Obstbäumen und Kornweiden bestanden, anschließt, so lebt jede Heerde von ca. 50 Stück Hühnern völlig abgesondert für sich, in Verhältnissen, die ihr, je nach der Witterung, weites Umhertummeln im Freien, lustigen Aufenthalt in einem vor Sonne, Regen und Wind ge-



A Wärterhaus. B Futterküche. C Mastställe. D Oekonomiegeb. E Eishaus. F Badraum. G Bruthaus. H Schlachthaus. J Werkstätt. K Quarantäneställe. L Brunnen. M Geräthschuppen. N Ententeich. O Entenställe. P Jung-  
geflügel-Ställe. Q Zuchtgefl.-Ställe. R Eischuppen.

Maßstab 50 m

Fig. 70. Hühnerzucht-Anstalt St. Ilgen. Grundriß.

schützten Raum, oder endlich den Rückzug in einen, im Winter geheizten Stall freistellen. Ein fast 200 m langer Gang durchschneidet diesen ganzen Stalltrakt, giebt durch Thüren zu allen Abtheilungen Zugang, führt die Heißwasser-Heißrohre von der Centralheizung den Ställen zu und dient zugleich als Kanal, welcher die aus den Ställen abgesogene Luft in zwei mächtige, geheizte Ventilationschlote gelangen läßt. Der Centralbau enthält Wohnungen, sowie den gewaltigen Ofen für die Centralheizung.

Der ost-westlich laufende Trakt enthält erstlich zwei große Mastfäls C, für je 2000 Stück Mastgeflügel, vorzüglich geheizt und ventilirt. Von dem grausamen System der Einzelhaft ist die Anstalt ganz abgegangen: die Hühner werden zu je 10 Stück in lustigen Abtheilungen zusammengefaßt; größtentheils fressen sie frei aus Trögen, zu kleinerem Theil werden sie mit der Maschine gefüttert. Ueber den Mastfäls liegen die großen Futterspeicher, südlich an die Mastfäls lehnen sich die ebenfalls geheizten und gut durchlüfteten Stallungen für ca. 2000 Stück unerwachsenes Junggeflügel P. — Zwischen den beiden Mastfäls liegt das Dekonomiegebäude D mit dem Schlachtsaal c, in welchem ununterbrochen geschlachtet, gerupft, ausgezogen und zugerichtet wird. Von Schlachtmethoden wird diejenige durch den geöffneten Schnabel vorgezogen, da sie sehr rasch tödtet und keine äußere, Verunreinigungen und Fäulnißerregern zugängliche Wunde verursacht. An den Schlachtsaal stößt das Comptoir b nebst einer darüber befindlichen Wärterwohnung. Endlich folgt das Kühlhaus E. Dieses, höchst sinnreich erbaut, enthält im unteren Stock den Aufbewahrungsraum, in welchem das frisch geschlachtete Geflügel, auf Glasbrettern liegend, gekühlt und bis zum Versandt aufbewahrt wird, im oberen Stock einen Eisbehälter, welcher 500 Centner faßt und dem darunter liegenden Raum auch im heißesten Sommer eine wenig über dem Gefrierpunkt liegende Temperatur sichert. Neben dem Kühlhause, anderseits an den westlichen Mastsaal angrenzend, liegt das Pack- und Versandtzimmer F.

Nordöstlich von dem Hauptbau liegt endlich das Bruthaus G. Man erkennt in demselben einen größeren Saal in der Mitte, in welchem 6 Brutapparate zu je 500 Eiern stehen, während sich östlich und westlich je ein kleinerer Raum mit 2 Brutapparaten anschließt. Es sind also im Ganzen 10 Apparate für zusammen 5000 Eier vorhanden und, mit einer kurzen Unterbrechung im November und Dezember, in steter Thätigkeit. Nördlich von diesen 3 Brutfäls liegen die Heizungsräume d und e, in denen ein Ofen auffällt, welcher das Wasser für sämtliche 10 Brutapparate erwärmt, während ein zweiter, größerer Ofen durch Perkins-Heizung sowohl eine daneben gelegene Hühnermist-Darre c, als auch die Kuchelräume heizt. Dies geschieht in der Weise, daß parallele Heißwasser-Rohre zwischen einem Betonfußboden und einem höher liegenden Holzfußboden hin und wieder laufen und die von außen eintretende frische Luft erwärmen. Diese bringt durch Spalten des Holzfußbodens, durch eine ihn überspannende Leinwand und endlich durch eine Lage Torfmehl nach oben, und so erfreuen sich die auf dem Torf umherspringenden Küchlein eines warmen trocknen Fußbodens und einer fortwährenden Zufuhr frischer warmer Luft. In den eigentlichen Bruträumen können sich die Thierchen überdies in sogenannte künstliche Gluckden zurückziehen, Schlupfwinkel, über welchen das aus den Brutapparaten zum Kessel zurückkehrende Wasser hinströmt, so daß den Küchlein dieselbe Erwärmung von



oberhalb zu Theil wird, die ihnen die eigene Mutter zu bieten im Stande wäre. Südlich vor den Brutkäfen liegt ein großes, schwächer geheiztes Glashaus a, um dasselbe 3 Volieren b, und endlich vor diesen die gänzlich freien Laufräume. Auslaufklappen gestatten jedem Rücken, von seiner Glucke durch die minder warmen resp. minder geschützten Vorräume bis ins Freie zu gelangen. Bei dieser Einrichtung bleibt der Gesundheitszustand so vortrefflich, daß nur in den ersten Tagen nach dem Auskriechen ein oder der andere Schwächling eingeht.

Die in diesem Gebäude aufgestellten Brut-Apparate sind, mit wesentlichen Verbesserungen, nach dem Baumeier'schen System gebaut, die Heizung des Wasserbades erfolgt durch einen Ofen mit eingemauertem Kessel. Da das Nähere über künstliche Brutung und Aufzucht in dem Abschnitt VII zur Besprechung kommen wird, so brauchen wir hier nicht weiter darauf einzugehen. Als Futter für die jüngsten Küken, Enten und Gänse wird geschälte Hirse, ein nach eigenem Rezept gebadener Zwieback sowie ein Weichfutter, das aus Gries, Fleischmehl und etwas Ei besteht, gegeben; gehacktes Ei und Quarkkase kommt nicht mehr zur Verwendung, da beides allzuleicht Verdauungsstörungen herbeiführte.

Im Allgemeinen werden in der Anstalt nur diejenigen Rassen gehalten, welche entweder rein oder doch in Kreuzung mit anderen wirtschaftlich nutzbringend sind: als vortreffliche Fleischrasse vornehmlich Plymouths-Rock, als Legehühner Italiener, ferner die ostasiatischen und französischen Rassen, deren Kreuzung ein in der Zucht sehr widerstandsfähiges und zur Mastung höchst geeignetes Produkt liefert, und von Landhühnern die französischen von Courcelles und der Bresse. Obwohl von all' diesen Rassen auch ältere Thiere abgegeben werden, so versendet die Anstalt doch hauptsächlich ganz junge, 1 bis 2 Tage alte Rücken, und zwar in kleinen künstlichen Glucken. Als Schlachtwaare liefert sie nur junges, zartes Geflügel. Sowohl ganz schwere, fette, gestopfte, als auch frei gemästete Thiere werden durch in Frankreich geschultes Personal nach französischem Verfahren geschlachtet und zugerichtet, und mehrere deutsche Höfe wie viele hohe Herrschaften nebst den feinsten Hotels zählen, da die Güte des Geflügels (Hühner, bezw. Rücken, Kapannen und Pouarden, Puten, Enten, Gänse) der des französischen völlig gleichwerthig ist, zu den regelmäßigen Abnehmern. Das Mastfutter besteht in einer Mischung von Gerstengries, Buchweizengries und Kleie, als Getränk giebt es Milch. Uebrigens werden fortwährend in einzelnen Mastständen Versuche mit mannigfaltigen anderen Futtermischungen gemacht, über deren Erfolg abschließende Erfahrungen noch nicht vorliegen. Während des letzten Jahres sind in der Anstalt etwa 36 000 Hühner gemästet worden; erbrütet werden jährlich gegen 40 000.

Aus dem Gesagten erhellt, daß die Anstalt ebenso solid als praktisch eingerichtet ist, und der Erfolg beweist, daß sie ebenso umsichtig als sachverständig geleitet wird. Zu statten kommt ihr wohl auch die günstige Lage: die Rheinebene mit dem starken Fremdenverkehr und den in ziemlicher Nähe liegenden größeren Städten und besuchten Badeorten. — Immerhin aber sind Vorsicht bei der Einrichtung und Umsicht bei der Leitung derartiger Anstalten die Fundamente des Bestehens und Gedeihens derselben, und deshalb müge überhaupt an einige Punkte, die dabei stets zu beachten sind, erinnert sein:

1. Der Unternehmer muß Sachverständiger und zunächst klar sein, was er erzielen will, wie sich also der Betrieb gestalten soll: entweder, je nach den vorliegenden örtlichen u. a. Verhältnissen, nur Mastung oder Brut und Mastung von Hühnern und Puten bezw. Wassergeflügel. 2. Die Anstalt muß gesund und geschützt liegen, namentlich wenn Aufzucht von Massengeflügel ins Spiel kommt. 3. Man fange, falls nicht sogleich größerer Absatz dauernd garantiert erscheint, klein an, liefere reell und gut und erweitere den Betrieb mit zunehmender sicherer Kundenschaft. 4. Die Anlagen seien so praktisch und dabei so solid und billig als möglich, ebenso werde an Arbeitskräften und Verwaltungskosten thunlichst gespart; selbstverständlich mache man sich vor Beginn des Baues einen Kosten-Überschlag, damit man gleich rechnen kann. 5. Wenn man die Geflügelzucht oder Mastung im größeren oder großen Maßstabe als Geschäft betreiben will, ist durchaus kaufmännisch vorzugehen und jede Ausgabe ins Auge zu fassen: Verzinsung des Anlagekapitals (5 Prozent), Pacht oder Miethe für Wohnung, Stallungen und sonstige Räumlichkeiten, Werthverminderung der Zuchtthiere infolge zunehmenden Alters, Verwaltung, Arbeitslöhne, Futterstoffe, Brenn- und Bad-Material, Porto und Frachten, Annoncen. Billigen Bezug von guten Futtermitteln, wie er sich da oder dort bietet, versäume man nicht, z. B. Malzkeime aus Brennereien, Abfälle von geschlachteten Kindern zc. aus Schlachthöfen u. a. 6. Die Jahreszeit und die Nachfrage, d. h. die Conjunktur, die Lage des Marktes ist bei der Produktion zu berücksichtigen, also immer nur die Waare zu liefern, welche am begehrtesten und am vortheilhaftesten zu verwerthen ist; findet sich Gelegenheit, billig einzukaufen, was dann mit Gewinn wieder abgesetzt werden kann, ist diese wahrzunehmen. 7. Auch in sonst unwichtig scheinenden Dingen, wie in der Zurichtung, billigen, aber sauberen und ansprechenden Verpackung des Tafelgeflügels zc., sei der Lieferant genau. 8. Es empfiehlt sich, Zucht- und Legehühner in der Anstalt gar nicht unterzubringen, sondern, wenn man eben mit besonderen Rassen arbeiten will, dieselben auf die umliegenden Dörfer zu geben (s. S. 741) und von dort die Bruteier sich liefern zu lassen; nicht nur, daß die Thiere dort billiger zu erhalten sind, es liegt auch die Gefahr nicht nahe, daß die Anstalt „verseucht“, d. h. daß ansteckende Krankheiten, welche infolge Zusammenlebens größerer Massen Geflügels auf verhältnißmäßig engem Raum entstehen (der Boden wird inficirt; s. S. 648, 669) oder bei Mangel an Vorsicht sich einschleppen und verbreiten, den ganzen Hühnerbestand gefährden können. „Doch ist es“ — so schreibt mir Herr Prof. Dr. Kossmann in Heidelberg, der Besitzer der Hühnerzucht St. Ilgen —, „obwohl jedes Thier und speziell jedes Hausthier gleich dem Menschen bei engem und massenhaften Zusammenleben der Gefahr verheerender Epidemien in höherem Grade ausgesetzt ist, bei allen ohne Ausnahme, auch beim Huhn, möglich, durch Reinlichkeit und Sorgfalt diese Gefahr auf ein Minimum zu verringern. Keine Futter- und Saufgefäße, Ventilation und prompte Reinigung der Ställe, rechtzeitige Entfernung der Erkranken, Quarantäne für die neu Angelaufenen: das ist das Geheimniß. Es ist also unwar, daß die Hühnerzucht nicht im Großen betrieben werden könne, weil sonst Epidemien unvermeidlich seien.“

Leider aber ist gegen so manchen dieser Punkte gefehlt worden, so manche Anstalt (z. B. die zu Teltow und die zu Woltersdorf bei Berlin) ist eingerichtet worden, ohne daß man sich über das Ziel klar war, ohne daß man nur irgend einen Anhalt hatte, ob sich das Geplante verwirklichen ließe; man erwarb ausgedehnte Grund-

stücke, um alle Zweige der Geflügelzucht zu kultiviren, schuf kostspielige, ja luxuriöse Anlagen und Einrichtungen, schaffte bunt durcheinander Hunderte und Tausende des verschiedensten Geflügels an, steckte, ohne daß man sich erst ein Absatzgebiet erschlossen, auf Zehntausende sich belaufende Summen in Baulichkeiten und Inventar — und nach einigen Monaten war alles verbraucht. Hoffentlich ist eine derartige „Gründerzeit“ vorüber!

Es ist nun noch ein Blick auf die **Rassenzucht** zu werfen. Wie auf Seite 739 bereits hervorgehoben, kann sie, wenigstens die von Hühnern und Tauben, auch in der Stadt betrieben werden; sie ist der eigentliche Ausfluß der Liebhaberei, sie kostet zwar Geld, kann aber auch, wenn der Liebhaber mit Verständniß und Ausdauer züchtet, recht einträglich werden. Als Beleg dafür führe ich wieder die Äußerungen und Aufzeichnungen des Herrn Dr. B. Blande-Herford — des beschränkten Raumes wegen muß ich mir die Wiedergabe anderer Beispiele aus der Praxis versagen — an: „Ich schide voraus, daß ich erst einige Jahre Lehrgeld zahlte, ehe meine Jahresbilanz mit einem Plus auf dem Gewinnkonto abschloß. Einen Ueberschuß erzielte ich zuerst im 5. Jahre meiner Thätigkeit als Geflügelzüchter; freilich betrug derselbe bei einem Bestande von etwa 50 Hühnern nur etwa 36 M., steigerte sich aber im folgenden Jahre schon auf nahezu 300 M. und würde sich weiterhin auf derselben Höhe erhalten haben, wenn ich nicht durch den Wechsel meines Wohnortes genöthigt gewesen wäre, Alles zu veräußern und 2 Jahre lang auf Geflügelzucht zu verzichten. Ich würde sicherlich schon früher Gewinn erzielt haben, wenn ich nicht in den Fehler mancher Anfänger verfallen wäre, zu viele Rassen nebeneinander zu halten. Erst als ich die Zahl der Rassen beschränkte, erzielte ich Gewinn. Am 1. Januar 1880 hatte ich einen Bestand von 86 Hühnern verschiedener Rassen, mit einem Buchwerthe von 596 M. Am 1. Jan. 1881 belief sich mein Bestand auf 82 Köpfe mit einem Buchwerthe von 522 M. Der Buchwerth war also um 74 M. geringer, eine Folge der vorgenommenen Abschreibungen von 20 Prozent. Der wirkliche Werth dürfte dem vorjährigen mindestens gleich gewesen sein, da ich die weniger guten Thiere veräußert und von der Nachzucht nur das Beste behalten hatte. Mein Abschluß am Ende des Jahres 1880 ergab folgendes Resultat:

## Einnahmen 1880.

|                                                                              |               |
|------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| Für 28 reine Rassehühner, Anf. 1880 verl.                                    | 272 M.        |
| „ 400 verkaufte Bruteier . . . . .                                           | 120 „         |
| „ 140 „ Küken versch. Alters . . . . .                                       | 290 „         |
| „ 4600 Haushalts-Eier, theils verkauft<br>theils selbst verbraucht . . . . . | 253 „         |
|                                                                              | <u>953 M.</u> |

## Ausgaben 1880.

|                                                                  |               |
|------------------------------------------------------------------|---------------|
| Abschreibungen . . . . .                                         | 74 M.         |
| Futterkosten für alte Hühner . . . . .                           | 250 „         |
| Futter- und Aufzuchtskosten für Junge . . . . .                  | 240 „         |
| Geräthe, Ställe, Einfriedigungen incl.<br>Abschreibung . . . . . | 80 „          |
|                                                                  | <u>644 M.</u> |

Somit bleibt ein Reingewinn von 291 M. Dieses Resultat dürfte zur Genüge erweisen, daß die Rassenzucht selbst dann, wenn man alles Futter kaufen muß, einen entsprechenden Gewinn abwerfen kann.“

Schon von diesem Gesichtspunkt aus verdient die Rasse- oder Sportgeflügelzucht Beachtung, obgleich natürlich der Nutzgeflügelzucht vom staats- und volkswirtschaftlichen Standpunkt aus die erste Stelle einzuräumen ist. Wenn nun vielfach von

jogen. Nutzgeflügelzüchtern kurzweg der Stab über die Rassenzucht gebrochen, dieselbe als nutzlose Spielerei, als ein die „Nutzgeflügelzucht“ benachtheiligende Zuchttrichtung dargestellt wird, so muß zwar zugegeben werden, daß sie in den Händen kenntnis- und verständnißloser Personen zu einer Spielerei, einer Modesache sich gestaltet oder ausartet und daß sie manchen schadhafte Auswuchs (s. S. 717) getrieben; darf man aber vergessen, daß wir gerade ihr den Aufschwung der Geflügelzucht verdanken, und daß, abgesehen von dem wissenschaftlichen Interesse, welches sie bietet, und von dem hohen Werthe des Rassegeflügels als Handelsartikel, doch hauptsächlich oder nur die Rassenzucht — denn z. B. die Züchtung von Kamelsloher oder Bergischen Hühnern, Emdener Gänsen u. ist ja auch Rassenzucht — Material liefert zur Aufbesserung unserer herabgekommenen Landrassen, zur Blutauffrischung derselben oder zur Kreuzung mit ihnen? Beide Zuchttrichtungen werden gewissermaßen Hand in Hand gehen, keineswegs aber brauchen sie sich entgegenzutreten.

Die der Rassenzucht geschenkte Beachtung würde sich noch steigern, wenn wir jene nach englischem Vorbild betreiben wollten. Wie Frankreich das Land der Wirtschaftszucht, so England das der Sportgeflügelzucht. Abgesehen von den Summen, welche in dieser Beziehung dort selbst umgesetzt werden, versendet England theils direkt, theils indirekt für viele Tausende von Pfund Sterling Rassegeflügel nach Deutschland, Frankreich, Oesterreich, Rußland, der Schweiz u., und dadurch gleicht es den Verlust, welchen es durch Import von Eiern und Schlachtgeflügel (s. S. 6) erleidet, ziemlich wieder aus. Wollten nur unsere deutschen Liebhaber die Ausdauer der englischen Rassenzüchter zeigen! Der Engländer hält an der einmal gewählten Rasse fest, mag er zunächst auch Mißerfolge haben; er zeigt sich weit beständiger darin als der Deutsche, welcher bald die eine Rasse gegen eine andere vertauscht oder gar, trotzdem er vielleicht erst Anfänger ist, mit drei, vier und mehr Rassen gleichzeitig Großes erreichen möchte; der Engländer ist Spezialzüchter, der Deutsche leider nur zu oft Vielerlei-Züchter — Spezialzucht aber ist entschieden das einzig Richtige, wenn man eine Rasse durch und durch kennen lernen, mit ihr wirklich Vollkommenes erreichen will. Freilich darf nicht verkannt werden, daß sich in Deutschland der Rassenzucht mehr Schwierigkeiten entgegenstellen als in England: das durch die Seennähe bedingte gleichmäßige Klima mit seinen weniger kalten, strengen Wintern und den nicht ungewöhnlich heißen Sommern begünstigt die Aufzucht und Entwicklung auch weichlicher Rassen, zumal die unwirthliche Zeit nicht so früh hereinbricht als bei uns, wenigstens in Nord- und Ostdeutschland und den mitteldeutschen Gebirgsstrichen; das Material zur Zucht läßt sich bei uns schwieriger beschaffen als in England, wo die Liebhaberei verständnißvoller betrieben wird u. s. w. Der Engländer ist sozusagen geborener Thierzüchter; er weiß, daß wie jeder Sport so auch das Halten und Züchten von Rassegeflügel zunächst Geld kostet, aber er versteht es nach den Verhältnissen das Richtige zu treffen und dann einen Gewinn, und oft einen ganz bedeutenden, herauszuziehen. Auch unsere deutsche Zucht muß soweit kommen, daß sie nicht allein den Bedarf der inländischen Geflügel Freunde zu decken, sondern auch werthvolle, mustergiltige Thiere für die Ausfuhr nach anderen Ländern zu liefern vermag; nur müßte sie, gerade wie der Engländer seine bevorzugten Rassen

(Cochins, Brahmas, Dorkings, Kämpfer, Kampfbantams, Carriers, Engl. Kröpfer u. a.) hat, sich ebenso der Kultur einer Anzahl Rassen befleißigen und dabei zunächst die deutschen Rassen und Schläge in erste Reihe stellen, so die feinen Farbentauben und Tümmeler, Brünner und Holländer Kröpfer, unsere deutschen Mövchen und Fühner, Emdener Gänse — allein der Deutsche schwärmt leider auch in diesem Punkt noch zu sehr fürs Fremde und vernachlässigt darüber das Einheimische, der Engländer ist stolz auf seine „National-Rassen“, und der Deutsche? — — Wenn der Deutsche Cochins, Engl. Kämpfer und Kröpfer u. züchten will, wird es wohl schwerlich zu einem Export nach England u. a. kommen!

Der Züchter, namentlich der Anfänger, hat also auf verschiedene Punkte zu achten: er wähle mit Vorsicht und Verständniß nur eine Rasse oder eine Farbe der zu den örtlichen und sonstigen Verhältnissen passenden Rasse, züchte diese in mehreren, nicht blutsverwandten Parallel-Stämmen resp. Paaren, suche von der Nachzucht wieder die geeignetsten Exemplare aus und paare dieselben passend, merze aber alles nicht Genügende unbedingt aus und mache (bei Großgeflügel) möglichst Frühbruten, damit die Jungen bei Eintritt des Winters möglichst entwickelt, widerstandsfähig sind; vor Allem sei er beharrlich in der Zucht der gewählten Rasse und schide die Thiere nicht nach kaum begonnener Zucht auf „Medaillenjagd“, d. h. von einer Ausstellung zur anderen, wodurch sie nur ruiniert werden; bei etwa vorzunehmender Blutauffrischung gilt es ebenfalls vorsichtig zu sein und zwar bezüglich der Bezugsquelle, damit der eigene Zuchtstamm durch mangelhafte, zu wenig durchgezüchtete Thiere nicht verdorben werde, überhaupt ist für den Rassenzüchter gerade das Theuerste am billigsten.

Wollten die einzelnen Züchter diese und entsprechende Grundsätze befolgen, dann würde es wohl überhaupt bald mit unserer Rassenzucht besser stehen, obgleich ja, und dies darf nicht vergessen werden, die deutsche Zucht resp. die Leistung einiger deutschen Züchter neuerdings im Ausland bereits mehrfach Anerkennung gefunden; diese Anerkennungen aber betreffen Rassen, welche man in England nicht züchtete bezw. nicht züchtet: Yokohamas, Phönixe, Indische Kämpfer, Zwerghühner, und bestätigen somit die Richtigkeit der oben gemachten Bemerkung, daß wir möglichst andere Rassen als namentlich die Engländer züchten sollten.

Im Uebrigen liegt es auch an den Verhältnissen unseres **Vereins**lebens, daß unsere Rassenzucht auf einer ziemlich niedrigen Stufe steht. Zunächst ist der Sitz fast aller Vereine — deren es in Deutschland, abgesehen von den ca. 70 Prieftaubenz.-Vereinen, an 380 giebt — in den Städten, die meisten, und noch dazu recht unbeschränkte Mitglieder sind Städter, welche die Zucht unter weit ungünstigeren Verhältnissen betreiben als Landbewohner\*), weshalb „die Zuchtergebnisse trotz aller Bemühungen sehr mittelmäßig bleiben müssen; ferner“, so hebt Herr Major Ruppß weiter hervor, „halten sie sich nicht an die Zucht einer Rasse (Großgeflügel), die vielleicht die mißlichen Verhältnisse ihres Geflügelhofes leichter ertrüge, nein man schafft alle möglichen Rassen an, nutzt die Zuchtstämme in der naturwidrigsten Weise rein aus und leistet damit nichts. Die Ueberzahl der Vereine aber mit jährlichen Ausstellungen begünstigt diese Mißstände außerordentlich; es soll auf jeder Ausstellung Neues gezeigt, Preise erworben werden, das wird

\*) England verbankt den hohen Stand seiner Rassenzucht unter Anderem gerade dem Umstande, daß dort die Landgrundbesitzer, die Farmer die Träger derselben sind.

lostopfelig, und so kommen denn leider viele Vereine, die durch äußere Verhältnisse nicht sehr begünstigt sind und ohne Verständniß geleitet werden, zu einer Art Ausbeutungssystem des Publikums, welches mit ihnen als Aussteller, Besucher oder Loosabnehmer in Berührung tritt.“ — Welche Aufgaben die Geflügelzucht-Vereine haben, das wurde schon auf Seite 721 berührt. Sie sollen, kurz gesagt, für Hebung der Geflügelzucht sorgen; sie sollen nicht nur durch Vorträge, Vorführung von schönen Rassestücken zc. für Belehrung und Aufklärung ihrer eigenen Mitglieder Sorge tragen, sondern auch die außerhalb der Vereine stehenden Personen anzuregen bestrebt sein. So müßten sie den Verkauf von Bruteiern, welche die Mitglieder abzugeben haben, von einer Centralstelle aus leiten oder ihn wenigstens unter Kontrolle einer Sachverständigen-Kommission, welche die betreffenden Zuchtschläge vorher zu besichtigen hatte, stellen, damit das größere Publikum, das durch den von gewissen Personen betriebenen Bruteier-Schwindel abgescreckt worden, wieder für die Sache gewonnen werde. Einige Vereine thun dies bereits seit langem, so der Görlitzer, die Hannover'schen u. a. Der Görlitzer Verein, als der erste deutsche i. J. 1852 unter der Bezeichnung „Fühnerologischer Verein“ von dem verdienstvollen, am 14. März 1884 verstorbenen Robert Dettel begründet, hat in dieser Beziehung bahnbrechend für die deutsche Geflügelzucht gewirkt und vom Jahre 1855 bis 1878 zusammen 68 745 Bruteier versandt. Ebenso müßten die Vereine den An- und Verkauf guter Zuchtschläge vermitteln. Wichtige Hebel zur Förderung der Rassenzucht bilden sodann, von den unten zu besprechenden Ausstellungen abgesehen, die Abhaltung von Wanderversammlungen und Geflügelzüchter-Kongressen, auf denen beachtenswerthe Punkte zur Erörterung gelangen können, und die Gründung von Spezialklubs, deren in England verschiedene, z. B. für Bantamzucht, existiren, während in Deutschland bisher, wenn wir die zahlreichen Brieftaubenliebhaber-Vereine ausnehmen, nur ein Langschanzzüchter-Klub ins Leben getreten ist. Solche Klubs können ihre Mitglieder durch Austausch von Bruteiern und reinen Zuchtstücken, durch gemeinschaftlichen Bezug guten Zuchtmaterials aus dem Auslande unterstützen, die Merkmale der betreffenden Rasse und den Prämiiierungs-Modus feststellen und hierdurch sowohl wie durch Spezial-Ausstellungen (diese vielleicht im Anschluß an größere allgemeine Geflügel-Ausstellungen) für Verbreitung der Rassen und Aufklärung über dieselben am nachhaltigsten thätig sein. In ähnlicher Weise wirkt auch der im Juli 1881 begründete, von H. du Roi in Braunschweig geleitete „Klub deutscher und österreichisch-ungarischer Geflügelzüchter“, welcher für den Fortschritt unserer Rassenzucht sehr bedeutungsvoll geworden ist; er hat seine Ausstellungen im Anschluß an die der Vereine zu Hannover, Dresden und Lübeck abgehalten.

Es kann nicht genug betont werden, daß man die Zahl der **Ausstellungen** möglichst beschränken sollte, denn das Publikum ist durch dieselben, da sie sich zu rasch folgten und jeder der vielen Vereine solche regelmäßig veranstalten wollte — die erste deutsche fand 1864 in Altenburg statt —, übersättigt; und mögen sie auch das wichtigste Fördermittel zur Verbreitung von Rassenkenntniß zc. gewesen sein, so haben sie doch manchen häßlichen Auswuchs gezeitigt, ja oft gerade das Gegentheil von dem zu Erstrebenden bewirkt. Um darin Abänderung zu schaffen, haben sich neuerdings in anerkennenswerther Weise die Vereine bestimmter Gaue zusammengethan zu Verbänden und Central-Vereinen, und die Ausstellungen werden nun unter Mitwirkung der zum Verband gehörenden Vereine abwechselnd an dem Sitz dieses oder jenes Vereins abgehalten; dadurch gestalten sich die ersteren größer und schöner

und die Kosten verringern sich für die Betheiligten. Denn gerade der Kostenpunkt treibt manche Vereine, welche ein Deficit verhüten möchten, dazu, durch die Lotterie zc. in einer die Hebung der Geflügelzucht gewiß nicht begünstigenden Weise sich Mehreinnahmen zu schaffen, während sich doch so oft an Arbeitslöhnen, Futterkosten, Dekoration u. a. sparen ließ; auch an Porto und Fracht würde man erhalten können, indem man z. B. ausländischen Händlern nur dann freie Rücksendung der nicht verkauften Thiere gewährte, wenn ihre Leistung eine besondere war — von englischen Ausstellungen findet freie Rücksendung überhaupt nicht statt —, indem man ferner im Programm den Anmelbenden eine leichte Verpackung (Körbe, keine unbeholfenen Kisten u. a.) der Thiere zur Pflicht machte zc. Sodann möchte ich noch an Einiges erinnern.

1. Die Behandlung und Pflege der Thiere muß eine sorgsame sein, damit sie nicht krank oder gerupft oder mit gebrochenen Beinen zc. zurückkommen. In dieser Beziehung sind die Ausstellungen geradezu als ein Feind unseres Geflügels zu betrachten. Die ankommenden Thiere müssen durch Sachverständige auf ihren Gesundheitszustand untersucht — infolge verkehrter Verpackung zc. unterwegs beschädigte Thiere sind nach vielleicht eintägiger Verpflegung zu retourniren, aber nicht auszustellen —, die gesunden sobald als möglich in den betreffenden Käfig, die kranken oder verdächtigen in abgesonderte Krankenzellen gebracht werden, und zwar durch damit bewanderte Personen, nicht durch rohe Arbeiter, die noch nie ein Stück Geflügel in Händen gehabt haben. Die Käfige müssen hell, geräumig \*) und so arrangirt sein, daß benachbarte Thiere sich nicht beißen können. Herr K. Petermann-Rostock weist auf das Belegen der Käfigboden mit Grasfoden (Rasenstücken), was schon mehrfach angewendet worden und sich bewährt hat, hin, nur sind die letzteren, damit sie alle Feuchtigkeit auffangen, also ihre wohlthunende Wirkung auf die Nerven der Besucher und die Gesundheit des Geflügels auszuüben vermögen, von sandigem Boden zu nehmen. Die Fütterung der Thiere muß eine durchaus mäßige und zweckmäßige, das Wasser rein sein; den Hühnern gebe man Morgens recht trocken angemachtes Weichfutter von Körnerschrot oder geschrotetem Geflügel-Fleischzwiebad (J. Kayser's Fabrikat), wie es in England üblich (Spratt's Patent\*\*), und erst nach Mittag oder gegen Abend hartes Korn, am besten gute Gerste; die Weichfutter-Gefäße sind sauber zu halten, und keinesfalls dürfen die Thiere zweier zusammenstoßenden Zellen ein gemeinschaftliches Tränkgefäß haben. Endlich sollte, wie es in England der Fall, den Besuchern durchaus verboten sein, das Geflügel in den Käfigen mittelst eines Stocks zc. zu heunruhigen, denn dasselbe ist ja ohnehin genug Aufregungen und Strapazen ausgelegt. Eine „Muster-Ausstellung“ muß sich auch durch derartige Dinge, nicht nur durch schönes Geflügel auszeichnen.

2. Die Ausstellungen dürfen, ebenfalls der Thiere wegen, nicht zu lange, höchstens 4 Tage dauern, zumal wenn vor Eröffnung der Ausstellung noch ein besonderer Tag zur Prämiirung angesetzt ist. — 3. Das Programm soll die Pflichten und Rechte des Vereins, der Aussteller und der Preisrichter klar verzeichnen, sodas

\*) Nach englischem Muster gearbeitete Ausstellungs-Käfige (von Eisenbraht, verzinkt, zum Zusammenlegen) liefert Hr. S. Marten in Lehrte, Hannover.

\*\*) Weichfutter verabfolgt man den Hühnern auch nach zurückgelegter längerer Reise.

jede Partei nicht nur weiß, was sie zu leisten, sondern auch zu erwarten hat; leere Versprechungen, wahrheitswidrige Reklame können dem Verein endschliesslich nur schaden. Ebenso müssen die Ausstellungsberichte sachgemäß sein. — 4. Der Endtermin der Anmeldungen ist seitens des Vereins auf einen möglichst späten Tag festzusetzen, dann aber auch von den Anmeldenden streng innezuhalten; für jede später angemeldete Nummer, die noch im Katalog Aufnahme findet, möge der Verein eine Nachzahlung bestimmen und erheben (in England hat man z. B. bei den Ausstellungen im Crystal-Palast dieselbe auf 1 sh. = 1 M normirt). — 5. Es empfiehlt sich, um die Kenntniß der Rassen (namentlich Großgeflügel) und ihrer Eigenschaften im großen Publikum zu verbreiten, in den Katalogen bei Aufzählung der Rassen einige kurze beschreibende Notizen über dieselben einzufügen, wie es thatsächlich u. A. der Rostocker, Grazer, Königsberger Verein bereits gethan. — 6. Das Standgeld muß bei fogen. Muster-Ausstellungen hoch sein, um minderwerthiges Geflügel fernzuhalten und ansehnliche Prämien vertheilen zu können („Verkaufs-Klassen“ s. S. 753). Auf großen englischen Ausstellungen beträgt jenes für die Hr. Hühner 8, für die Hr. Tauben 6 M., in den Verkaufs-Klassen nur 5 bzw. 4 M. Das eingegangene Standgeld wird zu Prämien verwendet. — 7. Bei der Prämiiung dürfen Aussteller nicht zugegen sein. — 8. Am Prämiiungstage resp. vor Eröffnung der Ausstellung sollte nichts verkauft werden dürfen, wie es in England üblich. Dort muß übrigens jede Nummer einen Verkaufspreis tragen, der freilich oft unbegleichbar (100—200 Lstr.) ist. — 9. Zur Verloosung (Lotterie) sollte nur auf der Ausstellung (Geflügel, Bücher, Geräthe) angelauft werden. Das Geflügel darf kein Schund, wie es aber leider oft vorkommt, sein; und damit der Gewinner nicht blutsverwandte Thiere erhält, sind von der betreffenden Farbe zwei oder mehr Stämme bzw. Paare anzukaufen und die männlichen Thiere zu wechseln. Die Lotterien bilden einen wichtigen Punkt des Ausstellungswezens.

Das Verfahren der **Prämiiung** hat schon viel Staub aufgewirbelt. Gewöhnlich wurden die angemeldeten Tauben, Hühner, Enten, Gänse nach Rassen geordnet, für die einzelnen Abtheilungen (Tauben, Hühner, Wassergeflügel) zwei, drei oder mehr Preisrichter ernannt, welche die beachtenswerthen Stämme oder Paare mit einer I, einer II oder auch einer III auszeichneten (rangirten), und dann zählte (summirte) man die auf die verschiedenen Thiere eines Ausstellers in einer Abtheilung entfallenden I., II. oder III. „Preise“ zusammen, um ihm je nach der Zahl derselben einen mehr oder minder werthvollen wirklichen Preis oder Prämie (Staats-, Vereins-Medaille, Geldpreis, Pokal, Diplom etc.) zuzuerkennen. Dies Verfahren ist heut noch vielfach gebräuchlich, doch sehr verbesserungsbedürftig; man hat deshalb längst Reformen angebahnt, und neuerdings, so der Deutsch-Österreich. Geflügel-Klub und verschiedene größere Vereine, sich an die englischen Einrichtungen angelehnt. Es sei gestattet, auf einige Punkte hinzuweisen.

1. Die Eintheilung des Geflügels kann einfach nach Rassen oder aber nach Klassen geschehen. In letzterem Falle — so ist es in England Regel und in Deutschland namentlich durch eben genannten Klub eingeführt — werden die Rassen, welche in der betreffenden Art beliebt sind, also auch ein zahlreiches Erscheinen von Stämmen oder Paaren erwarten lassen, nach der Färbung in mehrere Klassen getheilt, z. B.



Italiener: rebhühnfarbige, weiße, ſchwarze, geſperberte; mit weniger Nummern beſchickte Raſſen bilden je eine Klaſſe, und nur in einzelnen Stämmen, Paaren oder Exemplaren erſcheinende Raſſen bilden zuſammen die Klaſſe „Diverſe“. In England ſtellt man ſogar die Hauptraſſen nach den Geſchlechtern getrennt aus, ſodaß z. B. gelbe Cochin-Hähne eine Klaſſe für ſich bilden; in Deutſchland iſt dies auch ſchon geſchehen, doch ſtellen ſich der Durchführung bei uns große Schwierigkeiten entgegen. — 2. Mag Klaſſen-Prämiiung oder aber Rangirung und Summirung eingeführt ſein, ſtets ſollte man nur das wirklich Beſte mit einer I auszeichnen, leider aber wird bei dem letzteren Syſtem mit Austheilung der I oft genug recht freigebig verfahren, zum Schaden der Geflügelzucht, denn es giebt Perſonen, welche die ihnen zuerkannten I. „Preiſe“ zur ſchlimmſten Reklame benutzen. Bei der Klaſſen-Prämiiung dagegen kommt in jeder Klaſſe nur ein (event. gar kein) I. Preis, daneben II. und III. Preiſe zur Vertheilung; dieſelben ſind aber durchweg wirkliche, in der Regel vorher feſtgeſetzte Preiſe oder Prämien (Geld, Medaillen, Werthgegenstände), nicht bloß leere Rangbezeichnungen, die erſt bei der Summirung etwas Greifbares ergeben. Um hübsche Prämien auswerfen zu können, iſt das eingegangene Standgeld dazu zu verwenden. In England giebt man Silberpokale, Geldpreiſe und dreierlei Diplome: „Very highly commended“ (Sehr hoch empfohlen), „Highly commended“ (Hoch empfohlen) und „Commended“ (Empfohlen). Bei dieſem Syſtem kommt der Spezialzüchter und kleine Liebhaber ebenſo zu ſeinem Recht wie der begüterte Geflügelfreund, während bei der Summirung vielfach, namentlich da wo auf eigene Zucht kein Werth gelegt wird, nur der Gelbfad prämiirt wird, indem wohlhabende Herren (Liebhaber oder Züchter kann man ſie zuweilen gar nicht nennen) vor der Ausſtellung für ſchweres Geld Geflügel aufkaufen, um auf der letzteren recht vielmal eine I oder II zu bekommen und mit den auf ſolche Weiſe erlangten höchſten Prämien prunken zu können, das vorher gekaufte Geflügel wird dann nicht ſelten ſogleich wieder verkauft. Iſt dies Geflügelzucht oder Geflügelliebhabelei? — 3. Hervorragende Zuchtleiſtungen ſind durch Ehrenpreiſe bezw. die höchſten Prämien auszuzeichnen, überhaupt gekaufte Thiere ſtets gleichwerthigen ſelbſtgezüchteten nachzuordnen, denn der Züchter muß Anerkennung ſeines Müheſ und Strebens finden. — 4. Staatspreiſe (Medaillen), vom Landwirthſchafts-Miniſterium bewilligt, ſollten nur für ſelbſtgezüchtetes Geflügel vergeben werden, und zwar vorzugsweiſe für Großgeflügel (Hühner, Puten, Enten, Gänſe), da dieſes nicht nur wirthſchaftlich wichtiger, ſondern ſeine Züchtung auch von beſonderen Bedingungen abhängig iſt, während Tauben ſchließlich überall gehalten und gezüchtet werden können. — 5. Dagegen läßt ſich eine Trennung des Großgeflügels in Sport- und in Wirthſchafts-Geflügel und eine dementsprechend beſondere Prämiiung auf allgemeinen Geflügel-Ausſtellungen nicht durchführen, denn hier muß alles Geflügel nach gleichem Prinzip in Bezug auf ſeine Raſſemerkmale gerichtet werden, zumal man z. B. den Hennen außergewöhnliche Legefähigkeit nicht anſehen kann. Wohl aber laſſen ſich eine oder mehrere Klaſſen für lebendes Maſt- und Tafel-Geflügel überall dem anderen Geflügel anfügen und in dieſen Klaſſen auch, wie es in England ebenfalls geſchieht, die zu dem gedachten Zweck gezüchteten Kreuzungen (z. B. Houdan × Brahma) unterbringen und richten; Eier-Prämiiungen ſind am beſten in kleinerem Kreiſe und in der auf Seite 722 angegebenen Weiſe auszuführen. — 6. Für Beſitzer von weniger werthvollem Raſſe- oder von Wirthſchafts-Geflügel richte man ſogen. Verkaufklaſſen mit niedrigerem Standgeld ein, welche nicht prämiirt

werden (auf Kanarien-Ausstellungen ist die entsprechende Einrichtung getroffen); den Maximalpreis der in denselben auszustellenden Thiere möge der Verein vorher im Programm festsetzen. — 7. Den Preisgewinnern möge es anheimgestellt bleiben, anstatt der Geldpreise entsprechende Medaillen, oder umgekehrt, wählen zu können. — 8. Die Prämiiung erfolge seitens des Preisrichters entweder nur an der Hand eines Nummern- und Inhalts-Verzeichnisses oder eines die Namen der Aussteller nicht enthaltenden Katalogs (doch muß er immer ersehen können, ob die Thiere eigene Zucht des Ausstellers), damit ihm der Ruf der Unparteilichkeit gewahrt bleibe. — 9. Aus demselben Grunde schließe man die Thiere der Preisrichter wenigstens in denjenigen Abtheilungen, über welche diese zu urtheilen haben, von der Preisbewerbung aus. — 10. Jeder Preisrichter prämiire die von ihm übernommenen Abtheilungen allein. Da der Preisrichter somit die alleinige volle Verantwortung trägt, so wird er nur Rassen zu prämiiren übernehmen, die er völlig kennt, und sich alle Mühe geben, ein wirkliches sachkundiges Urtheil zu fällen; außerdem wird durch dieses System der Arbeitstheilung auf größeren Ausstellungen viel Zeit gespart. — 11. Ob die Preisrichter nach Points oder in anderer Weise prämiiren sollen, bleibe der Bestimmung der Vereine oder jenen selbst überlassen, stets ist



Fig. 71. Versandtkorb f. Puten u. Hühner.

aber darauf zu achten, daß Rassefehler der Thiere, d. h. in Gestalt und Körperbau sich zeigende Mängel weit schwerer wiegen als Schönheitsfehler, d. h. Mängel hinsichtlich der Färbung (s. S. 708). — 12. Berufungen (Apellationen) gegen die Entscheidung der Preisrichter können nicht zugelassen werden, mit Ausnahme der Fälle, daß prämiirte Thiere in falschen Abtheilungen angemeldet und ausgestellt sind, oder daß der Preisrichter in betrügerischer Weise hintergangen worden, z. B. durch künstliche Färbung der Radtheile (gelbe oder schwarze Beine bei Hühnern, rothe Augenringe bei Indianern); er hat daher bei der Prämiiung auf derartige Dinge streng zu achten. Betrügerische Aussteller verlieren nicht nur die ihnen zugebachten Preise, sondern sind auch zu brandmarken. Daß jedoch gewisse Zurechtsetzungen der Ausstellungsthier nicht bloß erlaubt, sondern sogar geboten erscheinen, wird in Abschnitt VII besprochen werden.

Es erübrigt noch Einiges über die **Versendung** lebenden Geflügels zu sagen. Als Transport-Käfige verwendet man am besten Versandtkörbe aus Weiden- geflecht mit flachem Deckel; sie sind leicht und können innen bequem mit Sackleinwand oder Segeltuch ausgefüttert werden, was nicht genug zu empfehlen ist, da die Thiere dann unbehelligt, ruhig und vor Zugluft geschützt sitzen. Körbe für Hühner und Puten nehme man von der in Fig. 71 veranschaulichten Form, wie sie auch in England benutzt werden. Für die großen Rassen, Brahma-, Cochin-, Langschan-Hähne sollen sie nach Wright's Angabe ca. 65 cm Höhe und 55 cm Durchmesser, für je zwei junge Hühner jener Rassen in Höhe und Weite etwa 35 cm haben, für Puten und Gänse müssen sie entsprechend größer (vielleicht auch länglichrund), für Enten können sie niedriger (35 cm) sein; der Deckel ist entweder ganz oder nur zur Hälfte

aufzuklappen. Mehrere Hähne, welche nicht zusammenkommen dürfen, und ebenso anderes Geflügel lassen sich bequem in mehrtheiligen viereckigen Körben (Fig. 72) unterbringen und verschicken. Eben solche Körbe, nur in kleineren Verhältnissen, verwendet man zur Versendung werthvoller, oder bissiger Tauben (Fig. 73), welche sich gegenseitig nicht beschädigen sollen. Alle diese und ebenso andere praktische Versandtkörbe in verschiedenen Größen und guter Arbeit liefert billig die Firma Julius Springer, Korbformacher in Altenburg i. S. Für hühnerartiges Ziergeflügel (Fasanen, Feldhühner u. a.) nehme man, da diese Vögel gewöhnlich recht scheu und auch empfindlich sind, vollständig geschlossene, d. h. dicht geflochtene Körbe und zwar von runder Form, weil sie sich in solchen immerhin bewegen können, ohne sich das Gefieder zu beschädigen. Der Durchmesser der Körbe für sehr langschwänzige Fasanen betrage 75 cm, für andere Fasanen 55—60, für ein Paar Wachteln oder Rebhühner 20, für Zier-Enten 35, für Gänse 70, für Schwäne 80, für Volidren-Tauben 35 cm, die Höhe derselben für Fasanen 30, für Zier-Enten und Tauben 25, für Gänse und Schwäne 60 cm; Tauben und Wachteln versendet man auch in kleinen Holzkäfigen mit Draht-

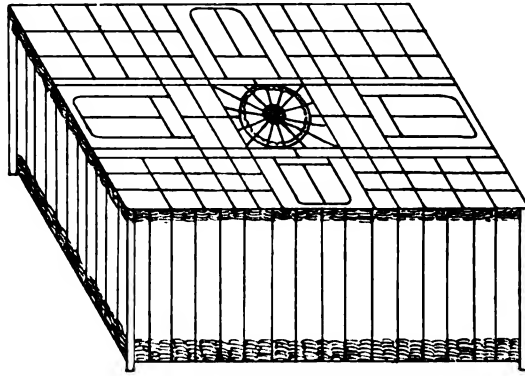


Fig. 72. Mehrtheiliger Versandtkorb für Großgeflügel.

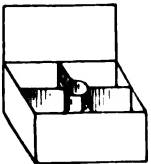


Fig. 73. Vierteltheiliger Versandtkorb für Tauben.

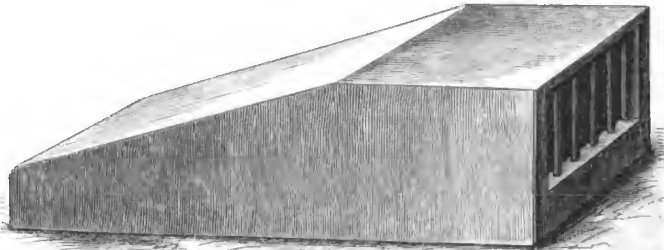


Fig. 74. Versandtkäfig für Pfauen.

**Vorderwand.** Pfauen verpackt man nach Dir. A. Geoffroy St. Hilaire am besten, indem man aus einem länglich-viereckigen Korb die Hinterwand entfernt, so daß die Radsebern des nun eingesezten Vogels draußen bleiben, dann am Deckel des Korbes mittelst Drahts einen Stod und an diesem die Radsebern, welche vorher mit Leinwand zu umwickeln sind, befestigt. C. Cronau empfiehlt („Hühnerbögel“ I, S. 56) zu dem Zweck einen die Länge des Vogels einschl. Schwanz um Geringes überragenden rechteckigen, 34 cm breiten, vorn 36 cm hohen und hier mit Drahtgitter oder Latten verschlossenen Kasten (Fig. 74) zu nehmen, die Radsebern aber auch in angegebener Weise an einem zwischen dieselben gesteckten Stod zu befestigen. Alle Körbe und Kästen erhalten oben zunächst einen Leinwand-Abschluß und darüber erst einen geflochtenen bezw. hölzernen Deckel; der Fußboden wird mit Heu oder weichem Stroh belegt. Werth=

vollen Vögeln giebt man je einen Käfig oder man setzt sie paarweise, nie aber mehrere Hähne zusammen.



Fig. 75. Fangnetz.

Landes geschieht die Versendung am besten per Post; Behälter mit lebendem Geflügel gehen als Sperrgut, unter Zuschlag der Hälfte des einfachen Satzes. Sendungen werthvoller Vögel, namentlich wenn diese lange unterwegs waren, lasse man „durch

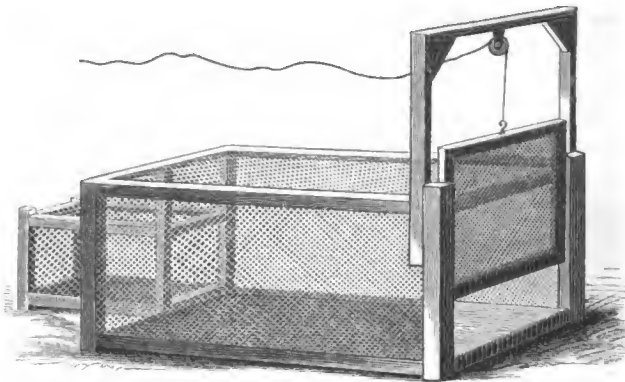


Fig. 76. Entenfang.

von reichlich 1 m, für große Volièren noch mehr; der Bügel besteht aus starken Rohr-

Ist das Geflügel nicht länger als 2 oder 3 Tage unterwegs, so braucht man ihm Futter nicht mit auf die Reise zu geben, die Thiere lassen dasselbe sowieso gewöhnlich unberührt. Wasser sollte man keinesfalls mitgeben, da es bald verschüttet wird und Unzuträglichkeiten herbeiführt. Deshalb soll auch das etwa gereichte Futter trocken sein: gut ausgetrocknetes, nicht zu frisches Brot und dazu vor Allem Grünzeug, Kopfkohl und Salat, (für Tauben vielleicht einige Körner); man hängt es entweder an der Seiten- bezw. Gitterwand auf, oder legt es in besonders angebrachte Gefäße. Bei Sendungen über See setzt man sich am besten mit einem Schiffsbediensteten, vielleicht dem Schiffsfloch, in Einvernehmen, welcher die Thiere, die dann übrigens in dauerhaften Käfigen untergebracht sein müssen, während der Reise verpflegt\*). Auf dem

Eilboten“ bestellen; die Begleit-Adressen, seine Pappstreifen, erhalten die Bemerkung: „Lebendes Geflügel! Vorsicht!“ und sind gut zu befestigen.

Zum Einfangen der in einer Volière befindlichen Hasanen, Tauben u. a. bedient man sich eines Netzes (Fig. 75), welches ähnlich wie ein Fischnetz eingerichtet ist. Der Stiel hat eine Länge

\*) Als sehr leicht und doch dauerhaft und praktisch rühmt Frau Baronin v. Usm-Erbach die japanischen Transportkäfige, in denen sie Geflügel direkt aus Japan erhielt. Sie sind aus dem leichten und dauerhaften Holz des Kiri-Baumes (*Paulownia imperialis*), die Gitter und Sitzbänke von Taki (*Bambusa*) angefertigt, Luftzug verhindern Reisstroh-Matten, welche außen an den Behältern befestigt sind; die Abtheilungen im Innern sind durch Bretter gebildet und die Futter- und Wassergefäße so eingerichtet, daß sie durch die Schwanungen des Schiffes nicht umgeworfen werden können.

stäben, der lange Beutel aus ziemlich engmaschigem Bindfadengeflecht. Der zu fangende Vogel wird in eine Ecke getrieben und dann mit dem Netz bedeckt. Vorsicht muß natürlich immer obwalten. Enten und Gänse kann man vom Teich mittelst eines Fangkastens (Fig. 76), der am Ufer aufgestellt wird, wegfangen. Er bildet einen 1 bis 1,50 m langen, nicht ganz so hohen und breiten, mit Drahtgeflecht überzogenen Holzrahmen, welcher vorn durch Schiebethür zu öffnen und zu schließen ist. Am hinteren Ende führt ein Thürchen in einen kleinen angehängten Kasten. Damit das Geflügel sich an die Vorrichtung gewöhnt, kann man es ständig im Kasten füttern. Ist die Ente oder Gans, welche man zu fangen wünscht, in denselben gegangen, so läßt man die Vorderthür herabfallen, und damit der Vogel nicht unnöthig abgänglichst wird, treibt man ihn in den kleinen Hinterkäfig, wo man ihn bequem zu fassen vermag. — Die günstigste Tageszeit zum Verpacken ist der Abend, sodaß die Thiere mit der Abendpost noch fortgehen; bei großer Hitze oder starkem Frost bezw. Kälte sollte man Versendungen möglichst unterlassen. Hühner u. a., welche zusammen in einen Korb kommen sollen, sich aber fremd sind, gewöhnt man vorher aneinander, indem man sie einige Tage lang in einen kleinen Raum zusammensperrt.

Ankommendes Geflügel ist mit Vorsicht zu behandeln und immer zunächst in abgesonderten Räumen (Quarantäne=Stallungen) unterzubringen, um es auf seinen Gesundheitszustand zu beobachten; nur so läßt sich der Einschleppung von Krankheiten vorbeugen. Beim Auspacken öffne man den Käfig und lasse die Vögel selbst herauslaufen. Scheue Thiere verlangen behutsames Verfahren, stille, mit Verstecken versehene Plätze, und erst allmählich komme man ihnen vorsichtig näher. Das erste Futter sei leicht verdaulich, das Wasser nicht zu kalt.

Daß man schon beim Ankauf vorsichtig sein muß, um hinsichtlich des Alters und Werthes der Thiere nicht betrogen zu werden, bedarf wohl kaum besonderer Hervorhebung. Es giebt ja auch genug als reell bekannte Bezugsquellen, sodaß man nicht auf bloßes Zeitungs-Angebot irgend eines Unbekannten hin zu kaufen braucht, wenigstens mache man Sendung zur Ansicht zur Bedingung. Deutsche Züchter haben oft dies oder jenes abzugeben. Englisches und auch französisches Rassegelügel liefert durchaus gut und reell Hr. F. Marten in Vehrte, Hannover, unsere größte derartige Handlung (Im- und Export); asiatische Tauben, wie Roller, Segler, Yemen, türkische Mövchen, importirt Hr. F. Zivsa in Troppau, Ost-Schlesien. Fasanen und anderes Ziergeflügel sind nicht selten aus Zoologischen Gärten zu erhalten, als sonstige reelle Bezugsquellen sind zu nennen die Thierhandlungen von Karl Hagenbeck und von H. Diedmann in Hamburg und Reiche in Alfeld bei Hannover, außerdem die Londoner Firmen William Jamrach, 6 Somerset Villas, Lordship Road, Stoke Newington, London N.; Charles Jamrach, 179—180 Saint-George street, London East; A. H. Jamrach, 218 East India Road, London; John Baily & Sohn, 113 Mount street, Grosvenor Square, London W. — Den Verkehr zwischen Liebhabern, Züchtern und Händlern vermitteln in Deutschland jetzt ca. 12 Fachzeitschriften. So die Dresdener „Blätter f. Geflügelzucht“; „Der praktische Geflügelzüchter“, Hannover; „Zeitschrift f. Geflügel- und Singvögelzucht“, Hannover; „Pfälzische Geflügelzeitung“, Kaiserslautern; „Zeitschr. f. Ornithologie und prakt. Geflügelzucht“, Stettin; „Schleswig-Holstein. Blätter f. Geflügelz.“, Kiel;

„Süddeutsche Bl. f. G.“, München; „Beiblatt (für Geflügelzucht u.) zu den Mittheilg. des Ornithol. Vereins in Wien“; für Briestaubenzüchter: „Die Briestaube“ (Verbands-Organ der deutschen Vereine), Hannover, und „Die Taubenpost“, Dresden; ferner „Die gefiederte Welt“, Magdeburg, und zwei Offertenblätter: „Die Geflügelbörse“, Leipzig, und „Offertenblatt f. Geflügel Freunde“, Sagan. In der Schweiz erscheinen: „Schweiz. Blätter f. Ornithologie“, Zug; als französische Fachblätter sind zu erwähnen: „Le Poussin“ von E. Lemoine in Croisne (Seine et Oise), „L'Acclimatation“, Paris (23 rue de la Monnaie) und „La Basse-cour“, Paris (14, Boulevard Poissonnière); als englisches (London) „The Live Stock Journal“, auch „Land and Water“ und „The Field“, als dänische „Tidskrift for Fjertrædels“ von Georg St. Breda in Hillerød und „Fensgaard“, Kopenhagen.

## V. Regeln für den Geflügelhof.

**Januar.** Sehr selten tritt eine so strenge Kälte ein, daß man Bedenken tragen müßte, seine Hühner Tags draußen umhergehen zu lassen (es sollten denn Ziertrafen sein), aber Nachts müssen sie warm sitzen. Niedriger als 3—4 Grad R. Wärme darf die Temperatur im Hühnerstall in keiner Winternacht sein; deshalb müssen die Wände des Stalles solid und dicht sein und erforderlichenfalls bei starker Kälte mit Stroh oder Brettern bekleidet werden. Wird hierauf Bedacht genommen, und ist der Stall nicht zu groß im Verhältniß zu der Zahl der Hühner, die er aufnimmt, dann wird während der Nacht die Ausdünstung der Thiere selbst die nöthige Wärme schaffen, was allemal der Anwendung künstlicher Wärme vorzuziehen ist. Sollte in dem letztere erforderlich sein, dann läßt sie sich durch einen der kleinen amerikanischen Wärmeapparate leicht und billig erzeugen. Während des Tages muß der Hühnerstall gut auslüften, es wird sich deshalb empfehlen, die Regenster der Hühner in einem anderen über Tag offenen Raum anzubringen. Auf alle Fälle aber müssen einige wenige Nester im Stall selbst vorhanden sein, für die Hühner nämlich, die legen, bevor der Stall geöffnet wird. Während des strengen Winters öffne man den Stall nicht zu zeitig und Sorge durch rechtzeitige Abfütterung dafür, daß die Hühner früh wieder zur Ruhe gehen, denn die lange Nachtruhe im warmen Stall thut ihnen gut. Der Stall werde Morgens gereinigt, jedoch ist solches nicht täglich erforderlich. Hat man den Fußboden mit Torfmull (s. S. 638) bestreut und wirft man jeden zweiten oder dritten Tag eine Handvoll Kaltmehl darüber, dann kommt man um diese Jahreszeit damit aus, alle 14 Tage den Stall reinigen zu lassen. Beim Reinigen des Stalles erneuere man auch den Inhalt der Nester, wasche diese und die Sitzstangen, sowie das übrige Holzwerk ab. Das aus den Nestern genommene Stroh oder Heu vermenge man nicht mit dem Dünger. Am Tage müssen die Hühner zu thun haben. In dem Nebenschauer, welches zum Schutz gegen nasse Witterung stets vorhanden sein muß, und welches während der kalten Jahreszeit besonders von Wichtigkeit ist, streue man zwischen Asche und Sand einige Handvoll Abfallkorn (Hinterkorn); dasselbe hat für den Handel keinen Werth; zum Aufleien desselben brauchen die Hühner längere Zeit. Kohl oder eingeschnittene Rüben kann man ebenfalls so anbringen, daß die Hühner davon abhacken können. Zwei Mahlzeiten sind genügend. Die erste, welche gleich nach dem Öffnen des Stalles gereicht wird, besteht aus Kleie, gekochten Kartoffeln, Gerstenschrot, allerlei Küchenabfällen, aufgeweicht und angerührt mit abgerahmter warmer Milch. Die zweite Mahlzeit

welche man giebt, eben ehe die Hühner zur Ruhe gehen, besteht aus Korn, besonders Hafer, Gerste und etwas Mais. Letzterer muß mit Vorsicht gebraucht und bei den größeren Massen lieber ganz fortgelassen werden, dem Eierlegen ist er nicht förderlich. 20 Hühner verzehren etwa: 1 Pfd. Mais,  $\frac{3}{4}$  Pfd. Gerste und  $\frac{3}{4}$  Pfd. Hafer täglich und an Weichfutter 1 Pfd. Kleie mit Schrot, 1 Liter gekochte Kartoffeln, 1 Liter gekochte Rüben nebst 1 Liter abgerahmte Milch. Grünfutter wird täglich nach Bedarf gereicht. Statt dessen kann man auch gelbe Rüben und Wurzeln, insbesondere Zuckerrüben, im zerkleinerten Zustande geben. Die Eier werden Morgens und Abends eingesammelt. — Ist während der Nacht Schnee gefallen, so muß er, bevor den Hühnern geöffnet wird, entfernt werden. Bei starkem Schneegestöber hält man die Hühner im Stall. Der bei eintretendem Thaumwetter schmelzende Schnee ist der Gesundheit der Hühner nachtheilig. In das Trinkwasser darf kein Schnee fallen, er ruft Auszehrung hervor.

Truthühner und Perlhühner werden gehalten wie die Hühner. Enten und Gänse müssen in der kalten Jahreszeit eine Lage Stroh auf dem Fußboden des Stalles haben, und diese muß, sobald sie nicht mehr wärmt, erneuert werden. Den Enten und Gänsen giebt man in ihrem Futter eine reichliche Menge geschnittener Rüben.

**Februar.** Die Zeit des Brütens rückt heran. Die Zuchtstämme müssen abgesondert und in die für sie bestimmten Höfe gebracht werden. Hier hat man für genügenden Schutz gegen die Unbilden der Witterung und für reichliches und gutes Futter zu sorgen. Erst 10 Tage nach der Absonderung kann man mit dem Sammeln der Bruteier beginnen und muß diese an einem dunkeln, trocknen und nicht zu kalten Ort, an welchem eine gleichmäßige Temperatur herrscht, aufbewahren, und zwar entweder liegend oder mit dem stumpfen Ende nach unten gekehrt, dagegen stelle man sie ja nicht auf die Spitze. Benutzt man einen Brutapparat, dann unterwerfe man denselben einer gründlichen Untersuchung, bevor er in Gebrauch genommen wird, damit man nicht während der Brutperiode in die Lage kommt, eine Reparatur vornehmen und das Brüten aufgeben zu müssen. Man stellt den Brutapparat am besten in einem Keller oder einem ähnlichen Gemach auf, wo Tag und Nacht eine ziemlich gleichmäßige Temperatur vorhanden ist. Auch für das natürliche Brüten eignet eine solche Stelle sich am besten. Für die Frühbrut sind namentlich Puten zu empfehlen. Soll eine Truthenne brüten, dann gebe man ihr in einem mit Deckel versehenen Korbe eine gute Unterlage von weichem Heu und lege ihr zunächst 4—5 Probееier unter. Hat sie schon früher gebrütet, dann wird sie sich bereits nach Verlauf von 2—4 Tagen auf die Eier setzen, andernfalls werden einige Tage mehr vergehen. Hat die Henne ein paar Tage die Eier bedeckt, dann stellt sich die Brutwärme ein, die Brustfedern fallen aus und sie kann nun als Brüterin benutzt werden. Da Truthühner schwerer sind, muß man für eine recht dicke Heuunterlage sorgen; im Uebrigen behandeln sie ihre Bruteier mit großer Vorsicht. (Im Uebrigen wolle man den Abschnitt „Brut“ vergleichen.)

Wer nicht in der Lage ist, Zuchtstämme abzusondern, der kann auch ohnein sich eine gute Aufzucht sichern. Bei täglicher Beachtung lernt er die besten Legehühner kennen und ist im Stande, ihre Eier von den anderen zu unterscheiden. . . . Von den Eiern der ausgewählten Hühner nimmt man nur die besten, d. h. die größten und am regelmäßigsten geformten; nur ganz rein dürfen die Eier der Bruthenne untergelegt werden.

Enten und Gänse fangen an zu legen. Am besten richtet man für jedes Thier ein besonderes Nest her, da sie nicht gern ein gemeinsames Nest benutzen, wie die Hühner. Wenn man die Eier aus dem Neste nimmt, was täglich geschehen muß, dann Sorge man dafür, daß das Nest selbst möglichst unberührt bleibt, sonst wird es nämlich sehr leicht aufgegeben. In jedem Neste muß selbstredend ein Nestei sich befinden.

**März.** Einige Tage bevor die Küchlein ausschlüpfen, werden die Bruthennen einer wiederholten sorgfältigen Besichtigung unterworfen, und falls Ungeziefer sich eingestellt, wieder gereinigt. Am Tage vor dem Ausschlüpfen lege man die Bruteier in Wasser von + 32 Grad R. Nach Verlauf von etwa 5 Minuten gebe man sie unabgetrocknet der Henne zurück. Beim Ausschlüpfen selbst halte man sich vom Brutnest fern. Hilfe führt hierbei in 20 Fällen 19mal zu einem ungünstigen Resultat, und jegliche Störung setzt das Leben der Kleinen einer Gefahr aus. Erst am Tage nachher sehe man nach, ob alle Küchlein ausgeschlüpft sind, und findet man dann noch heile Eier, in welchen, wie man sich durch eine erneute Wasserprobe überzeugt, Küchlein sind, dann wende man Hilfe an. Hat man mehrere Hennen, die zu gleicher Zeit brüten, dann empfiehlt es sich, alle Eier, welche die Probe bestanden, unter eine oder zwei dieser Hennen zu legen und die übrigen mit den ausgeschlüpften Küchlein gehen zu lassen. Erst 24—36 Stunden nach der Geburt soll den Rücken Futter gereicht werden; es ist ein großer Fehler, dieselben zu zeitig anzuhalten, Futter zu sich zu nehmen, unheilbare Verdauungskrankheiten sind davon die Folge (s. „Aufzucht“). — Die im März ausschlüpfenden Küchlein kann man nicht sogleich ins Freie bringen. Selbst späteren Küchlein ist es dienlich, die ersten 8 Tage im geschlossenen Raum zu verleben, nicht sowohl der Wärme als der Trockenheit wegen. Ist es sehr kalt, dann Sorge man, daß das Lokal etwas geheizt werde, sonst nicht. Im Gegentheil ist es nothwendig, in der Zeit, wo man die Küchlein ins Freie bringen will, durch Oeffnen der Fenster sie an die Temperatur allmählich zu gewöhnen, die draußen herrscht. In der Weise wird sich der Uebergang ohne Gefahr vollziehen.

Mit dem Zunehmen des Eierlegens vollzieht man eine Aenderung des Futters. 20 Hühnern giebt man jetzt 1½ Pfd. Hafer, ½ Pfd. Gerste und ½ Pfd. Mais. Das Weichfutter bleibt wie früher.

Gegen Schluß des Monats beginnt die Brütezeit der Gänse; die Enten lassen noch etwas auf sich warten. Die Nester bringt man am Boden an. Hält man die brütende Gans gesondert, dann giebt man ihr Futter und Wasser in den abgeschlossenen Raum, aber so weit vom Neste, daß sie dieses verlassen muß, um jenes zu erreichen, andernfalls beschmutzt sie ihre Eier.

**April.** Jetzt wird man die im vorigen Monat ausgeschlüpften Küchlein ins Freie bringen können. Den Uebergang vollziehe man mit Vorsicht. Hat man sie in einem Raum gehabt, von welchem unmittelbar Zutritt zum Freien ist, dann ist es günstig: sie gehen nun zunächst ein paar Stunden hinaus, dann mehrere und endlich den ganzen Tag. Am dienlichsten ist es den Küchlein, wenn sie auf einem eigenen nicht allzu engen Raum aufwachsen. Hier können sie bis zu einem Alter von 3 Monaten bleiben, in welchem sie geschlechtlich zu trennen sind. Zum Schutz



gegen Wind und Wetter muß auf dem Platze ein Schutzbach vorhanden sein. Außerdem versehe man den Platz mit Gebüsch zum Schutz gegen den starken Sonnenschein. Ist der Raum so groß, daß Gras auf demselben wachsen kann, so ist das besonders zu empfehlen. Fehlt es an Gelegenheit, den Küchlein einen eigenen Laufplatz zu geben, so sorge man auf alle Fälle dafür, daß ihnen das Futter gereicht werden kann, ohne daß die übrigen Hühner sie dabei stören. Dem früher genannten Futter füge man jetzt Weizen und Gerste hinzu; Buchweizen gebe man nach wie vor. Vier Mahlzeiten täglich reichen aus. In diesem und dem nächsten Monat mehrt sich die Zahl der brütluftigen Hennen. Man lasse sie aber nicht nach einander brüten, sowie sie sich dazu melden, sondern eine bestimmte Anzahl gleichzeitig. Wird die Zahl größer als erwünscht, dann zwingt man die überzähligen zum Aufgeben des Brütens. Freilich sind einige Hühner so hartnäckig in ihrer Brütluft, daß kein Gegenmittel verschlägt; diesen muß man ihren Willen lassen.

Beim Beginn des Frühjahrtes muß der Hühnerstall einer Hauptreinigung unterzogen werden; Wände und Decke werden geweißt (am besten mit Schwefelkalk) und sämtliches Holzwerk mit einer scharfen Seifenlauge oder mit Karbolwasser gewaschen. Man muß jetzt täglich einige Handvoll Kalkmehl über den Dünger werfen und ihn einmal wöchentlich hinaus schaffen; ebenso hat man die Nestsfüllung einmal wöchentlich zu erneuern; den alten Inhalt der Nester lasse man nicht an Stellen liegen, die von Hühnern betreten werden.

Die Truthühner beginnen mit dem Legen. Sie lieben verborgene Legestellen, und man muß deshalb, wenn man ihre Eier fortnimmt, sich hüten, das Nest in Unordnung zu bringen, weil andernfalls dasselbe leicht von ihnen verlassen wird.

Die Enten fangen an zu brüten; sie müssen wie die Gänse niedrig liegende Nester haben. Häufig sind die Enten unzuverlässige Brüter, und manche Züchter lassen deshalb Enteneier nur von Hühnern ausbrüten, häufig jedoch in der Weise, daß sie gleichzeitig eine oder zwei Enten brüten lassen, damit diese die Jungen ins Wasser führen können. Letzteres ist überflüssig, da die jungen Enten auch ohne dies ihrem Instinkt folgen. Enten können übrigens sehr wohl zu zuverlässigen Brütern erzogen werden.

Die jungen Gänse schlüpfen sehr leicht aus, sind aber in den ersten 8 Tagen ihres Lebens etwas zart und verlangen sorgsame Wartung. In den ersten 14 Tagen muß man sie in geschlossenem Raum halten und erst allmählich an die Luft gewöhnen; Nässe können sie nicht ertragen. Ihr erstes Futter besteht aus Brotkrumen und gehackten Kesselblättern oder feinem Grase. Darauf folgt Weizenkleie oder Gerstenschrot, später gekochte Kartoffeln und gekochene Rüben. Erst im Alter von 4 Wochen bekommen sie Hafer.

**Mai.** Da die Brütluft der Hühner in diesem Monat oft sehr groß und ihre Körperwärme ohnehin sehr bedeutend ist, empfiehlt es sich, die Eier mehrmals täglich aus den Nestern zu nehmen, damit sie nicht vorher angebrütet und somit sowohl als Bruteier wie auch zum längeren Aufbewahren untauglich werden. Man thut am besten, jedes Ei mit Datum zu versehen, weil man so keine zu alt werden läßt. Am zweckmäßigsten bewahrt man sie an frostfreiem Ort in einem Eierbrett und zwar mit dem stumpfen Ende nach unten gekehrt. Weil die Eier in dieser Jahreszeit am billigsten sind, wird es am vorteilhaftesten sein, gerade jetzt dieselben so zu präpa-

riren, daß man sie für den Winterbedarf aufbewahren kann. Mehrere wichtige Gründe, unter anderen der oben genannte, daß die Eier vor dem Fortnehmen aus dem Neste angebrütet werden, sprechen jedoch dafür, erst im August die Eier für den Winterbedarf aufzuheben. Will man jedoch schon jetzt damit den Anfang machen, dann nehme man zuerst und vor Allem die Eier sobald als möglich aus den Nestern und präparire sie noch am selben Tage (s. Abschnitt VII).

Das Futter bleibt dasselbe wie früher, nur die Rüben fallen fort, weil für diejenigen Hühner, welche frei umhergehen, genügendes Grünfutter zu finden ist. Dagegen müssen eingesperrte Hühner täglich mit frischem Grün, Gras, Löwenzahn, Salat, Spinat u. in genügender Menge versorgt werden. Um diese Jahreszeit ist es nicht so nothwendig wie früher, das Morgenfutter warm zu geben; dienlich ist es ihnen jedenfalls auch jetzt. Man lasse die Hühner jetzt frühzeitig hinaus und spät zur Ruhe gehen; haben sie einen einigermaßen freien Auslauf, dann ist selbst bei der bedeutenderen Tageslänge ein öfteres Füttern nicht erforderlich. Für eingesperrte Hühner kann dagegen ein Futter mitten am Tage nothwendig werden. Die Küchlein läßt man Morgens nicht ganz so früh hinaus wie die Hühner, der Thau muß erst so ziemlich vom Grase verschwunden sein; namentlich kleine Küden können es nicht vertragen, im nassen Grase umherzugehen.

Die Truthühner beginnen mit dem Brüten. Die Behandlung derselben während dieser Zeit ist dieselbe wie die der Hühner.

Die Perlhühner fangen selten vor Mai mit dem Legen an. Gleich den Puten legen auch die Perlhühner ihr Nest gern an einem verborgenen Ort an, sodaß dasselbe manchmal schwer zu finden ist. Sie legen spät, dann aber ununterbrochen bis zu 100 Eiern und darüber. Da sie sehr spät brütlustig werden und sehr scheu sind, lasse man ihre Eier lieber von einer Henne ausbrüten; dieselben sind sehr hartschalig und werden selbst von einer schweren Bruthenne nicht leicht zerbrückt. Die Brut beginnt am besten Ausgangs Mai; sie dauert 25 Tage.

Wenn junge Enten ausgeschlüpft sind, halte man sie 2—3 Tage im geschlossenen Raum, füttere mit hartgekochten Eiern, Brotkrumen und Grüze und Sorge für reichlich Wasser. Läßt man sie ins Freie, dann schütze man sie vor Regen; im Uebrigen bietet ihre Aufzucht keine Schwierigkeiten. Grünfutter muß ihnen reichlich geboten werden, namentlich lieben sie Salat.

**Juni.** Zu Anfang dieses Monats ausgeschlüpfte Küden können noch zur Aufzucht benutzt werden. Spätere Brut gelangt dagegen nicht mehr zur vollen Entwicklung und eignet sich deshalb nur zum Schlachten. Einer der Hauptfehler, welche so vielerorts die Landhühner in Verfall brachten, ist der, daß man die frühen Küden verkaufte, weil sie am besten bezahlt wurden, dagegen die Spätbrut zur Aufzucht benutzte. Gerade das Umgekehrte muß geschehen; frühe Küden legen früh. Die im März ausgeschlüpften Küchlein kommen jetzt in das Alter, in welchem sie nach dem Geschlecht getrennt werden müssen. Platz ist dafür in der Regel vorhanden in den Höfen, welche die getrennten Zuchtstämme bisher inne hatten.

Junge Truthühner müssen gleich nach ihrer Geburt in einem Raum mit einer Temperatur von etwa 16 Grad R. untergebracht werden. Der Fußboden ist mit einer guten Lage Sand zu bedecken (Meerstrand ist das Beste), darüber pflegen Einige Häcksel zu streuen. Gefüttert wird die ganze Brut mit gehackten Eiern und fein

geschnittenem Grün, Salat und Blättern von Löwenzahn und Nesseln, auch mit dick gewordener, in einem Tuch gut ausgepresster Milch; dieselbe darf aber nicht sauer sein. In der zweiten Woche kommen Buchweizengröße, Kartoffeln und Brotkrumen hinzu. Kalk und Knochenmehl wird dem Futter zugesetzt. Gehacktes Zwiebelkraut dient zur Verhütung von Halskrankheiten. Erst nach 14 Tagen läßt man die jungen Puten ins Freie; einige Tage vorher sind sie durch Oeffnen der Fenster an die Luft zu gewöhnen. Ihr Laufplatz muß gegen Regen und Sonnenschein geschützt sein; beides ist ihnen nachtheilig.

Die jungen Perlhühner schlüpfen trotz der Härte der Eierschalen sehr leicht aus. In der ersten Zeit sind sie sehr vor Kälte zu schützen. Ihr Futter ist dem der jungen Puten gleich, doch bedürfen sie reichlicher thierischer Nahrung, wozu vom 4. Tage an gekochtes und gehacktes Fleisch verwendet werden kann.

Die jungen Enten lassen sich, wenn die Witterung warm ist, ganz ohne Fütterung einer Ente oder Henne aufziehen. Wollen sie ruhen, dann legen sie sich fest in einen Klumpen zusammen und Abends bringe man sie in einen sichern Raum mit nicht zu kaltem Fußboden. Am Abendlich, bevor sie zur Ruhe gehen, gebe man ihnen eine reichliche Mahlzeit und gleich am frühen Morgen wieder; ihr Heißhunger muß beständig befriedigt werden, dann entwickeln sie sich sehr rasch.

**Juli.** Den Küchlein wird stets viermal täglich ein kräftiges, fleischiildendes Futter gereicht. Gerste und Buchweizen, Kartoffeln und Rüben, Weizenkleie und Schrot nebst Milch bilden die Hauptbestandtheile. Außerdem werden Erbsenschalen und andere Fruchtshalen fein gehackt und dem Weichfutter zugesetzt, desgleichen Knochenmehl. Frisches Wasser werde mehrmals täglich gereicht; dem Wasserbehälter gebe man einen solchen Stand, daß die Sonne nicht hineinscheint. Durch beständige sorgfältige Beobachtung der Küchlein muß man in dieser Periode allmählich sich darüber klar werden, welche man sich zur Aufzucht auswählen will, und verfügt man über den nöthigen Platz, dann trenne man die Aufzuchtthiere von den übrigen, um durch sorgfältige Pflege und das ausgesuchteste Futter ihre Entwicklung so rasch wie möglich zu fördern.

Während dieser warmen Jahreszeit muß der Hühnerstall häufig gereinigt werden. Jeden zweiten oder dritten Tag ist der Dünger auszufegen, auch die Einlage der Nester muß fleißig erneuert werden. Um die Mitte des Monats nehme man eine gründliche Stallreinigung vor, weiße sämmtliches Mauerwerk und wasche das Holzwerk in der früher beschriebenen Weise. Die Hühner müssen genügende Gelegenheit haben, sich in Asche zu baden.

Das Eierlegen, welches im vorigen Monat seinen Höhepunkt erreichte, läßt in diesem Monat schon etwas nach. Liegt das auch in der Ordnung der Natur, so kann man doch einem zu raschen Rückgang vorbeugen. Steter Wechsel des Futters reizt die Freßlust der Thiere, außerdem gebe man viel Grünes, besonders Salat, und nicht zu wenig thierische Kost und Milch. Saure Milch nehmen die Hühner gern, auch die Küchlein können, sobald sie befiebert sind, dieselben vertragen, in ihrer ersten Jugend dagegen ist saure Milch für sie ein Gift.

Das Rupfen der Gänse wird in manchen Gegenden übertrieben. Niemals darf

man Gänse rupfen, so lange die Federn noch nicht vollständig entwickelt sind, niemals zu einer Jahreszeit, in welcher die Thiere ihr volles Federkleid bedürfen, also nicht nach Anfang Oktober und vor Ausgang April. Die Zeit unmittelbar vor der Mauser ist die geeignetste. Hat man vorzügliche Zuchtthiere, oder will man seine Zucht verbessern, dann lasse man das Rupfen überhaupt, es bietet das doch nur eine Nebeneinnahme.

**August.** Das Eierlegen nimmt in diesem Monat merklich ab, und der Rückgang läßt sich nicht mehr aufhalten. Damit tritt eine Veränderung in der Zusammensetzung des Körnerfutters ein: die Hühner brauchen nicht mehr so viel Hafer, der insbesondere auf die Eierproduktion wirkt; dagegen muß die nährnde Gerste mehr in Anwendung kommen, damit sich die Hühner beim Eintritt der bevorstehenden Mauser in einem guten Futterzustande befinden. 20 Hühnern gebe man 1—1 $\frac{1}{4}$  Pfd. Gerste, 1— $\frac{3}{4}$  Pfd. Hafer und  $\frac{1}{2}$  Pfd. Mais. Mit der Abnahme des Eierlegens sucht auch der Hahn nicht mehr in dem Maße wie früher die Annäherung an die Hühner, und von den in dieser Jahreszeit gelegten Eiern sind viele unbefruchtet. Unbefruchtete Eier sind bekanntlich länger haltbar als befruchtete, eignen sich also besser zur Aufbewahrung für den Winter. Aus diesem Grunde wählt man denn dazu auch gern die August-Eier.

Um das Geflügel für den Winter zu versorgen, kann man nach dem Pflügen der Brache etwas Raps eineggen; man säe ihn nicht zu dick.

Der August und theilweise auch der September eignen sich am besten zum Versandt von jungem Geflügel (s. S. 757).

**September.** Beim Eintritt der Mauser, wenn das Eierlegen stark abnimmt, pflegt man auf dem Lande ziemlich allgemein das Futter zu beschränken. Dies ist ein großer Fehler und eine Hauptursache der Verschlechterung unserer Landhühner. Statt die Futterrationen zu vermindern, soll man sie jetzt gerade vermehren und namentlich stark nährnde, stickstoffhaltige Stoffe geben, wie Fleisch, Fleischmehl, Milch, Delfischen, in Bier eingeweichtes Brot u. a. m. Das Trinkwasser sei in dieser Periode stark eisenhaltig. Stellt sich während der Mauser besonders rauhes und kaltes Wetter ein, dann sucht man die Thiere gegen Erkältungskrankheiten zu schützen. Sollten sich solche dennoch im Geflügelhofe zeigen, dann trenne man unverzüglich die kranken Thiere, damit keine Ansteckung entsteht, was sehr leicht geschieht. Zur Heilung der kranken Thiere empfiehlt es sich, Salmial ins Trinkwasser zu thun und für einen warmen Aufenthaltsort zu sorgen. Tritt der Winter ein mit Erkältungen unter den Hühnern, dann verläuft er selten ohne Verluste.

Der September ist der Monat fürs Kapauniren. Es wird vorgenommen bei gut entwickelten jungen, nicht unter 3 und nicht über 4 Monate alten Hähnen mit großem einfachen Kamm, bei trüber, aber nicht kalter Witterung. Hat man die jungen Hähne vollständig von der Berührung mit Hühnern ferngehalten und kann das bis zur Maizeit fortsetzen, dann bedarf es des Kapaunirens nicht. Sie lassen sich völlig so gut mästen, und ihr Fleisch ist noch schmackhafter als das der Kapaunen (s. Abschnitt VII. „Mastung“).

Nach beschaffter Ernte werden die Gänse auf die Stoppelfelder getrieben. Ist hier Alles verzehrt, dann erhalten sie Rüben, sei es nun, daß diese für sie geschnitten werden, oder daß man einen eigenen Acker dafür hat. Am liebsten fressen sie Tur-

nips. Man theilt das Feld ein und läßt sie die Rüben auf der einen Parzelle erst vollständig verzehren, bevor sie eine zweite erhalten. Erst fressen sie das Kraut, dann roben sie die Wurzeln aus und verzehren diese. So lange man die Gänse auf einen Rübenacker gehen lassen kann, hat man nur für volle Wassertröge zu sorgen; anderes Futter erhalten sie nicht.

Auch die Enten werden in diesem und dem nächsten Monat zur Hauptsache mit Rüben gefüttert; es ist das die beste Einleitung zur Mastung.

**Oktober.** Der Hühnerstall wird zum letzten Mal gründlich gereinigt und nachgesehen, daß er solid und dicht ist für den nahenden Winter. Jetzt genügt es wieder, nur einmal wöchentlich den Dünger aus dem Stall zu schaffen, freilich unter der Voraussetzung, daß man jeden Morgen etwas Kaltmehl über den in der Nacht frisch gefallenen Dünger wirft. Die Nester werden ebenfalls etwas seltener mit frischem Heu versehen. In diesem oder dem vor. Monat wird Erde (für den Paddelraum der Hühner) ausgehoben und ins Trockne gebracht. Mit dem Aufhören des Eierlegens werden die älteren Hennen und Hähne, soweit sie nicht ferner zur Zucht gehalten werden sollen, ausgemerzt. Älter als 4 Jahre lasse man die Hühner nicht werden; das vollkommenste Zuchteresultat wird man mit zweijährigen Thieren erreichen. Mit vorzüglichsten Exemplaren kann man natürlich eine Ausnahme machen.

Die frühesten Küken werden jetzt anfangen zu legen; man achte darauf, welche von ihnen zuerst beginnen, um diese in erster Linie zur Zucht auszuwählen, falls sie im Uebrigen sich dafür eignen. Nur die am vollkommensten entwickelten Thiere sind auszuwählen. Für einen Züchter von Rassestieren liegt die Versuchung nahe, mehr Küken leben zu lassen, als sich streng genommen zur Zucht eignen, weil sie ihm eine vermehrte Einnahme in Aussicht stellen; diese Versuchung muß überwunden werden.

Ältere, zum Schlachten bestimmte Thiere rationell zu mästen, wird sich nicht bezahlt machen. Man begnüge sich damit, dieselben auf einem begrenzten Platze zu halten, sie mit Mais und Gerste, reichlich Grünsfutter und Milch zu versehen. Hat man sie geschlachtet, dann lege man sie ungerupft in kaltes Wasser; dadurch wird das Fleisch mürber. Die jungen Thiere dagegen, soweit sie sich zur Zucht nicht eignen, werden einem Mastungsverfahren unterzogen, welches damit beginnt, daß man dem Futter, welches für Juli angegeben ist, während einer Zeit von etwa 3 Wochen eine Fütterung mit Gerste und vielem Grün, gekochten Kartoffeln und gekochten Rüben folgen läßt und sie auf einem beschränkten Platze hält.

Die Gänse gehen nach wie vor auf das Rübenfeld und zwar so lange, als hier für sie etwas vorhanden ist; dann bringt man sie in den Stall, wo das Futter hauptsächlich aus Grün (Kohlblättern zc.), geschnittenen Rüben, nebst gekochten Kartoffeln und etwas Weichfutter besteht. Für die Mast bestimmte Enten werden in gleicher Weise behandelt, nur daß zum Einsperren in den Stall keine Veranlassung vorliegt. Die Mastung der Puten wird mit gekochten Kartoffeln, eingeweichtem Gerstenschrot, Grünsfutter und fein geschnittenen rohen Rüben begonnen.

Der Oktober ist oft sehr naß, und da viele Hühner um diese Zeit noch in der vollen Mauser sich befinden, so muß der Züchter sorgfältig auf ihren Gesundheitszustand achten. Der Appetit ist in dieser Beziehung ein gutes Kennzeichen, daneben die Konsistenz des Rothes. Ist dieser zu flüssig, dann muß man dem entgegen ar-

beiten durch Füttern mit gekochtem Reis, welchem gequetschte Kartoffeln zugefetzt werden. Husten ist das Zeichen einer beginnenden Erkältung; diese muß nicht erst zum Ausbruch kommen, sondern in der für den vorigen Monat angegebenen Weise behandelt werden. Zeigt sie sich hartnäckig, dann wende man täglich einen Löffel voll Del oder Leberthran an.

**November.** Mit der jetzt eintretenden kälteren Jahreszeit beginnt eine stärkere Fütterung mit Mais, so daß man für 20 Hühner 1 Pfd. Mais, 1 Pfd. Gerste und  $\frac{1}{2}$  Pfd. Hafer berechnet. Ist im Freien kein Grünfutter mehr zu finden, dann setze man der täglichen Futterration eine reichliche Portion Kohl hinzu. Jetzt öffnet man den Hühnern wieder später den Stall und läßt sie früher hinein; die Mahlzeiten werden einander näher gerückt. Hat man im Sommer eine Zwischenmahlzeit gehabt, so kann dieselbe jetzt fortfallen. Indes muß man dafür sorgen, daß die Hühner diese nicht vermissen; theils aus diesem Grunde, theils auch, um ihnen Beschäftigung zu bieten, welche sie die Unannehmlichkeit der Jahreszeit vergessen läßt, sorge man für einen guten Vorrath von dem schon unter Januar erwähnten Abfallkorn und streue ihnen davon täglich einige Handvoll in die Asche unter ihrem Schutzbach. Dieses herauszufraßen und aufzulesen, nimmt für sie einen großen Theil des Tages in Anspruch.

Der November ist der Mastmonat. Die Hühner und Truthühner, welche im vorigen Monat das Vorbereitungsstadium durchgemacht haben, gehen jetzt zur eigentlichen Mastung über, die am zweckmäßigsten in Nudeln besteht (s. Abschnitt „Mastung“). Ob die Mast vollendet ist, erkennt man daran, daß das Athmen schwer, die Haut weiß wird, an einer Fettablagerung zwischen Hals und Schultern. Ist dies Stadium eingetreten, muß das Thier geschlachtet werden, denn in diesem an sich unnatürlichen Zustande läßt es sich ohne Gefahr nicht länger halten.

Auch Enten und Gänse werden genudelt, erstere jedoch seltener, weil man auch ohnehin ein bedeutendes Gewicht erreicht, wenn man sie ausschließlich mit Hafer und Rüben füttert und ihnen reichlich Trinkwasser giebt. Gänse werden dagegen häufig genudelt. Die Nudeln bereitet man aus grob gemahlener Gerste und Hafer, geseinet in Wasser oder Milch. Man thut sogar Holzkohle in das Trinkwasser, um ihren Durst zu vermehren.

Bemerkt man während der Mast an einem Thier Zeichen von Unwohlsein, dann schlachte man dasselbe entweder sofort, oder setze es in Freiheit. Uebrigens kann man bei allem Federvieh, nicht bloß bei den Enten, sehr gute Erfolge erzielen, ohne zu nudeln (stopfen), wenn man ihnen Kaps und Delfuchen im Futter giebt und einen starken Appetit zu erhalten sucht. Das Verfahren führt aber langsamer und nicht so vollkommen zum Ziel, wie das Nudeln.

**Dezember.** Beim ersten Eintritt des Frostes nimmt man eine gründliche Untersuchung der sämmtlichen Hühner vor. Sie im Sommer von Ungeziefer vollständig zu befreien, ist nämlich unmöglich, wenn man auch einer Ueberhandnahme vorbeugen kann und soll. Im Winter aber kann die Reinigung eine gründliche sein. Man nehme die Thiere einzeln vor und untersuche, ob Ungeziefer vorhanden ist. Findet man bei einigen Thieren Ungeziefer, dann bestäube man sie und reibe sie sorgfältig ein mit Schwefelsäure. Auch reibe man die Haut mit Rosmarinöl, dem man Küßöl zusetzt, ein (Anisöl ist auch vorzuziehen, aber zu theuer). Starres Karbolwasser oder Petroleum ist ebenfalls anzuwenden. Das Un-

geziefer wird dann abfallen und bei der herrschenden Kälte bald sterben, während es im Sommer einen ganzen Tag über fortleben und im Sandboden leicht von dem einen Thier auf das andere übertragen werden kann. Auch trockner pulverisirter Kampfer (unter Zugießen einiger Tropfen Spirit in einem Mörser gestoßen) vermengt mit feinem Sand, läßt sich in derselben Weise wie Schwefelblüte anwenden. Es empfiehlt sich, die Arbeit am dritten Tage nochmals vorzunehmen.

Tritt starkes Schneewetter ein, dann sind die Hühner während der Dauer des Unwetters, und bis man einen Laufplatz frei gemacht hat, im Stall zu halten. Später muß man thunlichst die ganze Fläche, auf welcher sie sich aufzuhalten pflegen, von Schnee reinigen, namentlich darf man ihn beim Eintreten von Thauwetter nicht liegen lassen, denn Thauschnee ist, wie eingangs bemerkt, den Hühnern gefährlich.

Die Hühner diesjähriger Aufzucht haben im November so ziemlich gleichmäßig gelegt; jezt im Dezember fangen auch die übrigen an; ob früher oder später, das hängt vor Allem von der Beschaffenheit des Winters, seiner größeren oder geringeren Strenge, daneben auch von der Temperatur des Stalles während der Nacht und endlich von der Fütterung ab. Hühner, welche während der ganzen Zeit, da sie nicht legen, in demselben guten Futterstande wie sonst gehalten werden, fangen weit früher an zu legen als diejenigen, denen man, wie es oft geschieht, in dieser Periode weniger Futter reicht. Gegen Reizmittel, wie Capennepfeffer u. dergl., zur Förderung des Eierlegens müssen wir uns auf das Entschiedenste erklären, weil sie für die Gesundheit der Thiere gefährlich sind. Warmes Futter jeden Morgen, reichlich Grünes und Milch, sowie dann und wann Haussamen ist zu empfehlen. Als Ersatz für Grünes dienen, wie früher schon hervorgehoben, Rüben, besonders Runkel- und Zuckerrüben. Für Enten und Gänse müssen Rüben klein geschnitten werden.

Damit schließen wir dieses Kapitel, in welchem wir den trefflichen Rathschlägen des bekannten dänischen Fachmannes, Herrn Georg St. Breda in Hillerød (ins Deutsche übertragen und im Jahrgang 1884 des Kieler „Geflügelzucht-Kalender“ veröffentlicht vom Redakteur des letzteren, Herrn Hl. Andresen) folgten, und verweisen bezüglich des Weiteren auf Abschnitt VII.

## VI. Krankheiten des Geflügels.

Ehe wir auf diese selbst eingehen, soll zunächst in Kürze der **Körperbau** des Geflügels besprochen und dabei speziell auf den des Haushuhns, von dem sich jedoch der des übrigen Geflügels nur unwesentlich unterscheidet, hingewiesen werden.

1. Knochengerüst (Skelett). Die Knochen des Haushuhns, wie der Vögel überhaupt, zeichnen sich vor Allem dadurch aus, daß sie bei erwachsenen Vögeln, bei den einen mehr, den anderen weniger, markleer sind; in der Jugend enthalten sie allerdings ein bluthaltiges Mark, allein dieses wird allmählich resorbirt (es schwindet) und durch atmosphärische Luft ersetzt, wodurch der Körper leichter gemacht wird; die Eintrittsstelle der Luft bezeichnet gewöhnlich ein Loch. Das Luftfüllungsvermögen der Knochen ist bei den verschiedenen Ordnungen der Vögel durchaus nicht gleich, bei den Hühnervögeln ist es gering.

Der Kopf (Schädel) wird in einen Schädel- oder Hirntheil und einen Gesicht- oder Schnabeltheil geschieden; der erstere ist mäßig gewölbt, der Gesichtstheil meist nicht länger als der Hirntheil. Die Schädelknochen (Fig. 77, Nr. 1) sind nur in der Jugend zu erkennen, ihre Zahl beträgt neun, nämlich: 2 Stirn-, 2 Scheitel-, 2 Schläfenbeine (indem Schuppen- und Felsentheil vereinigt sind), ein Hinterhaupt-, ein Keil- und ein Siebbein. Da diese Schädelknochen schon früh verwachsen, so bemerkt man am Schädel des erwachsenen Vogels in der Regel keine Naht.

Der Rumpf (s. Figur 77) umfaßt die Knochen der Wirbelsäule, die Rippen, das Brustbein und das Becken. Der vordere Theil der Wirbelsäule (Hals) ist lang und leicht beweglich, der mittlere (Rücken) unbeweglich, der Abschluß endlich (Schwanz) kurz und wiederum leicht beweglich. Der Hals setzt sich zusammen aus 13 Wirbeln (Nr. 5), von denen der erste, der Atlas, der kleinste ist (vergl. S. 374. 420. 455. 461). Die Zahl der Rückenwirbel (Nr. 6), welche meist miteinander verwachsen sind, beträgt 7;

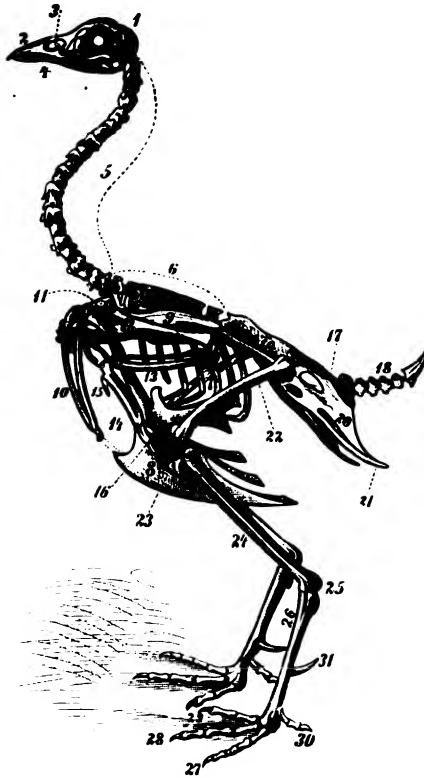


Fig. 77. Knochengerüst des Haushahns.

an sie setzen sich 7 Paare Rippen (Nr. 7) an. Die nun folgenden Lendenwirbel, deren übrigens nur einer oder zwei vorhanden, sind bei dem alten Vogel mit den auf sie folgenden Kreuzwirbeln, deren sich bei dem jungen Vogel gewöhnlich 12 oder 13 unterscheiden lassen, zu einem langen schmalen Knochen, dem Kreuzbein oder Heiligenbein (Nr. 17) verwachsen. An das Kreuzbein setzt sich der kurze Schwanztheil (Nr. 18) an, welcher aus 6 Wirbeln besteht, deren letzter am stärksten und fast dreikantig ist und die Steuerfedern trägt; den Kaulhühnern fehlt der letzte Schwanzwirbel oder es sind einer oder mehrere verkümmert. Das Kreuzbein hilft das Becken bilden, welches besonders in dem hinter der Pfanne gelegenen Theil verhältnißmäßig breit ist. Die bei der Bildung des Beckens überhaupt beteiligten Knochen sind auf jeder Seite des Kreuzbeins unter einander, später auch mit diesem selbst und dadurch mit den gleichnamigen Knochen der anderen Seite so verwachsen, daß das Becken dann nur einen Knochen darstellt, obgleich es im Grunde aus 7 Knochen besteht, nämlich dem Kreuzbein und je einem Paar Darm-, Sitz- und Schambeinen. Die Darm- oder Hüftbeine (Nr. 19), deren Form die des

ganzen Beckens bedingen, sind die größten, etwa von der Länge des Kreuzbeins, das sie jederseits einschließen und nach vorn hin sehr einengen; in ihrer vorderen Hälfte sind sie oben leicht, in ihrer hinteren Hälfte unterseits tief ausgehöhlt. Diese Aushöhlungen nehmen die Nieren auf. Die weit kürzeren Sitzbeine (Nr. 20) liegen



seitlich von ihnen, und die Schambeine sind dünne, schmale, rippenartige Knochen (Nr. 21), welche dem unteren Rande der Sitzbeine ziemlich parallel laufen. Das schildförmig nach außen gewölbte Brustbein (Nr. 8) trägt bei den Hühnern in der Mittellinie eine nur mäßig hohe, senkrecht stehende Knochenplatte, den Kamm oder Kiel, an welche sich die starken Brustmuskeln anheften. Der Schultergürtel oder das Schultergerüst für den Flügel besteht aus dem Schulterblatt (Nr. 9) und dem hinteren Schlüsselbein oder Rabenschwanzbein (Nr. 11), welchem sich nach vorn das Gabelbein (Nr. 10) anfügt; diese drei Knochen und das obere Ende des Oberarmbeins haben, wie auch aus der Figur ersichtlich, ein und denselben Ausgangspunkt. Die vorderen oder eigentlichen Schlüsselbeine oder Gabelbeine (Nr. 10) sind dünne Knochen und verschmelzen an ihrem unteren Ende, so daß sie einen V-förmigen Knochen, den Gabelknochen (furcula) bilden, welcher sich durch Bandmasse (auf der Figur punktiert) der vorderen Spitze des Brustbeinfelles anheftet.

Der Flügel besteht aus Oberarm, Unterarm, Handwurzel, Mittelhand und Fingern. Das Oberarmbein (Nr. 12), etwa von gleicher Länge wie der Unterarm, ist nur ein Knochen, welcher am oberen Ende einen starken Gelenkknopf, am unteren Ende aber zwei Gelenkflächen für die beiden Knochen des Unterarms hat. Der letztere besteht nämlich (Nr. 13), aus der dünneren Speiche und der stärkeren, etwas gekrümmten Elle oder Ellenbogen. Die Handwurzel hat nur zwei Knochen, einen an der Speiche und einen an der Elle gelegenen. Die Mittelhand (Nr. 14) setzt sich zusammen aus zwei, oben und unten verwachsenen, in der Mitte getrennten Knochen. Dem größeren vorderen sitzt ein eingliederiger Finger, der sogenannte Daumen (Nr. 15) an. Der 2. Finger (Nr. 16), der längste und stärkste, hat 2 Glieder, ein erstes breiteres und ein zweites spitz zulaufendes. Der 3. Finger ist eingliederig und sitzt dicht an dem zweiten, oder unter dem dünnen Mittelhandknochen. — Die Theile des Beins sind Ober- und Unterschenkel, Lauf und Zehen. Der Oberschenkelknochen (Nr. 22) ist einfach und etwas nach vorn gekrümmt. Der Unterschenkel (Nr. 24), von der Kniegelenkfläche (Nr. 23) an abwärts gehend, besteht ähnlich dem Unterarm aus zwei Knochen, dem starken Unterschenkelbein oder Schienbein, und dem unten dünn auslaufenden Wadenbein, welches kürzer und nur oben mit dem Schienbein verbunden ist. An der Fußbeuge, Ferse oder Hacke (Nr. 25) beginnt der Lauf oder Mittelfußknochen (Nr. 26), an welchem sich beim Hahn ein Knochenfortsatz für den Sporn findet (Nr. 31); Flügelsporen kommen bei der Gambia- und Nilgans vor (s. S. 450). Von den 4 Zehen besteht die innerste oder Hinterzehe (Nr. 30) aus 2 Gliedern, die zweite Zehe oder innere Vorderzehe (Nr. 29) aus 3, die mittlere Vorderzehe (Nr. 28) aus 4 und die äußere Vorderzehe (Nr. 27) aus 5 Gliedern; das Endglied jeder Zehe trägt den Nagel oder die Krallen.

2. Muskeln, Bewegung. Der ganze Muskel-Apparat der Hühner, wie der Vögel überhaupt, ist aus vielen einzelnen Muskelbündeln zusammengesetzt. Der stärkste und zugleich wichtigste Muskel eines jeden fliegenden Vogels ist der große Brustmuskel, welcher den Flügel herabbrückt; der den Flügel hebende kleine Brustmuskel ist neben dem Kiel, am Gabelknochen und Schlüsselbein befestigt; ebenso giebt es auch Heber und Niederzieher des Schwanzes u. s. w. Erwähnt seien nur noch die sogenannten Hautmuskeln, welche als große plattförmige, dünne Fleischlagen unter den einzelnen Federstufen verlaufen und das ganze Gefieder bewegen. Die Hühner- und Tauben können nur gehen und fliegen, die Wasservögel auch schwimmen.

3. Verdauungs- und Ausscheidungs-Organen. Der Verdauungskanal reicht

vom Schnabel bis zur Kloake. Der Schnabel (s. S. 14) wird von Ober-, Zwischen- und Unterliefen gebildet, welcher von einer hornigen Scheide überzogen werden, deren scharfe Ränder wenigstens zum Theil die Zähne vertreten müssen. Die Zunge liegt zwischen den beiden Hälften des Unterschnabels, nach welchem sich auch ihre Gestalt richtet. Sie ist bei den Hühnern vorn spitz und mit hornigem Epithel überzogen, nach hinten ist sie mit weicher Schleimhaut überkleidet und läuft dort pfeilartig in zwei seitliche Spigen aus. Die Grundlage der Zunge bildet das Zungenbein. An den Zungenrändern und in der Mundhöhle finden sich bei dem Geflügel Speicheldrüsen, welche jedoch nicht so entwickelt sind als bei den Säugethieren (s. S. 698). Der hintere

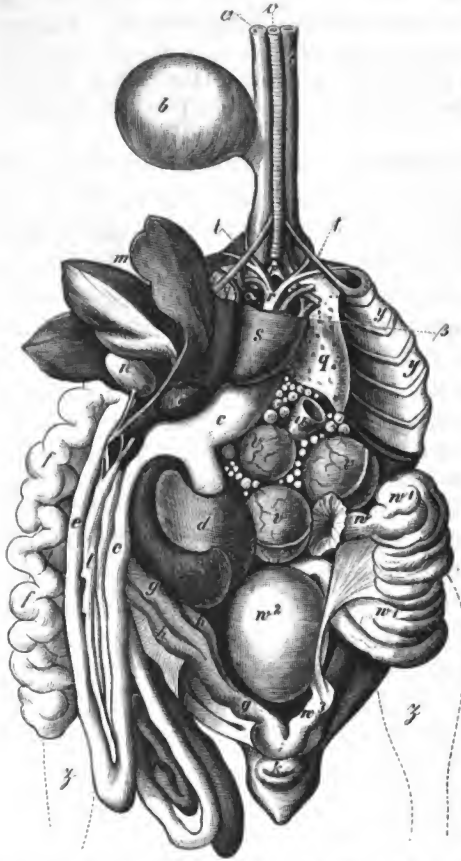


Fig. 78. Innere Theile einer Legehühner, nach Brandt und Ragenburg. (Darm bei Seite gelegt, Leberlappen nach oben zurückgeschlagen.)

Theil der Mundhöhle ist durch keinen häutigen Gaumenvorhang oder Gaumensegel vom vorderen getrennt; die Speiseröhre (Fig. 78 a) schließt sich gleich an. Sie entspricht hinsichtlich der Länge dem Hals, ist verhältnißmäßig sehr weit und liegt theils über, theils neben der Luftröhre an der rechten Seite. Vor dem Eintritt der Speiseröhre in die Brusthöhle bildet sie eine sackartige Ausbuchtung, den Kropf (78 b), dessen innere Haut drüsenreich ist. Unmittelbar vor dem eigentlichen Magen liegt der Vormagen oder Drüsenmagen (Figur 78 c; 79 b); er ist langgestreckt und drüsenreich, aber dünnwandig. Der eigentliche oder Muskelmagen (78 d) liegt auf dem Brustbein und dem Darmkanal und wird oben von der Leber bedeckt. An den Seiten etwas platt und außen vom Bauchfellüberzug bekleidet, besteht er aus zwei halbkugelförmigen, seitlichen, harten, reifen, im Innern mit einer harten, schwieligen Horn versehenen Muskeln (Fig. 79 e), welche am oberen und unteren Rande durch starke Sehnen verbunden sind; am vorderen und hinteren Ende liegen dünnere Muskeln (79 f), und der enge Raum im Innern wird von einer Schleimhaut (Fig. 79 g) ausgekleidet. Fig. 79, welche den aufgeschnittenen Ma-

gen des Purpurchuhns (*Porphyrio*) darstellt, veranschaulicht die Einrichtung des Drüsen- und Muskelmagens in deutlicher Weise. Wie bei diesem Vogel, so zeugen auch bei den Hühnern, Gänsen, Tauben u. die starken Muskeln des Magens, welche gewissermaßen die Zähne vertreten, dafür, daß diese Vögel vorzugsweise Körnerfresser sind. Am vorderen Ende beginnt auch der Darmkanal, welcher beim Huhn etwa 5 mal so lang als der Körper ist. Er zerfällt in einen langen Dünndarm und einen kurzen

**Dickdarm.** Der Dünndarm (78e—f) fängt mit dem sogen. Zwölffingerdarm (78ee; 79h) an. Dieser geht vom Pfortner aus nach hinten, kehrt nach vorn um und bildet auf diese Weise eine lange Schlinge, von welcher die Bauchspeicheldrüse (l) eingeschlossen wird; die Ausführungsgänge der letzteren und die der Gallenblase (n) münden in den vorderen Theil der letzten Lage. Nun macht der übrige Dünndarm (ff), an einem längeren Gefröse hängend, viele unregelmäßige Windungen und Falten, welche hinter der Leber im Bauch liegen. Der Dickdarm (78gg) fängt da an, wo zwei darmartige, an dem freien Ende aber nicht mit Oeffnungen versehene (blinde) Anhänge, die sogen. Blinddärme (78hh), entspringen. Der kurze Dickdarm endigt mit einer klappenartigen Kreisfalte (Fig. 80y) in der Kloake (80z), einer schlauchförmigen Erweiterung oder Höhle, die mit einer quer-eiförmigen Oeffnung nach hinten sich öffnet und nun den eigentlichen After (78k) des Vogels bildet. Außer dem Dickdarm münden in die Kloake die Harnausführungsgänge (80r—s) und die Eileiter (78w<sup>3</sup>). Die Harnleiter (Fig. 80rr) erhalten die Absonderung der Nieren (80p und q), also den Urin oder Harn (S. 698), durch die Harnkanälchen, welche von den Läppchen der Nieren entspringen; eine Harnblase findet sich nicht. Die Nieren sind braun, groß, langgestreckt, reichen von den Lungen (Fig. 80d. e) bis in die Beckenhöhle (80a) und bestehen aus drei Hauptlappen mit vielen kleineren Läppchen. Außerdem sind die sogen. Nebennieren (Fig. 80o) zu erwähnen, welche, jederseits eine, am vorderen Ende und inneren Rande jeder Niere liegen.

Als Anhänge des Verdauungskanaals haben wir Speicheldrüsen, Leber, Gallenblase und Milz zu vermerken. Die Mundspeicheldrüsen und die Bauchspeicheldrüse (78l) wurden schon erwähnt. Der Leber (78m), von dunkelbrauner Farbe, zerfällt in zwei tiefgetheilte, einen linken kleineren und einen rechten größeren, Hauptlappen, welche durch geringere Einschnitte wieder in mehrere Lappen zertheilt sind. Sie liegt hinter dem Herzen, so, daß dessen Spitze sich zwischen den Hauptlappen befindet, und ist durch Verdoppelung der Bauchhaut an den benachbarten Theilen befestigt. Die Gallenblase (78n)

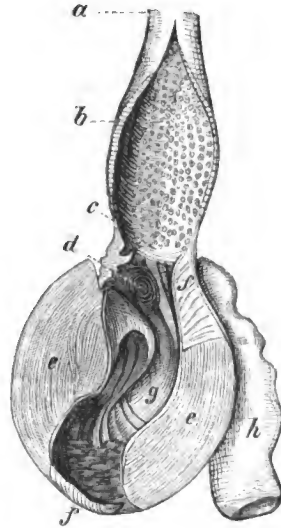


Fig. 79. Magen vom Purpurhuhn.

ist an dem rechten Leberlappen befestigt, erhält die Galle direkt aus der Leber und scheidet einen Ausführungsgang nach dem Zwölffingerdarm (f. S. 698); den Tauben fehlt sie. Die verhältnißmäßig kleine Milz (78x) ist braunroth und ziemlich eiförmig, liegt an der rechten Seite des Vormagens und wird von der Leber bedeckt.

4. **Atmungs- (Respirations-) Organe und Blutgefäße.** Die Haupttheile des ganzen Atmungs-Apparats bilden die Luftröhre (trachea) mit ihren Ästen und die Lunge; außerdem gehören zu ihm der obere und der untere Kehlkopf und endlich die sogen. Lufsfäcke. Die Luftröhre (Fig. 78o; 80a unteres Ende), in welche die hinter der Zungenwurzel befindliche Kehltritte oder glottis führt, besteht bei den Hühnern und Tauben aus 100 bis 130, bei der Ente aus 120, der Gans aus 150, dem Schwan aus 160—170 Knorpelringen, welche an der Innenseite mit Schleimhaut

bekleidet sind; beim Schopfsperrhuhn steigt die Zahl der Ringe auf mehr als 190, beim Posaunenschwan auf mehr als 300. Die obere Partie der Luftröhre stellt den oberen Kehlkopf (larynx) dar, welchem der Kehlschleim (der Säugethiere) und die Stimmbänder fehlen, weshalb er für die Stimmgebung ohne wesentliche Bedeutung ist. Als das Stimmorgan ist vielmehr das an der Theilungsstelle der Luftröhre befindliche, durch die Knorpelringe der letzteren, durch innere Faltenbildungen und durch äußerlich angebrachte Muskeln auf eigene Art hergestellte untere Kehlkopf (syrinx; Fig. 80b) anzusehen. Bei den Enten (Männchen) kommen sogen. Trommeln, d. h. große, die Stimme verstärkende Knochenblasen, vor. Wie aus der Abbildung ersichtlich, theilt sich die Luftröhre in der Brusthöhle in die beiden Luftröhren-Neste oder Bronchien (Fig. 80 cc), welche in die rechte (d) und linke Lunge (80 e; 78 q) führen. Die

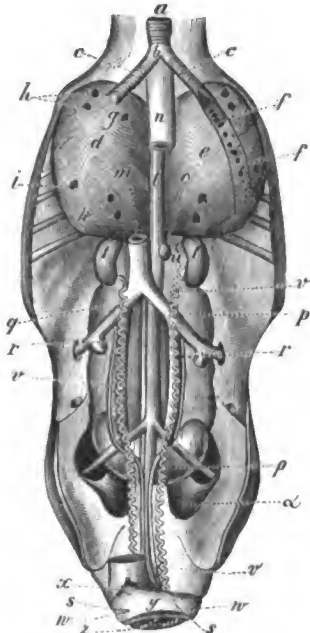


Fig. 80. Athmungs-, Harn- und Geschlechts-Organen des Haushahns.

Lungen, von hochrother Farbe, erstrecken sich ungefähr vom zweiten Rückenwirbel bis zum Vorderrand der Niere, liegen aber nicht frei, sondern sind rechts und links von der Wirbelsäule durch Zellgewebe an die Rückenwand der Rumpfhöhle angeheftet, an den Seiten der Wirbelsäule also in die Zwischenräume der Rippen eingesenkt. Das Eigenthümliche der Lungen besteht darin, daß sie mit sogen. Luftsäcken oder Luftzellen in Verbindung stehen, und zwar dadurch, daß von den in die Lunge eintretenden Ästen (Bronchien) mehrere Seitenäste an die Vorderfläche treten und hier in die Luftsäcke münden — die Oeffnungen zu den Luftsäcken sind in Fig. 80 durch g, h, i, k angedeutet. Letztere aber, welche sich als häutige, sackartige Zellen darstellen, stehen andererseits wieder mit den Lufträumen der pneumatischen (marklosen und luftefüllten) Knochen des Körpers und der Glieder in Zusammenhang. Diese Luftsäcke, gefüllt, vermindern einerseits das spezifische Gewicht des Vogels, andererseits unterstützen sie den Wechsel der Athmungsluft in der Lunge und außerdem dienen sie wohl auch zum Wärmeschutz des Vogels.

Das Blut- und Lymph-Gefäßsystem kann hier nicht ausführlich behandelt werden; es zeigt mit dem der Säugethiere bzw. des Menschen große Ähnlichkeit. Das Herz (Fig. 78 s) ist groß, kegelförmig, besteht aus rechter und linker Vorkammer und

rechter und linker Kammer, also im Innern aus vier getrennten Abtheilungen, und liegt, von einem dünnen, derbhäutigen Herzbeutel eingeschlossen, in der Mittellinie des Brustbeins, wobei es die Lungen gegen den Rücken drängt; es wird somit nicht von den Lungen, dagegen von den Luftsäcken bedeckt und ragt, da das Zwerchfell nur unvollständig ist, mit seiner Spitze nach unten und hinten zwischen die Leberlappen, während es mit der breiten Basis nach der Wirbelsäule gewendet ist. Das aus dem Herzen strömende Blut wird von den Puls- oder Schlagadern (Arterien), welche nach jeder Bewegung des Herzens einen Schlag oder Puls wahrnehmen lassen, in alle Theile des Körpers geführt; aus der rechten Herzkammer leitet die Lungen-Schlagader (Fig. 78 p) das aus dem Körper zurückkehrende Blut in die Lunge (Fig. 78 q), um dann, durch die Lungenvene zum linken Herzen zurückgelangt, durch die große Schlagader oder Aorta (Fig. 78 r) in den ganzen Körper getrieben zu werden. Die Blutadern oder Venen dagegen (Fig. 78 a Hohlvenen; Fig. 80 m hintere Hohlvene) bringen das Blut aus dem Körper nach dem Herzen zurück.

Da die Atmung der Vögel eine lebhafte ist, so wiederholt sich der Schlag des Herzens (Puls) schneller als bei den Säugethieren. „Die Zahl der Pulse und Herzschläge haben Brevoort und Dumas bei dem Huhn als 140 Schläge, bei der Taube als 136 Schläge, bei der Gans als 110 Schläge in der Minute angegeben. Athemzüge in der Minute zeigten sich: bei Hühnern 48 im Mittel, Schwankungen zwischen 48 bis 58 bei geringer Aufregung; bei Tauben 60 bis 70, bei Enten 45 bis 48 im Mittel.... Bei ausgewachsenen gesunden Hühnern ist im Sommer die Körper-Eigenwärme schwankend von 41,5 bis 42,0 Grad C.; 42 Grad C. findet sich seltener. Nur bei einer Bruthenne wurde einmal 40,6 Grad C. im Mastdarm derselben gemessen....“ (Dr. Zürn).

5. Fortpflanzungs-Organ; Fortpflanzung. a) Die männlichen Geschlechts-Werkzeuge bestehen aus den Hoden und den Samenleitern. Die Hoden (Fig. 80 tt), etwa von bohnenförmiger Gestalt, liegen oberhalb der Nieren (Fig. 80 p. q), sind mit den ganz kleinen Nebenhoden (Fig. 80 u) verbunden und schwellen zur Fortpflanzungszeit bedeutend an. Der Samenleiter jeder Seite (Fig. 80 v v) kommt aus dem Nebenhoden, ist gewunden oder geschlängelt und läuft zunächst an der inneren, in der unteren Hälfte aber an der äußeren Seite des Harnleiters (Fig. 80 r r) herab, um an der Hinterwand der Kloake — nachdem er kurz vorher eine kleine blasenartige Erweiterung gebildet — neben dem Harnleiter (s s) auf einen kleinen Vorsprung oder Papille (Fig. 80 w w) auszumünden. Ein eigenes Begattungsorgan fehlt den Hähnen; die Begattung findet statt, indem die Kloake des Hahns in die der Henne gepreßt wird und beide sich etwas nach außen umfüllen, wobei der Same aus den Papillen ausfließt und in den Eileiter der Henne gelangt. In gleicher Weise geht es bei Fasanen u. a. Hühnervögeln, auch bei den Tauben vor sich, dagegen besitzen die männlichen Enten, Gänse, Schwäne ein besonderes Geschlechtsglied.

b) Die weiblichen Fortpflanzungs-Organ bilden der linke Eierstock und der linke Eileiter; in der Anlage des Vogels sind zwar auf beiden Seiten diese Organe vorhanden, allein nur der linke Eierstock und Eileiter entwickeln sich, während der rechte Eierstock verkümmert, und auch der rechte Eileiter schwindet bis auf ein kleines Ueberbleibsel an der Kloake. Der Eierstock (Fig. 78 u. v) liegt oberhalb und vor der linken Niere und hat infolge der ihn bildenden verschieden großen Dotter (Fig. 78 v) ein traubenförmiges Aussehen. An dem Eileiter lassen sich vier Abschnitte unterscheiden: 1. der erweiterte, offene, mehr oder minder trichterförmige Anfangstheil, der sogen. Trichter (Fig. 78 w); 2. der eigentliche Eileiter oder Ovidukt (Fig. 78 w<sup>1</sup>), ein dem Trichter sofort sich anschließendes, langes, vielfach gewundenes, darmähnliches, am Rückgrat durch eine Haut befestigtes Rohr oder Schlauch, dessen Wand zahlreiche Eiweißdrüsen umschließt; 3. der Eihälter oder Uterus (Fig. 78 w<sup>2</sup>), eine bauchige Erweiterung des Schlauches, dessen Schleimhaut meist blattförmige Falten hat; 4. die Scheide (78 w<sup>3</sup>) ein verengter Gang, welcher in die Kloake ausmündet.

6. Gehirn- und Sinnes-Organ bieten nichts Besonderes. Das Gehirn überwiegt an Masse das Rückenmark und scheidet sich in großes, mittleres und kleines Hirn, aus den beiden Anschwellungen des Mittelhirns gehen die Sehnerven hervor. Das Rückenmark füllt die Wirbelsäule aus. Die Sinnes-Werkzeuge entsprechen denen anderer Vögel. Das Auge ist am vollkommensten ausgebildet. Ein äußeres Ohr fehlt, die Ohröffnungen liegen seitwärts am Kopfe, nach dem Hinterkopf zu und sind von strahligen Federn umgeben bezw. überdeckt; das Paukenfell liegt nahe dem Eingang. Eine äußere Nase fehlt; zwei längliche Nasenlöcher (Fig. 77, Nr. 3), welche auf dem Oberschnabel, nahe der Wurzel liegen, führen zu den beiden, durch eine Scheidewand getrennten Nasenhöhlen, die sich nach hinten in schmalen Spalten öffnen. Als Geschmacksorgan dient der weiche Wurzeltheil der Zunge, vielleicht auch der

Gaumen. Als Sitz des Gefühls muß namentlich die Haut gelten, doch ist auch der Zunge etwas Tastvermögen — namentlich bei den Enten u. a. Wasservögeln, denen vor Allem noch der Schnabel zu Hilfe kommt — eigen.

Wie schon auf Seite 724 erwähnt, hat die Lehre von den **Krankheiten** des Geflügels neuerdings seitens der Wissenschaft Beachtung erfahren, und durch die von Herrn Prof. Dr. Jörn-Leipzig und seinem Assistenten Hrn. Rich. Reimann, ferner von den Herren Prof. Friedberger und Dr. Pauly-München, Prof. Dr. Eschscholtz-Wien und anderen Gelehrten auf Grund vorgenommener Beobachtungen und Untersuchungen in den Fachblättern veröffentlichten Krankheits- und Sektionsberichte ist vielseitige Aufklärung geschaffen worden; außerdem haben die Herren Prof. Dr. Jörn (in seinem Werke „Die Krankheiten des Hausgeflügels“, Weimar 1882; 237 Seiten) und Dr. med. v. Tresskowitz (in seinem ebenso betitelten, zur selben Zeit in Kaiserslautern erschienenen Buche; 205 Seiten) in dankenswerther Weise das bisher Festgestellte zusammengefaßt und eine Uebersicht der Geflügel-Krankheiten, ihrer Verhütung und Heilung geboten. Wer also eingehende Studien, namentlich über die inneren Krankheiten, machen will, möge zu diesen Schriften greifen, welchen wir auch im Nachstehenden folgen.

Die Ursachen der Krankheiten des Geflügels bilden im Allgemeinen ungenügende Wartung und Pflege, also ungesunde, schlecht durchlüftete, oder aber zugige Stallungen, ungenügender Schutz vor Wind, Raßkälte und starker Hitze, kalter Fußboden, schneller Temperaturwechsel, unregelmäßige Fütterung, schlechte Nahrung, unreines Trintwasser und Unreinlichkeit überhaupt; Geflügel aber, das aufmerksame und sachgemäße Behandlung hat, wird, falls es nicht von fremdem angesteckt wird, in der Regel frei von Krankheiten bleiben. Daraus schon ergibt sich, daß es eine leichtere und dankbarere Aufgabe sein wird, Krankheiten zu verhüten, als solche zu heilen. Um aber der Gefahr einer Einschleppung von Krankheiten vorzubeugen, ist es durchaus notwendig (s. S. 757), alles neu angekaufte oder von einer Ausstellung zurückkommende Geflügel in besondere, von dem Aufenthalt des übrigen Federviehes abgelegene, gut ventilirte Räume (Quarantäne-Stallungen) zu bringen und in diesen so lange zu belassen, bis man sich von dem vollkommenen Gesundsein der Thiere überzeugt hat. Außerdem möge man, da die meisten und gefährlichsten Erkrankungen der Hühner epidemisch auftreten, von Anhäufung vieler Thiere auf einem verhältnißmäßig kleinen Raum möglichst Abstand nehmen, und, wie Lemoine besonders betont, dem Geflügel stets reines Wasser bieten, weil ja gerade durch Wasser ansteckende Krankheiten verbreitet werden.

Die Krankheit tritt bei den betreffenden Thieren selten ohne Weiteres auf, gewöhnlich stellen sich Vorboten ein. Diese Erscheinungen (Symptome) bestehen in Traurigkeit, Hang zur Einsamkeit, Umherhocken mit gesträubtem Gefieder, hängenden Flügeln und eingezogenem Kopf, Mangel an Appetit, oder aber übermäßige Nahrungs- und Wasser-Aufnahme. Sobald man das Eine oder Andere wahrnimmt, ist das Thier sofort von den übrigen abzusondern und in das erwähnte Lazareth zu bringen, nicht nur, um der Weiterverbreitung des Uebels entgegenzutreten, sondern auch, um den Patienten zu beobachten und um ihm Ruhe, die erste Bedingung für den Erfolg

einer etwa einzuleitenden Kur, zu schaffen. Freilich ist, wie Wright meint, fast bei jedem Falle der Erkrankung eines Huhns die beste Kur, dasselbe sofort zu tödten, ehe es zu krank wird und nicht mehr gegessen (!) werden kann; „nur bei werthvollem Geflügel wird man mit der schnellen Tödtung etwas zögern und dasselbe einer sorgsamten Kur unterziehen“. Wer in diesem Falle nicht die nöthigen Kenntnisse und Erfahrungen besitzt, um nach den vorhandenen Anzeichen ein Uebel erkennen und darnach eine richtige Behandlung einschlagen zu können, der möge einen Thierarzt — für die Hand der Thierärzte ist das Bürn'sche Buch hauptsächlich bestimmt — zu Rathe ziehen.

Als Krankenstation, d. h. für jeden einzelnen Kranken, empfiehlt sich, damit man das Thier, ohne es abzuja-gen, leicht greifen kann, ein nicht zu großer Kisten- oder Lattenkäfig, dessen Boden mit trockenem Sande bestreut wird. Das Futter richtet sich nach der Art der Krankheit; für reines Trinkwasser hat man stets zu sorgen, zumal wenn in denselben Arzneien gegeben werden sollen, und es empfiehlt sich dann ein thönerneß (irdeneß) Trinkgefäß. Bezüglich der Verabfolgung von Medikamenten rätth Dr. v. Tresckow, dieselben entweder ins Trinkwasser zu schütten oder aber (und zwar schärfere und stärker wirkende Arzneistoffe am besten so) als Pillen oder Bissen zu geben. Wenn irgend möglich, vermeide man ein Eingeben von flüssigen Arzneien, zumal spirituöser Mittel; muß es aber doch geschehen, wie bei Vergiftungen, so führe man eine Gummiröhre bis in den Kropf und gieße durch dieselbe die Flüssigkeit direkt in diesen. Pillen kann man sich leicht selber anfertigen: Man thue zunächst in eine porzellanene Untertasse das Konstituens (d. h. den Stoff, der das Medikament einhüllen soll, z. B. Kleie, Mehl, eingeweichte und wieder fest ausgebrühte alte Semmel) und zwar nur soviel, als man zu der eben benötigten Pillenzahl braucht, gieße nun das betreffende Quantum Arznei auf dasselbe — also z. B. 10 Tropfen Opiumtinktur, wenn 5 Pillen zu je 2 Tropfen der letzteren angefertigt werden sollen — knete die ganze Masse tüchtig und je länger je besser mit dem Finger oder einem Spatel, der aber nicht aus Metall sein darf, durcheinander und forme dann aus dem Ganzen die betreffende Anzahl gleichgroßer Pillen, welche man oberflächlich abtrocknen läßt. Reicht die Flüssigkeitsmenge nicht hin, um das Konstituens genug zu befeuchten, so setzt man etwas Wasser oder Glycerin oder Vaseline, nicht aber ein anderes Fett oder Milch zu. Zu weich gewordene Pillen bestreut man dick mit Mehl und stellt sie kurze Zeit in einen lauen Backofen; zu harte befeuchtet man vor dem Einstopfen mit Wasser, nicht mit Del (letzteres wirkt abführend). Manche Hühner lernen übrigens das Pillenfressen sehr schnell, sodaß man sie ihnen nur vorzulegen braucht.

#### A. Außere Krankheiten.

1. **Wunden.** Obgleich das Geflügel durch das Federkleid geschützt ist, so kommen doch Verwundungen (Hautverletzungen) vor, und zwar Biß-, Riß-, Schnitt-, Quetsch- und Brandwunden, die jedoch in der Regel schlimmer aussehen als sie es wirklich sind. Bei gewöhnlichen Biß-, Riß- oder Schnittwunden im Gesicht, am Kamm u. s. w. sorge man für Blutstillung (durch Aufbinden blutstillender Watte oder Aufstreichen blutstillenden Kollodiums), wasche dann die Wunde täglich mehrmals mit Bleiwasser und überlasse die eigentliche Heilung der Natur. Klaffende, durch die Krallen eines Raubvogels u. s. w. entstandene Wunden werden entweder, nachdem die Wundränder gereinigt und die umstehenden Federn weggeschnitten, mittelst einer feinen, gekrümmten chirurgischen Nadel und gewichstem Hanfzwirn oder Catgut- oder ungefärbtem Seidensaden zu-

genäht (Knopfnäht), oder aber, falls dies nicht angängig, öfter ausgewaschen und mit schwachem Karbolöl ( $1\frac{1}{2}$ —2 : 100) bestrichen, oder man giebt ihnen einen Verband und benutzt dabei 1 Theil Karbolsäure auf 100 Theile Wasser; die Nähte muß man 5—8 Tage liegen lassen, die Wundränder rein halten. Wunden an Läufen und Beinen kann man mit Kollobium überstreichen, gegen Quetschungen dienen Einreibungen mit Arnika-Tinktur, gegen Brandwunden nach Zürn Aufstreichen von Glycerin, das mit 5—10 Prozent Kaltwasser verseht wird.

2. Die **Darre**, unter welcher man die Erkrankung der Fett- oder Bürzeldrüse (s. S. 17. 373) versteht, scheint immer mit einem allgemeinen körperlichen Leiden zusammenzuhängen. Falls die Drüse verhärtet ist, so bestricht man sie mehrmals täglich mit mildem Fett, z. B. warmem Olivenöl, event. macht man mit einem feinen spitzen Messer einen Einschnitt, entnimmt ihr das eingetrodnete Bürzelsfett und streicht sie dann innen mit Del oder mildem Fett aus; bei Vereiterung der Drüse ist diese ebenfalls zu öffnen, der gelbe Eiter vorsichtig herauszudrücken und die Wunde mit Karbolöl (1 : 100) zu waschen.

3. **Federkrankheiten** entstehen durch unvollkommen verlaufende Mauser und Befederung und lassen sich leicht durch Abstellung der Ursachen verhüten. Küden, welche die ersten Federn bekommen, schütze man vor Kälte und reiche ihnen nahrhaftes Futter (vergl. „Aufzucht“). Schwere, ungenügende Befederung junger Vögel kann auch eine Folge der Verwandtschaftszucht sein (s. S. 709). Sich verzögernde oder sonst unregelmäßige Mauser zeigt sich namentlich bei schlecht gefütterten, schwachen Vögeln, namentlich unter Einfluß von Kälte. Auch hier muß man die Ursachen heben, dem Geflügel warmen, trocknen Aufenthalt und entsprechende Nahrung (s. später) bieten. Verletzte oder verküppelte Vögel sind ganz auszuziehen, die Patienten an ruhige Orte zu bringen. Rassetauben lasse man während der Mauser nicht brüten: Briestaubenliebhaber setzen zwecks Beschleunigung der Mauser (Rauhe) die Tauben in einen Korb oder Käfig, dessen Boden mit etwas angefeuchteter Lohc oder Grafsamen bedeckt ist, und empfehlen das Mittel als probat (vergl. auch S. 596).

4. **Erfrorene Füße**, eine Folge von Kälte — trockne Kälte allein schadet nicht oder kaum —, lassen sich meist bei Hühnervögeln beobachten: die erfrorenen Beine werden heiß und dunkelroth, es bilden sich Anschwellungen und diese, die sogenannten Frostbeulen, bleiben meist zurück und erschweren den Vögeln das Gehen und das Sitzen auf den Stangen. Häufig tritt Brand hinzu und nicht selten sterben die einzelnen Beine oder Glieder derselben ganz ab. Trockner Stall mit Stroh- oder Torfmullschicht am Boden, für empfindlichere Arten und Rassen ein Umwickeln der Stangen und -Blöcke verhindern das Uebel. Ist dieses doch eingetreten, müssen die betreffenden Theile einige Tage mehrmals täglich mit recht kaltem Wasser gewaschen oder mit Schnee gerieben und dann (nach Dr. Zürn) mit Vaseline oder Baumöl kräftig eingerieben, die Frostballen später aber öfter mit einer stärkeren Höllensteinlösung (1 : 20 bis 30) bepinselt, bezw. mit dem ein wenig angefeuchteten Höllensteinstift überstrichen werden.

5. Die eigentliche **Fußgeschwulst** oder Fußsohlen-Geschwulst (Bumble-foot der Engländer) erinnert an die Frostbeulen und befällt namentlich die schweren asiatischen



und die 5zehigen Fühnerraffen. Die einfachste Form ist, daß durch angetrockneten Roth, eingetretene Splitter u. das unter der Sohle liegende Bindegewebe immer von neuem (auch durch scharfkantige Sitzstangen) gereizt wird und schließlich in Eiterung übergeht; die Heilung geschieht nach Dr. von Treschow sehr leicht, indem man durch die ganze Geschwulst einen Kreuzschnitt macht, den Eiter gut ausspült und letzteres nöthigenfalls nach einigen Tagen wiederholt. Geht der Eiter in eine dickliche oder feste, käsige Masse über, so entsteht der eigentliche „Bumble-foot“, und auch dieser läßt sich durch Kreuzschnitt und Entfernung des Inhalts heilen. Dr. Paulh empfiehlt, nach Entfernung des Eiters täglich lauwarme Fußbäder mit Kamillenthee zu machen und zur Ausfüllung der Geschwulsthöhle und zum Bestreichen des unteren Endes des zum Verband benutzten Leinwandstreifens eine Salbe zu verwenden, welche aus 1 Theil ungewässerter Butter,  $\frac{1}{4}$  Gewichtstheil rohem Wachs und  $\frac{1}{4}$  Gewichtstheil Tannenpech (im Wasserbad, ohne daß die Stoffe kochen, zusammengeschmolzen) zusammengesetzt ist; alle 3 Tage wiederhole man das Verfahren, bei etwaigen Blutungen lege man blutstillende Watte ein. Bemerkt man die Entzündungsgeschwulst (Knoten), die auch zwischen zwei Behen sitzen kann, frühzeitig, so hilft zumeilen schon, wenn man einen aus Lehm, gleichen Theilen Essig und Wasser hergestellten Brei dick auf dieselbe streicht, einen Leinwandstreifen um den Fuß wickelt und täglich mehrmals Wasser und Essig (zu gleichen Theilen) auf den Verband gießt. Manchmal muß die 5. Behe ganz entfernt werden.

6. **Verkrüppelte Behen** bilden sich fast nur während der ersten Jugendzeit bei Fasanen u. a. Fühnervögeln infolge der Einwirkung eines zu harten Fußbodens (bloßer Cement- oder Holzboden ohne Sandschicht) auf die Füße, oder aber des Mangels an kalkhaltiger Nahrung (f. S. 697. 702 u. Nr. 33) und zwar in kurzer Zeit aus und machen den Vogel werthlos; denn Heilmittel giebt es nicht, doch läßt sich dem Uebel sehr leicht durch richtige Wartung und Nahrung vorbeugen.

7. Die sogen. **Kalkbeine** (rauhe Läufe, Fußkrähe, Elephantiasis) der Fühner und Fasanen werden durch eine kleine Krähmilbe (*Dermatolyx mutans*, *Rob.*) verursacht, „welche sich in die Haut der Läufe und Füße einbohrt und dort nach und nach solche Verheerungen anrichtet, daß der Vogel durch die allmählich entstehenden Auswüchse am Gehen gehindert wird und eine Deformität der Behen selbst eintritt, wenn man nicht rechtzeitig eingreift“. Zuerst zeigen sich an den Läufen, namentlich deren Vorderseite, kleine, graugelbliche, angetrocknetem Schmutz ähnelnde Flecke, welche im Falle der Nichtbeachtung sich ausdehnen und zuletzt, da die sich vermehrenden Milben die Fußschilde emporheben u., dicke, edige Krusten bilden, sodaß die Bekleidung des Fußes ein häßliches, borstenartig zerrissenes Aussehen bekommt. Das Uebel ist ansteckend, indem die Milben von kranken Fühnern auf gesunde überkriechen (namentlich wenn die letzteren eng zusammensitzen), und auch gefährlich, wenn eine Glucke damit behaftet ist, denn es befällt dann auch die Küden. Deshalb ist Reinhaltung der Ställe am Platze und jedes kalkbeinige Fühn sofort abzusondern und einer Kur zu unterziehen: Nachdem die Schorfe mittelst Seife, welche man auf die Läufe streicht und 24 Stunden dran läßt, und Abwaschen mit warmem Wasser erweicht sind, entfernt man zunächst, wobei man jedoch die Haut nicht blutig verletzen darf, mittelst eines Messers oder Blechlöffels die größeren und

dann durch Abkragen mit einer Bürste oder dergl. die geringeren Vorken — welche sogleich alle verbrannt werden müssen —, und reibt nun die milbentödtenden Mittel ein: entweder Petroleum oder Karbolsalbe (1 Theil krySTALLisirte Karbolsäure, 10 Th. Fett oder Vaseline), oder besser mit Spiritus verdünnten Perubalsam. Nachdem die Einreibung mehrere Tage, täglich einmal, vorgenommen, wird das Uebel gehoben sein und der Fuß mit verdünntem Glycerin oder reinem Fett bestrichen. Bei Fasanen wendet Hr. C. Cronau („Die Fasanen“, S. 125) eine französisch. Salbe, die aus Schwefel, kohlen-saurem Kali und Fett bereitete Pommade d'Helmerich, welche bei geringer Ausdehnung des Uebels nur einmal, bei altem Uebel 2- oder 3mal, in Zwischenräumen von ca. 14 Tagen, eingerieben wird.

8. **Beinbrüche** können bei allen Arten Geflügel vorkommen, und zwar sowohl Frakturen des Schenkels (Fig. 77, Nr. 24) wie des Laufs (Nr. 26), letztere häufiger. Das Heilen eines frischen Fußbruches erfolgt fast immer ohne Deformität, allerdings bei jungen Vögeln schneller als bei alten. Es kommt nur darauf an, den Fuß einzurichten und dann einen festen Verband anzulegen, welcher etwa 3 Wochen liegen bleiben muß und vom Vogel nicht abgepickt werden kann. Bei der Operation hält eine Person den Vogel so mit beiden Händen, daß er in diesen mit fest anliegenden Flügeln auf dem Rücken ruht und die Beine langgestreckt sind, die zweite Person legt den Verband an: Nachdem der gebrochene Lauf in die richtige Lage gebracht, wird er mit lauem Wasser sorgfältig gereinigt und mit Del bestrichen, dann eine fingerbreite und ziemlich lange Flanellbinde von oben nach unten glatt um ihn herum gewickelt, in einzelnen Touren zwischen den Zehen durchgeführt, sodaß auch das Fußgelenk fixirt ist. Auf die Binde bringt man an jeder Seite des Laufs eine schmale, sich glatt anlegende Papp- oder Spanschiene, und befestigt diese mit einer fest darüber gelegten leinenen oder baumwollenen Binde, welche man mit Wasserglas oder mit recht steifem Tischlerleim dick bestreicht. Das Thier wird so lange festgehalten, bis Alles trocken ist. Bequemer noch ist das Anlegen eines Gypsverbandes: Von einer in der Apotheke käuflichen gegypften Binde (Gacebinde, mit Gyps imprägnirt) schneidet man mit einem scharfen Messer ein fingerbreites Stück ab und legt dasselbe so lange in Wasser, bis keine Blasen mehr aufsteigen. Während dem hat man den Knochen eingerichtet und mit einer Flanellbinde umwickelt, auf welche man nun, wieder von oben anfangend, die Gypsbinde wickelt. Auch hier muß der Vogel gehalten werden, bis der Gyps trocken ist, dann wird er in einen engen Kasten auf Stroh gesetzt, sodaß er sitzen bleiben muß, jedoch Futter und Wasser bequem erreichen kann: schon nach einigen Tagen aber wird ihm etwas Bewegung gestattet und nach 2 oder 3 resp. 4 Wochen der Verband entfernt (Dr. v. Treseckow). Fußbrüche bei Jung-geflügel heilen schon, wenn man den eingerichteten Fuß mit gutem, erwärmten Heftpflaster mehrmals umwickelt. — Vögel mit gebrochenem Unter- oder Oberschenkel (Fig. 77, Nr. 24 u. 22) sollte man, falls es nicht besonders seltene und werthvolle Exemplare sind, schlachten, denn wenngleich man einen Verband anlegt (zuvor sind alle ansetzenden Federn abzuschneiden), so heilen derartige Brüche infolge der abweichenden Lage doch nur selten ohne zurückbleibende Verkümmung des Schenkels oder Steifheit des nächsten Gelenkes. Dasselbe gilt

9. von den **Flügelbrüchen**, welche entweder den Ober- oder Unterarm (Fig 77, Nr. 12. 13) betreffen; mitunter, sagt Dr. mod. Superz, „heilen sie durch festes Anbinden der Flügel an den Körper, hinterlassen aber meistens Flügel Lahmheit“, bei Tauben wird also ein Mühen gar nicht angebracht sein, und bei Fasanen zieht C. Cronau die Amputation des Unter- resp. Oberarms einem voraussichtlich ergebnislosen Heilungsversuch vor. Wer es versuchen will, hat den Verband, nachdem der Knochen eingerichtet und die ansetzenden Federn abgeschnitten, in oben angegebener Weise anzulegen. Doch ist es außerdem nothwendig, damit jeder Bewegungsversuch des Vogels unterbleibe, daß der kranke Flügel in seiner richtigen Stellung zum Körper, und ebenso der gesunde, an den Leib gedrückt mehrere Wochen lang gehalten werde. Dies wird nach Dr. Zürn erreicht, wenn man eine breite Bandage aus Sackleinwand über die Flügel legt, in dieselbe unten zwei Löcher schneidet, durch welche die Flügel des Vogels gesteckt werden, und die beiden Zeug-Enden, nachdem man Berg untergepolstert, auf dem Rücken des Kranken zusammennäht. Letztere Maßnahme ist auch zu ergreifen, wenn

10. die vorderen Spitzen der **Flügel wund** sind, was in kleinen Ställen, wo sich die Hühner beim Auf- und Abfliegen stoßen, zuweilen eintritt und Knochen-Entzündungen und Neubildungen oder Verwachsungen zur Folge haben kann. Dr. v. Treßow rath, mit einer Pincette sorgsam die kleinen Federn zu entfernen, die kranke Stelle mit einer Höllesteinjalbe (Arg. nitr. 0,1: Vaseline 30) zu bestreichen und dann jene Bandage vorzunehmen. Bei etwaigen Knochen-Neubildungen heile man erst sorgfältig die äußere Haut und suche dann jene durch Bepinseln mit Jodtinktur zum Schwinden zu bringen.

11. **Schnabel-Mißbildungen** (zu langer, zu kurzer, Kreuz-Schnabel) sind angeboren oder erworben. Da sie vermuthlich auch vererbt werden können, schließt man derartige Thiere von der Zucht aus. Im Uebrigen sind die Fehler ungefährlich, so lange sie den Vogel nicht am Fressen hindern. Einen zu langen Schnabel oder die gekrümmte bezw. gedrehte Spitze (Kreuzschnabel) einer Schnabelhälfte verkürzt man mittelst des Messers oder einer scharfen Zwickheere, nachdem das Horn mehrere Tage lang täglich ein- oder zweimal mit Vaseline oder ungesalzener Butter tüchtig eingerieben worden, und raspelt denselben nachher glatt. Wenn eine Schnabelhälfte im Wachsthum zurückbleibt, kann man dies beschleunigen, indem man nach Dr. Zürn („Geflügelhof“ 1882, S. 10) ringförmig um den Schnabelgrund des Vogels auf die Haut des Vorkopfes reizende Stoffe (1 Theil Terpentinöl zu 4 Th. Rübböl) in geringem Grade einreibt, dadurch also der das Schnabelhorn absondernden Matrix (Fortsetzung der Haut) vermehrt Blut zuführt. Wird ein Schnabeltheil derart gebrochen, daß Blutungen eintreten, so rath derselbe Gelehrte, als vorzügliches, zugleich kühlendes und entzündungswidriges Deckmittel das Bleikollodium anzuwenden; zum Ausfüllen von Lücken am Schnabel von Schwänen, Gänsen u. hat man das Defays'sche künstliche Fuhorn benutzt. Es wird in heißem Wasser erweicht oder über gelindem Feuer in einem Tiegel fast flüssig gemacht, dann mittelst eines Holzspatels auf die zu verbindenden getrennten oder an die zu ergänzenden Horntheile, welche vorher durch Aufreiben von Schwefeläther gründlich entfettet worden waren, gestrichen und mit dem angefeuchteten Finger ein- und angebrückt; es sitzt außerordentlich fest auf den natürlichen Horntheilen und ist so elastisch wie diese. Endlich kommen auch („Geflügelh.“ 82, S. 60) knotige oder knollige Wucherungen des Schna-

belhorns vor, welche grauweiß und weicher als letzteres sind; sie werden durch Begfeilen entfernt, und dann streicht man milbes Fett auf das übrige Horn auf.

12. **Warzen und warzenartige Bildungen** (Papillome) lassen sich zuweilen bei Tauben am Schnabelgrunde und im Gesicht beobachten und werden von manchen Züchtern als „Pocken“ bezeichnet. Sie sind — wie die Hauthörner, welche man nicht selten bei Gänsen, auch Pfauen u. findet — ein Hautübel und „können, aber müssen nicht durch den Einfluß von Parasiten, welche in die Oberhaut einwandern, erzeugt worden sein“. Man beseitigt diese Papillome oder warzenartigen Geschwülste (welche zur Grundlage stark entwickelte, gefäßreiche Hautwärtchen, auf denen die verschiedenen Schichten von verhornten Epidermiszellen sitzen, haben) nach Dr. Zörn entweder durch Ausschneiden und dann folgendes Aetzen des Grundes mit verdünnter oder reiner Karbolsäure, oder aber durch die Anwendung einer elastischen Ligatur. Letztere besteht in mehrmaligem Umwickeln eines ausgebehten Gummifadens oder einer Gummischnur von der Dide einer stärkeren Darmseite um die Wurzel der Warze und Festbindens der Schnur, wodurch die Geschwulst zum Absterben und Abfallen kommt. Wenn die letztere noch in der Entwicklung begriffen, empfiehlt sich das Auspinseln gleicher Theile reiner Karbolsäure und Spiritus. — Weit gefährlicher als Warzen sind die vorzugsweise bei Tauben und zwar ebenfalls am häufigsten in den Schnabelwinkeln, an den Schnabelwarzen und Augenringen, doch auch in der Ohrgegend, an der Innenseite des Unterkiefers, an der Zunge auftretenden sogenannten Pocken (ansteckende oder Weichwarzen, Epitheliome, Krebs [Cancer; Small-pox]), denn sie bilden eine Erscheinung oder Folge der durch Gregarinen hervorgerufenen, schrecklich ansteckenden, bösartigen (croupös-diphtheritischen) Entzündung der Maul- und Gaumenschleimhaut und stellen sich dar als warzenförmige feuchte Wucherungen oder Geschwülste bis zur Größe einer Stachelbeere. Zum Bepinseln verwende man nach Prof. Zörn's Rath eine Mischung aus 2 g Kreosot, 5 g Bor säure, 15 g Spiritus, 20 g Glycerin, 160 g destillirtem Wasser, welche oft sehr gute Dienste thut. Ebenso hat man zu verfahren, wenn diese „Pocken“ bei Hühnern an Kamm, Kinnlappen und nackten Gesichtstheilen auftreten. Im Uebrigen sind die Kranken sofort abzusondern, an trocknen, warmen Ort zu bringen und die Räume zu desinficiren (vergl. Nr. 20).

13. **Kamm und Kinnlappen** der Hühner werden von verschiedenen Uebeln heimgesucht. Ueber Wunden wurde schon auf S. 775 gesprochen; sind ganze Beben aus dem Kamm gerissen, so schneide man sie ab, damit sie nicht in Eiterung übergehen; große, durch die ganze Dide des Kammes gehende Wunden wird man am besten nähen (s. S. 775). Dabei wird die Nadel auf der einen Seite von rechts nach links, auf der anderen in umgekehrter Richtung durch den Kamm geführt, der Faden von der Nadel abgeschnitten und die beiden Enden zusammengeknotet, wobei der Knoten zwischen Wunde und Stichöffnung zu liegen kommen muß, nicht direkt auf die Wunde; nach einigen Tagen durchschneidet man den Faden unterm Knoten mit einer Scheere, faßt letzteren und zieht so vorsichtig den ganzen Faden heraus. Geschwüre wäscht man öfter mit Kamillenthee aus und bestreicht sie mit Zinksalbe oder 2prozentiger Karbolsalbe (2 Theile krystall. Karbolsäure : 100 Th. Vaseline); bösartige, eiternde Geschwüre äht man kräftig mit dem Höllensteinpflaster, bis die käfige Masse zerstört ist. Erfrorene Kämme sieht man bei hochstämmigen Hühnern (Spanier, Italiener) leider nicht selten. Vorbeugen läßt sich dem Uebel

durch trockne, warme (nicht geheizte) Ställe, Einsperren bei strengem Frost oder Naßkälte, Einreiben der Rämme und Lappen mit Öl oder Glycerin (2- oder 3 mal wöchentlich). Weißgewordene Ramm- und Lappentheile werden mit recht kaltem Wasser gewaschen oder mit Schnee gerieben (und die Thiere in einen kalten, aber frostoffreien Raum gebracht); sind sie dunkel, blauschwarz geworden und geschwollen, so versuche man ein Bepinseln mit einer Mischung aus gleichen Theilen Jodtinktur und rektif. Spiritus, auch helfen bei geringeren Graden Bepinselungen mit Perubalsam, Einreiben mit Ameisenspiritus (Dr. v. Treščow). Häufig aber sterben und fallen die erfrorenen Theile ab unter Zurücklassung eines Geschwürs, welches in der oben angegebenen Weise zu behandeln ist. Beachten möge man bei der Zucht, daß Rammdefekte sich vererben. Alle die mit den besprochenen Uebeln behafteten Thiere sind abzusondern, ebenso die am „**weißen Ramm**“ (Grind, Favus-Krankheit), welcher höchst ansteckend ist, leidenden. Diese Ramm- resp. Hautkrankheit, eine durch den Favuspilz verursachte Ausschlagsform, zeigt sich zuerst an Ramm, Kinn- und Ohrclappen in Gestalt kleiner weißer oder grauer Flecken, welche allmählich zusammenfließen, also größere Flecken bilden, die sich dann mit weißlichen Schorfen und Vorken bedecken, auch auf Kopf, Hals und Kumpf (wo infolge dessen die Federn sperrig, trocken werden und ausfallen) übergreifen. Wird das Uebel im Anfang richtig erkannt — die Anwesenheit des Favuspilzes kann aber nur mit Hilfe des Mikroskopes sicher nachgewiesen werden, und die großen Rämme der Italiener z. B. erscheinen manchmal auch infolge reichlich abgestoßener Oberhautzellen wie von Mehlstaub angeflogen —, so vermag man es leicht durch Einreiben von Perubalsam, selbst schon von Spiritus zu heben; die Schorfe aber lassen sich nach Dr. v. Treščow's Erfahrungen durch Einreiben von einer aus 1 Theil grauer Salbe und 10 Theilen Thran hergestellten Mischung beseitigen; Dr. Zürn empfiehlt Einreiben der kranken Stellen mit Karbolsalbe (1 Theil Karbolsäure, 10 — 20 Theile Schmierseife) oder mit der weißen Präcipitatsalbe (1 : 6—8) oder mit der Lösung schwefligsauren Kaltes (mit 5—10 Theilen Wasser verdünnt), welch' letztere auch zum Desinficiren (s. S. 640) verwendet wird. Denn gerade durch Desinfection der Stallungen und Voliären mit dem ebengenannten Mittel oder durch schwefligsaure Dämpfe — Dung und Stroh sind zu verbrennen — läßt sich dem Uebel am besten vorbeugen, da dadurch die Pilzkeime vernichtet werden. Die Behandlung verspricht überhaupt nur Erfolg, wenn die Krankheit noch auf Ramm und Lappen beschränkt ist; schlimmer erkrankte Thiere tödte und verbrenne man. — Auf die sogen. Pocken wurde schon unter Nr. 12 aufmerksam gemacht.

14. Gelbliche **Schorfe** (Vorken) kommen auch auf dem nackten Gesicht, und zwar nicht selten bei Spanierhühnern vor. Wie schon auf S. 131 erwähnt, können dieselben aus zusammengeliebten Oberhautzellen — wie Aehnliches z. B. an den Rämmen der Italiener (s. oben) sich beobachten läßt —, oder aus eingetrockneten Blut- und Eitertheilen (von vernarbten Wunden), z. Th. auch aus feinen Pilzfäden bestehen. Derartige Vorken lassen sich nach Dr. Zürn leicht beseitigen, wenn man täglich einmal etwas Vaseline aufstreicht; haben sie sich abgelöst, so bepinselt man die betreffenden Stellen mit etwas Karbolöl und später bestreicht man diese vielleicht noch mit reinem Schweineschmalz oder reinstem Glycerin. Weit schlimmer sind die im

Gefolgschaft der bösartigen Schleimhaut-Entzündung erscheinenden Schorfe zc., welche man so, wie unter Nr. 12 angegeben, zu behandeln hat.

15. **Augen-Entzündungen** kommen nicht selten bei Hühnern u. a. Geflügel vor; sie betreffen Augenlid und Augapfel. Wunden am Lid heilen in der Regel schnell bei Reinlichkeit und Anwendung von Zinksalbe. Warzen oder Knoten am Augenlid, welche auf das Auge drücken, entfernt man durch die Schere; zuweilen werden die Geschwülste, hervorgerufen durch Quetschungen, Schläge, Bisse, bei Hühnern bis wallnußgroß, diese Eiterbeulen (Abscesse) müssen möglichst frühzeitig geöffnet und mit Karbolsäure ausgespült werden. Kleine (sandkorngroße) harte, weißgelbe Knötchen bilden sich — namentlich bei Tauben mit fleischigen oder warzigen Augenringen (s. S. 603) — gern in der Augen-Bindehaut da, wo die Talgdrüsen der Lider ausmünden. Da dieselben die Bindehaut stets drücken und reizen, somit die heftigsten Entzündungen hervorrufen, so sind sie entweder mittelst einer Schere auszuscheiden, oder aber mittelst Hülfssteinstiftes wegzuziehen (Dr. v. Treskow). Infolge Erkältung entstandene Lid-Entzündungen, welche sich durch stark geröthete, geschwollene, heiße Bindehäute und Thränen der Augen kundgeben, verlangen nach Dr. Bürn ein Waschen der Bindehäute mit lauwarmem Chlornasser, was am besten wirkt, oder mit 2prozentiger Alaunlösung, oder mit Zinkvitriol-Lösung ( $\frac{6}{100}$  g Z. auf 10 g destill. Wasser). Sollten die inneren Theile des Auges (Augapfel) durch Schläge zc. getroffen worden sein, so ist das Auge gut zu kühlen, auch eine 1- bis 2prozentige Zinkvitriol-Lösung auf die Hornhaut einzupinseln und, wenn kleine Geschwürchen auf letzterer sich zeigen, Kalomelpulver mittelst eines Federkiels in das Auge einzublasen. Zuweilen ist aus nicht bekannter Ursache der ganze Augapfel entzündet. Das Auge erscheint glänzender und mehr gewölbt als gewöhnlich, die Iris in ihrer Farbe verändert oder stark geröthet, auch zieht sie sich auf Lichtreiz nicht mehr zusammen, und es treten Sehstörungen ein (das Thier verfehlt beim Picken die Körner). In diesem Falle setze man den Kranken in einen dunkeln Raum, gebe ihm ein starkes Abführmittel (Necinus-Pillen, wiederholt) und tröpfele ihm, vielleicht täglich zweimal, einige Tropfen Atropin-Lösung (0,025 g schwefel. Atropin auf 20 bis 30 g destillirtes Wasser) in das kranke Auge. Grauen Staar hat man auch schon beobachtet. — Leider und zu oft treten Augenkrankheiten im Gefolge einer bösartigen Entzündung der Rachen-, Mund- und Nasen-Schleimhaut (Diphtheritis) auf, diese schweren Formen sind also im Anschluß an letztere (s. Nr. 20) zu besprechen.

#### B. Innere Krankheiten.

Die inneren Krankheiten befallen die verschiedenen inneren Theile des Körpers oder sind Allgemein-Erkrankungen desselben, und man kann demgemäß von Krankheiten der Verdauungs- und Ausscheidungs-Organen (Durchfall, Verstopfung, harter und weicher Kropf, Darm- und Bauchfell-Entzündung, Leberkr.), der Fortpflanzungs- (Legenoth, Eileiter-Vorfall) und der Athmungs-Organen (Schnupfen, Pips, Luftröhren- und Lungen-Entzündung, Diphtherie), des Blutgefäß- und Nervensystems (Herz-, Gehirnkrankheiten) und von constitutionellen oder Allgemein-Erkrankungen (diphtheritisch-croupöse Schleimhaut-Entzündung, Cholera, Schwindsucht, Rheumatismus) sprechen.

16. Die **traumatische Maul- und Rachen-Entzündung** wird durch Verwundungen der Schleimhaut der Schnabel- und Rachenhöhle einschl. Zunge, Gaumen u., als deren Ursache mit der Nahrung aufgenommene spitze oder scharfe Körper (Nägel, Nadeln, Gräten, Gerstengrannen, Raupenhaare, auch zu trocknes Fleischmehl u. a.), oder ätzende chemische Stoffe (Mineralsäuren u.), oder sehr heiße, Verbrennungen herbeiführende Futterstoffe anzusehen sind, hervorgerufen. Im ersten Falle entfernt man den fremden Körper, schneidet die zerrissene Schleimhaut vorsichtig ab, wäscht die Wunde täglich mehrmals mit einer 2prozentigen wässerigen Karbolsäurelösung aus und giebt Weichfutter; bei Anätzungen der Schleimhaut bestreicht man diese mit mildem Del, süßem Rahm u. dergl. (Dr. Zürn, „Geflügelhof“ 1882, S. 112). Bei Verbrennungen durch zu heißes Weichfutter (Kartoffeln) leidet namentlich die Zungenschleimhaut, die verbrannte Haut stirbt ab und hängt in Fetzen an der Zungenspitze oder sie bildet einen harten, erst allmählich sich lösenden und abstoßenden Ueberzug an derselben; man hat dann die in Fetzen an der Zunge hängende Haut mittelst einer feinen Scheere vorsichtig abzuschneiden und die wunde Stelle mit Tafelöl oder Karbolöl (1 : 60) zu bestreichen.

Anmerkung. Die letzterwähnte Entzündung der Zunge bezw. Verhornung ihrer Spitze wird gewöhnlich **Pips** genannt, und das vermeintliche, aber ebenso unnötige, als grausame und heilungswidrige Mittel zur Hebung des Uebels besteht bekanntlich seit Urgroßmuttern Zeiten darin, daß man dem Huhn die verhornte Haut mit Gewalt herunterreißt und ihm einige Pfefferkörner mit Butter eingiebt. Man spricht ferner von Pips, wenn infolge einer Verdauungsstörung die Zunge sehr belegt oder wenn infolge eines Katarrhs der Schnabelhöhle die Maulschleimhaut heiß und trocken und die Schleimhaut der Zungenspitze scheinbar mehr verhärtet ist, auch ein Katarrh der Nasenschleimhaut die Nasenlöcher verstopft und das Thier durch den geöffneten Schnabel zu athmen zwingt — und diesem Uebel will man abhelfen, indem man dem Kranken noch eine beölte Feder durch die Nasenlöcher zieht! Treten die Erscheinungen des sogenannten Pips ein, so hat man stets nach der eigentlichen Ursache der Krankheit zu forschen und diese zu beseitigen, denn der Pips ist nur das Symptom einer solchen (Katarrh, Verdauungsstörung).

17. Der gewöhnliche **Schnupfen**, also ein Katarrh\*) der Nasen-, Rachen- und Mundhöhle, entstanden infolge Erkältung oder jähen Temperaturwechsels, kennzeichnet sich durch häufiges Niesen, vermehrten wässerigen oder schleimigen gelben Ausfluß aus den Nasenlöchern, Auswerfen solchen Schleimes aus dem Schnabel, Schlenkern mit dem Kopf und durch Thränen der Augen. Leichtere Fälle heilen allein, wenn man nur den Kranken gleichmäßig warm hält und dazu die Nasenlöcher resp. die Schnabel- und Rachenhöhle mit leicht zusammenziehenden Mitteln ( $\frac{1}{2}$ —2prozent. Alaunlösung, Tanninlösung) auspinselt. Dr. v. Treschow sah bei ganz frischen Fällen Erfolge durch kurze Inhalationen (Einathmenlassen) von Salmiakgeist (Liqu. ammon. caust.) mit Karbolsäure; er nimmt eine Mischung dieser beiden Stoffe und Aether-Weingeist zu gleichen Theilen, also je  $\frac{1}{3}$ , gießt davon einige Tropfen auf Leinenlappen und hält das dem Kranken mehrmals des Tages Minuten lang vor. Dr.

\*) Von Katarrhen, worunter man eine Entzündung der Schleimhäute, d. h. Röthung und Schwellung, Absonderung eines dicklichen Schleimes versteht, werden namentlich die Schleimhäute der Luftwege: Nasen-, Rachen- und Mundhöhle (Schnupfen), Kehlkopf und Luftröhre (Kehlkopf-, Bronchien-Entzündung), der Lunge (katarrhalische Lungen-Entzündung), doch auch die des Darmes (Durchfall) und des Eileiters beimgesucht.

Zürn empfiehlt neben jener Einpinselung das Einathmenlassen von lauwarmen Wasserdämpfen oder von Theerwasserdämpfen, auf  $\frac{1}{2}$  bis  $\frac{1}{4}$  Liter Wasser nimmt man einen Eßlöffel Theer: der Theer wird in ein starkes Arzneiglas gethan, auf denselben heißes Wasser geschüttet und das Glas dem Kranken so unter den Schnabel gehalten, daß er die aufsteigenden Dämpfe einathmen muß; stärkere Dämpfe entwidelt man durch Umrühren des Theerwassers mittelst eines glühend gemachten Drahtes oder noch mehr durch Auftröpfeln von Theer auf heiß gemachte Blechtafeln oder Ziegelsteine. Bei Geflügelzucht im größeren Maßstabe erscheint es gerathen, einen Inhalations-Kasten nach Dr. v. Treschow's Angaben einzurichten. Ein Holzkasten von der Größe, daß er ein Stück Geflügel aufnehmen kann, erhält eine Handbreit unter seinem Boden einen zweiten Boden, der mit dem eigentlichen Kasten gut schließend verbunden wird, und je hohe Füße, daß man unter den zweiten Boden eine Spirituslampe stellen kann. In den oberen Boden werden einige Löcher gebohrt, in den unteren wird ein rundes Loch eingeschnitten und zwar von der Größe, daß es eine Untertasse (oder Napf), die aber ringsum fest an den Boden anschließen muß, aufnehmen kann. Beim Gebrauch gießt man den zu verdampfenden Stoff in die Tasse, stellt die brennende Spirituslampe darunter, setzt den Kranken in den Kasten und umhüllt letzteren mit einer wollenen Decke, so daß der Vogel die durch die Löcher in den Kasten strömenden Dämpfe einathmen muß; nach der festgesetzten Zeit wird die Decke entfernt, und der Kranke athmet wieder normale Luft. Stets aber gebrauche man die Vorsicht, jeden Vogel, an dem sich Zeichen des Schnupfens zeigen, sogleich von den übrigen abzusondern und zu beobachten, denn auch die Diphtherie (s. Nr. 20) beginnt unter ähnlichen Erscheinungen.

18. **Katarrhe und Entzündungen der Luftröhre** sammt deren Theilen (Kehlkopf, Bronchien; s. S. 771), welche von heftigen Erkältungen, von Einathmen unreiner Luft, von Schimmelpilzen und schmarozenden Rundwürmern hervorgerufen werden, kennzeichnen sich durch heisere Stimme, Husten mit Auswurf von Schleim, erschwertes, röchelndes oder pfeifendes Athmen, Aufsperrn des Schnabels, schlimmere Entzündungen auch durch Fiebern, Mangel an Freßlust u., und bei starker Absonderung und Stauung von schleimigen Massen in den Bronchien kann Tod durch Erstickung eintreten. Man bringe den Kranken in einen warmen Stall allein und juche ihm täglich mehrmals die Luftröhre bis in den Kehlkopf mit chlorsaurem Kali und Tannin, von jedem 4 g auf 200 g Wasser, auszuspinseln; oder man setze ihn in den Inhalations-Kasten und lasse ihn täglich, nach Dr. v. Treschow, dreimal mehrere Minuten lang die Dämpfe von 2prozentigen Alaunlösungen (4 g Alaun und 25 Tropfen Opiumtinktur auf 200 Wasser), oder bei chronischem Kehlkopfs-Katarrh von stärkeren Tanninlösungen (6 g : 200) einathmen; Dr. Zürn empfiehlt die oben erwähnten Theer-dämpfe. — Katarrhe oder Entzündungen der Lunge und der Lufstfäde (S. 771) kennzeichnen sich durch die eben angegebenen Erscheinungen, nur daß diese in stärkerem Maße auftreten; die Behandlung ist ebenfalls dementsprechend, nur darf man reizende Dämpfe nicht einathmen lassen.

19. **Der Luftröhren- oder Kehlkopfwurm** (*Syngamus trachealis*), welcher bei Hühnern, Puten, Fasanen, Pfauen, doch auch bei Schwinm- und Singvögeln beobachtet worden, kann große Verheerungen namentlich unter Junggeflügel anrichten. Der kleine fadenartige Wurm, von dem immer ein Männchen (4—5 mm) und ein Weibchen (12—13 mm lang) paarweise zusammenhängen, sitzt bis zu 30 und 40 Stück auf der Schleimhaut der Luftröhre und saugt so begierig Blut, daß er roth gefärbt erscheint. Zugleich bewirkt er durch



eine Schwellung und Verengerung der Luftröhre, eine sich steigende Blutarmuth und Abzehrung seines Wirthes und schließlich Tod durch Erstickung. Der von dem Wurm heimgesuchte Vogel wird zunächst von einem kurzen, trocknen Husten gequält, er sperrt unter heftigem Schütteln des Kopfes den Schnabel auf (wie bei beginnendem Schnupfen), hält den Schnabel fast beständig offen, athmet schwer (apäst; daher die englische Bezeichnung „Gapes“) und bekommt fast keine Luft mehr, magert ab und stirbt. Die Krankheit ist ansteckend, denn die von den Leidenden ausgehusteten Schleimmassen, welche von anderen Vögeln aufgepickt werden, enthalten große Mengen von Eiern des sich sehr rasch vermehrenden Wurmes, aus denen in dem neuen Wirth nach der Aufnahme alsbald die schrecklichen Schmarozer hervorgehen. Die Ursachen des ersten Auftretens derselben sind noch nicht aufgeklärt; muthmaßlich entwickelt sich der Wurm in dem durch die Entleerungen des Geflügels inficirten feuchten Boden der Volieren und wird dann durch die Nahrung suchenden, scharrenden Vögel mit aufgenommen — aber wie kommen die ersten Keime, die Eier dahin? Dr. Moreau hat (s. S. 669) seine Volieren betoniren lassen, und seine Fasanen sind seitdem von jenem Quälgeist verschont. Maßnahmen (namentlich in Fasanen-Gehägen): Quarantäne-Stallungen (s. S. 757. 774) für neu angekauften Geflügel, Vorsicht bei Verfütterung von Mehlwürmern aus Zuchten, die mit Vogelleichen unterhalten werden, genaues Beobachten hustender Vögel, strenge Absonderung derselben von gesunden, gründliche Desinfection der betreffenden Räume (s. S. 640) und Reinigung der Gefäße und Geräthe, Untersuchung des Auswurfs und des Kothes der hustenden Vögel nach Syngamen-Eiern; die Behandlung erfordert Entfernung und Vernichtung des Wurmes in der Luftröhre. Sizen die Würmer oben in der Luftröhre, so kann man sie meist durch eine aus mehreren Haaren verfertigte, in dieselbe eingeführte und unter beständig rotirender Bewegung wieder langsam zurückgezogene Schlinge von der Luftröhre loslösen und z. Th. auch mit herausbringen, die anderen losgelösten werden vom Vogel ausgehustet; bei jungen Vögeln läßt sich dies Verfahren jedoch nicht ausführen. Durch operative Oeffnung der Luftröhre (vom Hals aus) und Ausziehen der Würmer hat man ebenfalls Erfolge erzielt; Tegetmeier lernte als bewährteste Heilmethode das wiederholte Einathmenlassen (Inhaliren) von Karbolsäure-Dämpfen, was in der auf vor. Seite beschriebenen Weise vorgenommen wird, kennen, denn dadurch werden die Schmarozer vernichtet; Dr. v. Treschow weist auf Inhalationen von Terpentinöl hin; Dr. Zürn empfiehlt Einathmenlassen von Dämpfen eines 2 bis 5 Prozent Theer oder Kreosot enthaltenden Wassers; Bartlett fand als wirksam, eine in Terpentin, oder in eine leichte Lösung von Tabakslauge oder Salz getauchte Hühnerfeder in die Luftröhre einzuführen und drehend zu bewegen und rasch zurückzuziehen; auch durch eine 8 bis 10 procentige alkoholische Salicylsäure-Lösung werden die Würmer getödtet.

20. Die bössartige (croupös-diphtheritische) **Schleimhaut-Entzündung**, welche alle Arten Geflügel heimsucht, ist eine Allgemein-Erkrankung, denn sie befällt — so sagt Hr. Prof. Dr. Zürn in einem im „Geflügelhof“ 1882 veröffentlichten eingehenden Bericht, welchem wir hier folgen — nicht allein die Schleimhaut der Schnabel- und Rachenhöhle, sondern jede im Vogelförper vorhandene Schleimhaut, und danach führt sie gar mancherlei Namen. Sie ist, vermuthlich durch aus

südlichen Ländern eingeführtes Geflügel mit eingeschleppt, ungemein ansteckend und gefährlich — die Ansteckung vermitteln die Erzeuger der Krankheit, winzig kleine Schmaroberthierchen (Gregarinen) und Spaltpilze (wie bei der Diphtheritis des Menschen) —, sie verheert ganze Geflügelhüfe und setzt sich in diesen zuweilen monate-, ja jahrelang fest, manchmal erlöschend, um nach einer Pause wieder auszubrechen. „Auf der erkrankten Schleimhaut findet sich nur ein anfangs dünner, weißgelber, weicher, leicht abnehmbarer Belag, der nach und nach fester, trockner, dicker und citrongelb wird, auch meist ganz fest auf den hochgerötheten, mit Blut überfüllten kranken Stellen aufsitzt.“ Die Hohlräume der Athmungswege und des Darmkanals können durch große Mengen derartiger Belag- oder Auswurfmassen mehr oder weniger verstopft werden. Je nach der erkrankten Schleimhaut unterscheidet man folgende Arten oder Formen der Krankheit:

a) Maul- und Gaumen-Schleimhautentzündung (bei Hühnern Diphtheritis, Croup, bei Tauben gelbe Mundfäule, Schwamm, gelbe Knöpfchen, Chanter genannt). Kennzeichen: Gelbe Belagmassen an und unter der Zunge, an der Innenseite der Backen, am Gaumen, welche die Thiere meist nur am Fressen und Schlucken hindern. Daß die Krankheit von da gern auf Schnabelwinkel, Augenringe, Kamm u. übergreift („Pocken“), wurde schon unter Nr. 12 besprochen.

b) Croupös-diphth. Entzündung des Rachens, Schlundkopfes, der Speiseröhre, der Luftröhre und ihrer Theile (oberer Kehlkopf, Bronchien) und der Luftsäcke (Bräune, Schnörchel oder Schnipp genannt). Kennzeichen: Gelbe Belagmassen auf den erwähnten Stellen, die zuweilen die Hohlräume der Luftwege ganz verstopft haben; Traurigkeit und Hinfälligkeit der Kranken, erschwertes und beschleunigtes Athmen, Strecken des Kopfes und Halses, Aufsperrn des Schnabels, Zapsen, Schnarchen und Röcheln, Erstickungszufälle, nebenbei oft Husten, Schlenkern mit dem Kopf und Auswerfen eines dicken, gelben, süßlich riechenden Schleimes; schließlich Erstickungstod.

c) Nasenschleimhaut-Entzündung (böartiger Schnupfen, Roß oder Niesen, selten für sich allein, in der Regel vereint mit a) oder b) auftretend. Kennzeichen: Häufiges Niesen, Schlenkern wie die Bräunekranken mit dem Kopf, um sich des Nasenschleimes zu entledigen; gelbgrüner, dicker Schleim dringt aus den Nasenlöchern und trocknet an deren Rändern zu gelben oder braunen Krusten ein, welche die Löcher verstopfen; auch in der Gaumenspalte gelbe Croupmassen. Oft erkranken die mit den Nasenhöhlen zusammenhängenden Unteraugenhöhlenzellen, es bildet sich dann unter dem inneren Augenwinkel eine beulenartige Geschwulst, die manchmal von selbst ausbricht und jenen Schleim ausfließen läßt; andernfalls muß sie aufgestochen werden.

d) Augenbindehaut-Entzündung (Augenschnupfen), in der Regel ebenfalls vereint mit a) oder b). Kennzeichen: Nicht scheu, Schließen der Augenlider, Blinzeln, geschwollene, heiße Lider, geröthete und geschwollene Bindehaut (Innenseite der Lider); später Ausfluß gelblicher, klebriger, dicker Flüssigkeit aus der Augenspalte, welche die Lidränder verklebt und zu gelblichen Krusten eintrocknet; endlich gelbe Grinde auf den Lidern, Ansammlung von fast trocknen, krümeligen, gelben Croupmassen unter den Lidern, besonders im vorderen Augenwinkel, an der Nickhaut, die das Auge sehr schwellen machen, den Augapfel oft aus seiner Lage drängen oder

ihn verkleinern; dazu manchmal die durchsichtige Hornhaut getrübt, oder mit Geschwüren besetzt.

e) Die bösartige Darm-Entzündung (bösartiger Durchfall) scheint nur bei Gänsen, Enten, Puten als selbständige Krankheit aufzutreten, in der Regel folgt sie den unter a) und b) genannten Formen als sekundäres Uebel nach, nicht selten als Rückfall der Schleimhaut-Entzündung, nachdem die des Rachens resp. der Nase oder der Augen geheilt erschienen, und tödtet dann häufig. Ursache: fast immer die erwähnten Gregarinen. Kennzeichen: Arges Traurig- und Hinfälligsein der Kranken; heftiger Durchfall, die Kothmassen anfangs breiig, mit Schleim gemischt, später sehr dünn und wässerig, mit Eiter oder Blut gemischt, höchst übelriechend, bei Hühnern braunroth, bei Tauben weiß oder grauroth; infolge des Durchfalls größte Schwäche, Gefühllosigkeit und gewöhnlich schon nach wenig Stunden der Tod. Bei der Untersuchung der gestorbenen Vögel zeigt sich die Darmwand stellenweise verdicke, rissig, geschwürig, die Schleimhaut geschwellt, roth gefleckt oder mit grüngrauen Belagmassen bedeckt, Blinddärme und Mastdarm (letzteres namentlich bei Tauben) mit denselben zuweilen ganz ausgefüllt u. s. w. Während die an Augenringen zc. sich bildenden „Pocken“ im Gefolge der Diphtheritis erscheinen (s. oben unter a) und unter Nr. 12), treten bei durch Gregarinen hervorgerufenem Darmkatarrh derartige Epitheliome bei Tauben, insbesondere jungen, auch am Kopf, Bauch, Oberschenkel, unter den Flügeln u. a. D. auf.

Die bösartige Schleimhaut-Entzündung verläuft meist in 2—3 Wochen, selten 2—3 Monaten, oft tritt ein Rückfall ein. Vorbeuge: Unterbringung direkt importirten oder von Ausstellungen zurückkommenden Geflügels in Quarantäne-Stallungen (s. S. 757. 774) auf längere Zeit, bis es sich völlig gesund erweist. Behandlung: Am besten sofortiges Tödten und Verbrennen der erkrankten Thiere, resp. wenigstens sofortiges Absondern derselben von den gesunden, Reinigen und allwöchentliche Desinfektion (s. S. 640. 781) der Ställe und Laufräume mit Sublimatlösung (1 : 500) oder mit 5- bis 10prozent. Karbolsäurelösung, eine Gabe von  $\frac{1}{2}$  bis 1 Prozent Karbolsäure ins Trinkwasser, Beaufsichtigung und öftere Untersuchung der gesunden Vögel, Behandlung der Kranken von einem besonderen Wärter, Unterbringung derselben in trocknen, warmen Räumen, täglich vorzunehmendes Sammeln und Verbrennen oder Eingraben des Koths der Kranken. Arzneiliche Behandlung: Vertikale (äußere) und innere Behandlung müssen Hand in Hand gehen. Von einer aus 150 g Wallnußblätter-Abkochung\*), 20 g reinem Glycerin, 5 g chlorsaurem Kali, 0,5 g in 15 g rectif. Spiritus gelöster Salicylsäure hergestellten Mischung (Nr. I) giebt man dem Kranken täglich ein- bis zweimal ein, und zwar einem Stück Großgeflügel je ein Kaffe- bis ein Eßlöffel, einer Taube oder einem Stück Junggeflügel je  $\frac{1}{4}$  bis  $\frac{1}{2}$  Kaffeelöffel voll. Mit dieser Mischung bepinselt man auch zwei- bis dreimal täglich die zu erreichenden gelben Belagmassen, wäscht mit ihr die erkrankten Augen, oder spritzt sie mittelst einer Blumenspritze bezw. eines Verstäubers (Spray-Apparat, in Gummiwaarenhandlungen zu haben) in die kranken Augen, die Nasenlöcher, den Rachen und die Luftröhre; dabei verschluckt der Kranke gewöhnlich von

\*) Diese erhält man, indem man 15 g Wallnußblätter in 1 Ltr. Wasser abkocht und die Brühe dann durchsiebt.

der Arznei soviel, daß ein besonderes Eingeben nicht mehr nöthig ist, resp. die Gabe verringert werden kann. Gelingt übrigens das Eingeben der Mischung nicht, so muß man Pillen formen (S. 775). — Die auf S. 780 (unter Nr. 12) erwähnte Mischung (Nr. II) wird nicht eingegeben, sondern nur benutzt zum Bepinseln, täglich ein- bis zweimal, der dickeren, feststehenden Belagmassen im Maul, Rachen u. \*), sowie der noch nicht zu groß gewordenen „Poden“ (s. Nr. 12), andernfalls muß gegen letztere Aufweichen der Krusten, dann Aetzen mit Höllenstein oder reiner Karbolsäure angewendet werden. — b) Bei starkem Nöcheln nützen Theerwasser- oder Theerdämpfe oft sehr viel. — c) Bei böartigem Schnupfen sind die Nasenlöcher gut zu reinigen. Die gelben, käsigen Massen, welche in der unter c) erwähnten, unterm inneren Augenwinkel sitzenden Geschwulst sich befinden, hat man nach Eröffnung der letzteren auszulöffeln und den Grund der Geschwulst mit der unter Nr. 12 erwähnten Mischung oder mit 10prozentigem Karbolwasser gründlich zu äßen. — d) Bei böartiger Augen-Entzündung sind die auf den Lidern sitzenden Massen vorsichtig auszudrücken oder auszulöffeln und dann die Innenfläche der Lider mit der Mischung Nr. I, oder mit 2- bis 3prozentiger Alaun- oder Kupfervitriol-Lösung, oder mit lauwarmem Chlorwasser zu bepinseln und zu waschen, oder mit einem länglichen Stück Kupfervitriol täglich einmal zu bestreichen und die Augen mit kaltem Wasser zu kühlen. — e) Bei Darm-Entzündung braucht man die Mischung Nr. I drei- bis viermal täglich, oder aber, bei heftigen Durchfällen, zwei- bis dreiprozentige Lösungen von Tannin oder Eisenvitriol (täglich dreimal je nach Art und Größe des Vogels  $\frac{1}{4}$  oder  $\frac{1}{2}$  Kaffe- bis Eßlöffel voll), oder man giebt täglich 1 bis 2 Pillen, welche aus Butter und Eisenvitriol-Pulver (von letzterem für Tauben 3 bis 6, für Hühnervögel 6—12, für Gänse 12 bis 20 Centigramm auf die Dosis). Hauptsache bleibt aber immer: Befolgung der erstangegebenen Behandlungs-Maßregeln.

Wir kommen nun zu den Verdauungs-Krankheiten.

21. **Durchfall** (Diarrhoe, bei Tauben „Kalkschiß“ genannt) ist meist die Folge eines Darmkatarrh, entstanden durch Erkältung oder Diätfehler (saurer Futter, in saurer Gährung befindliche Biertrebern, bereiftes oder beschneites Gras, verdorbenes Fleischmehl u.), kann aber auch Erscheinung einer schweren Krankheit, wie Typhoid, Darmentzündung, sein; im ersten Falle ist er leicht zu heilen, wenn man nur rechtzeitig zweckentsprechend eingreift, d. h. dann, sobald man ein öfteres Entleeren sehr weichen, weißlichen, mit gelbem Schleim vermischten Rothes bemerkt, welcher die am After sitzenden Federn zusammenklebt. Letztere sind aufzumeichen bezw. abzuschneiden, die Kranken in einen mäßig warmen, zugfreien Raum zu bringen und ihnen leicht verdauliches Futter nebst zusammenziehenden Stoffen (für Hühner u. a.: gekochte Hirse oder gekochter Reis mit wenig Rothwein, oder mit etwas Schleim- freide bestreut, getrocknete Heidelbeeren, ferner Weißbrot oder Maiskörner, in Rothwein getränkt, für junge Puten namentlich Erbsenbrei, für Tauben Reis, Erbsen, Gerste)

\*) Falls sich diese Belagmassen leicht wegnehmen lassen, möge man sie mittelst stumpfen Fingerspatels vorsichtig wegzunehmen (abzuschaben) versuchen, nie aber dürfen sie gewaltsam abgerissen werden, sodaß es blutet.

zu verabreichen und als Getränk überschlagenes (nicht kaltes!) Wasser, oder das Wasser vom abgekochten Reis, oder eine  $\frac{1}{4}$  bis  $\frac{1}{2}$  prozentige Eisenvitriollösung, oder Wasser mit Zusatz von Löschwasser aus der Schmiede, oder statt Wasser einen dünnen Schleim (z. B. 1 Theil Leinsamen auf 20 Th. Wasser, oder 15 g Hafergrütze auf 1 Str. Wasser; abgekocht und durchgeseiht) zu bieten; Tauben möge man drei- bis viermal täglich je einen Kaffeelöffel voll Rothwein eingeben. Um den verdorbenen Speisebrei aus dem Darm zu entfernen, ohne diesen zu reizen, giebt man eine Pille von Ricinusöl oder von 5 cg Kalomel. Sind die Entleerungen wässerig-dünn, grünlich\*), so verabfolge man täglich 2 oder 3 Pillen, welche aus Semmelkrume und Butter, unter Zusatz von 3 bis 6 cg Eisenvitriolpulver (Großgeflügel 6 cg, Tauben und Kücken 3 cg), oder aber aus 3—5 cg Tannin angefertigt werden; bei sehr scharfem Roth, welcher die Umgebung des Afters entzündlich macht, giebt man täglich 2—3 Pillen von doppeltkohlensaurem Natron (jede mit  $\frac{1}{2}$  g Natron), oder man setzt fein zerkleinerte Kreide dem Futter zu. Getränk wie oben. Als letztes Mittel wende man Opium an: für ein Stück Großgeflügel 6 bis 8 cg mit Eibischwurzelpulver und Wasser als Pille, täglich zweimal (Dr. Zürn). Solche Pillen gebe man auch bei ruhrartigem Katarrh (blutiger Roth), als Getränk Wasser mit Rothwein, später mit Eisen (Dr. v. Treschow). Die Entleerungen sind alsbald zu entfernen, der Boden mit trockenem Sand zu bestreuen, die Stallungen möglichst rein zu halten und zu desinficiren. Gegen Durchfall ganz junger Fasanen, bei denen er oft epidemisch auftritt, empfiehlt Dir. Dr. Bobinusz, die bisherige Verpflegung zu ändern, namentlich reichlich Regenwürmer, kleine mit der Schale zerhackte Gartenschnecken und Mehlwürmer, später viele Ameiseneier zu füttern und den Boden mit zerstoßenem, von den Wänden abgefallenen Kalkmörtel (der Kalk wirkt zusammenziehend auf den Darmkanal) zu bestreuen, bei weiter vorgeschrittenem Uebel aber die Kranken abzusondern. Heftiger Durchfall führt, unbeachtet gelassen, zu Abmagerung, Schwächung, Tod.

**22. Darm-Entzündung** tritt entweder als Erscheinung von Allgemein- (konstitutionellen) Krankheiten, z. B. des Typhoids (s. Nr. 23) und der croupös-diphtheritischen Schleimhaut-Entzündung (s. Nr. 20 e), oder aber als selbständiges Uebel auf. In letzterem Falle ist sie meist die Folge des Genusses von Giften bezw. scharfen, äßenden Stoffen, welche zugleich Magen-Entzündung hervorrufen. Namentlich die mineralischen, scharfstoffigen Gifte erzeugen heftige Entzündungen — Kennzeichen: Appetitmangel, Durst, Brechen, Durchfall, große Unruhe, Taumeln, Zuckungen, Krämpfe —, welche den Tod, und zwar rasch herbeiführen; andere, so die Giftstoffe

\*) Hierzu ist zu bemerken, daß sich bei Tauben häufig Darm- und Magenleiden einstellen, infolge dessen sich intensiv grüne, flüssige Entleerungen beobachten lassen; bei solchen Tauben kommen solche „grüne Durchfälle“ gern im August und September zum Vorschein, und man hielt die bei und nach der Ernte von ihnen draußen gefundenen jungen Körner, welche noch nicht „ausgeschwitzt hatten“, für die Erzeuger der Krankheit. Die innere Auskleidung des Muskelmagens der an dem Durchfall eingegangenen Tauben ist meist ganz grün, und schon der äußere Anschein lehrt, so sagt Prof. Dr. Zürn („Bl. f. Gefl.“ 1883, S. 404), daß die Färbung durch Pflanzengrün (Chlorophyll) hervorgebracht worden — mit Stacheln und Häkchen besetzte Pflanzenoberhäutchen hatten sich in die Auskleidung des Magens eingestochen —, wie auch die grüne Färbung der Entleerungen von unverdauten chlorophyllhaltigen Pflanzentheilen ausgeht.

narkotischer Pflanzen (z. B. Bilfenkraut, bittere Mandeln, Schierling, Stechapfel), bewirken Blutzersehung oder starken Blutzufluß nach Gehirn und Rückenmark, später Lähmung der Thätigkeit derselben und schnellen Tod. Im Allgemeinen wendet man im letzteren Falle kalte Begießungen auf Kopf und Rücken, Aderlaß, Eingeben von Essig mit Wasser, von 2- bis 3prozentiger Tanninlösung; im ersten Falle Abführmittel (Ricinusöl), dann Eingeben von Schleim, verdünntem Eiweiß an (Dr. Zürn). Im Speziellen gebraucht man z. B. bei Kochsalz-Vergiftung — wie schon auf S. 702 betont, wirkt nur eine geringe Gabe Kochsalz anregend und fördernd auf die Verdauung ein, während nach Dr. Zürn 15—30 g ein starkes Huhn in 8—12 Stunden tödten können —, außer den erwähnten Begießungen und Aderlaß, Kaltwasser-Klystiere, innerlich viel Schleim (s. oben unter 21.) mit Tafelöl. Noch gefährlicher als Kochsalz, weil sie nämlich mit faulenden Stoffen geschwängert sind, wirken Härings- und Böckelsteine und die in den Fäzungsprodukten der Knochen zc. enthaltenen, in der Nähe von Knochen-, Düngersfabriken u. a. sich findenden Ammoniaksalze; man möge daher insbesondere den Tauben nicht solche Stoffe bieten, und wenn sie selbern, die geeigneten Maßregeln treffen, sonst gehen auch die noch zu fütternden Jungen an Durchfall zc. zu Grunde. Bei Blei-Vergiftung gebraucht man: Ricinusöl, Kaltwasser-Klystiere, Schleime mit Del; bei Phosphor-Vergiftung: Magnesiamilch (1 Theil gebrannte Magnesia mit 20 Th. Wasser angerieben) mit gleichem Gewichtstheil Chlorwasser gemischt, stündlich einen Kaffee- bis Eßlöffel voll; bei Arsenit-Vergiftung das in allen Apotheken zu habende, aus 30 Th. Eisenchloridlösung, 7 Th. gebrannter Magnesia und 133 Th. Wasser bestehende Mittel gegen Arsenit-Vergiftung (Antidotum arsenici), möglichst oft, theelöffelweise mit Wasser verdünnt, eingeschüttet.

28. Die **Geflügel-Cholera** (=Typhoid, =Typhus, Hühnerpest), die schrecklichste Krankheit des Geflügels, welche namentlich Hühner, doch auch Gänse, Enten und Puten, muthmaßlich auch Fasanen und selbst Tauben heimsucht, „ist eine Blutkrankheit, die durch die Aufnahme von Pilzsporen ins Blut verursacht wird, und besteht darin, daß das Blutserum aus den Gefäßwandungen, natürlich auch aus denen des Darmkanals, austritt und als reißwasserähnliche Flüssigkeit entleert wird“ (Dr. v. Treseckow). Diese ansteckende Krankheit entsteht dadurch, daß das Geflügel Nahrungsstoffe aufnimmt, die mit dem Ansteckungsstoff der Seuche verunreinigt sind. Deshalb läßt sich ihr resp. ihrer Weiterverbreitung vorbeugen (s. S. 746), indem man Tränkgefäße und Wasser stets rein hält, den Roth, in welchem die Kranken die Krankheits-Erzeuger (die Micrococcen) mit absetzen, häufig sammelt und verbrennt, die ersterkrankten Thiere tödtet und verbrennt, die gesunden sofort separirt und deren Pflege einer besonderen Person überträgt, ferner Ställe und Geräthe, nachdem alles Holzwerk etwas abgehobelt worden, mit heißer Lauge reinigt, dann mit 10prozentiger Karbolsäurelösung desinficirt oder auschwefelt, den Boden der Laufräume umgräbt und ebenfalls wiederholt desinficirt (womöglich betonirt; s. S. 669); dem Geflügel aber ist nach geschehenem Ausbruch der Seuche nur bestes Futter (Tauben: Gerste und Hanf; Hühner zc.: Gerste, Weizen, Brot, Würmer, Küchenfleischabfälle, dagegen nicht Fleischmehl und Kartoffeln) zu geben, und dem Trinkwasser wochenlang Eisenvitriol (2—3 g auf 1 Ltr.) zuzusetzen. Unter allen Arzneimitteln hat sich, wie Hr. Prof. Dr. Zürn („Bl. i. Gefl.“ 1884, S. 190) weiter betont, dieses Eisenvitriol eben am wirksamsten gezeigt, und deshalb wird es den Kranken auch in Pillenform (mit Semmelkrume und Butter geknetet) verabreicht: täglich 2mal je 6 cg für Großgeflügel, je 3 cg für Tauben und Kücken. — Der Verlauf der Krankheit bei einem Huhn zc. ist gewöhnlich

so rasch, der Tod erfolgt so bald, daß der Unkundige an eine stattgehabte Vergiftung glaubt, doch kann sie sich auch einige Tage, ausnahmsweise 2—3 Wochen hinziehen; nicht selten nehmen die Kranken fast bis zum Tod noch Futter auf. Charakteristische Erscheinungen der Seuche: „Durchfall (fehlt fast nie), der After meist etwas vorge trieben, blauroth, die Afterfedern mit sehr dünnem, zuweilen blutigem oder grünlichem Roth beschmutzt; erschwertes beschleunigtes Athmen, unter Umständen starkes Lufttröhren-Rasseln oder Nöcheln; Taumeln oder Beinschwäche, vieles Liegen oder Hocken am Boden (Hängenlassen der Flügel); thranende Augen, Blinzeln, weil die Patienten ihrer entzündeten Augenbindehäute halber lichtscheu sind; glasiger Schleim im Schnabel; zuweilen Ausfließen einer übelriechenden Flüssigkeit aus Schnabel und Nasenlöchern; selten: Verdrehen des Kopfes und Halses oder Rückwärtsgehen. Tod unter Zuckungen: Kopf nach dem Rücken oder nach der Brust zu gezogen“ (Dr. Zürn). Dem Unkundigen kann erst die Untersuchung mehrerer gestorbener Vögel durch einen Sachverständigen die Gewißheit geben, daß die Seuche auf seinem Hofe haust, weil die Erscheinungen nicht immer übereinstimmen.

**24. Verdauungsschwäche** (schlechte Verdauung, Indigestion), nicht selten bei Hühnern und Tauben, infolge dessen diese verminderte Freßlust und Munterkeit zeigen und oft aber wenig mißfarbenen (braunen), festen Roth absetzen. Behandlung: zunächst gebe man ein leichtes, öliges Abführmittel (Pille von Ricinusöl oder von 5 cg Kalomel), dann auch 2—3 Pfefferkörner, mit Butter als 2 resp. 3 Pillen, oder kleine Stückchen Zwiebel oder Knoblauch, oder auch, nach Dr. Zürn, täglich 2—3mal je einen Kaffee- bis Eßlöffel voll Pfefferminzthee, jedem Löffel Thee 2 Tropfen Salzsäure zugefegt; ferner kann man 3 Schoten Rayennepfeffer zerquetschen, diese mit 2 Ltr. Wasser abkochen und durchseihen und die Brühe 6—8 Litern Trinkwasser zusetzen, welches die Thiere als Getränk erhalten. Tauben bekommen leichtes Futter, Hühner viel Grünzeug.

**25. Kropfkrankheiten.** a) Der sogenannte weiche Kropf (Luftkropf), welcher bei Hühnern, Tauben u. a. erscheint und sich durch geschwollenen, doch (infolge des flüssigen Inhalts) weich sich anführenden Kropf, durch Durst, mangelnde Freßlust, Traurigkeit des Kranken, sauren Geruch aus dem Schnabel desselben, ein Aufstoßen oder Würgen und zuweilen ein Ausfließen saurer, übelriechender Flüssigkeit aus Schnabel und Nasenlöcher anzeigt, entsteht nach Dr. Zürn infolge Katarrh der Kropfschleimhaut und durch Soor („Schwämmchen“), und dieser wiederum wird durch Verzehren von sauer gewordenem Weichfutter oder anderer sauer gewordenen, gährender Futterstoffe, Ueberbleibseln von Brei u. soorfranker Kinder hervorgerufen. Unbeachtet gelassen, geht der Vogel an Abzehrung ein; frühzeitig bemerkt, kann dem Uebel leicht abgeholfen werden: der Vogel wird an den Beinen, den Kopf nach unten, hoch gehalten, der geschwollene Kropf mit der Hand umfaßt, vorsichtig geknetet und sein Inhalt nach dem Schnabel hin gedrückt, um durch diesen entleert zu werden; dann giebt man Salicylsäure-Pillen (jede 5—6 Centigr. Salicyls.), täglich 1 oder 2, und ins Trinkwasser ebenfalls etwas Salicylsäure (1 Theil, Wasser 600 Theile), der Patient wird allein gesetzt, am 1. Tage gar nicht gefüttert, dann mit leichtem, anregenden Futter versehen. — b) Der harte Kropf entsteht durch eine Stauung der

Futtermassen im Kropf, sodaß dieselben nicht in das untere Ende der Speiseröhre (vergl. Fig. 78) zu gelangen vermögen, und dies kann veranlaßt werden entweder durch Zubiel-Aufnahme von Körnern, die infolge reichlichen Wassergenusses quellen und den Kropfausgang verstopfen — so z. B. nicht selten bei Kropftauben (S. 596) —, oder aber durch Verschlucken von unverdaulichen Körpern, wie Knochensplitter, Glasscherben, Steine, Nagelköpfe, Strohhalme, Bindfaden, Werg, Wolle, Wurzelfasern x., welche den Ausgang verstopfen, oder endlich durch zu oft und zu gewaltthames Ausdehnen der Kropfhaut, infolge dessen die Muskelschicht derselben erschlafft, ihre Zusammenziehungsfähigkeit verliert. Letzteres geschieht, namentlich bei Tauben, wenn die Vögel nicht regelmäßig Wasser bekommen, sodaß sie dann, wenn sie zu solchem gelangen, übermäßig viel aufnehmen; aber auch bei Kropftauben, welchen zu oft der Kropf aufgeblasen wird. Die Kranken schleichen oder hocken mit vollem, schweren Kropf, der immer stärker wird und sich hart, kühl anfühlt, umher, sperren infolge Druck desselben auf die Luftröhre den Schnabel auf und athmen schwer, fressen nichts. Die eigentliche Gefahr tritt aber erst ein, wenn die genossenen Futtermittel anfangen zu gähren und faulige Gase sich entwickeln (Dr. von Tresckow). Behandlung: Vorsichtiges, doch energisches Kneten des Kropfes (s. oben), um die sich stauenden Massen in Bewegung zu bringen, ferner Einreiben von warmem Wasser oder besser von erwärmtem Tafelöl auf denselben, behutsames Eingeben eines Löffel Ricinus- oder anderen Oels. Falls letzteres nicht hilft, resp. in schweren Fällen empfiehlt Dr. Bürn das Eingeben von starkem Pfefferminzthee, und zwar täglich etwa dreimal, pro Huhn jedesmal einen Eßlöffel, pro Taube einen Kaffeelöffel voll, jedem Löffel Thee 2—3 resp. 1—2 Tropfen Salzsäure zugesetzt; man kann auch diese Mischung in Pillen verabreichen. Im schlimmsten Falle schreitet man zur Eröffnung des Kropfes: Man legt den Vogel auf den Rücken und läßt ihn festhalten, entfernt die Federn von der prallsten Stelle des Kropfes, hebt die äußere Haut hier zu einer Quersalte in die Höhe, macht mit einem scharfen Messer von oben nach unten einen etwa 3 cm langen Schnitt in die Haut, sodaß nun die Kropfwand frei liegt, schneidet auch die durch, entleert mittelst eines Kaffeelöffels unter Schonung der Wundränder den Inhalt des Kropfes, spült diesen mit einer 1 procentigen Carbollösung aus und näht dann (s. S. 775) die beiden Wunden sorgsam, sodaß keine Kropfschleimhaut zwischen die von innen (nicht überwendlich) geführten Stiche kommt, wieder zu; die Nähte bleiben ca. 1 Woche liegen, die Wunde ist rein zu halten und heilt zuweilen schon in 3—4 Tagen. c) Infolge mehrfach wiederholter Ueberkröpfung entsteht der Hängekropf. Dieses Uebel zeigt sich namentlich bei älteren Engl. Kröppern. Der übermäßig ausge dehnte Kropf hängt dann beständig beutelartig soweit über den Magenmund resp. die untere Speiseröhre herab, daß das Futter im Kropf sitzen bleibt, z. Th. in Fäulniß übergeht und der Vogel zu Grunde geht. Zweck Heilung steckt man diesen in einen Strumpf und hängt ihn, nachdem man den Kropf in die Höhe gedrückt hat, in welcher Lage ihn der elastische Strumpf erhält, auf. Hat sich das Futter innerhalb 12 Stunden noch nicht verlaufen, so giebt man der Taube tüchtig zu saufen und hängt sie wieder 12—18 Stunden lang auf. Falls das Uebel dann sich noch nicht verloren, so vollführe man die oben beschriebene Operation des Kropfschnittes, wobei man alten, sehr großen Kropf besitzenden Vögeln diesen verkleinert, indem man vor'm Zusammennähen an der rechten und linken Seite der Schnittwunde einen Streifen Kropfhaut heraus schneidet.



26. **Magen-, Darm- und Bauchfell-Entzündungen** können dieselbe Ursache haben, wie sie zuweilen den harten Kropf hervorruft: Verschlucken fremder, unverdaulicher Gegenstände (Drahtstifte, Nadeln, Gräten, Scherben, Glassplitter), welche entweder die Magenwand verletzen, oder diese durchbohren und den Darm bezw. das Bauchfell reizen, zu tödtlichen Blutungen und Entzündungen Anlaß geben; eine Behandlung ist in der Regel erfolglos, zumal sich diese Leiden meist erst bei der Untersuchung der gestorbenen Vögel erkennen lassen.

27. **Verstopfung** (Obstruktion) kann ebenfalls infolge verschluckter unverdaulicher Stoffe, dann auch durch Eingeweidewürmer, durch Zusammenkleben der am After sitzenden Federn entstehen, doch auch eine Erscheinung des Darmkatarrh sein. Der erkrankte Vogel ist traurig, sträubt die Federn, verliert die Freßlust, vermag trotz allen Drängens keinen oder nur sehr wenig Koth zu entleeren. Man gebe einen Thee- bis Eßlöffel voll Ricinusöl oder diese Gabe in Pillenform, und als weiteres Abführmittel mittelst einer kleinen Gummiballonspitze oder eines Irrigators ein Warmwasser-Klystier; doch darf man, bei weiblichen Vögeln, nicht in den Eileiter (s. S. 773) kommen. Auch Pillen von Rhabarberpulver (25 cg mit Mehl und Wasser zu 2—3 Pillen, nacheinander zu geben) wirken gut. Wenn erforderlich, schneide man die zusammengewachsenen Afterfedern ab; Tauben und kleinem Junggeflügel mag man durch wiederholte Einführung eines in erwärmtes Ricinusöl getauchten Nadelknopfes (Knopfsonde) in den Mastdarm Oeffnung zu schaffen suchen.

28. Die **Gelbsucht** ist eine Erscheinung fast aller Leberkrankheiten und entsteht dadurch, daß die Galle (s. S. 771) vom Blut aufgenommen wird und der Gallenfarbstoff in die Haut, auch in das Weiße vom Auge sich ablagert; sie kennzeichnet sich demnach dadurch, daß die Muskulatur zc. bei Tauben und Hühnern, Kamm, Lappen, Augenbindehaut bei Hühnern gelblich erscheinen. Aufenthalt in zu kleinen, feuchten Ställen, reichliches Füttern von Eierkäse oder hartgekochten Eiern sollen sie herbeiführen. Dr. v. Freschow empfiehlt, die kranken Hühner auf knappe, magere Fleischbiät — als Zusatz gekochte Rüben — zu setzen, ihnen Stärkemehl enthaltende Futtermittel (weil fetterzeugend) nicht zu verabfolgen, und als Abführmittel Morgens und Abends je 2 Stück der officinellen Salappe-Pillen zu geben.

29. Die **Tuberkulose** (Knötchenschwindsucht, Schwindsucht, Abzehrung) des Geflügels befällt namentlich alle Hühnervögel: Hühner, Fasanen, Perlhühner, Puten, Pfauen, doch auch Tauben, selten Wassergeflügel. Sie ist ansteckend, unheilbar, leicht vererbend, tritt aber nicht so heftig auf als Cholera und Diphtherie. Sie wird hervorgerufen und weiter verbreitet durch winzig kleine Spaltpilze, die Tuberkel-Bacillen; in dem Koth entleeren die Kranken die Bacillen mit, und durch Genuß der mit letzteren verunreinigten Futterstoffe werden gesunde Thiere angesteckt; die Ansteckung kann aber auch durch den Auswurf schwindsüchtiger Menschen, welcher von dem Geflügel aufgepickt wird, geschehen, denn die Tuberkulose ist vom Menschen aufs Thier übertragbar — sehr wahrscheinlich auch umgekehrt. Wichtigstes Kennzeichen der T.: Schnelles Abmagern bei reger Freßlust. Außerdem zeigt sich, nach Prof. Dr. Bürn („Blätter f. Gefl.“ 1884, S. 64. 274), Folgendes: die erkrankten Vögel sind zunächst müde, sitzen und hocken viel herum, dann zeigen sie Weinschwäche und diese nimmt so zu, daß die Kranken sich nicht mehr auf den Bei-

nen halten können, sondern mühsam herumrutschen; junge Thiere wachsen nicht, entleeren einen dünnen, senfähnlichen Roth, Hennen legen keine Eier mehr; sie fressen viel, und Hühner z. B. zeigen Gelüste nach Fleisch, Würmer u., trotzdem magern sie immer mehr (sehr schnell an der Brust), bis zum Skelett ab; Kamm, Kinn- und Ohrklappen werden blaß oder bleichfleckig; schließlich tritt Durchfall ein, der Säfte und Kräfte vollends erschöpft; der Tod tritt oft fast plötzlich ein. Bei der Untersuchung des Kadavers finden sich in Leber, Milz, am und im Darm u. Hirselorn- bis kirschengroße gelbe Knoten (Tuberkelknoten), welche eine gelbe, lässige, vorwiegend aus Eiter und jenen Bacillen — diese nur mit stärksten mikroskopischen Systemen erkennbar — bestehende Masse enthalten. Da die T. unheilbar, mache man keine Kurversuche; da sie vererbt, schließe man alle nahen Verwandten tuberkulöser Exemplare (Nachzucht) von der Zucht aus — „Inzucht hält sie in den Geflügelstämmen fest“ (S. 709) —; da sie ansteckt, tödte man die erkennbar tuberkelkranken Vögel und verbrenne sie, denn das Fleisch soll nicht genossen werden, ferner sondere man die der Krankheit verdächtigen Vögel ab und tödte nach aufmerksamer Beobachtung eventuell auch sie, endlich desinficire man alle Ställe und Laufräume, in denen sich kranke Vögel aufhielten, mit Quecksilbersublimat-Lösung in der auf Seite 640 angegebenen Weise und beachte die peinlichste Reinhaltung.

30. **Fettsucht** entsteht bei in Volieren gehaltenen Vögeln (Fasanen, Hühnern u.) infolge unausreichender Bewegung und Genusses zu vielen und zu nahrhaften, schweren, fettbildenden Futters. Sie läßt sich demnach leicht verhüten, vor Allem reiche man nicht ausschließlich Körner, sondern dazu viel Grünes, Rüben, Beeren u., und für die an F. leidenden Vögel verringere man ganz allmählich, unter Aenderung der Zusammensetzung des Futters, die Portionen.

31. **Schwindel** und **Schlagfluß** sind die beiden wichtigsten Gehirnkrankheiten, die Ursache beider ist „eine Ueberfüllung der Gehirngefäße mit Blut und ein dadurch hervorgerufener Druck auf die Gehirnsubstanz“ (S. 773); die Blutüberfüllung wird nur in ganz seltenen Fällen durch verminderten venösen Blutabfluß, vielmehr fast immer durch vermehrten Zufluß erzeugt, und dieser wiederum ist eine Folge vermehrter Herzthätigkeit, veranlaßt durch zu viel fettes oder aufregendes Futter (Fleisch, Mais, Hanf u.) und ungenügende Bewegung, durch Aufregung (bei Weisereien oder zur Begattungszeit) oder zu große Anstrengungen (längere Touren vollblütiger Flug- und Briestauben bei großer Hitze), ferner durch dauernde Einwirkung direkter Sonnenstrahlen auf das Geflügel, besonders Junggeflügel, endlich auch durch Verletzungen der Schädeldecken und des Gehirns infolge erhaltener Stöße oder Antrennens mit dem Kopf. Blutaustretungen ins Gehirn bewirken beim Geflügel Schwindel, Taumeln, Rückwärtsgehen, Schieftragen des Kopfes, Verdrehen des Kopfes und Halses (Halsdrehe, Halskrampf) und der Augen, Herumgehen im Kreise, überhaupt unwillige und unnatürliche Bewegungen, die Vögel picken neben das Futter u. s. w.; nach plötzlichem starken Bluterguß ins Gehirn stürzt das Thier betäubt hin, macht unregelmäßige Bewegungen mit Flügeln und Füßen und stirbt meist; kleinere Blutaustretungen ins Gehirn schaden kaum, hier tritt von selbst Heilung ein. Den Zu- oder Anfällen läßt sich vielfach vorbeugen durch Abstellung der Ursachen; bei sich be-

merkbar machenden Anzeichen lasse man sofort einen Strahl kalten Wassers auf den Kopf (douchire), oder drücke solches aus einem Schwamm wiederholt auf diesen, oder mache Eisumschläge, bringe den Vogel in einen kühlen, halbdunkeln Raum, gebe ihm ein Abführmittel (die mehrfach erwähnten Ricinusöl- oder die Jalappe-Pillen), lasse eventuell auch zur Aber\*) und biete ganz knappe, magere, leicht verdauliche Nahrung und durch Salzsäure etwas angesäuertes Trinkwasser; falls man nach 2—3 Tagen nicht Besserung bemerkt, schlachte man den Patienten. — Wird ein Huhn zc. erschreckt oder sehr abgejagt, so können auch epileptische Anfälle eintreten: der Vogel fängt an zu taumeln, fällt hin, macht unfreiwillige Bewegungen, Zuckungen, verdreht die Augen, schäumt auch, doch steht er bald wieder auf und ist schnell wieder munter. Man hüte die dazu disponirten Thiere vor Erregung und gebe ihnen nach Dr. von Treskow's Rath Bromkali ins Trinkwasser (pro Huhn täglich 1 g, Tauben und kleineren Vögeln weniger).

**32. Fuß- und Flügelgicht.** Daß wirkliche Gicht, d. h. Ablagerung von Harnsäure in den Eingeweiden, an den Gelenken der Füße und der Flügel, beim Hausgeflügel vorkommt, wurde zuerst von Prof. Siebammgrosky-Dresden, und zwar 1872 bei einer Taube, und dann i. J. 1879 von Prof. Friedberger-München bei einer Truthenne nachgewiesen; das Uebel selbst, die „Flügelähme“ oder „Flügelgicht“, hatte allerdings schon vordem so mancher Taubenzüchter, insbesondere Flugtauben- und Briestauben-Ziehhaber, zum größten Leidwesen an seinen Lieblingen beobachtet, ohne über das Wesen desselben ins Klare kommen zu können. Bei Tauben befällt die Gicht (gichtische Gelenkentzündung) vorzugsweise die Flügel, weniger die Füße, bei Hühnern mehr die letzteren; die Kranken lassen die Flügel hängen und können nicht mehr fliegen, bezw. sie vermögen kaum oder nicht zu stehen und zu gehen. An dem Gelenk zeigt sich zunächst eine Anschwellung, welche heiß, geröthet, schmerzhaft und in der Regel von Anfang an hart ist; diese Geschwulst wächst bis zur Größe einer Wallnuß und wird schließlich ganz fest. Vielfach leidet zuerst der eine Flügel, dann der andere und zuletzt der Fuß. Man hat früher verschiedene Mittel dagegen angewendet, doch, da man das Wesen der Krankheit nicht kannte, kaum etwas ausrichten können, manchmal verlор sich das Uebel von selbst; jetzt hat die von Prof. Dr. Zürn vorgeschlagene Kurmethode schon hübsche Erfolge aufzuweisen. Sie besteht in Folgendem: Man bringe den Kranken in einen warmen Raum, kühle die geschwollenen Gelenke, so lange sie noch sehr heiß und roth sind (indem man sie mit Berg und Wasser umwickelt und kaltes Wasser darauf gießt, oder indem man Lehmbrei aufstreicht und diesen durch lehteres feucht erhält), halte sie nach dem Verschwinden der

\*) Aberlaß ist, wenn man die anderen Maßregeln beachtet, nicht oder kaum nöthig und sollte überhaupt nur von kundiger Hand, und zwar durch Eröffnung der an der inneren Seite des Oberarmes (s. Fig. 77, Nr. 12) neben und unter der Armarterie liegenden Armvene, vorgenommen werden. Nachdem man den Daumen oberhalb des zu machenden Einschnittes auf die Vene gedrückt, um diese zum Schwellen zu bringen, sticht man mit einer feinen Lancette 2—4 mm tief in die Aber ein, zapft das Quantum Blut (nach Dr. Zürn bei einem Huhn 8 bis höchstens 40, bei einer Gans 45—60, einer Taube 4—6 g) ab und stillt dann die Blutung durch Auflegen von gelber, blutstillender Watte.

Hiße durch Umwickeln mit Berg oder Wolle, resp. durch Baden der kranken Füße in erwärmtem Sand möglichst warm und reibe sie täglich einmal kräftig mit Jodoformsalbe (aus 1 Theil Jodoform, 20—30 Th. Vaseline) ein; innerlich gebe man täglich 2 Salicylsäure- Pillen (jede zu 6 Centigr. Salicylsäure; für Hühner vielleicht zweimal täglich so), resp. in schweren Fällen, indem man dann die Salicylsäure wegläßt, täglich zweimal je 3—5 Tropfen Herbstzeitlosen-Tinktur (*Tinctura Colchici*) mit etwas Wasser oder aber in Pillenform; als Futter erhalten Tauben weder Mais noch Weizen, Erbsen oder Buchweizen, sondern nur Gerste, als Beifutter wenig Hafer. Die Geschwulst wird allmählich kleiner, etwa sich bildende Krusten auf derselben hebt man ab. — Rheumatische Affektionen der Fuß- und Flugmuskeln lassen sich leicht verhüten durch trocknen warmen Stall mit trockenem Sand.

**33. Knochenschwäche** (Knochenbrüchigkeit) und **Beinweiche** (*Rhachitis*) sind Uebel, die hauptsächlich bei Hühnern auftreten und auf einer und derselben Ursache beruhen: auf dem Mangel an Nährstoffen, welche Knochenknochen und Knochenmasse (Knochenerde) in der richtigen Stärke ausbilden und erhalten. Es ist also schon, wie bereits auf S. 697 und 702 erörtert, bei der Aufzucht darauf Bedacht zu nehmen, daß die Vögel ein festes Knochengestüt aufbauen können. Die Rücken müssen demnach ein leicht verdauliches, doch gutes, zum Knochenwachsthum beitragendes Futter bekommen: Gerste, Hafer, Schrot, Kleie, Fleischzwieback oder Fleischabfälle, dem Weichfutter (aus Kleie oder Schrot) wird fein gepulvertes Knochenmehl (ein Kaffeelöffel voll pro Tag und Stück) oder halb so viel phosphorsaurer Kalk zugesetzt. Wenn die Rücken nicht gern gehen oder laufen, sondern viel umherhocken oder liegen, so ist dies ein Wink für den Züchter und er muß den Rücken dem eben Gesagten entsprechende Nahrung bieten, sonst werden sie rhachitisch, das Brustbein — namentlich bei hohen Sitzstangen, s. S. 644 — und andere Knochen verbiegen sich, noch andere werden leicht zerbrechlich, es tritt Abzehrung ein. Zeigt sich Bein- oder Knochenschwäche bei älteren Hühnern, so hat man das Futter ebenso herzurichten; außerdem empfiehlt Dr. Jörn, die Füße derselben von Zeit zu Zeit mit Seifen- oder Ameisen-Spiritus einzureiben und dem Trinkwasser (auch für Rücken)  $\frac{1}{4}$  Prozent Eisenvitriol oder aber etwas Weißwein, in welchem längere Zeit eiserne Nägel gelegen, zuzusetzen. Uebrigens ist, wie erwähnt, Schwäche in den Beinen eine Erscheinung gewisser Krankheiten.

**34. Nabelbrüche** kommen bei jungen Hühnern, doch auch, wie ich es selbst beobachtet, bei Tauben vor. Sie entstehen, indem beim Ausschlüpfen aus dem Ei (siehe „Brut“) der Rest des Dotterfackes wohl in die Bauchhöhle schlüpft, eine vollständige Verwachsung jedoch nicht stattfindet; „die äußere Haut schließt sich, in der Muskulatur bleibt jedoch eine Oeffnung, durch welche die Eingeweide unter die Haut treten können, sodaß sie dort einen kompletten Sack bilden, der auf Druck mit kollektivem Geräusch in die Leibeshöhle zurücktritt“. Falls man es gleich bemerkt, lege man ein kleines Stück englisch Pflaster auf die Oeffnung und bestreiche dies wiederholt mit Kollobium: beim Abfallen wird der Schaden geheilt sein (Dr. v. Treßdorf).

**35. Krankheiten des Eierstocks** (Fig. 78 u. v) lassen sich am lebenden Vogel nicht oder kaum erkennen. Nicht selten kommen Tuberkeln oder krebbsartige Geschwülste am Eierstock vor; manchmal entstehen starke Blutungen, die zu Verblutungen führen, oder das auf

Dem Eierstock gelöste Dotter-Ei gelangt nicht in den Trichter (Fig. 78 w), sondern fällt in die Bauchhöhle und ruft tödtliche Bauchfell-Entzündungen hervor; zuweilen ist der E. gänzlich verkümmert, und solche Thiere legen natürlich niemals, ebenso können die eierstock- und eileiterkranken Hühner u., obgleich sie oft das Nest aussuchen, nicht legen. Erkrankungen des **Eileiters** oder Legebarns (Fig. 78 w <sup>1. 2. 3.</sup>), d. s. Entzündungen, welche ebenfalls am häufigsten die Hühner befallen, entstehen durch zu reichliches Legen, namentlich ungewöhnlich großer oder auch schalenloser Eier. Der kranke Vogel ist traurig, matt, ohne Appetit, kann nur mühsam gehen, zeigt erhöhten Bürzel oder gekrümmten Rücken, läßt die Flügel hängen und sucht sich der Eier unter Drängen und Pressen zu entledigen. Derartige Thiere und solche, in deren Leib man eine Geschwulst fühlt, schlachtet man am besten; ein Kurversuch (Absperren des Kranken, magere Diät, Abführmittel, Einstromenlassen lauwarmen, schwacher Theerwasserdämpfe [s. unter Nr. 17] in die Kloake oder Einspritzen von dünnem Schleim und von lauwarmem 1- bis 2-prozentigen Alaunlösungen in Kloake resp. Eileiter) ist schwierig und selten von Erfolg. Zuweilen läßt sich Eileiter-Vorfall (Prolapsus) beobachten: der untere Theil des Eileiters, die sogen. Scheide (Fig. 78 w <sup>3.</sup>), und mit dieser die Innenseite der Kloake (Fig. 80 z) wird umgestülpt und aus dem After herausgedrängt. Die herausgetretenen Theile sind behutsam zu reinigen, mit lauwarmem Bleiwasser oder mit lauwarmen, schwacher Essiglösung zu waschen, mit Del zu bestreichen und mittelst des Zeigefingers vorsichtig zurückzudrücken. Sodann sondert man den Vogel von den anderen ab, damit er durchaus ruhig und unbehelligt sitze, und gebe knappe, mageres Futter.

**36. Regenoth** (Schwergewalt) kommt bei Großgeflügel häufig vor und kennzeichnet sich durch die oben unter Eileiter-Entzündung, deren Folge sie vielfach ist, angegebenen Erscheinungen. Das zurückgehaltene Ei kann ungewöhnlich groß, oder nicht regelrecht gebildet, oder festgeklemmt sein. Man hat in diesen Fällen angerathen, das Ei anzubohren oder im Eileiter zu zerdrücken. Doch kann dies Gefahren mit sich bringen. Dr. Bürn empfiehlt, zunächst vorsichtig lauwarmen dünnen Schleim, dem man etwas Del zusetzt, in den Legebarn einzuspritzen, dann den Vogel auf den Rücken zu legen — eine zweite Person hält ihn —, außen am Bauch, über dem im Legebarn befindlichen Ei, mit drei Fingern anzufassen (Daumen und dritter Finger an den Seiten, Zeigefinger oben und etwas hinter der Eispitze) und nun durch Schieben und sanftes seitliches Drücken von außen das Ei von seinem Platze nach der Kloake hinzubringen. Falls letzteres nicht gelingt, schiebe man zwei reine, lange Haarnadeln, die eine oben, die andere unten (selbstverständlich mit dem Schlingen-Ende nach aufwärts), zwischen Ei- und Eileiterwand ein, fasse in der angegebenen Weise von außen um das Ei herum und suche es über diese Haarnadel-Schlitten gleiten zu lassen. — **Fließ-Eier** (Flöß-, Wind-Eier), d. h. Eier ohne Kalkschale, werden von Hühnern oder von Tauben — bei Wassergeflügel kommt es weniger vor — gelegt, wenn sie eileiterkrank sind (s. oben), oder aber, wenn den Vögeln kohlensaurer Kalk u., also die Stoffe fehlen, die sie zur Bildung der Eischale aufnehmen müssen (s. S. 702), oder wenn sie zu fett gefüttert, oder zu viel vom männlichen Thier getreten werden. Je nach der Ursache hat man dem Uebel zu begegnen: man hat somit das bezüglich der Eileiter-Erkrankung oben Gesagte zu berücksichtigen, bezw. ihnen Kalk, Kreide, Mauc-

schutt, Sepia, klare Eischalen u. dergl. zugänglich zu machen, sie magerer zu füttern (z. B. statt Mais: Hafer), oder sie eine Zeitlang der Begattung durch den männlichen Vogel zu entziehen. Vögel, die nur Fließ-Eier legen, giebt es auch; sie möge man schlachten, da sie keinen Werth als Zuchtthiere haben.

\*

Im Anschluß hieran seien einige krankhafte **Angetoheiten** oder Unarten gefangener Hühnervögel erwähnt.

1. Das Eierfressen lernt ein Huhn oder Fasan jedenfalls dann, wenn es zufällig ein zerbrochenes oder Fließ-Ei oder größere Stücke Eischale mit anstehendem Eiinhalt vor den Schnabel bekam und ihm das Gefundene recht mundete; und hat sich ein Vogel die Unart des Eierfressens angewöhnt, so lernen es rasch die anderen. Um dem Uebel vorzubeugen, sammle man regelmäßig die Eier und werfe nie große Schalenstücke, sondern nur ganz klar gestoßene Schalen vor; das die Untugend zeigende Huhn ist sofort von den übrigen abzusondern. Als Mittel hat man vorgeschlagen: Vorlegen von Holz- oder Porzellan- oder heißen oder solchen Eiern, deren Inhalt man ausgeblasen und durch Senf, Pfeffer oder Theer ersetzt hatte, doch helfen diese durchaus nicht immer; zuweilen sieht man Erfolg, wenn man den Eierfresser 5—8 Tage lang allein in einen dunkeln Stall sperrt, oder wenn man einen der auf Seite 646 beschriebenen und abgebildeten Vegetasten herrichtet. Hühner, welche die Unart nicht lassen, gehören in den Suppentopf; Fasane, bei welchen das Schlachtmesser nicht gleich angewendet werden kann, sind zu überwachen (vergl. S. 667, 668).

2. Das Federzupfen und Federfressen der Hühner und Fasane ist ebenfalls eine Folge des Zufalls, wohl auch der Langeweile und des Zusammenlebens vieler Vögel auf engem Raum. Sobald ein Vogel einmal eine mit Blut gefüllte Kielfeder gekostet, so ist er, bei der Vorliebe der Hühner für Fleischnahrung, in der Regel auch der Unart ergeben und steckt andere binnen kurzem damit an. Gewöhnliche Vögel schlachte man sofort, werthvolle sperre man sogleich allein und zwar wochenlang, bis sich die neuen Federn (die beschädigten zieht man vorher aus) vollständig entwickelt haben; das Bestreichen der betreffenden Gefiederstellen (Haube, Rücken etc.) mit Aloëlösung oder frischem Hühnerkoth hat immer sein Mißliches.

3. Rothfressen wird von manchen halberwachsenen Hühnervögeln, insbesondere Fasane, ausgeübt. Isolirung, Fütterung mit Zwiebeln und Knoblauch, sowie reichliche Versorgung mit trockenem Rießsand in Volieren und Schupräumen vermögen allein, wie C. Cronau sagt, diese Untugend, welche sonst zur Wurmkrankheit, Abzehrung und zum Tode führt, zu beseitigen.

\*

#### Feinde des Geflügels.

1. Von **Eingeweide-Würmern** (Entozoen), d. s. im Innern des Geflügels wohnende Schmarotzthiere\*), kennt man eine reiche Anzahl. Im Huhn kommen

\*) Die Naturgeschichte der Geflügel-Schmarotzer behandeln das auf S. 774 angeführte Buch von Prof. Dr. Zürn und das i. J. 1880 erschienene Buch von Prof. Dr. Heller „Die Schmarotzer“ (München, R. Oldenbourg's Verlag).

etwa 6 Arten Bandwürmer, 9 Arten Saugwürmer und 12 Arten Rundwürmer (Spul-, Passfaben-, Faden-, Haarkhalwürmer, Trichinen) vor, in der Ente 9 bezw. 4 und 9, in der Gans 5 bezw. 6 und 6, die Hausstaube wird von 1 Art Bandwurm und 4 Arten Rundwürmern, das Truthuhn von 1 Art Bandwurm und 3 Arten Rundwürmern, der Pfau von 1 Art Saugwurm und 3 Arten Rundwürmern, der Fasan von 6 Wurmart, das Perlhuhn von 2 Arten Rundwurm, das Geier-Perlhuhn von dem erst neuerdings gefundenen Spulwurm *Ascaris Cornelyi*, *Cobbold* geplagt etc. Eine gefürchtete Rundwurm-Art, der gepaarte Luströhrenwurm, wurde bereits auf S. 784 besprochen; überhaupt werden die Rundwürmer dem Geflügel am meisten, die Saugwürmer (Trematoden) verhältnißmäßig am wenigsten nachtheilig. Band- und Rundwürmer (Spul- und Haarkhalwürmer) verursachen schwere Darmkatarrhe, an deren Folgen das Geflügel eingehen kann, Spulwürmer bewirken auch schlimme Verstopfungen (z. B. der 16—35 mm lange Tauben-Spulwurm, *Heterakis maculosa*, im Dünndarm). Hat man sich, indem man z. B. abgegangene Wurmglieder im Roth bemerkt, über die Anwesenheit von Band- oder von Rundwürmern vergewissert, so reiche man, wie Prof. Dr. Bürn empfohlen, den daran Leidenden und den Verdächtigen (starker Darmkatarrh, mangelnde Fress- und Sauglust, Traurigkeit) möglichst frische, gepulberte Arefanuß in Pillenform — 2 bis 3 g für Großgeflügel, Küden  $\frac{1}{4}$ , Tauben  $\frac{1}{3}$  bis  $\frac{1}{2}$  soviel, werden mit Mehl und Butter zu einigen Pillen geformt und diese eingegeben —; falls nach einigen Stunden die Würmer nicht abgegangen, unterstütze man durch ein mildes Abführmittel, z. B. Ricinus. Sobald Rundwürmer (Spulwürmer) nachgewiesen, hat man die kranken und verdächtigen Vögel — da sie in ihrem Roth Wurmeier, welche mit dem Futter von den gefunden Vögeln aufgepickt und diese dadurch angesteckt werden, absetzen — von den übrigen abzusondern, dann mit ihnen die besprochene Kur zu beginnen, die früheren Aufenthalts-Räume aber gründlich zu reinigen und zu desinficiren (s. S. 640).

2. **Schmarozer-Insekten** (Epizoen) oder Ungeziefer, d. i. auf der Haut des Geflügels hausende Schmarozerthiere, von denen wir bereits die Krähmilbe der Hühnervögel, die Erzeugerin der „Kallbeine“ (S. 777), und die sogen. Vogelmilbe der Hühner und Tauben (S. 633) kennen gelernt haben. Die Hühner werden von 6 verschiedenen Arten Milben und 5 Arten Federlingen („Läuse“), die Hausstauben von 6 bezw. 3, die Pfauen von 1 bezw. 3 Arten, die Enten von 1 Art Federling, die Gänse von 4, die Puten und die Perlhühner von je 3 Arten Federlingen heimgesucht. Nächste jener Krähmilbe, welche unter der Fußbekleidung haust, und der sandkorngroßen, länglich-runden, graueißlichen (vollgesogen blutrothen), lebhaften, bei Tage in Ritzen etc. versteckten, Nachts in großer Zahl auf Hühnern und Tauben Blut saugenden Vogelmilbe (*Dermanyssus avium*), verdienen besonders noch eine Bede, die muschelförmige Saumzecke der Tauben (*Argas reflexus columbarum*) und die Federlinge Beachtung. Die  $4\frac{1}{2}$  bis  $6\frac{1}{2}$  mm langen Saumzecken, welche auch auf Menschen übergehen, führen die Lebensweise der Vogelmilbe und können Tauben durch Entziehung vielen Blutes tödten. Die flügellosen Federlinge, die sogenannten Hühner- oder Taubenläuse, dagegen saugen nicht Blut, sondern nähren sich von den Hautschuppen und den Federn und belästigen und beunruhigen durch ihr Umherlaufen auf der Haut der Vögel diese in häßlicher Weise, was namentlich zur Brutzeit große Störungen verursachen kann. Tauben haben außerdem von Bettwanzen, welche sich gern in Strohnestern und Holzritzen ansiedeln,

und von dem Vogelfloh zu leiden; nestjunge Tauben werden nicht selten durch die Larven („Maden“) des Mehlkäfers (Mehlwürmer), der Speck- und Aschkäfer, welche sich in dem, wie man es oft genug antrifft, massenhaft angehäuften Mist zunächst einsinken und dann in Kopf, Hals, Bauch der zarten jungen Tauben einpressen, geplagt und getödtet. Da über Vorbeuge und Abwehr dieser Plagen: Sand- und Aschenbäder (S. 639. 677. 650), Desinfektion (S. 639—641), Reinhaltung der Räume (S. 634) und Nester (S. 645. 691), Tünchen der Wände u. (S. 637), Einreiben der geplagten Vögel (S. 641) schon das Nöthige gesagt wurde, sei, um Wiederholungen zu vermeiden, auf jene Stellen hingewiesen.

3. Die großen behaarten und befiederten Geflügelfeinde aus den Klassen der **Säugethiere** und **Vögel** kennt man wohl allgemein: der Fuchs geht Hühner- und Wasservögeln nach, Marber und Verwandte plündern Hühnerställe oder Taubenschläge und Nester, Ratten rauben Junggeflügel und Eier, auch Katzen räubern. Darüber, wie man sie von Stallungen u. abhält, wurden schon auf Seite 643, 653, 665, 674, 693 einige Winke gegeben; außerdem hat man Fallen, Pulver und Blei zu ihrer Unschädlichmachung. Schwieriger ist in der Regel den Raubvögeln beizukommen, welche den im Freien sich bewegenden Geflügel nachstellen: der Hühnerhabicht (*Astur palumbarius*) und das Sperber-Weibchen (*A. nisus*) schlagen auf dem Lande Tauben und Junggeflügel, der Wanderfalk (*Falco peregrinus*), welcher nur im Fluge schlägt, ist der Hauptfeind der in Städten gehaltenen Tauben, wo er namentlich Winters auf hohen Thürmen haust, Milane und Weißen vergreifen sich auf dem Lande an Junggeflügel, Eier und kleine Küden werden von den großen Krähen und der Elster gestohlen. Die Art ihrer Vertilgung muß sich nach den örtlichen Verhältnissen richten\*), bemerkt sei nur noch, daß jetzt auch die Königl. Preuß. Kriegs- und Landwirthschafts-Ministerien im Interesse der Brieftaubenzucht u. der Vertilgung der gefiederten Räuber in dankenswerther Weise ihre Aufmerksamkeit zuwenden.

## VII. Pflege und Züchtung des Geflügels.

### A. Hühner.

1. **Auswahl der Rassen.** Wie schon in Abschnitt IV (Seite 715, 725, 736) betont, sprechen bei der Auswahl der Rassen verschiedene Verhältnisse und Umstände (Klima, Lage, Boden, Grundstück, Futterpreise, Absatzgebiet u.) mit, und Jeder, der sich Hühner anschaffen will, hat sich zu vergegenwärtigen, welchen Zweck er zu verfolgen gedenkt und welche Rassen hier oder dort am geeignetsten erscheinen. Zu

\*) Interessenten seien auf die Schrift: „Die Kennzeichen unserer Raubvögel nebst kurzer Anleitung zu Jagd und Fang“ von D. v. Rieffenthal (Charlottenburg 1884, Selbstverlag; Preis 1 M) und auf das umfangreiche, reich illustrierte Werk von E. v. Bosc: „Fang des einheim. Raubzeugs“ (Berlin 1879, P. Parey's Verlag; 7 M) hingewiesen. Fang-Apparate aller Gattungen nebst Broschüre über diesen Gegenstand, liefert die Fabrik von A. Pieper in Mörs a. Rh.



Züchter von Wirthschaftshühnern muß in der Regel mehr rechnen, als der Liebhaber schöner Rassehühner, und stets hat man im Auge zu behalten, daß Züchtung auf Rassechönheit hin und Eier- oder Fleisch-Gewinnung zwei verschiedene Ziele sind, daß also vollkommene Rassenmerkmale und hervorragende wirthschaftliche Eigenschaften sich höchst selten, ja kaum vereinigt finden.

a) Wirthschaftshühner. Ueber welche Vorfragen der Wirthschaftsgeflügel-Züchter zunächst klar sein muß, ist auf S. 725 angegeben; dort und auf den folgenden Seiten wurden überhaupt all' die einschlägigen Punkte eingehend besprochen. Kleine, ferner großhaufige, oder gegen unser Klima empfindliche, oder schwer aufzuziehende, oder sehr streitsüchtige Rassen können schon von vornherein nicht in Betracht kommen, andere, so die Houdans und Laßdches, die Brahmas und selbst die Hamburger passen, wie dies bei Besprechung der Rassen hervorgehoben, nur bedingungsweise für unsere Verhältnisse. Das eigentliche Wirthschaftshuhn wird das überall in unserem Klima gedeihende verbesserte Landhuhn (S. 720, 721) und dessen Schläge bilden; als Legehühner auf dem Lande (S. 732) verdienen gute Italiener, Minorcas und Andalusier und Bredas, zumal sie große Eier legen, und für die Stadthöfe Minorcas, auch Houdans und Brahmas alle Beachtung\*); nicht zu vergessen sind die Langschans und Plymouth-Rocks, welche zudem reichlich schönes Fleisch liefern (S. 733); als eigentliche Fleisch- und Masthühner passen für uns am besten die Kamelsloher, die französischen Rassen Houdans (S. 740), Laßdche, Le Mans, Bresse und deren Kreuzungen mit Landhühnern (S. 734) oder mit Bredas, auch Kreuzungen von Houdan mit Brahma; als Winterleger empfehlen sich die Kamelsloher, überhaupt aber die Hennen aus Frühbruten. Bezüglich des Näheren wolle man die Beschreibungen der Rassen nachlesen. Von der vermeintlichen Herausbildung eines „Normal-“ oder „Zukunftshuhns“ sehe man, aus den auf S. 726 und 729 angeführten Gründen, ab.

b) Rassehühner (Sport-, Eier- oder Luxushühner). Wie sich Sport- und wirthschaftliche Zucht zu einander verhalten, wurde auf S. 736 und 747 erörtert. Der Liebhaber kann in der Stadt oder auf dem Lande wohnen, für ihn sind bei der Auswahl lediglich seine Neigungen und gewisse örtliche Verhältnisse (S. 715) maßgebend; doch möge er, um günstige Erfolge zu haben, stets die Eigenheiten der Rasse berücksichtigen. So z. B. eignen sich Bantams zur Besetzung von Volieren und kleinen Räumen, Hamburger wollen weiten Laufraum, Phönixe und Yotohomas verlangen warmen, trocknen Boden, Haubenhühner müssen vor Nachstellungen und Beschädigungen durch anderes Geflügel und Raubzeug geschützt sein, Malayen- und Kämpfer-Stämme sind ihrer Streitlust wegen gesondert zu halten, Laßdches und Crève-coeurs gedeihen nicht auf freiliegenden, dem Winde ausgesetzten Gehöften, schwere Rassen (Cochins u. a.) müssen einen zu ebener Erde liegenden Stall haben, Hühner mit Federfüßen gewähren in niedriger, feuchter Gegend ein weniger erfreuliches Bild als auf trockenem, leichtem Boden u. s. w. Weiteres im folgenden Abschnitt.

**2. Anschaffung und Behandlung der Wirthschafts- und Rassehühner.** Die günstigste Zeit zum Ankauf von Legehühnern ist der Spätsommer oder Herbst. Gleich, ob man die Hühnerwirthschaft überhaupt erst beginnen — mit Bruteierkauf

\*) Alle Hühnerrassen, die den Wildhühnern am nächsten stehen, also alle Rassen mit rothen Ohrschneiben, hartem, festem Gefieder, möglichst wenig ausgebildetem Legebauch und heftigem Temperament (Kampfhühner) sind, nach H. du Roi, als die schlechtesten Leger zu bezeichnen.

anfangen zu wollen, warne ich — oder ob man nur den Stamm ergänzen will, es empfiehlt sich in beiden Fällen, junge Frühbrut-Hühner zu genannter Zeit, nachdem dieselben gemausert haben, anzuschaffen: die Hennen werden dann in ihrer Entwicklung nicht gestört und beginnen im Oktober oder November zu legen; außerdem kann man hinsichtlich des Alters nicht getäuscht werden. Auch der Bezug im Februar oder Anfang März ist noch anzurathen, dagegen möge man im Frühjahr (Mitte März bis Mai) nur Junghühner aus späteren vorjährigen Bruten ankaufen, nicht aber andere, welche bereits mit Legen begonnen haben. Während jüngere Hähne von alten sehr leicht (und zwar an dem noch kleinen Sporn — falls derselbe bei alten nicht abgefeilt ist!) zu unterscheiden sind, hält dies bei Hennen für den Anfänger schwieriger, doch geben der weiche, frische Kamm und Kinnlappen, die zarten, glatten Füße, der leichter gebaute und anmuthiger getragene Körper gegenüber den harten, hornigen Füßen, den trockner, schorfiger erscheinenden Nacktheilen, der schwereren Gestalt (L. Wright) einige Anhaltspunkte ab. Als Kennzeichen guter Legehennen führte bereits der um die landwirthsch. Geflügelzucht verdiente W. v. Hamm an: lebhaft rother Kamm, ebenso glänzend rothe Kinnlappen; kräftig abgefehte, mattweiße (d. h. von rothohrigen Rassen abgesehen) Ohrscheiben, lebhaft rothe der die Augenlider umgebenden Haut, starkes, rundes, flaumfederiges Hintertheil (Blumentopf- oder Artischockensteiß). Diese Merkmale sind am augenscheinlichsten zur Legezeit, außerhalb derselben (Winter, Mauser) dagegen ist z. B. der Kamm matter, mattfarbig, auch ist der Roth dann weißer als zur Legezeit, in welcher der ausgenommene Kall zur Eischalenbildung verwendet wird.

Ueber Ankauf und über Ankunft gekauften Geflügels wurden schon auf S. 757 einige zu beachtende Bemerkungen gemacht. Ankommende Hühner behandle man als Patienten, man gebe ihnen zunächst nur Weichfutter oder eingeweichtes, dann ausgedrücktes Brot und etwas Grünes, erst später einige Körner, das Trinkwasser sei eisenhaltig (S. 796). Haben die Hühner nach längerer Beobachtung als gesund sich erwiesen, so bringt man sie am besten des Nachts zu ihren Genossen, damit keine großen Reize entstehen.

Wer das Hauptgewicht auf Eier-Gewinnung legt, aber doch nur wenig Hühner zu halten vermag und nicht selbst brüten lassen will, kann sich Anschaffungs- und Futterkosten für einen Hahn ersparen. Im anderen Falle darf man, um sicher befruchtete Eier zu erzielen, bei schweren Rassen einem Hahn nur 4 bis 6, bei leichten Rassen bis 10 Hennen, nicht aber mehr, beigesellen\*); auch Konstitution und Alter des Hahns haben Einfluß auf die Befruchtung, deshalb sollte man ältere als vierjährige Hähne nur ausnahmsweise noch und schwächliche gar nicht zur Zucht benutzen (über Blutwechsel wolle man auf Seite 710 und 735 nachlesen); auch darf man bei beschränkten Räumen — auf großen Oekonomiehöfen ist es etwas Anderes — nicht

\*) Falls man Hahn und Hennen, die vorher nicht beisammen waren, zwecks Gewinnung von Brut-Eiern zusammenbringt, empfiehlt es sich, um bezüglich der Befruchtung ganz sicher zu gehen, erst die nach etwa dreiwöchentlichem Beisammensein von den Hennen gelegten Eier zur Brut zu verwenden. Im Uebrigen ist betreffs Auswahl der Zuchtthiere, Haltung derselben und Brut-Eier auf S. 730 und 731 bezw. in Abschnitt III das Nöthige gesagt.

zwei Hähne zusammen halten, da diese sich sonst stören und beschäden. Als ein einfaches Mittel zur Besänftigung streitsüchtiger Hähne wird übrigens empfohlen, dem Störenfried die Beine, vielleicht mittelst eines starken Wollfadens, so zu fesseln, daß er nur gehen, aber nicht rennen kann; nach einigen Tagen wird er wohl gebuddt, verträglich sein. Ueberhaupt bietet es Vortheil, wenn die Hühner eines Hofes zahm, zutraulich zu ihrem Pfleger sind, da dann die Kontrolle erleichtert wird u.

Wenn, wie man gewöhnlich annimmt, der Eierstock einer Henne aus 600 Dotterkugeln besteht, so werden diejenigen Hennen die besten sein, welche innerhalb kurzer Zeit (3 Jahre) die meisten dieser Eier ablegen, sich also am frühesten erschöpfen. Im Allgemeinen ist dies mehr Eigenthümlichkeit des einzelnen Thieres als der Rasse, und deshalb möchte ich auch keine fogen. Eier-Tabelle der verschiedenen Rassen geben. Neben der Zahl der Eier kommt aber noch die Größe derselben und das Verhältniß der Eierproduktion zum Futterverbrauch in Betracht. In all' diesen Beziehungen werden durch Italiener- oder Andalusier- (Minorka-) Blut verbesserte Landhühner und diese Rassen und Schläge selbst obenan stehen. — Im Allgemeinen schlachtet man die Hennen nach Ablauf der 3. Legeperiode, also im Herbst (S. 765) bezw. vor der Mauser; als schlechte Leger erkannte Hennen werden alsbald ausgemerzt, d. h. dem Suppentopf oder dem Mastkäfing überantwortet (S. 732). Außerdem hat man darauf zu achten, ob Hennen ihre Eier nicht im Stall, sondern außerhalb desselben an versteckten Orten ablegen; die als „Wegleger“ erkannten Hühner sind frühmorgens vor Oeffnen des Stalles zu befühlern und falls sie ein Ei bei sich haben, so lange, unter Darreichung von Futter und Wasser, eingesperrt zu halten, bis sie gelegt haben, was um die Mittagszeit meist geschehen sein wird. Versieht man jedes Nest ständig mit einem Nest-Ei (Porzellan-Ei), rechnet man auf je 2, höchstens 3 Hennen ein Nest und richtet man diese zweckentsprechend (s. S. 644. 732) ein, so wird man selten an einer Henne jene unleidige Eigenschaft wahrnehmen. Wer wenige Hühner hält, wird die einzelnen unschwer herauskennen, dem Besitzer einer größeren Anzahl gleichfarbiger Hennen wird dies nicht möglich sein. Um jedem Irrthum vorzubeugen, zeichnet er sie am einfachsten durch numerirte, aus 2—3 cm breiten Streifen von Messing- oder Kupfer-, auch Weiß- oder Zinkblech bestehende Fußringe. In ähnlicher Weise werden sie für Brieftauben von Hrn. J. G. Forey Sohn in Frankfurt a. M. (Schnurgasse 13) sauber und billig angefertigt. Außer der fortlaufenden Nummer kann der Ring auch die Jahreszahl der Ausbrütung aufnehmen, um so jeden Jahrgang sofort erkennen zu können; letzteres wird auch erreicht, wenn man je für den 1., 2. oder 3. Jahrgang verschiedenes Material nimmt. — Im Uebrigen ist bezüglich der Behandlung der Wirthschafts- bezw. Legehühner im Abschnitt V das Nöthige gesagt, betreffs der Fütterung verweise ich noch auf folgenden Abschnitt; betont sei nur nochmals, daß man Wirthschaftshühner (Winterleger) wohl in geschützten, warmen, keinesfalls aber in geheizten Ställen halten möge, da sie in diesem Falle zu leicht verweichlichen und sich dann erkälten. —

Der Rassehühner-Züchter hat jedenfalls auf die Eigenheiten der betreffenden Rassen Bedacht zu nehmen, wie sie in den Beschreibungen derselben angegeben und wie Einiges auch auf S. 801 angedeutet. Noch ein Wort hinsichtlich der Ueberwinterung. Die Winterräume müssen geschützt, warm sein, bei regen- und schneefreiem Wetter und nicht zu strenger Kälte kann man die Hühner tagsüber ins Freie

lassen; man muß dabei aber auf die Rassen Rücksicht nehmen, Türken und Erbes z. B. sind weichlicher als Malayen oder Brahmas. Bei beschränkten Raumverhältnissen und Haltung verschiedener Rassen und Stämme läßt man wohl am besten zur Herbst- und Winterszeit alle Hennen zusammen gehen, während die Hähne, etwaigensfalls mit einer Henne, in ihren Abtheilungen verbleiben; bei sehr weitem Auslauf kann man bis etwa Ende Januar auch den Hähnen freien Paß mit gestatten. Zur Ueberwinterung feiner Yokohama- und Phönixhähne empfehlen sich aus geschälten weißen Weiden geflochtene Käfige. Nach freundlicher Mittheilung des Herrn H. du Roi-Braunschweig, welcher solche verwendet, sind sie je 85 cm breit und tief, vorn 80, hinten 105 cm hoch; Seiten und Deckel sind licht, der Boden dicht geflochten; in der Mitte der Vorderseite befindet sich unten eine kleine Thür mit etwas weiteren Sprossen, damit die Hähne den Kopf zum Fressen und Trinken durchstecken können; Rücken- und Seitenwände sind zu drei Spann (à 25 cm), die beiden Seiten der vorderen Thür je 1 Spann mit Leinen benäht. Die Hähne sitzen auf der Sitzstange in diesen Käfigen, welche in warmen Räumen stehen, ungestört, ruiniren sich die schönen Schwärze nicht zc.

Ueber die Einrichtungen der Stallungen und Laufräume ist ausführlich schon gesprochen, ebenso sind verschiedene bezüglich der Züchtung zu beachtende Regeln und Hinweise im III. Abschnitt und namentlich auf Seite 747—749 geboten worden. Der Züchter muß an sein Ziel: schöne Zuchtresultate, denken und demgemäß den Zuchtstamm zusammensetzen. „Geringe Thiere aus bewährtem Stamm, also von hochedler Abkunft (S. 708), haben für den Züchter weit höheren Werth als solche, die zwar schön, aber von schlechtem Stamm oder wohl gar Zufallsprodukte sind“ (H. Marten); und erster Grundsatz bei Zusammenstellung des Zuchtstammes muß sein: die bei dem einen Geschlecht (Hahn oder Henne) etwa vorkommenden Mängel durch hervorragende Eigenschaften des anderen zu ersetzen oder auszugleichen (S. 713). So müssen z. B. bei Cochins oder Brahmas sehr stark bestulppte Thiere und solche mit schwacher Fußbefiederung zusammengebracht werden; zu bedenken ist aber, daß Rassefehler, d. h. Verstöße gegen Gestalt und Körperbau (S. 708), sich schwer oder gar nicht ausgleichen lassen. Viel leichter ist dies bezüglich der Mängel in Färbung und Zeichnung (Schönheitsfehler).

Farben und Zeichnungen der Hühner wurden Seite 43—46 eingehend besprochen, auch die bei jeder erscheinenden Mängel erwähnt, und ebenso ist dann bei Beschreibung der Rassen auf diesen oder jenen Punkt aufmerksam gemacht worden, an den man sich bei der Züchtung erinnern möge. So sind schwarze Hühner mit Roth im Behang nicht zur Zucht zu verwenden (S. 135), wohl aber ältere schwarze Hühner mit Weiß in der Haube, der Fußbefiederung oder sonst im Gefieder, denn dies Weiß ist nur ein Zeichen des Alters (S. 135), ebenso wie bei gesverberten oder rebhuhnfarbigen Hühnern\*). Ebenso brauchen weiße Hähne, deren Behang infolge von Sonnenhitze und Regen einen strohgelben Schein angenommen (S. 119), nicht von der Zucht ausgeschlossen zu werden. Blau, erzielt durch Verpaarung von weißen und dunklen Hühnern, wird oft unscheinbar, blaß und mißfarben, welchen Übelstand

\*) Umgekehrt zeigen dunkle Rassen in der Jugend Weiß im Gefieder, welches sich später durch die Mauser verliert, so z. B. dunkle Brahmahähne an der Brust; die Rücken schwarzer Rassen (Langshans, Spanier, Laßdesch zc.) sind namentlich im Dunenkleid viel gelblich-weiß.

man durch Einstellung eines ganz dunkel stahlblauen oder auch eines schwarzen Hahns in den Zuchtschlag zu heben suchen muß (S. 140). Dunkler Hahn und helle Hennen, oder umgekehrt, sind überhaupt zusammenzubringen, um die richtigen Nuancen bei der Nachzucht zu erzielen, so bei gelben, blauen und gesperberten Rassen, bei Sprengel- und Bachhühnern, bei Chamois-Paduanern, bei verschiedenen Kämpferschlägen. Um aber immer geeignetes Zuchtmaterial zu dem Zweck zur Hand zu haben, züchtet man die gewählte Rasse resp. den Farbenschlag derselben stets in mehreren Stämmen: alter Hahn mit jungen Hennen und junger Hahn mit alten Hennen, oder heller Hahn mit dunklen Hennen und umgekehrt; denn es sollen nicht nur prämiirungsfähige Hähne, sondern auch solche Hennen gezüchtet werden, dies aber verlangt nicht selten verschiedene Zusammensetzung der Zuchtschläge. Was man bei der Beurtheilung und Züchtung dunkelfarbiger, gelbfüßiger und schwebeliger Hühnerschläge (schwarzer Cochins, Italiener etc.) zu beachten hat, wurde bereits auf S. 118 und 213 berührt; ein bronzegrüner Ton der Füße ergibt sich gewöhnlich bei Anpaarung von gelbfüßigen Hühnern an dunkelgraublau-füßige (mit gelben Fußsohlen). Daß man bezüglich des Rammes ein aufmerksames Auge haben muß, wurde ebenfalls schon erwähnt, denn Deformitäten desselben vererben sich in der Regel auf die Nachzucht. Erbsenramm erzielt man unschwer durch Verpaarung von einfachkämmigem Hahn mit wulst- (malayen-) kämmigen Hennen, während einfachkämmiger Hahn (z. B. Landhahn) mit gehaubten Barthühnern (z. B. Foudan) Barthühner (Bausbüchsen) ziehen u. s. f.

Aus dem Gesagten schon erhellt, daß bei der Zucht die Hühner zusammengesetzt werden, wie es Praxis und Erfahrung erheischen, daß man also vielfach aus einander ganz ungleichen Thieren den Zuchtschlag bildet — entgegengesetzt zu einem für die Ausstellung bestimmten Stamm, denn dessen Thiere müssen durchaus übereinstimmen, zugleich aber auch im Einzelnen den Anforderungen gerecht werden. So z. B. müssen die schweren Rassen, um standardgerecht zu erscheinen, besonders gut gepflegt, förmlich gemästet sein; dasselbe gilt von den eigentlichen Fleischrassen: Dorking, Laflèche, Crève-cœur, Foudan etc.; fette Thiere sind jedoch zur Zucht nicht tauglich. Oder: Großhaubigen Hühnern (Paduaner, Holländer, Türken) beschneidet man zur Zuchtzeit Haube und Bart, damit sie besser sehen können; auf Ausstellungen sollen diese Theile sehr groß und voll sein. Ferner: Das Gefieder der Zuchtthiere bleibt nie im ausstellungsfähigen Zustande, sondern wird zertreten und zerstoßen und, da doch Zuchtthiere tagsüber Freiheit genießen müssen, durch die Einwirkung von Sonnenstrahlen und Regen gebleicht; derselbe Einfluß ruft einen strohgelben Schein an Hals- und Sattelfedern gesperbter, weißer und weißbehangener Hähne hervor, er macht auch das weiße Gesicht und die weißen Ohrscheiben der Hühner röthlich u. s. w.; dagegen sollen feine Ausstellungshühner nichts von alledem zeigen, sie müssen so gehalten werden, daß ihr Kleid nicht den Einflüssen der Witterung ausgesetzt ist — sie kommen täglich nur einige Stunden ins Freie —, daß die Befiederung der Füße glatt und sauber bleibt, daß die (gelbe oder blaue) Färbung der letzteren nicht durch irgend welche Bestandtheile des Bodens, z. B. Kohlenasche, beeinträchtigt werden kann u. s. w. Bedenkt man dies, daß also Ausstellungsthier anders beschaffen sein und anders gehalten werden müssen als Zuchtthiere, so wird dem Satz beipflichtet

werden: „Zuchtthiere können keine guten Ausstellungsthier sein, und gute Ausstellungsthier sind sehr oft schlechte Zuchtthiere“ (H. Marten). Das Ziel aber des Anfängers muß heißen: Züchten!, nicht: Ausstellen.

Zur Behandlung werthvoller, für die Ausstellung bestimmter Hühner gehört noch Manches. Betreffs der Erhaltung rein weißer, zarter Ohrscheiben und eben solchen Gesichts wolle man auf Seite 135 nachlesen. Unsaubere weiße Hühner sind, wie es in England vor jeder Ausstellung geschieht, zu waschen: Nachdem (für 2—3 Hühner) ein Wassereimer voll weiches (Regen-) Wasser, in das man etwa 25 g Soda und kleine Stücken Seife gethan, heiß gemacht, in einen Kübel oder eine Wanne geschüttet und unter Zugießen von kaltem Wasser handwarm gemacht worden, steckt man das Huhn ins Wasser, sodaß nur der Kopf, welcher mit der Hand gereinigt wird, heraussteht, lasse es von einer zweiten Person halten, reibe es mit Seife tüchtig ein undbürste nun der Lage der Federn nach (damit keine gebrochen wird) fest und schnell, sodaß die Reinigung sich bis auf den Grund erstreckt; sodann wird das Huhn in einem zweiten Kübel mit mäßig kaltem Wasser nachgespült und, nachdem ihm alles Wasser aus dem Gefieder herausgebrückt, mit trockenen Tüchern umhüllt; dem Trocknenwerden hilft man nach, indem man das Huhn in einem sehr weit geflochtenen Korb an den Ofen, bezw. bei sehr warmem Wetter in die Sonne stellt. Die Wäsche muß so kräftig und schnell als möglich vor sich gehen. — Manche Rassen werden fürmlich trainirt. So die Kampfbantams: Der Hahn kommt während 3 Wochen vor einer Ausstellung in einen ca. 60 cm breiten und hohen Käfig, und indem der Traineur ihn hin- und hergehen läßt und mit einem Stöckchen auf die Sichelfedern und unter die Flügel streicht, wird ihm die richtige Haltung (Kopf hoch, Schwanz herunter, Flügel straff hinauf) beigebracht, in welcher er sich dann auf der Ausstellung repräsentirt („Bl. f. Gefl.“ 84 S. 316). In Bezug auf Fütterung wird empfohlen, 2—3 Wochen vor der Ausstellung das Weichfutter statt mit Wasser mit einem Aufkud von Leinsamen anzumengen, wodurch das Gefieder einen schönen Glanz erhält, während einige Haufkörner täglich oder etwas Eisenditriol im Trinkwasser Ramm und Lappen ein höheres Roth geben (L. Wright). Rämme und Lappen, welche infolge rauher Luft aufspringen, bestreicht man einige Tage vor der Ausstellung mit Glycerin. — So giebt es noch verschiedene nicht nur erlaubte, sondern sogar geboten erscheinende Zurechtstufungen (Trimming) der Thiere zur Ausstellung; verboten sind selbstverständlich betrügerische Manipulationen (S. 754), wie z. B. Färben der Nahttheile (Füße), Aufrichten umliegender Rämme mittelst Nadeln zc.

Ueber Verpackung und Versendung haben wir schon Seite 754 ff. gesprochen, ebenso über die Punkte, welche man ankommenden Hühnern gegenüber zu beobachten hat (S. 754. 802).

**3. Futter und Fütterung.** Da wir die Ernährung des Geflügels im Allgemeinen, die Bestandtheile der Futtermittel zc. im II. Abschnitt bereits ausführlich behandelt, seien hier nur noch einige praktische Fragen berührt.

a) Futtermittel. Die Hühner verzehren hauptsächlich Körner und Sämereien, außerdem aber Grünfutter und thierische Stoffe. Von Körnern kommen namentlich die Getreide-Arten (Cerealien) und der Buchweizen in Betracht. Für Legehühner empfiehlt sich außer Buchweizen, welcher zudem billig und auch leicht verdaulich ist, der eiweißreichere Weizen und Hafer und die Gerste, welche mehr nährt als letzterer; Mais darf, weil fettbildend, Lege- und Massenhühnern nur in sehr mäßigen Gaben

verabreicht werden, ist aber vorzügliches Mast- und auch Winterfutter; Weizen ist übrigens meist zu theuer als Hühnerfutter, Roggen schwer verdaulich und den Hühnern nicht zuträglich („hitzig“), der in Süddeutschland zc. gebaute Spelz (Dinkel) an Eiweiß, auch an Stärkemehl- und Fettgehalt geringer als Hafer und Gerste. Derjenige, welcher das Kornfutter kaufen muß, halte als Regel fest, nur Vollgetreide zu beschaffen und zu füttern, nicht die an Nährwerth geringe und oft von Schimmelpilzen befallene HINTER- oder Abfallfrucht. Die zur Fütterung von Tauben empfehlenswerthen Hülsenfrüchte Erbsen, Widen und kleine Bohnen können trotz ihres großen Proteingehalts als Hühnerfutter nicht in Betracht kommen, da nur ein kleiner Theil des ihnen eigenen stickstoffhaltigen Stoffes, des Legumins (S. 701), von den Hühnern verdaut wird, während Tauben ihn sehr wohl verdauen. Hirse entspricht in seiner Zusammensetzung ziemlich dem Hafer, ist wie dieser als Kraftfutter bei der Aufzucht wichtig, nur theurer; Hanf und andere ölige Sämereien finden nur als Zusatz- oder Reizfutter, der Reis bei der Aufzucht oder als Gegenmittel bei Durchfall zc. Verwendung. Wollte man Legehühnern blos eine Sorte Kornfutter geben, so würde die Entscheidung schwer fallen, da keine der Kornarten die zur Ernährung und zur Förderung der Eierproduktion erforderlichen Stoffe in gewünscht concentrirter Form enthält; man greift deshalb durch Zusatzfutter helfend ein.

Zu diesem Zweck reicht man noch die sogenannten Misch- oder Weichfutter, welche von den Hühnern gern genommen werden und denselben sehr zuträglich sind. Zu ihrer Bereitung leisten die gewerblichen Produkte und Abfälle von Körnerfrüchten (Getreide, Hülsen- und Delfrüchte) in Gestalt von Schrot, Kleie (Schalen), Mehl, Keimen, Kuchen die wesentlichsten Dienste, ja diese Materialien sind vielfach, der besseren Mischbarkeit und der besseren, vollen und raschen Ausnutzung halber, wichtiger als die Körner selbst. Gut als Futter für Legehühner sind, in Folge des hohen Eiweißgehalts, Malz und Malzkeime, dann Weizen-, Dinkelkern-, Gerste- und Buchweizen-Kleie zc., Weizenkleie und Hafermehl verdienen alle Berücksichtigung bei Aufzucht der Küken, ebenso Malzkeime wegen ihrer leichten Verdaulichkeit und ihres Gehalts an Phosphorsäure; die Sonnenblumensamen und die Abfälle der Delfabriken: Hanf-, Lein-, Mohn-, Raps-, Baumwollensamen-Kuchen zc., zeichnen sich durch hohen Gehalt an Protein (Eiweißstoffen) und Fett aus und übertreffen darin noch die Hülsenfrüchte. Fast immer aber wird man die den Hühnern und insbesondere den Legehühnern nöthige Menge stickstoff- (eiweiß-) haltiger Substanzen weit billiger durch thierische Stoffe: Fleisch und Fleischfuttermehl, Lunge, Leber, Blut, Grieben, Maikäfer, Gewürm zc., als durch Körner resp. pflanzliche Stoffe beschaffen können. Pferdefleisch z. B. enthält noch einmal soviel, Fleischfuttermehl 7 mal, getrocknetes Blut 8, Fettgrieben reichlich 6, getrocknete Maikäfer  $5\frac{1}{2}$  mal\*), frische zweimal, kleine Fische (Weißfische; s. S. 70) auch fast zweimal soviel Eiweißstoffe als die Gerste, und doch wie billig sind diese oft, ja manche hier und da ganz umsonst zu erlangen; wie wichtig ist es deshalb auch, wenn Hühner freien Auslauf haben und sich da Schnecken,

\*) Maikäfer werden, nachdem sie in kochendem Wasser getödtet, an der Sonne oder im Backofen resp. in der Obstbarre scharf getrocknet und dann in luftdicht verschlossenen Gläsern aufbewahrt, zu welchem Zweck man sie am besten schrotet, d. h. durch ein feines Drahtsieb zu Pulver reibt. Beim Verbrauch wird das Schrot mit Brot u. dergl. gemischt.

Gewürm, Käfer u. a. Insekten suchen können, abgesehen davon, daß frei auslaufende Hühner sich auch produktiver zeigen als eingesperrte! Die leichtere oder schwere Beschaffung, der Preis dieses oder jenen Futtermittels hängen eben von örtlichen Verhältnissen ab, und deshalb muß man überall das Gebotene zu verwerten, auszunutzen suchen. Von der Anlage sogenannter Madengruben ist abzurathen (s. S. 830), dagegen möge man Regenwurm-Gruben herrichten. Zu diesem Zweck gräbt man in einer feuchten, schattigen Erde des Gartens zc. 50 bis 60 cm tiefe Gruben und stellt diese mit leichten Strohblüscheln, welche geringe, mit Erde auszufüllende Zwischenräume zwischen sich lassen, aus. Giebt man dann öfter und bedeckt man die Grube mit Reisig oder Stroh oder Strauch, so daß die Füllung beständig feucht bleibt, so werden sich schon nach wenig Wochen viele Regenwürmer dahin gezogen haben, die auch im Winter bleiben, wenn die Gruben durch Bedecken mit einer 10—15 cm hohen Lage Stroh oder Dung warm gehalten werden. Nach Bedürfnis wirft man den Hühnern eine Schaufel voll Erde und Würmer vor.

Grünfutter darf nie fehlen (S. 794), am besten ist das den Hühnern bei freiem Auslauf sich bietende Gras zc., das aber nicht bereift oder beschneit sein darf; den eingesperrt gehaltenen Hühnern hat man deshalb je nach der Jahreszeit ausge-



Fig. 81. Bergmann's Tränk-  
gefäß f. Hühner und Tauben.

stochene Rasenstücke (s. S. 647) oder Salat, Kohl, Runkelblätter, Kreuzkraut, Vogelmiere, Löwenzahn, wilde Melde u. a. zu verabsolgen; je jünger diese Stoffe, desto besser, nach der Blüte oder der Samenreife wird die Rohfaser derber, holzig, der Proteingehalt sinkt, geschnittenes Heu hat deshalb für Hühner keinen Werth. Man bietet diese Stoffe entweder so, oder man hackt sie und giebt sie (frisch oder gebrüht) mit dem Weichfutter: im ersteren Falle legt man sie in eine kleine Kasse oder man hängt sie an einem Faden 25—30 cm hoch auf, und dies thut man auch mit den in Ermangelung eigentlichen Grünfutters zur Winterzeit gereichten Zucker-, Runkel- oder Kohlrüben, welche dann von den Hühnern gepickt und ganz ausgehöhlt werden. Ob es gerathen erscheint, Kohlblätter im Herbst in Fässer zc. einzustampfen und im Winter solchen „Sauerkohl“, roh oder gekocht, den Hühnern zu verabsolgen, wie F. Fazelt empfiehlt, muß noch geprüft werden. — Daß

Hühner zur Bildung der Eischalen und zur Festigung des Knochengerrüstes stets Kalk haben müssen, wurde auf S. 796 und besonders auf S. 702 betont, weshalb man dort nachlesen wolle; daß dagegen Hühner u. a. Geflügel nur sehr wenig Salz brauchen, wurde ebenfalls schon (S. 702, 790) besprochen. Das Wasser muß rein sein, an einem schattigen Orte stehen und täglich wenigstens einmal frisch gereicht werden; Schnee darf nicht in dasselbe kommen. Allen an ein Tränkgefäß zu stellenden Anforderungen dürften die von G. Bergmann in Berlin SW., Puttkammerstr. 8, angefertigten, vielfach prämiirten pneumatischen Tränkgefäße (Fig. 81) Genüge leisten. Sie beruhen auf dem Gesetz des Luftdrucks und bestehen in einem aus starkem Metall gearbeiteten Gestell (a), in welchem sich ein Porzellannapf befindet, sodann einer Glasflasche (b) mit Kork, welcher zwei Einschnitte hat, und einem trichterförmigen Dach (c) von Metall, welches das Gefäß vor Verunreinigung schützt. Die Flasche wird, nachdem sie gefüllt, in das Gestell gehängt und zwar mit dem Hals nach unten, worauf sich der Napf soweit füllt, daß der Flaschenhals unterm Wasserspiegel steht. Das Wasser bleibt kühl und



frisch und kann nicht verunreinigt werden. Gut ist eisenhaltiges Trinkwasser (S. 796, Nr. 33), dagegen das in den Kalksteinen ländlicher Höfe stehende Sauchentwasser den Hühnern und Küden nachtheilig.

b) Fütterung. Wieviel, wie, wann soll man füttern? Bezüglich dieser Punkte bitte ich zunächst das auf S. 700 und 706 Gesagte zu beachten, sodann das Folgende.

aa) Futtermenge. Ein mittelschweres Huhn, von durchschn. 4 Pfd. Lebendgewicht, bedarf bei reiner Kornfütterung zu seiner Ernährung — bei Zurechnung des Futters wird man am besten das Gewicht benutzen — täglich 100 g Gerste (leichtere Rassen, so Hamburger und gewöhnliche Landhühner, weniger, etwa 75 bis 90, Cochins, Brahmas u. aber an 120 bis 125 g). In diesen 100 g nimmt es auf: 10 g stickstoff- resp. eiweißhaltige Substanzen (Kohprotein), 64 g Stärkemehl (Kohlehydrate), 7 g Holzfaser, 2,5 g Fett, außerdem 2,2 g Salze und 14,3 g Wasser, während einer Woche also 70 g Eiweißstoffe, 448 g Stärkemehl, 17,5 g Fett u. Bei diesem Beharrungsfutter (S. 706) wird das Huhn wohl sein Körpergewicht erhalten, aber keinen eigentlichen Nutzen bringen; denn wenn sich auch die früher in der landwirthsch. Fütterungslehre beliebte Unterscheidung von Beharrungs- oder Erhaltungss- und Produktions-Futter erfahrungsgemäß nicht mehr streng aufrecht halten läßt\*), da auch bei Beharrungsfutter immer eine, allerdings geringe, ja selbst im Hungerzustande eine ganz unbedeutende thierische Produktion — hier also Absonderung von Eiweiß und Fett zur Eierbildung — stattfindet, so ist doch zu bedenken, daß die Henne zur Bildung eines 50 g wiegenden Eies allein schon 15 g Eiweiß- und Fettstoffe braucht. Um also in der Woche nur 4 Eier zu legen und dabei kräftig und wohlgenährt zu bleiben, würde sie wöchentlich ca. 60 g, täglich durchschn. noch 8 bis 9 g Eiweiß- und Fett-Substanzen schon dafür bedürfen. Bekommt die Henne mithin nicht Futterzuschuß („Produktionsfutter“), so muß sie alle die zur Eibildung nöthigen Stoffe der Nahrung resp. dem eigenen Körper entziehen; dies ist jedoch auf die Dauer nicht möglich, die Henne magert ab, ihre Eierproduktion wird eine geringe und hört dann ganz auf. Würde man den Futterzuschuß resp. Eiweiß und Fett wiederum nur in Körnern bezw. Gerste geben, so müßte das Huhn zusammen etwa 140—150 g Gerste oder 125—130 g Weizen bekommen. In diesem Falle aber würde ihm, falls es überhaupt solche Menge Korn aufnehmen könnte, zu viel Stärkemehl zugeführt werden, welches somit unbenutzt verloren ginge, und außerdem würde diese Fütterungsweise viel zu theuer kommen, das Huhn würde, selbst wenn es 150 Eier (durchschn. mit 5 Pfg. bezahlt) legte, nichts einbringen. Deshalb muß die Nahrung der Hühner eine gemischte sein, außer den mehr stärkemehlhaltigen Körnern müssen, wie erwähnt, eiweißreichere und dabei billigere pflanzliche oder thierische Stoffe gefüttert werden, z. B. statt 1000 g (1 Kilo) reine Gerste: 500 g Gerste und ein aus 500 g Kartoffeln und 250 g Roggentleie bestehendes Weichfutter u. s. w. (s. S. 810).

\*) Es sei hier gleichzeitig Veranlassung genommen zu betonen, daß wenn schon die landw. Fütterungslehre im Allgemeinen „noch nicht ein abgeschlossenes Ganzes“ bildet, so ganz besonders in der Lehre von der Ernährung des Geflügels noch viel zu thun bleibt, um zu wirklichen Normen und Grundsätzen zu gelangen; vorerst sind noch viele exakte Fütterungsversuche anzustellen.

Den sichersten Maßstab zur Abmessung und Zusammenstellung von Futtermischungen wird der Gehalt der Futtermittel an Trockensubstanz — d. h. die Futterstoffe nach Abzug ihres Wassergehalts (s. Tabelle S. 704), welcher letzterer z. B. bei der Gerste 14,3 Prozent, also beispielsweise auf 1 kg: 143 g beträgt — abgeben. Der Bedarf eines Huhns an Futter, bezw. an Trockensubstanz im Allgemeinen richtet sich nach dem Lebendgewicht desselben und wird bei einem mittelschweren Huhn etwa 82 bis 85 g pro Tag betragen; doch dürfte er sich wenigstens in Betreff des Zuschußes („Produktions-“) Futters nicht progressiv, resp. nicht parallel zum Lebendgewicht der Rassen steigern, schwere Rassen (z. B. Cochins, Brahmas) legen ja kleinere und auch sehr oft weniger Eier, als mittelschwere Rassen (Minorcas und Andalusier, Dredas, Bergische Hühner, Houdans, ferner Italiener u.). Ueberhaupt werden, wie auch sonst in der landw. Thierzucht, vom wirtschaftlichen Standpunkt aus im Allgemeinen mittelgroße, bezw. mittelschwere Thiere (Rassen) sehr schweren und leichten vorzuziehen sein (S. 803). Hr. Landwirthschaftslehrer Dr. v. Hanstein-Müllheim berechnet nach seinen Aufzeichnungen (Mindener „Kalender f. Geflügelz.“ 1884, S. 10), daß seine 17 Legehühner, à 4 Pfd. = 68 Pfd. Lebendgewicht, täglich 3,12 Pfd. oder 1560 g Trockensubstanz im Erhaltungs- und Produktions-Futter brauchten, auf ein Huhn würden danach 92 g, auf 25 Hühner, d. h. 100 Pfd. Lebendgewicht, 2300 g oder 4,6 Pfd. kommen. Er fütterte an die 17 Hühner pro Tag 2 Pfd. Kartoffeln (5,4 Pf.), 1 Pfd. Kleie (5,5 Pf.), 50 g Fleischmehl (1,0 Pf.), 1½ Pfd. Gerste (9,7 Pf.) und ½ Pfd. Weiz (4,2 Pf.). In diesen 2550 g sind u. A. enthalten (nach Tabelle S. 704, 705): 229,00 g Protein, 1184,00 g Stärkemehl, 65,00 g Fett, sodaß ein Huhn bei einem Gesamtfutter von 150 g (wovon er 58 g Körner) täglich erhielt: 13,02 g Eiweißstoffe, 66,73 g Stärkemehl, 3,06 g Fett — gewiß sehr gut für Legehühner, allerdings, da Alles gekauft werden mußte, etwas hoch im Preise (1,57 Pf. pro Huhn und Tag). Das empfehlenswerthe R. Römer'sche Weichfutter: für 10 Legehühner pro Tag ½ Pfd. Malzkeime und je 1 Pfd. Kleie und Kartoffeln, enthält bei 787,25 g Trockensubstanz 143,5 g Eiweiß, 501,5 g Stärkemehl, 28,70 g Fett, jedes Huhn bekommt also 125 g Weichfutter, resp. 78,72 g Trockensubstanz und in dieser 14,35 g Eiweiß, 50,15 g Stärkemehl und 2,87 g Fett. Herr G. St. Brida rechnet — vergl. die auf S. 759, 760 ff. vermerkten Futtermischungen — auf 20 Legehühner täglich ca. 6½ Pfd. Gesamtfutter, und zwar 2½ Pfd. Körner und 4 Pfd. Weichfutter, auf jedes derselben mithin 162,5 g Futter (62,5 g Korn, 100 g Weichf.). Dies scheint etwas hoch, doch haben Rüben und Kartoffeln (1 Ltr. = 1½ Pfd.) ja ungemein hohen Wassergehalt, 75 bis 90 Prozent, und ziehen wir den Wassergehalt des erwähnten Futters ab, so bleiben etwa 1800 g, sonach für jedes Huhn 90 g Trockensubstanz — und in dieser 11,00 g Eiweißkörper, 63,00 g Stärkemehl, 4,00 g Fett —, wodurch das oben Gesagte bestätigt wird. Uebrigens ändert man die Zusammensetzung des Futters je nach der Lege- oder Ruheperiode der Hühner. Rechnet man also auf ein fleißig Eier producirendes, mittelschweres Huhn pro Tag 150 (oder 160) g Gesamtfutter oder 90 bis 92 g Trockensubstanz, so wird ein bis zwei Drittel, resp. die Hälfte davon in Körnern zu geben sein; weniger als ein Viertel darf der Bruchtheil auch außer der Legezeit nicht betragen. Während derselben giebt man besonders eiweißreiches (stickstoffhaltiges) Futter: neben Körnern deren Producte und Fleischnahrung, außer der Legezeit mehr Kartoffeln u. dergl. und mehthaltige Körner, überhaupt stärkemehlhaltige Stoffe; Kartoffeln (ebenso Rüben) können in Ber-

bindung mit concentrirtem proteinreichen Futter (Körner, Dalkuchen, Fleischzwieback) von den Hühnern sehr wohl ausgenutzt werden. Eine lohnende Eierproduktion wird man erzielen, wenn man das Verhältniß der stickstoffhaltigen Nährstoffe (Eiweiß) zu den stickstofffreien (Kohlehydrate Stärkemehl und Zucker, Rohfett; s. S. 701) wie 1 : 4 bis 1 : 6 sein läßt; doch sind auch hierüber noch Versuche und Beobachtungen anzustellen.

Im Uebrigen lassen sich hinsichtlich der Zusammensetzung des Futters noch mancherlei Abänderungen treffen, und der denkende Züchter wird je nach den landwirth- und landschaftlichen Verhältnissen stets das Richtige zu treffen wissen; immer aber muß man bei Aufstellung von Futtermischungen die Korn-Art oder -Arten (Gerste, Weizen, Hafer, Buchweizen), welche am billigsten zu haben, zur Grundlage nehmen und danach das Andere einrichten. Selbstverständlich gilt dies hauptsächlich bei Geflügelzucht im größeren Maßstabe oder dann, wenn den Hühnern freier Auslauf versagt ist, resp. im Winter; auf dem Lande, wo den Hühnern vollständig freier Paß gestattet ist, werden sie mit Ausnahme des Winters Gewürm u. a. thierische Stoffe, abgesehen von Grünem und einer Menge Körnern, zur Genüge finden (vergl. S. 717, 727), so daß man dann überhaupt vielleicht nur für ein oder zwei Viertel des Gesamtfutters (etwa 15 bis 30 g Korn und etwas Weichfutter) täglich zu sorgen hat. Stets beachte man bei der Frage Wieviel?, daß man Eierleger in gutem Ernährungszustande zu erhalten hat, denn bei ungenügender Ernährung gehen sie zurück, herabgekommene Thiere aber „verbrauchen dann unterhältnißmäßig mehr Futter, um zu einer nur einigermaßen entsprechenden Produktion zu gelangen“.

bb) Ueber Form und Zubereitung des Futters wurde schon auf S. 706 gesprochen. Kornfütterung verlangt nur, daß man die Körner, besonders das sog. Abfall- oder Hinter-Getreide, vorm Verfüttern (namentlich Mais) auf Schimmelpilze und giftige Unkrautsamen (Kornrade zc.) prüft. Großkornigen Mais giebt man z. Th. grob geschrotet, bei Hühner-, Perlmais und Cinquantino ist dies nicht nöthig; Gerste verfüttert man z. Th. in halben Körnern, Hafer gespißt oder geschält, Gerste und Hafer läßt man auch bis zum Keimen quellen. Das Zerkleinern der Körner zu Schrot oder Grütze kann man mittelst einer kleinen Schrotmühle selbst vornehmen. — Die Zubereitung des Weichfutters macht etwas mehr Arbeit. Den Grundbestandtheil des Weichfutters bilden Kleie, Futtermehl oder Schrot in Verbindung mit Kartoffeln. Weizenkleie oder Gerstenmehl oder Malzkeime zc. werden mit kochendem Wasser angebrüht, die gekochten und gestampften Kartoffeln und andere Zusätze beigegeben und dann Alles so durcheinander gemischt, daß das Ganze eine bröckliche, nur durchfeuchtete (nicht nasse oder schmierige!) Masse darstellt. Als Zusätze, welche ebenfalls gründlich mit durchgeknetet werden, verwendet man gekochte und gestampfte Rüben, eingeweichtes Weiß- und Schwarzbrot (solches auch allein, nur muß es nach dem Einweichen wieder ganz ausgedrückt werden; s. S. 812), angebrühte Maiskeime (namentlich für Fleischhühner), Sonnenblumen-, Raps-, Lein- oder anderen Dalkuchen (bei viel stärkemehlhaltigem Futter), Kleie oder Mehl von den im Herbst gedörrten und nun gestampften oder geschroteten, sehr stärkemehlhaltigen und ganz wenig der unverdaulichen Holzfaser enthaltenden Eickeln und Roßkastanien (die von letzteren

empfehlen man vor dem Vermischen 1 bis  $1\frac{1}{2}$  Stunden lang zu kochen, den Bitterstoff „auszulaugen“), ferner von thierischen Stoffen weich gekochtes, fein gehacktes Fleisch (gesundes Pferdefleisch\*), ebenso behandelte Kalbbaunen, Leber und Lungen (aus Schlachthöfen) und kleine werthlosere Fische (S. 70), welche letztere namentlich in Seefstädten oft billig zu haben sind, oder das von Ed. Pfannenschmid in Umden in den Handel gebrachte, 2,9 Prozent Fett, 51,2 Prozent Eiweißstoffe, 7 Prozent Chitin, 12,9 Prozent kohlensaurer Kalk und 6,8 Prozent phosphor. Kalk enthaltende Garneelenschrot (Kilogramm 2,50 M), oder das noch proteinreichere Maifäserhschrot (S. 807) und Fleischfuttermehl, ferner Rinderblut u., endlich von sonstigen Stoffen eine Wenigkeit Salz, auch streut man etwas pulverisirten Kalk, Schlämmtreibe u. (s. S. 702), pro Tag und Huhn 2 bis 3 g, darüber. Kocht man Fleisch oder Fleischabfälle, so verwendet man die siedende Brühe (statt des Wassers) zur Bereitung des Weichfutters, wodurch dieses um so kräftiger wird. Von amerikanischem Fleischfuttermehl oder Fleischmehl (à Centner 18 M) aus den bei der Fabrikation des Liebig'schen Fleischextrakts (aus frischem Ochsenfleisch) bleibenden Rückständen hergestellt und seines 73 bis 73 Prozent betragenden Eiweißgehalts (Rohproteins) u. wegen sehr beachtenswerth, genügen pro Huhn und Tag etwa 5 bis 8 g, bei reichlichem Kornfutter vielleicht noch weniger — mehr als 5 Prozent des Gesamtfutters lasse man die Beigabe nicht betragen —; Fleisch würde man das Hühner oder noch mehr geben müssen, wenn die Hühner keine sonstigen thierischen oder proteinreichen Stoffe bekommen. Rinderblut muß vorm Vermischen unter beständigem Umrühren aufgekocht werden, um die in ihm etwa vorhandenen schädlichen Mikroorganismen zu tödten, braucht dann aber bloß mit Gersten- oder Hafermehl oder Aehnlichem vermischt und zu einem bröcklichen Teig zusammengeknetet zu werden, um ein für Lege- und Junghühner gutes Weichfutter abzugeben; eingetrocknetes Blut (Blutmehl) ist überhaupt unser stickstoff- (eiweiß-) haltigstes Futtermittel. — Außer den schon angegebenen Weichfutter-Mischungen könnten z. B. auch genommen werden für je 10 Hühner: 500 g Kartoffeln, 250 g Weizenkleie, 125 g Gerstenschrot und 125 (oder 250 g) Fleisch, resp. 30—50 g Fleischmehl; ein Huhn würde dabei etwa 40 g Trockensubstanz erhalten, der Rest der erforderlichen Nahrung wäre in Kornfutter zu geben. Vorzüglich ist auch eine Mischung von Kartoffeln und dem Kayser'schen geschroteten Fleischwiesbad (s. S. 829) zu gleichen Theilen; in 100 g dieser Mischung erhält das Huhn über 56 g verdauliche Trockensubstanz: 12,57 g Eiweißstoffe, 42 g Stärkemehl, 1,84 g Fett. Aus Mischfutter (Kleie, Schrot, Futtermehl, Kartoffeln, Fleischmehl) läßt sich auch ein Brot backen, das gern, in Broden oder Würfeln, verzehrt wird. In den Geflügelhöfen Sr. Durchlaucht des Prinzen Hermann zu Schaumburg-Lippe wird ein Brot aus folgender Mischung bereitet: 15 Pfd. Kleie, 10 Pfd. Maishschrot, 56 Pfd. Blut, 50 Pfd. Weichfutter (aus Kunkeln, Kartoffeln, Fleisch, Kohlblättern zusammengesetzt), 30 Pfd. Kohlblätter oder Grüns, 5 Pfd. Kaff, 2 Pfd. Kalk und 2 Pfd. Salz; das Ganze beträgt 170 Pfd. und kostet 2 M 51 Pfg. Wer billig Schwarzbrot (Schrot-, Gemeng-, Rommischbrot) bekommen kann, möge wöchentlich 2- oder 3mal solches, gut ausgetrocknet, in Würfelstücken ver-

\*) Kauft man größere Posten Pferdefleisch billig, ohne sie gleich verwerthen zu können, so kann man sie einsalzen und den nöthig werdenden Quantitäten vorm Verbrauchen durch Einweichen das Salz wieder entziehen, oder man kocht das Fleisch in größeren Stücken, zerwiegt diese dann und trocknet die Masse an der Sonne oder im Ofen zu Fleischpulver.

abreichen; Schwarzbrot enthält fast 64 Prozent Trockensubstanz und darin 8,5 Prozent Eiweißst., 49,5 Prozent Stärkemehl, 1,3 Prozent Fett, 1,4 Prozent Asche, Weißbrot noch 5 Prozent mehr an Stärkemehl, doch 2,3 Prozent weniger an Eiweiß und Fett.

cc) Verabreichung des Futters. Eine Abwechslung in den verschiedenen Nahrungsmitteln ist anzurathen; die Einführung eines ganz andersartigen Futterstoffes (z. B. Malzkeime als Ersatz für Schrot oder dergl.) geschehe nach und nach, nicht plötzlich; man gebe nicht mehrere Kornarten unter einander gemischt, sondern nach einander jede für sich. Im Winter reicht man Morgens nach Tagesanbruch Weichfutter, immer lauwarm, Nachm. 3 Uhr Körner; an den langen Tagen des Sommers kann man noch Mittags eine leichte Portion Körner (vielleicht gequellt) und Grünes verabfolgen, bei Auslauf der Hühner fällt sie fort. Weichfutter ist Morgens zu geben, damit die Hühner gleich etwas in den Magen (nicht bloß in den Ptopf) bekommen, Körner dagegen zum Abend, damit die Verdauungs-Verzeuge der Hühner Nachts Arbeit haben. Um bei eingesperrt gehaltenen Hühnern Verstopfungen infolge

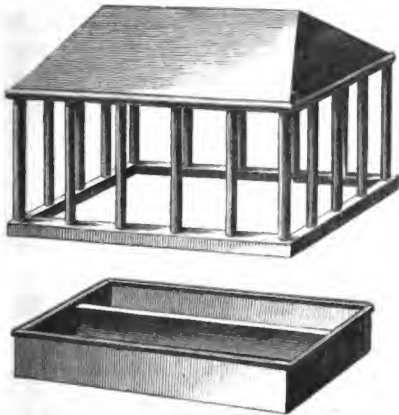


Fig. 82. Weichfutter-Gefäß für Hühner.

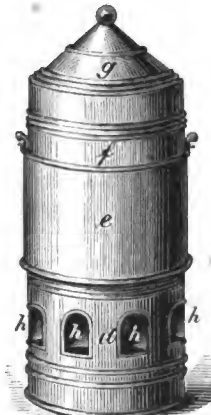


Fig. 83. Kornfuttergefäß.

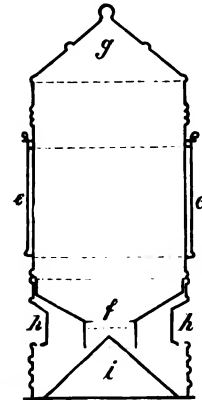


Fig. 84. Kornfuttergefäß. Durchschnitt.

zu reichlichen Kornfutters zu verhüten, empfiehlt es sich, ihnen Abends einige Löffel Leinsamenbrei lauwarm zu bieten, sie gewöhnen sich bald daran. Nie sollen die Hühner mehr Futter, speziell Weichfutter erhalten, als wie sie gleich verzehren, zumal letzteres bald säuert. Man hat dieses in flachen, reinen Gefäßen zu reichen. Zu dem Zweck empfehlen sich die von G. Bergmann in Berlin SW., Puttkammerstr. 8, angefertigten Weichfutter-Gefäße (Fig. 82). Vor dem Füttern wird der rechteckige, aus starkem Zinkblech gearbeitete, innen muldenartige und in der Mitte längsgetheilte Untertheil gefüllt und der Obertheil, welcher viele Thiere heranläßt und doch ein Umherwerfen des Futters verhindert, aufgestellt; sollen nur Küken fressen, so muß der Aufsatz dichter zusammenstehende Stäbe haben; der muldenartige Raften erleichtert das Reinigen des Gefäßes. Die von Herrn Prof. Seelig für seine Gehege (S. 652) eingerichteten Weichfutterkästen sind je 1 m lang, 20 cm breit, vorn 10, hinten 15 cm hoch; für das Einschieben jedes derselben in die Gehegewand (Fig. 28 ii) ist in diese eine seiner Länge und Höhe entsprechende Oeffnung eingeschnitten, welche durch eine nach oben sich aufhebende Klappe, nachdem der Trog eingeschoben, verschlossen wird; gegen das Gehege hin ist der für den

Kästen bestimmte Raum sowohl seitwärts, als in schräger Richtung nach oben durch schmale Leisten, welche nur so weite Räume zwischen sich lassen, daß die Hühner eben die Köpfe hindurchstecken können, abgegrenzt. — Gewöhnlich streut man das Kornfutter auf den Boden. Die oben genannte Fabrik von Bergmann hat für diese Fütterung auch ein Gefäß konstruiert (Fig. 83, 84). Es besteht aus dem Futterbehälter (f), dem Freßnapf (d) mit den darin befindlichen Futterzellen (h), dem Deckel (g) und der Jalousie oder dem Mantel (e); letzterer dient dazu, die Mäuse abzuhalten und das Geflügel nach Ermessen fressen lassen oder ihm das Futter entziehen zu können. Die Körner werden in den Behälter (f) geschüttet und treten bis zu einer gewissen Höhe unten heraus; es fällt stets nur soviel nach, als verzehrt wird. Was man bei der Fütterung in Betreff der Jahreszeit, Mäuser etc. zu beachten hat, dafür wurden schon in Abschnitt V verschiedene Winke gegeben.

4. **Brut.** Die Hauptaufgabe des Züchters besteht in der Vorbereitung zur Brut, in der Ueberwachung derselben und in der Aufzucht der Küken.

a) **Brut-Eier.** Da über Erzielung und Auswahl der Eier zu Brutzwecken vom eigenen Hühnerstamm schon auf Seite 731, 759 und 802 Verschiedenes erörtert worden, sei hier nur noch Eiskiges bemerkt. Die Bruteier dürfen nicht zu alt sein; am gerathensten ist es, nur 14 bis 18 oder 21 Tage alte Eier zu verwenden, da ältere, namentlich wenn sie nicht kühl aufbewahrt werden, an Entwicklungskraft einbüßen; die jeden Tag gesammelten Eier versieht man deshalb mit dem Datum und legt sie

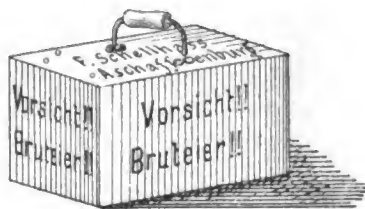


Fig. 85. Bruteier-Versandkiste.

an einem kühlen, trocknen Ort neben einander in Kästen oder Körbe, deren Boden mit Häcksel, Spreu oder Kleie bedeckt worden. Wer Bruteier kauft — junge Liebhaber sollten ihre Hühnerzucht nicht mit Bruteier-Kauf beginnen —, möge sie nur von ihm bekannten oder ihm als reell empfohlenen Züchtern oder von Vereinen, welche die Abgabe von Bruteiern ihrer Mitglieder überwachen, bezw. den Vertrieb

leiten und Garantie für Richtigkeit und Frische, auch Befruchtung leisten, beziehen: denn es giebt leider gewissenlose Schacherer! Zur Verpackung und Versendung der Bruteier benutzt man am besten eine Kiste, wie die von Hrn. F. Schellhaas empfohlene (Fig. 85). Zur Aufnahme von 15 Hühner-Eiern muß sie im Lichten 10 cm breit, 25 cm lang und 17 cm hoch sein. Die beiden Langseitentheile, der Deckel und Boden bestehen aus  $\frac{3}{4}$  bis  $\frac{7}{8}$  cm, die beiden Kurzseitentheile, welche zur Aufnahme von je 3 Schrauben bestimmt sind, aus  $1\frac{1}{2}$  cm starkem Holz. Beim Verpacken füllt man die Kiste zunächst zu Zweidrittel mit Sägemehl, drückt dieses fest und gräbt nun mit dem Finger ein Loch in die Fläche, gerade groß genug, um ein Ei, welches vorher in Zeitungspapier eingeschlagen, auf die Spitze gestellt wird, zur Hälfte aufzunehmen u. s. f. Die 15 Eier kommen in 3 Reihen zu je 5 Stück; der Abstand der Eier vom Holz wie unter einander muß ein möglichst gleichmäßiger bleiben. Nach dem wird die Kiste mit Sägemehl gut gefüllt und dieses mit der flachen Hand festgedrückt, dann der mit einer beweglichen Handhabe versehene Deckel aufgeschraubt — die Löcher für die Schrauben sind vor dem Packen vorzubohren — und die Kiste auf allen Seiten mit Papier beklebt, auf welchem die Worte: „Vorsicht! Bruteier!“ stehen. In derartigen Kisten sind Bruteier schon von Amerika nach hier geschickt worden, und zwar mit dem besten Erfolg.

Werfen wir zunächst noch einen Blick auf Entstehung, Theile, Befruchtung des Eies. Der ganze Eierstock besteht ursprünglich (bei dem sich im Ei entwickelnden Hühnchen) aus einer Menge Zellen, die nach und nach verschiedene Entwicklungsstadien durchmachen, und beim erwachsenen Huhn bilden ihn eine ganze Anzahl (gegen 600) große und kleine Dotterkugeln (s. S. 773). Jede der großen, zum Eintritt in den Eileiter reife Dotterkugel besteht aus dem Dotter und der ihn umschließenden Dottershaut (Fig. 86a). Den weitaus größten Theil des Dotters macht der gelbe Nahrungsdotter (86 c) aus, und an einer oberflächlich gelegenen Stelle desselben nimmt man einen 2,5—3,5 mm im Durchmesser haltenden, weißlichen, runden Fleck wahr, welcher „Keimschicht“ oder „Bildungsdotter“ (86 b), gewöhnlich aber „Fahnentritt“ oder „Narbe“ genannt wird; letzterer schließt ein etwa  $\frac{1}{2}$  mm breites Bläschen, das Keimbläschen, ein. In der Mitte des gelben Nahrungsdotters befindet sich eine etwas flüssigere und hellere Masse, der weiße Dotter (86 d<sup>1</sup>), zu welchen sich vom Bildungsdotter aus ein mit derselben helleren Dottermasse ausgefüllter Kanal (86 d) hinzieht. — Die reife Dotterkugel senkt sich in die erweiterte Öffnung des Eileiters, den Trichter (Fig. 78 w). Diese klemmt den Dotter ein, die denselben bis jetzt umgebende häutige Kapsel zerreißt, um in Form eines Kelches (Fig. 78 u) am Eierstock zurückzubleiben, der Dotter aber gelangt in den Eileiter selbst. Im eigentlichen Eileiter (Fig. 78 w<sup>1</sup>) erhält der Dotter eine Umhüllung von Eiweiß, welches die drüsigen, schraubenförmig verlaufenden Falten des Eileiters ausscheiden; an den beiden Polen des Dotters

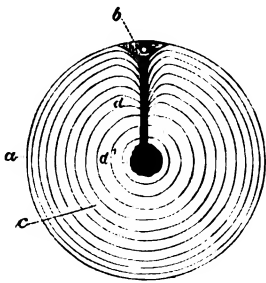


Fig. 86. Schematischer Durchschnitt durch ein Eierstock-Ei (Dotterkugel) vom Huhn.  
Nach Kölliker.

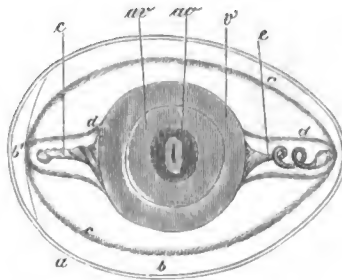


Fig. 87. Hühner-Ei, 24 Stunden befruchtet, Schale geöffnet (ao dunkler Fruchtlof, den hellen f. mit der Anlage des Embryo umgebend; av Dotterschlof).

setzen sich schraubenförmig gedrehte Eiweißstränge, die Hagelschnüre oder Chälazen (Fig. 87 e), an. Im Eihalter (Fig. 78 w<sup>2</sup>) beginnt die Ausbildung der Schale: Die weiße Haut zunächst besteht aus einem filzigen Gewirr eigenthümlicher glatter, von der Wandung des Eileiters abgeschiedener Fasern; dann lagern sich Eiweißmassen, überaus reichlich mit Kalksalzen imprägnirt, rings um das Ei ab und bilden die feste Schale, welche noch eine poröse Oberhaut erhält. Heftige Muskel-Zusammenziehungen pressen endlich das fertige Ei durch den letzten Theil des Eileiters (Fig. 78 w<sup>3</sup>) in die Kloake und dabei nach außen, in der Regel mit dem stumpfen Ende voraus. Der ganze Entwicklungsgang des Eies, von der Ablösung des Dotters bis zur Legereife, dauert 23 Stunden und länger, und damit wird die Behauptung hin-fällig, daß ein Huhn an einem Tage zwei vollkommen fertige Eier — Fließ-Eier aus-geschlossen — legen könne. Kommen zufällig fremde Dinge in den Eileiter, so werden

diese wie die Dotterkugel von dem sich bildenden Eiweiß und der Schale mit umhüllt oder eingeschlossen, und daher rührt es, daß man als „fremde Einschlüsse“ schon Sandkörner und Steinchen, Körner, Theile von Insekten, Eingeweide-Würmer, Blut- und Eiweiß-Gerinnsel zc. im Ei gefunden hat. Färbung und Zeichnung der Eier erscheinen nach Vollendung der Schalenbildung. — Das abgelegte (befruchtete) Ei besteht sonach aus Dotter, Eiweiß und Schale, auf welche Theile 28,89 resp. 60,42 und 10,69 Prozent des Eigewichts kommt (100 kg Eier werden daher ca. 29 kg Dotter, 60½ kg Eiweiß, 10½ kg Schalen geben). Der Dotter (Vitellus; Fig. 87 v) setzt sich, nach Boscod, zusammen aus 54 Proz. Wasser, 17 Proz. Eiweißstoff, 29 Proz. Del oder Fett; er ist von der zarten Dotterhaut umgeben und besteht aus den S. 815 genannten Theilen. Das Eiweiß (Albumen) enthält, nach Boscod, 85 Proz. Wasser, 12 Proz. Eiweißstoff, 2,70 Proz. Extraktivstoffe und 0,30 Proz. Salze, und besteht aus drei Schichten: einer äußeren, flüssigeren (Fig. 87 zwischen b und c), einer mittleren, dickeren (zw. c und d) und einer inneren, flüssigen (d), in welcher die erwähnten Hagelschnüre (e). Die Schale besteht, nach Prout, aus 97 Proz. kohlenf. Kalk, 1 Proz. phosphor. Kalk (mit etwas Talk) und 2 Proz. organischer Stoffe (Fett zc.). Sie enthält zahlreiche Poren (Luftkanälchen), durch welche beim Brüten ein Austausch der äußeren Luft (Sauerstoff) und der bei der Entwicklung des Hühnchens sich bildenden Luftart (Kohlensäure) vor sich geht, ist an der Oberfläche mit einem zarten, nur Luft durchlassenden Häutchen überzogen und auf der inneren Seite mit einer berberen Haut, der weißen Schalenhaut (Fig. 87 b) ausgekleidet; letztere besteht aus zwei Lagen, welche, nachdem das gelegte Ei abgekühlt, am stumpfen Ende auseinandergehen und den be-

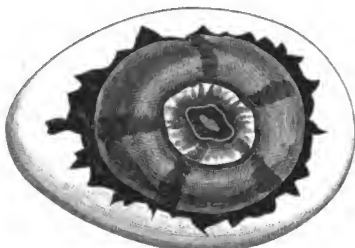


Fig. 88. Hühner-Ei, 1½ Tag bebrütet.

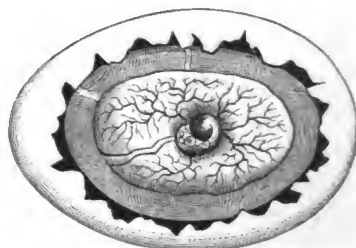


Fig. 89. Hühner-Embryo am 5. Bruttage.

kannten Luftraum (b<sup>1</sup>) zwischen sich lassen. — Die Befruchtung des Eies, d. h. des Bildungsdotters, geschieht im obersten Theil des Eileiters, nach J. Grutwe in der Regel sogar schon, wenn die Dotterkugel noch am Eierstock sitzt, und zwar in der Weise, daß eine Samenzelle (Spermatozoe, Samenfaden) sich in den Bildungsdotter einbohrt; eine Begattung reicht nach Coste's Untersuchungen zur Befruchtung von 5 oder 6, nach Harvey's Angabe selbst bis zu der von 20 Eiern aus.

b) In allgemeinen Umrissen sei nun noch die Entwicklung des Hühnchens in dem der etwa 21 Tage andauernden Einwirkung einer ungefähr 30 Grad betragenden Brutwärme ausgesetzten Ei angegeben. Zutritt der Luft (Sauerstoff) zum Ei ist unerlässlich zur Ausbildung des Keimes. Die Einwirkung der Wärme ist schon nach wenigen Stunden ersichtlich; 12 Stunden nach Beginn der Bebrütung, sagt A. E. Brehm, wird die Narbe (Fig. 86 b) länglicher; die ihn umgebenden weißlichen Ringe vergrößern sich und nehmen an Zahl zu. Am 2. Tage macht sich hier noch außen ein kleiner Vorsprung bemerklich; in der 30. Stunde sieht man in der blasenförmigen Höhlung desselben, welche mit einer hellen Flüssigkeit angefüllt ist, einen



trüben, wolkigen Körper von länglicher Gestalt, welcher aus zarter Gallerte besteht. Gegen Ende des 2. Tages zeigen sich die ersten Spuren von Blut als rötliche Punkte, Streifen und Linien, welche nach und nach zusammenfließen und ein Netz bilden. Dieses, die Anlage der Gefäße, wird am 3. Tage deutlicher, verbindet sich erst zu Ästen und bildet schließlich einen Mittelpunkt, das Herz, in Form einer zusammengeschlängelten Röhre mit drei Erweiterungen. Bald nach seiner Vollenbung beginnt es sich auszudehnen und zusammenzuziehen: das Leben ist erwacht. Aus drei durchsichtigen Bläschen, unter denen man einen ganz farblosen, aber hervorstehenden Punkt bemerkt, haut sich der Kopf auf; jene Punkte sind die Augen. Von dem einen Bläschen zieht sich ein Streifen abwärts, welcher aus paarweise aneinander liegenden Bläschen besteht; aus ihm wird die Wirbelsäule hervorgehen. Am 4. Tage hat der Dotter sich vergrößert, aber gelichtet und verdünnt, das Eiweiß dagegen abgenommen; der Keim hat sich gekrümmt und berührt mit dem Kopf das Schwanzende; das Herz hat sich deutlicher gebildet. Am 5. Tage haben sich Herz, Gefäße und Eingeweide weiter ausgebildet; die Brust ist von dem vom Rückgrat ausgehenden Wulst und den Flügeln bedeckt; am Ende des Tages werden die Lungenanfänge bemerklich. Mit dem 6. Tage hat sich die Eihaut zu zwei ineinander geschlossenen Blasen ausgebildet, von denen die äußere die „Leberhaut“, die innere, den Keim (Embryo) umgebende, die „Schafhaut“ genannt wird; am Unterleib des Keimlings bemerkt man einen Sack, welcher sich nun durch

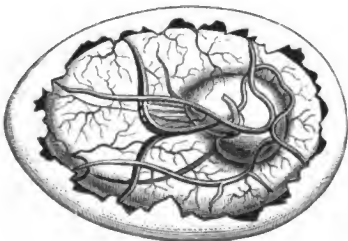


Fig. 90. Hühner-Embryo am 8. Bruttage.

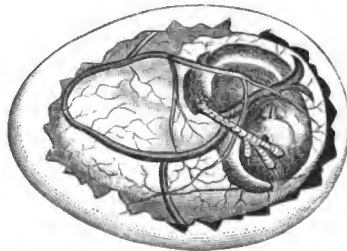


Fig. 91. Hühner-Embryo am 14. Bruttage.

Weimischen des Eiweißes vergrößert und Gefäße in den Leib des Küchelmens sendet; der Keimling selbst zeigt am Ende des Tages zuweilen eine Art von Bewegung. Am 7. Tage ist er fast 2 cm lang geworden, sein Kopf beinahe so groß wie der Leib; am Rückgrat lassen sich Spuren der beginnenden Vertnorpelung bemerken, die Rippenanfänge als weißliche Streifen wahrnehmen, Speiseröhre, Kropf und Magen deutlicher sehen, Gallenblase und Milz wenigstens erkennen. Am 8. Tage hat sich der Ansaß zum Brustbein gebildet; weißliche Streifen um die Knochenanfänge sind die werdenden Muskeln. Der 9. Tag läßt den Oberschnabel, durchsichtige Augenlider auf den sehr großen Augen, das im Herzbeutel eingeschlossene Herz, das fester gewordene Hirn und den Beginn der Knorpelverhärtung ersichtlich werden. Am 10. und 11. Tage wächst der Embryo bis zu einer Länge von 4 cm heran; der Kopf wird verhältnismäßig kleiner, liegt zwischen den Füßen und ist fast mit den Flügeln bedeckt; die gefäßreiche Haut zeigt Erhabenheiten, aus welchen Federn hervorbrechen. Am 12. und 13. Tage bewegt sich der über 5 cm lange Embryo schon stark; aus der Haut

brechen in der Steißgegend, am Rücken, auf den Flügeln und Schenkeln flaumartige Federn hervor; die Glieder bilden sich aus; Fuß und Behen bedecken sich mit zarten weißlichen Schuppen; der Schnabel gestaltet sich und erhärtet; die Lungen bilden sich zu verhältnißmäßiger Größe aus, an der Luftröhre nimmt man bereits Knorpelringe, an den Nieren die Harngefäße, außerdem den Harnleiter, Eierstock und die Eileiter wahr. Am 14. und 15. Tage wächst das Hühnchen bis zu 6 und 7 cm Länge; der Schnabel und die Behenglieder erhalten einen hornartigen Ueberzug; an den Flügeln brechen die Federn hervor; gestört, öffnet und schließt das Thierchen den Schnabel. Vom 17. bis 19. Tage verbreitet sich die Lederhaut über die ganze innere Fläche des Eies; das Eiweiß verschwindet fast gänzlich, der Dottersack fällt zusammen und tritt durch den Nabelring mehr und mehr in die Bauchhöhle ein; das Hühnchen erhält seine flaumige Befiederung vollends, liegt in einer zusammengeballten Lage in der „Schalhaut“ eingeschlossen, den Kopf meist unter dem rechten Flügel seitwärts an die Brust gelegt, die Beine gegen den Bauch angezogen, bewegt sich auch lebhaft, öffnet und schließt den Schnabel, schnappt nach Luft und läßt nicht selten seine piepende Stimme hören. Der Kopf ist ausgebildet, die Gehirnthteile haben ihre bleibende Gestalt erhalten. Noch ist die Wärme-Erzeugung gering. Am 20. und 21. Tage wird der Dotter vollends von der Bauchhöhle aufgenommen, das Hühnchen füllt das ganze Ei aus, athmet, piept und streckt die Zunge hervor, wenn es herausgenommen wird. Mehrere Stunden vor dem Auskriechen, am 21. Tage, bewegt es sich hin und her, reibt mit seinem auf dem Schnabel befindlichen Hocker an der Eischale, es entstehen Risse, Lücken, die Eischalenhaut reißt: das Hühnchen streckt

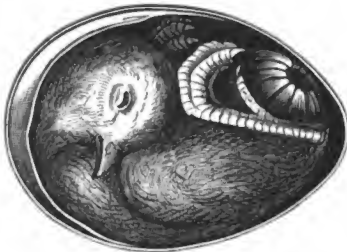


Fig. 92. Hühnchen vorm Auskriechen.

seine Füße, zieht den Kopf unter den Flügeln hervor und verläßt nun die zerbrochene Hülle.

c) Im befruchteten Ei bildet sich also durch Einwirkung der Brutwärme das lebende Wesen, und je nachdem diese Wärme von einem Brutvogel aus auf die Eier überstrahlt oder unter Einfluß des Menschen (künstlich) erzeugt wird, spricht man von natürlicher oder von künstlicher Brut. Mit letzterer beschäftigt man sich zwar seit Jahrhunderten, ja Jahrtausenden praktisch und theoretisch, um sie zu vervollkommen, immerhin aber kann sie wenigstens noch vorläufig für unsere Verhältnisse nur bedingt zur Anwendung kommen. Unserem Landwirth und Kleinzüchter, welchem, abgesehen von den Anlagelosten, zudem nicht immer zweckdienliche Räumlichkeiten und Einrichtungen zu Gebote stehen, nimmt die Beaufsichtigung der Maschine, die Verpflegung der Küden zu viel Zeit weg; der Rassezüchter aber wird sich auch nicht zur künstlichen Brut und Aufzucht, welche in ihren Ergebnissen oft trügerisch ist, entschließen, zumal ihm die erlangten Küden zur Anstellung etwaiger Aufzucht-Versuche zu werthvoll sind, denn gerade für sie verlangt er die sorgsamste Fütterung. Wer jedoch Geflügelzucht im größeren Maßstabe gewerbmäßig betreibt und besonders Frühbruten machen will, der wird zur künstlichen Brütung und Aufzucht greifen

müssen. Der verstorbene Altmeister R. Dettel antwortete immer auf die Fragen nach einer guten Brutmaschine: „Truthennen sind die besten lebenden Brutmaschinen. Selbst in finanzieller Hinsicht trifft das vollkommen zu. Ein Duzend Truthennen kostet bedeutend weniger, sie besorgen das Geschäft vortrefflich, und das Anlagekapital ist unverloren.“ Wir wenden uns zunächst zur natürlichen Ausbrütung.

d) Zeit des Brütens. Wer nur eine Brut machen will, setze die Glucken Ende März oder Anfang April, zu einer etwaigen zweiten Brut aber Anfang Mai. In klimatisch günstigeren Landstrichen kann man, falls man Glucken und zur Aufzucht warme Räume zur Verfügung hat, schon Anfang März oder im Februar (S. 759) setzen. Frühbrut ist stets vorzuziehen, denn sie liefert die „vollendetsten Thiere, sichere Winterleger und zuverlässige Preisgewinner auf Ausstellungen“, weil sie eben mit Eintritt der kälteren Jahreszeit ausgewachsen sind, sodaß sie dann auch zu legen beginnen. Später als Anfang Juni geschlüpfte Küden soll man nicht mehr zur Aufzucht, sondern nur noch zum Schlachten und Mästen benutzen (S. 762), und zu diesem Zweck können auch Sommer-, Herbst- und Winterbruten — so bei der Erzielung der „Hamburger Küden“ (S. 69 bis 72) — gemacht werden.

e) Die Glucke spielt die Hauptrolle. Als ausgezeichnete Brüter, was man bei Beschreibung der betreffenden Rassen erwähnt findet, gelten Brahma-, Cochin-, Langshan-, Yokohama-, Dorking-, auch Kamelsloher Hennen, und für kleinere Rassen und Ziergeflügel Seiden- und Zwerghühner, zum Brüten und Führen eignen sich Kreuzungshennen von schweren Rassen (z. B. Brahma-Landhuhn) besser als diese selbst. Auf ländlichen Geflügelhöfen, wo man nur Landhühner hält, möge man Glucken aus diesen wählen, wenn man keine besonderen Hühner dazu anschaffen will, immer aber nehme man möglichst mehrjährige Hennen als Glucken, da diese ruhiger sind und länger führen als junge. Zeitige Leger glucken gewöhnlich auch eher im Frühjahr als spät zu legen anfangende Hennen. Manche Züchter wollen bei ihren Hühnern durch „Treibmittel“ (erhitzende Nahrung, Malzkeime, Hanf, Brennnesselsamen, in Rothwein getauchtes Brot u.) frühes Legen und Brutlust bewirken können. Außerordentlich zu empfehlen als Brüter und Führer sind (wie oben erwähnt) die Puten, über welchen Punkt auf Seite 314 und 759 eingehend gesprochen worden, was ich nachzulesen bitte. Für Spätbruten bewähren sie sich ebenso wie für Frühbruten, denn sie bieten zufolge ihrer Größe den Küden bei rauherer Witterung mehr Schutz als Haushennen. In Frankreich, und dies ist auch unseren Züchtern anzurathen, setzt man mehrere Puten zu gleicher Zeit, giebt nach dem Aus schlüpfen die Küden von 2 oder 3 Truten einer derselben, um den anderen wieder frische Eier unterzulegen, und wiederholt dies mehrere Male, fängt allerdings mit der 1. Brut schon im Dezember oder Januar an. Von mancher Seite werden auch Papunen, die in ähnlicher Weise wie Puten (S. 314) zum Brüten zu bewegen seien, als Brüter und Führer empfohlen. — Hennen, welche glucken zu einer Zeit, in welcher dem Besitzer gar nicht damit gedient ist, muß man davon abzubringen suchen. Dies geschieht, indem man die brütlustige Henne zusammen mit einem kräftigen Hahn in einen Raum (Keller, Schuppen), der ihr nicht die geringste Gelegenheit zum „Strohbrüten“ bietet, sperrt und dabei kräftiges Futter und kalthaltige Stoffe verabfolgt; gewöhnlich dauert es nicht lange,

so nimmt sie den Hahn an und beginnt wieder zu legen. Das Eintauchen der Strohbrüter in kaltes Wasser ist zwecklos, denn es steigert nur die Hitze oder führt Erkältungen herbei; dagegen ist eher anzurathen, an die Brutstätte der Henne eine tiefe Schüssel mit Wasser zu stellen und dieselbe mit einer dünnen Schicht Stroh zu überbeden, sodaß die Henne in das Wasser gerathen muß und den Platz verläßt.

f) Der Brutraum muß so gewählt sein, daß weder die Glucken durch andere Hühner, bezw. durch sonstige Thiere oder durch Menschen gestört, noch die Eier zu großen Erschütterungen und der Einwirkung zu kalter, dumpfer, feuchter oder zu trockner Luft ausgesetzt sind; es empfehlen sich also am meisten ruhige, luftige (jedoch zugfreie), halbdunkle Schuppen, Stallräume und zu ebener Erde gelegene Kammern, welche am besten weder gepflastert, noch gebiegt sind, sondern als Boden den natürlichen Erdboden haben, und aus denen die Glucken jeden Tag eine Zeitlang gleich ins Freie können, um hier sich Bewegung zu machen. Für Frühbruten müssen die Räume gleichmäßig warm (etwa 12 Grad R.) sein; bezüglich der Winterbruten wolle man Seite 68 ff. nachlesen.

g) Das Brutnest steht am besten, weil naturgemäß (alle Hühnervögel brüten im Freileben so), auf dem Erdboden und hat eine mäßig feuchte Grundlage. Am einfachsten umschließt man die Ecken des Brutraumes durch einige an die flache Seite gelegte Mauerziegel, bringt in den umgrenzten Raum eine Lage Heu, Stroh oder Stroh, und das Nest ist fertig; verbunkeln läßt sich dieses durch ein schräg gegen die Wand gelehntes Brett. Wer eine Anzahl Glucken setzt, muß das jeder einzelnen zugewiesene Gebiet von den benachbarten trennen, sodaß sie völlig gesondert sitzen und sich gegenseitig nicht die Eier stehlen zc. Am bequemsten wird dies durch Benutzung

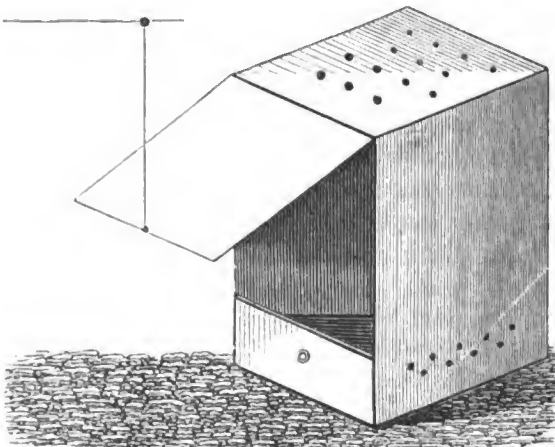


Fig. 93. Brutkasten.

von Setz- oder Brutkästen erreicht, welche am einfachsten aus viereckigen je 40 cm breiten und langen und etwas höheren Holzkästen, denen der Boden und die Vorderwand fehlen, bestehen; letztere wird ersetzt durch eine unten angebrachte, 10—15 cm hohe Leiste (s. Fig. 93). Die Kästen werden auf den Erdboden, an der Wand entlang neben einander gestellt. Ist der Fußboden gebiegt oder cementirt, so verwendet man, namentlich bei wärmerer Jahreszeit, ein Stück frisch ausgehobenen Rasen als eigentliche Unterlage des Nestes, nach dem Trockenwerden des Rasens aber wechselt man ihn oder besprengt ihn von Zeit zu Zeit (wenn die Henne das Nest verlassen) mittelst einer Bürste oder Bestäubers; die Rasenerde behält die Feuchtigkeit eine Zeitlang und führt sie den Eiern zu, sodaß dadurch eine dem Hühnchen im Ei schädliche Verdickung des Eiweißes verhindert wird. Letztere Maßnahmen sind übrigens

nicht so erforderlich, sobald die Henne jeden Morgen vom Nest geht und durch frisches Gras streicht. Völliger Verschluß des Kastens durch ein vorn angebrachtes bewegliches Brett ist durchaus nicht immer nöthig; in diesem Falle muß das Zellengefängniß mit Luftlöchern versehen sein (Fig. 93). Brutkörbe leisten der Ansiedlung des Ungeziefers großen Vorschub und sind schwer zu reinigen. Für Puten sind die Brutstätten etwas geräumiger zu machen als für Hennen.

h) Setzen der Glucke. Um sich zu vergewissern, daß die gluckende Henne auch wirklich sitzen wird, legt man ihr zunächst Porzellan- resp. Probe-Eier unter (S. 759). Hennen, welche durchaus nach ihrem alten (Lege-) Nest zurück wollen, überfiedelet man des Abends nach ihrem Brutplatz, oder man verschließe das Brutnest. Sucht die Glucke, wenn sie anderen Tages zu Futter und Wasser gelassen, das Brutnest von selbst wieder auf, sträubt sie, wenn man ihr naht, das Gefieder zc., so giebt man ihr die wirklichen Brut-Eier unter. An dem Nest vermerkt man die Nummer des Nestes oder der Henne, Setzdatum, Zahl und Art der Eier, z. B. „Nr. 2. 15. März. 13 Italiener“. Wer eine Anzahl Bruten machen will, möge Buch führen und stets einige Glucken gleichzeitig setzen, damit er, falls sich am 6. oder 7. Tage eine Anzahl Eier als unbefruchtet sich erweist, die guten Eier zusammenlegen und der frei gewordenen Glucke neue geben kann; entsprechend wird es später beim Führen gemacht. — Die Zahl der einer Glucke unterzulegenden Eier richtet sich nach der Größe der letzteren, nach Größe und Befiederung der Henne und nach der Jahreszeit (im zeitigen Frühjahr z. B. einige weniger als im Mai), die Glucke muß alle decken können; Puten nehmen gut 25 bis 30 Stück. Ueber die Auswahl der Eier siehe Seite 731 und 759, über Ungezieser-Plage S. 645.

i) Das Ausbrüten muß ohne Störung vor sich gehen; die Ueberwachung erfordert wenig Arbeit, wohl aber Aufmerksamkeit. Die Henne muß jeden Tag eine bestimmte Zeitlang das Nest verlassen — während der ersten zwei Drittel der Brut vielleicht 20 bis 30 (bei kühlem Wetter 15) Minuten, später kann es länger sein —, damit die Eier „lüften“, d. h. mehr Sauerstoff erhalten, und beim Verlassen und Wiederaufsuchen von der Henne gemendet werden, damit aber auch die Glucke ein tüchtiges Sand- und Aschenbad nehmen und durch Nahrung und Trank sich stärken kann; als Futter, welches nicht ans Nest gestellt werden darf, reiche man Körner und Brot, Grün- und Weichfutter könnte Durchfall bewirken. Während der Brutpause sehe der Züchter Nest und Eier nach, säubere nöthigenfalls beides, entferne die etwa zerbrochenen Eier und reinige die beschmutzten mittelst eines in Warmwasser getauchten Schwämmchens; Eier mit einem Sprung hat man nicht selten gerettet, wenn man auf letzteren Gummipapier klebte. Matt und krank gewordene Glucken nehme man ganz fort und lege die Eier einer anderen Brüterin unter oder, falls angängig, in einen Brut-Apparat. — Am 6. oder 7. Bruttage (geübtere Züchter thun es schon am 3. und 4.) nimmt man das Spiegeln oder Schieren der Eier vor, d. h. man untersucht sie mit Hilfe des Lichts auf ihre Befruchtung. Früher, und auch jetzt noch vielfach, nahm man jedes Ei zwischen Daumen und Zeigefinger bezw. in die hohle Hand und hielt es gegen die Sonne, oder im dunkeln Raum gegen das durch eine Thür- oder Fensterladen-Spalte einfallende Licht: das befruchtete, bebrütete Ei

erscheint dunkel, das unbefruchtete (Klare, schiere, lautere) ist durchscheinend wie ein frisch gelegtes. Deutlicher wird das Bild — man sieht etwa in der Mitte der kurzen Achse einen dunklen Fleck, den Embryo —, wenn man das Ei in eine Oeffnung einer aus schwarzem Papier hergestellten Röhre steckt und nun gegen das Sonnen- oder Lampenlicht hält. Auf diesem Prinzip beruhen auch die verschiedenen Konstruktionen von Eierprüfern (Eierspiegeln), welche von ca. 75 Pfg. an zu laufen und, weil am bequemsten zu handhaben und am sichersten in der Angabe, sehr zu empfehlen sind. Am besten ist es, wenn man das Ei in seiner natürlichen Lage untersuchen und, da der Embryo oben liegt, senkrecht von oben, nicht von der Seite her, durchblicken kann; ein Anzeichen des Eies während der Entwicklung des Hühnchens kann eine Zerreißung der Eigelbschale (Fig. 87 a; S. 815) herbeiführen und den Embryo zerstören. Die erwähnten Vorzüge haben die St. Illener Eierspiegel (S. 742), welche allerdings pro Stück 12 M. kosten. Hand- und Eierspiegel eigener Konstruktion liefern u. A. die Herren E. St. George, Olbernhau i. S., Ed. Pöhr in Hannover-Hainholz und F. Seiffert's Hühnerzucht in Teltow. Die unbefruchteten Eier werden ausgefchieden und können noch in der Küche Verwendung finden. Beachtet man bezüglich Zuführung von Feuchtigkeit das auf S. 820 Gesagte, so wird ein Beprennen der im Neste bleibenden Eier mit lauem Wasser nicht nöthig. Manche Züchter nehmen am 18. oder 19. Bruttag noch eine Prüfung vor. Faule, d. h. angebrütete aber abgestorbenen Embryo einschließende Eier erscheinen gegen das Licht gehalten grauschwärzlich, undurchsichtig, ihre Schale ist meist grau oder schmutzigweiß, sie riechen wohl auch übel und kühlen sich sofort ab\*); dagegen deutet anhaltende Wärme des Eies, die man besonders wahrnimmt, wenn man das Ei an eine empfindliche Körperstelle (Ohrfläppchen, übers Auge) hält, auf Anwesenheit eines lebenden Kücken hin. Weniger geübte Züchter schwemmen die Eier am 19. oder 20. Tage, indem sie dieselben 5—10 Minuten lang in eine weite, mit 30 bis 32 Grad R. warmem Wasser gefüllte Schale legen; sobald das Wasser ruhig, so erkennt man an einer eigenthümlichen Bewegung die Eier, welche lebende Rücken enthalten. Doch ist zuweilen das Hühnchen noch schwach und bewegt sich nicht; man kann sich dann täuschen, sei also nicht voreilig. Immerhin hat das Schwemmen noch einen Vortheil, indem die Schalenhaut etwas angefeuchtet und vom Rücken dann leichter durchbrochen wird.

k) Das Auskriechen erfolgt am 21., manchmal schon am 20., zuweilen erst am 23. oder 24. Tage. Die Befreiungs-Arbeit der Rücken (S. 818) dauert 3—6 Stunden, doch auch, je nach der Kraft der letzteren und der Beschaffenheit der Schale, länger und selbst bis 24 und mehr Stunden, zuweilen gehen sie dabei an Erschöpfung ein. Während der Arbeit tritt der Dotterack (s. Fig. 92), welcher bisher noch durch den letzten Rest der, dem Embryo eigenen Nabelspalte mit den Ernährungsgefäßen des Hühnchens verbunden war und dem die letztere gewissermaßen als Anal diente, in den Leib ein (S. 828), um dem Rücken für die ersten 24 Stunden seines Freilebens die nöthige Nahrung zu liefern. — Beim Kriechen der Rücken führe man die Ginde

\*) Hierbei sei bemerkt, daß bekannte französische Züchter, wie Lemoine und E. Peron, auf Grund beobachteter Thatfachen betonen, daß schwere Gewitter theils mittelbar (Veränderungen im Luftdruck), theils unmittelbar ein Absterben der Rücken in der Eischale, entweder infolge von Erstickung oder von Einwirkung des „elektrischen Fluidums“, herbeiführen können.

so wenig als möglich, man hebe sie nicht weg, sondern fasse nur mit der Hand unter. Die Eierschalen kann man wegnehmen, damit sie sich nicht über die noch ganzen Eier schieben und deren Insassen am Auskommen hindern. Manche jüngere Hennen stehen, wenn sie die ersten Klüden piepen hören, auf und gehen mit diesen vom Nest; merkt man dies, so möge man die Erstlinge wegnehmen und bis zum Schlüpfen der übrigen in einen Federtopf stecken (s. auch S. 760). In der Regel lasse man die Klüden unbelümmert bei der Alten und erhöhe nur den Nestrand, damit nicht einzelne vorwizige herausfallen und umkommen. Von einer Geburtshilfe beim Auschlüpfen der Klüden muß eine ungeübte Hand sich fern halten (S. 760), denn Verletzungen der Blutgefäße, welche das während der Brütezeit das Klüden umgebende Häutchen reichlich durchspinnen, führen den Tod des Klüdens herbei, eine Hilfe ist übrigens selten nöthig; die Henne hilft auch nicht, sondern hebt sich nur etwas auf den Weinen. Hat ein Klüden durchgepickt, ohne daß vom Pickloch an ein Riß um das Ei entstanden ist, kann es also trotz Anstrengung nicht heraus, so nehme man es über den warmen Kochherd oder dergl. und breche mittelst eines Federmessers die Eischale, unter Verschonung der Eihaut, vom Pickloch an in kleinen Stücken bis zur Mitte des Eies durch; nun betupfe man die Eihaut mit warmem Wasser, und hat sie sich erweicht, so fasse man sie vorsichtig neben dem Schnabel mit dem Messer und ziehe sie ringsum bis zum Rande der noch gebliebenen Schale ab; nun schiebe man das Klüden mit seiner halben Eischale schnell unter die Glucke, es wird sich dann allein vollends befreien (S. Konrich). Hört man Piepen in einem Ei, nachdem die Schlüpfzeit längst vorbei, so bohre man mit der Federmesserspitze seitwärts vom stumpfen Ende des Eies, da, wo man den Schnabel vermuthet (s. Fig. 92), vorsichtig ein Löchlein, mache mit der Messerspitze einige Schalen splitter los und verfare dann auf die obige Weise. Nie zerbrüde oder zerklöpfe man die Schale.

1) Künstliches Ausbrüten (Brut-Apparate). Ueber das Verhältniß der künstlichen zur natürlichen Brut haben wir schon S. 818 gesprochen. Es liegt nun außerhalb der Grenzen dieses Buches, hier eine Entwicklungsgeschichte der künstlichen Geflügelzucht, oder eine schließlich nur für den Techniker interessante und wissenschaftliche Beschreibung der mehr oder weniger verschiedenen Brut-Apparate — eine solche, nebst Abbildung und Gebrauchsanweisung zu dem von ihm hergestellten Apparat liefert jeder Fabrikant — bieten zu wollen; hier handelt es sich um einige praktische Fragen. Darüber zunächst, daß künstliche Brut mit Erfolg betrieben werden kann, besteht kein Zweifel mehr, zumal man jetzt zwecks Aufzucht „künstliche Mütter“ hat; Frankreich, wo außer Hühnern und Enten auch Fasanen u. dergl. künstlich erbrütet werden, und auch Deutschland schon, zeigt dies zur Genüge, und für Geflügelzucht im größeren und großen Maßstabe (in Anstalten), namentlich zwecks Fleischgewinnung, wird sie nicht zu entbehren sein. Erfolge hat man mit jedem der nachbenannten Apparate (Incubatoren) erzielt, doch sind wir noch bei weitem nicht so weit, einen derselben vor allen anderen empfehlen zu können — wenn wir überhaupt dahin kommen werden. Hauptsache bleibt, daß der Apparat richtig funktioniert und verständnißvoll und sorgsam abgewartet wird. Bedingungen eines guten Erfolgs sind demgemäß (dem Vorgang der natürlichen Brütung entsprechend): 1. Dauernde Einwirkung einer Wärme von 30,5 bis 32 Grad R. (= 38 bis 40 Grad C. = 100,5 bis 104 Grad F.). 2. Täglich ein- oder zweimaliges „Lüften“ der Eier in einer Dauer von je 10 bis 30 Minuten und gleichzeitiges Wenden derselben. 3. „Steter Austausch des atmosphärischen Sauerstoffes mit der im Ei sich entwickelnden

Kohlensäure (S. 816) durch Zuführung der äußeren, einen bestimmten Feuchtigkeitsgehalt (S. 820) habenden Luft“. Ferner: 4. Die Eier müssen so frisch als möglich sein (S. 814). 5. Sie sind zwischen dem 4. und 7. Bruttage und etwaigensfalls auch später noch einmal auf ihre Befruchtung hin zu untersuchen (S. 821), die faulen und beschädigten dabei auszuscheiden. 6. Trockne Wärme darf nie herrschen, nöthigensfalls sind die Eier mit lauem Wasser zu besprühen oder zu befeuchten (S. 820). 7. Der Apparat muß in einem zugfreien Raum, in welchem gute Luft und möglichst Tag und Nacht eine ziemlich gleichmäßige Temperatur herrscht (Keller etc.) und wo die Eier starken und wiederholten Erschütterungen nicht ausgesetzt sind, aufgestellt und vor Beginn der Brütung auf richtiges Funktioniren geprüft werden. Ein Versagen beim Bedienen des sonst gut arbeitenden Apparats kann alle Arbeiten und Kosten zu verlorenen machen; anderseits geben bei Aufmerksamkeit und Uebung selbst die einfachsten Vorrichtungen die schönsten Resultate, wie die mit Rind- und Kamelböcker geheizten backofenähnlichen ägyptischen Brutöfen beweisen. Mehr als 80 Prozent Küken aus den eingelegten befruchteten Eiern wird man nicht verlangen und mit 75, ja 70 Prozent zufrieden sein dürfen; beim Setzen einer Anzahl Glucken, welche zusammen 100 befruchtete Eier bebrüten, wird man auch nicht 100 Küken erzielen, außerdem können in die Maschine immer, wenn man unbefruchtete Eier findet, frische nachgelegt werden, und schließlich ist sie zu jeder Jahreszeit bereit zum Brüten, was sie eben für Geflügelzucht im Großen so beachtenswerth macht.

Unsere jetzigen Brutmaschinen beruhen im Grunde genommen alle auf zwei Systemen: der der Wasser- und der Luftbrütung. Bei dem ersteren tritt die Wärmequelle, d. i. das Wasser, direkt mit den Eiern in Berührung, indem letzteres, durch beständige Heizung (mittelfst Petroleum- oder Gasflamme oder Ofen) in einem Behälter erwärmt, in Gummischläuchen, welche die Eier bedecken, zu diesen hingeleitet wird; bei dem zweiten System giebt das heiße Wasser, welches in einem über, resp. neben dem Eierraum (Schublade) befindlichen Zinkblech-Kasten eingefüllt und täglich zweimal, nachdem ein Theil abgelassen, durch Zugießen von siedendem Wasser (80° R. = 100° C.) ergänzt wird, die nöthige Wärme an den Eierraum ab, resp. strahlt solche auf die Eier über. Selbstverständlich muß bei den Luftbrütern zwischen Wasserkasten und äußerer Wandung ein schlechter Wärmeleiter (eingestopfte Haiserspreu oder Sägemehl, Filz oder Asche) vorhanden sein, damit das Wasser von einem Aufguß bis zum folgenden Temperatur behält, und bei allen muß für Luftzufuhr (Luftlöcher) ausreichend gesorgt sein; die Wasserbrüter sind mit einem vom Wasser beeinflussten, die Flamme regelnden selbstthätigen (automatischen) Regulator, welcher die Bedienungs-Arbeit des Besitzers auf ein Minimum herabsetzt, alle Apparate aber selbstverständlich mit einem Thermometer versehen. Im Uebrigen weichen die verschiedenen Konstruktionen beider Systeme in der inneren oder äußeren Einrichtung mehr oder weniger von einander ab. Von Wasserbrütern sind hauptsächlich die Baumeyer'schen Brutmaschinen — der Apotheker Herm. Baumeyer in Dresden erfand dieses System und ließ es sich i. J. 1857 patentiren — und die „verbesserten Baumeyer'schen“, die St. Igner Apparate, eingeführt; außerdem gehören der vom Konserv. Ziemann in Breslau, der von Eugen Bielz, der von R. Kobermann in Straßburg i. E. und der von Prof. P. Lanbois in Greifswald (mit elektromagnetischem Regulator) konstruirte, ferner der dänische von D. Nielsen-Kopenhagen und der englische von Falke



**hierher.** Luftbrüter finden in Frankreich viel Verwendung, insbesondere die Apparate von Roullier-Arnoult in Cambais und von Boitelier in Mantes; verbessert sind dieselben von A. Wenger in Ruprechtsau-Strasbourg i. E., und die Wenger'schen Maschinen und ebenso die von Ed. Pöhr in Hainholz b. Hannover konstruirten Apparate haben sich neuerdings bei uns immer mehr Geltung und Anerkennung verschafft, sobald wir jedenfalls französische Maschinen nicht brauchen. Die Preise sind verschieden. So z. B. kostet ein Apparat zu 100 Eiern bei Ed. Pöhr 85 M., künstliche Stude dazu 45 M.; bei A. Wenger 100 M., Stude dazu 45 M.; in St. Ngen Apparat mit Regulator, Lampe und Stude 200 M. Preisverzeichnisse zc. versenden die Firmen gern. Beide Systeme haben ihre Licht- und Schattenseiten; so wird gegen die Luftbrüter die mit täglich zweimaligem Ab- und Zulassen von Wasser verbundene Mühe zc., gegen die Wasserbrüter wiederum die infolge der brennenden Lampe oder Gasflamme naheliegende Feuergefahr ins Gesicht geführt u. s. w. In Anstalten kann dieses wie jenes System, event. unter Benutzung einer Centralheizung (S. 744), zur Verwendung kommen. Bemerkt sei noch, daß man natürliche und künstliche Brutung vereinigen kann, indem man die Eier während der gefährlichsten Periode, der ersten 8 bis 10 Tage, Studen unterlegt und sie dann in Apparate bringt. Ein schlüpfendes Küden wird bei künstlicher Ausbrütung, Alles (Eier, Zinsen, Heizung, Bedienung, Verluste) gerechnet, auf 10 bis 12 Pf., bei natürlicher Brut im größeren Maßstabe (Eier, Verluste, Bedienung, Einbuße an nicht gelegten Eiern während der Brütezeit, Futterkosten berechnet) um 1 oder 2 Pf. höher zu stehen kommen.

**5. Aufzucht.** a) Bei natürlicher Ausbrütung wird die Brüterin auch das Führeramt übernehmen. Eine gute Führerin hat mindestens den Werth einer guten Brüterin, sie muß ruhig und zahm, dabei aber besorgt um die Kleinen sein, dieselben auch zu vertheidigen wissen und sie, namentlich bei Aufzucht feiner Rasseküden ist dies wichtig, nicht zu früh verlassen. Daß bereits führende Studen später auch noch fremde Küden annehmen, findet man selten; will man einer Mutter solche unterzusammuggeln versuchen, so geschehe dies des Abends, wenn sie auf ihrem Nachtplatze sitzt, doch gelingt es nicht immer. Ausnahmsweise, und zwar scheint es nur bei Zwerghühnern zu geschehen, nimmt sich sogar einmal ein Hahn einer verwaisten Brut an.

b) Behandlung der Küden. Je nach der Jahreszeit machen die Küden mehr oder weniger Sorge. Frühbruten (Februar, März) müssen längere Zeit, oft wochenlang, in geschützten Räumen bleiben; dazu eignen sich eine abgegrenzte Ecke im Großviehstall, ein geschützt liegender Schuppen, nöthigenfalls wird die Küche oder bei großer Kälte eine warme Stube in Beschlag genommen. Auch spätere Bruten dürfen nur bei trockenem, sonnigen Wetter schon am 2. oder 3. Tage ins Freie. Ihr Aufenthaltort draußen soll durchlässigen, sandigen, trocknen Boden haben, sonnig sein und doch auch etwas Schatten (durch Bäume oder Gesträuch) gewähren; außerdem soll er umschlossen sein, denn so wesentlich es auch ist, daß die Kleinen mit der Mutter Auslauf auf Rasen haben und Insekten, Gewürm, frisches Grün finden, so darf man sie doch wenigstens die ersten Wochen nicht ganz frei umherstreifen lassen, da sie sonst zu leicht die Beute von zwei- und vierbeinigen Räubern werden oder auf großen Wirthschaftshöfen sonstwie verunglücken können. An kühleren oder gar naßkalten Tagen sind die Kleinen, insbesondere die noch unbefiederten, stets im Stall zu belassen, denn Nässe ist einer ihrer gefährlichsten Feinde, keinesfalls aber sollen

sie, namentlich Wirthschaftshühner, verweichlicht werden; (über das Gewöhnen der Küden an die frische Luft, resp. das Hinauslassen derselben wolle man S. 760 u. 762 unter „März“, „April“, „Mai“, über Aufzucht von Winterrüden aber auf S. 66 bis 72 nachlesen). Eine Hauptsache bleibt also grüner Rasen. Ist der verfügbare Rasenplatz nur klein, so muß man sparsam damit umgehen. Zu dem Zweck umgrenzt man mittelst eines verstellbaren, mit engmaschigem Drahtgeflecht überzogenen Rahmens einen Theil des Platzes, setzt Glucke und Küden und zum Schutz derselben gegen Regen und Sonnenstrahlen gleichzeitig ein hundehütten-ähnliches Bretterhäuschen, dessen Boden mit Asche bestreut und dessen Schlupfloch zur Nacht durch einen Schieber geschlossen wird, hinein. Hat das Völkchen hier vielleicht 8 Tage geweidet, rückt man das Ganze weiter, zu dessen Erleichterung man das Häuschen mit niedrigen Wod-

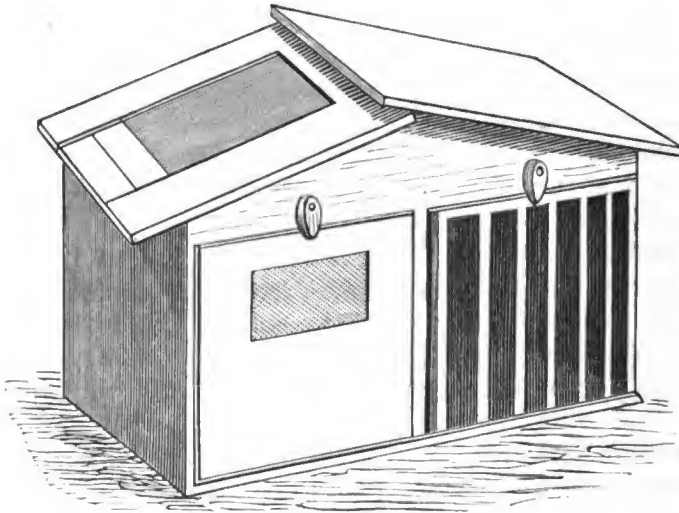


Fig. 94. Aufzuchtkasten.

rädern versehen kann. Diese Maßnahmen empfehlen sich auch, wenn man mehrere Bruten auf einer Wiese oder in einem Grasgarten unterbringen will, wenigstens während der ersten Wochen, wie es in Frankreich geschieht — später läßt man Glucken und Küden frei laufen —; bei wärmerer Witterung und frostoffreien Nächten können die Vögel

beständig dort bleiben. Für am richtigsten, weil naturgemäß, halte ich es, wenn die Glucke nicht von den Küden getrennt wird, sodaß sie also mit diesen gehen kann. Dem wird aber nicht entsprochen durch Verwendung von sog. Aufzuchtkästen (Coops), in denen die Mütter beständig eingesperrt bleiben, während die Küden durch die an einer Seite angebrachten Sprossen ins Freie können. Einen solchen Kasten zeigt Fig. 94. Derselbe ist etwa meterlang, durch senkrechte Gitterstäbe, zwischen denen nur Küden hindurch können, in zwei Abtheilungen geschieden, in denen beiden die Küden ungehindert verkehren, und mit auf- und zuschiebbarem Deckel versehen. In der geschlossenen Abtheilung, in welche durch eine in der Decke angebrachte (möglichst verschiebbare) Glasscheibe Licht fällt, steht das für die Küden bestimmte Futter, welches die in der vorderen Abtheilung dauernd untergebrachte Glucke sonach nicht wegessen kann. Bei günstigem Wetter läßt man die Küden durch das an der Vorderseite des Gluckerraumes eingefegte Lattengitter nach Belieben aus- und eingehen, bei ungünstigem bleiben sie im Kasten, zu welchem Zweck man dann (ebenso des Abends) das Auslaufgitter mit einem Brett zusetzt, falls man nicht vorzieht, bei dauernd nasstalter Witterung den Kasten in einen trocknen Schuppen zu bringen und hier den Küden zu

gestatten, sich zu tummeln. Solche Kästen vermag sich ein Jeder leicht aus alten Kisten herzurichten. Ähnliches wird erreicht, wenn man eine Tonne in der Mitte quer durchsägt, die Hälften (s. Fig. 95) umküpft und bei jeder unten eine Daube um die andere 10—15 cm hoch ausschneidet, doch nur auf einer Seite herum, die andere, vollständig lückenlos bleibende Seite wird gegen den Wind oder Regen gerichtet; das Futter für die Küken stellt man außerhalb des Bereichs der Henne, selbstverständlich dürfen keine anderen Hühner dazu können. Besser ist es jedenfalls, man läßt Glucke und Küken zusammen gehen und stellt das Kükenfutter in den Behälter, oder unter ein Lattenhäuschchen (s. Fig. 96) oder unter ein auf Ziegelsteine gelegtes und mit solchen beschwertes Drahtgeflecht; in all' diesen Fällen wird es den alten Hühnern entrückt. Keinenfalls sollte man den sog. Rücken- oder Gluckenkorb verwenden, denn derselbe gewährt bei eintretendem Regen nicht den geringsten Schutz. Wer, wie es bei städtischen Züchtern oft der Fall, gar keinen Grasplatz, im Uebrigen auch nur enge Räume zur Verfügung hat, thut am besten, die Küken aufs Land in Pension zu geben, bis sie 8—10 Wochen alt geworden; wenn nicht, hat er sie um so sorgfamer zu pflegen, mit feingehacktem frischem Gras täglich zu versorgen u. s. w.

— Zur Aufzucht von Frühbruten edlerer, empfindlicher Rassen (Spanier, Dorkings etc.) in rauen Gegenden verwenden manche Züchter und mit Erfolg die vor 5 Jahren von Herrn P. Kleinschmid-

Großpörten empfohlenen

Mistbeet-Kästen. Die Bodenfläche kann beliebig groß sein (1 oder 2 qm), die Stärke der Pferdeblüterschicht beträgt 75 cm, über diese kommt 15 cm hoch trockne Erde; der an der Seite mit Auslaufflappe versehene Kasten hat eine vordere Höhe von 90,

eine hintere von 80 cm; die vordere Hälfte des abfallenden Daches ist wasserdicht aus Brettern und Dachpappe hergestellt, die hintere (untere) Hälfte bilden Fenster, welche beliebig geöffnet werden können und frische Luft zuführen. Die Küken bleiben Tag und Nacht im Kasten, selbstverständlich gestattet man ihnen bei schönem Wetter freien Auslauf. Auch als Krankenställe empfehlen sich diese Kästen. Herr Baron Villa Secca hält jede Glucke mit Kasseküken in einem kleinen, gegen Mittag gelegenen, mit doppelt verschalteter Mückwand versehenen Holzstall, an dessen Vorderseite ein aus Brettern gebildeter, oben abgeschrägter und (wie im Treibbeet) mit gut schließenden Fenstern aus Doppelglas gedeckter Auslauf angebracht ist, sodaß die Küken selbst bei kalter, regnerischer Witterung trockne, warme Luft haben; falls es draußen warm, werden die Glasfenster aufs Stalldach geschoben und an ihrer Stelle ein Rahmen mit Drahtgeflecht eingelegt, oder



Fig. 95. Gluckenkäfig.

die Rücken durch die in der Vorderseite des Auslaufs befindliche Schieber-Öffnung in den 300 Quadratklaster großen Grasgarten gelassen.

Bei künstlicher Ausbrütung hat man für künstliche Mütter zu sorgen, denn die Rücken bedürfen, namentlich solange sie noch nicht befiedert sind, einer stetigen Wärme. Jeder Brutmaschinen-Fabrikant liefert auch künstliche Glucken. Die in Frankreich verwendeten (Hydromères) z. B. bestehen aus einem würfelförmigen Zinkkasten, der zu 50 Rücken berechnet, 13 Liter Wasser faßt, mit 'Eingufßrohr' und Abfaßbahn versehen, auf allen Seiten, ausgenommen die untere, mit Holzwandung umgeben ist — zwischen dieser und dem Wasserkasten muß ein Raum zur Aufnahme von Haserspreu oder Sägemehl, welche die Wassertemperatur halten, bleiben — und auf vier Füßen ruht, sodaß unter dem Kasten ein etwa 12 cm hoher Raum entsteht. Dieser wird oben durch eine an der Unterseite des Blechkastens lose befestigte Flanelldecke abgegrenzt, ebenso ist zwischen je zwei Füßen ein Streifen Flanell ausgespannt, in Folge dessen die unterm Kasten erzeugte Wärme nicht so leicht entweicht. Letztere wird erzielt durch Füllung des Kastens mit 28 bis 30 Grad R. (35 bis 40 Grad C.) heißem Wasser, je nachdem der Aufzucht-raum warm oder kalt ist. Bei kälterer Jahreszeit gießt man täglich zweimal, Abends und Morgens, nachdem man je 2 bis 3 Etr. Wasser abgelassen, ebensoviel kochendes wieder zu; im Sommer einmaliger Aufguß täglich. Als Glucken-Temperatur genügen 20 bis 25 Grad, da die

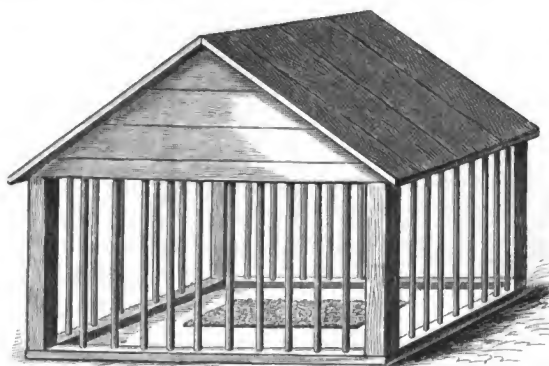


Fig. 96. Futterhäuschen für Rücken.

Rücken ja auch sich gegenseitig wärmen, und da zu große Wärme denselben schadet (Durst und dann Durchfall u. verursacht). Die Glucke wird mit einem Vorhof (Auslauf) umgeben. Je nach der Rasse, Jahreszeit und Witterung können die Rücken früher oder später der künstlichen Mutter, an welche man sie während der ersten Tage zu gewöhnen hat, entbehren, mit 4 bis 6 Wochen sind sie ihr auf jeden Fall entwachsen; selbstver-

ständig kann man sie bei günstigem Wetter im Freien aufstellen.

c) Futter. In den ersten 24—36 Stunden nach dem Auskriechen erhalten die Rücken gar kein Futter vorgelegt, der durch den Nabel in den Leib eingezogene Nahrungsdotter (S. 822) bietet ihnen reichlichen Ernährungsstoff. Gewöhnlich giebt man hart gekochte, klein gewiegte Eier mit geriebenem altbackenen Brot. Die Eifütterung darf jedoch nicht übertrieben werden, denn dies kann besondere Krankheit veranlassen (S. 793, Nr. 28), außerdem aber ist hart gekochtes Ei, insbesondere deren Eiweiß für die Kleinen äußerst schwer verdaulich (S. 745); Dr. Dr. Bodinus fütterte deshalb auch den Fasanenrücken gar kein Ei, und Dr. von Treskow empfiehlt gelegentlich, jungen wie alten Hühnern statt gekochten Eies immer rohes Ei zu geben, resp. solches in das Weichfutter oder in die Milch zu schlagen. Man rechne auf etwa 15 Rücken 1 Ei täglich, den Hauptbestandtheil des Futters lasse man Brotkrume und gestampfte Hirse bilden, dazu gebe man etwas gekochte lauwarme Milch; vom 5. Tage an kann das Ei jedenfalls wegb bleiben. Es empfiehlt sich auch, die Hirse

in Milch zu kochen, jedoch, wie Frau Gabriele Edle von Friedrichsberg in Straßburg, eine aufmerksame Züchterin, betont, nicht zu zerkothen — einen Theil Hirse auf zwei Theile Milch lasse man, ohne zu rühren, so lange beim Feuer, bis die Milch eingesogen ist —; daneben giebt genannte Züchterin Ei mit Semmelkrume vermischt und mit etwas Milch angefeuchtet, und vom 3. Tage an einen Teig aus gleichen Theilen Weizenkleie, Hafermehl und Polenta-Abfällen (geringere Sorte Maismehl), welcher weder zu bröcklich, noch zu zähe und auch nicht theuer wird; zu diesem Teig kommen noch weichgekochte, feingehackte Kalbaunen (gereinigter Rindsmagen u.) und eine Beigabe von Futterknochenerde, Alles wohl vermengt und mit der beim Kochen der Kalbaunen erhaltenen Brühe angebrüht; auch kann man noch gebrühtes und gewiegtes Grünzeug: Brennnesseln, Gras, Kresse, Sauerrampfer, Wasserlinsen — welches später nebst Salat, Spinat u. ungebrüht gegeben wird — zusetzen. Ein ähnliches Futter erhält man, wenn man 3 bis 4 Gewichtstheile Bruchreis und 1 Th. ganz feingehacktes, gesundes Pferdefleisch mit Wasser so lange kochen läßt, bis der Reis gar geworden und die Brühe in die Körner eingesogen; Reis und Fleisch wird dann gleichmäßig untereinander gemischt und das Futter lauwarm oder kalt vorgelegt; Eifütterung ist dabei ebenfalls überflüssig. Reis kann, wie die Hirse, auch in Milch gekocht werden. Beide Futterstoffe werden aber gewöhnlich zu theuer und deshalb greift man besser zu der weit billigeren Weizenkleie, welche etwa nur den dritten Theil der Hirse kostet, dieser aber in der Nährwirkung mindestens gleichkommt, denn sie enthält weniger Wasser und mehr Eiweißstoffe (Protein), auf letztere aber kommt es ja bei der Fütterung so wesentlich an; um die Kleie leichter verdaulich zu machen, giebt man aber jene anderen Stoffe zu. Was Zusammensetzung und Nährwerth anbetrifft, so steht der geschrotete Fleischzwieback von J. Rahser (Berliner Hundekuchen-Fabrik) in Tempelhof bei Berlin mit in erster Reihe der Futterstoffe. Er übertrifft noch das als trefflich anerkannte Geflügelfutter von Spratt in England (S. 751), da er aus Weizen, Fleisch- und Knochenmehl, also den nährkräftigsten, das zur Fleisch-, Blut- und Knochenbildung Erforderliche enthaltenden Stoffen hergestellt ist und nach der auf der landwirthsch. Versuchstation zu Göttingen von Hrn. Dr. Pfeiffer vorgenommenen chemischen Untersuchung nur 7,70 Prozent Feuchtigkeit und 2,58 Prozent Asche, dagegen, abgesehen von den stickstofffreien Extraktstoffen (Stärke u. s. w., S. 701), 23,149 Prozent Protein oder Eiweißstoffe und 3,08 Prozent Fett enthält. Das Schrot wird vor dem Verfüttern nur ganz mäßig angefeuchtet und vielleicht mit gekochten Kartoffeln vermischt und von Küden wie alten Hühnern mit Leidenschaft verzehrt. Es empfiehlt sich namentlich Liebhabern und Züchtern, welche in beschränkteren Räumlichkeiten Hühner aufziehen; dem ländlichen oder industriellen Züchter dürfte es vielleicht zu theuer sein (à Ctr. 20,50 M), obgleich es dies nur scheinbar ist.

Haben die Küden mit der Glucke Auslauf, so finden sie Maden, Gewürm, Insekten, also genug Fleischnahrung; können sie sich solche nicht selbst suchen, so muß man sie ihnen in der Gestalt von gekochtem, fein gehacktem Fleisch oder Fisch (s. S. 70), Ameisenpuppen, Regen- oder Mehlwürmern, kleinen oder zerhackten Schnecken, gut gereinigten Fleischmaden u. a. bieten. Um letztere bequem herbeizuschaffen, empfiehlt Tegetmeier, ein Stück Fleisch aufzuhängen, bis es ganz mit Fliegen-Eiern bedeckt ist und es dann ca. 20 cm tief in den Laufraum zu vergraben; die unter der Erde heranwachsenden „Maden“ (Arben) kriechen

an die Oberfläche, um sich zu verpuppen, und werden hierbei von den Hühnern aufgenommen. Dagegen siehe man von der Einrichtung sogenannter Nabengruben, d. h. etwa 60 cm tief und breiter, ausgemauert Gruben, in denen man mit Hilfe von eingeworfenem Pferdehutz, Fleischabfällen, Blut, gestorbenen Thieren und ähnlichen, bald verwesenden Materialien (welche Fliegen zum Ablegen ihrer Eier einladen) Naben im großen Maßstabe züchten will, ab; denn, abgesehen von dem trotz Zudecken der Gruben sich bemerkbar machenden Gestank, können sie den die Gruben besuchenden Fliegen Ansteckungsstoffe bieten, welche dieselben dann verbreiten, und schließlich können die gewonnenen Naben, wenn die in die Gruben geworfenen Thiere, was man vorher durchaus nicht immer weiß, seuchentkrankt waren, unter dem sie verzehrenden Geflügel verheerende ansteckende Krankheiten hervorrufen, wie es thatsächlich schon der Fall gewesen. Kocht man Fleisch und sonstige von nicht seuchentkranken Thieren stammende genießbare Theile, um dies zu verfüttern, so erreicht man dasselbe auf appetitlichere Weise, als wenn man das Fleisch in die Grube wirft. Wie erwähnt, ist das Mischfutter für die Kleinen während der ersten Wochen am besten krümelig, naß darf es nicht sein, nur ein wenig angefeuchtet; eingeweichtes Brot, Quark oder Topfen (welchen man erst von der 4. oder 5. Woche an reiche) u. a. soll man also vor dem Verfüttern immer erst mit Weizenkleie oder dergl. mengen. Neben Mischfutter giebt man vom 5. Tage an etwas Buchweizen oder wohl besser Hafergrütze oder geschälte Vogelhirse und zwar nach und nach immer ein wenig mehr, auch etwas Kanariensamen (Spitzsamen) oder Hanf; mit 14 Tagen bleiben die feinen Sämereien, weil zu theuer, fort, und man giebt nun gewöhnliche Hirse oder geschälten (gespitzten) Hafer oder Buchweizen (diesen zunächst gekocht), gebrochene Mais-, Weizen- oder Gerstenkörner (Schrot), läßt dann auch die Hirse weg, und mit 6 bis 8 Wochen, wenn die Klucke die Küden verläßt, erhalten diese das Futter der alten Hühner. — Ueber die Nothwendigkeit der Aufnahme knochenbildender Stoffe seitens der Küden ist schon mehrfach (S. 702, 796) gesprochen worden, sie müssen zu phosphorsaurem Kalk gelangen können; man thut daher wohl, besonders für die eingesperrt gehaltenen Küden dem Weichfutter entweder fein gepulvertes Knochenmehl (täglich  $\frac{1}{2}$  bis 1 Kaffeelöffel voll pro Kopf), oder aber von dem auf S. 702 erwähnten phosphor. Kalk, je nach dem Alter der Küden  $\frac{1}{4}$  bis 2 g pro Tag und Kopf zuzusetzen; 2 bis 6 Monate alte erhalten täglich 3 bis 4 g. Für Grünes hat man ebenfalls zu sorgen (S. 829); Zucht in größerem Maßstabe, resp. zu industriellen Zwecken kann man ohne weite Grasplätze u. gar nicht betreiben.

In der ersten Zeit bekommen die Küden alle 1 bis 2 Stunden Futter, da sie wenig nehmen und sehr rasch verdauen, aber man gebe die erste Mahlzeit Morgens ganz früh und lasse nichts von einer Mahlzeit zur anderen stehen; von der 3. Woche an fünfmal täglich, später nur viermal und dann wie die alten Hühner. Heranwachsende Thiere bedürfen mehr Futter als ausgewachsene. Als Getränk empfiehlt sich in der ersten Zeit abgekochte Milch, später reicht man Wasser. Sind die Entleerungen der Küden flüssig, so entziehe man das Grünzeug und Fleischfutter und gebe Reis. — Im Küdenstall bringe man keine Sitzstangen an, die Küden sitzen während der ersten 3 oder 4 Monate besser auf dem mit Stroh bedeckten Boden oder auf Brettern. Wer mehrere Brutten und zu verschiedenen Zeiten macht, möge die Küden je nach dem Alter in besondere Räume bringen. Ueber die sonstige Behandlung der Küden wolle man in Abschnitt V, über die Trennung derselben nach dem Geschlecht; speziell auf S. 735 und 762, über die Auswahl zur Zucht S. 762, 763, 765 nachlesen.

6. **Maftung.** a) Allgemeines. Die Frage der Hühnermaftung wurde hier schon mehrfach berührt: auf S. 722 die Hebung und Förderung derselben in Deutschland angeregt, auf S. 68 bis 72 die Züchtung und Maftung der Kamelsloher Winterküken oder „Hamburger Küken“ beschrieben, auf S. 740 ff. die im Kleinen oder Großen betriebene Fleisch-Erzeugung und deren Ertrag besprochen. Ein solcher wird erzielt, resp. um so höher, sobald gute Absatzquellen in der Nähe, die Transportkosten billig sind und der Unternehmer, unter Ausnutzung der vorhandenen Arbeitskräfte, in sachverständiger Weise die richtige Auswahl der Rassen und Thiere zu treffen, das richtige Maftungs-Verfahren anzuwenden weiß. In Frankreich mäftet man die Hühner von Laflèche, Le Mans, Bresse, Houdan, Crève-cœur und deren Kreuzungen, in England das Dorthinguhn, in Belgien das Mechelner Kuckushuhn (S. 160), in Oesterreich geben die Steierischen Hühner schönes Tafelgeflügel; in Deutschland haben wir, wenn wir von dem die „Hamburger Küken“ liefernden Kamelsloher Huhn absehen, noch kein eigentliches Maftuhuhn. Für unsere Verhältnisse dürften sich außer Kamelslohern die auf S. 801 genannten Hühner und Plymouth-Rocks (letztere werden vornehmlich in St. Ilgen verwendet; S. 745), vielleicht auch Langschans eignen. Unser Kleinzüchter und Landwirth wird, in Anbetracht der Lage unserer Marktverhältnisse, wenigstens vorläufig noch am besten thun, die zum Verkauf bestimmten Junghühner nur körner- oder halbfett zu machen, also die „Fleischmaft“ auszuführen, die vollständige Maftung (Fettmaft) aber den eigentlichen Mästereien zu überlassen — damit soll aber keineswegs gesagt sein, daß „Kleine Leute“ nicht wirkliche Vollmaft und in lohnender Weise betreiben könnten, in Frankreich und England ruht dieser Industriezweig vielfach in solchen Händen (S. 741). Noch sei bemerkt, daß ein Verschneiden oder Kapauniren der Hähne durchaus nicht nöthig ist; sind sie ganz früh von den Hennen getrennt worden, haben sie also nicht getreten, so mästen sich diese Jungfernhähne (coqs vierges) ebenso gut und liefern ebenso feines, wenn nicht noch schöneres Fleisch als Kapaunen, und in La Flèche und Le Mans ist man deshalb vom Kapauniren schon abgekommen\*). Ganz zwecklos und gefährlich ist aber die Entfernung des Eierstocks der Hennen, um sie zu „Poularden“ zu machen. Einfichtiger Weise unterläßt man diese Operation jetzt auch in Frankreich meistens und

\*) Die zu verschneidenden Hähne müssen zwischen 3 und 4 Monate alt und bei der Operation noch nüchtern sein. Letztere wird nach Prof. Allibert folgendermaßen ausgeführt: Nachdem ein Gehilfe den Hahn mit dem Rücken so auf die Oberschenkel des bequem sitzenden Operators (welcher den Hals des Hahns zwischen die Knie nimmt) gelegt, daß das Hintertheil des Vogels letzterem zugekehrt ist, und nachdem er den rechten Fuß nach hinten, den linken längs des Körpers nach vorn gezogen hat, rupft der Operator dem Hahn zwischen Brustbeinspitze und After die Federn aus, hebt mit der Festnadel die Bauchhaut in die Höhe und macht ungefähr 3 cm unterhalb und links der Kloake mittelst einen feinen scharfen Messers einen so großen Querschnitt in die Haut, daß durch die Oeffnung der Zeigefinger bequem eingeführt werden kann. Mit diesem schiebt er die Gebärme zurück, sucht in der Höhe des Magens am Rückgrat den linken Hoden (Fig. 80t; S. 773), löst diesen ab und bringt ihn heraus. Dasselbe wiederholt sich mit dem rechten Hoden. Dann bringt er die Eingeweide in Ordnung, legt die Wundränder glatt an einander und näht mit einigen Stichen zu (S. 775). Gewöhnlich schneidet man den Hähnen noch den Kamm ab, um sie kenntlich zu machen. Die kastrierten Thiere bringt man zunächst in einen ruhigen, mit Stroh belegten Raum (ohne Sitzrangen) und setzt ihnen Futter und Trunkwasser vor.

verlangt dort nur von den zur Mast einzustellenden Hennen, daß sie, 6 oder 7 Monat alt, sich noch nicht begattet und noch nicht gelegt haben, daß sie von einem einjährigen Hahn abstammen, daß sie breitflüchtig und breitschulterig, zur Zeit der Einstellung bereits recht fleischig sind und unter den Flügeln sehr weißes Fleisch haben. Alte Thiere, vielleicht austrangirte Legehühner, wolle man keinesfalls rationell zu mästen versuchen, sie geben aber, namentlich nach der auf S. 765 erwähnten Weise behandelt, ein gutes Suppenfleisch. Junge zur Halb- oder Vollmast bestimmte Hühner sondere man also im Alter von 2 bis 3 Monaten nach dem Geschlecht ab und halte sie getrennt bis zum Alter von 5 oder 6 Monaten, wo sie dann entweder verkauft oder systematisch gemästet werden. Im ersteren Falle ersetzt man, um die Thiere „körnerfett“ (halbgemästet) zu machen, das auf S. 763 unter „Zuli“ angegebene Rüdenfutter oder ähnliche Mischungen, welche sie bis dahin erhalten, 2 bis 3 Wochen vor beabsichtigtem Verkauf durch eine etwas bessere resp. mehr fettbildende (eiweiß- und fettreichere) Nahrung, indem man Rüben und Kartoffeln zurüdtreten läßt und dafür mehr Buchweizen-, Gersten- oder Maismehl bezw. Schrot und wenn möglich jeden Tag eine Anzahl Sonnenblumenkerne — letztere, sehr leicht zu bauen, sind ein ausgezeichnetes Mastfutter — giebt; nicht versäumen darf man aber, die Hühner während der letzteren Frist in einen halbdunkeln, ruhigen, gleichmäßig warmen, nicht zu großen Raum (Keller, Stall) zu sperren. Bei dieser Behandlung erzeugen sie das sogen. durchwachsende Fleisch, welches sich durch das, in dem die Muskelfasern umgebenden Zellgewebe und dem Bindegewebe abgelagerte weiße Fett und durch „Kraft und Saft“ auszeichnet, deshalb sehr geschätzt wird. Derart bezw. in der auf S. 740 angegebenen Weise behandelte Junghühner haben aber auch die beste Vorbereitung zur Vollmast genossen, sie haben nicht nur die Periode der Vorfütterung (Vormast), sondern auch die der Fleischmast (Halbmast) durchgemacht, so daß sie nur noch die eigentliche Fett- oder Hauptmast zu absolviren haben, wozu dann noch 8 bis 14 Tage nöthig sind.

Vor Beginn dieser dritten Periode — während deren „das angelegte Fett eine kernige Beschaffenheit annimmt, Verfettung der Gewebe eintritt und die Fresslust der Thiere sich verringert“ — mustere man noch einmal die Mastkandidaten: Vögel, welche nicht gut angelegt haben und nicht vollkommen gesund sind, scheidet man am besten aus. Zu erinnern ist weiter daran, daß noch nicht ausgewachsene, also unter 5 oder 6 Monat alte Hühner zwar großen und fleischigen Körper entwickeln, aber zum Fettwerden längere Zeit beanspruchen als ausgewachsene, weil sie eben das reichlich zugemessene nahrhafte Mastfutter in erster Linie zum Auf- und Ausbau des Körpers verwenden; ferner, daß eine gesteigerte Zufuhr von Fett, namentlich bei gleichzeitiger Erhöhung des Eiweißgehalts der Nahrung, und von Kohlehydraten (Stärke- und zuckerhaltige Stoffe) direkt bezw. indirekt den Fettanatz erhöht, daß endlich wegen der verminderten Fresslust in dieser Periode „vorzugsweise schmaches“, dabei aber nährstoffreiches und leicht verdauliches Futter zu verabreichen ist, um die vollständige Ausmästung zu erzielen (G. Kraft). Die Franzosen legen auf letzteren Punkt großes Gewicht.

b) Das beste Mastfutter ist Buchweizenmehl, mit Milch zu einem steifen bröcklichen, nicht klebrigen Teig angemacht; der zur Fütterung der bekannten Bräffeler



Poularden benutzte Teig wird aus ungebeuteltem Buchweizenmehl und abgefahnter Milch bereitet; die Mäster von Mans und Laflèche nehmen zu dem Zweck („Poulardes du Mans“) sogar nur „die Blume des Buchweizenmehls“ und unverbünnte reine Kuhmilch, zuweilen auch setzen sie dem Buchweizenmehl ein Drittel feinstes Gersten- oder Hafermehl bei. Ueberhaupt ist der beste Ersatz für Buchweizenmehl eine Mischung letzterer beiden Mehle; Maismehl, kleiefrei, wird auch verwendet, doch erzeugt dasselbe gelbes Fett und ist auch, was bei Käfigmast ja ganz besonders ins Gewicht fällt, weniger leicht verdaulich, man setze also bei etwaiger Verwendung desselben nicht mehr als ein Viertel oder ein Drittel dem Futter zu. Werden nicht so hohe Ansprüche an das Tafelgeflügel gestellt, resp. machen sich die Ausgaben für feines Futter nicht bezahlt, so verwende man eine Mischung von Gersten- und Buchweizengries und Kleie oder Schrot, oder auch etwas Hafer- und Maismehl, und rühre den Teig vielleicht zu zwei Mahlzeiten täglich mit Wasser, zu einer mit Milch an. Erforderlich aber ist es, daß an den letzten 5 oder 6 Mastungstagen nur mit Milch angerührter Teig verabfolgt wird; Zuführung von Wasser während der Mast hindert das Fettwerden und bewirkt (statt der zarten Weiße) einen bläulichen Schein des Fleisches, welcher dasselbe, wenigstens in Frankreich, minderwerthig macht. Außerdem mischt man in Frankreich, so bei Houdan, an den letzten 4 oder 5 Tagen der Fettmast dem Teig pro Kopf und Mahlzeit 10 Gramm Schweineschmalz oder einen Kaffeelöffel voll Del bei.

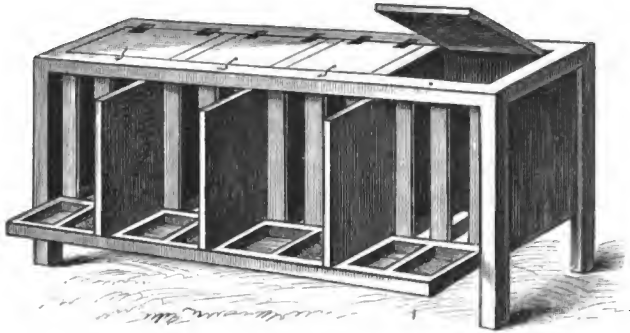


Fig. 97. Mastkäfige.

c) Der Mastraum muß von lärmendem Geräusch abgeschlossen, luftig (doch nicht zugig), möglichst gleichmäßig temperirt (etwa 12 bis 15 Grad R. warm) und halbdunkel sein und darf, außer vom Mäster zu den bestimmten Zeiten, von keinem anderen Menschen oder gar einem Thier betreten werden; die Hühner werden um so besser und rascher fett, je weniger Störungen und Zerstreuungen sie ausgesetzt sind und je weniger Bewegung sie haben. Um Letzteres zu erreichen, setzt man sie entweder zu 6 bis 10 Stück in Kästen, welche dieser Zahl eben Raum gewähren, oder aber einzeln in Mastkäfige, die etwa in der beistehend veranschaulichten Weise (Fig. 97) eingerichtet sind. Sie bilden kleine, aus Holz hergestellte Ställchen oder Zellen, jedes von ca. 23 cm Höhe und je 25 cm Länge und Breite — jedenfalls müssen sie so schmal sein, daß das Huhn sich nicht herumzubrehen vermag —, deren mehrere, der Billigkeit wegen, gewöhnlich zu einem Ganzen vereinigt sind; doch müssen in diesem Falle die Zwischenwände (s. Abbildg.) soweit vorragen, daß die Hühner sich nicht sehen können. Der Boden besteht aus etwas abgekanteten Latten, welche den Roth durchfallen lassen; ebenso ist die Vorderwand durch Latten ersetzt, damit die Zinsassen den Kopf durchstecken und zum Futter gelangen können; die anderen Seiten sind geschlossen, die Decke ist mit einer Klapptür versehen; das ganze Holzwerk erhält einen Anstrich

Geflügelzucht.

(Lünche), um dem Ungeziefer entgegenzutreten; für Puten und Gänse müssen die Zellen entsprechend größer sein. Der Boden der Käfige befindet sich wenigstens 20 cm überm Boden des Mastlokals, unter dieselben wird, der Reinlichkeit wegen, etwas Sand oder Asche gestreut; jeden Tag ist der Koth zu entfernen und jeder Stall nachzusehen, denn nur zu bald stellt sich unreine Luft und Ungeziefer ein. Da die Käfige transportabel sind, können sie reihenweise aufeinander gestellt werden. Man kann die ganze Einrichtung auch, wie Fig. 98 vergegenwärtigt, terrassenartig machen und in ein festes System bringen. Der Boden der Käfige ist dann aber nur am hinteren Theil aus Stäben gebildet; die Entleerungen des Huhns fallen, da sich dieses nicht herumdrehen kann, durch die Stäbe auf den Fußboden des Mastraumes. Die Vorderseite (Latten oder Brettchen) muß beweglich sein, um die Thiere einsetzen und herausnehmen zu können. Daß der Mastraum vor Mäusen und Ratten gesichert sein muß, darf wohl als selbstverständlich gelten.

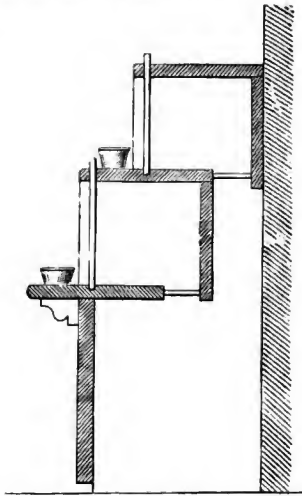


Fig. 98. Mastkäfige.

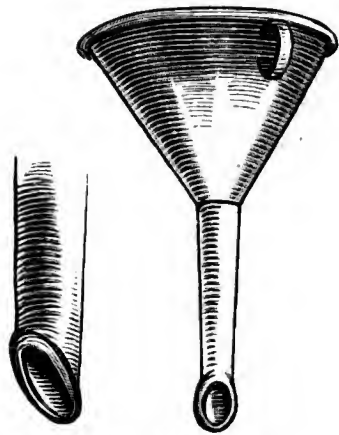


Fig. 99. Futtertrichter.

d) Die Mastung selbst geht vor sich, indem man entweder den Hühnern das oben beschriebene Mastfutter täglich zwei- oder dreimal in sauberen Blechnäpfen vorsetzt (Freimast), oder sie stopft (Stopfmast). Zu jeder Mahlzeit ist das Futter frisch zuzubereiten, und nie darf bei Freimast mehr gegeben werden, als die Thiere sogleich verzehren: stehendes Futter wird, abgesehen von den unnützligen Kosten, leicht sauer und dann den Vögeln nachtheilig. Die Futterzeiten sind regelmäßig innezuhalten; bei Freimast giebt man täglich dreimal: Morgens früh, Mittags und gegen Abend, bei Stopfmast zweimal: Morgens und gegen Abend. Schlechte Fresser müssen gemerkt und beobachtet, etwaige Kranke in Freiheit gesetzt werden. Bei Stopfmast sind die Käfige zu numeriren und deren Insaßen jeden Tag in derselben Reihenfolge zu füttern. Zu dem Zweck werden vorher aus dem angegebenen, ausgerollten Teig Röhren von solcher Dicke (6—12 mm) geformt, daß das Huhn sie bequem verschlucken kann. Der Mäster nimmt das zu stopfende Huhn aus dem Käfig, wickelt

es — geübte Personen nehmen zwei Hühner zusammen — in ein Tuch, so daß nur der Kopf frei bleibt, und legt es auf oder zwischen die Knie, die linke Hand ergreift sodann den Kopf von hinten und öffnet den Schnabel, während die rechte eine Nudel ergreift, sie in bereit stehendes Wasser taucht und dem Huhn in den Rachen steckt, worauf sie, ohne sie zu zerbrechen, der Zeigefinger soweit als möglich nach hinten schiebt; auch kann man dem Hinabgleiten zu Hilfe kommen, indem man mit dem Daumen an der Gurgel hinabstreicht. Während der ersten Tage giebt man pro Mahlzeit und Kopf 2 oder 3 Nudeln, die Zahl steigert sich aber auf 10 bis 12, ja 15 Stück. Hat ein Huhn bei einer Mahlzeit noch nicht verdaut, so ist es bei dieser zu überspringen. Obgleich die Mäster mit der Zeit eine große Geschicklichkeit sich aneignen, so kann, nach A. Espanet, eine geübte Person nicht gut mehr als 100 Hühner versorgen. Vielorts ist man von der mühevollen Arbeit des Stopfens abgekommen und hat die Freimastung eingeführt. Machen die Hühner die Perioden der Fleisch- und Fettmast (S. 832) im Käfig durch, so nimmt dies etwa 3 Wochen in Anspruch; bei recht fleischigen Hühnern ist nur eine 12- bis 14tägige Einsperrung nötig, zuweilen genügt schon eine 8tägige Stopfmast. In England (Suffex, Berkshire) rechnet man 3 Wochen Käfigmast: 2 Wochen mit vorgelegtem Futter (Brei aus Haferschrot oder Hafermehl mit Milch und etwas Leinöl oder Fett), dann 8—10 Tage Nudelung. Die eigentliche Mastung der sogen. Steirischen Rapaunen dauert, nach guter Vorfütterung, 16 bis 21 Tage. Die Hühner werden, zu zehn bis zwölf in einen mit Tüchern verhüllten Käfig („Steige“) gebracht, Morgens 6 Uhr und Abends 6 Uhr je paarweise „geschoppt“ (gestopft). Während der 21tägigen Mastungsbauer erhält pro Paar 15 Ltr. gut getrockneten, im Backofen gedörrten Mais (à Ltr. 5 Kr.), 2 Ltr. gute Hirse (à 7½ Kr.), 3 Maß süße, nicht abgerahmte Milch (à 10 Kr.), so daß ein Huhn 60 Kr. zu mästen kostet; es erreicht dabei ein Gewicht von 6 und mehr Pfund.

Der Franzose Jaque versuchte zuerst die Mastung durch halbflüssiges Futter, d. h. durch einen aus Gerstenmehl und Milch oder Wasser bereiteten dünnen Brei. Das Verfahren hat Anklang gefunden, unter Anderen mästen die Herren Arnoult in Gambais bei Foudan alljährlich viele Tausend Küden nach dieser Methode (vergl. S. 741). Die Einführung des Breies in den Schlund geschieht mittelst eines Futtertrichters (Fig. 99). Dies ist ein gewöhnlicher, oben 10 cm breiter und vom Rand bis zum Beginn der Röhre 6 cm hoher Trichter aus verzinnem Eisenblech, dessen Röhre oben 25 mm, an der Spitze aber 15 mm weit und schräg abgeschnitten ist; die Ränder hier sind umgebogen und mit einem schmalen dünnen, angelötheten Falz versehen. Beim Stopfen wird der Vogel zwischen den Knien gehalten, der Hals desselben gestreckt, der Trichter in den Schlund eingeschoben (wobei man den 1. Finger der rechten Hand in den am oberen Ende des Trichters angelötheten Ring legt), das Futter mit einem Löffel eingeschüttet und langsam in den Kropf hinabgedrückt. Die Fütterung wird täglich dreimal vorgenommen, die jedesmal gereichte Menge des Breies beträgt 15—18 Centiliter, in 14—20 Tagen ist die Mast vollendet.

Um das Verfahren zu erleichtern und zu regeln, um Zeit, Arbeitskräfte zu sparen und die Thiere weniger zu beunruhigen, baute Odile Martin in Paris die Stopfmaschine oder Gaveuse (Fig. 100), mit Hilfe deren ein geübter Arbeiter in einer Stunde 200 Stück Geflügel zu stopfen vermag. Die Maschinerie ruht

auf einem hölzernen Dreifuß, welcher mittelst seiner Rollen leicht nach jeder Richtung geschoben werden kann. Ein metallener Aufsatz trägt die Spritze oder Kompressionspumpe. Durch den zur Aufnahme des Futters bestimmten Cylinder geht der Pumpstöß (luftdicht); ein 45–50 kg schweres Gewicht (Abbildung unten) übt den nötigen Druck (Spannung) aus. An den Cylinder schließt sich eine Kautschukröhre an, die vorn ein nach Art des Jaque'schen Trichters eingerichtetes, aber zur Regelung des Austretens von Futter mit einem Drucker (Verschlußhahn) versehenes Mundstück hat, welches in Schnabel und Schlund des Vogels eingeführt wird. Nachdem der Cylinder mit dem Futterbrei gefüllt, wird das pressende Gewicht mittelst der Kurbel emporgehoben, und infolge des Drucks tritt das Futter aus dem Mundstück heraus. Mit der Kurbel ist auch ein Zählwerk verbunden, und nach jedem ausgepreßten Centiliter Futter rückt der Zeiger um eine Ziffer weiter; letzterer bleibt aber stehen, sobald der Hahn geschlossen ist, und wird durch einen Zug an dem unteren Messingring der Uhr wieder auf Null gestellt, das Futter tritt zurück und erst durch ein neuerliches

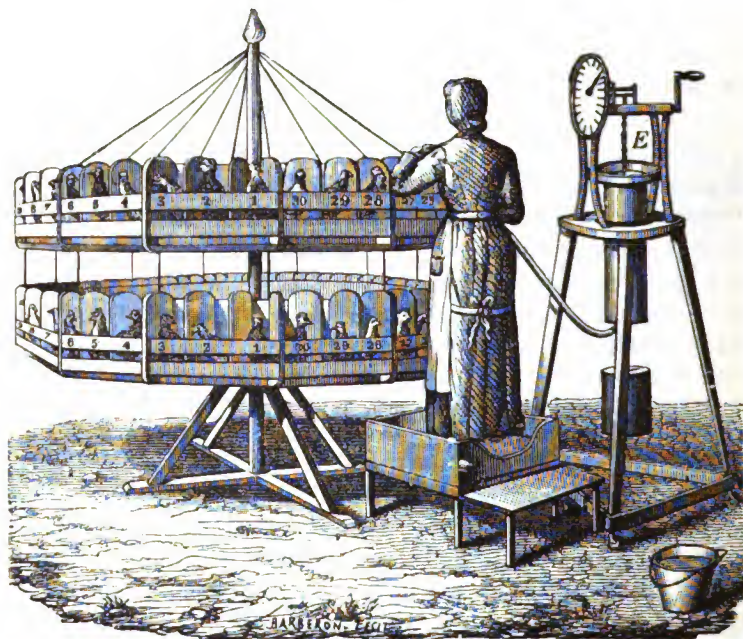


Fig. 100. Drehbarer Mastkäfig für 60 Stück Geflügel nebst Stopfmaschine, von D. Martin.

Öffnen des Hahns kommt die Maschine in Gang. Die Bewegung der ganzen Maschine erfolgt durch ein Trittwerk. Die zu mästenden Hühner sitzen, wie die Abbildung zeigt, in einem drehbaren, karousselartigen, ein-, zwei- oder mehr-etagigen Mastkäfig (von D. Martin „Epinette tournante“ genannt), jeder Vogel in einer Zelle allein und hier mittelst eines Riemens oder Kettkens befestigt; bei vier- und fünf-etagigen Mastkäfigen bedient sich der Mäster einer Art Fahrstuhl, und bei Bedienung mehrerer Käfige läuft die Stopfmaschine auf Schienen von einer zur anderen. Ein Mastkäfig wie der abgebildete, nebst Stopfmaschine und Schemel kostet bei D. Martin 800 Francs. — In Deutschland sind diese Mastkäfige und Stopfmaschinen nur vereinzelt eingeführt, man sieht sie bei uns als „Marter-Instrumente“ an; selbst in Mastanstalten begegnet man vielfach der Freimast in Einzel- oder Gesellschaftskäfigen, zumal durch

Ankauf einer Mästmaschine das Anlagekapital sich erhöht und das Fett der mit dieser gemästeten Thiere keine Festigkeit hat.

7. **Nutzung.** Indem ich betreffs der Bedeutung der Geflügelzucht und des hohen Werthes ihrer Produkte die Einleitung dieses Buches nachzulesen bitte, möchte ich hier nur noch einige spezielle Punkte erörtern, wobei ich außer den Hühnern z. Th. auch das andere Geflügel berücksichtigen werde.

a) **Fleisch.** Der Werth des Geflügelfleisches, der Gehalt desselben an verdaulichen Nährstoffen, welcher in der Regel viel zu gering angeschlagen wird, läßt sich aus folgender, die mittlere procentische Zusammensetzung der Nahrungsmittel wieder-

| Fleischsorte               | Eiweiß-<br>körper<br>(Stickstoff) | Fett | Wasser | Asche |
|----------------------------|-----------------------------------|------|--------|-------|
|                            | o/o                               | o/o  | o/o    | o/o   |
| Hühnerfleisch, mittelfett  | 20                                | 4    | 75     | 1     |
| " fett . .                 | 18,60                             | 9,34 | 70,5   | 0,91  |
| Gänsefleisch, sehr fett .  | 16                                | 45,5 | 38     | 0,5   |
| Gänsebrust, Pommerische    | 21,5                              | 31,5 | 42,5   | 4,5   |
| Entenfleisch . . . .       | 20,4                              | 2,8  | 71,8   | 1     |
| Wildente, Brustfleisch .   | 23,8                              | 3,7  | 69,9   | 0,98  |
| Taubenfleisch . . . .      | 18,5                              | 1    | 76     | 1     |
| Kalbshuhn . . . . .        | 25,86                             | 1,48 | 71,96  | 1,90  |
| Kalbfleisch, fett . . . .  | 19                                | 7,5  | 72,5   | 1     |
| Schweinefleisch, fett . .  | 14,5                              | 37,5 | 47     | 1     |
| Dachsfleisch, mittelfett . | 21                                | 5,5  | 72,5   | 1     |
| Secht . . . . .            | 18,5                              | 0,5  | 80     | 1     |
| Hering, marinirt . . . .   | 19                                | 18,1 | 46,4   | 16,5  |
| Hühner-Ei . . . . .        | 12,5                              | 12   | 74,5   | 1     |

gebenden Tabelle ersehen. Danach dürfen sowohl Geflügelfleisch (Braten, Suppe) wie Eier mit anderen Fleischsorten sicherlich in die Schranken treten, und beide Produkte der Geflügelzucht empfehlen sich ihres Nährgehalts und ihrer leichten Verdaulichkeit wegen in dieser oder jener Form und Zubereitung den Gesunden ebenso wie den Leidenden und Genesenden, dem erwachsenen wie dem heranwachsenden Geschlecht. Außerdem ist zu bedenken, daß kein anderes Fleisch, mit Ausnahme von

Kalbtfleisch, so schnell producirt werden kann, und dabei so leicht und billig, als das junger Hühner u. a. Geflügels: junge Tauben sind schon mit 4 Wochen, Kücken mit 6 Wochen schlachtreif.

Da wir die Fütterung und Mastung der Schlacht- und Tafelhühner schon behandelt, bleibt nur noch Einiges über Schlachten und Zurichtung zu sagen. Die Hühner werden geschlachtet, nachdem sie etwa 12 Stunden gefastet haben, also ihr Ptopf und auch der Darm möglichst leer geworden. Man tödtet sie, indem man ihnen entweder mit einem kurzen, schweren Stock einen kräftigen Schlag hinter das Genick giebt, oder den sog. Genickmeißel in den Hinterkopf stößt, oder indem man ihnen die Gurgel durchschneidet, oder ein langes, spitzes Messer von der Schnabelhöhle aus durch den Gaumen ins Gehirn stößt oder aber, indem man vermittelst einer scharfen, in den geöffneten Schnabel eingeführten Scheere die zu beiden Seiten unter der Zunge liegenden Drosseladern durchschneidet. Der Gurgelschnitt bringt dem Huhn eine häßliche Wunde bei, deshalb sind die anderen Methoden vorzuziehen. Die durch Schnitt oder Stich geschlachteten Hühner muß man rasch und gut ausbluten lassen; sie zeigen nach dem Braten ein weißeres Fleisch als die auf andere Weise getödteten, doch ist es trockner und weniger nahrhaft. Ehe der Körper erkaltet, muß er gerupft sein, man darf dabei aber nicht die Haut verletzen. Dann wird das Huhn ausgenommen, indem man mit dem Zeigefinger in die Kloake fährt, den Mastdarm ergreift, hervorholt (die anderen Eingeweide folgen) und rund um den Kloakenrand abreißt; nachdem die Bauchhöhle ausgespült, füllt

man sie, um ein Einsinken zu verhindern, mit Papiertnäulchen aus — bei kühlem oder kaltem Wetter und baldigem Verbrauch kann das Ausnehmen eventuell unterbleiben. Des besseren Aussehens wegen drückt man das Brustbein ein und legt die Hühner zwischen zwei mit Gewichten beschwerte Bretter an einen kühlen Ort, wo man sie gänzlich erkalten läßt (S. 744); das zarte Ansehen feinen Tafelgeflügels erhöht man noch, indem man dieses mit Meie abreibt oder mit einem in Milch getauchten Leinentuch umwickelt. Die im Kühlraum erkalteten oder erstarrten Hühner sind nun zum Versandt fertig, sie werden zu dem Zweck in starkes weißes oder in Pergament-Papier eingeschlagen und in lose geflochtene Körbe gelegt; warm eingepacktes Geflügel hält sich nicht. — Wer nur gewöhnliches oder halbfettes Marktgeflügel producirt, wird hinsichtlich der Zurichtung den Marktbrauch oder das Verlangen des Händlers zu beachten haben.

Die großen Kämme und die langen Kehllappen der Le Mans-Hühner u. a. werden in Paris mit hohen Preisen bezahlt und zu Pastetchen verarbeitet (S. 155).

b) Eier. Der Hühner-Eier ist schon auf vor. Seite gedacht worden. Ihr Gehalt an blut-, fleisch-, fettbildenden Nährstoffen (Eiweiß und Fett) in concentrirtester Form, der Wohlgeschmack und die Verdaulichkeit, endlich die verschiedenen Arten, nach denen sie zubereitet werden können, und der billige Preis machen sie zu einem Ernährungsmittel von größtem Werthe, welches insbesondere auch bei den arbeitenden Klassen noch mehr Eingang finden müßte: 10 Eier von Mittelgewicht (50 g) entsprechen hinsichtlich des Nährwerthes einem Pfund mittelfettem Rindfleisch, abgesehen davon, daß sie gerade dann, wenn sie am werthvollsten (Frühjahr, Sommer), auch billiger sind als dieses. Denn es muß betont werden, daß die erwähnten Vorzüge der Eiernahrung uns weit weniger durch die „konservirten“, drei bis sechs Monate alten oder noch älteren, vielfach eingetrockneten, verdorbenen oder muffig schmeckenden galizischen oder ungarischen Eier, welche namentlich in unsere größeren Städte kommen, als vielmehr durch frische Eier geboten werden. Die Annehmlichkeit, möglichst immer frische Hühner-Eier für den Haushalt und besonders für die Kinder oder kränkliche, schwächliche Personen zu haben, wiegt daher die geringen Futterkosten, welche aus dem Halten einiger Legehühner unter ungünstigen Verhältnissen erwachsen, sicherlich auf; selbstverständlich müssen die Hühner gesund und gut genährt sein, denn kränkliche, naturwidrig gehaltene Hühner legen blasse, dotter- oder fettarme Eier. Gerade aber der Dotter (S. 816) ist der werthvollste und wohlschmeckendste Theil des Eies, und deshalb sind dotterreiche Eier den eiweißreichen vorzuziehen, insbesondere (gekocht\*) für den Frühstückstisch, auch für Kinder und Leidende. Den größten Dotter, d. h. verhältnißmäßig, haben die mittelgroßen und kleinen Eier, und daher und in Folge des geringen Wassergehalts kommt der gerühmte feine Geschmack der Bantam-Eier (s. S. 273. 290) u. a.; sehr große Eier dagegen, z. B. von Spaniern, enthalten viel Eiweiß; bei kleinen Eiern verhält sich Dotter zu

\*) Rohe Eier sollte man aus dem auf S. 816 angegebenen Grunde nicht austrinken, sondern lieber erst in eine Tasse schlagen; überhaupt sei man vorsichtig damit, da, worauf Hr. Prof. Dr. Bürn („Bl. f. Gefl.“ 1884, S. 274) hinweist, die von schwindelhaften Hennen gelegten Eier vielleicht lebensfähige Tuberkel-Bacillen (S. 793), welche beim Kochen jedoch getödtet werden, enthalten können.



Eiweiß wie 2 : 3 (4 : 6) bei großen und sehr großen wie 4 : 7 bis 4 : 8. Wer im Winter frische Eier liefern kann — die besten Winterleger sind Hennen aus Frühbruten desselben Jahres (S. 819) oder auch Hennen, die im Frühjahr und Sommer längere Zeit gebrütet und geführt, im Legen also pausiert haben —, wird immer lohnendsten Absatz finden. Es empfiehlt sich, die Eier mit dem Legedatum zu versehen bezw. zu stempeln (Datum-Eier) — betrügerische Manipulationen müssen als Vergehen gegen das Nahrungsmittel-Gesetz geahndet werden —, man hat dann einen Anhaltspunkt hinsichtlich des Alters. In den Central-Hallen zu Paris (S. 723), wo im Sommer 1—2 Tage, im Winter 1—6 Tage alte Eier als „frisch“ gelten, werden die Eier auf ihr Alter (angebrütete Eier erkennt man mittelst des Eierspiegels; S. 822), geprüft, indem man 145 g Kochsalz in einem Liter Wasser löst und das Ei in die Lösung, welche man am besten in ein hohes weites Glas bringt, legt: ist das Ei ganz frisch, d. h. bis 1 Tag alt, so fällt es zu Boden; ist es älter, so erreicht es den Boden nicht; ist es 3 Tage alt, so schwebt es unterm Wasserspiegel; ist es älter als 5 Tage, so kommt es an die Oberfläche und hebt sich um so höher heraus, je älter es ist. Diese Prüfung gründet sich auf die durch die feinen Luftlöcher der Eischale hindurch erfolgende Verdunstung von Wasser und die deshalb von Tag zu Tag sich steigende Gewichtsabnahme resp. auf die vor sich gehende Veränderung des spezifischen Gewichts. Letzteres beträgt bei frischgelegten Eiern 1,080, mindestens 3 Wochen alte Eier haben ein solches von 1,060. Nach den im pharmaceut. Institut der Universität Dorpat (s. „Dannov. Land- und Forstw. Vereinsblatt“ 1882, S. 219) angestellten Versuchen kann das spezif. Gewicht 1,060 im Allgemeinen als das Minimum angesehen werden, welchem gute Eier entsprechen sollten. Ein frisches Ei muß sonach in einer Kochsalzlösung von 1,080 spezif. Gewicht unter sinken oder wenigstens schweben; gute Haushaltungs-Eier (7—8 Tage alt) müssen dasselbe Verhalten bei einer Kochsalzlösung von 1,060 spez. Gew. zeigen, und solche Eier sollten auch zum Konserviren verwendet werden; Eier, welche nicht einmal in einer Kochsalzlösung von 1,020 bis 1,026 spez. Gew. unter sinken oder untergetaucht schweben, sondern obenauf schwimmen, sind verdorben, mithin zu vernichten. Für die Kontrolle seitens der Marktpolizei würden also zwei Kochsalzlösungen von 1,060 resp. 1,026 spez. Gew. genügen, wünschenswerth wäre außerdem noch eine dritte von 1,080.

Um für Küchen- und gewerbliche Zwecke auch im Winter genügende Mengen Hühner-Eier verfügbar zu haben, muß man Sommer-Eier konserviren, d. h. sie so behandeln und aufbewahren, daß sie einerseits möglichst geringen Gewichtsverlust (s. oben) erleiden, also nicht eintrocknen, und anderseits nicht durch Fäulniß verderben — oder mit anderen Worten, daß die Luft und die Verursacher des Verderbens oder Faulwerdens, die winzigen Keime von Gese- und Schimmelpilzen, nicht durch die feinen Luftlöcher (Poren) der Eischale in das Ei eindringen, resp. daß das Wasser des Ei-inhalts nicht durch die Schale hindurch verdunstet. Zu dem Behuf legt man sie entweder in Materialien, welche der Luft den Zutritt wehren, oder aber man verschließt die feinen Poren der Schale durch besondere Stoffe. Den ersteren Zweck erfüllen am besten Roggenkörner, in welche man die Eier so steckt, daß sie sich gegenseitig nicht berühren; der Roggen kann in Haufen oder in Kisten oder Säcken liegen. Sand, Kleie, Sässel, Spreu, Hafer, Buchensägemehl oder Holzasche geben nicht gleiches Resultat. Hübliche Erfolge hat man auch, wenn man die Eier einzeln in festes Papier einwickelt und sie in einem frostfreien Raum auf Stellagen zc. aufbewahrt, oder wenn man nach chinesischer Methode jedem eine Umhüllung von feuchtem Lehm giebt und sie in flache Kisten legt. Wohl das beste der

bis jetzt benutzten Konservierungsmittel ist die Vaseline, eine fettartige Substanz ohne Geruch und Geschmack, welche zuerst von Dr. R. Möller in Rudolstadt angewendet und erprobt worden: bis 15 Monate sind die Eier, welche, nachdem sie gründlich abgewaschen, mit dem Stoff (und vielleicht nach einigen Monaten noch einmal) eingerieben werden, hinsichtlich des Geschmacks und des Gewichts wohl erhalten geblieben. Andere Fette und Öle, wie Leinöl zc., werden leicht ranzig und theilen diesen Geschmack dann den Eiern mit; am besten von diesen dürfte noch frisches Provencer-Öl, in welchem etwa der vierte Theil Paraffin aufgelöst ist, sein; Eintauchen in reines geschmolzenes Paraffin wird zu theuer; gute Dienste hat Einreiben mit geräuchertem Speck, nach 3 Monaten wiederholt, geleistet; Ueberzüge von Wasserglaslösung, Gummi arabikum, Kollodium, in Spiritus gelöstem Schellak zc. springen leicht ab und zeigen auch sonst Schattenseiten. Mehrere Minuten langes Eintauchen in eine 5 prozentige Salicylsäurelösung, dann Abtrocknenlassen an der Luft und Aufbewahren in Kisten zc. an trocknen, frostfreien Orten wird empfohlen, ebenso das Konserviren vermittelst Eis, d. h. Einlegen der Eier in mit Zinkschubladen versehene Kisten und Umgeben der letzteren mit Eis (Eiskeller). Das älteste Verfahren besteht in dem Konserviren durch Kalkmilch und wird immer noch im Großen in Frankreich, England, Deutschland, Amerika zc. angewendet. Die Flüssigkeit stellt man her, indem man ein Faß zur Hälfte oder zwei Drittel mit Wasser füllt und auf jeden Eimer  $\frac{1}{2}$  Pfd. gelöschten Kalk (Mauerkalk), vielleicht auch etwas Salz, einrührt; die frischen Eier werden sorgfältig und dicht, mit der Spitze nach unten, in ein anderes Faß gebracht, mit der Flüssigkeit, welche man einige Tage hat stehen lassen, übergossen und das Ganze an einem kühlen Ort aufbewahrt. Langes Liegenlassen in Kalkmilch oder Kalkwasser bewirkt ein Bruchigwerden der Schale und einen kalkigen Geschmack der Eier („Kalk-Eier“); man hat deshalb vorgeschlagen, sie vor dem Einlegen mit Speck einzureiben, oder aber sie nur 2—3 Wochen in Kalkmilch liegen zu lassen und dann, an der Luft getrocknet, in Kisten zc. zu verwahren, doch läßt auch Letzteres zu wünschen übrig. — Die zu konservirenden Eier müssen durchaus gut und frisch (S. 839), dürfen weder angebrütet sein noch schmutzige, gesprungene Schale haben. Deshalb werden sie vorher in einem dunkeln Raum gegen eine helle Flamme (Petroleumlampe mit Rundbrenner zc.) gehalten resp. mit dem Eier Spiegel geprüft — auch das spezif. Gewicht giebt Aufschluß; s. vor. Seite —, der Gehalt muß sich dabei vollständig hell, durchscheinend, die Schale darf nicht den geringsten Sprung zeigen; Schmutz entfernt man vermittelst eines feuchten Tuches oder Schwammes. Das Eier-Konserviren wird am lohnendsten sein, wenn man es zu einer Zeit vornimmt, in der die Eier am billigsten sind, also im Mai oder Juni, doch geschieht es meist im August oder September, weil da weniger Eier befruchtet resp. angebrütet sind als im Mai (S. 762. 764). Dem Einwand läßt sich jedoch zum großen Theil begegnen, indem man die Eier jeden Tag sammelt, d. h. möglichst früh aus den Nestern nimmt, ehe eine brütige Henne sie „besitzt“, und sie noch am selben Tage präparirt. Für Eier, welche bald verkauft werden („frische“), genügt ein Aufbewahren in Kleie oder dergl. enthaltenden Schubkästen. Ueber gesammelte, verwendete, verkaufte Eier zc. ist Buch zu führen (S. 3). Gefrorene Eier werden brauchbar gemacht, indem man sie in ein Gefäß mit Schnee oder kaltem Wasser legt und dieses in einem mäßig warmen Raum aufstellt; solche Eier sind dann aber bald zu verwenden.

Zwecks Versendung werden die Eier, unter denen sich keine faulen und ge-



sprungenen befinden dürfen, schichtenweise in Kisten oder Tonnen verpackt, wobei man weiches, reines, trocknes Stroh oder Heu, Häcksel, Hafer, Korbabfälle, Seegras u. a. als Unter-, Zwischen- und Oberlage benutzt. England verlangt starke, saubere Kisten von etwa 68 engl. Zoll Länge, 21 Zoll Breite und 9 Zoll Höhe, deren Langseiten aus ca.  $\frac{1}{2}$  Zoll, die Kurzseiten aus doppelt so starken Brettern bestehen; die Eier sind in reinem weichen Stroh und zwar in vier geradlinigen Schichten zu je 3 Schod zu verpacken, so daß auf die halbe Kiste — die Kisten sollen nämlich so eingerichtet sein, daß sie in der Mitte durchgefägt werden können — 12, auf die ganze 24 Schod kommen; die Eier selbst müssen durchaus sauber, möglichst frisch sein und gegen 60 g wiegen. Neuerdings hat man Kisten in der Weise konstruiert, daß man ihren inneren Raum vermittelst fester Holzpappe in mehrere kleinere, wagerechte Räume oder Einschlachten theilte, deren jeder zur Aufnahme einer Schicht Eier bestimmt ist; nachdem die unterste Schicht auf Korbabfälle oder Stroh eingelegt, wird ein Stück Pappe aufgelegt, dann der folgende Pappkasten aufgesetzt u. s. w.; diese Verpackungsart ist bequem, sauber, praktisch.

Den Eier-Verkauf, speziell den in Frankreich gebräuchlichen nach der Größe (Dicke), haben wir schon Seite 723 besprochen. Der Verkauf nach Gewicht bedarf für den Großhandel keinerlei Vorkehrungen, für den Kleinhandel werden am besten die Eier in kleine, Mittel- und große Eier sortirt und entweder für jede Sorte das Minimalgewicht, oder die Stückzahl pro Pfund bezw. Kilo, bestimmt, der Käufer hat dann die Wahl betreffs der Sorte, und es braucht nicht bei jedem einzelnen Verkauf die Waage benutzt zu werden. Die Verwendung der Eier zu industriellen Zwecken: des Eiweißes in der Zeugdruckerei und der Albuminpapier-Fabrikation, des Dotters bei der Herstellung von feinem Handschuhleder, zur Vereitung von Eikonserven und in der Konditorei u. s. w. — wozu jährlich in Deutschland allein über 50 Millionen Eier nöthig sind —, kann hier nicht erörtert werden; diese technischen Fragen behandelt unter Anderen R. Ruprecht in seiner Schrift „Die Fabrikation von Albumin und Eikonserven“ (Wien 1882, A. Hartleben). Bemerkt sei noch, daß man die Eischalen nicht wegwerfen, sondern zerstampfen und den Hühnern unter das Futter mischen oder sonstwie zurückgeben möge, und daß zerstoßene Eischalen in Gewächshäusern der Erde kalkbedürftiger Pflanzen (Orangen u. a.) als langsam wirkender Düngestoff beigemengt werden.

c) Die Federn der Hühner haben zwar weniger Werth als die der Gänse, doch wie diese die Eigenschaften großer Leichtigkeit und Elastizität und sehr geringes Wärmeleitungsvermögen, namentlich die Flaum- und geschliffenen Deckfedern. Man darf sie also wohl mit Gänsefedern vermischt zum Stopfen der Betten, oder auch allein zum Stopfen gewöhnlicher Kissen und Betten und zu Polster-Arbeiten verwenden, nachdem man sie gereinigt und zugerichtet hat. Zu dem Zweck füllt man sie („Geflügelh.“ 1882 S. 180) in weite, aus recht losem Zeug gefertigte Beutel, steckt sie sammt diesen in Kessel mit Seifenwasser und kocht sie, unter beständigem Umbrehen, tüchtig aus, so daß das Ungeziefer (Federlinge) getödtet und der anhaftende Schmutz erweicht wird, welch' letzteren man dann durch wiederholtes Uebergießen kalten Wassers und Ausdrücken entfernt; hierauf trocknet man sie (im Beutel) erst an der Luft und dann im Backofen und klopft sie schließlich, um sie aufzulockern, mittelst eines Stöckchens tüchtig durch. Außerdem fing man Mitte der 70er Jahre in Frankreich (Paris) an, aus zerchliffenen Federn sogenanntes Federtuch herzustellen,

und nach der deutschen Patentliste wurde i. J. 1878 unter Nr. 2990 ein „Verfahren zur Verfertigung der Vogelfedern in Flaum und zur Herstellung von Stoffen aus demselben“, von Ch. Bourignon, Douchery, patentirt. Doch ist mir nicht bekannt, wie es um den neuen Industriezweig jetzt steht. — Daß aus den Behangfedern der Hähne Abstäuber, aus den Sichelfedern Federbüsche für Soldatenhüte, aus den starken Federpulven Zahnstocher gefertigt werden, dürfte genugsam bekannt sein.

d) Dünger. Der Hühnermist giebt, bei richtiger Behandlung, ein vortreffliches Düngemittel ab. Schon seine Zusammenstellung beweist dies. Nach den Untersuchungen von Prof. Dr. E. Wolff-Hohenheim enthalten 1000 Theile:

| Düngemittel         | Wasser | Organische Substanz | Stickstoff | Phosphorsäure | Kali | Natron | Kalk | Magnesia | Schwefelsäure | Chlor und Fluor | Stickstoff u. Ammon | Eisenoxyd u. Zinn |
|---------------------|--------|---------------------|------------|---------------|------|--------|------|----------|---------------|-----------------|---------------------|-------------------|
| Frischer Mist von:  |        |                     |            |               |      |        |      |          |               |                 |                     |                   |
| Tauben . . . .      | 519    | 308                 | 17,6       | 17,6          | 10   | 0,7    | 16   | 5        | 3,3           | —               | 20,2                | —                 |
| Hühnern . . . .     | 560    | 255                 | 16,3       | 15,4          | 8,6  | 1      | 24   | 7,4      | 4,6           | —               | 35,2                | —                 |
| Enten . . . . .     | 566    | 262                 | 10         | 14            | 6,2  | 0,6    | 17   | 3,6      | 3,6           | —               | 28                  | —                 |
| Gänse . . . . .     | 771    | 134                 | 5,6        | 5,4           | 9,5  | 1,3    | 8,4  | 2        | 1,4           | —               | 14                  | —                 |
| Kindern (mit Streu) | 775    | 203                 | 3,4        | 1,6           | 4    | 1,4    | 3,1  | 1,1      | 0,6           | 1               | 8,6                 | 0,6               |
| Pern-Guano, roh .   | 150    | 420                 | 70         | 140           | 33   | 28     | 126  | 9        | 20            | —               | 39                  | 3                 |
| Safer-Guano . . .   | 110    | 70                  | 20         | 348           | 1    | 15     | 400  | 15       | 13            | —               | 6                   | 1                 |
| Poudrette . . . .   | 115    | 374                 | 18         | 28            | 11   | 5      | 72   | 5        | 17            | —               | 294                 | 40                |

Der Hühner- und Tauben-Dung — ein Huhn producirt jährlich vielleicht 5 bis 6 kg, Truthuhn und Gans je 11, Ente 8 bis 9, Taube 2 oder 3 kg — eignet sich am besten für kalte, schwere Bodenarten, als Kopfdünger, zum Ueberstreuen von Getreidefeldern und Wiesen, dann auch zum Düngen resp. Treiben von Gartenpflanzen, Gurken, Kürbis, Gemüse, Krautpflanzen, zum Düngen der Hanf-, Lein- und Kleefelder. Doch muß man ihn seiner intensiven Nährkraft wegen mit Vorsicht verwenden: gepulvert in geringen Mengen ausgestreut, oder als Kompost oder als dünne Jauche; die Wirkung ist eine außerordentliche, 50 bis 60 Prozent im ersten Jahre, Hühnerdung mit Kalk oder mit Taubendung vermischt wird darin dem Guano gleichkommen; in den Niederlanden bezahlt man den Mist von 100 Tauben — dort wird er jahrweise verpachtet, er dient zum Düngen der Leinfelder — mit 10 bis 16 Frck., sein reeller Werth als Dünger beträgt 15 bis 18 Frck. pro Centner. Die Behandlung des Hühner- und Taubendungs besteht darin, daß man ihn nach dem Zusammenharten aus Stall oder Schlag entfernen und in offenen, aber gegen Rässe geschützten Fässern oder Kisten an einem luftigen Ort aufbewahren und austrocknen lassen muß.

\*

In der Besprechung des übrigen Wirtschaftsgeflügels: Puten, Enten, Gänse, können wir uns weit kürzer fassen als in der der Haushühner, weil einerseits Vieles von dem eben Gesagten auch für die drei jenes Geflügel behandelnden Abschnitte Geltung hat und weil andererseits auch in Abschnitt V schon Manches über Puten, Gänse und Enten mitgetheilt worden.

## B. Truthühner.

1. Auswahl. Da unser zahmes Truthuhn nur in den wenigen auf S. 312 und 313 besprochenen Farbenschlügen gezüchtet wird, so kann von einer Auswahl der Rasse nicht, sondern nur von einer Auswahl der Zuchtthiere die Rede sein. Den bei uns bis jetzt gehaltenen Puten fehlt es gegenüber den englischen und amerikanischen durchweg an Größe und Stärke, erst neuerdings haben einige Züchter angefangen, die prächtigen Bronzeputen zu halten und entweder rein zu züchten oder sie zur Verbesserung unseres gewöhnlichen Schlages zu benutzen. Als Zuchtthiere verwendet man am besten 2- und 3-jährige Vögel, die Hähne seien möglichst kräftig, hochbeinig, die Hennen müssen breite Brust, gerundetes Hintertheil haben; einem Hahn gesellt man 4 bis 6 Hennen bei. Ueber Unterscheidung der Geschlechter wolle man S. 311 und 312, über Erkennung des Alters S. 312 nachlesen. — Amerikanische Truthühner bezieht man durch H. Reiche in Alfeld, Hannover, englische Bronzeputen durch H. Marten, Lehrte.

2. Die Behandlung der Truthühner weicht von der der Fühner wenig ab. Ueber den Putenstall wurden Seite 650 einige Bemerkungen gegeben. Die Sitzstangen müssen in gleicher Höhe angebracht und etwa 50 cm von einander entfernt sein; auch kann man, nach Espanets Rath, ein oder zwei alte Wagenräder, die man in derselben Höhe und in wagerechter Lage befestigt, als Sitzgelegenheit verwenden. Da Puten und Fühner gern in Streit liegen, weist man ihnen am besten gesonderte Stallungen an, ebenso lasse man sie nicht zusammen, wenn nur ein beschränkter Laufraum vorhanden; auf großen Wirthschaftshöfen ist es etwas Anderes — sehr bössartige Hähne schlachte man bald —, und stets beachte man, daß die Puten weiten Auslauf verlangen. Der Stall für alte T. braucht durchaus nicht warm, nur muß er bei strenger Kälte etwas geschützt, im Uebrigen so geräumig sein, daß die Vögel während Regenwetters und starker Hitze — beides ist den Puten nachtheilig — bequeme Unterkunft finden.

3. Die Fütterung der T. verursacht, wenn sie ausgiebigen Weidegang haben, ganz unerhebliche Kosten, denn sie finden auf und an Wiesen (abgemähten), Triften, Viehhutungen, Brach- und Stoppelfeldern, Waldblößen, im Gebüsch zc. Gras und Kräuter (Löwenzahn, Klee, Luzerne u. v. a.), Beeren verschiedener Sträucher, Bucheckern, Eicheln, ferner Ameisenpuppen, Heuschrecken, Käfer, Würmer, Schnecken, Eidechsen, Mäuse und dergl.; dies Alles, besonders aber das lebende Gethier, wird von ihnen gern genommen. Der Besitzer größerer Güter und Ländereien, wo reichlich Weidegang (Schaftriften zc.) vorhanden, wird die Putenzucht deshalb mit erheblichem Vortheil betreiben können; vielmals stehen aber auch dem „kleinen Mann“ Raine, Hutungen, mit Buschwerk bestandene, unangebaute Landstreifen zur Verfügung. Man kann die T. zu Heerden vereinigen, die von einem größeren Kinde — ich bitte, Seite 310 nachzulesen — geführt und bei trockenem Wetter täglich zweimal und zu denselben Zeiten wie die Schafe (Morgens wenn der Thau weg ist und Nachmittags) ausgetrieben werden. Die heißesten Tagesstunden des Sommers, also etwa 11 bis 3 oder 4 Uhr, verbringen sie im schattigen Gehst ober Stall ober, wenn es angeht, draußen im schattigen Gehölz und Buschwerk. Auf die Weide gehende T. brauchen vielleicht nur Abends einen geringen Futterzusatz (wie Hausfühner). Bei Fütterung aus der Hand reicht man den T., wie

den Hühnern, Korn-, Weich- und Grünfutter: grüne oder gekochte Kohlblätter, Salat, Kohlrabischalen etc., als Weichfutter gekochte Rüben und Kartoffeln mit angebrührter Meie, Küchenabfällen und etwas Fleischmehl oder ähnlichen Stoffen, Abends Mais, Gerste, Bucheckern, Eicheln u. dgl. Die Futterrationen sind selbstverständlich, weil T. größer und gefräßiger sind als Haushühner, reichlicher wie für diese zu bemessen.

4. Brut. Die Truthennen beginnen je nach der Witterung Ende Februar oder im März oder gar erst Anfang April mit Legen (s. S. 315). Da sie verborgene Verstecke lieben, so richtet man solche im Stall mittelst Strauchwerk und Strohbindel, hinter die man vielleicht noch weite, mit Stroh ausgestattete Legekörbe stellt, her. Beim Einsammeln der Eier darf man das Nest nicht in Unordnung bringen, sonst könnten die Puten dasselbe für die Folge meiden; aus demselben Grunde legt man auch nicht als Nest-Ei ein gewöhnliches weißes Porzellan-Ei (S. 646) in das Nest, sondern lasse als solches immer das zuletzt gelegte Ei, welches man durch einen Bleistiftstrich zeichnet, liegen. Gegen das Ende der Legezeit fangen die Puten ähnlich wie die Hühner an zu glucksen; man „setzt“ sie dann (auf ihr Nest), jede auf 14 bis 20 Eier, und behandelt Brüterin und Brut-Eier in der früher beschriebenen Weise (S. 814. 819 ff.). Die zusammen in einem Raum sitzenden Puten dürfen einander nicht sehen; gehen sie vom Nest, so hat man Obacht zu geben, daß jede das ihrige wieder aufsucht; zu eifrige Brüter müssen jeden Tag einmal vom Nest gehoben werden. Die Brütezeit dauert 28—30 oder 31 Tage.

5. Aufzucht. Die ausgeschlüpften Küden läßt man 24—36 Stunden bei der Alten im Nest; dann bringt man sie in einen geschützten, warmen, doch nicht geheizten Raum, z. B. einen Stall, dessen Boden mit einer starken Schicht Pferdedung, und dieser wiederum mit einer Lage trocknen Sandes bedeckt wird, sodaß die Küden einen trocknen, warmen, weichen Boden unter sich haben. Herr v. Mettich auf Köslitz bei Görlitz, ein renommirter Bronzeputen-Züchter, weist den Kleinen für die erste Zeit eine Art Mistbeetkasten an (s. S. 827), dessen Boden ebenfalls aus einer mit Sand belegten Pferdedüngerschicht besteht, während das Dach schräg liegende Glasfenster bilden. In jenem Raum, welcher von Zeit zu Zeit gelüftet werden muß, bleiben die Puten je nach der Witterung 1 bis 3 Wochen. Bei mildem Wetter kann man, besonders wenn man mehrere Puten mit zahlreichen Völkern hat — von gleichalterigen Bruten theilt man mehrere einer Glucke zu, um die frei gewordenen Hennen anderweitig zu verwenden —, dieselben in große Aufzuchtkasten (vergl. S. 826) überfiedeln und diese in geräumigen, trocknen, geschützten Schuppen oder Remisen aufstellen, an warmen, sonnigen Tagen auch in den Garten setzen; bei großer Hitze werden die Glasscheiben des Kastendaches, falls solche vorhanden, mit einer Strohbede oder mit Gezweig zugebedt, denn so sehr den Kleinen Sonnenwärme zuträglich ist, so nachtheilig sind ihnen die sie treffenden heißen Sonnenstrahlen, und deshalb auch lasse man sie später auf solche Orte auslaufen, welche mit etwas Gesträuch bepflanzt sind; außerdem dürfen die jungen Puten, so lange sie noch nicht ihr Federkleid tragen, nicht von Regen und Thau naß werden. Aus mehrfachen Gründen ist es somit zu empfehlen, ja erforderlich, die Jungen mit der Alten während der ersten 6—8 Wochen im Hause resp. in der Nähe desselben zu halten, um ein aufmerksames Auge auf sie

haben zu können, sonst dürften, namentlich in einem nasskalten Frühjahr, große Verluste zu beklagen sein. Haben die Jungen einmal ein Alter von 8 oder 9 Wochen erreicht und an Kopf und Hals rothe Knötchen angesetzt — während dieser gefährlichen Periode halte man sie recht warm und trocken und gebe Ameisenpuppen u. dgl. —, so sind sie „durch“, sie verlangen nun kaum eine andere Behandlung als die Alten, sie können nun ausschwärmen wie diese. Als erstes Futter, d. h. vom Tage nach dem Auskriechen ab, giebt man am besten Mehlwürmer, frische oder angebrühte Ameisenpuppen, kleingeschnittene Regenwürmer, und in Ermangelung dessen die auf S. 762 unter „Juni“ angegebene Mischung, später die ebendort vermerkte Nahrung. Herr v. Metzsch giebt während der ersten Woche frische Ameisenpuppen, dann Quark, Schnittlauch, Nesseln, Dill und Fenchel, alles fein gewiegt und unter einander gemischt. In der ersten Zeit reicht man sehr oft Futter, 8 bis 10 mal täglich, später weniger oft, immer muß dasselbe frisch zubereitet sein. An thierischen Stoffen darf es nie fehlen; von Körnern darf man ihnen keine Hülsenfrüchte geben. Mit 8 Wochen etwa nehmen sie das Futter der Alten, man lasse es aber an kräftiger Nahrung nicht mangeln. Ganz kleine Puten wollen zuweilen nicht fressen und müssen gestopft werden; giebt man ihnen jedoch einige Hühnerküden bei, so lernen sie von diesen bald das Aufspicken des Futters.

6. Die Mastung junger oder vorjähriger Truthühner beginnt im Spätherbst, indem man sie zu mehreren in einen ziemlich engen Raum (Stall) absperret und mit gekochten Kartoffeln oder Rüben, eingeweichtem Gerstenschrot oder angebrühter Weizenkleie und gequelltem Mais, auch Bucheckern reichlich füttert, wobei sie nach 3 bis 4 Wochen fett sind; schwerer und fetter werden sie noch, wenn man sie 14 Tage in angegebener Weise füttert und sie dann noch während 10 bis 14 Tage wie die Hühner nudelt oder ihnen wenigstens nach jeder Mahlzeit noch einige Nudeln einstopft. Die Gefräßigkeit der T. erleichtert die Mast bedeutend. Das Stopfen mit Walnüssen, wie in der Dauphiné, ist unangebracht.

7. Die Nutzung besteht fast ausschließlich in dem werthvollen Fleisch, über welches Seite 314 gesprochen worden; je nachdem ein Truthuhn in magerem oder gemästetem Zustande verkauft wird, bringt es immer 4 oder 5 bis 12 und 15 M; gemästete französische Puten werden hier bis zu 24, getrüffelte sogar bis zu 36 M bezahlt. Die Hauptaison währt von Oktober bis Februar. Die Puten bringt man am besten geschlachtet und gerupft (nur Kopffedern, Schwingen und Schwanzfedern läßt man gewöhnlich stehen) zu Markt. Beim Versandt hat man das auf S. 838 Gesagte zu berücksichtigen; auf weite Touren, z. B. nach England, verschiebt man T. besser in ungerupftem Zustande, verpackt mit frischem Stroh. Wo Klima und örtliche Verhältnisse günstig, wird man mit Vortheil Putenzucht betreiben; es kann dabei Theilung der Arbeit eintreten, indem die Kleinzüchter Puten ausbrüten lassen und sie bis zum Beginn des Weideganges aufziehen, sie dann aber an Besitzer größerer Wirthschaften verkaufen, welche sie wiederum später an die Mäster abgeben. — Die weichen Federn verwendet man als Bettfedern, früher wurden in Frankreich die Flaumfedern weißer T. zur Herstellung falscher Maraboutfedern benutzt.

## C. Enten.

1. Betreffs der Auswahl der für unsere deutschen Verhältnisse geeigneten Entenschläge findet man schon bei Beschreibung der letzteren die nöthigen Winke: nächst der heimischen Land-Ente, die man jedoch durch Kreuzung mit Rouens oder Pekings und verständige Zuchtwahl zu verbessern hat, empfehlen sich Schwedische, Feling-, Ahlesbury- und Hauben-Ente, die weißen Schläge auch wegen der schönen Federn.

2. Die Anschaffung und Behandlung der genannten Enten oder Brut-Eier derselben macht jetzt durchaus keine Schwierigkeiten mehr, nur wende man sich an bekannte und zuverlässige Quellen; über Ankauf, Versendung zc. wolle man S. 754—757, und bezüglich des Stalles S. 651 nachlesen. Zwar ist zur Entenzucht ein größeres Gewässer nicht unumgänglich nöthig, da dieses Geflügel sich auch mit den auf und an Wirtschaftshöfen stehenden Tümpeln oder Pfützen oder mit einem in die Erde eingelassenen Wasserfaß begnügt, allein ein den Enten zur Verfügung stehender Teich, ein Graben oder Bruch läßt dieselben und die heranwachsenden Jungen nicht nur besser gedeihen, sondern dem Züchter werden infolge der dadurch sich bietenden Wasserweide auch viele Ausgaben an Futter erspart. Aus diesem Grunde ist besonders den Bewohnern der wasserreichen Niederungen Norddeutschlands, wo die Enten frei anlaufen können, die Zucht derselben anzurathen: sie wird sich unter solchen Verhältnissen als die einfachste und ertragreichste aller Geflügelzuchten erweisen. Selbstverständlich hat man bei Entenzucht (wie ja auch bei Hühner-, Puten- oder Gänsezucht) im größeren Maßstabe für mehrere Räumlichkeiten zu sorgen (mit Hühnern und Gänsen bringt man Enten nicht zusammen): den eigentlichen Stall mit den Legenestern, einen Brutraum und einen Aufzuchttraum oder Küdenstall; erstere beiden müssen halbdunkel, der letztere hell und bei Frühbruten recht warm sein; der Brutraum kann später als Mastraum benutzt werden. Die Legenester richtet man in den Ecken zc. her, indem man die Plätze durch einige Ziegelsteine umgrenzt, mit etwas Stroh ausstattet und durch vorgestelltes Strauchwerk, Rohr-, Schilf- oder Strohbündel verbunkelt, denn die Enten lieben es sehr, ihre Eier an versteckte Orte zu legen; sollten sie trotzdem noch Eier verzetteln, so lasse man sie Morgens bis etwa 10 Uhr im Stall (vergl. S. 803); auf höchstens zwei Enten rechne man ein Nest, jede hat gern ihr eigenes.

3. Futter verlangen die Enten, wenn ihnen freier Auslauf auf Wasser, Wiesengründe zc. gestattet ist, nur noch einen verhältnißmäßig kleinen Theil, ohgleich sie sehr gefräßig sind. Das Wasser bietet ihnen Gewürm, Kaulquappen, Frösche, Laich, Insekten, Schnecken, Grünzeug (Wasserlinsen), Sämereien zc., in feuchten Gründen finden sie dieselbe oder ähnliche Nahrung, frisch gepflügte Acker suchen sie ab nach Engerlingen, Gewürm und Maikäfern, Gärten und Wiesen nach Regenwürmern, Schnecken, Raupen — durch Vertilgung derartigen schädlichen Gethiers erweisen sie sich zugleich recht nützlich. Wenn es möglich ist, sollte man, namentlich zur Aufzucht, kleine Wasserläufe oder Gräben an einzelnen Stellen ausbuchten, sodaß sich größere, flache Tümpel und Lachen bilden, in denen sich bald allerhand kleines Gethier ansammelt; von eigentlichen Fischgewässern halte man Enten fern. Als Futterzusatz giebt man Weichfutter: angebrühte Kleie oder Schrot oder Malzkeime mit gekochten Kartoffeln und Rüben, oder

gequellte Körner (Gerste, Mais, Erbsen), Abfälle, gehacktes Fleisch, Fische (S. 812), Bietrebern (welche nicht sauer sein dürfen!) u. a. m.; man kann ihnen dasselbe Futter wie den Hühnern verabfolgen, viele thierische Stoffe (S. 807. 812) sind ihnen aber erwünscht. Im Winter, wenn sie draußen nichts finden, füttert man zweimal, auch zur Legezeit muß man gut füttern; wer die Enten auf dem Hofe hält, muß ihnen wie den Hühnern an langen Tagen drei Mahlzeiten geben. Man beachte, daß sie nicht zu schädlichen Stoffen gelangen dürfen, denn sie verschlingen in ihrer Gefräßigkeit alles Mögliche, selbst Knopfnägel u. a.

4. Brut. Je nach der Witterung beginnen die Enten Ende Februar, im März oder Anfang April zu legen; Enten aus Frühbruten legen bei mildem Wetter nicht selten schon im Spätherbst bezw. im Dezember oder Januar. Um sicher befruchtete Eier zu erzielen, darf man einem Erpel höchstens 5 oder 6 Enten beigegeben (in England giebt man zwei oder drei); die Begattung wird in der Regel auf dem Wasser vollzogen; als Zuchtthiere schätzt man besonders ein- bis dreijährige Vögel, doch liefern gute Lege-Enten bis zum 8. Jahre oder noch länger fleißig Eier. Sammelt man die Eier — man muß dann aber entweder immer das zuletzt gelegte, welches man mit dem Bleistift zeichnet, liegen lassen oder das Nest in einem Porzellan-Ei versehen —, so legen die Enten gewöhnlich 3 oder 4 Monate ununterbrochen fort, täglich oder einen Tag um den anderen eins, bis zu 60, 80 oder 90, ja manche bis zu 100 oder 120 Stück\*); läßt man die Eier liegen, so werden die Enten brütlustig (sie zischen und sträuben das Gefieder), nachdem sie 15 bis 20 oder 30 Stück producirt haben. Hat man ältere, ruhig sitzende Enten — jüngere sind oft zu unruhig —, so lasse man diese brüten und lege ihnen 13 bis 18 Eier unter. Dies empfiehlt sich namentlich dann, wenn ein Gewässer vorhanden ist, damit die alten Brut-Enten nach dem Ausschlüpfen der Jungen mit ihnen dasselbe besuchen können; hat man mehrere gleichalterige Bruten, und solches ist bei Zucht im größeren Maßstabe stets das Vortheilhafteste, so kann man mehrere derselben (bis 50 oder 60 Stück) einer Brut-Ente zum Führen übergeben. Haus- und Truthennen setzt man auf Enten-Eier, wenn man keine oder nicht genug Brut-Enten hat, bezw. wenn man Winter- oder Frühbruten (S. 384) machen will, oder wenn kein größeres Gewässer für die Aufzucht zu Gebote steht; einer Putz legt man bis 24, einer Haushenne je nach ihrer Größe 12 bis 15 Eier unter. Puten und Hennen verpflegt man während des Brütens in der früher angegebenen Weise; Enten vertragen nicht Unruhe, deshalb setze man Futter und Wasser in die Nähe des Nestes und lasse sie ungestört. Die Brutzeit beträgt 26 bis 28, bei kaltem Wetter bis 30 oder 31 Tage. Ueber Behandlung der Bruteier s. S. 391; doch brauchen von Enten bebrütete Eier nicht angefeuchtet zu werden.

\*) Daß nicht selten die ersten Eier eines Geleges, namentlich bei dunkelfarbigen Enten, z. B. Smaragd-Enten, ganz dunkelgrüne bis rauch- oder pulver-schwarze Schale haben, ist bekannt (s. S. 396); auch sollen solche Enten, die sich in Wässern aufhielten, in welche viele Früchte und Blätter der Eichen gefallen waren, und Eichen- oder Eichenrinde verzehrten, Eier mit rothbrauner Schale und einem beim Kochen (vermuthlich infolge des von den Enten mit den Eichen zc. aufgenommenen Gerbstoffes) sich schwarz oder schwarzbraun färbenden Dotter legen; dem Werth der Eier wird dadurch nicht geschadet. Verzehren die Enten viele thierische Stoffe, so sind die Eidotter hochgelb, bei Karstoffel- und Mehlfütterung blasser.

5. Aufzucht. Die ausgeschlüpften Entchen läßt man bei der alten Brut-Ente im Neste, bis alle ausgekommen, damit letztere ungestört bleibt und die Jungen der Kleinen von ihr mehr eingefettet werden; 24 bis 36 Stunden nach dem Ausgeschlüpfen können sie, wenn das Wetter schön, mit auf's Wasser; sie finden hier in kleinen Insekten, in Wasserlinsen oder Entengröße (Lemna) u. a. die zuträglichste Nahrung. Außerdem setzt man ihnen oft und reichlich ein Mischfutter vor; solche sind schon auf S. 387, 392 oder 762 angegeben; gehacktes Ei kann schon nach wenigen Tagen wegb bleiben, an seine Stelle tritt gesundes rohes, fein gewiegtes Pferdefleisch, oder gekochtes kleingehacktes Fleisch, oder Fleischmehl (letzteres gut mit dem übrigen Futter vermengt); Grünzeug, z. B. gehackte Blätter von Schafgarbe oder Nesseln, besonders aber Wasserlinsen mit unter das Weichfutter gemischt, darf nie fehlen; je weniger Wasserweide, desto mehr sind thierische Stoffe dem Futter zuzusetzen, wenn man schnell kräftige, schlahtreife Enten erzielen will. Enten führen nicht lange, doch lassen sich die Jungen auch ohne Mutter aufziehen (s. S. 763). Die von Hennen oder Puten erbrüteten Entchen lasse man nicht sobald ins Wasser, sie sind dort, da ihr Dunenkleid weniger fettig ist als das der von Enten erbrüteten, zunächst unholstener und der Gefahr des Ertrinkens ausgesetzt; in Aylesbury gestattet man den im Alter von 7—8 Wochen zum Schlachten bestimmten (von Hennen erbrüteten) Jung-Enten gar nicht, auf's Wasser zu gehen (s. S. 391), sondern stellt ihnen nur Kübel oder kleine Wasserbassins, deren Boden mit feinem Kies bedeckt wird, zur Verfügung. Der Fußboden des Stalles muß durchaus trocken, mit Torfstreu oder Stroh belegt sein. Bei Frühbruten, die sich sehr einträglich erweisen, muß man warme Räumlichkeiten zur Verfügung haben; am rentabelsten werden eigentliche Winterbruten sein, die man in der Weise wie die Kamelsloher (Hamburger) Rüden gewinnt und behandelt (s. S. 68—72). Neuerdings werden denn auch aus jenem Distrikt Hannovers Ende Februar schon die ersten jungen (7 Wochen alten) fetten Enten und im Januar bereits die ersten jungen fetten Gänse (ebenso alt) versandt und außerordentlich hohe Preise dafür gelöst; ebenso werden in Duclair, Frankreich, von Oktober an junge Enten erbrütet und dann gemästet, wie auf S. 384 beschrieben. Bei diesem Verfahren fällt also Aufzucht mit Mastung zusammen; in Duclair nabelt man sogar die Jung-Enten von der 5. Woche an 3 Wochen hindurch (s. S. 384), doch wird dies nicht nöthig sein, wenn man nur den gefräßigen Dingen den Nabelteig oder das auf S. 392 oben angegebene Aylesbury-Futter vorsetzt; überhaupt wolle man die Schilderung der Aylesbury-Zucht nachlesen. Wer derartige Zucht im Kleinen betreiben will, lasse die Eier von Hennen ausbrüten, bringe die Entchen, nachdem sie unter der Glucke abgetrocknet, ohne diese in Enten- oder Gänsekörben in einen gleichmäßig erwärmten Raum (Küche, Waschküche oder dergl.), gebe als Getränk in flachen Näpfen Milch oder angerührtes Wasser, füttere tüchtig und lasse sie von der 3. oder 4. Woche an bei sonnigem Wetter Mittags auf kurze Zeit ins Freie; man erzielt bei Peking- oder anderen großen Enten nach 7—8 Wochen ein Lebendgewicht von 3—5 Pfd. Im Uebrigen wird

6. die eigentliche Mastung (Fettmast) der Enten vorgenommen, wenn diese 5 oder 6 Monat alt und gut im Fleisch sind, also gewöhnlich im Spätherbst. Nur Fleischmast bewirkt man durch reichliche Fütterung mit einem aus Gersten- oder Maismehl oder Schrot, gekochten Kartoffeln und Talggrießen (S. 807) bestehendem brüchlichen Teig nebst zerschnittenen Rüben und Grünzeug. Die Absperrung der zur Mast



bestimmten Enten von der Heerde weg muß allmählich geschehen, sonst sieht man keinen Erfolg; man bringe sie zunächst zu mehreren in einen Stall, dann in einen größeren Käfig, beenge den Raum mehr und mehr und übersiebele sie schließlich in Einzelsäfige (S. 833). Die eigentliche Fettmast dauert etwa 3 Wochen: man setzt ihnen entweder in sauberen Blechrinnen ein aus Gersten-, Mais- oder Hafermehl (bzw. Schrot) mit etwas Kefir und Milch resp. Wasser bereiteten (gefneteten) bröcklichen Teig vor, oder man stopft sie mit aus solchem Teig, dem man zuletzt etwas Fett oder Del zusetzen kann, hergestellten Rubeln wie die Gänse, oder auch mit gequelltem, lauwarmen Maiskörnern. Große und fette Lebern, die wie die Gänselebern verwendet werden, erzielt man nur durch Einsperren und regelmäßiges Stopfen der Enten; Zusatz von Zucker zum Futter wirkt besonders auf Vergrößerung der Leber hin. Kann die Ente die Schwanzfedern nicht mehr zusammenlegen, die Flügelspitzen nicht mehr kreuzen und sich kaum mehr aufrecht halten, so muß sie geschlachtet werden, große Vögel (Peking u. a.) haben dann ein Gewicht von 7 bis 9 und selbst bis 10 oder ausnahmsweise 11 Pfd. erreicht.

7. Nutzung. Außer dem feinen Braten liefern die Enten fette, schmackhafte Eier, welche namentlich auch vom Konditor gern verbraucht werden. Die Pastetenfabrikanten schätzen fette Entenleber mehr als Gänseleber. Die Federn gewöhnlicher Enten benutzt man wie Hühnerfedern, die der großen weißen Schläge (Peking, Mylesbury) stehen denen der Gänse an Güte nicht oder kaum nach, man rupft sie deshalb zur Beginn der Mauser (S. 394). Der Werth der E. als Vertilger von Ungeziefer (S. 846) darf nicht gering angeschlagen werden. Kurz, wie schon betont, die Entenzucht erweist sich namentlich unter geeigneten örtlichen Verhältnissen, bei Erzielung von Winter- und Frühbruten bzw. Frühmastung als die einträglichste aller Geflügelzuchten.

## D. Gänse.

Wie die Entenzucht am vorteilhaftesten in Gegenden oder Ortschaften mit ausgiebiger Wasserweide betrieben werden kann, so gestaltet sich die Gänsezucht dann am ertragreichsten, wenn dem Züchter größere Gutungen: Heide, Ager und Tristen, Brachen und Stoppelfelder, Niederungen längs der Gewässer, Brüche, Teich-, Fluß- und Bachufer, zur Verfügung stehen; denn dadurch stellt sich nicht nur die Ernährung der alten und jungen Gänse weit billiger als bei reiner Fütterung aus der Hand, es wird dadurch auch das Gedeihen der Gänse gesichert, wozu dieselben Bewegung, freien Auslauf nöthig haben. Gänsezucht im größeren Maßstabe erfordert aber auch die Nähe eines Gewässers, wenngleich die Gans sich nicht so viel wie die Ente auf dem, sondern mehr am Wasser aufhält, und daraus folgt, daß die wasser- und grasreichen Niederungen der Ems, Hunte, Weser, Oder, Donau, Drau, Theiß, March u. a., also die Gemarkungen des Nord- und Ostsee-Gebietes, der Oberbrunn, die weiten Landschaften Ungarns, Mährens, auch Böhmens u. ganz besonders zu einem vorteilhaften Betrieb der Gänsezucht geeignet und in der That auch die eigentlichen Heimstätten derselben sind (S. 426 ff.). Aber auch anderwärts läßt sie sich mit Erfolg betreiben,

wenn nur ein Gewässer und Hutung vorhanden; und es empfiehlt sich dann, die Gänse einer Ortschaft — die der einzelnen Besitzer lassen sich ja, wie es die Entenzüchter in Mylesbury mit ihren Enten thun, durch besondere farbige Abzeichen kenntlich machen — zusammen auf gemeinschaftliche Weide zu treiben; von Futterwiesen muß man jedoch die Gänseherden fern halten, da die Entleerungen derselben sehr scharf sind, also den Grasswuchs beeinträchtigen, und andere Hausthiere solche Wiesen hinterher nicht zur Weide benutzen; ebensowenig darf man sie auf Getreide- oder Fruchtfelder oder in Gemüsegärten lassen, da sie hier arge Zerstörungen anrichten. Haltung und Mastung von Gänsen für den Hausbedarf läßt sich schließlich auf dem Lande allenthalben ausführen, und wohl auf jedem Bauernhofe kann man 1 oder 2 Zuchtstämme halten.

1. Betreffs Auswahl der Gänse für unsere Verhältnisse ist schon das Nöthige im I. Theil gesagt. In unseren schönen deutschen Schlägen haben wir das prächtigste Zucht- und Mastungs-Material, und durch Kreuzung mit Embener oder Pommerischen Gänsen läßt sich unsere Landgans leicht vergrößern. Diese Schläge haben der Toulouse Gans gegenüber unter Anderem auch den Vorzug, daß sie weißes Federkleid tragen; doch kann man auch den Toulouse Gans zur Kreuzung mit der Landgans benutzen. Zwecks Beschaffung von Pomm. Gänsen möge man sich an einen der Pommerischen Vereine, z. B. den „Baltischen Central-Verein für Thierschutz und Geflügelzucht zu Greifswald“, wenden, welche gern zuverlässige Züchter nachweisen; Embener Gänse liefert Hr. Ed. Pfannenstamm in Emben, solche englischer Zucht, ebenso Toulouse Gänse, bezieht man durch Hrn. F. Marten-Lehtu.

2. Die Behandlung verlangt nichts Besonderes. Die Stallungen werden wie für Enten eingerichtet: geräumig, nicht zu hell, gut gelüftet, der Boden (wegen der wässerigen Entleerungen) mit dicker Schicht Torf- oder Strohfleu belegt, welche oft zu erneuern ist, die Regenester im Halbbunkel ähnlich wie die für Enten hergerichtet. Auf dem Hofe vertragen sich die Gänse mit anderem Geflügel sehr gut. Sollte kein Teich, Bach oder Fluß in der Nähe sein, muß ihnen wenigstens ein reiner Tümpel zum Trinken und Baden geschaffen werden; bei starkem Frost hält man diesen eisfrei, bezw. man schlägt ein Loch in das Eis des Teiches.

3. Den größten, oder wenigstens einen erheblichen Theil des Futters finden die Gänse selbst, so lange sie Weidegang haben: im Frühjahr und Sommer werden sie auf die erwähnte Hutung, nach der Ernte auf Brach- und Stoppel-, auch Alee- und Rübenfelder getrieben (s. S. 764. 765); sie nähren sich da von Gras, Alee, Gänsefisteln, Kohl- und Rübenblättern, Wurzelgewächsen, Körnern u. a., und brauchen dann nur einen geringen, in gekochten Kartoffeln oder Rüben mit angebrühter Alee oder etwas Körnern bestehenden Futterzuschuß. Auch im Winter bildet dieses oder ein ähnlich zusammengesetztes Weichfutter nebst geschnittenen Runkel-, Acker- oder Mohrrüben (S. 759. 765) und pro Kopf 100 bis 150 g Hafer oder Gerste oder Buchweizen die Nahrung der Zuchtgänse; die Schlacht- oder Mastgänse werden etwas anders behandelt. Die Mahlzeiten sind die der Hühner und Enten. Reines Wasser zum Trinken im Eimer darf nicht fehlen.

4. Brut. Um sicher befruchtete Brut-Eier zu gewinnen, darf man einem Ganser nicht mehr als 4 oder 5 Gänse zutheilen; der Ganser ist am besten zwei-

bis vierjährig, die Weibchen können bis 8, selbst bis 10 Jahre alt, alle Zuchtthiere sollen kräftig, doch nicht fett sein; die Begattung wird am liebsten auf dem Wasser vollzogen, sie ist dann auch erfolgreicher als auf dem Lande. Die Gänse beginnen je nach der Temperatur im Januar oder Februar, zuweilen auch schon im Dezember, und die aus Frühbruten stammenden Thiere bereits im Oktober mit dem Legegeschäft, was sie durch Zusammenraffen von Stroh anzeigen. Läßt man die Eier im Neste (das man mit einem niedrigen Holzrahmen, welcher mit Stroh u. dergl. angefüllt wird, umschließt), so setzt sich die Gans, nachdem sie 12 bis 20 Stück (jüngere Gänse 6 bis 10 Stück) gelegt, zum Brüten; sammelt man die Eier, so legt sie (jeden 2. oder 3. Tag eins) bis 30 oder 40, ja bis 50 oder 60 Stück; manche Gänse machen zwei Gelege bezw. zwei Bruten. Man kennt Fälle, daß 30-jährige Gänse noch gelegt haben. Die gesammelten Eier müssen mit dem Legedatum bezeichnet, wie andere Brut-Eier aufbewahrt und bald untergelegt werden. Um mehr Eier zu erzielen, kann man die ersten Eier Brutheinnen zum Debrüten geben. Bleibt eine Gans lange im Neste sitzen und rupft sie sich Federn aus, so will sie brüten; man legt ihr dann 12 bis 15 Eier unter, stellt Futter (Hafer, Gerste) und Wasser in der Nähe des Nestes auf, doch soweit davon entfernt, daß sie dasselbe zwecks Fressens und Trinkens verlassen muß (S. 760), und läßt sie ungestört; steht sie nicht selbst auf, muß man sie abheben; sitzen mehrere Brutgänse in einem Stall, so müssen sie räumlich von einander geschieden werden, damit sie sich nicht sehen, der für eine Gans bestimmte Platz habe etwa 60 cm im Quadrat. Im Uebrigen brüten mehrjährige Gänse sehr gut und vertheidigen namentlich gegen das Ende der 28- bis 30-tägigen Brutzeit Nest und Eier, wie später die Jungen, durch Bissen und Beißen und Flügelschläge. In Ermangelung brütluftiger Gänse, namentlich zur Erzielung von Winter- und Frühbruten, verwendet man Puten oder große Hühner.

5. Aufzucht. Die ausgeklüpfelten Küßel läßt man 24 Stunden unter der Alten, bis sie abgetrocknet sind; sollten sie sehr ungleich austriecken, so kann man die ersten fortnehmen und in einem innen weichen Korb oder Kasten in die Nähe des Ofens setzen. Dann bringt man die ganze Familie vielleicht hierher, überhaupt (insbesondere Winter- und Frühbruten) an einen gleichmäßig trocken-warmen, ruhigen, gegen Raubzeug gesicherten Ort: Küche, Kammer etc. Bei mildem, sonnigen Wetter gestattet man ihnen schon nach 5 oder 6 Tagen, und zwar zunächst nur kurze, später längere Zeit ins Freie zu gehen, und haben sie sich einige Tage hindurch draußen aufgehalten, sind sie also etwa 14 Tage alt geworden, so läßt man sie auch auf's Wasser, doch dürfen sie nicht vom Thau und Regen durchnäßt werden, solange sie noch das Flaumkleid tragen; bei Sonnenbrand müssen sie schattige Stellen aufsuchen können. Das erste Futter besteht in Brotkrumen, vermengt mit feingehackten Nusseln, Salatblättern oder Grasspitzen und vielleicht etwas feingehacktem Ei; nach einigen Tagen setzt man angebrühte Weizenkleie oder Gerstenschrot, auch Quark oder gekochten Reis, nach 10—14 Tagen gekochte Kartoffeln, gestampfte Rüben hinzu, nach 4 Wochen giebt man außerdem, zunächst gequellt, Hafer, Gerste oder Buchweizen; Grünes suchen sie sich selbst, nur beachte man, daß sie nicht bethautes oder gar bereiftes Gras bekommen, es stellen sich sonst nur zu leicht Durchfall etc. ein. Bei Durchfall entzieht man ihnen das Grünfutter, reicht mehr Brotkrumen (vielleicht in Rothwein getaucht), gekochten Reis und

eisenhaltiges Trinkwasser (auf 1 Etr. Wasser etwa 2 g Eisenvitriol; s. S. 788). Während der Befederung (im 2. Monat) giebt man reichlich kräftiges Futter — überhaupt füttert man die jungen Gänse in der ersten Zeit 5 bis 6 mal täglich —, nach derselben werden sie behandelt wie die Alten, gehen mit diesen auf die Weide und bekommen vielleicht nur Abends einen Futterzuschuß. In Pommern, Mecklenburg und den angrenzenden Distrikten besaßen sich neben Gutsbesitzern zahlreiche Tagelöhner u. a. (deren Kontrakte mit den Gutsbesitzern vielfach das Halten einer bestimmten Anzahl von Zuchtgänsen und Aufziehen von jungen in sich schließen) mit der Gänsezucht, ebenso Handwerker und Häusler, und viele der letzteren bringen um Ostern herum die alten Gänse mit den Schlüßeln zu einzelnen Bauern auf die Weide, welche sonach manchmal mehrere 100 Stück bekommen, deren weitere Aufzucht sie gegen „Falkpart“ übernehmen. In Ostfriesland wird die Aufzucht ähnlich gehandhabt (S. 432). Ein gemeinschaftlicher Hirt kann das Hüten besorgen. Bei einer ausgiebigen Gras- und Stoppelweide kostet die Aufzucht verschwindend wenig. — Sehr vortheilhaft stellt sich die Aufzucht von Winter- und Frühgänsen, welche, im Alter von 7—9 Wochen geschlachtet und von Anfang Januar ab in den Handel gebracht, ihrer Zartheit und Seltenheit wegen hohen Erlös bringen; ihre Erbrütung und Aufzucht muß entsprechend der der Kamelsloher Winterküden und Jung-Enten (S. 68—72; S. 848) gehandhabt werden.

6. Mastung. Die als Bratgänse zum Schlachten bestimmten Gänse werden, nachdem sie auf Gras- und Stoppelweide gegangen, im September oder Oktober zu einer etwa 4 wöchentlichen Körnermast (meist mit Hafer, weniger mit Gerste oder Mais) bei beschränkter Bewegung — zunächst enge Stallungen, dann „Buchten“ oder Käfige — bestimmt; die Körner giebt man trocken oder nachdem sie einen Tag gequellt worden, als Getränk reines oder mit feinem Gerstenschrot verfestetes Wasser, auch wird in das Wassergefäß klarer Rießsand gethan. Die Gänse müssen entweder ungerupft zur Mast eingestellt werden oder aber das Rupfen muß wenigstens 6 Wochen vor dem Einsetzen vorgenommen sein, weil die Gänse soviel Zeit zum Federerwuchs brauchen (vergl. „Nutzung“). Je nach der Größe erreichen dieselben bei Körnermast ein Lebendgewicht von 12 bis 20 Pfd. und darüber. Die eigentlichen Fettgänse erzielt man in Pommern und anderwärts gewöhnlich durch Stopfen mit Rubeln. In Pommern wird zu dem Zweck feines Gerstenschrot mit kochendem Wasser vermittels eines Holzlöffels angerührt und mit den Händen zu einem dicken Teig geknetet, aus welchem, und zwar täglich frisch, die mannsfingerdicken Rubeln, von denen 12 Stück 1 Pfd. wiegen, geformt werden; bis zu ihrer Verwendung läßt man sie auf Brettern am warmen Ofen liegen. Anfang Oktober werden die ungerupften Gänse, welche schon sehr fleischig sein müssen, einzeln in Abtheilungen eines Holzkastens („Gänsekober“) gesetzt und täglich sechsmal (alle 3 Stunden) gestopft; am ersten Tage erhält die Gans jedesmal 4 Rubeln, welche vor dem Einstopfen in Wasser getaucht werden, im Verlauf der folgenden 6 Tage steigert man die Zahl auf zehn (täglich also 60 Stück) und bleibt, wenn der Oktober warm ist, 14 Tage lang bei dieser Ration stehen, bei frostigem Wetter können 11 bis 12 Stück pro Ration gegeben werden; länger als 3 Wochen pflegen die Gänse die Aufnahme von 60 bis 72 Stück pro Tag nicht zu ertragen, und deshalb geht man während der nächsten beiden Wochen auf 54 oder 48 Stück herunter; Gänse, welche Unbehagen zeigen, Speichel aus dem Schnabel fließen lassen, werden bei einer Fütterung über-

sprungen und vielleicht erst das nächste Mal wieder gestopft. Mit Beginn der 4. Woche nimmt man die Wände zwischen den Abtheilungen des Kestens so heraus, daß drei Gänse zusammenkommen. Mit 5 Wochen ist die Mast beendet, man rechnet  $\frac{3}{4}$  Centner Gerstenschrot auf die Gans. Vorher 14 Pfd. schwere Gänse z. B. wiegen nun ohne Federn 22 Pfd. und liefern etwa 7 Pfd. Schmalz, eine 2—3 Pfd. schwere Leber, eine 3 Pfd. schwere Brust, welche sammt den Keulen geräuchert wird, und für ca. 3,60 M Federn; um Martini kommen ganze Wagen voll solcher Fettgänse (geschlachtet und gereinigt) auf die Wochenmärkte, sie werden dann mit 70 bis 80 Pfg. pro Pfund verkauft.

7. Nutzung. Die Bedingungen einer gedeihlichen und einträglichen Gänsezucht sind schon oben besprochen worden; sie wirkt, werden dieselben erfüllt, im Klein- und Großbetrieb sicherlich einen hübschen Ertrag ab. Einen Beleg aus dem Kleinbetrieb führte ich Seite 433 an; eine andere Ertragsberechnung, von Hrn. Schmidt-Chrzestowo in dem „Landw. Centralbl. f. d. Prov. Posen“ veröffentlicht, mag hier folgen:

| Anlagekapital:                                        |              | Einnahme:                                        |               |
|-------------------------------------------------------|--------------|--------------------------------------------------|---------------|
| 20 Zuchtgänse à 3,60 M . . . . .                      | 70 M         | 190 junge Gänse, Ende August, à 2,60 M . . . . . | 475 M         |
| Stallung für diese und Junge . . . . .                | 300 „        | Rupffedern von alten Gänzen . . . . .            | 15 „          |
| 100 qm umzäunter Hofraum . . . . .                    | 30 „         |                                                  |               |
|                                                       | <u>400 M</u> |                                                  | <u>490 M</u>  |
| Ausgabe:                                              |              |                                                  |               |
| Ein Hirt für 7 Monate à 15 M . . . . .                | 105 M        |                                                  |               |
| 8 Ctr. Hafer à 6,50 M für Zuchtgänse . . . . .        | 52 „         |                                                  |               |
| Futterkosten für 200 junge Gänse à 1 M . . . . .      | 200 „        |                                                  |               |
| 40 Ctr. Möhren à 1,60 M für die alten Gänse . . . . . | 64 „         |                                                  |               |
| 5 Morzen mittelmäßige Weibchen à 10 M . . . . .       | 50 „         |                                                  |               |
|                                                       |              |                                                  | <u>427 M.</u> |

Mithin bleibt ein Ueberschuß von 63 M., oder soviel als 16 Prozent vom Anlagekapital, und dabei Verwerthung einer Weibchen, die anderweitig nicht oder nur schlecht ausgenutzt werden kann. Ueberdem stellen sich bei gemeinschaftlicher Hütung die Kosten für den Hirt, Laufraum zc. billiger.

Ebenso bringt die Gänse-Mastung annehmbaren Gewinn. Dieselbe wird u. A. im Mittel-Oberbruch, wo man zu dem Zweck magere Gänse aus Pommern, Mecklenburg, der Uckermark, Westpreußen, Polen ankauft, im großartigsten Maßstabe betrieben, im Dorf Neutrebbin z. B. werden jährlich zwischen 30 000 und 50 000 Stück geschlachtet und gemästet. Ein dortiger Besitzer machte darüber im „Landboten“ (1883) einige Mittheilungen. Er kaufte 1882 im Herbst 3500 Gänse. Dieselben werden zunächst auf große Güter zur Weide gegeben, wofür pro Stück 50 bis 80 Pfg. Entschädigung gezahlt wird, und dann nach Bedarf zur Mast (etwa 700 Stück auf einmal) eingestellt. Letztere dauert 4—5 Wochen. Als Futter dient etwa  $\frac{2}{3}$  Hafer und  $\frac{1}{3}$  Gerste, je nach der Größe werden pro Gans 30—50 Pfund oder pro Pfund fette Gans ca. 3 Pfd. Körner verbraucht. Die 3500 Gänse, welche dort geschlachtet und gerupft (für Schlachten und Abrupfen einer Gans werden  $12\frac{1}{2}$  Pfg. bezahlt) zum Verkauf kommen, brachten ihm — abgesehen von 200 Fuder Dung, der im 1. Jahre wie der von Mastochsen wirkt — 1895 M. für Federn, und dieß war Reingewinn, ein Resultat, das er ein sehr befriedigendes nennt.

Der Werth der Gänsefedern braucht nicht weiter hervorgehoben zu werden. Betont sei aber, daß man gute Zucht- und die Mastgänse nicht mehr als einmal im

Jahre, vor Beginn der Mauser, rupfen soll; sie müssen sonst von dem gereichten Futter zuviel zur Bildung neuer Federn verwenden, und im Verhältniß dazu liefert die Gans weniger Fleisch, Fett oder Eier. Man rechnet 15 g gewonnene Federn gleich einem Verlust von 1 kg Fleisch und Fett, zur Erneuerung von 60–80 g ausgerupfter Federn würde also ein Quantum Nahrungsstoffe nöthig sein, welches zur Bildung von 4–5 kg Fleisch und Fett genügen dürfte. Daraus folgt von selbst die Regel für Diejenigen, bei welchen der Fleisch-, Fett- oder Eier-Ertrag der Gänse — und dies ist wohl durchweg der Fall — die Hauptrolle spielt. Junge Gänse werden gewöhnlich das erste Mal gerupft, wenn sie völlig ausgewachsen sind, resp. die Flügel überm Schwanz kreuzen; nach dem Rupfen, was sich nur auf die lose stehenden Federn an Brust, Bauch und unter den Flügeln erstrecken darf, hat man doppelt gut zu füttern.

In Frankreich werden die Gänselebern (zu Pasteten u.) besonders geschätzt und bis 7 Frcs. das Stück bezahlt. Daß man in Pommern Brüste und Keulen ränchert, wurde schon erwähnt, außerdem pökelt man Keulen und Rückenstücke ein.

## E. Ziergeflügel.

Von den Hühnervogel-Arten, welche zu dem Ziergeflügel zählen, können drei wie die Haushühner gehalten werden: das Perlhuhn (S. 321), der Pfau (S. 327) und der Silberfasan (S. 343); mit ersteren beiden geschieht dies ja auch schon seit langem, dagegen findet man letzteren nur hier und da als Bewohner des Hofes und Gartens oder Parks. Sie machen hinsichtlich der Stallung, der Behandlung und Ernährung keine anderen Ansprüche als Haushühner, und sie würden daher, zumal sie einen schönen Braten geben, sehr wohl als Hof- oder Wirthschafts-Geflügel gelten dürfen, wären sie nur im Eierlegen ertragreicher, im Brüten und Führen verlässlicher und die ersteren beiden gegen anderes Geflügel verträglicher u. Man sammelt deshalb ihre Eier, legt sie Puten oder Haushennen zum Bebrüten unter und läßt selbstverständlich auch von diesen die Jungen führen. Ueber Haltung und Zucht der Perlhühner, welche am liebsten paarweise leben, wurden auf S. 759, 762, 763 einige Bemerkungen gemacht, auf S. 322 auch angegeben, daß man sie in Italien, wie in Frankreich, in größerem Maßstabe züchtet und mästet. Das Futter für die Jungen der drei Arten kann das der Hühnerküden sein, nur Sorge man für reichliche thierische Zerkost (Gewürm, Ameisenpuppen, gekochtes und fein gehacktes Fleisch u.), und beachte außerdem, daß die Jungen empfindlich gegen Kälte bezw. Raßkälte sind und einer guten Glucke bedürfen. — Wir wenden uns nun zur Hauptgruppe der Soliæren-Vögel: den **Fasanen**, mit deren Wohnräumen wir uns bereits auf S. 665–672 beschäftigt haben.

1. Bei der Auswahl kommt es fast lediglich auf das jeweilige Angebot und auf den Geschmack des Liebhabers, der ja in der Regel den Kostenpunkt nicht zur Richtschnur seines Thuns zu machen nöthig hat, an. Es wäre nur zu wünschen, daß in Deutschland und Oesterreich die edle Liebhaberei ähnliche Verbreitung gewinnen möchte wie in Frankreich, Belgien und Holland, oder auch in England, obgleich ja nicht zu verkennen ist, daß sie bei uns in den letzten 15 Jahren ganz allmählich sich

mehr Eingang verschafft als vordem (S. 318); das Klima jener westlichen Länder ist zwar dem Halten und Züchten empfindlicherer Arten günstiger als das Mittel- und Ostdeutschlands, immerhin aber bietet sich auch dem in diesen Strichen wohnenden Liebhaber noch reiche Auswahl, und zwar gerade unter den leicht züchtbaren Arten: Ring-, Bunt-, Königs-, Gold-, Amherst-, Silber-, Strichel-, Cubiers-, schwarzrückiger, weißhaubiger, Swinho-, Ohr-, Glanz-Fasan, Satyr- und Temmincks Hornfasan — namentlich Silber-, Gold-, Amherst-, Swinho-, Königs-, Bunt-, Ring- und Glanzfasan sind schon vielfach gezüchtet worden und als ausdauernd zu empfehlen —, ferner Feld- und Steinhühner, Schopfwachtel u. a.

2. Anschaffung und Behandlung. Betreffs des Ankaufs (Bezugsquellen), ebenso der Verpackung und Versendung wurden auf S. 755 bis 757 die nöthigen Mittheilungen gemacht. Im Frühjahr, während der Ristzeit, sind die meisten Fasanen, namentlich in zuchtfähigen Paaren, gewöhnlich schwer zu haben; man kauft deshalb besser im Herbst, was sich auch noch aus dem Grunde empfiehlt, damit man die Zuchthiere in die für sie bestimmten Räume bringen, sie hier ein- und zusammengewöhnen kann, denn einerseits bedürfen insbesondere frisch importirte Vögel längerer Zeit zur Eingewöhnung, und anderseits zeigen nicht selten Hähne (selbst auch Hennen untereinander) eine auffallende Zank- und Streitsucht gegen die Hennen, sodaß man, da diese leidige Eigenheit zur Fortpflanzungszeit am stärksten ist, die Paare schon im Herbst zusammenbringen muß. Aus diesen beiden Umständen folgt weiter: die Fasanen müssen in ruhigen, zweckentsprechend eingerichteten, mit (den Hennen Schutz bietenden) Sträuchern bepflanzten Volieren untergebracht und hier von dem Pfleger umsichtig behandelt, dürfen aber von anderen Personen möglichst wenig gestört werden; außerdem halte man als Regel fest, einem Hahn bloß eine Henne und nur dann, wenn man ruhige Vögel hat, zwei Hennen beizugeben. Außerdem versäume man nicht — wie früher schon hinsichtlich anderen Geflügels betont —, bei Anschaffung eines Zuchtpaares Hahn und Hennen aus verschiedenen Stämmen zu kaufen, um von vornherein den verderblichen Folgen der Verwandtschafts- oder Inzucht zu begegnen; selbstverständlich darf man auch nicht zu junge Vögel ankaufen, um sie zur Zucht einzustellen, namentlich nicht zu junge Hähne, die sich vielleicht noch gar nicht ausgefärbt haben. In Betreff der Behandlung ankommender Vögel wolle man die auf S. 757 gegebene Notiz beachten; als erstes Futter reicht C. Cronau („Hühnervögel“ I, 62) ein Gemisch von altbaderer, vorher angefeuchteter Semmelkrume mit Eigelb; importirten, noch wilden Exemplaren gegenüber hat man größte Vorsicht obwalten zu lassen. Hinsichtlich der sonstigen Behandlung der Fasanen, der Überwinterung u., bitte ich S. 666 ff. nachzulesen, außerdem ist bei Besprechung der Arten und Gruppen manche diesbezügliche Bemerkung eingeflochten. Mit der Akklimatisation, der Aussetzung fremdländischer Hühnervögel in unsere Fluren und der Einbürgerung daselbst, kann und wird sich der einfache Liebhaber nicht befassen, dies ist eine Aufgabe für den größeren Grund- und Jagdbesitzer. Frankreich und England zeigen hierin den Weg, neuerdings haben auch schlesische, österreichische u. a. Grundbesitzer die Angelegenheit mit Eifer und Sachkenntniß in die Hand genommen und z. Th. bereits mit Glück durchgeführt, wie ich auf S. 307, 339, 351 und 368 mitgetheilt habe. Am ersten wird die

Einbürgerung von Königs-, Ring-, Hunt-Fasan, Kalifornischen und Virginischen Wachteln, gewöhnlichen Perlhühnern u. a. den Besitzern von „zahmen“, „halbwildem“ oder „wildem“ Fasanerien gelingen, indem die betreffenden Fühnerarten in diesen gemeinschaftlich mit den Jagdfasanen gezüchtet werden und sich dann über das Terrain ausbreiten könnten. Da dieser Gegenstand in das Gebiet der Jagdzoologie, also nicht hierher gehört, verweise ich auf eine die Anlage und Behandlung von Jagdfasanerien zc. behandelnde Schrift des Herzogl. Jägermeisters A. Goebbe: „Die Fasanenzucht“ (Berlin 1880, P. Parey. Preis 2.<sup>00</sup> M.).

3. Futter und Fütterung. Als Futtermittel für Fasanvögel kommen im Ganzen die für Haushühner verwendeten und auf S. 806 bis 808 besprochenen Stoffe in Betracht: Körner und Sämereien, thierische Stoffe, Grünzeug und Knollengewächse, auch Beeren und mineralische Substanzen (Kalk zc.). Von Körnern giebt man hauptsächlich Buchweizen, guten Weizen und Gerste, dazu einen geringen Theil Mais — dieser macht sonst zu fett und schweren Arten (Glanzfasanen u. a.) verabsolge man ihn überhaupt nicht — und Vogelhirse oder Kanariensamen, zur Fortpflanzungszeit Beigaben von Hanf (etwa  $\frac{1}{8}$  der Körnermenge); stets beobachte man, daß die Körner gut, pilzfrei und nicht „ausgewachsen“ sind. Sehr wichtig ist für die eingeschlossenen Vögel Grünfutter, sie müssen solches täglich frisch und reichlich erhalten: Kohl, Salat, Vogelmiere, Gänsebitel, frisches Gras, in Ermangelung dessen im Winter geschnittene Mohr- und Zuckerrüben; wer besondere Lederbissen reichen will, hat in Erd- und anderen Gartenbeeren, sowie Wein-, Brom- und Heidelbeeren, ferner in Hollunder- und Ebereschens-Beeren geeignetes Material\*). Als Fleischkost verabsolgt man Ameisenpuppen, Mehl- und Regenwürmer, kleine Schnecken — gegen Radenfütterung bin ich aus dem auf S. 830 angeführten Grunde —, oder aber ein Weichfutter. Ein solches bereitet man nach E. Cronau in folgender Weise: Man zerstoßt hart geröstete Semmel, mischt mit diesem Mehl Ameisenpuppen ( $\frac{1}{3}$  der Masse), die vorher in kaltem Wasser aufgequellt worden, und erlangt dadurch ein lockeres Gemenge, welchem man ein gleiches Quantum Wasserlinsen, die zugleich eine Menge Insekten und kleine Schnecken enthalten, und etwa  $\frac{1}{4}$  der Masse fein zer schnittenes oder zerriebenes gekochtes Rinds Herz zusetzt. Auf einen erwachsenen Fasan rechne man täglich ein Quantum Weichfutter im Volumen von  $1\frac{1}{2}$  bis 2 Ballnüssen oder auch etwas mehr. Ein empfehlenswerthes Weichfutter für alte wie junge Fasanvögel bietet sich dem Züchter in geschrotetem, angefeuchtetem Fleischzwiebad (s. S. 829). Hartgekochtes gehacktes Ei gebe man außer der Fortpflanzungszeit nicht, während derselben kann man solches, vermischt mit in Milch aufgeweichter Semmel bezw. mit Brot und getrocknetem Blut (S. 329) verabsolgen. Kalk, in Form von gestoßenen Eier- und Austernschalen zc., darf den Fasanen ebensowenig fehlen wie den Hühnern (S. 808), auch betreffs des Salzes beachte man das dort Gesagte. Das Futter sei möglichst abwechslungsreich, jedoch nie zu kräftig und zu fett und zu reichlich, sonst entstehen Verdauungsstörungen, Fettsucht und Gehirnkrankheiten (S. 794). Man wird im Allgemeinen pro Kopf und Tag 50 g Körnerfutter, dazu Grünzeug und etwa 12—15 g in kleine Würfel geschnittenes Weißbrot oder Weichfutter rechnen dürfen. Die Fütterung werde regelmäßig vorgenommen: Morgens und nach

\*) Die schwarzen Beeren der Mahonien — beliebter, auch für Geflügel-Volieren empfohlener Ziersträucher — haben, wie ein vor kurzem in „Le Poussin“ berichteter Fall (Tod eines Hahn) beweisen dürfte, giftige Wirkung.



Mittag Körner und Grüns, dazwischen etwas Weichfutter oder dergl. Das Futter wird entweder an einen trocknen Ort gestreut oder in flachen, etwa tellergroßen Näpfen oder Schalen dargeboten. Das Wasser muß durchaus gesund, rein sein und täglich einmal, im Sommer zweimal frisch gereicht werden; für Volidren-Vögel empfehlen sich die auf S. 808 besprochenen Tränkgefäße ganz besonders.

4. Brut. Die Legezeit der Fasanvögel beginnt, je nach der Art, im März und endigt im Juni, gewöhnlich werden zwei Gelege gemacht, ausnahmsweise eins im Herbst (S. 328); eine regelrechte Begattung des Hahns scheint das ganze Gelege zu befruchten (S. 816). Die Zahl der Eier ist, ebenfalls je nach den Arten, verschieden, wie ich bei Beschreibung der letzteren erwähnt. Ueber die Einrichtung der Legenester wurde Seite 667 gesprochen, man kann außer den Legelasten auch vermittelst Baumstümpfe oder Bretter in den Ecken des Wohnraumes ein geschütztes Plätzchen für die Hennen herstellen und dies mit Moos oder Heu ausstatten. Da die Fasane im späten Nachmittag, bis 6 Uhr, legen, so sehe man Abends nach, damit keins der etwa außerhalb des Nestes abgelegten Eier umkomme. Die gesammelten Eier erhalten einen das Datum und die Art bezeichnenden Vermerk und werden an einem kühlen Ort wie andere Bruteier (S. 814) aufbewahrt. Sie sind bald, spätestens nach 18 Tagen, unterzulegen. Nicht selten brüten alte Gold-, Silber-, Cuvier-, Hornsiedel-, Fasanhennen u. ganz verlässlich; ist man davon aber nicht überzeugt, so verwende man als Glucke Notohama-, Seiden-, Bantam-, Leichte,

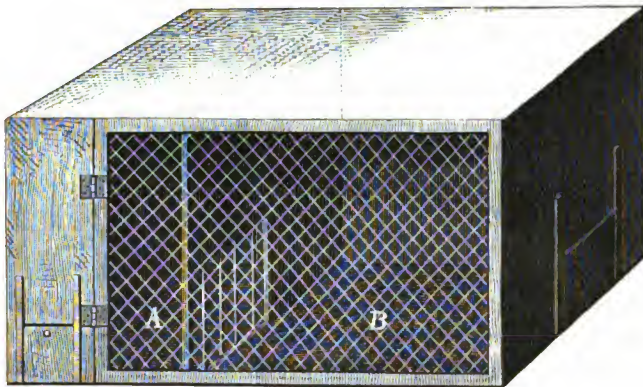


Fig. 101. Aufzuchtkasten für Fasane, Wachteln u.

ruhmige Landhennen, für schwere Arten auch Cochins oder Brahmas und Puten. Je nach der Größe der Eier und der Glucke richtet sich die Zahl der unterzulegenden Eier. Hinsichtlich der Verpflegung der Glucke, des Sitzens, des Brutraumes, der Prüfung der Eier (am 7. Tage) u. beachte man das früher Gesagte. Die Brütezeit dauert im Allgemeinen bei Pfauhasanen 18 bis 21, bei Fasane und Perlhühnern 23 bis 26, bei Pfauen, Horn- und Glanzfasanen 28 bis 30 Tage.

5. Aufzucht. Die ausgeschlüpften Fasane bleiben, wie Hühnerküken, etwa 24 Stunden unter der Mutter im Neste und bekommen während der Zeit nichts zu fressen. Nach dem wird die Glucke mit den Kleinen am besten in einen Aufzuchtkasten übergesiedelt — ein solcher ist geradezu erforderlich, wenn die Glucke eine Haushenne ist, denn diese kann bei größerer Freiheit durch ihr unablässiges Scharren und ihr fortgesetztes Umherstreifen die zarten Kleinen schädigen. Die Aufzuchtkasten, welche Hr. H. Mückel-Homburg für Fasane, Schopfwachteln u. verwendet (Fig.

101), haben 1 bis 1,50 m Bodenfläche und können einfach aus gebrauchten Kästen gefertigt werden. Die beigegebene Abbildung macht eine Beschreibung überflüssig. In die kleine Abtheilung (A), welche etwa halb so groß ist als die vordere (B), wird die Glucke eingesetzt, B dient als Lauf- und Futterraum für die Fasanküken, welche durch die in dem Mittelteil der Zwischenwand angebrachte, mit Stäben vergitterte Oeffnung ungehindert im ganzen Kasten verkehren können. Die Kästen werden so aufgestellt, daß die Morgen-sonne hineinscheint; die durch auffallenden brennenden Strahlen der Tages-sonne vertragen die Kleinen nicht und deshalb hat Hr. Rödel die Decke des Kastens weder aus Glasfenstern noch aus Gestein, sondern aus Holz hergestellt. Zur Nacht werden die Kästen in ein Zimmer gebracht, wo sie auch an regnerischen, kalten Tagen verbleiben. Um den Küken etwas Auslauf auf Rasenplatz zu verschaffen, kann man etwa von der 2. Woche ab eine kleine verstellbare Volière (S. 826) an den Kasten rücken, die ihnen bei trockenem, sonnigen Wetter zur Verfügung steht. Etwa von der 6. Woche ab setzt Hr. R. die Glucke mit dem Völkchen in große Voliären, freier Auslauf wird nicht gestattet.

Als erstes Futter reicht man den Kleinen ein Weichfutter, wie deren schon auf S. 359 und 360 Erwähnung fanden. Hartgekochtes, gehacktes Ei gebe man wenig oder gar nicht; bereits Seite 828 wurde dies betreffs der Kükenfütterung betont, in erhöhterem Maße gilt es in Bezug auf junge Fasanen und Verwandte. Dir. Dr. Bodinus, der Altmeister der Fasanenzüchter, fütterte die Fasanenküken in den ersten Tagen nur mit einem aus harter, geriebener Semmel, Ameisenpuppen und gehacktem Salat bestehenden Gemisch, welches später einen Zusatz von Hirse bekam. Hr. F. Rödel giebt besonders Ameisenpuppen, Garneelenschrot (S. 812) und Fleischmehl (im Weichfutter auch ein wenig Knochenmehl), dann mehr und mehr Maisschrot, Hirse und Kanariensamen und stets viel Grünzeug. Hr. C. Cronau verabsolgt als erste Nahrung ein krümelig-trocknes, in der Weise bereitetes Weichfutter, daß er altbackene, auf dem Feuer scharf getrocknete Semmel zu feinem Pulver zerstoßen und dieses mit gleichen Mengen fein zerkleinerten Eigelbs und Salat (oder besser noch Gartentresse) vermischen läßt; dazu kommt noch eine Quantität frischer Ameisenpuppen, vom 3. Tage ab erhalten sie auch zerschnittene Mehlwürmer und das ganze Ei (hartgekocht und sammt Schale fein zermiegt); Hr. C. betont aber auch, daß das Ei besser in Form eines Rührreies denn als hartgekochtes Ei gegeben wird. Zu dem Zweck empfiehlt er, frische Eier unter Zusatz von Milch (pro Ei 1 bis 1½ Eßlöffel Milch) vollständig zu verrühren und diese flüssige Gemisch über gelindem Feuer oder Dampf so lange zu erhitzen, bis es zu fester Masse gerinnt, welche dann mit Semmel und Grünzeug (s. oben) versetzt wird. Das im Hamburger Zoolog. Garten den jungen Fasanen (bis zum Alter von ca. ¼ Jahr) gereichte, aus einem Gemisch von frischen oder trocknen Ameisenpuppen, gepreßter Milch, Kopfsalat oder Entengröße, altem fein geriebenen Weißbrot, gemischter Hirse und Buchweizengröße bestehende Weichfutter bekommt auch einen geringen Zusatz solchen Rührreies. Das Futter wird täglich 4 oder 5 mal frisch geboten. Je älter die Fasanenküken, desto mehr kann sich die Fütterung der der alten nähern, deren Futter sie im Alter von 3 Monaten bezw. nach der Mauser, welche gute Verpflegung fordert, erhalten. Bezüglich des Zusatzes von knochenbildenden Stoffen zum Weichfutter gilt das auf S. 830 Gesagte.

Wer Fasanen u. a. Biergeflügel frei laufen lassen will, muß ihnen entweder an

einem Flügel eine der von dem französl. Züchter Voiteilier in Mantas konstruirten Fesseln anlegen, oder die großen Schwingen eines Flügels beschneiden oder den Handknochen mit den Fingern (Fig. 77, Nr. 14; S. 769), an welchem die großen Schwingen sitzen, abtrennen (amputiren). Dies geschieht bei kleinen und jungen Vögeln mittelst einer scharfen Schere, bei großen mittelst eines scharfen, breiten Meißels. Letzterer wird, nachdem der Flügel des Vogels, welchen eine andere Person hält, ausgebreitet und mit der betreffenden Stelle auf eine feste Unterlage gelegt ist, an der Verbindung von Unterarm (Fig. 77, Nr. 13) und Handknochen (Nr. 14) parallel zu den Rielen eingesetzt, und ein darauf geführter Schlag trennt den Handtheil — der Daumen (Nr. 15) muß stehen bleiben — ab; die wunde Stelle bestreicht man nur mit etwas Arnika-Tinktur. Die Amputation hat, bei sachgemäßer Ausführung, keine schlimmen Folgen.

Die Verpflegung und Züchtung der übrigen Hühnervögel: Feld-, Stein-, Frankolin-Hühner und Wachteln, ist der der Fasanen entsprechend, nur daß z. B. betreffs des Futters kleinere Sämereien vorherrschen. Doch brauche ich auf diese Punkte hier nicht einzugehen, weil dieselben bei Beschreibung der einzelnen Gruppen (S. 358, 360, 362, 364, 366, 368, 369) erörtert worden.

Wohn- und Brutstätten für **Wasser- und Giergeflügel** sind S. 672—674 beschrieben und abgebildet. Soll dasselbe frei auf Teichen sich aufhalten, so hat man die Hand des einen Flügels zu amputiren; flugfähige Wildvögel können nur in geschlossenen Volieren gehalten werden, doch brauchen die letzteren für Gier-Enten nicht groß zu sein — ein Raum von 4 m im Quadrat mit einem 2 m oder noch weniger im Durchmesser haltenden Bassin genügt z. B. für ein Paar Braut- oder Mandarin-Enten als Wohn- und Niststätte; ein schattenspendender Strauch oder Baum, ein Bruthäuschen oder Nistbaum (s. S. 673) dürfen nicht fehlen; der Boden der Nesthöhlen, in welche etwas Heu oder Stroh gegeben wird, muß in der Mitte ein wenig vertieft sein. Gier-Enten zc. laßt man, wie Fasanen, am besten im Herbst. Den Winter ertragen sie, mit geringen Ausnahmen, sehr wohl, nur bei starkem Frost oder Schnee bedeckt man den Boden mit Stroh und bringe sie Nachts in ein (am besten an die Voliere anstoßendes) Häuschen oder einen Stall; Heizung ist nicht nöthig; das Wasser halte man eisfrei. Im Frühjahr (Ende Februar bis April oder Mai) legen die Enten 4 bis 12 Eier, welche man entweder von ihnen selbst oder von Haus- oder Zwerg-Enten oder leichten Hennen bebrüten läßt. Die Brutzeit dauert 24 bis 27 Tage. Am besten ist es, wenn die Kleinen mit der Mutter einen mit Wasserlinsen bedeckten Teich beziehen können: nicht nur die Wasserlinsen selbst, sondern auch das in ihnen sich findende Gewürm, Schnecken zc. bieten ihnen reiche Nahrung, und im Falle jene Pflänzchen fehlen, hat man solche aufschütten zu lassen; die in einem Aufzuchtkasten aufgezogenen Entchen dagegen sind sehr sorgfältig vor Durchnässen des Dumentkleides zu schützen. Deshalb lasse man sie erst nach Verlauf einer Woche zum ersten Mal aufs Wasser, und zwar an einem sonnigen Tage und nur kurze Zeit — am folgenden Tage fühlen sie sich schon sicherer —, und deshalb stelle man auf Robinus' Rath auch nur flache Wassernäpfe von etwa 5 cm Tiefe und 20 cm Durchmesser in den Kästen. Auf das Wasser des Napfes wird ein, möglichst viele Löcher von ca. 3 cm Durchmesser enthaltendes (schwimmendes) Brett gelegt und in die Löcher das Futter geschüttet. Als solches verabfolgt man frische Ameisenpuppen und zerkrümeltes Eierbrot resp. geriebene altbackene Semmel mit

hartgekochtem zerkleinertem Ei; Wasserlinsen dürfen nicht fehlen. Nach 5—6 Tagen giebt man schon etwas weich gekochte Buchweizengrütze oder Hirse hinzu, die nach 2—3 Wochen nur noch in warmem Wasser gequellt zu werden braucht; nach 4 Wochen reicht man die in Buchweizen, Hirse, Kanariensamen, Weizen und Schrot nebst aufgeweichtem Weißbrot bestehende Nahrung der alten Enten, welcher als Zusatz Wasserlinsen oder Salat nicht mangeln dürfen; zur Paarungszeit muß man außerdem für kleine Schnecken und Muscheln, zerschnittene Regenwürmer u. dergl., resp. für Kalk im Weichfutter sorgen. Innerhalb der ersten 6 Wochen wird die etwa nöthige Amputation vorgenommen. — Ziergänse und Schwäne benutzen zur Brut die beschriebenen Häuschen, oder sie bauen unter Gesträuch zc. auf einer Insel ihr Nest und brüten in der Regel selbst. Die Jungen erhalten das auf S. 456 angegebene Mischfutter, den jungen Gänsen darf namentlich frisches Gras, also Weide, nicht fehlen; letzteres gilt auch bezüglich der alten Gänse, welche im Uebrigen das Futter der Schwäne (S. 456) bekommen; Einzelnes ist bei Beschreibung der Arten erwähnt.

## F. Tauben.

1. Keine Gruppe des Haus- und Hofgeflügels bietet dem Geflügelfreund so reiche Auswahl als die der Tauben. Wenn der Taubenliebhaber bei der Wahl der Rassen nicht den Geldbeutel zu berücksichtigen nöthig hat, so kann er seinen Neigungen folgen, nur muß er stets, wie auf Seite 714 und 675 ausgeführt, die örtlichen Verhältnisse beachten. Des Weiteren ist der Eigenheiten der Rassen bei Beschreibung der letzteren Erwähnung gethan, so daß ich hier nicht näher darauf einzugehen brauche. Der Rassezüchter beschränke sich, um schönste Erfolge zu haben, auf eine oder zwei Rassen und züchte diese in ihren Varietäten. Gute Fackel- und Fleischtauben sind die Feld-, Trommel- und Fuhntauben.

2. Anschaffung und Behandlung. Beim Ankauf von Tauben wende man sich an bekannte und zuverlässige Züchter oder Händler, um nicht betrogen zu werden; bei Bezug aus anderer Hand sollte man die Vögel erst zur Ansicht sich schicken lassen (S. 757) und beim Kauf zur Bedingung machen, daß der Verkäufer die Tauben zurücknimmt, wenn sich nach einiger Zeit vorher verdeckte Fehler zeigen sollten. Am billigsten sind die Tauben im Spätherbst und Winter, am theuersten kurz vor und während der Paarungszeit. Zur Zucht kauft man möglichst junge Thiere; feine, zarte Rassen sind gewöhnlich nur einige Jahre in der Zucht gut. Junge Tauben im Nestkleid sind an der matten Färbung des letzteren, der Augen und Füße, an der piependen Stimme, dem weichen Schnabel zc. leicht zu erkennen; nach dem ersten Federwechsel zeigen die Federn, namentlich die des Halses, kräftigere Färbung und Glanz, die Augen volle Farbe und Lebhaftigkeit, die Füße lebhafteres Roth, Nasenwarze und Augenringe sind kräftiger geworden, die piepende Stimme hat sich verloren; vom 2. resp. 3. Jahre ab werden Nasenwarzen und Augenringe dicker, z. Th. wulstig und weißpudrig (namentlich bei Warzentauben), Füße und Beine dunkler, bis schwärzlichroth und rauchschuppig, die Nägel länger. Je nach der Rasse zeigen sich Tauben bis zum 6., 8. oder selbst 12. Jahre zur Zucht gut, manche Täuber bis zum 15. Jahre, ja man hat

Beispiele gehabt, daß 25jährige Vögel noch zu Nest trieben; als höchstes Alter der Haustauben darf man wohl 30 Jahre annehmen. — Das Geschlecht einer Taube läßt sich durchaus nicht immer mit Sicherheit bestimmen, obwohl dies bei Kröpfen und Wazgentauben weit leichter ist als bei Feld-, Flugtauben, Mövchen u. Im Allgemeinen zeichnet sich der Täuber der Täubin gegenüber durch stärkeren Körperbau, breitere Brust, dickeren Kopf und Schnabel, breitere und höhere Stirn, muthvoller blickende Augen, kräftigere Augenringe, stärkere Nasenwarzen und Füße, eng zusammenstehende Schambeine (S. 769, Fig. 77, Nr. 21), aufrechte Haltung („Figur“), starke Stimme, anhaltendes Rucksen aus; auf dem Taubenboden oder auch im großen Käfig erkennt man die Geschlechter leichter an ihrem Gebahren: der Täuber treibt, d. h. er läuft der Täubin unter Bücklingen und Rucksen nach und sucht sie nach einem bestimmten Plage hinzutreiben, die Täubin aber „sagt“ nichts dabei, sondern giebt entweder ihr Einverständniß durch Kopfnicken und Nachgeben zu erkennen, oder aber sie sucht sich seiner Werbungen durch Fortfliegen bezw. durch Schlagen mit einem Flügel zu erwehren; in die Hand genommen, ist der Täuber viel unruhiger und „knurriger“ als das Weibchen. Manche wollen das Geschlecht einer Taube daran erkennen, daß sie, wenn man sie in die eine Hand nimmt und mit der anderen ihr den Rücken hinunterstreicht, den Schwanz nach unten brückt, sobald es ein Täuber ist, während das Weibchen den Schwanz in die Höhe hebt (wie bei der Begattung). Doch können sich selbst alte Liebhaber zuweilen täuschen.

In Betreff der Behandlung angekaufter Tauben sind auf S. 757, hinsichtlich der Verpackung und Versendung der Tauben S. 754 ff. einige Hinweise gegeben. Die Eingewöhnung angekaufter Tauben geht leichter von statten, wenn bereits Tauben den betreffenden Schlag bewohnen, als wenn ein neu angelegter erst bevölkert wird. Sodann gewöhnen sich schwer oder ungern fliegende Rassen, wie Römer, große Kröpfer, Trommel- und Pfautauben, leichter als z. B. Brief-, Flug-, Feldtauben oder Mövchen, ebenso ganz junge Tauben leichter als alte, gepaarte leichter als einzelne. Da die in einen neuen Schlag gebrachten Tauben nach dem Freilassen regelmäßig zunächst den alten Schlag wieder zu erreichen streben und erst dann, wenn ihnen dies nicht glückt, nach dem neuen zurückkommen, so muß man ihnen das Wiederfinden der neuen Heimat möglichst erleichtern, und dies geschieht am einfachsten durch Anlegen des Flugloches an einer freien Stelle und durch Anbringen eines Gewöhnungskäfigs vor dem Flugloch, wie er auf Seite 680 beschrieben und abgebildet worden. Alte Tauben sollte man nicht eher auslassen, als bis die Paare fest verpaart sind oder, noch besser, diese ihre ständigen Nester und Eier bezw. Junge haben, ihre Anhänglichkeit an den neuen Schlag ist dann schon größer; außerdem muß der Schlag zweckmäßig eingerichtet sein, sie anheimeln — Tauben, die früher einen hoch gelegenen Schlag bewohnt haben, fliegen gern wieder hoch aus u. —, ferner bietet man ihnen reines Wasser, gutes Futter, aus Lehm, Salz, Fenchel und Anis oder Rümmelkörnern bereitete „Salzkuchen“ (s. „Fütterung“) u. dergl. und behandelt sie ruhig. Am Auslastage füttert man sie, nachdem sie Tags vorher gefastet, mit schwerem Futter satt, und 1 bis 2 Stunden darauf, wenn der Kropf infolge der nun gequollenen Erbsen, Bohnen u. recht aufgetrieben ist, die Tauben also weniger flieglustig sind, öffnet man die Ausflucht; die Tauben bleiben dann meist zunächst in der Nähe des Schlages

und werden mit der Vertilgung eher bekannt; selbstverständlich dürfen sie beim ersten Ausgang nicht erschreckt oder gescheucht werden; etwas Raschfutter (Hansf, Hirse) auf das Anflugbrett gestreut, verfehlt seine günstige Wirkung in der Regel nicht. Auf dem Lande oder in kleineren Städten kann man den Tauben vorm Auslassen die ersten 4 bis 6 Schwingen eines Flügels heften oder gut zusammenbinden, vielleicht auch zwei derselben ansziehen, so daß die Vögel sich im Fliegen unsicher fühlen und nicht weit entfernen; in größeren Städten empfiehlt sich dies nicht, weil die Tauben hier leicht auf benachbarte Dächer und Höfe gerathen und dabei weggefangen werden. Tauben, welche aus demselben Ort stammen, werden wohl regelmäßig den alten Schlag aufsuchen; man läßt sie hier, falls die Einrichtungen dies gestatten, den Tag über hungern und holt sie dann zurück; dies thut man etwa dreimal, beim vierten Mal jagt man sie mit einem Stock oder dergl. hinaus, sie wissen den neuen Boden sehr wohl aufzufinden.

Was die Einrichtung der Taubenschläge und die damit in Zusammenhang stehenden Regeln für Behandlung der Tauben anbelangt, so ist in einem besonderen Abschnitt, S. 674—695, das Nützige ausführlich besprochen: über Reinlichkeit und Vorkehrungen gegen Ungeziefer S. 677 und 691, über Bade-Einrichtung S. 692 u. f. w. Da Tauben frische Luft haben müssen und sich, was ihnen auch sehr dienlich ist, gern beregnen lassen, so muß man den eingesperrt gehaltenen wenigstens einen Drahtausbau herstellen. Manche Tauben nehmen zeitweilig auch ein Staubbad, zu welchem Zweck man einen mit Sand und gesiebter Holzasche gefüllten flachen Kasten auf den Boden setzt. Die während der Mauser umherfliegenden Federn müssen oft zusammengefasst und entfernt werden. Für den Winter sind in der Regel keine besonderen Maßnahmen erforderlich; nur dann, wenn der Schlag warm und auch die Witterung gelinde, wird es sich empfehlen, feinere Rassetauben nach den Geschlechtern zu trennen, um zu spätes oder zu zeitiges Legen und Brüten zu verhindern, und bei Brieftauben erscheint dies schon deswegen geboten, weil die etwa erbrüteten Winterjungen doch nicht normal und kräftig sich entwickeln, so daß sie später den an sie gestellten Anforderungen nicht gerecht zu werden vermögen — abgesehen davon, daß auch die Alten durch Legen bezw. Brüten und Auffüttern der Jungen sich anstrengen, statt Kräfte zu sammeln für die kommenden Strapazen; durch Wegnehmen der Nester wird in der Regel wenig erzielt, längliche Fütterung aber ist den Tauben nachtheilig (s. S. 863). Man trennt Brieftauben etwa von Mitte November bis Mitte Februar, was ja infolge der vorhandenen Abtheilungen (S. 687) leicht bewerkstelligt werden kann; die Geschlechter läßt man abwechselnd ausfliegen. Auch Flugtauben trennt man einige Zeit vorm Verpaaren (s. „Zucht“). Je nach der Ortschaft ist die Behandlung der Flugtauben oder Tümmler (daß Jagen oder Stechen) eine abweichende, es läßt sich also hier nichts Bestimmendes angeben. Auch die Jahreszeit ist von Einfluß. In Berlin beginnt am 24. August die „Abend-“, am 1. Oktober die „Mittagsfliegerei“, im Frühjahr und Sommer werden die Tauben Morgens „gestochen“ und zwar durch den sog. Schieber, nicht, wie es anderwärts wohl üblich, durch den Sticksassen, letzterer dient hier nur zum Wegfangen fremder Tauben; die besten Flieger — man verlangt mindestens eine Stunde dauernden Flug — gehen im ersten Stich, im zweiten werden die weniger guten nachgebracht; von Ende Mai ab trainirt man auch die Frühjungen, und die besten derselben nimmt man später mit in den ersten Stich. Von einem Ausflug bis zum anderen verbleiben die Tauben ungestört auf ihrem Boden. Als „Stich“ oder „Flucht“ bezeichnet man eine größere oder geringere Zahl Flieger, welche auf einmal hinausgelassen („gestochen“, „gejagt“) werden, um sich in die

oberen Luftschichten zu erheben und hier längere Zeit mehr oder minder langsam bezw. mit langsamen oder kurzen, raschen Schwenkungen „Stich“ oder „Trupp“ zu fliegen, resp. in bedeutender Höhe wie „Sterne am Himmel“ zu stehen; bereits vor Jahrhunderten bedienten sich die Liebhaber zum Jagen einer Fahne. Die zu einem Stich gehörigen Tauben müssen möglichst gleichmäßig fliegen, keine soll „bummeln“; weniger firmen Flieger bilden den 2. oder gar 3. Stich. Fast nirgends duldet man unter den Hochfliegern Buzzer, obwohl hier und da ein einmaliges, gelegentliches Ueberschlagen wie das Flügelklatschen erlaubt ist. Nach vollendetem Fluge sollen die Tauben nur auf dem Dache ihres Hauses, auf keinem anderen anfallen und sogleich durch das „Krauchgitter“ (Schieber, Luke) in den Schlag gehen; ein Anfüttern (Futterstreuen) bewirkt namentlich in der ersten Zeit das Nötigste, ebenso werden dadurch fremde, aus anderen Stichen „angerissene“ Tauben zum Anfallen bewogen bezw. angelockt und gefangen, was dem Sport großen Reiz verleiht, schon von dem Zeitpunkt an, wenn sich die Stiche „fassen“. Leider benutzt man hier und da den sog. Stichkasten — dies ist ein etwa 1 m breiter, 1,50 bis 2 m langer, niedriger Kasten, dessen Dach aus ca. 12 bis 15 cm breiten, über einander greifenden Klappbretttern besteht — dazu, die fremden, auf dem Kasten angefallenen Tauben mittelst einer besonders konstruierten, durch die zwischen den Klappen geschaffenen Spalten hinausgesteckten Zange an den Füßen zu fassen und „durchzunehmen“. Bei Regen oder Schnee, überhaupt ungünstiger Witterung, unterbleibt das Jagen. Die Tauben werden nicht unmittelbar, sondern mehrere Stunden vorm Ausfliegen gefüttert; sie fliegen täglich einmal. Zum Einüben der jungen Tauben benutzt man gewöhnlich die besten alten Flieger. Daß in manchen Städten eine Anzahl der kräftigsten jungen Täuber kapaunirt wird, fand auf Seite 516 bereits Erwähnung.

Das Briestaubenwesen spannt heute sein Netz fast über ganz Deutschland, die Vereine haben sich zu einem Verband zusammengethan, dessen Geschäfte gegenwärtig die „Hannovers“ in Hannover führt, und welcher mit dem Kriegsministerium — Direktor des Militär-Briestaubenwesens ist Herr H. J. Lenzen in Köln a. Rh. — enge Fühlung genommen; die Reiserouten der Verbands-Vereine greifen ineinander, ihre Berichte veröffentlichen diese in dem Verbands-Organ, der in Hannover erscheinenden Wochenschrift „Briestaube“. Erklärlicher Weise wird der einzelne Liebhaber nur dann Freude und Anregung in dem Sport finden, wenn er einem Verein angehört.

3. Futter und Fütterung. Als Futtermittel kommen, da Tauben fast ausschließlich Körnerfresser sind, nur Körner und Sämereien in Betracht, insbesondere die Hülsenfrüchte Erbsen, Widen, kleine Aderbohnen und Sojabohnen — letztere werden allerdings, trotz ihres ungemein hohen (30 bis 35 Proz.) Gehalts an Eiweißkörpern (Legumin), erst wenig verwendet —, ferner Gerste, Weizen, Mais, Darr- und Buchweizen und als „Naschfutter“ kleinere Sämereien: Reis, Hanf, Hirse, Spitzsamen, Nüßchen. Bei der Fütterung hat man aber streng zu unterscheiden, ob man eingesperrt (in Schlägen und Volieren) gehaltene, oder aber frei ausfliegende, oder endlich solche Tauben vor sich hat, von denen man noch besondere Kraft- resp. Flugleistungen (Brief- und Flugtauben) verlangt. Eingesperrt gehaltene Tauben, die also wenig Bewegung haben, dürfen nur leichtes, aber gutes Futter: Weizen, Gerste,



Buchweizen bekommen, sonst treten — wie ich dies auch bei Besprechung anderen in beschränkten Räumen gehaltenen Geflügels betont habe — Verdauungsstörungen (S. 791), Verfettung (S. 794) und deren Folgen ein, im gelindesten Falle werden die Tauben träge, legefaul, bezw. nicht selten sind gelegte Eier unbefruchtet, oder die Jungen schlüpfen schwer aus und werden von den Alten schlecht gefüttert, sodaß viele eingehen. Frei ausfliegenden Tauben giebt man auch Erbsen, Wicken, etwas Mais und Bohnen, und die tüchtige, stundenlange Flugübungen und weite, angestrengte Reisen zu absolvirenden „Flieger“ und „Briefer“ müssen ein Kraft producirendes, also eiweißreiches Futter: Sojabohnen, Wicken, kleine Acker- oder Pferdebohnen, Erbsen erhalten (S. 704); Sojabohnen dürften jedoch ihres hohen Fettgehalts wegen nicht allein, sondern nur in Verbindung mit fettarmem, aber stärke- und mehlreicherem Futter (Buchweizen, Weizen, Gerste, Reis, Dari) gegeben werden, ebenso empfiehlt es sich, bei Wickenfütterung einen Zusatz von diesen Stoffen oder von Erbsen zu verabsolgen. Mais ist auch sehr fetthaltig, im Sommer gebe man deshalb wenig oder gar nichts davon, und selbst im Winter sollte er höchstens den 3. oder 4. Theil der Futterrationen ausmachen. Dari — rundliche, weiße Körner von der Größe einer kleinen Wicke, eine ägyptische und syrische Kornfrucht — empfiehlt Hr. H. Ortlepp namentlich als Futter für Egypt. und Türkische Mövchen; der Centner kostet bei Herm. Kröhl in Magdeburg 10 M.

Zur Mauser des Hauptgefieders, während deren man insbesondere Rassetauben nicht brüten lassen sollte, hat man reichlich gutes, nahrhaftes Futter zu geben, denn die Mauser greift die Tauben doch mehr oder weniger an und letztere bedürfen zum Ersatz der Federn kräftige Nahrung. Im Winter, namentlich bei Frost, ist eine wärmeschaffende, nahrhafte Kost (Erbsen, Wicken, Bohnen, Bollgerste, Mais) erforderlich, ganz falsch ist eine zu leichte, kärgliche Fütterung in dieser Zeit; wer vorzeitiges Legen und Brüten verhindern will, dem stehen andere Mittel als letzteres zu Gebote (s. S. 862). Man füttert am besten aus der Hand, zur Heckezeit bezw. an langen Tagen 2 bis 3 mal täglich, an kurzen Tagen einmal reichlich, und halte immer die bestimmte Stunde inne; bei diesem Verfahren hat man einen steten Überblick über die Tauben, man bemerkt etwaige Verluste, Kranke, erhält sie bei regem Appetit, die Alten füttern ihre Jungen regelmäßig u. s. w.; man gebe in der Regel nur so viel, daß nichts liegen bleibt, zur Heckezeit jedoch kann etwas übrig bleiben, damit die Alten, wenn sie gefüttert haben, wieder nachstreffen können; am Abend füttert man am reichlichsten; als Ort der Fütterung benützt man den Taubenboden, bei Brieftauben ist dies durchaus nothwendig. Sogenanntes stehendes Futter bringt Nachtheile mit sich und erscheint höchstens geboten, wenn man in der Heckezeit schwere Kröpfe, Engl. oder Mürib. Bagdetten mit leichteren Tauben in einem Schlage zusammenhält, da diese jenen das Futter fortfressen (S. 595. 610). Dir. Dr. Bobinus gab auf seinem Boden (S. 684) als Stehfutter Gerste, aus der Hand täglich zweimal Wicken, Erbsen und Weizen und als Raschfutter etwas Haas. Wer mehrere Kornarten füttert, möge dieselben nicht unter einander mischen, da die Tauben sonst nur das Wohlgeschmeckteste herauslesen, sondern nacheinander geben, die letztere zuletzt. Man wird je nach Rasse und Jahreszeit pro Kopf und Tag 30 bis 60 g guten Kornfutters rechnen müssen. Diese Ration ver-



kleinert sich, wenn die Tauben feldten. Auf dem Lande und in den Landstädten wird schließlich jede Taube, vielleicht mit Ausnahme schwerer Kröpfer, feldten resp. sich an das Feldten gewöhnen. Für Briestauben bildet das Feldfliegen die beste Vorbereitungsschule für die später zu machenden Reisen: die Tauben lernen dadurch jeden Witterungswechsel ertragen, scheuen nicht Wind und Regen, stählen ihre Flugmuskeln, werden weder faul noch fett, bei eintretenden Gefahren umsichtiger, wissen bei etwaigem Verschlagenwerden auf weiten Touren leicht Futter zu finden u. s. w., und zudem stellt sich dann die Fütterung billiger. Deshalb schlägt Dr. Dir. Lenzen vor, Briestauben nöthigenfalls im Herbst ans Feldgehen zu gewöhnen: Man trägt die Vögel nach einem Fasttage im Reiselorb auf ein Stoppelfeld, streut hier etwas Futter in diesen und auch vor denselben, zieht vermittelst einer dünnen Schnur aus angemessener Entfernung die Korbtür behutsam auf, und die Tauben werden das Hingestreute wohl aufspicken; dies wiederholt man, ohne sie auf dem Schlege zu füttern, zwei- oder dreimal, die Tauben werden dann, wenn sie zu Hause nichts bekommen, gewiß die neue Futterquelle aufzusuchen wissen. Sollte man von der auf S. 790 erwähnten Unannehmlichkeit etwas merken, so füttere man die alten Tauben, so lange sie Junge haben, auf dem Boden, resp. man halte sie dann gänzlich zu Hause. Schwerfällige Rassen (große Kröpfer, Römer, Buchar. Trommler) oder feine empfindliche Rassetauben (Egypt. Mövchen u.) wird man nicht aufs Feld gehen lassen bezw. daran gewöhnen wollen, man würde zuviel Schädigungen ausgesetzt sein.

Kleinere Sämereien: Hanf, Hirse u. a., gebe man nur ab und zu als sogen. Naschfutter und immer nur wenig. Weinsamen, Kürbissen und namentlich Hanf verabsolgt man im Nachwinter, um den Geschlechtstrieb anzufachen — zu viel macht fett! —, dann während der Paar- und Heidezeit und manchen Tauben, mit welchen eine Ausstellung beschickt werden soll (Kröpfer, Pflantauben u.); auch bei einem infolge Erkältung eingetretenen Darmkatarrh mit Durchfall (S. 788) und bei Flügelgicht (S. 796) empfiehlt sich, neben Gerste, Hanffütterung, dagegen scheint ständige Maisfütterung der Gicht Vorschub zu leisten; Reis und Dari helfen ebenfalls einen Durchfall mildern oder beseitigen; Abfallgemengsel (Scheuergesäme) füttere man nur mit Vorsicht, da es oft die giftigen Samen der Kornrade enthält, übrigens hat es ganz geringen Nährwerth; gekochte, geschälte Kartoffeln (vom Mittagstisch), zerkleinert und im warmen Zustande gereicht, nehmen die Tauben in der Regel sehr gern, Viele derselben auch Brot (eingeweicht und ausgebrüht, oder trocken). — Kalk, Sand, eine Wenigkeit Salz sind den Tauben unentbehrlich; in dem Mörtel von alten Wänden, welchen man zerstoßt und in einem Napf auf den Boden setzt, bietet man Kalk und Sand gleichzeitig, doch giebt man auch reinen Sand und zerstampfte Eierschalen, Weide u. (S. 702), ebenso alten Ofenlehm; aus letzterem kann man übrigens, indem man ihn mit Wasser anfeuchtet und etwas Salz zusetzt, „Salzkuchen“ herstellen, die man, nachdem sie getrocknet, den Tauben hinsetzt; die Dosis Salz sei aber, wie schon anderwärts betont (S. 702. 790), nur eine ganz geringe, und eine Verwendung von Pöfel- oder Häringssalze oder Fäshäringen (um „den Appetit zu fördern“) unterlasse man aus dem auf S. 790 angegebenen Grunde ganz. — Bezüglich des Trinkwassers und der Tränkegefäße beachte man das auf S. 808 Gesagte; bei großer Hitze darf das frisch gegebene Wasser nicht zu kalt, sondern muß etwas abgestanden sein.

4. Zucht. Je nach der Witterung setzt man zwischen Mitte und Ende Februar oder Anfang März die Tauben zusammen. Wer die Tauben den Winter über nach

den Geschlechtern getrennt gehalten, hat jezt beim Verpaaren leichtes Spiel; für Denjenigen, welcher dies nicht gethan, erscheint es durchaus gerathen, sie vorm Verpaaren wenigstens 14 Tage auseinander zu bringen: man erreicht dadurch gleichzeitiges Paaren und gleichalte Bruten, diese aber sind sowohl für den Rasse-, als für Brief- und Flugtaubenzüchter wichtig, denn letztere bekommen dadurch die jungen Tauben der 1. und bezw. auch der 2. Hede gleichzeitig aufs Dach und in den Training (Einübung), und der erstere vermag durch Verlegen werthvoller Jungen in die Nester weniger guter Alten ebenfalls schönste Resultate zu erzielen. Ueber Paarung und Paarungskasten wurde schon auf S. 691 und S. 685 gesprochen. Bei der Auswahl der zu paarenden Tauben fasse man den Züchtungs-Zweck streng ins Auge: ob man auf Figur, oder auf Farbe, oder auf Leistungsfähigkeit hin zielt, nie wolle man zu Vielerlei auf einmal erreichen. Bei Kröpfern, Pfautauben u. kommt es in erster Linie auf Rasse, d. h. Figur (Körperbau und Haltung), in zweiter auf Färbung, bei den Brief- und Flugtauben vor Allem auf die Leistungsfähigkeit, dann auf Rasse und schließlich auf Farbe, bei den Farbentauben ausschließlich auf letztere an. Immer halte man fest, daß die bei dem einen Geschlecht (Täuber oder Täubin) etwa vorkommenden Mängel oder Abweichungen durch hervorragende Eigenschaften des anderen ersetzt oder ausgeglichen werden müssen — so z. B. ist ein stark belasteter Engl. Kröpfer mit einem ungenügend federfüßigen zu verpaaren —. Vielsach brauchen Täuber und Täubin eines Zuchtpaares nicht übereinzustimmen, ja oft dürfen sie dies gar nicht: Roth mit Roth z. B. giebt bei der Nachzucht in der Regel ein schlechtes Roth, man nimmt also Roth mit Gelb oder Roth mit Schwarz zusammen; bei der Zucht blauer Tauben wählt man verschiedene Abstufungen (bis Dunkelblau resp. Silberblau) dieser Farbe, geschuppte Tauben zieht man am besten von fein geschupptem Täuber mit ungeschuppter Täubin u. s. w. Auch hier gilt also, wie bei den Hühnern, daß Zucht- und Ausstellungs-Paare oft verschieden sind, ja verschieden sein müssen, und wie dort, so heißt es auch bei der Taubenzucht: man züchte nur eine oder zwei Rassen, diese aber in möglichster Vollkommenheit (vergl. im Uebrigen S. 748, 749 und Abschnitt III). Zu Beginn der Brutzeit erhalten die Nester und die einzelnen Paare bezw. Tauben Nummern (Schwingen-Stempel oder Fußringe, s. S. 803), und die Uebersicht wird sehr erleichtert, wenn man über jedes Paar kurze Notizen macht, also z. B. in die Rubriken einer am dem Taubenboden hängenden Papptafel Datum des Eierlegens, des Ausschlüpfens, des etwaigen Verlegens der Jungen u. einträgt. (Brieftauben-Stammrollen bezieht man aus der Expedition der „Brieftaube“, L. Meyer in Hannover, Ihmebrückstr. 3 A.)

Die Einrichtung der Brutstätten, die Nester u. sind bereits auf S. 681 bis 691 ausführlich besprochen worden. Man halte darauf, daß jedes Paar seine bestimmte Nistzelle hat. Dies ist namentlich bei Flugtauben erforderlich, und deshalb muß man, nachdem diese sich verpaart und ein Nest gewählt, eventuell durch persönliches Eingreifen jedem Paar sein Recht zu wahren helfen, sobald nach dem Deffnen aller Abtheilungsgitter stärkere Täuber schwächere aus den diesen gehörigen Nestern zu verdrängen suchen u. s. w.; nöthigenfalls zeichnet man, um sich selbst nicht zu irren, Täuber und Nestkasten mit je übereinstimmender Farbe oder dergl. Ueberzählige Täuber oder Tauben lasse man keinesfalls im Schläge. Sind die Tauben gepaart — d. h. schnäbeln und begatten sie sich und heult der Täuber zu Nest — und gesund und werden sie entsprechend gefüttert, so fangen sie alsbald zu bauen an und legen innerhalb 7 bis 10 Tagen. Das 1. Ei wird gegen Abend, das 2. um die Mittags-

zeit des übernächsten Tages gelegt; aus dem ersten schlüpft gewöhnlich ein Täuber, aus dem zweiten ein Weibchen. Da die Tauben bald nach dem Legen des 1. Eies zu brüten anfangen, mithin das Junge aus diesem etwa einen Tag früher austricht als aus dem zweiten, ersetzt man besser, um ein gleichzeitiges Schlüpfen und gleichstarke Junge zu erzielen, das 1. Ei durch ein anderes Tauben- oder ein Porzellan-Ei, bis auch das zweite gelegt ist. Der Täuber brütet von Morgens 9 oder 10 bis Nachmittags 3 oder 4 Uhr, die Täubin die übrige Zeit; man hat Fälle gehabt, daß Weibchen, deren Täuber weggekommen war, allein die Eier bebrüteten und die Jungen fütterten, letzteres hat man auch bei Täubern beobachtet.

Die Jungen schlüpfen am 17. oder 18. Tage aus; man hat beobachtet, daß die Jungen auch auschlüpfen, wenn gegen das Ende der Brutzeit die Eier einen halben, ja einen ganzen Tag unbebrütet lagen und kalt geworden waren. Die Kleinen werden die ersten 6 oder 7 Tage von den Alten lediglich mit einem in den Nebentaschen des Kropfes erzeugten dicken, milchähnlichen Brei gefüttert (geäht), am 7. Tage bekommen sie in der Regel schon etwas Kornfutter, und bis zum Alter von 4 oder 5 Wochen werden sie mit solchem geäht. Während der 1. Woche sitzen die Alten stänbig, in der 2. Woche nicht mehr fortwährend auf den Jungen, und je mehr Stoppeln und Federn erscheinen, desto mehr ziehen sich die Alten zurück; mit etwa 4 Wochen gehen die Jungen aus dem Neste und fangen an selbst zu fressen; nähren sie sich allein, so setzt man sie am besten auf einen anderen Schlag, bei Brief- und Flugtauben erscheint dies jedenfalls geboten. — Manche Rassetauben lassen im Füttern der Jungen, und z. Th. auch schon im Brüten, zu wünschen übrig, so manche Kröpfer, Carrier, ganz kurzschäbelige Vögel u. a. Solche Tauben muß man kennen, und man begegnet dann etwaigen Verlusten dadurch, daß man denselben, wenn es werthvolle Paare sind, die Jungen resp. Eier wegnimmt und sie erprobten Pflege-Eltern (Ammen) übergiebt. Das Auffüttern seitens des Züchters bleibt stets nur ein kümmerlicher Nothbehelf und ist auch nur angängig, wenn die Jungen schon größer sind. Man nimmt eine kleine Portion Körner in den Mund und pufet diese durch den ebenfalls in den Mund genommenen, geöffneten Schnabel der Taube in den Schlund derselben; ebenso giebt man jedesmal Wasser nach. Kleinere Junge kann man auch mittelst einer bis in den Schlund der Taube eingeführten Glaspritze mit dünnflüssigem Brei von gekochten Erbsen oder Reis aufzupäppeln versuchen. Bei der Zucht feiner, edler Rassetauben sollte man überhaupt stets einige Paare gewöhnlicher, aber gut brütender und fütternder Tauben halten, z. B. langschäbelige Flugtauben, Staarhalse u. a. Feldtauben, Pfautauben, Trommler etc.; Brieftauben sind, da sie bald zu neuer Brut schreiten und scheues Wesen haben, nicht immer geeignet zur Aufzucht empfindlicher, feiner Rassen. Da gute Reisetauben durch das Brutgeschäft nicht zu sehr in Anspruch genommen werden dürfen, so lasse man sie nur ein Junges — welches dadurch (ein anderer wesentlicher Vortheil!) um so kräftiger wird — auffüttern und übergebe das zweite derselben Brut einem minder werthvollen Paar, dessen gleichalte Junge man beseitigt, zum Auffüttern; während der Reisezeit nimmt man am besten beide Eier oder Junge fort. Manche Brieftauben liefern vorzügliche Junge, ohne aber selbst Besonderes im Fliegen zu leisten, man benutze dieselben hauptsächlich oder ausschließlich als Zucht-, nicht als eigentliche Reisetauben. Tüchtige Reisetauben, welche man schon im selben Jahre bis 100 oder 150 km weit trainirt, werden die Jungen der 1. und 2. Brut;

von denen der dritten darf man noch keine Leistung verlangen. Im Sommer, während der Mauser, lasse man nicht brüten. Aus den Spätbruten gehen überhaupt selten gute Reistauben hervor; Spätjunge mausern entweder nicht vollständig oder in den meisten Fällen gar nicht mehr und sind im folgenden Sommer noch nicht zum Reisen tauglich resp. nicht weiter als die nächsten Frühjungen (S. Lenzen). Geht man, wie erwähnt, im 1. Jahre (und zwar in etwa 8 oder 10 Etappen) 100 bis 150 km weit, so im 2. Jahre mit denselben Tauben, unter Wiederholung der ersten Touren, bis etwa 300 km und in den folgenden Jahren kann man sie auf die weitesten Touren mitsetzen. Immer hat man die Tauben bei der Rückkunft zu beobachten, um die schnellsten und die sichersten Flieger kennen zu lernen. Weibchen, welche bald legen werden, setze man nicht mit auf entfernten Touren, ebenso nicht solche Tauben, welche ganz kleine Junge mit Milchsutter noch äßen, oder solche, bei denen die Mauser zu weit vorgeschritten. Beim Einfangen auf dem Boden dürfen die Tauben nicht geheßt werden; man greift sie am besten, indem man sie in eine kleine Abtheilung treibt oder den Schlag verdunkelt. In den Reise- (Transport-) Körben müssen die Tauben nach den Geschlechtern getrennt sitzen, vorm Einsetzen wird jede auf den Schwingen mit Vereinszeichen gestempelt und numerirt. Die Reiseförbe sind etwa  $1\frac{1}{2}$  m lang,  $\frac{1}{2}$  bis  $\frac{3}{4}$  m breit, 25 bis 30 cm hoch und an der einen Langseite mit einer etwa 30 cm breiten, gut zu verschließenden und beim Öffnen leicht nach vorn fallenden Holzhür versehen; Wände und Decke sind licht, der Boden dicht geflochten, letzterer auch mit einem Tuch (Segeltuch) überspannt, auf welches trockne Lohe gestreut wird. Die Richtung, nach welcher dressirt wird, bleibt sich gleich, es kommt auf die Bitterungs- und Terrain-Verhältnisse an. Die Thätigkeit der Vereine findet in der auf S. 615 erwähnten Lenzen'schen Schrift eingehende Berücksichtigung. — Von Flugtauben verwendet man ebenfalls nur die Jungen der ersten bezw. auch die der zweiten Brut zum Jagen. Rastetauben kann man bis zur Mauser hecken und auch im Herbst noch eine Brut machen lassen; die ersten Jungen werden aber wohl immer die kräftigsten sein. —

Obwohl die Tauben, wie S. 837 und 842 erwähnt, ein leicht verdauliches, nährendes, schmackhaftes Braten- und Suppenfleisch und einen vortrefflichen Dung liefern, so kann und wird man sie doch nicht zu dem eigentlichen Nutz- oder Wirtschaftsgeflügel zählen. Es könnten überhaupt nur die auf dem Lande und in Landstädten gehaltenen „Feldtauben“, welche von etwa Mitte März bis Mitte Mai und von Anfang Juli bis November auf dem Felde ihr Futter suchen, in Betracht kommen. Gerade aber das Feldgehen dieser Tauben und der dadurch verursachte „Schaden“ wird oft ein Grund zu Klagen der Landwirthse — in der Regel jedoch zu übertriebenen. Pfarrer W. Thienemann, welcher länger als 40 Jahre die Tauben genau beobachtet, selbst 23 Jahre solche gehalten und 14 Jahre dabei Landwirthschaft betrieben, gelangt in einem ausführlichen, für die kgl. Regierung zu Merseburg verfaßten (in der „Monatsschrift des Deutschen Vereins z. Schutz der Vogelwelt“ 1883 abgedruckten) Gutachten zu dem Resultat, daß ein wirklich merkbarer Schaden durch die Feldtauben eigentlich bloß beim Bau von Hülsenfrüchten, namentlich Erbsen und Bieten, vorkommen könne, dieser aber durch Pflügen des Feldes (falls dieses ausgedehnt) während des Samenstreuens resp. durch tiefes Unterbringen des Samens (Drillsaat) ganz oder theilweise zu vermeiden sei; daß dagegen der Nutzen, welchen die L. durch Vertilgen von Unkrautsamereien z. gewähren, dem Schaden entweder gleichkomme oder ihn noch übertreffe. Ein Einsperren der Tauben zur Saatzeit möge man nicht anordnen, eher den Fang während derselben frei geben.



# Register.

- Aachener Kröppfer 586.  
 " Schildmädchen 563.  
 Abfallkorn 727. 758. 766. 807.  
 Abfälle 705. 717. 727. 739. 807.  
 Abführmittel 782. 791.  
 Absatz 720. 727.  
 Abstammung d. Hausenten 378.  
 " " Hausgänse 433.  
 " " Haushühner 20.  
 31.  
 " " Haustauben 462.  
 Abzehrung 793.  
 Adergans 443.  
 Adaption 711.  
 Adlerlaß 795.  
 Adern 772.  
 Aehrenträger-Pfau 327.  
 Aether-Extrakt 701.  
 Afrikan. Mövchen 567.  
 Aix 412.  
 Akklimatisation 855.  
 Albions 103. 182.  
 Albumin 696. 701.  
 Aleppo-Huhn 194.  
 Allesfresser 703.  
 Alltagsleger 59. 103.  
 Almonds 544.  
 Altenburger Trommeltaube 507.  
 Alter der Föhne 802.  
 " " Legehühner 730. 765.  
 " " Zuchtthiere 731.  
 Altkamm-Lümmeler 539.  
 Ameisenpuppen 789. 829.  
 Amerikanische Kämpfer 251.  
 Amherst-Fasan 341.  
 Ammoniakfäul 790.  
 Amputation 859.  
 Anas 402.  
 Anas domestica 378.  
 Anatidae 374.  
 Andalusier 127. 136. 721.  
 Andalusier-Bantams 279.  
 Andengans 448.  
 Andersons Fasan 344.  
 Angeler Gans 428.  
 Anlauf 757.  
 Ankommen des Geflügel 757.  
 Antonas 141.  
 Anpassung 711.  
 Anschaffung des Geflügels 757.  
 Anser 421.  
 Anser domesticus 423.  
 Anstalten 746.  
 Antwerpener Brieftaube 616.  
 Appetitlosigkeit 774. 791. 799.  
 April 760.  
 Argus 330.  
 Armschwingen 16.  
 Arsenit-Vergiftung 790.  
 Art 707.  
 Aschenbad 638. 650. 653. 763.  
 Asels 245.  
 Astrachan-Gans 436.  
 Atavismus 713.  
 Atmung 699. 773.  
 Aufzuchtlasten 740. 826. 857.  
 Augen der Tauben 469. 512.  
 Augapfel-Entzündung 782.  
 Augenbindehaut-Entzünd. 786.  
 Augen-Entzünd. 732.  
 " " bösartige, 786.  
 Augen-Geschwülste 782.  
 Augensidmunden 782.  
 Augenschnupfen 786.  
 August-Arbeiten 764.  
 Ausbrüten 821.  
 Ausflugslasten 688. 689.  
 Ausgleichung 713.  
 Auslauf 646. 657. 804.  
 Ausmerzen 732. 738. 765. 803.  
 Ausscheidung 698. 769.  
 Ausschwefeln 640.  
 Ausstellungen 750.  
 Ausstellungs-Hühner 805. 806.  
 " " -Kühe 751.  
 " " -Programm 751.  
 Aussterben 708.  
 Auswahl des Geflügels 714.  
 725. 800.  
 Auswahl der Thiere 730. 765.  
 Aylesbury-Bantam 398.  
 Aylesbury-G. 388. 729.  
 Bad 648. 692. 850. 862.  
 Bärchen-Lümmeler 533. 543.  
 Bärtige Malayen 289.  
 Bagdette, krummschnäblige 608.  
 " kuzschnäblige 607.  
 Bahama-Ente 401. 408.  
 Bahia-Ente 395.  
 Bakies 94.  
 Ballonkröpfer 602.  
 Bambushuhn 360.  
 Bandfeldtauben 473.  
 Bandfrankolin 365.  
 Bandkröpfer 586.  
 Bandmädchen 559.  
 Bandstiden 559.  
 Bandwöhrmer 799.  
 Bantivas, zahme 278.  
 Bantams 271. 274. 801.  
 Barbezieur 154.  
 Barthuhn 79. 805.  
 Bartrebbuhn 359.  
 Bastarbe 711.  
 Bauchfell-Entzündung 793.  
 Baumenten 376. 419.  
 Baumwachstel 370.  
 Baubäddchen 79. 295. 805.  
 Beeren 856.  
 Begattung 773.  
 Behang 42.  
 Beharrungsfutter 706. 809.  
 Bein 769.  
 Beinbrüche 778.  
 Beinweiche 796.  
 Belg. Kampfhuhn 251.  
 " Lufthuhn 160.  
 Berbertaube 604.  
 Berg-Ente 417.  
 Berghühner 361.  
 Berg. Hühner 72. 708. 726.  
 " Kräher 74.  
 " Krieger 96.  
 " Lufth. 77.  
 " Schlotterlämme 76.  
 Berliner Altkamm 539.  
 Blaubunte 528.  
 " Entlige 539.

Berliner Fliegetauben 527.  
 " Hellblaubunte 537.  
 " Kupferige 539.  
 " Streifige 538.  
 " Tümmler 537.  
 Bernburger Trommeltaube 509.  
 Bernicla 421.  
 Bernikel-Gänse 421. 445.  
 Betonirung 638. 648. 669.  
 Betrieb, Groß- 741. 746.  
 " Klein- 738. 740.  
 Bewegung 769.  
 Bewick's-Schwan 458.  
 Bienenzucht 715.  
 Biertreiber 705. 788. 847.  
 Bism-Ente 399.  
 Bismwunden 775.  
 Bläffen 485.  
 Bläggänse 443. 444.  
 Blaffen 485.  
 Blaue Fühner 140. 804.  
 Blauhühner 190.  
 Blauschimmel 473.  
 Blei-Bergiftung 790.  
 Blendlinge 711. 729. 734.  
 Blendnetten 574.  
 Blößen 576.  
 Blut 699. 772.  
 Blutabern 772.  
 Blutaufrischung 710. 720.  
 Blutbildung 699. 700.  
 Bluteinmischung 710.  
 Bluterguß 794.  
 Bluterneuerung 710. 721. 735.  
 Blutfütterung 807. 812.  
 Blutverwandtschaft 709. 730.  
 Bluth's Hornfasan 356.  
 Böhm. Fasan 332.  
 " Landhuhn 62.  
 Böhnen 807. 863.  
 Boltonhühner 103. 105.  
 Borken 781.  
 Borneo-Fasan 348.  
 Botentaube 611.  
 Brabanter 103. 144. 161. 173.  
 Bräune 786.  
 Brahma-Huhn 205. 216. 729.  
 733. 804.  
 Brandgans 452.  
 " australische 454.  
 Brandher 523.  
 Brandwunden 776.  
 Brasilianer Fühner 239.  
 " Tauben 491.  
 Braut-Ente 401. 413.  
 Braunsch. Värtchen 513.  
 Bredahuhn 146. 155.  
 Breifutter 835. 867.  
 Bremer Gans 427.  
 " Tümmler 517.  
 Breslauer Kröpfer 585.  
 Bresse-Huhn 151. 745.

Brieftauben 605. 714. 862. 868.  
 Brieftaubenböden 687.  
 Bronchien 772.  
 Bronzehahn 23.  
 Bronze-Truthuhn 312.  
 Brot 811. 812. 860. 865.  
 Bruchreis 829.  
 Brünnette 576.  
 Brünner Kröpfer 599.  
 Brüller 493.  
 Brüter 733. 759. 819.  
 Brülluft 726. 761. 819.  
 Brustbein 769.  
 Brut f. Fühner u.  
 Bruteier 717. 731. 750. 759 814.  
 Bruteier-Kauf 729. 814.  
 " -Schwemmen 822.  
 " -Spiegeln 821.  
 " -Verfaßt 814.  
 Bruthäuschen für Enten 673.  
 " " Gänse 673.  
 " " Schwäne 672.  
 " Taub. 662. 663.  
 Brutkasten 820.  
 Brutkorb 821.  
 Brut, künstliche 818. 823.  
 Brutmaschinen 745. 759. 823.  
 Brut, natürliche 818.  
 Brutnest 820.  
 Brutraum 820.  
 Brutzeit 819.  
 Bucharische Trommeltaube 510.  
 Buchweizen 806.  
 " Mehl 832.  
 Budapest L. 546.  
 Buenos-Ayres-Ente 395.  
 Bürgelbrille 17. 373. 776.  
 Bulowinaer Koller 526.  
 " Tümmler 534.  
 Bumble-foot 776.  
 Buntfasan 335.  
 Buntfchnabel-Ente 403.  
 Burzler 512.  
 Cabots Hornfasan 357.  
 Caccabis 361.  
 Callipepla 368.  
 Calotte 530.  
 Cambridge-Truthühner 312.  
 Campiner 59. 103. 105.  
 Camus 615.  
 Canishühner 291.  
 Carrier 611. 714. 867.  
 Casarka 401. 453.  
 Cayuga-Ente 394.  
 Celler Tümmler 517.  
 Central-Bereine 701.  
 Cerealien 701. 806.  
 Cereopsis-Gans 449.  
 Ceriornis 354.  
 Ceplonhuhn 28.  
 Chabos 284.

Chalons-Huhn 84.  
 Chanter 786.  
 Chilos-Ente 406.  
 Chinesische Gans 438.  
 " Mövchen 569.  
 Chittagongs 217.  
 Chittibratt 103. 106.  
 Cholera 790.  
 Chukar-Steinhuhn 362.  
 Clappertons Frankolin 364.  
 Coburger Perche 477.  
 Cockins 159. 205. 231. 708.  
 709. 729. 733. 801.  
 Colinhuhn 370.  
 Columba livia 462.  
 " domestica 471.  
 Columbidae 462.  
 Constan 711.  
 Coops 826.  
 Coqs vierges 151. 831.  
 Corbel 557. 615.  
 Cornwallische Kämpfer 248.  
 Coturnix 366.  
 Coucou d'Anvers 277.  
 Courmonts 168.  
 Courcelles 745.  
 Courtes-pattes 96.  
 Cresen 106.  
 Crève-Coeur 144. 167. 733 801.  
 Crossoptilon 350.  
 Croup 786.  
 Cubiers Fasan 345.  
 Cygnidae 455.  
 Cygnus 457.  
 Epprianer 604.  
 Dachen 502.  
 Dachsühner 92. 294. 708.  
 Dänische Kurzfüße 97.  
 " Landhühner 85.  
 " Tümmler 521.  
 Däfla 407.  
 Damascener Taube 618.  
 Danziger Hochflieger 520.  
 " Mohrenkopf 521. 537.  
 Dari 864.  
 Darm 770.  
 Darm-Entzünd. 702. 789. 793.  
 " bösartige 787.  
 Darmkatarrh 788.  
 Darmsaft 699.  
 Darre 776.  
 Datum-Eier 761. 839.  
 Dedeltauben 502.  
 Degeneration 708.  
 Dendrocoryna 419.  
 Desinfektion 639. 677.  
 Deutsche Bagdette 608.  
 " Elster 523.  
 " Kröpfer 584. 708.  
 " Mövchen 557.  
 Deutsche Landhuhn 51.

Deutsche Trommeltaube 508.  
 Dezember 766.  
 Diätfehler 788.  
 Diarrhoe 788.  
 Dinkel 807.  
 Diphtheritis 786.  
 Dorschtaube 630.  
 Dominikaner 91.  
 Dorkings 197. 227. 733.  
 Dotter 816. 838.  
 Dotterkugel 815.  
 Dragoner 614.  
 Drahtgeflecht 648.  
 Drahtneßter 645.  
 Dschungelhuhn 26.  
 Duclair-Ente 384.  
 Düngerstätte 648.  
 Dummies 93.  
 Dunen 15.  
 Dung 738. 842. 853.  
 Dunkle Ente 403.  
 Durchfall 788. 851.  
 " 538artiger 787.  
 " grüner 789.  
 Edelhasen 332.  
 Egyptische Briestaube 611.  
 " Gans 450.  
 " Mövchen 567.  
 Ei, Befruchtung 802. 816.  
 Eichen 811.  
 Eidotter 816. 838.  
 Ei, Entstehung 815.  
 Eier, Alter 839.  
 Eier, Aus- und Einfuhr 5—10.  
 724.  
 Eier, Erzeugung 698.  
 Eier, faule 822. 839.  
 Eierfresser 732. 798.  
 Eier, frische 838.  
 Eier, gefrorene 840.  
 Eier, große 731. 732.  
 " Gewinnung 720. 731. 732.  
 738. 739.  
 Eierhandel 723.  
 Eier, Rast- 840.  
 Eier, Konservierung 761. 764. 839.  
 Eierlegen 726. 735. 763. 764.  
 765. 767.  
 Eier, Nährwerth 8. 838.  
 Eierprämiierung 722.  
 Eierprüfer 822.  
 Eier, Prüfung 839.  
 Eier, rohe 838.  
 Eier, Sammeln 840.  
 Eierfortirung 723.  
 Eier, Spec. Gewicht 839.  
 Eier Spiegel 822.  
 Eierstod 773. 815.  
 Eierstodkrankheit 796.  
 Eierverkauf 723. 841.  
 Eier, Verfaß 840.

Eier, Verwerthung 841.  
 Eisfütter 828. 856. 858.  
 Eigenschaften, gute 734.  
 Eigengewicht 722. 739. 841.  
 Eigröße 728. 841.  
 Eileiter 773. 815.  
 " -Vorfall 797.  
 " -Entzündung 797.  
 Einfuhr 724.  
 Eingeweide-Würmer 798.  
 Einzäunung 647. 659.  
 Eischale 815.  
 Eischalen 702. 841.  
 Eiselster 523.  
 Eistauben 473.  
 Ei, Theile 815.  
 Eiweiß 696. 699. 701. 815.  
 Eiweißstoffe 696 699. 701. 807.  
 Eibe 476.  
 Elbinger Weistopf 549.  
 Elephanten-Huhn 155.  
 Elephantiasis 777.  
 Elliotts Hasen 337.  
 Elsäßer Huhn 83.  
 Elstergans 450.  
 Elstertauben 488. 523.  
 " Deutsche 523.  
 " Gamb. 530.  
 " Kopenh. 521.  
 " Kralauer 523.  
 Eltern, Einfluß 711. 718. 729.  
 Embener Gans 430. 850.  
 Embryo, Entwicklung 816.  
 Englische Bagbetten 611. 864.  
 " Enten 559.  
 " Kämpfer 253.  
 " Kröpfer 591. 709.  
 " Mövchen 557. 559.  
 " Rümmler 543.  
 " Zwerghühner 290.  
 Entartung 708. 726.  
 Enten, Aufzucht 384. 387. 762.  
 763. 848.  
 Enten, Brut 387. 391. 761. 847.  
 Enten-Eier 847. 849.  
 " , schwarze 847.  
 Entenfleisch 697. 837.  
 Entenfutter 392. 759. 765. 846.  
 Entengans 450. 714.  
 Entengröße f. Wasserlinsen.  
 Enten, junge 848.  
 Enten, Kleider 374.  
 " Lebensw. 375.  
 Entenmast 384. 765. 766. 848.  
 Entenneßter 760. 846.  
 Enten, Nutzen 849.  
 Entenfall 650. 759.  
 Entenvogel 371. 372.  
 Entenzucht 390. 718. 720. 846.  
 Entleerungen 698.  
 Entozoen 798.  
 Epaulatten-Scheden 624.

Epidemien siehe Krankheiten.  
 Epileptische Anfälle 795.  
 Epitheliome 780.  
 Epizoen 799.  
 Erbsen 807. 863.  
 Erkältung 764. 766. 783. 788.  
 Erlauer Hochflieger 546.  
 Ernährung 695. 698. 727.  
 Ernährungsflüssigk. 699.  
 Ertrag der Geflügelzucht 3. 54.  
 717. 737. f. auch Hühnerz. zc.  
 Euplocornus 343.  
 Extremite 698. 700.  
 Extraktstoffe 701.  
 Hackblätter 724. 757.  
 Façon-Houdans 167.  
 Färbung der Hühner 17. 43. 804.  
 " Faust. 468. 866.  
 Falllands-Gans 448.  
 Fangtafen 757.  
 Fangnetz 756.  
 Farbenbrüster 493.  
 Farbensöpfe 495. 536.  
 Farbenschnippen 496.  
 Farbentauben 470.  
 Hasen-Bastarde 333. 334. 339.  
 341. 344.  
 Hasen 331. 710. 854.  
 Hasen, Aufzucht 857.  
 " Auswahl 854.  
 " Behandlung 855.  
 " Brut 857.  
 " Eier 857.  
 " Futter 355. 789. 856.  
 " Gehege 665. 671.  
 " junge 857.  
 Hasen-Ente 407.  
 Hasenieren 856.  
 Hasenbühner 103. 108. 144.  
 249. 343.  
 Hasen, liniirter 344.  
 " schwarzrückiger 346.  
 " ungehaubter 349.  
 " weißhaubiger 347.  
 Hasenvogel 19.  
 Haserstoff 699.  
 Hasenkrankheit 781.  
 Februar 759.  
 Federfluren 15.  
 Federfressen 798.  
 Federfleisch 17.  
 Federkrankheiten 709. 776.  
 Federlinge 641. 799.  
 Federnbildung 698. 699. 702.  
 Federn, Fandel 10.  
 " Verwerthung 841. 845.  
 Federtopf 823.  
 Federzupfen 798.  
 Feentauben 498. 501.  
 Feldflüchter 471.  
 Feldgänse 421. 442.

- Felbhühner 358. 859.  
   " Aufzucht 358. 360.  
   " Futter 360. 369.  
   " Pflege 360. 362.  
 Felbhuhn, gem. 359.  
 Felschwalben 500.  
 Feltauben 469. 860.  
   " blaue 471.  
   " silberfahle 473.  
 Felstaube, wilde 462.  
 Felsenhuhn 363.  
 Felsentaube 462.  
 Fett 696. 698. 699. 701.  
 Fettansatz 698. 699. 726. 832.  
 Fettmaß 832. 848.  
 Fettsucht 794.  
 Feuertaube 523.  
 Fibirin 696.  
 Fische 70. 807. 812.  
 Flaumfedern 15.  
 Flechttaube 473.  
 Fleischabfälle 807. 812. 829.  
 Fleischansatz 698. 699. 726.  
 Fleischbildner 699.  
 Fleischfütterung 706. 793. 829.  
 Fleischgewinnung 9. 55. 71. 725.  
   733. 740. 831.  
 Fleischhühner 732. 765. 801.  
   805. 831.  
 Fleischmaden 808. 830.  
 Fleischmaß 832. 848.  
 Fleischmehl 706. 739. 783. 807.  
   812. 848.  
 Fleischproduktion f. -Gewinnung.  
 Fleischsorten 837.  
 Fleisch, Werth 832. 837.  
 Fleischwiesbad 751. 812. 829. 856.  
 Fließ-Eier 797.  
 Florentiner Taube 622. 626.  
 Flög 473.  
 Flögel 16. 769.  
 Flögelbrüche 779.  
 Flögelgefelle 859.  
 Flögelgißt 795.  
 Flögel, wunde 779.  
 Flögeltauben 498.  
 Flugtauben 512. 714. 862.  
 Flugtaubenboden 690.  
 Förderung d. Geflügels. 720. 722.  
 Fortpflanzung 773.  
 Francolinus 364.  
 Frankolinshühner 364.  
 Frankolinsh., Aufzucht 364.  
   " Brut 364.  
   " Futter 364.  
 Französische Bagdette 610.  
   " Kröpfer 596.  
 Freimaß 834.  
 Froschbeulen 776.  
 Frösche 704.  
 Frühlingsbrut 731. 762. 801. 819.  
   825. 848. 852. 868.  
 Frühlingsreis 726. 765.  
 Fuchsgänse 452.  
 Fuchsgans, grau. 454.  
 Füße 47. 769.  
   " erfrorene 776.  
   " verkrüppelte 777.  
 Fütterung 695. 751. 806.  
 Fuligula 416.  
 Fußbefiederung 43. 208. 467.  
 Fußbrüche 778.  
 Fußfarbe 49. 119. 213. 805.  
 Fußgeschwulst 776.  
 Fußgißt 795.  
 Fußträger 777.  
 Fußringe 803. 866.  
 Fußhöhlengeschwulst 776.  
 Futter, Ausstreuen 758. 766. 814.  
 Futterbedarf 810; f. Gänse u.  
 Futterbereitung 706. 811.  
 Futter, Bestandtheile 700. 704.  
 Futterbrett 679.  
 Futtergefäße 692. 818.  
 Futterhäuschen 828.  
 Futterlofen 717. 739. 810.  
 Futtermenge 706. 717. 809.  
 Futtermischung 700. 735. 810.  
 Futtermittel 700. 734. 727. 806.  
   Zusammensetzung. 704.  
   706. 807.  
 Futter, Stroh- 864.  
 Futtertrichter 835.  
 Futterverhältnisse 717. 811.  
 Futterwechsel 763. 764. 813.  
 Futterwerth 703. 810.  
 Futter zur Reise 756.  
 Futterzufuß 717. 809. 843. 846.  
 Gabeln 679. 687.  
 Gabelschwanzhuhn 30.  
 Gänse 420. 421. 714. 849.  
 Gänse, Aufzucht 761. 851.  
   " Brut 760. 850.  
   " Deutsche 427. 850.  
   " Eier 851.  
 Gänsefedern 853.  
 Gänsefleisch 837. 853.  
 Gänsefutter 759. 761. 764. 765.  
   850. 853.  
 Gänse, junge 851.  
 Gänse, Lebensweise 420.  
 Gänseleber 854.  
 Gänsemaß 766. 852.  
 Gänse, Nester 760. 850.  
 Gänse, Rufen 430. 763. 854.  
 Gänsestall 650. 759. 850.  
 Gänse, Weib 764. 765. 849.  
 Gänsebrut 718. 720. 849.  
 Galle 698. 699. 771.  
 Gallinae 13.  
 Gallo de Perija 251.  
 Gallus aeneus 23.  
   " Aesculapii 21.  
 Gallus Bankiva 23.  
   " Bravardii 21.  
   " domesticus 51.  
   " ferrugineus 23. 244.  
   " giganteus 23.  
   " Lafayettei 26.  
   " Sonnerati 27. 244.  
   " stramineicollis 23. 243.  
   " varius 30. 244.  
 Gambia-Gans 450.  
 Ganseln siehe Gänse.  
 Gänse 534. 546.  
 Gänse-Kröpfer 585.  
 Gans, grauföpfige 447.  
   " schwarzschultrige 448.  
   " streiföpfige 444.  
 Garneelenfchrot 812. 858.  
 Gause 835.  
 Gebrauchsthiere 710.  
 Geburtshilfe 823.  
 Geseher 41.  
 Geflügel-Cholera 790.  
 Geflügelzucht 842. 853.  
 Geflügelsteine 798.  
 Geflügelsteine 837.  
 Geflügelhandlungen 757.  
 Geflügel, Verbrauch 10.  
   Versandt 754. 838.  
 Geflügelzählung 723.  
 Geflügelzucht, Bedeutung 1.  
   Ertrag f. Ertrag.  
 Geflügelzucht auf dem Lande  
   715. 718. 721. 727.  
 Geflügelzucht, Zucht 720.  
 Geflügel, in Dänemark 724. 733.  
   " " Deutschland 719.  
   " " England 741. 743.  
   " " Frankr. 719. 741.  
   " " im Großen 741.  
   " " Kleinen 738. 740.  
   " " in der Landwirtschaft  
     715. 720. 737.  
   " " in Oesterreich 720.  
   " " der Stadt 715. 738.  
     747.  
 Geflügelzucht, Rückgang 716.  
 Geflügelzucht-Vereine 720. 749.  
 Gehege 652.  
 Gehirn 773.  
 Gehirn-Krankh. 794.  
 Geier-Perlhuhn 319. 323.  
 Gelbbäuch. Kornfasan 357.  
 Gelbe Hühner 210.  
 Gelblicher Behang 65. 119.  
 Gelbschnäbl. Ente 403.  
 Gelbsucht 793.  
 Gelberhuhn 155.  
 Gelbwerte d. Futterm. 703.  
 Gelent-Entzündung 795.  
 Gem. Frankolin 365.  
 Generationen 713. 734.  
 Gerste 759. 764. 853. 863.



Gerstenschrot 758. 852.  
 Geschlecht 712.  
 Geschlechter, Trennung 731. 735.  
 762.  
 Geschlechtsbildung 712.  
 Geschlechtstrieb 726. 736.  
 Geschwüre 780.  
 Gesichtschorfe 781.  
 Gewerbliche Produkte 705. 807.  
 Gewitter, Einfluß auf Brut 822.  
 Gewöhnungsfähig 680.  
 Gewürm 706.  
 Gift 795.  
 Gifte 789. 856. 865.  
 Gimpeltaube 489.  
 Glangfasanen 852. 857.  
 Glanggans 454.  
 Glangtaube 630.  
 Glaser Steiger 586.  
 Glaucon 418.  
 Gluden 819. 825. 857.  
 Glud-Ente 410.  
 Gludenfutter 821.  
 Gludenfäfig 827.  
 Gluden, künstliche 828.  
 Gludenpflege 821.  
 Glude, Sezen 821. 857.  
 Goldbantam 279.  
 Goldelbe 476.  
 Goldfasan 340.  
 Goldfisch 110.  
 Goldfischer 477.  
 Goldsprenkel 108.  
 Goldtaube 489.  
 Gras 788. 826. 830. 851.  
 Graue Schotten 87.  
 Graugans 421.  
 Grejfer 522.  
 Grieben 807. 848.  
 Grimki 531.  
 Grind 781.  
 Grünfütter 701. 704. 706. 735.  
 762. 766. 808. 829. 848. 856.  
 Grilze 830. 860.  
 Grundlagen 724. 725.  
 Grundraum für Geflügel 634.  
 635.  
 Gumbinner Weißkopf 535.  
 Gypsester 645. 683. 691.  
 Habicht 800.  
 Hähne 802.  
 Hängetropp 792.  
 Häringslate 790. 865.  
 Hafer 759. 764. 806. 853.  
 Hafermehl 807. 829. 833.  
 Hahnkämpfe 237. 243. 245.  
 252. 254.  
 Hahntritt 815.  
 Halsenchnabel-Ente 398.  
 Halbmaß 832.  
 Halbmondtaube 475.

Halsbehang 42.  
 Hamb. Hühner 59. 103. 144.  
 " Rüden 66. 719. 741.  
 " Tümmeler 529.  
 Handschwinger 16. 859.  
 Hans 767. 806. 856. 865.  
 Hannoverscher Tümmeler 516.  
 Harlequin-Tümmeler 546.  
 Harn 698. 771.  
 Harter Kropf 791.  
 Hasings Fasan 357.  
 Hauben-Ente 397.  
 Haubenhühner 42. 141. 145.  
 160. 187. 801. 805.  
 Hauben-Perlshuhn 819. 322.  
 Haubenwachtel 370.  
 Haukorf 678.  
 Hauptmast 832.  
 Haus-Enten 376. 378. 708.  
 Hausgänse 423. 428. 708.  
 Haushühner 20. 41. 800.  
 Hausshühner, Gefieder 41.  
 " Geschichtl. 84.  
 " Verbreitung 40.  
 " Borgefch. 20.  
 " Zählung 34.  
 Hausstauben 462. 860.  
 Hausstauben, Gefieder 467.  
 " Geschichtl. 464.  
 Hebung der Geflügelzucht 720.  
 Heizstoffe 699.  
 Heizung 646. 656. 659. 665.  
 666. 744. 758.  
 Helm-Mädchen 576.  
 " -Perlshuhn 319. 322.  
 " -Wachtel 369.  
 Hendeltaube 625.  
 Hennen, alte 731. 802.  
 " junge, 730. 802.  
 Hennenfledr. Kampf. 259.  
 " Silberfrenkel 107.  
 Hennenfäfig 625.  
 Herbstbrut 819.  
 Herbst-Ente 419.  
 Hermeline 601.  
 Hermelin-Paduaner 182.  
 Hirschkäse 718.  
 Hinkelstaube 626.  
 Hintersorn 807.  
 Hirse 807. 828. 835. 865.  
 Hochflieger 513.  
 Hochgezichtet 708.  
 Hoben 773.  
 Hödergans 438.  
 Höderschwanz 457.  
 Höhlengänse 452.  
 Hohenzollern-Taube 483.  
 Hohstaube 472. 630.  
 Holländ. Hochflieger 518. 522.  
 530.  
 " Hühner 144. 161. 192.  
 " Kröpfer 587.

Holländ. Ballonr. 602.  
 " Tobtleger 59.  
 " Weißhauben 192.  
 Hollenshühner 141.  
 Holzhäuser Huhn 78. 708.  
 Holzfaser 701.  
 Holzohle 766.  
 Holzneft 691.  
 Hongkong-Gans 438.  
 Honolulu-Gans 438.  
 Hoogstrater Huhn 59. 103.  
 Horngebilde 696.  
 Hornfasanen 354. 857.  
 Hornfisch-Fasan 345.  
 Houbans 144. 161. 721. 733. 740.  
 Hügel-Frankolin 365.  
 Hühnerchen im Ei 816.  
 Hühner 20. 758. 800.  
 Hühner, Aufzucht f. Rüden.  
 " Auswahl 800.  
 " Behandlung 801.  
 " Brut 759. 760.  
 Hühnerdung 842.  
 Hühner-Eier f. Eier.  
 Hühnerfedern 841.  
 Hühnerfleisch 720. 733. 739. 740.  
 837.  
 Hühner, Fütterung 758. 809.  
 Hühnerfutter 720. 738. 739. 740.  
 751. 758. 760. 762. 764. 806.  
 Hühnergans 449.  
 Hühnergehege 652. 659.  
 Hühnerhäuser, Dach 637.  
 " Fenster 642.  
 " Form 635.  
 " Fußboden 637. 777.  
 " Größe 635.  
 " Baumaterial 635.  
 " Heizung f. Heizung.  
 " Lage 635.  
 " Stodwerke 641.  
 " Türen 643.  
 " Wände 637.  
 Hühnerhaus im Berl. Zoolog.  
 Garten 660.  
 Hühnerhaus, hölzernes 651.  
 " Lemoines 654.  
 " massives 654.  
 " Meyer's 657.  
 " nach Schubert 662.  
 " Seelig's 651.  
 " Ulm-Erbach'sches 655.  
 " Wright's 663.  
 " transportables 653.  
 Hühnerhof 647.  
 Hühner, junge 730. 765. 802.  
 Hühnermaß 167. 740. 741. 745.  
 765. 766. 831.  
 Hühnerneft f. Legeneft.  
 Hühnerpest 790.  
 Hühnerschede 625.  
 Hühnerschwänze 577.

Hühnertauben 622.  
 Hühner, Ueberwinterung 803.  
 Hühnerbägel, ausgeförbene 21.  
   "  Einteilung 19.  
   "  Fortpflanzung 18.  
   "  Gefieder 14.  
   "  Körperbau 13.  
   "  Lebensweise 18.  
 Hühner, Züchtung 804.  
 Hühnerzucht, Bedeutung 9.  
 Hühnerzucht auf Eigewinnung 8.  
   55. 720. 725. 731. 732. 738.  
 Hühnerz. auf Fleischgewinnung  
   9. 55. 71. 725. 733. 740.  
 Hühnerzucht, Ertrag 3. 54. 71.  
   738. 739. 740. 747.  
 Hühnerzucht auf dem Lande 717.  
   718. 720. 727. 732.  
 Hühnerzucht in der Stadt 715.  
   739. 740. 747.  
 Hühnerzucht St. Figen 742.  
 Hühnerfrüchte 701. 702. 807. 863.  
 Hühner 93.  
 Hühnerfasanen 343.  
 Hühnertauben 622. 860.  
 Hühner 766.  
 Hyazinth-Taube 478.  
 Jagdfasan 332.  
 Januar 758.  
 Japan. Bantams 284.  
   "  Dachshühner 287.  
   "  Ente 385.  
   "  Kämpfer 251.  
   "  Seidenhühner 299. 300.  
 Java-Bantams 278.  
 Idealthiere 718. 726.  
 Züchter 491.  
 Impey-Fasan 353.  
 Incubatoren 823.  
 Indian 309.  
 Indianer 604.  
 Indigestion 791.  
 Indische Gans 444.  
   "  Kämpfer 243. 749.  
   "  "  fasanfarb. 248.  
   "  "  mehrfarbn. 249.  
 Infektion 713.  
 Inhalation 783.  
 Inhalationskasten 784.  
 Inzucht 599. 709. 716. 855.  
 Inseln 615.  
 Italiener G. 114. 712. 721. 729.  
   732. 735. 738. 740. 745.  
 Ital. Ente 380.  
   "  Feldtaube 503.  
   "  Gans 436.  
   "  Möven 564.  
 Juli 763.  
 Jungfernhühner 151. 831.  
 Juni 762.  
 Junovogel 324.

Käferlarven 799.  
 Kämme 47. 805. 806.  
 Kaiser-Ente 397.  
 Kalkut 308.  
 Kali 697. 702.  
 Kall 697. 702. 758. 789. 808.  
 Kalkseine 777.  
 Kalk, doppeltschwefelsaurer 640.  
   "  kohlenf. 697. 702. 816.  
   "  phosphor. 697. 702. 796.  
   890.  
 Kalkmilch 840.  
 Kalkschiff 788.  
 Kalkstaub 639. 758. 761.  
 Kamm, erfrorener 780.  
 Kammgeschwüre 780.  
 Kamm, weißer 781.  
 Kammwunden 775. 780.  
 Kampfbantams 271.  
 Kampfgänse 426. 436.  
 Kampfhühner 237. 251. 712.  
   801.  
 Kanadische Gans 441.  
 Kanariensamen 830.  
 Kapannen 516. 819. 831.  
 Kapanniren 764. 831.  
 Kap-Frankolin 365.  
 Kappengans 449.  
 Kapuzen-Taube 548.  
 Kapuziner 548. 550.  
 Karbolsäure 641. 761.  
 Karmin-Ente 416.  
 Karolin-Ente 413.  
 Kartoffeln 701. 702. 704. 706.  
   758. 811. 865.  
 Kasern 696. 701.  
 Kasseler Tümmeler 518.  
 Kasanien 811.  
 Kasanienbrust-Ente 404.  
 Kataloge 752.  
 Katarre 783.  
 Kaulhühner 98. 295.  
 Kayennepeffter 767.  
 Kehlkopf 772.  
 Kehlkopfwurm 784.  
 Kepler 513.  
 Kibitztauben 525.  
 Kieselsäure 702.  
 Kinnlappen 47.  
   "  -Krankheiten 780.  
 Klang-Ente 418.  
 Klätscher 586.  
 Klassenprämierung 751.  
 Klatschtaube 549.  
 Kleberprotein 701.  
 Kleie 702. 706. 758. 807. 811.  
 Kleinasiatische Möven 572.  
 Klima 719. 721. 748.  
 Klippenhuhn 363.  
 Kloake 771.  
 Klumper 98.  
 Klüter 98. 295.

Knädel-Ente 410.  
 Knochen 697.  
 Knochen-Fische 702.  
 Knochenbrüchigkeit 697. 796.  
 Knochen-Erbe 702. 796. 829.  
 Knochengerißt 702. 767.  
 Knochenmehl 796. 830.  
 Knochenstachel 796.  
 Knöpfchen, gelbe 786.  
 Knöpfchen-Taube 504.  
 Knöchelgeschwindsucht 793.  
 Knollen 704.  
 Knobel 471.  
 Kochsalz 702.  
   "  -Bergiftung 790.  
 Königsberger Burgler 537.  
 Königsberger Mohrenköpfe 536.  
   "  Weinangen 541.  
   "  Weißköpfe 535.  
 Körner 701. 704. 706. 806. 811.  
 Körnerfett 831. 852.  
 Körnerfresser 708.  
 Körperbau 13. 371. 461. 767.  
 Kohl 758. 766. 808. 856.  
 Kohlschypate 699. 701.  
 Kohllere 477.  
 Kolben-Ente 416.  
 Kongresse 750.  
 Kopenhagener Tümmeler 521.  
 Kopf 767.  
 Kornfutter 720. 735. 740. 759.  
   764. 794. 808. 811. 850. 856.  
 Roth 698. 765.  
 Rothfressen 798.  
 Kräbenschabelhühner 155.  
 Kräher, Bergische 74.  
 Krämmel 777. 799.  
 Krantentaube 630.  
 Krafusse 523.  
 Kranfensation 775.  
 Kranfheiten 721. 724. 746.  
   765. 774.  
 Kranfheiten, äußere 775.  
   "  Einschleppen 794  
   "  innere 782.  
   "  Symptome 774.  
   "  Ursachen 774.  
   "  Vorboten 774.  
 Krantentauben 556.  
 Krebs 780.  
 Krebschalen 702.  
 Kreibe 702. 812. 865.  
 Kreuzer 522. 558. 564.  
 Kreuztauben 556.  
 Kreuzung 710. 728. 733.  
 Kreuzungen 82. 726. 728.  
 Krid-Ente 409.  
   "  blausüßl. 412.  
   "  brafil. 411.  
   "  chilen. 411.  
   "  japan. 410.  
 Kried-Enten 409.

- Friercher 93. 294.  
 Frieß 260.  
 Fronttauben 630.  
 Frontkimmeler 534.  
 Frontwachtel 367.  
 Kropf 698. 770.  
 Kropfkrankheiten 596. 791.  
 Kropfschnitt 792.  
 Kropftauben 582. 714. 866.  
 Krüper 93.  
 Krummschnabel-*E.* 398. 708.  
 Küden, Aufzucht 740. 744. 760.  
 762. 763. 776. 825.  
 Küden, Ausschüpfen 760. 822.  
 Küdenfutter 70. 166. 735. 740.  
 745. 763. 796. 828.  
 Küdenmast 68. 167. 765. 835.  
 Küdenpflege 70. 825.  
 Küdenraum 744. 825. 830.  
 Kükshaus 744.  
 Kuhnshahn 308.  
 Kukulshuhn, Bergisches 77.  
 " Mescheler 160.  
 Kultur-Rassen 707.  
 Kupferfasan 332. 336.  
 Kupferflügel 435.  
 Kurzbel 616.  
 Kurzschnabel-Gans 443.  
 Labrador-Ente 395.  
 Lachgans 444.  
 Lachtaube 630.  
 Lachshühner 108.  
 Lachschilbmöbchen 563.  
 Läufe 769. 777.  
 Läufe 641. 799.  
 Läutewerk 688. 689.  
 Lafayette's Fuhn 26.  
 Lästche 146. 721. 729. 733. 801.  
 Lakenfelber 57.  
 Lamelliostres 371.  
 Lamotta-Hühner 120.  
 Lampronessa 419.  
 Lancashire-Möbch. 109.  
 Land-Ente 380. 729.  
 Land-Gans 428. 850.  
 Landhühner, Abarten 93.  
 " Außerdeutsche 85.  
 " Deutsche 50. 112. 732.  
 Landshuhn, Deutsches 51. 720.  
 Verbesserung 710. 720.  
 721. 732. 734.  
 Landrassen 707. 710. 726.  
 Landwirthsch. Geflügelzucht siehe  
 Geflügelzucht.  
 Landwirthsch. Schulen 722.  
 " Thierschauen 722.  
 Vereine 721.  
 Langsgans 205. 212. 228. 721.  
 729. 733.  
 Lachtaube 493. 625.  
 Laufbrett 662. 667.  
 Lauftraum 648. 657.  
 Laxenburger 475.  
 Lebendgewicht 810.  
 Leber 771. 807. 849.  
 Leberkrankheiten 793.  
 Legebarm 797.  
 Legehühner 717. 730. 732. 801.  
 810. 839.  
 " Behandlung 802.  
 " Kennzeichen 802.  
 " Zeichnen 803.  
 Legekasten 667. 732.  
 Legekörbe 657.  
 Legeneier 644. 645. 663. 667.  
 732. 758. 765. 846. 857.  
 Legeneier f. Eierfreier 646. 667.  
 Legenoth 797.  
 Legeperioden 730. 803. 810.  
 Leghorns 114.  
 Leguminosen 701. 807.  
 Leinweder 77.  
 Leimsubstanz 696.  
 Leinsamen 813. 865.  
 Leistungsfähigkeit 700. 713. 726.  
 Le Mans 154. 801. 838.  
 Lemberger Kimmeler 547.  
 Levantinisches Möbchen 572.  
 Leuchttauben 476.  
 Lib-Entzündung 782.  
 Ligatur, elastische 780.  
 Liller Kröpfer 596.  
 Linger Tauben 622. 624.  
 Livornezer Hühner 114.  
 Livornezer Tauben 622.  
 Lodengans 428. 436.  
 Lodenhühner 297.  
 Lodenente 504.  
 Lod-Ente 398.  
 Lophophorus 352.  
 Lotterien 752.  
 Luchstaube 478.  
 Lütticher Briefstaube 616.  
 Luftbrüter 824.  
 Luftkropf 791.  
 Lufttröhre 771.  
 Lufttröhren-Entzündung 784.  
 " -Wurm 784.  
 Luftsäde 772. 784.  
 Lunge 772. 807.  
 Lungen-Entzündung 784.  
 Maben 799. 830.  
 Mähnentau 555.  
 März 760.  
 Mäuser 486.  
 Magellangans 446.  
 Magen 698. 699. 770.  
 " -Entzündung 793.  
 Mahlgärten 706. 753. 766. 813.  
 847.  
 Mai 761.  
 Maifäser 807.  
 Mais 720. 759. 766. 806. 811.  
 835. 849. 864. 865.  
 Maiskeime 706.  
 Maismehl 829. 833.  
 Maiskrot 812.  
 Malapen 238. 801.  
 Maltefer 622.  
 " kleine 626.  
 Maiskeime 807.  
 Mandarin-Ente 401. 414.  
 Mandshurei-*Ohrf.* 350.  
 Mans-Fuhn f. Le Mans.  
 Mantel-Fuhn 153.  
 Mareca 405.  
 Marienburger Weißkopf 535.  
 Marktverkehr 723.  
 Marmorhaar 432.  
 Mastentaube 496.  
 Massen-Produktion 724.  
 Mastanstalten 742. 746.  
 Mastfutter 740. 745. 832.  
 Mastgeflügel 720. 753.  
 Masthühner f. Fleisch.  
 Masttätig 833.  
 Masttraum 833.  
 Mastzeit 833. 849. 852.  
 Mastung f. Hühnermast u.  
 Mastvieh-Ausstellung 722.  
 Maul-Entzündung 783.  
 Mauer 596. 764. 776. 864.  
 Mescheler Kukulshuhn 160.  
 Mecklenburger Wurzler 533.  
 Medaillen 753. 754.  
 Medikamente 775.  
 Medische Hühner 144.  
 Meerergänse 445.  
 Mehlaube 478.  
 Mescheler Kukulshuhn 829. 858.  
 Meßkataube 617.  
 Meleagrinae 301.  
 Meleagris 302.  
 Meßbach'sche Fasanhühner 249.  
 Milch 742. 768. 763. 828.  
 830. 835. 858.  
 Milchsäure 697. 699.  
 Milchsaft 699.  
 Mille-fleurs 292.  
 Minoritas 137. 151. 227. 721.  
 801. 803.  
 Milchfutter 807. 830.  
 Mistbeetbrut 827.  
 Mistbildungen 709.  
 Mittel-Ente 402.  
 Mittel-Gans 444.  
 Mobenefer 622. 627.  
 Möbchtauben 487.  
 Möbchen 604.  
 Möbchen 556. 714. 861.  
 Möbchenhühner 59. 105.  
 Möbchenperber 62.  
 Möbchenhühner 301.  
 Möbchenköpfe 495.

- Rohrrenkpf, Königsberger 536.  
 " Schmallaldbener 494.  
 555.  
 Rohrentauben 472. 494.  
 Rondbühner 109.  
 Ronbtaube 475.  
 Mongolischer Fasan 834.  
 " Ohrfasen 351.  
 Montaubantauben 621.  
 Monteneur 629. 708.  
 Moor-Enten 416.  
 Moor-Gans 442.  
 Morelet 546. 547.  
 Moschus-Ente 399.  
 Mottles 545.  
 Müllertaube 473.  
 Mundsäule 786.  
 Muschelhubn 155.  
 Muscheln 702. 860.  
 Muscheltaube 494.  
 Muskeln 769.  
 Mutterthier 711. 712.  
 729.  
 Nabel 818. 822.  
 Nabelbrüche 796.  
 Nachzucht 712. 734.  
 Nachtschuhhuhn 100.  
 Nährstoffe 700. 703.  
 Nährstoff-Verhältniß 811.  
 Nährwerth 706.  
 Nährwirkung 699.  
 Nahrung 698; f. Futter.  
 Nahrungsbutter 815. 828.  
 Nahrungsmittel f. Futtermittel.  
 Nanling-Bantams 278.  
 Nappthalin 640.  
 Napoleonsbühner 241.  
 Narbe 815.  
 Nasenlöcher 773.  
 Nasenschleimhautentzündg. 786.  
 Nasflüße 776.  
 Rationalthiere 708. 749.  
 Naturspiele 713.  
 Negerbühner 301.  
 Nesseln 819.  
 Nest-Ei 645. 782. 803.  
 Nester, Reinigung 645. 691.  
 Nestkasten 685. 690.  
 " Fultons 685.  
 Nestrahmen 681.  
 Nestzellen 682. 685. 689. 866.  
 Neubildungen 712.  
 Neufährter Weißschwanz 483.  
 Neubrandenb. Tümmler 533.  
 Nieren 771.  
 Niese 786.  
 Nilgans 450.  
 Nistbaum 673.  
 Ninnchen 531.  
 Noirs d' Anvers 276.  
 Nonnen-Ente 419.  
 Nonnengans 446.  
 Nonnentaupe 630.  
 Norfolk-Truthahn 312.  
 Normalhuhn 726.  
 November 766.  
 Rubeln 766. 834. 849. 852.  
 Nürnberger Bagdette 608. 864.  
 Numida 319.  
 Numidinae 318.  
 Ruggbühner f. Lege- und Wirth-  
 schaftsbühner.  
 Ruz-Enten f. Haus-Enten.  
 Ruzgänse f. Hausgänse.  
 Obst 704.  
 Obstruktion 793.  
 Ostfischen 701. 702. 766. 807.  
 Ostpflanzen 701. 702.  
 Offizier (Tümmler) 547.  
 Ohr 773.  
 Ohrfasanen 350.  
 Ohrklappen 47.  
 Oktober 765.  
 Organische Stoffe 696. 700.  
 Orientalische Mövchen 572.  
 " Koller 526.  
 " Tauben 603.  
 Originalthiere 708.  
 Orinoto-Gans 451.  
 Orloff-Kämpfer 239.  
 Ostfriesische Todtleger 59.  
 Ostindische Ente 395.  
 Paarung 710. 712. 866.  
 Paarungskasten 685. 691.  
 Paduaner 144. 161. 173.  
 Papillome 780.  
 Paradies-Gans 453.  
 Parallelschäume 709. 749.  
 Pariser Gimpel 491.  
 " Hühner 241.  
 Pasteten 838. 854.  
 Pavo 323.  
 Pavoninae 323.  
 Pawlowa-Hühner 188.  
 Peking-Bantams 294.  
 Peking-Ente 385. 392. 721.  
 Pepsala-Ente 404.  
 Perdicidae 358.  
 Perdix 359.  
 Perzhühner 318. 759.  
 " Aufsicht 763. 854.  
 " Brut 762. 854.  
 " Futter 854.  
 " Pflege 854.  
 " Nest 762.  
 Perzhuhn-Bastarde 320.  
 " gewöhnliches 319. 854.  
 " Züchtung 320.  
 Perltaube 475. 504.  
 Perldentauben 550.  
 Pfister Tümmler 546.  
 Pfäler Huhn 82.  
 Pfaffentaube 485.  
 Pfauen 323. 854.  
 " Brut 327. 854. 857.  
 " Truthuhn 315.  
 " Eier 327.  
 Pfauafanen 329.  
 Pfauen, Pflege 327.  
 Pfauafanen, Pflege 329. 854.  
 " " Zucht 329. 857.  
 Pfauafan, Affam- 329.  
 " " bronzeschwänz. 330.  
 " " gehaubter 330.  
 " " Germains 330.  
 " " gewöhnlicher 329.  
 " " grünflügeliger 330.  
 " " Napoleons 330.  
 " " Schleiermacher 330.  
 " " tibetanischer 329.  
 Pfau, geschedter 325.  
 " gewöhnlicher 324. 854.  
 " grünflügeliger 327.  
 " javanischer 327.  
 Pfauenschwänze 577.  
 Pfau, schwarzschultriger 325.  
 Pfautauben 577. 861. 867.  
 Pfau, weißer 325.  
 " Züchtung 326.  
 Pfeif-Ente 405.  
 " chilen. 406.  
 Pfeil-Ente 407.  
 Pfefferfleisch 807. 812. 829. 848.  
 Pflanzen-Einweiß 701.  
 Phasianidae 19.  
 Phasianinae 331.  
 Phasianus 332.  
 Phönixhuhn 264. 749. 801. 804.  
 Phosphorsäure 697.  
 Phosphor-Vergiftung 790.  
 Pideriden 559.  
 Piemontese 622. 626.  
 Püßen 775.  
 Pinguin-Ente 385.  
 Pinset-Perlhuhn 319. 322.  
 Pips 783.  
 Plättchen 530.  
 Plättcher 586.  
 Plattische Nährm. 699. 735.  
 Platten-Schwalben 501.  
 Plymouth-Rode 205. 233. 721.  
 730. 733. 745. 831.  
 Poden 780. 786. 788.  
 Polands 145. 192.  
 Polnische Hühner 145. 192.  
 Polverara-Paduaner 144. 172.  
 Polyelectron 328.  
 Pommerische Gans 429. 850.  
 Pommerischer Kröpfer 589.  
 Porzellan-Eier 646. 732. 867.  
 " Tauben 475.  
 " Zwergbühner 292.  
 Posaunen-Schwan 458.

- Boularden 831.  
 Pracht-Enten 412.  
   -Hühner 177.  
 Brälat-Fasan 349.  
 Brämirung 752.  
 Prager Kröpfer 589. 599. 600.  
 Prager Lümmler 547.  
 Preussische Weißköpfe 535.  
 Prinz Albert-Huhn 213.  
 Probe-Eier 821.  
 Produktion 698. 724. 735. 809.  
 Produktionsfutter 698. 809.  
 Prolapsus 797.  
 Protein 700. 701. 807.  
 Ptarmigans 189.  
 Pucrasia 351.  
 Putras-Fasanen 351.  
 Pulsabern 772.  
 Puten, s. Truthühner.  
  
 Quarantäne-Ställe 757. 774.  
   785.  
 Quers 745. 830. 851.  
 Quersilberfuhl. 640.  
 Quetquedula 409.  
 Quetschungen 776.  
  
 Nachen-Entzündung 783. 786.  
 Näschern 641.  
 Namelsöher 63. 721. 733.  
   801.  
 Nahn 647. 654. 751.  
 Naps 764. 766.  
 Nasen 647. 751. 826.  
 Nasores 13.  
 Nase 707. 708. 866.  
 Nasenfehler 708. 804.  
 Nasengeflügel, Gabel 10.  
 Nasenbühner 715. 801. 803.  
   Behandlung 803.  
 Naselose Thiere 707.  
 Nasen, Wahl 800. 860.  
 Nasenzucht 716. 747.  
 Nasethiere 707.  
 Nasen 653. 666.  
 Nasenthiere 800.  
 Nasenbühner 800.  
 Nasenzeug 642.  
 Nasenbühner 344.  
 Nasenbühner 359.  
   Gefangsch. 360.  
 Nasenbühner, arabisches 361.  
   " chinesisches 360.  
   " französisches 362.  
   " gemeines 359.  
 Nasenbühner-Laube 626. 630.  
 Nasen-Wachtel 367.  
   -Würmer 808.  
 Nasen-Laube 473.  
 Nasen-Ente 418.  
 Nasenaugen 541.  
 Nasengewinn siehe Ertrag.  
  
 Reinigung 634. 641. 681. 758.  
   761. 763. 765.  
 Reinzucht 709.  
 Reis 765. 788. 864.  
 Reizmittel 767.  
 Rheumatis 697.  
 Rheumatismus 796.  
 Rhodische Hühner 238.  
 Rieselföpfe 509. 624.  
 Riesenbühner 205. 238.  
 Riesenbühner 23.  
 Riesenenten 619.  
 Riesen-Gans 428.  
 Ringel-Gans 445.  
   " -Laube 630.  
 Ring-Fasan 334.  
 Ringelköpfe 512. 549.  
 Römer 619. 861.  
 Roggen 807. 839.  
 Rohfaser 701.  
 Rohfett 701.  
 Rohprotein 700.  
 Rollulus 377.  
 Rost-Gans 451.  
 Rostoder Lümmler 533.  
 Rostbühner 361. 362.  
 Rostfuß-Gans 443.  
 Rothbals-Gans 446.  
 Rothbühner 361. 362.  
 Roth im Gefieder 135. 804.  
 Rothkehl-Frankolin 365.  
 Rothkopf-Gans 447.  
 Rott-Gans 445.  
 Rott 786.  
 Rouen-Bantams 398.  
 Rouen-Ente 381.  
 Ruber-Ente 418.  
 Rüben 701. 702. 704. 758.  
   765. 767. 808. 850. 856.  
 Rückgang der Geflügelzucht 716.  
 Rückschläge 713. 726. 729.  
 Rumpf 768.  
 Rundwürmer 799.  
 Runts 592. 619.  
 Russische Gansbühner 188.  
   " Trommelenten 508.  
   " Lümmler 544.  
  
 Saat-Gans 442.  
 Sächf. Kröpfer 587.  
 Saganer Mastkast 742.  
 Salat 808. 856.  
 Salicylsäure 840.  
 Salz 697. 702. 808. 865.  
 Salzburger 622.  
 Samensaden 816.  
 Samenleiter 773.  
 Sand 638. 650. 669. 677. 702.  
 Sandwich-Gans 448.  
 Satinetten 575. 576.  
 Sattelbehang 42.  
 Sattel-Fasan 347.  
  
 Satyr-Fasan 355.  
 Sauerstoff 699.  
 Saugwürmer 799.  
 Saumzede 799.  
 Schanghais 206.  
 Scharrvögel 13.  
 Schaumb.-Rippe Landbühner 84.  
 Scheden-Schwalben 502.  
 Schell-Ente 418.  
 Scheibewände 650. 659.  
 Schieber 643. 661. 667. 862.  
 Schild-Hühner 160.  
   " -Näbchen 560.  
   " -Tauben 502.  
 Schiller-Fasan 335.  
 Schimmelpilze 807. 811.  
 Schlachten 744. 837.  
 Schlacht-Geflügel 733. 740. 837.  
 Schlachtgefl.-Verpackung 838.  
 Schläge 708.  
 Schlagfluß 794.  
 Schleier-Hühner 188.  
   " -Laube 550.  
 Schleimhaut-Entzündg., crou-  
   pös-diphtheritisch 785.  
 Schlotterkammh. 76.  
 Schlupfloch 643. 661.  
 Schmalkalbener Mohrenf. 555.  
 Schmalz 833. 853.  
 Schmalzseen 501.  
 Schmaroger 799.  
 Schmöller Trommelente 507.  
 Schmut-Enten 412.  
 Schnabelfarb. 49. 118. 213. 805.  
 Schnabelmißbildung 779.  
 Schnablen 607.  
 Schnatter-Ente 398. 402.  
 Schnecken 789. 829. 846.  
 Schnee 759. 767.  
 Schnecken 496.  
 Schnipp 786.  
 Schnippen 496.  
 Schnippen-Schwalben 500.  
   " -Näbchen 564. 577.  
 Schnörchel 786.  
 Schnupfen 783.  
   " bösartiger 786.  
 Schönheitsfehler 708.  
 Schopf-Ente 397.  
   " -Gans 448.  
   " -Hühner 141. 145.  
   " -Laube 630.  
   " -Wachteln 368. 369.  
 Schorfe 781.  
 Schornsteinfeger 522. 539. 601.  
 Schottische Krieger 94.  
 Schottische Kuckuckperber 87.  
 Schrot 807. 811. 830.  
 Schupbach 648. 650. 655. 761.  
 Schwaben-Laube 482.  
 Schwäne 455. 714.  
   " Bruthaus 673.

- Schwäne, Futter 456.  
 " junge 860.  
 " Pflege 456.  
 " Lebensweise 456.  
 " Zucht 456.  
 Schwarzhen-Tauben 498. 626.  
 Schwamm 786. 791.  
 Schwangans 438.  
 Schwan, schwarzer 459.  
 " schwarzhalbig. 459.  
 Schwanz 16. 372.  
 Schwarze Hühner 135. 213. 804.  
 Schwarzlad 111.  
 Schwarzspiegel-Ente 404.  
 Schwebische Ente 386.  
 Schwesefall 637.  
 Schweizer-Huhn 190.  
 Schweizer-Taube 475.  
 Schweregebur 797.  
 Schwimmenten 376. 401.  
 Schwindel 794.  
 Schwindel im Handel 717. 750.  
 Schwindfucht 793.  
 Schwingen-Taube 497.  
 " böhm. 487.  
 Sclaters Glanz-Fasan 353.  
 Sebastopol-Gans 436.  
 Sebright-Bantams 279.  
 Segler-Taube 617.  
 Seiden-Pharos 287. 300.  
 Seidenfedern 41.  
 Seiden-Gans 436.  
 " Hühner 295. 298. 300.  
 Seidenraupenzucht 715.  
 Seiden-Pfautauben 581.  
 " Tauben 506.  
 September 764.  
 Shaw's Fasan 335.  
 Siamesischer Fasan 349.  
 Siames. Seiden-Huhn 300.  
 Sichel-Ente 411.  
 Sichelfedern 42.  
 Siebenbürger Nachhälse 100.  
 Silber-Bantams 279.  
 " Fasan 343. 854.  
 " Gimpel 491. 492.  
 " Lach 109.  
 " Puder-M. 566.  
 " Schimmel 473.  
 " Schuppe 482.  
 " Sprengel 106.  
 Silberrette 576.  
 Sing-Schwan 457.  
 Sigbrettchen 681.  
 Sigstangen 643. 663. 667. 680.  
 684. 687. 776.  
 Skelett 767.  
 Senke 549.  
 Smaragd-Ente 395.  
 Smyrner Mövchen 572.  
 Smyrna-Indianer 606.  
 Sommering-Fasan 336.  
 Somali-Frankolin 365.  
 Sommerbrut 819.  
 Sonnenblume 807. 832.  
 Sommerathuhn 27.  
 Sonnini-Bachtel 370.  
 Soor 791.  
 Spätbrut 762. 819. 868.  
 Spanier-Bantams 136. 279.  
 " Hühner 126. 729. 733.  
 Spanier-Taube 601. 614. 708.  
 Spatel-Ente 406.  
 Speichel 698. 699. 770.  
 Speisebrei 698. 699.  
 Speiseröhre 770.  
 Sperberhühner 44. 91. 214.  
 Sperlingsfangkorb 669.  
 Spermatozoen 731. 816.  
 Spezialzucht 748.  
 Spezies 707.  
 Spezialklub 750.  
 Spiegel-Ente 404.  
 Spiegelgimpel 491. 492.  
 Spiegeln 821.  
 Spiegel-Pfauen 328.  
 Spieß-Ente 407.  
 " Hühner 408.  
 " gelbfchn. 408.  
 " Taube 489.  
 Spießschwanz-Ente 407.  
 Sporn 14.  
 Spornflügel-Gans 450.  
 Sportzucht 736.  
 Sprengel-Hühner 105.  
 Spulwürmer 799.  
 Staarblässe 488.  
 Staarhals 481.  
 Staatliche Unterstützung 722.  
 Staatspreise 722. 753.  
 Stänke 522.  
 Stärkemehl 701. 735.  
 Stärkezucker 699.  
 Stallung 633. 650. 717. 774.  
 776. f. auch Hühnerhaus u.  
 Stalltemperatur f. Heizung.  
 Stamm 708.  
 Stamm-Register 714. 866.  
 Stammzucht 709.  
 Stand der Geflügelzucht 714.  
 Standgelb 752.  
 Stanleyhuhn 26.  
 Staubbad 650. 653.  
 Steiermärker Tauben 622. 626.  
 Steingruppen 671.  
 Steinhuhn 361.  
 Steirische Kapaunen 835.  
 Steirisches Huhn 84.  
 Steuerfedern 16. 372.  
 Stiden 568. 564.  
 Stickschlag 530. 564.  
 Stickstofffreie Stoffe 696. 701.  
 Stickstoffhaltige St. 696. 700. 764.  
 Stiegen 643.  
 St. Ilgen 742.  
 Stipper 522.  
 Stod-Ente 376.  
 Stoffwechsel 697.  
 Stopfmachine 835.  
 Stopfmast 834.  
 Storchtröpfer 602.  
 Storch-Taube 497. 525. 546.  
 Sträucher 671. 856.  
 Stralsunder Lümmler 519.  
 Straffer 628.  
 Strauß-Hühner 239.  
 Strauß-Bachtel 367.  
 Streitsucht 808. 855.  
 Strichel-Fasan 344.  
 Strohbrüter 819.  
 Strupp-Pharos 288.  
 " Federn 42.  
 " Gans 436.  
 " Hühner 295. 297.  
 " Taube 504.  
 Stubenkliden 70.  
 Stulpen 43. 208. 467.  
 Sultan-Hühner 188.  
 Sultaninen 606.  
 Sulu-Fahn 23.  
 Sumatra-Hühner 250.  
 Sundheimer Hühner 83.  
 Swinhoe-Fasan 347.  
 Syeremley-Hühner 100.  
 Tabelle d. Futtermittel 703. 704.  
 Tafel-Ente 417.  
 Tamburini 503.  
 Tanagrafische Kämpfer 238.  
 Tastermägen 774.  
 Tauben 461. 703. 714. 860.  
 Tauben, Ammen 595. 867.  
 " Anlauf 860.  
 " Aufzucht 867.  
 " Auswahl 714. 860.  
 " Behandlung 861.  
 Taubenboden, Barnawig' 688.  
 " Bobinus' 683.  
 " Brief- 687. 688.  
 " Dürigens 690.  
 " Faltens 686.  
 " Fliege 690.  
 " Happort's 683.  
 Taubendung 842.  
 Tauben-Eier 867.  
 Tauben, Eingewöhnung 861.  
 " faller 679.  
 " feine 800.  
 " fleisch 837.  
 " fütterung 863.  
 " futter 703. 706. 863.  
 " Geschlechter 861.  
 " häußer 693.  
 " hühner 693.  
 Tauben, junge 860. 867.  
 Taubenlasten 692.



Weißfische, s. Fische.  
 Weißhauhen 192.  
 Weiß im Gefieder 135. 804.  
 Weißköpfe 486. 535. 542 543.  
 Weißkopf-Wachtel 370.  
 Weißschlag-Härtchen 513.  
 " Taube 483.  
 Weißschnippen 483.  
 Weißschwänze 483.  
 Weißwangen-Gans 446.  
 Weizen 701. 806. 863.  
 Weizenkleie 807. 829.  
 Welschhuhn 308.  
 Werth der Kreuzungen 728.  
 " " Rassen 728.  
 Westfälische Todtleger 59.  
 Wetterauer Gans 428.  
 Widen 807. 864.  
 Wiener Flugtauben 524.  
 " Ganseln 546.  
 " Schimmel 524.  
 " Störche 525.  
 " Tümmeler 524. 545.  
 606.  
 Wild-Ente 376.  
 Wild-Ente, australische 403.  
 Wild-Gans 421.  
 Wild-Hühner 22.  
 Wild-Puter 303.  
 Wind-Eier 797.  
 Winterbrut 67. 819.  
 Winterküden 67.  
 Winterleger 839.  
 Wirbel 768.  
 Wirtschaftliche Geflügelz. 716.  
 724. 736.

Wirtschaftsgefl., Auswahl 715.  
 725.  
 " Futter 706.  
 " Stall 633.  
 Wirtschaftshühner 801.  
 Wirtschafts- u. Sportgefl. 753.  
 Witterungsverh. 719. 748.  
 Wittwen-Ente 419.  
 Wollenflecker 520.  
 Wollhuhn 295. 300.  
 Wolltaube 504.  
 Wongataube 630.  
 Würmer 799.  
 Wunden 775.  
 Wurmgruben 808.  
 Wurzeln 704.  
 Warland-Fasan 335.  
 Wementaube 629.  
 Yokohamas 250. 260. 265. 710.  
 749. 801. 804.  
 Yorkshire-Fasanh. 109.  
 Zahnhühner 368.  
 Zahnschnäbler 371.  
 Zeitchriften siehe Fachblätter.  
 Zellen 695.  
 Zier-Ente 410.  
 " -Enten 401. 859.  
 Zierfasan 338.  
 Ziergänse 442. 860.  
 Ziergeflügel 317. 665. 715. 854.  
 Ziergeflügel, Aufzucht 360. 362.  
 364. 369. 857.  
 " Pflege 855.  
 " Zucht 857.  
 Ziertauben 629. 668.

Ziertauben, Futter 630.  
 Zimmtgans 451.  
 Zimmtgimpel 491.  
 Zucht-Anstalten 746.  
 Zucht auf die Feder 804.  
 Zuchtbeginn 730. 749.  
 Zuchthühner 730. 765. 806.  
 Zuchtleistungen 749. 753.  
 Zuchtregeln 706. 709. 749.  
 Zuchtregister 714. 866.  
 Zuchtsämme 805.  
 Zuchtstationen 721. 722.  
 Zuchtstiere 711. 712. 731.  
 Zuchtwahl 714. 732. 866.  
 Zucker 697. 699. 702.  
 Züchtung 706.  
 Züchtung, Gegenstand 707.  
 " Verfahren 708. 804.  
 " Ziel 713. 804. 866.  
 " Zweck 706.  
 Zukunftshuhn 53. 729.  
 Zunge 770.  
 Zunge, Erkrankung 783.  
 Zurechtflugungen 806.  
 Zwerg Cochins 294.  
 " -Ente 398.  
 " -Gans 444.  
 " -Hühner 271. 290.  
 " -Kämpfer 271.  
 " -Kaulhühner 295.  
 " -Krieger 294.  
 " -Kropper 599. 602.  
 " -Schwan 458.  
 " -Seidenhuhn 295. 300.  
 " -Struppshuhn 295.  
 " -Wollhuhn 300.

#### Berichtigungen.

Seite 7, Zeile 41 lies: 24 019 460 statt: 64 019 460.  
 " 57, " 15 " aufstehen " aufsuchen.  
 " 412, " 8 " 1884 " 1874.  
 " 527, " 26 " 40er Jahre " 40er.  
 " 687, " 21 " 65 " 64.  
 " 704, " 1 " Zusammensetzung, " Zusammenstellung.  
 " 734, " 16 " Hühner " Hühner.  
 " 750, " 24 hinter „ein“ einzuschalten: „Lassdich u. ein“





14 DAY USE  
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

**LOAN DEPT.**

This book is due on the last date stamped below, or  
on the date to which renewed.  
Renewed books are subject to immediate recall.

**FILE (N)**

2 Apr '64

REC. CIR. JUL 2 '70

REC'D LD

JUG 7 '64 - 11 AM

SENT ON ILL

SEP 10 1998

U. C. BERKELEY

NOV 19 1986 8 8

REC'D

JUL 2 '67 5 PM

LOAN DEPT.

JAN 5 1976

REC. CIR. DEC 30 '75

LD 21A-40m-11, '68  
(E1602s10)476B

General Library  
University of California  
Berkeley

YD 0439

